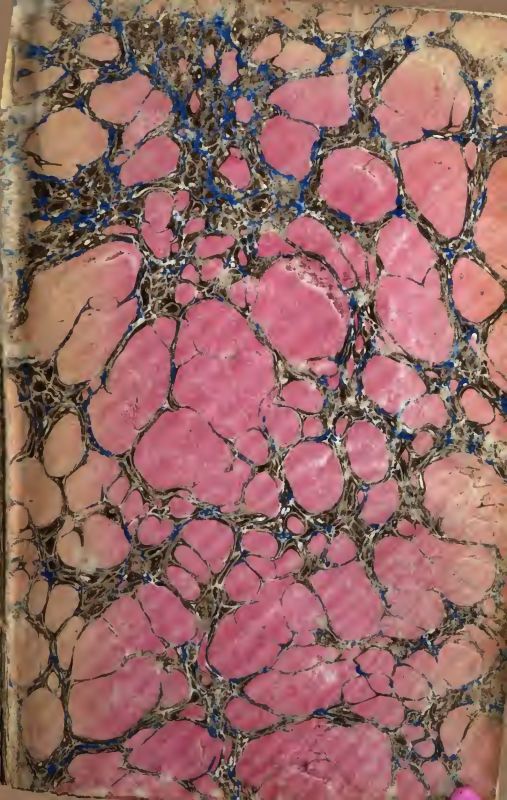
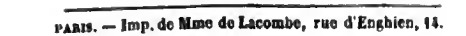
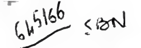



FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
XIII
371
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIII
Palchetto
126-i-7
Num.° d' ordine 14



BIBLIOTHÈQUE
HISTORIQUE
ET
MILITAIRE.


PARIS. — Imp. de Mme de Lacombe, rue d'Enghien, 14.

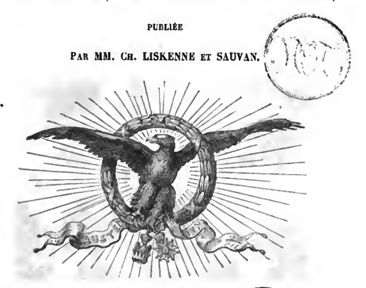


BIBLIOTHÈQUE
HISTORIQUE
ET
MILITAIRE,
DÉDIÉE

A L'ARMÉE ET A LA GARDE NATIONALE DE FRANCE,

PUBLIÉE

PAR MM. CH. LISKENNE ET SAUVAN.



TOME SEPTIÈME.



PARIS,

ADMINISTRATION, 14, RUE DE LA VICTOIRE.

1853.

L'EMPIRE.

L'EMPIRE

POUR FAIRE SUITE

AUX MÉMOIRES DE NAPOLÉON.

1853

L'obligation qui nous fut imposée d'imprimer notre sixième volume dans l'ordre des dictées publiées précédemment par les généraux de Sainte-Hélène, ne nous a pas permis de coordonner, comme nous l'aurions voulu, ces matériaux d'ailleurs si précieux.

Ici, nous nous trouvons plus libres, et nous présentons les faits par campagnes, qui se suivent depuis Austerlitz jusqu'à Waterloo.

On sait que Napoléon ne put continuer ses *Mémoires* au-delà de la deuxième campagne d'Italie, c'est-à-dire qu'ils s'arrêtent au Consulat. Cependant, par ses ordres, un travail plus complet s'était fait sous son règne ; Napoléon donnait les premières instructions pour les rédacteurs, et dictait ensuite des additions et des corrections que Bertrand et Berthier transmettaient au dépôt de la guerre.

C'est ce que nous lisons dans le préambule de ce grand travail que nous a fait connaître le général Pelet, l'un des plus illustres lieutenants de l'Empereur, et qui semble n'avoir accepté les loisirs de la paix que pour réparer les injustices dont on abreuva si longtemps la mémoire de ce grand homme.

« Napoléon, dit-il, ne fut détourné des soins constants qu'il donnait à l'histoire militaire de son temps, ni par le gouvernement d'un vaste empire, ni par les attaques sans cesse renaissantes de l'Europe. Ce n'était pas un monument qu'il élevait à sa gloire personnelle ; il y associait tous ceux qui avaient coopéré à ses triomphes, et les armées avec lesquelles il n'avait pas combattu.

» Le nouveau César préparait ainsi ses Commentaires, auxquels il se réservait de mettre la dernière main. Lui seul pouvait les compléter, leur donner la vie ; seul il pouvait y déposer les secrets de la victoire, les nécessités et les confidences de la politique si mêlée aux

affaires de la guerre; ses rapports particuliers avec les souverains, ses efforts toujours inutiles pour maintenir la paix ou pour terminer la lutte; enfin, les faiblesses et les trahisons du dehors et du dedans, qui, après avoir souvent mis la France en danger, ont fini par la perdre. »

Napoléon avait adopté, pour l'histoire militaire de l'Empire, comme pour celle de 1796 et 1797, la division par Batailles, précédée de préambules qui les liaient avec les événements antérieurs. Au commencement de 1810, il les fit réunir en cinq volumes. Le premier avait six chapitres, et présentait toute la campagne d'Italie; le deuxième se composait des batailles d'Égypte et de Marengo; le troisième, d'Ulm et d'Austerlitz; le quatrième, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland; le cinquième volume renfermait Essling et Wagram.

Dans les premières relations, les chefs de l'armée portaient leurs noms de famille qu'ils avaient déjà su rendre illustres; l'Empereur substitua aux noms primitifs les titres que de nouvelles victoires avaient acquis aux maréchaux et à quelques généraux. Cette sorte d'anachronisme a été blâmée. On n'a pas à le justifier; on l'énonce seulement, dit le général Pelet, afin de dire que pour cette partie du manuscrit comme pour les autres, on ne s'est permis aucune correction. Napoléon pouvait croire alors à la durée de ses institutions; et il ne s'est pas entièrement trompé, puisque les titres de nos gloires, survivant à nos adversités, sont portés aujourd'hui par les descendants des lignes impériales.

Le dépôt de la guerre possède les épreuves in-folio des batailles d'Austerlitz, de Saint-Georges, d'Arcole, tirées en 1810 à l'Imprimerie impériale. La première a été composée d'après une minute entièrement écrite par le général Bertrand, corrigée par l'Empereur, et en marge de laquelle il a fait ajouter par son aide-de-camp des notes assez étendues. Les trois autres exemplaires sont chargés de corrections; et sur la seconde édition de Saint-Georges, on trouve le changement des noms. Ces épreuves, extrêmement précieuses, sont uniques. M. de Méneval, le baron Fain, le duc de Bassano, les personnes qui entouraient l'Empereur, n'avaient conservé aucun souvenir de ces épreuves, ainsi que des Campagnes rédigées au dépôt de la guerre. On n'en a trouvé aucune mention à l'Imprimerie du gouvernement.

Napoléon modifia ses premières dispositions, au moins relativement aux guerres de l'Empire, et réunit les Batailles afin d'en former des

Campagnes complètes, sans qu'il soit possible d'assigner l'époque précise où cette transformation des batailles en campagnes fut opérée. Deux copies des Campagnes ont été retrouvées au dépôt de la guerre, où la Restauration, peu soncieuse de la gloire des armées françaises, les tenait enfouies depnis quinze ans dans des liasses de rebut. C'est d'après ces copies soigneusement collationnées entre elles, et avec l'épreuve d'Austerlitz, que l'impression actuelle a été faite; de même que nos cartes ne sont que la reproduction des dessins qui accompagnaient ces campagnes, et sur lesquels Bertrand et Berthier avaient fait placer les séries de mouvements que nous donnons.

Il ne faut point oublier que ces Campagnes sont présentées comme un canevas purement militaire, comme de simples relations ordonnées par Napoléon, pour écrire un jour ses Commentaires. Elles doivent être considérées comme d'excellents matériaux, pour étudier l'histoire de ces époques, surtout à cause des documents qui ont servi à leur rédaction, ou qui se trouvent insérés dans le texte.

Ces matériaux précieux, nous l'avons dit, étaient renfermés en cinq volumes; le sixième, destiné à la campagne de Russie, fut à peine commencé. Ne pouvant obtenir de ce côté aucun renseignement utile, nous avons dû chercher à nous rapprocher autant que possible de l'esprit qui avait dirigé les premiers travaux, et c'est dans ce but que nous donnons ici la relation de la *Bataille de la Moskowa*, écrite par le général Pelet; et l'*Examen critique* du général Gourgaud. Des *Observations sur les Historiens de la campagne de Russie*, par le colonel Chapuis, qui s'occupe de donner à ces recherches si instructives les plus grands développements, nous ont aussi paru de nature à intéresser nos lecteurs et à les guider sur ce terrain difficile.

Le général Bertrand nous dit, dans ses Mémoires sur l'Égypte, que Napoléon à Sainte-Hélène voulut dicter la campagne de 1812. Le général Gourgaud, étant le seul d'entre eux qui eût fait cette campagne, fut chargé de prendre des notes que Napoléon rectifia. C'est avec ce premier jet, écrit sous les yeux de l'Empereur, et dont nous avons vu la trace, que le général, obligé de quitter l'île Sainte-Hélène, réfuta l'ouvrage de M. de Ségur. Il est regrettable, sans aucun doute, que le général Gourgaud, qui avait une si noble cause en main, ne l'ait pas fait valoir avec plus de modération, surtout en parlant à un officier français dont les services doivent être comptés comme très honorables; mais il faut, d'un autre côté, se reporter à

une époque où il était encore de très bon goût, dans les ouvrages les plus sérieux, d'outrager journellement Napoléon. L'écrit du général Gourgaud renferme des renseignements précieux sur les habitudes de l'Empereur au camp; on y trouve aussi d'excellentes leçons de grande tactique et de stratégie; enfin, une source d'instruction réelle pour les militaires.

Les campagnes de 1813 et 1814 sont extraites des *Manuscrits* du baron Fain, secrétaire du cabinet de l'Empereur. On sait le succès prodigieux de ces Manuscrits quand ils parurent. La position particulière de l'auteur lui permettait de voir les événements du point de vue le plus élevé; sa plume facile et souvent éloquente sut donner à ses narrations cet intérêt puissant qui rappelle les beaux historiens de l'antiquité.

Nous nous sommes expliqués pour la campagne de 1815 qui émane directement de l'Empereur, et pour les *Bulletins de la Grande-Armée*, ces grandes pages de notre histoire écrites sur le champ de bataille. Nous avons complété ces Bulletins par la *Bataille de Paris*, tirée des *Mémoires du général Koch, sur la Campagne de* 1814. Il en est peu parmi nos lecteurs qui ne connaissent l'importance de ce travail, et qui ne sachent également que le général Koch est un de nos plus savants écrivains militaires.

CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1805.

CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1805,

DANS LA BAVIÈRE ET L'AUTRICHE.

Exposé des principaux Evénements qui se sont passés en Europe, depuis la campagne de 1800 jusqu'à celle de 1805. — Motifs de la Guerre qui a éclaté entre la France et l'Autriche, à la fin de cette dernière année. — Forces de la coalition formée contre la France.

Les préliminaires signés avec l'Autriche, à la suite de la bataille de Marengo et des brillants succès des armées françaises dans la campagne de 1800, avaient été ratifiés par une paix définitive conclue à Lunéville, le 9 février 1801. L'Angleterre, abandonnée du seul allié qu'elle eût alors sur le continent, et n'ayant aucune sorte d'avantages à attendre, soit pour l'accroissement de sa puissance, soit pour la diminution de celle de sa rivale, de la prolongation de sa lutte avec la France, céda aux circonstances du moment : elle se décida à la paix, qui fut signée à Amiens, le 25 mars 1802.

Le repos se trouvant ainsi rétabli en Europe par la main puissante de Napoléon, tout annonçait un long calme et le retour de la prospérité générale. Mais ces vues bienfaisantes n'étaient pas celles de l'Angleterre. Elle n'avait fait la paix que pour mieux couvrir ses intrigues dans les différentes cours de l'Europe : elle recommença la guerre lorsqu'elle crut avoir réussi à susciter de nouveaux ennemis à la France, et qu'elle jugea le moment favorable pour détruire son commerce qui était déjà devenu florissant depuis la paix. Le traité d'Amiens fut de nouveau rompu, entre la Grande-Bretagne et la France, par le départ de l'ambassadeur d'Angleterre, qui abandonna Paris précipitamment, au mois de mai 1803.

Aussitôt après la rupture du traité, Napoléon, jugeant que l'expédient le plus sûr pour vaincre l'implacable ennemi des Français, était de le frapper au cœur, fit rassembler, sur les côtes de France, les moyens de porter la guerre dans le sein même de l'Angleterre. Il réunit ses principales armées dans les camps de Boulogne, de Montreuil et d'Ambleteuse. Des embarcations pour plus de cent mille hommes; des approvisionnements immenses de bouche et de guerre; des réserves établies dans les départements limitrophes des côtes; le retour prochain de la flotte des Indes, destinée, ainsi que les escadres du Texel et de Brest, à protéger l'expédition projetée ; toutes ces dispositions dévoilèrent les plans de Napoléon, et inspirèrent aux Anglais les plus vives alarmes.

Pendant ces préparatifs, l'Empereur n'avait négligé aucun moyen d'assurer la paix continentale. Comptant sur la neutralité de la Prusse, et persuadé de la sincérité des protestations amicales de la maison d'Autriche, il concevait peu d'inquiétudes des menées des Anglais sur le continent, et de l'animosité que montraient contre lui les souverains de la Suède et de la Russie.

Tout-à-coup, le mouvement général donné aux forces autrichiennes, qui se portèrent à grandes marches sur l'Adige et sur l'Inn, fit présumer que la cour de Vienne était entraînée par les insinuations de l'Angleterre, par l'exemple de l'empereur de Russie et du roi de Suède, et que, cédant à l'espoir de rendre de l'éclat à ses armes ternies dans la dernière guerre, elle ne tarderait pas à se montrer au nombre des ennemis de la France.

Sous le prétexte de l'instruction de ses troupes, la cour de Vienne rassembla à Wels, en Autriche, une armée de 50,000 hommes, dont le commandement fut confié à l'archiduc Ferdinand, ayant sous lui les généraux Mack et Kienmayer. La garnison de Vienne, portée à 14,000 hommes, formait la réserve de ce corps.

L'archidue Charles réunit 46,000 hommes à Bassano, sur la Brenta, et 54,000 hommes à Laybach. M. de Bellegarde devait commander sous lui le premier de ces corps, et le prince lui-même, marcher à la tête du second. M. de Zach était quartier-maître-général de cette armée. Il y avait déjà, dans le Tyrol, 26,000 hommes commandés par l'archiduc Jean; 10,000 hommes, sous les ordres du général Jelachitch, étaient au camp de Bregenz, dans le Vorarlberg.

Ces dernières troupes formaient le corps intermédiaire des deux grandes armées : l'une devait se porter sur Ulm, et, dans le cas d'un succès décidé, pénétrer en France par la Suisse et la Franche-Comté; l'autre devait s'avancer sur le royaume d'Italie.

15,000 hommes avaient l'ordre de se mettre en route de différents points de la monarchie autrichienne, pour remplir les vides que les premiers combats occasionneraient; 40 bataillons de dépôt s'organisaient dans leurs garnisons et se disposaient à marcher, pour se porter où le besoin les appellerait.

Les Russes, de leur côté, rassemblaient trois armées de 56,000 hommes chacune. La première, à Romanowska, en Podolie, sous le commandement du général Kutusof, devait opérer immédiatement sa jonction avec les Autrichiens, et agir en Bavière. La seconde, réunie vers Pulawi, derrière la Vistule, devait se

diriger sur la Bohême, pour aller appuyer sur Ratisbonne l'armée austro-russe, cette seconde armée était commandée par le général Buxhowden, et l'on espérait qu'elle obtiendrait, de gré ou de force, le passage à travers la Silésie prussienne. La troisième, sous les ordres du général Michelson, devait partir du camp de Wilna et suivre la direction de la précédente. La garde de l'empereur de Russie, forte de 12,000 hommes, et commandée par le grand-duc Constantin, était également destinée à marcher en Allemagne.

16,000 hommes, sous les ordres du général Tolstoy, étaient au camp de Revel, sur le golfe de Finlande, prêts à s'embarquer pour la Poméranie, d'où ils devaient agir conjointement avec les Anglais et les Suédois.

Un corps de 6,000 hommes de troupes russes fut mis à la disposition des Autrichiens pour la garde des ports de la Dalmatie. 12,000 hommes étaient rassemblés à Corfou et dans les Sept-Iles. Ils devaient se réunir à 6,000 Anglais qui étaient à Malte, et opérer, de concert avec eux, un débarquement dans le royaume de Naples, dont le monarque se disposait secrètement à se joindre à la coalition avec une armée de 35,000 hommes. Enfin, une réserve de 12,000 hommes devait s'embarquer à Sébastopol en Crimée, et venir renforcer les armées d'Italie.

Indépendamment de ces forces actives, la Russie faisait encore une levée de quatre hommes sur cinq cents; ce qui devait produire environ 60,000 hommes destinés à recruter les armées et à remplir les lacunes.

En Angleterre, une armée se formait au camp de la rade des Dunes; le duc de Cambrigde, ayant sous lui le général Cathcart, la commandait. 15,000 hommes, sous les ordres du général Don, devaient débarquer à Cuxhaven, pour agir de concert avec les 12,000 Suédois de Stralsund et les 16,000 Russes de Revel. Toutes ces troupes, qui auraient formé un corps de plus de 40,000 hommes, devaient être commandées par Gustave-Adolphe, roi de Suède; leur destination était d'agir contre le Hanovre et la Hollande.

PREMIÈRE PARTIE.

Mouvement de l'armée, depuis son départ du camp de Boulogne jusqu'à la capitulation d'Ulm.

L'accession que l'Autriche se préparait à donner à une coalition contre la France, n'avait point échappé à la perspicacité de l'Empereur. Les premiers signes s'en étaient manifestés en Italie. Dès le commencement de l'année 1805, sur l'avis qu'il avait eu que la cour de Naples prenait des arrangements avec les ennemis de la France et projetait un rassemblement d'armée, l'Empereur chargea le prince Major-général d'écrire au général Gouvion-Saint-Cyr, commandant les troupes françaises dans le royaume de Naples, de ne point laisser endormir sa surveillance par les protestations d'amitié du cabinet napolitain, et d'insister fortement pour que la milice fût désarmée dans ce pays, et qu'il n'y eût pas apparence de mouvements ou d'organisation de troupes. Dans le cas contraire, le général Gouvion-Saint-Cyr avait l'ordre de déclarer qu'il marcherait sur Naples. Pendant l'été de 1805, les émissaires de l'Autriche répandaient des bruits de guerre dans le nord de l'Italie. C'était sur ce point que le gouvernement autrichien voulait porter ses plus grands efforts. Cette contrée était, avant tout, l'objet de sa convoitise; il ne se consolait pas de la perte des beaux domaines qu'il y avait possédés. Il cherchait à mettre en mouvement tout ce qui lui était resté de partisans dans ce pays. Les généraux français écrivaient que les malveillants, les intrigants et les brigands avaient remué, lorsque les bruits de guerre avaient pris naissance; que cependant ces mouvements isolés n'avaient rien produit de fâcheux pour la tranquillité publique; que le moral des troupes en Italie était excellent; qu'elles étaient prêtes à tout entreprendre; que le peuple était calme, et que l'apparition des troupes françaises lui avait enlevé jusqu'à l'ombre des craintes qu'on avait cherché à lui inspirer.

L'Empereur n'en prenait pas moins toutes les mesures capables de défendre un pays précieux par lui-même, et important pour la sûreté des frontières de la France. Il faisait donner, en même temps, l'ordre au général comte Miollis de se rendre sur le champ à Mantoue pour prendre le commandement de cette ville, et la mettre en état de défense; au général Lacombe Saint-Michel, commandant en chef l'artillerie française en Italie, d'armer promptement les places et d'organiser les services de l'artillerie de campagne; au général comte Chasseloup, commandant en chef l'arme du génie, d'inspecter avec soin les forteresses et d'y faire les réparations et les améliorations que le temps et les circonstances permettraient. Enfin il ordonnait au maréchal Jourdan, général en chef de l'armée d'Italie, de la réunir sur le Mincio pour qu'elle fût prête à tout événement.

Les circonstances étaient urgentes. Le maréchal Jourdan écrivit, en date du 5 septembre 1805, que l'armée autrichienne était en ligne sur l'Adige et que, par les renforts qu'elle recevait journellement, elle serait bientôt portée à 90,000 hommes. L'on savait que l'Archiduc Charles serait le général de cette armée. Sur ces entrefaites, l'Empereur avait donné le commandement de l'armée française d'Italie au maréchal prince d'Essling qui se rendit sur le champ à sa destination. Le prince Major-général, dans une lettre du 13 septembre 1805, lui fit passer de la part de l'Empereur les instructions suivantes :

« L'Empereur m'ordonne de vous » faire connaître, M. le Maréchal, que » toutes les mesures ont été prises pour » que les places du royaume d'Italie, et » celles des 27e et 28e divisions militai- » res, fussent approvisionnées. Une » grande quantité de biscuit est confec- » tionnée ; et le directeur de l'adminis- » tration de la guerre instruit votre or- » donnateur de toutes ces dispositions.

» On vous aura rendu compte des » ordres que j'ai donnés pour que les » troupes qui étaient dans les 27e et 28e » divisions se réunissent à Brescia. Vous » connaissez leur itinéraire et l'époque » de leur arrivée. Je vous ai envoyé l'état » des généraux et adjudants-comman- » dants qui ont l'ordre de se rendre en » poste à votre quartier-général : don- » nez-leur la destination que vous croi- » rez convenable.

» La levée de la conscription de l'an » XIV s'opère avec activité ; l'Empe- » reur a appelé 60,000 hommes, dont » une partie assez considérable est des- » tinée pour votre armée.

» Il me reste actuellement à vous » tracer, M. le Maréchal, les vues de » l'Empereur sur la conduite que vous » avez à tenir avant et après le commen- » cement des hostilités.

» Au moment où vous recevrez cette » lettre, la moitié de votre armée doit se » réunir entre Vérone et Peschiera, en » ayant soin d'éviter les endroits mal- » sains, en se portant sur les terrains » élevés au lieu de s'étendre sur les par- » ties basses de Mantoue, Goito, etc., et » se nourrissant par Vérone, Peschiera » et Mantoue.

» L'autre moitié sera cantonnée à » Castiglione, Lonato, Desenzano, » Monte-Chiaro, etc., de manière que » les corps les plus éloignés se trouvent » sur le Chiese, et se nourrissent par » Brescia et Crémone.

» Vous occuperez Vérone en force ; » vous ne laisserez à Legnago qu'un » bataillon de garnison, trois compa- » gnies d'artillerie française et italienne, » et une compagnie de sapeurs.

» Un général de brigade de cavalerie, » avec deux régiments de troupes à » cheval et quatre pièces de canon ser- » vies par l'artillerie légère, borderont » l'Adige depuis Legnago jusqu'à Ro- » vigo. Ce général devra vous tenir in- » struit de tout ce qui se passerait de ce » côté.

» Vous devez faire travailler vos sol- » dats à construire des retranchements » sur les hauteurs de La Corona, à éta- » blir des redoutes sur le plateau de » Rivoli. Vous aurez quelques ouvrages » fermés sur celui de Castel-Novo, de » manière que, si par quelque événe- » ment qui n'est pas probable, vous » étiez dans le cas d'évacuer l'Adige » après la perte d'une bataille sous Vé- » rone, vous puissiez vous retirer der- » rière ces redoutes, disputer le terrain » et gagner du temps avant de prendre » le parti de repasser le Mincio.

» Quand vous vous trouverez avoir à » Vérone, Bussolengo et villages voisins,

» de 18 à 20,000 hommes, alors l'ennemi sera obligé d'en avoir autant; ce » qui donnera un beau champ à la désertion que vous favoriserez de tous » vos moyens.

» Le quartier-général serait bien » placé à Mantoue, si la saison n'était » plus mauvaise; ou bien il serait convenable de l'établir à Villa-Franca.

» Quoique M. de Cobenzel soit toujours à Paris, il est possible que l'ennemi vous attaque d'un moment à » l'autre. Ce sera donc à vous à avoir » l'œil toujours ouvert, à tenir les troupes que vous avez au delà du Mincio, » prêtes à se porter où vous le jugerez » nécessaire. Depuis l'Adige jusqu'au » Mincio, vous ne souffrirez aucuns » dépôts, ni hôpitaux; vous ferez tout » rentrer dans Mantoue et dans Peschiera, pour faire filer, au premier » moment, si cela devient nécessaire, » tous les bagages au delà de l'Adda. » Du reste, vous vous tiendrez dans la » meilleure intelligence avec l'ennemi. » Vous me préviendrez fréquemment » de tous ses mouvements, en faisant » passer vos courriers par le Saint-Gothard, lorsque je vous aurai prévenu » que l'Empereur sera à Strasbourg. » Vous aurez soin de répondre, toutes » les fois que l'ennemi vous interrogera » sur la concentration de vos forces, » que vous ne voulez que vous défendre, l'Autriche ayant fait cause commune avec l'Angleterre, mais que » vous n'avez pas l'ordre d'attaquer; » qu'au contraire, vous avez celui de » vivre en meilleure paix, jusqu'à ce » que les différents survenus entre les » deux gouvernements soient terminés.

» Passons actuellement à l'époque où » les hostilités auraient commencé.

» Entre le 27 septembre et le 2 octobre, l'Empereur compte passer le » Rhin; vous verrez l'effet que ce mouvement fera sur l'armée autrichienne, » et vous devez être prêt à agir.

» Je vous informerai du jour où » l'Empereur passera le Rhin; je vous » instruirai plus particulièrement si » vous devez, oui ou non, commencer » les hostilités. Au cas où je ne vous » dirais rien, vous ne les commenceriez » qu'autant que vous vous apercevriez, » aux dispositions de l'ennemi, qu'il » veut vous attaquer, et que vous croirez avoir de l'avantage à commencer » lesdites hostilités.

» Vous sentez que l'Empereur ne » peut pas aujourd'hui déterminer le » genre de guerre que vous pourrez » faire, puisque cela dépend de la force » de l'armée ennemie. Mais il est évident que, si elle est plus forte que » vous, si une guerre offensive, ayant » pour but d'envahir le pays vénitien, » est difficile ou dangereuse pour vous, » il serait cependant nécessaire, pour » bien appuyer votre défensive et vous » donner le temps d'attendre le moment » où l'armée ennemie se serait dégarnie » devant vous pour aller renforcer l'armée d'Allemagne, que vous soyez » maître de Vérone et de la tête de pont » de Legnago.

» L'Empereur estime qu'une fois » maître de Vérone, vous devrez ranger votre armée sur trois lignes, en » avant de cette ville sur le terrain le » plus convenable; la droite appuyée à » l'Adige et la gauche aux montagnes; » en faisant construire cinq ou six redoutes fermées, en avant et sur les » flancs de votre ordre de bataille.

» Une division occuperait Rivoli, » ayant son avant-garde à La Corona. » Dans cette position, l'Empereur ne » doute point que 40,000 hommes ne » soient à l'abri d'être attaqués par un » beaucoup plus grand nombre. Sa Majesté ne voit pas quels moyens pourrait

» prendre l'ennemi pour vous déloger » de devant Vérone. Il ne peut point » pénétrer par La Corona; car jamais » il ne donnera une bataille sérieuse, » sans artillerie et sans cavalerie. Il » n'essaiera point de passer l'Adige en- » tre Vérone et Legnago; vous lui tom- » beriez sur les flancs plus bas que Vé- » rone; outre les difficultés du pays, » l'ennemi s'exposerait à vous voir sur » ses derrières. Il est donc à penser que » dans cette bonne position flanquée » par l'Adige et par le Montebaldo, te- » nant presque toute votre armée cam- » pée devant Vérone, vous pouvez at- » tendre autant de temps que cela vous » conviendra. Là, votre armée sera bien » nourrie; votre artillerie s'approvision- » nera; et votre infanterie se reposera. » Au surplus, tout est subordonné aux » circonstances et à vos talents.

» Si l'ennemi n'est que de votre force, » nul doute que les dispositions ci-des- » sus ne deviennent inutiles. Vous l'at- » taquerez; vous le poursuivrez sans » relâche, l'épée dans les reins; et vous » irez planter vos aigles sur les bords » de la Brenta et de l'Isonzo, pour » venir ensuite former la droite de la » Grande-Armée. Mais si l'ennemi était » supérieur dans le premier moment, » tout porte à croire que vous ne res- » terez pas plus de quinze jours dans » votre position de Vérone, sans que » l'ennemi ne fasse de forts détache- » ments de son armée d'Italie sur celle » d'Allemagne. Alors, vous marcherez » à lui pour vous porter sur l'Isonzo, » en laissant toutefois, sur l'Adige, un » petit corps de troupes pour pouvoir, » suivant les circonstances, renforcer » Mantoue et Peschiera. Mais je vous » ferai connaître fréquemment les pro- » grès que nous ferons en Allemagne, » et je vous enverrai des ordres qui di- » rigeront votre conduite.

» Si vous êtes forcé à la défensive, » vous devez disputer le terrain pied à » pied, le plus qu'il vous sera pos- » sible; laisser dans Mantoue 10,000 » hommes, dont 7,000 Français et » 3,000 Italiens; dans Peschiera, 600 » Français et 400 Italiens. Ces places » sont abondamment approvisionnées. » Vous devrez vous tenir toujours prêt » à reprendre l'offensive, car il est » impossible que les opérations de » la Grande-Armée ne finissent pas » par attirer toute la sollicitude de » l'ennemi.

» J'ai cru devoir, M. le Maréchal, » vous faire connaître les plans de Sa » Majesté, afin que vous puissiez mieux » vous diriger, en tout état de cause, » suivant les circonstances. »

Le même jour, le prince Major-général écrivait aussi au maréchal prince d'Essling: « L'Empereur, M. le Maré- » chal, m'ordonne de vous instruire » de la situation des choses. Quoique » M. de Cobenzel soit toujours à Paris, » et M. de Larochefoucauld à Vienne, » l'Autriche n'en paraît pas moins déci- » dée à la guerre.

» Il est certain que, le 10 septembre, » avant-hier, une division autrichienne » a passé l'Inn; ce qui a obligé le Roi » de Bavière à se sauver du côté de » Würtzbourg. Ainsi, les Autrichiens » ont commencé les premiers à établir » la guerre civile dans l'État germani- » que. Vous ne sauriez donc vous tenir » trop en garde. Vous savez que le » grand art est de tenir toutes ses trou- » pes réunies. L'Empereur compte sur » votre zèle, sur votre courage ordi- » naire et sur vos talents. Vous verrez, » par l'instruction ci-jointe, que Sa » Majesté sera sur le Rhin, le 23 sep- » tembre, avec l'armée des côtes, qui » était campée à Boulogne; et bientôt » nous aurons établi une diversion qui

» diminuera les forces qui sont devant » vous. »

Pour assurer le succès des opérations du maréchal prince d'Essling, dans le cas où décidément il prendrait l'offensive, et pour lui faciliter la défensive, s'il était obligé de se renfermer dans cette mesure, il était important de n'avoir aucune inquiétude du côté des Napolitains. L'on était instruit que les Russes, qui étaient au nombre de 12,000 hommes à Corfou, et les Anglais, qui avaient réuni environ 8,000 hommes à Malte, projetaient un débarquement dans le royaume de Naples. Ce projet, s'il eût réussi, pouvait donner aux alliés une attitude imposante dans le midi de l'Italie, surtout lorsqu'ils auraient encore réuni à eux l'armée napolitaine. Pour parer à cet inconvénient, il fut prescrit au général Saint-Cyr d'entrer à Naples, au moment où il apprendrait que l'Empereur aurait passé le Rhin. Ses instructions portaient en outre d'opérer la dissolution de l'armée napolitaine, de s'emparer des places et des forts, de les faire démolir, et d'en diriger l'artillerie et les munitions sur Pescara, place qu'il aurait soin de bien armer et d'approvisionner, afin qu'elle devînt son centre d'opérations. Par la prompte exécution de ces ordres, les Russes et les Anglais devaient se trouver prévenus, et la cour de Naples, surprise et arrêtée dans l'exécution de ses plans.

Pendant que l'on prenait ces précautions pour la défense de l'Italie, où l'ennemi semblait se préparer à se saisir du rôle d'attaquant, l'Empereur méditait de lui porter un coup décisif en Allemagne, où les Autrichiens espéraient pouvoir à leur gré traîner la guerre en longueur. Ils étaient d'autant plus éloignés d'avoir des inquiétudes de ce côté, qu'à la fin d'août, lorsque les colonnes autrichiennes étaient déjà prêtes à passer l'Inn et à pénétrer en Bavière, la Grande-Armée française était encore répartie sur les côtes de l'Océan, depuis Brest jusqu'au Texel; et son chef suprême ne paraissait occupé que de l'expédition de l'Angleterre. D'ailleurs, l'Empereur, retenu par l'espoir de conserver la paix, n'avait rien épargné pour éclairer l'Autriche sur ses vrais intérêts; mais c'était en vain qu'il avait cherché à la ramener à des intentions pacifiques. Lors donc qu'il eut lieu d'être convaincu de l'impossibilité de maintenir l'accord entre l'Autriche et la France, Napoléon résolut de marcher en Allemagne avec une promptitude capable de frapper l'ennemi d'étonnement, et de faire échouer des plans qu'il n'aurait pas eu le temps de mûrir.

A l'époque où le transport de l'armée, depuis les côtes occidentales de la France jusqu'au delà du Rhin, fut résolu, un ordre du jour du 30 août lui annonça, en ces termes, sa dénomination nouvelle et sa composition.

« L'armée des côtes de l'Océan s'appellera, dès ce jour, la Grande-Armée.

» La Grande-Armée est composée » comme il suit :

» L'Empereur et Roi, commandant » en personne;

» Le prince de Neufchâtel, major-» général, expédiant les ordres de Sa » Majesté;

» S. A. I. le grand-duc de Berg, » lieutenant de l'Empereur, comman-» dant en son absence;

» L'État-major-général;

» La Grande-Armée se divise en sept » corps dénommés 1er, 2e, 3e, 4e, 5e, » 6e et 7e; une réserve de cavalerie; » une de dragons; enfin la garde impé-» riale.

» Le premier corps est commandé
» par le prince de Ponte-Corvo;

» Le second corps, par le duc de
» Raguse;

» Le troisième, par le prince d'Eck-
» mühl;

» Le quatrième, par le duc de Dal-
» matie;

» Le cinquième, par le duc de Mon-
» tebello;

» Le sixième, par le duc d'Elchin-
» gen;

» Le septième, par le duc de Casti-
» glione;

» La première division de grosse ca-
» valerie, par le général comte Nan-
» souty;

» La seconde de la même arme, par
» le général d'Hautpoul;

» La première division de dragons,
» par le général Klein;

» La seconde, par le général comte
» Walther;

» La troisième, par le général baron
» Beaumont;

» La quatrième, par le général comte
» Bourcier;

» La division de dragons à pied, par
» le général comte Baraguey-d'Hilliers.

» La garde impériale a pour chefs les
» maréchaux ducs d'Istrie et de Tré-
» vise. »

Le quartier-général où l'Empereur se trouvait en personne, était alors à Boulogne. La garde impériale était auprès de Sa Majesté. La réserve de cavalerie, celle de dragons, et le quatrième corps, étaient aussi à Boulogne; les troisième, cinquième et sixième corps étaient, à peu de distance, dans les camps d'Ambleteuse, Étaples et Vimereux. Le second corps, connu sous le nom d'armée de Hollande, formait dans ce pays l'extrême droite de l'armée. Le septième corps, ou l'armée de Brest, pouvait être considéré comme l'extrême gauche, puisque sa communication avec l'armée existait facilement par mer. Le premier corps, sous la dénomination d'armée de Hanovre, gardait ce pays que Napoléon avait enlevé aux Anglais, l'année précédente.

Les vues de l'Empereur tendaient à porter ces différents corps au centre de l'Allemagne, assez rapidement pour prévenir la jonction des Russes avec les Autrichiens, manœuvre qui, vu la supériorité physique et morale de l'armée française, donnait l'espoir bien fondé de battre ces deux alliés séparément.

En conséquence de ce plan, les ordres furent distribués suivant la position des corps et leur plus ou moins de distance des points où l'on se proposait de parvenir. La position de l'armée de Hollande la mettait à même d'arriver des premières sur le Rhin, en dissimulant son mouvement qui pouvait n'avoir en apparence que le but de prendre des cantonnements, à l'époque où la saison n'était plus propre pour une expédition maritime. Ce fut dans ce sens que le prince Major-général écrivit au duc de Raguse, commandant de cette armée, en date du 23 août: « L'Empereur veut
» que je vous instruise que, dans la situa-
» tion où s'est placée l'Europe, Sa Ma-
» jesté sera obligée de dissoudre les
» rassemblements que l'Autriche fait
» dans le Tyrol, avant de tenter l'ex-
» pédition en Angleterre. En consé-
» quence, l'intention de l'Empereur est
» que, vingt-quatre heures après que
» vous aurez reçu un nouvel ordre de
» moi, vous puissiez débarquer; et que,
» sous le prétexte de vous mettre en mar-
» che pour prendre des cantonnements,
» vous gagniez plusieurs jours de mar-
» che, sans qu'on sache ce que vous
» voudrez faire; mais, dans le fait, vous
» devrez gagner Mayence. Sa Majesté

» désire que votre corps reste au moins » fort de 20,000 hommes, et que vous » emmeniez avec vous le plus d'attelages » qu'il vous sera possible. Je vous re- » commande le secret le plus impéné- » trable. Si la guerre a lieu, l'Empereur » veut se trouver dans le cœur de l'Al- » lemagne avec 300,000 hommes, sans » qu'on s'en doute. »

Une seconde lettre du 28 août, au même général, portait: « Vous com- » mencerez votre mouvement pour vous » rendre à Mayence, le 2 septembre; » vous emmenerez le plus de cavalerie » et le plus d'artillerie, soit française, » soit hollandaise, qu'il vous sera pos- » sible. Vous avez vingt jours de mar- » che. Il est très nécessaire que, du 20 » au 25 de ce mois, votre corps d'ar- » mée soit réuni sur le Rhin, et puisse » entrer en campagne. Procurez-vous » tous les moyens d'accélérer votre » marche. L'intention de l'Empereur » étant de faire une campagne d'au- » tomne, nous n'aurons pas le temps » de nous procurer les équipages de vi- » vres, ceux d'ambulance et autres » transports, qui sont cependant si utiles » aux armées. La Hollande peut vous » en fournir; mettez tout en œuvre pour » cela. »

L'armée de Hanovre n'avait pas un rôle moins important que la précédente; car, en arrivant directement sur le Mein, en même temps que les autres corps parvenaient sur le Rhin, elle formait, au centre de l'Allemagne, le nœud des différentes parties de l'armée française, et assurait la jonction de cette armée avec les Bavarois qui s'étaient déclarés pour la France, et dont la coopération pouvait être fort utile. En conséquence, le prince Major-général écrivait au prince de Ponte-Corvo, chef de l'armée de Hanovre, en date du 28 août: « L'inten- » tion de l'Empereur est que vous dé- » tachiez sur-le-champ une division de » quatre régiments de cavalerie, quatre » d'infanterie et vingt pièces de canons » sur Göttingue, où ces troupes devront » être réunies le 12 septembre. L'Em- » pereur ne veut occuper du Hanovre » que la place forte de Hameln, que » vous mettrez en état de défense, et » que vous ferez approvisionner pour » six mois. Vous y laisserez en garnison » le 19e de ligne. L'intention de l'Em- » pereur est de rassembler toutes ses » troupes du Hanovre et de la Hollande, » et celles disponibles de l'armée des » côtes et de l'intérieur de la France, » pour entrer dans le cœur de l'Allema- » gne. Il faut donc que vous réunissiez » à Hanovre tout ce qui vous restera de » troupes, indépendamment de la divi- » sion que vous enverrez à Göttingue, » afin qu'elles puissent aussi se porter » sur cette ville au premier ordre, pen- » dant que les premières fileront sur » Würtzbourg. Comme vous aurez sept » à huit jours de marche sur des pays » neutres, il faudra prendre en provi- » sion le plus de biscuit que vous pour- » rez, pour ne pas porter de dommage » au pays de Saxe et de Hesse-Cassel.

» L'Empereur ne veut pas vous lais- » ser ignorer qu'il y a une négociation » avec la Prusse, pour une occupation » provisoire du Hanovre, et qu'il est » nécessaire, par la réunion d'un corps » à Hanovre même, et par des disposi- » tions que vous prendrez pour y passer » personnellement l'hiver, de donner » le change à cette cour, pour qu'elle » ne comprenne pas combien en réalité » l'Empereur est pressé de réunir toutes » ses troupes. »

Le prince de Ponte-Corvo ayant exé- cuté ces ordres préliminaires, le Major- général lui écrivit en date du 15 septem- bre: « Sa Majesté vous ordonne, M. le » Maréchal, de partir avec votre corps

» d'armée pour vous rendre à Würtzbourg, et de combiner votre marche de » manière à y être arrivé du 23 au 24 de » ce mois. Vous écrirez à M. Bignon, » envoyé de France, pour qu'il demande » le passage sur les terres de l'électeur de » Hesse pour votre rentrée en France. » M. Otto, qui est à Munich, est chargé » de vous instruire de ce qu'il y aurait » de nouveau sur l'Inn, qui pourrait » vous intéresser. Vous organiserez votre corps d'armée en deux divisions » d'infanterie de trois régiments chacune, avec douze pièces de canon, et » une division de cavalerie ayant six pièces de canon attelées. Vous avez dix » petites journées de marche de Göttingue à Würtzbourg; vous ne serez point » censé faire une marche de guerre; » vous direz constamment que vous devez traverser le pays neutre de l'Allemagne pour vous rendre à Mayence, » en passant par Würtzbourg. Vous » paierez tout en argent comptant. Vous » maintiendrez une sévère discipline. » Vous enverrez des espions à Égra et » à Prague, afin d'être instruit de tout » ce qui s'y passe. Vous enverrez un » officier intelligent à Nüremberg, afin » d'observer tous les mouvements des » Autrichiens; car, quoique le ministre » français soit à Vienne, et que nous » soyons encore en paix, l'Autriche a » levé l'étendard et a déchiré le voile; » et, comme vous le sentez, la guerre » est imminente.

» L'Empereur m'ordonne de vous » faire connaître que le roi de Bavière » arrivera à Würtzbourg le lendemain » du jour où vous serez dans cette ville, » et qu'il y réunira toutes ses troupes. » Le duc de Raguse se trouvera à » Mayence avec son corps d'armée, et » recevra l'ordre de se rendre à Würtzbourg pour vous y joindre. L'Empereur sera lui-même à Strasbourg. Chacun sera à son poste. Vous sentez » quelle variété de combinaisons et » quelle exactitude il faut pour conduire avec succès, à la gloire de » l'Empereur et au plus grand avantage » de la patrie, une guerre dont le théâtre s'étend depuis le rivage de la Baltique jusqu'à Naples. »

Tous les autres corps de la grande armée, qui se trouvaient sur les côtes de l'Océan, avaient été instruits de leur départ et de leur marche par un ordre du jour, du 1er septembre, ordre qui avait fixé leur emplacement sur le Rhin, ainsi qu'il suit :

« Le troisième corps, sous les ordres » du maréchal prince d'Eckmühl, quittera Ambleteuse, du 2 au 5 septembre, et sera rendu à Manheim le 25 » septembre, en passant par Cassel, » Lille, Namur, Luxembourg, Sarrelouis et Deux-Ponts;

» Le quatrième, sous les ordres du duc » de Dalmatie, partira de Boulogne le 29 » août pour se rendre à Spire, où il arrivera le 25 septembre, en passant par » Saint-Omer, Douai, Cambrai, Mézières, Sedan, Verdun, Metz et Landau;

» Le cinquième, sous les ordres du » duc de Montebello, partira de Vimereux le 30 août, et se rendra à Strasbourg pour l'époque du 23 septembre, » en précédant d'un jour de marche le » quatrième corps jusqu'à Metz;

» Le sixième, sous les ordres du maréchal duc d'Elchingen, quittera Étaples » le 28 août, et sera rendu à Haguenau » le 25 septembre, passant par Hesdin, » Arras, Péronne, La Fère, Reims, » Toul, Nancy, Lunéville et Saverne;

» Le septième, sous les ordres du maréchal duc de Castiglione, se mettra » en mouvement en même temps que » les autres; mais ayant quinze jours de » marche en arrière, il servira d'armée » de réserve;

» Les deux réserves de cavalerie et de » dragons, sous les ordres du grand-» duc de Berg, précèderont le reste de » l'armée, et seront rendus dans le dé-» partement du Haut-Rhin, à Pirma-» sens, Schelestadt, Molsheim, Obern-» heim, du 16 au 21 septembre; le quar-» tier-général de Son Altesse sera placé » à Schelestadt;

» La garde impériale doit être arrivée » à Strasbourg, le 22 septembre; le » grand quartier-général sera établi à » Strasbourg. »

Pendant que ces mouvements s'exécutaient, l'Empereur faisait écrire à M. Otto, ministre de France en Bavière, en date du 19 septembre :

« Sa Majesté a donné l'ordre au prince » de Ponte-Corvo et au duc de Raguse » de se diriger sur Würtzbourg avec » leurs corps d'armée, forts ensemble » de cinquante mille hommes. Il est né-» cessaire que vous pressiez la cour de » Bavière de faire approvisionner la ci-» tadelle de Würtzbourg, et que vous » fassiez confectionner dans cette ville » trois cent mille rations de biscuit, » afin de donner aux opérations militai-» res toute la rapidité possible. Tous les » pays autrichiens et ceux des prin-» ces attachés à la maison d'Autriche, » seront mis à contribution pour faire » vivre l'armée. Il est important que les » achats de chevaux, dont vous êtes » chargé, se fassent immédiatement.

» L'Empereur me charge de vous » faire connaître qu'il est indispensable » que le corps de troupes bavaroises se » range sous les ordres de M. le maré-» chal prince de Ponte-Corvo. Il sera » en conséquence nécessaire que le Roi » de Bavière le fasse reconnaître de ses » troupes. Sa Majesté désire que le corps » bavarois soit divisé en autant de divi-» sions qu'il y a de fois 6 à 7,000 hom-» mes; ce qui formera trois divisions » d'infanterie, présentant 18,000 hom-» mes. Il faut également 3,000 hommes » de cavalerie, et 1,500 d'artillerie et » sapeurs. Chacune des divisions bava-» roises devra avoir 12 pièces de canon » attelées, et un parc de réserve de 12 » autres pièces attelées et approvision-» nées.

» Il faut établir à Würtzbourg un hô-» pital pour cinq cents malades. S'il » est d'autres places plus en avant de » Würtzbourg, sur la Rednitz et sur » le Danube, susceptibles d'être dé-» fendues, il faut que le gouvernement » bavarois les fasse armer et approvi-» sionner sans retard. »

Quoique la guerre fût certaine, l'Autriche continuait encore les négociations; mais c'était dans le but de gagner du temps et de se donner plus de facilité pour les mouvements de ses troupes. Les Autrichiens, qui avaient passé l'Inn, s'avançaient sur Munich. La Bavière et la Souabe allaient devenir leur proie; mais là était marqué le terme de leur prospérité passagère. Les corps français accouraient à la défense des princes d'Allemagne, qui avaient mis tout leur espoir dans l'empereur Napoléon. Ils arrivaient à grandes marches aux premiers rendez-vous qui leur avaient été assignés. Deux corps, placés en avant-garde sur le Mein, déterminaient l'espace que les autres avaient encore à parcourir pour se trouver au centre de l'Allemagne, et assuraient leur marche en opposant une première barrière à l'ennemi.

Au moment de commencer cette nouvelle campagne, la Grande-Armée était composée, ainsi qu'il suit :

La garde impériale, sous les ordres des ducs d'Istrie et de Trévise, était forte de quatre bataillons de grenadiers et de six bataillons de chasseurs à pied, commandés par le comte Hulin; de six

escadrons de grenadiers et de chasseurs à cheval, commandés par le général Ordener; d'un régiment d'infanterie de la garde royale italienne; d'une compagnie de mamelouks; d'un détachement de 150 chevaux de la gendarmerie d'élite; et d'un escadron d'artillerie légère servant 24 bouches à feu.

Le troisième corps, sous les ordres du prince d'Eckmühl, renfermait trois divisions d'infanterie commandées par les comtes Bisson, Friant, Gudin, et composées: la première des 17e, 30e, 51e, 61e de ligne, et 13e d'infanterie légère; la seconde, des 33e, 48e, 108e, 111e de ligne, et 15e d'infanterie légère; la troisième, des 12e, 21e, 25e, 85e de ligne, et 21e d'infanterie légère; plus une division de cavalerie, renfermant le 7e régiment de hussards et six escadrons de chasseurs, sous le général baron Vialannes.

Le quatrième corps, ayant pour chef le duc de Dalmatie, était aussi partagé en trois divisions d'infanterie et une de cavalerie: la première d'infanterie, commandée par le comte Saint-Hilaire, renfermait les 14e, 36e, 43e, 55e de ligne, le 1er bataillon du Pô, et le 10e régiment d'infanterie légère; la seconde, commandée par le comte Legrand, était composée des 4e, 28e, 46e, 57e de ligne, 24e d'infanterie légère, et d'un bataillon corse; la troisième, commandée par le comte Suchet, renfermait les 34e, 40e, 64e, 88e de ligne, et 17e d'infanterie légère. La division de cavalerie, sous les ordres du baron Margaron, était formée par les 11e, 16e, 26e de chasseurs, et le 8e de hussards.

Le cinquième corps, aux ordres du duc de Montebello, était composé de dix bataillons de grenadiers, sous le commandement du duc de Reggio; des 58e, 100e, 103e de ligne, et du 4e d'infanterie légère, sous celui du comte Gazan; des 9e et 10e de hussards, commandés par le comte Treilhard; des 13e et 21e de chasseurs, à la tête desquels était le baron Piston.

Le sixième corps, commandé par le duc d'Elchingen, avait trois divisions d'infanterie: la première, sous le commandement du comte Dupont, était formée des 32e, 96e de ligne, et 9e d'infanterie légère; la seconde, sous celui du comte Loison, renfermait les 39e 69e, 76e de ligne, et 6e d'infanterie légère; la troisième, sous le général Malher, comprenait les 27e, 50e, 59e de ligne, et 25e d'infanterie légère. La division de cavalerie, aux ordres du général Tilly, était composée du 10e de chasseurs, des 1er et 3e régiments de hussards.

La réserve de cavalerie, qui fut mise sous le commandement du grand-duc de Berg, était composée de deux divisions de grosse cavalerie: l'une, formée des 1er et 2e de carabiniers, et des 2e, 3e, 9e, 12e de cuirassiers, était sous le comte de Nansouty; l'autre, formée des 1er, 5e, 10e et 11e de cuirassiers, était sous le général d'Hautpoul.

La réserve comprenait encore quatre divisions de dragons: la première, aux ordres du comte Klein, était composée des 1er, 2e, 4e, 14e, 20e et 26e régiments; la seconde, aux ordres du comte Walther, était composée des 3e, 6e, 10e, 11e, 13e et 22e; la troisième, commandée par le baron Beaumont, était formée des 5e, 8e, 9e, 12e, 16e et 21e; la quatrième, que commandait le comte Bourcier, l'était des 15e, 17e, 18e, 19e, 25e et 27e.

Il y avait en outre quatre régiments de dragons à pied, formant huit bataillons, sous la direction du comte Baraguey-d'Hilliers. Ces régiments devaient, suivant les circonstances, ou servir comme infanterie, ou se monter en Allemagne.

L'armée de Brest, ou le septième

corps, avait pour chef le duc de Castiglione. Ce corps était en arrière-garde, et ne devait arriver sur le Rhin que quinze jours après les autres. Il était composé de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie légère. Cette dernière renfermait les 7e et 20e régiments de chasseurs à cheval. La première division d'infanterie était sous les ordres du général Mathieu, et renfermait les 24e et 63e de ligne, et le 7e d'infanterie légère; la seconde division, aux ordres du général Desjardins, était composée des 44e, 105e de ligne, et du 16e d'infanterie légère.

Les deux corps qui précédaient la Grande-Armée et qui se trouvaient déjà sur le Mein, renfermaient ensemble sept divisions, tant de troupes à pied que de troupes à cheval. Celui qui portait la dénomination de premier corps, commandé par le prince de Ponte-Corvo, avait deux divisions d'infanterie et une de cavalerie. La première d'infanterie, sous les ordres du baron de la Raffinières, était formée des 8e, 45e et 54e de ligne; la seconde, sous ceux du comte d'Erlon, renfermait les 94e, 95e de ligne, et le 27e d'infanterie légère. La division de cavalerie, aux ordres du général Kellermann, était composée du 5e régiment de chasseurs et des 2e, 4e et 5e de hussards.

L'armée de Hollande, nommée le deuxième corps, aux ordres du duc de Raguse, avait trois divisions à pied. La première, commandée par le comte Boudet, était formée des 11e, 35e de ligne, et du 18e d'infanterie légère; la seconde, sous le comte Grouchy, comprenait les 84e, 92e de ligne et le 8e régiment batave; la troisième, sous le commandement du général Dumonceau, était toute formée de troupes bataves. La division de cavalerie de ce corps, renfermant le 8e de chasseurs, le 6e de hussards et quatre escadrons bataves, était aux ordres du baron Guérin.

La Grande-Armée, telle que la composition vient d'en être détaillée, s'élevait à. . . . . hommes 152,000

Il y avait en Italie, sous les ordres du prince d'Essling. . 40,000

Dans le royaume de Naples, sous les ordres du général Saint-Cyr 18,000

Lorsqu'après le passage du Rhin, plusieurs princes d'Allemagne s'allièrent à la France, le roi de Würtemberg joignit à la Grande-Armée. 7,000

Le grand-duc de Bade. . . 4,000

Les Bavarois, formés en deux divisions, l'une sous les ordres du général comte de Wrède, l'autre sous les ordres du général Deroi, présentèrent un ensemble de 26,000

Total. . . . hommes 247,000

Telles furent les forces que l'Empereur opposa dans cette guerre à 509,000 combattants, que présentaient les armées réunies de la coalition.

Une division italienne et six bataillons de l'armée des côtes furent laissés dans le camp de Boulogne pour la sûreté des ports et des embarcations. Ces troupes devaient se renforcer des dépôts des régiments qui étaient à la Grande-Armée, des soldats de la marine, et de divers détachements de la garde nationale dont l'Empereur ordonna la réorganisation provisoire. Cette armée fut confiée au maréchal Brune. Il fut décrété que 80,000 conscrits seraient levés sans délai, pour remplacer les pertes. Les anciens officiers démissionnaires ou retirés, furent autorisés à reprendre du service. On

organisa aussi deux réserves dans les cinquième et vingt-sixième divisions militaires, dont la direction fut confiée aux maréchaux ducs de Valmy et et de Dantzick. Les quartiers-généraux de ces armées de réserve furent fixés, pour la première, à Strasbourg, et pour la seconde, à Mayence.

Lorsque l'armée fut arrivée sur les bords du Rhin, les ordres partirent du quartier-général pour le passage du fleuve. Par une lettre en date du 20 septembre, il fut ordonné au général comte Songis, commandant en chef l'artillerie de la Grande-Armée, de jeter deux ponts sur le Rhin; l'un, vis à vis de Dourlach; l'autre, vis à vis de Spire. Ces deux ponts devaient être achevés dans l'intervalle du matin du 25 septembre au 26 à minuit. La même lettre instruisait le comte Songis des dernières dispositions arrêtées par l'Empereur pour le passage du fleuve, afin qu'il prît ses mesures de manière que chaque corps trouvât son artillerie et ses munitions au lieu désigné pour son passage :

« Le maréchal prince d'Eckmühl, dont » le corps forme la gauche de la Grande- » Armée, passera le Rhin à Manheim, le » 26 et le 27.

» Le maréchal duc de Dalmatie, dont » le corps est le centre de l'armée, pas- » sera le même jour au pont que vous » aurez établi à Spire.

» Le maréchal duc d'Elchingen, dont » le corps fait la droite de l'armée, a » l'ordre de franchir le fleuve, les mê- » mes jours que les deux autres, au » pont que vous aurez fait jeter vis à vis » de Dourlach.

» Le maréchal duc de Montebello et » le grand-duc de Berg, formant en- » semble l'avant-garde de l'armée, pas- » seront le 25 au pont de Kehl, sauf la » division de cavalerie du général comte » Nansouty, qui passera le fleuve à Man- » heim, ce même jour 25, en précé- » dant d'une marche le corps du prince » d'Eckmülh.

» Votre grand parc général devra par- » tir le 28, sous l'escorte de la division » de dragons à pied.

» La Grande-Armée doit s'approvi- » sionner pour l'artillerie et les muni- » tions, par Mayence et par Manheim; » les convois qui partiront de Stras- » bourg pour s'y rendre, devront sui- » vre la rive gauche du Rhin jusque vis » à vis de Dourlach d'où, selon les cir- » constances, ils remonteront jusqu'à » Manheim et Spire, ou bien prendront » le chemin de Stuttgard. »

Ces dispositions ne furent plus changées; car elles étaient conformes aux nouvelles qu'on eut de l'ennemi. Déjà les Autrichiens s'étaient avancés jusqu'au centre de la Souabe. Immédiatement après le passage de l'Inn, ils s'étaient portés sur Munich, afin de forcer la Bavière à faire cause commune avec eux. L'intention du Roi étant, au contraire, de s'unir à la France, les troupes bavaroises se replièrent et se concentrèrent insensiblement sur Würtzbourg. Alors l'armée autrichienne s'étendit dans la Bavière et dans la Souabe. L'avant-garde, commandée par le général Klenau, se dirigea par Landsberg et Mindelheim sur Memmingen, où elle arriva le 19 septembre. Trois autres colonnes, sous les ordres des généraux Gottesheim, Kienmayer et Riese, composant le reste de l'armée qui était au camp de Wels, suivirent de près l'avant-garde.

Le corps du général Auffenberg, qui était dans le Tyrol, vint se joindre, auprès de Memmingen, aux troupes qui arrivaient par la Bavière. Le général Wolfskehl, qui était avec dix mille hommes à Bregentz, quitta cette position, et, passant par Lindau et Rawensbourg,

vint s'établir provisoirement à Waldsee. Enfin, le 22 septembre, toute l'armée ennemie était sur l'Iller, sa gauche appuyée à la ville de Memmingen, sa droite à celle d'Ulm, que le colonel Dedowich fut chargé de mettre promptement en état de défense. Le corps de Wolfskehl alla, de Waldsee, prendre la position de Stockach, d'où sa cavalerie légère s'avança dans les différents débouchés de la Forêt-Noire.

Le général d'artillerie Mack, qui dirigeait en chef les opérations de l'armée autrichienne en Souabe, avait pris les positions de l'Iller et de Stockach, dans la persuasion que les Français opéreraient, dans cette campagne, par le midi de la Souabe, comme ils l'avaient fait en 1800. Dans cette hypothèse, les postes qu'il avait choisis paraissaient mettre à couvert, aussi bien qu'il était possible, cette partie de l'Allemagne. Mais la marche de l'Empereur trompa l'espoir de l'ennemi.

Par leur arrivée précipitée sur l'Iller, les Autrichiens s'étaient prêtés, sans le soupçonner, aux vues de Napoléon. Premièrement, ils avaient mis les Russes dans l'impossibilité de les joindre avant l'arrivée des Français, et ils s'étaient ainsi exposés à recevoir seuls l'effort de ces derniers. En second lieu, ils avaient laissé une lacune immense entre l'Iller, où ils se trouvaient, et l'Inn, où l'on attendait les Russes. L'Empereur saisit promptement cette faute, et décida qu'on occuperait cette lacune. Les deux corps, formant ensemble 50,000 hommes, qui étaient arrivés à Würtzbourg, et qui s'y étaient réunis à 20,000 Bavarois, composaient sur ce point une force déjà suffisante pour l'exécution des projets de l'Empereur. Mais Napoléon, voulant frapper un coup décisif, résolut d'y employer toute son armée. Par le mouvement qu'il lui imprima, les lignes de marche des différentes colonnes devaient aller converger sur le Danube, entre Donawerth et Ingolstadt. La direction donnée aux troupes de la droite les conduisait, au travers de la Forêt-Noire, par la partie la moins difficile; et elles tournaient, par le nord et l'est, la chaîne des Alpes-Würtembergeoises qui s'étendent depuis Donaueschingen jusqu'à la Brentz. Si l'ennemi venait se placer entre l'Iller et le Lech pour défendre le cours du Danube, l'armée de l'Empereur se trouvait en mesure de continuer son mouvement en gagnant du terrain à gauche, ou de forcer le passage du fleuve dans la partie qui est la moins susceptible de défense, puisque, de la Brentz à Donawerth, la rive gauche domine de la manière la plus avantageuse la rive opposée. Mais de tous les avantages qu'on obtenait en faisant marcher l'armée par la rive gauche du Danube, le plus considérable était de ne point s'assujétir à un système d'opérations qui eût exposé la droite de l'armée aux débouchés du Tyrol, et qui l'aurait contrainte à livrer une série interminable de combats; car elle aurait dû forcer toutes les positions parallèles que forment, sur la rive droite du Danube, les différents cours d'eau qui viennent, des montagnes du Tyrol, se jeter dans ce fleuve.

Le prince Major-général prescrivit d'abord la marche des colonnes jusqu'au Necker par les lettres suivantes :

Au maréchal duc de Montebello, commandant le corps d'avant-garde : « Vous passerez le Rhin, M. le Maréchal, le 25 septembre, à cinq heures » du matin, au pont de Kehl; et le 26, » suivant les circonstances, vous pourrez vous cantonner entre Rastadt et » Ettlingen. S. A. I. le grand-duc de Berg » passera le même jour après vous, et » il vous soutiendra, s'il y a lieu.

» Le duc d'Elchingen, qui passe le » Rhin le 26, à Spire, pourrait également » vous soutenir. Vous vous approvisionnerez sur la contrée qui restera » à votre droite; et tout ce que vous » prendrez sur le pays des princes amis » de la France sera reconnu par des » bons en règle. »

Au grand-duc de Berg : « J'ai l'honneur de prévenir Votre Altesse Impériale que le maréchal duc de Montebello passera le Rhin le 25, au pont de » Kehl. L'intention de l'Empereur est » que vous le passiez le même jour. » Vous pourrez établir votre quartier-» général à Sand.

» Vous ferez éclairer le pays; et vous » prendrez toutes les dispositions nécessaires pour connaître les mouvements de l'ennemi. Il sera très utile » que vous donniez à MM. les maréchaux la connaissance de ce qui peut » les intéresser. Je leur ai envoyé des » ordres directs; mais si des mouvements imprévus de l'ennemi mettaient » obstacle à leur exécution, ils doivent » vous en rendre compte et prendre vos » ordres.

» L'Empereur tient beaucoup à passer » le Rhin aux époques qu'il a déterminées. Mais tout est subordonné aux » mouvements de l'ennemi. Sa Majesté » ne voudrait pas qu'il s'engageât des » affaires particulières, à moins d'une » nécessité absolue. Il faut, dans tout » ceci, célérité et secret. »

Les ordres communiqués aux maréchaux prince d'Eckmühl, ducs d'Elchingen et de Dalmatie, étaient également relatifs au passage du Rhin et aux mouvements qui devaient le suivre immédiatement. Il était ordonné au prince d'Eckmühl de passer le fleuve à Manheim, le 26, de placer ses divisions entre Manheim et Heidelberg, et d'occuper cette dernière ville; au duc de Dalmatie, de franchir le Rhin à Spire, et de s'étendre du côté de Brüchsal. Le maréchal duc d'Elchingen avait l'ordre de passer le Rhin au pont jeté vis à vis de Dourlach. Il était prévenu que le duc de Montebello marchait devant lui, et qu'il devait suivre la même route, pour se porter sur Stuttgard quand il en recevrait l'ordre.

Toutes ces instructions furent envoyées de Paris, où l'Empereur était encore. Ce fut aussi de Paris que le prince Major-général écrivit au prince d'Essling, en date du 23 septembre :

« L'Empereur va aujourd'hui au sénat. Il sera le 25 à Strasbourg. Le Rhin » sera passé le 26. Les opérations commenceront aussitôt, la guerre devant » être regardée comme déclarée. Dans » cette circonstance, je ne peux que » vous transmettre les propres termes » de l'Empereur :

» Si j'étais en Italie, je formerais mon » armée en six divisions de 6,000 hommes d'infanterie et de 1,000 hommes » de cavalerie et d'artillerie. Je laisserais mes cuirassiers et un ou deux régiments de dragons pour réserve.

» Du 27 au 30, à petit bruit, je passerais l'Adige avant le jour, au vieux » pont. J'enleverais toutes les hauteurs » de Vérone et la ville; j'y ferais entrer » une réserve de cuirassiers. Suivant les » événements, je pousserais l'ennemi » l'épée dans les reins, ou je prendrais » une position, la droite à l'Adige, la » gauche aux montagnes, et opposée à » celle que l'ennemi prendrait sur les » hauteurs de Caldiero, s'il était en force.

» Quelle que soit la force de l'ennemi, » il doit garder beaucoup de troupes » vis à vis de Padoue et vis à vis de Legnago. Il doit aussi en avoir dans le » Tyrol. Il est donc impossible que, le » jour de la bataille, il ait seulement » 30,000 hommes à Vérone et sur les » hauteurs.

» Il n'y a aucun danger à cette manœuvre; le vieux pont étant garanti » par un bon ouvrage et par une batterie, on peut passer sûrement l'Adige » sous cette protection.

» Une fois qu'on se serait emparé de » Vérone, il n'y aurait pas non plus de » danger subséquent, puisque toute » l'enceinte de Vérone servirait de tête » de pont, et qu'en mettant quelques » pièces sur les remparts et les tours, » elles protégeraient dans tous les cas le » ralliement de l'armée.

» Telles sont, M. le Maréchal, les expressions de l'Empereur. Elles doivent » vous éclairer sur votre manière de » procéder au début de la guerre. La » maison d'Autriche, après avoir fait » toutes les insultes imaginables, paraît maintenant hésiter. L'Empereur, » comme vous le savez, n'hésite pas. Il » a perdu en apparence ces quinze » jours, parce qu'il a voulu que l'armée » des côtes se rendît sur le Rhin, et que » celle d'Italie se formât. Vous n'avez » donc plus, M. le Maréchal, un moment à balancer.

» Le 2 octobre, les Autrichiens, qui » auront su le passage du Rhin, vous » attaqueront, si vous ne les prévenez. » Lorsque vous recevrez cette lettre, » vous connaîtrez certainement la force » de l'ennemi. S'il n'a que 30,000 » hommes sur les hauteurs de Vérone, » attaquez-les, et la campagne est à » vous.

» L'opinion de l'Empereur est que » vous ne trouverez jamais de meilleures circonstances pour prendre l'offensive; car, avant que l'ennemi ne » soit arrivé de Legnago, Rovigo, Montebello, etc., vous aurez écrasé tout » ce qui est devant vous; vous aurez pris » Vérone, et l'ennemi ne saura plus où » il en est. »

Sur ces entrefaites, le roi de Naples, qui avait jugé, à la contenance des Français dans son royaume et aux forces qu'ils y avaient, qu'une rupture avec eux serait un mauvais parti à prendre, avait proposé à l'Empereur un arrangement dont le résultat fut communiqué, le 23 septembre, au général Saint-Cyr, par le prince Major-général, dans les termes suivants :

« Le roi de Naples ayant paru désirer » de rester neutre et de ne recevoir ui » Anglais, ni Russes, on a conclu hier » un traité de paix dont je vous envoie » ci-joint copie; il doit être envoyé au » ministre plénipotentiaire Alquier. Du » moment que les ratifications auront » eu lieu, ce qui sera dans trois ou quatre jours, vous vous dirigerez sur Pescara, et de là sur le Pô. Vous garderez Pescara, jusqu'à ce que tout ce » qui appartient à l'armée se trouve » évacué. En passant, vous placerez une » garnison à Ancône.

» La guerre sera commencée lorsque » vous lirez cette lettre. Si donc, par » une circonstance quelconque, les ratifications ne s'échangeaient pas promptement, vous attaqueriez le royaume » de Naples, en suivant l'esprit de l'instruction que je vous ai transmise. »

Cependant, l'empereur Napoléon était arrivé à Strasbourg, le jour même que l'armée passait le Rhin. Sa Majesté fit la proclamation suivante, que tous les maréchaux eurent l'ordre de faire lire dans leurs corps respectifs :

« Soldats !

» La guerre de la troisième coalition » est commencée. L'armée autrichienne » a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre allié » l'électeur de Bavière. Vous-mêmes, » vous avez dû accourir à marches forcées à la défense de nos frontières. » Mais déjà vous avez passé le Rhin.

Nous ne nous arrêterons plus que » nous n'ayons assuré l'indépendance » du corps germanique, secouru nos » alliés, et confondu l'orgueil d'injustes » agresseurs. Nous ne ferons plus de » paix sans garantie. Notre générosité » ne trompera plus notre politique.

» Soldats! votre Empereur est au mi» lieu de vous. Vous n'êtes que l'avant» garde du grand peuple. S'il est néces» saire, il se lèvera tout entier à ma » voix pour confondre et *dissoudre cette » nouvelle ligue qu'ont tissue la haine et » l'or de l'Angleterre.* Soldats! nous au» rons des marches forcées à faire, des » fatigues et des privations de toute » espèce à endurer. Quelques obstacles » qu'on nous oppose, nous les vain» crons; et nous ne prendrons point » de repos que nous n'ayons planté nos » aigles sur le territoire de nos enne» mis. »

Après le passage du Rhin, la marche des colonnes a continué. Le maréchal duc d'Elchingen eut l'ordre de se porter sur Stuttgard. Il était essentiel d'occuper cette ville. Le roi de Würtemberg ne se prononçait pour aucun parti; et, en attendant, il laissait les patrouilles ennemies parcourir ses États dans tous les sens. L'Empereur ne pouvait pas souffrir un abus aussi contraire aux intérêts de l'armée. Cependant, pour donner au Roi le temps de la réflexion, le duc d'Elchingen fut prévenu de ne marcher sur sa capitale qu'à petites journées. Le prince Major-général lui fit connaître qu'il était suffisant qu'il y fût rendu le 30 septembre. Il lui était enjoint de prendre une bonne position à Stuttgard, mais en évitant de se compromettre avec l'ennemi; l'intention de l'Empereur étant formellement de ne point engager d'affaires de ce côté-là.

Le corps d'avant-garde, commandé par le duc de Montebello, eut l'ordre de marcher sur Ludwigsbourg, résidence du roi de Würtemberg. La réserve de cavalerie se dirigea, partie sur Ludwigsbourg, partie sur Stuttgard. Napoléon lui-même décida qu'il se transporterait à Ludwigsbourg, où son quartier-général serait le 2 octobre. En conséquence, Sa Majesté passa le Rhin le 30 septembre, au pont de Kehl, précédée de sa garde impériale, et suivie du grand état-major-général : elle prit la route du royaume de Würtemberg.

Il était important pour l'Empereur de s'assurer de ce royaume, soit par la force, soit par la voie des négociations. La situation du pays de Würtemberg, qui, par la direction donnée aux colonnes françaises, en faisait un des principaux passages de l'armée, et sa fertilité, qui offrait de grandes ressources pour les subsistances, ne permettaient pas qu'on laissât ce pays sur les derrières, comme neutre, et encore moins avec la liberté de sa décision. Étonné de l'envahissement subit de son royaume par les troupes françaises, et affectant de n'en pas connaître le motif, le roi de Würtemberg s'en plaignit à l'Empereur qui lui fit répondre par le prince Major-général, en date du 2 octobre :

« L'Empereur m'a fait passer les » plaintes que Votre Majesté lui a faites » sur la conduite du maréchal duc » d'Elchingen. Devant faire un rapport » à Sa Majesté Impériale sur cet objet, » j'ai dû me mettre au fait de ce qui » s'est passé.

» Le duc d'Elchingen a eu l'ordre de » se porter avec son corps d'armée sur » Stuttgard. Il n'avait été communiqué » à l'état-major-général aucun traité » qui établît, d'une manière certaine, » les relations de Votre Majesté avec la » France. Cependant, tous les différents » points du territoire de Votre Majesté » étaient occupés par des patrouilles en-

» nemies, composées entièrement de » cavalerie, et ne montant pas au total » à un demi-régiment.

» D'un autre côté, on assurait que les » Autrichiens marchaient sur Stuttgard » par Rotembourg. La non-existence » d'un traité entre l'Empereur et Votre » Majesté, le nuage qu'elle avait laissé » sur ses intentions, en ne s'opposant » pas à l'occupation de son territoire » par une quantité de troupes aussi fai- » ble, tout a porté à marcher sur les » États de Votre Majesté, comme sur des » États envahis par l'ennemi. Votre Ma- » jesté a trop de connaissance de la » guerre, pour ne pas savoir qu'elle ne » comporte aucune considération, lors- » que les ménagements peuvent com- » promettre le succès des opérations » militaires. Le duc d'Elchingen n'ayant » donc reçu aucune autre instruction » que celle d'occuper Stuttgard, il est » difficile qu'on puisse lui faire un re- » proche d'avoir rempli ses ordres.

» L'état-major-général serait blâma- » ble d'avoir fait entrer une armée sur » le territoire d'un prince souverain, » sans aucune démarche préalable à son » égard, s'il existait des stipulations » contraires. Votre Majesté sait que non » seulement il n'en existe aucune, mais » encore que son territoire a été violé » par l'ennemi. Ces raisons expliquent » et justifient la conduite de l'état-ma- » jor-général.

» Je ne dois pas cacher à Votre Ma- » jesté, que le maréchal duc de Monte- » bello a eu l'ordre d'occuper Ludwigs- » bourg, et que cette marche a été dé- » terminée par des considérations pu- » rement militaires. Mais l'Empereur » vient d'ordonner qu'on ne fît plus » passer aucun corps de troupes dans » la résidence de Votre Majesté. En » conséquence, M. le duc de Monte- » bello va se rendre à Canstadt. Je dé- » sire que ces explications satisfassent » Votre Majesté. Tout cela tient d'ail- » leurs à des circonstances qui ne se » présenteront plus. »

La marche des cinquième et sixième corps et de la réserve, sur la capitale du royaume de Würtemberg, était en effet une opération momentanée et partielle qui ne dérangeait rien au plan général. Le vrai point de direction de ces corps, ainsi que de tous les autres, était le Danube. Pour effectuer leur réunion sur ce fleuve, il fallait que leur marche fût réglée par des ordres particuliers; mais il fallait des développements spéciaux pour les deux corps qui se trouvaient déjà avancés dans l'Allemagne. Une lettre du prince Major-général au prince de Ponte-Corvo, datée de Strasbourg, le 28 septembre, en lui prescrivant la marche qu'il devait tenir, le mettait au fait en même temps des mouvements et de la destination des autres corps, jusqu'à l'époque où ils devaient opérer conjointement.

« Je dois commencer, M. le Maré- » chal, par vous faire connaître la po- » sition de la Grande-Armée, afin que » vous puissiez suivre l'ensemble des » projets de l'Empereur, et remplir » tout ce qu'il attend de vous dans » cette circonstance.

» Le septième corps, aux ordres de » M. le maréchal duc de Castiglione, » a quinze jours de marche arriérée sur » les autres; mais il arrivera à temps » pour la destination qui lui est affec- » tée, de servir de réserve.

» Le 2 octobre, le corps d'armée du » prince d'Eckmühl se mettra en mou- » vement pour marcher sur Neubourg, » où il sera le 8, passant par Heidel- » berg, Oberckeim, Meckmühl, Ingel- » fingen, Illzhofen, Dunkelsbühl, OEt- » tingen et Monheim.

» Le corps du duc de Dalmatie mar-

» chera sur Donawerth, où il sera » aussi le 8. Il passera par Heilbronn, » Œhringen, Hall, Ellwangen et Nord- » lingen.

» Le corps d'armée du duc de Mon- » tebello est dirigé sur Neresheim. Il » passera par Ludwigsbourg, Schorn- » dorf, Gmünd et Aalen; il arrivera à » sa destination le même jour que les » deux précédents.

» Le corps du duc d'Elchingen a l'or- » dre de se porter à Heidenheim, au » dessus d'Ulm qui est occupé par l'en- » nemi. La direction de ce corps est » par Stuttgard, Esslingen, Weilheim; » il sera rendu à Heidenheim le 7.

» La réserve de cavalerie, se tenant » à peu près entre les cinquième et » sixième corps, marche par Stuttgard, » Göppingen, Heidenheim, Eglingen, » pour aboutir à Donawerth, où elle » arrivera aussitôt que le quatrième » corps (8 octobre).

» Quant à vous, M. le Maréchal, l'in- » tention de l'Empereur est que vous » vous dirigiez sur Ingolstadt, en sui- » vant la route d'Anspach et d'Aichs- » tädt. Le duc de Raguse suivra une » route parallèle à la vôtre, éloignée » au plus de trois ou quatre lieues sur » votre droite. Il passera par Roten- » bourg, Feuchtswangen, Wassertru- » dingen et Nasse. Cette route lui » permettra de se mettre en commu- » nication avec le maréchal prince » d'Eckmühl. Par là, les six corps d'ar- » mée se trouveront être liés entre eux.

» L'Empereur vous laisse le maître » de tenir le corps bavarois sur votre » gauche, ou de le porter, en corps d'a- » vant-garde, à une journée de mar- » che devant votre corps d'armée et ce- » lui du duc de Raguse.

» Le désir de l'Empereur, M. le Ma- » réchal, est que vous soyez arrivé le » 8 à Aichstädt, et que le duc de Ra- » guse soit arrivé le 7 à Treuchtlingen, » à égale distance d'Aichstädt et de Mon- » heim.

» Vous tiendrez le corps bavarois sur » la route d'Ingolstadt et de Neubourg. » Cette seule marche indique assez quelle » est l'intention de l'Empereur. Sa Ma- » jesté voudrait passer le Danube, en- » tre Ingolstadt et Donawerth, avant » l'ennemi; et, s'il évacuait la Souabe et » la Bavière, l'attaquer sur ses flancs » pendant sa marche, et reconquérir la » Bavière le plus promptement pos- » sible.

» Mais à quelque parti que l'ennemi » se décide, lorsque le mouvement » sera démasqué, on sera en mesure » contre lui; et les six corps d'armée, » auxquels seront réunis les Bavarois » et les Würtembergeois, lui présente- » ront une force de 200,000 hommes, » capable de l'écraser avant l'arrivée » des Russes.

» Quant à ces derniers, tous les ren- » seignements parvenus à l'Empereur » lui font croire qu'ils sont encore loin » de vous; que leur première colonne » n'est que de 30,000 hommes, dont » 24,000 combattants; que l'armement » de la Prusse les inquiète beaucoup; » et qu'ils sont extrêmement fatigués. » D'ailleurs, quand ils seraient à huit » marches de vous, il n'y aurait rien à » craindre. Nous serons toujours à » même de revenir sur eux, quand il » en sera temps.

» Tout ce que vous avez laissé à Ha- » novre viendra vous rejoindre; car il » est à croire que la Prusse va occuper » ce pays; mais il n'y a encore rien de » décidé; et tout ceci doit être gardé » dans le plus profond secret.

» Le corps du duc de Raguse reste, » dans toute son intégrité, sous son » commandement; mais comme ses » mouvements doivent se faire d'accord

» avec les vôtres, j'annonce à ce général qu'il prendra vos ordres. Veuillez, en conséquence, M. le Maréchal, lui donner ceux que vous trouverez convenables pour établir entre vous la relation que désire l'Empereur. »

Une lettre du 2 octobre, au même maréchal, lui donnait de nouveaux éclaircissements sur l'état des affaires et sur les mouvements de l'armée :

« Aujourd'hui, tous les corps passent le Necker et se mettent en mouvement. Par la proclamation que vous avez reçue, vous avez vu que nous sommes en pleine guerre. Vous devez attaquer tout ce qui se rencontrera devant vous.

» Le corps qui a débouché de la Bohême sur la Rednitz, ne doit pas vous inquiéter; il n'est composé que d'un ou de deux régiments de cavalerie et de quelques bataillons d'infanterie.

» Si l'ennemi passait le Danube pour se porter devant vous, vous l'attaqueriez, en ayant soin de maintenir toujours votre communication avec M. le maréchal prince d'Eckmühl; dans ce cas, toute l'armée ferait un mouvement sur vous.

» Du moment que votre droite aura passé Heidenheim, l'Empereur se portera de sa personne à votre corps d'armée, et sera fort aise de voir vos troupes.

» Quant aux subsistances, il est impossible de vous nourrir par les magasins. Cela n'a jamais été; et c'est à cette particularité de ne s'être pas servie de magasins, que l'armée française doit en grande partie ses succès. Vous devez vous nourrir par les réquisitions faites aux baillis; vous laisserez des bons en règle, et l'Empereur fera payer ce qui aura été fourni.

» Sa Majesté a fait préparer quelques magasins de biscuits à Würtzbourg, mais c'est en cas d'événement. Toute l'armée française, même l'armée autrichienne, ne vit point autrement que par réquisitions.

» Par les renseignements que l'Empereur reçoit journellement, la nouvelle de l'arrivée de troupes dans l'île de Rügen et à Stralsund est fausse. C'est la grande tactique, l'arme habituelle des Russes et des Anglais, de vouloir nous effrayer par de faux bruits. A les croire, ils débarquent en Hollande, à Boulogne, en Provence, à Naples, à Ancône, etc. De tous ces débarquements, le moins dangereux pour nous serait le débarquement en Hanovre, parce que le roi de Prusse le garantit.

» Le Landgrave de Hesse-Cassel accorde le passage à nos troupes; ainsi tout ce qui doit venir du Hanovre passera sans difficulté. »

Les ordres donnés pour les mouvements de l'armée étaient si précis et ces mouvements furent si rapides, que les Autrichiens n'y mirent aucun obstacle, et restèrent dans leur position entre Ulm et Memmingen, pendant que les Français arrivaient en forces sur leurs derrières. La seule opposition qu'on éprouva fut de la part du roi de Prusse. Il trouva mauvais que le corps du prince de Ponte-Corvo eût passé sur le territoire de la principauté d'Anspach, qui lui appartenait alors. Le Major-général écrivit, relativement à cette affaire, la lettre suivante à M. Otto, ministre plénipotentiaire de France en Bavière, auquel la régence d'Anspach avait adressé sa réclamation :

« Le prince de Ponte-Corvo m'a fait passer, Monsieur, la lettre que vous lui avez écrite en raison des plaintes que vous avez reçues du gouverne-

» ment d'Anspach. L'Empereur, à qui » je l'ai communiquée, m'a chargé » d'avoir l'honneur de vous dire qu'en » vertu des conventions qui existaient » depuis la dernière guerre, relative- » ment à la neutralité de la Prusse, la » principauté d'Anspach, et en général » toutes les possessions prussiennes » en Franconie, n'étaient pas considé- » rées comme étant comprises dans la » ligne de neutralité, et qu'elles ont pu » être traversées par nos troupes, » ainsi que le comté de la Mark. Sa Ma- » jesté a dû penser que, pendant la » guerre actuelle, les choses resteraient » sur le même pied que celui de la » dernière guerre, pour cet objet. C'est » pourquoi les divisions de l'armée fran- » çaise ont traversé quelques portions » du territoire prussien en Franconie, » comme l'ont fait aussi les troupes du » Roi de Bavière pendant leur retraite, » et comme l'a fait pareillement le » corps autrichien qui vient de se pré- » senter sur la Rednitz, et qui a passé » sur le territoire prussien dans plu- » sieurs endroits.

» D'autres divisions seront encore » obligées de traverser ce territoire; » mais il faut qu'elles évitent d'y sé- » journer. Il faut, au reste, faire beau- » coup de protestations en faveur de » la Prusse, témoigner beaucoup d'at- » tachement pour elle, et le plus d'é- » gards qu'on pourra, puis traverser » ses possessions avec rapidité, en allé- » guant l'impossibilité de faire autre- » ment, parce que cette impossibilité » est réelle. »

Tandis que l'armée s'avançait, avec autant de promptitude que d'ensemble, vers le but qui lui était marqué, l'Empereur était arrivé à Ludwigsbourg. Il s'était arrêté un instant à Ettlingen, où il avait vu le grand-duc de Bade. Ce prince, ami de la France, avait déjà donné l'ordre à 4,000 hommes de ses troupes de rejoindre la Grande-Armée. Les régiments badois furent placés dans le corps du maréchal duc d'Elchingen. Aussitôt après son arrivée à Ludwigsbourg, l'Empereur conclut un traité offensif et défensif avec le roi de Würtemberg, qui, ramené à ses vrais intérêts, sentit tout l'avantage d'une telle alliance. Le roi s'engagea à fournir un corps de 7,000 hommes, dont le commandement fut confié au lieutenant-général de Seeger. Ce corps, destiné à couvrir les communications de l'armée pendant la marche sur Donawerth, alla occuper Canstadt, Schorndorf et Göppingen.

Le quartier-général impérial resta à Ludwigsbourg, jusqu'au 5 octobre. Ce fut de cette ville que l'Empereur fit transmettre aux maréchaux ses instructions concernant les mouvements qu'ils avaient à faire pour le passage du Danube, à l'instant où les colonnes approcheraient de ce fleuve. Il ordonna au maréchal duc d'Elchingen de marcher d'Heidenheim dans la direction de Donawerth, en passant par Neresheim, et en suivant une route de traverse : « Si vous rencontrez l'ennemi, était-il » mandé à ce maréchal, l'intention de » l'Empereur est de l'attaquer; dans » ce cas, vous vous porterez au-dessus » de Donawerth, et vous vous mettrez » en position de manière à couper la » chaussée de cette ville à Ulm. »

Il fut ordonné au maréchal duc de Dalmatie de presser la marche de ses divisions, de se diriger, le 7, immédiatement sur Donawerth, de s'emparer de cette ville, et de forcer le passage du Danube. Le duc de Dalmatie était prévenu que l'Empereur se rendrait à son corps d'armée, et que le quartier-général impérial serait le 7 à Nordlingen.

L'instruction au grand-duc de Berg portait : « Le désir de l'Empereur est » que vous puissiez arriver sur Do- » nawerth, le 7, de bonne heure. Si » l'ennemi y est en force, vous atten- » drez le duc de Dalmatie, qui a l'or- » dre de l'y attaquer. S'il n'est pas en » force, et qu'avec vos 6 ou 8,000 dra- » gons vous puissiez enlever Dona- » werth et surprendre le passage, vous » êtes autorisé à le faire. Vous vous » concerterez pour vos opérations avec » le duc de Dalmatie, et vous l'ins- » truirez, ainsi que le duc d'Elchin- » gen et le prince d'Eckmühl, de tout » ce que vous apprendrez au sujet de » l'ennemi. Vos partis doivent se lier » également avec ceux du duc de Ra- » guse. S'il est impossible de surpren- » dre le pont, vous ferez border le Da- » nube par votre cavalerie ; vous vous » emparerez de tous les bateaux que » vous pourrez rencontrer, afin de » pouvoir jeter un pont, et que le pas- » sage du fleuve ne soit pas retardé. »

Le lendemain, 6, l'ordre fut envoyé d'Aalen, au duc de Montebello, de se rendre aussi en droite ligne à Donawerth, avec ses grenadiers et sa division de cavalerie.

Le 7, le quartier-général impérial était déjà à Nordlingen. Il fut écrit au duc de Raguse de s'approcher rapidement du Danube, entre Neubourg et Ingolstadt. Le prince de Ponte-Corvo dut faire un mouvement semblable en prenant sa direction sur Ingolstadt. On lui mandait d'avoir l'armée bavaroise à sa disposition, pour la jeter sur-le-champ dans la Bavière. Enfin, l'ordre fut donné au prince d'Eckmühl d'avancer rapidement sur Monheim, et d'étendre ses divisions entre cette ville et Neubourg.

Ce mouvement général et parfaitement concerté de tous les corps de l'armée, jetait l'ennemi dans un tel étonnement, qu'il semblait que, loin de songer à parer le coup dont il était menacé, il s'arrangeait de manière à tomber dans le piége qui lui était tendu. On avait cru qu'il tiendrait à Nordlingen, où il avait un corps assez considérable ; mais il se rejeta sur Hochstädt et de là sur Ulm, à l'approche du duc de Dalmatie. On avait également pensé qu'il défendrait Aichstädt, où l'on savait que le général Kienmayer avait envoyé de Neubourg 12,000 hommes ; mais ces troupes se replièrent sur le Danube, lorsque le premier corps français s'avança sur Aichstädt. Du reste, on avait pourvu à repousser toutes les tentatives que l'ennemi aurait pu faire sur les derrières de l'armée. La division du comte Gazan, du cinquième corps, avait été mise en position à Aalen. Les dragons à pied du comte Baraguey-d'Hilliers avaient été placés à Heidenheim, et les dragons à cheval du comte Bourcier, en avant-garde à Giengen. De cette manière, tous les débouchés d'Ulm se trouvaient fermés.

L'ennemi ne quitta pas sa position principale. Le général Mack avait préposé le régiment de Colloredo à la défense du pont de Donawerth. Ce pont ne put être surpris par la cavalerie. Mais lorsque l'infanterie arriva, ce fut en vain que l'ennemi tenta de faire de la résistance : le passage fut forcé et le pont franchi, sans beaucoup d'effusion de sang, par la division du comte d'Unsbourg, du quatrième corps. Cette action eut lieu le 7, à huit heures du soir. Trois divisions de dragons, aux ordres du grand-duc de Berg, passèrent dans la nuit ; et un détachement de 200 hommes fut envoyé aussitôt au pont de Rain, sur le Lech, qui fut enlevé. La première partie du plan de Napoléon fut donc accomplie dans cette

nuit mémorable; et l'ennemi tourné, privé du fruit des combinaisons dont il avait espéré un succès immanquable, n'eut plus de conseils à prendre que de son désespoir.

Aussitôt après le passage du Danube, le quartier-général impérial se transporta à Donawerth. Tous les renseignements que l'on recevait sur le compte de l'ennemi, prouvaient qu'il était toujours en force à Ulm et à Memmingen; rien n'annonçait encore de sa part de nouveaux projets. Il était cependant assez présumable qu'avant qu'on arrivât sur sa position, il prendrait un parti. En effet, il pouvait essayer de passer sur la rive gauche du Danube pour gagner la Bohême, ou, se rabattant sur Memmingen, de revenir sur le Lech, et de là sur l'Iser, afin de se joindre aux Russes. Il pouvait tenter encore de se jeter dans le Tyrol, ou enfin de livrer une bataille dans la position d'Ulm.

L'Empereur voulait prévenir l'ennemi quelque parti qu'il adoptât. Il fallait donc : premièrement, diriger les corps de manière que toutes les routes que les Autrichiens pourraient choisir fussent interceptées; secondement, que la grande masse des forces françaises tendît, par des directions concentriques, à se rassembler derrière les positions de l'ennemi. L'Empereur fit donner ses ordres en conséquence.

Le premier corps, qui était réuni aux Bavarois, et qui se trouvait le plus avancé dans l'Allemagne, fut dirigé, d'Ingolstadt où il avait passé le Danube, perpendiculairement sur Munich et l'Iser, avec l'ordre d'établir ses postes entre l'Iser et l'Inn. La destination de ce corps était de surveiller les Russes, d'être prêt à les recevoir, ainsi que tout autre renfort qui viendrait de l'Autriche pour se joindre à l'armée autrichienne de Souabe ; enfin d'empêcher le passage de cette armée, si elle essayait de quitter la Souabe pour revenir en Bavière. En ramenant les Bavarois dans leur patrie, le premier corps était chargé de rendre à l'allié de la France la possession de ses États, et de former un point de ralliement où les forces de cet allié pouvaient se rassembler pour l'utilité commune. Par une lettre du 7 octobre, cette destination du premier corps fut annoncée à son chef dans ces termes :

« La plus grande activité, M. le Maréchal, est devenue nécessaire. Il ne » faut pas donner à l'ennemi, déconcerté dans toutes ses mesures, le temps » de se reconnaître. L'Empereur ordonne que, sans perdre un jour, » un seul instant, vous partiez d'Ingolstadt avec 15,000 Français de votre » armée, autant de Bavarois, et qu'avec » ce corps, vous vous dirigiez droit sur » Munich à marches forcées, allant jour » et nuit. Vous vous emparerez du pont » de l'Iser et de tous les magasins qui » se trouvent dans la ville, et vous vous » mettrez aussitôt en bataille sur la » route de Landsberg et sur celle de » Vienne.

» Vous laisserez à Ingolstadt un » corps de 8,000 hommes, dont 2,000 » Français et 6,000 Bavarois. Ce corps » se retranchera à Ingolstadt, et entretiendra des partis le long de l'Altmühl » et de la Rednitz.

» Éclairez bien les mouvements de » l'ennemi sur la rive gauche de l'Iser, » afin de donner le temps à l'Empereur » d'envoyer un corps d'armée pour » manœuvrer et agir sur la rive gauche » du Danube, dans le cas où cela deviendrait nécessaire.

» L'Empereur espère que votre avant-garde sera à Munich demain au soir, » 10 du courant. L'ennemi ne peut

» avoir, dans cette ville, plus de 8 à » 10,000hommes. Vous les attaquerez » et les pousserez vigoureusement.

» Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il » est probable que des brigades et des » régiments isolés de petites divisions » ennemies, se dirigeront dans le sens » le plus opposé à la tournure que la » guerre a prise. Mais il vous sera facile » avec les Bavarois, d'avoir des renseignements; et vous tomberez hardiment sur toutes ces colonnes ennemies, afin de faire le plus de prisonniers possible.»

La position de Memmingen était très importante à occuper, comme étant un des points principaux par lesquels les Autrichiens pouvaient tentèr de s'échapper. Il était naturel que le quatrième corps qui avait passé le premier le Danube à Donawerth, et qui se trouvait par conséquent en avant des autres, eût la commission de s'emparer de cette place. Ce corps fut dirigé, en remontant le Lech, sur Augsbourg, puis sur Landsberg, et de là immédiatement sur Memmingen. L'ordre à son chef portait:

« Dans la situation actuelle des choses, l'intention de l'Empereur, M. le » Maréchal, est que vous vous rendiez, » à marches forcées, avec tout votre » corps d'armée, à Memmingen. Il est » probable que vous pourrez occuper » cette ville le 12, et que vous n'y » aurez qu'une affaire d'avant-garde, » l'ennemi ayant, d'après les dernières » nouvelles, concentré ses forces sur » Ulm. Dans ce cas, vous occuperez » sur-le-champ la position de Memmingen. et vous enverrez aussitôt » un poste à Bless, qui est le point de » rencontre des chemins qui viennent » d'Ulm et de Weissenhorn à Memmingen.

» Si l'ennemi veut absolument tenir » dans sa position derrière l'Iller, l'intention de l'Empereur est de lui livrer » bataille le 15. Le rôle que vous y » jouerez, M. le Maréchal, dépend absolument des mouvements de l'ennemi; mais vous devez chercher à déborder sa droite, et commencer à » l'attaquer aussitôt que vous le pourrez. Au surplus, dans la journée du » 15, l'Empereur sera à Weissenhorn.

» S'il était possible que vos hussards, » vos chasseurs et vos dragons arrivassent le 11 au soir à Memmingen, ce » corps de cavalerie, d'environ 2,500 » hommes, auquel vous joindriez deux » ou trois pièces d'artillerie légère, vous » mettrait à même de donner des nouvelles à l'Empereur dans la nuit; ce qui » serait pour Sa Majesté de la plus grande » importance, à cause des mouvements » qu'elle veut prescrire aux autres » corps.

» Envoyez des espions à Kempten » et à Waldsee, pour savoir ce qui se » passe. Portez surtout une attention » particulière à ce que l'ennemi ne » vous dépasse, ni par votre droite, ni » par votre gauche. »

L'intervalle entre l'Iser, où se portait le premier corps, et la rivière du Lech, le long de laquelle marchait le quatrième, était grand; il pouvait en résulter du danger pour l'un ou pour l'autre de ces corps, soit que les Autrichiens revinssent en force sur le Lech par Memmingen, soit que les Russes arrivassent sur l'Inn plus tôt qu'on ne les attendait, et que, réunis aux Autrichiens du corps de Kienmayer qui étaient en Bavière, ils se présentassent promptement sur l'Iser. La direction donnée au troisième corps para à tous ces dangers. Il lui fut prescrit d'aller occuper Dachau, entre l'Iser et le Lech, à cinq ou six lieues de Munich. Là, il était en mesure d'appuyer le

premier corps, de surveiller la ligne d'opérations du quatrième, de les secourir l'un et l'autre en cas d'échec; dans le cas contraire, lorsque le premier corps recevrait une autre destination, le troisième se trouvait à même de le remplacer sur l'Iser. Le prince Major-général mit le prince d'Eckmühl au fait de tout ce que l'Empereur attendait de lui par la lettre suivante, en date du 10 octobre:

« S. M. l'Empereur vous ordonne, » M. le Maréchal, de vous porter sur » Dachau. Tout engage à croire qu'il » n'y a pas d'ennemis sur ce point. » S'il y en a, il faut les attaquer. L'Em» pereur vous aurait chargé d'occuper » Munich le premier, si Sa Majesté n'a» vait craint, vu le peu d'artillerie » et de munitions que vous avez avec » vous, de vous dégarnir, parce qu'elle » n'aurait pas pu remplacer vos muni» tions, à cause de l'éloignement où » est encore le grand parc. Mais le gé» néral Songis vient de me rendre » compte que toute votre artillerie était » partie de Monheim et vous rejoindrait » dans peu. L'Empereur saisira la pre» mière occasion de mettre vos troupes » à même de se distinguer.

» Si le maréchal prince de Ponte» Corvo avait besoin de vous, l'Empe» reur vous autorise à lui prêter tous les » secours possibles. Cependant Sa Ma» jesté désire que vous restiez dans la » position de Dachau. Mais quand vous » vous serez assuré que le prince de » Ponte-Corvo ne peut avoir un besoin » urgent de tout votre corps, vous pla» cerez une de vos divisions sur la route » de Munich à Landsberg. De cette » manière, vous pourrez vous porter » dans une marche à Landsberg, dé» fendre le passage du Lech, et vous » donner le temps de rassembler votre » corps d'armée, si l'ennemi parvenait » à battre le corps du maréchal duc de » Dalmatie.

» Il faut que la division que vous » avez à Prusch, à une marche d'Augs» bourg, continue d'y rester, afin que » si l'ennemi parvenait à culbuter » le corps du duc de Raguse ou tout » autre corps de l'armée, vous puissiez » vous porter sur Augsbourg, défendre » le passage de la Wurtach, réunir vos » troupes et attaquer l'ennemi. Dans » ce cas, une de vos divisions resterait » toujours à Dachau, afin que (si vous » vous étiez trompé dans les calculs » que vous auriez faits d'après les dis» positions ci-dessus, et que le prince » de Ponte-Corvo eût besoin de vous) » la division que vous auriez laissée à » Dachau pût se rendre à Munich » dans une demi-journée, et donner à » vos autres divisions le temps d'arri» ver pour se maintenir dans cette ville.

» Le 14 ou le 15, il y aura une grande » bataille sur l'Iller, auprès d'Ulm. » L'ennemi sera détruit; car, par les » dispositions faites, il est cerné de » toutes parts. Cette affaire finie, Sa » Majesté reviendra pour passer l'Inn » sur-le-champ. Alors le prince de » Ponte-Corvo et vous, M. le Maréchal, » vous serez les deux grands corps agis» sants, et les autres seront vos auxi» liaires. Voilà le plan général de l'Em» pereur.

» Par tous les renseignements que » nous avons, les Russes ne peuvent se » trouver en bataille devant Munich, » avant le 19 ou le 20, et le corps de » M. le maréchal prince de Ponte-Corvo » réuni au vôtre, présentera une ar» mée plus forte que celle que l'ennemi » peut vous opposer à cette époque. Il » est d'ailleurs bien probable que, dans » la journée du 19, l'Empereur vous » rejoindra avec plus de 40,000 hom» mes.

» Si le prince de Ponte-Corvo était » battu par le corps de Kienmayer, » qui s'est replié par Munich, entre » l'Iser et l'Inn, vous défendrez le Lech, » pour donner le temps à l'Empereur » de faire ses dispositions.

» Dans une autre hypothèse, si une » des ailes de l'armée qui marche sur » l'Iller était battue, vous devriez en- » core marcher sur le Lech pour le dé- » fendre de l'autre côté. Le but est le » même. C'est toujours de laisser à » l'Empereur le loisir de prendre ses » mesures. Au surplus, le gros de l'ar- » mée qui sera sur l'Iller ne pourrait » être battu que dans la journée du 14. » Ce ne serait donc que dans celles du » 15 et du 16 que vous pourriez être » utile sur le Lech. Ainsi, dans le cas » où, le 13, le maréchal prince de » Ponte-Corvo vous appellerait pour » attaquer l'ennemi qui est derrière le » Loisach, vous pourriez marcher avec » la plus grande partie de vos forces, » les employer pendant les journées » des 13 et 14, et revenir le 15, pour » être à même d'exécuter les disposi- » tions dont je vous ai parlé ci-dessus.

» Vous sentez qu'il est nécessaire que » l'ennemi soit chassé à plus d'une » journée de Munich, et qu'il le soit » dans les journées du 13 et du 14. » Vous aurez, après cela, le 15 et le 16 » de repos; car il est probable que, le » 17, vous marcherez sur l'Inn; mais » vous recevrez de nouveaux ordres » pour cette opération. »

Il fut envoyé copie de cette lettre au maréchal prince de Ponte-Corvo, pour qu'il eût connaissance de toutes les dispositions qui le concernaient. Le Major-général ajoutait : « Je ne saurais » trop vous recommander de bien sur- » veiller le corps ennemi de Kienmayer » qui est devant vous; car il pourrait » vouloir suivre la même direction que » plusieurs régiments autrichiens ont » prise, et se porter sur Ulm par les » routes qui sont encore ouvertes. Il » est vrai que ce n'est pas avec des » troupes aussi démoralisées que le sont » celles de l'ennemi, que l'on tente de » pareilles opérations. D'ailleurs, il est » à présumer que le général Kienmayer » a plutôt le projet de se réunir aux » Russes pour défendre l'Inn, et pro- » téger Vienne. »

A l'exception des premier, troisième et quatrième corps, le reste de l'armée fut ramené en masse sur Ulm. Le sixième corps qui était à Giengen, en arrière des autres, allait, par cette contre-marche, se trouver dans le cas de prendre la part la plus active aux opérations. Il fut dirigé immédiatement sur Ulm; et son chef, le duc d'Elchingen, fut autorisé à se renforcer de la division Gazan, de celle des dragons à pied du comte Baraguey-d'Hilliers et des dragons à cheval du comte Bourcier. Le duc d'Elchingen avait l'ordre d'attaquer l'ennemi partout où l'occasion s'en présenterait. Il lui était recommandé de faire rétablir tous les ponts sur ses derrières, et de se ménager le plus de passages possible, afin que si l'ennemi quittait Ulm et se retirait, soit sur Augsbourg, soit sur Landsberg, il pût toujours se maintenir à sa hauteur et sur son flanc, et être en mesure de l'attaquer aussitôt que les quatrième, cinquième et troisième corps l'auraient joint.

Le cinquième corps qui renfermait la division des grenadiers d'élite, et la réserve qui comprenait toute la grosse cavalerie, étaient, par leur composition autant que par leur emplacement dans le cadre général, les corps les plus propres à remplir les vues de l'Empereur pour le coup qu'il méditait. Ils furent ramenés sur Ulm depuis Donawerth,

et durent prendre leur direction de manière à se réunir au sixième corps, pour opérer conjointement avec lui, et opposer à l'ennemi des forces respectables partout où il serait nécessaire de le combattre.

Le second corps qui, jusque là, avait toujours marché parallèlement au premier, mais qui était désormais inutile pour l'appuyer, depuis que le troisième se trouvait chargé de ce rôle, devenait au contraire fort utile au succès de la grande opération. Par la courbe qu'il avait décrite dans sa marche depuis le Mein, ce corps était venu passer le Danube au delà de Neubourg; pour revenir sur le Lech, il n'avait guère plus de chemin à faire en se portant sur Augsbourg, qu'en se rendant à Donawerth. Dirigé sur le premier point et de là en ligne droite sur Ulm, il fut chargé d'opérer le long de la rive droite du Danube, et de lier le quatrième corps qui se portait de Landsberg à Memmingen, avec les cinquième et sixième qui opéraient plus près du Danube, en partie sur la rive gauche. Napoléon voulant diriger en personne une manœuvre qui devait frapper d'étonnement l'armée ennemie, se porta du côté d'Ulm avec son quartier-général. La garde impériale suivant à peu près la même route que le second corps, fut destinée à augmenter la force de l'armée qui devait agir contre les positions des Autrichiens autour de cette place.

Jour par jour, souvent même plusieurs fois par jour, la marche des colonnes fut réglée par les ordres les plus précis qui ne laissaient à aucun chef la possibilité d'hésiter sur ce qu'il avait à faire. L'on ne tarda pas à apercevoir l'ennemi, et les premiers lauriers furent cueillis par les premières troupes qui le rencontrèrent. La réserve de cavalerie eut cet honneur. L'ordre donné au grand-duc de Berg, lui enjoignait de se rendre premièrement à Burgau, en passant par Wertingen. L'ennemi était à ce dernier poste avec neuf bataillons de grenadiers, trois de fusiliers et quatre escadrons de cuirassiers. Ce corps, commandé par le général Auffenberg, arrivait récemment du Tyrol, et marchait avec l'espoir d'être encore à temps pour défendre le passage du Danube à Donawerth. L'ennemi surpris et arrêté dans son mouvement, s'était formé sur les hauteurs en arrière de Wertingen, ayant son front couvert par la ville et la rivière marécageuse de la Zusam.

Le grand-duc de Berg, qui avait avec lui deux divisions de dragons et une de cuirassiers, fut joint avant d'arriver à Wertingen par la division de grenadiers aux ordres du duc de Reggio. Parvenu, le 8 octobre, sur les hauteurs qui dominent la rive droite de la Zusam, il fit attaquer Wertingen et manœuvra de manière à déborder les ailes de l'ennemi. Après un combat assez vif, la ville tomba au pouvoir des Français. L'ennemi chercha alors vainement à se former en carré sur les hauteurs en arrière; il fut enveloppé de tous les côtés par la cavalerie et les grenadiers. Les Autrichiens perdirent dans cette journée 1,520 hommes, dont 52 officiers; on leur enleva trois drapeaux et six canons. Le grand-duc de Berg prit, pour la nuit, position sur le champ de bataille, entre Wertingen et Binswangen.

Cependant, le duc d'Elchingen suivant ses ordres approchait d'Ulm et menaçait toutes les positions des Autrichiens entre cette ville et Güntzbourg. Le 9 octobre, ses deux premières divisions d'infanterie, celle de dragons du comte Bourcier et la cavalerie légère

de son corps d'armée, marchèrent sur Albeck et Langenau, où ces troupes prirent position.

La troisième division, aux ordres du général Malher, marcha en trois colonnes pour s'emparer des ponts de Güntzbourg et de Leipheim. La colonne de droite, commandée par le baron Le Fol, ayant trouvé des marais impraticables, ne put parvenir jusqu'à Leipheim, et fut contrainte de repasser par Riedhausen où elle arriva à minuit. Celle du centre marcha de Brentz par Sandheim et Güntzbourg; le général Marcognet, qui la commandait, replia l'ennemi dans une île qui est à la tête du pont, s'empara de cette île malgré la plus vive résistance et fit 200 prisonniers; mais ce général, voyant l'impossibilité de s'emparer du pont qui était rompu, se décida à se retirer. La colonne de gauche, aux ordres du général baron La Bassée, partit de Gundelfingen; malgré le feu croisé d'une artillerie considérable, elle arriva au pont du Danube qui traverse la chaussée de Güntzbourg à Dillingen, passa ce pont sur des poutrelles, enleva trois canons, fit 500 prisonniers, et repoussa l'ennemi jusque dans la ville.

Pendant la nuit, les colonnes du centre et de la droite serrèrent sur la colonne de gauche; et le lendemain, 10, à la pointe du jour, la division entra dans la ville, où elle fit encore 450 prisonniers. Elle se plaça ensuite, la droite à Güntzbourg, ayant la Güntz sur son front.

L'ennemi perdit dans cette affaire plus de 2,500 hommes, dont 1,200 prisonniers. Notre perte s'éleva à 400 hommes tués ou blessés. L'archiduc Ferdinand commandait en personne à l'affaire de Güntzbourg, où se trouvait aussi le général Mack.

Les manœuvres de l'armée française avaient entièrement déconcerté les Autrichiens. Le désordre et l'indécision que les coureurs apercevaient dans leurs colonnes, marquaient assez leur embarras. Tous les prisonniers qu'on faisait, assuraient que l'armée autrichienne était bien loin de s'attendre à cette marche subite et rapide qui la séparait des Russes ses alliés, et ruinait, dès le commencement, tous ses projets de campagne. Le général Mack, reconnaissant qu'il s'était trompé dans l'attente de voir l'armée française déboucher par la partie méridionale de la forêt Noire, et apprenant sa marche sur Ingolstadt et Donawerth, résolut d'attendre dans la position d'Ulm que les Russes fussent entrés en Bavière, et de déboucher alors sur les deux flancs de l'armée française. Entre tous les partis que pouvait prendre ce général, celui-là était le plus favorable à l'audace des Français. Il dut sourire à leur auguste chef, qui entrevit dans cette résolution de l'ennemi l'assurance de son entière défaite.

Conformément à son projet, le général autrichien avait retiré tous les postes placés le long du Danube, et les avait concentrés sur Ulm. Son quartier-général était dans cette ville. Ce fut sur ce point que se replia le général Auffenberg, après l'affaire de Wertingen. Ce fut également à Ulm qu'arrivèrent les troupes qui venaient d'être battues à Güntzbourg et à Leipheim. Toute l'armée autrichienne se resserra dans cette position, sauf le corps de Kienmayer qui s'était retiré de Neubourg sur Munich, lorsque les Français passèrent le Danube, et qui bientôt après continua sa retraite sur l'Inn.

L'armée française s'approchait de l'Iller et d'Ulm. Le 11 octobre, la réserve était à Güntzbourg; le cinquième corps, à Burgau; le second avait déjà

dépassé Augsbourg; le sixième corps manœuvrait ce même jour sur les deux rives du Danube. Le duc d'Elchingen ordonna au comte Dupont de se porter sur Ulm avec sa division et celle des dragons du comte Bourcier. Les dragons à pied aux ordres du comte Baraguey-d'Hilliers devaient le soutenir, en marchant par Stozingen, Langenau et Albeck; mais l'officier porteur de l'ordre s'étant égaré, cette division se mit en marche quatre heures trop tard.

A peine les troupes aux ordres du comte Dupont furent-elles arrivées en avant d'Haslach, que l'ennemi déploya, hors des ouvrages du Michælsberg et du Spitzberg, montagnes qui sont près d'Ulm, des forces que l'on évalua à vingt ou vingt-cinq mille hommes. Ces troupes étaient soutenues par une artillerie nombreuse qui ne tarda pas à engager un feu très vif. Le comte Dupont fit marcher le 9e d'infanterie légère et le 96e de ligne sur le village de Jungingen: l'action fut extrêmement chaude sur ce point; et ce village fut pris et repris cinq fois. Lorsque les Français en étaient maîtres, l'ennemi revenant avec des corps frais se formait dans la plaine; on marchait à lui la baïonnette en avant. Pendant ce temps, d'autres troupes revenaient dans le village, et il fallait de nouveau le reprendre. Ce fut avec les quatre bataillons des deux régiments cités, que le comte Dupont enfonça successivement toutes les lignes autrichiennes qui se reformaient contre lui. Parfois, ces braves en chargeant l'ennemi étaient eux-mêmes chargés en flanc et par derrière. A peine une attaque était-elle terminée qu'il fallait faire une conversion pour soutenir une attaque nouvelle. Le 32e régiment de ligne contenait cependant la cavalerie ennemie derrière Jungingen. Cette cavalerie, qui avait débordé la droite du comte Dupont, voulant profiter de cet avantage, chargea à plusieurs reprises; mais elle fut constamment repoussée par l'infanterie française, avec une fermeté et un calme admirables. La nuit étant survenue, les troupes campèrent sur le champ de bataille. Néanmoins, cette affaire, toute brillante qu'elle était, sortait du plan de l'Empereur qui ne voulait point attaquer Ulm partiellement, mais en masse. L'ordre fut donné en conséquence au maréchal duc d'Elchingen, de faire reprendre à la division Dupont la position entre Langenau et Albeck, qu'elle occupait depuis le jour de l'affaire de Güntzbourg.

Tous les corps de l'armée avançaient rapidement vers leur destination. Le 12 octobre, le prince de Ponte-Corvo remplit la sienne et entra dans Munich aux acclamations des habitants. Il se trouva, par un concours heureux de circonstances, que la capitale de la Bavière fut délivrée le jour même de la fête du Roi. Sans perdre de temps, le général comte de Wrede se mit à la poursuite de l'arrière-garde ennemie qu'il atteignit, et à laquelle il fit 1,100 prisonniers, dont un bataillon entier du régiment de Teutschmeister qui, abandonné par ses officiers à l'instant de la charge, mit bas les armes sans se défendre. Le prince de Ponte-Corvo ne tarda pas à faire occuper les ponts de Mösbourg, de Freysing et de Tolz. Dans ce dernier poste, le général Minucci observait le Tyrol et couvrait le flanc droit du prince.

Le même jour que le premier corps atteignit Munich, le troisième parvint à Dachau; le quatrième, à Mindelheim. Le second corps s'avança jusqu'à Tannhausen. Le cinquième et la réserve se mirent en ligne près d'Ulm avec le sixième: ils prirent ensemble position sur la Roth, appuyant leur gauche à

Weissenhorn, leur centre à Pfaffenhofen, et leur droite à Falheim, près du Danube. Au delà de ce fleuve sur la rive gauche, le duc d'Elchingen avait encore la division du comte Dupont, les dragons à pied du comte Baraguey-d'Hilliers, et les dragons à cheval du comte Bourcier.

L'instant décisif n'était pas éloigné. Ulm était resserré de plus en plus. Le 13, le quartier-général impérial fut transporté à Pfaffenhofen. L'ordre fut donné au maréchal duc d'Elchingen de porter tout son corps à la rive gauche du Danube, pour s'emparer des hauteurs d'Albeck occupées par l'ennemi. « Dans le cas où ce mouvement vous » engagerait à une bataille, lui faisait » écrire l'Empereur, vous serez forte» ment soutenu. Tout ce qui entraînera » l'ennemi dans une affaire au delà des » retranchements d'Ulm, ne peut que » nous être très avantageux. »

Le cinquième corps et la réserve firent encore un mouvement pour se rapprocher d'Ulm sur la rive droite du Danube, pendant que le sixième s'en approchait par la rive gauche. « Je vous » préviens, M. le Maréchal, faisait » écrire l'Empereur au duc de Monte» bello, qu'aujourd'hui, à la pointe du » jour, le duc d'Elchingen marche » pour reprendre la position d'Albeck. » Il est possible que cela donne lieu à » un engagement très sérieux. Il est » donc convenable qu'au premier coup » de canon, vous vous trouviez vous» même à la rive droite, du côté du » pont d'Elchingen, pour soutenir le » sixième corps. Si l'ennemi sort d'Ulm » de ce côté, nous pourrons marcher » à lui et le culbuter. Si au contraire il » ne sort pas, et si l'affaire du duc » d'Elchingen emploie beaucoup de » troupes ennemies, nous pouvons le » suivre de poste en poste, en laissant » seulement le duc de Raguse de ce » côté-ci, et enlever toutes les hauteurs » de la place. »

Afin de pouvoir assurer, en raison des circonstances, l'exécution de ces différents projets, le duc de Raguse reçut l'ordre de venir prendre position à Weissenhorn et Wullenstetten. Le duc de Dalmatie arriva ce même jour devant Memmingen qu'il investit; il avait l'ordre, aussitôt qu'il serait maître de ce poste, de se rapprocher d'Ulm, et de se placer en potence, de manière à former la gauche de l'Empereur, et à couper à l'ennemi la route de Biberach.

Le général Mack avait occupé en force la position d'Albeck, et s'était encore emparé plus bas du pont d'Elchingen, où il avait placé seize mille hommes. La prise de ces postes était indispensable pour que l'armée française pût se déployer sur la rive gauche du Danube, et attaquer les retranchements de l'ennemi devant Ulm. C'était pour s'en rendre maître que Napoléon avait fait marcher le duc d'Elchingen.

La division du comte Loison, que le maréchal désigna pour l'attaque du pont, se rassembla, le 14 à la pointe du jour, au village de Leiben. Vers huit heures, la tête de la colonne étant arrivée au débouché qui conduit par un bois au pont d'Elchingen, on fit placer deux pièces de huit et un obusier sur la gauche, pour favoriser la reconstruction du pont que l'ennemi avait détruit. A peine quelques planches furent-elles placées, que les carabiniers et les voltigeurs du 6e régiment, les grenadiers du 39e, n'écoutant que leur courage, traversèrent le fleuve sur les poutrelles du pont, tombèrent sur l'ennemi la baïonnette basse, et s'emparèrent des maisons derrière lesquelles il s'était retranché et qu'il défendait avec de l'artillerie.

Le pont étant devenu praticable, le général Loison fit déboucher sa division, et marcha pour s'emparer de l'abbaye d'Elchingen. Le 1[er] bataillon du 39[e], qui fut envoyé pour prendre la chapelle de Wolfang, y trouva les ennemis en force : chargé par une cavalerie très supérieure, il fut contraint de se retirer sur sa première position du bois. Le 6[e] régiment fut plus heureux ; il marcha de front contre le village d'Elchingen, s'en empara ainsi que de l'abbaye, et fit 800 prisonniers.

Pendant que cela se passait, la cavalerie légère, aux ordres du général Colbert, traversait le Danube et venait se mettre en bataille dans la prairie en face du plateau d'Elchingen. L'ennemi paraissant vouloir se défendre sur le plateau qui domine le village où il avait rassemblé ses forces, le duc d'Elchingen ordonna aux 69[e] et 76[e] régiments de se former en colonnes et de marcher droit au plateau. La cavalerie devait soutenir ce mouvement en se portant obliquement à droite, tandis que le 39[e] le seconderait en s'emparant de la chapelle de Wolfang.

Ces diverses attaques eurent lieu avec l'intrépidité la plus rare de la part des troupes qui parvinrent sur le haut du plateau malgré un feu terrible. Alors le duc d'Elchingen dirigea plus fort ses attaques contre la droite des ennemis. Une partie de l'infanterie de leur gauche s'était formée en carré; elle repoussa plusieurs charges de la cavalerie légère française, mais elle finit par être enfoncée par le 18[e] de dragons, à qui elle rendit les armes.

L'ennemi, assailli par l'infanterie sur sa droite, et vigoureusement abordé sur sa gauche par la cavalerie, forma plusieurs carrés; dans cet ordre, il chercha à gagner la route d'Albeck à Ulm. Ces carrés, attaqués dans leur mouvement rétrograde par les 69[e] et 76[e] régiments, perdirent beaucoup de monde. D'un autre côté, la division du général Malher, qui avait marché à la suite de celle du comte Loison, était venue prendre position à la hauteur de Thalfingen, pour assurer la gauche des troupes de la division Loison contre ce qui pourrait venir par le chemin qui longe la rive gauche du Danube. Les troupes du général Malher se mirent à la poursuite des Autrichiens, de concert avec l'autre division. Ceux-ci essayèrent vainement de se reformer derrière le ravin de Kesselbrun et sur les hauteurs de Haslach. Les brigades des barons d'Outremont et Roguet l'attaquèrent dans cette nouvelle position, et le mirent complétement en déroute. La cavalerie essaya une charge pour arrêter le mouvement rapide de l'infanterie française; mais repoussée par les carrés des 69[e] et 76[e] régiments, elle fut ensuite culbutée par la cavalerie légère. Sur ces entrefaites, arriva la division de dragons du comte Bourcier, avec quelques pièces d'artillerie. Le général Loison, profitant de ce renfort, acheva de rejeter l'ennemi jusque dans le village de Jungingen.

Le maréchal duc d'Elchingen, jugeant qu'il avait poussé assez loin le succès de cette journée, ordonna aux troupes qui avaient combattu d'aller prendre position sur Albeck. Ce mouvement, soutenu par la cavalerie, s'exécuta en échiquier, dans le plus bel ordre. L'infanterie se plaça en avant d'Albeck, ayant à sa droite la cavalerie légère, et les dragons à sa gauche. La division Malher resta dans la position plus avancée de Thalfingen.

Le résultat de la journée fut très brillant. L'ennemi perdit plusieurs drapeaux et plusieurs canons. Le général-major d'Asper, beaucoup d'officiers, et

au moins 2,000 soldats restèrent prisonniers du sixième corps.

Pendant cette affaire, le duc de Montebello vint prendre position sur les hauteurs qui dominent la plaine d'Ulm, sur la rive droite du Danube. Les tirailleurs s'emparèrent de la tête du pont, et jetèrent du désordre dans la place. Le grand-duc de Berg, avec les divisions de dragons du comte Klein et du baron Beaumont, replia partout la cavalerie ennemie. Le duc de Raguse s'empara des postes importants d'Ober-Kirchberg et Unter-Kirchberg, où il y a des ponts sur l'Iller.

Le même jour, le général ennemi, baron de Spangerg, commandant à Memmingen, après l'échange de quelques coups de canon et divers pourparlers, consentit à remettre la place au maréchal duc de Dalmatie. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre, et se mit en route pour la France comme prisonnière. On trouva dans la place dix pièces de canon et quelques magasins. Aussitôt que cette affaire fut terminée, le duc de Dalmatie, suivant les ordres qu'il avait reçus, se dirigea sur Ochsenhausen, pour se porter à Biberach. Il laissa cependant une de ses divisions à Memmingen.

L'Empereur se rendit à l'abbaye d'Elchingen, le 14 au soir. Le 15 fut signalé par un événement dans lequel les militaires de toutes les nations reconnaîtront le fruit des combinaisons les plus profondes et les plus hardies que l'art de la guerre ait jamais enfantées. Dans la matinée, Napoléon, à la tête du cinquième corps, de la réserve de cavalerie et de sa garde, passa le Danube à Elchingen, afin de se réunir au sixième corps et de rejeter de concert l'ennemi dans la place d'Ulm. Le duc de Raguse et les dragons à pied restèrent sur la rive droite du fleuve. Le duc de Raguse était prévenu des intentions de l'Empereur à son égard par la lettre suivante :

« Votre principal but doit être d'empêcher l'ennemi de s'échapper d'Ulm, » ou de le retarder suffisamment pour » que des hauteurs nous puissions revenir pour l'atteindre.

» Cependant, s'il vous était impossible de l'empêcher de passer, le principal chemin qu'il faut toujours garder est celui qui va à Güntzbourg. Il » vaudrait mieux laisser échapper l'ennemi par la route de Memmingen, » sauf à vous mettre le plus tôt possible » à sa poursuite.

» Lorsque l'attaque sera fortement » engagée sur les hauteurs, si vous vous » apercevez que l'ennemi se dégarnit » trop devant vous, vous ferez ce que » vous voudrez pour l'attaquer de votre » côté, et produire tout l'effet d'une » fausse attaque.

» Vous resterez en bataille pendant » toute l'affaire, et de manière à frapper le plus qu'il sera possible les » yeux de l'ennemi qui vous verra des » hauteurs.

» Enfin, vous tiendrez des postes le » long du Danube, depuis le pont de » Thalfingen jusque près d'Ulm; vous » ferez reconnaître la rive gauche, en » passant au village de Thalfingen et en » longeant le Danube, pour vous assurer si l'on ne pourrait pas faire de ce » côté une attaque réelle sur l'enceinte » d'Ulm, dans le moment où nous nous » serons emparés des hauteurs. »

Le duc d'Elchingen s'était mis en marche, dès sept heures du matin, pour se porter sur Ulm avec les divisions des généraux Malher et comte Loison, et la division de dragons du comte Bourcier. En même temps, la division du comte Dupont avait eu l'ordre de venir se placer à Albeck pour soutenir les précédentes.

L'Empereur dirigeait lui-même tous les mouvements des troupes. Il ordonna à la division Malher, qui suivait la route d'Albeck à Ulm, de se porter sur Jungingen où se trouvait déjà la division du comte Suchet, détachée du corps du duc de Montebello. Comme le général Malher exécutait ce mouvement, il rencontra au delà d'Haslach l'ennemi qui s'était porté en avant du Spitzberg, l'une des hauteurs fortifiées d'Ulm. Il forma aussitôt, à droite et à gauche de la route, sa division soutenue par les chasseurs à cheval de la garde impériale. Elle déposta l'ennemi, et le contraignit à rentrer dans ses retranchements.

Continuant à marcher, cette division passa devant celle du comte Suchet, et vint gagner la droite de la route de Stuttgard à Ulm, où elle se forma en colonne par brigade. La division Loison et les dragons Bourcier vinrent se placer en ligne à la gauche de la même route. La division Suchet était avec les grenadiers à cheval de la garde.

Dans cet ordre, on marcha à l'ennemi rangé en bataille derrière les retranchements du Michælsberg. Le 25ᵉ régiment d'infanterie légère, de la division Malher, s'avança au pas de charge, en une seule colonne, pour tourner la droite des retranchements. Le troisième bataillon, ayant dépassé la première redoute, la tourna par sa gorge, tandis que les deux premiers bataillons attaquaient l'ouvrage principal de front et de revers. Le 27ᵉ de ligne suivait à droite, et la seconde brigade de la division marchait à l'appui.

Cette attaque se fit avec tant de vigueur que l'ennemi déconcerté abandonna sa position, et se retira en désordre dans la place, laissant entre nos mains un grand nombre de prisonniers. Le 50ᵉ régiment, lancé à sa poursuite, le pressa avec trop d'ardeur, et entra pêle-mêle avec lui dans les ouvrages qui couvraient la porte de Stuttgard, où il fit au premier instant 800 prisonniers. Mais attaqué à son tour par des troupes fraîches et même par les prisonniers, il se vit contraint d'abandonner successivement ses avantages. Il se retira sur le Michælsberg avec une perte de 120 hommes, et y rejoignit la réserve de la division du comte Loison.

La première brigade de cette division avait attaqué la hauteur du Spitzberg et s'en était emparé. Le 6ᵉ d'infanterie légère poussa l'ennemi jusqu'aux portes d'Ulm; mais il fut obligé de rétrograder sur la hauteur de la papeterie, où l'accueillit le 39ᵉ régiment. La division du comte Suchet s'était également portée en avant pour soutenir l'attaque du Michælsberg, dont elle favorisa l'enlèvement.

Le soir, on mit en batterie quelques pièces de canon qui commencèrent à faire feu sur les ouvrages de la place; les divisions Malher, Loison et Suchet, prirent position sur les hauteurs du Michælsberg et du Spitzberg.

Pendant la durée de l'action, la cavalerie de la garde impériale et celle aux ordres du grand-duc de Berg, soutinrent les troupes du duc d'Elchingen, et arrêtèrent tous les mouvements de la cavalerie ennemie contre ces troupes. L'infanterie de la garde, ayant été retardée au pont d'Elchingen où passaient des troupes des différents corps, fut cantonnée le soir à Ober-Elchingen.

L'armée montra dans cette journée son ardeur accoutumée. A la vue de l'Empereur qui partageait leurs périls et leurs fatigues, les officiers et les soldats firent éclater de concert le plus vif enthousiasme.

Dans la nuit qui avait précédé cette bataille, l'archiduc Ferdinand avait pro-

fité du moment où la place d'Ulm n'était pas encore parfaitement investie, pour en sortir à la tête de six à sept mille hommes de cavalerie d'élite. Il suivit d'abord la route de Geisslingen jusque vers le village d'Urspring, d'où, prenant à droite, il se dirigea par la sommité des Alpes wurtemburgeoises, sur Aalen et Ellwangen. D'un autre côté, une partie de l'aile gauche du corps autrichien, aux ordres du général de Werneck, qui s'était étendu depuis Ulm jusque vers Heidenheim, ne prévoyant pas l'extrême rapidité de la marche des Français, se trouva coupée d'Ulm après l'affaire d'Elchingen. Le général de Werneck, ne sachant pas encore le résultat de la bataille d'Ulm, tenta de rentrer dans cette place, le 15 au soir, par la route d'Albeck; mais il rencontra dans cette position la division du comte Dupont, qui le repoussa vigoureusement et l'obligea de se replier sur Giengen.

Ce fut dans la matinée du 16 que Napoléon eut l'avis de la retraite du prince Ferdinand, et de la présence de son corps ainsi que de celui de M. de Werneck, sur les derrières de la Grande-Armée. Aussitôt il donna l'ordre au grand-duc de Berg de marcher à la poursuite de l'archiduc Ferdinand, avec sa cavalerie, celle du duc de Montebello, une partie des chasseurs de la garde, et la division de grenadiers du duc de Reggio; celle du comte Dupont, qui se trouvait déjà à Albeck, fut également mise à sa disposition. La division des dragons du comte Bourcier marcha par Geisslingen sur Schorndorf, afin de concourir au mouvement que faisait le grand-duc de Berg par la route de Nuremberg. Comme il était à craindre que l'ennemi ne fît une entreprise sur les pont du Danube et sur le grand parc qui était à Donawerth, il fut ordonné aux dragons à pied de se porter à Güntzbourg et Donawerth, où la division Batave, qu'on avait laissée à Augsbourg, devait également se rendre.

La division du comte Dupont formant, par sa position à Albeck, la tête de la colonne aux ordres du grand-duc de Berg, était déjà engagée avec l'arrière-garde des corps autrichiens qui prenaient la direction de Nehrenstetten. Le comte Dupont fit sommer l'ennemi de se rendre. M. de Werneck dit qu'il allait répondre à coups de canon. Cependant il fit rappeler l'aide-de-camp chargé de la sommation, et ajouta que si on voulait lui envoyer un officier autrichien pris à Ulm, et qui lui assurât la reddition de cette place, il pourrait entrer en pourparlers.

Le grand-duc de Berg arrivant sur ces entrefaites, avec la division des grenadiers d'élite, une division de dragons et les chasseurs de la garde, ordonna de poursuivre l'attaque. Dans le même instant, le feu qui avait cessé sur Ulm, se fit entendre de nouveau. Le grand-duc mit en mouvement toute sa ligne. L'ennemi avait resserré sa gauche, qui était vers Langenau, et il s'était rapproché des bois que traverse la route de Nehrenstetten, faisant mine de vouloir se défendre. Mais il ne conserva pas longtemps cette apparence de fermeté; car il commença presque aussitôt son mouvement rétrograde. L'infanterie française, formée en colonne par bataillon, s'élança à sa poursuite ainsi que la cavalerie. L'ennemi se sauva bientôt en désordre. Le 1er de hussards fournit plusieurs charges; les dragons chargèrent à leur tour, suivis à la course par l'infanterie. Lorsqu'on fut à la hauteur de Hausen, on comptait déjà plus de deux mille prisonniers faits sur cette arrière-garde que commandait le général comte de Mersery.

Cependant M. de Werneck avait pris position sur les hauteurs de Herbrectingen, avec le gros de son corps. Quelques pièces de canon défendaient les approches de ce village dont le 9e d'infanterie légère parvint à s'emparer, après avoir éprouvé une résistance assez opiniâtre. Le général ennemi, affaibli par une perte de trois mille cinq cents hommes, chercha alors à faire sa retraite le long de la Brentz, pour se rendre à Aalen où il espérait rejoindre l'archiduc Ferdinand. Dans la nuit, il arriva à Oberkochen. Les troupes du grand-duc de Berg prirent position sur la Brentz; le quartier-général fut établi à Hausen.

Le même jour qu'on obtenait ces succès à la rive gauche du Danube, le duc de Dalmatie continuait son mouvement par Biberach, pour s'opposer à l'ennemi s'il cherchait à s'échapper d'Ulm par cette direction. Le général autrichien Jellachich avait prévu cette manœuvre; car il avait quitté la ville d'Ulm, dès le 13, et avait été par Biberach rejoindre les troupes du général Wolfkehl. Celles-ci s'étaient réunies à Wangen, derrière l'Argen, du moment où elles avaient eu connaissance de la prise de Memmingen.

Le duc de Raguse resta le 16 dans la position de Pfühl, près d'Ulm, sur la rive droite du Danube. Le corps du duc d'Elchingen et les divisions des comtes Suchet et Gazan, du cinquième corps, continuèrent le blocus de cette place sur la rive gauche..

Cependant, le général autrichien, resserré et isolé dans sa place, sentait qu'il ne lui restait d'autre parti que de se rendre. L'Empereur aurait pu, sans doute, enlever la ville par assaut; mais Sa Majesté, ne doutant pas de l'effet des mesures qu'elle avait prises, et de la nécessité où l'ennemi se verrait de capituler, préféra cette voie plus lente, pour éviter l'effusion du sang.

Par la capitulation signée le 17, entre le Major-général prince de Neufchâtel et de Wagram et le général en chef Mack, il fut convenu que la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre; que les soldats et les sous-officiers seraient conduits prisonniers en France, et que les officiers seraient renvoyés sur parole en Autriche. Il y avait une clause qui portait que, si le 25 octobre avant midi il se présentait un corps d'armée capable de débloquer la ville d'Ulm, la garnison se trouverait libre alors de faire ce qu'elle jugerait à propos, et que si, jusqu'au 25 à minuit inclusivement, des troupes russes ou autrichiennes débloquaient Ulm, de quelque côté que ce fût, la garnison pourrait en sortir librement avec ses armes, son artillerie et sa cavalerie, pour rejoindre les troupes qui l'auraient délivrée.

La mémorable capitulation d'Ulm fut annoncée par le prince Major-général, aux maréchaux Brune, duc de Dantzig et duc de Valmy, commandant les armées de réserve, et au maréchal duc de Castiglione, chef du 7e corps, par la lettre circulaire suivante:

« Faites connaître à votre armée, M. le » Maréchal, que la première armée autrichienne a existé. Cette armée était formée de celle de Bavière forte de quatorze 14 régiments d'infanterie, de celle du » Tyrol forte de treize régiments d'infanterie, et enfin de cinq autres régiments retirés de l'armée d'Italie, indépendamment de douze régiments de » cavalerie, faisant au moins cent mille » hommes. Cette armée, au moment où » nous l'avons attaquée, avait la droite » appuyée à Memmingen, la gauche à » Ulm. L'Empereur l'a tournée, et l'a » mise par ses manœuvres dans la même » position que l'armée de M. de » Mélas à Marengo. Mais lorsque ce

» mouvement a été démasqué, l'ennemi n'a pas pris un parti aussi vigoureux que M. de Mélas; car au lieu de se réunir en masse pour livrer bataille, il s'est dispersé en plusieurs colonnes, qui ont donné lieu à différents combats de divisions, dont le résultat est pour l'ennemi la perte de 30,000 prisonniers, de 30 drapeaux, de presque toute son artillerie et de ses magasins. Memmingen, cerné par le maréchal duc de Dalmatie, a capitulé avant-hier. Ulm capitule en ce moment; cette ville renferme plus de quinze mille hommes, beaucoup d'artillerie et des magasins de toute espèce. L'archiduc Ferdinand s'est retiré sur Aalen avec une forte colonne. Le grand-duc de Berg est à sa poursuite; il est probable qu'il l'atteindra, et qu'il prendra avec ce corps le reste de l'armée autrichienne. D'un autre côté, nous sommes à Munich, où nos aigles sont plantées devant les bannières russes. Cette nouvelle armée, arrivée en poste, est, dit-on, forte de soixante mille hommes. Plus ils seront, plus nous aurons de gloire à les vaincre; et cela ne sera pas long. Rien n'égale la valeur, l'enthousiasme, la bonne volonté de nos troupes, leur gaîté en supportant toutes les privations; comme rien n'égale le génie de celui qui les commande. »

Le même jour que fut signée la capitulation d'Ulm, les troupes de M. de Werneck, toujours poursuivies par le grand-duc de Berg, arrivèrent épuisées de faim et de fatigues au village d'Oberkochen. Là, elles reçurent de l'archiduc Ferdinaud l'ordre de se porter sur Œttingen; mais l'infanterie de leur brigade de gauche, attaquée de nouveau dans les environs de Neresheim, se vit contrainte de mettre bas les armes; la cavalerie prit la fuite par différents chemins, et une partie parvint à rejoindre l'archiduc Ferdinand qui marchait sur la Bohême par la Franconie orientale.

Le lendemain, M. de Werneck, qui était parvenu à Nordlingen avec sa brigade de droite consistant en quinze cents hommes à peu près, désespérant de pouvoir continuer sa retraite, proposa au grand-duc de Berg de se rendre prisonnier de guerre. La capitulation fut signée entre lui et le général de division comte Belliard, chef de l'état-major du grand-duc de Berg. Les soldats et les sous-officiers furent conduits en France, et les officiers eurent la permission de retourner en Autriche sur leur parole.

Le 19 octobre, à l'issue d'une audience que Napoléon accorda au général en chef de l'armée ennemie, baron de Mack, ce général, sur l'attestation que lui donna par écrit le prince Major-général de la situation des affaires, et de la position de l'armée française qui rendait impossible l'arrivée sur Ulm d'une armée de secours pour le 25, consentit à évacuer cette place dans la journée du 20.

Jusque là, on avait cru qu'il n'y avait dans Ulm qu'un corps de 15 à 20,000 hommes. Mais on apprit alors d'une manière certaine que le nombre s'élevait à plus de 27,000 hommes, dont 3,000 de cavalerie avec 18 généraux, et qu'il s'y trouvait aussi 60 à 70 pièces de canon.

Napoléon avait déjà donné à la moitié de sa garde l'ordre de partir pour Augsbourg où il devait se rendre sur-le-champ; mais il suspendit son départ d'un jour pour voir défiler l'armée autrichienne. La garnison sortit par la porte dite des Dames, vers les deux heures après midi. Elle défila devant Sa Majesté, rendit ses drapeaux et déposa ses armes.

Napoléon était placé sur un rocher au pied du Michælsberg, d'où il découvrait du même coup-d'œil les deux armées. Celle des Français embrassait, par une espèce de croissant, toutes les hauteurs qui dominent Ulm vers le nord. La cavalerie formait la corde de cette portion de cercle. L'armée prisonnière défilait au milieu. Pendant ce temps, Napoléon s'entretenait avec les généraux autrichiens qu'il avait appelés auprès de lui, et cherchait avec bonté à les consoler de leur malheur.

L'ordre du jour du 20 octobre fut alors communiqué aux troupes. Cet ordre, leur faisant connaître les résultats brillants de leur valeur et de leur dévouement, ainsi que la satisfaction de l'Empereur, fut en même temps un monument qui devait instruire la postérité des succès incroyables obtenus, avec la rapidité de l'éclair, par l'armée la plus brave qui ait existé, et par le plus grand capitaine dont les fastes de la guerre aient conservé la mémoire.

« L'Empereur témoigne sa satisfaction au corps d'armée du grand-duc de Berg, à ceux de MM. les maréchaux ducs d'Elchingen, de Montebello, de Dalmatie et de Raguse, ainsi qu'à la garde impériale, pour les marches qu'ils ont faites, pour la patience avec laquelle ils ont supporté les fatigues et les privations de toute espèce qui ont valu les succès suivants :

» Memmingen a capitulé entre les mains de M. le Maréchal duc de Dalmatie ; ce qui a donné 5,000 prisonniers, 9 drapeaux, un grand nombre de canons et beaucoup de magasins.

» Ulm a capitulé ; ce qui a valu 27,000 prisonniers, 18 généraux, 50 pièces de canon attelées, 3,000 chevaux de cavalerie pour monter nos dragons à pied, et 40 drapeaux.

» Le passage audacieux du pont d'Elchingen par le sixième corps d'armée, et la prise de cette formidable position, ont valu 3,000 prisonniers, dont un général, et plusieurs pièces de canon.

» Les combats d'Albeck, de Neresheim, et la capitulation de Nordlingen, par le grand-duc de Berg, ont valu 5,000 prisonniers, 2,000 chevaux, plusieurs drapeaux, un grand parc, une quantité considérable de canons attelés, 3 lieutenants-généraux et 7 généraux-majors.

» Au combat d'Elchingen, les 69e, 76e de ligne et le 18e de dragons se sont distingués.

» Au combat d'Albeck, le 9e d'infanterie légère, le 32e et le 96e de ligne se sont couverts de gloire.

» Enfin, l'avant-garde du corps d'armée de Bavière a pris, entre l'Iser et l'Inn, plusieurs pièces de canon et beaucoup de bagages du corps du général Kienmayer.

» Le résultat de tous ces événements glorieux est que l'armée autrichienne, forte de 100,000 hommes, est détruite ou dispersée ; près de 50,000 prisonniers, et 80 drapeaux, sont en notre pouvoir, ainsi que presque toute l'artillerie ennemie et ses magasins.

» L'Empereur fait connaître qu'il est content de son armée ; il décrète que le mois d'octobre lui sera compté pour une campagne. »


Kaunitz
Spielberg
Welspitz
AUSTERLITZ
Birnbaum
Wasan
Gr. Raigern
BATAILLE D'AUSTERLITZ
Livrée le 2 Décembre 1805.
DRESSÉE PAR Jne ROUSSEAU
Gravée par Ch. Dyonnet
Français
Austro-Russes
1re Position
2e
3e
4e
5e

DEUXIÈME PARTIE.

Mouvements de l'armée, depuis la capitulation d'Ulm jusqu'à la bataille d'Austerlitz.

Après la capitulation d'Ulm, deux objets importants occupèrent Napoléon : il fallait d'abord compléter cette victoire ; ensuite voler à de nouveaux succès, en prévenant et surprenant d'autres ennemis qui s'avançaient, comme il avait surpris l'armée autrichienne de Souabe.

Pour compléter sa victoire, il ne restait à l'Empereur qu'à empêcher les colonnes autrichiennes éparses de se rallier, et à les prendre en détail. Pour remporter de nouveaux avantages, il suffisait que l'armée française et son invincible chef pussent joindre promptement l'ennemi.

Les ordres et les instructions partirent en conséquence du quartier impérial, le 18 octobre, à une heure du matin. Le grand-duc de Berg, avec deux divisions de dragons et les chasseurs de la garde, fut envoyé directement à la poursuite de l'archiduc Ferdinand qui suivait la route de la Franconie, dans l'intention de gagner la Bohême. Pour soutenir le grand-duc de Berg, le duc de Montebello, à la tête des grenadiers du duc de Reggio et de la division de cuirassiers du comte Nansouty, fut dirigé sur Heydenheim. La division de dragons du comte Bourcier fut détachée plus à gauche, à Geisslingen, afin de ramasser les fuyards ennemis qui, venant de Stockach ou des environs du lac de Constance, voudraient se jeter sur la rive gauche du Danube. Le corps du maréchal duc d'Elchingen fut provisoirement destiné à rester devant Ulm. Celui du duc de Raguse reçut d'abord la destination de remplacer à Biberach le maréchal duc de Dalmatie. Tous les autres corps de l'armée furent dirigés vers les frontières de l'Autriche : le prince de Ponte-Corvo en première ligne ; le prince d'Eckmühl en seconde ligne ; le duc de Dalmatie en troisième. La garde impériale reçut l'ordre d'être rendue à Augsbourg le 19 octobre.

Le grand-duc de Berg, après avoir pressé vivement l'archiduc Ferdinand pendant deux jours, déborda enfin sa colonne à quelque distance de Nuremberg, ce qui donna lieu, le 21 au soir, à un combat dans lequel tout le reste du parc d'artillerie, tous les bagages et une foule de soldats ennemis furent pris. Les chasseurs de la garde se couvrirent de gloire dans cette action. L'archiduc Ferdinand n'échappa qu'avec peine, et se sauva en Bohême avec un faible corps de cavalerie. Le soir, le grand-duc de Berg entra dans Nuremberg ; et le lendemain il se mit en mouvement pour rejoindre l'armée en Bavière, par Neumarck.

Cependant l'armée russe, commandée par le général Kutusof, et évaluée à quarante mille hommes, était arrivée sur l'Inn, où elle avait joint le général autrichien Kienmayer, qui avait déjà fait

sa retraite sur cette rivière. Ainsi renforcé, le général autrichien médita de prendre l'offensive. Il repassa l'Inn; et son avant-garde était déjà arrivée à Haag, à douze lieues de Munich, lorsqu'il apprit que toute l'armée française se dirigeait sur lui. A cette nouvelle, le général ennemi renonça à toute résolution d'attaque; pour la seconde fois, il retourna à la hâte derrière l'Inn. On avait aussi des avis que l'archiduc Charles, avec une partie de son armée, méditait de revenir d'Italie par le Tyrol, pour s'efforcer d'atteindre Saltzbourg avant les Français. Dans ces conjonctures, les derrières de l'armée étant délivrés de la présence de l'ennemi, le septième corps arrivant d'ailleurs sur le Rhin, et les armées de réserve s'organisant, l'Empereur appela encore en Bavière le duc de Montebello et toutes les troupes qu'il commandait. Il y fit venir également le second corps et la division de dragons du comte Bourcier.

Le 22, Napoléon arriva à Augsbourg. La situation de cette place lui ayant paru avantageuse pour ses desseins, l'Empereur décida qu'on en mettrait l'enceinte à l'abri d'un coup de main, qu'elle deviendrait dorénavant l'entrepôt général des armes, des magasins et des hôpitaux de l'armée. En conséquence le duc d'Elchingen reçut l'ordre de faire transporter à Augsbourg toute l'artillerie autrichienne prise à Ulm. Il fut prescrit en même temps à ce maréchal, de faire détruire tous les ouvrages élevés par les Autrichiens à Ulm et à Memmingen.

Le duc de Castiglione venait de passer le Rhin à Huningue. Le prince Major-général lui écrivit le 23 octobre: « Sa Majesté ordonne que vous vous » mettiez en marche avec votre corps » d'armée, pour vous rendre à Kempten. Vous me ferez connaître le jour » que vous y arriverez, en désignant » chaque journée, afin que je puisse » vous faire parvenir de nouveaux ordres. Mais, comme il est impossible » de prévoir les mouvements que » pourra faire l'ennemi, vous êtes autorisé à vous porter partout où vous » croirez lui faire le plus de mal possible et déconcerter ses projets.

» Quant à la manière dont vous ferez » vivre votre armée, vous frapperez des » réquisitions régulières. Vous ferez » donner dans les pays neutres des » bons circonstanciés, lesquels serviront à rembourser ce qui aura été » ainsi fourni.

» Sur le pays ennemi, vous frapperez également des réquisitions, mais » sans donner de bons.

» Conformément à l'ordre du jour que » je vous envoie, vous verrez qu'il ne doit » pas être levé de contributions, puisque » l'Empereur les a données à l'armée.»

La marche continuait. Tous les corps avaient dépassé Munich. Napoléon entra dans cette capitale le 24 octobre, à six heures du soir, et fut reçu en triomphe. On supposait que l'Empereur resterait plusieurs jours dans cette ville; mais il la quitta le 28, et arriva à onze heures du soir à Haag. Les ordres étaient déjà partis pour le passage de l'Inn. Le premier corps fut dirigé sur Wasserbourg par Harthausen et Gräfing. Le second corps marchait en seconde ligne, à une journée de distance, derrière le premier. Le troisième corps fut dirigé sur Mühldorf par Ærding et Dorfen. La réserve avait sa direction sur le même point par Hohenlinden et Haag. Le quatrième corps marcha derrière la réserve par la même route. Les ordres du cinquième corps lui assignaient le point de Braunau pour le passage de l'Inn; ce corps s'y porta par Landshut et Wilsbibourg.

Tous les maréchaux commandant les corps avaient l'ordre de passer l'Inn, si l'ennemi ne se présentait pas en force. S'il faisait mine d'empêcher le passage, il était prescrit aux maréchaux de prendre position, et d'attendre des instructions nouvelles; l'intention formelle de l'Empereur étant de n'engager aucune affaire particulière. Dans le même temps que les ordres s'expédiaient pour ce mouvement général, le duc d'Elchingen en recevait pour quitter Ulm, et entrer en Bavière par la route de Landsberg.

L'ennemi, incertain du point d'attaque, défendit faiblement l'Inn. Le prince de Ponte-Corvo, se présentant devant Wasserbourg, trouva le pont brûlé; il le fit bientôt rétablir et passa l'Inn. Les Russes voulurent arrêter le prince d'Eckmühl au pont de Mühldorf; une vive canonnade les contraignit de l'abandonner; ils brûlèrent le pont en se retirant. L'Empereur qui était à Haag arriva à Mühldorf, une heure avant le jour. Il monta à cheval pour reconnaître les localités, et presser la réparation du pont, qui ne tarda pas à être achevée. Le prince d'Eckmühl passa l'Inn, et continua sa marche sur Alt-Œting pour attendre la Salza auprès de Burghausen. Le quatrième corps, qui le suivait, accéléra sa marche sur Mühldorf, où il passa l'Inn le lendemain.

L'ennemi était partagé en deux corps. Le gros des forces autrichiennes s'était porté sur Salzbourg, et l'armée russe sur Braunau. Ce dernier point allait être atteint par le duc de Montebello, qui continuait sans relâche son mouvement en avant. Le prince de Ponte-Corvo eut l'ordre de poursuivre les Autrichiens sur la route de Salzbourg, et de s'emparer de cette ville. Le second corps vint passer l'Inn à Wasserbourg. De ce point, le duc de Raguse reçut une direction intermédiaire entre le troisième corps et le premier. Cette marche était importante. L'Empereur fit écrire au duc de Raguse, le 29 octobre:

« D'après les dispositions arrêtées » par Sa Majesté, il faut, Monsieur le » Duc, que vous connaissiez le rôle » qu'elle vous destine. Son intention » est que vous vous portiez à Strasswalchen, Wocklabruck, Gmünden » et Steyer. Par là, vous vous trouverez » avoir tourné toutes les positions de » l'ennemi, s'il veut défendre la rivière » qui coule à Wels; vous aurez passé » cette rivière dans les endroits où elle » doit être très faible, et conséquemment facile à franchir. Si l'ennemi » veut tenir le long de l'Enns, il faut » que vous fassiez reconnaître la position entre Steyer et la source de cette » rivière, afin que vous puissiez la passer à une journée au dessus de Steyer, » où elle doit être peu large. Mais il » est nécessaire que vous sachiez que » l'ennemi annonce vouloir livrer bataille dans la plaine de Wels; et alors » il est indispensable que vos mouvements soient réglés de manière que » vous puissiez vous trouver à la bataille, si elle a lieu. »

Pendant que le gros de l'armée avançait en Autriche, il était prescrit au duc d'Elchingen de se porter sur Inspruck, de se rendre maître à tout prix de l'importante forteresse de Kufstein; d'entretenir une communication avec le maréchal prince de Ponte-Corvo à Salzbourg, et également avec le maréchal duc de Castiglione qui arrivait à Kempten. Par ces différentes dispositions, tous les débouchés de l'Italie étaient coupés à l'ennemi. Il perdait la possibilité d'agir de concert avec l'armée de l'archiduc Charles. Forcé de reculer sur la route

de Vienne, devant les forces redoutables des Français, il n'avait aucun espoir d'arrêter leur marche en opérant sur leurs flancs.

La rapidité de tous ces mouvements en imposa à l'ennemi qui fit sa retraite en toute hâte. Dès ce moment, les événements se succédèrent avec une promptitude extraordinaire. Le 29, le duc de Montebello arriva devant Braunau. Cette place forte, armée de 40 pièces de canon, approvisionnée de munitions de guerre, de 3,000 tonneaux de farine, et de 80,000 rations de pain, tomba au pouvoir de l'armée française. Une conquête de cette importance ne retarda pas d'une heure les mouvements de l'armée, qui continua sa marche.

Le 29, l'Empereur partit de Mühldorf, et s'arrêta deux heures à Burghausen, pour voir marcher les trains d'artillerie qui avaient beaucoup de peine à passer le défilé. Il arriva à Braunau à cinq heures. Le temps était pluvieux. Au milieu des embarras de l'artillerie et de toutes les fatigues d'une marche forcée, les soldats voyaient avec plaisir leur Empereur, couvert de pluie et de boue, partager leurs fatigues. Beaucoup de régiments, qui ne devaient pas s'arrêter à Braunau, passèrent à une portée de fusil des glacis de cette place. Telles étaient la nécessité des circonstances et la rapidité des mouvements, que les soldats marchèrent deux ou trois lieues encore, au lieu de se reposer pendant le mauvais temps.

L'Empereur dut s'arrêter à Braunau les 30 et 31 octobre, pour organiser les subsistances de l'armée et la défense de cette place importante, qui forme une si belle tête de pont sur l'Inn. Pendant ces deux jours, malgré le froid et la pluie, il resta constamment à cheval.

Le grand-duc de Berg, avec le corps du prince d'Eckmühl, se porta sur Ried. Le corps du duc de Montebello se mit en marche de Scharding sur Lintz; le duc de Dalmatie quitta à Ried le chemin de Lambach et se porta sur Wels. Cette marche fut si rapide, que, le 1er novembre, le grand-duc de Berg entra à Lambach. Une rencontre de cavalerie avait eu lieu sur la route de Mersbach. Mais à Lambach, le 17e de ligne se trouva, pour la première fois, aux prises avec huit bataillons russes. Ceux-ci, voulant donner le temps à leurs bagages de passer la Traun, firent halte et prirent position pour retarder d'une heure la marche des Français.

Culbutés, mis en fuite, ils laissèrent un grand nombre de prisonniers avec trois pièces de canon. Dès ce moment, les généraux autrichiens commencèrent à craindre que leurs alliés ne leur fussent pas d'un aussi grand secours qu'ils l'avaient espéré.

Le pont de Lambach était coupé; il ne put être rétabli que sous la protection d'une vive fusillade. Le prince d'Eckmühl fit passer quelques troupes sur les bateaux qui servaient au transport du sel. Le général comte Bisson fut blessé dangereusement. La terre était couverte de neige; la saison rigoureuse, et le pays assez difficile. Mais l'ennemi n'essaya plus de disputer le terrain.

Le comte de Valmy, commandant l'avant-garde du prince de Ponte-Corvo, poursuivit une colonne ennemie qui de Salzbourg se retirait sur la Carinthie; il l'attaqua dans le défilé de Gölling, tourna et prit le fort de Werfen; fit 50 prisonniers, et dispersa le reste de la colonne dans les montagnes. Le prince de Ponte-Corvo et le duc de Raguse se dirigèrent de Salzbourg et Lauffen sur Lambach. Le duc de Dalmatie arriva à Wels; et le duc de Montebello à Lintz, où il s'empara du pont

sur le Danube, que l'ennemi voulut lui disputer.

L'Empereur arriva à Ried le 1er novembre. Le temps était devenu beau. Un air froid et sec avait remplacé la pluie. Les chemins étaient couverts de neige. Le 2, Napoléon établit son quartier-général à Haag. Le froid avait considérablement augmenté. Cette journée fut l'une des plus froides de l'hiver. L'Empereur arriva le 3 à Lambach, où il logea au couvent; et le 4 à Wels, où il passa le pont. Il fit le tour des collines environnantes. Le soir, il établit son quartier-général à Lintz, au palais des États. Il y resta jusqu'au 9, et reconnut le système des positions qui environnaient la ville.

Le 4, le prince d'Eckmühl, appuyé par le duc de Raguse, se porta sur Steyer. Le grand-duc de Berg et le duc de Montebello se dirigèrent sur Enns. Le duc de Dalmatie et le prince de Ponte-Corvo suivirent la même route. Nous entrâmes à Enns et à Steyer, et la rivière d'Enns fut passée.

Le grand-duc de Berg et le duc de Montebello joignirent, le 5, l'arrière-garde des Russes, qui s'était postée sur les hauteurs d'Amstetten; elle voulait gagner la journée pour donner le temps à ses immenses bagages de passer la rivière d'Ips. Les grenadiers du duc de Reggio attaquant et culbutant, après une vive résistance, cette arrière-garde ennemie, lui firent 1,800 prisonniers. On trouva à Amstetten des vivres et une belle manutention. On raccommoda le pont de l'Ips; le grand-duc de Berg arriva à Mœlk le 7 novembre.

A mesure que l'on marche sur Vienne, le pays devient plus difficile; il n'y a plus qu'une seule route qui longe le Danube. C'est par cette route que toute l'armée fut obligée de passer, excepté le corps du prince d'Eckmühl qui fut envoyé par Waidhofen et Saint-Gaming sur Mariazell. Le 8, l'avant-garde étant encore à plusieurs lieues de Mariazell, rencontra le corps du général Merfeld, l'attaqua avec vigueur, le mit en déroute, et lui prit trois drapeaux et seize pièces de canon, avec 4,000 soldats.

Il devenait impossible de suivre constamment cette route, sans s'éclairer sur la rive gauche du Danube. Le duc de Trévise avait été chargé de marcher en corps d'observation, sur la rive gauche, avec les divisions des généraux Dupont et Dumonceau, et la division de dragons du comte Klein. Il était parti de Lintz le 7 novembre, et était arrivé le même jour à Mauthausen, où il avait trouvé des magasins très considérables.

Le duc de Raguse marchait de Steyer sur Léoben, où il fit des prisonniers.

Cependant la confusion devenait grande dans la capitale de l'Autriche. L'empereur d'Allemagne ouvrant enfin les yeux sur ses dangers, envoya, pour faire des propositions de paix, le lieutenant-général Giulay, prisonnier de guerre, revenu d'Ulm avec l'autorisation de Napoléon. L'empereur François déclarait toutefois qu'il ne pouvait en venir à un traité définitif avant de s'être concerté avec son allié l'empereur de Russie. Napoléon dit au général Giulay que son souverain était le maître d'attendre le consentement de l'empereur de Russie; mais que lui ne l'était pas de perdre son temps à de vains armistices; qu'il ne retarderait pas sa marche d'un jour, ni même d'une heure; que c'était à l'empereur François à voir ce qu'il lui convenait de faire, et s'il devait mettre en balance les intérêts de ses alliés avec ceux de ses peuples et de sa capitale, qui allait être exposée à toutes les horreurs de la guerre.

Le roi de Bavière venait d'arriver à Lintz. L'Empereur avait retardé son dé-

part d'un jour pour se concerter avec ce souverain. Napoléon partit immédiatement après, et s'arrêta plusieurs heures au passage de l'Ips pour presser la réparation du pont. Il arriva le 10 à Mœlk, et le 11 à Saint-Pölten où il séjourna le 12. A son arrivée, il apprit que les Russes, en faisant une marche de flanc, avaient pris le chemin par lequel ils étaient venus, et avaient repassé le Danube sur le pont de Krems, qu'ils avaient ensuite brûlé.

Cependant le duc de Trévise, instruit que l'ennemi battait en retraite par la rive gauche, et qu'il se retirait sur Znaym et la Moravie, se porta le 11 à Diernstein, culbuta tous les postes ennemis, et s'empara de Léoben. Il n'avait avec lui que la division du comte Gazan; celle du comte Dupont, restée en arrière, et la division Batave, étaient en retard d'une marche. Le duc de Trévise croyait n'avoir affaire qu'à une arrière-garde; mais les Russes, qui n'avaient pas eu le temps de faire filer leurs bagages, étaient restés sur ce point au nombre de trente-six mille. Étonnés de l'audace de cette division qu'ils apprirent bientôt n'être forte que de neuf bataillons, ils se laissèrent conduire par le général Smith, officier autrichien distingué, qui fit passer un corps de douze mille hommes sur les derrières de la division française. Ces douze mille hommes, arrivés au château de Diernstein, culbutèrent les quatre compagnies qu'on y avait laissées, et marchèrent de tous les côtés à l'attaque du village de Léoben.

Le duc de Trévise avait occupé près de ce village une assez belle position. Cerné de toutes parts, il avait résisté partout, et avait fait à l'ennemi un mal effroyable. Le combat fut en effet des plus opiniâtres et des plus meurtriers. Mais les cartouches venant à manquer, le duc de Trévise voyant l'impossibilité de résister dans cette position, prit le parti de marcher sur le corps des Russes, et de s'ouvrir le chemin de Diernstein.

Le général Marchand, commandant l'avant-garde du comte Dupont, ayant entendu la canonnade, arriva avec le 9e d'infanterie légère et le 32e de ligne; il attaqua le général Smith qui se trouva lui-même pris entre deux feux. Cette heureuse diversion facilita le mouvement de la division du comte Gazan. Le général Smith fut tué de deux balles; sa division, mise en déroute et obligée d'abandonner la position aux troupes françaises, qui y passèrent la nuit. De part et d'autre, on fit des prisonniers. Les Russes prirent quatre cents hommes, et les Français trois cents.

Sept cents hommes, que le général Kutusof avait embarqués sur le Danube, furent faits prisonniers par le comte Milhaud, vis à vis de Tuln. Un autre bataillon de cinq cents hommes fut arrêté aussi deux heures après.

Au même moment, le général Kutusof s'était mis en marche pour effectuer sa retraite, et avait abandonné mille huit cents blessés. Cependant, le grand-duc de Berg était arrivé le 11 à Sieghartskirchen, au débouché de la forêt de Vienne, aux portes de cette grande capitale. Il avait reçu une députation de cette ville, qui lui en apportait les clés et qui faisait connaître que six mille habitants étaient armés pour maintenir le bon ordre et empêcher le pillage.

Pendant ce temps, le général Giulay était envoyé auprès de Napoléon à Saint-Pölten par l'empereur d'Allemagne. Mais ce prince, au lieu de négocier franchement, afin de sauver sa capitale, avait chargé M. de Giulay de communiquer une note de M. de Cobenzell, qui annonçait que le roi de Prusse avait signé, le 2 novembre, une convention

par laquelle il adhérait à la coalition. L'empereur d'Autriche demandait de nouveau un armistice; proposition inconsidérée, plus propre à accélérer la marche de Napoléon qu'à la retarder.

L'Empereur envoya, dans ces circonstances, le comte Bertrand, son aide-de-camp, porter au grand-duc de Berg l'ordre de se saisir du pont de Vienne. Les habitants de la capitale, et tout ce qu'il y avait de plus estimable parmi les Autrichiens, demandaient la paix à grands cris. Les idées d'armistice étaient dans toutes les têtes; personne ne croyait qu'on voulût encore tenter les hasards d'une guerre, qui paraissait sans espoir de succès et conduisait la monarchie à sa perte.

Ce fut dans cet état de choses que, le 13, le grand-duc de Berg, après avoir fait tourner la ville par plusieurs bataillons, employant la force et les négociations, s'empara du pont au moment où le général d'Auersperg venait d'ordonner qu'on le brûlât. A onze heures du soir, l'Empereur se porta au delà du pont. Le général Giulay, qui l'avait laissé à Saint-Pölten, fut étonné de le trouver, dès la pointe du jour, à la tête de son avant-garde, déjà en marche sur la Moravie. Dans la soirée, l'Empereur vint établir son quartier-général à Schönbrunn.

L'ennemi abandonna dans sa capitale plus de deux mille bouches à feu, une salle d'armes garnie de plus de cent mille fusils, et une immense quantité de munitions de guerre de toute espèce.

L'armée ne s'arrêta pas à Vienne; elle traversa la ville et se mit en marche dans l'espérance de rencontrer le général Kutusof. Le 14, à la pointe du jour, le comte Milhaud se porta à Wolkersdorf, sur la route de Brünn, avec un corps de cavalerie; il fit 600 prisonniers, et prit le parc d'artillerie de campagne de l'ennemi, composé de 191 pièces de canon munies de leurs caissons, qu'on évacua sur Vienne.

Le grand-duc de Berg avait couché, le 13, à Stockerau. Une division de quatre mille Autrichiens, dont faisaient partie deux régiments de cuirassiers qui se trouvaient sur le bord du Danube, fut enveloppée par ce mouvement. Mais on avait tant parlé d'armistice, que nos généraux eurent la simplicité d'y croire. Déjà ils avaient ordonné aux cuirassiers de mettre pied à terre; ils étaient sur le point de les désarmer, de les traiter comme prisonniers; mais ils commirent la faute de les laisser aller, avec la promesse de ne point se battre contre nous pendant le reste de la campagne. Il est vrai qu'après la prise de Vienne, nos troupes ne pouvaient plus s'accoutumer à considérer les Autrichiens comme des ennemis. D'après les sentiments que la population de cette capitale témoignait à l'armée, et la haine générale que le pays montrait contre les Russes, le soldat se regardait en Autriche comme chez lui.

Le 14 novembre, le grand-duc de Berg séjourna à Stockerau. Le 15, il rencontra l'armée russe qui était sur les hauteurs d'Hollabrünn. L'inquiétude des généraux ennemis était extrême. Ils avaient lieu de craindre qu'une colonne française ne fût déjà arrivée à la hauteur de Brünn. Ils envoyèrent M. de Wintzingerode, aide-de-camp de l'empereur de Russie, proposer qu'on leur permît de se retirer. Le grand-duc de Berg leur accorda la capitulation suivante :

« Il a été convenu ce qui suit entre
» M. le général comte Belliard, chef de
» l'état-major général, et d'après l'autorisation de S. A. I. le grand-duc de
» Berg, grand-amiral et lieutenant de

» S. M. l'Empereur des Français et roi » d'Italie ;

» Et M. le baron de Wintzingerode, » aide-de-camp de S. M. l'empe- » reur de toutes les Russies, d'après » son autorisation, et général-major de » l'armée :

» Il y aura armistice entre le corps » d'armée aux ordres de S. A. I. le » grand-duc de Berg et l'armée russe » commandée par le général en chef » comte de Kutusof, du moment de la » signature des présentes conditions;

» L'armée russe quittera l'Allemagne » et se mettra aussitôt en marche par la » route qu'elle a prise pour s'y rendre, » et par journées d'étapes. Alors, le » grand-duc de Berg consent à suspen- » dre sa marche sur la Moravie.

» Les présentes conditions ne pour- » ront être exécutées qu'après la ratifi- » cation de S. M. l'empereur Napoléon; » et en attendant, l'armée russe et le » corps d'armée du grand-duc de Berg, » resteront dans les positions qu'ils oc- » cupent maintenant. Dans le cas de » non acceptation de la part de l'Em- » pereur, on se préviendra quatre » heures avant de rompre l'armistice. »

Cependant la capitulation était à peine signée, que le général Kutusof se mit en marche avec la moitié de son armée.

L'Empereur, se doutant qu'on tendait un piége au grand-duc de Berg, pour se tirer d'un mauvais pas, lui envoya l'ordre de rompre la capitulation, et de faire à l'ennemi le plus de mal possible. Sa Majesté partit alors de Vienne, et arriva le soir à Hollabrünn. Sur la route, l'Empereur fut arrêté par les flammes qui dévoraient un village. Les malheureux habitants s'occupaient sans se plaindre, avec le sang-froid qui caractérise le Morave, à éteindre l'incendie. L'Empereur resta une demi-heure au milieu d'eux, et son escorte les aida à sauver leurs chaumières.

Le grand-duc de Berg fit ses dispositions, et attaqua l'ennemi le même jour, le 16, après midi. Le duc de Montebello assaillit les Russes de front; pendant qu'il les faisait tourner sur la gauche par la brigade de grenadiers du comte Dupas, le duc de Dalmatie les faisait tourner sur la droite par la brigade Levasseur, composée des 3e et 18e de ligne. Le comte Walther, avec sa brigade de dragons, chargea l'ennemi, et fit trois cents prisonniers. La brigade du baron Laplanche-Mortière se distingua. Sans la nuit, rien n'eût échappé. On se battit plusieurs fois à l'arme blanche. Des bataillons russes montrèrent de l'intrépidité. Le duc de Reggio fut blessé. L'Empereur, voulant donner aux grenadiers une preuve de son estime, nomma le duc de Frioul pour les commander.

L'arrière-garde russe perdit, dans cette journée, 12 pièces de canon, 100 voitures de bagages, 2,000 prisonniers et 2,000 hommes restés sur le champ de bataille.

Le 17, à la pointe du jour, l'Empereur se mit à la tête de l'armée pour suivre les Russes, et passa la Taya à Znaym. La journée était belle, mais froide. Napoléon, tant pour encourager les soldats à la marche, que pour diminuer les fatigues de la journée, allait une lieue en avant, faisait allumer des feux, et attendait ainsi que la colonne fût arrivée à sa hauteur. Il suivit l'arrière-garde ennemie jusqu'à Tesswitz, revint à Znaym, où il établit son quartier général, et y séjourna le 18. Le comte Sébastiani, avec sa brigade de dragons, ramassa cinq à six cents fuyards russes.

L'aspect qu'offraient les beaux villages de Moravie, était horrible. Les Russes mettaient le feu partout. Rien n'égalait le désespoir des habitants. Ils recevaient les Français comme leurs libérateurs et

couraient de tous les côtés pour arrêter les Russes, dont un grand nombre furent massacrés par les habitants.

On se figure facilement combien l'armée française devait être fatiguée. Quelque intérêt que l'Empereur eût de poursuivre les Russes, il crut devoir donner à ses troupes la journée du 18 pour prendre du repos. Le 19, à trois heures après midi, l'avant-garde entra à Brünn que l'ennemi avait évacué avec une telle précipitation, qu'il y avait laissé quatre mille barils de farine, tous ses magasins de vivres, tous ses magasins de poudre et six cents pièces de canon. La citadelle fut occupée sur-le-champ. Napoléon coucha le 19 à Pöhrlitz, et entra à Brünn le 20, à dix heures du matin. Se mettant aussitôt en marche pour suivre l'ennemi avec sa cavalerie, il s'établit près du village de Latein. Nos coureurs apprirent bientôt que la cavalerie ennemie était placée dans la plaine, ayant sa droite vers le Santon; elle paraissait vouloir disputer le terrain, et se maintenir sur un champ de bataille qui devint célèbre, peu de jours après, par un des plus grands faits d'armes des temps modernes. L'infanterie ennemie bivouaquait derrière le village de Rausnitz.

La cavalerie française était au pied de la hauteur, appelée depuis le bivouac de l'Empereur; la cavalerie de la garde, une lieue en arrière, et en avant de Latein. Il s'engagea un combat de cavalerie de cinq à six mille chevaux de part et d'autre. Les cuirassiers français, fidèles à leur ancienne réputation, manœuvrèrent avec intrépidité et sang-froid. Un escadron du 11ᵉ de dragons, qui avait fait une marche de flanc sur la droite, fut chargé au même moment et obligé de se replier en tirailleurs. Dans le désordre, le porte-étendard ayant été tué, son aigle fut prise. Les différentes lignes ennemies abordèrent cet escadron à plusieurs reprises. A la fin de la journée, le duc d'Istrie fit, avec la garde, une charge brillante qui décida la déroute de la cavalerie russe; elle fut repoussée l'épée dans les reins jusqu'à Rausnitz. Une colonne de dragons russes, plusieurs officiers et une centaine d'hommes, restèrent en notre pouvoir.

Le 20 au soir, Napoléon revint à Brünn, où il resta jusqu'au 28, jour où les Russes attaquèrent les avant-postes français à Wischau. Le 21, le grand-duc de Berg porta son quartier-général à Rausnitz; et toute la cavalerie prit ses cantonnements entre Rausnitz et Wischau. Quatre cents chasseurs occupèrent cette petite ville en forme de grand-garde.

Le temps s'était considérablement adouci. Les fourrages et les vivres étaient en abondance; mais la chaussure se trouvait dans le plus mauvais état, et l'armée harrassée de fatigues. L'Empereur occupait la position qu'il désirait prendre. Il voulut laisser à son armée quinze jours de repos dont elle avait besoin, pour se mettre à même d'agir ensuite selon les circonstances et la saison.

Derrière les cantonnements de la cavalerie, le corps du duc de Montebello occupait les villages en avant de Brünn, avec l'ordre de prendre position, à la première alerte, sur la hauteur de Latein. Le duc de Dalmatie, qui avait passé par le couvent de Raygern, couronnait les hauteurs d'Austerlitz, qui dominent la route de Brünn à Wischau. La garde impériale était à Brünn; la division du comte Caffarelli, à Pöhrlitz; les deux autres divisions du prince d'Eckmühl, à Wolkersdorf et à Vienne; le duc de Raguse, à Grätz. Le prince de Ponte-Corvo occupait Trebitsch,

Eybentshitz, Budwitz, Jarmeritz et Znaym. Les Bavarois étaient à Iglau.

Les empereurs de Russie et d'Allemagne se trouvaient à Olmütz, avec les deux armées réunies. Le prince Ferdinand, avec un corps de quinze à vingt mille hommes, était en Bohême. Le prince Charles, avec un corps de quarante à cinquante mille hommes, battant en retraite devant le prince d'Essling, était déjà arrivé à Laybach Le général Chasteler, avec le corps qui s'était échappé du Tyrol, occupait OEdenbourg ; ce corps pouvait être considéré comme l'avant-garde du prince Charles. Telles étaient les positions respectives des deux armées.

L'Empereur, occupant un point central, pouvait réunir en peu de jours plus de forces que l'ennemi n'était capable de lui en opposer.

Les deux Empereurs marchaient-ils pour lui livrer bataille ? il pouvait en trois jours être renforcé des corps du prince de Ponte-Corvo et du prince d'Eckmühl, ainsi que d'une partie de la garnison de Vienne. Restaient-ils au contraire sur la défensive, et le prince Charles marchait-il sur Vienne ? Napoléon pouvait employer comme avant-garde le corps commandé par le duc de Raguse, et le renforcer en deux jours par les corps du prince d'Eckmühl et du duc de Trévise ; tandis que par une retraite sûre et lente, les corps des ducs de Dalmatie et de Montebello et du prince de Ponte-Corvo retardaient la marche des deux Empereurs dans les défilés de Nikolsbourg, ou sur tout autre point de leur route, autant de temps qu'il aurait convenu. Napoléon se trouvait à cheval sur le Danube, avec des magasins considérables et toutes les ressources de Vienne, et en position d'attaquer l'une ou l'autre armée avec toutes ses forces réunies.

Le prince Charles prenait-il le parti de traverser la Hongrie et de passer le Danube plus bas, pour se réunir aux deux armées russe et autrichienne ? L'Empereur avait calculé qu'il fallait un mois à ce prince pour obtenir ce résultat. Alors, quand il l'aurait su engagé assez avant pour ne pouvoir plus marcher sur Vienne, il eût fait revenir le duc de Raguse dans cette capitale, et aurait réuni le reste de ses forces pour tomber sur l'armée des deux Empereurs, et les culbuter en Pologne.

Cette combinaison lui paraissait la plus probable, parce qu'elle lui semblait offrir à l'ennemi l'avantage de réunir le plus de forces possible pour une grande bataille. Elle assurait à l'Empereur quelques semaines de délai, qu'il avait jugé nécessaire pour le ralliement et le repos de son armée. Chaque jour, ses forces augmentaient de plus de cinq cents hommes ; car son armée, qui s'était rendue de Boulogne à Brünn, presque sans séjour, se renforçait à chaque instant de tous les détachements qui n'avaient pu rejoindre ; de tous les moyens qu'on organisait dans les pays conquis, et de ceux même qui avaient été préparés sur le Rhin et en France, dans l'hypothèse d'une retraite ou d'une guerre incertaine.

Vers le 26 ou le 27 novembre on ne tarda pas à s'apercevoir, d'après les mouvements que l'ennemi faisait à Olmütz, qu'il ne resterait pas longtemps tranquille. Le 27, le général Giulay et M. de Stadion vinrent au quartier-général de Brünn, avec des pleins pouvoirs de l'empereur d'Allemagne pour négocier et signer un traité de paix définitif. Différentes négociations eurent lieu. Il ne fut pas difficile à l'Empereur d'apercevoir que les espérances des ennemis étaient rehaussées. Pour mieux connaître encore leurs véritables sentiments, il leur proposa formel-

lement une suspension d'armes; ils écartèrent cette proposition, sous le prétexte que l'empereur d'Allemagne ne pouvait y consentir sans le concours de l'empereur de Russie, qui dirigeait les opérations de l'armée, et qu'ils n'avaient point de pouvoirs de cet Empereur. Napoléon avait de la peine à concevoir que l'empereur d'Allemagne voulût courir les plus grands risques et tenter les hasards d'un événement décisif, qui lui présentaient peu de chances favorables. Il envoya les plénipotentiaires à Vienne, dans l'intention de rouvrir les conférences de Mölk.

M. le comte de Haugwitz, ministre des affaires étrangères du roi de Prusse, arriva, le 28, au quartier-général de Brünn. Ce fut pendant la conférence que l'Empereur accorda au ministre prussien, qu'on vint lui annoncer que l'avant-garde russe paraissait devant Wischau. Cette conférence dura quelques heures. L'Empereur alla plusieurs fois dans son cabinet, pour donner des ordres et écouter les officiers d'état-major. La conférence étant finie, il fit connaître à M. de Haugwitz que Brünn allait devenir le théâtre de grands événements, et qu'il pourrait se trouver au milieu du choc. L'Empereur lui conseilla d'aller à Vienne. Le ministre partit dans la nuit pour cette capitale.

Cependant Wischau était cerné par l'ennemi. Toute l'armée russe prenait position. La cavalerie des deux armées était à cheval et en présence. Cent hommes du 6e régiment de dragons, qui étaient dans Wischau, ne tardèrent pas à se rendre. Le 28, l'Empereur, après avoir expédié les ordres aux princes de Ponte-Corvo et d'Eckmühl, ainsi qu'à la cavalerie, partit de Brünn, et se rendit, à neuf heures du soir, à la maison de poste dite Posorzitzer-Post. Les trois divisions du duc de Dalmatie bivouaquaient sur les hauteurs situées entre Austerlitz et Welspitz; leur droite s'étendait vers Hodiegitz. La brigade Treilhard occupait encore Rausnitz, devant lequel se montraient quelques bataillons de chasseurs russes.

Des hauteurs d'Austerlitz, qu'occupait le duc de Dalmatie, on voyait l'armée ennemie placée derrière Wischau sur sept lignes, indépendamment de la réserve et de l'avant-garde. L'Empereur monta à cheval pour se porter sur ces hauteurs, et s'assurer lui-même de la présence de l'ennemi et de la force de son armée. Ne voulant pas recevoir la bataille dans la position où il se trouvait, il avait intérêt cependant à ne pas perdre un pouce de terrain et à rester encore un jour dans cette position, si l'aspect des bivouacs ennemis ne faisait pas penser qu'ils voulussent attaquer le lendemain. Mais au moment où Sa Majesté montait à cheval, le duc de Rovigo, qu'il avait envoyé à l'empereur Alexandre, arriva de son quartier-général, et fit connaître que toute l'armée russe était en présence.

Le duc de Rovigo, parti de Brünn, était resté deux jours à Olmütz, et avait eu plusieurs conférences avec Alexandre. Il se louait beaucoup de l'Empereur et du grand-duc Constantin; mais il témoignait beaucoup de dédain pour les propos légers et inconsidérés de cette foule d'officiers qui accompagnait les deux princes. A les entendre, ils marchaient moins à une bataille qu'à une victoire. Selon eux, les Français n'avaient vaincu que par la lâcheté des Autrichiens; et ces propos, ils se les permettaient devant les officiers autrichiens eux-mêmes: ils s'ôtaient par celà seul un moyen de vaincre.

Les Russes étaient dans une telle ignorance des événements passés, que

l'affaire d'Hollabrünn leur était présentée comme une victoire, et qu'ils croyaient avoir fait quatre à cinq mille prisonniers. L'empereur Alexandre lui-même, malgré sa modération, partageait cette illusion. Toujours à cheval, il s'occupait des moindres détails du quartier-général. L'imprudente confiance des officiers et leurs préventions ne pouvaient échapper à un soldat aussi expérimenté que le duc de Rovigo. D'après ce qu'il annonçait, comme d'après les rapports du duc de Dalmatie, qui arrivaient des hauteurs d'Austerlitz, l'Empereur n'avait plus besoin de s'y rendre; son opinion était fixée.

Il ordonna au duc de Dalmatie de battre en retraite. Le 29 novembre, au point du jour, il plaça lui-même son armée. Le temps était beau, mais froid. A huit heures du matin, tous les corps étaient placés, et la retraite finie. Lorsque l'Empereur eut coordonné les positions que devaient occuper les divisions de l'armée, il se rendit à son quartier-général qui fut établi dans une mauvaise grange appelée *Gandio*, sur le plateau, en arrière de Kritschen, et à gauche de la route.

La position de l'armée, le 29 novembre, était fixée ainsi qu'il suit : le 17e d'infanterie légère se trouvait au Santon, très belle position où il commençait à se retrancher; en avant de cette position et à la hauteur de Bozenitz, étaient les brigades Milhaud et Treilhard, sur les deux côtés de la route. La division du comte Suchet était diagonalement en arrière du Santon, au delà du ruisseau de Wellatitz, sur la gauche de la route. En arrière, étaient les grenadiers du duc de Reggio; et la garde, en troisième ligne, derrière Kritschen. La cavalerie occupait les villages de Schlapanitz, Girschikowitz, Kritschen, Wellatitz et Bozenitz. La division du comte d'Unsbourg avait sa gauche appuyée au bois de Bellowitz, et refusait sa droite, ayant en deuxième ligne, et diagonalement en arrière, la division du comte Saint-Hilaire. La division du comte Legrand était derrière Kobelnitz. La cavalerie du baron Margaron couvrait l'extrémité méridionale des hauteurs de Pratzen. Les villages de Telnitz et de Sokolnitz étaient occupés par le bataillon Corse et le bataillon du Pô, qui se trouvaient éclairés par le corps du baron Margaron. Le comte Caffarelli, arrivé de Pöhrlitz à dix heures du matin, fut placé en réserve sur la hauteur de Latein, la droite appuyée à la route. L'éminence, où fut établi depuis le bivouac de l'Empereur, fut armée de douze pièces.

Napoléon, en battant en retraite, avait envoyé le duc de Rovigo auprès de l'empereur Alexandre pour lui demander une entrevue, ce prince ayant paru en témoigner quelque désir, dans les différentes conversations qu'il avait eues avec cet aide-de-camp. Le 29, à midi, le duc de Rovigo revint annoncer à Napoléon qu'Alexandre avait désiré lui envoyer M. de Novosilzof ou le prince de Czartoryski. Il ajouta qu'il ne s'était pas cru autorisé à amener des envoyés diplomatiques, mais qu'il avait conduit jusqu'à nos avant-postes le prince Dolgorouki, aide-de-camp de l'empereur Alexandre. Napoléon s'y rendit. Le prince Dolgorouki fit à l'Empereur des propositions de paix qui tendaient non seulement à lui faire évacuer toute l'Allemagne et à rétablir l'empereur d'Autriche dans tous ses états, mais encore à lui faire évacuer l'Italie entière, à rétablir le roi de Sardaigne en Lombardie et en Piémont, à replacer en Hollande l'ancien stathouder, et à livrer les places de la Meuse à l'Autriche, à la Prusse et à la Russie.

L'Empereur eut la patience d'écouter de semblables propositions : « Mais ne » serait-il pas juste, dit-il, que l'Angle- » terre revînt sur ses odieuses préten- » tions du droit de blocus; qu'on ren- » dît vaine cette négociation de la Balti- » que que Nelson a signée en Finlande, » et dans laquelle l'empereur de Russie » a abandonné la cause des souverains » et de toutes les nations? »

Le prince Dolgorouki répondit que l'Angleterre n'était pas une puissance continentale, et qu'aucune puissance du continent ne pouvait se mêler de ses opérations. A ce discours, l'Empereur ne put contenir son indignation, et congédia l'aide-de-camp d'une manière assez brusque. Tous ceux qui l'entouraient s'en aperçurent.

Le 30, le prince d'Eckmühl était arrivé à Nikolsbourg, avec le comte Friant et deux divisions de dragons. Le prince de Ponte-Corvo avec son corps d'armée était à une demi-journée, en arrière de Brünn. Le lendemain, les ennemis encore éloignés ne pouvaient que se placer devant l'armée française, et commencer tout au plus quelques attaques qui n'auraient pas été décisives. Ils n'occupaient pas encore les hauteurs de Pratzen qui étaient couvertes par notre cavalerie. Dès lors, ils ne pouvaient plus faire une attaque en force dans la journée du 1er décembre. Ils ne pouvaient plus déborder ni atteindre, dans cette journée, la droite de l'armée placée en arrière comme elle l'était.

En supposant même que l'ennemi voulût attaquer dans la journée du 1er décembre, il était évident, d'après ses dispositions de la nuit, qu'il ne pouvait attaquer que la position comprise entre le Santon et Girschikowitz, sur plusieurs colonnes en masse, comme les Russes ont fait quelquefois. Douze pièces de canon placées sur le Santon, six sur le revers de cette hauteur, vingt-quatre placées dans les intervalles de la division du comte Suchet et des dragons, auraient fait un feu terrible, et arrêté la marche des colonnes russes. Dans une position aussi avantageuse, la perte de l'ennemi, réuni en masse, paraissait indubitable, même sans un engagement sérieux de la part de l'armée française.

Mais s'il eût marché toute la journée du 29, s'il eût passé la nuit devant l'armée française, qu'eût fait alors l'Empereur? eût-il donné la bataille avec vingt ou vingt-cinq mille hommes de moins, qui devaient le joindre dans la journée du 1er décembre? Non. Son intention dans ce cas était de se placer sur les hauteurs de Brünn, derrière la Schwartza. Aussi l'Empereur avait-il constamment placé son armée, pendant la journée du 29, en deçà des défilés, de manière à n'éprouver aucun retard, et à battre en retraite avec autant de promptitude que s'il n'eût eu que huit mille hommes; ce qui mettait nécessairement un jour de différence dans l'attaque.

Huit jours auparavant, l'Empereur avait reconnu les hauteurs de Brünn, et choisi un champ de bataille; il avait compris que l'ennemi mettrait tous ses soins à déboucher par le couvent de Raygern, pour lui couper la route de Vienne et déborder sa droite. Par ce mouvement, la gauche de l'ennemi aurait été elle-même au devant du duc de Trévise qui occupait Vienne; celui-ci attendait que l'armée du duc de Raguse, qui avait déjà évacué Grätz, vînt garder à son tour cette capitale, pour joindre avec toutes ses forces le corps du prince d'Eckmühl à Nikolsbourg.

L'Empereur, appuyé à une forteresse couvrant le défilé de la Bohême et d'Iglau, par lequel arrivait le prince de Ponte-Corvo, aurait manœuvré sur les belles positions de Brünn contre l'ar

mée russe qui, par sa tendance à arriver sur Vienne avant l'Empereur, se serait placée elle-même entre deux corps d'armée, et aurait eu contre elle trente mille hommes de plus qu'à la bataille d'Austerlitz.

Toute marche en arrière retardait l'affaire d'un jour; et chaque jour de retard rassemblant l'armée française, mettait l'armée russe dans une position plus critique.

L'Empereur choisit dès lors son champ de bataille, et résolut d'y attendre l'ennemi. Assuré d'être renforcé dans la journée du 1er décembre par les corps des princes d'Eckmühl et de Ponte-Corvo, il fit passer le défilé de Wellatitz à la division du comte Suchet, qui fut remplacée par la division du comte Caffarelli.

Pendant la journée du 30, il parcourut tous les plateaux en avant d'Augezd, de Pratzen et de Girschikowitz, il s'avança même si loin avec peu de monde, que le piquet de son escorte fut chargé par les cosaques.

« Si je voulais, dit l'Empereur, empêcher l'ennemi de tourner ma droite, » je me placerais sur ces belles hauteurs, où je n'aurais qu'une bataille » ordinaire. J'aurais, il est vrai, l'avantage du poste. Mais outre que je pourrais courir les risques d'avoir un » engagement sérieux le 1er, l'ennemi » nous voyant ainsi à découvert, ne » pourrait guère commettre que des » fautes de détail. Avec des généraux » peu experts dans la grande guerre, » nous devons chercher à profiter des » fautes capitales. »

Le 1er décembre, à la pointe du jour, le comte Suchet avait sa première ligne en bataille et la seconde en colonne, sur le revers qui se prolonge depuis le Santon jusqu'à Girschikowitz; les dragons du comte Walther occupaient le village. Le comte Caffarelli fut placé en deuxième ligne, à cheval sur la route, ayant sa gauche appuyée à un mamelon. Les hauteurs qui séparent le Santon du village de Wellatitz et de Horakow étaient couronnées par différents postes. Le corps du duc de Dalmatie formait la droite et la refusait, étant campée derrière Puntowitz et les lacs de Kobelnitz. Ces dispositions montraient l'intention de l'Empereur de ne pas engager une affaire sur ces points.

La journée du 1er se passa en reconnaissances respectives. L'armée ennemie se montrait cependant de tous les côtés. Sa droite était appuyée à Posorsitz; son centre, au village de Blazowitz; sa gauche couronnait toutes les hauteurs de Pratzen. Différents mouvements de cavalerie eurent lieu; ils étaient peu importants en eux-mêmes, mais plus propres cependant à encourager l'ennemi dans ses attaques qu'à le décourager.

Vers trois heures après midi, l'ennemi parut faire sur sa gauche un mouvement plus décidé. Il exécuta, à trois portées de canon de nos avant-postes, une marche de flanc dont on apercevait tous les détails sans lunette. Nos éclaireurs de cavalerie, placés sur la hauteur d'Augezd, se replièrent; à la nuit, ils se trouvèrent en avant de Telnitz et de Sokolnitz. Pendant la nuit, les deux armées occupèrent les positions qu'elles avaient prises dans la journée.

Les mouvements de l'ennemi, que l'Empereur avait toujours devinés, étaient alors entièrement démasqués. Il était évident que les Russes voulaient tourner la droite par les villages de Telnitz et de Sokolnitz; mais ils ne pouvaient faire ce mouvement qu'en occupant quatre lieues de terrain, qu'en s'enfonçant dans les vallées et en occu-

pant faiblement les hauteurs principales. L'Empereur vit alors qu'en faisant une manœuvre contraire à celle des Russes, en réunissant toutes ses forces, de manière que l'extrémité de sa droite se trouvât placée vis-à-vis de leur centre, il s'emparerait aisément des hauteurs de Pratzen, couperait l'armée ennemie en deux, jetterait toute la gauche dans les marais et les bas-fonds, où elle se trouverait prise entre l'armée et le corps du prince d'Eckmühl qui était à Nikolsbourg, et dont l'avant-garde était déjà arrivée au couvent de Raygern. Il vit encore que la ligne d'opérations de l'armée russe, qui était la route d'Olmütz, serait faiblement gardée et facile à enlever; qu'avec une bonne contenance et un peu de fortune, on vaincrait presque sans combattre cette armée, qui se trouverait perdue et anéantie, quelques efforts de courage qu'elle pût faire ensuite.

A neuf heures du soir, l'Empereur visita les bivouacs de son armée : c'était la veille de l'anniversaire de son couronnement. Il avait fait lire aux troupes la proclamation suivante:

« Soldats !

» L'armée russe se présente devant » vous, pour venger l'armée autri» chienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes » bataillons que vous avez battus à Hol» labrünn, et que vous avez poursuivis » constamment jusqu'ici.

» Les positions que nous occupons » sont formidables. Pendant qu'ils mar» cheront *pour tourner ma droite, ils* » *me présenteront le flanc.*

» Soldats ! je dirigerai moi-même » tous vos bataillons. Je me tiendrai » loin du feu, si, avec votre bravoure » accoutumée, vous portez le désordre » et la confusion dans les rangs enne» mis. Mais si la victoire était un mo» ment incertaine, vous verriez votre » Empereur s'exposer aux premiers » coups. Car la victoire ne saurait hési» ter, dans cette journée surtout, où il » y va de l'honneur de l'infanterie fran» çaise, qui importe tant à l'honneur » de toute la nation.

» Que sous le prétexte d'emmener » les blessés, on ne dégarnisse pas les » rangs; que chacun soit bien pénétré » de cette pensée qu'il faut vaincre ces » stipendiés de l'Angleterre, qui sont » animés d'une si grande haine contre » notre nation.

» Cette victoire finira la campagne. » Nous pourrons reprendre nos quar» tiers d'hiver, où nous serons joints » par les nouvelles armées qui se for» ment en France. Alors, la paix que » je ferai sera digne de mon peuple, » de vous et de moi. »

Il serait impossible de peindre l'enthousiasme des soldats. Par un mouvement spontané, qui caractérise l'esprit dont ils étaient animés, des bottes de paille embrasées furent placées en un instant au haut de plusieurs milliers de perches; et quatre-vingt mille hommes se portèrent au devant de l'Empereur, en le saluant par des acclamations qui fêtaient l'anniversaire de son couronnement, et qui lui annonçaient que l'armée lui donnerait le lendemain un bouquet digne de lui.

En passant devant le 28e de ligne, qui avait beaucoup de conscrits du Calvados et de la Charente-Inférieure, l'Empereur lui dit : « J'espère que les Nor» mands se distingueront aujourd'hui. » Napoléon, qui connait la composition de chaque régiment, dit un mot à chacun; et ce mot, arrivant au cœur de ceux auxquels il était adressé, devenait le cri de ralliement au milieu du feu. Il dit au 57e : « Rappelez-vous qu'il » y a bien des années, je vous ai sur-

» nommé le terrible. » Un des plus vieux grenadiers s'approcha en lui disant : « Empereur, tu n'auras pas be- » soin de t'exposer. Je te promets, au » nom des grenadiers de l'armée, que » tu n'auras à combattre que des yeux, » et que nous t'amènerons demain les » drapeaux et l'artillerie de l'armée » russe, pour célébrer l'anniversaire » de ton couronnement. »

L'Empereur dit en entrant dans son bivouac, qui consistait en une cabane de paille sans toit que lui avaient faite les grenadiers : « Voilà la plus belle » soirée de ma vie. Mais j'éprouve du » regret à penser que je perdrai beau- » coup de ces braves gens. Je sens, au » mal que j'en éprouve, qu'ils sont » réellement mes enfants ; et, en vé- » rité, je me reproche quelquefois ce » sentiment ; car je crains qu'il ne fi- » nisse par me rendre inhabile à la » guerre. » Si l'ennemi vit ce spectacle, il dut en être épouvanté. Cependant, il continuait ses mouvements, et courait à grands pas à sa perte.

Le 2 décembre, à minuit, lorsque l'Empereur rentrait à son bivouac, il reçut le rapport de son aide-de-camp, le duc de Rovigo, qu'il avait envoyé aux villages de Telnitz et de Sokolnitz, pour s'assurer si l'ennemi avait de l'infanterie devant ces villages, et en quel nombre cette infanterie pouvait être. L'aide-de-camp lui rapporta que le baron Merle, qui commandait sur ce point, avait en présence un corps assez nombreux, non seulement de cavalerie, mais d'infanterie, qui avait pris position devant lui. « En ce cas, dit l'Empereur, il » faut livrer bataille. Il n'y a plus de » doute sur les projets erronnés qui » dirigent les généraux de cette armée. » Demain, à cette heure, elle sera à » nous. »

L'Empereur fait sur-le-champ ses dispositions. Il ordonne au prince d'Eckmühl de se rendre à Raygern ; de prendre le commandement de la division du troisième corps d'armée qui y était arrivée ; d'agir d'une manière indépendante et détachée ; de se mettre en mouvement avant le jour, pour tâcher de joindre l'ennemi au village de Telnitz ; et, dans le cas où les Russes l'auraient dépassé, de les contenir en les harcelant ; mais de ne les attaquer vigoureusement que lorsqu'ils seraient coupés, et qu'il verrait les hauteurs de Pratzen occupées par nos troupes.

Il confie au duc de Dalmatie le commandement de la droite ; il lui ordonne d'occuper en force, sur-le-champ, le village de Telnitz, et surtout celui de Sokolnitz, afin qu'ils ne soient pas enlevés par les coureurs ennemis, et qu'il ne soit pas obligé de faire ses dispositions pour les attaquer en règle ; le plan général de la bataille demandant que l'ennemi ne s'empare de ces villages que lorsque nous serons arrivés sur les hauteurs de Pratzen. Le baron Merle, avec le 3e régiment de ligne, le 26e d'infanterie légère et les tirailleurs du Pô, soutenu par la cavalerie légère du baron Margaron et six pièces de canon, est chargé d'occuper ces villages.

L'Empereur ordonne au duc de Dalmatie de faire prendre les armes à petit bruit et à quatre heures du matin ; de faire passer le ruisseau sur les ponts qu'il a établis, ayant soin cependant de laisser assez de monde au bivouac pour entretenir les feux jusqu'au jour ; de placer en avant de Kobelnitz, sur deux lignes et en colonnes d'attaque, la brigade du baron Levasseur, composée des 18e et 75e de ligne et des tirailleurs corses ; de former, sur trois lignes et en colonnes d'attaque, en avant de Puntowitz, les trois brigades de la division du comte Saint-Hilaire ; et de disposer dans le

même ordre, en avant de Girschikowitz, les trois brigades de la division du comte d'Unsbourg.

Il donne le commandement du centre au prince de Ponte-Corvo qui reçoit l'ordre de faire partir, une heure avant le jour, le comte de Valmy avec sa cavalerie légère, pour que cette cavalerie se réunisse à celle du grand-duc de Berg; d'être rendu lui-même avec ses deux divisions d'infanterie à la hauteur du quartier-général; de passer le ruisseau au village de Girschikowitz; enfin de lier sa droite au duc de Dalmatie et sa gauche à la cavalerie du grand-duc de Berg.

Il ordonne au grand-duc de Berg de prévenir tous les commandants de la cavalerie, et de faire ses dispositions pour la réunir à la gauche du village de Girschikowitz; il lui prescrit aussi d'appuyer sa droite au prince de Ponte-Corvo et sa gauche au duc de Montebello.

L'Empereur confie au duc de Montebello le commandement de la gauche; il lui ordonne de former les divisions des comtes Suchet et Caffarelli en avant du ruisseau; d'appuyer sa droite à la cavalerie du grand-duc de Berg; d'éclairer sa gauche avec la cavalerie légère du comte Milhaud; et de laisser le comte Claparède avec le 17e pour occuper le Santon.

Il ordonne aux ducs d'Istrie et de Reggio de se former au point du jour, sur deux lignes, en colonne serrée par bataillon et à distance de déploiement, avec l'artillerie dans les intervalles, et la cavalerie en colonne serrée par escadron.

Les dispositions de l'ennemi étaient toutes différentes.

Le prince Bagration, commandant la droite, composée de douze bataillons et de quarante escadrons, occupait les hauteurs de la Poste.

Le prince Lichtenstein, avec la plus grande partie de la cavalerie, se trouvait entre le centre et la droite.

Le général en chef Kutusof occupait le centre et garnissait les collines de Pratzen, avec la troisième colonne forte de 24 bataillons, commandée par le général Przybyszewski, et la quatrième colonne sous les ordres du lieutenant-général Kollowrath.

Le général Buxhowden commandait l'aile gauche, composée de deux colonnes : celle du général Langeron, forte de dix-huit bataillons, occupait les collines au dessus d'Augezd; le général Wimpfen, à la tête de dix-huit bataillons, était à l'extrême gauche et occupait le village d'Augezd.

Le général Kienmayer, avec quelque infanterie et de la cavalerie, formait l'avant-garde de l'aile gauche. La réserve que commandait le prince Constantin devait occuper la colline de Pratzen. Le prince Repnin devait se placer à la hauteur, à droite de Blazowitz, où ce même prince fut ensuite présenté à l'Empereur, après la charge de la garde.

Par ces dispositions, l'extrémité de la droite de l'armée française se trouvait vers le centre de l'armée russe. Elle était débordée par la moitié du corps du général Kutusof, par celui du général Buxhowden et par celui du général Kienmayer.

La simplicité et la sagesse des dispositions de l'Empereur animaient tout le monde de la plus grande confiance. La nuit était belle et éclairée par la lune. L'immense quantité de feux des deux armées embrasait l'atmosphère. L'Empereur prit trois heures de repos. Il monta à cheval à trois heures du matin, pour voir si l'ennemi avait fait des mouvements pendant la nuit. La lune s'était couchée; le temps était devenu

plus froid. A l'ivresse et aux fêtes de l'armée française, avait succédé un profond silence. Tout le monde dormait. L'Empereur se rendit au village de Girschikowitz. Un régiment de dragons était de grand-garde dans la rue principale. Napoléon apprit par le rapport des sentinelles que les bruits de l'armée ennemie venaient de cesser; mais que jusqu'à deux heures du matin, on avait entendu le mouvement de la marche des troupes qui se dirigeaient toujours sur leur gauche, c'est-à-dire sur Telnitz et Sokolnitz. Les feux étaient effectivement prolongés de ce côté. Ce fut un nouvel espoir de succès, et une confirmation des fautes que commettait l'ennemi.

A la pointe du jour, les feux des bivouacs ennemis commencèrent à s'éteindre. Malgré l'obscurité, les collines de Pratzen paraissaient déjà dégarnies. L'Empereur était sur le petit monticule du bivouac, environné de tous les maréchaux. Ses dispositions avaient été ponctuellement exécutées. Il ne doutait pas que les ennemis ne suivissent l'exécution de leurs projets. Avant de donner le signal du combat, il attendit encore que le jour l'eût assuré qu'ils persistaient dans le même plan.

Cependant les cinq divisions de l'armée ennemie ne tardèrent pas à descendre des hauteurs et à se diriger entre le village de Telnitz et l'étang de Kobelnitz, avec le dessein de se porter sur Turas et de tourner la droite des Français. Le reste de l'armée devait alors appuyer ce mouvement. Le prince Bagration, la garde impériale et la cavalerie du prince Lichtenstein devaient poursuivre, sur le grand chemin de Brünn, la gauche de l'armée française, qu'on supposait devoir reculer pour soutenir la droite.

A la première lueur du jour, quelques coups de fusil se firent entendre au village de Telnitz. La fusillade devint vive, et la canonnade ne tarda pas à s'engager. Cependant les différentes divisions de l'armée étaient placées dans des fonds, et ne pouvaient être aperçues à cause de la fumée des bivouacs et des brouillards qui s'élèvent ordinairement avec l'aurore dans les environs des marais. Bientôt le soleil se montre. Ce jour, anniversaire du couronnement de l'Empereur, qu'allait illustrer un des plus beaux faits d'armes du siècle, parut devoir être aussi une des plus belles journées de l'automne. L'obscurité qui couvrait encore le sommet des hauteurs se dissipa. Bientôt elles parurent dégarnies de cette immense quantité de soldats ennemis qui y avaient passé la nuit; elles n'étaient même que faiblement gardées.

« Combien vous faut-il de temps, dit » l'Empereur au duc de Dalmatie, pour » arriver sur les hauteurs de Pratzen » avec vos divisions? — Moins de vingt » minutes, lui répondit le maréchal. » — « En ce cas, dit l'Empereur, atten» dons encore un quart d'heure. »

Le feu cependant devenait toujours plus vif, au village de Telnitz, où l'ennemi ne paraissait faire aucun progrès. Un aide-de-camp arriva bientôt de la droite, pour annoncer que la gauche des Russes, qui paraissait forte de 40 à 50,000 hommes, descendait sur cinq colonnes; que déjà leurs masses avaient évacué les hauteurs; qu'elles voulaient forcer les villages de Telnitz et de Sokolnitz; qu'il fallait renforcer ces villages, si on voulait les conserver; que rien ne pouvait résister sur ce point à cette immense supériorité. Cet officier ignorait que l'abandon de ces villages entrait dans les plans de l'Empereur.

Napoléon donne les derniers ordres. Le grand-duc de Berg, le prince de

Ponte-Corvo, les ducs de Montebello et de Dalmatie, partent au galop. Il était environ huit heures et demie. L'Empereur courut sur le front de bandière; il disait en passant: « Soldats, finissons » cette campagne par un coup de ton- » nerre qui confonde l'orgueil de nos » ennemis » Aussitôt les chapeaux au bout des baïonnettes, et les cris de *vive l'Empereur* devinrent le signal du combat.

Les voltigeurs des divisions des comtes d'Unsbourg et Saint-Hilaire s'avancent et commencent le feu. En un moment, ces divisions gravissent les collines de Pratzen en colonnes et l'arme au bras. La cavalerie du grand-duc de Berg s'ébranle. La gauche de l'armée, commandée par le duc de Montebello, s'avance. Une canonnade terrible s'engage sur toute la ligne. Deux cents pièces de canon tonnent presque à la fois; et deux cent mille hommes sont aux prises.

Cependant l'ennemi s'aperçoit du mouvement qui menace son centre. Il renforce les hauteurs de tout ce qu'il peut trouver d'hommes disponibles, sans garder ni rang de division, ni rang de colonne. Il place partout, et au hasard, des bataillons en ligne. Le général Kutusof, qui commande le centre, s'avance avec toute sa réserve: faible et vaine ressource! Cette armée, surprise pendant une marche de flanc, se voyant attaquante d'abord et bientôt attaquée, se croit déjà à demi battue.

Le général Kutusof ne néglige aucune des mesures qui dépendent de lui. Il sent que le sort de la bataille est attaché à la possession des collines de Pratzen. L'armée française qu'il voit marchant sur trois colonnes serrées, pour s'emparer des collines, lui fait pressentir le destin de cette journée.

L'empereur de Russie et le général Kollovrath, qui avaient dû retarder leur mouvement pour donner le temps aux autres colonnes de filer, aperçoivent l'armée française au moment où, sortant du brouillard des marais, elle se montre à mi-côte, près d'arriver sur le sommet des collines.

A peine le général Kutusof a-t-il le temps de mettre en bataille la quatrième colonne, d'envoyer quelques bataillons dans le village de Pratzen, et de faire quelques dispositions de cavalerie, que le 10e d'infanterie légère du comte Saint-Hilaire, négligeant le village, passe le ruisseau, et marche droit sur les hauteurs.

Le duc de Dalmatie avait pensé que l'attaque du village le retarderait; il sentait l'importance de couronner les collines, dans le premier moment de surprise et de crainte. A cent cinquante pas, le 10e engagea le feu, culbuta l'ennemi, et s'empara de la position. Le comte Morand, qui commandait l'avant-garde, était soutenu par la brigade du général Thiébault, composée des 14e et 36e régiments de ligne. Le général Waré, avec la 3e brigade, formée des 43e et 55e, tourna la gauche du village, couronna les hauteurs, prit en flanc deux régiments russes destinés à soutenir ce village, les attaqua encore mal formés, et les dispersa. L'ennemi évacua Pratzen et fut poursuivi; le désordre et l'épouvante se propagèrent dans ses rangs.

La division du comte d'Unsbourg arrivait en ce moment à la hauteur de la brigade du général Waré. Elle attaqua sur-le-champ la quatrième colonne que le général Kutusof venait de ranger en bataille. Celle-ci, formée sur plusieurs lignes, refusait sa droite, placée sur les sommités du terrain, vers Krzenowitz. Ces sommités étaient hérissées de bouches à feu. La première ligne fut en-

foncée et son artillerie prise ; la seconde fut culbutée, et la cavalerie qui la soutenait fuit en désordre. Six bataillons qu'un mamelon masquait dans leurs mouvements, manœuvraient pour tourner la gauche de la division ; le 4e de ligne les attaqua de front. Le baron Schiner avec le 24e d'infanterie légère prit l'ennemi en flanc, l'aborda sans tirer un coup de fusil et le tailla en pièces. Un régiment russe et le régiment de Salzbourg autrichien périrent presque en entier.

Cependant, le grand-duc de Berg s'était porté, avec toute sa cavalerie, au village de Blazowitz. La cavalerie ennemie qui, au premier moment, était accourue pour soutenir la quatrième colonne, fut arrêtée brusquement dans son mouvement; elle retourna pour prendre sa première position, appuya la gauche du prince Bagration, et coopéra à la défense du village de Blazowitz où devait arriver la garde impériale et les deux empereurs.

Blazowitz était occupé par douze cents Russes. Le général Ulanius avait placé trois bataillons dans les villages de Kruh et de Holubitz, et les hauteurs de Kruh étaient armées d'une artillerie formidable. Une nuée de Cosaques masquait les dispositions de la cavalerie ennemie. Bientôt cette nuée se dissipe; et au même instant, l'artillerie de position vomit un feu terrible sur la cavalerie légère du comte de Valmy, que le général Essen charge aussitôt avec les hulans de la garde impériale russe. Les chasseurs passent dans les intervalles de l'infanterie; les hulans les suivent jusqu'aux batteries, et essuient, à bout portant, le feu de la mousqueterie du comte Caffarelli. Plusieurs charges se répètent avec le même succès. L'infanterie inébranlable fournit toujours un feu nourri. Les régiments des comtes de Valmy et Walther prennent huit pièces de canon, et renversent tout ce qui tente de leur résister. Le colonel Corbineau prend un drapeau au milieu d'un bataillon russe. Le comte Sébastiani attaque l'ennemi en flanc, et le force à fuir en désordre.

Pendant ce temps, le duc de Montebello fait attaquer Blazowitz par le 13e d'infanterie légère, soutenu par le 17e de ligne. La division du comte Suchet marche contre l'infanterie du prince Bagration, dont l'extrémité droite dirige d'inutiles attaques sur le Santon ; elles sont constamment repoussées par le comte Claparède, avec le 17e d'infanterie légère.

La gauche de l'armée ennemie avait continué ses attaques. Le général Stuterheim, à la tête de quelques bataillons autrichiens, avait d'abord emporté la hauteur près de Telnitz. La première colonne russe, qui suivait l'avant-garde autrichienne, attaqua vivement le village de Telnitz. Les tirailleurs du Pô et le 3e régiment, profitant des fossés, des maisons, des vignes, et suppléant au nombre par le courage, résistèrent longtemps; mais ils durent enfin céder à ces masses, et se replier derrière Sokolnitz. L'ennemi se fortifiait déjà en avant du village, lorsque le prince d'Eckmühl arrivant de Raygern, à neuf heures, avec la division du comte Friant et les dragons du comte Bourcier, attaqua et reprit le village de Telnitz. Les rues et les maisons furent jonchées de morts, et cinq pièces de canon prises. On fut obligé d'en abandonner deux, faute de chevaux pour les ramener. Le 108e, presque toujours mêlé avec l'ennemi, lui enleva deux drapeaux.

Les Russes culbutés, épouvantés, dans le plus grand désordre, étaient sur le point de mettre bas les armes.

Ils parlementaient déjà, lorsque le 26e régiment d'infanterie de ligne, qui faisait partie de la division du comte Legrand, formée sur la gauche et en arrière de Sokolnitz, vint se placer derrière le ruisseau, en avant duquel combattait le 108e régiment. Le brouillard ne lui permettant pas de reconnaître nos troupes, ce régiment engagea un feu très vif qui fit beaucoup souffrir la brigade du comte Heudelet. Alors les Russes reprirent les armes, tandis que quelques-uns de leurs bataillons, se déployant en plusieurs lignes sur la hauteur de Telnitz, y établirent des batteries et s'emparèrent une seconde fois du village : ils l'occupèrent par quelques bataillons, firent passer la cavalerie du général Kienmayer au-delà du défilé, et attendirent pour se porter en avant que la communication fût bien établie avec les deuxième et troisième colonnes. Ils attendirent également l'issue du combat sur les hauteurs de Pratzen.

Il était dix heures.

Depuis près de deux heures, les deuxième et troisième colonnes russes, appuyées par une batterie de douze pièces de canon, attaquaient Sokolnitz avec vigueur. Le baron Margaron protégeait ce village avec ses six pièces d'artillerie légère établies dans une bonne position.

La division du comte Legrand, accablée par les deuxième et troisième colonnes russes, fut enfin obligée d'évacuer Sokolnitz, et de se retirer sur les hauteurs en arrière. L'ennemi se déployait et manœuvrait pour couper la communication du comte Friant avec le comte Legrand. Alors le prince d'Eckmühl, laissant le comte Bourcier avec sa cavalerie pour contenir l'ennemi devant Telnitz, se porta sur Sokolnitz avec les cinq régiments du comte Friant. Le baron Margaron chargea avec sa cavalerie, pendant que le général Lochet, à la tête du 48e, marchait à l'ennemi, secondé par la brigade du baron Kister et le 111e. Les Russes, enfoncés et culbutés, furent poursuivis jusque dans le village qu'ils abandonnèrent. Le 48e s'empara de deux drapeaux et de six pièces de canon.

Mais l'ennemi auquel son immense supériorité permettait de renouveler constamment ses attaques avec des troupes fraîches, parvint à repousser le 111e qui tenait la gauche du village de Sokolnitz ; le 48e fut alors livré à lui-même, pendant près de trois quarts d'heure. Le général Lochet, resté avec ce régiment, eut à soutenir le combat dans les rues, dans les granges et dans les maisons. Pour dégager le 48e, le comte Friant se porta sur Sokolnitz avec la brigade du baron Kister, et parvint à repousser un moment l'ennemi. Il jeta aussitôt dans le village le 15e régiment d'infanterie légère. Ce régiment, composé en grande partie de conscrits, s'y couvrit de gloire; mais il ne put encore débarrasser le 48e. Il fut repoussé, ainsi que le 33e, après la plus vive résistance. Cette brigade, ralliée immédiatement, fut ramenée au combat.

Cependant le centre de l'ennemi renouvelle ses efforts pour reprendre le plateau de Pratzen qu'occupent les 10e, 14e, 36e et 43e régiments. La gauche de la troisième colonne, commandée par le général Kamensky, qui se trouve à portée, fait front et menace la droite du comte Saint-Hilaire. Les deux régiments russes de la deuxième colonne, Fanagorisky grenadiers et Rhyaski mousquetaires, restés en réserve sur la hauteur que cette colonne avait occupée pendant la nuit, se sont joints au général Kamensky et aux brigades autrichien-

nes Jurczeck et Rottermund. Une vingtaine de bataillons occupent une ligne très étendue, à la naissance du revers qui tombe sur Augezd et Hostieradeck; ils s'avancent avec une nombreuse artillerie pour envelopper les quatre régiments français. Le centre de cette ligne, à l'aide d'une supercherie, arrive jusqu'à trente pas sans essuyer de feu. Deux officiers crient en se portant en avant : « Ne tirez pas, nous sommes » Bavarois ! » Dès que cette ruse est reconnue, les deux bataillons du 36ᵉ, un bataillon du 14ᵉ et un autre du 10ᵉ, fondent avec fureur sur cette partie de la ligne, et la dispersent. Le comte Saint-Hilaire est blessé, et le colonel Mazas tué.

Le reste de cette ligne continuait son mouvement. Le second bataillon du 10ᵉ s'avance et est repoussé. Trois de nos bataillons vont se trouver aux prises avec quinze bataillons ennemis. Le baron Levasseur, resté en réserve en avant de Kobelnitz avec les tirailleurs corses et les 18ᵉ et 75ᵉ régiments de ligne, s'élance sur le flanc gauche de cette colonne; tandis que le comte Morand avec le premier bataillon du 14ᵉ et les deux bataillons du 10ᵉ, charge l'ennemi de front, et le précipite dans les ravins d'Augezd et de Nusle.

La queue de la colonne qui attaquait Sokolnitz suit le mouvement du baron Levasseur; mais elle est contenue par l'artillerie que commandait sur la hauteur le chef de bataillon Fontenay, et bientôt culbutée elle-même. Le comte Saint-Hilaire reste enfin maître du plateau.

Pendant ce temps, le comte d'Unsbourg, avec sa division, et le général Waré avec le 55ᵉ, achevaient de chasser l'ennemi de ses positions, lui enlevaient son artillerie, et le jetaient dans les bas-fonds de Klein-Hostieradeck.

Le prince Lichtenstein accourut avec une partie de sa cavalerie pour couvrir la retraite de la quatrième colonne, dont les débris se retirèrent sur Satzchan, et nous abandonnèrent entièrement les collines de Pratzen.

A la gauche, le village de Blazowitz avait été emporté après une vive résistance. Pendant que le 17ᵉ emmenait les douze cents prisonniers faits dans ce village, un corps de cavalerie ennemie débouchait sur le flanc droit de ce régiment. Le général Debilly fit aussitôt former en bataillon carré le 61ᵉ, qui fut placé en seconde ligne derrière le 17ᵉ. Ce mouvement fut exécuté avec tant de rapidité, que la cavalerie ennemie se trouva engagée entre ces deux régiments, et écrasée par leur feu croisé.

Dans la confusion causée par sa défaite, cette cavalerie, s'efforçant de se frayer un passage, sabre les Autrichiens qu'elle ne reconnaît plus. Le grand-duc de Berg ne peut croire qu'elle est russe, en voyant ce combat ; il la prend pour un corps bavarois, et va faire cesser le feu. Mais bientôt il aperçoit son erreur. Exposé à de grands dangers, il est obligé de charger l'ennemi avec son escorte et les officiers de son état-major. Il fait ensuite avancer la première division de grosse cavalerie aux ordres du comte Nansouty. Jamais on ne vit une charge plus brillante. Jaloux de soutenir leur ancienne réputation, les carabiniers, les 9ᵉ et 12ᵉ régiments de cuirassiers, enfoncent les escadrons ennemis, et les forcent de se replier; les 2ᵉ et 3ᵉ de cuirassiers, placés en seconde ligne, se mettent alors en mouvement. Rien ne peut résister à leurs charges successives. L'ennemi voit ses rangs éclaircis par le grand nombre de morts et de blessés qui tombent sur le champ de bataille; il

fuit en désordre et nous laisse entièrement maîtres des hauteurs de Blazowitz et de Kruh.

Pendant ce temps, l'infanterie du prince Bagration, ayant sa gauche appuyée au village de Kruh et aux batteries formidables qui le flanquaient, avance sa droite soutenue par les Cosaques. Le duc de Montebello fait exécuter à la division du comte Suchet un changement de front, l'aile droite en avant; tandis que la division du comte Caffarelli, secondant la belle charge des carabiniers, marche à l'attaque du plateau et du village de Kruh, et y prend huit pièces de canon avec quinze cents hommes. La seconde ligne du comte Suchet, qui jusque-là avait marché en colonne d'attaque, se déploie; la première marche à l'ennemi en colonnes serrées, l'ébranle et le renverse. Les cuirassiers du général d'Hautpoul le sabrent au même moment. Le général Valhubert a la cuisse emportée d'un boulet. Quatre soldats se présentent pour l'enlever : « Souvenez-vous de l'ordre du jour, » leur dit-il d'une voix de tonnerre, et » serrez vos rangs. Si vous revenez » vainqueurs, on me relèvera après la » bataille; si vous êtes vaincus, je n'at» tache plus de prix à la vie. »

Les Russes rompus d'abord, puis pelotonnés, serrés, hérissés de lances, présentent l'aspect des phalanges de l'antiquité. Ils ne peuvent arrêter nos intrépides bataillons qui se portent contre eux au pas de charge. Les cuirassiers s'élancent de nouveau sur l'ennemi, jonchent le terrain de morts et de blessés, font 3,000 prisonniers, et enlèvent 20 pièces de canon.

Les Russes, culbutés aussi dans les ravins d'Holubitz, derrière Kruh, vont se rallier sur les hauteurs de Rausnitz et d'Austerlitz.

Il était midi.

Déjà le prince de Ponte-Corvo avait occupé le centre de la position ennemie. La division du baron de La Raffinière était sur la sommité, également éloignée de Pratzen et de Krzenowitz. La division du comte d'Erlon manœuvrait sur la gauche.

L'Empereur, avec son fidèle compagnon de guerre, le prince de Neuchâtel et de Wagram, son premier aide-de-camp le duc d'Abrantès, qui arrivait de Lisbonne, et tout son état-major, se trouvait près de la réserve des dix bataillons de la garde et des dix bataillons de grenadiers du duc de Reggio, dont le duc de Frioul commandait une partie.

Cette réserve était rangée sur deux lignes, en colonnes par bataillon, à distance de déploiement, ayant dans les intervalles quarante pièces de canon servies par les canonniers de la garde. C'est avec ces forces que l'Empereur avait le projet de se porter partout où cela deviendrait nécessaire. On peut dire que cette réserve seule valait une armée. Lorsque ce renfort était arrivé au centre, l'Empereur avait fait marcher le comte d'Unsbourg pour appuyer le comte Saint-Hilaire, qu'il avait déjà fait renforcer d'une division de dragons.

Tous les officiers expérimentés, tant autrichiens que russes, voyaient que la journée était perdue. L'affreuse position des deux tiers de l'armée, cernés dans des bas-fonds et des marais, montrait déjà dans toute leur horreur les suites et les catastrophes de cette journée. L'ennemi n'avait plus qu'un parti à prendre, sinon pour ressaisir la victoire, du moins pour dégager sa gauche et prévenir par une retraite sa ruine totale. C'était de réunir toutes les réserves des troupes d'élite russes qui n'avaient pas encore combattu, et de

marcher avec toutes ces forces à l'attaque des hauteurs de Pratzen, pendant que le général Buxhowden marchait de son côté avec les troupes de l'aile gauche.

La tête de cette réserve débouche du village de Krzenowitz; son premier bataillon est culbuté par un bataillon du 4e régiment de ligne, que le comte d'Unsbourg avait laissé, avec le 24e d'infanterie légère, pour garder la gauche des hauteurs de Pratzen. Un bataillon de ce régiment s'étant trop avancé, est à son tour cerné par la cavalerie. Il n'a que le temps de se réfugier derrière le corps du prince de Ponte-Corvo, qui prenait position à cent pas de là.

Mais l'Empereur, ayant pressenti que ce mouvement devenait la seule ressource de l'ennemi, était arrivé avec sa réserve sur la sommité des hauteurs de Pratzen, qui se trouve entre ce village et Krzenowitz. Il envoie immédiatement le duc d'Istrie avec ses invincibles pour soutenir le prince de Ponte-Corvo. Le duc d'Istrie détache deux escadrons de chasseurs de la garde et les mameloucks pour dégager le bataillon du 4e, et les fait soutenir par deux escadrons de grenadiers commandés par le colonel Dallemagne. Il envoie par sa droite, pour contenir une colonne de quatorze escadrons qui débouchait sur son flanc, le comte Ordener avec trois escadrons, soutenus à droite par l'escadron du prince Borghèse en échelons, et à gauche par l'artillerie de la garde.

Les deux escadrons de chasseurs passent dans les intervalles de la division du comte d'Erlon, dégagent le bataillon du 4e, mettent en déroute la cavalerie ennemie, et la renversent sur l'infanterie qu'ils sabrent. Mais bientôt accablés par le nombre, ils se rallient entre la division du comte d'Erlon et les deux escadrons de réserve.

La division du comte d'Erlon engage avec la garde russe un feu très vif de mousqueterie. Bientôt, l'infanterie marche au pas de charge; les grenadiers et les chasseurs de la garde chargent l'ennemi. En un instant, le champ de bataille est couvert de morts et de blessés. Vainement le prince Repnin accourt avec les chevaliers de la garde russe pour rétablir l'affaire : il est lui-même blessé et fait prisonnier. Infanterie et cavalerie, tout fuit pêle-mêle, et repasse dans le plus grand désordre le ruisseau de Krzenowitz. Le 27e régiment entre avec l'ennemi dans le village, et s'en rend maître. Le prince Repnin, un grand nombre d'officiers et quatorze pièces de canon, restent en notre pouvoir.

Couvert de son sang et de celui des Russes, le comte Rapp vient donner à l'Empereur les détails de cette action, et lui présente le prince Repnin, commandant les chevaliers de la garde impériale de Russie, et quelques-uns des prisonniers les plus distingués. L'un d'eux, officier d'artillerie, se jette au devant de Napoléon, et invoque la mort : « Je suis indigne de vivre, s'écria-t-il, » j'ai perdu mes canons. » — « Jeune » homme, lui répond l'Empereur avec » bonté, j'apprécie vos larmes; mais » on peut être battu par mon armée et » avoir des titres à la gloire. »

Ainsi, une seule charge de la garde impériale et la fusillade du comte d'Erlon, rendirent inutile cette dernière tentative des Russes, qui était leur unique ressource. Dans la situation des affaires, avec la position qu'occupaient le prince de Ponte-Corvo et la réserve, l'ennemi n'aurait pas rouvert la communication avec sa gauche, quand il aurait eu quarante mille hommes de troupes fraîches.

Dès ce moment, l'armée austro-russe

n'eut plus aucune espérance, et ne tenta plus aucune attaque importante. Le feu se soutint cependant plusieurs heures encore à l'extrémité de la gauche de l'ennemi. Ces corps, cernés de tous les côtés dans des bas-fonds, se battaient pour disputer leur vie ou chercher une retraite; mais ils ne se battaient plus pour la victoire. Jamais un plus beau triomphe ne fut décidé en moins de temps. On se battit le reste du jour; mais on ne peut appeler des combats les engagements qui eurent lieu, de brigade à brigade, de régiment à régiment. C'était la résistance de braves troupes qui ne voulaient point céder sans combattre.

Il était à peine une heure.

Déjà le combat avait cessé au centre et à la gauche. Toutes les hauteurs de la maison de poste et de Pratzen étaient en notre pouvoir, avec l'artillerie, les bagages et un grand nombre de prisonniers. Les villages seuls de Telnitz et de Sokolnitz restaient encore au pouvoir de l'ennemi.

La victoire, décidée depuis longtemps, n'avait pas été un moment douteuse. Pas un homme de la réserve n'avait été nécessaire, et n'avait paru au combat; pas un corps n'avait fait un mouvement rétrograde. Aussi, l'Empereur disait-il : « J'ai donné bien des batailles comme celle-ci; mais je n'en » ai vu aucune où la victoire ait été » aussi prononcée, et les destins si peu » balancés. » La garde à pied de l'Empereur, qui n'avait pu donner, en pleurait de rage, et demandait avec instance à se battre. « Réjouissez-vous, » lui dit l'Empereur; vous ne devez » donner qu'en réserve : tant mieux, » si l'on n'a pas besoin de vous aujour» d'hui. »

Le comte d'Unsbourg avait rejoint la division Saint-Hilaire; et tout le corps d'armée du duc de Dalmatie était réuni sur les hauteurs de Pratzen, excepté la brigade du baron Merle, qui combattait avec la division du comte Friant de l'autre côté de Telnitz. Le duc de Dalmatie fit alors descendre sur le mamelon Saint-Antoine la division du comte Saint-Hilaire, et envoya un bataillon du 28e sur la route d'Augezd à Hostieradeck, pour intercepter cette retraite aux vaincus.

La première colonne ennemie, renforcée des débris des 3e et 4e, était formée dans les vignes, au bas d'Augezd et en avant de Sokolnitz; elle couvrait une partie des parcs d'artillerie. Voulant charger la division du comte Saint-Hilaire, elle gravissait déjà le coteau, quand la division du comte d'Unsbourg arriva. Le Baron Ferrey marcha aussitôt à sa rencontre. En même temps, le comte Saint-Hilaire et le baron Levasseur se précipitèrent sur la ligne ennemie qui fit d'abord un mouvement sur Kobelnitz, et bientôt effectua par la droite sa retraite sur Telnitz.

Aussitôt après la déroute de la garde russe, l'Empereur laissant le corps du prince de Ponte-Corvo en position sur les hauteurs de Krzenowitz, avait fait avancer à grands pas l'infanterie de la garde, pour terminer le combat à la droite, seul point où l'ennemi se défendait encore. Son opiniâtreté à Telnitz et à Sokolnitz assurait sa perte.

Il était deux heures, lorsque l'Empereur arriva avec sa garde et la réserve de grenadiers sur les hauteurs qui dominent Augezd.

Laissant les grenadiers du duc de Reggio en avant de Pratzen, il occupe avec sa garde le mamelon de la chapelle Saint-Antoine, fait marcher le corps du duc de Dalmatie pour achever de détruire l'aile gauche des ennemis; le fait soutenir par la cavalerie et

par la moitié de l'infanterie de la garde. Il envoie le duc de Frioul avec les grenadiers du côté de Kobelnitz, pour couper toute retraite à l'ennemi. Il ordonne au prince de Neuchâtel de se rendre à la droite. « Voyez, lui dit-il, » ce que c'est encore que cette canonnade avec ce feu de mousqueterie ; » et faites que cela finisse. »

Les deux colonnes qui se trouvaient vers Sokolnitz avaient persisté à suivre le premier projet de se porter sur Brünn, par Schlapanitz et Turas. Depuis le matin, les divisions des comtes Legrand et Friant soutenaient sur ce point un combat que la supériorité de l'ennemi rendait très inégal. La brigade du baron Kister était débordée par sa gauche, lorsque le comte Friant ordonna très à propos un changement de front au 33ᵉ, rallia ses trois brigades, et se précipita sur l'ennemi, au moment où le comte Saint-Hilaire faisait attaquer le château de Sokolnitz par le 36ᵉ régiment. Pendant ce temps, le 14ᵉ tournait le village par la gauche; le comte Morand, avec le 10ᵉ d'infanterie légère et le 43ᵉ de ligne, se portait de l'autre côté du village, par la digue des étangs de droite, pour couper toute retraite à l'ennemi.

Le général Thiébault venait d'être blessé. Le comte Saint-Hilaire, oubliant qu'il l'était aussi depuis le commencement de l'action, se trouvait à la tête de l'attaque. Fort de sa position, l'ennemi défendait le château avec opiniâtreté; enfin il cède à la valeur du 36ᵉ qui, poursuivant ses succès, malgré la perte considérable qu'il vient d'essuyer, va se réunir au 33ᵉ et au 111ᵉ. Ces trois régiments le chargent en même temps, l'enfoncent et le taillent en pièces. En un instant la plaine est jonchée de morts et de blessés. La fureur redouble ; cinq mille hommes sont égorgés ou pris dans ces défilés. L'artillerie avec les caissons tombe en notre pouvoir. Le général Wimpfen se rend à un détachement commandé par le lieutenant Sopranzi.

Une colonne ennemie de trois mille hommes, ayant à sa tête trois généraux, avait débouché de Sokolnitz et dépassé la gauche du comte Legrand. La cavalerie légère du quatrième corps d'armée aperçoit cette colonne. Le baron Franceschi venait d'arriver avec le 8ᵉ de hussards, après avoir fait une marche forcée pour se trouver à la bataille. Il charge de front, sans prendre haleine. Saisissant le général qui commandait cette ligne, il le somme de se rendre avec sa troupe: tous à l'instant mettent bas les armes. Les 11ᵉ et 26ᵉ de chasseurs avaient manœuvré pour prendre cette colonne en flanc ; mais le 8ᵉ de hussards les prévint contre toute attente.

Le comte Legrand avait été placé pendant toute la journée à un poste très difficile. Par ses manœuvres, il obligea une colonne de douze cents hommes, qui avait déjà atteint Kobelnitz, à se jeter dans les marais où elle fut noyée en grande partie. Le reste, en cherchant à gagner Schlapanitz, fut fait prisonnier.

La brigade de grenadiers, commandée par le comte Dupas, sous les ordres du duc de Frioul, arrivait sur le ruisseau de Kobelnitz. Elle manœuvra de manière à serrer et à tourner un corps de cinq mille hommes que poursuivaient le 10ᵉ d'infanterie légère et le 43ᵉ, commandés par le comte Morand, et lui fit rendre les armes.

Les troupes qui avaient été dirigées sur la droite, devenant alors en partie inutiles, la brigade du baron Ferrey reçut l'ordre de se porter rapidement à la gauche, pour seconder l'attaque que dirigeait le comte d'Unsbourg sur les

hauteurs entre Augezd et Telnitz. L'ennemi venait d'y réunir le reste de ses forces, tant en infanterie qu'en cavalerie; il avait, pour les soutenir, trente-six pièces de canon qui vomissaient le feu le plus terrible.

Au même instant, l'Empereur envoie quelques escadrons et l'artillerie de sa garde sur le flanc droit de l'ennemi, pour le rejeter sur les étangs. Les Russes veulent hâter leur retraite; mais il ne leur reste pour l'effectuer que la digue entre les lacs. L'armée française, appuyée à ces lacs par les deux ailes, près d'Augezd et de Menitz, est maîtresse de tous les débouchés. L'ennemi, cerné de toutes parts, espère se sauver sur les étangs glacés; plusieurs milliers d'hommes, trente-six pièces de canon, une grande quantité de caissons et de chevaux, s'engagent sur ces étangs. Les vingt-quatre pièces d'artillerie de la garde brisent la glace, et vomissent la mort. Des colonnes entières sont englouties. Du milieu de ces lacs immenses, on entend s'élever les cris de plusieurs milliers d'hommes qu'on ne peut secourir. Ceux qui se trouvent le plus près de la digue défendent le passage en désespérés; ils placent ce qui leur reste d'artillerie sur une hauteur qui couvre la tête de la digue. La cavalerie du général Kienmayer soutient ces dispositions, pour donner à l'infanterie le temps de se rallier.

Le comte Gardanne, aide-de-camp de l'Empereur, fait plusieurs charges avec une division de dragons déjà fatiguée du service de la nuit et des combats de la journée. Dans un mouvement rétrograde, lorsque la cavalerie ennemie s'avance, le chef d'escadron Digeon, avec six pièces d'artillerie de la garde chargées à mitraille, rompt les escadrons autrichiens. Les trois divisions du duc de Dalmatie arrivent bientôt, et s'élancent au pas de charge. La cavalerie ennemie veut arrêter leur marche; mais elle est culbutée par deux escadrons de la garde, réunis aux dragons.

La hauteur et l'artillerie qui la défend, dernier espoir de l'ennemi, sont emportées. La hauteur est garnie de canons français. Les débris de cette armée se jettent dans les étangs, ou fuient vers Menitz déjà occupé par le comte Friant. Sans ressource, sans retraite, foudroyés par l'artillerie de la garde, ces malheureux saisis d'épouvante se jettent sur la glace, et presque tous y trouvent la mort.

Le soleil achevait alors sa carrière. Ses derniers rayons, réfléchis par la glace, vinrent éclairer cette scène d'horreur et de désespoir. C'était ainsi qu'on avait vu, dans la journée d'Aboukir, dix-huit mille Turcs, poursuivis par le vainqueur, se jeter à la mer et s'y engloutir.

Il ne restait plus que quelques débris qui s'étaient échappés par les digues. L'Empereur, toujours infatigable, aussi ardent à compléter la défaite qu'à assurer la victoire, ordonna au duc d'Abrantès, son premier aide-de-camp, de poursuivre l'ennemi à la tête d'une division de dragons, tandis que deux escadrons de la garde, commandés par le colonel Dallemagne, tournaient les étangs au dessus de Menitz. On fit encore 2,000 prisonniers; on prit plusieurs drapeaux et 11 pièces de canon. Le reste ne dut son salut qu'à la nuit.

L'ennemi perdit dans cette journée 8,000 hommes tués, 15,000 blessés, 23,000 prisonniers, dont 273 officiers, 10 colonels, 8 généraux, 180 pièces de canon, dont 143 russes, 150 caissons, enfin plus de 50 drapeaux.

L'armée française eut 1,500 hommes tués sur le champ de bataille et 4,000

blessés, dont 9 officiers-généraux; elle perdit si peu de prisonniers que l'ennemi, ne jugeant pas à propos de les garder, les renvoya le lendemain.

Le général Valhubert, mort des suites de sa blessure, écrivit à l'Empereur une heure avant de mourir: « J'aurais voulu » faire plus pour vous. Je meurs dans une » heure. Je ne regrette pas la vie, parce » que j'ai participé à une victoire qui » vous assure un règne heureux. Quand » vous songerez aux braves qui vous » étaient dévoués, pensez à moi. Il me » suffit de vous dire que j'ai une fa» mille: je n'ai pas besoin de vous la » recommander. »

Le comte Saint-Hilaire, blessé au commencement de l'action, resta toute la journée sur le champ de bataille, et se couvrit de gloire. Les généraux de division comtes de Valmy et Walther, les généraux de brigade Thiébault, comte Sébastiani, Dumont, Marilly, les comtes Compans et Rapp, aide-de-camp de l'Empereur, furent blessés. C'est ce dernier qui, en chargeant à la tête des grenadiers de la garde, avait pris le prince Repnin, commandant les chevaliers de la garde impériale russe.

Les chasseurs à cheval eurent à regretter leur colonel Morland, tué d'un coup de mitraille en chargeant l'artillerie de la garde impériale russe.

Le colonel Mazas du 14e de ligne fut tué, ainsi que le chef d'escadron Chaloppin, aide-de-camp du prince de Ponte-Corvo, et plusieurs autres colonels et chefs de bataillon.

Le baron Corbineau, écuyer de l'Impératrice, commandant le 5e régiment de chasseurs à cheval, eut cinq chevaux tués; il fut blessé en enlevant un drapeau.

Le comte Friant eut quatre chevaux tués sous lui. Les colonels Conroux et Dumoutier se firent remarquer.

Lebas, chasseur au 10e d'infanterie légère, ayant le bras gauche emporté par un boulet de canon, dit à son camarade: « Aide-moi à ôter mon sac, » et cours me venger. » Mettant ensuite son sac sous le bras droit, il marche vers l'ambulance.

Le général Thiébault, dangereusement blessé, était transporté par quatre prisonniers russes. Six Français blessés l'aperçoivent, écartent les prisonniers russes et saisissent le brancard en disant: « C'est à nous seuls qu'ap» partient l'honneur de porter nos gé» néraux blessés! »

Les traits de courage furent si nombreux qu'au moment où le rapport se faisait, l'Empereur dit: « Il faut toute » ma puissance pour récompenser di» gnement tous ces braves gens. »

Les colonels Lacour, du 5e de dragons; le baron Digeon, du 26e de chasseurs; le baron Bessières, du 11e de chasseurs, frère du duc d'Istrie; le baron Gérard, colonel, aide-de-camp du prince de Ponte-Corvo; Marès, colonel, aide-de-camp du prince d'Eckmühl, furent blessés.

Les chefs de bataillon Perrier, du 36e régiment de ligne; Guye, du 4e de ligne; le baron Schwitz, du 57e de ligne; les chefs d'escadron Grumlot, du 2e régiment de carabiniers; Didelot, du 9e de dragons; Boudinhon, du 4e de hussards; le chef de bataillon du génie Abrissot; les chefs de bataillon Babin et Morhilliard, du 55e de ligne; Proffil, du 43e; les chefs d'escadron Treville, du 26e de chasseurs, et David, du 2e de hussards; les chefs d'escadron de la garde impériale Beurmann, Bohn et Thierry, furent aussi blessés.

Le capitaine Thervay, des chasseurs à cheval de la garde, mourut des suites de ses blessures.

Le capitaine Geist, les lieutenants

Bureaux, Barbanègre, Guiod, Fournier, Addé, Bayeux et Renno, des chasseurs à cheval de la garde, et les lieutenants Messager et Rollet, des grenadiers à cheval de la garde, reçurent aussi des blessures.

Les voltigeurs rivalisèrent avec les grenadiers. On citerait le 43e, le 55e, le 14e, le 36e, le 40e, le 17e, les bataillons des tirailleurs corses et du Pô, si l'on pouvait nommer quelques corps; mais ce serait une injustice pour les autres. Tous ont fait des prodiges : il n'y avait pas un soldat, pas un officier, pas un général, qui ne fût décidé à vaincre ou à périr.

La cavalerie française se montra avec supériorité.

Les soldats du train méritèrent les éloges de l'armée. L'artillerie fit un mal épouvantable à l'ennemi. Quand on en rendit compte à l'Empereur, il dit : « Ces succès me font plaisir ; car je » n'oublie pas que c'est dans ce corps » que j'ai commencé ma carrière mili- » taire. »

Ainsi éclata le coup de foudre si souvent prédit par l'Empereur, pour la fin de cette immortelle campagne; ainsi se termina cette journée mémorable, que le soldat se plaît à nommer *la journée de l'Anniversaire*; que d'autres ont appelée *la bataille des trois Empereurs*, et que Napoléon a désignée sous le nom de *bataille d'Austerlitz*.

Aux confins de la Hongrie, de la Pologne, de la Silésie et de la Bohême, dans les champs de la Moravie, où, des deux extrémités du monde, se trouvaient réunis le sauvage du Kamtschatka et l'habitant du Finistère, la destinée avait marqué le terme de cette supériorité de l'infanterie russe, trop longtemps et trop facilement établie; de ce prestige d'une puissance militaire, née subitement dans le siècle dernier; de cette influence politique usurpée sur l'Europe, et désormais renfermée dans les bornes fixées par l'intérêt des peuples et de la civilisation. C'est là que l'armée voulut célébrer, par la victoire la plus éclatante, l'anniversaire du jour où la France reconnaissante avait décerné à Napoléon le diadème impérial.



TROISIÈME PARTIE.

Mouvements de la grande armée jusqu'à l'armistice. — Précis des opérations de l'armée d'Italie. — Conclusion de la guerre d'Autriche en 1805. — Tableaux de situation de l'armée française au 2 décembre.

Le soir de la bataille d'Austerlitz, et pendant plusieurs heures de la nuit, Napoléon parcourut le champ du combat qui présentait le spectacle le plus horrible; il fit enlever tous nos blessés et une partie de ceux de l'ennemi. L'Empereur passait au galop. Rien n'était plus touchant que de voir nos braves le reconnaître sur-le-champ, et se traîner vers lui. Les uns, oubliant leurs souffrances, lui disaient: « Au moins » la victoire est-elle assurée. » Un autre : « Je souffre depuis huit heures; » depuis le commencement de la bataille, je suis délaissé; mais j'ai bien » fait mon devoir. » Un troisième : « Vous devez être content de vos soldats aujourd'hui. » L'Empereur laissait à chaque blessé un cavalier de la garde qui le faisait transporter dans les ambulances. Pourtant, il est horrible de le dire, quarante-huit heures après la bataille il y avait encore un grand nombre de Russes qu'on n'avait pu panser. Tous les Français le furent avant la nuit.

Rien n'égalait la gaîté des soldats vainqueurs, dans leurs bivouacs. A peine apercevaient-ils un officier de l'état-major impérial, qu'ils lui criaient: « L'Empereur est-il content de nous? »

Le soir, l'armée française prit sur le champ de bataille les positions suivantes :

Le corps du duc de Montebello, en avant de la maison de poste; l'avant-garde du grand duc de Berg, à Rausnitz; le prince de Ponte-Corvo, sur les hauteurs de Krzenowitz; la garde et la réserve, sur les hauteurs vis-à-vis de Nusle et d'Hostieradeck; la division du comte Saint-Hilaire, en avant de la digue des étangs de Satschan; les deux autres divisions du duc de Dalmatie, en arrière, la gauche à Augezd, la droite à Menitz; enfin la division du comte Friant, entre Menitz et Lautschitz, afin de se rapprocher des autres divisions du prince d'Eckmühl, restées à Nikolsbourg, et de marcher avec elles sur Göding.

L'Empereur établit son quartier-général à l'auberge, près de la maison de poste de Pozorzitzer.

Les débris de l'armée russe passèrent la nuit la plus affreuse. A la journée du 30 novembre, à celle même de la bataille, qui avaient été superbes, avait tout à coup succédé un épais brouillard; vers minuit, s'étant converti en neige et en pluie, il rendit les chemins presque impraticables.

Les deux Empereurs avaient quitté Austerlitz et s'étaient portés sur la route de Hongrie. Ils ne se dissimulaient pas qu'ils avaient perdu leur ligne d'opération; qu'ils étaient séparés de leurs bagages et de leurs hôpitaux;

qu'ils prêtaient le flanc à l'armée française; et qu'elle serait arrivée avant eux à Holitsh et à Göding. Ils n'avaient même plus d'armée; car ce n'était qu'un amas confus de fuyards, d'hommes sans armes, sans havre-sacs, sans subsistances.

Dans cette extrémité, les deux Empereurs convinrent d'avoir recours au vainqueur, de lui demander un armistice et de jurer la paix, seul moyen de conserver encore ce qui restait des armées des deux plus grands empires du monde.

Le prince de Lichtenstein, aussi distingué par ses qualités civiques que par ses vertus guerrières, qui s'était toujours opposé à la guerre, qui n'avait jamais fait entendre auprès du trône que des conseils sages, se proposa pour aller trouver l'Empereur. A minuit, il était aux avant-postes. Il eut une conférence fort longue avec Napoléon qui consentit enfin, non sans beaucoup de peine, à une entrevue avec l'empereur d'Allemagne. Lorsque l'Empereur y eut consenti et que le prince de Lichtenstein eut déjeûné avec lui, il le congédia : « Vous me faites faire une grande » faute, lui dit-il. Ce n'est pas après des » batailles qu'il faut avoir des confé- » rences. Je ne devrais aujourd'hui être » que soldat. Comme tel, je ne me dis- » simule pas que je devrais poursuivre » ma victoire, et non pas écouter des » paroles de paix. » — « Votre Majesté, » lui répliqua le Prince, n'a plus rien à » conquérir. Votre victoire est si com- » plète, que rien ne peut y ajouter. La » paix seule peut augmenter votre » gloire. »

Cependant l'Empereur prescrivit les dispositions suivantes : il ordonna au prince d'Eckmühl de se porter sur Göding avec le corps qu'il avait à Nikolsbourg, et qui n'avait pas encore combattu, et d'intercepter toute retraite à l'ennemi. Il dirigea le corps du duc de Dalmatie sur la route d'Auspitz; les corps du prince de Ponte-Corvo et du duc de Montebello sur celle d'Austerlitz à Göding. Le grand-duc de Berg, avec la plus grande partie de sa cavalerie, suivit cette dernière route. Le comte Nansouty, avec sa division de cavalerie, se porta sur la grande route d'Olmutz, et prit une immense quantité de chariots et de bagages de toute espèce.

L'Empereur envoya le comte Bertrand, son aide-de-camp, avec les escadrons de sa garde, sur la route de Kremsier, où il s'empara de dix-neuf pièces de canon, d'une grande quantité de caissons et de bagages escortés par des Cosaques. Un autre détachement se porta sur Hradisch et ramassa beaucoup de bagages et de prisonniers.

Le 4, eut lieu l'entrevue des deux Empereurs. Les avant-postes du prince d'Eckmühl ayant culbuté la tête de l'avant-garde du général Merfeld, menaçaient d'attaquer l'armée russe et d'empêcher sa retraite. Le général autrichien protesta qu'il y avait un armistice, et que les deux Empereurs étaient en conférence. Le prince d'Eckmühl suspendit toute attaque, sur l'assurance donnée par Alexandre, qui lui écrivit de sa propre main, que les deux Empereurs étaient en conférence pour tout terminer.

Pressée en queue par le corps du prince de Ponte-Corvo, sur son flanc gauche par le grand-duc de Berg, prévenue à Göding par le prince d'Eckmühl et le duc de Dalmatie, l'armée russe se trouva, le 4, enveloppée de manière à ne pouvoir plus faire de retraite.

L'armistice, signé le 5 décembre par le prince de Neuchâtel et le prince de

Lichtenstein, termina la campagne, et permit aux débris de l'armée russe de rejoindre leurs frontières, sur trois colonnes, et par journées d'étapes.

L'extrême rapidité d'une campagne, la plus étonnante dont les fastes de l'histoire militaire eussent fait mention jusqu'à cette époque, fut telle que les armées secondaires des deux puissances belligérantes ne furent d'aucune utilité aux opérations des armées principales.

Les forces nombreuses que l'Autriche avait en Italie n'empêchèrent pas l'envahissement de ses provinces, la prise de sa capitale et la destruction de l'armée de ses alliés, dont l'apparition avait si fort relevé ses espérances. D'un autre côté, les talents du maréchal prince d'Essling, et la bravoure des troupes qu'il commandait, en ajoutant sans doute à la gloire des armées françaises, n'eurent pas cependant l'avantage de contribuer directement aux éclatantes victoires de Napoléon.

La campagne de l'armée française d'Italie, pendant 1805, peut donc être considérée dans le tableau général, comme un bel accessoire qui se détache sans inconvénient du sujet principal. Au surplus, si la coopération de l'armée du prince d'Essling ne fut pas utile à Napoléon pour obliger ses ennemis à reconnaître sa supériorité et à lui demander la paix, cette armée ne s'en était pas moins mise en mesure d'aider l'Empereur à obtenir ce résultat, si l'ennemi s'était obstiné à continuer la guerre. (*Voir au tableau l'organisation définitive.*)

Le 26 septembre, lorsque l'Empereur passait le Rhin, l'armée d'Italie était formée sur deux lignes entre le Mincio et l'Adige. Sa première ligne s'étendait sur la rive droite de cette dernière rivière, depuis Vérone jusqu'à Legnago. Le quartier-général était à Vallegio. Cette armée, forte de quarante mille hommes, était composée d'abord de quatre divisions d'infanterie et de deux de cavalerie.

La première d'infanterie, aux ordres du général comte Verdier, était formée par les 22e d'infanterie légère, 29e, 52e et 101e de ligne. A cette division étaient attachés les 3e et 14e régiments de chasseurs à cheval.

La seconde division d'infanterie, aux ordres du général Robin, renfermait les 8e et 14e d'infanterie légère, les 1er, 53e et 106e de ligne, et le 15e régiment de chasseurs à cheval.

La troisième division, commandée par le général Zayoncheck, était composée des 23e d'infanterie légère, 9e, 10e et 62e de ligne.

La quatrième division, dite de réserve, était aux ordres du général comte Molitor; elle renfermait les 5e, 23e, 60e, 79e de ligne, et le bataillon de pionniers noirs.

La division de cavalerie légère, aux ordres du général comte d'Espagne, était formée par les 23e, 24e, 29e et 30e régiments de dragons.

Celle des cuirassiers, commandée par le général baron Pully, était formée des 4e, 6e, 7e et 8e régiments de cette arme.

L'artillerie avait à Povegliano son parc de réserve, partagé en trois divisions, dont une d'artillerie à cheval.

A cette même époque, l'armée autrichienne, tant en Italie que dans la partie méridionale du Tyrol, présentait une force de quatre-vingt-deux bataillons et de cinquante-deux escadrons, s'élevant à plus de cent mille hommes. Elle était commandée par l'archiduc Charles, dont le quartier-général était à Lonigo. Cette armée était concentrée sur la rive gauche de l'Adige, entre Vérone, Cologna, Montagnana, Belivaqua

et Legnago. Tantôt les Autrichiens faisaient des démonstrations qui annonçaient le dessein de forcer le passage de l'Adige; tantôt ils paraissaient vouloir se contenter de le disputer vivement aux Français; car ils travaillaient à se fortifier sur toute la ligne de cette rivière, particulièrement devant Vérone et Legnago, en arrière de Caldiero et sur toutes les hauteurs.

Malgré les faibles moyens qu'il pouvait opposer à l'Archiduc, le maréchal prince d'Essling, voyant ses troupes animées du meilleur esprit, avait résolu, dès son arrivée en Italie, de disputer vivement le terrain, et de ne pas en céder un pouce sans le faire acheter à l'ennemi par de sanglants combats. Dès qu'il fut instruit de la marche de l'Empereur entre le Rhin et le Danube, et des dangers qui paraissaient menacer l'armée autrichienne d'Allemagne, le prince d'Essling se décida à prendre vigoureusement l'offensive.

Le 14 octobre, on était en état de guerre dans l'Italie. Quelques jours se passèrent en préparatifs. Le 18, une partie de l'armée française passa l'Adige au pont du Château-Vieux de Vérone, et chassa l'ennemi de ses avant-postes. Le quartier-général fut transporté à Alpo.

L'ennemi s'était retranché d'une manière formidable sur les hauteurs de Caldiero, où il avait concentré ses forces. A cette époque, on était à Vienne dans les plus vives inquiétudes sur le sort de l'armée d'Allemagne; cette inquiétude s'était communiquée au quartier-général de l'archiduc Charles. Ce prince prévoyait sans doute la catastrophe qui était réservée au général Mack, et se trouvait peu rassuré par l'arrivée des Russes, à qui il ne pouvait supposer ni les moyens, ni la volonté de sauver la monarchie autrichienne. L'Archiduc pensait à opérer, s'il était encore possible, ce salut par lui-même. Mais il attendait les événements; et malgré la supériorité de ses forces, il n'osait pas prendre l'offensive.

De son côté, le prince d'Essling voulait employer tous les moyens qui pouvaient assurer son opération, avant de tenter une entreprise aussi vigoureuse que celle de débusquer l'ennemi de l'excellente position qu'il occupait. On resta en présence jusqu'au 29 octobre. Ce jour-là, le Maréchal fit passer l'Adige à toute l'armée. L'ennemi, abordé avec la plus grande impétuosité, céda toutes ses positions sur les bords du fleuve, et se retira sous le feu de ses redoutes à Caldiero.

Le 30, le Maréchal fit attaquer cette ligne imposante de retranchements par trois divisions de son armée. La première était au centre, la troisième à gauche, la quatrième à droite; la réserve de grenadiers en seconde ligne; la division de dragons et celle de chasseurs à cheval dans les intervalles.

La seconde division (Verdier), soutenue par la division de cuirassiers, devait effectuer à Ronco le passage de l'Adige, au moment de l'action, et se porter rapidement sur la petite rivière de l'Alpon, pour envelopper l'ennemi. L'attaque des redoutes fut extrêmement vive; mais la défense des Autrichiens, rassurés par la force des ouvrages et de la position, ne le fut pas moins. L'armée française dut céder au double avantage qu'avait l'ennemi, celui du nombre et du terrain. Les redoutes de Caldiero ne furent pas enlevées; mais l'armée s'établit sur la rive gauche de l'Adige. L'ennemi immobile derrière ses retranchements n'osa pas l'attaquer.

Ce repos dura deux jours. Le 2 novembre, l'Archiduc, après avoir fait une démonstration qui annonçait la volonté d'attaquer, évacua subitement les li-

gnes de Caldiero, et commença sa retraite.

L'armée française se mit aussitôt à la poursuite des Autrichiens. Le 3, on combattit avec chaleur sous les murs de Vicence. Le 4, à huit heures du matin, Vicence ouvrit ses portes; l'ennemi, qui n'avait voulu que retarder la vivacité de la poursuite, ne put pas éviter d'avoir son arrière-garde atteinte et entamée. L'armée française effectua ce même jour le passage de la Brenta. Bassano, Trévise, Padoue furent successivement occupées. Le 10, la Piave fut passée.

Le 11, le corps du général Gouvion-Saint-Cyr, venant du royaume de Naples, opéra sa jonction avec l'aile droite de l'armée d'Italie.

Le prince Charles prit position le 12, sur la rive gauche du Tagliamento. On se canonna vivement toute la journée. Mais l'ennemi se retira dans la nuit; et l'armée française franchit le Tagliamento sans obstacle.

Depuis ce moment, l'Archiduc accéléra sa retraite. Les nouvelles d'Allemagne le pressaient. Il abandonna, sans faire la moindre résistance, Udine, Palma-Nova, Gradisca. Il défendit un moment la ligne de l'Isonzo; mais le passage ayant été forcé, il évacua Gorizia dans la nuit du 17 au 18. Le maréchal prince d'Essling établit son quartier-général dans cette ville; et l'armée prit position sur les deux rives de l'Isonzo. La quatrième division, commandée alors par le général Serras, fut envoyée sur Trieste dont elle s'empara. La division de chasseurs à cheval suivit, en le harcelant, l'ennemi qui se retirait sur Laybach.

A dater de cette époque jusqu'au 1er décembre, l'armée d'Italie ne fit plus de mouvements importants. Le 26 novembre, le maréchal prince d'Essling rendit compte au prince Major-général :

« Qu'ayant été instruit par divers rapports, et spécialement par une lettre » du général Vial, ambassadeur de Sa » Majesté Impériale à Berne, qu'un corps » de l'armée autrichienne d'Allemagne, » qui se trouvait coupé par suite des » manœuvres de la Grande-Armée, devait descendre les montagnes du Tyrol, il avait pris ses mesures pour que » cette colonne fût coupée par ses divisions dans quelque direction qu'elle se » portât; qu'en effet, le corps ennemi, » fort de sept mille hommes d'infanterie » et de douze cents chevaux, sous les » ordres du prince de Rohan, étant venu » le 23 novembre se jeter sur Bassano, » le général Gouvion-Saint-Cyr, qui » commandait dans cet arrondissement, » s'était aussitôt disposé à le recevoir; » que cependant, pour ne négliger aucune précaution, il avait fait arriver à » marches forcées, sur la Piave, sa division de grenadiers, celle de cuirassiers et une brigade de dragons, pour » tourner la position de Bassano.

» Le Maréchal ajoutait que le prince » de Rohan, sentant la difficulté de sa » situation, avait prévenu l'attaque, en » se jetant violemment sur la division » du général Reynier, qui appartenait au » corps du général Gouvion-Saint-Cyr; » mais que vigoureusement repoussé » d'abord, et ensuite attaqué à son tour » par de nouvelles troupes, l'ennemi » avait fini par demander à capituler; » que 6,000 hommes d'infanterie, 1,000 » chevaux, 6 drapeaux, 1 étendard, 12 » pièces de canon, leurs caissons et » d'immenses bagages étaient restés au » pouvoir de l'armée française; et que » le prince de Rohan, commandant ce » corps, ainsi que d'autres généraux et » plusieurs colonels, étaient au nombre » des prisonniers. »

Le 1er décembre, l'armée se remit en mouvement. Trois divisions marchè-

rent pour occuper le Frioul autrichien, la Carniole, et généralement tout le littoral, tandis que le corps du général Gouvion-Saint-Cyr était en observation devant Venise, et que la première division, ainsi que les dragons, se portaient sur la Carinthie. Le Maréchal avait reçu, à cet égard, les ordres les plus positifs de S. M. l'Empereur, qui, par une lettre datée de Brünn, le 22 novembre, lui faisait prescrire de contenir l'archiduc Charles et de l'occuper sans relâche, afin qu'il ne pût pas aller se jeter sur la Grande-Armée, à l'instant où elle était en présence de toutes les forces russes. Le quartier-général du Maréchal était, le 6, à Laybach. Ce fut là qu'il apprit, par le retour de l'un de ses aides-de-camp (1), tous les détails de l'éclatante victoire d'Austerlitz. Bientôt après, il reçut la nouvelle de l'armistice; et enfin, le 9 décembre, l'Empereur lui fit écrire :

« L'ordre de Sa Majesté, M. le Maréchal, est que vous formiez un corps » d'armée composé ainsi qu'il suit :

» Trois divisions d'infanterie formant » au moins vingt-quatre mille hommes;

» Quatre régiments de chasseurs à » cheval; quatre de dragons; quatre de » cuirassiers;

» Trente à quarante pièces d'artille» rie attelées et bien approvisionnées;

» Les officiers généraux, l'état-ma» jor, les officiers du génie et d'artille» rie nécessaires à un pareil corps d'ar» mée.

» Ce corps, qui sera commandé par » vous en personne, M. le Maréchal, » n'aura plus la désignation d'armée » d'Italie, mais prendra celle de hui» tième corps de la Grande-Armée.

» Vos troupes occuperont, pendant » la durée de l'armistice, la Carniole, » l'Istrie et le comté de Goritz.

» L'Empereur ordonne au général » Saint-Cyr de prendre le commande» ment de tout ce qui compose l'armée » de Naples. Indépendamment de cela, » vous ferez les dispositions nécessaires » pour augmenter son corps d'une di» vision d'infanterie française et d'un » ou deux régiments de chasseurs. En» fin, vous lui composerez un corps » d'armée de trente mille hommes, » dont plus de moitié sera Français, et » le reste Polonais, Suisses ou Italiens. » Vous lui donnerez le plus d'artillerie » qu'il vous sera possible. Il réunira » encore à lui les garnisons de Livourne » et d'Ancône; et, avec son corps d'ar» mée ainsi composé, il se mettra sur» le-champ en marche pour la frontière » de Naples, afin de garantir les États » romains et de couvrir le royaume d'I» talie.

» Un autre corps sera composé d'une » division d'infanterie française, d'une » réserve de garde nationale italienne » et de deux régiments de cavalerie » française. Ce corps sera directement » aux ordres du prince Eugène, vice» roi d'Italie, qui le réunira à Padoue » pour contenir la garnison de Venise. » L'intention de l'Empereur est que le » prince ait le commandement du pays » vénitien et des troupes qui sont dans » le royaume d'Italie.

» En prenant vos cantonnements, » vous appuierez votre corps d'armée » plutôt du côté de Graetz que de tout » autre côté, afin de pouvoir vous por» ter, dans le moins de temps possi» ble, sur Vienne, s'il y avait lieu. » C'est sur le Danube que la guerre est » désormais fixée. Le prince Charles

(1) Le lieutenant ingénieur-géographe Pelet, aujourd'hui lieutenant-général, et bien connu de nos lecteurs.

» avec toute son armée est de ce côté-» ci; et l'intention de Sa Majesté est, » au premier signal, de réunir votre » corps à la Grande-Armée.

» Approvisionnez bien Palma-Nova. « Il ne faut pas s'endormir sur l'armis-» tice. La guerre n'est pas finie; et il » faut vous tenir prêt à combattre d'un » moment à l'autre. Correspondez fré-» quemment avec l'état-major-général » et avec les maréchaux ducs de Ra-» guse et d'Elchingen, dont l'un com-» mande en Carinthie et l'autre en Sty-» rie. »

La ligne de démarcation, fixée par l'armistice conclu entre les empereurs de France et d'Autriche, renfermait, en Moravie, les cercles d'Iglau, de Znaym, de Brünn, la partie du cercle d'Olmütz qui est sur la rive droite de la petite rivière de Trzbowka, en avant de Prosnitz, jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la March; la ligne suivait le cours de cette dernière rivière jusqu'à son embouchure dans le Danube, y compris cependant Presbourg. Il était convenu qu'il ne serait mis aucune troupe française ou autrichienne dans un rayon de cinq à six lieues autour de Holitsch, à la rive droite de March, parce que l'empereur d'Autriche devait occuper cette maison de campagne pendant la durée des négociations qui allaient s'ouvrir pour la paix définitive.

Le territoire que l'armée française devait occuper, comprenait, dans la Bohême, le cercle de Tabor, et tout ce qui est à l'est de la route de Tabor à Lintz, la haute et basse Autriche, le Tyrol, l'État de Venise, la Carinthie, la Styrie, la Carniole, le comté de Goritz et l'Istrie.

Ces trois dernières provinces étaient les cantonnements assignés au huitième corps nouvellement formé. Le sixième devait occuper la Carinthie; le second, la Styrie. Le troisième avait l'ordre de se réunir à Presbourg. Le quatrième était fixé à Vienne. La réserve était cantonnée depuis l'embouchure de la Taya dans la March, le long de la rive droite de cette dernière rivière, jusqu'au Danube. Le cinquième corps occupait la partie de la Moravie désignée par l'armistice. Le premier devait s'établir dans les cercles d'Iglau et de Tabor en Bohême. Il fut prescrit au septième corps de rester, jusqu'à nouvel ordre, dans sa position entre le Rhin et le Mein.

Après la conclusion de l'armistice, l'Empereur revint à Schönbrunn.

Cependant, les Anglais menaçaient la Hollande, ou plutôt faisaient courir des bruits de débarquement dans ce pays. On les craignait peu. Mais il a toujours été dans le système de Napoléon, de ne négliger aucune précaution pour déjouer les mauvais desseins de ses ennemis. Un corps de vingt mille hommes, sous les ordres du général Collaud, fut envoyé d'Anvers à Amsterdam. « Si, après la nouvelle de la ba-» taille d'Austerlitz, » écrivait le prince Major-général à M. Schimmel-Penninck, pensionnaire d'État, « vous voyiez que » les dispositions de l'ennemi conti-» nuent pour un débarquement, vous » feriez préparer à Amsterdam un pa-» lais pour l'Empereur, qui ne tarderait » pas à y arriver au moment où on l'y » attendrait le moins. »

Une intention semblable, de la part de Sa Majesté, était manifestée au vice-roi d'Italie, dans le cas où les Russes, qui avaient débarqué à Naples, et qui étaient réunis à l'armée napolitaine, tenteraient de se porter sur le nord de l'Italie.

Ainsi, Napoléon, certain de l'effet de sa présence, aussi actif que César, voulait se transporter de l'orient de l'Europe au nord, et revenir du nord au

midi, partout où se présenteraient ses ennemis. Jamais sa puissance ne se serait manifestée d'une manière plus terrible, si ses ennemis n'avaient voulu que gagner du temps en lui demandant la paix.

Cette fois, la prudence l'emporta. Ils ne voulurent pas courir de pareilles chances. Le 27 décembre 1805, la paix fut signée à Presbourg. Par ce traité, le pays vénitien, cédé à l'Autriche, lors de la paix de Lunéville, appartint à la France. La Dalmatie, le Frioul et l'Istrie lui furent également abandonnés en toute propriété. Il fut stipulé que la forteresse de Braunau resterait, pendant trois mois, au pouvoir de l'armée française. L'électeur de Bavière qui s'était montré l'allié fidèle de la France, en fut récompensé par le titre de Roi, et par une augmentation notable de territoire. L'électorat de Würtemberg fut également érigé en royaume, quoique Napoléon eût plutôt consulté, dans cette position, sa générosité que le contentement qu'il avait éprouvé des procédés de l'électeur.

Il fut convenu que Presbourg serait évacué par les troupes françaises cinq jours après l'échange des ratifications du présent traité; que la ville de Vienne et son territoire, la Styrie, la Bohême, le seraient dix jours après cet échange, qui eut lieu le 1er janvier 1806. Enfin l'on convint que l'armée aurait deux mois pour évacuer la Carniole et la Carinthie.

Immédiatement après la signature de la paix, l'Empereur partit pour Paris, laissant le commandement de l'armée au prince Major-général.

Bientôt l'ordre fut expédié aux troupes auxiliaires bataves ou allemandes, de s'en retourner dans leurs pays respectifs

Quant à l'armée française, sa destination fut différente. Napoléon résolut de lui faire prendre successivement les lignes de l'Enns, de la Salza, du Lech, jusqu'à ce que les conditions de la paix fussent remplies. Les mouvements des premier, quatrième, cinquième et sixième corps, et de la réserve de cavalerie, furent dirigés par le prince Major-général, en conséquence de cette intention de l'Empereur, après l'évacuation des provinces autrichiennes.

Le huitième corps eut l'ordre de retourner en Italie, où il passa sous le commandement du prince vice-roi. Il fut prescrit au maréchal prince d'Essling de séparer de son corps la division de dragons et sa meilleure division d'infanterie, et de se rendre avec ces troupes à Naples, pour renforcer dans ce royaume l'armée française dont l'Empereur lui confiait le commandement. Le duc de Raguse fut désigné pour prendre possession du Frioul et de la ligne de l'Isonzo avec son corps d'armée. Le général comte Molitor, qui était de l'armée du prince vice-roi, fut envoyé en Dalmatie pour un objet semblable avec trois régiments. Le comte Dubesme fut aussi détaché en Istrie, avec trois régiments, pour la même mission. Le général Miollis eut l'ordre de prendre possession de Venise.

Le 14 janvier, le quartier-général était à Lintz; le 30, il fut à Munich.

Dans le courant de février, les différents corps d'armée revenant d'Autriche en Bavière, reçurent des ordres pour se porter en Allemagne.

Le premier corps fut envoyé dans la principauté d'Anspach. Ce pays venait d'être cédé au roi de Bavière par la Prusse, qui avait reçu le Hanôvre en échange. La France était garante de l'exécution du traité. Le prince de Ponte-Corvo avait l'ordre d'occuper le pays d'Anspach au nom du roi de Bavière, et d'y cantonner son corps d'armée.

Le cinquième corps reçut la même

destination, et passa en conséquence sous les ordres du maréchal prince de Ponte-Corvo, sans cesser néanmoins de former un corps d'armée.

Le quatrième corps fut établi à Passau, Landshut et Braunau. L'Empereur avait décidé que cette dernière place resterait indéfiniment occupée par ses troupes, jusqu'à ce qu'enfin l'Autriche eût fait évacuer aux Russes les bouches du Cattaro qu'elle leur avait laissé surprendre.

Le troisième corps eut ses cantonnements assignés dans les principautés d'OEttingen et de Hohenlohe, en Franconie.

Le sixième fut placé à Engen, et dans la principauté de Fürstemberg, en Souabe.

Le septième occupa Francfort et les environs.

Les trois divisions des généraux comte Dupont, Leval et baron de Lorge, devaient stationner dans le pays de Hesse-Darmstadt, sous le commandement du duc de Castiglione, sans faire partie de son corps.

Ainsi, tout l'intervalle entre le Danube, le Mein et le Rhin, était occupé par la Grande-Armée, qui formait une chaîne non interrompue, dont les anneaux pouvaient s'étendre ou se resserrer avec une extrême facilité.

Telle fut la position dans laquelle Napoléon attendit tranquillement l'effet des intrigues, qu'il n'ignorait pas que ses ennemis cherchaient à renouer dans différentes cours de l'Allemagne et de l'Europe, pour essayer encore d'ébranler sa puissance.

ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.

S. M. L'EMPEREUR ET ROI, commandant en personne.

Aides-de-camp :

JUNOT, g. de division. | SAVARY, g. de brigade.
LAURISTON, g. de brig. | RAPP, idem.
LEMAROIS, idem. | LEBRUN, colonel.

S. A. S. le prince MURAT, lieutenant de l'Empereur.

Le maréchal **BERTHIER**, major-général ... { Girardin, chef d'escadron. — Colbert, capitaine. — Le Jeune, idem. — Lagrange, lieutenant. — Périgord (Louis), s.-lieuten. — Périgord (Edmond), idem. — Froment, capitaine. — Reille et Menou, lieutenants. — Sauveterre } Aid.-de-c.

PANNETIER, général de brigade, commandant à Brünn ... { Froment, capitaine.
REILLE, idem, remplace le gén. Valhubert au 4e corps ... { Reille et Menou, lieutenants.
RENE, idem, commandant à Augsbourg ... | Sauveterre.

VALLONGUE, colon. du génie, aide-major ... { Lostanges, cap. de frégate, commandant la flotille du Danube. Desnoyers, Bailly-Monthion et Margés, ch. d'esc. — Blein, c. de b. du gén. — Perigot et Pillet, c. de b. }
LECAMUS, adjudant-commandant ... { Simonin, Falkowski, Mabon, Levaillant, Piré, Montholon, et Esterneaux, capitaines. }
DALTON, id. ... | Sarraine et Longuerue, lieut. } Offic. près la maj.-g. et adjoints.

DUFRESNE, faisant fonct. d'inspect. aux revues ... { Jacqueminot, Genet, l'Epine. | C. des guer.
JOINVILLE, s.-inspect. aux revues, com. ord. en chef ... { Le Duc, adjoint au commiss. des guerres.
DENNIEE, comm. des guerres, fais. fonct. de s.-insp. aux rev. { Frogier, adjoint provisoire.

WOLFF, colonel, vaguemestre-général.—LAUER, colonel, commandant la gendarmerie.

ANDREOSSY, G. de D., 1er aide-major-général ... { Valmabella, capit., Rosily, lieuten. } Aid.-de-c
{ ZAYONCHECK, gén. de div. ... / Pierre, c. d'esc., et Raffat, cap. | Aid.-de-c.
REBINWALD, gén. de brigade.
HASTREL, adjud.-command.
LOMET, idem.
PASSINGES, idem.
BECKMANN, idem.
PETIET, idem.
CHAVALIER, idem.
BOERNER, idem. }
{ Bouchard et Thomières, c. de b. Salley, Marteville, Dieuy, Verdun, Cathelin, Ducoudras, Huguet-Chateau, Castillon et Cressent, capitaines } Adjoints.
{ Stanoswski, s.-lieutenent. Bolesta, capitaine } Officiers polonais.

MATHIEU-DUMAS, G. de D., 2e aide-major-général ... { Laroque, c. de b.; Dampierre et Clermont-Tonnerre, lieut. } Aid.-de-c.
{ LAUBEROTIÈRE, adjud.-comm. ROMEUF, idem. }
{ Lebrun, capitaine. Vauquelin, idem. Thomas, idem } Adjoints.

SANSON, G. de B., 3e aid.-maj.-gén., dir. du service topogr. Theviotte, cap., aid.-de-camp.
{ Bonne, col. — Guilleminot et Martinel, ch. de bat. — Bacler-d'Albe, Chabrier (J.-B.), Chabrier (Aug.) et Brousseau, ch. d'esc.—Schneider, Lapie, Gauthier, Pressat, Castres, cap. Holtz, Didier, Guffroy, Le Rouge, Defransures, lieutenent.— Guibert, Beriler, Guillot, Bayard, Sion, s.-lieutenants ... } Ingén. géograph.

SONGIS, 1er insp.-gén. de l'art. { Doguereau, c. d. b. Berges, Durclie, c. } Aid.-de-c.
{ PERNETTI, g. de b., c. d'ét-maj. HANICQUE, gén. de brig. ... SENARMONT, col., c. o. d'ét.-m. VILLENEUVE, ch. de bat. ... GUARDIA, idem. }
{ Marion, cap., et Doucet, lieut. | Aid.-de-c.
{ Hulot, Morazin, Fourcy, Colin, Henrion, Bernard Michon, capitaines } Adjoints.

MARESCOT, 1er inspect. gén. du génie ... { Malivoire, c. de b. Perrin, idem. Deschallard, cap. } Aid.-de-c.
{ LERY, général de division. ANDREOSSY, gén. de brigade. MUTEL, col., ch. d'état-major. BIZOT-DUCOUDRAY, maj., sous-chef d'état-major ... ROUZIERS, chef de bataillon. }
| Max. Andréossy ... | Aid.-de-c.
{ Courlat, Philibert, Label, Laurent, David, Piagniol, Riollet, Salleton } Adjoints.

PETIET, cons. d'état., intend. général ... { PETIET, s.-insp. aux rev., fais. fonct. d'ordonnateur en chef. }
{ Lombard, commissaire ordonnat. en chef.
Mazeau et Barthomeuf, comm. des guerr.
Sermet, adjoint provisoire.
Drouin, commissaire des guerres.
Puzos, adj., fais. fonct. de comm. des guer. }

VILLEMANZY, inspecteur en chef aux revues ... { Fririon, inspecteur aux revues.
Marignier et Piat-Chamballe, s.-insp. aux revues.
Delamarre, adj. aux commiss. des guerres. }

GARDE IMPÉRIALE.

Le maréchal BESSIÈRES, commandant en chef . . . . Bolex, capitaine. . . . . } Adjoints.
ROUSSEL, général de brigade, chef de l'état-major. . . . . . Corbineau, capitaine. . . . . . }
SOULÈS, général de brigade, commandant l'infanterie. . . . Martin-Laforets, idem . . . . . }
ORDENER, général de brigade, commandant la cavalerie. . . Waldener, idem . . . . . }

CHARAMOND et DUFOUR, commissaires des guerres.— P. VALLONGUR, adjoint provisoire.

	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTIL.
	BAT.	HOMMES.	ESC.	HOMMES.	
État-major.	»	16	»	»	»
Brigade de chasseurs à pied.	2	1,270	»	»	»
Idem de grenadiers à pied.	2	1,340	»	»	»
Régim. de la garde royale italienne	2	693	»	»	»
Brigade de chasseurs à cheval.	»	»	4	372	»
Idem de grenadiers à cheval	»	»	4	399	»
Gendarmerie d'élite.	»	»	1	200	»
Artillerie.	»	»	»	»	298
Train d'artillerie	»	»	»	»	379
Total.	6	3,325	2	1.171	677
Total général.	5,373				

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE DE L'ARMÉE.

DÉSIGNATION DES CORPS D'ARMÉE.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.
	BAT.	HOMMES.	ESC.	HOMMES.	
Corps d'armée qui se trouvaient à la bat. d'Austerlitz.					
ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.	»	619	»	»	»
1er CORPS. (Div. Kellermann, Rivaud et Drouet.).	18	10,933	16	1,856	1,306
3e id. (Div. Caffarelli, Friant, Gudin, cavalerie	28	18,952	12	1,343	1,036
4e id. (Div. St-Hilaire, Vandamme, Legrand, cavalerie.)	30	24,333	6	924	1,135
5e id. (Div. Oudinot, Suchet, cavalerie)	28	15,414	4	640	774
RÉSERVE. { 1re et 2e div. de grosse cavalerie. 1re, 3e et 4e div. de dragons. Division de cavalerie légère.	»	»	112	15,681	368
GARDE IMPÉRIALE.	6	3,323	9	1,371	677
Total des troupes qui se trouvaient à la bataille.	110	73,396	132	21,815	5,496
Corps d'armée qui tenaient position pendant la bataille.					
2e CORPS. (Div. Boudet, Grouchy, cavalerie)	25	13,569	12	1,069	1,280
6e id. (Div. Loison, Malher, cavalerie).	24	13,212	7	730	809
7e id. (Div. Desjardins, Maurice-Mathieu).	16	10,668	4	447	880
20e régiment de dragons à Lintz.	»	»	3	411	»
PARC GÉNÉRAL et RÉSERVE D'ARTILLERIE	»	»	»	»	4,003
Total des troupes françaises.	175	113,045	185	24,472	12,168
TROUPES DE BAVIÈRE, WURTEMBERG ET BADE.	44	26,026	28	2,096	1,328
Total des forces de la Grande-Armée, au 2 déc. 1805.	219	139,071	213	26,568	13,796
ARMÉE D'ITALIE (devenue 8e corps de la Grande-Armée).	81	37,894	68	6,563	3,776
ARMÉE DE NAPLES (corps form. l'aile dr. de l'arm. d'Italie.	22	14,232	24	2,953	1,388
Totaux.	322	191,197	305	36,084	18,960
Total général.	246,241				

PREMIER CORPS D'ARMÉE.

Le maréchal **BERNADOTTE**, commandant en chef. . . { Gérard, adjud.-commissaire . . Chaloppin, chef d'escadron. . . Gault, idem . . . . . Villatte, lieutenant. . . . . . . Lebrun, idem . . . . } Aid.-de-camp.

BERTHIER (Léopold), général de div., chef de l'état-major-général . . . . { Pernet, capitaine . . . . D'Haugeranville, capitaine. . . } Aid.-de-camp.

MAISON, adjudant-commandant. . . . . { Gault, Foissac-Latour, Fignier, Clary, Deferez, Zimmer et Darinski, capitaines . . . . Pornorowski, lieutenant. . . . . } Adjoints.

ÉBLÉ, général de division, commandant d'artillerie. . | Colin, cap., et Pecheur, lieut. . | Aid.-de-camp.

Forno, colonel, chef d'état-major de l'artillerie. . . . | Laurent, ch. d'esc., et Alpi, cap. | Adjoint.

Morio, colonel, commandant le génie. . . . . { Lepot, capitaine . . . . Valazé, cap., *à l'avant-garde*. . } Idem.

Lalance, inspecteur aux revues. — Michaux, commissaire ordonnateur.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILLERIE.
			bat	hommes	esc.	hommes	
DIV. D'AVANT-GARDE. KELLERMANN, général de division. . Fréré, g. de brigade. Picard. idem. . . Noizet, adj.-comm.	Chouard, c. de b. — Herdebout, cap. — Tancarville, l. — Albert, cap. — Sevret, s.-l. — Candalle, cap. — Cussy, l. — Steeck, cap.	27e lég. (Chanotet). .	3	2,045	»	»	»
		1e huss. (Burthe). . .	»	»	»	»	»
		5e idem. (Schwartz.).	»	»	4	500	»
		Artillerie à cheval. .	»	»	4	487	76
		Train d'artillerie. . .	»	»	»	»	72
		Totaux. . . .	3	2,045	8	987	148
1re DIVISION. RIVAUD, g. de div. . Dumoulin, g. de brig. Pacthod, idem . . Chaudron-Rousseau adj.-comm. . .	Favre, c. de b. — Lageon et Cahouet, c. — Duverger, l. — Wiriot et Villemain, cap.	8e de lig. (Autié). . .	3	1,840	»	»	»
		45e id. (Barrié). . .	3	1,281	»	»	»
		54e id. (Philippon).	3	1,809	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	264
		Totaux. . . .	9	4,930	»	»	264
2e DIVISION. DROUET, g. de div. . Werlé, g. de brig. . Van-Marisy, idem. . Luthier, adj.-comm.	Guichard, c. de b. — Desjardins, cap. — Bonnaire et Lépine, l. — Bella, cap. — Bigy et Lebreton, c.	94e de lig. (Razout). .	3	1,853	»	»	»
		95e id. (Pecheux) .	3	2,090	»	»	»
		2e huss. (Barbier). .	»	»	4	485	»
		5e chass. (Corbineau)	»	»	4	384	»
		Artillerie.	»	»	»	»	310
		Totaux. . . .	6	3,943	8	869	310
PARC D'ARTILLERIE. HUMBERT, col., dir. Juvigny, ch. de bat., sous-directeur. . . .	Brasd'or, capitaine. Viéville, idem. . . Charvé.	8e d'artillerie à pied.	»	»	»	»	149
		3e idem à cheval.	»	»	»	»	84
		Ouv. Pont et Train. .	»	»	»	»	351
		Total.	»	»	»	»	584
		Totaux du 1er corps d'armée . .	18	10,918	16	1,856	1,306

DEUXIÈME CORPS D'ARMÉE.

MARMONT, col.-gén. des chass., commandant en chef	Desvaux, colonel Richement, chef d'escadron Gayet, Ferry, Leclerc, capitaines. Chatry-Lafesse, lieutenant Rigo, Teslus, cap. bataves	Aides-de-camp.
VIGNOLLE, gén. de div., chef d'état-major	Meynadior, Boissac, capitaines	Aides-de-camp.
DELORT (Raymond), adj.-comm., sous-chef d'état-major	Bigex, Charroy, Jardet et Lemière, capitaines. Bebo et Zimerski, cap. bataves.	Adjoints.

CROISE et PORSON, adj.-comm.; DELOSME et POSZOENDOWSKI, ch. de bat.; à la suite.

TIRLET, gén. de brig., commandant l'artillerie. | Demoy, cap. — Coustailloux, lieut. | Aides-de-camp.

FOY, col., chef d'état-major de l'artillerie. — SOMIS, col., commandant le génie.

COMBES, chef d'escad., commandant la gendarmerie. — NOUGEY, cap., vaguemestre général.

AUBERNON, insp. aux revues, ordono. en chef . . | Guyon et Sianve . . . . | C. des guerres.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIVISION. BOUDET, g. de div. DESSAIX, g. de brig. SOYEZ, id. CASSAGNE, id. PLAUZONNE, adj.-com.	Ducheyron, ch. de b.; Lespient, cap; Herboux, l — Alloard, cap.; Dessaix, l. — Bureau, cap.; Goldemberg, l. — Cheisy, l. — Enée, Saint-Jal et Joly, cap.	18e lég. (Balloydier)	2	1,482	»	»	»
		35e de lig. (Breissaud)	2	1,274	»	»	»
		11e idem. (Bachelu)	3	1,817	»	»	»
		Artillerie à pied	»	»	»	»	117
		Train d'artillerie	»	»	»	»	131
		Totaux	7	4,573	»	»	248
2e DIVISION. GROUCHY, g. de div. LACROIX, g. de brig. DELZONS, id. MASSAGRAU, adj-com.	Dupuy, c. de b.; Grimaldi, cap.; Fontenille, l. — Miroedennay et Daubenton, cap. — Miquel, cap.; Besse, l. — Rauswitz et Chaivin, cap.	84e de lig. (Sancy)	3	1,838	»	»	»
		92e idem. (Gruardel)	3	2,192	»	»	»
		8e de lig. batave	2	310	»	»	»
		Artillerie à pied	»	»	»	»	96
		Train d'artillerie	»	»	»	»	103
		Totaux	8	4,340	»	»	199
3e DIVISION DUMONCEAU, g. div. VAN-HELDRING, g. d. VAN-HADEL, id. VICHERY, adj.-comm.	Suden, maj.; Rouget, c. de b. — Trozel, c. b.; Schindler, Nivenheim et Schutler, l. — Vanlohausen, Vanheilmann, Beckmann, Freund, Racotemus, Dumonceau, Schneier, Touhanser, cap.	1er bat. de ch. batav.	1	515	»	»	»
		1er rég. de lig. id.	2	1,063	»	»	»
		2e id. id.	2	863	»	»	»
		2e batall. de chass.	1	538	»	»	»
		8e rég. de lig.	2	922	»	»	»
		Waldecht	2	855	»	»	»
		Artillerie à pied	»	»	»	»	103
		Totaux	10	4,756	»	»	103
DIV. DE CAVALERIE. LACOSTE, g. de div. QUAITA, gén. batave. DUGOMMIER, adj-com	Desgodins, cap. — Keyser, cap.; Weitzel, l.	8e chass. (Curto)	»	»	4	418	»
		6e huss. (Pajol)	»	»	4	336	»
		Dragons bataves	»	»	2	212	»
		Hussards bataves	»	»	2	103	»
		Totaux	»	»	12	1,069	»
PARC D'ARTILLERIE. ABBOVILLE, col.-directeur MENTCAGRIÉ, maj. s.d. LEVAVASSEUR, c. de b.	Lalombardière, Michel, Bournique, c. — Cayot, Renaudet, Peinsot, Garnier, Schonller, Gosset, c.	Artil., ouv. et train.	»	»	»	»	302
		Sapeurs	»	»	»	»	72
		Artillerie batave	»	»	»	»	356
		Totaux	»	»	»	»	730
		Totaux du 2e corps d'armée	35	18,569	12	1,069	1,280

TROISIÈME CORPS D'ARMÉE.

Le maréchal **DAVOUT**, commandant en chef. . { Bourck et Davout, col.; Falcon et Perrin, cap.; Trobriant, lieut.; Montesquiou, sous-lieut. . . . } Aides-de-camp.

DAULTANNE, g. de brig., chef de l'état-major.— Lefebvre, c. de bat.; Besançon, cap.—Aides-de-camp.

BEAUPRÉ et **MARÈS**, adjudants-commandants.— Lareilly, Gibory, Lievrard, c. de bat.; St-Vincent, Gautherot, Coubard, Maurel, Jazinski, Le Gentil, cap. — Adjoints.

SORBIER, g. de div., commandant l'artill.—Gerib et Sautereau, cap.; Laboulaye, lieut.—Aides-de-camp.

CARBONNEL, col., chef d'état-major d'artillerie.— Beauvisage, Germain, Costille, Rigler et Noilot, cap. — Aides-de-camp.

TOUZARD, col., commandant le génie.— **BOUVIERS**, c. de bat., chef d'état-major du génie.

Laigle, inspect. aux revues.—Chambon, comm. ordonnateur.—Levasseur et Gulies, comm. des guerres.

Saunier, cap., commandant la gendarmerie.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE		CAVALERIE,		ARTILLER.
			bat	hommes	esc	hommes	
1re DIVISION. CAFFARELLI, g. d., *aide-de-c. de l'Emp.* Demont, g. de brig.. Billy, id. . . . Eppler, idem. . . . Cormorn, adj.-comm	Uni, c. de b.; Le Rey, Bissen, l.—Schmitz, cap.; Lafitte, l. — Liegard, Duvivier, c.—Salté, c.; Berthion, s.-l.— Biétry, c. de b.; Raspail, Sallé, Gaillardie, c.	13e lég. (Castex) . . .	2	1,382	»	»	»
		17e de l. (Conroux). .	2	1,417	»	»	»
		51e id. (B. d'Hiéres).	2	1,194	»	»	»
		30e id. (Valterre) . .	2	1,164	»	»	»
		61e id. (Nicolas) . . .	2	1,223	»	»	»
		1re ce du 7e d'art. à p.	»	»	»	»	67
		Train d'artillerie. . .	»	»	»	»	98
		Totaux	10	6,380	»	»	165
2e DIVISION. FRIANT, g. de div. . Kister, g. de brig. . Lochet, idem. . . . Heudelet, idem. . . Grandeau, idem. . Leclerc, adj.-comm	Petit, c. d'es.; Heitz et Binot, cap.—Muiron; l. — Jaëger et Gallichet, cap. —»— Delahaye, c.; Esparon, l. — Bonnaire, Despéramont, Massot, cap.	15e lég. (Desailly) . .	2	760	»	»	»
		33e de l. (S. Raymond)	2	1,214	»	»	»
		48e id. (Barbenègre).	2	1,265	»	»	»
		108e id. (Higonnet). .	2	1,637	»	»	»
		111e id. (Gay)	2	1,440	»	»	»
		2e ce du 7e d'art. à p.	»	»	»	»	113
		Train d'artillerie. . .	»	»	»	»	101
		Détac. du 7e chass. .	»	»	»	61	»
		Totaux	10	6,356	»	61	214
3e DIVISION. GUDIN, g. de div. . . Petit, g. de brig. . Gauthier, idem. . Delotz, adj.-comm.	Cabrol, c. d'esc.; Gudin, c. de b.; Kreutzer, l.; — Querel, cap.; Guyot, l. — Lagoublaye, cap. — Ferraris et Dupin, cap.	22e de l. (Vergès) . .	2	1,301	»	»	»
		21e id. (Dufour) . . .	2	1,700	»	»	»
		25e id. (Cassagne) . .	2	1,567	»	»	»
		85e id. (Viala)	2	1,379	»	»	»
		12e ch. (Guyon) . . .	»	»	1	275	»
		3e ce du 7e d'art. à p.	»	»	»	»	89
		Train d'artillerie. . .	»	»	»	»	98
		Détac. du 2e ch. . . .	»	»	»	62	»
		Totaux	8	6,156	1	337	187
DIV. DE CAVALERIE. VIALANNES, g. b., c. Heevo, adj.-comm.	Sebire et Montbrun, cap.—»—	7e huss. (Marx). . . .	»	»	4	375	»
		1er ch. (Montbrun). .	»	»	4	334	»
		2e id. (Bousson). . .	»	»	3	186	»
		Totaux	»	»	11	895	»
PARC D'ARTILLERIE. JOUFFROY, col., directeur. . . . . . . Bigarré, cap., insp. du train	Fétra, Lechat, Jacquot, cap.-adj. . . .	1re ce du 5e d'ar. à c.	»	»	»	»	155
		14e, 15e ces, 7e art. à p.	»	»	»	»	87
		Sapeurs.	»	»	»	»	48
		Train d'artillerie. . .	»	»	»	»	168
		Ouvriers d'artillerie.	»	»	»	»	12
		Totaux	»	»	»	»	470
		Totaux du 3e corps d'armée. . .	28	15,092	12	1,293	1,036

QUATRIÈME CORPS D'ARMÉE.

Le maréchal SOULT, commandant en chef. . . . . . Ricard, adj.-c.; Franceschi, col. Hulot, ch. de bat.; Lebrun, cap.; Lameth, St-Chamans et Petiet, lieutenants . . . . Aid.-de-camp.

SALLIGNY, g. de div., chef de l'état-maj.—Compère, c. de bat., Schmitt, cap., Cherville, l.—Aides-de-camp.

MÉRIAGE ET LEMARROIS, adjud.-commaud.—Guillaume, ch. de bat.; Dufay, c. d'esc.; Laurain, Bagniol, Bandin, cap.; Billevitz et Vileauski, sous-lieut.—Adjoints

LARIBOISSIÈRE, gén. de brig., commandant l'artillerie.—Liguim, l.—Aide-de-camp.

DEMARÇAY, col., chef de l'état-major d'artillerie.—Pion, cap.—Adjoint.

POITEVIN, col., commandant le génie.—Calmet, cap.—Adjoint.

GARBÉ, ch. de bat., chef d'état-major du génie.—Constantin, cap.—Adjoint.

LAMBERT, inspecteur aux revues, chargé de l'établissement des relais.

ARCAMBAL, commissaire-ordonnateur.—Lenoble et Perceval, commissaires des guerres.

DUAIGNON, ch. d'esc., commandant de gendarmerie.—ARMANET, ch. de bat., vaguemestre-général.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIVISION. S.-HILAIRE, g. de d. MORAND, g. de brig. THIÉBAULT, idem. WARÉ, idem. BINOT, adj.-comm.	Catheiot, cap.; Lafontaine et Rœderer, l. —Lagarde, ch. de b.; Morand, cap.—Ribebourg, c.—Curnion, c.—Baillod, c. de b.; Lafortelle et Duclos, cap.	10e lég. (Pouret). .	2	1,488	»	»	»
		14e de l. (Mazas) . . .	2	2,051	»	»	»
		36e id. (Lamothe).	2	1,392	»	»	»
		43e id. (Ray. Viviés)	2	1,393	»	»	»
		55e id. (Ledru) . . .	2	1,614	»	»	»
		1re c. du 3e d'art. à p.	»	»	»	»	123
		Train d'artillerie. . .	»	»	»	»	107
		Totaux. .	10	8,338	»	»	230
2e DIVISION. VANDAMME, g. de d. SCHINER, g. de brig. FERREY, idem . . CANDRAS, idem . . DUBOIS, adj.-comm.	Soron, c. de b.; Dessoy et Seron jeune, cap. —Huot et Chapsal, cap.—Vincent, cap.; Pierron, l.—Blanc et Chenau, l.—Revest, c. de b.; Couture et Rosingana, cap. . .	24e lég. (Pourailly) .	2	1,310	»	»	»
		4e de l. (Bigarré) .	2	1,822	»	»	»
		28e id. (Edighoffen).	2	1,636	»	»	»
		46e id. (Latrille) .	2	1,559	»	»	»
		57e id. (Rey).	2	1,771	»	»	»
		13e c. du 3e d'art. à p.	»	»	»	»	116
		Train d'artillerie. . .	»	»	»	»	132
		Totaux. . . .	10	8,098	»	»	248
3e DIVISION. LEGRAND, g. de d. MERLE, gén. de brig. LEVASSEUR, idem. . FÉRY, idem . COSSON, adj.-comm.	Legrand, cap.; Laval et Simonin, l.—Delirez, l.—Levasseur at S-Amand, cap.—Chevestre, cap.—Lefebvre, ch. de b.; Morat, Tritz et Rey, cap.	26e lég. (Pouget). . .	2	1,567	»	»	»
		T. d. Pô (Hulot). . . .	1	587	»	»	»
		Tir. cor (Ornano). . .	1	633	»	»	»
		3e de lig. (Schobert). .	2	1,888	»	»	»
		18e id. (Ravier) . .	2	1,507	»	»	»
		75e id. (Lhuillier). .	2	1,532	»	»	»
		14e c. du 5e d'art. à p.	»	»	»	»	113
		Train d'artillerie. .	»	»	»	»	100
		Totaux	10	7,736	»	»	213
DIVIS. DE CAVALERIE. MARGARON, g. de b. commandant . . . . CAMBACÉRÈS, adj.-c.	Novillard, cap.; Frévol, l.—Gombaud, l.	8e huss. (Franceschi)	»	»	2	276	»
		11e ch. (Bessières) .	»	»	2	317	»
		26e id. (Digeon). . .	»	»	2	331	»
		4e c. du 5e d'art. à ch.	»	»	»	»	91
		Train d'artillerie. .	»	»	»	»	52
		Totaux. . . .	»	»	6	924	143
ARTILLERIE DE RÉSERVE.			»	»	»	»	304
		Totaux du 4e corps d'armée. . .	30	24,172	6	924	1,133

CINQUIÈME CORPS D'ARMÉE.

Le maréchal LANNES, commandant en chef. . . . . { Subervie, chef d'escadron . . . ; Quint, idem. . . . . . ; Bussières, capitaine. . . . . . ; St-Mars, lieutenant. . . . . . } Aid.-de-camp.

COMPANS, g. de brig., chef de l'état-major . . . . . { Martin, idem . . . . ; Lavigne, idem. . . . . } Aid.-de-camp.

DECOUX, adjudant-commandant . . . . { Pegot, c. de bat., Borelli, c. d'esc. } Adjoints.
HUMBERT, idem . . . . { Marempoix et Hudry, cap. . . . } Adjoints.

FOUCHER, g. de brig., commandant l'artillerie . . . . | Gourgaud, lieutenant. . . . . . | Aide-de-camp.

PELLEGRIN, chef d'esc., chef d'état-major . . . . { Morillac, capitaine . . . . ; Fleury, idem. . . . . }
KIRGENER, col., commandant le génie . . . . { Cossigny, cap., chef d'état-maj. } Adjoints.

CAIER, sous-inspecteur aux revues, faisant fonctions d'inspecteur.

WAST, commissaire des guerres, faisant fonctions d'ordonnateur. — PANICHOT, commissaire des guerres.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat.	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIVISION (Grenadiers.) OUDINOT, g. de d. . MORTIERS, g. de br. DUPAS, idem. . RUFFIN, idem. . JACOY, adj.-comm. .	Demengeot et Lamothe, ch. d'esc. Hutin, cap. — Lagrave, cap.; Saraguey, l. — Baral et Bochstan, cap — » — Pitremann, Danger, Campiet, Vanborchem, cap.	B. d'él. 9e et 10e de l. (Fromont). .	2	843	»	»	»
		— 58e et 81e id. (Breyar). . .	2	816	»	»	»
		— 2e et 3e lég. (Schramm) .	2	941	»	»	»
		— 28e et 31e de l. (Cabannes) .	2	837	»	»	»
		— 12e et 15e lég.	2	1,064	»	»	»
		Artill. à pied.	»	»	»	»	104
		— à ch. et train.	»	»	»	»	203
		Totaux. . . .	10	4,633	»	»	307
2e DIVISION. GAZAN, g. de div. . GRAINDORGE, g. de br. CAMPANA, idem. . FRONTIN D'ALBE, adj. comm.	Tripoul, ch. d'esc.; Monnot et Maingrenot, cap. — Mignot, l. — Campana, cap. — Monteiegier et Faure, cap.	4e lég. (Bazancourt).	2	531	»	»	»
		100e de l. (Ritay) . . .	2	1,309	»	»	»
		103e id. (Taupin) . .	2	1,016	»	»	»
		58e id. (Arnaud) . .	2	1,004	»	»	»
		Artill. à pied et ouv.	»	»	»	»	96
		— à ch. et train.	»	»	»	»	121
		Totaux. . . .	8	4,460	»	»	217
3e DIVISION. SUCHET, g. de div. . BECKER, g. de brig. . VALHUBERT, idem. . CLAPAREDE, idem. . ALLAIN, adj.-comm.	Gaudin, c. d'esc.; Nugués, cap. Meyer, l. — Guerinat, cap.; Legneville, l. — Mue et Desdnrides, l. — Pérard, cap. — Esnard, c. de b.; Meselop, Laterrie et Weigold, cap. . . .	17e léger. (Vedel) . .	2	1,430	»	»	»
		34e de l. (Dumoutier).	2	1,203	»	»	»
		40e id. (Legendre). .	2	1,361	»	»	»
		64e id. (Nérin). . . .	2	853	»	»	»
		88e id. (Curial). . . .	2	1,586	»	»	»
		Artillerie et train .	»	»	»	»	250
		Totaux. .	10	6,333	»	»	250
DIV. DE CAVALERIE. LASALLE, g. de b. comm . . . . TREILLARD, g. de brig. DELAAGE, adj.-com.	Potier, cap.; Quevel, l. — Rebeileau, cap. — Deiesse, cap. . . .	9e h. (Beaumont) } 10e id. (Guillot) . } [1]	»	»	»	»	»
		12e ch. (Pullière).	»	»	2	320	»
		21e id. (Berruyer). .	»	»	2	320	»
		Totaux . . .	»	»	4	640	»
		Totaux du 5e corps d'armée.	28	15,670	4	640	774

1 Ces deux régiments sont portés à la réserve de cavalerie, où ils se trouvaient employés.

SIXIÈME CORPS D'ARMÉE.

Le maréchal **NEY**, commandant en chef. . . . . { Crabbé et Bechet, c. d'esc., Grandemange, Lamour et St-Simon, cap.; Vogt, s.-l. . . . . } Aid.-de-camp.
DUTAILLIS, g. de brig., chef d'état-major . . . . { Talbot et Duhamel, l. . . . . . }
WONDERWEID, id. à la suite, ... { Chaudron et Barthès, cap. . . . }

MALLEROT, LIGER DELAIR et **STABENRATH**, adj.-c. { Sicre et Arnault, c. de bat.; Rippert et Legrand, c. d'esc.; Ulliac, Caboche, St-Léger, Barbut, Lanusse, Fontaine, Labrume, Zadera. } Adjoints.
Schneider, e.; et de Fransure, l. | Ingén.-géogr.

SEROUX, g. de brig., commandant l'artillerie. . . . . | Regnard, cap.; Brunel, a.-d. . . | Aid.-de-camp.
CAZALS, col., commandant le génie.
Barthe, sous-inspecteur aux revues, faisant fonctions d'inspecteur.
Marchand, commissaire ordonnateur. — Robert, commissaire des guerres, adjoint.
Fontrinier, chef d'esc., commandant la gendarmerie.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIVISION. DUPONT, g. de div. Rouyer, g. de brig. Marchand, idem. Duhamel, adj.-com.	Deconchy, ch. de b.; Morin, c. d'es.; Dupin, l. — Debaine, Henrion, c. — Marchand, Caillemer, c. — Favery, Vanot, c.	9e lég. (Meunier). .	2	1,207	»	»	»
		32e de l. (Darricau). .	2	1,117	»	»	»
		96e id. (Barrois) . .	2	1,158	»	»	»
		1er huss (Rouvillois).	»	»	3	262	»
		Art. à pied et ouv. .	»	»	»	»	73
		Art. de chev.	»	»	»	»	39
		Train d'art.	»	»	»	»	83
		Totaux. . . .	6	3,482	3	262	195
2e DIVISION. LOISON, g. de div. Villatte, g. de brig. Roguet, idem. Hamalinaye, adj.-c.	Michaud, c. de b.; Colsel., cap.; Lagé, l. — Hanta, c.; Chatlier, l. — Ducos, Mel, l. — Jourdain, Vanot, c.	6e lég. (Laplane).	2	1,580	»	»	»
		39e de l. (Maucune).	2	1,461	»	»	»
		27e id. (Brun). . .	2	1,461	»	»	»
		76e id. (Lajonquière)	3	1,509	»	»	»
		Totaux. . . .	9	6,011	»	»	»
3e DIVISION. MALHER, g. de div. Marcognet, g. de br. Labassée, idem. Lefol, adj.-comm.	Cachet, c. de b.; Marion, c.; Deboulard, l. — Delon, e.; Jorry, l. — Poudre, Reboulean, l. — Lagennetière, et Brue, cap.	25e de l. (Morel) . .	3	1,312	»	»	»
		27e id. (Bardet). . .	2	1,543	»	»	»
		50e id. (Lamartinière).	2	1,158	»	»	»
		59e id.	2	1,460	»	»	»
		Dét. des 9e, 32e et 96e de ligne.	»	231	»	»	»
		Totaux. . . .	9	5,704	»	»	»
DIV. DE CAVALERIE. TILLY, gén. de div. Duprès, gén. de brig	Lamotte, d'Henoczel. — Leclerc	3e huss. (Le Brun). .	»	»	2	218	»
		10e chas. (Colbert) . .	»	»	2	162	»
		Dét. du 1er huss. . .	»	»	»	34	»
		Totaux. . . .	»	»	4	414	»
GENDARMERIE. . .	. . . .	. . . .	»	»	»	49	»
ART. ET GÉNIE. BIQUELLEY, col., ch. d'état-major. . . . . Ruty, c. dir. de parc. Morial, c. b. d'art. Carue, c. d'as. d'art.	Martin, Bonafous, Thieullé, Varennes, Eumont, cap. adj. à l'artill. — Lafarelle, Lemaître, Boud'hors et Varenghien, cap. du génie.	Art. à p. (9e, 10e, 11e, cies du 1er rég.). . .	»	»	»	»	336
		Art. à c. (1re cie du 1er régim.	»	»	»	»	44
		Ouvriers d'artillerie.	»	»	»	»	20
		Train d'artillerie. . .	»	»	»	»	305
		Totaux. . . .	»	»	»	»	705
		Totaux du 6e corps d'armée.	24	15,197	7	725	900

SEPTIÈME CORPS D'ARMÉE.

Le maréchal AUGEREAU, commandant en chef. . . :	Albert, adjud.-commandant . . Sicard, colonel. . . . . Brame, chef de bataillon. . . . Massy, chef d'escadron. . . . . Chewetel, capitaine . . . . Menville, lieutenant. . . . . . . Marbot, idem.	Aid.-de-camp.
DONZELOT, g. de brigade, chef de l'état-major. . . .	Joly, capitaine. . . . . Bardoux, lieutenant.	Aid.-de-camp.
ROUYER, adjudant-commandant	Gressot, Fonques, Blackwel, Perrard, Martin, c. de b.; Piquet, Donadieu, c. d'esc.; Garnier, Maréchal, Blanck, Simmer, Longchamps, Puget, Maussent, Dalhen, c.; Kornatowski, lieut.	Adjoints
DORSNER, gén. de div., commandant l'artillerie . . .	Monistrol, c. d'esc.; Duprés, c.; Prévost, sous-lieutenant. . . .	Aid.-de-camp.
LEHAUT, c. de bat., chef d'état-major de l'artillerie. .	Perdrot, capitaine.	Adjoint.
LACASTINE, colonel, commandant le génie.	Joffrenot, Rogniat, Lesecq, Empreur, capitaines.	Adjoints.

GARREAU, sous-inspecteur aux revues, faisant fonctions d'inspecteur.

NOUARY, commissaire-ordonnateur.—Bannal, commiss. des guerres.—Dumesnil, id.—Salverte, adjoint.

DENOUAL, vaguemestre-général.—MAURIN, lieutenant, commandant la gendarmerie.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILLER.
			bat	hommes	esc.	hommes	
1re DIVISION. DESJARDINS, g. d. . LAPISSE, g. de brig. . LAMARQUE, idem . . AUGEREAU, idem . . MACSHEEHY, adj.-c. .	Gassard, ch. de bat.; Gauthier, cap.; Berthelot, l.—Labondidier, c. d'esc.; Deynié; cap. — Briges, cap.; Peyrisse, l.—Nicolas, cap.; Broc, l. — Six et Fouschard, cap. . . . , .	16e lég. (Harispe). .	3	2,256	»	»	»
		44e de l. (Saudeur)	2	1,402	»	»	»
		105e id. (Habert) . .	3	1,795	»	»	»
		Dét. du 7e huss. . . .	»	»	»	132	»
		Artillerie	»	»	»	»	186
		Totaux. . . .	8	5,453	»	132	186
2e DIVISION. M.-MATHIEU, g. d. . SARUT, g. de brig. . . SARAZIN, g. de brig. TRINQUALYE, adj.-c.	Martelet, ch. d'esc.; Courtiar, capit. — D'Hincq et Wanroffen, cap. — Lalobe, l.—Rapin et Lignac, cap.	7e lég. (Boyer) . . .	3	2,047	»	»	»
		24e de l. (Semellé) . .	3	1,969	»	»	»
		63e id. (Lacuée). . .	2	1,261	»	»	»
		7e chass. (Lagrange) .	»	»	4	315	»
		Artillerie	»	»	»	»	186
		Totaux . . .	8	5,277	4	315	186
PARC D'ARTILLERIE. D'HERVILLE, col., direct. du parc. . .	Noël, cap., s.-direct. du parc. — Jurey, cap.-adj au parc.— Braquia, id.	Artillerie à pied . . .	»	»	»	»	92
		Artillerie à cheval. .	»	»	»	»	»
		Ouvriers d'artillerie.	»	»	»	»	62
		Train d'artillerie. . .	»	»	»	»	232
		Mineurs.	»	»	»	»	49
		Sapeurs.	»	6	»	»	80
		Totaux. . . .	»	»	»	»	508
		Totaux du 7e corps d'armée. . .	16	10,730	4	447	880

RÉSERVE DE CAVALERIE.

S. A. S. le prince MURAT, lieut. de l'Emp., c en chef. — Excelmans et Lanosse, ch. d'esc.; D'Hery, cap.; Brunet, Piéton et Lagrange, lieut. . . . . Stubault, lieut ; Galbaud Dufort, sous-lieutenant. . . . . Aid.-de-camp.
BELLIARD, général de div., chef de l'état-major. . .

GIRARD et **DARSONVAL**, adjudants-commandants. . — Ransonnet, c. d'esc.; Regnier, Bedat, Moreao, Galdemar, Augiac, Wathier, Guiardelle, Forgeot, Barthulet, Milkiewitz, Paskowski, Delorme, cap. . . Raguemay, Metzinger, Perreau et Fargeon, cap. . . . . Adjoints.
MOSSEL, géo. de brigade, commandant l'artillerie . .

FLAVELLE, colonel, commandant le génie.— BOINOD, iospecteur aux revues.

MATHIEU FAVIRES, commissaire ordonnateur.— Ducros, commissaire des guerres.— Brevel, adjoint.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIVISION *de grosse cavalerie.* NANSOUTY, g. de d. PISTON, gen. de brig. LAHOUSSAYE, id. . ST.-GERMAIN, id. . . PELISSARD, adj.-com.	Thiery, cap.— Curial, l. — Blanchard et Lebarthe, l. — » — Bosc et Thieubault, cap.; Volcikievi, sous-lieut.	1er de carab. (Cochois). . . .	4	195	»
		2e id. (Morio).	4	182	e
		2e de cuir. (Ywendorff) . .	4	249	».
		3e id. (Preval)	4	279	»
		9e id. (Doumerc). . .	4	250	a
		12e id. (Belfort)	4	232	»
		Artillerie.	»	e	92
		Totaux.	24	1,387	92
2e DIVISION *de grosse cavalerie.* D'HAUTPOUL, g. d. ST.-SULPICE, g. de b. FONTAINE, adj.-com.	Sayve, c. d'esc.; Petit, l.; Bertuemy, s.-l. — Desargoes et Noirot, cap. — Legentil, cap.— Ginski et Rousiski, lieut.	1er de cuir. (Guiton)	4	298	»
		5e id. (Noirot).	4	270	»
		10e id. (Lataye)	4	224	»
		11e id. (Fouler)	4	251	»
		Artillerie.	e	»	85
		Totaux.	16	1,043	85
1re DIVISION *de dragons montés* KLEIN, gen. de div. FÉNÉROLS, g. de br. FAUCONNET, id. . . MILLET, id. . . BRETRAND, adj.-com.	Mathon, cap.; Klein, l.— Larcy, l.— Theron et Coetlosquet, l. — » — Bachelu et Cherton, cap. . . .	1er de drag. (Arrigby). . . .	3	329	»
		2e id. (Prive)	3	231	e
		20e id. (Reynaud p. mém.	»	»	»
		4e id. (Walter) p. mém. .	»	»	»
		14e id. (Lafond-Blaniac)	3	270	»
		26e id. (Lelorme)	3	355	»
		Artillerie et Train.	»	»	85
		Totaux.	12	1,185	85
2e DIVISION *de dragons montés.* WALTHER, g. de d. SÉBASTIANI, g. de br. ROGET, id. . . BOUSSARD, id. . . LACROIX, adj.-com. .	Maucomble, c. d'esc ; Morin, cap.; Junker, l.— Lagrange et Cornieres, l.—Javanien, c.; Reget, l. — Chaillot, cap.; Vidal, l.— Maillat et Quesnel, c.; Jamrinski, lieut. . .	3e de drag. (Fiteau).	3	184	»
		6e id. (Lebaron) . . .	3	219	»
		10e id. (Cavaignac) . .	3	207	»
		11e id. (Bourdun) . . .	3	196	»
		13e id. (Broc).	3	306	»
		22e id. (Carrié	3	125	»
		Artillerie.	a	»	84
		Totaux.	18	2,136	84
3e DIVISION *de dragons montés.* BEAUMONT, g. de d. BOYER, gen de brig. SCALFORT, idem. . . DEVAUX, adj.-com. .	— » — — » — Girod, cap.—Cabanis et Papilaud, cap.	5e de drag. (Lacour)	3	297	»
		8e id. (Beckler). . . .	3	329	»
		12e id. (Pagès)	3	323	»
		9e id. (Maupetit) . . .	3	301	»
		16e id. (Clement). . . .	3	308	»
		21e id. (Dumas)	3	303	»
		Artillerie.	a	»	85
		Totaux.	18	2,161	85
		Totaux à reporter . . .	88	7,912	431

SUITE DE LA RÉSERVE DE CAVALERIE.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes.	ARTILLER.
		Raport des totaux. . .	88	7,912	431
4e DIVISION *de dragons montés.*	Lemoyne, c. d'esc.; Cirard et Daynes, c. —	15e de drag. (Barthélemy) .	3	358	»
BOURCIER, g. de d.	Froment et Guillot,	17e id. (St-Dizier). .	3	364	»
LAPLANCHE, g. de br.	l. — Grachet, cap. —	18e id. (Lefebvre) . . .	3	334	»
SAHUC, id. . .	Gaillard et Holbeck,	19e de carab. (Caulaincourt	3	412	»
VERDIÈRE, id. . .	cap. — Vadeleux et	25e id. (Rigau).	3	479	»
DROUHOT, adj.-com.	Perrier, cap.	27e id. (Tereyre). . . .	3	347	»
		Artillerie.	»	»	88
		Totaux.	16	2,274	68
DIVISION *de dragons à pied.*	Coussaud, cap.; Guibourg et Meulan, l.	1er de drag. (Privé)	»	1,271	»
BARAGUEY D'HILLIERS, gen. de div.	— Courtin, cap. —	2e id. (Lebaren) . . .	»	1 189	»
LESUIRE, g. de brig.	Lemaire, cap.—Pinthen et Bedos, cap ;	3e id. (Duvivier) . . .	»	1,270	»
BROUARD, id. . . .	Kierskowski, lieut 1:	4e id. (Barthélemy). .	»	1,036	»
DEMBOUSKI, adj.-c. .	Orteski, sous-lieut.	Artillerie.	»	»	88
		Totaux.	»	4,766	88
DIVISION *de cavalerie légère.*	— » —	9e hussards. (Guyot)	4	145	»
MILHAUD, g. de br.		10e id. (Beaumont) . .	4	161	»
comm.		22e chass. (Latour-Maub.)	4	218	»
		16e id. (Durosnel) . . .	4	205	»
		Totaux.	16	729	»
		Totaux de la réserve de cavalerie.	122	15,681	607

GRAND PARC GÉNÉRAL D'ARTILLERIE.

ST-LAURENT, général de brigade, directeur-général. { Chavignot, capitaine . . . . . . / Castille, idem . . . . } Aid.-de-camp.

VALÉE, major d'art., inspecteur général du train; OLIER, ch. de bat., major du train; Brouet, cap. et Havard, s.-lieut., adjoints au direct général; Boileau, s.-lieut., adjoint à l'inspection; Bouteau, s.-lieut., adjoint au major; Guillon, garde général d'artillerie; Martel, conducteur général de l'artillerie.

VERMOT, col., directeur du parc de campagne; CHAMBERLAND et BOUSSAROQUE, cap.; adjoints.

BOUCHU, col., directeur des équipages de ponts; Larue, Nanot et Leclerc, cap.; adjoints.

PETIET, commiss. ordonnateur.— Drouin et Puzes, commiss. des guerres.— SICARD, inspect. aux revues.

BARTELLE, payeur du grand parc. — MOLIÈRE, directeur de la poste aux lettres.

CHAMPIGNY, chirurgien-major du grand parc.— VINDRIFF, sous-aide-chirurgien.

Artillerie à pied.	1,132 hommes.
— à cheval.	188
Ouvriers d'artillerie	133
Compagnies d'armuriers	85
1er bataillon de pontonniers.	314
2e — de sapeurs	458
3e — de sapeurs	218
Train d'artillerie.	1,361
Compagnie d'ouvriers du train.	94
Total du grand parc.	4,003

ARMÉE D'ITALIE

(DEVENUE HUITIÈME CORPS DE LA GRANDE-ARMÉE).

Le maréchal **MASSÉNA**, commandant en chef. — Francesebi, colonel; Rooa, ch. d'escad; Sibuet, idem; Loverdo, cap.; Campi, id.; Pelet, lieut., ingén.-géog.; Clément de-Ris, s.-lieut.; Hatry et Paitru, cap.; Paradé, cap., et Fririon, lieut. — Aides-de-camp.

CHARPENTIER, gén. de div., chef d'état-major.

FRIRION, gén. de brig., sous-chef d'état-major.

BAILLEUL et **DUFRESNE**, adjud.-commandant. | Sévalinges et Grange, cap. | Adjoints.

BROSSIER, adj.-comm., chef du bureau topogr. — Laignelot, Duvivier, Pasquier, c.; Lasseret, Cavalliher, lieut. — Ing.-géograp.

LACOMBE-S.-MICHEL, gén. de div., comm. l'art.
DULAULOY, gén. de div., comm. l'art. en second.
CHASSELOUP, gén. de div., comm. le génie. — Saint-Hilaire, cap.; Capelle, c.; Gallion, l.; Desfossés, s.-l.; Delaage, c.; Cassagnade, l. — Aides-de-camp.

FÉLIX, gén. de brigade, s.-insp. aux revues. — **SASSERNOT**, ch. de bataillon, vaguemestre-général.

JOUBERT et **COLBERT**, ordonn. en chef, — Volland, Quirot, Bouquin, Bonnard, comm. des guerres.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
DIVIS. DE CHASSEURS. (dite d'avant-garde). ESPAGNE, g. de div. DESELLE, g. de brig. MEALIN, id. RAMEL, adj.-comm.	Lebre, cap.— Debelle, cap.—»— — » —	15e ch. (Mouriez)	»	»	4	336	»
		19e id. (Brue)	»	»	4	338	»
		23e id. (Bruyère)	»	»	4	469	»
		24e id. (Maurin)	»	»	4	382	»
		5e id. (Grosjean)	»	»	4	378	»
		10e b. gr. (Penue)	1	425	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	a	108
		Totaux	1	425	20	1,903	108
1re DIVISION. GARDANNE, g. de d. COMPÈRE, g. de brig. LENCHANTIN, id. LECAT, adj.-comm.	Gaillard, c. de bat.; Plicque, Gardanne, cap. — Chevalier, cap.; Desbretz, l. — Parrat, cap.; Lenchantin, l.—Roxlo, Agostini, cap.	22e lég. (Goguet)	3	1,294	»	»	»
		52e lig. (Pastol)	3	1,140	»	»	»
		29e id. (Montserras)	3	1,544	»	»	»
		101e id. (Cardeneau)	3	1,454	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	168
		Totaux	12	5,432	»	»	168
2e DIVISION. VERDIER, g. de div. DIGONNET, g. de brig. HERBIN, id. DELORT, adj.-comm.	Larien, c. d'esc.; Dagusant et Maisonneuve, cap. — Durieu, cap.; Piovanacci, l.— Garnier, cap.; Chepy, l. — Espert, cap.	23e lég. (Abbé)	3	1,355	»	»	»
		10e lig. (Soulier)	3	1,169	»	»	»
		56e id. —»—	3	950	»	»	»
		62e id. (Petit)	4	1,306	»	»	»
		4e chass. (Brugnière)	»	»	4	412	»
		Drag. à p. des 24e et 30e rég.	»	137	»	a	»
		Artillerie et génie	»	»	»	»	434
		Totaux	13	4,917	4	412	434
3e DIVISION. MOLITOR, g. de div. LAUNAY, g. de brig. VALORY, id. GOROBUAU, adj.-com.	Baltaaard, cap.— Segot et Clément, cap. —Imbert et Gerand. Girbaud, l.—»—	6e lig. (Teste)	3	1,082	»	»	»
		23e id. (Deriot)	4	1,550	»	-»	»
		60e id. (Cossard)	4	1,733	»	»	»
		79e id. (Godard)	4	1,132	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	267
		Totaux	15	5,497	»	»	267
		Totaux à reporter.	41	16,271	24	2,315	977

SUITE DE L'ARMÉE D'ITALIE

(DEVENUE HUITIÈME CORPS DE LA GRANDE-ARMÉE).

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. bommes	ARTILLER.
		Report des totaux..	41	16.271	24	2,315	977
4e DIVISION. DUHESME, g. de div. GOULUS, g. de brig. . LE CAMUS, id. . . . DUGOMMET, adj.-com.	Ordonneau, c. d'esc.; Forestier, cap.; Pagani, l.—Clément et Langlet, cap.—Manneville, cap.; Rochex, l. — Fourn, cap.	1er lig. (Desgraviers)	3	1,743	»	»	»
		102e id. (Catanéo) . .	3	1,522	»	»	»
		14e lég. (Goris). . . .	3	1,407	»	»	»
		20e lig. (Cassan) . . .	4	1,978	»	»	»
		Artillerie et génie. .	»	»	»	»	184
		Totaux . . .	13	6,644	»	»	184
3e DIVISION. SERAS, g. de div. . . GILLY, g. de brig. . . GUILLET, id. . . . . MONTFALCON, adj.-co.	Mouton, Leboucher, Borghèse, cap. — Bouchet, cap.; Gilly, l.—Beaudemaillet et Chevrey-Rameau, cap. — Ponthaux, cap.	8e lég. (Bertrand) . .	2	1,045	»	»	»
		106e lig. (Roussel). .	3	1,565	»	»	»
		Car. cor. (Caraffa) . .	1	480	»	»	»
		103e lig. (Combette).	3	935	»	»	»
		53e id. (Songeons)	3	1,573	»	»	»
		81e id. (Bonté) . . .	3	1,023	»	»	»
		Elite du bat. de pionniers noirs (Hercule)	1	286	»	»	»
		Dragons de la Reine (Jacquet)	»	»	4	477	»
		Artillerie et génie . .	»	»	»	»	191
		Totaux. . . .	16	8,907	4	477	191
DIV. DE GRENADIERS DE RÉSERVE. PARTOUNNEAUX, gén. de div. . . . . SOLIGNAC, g. de brig. VALENTIN, id. . . . . adj.-comm.	Rey, cap.; Garnier et Saraire, l. — Barrau, cap.; Therondel, l. — Marin, cap. — Drsion, cap. . . .	14e chass. (Boudet). .	»	»	4	388	»
		1re brig. (gr. et car.).	6	2,771	»	»	»
		2e brig.	5	1,623	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	113
		Totaux. . . .	11	4,394	4	388	113
DIVISION DE DRAGONS. MERMET, g. de div. . FRESIA, g. de brig. . LACOUR, id. . . . . . MOLARD, adj.-comm.	Baurot, c. de bat.; Gisbert, l. — Fausson et Ferrero, cap. — Picquery et Gailly, cap. — » — . . .	23e dr. (Briant). . . .	»	»	4	331	»
		29e id. (Avice)	»	»	4	399	»
		24e id. (Trouble). . .	»	»	4	351	»
		30e id. (Dupré). . . .	»	»	4	325	»
		25e id. (Soult)	»	»	4	424	»
		Artillerie	»	»	»	»	118
		Totaux. . . .	»	»	20	1,830	116
DIV. DE CUIRASSIERS. PULLY, g. de div. . . FRÉGEVILLE, id. . . . ORMANCEY, adj.-com	Pully, cap.; Picot Bassus, l. — Forestier, c. d'esc.; Thonio et Gennaro, cap. — » —	4e cuir. (Herbault). .	»	»	4	381	»
		8e id. (Davenay). .	»	»	4	354	»
		7e id. (Offenstein).	»	»	4	382	»
		6e id. (Merlin). . .	»	»	4	435	»
		Artillerie	»	»	»	»	74
		Totaux. . . .	»	»	16	1,553	74
TROUP. DANS LES PLAC	. . . .	Infanterie de ligne. .	»	1,953	»	»	»
		Légion corse	»	1,478	»	»	»
		Pionniers noirs. . . .	»	247	»	»	»
		Artillerie et génie . .	»	»	»	»	636
		Totaux. . . .	»	3,678	»	»	636
ARTILLERIE ET GÉNIE.	. . . .	. . . .	»	»	»	»	1,485
		Totaux de l'armée d'Italie. . . .	81	37,894	68	8,563	3,776

ARMÉE DE NAPLES

(CORPS FORMANT L'AILE DROITE DE L'ARMÉE D'ITALIE).

Le lieut.-génér. GOUVION-SAINT-CYR, comm. en chef. { Schnetz, chef d'escadron. . . . } Aid.-de-camp,
{ Méry, capitaine . . . .
{ Crapard, lieutenant. . . . . . .
FRANCESCHI, général de brigade, chef d'état-major. | Matra, cap. . . . .)

SALVA, général de brigade, commandant l'artillerie.

AYMÉ, adjudant-commandant.

MICHEL, chef de bataillon, commandant le génie.

EMMERY, sous-inspecteur aux revues. . . . . { Boudon et Burdin. . . . . } C. des guerres.
THIEBAULT, faisant fonctions d'ordonnateur. . . . . { Bondurand. . . . . } Adjoint.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILLER.
			bat	hommes	esc.	hommes	
DIV. MONTRICHARD. MONTRICHARD, général de division . . SÉNÉCAL, g. de brig. chef d'état-major. CAVROIS, g. de brig. LUCOTTE, idem. . .	Dehaynin, c. de bat. — » — Delezeau, c ; Durand, l. — » — . .	6e lég. (Dufour) . .	3	2,039	»	»	»
		42e de l. (Huard) . .	3	1,606	»	»	»
		1er lég. (Bourgeois).	3	2,042	»	»	»
		9e chass. (Thullier). .	»	»	4	473	»
		Artillerie	»	»	»	»	139
		Totaux. . . .	9	5,687	4	473	139
DIVISION REYNIER. REYNIER, g. de div. GUIGNY, gén. de brig. — » — . . . . CACAULT, adj.-com.	Millet et Lami, chefs d'esc.—Lainez, cap.; Zyrnggen, l. — » — — » —	4e bat. du 1er suisse.	1	666	»	»	»
		3e l. ital. (Zanini). .	2	1,032	»	»	»
		1er bat. du 32e lég.	1	528	»	»	»
		6e chasseur.	»	»	4	475	»
		Artillerie.	»	»	»	»	153
		Totaux. . . .	4	2,226	4	475	153
DIVISION ITALIENNE. LECCHI, g. de div. SEVEROLI, g. de brig. OTTAVY id. . . DEMBROWSKI, adj.-c.	Laffranchi, c. d'esc.; Omedeo, cap.—Salvi et Saint-Paul, cap — Rubaylis, cap. — Salvatori et Ferri, cap.	2e l. ital. (Foresti) . .	2	1,108	»	»	»
		4e id. (Girardi) . .	2	1,269	»	»	»
		5e id. (Cappi) . . .	2	1,417	»	»	»
		1er ch. it. (Caraciolo) .	»	»	4	484	»
		Artillerie	»	»	»	»	266
		Totaux. . . .	6	3,624	4	484	266
4e DIVISION. . . . . . . , g. de div. . . . . . . , g. de brig. . . . . . . , id. . . . . , adj.-com.	. . . .	1re l. pol. (Grabinski).	3	2,451	»	»	»
		1er h. p. (Roznieuski)	»	»	4	455	»
		Artillerie et génie. .	»	»	»	»	173
		Totaux. . . .	3	2,451	4	455	173
RÉSERVE. PEYRE, gén. de brig.	Salomoni, aide de c.	7e drag. (Laviran) . .	»	»	4	447	»
		28e id. (Détrés). . .	»	»	4	619	»
		Artillerie	»	»	»	»	144
		Totaux. . . .	»	»	8	1,066	144
ARTILLERIE ET GÉNIE.	. . . .	. . . .	»	»	»	»	513
		Totaux de l'armée de Naples. .	22	14,188	14	2,955	1,388

TROUPES BAVAROISES.

DIVISIONS ET BRIGADES.	CORPS ET COLONELS.	INFANTERIE. bat.	INFANTERIE. hommes.	CAVALERIE. escad.	CAVALERIE. hommes.	ARTILLER.
AVANT-GARDE. DE WREDE, gén. de div., commandant.	5e de ligne (Duc Charles).	2	1,276	»	»	»
	7e idem	2	1,272	»	»	»
	8e idem (Duc Pius)	2	1,268	»	»	»
	12e idem (Lowenstein)	2	1,275	»	»	»
	1er b. d'inf. l. (Metzen)	1	577	»	»	»
	4e de ligne (Stergel)	1	583	»	»	»
	1er de chevau-legers	»	»	4	199	»
	3e idem	»	»	4	222	»
	1er dragons (Minucci)	»	»	4	223	»
	Canonniers	»	»	»	»	169
	Totaux	10	6,249	12	644	169
MINUCCI, gén. maj., commandant la brigade.	1er de ligne (Gardes)	2	1,247	»	»	»
	2e idem (Pr. héredit.)	2	1,246	»	»	»
	2e b. d'inf. l. (Vicenti)	1	628	»	»	»
	2e de chevau-legers	»	»	4	318	»
	Canonniers	»	»	»	»	104
	Totaux	5	3,121	4	318	104
SIBEIN, gén. maj., commandant la brigade.	6e de ligne	2	1,270	»	»	»
	3e b. d'inf. l. (Delamotte)	1	630	»	»	»
	6e idem. (Steinbach)	1	650	»	»	»
	2e dragons (Taxis)	»	»	4	318	»
	Canonniers	»	»	»	»	104
	Totaux	4	2,530	4	318	104
TROUPES. EMPL. DANS LES GARNISONS.	3e d'inf. lég. (Freysing)	2	1,280	»	»	»
	4e idem (Salern)	2	1,280	»	»	»
	9e idem (Isembourg)	2	1,280	»	»	»
	10e idem (d'Junger)	2	1,280	»	»	»
	13e idem	2	1,280	»	»	»
	3e bat. id	1	640	»	»	»
	4e rég. chevau-légers	»	»	4	370	»
	Artillerie	»	»	»	»	520
	Totaux	11	7,040	4	370	520
Totaux des troupes bavaroises.		30	18,940	24	1,650	879

TROUPES WURTEMBERGEOISES.

Le baron **SEEGER**, général de division commandant. { Théobald, capitaine. . . . . . . / Notter, idem . . . . } Aid.-de-camp.

De LILIENBERG, gén. de brig. — **De ROMAN**, col., command. une brigade. — **Baron de HUGEL**, adj.-comm.

CORPS.	COLONELS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILLERIE.
		bat.	hommes.	esc.	hommes.	
Bataillon de ligne.	Prince électoral.	1	668	»	»	»
Idem	Duc Paul.	1	597	»	»	»
Idem	Duc Guillaume	1	674	»	»	»
Idem	de Seckendorff	1	614	»	»	»
Idem	de Lilienberg.	1	596	»	»	»
1er bat. d'infanterie légère.	Chasseurs	1	416	»	»	»
2e idem idem. . . .	Idem	1	414	»	»	»
Bat. Idem Idem. . . .	de Neubronn	1	514	»	»	»
idem idem. . . .	de Scheeler	1	437	»	»	»
Cavalerie.	. . . .	»	»	4	422	»
Artillerie.	. . . .	»	»	»	»	308
Totaux des troupes Würtembergeoises. . .		9	4,930	4	422	308

TROUPES BADOISES.

HARRANT, gén. de div. — **Bruchner**, aide-de-camp. — **De PORBECK**, adj. comm. — **Grolmann**, adjoint.

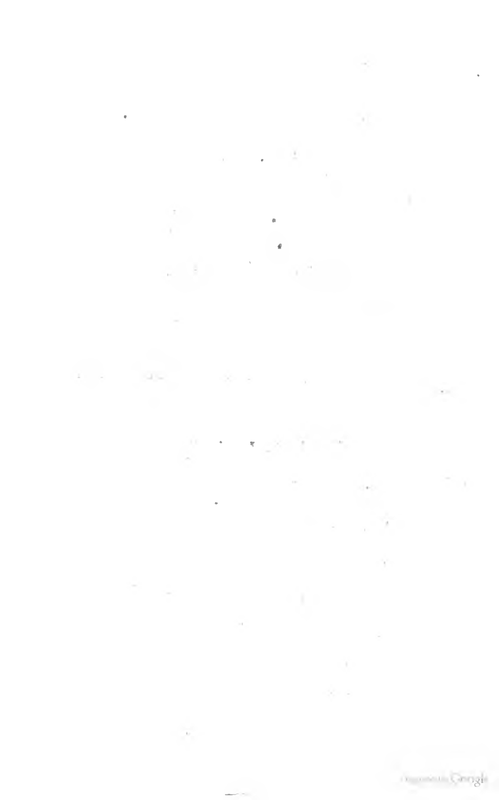
CORPS	COLONELS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILLERIE.
		bat.	hommes.	esc.	hommes.	
Division de chass. à pied. .	. . . .	1	339	»	»	»
2e bat. du rég. de l'électeur.	. . . .	1	435	»	»	»
2e bat. du rég. du pr. élect.	. . . .	1	529	»	»	»
1er bat. du regiment. . . .	Prince Louis de Baden. . .	1	456	»	»	»
2e bat. idem	Idem Idem.	1	397	»	»	»
Hussards.	. . . .	»	»	»	24	»
Artillerie.	. . . .	»	»	»	»	141
Totaux des troupes badoises. . .		5	2,156	»	24	141

CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1806 ET 1807.



CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1806 ET 1807,

DANS LA PRUSSE ET LA POLOGNE.

INTRODUCTION.

Coup-d'œil sur l'état politique de l'Europe dans l'année 1806. — Origine et causes de la guerre entre la France et la Prusse. — Situation des armées françaises et prussiennes à cette époque.

Les nations de l'Europe n'avaient pas eu depuis longtemps la perspective d'une paix aussi solide que celle qui semblait leur être assurée par le traité de Presbourg. Ce traité, fruit de la brillante campagne de 1805, avait accru la juste prépondérance dont la France jouissait depuis longtemps en Europe. Les armées françaises venaient de détruire une coalition qui paraissait devoir être le dernier complot que formerait le génie du mal contre le repos des peuples. L'exemple de deux puissances comme l'Autriche et la Russie, forcées de demander la paix à l'empereur des Français, après avoir été amenées à ce résultat par les défaites les plus sanglantes, semblait devoir instruire suffisamment les autres gouvernements, et les empêcher d'attirer sur eux un guerrier aussi terrible pour ses ennemis qu'il se montrait magnanime envers ses alliés.

Si quelque chose surtout devait rassurer l'Europe sur le danger dont semblait la menacer la force redoutable de l'Empire français, c'était l'emploi que Napoléon

faisait de sa puissance. Il avait élevé à la dignité royale les électeurs de Bavière et de Würtemberg, en récompense de l'assistance que ces monarques lui avaient donnée pendant la guerre; et il avait forcé l'Autriche de leur faire des concessions qui, en arrondissant leurs territoires respectifs, donnaient à leurs États une consistance précieuse pour l'avenir. Il n'avait pas moins augmenté proportionnellement, et d'après les mêmes motifs, les États du grand-duc de Bade; quoique ce prince fût beau-père de l'empereur de Russie, qui avait montré tant d'animosité contre la France dans la guerre de 1805.

Quelques mois après le traité de Presbourg, l'empereur des Français fit connaître aux princes du corps germanique la sollicitude que lui inspirait la tranquillité et le bonheur de cette association respectable, en se déclarant son protecteur spécial. Depuis longtemps, l'antique constitution de l'empire d'Allemagne tombait comme un édifice miné par le temps et que rien ne protége contre les éléments qui lui livrent journellement de nouvelles attaques. Loin de servir d'appui à ce corps languissant, la maison d'Autriche avait, au contraire, montré récemment l'impuissance où elle était de le soutenir. La France, garante depuis plusieurs siècles des franchises du corps germanique, la France, constante protectrice des faibles contre les forts, devait s'emparer d'un rôle qui convenait plus que jamais au degré de puissance et de gloire qu'elle avait atteint.

L'empereur Napoléon fit sentir à l'empereur d'Allemagne la nécessité où se trouvait ce dernier d'abdiquer un titre dont il ne pouvait plus remplir les obligations. L'acte d'abdication fut effectivement remis officiellement au ministre de France près la diète de Ratisbonne, le 11 août 1806; ce qui consomma la dissolution de la diète et de l'ancienne constitution de l'empire germanique. Dès lors fut formée, sous le nom de *Confédération du Rhin*, la nouvelle constitution politique que Napoléon voulait donner à l'Allemagne.

Dès l'origine, tous les États méridionaux de cette vaste contrée firent partie de la confédération. Ses bases principales furent que chacun des rois et des princes confédérés renoncerait à tous ses rapports avec l'ancien empire germanique; que les lois de cet empire qui avaient pu, jusqu'à présent, les obliger, seraient déclarées nulles et de nul effet; que les intérêts communs des États confédérés seraient traités dans une diète dont le siége serait à Francfort; que ces princes devraient nécessairement être indépendants de toute puissance étrangère à la Confédération; que S. M. l'empereur des Français serait proclamé protecteur de ladite Confédération du Rhin; et qu'il y aurait entre l'Empire français et les États confédérés, collectivement et séparément, une alliance en vertu de laquelle toute guerre continentale que l'une des parties contractantes aurait à soutenir, deviendrait immédiatement commune à toutes les autres.

Ce nouveau système politique établissait au milieu de l'Europe un équilibre plus fixe que l'ancien, puisqu'il ne laissait point au choix arbitraire de quelques faibles parties la possibilité de le rompre, en ne leur abandonnant ni le soin de leur propre défense, ni la liberté de contracter des alliances contraires à l'intérêt général de la Confédération. Ce système assurait la tranquillité des États qui ne désiraient que la continuation de la paix.

Les petites puissances du nord de l'Europe et toutes celles du midi, ne purent envisager qu'avec satisfaction ce nouvel ordre de choses qui, en donnant l'espoir d'un long calme, était favorable à leur prospérité intérieure. Si la Suède, seule parmi les petites puissances, méconnaissait momentanément ces vérités, c'était la faute du roi et non de la nation. Mais il n'en était pas de même des grandes puissances. Les unes se croyaient lésées par ces nouveaux arrangements; les autres, jalouses du rôle éclatant que jouait la France, voulaient le lui enlever, dût-il en coûter des torrents de sang.

L'Angleterre surtout et la Russie se montraient animées de ces sentiments. On connaissait la haine ancienne de la première contre la France et son animosité particulière contre Napoléon, dans la personne de qui elle ne pouvait s'empêcher de voir le vengeur de ses attentats politiques. Engagée dans des dépenses énormes qui augmentaient graduellement la dette dont elle était déjà écrasée, souffrant dans son commerce, voyant se tarir les seules sources dont elle pût tirer de quoi pourvoir à ses immenses besoins, l'Angleterre tremblait sur son avenir, et se créait mille illusions pour écarter le danger qui la menaçait. Tout ce qui pouvait assurer la tranquillité de l'Europe et ramener sur elle les forces de la France, ajoutait à ses craintes. Cette impression fut plus vive que jamais, sur l'esprit des meneurs de l'Angleterre, à la nouvelle de l'organisation de la Confédération du Rhin. Ils résolurent de ne rien épargner pour la renverser.

La Russie avait reçu à Austerlitz une terrible leçon. Mais ce n'était pas encore assez pour abattre son ambition et son orgueil. Elle s'était crue en droit d'accuser ses alliés de l'affront qu'avaient éprouvé ses armes. Cette illusion la consolait et éloignait les réflexions qu'elle aurait dû faire. Depuis cinquante ans, le cabinet de Pétersbourg s'obstinait à s'immiscer dans toutes les affaires de l'Europe. Ce système favori de Catherine et de Paul, avait trop bien pénétré dans l'âme d'Alexandre, pour qu'il voulût y renoncer si aisément. Il se croyait la force de persévérer dans sa politique : c'était assez pour en avoir la volonté. L'Angleterre excitait ce désir en exagérant la puissance de la Russie. Bientôt les têtes exaltées des conseillers d'Alexandre ne furent occupées que de chercher l'occasion de rentrer en lice avec les Français.

Mais l'Angleterre, séparée du continent par la mer, et la Russie, placée à une grande distance de la France, avaient besoin d'un intermédiaire pour parvenir à l'accomplissement des projets qu'elles formaient. Elles jetèrent les yeux sur la Prusse.

Cette dernière puissance n'avait commencé à jouer un rôle en Europe, qu'au milieu du XVIIIe siècle; et elle était redevable de l'éclat dont elle avait brillé au génie de son grand roi, Frédéric II. Ce prince avait commencé par profiter de la situation malheureuse où se trouvait Marie-Thérèse, reine de Hongrie, et de la guerre que, suivant toutes les prévisions, la France ferait à cette princesse, pour prendre à l'avance sa part des dépouilles de la maison d'Autriche. Frédéric ravit effectivement la Silésie à Marie-Thérèse. Plus tard, il étonna l'Europe par son génie guerrier et par la révolution qu'il opéra dans l'art militaire. Il se maintint dans sa première conquête, et en fit de nouvelles.

Frédéric-Guillaume II avait laissé déchoir l'esprit militaire parmi ses troupes. Sous ce règne, l'armée prussienne ne ressemblait déjà plus à ce qu'elle avait été sous le précédent. Mais Frédéric-Guillaume s'arrondit aux dépens de la Pologne. Il envahit une superbe portion du territoire de ce royaume, et fit plusieurs acquisitions importantes en Franconie et en Westphalie.

Frédéric III, son fils, paraissait vouloir maintenir la paix, policer ses états et les rendre florissants. Il avait senti la nécessité et les avantages de l'alliance de la France que son père avait contractée un peu forcément. Il s'était déclaré le protecteur de la tranquillité du nord de l'Allemagne contre toutes les agressions, mais en particulier, contre celles de l'Angleterre et du roi de Suède, Gustave IV. Celui-ci, affectant une haine personnelle pour l'empereur des Français, continuait seul la guerre, pendant que tout le continent de l'Europe était en paix.

Napoléon, confiant dans la foi du roi de Prusse, avait remis entre ses mains le Hanovre, conquis sur l'Angleterre par les armes françaises. Au moyen de cette cession, la puissance du monarque prussien se trouvait notablement augmentée; mais il était raisonnable de penser qu'elle lui avait été faite sous la condition de rester l'allié du souverain qui lui donnait de pareilles marques de son amitié. Frédéric III semblait être uniquement conduit dans sa politique par les sentiments qui l'unissaient à la France. Il avait reconnu la Confédération du Rhin. Il faisait à cette époque la guerre à la Suède qui avait prétendu maintenir les Anglais dans la possession des duchés de Lunebourg et de Lauenbourg; il montrait à l'extérieur des dispositions qui prouvaient son accession franche et sincère à la seule alliance convenable à ses intérêts. Ce fut néanmoins sur ces entrefaites que l'Angleterre et la Russie entreprirent de lui faire changer de système. Afin de réussir dans leurs projets, ces cabinets firent jouer les ressorts les plus puissants sur l'esprit de Frédéric.

Les machinations de ces deux puissances contre la France étaient voilées par le désir apparent de la paix. Un envoyé de Russie vint à Paris, muni de pleins-pouvoirs pour terminer tous les différents entre les deux empires. Les négociations commencèrent. Pendant leur durée, tout annonçait les intentions les plus franches de la part du cabinet de Pétersbourg. La paix fut signée au mois de juillet. Mais l'empereur de Russie termina tout-à-coup cette espèce de comédie, en refusant de ratifier les engagements pris par son délégué, sous le prétexte qu'il n'avait pas les pouvoirs suffisants pour amener les négociations jusqu'à leur conclusion définitive. Il croyait que, dans cet intervalle, ses agents avaient pu serrer assez fortement la trame ourdie contre la France, pour ne plus avoir besoin de mystère.

La même conduite avait été tenue par l'Angleterre. On avait vu paraître successivement à Paris deux plénipotentiaires anglais. Le premier n'avait rien pu terminer, moins par sa faute, en apparence, que par les intrigues du parti qui, dans le ministère britannique, voulait la continuation de la guerre. Le second, connu depuis longtemps, parmi les politiques de son pays, pour n'avoir que des opinions libérales et pacifiques, crut devoir démentir ce caractère à Paris.

Après de longs pourparlers et l'échange d'une multitude de notes, dans le

style desquelles il mit constamment de la ruse et de l'obscurité, le plénipotentiaire anglais rompit soudainement la négociation, et demanda des passeports pour retourner à Londres.

C'est que déjà la Prusse était en armes ; c'est que déjà la Russie faisait marcher avec rapidité ses troupes sur la Pologne. Napoléon, animé du désir d'assurer par la paix le bonheur de ses peuples, était peu embarrassé de soutenir la guerre dont on le menaçait ; il persévéra dans sa politique avec le calme qui convenait au souverain d'une nation trop puissante pour redouter aucune des chances que ses ennemis voulaient lui faire subir.

Pendant qu'on semblait désirer une pacification générale, on n'avait rien épargné pour susciter dans toute l'Europe des ennemis à la France. On avait travaillé fortement à fomenter la haine des peuples de l'Allemagne contre les Français, et à provoquer, dans les différents cantonnements occupés par la Grande-Armée, dans la Bavière, la Souabe, la Franconie, des rixes sanglantes entre les soldats et les habitants. On répandait des libelles pleins de calomnies sur le caractère des militaires français, ainsi que sur les intentions et les vues de leur gouvernement.

Si l'existence de l'armée française en Allemagne était une charge pour cette contrée, ce n'était pas la faute de l'empereur Napoléon. Il était prouvé que le séjour des troupes françaises en Allemagne était nécessaire à l'accomplissement des stipulations du traité de Presbourg. Malgré leur présence, on avait vu l'Autriche livrer imprudemment aux Russes les bouches du Cattaro qu'elle devait remettre à la France. D'un autre côté, la force militaire française devait intervenir à tout instant pour empêcher une rupture entre les princes allemands qui devaient s'arranger, les uns pour céder, les autres pour recevoir des portions de territoire. Cependant, lorsque la paix eut été signée momentanément avec la Russie, comme on ne devait pas raisonnablement supposer à la Prusse le dessein d'entreprendre seule la guerre, comme elle annonçait d'ailleurs des sentiments opposés, les ordres furent donnés pour la rentrée de la Grande-Armée en France. On ne s'occupa dès-lors, dans tout l'empire, que de préparer les fêtes que l'on destinait à ces braves guerriers qui, par leurs travaux glorieux, avaient si bien mérité le repos que Napoléon leur réservait.

A l'instant où tous les cœurs en France s'ouvraient à la joie, on apprit que le traité conclu entre la France et la Russie n'avait pas reçu la ratification du cabinet de Pétersbourg. En même temps, on fut instruit que la Prusse armait. On eut lieu de soupçonner que, malgré la guerre déclarée par la Suède à cette puissance, pour l'empêcher d'occuper les parties du Hanovre situées sur la rive droite de l'Elbe, ces deux états n'avaient que l'apparence de l'inimitié, et que cette prétendue lutte n'était qu'un voile qui cachait les nombreux rassemblements de troupes que faisait la Prusse. Plusieurs rapports firent mention que, malgré l'occupation de l'électorat de Hanovre par les Prussiens, qui devait blesser l'Angleterre, on n'en remarquait pas moins, dans différentes cours de l'Europe, l'intimité qui régnait entre les agents anglais et prussiens.

Enfin la Prusse, sans cesser de faire à Paris des protestations d'amitié par

l'organe de son ambassadeur, envahit tout à coup la Saxe, et réunit à son armée les troupes saxonnes. Elle parut en même temps jalouse et inquiète de ce qui, jusqu'à ce jour, n'avait nullement excité ni son inquiétude, ni sa jalousie. Elle se plaignait de la Confédération du Rhin, qu'elle avait reconnue, du séjour des troupes françaises dans le midi de l'Allemagne, séjour dont les raisons n'étaient point un mystère pour elle. Ce cabinet montra enfin trop évidemment ses intentions hostiles, pour que la prudence permît à l'empereur des Français de tarder plus longtemps à se mettre en mesure.

Les ordres partirent en conséquence de Munich, où le prince de Wagram et de Neuchâtel, qui commandait l'armée en l'absence de l'Empereur, avait toujours son quartier-général.

Le prince de Ponte-Corvo, dont le corps occupait la principauté d'Anspach, étant plus avancé, reçut les premières instructions : il fut chargé d'observer soigneusement les mouvements des Prussiens, soit en Prusse, soit en Saxe. Il lui fut prescrit d'occuper, dans le pays de Würtzbourg, la petite place de Königshofen, de surveiller même la place de Würtzbourg, pour ne pas s'y laisser prévenir, et de répartir une division autour de la place de Nüremberg, qui demandait aussi à être surveillée, et dont le riche territoire pouvait aisément supporter les frais du séjour des troupes. Le prince de Ponte-Corvo était prévenu, ainsi que le duc de Dalmatie, dont le quartier-général était à Passau, que l'Empereur avait envoyé son *ultimatum* à Berlin ; que, si la réponse du Roi n'était pas positive, il avait donné à son ambassadeur l'ordre de se retirer sur-le-champ ; et que, dans ce cas, l'intention de l'Empereur était de réunir une grande partie de son armée, particulièrement toute la grosse cavalerie et les dragons, entre Würtzbourg et Bamberg,

Cependant le corps du duc de Dalmatie était destiné à rester sur l'Inn, dans les premiers moments. Si l'Autriche, qui avait affirmé qu'elle resterait neutre, en cas de guerre entre la France et la Prusse avec la Russie, manquait à ses protestations, Napoléon voulait avoir le moyen de répondre à son agression.

Les ordres furent envoyés successivement à tous les corps pour qu'ils se tinssent prêts à rentrer en campagne. L'intendant-général de l'armée reçut l'injonction de faire confectionner du biscuit, et de réunir des farines à Würtzbourg et à Bamberg. Le prince de Neuchâtel rappela au général Andréossy, commandant par intérim le génie de l'armée, la nécessité de faire approvisionner d'outils de pionniers les différentes divisions des corps d'armée. « Si nous » sommes obligés à faire la guerre, » lui mandait-il, « je dois vous prévenir que » l'intention de l'Empereur est de remuer beaucoup de terre, et qu'il faudra, » en conséquence, beaucoup d'outils. Sans cela, il est impossible de se retran- » cher, ni de faire aucun ouvrage, ce qui peut avoir, à la guerre, des consé- » quences bien funestes. »

Un colonel du génie fut chargé de reconnaître Gotha, Naumbourg et Leipsig, sous le rapport des fortifications, et d'examiner quelle place on pourrait mettre à l'abri d'un coup de main entre Bamberg et Berlin, afin de devenir le centre des dispositions de l'armée. « Vous avez été à même de juger dans la campagne der-

» nière, « écrivait le Major-général à cet officier, » combien l'Empereur attachait » d'importance à Braunau et à Augsbourg. C'est dans les mêmes principes et » pour le même usage, qu'il vous charge de lui découvrir une place dans l'inter- » valle désigné. »

Ces précautions n'étaient pas superflues, quoique dans le moment où elles furent prises, l'Empereur eût encore de la peine à se persuader que la Prusse fût assez insensée pour vouloir lui faire la guerre. Bientôt toutes les incertitudes furent levées par une note que M. de Knobelsdorf, envoyé du roi de Prusse à Paris, transmit au ministre des relations extérieures, et qui portait en substance: « que » le roi de Prusse avait enfin résolu de dévoiler sa pensée sans aucune réserve; » qu'alarmé sur son existence, il avait pris les armes pour la défense de ce qui » lui était le plus cher; que les bouleversements qui l'entouraient, l'accroissement » gigantesque d'une puissance essentiellement militaire et conquérante, l'avaient » blessé successivement dans ses plus puissants intérêts, le menaçaient dans tout, » le laissaient sans garantie, et que cet état de choses ne pouvait durer; que le Roi » ne voyait presque autour de lui que des troupes françaises ou des vassaux de la » France prêts à marcher sur lui; que de nouvelles troupes s'ébranlaient encore » de l'intérieur de la France; et que le danger croissant chaque jour, il ne pou- » vait différer de déclarer:

» 1° Qu'il attendait de l'équité de Sa Majesté Impériale que toutes les troupes » françaises, sans exception, repasseraient incessamment le Rhin;

» 2° Qu'il ne serait plus mis d'obstacle, de la part de la France, à la formation » de la ligue du Nord, dans laquelle seraient comprises toutes les souverainetés » qui ne faisaient pas partie de la Confédération rhénane;

» 3° Enfin que la place de Wesel serait séparée de l'empire français et rendue » à la Prusse. »

De pareilles prétentions, particulièrement celle de faire retirer ses troupes de l'Allemagne sur l'injonction d'un prince étranger, parurent si extraordinaires à Napoléon, qu'il y vit manifestement l'effet des intrigues qui avaient égaré le cabinet de Berlin. Dans cet état de choses, toute réponse, toute discussion devenaient inutiles. D'ailleurs l'honneur français blessé ne pouvait être vengé que par les armes. L'Empereur partit donc de Saint-Cloud, le 25 septembre, pour se transporter au milieu de ses troupes, et maintenir lui-même la prépondérance de ses armes et celle de sa couronne.

Voici quelle était la situation des deux armées à l'époque où la guerre parut inévitable.

Celle de Prusse montait en totalité à deux cent quarante mille hommes, en y comprenant les milices, les bataillons de garnison et les compagnies d'invalides; il y avait dans ce moment cent quatre-vingt-quatorze mille hommes d'infanterie et d'artillerie, et quarante-six mille de cavalerie de toutes armes. La garde royale, tant à pied qu'à cheval, entrait dans cette évaluation.

L'esprit de cette armée, au moment de la guerre, était généralement exalté. Cependant le soldat montrait beaucoup moins de confiance que l'officier. Le Roi résolut de commander en personne l'armée principale; le duc de Brunswick fut

nommé son lieutenant. De l'irrésolution, de la lenteur, la crainte de compromettre son ancienne réputation, rendaient ce général peu propre à un rôle aussi important.

Le maréchal Mollendorf fut destiné à commander l'aile droite de l'armée dont le Roi prenait lui-même la suprême direction. Ce vieux et respectable guerrier, ancien compagnon de Frédéric, ne voulait pas la guerre, sur le résultat de laquelle il avait des pressentiments sinistres. Le commandement de l'aile gauche de l'armée royale fut donné au maréchal Kalkreuth, qui avait eu de la réputation sous le règne de Guillaume II, mais qui commençait à ressentir l'effet des infirmités de l'âge.

Indépendamment de l'armée du Roi, qui devait être primitivement de soixante-dix mille hommes tirés des inspections de Brandebourg et de la Poméranie, le général Rüchel avait sous ses ordres toutes les troupes répandues auparavant dans le Hanovre et dans les possessions prussiennes en Westphalie; ce qui lui composait une force de trente-quatre mille hommes. Rüchel passait pour avoir de l'énergie et des talents, quoiqu'il n'eût pas encore été à même de les déployer: c'était un des chauds partisans de la guerre. Il avait pour second le général Blücher, bon officier, qui ne désirait pas moins ardemment que Rüchel de se mesurer avec les Français.

Un troisième corps d'armée était formé par les troupes des inspections de la Prusse méridionale et de la Silésie, qu'on pouvait évaluer à vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes. On mit ce corps sous les ordres du prince de Hohenlohe, général qui avait montré de la capacité dans la guerre que la Prusse avait faite à la France en 1793 et 1794, et qui se prévalait de quelques avantages obtenus alors pour croire que la victoire ne l'abandonnerait jamais. Au corps d'armée du prince de Hohenlohe, devaient se réunir les troupes qui occupaient la principauté de Bayreuth, et qui étaient commandées par le général Tauenzien. Ces troupes n'excédant pas quatre à cinq mille hommes, avaient évacué ce pays, et s'étaient concentrées, vers le 10 septembre, à Hoff, petite ville sur la Saale aux frontières de la Saxe.

Lorsque le cabinet de Berlin eut enfin amené, par des menaces, des promesses et des sollicitations, celui de Dresde à faire cause commune avec lui, les troupes saxonnes, au nombre de dix-huit mille hommes d'infanterie et d'artillerie et de quatre mille de cavalerie, se joignirent aux Prussiens; elles furent aussi mises à la disposition du prince de Hohenlohe; ce qui composa pour lors à ce général une armée de plus de cinquante mille hommes.

Le prince Louis de Prusse, fils du prince Ferdinand, frère du grand Frédéric, commandait l'avant-garde de l'armée de Hohenlohe. Brave, mais impétueux et irréfléchi, ce prince avait plus contribué que personne à décider la cour de Berlin à la guerre; il en fut une des premières victimes.

Le reste de l'armée prussienne était réparti dans les places de Magdebourg, Colberg, Stettin, Custrin et dans celles de Silésie; environ dix-huit mille hommes étaient restés dans la Prusse orientale, sous les ordres du général Lestocq.

Les ordres pour mobiliser l'armée prussienne étaient partis de Berlin le 12 août. Du 20 au 25 du même mois, les troupes qui devaient former le corps d'armée de Hohenlohe s'étaient mises en mouvement; elles se réunirent dans la Saxe même aux troupes saxonnes. Cette réunion eut lieu le 20 septembre ; et toute cette armée s'avança alors vers les confins de la Franconie. Le 1er octobre, le quartier-général du prince de Hohenlohe était à Chemnitz. Le rassemblement de l'armée du Roi avait été indiqué sous Magdebourg ; et celui du corps de Rüchel entre Hanovre et Göttingue. Ces dispositions s'exécutèrent du 1er au 15 septembre. Le 25, toutes ces troupes se rapprochèrent des frontières de la Franconie et de la rivière de la Saale. Le rassemblement de Magdebourg marcha par Halle, Leipsig et Naumbourg ; celui de Hanovre, par Eisenach et Gotha.

Enfin, dans les premiers jours d'octobre, d'après un plan adopté par le Roi, sur la proposition du duc de Brunswick, l'armée prussienne prit une position plus concentrée, et occupa le terrain compris entre la Saale et la forêt de Thuringe, depuis Rudolstadt jusqu'à Gotha.

L'aile droite, qui était le corps du général Rüchel, tenait les hauteurs de Gotha et de Langensalza. Le centre, formé par le corps d'armée du Roi, était entre Erfurt et Weymar, ayant son front couvert par la forêt de Thuringe. A l'entrée de cette forêt, à Ilmenau, était l'avant-garde de l'armée royale, commandée par le duc de Weymar. Le quartier-général du Roi était à Erfurt. L'aile gauche, composée du corps du prince de Hohenlohe, s'étendait d'Jéna à Rudolstadt et à Saalfeld. Son avant-garde se trouvait dans ce dernier lieu. Cette aile gauche bordait les rives de la Saale, et gardait les défilés de cette rivière.

A cette dernière époque, et après quelques dislocations de troupes, la grande armée prussienne présentait une force réunie de cent vingt-cinq mille combattants, savoir : quarante-cinq mille sous les ordres immédiats du Roi, douze mille sous ceux du duc de Weymar, cinquante mille hommes commandés par le prince de Hohenlohe, et dix-huit mille par le général Rüchel. Ce dernier avait envoyé quelques détachements de troupes à l'armée du Roi, et réparti sept à huit mille hommes dans les places du Hanovre. L'artillerie, que l'armée prussienne menait à sa suite, consistait en deux cent vingt-huit bouches à feu de parc, sans parler des canons attachés à chaque régiment.

Indépendamment de la garnison de Magdebourg, le Roi avait laissé une réserve de seize à dix-huit mille hommes près de cette place, sous le commandement du prince Eugène de Würtemberg. Cette réserve eut l'ordre de se rapprocher jusqu'à Halle, lorsque l'armée prit la position qui vient d'être décrite.

Les Prussiens comptaient encore sur la coopération du Sandgrave de Helse-Cassel. Effectivement, il y avait eu parmi les troupes hessoises quelques mouvements qui annonçaient des vues hostiles de la part de leur souverain. Mais lorsque le Landgrave vit approcher avec rapidité les troupes françaises qui bientôt se trouvèrent entre ses États et les Prussiens, il prit le parti de déclarer une neutralité, de la sincérité de laquelle l'Empereur des Français ne put pas être dupe.

L'alliance la plus puissante sur laquelle le cabinet de Berlin pût effectivement compter était celle de la Russie qui l'avait excité à la guerre. On savait que les débris de l'armée russe qui avait été battue à Austerlitz, s'étaient retirés derrière le Bug, et que ce rassemblement, augmenté de nouveaux corps qui étaient arrivés de l'intérieur de la Russie, montait déjà à soixante mille hommes. Une autre armée de la même force, qui se formait derrière la première, était destinée à venir sur la Vistule, pendant que l'autre pénétrerait jusqu'à l'Oder et entrerait en Silésie. L'Angleterre faisait, de son côté, de grandes promesses de débarquement en Hollande ou dans le Hanovre. L'attente de ces secours formidables encouragea les Prussiens et leur donna l'assurance de se présenter les premiers au combat.

Jusqu'au 24 septembre, les différents corps de la Grande-Armée avaient été seulement avertis de se tenir sur leurs gardes, et de se mettre en mesure de recommencer la guerre. Ils étaient encore tranquilles dans leurs cantonnements respectifs. Mais au moment où les masses organisées de l'ennemi s'approchaient de toutes parts des points occupés par les troupes françaises, il n'était plus possible de différer l'ordre de mettre les corps en mouvement.

Le rassemblement de l'armée fut donc ordonné, le 24 septembre, par des lettres datées de Munich. Le 27, le quartier général quitta cette ville pour se porter à Würtzbourg. Le 30, de nouveaux ordres, partis de ce dernier lieu, déterminèrent plus exactement la première position que devait prendre l'armée, jusqu'au moment où il faudrait renoncer à l'espoir de voir se terminer à l'amiable les différents avec la Prusse. Cette première position était dans le demi-cercle que forme le terrain compris entre Würtzbourg, les frontières de la Saxe et Amberg.

Toute l'armée s'ébranla donc et sortit des cantonnements qu'elle avait occupés, en Allemagne, depuis qu'elle avait évacué les provinces autrichiennes par suite du traité de Presbourg. Le premier corps d'armée eut l'ordre de se porter, en avant-garde, entre Lichtenfels et Cronach, deux villes frontières de la Franconie, du côté de l'électorat de Saxe. Le second corps n'avait pas quitté la Dalmatie; il y resta et ne prit aucune part à la guerre de Prusse. Le troisième corps fut dirigé sur Bamberg, centre de la position. Le quatrième, sur Amberg, où il forma la droite de la ligne. Le septième se porta de Francfort à Würtzbourg, où il en forma la gauche. Les deux autres remplirent les intervalles des premiers, savoir : le cinquième à Schweinfurth, et le sixième à Nüremberg.

La réserve de cavalerie avait eu l'ordre de se reformer sous les ordres du roi de Naples. Elle vint s'établir entre Würtzbourg et Cronach. Toute la cavalerie légère était dans ce dernier lieu, qui était alors le plus voisin de l'ennemi. Dans cette position, les six corps d'armée et la réserve de cavalerie réunis, présentaient une force de cent trente mille hommes de toutes armes.

Le premier corps, aux ordres du prince de Ponte-Corvo, était composé de trois divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie. La première division d'infanterie, commandée par le baron de La Raffinière, était formée des 8e, 45e

et 54e régiments de ligne. La seconde division était composée des 94e et 95e de ligne et du 27e d'infanterie légère; le général commandant était le comte d'Erlon. La troisième était composée des 32e et 96e de ligne et du 9e d'infanterie légère; le comte Dupont la commandait. La division de cavalerie renfermait les 2e et 4e de hussards et le 5e de chasseurs; elle avait pour chef le général Tilly. Cinq cent quarante hommes d'artillerie à pied et deux cent dix-sept ouvriers militaires et sapeurs, sous les ordres du général baron Éblé, suivaient ce corps d'armée.

Le troisième corps, sous les ordres du maréchal prince d'Eckmühl, renfermait aussi trois divisions d'infanterie et une de cavalerie. La première d'infanterie, composée des 17e, 30e, 51e et 61e régiments de ligne et du 13e régiment d'infanterie légère, était commandée par le comte Morand. La seconde l'était par le comte Friant, et renfermait les 33e, 48e, 108e et 111e régiments de ligne. La troisième, commandée par le comte Gudin, était composée des 12e, 21e, 25e et 85e régiments de ligne. La division de cavalerie, composée des 1er, 2e et 12e de chasseurs, était commandée par le baron Viallanes. Huit cent vingt-un hommes d'artillerie à pied et cent quatre-vingts d'artillerie à cheval, sous les ordres du baron Hanique, étaient attachés à ce corps d'armée.

Le quatrième corps, sous les ordres du maréchal duc de Dalmatie, était également de trois divisions d'infanterie, commandées par le comte Saint-Hilaire, le baron Leval, le comte Legrand, et d'une division de cavalerie, aux ordres du baron Margaron. Cette dernière division renfermait les 8e régiment de hussards, 11e, 16e et 22e de chasseurs. La première division d'infanterie était composée des 36e, 43e, 55e de ligne et du 10e d'infanterie légère; la deuxième division, des 4e, 28e, 46e et 57e de ligne et du 24e régiment d'infanterie légère; la troisième, des 18e, 75e de ligne, du 26e d'infanterie légère, des tirailleurs corses et des tirailleurs du Pô. A ces corps d'armée, étaient jointes cinq compagnies d'artillerie à pied, deux d'artillerie à cheval, une compagnie de sapeurs et d'ouvriers militaires.

Le cinquième corps, ayant pour chef le maréchal duc de Montebello, était composé de deux divisions d'infanterie, aux ordres des comtes Suchet et Gazan, et d'une division de cavalerie aux ordres du baron Treilhard. La première d'infanterie était formée des 34e, 40e, 64e et 88e régiments de ligne et du 17e d'infanterie légère; la deuxième, des 100e et 103e de ligne et du 21e d'infanterie légère. La division de cavalerie était composée des 9e et 10e de hussards et 21e de chasseurs. Ce corps d'armée avait à sa suite deux compagnies d'artillerie à pied et deux à cheval.

Le sixième corps, sous les ordres du maréchal duc d'Elchingen, renfermait, comme le cinquième, deux divisions d'infanterie et une de cavalerie. La première d'infanterie, formée par les 39e, 69e, 71e régiments de ligne et le 6e d'infanterie légère, était commandée par le comte Marchand. La deuxième. qui l'était par le baron Marcognet, renfermait les 50e, 27e, 59e de ligne et le 25e d'infanterie légère. La division de cavalerie, aux ordres du baron Colbert, était formée par les 3e régiment de hussards et 10e de chasseurs. Deux compagnies d'artillerie à

pied, deux à cheval et une compagnie de sapeurs et mineurs, sous le commandement du baron Seroux, étaient attachées à ce corps d'armée.

Le septième corps, commandé par le maréchal duc de Castiglione, se composait aussi de deux divisions d'infanterie et d'une de cavalerie. La première division d'infanterie, aux ordres du général Desjardins, renfermait les 14e, 44e, 105e de ligne et 16e d'infanterie légère. La deuxième, formée par les 24e, 63e de ligne et 7e d'infanterie légère, était commandée par le comte Heudelet. Les 7e et 20e de chasseurs formaient la division de cavalerie, aux ordres du comte Durosnel. Deux compagnies d'artillerie légère, accompagnaient ce corps d'armée.

La réserve de cavalerie, sous la direction du roi de Naples, fut composée de deux divisions de grosse cavalerie, de cinq divisions de dragons et d'une division de troupes légères à cheval. Les 1er et 2e régiments de carabiniers, les 2e, 3e, 9e et 12e de cuirassiers, composaient la première division de grosse cavalerie, commandée par le comte Nansouty. Les 1er, 5e, 10e et 11e de cuirassiers, composaient la deuxième division, commandée par le général d'Hautpoul. Les cinq divisions de dragons avaient pour chefs les généraux Klein, comte Grouchy, baron Beaumont, baron Sahuc et comte de Mons. La première renfermait les 1er, 2e, 14e, 20e et 26e régiments; la deuxième, les 3e, 6e, 10e et 11e; la troisième, les 5e, 8e, 9e, 12e, 16e et 21e; la quatrième, les 17e, 27e, 18e et 19e; la cinquième, les 13e, 22e, 15e et 25e. La division de troupes légères, aux ordres du général Lasalle et du comte Milhaud, ne renfermait à cette époque que les 5e et 7e régiments de hussards, et le 13e de chasseurs.

La garde impériale, qui vint quelques jours plus tard augmenter la force de cette belle et intrépide armée, était commandée en chef par le maréchal duc d'Istrie. Elle était composée d'une brigade de grenadiers à pied, sous les ordres du comte Hullin, d'une brigade de chasseurs à pied, aux ordres du général Soulez; d'une brigade de grenadiers à cheval, commandée par le général Ordener; d'une brigade de chasseurs à cheval, commandée par le colonel Morland; du régiment de la garde italienne; d'une compagnie de Mamelouks et de deux compagnies d'artillerie à cheval.

D'après un ordre du 29 septembre, un huitième corps d'armée commença à se former à Mayence. Le commandement en fut donné au maréchal duc de Trévise. La composition primitive de ce corps fut de deux divisions d'infanterie : la première, dirigée par le comte Lagrange, renfermait les 2e et 4e régiments d'infanterie légère; la seconde, commandée par le comte Dupas, ne fut d'abord composée que d'un seul régiment d'infanterie légère, le 12e.

Le grand parc général de l'armée eut l'ordre d'être rendu à Würtzbourg, le 3 octobre. Mais le général comte Songis fut prévenu que la partie mobile de ce parc, destinée à suivre l'armée, ne devait être que de quatre cents voitures, et que telle était la volonté expresse de l'Empereur.

Le prince Major-général avait écrit au roi de Bavière : « Que l'Empereur ayant » garanti la Saxe et voyant les armements suivis du roi de Prusse, Sa Majesté » Impériale devait se tenir sur ses gardes, sa volonté bien déterminée, étant de » ne laisser envahir aucun des pays garantis; que Sa Majesté Impériale avait donc

» jugé devoir mettre son armée en position, afin d'être prête à repousser les » attaques de la Prusse, si cette puissance voulait absolument faire la guerre; et » qu'en conséquence, l'Empereur demandait à Sa Majesté Bavaroise de donner » ses ordres à ses ministres et à ses généraux, pour faire assembler le contingent » de ses troupes. » Des lettres pour le même objet furent adressées au roi de Würtemberg, aux grands-ducs de Bade et de Hesse-Darmstadt. Les troupes de ces derniers princes se rassemblèrent à Wergentheim, Elwangen et Francfort.

Une division bavaroise, aux ordres du comte de Wrede, se forma à Aichstadt. Elle n'appartenait d'abord à aucun corps d'armée; et les ordres lui vinrent directement du grand quartier-général. Un autre corps d'armée bavarois, de quinze mille hommes, devait prendre position entre l'Iser et l'Inn. En avant de ce corps, était la place de Braunau dans laquelle le duc de Dalmatie avait laissé, aux ordres du général de division comte Merle, quatre mille quatre cents hommes de garnison, composés du 3e régiment de ligne, de troupes d'artillerie et du génie, et d'un bataillon bavarois. Braunau était armé de manière à faire la plus belle résistance et approvisionné pour huit mois. Toutes ces dispositions devenaient nécessaires pour rassurer contre les armements de l'Autriche qui faisait des rassemblements de troupes en Bohême et en Styrie.

L'Empereur avait ordonné des travaux qui devaient augmenter considérablement la force et l'importance de Wesel. Sa Majesté envoya des ordres directs à son frère Louis, roi de Hollande, pour la formation d'une armée de quatre-vingt mille hommes, dont le rendez-vous était aux alentours de cette place. L'Empereur en conféra le commandement au roi de Hollande. Deux légions se formaient aussi : l'une à Mayence, sous les ordres du général polonais Zayonchek; l'autre à Nüremberg, sous les ordres du général Wlodomiersky. C'étaient des cadres pour recevoir des soldats polonais qui arrivaient aux avant-postes des différents corps d'armée, et dont le nombre commençait à devenir considérable. La citadelle de Würtzbourg fut occupée par une garnison française, ainsi que Forchheim, place forte du pays d'Anspach, entre Nüremberg et Bamberg. Ces deux places furent désignées pour devenir les grands dépôts de l'armée, comme Augsbourg et Braunau l'avaient été dans la campagne précédente contre l'Autriche.

Telles étaient les mesures prises, telle était la situation des choses, lorsque Napoléon, qui était à Mayence, dès le 28 septembre, arriva le 2 octobre à Würtzbourg. Par sa présence, Napoléon remplit son armée de cette confiance dans la victoire qui en est le plus sûr pronostic.

BATAILLES

D'IENA & AUERSTEDT

Livrées le 14 Octobre 1806.

DRESSÉES PAR Jph ROUSSEAU

Gravées par Ch. Dyonnet

Echelle de 10,000 Mètres

Biebra

Eckartsberg

Mellingen

Lehnstedt

Dobritschen

Kösen

Naumburg

NAUMBURG

PREMIÈRE PARTIE.

Situation des affaires militaires et politiques à l'arrivée de l'Empereur sur le Mein. — Mouvements des deux armées. — Bataille d'Iéna.

Lorsque l'Empereur parut au milieu de son armée, la guerre n'était pas encore déclarée entre la France et la Prusse. C'était un spectacle remarquable de voir cette dernière puissance s'agiter, s'ébranler en masse, réunir ses forces, les transporter sans cesse d'un lieu à un autre, leur faire faire des marches et des contre-marches, menacer la France par ses mouvements militaires, par ses écrits et par ses propos, annoncer non seulement le désir de combattre, mais même la certitude de vaincre, parler enfin de ses triomphes comme s'ils étaient certains.

Cependant la Prusse ne s'arrêtait à aucun plan fixe. Elle n'entamait aucune opération, reculait à l'instant de déclarer officiellement ses intentions hostiles, paraissait étonnée et confuse de ce que tant de bruit n'avait pas l'air d'être entendu par la France, et de voir l'armée que les Prussiens disaient être sûrs de battre, se porter tranquillement au devant de sa ruine.

Cette conduite bizarre était l'effet du délire qui s'était emparé de toutes les têtes prussiennes, et surtout de l'irrésolution où était plongé le roi de Prusse lui-même. Ce prince se trouvait réellement entraîné à la guerre par une faction puissante, à la tête de laquelle était la reine. Mais avec son coup d'œil juste, il découvrait parfaitement les conséquences funestes de la démarche qu'on lui faisait faire, et l'abîme qu'on ouvrait sous ses pas. Napoléon lui avait fait sentir plusieurs fois la faute qu'il commettait en se séparant de l'alliance de la France. Frédéric III n'était que trop pénétré de cette vérité; cependant il cédait à une impulsion qui agissait continuellement sur lui, et l'empêchait de se conduire d'après sa volonté.

Du côté des Français, il régnait autant de calme et d'ordre qu'il y avait de trouble et de confusion chez les Prussiens. A la tête d'une armée superbe, constamment victorieuse et qui ne respirait que les combats, Napoléon, tranquille sur les événements, laissait néanmoins encore à son ennemi le choix de la paix ou de la guerre. Cependant il ne négligeait aucune précaution. Dès son arrivée à Würtzbourg, les ordres furent donnés pour assurer, par des réquisitions, la subsistance des troupes, et pour construire des fours à Bamberg, Cronach, Forcheim, Würtzbourg. Un ordre du jour, publié dans tous les corps, désigna les mêmes places pour devenir les dépôts où seraient renvoyés les convalescents, et où devraient se rendre les hommes qui arriveraient de France, une fois que l'armée aurait commencé à se porter en avant. Il fut également prescrit aux commandants des corps d'armée de diriger sur ces places les femmes, les bagages qui ne seraient pas absolument nécessaires, enfin toute espèce d'embarras, pour que l'armée fût plus mobile et plus légère.

Il y eut quelques changements dans

l'assiette des cantonnements. Le quatrième corps eut l'ordre d'étendre les siens entre Amberg et Bayreuth; le sixième, entre Nüremberg et Bamberg. Le cinquième dut se réunir à Schweinfurt, en tenant des piquets de cavalerie en avant d'Ummerstadt, et sur Heldbourg, afin d'intercepter les communications entre Würtzbourg et la Saxe, et de favoriser les reconnaissances des officiers de l'état-major. Il fut ordonné aux généraux Milhaud et Lasalle, chefs de la cavalerie légère de la réserve, de tenir leurs brigades réunies, et d'avoir des piquets sur les communications de Cobourg. Le prince de Ponte-Corvo fut chargé de faire éclairer la communication de Leipsig. Le troisième corps était toujours à Bamberg. Il fut ordonné au septième de cantonner aux environs de Würtzbourg, sur la route de Bamberg.

Le 5 octobre, de nouveaux ordres partis du quartier-général impérial imprimèrent un mouvement à toute l'armée, dans le but de la concentrer toujours davantage, et de la rapprocher des lieux où était l'ennemi. Le cinquième corps fut dirigé sur Cobourg; arrivé là, il devait continuer sa route sur Graffenthal. Le septième corps, destiné à appuyer le cinquième, eut également sa direction assignée sur Cobourg; et il devait être, le 8, entre Bamberg et cette ville. Il fut enjoint au duc de Dalmatie d'entrer à Bayreuth le 7, avec ses forces réunies. Son ordre portait de continuer ensuite sa marche sur Hoff. Le duc d'Elchingen eut l'ordre d'appuyer ce mouvement. « Comme il » n'y a qu'une chaussée dans le pays » de Bayreuth (manda le prince Major- » général au Maréchal), Sa Majesté a » jugé convenable que vous marchiez » toujours à une demi-journée du corps » du duc de Dalmatie; mais vous vous » réuniriez à lui dans toutes les posi- » tions où cela serait nécessaire. Vous » observerez que la guerre ne doit pas » être considérée comme déclarée. » Votre langage sera constamment que » l'Empereur fait occuper le pays de » Bayreuth, pour appuyer son aile » droite menacée par le rassemblement » des Prussiens et par l'invasion de la » Saxe. »

La division bavaroise du général comte de Wrede suivait les quatrième et sixième corps; elle fut destinée à s'emparer de Kulmbach, petite forteresse du pays de Bayreuth, située sur le Mein, dans une forte position. Cependant il fut mandé au comte de Wrede de ne point arrêter toute sa division devant cette place; si elle résistait à la première sommation, il devait en faire le blocus par un ou deux régiments.

Le 6, le grand quartier-général fut transporté à Bamberg, où la garde impériale arriva le même jour. Le troisième corps n'avait pas bougé de ses cantonnements près de cette ville; et le premier était toujours en avant de toute l'armée, près de Lichtenfels et de Cronach. La réserve de cavalerie était entre les premier et troisième corps, poussant des postes plus loin que Cronach. Dans cette position, les cinquième et septième formaient la gauche de la Grande-Armée, à une demi-journée l'un de l'autre. Les premier et troisième étaient au centre, à la même distance. Les quatrième et sixième formaient la droite dans un pareil éloignement.

Ce fut le 7 octobre que l'Empereur reçut un courrier de Mayence, dépêché par le prince de Bénévent, son ministre des relations extérieures, et qui était porteur d'une longue lettre du roi de Prusse. Ce monarque, se répandant en plaintes amères contre la France, et énonçant toutes les raisons qu'il croyait avoir de

recourir à la voie des armes, assignait lui-même la déclaration de guerre, au jour de la réception de sa lettre. Napoléon se tourna vers le prince de Neuchâtel. « Connétable, lui dit-il, on nous » donne un rendez-vous d'honneur » pour le 8. Jamais un Français n'y a » manqué. Mais, comme on dit qu'il y » a une belle reine qui veut être té» moin du combat, soyons courtois, et » marchons vers la Saxe sans nous » arrêter. » La reine de Prusse était effectivement à l'armée, habillée en amazone, excitant, par ses discours, l'ardeur et le courage des troupes.

A la veille de commencer cette guerre, dans laquelle le gouvernement prussien, abusé, croyait voir un moyen de gloire et d'agrandissement, et dont le résultat a été si complètement contraire à ses espérances, l'Empereur, ayant arrêté ses dispositions, les transmit aux chefs des différents corps d'armée par l'organe de son Major-général.

Il fut ordonné au prince de Ponte-Corvo de porter sur-le-champ son quartier-général à Cronach; de placer deux de ses divisions en position sur les frontières de Saxe, et de laisser la troisième à Zettliz, en avant de Lichtenfels, jusqu'à l'arrivée du troisième corps, qui devait occuper ce point. Le premier devait se réunir, le 9, sur les hauteurs de Lobenstein, en Saxe. Lichtenfels fut assigné pour le quartier-général du prince d'Eckmühl. Ce maréchal fut averti que l'intention de l'Empereur était que, le 8, tout son corps d'armée pût être réuni en masse en avant de Cronach, et être en mesure de soutenir le prince de Ponte-Corvo qui devait, dans la journée du 9, se porter sur Lobenstein et sur la Saale.

Le roi de Naples eut l'ordre de porter son quartier-général à Cronach, et de rapprocher toutes ses divisions de ce point. « Quoique l'on puisse considérer » la guerre comme déclarée dès au» jourd'hui, » lui faisait mander l'Empereur, « aucune cavalerie ne doit ce» pendant dépasser la frontière, afin de » ne pas instruire l'ennemi plus tôt » qu'il ne doit l'être, du commence» ment des hostilités. Mais, demain, » les deux brigades de cavalerie légère » de Votre Majesté, et celle du premier » corps qui se trouve réunie à elles, » passeront le Mein, se porteront en » avant, et iront battre et éclairer le » pays. Il sera attaché un officier du gé» nie à chacune des brigades pour faire » des reconnaissances, de sorte que » demain, vers minuit, l'Empereur » puisse recevoir à Cronach, où il se » trouvera, des renseignements sur les » points suivants : savoir, s'il y a des » communications de Saalbourg à Saal» feld, de Saalbourg à Hoff, de Lobens» tein à Hoff et à Graffenthal; si ces » communications sont propres à l'in» fanterie, à la cavalerie et à l'artillerie; » quelle est la situation de l'ennemi du » côté de Hoff, du côté de Saalbourg, » et particulièrement sur la grande » chaussée de Leipsig; quelle est enfin » sa position sur Graffenthal et Saal» feld. L'Empereur désire que Votre » Majesté dirige personnellement cette » reconnaissance; car l'Empereur veut » connaître, autant que possible, la po» sition de l'ennemi, et profiter de » notre première irruption pour frap» per un grand coup. »

Le mouvement des cinquième et septième corps, à la gauche, et des quatrième et sixième, à la droite, fut continué tel qu'il avait été prescrit par les ordres du 5. Le quartier-général impérial partit le 8, à trois heures du matin, pour se transporter ce même jour à Cronach. De là, l'ordre fut envoyé à Jérôme, roi de Westphalie, de prendre

le commandement de la division bavaroise qui était devant Culmbach, ainsi que la direction du siége de cette place, que l'Empereur désirait presser vivement. Ce fut aussi de Cronach que Napoléon fit ordonner au prince de Ponte-Corvo et au duc de Montebello d'attaquer l'ennemi, le premier à Saalbourg, où l'on présumait qu'il devait le rencontrer, le second à Saalfeld, où l'on était instruit que cinq régimens avaient pris position.

L'Empereur fit écrire au duc de Montebello : «Si les forces de l'ennemi se » trouvent plus considérables qu'on ne » le croit, il est convenable, M. le Maré» chal, que vous pressiez l'arrivée du » duc de Castiglione. Mais s'il n'y avait » que dix ou douze mille hommes, » dans une situation qui vous donnât » l'avantage, vous pouvez les attaquer, » après les avoir reconnus, en activant » seulement l'arrivée du septième corps. » L'intention de l'Empereur est que, » dans l'ordre de bataille, chaque divi» sion forme une aile, et soit rangée sur » plusieurs lignes, à quatre-vingts toises » de distance (1). Vous êtes prévenu » que le quartier-général de l'Empereur » sera le 9 au soir à Ebersdorf. Le prin» ce d'Eckmühl sera à Lobenstein; le roi » de Naples, à Schleitz; le prince de » Ponte-Corvo, entre ce dernier lieu » et Saalbourg; le duc de Dalmatie, vis» à-vis de Plauen; et le duc d'Elchingen » à Hoff. Si l'on apprend demain que » l'ennemi veuille défendre Saalfeld, et » qu'il y ait réuni des forces considéra» bles, l'intention de l'Empereur est de » marcher avec vingt ou vingt-cinq mille » hommes, dans la nuit du 9 au 10, pour » arriver avant midi sur Saalfeld par » Saalbourg. Dans cette hypothèse, vous » prendrez position à Graffenthal; l'en» nemi n'osera pas vous attaquer, ayant » des forces si considérables sur son » flanc gauche. Si cependant il le fai» sait, nul doute que vous ne dussiez » battre en retraite pour l'engager et » l'exposer à être pris par son flanc. Si, » au contraire, l'ennemi fait sa retraite » devant vous, arrivez le plus prompte» ment possible à Saalfeld, et placez» vous-y militairement. »

Le premier engagement entre les Français et les Prussiens eut lieu à Schleitz. Ce bourg, assez considérable et fermé de murs, est situé en Saxe, dans un défilé entouré de hautes montagnes, entre Saalbourg et Auma, à peu de distance de la rivière de la Saale. Le général prussien comte de Tauenzien, qui avait été quelque temps à Hoff à la tête des troupes prussiennes de la Franconie, s'était retiré à l'approche des Français, et avait dirigé sa marche sur Schleitz, pour se réunir à l'armée du prince de Hohenlohe. Il avait avec lui six mille hommes d'infanterie et mille cinq cents de cavalerie. L'ennemi fut rencontré par les troupes avancées du premier corps, le 9 octobre, à cinq heures du matin, à Saalbourg, où son arrière-garde était postée. Malgré la position avantageuse de Saalbourg, sur un rocher qui domine la rive gauche de la Saale, où se présentaient les Français, l'ennemi ne défendit point cette ville, et se retira après avoir échangé quelques coups de canon.

Le 4[e] de hussards et le 27[e] d'infanterie légère le suivirent; le reste du corps d'armée appuyait cette petite avant-garde. La division du comte d'Erlon, qui avait la tête de la colonne, arriva devant Schleitz, vers les quatre heures après-midi. L'ennemi occupait la ville avec de l'infanterie, et s'était établi à mi-côte,

(1) Voyez, pour l'explication de cette formation, l'ordre du 12, page 121.

sur les hauteurs, à la rive gauche de la Wiesenthal; il appuyait sa droite à la chapelle de Bergfried, et refusait sa gauche. Le comte d'Erlon, chargé de l'attaque, jeta des voltigeurs et des grenadiers à travers le faubourg, pour passer la Wiesenthal à gué, gagner le vallon à droite de la chapelle, et tourner la position de l'ennemi. Le reste de la division s'avançait en même temps sur la ville. L'ennemi voulut la disputer; mais il en fut bientôt chassé. Sa droite fut culbutée au delà de la chapelle; et, pour la seconde fois, il se mit en retraite, se dirigeant sur Ottersdorf.

Le 4e de hussards, ayant à sa tête le roi de Naples, qui arriva de sa personne sur le lieu du combat, poursuivait chaudement l'ennemi. Pour ralentir ce mouvement, et avoir le temps de filer sur Auma, le général Tauenzien prit position sur la crête, en arrière d'Ottersdorf, avec toute sa cavalerie, et porta de l'infanterie à côté du bois. Le 4e de hussards traversa ce village avec quelques compagnies du 27e. En même temps, les 94e et 95e de ligne marchaient par la gauche, menaçant toujours le flanc de l'ennemi. Celui-ci, qui avait une cavalerie très supérieure et qui se trouvait sur un terrain favorable à cette arme, repoussa trois charges du 4e hussards. Mais un bataillon du 27e d'infanterie légère, s'étant formé en colonne, marcha au devant de la cavalerie ennemie, arrêta sa poursuite, et donna au 5e régiment de chasseurs le temps d'arriver. Ce régiment, en débouchant d'Ottersdorf, n'eut pas le temps de se déployer; il fit en colonne une charge qui fut heureuse, et détermina la retraite de l'ennemi. Vivement poursuivis, les Prussiens se retirèrent avec précipitation, laissant 400 hommes morts sur le champ de bataille, et 5 à 600 prisonniers. Le premier corps bivouaqua le soir à Ottersdorf; et le lendemain 10, il suivit le général Tauenzien dans sa retraite, et prit position à Auma.

Ce même jour 10, éclaira une nouvelle victoire; et ce fut le cinquième corps qui en eut l'honneur. Suivant les ordres qu'il avait reçus, le maréchal duc de Montebello se rendit de Graffenthal à Saalfeld, où l'on avait la certitude que l'ennemi n'avait pas plus de troupes que les premiers avis n'en avaient annoncé. Saalfeld est situé en Saxe, dans une plaine d'une demi-lieue de largeur, sur les bords de la Saale, que l'on passe sur un pont de pierre. Cette ville, entourée de murs et de fossés, domine assez bien la plaine et surtout la rive droite de la rivière, ce qui facilite la défense du pont. La vallée de Saalfeld est formée, particulièrement du côté gauche de la Saale, par des montagnes boisées. La situation de Saalfeld, à l'entrée de cette vallée, qui devient de plus en plus riche et fertile en descendant vers Iéna, et à l'embranchement de plusieurs chemins dont le principal mène par Neustadt sur la route de Leipsig, rend cette ville intéressante pour des armées qui doivent agir par ces deux routes; elle l'était alors pour l'armée prussienne. Saalfeld était occupée par plusieurs régiments de l'avant-garde de l'armée du prince de Hohenlohe, qui, placé entre Rudolstadt et Saalfeld, formait à ce dernier point l'extrémité de l'aile gauche de toute la ligne prussienne.

Le prince Louis-Ferdinand de Prusse, commandant cette avant-garde, réunissait sous ses ordres neuf mille hommes d'infanterie et environ trois mille chevaux. Il lui avait été expressément recommandé par le prince de Hohenlohe, de ne s'engager dans aucune action avec les Français, avant d'avoir été rejoint par le général Blücher, qui devait lui amener des renforts et prendre le com-

mandement général de l'avant-garde. Mais la rapidité de la marche de l'armée française, ayant prévenu les projets et dérangé les mesures des Prussiens, les avant-postes du prince Louis furent attaqués par l'avant-garde du duc de Montebello, et rejetés sur Saalfeld avant l'arrivée du secours que le prince prussien attendait. Ce jeune général, sans expérience, crut pouvoir se maintenir seul à son poste. Il réunit toutes ses troupes, et les rangea entre Saalfeld et le village d'Erosten, ayant devant son front une montagne couverte de bois, et derrière lui la rivière de la Saale. Ce fut dans cette position peu militaire qu'il attendit l'attaque des Français.

Le duc de Montebello fit occuper divers villages de la vallée de Saalfeld, en face de la position de l'ennemi, par une partie de la division du comte Suchet, à laquelle il joignit deux batteries d'artillerie légère. Pendant que ces troupes contenaient l'ennemi, et que l'artillerie portait le ravage dans ses rangs, une multitude de tirailleurs gravirent les montagnes, se jetèrent dans les bois et tournèrent, sans être vus, la position de l'ennemi. Afin de lui couper la retraite, les 9e et 10e de hussards, traversant la vallée, se portèrent rapidement sur la petite rivière de la Schwarza, à la droite des Prussiens, et se rendirent maîtres des gués qui offraient à l'ennemi quelque facilité pour échapper.

Surpris et déconcerté par la promptitude des mouvements des Français, l'ennemi se battit sans ordre. Son infanterie fut bientôt rompue; elle recula contre la Saale et la Schwarza. La difficulté qu'elle trouva pour se retirer acheva de mettre parmi elle la plus grande confusion. Le prince Louis voyant la mauvaise tournure que prenait le combat, résolut de tenter un dernier effort. Il réunit toute sa cavalerie et fondit avec impétuosité sur les hussards français qui coupaient sa retraite. Ceux-ci soutinrent le choc avec autant de courage que les Prussiens en mirent à les attaquer. La mêlée fut chaude et meurtrière. Le Prince s'engagea dans un combat corps-à-corps, avec un maréchal-des-logis du 10e de hussards qui lui proposa de se rendre. Le Prince ayant répondu par un coup de sabre, le maréchal-des-logis lui en porta un à son tour qui le blessa et le fit chanceler. Le Prince fut achevé d'un coup de pistolet. 600 hommes restés sur le champ de bataille, du côté des Prussiens, 1,000 prisonniers et 30 pièces de canon enlevées à l'ennemi, furent le résultat de ce combat, à la suite duquel le cinquième corps alla bivouaquer sur la route de Géra. Les autres corps reçurent en même temps une direction générale vers Schleitz et Saalfeld, et ensuite plus avant vers Neustadt, en inclinant à gauche, du côté de l'ennemi, dont on commençait à soupçonner la vraie position.

Le 10, au soir, le quartier-général impérial était à Schleitz. Ce fut de là que l'ordre fut envoyé au duc de Montebello de se porter sur Neustadt; au duc de Castiglione, de suivre à grandes marches ce mouvement; au prince d'Eckmühl, de se rendre, avec tout son corps à Auma, puis à Géra. Le prince de Ponte-Corvo avait déjà reçu l'ordre de faire des efforts pour occuper, dans la journée du 11, cette dernière ville que l'Empereur voulait décidément avoir, afin de connaître ce que faisait l'ennemi. Il était prescrit au duc de Dalmatie de se diriger aussi sur Géra, en occupant d'abord la ville de Warda, où il devait se mettre en communication avec l'avant-garde du troisième corps. Le maréchal duc d'Elchingen arrivait à Schleitz. La réserve de cavalerie était

entre le troisième et le premier corps, sauf les brigades de cavalerie légère qui éclairaient, en avant de l'armée, les routes d'Iéna et de Zeitz. A cette époque, toute l'armée était concentrée entre l'Elster et la Saale, la tête du côté de Naumbourg; elle s'avançait rapidement sur la ligne d'opérations de l'ennemi.

Dans la nuit du 11 au 12, le quartier-général impérial fut transféré à Auma. De nouveaux renseignements, parvenus à Napoléon, l'ayant confirmé dans l'opinion que les principales forces de l'ennemi étaient du côté d'Erfurt, l'Empereur fit sur-le-champ donner l'ordre au roi de Naples de se porter à Zeitz, de jeter des coureurs sur Leipsig et sur Naumbourg, et de s'avancer même jusqu'à cette dernière ville, si les renseignements qu'il recevrait lui apprenaient que l'ennemi n'avait pas quitté Erfurt. Il était prescrit au prince de Ponte-Corvo d'appuyer le mouvement du roi de Naples; Naumbourg était également le point assigné au prince d'Eckmühl. Dans cette journée du 12, le duc de Dalmatie devait arriver à Géra; le duc d'Elchingen, à Mittel; le duc de Montebello, à Iéna; et le duc de Castiglione, à Eula.

Pendant que la Grande-Armée avançait en Saxe, Napoléon fit rapprocher les troupes de la Confédération rhénane pour occuper les lieux abandonnés par les Français. Les troupes de Bade, celles de Würtemberg et celles de Würtzbourg eurent l'ordre de se rendre à Bayreuth. La division bavaroise, déjà formée, fut dirigée sur Schleitz. Celle qui se formait à Ingolstadt, sous les ordres du général Deroy, fut destinée à occuper le pays de Bayreuth et à fournir au blocus de Kulmbach.

Ce fut d'Auma que le prince Major-général écrivit au roi de Prusse, de la part de l'Empereur, la lettre suivante:

« Sire, l'empereur Napoléon me » charge d'avoir l'honneur de témoi» gner à Votre Majesté toute la part » qu'il prend à la peine qu'a dû lui » faire la mort glorieuse du prince » Louis. »

Le 13 octobre, de grand matin, le quartier-général impérial fut à Géra. Le maréchal duc de Montebello s'était rendu à Iéna, et avait occupé les hauteurs en avant de cette ville. Il ne tarda pas à donner à l'Empereur l'avis que l'ennemi était en présence avec une armée nombreuse, et que tous ses mouvements annonçaient qu'il voulait attaquer Iéna. Cet avis fut transmis au prince de Ponte-Corvo et au maréchal prince d'Eckmühl; et il leur fut mandé à l'un et à l'autre que s'ils entendaient, pendant la soirée, le canon du côté d'Iéna, ils devaient manœuvrer sur l'ennemi et déborder sa gauche. La marche de tous les corps fut accélérée vers ce point qui paraissait devoir devenir dans peu de temps le théâtre d'un grand événement.

Le duc de Dantzig, qui commandait les grenadiers et les chasseurs à pied de la garde, eut l'ordre d'avancer en toute diligence sur Iéna. Il fut enjoint au duc de Castiglione de venir se placer en seconde ligne derrière le duc de Montebello. L'instruction du duc de Dalmatie portait de se rendre à Kosnitz, gros village sur la Saale, à l'embranchement des routes d'Iéna et de Naumbourg. Roda fut assigné au duc d'Elchingen. La grosse cavalerie de la réserve et les dragons qui marchaient sur Naumbourg, furent prévenus de ne pas dépasser Auma, sans recevoir de nouveaux ordres. D'après ces dispositions, l'on fut en mesure vis-à-vis de l'ennemi, soit qu'il voulût attendre la

bataille, dans le poste qu'il occupait, soit qu'il essayât de forcer le passage de la Saale, ou d'effectuer sa retraite sur Berlin.

Les combats de Schleitz et de Saalfeld, la marche rapide de l'armée française, l'occupation d'Iéna, de quelques points de la Saale, et particulièrement de Naumbourg qui se trouvait sur leur communication d'Erfurt à Leipsig, toutes ces circonstances firent connaître aux généraux prussiens le danger imminent où les avaient plongés le vague de leurs projets et l'irrésolution de leurs démarches.

Dans cette perplexité, le conseil du Roi qui, le 8 octobre, pensait encore à prendre l'offensive et à déboucher en trois colonnes sur Bamberg, Schweinfurt et Francfort, qui, le 11, se bornait déjà à la guerre défensive, qui prenait ses mesures pour couvrir la Saxe et fermer les routes de Dresde et de Leipsig, ne dut plus songer, dans la nuit du 12 au 13, qu'à ménager une retraite à l'armée et à lui conserver sa ligne d'opérations menacée.

Dans cette nuit et dans la journée du 13, le général en chef de l'armée prussienne, qui avait déjà rassemblé tous ses corps détachés et réuni ses forces, quitta les bords de la Saale pour concentrer son armée entre Cappellendorf et Auerstädt, dans l'intention d'employer la journée du 14 à déboucher par Naumbourg, en forçant le passage de la Saale, et à se retirer sur Magdebourg ou sur Berlin.

Le champ où allaient combattre les deux armées est une plaine ondulée, située au-delà des montagnes et des défilés qui bordent la rive gauche de la Saale. Cette plaine est traversée par la rivière d'Ilm qui baigne les murs de Weymar, et vient se réunir à la Saale, non loin d'Auerstadt. Cet espace était occupé par l'armée prussienne partagée en deux grands corps.

Le premier, fort de quarante-cinq mille hommes, était commandé par le Roi et par son lieutenant, le duc de Brunswick. Ce corps qui, dans la journée du 13, alla camper à Auerstädt, était destiné à frayer, par Naumbourg, un passage à toute l'armée, pour entrer par la Saxe dans le cœur de la monarchie.

L'autre armée, restée sous les ordres du prince de Hohenlohe, était forte de soixante-dix mille hommes; elle s'étendait de Weymar à Isserstadt, village situé à l'entrée de la plaine, devant le plateau d'Iéna La droite de cette armée, sous les ordres du général Ruchel, formait comme une réserve, entre Frankendorf et Weymar. Le centre était à Cappellendorf, où se trouvait aussi le quartier-général du prince de Hohenlohe.

Les avant-postes de la gauche occupaient en force, à l'entrée du défilé de Mühlthal, sur la chaussée d'Iéna à Weymar, une hauteur appelée le *Schnecke*, qui domine ce défilé. Les ennemis étaient encore répandus dans les villages de Lutzerode, Cospoda, Closwitz et dans tous les points qui pouvaient empêcher l'armée française de déboucher dans la plaine, de sorte qu'il paraissait que leur but était de retarder celle-ci, jusqu'à ce que le roi de Prusse eût passé la Saale, et de suivre ensuite la retraite de l'armée du Roi.

Par ces nouvelles dispositions, l'ordre de bataille des Prussiens était changé. Le corps du Roi, qui en faisait précédemment le centre, en formait maintenant la gauche. Le corps de Hohenlohe, qui était la gauche, était devenu le centre. L'armée prussienne faisait face à la Saale qu'elle avait auparavant sur son flanc. On pouvait évaluer à dix

mille pas géométriques la distance entre l'armée prussienne du Roi et celle du prince de Hohenlohe ; il y avait de petits corps intermédiaires à Apolda, Pluhrsted, Eberstadt, pour entretenir la communication.

Le 13 octobre, à deux heures après midi, Napoléon arriva à Iéna. Du haut d'un petit plateau qu'occupait l'avant-garde du cinquième corps, et qui domine la plaine, l'Empereur aperçut les dispositions de l'ennemi. Sa Majesté régla en conséquence, de la manière suivante, l'ordre de la bataille qui fut transmis aux commandants des différents corps d'armée :

« Le maréchal duc de Castiglione » commandera la gauche. Il placera sa » première division en colonne sur la » route de Weymar, jusqu'à une hau» teur par où le général comte Gazan » a fait monter son artillerie sur le pla» teau d'Iéna. Il tiendra les forces né» cessaires sur le plateau de gauche, à » la hauteur de la tête de sa colonne; » il aura des tirailleurs sur toute la ligne » ennemie, aux différents débouchés » des montagnes. Quand le général » Gazan aura marché en avant, le duc » de Castiglione débouchera sur le pla» teau avec tout son corps d'armée, et » marchera ensuite, suivant les cir» constances, pour prendre la gauche » de l'armée.

» Le maréchal duc de Montebello » commandera le centre; il occupera » le plateau d'Iéna, du côté qui regarde » la plaine. A la pointe du jour, il aura » toute son artillerie dans ses interval» les de bataille.

» L'artillerie de la garde sera placée » sur la hauteur d'Iéna; et la garde, » rangée sur cinq lignes, occupera le » derrière du plateau qui sera couronné » par la première ligne composée des » chasseurs.

» Le village de Closwitz, sur notre » droite, sera foudroyé par toute l'ar» tillerie du comte Suchet, et, immé» diatement après, attaqué et enlevé. » L'Empereur donnera le signal. On » doit se tenir prêt à la pointe du jour.

» Le maréchal duc d'Elchingen mar» chera toute la nuit, et tâchera d'être » arrivé au jour à l'extrémité du » plateau, pour pouvoir le monter, et » se porter sur la droite du duc de » Montebello, du moment que le vil» lage de Closwitz sera enlevé, et qu'on » aura de la place pour se déployer.

» Le maréchal duc de Dalmatie, ar» rivant du côté de Dornbourg, mar» chera jusqu'à ce qu'il soit parvenu à » la hauteur d'Iéna; il se liera aux au» tres corps, de manière à former » la droite de l'armée, et s'attachera à » rester toujours lié.

» L'ordre de bataille, en général, » sera sur deux lignes, sans compter » la ligne de l'infanterie légère; chaque » ligne éloignée l'une de l'autre, de » cent toises au plus.

» La cavalerie légère de chaque corps » d'armée sera placée à la disposition » de chaque général, pour servir sui» vant les circonstances. La grosse ca» valerie sera placée, quand elle arri» vera, sur le plateau, et sera en ré» serve derrière la garde, pour se por» ter où les circonstances l'exigeront.

» Ce qui est important, c'est d'abord » de se déployer en plaine. On fera » ensuite les dispositions que les ma» nœuvres de l'ennemi et les forces qu'il » montrera indiqueront, afin de le » chasser des positions qu'il occupe. »

Le maréchal prince d'Eckmühl reçut l'ordre de se porter de Naumbourg sur Kösen pour défendre les défilés de la Saale, près de ce village, si l'ennemi voulait marcher sur Naumbourg, et pour prendre l'ennemi à dos par Apolda,

s'il restait dans la position où il était le 13.

Le prince de Ponte-Corvo fut destiné à déboucher de Dornbourg pour tomber sur les derrières de l'ennemi, soit qu'il se portât en force sur Naumbourg, soit qu'il se dirigeât sur Iéna.

La nuit qui précéda la bataille, Napoléon bivouaqua sur le plateau d'Iéna, au milieu de ses braves. Pendant toute la nuit, il fit travailler à un chemin dans le roc pour transporter aisément l'artillerie sur la hauteur; et il y réussit, malgré des obstacles qu'au premier coup-d'œil on aurait jugés insurmontables. Il fit pratiquer aussi des débouchés dans la ville et dans les vallées voisines, pour faciliter le déploiement des troupes qui n'avaient pu être placées sur le plateau. C'était la première fois qu'une armée devait passer au travers d'un si petit débouché.

Le spectacle que les deux armées offrirent pendant cette nuit était remarquable. L'une déployait son front sur six lieues d'étendue et embrasait l'atmosphère de ses feux. Les bivouacs apparents de l'autre étaient concentrés sur un seul point.

On était à la petite portée de canon. Les sentinelles se touchaient presque; et il ne se faisait pas un mouvement qui ne fût entendu. L'activité qui régna toute la nuit dans l'une et l'autre armée était l'annonce d'un grand jour. Mais, selon toute apparence, elles attendaient l'événement avec un espoir et des sentiments bien opposés. Ce jour arrive enfin. Aussitôt qu'il paraît, l'armée prend les armes.

L'Empereur passe devant plusieurs lignes; il recommande aux soldats de se tenir en garde contre cette cavalerie prussienne qu'on peignait comme redoutable; il les fait ressouvenir qu'il y avait un an, à la même époque, ils avaient pris Ulm; que l'armée prussienne, comme l'armée autrichienne était cernée, avait perdu sa ligne d'opérations, ses magasins; qu'elle ne se battait plus dans ce moment pour sa gloire, mais pour sa retraite; qu'elle voulait se faire une trouée dans quelque point, mais que les corps d'armée qui la laisseraient passer seraient perdus d'honneur et de réputation.... A ce discours les soldats répondent par les cris de *marchons*! L'Empereur donne le signal: toute l'armée s'ébranle. Les tirailleurs engagent l'action. La fusillade devient vive, presqu'aussitôt qu'elle a commencé.

A la pointe du jour, le maréchal duc de Dantzig avait fait ranger la garde impériale en bataillon carré au sommet du plateau d'Iéna. A droite du plateau était la division du comte Suchet; à gauche, celle du comte Gazan; chacun de ces corps avait ses canons dans les intervalles.

Précédées de leurs tirailleurs, les deux divisions du cinquième corps se portent en avant; celle du comte Suchet se dirige sur Closwitz; celle du comte Gazan marche, partie sur Cospoda, partie sur la route de Weymar. L'ennemi défend vivement la position du *Schnecke*. Cependant il en est débusqué; et le cinquième corps, débouchant dans la plaine, commence à se déployer. Dans cette manœuvre, les 64e et 88e de ligne s'approchent du village de Lutzerode, défendu par un régiment ennemi. Ce village est enlevé, presqu'en même temps qu'il est attaqué; quelques compagnies du 21e d'infanterie légère s'engagent sur la route de Weymar, jusqu'à Hohlstadt. Par ce mouvement rapide, le gros du centre de l'armée ennemie placé à Isserstadt, voit déjà sa droite et sa gauche menacées.

Il était dix heures du matin.

Un brouillard épais avait, jusqu'à ce moment, obscurci le jour et caché aux ennemis les manœuvres des Français. Ce brouillard était enfin dissipé par un beau soleil d'automne. Les deux armées s'apercevaient à demi-portée de canon. Le septième corps, formant la gauche des Français, venait de traverser Iéna et débouchait sur le champ de bataille. La garde impériale était restée en réserve sur le plateau, derrière le centre. La droite, sous les ordres du duc de Dalmatie, s'étant mise en marche, dès que le canon s'était fait entendre, se trouvait déjà engagée avec l'ennemi, qu'elle avait rencontré dans le bois, en avant de Lobstädt. Le corps du maréchal duc d'Elchingen avait éprouvé de grandes difficultés dans sa marche de nuit; trois mille hommes seulement de ce corps étaient arrivés pour prendre part au combat. La cavalerie et les dragons de la réserve étaient encore fort éloignés.

Dans ces conjonctures, l'Empereur dit qu'il aurait voulu retarder, de deux heures, d'en venir à une action générale, afin d'attendre, dans la position prise le matin, les troupes qui devaient le joindre, et surtout sa cavalerie. Mais l'ardeur française avait déjà emporté les soldats si loin, que l'ennemi, vivement alarmé de leurs progrès, lorsque la chute du brouillard lui en découvrit l'étendue, s'ébranla en masse pour chasser le cinquième corps des postes dont il s'était emparé. La bataille, loin de pouvoir être ralentie, se ranima avec une nouvelle chaleur. L'armée ennemie était nombreuse et montrait une belle cavalerie. Les manœuvres étaient exécutées avec précision et rapidité. Tous ses efforts paraissaient particulièrement dirigés vers le point d'Hohlstadt

Napoléon ordonne au duc de Montebello de former ses divisions en échelons, et de marcher pour soutenir ce village. On s'approche; on se joint; on s'attaque avec fureur. Les Prussiens, animés par la première chaleur de l'action, combattent avec intrépidité. Les Français, depuis si longtemps habitués à vaincre, ont la conviction d'être invincibles sous les yeux de leur Empereur. Dans cette lutte terrible, Vierzehnheilligen, sur la gauche d'Isserstadt, plusieurs fois pris et repris, devient la proie des flammes; bientôt, il présente un affreux spectacle de décombres et de cadavres entassés.

Sur la droite de l'armée française, le maréchal duc de Dalmatie continue l'attaque du bois de Lobstädt. Une colonne, formée de la première division du quatrième corps, conduite par le comte Saint-Hilaire, attaque ce bois de front, tandis que la seconde division manœuvre pour le tourner vers Rodehen. Favorisé par les difficultés du pays, dont il a une connaissance plus parfaite que les Français, l'ennemi se défend avec une grande opiniâtreté. Le combat devient très meurtrier sur ce point.

A gauche de l'armée, le septième corps avance pour se mettre en ligne avec le cinquième. La division commandée par le général Desjardins, gravit, à travers les vignes, les montagnes qui se trouvent à gauche de la route de Weymar. Cette division se porte ensuite dans la direction de Münchenrode et de Reinderode, sur la droite de l'ennemi; celui-ci a fait, de son côté, un mouvement pour aller à la rencontre des Français. Le 16e d'infanterie légère qui a la tête de la colonne, et le 14e de ligne qui le suit immédiatement, attaquent chaudement les premières troupes prussiennes, les repoussent, et commencent à frayer un chemin au reste de la division.

Dans cet instant, la bataille est générale. Deux cent mille hommes, avec sept cents pièces de canon, semant la mort dans un espace que l'œil peut facilement embrasser, présentent un de ces spectacles terribles et heureusement rares dans l'histoire. De part et d'autre, on manœuvre comme à une parade. Parmi les troupes françaises, il n'y a jamais eu un instant de désordre ou d'hésitation. L'Empereur a auprès de lui, indépendamment de la garde impériale, un bon nombre de troupes de réserve, tirées des cinquième et septième corps; il peut ainsi parer à tout événement imprévu.

La seconde division du septième corps d'armée, retardée par l'artillerie qu'elle a rencontrée dans les chemins, et par les blessés qu'on rapportait à Iéna, est restée un peu en arrière de la première. Vers midi, elle sort enfin des défilés. N'éprouvant aucun obstacle de la part des Prussiens, elle se porte rapidement sur la gauche de la première division, et toutes deux arrivent à Gross et Klein-Schwabhausen sur la droite d'Isserstadt, point central de la ligne ennemie, en même temps que le duc de Montebello approchait du front de ce village.

Isserstadt se trouvait encore menacé d'un autre côté par le quatrième corps. Après deux heures d'un combat opiniâtre, le duc de Dalmatie s'était enfin emparé du bois de Lobstädt. Il avait fait aussitôt un mouvement en avant, et, passant par Krippendorf, il arrivait sur la gauche du village d'Isserstadt. Par ces mouvements simultanés, l'ennemi se voyait en péril d'être enveloppé. Il n'avait plus de retraite que sur Weymar, et la communication avec Naumbourg lui était déjà coupée.

Dans ce moment, on vient annoncer à l'Empereur que deux nouvelles divisions du duc d'Elchingen arrivent par Neuengonna, Nerkwitz et Lehcten, se placent sur le champ de bataille, en arrière du corps du duc de Dalmatie, et que la tête de la réserve de cavalerie, qui a déjà dépassé Dornbourg, descendant dans la plaine par la route de Zimmern et Stobra, prend l'ennemi à dos, entre Apolda et Isserstadt. Alors Napoléon fait avancer toutes les troupes de la réserve sur la première ligne; celle-ci, se trouvant ainsi appuyée, se précipite de nouveau sur l'ennemi, qui ne résiste pas à ce choc terrible. Il est jeté hors de sa position, et mis en pleine retraite sur Kotschau, Cappellendorf et Franckendorf.

La réserve prussienne, sous les ordres du lieutenant-général Rüchel, postée auprès de ce dernier village, s'avance dans l'espoir d'arrêter les Français et de rallier les fuyards du corps d'armée principal, que les ducs de Montebello et de Castiglione poursuivent vivement. Le mouvement du général Rüchel, qui s'exécute vers Cappellendorf, le place en présence du duc de Dalmatie, qui s'avançait par Klein-Romstadt et Gross-Romstadt, et dont la première division avait déjà dépassé ce dernier lieu. Le duc de Dalmatie n'attend pas que l'ennemi ait pris son ordre de bataille; il l'attaque avec impétuosité et le culbute. Le général Rüchel fait sa retraite en toute hâte, repasse par Cappellendorf, et, sous la protection de sa cavalerie, il se met en position à Wiegendorf.

Le duc de Dalmatie, qui le suit de près, parvient presqu'en même temps que lui sur le nouveau champ de bataille. Les deux divisions du quatrième corps se forment en carrés, et se disposent à recevoir la charge de la cavalerie prussienne, lorsque les divisions de cuirassiers et de dragons de la réserve,

ayant à leur tête le roi de Naples, arrivent sur ce même terrain. Ces braves cavaliers ne peuvent souffrir que la victoire se décide sans eux. A l'aspect de l'ennemi, ils ne courent pas, mais ils se précipitent sur lui. Dans un clin d'œil, le corps du général Rüchel, infanterie et cavalerie, est renversé et mis dans la plus affreuse confusion. Tout ce qui ne se rend pas est sabré. La réserve de cavalerie poursuit son avantage, et prend à revers les troupes du centre, qui reculaient toujours sur Weymar, devant le cinquième et le septième corps. Vainement l'infanterie se forme en bataillons carrés : cinq ou six de ces bataillons sont enfoncés, écharpés, et leurs canons pris.

Dans moins d'une heure, la défaite du centre et de l'aile droite de l'armée prussienne est totale, et sa déroute, l'une des plus désordonnées dont aucune armée ait donné l'exemple. Une partie des fuyards gagne Weymar; l'autre se disperse au loin et couvre la campagne. En les poursuivant, les Français entrent dans Weymar, et les dragons de la réserve poussent jusqu'à la vue d'Erfurt. Le prince de Hohenlohe, son état-major et quelques pelotons de cavalerie se sauvent par Buttelstadt, sur la route de Magdebourg. Le général Rüchel, grièvement blessé, est transporté dans un village voisin du lieu du combat, sur la même route.

Il était écrit que cette journée serait décisive, et que la victoire des Français serait complète. Dans le même temps qu'on se battait avec fureur dans les champs d'Iéna, le roi de Prusse et le duc de Brunswick, postés à Auerstädt, à la tête de quarante-cinq mille hommes, parmi lesquels se trouvait toute la garde royale, avaient pris l'offensive, et avaient tenté de s'ouvrir un passage par Naumbourg. L'ennemi était arrivé le 13, à cinq heures du soir, à Auerstädt; mais il avait négligé de s'emparer des défilés de Kösen, et du pont de pierre sur la Saale, qui est près du village. Plus prévoyant, et se conformant d'ailleurs aux ordres qu'il avait reçus, le maréchal prince d'Eckmühl s'empara de ce poste important, dans la nuit du 13 au 14; et toute la division du comte Gudin passa la rivière de Saale, sur le pont de Kösen, le 14 à la pointe du jour. L'armée du roi de Prusse s'était mise en mouvement à la même heure, se dirigeant sur Kösen.

La colonne française n'a pas fait une lieue sur le chemin de Hassenhausen, qu'elle rencontre une forte avant-garde de cavalerie commandée par le général prussien Blücher. Les 25e et 85e de ligne reçoivent avec intrépidité la charge des escadrons ennemis. Cette cavalerie repoussée se retire en désordre; une batterie d'artillerie à cheval qui l'accompagne est en partie démontée; et plusieurs pièces abandonnées par l'ennemi tombent au pouvoir des deux régiments. Ceux-ci continuent d'avancer. Les 12e et 21e de ligne viennent les soutenir. Les Français occupent Hassenhausen.

En arrière de ce village, l'armée prussienne, rangée en bataille, présentait une immense cavalerie.

La division du comte Gudin fait halte. Ce général jette quelques régiments dans le village, et range le reste de sa division en colonne sur la route de Kösen. La seconde division du troisième corps, commandée par le comte Friant, va se placer, par les ordres du prince d'Eckmühl, à la droite de la division Gudin, dans la direction de Spielberg. La première division, commandée par le comte Morand, longeant la chaussée de Kösen à Rehhausen, marche pour s'appuyer à la gauche du comte Gudin.

Le centre de l'armée ennemie était placé entre Hassenhausen et Tauchwitz; il était commandé par le général baron Schmettau. Derrière, en seconde ligne, était une division commandée par le prince d'Orange. La droite, sous les ordres du général comte de Wartensleben, s'appuyait à Rehhausen. La gauche, sous le commandement du général Blücher, était entre Zeckwar et Spielberg. Le général Kalkreuth, à la tête de la réserve, occupait le terrain entre Auerstädt et Gernstadt.

D'après la position des deux armées, le succès de la bataille doit dépendre de la possession de Hassenhausen. Les Prussiens, qui sentent l'importance dont ce village est pour eux, dirigent sur ce point des forces considérables. Leur centre, à la tête duquel le duc de Brunswick se met lui-même, attaque et déborde ce village. Dans le même temps, leur droite se porte par la vallée entre Rehhausen et Hassenhausen, pour venir encore tomber sur ce dernier point. La division du comte Gudin court le danger d'être enveloppée. Heureusement la première division, dirigée par le prince d'Eckmühl en personne, arrive à son secours. Mais à peine ces troupes ont-elles traversé la grande route pour se porter sur un plateau à gauche de Hassenhausen, qu'elles sont assaillies près de Neusalza, par un corps nombreux de cavalerie ennemie, sous les ordres du prince Guillaume de Prusse, frère du Roi. Ce prince charge à plusieurs reprises la division du comte Morand; mais tous les régiments de cette division, formés en carré, reçoivent l'ennemi avec autant de sang-froid que de courage; ils repoussent ses attaques réitérées, aux cris de *vive l'Empereur!* La cavalerie prussienne, très maltraitée, se retire sur Auerstädt, par Sonnendorf.

Dans le même moment, le général Blücher, commandant l'aile gauche des Prussiens, fait une tentative semblable entre Spielberg et Panscherau, sur les régiments de la troisième division qui occupaient la route de Kösen et qu'il a tournés pendant que le brouillard cachait ses mouvements. Malgré l'avantage de sa position et la persévérance qu'il met dans ses attaques, le général Blücher ne parvient pas à percer les redoutables carrés formés par l'infanterie française. Sa cavalerie est rejetée en grand désordre au-delà de Spielberg. La deuxième division du troisième corps, qui vient d'arriver sur le champ de bataille, suit l'ennemi. Le 108ᵉ et le 111ᵉ s'emparent de Spielberg et débordent Zeckwar. Entre ce village et l'angle saillant d'un bois, la colonne française essuie le feu d'une batterie ennemie qui lui cause d'abord quelque perte. Le second bataillon du brave 108ᵉ court sur cette batterie et l'enlève. Les canons des Prussiens sont tournés contre eux-mêmes. Les tirailleurs français s'avancent vers Lisdorf.

Au centre, les succès ne sont pas moindres. Les Français défendent Hassenhausen avec acharnement. Désespéré de voir plusieurs de ses tentatives infructueuses, et voulant faire un dernier effort pour emporter ce village, le duc de Brunswick réunit ses grenadiers. Il leur parle pour exalter leur audace, lorsqu'il est atteint au visage d'un coup de biscaïen qui le renverse baigné dans son sang. Quelques moments auparavant, le général Schmettau avait été blessé et avait quitté le champ de bataille. L'incertitude, avant-coureur du désordre, commence à régner dans les rangs des Prussiens. Cependant ils tiennent encore, et le feu continue sur toute la ligne.

La division du comte Morand gagne

du terrain et marche rapidement sur Rehhausen. Elle rencontre, sur les hauteurs de Sonnendorf, les régiments des gardes du Roi et une partie de la réserve prussienne, qui avancent dans l'espoir d'avoir bon marché de l'infanterie française, dénuée de cavalerie. Le 30ᵉ et le 17ᵉ régiments, soutenus de l'artillerie de la division, rendent inutiles ces nouveaux efforts de l'ennemi, et repoussent victorieusement les attaques des gardes prussiennes. On établit de l'artillerie sur les hauteurs entre Gernstadt et Auerstädt, et l'on met le feu à ce dernier village. L'ennemi prend le parti de l'évacuer. Bientôt après, il est occupé par les têtes des colonnes des trois divisions françaises qui s'avancent simultanément sur ce point, depuis Rehhausen, Hassenhausen et Poppel.

Les Prussiens, voyant leur champ de bataille perdu, se mettent en pleine retraite. Le Roi ordonne d'abord qu'elle s'effectue sur Weymar. Mais, arrivé de sa personne aux environs de Marstädt, il s'arrête en voyant des troupes sur les hauteurs d'Apolda. Apprenant bientôt que ce sont des Français qui poursuivent les débris de l'armée de Hohenlohe, il tourne à droite du côté de Zottelstadt, et, après plusieurs détours, il parvient à Sommerda.

Dès cet instant, la retraite se fait dans un désordre affreux. Weymar, qui est le rendez-vous indiqué à l'armée du Roi, vient d'être occupé par les Français. Les Prussiens, qui ne savent plus quelle direction prendre, choisissent celle que le hasard leur offre. La cavalerie se perd dans les détours des vallons, et s'embarrasse dans les chemins creux. Des bataillons, des pelotons, une foule de soldats isolés, errent dans les collines, dans les bois, dans les plaines; ils se croisent en tous sens, s'égarent et finissent par tomber au milieu des Français, croyant se réunir à leurs camarades. Beaucoup de blessés et de fuyards prennent par les hauteurs, le chemin d'Erfurt. Le maréchal Mollendorf, blessé lui-même, parvient à atteindre ce dernier point avec les grenadiers des gardes. Le prince d'Orange, avec quelques débris de sa division, se rend aussi à Erfurt.

Ainsi finit la bataille. Rien ne manqua au triomphe des Français. Avant quatre heures après midi, cette armée brillante qui, le matin, couvrait de ses nombreux bataillons un espace que l'œil ne pouvait embrasser, était battue et dispersée. Elle se trouvait sans chef, sans drapeaux, sans patrie; et, dans cette extrémité, sa dernière espérance était dans la générosité du vainqueur.

Le nombre des morts et des blessés dans l'armée prussienne fut de 18 à 20,000 hommes; celui des prisonniers passa 25,000, dès le jour même de la bataille. Le lendemain et les jours suivants, on en ramassa encore une grande quantité. Parmi les prisonniers, se trouvaient plus de vingt généraux, entre autres le lieutenant-général Schmettau. Indépendamment des généraux ennemis tués ou blessés, dont il a été fait mention, l'on apprit que, parmi les blessés, se trouvaient tous les frères du Roi. Le monarque lui-même eut un cheval tué sous lui; 30 drapeaux et 200 pièces de canon tombèrent entre les mains de l'armée victorieuse.

La perte des Français fut de 1,100 hommes tués et de 3,000 blessés. On n'eut à regretter parmi les généraux que la perte du général de brigade Debilly, excellent militaire; parmi les blessés se trouva le général de brigade Conrouxel. Les colonels morts, furent

Vergès, du 12ᵉ régiment d'infanterie de ligne; Lamotte, du 36ᵉ; Barhanègre, du 9ᵉ de hussards; Marigny, du 20ᵉ de chasseurs; Dulembourg, du 1ᵉʳ de dragons; Nicolas, du 61ᵉ de ligne; Viala, du 81ᵉ; Higonet, du 108ᵉ. Ce dernier avait été tué à la tête de son régiment qui enleva une batterie prussienne près du bois de Zeckwar. Harispe, du 16ᵉ d'infanterie légère, fut gravement blessé.

Les services rendus par les différents corps d'armée et par les régiments, dans cette journée mémorable, sont au-dessus de tout éloge. Les hussards et les chasseurs montrèrent la plus grande audace. La cavalerie prussienne ne tint jamais devant eux; et toutes les charges qu'ils exécutèrent sur l'infanterie furent heureuses. Il est superflu de parler de l'infanterie française, reconnue depuis longtemps pour la meilleure du monde. Après l'expérience des deux campagnes de 1805 et de la bataille d'Iéna, l'Empereur déclara que la cavalerie française n'avait pas non plus d'égale.

Dans une mêlée aussi chaude, pendant que l'ennemi perdait presque tous ses généraux, les Français durent remercier la Providence qui protégeait leur armée : aucun des principaux chefs ne fut tué ni blessé. Un biscaïen rasa la poitrine du duc de Montebello sans le blesser. Le prince d'Eckmühl eut son chapeau emporté et un grand nombre de balles dans ses habits.

L'Empereur fut constamment accompagné, partout où il parut, du prince de Wagram et de Neuchâtel; du maréchal duc d'Istrie; du grand-maréchal du palais, duc de Frioul; du grand-écuyer, duc de Vicence; de ses aides-de-camp et écuyers de service. Rien ne peut se comparer à l'enthousiasme et à l'amour que les soldats témoignèrent à Napoléon. S'il y avait un moment d'hésitation, le seul cri de *vive l'Empereur!* ranimait les courages et retrempait toutes les âmes. Au fort de la mêlée, Napoléon voyant ses ailes menacées par la cavalerie ennemie, se portant au galop pour ordonner des manœuvres, était salué à chaque instant par des cris de *vive l'Empereur*! La garde impériale à pied voyait avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler tout le monde aux mains et elle seule dans l'inaction. Plusieurs voix firent entendre les mots *en avant*!

« Qu'est-ce? » dit l'Empereur, « ce » ne peut être qu'un jeune homme sans » barbe, qui veut préjuger ce que je » dois faire; qu'il attende d'avoir com» mandé dans vingt batailles rangées, » avant de prétendre me donner des » avis. » C'étaient effectivement des vélites dont le jeune courage était impatient de se signaler.

Le soir de la bataille, le premier corps qui avait été retardé par les difficultés extrêmes que lui firent éprouver les mauvais chemins pour le transport de son artillerie, et par l'inconvénient de passer en totalité par un défilé unique et très escarpé qui conduit de Dornbourg au plateau d'Apolda, n'arriva sur ce point qu'après la bataille, et y prit position pour la nuit. Le troisième corps bivouaqua à Eckartsberg; le quatrième, à Ulrichsalben; le cinquième, sur la route d'Iéna à Weymar; le sixième à Weymar; le septième, au Belveder, château voisin de cette ville. La réserve de cavalerie se plaça en avant de Weymar, sur la route d'Erfurt. Le grand quartier-général et la garde impériale passèrent la nuit à Iéna.

DEUXIÈME PARTIE.

Mouvements et opérations des différents corps de la grande armée, depuis la bataille d'Iéna jusqu'à son arrivée en Pologne, et au commencement de la campagne contre les Russes.

Dès le lendemain de la bataille mémorable qui, au début de la guerre, avait à peu près décidé du sort de la monarchie prussienne, les corps d'armée furent mis de tous les côtés à la poursuite de l'ennemi. Le roi de Naples et le duc d'Elchingen se portèrent sur Erfurth, où l'on savait que s'étaient réunis un grand nombre de fuyards et de blessés prussiens. Le prince d'Eckmühl eut l'ordre de revenir à Naumbourg, point important, d'où son corps d'armée se trouvait en position d'arriver sur l'Elbe avant l'ennemi. Le prince de Ponte-Corvo fut dirigé sur Neustadt, petit endroit sur la route de Weymar, à l'embranchement des routes de Naumbourg et de Magdebourg. Il avait l'ordre de se mettre en communication avec le maréchal prince d'Eckmühl, de poursuivre l'ennemi sans relâche, et de se tenir prêt à se porter sur l'Elbe et sur Berlin, lorsque le mouvement des Prussiens serait bien connu.

Le cinquième et le septième corps se reposèrent dans la journée du 15. La direction donnée au duc de Dalmatie fut sur Buttelstädt, afin d'intercepter la communication d'Erfurt à Naumbourg. « Tombez sur les derrières de » l'ennemi, » lui mandait-on du quar» tier-général, « faites-lui le plus de » mal possible, en tenant votre corps » d'armée bien réuni. Il n'y a plus » rien devant vous qui puisse vous te» nir tête. »

Napoléon se transporta le 15 au soir à Weymar. Ce fut là qu'ayant fait assembler deux cents officiers saxons, qui avaient été faits prisonniers avec six mille hommes de leurs troupes, l'Empereur leur dit « qu'il voyait avec peine » les Saxons lui faire la guerre; qu'il » n'avait pris les armes que pour assu» rer l'indépendance de la nation » saxonne; que s'ils donnaient leur pa» role d'honneur de ne jamais servir » contre la France, son intention était » de les renvoyer tous chez eux; qu'il » fallait que les Saxons fussent réunis à » la Confédération du Rhin, sous la » protection de l'Empire français; que » l'Empereur voulait mettre un terme à » des violences semblables à celles que » la Prusse avait commises en envahis» sant la Saxe; que le continent avait be» soin de repos, et que malgré les in» trigues de plusieurs cours, il fallait » que ce repos existât, dût-il en coûter » la chute de plusieurs trônes. »

Le 16 octobre au matin, Erfurt capitula. Dix mille hommes, dont plus de la moitié étaient blessés, devinrent prisonniers de guerre; parmi eux se trouvaient le prince d'Orange et le maréchal Mollendorf. Un parc de cent pièces

d'artillerie approvisionnées, tomba également au pouvoir des Français. Erfurt fut désignée pour devenir une place du grand dépôt, et le pivôt des opérations de l'armée. L'intendant-général eut en conséquence l'ordre d'y rassembler tous les magasins de vivres et d'y établir un grand hôpital militaire.

Aussitôt après la prise d'Erfurt, les dragons et la cavalerie légère de la réserve suivirent l'ennemi sur la route de Magdebourg, par Sommerda. Le duc d'Elchingen prit le même chemin. Le maréchal duc de Dalmatie marcha sur Greussen, qu'il enleva à la baïonnette, et ensuite sur Nordhausen où le roi de Prusse était en personne, et où il soutint un nouveau combat contre la colonne de Kalkreuth et de Blücher. Le duc de Montebello avait pris la route de Mersebourg; et le duc de Castiglione, dont le corps marchait toujours, comme en échelons, à une demi-journée de distance du cinquième corps, s'était dirigé sur celle de Naumbourg. Le maréchal prince d'Eckmühl s'avança le 17 jusqu'à Leipzig; et ce même jour, avant midi, le prince de Ponte-Corvo parvint à la vue de Halle.

En arrière de cette ville, l'armée de réserve du roi de Prusse, sous les ordres du prince Eugène de Wurtemberg, forte de douze mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, avait pris position sur la rive droite de la Saale, ayant cette rivière devant elle, et sa droite appuyée à la ville. Jusqu'à ce jour, le prince de Wurtemberg n'avait point eu connaissance des désastres de l'armée prussienne à Iéna, et ne savait par conséquent rien de la marche ultérieure des Français. Lorsque les avant-postes que le général prussien avait au village de Passendorf, furent chassés par les tirailleurs du premier corps, le prince de Wurtemberg crut que ce n'était qu'un parti de troupes françaises qui s'était aventuré jusque-là. Dans cette opinion, il ne fit point détruire le pont de Halle. Il croyait avoir le temps de prendre le lendemain une position qu'il avait reconnue, et qui était plus forte que celle qu'il occupait, lorsqu'à une heure après-midi, les troupes qu'il avait laissées à la garde du pont de Halle, furent attaquées avec une telle vivacité, que les Français entrèrent dans la ville en les poursuivant. Un régiment d'infanterie prussienne, qui arrivait dans ce moment par la rive gauche de la Saale, pour se joindre au prince de Wurtemberg, fut cerné et en partie détruit, en partie fait prisonnier.

La bataille commença après la prise de la ville. Le prince de Ponte-Corvo, qui avait le projet d'envelopper le corps prussien, le retint par une fusillade sur son aile droite, pendant qu'il le faisait tourner sur sa gauche. Mais aussitôt que l'ennemi s'aperçut de cette manœuvre, il quitta précipitamment le champ de bataille, et fit sa retraite sur Magdebourg, par la route de Dessau, non sans avoir laissé plus de mille hommes sur le champ de bataille. Les Français, en le poursuivant, lui enlevèrent un millier de prisonniers, quatre drapeaux et plusieurs pièces de canon.

Le quartier-général impérial fut le 17 à Naumbourg. Tout avançait aussi sur les derrières de l'armée. La première division bavaroise eut l'ordre de venir à Plauen; le même lieu fut assigné à la deuxième division qui était à Ingolstadt, et à laquelle il fut enjoint de se rendre à Plauen, pour se réunir à la première, sous les ordres du roi de Westphalie. Le huitième corps qui venait de s'organiser, et dont le commandement avait été donné au maréchal duc de Trévise, fut mis en

mouvement, et dirigé sur Fulde, avec l'ordre d'occuper cette principauté. L'Empereur fit écrire au vice-roi d'Italie de faire partir sur-le-champ les quatre régiments de cuirassiers qui étaient en Italie, et de les diriger sur Augsbourg, pour qu'ils vinssent former une troisième division de grosse cavalerie à la Grande-Armée.

Le 18, l'Empereur coucha à Mersebourg. Napoléon, en traversant dans cette journée le champ de bataille de Rossbach, ordonna que la colonne que les Prussiens y avaient élevée, pour consacrer la mémoire de la victoire remportée près de cette ville, sur les Français, pendant la guerre de sept ans, fût transportée à Paris.

Le passage de l'Elbe devenait l'opération importante. Le corps du prince d'Eckmühl se portait à grandes marches vers ce fleuve. Celui du duc de Montebello, qui était parvenu à Dessau, avait trouvé le pont sur l'Elbe brûlé. On ne savait rien de positif à l'égard du pont de Wittemberg. Dans cette incertitude, l'Empereur fit écrire au prince d'Eckmühl « que l'équipage de pont était à » sa disposition ; qu'il le laissait le maître de jeter un pont où il voudrait, » pourvu que le passage de l'Elbe » s'exécutât promptement, chaque jour » de retard pouvant offrir de nouvelles » difficultés; mais que du moment qu'il » aurait passé l'Elbe, n'importe où, il » ne manquât pas de s'emparer de Wittemberg. »

En attendant, on suivait sur toutes les routes les colonnes éparses de l'ennemi. Le maréchal duc de Dalmatie poussait vivement sur Halberstadt la colonne du Roi, qui faisait sa retraite de ce côté, pour tâcher de se rallier sous Magdebourg. Dans cette fuite, le monarque lui-même courut un grand danger d'être fait prisonnier à Weissensee, où il avait été prévenu par la division de dragons du général Klein. Pour sauver le Roi, le général prussien Blücher usa d'un subterfuge. Ce fut de faire croire au général français qu'il existait un armistice. Effectivement le roi de Prusse en avait demandé un, mais l'empereur Napoléon l'avait refusé. L'Empereur fit blâmer, dans un ordre du jour, la conduite du général Klein, pour avoir pu croire légèrement à un ordre de cette importance, sur la parole de l'ennemi. Afin d'appuyer les opérations du duc de Dalmatie, le prince de Ponte-Corvo fut envoyé à Aschersleben, d'où il était à même de couper les fuyards qui, échappant au duc de Dalmatie, essaieraient de se jeter à droite du côté de l'Elbe. Le duc de Castiglione se portait en même temps sur Halle. Le duc d'Elchingen suivait à peu de distance le corps du duc de Dalmatie. La réserve de cavalerie, marchant dans l'intervalle des deux grandes colonnes, dont l'une allait sur Magdebourg et l'autre sur Wittemberg, eut l'ordre de se porter à Calbe.

Le 19, le quartier-général impérial fut à Halle; il y resta la journée du 20 et la matinée du 21.

Le passage de l'Elbe fut exécuté par le troisième corps à Wittemberg, le 20 novembre, de la manière la plus heureuse. La marche de ce corps avait été si rapide que son avant-garde surprit un détachement prussien qui gardait le pont et qui avait l'ordre de l'incendier. L'ennemi étonné de la brusque arrivée des Français, exécuta si imparfaitement l'ordre qui lui avait été donné, que le peu de dommage qu'éprouva le pont fut réparé en deux heures. Le cinquième corps passa l'Elbe à Dessau, dont le pont fut également rétabli. La réserve de cavalerie y passa le même jour. Le septième corps eut l'ordre d'aller exécuter aussi son passage sur le même point;

Le corps du prince de Ponte-Corvo franchit l'Elbe à Barby. Dans l'intervalle, les quatrième et sixième corps approchaient de Magdebourg, enlevant à chaque pas des hommes, des bagages et des canons, et faisant éprouver les plus grands dommages à l'ennemi. Le duc de Dalmatie reçut l'ordre de rassembler tous les moyens qui pouvaient exister sur l'Elbe, pour jeter un pont à deux lieues au-dessus de Magdebourg; et aussitôt que ce pont serait construit, d'y faire passer sa cavalerie pour intercepter la route de Magdebourg à Berlin.

Il ne paraissait pas qu'il y eût beaucoup d'obstacles à vaincre pour arriver jusqu'à cette dernière ville. Le quartier-général impérial, qui avait été le 22 à Dessau, fut le 23 à Wittemberg. Ce fut de là que partirent les ordres pour marcher sur la capitale de la Prusse. Le corps du prince d'Eckmühl fut destiné à entrer le premier. L'Empereur fit écrire : « Si les partis de troupes légè- » res que vous n'aurez pas manqué » d'envoyer sur la route de Dresde et » sur la Sprée, vous assurent que vous » n'aurez pas d'ennemis sur vos flancs, » vous dirigerez votre marche de ma- » nière à pouvoir faire votre entrée à » Berlin le 25 de ce mois, à midi. Vous » traverserez cette ville, en y laissant » un régiment pour faire le service, et » vous établirez votre corps d'armée à » une lieue et demie en avant de Berlin, » la droite appuyée à la Sprée, la gauche » à la route de Landsberg. Vous enver- » rez des partis de cavalerie sur la route » de Custrin et de Francfort-sur-l'Oder. » Vous intercepterez la navigation de la » Sprée par un fort parti, afin d'arrêter » tous les bateaux qui, de Berlin, se » dirigeraient sur l'Oder. Si le prince » Ferdinand, frère de Frédéric II, se » trouve à Berlin, faites-le complimen- » ter, et accordez-lui une garde, avec » entière exemption de logement. Faites » publier sur-le-champ l'ordre de dé- » sarmement, en laissant seulement six » cents bourgeois armés pour la police » de la ville. Que votre entrée s'exécute » dans le plus grand ordre et dans la » meilleure tenue, par divisions, cha- » que division ayant son artillerie. An- » noncez enfin à votre corps d'armée » que l'Empereur, en le faisant entrer » le premier dans Berlin, lui donne une » preuve de sa satisfaction pour la belle » conduite qu'il a tenue à la bataille » d'Iéna. »

Les autres corps de l'armée furent dirigés de manière à appuyer d'un côté la marche du prince d'Eckmühl sur Berlin, de l'autre à écarter de cette capitale les colonnes de l'ennemi, et à les empêcher de gagner l'Oder avant les Français,

Le roi de Naples et le duc de Montebello furent envoyés sur Potsdam; le duc de Castiglione, à Sarmund. La direction donnée au prince de Ponte-Corvo fut plus sur la gauche, sur Brandenbourg. Dès le 23, le maréchal duc de Dalmatie cernait Magdebourg, d'où le général prussien, prince de Hohenlohe, était parti deux jours auparavant, se dirigeant sur Stettin, avec toutes les troupes échappées d'Iéna. Le duc d'Elchingen marchait toujours par la même route que le duc de Dalmatie, à une journée de distance, et devait le remplacer pour le blocus de Magdebourg.

L'Empereur avait arrêté que la place de Wittemberg deviendrait un des grands dépôts de l'armée. Sa Majesté nomma son aide-de-camp, le comte Lemarrois, commandant de cette place et du pays, avec le titre de gouverneur-général.

Pendant qu'on se portait sur Berlin.

les Bavarois, aux ordres du roi de Westphalie, marchaient sur Dresde. Le fort de Culmbach avait capitulé, et le régiment qui le bloquait avait rejoint la division bavaroise. Dans cet intervalle, les troupes de Würtemberg et de Bade prenaient position à Hoff, et celles de Würtzbourg arrivaient à Erfurt. Ainsi tous les mouvements se combinaient et se liaient entre eux, et les derrières de l'armée étaient parfaitement assurés.

Le quartier-général impérial fut à Kröpstadt, le 24, et à Potsdam, le 25. Le maréchal duc de Montebello, qui avait précédé le quartier-général dans cette ville, avait reçu l'ordre, aussitôt qu'il serait arrivé à Potsdam, de faire attaquer la forteresse de Spandau qui en est à une lieue. Spandau fit d'abord mine de se défendre; mais, le 25, à deux heures après midi, le commandant rendit la place qui renfermait douze cents hommes de garnison, quatre-vingts pièces de canon et beaucoup d'approvisionnements. L'Empereur statua que Spandau serait, avec Wittemberg et Erfurt, la troisième place d'armes de l'armée, et que tous les prisonniers blessés ou malades seraient désormais dirigés sur ce point, et jamais sur Berlin où Sa Majesté ne voulait pas que l'ennemi pût surprendre aucun magasin ni dépôt, si les circonstances de la guerre forçaient à ne laisser qu'une très faible garnison dans cette ville.

Ce fut à Potsdam que l'Empereur eut les premiers avis des mouvements de la colonne prussienne du prince de Hohenlohe. Ils lui furent transmis par le prince de Ponte-Corvo qui lui demandait en même temps la permission de suivre l'ennemi. Napoléon y consentit et prit encore d'autres mesures pour ne pas laisser échapper ce corps, seul reste un peu redoutable de la florissante et nombreuse armée que le roi de Prusse avait amenée en Saxe. Le prince Major-général écrivit à ce sujet au duc de Montebello, tant pour l'instruire de ce qu'il avait personnellement à faire, que pour le mettre au courant du mouvement des autres corps.

« Je vous préviens, M. le Maréchal, que le prince de Ponte-Corvo » est arrivé à Brandebourg. Il a appris » que le prince de Hohenlohe, avec un » corps d'environ trente mille hommes, » est passé par Rathenau, Nauen, Oranienbourg, etc., pour se rendre à » Stettin. Il paraît qu'une colonne aura » flanqué ce corps à droite et se sera » dirigée sur Stettin, par Burg, Genthin, Britz et Nauen.

» Si le roi de Naples, qui a l'ordre » d'aller à la découverte de l'ennemi, » ne vous donne point de renseignements positifs sur sa marche, l'Empereur pense que vous devez continuer » de vous diriger sur Oranienbourg et » Zehdenick. Le roi de Naples, avec » trois divisions de dragons et toute sa » cavalerie légère, ne peut pas tarder » à arriver sur la trace des Prussiens; » il vous fera prévenir de tout ce qu'il » apprendra.

» Le prince de Ponte-Corvo partira » sans délai de Brandebourg pour tâcher de rejoindre l'arrière-garde de » l'ennemi. Vous parviendrez probablement aussi à l'atteindre par la direction que vous allez prendre. D'un » autre côté, le prince d'Eckmühl » pousse, depuis Berlin, de la cavalerie » sur la route de Stettin, encore dans » le but de couper le prince de Hohenlohe. Telle est, à cet égard, la situation des choses. Faites le plus de » mal possible à l'ennemi, M. le Maréchal, c'est en substance l'instruction générale que l'Empereur vous » donne. »

Dans le même temps que trois corps d'armée étaient à la poursuite de la colonne du prince de Hohenlohe, et devaient, suivant toutes les probabilités de la guerre, la prendre ou la détruire, le septième, sous les ordres du duc de Castiglione, eut l'ordre de marcher sur Berlin. Les divisions de grosse cavalerie des généraux Nansouty et d'Hautpoul prirent la même route. Le maréchal duc d'Elchingen arriva le 25, auprès de Magdebourg; et, à la même époque, le duc de Dalmatie se rendit à Tangermunde, pour tâcher de déborder une colonne prussienne commandée par le duc de Weymar. Dans le changement rapide de position que l'armée du Roi exécuta, le 13 octobre, cette colonne, se trouvant trop éloignée de l'armée pour la rejoindre dans la journée du 14, s'était jetée dans le Hanovre, afin de s'échapper par cette route après le désastre de l'armée royale à Iéna.

De Charlottenbourg, où le quartier-général impérial fut le 27, les commandants des premier et cinquième corps et celui de la réserve de cavalerie furent prévenus de leur position respective. On leur recommanda de se lier soigneusement l'un à l'autre et de mettre la plus grande activité dans la poursuite de la colonne du prince de Hohenlohe. « L'Empereur, » mandait le prince Major-général au roi de Naples, « compte » sur l'activité ordinaire de Votre Ma» jesté pour serrer de près l'ennemi, et » sur sa prudence, pour l'attaquer en » règle. Le prince de Ponte-Corvo » marche sur Gransee; le duc de Mon» tebello sur Zehdenick. Ainsi le corps » d'armée de Votre Majesté en aura » deux à la même hauteur. Ces forces » sont suffisantes; et l'Empereur espère » que vous lui amenerez le prince de » Hohenlohe, avec tout son corps et le » reste de l'artillerie et des bagages » prussiens. »

Ce ne fut pas un vain espoir. Le prince de Hohenlohe, quoiqu'il fît dans ces conjonctures preuve de vigilance et de prudence, ne put pas résister à l'activité et à l'audace des Français. Ce prince avait reçu du roi de Prusse le commandement général de son armée, depuis la mort du duc de Brunswick. Comme tous les débris échappés à la terrible journée du 14 s'étaient jetés du côté de Magdebourg, comme l'armée de réserve battue près de Halle, par le prince de Ponte-Corvo, vint encore s'y joindre, le prince de Hohenlohe put réunir, sous le canon de cette place, à l'époque du 19 octobre, trente-quatre mille hommes d'infanterie, et quinze mille chevaux. Son projet était, après avoir laissé un peu reposer cette armée, et l'avoir remontée avec les ressources qu'il espérait trouver à Magdebourg, de tâcher de gagner l'Oder au point de Stettin, soit en échappant aux troupes françaises, par des marches habilement dérobées, soit en se faisant jour au milieu d'elles par la force des armes.

L'un et l'autre parti étaient d'une exécution difficile: le prince de Hohenlohe l'éprouva. Premièrement, il lui fut impossible d'approvisionner ses troupes d'une foule d'objets qui leur manquaient; car, par les mauvaises dispositions du général Kleist, commandant de Magdebourg, cette place n'offrait aucune ressource pour la restauration d'une armée. En second lieu, le prince de Hohenlohe fut obligé de quitter sa position près de cette ville, sans donner du repos à ses troupes harassées; car la marche des Français fut si rapide que les Prussiens purent craindre, s'ils se ralentissaient, de voir leurs ennemis arriver avant eux sur l'Oder.

Le prince de Hohenlohe partit donc, dans la matinée du 21 octobre, de Magdebourg, y laissant dix mille hommes pour renforcer la garnison. Il forma une arrière-garde de huit mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie, sous les ordres du général Blücher qui devait marcher à une demi-journée du corps d'armée principal. Le prince se chargea personnellement de la conduite de vingt-cinq mille hommes, dont quatorze mille d'infanterie et onze mille chevaux, qu'il partagea en deux colonnes. L'une, qui renfermait la plus grande partie de la cavalerie, eut l'ordre de se porter sur Stettin, par Jéricho, Sandau, Witstock et Passewalck. L'autre colonne, formée de l'infanterie et de quelques régiments de cavalerie, entre autres des gendarmes de la garde et des dragons de la reine, prit le chemin de Burg, Rathenau, Ruppin, Prentzlau, pour se rendre également à Stettin. Une brigade de douze escadrons de hussards, aux ordres du général Schimmelpfennig, devait flanquer la colonne d'infanterie à droite, en se dirigeant par Ziefar, Fehrbellin et le long du canal de Finow. Une autre brigade de la même troupe et d'une force égale, sous les ordres du général Bila, eut une destination semblable, à la gauche de la colonne de cavalerie, et devait prendre la direction par Hohenschönhausen et Mirow.

La marche du corps de Hohenlohe se fit sans accident jusqu'au 25. Ce même jour des détachements de la cavalerie légère et des dragons de la réserve qui arrivaient d'Oranienbourg, sur la route de la colonne prussienne, découvrirent l'ennemi. Le 26, les Français serrèrent les Prussiens de plus près. Les dragons des généraux Beaumont et Grouchy rencontrèrent à Zehdenick les hussards du général Schimmelpfennig. Les voir, les charger, les culbuter, fut presque pour ces braves dragons l'affaire d'un moment. Plusieurs escadrons de ces hussards furent jetés dans les marais dont cette contrée est remplie; d'autres se dispersèrent et se sauvèrent du côté de Prenzlau. Deux cents restèrent sur le champ de bataille; cinq cents furent pris avec leur chevaux. Le prince de Hohenlohe se trouva par cet événement à découvert sur son flanc droit, et exposé à voir sa colonne traversée par la nombreuse et rapide cavalerie des Français. La sienne était trop éloignée de lui et trop fatiguée, pour qu'il pût espérer qu'elle le rejoindrait à temps, s'il lui donnait l'ordre de se rapprocher pour le soutenir. Il prit au contraire le parti de l'aller chercher avec son infanterie; changeant sa route, il se porta sur Fürstenberg, fort à gauche du chemin de Prenzlau, pour éviter tout à la fois le roi de Naples et le duc de Montebello qui arrivaient sur Templin.

Le 27, la colonne de Hohenlohe se mit en marche de Fürstenberg, pour se porter à Boitzenbourg, en passant par Lychen. Tout ce pays, fort marécageux, est coupé par de petits lacs en si grand nombre qu'ils sont presque contigus. La cavalerie suivit avec peine; les gendarmes de la garde s'égarèrent et tombèrent près de Wichmansdorf dans la division des dragons du comte de Mons qui les cerna et les força de se rendre prisonniers, au nombre de cinq cents, superbement montés. Pendant ce temps, la colonne prussienne atteignait Boitzenbourg. De là elle marcha toute la nuit pour tâcher d'arriver à Prenzlau avant les Français, qui la talonnaient; et elle réussit effectivement à entrer sans combat dans le faubourg de Prenzlau, le 28, à dix heures du

matin. Ce faubourg, formant un défilé, a près d'un quart de lieue de long.

A peine la tête de la colonne prussienne avait-elle traversé le défilé et pénétré dans la ville, que l'avant-garde du roi de Naples se montra à l'entrée du faubourg. A l'aspect de l'ennemi, le roi de Naples, sans perdre un seul moment, ordonna au général Lasalle d'avancer pour charger dans le faubourg la queue de la colonne ennemie : il fit soutenir la cavalerie légère par les dragons de la division du comte Grouchy, menant avec eux six pièces d'artillerie à cheval. Il fit traverser, près de Golsnitz, par une brigade de la division du baron Beaumont, la petite rivière qui passe à Prenzlau, et il envoya une autre brigade de dragons tourner la ville. L'artillerie à cheval fit un feu si nourri et si bien dirigé, qu'elle mit dans le plus grand désordre le régiment des dragons de la reine, qui était dans le faubourg avec quelque infanterie. Profitant de cet incident favorable, les généraux Lasalle et Grouchy ordonnèrent la charge. Les chasseurs, les hussards et les dragons s'y portèrent en rivalisant de courage. L'infanterie ennemie, la cavalerie et l'artillerie, tout fut culbuté pêle-mêle dans le faubourg de Prenzlau, et forcé de se rendre.

Il était facile d'attaquer et même d'emporter la ville. Mais le roi de Naples préféra de faire sommer l'ennemi. Le prince de Hohenlohe se voyant investi, et sachant d'ailleurs que le corps du duc de Montebello était près de lui, capitula avec 17 bataillons, 19 escadrons et 3 batteries de 12. Tout ce qui avait échappé des gardes à pied du roi de Prusse, à la bataille du 14, fut du nombre des prisonniers. Le prince de Hohenlohe, commandant en chef l'armée prussienne, le prince Auguste de Prusse, cousin germain du roi, un prince de Mecklembourg-Schwerin, et plusieurs généraux, ornèrent les trophées de cette victoire qui anéantit le seul corps qui méritait encore le nom d'armée dans la partie allemande de la monarchie prussienne.

Une conséquence immédiate de ce brillant succès fut la prise de tous les corps de troupes, détachés de celui du prince de Hohenlohe, qui se trouvaient abandonnés et trop faibles pour se soutenir eux-mêmes. Ainsi la colonne de cavalerie, composée de trente escadrons de cuirassiers, qui se dirigeait sur Passewalk, et avec laquelle marchaient cinq bataillons d'infanterie, fut forcée de se rendre par capitulation, dans cette ville, au roi de Naples qui s'était mis à sa poursuite avec deux divisions de dragons et une brigade de cavalerie légère. Le détachement de hussards du général Bila, au nombre de douze escadrons, fut atteint et chargé près d'Anklam en Poméranie, par les dragons du comte de Mons. Les hussards battus cherchèrent un refuge dans la ville; mais les Français y entrèrent avec eux en les poursuivant, et les forcèrent de capituler.

Dans le même temps, le général Lasalle arrivait en vue de Stettin. Quoiqu'il n'eût pas d'infanterie avec lui, il fit sommer cette forteresse. La garnison n'espérant plus de secours, découragée d'ailleurs par les revers extraordinaires et multipliés que les armes prussiennes venaient d'éprouver depuis quinze jours, se rendit sans attendre d'attaque régulière. Cette garnison était forte de cinq mille hommes, parmi lesquels plusieurs généraux. On trouva dans Stettin des magasins considérables et cent soixante pièces de canon.

Le jour même de la capitulation de Prenzlau, Napoléon fit son entrée dans Berlin, accompagné du Major-général

prince de Wagram et de Neuchâtel, des maréchaux prince d'Eckmühl et duc de Castiglione, de son grand-maréchal du palais, le duc de Frioul, et du duc de Vicence, son grand-écuyer. L'Empereur marchait entre les grenadiers et les chasseurs à cheval de sa garde. Il traversa la ville au milieu d'une foule immense qui était accourue sur son passage, et descendit au palais du roi de Prusse, à trois heures après midi.

Le lendemain de son arrivée à Berlin, l'Empereur passa en revue le troisième corps; et, pour lui donner une preuve de la satisfaction qu'il avait de sa conduite, il lui accorda cinq cents décorations de la Légion-d'Honneur, dont moitié devait être distribuée aux officiers, et moitié aux sous-officiers ou soldats. Sa Majesté fit publier dans l'armée la proclamation suivante :

« Soldats, vous avez justifié mon » attente et répondu dignement à la » confiance du peuple français. Vous » avez supporté les privations et les fa- » tigues avec autant de courage que » vous avez montré d'intrépidité et de » sang-froid au milieu des combats. » Vous êtes les dignes défenseurs de » l'honneur de ma couronne et de la » gloire du grand peuple.

» Une des premières puissances mi- » litaires de l'Europe, qui osa naguère » nous proposer une honteuse capitu- » lation, est anéantie. Les forêts, les » défilés de la Franconie, la Saale, » l'Elbe, que nos pères n'eussent pas » traversés en sept ans, nous les avons » traversés en sept jours; et nous avons » livré, dans l'intervalle, quatre com- » bats et une grande bataille. Nous » avons fait 60,000 prisonniers, pris » 65 drapeaux, 600 pièces de canon, » 3 forteresses, plus de 20 généraux; » toutes les provinces de la monarchie » prussienne jusqu'à l'Oder sont en » notre pouvoir.

» Soldats, les Russes se vantent de » venir à nous; nous marcherons à leur » rencontre; nous leur épargnerons » la moitié du chemin : ils retrouveront » Austerlitz au milieu de la Prusse. » Cependant, de nouvelles armées » formées dans l'intérieur de l'Empire » viennent prendre notre place pour » garder nos conquêtes. Nos routes » et nos villes frontières sont remplies » de conscrits qui brûlent de marcher » sur vos traces. Nous ne serons plus » désormais les jouets d'une paix traî- » tresse; et nous ne poserons plus les » armes que nous n'ayons obligé les » Anglais, ces éternels ennemis de » notre nation, à renoncer à la tyran- » nie des mers et au projet de troubler » notre continent.

» Soldats, je ne puis mieux vous » exprimer les sentiments que j'ai pour » vous, qu'en vous disant que je vous » porte dans mon cœur un même » amour que celui que vous montrez » tous les jours pour moi. »

Le 29 novembre, le troisième corps eut l'ordre de partir pour se porter à Francfort-sur-l'Oder. Le général baron Viallanes, avec la division de troupes à cheval, l'avait précédé dans cette ville, et s'était emparé du pont. Le 30, le corps arriva à Francfort, et la troisième division, sous les ordres du comte Gudin, descendant le long de la rive gauche, se porta immédiatement sur Custrin. Cette ville, très bien fortifiée, est située dans une île au confluent de la Wartha et de l'Oder. Elle renfermait quatre mille hommes de garnison, des vivres et des munitions en abondance. Quatre-vingt-dix pièces de canon étaient en batterie sur les remparts, et l'arsenal en contenait plus de quatre cents. On devait s'attendre que Custrin sou-

tiendrait un siége. Mais par l'effet de la terreur que les victoires de la Grande-Armée et ses marches rapides avaient répandue, le gouverneur de Custrin, pressé par la bourgeoisie, et ne comptant peut-être pas assez sur le dévouement de sa garnison, rendit la place, le 1er décembre, à la seule division du comte Gudin. Dans six jours, les ponts de communication de la place avec les environs, que les Prussiens avaient brûlés, furent rétablis, et les troupes, ainsi que l'artillerie, purent y passer en sûreté.

Le septième corps remplaça le troisième à Berlin et aux environs. Les troupes bavaroises et würtembergeoises, infanterie et cavalerie, qui étaient en Saxe, eurent l'ordre de se réunir à Crossen, petite ville de la Poméranie prussienne, située au confluent de la Bober et de l'Oder. Elles formèrent là le neuvième corps de la Grande-Armée, sous les ordres du roi de Westphalie, et furent destinées provisoirement à soutenir les mouvements du prince d'Eckmühl, et à éclairer ceux de l'ennemi, tant du côté de la Pologne que du côté de la Silésie.

Cependant le roi de Naples, le prince de Ponte-Corvo, les ducs de Montebello et de Dalmatie, étaient toujours à la poursuite de deux colonnes prussiennes. L'une de ces colonnes, sous les ordres du général Blücher, formait l'arrière-garde du prince de Hohenlohe; et marchant à près d'une journée de distance, elle avait eu le temps d'être instruite de l'événement de Prenzlau, et s'était jetée précipitamment à gauche du côté de Strelitz. La seconde colonne, sous les ordres du duc de Weymar, avait surpris le passage de l'Elbe à Sandau, avant l'arrivée des troupes françaises, et avait continué sa route vers le pays de Mecklembourg. Le duc de Dalmatie poursuivait cette dernière colonne; l'autre était serrée de près par le roi de Naples et le prince de Ponte-Corvo.

Pour établir la communication entre ces différents corps, et les instruire respectivement de tout ce qui était essentiel au succès de leurs opérations, l'Empereur fit donner l'ordre au duc de Rovigo de prendre avec lui le 1er régiment de hussards et le 7e de chasseurs, et d'aller éclairer tout le pays depuis Tangermünde jusqu'à Wistock et Pritzwalck. Les renseignements parvenus à Napoléon l'ayant convaincu que trois corps d'armée étaient suffisants pour achever la destruction de tout ce qui restait de troupes ennemies entre l'Oder et l'Elbe, l'ordre fut donné au duc de Montebello de se diriger sur Stettin, de laisser douze cents hommes en garnison dans cette ville, et de continuer ensuite sa route vers la Pologne. Par une autre disposition de l'Empereur, le cinquième corps fut partagé en trois divisions d'infanterie. Pour former la troisième, deux régiments de celle du comte Suchet passèrent sous les ordres du duc de Bellune, Sa Majesté trouvant qu'une division de cinq régiments était trop considérable pour être maniée, comme elle le désirait, sûr un champ de bataille.

De toutes les forces qui composaient l'armée prussienne en Saxe, les seules qui n'eussent point combattu à Iéna, étaient celles qui se trouvaient sous les ordres du duc de Saxe-Weymar. Elles consistaient en huit mille hommes d'infanterie et environ quatre mille chevaux. Le Duc commandait l'avant-garde de l'armée du roi de Prusse avant le 14 octobre; mais lorsque cette armée s'éloigna de sa première position et fit un mouvement général pour se préparer à passer par Naumbourg, le corps du

duc de Weymar devint l'arrière-garde à cause du changement que les nouveaux projets des Prussiens occasionnèrent dans leur ordre de bataille. Ce corps était resté à Ilmenau, à l'entrée de la forêt de Thuringe. Après la bataille d'Iéna, qui rendit les Français maîtres de Weymar, et bientôt après d'Erfurt, le Duc prit la route du Hanovre dans l'espoir d'atteindre l'Elbe, avant que les Français n'eussent connaissance de sa marche. Il se dirigea par Mülhausen, Heiligenstadt, Osterode, Wolfenbüttel; puis, inclinant à droite, pour gagner Stendal, il parvint effectivement à passer l'Elbe à Sandau avant l'arrivée du duc de Dalmatie.

A Sandau, le duc de Weymar ayant appris la neutralité de tous les États de la maison de Saxe, dans laquelle par conséquent les siens se trouvaient compris, quitta le commandement de son corps, et le laissa au général Winnig, le plus ancien des officiers-généraux qui se trouvaient sous ses ordres. Le plan qu'adopta ce nouveau chef fut de tâcher de rejoindre le prince de Hohenlohe, de la marche duquel il n'avait qu'une connaissance très vague. Mais dans le mouvement que Winnig fit vers le Mecklembourg, pour exécuter son projet, il rencontra, le 30 octobre, à Mirow, le général Blücher, qui, après la capitulation de Prenzlau, avait aussi pris le chemin de Mecklembourg. Le général Winnig remit le commandement en chef des deux corps réunis au général Blücher, plus ancien que lui.

Après cette réunion, Blücher se trouvant à la tête d'une armée de vingt mille hommes dont sept mille de cavalerie, résolut de manœuvrer pour se maintenir dans le pays de Mecklembourg, afin d'y attirer les forces des Français et de les éloigner de l'Oder. Si ce projet ne lui réussissait pas, il espérait gagner un port de la mer Baltique, et s'y embarquer pour passer dans la Prusse orientale. Ce plan fut entièrement déconcerté par la rapidité de la marche des corps français, circonstance que le général prussien n'avait pas fait entrer assez en ligne de compte. En effet, il apprit à Wahren, où il arriva le 31 octobre, et où son arrière-garde fut harcelée par les Français, qu'il avait à moins d'une journée derrière lui, le corps du duc de Dalmatie dont il avait absolument perdu de vue la direction. Le Duc était parti de Tangermünde le 28. Arrivé le 29 à Rathenau, il y avait fait capituler un petit corps saxon égaré. Le Maréchal s'était ensuite dirigé sur Wahren, où il établit son quartier-général le 1er novembre.

Dans l'intervalle, le premier corps était arrivé à Fürstenberg, et le prince de Ponte-Corvo s'était ensuite dirigé sur Boitzenbourg avec l'intention d'atteindre le prince de Hohenlohe. Mais la capitulation de ce général ennemi ayant rendu la coopération du premier corps inutile, le prince de Ponte-Corvo tourna à gauche afin de poursuivre des débris des Prussiens qui avaient encore échappé à Prenzlau. Il marcha sur Stargard, ville du Mecklembourg, où il arriva le 30 octobre. Il eut à Stargard des renseignements sur la marche de Blücher, qui, depuis Wahren, se portait sur Schwerin. Le prince de Ponte-Corvo le suivit, l'atteignit à Kriwitz, attaqua son arrière-garde et la mit en déroute après un vif combat.

Blücher, pressé au centre par le prince de Ponte-Corvo, était débordé à sa droite par le duc de Dalmatie qui marchait entre l'Elbe et lui. Bientôt sa gauche fut menacée par la réserve de cavalerie qui accourait pour prendre part à la destruction de cet unique reste de l'armée prussienne en Allemagne.

Après la capitulation de Prenzlau, le roi de Naples, ignorant la direction que Blücher avait prise, s'était porté au nord jusqu'à Demin, sur la Peene, afin d'ôter aux Prussiens la possibilité de gagner la Poméranie suédoise et de s'y embarquer. Le 1er novembre, le roi de Naples était à Demin; dans cette position il débordait déjà de beaucoup le corps de Blücher. Il se rabattit sur lui par la route de Gustrow et de Steemberg. Le 5 novembre au soir, le roi de Naples avec une brigade de cavalerie légère, deux divisions de dragons et une de cuirassiers, était entre Ratzbourg et Lübeck où le général Blücher s'était renfermé, occupant cette ville et les rives de la Trave jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans la mer Baltique. Le même jour, le quatrième corps arrivait à Ratzebourg, et le premier à Schönberg.

Le 6 novembre, le prince de Ponte-Corvo attaqua Lübeck par la porte du Bourg, à côté de laquelle la Trave sort de la ville pour couler vers son embouchure. Le duc de Dalmatie attaqua la porte des Moulins à l'autre extrémité de la ville. Le roi de Naples fit ses dispositions pour pénétrer par une autre porte entre les deux désignées. Le prince de Ponte-Corvo força, au bout d'une heure, la porte qu'il attaquait, et entra dans la ville. Blücher vint en personne à sa rencontre. Le combat qui eut lieu dans les rues fut sanglant. Les Prussiens se battirent en désespérés. Mais, pendant cette action, le quatrième corps et la réserve pénétrèrent de leur côté, dans la ville, par les points qu'ils avaient attaqués. Pressés et accablés de toutes parts, les Prussiens se réfugièrent derrière la Trave, laissant 4,000 morts et 2,000 blessés dans les rues de Lübeck. On les poursuivit. Le lendemain, le général Blücher voyant l'impossibilité d'échapper, signa à Ratkau, avec les généraux français, une capitulation en vertu de laquelle quatorze mille hommes mirent bas les armes, déposèrent leurs drapeaux, et défilèrent devant les trois corps français victorieux. L'Empereur, extrêmement satisfait de la conduite de ces corps, fit proclamer l'ordre du jour suivant :

« L'Empereur témoigne sa satisfac- » tion au roi de Naples, au prince de » Ponte-Corvo, au maréchal duc de » Dalmatie et aux corps de troupes » d'infanterie, cavalerie, artillerie et » génie sous leurs ordres, pour leur » conduite brillante à Lübeck et pour » l'activité qu'ils ont mise dans leurs » marches, dans le but d'atteindre l'en- » nemi, de le déborder, de lui couper » toute retraite, de l'accabler de toutes » parts, et de le forcer à capituler et à » se rendre prisonnier de guerre; ce » qui s'est effectué au nombre de **10,000** » hommes d'infanterie, 4,000 chevaux, » 80 pièces de canon, tous ses bagages » et ses approvisionnements. Par suite » de ces brillants succès, il ne reste plus » aucune troupe ennemie en campagne » au delà de la Vistule. »

Pendant ce temps-là, le duc de Rovigo n'était pas resté oisif avec sa colonne. Suivant les ordres qu'il avait reçus, il parcourut le pays de Mecklembourg, dispersa ou enleva tout ce qui s'y trouvait de petites colonnes isolées des Prussiens. A Strelitz, le duc de Rovigo fit prisonnier un frère de la reine de Prusse. A Wismar, il surprit, cerna et força de se rendre le général prussien Husdom, avec dix escadrons de hussards et deux bataillons de grenadiers.

Toutes les opérations étaient exécutées sur les derrières de l'armée avec la même activité. Un corps de Hollandais s'était rassemblé sous le comman-

dement de leur roi, Louis-Napoléon, frère de l'Empereur. Le roi de Hollande eut l'ordre, dans les premiers jours de novembre, de pénétrer dans le Hanovre et d'en prendre possession au nom de l'empereur des Français, ainsi que de l'électorat de Hesse-Cassel, dont le souverain avait montré dès le commencement de la guerre une mauvaise foi, qui n'aurait pas permis à l'Empereur de reconnaître sa prétendue neutralité; près de cet électorat, la principauté de Fulde appartenait au prince d'Orange qui était devenu général prussien. Ces deux pays, que le droit de la guerre et les lois de la prudence devaient faire regarder comme ennemis, venaient d'être envahis par le huitième corps sous les ordres du maréchal duc de Trévise.

La ville de Fulde fut occupée sans résistance le 27 octobre. Le duc de Trévise marcha ensuite sur Cassel, et arriva devant cette ville le 31 à minuit. Il fit aussitôt saisir tous les débouchés; et le 1er novembre, profitant de la terreur que sa venue subite avait inspirée, il fit signer à l'électeur de Hesse l'ordre de licenciement de ses troupes et de la reddition de ses forteresses et de son artillerie. On procéda aussitôt au désarmement de l'armée hessoise, qui était forte d'environ vingt mille hommes. Le Maréchal ordonna que ce pays fût administré au nom de S. M. l'empereur des Français et roi d'Italie. Le 6 novembre, il fut prescrit au duc de Trévise de partir de Cassel et d'entrer dans le Hanovre, où il devait seconder les opérations du roi de Hollande sous les ordres de ce monarque.

Le duc d'Elchingen, à la tête du sixième corps, était toujours devant Magdebourg. Il avait proposé à l'Empereur de bombarder cette ville pour accélérer sa reddition. Napoléon lui fit écrire : « Sa Majesté, M. le Maréchal, approuve vos idées relativement au bombardement de Magdebourg. Les ordres sont expédiés en conséquence à Wittemberg et à Dresde pour qu'on vous fasse passer huit à dix mortiers, six pièces de 24, et les munitions nécessaires. Les pièces de 24 vous serviront à tirer à boulets rouges. Le général Songis est aussi prévenu de vous envoyer un grand nombre d'obus. L'Empereur pense que la manière la plus avantageuse de bombarder serait de commencer le feu avec deux mortiers, une pièce de canon et un obusier; deux heures après, quatre mortiers, deux obusiers et deux pièces de canon; quatre heures après, six mortiers, trois pièces à boulets rouges et trois obusiers; au bout de quarante-huit heures, huit mortiers, autant d'obusiers et quatre grosses pièces à boulets rouges; enfin, au bout de soixante heures, douze mortiers, tout ce que vous avez d'obusiers et vos six pièces de 24. L'Empereur porte une grande confiance dans cette manière de tirer. Sa Majesté est persuadée que les habitants et la garnison ne peuvent pas tenir à ce feu progressif, et qu'au bout de trois jours le commandant, quelque tenace qu'il soit, doit vous demander à capituler. »

Le gouverneur de Magdebourg, instruit des préparatifs qui se faisaient contre lui, se voyant d'ailleurs isolé et sans espoir de secours, au milieu d'une armée victorieuse, jugea prudent de ne pas attendre l'effet d'un bombardement. Le 8 novembre, il rendit sa place au duc d'Elchingen. 14,000 hommes de garnison, 600 pièces de canon et des magasins de toute espèce, furent les fruits de cette capitulation,

après laquelle le sixième corps ne tarda pas à recevoir des ordres pour se rendre à Berlin. Même injonction fut faite le 11, au roi de Naples et au maréchal duc de Dalmatie. Le prince de Ponte-Corvo reçut l'ordre de rester encore à Lübeck, jusqu'à ce que tout fût calme dans ces cantons.

La marche des troisième, cinquième et septième corps était toujours pressée vers la Vistule. Le premier, marchant par la route de Posen; le second, par celle de Schneidemühl; le troisième, par celle de Driesen. Une brigade de cavalerie légère, une division de cuirassiers et trois divisions de dragons de la réserve, qui n'avaient pas suivi le roi de Naples, se portaient en même temps sur l'Oder, et avaient l'ordre de marcher en Pologne. Le neuvième corps était toujours employé, partie en Silésie, au blocus de Glogau, qui avait commencé le 7 novembre; partie en observation, entre l'Oder et la Wartha, pour flanquer la droite de l'armée qui se portait sur la Vistule. Le quartier-général du roi de Westphalie était à Grünberg.

Pour ajouter à la force de l'armée et à la sûreté de l'intérieur, dans le moment où elle s'éloignait autant des frontières de l'Empire, Napoléon, se fiant sur la bonne foi allemande, et connaissant le courage des Hessois, jugea à propos d'armer de nouveau les troupes de ce pays, mais en ne prenant que les hommes qui se présenteraient volontairement. Cette opération délicate fut confiée au général Lagrange. Le prince Major-général lui manifesta à cet égard l'intention de l'Empereur, en ajoutant « que le désir de Sa Majesté » était d'avoir cinq régiments formés » des troupes de Hesse-Cassel, dont » deux entreraient au service de France, » un au service de Hollande, un au » service du royaume d'Italie, et le cinquième à celui de Naples; qu'il pouvait faire connaître aux officiers et » aux soldats hessois qu'ils continueraient à porter l'uniforme de leur » pays, et que leur formation et leur » traitement seraient d'ailleurs en tous » points comme celui des troupes françaises. »

Pendant que cette mesure s'exécutait, l'ordre fut expédié, le 13 novembre, au duc de Trévise, de cerner la place d'Hameln; de laisser, pour ce blocus, six mille hommes d'infanterie hollandaise, puis de se rendre, avec la cavalerie de la même nation, et l'infanterie de son corps d'armée, à Hambourg, où il établirait son quartier-général.

Le même jour, 13 novembre, il fut ordonné au maréchal duc de Montebello d'aller prendre position à Thorn sur la Vistule. On joignit à son corps d'armée la division de dragons du comte de Mons. Le prince d'Eckmühl fut envoyé à Gnesen; le duc de Castiglione à Brömberg : deux positions dans lesquelles ces corps devaient être à même de soutenir au besoin le duc de Montebello. Il était recommandé à ce dernier d'avoir des partis de cavalerie sur la route de Königsberg et sur celle de Grodno; au prince d'Eckmühl, d'envoyer la cavalerie légère du comte Milhaud et les dragons du baron Beaumont aussi près que possible de Varsovie; et enfin, au duc de Castiglione de faire observer Graudenz. L'intention de l'Empereur n'était pas alors de s'avancer davantage, jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles certaines de ce qui se passait de l'autre côté de la Vistule.

En arrière de Berlin, des ordres furent donnés, en date du 14, au duc d'Elchingen et au prince de Ponte-Corvo; au premier, d'accélérer sa marche sur Berlin; au second, de se mettre

en mouvement pour la même destination, en ne laissant à Lübeck qu'un bataillon pour la garde de l'artillerie qui se trouvait dans cette ville.

Le roi de Westphalie reçut, le 16, des instructions pressantes pour resserrer Glogau, et accélérer la reddition de cette place. Pendant qu'une partie de l'infanterie würtembergeoise et celle de Bavière étaient occupées autour de Glogau, on lui mandait d'envoyer devant Breslau deux brigades de cavalerie, l'une par la rive droite, l'autre par la rive gauche de l'Oder. En même temps, les instructions portaient de pousser des partis de cavalerie jusqu'à Kalisz, petite ville de la Pologne, au midi de Posen, parce qu'on savait que cette ville était très bien intentionnée pour les Français. Le même jour, le duc de Rovigo eut l'ordre d'aller prendre le commandement du blocus d'Hameln. Le prince d'Eckmühl reçut celui de faire occuper, armer et approvisionner la petite forteresse de Lenczisz, à moitié chemin de Posen à Varsovie.

A cette époque, il y avait des négociations entamées pour un armistice entre la France et la Prusse. Les maréchaux commandant les corps d'armée en étaient prévenus. Leur marche, de même que les points qu'ils devaient occuper, ensuite des conditions de cet armistice (s'il était ratifié par le roi de Prusse), étaient réglés à l'avance. Mais on ne tarda pas à apprendre que le roi de Prusse, tombé sous l'influence des Russes, n'était plus le maître de livrer des places qui étaient déjà entre les mains de ses alliés. On sut que les Russes étaient arrivés, le 13, à Varsovie, et que, le 18, ils avaient une avant-garde à plus de dix lieues en deçà, sur Sochaczew et Lowicz.

Alors, par des dispositions arrêtées le 22, les mouvements des différents corps, un instant ralentis, furent combinés pour se porter au-devant de l'ennemi. Le roi de Naples eut l'ordre de marcher sur Varsovie avec les deux brigades de cavalerie légère des généraux Milhaud et Lasalle, les divisions de dragons des généraux Klein, Beaumont et comte de Mons, et la division de cuirassiers du général Nansouty. Le corps du prince d'Eckmühl fut porté tout entier sur le même point. Celui du duc de Montebello eut l'ordre, lorsqu'il serait arrivé à la hauteur de Thorn, de se diriger aussi sur Varsovie, par la rive gauche de la Vistule, en se couvrant de ce fleuve. Le corps du duc de Castiglione dut marcher à une journée en arrière du cinquième corps, en suivant la même route, c'est-à-dire par Brzesc et Kowal. La totalité de ces forces, formant quatre-vingt mille hommes, devait être réunie, le 30, devant Varsovie, sous les ordres du roi de Naples, en cas que l'ennemi fût décidé à livrer bataille avant d'évacuer la capitale de la Pologne.

Le reste de l'armée avançait. Les ordres de marche étaient réglés de manière que le duc d'Elchingen devait se trouver, le 26, à Posen; le duc de Dalmatie, à Francfort-sur-l'Oder, le 25; le roi de Westphalie, à la tête de quatorze à quinze mille hommes de son corps d'armée, à Kalisz, le même jour; et le prince de Ponte-Corvo, le 28, à Berlin. Une partie de la garde impériale, tant à pied qu'à cheval, était déjà, le 16, à Francfort-sur-l'Oder; le reste fut dirigé, le 24, sur Custrin. Le lendemain, l'Empereur se rendit lui-même dans cette dernière ville. Le 26, Napoléon fut à Meseritz, et, le 28, à Posen, où le grand quartier-général et la garde impériale s'établirent en même temps.

De Custrin, le duc de Trévise reçut

les instructions suivantes : « L'armée » marchant sur la Vistule, il devient » très important, M. le Maréchal, » que vous couvriez Berlin avec votre » corps d'armée, et que vous puissiez » même, suivant les circonstances, vous » porter sur Stettin. L'intention de Sa » Majesté est que vous fassiez occuper » Anklam et Rostock par deux divisions » de votre armée, et que vous portiez » votre quartier-général à Schwerin. » Vous disposerez un corps détaché qui » puisse agir suivant les circonstances : » 1° contre les Suédois, dans la Poméranie suédoise ; 2° contre un corps » quelconque d'ennemis, qui se porterait de Dantzig ou de Graudenz, sur » l'Oder ; 3° contre les Anglais, s'ils » tentaient d'aborder sur le continent » germanique par les embouchures des » fleuves. Vous ferez d'ailleurs exécuter rigoureusement dans les villes » anséatiques et dans tout le Mecklembourg, le décret de blocus de l'Angleterre, rendu à Berlin.

» S'il y avait quelques révoltes sur » nos derrières, entre l'Oder et le Rhin, » vous prendriez également toutes les » mesures pour les réprimer.

» Par les renforts successifs que vous » avez reçus, votre corps d'armée se » trouve avoir huit régiments français, » trois régiments italiens et six mille » Hollandais. En y ajoutant les conscrits que les régiments vont recevoir » de France, vous vous trouverez à la » tête de trente mille hommes, ce qui » est le corps le plus fort de la Grande-Armée.

» Recueillez tous les renseignements » utiles, afin d'être prêt, si vous recevez l'ordre subit d'envahir la Poméranie et l'île de Rügen, à exécuter » ces dispositions ; en général, organisez et entretenez bien votre armée, » tant en artillerie qu'en tous autres » objets nécessaires ; car, l'intention de » l'Empereur étant de vous employer » à différents usages, il faut que vous » soyez très mobile. »

Il fut envoyé de Mezeritz des instructions détaillées aux commandants des différentes places, particulièrement de Stettin, Custrin et Magdebourg, sur la conduite qu'ils avaient à tenir pendant l'éloignement de l'armée. « L'Empereur me charge (leur écrivait le » prince Major-général) de vous faire » sentir l'importance de votre commandement et l'activité que vous devez y mettre. Au défaut de garnison » suffisante, vous devez y suppléer en » prenant le système de confier la défense de chaque fort à un bataillon » ou à une compagnie, et en exigeant » qu'à la moindre alerte le bataillon » ou la compagnie se cantonne dans le » bastion, le fort ou l'ouvrage. Par ce » moyen, vous ferez avec mille hommes ce qu'on ne ferait pas avec six » mille par la méthode ordinaire. Faites faire le service rigoureusement. » Rendez-moi un compte journalier » de la situation de la place et de la » ville ; prenez des informations sur » tout ce qui se passe sur nos derrières, » et faites-les moi parvenir.

» Stettin peut être attaqué (était-il » ajouté particulièrement au commandant de cette place) par des partis » ennemis qui sortiraient de Dantzig » ou de Graudenz. La masse des opérations de l'armée ayant pour centre » Posen, et se dirigeant sur la haute » Vistule, il entre dans l'ordre des choses possibles, même probables, qu'un » corps ennemi, pour soutenir l'espérance des siens, tente une diversion » sur notre gauche, en menaçant de » prendre Stettin. A force de vigilance, » Général, vous déconcerterez, dans » cette hypothèse, les projets de l'en-

» nemi qui serait bientôt victime d'une » pareille opération. Ayez toujours des » piquets de cavalerie jusqu'à vingt ou » vingt-cinq lieues de Stettin, sur les » routes de Dantzig et de Graudenz. » Envoyez des espions, interrogez tous » les courriers; soyez en correspon- » dance suivie avec le commandant de » Custrin, à qui je donne l'ordre éga- » lement d'être en rapport intime avec » vous : qu'aucun passage ne soit per- » mis sur l'Oder, qu'à Custrin, Franc- » fort et Stettin. Par ce moyen, vous » intercepterez toute la correspondance » de Berlin avec nos ennemis. Pour y » parvenir encore plus sûrement, en- » tretenez des postes le long de l'Oder, » jusqu'au canal d'Odersberg, comme » le commandant de Custrin le fera » aussi de son côté, et ayez soin de te- » nir toujours à la rive gauche les bacs » et tous les bateaux. »

Au moment de quitter Berlin, l'Empereur avait reçu la nouvelle de la prise d'Hameln, qui s'était rendue le 22 au duc de Rovigo. La garnison, qui fut faite prisonnière de guerre, était de sept à huit mille hommes. Après avoir soumis Hameln, le duc de Rovigo se porta sur la forteresse de Nienbourg, située, comme Hameln, sur le Weser, mais beaucoup plus bas. Le gouverneur de Nienbourg fit quelques difficultés pour capituler: mais il y fut déterminé en considérant l'inutilité de la résistance, et en second lieu par quelques mutineries qui eurent lieu dans sa garnison. La place fut remise au duc de Rovigo, le 1er décembre. Elle renfermait deux mille cinq cents hommes de garnison. Il y avait une nombreuse artillerie et beaucoup d'approvisionnements.

Cependant la réserve de cavalerie et le troisième corps étaient déjà arrivés à Varsovie. Les cinquième et septième corps continuaient de cotoyer la Vistule, en s'approchant de cette ville. Le sixième corps reçut l'ordre de se porter sur Thorn pour remplacer les deux autres dans cette position. Le quatrième et le premier avançaient toujours. Il fut ordonné au parc général d'artillerie, qui était à Posen depuis le 20 novembre, de se transporter dans la forteresse de Lenczisz, à laquelle le comte Chasseloup, général commandant du génie, eut l'ordre d'ajouter de nouveaux ouvrages, afin qu'elle pût servir à mettre en sûreté le grand parc et les magasins de l'arsenal. Ce général fut en même temps chargé de faire reconnaître le petit fort de Czenstochau, un peu plus loin que Lenczisz, que cent cinquante chasseurs à cheval du troisième corps et un détachement d'infanterie polonaise de nouvelle levée, avaient fait capituler, en courant le pays. L'Empereur voulait savoir quel parti on pouvait tirer de ce château, soit comme forteresse, soit comme dépôt de magasins.

Dans un pays où les armées françaises n'avaient jamais pénétré, et qui n'était point connu sous le rapport militaire, le service des ingénieurs géographes devenait d'une importance toute particulière. L'Empereur voulut que le général comte Sanson, chef de ce corps, fût instruit de ses intentions sur l'organisation de ce service; il lui fit écrire la lettre suivante, en date du 2 décembre:

« Sa Majesté ordonne que vous fassiez partir deux petits détachements » d'ingénieurs géographes; l'un pour » se rendre à Varsovie et faire la reconnaissance des environs de cette ville, » jusqu'à l'embouchure du Bug ou de » l'Urka, dans la Vistule; l'autre détachement se rendra au fort de Lenczisz » et reconnaîtra rapidement le pays » jusqu'à vingt lieues à la ronde. Vous » me ferez également parvenir, pour les

» remettre à Sa Majesté, les croquis des » routes de Custrin à Posen, de Custrin » à Francfort-sur-l'Oder, de Posen à » Thorn, de Posen à Varsovie, enfin de » Posen à Glogau et Breslau.

» Il faut mettre dans les reconnais-» sances les noms et la population des » villages, et désigner par un signe la » nature des terres.

» Chaque ingénieur géographe met-» tra son nom au bas des reconnaissan-» ces qu'il aura terminées, afin que, » lorsque l'Empereur voudra des ren-» seignements plus précis sur une re-» connaissance, il puisse faire de-» mander l'ingénieur qui l'a faite. L'in-» tention de Sa Majesté, Général, est » qu'il n'y ait aucun ingénieur géo-« graphe attaché en particulier aux » corps d'armée. Ils doivent être tous » attachés à l'état-major général » sous votre direction; mais vous » donnerez des ordres pour qu'il se » trouve toujours, à chaque corps d'ar-» mée, un ingénieur géographe qui » marchera avec l'avant-garde; il sui-» vra à cheval et figurera la route et le » pays à droite et à gauche.

» Ces ingénieurs m'adresseront jour-» nellement le croquis de leur travail, » que je vous remettrai pour être as-» semblé et mis au net. Ces officiers, » quoique attachés à différents corps » d'armée, n'en feront point partie et » recevront des ordres directs de vous » ou de moi. Il ne faut pas perdre de » vue que les plans que l'on donne après » les marches et les batailles ne servent » à rien, du moins pour les opérations » actives. L'essentiel est d'avoir de bons » croquis, aussitôt que les premiers ti-» railleurs paraissent sur le pays enne-» mi, afin que, d'après ces croquis, » l'Empereur puisse faire ses disposi-» tions, soit pour une bataille, soit pour » toute autre opération. »

Le 2 décembre, Glogau capitula. Les ordres furent aussitôt expédiés en Silésie au roi de Westphalie, pour faire investir et assiéger Breslau. Tandis que la situation des affaires se consolidait journellement en arrière de l'armée, elle s'améliorait en avant. Les dépêches du prince d'Eckmühl apprirent qu'il était entré à Varsovie, le 30 novembre; que le 2 décembre, il avait pénétré dans le faubourg de Praga, sur la rive droite de la Vistule, sans éprouver d'obstacle, l'ennemi s'étant retiré volontairement de ce poste; et que le même jour, le 1er régiment de hussards ayant franchi la Vistule à Wrata, s'était emparé d'un bac. Aussitôt le prince d'Eckmühl s'était porté sur le Bug, rivière qui, coulant de l'orient à l'occident, vient se réunir à la Vistule, à six lieues au nord-ouest de Varsovie. On avait commencé à travailler à un pont sur cette rivière, au point d'Okunin, qui est au confluent de l'Ukra et du Bug, après en avoir chassé les avant-postes de l'ennemi. Enfin le prince d'Eckmühl ajoutait que les Russes avaient pris le parti de se retirer derrière le Bug.

Le roi de Naples, à la tête de la réserve de cavalerie, entra dans Varsovie le même jour que le premier corps d'armée. Le cinquième corps fut rendu dans cette ville le 5 décembre. Une partie des troupes de ce corps passa la Vistule à Praga; l'autre resta cantonnée aux environs de Varsovie, où le duc de Montebello établit son quartier-général. Le septième corps, qui suivait le cinquième, s'arrêta vis-à-vis de Zakroczyn, qui est sur la rive droite de la Vistule; et le duc de Castiglione fit ses préparatifs pour effectuer le passage du fleuve.

Le sixième corps, sous les ordres du duc d'Elchingen, arriva, le 6 décembre, devant Thorn. Le Maréchal ordonna qu'on préparât des bateaux pour passer

la Vistule, qui a dans cet endroit quatre cents toises de large. Le 76e de ligne et le 6e d'infanterie légère passèrent les premiers, au milieu d'une grêle de balles; mais bien secondés par les bateliers polonais, ils abordèrent à la rive droite, où, après un léger combat, ils forcèrent les Prussiens d'évacuer la ville. Trois jours après, le général de brigade, baron Belair, partit de Thorn, et se porta sur Golup, à quatre lieues à l'est de cette ville. Il avait avec lui le 6e d'infanterie légère et soixante hommes du 3e de hussards. Il rencontra un parti prussien de quatre cents chevaux qu'il mit en fuite, après lui avoir tué 30 hommes et fait 50 prisonniers.

Ainsi, à l'époque du 10 décembre, cinq corps de la Grande-Armée avaient passé la Vistule; deux autres, savoir : le premier et le quatrième arrivaient à grandes marches sur ce fleuve. Le neuvième corps couvrait l'armée sur la droite, et faisait des progrès dans la seule province qui fût restée au roi de Prusse en Allemagne. Le huitième corps assurait la gauche de l'armée, en occupant le Mecklembourg et la Poméranie suédoise. Les bouches de la Trave, de l'Elbe et du Weser, étaient gardées par les troupes hollandaises.

A ces forces considérables devaient bientôt s'en joindre de nouvelles. Une division de cuirassiers, composée de quatre régiments de cette arme, arrivant d'Italie, allait se former à Leipzig sous les ordres du général Espagne. Une division de huit bataillons de grenadiers, choisis dans différents régiments de l'armée, et récemment organisée à Berlin, sous le commandement du duc de Reggio, recevait l'ordre d'en partir pour se rendre en Pologne. Pendant ce temps, des troupes arrivant des côtes de France et des garnisons de l'intérieur, étaient dirigées sur Wesel et sur Mayence, d'où elles devenaient disponibles pour être employées suivant les circonstances, soit dans le nord de l'Allemagne soit en Prusse ou en Pologne.

Des ordres, émanés le 15 du grand quartier-général, firent partir la garde impériale à pied pour Varsovie. Le même jour, le maréchal duc de Dalmatie reçut l'ordre de passer la Vistule à Wroclawiek. Il devait se diriger ensuite avec son corps d'armée tout entier entre Biezun et la Vistule, de manière à gagner Plonsk, et être à droite du maréchal duc d'Elchingen, qu'il pouvait secourir, ou dont il pouvait être secouru, suivant les circonstances. D'un autre côté, le but prescrit au duc de Dalmatie était d'avancer par sa droite pour se réunir au corps du duc de Castiglione, qui, à cette époque, occupait déjà Zakroczyn, et faisait travailler activement à établir un pont et une tête de pont sur ce point.

L'intervalle entre ces trois corps et ceux du roi de Naples et du prince d'Eckmühl, qui étaient sur le Bug, se trouvait rempli par une seconde réserve de cavalerie formée sous les ordres du maréchal duc d'Istrie, et composée de la division de cavalerie légère du général Tilly, des divisions de dragons Grouchy et Sahuc, et de celle de cuirassiers du général d'Hautpoul. Le 15, le duc d'Istrie reçut l'ordre de se porter sur Biezun, d'y être rendu le 18, et d'envoyer aussitôt des partis de cavalerie sur Soldau, le long de l'Ukra, et sur Plonsk. Par ce moyen, le duc d'Istrie devait communiquer avec la cavalerie du septième corps, et avec celle du roi de Naples. couvrir le mouvement du duc d'Elchingen, qui, de Thorn, se dirigeait sur Pultusk, et appuyer en même temps le duc de Dalmatie, qui devait aussi marcher sur Pultusk par la route de Plonsk.

Au moment où le maréchal duc d'Elchingen s'éloignait de Thorn et s'avançait en Pologne, le prince de Ponte-Corvo, dont le corps continuait sa marche, reçut, en passant à Posen, l'ordre de se porter en toute diligence sur Thorn, et d'y prendre position. Mais les mouvements ou les intentions présumées de l'ennemi exigeant fréquemment de nouvelles mesures, il fut enjoint, le 17, au prince de Ponte-Corvo de ne laisser qu'une de ses divisions à Thorn, et de se porter avec les deux autres sur Golup et Ryppin, pour appuyer le duc d'Elchingen, dont le corps, ainsi que celui du duc d'Istrie, fut mis momentanément sous ses ordres, comme le plus ancien maréchal.

Les Russes paraissaient vouloir livrer bataille avant de quitter leur position de Pultusk. Pendant les journées du 13 et du 14, ils s'étaient montrés en force sur la rive gauche de l'Ukra, ainsi que sur la rive droite de la Narew jusqu'à l'Ukra. Dans ces conjonctures, le but du mouvement (ainsi que le mandait le prince Major-général au prince de Ponte-Corvo et au duc de Castiglione) était d'établir une communication étroite entre tous les corps, et particulièrement entre ceux de ces deux maréchaux, dont l'un faisait la gauche et l'autre la droite de la partie de l'armée qui était encore sur la Vistule. Le mouvement qui devait les rapprocher, combiné avec celui du duc de Dalmatie, qui se trouvait entre deux, concentrait trois corps d'armée sur ceux des maréchaux duc d'Elchingen et d'Istrie, qui avaient déjà gagné du terrain plus en avant, et en même temps sur ceux du roi de Naples, du prince d'Eckmühl et du duc de Montebello, qui occupaient l'espace entre Varsovie et le Bug. Ainsi, l'on était en mesure d'arriver en forces sur la position que l'ennemi avait à Pultusk; suivant toutes les apparences, on l'obligeait à s'éloigner; et l'armée avait la facilité de prendre tranquillement les quartiers d'hiver qui lui étaient si nécessaires, après les longues fatigues qu'elle avait supportées, et dans un climat qui ne permet pas de continuer la guerre pendant la froide saison.

Le grand quartier-général quitta Posen le 16 dans la nuit. Il fut à Sompolno le 17, à deux heures du matin; le soir du même jour, il était à Kutno. Le 18, Sa Majesté l'empereur Napoléon fit son entrée dans Varsovie.

TROISIÈME PARTIE.

Mouvements et opérations de l'armée, depuis l'établissement du quartier impérial à Varsovie, jusqu'à la bataille d'Eylau.

L'Empereur étant décidé à n'exécuter contre les Russes qu'une attaque générale, ne voulait rien entreprendre sans être sûr de pouvoir faire agir simultanément ses différents corps d'armée. C'était dans cet esprit qu'étaient rédigées toutes les instructions envoyées aux maréchaux. Ce qu'on leur recommandait particulièrement, c'était d'entretenir une correspondance journalière entre eux et avec le grand quartier-général, afin que les uns et les autres fussent toujours instruits de leur position comme ils en instruiraient l'Empereur. Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires que les mouvements d'un corps d'armée se trouvaient quelquefois ralentis par des circonstances imprévues, et que les autres qui auraient compté sur sa coopération, sans connaître les causes de son retard, auraient fait un calcul dangereux pour la sûreté de l'ensemble. Par exemple, le duc de Castiglione n'avait pas encore pu parvenir, le 19, à jeter un pont à Zakroczyn, faute de matériaux; et le duc de Dalmatie, qui avait eu ordre de passer la Vistule à Wroclawiek et qui en avait été empêché par la même raison, ayant ensuite formé le projet de la passer à Wyszogrod, éprouva encore des obstacles qui lui parurent trop longs à surmonter. Il finit par franchir très heureusement ce fleuve à Plock, le 22 décembre.

Comme dans l'intervalle, le duc de Castiglione, qui avait fait passer son corps sur des bateaux, occupa la rive droite du fleuve, et comme toutes les mesures étaient prises pour le prompt achèvement du pont de Zakroczyn, il fut ordonné le 22 à ce maréchal de réunir ses troupes à Plonsk. Alors le duc de Dalmatie qui s'était un peu éloigné de ce dernier point, sa première destination, et qui se trouvait maintenant en seconde ligne, dut venir occuper les cantonnements du septième corps, et fut chargé de la garde de tous les passages de la Vistule.

A cette époque, l'armée russe était sur la Narew, et entre cette rivière et celle d'Ukra. Le projet de l'Empereur étant de la chasser de ces positions, le prince d'Eckmühl, qui avait déjà un pont fortifié sur le Bug, à Okunin, reçut l'ordre, le 22, de faire passer cette rivière à la totalité de son corps d'armée, de faire occuper Koszewo par une division d'infanterie, et de maîtriser autant que possible la rive droite de l'Ukra. La première réserve de cavalerie, aux ordres du roi de Naples, composée de la division de cavalerie légère du général Lasalle, de celle de cuirassiers du comte Nansouty, des divisions de dragons des généraux Klein, comte Milhaud, et comte de Mons, fut destinée le même jour à effectuer le passage du Bug sur le pont d'Okunin.

« L'intention de l'Empereur, » était-il mandé au prince d'Eckmühl, « est » que vous portiez votre quartier-gé» néral à Modlin. Le roi de Naples » aura le sien à Janowa; le maréchal » duc de Castiglione transportera ce » soir le sien à Plonsk, et aura ses » avant-postes sur l'Ukra. Ainsi l'Em» pereur compte que dans la journée » il se trouvera maître de toute la rive » droite de cette rivière. Il est probable » que l'ennemi ne doit avoir qu'une » avant-garde à Boskowa. Si sa position » n'est pas trop formidable, et s'il n'y » a pas plus de douze mille hommes, » vous l'attaquerez demain au jour, » avec tout votre corps réuni; le duc » de Montebello partira demain de » Varsovie pour se rendre au pont du » Bug; le duc de Dalmatie sera en mar» che de Plock sur Plonsk, où le duc » de Castiglione sera déjà rendu. Le » prince de Ponte-Corvo, le duc d'El» chingen, et la seconde réserve aux » ordres du duc d'Istrie, seront près » de se réunir à Biezun. Ainsi les » six corps d'armée et toute la cavale» rie se trouveront, demain 23, ras» semblés sur la rive droite de la Vis» tule, et manœuvreront sur la même » ligne d'opérations. L'Empereur por» tera ce soir son quartier-général à Ja» blona, et sera demain de très grand » matin auprès de vous au pont du » Bug. »

Jusqu'à l'époque où les Russes se déterminèrent à attendre l'attaque des Français sur l'Ukra et la Narew, on avait remarqué dans leurs mouvements des incertitudes et des variations continuelles, et en général ce tâtonnement qui annonce un défaut de plan préalable pour les opérations militaires. Tout ce qui était rentré en Pologne, de l'armée battue à Austerlitz, avait été réorganisé et complété dans l'été de 1806, et formait quatre divisions aux ordres du général baron de Bennigsen. Ces troupes devaient former le corps d'avant-garde de l'armée russe. A l'époque de la bataille d'Iéna, elles n'avaient pas encore dépassé le territoire russe; cantonnées entre Grodno et Olitta, le long de la rive droite du Niémen, elles attendaient l'arrivée de quatre nouvelles divisions aux ordres du général Buxhowden, qui devait les rassembler à Wilna, et de deux autres que commandait le lieutenant-général baron d'Essen, et qui étaient déjà cantonnées depuis longtemps à Brzesk sur le Bug.

Malgré les retards qu'éprouvait la réunion de ces différents corps d'armée, les Russes espéraient avoir le temps d'arriver avant les Français sur les bords de l'Oder en Silésie. Mais leur plan se trouva singulièrement changé par les victoires de Napoléon et par la rapidité de ses mouvements. La question n'était plus d'arriver sur l'Oder. Les Russes pouvaient à peine espérer de parvenir à temps sur la Vistule. Ils y parvinrent cependant, mais pas assez tôt pour s'y établir solidement. Le corps du général Bennigsen occupait encore, le 30 novembre, par des postes avancés, le faubourg de Praga et la rive droite de la Vistule jusqu'à Plock. Le centre de cette armée était à Pultusk, sur la Narew, rivière qui vient se réunir au Bug à Sierock.

L'arrivée à Varsovie du troisième corps français et de la réserve de cavalerie, engagea le général russe à reployer tous les cantonnements qu'il avait le long de la Vistule. Il retira de même ceux d'un corps prussien commandé par le général Lestocq, qui occupait l'espace compris entre Plock et Thorn. Bennigsen concentra toutes ses divisions à Pultusk, et attendit dans cette position l'arrivée des autres corps

d'armée russes, et en particulier celui du feld-maréchal Kamenski, que l'empereur de Russie destinait au commandement suprême de son armée en Pologne. Ce vieillard, âgé de quatre-vingt-trois ans, n'arriva que le 21 décembre. Il ne fut pas plus tôt informé de l'état des choses, qu'il prétendit que ce serait une honte pour l'armée russe de faire la retraite, et qu'il fallait à l'instant même se porter en avant et reprendre les positions de la Vistule. Effectivement, il transporta le lendemain son quartier-général de Pultusk à Nove-miasto, et plaça deux divisions du corps de Bennigsen à Psucyn, dans une attitude menaçante, vis-à-vis de la division Morand du troisième corps, qui était à Okunin. Les deux autres divisions du corps de Bennigsen s'étendirent le long de l'Ukra. L'armée aux ordres du général Buxhowden fit également un mouvement en avant et occupa Lopaczyn et Golymin.

Telle était la situation des Russes lorsque Napoléon arriva au pont du Bug, le 23, à deux heures du matin. Après avoir passé le pont, l'Empereur en fit jeter un autre sur l'Ukra, près de l'embouchure de cette rivière dans le Bug, et porta la moitié du corps du prince d'Elekmühl à la rive gauche de l'Ukra. L'ennemi se reploya sans résistance; mais comme sa force n'était pas connue, des ordres furent envoyés au duc de Castiglione et au duc de Dalmatie : au premier, de se diriger sur Novemiasto, pour se joindre à l'armée qui avait passé l'Ukra, et appuyer sa gauche; au second, d'accélérer sa marche sur Plonsk pour soutenir ce mouvement.

La garde à pied et à cheval était en marche pour rejoindre l'Empereur. Le corps du duc de Montebello arriva, le 24 au matin, au pont du Bug, qu'il franchit sans s'arrêter, de même que celui de l'Ukra. Il avait ordre de suivre le chemin de Sierock, de manière à occuper, par sa droite, Kikol et Orzechowo, et, par sa gauche, Psucyn, ayant sa cavalerie en avant sur Sierock. Le troisième corps et la réserve de cavalerie furent dirigés sur Nasielsk. Napoléon se porta lui-même sur ce point. L'ennemi, qui avait abandonné Psucyn, était à Nasielsk et en avant de cette ville, du côté de Czarnowo. L'Empereur fit attaquer les Russes dans cette dernière position. Elle était défendue par le comte Osterman Tolstoï, avec dix bataillons, quinze escadrons et trois batteries. Ce général fit la plus vive résistance, mais n'en fut pas moins obligé de se replier jusqu'à Nasielsk, où était le général Bennigsen.

L'ennemi fut encore attaqué à Nasielsk, chassé de tous ses postes, et on lui prit plusieurs pièces de canon. Le quartier-général impérial remplaça celui de Bennigsen, à Nasielsk, le 24, après midi. Comme l'ennemi s'était montré en force, et qu'on ne savait pas encore définitivement quel parti il prendrait, le duc de Montebello reçut l'ordre, le 24, au soir, de changer sa direction et de se porter à Nasielsk. L'ennemi se réunissait à Strzegocyn. Bennigsen fut joint dans cette ville par une division de son corps d'armée qui venait d'être battue par le duc de Castiglione.

Ce maréchal, arrivant de Plonsk, sur l'Ukra, rencontra, à Kolozomb, l'ennemi qui défendait le pont. Aussitôt le duc de Castiglione ordonna le passage, qui fut exécuté brillamment en présence de douze mille hommes. Le 14e de ligne s'avança sur le pont en colonne serrée, pendant que le 16e d'infanterie légère le soutenait par une vive fusillade. L'ennemi fut culbuté et vivement

poursuivi par la cavalerie du comte Nansouty, et les dragons du général Klein, qui s'étaient réunis, pour cette attaque, au septième corps d'armée. Ce corps poursuivit sa route pour se rendre à sa destination de Novemiasto.

Le duc de Dalmatie arrivait à Sohoczyn. Le prince d'Eckmühl suivait pied à pied l'ennemi, qui s'était retiré à Nasielsk ; enfin, la cavalerie et les dragons de la réserve balayaient l'espace entre l'Ukra et la Narew. Le roi de Naples rencontra, près de Lopaczyn, un régiment de hussards russes, qui se rendait à Strzegocyu. Il fit charger ce régiment par les chasseurs de la garde, qui le mirent en déroute et lui enlevèrent trois pièces de canon.

Comme on supposait que l'ennemi avait une forte réserve à Ciechanow, les maréchaux ducs d'Istrie et d'Elchingen, et le prince de Ponte-Corvo, en seconde ligne, reçurent des instructions pour se porter sur ce point.

La gauche de l'armée avait eu des succès, comme le centre et la droite. Le 19, le duc d'Istrie, marchant à la droite du sixième corps, qui chassait devant lui le général Lestocq, avait occupé Biezun, où devait s'effectuer la réunion de sa cavalerie avec les sixième et premier corps. Le général prussien, voulant probablement empêcher cette réunion, tenta de reprendre ce poste ; et, le 23, à huit heures du matin, il déboucha sur Biezun par plusieurs routes. Le duc d'Istrie, qui n'avait point d'infanterie, ne voulant point donner à l'ennemi le temps de former la sienne, ordonna aux dragons du comte Grouchy de charger les colonnes ennemies à mesure que leurs têtes paraîtraient. Ces charges, exécutées avec beaucoup de vigueur et de précision, repoussèrent et rejetèrent dans les marais environ 6 à 7,000 hommes, dont était composée la division ennemie. Les Prussiens perdirent 500 prisonniers, 5 pièces de canon et 2 étendards : ils se retirèrent sur Mlawa, d'où ils ne devaient pas tarder à être encore chassés.

Cependant les généraux russes, dérangés dans tous leurs projets, ne formèrent plus d'autre plan que celui d'échapper à leur puissant adversaire. Le feld-maréchal Kamenski commença lui-même la retraite ; il transporta son quartier-général à Lomza, en ordonnant à son armée de le suivre. Le baron de Bennigsen, qui prit dès-lors le commandement en chef, indiqua Pultusk pour rendez-vous général. Sa marche sur ce point commença le 25, avant le jour. Dès que son mouvement fut connu, Napoléon dirigea le corps du duc de Montebello sur Pultusk, et mit à ses ordres la division de dragons du comte de Mons. En même temps, le prince d'Eckmühl reçut l'ordre de se porter à Strzegocyn et de suivre l'ennemi dans sa retraite, soit qu'il se repliât sur Golymin, soit sur Pultusk. Le point de Golymin fut indiqué au duc de Castiglione comme le but qu'il devait atteindre ; et il fut enjoint au duc de Dalmatie de s'élever jusqu'à Ciechanow pour tourner la droite de l'ennemi. Le roi de Naples fut aussi dirigé sur Golymin, avec toute sa grosse cavalerie. Les troupes légères de sa réserve et celles des différents corps d'armée étaient en avant, répandues de tous côtés : elles éclairaient la marche des corps, établissaient la communication entre eux, et faisaient un mal prodigieux aux Russes. Partout ceux-ci étaient coupés, battus ; à chaque pas on leur faisait des prisonniers, on leur enlevait de l'artillerie et des bagages. Le quartier-général impérial fut à Lopaczyn, le 26, de grand matin.

Cette journée démêla enfin le nœud des affaires, que la difficulté des che-

mins, la mauvaise saison et la longueur des nuits avaient encore embrouillé. Alors les Russes occupaient Pultusk, où étaient leur quartier-général et le gros de l'armée. Le corps du général Buxhowden était concentré à Golymin, entre Pultusk et Ciechanow; et le corps prussien, sous le commandement du général Lestocq, était à Mlawa et à Soldau, deux villes qui se trouvaient sur la route qui va de Varsovie à Königsberg, par le centre de la Pologne. Les Prussiens ne communiquaient déjà plus avec les Russes que par les marais de Przasznic et de Makow. Le projet du général Bennigsen était de tenir à Pultusk autant de temps qu'il lui en faudrait pour faire filer sur Ostrolenka, et de là sur Grodno, son artillerie et ses bagages, afin de continuer avec moins d'embarras sa retraite sur les mêmes points.

Le duc de Montebello ayant, suivant les ordres qu'il avait reçus, longé la Narew, arriva devant Pultusk le 26, à dix heures du matin. Le général Bennigsen avait réuni quarante mille hommes dans cette position. Le duc de Montebello, très inférieur en nombre, l'attaqua d'abord avec la division du comte Suchet, qui était en première ligne; celle du comte Gazan marchait en seconde ligne; sur la gauche était la division du comte Gudin, appartenant au troisième corps d'armée, et qui était réunie au cinquième.

Le général russe était résolu de faire de grands sacrifices pour tenir à Pultusk toute la journée du 26. Il encouragea ses troupes qui montrèrent de l'opiniâtreté. Le combat fut terrible. Les Russes perdirent du terrain d'heure en heure, quoiqu'ils eussent l'avantage de la position et du nombre, et que les manœuvres des Français fussent dérangées par le dégel, qui rendait le terrain presque impraticable, et par une neige mêlée de pluie qui tombait en abondance. Ce temps fâcheux amena plus tôt encore qu'à l'ordinaire l'obscurité, déjà si hâtive dans ces climats au mois de décembre. La nuit obligea à cesser le combat. Le lendemain, lorsque les Français voulurent suivre les avantages de la veille, ils s'aperçurent que l'ennemi avait profité des ténèbres pour s'échapper; il avait mieux aimé abandonner trente pièces de canon, une partie de ses caissons et de ses voitures de bagages, que de s'exposer à tout perdre en renouvelant un combat qui ne pouvait que lui être funeste.

Le duc de Montebello prit position à Pultusk. Il était inutile de poursuivre l'ennemi qui avait une longue nuit d'avance; on aurait fatigué les troupes sans résultat. A chaque moment les chemins devenaient plus difficultueux. Le terrain gras et argileux de cette partie de la Pologne, alors détrempé par la pluie et le dégel, n'offrait de tout côté qu'un vaste marécage où le soldat pouvait à peine faire quelques pas, et d'où les bagages et l'artillerie ne se tiraient qu'avec des efforts prodigieux et avec beaucoup de pertes.

Les circonstances qui sauvèrent à Pultusk l'armée de Bennigsen furent également favorables à Golymin, dans la même journée, au corps de Buxhowden. Attaqué d'abord par le prince d'Eckmühl, qui arrivait du côté de Strzegocyn, ce corps fut pris en flanc par le duc de Castiglione qui arrivait par Gollaczisma. Le général de brigade Lapisse, à la tête du 16e d'infanterie légère, enleva à la baïonnette un village qui servait de point d'appui à l'ennemi. La division du comte Heudelet se déploya et marcha sur la position des Russes.

Le roi de Naples fit exécuter avec le plus grand succès plusieurs charges,

dans lesquelles la division des dragons Klein se distingua. La nuit arriva trop tôt pour les Français et bien à propos pour les Russes. Comme à Pultusk, l'ennemi fit sa retraite à la faveur de l'obscurité; comme à Pultusk, il abandonna aux vainqueurs beaucoup d'artillerie et de bagages. Buxhowden se retira sur Ostrolenka par la route de Makow.

On se battait encore à Golymin, lorsqu'à la gauche de l'armée, le duc d'Elchingen attaqua les Prussiens à Soldau d'abord et puis à Mlawa. L'ennemi occupait Soldau avec six mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie. Protégé par les marais qui forment des obstacles considérables aux environs de cette ville, il croyait être à l'abri d'une attaque. Cette difficulté fut surmontée par les 69ᵉ et 76ᵉ de ligne, qui, les premiers, se lancèrent sur la position des Prussiens. Culbutés de devant Soldau, ils voulaient se défendre dans la ville; mais, poursuivis de rue en rue, ils furent forcés de l'évacuer. Le général Lestocq voyant par quel petit nombre de troupes il avait été attaqué, revint sur Soldau avec des renforts. Le duc d'Elchingen en envoya de son côté. L'ennemi fit quatre attaques consécutives; mais aucune n'eut de succès. Le général Lestocq prit enfin le parti de se retirer à Neidenbourg, pendant le combat de Soldau.

Le général comte Marchand, qui avait été détaché à Mlawa avec le 39ᵉ de ligne et le 6ᵉ d'infanterie légère, en chassa l'ennemi, après un combat très brillant. Le résultat de toutes ces affaires fut, quant aux Prussiens, d'affaiblir considérablement le seul corps d'armée qui leur restait; et quant aux Russes, la perte de 60 pièces de canon avec leurs affûts et leurs caissons, de 400 voitures de bagages attelées, et de 10,000 hommes tant tués que blessés et faits prisonniers.

L'ennemi, qui était revenu en avant avec la confiance de la victoire, fut forcé à une retraite longue et pénible dans la plus mauvaise saison. Satisfait de tant de succès, l'Empereur résolut de donner du repos à son armée, et de l'établir dans des quartiers d'hiver. Il ordonna d'abord, par des lettres du 29 novembre, aux différents corps, de prendre des cantonnements provisoires dans la position où ils se trouvaient, pour faire évacuer leur artillerie et les canons pris à l'ennemi, et pour voir d'ailleurs encore si celui-ci ne s'arrêterait pas. Mais quand on eut la certitude que les Russes continuaient leur retraite, Sa Majesté régla les cantonnements définitifs.

Le premier corps fut placé à Osterode, Elbing et Marienwerder. Il devait, dans cette position avancée, couvrir les blocus de Colberg, Dantzig et Graudenz; couper les communications de Dantzig avec Königsberg; menacer cette dernière ville, et y attirer toutes les forces des Prussiens.

Le sixième corps fut cantonné à droite du premier, à Soldau, Mlawa et Chorzellen.

Le quatrième, à droite du sixième, à Prasnitz, Makow et dans le district de Plock.

Le septième corps occupa Wyszogrod et son arrondissement jusqu'à la rive droite de l'Ukra.

Le troisième s'étendit le long de la rive gauche de l'Ukra, depuis son embouchure jusqu'à la petite rivière de Zielina, ayant dans son arrondissement Nasielsk et Pultusk.

Le cinquième fut placé entre Sierock et Varsovie, occupant Nieporent, Jablona et le faubourg de Praga.

Les divisions de la réserve de cavale-

rie, aux ordres du roi de Naples, reçurent diverses destinations. La division de cuirassiers, aux ordres du général Nansouty, eut ses cantonnements assignés à la rive gauche de la Vistule, le long de la Piliça. Il fut ordonné à la division de cuirassiers du général Espagne, de venir depuis Posen, où elle était alors, rejoindre celle du général Nansouty, et occuper Petrikau, ainsi que les rives de la Piliça.

La cavalerie légère du général Lasalle et les dragons du général Milhaud furent placés en avant du quatrième corps, sur l'Omulef. Les dragons du comte de Mons restèrent avec le troisième corps. Ceux du général Klein furent établis à Bobrawnich et Dobrzyn.

La réserve de cavalerie aux ordres du duc d'Istrie fut dissoute, et ce maréchal eut l'ordre de revenir auprès de l'Empereur à Varsovie. La division de cavalerie légère du général Tilly et les dragons du général Sahuc furent attachés au premier corps d'armée. Les dragous du comte de Grouchy se joignirent au sixième. Les cuirassiers du général d'Hautpoul fureut cantonnés entre Gollup et Rypin.

L'Empereur revint à Varsovie, et y amena le grand quartier-général. L'infanterie de la garde resta à Varsovie auprès de Sa Majesté. Quatre escadrons de la garde à cheval furent également destinés à demeurer à Varsovie; le reste de la cavalerie, de même que l'artillerie et l'ambulance, eurent l'ordre de prendre leurs cantonnements depuis Varsovie jusqu'à Biala, en s'étendant sur la rive gauche de la Vistule et sur la Piliça.

Toute l'armée fut établie dans ses cantonnements définitifs, le 6 janvier 1807. Mais depuis, le 18 décembre 1806, que l'Empereur était arrivé à Varsovie, jusqu'à l'époque du 6 janvier 1807, il s'était passé sur les derrières de l'armée différents événements. La guerre n'avait pas eu moins d'activité en Silésie qu'en Pologne. Jérôme, roi de Westphalie, ayant été rappelé auprès de l'Empereur, pour assister aux premières opérations de la campagne contre les Russes, avait laissé la direction du siége de Breslau à son chef d'état-major, le général comte Hédouville.

Pour inquiéter les assiégeants, le gouverneur de la Silésie, le prince d'Anhalt-Pless, forma un corps de huit mille hommes tirés des garnisons des places de Silésie qui n'étaient pas bloquées par les Français, et des gardes des forêts et des montagnes, qui forment, dans ce pays, une corporation nombreuse. Le général comte Hédouville fit marcher contre lui le comte Montbrun, avec une partie des troupes de Würtemberg, et le général Minucci, qui commandait les Bavarois. Ces deux généraux atteignirent les Prussiens à Strehlen, le 24 décembre, les mirent en déroute, leur prirent 400 hommes, 600 chevaux et un convoi de subsistances que l'ennemi avait l'intention de jeter dans Breslau.

Après cet échec, le prince de Pless rallia ses troupes derrière la Neisse, et revint encore à marches forcées sur Breslau, dans l'espoir de surprendre, par une apparition subite, quelques quartiers des troupes du siége, et de parvenir à introduire du secours dans la ville. Il arriva effectivement, le 30 décembre, avec environ neuf mille hommes auprès du village de Kleinbourg, où était le quartier-général würtembergeois. Mais le comte d'Unsbourg, qui dirigeait le siége sur la rive gauche de l'Oder, reçut vigoureusement l'attaque des Prussiens, et les contint pendant qu'il avait envoyé

prévenir les généraux Montbrun et Minucci. Ils manœuvrèrent sur les derrières du prince d'Anhalt-Pless avec tant de succès que celui-ci fut obligé de se retirer précipitamment. On lui fit 1,800 prisonniers dans le premier moment de sa retraite. Mais les généraux Minucci et Montbrun le poursuivirent, le joignirent près de Schweidnitz et auraient infailliblement détruit son corps, si ce général prussien ne s'était empressé de le disperser et de faire rentrer ses troupes dans les places par petits détachements.

Le 5 janvier 1807, Breslau capitula. On trouva dans cette place une immense artillerie et des magasins de toute espèce.

Après la reddition de Breslau, le neuvième corps se partagea pour assiéger ou bloquer à la fois toutes les autres forteresses de la Silésie. La prise de Brieg suivit de huit jours celle de Breslau. Schweidnitz capitula un mois après. Toutes ces places se trouvaient abondamment pourvues d'artillerie et de munitions de guerre, qui donnèrent des moyens pour subjuguer les autres.

Le huitième corps était toujours dans la position qu'il avait prise, d'après les ordres de l'Empereur, datés de Custrin. Le duc de Trévise avait fait faire une expédition sur Wollin, petite ville de la Poméranie prussienne, située dans une île de la mer Baltique. Un bataillon du 2e d'infanterie légère, que le Maréchal avait envoyé prendre possession de Wollin, venait d'y arriver, lorsqu'il fut attaqué par un détachement de mille Prussiens de la garnison de Colberg. Non seulement les Français, inférieurs en nombre, soutinrent le choc, mais ils repoussèrent l'ennemi, lui prirent 100 hommes avec 4 pièces de canon, et restèrent maîtres du poste.

Le 7 janvier, l'Empereur fit écrire au maréchal duc de Trévise qu'il le laissait maître d'attaquer la Poméranie suédoise quand il le voudrait. Il lui fut prescrit de s'emparer de l'île de Rügen, et de commencer par bloquer Stralsund, en attendant qu'on fît des préparatifs du siége de cette place, si elle paraissait vouloir attendre une attaque régulière avant de se rendre.

Le temps que l'armée passa dans les cantonnements fut employé à mettre de l'ordre dans ce qui tenait à son organisation, et à assurer son bien-être, sans néanmoins surcharger un pays qu'elle venait affranchir, et qui devait désormais être l'allié fidèle de la France.

Les travaux de fortifications nécessaires pour assurer les cantonnements de l'armée contre les entreprises de l'ennemi, et se former sur la Vistule une base militaire solide, devinrent l'objet de l'attention particulière de l'Empereur. Sa Majesté décréta:

1° Que les villages de Sierock, au confluent de la Narew et du Bug, et de Modlin, situés au confluent du Bug ou Narew avec la Vistule, seraient fermés tous les deux d'une enceinte bastionnée, armée de trente pièces de canon de campagne, avec des magasins contenant un approvisionnement de cinquante coups par pièce et de deux millions de cartouches.

2° Qu'il y aurait une ligne qui couperait la presqu'île à la jonction de la Narew et du Bug.

3° Qu'une tête de pont serait construite sur la rive gauche du Bug ou Narew; une autre sur la rive droite de la Vistule, à Modlin; une autre qui couperait la presqu'île formée par la Vistule et le Bug ou Narew.

4° Que la rive gauche de la Narew à Pultusk serait aussi défendue par une

tête de pont armée de vingt pièces de canon.

5° Qu'indépendamment des huit redoutes déjà existantes, il serait construit à Praga une tête de pont de deux à trois cents toises de développement, servant de réduit pour la défense du pont de Varsovie, et armée de douze pièces de canon.

6° Que la vieille enceinte de Thorn serait relevée, et que quarante pièces de canon seraient établies en batterie sur les remparts de cette ville.

7° Qu'il y aurait à Sierock une manutention de dix fours, des magasins pour nourrir cent mille hommes pendant dix jours; trois cent mille boisseaux d'avoine et une ambulance.

8° Qu'une manutention, des magasins et des hôpitaux devaient être établis à Modlin, dans la même proportion qu'à Sierock; qu'il serait formé à Thorn une manutention, des hôpitaux et des magasins, les plus considérables qu'il serait possible, cette ville étant destinée à devenir le grand entrepôt de l'armée.

Les ordres furent donnés pour faire arriver des renforts à l'armée, soit pour remplir les vides occasionnés par la guerre ou par les maladies, soit pour exécuter sur les derrières, les opérations qui ne pouvaient pas être confiées aux corps cantonnés vis-à-vis de l'ennemi. Le 7e régiment d'infanterie de ligne, le quatrième escadron des 15e, 19e et 23e régiments de chasseurs qui étaient en Italie, eurent l'ordre de se rendre provisoirement à Augsbourg. Les 2e et 15e régiments d'infanterie légère du corps du duc de Trévise furent appelés à Posen, où ils devaient recevoir de nouvelles instructions.

Quatre régiments provisoires, organisés par les soins du duc de Valmy, avec les conscrits qui venaient des dépôts de l'intérieur de la France, furent dirigés sur Berlin, pour en composer la garnison, pendant que les troupes des contingents de Würtzbourg et de Bade, la première légion du nord, formée de soldats allemands enrôlés par la voie du recrutement, et la légion italienne, se rendaient sur l'Oder, de Berlin où elles étaient, pour être ensuite employées aux siéges de Colberg et de Dantzig. Pendant ce temps-là, le duc de Valmy continuait l'organisation des régiments provisoires, et bientôt les 5e, 6e, 7e et 8e allaient être complets.

A cette époque, quelques mouvements insurrectionnels se manifestèrent dans la Hesse : après avoir d'abord agité Cassel, ils se répandirent parmi les paysans des montagnes; mais cet essai des ennemis de la France, qui avait pour but d'intercepter les communications de la Grande-Armée, tourna à la honte des agitateurs et au détriment des malheureux qui s'étaient laissés abuser. Des ordres envoyés au premier avis, et tout à la fois au maréchal duc de Valmy à Mayence, au général Michaud, commandant à Hambourg, et au général Loison, commandant à Münster, pour faire marcher de ces différents points des colonnes de troupes françaises, hollandaises ou allemandes, établirent promptement, au milieu de la Hesse, une force plus que suffisante pour soumettre les rebelles et rendre la tranquillité à ce pays.

La soumission des places ennemies des côtes de la mer Baltique et de celles qui bordaient la Vistule, fut considérée comme un objet de la première importance, pendant que les travaux de la campagne étaient suspendus. Le général de division Rouyer, à la tête

des troupes de Hesse-Darmstadt, fut chargé de l'investissement de Graudenz, place très forte, située sur une hauteur dominant la Vistule, au nord de Thorn. Le duc d'Elchingen, dont les cantonnements étaient les plus rapprochés de ce point, reçut l'ordre de secourir ce blocus.

Le duc de Bellune fut chargé de commencer les approches de Dantzig à l'embouchure de la Vistule, et celle de Colberg, ville de Poméranie, située à l'embouchure de la Persante. On donna au duc de Bellune, pour remplir ce double objet, les troupes de Bade et la légion du Nord, qui étaient à Stettin, la première légion polonaise, forte de cinq mille hommes, qui arrivait de France, et qui avait déjà dépassé Berlin, et enfin la seconde légion polonaise, formée depuis peu en Pologne par le général Dombrowski, et qui composait à cette époque un corps de douze à quatorze mille hommes. Ces deux siéges devaient être couverts par le prince de Ponte-Corvo, dont le corps était cantonné à Elbing et dans le pays compris entre cette ville et la Vistule.

La volonté itérativement énoncée de l'Empereur était que l'armée jouît du repos qui lui était indispensable, pendant que Sa Majesté prenait ses mesures pour agir, quand il en serait temps, en masse et avec unité. En conséquence, il était spécialement recommandé aux maréchaux chefs des corps d'armée, de ne point laisser dépasser à leurs troupes les cantonnements désignés.

Le duc d'Elchingen transgressa cet ordre, en poussant des partis dans l'intérieur de la Prusse orientale, du côté de Königsberg. L'Empereur lui fit écrire le 18 janvier par le Major-général : « Sa Majesté me charge de » vous témoigner son mécontentement » des mouvements que vous avez faits » sans ses ordres. L'intention de Sa » Majesté n'est point d'aller à Königsberg. Si telles avaient été ses vues, » elle vous eût fait passer ses instructions. L'Empereur, M. le Maréchal, » pour l'ensemble de ses projets, n'a » besoin ni de conseils ni de plans de » campagne. Personne ne connaît sa » pensée, et notre devoir est d'obéir. » Vous sentez assez que les mesures » partielles nuisent au plan général des » opérations, et peuvent compromettre toute une armée. L'intention de » l'Empereur est que son armée se repose. Les cantonnements qu'il lui a » fait prendre tiennent à des vues ultérieures. L'Empereur savait que les » Prussiens étaient en retraite. Ce n'était point une raison pour vous disséminer sur une étendue de vingt » lieues. Sa Majesté vous ordonne, » M. le Maréchal, de reprendre vos » cantonnements, tels qu'ils vous ont » été donnés. Revenez lentement, car » c'est le premier pas que l'Empereur » fait faire en marche rétrograde. »

Le duc de Bellune étant tombé entre les mains de l'ennemi, en allant de Graudenz à Colberg, la commission dont il était chargé fut donnée au maréchal duc de Dantzig, qui commandait auparavant la garde impériale à pied. L'Empereur, en mettant sous les ordres de ce maréchal les troupes destinées aux siéges de Graudenz, Colberg et Dantzig, les organisa sous la dénomination de dixième corps de la Grande-Armée, par un ordre du 23 janvier.

Ce corps se composa, 1° de la division formée des deux légions polonaises réunies sous les ordres du général Dombrowski ; 2° des troupes de Bade, commandées par le général Klonmann ;

3e de la première légion du Nord, commandée par le général Puthod ; 4e d'une brigade d'infanterie française, composée des 2e et 15e régiments d'infanterie légère, sous les ordres du général Boivin ; et d'une brigade de cavalerie française, composée des 19e et 23e régiments de chasseurs à cheval, sous les ordres du général Dupré. Il fut enjoint au duc de Dantzig d'employer les troupes de Bade à bloquer Colberg, et de les mettre aux ordres du général Ménard. Quant au reste de ses troupes, ses instructions portaient de les conduire devant Dantzig, pour en faire le siége, qu'il devait diriger personnellement.

Les affaires étaient dans cette situation, lorsque l'avis que l'ennemi faisait de sérieux mouvements parvint au quartier-général. Déjà, avant l'époque où fut organisé le dixième corps, on avait eu des pressentiments que les Russes ne laisseraient pas écouler l'hiver sans former quelques tentatives sur les cantonnements de l'armée française. Les soins qu'avait pris l'ennemi, en se retirant, de couper tous les ponts et de brûler les moulins, quoique depuis l'Omuleff il ne fût pas poursuivi ; son séjour aux environs de Nowogrod et de Kolno, où ses troupes manquaient absolument de tout ; les mouvements que le corps du général Essen avait faits entre le Bug et la Narew, sur le prince d'Eckmühl, pour donner de l'inquiétude et attirer l'attention ; enfin, les rapports des émissaires, tout confirma que non seulement l'ennemi avait arrêté sa marche rétrograde, mais qu'en changeant de direction, il se portait, avec toute son armée, dans la Prusse royale. Dès le 16 janvier, les idées avaient commencé à se fixer, et les jours suivants, lorsque de forts partis de Cosaques revinrent à Myszyniec et sur la Rossoga, tout doute fut dissipé.

On pensa d'abord que la marche de l'ennemi dans la Prusse royale avait pour objet d'aller couvrir Königsberg, qui se trouvait menacé par les partis du corps du duc d'Elchingen, et peut-être d'entreprendre quelque chose contre ce corps d'armée, que son chef avait fait avancer trop hasardeusement entre Bartenstein et Schippenbeil. Mais le mouvement des Russes ayant continué, même après que le duc d'Elchingen eut retiré ses troupes pour les faire rentrer dans la ligne des cantonnements, et d'ailleurs la marche de l'ennemi se prolongeant au-delà de Königsberg, du côté de la Vistule, on s'aperçut qu'il avait d'autres projets.

Le général Bennigsen était à cette époque seul commandant de l'armée russe. Kamenski et Buxhowden avaient été rappelés. Bennigsen, dès qu'il se vit le maître de diriger à son gré les opérations, résolut de prendre l'offensive. Il partit de Grodno. Le 12 janvier, il passa la Bober près de Goniondz, et se dirigea ensuite sur Bialla, où il se renforça des quatre divisions qu'avait précédemment commandées le général Buxhowden. Il s'avança le 17 jusqu'à Rhein, pour réunir à lui les troupes aux ordres du général Lestock, qui étaient postées à Barten. Il eut soin de répartir une division de son armée dans les postes de Goniondz, Johannisbourg et Nikolaiken, afin d'occuper les passages entre la grande chaîne des lacs, qui traverse cette partie du royaume de Prusse, et d'entretenir une communication libre et sûre entre lui et le général Essen, auquel il avait donné ordre d'avancer depuis Wysokie-Masowieckie, jusqu'à Ostrolenka.

L'armée russe ayant à sa droite le corps prussien, augmenté de quelques régiments russes, continua sa marche Bischoffstein, Heilsberg et Worm-

ditt. Le 25, elle arriva à Liebstadt; et son avant-garde poussa jusqu'à Mohrungen. Le corps prussien, prenant sa direction plus au nord, passa à Bartenstein, Mehlsack, Preusch-Holland, et s'avança même jusque près de Salfeldt.

Le premier corps d'armée, sous les ordres du prince de Ponte-Corvo, se trouvait le plus exposé par ces mouvements de l'ennemi. Le 21, le Prince avait fait occuper Elbing par la division du comte Dupont et par une brigade de dragons. Dès qu'il eut des avis certains sur la marche des Russes, il résolut de replier cette division et de concentrer toutes ses troupes à Mohrungen, pour maintenir sa communication avec Osterode, par où son corps se liait avec le reste de la Grande-Armée.

La division du comte d'Erlon, qui venait de Salfeldt, arriva à Mohrungen le 25, précisément comme les Russes se portaient sur cette ville. L'ennemi présentait vingt mille hommes entre Mohrungen et Pfarrersfeldchen; et il occupait en force ce dernier village. Il y fut attaqué par le 9e d'infanterie légère, le 8e et le 94e de ligne et une brigade de dragons. Après une vive résistance, on le chassa du village. Il reprit position sur un plateau en arrière, d'où il fut encore chassé; mais ayant été renforcé par sa réserve, et s'étant remis en bataille devant Georgenthal, il s'y maintenait contre toutes les attaques, lorsque la tête de la division du comte Dupont déboucha sur ce village par Wiese, et aborda l'ennemi par son flanc droit, pendant que le prince de Ponte-Corvo l'attaquait vivement de front. L'ennemi ne tint pas contre ce double choc : il se retira en désordre, avec perte de plus de 600 morts; on lui fit 200 prisonniers, et on lui enleva un obusier. Après cette glorieuse journée, le Prince n'ayant point encore d'ordres de l'Empereur, et jugeant qu'il avait affaire à des forces trop considérables, pour essayer de se maintenir seul, détermina sa retraite sur Strasburg, et la commença le 26.

Le jour du combat de Mohrungen, l'Empereur avait ordonné la levée des cantonnements de l'armée. Il fut écrit au duc de Dantzig de couvrir Thorn avec tout ce qu'il avait de troupes; de réunir avec promptitude son corps d'armée, et d'appeler encore à lui la division de cuirassiers du général Espagne. On prescrivit au duc de Dantzig la même surveillance à l'égard de Bromberg qu'à l'égard de Thorn, cette ville renfermant aussi des magasins considérables. On le prévint enfin que son corps était destiné à servir de réserve à la gauche de la Grande-Armée, pendant la durée des opérations qui allaient commencer.

Le 26, l'Empereur fit écrire au prince de Ponte-Corvo, dont il ne connaissait pas encore les mouvements, de ne point s'entêter à défendre Elbing, mais de se retirer dans le but de couvrir Thorn et d'appuyer la gauche du duc d'Elchingen. Celui-ci eut l'ordre de réunir son corps à Neidenbourg, et fut prévenu en même temps d'entretenir une communication intime avec le premier corps, qu'il était destiné à seconder pour protéger Thorn, si l'ennemi s'approchait de cette place. La réunion du quatrieme corps fut indiquée à Chorzellen; celle du septième à Mlawa; celle de la réserve de cavalerie, à Willenberg, où devait être le quartier-général du roi de Naples. Les ordres donnés au prince d'Eckmühl eurent pour objet de rassembler ses troupes à Pultusk. Le duc d'Istrie, commandant général de la garde impériale, reçut des instructions pour la porter à Pultusk et à Prasznic. Le duc de Montebello, à la tête du cin-

quième corps et de la division de dragons du comte du Mons, fut envoyé à Wyszkow.

Le 28, l'armée continua son mouvement. Le cinquième corps reçut des ordres pour se rendre à Brok afin de s'opposer au général russe Essen, qui manœuvrait entre la Narew et le Bug. « L'intention de l'Empereur, était-il » mandé au duc de Montebello, est que » vous soyez en mesure d'attaquer l'en» nemi le 1er février et de vous empa» rer de Nur. Les villes d'Ostrow et » d'Ostrolenka seront sous vos ordres, » ainsi que toute la presqu'île formée » par le Bug et la Narew. »

Le corps du prince d'Eckmühl fut avancé jusque sur Myszyniec; celui du roi de Naples, sur Ortelsbourg; celui du duc d'Elchingen, sur Hohenstein : ce dernier dut être remplacé à Neidenbourg par le maréchal duc de Castiglione. Le duc de Dalmatie, à la tête du quatrième corps, marcha sur Willenberg; la garde impériale, sur Chorzellen. Tous les corps devaient être arrivés à ces différentes destinations le 31. Le prince Major-général écrivit au prince de Ponte-Corvo de prendre ses mesures pour être rendu le même jour à Osterode. Dans sa lettre il ajoutait : « Cet ordre vous est donné, mon » Prince, comme si l'ennemi n'avait » plus rien tenté contre vous, et qu'il » se fût mis sur la défensive. Mais si » vous aviez fait des marches rétrogra» des, conformément aux derniers or» dres qui vous ont été donnés, pour » couvrir Thorn, vous agiriez alors » suivant le plan général, en tâchant » de rejoindre, le plus tôt qu'il vous » serait possible, la gauche de l'armée. » L'Empereur sera à son avant-garde, » en avant de Willenberg, le 1er février, » et prendra l'offensive contre l'en» nemi avec ses forces réunies. L'inten» tion de l'Empereur est de percer » l'ennemi par son centre et de jeter » à gauche et à droite les partis en» nemis qui ne se seraient pas retirés à » temps. Mais Sa Majesté persévère » dans son système de couvrir Thorn. » C'est d'abord le but de vos mouve» ments, ensuite de vous réunir à la » gauche de l'armée. Sa Majesté désire » que vous envoyiez un aide-de-camp in» telligent, qui soit, le 31, à Willenberg, » pour instruire l'Empereur de ce qui » se passe à la gauche. Plus l'ennemi » sera en force du côté de la Vistule, et » mieux cela vaudra pour nous. »

Le duc de Reggio, qui depuis Berlin avait marché à la tête de sa division sur la Pologne, par le chemin de Lowitz, reçut l'ordre de continuer sa marche, dès le lendemain de son arrivée dans cette ville, pour être rendu le 1er février à Varsovie, et, sans désemparer, de venir joindre la Grande-Armée. Il fut arrêté qu'une nouvelle division serait organisée sous les ordres du général comte Lemarrois, aide-de-camp de Sa Majesté. Cette division dut être formée de quatre mille Polonais tirés de la légion de Poniatowski, et de cinq bataillons composés de tous les hommes isolés qui arriveraient de France, jusqu'au 8 février. On attacha six pièces de canon à cette division, dont la destination fut de garder, en avant de Varsovie, les bords de la Narew et du Bug, pour en éloigner l'ennemi, ou, au besoin, pour se porter sur ses derrières.

L'esprit de précaution qui veillait au midi sur la sûreté des derrières de l'armée, étendait sa prévoyance vers le nord. Le général Ménard, qui était occupé au blocus de Colberg, reçut l'avis qu'il n'en était plus chargé, et qu'il devait se rendre à Neu-Stettin pour se mettre à la tête des troupes de Bade, de la brigade de cavalerie du général

Dupré, et de la première légion du Nord, il était aux ordres du duc de Dantzig, du corps duquel ces différentes troupes faisaient partie. Le général Ménard était prévenu qu'il y aurait telle circonstance qui pourrait faire, qu'un corps ennemi se jetât sur Dantzig, et de là sur l'Oder; et qu'alors, par sa position, il le contiendrait et manœuvrerait pour protéger Posen, et maintenir la communication avec la Vistule.

Le duc de Dantzig avait, de son côté, l'ordre de se préparer à réunir son corps à Marienwerder, et même de rapprocher de lui, au besoin, la division du général Ménard, afin que, selon la nature des événements qui allaient se passer, il pût se porter sur Dantzig ou sur la gauche de l'armée. C'est ainsi que toutes les mesures étaient prises à la fois pour parer aux revers et tirer de la victoire le plus grand parti possible.

Dans ces conjonctures si importantes, et lorsque tout annonçait que des événements décisifs auraient lieu incessamment sur le théâtre où combattaient les armées françaises et russes, le cabinet de Pétersbourg on était probablement à se repentir d'avoir eu assez confiance dans les succès de cette guerre, pour oser provoquer une lutte avec la Turquie, en même temps qu'il s'était engagé à tenir tête à un ennemi comme la France. A la même époque où l'armée française pénétrait en Pologne, une armée russe de trente mille hommes, sous les ordres du général Michelson envahissait la Moldavie et la Valachie, et parvenait sur le Danube à Bucharest. Mais les Russes furent bientôt obligés de s'arrêter, moins encore par les forces que les Turcs leur opposèrent, que par l'obligation où ils se trouvèrent de tourner toutes leurs troupes contre les Français. En effet, le corps du général Essen, qui était destiné primitivement à former la réserve de Michelson, avait assez à faire maintenant de soutenir Bennigsen et de défendre la partie de la Pologne où il se trouvait.

D'après cette situation des affaires, l'empereur Napoléon considérait cette guerre entre les Russes et les Turcs, comme un incident très avantageux, non seulement à celle qu'il soutenait contre la Russie, mais encore aux vues ultérieures de sa politique. La Dalmatie, cédée à la France par le traité de Presbourg, était maintenant comme un poste avancé et comme un chaînon qui pouvait servir à lier les opérations des armées françaises à celles des Turcs contre l'ennemi commun; et cette province devenant par cette raison d'un intérêt particulier dans les nouvelles circonstances où l'on se trouvait, Napoléon fit transmettre au duc de Raguse, qui commandait en Dalmatie, les avis suivants:

« Un courrier, parti de Constantinople le 2 juillet, est arrivé à Varsovie le 30 décembre, la Porte avait déclaré formellement la guerre à la Russie, et le 29 l'ambassadeur russe était parti avec toute sa suite. Il règne à Constantinople un grand enthousiasme pour cette guerre. Vingt régiments de janissaires sont partis de Constantinople. On assure que vingt autres sont partis d'Asie pour se rendre en Europe. Déjà près de soixante mille hommes sont réunis à Rasow. Paswan-Oglou en a vingt mille à Widdin. Le courrier assure que dans la Turquie l'on déploie la meilleure volonté.

» L'intention de l'Empereur, M. le Duc, est que vous envoyiez cinq officiers du génie et autant de l'artillerie à Constantinople. Vous écrirez au pacha de Bosnie et à celui de Scutari,

» afin qu'ils vous envoient des firmans » pour certifier que les officiers sont ar » rivés. Faites passer des officiers d'état-» major aux pachas de Bosnie et de Bu» charest, et aidez-les de tous vos » moyens, comme conseils, approvi» sionnements et munitions. Il serait » possible que la Porte demandât un » corps de troupes, et ce corps ne peut » avoir qu'un objet, celui de garnir le Da» nube. L'Empereur n'est pas très éloi» gné de vous envoyer avec vingt-cinq » mille hommes sur Widdin; et alors » vous entreriez dans le système de la » Grande-Armée, puisque vous en se» riez l'extrême droite. Vingt-cinq mille » Français qui soutiendraient soixante » mille Turcs, obligeraient les Russes, » non pas à laisser trente mille hommes » sur le Danube, comme ils l'ont fait, » mais à envoyer une armée d'une force » double, ce qui ferait une diversion » bien favorable aux opérations de l'Em» pereur. Tout cela n'est encore qu'hy» pothétique; ce que vous pouvez faire » dans le moment, Général, c'est d'en» voyer vingt à trente officiers, si les » pachas vous les demandent. Mais ne » donnez point de troupes, à moins que » ce ne soient des détachements à cinq » ou six lieues des frontières, pour fa» voriser quelques expéditions. Sa Ma» jesté me charge de vous dire que vous » pouvez compter sur les Turcs comme » sur de véritables alliés, et vous êtes » autorisé à leur fournir ce que vous » pourrez en cartouches, canons, pou» dre, etc., s'ils vous le demandent.

» Un ambassadeur de Perse et un de » Constantinople se rendent à Varsovie; » et quand vous recevrez cette lettre, » ils seront déjà arrivés à Vienne. Ces » deux grands empires sont de cœur » attachés à la France, parce que la » France seule peut les soutenir contre » les entreprises ambitieuses des Russes. » Dans cette circonstance importante, » les Anglais hésitent et paraissent vou» loir rester en paix avec la Porte. Cette » dernière puissance s'est servie, pour » cela, de la menace de transporter » quarante mille hommes jusqu'aux » portes d'Ispahan; et nos relations sont » telles avec la Perse, que nous nous » porterions sur l'Indus. Ce qui était » chimérique autrefois, cesse de l'être » en ce moment, où l'Empereur reçoit » fréquemment des lettres des sultans, » non des lettres emphatiques et trom» peuses, mais qui manifestent une vé» ritable crainte contre la puissance des » Russes, et une grande confiance dans » la protection de l'Empire français.

» Envoyez des officiers au général » Sébastiani, à Constantinople, pour » correspondre avec lui. L'éloignement » de la Dalmatie à Varsovie est tel que » vous devez beaucoup prendre sur » vous. L'Empereur a ordonné au gé» néral Sébastiani d'envoyer à Widdin » un officier de son ambassade pour » servir de correspondance intermé» diaire avec Constantinople. Mais cela » n'empêche pas que vous n'en fassiez » partir un de votre côté pour cette ville.

» Il est bon que des officiers français » parcourent les différentes provinces » de la Turquie. Ils feront connaître » tout le bien que l'Empereur veut au » Grand-Seigneur. Cela servira à exalter » les têtes, et vous obtiendrez des ren» seignements qui vous seront utiles, et » que vous me transmettrez.

» En deux mots, M. le Duc, l'Em» pereur est ami sincère de la Turquie, » et ne désire que lui faire du bien. » Conduisez-vous en conséquence. » L'Empereur regarde la déclaration de » guerre de la Turquie à la Russie » comme l'événement le plus heureux » dans notre position. Sa Majesté re» marque que, dans ces conjonctures

» d'un si grand intérêt, vous ne vous » entremettrez point assez dans les » affaires des pachas de Bucharest, de » Bosnie et de Scutari, avec lesquels » vous devez fréquemment correspon- » dre. »

Le 30 janvier, Napoléon se transporta à Pultusk. Le lendemain Sa Majesté fut à Przasznic, décidée à prendre, le 1er février, l'offensive par Willenberg. Le projet de l'Empereur était de tourner l'ennemi par sa gauche, et, si celui-ci s'engageait sur la Haute-Vistule, de lui couper sa ligne d'opérations et sa retraite. L'Empereur manœuvrait dans ce but, à la tête des troisième, quatrième, sixième et septième corps, de la réserve de cavalerie et de sa garde. Les premier et dixième corps étaient toujours destinés à couvrir la Vistule, et même à attirer l'ennemi de ce côté. Le cinquième corps eut toujours la même destination que celle qu'on lui avait fait connaître le 28. L'Empereur fit seulement écrire au duc de Rovigo, auquel il venait de confier le commandement de ce corps d'armée en l'absence du duc de Montebello, qui était tombé malade, que si le général ennemi Essen était trop fort pour qu'il pût le chasser de sa position de Nur, il se bornât à occuper Brok et Ostrolenka; que, dans toutes les hypothèses, sa destination était de couvrir la rive droite de la Narew, depuis l'Omuleff jusqu'à Sierock; de garder la position de Sierock et la rive droite du Bug; de défendre Varsovie; enfin, de tenir en échec le corps d'Essen, de manière qu'il ne pût, ni se réunir au général Benniggsen, ni rien entreprendre d'essentiel contre la droite de l'Empereur.

Pendant ces mouvements rapides de la Grande-Armée, le général russe était toujours à Mohrungen, ignorant encore le danger qui le menaçait. Le hasard permit qu'il en fût instruit par l'interception de la lettre que l'Empereur avait écrite, le 28, au prince de Ponte-Corvo; l'officier qui portait cette lettre étant tombé entre les mains des Cosaques sans avoir eu le temps d'anéantir ses dépêches. Cet accident causa le double mal de laisser le prince de Ponte-Corvo sans notions sur les événements de l'armée (ce qui fit que ce maréchal resta inactif), et d'instruire l'ennemi des desseins de Napoléon à son égard. Aussitôt Bennigsen envoya l'ordre à toutes ses divisions de rétrograder en toute hâte, et de se rassembler à Jonkowo, à trois lieues d'Allenstein, sur la route de Liebstadt. Le rendez-vous était indiqué pour le 2 février au soir.

Cependant l'armée française continuait d'avancer. L'ordre fut envoyé au sixième corps, du quartier-général de Villenberg, le 31 janvier, d'aller prendre position entre Gilgenbourg et Allenstein, et au septième de se porter aussi par Debenhoffen à ce même point d'Allenstein, où il devait être derrière le sixième corps, prêt à le soutenir. La réserve de cavalerie et le quatrième corps durent se diriger avec toutes leurs forces sur Passenheim. Il était recommandé au roi de Naples de pousser sa cavalerie légère jusqu'à Ortelsbourg. Le troisième corps marcha à la droite du quatrième sur Myszyniec; et sa destination, à partir de ce dernier point, était de se porter dans la direction d'Ortelsbourg. La garde impériale marchait en seconde ligne derrière le quatrième corps.

Le 1er février, le roi de Naples entra de vive force dans Passeinheim, après avoir culbuté plusieurs colonnes de cavalerie ennemie. Le grand point de mire était Allenstein. On supposait que l'ennemi, lorsqu'il saurait sa gauche mena-

cée, se retirerait par là ou par Guttstadt. Le 2, le quatrième corps arriva le premier à Allenstein. La réserve de cavalerie y fut rendue le même jour. Le sixième et le septième corps y arrivèrent dans la journée du 3. Ce même jour le corps du prince d'Eckmühl s'avança jusqu'à Wartenbourg. Le quartier-général impérial était à Passenheim.

Les différentes colonnes russes qu'on avait aperçues autour d'Allenstein, avaient été estimées à vingt-cinq mille hommes. On supposait que le reste de l'armée russe était à Liebstadt. L'ennemi avait évacué Allenstein sans résistance. Le quatrième corps et la réserve de cavalerie furent dirigés sans délai sur Guttstadt. L'Empereur marcha lui-même à la tête de ces deux corps. Le sixième eut l'ordre de passer l'Alle à Allenstein et de s'étendre de manière à former la gauche de l'armée. Le septième fut placé au centre, à Gettkendorf. La garde impériale était en réserve.

Lorsque la position de l'armée ennemie, qui était dans la plaine de Mondtken, sa droite appuyée à Jonkowo, sa gauche à Bergfried, fut mieux reconnue, Napoléon ordonna au duc de Dalmatie de suivre la route de Guttstadt, en longeant la rive droite de l'Alle, et de s'emparer du pont de Bergfried, pour déboucher sur les derrières de l'ennemi. La brigade de cavalerie légère du quatrième corps d'armée, le précédant de beaucoup, entra dans Guttstadt, où elle surprit un grand nombre de voitures de bagages de l'armée russe. Dans le même temps, le duc de Dalmatie se portait sur le pont de Bergfried, à la tête de la division du baron Leval et de celle du comte Legrand. L'ennemi défendait avec douze bataillons cette position importante qui couvrait la retraite de son flanc gauche. A trois heures après midi, la canonnade commença. Le 4e de ligne, le 24e d'infanterie légère et un bataillon du 28e de ligne, abordèrent l'ennemi et parvinrent à le débusquer de sa position, malgré sa vive résistance. La colonne russe, engagée dans un défilé, souffrit considérablement, et ne fit sa retraite qu'à la faveur de la nuit, laissant sur le champ de bataille 800 cadavres et 6 pièces de canon.

Pendant la durée du combat de Bergfried, le duc d'Elchingen chassa, sans beaucoup de résistance, des bois de Mondtken et de Jonkowo, les Russes qui y appuyaient leur droite, et qui voulaient éviter une affaire générale. Le roi de Naples, à la tête d'une division de dragons, traversa ces bois, entra dans la plaine, la parcourut dans tous les sens et fit beaucoup de prisonniers. Sans la nuit qui surprit les deux armées en présence, il est à présumer que celle des Russes aurait éprouvé une perte considérable en se retirant.

Le général Bennigsen ne pouvait plus se dissimuler que toutes ses combinaisons avaient échoué. Il se trouvait d'ailleurs sur un terrain très coupé, qui favorisait les tirailleurs français au grand détriment de ses troupes, bien moins habiles à ce genre de guerre. Il jugea que s'il ne pouvait pas éviter une bataille, il ne devait la donner au moins que dans un terrain où il pût faire usage de son immense artillerie, et déployer sa cavalerie qui était fort nombreuse. En conséquence il résolut de continuer sa retraite à marches forcées, et au risque même de sacrifier ses tirailleurs, pour gagner les vastes plaines de la Prusse. D'après ce nouveau plan, Bennigsen ordonna au général prussien Lestocq de commencer son mouvement rétrograde en même

temps que l'armée russe, et de couvrir son flanc droit.

Le 4 au matin, les corps français se disposant à renouveler le combat de la veille, acquirent bientôt la certitude de la disparition de l'ennemi. On s'aperçut qu'il n'avait laissé qu'une arrière-garde. Le duc de Dalmatie marcha sur cette troupe. Elle fut maltraitée pendant toute la journée, et perdit beaucoup de monde. On la força à abandonner quantité de bagages et de voitures de vivres. L'Empereur passa la nuit du 4 au 5 à Schlitt.

Comme les conjectures les mieux fondées étaient que l'ennemi ferait tous ses efforts pour arriver avant les Français à Landsberg, l'Empereur fit écrire au roi de Naples, le 5, que son grand objet devait être de se diriger pour couper la route de Liebstadt à Guttstadt, au point de Wolfsdorf, et gagner ainsi l'ennemi de vitesse. Le duc de Dalmatie eut l'ordre de continuer de manœuvrer sur la gauche de l'ennemi ; le prince d'Eckmuhl, celui de se rendre à Guttstadt. Il fut mandé au duc d'Elchingen, que si l'ennemi avait laissé de l'infanterie en arrière il la suivît, sinon qu'il devait se porter derrière la réserve, du côté de Wolfsdorf, pour de là atteindre Arensdorf. Le duc de Castiglione eut l'ordre de prendre position à Sommerfeld.

L'Empereur, allant de Schlitt à Wolfsdorf, reçut, à Deppen, l'avis qu'une colonne ennemie n'avait pas encore franchi la Passarge, et se trouvait par conséquent débordée par la gauche de l'armée française, et séparée des Russes. L'Empereur ordonna au roi de Naples, au prince d'Eckmühl et au duc de Dalmatie de continuer de suivre Bennigsen qui se retirait par Arensdorf sur Landsberg; et il fit traverser la Passarge au corps du duc d'Elchingen, à la division de cavalerie légère du général Lasalle et aux dragons du comte Grouchy, pour aller attaquer le corps ennemi qui se trouvait coupé. C'était celui du général Lestocq. L'ennemi voulut un moment essayer de forcer le passage, mais il vint trouver la mort au milieu des baïonnettes françaises. On lui fit un millier de prisonniers, et on lui enleva dix pièces de canon.

Le même jour que le duc d'Elchingen remportait cet avantage, le roi de Naples étant arrivé sur les hauteurs de Waltendorf, avec la plus grande partie de sa cavalerie, se trouva en présence de l'arrière-garde des ennemis qu'il chargea sur le champ et qu'il rejeta sur le gros de son armée, après lui avoir fait éprouver une perte notable.

Le quartier-général impérial était à Arensdorf le 5 au soir, et celui de Bennigsen à Heilsberg. L'ennemi ne parvenait à échapper que par des marches de nuit. Le 6, le troisième corps fut dirigé sur Heilsberg; la réserve de cavalerie sur Landsberg; le quatrième corps au soutien de celle-ci. L'Empereur en personne, à la tête de la garde impériale, était en seconde ligne, derrière le corps du maréchal duc de Dalmatie. Celui du duc de Castiglione formait l'arrière-garde de l'armée, à une marche de distance.

Il fut mandé au duc d'Elchingen, qui avait fait depuis Liebstadt le rapport de son combat de Deppen, qu'il était nécessaire, avant tout, d'avoir le reste du corps prussien; qu'en conséquence il devait lui couper la retraite en se dirigeant sur Wormditt. « L'Empereur, » ajoutait la lettre du Major-général, « ne » doute pas que le prince de Ponte-» Corvo ne soit dans la journée de de-» main à la queue de l'ennemi. Ma-

» nœuvrez donc de manière à achever » de défaire et de prendre cette armée » prussienne. Si elle recule, poussez la » en vous élevant toujours du côté de » la mer, jusqu'à ce que vous puissiez » la confier au prince de Ponte-Corvo, » qui s'en chargera. »

Celui-ci était effectivement, le 6, à Osterode, où il reçut l'avis du combat de Deppen, et en même temps l'ordre de prendre à sa charge ce corps prussien, jeté hors de sa ligne d'opérations, et d'employer tous ses efforts pour l'empêcher de rejoindre les Russes.

Comme, d'après la direction de retraite que l'ennemi avait prise, il n'y avait plus lieu d'avoir aucune inquiétude pour Thorn, il fut ordonné le 6, au maréchal duc de Dantzig, de reprendre, sur la Basse-Vistule, les opérations que l'arrivée inopinée des Russes avait nécessairement suspendues. Il lui fut écrit de se porter sur Elbing avec les troupes françaises et allemandes qui étaient de son corps d'armée, tandis qu'il ferait investir de nouveau Graudenz par les Polonais, auxquels il confierait aussi la garde de Thorn.

Le mouvement du duc de Dantzig sur Elbing avait pour objet, dans les intentions de l'Empereur, de pouvoir se rapprocher de Königsberg, si les événements rendaient la présence de son corps nécessaire à la Grande-Armée, ou, dans le cas contraire, de se porter devant Dantzig, point sur lequel il avait l'ordre de se diriger, en attendant la division du général Ménard: le séjour de cette division à Neu-Stettin devenait une précaution superflue depuis que les Russes s'étaient éloignés de la Vistule.

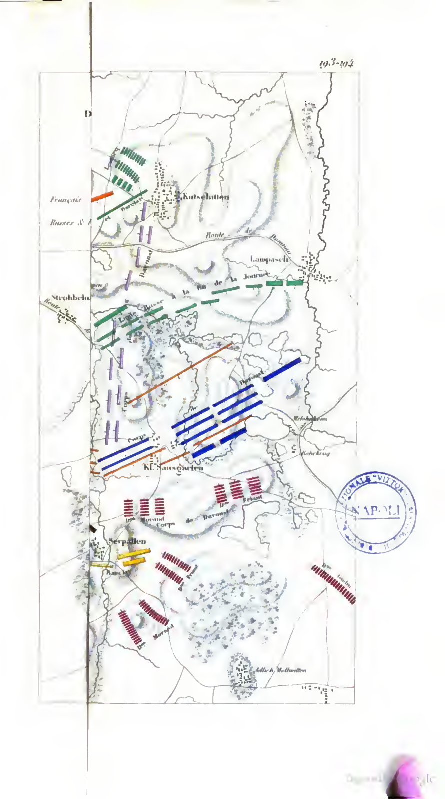
Le contingent de troupes que le roi de Saxe devait fournir, en raison de son accession à la Confédération du Rhin, marchait à cette époque sur Posen, et était aussi destiné à grossir le dixième corps, qui allait devenir assez formidable pour s'acquitter de toutes les opérations que l'Empereur lui confiait. Le blocus de Colberg, que le général Ménard avait abandonné, fut repris par une division de troupes italiennes, sous les ordres du général Teulié.

Dans la journée du 6, l'armée fit une longue marche. Le roi de Naples rencontra encore l'arrière-garde ennemie entre Glandau et Hoff. Elle était composée de douze bataillons qui avaient pris position sur les hauteurs de Landsberg, et de quelques lignes de cavalerie qui soutenaient l'infanterie. Après plusieurs attaques, tant sur la droite que sur la gauche de l'ennemi, lorsque le roi de Naples aperçut quelque hésitation dans les rangs des Russes, et le commencement de leur retraite, il les fit charger par les cuirassiers et les dragons. Cette charge, faite très à propos, fut des plus brillantes, et plusieurs régiments russes furent écharpés. L'alarme se communiqua au corps de bataille de l'ennemi. Le général Bennigsen envoya un corps considérable pour appuyer et recueillir son arrière-garde.

Sur ces entrefaites, les corps des ducs de Dalmatie et de Castiglione arrivaient et commençaient à se mettre en ligne. Le septième corps prit position sur la gauche, le quatrième sur la droite. On envoya toute la cavalerie contre le village de Hoff. Ce village fut enlevé par les cuirassiers de la division d'Hautpoul, qui y firent un grand carnage. L'infanterie française se porta en avant et culbuta tout ce qui se présenta devant elle. Les 26e et 75e régiments, du quatrième corps d'armée, se distinguèrent particulièrement. Les cuirassiers d'Hautpoul firent des prodiges.

Peu s'en fallut qu'il n'y eût ce jour-

là une action générale. Mais la nuit étant survenue, l'armée russe en profita, comme à son ordinaire, pour se retirer. Le 7, de grand matin, les Français continuèrent à la suivre. La réserve de cavalerie faisait l'avant-garde. Les quatrième et septième corps marchaient derrière elle, et à la hauteur l'un de l'autre. La garde impériale et le quartier-général venaient ensuite. Ce jour-là, l'ordre fut envoyé au maréchal duc d'Elchingen de venir se réunir à la Grande-Armée par Kreutzbourg; et au prince d'Eckmühl, de marcher entre Bartenstein et Preusch-Eylau, de manière à être le soir, avec la majeure partie de son corps, à deux lieues de cette dernière ville. On mena battant l'arrière-garde ennemie jusqu'à Ziegelhof, près d'Eylau. Le gros de l'armée russe était entré dans cette ville. L'ennemi s'arrêta sur le plateau de Ziegelhof: le roi de Naples et le duc de Dalmatie firent former leurs troupes du côté opposé, sur le plateau de Grünhöfchen. Le reste de l'armée était encore en marche. Le grand quartier-général était à Landsberg.


D
Kutschitten
Français
Russes &
Route de Domnau
Lampasch
Davoust
Strohbehn
la fin de la Journée
Ligne Russe
Kl. Sausgarten
Morand
Corps de Davoust
Friant
Serpallen
Morand
Gudin
Adlich Mollwitten
Rohrkrug

QUATRIÈME PARTIE.

Bataille de Preusch-Eylau. — Mouvements et opérations de l'armée jusqu'au 1er juin.

Après les différents combats qui avaient eu lieu depuis le renouvellement de la campagne, et dans lesquels les Français avaient obtenu le double avantage de faire éprouver une perte sensible à l'ennemi et de le forcer à ralentir sa retraite, les Russes ne pouvaient plus suivre leur mouvement rétrograde sans s'exposer aux plus grands dangers. L'armée française les serrait de si près, que s'ils avaient continué à se retirer sans livrer une bataille, ils auraient fini par voir leurs flancs débordés, et par être coupés et détruits en détail.

Il n'y avait qu'un coup décisif qui pût de nouveau séparer les deux armées. Le général Bennigsen le sentait; et comme il se trouvait sur le champ de bataille qu'il avait en quelque sorte choisi lui-même, puisque son intention avait toujours été de n'accepter un engagement général qu'en plaine, il résolut de s'arrêter, persuadé d'ailleurs que l'intérêt et l'honneur de son armée, que la force des circonstances lui prescrivaient également de combattre. Cette résolution du général russe était bien conforme aux vœux des Français, qui, fatigués de poursuivre une armée fugitive, et de voir ainsi la gloire leur échapper, ne demandaient que de voir l'ennemi suspendre sa marche et leur faire tête. Au surplus, les Russes qui ne reculaient que pour obéir à leur général, désiraient aussi le combat. Il régnait une égale ardeur dans les deux armées. L'une et l'autre présentaient l'élite des forces de deux puissants empires; l'une et l'autre étaient pénétrées de ce qu'elles devaient à leur réputation, et bien résolues de ne pas manquer à leur devoir. Tout pronostiquait donc une journée terrible et à jamais mémorable dans les fastes de la guerre.

Preusch-Eylau est une petite ville de la Prusse orientale, à dix lieues environ au midi de Königsberg. Elle est située à la pointe septentrionale d'un lac, dans une vaste plaine, où la terre n'offre que de légères inégalités; mais cette plaine est prodigieusement entrecoupée de petits lacs, de marais et de ruisseaux. Ces accidents du sol n'étaient pas visibles le jour de la bataille. Toutes les eaux étaient gelées et recouvertes d'un pied de neige, au point que le pays ne présentait, à perte de vue, qu'un terrain uni et sans obstacle.

Le 7 février, dans le milieu de la journée, lorsque l'armée française arriva devant Eylau, les Russes étaient en force dans cette ville; ils paraissaient déterminés à s'y maintenir et à soutenir leur avant-garde qui avait pris position en avant. Le duc de Dalmatie détacha les brigades des barons Schinner et de Prade de la division du général Leval, pour obliger les Russes à quitter le plateau de Ziegelhof. Ces troupes devaient s'emparer d'abord de la tête du bois qui est à droite de Grünhöfchen,

d'où, longeant le rideau, elles devaient attaquer la position de l'ennemi par sa gauche. Une autre brigade de la même division, sous les ordres du baron Levasseur, fut destinée à attaquer le plateau de front, liant son mouvement avec ceux de la cavalerie de réserve, qui formait la colonne du centre. Enfin le 57ᵉ de ligne et la division de cavalerie légère du quatrième corps, conduits par les généraux baron Ferey et Margaron, durent s'emparer de la hauteur en avant de Tenknitten, pour menacer et contenir la droite de l'ennemi. Les divisions des généraux Legrand et Saint-Hilaire formaient la seconde et la troisième ligne.

L'ennemi fit une vigoureuse résistance. Le 18ᵉ de ligne, qui se présenta le premier au combat, fut maltraité par la cavalerie russe. Le 46ᵉ, qui s'avança pour le secourir, essuya plusieurs charges, mais il les soutint avec la plus grande intrépidité, et parvint à s'établir sur le sommet du plateau. Cependant les colonnes de gauche et de droite gagnaient du terrain, et se tenaient à la hauteur de celle du centre. L'ennemi fut obligé de se retirer sur Eylau. Il fut mené battant par la cavalerie de la réserve jusqu'au faubourg, où quelques escadrons de dragons entrèrent avec lui. Le 24ᵉ d'Infanterie légère suivit les dragons, et ce régiment fut suivi, à son tour, par toute la division du comte Legrand. Cette division traversa la ville, jonchant les rues de cadavres. Elle alla s'établir de l'autre côté, en présence de l'armée ennemie, et s'y maintint malgré les vigoureux efforts que les Russes firent pour l'en chasser.

Cependant le général russe Barclay de Tolly s'était retranché dans le cimetière attenant à l'église paroissiale d'Eylau, avec une brigade d'infanterie et une batterie. Il y fut attaqué par la brigade du général baron de Prade. Le combat dura deux heures; mais enfin, à huit heures du soir, les Russes plièrent. La brigade française entra dans le cimetière et y passa la nuit au milieu des morts et des mourants.

Ce n'était que le prélude de la terrible journée du lendemain. L'Empereur établit son quartier-général à Eylau, le 7 au soir, et passa la nuit à ordonner ses dispositions. Les troupes du quatrième corps restèrent dans les postes qu'elles avaient glorieusement conquis; savoir : la division du général comte Legrand, à la tête de la ville, sur la route de Schmoditten et de Lampasch ; la brigade du baron de Prade, au cimetière; celle du baron Ferey, en tête du faubourg dit le Bailliage, à gauche de la ville.

La première division du quatrième corps, commandée par le comte Saint-Hilaire, qui n'avait pas pris part au combat d'Eylau, fut placée par l'Empereur sur un mamelon qui se liait à la position du cimetière, dans le prolongement de la brigade du baron de Prade. La division de dragons du comte Milhaud fut placée au soutien de la division Saint-Hilaire.

La cavalerie légère du quatrième corps d'armée, et partie de celle de la réserve, s'établirent en arrière du faubourg du Bailliage.

Le restant de la cavalerie de la réserve et la garde impériale furent placées en arrière de la ville, sur le centre.

Le septième corps d'armée, qui arriva pendant la nuit, fut placé sur la gauche, et occupa le plateau en avant de Tenknitten.

Le troisième corps, qui, suivant ses instructions, avait marché sur Eylau par Bartenstein, avait son avant-garde entre Mollwiten et Rothenen, dans la direc-

tion de Serpallen. Le reste de ce corps d'armée était éloigné.

Le corps du duc d'Elchingen était encore plus éloigné du champ de bataille. Il arrivait, chassant devant lui les Prussiens du général Lestocq. Celui-ci était parvenu, par un grand détour, à rétablir quelque communication entre lui et les Russes.

L'aile droite de l'armée ennemie, aux ordres du lieutenant-général Tuczkof, protégée par une batterie de quarante pièces de canon du calibre de 12, s'appuyait au village de Schloditten. Le centre, commandé par le général baron de Sacken, couronnait les hauteurs au-delà d'Eylau, à la distance de huit à neuf cents pas de la ville, protégé sur son front par une batterie aussi formidable que celle de l'aile droite; le centre de l'armée russe avait en outre une batterie de soixante pièces du calibre de 6, que masquait l'infanterie. L'aile gauche, sous les ordres du lieutenant-général comte Ostermann Tolstoï, s'étendait en avant de la métairie d'Auklapen, depuis cet endroit jusqu'à Klein-Sausgarten. Cette aile était, ainsi que le centre et l'aile droite, sous la protection d'une batterie de quarante pièces de 12.

La première ligne de l'armée russe avait sur son front quatre cents pièces d'artillerie de bataille. La seconde ligne était formée en colonne. Deux divisions, aux ordres du général Doctorof, composaient la réserve et étaient rangées en colonne sur le centre et sur l'aile gauche. La cavalerie régulière, cuirassiers, chevau-légers, dragons ou hussards, commandés par le lieutenant-général prince Gallitzin, était répartie en différentes divisions sur toute la ligne. Les Cosaques couvraient les ailes à de grandes distances.

A la pointe du jour, les Russes commencent l'action par une effroyable canonnade sur la ville, ce qui semble annoncer l'intention d'attaquer Eylau sous la protection de ce feu terrible, pour en chasser les Français. Au milieu de cette tempête, l'empereur Napoléon vient s'établir au cimetière avec son état-major, sa garde à pied et quelques escadrons de sa garde à cheval, dont il forme une réserve. Il fait passer l'ordre au duc de Castiglione de se porter en avant avec tout son corps, et de se mettre en bataille à la droite d'Eylau.

Lorsque ce mouvement est exécuté, l'artillerie des quatrième et septième corps, et celle de la garde, prennent position, et deux cents bouches à feu portent la mort au milieu des bataillons serrés des Russes. Aucun coup n'est perdu; tous font leur effet dans l'ordre de bataille profond que l'ennemi a adopté. Malgré leur prodigieuse artillerie, les Russes souffrent incomparablement plus que les Français. La canonnade se soutient de part et d'autre pendant deux heures.

Dans l'intervalle, le corps du prince d'Eckmühl a le temps d'arriver et de se placer sur le champ de bataille. En débouchant, il attaque avec impétuosité la gauche de l'armée russe par son flanc. Il culbute cette aile, la chasse de Serpallen, et poursuit l'ennemi jusque dans les bois de Klein-Sausgarten, où il se retire en désordre. La réserve des Russes avance aussitôt entre Auklapen et Klein-Sausgarten. L'ennemi se rallie sous la protection de ce renfort. Le prince d'Eckmühl, de son côté, a réuni ses troupes et a pris position. Le combat continue avec vivacité sur ce point.

Les Russes, forcés de céder du terrain à leur gauche, et très maltraités au centre par le feu de l'artillerie française, se jettent en masse sur leur droite, autant par nécessité que par

calcul. Ils se dirigent particulièrement sur un moulin à vent situé à peu de distance à la gauche d'Eylau, et ils menacent d'attaquer la ville. Si cette tentative eût pu réussir, elle eût partagé en deux l'armée française et renversé l'ordre de bataille. L'effort des Russes porta spécialement sur la division du comte Legrand et la brigade du baron Ferey; mais ces braves troupes soutinrent l'attaque de l'ennemi avec leur bravoure accoutumée.

Pour arrêter la manœuvre de l'ennemi, Napoléon ordonne à la division Saint-Hilaire de se porter sur l'extrémité gauche de la ligne russe, et de réunir ses efforts à ceux du prince d'Eckmühl. En même temps, il fait dire au duc de Castiglione de charger et de repousser les tirailleurs russes, qui venaient jusqu'au pied du monticule où est située l'église d'Eylau; de se joindre par sa droite à la gauche du comte Saint-Hilaire, et de former ainsi une ligne oblique qui s'étendrait d'Eylau à la position du prince d'Eckmühl.

Le commencement de ce mouvement dégagea sensiblement l'aile gauche de l'armée française, en obligeant le général ennemi à faire une attention particulière à la sienne. Mais une neige épaisse survient dans ce moment, et au milieu du brouillard qui l'accompagne, et qui dure une demi-heure, la tête de la colonne du duc de Castigliono s'égare et donne trop à gauche. Cette colonne, tombant en plein dans le centre de l'armée ennemie, se trouve exposée à l'effort d'un adversaire très supérieur en nombre, et au feu de la batterie masquée, qui se découvre en ce moment, et qui fait beaucoup souffrir l'infanterie du septième corps.

A la première éclaircie, Napoléon aperçoit le danger auquel ce corps est exposé. A l'instant, l'Empereur porte en avant toute la cavalerie de la réserve et celle de la garde impériale qui étaient réunies au centre. Cette brave et nombreuse cavalerie exécute une charge générale avec tant de célérité et d'audace, qu'elle ne donne pas le temps à l'infanterie de se former en carrés pour la recevoir. Celle-ci, étonnée d'une attaque aussi brusque, plie et abandonne le champ de bataille, laissant même une partie de son artillerie au pouvoir des Français.

Cependant, l'élan de cette cavalerie a été si impétueux, que quelques escadrons des chasseurs de la garde ont traversé toute la ligne d'infanterie qui formait le centre de l'armée ennemie, et sont arrivés jusqu'à la ligne de cavalerie qui était derrière, et qui s'ébranlait pour secourir son infanterie. Environnés et accablés par un nombre infiniment supérieur, une centaine de ces intrépides chasseurs périssent, entraînant dans leur chute une bien plus grande quantité de leurs ennemis. Parmi les morts, se trouve malheureusement leur brave colonel Dahlmann, qui termine ainsi glorieusement une carrière militaire illustrée par une suite d'actions valeureuses.

Par la manœuvre aussi brillante qu'inattendue de la cavalerie, les affaires prennent une tournure plus décisive. C'est en vain que la cavalerie russe veut arrêter la nôtre et donner à son infanterie le temps de se reformer sous sa protection; l'infanterie, livrée sans appui aux sabres des Français, n'a plus d'autres ressources que de se couvrir des difficultés qu'un terrain coupé offre à la poursuite de la troupe à cheval. Cette infanterie s'accule à des bois, où elle est obligée de se déployer et de s'étendre, mais en même temps elle s'affaiblit.

Dans ce moment survint un singu-

lier incident qui prouve à quel point la neige et l'obscurité ont jeté de confusion dans les mouvements des deux armées. Une colonne russe de quatre à cinq mille hommes, égarée pendant le brouillard, a filé sur le flanc de la colonne du maréchal duc de Castiglione. Elle se présente tout à coup devant le cimetière où était resté l'Empereur, et elle paraît disposée à enlever ce poste. Napoléon ordonne au comte Dorsenne de se porter en avant avec un bataillon de sa garde. Les grenadiers ne veulent pas tirer, déclarant qu'ils ne doivent aller qu'à la baïonnette. Ils avancent l'arme au bras. La colonne russe s'arrête frappée de stupeur. L'escadron de la garde, qui se trouvait près de l'Empereur, la charge dans ce moment avec une indicible intrépidité. L'ennemi tourne le dos; mais atteint dans sa fuite par les grenadiers à cheval, de quatre à cinq mille hommes qui composent cette colonne, presque tous sont hachés ou faits prisonniers.

Pendant que les Russes sont attaqués sur leur centre, le prince d'Eckmühl fait des progrès sur leur gauche, et parvient, après un combat des plus vifs, à enlever le plateau entre Auklapen et Kutschitten, où la première ligne qu'il avait battue avait de nouveau pris position sous la protection de sa réserve. Ce ne fut qu'à la suite d'efforts incroyables que les Français couronnèrent enfin cette position. A quatre heures après midi, l'ennemi, furieux, et ne se tenant pas encore pour vaincu, revient à la charge avec des régiments frais. Trois fois les Russes gravissent le plateau avec autant d'ardeur que de courage; repoussés trois fois, ils éprouvent une grande perte. Ils cèdent enfin ce poste si vivement disputé, et se replient sur leur centre. Alors, l'armée française appuyant sa gauche à la ville d'Eylau, et sa droite au plateau et au bois de Kutschitten, se trouve maîtresse de la position que l'ennemi avait occupée toute la journée.

A compter de ce moment, la victoire n'est donc plus indécise. Néanmoins un nouvel adversaire se présente, mais il ne changera pas les destins de cette grande journée. Le général prussien Lestocq, échappé au maréchal duc d'Elchingen, débouche à Schmoditten, et arrive sur le champ de bataille, précisément dans l'instant où la gauche des Russes pliait sous l'ascendant du troisième corps. Lestocq voit l'état du combat. Filant derrière l'armée russe, il accourt au soutien de son aile gauche, et se porte en force au village de Kutschitten, que quelques compagnies françaises avaient déjà occupé. Les Français évacuent le village, mais ils disputent vivement celui d'Auklapen ainsi que la forêt voisine.

Pendant ce combat, le duc d'Elchingen paraît du côté d'Althof; il s'empare de ce village, qui servait encore d'appui à l'aile droite des Russes. Sans s'arrêter, il attaque cette aile sur laquelle le duc de Dalmatie, qui n'avait fait jusqu'à ce moment que la contenir, prend à son tour l'offensive par le point opposé. Le duc d'Elchingen chasse les Russes de Schloditten, fait prendre position à son artillerie, et des hauteurs de ce village il met celui de Schmoditten en cendres, pour empêcher les Russes de s'y arrêter.

Cependant le général ennemi, qui ne voit plus d'espoir de rétablir la bataille perdue, songe à la retraite, et veut profiter de la nuit pour l'exécuter. Il juge que l'occupation de Schmoditten peut être favorable au mouvement qu'il projette; il envoie six bataillons de grenadiers, les seuls de son armée

qui n'eussent pas donné, pour s'emparer de ce village. Le 59e de ligne et le 6e d'infanterie légère venaient d'y entrer sous la protection de l'artillerie. Ces régiments reçoivent si vigoureusement les bataillons russes, que ceux-ci, n'osant pas essayer une seconde attaque, se replient promptement sur le gros de l'armée.

Bennigsen renonce alors à toute entreprise. Il rappelle de Kutschitten le corps du général Lestocq, rassemble toutes ses troupes, et commence à les faire filer sur la route de Königsberg.

Les Russes laissèrent sur le champ de bataille d'Eylau, 7,000 hommes morts, 5,000 blessés mortellement, 24 pièces de canon et 16 drapeaux. 16,000 hommes moins dangereusement blessés, furent tous portés à Königsberg, mais il en mourut beaucoup par le froid. Telles furent, pour l'armée ennemie, les suites de cette bataille, à qui l'on pourrait donner, à plus juste titre qu'à celle de Marignan, le nom de *Bataille de Géants*.

L'armée française eut à regretter la perte de 1,800 hommes tués au champ d'honneur. De ce nombre étaient plusieurs officiers de marque. Le colonel Dahlmann, des chasseurs de la garde, succomba après avoir donné et reçu maints coups de sabre. Le général de brigade Corbineau, le colonel Lacuée, du 63e, le colonel Lemarrois, du 43e, périrent emportés par des boulets. Le général de division d'Hautpoul, le colonel Bouvières, du 11e régiment de dragons, ne survécurent pas à leurs blessures. Il y eut en tout 5,000 Français blessés, parmi lesquels un millier grièvement. Le maréchal duc de Castiglione fut blessé d'une balle et obligé de quitter le champ de bataille; cet accident fut d'autant plus fâcheux qu'il laissa son corps d'armée sans chef, pendant le plus fort de la mêlée.

La cavalerie et l'artillerie firent des merveilles. La garde à cheval se surpassa; la garde à pied fut toute la journée l'arme au bras, sous le feu d'une épouvantable mitraille, sans tirer un coup de fusil. Mais qui aurait pu se plaindre d'être en butte aux plus grands dangers, lorsque Napoléon resta constamment exposé aux balles de l'ennemi et dirigea personnellement tous les mouvements de ses troupes.

Dans cette journée mémorable, où près de la moitié de l'armée française n'avait pas donné, les corps victorieux passèrent la nuit sur le champ de bataille.

Le troisième corps bivouaqua à Serpallen et Klein-Sausgarten;

Le septième, entre Eylau et Rothenen;

Le quatrième, en avant d'Eylau, du côté d'Auklapen,

Le sixième, à Althof et Schloditten;

La réserve de cavalerie, à droite du sixième corps, entre Althof et Eylau;

Le quartier-général et la garde impériale, à Eylau.

A la pointe du jour, le roi de Naples poursuivit l'ennemi l'espace de six lieues, sans trouver même un homme de cavalerie.

Les Russes avaient fait, avec la plus grande précipitation, leur retraite au-delà de la Prégel. Ainsi, cette expédition offensive du général ennemi, qui avait pour but de se porter sur Thorn, en débordant la gauche de l'armée française, et qui, après lui avoir attiré tant de pertes partielles, se termina par le désastre d'Eylau, dut lui faire sentir vivement l'erreur qu'il avait commise en comptant surprendre l'activité des soldats de la Grande-Armée, et mettre en défaut le génie de leur chef.

L'Empereur fit à son armée la proclamation suivante :

« SOLDATS,

» Nous commencions à prendre un » peu de repos dans nos quartiers d'hi» ver, lorsque l'ennemi a attaqué le » premier corps, et s'est présenté sur » la Basse-Vistule. Nous avons marché » à lui ; nous l'avons poursuivi l'épée » dans les reins, l'espace de quatre» vingts lieues. Il s'est réfugié sous les » remparts de ses places et a repassé la » Prégel. Nous lui avons enlevé aux » combats de Bergfried, de Deppen, » d'Hoff, à la bataille d'Eylau, 45 pièces » de canon, 16 drapeaux, et tué, blessé » ou pris 40,000 hommes. Les braves, » qui, de notre côté, sont restés sur le » champ d'honneur, sont morts d'un » trépas glorieux : c'est celui des vrais » soldats. Leurs familles auront des » droits constants à notre sollicitude et » à nos bienfaits.

» Ayant ainsi déjoué tous les projets » de l'ennemi, nous allons nous rap» procher de la Vistule et rentrer dans » nos cantonnements. Qui osera en » troubler le repos s'en repentira ! car » au delà de la Vistule, comme au delà » du Danube, au milieu des frimas de » l'hiver, comme au commencement de » l'automne, nous serons toujours les » soldats français, et les soldats fran» çais de la Grande-Armée ! »

A la suite de la bataille d'Eylau, l'Empereur fit stationner ses troupes pendant plusieurs jours, sur le même terrain qui avait été le théâtre de leur triomphe, tant pour les reposer que pour s'assurer, avant de les éloigner, du parti que prendrait définitivement l'ennemi. Jusqu'au 16 février, l'armée resta campée à peu près dans les mêmes positions qu'après la bataille, si ce n'est que les cantonnements furent étendus pour la facilité des subsistances. Le premier corps eut l'ordre de venir former la gauche de l'armée, à Kreutzbourg. Le troisième, qui formait la droite, prolongea ses postes jusqu'à Domnau, sur la route de Friedland. Au centre étaient le sixième corps, dont le quartier-général fut fixé à Mülhausen, et le quatrième, dont le quartier-général s'établit à Schmoditten. Le septième corps, qui avait le plus souffert à la bataille, fut placé en arrière d'Eylau, sur la route de Bartenstein. Le roi de Naples eut l'ordre de se porter de sa personne à Vittenberg, sur la rive droite de la Frisching, ayant autour de lui la plus grande partie de sa réserve. Ses instructions étaient de faire éclairer le pays dans toutes les directions, pour savoir au juste quelles étaient les routes qu'avaient prises les différentes divisions de l'ennemi.

Deux divisions françaises de cuirassiers eurent l'ordre de venir le plus promptement possible se réunir à la réserve, sous le commandement du roi de Naples ; savoir, celle du comte Nansouty, qui s'était rendue à Varsovie pour passer la revue à la fin de janvier, lorsque l'armée commença son mouvement, et qui, se trouvant trop en arrière, n'avait pas pu rejoindre pour la bataille d'Eylau ; et celle du comte Espagne, qui, suivant ses dernières instructions, était arrivée à Thorn.

Le grand quartier-général et la garde impériale restèrent, pendant ces huit jours, à Eylau. Il fut enjoint au duc de Dantzig, commandant le dixième corps, de se rendre à Osterode.

Les objets principaux recommandés au duc de Dantzig, étaient toujours de couvrir Thorn, de maintenir libre la route de cette ville à Osterode, et d'assurer, contre les partis de Cosaques, la communication entre le cinquième

corps, qui était resté sur l'Omuleff, et les cantons occupés par la Grande-Armée.

L'Empereur avait fait reconnaître la rivière de la Passarge, depuis les lacs de Hohenstein, où elle prend sa source, jusqu'au bras de mer appelé Frische-Haff, où cette rivière a son embouchure. Le pays de Marienwerder et les différentes embouchures de la Vistule avaient été également l'objet de reconnaissances détaillées. En se faisant donner ces renseignements, l'intention de Sa Majesté, manifestée par une lettre, était de placer son armée de manière qu'en se reposant et en profitant, pour subsister, des ressources abondantes qu'offraient les contrées fertiles de la Basse-Vistule, elle pût en même temps protéger efficacement le siége de Dantzig, que l'Empereur voulait pousser avec la dernière vigueur. Les dispositions furent prises pour établir, en conséquence de ce plan, le cantonnements de l'armée; et, le 16 février, les différents corps se mirent en mouvement pour se rendre à leur nouvelle destination.

Le premier corps passant par Schlautenen, Seefeld, Lichtenau, eut l'ordre d'être rendu le 19 à Wormditt.

Le quatrième, suivant la route de Landsberg et de Frauendorf, dut être rendu le même jour à Liebstadt.

La destination des troisième et septième corps, pour l'époque du 19, fut Guttstadt.

Le sixième corps, qui formait l'arrière-garde de l'armée, dut être rendu le 19 à Freymarkt, passant par Eylau et Landsberg.

La réserve de cavalerie se partagea, et dut suivre par division les routes des divers corps d'armée, jusqu'à ce que ses cantonnements fussent assignés. Le comte Saint-Sulpice fut nommé pour remplacer le général d'Hautpoul dans le commandement de la division de cuirassiers, vacant par la mort de ce dernier général.

Le quartier-général impérial et la garde durent être, le 17, à Landsberg; le 18, à Freymarkt; le 19, à Liebstadt.

Toutes ces dispositions furent ponctuellement exécutées.

Le 20 février, par un ordre fort détaillé, en date de Liebstadt, les cantonnements définitifs de l'armée furent fixés conformément au système suivant: les corps furent placés sur des lignes à peu près parallèles, présentant la tête des colonnes du côté de l'ennemi, et pouvant se réunir en deux marches à Osterode, où devait être le point de rassemblement général, en cas que l'ennemi fît un mouvement offensif.

En conséquence, le premier corps, ou la gauche de l'armée, eut l'ordre d'occuper Holland, Saalfeld et Braunsberg, à l'embouchure de la Passarge.

Le quatrième corps fut placé en avant du premier, sur la ligne de Wormditt, Liebstadt, Mohrungen et Liebmühl.

Le sixième fut cantonné en avant du quatrième, sur la rivière d'Alle, à Guttstadt et à Allenstein.

Le troisième, formant la droite de l'armée, eut ses cantonnements à Hohenstein et Gilgenbourg.

Le septième corps fut dissous par un ordre de Sa Majesté en date du 21. Son chef, le duc de Castiglione, blessé à la bataille d'Eylau, avait obtenu un congé pour se rendre à Paris. Les régiments de son corps d'armée furent répartis dans les autres. Le 7e d'infanterie légère fut réuni au troisième corps; le 16e d'infanterie légère, les 24e et 63e de ligne, passèrent au corps du prince de Ponte-Corvo; les 14e et 105e de ligne rejoignirent celui du duc de Dalmatie, le 44e fut dirigé sur Osterode, pour faire partie du dixième corps d'armée. La bri-

gade de cavalerie légère, composée des 7[e] et 20[e] régiments de chasseurs, fut destinée à augmenter la réserve sous les ordres du roi de Naples.

La réserve de cavalerie fut répartie dans plusieurs cantonnements ainsi qu'il suit :

Le quartier-général du roi de Naples fut placé à Osterode.

La division de dragons aux ordres du général Sahuc, fut détachée au corps du prince de Ponte-Corvo; celle du général Grouchy, au corps du duc d'Elchingen; celle du général Milhaud, au corps du prince d'Eckmühl; celle du général Klein fut cantonnée à Elbing et sur la route de Holland. Les dragons du comte de Mons étaient toujours avec le cinquième corps.

La brigade de cavalerie légère du général Durosnel, qui arrivait du septième corps, fut cantonnée à Elbing, pour s'y refaire.

La division de la même arme, aux ordres du général Lasalle, fut cantonnée à Neidenbourg et aux environs. Cette division avait été successivement renforcée des 3[e], 11[e], 22[e] et 24[e] régiments de chasseurs, du 1[er] de hussards, d'un régiment de chasseurs bavarois, d'un de chasseurs würtembergeois, et enfin des chasseurs italiens. Elle était composée à cette époque de quatre brigades.

Les trois divisions de cuirassiers furent placées sur les derrières de l'armée, à Riesenbourg, Freystadt, Bischofswerder. Neudorf, Krusezin et Strasburg.

La garde impériale et la division de grenadiers du duc de Reggio eurent leurs cantonnements ensemble, à Osterode, Lœbau, Rosenthal, Neumark.

Strasburg fut assigné au parc mobile de l'armée. Les dépôts de l'artillerie continuèrent de rester à Thorn.

Le quartier-général impérial fut fixé à Osterode. L'armée était établie dans ses cantonnements le 23 février.

Le cinquième corps d'armée prit les siéns le 25, en arrière d'Ostrolenka, à peu près dans la même position où il avait reçu l'ordre de rester au départ de l'armée. Mais avant d'être définitivement établi dans ses cantonnements, et même pendant la durée de la campagne qui venait d'avoir lieu, le cinquième corps avait eu plusieurs affaires avec l'ennemi. Pendant qu'on se battait sur l'Alle, le général Essen n'avait pas manqué, ainsi qu'on l'avait prévu, de ma nœuvrer pour favoriser les opérations de Bennigsen.

Dès le 6 février, Essen s'était mis en mouvement, et s'était rapproché d'Ostrolenka, en poussant sur la rive droite de la Narew des partis qui s'étaient avancés jusqu'à Mysziniec.

Le duc de Rovigo détacha sur Mysziniec la division du comte Suchet. Il réunit le reste de son corps à Ostrolenka, et fit occuper Pultusk par la division du duc de Reggio, qui était sous ses ordres. Cependant les Russes montrèrent l'intention de reprendre Ostrolenka, et le duc de Rovigo fut instruit que leurs co lonnes descendaient en prenant cette direction, depuis Nowogrod, le long des deux rives de la Narew.

Le duc de Rovigo marcha à la rencontre de l'ennemi, sur la droite de cette rivière, afin de ne pas perdre sa communication avec la division du comte Suchet, qui s'était portée à Mysziniec. Le corps se mit en marche le 16 février. A peu de distance d'Ostrolenka, la brigade du baron Graindorge, de la division du comte Gazan qui était à l'avant-garde, rencontra l'ennemi dans les bois, entre la Rossoga et la Skwa. Le 31[e] d'infanterie légère, qui avait la tête de la colonno, et le 100[e] de ligne, qui le suivait de près, tombèrent

tête laissée sur la colonne ennemie, la culbutèrent et la poursuivirent jusqu'à la Skwa.

Pendant ce temps, le général Essen dirigeait sa principale attaque par la rive gauche de la Narew, sur Ostrolenka. Sa colonne était composée de vingt bataillons, trente escadrons et trente pièces d'artillerie. Ostrolenka n'était défendu que par huit bataillons français, sous les ordres du comte Reille; l'artillerie que ce général avait à sa disposition se bornait à quatre pièces de 3 et deux pièces de 8. Malgré cette infériorité, le comte Reille se défendit avec tant de vigueur, qu'il donna le temps au duc de Rovigo de revenir sur Ostrolenka avec la division du comte Suchet qui avait quitté Mysziniec pour se réunir à lui, la cinquième division de dragons et la cavalerie légère de son corps d'armée.

D'un autre côté, le duc de Reggio, à la tête de ses grenadiers, accourait de Pultusk à Ostrolenka; mais l'ennemi s'était déjà replié sur sa réserve, et s'était mis en bataille en avant du bois de Lawy. Le duc de Rovigo forma ses troupes devant Ostrolenka. L'ennemi fut abordé avec vivacité; et, après un combat meurtrier, il fut chassé du bois où il s'était posté, avec perte de trois mille hommes, parmi lesquels se trouvaient les généraux Bontbers, Souvarof et Lasey. Le cinquième corps prit position en avant du village de Lawy; et le 17, l'ennemi ayant fait sa retraite sur Nur, le duc de Rovigo revint à Ostrolenka, où il ne tarda pas à recevoir des ordres pour cantonner ses troupes, et rejoindre ensuite le quartier-général de l'Empereur.

Le commandement du cinquième corps fut dévolu au maréchal prince d'Essling, ainsi que celui d'une division bavaroise de dix mille hommes, qui, sous les ordres du prince royal de Bavière, venait d'arriver à Varsovie. Les instructions du maréchal portèrent de prendre ses cantonnements entre l'Omuleff et la Narew, d'occuper Ostrolenka par un corps d'observation, et d'établir son quartier-général à Pultusk. Cette ville, ainsi que Nasielsk et tout le pays environnant, était mise à sa disposition. L'objet qu'avait à remplir le cinquième corps, pendant la durée des cantonnements, était toujours de couvrir Varsovie, de surveiller les troupes du général Essen, et de les tenir à une grande distance, enfin de protéger le pays contre les incursions des Cosaques, pour maintenir libres les communications de l'armée.

Dans le but de lier plus intimement les postes de l'armée, et particulièrement Osterode avec Varsovie, l'Empereur ordonna, à cette époque, la formation, à Neidenbourg, d'une division polonaise, qui reçut le nom de corps d'observation, et dont le commandement fut confié au général Zayonchek. Ce corps fut composé de quatre régiments d'infanterie polonaise, créés, depuis l'entrée des Français en Pologne, dans les districts de Posen, Kaliez et Varsovie, et qui représentaient environ huit mille hommes; d'un régiment de cavalerie de la levée polonaise, qui s'était organisé à Varsovie; enfin, de deux compagnies d'artillerie servant dix pièces bien approvisionnées. Les instructions du général polonais portaient: de placer son quartier-général à Neidenbourg, d'occuper Mlawa, de former la liaison entre le quartier-général impérial d'Osterode et Varsovie, d'établir la même liaison entre sa division et le cinquième corps, d'observer tous les mouvements de l'ennemi sur le centre de l'armée française, de faire de fréquentes et nombreuses reconnais-



sances sur l'Omuleff et sur Ortelsbourg, et de repousser les partis de Cosaques qui débouchaient sans cesse des bois et des marais situés entre Mysziniec et Nikolaiken.

Lorsque les cantonnements de la Haute-Vistule furent assurés, l'Empereur appela auprès de lui la division de grenadiers du duc de Reggio. Il ordonna au prince d'Essling de joindre à cette division le 9e régiment de hussards. Avec ces troupes réunies, l'Empereur forma un nouveau corps, sous le nom de corps de réserve de la Grande-Armée, dont il donna le commandement au duc de Montebello. Ce corps devait être augmenté par la suite d'une division d'infanterie composée de plusieurs régiments qui étaient en route pour la Pologne. La destination du corps de réserve était d'être à la disposition particulière de l'Empereur, avec la garde impériale. Marienbourg fut la place désignée pour l'établissement du quartier-général de ce nouveau corps.

Indépendamment des fortifications de Sieröck, de Modlin et de Thorn, ainsi que des têtes de pont de Pultusk et de Prague, l'Empereur ordonna qu'il fût construit des ponts et des têtes de pont à Marienwerder et Dirschau sur la Vistule, et à Marienbourg sur le Nogat, branche de la Vistule. Ces ouvrages, rendant plus formidable la ligne de la Vistule, assuraient en même temps les communications avec l'armée destinée au siége de Dantzig, ce siége étant l'opération majeure qui, à cette époque, occupait l'Empereur.

Le seul corps de l'armée qui éprouva quelques difficultés pour s'établir dans les cantonnements qui lui étaient prescrits, fut celui du prince de Ponte-Corvo. Depuis la bataille d'Eylau, la division des troupes prussiennes, sous les ordres du général Lestocq, renforcée d'un détachement d'infanterie russe, formait une ligne qui s'étendait de Mehlsack à Braunsberg, en occupant cette dernière ville; elle tenait le point le plus important de ceux que devait garder le premier corps. Il était donc essentiel de l'en chasser. Le comte Dupont, à la tête de sa division, qui venait d'être renforcée du 24e de ligne, eut l'ordre, le 26 février, d'attaquer l'ennemi dans sa position de Braunsberg. Il marcha aux Prussiens sur deux colonnes. Celle de droite les rencontra à Zagern, et les rejeta sur une petite rivière qui est en arrière de ce village. Celle de gauche poussa l'ennemi sur Wittenberg, et toute la division ne tarda pas à déboucher hors des bois. L'ennemi, chassé des premiers postes qu'il occupait, fut contraint de se replier sur Braunsberg. Il y fut poursuivi, attaqué; et, quoiqu'il se défendît avec opiniâtreté pendant quelques heures, le résultat du combat fut que les Prussiens, chassés de la ville, repassèrent précipitamment la Passarge avec perte de 16 pièces de canon, de 2 drapeaux, d'une quantité de morts, et de 2,000 prisonniers. A la suite de cette brillante affaire, la division du comte Dupont s'établit à Braunsberg, où elle forma l'extrême gauche de l'armée.

Les Russes avaient affecté de considérer comme une retraite la marche rétrograde de l'armée française pour prendre ses cantonnements derrière la Passarge. Le général ennemi s'était même flatté qu'avec de la persévérance il forcerait Napoléon à se retirer derrière la Vistule. Ce fut cet espoir mal fondé qui engagea Bennigsen à faire divers mouvements par lesquels, tâtant alternativement la gauche, le centre et la droite de l'armée française, il cherchait son point faible pour la débusquer de sa position.

A la fin de février, le général russe transporta son quartier-général à Heilsberg. Le gros de son armée était entre cette ville et Bartenstein. L'avant-garde, sous les ordres du prince Bagration, était postée aux environs de Launau. Le corps du général comte Tolstoï s'étendait depuis Launau à Seebourg. Les Cosaques, sous les ordres de leur hetman Platof, occupaient le terrain entre Passenheim et Malschewen, et appuyaient leur aile gauche au corps du lieutenant-général comte de Wittgenstein, qui était chargé d'entretenir la communication entre la grande armée russe et le général Essen. Enfin, les troupes prussiennes s'étendaient à la droite des Russes, depuis Wormditt jusque vers le Frische-Haff, passant par Mehlsack. C'était la droite de cette ligne qui avait été si maltraitée à Braunsberg par le comte Dupont.

Le 26 février, un détachement de trois bataillons ennemis, sous les ordres du major baron de Korf, s'avança depuis les environs de Heilsberg jusqu'au village de Peterswalde sur l'Alle, pour tâcher de surprendre quelques gardes avancées du sixième corps, ou pour observer sa position. Le duc d'Elchingen ayant été instruit de l'arrivée de ce détachement, envoya aussitôt à Peterswalde le baron Belair à la tête du 6e d'infanterie légère. La colonne ennemie, attaquée avec impétuosité, fut culbutée; son commandant fut pris avec 400 des siens; le reste n'échappa que par une prompte fuite.

Cependant l'ennemi ne se rebuta pas, et envoya sur tous les points de la ligne française des avant-gardes de cavalerie et d'infanterie. Il plaça même de l'artillerie vis-à-vis les quatre ponts de Spanden, Alcken, Sporthenen et Pittehnen. Le maréchal duc d'Elchingen jugea prudent d'évacuer Guttstadt, et de se replier sur Deppen, où il était en mesure de se lier au corps du duc de Dalmatie et d'en être soutenu. L'Empereur donna aussitôt des ordres pour faire rapprocher d'Osterode le corps du prince d'Eckmühl et les divisions de cuirassiers des comtes Nansouty et Espagne. C'était dans la position d'Osterode que Napoléon avait résolu de recevoir les Russes et de leur livrer bataille, s'ils passaient l'Alle et s'ils continuaient leur mouvement offensif.

Mais pour prévenir la réunion des forces de l'ennemi sur l'Alle, l'Empereur fit, le 1er mars, une disposition générale de mouvement pour les journées du 2 et du 3. Le prince de Ponte-Corvo eut l'ordre de se porter, le 2, au pont de Spanden; le maréchal duc de Dalmatie, de concentrer tout son corps d'armée à Liebstadt, avec la division des cuirassiers Espagne et celle des dragons Klein. Il fut enjoint au prince d'Eckmühl, réuni à la division Nansouty, de se porter à Mohrungen. Enfin, le duc d'Elchingen eut l'ordre de se préparer à attaquer Guttstadt avec toutes ses forces, par le chemin de Deppen.

Le 3, le duc de Dalmatie devait déboucher en deux colonnes, l'une par Alcken sur Wormditt, l'autre par Sportheneun sur Schwendt. Le prince de Ponte-Corvo débouchait de Spanden sur Mehlsack. Le duc d'Elchingen devait effectuer l'attaque projetée de Guttstadt. Enfin, le prince d'Eckmühl devait prendre position en réserve entre Mohrungen et Guttstadt.

« Cette expédition, » était-il mandé aux maréchaux, « doit être considérée » sous le même rapport que le serait la » sortie d'une place forte; le résumé de » la journée du 3 a pour but de repren» dre le poste de Guttstadt, d'enlever » les canons de l'ennemi, de lui inspi» rer de l'épouvante, de culbuter son

» infanterie, et de lui apprendre à ne » plus approcher de si près son artillerie, et à se contenter de nous observer avec des détachements de troupes » à cheval. »

Les têtes de colonne des quatrième et sixième corps ne parurent pas plus tôt, que l'ennemi, qui n'avait été apparemment aussi audacieux que dans l'attente qu'on reculerait devant lui, s'empressa lui-même de faire sa retraite, lorsqu'il vit qu'on avançait sur lui. Il évacua les postes qu'il avait sur l'Alle et ceux qu'il tenait entre l'Alle et la Passarge, depuis Wormditt jusqu'à Heilsberg; il prit le parti de se replier sur cette dernière ville et sur Landsberg. La coopération des premier et troisième corps fut même inutile. Les deux autres continuèrent leurs reconnaissances, poussant l'ennemi de poste en poste pendant plusieurs jours. Guttstadt fut repris. Il n'y eut d'affaire un peu chaude que celle du 5, dans les bois entre Launau et Zeehern, où était l'avant-garde ennemie, sous les ordres de Bagration. Le 6e d'infanterie légère, les 27e et 39e de ligne du sixième corps, se battirent longtemps contre des troupes qui se renouvelaient sans cesse. Enfin, l'ennemi fut repoussé; il eut 200 hommes tués, un grand nombre de blessés, et on lui fit 200 à 300 prisonniers.

L'ennemi, bien reçu par le centre et par la gauche de l'armée, donna quelques inquiétudes à la droite. Il envoya de nombreux détachements de Cosaques sur l'Omuleff et entre Ortelsbourg et Willenberg, où était la cinquième division de dragons. Le général Essen fit même courir le bruit qu'il avait détaché la division d'infanterie du général Wolkoskof pour occuper Willenberg. L'Empereur détacha de son côté le roi de Naples à la tête de sept à huit mille hommes de cavalerie, tirés des cantonnements qui étaient derrière Osterode, pour repousser l'ennemi, en attendant que la division du comte Gazan, qui avait l'ordre de se transporter à Willenberg, fût arrivée à sa destination. L'ennemi n'avait point d'infanterie à Willenberg. Le roi de Naples rencontra quelques escadrons de cavalerie qui voulurent défendre le pont de l'Omuleff. Le prince Borghèse, à la tête de son régiment, les chargea, les culbuta, et fit une centaine de prisonniers, dont deux capitaines. Le 25 mars, un corps de six cents Cosaques parut tout à coup au village de Rockloss, sur la route de Willenberg à Neidenbourg. Il y avait dans ce village un faible détachement d'infanterie et vingt-cinq dragons du 25e régiment. Cette petite troupe se comporta avec tant de courage qu'elle força l'ennemi à renoncer au coup de main qu'il avait projeté sur elle.

Le 26, la cinquième division de dragons se réunit à Willenberg, avec un bataillon d'infanterie du 21e léger et un escadron de hulans. On marcha sur Ortelsbourg, où l'ennemi avait rassemblé du monde dans la nuit. Les Russes se retirèrent à l'approche des Français qui, de leur côté, après être restés jusqu'au lendemain à Ortelsbourg, et s'être assurés que l'ennemi n'avait pas dans les environs des forces imposantes, vinrent reprendre leurs cantonnements à Willenberg.

Depuis cette époque, on poussa de temps en temps des reconnaissances sur Ortelsbourg, que l'ennemi réoccupa; mais il n'en résulta que des combats d'avant-postes qui ne changèrent rien pour le fond aux positions respectives. Ils n'apportèrent nul obstacle au plan de l'Empereur, qui, invariable dans la résolution de rester tranquille

dans ses cantonnements derrière la Passarge, voulait consacrer le reste de l'hiver à prendre Dantzig.

Le siége de cette place fut confié au dixième corps sous la direction du maréchal duc de Dantzig. Cette destination avait été affectée depuis longtemps au dixième corps, et il n'en avait été détourné que par le mouvement de l'ennemi sur la Basse-Vistule. Pendant que la Grande-Armée marchait à sa rencontre, le duc de Dantzig reçut d'abord, comme on l'a vu, l'ordre de couvrir Thorn. Lorsque l'éloignement de l'ennemi fit cesser les inquiétudes pour cette place, le dixième corps fut destiné à servir de réserve à la gauche de la Grande-Armée, et à prendre en conséquence sa direction sur Marienwerder et Elbing.

Le 6 février, le duc de Dantzig se mit en marche de Thorn; et le 11 du même mois, étant arrivé à Marienwerder, il y rencontra un parti d'environ trois mille hussards et dragons prussiens, qui cherchaient à inquiéter les derrières de la Grande-Armée et à s'emparer de quelques convois. L'avant-garde du dixième corps chargea vigoureusement cette cavalerie, la culbuta, lui tua beaucoup de monde, lui prit trois cents hommes montés, et poursuivit le reste de cette troupe, qui alla se réfugier sous le canon de Dantzig. Le dixième corps continua d'avancer, et fut le 13 à Marienbourg, où le maréchal reçut des ordres pour se porter à Osterode, afin d'y maintenir la communication entre l'armée qui était encore sur le terrain d'Eylau et la Haute-Vistule.

Lorsqu'on fut assuré que l'ennemi n'était plus en mesure de faire des opérations d'une certaine importance, et qu'en conséquence les cantonnements de l'armée, pour le reste de l'hiver, furent définitivement arrêtés par l'Empereur, Sa Majesté prescrivit au maréchal chef du dixième corps de ne plus différer l'investissement de Dantzig. Les troupes qui furent chargées de cette opération étaient la division du général Ménard, qui renfermait dix mille Allemands; celle du général Dombrowski, composée au moins de douze mille Polonais, et la brigade de cavalerie légère du général Dupré. La division d'infanterie du général Boivin, avec les troupes hessoises, eurent l'ordre de rester à Marienbourg, où elles devaient former une réserve. Indépendamment de l'artillerie des troupes allemandes, le Maréchal avait douze pièces françaises. L'artillerie était commandée par le général Lariboissière, et les travaux du siége furent confiés au général du génie comte Chasseloup.

Le 20 février, le Maréchal établit son quartier-général à Subkau, sur la rive gauche de la Vistule. Deux jours après, le général Dombrowski attaqua Dirschau, qui était occupé par un détachement de la garnison de Dantzig. Dirschau fut emporté de vive force. L'ennemi perdit beaucoup de monde. On lui fit 600 prisonniers, et on lui enleva 6 pièces de canon.

Le 1er mars, le quartier-général du maréchal duc de Dantzig s'établit à Dirschau. On chassa entièrement l'ennemi de l'île de Nogat. C'est une île formée par deux bras de la Vistule et par la baie de Frischhaff. Le général Boivin reçut l'ordre du quartier-général impérial de concourir à cette opération, depuis Marienbourg, et ensuite d'occuper cette île avec une partie de sa division, pour empêcher l'ennemi d'y faire des débarquements, protéger le pont qu'on allait construire sur le bras de la Vistule appelé le Nogat, et maintenir la communication entre les

troupes du siége de Dantzig et la Grande-Armée. Le dixième corps s'approcha de jour en jour de la place; le 10 mars, les troupes s'établirent dans les villages autour de Dantzig, et prirent position sur la petite rivière de Radaune, qui coule tout près de cette ville, au midi.

L'investissement ayant été formé de ce côté, le Maréchal jugea fort important de s'emparer d'un terrain étroit entre la Vistule et la mer, qui fait partie de cette grande langue de terre qu'on appelle la Frische-Nehrung; parce que, une fois maître de cet espace, il resserrait la ville du côté de l'orient et du nord, et gênait sa communication avec la mer. L'ennemi avait des troupes sur ce terrain. Le Maréchal commanda pour cette expédition le général baron Schramm, avec deux bataillons saxons, un escadron du 19e de chasseurs, cent lanciers polonais et six pièces d'artillerie. L'attaque eut lieu dans la nuit du 19 au 20 mars, avec le plus grand succès. L'ennemi fut battu et poursuivi jusque sous les ouvrages avancés de la place; il eut 400 hommes tués; on lui fit 600 prisonniers. Le 26, la garnison de Dantzig fit une sortie générale. Elle fut repoussée avec perte de 300 prisonniers et d'environ autant de morts.

Le 3 avril, un parti prussien de trois cents hommes d'infanterie et de cent chevaux, qui s'étaient embarqués à Königsberg, abordèrent dans la presqu'île, et s'avancèrent jusqu'au village de Karlsberg, d'où ils repoussèrent un poste français. Le colonel Mainguernaud, aide-de-camp du duc de Dantzig, se porta sur ce point avec deux compagnies d'infanterie et quatre cents chevaux. Il manœuvra si adroitement qu'il coupa toute l'infanterie de l'ennemi, et la força de se rendre prisonnière.

Les travaux du siége continuèrent pendant tout le mois d'avril avec activité de la part des Français, et ils auraient été couronnés d'un succès définitif, si l'on n'avait pas éprouvé, à cause des mauvais chemins, des lenteurs et des difficultés pour compléter l'équipage de siége et avoir un approvisionnement suffisant de munitions de guerre, qu'on tirait de Stettin, de Glogau et de Breslau. L'ennemi, qui avait beaucoup de moyens, mit à profit cette lenteur forcée pour améliorer sa défense. Le général prussien baron de Kalkreuth commandait Dantzig, dont la garnison consistait en quatorze mille Prussiens et deux mille Russes. Un triple rang de fortifications, un terrain marécageux et facile à inonder, enfin un fort situé à l'embouchure de la Vistule, nommé par cette raison Weichselmünde, et qui maintenait la communication de Dantzig avec la mer; tous ces moyens formidables avaient rendu difficiles les approches de la place. L'ennemi cherchait à retarder l'attaque par des sorties vigoureuses et souvent réitérées. Cependant cet expédient ne lui réussit pas; il fut constamment repoussé, et, à chaque fois, la place fut serrée de plus près. Dès les premiers jours de mai, elle fut vivement canonnée.

Il y eut une affaire importante le 6 de ce mois. Ce fut la prise de l'île d'Oliva, située au nord-ouest de Dantzig, à l'embouchure du fleuve, et du côté opposé au fort de Weichselmünde. On avait posté dans cette île mille Russes de ceux qui faisaient partie de la garnison de Dantzig. L'île et les retranchements qu'elle renfermait furent enlevés d'assaut. Sur les mille Russes, 700 furent tués à la baïonnette; les 300 restants tombèrent entre les mains des Français, qui prirent en outre 17 bouches à feu et 300 chevaux d'artillerie.

Le 8 mai, après une affaire très chaude, on se logea dans le chemin couvert.

La place de Dantzig était aux abois, lorsque le général en chef russe, qui jusque-là s'était montré assez indifférent sur le sort de cette ville, résolut de faire une tentative sérieuse pour la secourir. Il fit d'abord quelques mouvements du côté de Pillau, port situé en face de l'extrémité orientale de la langue de terre appelée Frische-Nehrung.

L'Empereur, sur l'avis qu'il reçut de ce mouvement, conjectura, ainsi qu'il le fit mander au maréchal duc de Dantzig, en date du 11 mai, que ce mouvement n'était qu'une démonstration; que si l'ennemi avait réellement envie de secourir Dantzig, il le ferait par mer, et qu'il ne se hasarderait pas à longer la Frische-Nehrung en prêtant le flanc à toute l'armée française. Cependant Sa Majesté ordonna au duc de Montebello, chef du corps d'armée de réserve à Marienbourg, d'envoyer un bataillon à Fürstenwerden pour y jeter un pont et y travailler à une tête de pont qui mettrait à même de déboucher sur les derrières de l'ennemi, s'il s'avançait sur Dantzig.

La conjecture de l'Empereur ne tarda pas être confirmée. L'avis parvint bientôt de l'armée qui était devant Dantzig, au quartier-général impérial, que cinquante bâtiments partis de Pillau étaient arrivés dans l'embouchure de la Vistule, et que, sous la protection du fort, dix mille hommes d'infanterie russe et cinq cents chevaux, commandés par le général Kamensky, étaient débarqués. A l'instant, l'ordre fut expédié à la division de grenadiers du duc Reggio, faisant partie du corps de réserve, de se porter devant Dantzig, sans s'arrêter.

En même temps, Napoléon prescrivit un grand mouvement de sa gauche à sa droite. Ce mouvement avait été prévu par les instructions envoyées au maréchal duc de Trévise, qui commandait le huitième corps en Poméranie, et au maréchal Brune, qui commandait l'armée de réserve en Hanovre. Le premier eut l'ordre de se rapprocher de l'armée qui assiégeait Dantzig, jusqu'au point de pouvoir agir conjointement avec elle, suivant les circonstances; le second, de porter des forces le long de la Peene, de la Trebel, dans les îles d'Usedom et de Wollin, et de transporter pendant quelque temps son quartier-général à Stettin, afin de pouvoir prendre, dans ces différents lieux, la place du huitième corps.

Les chefs de tous les corps d'armée, cantonnés sur l'Alle, la Passarge et la Narew, furent aussi prévenus, par des lettres du 13, que l'ennemi, pour favoriser son opération sur Dantzig, allait, suivant toutes les apparences, faire un mouvement général sur la ligne.

Cependant les Russes, après avoir mis leur artillerie à terre, débouchèrent, le 15 mai, du fort de Weichselmünde; et, formant trois colonnes, ils marchèrent sur Dantzig. Ils avaient une lieue à faire dans le Nehrung pour arriver jusqu'à la ville. Cet intervalle était occupé par les troupes françaises. Le baron Schramm, qui était au poste le plus avancé avec le 2e d'infanterie légère et un bataillon saxon, reçut le premier choc des ennemis, et les contint. Le duc de Dantzig accourut bientôt avec la division polonaise, le 12e d'infanterie légère et le bataillon de la garde de Paris; ces dernières troupes étaient arrivées depuis peu au siége. Les progrès de l'ennemi furent tout-à-fait arrêtés. Bientôt le duc de Reggio vint avec ses grenadiers achever de décider l'affaire. Après un combat opiniâtro, sur un terrain étroit, où les

manœuvres n'étaient nullement praticables, et où le courage seul décidait de tout, les Russes furent repoussés jusque dans le fort de Weichselmünde, laissant plus de deux mille morts sur le champ de bataille. Dès le soir même, l'ennemi commença son rembarquement; et, au bout de deux jours, il fit voile pour Königsberg, n'emportant de son expédition que de la perte et de la honte.

Ce succès augmenta l'ardeur des assiégeants, et abattit le courage des assiégés, qui perdaient tout espoir d'être secourus. Le commandant de Dantzig, voyant sa garnison considérablement diminuée et ses remparts à moitié détruits, demanda à capituler, au moment où les colonnes françaises s'ébranlaient pour livrer un assaut général. La ville fut remise au Maréchal le 27 mai. La garnison eut la liberté de se retirer à Königsberg, mais avec serment de ne pas servir d'un an contre les Français. On lui laissa ses fusils et ses chevaux.

On trouva à Dantzig huit cents pièces d'artillerie, des magasins immenses, des approvisionnements de toute espèce. Tels furent les avantages qu'on recueillit de cette conquête; mais un plus important encore fut celui d'acquérir une place du premier ordre, par laquelle l'armée française se trouvait solidement basée sur la Vistule. Le fort de Weichselmünde capitula le 29, aux mêmes conditions que la place.

Après la prise de Dantzig, le duc de Reggio eut l'ordre de se rendre à Dirschau. La division Dombrowski passa au huitième corps; le régiment de Paris et le 2e d'infanterie légère joignirent le corps d'armée de réserve. La garnison de Dantzig resta composée du 44e d'infanterie de ligne et des troupes de Bade. De cette manière, le dixième corps d'armée se trouva dissous, et le maréchal duc de Dantzig revint au quartier-général de l'Empereur. Le général comte Rapp, aide-de-camp de Sa Majesté, fut nommé gouverneur de Dantzig. L'artillerie du siége fut embarquée et dirigée sur les environs de Graudentz, dont le siége allait désormais être poussé avec vigueur.

Lorsque le général russe eut pris la résolution de jeter du secours dans Dantzig, il fit inquiéter toute la ligne des cantonnements de l'armée, mais plus particulièrement ceux du cinquième corps, à la droite. C'était un moyen pour attirer l'attention vers ce point, le plus éloigné de celui où il voulait opérer. Les Russes se présentèrent à la tête du pont de Druczewo, où était le baron Gérard, avec le 88e de ligne, de la division du comte Suchet. Ce régiment fit bonne contenance. Le reste de la division arriva bientôt et repoussa les Russes, qui se retirèrent à Ostrolenka; cette affaire eut lieu le 13 mai.

Le même jour, l'ennemi attaqua Malga, où était cantonné un détachement du corps d'observation du général Zayoncheck, et il enleva un poste de Polonais. Mais le général Fischer marcha aux Russes, les culbuta, et leur tua 60 hommes, dont un colonel et deux capitaines.

Il y eut une autre affaire le 13, près de Wyszkow sur le Bug. Les Russes avaient construit des radeaux dans cet endroit, pour descendre facilement leur artillerie jusqu'à l'embouchure du Bug dans la Narew; ce qui était inquiétant pour Varsovie. L'Empereur donna au comte Lemarrois, son aide-de-camp, l'ordre de brûler ces radeaux. Ce général prit avec lui deux régiments de Bavarois, de ceux qui étaient arrivés à Varsovie avec le prince royal, et un régiment de Polonais du corps de Zayoncheck. Il passa la Narew à Wierzbice le 10 mai, se porta rapi-

dement à Wyszkow, surprit l'ennemi, le chassa de ce village et brûla tous les radeaux; il revint ensuite à Wierzbice, sans avoir éprouvé de perte.

L'ennemi voulut avoir sa revanche. Six mille Russes, venant de Nur, par la rive gauche du Bug, se présentèrent, le 13, devant les ouvrages de la tête de pont sur la Narew à Wierzbice. Le comte Lemarrois accueillit l'ennemi par un feu terrible de mitraille et de fusillade, le repoussa, lui tua 300 hommes; et, lorsqu'il y eut du désordre parmi les Russes, le général français fit sortir ses troupes des retranchements, et poursuivit longtemps l'ennemi l'épée dans les reins.

Le 16 mai, l'ennemi tenta une nouvelle attaque sur le pont de Pultusk. Sept mille hommes partis de Brock, sous les ordres du général Tusskof, vinrent se présenter devant la tête du pont de la Narew, et firent des dispositions pour donner l'assaut aux retranchements. Ce poste important était défendu par six bataillons de Bavarois. Le prince d'Essling, dont le quartier-général était à Przasznic, vint se mettre à leur tête.

Les Russes recommencèrent la charge à quatre reprises consécutives, et furent repoussés constamment. Ils éprouvèrent une perte considérable.

Pour ôter à l'ennemi toute idée d'entreprises semblables, l'Empereur fit parvenir au prince d'Essling l'ordre de s'emparer d'Ostrolenka, de réunir sur ce point la division du comte Suchet avec le corps du prince royal de Bavière, et de les y faire camper. « Ces forces, » lui était-il mandé, « obligeront » l'ennemi à se tenir à la distance de » deux marches, à rester aussi réuni, » et à ne plus faire d'expéditions partielles. La grande quantité de troupes légères de l'ennemi nous rend » inutile autant que désavantageuse la » guerre de poste; nous l'éviterons en » campant. D'ailleurs, dans les camps, » les troupes sont plus sainement, plus » aisées à nourrir, indépendamment » de ce que la discipline et l'instruction » y gagnent. Au surplus, l'Empereur » ne veut point placer son armée en » cordon. Sa Majesté adopte les camps, » par divisions en carré. »

Dans les plans de Napoléon, tout était lié, tout était en harmonie; les opérations des corps les plus éloignés les uns des autres concouraient à un but commun. Pendant la durée du siége de Dantzig, les opérations en arrière de l'armée avaient été continuées avec vigueur. Le huitième corps d'armée avait agi pour expulser les Suédois de l'Allemagne, ou du moins pour les empêcher de tenter quelque diversion depuis Stralsund. Le 30 janvier, le duc de Trévise fit le blocus de cette place du côté de la terre, après avoir chassé dans la ville tous les postes suédois qui en couvraient les approches. On travailla immédiatement à construire, le long de la mer, une ligne de redoutes qui furent armées afin d'éloigner les chaloupes canonnières des Suédois. Ceux-ci, pendant le mois de février, firent de nombreuses sorties pour empêcher l'achèvement de ces travaux.

Dans le même temps, une division, commandée par le général Teullié, mais sous les ordres supérieurs du duc de Trévise, chef du huitième corps, manœuvrait devant Colberg. Cette division, composée de deux régiments italiens, d'un régiment de fusiliers de la garde impériale de nouvelle formation, et d'une compagnie de dragons d'ordonnance, attaqua l'ennemi à Naugarten, près de Colberg, dans des retranchements hérissés de canons. Le colonel Boyer, à la tête des fusiliers de la garde, escalada

ces retranchements, y pénétra et en chassa l'ennemi, qui perdit 100 hommes tués, 300 prisonniers et 6 pièces de canon. On procéda alors à l'investissement de Colberg.

Quant à Stralsund, différentes raisons militaires et politiques empêchaient qu'on ne fît le siége régulier de cette place. « Il faudrait, » écrivit le prince Major-général au duc de Trévise, en date du 5 mai, « un équipage de » siége pour prendre Stralsund. On n'en » a point. Cette opération doit être suspendue. Prenez une bonne position » pour surveiller cette place. Vivez en » Poméranie; défendez les débouchés » de l'Oder, et surtout faites reposer vos » troupes. L'Empereur, en se privant » de votre corps d'armée, n'a point eu » pour but d'envahir la Poméranie, ni » de prendre Stralsund, mais seulement la précaution et la nécessité de » laisser un corps d'observation qui surveille à la fois Berlin, Hambourg, » Stettin et l'Oder, et qui s'oppose aux » débarquements que, dans la saison » prochaine, les Anglais pourraient » faire dans le nord, soit à Dantzig, » Colberg, Rostock, Stralsund, ou à » l'embouchure de l'Elbe. Votre destination est de mettre obstacle à ces débarquements, soit par vos propres forces, soit en coopérant avec les troupes » qui y feraient face sur les différents » points désignés. Loin d'attaquer spécialement les possessions du roi de » Suède, concluez même, si vous le voulez une espèce de trêve avec le commandant de Stralsund. Si c'est un homme » en crédit, parlez-lui en ce sens : que » nous nous voyons avec peine en » guerre avec la nation suédoise, que » nous estimons, et à qui nous voudrions ne pas faire tort. Ces vérités » peuvent avoir de l'influence sur l'esprit » du Roi, ou tout au moins faire voir » aux Poméraniens et aux Suédois que » c'est le Roi seul qui prolonge les maux » de la guerre que nous faisons avec regret à la Suède. Protégez, M. le Maréchal, le blocus de Colberg, qu'il serait » plus utile de prendre que Stralsund. » L'Empereur veut que la division » Teulliè continue d'être sous vos ordres » et fasse partie de votre corps d'armée. »

La seule affaire qui eut lieu devant Stralsund, pendant le mois de mars, fut celle du 14. Deux mille hommes d'infanterie de la garnison, accompagnés de deux escadrons de cavalerie et de six pièces de canon, débouchèrent sur une redoute à la gauche de la ligne où était la division du comte Dupas. Cette redoute, qui n'était point encore palissadée, était occupée par une seule compagnie de voltigeurs du 58ᵉ de ligne; bientôt accoururent quelques compagnies du 4ᵉ d'infanterie légère, qui n'était pas loin. Ce peu de troupes brava les efforts de toute la brigade suédoise, dont les tentatives réitérées furent inutiles, et qui finit par rentrer honteusement dans Stralsund.

Il y eut un combat brillant le 19 mai, en avant de Colberg. L'ennemi avait construit des redoutes le long de la petite rivière de la Persante. Ces redoutes furent attaquées au point de Selltrow, et emportées avec beaucoup de résolution par le 1ᵉʳ régiment italien d'infanterie légère. Le 29 du même mois, le duc de Trévise se porta devant Colberg avec la plus grande partie de son corps d'armée. La seule division du général baron Grandjean resta en observation dans la Poméranie suédoise. Elle eut l'ordre de prendre position sur la Peene.

Deux jours après, la garnison de Stralsund fut renforcée de quelques Suédois. L'ennemi, profitant de l'éloignement du duc de Trévise, déboucha

en force, le 3 avril, et se porta sur la Peene. Le général Grandjean, conformément à ses instructions, prit position à Anklam. Dès qu'on eut avis, au quartier-général impérial, du mouvement des Suédois, l'ordre fut expédié le 7 avril, au duc de Feltre, à Berlin, de faire marcher tous les régiments provisoires qui étaient dans cette ville, de même que toute la cavalerie disponible du dépôt de Potsdam. Il était enjoint au duc de Feltre de prévenir de ce qui se passait le maréchal Brune, qui était venu prendre le commandement de différents corps de troupes qu'on rassemblait dans le Hanovre, afin que ce maréchal inquiétât autant que possible les Suédois sur leur flanc droit, pour les empêcher d'avancer; en même temps, le duc de Feltre devait écrire au commandant de Magdebourg de redoubler de surveillance, et de se mettre en correspondance avec le maréchal Brune.

Le même jour, il fut ordonné au duc de Trévise de quitter promptement le siége de Colberg et de se porter à Stettin, où il devait réunir à son corps d'armée le 15ᵉ de ligne, et les 3ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ et 8ᵉ régiments provisoires. « Ces » renforts, M. le Maréchal, » lui faisait écrire l'Empereur, « vous composeront » trente à trente-deux mille hommes » avec lesquels vous rejeterez l'ennemi » au-delà de la Peene, s'il a l'audace de » passer cette rivière. Vous recevrez, » d'ailleurs, encore des renforts du » maréchal Brune. Observez que votre » ligne d'opérations doit être sur Stet- » tin; couvrez Berlin, et surtout main- » tenez vos communications avec la » Grande-Armée.

» L'Empereur blâme le général » Grandjean d'avoir prévenu trop tard » le duc de Feltre de l'invasion des Sué- » dois. Il exposait Berlin, d'où le duc » de Feltre avait fait sortir la garnison, » et vous aussi, M. le Maréchal, vous » avez commis une faute, en prescri- » vant au général Grandjean de s'éloi- » gner de Stralsund, lorsque l'ennemi » s'y renforçait. Vous avez, en outre, » affaibli votre corps d'armée, en lais- » sant vos parcs en arrière, sans pren- » dre position, comme vos instructions » l'indiquaient.

» Au surplus, l'Empereur trouve » qu'il ne faut plus penser qu'à remé- » dier au mal qui est fait. Ne vous in- » quiétez plus de Colberg. Qu'importe » Colberg, si l'ennemi pille Berlin et » nos derrières! Votre corps sera aug- » menté du 3ᵉ de ligne, qui est parti de » Posen pour Stettin. C'est un beau et » bon régiment. Franchissez la Peene; » poussez l'ennemi, et, s'il le faut, re- » venez prendre position sur cette ri- » vière, et faites-y construire des têtes » de pont, qui désormais en imposeront » aux Suédois. L'Empereur a préposé » le général comte Loison pour diriger » les opérations devant Colberg. Pré- » venez-le qu'indépendamment des » deux régiments italiens qu'il aura » sous ses ordres, on va lui envoyer » douze mille Polonais et quatre cents » Würtembergeois. »

Cependant les Suédois, protégés par une nombreuse flottille, avaient fait des débarquements sur différents points. Se jugeant en force, ils hasardèrent de passer la Peene. Ils débouchèrent sur Anklam et Demmin, et se dirigèrent ensuite sur Passewalk. Le 16 avril, le duc de Trévise réunit ses troupes à Passewalk. Il se porta rapidement sur la route d'Anklam, culbuta l'ennemi à Billing et Ferdinanshoff, fit 400 prisonniers, poussa les Suédois sur Anklam, entra dans cette ville en même temps qu'eux, et s'empara du pont sur la Peene.

Par ce mouvement, la colonne du général suédois Cardell, qui était à Ukermunde, fut coupée. Cette colonne fut attaquée dans Ukermunde, le 17 avril, par le général baron de Vaux. On lui tua beaucoup de monde, et on lui enleva 500 prisonniers et 3 pièces de canon. Le reste de cette troupe s'embarqua précipitamment sur le Haff.

Ensuite de ces événements, le baron d'Essen, qui commandait l'armée suédoise en Poméranie, demanda un armistice au duc de Trévise. Ce maréchal, qui savait que cette mesure était dans les vues de l'Empereur, arrêta aussitôt sa poursuite, et consentit à une suspension d'armes, qui fut signée de part et d'autre le 18 avril, et par laquelle il était stipulé qu'on se préviendrait dix jours d'avance, en cas de reprise des hostilités. Lorsque cet arrangement fut terminé, le Maréchal reporta le gros de ses troupes devant Colberg.

Mais l'Empereur le fit blâmer de sa précipitation ; car s'il avait suivi les Suédois jusqu'à Stralsund, avant de conclure aucune trêve, il aurait fait un grand nombre de prisonniers et se serait probablement emparé de leurs chaloupes canonnières, que le mauvais temps retenait dans le Haff. D'un autre côté, Sa Majesté ne voulait point d'armistice qui l'empêchât de disposer du huitième corps, et elle trouvait par conséquent beaucoup trop bref le délai convenu de dix jours, pour se prévenir en cas que les hostilités dussent recommencer. En date du 24 avril, l'Empereur fit transmettre au duc de Trévise, pour le baron d'Essen, un modèle de lettre qui contenait en substance :

« Par l'article 6 de l'armistice signé » entre nous, M. le Général, il est dit » qu'avant de recommencer les hostili» tés, on doit se prévenir dix jours d'a» vance. Cette circonstance m'oblige à » tenir mes troupes réunies ; ce qui, » dans un pays épuisé par le séjour des » armées, fait beaucoup souffrir les » troupes qui sont sous mes ordres. » S. M. l'Empereur et Roi, comme » commandant en chef son armée, » me fait connaître qu'elle ne peut ap» prouver l'armistice qu'en y ajoutant » la modification que le déla pour se » prévenir avant de recommencer les » hostilités sera d'un mois, au lieu de » dix jours. Je me flatte que vous ne » vous refuserez pas à une aussi légère » modification qui constate de plus en » plus les intentions pacifiques de » l'Empereur. Mais si vous ne vouliez » pas y accéder, je ne pourrais voir » dans l'armistice que vous-même » m'avez demandé qu'une ruse de » guerre, pour attendre l'arrivée de » l'expédition anglaise ; et la pré» voyance alors me ferait un devoir de » ne pas attendre pour recommencer » les hostilités que de nouveaux enne» mis soient venus augmenter votre » armée.

» Au surplus, M. le Général, l'Em» pereur m'autorise à vous transmettre » ses propres expressions sur le désir » qu'il a de se réconcilier avec votre » maître. Je n'ai rien de plus à cœur, » me fait écrire Sa Majesté, « que le ré» tablissement de la paix avec le roi de » Suède. Les passions peuvent nous » avoir désunis ; mais l'intérêt du peu» ple, qui règle la conduite des sou» verains, doit nous rapprocher. La » Suède ne peut pas se dissimuler que, » dans la lutte actuelle, elle est aussi » intéressée que la France au succès » de mes armes. Elle sentira bien da» vantage encore le contre-coup de » l'accroissement de la puissance russe. » Est-ce donc pour la destruction de » l'empire de Constantinople que se

» battent les Suédois ? Ne devraient-ils » pas plutôt se battre avec nous, pour » maintenir l'indépendance de cet em» pire ? Depuis l'envahissement de la » Valachie et de la Moldavie par les » Russes, depuis la dernière expédition » des Anglais devant Constantinople, » les vues de la Russie ne se trouvent» elles pas entièrement démasquées ? » La Suède n'est pas moins intéressée » que la France à avoir aussi un contre» poids contre l'énorme puissance ma» ritime des Anglais. Dans aucun cas, » la Suède n'a rien à craindre de la » France ; mais tout de la Russie. Ac» coutumés par la tradition de nos pè» res à nous regarder comme des amis » naturels, nos liens paraissent devoir » se resserrer encore après le partage » de la Pologne, et les dangers que » court la Porte-Ottomane. Nos intérêts » politiques sont les mêmes. Nous de» vrions être alliés ; au moins ne soyons » pas ennemis.

» Si le général suédois ne veut pas » consentir à la modificationproposée, » était-il ajouté au duc de Trévise, « vous vous ferez appuyer par le maré» chal Brune, qui a reçu des ordres » pour vous seconder, et vous envahi» rez de nouveau la Poméranie. Il sera » impossible à l'ennemi, sans le secours » de cette province, de garder une si » grande quantité de cavalerie dans » Stralsund. D'ailleurs, l'occupation de » la Poméranie placera le roi de Suède » dans une situation violente. Il se » compromettra aux yeux de ses peu» ples par son obstination à favoriser le » parti qui est si opposé aux intérêts de » la Suède.

» Au contraire, si M. d'Essen accède » à ce que l'Empereur exige, vous » renverrez aussitôt sur Dantzig, Ma» rienwerder et Thorn les 3e et 7e de » ligne, le 3e de chasseurs à cheval, et » tous les régiments provisoires ; vous » établirez votre quartier-général à » Stettin. Vous cantonnerez vos trou» pes autour de Stettin, de Demmin et » d'Anklam; vous ferez reconnaître » avec soin les bords de la Peene, la » position de Demmin et les bords de » la Trebel ; vous ferez fortifier et re» trancher sur votre ligne les endroits » qui en sont susceptibles, pour empê» cher toute communication entre la » Poméranie suédoise et les États de » Prusse. Vous vous occuperez, sans » délai, de la formation de l'équipage » de siége pour Colberg, dont les ma» tériaux vous seront fournis par les » places de Stettin, Custrin et Magde» bourg; vous ne conserverez dans vo» tre corps d'armée aucun embarras, » afin qu'à chaque instant vous puis» siez vous porter, soit du côté de » Hambourg, soit sur la Vistule. Vous » vous mettrez en correspondance avec » le chargé d'affaires de l'Empereur à » Copenhague, et lui recommanderez » de vous informer de tous les mouve» ments que pourraient faire, par le » Sund, les Anglais, dont l'expédition » qui se prépare dans la Tamise doit » toujours être l'objet de votre surveil» lance. Ayez aussi une correspon» dance journalière avec le maréchal » Brune et le duc de Feltre, de ma» nière à pouvoir concerter ensemble » toutes vos opérations. Il paraît, au » surplus, par les rapports reçus d'An» gleterre, que le débarquement ne » peut avoir lieu avant quinze jours; » et alors les divisions des généraux » Boudet et Molitor, qui arrivent d'I» talie, seront à Magdebourg et as» sureront les derrières de l'armée. »

La modification demandée par l'empereur Napoléon fut jointe à l'armistice conclu entre le duc de Trévise et le baron d'Essen, par un article additionnel

en date du 29 avril. Le huitième corps occupa les cantonnements qui lui avaient été prescrits; mais ce ne fut pas pour longtemps. Les événements nécessitèrent d'autres dispositions. L'Empereur organisa définitivement l'armée du maréchal Brune, sous le nom de corps d'observation de la Grande-Armée.

Par un ordre du 4 mai, ce corps devait être composé : 1° de toutes les troupes hollandaises, montant à quatorze mille hommes; 2° des troupes fournies par l'Espagne, en raison de son alliance offensive et défensive avec la France; ces troupes, dont le nombre montait de quatorze à quinze mille hommes, traversaient en ce moment la France, et étaient attendues en Hanovre pour la fin de juin; 3° des divisions des généraux comtes Boudet et Molitor, que le vice-roi d'Italie avait fait partir de Vicence et de Brescia, d'après les ordres qu'il en avait reçus en date du 30 mars, et qui venaient d'arriver dans le nord de l'Allemagne. Ces divisions réunies montaient de douze à quatorze mille hommes.

Les instructions du Maréchal portaient que son corps était chargé de défendre les embouchures de l'Ems, du Weser, de l'Elbe; de tenir en échec la Poméranie suédoise, et de garantir particulièrement Berlin, Magdebourg, Hameln et Stettin. Aussitôt qu'un débarquement aurait été effectué par l'ennemi, le Maréchal devait réunir ses forces pour l'obliger à se rembarquer. Mais, afin d'opérer plus promptement cette réunion, il lui était prescrit de répartir ses troupes de la manière suivante : sa gauche entre le Weser et l'Elbe; son centre entre Lübeck et Demmin; sa droite entre Demmin et l'Oder; son quartier-général à Schwerin, et les divisions Molitor et Boudet en réserve à Magdebourg. De cette manière, il était à même de s'opposer promptement aux débarquements de l'ennemi, soit en Hollande, soit aux embouchures de l'Elbe, de l'Oder, ou de la Vistule.

Par ces arrangements, le corps d'observation de la Grande-Armée se trouvant remplacer le huitième corps, tant dans sa position que dans les fonctions qu'il avait à remplir, celui-ci fut rapproché du grand théâtre de la guerre. Il fut d'abord placé entre Colberg et Dantzig, pour faire le siége de la première de ces places, et couvrir celui de la seconde. A l'époque où les Russes débarquèrent à Weichselmünde, le huitième corps reçut l'ordre de venir au secours de l'armée qui assiégeait Dantzig; mais les Russes ayant déjà été battus et forcés à se rembarquer lorsque ce corps arriva, le duc de Trévise prit position à l'abbaye d'Oliva, située sur la côte, à peu de distance et à l'ouest de Dantzig.

Le huitième corps était là prêt à s'opposer aux entreprises d'une escadre anglo-russe, qui croisait dans ces parages. Il garda cette position jusqu'au 1er juin. La direction du siége de Colberg fut confiée au maréchal Brune, et la division du comte Loison, qui faisait ce siége, passa sous les ordres de ce maréchal. La division du baron Grandjean y fut mise également. Trois régiments de ligne hollandais, qui avaient fait partie du huitième corps, faisaient maintenant partie du corps d'observation; de sorte que pendant quelque temps le corps du duc de Trévise se trouva réduit à la division du comte Dupas, composée de quatre régiments d'infanterie, de deux régiments de cuirassiers hollandais, et de quatre compagnies d'artillerie. Mais, le 31 mai, un ordre de l'Empereur aug-

menta ce corps de toute la division polonaise du général Dombrowski.

Les opérations en Silésie étaient les seules qui, par l'éloignement où était cette province du théâtre des grands événements, ne fussent pas entièrement liées aux opérations de la Grande-Armée. Mais la conquête de la Silésie n'en était pas moins nécessaire pour achever celle de la monarchie prussienne, et pour jouir des ressources qu'offrait cette riche contrée. Depuis la défaite du prince d'Anhalt-Pless, il n'y avait plus en Silésie de corps ennemi tenant la campagne. Tous les obstacles consistaient dans la force plus ou moins considérable des places. Sur huit forteresses que renfermait cette province, quatre, qui dominaient le cours de l'Oder et la plaine, étaient déjà tombées dans les mains des Français. Il restait à soumettre, dans les montagnes, Neiss, Kosel, Silberberg et Glatz. La première de ces places était assiégée. Les deux suivantes inquiétaient peu, à cause de leur petitesse; la dernière, et c'était la plus importante, renfermait une garnison assez considérable, qui faisait des courses, et qui même hasarda quelques expéditions.

Le 27 mars, le général comte Lefebvre, aide-de-camp du roi de Westphalie, venant de faire une reconnaissance, passait près de Glatz avec trois escadrons de chevau-légers bavarois et un régiment d'infanterie de la même nation : quinze cents hommes sortirent de la place avec deux pièces de canon, et attaquèrent les Bavarois près de Wunckelsbourg. Le général Lefebvre les fit charger et les rejeta sur les glacis, après avoir pris leurs canons, cent soldats et plusieurs officiers. Pendant le mois d'avril, on pressa vivement le siége de Neiss. Le baron de Kleist, aide-de-camp du roi de Prusse, qui commandait dans Glatz, voulut essayer d'inquiéter le corps d'observation qui couvrait le siége de Neiss, et qui était posté à Frankenstein, sous les ordres du comte Lefebvre. Il sortit, le 13 avril, à la tête de quatre mille hommes. Mais le comte Lefebvre, qui était sur ses gardes, accueillit vivement les Prussiens, et les repoussa avec une perte assez considérable.

Ce mauvais succès ne rebuta pas le baron de Kleist. Le 17 avril, il fit une autre tentative. Prenant avec lui deux mille hommes et six pièces de canon, il marcha sur la droite de Frankenstein, pendant qu'une autre colonne de huit cents hommes sortie de Silberberg arriva sur la gauche de la même position. Le roi de Westphalie, qui avait son quartier-général à Münsterberg, partit au premier coup de canon, et arriva au camp de Frankenstein à dix heures du matin. L'affaire fut assez chaude; mais, après quelques heures de combat, l'ennemi fut complétement défait. On lui tua 300 hommes; et, dans la poursuite qui eut lieu jusque sous le canon de Glatz, on lui prit 600 hommes et 3 pièces d'artillerie.

Comme Neiss est une place très forte, tant par les ouvrages de l'art que par sa situation, ce siége se prolongeait et occupait la plus grande partie du neuvième corps. Le commandant de Glatz crut le moment favorable pour surprendre Breslau; il espérait aussi que cette diversion affranchirait Neiss. Le 12 mai, une colonne forte de trois mille hommes sortit de Glatz. Au premier avis qu'il en reçut, le roi de Westphalie envoya le comte Lefebvre à la poursuite de cette colonne avec le 1er régiment de ligne bavarois, un détachement de trois cents Saxons à pied et deux cents chevaux de la même nation. Le général français atteignit la colonne ennemie près du vil-

lage de Canth, et enleva ce village que l'arrière-garde ennemie voulut défendre; mais les Prussiens, étant revenus en force sur leurs pas, reprirent Canth que la troupe, beaucoup plus faible du comte Lefebvre, fut obligée de leur céder.

Cependant le général Dumuy était sorti de Breslau, à la tête de mille hussards et dragons, pour reconnaître l'ennemi. Avec ce renfort, les Français attaquèrent Canth de nouveau; ils s'en emparèrent, et obligèrent l'ennemi à se désister de son entreprise et à se retirer sur Glatz. Les Prussiens furent poursuivis, et atteints près de Schweidnitz, où ils éprouvèrent de nouveau une perte considérable. Il ne rentra guère plus de 1,000 hommes de la troupe qui était sortie avec le général Kleitz. Cet échec contribua à la reddition de Neiss qui capitula le 1er juin; 6,000 hommes, qui composaient la garnison de cette ville, furent faits prisonniers de guerre. On y trouva 300 bouches à feu et 300 milliers de poudre.

Tant de succès devaient donner aux alliés de la France la plus grande confiance dans les armes de l'Empereur. Les Turcs, tourmentés depuis longtemps par les Russes et les Anglais, prirent enfin de l'énergie. La guerre que la Russie avait entreprise subitement contre la Turquie, et dont elle espérait un grand succès, avait totalement échoué par l'arrivée de Napoléon en Pologne. Alors les Anglais, alliés des Russes, eurent recours à un autre moyen. Ils obligèrent les Turcs à faire la paix avec la Russie, et à déclarer la guerre à la France, en menaçant d'incendier Constantinople. Au mois de février, une escadre anglaise força le passage des Dardanelles, vint mouiller devant le sérail; l'ambassadeur d'Angleterre, qui était sur l'escadre, fit ses inconvenantes propositions. Mais le sultan Ibrahim déploya une vigueur de caractère qu'on n'aurait pas attendue d'un prince qui n'était jamais sorti du sérail. Il rejeta hautement les propositions du ministre anglais; il anima tellement les habitants de Constantinople, qu'en très peu de jours, cette grande ville, ainsi que les côtes d'Europe et d'Asie, se trouvèrent couvertes de troupes, hérissées de batteries, et présentèrent un spectacle des plus imposants. L'amiral anglais, frappé de ces préparatifs formidables de défense, désespéra de les surmonter; il prit le parti de la retraite et repassa les Dardanelles, dix jours après avoir franchi ce détroit, pour se porter devant le Bosphore.

La nouvelle de ces grands événements fut aussitôt transmise de Constantinople à l'Empereur Napoléon qui habitait alors le château de Finkenstein. L'Empereur, empressé de se montrer pour les Turcs un allié aussi fidèle qu'utile, fit écrire, par le prince Major-général, au duc de Raguse, commandant en Dalmatie, la lettre suivante :

« Par une dépêche, en date du 3 » mars, M. le Duc, l'Empereur a reçu » la nouvelle officielle que les Anglais » ont été obligés de repasser les Dardanelles, et qu'en six jours de temps, » cinq cents pièces de canon ont été » mises en batterie devant le sérail. » Un grand nombre de Turcs s'est » porté au détroit que les Anglais ont » repassé; mais une escadre turque supérieure en nombre s'est mise à leur » poursuite; ce qui est une mauvaise » opération que notre ambassadeur, le » général Sébastiani, ni le Grand-Seigneur même, n'ont pu empêcher, » tant était grande l'effervescence du » peuple à Constantinople. Dans cette » situation, le Sultan a demandé six

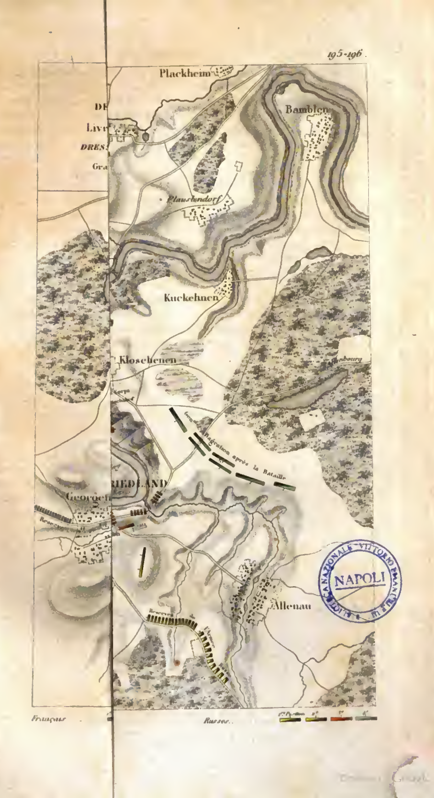
» cents canonniers français. L'ordre de » l'Empereur est que, sur-le-champ, » vous fassiez partir tout ce qui vous » reste d'officiers du génie et d'artille- » rie, avec un corps complet de six » cents hommes, artilleurs, sapeurs et » ouvriers, pour se rendre à Constan- » tinople. Vous ferez armer de bons » fusils et bien équiper toute cette » troupe. Vous ferez partir avec ces » six cents hommes pour trois mois de » solde et même plus, si vous avez de » l'argent. Les ouvriers doivent em- » porter avec eux les outils les plus uti- » les qu'on ne trouverait pas à Constan- » tinople; et les officiers d'artillerie et » du génie auront l'attention d'empor- » ter, autant qu'ils le pourront, les li- » vres qui seraient de nature à leur être » utiles suivant les circonstances.

» Vous ferez connaître à la Porte » que, si elle veut d'autres troupes, » vous lui en enverrez sur sa demande » directe. Effectivement, Général, » l'Empereur vous autorise à envoyer » jusqu'à la concurrence de cinq mille » hommes, sans ordres ultérieurs de la » part de Sa Majesté. Cependant il faut » pour cela que vous ayez une réquisi- » tion bien énoncée du général Sébas- » tiani, et que le Pacha, sur le terrain » duquel vous ferez passer ces troupes, » ait un firman fort en règle de la » Porte.

» N'épargnez pas les officiers d'ar- » tillerie et du génie pour les envoyer » à Constantinople. Ils seront rempla- » cés par des officiers que je donne l'or- » dre qu'on vous envoie du royaume » d'Italie, et ceux-ci le seront par des » officiers qui viendront de France. » Si vous êtes en fonds, l'Empereur or- » donne que vous fassiez passer 200,000 » francs en or au général Sébastiani, » pour les employer aux besoins des » troupes, l'intention de Sa Majesté » n'étant pas qu'elles soient en aucune » manière à charge à l'empire ottoman. » Si vous n'êtes pas en fonds, faites-le- » moi connaître, afin que je prenne des » mesures en conséquence. »

Ainsi, Napoléon, conquérant de la Prusse et de la Pologne, disposant des forces de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne, solidement affermi dans ses conquêtes contre tous les efforts de la Russie, tant par sa nombreuse et valeureuse armée que par l'acquisition des forteresses les plus importantes; Napoléon, si redoutable déjà pour la Russie, resserrait ses rapports avec d'anciens alliés des Français, et d'implacables ennemis du nom russe, que l'éclat des victoires du chef de la France attachait plus que jamais à cet empire.

C'est alors que le général russe imagina d'attaquer l'Empereur au retour de la belle saison. Comme s'il avait calculé les moyens d'assurer sa défaite, ce général avait laissé les Français s'organiser et se renforcer tranquillement pendant l'hiver, et n'avait fait que peu d'efforts pour sauver une place dont la perte lui ôtait la possibilité de faire des diversions sur la ligne d'opérations de ses ennemis.


Plackheim
Bamblen
Plausendorf
Kuckehnen
Kloschenen
FRIEDLAND
Georgen
Allenau
Français
Russes

CINQUIÈME PARTIE.

Bataille de Friedland et combats qui l'ont précédée et suivie, depuis la réouverture de la campagne, 5 juin, jusqu'à la paix de Tilsitt

Le 1er juin, les Russes étaient toujours dans les positions qu'ils avaient prises à la fin de février, et depuis les tentatives infructueuses qu'ils avaient faites sur les cantonnements français. Dans le courant de mars, ils s'étaient bornés à attendre les renforts des troupes et les approvisionnements qui leur arrivaient de leur pays, à l'abri des retranchements qu'ils avaient construits entre la rive droite de l'Alle et la rivière de la Semse, près d'Heilsberg.

Au commencement d'avril, plusieurs milliers d'hommes, sortis des hôpitaux, et le 26e régiment de chasseurs à cheval, renforcèrent l'armée russe; six régiments d'infanterie la joignirent quelques jours après. Le 16 avril arriva la première division de la garde impériale, forte de vingt-huit mille hommes, et commandée par le grand-duc Constantin. L'empereur de Russie vint à son armée, dans le milieu du mois de mai. Il fixa son séjour à Tilsitt, sur le Niémen, où le roi de Prusse alla le joindre.

Après avoir reçu ces renforts, le général Bennigsen, se voyant à la tête d'une armée nombreuse, prit de la confiance. Reconnaissant que les cantonnements de l'armée française formaient une ligne étendue, il se persuada qu'en réunissant et concentrant sur un point toutes ses forces, il viendrait à bout de battre séparément les corps français, à chacun desquels il serait très supérieur en nombre. En conséquence de ce plan, le général russe rassembla son armée devant Heilsberg, le 4 juin; et, le 5, il attaqua sur sept colonnes les corps des maréchaux duc d'Elchingen et de Dalmatie et du prince de Ponte-Corvo.

Le village de Spanden, sur la Passarge, faisait partie des cantonnements de ce dernier corps. On avait jeté près de ce village un pont qui était protégé par des retranchements que le général Frère, à la tête du 27e d'infanterie légère, était chargé de défendre. Ce poste fut attaqué le 5, à huit heures du matin, par douze régiments russes et prussiens. Au premier coup de canon, le prince de Ponte-Corvo envoya du renfort, et accourut à Spanden. A son arrivée, il alla visiter les retranchements pour s'assurer de l'état des batteries. Il y était à peine entré, qu'il reçut à la tête un éclat de biscaïen, qui lui fit une blessure assez grave pour l'obliger à quitter le champ de bataille. La victoire ne s'en décida pas moins pour les Français. Sept fois les Russes revinrent à l'assaut des retranchements; sept fois ils furent repoussés; à la septième, l'ennemi montrant du désordre, le 17e de dragons en profita pour faire une charge qui eut le plus grand succès, et décida la retraite des Russes. Jusqu'à la guérison du prince de Ponte-Corvo, l'Empereur confia le commandement de son corps d'armée au duc de Bellune, qui avait recouvré sa liberté par

échange avec un général prussien.

En même temps que les Russes attaquaient le premier corps à Spanden, ils faisaient une entreprise du même genre sur le quatrième corps, à la tête du pont de Lomitten. La brigade du baron Ferrey défendait cette position. Le combat dura presque toute la journée. Les 16e et 57e de ligne et le 24e d'infanterie légère repoussèrent constamment l'ennemi. Les abatis et les ouvrages restèrent couverts de cadavres russes. Le commandant fut tué. On évalua leur perte à 1,100 hommes tués et un grand nombre de blessés. On leur fit 100 prisonniers.

Mais aucune de ces attaques ne fut aussi sérieuse que celle que l'ennemi dirigea ce même jour, 5 juin, depuis six heures du matin jusqu'à midi, contre les positions du sixième corps, le long de la rivière d'Alle à Guttstadt, Altkirch, Glottau, Bergfried. Ces positions furent attaquées par le général en chef de l'armée russe lui-même et par le grand-duc Constantin, à la tête de trois divisions de la garde impériale. Le projet de l'ennemi était de couper le sixième corps qui était placé fort en avant des autres, et de l'enlever ou de le détruire. L'ennemi réussit à forcer le pont de Bergfried, ce qui intercepta la communication entre le sixième corps et le troisième qui étaient à sa droite. Néanmoins le duc d'Elchingen fit si ferme contenance, et reçut les Russes avec tant de vigueur que, quoiqu'il eût affaire à quarante mille hommes, il parvint à se replier, sans être entamé, jusqu'à Deppen, sur la Passarge, où il prit position.

Le bruit de ces différentes affaires parvint bientôt au quartier-général impérial, à Finkenstein. Aussitôt l'ordre fut donné à toute la garde, tant à pied qu'à cheval, de se réunir dans ce lieu même. Le roi de Naples reçut celui de rassembler, sans aucun délai, les divisions des cuirassiers des généraux Espagne, Nansouty et Saint-Sulpice, à Marienbourg, avec la cavalerie légère du général Lasalle, et de faire arriver à Osterode les divisions de dragons Grouchy, Michaud et Latour-Maubourg. Il fut enjoint au duc de Montebello de marcher sur Christbourg, avec tout le corps d'armée de réserve. Le duc de Trévise, qui s'était déjà avancé jusqu'à Dirschau, eut l'ordre de presser sa marche sur Marienbourg, et de là sur Christbourg, suivant en seconde ligne le duc de Montebello. Il fut écrit au maréchal duc de Dalmatie de faire tous ses efforts pour se maintenir à Mohrungen, et, s'il ne le pouvait pas, de se concerter avec le maréchal duc d'Elchingen, et de se diriger sur Saalfeldt. Les instructions du prince de Ponte-Corvo ou du duc de Bellune qui le remplaçait, portaient de s'attacher surtout à couvrir Holland. L'Empereur approuva le duc d'Elchingen d'avoir reculé jusqu'à Deppen, et lui fit mander que, s'il était contraint de se rapprocher encore, il se plaçât dans les intervalles des lacs en avant de Siebmühl, pour défendre les routes entre ces lacs. On prescrivit au prince d'Eckmühl d'avancer pour défendre le passage d'Altramtem, et appuyer par Osterode le maréchal duc d'Elchingen, lorsque celui-ci prendrait position à Liebmühl. Le général Zayoncheck fut appelé de Mlawa à Gilgenbourg, pour tenir, dans ce dernier lieu, la place du troisième corps, et suivre le mouvement général de l'armée par son flanc droit.

Le 6 juin, Napoléon porta son quartier-général à Saalfeld avec le projet de livrer bataille dans cette position, si l'ennemi continuait d'avancer. En partant, Sa Majesté fit écrire au prince d'Essling pour l'instruire de ce qui s'é-

tait passé dans la journée du 5, et pour l'avertir que sa destination était de couvrir Varsovie, de contenir les Cosaques, et d'empêcher qu'aucun corps ennemi ne manœuvrât sur le flanc de l'armée, ou que des troupes détachées du corps du général Essen ne vinssent renforcer celles de Bennigsen. Dans cette journée du 6, les Russes, qui avaient suivi le duc d'Elchingen, l'attaquèrent à Deppen ; mais cette tentative leur fut fatale. Constamment repoussés, ils perdirent dans leurs attaques successives, 2,000 hommes morts et 2 à 3,000 blessés.

Le 7, les ducs de Dalmatie et de Bellune reçurent l'ordre de pousser de fortes reconnaissances, l'un sur Wolfsdorf, l'autre en avant de Spanden, pour faire des prisonniers, et savoir des nouvelles de l'ennemi. Ce jour-là, l'Empereur vint à Deppen, au quartier-général du sixième corps.

La garde impériale et le corps d'armée de réserve eurent l'ordre de se rendre aussi à Deppen. Le duc de Trévise reçut celui de presser sa marche pour arriver, ce jour même, à Mohrungen, et de là sans s'arrêter jusqu'à Deppen. On fit venir dans le même lieu les divisions de la réserve, Lasalle, Grouchy et Nansouty. Les divisions Espagne et Saint-Sulpice durent se porter à Mohrungen. La division Latour-Maubourg fut envoyée au duc de Dalmatie ; celle du général Milhaud, au prince d'Eckmühl. La division de dragons du comte de Mons était toujours avec le cinquième corps ; et celle du baron Sahuc, avec le premier.

Le général Zayoncheck eut l'ordre d'avancer jusqu'à Osterode. Le prince d'Eckmühl fut prévenu de faire, si le sixième corps était encore attaqué, une diversion, en marchant sur la gauche de l'ennemi, en soutenant la droite du duc d'Elchingen. Mais les Russes, étonnés de la vive résistance qu'ils venaient d'éprouver depuis deux jours, n'osèrent plus rien tenter, et se tinrent tranquilles toute la journée du 7.

L'armée ennemie, qui venait de montrer tant d'ardeur, s'arrêta au premier effort. Dès le 8, au matin, Napoléon prit à son tour l'offensive. Par ses ordres, le duc d'Elchingen se porta en avant et marcha sur Wolfsdorf, où il rencontra une colonne russe, commandée par le général Kamenski, le même qui avait été battu à Weichselmünde et qui revenait avec les débris de ses troupes joindre le général Bennigsen. Le duc d'Elchingen attaqua l'ennemi, lui mit 4 à 500 hommes hors de combat, et lui fit 200 prisonniers. Le soir, le sixième corps alla prendre position à Altkirch.

Cependant le corps du duc de Montebello et les trois divisions de la réserve de cavalerie, qui avaient eu l'ordre de revenir auprès de l'Empereur se joindre à la garde impériale, étaient arrivés. Le quatrième corps, qui franchit le 8 la Passarge auprès de Wolfsdorf, fit sa jonction à Altkirch. Avec ces forces réunies, Napoléon se porta le 9 sur Guttstadt. L'arrière-garde de l'armée russe, forte de quinze mille hommes d'infanterie et de dix mille de cavalerie, prit position à Glottau, et voulut disputer les approches de l'Alle. Par des manœuvres habiles et des charges vigoureuses, le roi de Naples, qui commandait l'avant-garde de l'armée française, ne permit pas à l'ennemi de garder une seule de ses positions. Les Russes furent suivis l'épée dans les reins. On entra de vive force dans Guttstadt. L'ennemi perdit ainsi toute la rive gauche de l'Alle. On lui tua beaucoup de monde : on lui fit 1,000 prisonniers. Au nombre des régiments les plus maltraités furent ceux de la garde à cheval de l'empereur de Russie.

L'armée russe rétrogradait sur Heilsberg par la rive droite de l'Alle, et l'armée française la suivait par la rive gauche. Le coude que forme cette rivière en avant de Freymarkt, allongeant la courbe que l'armée française avait à décrire, la plaçait tout naturellement sur le flanc droit des Russes, si ces derniers s'arrêtaient à Heilsberg. Ce projet était déjà arrêté par le général ennemi. Heilsberg est dans une forte position, sur la rive droite de l'Alle, sur un point où cette rive est très haute et très escarpée. La rive gauche, plus basse, est couverte de mamelons qui présentent des facilités pour disputer le terrain.

Dans cette position, l'armée russe avait ses derrières et ses flancs couverts par les collines, par la rivière et les forts construits sur l'Alle. Devant son front, étaient plusieurs lignes de retranchements hérissés de canons, qui avaient coûté à l'ennemi quatre mois de travaux. Bennigsen y avait réuni environ quatre-vingt mille hommes.

Le 10 juin, l'Empereur résolut d'attaquer les Russes à Heilsberg, pendant que d'un autre côté il manœuvrerait pour tourner leur position sur l'Alle, et couperait leur retraite sur la Pregel. Ce fut en conséquence de ce plan qu'il fut écrit au chef du premier corps, qui avait quitté les bords de la Passarge, de se porter sur Mehlsack, de s'emparer de cette ville et de marcher ensuite par Landsberg sur Königsberg. Le prince d'Eckmühl eut l'ordre d'arriver ce jour à Altkirch, et le duc de Trévise, de suivre ce mouvement par Guttstadt. Ces deux corps étaient également destinés à couper la route d'Heilsberg à Königsberg, pendant qu'on attaquerait l'ennemi. Le corps du duc de Montebello, celui du duc de Dalmatie, la cavalerie du roi de Naples, et les fusiliers de la garde, commandés ce jour-là par le duc de Rovigo, furent envoyés directement sur Heilsberg. Le reste de la garde et le corps du duc d'Elchingen restèrent en réserve auprès de l'Empereur.

Lorsque les troupes destinées à l'attaque des retranchements russes eurent dépassé Launau, elles trouvèrent l'arrière-garde de l'armée ennemie en bataille. Cette arrière-garde, commandée par le prince Bagration, avait quinze mille hommes de cavalerie et plusieurs lignes d'infanterie. La cavalerie de la réserve, ayant à sa tête le roi de Naples, engagea le combat, exécuta plusieurs charges et gagna du terrain. A deux heures, l'infanterie arriva sur le champ de bataille et se forma. Deux divisions du quatrième corps, les fusiliers de la garde et le régiment de Paris, qui faisait partie du corps de réserve, marchèrent sur le front de l'ennemi. La division du comte Legrand, du quatrième corps, soutint la cavalerie du roi de Naples, qui pressait vivement les Russes sur leur gauche. La division du comte Verdier, du corps de réserve, et les grenadiers du duc de Reggio, manœuvrèrent sur la droite de l'ennemi, pour l'empêcher d'échapper par la rive gauche de l'Alle. Le général Bennigsen, qui avait des troupes nombreuses, soutint les vives attaques des Français, alimenta ses colonnes, et fit des efforts prodigieux pour se maintenir dans ses positions en avant d'Heilsberg.

Le combat fut acharné et ne se termina qu'à la nuit. Le lendemain il aurait pu recommencer, et les Russes auraient été chassés d'Heilsberg de vive force; mais d'autres manœuvres avaient décidé du sort de cette ville et du camp formidable sur lequel l'ennemi fondait tant d'espérances. Le prince d'Eckmühl était déjà arrivé le 10 au soir à

Grossendorf, sur la route de Preusch-Eylau; et, dès le 11, il continua sa marche sur cette dernière ville. Les sixième et huitième corps furent envoyés sur le même point : le premier par Eychen, le second par Daxen. Dans la nuit du 10 au 11, le corps d'armée de réserve tourna la position d'Heilsberg par la droite, et ferma la route de Landsberg.

Alors le général russe, s'apercevant que sa communication directe avec le point important de Königsberg était interceptée, et qu'il courait le risque, en s'arrêtant davantage, de perdre encore celle avec Wehlau, et de se voir fermer le passage de la Pregel, prit le parti de quitter dans la matinée du 11 son camp d'Heilsberg. Il fit repasser toute son armée sur la rive droite de l'Alle, et fila promptement par Bartenstein et Schippenbeil sur Friedland, abandonnant aux Français Heilsberg, ses blessés, beaucoup de provisions, et ses retranchements, fruits d'un travail si long et si pénible, et devant lesquels il s'était flatté d'arrêter longtemps son adversaire.

Le quartier-général impérial se transporta à Heilsberg le 11 au soir. Le 12, il fut à Eylau. Toute l'armée marcha en avant, conformément aux différentes destinations affectées à chaque corps par les ordres antérieurs. Le premier corps seul, qui était en arrière, fut appelé le 12 à Landsberg. Ce même jour, il fut écrit au prince d'Essling d'envoyer la division du comte Gazan et les dragons du comte de Mons à Bischoffstein, pour tâcher de s'emparer des magasins qu'on savait que l'ennemi avait sur la route de Rastembourg. Cependant ce mouvement restait à la disposition du prince d'Essling, et ne devait avoir lieu qu'autant qu'il ne compromettrait pas le sort de Varsovie.

Le duc de Dalmatie eut l'ordre, le 13, d'aller droit sur Königsberg par Kreutzbourg. Le roi de Naples fit suivre ce mouvement par la division de cuirassiers du comte Saint-Sulpice, les dragons du comte Michaud et une partie de la cavalerie légère. Les divisions de dragons Latour-Maubourg et Grouchy, et les cuirassiers des généraux Nansouty et Espagne furent avertis de se tenir prêts à faire tous les mouvements qu'exigeraient les événements de la journée. Il fut ordonné au duc de Montebello de prendre position à Lampasch, près d'Eylau, sur la route de Friedland; et au duc de Trévise de se porter en arrière de Lampasch, et de concerter les opérations de son corps avec celles du corps d'armée de réserve. Le maréchal duc d'Elchingen se porta à Schmoditten, à une lieue au-dessous d'Eylau. Le troisième corps continua son mouvement de Landsberg sur Königsberg; et le premier arrivait en même temps à Landsberg, d'où il devait se porter où besoin serait.

Ce fut dans cette journée que le duc de Dalmatie, se rendant à sa destination, rencontra en avant de Kreutzbourg l'arrière-garde du corps d'armée du général prussien Lestocq, qui filait sur Königsberg. Les dragons de la division du comte Milhaud, qui étaient à l'avant-garde, chargèrent la cavalerie prussienne au moment où elle essayait de se former, la culbutèrent, et enlevèrent quatre pièces de canon. A la suite de ce combat, l'ennemi courut précipitamment s'enfermer dans Königsberg. Mais de grands événements devaient bientôt décider du sort de cette ville.

Dans la nuit du 13 au 14 juin, le maréchal duc de Montebello eut l'ordre de continuer de s'avancer sur Friedland. Il était prévenu que la division de dra-

gons du comte Grouchy était à sa disposition, et qu'il était ordonné au duc de Trévise de se porter sans retard à Domnau pour le soutenir. On lui mandait que l'ennemi avait évacué Bartenstein, en jetant à l'eau ses magasins; qu'il continuait de se diriger sur la rive droite de l'Alle; qu'on ignorait encore s'il ferait sa retraite sur Grodno ou s'il déboucherait par Friedland pour atteindre Königsberg; mais que l'intention de l'Empereur était de l'empêcher de déboucher: c'était pour y mettre obstacle que le corps de réserve était envoyé à Domnau. Le Maréchal avait la liberté d'attaquer Friedland si l'ennemi n'y était pas trop en force; sinon il lui était prescrit de prendre position.

Le duc de Trévise partit le 14, à une heure du matin, pour suivre le duc de Montebello, et faire place au duc d'Elchingen, qui marchait en troisième ligne. Les divisions de la réserve, Espagne, Nansouty et Latour-Maubourg, se rendirent aussi à Domnau. On manda au duc de Bellune de venir sur Eylau, et même de se préparer à une forte journée, afin de pouvoir dépasser Eylau et d'être rendu de bonne heure, dans la journée du 14, sur le champ de bataille de Friedland.

Le roi de Naples, qui était sur Königsberg avec les divisions Saint-Sulpice, Milhaud et Lasalle, fut prévenu de tous les mouvements prescrits aux autres corps. Le prince Major-général lui manda qu'on s'attendait à une grande bataille; que l'intention de l'Empereur était qu'avec les troupes qu'il avait à ses ordres, et de concert avec le troisième corps d'armée, il gardât soigneusement les débouchés de la droite, dans le cas où l'ennemi se présenterait pour filer sur Königsberg; et qu'il manœuvrât en même temps de manière à appuyer la gauche de l'armée, qui était en avant de Domnau, vers Friedland: les Prussiens, qui étaient seuls devant Königsberg, ne devaient pas l'inquiéter, attendu que le duc de Dalmatie suffisait pour les contenir.

La garde impériale à pied et à cheval eut l'ordre de partir pour Domnau le 14 à quatre heures du matin. Napoléon fut rendu lui-même dans cette ville le même jour avant midi.

Le général en chef de l'armée russe avait l'ordre exprès de l'empereur Alexandre de sauver Königsberg. Cet ordre, joint à la crainte bien fondée d'être complètement débordé sur sa droite, avait été la cause de sa retraite précipitée d'Heilsberg. Le général Bennigsen se fit précéder dans la route qu'il devait suivre par le général Kamensky, auquel il donna l'ordre de se rendre à marches forcées à Königsberg avec toute sa division. Le prince Gallitzin, qui commandait l'avant-garde de l'armée russe, arriva le 13 au soir à la vue de Friedland. Le duc de Montebello avait déjà fait occuper cette ville par le 9e régiment de hussards et quelques compagnies d'infanterie légère. Il ne fut pas difficile à l'ennemi, qui avait des forces infiniment supérieures à celles des Français, d'obliger ceux-ci à évacuer Friedland. Le prince Gallitzin traversa cette ville, et occupa en avant les postes de Sortlack, Posthenen et Heinrichsdorf.

Le général Bennigsen entra dans Friedland le 13 au soir. Comme il n'avait pas d'avis certain sur la proximité de l'armée française, il résolut, pour se conformer à l'intention de l'empereur de Russie, de risquer la marche sur Königsberg. Le succès lui parut d'autant moins douteux, que, débouchant avec toute son armée du pont de Friedland, il devait infailliblement culbuter

le seul corps français qui fût en présence dans ce moment. Le général en chef russe avait d'ailleurs une grande confiance dans sa nombreuse cavalerie et dans sa formidable artillerie. Plein de son projet, Bennigsen pressa la marche de ses troupes; il leur ordonna de traverser Friedland, à mesure qu'elles arriveraient, et d'aller prendre leur ordre de bataille dans la plaine au delà.

Friedland est situé sur la rive gauche de l'Alle, qui coule du sud au nord, et va se jeter dans la Pregel à Wehlau. Friedland se trouve resserré entre la rivière et un étang formé par un ruisseau qu'on appelle le ruisseau du Moulin et qui se décharge dans l'Alle à peu de distance de la ville. Cet étang et la rivière servent de fossés à Friedland au midi et au nord. Du côté de l'est, cette ville est encore fermée par l'Alle, dont elle n'est séparée que par un espace d'environ trois cents toises d'un terrain sec et élevé. Militairement parlant, Friedland n'est donc accessible que par le chemin d'Eylau qui passe par Posthenen. De tous les autres côtés, les avénues de cette ville sont fermées par des obstacles naturels. Au sortir de Friedland, du côté de Königsberg, est une vaste et fertile plaine remplie de villages et entrecoupée de bois. Mais ces bois commencent seulement à la distance de trois quarts de lieue de la ville; car immédiatement en avant de Friedland le terrain est découvert, soit dans la direction d'Heinrichsdorf, soit dans celle de Posthonen.

C'est sur ce terrain même, qui est favorable par sa nudité au développement d'une armée, que Bennigsen rangea la sienne en bataille. Quatre divisions, sous les ordres du prince Bagration, formèrent l'aile gauche, et s'étendirent depuis le ruisseau du Moulin jusqu'à la pointe de l'Alle, à un quart de lieue de Sortlack, barrant ainsi le chemin d'Eylau, et par conséquent le seul accès de Friedland. L'aile droite, formée de trois divisions sous les ordres du prince Gorczakof, partant du ruisseau du Moulin, décrivait une ligne qui se courbait du côté de l'Alle, à peu près à la hauteur d'Heinrichsdorf. Pour faciliter la communication des deux ailes, on jeta quatre ponts volants sur le ruisseau du Moulin. Deux grands corps de réserve furent placés en colonne, derrière les ailes, par bataillons serrés en masse, afin de pouvoir facilement déployer de tous les côtés.

La cavalerie fut distribuée sur les deux ailes et dans les deux corps de réserve. La quatorzième division tout entière forma une autre réserve qui, placée sur le grand chemin de Shippenbeil à la rive droite de l'Alle, se trouvait à la disposition du général en chef, pour être employée suivant le besoin. Les chasseurs de la garde, le bataillon de la milice de l'Empereur, et les tirailleurs de tous les régiments de la garde, formèrent un détachement qu'on envoya occuper la forêt de Sortlack. Tel fut l'ordre de bataille que prit l'armée russe, dans la nuit du 13 au 14 juin, occupant une étendue de terrain de deux mille toises, ayant dans toute la longueur de sa position une rivière à dos, et pour unique retraite une ville étroite avec un pont à franchir. Cette armée manifestait une grande confiance dans la victoire.

Cependant l'armée française accourt pour la lui disputer. Le corps du duc de Montebello, faisant l'avant-garde, arrive à quatre heures du matin sur le champ de bataille. Les autres corps d'armée, savoir : ceux des ducs de Trévise et d'Elchingen, les divisions de cavalerie, la garde impériale et le duc de Bellune, formant l'arrière-garde, paraissent successivement.

Le corps d'armée de réserve, sous les ordres du duc de Montebello, était alors composé de la division de dix bataillons de grenadiers, commandée par le duc de Reggio; de la division du comte Verdier, renfermant le 2e d'infanterie légère, les 3e et 72e de ligne, et le régiment de Paris. Le 9e de hussards et deux régiments de cuirassiers saxons étaient les seules troupes à cheval attachées spécialement à ce corps.

Celui du duc de Trévise se trouvait composé d'une division aux ordres du comte Dupas, renfermant le 4e d'infanterie légère, les 15e et 58e de ligne, trois compagnies d'artillerie et deux régiments de cuirassiers hollandais; et de la division du général Dombrowski, renfermant les 2e, 3e, et 4e régiments d'infanterie polonaise, les 1er et 2e régiments de cavalerie de la même nation, deux cents artilleurs et une compagnie de sapeurs.

Le corps du duc d'Elchingen était formé d'une première division aux ordres du comte Marchand, renfermant le 6e d'infanterie légère, les 39e, 69e et 76e de ligne, et deux compagnies d'artillerie; d'une seconde division aux ordres du comte Bisson, renfermant les 25e et 31e d'infanterie légère, les 27e, 50e et 59e de ligne, et deux compagnies d'artillerie. La cavalerie, sous les ordres du baron Colbert, était composée du 3e de hussards, des 10e et 15e de chasseurs.

La première division de cavalerie, sous les ordres du comte Nansouty, comprenait les 1er et 2e régiments de carabiniers, les 2e, 3e, 9e et 12e de cuirassiers. La seconde, sous les ordres du comte Espagne, était formée des 4e, 6e, 7e et 8e régiments de cuirassiers. La division de dragons du baron Latour-Maubourg renfermait les 1er, 2e, 4e, 14e, 20e et 26e régiments. Celle du comte Grouchy était composée des 3e, 6e, 10e et 11e. Enfin, celle du baron Sahuc, qui se trouvait alors sous les ordres du général Lahoussaye, et qui venait d'arriver avec le premier corps, était formée des 17e, 18e, 19e et 27e de dragons.

Le premier corps d'armée, momentanément aux ordres du duc de Bellune, était composé de la division d'infanterie du comte Dupont, qui comprenait le 9e d'infanterie légère, les 24e, 32e et 96e de ligne, et deux compagnies d'artillerie; de la division du baron de La Raffinière, formée du 16e d'infanterie légère, des 8e, 45e, 54e de ligne, et de deux compagnies d'artillerie; et de la division du comte d'Erlon, renfermant le 27e d'infanterie légère, les 63e, 94e et 95e de ligne, et deux compagnies de canonniers, comme les autres divisions. La cavalerie, qui était attachée à ce corps d'armée, était aux ordres du général Tilly, et comprenait les 2e et 4e régiments de hussards, et le 5e de chasseurs.

La garde impériale était alors augmentée du 1er régiment de fusiliers et d'une compagnie des gendarmes d'ordonnance, corps nouvellement organisé. Elle renfermait en outre, comme au commencement de la guerre, une brigade de grenadiers à pied, une de chasseurs à pied, une de chasseurs à cheval; de plus, le régiment de la garde royale italienne, quelques compagnies de la gendarmerie d'élite, et deux compagnies d'artillerie à cheval.

En débouchant dans la plaine de Friedland par Posthenen, à la tête de la division de grenadiers du duc de Reggio, le maréchal duc de Montebello aperçoit l'ennemi dans la forêt de Sortlack et dans la plaine en deçà. Aussitôt, il ordonne aux batteries de la

division de grenadiers de commencer le feu. Lorsque les premiers coups de canon furent entendus à Domnau, l'Empereur dit : « L'ennemi paraît vouloir li» vrer bataille aujourd'hui ; tant mieux, » c'est un jour de bonheur : c'est l'an» niversaire de Marengo. »

Le duc de Montebello ne tarda pas à voir arriver le reste de son corps d'armée, et en même temps les cuirassiers de la division Nansouty avec les dragons de la division Grouchy. Le Maréchal n'ignore pas qu'il a en présence la totalité de l'armée russe ; mais ses instructions sont précises. Il ne s'agit que de tenir l'ennemi dans l'incertitude, et, en lui dissimulant adroitement les forces qui lui sont opposées, de l'empêcher de commencer son mouvement sur Königsberg. Pour remplir cet objet, le duc de Montebello appuie sa droite à la forêt de Sortlack, son centre en avant de Posthenen, et sa gauche au village d'Heinrichsdorf, qu'il fait occuper. La division Dupas, du troisième corps d'armée, joint en ce moment le corps de réserve. Le duc de Montebello la fait déployer, et l'étend de manière qu'elle remplit ou semble remplir l'intervalle entre Posthenen et Heinrichsdorf. Il place sa cavalerie dans les postes les plus avantageux pour soutenir son infanterie.

Profitant des inégalités du terrain, des bois et de la hauteur des blés, pour cacher à l'ennemi ses manœuvres et le petit nombre de ses troupes, le duc de Montebello fait mouvoir constamment ses colonnes, de la droite à la gauche, et de la gauche à la droite. Il oppose partout des forces à l'ennemi, le combat sur tous les points, déconcerte ses projets, et parvient enfin à le tenir dans une incertitude extrêmement favorable aux succès ultérieurs de la journée. Plusieurs fois, les Russes manœuvrent pour tourner, tantôt la droite, tantôt la gauche de la position du Maréchal ; ils sont constamment repoussés. Ils mettent de l'acharnement à s'emparer d'Heinrichsdorf; mais leurs efforts sont vains. Leur aile droite veut filer sur le chemin de Königsberg ; les dragons de la division Grouchy, les cuirassiers français et saxons exécutent plusieurs charges brillantes, culbutent les têtes des colonnes ennemies, et enlèvent quatre pièces de canon.

Pendant la durée de ce combat, l'armée française arrive et se déploie devant l'armée russe. A midi, Napoléon était à son bivouac. Le prince Major-général donne, de la part de l'Empereur, l'ordre de bataille suivant :

« Le maréchal duc d'Elchingen pren» dra la droite, depuis Posthenen jusque » vers Sortlack ; et il s'appuiera à la » position actuelle du duc de Reg» gio.

» Le maréchal duc de Montebello » formera le centre, qui commencera à » la gauche du duc d'Elchingen, depuis » Posthenen jusqu'à peu près vis-à-vis » le village de Heinrichsdorf. Les gre» nadiers du duc de Reggio, qui for» ment actuellement la droite du duc » de Montebello, appuieront insensible» ment à gauche, pour attirer sur eux » l'attention et les forces de l'ennemi.

» Le duc de Montebello reploiera ses » divisions autant qu'il le pourra ; et, » par ce ploiement, il aura la facilité » de se placer sur deux lignes.

» La gauche sera formée par le ma» réchal duc de Trévise, tenant Hein» richsdorf et la route de Königsberg, » et, de là, s'étendant en face de l'aile » droite des Russes. Le duc de Trévise » n'avancera jamais ; le mouvement de» vant être fait par notre droite qui » pivotera sur la gauche.

» La cavalerie du comte Espagne et

les dragons du comte Grouchy, réu-
» nis à la cavalerie de l'aile gauche, » manœuvreront pour faire le plus de » mal possible à l'ennemi, lorsque celui-» ci, pressé par l'attaque vigoureuse de » notre droite, sentira la nécessité de » battre en retraite.

» Le duc de Bellune et la garde im-» périale à pied et à cheval formeront » la réserve, et seront placés à Grün-» hof, Bothkein et derrière Posthenen.

» La division des dragons Lahoussaye » sera sous les ordres du duc de Bel-» lune ; celle des dragons Latour-» Maubourg obéira au maréchal duc » d'Elchingen. La division de grosse ca-» valerie du comte Nansouty sera à la » disposition du duc de Montebello, et » combattra avec la cavalerie du corps » d'armée de réserve.

» L'Empereur sera à la réserve au » centre.

» On doit toujours avancer par la » droite, et laisser l'initiative du mou-» vement au maréchal duc d'Elchingen, » qui attendra les ordres de l'Empereur » pour commencer.

» Du moment que la droite se por-» tera sur l'ennemi, tous les canons de » la ligne devront doubler leur feu dans » la direction la plus utile pour proté-» ger l'attaque de la droite. »

Au moment d'engager l'action, et afin d'en prévoir toutes les chances, l'Empereur fit écrire au roi de Naples: « L'ennemi est ici en bataille avec toute » son armée. Il a d'abord voulu débou-» cher par la route de Stokheim sur » Königsberg; maintenant il ne paraît » plus songer qu'à la bataille qui va » s'engager. Sa Majesté espère que vous » serez entré dans Königsberg, et, » qu'attendu que le corps du duc de » Dalmatie et une division de dragons » suffisent pour garder cette ville, vous » aurez marché sur Friedland avec le » reste de votre cavalerie et le corps du » prince d'Eckmühl. Cela est d'autant » plus urgent, qu'il est possible que » l'affaire dure encore demain. Tâchez » donc d'arriver à une heure du matin. » Si l'Empereur aperçoit, au début de » l'action, que l'ennemi est en très » grande force, il est possible qu'il se » contente aujourd'hui de le canonner, » et qu'il vous attende. Communiquez » cette lettre à MM. les maréchaux » prince d'Eckmühl et duc de Dalma-» tie. »

A cinq heures du soir, Napoléon fait donner le signal par trois salves d'une batterie de vingt pièces de canon. Aussitôt le corps du duc d'Elchingen s'ébranle. La division du comte Marchand s'avance l'arme au bras, prenant sa direction sur les clochers de Friedland. La division du comte Bisson soutient la première. Dès l'instant que l'ennemi s'aperçoit que la droite du sixième corps a quitté le bois où elle était en position, il la fait déborder par plusieurs régiments de cavalerie, précédés d'une nuée de Cosaques. Pour répondre à cette manœuvre, les dragons de la division Latour-Maubourg se forment au galop sur la droite, chargent vigoureusement la cavalerie ennemie, et la rejettent contre Sortlack et la rivière.

Cependant le duc de Bellune reçoit l'ordre de s'avancer sur le terrain que vient d'abandonner le duc d'Elchingen. Le centre du premier corps est précédé d'une batterie de trente pièces de canon. Le général Senarmont, qui la commande, se porte à quatre cents pas dans la plaine, et fait un feu si terrible et si bien dirigé, que l'ennemi, qui en souffre horriblement, ne peut réussir dans aucune des diversions qu'il entreprend pour suspendre la marche du sixième corps. D'ailleurs le duc d'Elchingen, ne s'inquiétant ni des mouvements ni des

efforts de l'ennemi, continue d'avancer. Les grenadiers de son corps, détachés en avant et sur la droite de la colonne, accueillent à bout portant les bataillons ennemis qui se présentent pour l'attaquer, les chargent ensuite à la baïonnette, et les précipitent dans l'Alle.

L'aile gauche des Russes, qui tente vainement d'arrêter l'impulsion terrible de la colonne française, recule pour gagner Friedland, et s'engouffre dans l'espace étroit qui est entre la rivière et l'étang. Bientôt la gauche du sixième corps atteint le ruisseau du Moulin. Déjà elle touche à la pointe de l'étang, lorsque la garde impériale russe, qui était embusquée dans cet endroit, débouche avec intrépidité, fond sur la tête de la colonne française, et la repousse l'espace de quelques toises; ce qui facilite la retraite dans la ville des troupes de l'aile gauche ennemie.

Pendant que la première division du sixième corps se remet d'un instant d'étonnement, la division du comte Dupont, qui forme la droite du premier corps, arrive sur le champ de bataille. Profitant d'un certain désordre que la charge impétueuse de la garde impériale russe a occasionné dans ses rangs, elle fond sur cette troupe avec ensemble et avec vigueur, la culbute, malgré toute sa résistance, et en fait un carnage affreux. L'ennemi rétrograde en toute hâte sur Friedland. Tant pour défendre ce point que pour se ménager une retraite, le général russe tire sans cesse de sa réserve de nouveaux combattants qui viennent remplacer les pertes qu'il éprouve.

De leur côté, les divisions françaises ne mettent pas moins d'acharnement pour pénétrer dans Friedland, que les Russes pour s'y maintenir. Dans un espace de deux cents toises carrées, cinquante mille hommes se battent avec fureur, et semblent tous avoir juré qu'ils y trouveraient la mort. Napoléon s'est avancé jusqu'au milieu du feu. Il suit de l'œil tous les mouvements de ses braves troupes et le succès progressif de ses profondes combinaisons. Le prince Major-général s'élance plusieurs fois au fort de la mêlée, et donne les ordres propres à amener l'affaire à un heureux résultat. Enfin, la victoire demeure aux Français. Leur bravoure imperturbable et réfléchie l'emporte sur le courage opiniâtre, mais aveugle, des Russes; Friedland est forcé; les rues de cette petite ville, où l'ennemi est poursuivi avec chaleur, sont jonchées de ses cadavres.

Pendant que ces événements se passent à la droite, le centre de l'armée française, et surtout la gauche, combattent l'ennemi sans le presser; et, par ce feint ménagement, l'excitent à se porter en avant. L'objet de cette manœuvre était d'empêcher Gorczakof de voir ce qui se passait sur sa gauche, et de l'attirer sur la route de Kōnigsberg, où il devait être enveloppé et pris entre deux feux par la droite de l'armée française, qui serait arrivée sur ses derrières après que Friedland aurait été enlevé.

Mais l'incendie de la ville avertit le prince Gorczakof du danger éminent auquel il était exposé. Il ne songe plus à des succès dont il s'était flatté un instant, lorsqu'il croyait que les Français hésitaient devant lui. Uniquement occupé du salut de ses troupes, il fait sa retraite avec précipitation, et la dirige sur Friedland, croyant pouvoir s'échapper par le pont de l'Alle. Vain espoir! Friedland est occupé par les Français: le pont est la proie des flammes. Une division du corps de Gorczakof, qui parvient à entrer dans la ville, croyant s'y réunir aux siens, est accueillie à coups de baïonnettes et entièrement détruite.

Dans ce même moment, les grenadiers du duc de Reggio, le huitième corps, et les fusiliers de la garde, commandés par le duc de Rovigo, s'étant portés en avant, font un carnage épouvantable des deux autres divisions de l'aile droite de l'ennemi, qui n'ont pas pu pénétrer dans Friedland. Acculés à la rivière, pressés en front par un adversaire terrible, qui ne leur présente d'autre alternative que de se rendre ou de mourir, les généraux russes commandent plusieurs charges d'infanterie et de cavalerie pour se dégager en faisant reculer les colonnes françaises.

Mais les efforts de leur désespoir ne servent qu'à prolonger la destruction de leurs soldats et à augmenter leurs pertes. Alors une foule de soldats russes veulent tenter un autre moyen de salut. Ils se jettent dans l'Alle, et essaient de la traverser, partie à la nage, partie à quelques gués qui s'y trouvaient, dans une saison où la chaleur avait fait baisser les eaux. Mais la rive droite de l'Alle étant fort escarpée, ce dernier refuge de l'ennemi lui devient encore funeste; et sans la nuit, qui cacha les mouvements, peu d'hommes de l'aile droite auraient échappé.

Cette mémorable soirée coûta à l'armée russe 15,000 morts, dans l'intervalle de six à neuf heures. Elle eut 25 généraux tués, pris ou blessés; 80 pièces de canon, une grande quantité de caissons, plusieurs drapeaux, tombèrent entre les mains de l'armée victorieuse. La cavalerie russe fit des pertes immenses.

Du côté des Français, il y eut 1,000 à 1,200 morts et 3,000 blessés. Le général comte d'Erlon, du corps du duc de Montebello; le général Coborn, Hollandais, le colonel Regnaud, du 15e de ligne; le colonel Lajonquière, du 60e; le colonel Lamotte, du 4e de dragons, et le général de brigade Lebrun, furent blessés. Le général de division Latour-Maubourg fut atteint à la main; le colonel d'artillerie Dufourneaux et le chef d'escadron Hulin, aide-de-camp du duc de Reggio, furent tués; les aides-de-camp de l'Empereur, comte de Lobau et La Coste, furent légèrement blessés.

La bataille de Friedland est digne d'être placée à côté de celles de Marengo, d'Austerlitz et Iéna. L'ennemi était nombreux; il avait une belle et forte cavalerie; il se battit avec courage. Cependant la victoire ne fut pas un moment indécise, quoique toute l'armée française ne fût pas réunie, et que la garde impériale et deux divisions de la réserve, qui étaient présentes à la bataille, n'eussent pas été engagées. Tous les corps de l'armée, à l'envi les uns des autres, toutes les armes, se distinguèrent. Les carabiniers, les cuirassiers, les différentes divisions de dragons, se firent spécialement remarquer. Le nombre des braves qui se couvrirent de gloire fut si considérable, que les détails en échappent forcément à l'historien.

L'armée passa la nuit sur le champ de bataille.

Le corps de réserve bivouaqua sur la route de Königsberg, entre Heinrichsdorf et Friedland;

Le huitième corps, partie en avant de Friedland, partie en deçà de l'Alle, partie sur la rive droite;

Le premier corps, à Posthenen;

Le sixième corps, à Friedland, et en arrière de cette ville sur la rive gauche de l'Alle.

Les différentes divisions de la réserve de cavalerie bivouaquèrent auprès des corps d'armée auxquels elles avaient été attachées pendant la bataille.

L'Empereur passa la nuit dans la plaine, ayant autour de lui la garde impériale et l'état-major général.

Le lendemain de la bataille, le pont de Friedland, sur l'Alle, fut réparé à la faveur des brise-glaces qui n'avaient pas été brûlés. Plusieurs corps de cavalerie furent détachés du côté d'Allenbourg à la poursuite de l'ennemi. Le gros de l'armée continua, le 15, son mouvement sur la rive gauche de l'Alle. L'ennemi fit sa retraite avec une telle hâte, qu'il parvint à passer la Pregel à Welhau, sans essuyer de nouvelle perte. Il coupa tous les ponts, et continua sa marche vers le Niémen. Cependant il ne put pas éviter d'être atteint au-delà de la Pregel. En apprenant la victoire de Friedland, le roi de Naples quitta les environs de Königsberg, passa la Pregel, à Tapiau, avec sa cavalerie légère, joignit l'arrière-garde ennemie, et la mena battant l'espace de plusieurs lieues.

En se retirant, les Russes brûlèrent ou jetèrent à l'eau les immenses magasins qu'ils avaient sur l'Alle. Ils portèrent leur ligne de défense sur les frontières même de la Russie. Königsberg fut abandonné le 16 juin par la garnison prussienne et russe. Les généraux Kamensky et Lestocq, emmenant avec eux tout ce qui restait de troupes des deux nations dans cette ville, se dirigèrent sur Tilsitt pour se joindre aux débris de l'armée du général Bennigsen. Le quatrième corps entra dans Königsberg. On trouva dans cette ville des richesses et des ressources considérables en tout genre; on s'empara de plusieurs centaines de milliers de quintaux de blé et de tout ce que l'Angleterre avait envoyé de munitions de guerre à la Russie, particulièrement de 160,000 fusils. Il y avait dans le port 200 gros bâtiments tous chargés, venant des différents ports de Russie, et qui furent saisis. Königsberg renfermait environ 20,000 blessés russes et prussiens. Par l'évacuation de cette place et par la retraite de l'armée russe, tout le beau et fertile pays situé entre la Pregel et le Niémen tomba au pouvoir des Français.

Le duc de Dalmatie reçut, le 16 juin au soir, l'ordre d'envoyer une de ses divisions bloquer Pillau. Le quartier-général fut à Wehlau ce jour-là. Le 17, le prince d'Eckmühl, qui suivait, par la route de Labiau, les généraux Kamensky et Lestocq, tomba sur leur arrière-garde et leur fit plus de mille prisonniers. Le duc de Bellune prit position à Taplacken, où les maréchaux ducs de Montebello et de Trévise durent aussi se rendre. Le général Zayonchek eut l'ordre de venir avec sa division à Schippenbeil, par la rive droite de l'Alle, et d'inquiéter l'ennemi sur la ligne de Grodno. La division Dombrowski fut jointe à celle de Zayonchek pour cette opération, et quitta momentanément le huitième corps.

Le 18, le quartier impérial était à Schirrau; le roi de Naples reçut l'ordre de pousser de forts partis de cavalerie jusqu'au village de Skaisgirren, point d'intersection des routes d'Instersbourg et de Labiau à Tilsitt. Le corps de réserve du duc de Montebello campa en avant de Schirrau. Ceux des ducs de Bellune et de Trévise ne quittèrent pas leurs positions. Il fut recommandé au maréchal prince d'Eckmühl de communiquer avec le roi de Naples, dont le quartier général était à Mehlaucken, et de pousser une division sur la route de Tilsitt, où elle devait prendre position.

L'Empereur fut à Tilsitt le 20. Les Russes avaient évacué cette ville la veille, et brûlé le pont sur le Niémen.

L'empereur de Russie et le roi de Prusse, qui avaient passé ensemble trois semaines à Tilsitt, en étaient partis le lendemain de la bataille de Friedland. Le corps du duc d'Elchingen et la cavalerie légère de la réserve furent détachés à droite sur Schirwindt, pour suivre et enlever toutes les colonnes isolées de l'ennemi, qui avaient fui de ce côté, ou pour arrêter et repousser les partis de Cosaques qui pouvaient avoir passé le Niemen dans cette direction, afin d'inquiéter l'armée sur son flanc droit. Le maréchal duc de Dalmatie reçut aussi des instructions pour balayer les derrières de l'armée, et détruire toutes les troupes de partisans qui s'y étaient jetées. Il lui fut prescrit de former, pour cet objet, de petites colonnes mobiles, et de faire des exemples sévères de toutes les communes qui seconderaient les rôdeurs de l'ennemi.

Le prince Major-général écrivit le 20 au prince d'Essling pour l'instruire des victoires de l'armée, et lui mander au nom de l'Empereur de se porter avec tout ce qu'il avait de troupes à Bialystock. Le prince d'Essling était alors tranquille dans ses positions ; mais il avait été inquiété précédemment. Les Russes avaient attaqué quelques cantonnements du cinquième corps, dans le même temps qu'ils avaient fait un mouvement général contre la ligne de l'armée française sur l'Alle et la Passarge. Après diverses tentatives, ils avaient passé la Narew à Ostrolenka le 12 juin, et s'étaient portés sur la petite rivière d'Omuleff à Drenzewo, où était la division du comte Claparède. Celui-ci avait soutenu vigoureusement les efforts de l'ennemi, jusqu'à l'arrivée du prince d'Essling, qui était accouru en personne sur la ligne de l'Omuleff. Les Russes avaient été repoussés sur tous les points ; et, depuis cette époque, ils n'avaient fait aucune nouvelle tentative.

La nouvelle des importants succès qu'on venait d'obtenir fut aussi annoncée au maréchal Brune. On lui mandait que dans le cas où les Anglais, joints aux Suédois, oseraient encore tenter un débarquement à Stralsund, il devait s'y opposer avec les divisions Molitor et Boudet, en laissant les Hollandais à Hambourg et les Espagnols en Hanovre, pour garder ces contrées.

Déjà les matériaux étaient prêts pour rétablir le pont du Niémen. Déjà, sous la conduite de leur chef invincible, les Français ne voyaient que de faciles conquêtes dans l'espace immense que leur offrait le pays ennemi, lorsqu'on reçut, au quartier-général de l'Empereur, une demande de suspension d'armes, de la part du général en chef de l'armée russe. Cette demande étant autorisée par l'empereur Alexandre, Napoléon, empressé d'arrêter l'effusion du sang, consentit à ce qu'on sollicitait de lui. L'armistice fut signé le 21 juin. La ligne de démarcation que devait occuper la Grande-Armée fut fixée depuis l'embouchure du Niémen, dans le Curische-Haff, jusque vis-à-vis de Grodno ; de là, elle se prolongeait sur les confins de la Russie, jusque vers les sources du Bug.

En conséquence, les différents corps reçurent, en date du 24, les ordres relatifs aux cantonnements qu'ils devaient prendre. Königsberg fut assigné au grand quartier-général impérial, ainsi qu'à la garde à pied et à cheval. Cependant Napoléon resta à Tilsitt avec son état-major.

Le quartier-général du quatrième corps fut fixé à Labiau ; le corps, établi dans cette ville et aux environs.

Le prince d'Eckmühl eut son quartier-général à Tilsitt. Sa surveillance

s'étendait depuis l'embouchure du Niemen jusqu'à la route de Schirwindt à Wielona. Les dragons de la division Lahoussaye et la cavalerie légère du général Lasalle furent mis sous ses ordres.

Le quartier-général du sixième corps fut à Marianpol, et sa surveillance s'étendait depuis Wielona jusqu'à Olitta. On mit la division des dragons Latour-Maubourg sous les ordres du duc d'Elchingen.

Le quartier-général du duc de Trévise fut placé à Augustowo. Chargé de surveiller le pays, depuis Olitta jusqu'à la rivière de la Bobr, ce Maréchal avait sous son commandement les divisions Zayoncheck et Dombrowski, ainsi que toute la cavalerie polonaise.

A la droite du huitième corps, s'étendaient les cantonnements du cinquième, qui devait surveiller les bords de la Narew jusqu'au Bug. Le prince d'Essling établit son quartier-général à Wizna (1).

Le premier corps fut placé en réserve à Vehlau. Sa surveillance se portait jusqu'à Insterbourg.

Le quartier-général du corps de réserve de la Grande-Armée fut placé à Königsberg; le corps devait occuper, avec cette ville, Brandenbourg à gauche et Tapiau à droite.

Le roi de Naples eut aussi son quartier-général à Königsberg. Les divisions de grosse cavalerie, Espagne, Saint-Sulpice, Nansouty, et les divisions de dragons Grouchy et Milhaud furent cantonnées le long de la Pregel et de l'Alle, dans des plaines où les fourrages étaient abondants.

Il fut écrit au général comte Samson, chef des ingénieurs géographes, d'occuper les officiers de ce corps, pendant la durée de l'armistice, à reconnaître l'embouchure du Niemen et toutes les petites rivières et ruisseaux qui forment des lignes sur le Niemen ou sur la Pregel. « Il faut, » lui mandait le prince Major-général, « faire lever exactement à » la planchette tous les endroits où nous » avons eu des affaires, et les champs » de bataille. Il est également néces- » saire de rectifier la belle carte de la » Prusse Orientale. »

« Vous avez connaissance de l'armis- » tice, » était-il écrit au général du génie comte Chasseloup. « L'intention de Sa » Majesté est qu'on redouble d'activité » pour tous les travaux de l'artillerie et » du génie. Il faut mettre Königsberg » en état de se défendre pendant quel- » que temps. Il faut avoir à Vehlau, au » confluent de l'Alle et de la Pregel, des » têtes de pont sur l'une et l'autre ri- » vière, liées ensemble par des redou- » tes. Les travaux de Sierock, de Ma- » rienbourg et de Modlin doivent être » continués. Il faut entretenir des têtes » de pont sur la Passarge, perfection- » ner les fortifications de Thorn et sur- » tout armer complètement Dantzig. »

Les deux empereurs de France et de Russie eurent une entrevue, le 25 juin, dans un pavillon élevé au milieu du Niemen. Le lendemain, l'empereur de Russie vint s'établir à Tilsitt. Plusieurs conférences, où se traitèrent les intérêts des deux empires et de l'Europe entière, eurent lieu entre les deux souverains. Enfin, le 8 juillet, la paix définitive fut signée par les ministres respectifs, et ratifiée par leurs Majestés Im-

(1) Lorsque le mouvement des deux armées se prononça, le maréchal Masséna se mit à la poursuite des Russes. Ayant jeté, le 22, un pont sur la Narew, au dessous de Rozan, il passa cette rivière, et réunit à Ostrolenka les divisions Suchet, Gazan, Prince Royal de Bavière, Becker, et poussa vivement l'ennemi jusqu'au delà de Tykoczin. Ayant appris, le 26, la nouvelle de l'armistice, il s'établit momentanément à Wizna sur la Narew.

périales un jour après. Le 12 du même mois, la paix fut également conclue à Königsberg entre la France et la Prusse.

Les principales conditions de cette paix furent la cession de la part de la Prusse de la majeure partie du territoire polonais, qu'elle avait acquise depuis 1772, par les différents traités de partage. Il fut convenu que ces contrées formeraient, sous la dénomination de Duché de Varsovie, un état dont la souveraineté fut donnée au roi de Saxe.

Le roi de Prusse céda en outre les provinces qu'il possédait entre l'Elbe et le Rhin. Ces pays devaient faire partie d'un nouveau royaume que l'empereur des Français érigeait, en faveur de son frère Jérôme Napoléon, sous le nom de Royaume de Westphalie.

L'empereur de Russie et le roi de Prusse reconnurent toutes les créations et organisations nouvelles d'états et de dignités faites par Sa Majesté l'empereur Napoléon, avant et depuis la guerre.

L'empereur de Russie fit cession à l'empereur des Français des Bouches du Cattaro, au midi de la Dalmatie, et de l'archipel connu sous le nom des Sept-Iles dans la mer Adriatique.

La paix de Tilsitt fut déclarée commune à la Porte-Ottomane; et il fut convenu que l'on prendrait des mesures pour la prompte conclusion d'un armistice entre les troupes de Sa Hautesse et celles de l'empereur de Russie.

Les ordres furent aussitôt expédiés à Naples pour prévenir le roi que quatre mille hommes de troupes italiennes et napolitaines devaient sans délai former un camp entre Tarente et Otrante, afin de pouvoir être transportées à Corfou, aussitôt que les ordres de l'empereur de Russie pour l'évacuation de ces îles seraient arrivés. Le duc de Raguse, commandant en Dalmatie, reçut ses instructions pour occuper Cattaro et la ville même de Raguse, qui devait désormais rester unie à la Dalmatie. Il fut mandé au prince vice-roi d'Italie d'envoyer des renforts en Dalmatie, afin d'y remplacer les troupes qui seraient employées à l'occupation des pays nouvellement acquis. Le général baron Guilleminot fut dépêché au quartier-général du commandant de l'armée russe en Turquie, avec l'ordre de passer de là au camp du grand-visir et de faire cesser immédiatement les hostilités entre les parties belligérantes.

L'empereur Napoléon partit de Tilsitt pour Königsberg le 9 juillet au soir, et de là continua sa route pour Paris. Le 27 du même mois, Sa Majesté fut rendue aux vœux du peuple français.

Pendant que les plus grands événements se passaient sur le Niemen, le neuvième corps couronnait la belle campagne de Silésie par la prise de Glatz, qui avait été cerné aussitôt après la capitulation de Neiss. Les Prussiens tentèrent, mais inutilement, d'introduire du secours dans la place. Cette ville, très forte, fut contrainte de capituler le 19 juin. Sa conquête acheva glorieusement les opérations du neuvième corps, qui, dans l'intervalle de huit mois, n'ayant pas plus de quinze mille combattants, avait pris 6 places fortes, 1,500 pièces de canon, une quantité considérable de munitions, et fait 20,000 prisonniers.

Par une convention signée à Königsberg, le 12 juillet, entre le prince de Wagram et de Neuchâtel, major-général et commandant en chef la Grande-Armée, en l'absence de l'Empereur, et le maréchal comte de Kalkreuth, de la part du roi de Prusse, il fut stipulé que les provinces rendues à la Prusse par le traité de Tilsitt seraient évacuées depuis le 20 juillet, époque à laquelle la ville

même de Tilsitt serait remise aux troupes prussiennes, jusqu'au 1er octobre suivant; que la Silésie et toute la Prusse jusqu'à l'Elbe, devaient être restituées. Ainsi, l'évacuation de la monarchie prussienne devait avoir lieu dans l'espace de deux mois et demi. Cependant les places de l'Oder, Stettin, Custrin et Glogau, furent gardées en dépôt jusqu'à l'entier accomplissement, de la part de la Prusse, de tous les articles du traité de Tilsitt. Par suite de cet arrangement, les corps français quittèrent successivement leurs cantonnements le long du Niemen, aux époques convenues, pour rentrer, soit en France, soit dans les pays de la Confédération du Rhin

Le roi de Suède seul, malgré les victoires des Français, malgré le rapprochement que ces victoires avaient occasionné entre la France, la Russie et la Prusse, mit de l'obstination à continuer une guerre que ses intérêts lui défendaient de commencer, et qu'il ne pouvait pas conduire à une heureuse issue. Il comptait apparemment sur la coopération des Anglais, qui ne le secondèrent pas. Cependant, sur quelques craintes qu'on eut d'un débarquement de la part de ces derniers, il avait été ordonné au maréchal Brune, le 3 juillet, de rassembler toutes ses troupes, tant françaises que hollandaises et espagnoles, laissant seulement ce qui était indispensable à la garde de Hambourg et du Hanovre; d'envahir, avec ces forces réunies, la Poméranie suédoise, et de mettre le siége devant Stralsund.

L'investissement de cette place eut lieu. A la fin de juillet, le général Chasseloup fut envoyé au siége, pour en diriger lui-même les travaux, tandis que des ordres pressants avaient été transmis au général Songis, commandant l'artillerie de la Grande-Armée, pour faire passer devant Stralsund l'artillerie et les mutations nécessaires au siége de cette ville. Le roi de Suède, qui affectait de se croire inexpugnable dans cette forteresse, prit subitement le parti de l'évacuer sans la défendre et d'abandonner toute la Poméranie à l'approche des Français. Les troupes aux ordres du maréchal Brune entrèrent dans Stralsund le 21 août. Ce fut le dernier succès d'une guerre où les triomphes s'étaient multipliés comme les pas du souverain qui conduisait les Français au combat.

SITUATION GÉNÉRALE
DE LA GRANDE-ARMÉE,

A L'ÉPOQUE DU 1er AVRIL 1807.

ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.

S. M. L'EMPEREUR ET ROI, commandant en personne.

DUROC, général de division, grand-maréchal du palais.
CAULAINCOURT, général de division, grand-écuyer.

Aides-de-camp de Sa Majesté :

LEMAROIS, g. de div.	MOUTON, g. de brig.
SAVARY, idem.	BERTRAND, idem.
RAPP, idem,	
REILLE, idem.	LEBRUN, idem.

Officiers d'ordonnance de l'Empereur :

De Ponthon, de Castille, de Montesquiou, de Turenne, Falcowski, de Tascher, de Tournon, | De Bongars, Parain, Berthemy, Maulnais, Labiffe, de Talhouet, de Monaco.

S. A. S. le GRAND-DUC DE BERG, lieutenant de l'Empereur (1).

Le prince de NEUCHATEL, major-général	De Piré, colonel. Lagrange, Montholon, Lejeune, Pernet, chefs de bat.. Perigord (L.), Perigord (E.), Curnieux, Sopransy, Le Brun, capitaines. Noailles, Ferrery, Montgardé, lieutenants	Aid.-de-c.
PANNETIER, général de brigade, aide-major-général.	Bailly de Monthion, Chevalier, Desnoyers, colonels.	
Froment, chef d'escadron. Berthelot. } Aides-de-camp	Simonin, chef d'escad., comm. les guides.	
	Dentzel, Hannin, Perrard, Guilleminot, Gressot, Petiet.	Adjud.-comman.
LECAMUS, général de brigade, aide-major-général. Grives, capitaine. Marin, idem. } Aides-de-camp	Thomas, Michal, Chalnt, Pinthon, Simmer, Pocholle, Pourn, Therry, Terrier, ch. de bataillon. Bedos, Putnn, Daihen, Lefebvre, Bolesta, Fouchard, Rapin, Aubort, Gérard, Curnillon, Lalabe, Maillardos, cap.	Adjoints.
SANSON, général de division, aide-major-général, directeur du service topographique. Theviote, capitaine. } Aide-de-camp	Chabrier, Brousseau, ch. de b. Schneider, Gauthier, Decastres, Pichon, Raymond, Denaix, Pressat, Laignelot, Duvivier, Pasquier, Cabos, Lerouge, cap. Guffroy, Valasco, Véron, Charbonnel, Defransure, Choppin, lieutenants. Chaboud, Guibert, Dumesnil, Berlier, Darnaudin, Guillot, Bayard, Trezci, Sion, Bernard, sous-lieutenants	Ingénieur géogr.

(1) Voir la réserve de cavalerie pour la composition de l'état-major du prince.

SUITE DE L'ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.

SONGIS, général de division, command. en ch. l'artillerie.
Durelle, capitaine . . . . Aide-de-camp . . .

PERNETY, gén. de brig., ch. de l'état-maj.-gén. de l'artillerie.
Doulet, lieutenant . . . . Aide-de-camp . . .

CHASSELOUP, gén. de divis., commandant en chef le génie.
Delaage, capitaine . . . .
Cassaignade, lieutenant . . . . } Aides-de-camp. . .

KIRGENER, gén. de brig., ch. de l'état-major-gén. du génie.
Fauvi, capitaine . . . .
Delavigne, lieutenant . . . . } Aides-de-camp. . .

Adjoints : Valée, col. sous-ch. de l'ét.-m.-gén. d'art. Doguereau, col. employé à l'état-m.-gén. Berge, major, idem. Lepin, idem, inspecteur-général du train. Colin, Renaud, Préau, Henrion, Berauville, Ditche, Mabru, Lamoonaye, Michel, cap. Vigneron, Le Breton, lieut... Dabadie, Casals, gén. de brig. Blein, colonel. . . . . Sabatier, Marescot, ch. de bat. Delmas, Cressac, Lamarre, Valentin, Petitot, Desrouet, Collet, capitaines . . . . . . Salleton, Dufresnoy, lieut . .

DARU, intendant-général de l'armée . . . .
- VILLEMANZY, admin. général.
- ESTÈVE, idem . . . .
- LESPARUT, idem . . . .
- MATHIEU-FAVIERS, c. or. en c.
- DUPRAT, comm. ordonnateur.
- JOINVILLE, idem . . . .
- MERAND, idem . . . .
- LOMBARD, idem . . . .

Blin-Mutrel, Mazeau, Jacqueminot, Desjardins, Senneville, Le Duc, Anglés, Roch, Salonte, Delamarre, Joinville (F.), Bury, Raymond, Lambert fils, Genisleux, Alisse, Jacquin, com. des guerres. Clarac, Hall, Carles, Lafond-Cetti, Ravenel, Guillabert, Rouillon, Cuny, adjoints aux commissaires des guerres.

LIOTET, ordonnateur, faisant fonctions d'intendant . . . .
- LALANCE, inspec. aux revues.
- FRIRION, idem. . . . .

Dufresse, Marignier, Gauffrés, Martellière, Sicard, Larsn, Labbe-Blancourt, sous-inspecteurs aux revues.

COSTE, médecin en chef.—PERCY, chirur. en chef.—PARMENTIER, pharm. en chef.—ROGUIN, payeur-gén.

GARDE IMPÉRIALE.

Le maréchal **BESSIÈRES**, commandant en chef . . . . Séganville, Lesteinschneider, Soulage, chefs d'escadron ; Lapeyrière, Waldener, Beurand, capit. ; Baudus, lieut. } Aid.-de-c.

ROUSSEL, général de division, chef de l'état-major . . . . . Vantrin, chef d'esc. ; Baron, capit. ; Poncet, lieut. . . . . } Aid.-de-c.

LARIBOISSIÈRE, général de division, comm. l'artillerie . . Lignim, capitaine. . . . . . . } Aid.-de-c.

BOISSONNET, chef de bataillon, commandant le génie. — GUIRAUD, capitaine, commandant en second.
DARU (Martial), sous-inspecteur aux revues.—DUFOUR, commissaire ordonnateur.—Charamond, Daugeny, Dauaon, commiss. des guerres.—Odier, comm. des guerres, quartier-maître-général.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
DIV. D'INFANTERIE.	Buchet et Grabensky.	G. à p. (Dorsenne, g. b.)	4	1,773	»	»	»
HULIN, gén. de brig.	— Barbot, capit. :	Chasseurs à pied. . .	4	1,845	»	»	»
SOULÈS, gén. de brig.	Lacel, lieutenant..	1er rég. de fusiliers.	2	1,268	»	»	»
		2e idem . .	2	1,268	»	»	»
		Marins de la garde. .	»	81	»	»	»
		Total de l'infant. .	12	6,235	2	»	»
DIV. DE CAVALERIE.		Gr. à ch. (Lepic, col.)	»	»	6	742	»
WALTHER, g. de d.	. . . .	Chasseurs à cheval. .	»	»	6	939	»
DAHLMANN, colonel.	. . . .	Dragons de la gar. et drag. à p. à la suite...	4	2,397	2	285	»
ARRIGHI, gén. de br.	. . . .	Geodar. d'élite. (Jacquin, major col.) . .	»	»	2	260	»
		Total de la caval...	4	2,397	16	2,226	»
ARTILL. ET GÉNIE. COUIN, gén. de brig.	. . . .	. . . .	»	»	»	»	842
		Total	16	6,632	16	2,226	842
		Total général.	21,700				

PREMIER CORPS D'ARMÉE.

Le mar. prince **DE PONTE-CORVO**, comm. en chef	Hamelinaye, colonel; Steck, Villemain, ch. d'escad.; Sovret, chef de bataillon; Gentil-St-Alphonse, Le Brun, Villatte, Champeaux, cap.	Aid.-de-camp.
MAISON, g. de brig., chef de l'état-major.	Grégoire, Baudouin, capitaines.	
GAULT, adjudant-comm., sous-chef de l'état-major. SENILHAC, idem, à la suite.	Gault, Berton, chefs d'esc.; Darewski, Labeaume, Duverger (A.), Charrière, Doverger (F.), Bribes, Clary, cap.; Pomorski, lieutenant	Adjoints.
SENARMONT, g. de brig., commandant l'artillerie.	Evain, lieutenant	Aide-de-camp.
FORNO, colonel, chef d'état-major d'artillerie. VALAZÉ, chef de bataillon, commandant le génie.	Vernier, Javersal, capitaines. Baguac, Lenoir, lieutenants.	Adjoints.

GAY, inspecteur aux revues. — DINTRANS, ordonnateur. — Crocy, adjoint. — LECLERC DE GRANDCHAMP, capitaine, commandant la gendarmerie.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIVISION. **DUPONT**, g. de div. LARRUYERE, g. de br. BARROIS, idem. PELLEGARD, adj.-c.	Warenghien, c. d'es.; Barbarin, cap.; Dupont-Chaumont, l. — Billy, cap. — Barrois, l. — Noël, Carrogis, cap.	9e de l. (Meunier)	2	1,998	»	»	»
		24e id. (Semelle)	2	1,867	»	»	»
		32e id. (Aymard)	2	1,703	»	»	»
		96e id. (Calés)	2	2,215	»	»	»
		Total.	8	7,783	»	»	»
2e DIVISION. **LAPISSE**, g. de div. PACTHOD, g. de brig. DARRICAU, id. SARRUT, id. CHAUDRON-ROUSSEAU adjud.-comm.	Lebondidier, c. d'es.; Deynlé, cap. — Martioel, cap. — Neurisse, Monk-Duzer, l. — D'Huicq, cap.; Levasseur, l. — Sanfourche, cap.	16e lég. (Dallard)	2	1,828	»	»	»
		45e de l. (Barrié)	2	1,731	»	»	»
		8e id. (Autier)	2	1,574	»	»	»
		54e id. (Philippon)	2	1,704	»	»	»
		Total.	6	6,837	»	»	»
3e DIVISION. **VILLATTE**, g. de d. FRERE, gén. de brig. GERARD, id. NUJART, adj.-comm.	Hantz, c. d'es.; Jourdain, cap.; Villatte, l. — Cuvelier, l. — Delaveyne, cap. — Lépine et Chollet, cap.	27e lég. (Lacoste)	2	1,557	»	»	»
		63e de l. (Mouton-Duvernet)	2	1,358	»	»	»
		94e id. (Combelle)	2	1,488	»	»	»
		95e id. (Pecheux)	2	1,773	»	»	»
		Total.	6	6,178	»	»	»
BRIG. DE CAV. LÉG. **BEAUMONT**, gén. de brig., comm. CAMBACÉRÈS, g. de b. LUTHIER, adj.-comm.	— » — Larchantelle et Dugna, cap.; Labeaume, cap.	2e hus. (Gérard)	»	»	3	394	»
		4e id. (Burthe)	»	»	3	446	»
		5e id. (Bonnemains)	»	»	3	480	»
		Total.	»	»	9	1,320	»
DIV. DE DRAGONS. **LAHOUSSAYE** g. d. MARGARON, g. de br. LAPLANCHE, id. DROUHOT, adj.-com.	Delabarthe, c. d'esc.; Millet, cap. — Freval, cap.; Duplessis, l. — Fromont, l. — Wielugorski, l.	17e dr. (Beurmann)	»	»	3	358	»
		27e id. (Lallemand)	»	»	3	422	»
		18e id. (Lafitte)	»	»	3	503	»
		19e id. (St-Geniez)	»	»	3	574	»
		Artillerie	»	»	»	»	90
		Total.	»	»	12	1,857	90
PARC D'ARTILLERIE (NOVELET, colonel, directeur)			»	»	»	»	1,656
GUIDES et GENDARMERIE			»	»	»	82	»
Total du 1er corps d'armée.			24	20,796	21	3,259	1,746

TROISIÈME CORPS D'ARMÉE [1].

Le Maréchal DAVOUST, commandant en chef	Bourk, Daveut, colonel. Falcoe, Christophe, Perrin, ch. d'escadron. Trobriant, cap. Montesquieu, lieutenant	Aid.-de-camp
DAULTANNE, général de div., chef de l'état-major	Besançon, Goourel, ch. d'esc. Saint-Beneet, lieutenant	Aid.-de-camp
Harvo, gén. de brig., sous-chef de l'état-major	Harve, id.	Aid.-de-camp
Beaupré, gén. de brig., à la suite de l'état-major	Gauthorot, Maurei, Galichet, Maire, Jaeger, ch. de bataill. Zadora, Jarzinski, capitaines	Adjoints.
HANNICQUE, gén. de div., command. l'artillerie	Bontemps, Mariliac, capit.	Aid.-de-camp.
Charbonnel, colonel, chef d'état-maj. de l'artillerie	Schneider, Jault, Panlinier, o.	Adjoint.

Touzard, colonel commandant le génie.

Delecourt, inspecteur aux revues. — Chambon, ordonnateur. — Burget, adjoint.

Saunier, chef d'escadron, commandant la gendarmeria.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIVISION. MORAND, g. de div. Lacour, g. de brig. L'Huillier, id. Ricard, id. Dupont-d'Hervaz, adj.-comm.	Morand, c. d'es.; Parguez, cap. — Vasseronval, cap. — Monterimar, cap. — Debullioud, l. — Leforestier, l. — Sallet, c. d'es.; Gaillardie, cap.	13e lég. (Guyardet)	2	1,080	»	»	»
		17e de l. (Lanusse)	2	1,343	»	»	»
		30e id. (Valterre)	2	1,129	»	»	»
		51e id. (Baille)	2	1,158	»	»	»
		61e id. (Bouge)	2	1,245	»	»	»
		65e id. (Coutard)	2	1,405	»	»	»
		Total	12	7,360	»	»	»
2e DIVISION. FRIANT, g. de div. Gilly, gén. de brig. Grandeau, id. Razout, id. Leclerc, adj.-comm.	Binet, c. d'es.; Heitz, Esparon, capit. — Bouchet, cap.; Gilly, l. — Delhaye, cap.; Dalbenas, l. — Janin, capit. — Bonnaire, c. d'es.; Saget, cap.	15e lég. (Desailly)	2	1,847	»	»	»
		33e de l. (Pencheloo)	2	1,355	»	»	»
		48e id. (Barbanègre)	2	1,496	»	»	»
		108e id. (Rottembourg)	2	1,306	»	»	»
		111e id. (Hussoe)	2	1,655	»	»	»
		Total	10	7,661	»	»	»
3e DIVISION. GUDIN, g. de div. Petit, g. de brig. Gauthier, idem Thiébault, idem Raibaldy, adj.-com.	Gudin, col.; Cabros, ch. d'esc.; Croutzer, cap. — Guyot, cap.; Frossard, id. — Lemière, id. — Massot, ch. d'esc.; Ferraris, cap.	7e lég. (Lamaire) (2)	2	1,704	»	»	»
		11e de l. (Mulior)	2	1,443	»	»	»
		21e id. (Decous)	2	1,537	»	»	»
		25e id. (Cassagne)	2	1,451	»	»	»
		85e id. (Duplcio)	2	1,353	»	»	»
		Total	10	7,488	»	»	»
BRIG. DE CAV. LÉG. MARULAZ, g. de b., commandant Romeuf, adj.-comm.	Bailly, Lange, l. —»—	1er chass. (Meda)	»	»	3	252	»
		2e id. (Mathis)	»	»	3	215	»
		12e id. (Guyon)	»	»	3	216	»
		Total	»	»	9	683	»
Parc d'artillerie (Jouffroy, colonel, directeur)			»	»	»	»	1,811
Total du 3e corps d'armée			32	22,309	9	683	1,811

(1) Le deuxième corps, qui était en 1805 sous les ordres du maréchal Marmont, se trouvait détaché à l'armée d'Italie, sous les ordres du prince Vice-Roi.

(2) Ce régiment, qui faisait partie du septième corps, est passé au troisième dans les premiers jours d'octobre 1806.

QUATRIÈME CORPS D'ARMÉE.

Le maréchal SOULT, commandant en chef. . . . . . . { Soult, colonel. . . . . Hulot, chef d'escadron . . . . . Lameth, Brun, St-Chamand, Ricard, capitaines. . . . . Anthoine Saint-Joseph, lieut. . } Aid.-de-camp.
COMPANS, général de division, chef de l'état-major. { Bonin, chef de bataillon . . . . Provana, Chamonin, lieut. . . . }

STARENRATH, adjudant-commandant, ch. de l'ét.-maj.
DELOAT, idem. à la suite. . .
ROUYER, idem. idem. . . .
{ Veroet, Asselin, ch. de b. à la s. Weigold, Simant, Lignac, Maire, Couly, Puget, cap. . . . . Stanouski, Billewitz, sous-lieut. } Adjoints.

DULAULOY, gén. de division, command. l'artillerie. { Pressac, chef de bataillon. . . . Capello, capit.; Desfossez, l. . } Aid.-de-camp.

FONTENAY, major, chef de l'état-major de l'artillerie. | Guidonnet, Levasseur. Vion, c. | Adjoints.

GARBE, colonel, commandant le génie. . . . . { Isoard, capitaine. . . . .
REMOND, chef de bataillon du génie. . . . . { Lacaron, Secood, lieutenants. . } Idem.

LENOBLE, commissaire ordonnateur. — Crouzet, commissaire des guerres.

DUBIGNON, chef d'escadron, commandant de gendarmerie.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLERIE
1re DIVISION.	Cathelot, ch. d'escad	10e lég. (Berthesène)	2	1,367	»	»	»
S.-HILAIRE, g. de d.	Lafontaine, Bondin,	22e de l. (Clément). .	2	1,663	»	»	»
CANDRAS, g. de brig.	cap.— Blanc, cap.—	14e id. (Henriot) . .	2	1,071	»	»	»
BUGET, idem. .	Fabre, cap. — Bres-	36e id. (Berlier) . .	2	1,245	»	»	»
LATRILLE, idem. .	sard, Micheler, l.—	43e id. (Beaussin). .	2	1,287	»	»	»
BAILLOD, adj.-comm.	Hugues, Rascas, c.;	55e id. (Schweiter).	2	1,547	»	»	»
	Wilainski, lieut. . .	Artillerie	»	»	»	»	494
		Total. . . .	12	8,180	»	»	494
2e DIVISION.	Costera, c. d'esc.; Sal-						
CARRA-SAINT-CYR,	let, cap.— Germatte,	24e lég. (Pourailly) .	2	1,458	»	»	»
gén. de div.	cap.; Dieboll, l. —	4e del. (Boyeldieu) .	2	1,820	»	»	»
RAYMOND-VIVIÈS, g.	Haindel, l. — Paris,	28e id. (Toussaint) .	2	1,266	»	»	»
de brig.	cap.; Pierron, lieut.	46e id. (Richard) . .	2	1,678	»	»	»
AMEY, idem. .	—Blakwel, c. d'esc.;	57e id. (Rey). . . .	2	2,095	»	»	»
FERRY, idem. .	Couture, Rosingana,	Artillerie	»	»	»	»	524
BEURMANN, adj.-com.	Didier, cap, ...						
		Total. . . .	10	8,317	»	»	524
3e DIVISION.	Legrand, c. d'esc.; Si-	26e lég. (Pouget). . .	2	1,807	»	»	»
LEGRAND, g. de d.	monin, — Pindray,	Tirailleurs corses . .	2	499	»	»	»
LEDRU, gén. de brig.	capit. — Gingoult,	Tirailleurs du Pô. . .	2	480	»	»	»
LAMARTINIÈRE, idem.	Lonchamps, lieut. —	18e de l. (Ravier) . . .	2	1,733	»	»	»
POUSET, idem.	Jolain, cap., Four-	75e id. (Ruquet). . .	2	1,601	»	»	»
COSSON, adj.-comm.	chy, l. Rey, Morat,	105e id. (Habert). . .	2	1,300	»	»	»
	ch. d'esc.; Helle. c.	Artillerie	»	»	»	»	400
		Total. . . .	12	7,509	»	»	400
BRIG. DE CAV. LÉG.	Varelland, cap; Bou-						
GUYOT, g. de brig.	chon, l.—Gombaud,	8e huss. (Laborde) .	»	»	3	332	»
commandant	Foilard, cap.	18e chas. (Maupoint).	»	»	3	300	»
RANSONNET, adj.-c.		26e id. (Vial)	»	»	3	513	»
		Total. . . .	»	»	9	1,145	»
PARC D'ARTILLERIE (CADEAU, colonel, directeur.)			»	»	»	»	706
		Total du 4e corps d'armée. . .	34	24,006	9	1,145	2,124

CINQUIÈME CORPS D'ARMÉE.

Le maréchal MASSÉNA, commandant en chef. . . . | Sainte-Croix, lieut.-colonel. . . Sibuet, Roos, Lovardo, Campi, ch. d'escadron . . . . Pelet. capitaine . . . . | Aid.-de-camp.
BECKER, général de division, chef de l'état-major . . | Ligniville, cap., Lasteyrie, lieut. |

DEMBROWSKI, adjud.-comm., sous-chef de l'état-maj. | Borelly, Petit-Pierre, Hudry, Morel, ch. de bat. . . . . Mahon, Glady, Marbot, cap. . Kierskoskil, Brzozowski, lieut. | Adjoints.

FOUCHER, général de division, comm. l'artillerie. . | Dubois. cap.; Gourgand, lieut. | Aid.-de-camp.

NOURRY, colonel, chef de l'état-major de l'artillerie. . | Bidos, capit.; Guilliot, lieut. . . | Adjoints.
DONR, colonel, commandant le génie . . . . | Gouvilla, Curel, Cossigny, cap.
ROUEIRAS, major. chef de l'état-major du génie. . . . | Fleury, cap.; Pretet, Dupan, l.

BUNOT, inspect. aux revues. — Bonnefoi, Manroi, Héry, adjoints. — TASSIN, cap. comm. la gendarm.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLERIE.
1re DIVISION.	Saint-Cyr, Mesclop, c.	17e lég. (Cabanes). .	2	1,658	»	»	»
SUCHET, gén. de div.	d'esc.; Meyer, Lepot,	34e de l. (Remond). .	3	1,917	»	»	»
CLAPARÈDE, g. de b. .	Peyrard, Boyer, Du-	40e id. (Chasseraux)	2	1,660	»	»	»
DUMOUSTIER, idem. .	fourd, Laterrie, c.;	64e id. (Chauvel) . .	2	1,492	»	»	»
GIRARD, idem. .	Gavolié, Rubingski,	88e id. (Veiland) . .	2	1,376	»	»	»
FABRE, adj.-comm. .	Fiedliski, lieut. . .	Artill., ouv. et pont.	»	»	»	»	428
		Total. . . .	11	8,103	»	»	428
2e DIVISION.	Monnot, chef d'esc. ;	21e lég. (M. Lagarde)	2	1,283	»	»	»
GAZAN, gén. de brig.	Darnaud, Wolta,	100e de l. (Guyot) . . .	3	2,123	»	»	»
TAUPIN, g. de brig. .	Lambert, Goupil,	28e lég. (Praefke) . .	2	1,076	»	»	»
GUERIN, idem. . .	Marimpoix, cap. . .	103e de l. (Rignoux). .	2	1,247	»	»	»
GASQUET, adj.-com .		Artillerie	»	»	»	»	455
		Total. . . .	9	5,729	»	»	455
		2e de l. (de Dailwyck)	2	1,179	»	»	»
		13e id. (Drouin). . .	2	1,044	»	»	»
DIVIS. BAVAROISE.		3e b. l. (de Priessing).	1	558	»	»	»
LE PRINCE ROYAL DE BAVIÈRE, com.	De Jordan, lieuten.-	3e de l. (de Berchem)	2	1,306	»	»	»
DE WREDE, l.-gén.	col.; de Washington,	7e id. (Larosée). . .	2	1,211	»	»	»
MEZZANELLI, g.-maj.	Palm, cap.; Kiend-	4e b. lég. (de Zoller).	1	570	»	»	»
MINUCCI, idem .	gen, de Duoerberg,	4e de ligne.	3	1,146	»	»	»
Comte de RAUSS, chef	Klieck, Larosée,	14e idem	3	1,029	»	»	»
d'état-major.	Hazzi, Sartorius,	6e léger.	1	362	»	»	»
DE HOFFNAAS, s.-ch.	Brentano, Horn, l.	2e dragons.	»	»	2	221	»
d'état-major.		3e chevau-légers . .	»	»	2	344	»
		Chasseurs à cheval. .	»	»	»	31	»
		Artillerie	»	»	»	»	803
		Total. . . .	17	8,405	4	596	803
DIVISION DE DRAGONS.	Cogot, Salel, c. d'esc.	13e drag. (Laroche). .	»	»	3	560	»
LORGE, g. de div. .	Viallanes, Sobire,	22e id. (Frossard) .	»	»	3	536	»
VIALLANES, g. de br.	cap.; Lorge, lieut. .	15e id. (Trauilhe) .	»	»	3	555	»
WOLFF, adj.-comm.		25e id. (Ornano) . .	»	»	3	637	»
		Artillerie	»	»	»	»	93
		Total. . . .	»	»	12	2,288	93
DIV. DE CAV. LÉG.	Guinard, Delesso,	10e huss. (Briche) . .	»	»	2	340	»
MONTBRUN, g. de b.	capit	21e chas. (Berruyer).	»	»	2	408	»
DELAAGE, adj.-com.							
		Total. . . .	»	»	4	748	»
PARC D'ARTILLERIE (HUMBERT, colonel, directeur).			»	»	»	»	377
		Total du 5e corps d'armée.	37	22,237	20	3,632	2,156

SIXIÈME CORPS D'ARMÉE.

Le maréchal NEY, commandant en chef. . . . .
DUTAILLIS, général de division, chef de l'état-major.
- Regnard, Labrume, ch. d'esc. .
- Saint-Simon, Laboissière, cap.
- Dalbignac, lieutenant . . . . . .
- Duhamel, capitaine . . . .
- Lacombe, lieutenant. . . . . . .

Aid-de-camp.

MALLEROT, adj.-comm., sous-chef de l'état-major. . .
BECHET DE LEOCOUR, id., à la suite de l'état-major. . .
RIPPERT, id. id. . . . .
- Flosse, colonel. . . . .
- Lieutaud, Lanusse, Girard, ch de bataillon. . . . .
- Vanot, chef d'escadron . . . . .

A la suite.

- Barbut, Vauquelin, Fontaine, Brun, Mel, Chancel, capit. . .
- Orzelski, lieutenant . . . .

Adjoints.

SEROUX, général de division, comm. l'artillerie. . . . | Heymès, Levavasseur, Grosse, l | Aid-de-camp.

BICQUELLEY, colonel, ch. de l'état-major de l'artillerie
PRUDHOMME, chef de bataillon, command. le génie. . .
DUFOUR, chef de bataillon, ch. d'état-major du génie.
- Martin, capitaine. . . . .
- Palxhant, lieutenant. . . . . . .
- Boudhers, capitaine. . . . . . .
- Athalin, Vivier, lieutenants . .

Adjoint.

BARTHE, s.-insp. aux rev.—MARCHAND, ord.—Robert, comm. des guerres.—Montessuy, Froment, adj.

JAMERON, chef d'escadron, commandant la gendarmerie.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIVISION. MARCHAND, g. de d. MAUCUNE, g. de br. MARCOGNET, id. LEFOL, adj.-comm.	Marchand, c. d'esc.; Richardot, capit.; Saint-Michel, l. — Jourdain, capit.; François, l. — Delon, c. d'esc.; Ganduen, cap..	6e lég. (Lapisne) . .	2	1,700	»	»	»
		69e de l. (Fririon). . .	2	1,393	»	»	»
		39e id. (Soyer). . . .	2	1,752	»	»	»
		76e id. (Chemineau)	2	2.031	»	»	»
		Total . . .	8	6,856	»	»	»
2e DIVISION. BISSON, gén. de div. BOGUET, g. de brig. LABASSÉE, id. DUVEYRIER, adj.-c. .	Uny, ch. d'esc.; Le Roy, l. — Ducros, — Poudre, Reboulean, Delagenetière, Saint-Léger, cap . .	25e lég. (Baptiste). .	2	1,765	»	»	»
		27e de l. (Bardet). . .	2	1,775	»	»	»
		50e id. (Frappart). .	2	1,667	»	»	»
		59e id. (Dalton). . .	2	1,698	»	»	»
		Total . . .	8	6,905	»	»	»
3e DIVISION. BRUN, gén. de brig. BARDET, id. ROUSSOT, adj.-comm.	Brechant, cap.; Peirot, l. —»— Lebeau, cap.	31e lég. (Mejean). . .	2	1,760	»	»	»
		Total . . .	2	1,760	»	»	»
BRIG. DE CAV. LÉG. COLBERT (Ed.), g. de brigade comm. .	Dastorg, Latour-Maubourg, lieut.	3e hus. (Laferrière).	»	»	3	263	»
		10e ch. (Subervie). .	»	»	3	225	»
		15e id. (Mourier). .	»	»	3	349	»
		Total . . .	»	»	9	837	»
PARC D'ARTILLERIE (DABOVILE, colonel, directeur.			»	»	»	»	1,168
Total du 6e corps.			18	15,521	9	637	1,168

HUITIÈME CORPS D'ARMÉE (1).

Le maréchal **MORTIER**, commandant en chef	Simon, Gouré, colonels. Lapointe, chef d'escadron. Bonnaire, Beaumetz, lieut.	Aid.-de-camp.
GODINOT, général de brig., chef de l'état-major.	Vidal, Camaille, Choisy, lieut.	Aid.-de-camp.
. . . . adjudant-commandant	Tascher, chef de bataillon Siaud, Breton, Bichot, capit.	Adjoints.
MOSSEL, général de brigade, commandant l'artillerie.	Marthez, capitaine.	Aid.-de-camp.
BALTUS, colonel, chef de l'état-major de l'artillerie	Bailly, Gardel, cap. Bisux, lieutenant.	Adjoints.
CHAMBARLHIAC, gén. de brig., comm. le génie.	Trénault, Pontel, lieut.	Aid.-de-camp.
MONTFORT, chef de bat., chef de l'état-major du génie.	Darivaux, capitaine	Adjoint.

MARCHAND-DUCHAUME, sous.-insp. aux revues. — MORNAY, ord. — Jourdeuil, comm. des guerres. — Granier, Brignan, adjoints. — De ROUHAULT, vaguemestre-général.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIVISION DUPAS, gén. de div. VEAUX, gén. de brig. GERCY, id. GRANDJEAN, id. DUMAREST, adj.-com.	Barral, Bochaton, cap.; Orliat, l. — Curnilion, — Perrin, Genego, — Jeannot, Prévost, — Bugniard, Riquet, cap.	4e lég. (Bazancourt).	2	1,774	»	»	»
		15e de l. (Raynaud).	2	1,314	»	»	»
		58e id. (Arnaud).	2	1,772	»	»	»
		Rég. du grand-duc de Berg	2	1,344	»	»	»
		Rég. du grand-duc de Würtzbourg	2	1,601	»	»	»
		Artillerie holland.	»	»	»	»	160
		Total	10	8,093	»	»	160
2e DIVISION (2) *employée au siége de Colberg.* LOISON, g. de div. TEULIÉ, g. de brig. BONFANTI, id. MAZZUCHELLI, adj.-c.	Colsel, Michaud, c. d'escad.; Lagó, — Teullé, cap.; Nava, lieut. — Frédérigo, Bianchi-d'Adda, c. — Carré, cap.; Mallard, Malatimnwich, lieut. — Pas, Lavergne, Massei, cap.	1re lég. it. (Rougier).	2	1,469	»	»	»
		2e id. (Castaldini)	2	1,768	»	»	»
		1er de l. it. (Fontane).	2	1,623	»	»	»
		4e id.	2	1,800	»	»	»
		1er régim. polonais (prince Sulkowski)	2	879	»	»	»
		Rég. de Sockendorff, würtembergeois.	2	671	»	»	»
		— de Romig, idem.	2	752	»	»	»
		Bataillon saxon.	1	880	»	»	»
		Dragons réunis.	»	»	»	82	»
		Total.	15	9,842	»	82	»
DIV. DE CAVALERIE. FRÉSIA, gén. de div. DURY, gén.-major. D'HALLENCOURT, adj.	. . . .	2e hus. holl. (Wanheilmann)	»	»	2	368	»
		2e cuir. (Weiskern).	»	»	3	340	»
		Dr. de Hohenzollern	»	»	»	48	»
		Total.	»	»	5	756	»
PARC D'ARTILLERIE (BARDENET, colonel, directeur.			»	»	»	»	1,368
		Total du 8e corps d'armée.	25	17,937	5	838	1,528

(1) Le septième corps fut dissous par un ordre de l'Empereur du 21 février 1807. Les régiments qui le composaient passèrent, savoir, le 7e léger, au troisième corps; les 18e léger, 24e et 63e de ligne, au premier corps; les 14e et 105e de ligne, au quatrième corps; le 44e au dixième corps. Les 7e et 20e régiments de chasseurs passèrent à la réserve de cavalerie.

(2) Dans le mois de juin 1807, cette division cessa de faire partie du huitième corps, et entra dans la composition du corps d'observation, commandé par le maréchal Brune. Elle fut remplacée par la division polonaise du général Dabrowski, venant du dixième corps d'armée.

NEUVIÈME CORPS D'ARMÉE.

Le prince **JÉROME**, commandant en chef. . . . { Morio, prince de Hohenzollern, prince de Salm-Salm, colonels... Zurwetsten, major. . . . . Ducoudras, Meyronnet, Salha, Girard, chefs d'escadron. . . . . Schoenfeld, Lepel, lieut.-colon. . Desterno, capitaine . . . . Niepce, capitaine. . . . . } Aides-de-camp.

HÉDOUVILLE, gén. de divis., ch. de l'ét.-major.

Couatz. adj.-comm., à la suite de l'état-major...
Reuell idem idem . . . . . . { DeBouillé, lieutenant-colonel . Horstein, comte de Lodron, baron de Knecht, de Boer, de Grempf, l. } Adjoints.

Camas, colonel; commandant l'artillerie.
Guérin, chef de bat., chef de l'état-major d'art.
Blein, colonel, commandant le génie.
Marescot, ch. de bat., ch. de l'ét.-maj. du génie. { Pierrard, chef de bataillon. . . . Proal, Roland, capitaines. . . . . } Adjoints.

Ducrot, comm. des guerres, faisant fonc. d'insp. aux revues.—Danville, ordonnateur.—Frogier adjoint.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE.		CAVALERIE,		ARTILLER.
			bat	hommes	esc.	hommes	
DIV. BAVAROISE. DEROY, lieut.-gén... De Raglowich, gén.-major . . . . De Rissaupierre, col. ch. de l'ét.-maj.	De Hertling, de Schotty, — » — de Deux-Ponts, de Gravenreuth, cap. — Ellinger, Stendacher, l...	5e de l. (Beringer). .	2	1,300	»	»	»
		5e lég. (De Lamotte).	1	573	»	»	»
		6e id. (De Taxis). . .	1	508	»	»	»
		Réserve d'infanterie.	»	109	»	»	»
		Total	4	2,490	»	»	»
DIV. WURTEMBERGEOISE. VANDAMME, g. de div. comm. sup. . . De Camrer, lieut.-g. De Lilienberg, g.-m. De Schroeder, id. . De Theobald, maj., ch. de l'état-major..	Revest, col.; Vincent, chef d'esc.; Seron, l. — » — Rhinardt, — de Pockel, cap., — de Beulwitz, major; de Notter, de Bartisch, cap.; Ariot lieut	Rég. du Prince royal, (De Rhull) . . .	2	708	»	»	»
		— de Lilienberg, (Forsiner). . . .	2	646	»	»	»
		—du duc Guillaume	2	712	»	»	»
		—de Schroeder (De Kozeritz	2	700	»	»	»
		1er bat. de ch. du roi.	1	671	»	»	»
		2e id. id. . .	1	627	»	»	»
		1er bat d'infanterie.	1	676	»	»	»
		2e id. id. . .	1	678	»	»	»
		Bat. de fusiliers . . .	1	666	»	»	»
		Total	13	6,084	»	»	»
2e DIVIS. BAVAROISE. LEFEBVRE-DESNOETTES, gén. de b., commandant . . . . De Siebein, g., maj.. De Rechbarg, chef d'état-major.	Dumas, capit.; Casabianca, Meurer, l. — » — » — » —	Rég. des Gardes . . .	2	1,448	»	»	»
		6e de lig (De Spreti).	2	1,328	»	»	»
		10e id. (Weinbach).	2	1,668	»	»	»
		Rég. de Neimenschet (Saxon). . .	2	929	»	»	»
		Total	6	5,373	»	»	»
BRIG. DE CAV. LÉG. DE ZAND, général, major.	Mayenberg, lieut. . .	Chevau-lég. bavarois.	»	»	4	390	»
		1er rég. de dragons..	»	»	4	363	»
		Escad. de réserve . .	»	»	2	163	»
		Chevau-lég Würtembergeois (2e rég.). .	»	»	3	394	»
		Chass. du duc Louis.	»	»	3	190	»
		Total	»	»	14	1,500	»
PARC D'ARTILLERIE.			»	»	»	»	1,506
Total du 2e corps d'armée.			25	13,947	14	1,500	1,506

DIXIÈME CORPS D'ARMÉE [1].

Le maréchal LEFEBVRE, commandant en chef . . . { Montmarie, col. Trits, Ernonf, Maingarneau, ch. d'esc. Montélegier, Lefebvre, cap. Klop, Lapoteria, lieut. } Aid.-de-c.

DROUET, général de div., chef de l'état-maj. — Lesueur, cap., Vasserot, lieut., aides-de-camp

FOURNIER D'ALBE, adjud.-comm., sous-chef de l'état-major.

GIRAULT, adj.-comm., à la suite.—D'Héricourt, Carrère, Savatz, cap. — Adjoint.

LAMARTINIÈRE. gén. de brigade, comm. l'artillerie. — Aubert, cap., Cailly. lieut. — Adjoints.

CONNA. chef de bat., chef da l'état-maj de l'art.—SRAILLE, ch. d'escad. employé à l'ét.-maj. —Braquis, Rebert, cap. — Adjoints.

LAACHAR-CHAMONT, chef de bat., comm. le génie.—Lasacq, chef de bat., chef da l'état-maj. du génie.—Girod, Beaulieu, Berlier, cap.; Barthélemy, Leneir, lieut.; Blanc, Paulin, cap.—Adjoints.
LACROIX, seus-inspec. aux revues, faisant fenct. d'insp. — BEILEAU, comm. des guer. f. f d'erdonn.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILLER.
			bat	hommes	esc.	hommes	
1re DIVISION.	Dary, c. d'esc.; Lan-	12e lég. (Jeannin) . .	2	1,900	»	»	»
MICHAUD, g. de div.	devoisin, Salomond,	1er l. du n. (Radziwill)	3	2,148	»	»	»
PUTHEN, g. de brig..	Bernard, lieut. —	Bat. de gren. saxons.	1	432	»	»	»
DUFOUA, idem . . .	Ducasse, — Hsache,	Rég. du p. Ant. (1er b.)	1	416	»	»	»
D'ARCHELWITZ, g. m.	capit.; de Langenau,	— de Saenger.	2	937	»	»	»
CHAMBAUD, adj.-com.	lieut.— » — » —. .	Bat. de Bovilaqua . .	1	415	»	»	»
		Total. . . .	10	6,328	»	»	»
2e DIVISION. Le PRINCE HERÉD. DE BADE, comm..	Groiman, capit. —	19e de lig. (Manset)...	2	1,352	»	»	»
DA CLOSMAND, l.-gen.	Kerssler, cap.; Krü-	Reg. du corps	2	796	»	»	»
MENAAN, g. de brig.	ge, l — Lorinet et	— du pr. heredit. .	2	660	»	»	»
VICENTI. gén.-majer.	Travers, capit.; Rei-	— du margr. Louis.	2	695	»	»	»
DA GOAAACK, idem ..	chard, l. — » —. . .	— de Harrandt. . .	2	670	»	»	»
GUICHARD, adj.-com.		Chasseurs à pied. . .	»	60	»	»	»
		Total. . . .	10	4,133	»	»	»
3e DIVISION.	Moller, c. d'esc.; Ma-	2e lég. 1er b. (Brayer).	1	1,010	»	»	»
GEILGUTT, l.-gén. .	lewski, cap. — Hem-	44e de l. (Lafesse) . .	2	950	»	»	»
VONDAAWRIDT, g. m.	hec, capit. — Soko-	Rég. de Paris (Rabbe).	2	967	»	»	»
KOSINSKY, idem.	lowski, cap.; Myclel-	2e lég. pelon	1	374	»	»	»
	ski, lieut.	3e idem.	2	946	»	»	»
		Total. . . .	8	4,247	»	»	»
4e DIVISION.	Gardanne, ch. d'esc.	7e lég. (2e bat.). . . .	1	778	»	»	»
GARDANNE, général	Plicque, Gardanne,	Bat. de gren. saxons.	1	353	»	»	»
de division.	cap.— Huguet, cap.	Id. de fus. Maximilien.	1	444	»	»	»
SCHAAMM, gén. de br.	Schramm, lieut. —	R. du pr. Ant. (2e b.).	1	482	»	»	»
SARRY, id.	Binet, l. — » — . . .	2e d'inf. polenais. . .	1	646	»	»	»
NIVAT, adj.-comm..		4e idem.	2	1,975	»	»	»
		Total . . .	7	3,974	»	»	»
		19e chass. (Brune). .	»	»	4	303	»
		23e id. (Lambert). .	»	»	4	312	»
DIVIS. DE CAVALERIE.		Hussards badois . . .	»	»	1	136	»
DE POLENZ, l.-gén.		Drag.-lég. badois. . .	»	»	2	288	»
DUPAEZ, g. de brig.	Thielmann, de Gers-	Cuirassiers saxons. .	»	»	3	588	»
SOKOLNIAY, id. . .	derff, majors. —	Chevau-lég. saxens. .	»	»	1	156	»
DE BESSKA, gén.-maj.	» — » — » —. . .	2e rég. da cav. polon.	»	»	3	215	»
		1er idem idem . .	»	»	»	87	»
		Cavaleria noble pol..	»	»	2	221	»
		Total. . . .	»	»	20	2,506	»
PARC D'ART. (LEHAUT, c. de b. dir.; GUILLAUMIN, m. com. le p. du gén).			»	»	»	»	2,917
Total du 10e corps d'armée.			35	18,682	20	2,506	2,917

(1) Ce corps a cessé d'exister après la prise de Dantzig (24 mai 1807). Une partie des troupes qui le composaient ont fermé la garnison de la place; les autres sont entrées dans la formation du 8e corps et du corps d'armée de réserve commandé par le maréchal Lannes.

RÉSERVE DE CAVALERIE.

Le grand-duc de BERG, lieut. de l'Empereur, commandant en chef.

EXCELMANS, général de brigade, attaché au grand-duc.

Levasseur, col., Dupin, Mauhès, Fitremano, Rosetti, ch. d'esc.; de la Vauguyon, Monaco, Segur-Bouzelis, cap. Rochambeau, Fodoas, Bonnafous, l. Galbaud, Dufert et Walsh, capitaines. Robert, Dubreuil, lieutenants. . . . . Aides-de-camp

BELLIARD, gén. de div., chef de l'état-major.

DARSONVAL, adj.-com., sous-chef de l'état-major.

AYMÉ, idem, employé près le grand-duc de Berg.

Leclaire, Galdemar, c. d'esc.; Fergeet, Regnier, St-Elme, Holbeck, Donop, Lalande, Château-Neuf, Bastoul, Dubourg, Pethler, Mercier, Pressolle, c.; La Roque, de Galz-Malvirade, l.; de la Woestine, Huard, Reinach, s.-l. Adjoints.

RUTY, général de brigade, commandant l'artillerie. — Pache, lieut., aide-de-camp; Riambourg, Lebesu, capit., adjoints.
ROGNAT, chef de bataillon, commandant le génie. — Thuillier, Thomassin, capitaines, adjoints.
D'HALMONT, chef d'escadron, commandant la gendarmerie. — BREVET et MONY, comm. des guerres. — Millouain, adjoints.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes.	ARTILLER.
1re DIVISION *de grosse cavalerie.* NANSOUTY, g. de d. DEFRANCE, g. de brig. DOUMERC, id. SAINT-GERMAIN, id. PELISSARD, adj.-com.	Thierry, c.; Laleyère, Choiseul, lieut. — Lalane, cap.; Denys, l. — » — » — Dutreux, cap.; Bugnet, l. — Thiébault, cap.	1er carab. (Laroche)	4	577	»
		2e id. (Blancard)	4	559	»
		2e cuirass. (Chouard)	4	668	»
		9e id. (Paultre)	4	739	»
		3e id. (Richter)	4	680	»
		12e id. (Dernez)	4	570	»
		Artillerie	»	»	180
		Total	24	3,793	180
2e DIVISION *de grosse cavalerie,* SAINT-SULPICE, général de division. CLÉMENT, g. de brig. GUYTON, idem. TRINQUALYE, ad-com.	Desargus, ch. d'esc.; Laborde, cap.; Rosily, l. — Dukermont, cap.; Deburges, l. — Fromont, l. — Grinski, Rusiechi, cap.	1er cuirass. (Berckheim)	4	494	»
		5e id. (Quinette)	4	425	»
		10e id. (Lheritier)	4	484	»
		11e id. (Brancas)	4	376	»
		Artillerie	»	»	119
		Total	16	1,779	119
3e DIVISION *de grosse cavalerie.* ESPAGNE, g. de div. REYNAUD, g. de brig. FOULAN, idem. LACROIX, adj.-comm.	Baillon, Theuzville, cap.; Talhouet, l. — Begeon, Deneue, l. — Babut, capit.; Sailiet, l. — » —	4e cuirass. (Herbaut)	4	449	»
		6e id. (D'Avenay)	4	445	»
		7e id. (D'Haugeranville)	4	460	»
		8e id. (Merlin)	4	468	»
		Artillerie	»	»	90
		Total	16	1,820	90
1re DIVISION *de dragons* LATOUR-MAUBOURG, g. de div. PERREIMOND, g. de b. D'OULLEMBOURG, id. DIGEON, id. BERTRAND, adj.-com.	Datas, cap; Matharel, l. — Walter, capit.; Vallier, l. — » — De Mersmann, cap.; Gauchet, l. — Bachet, c. d'esc.; Romanski, l.; Urbanski, s.-l.	1er drag. (Dermoncourt)	3	458	»
		2e id. (Ismert)	3	492	»
		4e id. (Lamette)	3	536	»
		14e id. (Bouvier)	3	475	»
		20e id. (Corbineau)	3	425	»
		26e id. (Chamerin)	3	540	»
		Artillerie	»	»	140
		Total	18	2,926	140
2e DIV. *de dragons.* GROUCHY, g. de div. BRON, gén. de brig. CARRIÉ, idem. . . . . . adj.-comm.	Dupuis, c. d'esc.; Carbonnel, Fonteuille, l. — » — Gautray, cap. — Maliet, cap.	3e drag. (Grezard)	3	463	»
		6e id. (Piquet)	3	549	»
		10e id. (Dommanget)	3	435	»
		11e id. (Dejean)	3	438	»
		Artillerie	»	»	87
		Total	12	1,885	87
		Totaux à reporter	86	12,203	616

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	CAVALERIE. esc.	hommes.	ARTILLER.
		Report des totaux	86	12,203	616
3e DIV. *de dragons.* MILHAUD, g. de div. MAUPETIT, g. de brig. DRAELLE, id. ; BARTHÉLEMY, id. . . ORMANÇAY, adj.-com.	Bureau de Pusy, Pelvrel, — Ferussat, de Montbarby, l. — Debelle, cap.; Duval l. — Gerbal, cap. — Papailhau, Moreau, Cabanis, cap.	5e drag. (Lacour)	3	381	»
		8e id. (Girardin)	3	312	»
		9e id. (Queunot)	3	266	»
		12e id. (Giraud)	3	350	»
		16e id. (Vial)	3	373	»
		21e id. (Dumas)	3	314	»
		Artillerie	»	»	216
		Total	18	1,996	216
4e DIV. *de dragons.* .	(Détachée au 1er corps d'armée)		»	»	»
5e DIV. idem. . . .	(Détachée au 5e corps d'armée)		»	»	»
DIVISION *de cavalerie légère.* LASALLE, g. de div. PAJOL, g. de brig. . . WATHIER, idem. . . BRUYÈRE, idem. . . DUROSNEL, idem. . . FOURNIER, adj.-com., chef de l'état-major. PETIT-PRESSIGNY, ad. commandant	Wathiez, ch. d'esc.; Larray, Dejean. — Delachasse, capit.; Conesson, l. — Monfrane, chef d'escadron; Destombes, — Bruyère, l. — Lafitte, capit.; Boistel l.-Marquessac, cap., — Servan, l.	5e huss. (Dery)	3	427	»
		7e id. (Colbert)	3	478	»
		3e chass. (Charpentier) . . .	3	251	»
		11e id. (Jacquinet)	3	483	»
		Chevau-légers bavarois . . .	3	260	»
		idem wurtembergeois	3	388	»
		1er huss. (Begougne-Juniac)	3	525	»
		13e chass. (Demangeot) . . .	3	383	»
		24e id. (Brune)	3	428	»
		7e id. (De Piré)	3	436	»
		20e id. (Castex)	3	497	»
		22e id. (Piéton)	3	314	»
		Artillerie	»	»	»
		Total	36	4,870	»
PARC D'ARTILLERIE (NEIGRE, colonel, directeur)			»	»	509
		Total de la réserve de cavalerie	140	19,069	1,341

CORPS D'ARMÉE DE RÉSERVE (1).

Le maréchal LANNES, commandant en chef. { Thenières, adj.-c.; Bussières, c. d'esc ; Saint-Mars, Gucheneux, Skarzinski, l. } Aid.-de-camp.
DROUET, général de div., chef de l'état-major (2). — Avy, chef d'escadron.
NAVELET, général de brig., commandant l'artillerie. — DORRIL, commiss, ordonnateur. — DAGIOUT, commiss. des guerres.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat.	hommes	CAVALERIE. esc.	hommes	ARTILLER.
1re DIVISION. (Grenad. et volt.) OUDINOT, g. de div. RUFFIN, g. de brig. . CONROUX, idem. . . COEHORN, idem. . . ALBERT, idem. . . CHAPONNEL, ad.-com.	Huttin, Baillod, Van-Bercham, Ducoudray, — Peyme, — Faynot, capit.; Leclerc, s.-l. — Jacqueminot, l. — Guitton, — Zenovitz, l.-col.; Duclos, Maréchal, Chaltier, Brunot, Maupetit, cap.	1er rég. (Janin)	2	1,681	»	»	»
		2e — (Espert) . . .	2	1,717	»	»	»
		3e — (Tugnet) . . .	2	1,537	»	»	»
		4e — (Lapointe) . .	2	1,494	»	»	»
		5e — (Chemineau) .	2	1,636	»	»	»
		6e — (Vaugrineuse)	2	1,714	»	»	»
		7e — (Salmon, maj)	2	904	»	»	»
		8e —	2	761	»	»	»
		9e r. d'h. (Gautrain) .	»	»	3	650	»
		Artillerie et génie . .	»	»	»	»	619
		Total	16	11,444	3	650	619
2e DIVISION VERDIER, g. de div. VEDEL, g. de brig. . HABERT, idem. . . SCHRAMM, idem . . SICARD, adj.-comm. .	Larrieu, c. d'esc.; Dagusan, Maisonneuve, Vedel, c.; Vainer, l. — Peridon, cap.; David, l. — Huguet, cap.	2e léger (3)	»	»	»	»	»
		3e de l. (Schebert) .	3	2,903	»	»	»
		72e id. (Ficatier) .	2	2,058	»	»	»
		Total	5	4,961	»	»	»
		Total du corps d'armée de réserve . .	21	16,405	3	650	619

(1) Créé par ordre de l'Empereur du 5 mai 1807.
(2) Le général Drouet n'est passé du 10e corps au corps d'armée de réserve que dans le courant du mois de mai 1807.
(3) Ce régiment, employé au 10e corps, et commandé par le col. Brayer, ne fit partie de la réserve qu'après la prise de Dantzig.

CORPS POLONAIS [1].

Le prince **PONIATOWSKI**, gén. de div., comm. { Kautenstrauch, chef d'escadron . . Dziskouski, capitaine. . . . . A. Potocki, lieutenant. . . . . } Aides-de-camp.

BIEGANSKI, adjudant-commandant. . . . . | Alphonse, capitaine. . . . . | Adjoint.

Nouviski, inspecteur aux revues.

Koucka, commissaire des guerres.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER. et génie.
PREMIÈRE LÉGION.							
KAMIENIECKI, gén. de brigade.	. . . .	1er d'inf. (Grsbowski)	2	2,383	»	»	»
Wotczinski, id. . . .		2e id . . (S. Potocki).	2	2,817	»	»	»
Rozniecki, id. . . .		3e id . . (Zatowski). .	2	2,061	»	»	»
Ficher, ch.d'ét.-maj.		4e id . . (F Potocki).	2	2,143	»	»	»
		1er de c. (Dabrowski)	»	»	4	631	»
		2e id. . . (Krasurow)	»	»	6	1,353	»
		Artillerie et génie . .	»	»	»	»	450
		Total. . . .	8	9,204	10	1,984	450
DEUXIÈME LÉGION (2).							
ZAYONCHECK, gén. de division.	»— Radziminski, cap.	7e d'inf. (Skurzeski).	2	2,230	»	»	»
Krasinski, g. de brig.	Jabkoski, cap. — »	8e id. . (Godebski).	2	2,335	»	»	»
Niemoiewski, id. . .	»—	3e de c. (Lonczynski)	»	»	4	874	»
Pietrowski, id. . . .		4e id. . (Meneinski)	»	»	4	896	»
Kosecki, ch.d'ét-maj.		Artillerie et génie. . .	»	»	»	»	557
		Total. . . .	4	4,565	8	1,770	557
TROISIÈME LÉGION.							
DOMBROWSKI, gén. de division.	Pahosz, colonel ; An-	9e d'inf. (Sukowski).	2	1,745	»	»	»
Kosiuski, g. de brig.	drowski, lieut. —	10e id. (Downowicz)	2	2,115	»	»	»
Sokolniski, id. . . .	Szembch, cap. ; Ra-	11e id. (Mielzynski).	2	1,558	»	»	»
Haucke, c.d'ét.-maj.	douski, l. — Sokol-	12e id. (Poninski). .	2	1,910	»	»	»
	niski, cap.	5e de cav. (Turno). .	»	»	4	575	»
		6e id. (Dievanowski)	»	»	4	819	»
		Artillerie et génie . .	»	»	»	»	556
		Total	8	7,328	8	1,394	556
		Total de la division polonaise.	20	21,097	26	5,148	1,563

(1) L'organisation de ce corps, commencée en vertu de l'ordre de l'Empereur, du 2 janvier, n'était pas achevée à l'époque du 1er avril.

(2) Les 5e et 6e régiments d'infanterie, qui devaient faire partie de la division Zayoncheck, formèrent la légion du Nord employée au siége de Dantzig (division Pothod).

CORPS D'OBSERVATION.

Le maréchal BRUNE, commandant en chef.	Guillemet, colonel; Roubaud, chef d'escadron; Bourgoin, capitaine; Tiller, lieutenant. . .	Aid.-de-camp.
ROSTOLLAND, g. de brig., chef de l'état-major. . . .	Badini, cap.; Lavirotte, lieut. .	Aid.-de-camp.
ALLEMAND, adj.-comm., sous-chef de l'état-major. . .	Motté, capitaine.	Adjoint.

ANGEL, idem, employé près le maréchal Brune.

LACOMBE-SAINT-MICHEL, gén. de div., comm. l'art. | St-Hilaire, ch. de b.; Lebugnet l. | Aides-de-camp.

DAOUAS, gén. de brig., chef de l'état-major de l'art. | Toilot, Deslyons, cap.; Dubois, l. | Adjoints.

RAGNAULT, inspecteur aux revues — PARVOST, sous-inspecteur aux revues. — MORAND, ordonnateur.— Maréchal, Ricard, Romand, commissaires des guerres.—MAUPOINT, col., commandant la gendarmerie.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLERIE.
1re DIVISION. BOUDET, g. de div. FAIRION, g. de brig. VALORY, idem. . . HECTOR, adj.-comm.	Ducheyron, ch. d'es. Ricard, l. — Parade, cap.; Ponçot. — Imbert, Gerhout, l. — Blesimard, ch. d'es.; Chassaignac, Dulac, cap.	3e lég. (Gavotti, m.).	2	1,945	»	»	»
		56e de l. (Gengoult). .	3	3,217	»	»	»
		93e id. (Grillot) . . .	2	2,611	»	»	»
		Artillerie.	»	»	»	»	200
		Total. . .	7	7,773	»	»	200
2e DIVISION. MOLITOR, g. de div. LEGUAY, g. de brig. . CASTELLA, idem. . . BLANMONT, adj.-c. .	Balthazard, cap.; Revel, — » — » — Boyer, l. — Allouis, ch. d'esc.; Coupé, cap.	2e de l. (Delga) . . .	2	2,178	»	»	»
		16e id. (Mario, maj.)	2	2,462	»	»	»
		37e id. (Gauthier). .	2	2,078	a	»	»
		67e id. (Chaussat). .	2	1,994	»	»	»
		Artillerie.	»	»	»	»	205
		Total. . .	8	8,712	»	a	205
1re DIV. HOLLAND. DUMONCEAU, l.-g. VANHALDRING, g.-m. GRAS, idem . . . VAN CORTEREDEN, l.-col., ch. de l'ét.-maj.	Stedmann, Van der Capelle, Sadeo, l.-c. — Walriguant, — Schindler, l. — Levalet, col.; Schmidt, major.	2e chas. (Kuhleayo) .	3	2,491	»	»	»
		3e de l. (Seis)	2	2,096	»	»	a
		4e id. (Authing). .	2	1,637	»	»	»
		6e id. (Noguez). . .	2	1,737	»	»	a
		9e id. (Schewenbach)	2	1,963	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	570
		Total. . . .	11	9,924	»	a	570
2e DIV. HOLLAND. GRATIEN, lieut.-g. . VAN HASSELT, g. maj DUZY, idem. . TISLAR, brigadier. .	» — » — Tyrosena, Roeder, l. — » — » — » — ».	2e de l. (Lyelama). .	2	1,316	»	»	»
		7e id. (Vandenberg).	2	1,086	»	»	»
		8e id.	2	1,530	»	»	a
		Artillerie	»	»	»	»	159
		Total. . . .	6	3,932	»	a	159
DIV. DE CAVAL. (1) CARTERET, g. maj. hollandais	Wanderwich, cap. . .	3e hussar. hollandais (Van Goes)	»	»	2	568	»
		Chevau-légers belges (duc d'Aremberg) .	»	»	2	450	»
		Gendarmerie impér.	»	»	»	94	»
		Artillerie	»	»	»	»	»
		Total. . . .	a	»	5	1,112	»
		Total à reporter. .	32	38,341	5	1,112	1,134

(1) Cette division devait être renforcée du 2e régiment de hussards et du 2e régiment de cuirassiers hollandais, employés au huitième corps.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
		Report du total.	32	30,341	5	1,112	1,134
1re DIV. ESPAGNOLE. M. DE LA ROMANA, lieut.-général . . .	. . . .	Rég d'Asturio (inf. l.)	3	2,213	»	»	»
		— de la princ. (id.)	3	2,191	»	»	»
		Bat. Barcelonne (lég.)	1	1,219	»	»	»
		Rég. du roi (cavaler.)	»	»	3	513	»
		— de l'infant. (id.)	»	»	3	639	»
		Artilleria à pied . . .	»	»	»	»	165
		Artilloria à cheval. .	»	»	»	»	51
		Totaux.	7	5,623	6	1,152	216
2e DIV. ESPAGNOLE (1) O'FARILL, l.-génér.	. . . .	Rég de Zamora (inf. l.)	3	1,242	»	»	»
		— de Guadalaxara (id.)	3	1,898	»	»	»
		1er b. de Catalogne (l.)	1	1,000	»	»	»
		Reg. des Algarves (c.)	»	»	3	583	»
		Drag. de Villaviciosa	»	»	3	605	»
		Artillorio	»	»	»	»	108
		Totaux.	7	4,140	6	1,188	108
		Total du corps d'observatioo. . .	46	40,104	17	3,452	1,458

CORPS DE TROUPES

EMPLOYÉ AU SIÉGE DE GRAUDENTZ.

VICTOR, général do division, commandaot. . . . . . . | Huguet Chateau, chef de bat. ; Jourdain, capitaine . . . . . .
ROUYER, général do division, employé au siége . . . | Debaine, ch. d'esc.; Ricorion, c.;
SOLIGNAC, général do brigade idem . . . . . . | Civatard, lieutenant. . . . . . .
DUFOUR, idom . . . . idem . . . . . . | Ducasse, cap.; Belhomme, lieut.
DESENFANTS, idem . . . . idem . . . . . . | Ledoux, Vandor, cap. . . . . . . Aid.-de-camp.

DANTHOUARD, gén. de brig., commmand. l'artillerie. | Monessier, capitaine. . . . . . . | Adjoint.

LAZOWSKI, gén. de brigade, commandaot le génie.

CIARZ, chof da bataillon. . . . . | Dofresnay, lieutenant . . . . . . | Idem.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
DIVISION HESSOISE. DE WERNER, l.-gén. De Stosen, gén. maj. De NAGEL, idem. . De SCHOEFFER, idem. BECHTOLD, col., chef de l'état-major . . .	De Woicha, de Falck, —Waller, —Gilbert, —Mauror, l.—Meister, capit. — Beck, Lyncker, Bechstadt, lieut.	Batail. d'inf. légère.	1	405	»	»	»
		2e de ligno	2	825	»	»	»
		Batail. d'inf. légère.	1	391	»	»	»
		3e do ligne (2)	»	»	»	»	»
		Batail. d'inf. légère.	1	393	»	»	»
		Régiment de Berg . .	2	1,344	»	»	»
		Det. de chevau-légers	»	»	»	99	»
		2e régiment polonais	1	792	»	»	»
		4e idem.	1	764	»	»	»
		Rég. de Wurtzbourg.	2	1,991	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	90
		Génie	»	»	»	»	490
		Totaux. . . .	11	6,905	»	99	580

(1) Cette division n'est arrivée à l'armée que du 11 au 14 juin.
(2) Ce régiment n'avait pas rejoint, et faisait partie do la garnison de Thorn.

GRAND PARC ET RÉSERVE D'ARTILLERIE.

SAINT-LAURENT, gén. de brigade, directeur général. | Chavignot, Gostille, capitaines. | Aid.-de-camp
OLLIER, chef de bataillon. . . . . | Brouet, Havart, Bouleau, idem. | Adjoints

PARC GÉNÉRAL DE CAMPAGNE.

BOUCHU, colonel, directeur . . . .
GUÉRIN, DEVAUX, CHANTEL, LANCERY, DORVAUX, chefs de bataillon . . . . | Metzinger, Mathieu, Bergeret, Gillon, Chamberland, Richet, Michelet, Pussot, Grosset, Martel, Tardy, capitaines. . . . . . | idem

ÉQUIPAGES DE PONT.

DESALLES, chef de bataillon, directeur . . . . | Nanot, Leclerc, capitaines . . . | Idem.

GÉNIE.

CHAMBARLHIAC, général de brigade. . . . . | Poste, lieutenant. . . . . . . | Aid.-de-camp

DÉSIGNATION DES ARMES.			ARTILLERIE. hommes	ARTILLERIE. chevaux	GÉNIE. hommes	GÉNIE. chevaux
TROUPES des PARCS.	ARTILLERIE . . .	à pied	2,094	»	»	»
		à cheval	569	585	»	»
		Total	2,663	585	»	»
		Ouvriers d'artillerie .	411	»	»	»
		Armuriers	50	»	»	»
		Pontonniers.	587	»	»	»
		Train d'artillerie . .	1,846	1,619	»	»
		Total de l'artillerie.	5,557	2,204	»	»
	GÉNIE	1er batail. de sapeurs.	»	»	400	»
		2e idem	»	»	385	»
		4e idem	»	»	618	»
		5e idem	»	»	538	»
		Mineurs	»	»	441	»
		Total du génie. . .	»	»	2,382	»
Total.			5,557	2,204	2,382	»
Total général.			7,939			

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE [1].

DÉSIGNATION DES CORPS D'ARMÉE.		INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.
		BAT.	HOMMES.	ESC.	HOMMES	
ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL et administration de l'armée.		»	496	»	»	»
GARDE IMPÉRIALE	(Maréchal Bessières)	16	8,632	16	2,296	842
1er CORPS D'ARMÉE.	(Prince de Ponte-Corvo). . .	24	20,796	21	3,259	1,746
3e idem.	(Maréchal Davout)	32	22,509	9	683	1,811
4e idem.	(Maréchal Soult).	34	24,006	9	1,145	2,124
5e idem.	(Maréchal Masséna).	37	22,237	20	6,632	2,156
6e idem.	(Maréchal Ney)	18	15,521	9	837	1,468
8e idem.	(Maréchal Mortier)	25	17,937	5	836	1,528
9e idem.	(Prince Jérôme).	25	13,947	14	1,500	1,506
10e idem.	(Maréchal Lefebvre)	35	18,682	20	2,506	2,917
RÉSERVE DE CAVALERIE. . . .	(Grand-duc de Berg)	»	»	140	19,069	1,341
CORPS D'ARMÉE DE RÉSERVE. .	(Maréchal Lannes)	21	16,405	3	659	619
CORPS POLONAIS	(Prince Poniatowski).	20	21,097	26	5,148	1,563
CORPS D'OBSERVATION.	(Maréchal Brune).	46	40,104	17	6,452	1,456
CORPS du siége de Graudentz.	(Général Victor).	11	6,905	»	99	580
GRAND PARC DE RÉSERVE. . .	(Général Saint-Laurent) . . .	»	»	»	»	7,939
Total des troupes actives (1). . .		344	249,272	300	45,053	29,298
Troupes employées dans les gouvernements des pays conquis.						
Gouvernem. de la Poméranie.	(Liébert, g. de div., gouvern.)	»	1,680	»	»	152
— de Mecklambourg	(Laval, idem idem) .	»	459	»	»	»
— de Munster	(Canuel, idem idem) .	»	»	»	13	11
— de Minden.	(Gobert, idem idem) .	»	232	»	14	16
— du Hanovre. . . .	(Lasalcette, g. de brig., id.) .	»	»	»	64	»
— de Brunswick. . .	(Rivaud, g. de div., idem) .	»	452	»	68	12
— de Hesse-Cassel. .	(Lagrange, idem idem) .	»	»	»	125	24
— de Fulde	(Kister, g. de brig., idem) .	»	60	»	11	»
— d'Erfurth		»	723	»	100	36
— de Bayreuth. . . .	(Legrand, g. de brig., idem) .	»	341	»	110	»
Place de Custrin.	(Dagout, idem idem) .	»	301	»	»	68
— de Hameln	(Dorsner, g. de div.	»	391	»	84	147
— de Magdebourg.	(Eblé, idem idem) .	»	2,938	»	»	156
— de Braunau	(Merle, g. de brig., idem) .	»	2,819	»	»	161
Pays de Saxe-Cobourg	(Parigot, adj.-c., commaud).	»	199	»	»	»
Total.		»	10,095	»	609	763
Totaux.		344	259,367	309	45,662	30,061
Total général		335,110				

(1) On n'a pas compris dans cette récapitulation les corps et détachements en marche, venant de France et d'Italie. Ces troupes se composaient de 6,642 hommes, dont 5,703 d'infanterie, 2,002 de cavalerie, et 937 d'artillerie. Dans ce nombre se trouvaient 4,093 Italiens et 277 Polonais.

(2) Le total de l'armée active n'était réellement que de 243,219 hommes, en défalquant le corps polonais, le corps d'observation, et celui du siége de Graudentz.

CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1809.

CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1809,

DANS LA BAVIÈRE ET L'AUTRICHE.

INTRODUCTION.

Exposé des principaux événements qui se sont passés en Europe, depuis la paix de Tilsitt jusqu'à la guerre de 1809 entre la France et l'Autriche. — Situation des deux puissances à l'ouverture de la campagne.

Si le traité de Presbourg avait pu donner aux esprits réfléchis de l'Europe l'espoir que les ennemis de Napoléon, las d'accroître toujours sa gloire à leurs dépens, cesseraient de provoquer le développement de sa puissance, et conserveraient le repos qu'il leur laissait, cet espoir dut être bien plus fort après la paix de Tilsitt, où l'on avait vu la seule puissance de l'Europe capable de lutter avec la France, non seulement consentir au rétablissement de la paix, mais rechercher l'alliance de Napoléon, et s'associer à ses vues pour la tranquillité du monde.

Le jeune souverain de la Russie, frappé de la grandeur du génie de l'empereur Napoléon, autant que de l'éclat de ses victoires, avait adopté les principes d'une politique élevée, dont les secrets lui avaient été dévoilés dans les entretiens de Tilsitt. Alexandre avait préféré devenir le second protecteur de l'ordre social et le garant de la paix, au parti dangereux de rester rival d'une puissance dont

l'inimitié pouvait lui être aussi funeste que son amitié lui était avantageuse. L'Europe aurait donc pu goûter en pleine sécurité les douceurs du repos, si l'Angleterre, toujours fidèle à ses plans destructeurs, n'avait conservé l'espoir d'attaquer encore la France avec tous les moyens qui étaient soumis à son influence.

Pour accomplir l'ouvrage si heureusement conduit près de son terme par Napoléon, il était essentiel d'ôter à l'Angleterre tout point de contact avec le continent. La Russie, qui avait promis d'éloigner de ses frontières l'ennemi de tous les peuples, se trouvait naturellement chargée, par sa position géographique, d'empêcher la communication des Anglais avec le nord de l'Europe. L'Allemagne, sous l'égide de la France, n'avait à redouter ni leurs attaques, ni les effets de leurs intrigues. L'Italie, dont les destinées se trouvaient unies à celles de l'Empire, était encore plus parfaitement garantie contre les entreprises de tous genres.

Une seule contrée, plongée depuis longtemps dans une léthargie qui lui faisait oublier ce qu'elle avait été et méconnaître ce qu'elle pouvait être encore, l'Espagne restait exposée aux perfides menées des Anglais. Les considérations d'une juste politique, les intérêts de la France et sa propre gloire, tout imposait à Napoléon le devoir de soustraire les Espagnols à l'influence de l'Angleterre et de leur rendre leur ancienne énergie.

L'excessive multiplicité des couvents, le pouvoir des moines, les prérogatives et les propriétés trop étendues de la noblesse, l'administration routinière que la cour avait adoptée, telles étaient les causes de l'inertie qui, jointes à une population faible et à la paresse qu'inspire le climat, entretenaient depuis deux siècles la langueur de l'Espagne. Cet état de choses était favorable à la politique des Anglais, dont l'influence sur les peuples s'exerce en raison de leur ignorance et de leurs préjugés. Dépourvue de la vigueur nécessaire pour prendre elle-même son rang parmi les nations, l'Espagne n'ayant de ressources que ses immenses colonies, se voyait dans l'obligation de ménager les Anglais, si puissants sur mer, et qui l'investissaient, en quelque sorte, de tous les côtés: à l'est, par l'île de Minorque ; au midi, par Gibraltar ; à l'occident, par le Portugal, dont ils disposaient.

Il était digne du génie et de la magnanimité de Napoléon de briser les fers d'un peuple généreux ; et en arrachant cette dernière proie à la voracité britannique, de consolider à jamais la tranquillité et l'indépendance de l'Europe. Mais Napoléon ne tarda pas à se convaincre qu'il n'opérerait point cette grande révolution et la tenterait même en vain, tant que l'Espagne serait gouvernée par des princes dégénérés. Il fallait à cette belle contrée une dynastie nouvelle qui pût rappeler au milieu d'elle les beaux jours de Charles-Quint. Par un noble sacrifice qui honore les derniers instants de sa puissance, la maison régnante d'Espagne céda volontairement à l'Empereur la couronne dont elle ne pouvait plus supporter le poids. Napoléon la posa sur la tête de son frère.

Quelle que dût être l'autorité de ce grand exemple, la nation espagnole refusa de s'y soumettre. L'orgueil populaire, les anciens préjugés contre le nom français, plus que tout cela encore, les privilégiés qui frémissaient de voir approcher le terme de leurs prérogatives, engagèrent les Espagnols à repousser les bienfaits

de Napoléon. Les Anglais, ravis d'apercevoir une voie par laquelle ils pourraient introduire le désordre sur le continent européen, travaillèrent avec ardeur à fomenter les résolutions et la résistance des Espagnols. Les troupes françaises, qui pénétrèrent dans ce royaume, dont elles regardaient les habitants comme des amis, se virent entourées d'insurrections et obligées de se mettre en défense. La douceur employée d'abord, ne fit qu'accroître l'audace des populations égarées. Plusieurs divisions françaises, qui s'étaient avancées jusqu'au midi de l'Espagne, y furent assaillies par une multitude d'ennemis. Vaincues par la fatigue et par les souffrances, ces malheureuses troupes s'abandonnèrent à la merci de leurs ennemis,

Dès ce moment, l'orgueil des Espagnols ne connait plus de bornes. Napoléon, qui voulait les traiter en père, est obligé de venir les châtier en souverain irrité. Il se montre; devant lui tous ces rassemblements informes, ceux même qui, mieux organisés, sont cependant loin de pouvoir rivaliser avec les Français conduits par l'Empereur, se fondent et disparaissent. Les victoires consécutives de Burgos, de Tudela, de Somo-Sierra; la destruction des armées ennemies de droite, de gauche et du centre, et peu de jours après, la destruction de leur réserve, amènent rapidement Napoléon au cœur de l'Espagne, et le rendent maître de la capitale.

Déjà les colonnes françaises allaient dans toutes les directions, suivre leurs avantages et rétablir l'ordre dans les provinces espagnoles, lorsque l'armée britannique parut sur les côtes, pour essayer une fois de lutter corps à corps avec les Français. Napoléon s'élance, et par une marche d'une rapidité d'autant plus surprenante, qu'elle a lieu au travers de montagnes escarpées et couvertes de neiges, il se porte en trois jours de Madrid sur les frontières do la Gallice, où il menace le flanc de son nouvel ennemi. Celui-ci recule vers ses vaisseaux qui l'attendent. Il n'échappe qu'à la faveur d'un élément dont il est maître, mais il échappe à moitié détruit; le reste se rembarque dans un état de délabrement difficile à peindre.

C'en était fait de l'insurrection espagnole. Ce peuple abusé, qui avait osé concevoir le projet de résister aux troupes françaises, aurait été subjugué dans la moitié d'une campagne, si l'Angleterre n'avait pas réussi à faire jouer d'autres ressorts. Les moyens qu'elle avait employés depuis longtemps, toujours funestes à ceux qui s'étaient laissé influencer par elle, firent encore des victimes. L'Autriche, dont les Anglais surent flatter adroitement l'orgueil et l'ambition, se laissa persuader que le moment où l'élite des troupes françaises, les généraux les plus habiles et l'Empereur lui-même étaient occupés en Espagne, était celui qu'elle devait choisir pour réparer les pertes essuyées dans ses guerres précédentes, et peut-être même pour faire des conquêtes.

L'empire autrichien est un état fortement constitué par la richesse du territoire, par le nombre et le caractère belliqueux des habitants. Les pertes qu'il avait éprouvées depuis 1793 jusqu'à 1805, et qui avaient causé de terribles échecs à son crédit, à son influence politique et à sa réputation militaire, avaient peu diminué sa force intrinsèque. Il lui restait un territoire fort étendu, très

populeux, et des moyens considérables, soit en hommes, soit en denrées, pour lever, équiper et approvisionner ses armées nombreuses. Le gouvernement autrichien connaissait sa situation et ses ressources : cette connaissance lui donnait la confiance qu'une nouvelle lutte avec la France serait favorable à ses intérêts; mais, ce qu'il aurait dû savoir, c'était que toutes les ressources dont il disposait constituaient plutôt une force d'inertie que d'impulsion. D'une part, la nature de ses moyens abondants comme richesses foncières et stables, mais non mobiles, et, d'autre part, la position de ses États, l'esprit de ses peuples, celui qui animait ses troupes, toutes ces causes concouraient à le rendre redoutable dans la guerre défensive, mais influaient différemment dans l'offensive; elles ne lui permettaient pas de jouer le rôle de conquérant, sans perdre ses avantages et par conséquent sans s'exposer à des désastres.

A la grande surprise des esprits sages, toutes ces considérations furent méconnues, ou mises de côté. On est encore à concevoir quels motifs secrets ont pu engager l'empereur d'Autriche à risquer ainsi l'existence de sa monarchie et celle de sa maison. Il fallait que le cabinet de Vienne eût un ressentiment bien vif des revers qu'avaient essuyés ses armées en 1805, ou qu'il eût conçu une espérance bien forte de satisfaire son ambition, en même temps que sa vengeance, pour s'exposer légèrement à d'aussi grands dangers. Au surplus, l'enthousiasme des Autrichiens pour cette guerre n'était pas universel. Cette vérité a été démontrée par la correspondance de plusieurs militaires, qui a été connue par la suite. L'un d'eux, officier-général, employé et fort écouté dans l'état-major du généralissime des armées autrichiennes, en écrivant à un personnage d'un haut rang, lui rapportait les réponses qu'il avait faites à plusieurs interpellations du ministre des affaires étrangères d'Autriche, chaud partisan de la guerre. Ces réponses sont d'autant plus curieuses, qu'elles font connaître les sentiments particuliers du généralissime autrichien sur la nouvelle guerre qu'on se proposait d'engager, et en même temps la véritable situation de la France et de l'Autriche à l'égard l'une de l'autre, à l'époque de cette guerre.

« Pouvez-vous être surpris, Monsieur le Comte, écrivait ce général, qu'après » une expérience de tant de campagnes qui ont conduit la monarchie à deux » doigts de sa perte ; après avoir considéré de près les calamités qui ont accompagné ces crises désastreuses; après avoir survécu à la défection de tous nos » alliés; après avoir été témoin d'époques brillantes dont on n'a jamais profité, » et dont les résultats, au contraire, ont été gâtés par de faux calculs et par de » fausses mesures; après avoir vu enfin épuiser vainement les ressources de notre population, pouvez-vous, dis-je, être étonné qu'un prince qui a passé par » toutes ces épreuves, et qui est invité à se déclarer sur la grande question de » laquelle dépend le sort de sa dynastie et celui de l'empire, ne se montre pas » extrêmement avide de cueillir des lauriers stériles, qu'un seul jour de revers » peut lui arracher sans retour. Mais prouvez-lui que la patrie est en danger, et » que le moment est arrivé où un dernier effort peut nous sauver à jamais du » joug qui nous menace, et vous verrez alors si son âme est capable de vigueur, » et son esprit, de résolution.

» Vous me vantez l'appui que nous trouverons infailliblement dans le secours
» de toutes les nations mécontentes et subjuguées par la France, et vous faites
» entrer dans votre énumération la Russie et la Prusse. Mais ces secours sont
» si incertains; ils sont à tel point assujétis à la versatilité des circonstances,
» qu'il serait de la dernière imprudence de les faire entrer dans un calcul mili-
» taire, et qu'on ne peut les envisager que comme des chances heureuses, et
» nullement comme des données positives. Lorsqu'au contraire on prend en
» considération ce qui doit réellement servir de base à un projet de guerre, on
» trouve que nos moyens physiques, non seulement ne sont point à comparer
» avec ceux de la France, mais qu'ils sont tellement inférieurs à l'étendue de
» son pouvoir, à la force de son gouvernement, à l'unité des volontés dans son
» intérieur, aux ressources de sa population, aux avantages topographiques de
» ses frontières, que tôt ou tard nous finirons par nous épuiser au sein même
» de la victoire, si nous ne succombions pas promptement sous la masse de nos
» adversaires. »

En dépit de réflexions qui auraient dû frapper les esprits les plus prévenus, et les faire revenir de leur aveuglement, le cabinet autrichien persévéra dans sa résolution de faire la guerre; mais il ne l'annonça d'abord pas publiquement. Il s'occupa, dans le silence, d'augmenter son armée, de fortifier ses places, et d'organiser sa milice nationale, connue sous le nom de Landwehr, ou défenseurs de la patrie, milice qui fut composée de tous les hommes en état de porter les armes, dans l'étendue de la monarchie. La France se plaignit, avec raison, d'une augmentation de forces qui ne pouvait nullement être considérée comme un recrutement ordinaire pour compléter l'armée, puisque la Landwehr devait s'élever à deux cent mille hommes. L'Autriche témoigna, de son côté, du mécontentement des changements qui étaient survenus dans la situation politique de l'état de l'Église, de l'Espagne et du Portugal.

Ces discussions diplomatiques précédèrent l'orage de quelques mois. Pendant leur durée, l'Autriche continua ses préparatifs, en affirmant toujours à l'empereur Napoléon que les mesures qu'elle prenait n'étaient que défensives. Plein du sentiment de sa force, et ne pouvant pas se persuader que toute prudence fût bannie des conseils de l'empereur d'Autriche, Napoléon prit le parti de dissoudre les troupes de la Confédération du Rhin et de les renvoyer dans leurs foyers respectifs. Cependant, il forma en Allemagne une armée française, dite Armée du Rhin, qu'il laissa sous les ordres du maréchal prince d'Eckmühl. Tel était l'état des choses dans le moment où l'empereur des Français forçait les Anglais à évacuer précipitamment l'Espagne. Mais, à cette époque, les discussions avec l'Autriche ne se terminaient pas; au contraire, cette puissance se refusait toujours à reconnaître le prince Joseph Napoléon comme roi d'Espagne et des Indes. L'Empereur, après avoir poussé en Espagne ses avantages au point de pouvoir abandonner à son frère le soin de soumettre le reste de ce royaume, jugea nécessaire de préparer des mesures hostiles contre celles que prenait l'Autriche. Dans cette vue, Sa Majesté quitta l'Espagne, et revint à Paris, où elle arriva le 23 janvier 1809.

PREMIÈRE PARTIE.

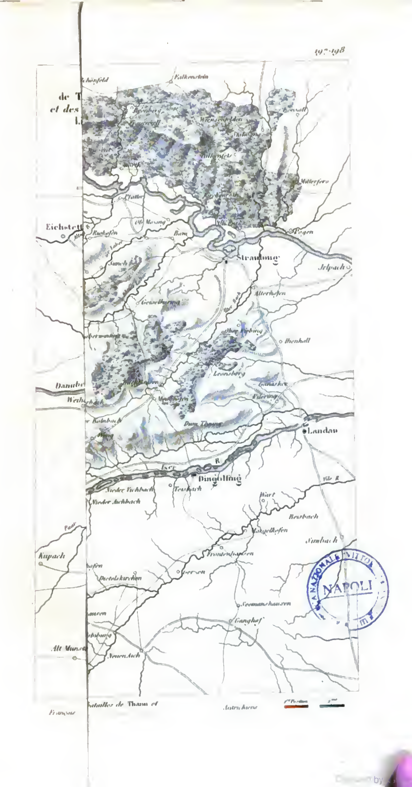
Organisation, force, position des armées autrichiennes et françaises d'Allemagne à l'époque des hostilités ; et mouvements depuis l'invasion de la Bavière jusqu'à la bataille d'Eckmühl.

Le gouvernement autrichien, décidé à la guerre avec la France, ayant rassemblé et augmenté ses forces, songea à donner une organisation fixe à son armée, et à lui faire prendre des positions qui, au début de la campagne, la missent en mesure de déboucher rapidement sur les points qu'il avait d'abord résolu d'attaquer. D'après le nouveau système militaire établi en France par l'empereur Napoléon, le comité de la guerre à Vienne partagea l'armée autrichienne en corps d'armée, dans la composition et l'amalgame desquels entraient différentes armes, et qui avaient chacun leur commandant-général, leur état-major, leur chef d'artillerie et leur administration.

Neuf corps d'armée et deux de réserve furent formés. Le premier corps, sous les ordres du général comte de Bellegarde, fut composé de vingt-sept bataillons et seize escadrons; le deuxième, sous les ordres du comte Kollowrath, était de la même force; le troisième, commandé par le prince de Hohenzollern, renfermait vingt-huit bataillons et seize escadrons; celui du prince de Rosemberg, qui était le quatrième, avait un semblable nombre de bataillons et d'escadrons; le cinquième, commandé par l'archiduc Louis, frère de l'Empereur, avait le même nombre d'escadrons, mais un bataillon de moins que le quatrième; le sixième, sous les ordres du général baron Hiller, était fort de trente-un bataillons et vingt-quatre escadrons. La force du septième, dirigé par l'archiduc Ferdinand, cousin de l'empereur, était de trente-cinq bataillons et quarante-quatre escadrons; celle du huitième, aux ordres du marquis de Chasteler, était de vingt-trois bataillons et seize escadrons; enfin, trente bataillons et vingt-huit escadrons composaient le neuvième corps, commandé par le général comte de Giulay.

Le premier corps de réserve aux ordres du prince Jean de Lichtenstein, renfermait douze bataillons de grenadiers et trente-six escadrons de cuirassiers et de dragons; le second corps de réserve, aux ordres du général baron Kienmayer, se composait de cinq bataillons de grenadiers et vingt-quatre escadrons de cuirassiers, dragons et chevau-légers.

La totalité de ces forces montait à deux cent soixante-trois bataillons et deux cent cinquante-deux escadrons. En estimant, d'après les états qui paraissaient les plus authentiques, les bataillons à onze cents hommes l'un dans l'autre, et les escadrons à cent vingt, ces forces présentaient un ensemble de deux cent quatre-vingt-neuf mille trois cents hommes d'infanterie, et de trente mille deux cent quarante de cavalerie, ou trois cent dix-neuf mille cinq cents quarante combattants. Cette armée trai-


Eichstett
Straubing
Landau
Dingolfing
Danube
Alt Munster
Kupach
Leonsberg
Neuenbach
Ganghof
Seemanshausen
Frontenhausen
Dietelskirchen
Teisbach
Nieder Viehbach
Nieder Aichbach
Mengkofen
Pilsting
Atterhofen
Irlpach
Pogen
Falkenstein
Mitterfels
Isar
Bataille de Thann et
Français
Autrichiens

nait à sa suite cent soixante-huit pièces de canon de 3, quatre cent douze de 6, quatre-vingt de 12, et cent trente-un obusiers; en tout, sept cent quatre-vingt-onze pièces d'artillerie.

Indépendamment de cette formidable armée de ligne, il se forma une armée de réserve, destinée à défendre les frontières des États héréditaires, et à recruter l'armée active. Cette réserve se composa de la milice appelée Landwehr, des dépôts d'infanterie et de cavalerie établis dans les différents cantons de conscription; enfin des levées qui formaient l'insurrection hongroise. La Landwehr présentait une masse de cent cinquante-quatre bataillons. Les dépôts d'infanterie et de cavalerie formaient cent soixante-deux compagnies et trente-quatre escadrons. L'ensemble de ces forces pouvait s'évaluer à cent quatre-vingt-huit mille hommes. L'insurrection hongroise était composée de dix-neuf bataillons, formant un effectif de vingt-un mille hommes d'infanterie, et quatre-vingt-dix-huit escadrons, formant un corps de cavalerie de quinze mille hommes; ce qui portait l'armée de réserve à deux cent vingt-quatre mille hommes. Mais il est juste de dire que la rapidité des événements fut cause qu'une partie de ces troupes nationales n'avait pas reçu son organisation définitive, et n'était pas prête au combat à l'ouverture de la campagne. Néanmoins, le fond en existait, et servit, dans le courant de la guerre, à recruter, compléter et grossir l'armée de ligne.

S. A. I. l'archiduc Charles fut nommé généralissime de l'armée autrichienne, avec tous les pouvoirs nécessaires pour diriger les opérations; d'après les plans arrêtés, sans prendre de nouveaux ordres de la cour.

Toutes les forces autrichiennes furent divisées en trois armées principales : l'une, composée des premier, deuxième, troisième, quatrième, cinquième, sixième corps et des deux corps de réserve, forma la Grande-Armée, sous les ordres immédiats de l'Archiduc généralissime, et fut destinée à se porter sur l'Allemagne; l'autre, sous les ordres de l'archiduc Jean, autre frère de l'Empereur, composée des huitième et neuvième corps, forma l'armée de gauche, destinée à agir en Italie, en Tyrol et en Dalmatie. La troisième armée de droite fut formée du septième corps, et confiée à l'archiduc Ferdinand; sa destination fut d'opérer dans le grand-duché de Varsovie contre les Polonais.

En conséquence des destinations qui leur étaient assignées, les trois armées autrichiennes se concentrèrent et prirent des positions dans le courant de mars. Les cinq premiers corps de la Grande-Armée et le premier de réserve se rassemblèrent en Bohême, à Pilsen, Prague, Piseck, Budveiss et Iglau. Le sixième corps et le deuxième de réserve se réunirent dans la Haute-Autriche, à Wels et Enns.

L'armée de l'archiduc Jean se concentra dans la Carinthie et la Carniole; le huitième corps près de Klagenfurth; le neuvième près de Laybach.

Le septième corps, ou l'armée de l'archiduc Ferdinand, se réunit entre Cracovie, Konskie et Radom.

L'artillerie de l'armée de l'archiduc Charles fut de cinq cent dix-huit pièces; celle de l'archiduc Jean, de cent soixante-dix-neuf; celle de l'archiduc Ferdinand, de quatre-vingt-quatorze.

Le commencement des hostilités de la part de l'Autriche fut fixé au 10 avril.

Pendant que l'ennemi faisait ses dispositions qui, d'après les discours des officiers autrichiens et les pamphlets publiés par les agents de la cour de Vienne,

ne tendaient à rien moins qu'à chasser les Français de l'Allemagne, l'empereur Napoléon prenait ses mesures pour déjouer les projets de l'Autriche, et les faire tourner à sa confusion. Il réunissait d'abord l'armée du Rhin, sous les ordres du prince d'Eckmühl; c'était celle qui, par sa position, devait opposer les premiers obstacles aux progrès de l'ennemi. Cette armée était composée de quatre divisions d'infanterie; savoir : celles des généraux comtes Morand, Gudin, Friant et Saint-Hilaire, et d'une division de cavalerie légère, sous les ordres du comte Montbrun. Ces troupes formaient le troisième corps de la Grande-Armée: mais, sous le commandement du prince d'Eckmühl, étaient encore comme appartenant à l'armée du Rhin, les trois divisions de cuirassiers des généraux comte Nansouty, Saint-Sulpice et Espagne; la division de grenadiers du duc de Reggio, et la brigade de cavalerie légère du baron Colbert.

Quelque temps après, lorsque l'Empereur arrêta l'organisation définitive de l'armée d'Allemagne, les divisions de cuirassiers entrèrent dans la formation de la réserve de cavalerie; et les grenadiers du duc de Reggio, ainsi que la brigade de Colbert, furent compris dans le deuxième corps d'armée.

Dans le nord de l'Allemagne, il y avait, depuis le commencement de l'année 1808, sous les ordres du maréchal prince de Ponte-Corvo, un corps dont la destination était d'agir de concert avec le Danemarck contre la Suède, qui, toujours alliée de l'Angleterre, se refusait d'accéder aux mesures prises à Tilsitt entre les deux empereurs de France et de Russie, pour fermer aux Anglais l'entrée du continent. Le quartier-général du prince de Ponte-Corvo était à Hambourg; son corps était composé de deux divisions d'infanterie française et d'une division hollandaise. Une des divisions françaises, sous les ordres du comte Dupas, fut appelée sur le Danube, et, par la suite, fit partie du deuxième corps.

A ces forces purement françaises, et déjà établies en Allemagne, ne tardèrent pas à se joindre les quatre divisions d'infanterie des généraux comtes Boudet, Molitor, Carra-Saint-Cyr et Legrand. Pendant l'hiver, elles s'étaient mises en marche pour se porter d'Allemagne en Espagne; mais ayant reçu contre-ordre à Lyon, elles retournèrent sur leurs pas, prirent la direction du Rhin, et passèrent ce fleuve à Huningue. Pénétrant en Souabe, elles allèrent successivement à Ulm pour former le quatrième corps de l'armée d'Allemagne.

Les princes de la Confédération du Rhin, conformément aux bases constitutives de cette grande association, devaient faire cause commune avec la France, leur protectrice, dans toutes les guerres qu'elle aurait à soutenir. Ils furent engagés dans cette lutte avec d'autant plus de raison qu'elle les concernait personnellement, puisque les armements de l'Autriche avaient toujours eu pour but de soumettre ces princes.

La Bavière, menacée la première, comme la plus voisine de l'empire autrichien, avait conservé ses troupes sur le pied de guerre; elles formèrent le septième corps de la Grande-Armée française; Napoléon lui donna pour chef le maréchal duc de Dantzig.

Les troupes de Würtemberg formèrent le huitième corps, dont le général comte d'Unsbourg eut la direction.

Le prince de Ponte-Corvo fut chargé par l'Empereur de se rendre à Dresde pour prendre le commandement de l'armée saxonne qu'il devait orga-

niser sous le nom de neuvième corps.

Le dixième fut composé des troupes westphaliennes ; le onzième, de celles qui se trouvaient en Dalmatie, sous les ordres du duc de Raguse.

L'armée d'Italie, commandée par le prince Vice-Roi, et celle de Pologne, aux ordres du prince Poniatowski, conservèrent leur dénomination.

Voici l'état plus détaillé des forces que Napoléon opposait à l'Autriche, dans les différents points que celle-ci menaçait d'une invasion.

Les quatre divisions d'infanterie et la division de cavalerie légère du prince d'Eckmühl représentaient, avec l'artillerie et le génie attachés au troisième corps d'armée . . . hommes 65,000

Le deuxième corps, formé au début de la campagne, et dont le commandement fut donné au maréchal duc de Montebello, fut composé d'abord des dix-huit bataillons de grenadiers du duc de Reggio, formant deux divisions sous les ordres des généraux comte Claparède et baron Conroux, et montant à dix mille hommes ; de la division du comte Dupas, venant du nord de l'Allemagne, et qui s'élevait à quatorze mille cinq cents hommes ; d'une légion polonaise de trois mille hommes, d'une brigade de cavalerie légère de trois mille hommes, aux ordres du baron Colbert, et de deux mille hommes de troupes d'artillerie et du génie ; total. 32,500

Dans la suite, la division d'infanterie du général Saint-Hilaire, qui avait fait partie,

A reporter. . hommes. 97,500

Report. . hommes. 97,500

jusqu'à cette époque, du troisième corps d'armée, entra dans la composition du second.

Les quatre divisions d'infanterie du quatrième corps, qui furent encore augmentées des contingents des princes de Bade, de Nassau et de Hesse-Darmstadt, et la division de cavalerie de ce même corps, sous les ordres du comte Marulas, représentaient, avec l'artillerie et le génie, un ensemble de. . . . 54,000

Le septième corps, ou l'armée bavaroise, partagé en trois divisions d'infanterie, commandées par le prince royal de Bavière, le comte de Wrede et le baron Deroi, formait, avec la cavalerie et le génie attachés à chaque division, une masse de. 27,900

Le huitième corps, ou l'armée würtembergeoise, composé de huit régiments d'infanterie, trois brigades de troupes à cheval, avec l'artillerie et le génie nécessaires, montait à 12,000

Le neuvième corps, ou l'armée saxonne, qui s'organisa un peu plus tard que les autres, fut composé de deux divisions, chacune de trois régiments de cavalerie ; de quatre régiments d'infanterie, et de quatre cents hommes d'artillerie ; le tout ensemble représentant. . . . 14,700

Le dixième corps, ou l'armée du royaume de West-

A reporter. . hommes. 206,100

Report. . hommes. 206,100

phalie, était composé de deux divisions westphaliennes, d'une division d'infanterie hollandaise, et de quatre mille cinq cents hommes de troupes françaises. Ces deux dernières divisions étaient auparavant sous les ordres du prince de Ponte-Corvo, et firent partie de l'armée de Westphalie, après le départ du prince pour Dresde. L'ensemble de ces troupes montait à trente-un mille trois cents hommes de toutes armes. Mais cette armée n'étant point en ligne, une partie étant en garnison dans les Etats du roi, et les autres dans les places de Hambourg, Stettin, Stralsund, Custrin, Glogau, etc., on ne peut la porter ici que pour mémoire.

La réserve de cavalerie, composée des trois divisions de cuirassiers Nansouty, Saint-Sulpice et Espagne, pouvait s'évaluer, avec l'artillerie attachée à ce corps, à. . 15,000

Le total des forces opposées par l'Empereur à l'armée de l'archiduc Charles fut donc de. . . . . hommes 221,100

Ce qui n'était pas l'équivalent des huit corps dont était composée l'armée du généralissime autrichien. Il faut encore observer que la division Dupas, qui était considérable, ne rejoignit le deuxième corps qu'après la bataille d'Eckmühl, et que l'armée saxonne ne se mit en marche, et ne commença ses opérations que lorsqu'on était déjà près de Vienne. Ainsi, lorsque l'Empereur obligea les Autrichiens à évacuer la Bavière, à la suite de plusieurs défaites, il avait trente-huit à quarante mille hommes de moins que l'ennemi.

L'armée d'Italie, sous les ordres du prince Vice-Roi, Eugène-Napoléon, était composée de quatre divisions d'infanterie française, d'une division d'infanterie italienne, d'une division de cavalerie légère et de deux divisions de dragons. Cette armée pouvait s'évaluer à soixante-deux mille hommes, en y comprenant l'artillerie et le génie. Mais une division française tout entière était encore dans le royaume de Naples, des détachements des régiments composant la division italienne tenaient garnison dans différentes places du royaume d'Italie; le reste était en marche pour se rendre sur l'Adige. En somme, ce qui restait à la disposition du Vice-Roi, au commencement des hostilités, ne montait pas à. . . . . hommes 45,000

Le corps du duc de Raguse en Dalmatie, qui prit la dénomination de onzième corps, avait une division d'infanterie commandée par le général Clausel, une brigade de cavalerie légère, sous les ordres du général Thiry; la totalité de ce corps, avec les troupes de l'artillerie et du génie, était de. 12,000

Total. . . . hommes 57,000

qui étaient opposés aux deuxième et neuvième corps autrichiens, formant l'armée de l'archiduc Jean.

L'armée polonaise, sous les ordres du prince Poniatowski, renfermait une division d'infanterie de sept régiments qui, ensemble, ne représentaient pas plus de 12,700 hommes et une division de cavalerie légère de cinq régiments formant à peu près trois mille neuf cents hommes sous les armes. En ajoutant à

ces troupes quatorze cents artilleurs, sapeurs et hommes attachés au génie, on aura, pour l'armée polonaise, un total de dix-huit mille hommes; ce qui était bien faible, comparativement au septième corps autrichien, que l'archiduc Ferdinand conduisait contre le grand-duché de Varsovie.

L'artillerie de la totalité des forces françaises et alliées était, au début de la campagne, bien inférieure à celle des Autrichiens; elle consistait en quatre cent vingt-cinq pièces de toute espèce et de tous calibres.

L'empereur Napoléon nomma le prince de Wagram et de Neuchâtel major-général de ses armées sur le Rhin et en Allemagne. Ce fut par des lettres du 4 au 11 mars, datées de Paris, que le Prince fit part de cette disposition aux différents commandants des corps, et leur adressa les premières instructions que leur donnait l'Empereur. En recevant l'ordre de se rendre à Dresde pour organiser l'armée saxonne, le prince de Ponte-Corvo fut prévenu qu'il devait mettre en marche la division Dupas et la cavalerie légère de son corps d'armée, et les diriger provisoirement sur Hanovre. Il fut enjoint au prince d'Essling d'avoir son quartier-général, le 20 mars, à Ulm, point sur lequel d'autres ordres dirigeaient les différentes divisions qui devaient composer son corps d'armée. Le prince d'Eckmühl, dont l'armée avait été cantonnée, pendant l'hiver, dans la Thuringe, en Hanovre, sur la Saale et sur le Mein, qui se trouvait déjà au centre de l'Allemagne, et presque en présence de l'ennemi, reçut des instructions plus détaillées.

« Il est probable », lui fit écrire l'Empereur, « si l'on en juge par les notions » militaires et politiques que l'on a re» cueillies, que les rassemblements des » Autrichiens ne seront suivis, de leur » part, d'aucuns mouvements hostiles. » Néanmoins, en tout état de cause, Sa » Majesté a jugé convenable de vous don» ner une direction.

» Le 20 mars, toute votre armée, com» pris les deux divisions de cuirassiers » qui étaient dans le Hanovre, sera réu» nie à Bayreuth, Bamberg et Würtz» bourg. Il paraît convenable et prudent » de faire occuper, armer et approvi» sionner Cronach, Forchheim et Am» berg. L'hôpital sera à Würtzbourg.

» Il ne faut point d'embarras à Bay» reuth; la prudence veut que les choses » soient disposées de manière à pouvoir » évacuer cette principauté sans perdre » un seul homme, un seul chariot, ni » un seul cheval.

» Dans tout mouvement imprévu sur » Bayreuth, que l'ennemi ferait avec » des forces supérieures, vous ne devez » avoir qu'un but, c'est de manœuvrer » pour être toujours maître de vous » porter sur le Danube, afin de vous » réunir au prince d'Essling et au duc » de Reggio dont la division de grena» diers, ainsi que les cuirassiers du » comte Espagne qui accompagnent » cette division, sont encore jusqu'à ce » moment sous vos ordres. Le duc de » Reggio a reçu des ordres directement » de l'Empereur pour quitter Hanau, » où il a été jusqu'à ce jour, et porter » ses cantonnements à Augsbourg et » sur le Lech. Dans le cas où vous feriez » le mouvement prévu, vous jetteriez » vos bagages dans la citadelle de » Würtzbourg, qui doit être approvi» sionnée.

» Du 20 au 29, vous vous concentre» rez sur Bamberg avec vos quatre di» visions d'infanterie, vos deux divi» sions de cuirassiers, et vos huit régi» ments de cavalerie. Vous prendrez » position à Bamberg, la droite tirant

» vers le Danube. La gauche de l'armée » bavaroise est à Straubing; vous vous » mettrez en communication avec elle » par votre droite.

» L'intention de l'Empereur est que » la division Friant reste dans le pays de » Bayreuth; la division Morand, à Bamberg; la division Gudin, à Nuremberg » et Amberg. Votre cavalerie légère » sera placée de manière à observer » tous les débouchés de la Bohême sur » l'Allemagne, depuis Egra jusqu'à » Cham et Ried, où s'étendent les postes de la cavalerie bavaroise. Quant à » la division Saint-Hilaire, et aux deux » divisions de grosse cavalerie, vous les » jetterez en seconde ligne vers le Danube, entre Nuremberg et Ingolstadt, de manière que ces corps » n'aient aucun point de contact avec » l'ennemi.

» Si les mouvements des Autrichiens » continuaient à inquiéter la famille » royale de Dresde, et si elle voulait se » retirer à Leipsig, ou sur le Rhin, ce » serait une chose assez avantageuse; » et vous prendriez des mesures pour » protéger sa marche. Cette retraite » rendrait le prince de Ponte-Corvo, » chargé du commandement de l'armée » saxonne, plus libre de ses mouvements. Au reste, il ne faut rien faire » de prématuré. D'après l'opinion de » l'Empereur, il n'y a aucune probabilité que les Autrichiens veuillent entreprendre quelque chose d'offensif. » Cependant, si des circonstances imprévues démentaient ce pronostic, il » serait convenable que la famille royale » se repliât sur Leipsig, puisque l'armée » saxonne pourrait être dans le cas d'évacuer Dresde.

» S'il arrivait quelque chose d'imprévu, vous en préviendrez, sans » perdre de temps, le commandant de » Magdebourg et le roi de Westphalie.

» Voici maintenant la position de » l'armée :

» Le corps du prince d'Essling, à » Ulm;

» Le duc de Reggio et la division de » cuirassiers du comte Espagne, à Augsbourg;

» Les troupes de Würtemberg, sous » les ordres du général comte d'Unsbourg, à Haal, Erlangen et Neresheim;

» L'armée bavaroise, sous le commandement du maréchal duc de Dantzig, à Straubing, Landshut et Munich.

» En cas d'événement et d'attaque » inopinée de la part de l'ennemi, vous » marcherez sur ces corps; et ils sont » prévenus de marcher sur vous, les uns » en se portant en avant, les autres en » rétrogradant de leur position actuelle, » de manière que votre réunion s'opère, » soit sur Ingolstadt, soit sur Donauwerth. Vous sentez bien que vous ne » seriez pas rendu à cette position, que » l'Empereur y serait arrivé. Ce mouvement concentrique réunirait plus de » cent quatre-vingt mille hommes, » maîtres de manœuvrer sur l'une et » sur l'autre rive du Danube, couverts » sur la rive droite de ce fleuve par le » Lech, et sur la gauche, par la Reidnitz. »

Les ordres furent donnés en même temps pour augmenter les fortifications de Passau sur le Danube, réparer les têtes de pont sur le Lech, et armer la ville d'Augsbourg. Des ingénieurs-géographes furent envoyés pour reconnaître les frontières de la Bohême, du côté de la Bavière. Toutes les mesures nécessaires furent prises pour ôter à l'ennemi l'envie d'attaquer le premier, ou, s'il prenait à cet égard l'initiative, pour le faire repentir de sa décision. En général, le plan de l'Empereur était de concentrer ses forces entre le Lech et le

Danube, quel que fût le point par où les Autrichiens déboucheraient.

On pouvait avoir quelque inquiétude sur le Tyrol, pays qui n'était cédé par l'Autriche à la Bavière que depuis le traité de Presbourg en 1805, et qui renfermait encore nombre de partisans et de créatures de ses anciens souverains. L'Empereur jugea convenable de prendre des précautions qui furent expliquées dans une lettre du prince Major-général au roi de Bavière, en date du 21 mars :

« Sire, l'Empereur m'a autorisé à » avoir l'honneur d'écrire à Votre Ma» jesté pour lui dire qu'il est probable » que les armées resteront quelque » temps à s'observer dans les positions » où elles vont se trouver. Il paraît im» possible que l'Autriche soit prête » avant la fin d'avril, d'autant plus que » la Russie a déclaré que si la moindre » hostilité avait lieu, elle ferait entrer » en Autriche les troupes qu'elle a sur » les confins de ce pays. Mais, Sire, » l'Autriche peut profiter du temps où » l'on s'observera pour fomenter des » troubles dans le Tyrol et dans la » Souabe, afin d'obliger d'y envoyer » des troupes, et d'affaiblir d'autant » notre armée principale, au moment » où elle pourrait avoir l'intention d'es» sayer une attaque vive et imprévue.

» L'Empereur désirerait, Sire, que » Votre Majesté ordonnât qu'il fût levé » sur-le-champ dans ses États douze » bataillons de milice, formant qua» rante-huit compagnies, dont huit ba» taillons seraient dirigés sur Inspruck, » pour la défense du Tyrol, un batail» lon pour Porchheim, un pour Am» berg, un pour renforcer la garnison » de Passau, enfin un pour Kufstein.

» L'Empereur a aussi demandé au roi » de Wurtemberg et au grand-duc de » Bade, pour le même objet, quatre » bataillons, afin de les placer sur les » frontières du Tyrol, et de marcher, » en cas de besoin, au secours de vos » troupes dans cette province. Si la » guerre se déclare, l'Autriche aura » trop à faire ailleurs, pour entrepren» dre rien de sérieux dans le Tyrol; et, » dans le cas où notre armée marche» rait en avant, ces milices se por» teraient sur Salzbourg, et procure» raient l'avantage de maintenir les der» rières.

» L'Empereur vient en outre d'or» donner qu'il serait formé plusieurs » bataillons de milice en Italie pour ser» vir à la défense du Tyrol. »

Ces sages mesures n'étaient pas encore exécutées, lorsque les Autrichiens commencèrent les hostilités, ce qui leur laissa la liberté de faire de rapides progrès dans le Tyrol. Les Bavarois n'avaient, dans ce pays, que deux régiments d'infanterie de ligne, un d'infanterie légère, et un régiment de dragons, qui étaient répartis à Trente, à Brixen et à Inspruck, sous les ordres du général Klinkel. Il est vrai qu'un régiment d'infanterie française, qui marchait de Brescia sur Augsbourg, passant par le Tyrol, se joignit à ces troupes, dont le total s'élevait à peine à sept mille hommes.

En Italie, le Vice-Roi avait fait concentrer, dans le Frioul, les divisions d'infanterie des généraux comtes Broussier et Serras, avec sa cavalerie légère; la première division d'infanterie sur la Ledra; la seconde entre Udine et Cividale. C'était dans ces positions qu'il attendait le parti que prendraient les Autrichiens. Derrière ces premières troupes, s'avançait la division du général Grenier, avec les dragons du comte Grouchy; elle avait l'ordre de passer le Tagliamento. Mais les renforts qu'attendait l'armée française de l'intérieur

de l'Italie et du royaume de Naples, étaient encore loin de l'Adige. Il en résultait que le Vice-Roi était forcé de se maintenir sur la défensive vis-à-vis de l'archiduc Jean, qui fut renforcé, dès les premières opérations, par trente-trois bataillons, formant vingt-six mille hommes de la Landwehr de la Carinthie, de la Carniole et de l'Istrie.

Le duc de Raguse occupait la Dalmatie et avait son quartier-général à Zara, capitale de cette province; il était en mesure de se défendre, et il attendait l'attaque de l'ennemi. En Pologne, le prince Poniatowski était, avec sa petite armée, dans un camp retranché sur la rive droite de la Vistule, à peu de distance de Varsovie, attendant que les mouvements des Autrichiens décidassent de ceux qu'il ferait lui-même pour s'opposer à leurs projets.

Telle était la situation des corps français, lorsque le 10 avril, le généralissime autrichien, avançant l'époque à laquelle, suivant toute vraisemblance, il devait exécuter son mouvement, passa l'Inn, et entra dans le royaume de Bavière, après avoir écrit au Roi pour le prévenir qu'il ouvrait la campagne, et pour l'engager à se joindre à lui contre la France. Toutes les opérations correspondantes avec celles de l'archiduc Charles, en Italie, en Tyrol et en Pologne, commencèrent le même jour.

L'opération de la Pologne fut exécutée par les Autrichiens, sur une seule ligne. L'archiduc Ferdinand passa, le 14 avril, la Piliça, près de Novemiasto, sans aucune résistance. Le 17, son avant-garde rencontra, pour la première fois, des postes ennemis à Pietrikosi, et les culbuta. Le prince Poniatowski concentra ses forces et prit, le 19, une position avantageuse à Ruszow. Il y attendit l'attaque des Autrichiens; mais, trop inférieur en nombre, il fut forcé de céder du terrain après la plus vigoureuse résistance. Le général polonais se replia sur son camp retranché près de Varsovie. L'archiduc Ferdinand le suivit pied à pied, et le cerna dans ses lignes. Alors le prince Poniatowski ne voulant pas exposer la ville de Varsovie à une ruine certaine, prit le sage parti de remettre, le 23 avril, cette place, par capitulation, à l'armée autrichienne. Il se retira à Praga, de l'autre côté de la Vistule, où il attendit que les nouvelles de la Grande-Armée décidassent de ce qu'il ferait ultérieurement.

L'archiduc Jean, chargé des opérations contre les troupes françaises et alliées qui occupaient le Tyrol, le Frioul et la Dalmatie, divisa son armée en trois corps. Une division de huit mille hommes, faisant partie du huitième corps autrichien, fut dirigée sur le Tyrol, sous les ordres du lieutenant-général comte de Chasteler. Une division à peu près de même force, commandée par le général Stoichevich, et prise dans le neuvième corps d'armée, fut détachée en Dalmatie. Enfin, l'archiduc Jean prit lui-même le commandement de la colonne principale qui s'avança sur le Frioul par Ponteba, Cividale et Goriza.

L'invasion du Tyrol fut heureuse pour les Autrichiens. Le général Chasteler entra dans ce pays par Lientz et la vallée de Pusther; le 12 avril, il porta son quartier-général à Brunecken. Les habitants du Tyrol, faciles à exalter, et tenant, par une ancienne habitude, à la domination de l'Autriche, se soulevèrent en masse à l'approche de ceux qu'ils regardaient comme des libérateurs. Parmi les gens ardents qui parurent à leur tête, se distingua, dès les premiers moments, un aubergiste nommé Hofer. Les troupes bavaroises qui se trouvaient répandues dans ce

pays furent assaillies, enveloppées. Quelques détachements furent massacrés, d'autres contraints de mettre bas les armes.

Le général bavarois qui commandait dans Inspruck fut forcé de capituler, le 13 avril, avec le major Teimer, chef des Tyroliens; il se rendit prisonnier avec la garnison, après avoir soutenu plusieurs jours une chaude attaque. A la faveur de l'insurrection, le général autrichien poursuivit sa marche sans obstacle, et entra, le 13, à Brixen. Le 15, il établit son quartier-général à Inspruck. La forteresse importante de Kufstein, que les insurgés ne purent pas attaquer régulièrement, fut bloquée par eux. Le 17, le général Chasteler, pensant à établir sa communication avec l'armée de l'archiduc Jean, envoya des détachements dans la partie méridionale du Tyrol, et bientôt s'y porta lui-même.

Après quelques combats contre une division française, composée de cinq régiments qui avaient été détachés de l'armée d'Italie, sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers, les Autrichiens se rendirent maîtres de Botzen, le 21 avril; de Trente, le 22, de Roveredo, le 25. Cette dernière ville fut occupée à la suite d'une action très vive qui eut lieu à Volano, entre les Autrichiens et les Français. Le général Chasteler s'arrêta à Roveredo, où il reçut, quelques jours après, la nouvelle des revers de l'archiduc Charles en Bavière.

La colonne autrichienne envoyée contre la Dalmatie eut d'abord quelques légers succès, lesquels, joints à ceux que l'archiduc Jean avait obtenus en Italie, donnèrent à ce prince une aveugle confiance: il fit sommer le duc de Raguse, commandant les troupes françaises en Dalmatie, de rendre les armes. Le général français reçut cette sommation avec l'indignation qu'elle devait lui inspirer. Mais, dans l'incertitude des événements, il concentra ses troupes, et les mit sous le canon de Zara, où il attendit des nouvelles d'Allemagne, et des ordres pour régler sa conduite.

Pendant que les détachements de l'archiduc Jean agissaient suivant la direction qui leur était prescrite, ce prince s'avançait lui-même sur l'armée française d'Italie. Un détachement autrichien, commandé par le colonel Wolkmann, déboucha par la vallée de la Fella, et se porta sur Venzone, en avant duquel la division du comte Broussier avait pris position. Après une forte fusillade, les Français se retirèrent.

Le plan du Vice-Roi n'était pas de disputer avec beaucoup d'acharnement le terrain en avant du Tagliamento. L'archiduc Jean suivait le colonel Wolkmann sur deux colonnes; l'une, composée du huitième corps, était de quinze bataillons et de seize escadrons; la seconde, formée de dix-huit bataillons et de vingt-deux escadrons du neuvième corps d'armée, était à une marche derrière la première. Le 11 avril, les Autrichiens occupèrent Cividale; le 13, l'archiduc Jean eut son quartier-général à Udine, où il réunit son armée. Les divisions des généraux français Broussier, Grenier et Serras, se retirèrent derrière le Tagliamento, qu'elles passèrent à Dignago et Codroipo. Le 15, l'armée autrichienne franchit cette rivière et se porta sur Pordenone; son avant-garde eut, près de cette ville, un engagement avec l'arrière-garde française qui suivait la route de Sacile.

Le prince Vice-Roi avait pris position en avant de Sacile, à Fontana-Fredda, où il attendait l'ennemi. Il avait placé la division Serras à droite, près de Tamoï; la division Grenier

était au centre à Fontana-Fredda ; la division Broussier à gauche, vers Vigo-Novo. Les deux armées étaient à peu près égales en infanterie; mais les Autrichiens avaient une supériorité très marquée en cavalerie. Les Français attaquèrent l'ennemi par sa gauche, qui était à Porzia, le 16, à huit heures du matin. Le combat s'étendit bientôt sur toute la ligne, et se prolongea sans aucun avantage décidé, jusque vers cinq heures du soir. Enfin les Autrichiens l'emportèrent par le nombre de leurs troupes à cheval qui s'étendirent dans la plaine de Vigo-Novo. Le Vice-Roi fit sa retraite en bon ordre et sans être poursuivi par l'ennemi, auquel il avait fait payer cher la victoire.

Les Français passèrent tranquillement la Piave le 19; les Autrichiens n'arrivèrent sur cette rivière que le 22. Le même jour, l'archiduc Jean porta son quartier-général à Trévise et fit bloquer Palma-Nova, où le Vice-Roi avait jeté trois mille cinq cents hommes de garnison. L'armée française se retirait sur Vicence. Le 27, le prince Vice-Roi mit son quartier-général à Caldiero, à peu de distance de Vérone, sur la rive gauche de l'Adige. Il concentra son armée dans cette forte position, où il fut joint par des renforts venus de l'intérieur du royaume d'Italie, et par la division du général Lamarque qui sortait du royaume de Naples. Le duc de Tarente, qui devait prendre le commandement de la moitié de l'armée française d'Italie, arriva aussi de France, pendant qu'on était campé à Caldiero.

L'ennemi, de son côté, était campé derrière Saint-Bonifacio et Villa-Nova, ayant son avant-garde sur l'Alpon. Le Vice-Roi était déjà assez fort à cette époque pour reprendre l'offensive sur les Autrichiens. Il s'y préparait, lorsque les nouvelles des victoires de l'empereur Napoléon, en Allemagne, qu'il reçut le 29, le décidèrent à se porter en avant sans plus tarder.

Les succès des Autrichiens dans les parties éloignées de celles où devait agir leur armée principale, n'étaient que des avantages éphémères; ils ne prenaient de l'importance qu'autant que la victoire se déciderait aussi pour eux au centre de leurs opérations; dans le cas contraire, ils devaient se transformer en revers. L'Archiduc généralissime, pénétré de cette vérité, avait réuni sur son centre des forces assez imposantes pour faire espérer des succès semblables à ceux qu'obtenaient ses ailes. Cependant, dès le début de la campagne, les mouvements des Français, très différents de ceux que l'Archiduc prévoyait, avaient déjà forcé ce prince à changer ses premiers plans.

La majorité de ses forces devait d'abord déboucher de la Bohême, et se porter, par la rive gauche du Danube, sur le centre de l'Allemagne, tandis que l'invasion de la Bavière, confiée à un seul corps d'armée, devenait une opération secondaire. Mais la concentration des forces françaises et alliées, entre le Danube et le Lech, ordonnée par l'empereur Napoléon, et la marche rapide des différents corps vers les points qui leur étaient designés dans cet intervalle, firent juger à l'archiduc Charles, qu'en suivant son premier projet il exposait le corps du général Hiller, destiné pour la Bavière, à être accablé par le gros de l'armée française, qui ne manquerait pas de se porter sur ce général par Landshut, et qui ensuite le prendrait lui-même à revers en se rapprochant du Danube à Straubing.

Pour ne point s'exposer à des pertes de détail qui compromettraient le sort

de la campagne, l'Archiduc résolut de porter directement au-devant de l'ennemi la plus grande partie de son armée, et de prendre sa ligne principale d'opérations sur la rive droite du Danube, entre l'Iser et ce fleuve, dans la direction de Ratisbonne. Son grand but était d'occuper cette ville, avant que les Français n'eussent eu le temps de s'en emparer, et d'y réunir à lui deux corps d'armée qu'il laissait en Bohême, et qui devaient se mettre en mouvement en même temps que lui, pour opérer cette jonction en traversant le Haut-Palatinat. Avec des moyens aussi formidables, l'Archiduc se flattait de dominer les deux rives du Danube depuis Ratisbonne jusqu'à Donawerth, ce qui le rendait maître de la Bavière, et lui ouvrait la Souabe et la Franconie ; mais il espérait surtout (ce qui était de la plus grande importance pour lui) empêcher la jonction des corps français qui se trouvaient sur la rive gauche du Danube, avec ceux qui étaient déjà sur la rive droite, ou qui y arrivaient.

En conséquence de ce nouveau plan, le généralissime autrichien se décida à ramener six corps de son armée, savoir, les troisième, quatrième, cinquième et sixième, et les deux corps de réserve sur l'Inn, qu'il passa à Braunau et à Scharding, le 10 avril, en même temps qu'il donna l'ordre aux premier et deuxième corps, qui étaient restés en Bohême, de déboucher sur le Haut-Palatinat. Un détachement de huit bataillons et de huit escadrons, sous les ordres du général Jellachich, passa l'Inn à Salzbourg, et fut dirigé sur Munich. Un autre détachement de trois bataillons et d'un escadron de hussards fut envoyé à Passau sous la conduite du général Dedovich, pour occuper la ville et cerner la forteresse d'Oberhauss.

La marche de l'armée autrichienne fut très lente, à cause des pluies et des mauvais chemins. Les Bavarois qui, au premier bruit de l'invasion de leur pays, avaient abandonné l'Iser, eurent l'ordre d'y revenir, et la division bavaroise du général Deroi prit position à Landshut. L'armée autrichienne n'arriva sur l'Iser que le 16 avril ; et l'archiduc Charles se porta lui-même à Landshut, avec quatre corps d'armée, pour forcer le passage. Le corps du général Hiller reçut l'ordre de se diriger sur Mosbourg, afin de couvrir la route de Munich et d'empêcher que rien, de ce côté, ne pût faire diversion au passage de l'Iser à Landshut. Le corps du prince de Rosemberg eut l'ordre d'aller passer l'Iser à Bingelsingen, et d'envoyer des partis sur la route de Landshut à Ratisbonne.

Après une assez vive résistance, les Bavarois postés à Landshut durent céder à des forces très supérieures, et firent leur retraite en bon ordre. Cette division exécuta son mouvement rétrograde sur Pfaffenhausen pour aller se réunir au reste de l'armée bavaroise qui se concentrait derrière l'Abens. La division du comte de Wrede était partie le 12 avril de Straubing, pour se transporter au rendez-vous général. La division du prince royal de Bavière avait quitté Munich le 13, et s'était dirigée sur Abensberg par Freiding et Pfaffenhofen. Le roi de Bavière avait quitté Munich le 11, pour se rendre, avec sa famille, à Dillingen, en Souabe.

La capitale de la Bavière se trouvant abandonnée, le général Jellachich y entra sans résistance le 16 avril, le même jour que l'Archiduc passa l'Iser à Landshut. Les Autrichiens, qui avaient cru d'abord attacher à leur cause le roi de Bavière, et qui avaient trouvé dans le

monarque un allié inviolable de Napoléon, espérèrent ensuite, mais avec aussi peu de succès, se faire des partisans parmi les Bavarois. Ceux-ci, attendant l'heure de la vengeance, ne montrèrent que de l'éloignement pour d'anciens ennemis qui s'efforçaient de les séduire. Les Autrichiens virent qu'ils ne devaient compter que sur la force pour venir à bout de leurs desseins.

A la même époque où l'archiduc Charles était entré en Bavière et avait occupé le pays entre l'Inn et l'Iser, le premier et le troisième corps de l'armée autrichienne, que le comte de Bellegarde commandait, étaient sortis de Bohême, savoir, une colonne par Egra et Tirschenreüt, l'autre par Haid et Rosshaupt, pour se porter à Weyden sur la Nab, et s'avancer ensuite par Hirschau, Amberg et Neumark sur Ratisbonne, où devait s'opérer leur jonction avec les autres corps de la grande armée autrichienne.

Cependant la nouvelle de l'invasion de la Bavière par les Autrichiens était parvenue promptement au quartier-général français à Strasbourg. Aussitôt le prince Major-général avait écrit à l'Empereur pour lui rendre compte des premières dispositions qu'il avait faites en attendant les ordres de Sa Majesté.

« Sire, à l'instant je reçois une lettre » du duc de Reggio, qui en contient » une du 9 avril, du duc de Dantzig, » par laquelle le Maréchal dit: *Je » m'empresse de vous donner avis, mon » cher général, que l'ennemi a déclaré » la guerre, et qu'il est sur le territoire » bavarois; il a commencé ce matin le » passage de l'Inn, près de Braunau; je » vais me replier sur Munich, Dachau » et Augsbourg. Je compte toujours, mon » cher général, sur votre cavalerie, en » arrière de Dachau.*

» L'ennemi, Sire, en passant l'Inn » à l'improviste, nous a prévenus. » Dans la situation des choses, voici à » quoi je m'arrête:

» Je donne au prince d'Essling le » commandement du corps du duc de » Reggio, des Bavarois, des Würtembergeois, et de toutes les troupes sur » la rive droite du Danube. Je lui ordonne de porter son camp sur le » Lech.

» Je préviens le duc de Dantzig que » la division bavaroise qui est à Straubing doit faire son mouvement sur » Ingolstadt. Quant aux deux autres » divisions, leur mouvement est déjà » commencé sur le Lech, conformément à vos premières intentions.

» Je donne au prince d'Eckmühl le » commandement de toutes les troupes » qui sont sur la rive gauche du Danube; » je lui ordonne de se réunir sur Ingolstadt, où se replieront aussi la division du général Saint-Hilaire et la » cavalerie, si les circonstances l'exigent.

» Je préviens le prince d'Eckmühl du » commandement que j'ai donné au » prince d'Essling. Je lui annonce que » le quartier-général sera à Donawerth, et que c'est sur ce point que » les armées se réuniront.

» J'expédie un courrier au prince de » Ponte-Corvo, pour le prévenir que » la réunion de l'armée se fait à Ingolstadt et Donawerth.

» J'écris au roi de Westphalie pour » le mettre au fait de tout ce qui se » passe.

Dans deux heures je pars pour » Donawerth. Je donne l'ordre à l'intendant général et au commandant en » chef de l'artillerie de m'y suivre. C'est » donc là que j'attendrai les ordres de » Votre Majesté. »

Le prince Major-général arriva effectivement à Donawerth le 13 avril; et

il ne tarda pas à y recevoir les premières instructions de l'Empereur, par lesquelles Napoléon ayant pénétré, d'après les notions qu'il avait eues de la marche de l'ennemi, les intentions de l'archiduc Charles sur Ratisbonne, faisait prescrire au prince d'Eckmühl de concentrer sous les murs de cette ville toutes les troupes de son commandement. La position des Bavarois fut fixée derrière l'Abens, où ils s'étaient repliés. Le prince d'Essling, à la tête de son corps d'armée, dut occuper la droite d'Augsbourg, et le duc de Reggio la gauche. Les troupes würtembergeoises qui étaient encore en marche reçurent l'ordre de se porter à Rain, position intermédiaire entre Donawerth et Augsbourg.

En marchant pour exécuter l'ordre qu'il avait reçu, le prince d'Eckmühl devait se croiser avec les corps ennemis qui avaient débouché de la Bohême. Le général comte Friant, dont la division faisait l'avant-garde du troisième corps de l'armée française, rencontra effectivement l'ennemi le 11 avril, à quelque distance d'Hirschau. Il y eut un engagement, et les Français forcèrent les Autrichiens à se replier sur Hirschau que l'ennemi se mit en mesure de défendre. Mais le général Friant l'y laissa et continua sa marche sur Amberg. Ce général se dirigea ensuite à droite vers Neumark, pour se rapprocher des autres divisions du corps dont il faisait partie. Les Autrichiens occupèrent Amberg.

Cependant, pour couvrir et masquer les mouvements du troisième corps et pour gagner du temps, le général Friant jugea convenable d'attaquer, le 13, les Autrichiens à Amberg. Il les poussa sur cette ville; mais l'ennemi étant en force dans le voisinage, envoya de nouvelles troupes, ce qui engagea le comte Friant à se retirer. Le lendemain, il se reporta de nouveau sur l'avant-garde autrichienne, par la route de Neumark à Amberg. On combattit toute la journée. A chaque instant, l'ennemi recevait de nouveaux renforts. Le général Friant se replia sur Neumark, après avoir rempli son but, qui était d'attirer l'attention des Autrichiens sur le point d'Amberg, et d'arrêter leur marche sur Ratisbonne. En effet, les Français prévinrent l'ennemi sur ce point important; le prince d'Eckmühl occupa, le 15 avril, Ratisbonne et Stadt-am-Hof, sur la rive gauche du Danube. Le général Friant vint l'y rejoindre le lendemain.

Toute l'armée se trouvait dans les diverses positions qu'il lui avait été ordonné de prendre, lorsque Napoléon arriva, le 17, avant midi, à son quartier-général à Donawerth. Comme les mouvements de l'archiduc Charles, à cette époque, annonçaient positivement l'intention de se porter entre Ratisbonne et Ingolstadt, pour intercepter la communication du prince d'Eckmühl avec les Bavarois, et que l'on avait acquis la certitude que la grande majorité des forces autrichiennes était sur la rive droite du Danube, l'Empereur attachait moins de prix à l'occupation de Ratisbonne, qu'à la concentration de ses forces. Il ordonna en conséquence au prince d'Eckmühl de quitter son camp de Ratisbonne, en laissant seulement un régiment en garnison dans cette ville, et de se rendre à Neustadt. Il fut enjoint au duc de Dantzig de réunir tous les Bavarois, et de se rendre à Pfaffenhofen et Bibourg, entre l'Iser et Neustadt, pour manœuvrer dans cette direction et pour contenir les colonnes ennemies qui débouchaient par Landshut et Freysing.

Le prince d'Essling, ayant en avant-garde le corps du duc de Reggio, dut

arriver sur Aicha et Pfaffenhofen, et le comte d'Unsbourg, à la tête des Würtembergeois, fut appelé à Neubourg. Les divisions de cuirassiers qui, au moment de l'arrivée de l'Empereur à l'armée, formèrent de nouveau la réserve de cavalerie, dont le commandement fut donné au maréchal duc d'Istrie, furent dirigées sur Ingolstadt. Tous ces mouvements avaient pour but de rassembler l'armée sous la main de l'Empereur, et de mettre Sa Majesté en mesure de porter un coup décisif partout où l'ennemi se trouverait en défaut. La multiplicité aussi bien que l'incertitude des mouvements des Autrichiens à cette époque, donnaient lieu de conjecturer qu'ils tomberaient dans le piége que l'habileté de Napoléon leur tendait.

Les têtes de colonnes de l'ennemi approchaient du Danube. L'Archiduc manœuvrait dans le but d'occuper les défilés d'Abbach et de Postsaal, position par laquelle il aurait débordé le flanc droit du prince d'Eckmühl, en même temps que le flanc gauche des Bavarois, et séparé ces deux corps. Il avait rassemblé autour de lui, par des marches forcées, les troisième et quatrième corps de son armée, et le premier corps de réserve. Le 19 avril, au matin, il porta son quartier-général à Kloster-Rohr, village à peu de distance d'Abensberg, sur la route de Landshut à Ratisbonne.

Le cinquième corps de l'armée autrichienne, sous les ordres de l'archiduc Louis, était à Siegenbourg, à trois lieues derrière son frère, et le sixième, sous les ordres du général Hiller, encore plus au sud. Ce dernier corps avait sa tête à Mainbourg, et descendait, en échelons, jusqu'à l'Iser. Il était destiné à couvrir le flanc gauche de l'armée et à maintenir la communication avec Landshut, pendant que l'archiduc Louis tiendrait en respect les Bavarois et les empêcherait de mettre obstacle au mouvement de l'Archiduc généralissime, sur les défilés d'Abbach.

Dans cette situation, la marche de flanc qu'exécuta le troisième corps français pour se réunir aux Bavarois sur l'Abens, occasionna des rencontres avec l'ennemi. Le 19, le prince d'Eckmühl était en mouvement sur quatre colonnes pour se porter à Abensberg; la tête de la troisième colonne, qui était formée par la quatrième division d'infanterie de son corps d'armée, et qui avait pris la route par Paifing, fut attaquée à la hauteur de Thann.

La deuxième division, celle du comte Friant, qui composait la seconde colonne, ayant été retardée par les mauvais chemins, entra en ligne avec la quatrième. Pendant toute la journée, ces deux divisions soutinrent l'effort du troisième corps de l'armée autrichienne et d'une partie du premier corps de réserve de grenadiers et de cuirassiers; ils se maintinrent dans une bonne position qu'ils avaient prise à la pointe d'un bois entre Thann et Hausen. Plusieurs régiments autrichiens perdirent leurs commandants; les généraux princes Louis et Maurice Lichtenstein, le général Lusignan, furent blessés à cette affaire; ainsi l'archiduc Charles, éprouvant du retard dans sa marche, manqua les défilés dont il voulait se saisir, et la réunion du troisième corps francais avec le septième s'effectua dès le soir même. Cette réunion prépara dès lors de grands événements.

L'empereur Napoléon était à Ingolstadt le 19. Sa Majesté envoya l'ordre au prince d'Esslng, qui arrivait sur Pfaffenhofen, de faire filer des renforts sur Abensberg, de marcher avec le gros de son corps d'armée dans la direction

de Landshut, et de tâcher de s'emparer d'un pont quelconque sur l'Iser. Cette opération avait le double but de lier la partie de l'armée qui arrivait du côté du midi avec celle qui venait du côté du nord, et de menacer la ligne de communication ainsi que la retraite de l'ennemi. Pour exécuter cet ordre, le prince d'Essling se dirigea sur Freysing; et il fit continuer la marche du duc de Reggio sur Pfaffenhofen, d'où ce général devait se porter à Geissenfeld. Afin d'assurer au pont de Wohlbourg, sur le Danube, un passage pour les troupes du prince d'Eckmühl, l'Empereur détacha le comte d'Unsbourg à la tête du huitième corps, avec ordre de se porter au devant de ce pont, au débouché de la vallée de Munchmünster. Le duc de Dantzig, qui occupait ce poste, devait le céder au comte d'Unsbourg, et se porter au devant de l'ennemi avec toutes les divisions bavaroises réunies.

En arrivant le 19 à Pfaffenhofen, le duc de Reggio attaqua et culbuta un détachement autrichien qui gardait ce poste. Ce détachement appartenant au corps d'armée du général Jellachich, était le seul que l'ennemi eût jeté dans l'intervalle de douze lieues qui se trouvait entre l'extrême gauche de l'armée autrichienne postée à Mainbourg, et le général Jellachich lui-même qui occupait Munich.

Ces petits combats n'étaient que le prélude d'opérations d'une haute importance, dont la justesse et la rapidité déconcertèrent les projets de l'Autriche. Le combat de Thann avait réuni l'aile gauche et le centre de la Grande-Armée française; l'occupation de Pfaffenhofen avait rapproché l'aile droite et l'avait mise en ligne.

Le premier de ces combats avait fait échouer le principal dessein de l'Archiduc généralissime; mais sa ligne de bataille restait encore intacte. Elle commençait à Eglofsheim, près de Ratisbonne, et se prolongeait en remontant par Luckepoint et Siegenbourg jusqu'à Mainbourg, presqu'en face de celle des Français, qui partait de Ratisbonne et s'étendait en remontant par Abbach et Abensberg jusqu'à Pfaffenhofen. Le quartier-général de l'archiduc Charles était, dans la nuit du 19 au 20, à Eglofsheim; celui de l'empereur Napoléon, à Wohlbourg. Les centres des deux armées, près d'Abensberg, étaient fort rapprochés; mais la partie de l'armée autrichienne qui se trouvait sur ce point n'était que l'extrémité gauche du centre de sa ligne.

Napoléon ayant pris une connaissance détaillée du terrain et de la position des Autrichiens, résolut de couper, par une manœuvre décisive, l'aile gauche de l'ennemi et de l'isoler du centre. Cette aile gauche était formée du cinquième corps, sous les ordres de l'archiduc Louis; du sixième, sous le commandement du général Hiller; et du deuxième corps de réserve commandé par le général Kienmayer. Une telle manœuvre, si elle réussissait, conduisait les Français à Landshut, sur la ligne d'opérations de l'ennemi et au milieu de ses magasins.

Abensberg, qui se trouvait être le point de départ de l'attaque projetée, est situé sur la rive droite de la petite rivière d'Abens qui se jette dans le Danube à peu de distance de cette ville. Le terrain qui environne Abensberg étant inégal et coupé de bois, permet de cacher à l'ennemi les mouvements d'une armée. Abensberg se trouvait dans une situation à peu près centrale, entre l'extrémité de la gauche du centre des Autrichiens, placée à Hausen, et la tête de leur aile gauche qui était

à Siegenbourg, poussant des postes jusqu'à Kloster-Rohr. Les troupes qui occupaient les positions de Siegenbourg, étaient celles qui composaient le cinquième corps autrichien; et ce corps avait derrière lui, à peu de distance, sur les hauteurs de Lutmannsdorf, le deuxième corps de réserve.

C'est contre ces deux corps que Napoléon dirige son attaque. L'Empereur ôte au prince d'Eckmühl les première et troisième divisions d'infanterie et deux régiments de chasseurs, qu'il met sous les ordres du duc de Montebello. Il ordonne à ce maréchal de se porter, par Kloster-Rohr, sur Hausen, de refouler vers le Danube tous les postes de l'armée de l'archiduc Charles qu'il trouverait dans cet intervalle, d'intercepter la communication entre ces corps ennemis et ceux de l'aile gauche, et d'empêcher absolument le généralissime autrichien de porter des secours à son frère. Pour mieux contenir encore l'archiduc Charles, l'Empereur fait passer au prince d'Eckmühl l'ordre de l'inquiéter sur son front avec les divisions qui lui restaient.

Les instructions du prince d'Essling portaient de faire remonter le corps du duc de Reggio par Au, pour concerter ses opérations avec la gauche de l'armée; et, quant à lui-même, d'accélérer sa marche sur Freysing et Mosbourg.

Cependant Napoléon réunissant sous son commandement immédiat les troupes bavaroises et celles du Würtemberg, parle à ces soldats, les encourage, les échauffe, et fait passer dans leur âme cette confiance sans bornes qu'il inspirait aux Français. Il les mène immédiatement à l'ennemi, attaque de front les Autrichiens à Siegenbourg, avec la division bavaroise du comte de Wrede, et dirige le comte d'Unsbourg, avec les Würtembergeois, sur le flanc droit de l'ennemi. En même temps, il envoie le duc de Dantzig, à la tête de deux autres divisions bavaroises, sur Rothenbourg, dans la direction de Landshut, pour tâcher de déborder le sixième corps autrichien posté à Mainbourg, et de l'envelopper dans la défaite du cinquième.

Après quelques heures de résistance, l'archiduc Louis est complètement battu. Il perd quatre mille hommes, plusieurs drapeaux, dix pièces de canon. Ce prince fait d'abord sa retraite sur le corps de grenadiers de réserve placé derrière lui. Mais bientôt il est obligé de reculer vers l'Iser, où il est recueilli par le général Hiller. Celui-ci, qui n'a pu réunir ses troupes à temps pour se mêler au combat de Siegenbourg, prend le commandement des trois corps réunis, et se replie sur Landshut, vivement poursuivi et pressé par l'armée française qui, dans cette occasion, enlève à l'ennemi un assez grand nombre de prisonniers.

Les Autrichiens manifestaient l'intention de tenir à Landshut; mais ce point important ne devait pas rester longtemps entre leurs mains. Le prince d'Essling arrivait à Landshut depuis Freysing, par Mosbourg. Le duc de Reggio eut l'ordre d'abandonner la route de Neustadt, qu'il ne suivait que pour soutenir les efforts de la partie de l'armée qui attaquait les Autrichiens à Siegenbourg, et de marcher droit à Landshut, sa première direction n'ayant plus d'objet depuis le succès de la bataille d'Abensberg. Le duc de Dantzig continuait d'avancer sur Landshut par Pfaffenhausen et Neuhausen. Le duc de Montebello qui, pendant la journée du 20, avait sans cesse combattu les troupes du sixième corps autrichien, et les avait chassées de Rhor, Hausen et des

autres postes, tourna ensuite à droite, et prit la route de Landshut par Rothenbourg, ville que l'ennemi évacua aussi à son approche. Enfin la division bavaroise de Wrede, les troupes würtembergeoises, les cuirassiers de la réserve, l'état-major-général et l'Empereur lui-même, suivirent, à peu de distance, la même route que le maréchal duc de Dantzig.

Le 21 avril on arriva, de grand matin, à la vue de Landshut. L'Empereur détacha aussitôt le maréchal duc d'Istrie à la tête de la division de cuirassiers du comte Nansouty, et de la cavalerie des septième et huitième corps, pour attaquer la cavalerie autrichienne qui était restée sur la rive gauche de l'Iser, pendant que l'infanterie gagnait la rive droite, en toute hâte. Le duc d'Istrie culbuta la cavalerie ennemie qui s'enfuit à travers le faubourg de Seligenthal, entraînant avec elle tout ce qui se trouvait encore sur la rive gauche de la rivière.

L'ennemi voulait mettre le feu au pont de l'Iser pour arrêter les Français; mais les grenadiers du 17e régiment de ligne, conduits par le général comte de Lobau, aide-de-camp de l'Empereur, atteignirent le pont et s'en emparèrent avant que l'incendie ne fût allumé. Ces braves entrèrent pêle-mêle dans la ville avec les Autrichiens. Ceux-ci se rallièrent à quelques divisions que le général Hiller avait formées sur la rive droite de l'Iser. L'armée française parut bientôt en bataille devant l'ennemi, qui fit mine de soutenir le combat pour avoir le temps de faire filer ses bagages, son artillerie et ses pontons.

Au moment d'essuyer sur son front une vive attaque, le général Hiller vit paraître sur son flanc gauche les têtes des colonnes du prince d'Essling, dont le corps avait passé l'Iser au pont de Mosbourg, et qui s'avançait par la rive droite, menaçant de tourner Landshut. Dans cette perplexité, le général ne songea plus qu'à sauver ses troupes par une prompte retraite, et abandonna ses équipages aux Français qui firent un butin immense. Vingt-cinq pièces de canon, un train nombreux de pontons, plus de mille chariots de munitions et de bagages attelés, tombèrent au pouvoir du vainqueur. On trouva dans Landshut des magasins considérables, cette ville étant le premier dépôt des Autrichiens en Bavière. Indépendamment de la perte qu'on fit éprouver à l'ennemi, et qui monta à plus de 3,000 hommes, tués ou blessés, on lui fit 5 à 6,000 prisonniers.

L'archiduc Louis et le général Hiller se retirèrent sur l'Inn par Neumark et Alt-OEtting. Napoléon envoya à leur poursuite le duc d'Istrie avec la division du comte de Wrede, celle du comte Molitor, qui fut détachée du corps du prince d'Essling, et une division de cavalerie légère commandée par le général comte Marulas. L'archiduc Louis étant rentré en Autriche, le général Hiller resta seul chef des débris des cinquième et sixième corps et de la réserve des grenadiers. Il prit position à Alt-OEtting, où il eut quelques jours de tranquillité, parce que la poursuite des Français fut un peu ralentie dans l'attente des grands événements qui devaient se passer dans le voisinage du Danube.

DEUXIÈME PARTIE.

Bataille d'Eckmühl. — Mouvements et opérations des armées françaises et autrichiennes en Allemagne, en Italie, en Pologne......, depuis cette journée jusqu'à celle d'Essling.

La journée d'Abensberg et la prise de Landshut avaient réalisé les brillantes conceptions de l'Empereur. La principale armée autrichienne, celle sur laquelle reposaient toutes les espérances de l'ennemi, était coupée en deux parties, dont l'une venait d'être battue, et dont l'autre était tournée, ayant perdu sa ligne d'opérations et ses magasins. Les premières combinaisons de l'archiduc Charles avaient totalement échoué. Sa campagne était manquée dans son principe; et, pour la continuer, il fallait qu'il la refît sur un nouveau plan, ce qui n'était pas facile devant un adversaire actif et redoutable.

La ressource du généralissime autrichien était dans les forces considérables dont il pouvait encore disposer. Indépendamment des troisième et quatrième corps de son armée, et du premier de réserve, qui étaient réunis autour de lui depuis le 19 avril, il fit approcher les premier et deuxième corps qui étaient sur la rive gauche du Danube et qui ne rencontraient plus d'obstacles à leur opération, depuis que l'armée française avait passé sur la rive droite de ce fleuve. La réunion des différents corps autrichiens s'effectua devant Ratisbonne le 20 avril. Le 65e régiment français d'infanterie de ligne était resté en garnison dans cette place, fermée par un mauvais mur et par un fossé. Il y fut investi et attaqué le 19 par le deuxième corps d'armée autrichien sous les ordres du comte de Kollowrath.

Le commandant de Ratisbonne défendit d'abord Stadt-am-Hof, bourg situé en face de Ratisbonne, sur la rive gauche du Danube. Il fut cependant obligé, le 19 au soir, d'abandonner ce poste à des forces supérieures, et de se renfermer dans la place. Le lendemain matin, il fut sommé par le général ennemi de se rendre à discrétion. Le commandant français demanda un délai jusqu'à quatre heures après-midi, promettant de se rendre s'il n'était pas secouru avant cette heure. Mais il ne pouvait pas l'être par le prince d'Eckmühl; celui-ci, affaibli de deux divisions que l'Empereur avait détachées de son corps pour l'opération de Landshut, n'était pas en mesure d'arrêter l'archiduc Charles; il ne pouvait que l'observer et le tenir en échec. Au lieu de troupes françaises, le commandant de Ratisbonne vit encore approcher de ses murs le premier corps de réserve autrichien que l'Archiduc détacha sur cette place, ce qui détermina le commandant français à capituler avec le prince Jean de Lichtenstein, chef de ce corps.

Après la prise de Ratisbonne, l'archiduc Charles, qui n'était qu'imparfaitement instruit, le 21 avril, du désastre que son frère, l'archiduc Louis, avait éprouvé la veille, n'avait pas en-

core abandonné l'idée de prendre l'offensive le long du Danube, en le remontant du côté d'Ingolstadt; il se décida préalablement à arrêter son armée entre ce fleuve et la rivière de la Grande-Laber, dans l'intervalle compris entre Ratisbonne et Eckmühl, pour attendre, dans cette position, des nouvelles de son aile gauche, et la réunir à lui avant d'essayer de faire des progrès ultérieurs.

Les nouvelles qu'il attendait lui furent apportées par les Français. L'empereur Napoléon avait d'abord négligé de s'occuper des mouvements de l'Archiduc pour consommer l'opération si importante (d'après les résultats qu'elle devait avoir) de la destruction de l'aile gauche des Autrichiens. Mais en paraissant donner une libre carrière à leur centre et à leur aile droite, il avait prescrit au prince d'Eckmühl, lequel était resté en arrière sur la gauche, de surveill. r l'archiduc Charles, de l'attaquer, s'il trouvait une occasion favorable; mais par dessus tout de l'éloigner de Landshut.

Ce Maréchal remplit la commission dont il était chargé avec une distinction qui lui a mérité le nom de la journée glorieuse que ses travaux avaient préparée. Il manœuvra depuis le 20, pour occuper le généralissime autrichien et lui ôter le soupçon des véritables intentions de l'Empereur. Le prince d'Eckmühl partit de Teugen le 20 au matin, avec les divisions d'infanterie des comtes Friant et Saint-Hilaire, et la division de cavalerie légère du comte Montbrun; il marcha par Hausen sur la Grande-Laber. Le 21, le prince attaqua, à Leierndorf, les postes du troisième corps autrichien, et les chassa de ce village. Il continua d'avancer sans passer la Laber, en appuyant sa droite à cette rivière et en prolongeant sa gauche dans les montagnes qui bordent la rive gauche du torrent.

Le prince d'Eckmühl ne tarda pas à se trouver en présence du quatrième corps autrichien, commandé par le prince de Rosemberg, lequel était en position sur les hauteurs entre Laichling et Pering. Les Autrichiens avaient une batterie avantageusement placée au dessus de ce dernier village. Les Français s'avancèrent avec autant de vivacité que de bravoure sur le village qu'ils enlevèrent; ils marchèrent ensuite à la batterie de l'ennemi, et s'en rendirent maîtres après un combat meurtrier. Les Autrichiens se replièrent sur Unter-Laichling où ils prirent position. Dans ce moment, arrivèrent sur la Laber les deux divisions d'infanterie bavaroises ainsi que la division de cavalerie de la même nation, sous les ordres du duc de Dantzig.

L'Empereur, instruit par un rapport du prince d'Eckmühl des premières opérations de la journée, avait détaché ces troupes pour le soutenir. A l'approche de ce renfort, le troisième corps autrichien abandonna le point de Schierling, et alla se poster à Eckmühl sur la rive droite de la Laber. Le duc de Dantzig fit aussitôt occuper Schierling par les Bavarois. Ainsi appuyé, le prince d'Eckmühl fit agir plus librement ses colonnes, et attaqua le quatrième corps autrichien à Unter-Laichling, dirigeant particulièrement ses efforts sur la droite de l'ennemi. L'archiduc Charles, qui était venu en personne à son quatrième corps, renforça sa droite menacée par des troupes tirées de la réserve. Les obstacles que présentaient les inégalités du terrain et les bois rendaient les manœuvres difficiles; on ne s'engageait que successivement. Le combat avait commencé tard; la nuit y mit fin. L'ennemi conserva sa position d'Unter-

Laichling; mais bientôt il devait céder le terrain à un adversaire plus terrible qui s'avançait.

Le 22 avril, à la suite de différents mouvements qui avaient eu lieu dans la nuit, l'archiduc Charles avait concentré quatre-vingt-dix mille hommes dans l'espace compris entre Eckmühl et Ratisbonne. Le deuxième corps d'armée autrichien avait passé le Danube, sur le pont de cette ville, et avait pris position près de la chaussée d'Abbach, au village d'Essling. Le premier corps de réserve était avec le généralissime à son quartier-général d'Eglofsheim. Le troisième corps d'armée était posté entre Eglofsheim et Eckmühl; le château de cette dernière ville était occupé par un détachement de ce corps. Les Autrichiens avaient sur ce point une batterie de seize pièces de canon. Le quatrième corps était à Laichling. Le premier corps, sous le commandement du comte de Bellegarde, était resté à Hemau, sur la rive gauche du Danube.

Tout le terrain qui formait le champ de bataille de l'armée autrichienne, depuis Eckmühl jusqu'à Eglofsheim, est entrecoupé de montagnes, de vallées, de petites rivières torrentueuses, et d'une quantité de bois épars. D'Eglofsheim à Ratisbonne, le terrain où l'on a construit la chaussée qui va de l'une de ces villes à l'autre, est élevé sur la gauche de la route; sur la droite est une plaine marécageuse.

L'Archiduc, profitant de la supériorité de ses forces sur celles qu'il avait devant lui, résolut, le 22, de prendre l'offensive contre les Français, et de les tourner, sur leur gauche, par le défilé d'Abbach. Il comptait se rendre facilement maître de ce défilé, ainsi que d'Abensberg, et opérer alors sur les derrières de l'armée française, pendant que celle-ci s'enfonçait en Bavière à la suite de l'aile gauche des Autrichiens, que l'Archiduc ne croyait pas réduite à une aussi fâcheuse situation.

Mais dans le même temps que le généralissime méditait cette attaque, Napoléon, qui avait mis les trois corps de la gauche de l'armée autrichienne hors d'état de gêner ses mouvements ultérieurs, revenait à pas de géant sur l'Archiduc par la route de Landshut à Ratisbonne. Le 22, à trois heures du matin, l'Empereur avait fait partir, en avant-garde, le huitième corps, sauf une brigade d'infanterie qui resta en garnison à Landshut. Ces troupes prirent la route d'Eckmühl par Ehrlsbach. La division de cuirassiers du comte Saint-Sulpice eut l'ordre de suivre et de soutenir immédiatement ce mouvement. Les deux divisions d'infanterie, mises, depuis la journée d'Abensberg, aux ordres du duc de Montebello, ainsi que les deux régiments de chasseurs et les cuirassiers du comte Nansouty, marchèrent en seconde ligne; ces troupes partirent à quatre heures pour Ehrlsbach, où elles devaient être rendues à neuf heures.

Les trois divisions d'infanterie qui restaient au prince d'Essling et les cuirassiers composant la division du comte Espagne, s'étant réunis dans la plaine entre Landshut et Ergolding, partirent à six heures avec Sa Majesté et son état-major, pour se porter directement sur Eckmühl et tourner le flanc gauche de l'ennemi. A cette époque, la garde impériale n'avait pas encore rejoint l'armée; elle ne prit par conséquent aucune part aux affaires de la campagne de Bavière.

Dans la journée mémorable où cette campagne à peine ouverte devait se terminer, le troisième corps français, sous les ordres du prince d'Eckmühl, n'avait plus que deux divisions d'in-

fanterie, savoir : la troisième et la quatrième de ce corps, et une division de cavalerie légère. La deuxième division d'infanterie, commandée par le comte Friant, ayant sous lui les généraux de brigade barons Barbanègre, Gilly et Grandjean, était composée du 15e régiment d'infanterie légère, des 33e, 48e, 108e et 111e de ligne. La quatrième, commandée par le comte Saint-Hilaire et par les généraux de brigade barons Brun, Marion et Lorencez, était composée des 10e d'infanterie légère, 3e, 19e, 72e et 105e de ligne. La division de cavalerie légère du troisième corps était commandée par le comte Montbrun, secondé par les généraux de brigade barons Jacquinot et Pajol ; elle était composée des 11e et 12e de chasseurs, 7e et 5e de hussards.

Les deux divisions bavaroises faisant partie du septième corps de l'armée française, sous les ordres du maréchal duc de Dantzig, qui, dans la soirée du 21, s'étaient réunies à celle du prince d'Eckmühl, étaient les première et troisième divisions. La première, commandée par le prince royal de Bavière, ayant sous lui les généraux de brigade Rechberg, Stengel et Wieren, était composée des 1er, 2e, 4e, 8e régiments d'infanterie de ligne, de deux bataillons d'infanterie légère, du 1er régiment de dragons et des 1er et 4e de chevau-légers. La troisième division, commandée par le général Deroi et par les généraux de brigade Siebani, Vinzenti et Seidewitz, était composée des 9e, 10e, 5e, 14e régiments de ligne, de deux bataillons d'infanterie légère et de deux régiments de dragons. Les Bavarois avaient leur droite à Schierling et leur gauche vers Paring. Les deux divisions du troisième corps s'étendaient depuis Päring jusque sur les hauteurs de Dinzling.

La division de cavalerie légère du comte Montbrun, qui était le 21 à Peising, près d'Abbach, avait manœuvré un jour entier pour ne point perdre ses communications avec les divisions d'infanterie de son corps d'armée. Dans la matinée du 22, la cavalerie légère du troisième corps était en bataille derrière l'infanterie, entre Päring et Dinzling.

Le huitième corps d'armée, ou les troupes würtembergeoises qui arrivaient de Landshut, en précédant l'Empereur, étaient commandées en chef par le comte d'Unsbourg, et en second par le baron de Neubronn. Elles étaient partagées en trois brigades d'infanterie, renfermant cinq régiments d'infanterie de ligne et trois régiments de chasseurs à pied. La cavalerie de ce corps était composée de deux régiments de chevau-légers et deux de chasseurs.

La division de cavalerie du comte Saint-Sulpice, faisant aussi partie de l'avant-garde de l'Empereur, renfermait les 1er, 5e, 10e et 11e régiments de cuirassiers, formant deux brigades sous les ordres, l'une du comte de Fiteau, l'autre du baron Guiton.

La colonne du duc de Montebello, marchant en seconde ligne derrière le huitième corps, était formée des première et troisième divisions d'infanterie du troisième corps d'armée et de deux régiments de chasseurs à cheval, détachés de ce même corps. La première division d'infanterie, sous les ordres du comte Morand et des généraux de brigade barons Lhuillier et Lacour, renfermait le 13e d'infanterie légère, les 17e, 30e et 61e de ligne. La troisième division, sous les ordres du comte Gudin et des généraux de brigade comte Leclerc, barons Boyer et Duppelin, renfermait le 7e d'infanterie légère, les 12e, 21e, 25e, et 85e de ligne. Les deux régiments de chasseurs à cheval étaient les 1er et 2e de cette arme.

La division de grosse cavalerie, commandée en chef par le comte Nansouty, et qui marchait avec la colonne du duc de Montebello, renfermait les 1er et 2e régiments de carabiniers, formant une brigade sous les ordres du comte de France, et les 2e, 9e, 3e et 12e de cuirassiers, formant deux brigades, sous les ordres des généraux barons Doumerc et Berkheim.

Des troupes parties de Landshut en troisième ligne avec Sa Majesté, il n'arriva sur le champ de bataille d'Eckmühl que la division de cuirassiers du comte Espagne, qui était composée des 4e, 6e, 7e et 8e régiments de cette arme, commandés par les généraux de brigade barons Bordesoult et Raymond.

L'infanterie du maréchal prince d'Essling resta en arrière, et n'arriva point à temps pour participer à l'action. Le Maréchal seul accompagna l'Empereur. La division de grenadiers du duc de Reggio ne se trouva pas non plus à l'affaire d'Eckmühl, cette division n'étant pas encore arrivée à Landshut, lors du départ de Sa Majesté.

Dans la matinée du 22, l'archiduc Charles fit ses dispositions pour attaquer la gauche de l'armée française, du côté d'Abbach et de Peising. Le second corps de son armée formait, sous les ordres du comte de Kollowrath, la première colonne d'attaque, et devait se porter directement d'Essling, où il était, sur les points désignés. La seconde colonne, formée par la moitié du troisième corps, aux ordres du prince de Hohenzollern, devait marcher par Luckepoint sur Dinzling, et de là se diriger aussi sur Peising. La troisième colonne, composée du premier corps de réserve, commandé par le prince Jean de Lichtenstein, et avec laquelle devait marcher l'Archiduc généralissime, avait l'ordre de se mettre en mouvement à midi, et de se tenir à quelque distance des deux premières, prête à les appuyer sur tous les points où cela serait nécessaire. L'autre moitié du corps de Hohenzollern ne devait pas quitter de la position d'Eckmühl. Le quatrième corps, sous les ordres du prince de Rosemberg, était toujours destiné à occuper Laichling, où il devait tenir en échec le prince d'Eckmühl et les Bavarois, pendant que les colonnes d'attaque les tourneraient sur leur gauche.

Les colonnes autrichiennes commencèrent à s'ébranler, ce qui jeta le prince d'Eckmühl dans une certaine anxiété. Il ne pouvait point se porter lui-même à la rencontre de l'ennemi, avant l'arrivée de l'Empereur qu'il savait approcher. Trop faible pour prendre l'offensive, il pouvait craindre d'être obligé de céder, à des forces très supérieures, les positions qu'il lui était intéressant de conserver. Dans cette situation critique, le prince d'Eckmühl, portant un œil vigilant sur les mouvements des Autrichiens vers son aile gauche, et se tenant prêt à la secourir si elle était attaquée, manœuvra, par sa droite, de manière à inquiéter le prince de Rosemberg, qu'il avait devant lui. Il y réussit tellement que le général autrichien fut contenu dans sa position d'Unter-Laichling, sans oser faire un pas en avant. Le grand but du prince d'Eckmühl était de gagner du temps, dans la persuasion que bientôt tout allait changer de face.

Vers deux heures, le canon gronde sur la route de Landshut; il annonce l'approche de Napoléon. Quelques moments après, le prince d'Eckmühl reçoit les instructions de l'Empereur. Certain d'être soutenu, il prend subitement l'offensive, quitte sa position et fond sur les Autrichiens. Son artillerie, portée sur les hauteurs de Päring, seconde

cette attaque par un feu terrible qui fait taire celui de la batterie autrichienne placée sur le plateau d'Unter-Laichling. L'ennemi évacue ce plateau et se retranche dans le village, ainsi que dans un petit bois qui est derrière. Presque aussitôt, il y est attaqué par le 10e régiment d'infanterie légère, qui le presse avec une incroyable vigueur.

L'attaque du prince d'Eckmühl a précédé de peu d'instants celle que Napoléon dirige en personne, sur la gauche de l'ennemi, par les points de Schierling et d'Eckmühl. En débouchant dans la vallée de la Laber, par Buchhausen et Mannsdorf, toutes les colonnes arrivant de Landshut se sont réunies vis-à-vis de Lindach. Cette réunion étant accomplie, l'Empereur a ordonné au duc de Montebello de passer la Laber au dessous de Schierling, à la tête des divisions Gudin et Morand, et de déborder l'aile gauche de l'ennemi. Pendant que son ordre s'exécute, Napoléon, afin de soutenir ce mouvement, envoie seize régiments de cavalerie pour tomber sur l'ennemi, en traversant Schierling; et en même temps il dirige sur Eckmühl l'infanterie würtembergeoise.

Cette triple attaque, combinée avec celle du prince d'Eckmühl, a le plus grand succès. La division Saint-Hilaire, soutenant les efforts du 10e d'infanterie légère qui l'a précédée, force le village d'Unter-Laichling et le bois, après avoir éprouvé une vive résistance de la part des Autrichiens. Eckmühl et le château sont emportés à la baïonnette par les troupes de Würtemberg qu'anime la présence de Napoléon. Les troisième et quatrième corps autrichiens courent dans ce moment le danger de voir tout à la fois leur centre percé, leur droite et leur gauche débordées.

Ces corps se mettent en retraite de toutes parts, cherchant un refuge et une protection dans la partie de l'armée commandée par l'Archiduc généralissime. Celui-ci leur envoie des renforts, ce qui encourage les princes de Rosemberg et de Hohenzollern (qui étaient restés en personne à cette moitié de son corps d'armée), à essayer de se remettre en position dans le terrain coupé et couvert de bois qui se trouve entre Eckmühl et Eglofsheim. Mais la cavalerie française qui a débouché par Schierling, et à laquelle se sont réunis les dragons bavarois et la division légère du comte Montbrun, est déjà à la poursuite de l'ennemi, le serre de près, le rejette de poste en poste, l'empêche de se rallier, et le mène ainsi battant jusqu'à Ober-Sonding.

Cependant l'Archiduc généralissime ayant appris l'attaque faite sur sa gauche, et le passage de la Laber par les Français, a suspendu le mouvement des colonnes qu'il portait en avant, pour prendre lui-même l'offensive. En revenant sur ses pas, l'Archiduc a rencontré les troupes battues de son aile gauche; dès lors il ne s'est plus occupé que de les rallier, et de les réunir au reste de son armée, afin de couvrir Ratisbonne. Le deuxième corps de l'armée autrichienne, formant la première colonne pour l'attaque projetée par l'Archiduc sur Abbach, est revenu prendre la première position qu'il occupait à Essling; la seconde colonne s'est portée à Thalmassing; la troisième s'est avancée entre Thalmassing et Ober-Sonding.

L'armée française, en continuant son mouvement, se trouve donc vers six heures du soir en présence de toute l'armée autrichienne. L'ardeur des Français s'accroît en raison du nombre de leurs ennemis. Les colonnes de cavalerie et d'infanterie débouchent de

toutes parts dans la plaine par Luckepoint, Sanding, Eglofsheim, Hagelstadt, Galzpach. L'ennemi tente plusieurs charges de cavalerie sur les têtes de colonnes, à l'instant où elles se présentent hors des bois et des défilés. Mais ces tentatives sont repoussées constamment et avec grande perte du côté des Autrichiens. Toujours combattant, les Français se déploient et se forment en bataille. Alors ils chargent à leur tour et culbutent l'ennemi déconcerté; ils jettent la plus grande confusion dans la nombreuse armée autrichienne.

Plusieurs régiments ennemis, soit d'infanterie, soit de cavalerie, qui veulent se présenter isolément au combat, sont enveloppés, hachés en pièces ou forcés de se rendre. Des colonnes qui s'égaraient dans leur retraite, sont coupées, dispersées, et perdent leur artillerie. Un bataillon de grenadiers hongrois est renversé et foulé aux pieds par la cavalerie autrichienne que les cuirassiers français poursuivaient l'épée dans les reins. Vainement l'ennemi fait de nouveaux efforts pour défendre la chaussée de Ratisbonne; les Français s'emparent de cette chaussée, et suivent vivement leurs avantages. Sans la nuit qui sépare les combattants, on peut conjecturer que la cavalerie française serait arrivée en même temps que les Autrichiens au pont de Ratisbonne, et leur aurait absolument coupé la retraite.

La perte des Autrichiens, à la journée d'Eckmühl, fut de 4,000 hommes tués, 20,000 prisonniers, 12 drapeaux et 16 pièces d'artillerie. Du côté des Français il y eut 1,200 hommes tués et 3,000 blessés. Dans le nombre des premiers, l'armée regretta le général de division Cervoni, le général de brigade Hervo, chef d'état-major du prince d'Eckmühl, et le colonel du 11e de chasseurs. Dans le nombre des blessés, l'on distingua le général Schramm et le général de cavalerie Clément qui eut un bras emporté.

L'armée française bivouaqua dans la plaine de Ratisbonne : l'infanterie en avant d'Eglofsheim; la cavalerie à Koffering. Les troupes légères à cheval poussèrent des postes jusque sur le Danube. Le quartier-général impérial passa la nuit à Eglofsheim, d'où celui du généralissime venait de sortir.

Dès le lendemain de la bataille d'Eckmühl, on fut à même de juger dans l'armée française quelles suites avantageuses aurait cette journée, dont le succès avait été décidé par les plus savantes manœuvres. Les Autrichiens, de leur côté, purent voir dans quelle situation fâcheuse les avaient jetés les indécisions de leurs chefs, et la confusion qui en était résultée dans les mouvements. Refoulé dans Ratisbonne, l'ennemi avait profité de la nuit du 22 au 23 avril, pour passer sur la rive gauche du Danube, avec le projet de se retirer ensuite sur la Bohême. L'Archiduc avait laissé quelques régiments de cavalerie en bataille dans la plaine devant Ratisbonne; et il avait mis six régiments d'infanterie dans la ville. Ces troupes étaient destinées à favoriser le mouvement rétrograde de l'armée autrichienne; elles devaient la suivre, aussitôt qu'elle serait passée tout entière de l'autre côté du fleuve. L'Empereur Napoléon, instruit le 23, à la pointe du jour, du mouvement de l'ennemi, ne le lui laissa pas achever tranquillement. Il porta sur Ratisbonne le corps du prince d'Eckmühl, celui du duc de Montebello, les troupes de Würtemberg et deux divisions de cuirassiers de la réserve. La cavalerie ennemie, chargée par ces derniers et ba

tue dans trois attaques consécutives, perdit beaucoup de monde; elle franchit précipitamment le pont du Danube, traversa Ratisbonne, et rejoignit son armée.

L'infanterie qui était dans la ville ferma les portes, et fit ses dispositions afin de contenir les Français, jusqu'à ce qu'elle pût trouver le moment favorable pour s'échapper à son tour. L'Empereur fit approcher de l'artillerie, et mettre en batterie plusieurs pièces de 12 et quelques obusiers dont le feu causa beaucoup de ravage dans Ratisbonne. Les officiers du génie reconnurent une ouverture par laquelle on pouvait, au moyen d'une échelle, descendre dans le fossé, et remonter ensuite par la brèche que le canon avait déjà faite à la muraille. Le duc de Montebello conduisit lui-même quelques centaines de grenadiers qui, passant par cette ouverture, gagnèrent une poterne et l'ouvrirent. Les Français s'introduisirent bientôt en foule dans la place. L'ennemi fut vivement poursuivi de rue en rue; sa perte en cette occasion fut considérable, surtout en prisonniers.

Au moment de se porter sur Ratisbonne, l'Empereur avait donné au prince d'Essling l'ordre de se diriger sur Straubing, avec trois divisions d'infanterie, pour se saisir du pont de bateaux que l'Archiduc avait près de cette ville. Le Maréchal devait pousser des reconnaissances sur les deux rives du Danube, pour arrêter les colonnes et les bagages de l'ennemi. Le duc d'Istrie avait reçu l'ordre de continuer sa route sur Braunau, avec la division bavaroise de Wrede et la division Molitor. Le maréchal duc de Dantzig fut renvoyé sur Landshut avec les deux autres divisions bavaroises; et le duc de Reggio, à qui il avait déjà été prescrit antérieurement de se rendre à Landshut avec les grenadiers, eut de nouveau l'ordre de presser sa marche sur ce point.

Ces différentes dispositions tendaient à forcer les Autrichiens d'évacuer promptement le territoire bavarois. Déjà le Haut Palatinat était presque entièrement délivré de leur présence. L'archiduc Charles s'était réuni, à peu de distance de Ratisbonne, au général comte de Bellegarde, dont le corps n'avait pris part à aucune des affaires des journées précédentes. L'armée autrichienne, après cette jonction, se trouva forte encore de soixante-seize mille hommes. L'Archiduc se retirant par Walmünchen et Cham, entra dans les montagnes qui couvrent les frontières de la Bohême, du côté du Haut-Palatinat.

L'empereur Napoléon donna, le 24, l'ordre au maréchal prince d'Eckmühl de suivre l'ennemi dans sa retraite. A cette époque, la division du comte Saint-Hilaire fut retranchée du troisième corps, qui resta composé des divisions d'infanterie des comtes Morand, Gudin et Friant, et de la division de cavalerie légère du comte Montbrun. On lui adjoignit, pour l'opération dont il était chargé, la division de cuirassiers du comte Saint-Sulpice.

Il fut enjoint au prince d'Essling de marcher sur Passau, de faire lever le siége de cette ville et de passer l'Inn. Tout le reste de l'armée fut destiné à retourner sur Landshut. L'Empereur organisa définitivement le deuxième corps, et le composa de la division de grenadiers du duc de Reggio, de la division d'infanterie du comte Saint-Hilaire, et de la brigade de cavalerie légère du baron Colbert.

De son quartier-général de Ratis-

bonne, Napoléon adressa à son armée la proclamation suivante :

« SOLDATS !

» En peu de jours, nous avons triom» phé dans les trois batailles de Thann, » d'Abensberg et d'Eckmühl, dans les » combats de Laichling, de Landshut » et de Ratisbonne : 100 pièces de ca» non, 40 drapeaux, 50,000 prison» niers, 3 équipages de pont, tous les » parcs de l'ennemi portés sur 600 » chariots attelés, 3.000 voitures atte» lées portant les bagages de l'armée, » les caisses des régiments : voilà le ré» sultat de votre courage et de la rapi» dité de vos marches !

» L'ennemi, enivré par un cabinet » égaré, paraissait ne plus conserver » aucun souvenir de vous. Son réveil » a été prompt. Vous lui êtes apparus » plus terribles que jamais. Naguère il » a traversé l'Inn et envahi le territoire » de nos alliés; naguère il se promet» tait de porter le carnage au sein de » votre patrie. Aujourd'hui, défait, » épouvanté, il fuit en désordre. Déjà » mon avant-garde a passé l'Inn ; » avant un mois, nous serons à » Vienne. »

Cette proclamation fut envoyée à Dresde, au prince de Ponte-Corvo, avec l'ordre de commencer à agir. Ses instructions portaient : de contenir les Autrichiens en Bohême, en tenant sa ligne d'opération sur Ratisbonne, et de manœuvrer de manière à se mettre entre la Bohême et Ratisbonne, en sorte que sa retraite fût assurée sur cette ville, et que sa ligne, étant la même que celle de l'armée, il pût toujours, suivant les circonstances, être secouru et renforcé par elle.

Le prince de Ponte-Corvo était prévenu que l'Empereur, décidé à marcher sur Vienne, attendait avec impatience son arrivée entre la Bohême et Ratisbonne, pour arranger définitivement l'expédition de Bohême, et coordonner les opérations de son corps avec celles des autres corps de l'armée. On lui mandait qu'aussitôt après son arrivée au point désigné, le prince d'Eckmühl ferait un mouvement sur la droite, et se dirigerait vers l'Autriche. La dépêche ajoutait qu'il trouverait des renforts à Ratisbonne, où le général Rouyer avait l'ordre de concentrer toutes les troupes arrivant successivement des derrières de l'armée, et où la division du comte Dupas, qui poursuivait sa marche par le cœur de l'Allemagne, devait se rendre aussi provisoirement.

L'envoi de la proclamation impériale fut fait également au prince Poniatowski, chef de l'armée polonaise. L'Empereur lui faisait mander en même temps que, vu la distance qui les séparait, il ne pouvait que s'en rapporter à son zèle pour agir dans le sens des intérêts communs.

Napoléon fit écrire au vice-roi d'Italie de concentrer ses troupes et de ne pas les disséminer pour attaquer. « Avancez avec confiance », ajoutait la dépêche du Major-général, « l'Empe» reur vous seconde, et va percer au » cœur de l'Autriche. L'ennemi ne tien» dra pas devant vous. Jamais nous » n'avons trouvé les Autrichiens aussi » mauvais qu'ils se sont montrés en » Bavière. Cette armée, déjouée dans » l'espérance qu'elle avait eue de la » victoire, est démoralisée. »

Dans le même temps que l'armée se mettait en mouvement pour se porter sur Landshut, le duc d'Istrie et le comte de Wrede étaient aux prises avec l'ennemi. Le Maréchal, ayant suivi avec vivacité les débris des cinquième et sixième corps autrichiens, battus à Abensberg et à Landshut, était arrivé

le 25 à Neumark. Au-delà de cette ville, les Autrichiens, renforcés d'une division de grenadiers, qui était restée en arrière, et qui n'avait point donné dans les combats précédents, prirent position et s'avancèrent sur l'avant-garde bavaroise, qui les serrait de trop près. Il s'en suivit un combat où les Bavarois perdirent du terrain, et évacuèrent momentanément Neumark.

En apprenant cet événement, l'Empereur fit passer l'ordre au prince d'Essling de manœuvrer sur la colonne du général Hiller, et de la prendre en flanc. Mais cette précaution se trouva superflue. Le général Hiller, qui n'avait repris un peu d'assurance que parce qu'il ignorait ce qu'était devenu l'archiduc Charles, s'était persuadé qu'il tenait en échec l'armée de l'Empereur. Il fut instruit positivement, le 25, du désastre du généralissime autrichien. Dans ces conjonctures, Hiller se pressa d'évacuer la Bavière et de repasser l'Inn. Le général Jellachich évacua Munich le même jour, et dirigea sa retraite sur Salzbourg, où le duc de Dantzig le suivit à la tête des Bavarois.

L'Empereur partit de Ratisbonne le 26, à huit heures du matin, et arriva à Landshut à une heure après midi. Le duc de Montebello en était parti dans la matinée du même jour, pour se porter sur Wilsbibourg, et de là sur Neumark. C'était la route que l'Empereur voulait suivre, comme la plus directe, pour arriver sur l'Inn. Le corps du prince d'Essling continuait son mouvement sur Passau. Il avait laissé la division du comte Boudet en arrière, à Straubing, pour établir la communication entre son corps et celui du prince d'Eckmühl.

Le 27, la marche vers l'Inn fut continuée. Le duc d'Istrie se porta sur Muhldorf, où il passa l'Inn. Le duc de Montebello arriva quelques heures après, passa la rivière, et fit ses dispositions pour se porter sur la Salza, par une marche de nuit. La réserve de cavalerie, et une partie de la garde impériale qui venait d'arriver sous les ordres du comte Walter, furent aussi dirigées sur Mühldorf, par la route de Neumark. Le corps würtembergeois s'y porta depuis Wilsbibourg, laissant Neumark à droite. L'Empereur lui-même partit de Landshut le 27 à midi, et arriva le soir à Mühldorf. Il fut mandé au duc de Dantzig d'accélérer sa marche sur Salzbourg. Quant au prince d'Essling, il avait débloqué Passau par sa seule apparition; ce même jour, 27 au matin, il passa l'Inn près de cette ville.

Le deuxième corps se porta, le 28, sur Burghausen et y passa la Salza. Le huitième fut envoyé par la rive gauche de l'Inn dans la direction de Braunau. Le quatrième se porta sur Scharding. Les débris des corps des généraux Hiller et archiduc Louis n'opposaient aucune résistance. Ils fuyaient; mais ils brûlaient les ponts derrière eux. L'Empereur arriva de sa personne à Burghausen le 28 à midi; la rupture du pont sur la Salza retint le quartier-général dans cette ville. Par la même raison, la cavalerie de la garde et celle de la réserve restèrent en arrière à Alt-Œtting.

De Burghausen, le 29, l'Empereur fit écrire au duc de Dantzig : « Sa » Majesté pense, M. le Maréchal, » que vous serez aujourd'hui à Salzbourg, et que vous aurez aussitôt envoyé un détachement pour délivrer le » fort de Kufstein, que les rebelles » tiennent bloqué. Occupez-vous de » faire désarmer les habitants du Tyrol; » punissez sévèrement tout ce qui serait enclin à la révolte. Envoyez de » forts partis sur le chemin de Spital,

» en Carinthie, afin d'avoir des nou-
» velles d'Italie. Il est important que » vous soyez éclairé à quinze ou dix-» huit lieues sur cette route, parce que, » sans cette précaution, des colonnes » ennemies, venant d'Italie, pourraient » se porter sur vous, avant que vous n'en » fussiez instruit. Envoyez également » des détachements d'une force res-» pectable du côté d'Inspruck, avec de » l'artillerie. Publiez une proclamation » qui fasse sentir aux Tyroliens leur » égarement et les malheurs qui les me-» nacent, s'ils continuent de prêter l'o-» reille aux suggestions de l'Autriche.

» Dirigez le général Wrede sur Strass-» walchen; et que de là il pousse des » reconnaissances sur Lambach. Je vous » préviens que l'intention de l'Empe-» reur est d'occuper Salzbourg comme » une place forte; il faut la mettre en » état de défense, et y former des ma-» gasins pour nourrir trois mille hom-» mes pendant trois mois. L'Empereur » voudrait que, d'ici à huit jours, la » citadelle fût à l'abri d'un coup de » main, et armée au moins de douze » pièces en batterie. »

Telles étaient les dispositions prescrites par l'Empereur, pour la soumission du Tyrol. La révolte de ce pays était non seulement d'un dangereux exemple, mais elle pouvait encore inquiéter sérieusement les derrières de l'armée, pendant la marche sur Vienne. Les Bavarois furent à Salzbourg un jour plus tard que Napoléon ne l'avait compté. Le général autrichien Jellachich avait fait sa retraite sur cette ville en quittant Munich. Le 29, il approchait de Salzbourg, lorsque son avant-garde rencontra celle du comte de Wrede qui s'était portée sur Salzbourg par la route de Lauffen, à la même époque où les Autrichiens avaient repassé l'Inn, et où le gros de l'armée française arrivait sur cette rivière. Les Autrichiens et les Bavarois furent bientôt aux prises. Les corps de bataille des deux partis soutinrent leur avant-garde; mais les Autrichiens furent culbutés. Les Bavarois, les poursuivant chaudement, entrèrent pêle-mêle avec eux dans Salzbourg. Depuis ce jour, le corps de Jellachich, très affaibli, ne conserva plus d'ensemble.

Le duc de Montebello, entrant le 30 dans Braunau, reçut l'ordre de partir pour Ried, et de faire en sorte que son avant-garde y fût rendue le 1er mai. Le corps würtembergeois s'arrêta à Braunau, et travailla à la réparation du pont. L'Empereur, le quartier-général, la garde, la réserve, passèrent la Salza à Burghausen, le 30 au soir, sur un pont réparé par les soins du comte Bertrand, général en chef du génie. Il fut prescrit au duc d'Istrie, qui avait repris le commandement de la réserve de cavalerie, depuis que sa mission particulière était terminée, de marcher sur Ried, et, parvenu à ce point, de suivre le chemin de Lintz qui est à gauche. Le prince d'Essling, qui était à Scharding, eut aussi l'ordre de se diriger sur Lintz. La garde impériale, tant à pied qu'à cheval, fut envoyée à Braunau par la rive gauche de l'Inn. Ce même jour, le Major-général écrivit au duc de Dantzig, de faire poursuivre, par un détachement de dix mille hommes, la colonne de Jellachich, que l'on savait s'être retirée sur Rastadt.

Le 1er mai, Napoléon arriva à Braunau. Le duc de Montebello suivait l'ennemi sur Ried. Le duc de Reggio formait avec ses grenadiers l'avant-garde du deuxième corps. Il rencontra entre Altheim et Ried un bataillon séparé du corps du général Hiller. Ce bataillon, qui se trouvait sans artillerie et sans cavalerie pour le soutenir, fut enlevé.

Le même jour, le duc de Reggio dépassa Ried, et ramassa encore deux à trois cents prisonniers avec plusieurs voitures de bagage.

Le huitième corps arrivait sur Altheim en arrière du deuxième. D'Altheim, ce corps devait se rendre à Ried, et de là se mettre en communication par sa gauche, sur la route de Scharding à Lintz, avec le corps du prince d'Essling; tandis qu'il se lierait par sa droite, sur la route de Ried à Lambach, avec le duc de Montebello. La destination des Würtembergeois était ainsi de servir de communication entre les deuxième et quatrième corps, et d'éclairer l'armée du côté de Wels.

Le duc d'Istrie eut l'ordre de faire faire un mouvement général à sa cavalerie légère, et d'en envoyer une partie en avant sur Haag, une autre à gauche sur Lintz pour se lier avec le prince d'Essling, et une troisième à droite sur Strasswalchen, pour entrer en communication avec le général de Wrede qui devait y être arrivé. Le duc de Dantzig occupait Salzbourg. Le prince d'Eckmühl avait des ordres pour réunir son corps à Passau, afin de pénétrer de là en Autriche par Lintz, où il devait être rendu le 5 ou le 6. Les divisions Dupas et Rouyer étaient destinées à rester en arrière, le long du Danube, pour entretenir la communication de la grande-Armée avec le prince de Ponte-Corvo qui s'avançait.

Le prince d'Essling pressait sa marche sur Lintz. Son objet était de s'emparer du pont sur la Traun, et même, s'il était possible, du pont du Danube. On lui mandait du quartier-général que peut-être l'ennemi essaierait de défendre la Traun à Ebersberg, où la position était à son avantage; mais que, pour l'en débusquer, l'Empereur ferait passer la Traun à Lambach, où la position est à l'avantage de la rive gauche. On recommandait au prince d'Essling d'envoyer des partis sur Wels, afin d'opérer sa jonction avec les corps du centre que dirigeait l'Empereur en personne. A cette époque, on savait que l'armée de l'archiduc Charles était rentrée tout entière en Bohême, et c'est ce qui avait décidé le rappel du prince d'Eckmühl. L'armée autrichienne, d'après les notions les plus sûres, se portait sur Budweis. Mais l'Empereur avait calculé qu'elle ne pouvait pas arriver vis-à-vis de Lintz avant le 7 mai; ce qui faisait présumer à Sa Majesté que l'Archiduc chercherait plutôt à faire sa réunion sur Krems, avec les restes des cinquième et sixième corps de son armée.

Le grand quartier-général fut établi le 2 à Lambach. Ce jour, le duc de Montebello arrivait à Wels; le prince d'Essling à Lintz. Le général autrichien Hiller continuait sa retraite par la grande route de Lintz à Vienne. Le duc d'Istrie, qui était arrivé à Wels avec sa cavalerie légère, eut l'ordre de poursuivre et de presser vivement l'ennemi; les divisions de cuirassiers furent aussi dirigées sur Wels. La division Claparède suivait d'un autre côté l'ennemi sur la route de Lintz à Enns. L'ennemi serré de près se détermina à prendre position à Ebersberg, derrière la Traun, près de l'embouchure de cette rivière dans le Danube. L'armée de Hiller, à laquelle étaient venus se rallier plusieurs bataillons de la Landwher, présentait environ trente mille hommes sous les armes. Le prince d'Essling talonnait l'arrière-garde autrichienne, tellement que les troupes de la division Claparède passèrent le pont sur la Traun, en même temps que l'ennemi, et pénétrèrent dans Ebersberg. Il s'en suivit un combat très vif, pendant lequel les obus

lancés par les troupes de Hiller, qui bordaient les hauteurs, au delà d'Ebersberg, enflammèrent une partie de la ville, ainsi que le pont qui fut très endommagé. Les troupes du quatrième corps, qui venaient au secours de la division Claparède, furent forcées de s'arrêter jusqu'à ce qu'on eût rendu le pont praticable. Pendant trois heures que dura ce travail, l'intrépide division Claparède soutint l'effort des Autrichiens avec un courage au dessus de tout éloge. Le prince d'Essling étant parvenu à détourner les flammes, et à ouvrir un passage, la division du comte Legrand, du quatrième corps, vola au secours de Claparède. Le comte Durosnel, accourant par la rive droite de la Traun, avec mille chevaux de la réserve, rejoignit les deux divisions d'infanterie. L'ennemi abordé à son tour quitta bientôt le champ de bataille, et se sauva précipitamment, laissant dans Ebersberg 1,000 morts, 4 canons et 2 drapeaux. Dans la poursuite, les Français firent encore aux Autrichiens un millier de prisonniers. Le général Hiller arriva la nuit à Enns, fit brûler le pont, au delà de cette ville sur la rivière du même nom, et continua en diligence sa retraite sur Vienne.

De Wels, où il était le 3, l'Empereur fit donner l'ordre au quatrième corps de poursuivre vivement l'ennemi sur Enns, et de rétablir le pont. Le deuxième corps fut envoyé sur Steyer. Les cuirassiers cantonnèrent entre Ebersberg et Enns. Le quartier-général impérial fut dans cette dernière ville le 4. On attendait le même jour le troisième corps à Lintz. Les Würtembergeois furent prévenus qu'aussitôt que le prince d'Eckmühl serait arrivé à Lintz, ils passeraient sous ses ordres. Ce fut à Enns que l'Empereur arrêta la formation d'une division de réserve composée d'un régiment d'infanterie wurtembergeois, d'un bataillon bavarois, d'un régiment d'infanterie du grand-duc de Berg, de cinq régiments provisoires de dragons et d'un régiment de hussards de Bade. Cette division fut confiée au baron de Beaumont. Ses instructions portaient : d'avoir son quartier-général à Augsbourg, à la sûreté de laquelle il devait spécialement veiller, comme sur une place de la première importance; d'empêcher les Tyroliens de déboucher de leur pays, pour faire des incursions; d'arrêter les insurrections partielles qui pourraient éclater en Souabe ou en Bavière; de s'opposer aux petits partis autrichiens qui sortiraient de la Bohême; de veiller avec le plus grand soin à la sûreté des derrières de l'armée, ainsi qu'à celles des états de Bavière, de Würtemberg et de Bade. Les résidents de France près de ces cours furent instruits de ces dispositions, par lesquelles l'Empereur garantissait de toute insulte et de tout danger les princes de la Confédération du Rhin.

Sur les frontières de l'Empire, à Mayence, à Strasbourg, le maréchal duc de Valmy organisait des bataillons provisoires formés des conscrits qu'on lui envoyait des dépôts de l'intérieur, et les faisait filer successivement sur Augsbourg, d'où ces corps étaient ensuite envoyés à la Grande-Armée. De cette manière, l'armée se renforçait en avançant, et voyait ses pertes réparées.

On s'occupa le 4 de jeter un pont sur l'Enns et de rétablir celui que les Autrichiens avaient brûlé. Le colonel du génie baron Blein fut chargé de tracer une tête de pont à Enns, et une autre à Ebersberg, pour assurer, en cas de retraite, le passage de l'Enns et de la Traun, et les défilés qui sont entre les deux rivières. Ainsi Napoléon victorieux prévoyait la possibilité des revers;

lorsque tout lui présageait de nouveaux succès, il donnait par cet esprit de prévoyance un exemple mémorable aux généraux de tous les siècles.

Le quartier-général impérial resta les 4, 5, 6 et 7 à Enns. L'Empereur fit instruire, en ces termes, le prince de Ponte-Corvo de la situation de l'armée: « Le prince d'Essling est à Enns; les » cuirassiers sont derrière lui: le duc » de Montebello, à Steyer avec la cavalerie légère de la réserve. Le prince » d'Eckmühl est à Lintz, ayant le huitième corps auprès de lui, sous ses ordres. Le duc de Dantzig est à Lambach et Salzbourg. L'archiduc Charles » n'a pas pu rejoindre, à Lintz, les débris des corps des généraux Hiller et » archiduc Louis, dont nous avons » achevé la défaite à Ebersberg. Il est à » présumer que l'ennemi va manœuvrer » pour opérer sa réunion à Krems; mais » nous espérons y être avant lui. Il » n'aura plus de ressources que Vienne. » Quant à vous, Prince, l'intention de » l'Empereur est que vous arriviez à » Passau le plus promptement possible. » Alors réuni à la division Dupas, vous » serez tout-à-fait en ligne et vous formerez la gauche de l'armée. »

Le duc de Dantzig avait mandé que quatre bataillons qu'il avait envoyés pour débloquer Kufstein, avaient été repoussés. « Puisque quatre bataillons » n'ont pas été suffisants, » lui fit répondre l'Empereur, en date du 26, « n'envoyez plus de petits renforts. Mar» chez vous-même; écrasez les rebelles; » brûlez leurs villages; faites passer par » les armes ceux qui tomberont entre » vos mains; menacez Inspruck. Mais » avant de partir, assurez Salzbourg par » une bonne garnison, et, au besoin, » faites-y revenir la division de Wrede. »

Le prince d'Essling reçut le 6 l'ordre de mettre le lendemain matin tout son corps en mouvement pour passer l'Enns, et de continuer ensuite sa route sur Amstetten. Les divisions de cuirassiers Nansouty et Saint-Sulpice eurent l'ordre de se rendre dans le même lieu. Il fut enjoint au duc d'Istrie de se porter avec le reste de la réserve sur Mölk. Le duc de Montebello eut la même destination.

Il fut ordonné au général comte Walter de faire partir les tirailleurs et les fusiliers de la garde en avant des cuirassiers, pour marcher sur Amstetten. La vieille garde et toute la cavalerie de la garde devaient se rendre à Strenberg, après le départ de l'Empereur.

Le 7, dans la journée, le grand quartier-général arriva à Mölk; le quatrième corps et les cuirassiers eurent l'ordre de se rendre dans cette ville. On écrivit au prince d'Eckmühl de faire filer deux divisions de son corps d'armée, l'une sur Enns, l'autre sur Mölk.

Le 8, le quartier impérial resta à Mölk; le 9, il fut à Saint-Pölten. La garde, tant à pied qu'à cheval, eut l'ordre de se rendre à Neumark. Il fut mandé au duc de Montebello d'envoyer en toute diligence la division Saint-Hilaire à Mautern, pour forcer l'ennemi à évacuer totalement la rive droite du Danube, et à brûler son pont. Ce mouvement devait être soutenu par les cuirassiers du général Espagne. Il fut également prescrit au duc de Montebello de détacher les grenadiers du duc de Reggio, pour forcer à la retraite l'infanterie ennemie qui paraissait vouloir tenir dans le défilé de Siegards-Kirchen, sur la route de Vienne. Cette opération faite, le duc de Montebello devait établir son quartier-général à Siegards-Kirchen. La cavalerie légère de la réserve marchait avec le deuxième corps d'armée.

Les cuirassiers Nansouty et Saint-Sulpice furent dirigés sur Saint-Pölten.

Le prince d'Essling eut l'ordre de

porter son quartier-général à Saint-Pölten, et d'établir son corps en échelons, la tête à Saint-Pölten et la queue à Mölk.

Le Major-général mandait au prince d'Eckmühl que l'on supposait que deux de ses divisions étaient en marche de Lintz sur Mölk ; que cependant l'Empereur le laissait maître de ses mouvements, et qu'il pouvait lui-même se porter sur Enns ou rester encore à Lintz, suivant ce qu'il jugerait convenable. Il lui était recommandé de faire filer des partis de cavalerie et d'infanterie, moitié français, moitié würtembergeois, sur Walsee, Ips et Steyer; d'entretenir toujours à Enns un bataillon de troupes de Würtemberg avec un officier intelligent; et d'avoir des postes au confluent de l'Enns avec le Danube, afin de surveiller Mauthausen et la route de la Bohême qui aboutit à ce point.

L'avis fut donné au prince de Ponte-Corvo que tout ce qui restait de troupes au général Hiller, ayant repassé le Danube à Krems, se portait sur la Bohême ; et que l'Empereur marchait sur Vienne, qui, disait-on, voulait se défendre. Sa Majesté, se trouvant à une trop grande distance du prince de Ponte-Corvo pour pouvoir diriger ses opérations, fit ajouter qu'elle s'en rapportait à son zèle et à son habileté, l'invitant seulement à se rapprocher le plus vite possible de Lintz où il trouverait le huitième corps qui devait y rester après le départ du prince d'Eckmühl.

Le 9, à huit heures du soir, le duc de Montebello reçut l'ordre de porter tout son corps à Vienne, dès le lendemain à deux heures du matin. Il devait être soutenu par les divisions des comtes Nansouty et Saint-Sulpice. Le prince d'Essling reçut les instructions pour suivre en seconde ligne le duc de Montebello, et partir à trois heures. Il fut mandé en même temps au prince d'Eckmühl d'envoyer toute sa cavalerie légère directement à Mautern, pour couvrir, du côté du Danube, le flanc gauche de l'armée, pendant sa marche sur Vienne. La division du comte Gudin, du troisième corps, devait venir se concentrer à Saint-Pölten ; et le reste du corps filer sur Mölk.

Le 10, le mouvement sur Vienne s'exécuta comme il avait été prescrit la veille. L'Empereur se rendit de sa personne à l'avant-garde, et parut à neuf heures du matin, avec la tête du deuxième corps, aux portes de la capitale de l'Autriche. C'était le même jour, juste un mois après que l'armée autrichienne avait passé l'Inn, pour envahir la Bavière, se faisant précéder de proclamations qui annonçaient des prétentions et des espérances exagérées.

L'archiduc Maximilien, beau-frère de l'empereur d'Autriche, commandait dans Vienne ; il manifesta l'intention de faire de la résistance. La garnison de Vienne était composée de dix bataillons de Landwehr d'Autriche, dix bataillons de troupes de ligne et quatre escadrons de cavalerie, faisant environ seize mille hommes. Comme les faubourgs n'étaient pas susceptibles de résistance, et que le chemin couvert n'était pas même palissadé, la défense était bornée aux remparts de la place. L'empereur Napoléon, voyant avec peine un projet de résistance aussi déraisonnable qu'inutile, et qui compromettait une ville que son intention était de ménager, fit venir au château de Schönbrunn une députation des huit faubourgs de Vienne. Il chargea cette députation de se rendre dans la cité pour porter à l'archiduc Maximilien une lettre qu'il lui fit écrire par le prince de Neuchâtel, et qui était ainsi conçue :

« Monseigneur, le duc de Montebello » a envoyé ce matin à Votre Altesse » un officier parlementaire, accompa- » gné d'un trompette. Cet officier n'est » pas revenu. Je la prie de me faire » connaître quand elle est dans l'inten- » tion de le renvoyer. Le procédé peu » usité qu'on a employé dans cette cir- » constance m'oblige à me servir des » habitants de la ville pour communi- » quer avec Votre Altesse.

» Sa Majesté l'Empereur et Roi, mon » souverain, ayant été conduit à Vienne » par les événements de la guerre, dé- » sire épargner à la grande et intéres- » sante population de cette capitale, les » calamités dont elle est menacée, et » me charge de représenter à Votre Al- » tesse que si elle continue à vouloir » défendre la place, elle occasionnera » la destruction d'une des plus belles » villes de l'Europe, et fera supporter » les malheurs de la guerre à une mul- » titude d'individus que leur état, leur » sexe ou leur âge devraient rendre » étrangers aux maux causés par les ar- » mes.

» L'Empereur, mon souverain, a » manifesté, dans tous les pays où la » guerre l'a fait pénétrer, sa sollicitude » pour éviter aux populations non ar- » mées de pareils désastres. Votre Al- » tesse doit être persuadée que Sa » Majesté est sensiblement affectée de » voir toucher au moment de sa ruine » cette grande ville; elle regarde » comme un titre de gloire de l'avoir » déjà sauvée.

» Cependant, contre l'usage établi » dans les forteresses, votre Altesse a » fait tirer du côté du faubourg; et ce » canon pouvait tuer, non un ennemi » de votre souverain, mais la femme » ou l'enfant d'un de ses plus zélés » serviteurs. J'ai l'honneur de faire » observer à Votre Altesse que pendant » cette journée, l'Empereur s'est refusé » à laisser entrer aucune troupe dans » les faubourgs, se contentant seule- » ment d'en occuper les portes, et de » faire circuler des patrouilles pour » maintenir l'ordre. Mais si Votre Al- » tesse continue à vouloir défendre la » place, Sa Majesté sera forcée à faire » commencer les travaux d'attaque; » et la ruine de cette capitale sera con- » sommée en trente-six heures par le » feu des obus et des bombes de nos » batteries, comme la ville extérieure » sera détruite par l'effet des vôtres. » Sa Majesté ne doute pas que toutes » ces considérations n'influent sur Vo- » tre Altesse, et ne l'engagent à re- » noncer à un projet qui ne retarderait » que de quelques moments la prise » de la ville. Je prie Votre Altesse de » me faire connaître sa dernière réso- » lution. »

On ne fut pas peu surpris de voir qu'à l'entrée de la députation des faubourgs dans la cité, le feu des remparts redoubla. L'Empereur, obligé d'agir malgré lui, se porta avec le prince d'Essling sur le bras du Danube qui sépare le faubourg de Leopoldstadt de la ville, et ordonna que deux compagnies de voltigeurs occupassent un petit pavillon sur la rive droite, du côté du faubourg, pour protéger la construction d'un pont. Un bataillon de grenadiers ennemis qui défendait ce poste, fut chassé par les voltigeurs français et par la mitraille de quinze pièces d'artillerie qu'on amena sur ce point. A huit heures du soir, le pavillon était occupé, et les matériaux de pont étaient réunis. A neuf heures, une batterie de vingt obusiers, construite à cent toises de la place, commença le bombardement : dix-huit cents obus furent lancés en moins de quatre heures. L'archiduc Maximilien envoya le 11, à une

heure du matin, deux bataillons qui s'avancèrent en colonne serrée, pour reprendre le pavillon d'où les Français soutenaient les ouvriers qui travaillaient au pont. Le feu réuni des deux compagnies de voltigeurs et de l'artillerie, repoussa cette colonne, qui essuya une grande perte.

Après cet événement, l'archiduc Maximilien s'étant déterminé à remettre le commandement de Vienne au général O'Reilly, fit passer les différents bras du Danube à la plus grande partie de la garnison, passa lui-même ce fleuve, et brûla les ponts après lui. L'Empereur consentit à recevoir la place de Vienne des mains du général O'Reilly, en vertu d'une capitulation. Tout ce qui concernait la sûreté des propriétés et la tranquillité des citoyens fut soigneusement prévu ; ce qui restait de troupes ou garnison dans Vienne, et qui montait à deux mille hommes, fut fait prisonnier de guerre.

L'Empereur fit son entrée dans Vienne le 12, et parcourut la ville aux acclamations des habitants. Sa Majesté revint ensuite à Schönbrunn, où son quartier-général fut fixé. La garde impériale resta auprès de l'Empereur. Le deuxième corps et les trois divisions de cuirassiers furent établis dans la ville. Toute la cavalerie légère de la réserve fut répartie depuis Mautern, sur le Danube, jusque vers Neustadt, au midi de Vienne, sur la route de la Styrie. Le corps du prince d'Essling prit position entre Sieghards-Kirchen et Vienne. Les corps en arrière continuèrent leurs mouvements, chacun suivant ses instructions. Tous reçurent l'avis de la prise de Vienne. On leur écrivit que l'affaire principale du moment était de se reposer, de rallier les troupes et de se procurer des barques pour dominer et bien éclairer le Danube.

Cependant, quelque important qu'il fût de surveiller ce qui se passait sur ce fleuve, assez bien pour ne point avoir d'inquiétude de ce côté, l'Empereur ne voulait pas qu'on hasardât aucune expédition qui pût compromettre les troupes. Il fit blâmer par le Major-général le maréchal prince d'Eckmühl, parce qu'il avait souffert que le comte d'Unsbourg dont le corps était sous ses ordres, eût envoyé des patrouilles de trois à quatre cents hommes sur la rive gauche du Danube, en s'enfonçant dans les terres. « La guerre, » lui faisait écrire l'Empereur, « a des » principes ; et on ne compromet point » de braves soldats, lorsque, suivant » les règles, la retraite n'est point as- » surée. Une colonne de quatre cents » hommes, longeant la rive gauche du » Danube, peut à tout instant courir » des dangers. Ces mouvements n'ont » aucun résultat intéressant pour l'ar- » mée; et ils donnent des chances à » l'ennemi pour obtenir de légers suc- » cès qui lui inspirent de la hardiesse. » On peut envoyer de Lintz quelques » petits détachements de l'autre côté » du Danube, pour avoir des nouvel- » les de l'ennemi, avec l'ordre de ren- » trer lorsqu'ils auront rempli leur » mission. Sa Majesté me charge en- » core de vous mander que le comte » d'Unsbourg a été autorisé à garder la » tête du pont de Lintz, mais nullement » à entrer en Bohême; et il a eu grand » tort d'aller à Freystadt. Ne perdez pas » de vue que l'Empereur ne manœu- » vrant que sur une rive du Danube, il » faut que tout rentre dans ce principe. »

L'Empereur organisa le 13 le gouvernement de la ville de Vienne. Il nomma gouverneur le général de division comte Andréossy. Un général de brigade fut désigné pour commandant d'armes. La garnison de la place fut composée des

grenadiers du duc de Reggio, et d'un régiment wurtembergeois qui se trouvait avec le corps du prince d'Essling, et qui en fut détaché.

Le gouverneur de Vienne eut l'ordre de faire désarmer les habitants sans distinction, et de prévenir par une proclamation ceux qui garderaient des armes, qu'ils seraient traduits devant une commission militaire. Ce désarmement achevé, l'Empereur se réservait de créer une garde nationale composée de bourgeois de Vienne.

Dès le jour même de l'entrée de l'armée dans cette capitale, le général comte Songis, en qualité de commandant de l'artillerie, et le général comte Bertrand, comme commandant du génie, avaient eu l'ordre de reconnaître le Danube et de faire les préparatifs nécessaires pour jeter un pont entre Vienne et Presbourg. Le point d'Ebersdorf, à deux lieues au dessous de Vienne, ayant été choisi, les travaux commencèrent, et le prince d'Essling eut l'ordre de les protéger avec la division du comte Molitor, dont il prit le commandement en personne. L'ennemi n'inquiéta nullement cette construction, et pendant les journées des 14, 15, 16, 17 et 18, on n'aperçut aucun parti autrichien un peu considérable sur la rive gauche du Danube. L'ouvrage fut poussé avec la plus grande célérité; et l'armée pleine d'ardeur vit approcher le moment désiré où il n'y aurait plus d'obstacles entre elle et l'armée ennemie.

Dans le même temps que Napoléon, suivant ses premiers avantages avec vigueur, avait achevé de disperser l'ennemi, envahi l'Autriche et subjugué sa capitale, il s'était passé plusieurs événements importants sur les derrières, sur la droite et sur la gauche de la principale armée.

En Italie, la face des affaires avait entièrement changé. Aussitôt que le prince Vice-Roi eut reçu le courrier qui lui apportait le nouvelle de la victoire d'Eckmühl, il se mit en mouvement pour prendre l'offensive. Le général autrichien, instruit de son côté des désastres de son parti, changea de rôle, et prépara la retraite, qu'il ne tarda pas à commencer. Il n'y eut aucune rencontre jusqu'au 8 mai. Ce jour, l'armée d'Italie passa la Piave, et trouva l'armée autrichienne en position à San-Salvador. Le combat s'engagea; il fut sanglant, et dura depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Les Autrichiens furent battus; ils perdirent 6 pièces de canon, et on leur fit plusieurs milliers de prisonniers. Le 11, l'armée d'Italie passa le Tagliamento. Les Autrichiens voulurent encore défendre les hauteurs de San-Daniel; mais toutes leurs positions furent successivement emportées à la baïonnette. Les troupes françaises entrèrent à Udine et à Palma-Nova.

L'armée d'Italie, poursuivant toujours l'ennemi, occupa, le 16, Tarvis en Carinthie. Le 17, le fort de Malborghetto fut enlevé d'assaut. Ce même jour, l'archiduc Jean entrait à Villach avec le huitième corps autrichien; il détacha le lieutenant-général de Giulay, à la tête du neuvième corps, pour s'opposer au duc de Tarente, que le prince Vice-Roi avait dirigé sur Goritz. L'archiduc Jean avait précédemment donné l'ordre au général comte de Chasteler d'évacuer le Tyrol et de venir le joindre. Ce prince prit sa direction par Klagenfurt et Grätz, dans le but d'aller se réunir, auprès de Raab en Hongrie, à l'archiduc Palatin, son frère, qui était campé sous le canon de cette place, à la tête des troupes de l'insurrection hongroise. L'armée d'Italie oc-

cupa successivement les lieux évacués par l'ennemi. Le duc de Tarente s'était emparé de Goritz le 15; il fit occuper Trieste, le 18, par le général Schilt. Le 20, le prince Vice-Roi était déjà à Villach; et le 21, lorsque les rives du Danube étaient ensanglantées par l'une des plus terribles batailles des guerres modernes, l'armée d'Italie, pressée d'arriver aux champs où ses frères d'armes cueillaient des lauriers, avait déjà des postes au delà de Klagenfurt. Le prince Vice-Roi transporta ce jour même son quartier-général dans cette ville.

Le duc de Raguse, chef de l'armée de Dalmatie, avait aussi eu des ordres pour se rapprocher du principal théâtre de la guerre. Pendant qu'il était campé auprès de Zara, il eut à soutenir plusieurs attaques de l'ennemi, et les repoussa toujours victorieusement. Il était dans cette situation défensive, lorsque, dans les premiers jours de mai, il eut le premier indice des victoires de l'Empereur, par la retraite du général Stoïchewich qui commandait devant lui. Ce général ennemi, apprenant que l'archiduc Jean gagnait à grandes marches la Hongrie, et qu'après la prise de Goritz, le duc de Tarente s'était porté sur Laybach et sur la route de Karlstadt, craignit d'être coupé par la suite de ce mouvement; il s'empressa de rétrograder pour aller rejoindre l'Archiduc, par Agram et Warasdin.

Le duc de Raguse se mit en marche en même temps que l'ennemi. Ayant appris les opérations du duc de Tarente, il se dirigea par Zeng et Fiume pour se réunir à cette portion de l'armée d'Italie. En quittant la Dalmatie, et destiné à entrer en ligne avec la Grande-Armée, le corps du duc de Raguse prit la dénomination de onzième corps. Ayant atteint, le 14, les Autrichiens qui avaient pris position à Montkitta, il les attaqua et les chassa d'un poste avantageux, après un combat très rude, où le général Stoïchewich fut fait prisonnier. Le colonel Rebrosvieh, qui prit le commandement, se retira sur Karlstadt, toujours poursuivi par le duc de Raguse, qui le chassa successivement de Gradschatz, de Gospich et d'Ottoschatz. L'ennemi fuyant en toute hâte, et ne montrant ni pouvoir ni volonté de tenir ferme, le duc de Raguse l'abandonna; conformément à ses instructions, il tourna sur sa gauche pour marcher en seconde ligne derrière l'armée d'Italie. Il lui avait été mandé de Schönbrunn de couper le chemin de la Hongrie au corps du général Chasteler, et de maintenir la communication sur Grätz pendant que le Vice-Roi suivrait sur Raab les corps autrichiens.

Dans le Tyrol, les affaires avaient été chaudes et multipliées. L'exaltation des têtes et les difficultés du terrain avaient concouru à rendre la guerre plus vive et plus opiniâtre dans cette contrée. Quoique abandonnés par les Autrichiens qui avaient commencé à évacuer le Tyrol, aussitôt qu'ils avaient appris la défaite de l'archiduc Charles à Eckmühl, les Tyroliens entêtés dans leur révolte, combattaient seuls, et avaient repoussé les premières troupes qui s'étaient présentées pour débloquer Kufstein, l'une des principales entrées de leur pays. Mais d'après les nouveaux ordres de l'Empereur, le maréchal duc de Dantzig réunit son corps d'armée à Salzbourg, et se porta sur Kufstein avec des forces imposantes. Les rebelles n'osèrent pas l'attendre. Le 12 mai, les environs de cette forteresse furent délivrés de leur présence.

Le duc de Dantzig se mit à la poursuite des insurgés; il les chassa de poste en poste, de montagne en montagne.

Néanmoins ils se réfugiaient dans leurs âpres rochers; ils se ralliaient, revenaient à la charge et ne cédaient le terrain qu'en faisant acheter, par des torrents de sang, chaque pas qu'on gagnait sur eux. Les Bavarois et les Tyroliens se battirent avec acharnement à Saint-Jean, à Rattenberg, à Wörgel, à Schwatz. Ce dernier endroit fut pris d'assaut par les troupes bavaroises; le carnage y fut horrible; et la ville fut brûlée. La suite de ces différents combats fut de rejeter les insurgés sur Inspruck. Chasteler avait déjà fait sa retraite par Sternach et Lientz en Carinthie. Il avait cependant laissé dans le Tyrol deux à trois mille hommes sous les ordres du colonel Buol. Lorsque les Bavarois se présentèrent devant Inspruck, les insurgés demandèrent une suspension d'armes qui leur fut refusée; ils se rendirent alors à discrétion, et remirent Inspruck au duc de Dantzig, le 19 mai.

A cette même époque, le Maréchal reçut une lettre qui lui avait été écrite du quartier-général impérial le 17, par laquelle l'Empereur lui prescrivait, aussitôt qu'il se serait emparé d'Inspruck, de frapper l'esprit des Tyroliens par des proclamations énergiques, où il leur peindrait tout le mal que leur avaient causé les Autrichiens. Il était recommandé en même temps au duc de Dantzig de donner de fréquentes nouvelles du corps de Chasteler; et si ce général ennemi tombait entre ses mains, de faire exécuter en vingt-quatre heures l'ordre du jour qui le concernait. Cet ordre, daté du quartier impérial d'Enns, le 5 mai, portait que l'empereur des Français, considérant Chasteler comme étant hors du droit de la guerre, le condamnait, s'il était saisi, à être fusillé, comme chef de brigands, pour avoir laissé massacrer en sa présence des prisonniers français par des paysans tyroliens.

Dans le grand-duché de Varsovie, les choses se passèrent comme on avait pu le prévoir. Après la capitulation de Varsovie, le prince Poniatowski attendait, sur la rive droite de la Vistule, l'occasion de reprendre l'offensive, lorsque plusieurs circonstances lui donnèrent lieu de le faire avec succès. L'archiduc Ferdinand, ne soupçonnant pas que les opérations de l'archiduc Charles auraient une aussi déplorable issue, crut, après s'être fait remettre Varsovie, qu'il pouvait suivre sans obstacles ses avantages, et il se porta sur Thorn, dont il s'empara.

Pendant qu'il s'avançait vers le nord, le prince Poniatowski, ayant appris ce qui s'était passé en Bavière, se hâta d'organiser la levée en masse de la partie du Grand-Duché, située sur la rive droite de la Vistule, et il attira encore à lui bon nombre d'habitants de la Gallicie autrichienne, qui brûlaient de redevenir libres et Polonais. Le prince Poniatowski forma de toutes ces recrues plusieurs régiments qui furent bientôt dressés et armés. Se voyant en forces, et l'ennemi éloigné, il pénétra dans la Gallicie qui était dégarnie de troupes. Il occupa Lublin le 14 mai; força, le 18, Sandomir de se rendre par capitulation; prit Zamosc d'assaut, et poussa des partis jusqu'auprès de Lemberg. L'archiduc Ferdinand fut forcé de revenir précipitamment de Thorn. A son retour, instruit des malheurs de la grande armée autrichienne, il ne pensa plus qu'à évacuer le Grand-Duché, et à faire sa retraite sur la Silésie.

Le prince Major-général écrivit le 18 mai au prince Poniatowski, de la part de l'Empereur : « Sa Majesté est satis» faite de vos opérations et du bon es» prit qui anime le Duché. Elle présume

» que vous êtes rentré dans Varsovie » abandonné par l'archiduc Ferdinand. » Vous êtes le maître de vous approcher d'Olmütz, ou de vous jeter en » Silésie. Le principal but de vos opé» rations doit être de tenir en échec » un corps ennemi égal au vôtre, » et de vous rapprocher de l'Empe» reur.

» Sa Majesté fera vraisemblablement » passer demain le Danube à son armée » pour tomber sur les corps de l'armée » ennemie qui se sont sauvés sur la rive » gauche du fleuve. Il est à présumer » que quand vous recevrez cette lettre, » nous serons plus près de vous. Exci» tez l'insurrection de la Gallicie : elle » fournira des bataillons utiles. Recru» tez, et augmentez votre armée par » tous les moyens possibles : cela est » de la dernière importance. Quant à » l'armée russe, l'Empereur a reçu des » lettres de Pétersbourg, du 28 avril; » et ce même jour l'ordre était donné » à cette armée d'entrer en Gallicie. » Nous faisons cause commune avec les » Russes : ainsi n'ayez aucune inquié» tude de ce côté. »

Effectivement, très peu de temps après, quarante mille Russes, sous les ordres du lieutenant-général prince Gallitzin, pénétrèrent dans la partie de la Pologne appartenant aux Autrichiens, précédés d'une proclamation qui annonçait la part que l'empereur de Russie, comme fidèle allié de celui des Français, voulait prendre à la guerre présente, en faveur de la France contre l'Autriche. Les Russes marchèrent sur Lemberg qu'ils occupèrent.

Pendant ces grands mouvements, l'archiduc Charles n'avait pas dépassé les frontières de la Bohême. Occupé de recruter son armée, et de réparer son matériel qui était dans le plus mauvais état, il avait marché constamment depuis sa retraite en Bohême, mais avec lenteur, et sans tenter aucune des diversions qu'on avait supposé qu'il hasarderait pour retarder les progrès de l'armée française. Le 3 mai, l'Archiduc avait transporté son quartier-général à Budweis sur la Moldau. Il en était parti le 6, et s'était avancé jusqu'à Meissau, lorsqu'il apprit la capitulation de Vienne. Cet événement, qui dérangea beaucoup ses calculs, le décida néanmoins à accélérer sa marche pour se réunir au corps du général Hiller qui avait repassé le Danube à Krems, et pour venir offrir la bataille aux Français, lorsque ceux-ci déboucheraient sur la rive gauche du fleuve. Le 16 mai, l'Archiduc atteignit le pied du Bisamberg ; il rassembla son armée dans la plaine qui est au bas de cette montagne, et lui fit prendre ensuite une position vis-à-vis de Vienne. Il mit son quartier-général à Engersdorf, près de la chaussée de Vienne à Brünn. La chaîne de ses avant-postes s'étendit d'un côté jusque vers Presbourg, de l'autre jusqu'auprès de Krems. Dans cette situation, l'Archiduc attendit que l'armée française se présentât sur la rive gauche du fleuve.

TROISIÈME PARTIE.

Bataille d'Essling ; mouvemens des opérations des armées françaises et autrichiennes, en Allemagne, Hongrie, Pologne, et dans le Tyrol, depuis cette journée jusqu'à celle de Wagram.

Lorsque l'archiduc Charles arriva à Engersdorf, tout présageait qu'un événement majeur aurait lieu prochainement. Les ponts qu'on avait construits sur le Danube à Ebersdorf, étaient achevés. En face de ce village, le fleuve est divisé en trois bras, séparés par deux îles. De la rive droite à la première île, il y a deux cent quarante toises ; cette île a environ mille toises de tour. De cette île à la grande, où est le courant principal, le canal présente cent vingt toises de largeur. Cette grande île, nommée Lobau, a sept mille toises de circuit, et le canal qui la sépare de la rive gauche, est large de soixante-dix toises. Nulle partie du fleuve n'était plus favorable au passage projeté. Les arbres et les bouquets de bois dont l'île de Lobau est remplie, couvraient les travaux, et en dérobaient la connaissance à l'ennemi.

L'île de Lobau était une tête de pont naturelle. Par son étendue, elle formait comme une place d'armes où l'on pouvait rassembler les troupes et l'artillerie nécessaires pour forcer le passage du dernier bras qui sépare Lobau de la vaste plaine appelée le Marschfeld. En débouchant dans cette plaine, on trouve à droite le village d'Essling, à gauche celui d'Aspern. Ces deux villages, dont toutes les maisons sont en pierre, ressemblent à deux bastions entre lesquels une ligne de fossés qui servent à l'écoulement des eaux, forme une courtine. Cette disposition des lieux assurait contre les efforts de l'ennemi, le débouché des colonnes françaises sur la rive gauche du Danube. Le village d'Essling renferme une tour crénelée à trois étages, construite, dans des temps très reculés, contre les incursions des Hongrois ; cette tour peut contenir cent hommes. Dans Aspern il y a un cimetière fortifié ; ce dernier village a son flanc gauche appuyé à un bras du Danube. Essling et Aspern ont une communication sûre et commode avec l'île de Lobau et les autres îles du fleuve : circonstance qui était très importante pour un passage, puisqu'il en résultait la facilité de faire filer autant de troupes que l'on voulait, sans qu'elles fussent aperçues de l'ennemi, et de s'établir sur une base solide, avant d'aller en avant.

Le 19 mai, à quatre heures du soir, l'ordre fut expédié au prince d'Essling de replier pendant la nuit tous ses postes avancés, et de se concentrer sur la rive droite du Danube, pour passer les ponts le 20, à la pointe du jour.

Les instructions du duc de Montebello portaient de tenir son corps d'armée prêt à passer le 20, à neuf heures.

Les trois divisions de cuirassiers furent averties de se préparer à se mettre

en mouvement. Toutes les brigades de cavalerie légère de la réserve, celle des généraux Bruyère et Piré, celle du baron Colbert, celle du baron Marulaz, eurent l'ordre d'être rendues le 20, à cinq heures du matin, à Ebersdorf, pour passer les ponts. La brigade du comte Montbrun fut laissée pour couvrir la route de Presbourg.

Il fut enjoint à l'intendant général de l'armée de se rendre à Ebersdorf avec toute l'administration, et de faire charger les caissons de biscuit.

Le corps du prince d'Eckmûlh s'étant rapproché de Vienne, se trouvait à Saint-Pölten; il fut prescrit à la division du comte Friant, deuxième de ce corps d'armée, de se rendre à Vienne pour remplacer la division de grenadiers du duc de Reggio, et faire le service de la place. La division du comte Gudin dut partir le 20, à trois heures du matin, de Sieghards-Kirchen où elle était, pour être rendue à neuf heures entre Klosterneubourg et Vienne, à Nusdorf. De ce point, qui est sur la rive droite du Danube, la division devait surveiller toute la rive de ce fleuve jusqu'à Vienne. Le reste du corps d'armée eut l'ordre de partir de Saint-Pölten à une heure convenable, pour être rendu à Vienne le 20, à midi.

L'Empereur fit écrire au prince de Ponte-Corvo de pénétrer en Bohême, et de manœuvrer sur Budweis. Cet ordre était conforme à la supposition très plausible que l'archiduc Charles avait emmené avec lui toutes les troupes de la Bohême, lors de sa marche sur Vienne, par la Moravie.

La garde du pont de Lintz fut confiée au comte d'Unsbourg. Il lui fut ordonné de placer son quartier-général à Enns, et d'être toujours prêt à se porter, suivant les circonstances, soit sur Lintz, soit sur Steyer, avec la masse de ses forces.

Ces dispositions faites, Napoléon se transporta le 20 dans l'île de Lobau, accompagné du Major-général prince de Wagram et de Neuchatel, et suivi de sa maison militaire. Le corps du prince d'Essling avait passé dans l'île le matin, à l'heure qui lui avait été prescrite, emmenant avec lui cinquante-quatre pièces de canon. L'Empereur fit établir, en sa présence, un pont sur le dernier bras de ce fleuve, dans le point mitoyen entre Aspern et Essling. Ce bras du Danube n'ayant de largeur que soixante-dix toises, comme il a été dit, quinze pontons suffirent; et le pont fut jeté dans l'espace de deux heures.

Les Autrichiens attendaient l'armée française dans cette plaine, qui s'étend à perte de vue, depuis le Danube jusqu'à la rivière de la Marsch, sur les frontières de la Hongrie. L'intention de l'Archiduc était d'attaquer les colonnes françaises lorsqu'elles déboucheraient dans cette plaine, de les rejeter sur le Danube, jusqu'au-delà du petit bras, et de s'emparer de l'île de Lobau. Pour l'exécution de ce plan, qui n'était pas sans difficultés, l'Archiduc avait réuni quatre-vingt mille hommes, divisés en six corps. C'étaient : 1° celui du général comte de Bellegarde, renfermant vingt bataillons et seize escadrons; 2° du prince de Hohenzollern, formé de vingt-deux bataillons et huit escadrons; 3° du prince de Rosemberg, comprenant vingt-six bataillons et vingt-quatre escadrons; 4° du général Hiller, composé des restes des cinquième et sixième corps, et représentant encore dix-neuf bataillons avec vingt-deux escadrons; 5° le corps du prince Jean de Lichtenstein, ou la réserve de cavalerie, composée de soixante-dix-huit escadrons de cuirassiers, chevau-

légers et dragons, 6e enfin la réserve de grenadiers, au nombre de seize bataillons, sous les ordres du général Kienmayer.

L'armée autrichienne était rangée sur deux lignes, derrière Gerasdorf, entre la montagne, dite le Bisamberg, et la petite rivière nommée le Russbach. Le corps du général Hiller formait l'aile droite près de Stammersdorf; à sa gauche était celle du comte de Bellegarde, et immédiatement après celui-ci, le corps du prince de Hohenzollern, qui se prolongeait dans l'alignement du village de Wagram. Le prince de Rosemberg était sur le Russbach, formé en colonnes de bataillons; une partie de ses troupes occupait Wagram, et faisait à ce point l'extrémité de l'aile gauche de l'armée. Toute la réserve de cavalerie était en seconde ligne et remplissait l'intervalle entre l'aile gauche du corps de Hohenzollern et l'aile droite du corps de Rosemberg. La réserve de grenadiers était plus en arrière, à Sáuring. L'armée avait sur son front deux cent quatre-vingt-huit pièces de canon ou obusiers.

Les deuxième et quatrième corps français, la réserve de cavalerie et une partie de la garde impériale, se trouvèrent seuls à la bataille d'Essling, ce qui ne faisait que la moitié des troupes employées sous les ordres immédiats de l'Empereur.

Le deuxième corps était composé de la division du comte Saint-Hilaire, qui renfermait le 10e d'infanterie légère, 3e, 57e, 72e et 105e de ligne, et de la division de grenadiers du duc de Reggio, qui représentait dix bataillons.

Le quatrième corps renfermait quatre divisions d'infanterie. La première, commandée par le comte Legrand, était composée du 26e d'infanterie légère, des 18e et 19e de ligne français, des 1er, 2e et 3e régiments d'infanterie de Bade, et d'un bataillon de chasseurs du même pays.

La deuxième, sous les ordres du baron Carra Saint-Cyr, renfermait le 24e d'infanterie légère, les 4 et 46e de ligne, et quatre bataillons de troupes de Hesse-Darmstadt.

La troisième, commandée par le comte Molitor, renfermait les 2e, 16e, 37e, 67e de ligne.

La quatrième, aux ordres du comte Boudet, était formée des 3e et 5e d'infanterie légère, 56e et 93e de ligne.

La partie de la garde impériale qui prit part à la bataille, fut le régiment de fusiliers, commandé par le comte de Lobau, aide-de-camp de l'Empereur; le régiment des tirailleurs, commandé par le baron Curial; et celui des anciens grenadiers, sous les ordres du comte Dorsenne.

La cavalerie de l'armée, sous le commandement général du duc d'Istrie, était composée de trois divisions de grosse cavalerie et d'une division de cavalerie légère.

La première division de grosse cavalerie était celle du comte Nansouty, formée des 1er et 2e régiments de carabiniers, 2e, 3e, 9e et 12e de cuirassiers.

La deuxième, celle du comte Saint-Sulpice, formée des 1er, 5e, 10e et 11e de cuirassiers.

La troisième, celle du comte Espagne, composée des 4e, 6e, 7e et 8e régiments de cuirassiers.

La division de cavalerie légère, composée de quatre brigades, et commandée par le général Lasalle, était formée des 8e et 9e de hussards, des 3e, 7e, 13e, 14e, 16e, 19e, 20e, 23e et 24e régiments de chasseurs.

Le 21 mai, au jour naissant, l'Empereur, accompagné du prince Major-général et des maréchaux prince d'Ess-

ling et duc de Montebello, ayant reconnu la position de la rive gauche, arrêta sa ligne de bataille, la droite au village d'Essling et la gauche à celui d'Aspern. Ces deux villages et le terrain intermédiaire furent aussitôt occupés par les différentes divisions du quatrième corps, qui passèrent à neuf heures le dernier bras du fleuve. La division du comte Molitor s'établit à Aspern; celle du comte Legrand, entre Aspern et la Tuilerie; celle du baron Carra Saint-Cyr, à droite de celle du comte Legrand. Enfin, la division du comte Boudet prit poste à Essling.

Une partie de la réserve de cavalerie se porta dans la plaine, en avant des deux villages : les troupes légères en première ligne, les cuirassiers en seconde. L'autre partie de la réserve, la division Saint-Hilaire du deuxième corps, et les grenadiers du duc de Reggio, étaient en marche, et ne franchirent les ponts que dans la nuit du 21 au 22.

La garde impériale était en réserve dans l'île de Lobau.

Entre une heure et deux heures après midi, l'ennemi prend l'initiative, et on le voit s'avancer sur cinq colonnes. La première de ces colonnes se porte à droite d'Aspern; la seconde marche sur le front de ce village; la troisième sur la gauche. La quatrième se porte sur Essling. La cinquième se dirige pour tourner la petite ville d'Enzersdorf (où le général Boudet avait jeté quelques troupes), afin de prendre à revers la position d'Essling, et de chercher en même temps à pénétrer dans l'île de Lobau, par ce point que l'ennemi croyait plus faible que les autres. La cavalerie de la réserve des Autrichiens marchait entre la troisième et la quatrième colonne d'attaque. Le corps des grenadiers s'avançait de Sauring sur Gerasdorf.

Le village d'Aspern est assailli par l'ennemi avec la plus grande vigueur. La division Molitor n'en met pas moins à soutenir le choc, et à se maintenir dans son poste; elle donne le temps à la division Legrand d'arriver à son secours. L'ennemi est repoussé; mais il revient à la charge. Étant très supérieur en nombre, il parvient à se rendre maître de la tête du village. Les Français s'obstinent à reprendre le terrain qu'ils ont perdu; les Autrichiens mettent de l'acharnement à le garder. Le village devient, non pas un seul champ de bataille, mais le théâtre de mille petits combats sanglants et opiniâtres. Chaque rue, chaque maison, chaque grange, voit une scène de carnage; les charrues, les chariots, les herses, les fléaux, les fourches, les haches sont employés, soit pour se couvrir et se retrancher, soit pour détruire l'ennemi, concurremment avec le fusil et le sabre. On combat dans l'église, dans le cimetière, autour des grands arbres. Le moindre espace de terrain est disputé. Chaque parti semble dire au parti contraire, que pour être maître du village, il faut l'être de l'intérieur de toutes les habitations. Aspern est pris et repris jusqu'à six fois. Enfin ce n'est que l'obscurité profonde qui sépare les combattants. Les Autrichiens restent dans la partie d'Aspern qui est du côté du Marschfeld, et les Français dans celle qui est du côté du Danube.

Dans l'intervalle de ce long et terrible combat, la troisième colonne autrichienne, soutenue par la réserve de cavalerie, a fait mille efforts pour pénétrer entre Aspern et Essling; mais elle a été constamment repoussée par la cavalerie française qui a fourni plusieurs charges brillantes. Ce fut dans l'une de ces charges que le général Espagne, combattant à la tête de sa di-

vision avec l'intrépidité qui le distingua si longtemps, fut tué d'un coup de sabre au milieu de ses compagnons d'armes qui donnèrent de vifs regrets à sa perte.

En même temps que la droite ennemie s'est portée à l'attaque d'Aspern, sa quatrième colonne, soutenue d'un terrible feu d'artillerie, a attaqué Essling. Les efforts de cette colonne n'ont pas tardé à être appuyés par ceux de la cinquième qui, ayant réussi à s'emparer d'Enzersdorf, est arrivée sur Essling par la droite de ce village. La position des Français devint pénible. La seule division du comte Boudet, renfermée dans Essling, dut combattre contre des forces triples. Mais le duc de Montebello s'était porté à la tête de la division Boudet, qui avait été mise sous son commandement pour la bataille. Cet intrépide Maréchal, s'étant chargé personnellement de la défense d'Essling, ne permit pas à l'ennemi de pénétrer dans un seul point de l'enceinte de ce village. A la nuit, les Autrichiens prirent le parti de se retirer.

Le 22 mai, avant le jour, le corps des grenadiers du duc de Reggio, la division Saint-Hilaire, celle des cuirassiers Nansouty, et le train d'artillerie, passent le Danube. A quatre heures du matin, le combat recommence avec plus de fureur que le jour précédent. Aspern et Essling sont de nouveau attaqués par l'ennemi. Trois divisions du quatrième corps se sont concentrées pendant la nuit dans Aspern. Les Autrichiens attaquent en si grand nombre, et sont soutenus d'une artillerie si formidable, qu'après un combat de quelques heures, ils emportent le village. Ils n'en sont pas plus tôt maîtres, que le 24e d'infanterie légère y pénètre avec fureur, la baïonnette en avant, et les rechasse. Les Autrichiens, renforcés par des troupes qui leur sont envoyées des deuxième et troisième colonnes, reviennent à la charge et reprennent l'église. Ils n'avaient pas eu le temps de s'établir dans ce poste, lorsque le 4e, le 46e de ligne et quelques régiments d'infanterie badoise, s'avancent et l'enlèvent. L'ennemi, pendant ce temps-là, s'empare de quelques autres points du village. On court pour le forcer à les évacuer. Quatre fois les Autrichiens touchent au moment d'être maîtres de ce poste, à la possession duquel semble être attaché l'honneur des deux nations; quatre fois les Français les contraignent de l'abandonner presque en entier. Le jour est déjà avancé, on continue néanmoins de se disputer ce même champ de bataille. On ne peut pas encore décider à qui restera la victoire.

Pendant ce combat si prolongé, l'Empereur s'aperçoit que le centre de l'ennemi, composé de sa troisième colonne d'attaque, d'une partie de la seconde et de sa réserve de cavalerie, occupe au dessus d'Essling un front fort étendu, qui se prolonge jusque vers Hirschstetten. Napoléon forme aussitôt le projet de partager en deux l'armée ennemie, en la coupant par son centre; il confie cette opération au duc de Montebello. Le Maréchal se met à la tête de la division Saint-Hilaire; le duc de Reggio avec les grenadiers est à sa gauche; la division du comte Boudet à sa droite; la cavalerie, rangée par masses, remplit les intervalles de la ligne de bataille.

L'ennemi s'aperçoit, aux dispositions faites contre lui, du danger auquel il est exposé. Il renforce promptement son centre; et l'Archiduc généralissime vient en prendre lui-même le commandement. Le choc est terrible entre deux armées que l'honneur et l'amour de la

gloire exaltent à l'envi. Mais les Français, combattant sous les yeux de Napoléon, se croient invincibles. La victoire effectivement se déclare pour eux; l'ennemi culbuté est déjà en pleine déroute.

Dans ce moment décisif, on vient avertir l'Empereur que de gros arbres et des moulins flottants, lancés par l'ennemi dans le grand courant du Danube, ont enlevé le pont qui joignait l'île de Lobau à la petite île; que par une suite de ce désastre, les parcs de réserve, la division des cuirassiers Saint-Sulpice, et tout le corps du prince d'Eckmühl, qui arrivaient pour prendre part à la bataille, sont arrêtés sur la rive droite du Danube. Napoléon juge qu'il est conforme à la prudence de suspendre le mouvement offensif du duc de Montebello. Il ordonne à ce maréchal de se replier, et lui fait prendre une position concentrée : sa droite est appuyée à Essling ; sa gauche à un rideau où le quatrième corps touchait par sa droite, ayant toujours sa gauche dans Aspern.

L'ennemi, s'apercevant du mouvement que l'armée française fait sur elle-même, et du ralentissement de son feu, soupçonne que son stratagème a réussi; il se rallie; il revient à la charge avec une nouvelle confiance. Ses efforts se dirigent particulièrement contre le village d'Essling, qui est la clé de la position de l'armée française. Les Autrichiens attaquent ce village jusqu'à quatre fois, avec une grande résolution; mais ils sont toujours repoussés par l'effet prodigieux d'un courage supérieur. Enfin l'Archiduc, déterminé à tout risquer pour emporter Essling, décide une cinquième attaque, et fait avancer sa réserve de grenadiers.

Le généralissime autrichien ne croyait pas le succès douteux, contre des troupes harassées de fatigue, et dont les munitions étaient épuisées. Mais la garde impériale s'est portée sur le terrain du combat. Le comte de Lobau, à la tête des fusiliers et des tirailleurs, reçoit le nouveau choc des Autrichiens, et rend nuls tous leurs efforts. L'ennemi se montre étonné d'une pareille résistance, le comte de Lobau l'attaque à son tour, et culbute ses grenadiers. Par cette action brillante, il termine la journée, et assure à l'armée française un champ de bataille si vivement et si longuement disputé.

Les tirailleurs de la garde qui faisaient leurs premières armes se signalèrent. Les grenadiers de la vieille garde étaient en seconde ligne, formant un mur d'airain capable d'arrêter l'armée autrichienne. Ce fut pendant cette terrible attaque d'Essling que le duc de Montebello eut la cuisse emportée par un boulet. Ce guerrier, aimé et admiré de l'armée, mourut quelques jours après, emportant au tombeau les regrets de son souverain dont il était l'ami, et ceux de ses compagnons d'armes dont il était le modèle.

L'armée se reposa quelques heures sur le terrain dont elle avait conservé si glorieusement la possession. Mais l'Empereur, jugeant qu'il était impossible de suivre aucune opération sur la rive gauche du Danube, avant que les grands ponts fussent rétablis, se contenta d'assurer les têtes de ponts; et dans la matinée du 23, il fit repasser l'armée, partie sur la rive droite du fleuve, partie dans l'île de Lobau, où elle prit position.

La perte des Autrichiens fut de plus de 10,000 hommes, morts sur le champ de bataille. Ils eurent 23 généraux et 60 officiers supérieurs tués ou blessés; 1,500 prisonniers, au nombre desquels le général Weber, et 4 drapeaux, res-



tèrent au pouvoir des Français. La perte de l'armée française se monta à 2,000 hommes tués et 3 à 4,000 blessés; parmi ces derniers se trouvaient le maréchal duc de Montebello et le général comte Saint-Hilaire, qui moururent, peu de jours après la bataille, de leurs blessures.

L'ennemi, assez heureux pour pouvoir créer momentanément, entre lui et l'armée française, un obstacle insurmontable, recula ainsi le jour décisif de la campagne. L'Empereur avait à réparer le mal produit par les caprices de la fortune et à se mettre en mesure de n'avoir plus à les redouter. Le général de division comte Bertrand, fut chargé de diriger la construction d'un nouveau pont, dont la solidité serait à l'abri de toutes les tentatives de l'ennemi. Pendant que ces travaux s'exécutaient, différentes dispositions furent prises pour remplacer les pertes de l'armée et augmenter ses forces, pour achever glorieusement la guerre par un coup mémorable.

Le prince d'Eckmühl, dont le corps était resté intact sur la rive droite du Danube, fut chargé de la surveillance de Vienne. Le corps du prince d'Essling fut destiné à rester dans l'île de Lobau, qui désormais prit le nom d'île Napoléon. Le deuxième corps, dont le commandement avait été confié au duc de Reggio, fut placé dans les îles et sur les bords du fleuve, en seconde ligne derrière celui du prince d'Essling. La garde impériale, une partie des cuirassiers et des troupes légères de la réserve, et en général tout ce qui avait le moins souffert à la journée du 22, fut ramené sur la rive droite, afin d'appuyer le prince d'Eckmühl, si l'ennemi faisait des tentatives de passage. L'Empereur et le grand quartier-général restèrent quelques jours à Ebersdorf.

Dans cet intervalle, le prince Major-général écrivit au prince de Ponte-Corvo, en date du 24 mai, pour l'instruire des résultats de la bataille d'Essling, et lui faire passer les ordres de l'Empereur, qui lui prescrivirent de garder avec les Saxons la tête du pont de Lintz, d'occuper Enns, Steyer, Ips et Walsee, et de faire de fortes et fréquentes incursions sur la rive gauche du Danube, sans néanmoins s'engager trop avant dans la Bohême, jusqu'à ce que les ponts fussent rétablis, et que l'Empereur fût en mesure de déboucher de nouveau sur la rive gauche. Le général comte d'Unsbourg eut en même temps l'ordre de quitter Lintz, avec les Würtembergeois, de venir s'établir à Saint-Pölten, Mölk, Mautern, et d'éclairer la rive droite du Danube, depuis ce dernier lieu jusqu'à Vienne.

Aussitôt que le mouvement du huitième corps serait exécuté, le prince d'Eckmühl devait retirer les troupes qu'il avait encore dans ces différents postes, et concentrer provisoirement son corps d'armée sur Vienne. Sa destination ultérieure était de porter son quartier-général à Neustadt, et de s'étendre, avec les cinquante mille hommes sous son commandement, entre cette ville et Brück.

Il fut prescrit au maréchal duc d'Istrie, de placer la division légère de la réserve, commandée par le général Montbrun, à Brück; celle du général Colbert à Neustadt, et celle du général Lasalle, à Haimbourg. Les divisions de cuirassiers des généraux Nansouty et Saint-Sulpice, et celle du feu général Espagne (qui fut remplacé par le duc de Padoue), furent cantonnées à mi-chemin, entre Fischament et Neustadt.

Le but de cette répartition de troupes était de se mettre en mesure contre tout ennemi qui déboucherait, soit du

côté de Leoben, soit du côté de Presbourg et du pays compris entre cette ville et le lac d'OEdenbourg. Il était spécialement recommandé au duc d'Istrie d'entretenir la communication la plus étroite entre ses différentes divisions, de couvrir toute la frontière et d'éclairer soigneusement la rive du Danube, du côté de Presbourg, afin de s'assurer si l'ennemi ne travaillait pas à quelque passage dans cette partie.

Après la prise d'Inspruck, le duc de Dantzig avait mandé qu'il se portait sur Leoben, avec deux divisions bavaroises, laissant la troisième à la garde du Tyrol, sous les ordres du général Deroi. Il fut écrit, le 26, au duc de Dantzig, de continuer et même d'accélérer sa marche, et de se rapprocher de Vienne, afin de pouvoir prendre part aux événements qui se préparaient. Il lui était recommandé d'envoyer, aussitôt qu'il serait sur Leoben, une avant-garde sur le Simmering, haute montagne qui sépare la Styrie de l'archiduché d'Autriche. Le général comte Lauriston avait déjà été détaché sur cette montagne, depuis Vienne, avec une brigade d'infanterie des troupes de Bade, et la brigade de cavalerie du général Colbert, pour aller au-devant de l'armée d'Italie, et faciliter sa jonction avec l'armée impériale.

L'armée d'Italie, dont le quartier-général était à Klagenfurt, le jour de la bataille d'Essling, avait continué sa marche, toujours divisée en deux colonnes; l'une, sous les ordres immédiats du prince Vice-Roi, était entrée en Styrie; l'autre, commandée par le duc de Tarente, s'était portée, après la prise de Trieste et d'Idria, sur Laybach en Carniole, et avait fait capituler les forts qui défendent cette ville, et dans lesquels se trouvaient soixante-cinq bouches à feu, huit mille fusils et des magasins considérables de vivres. Le 24 mai, le prince Vice-Roi, arrivant à Knittelfeld en Styrie, reçut l'avis que les débris du corps du général Jellachich, échappés à l'armée d'Allemagne, et formant environ sept mille hommes, avec quelques troupes éparses qui s'étaient ralliées à ce corps, se dirigeaient sur Leoben. Le prince ordonna au général comte Serras de forcer de marche avec sa division, pour arriver avant l'ennemi à l'embranchement des routes de Leoben et de Knittelfeld à Lintz.

Le 25, à neuf heures du matin, l'avant-garde française rencontra l'ennemi qui débouchait par la route de Mautern, et qui se forma aussitôt sur la position avantageuse de Saint-Michel. Mais toute la division étant arrivée à deux heures, l'ennemi, abordé sur toute sa ligne, fut culbuté et mis en déroute. Il perdit 500 hommes; on lui fit 4,000 prisonniers; le reste se dispersa. Le général Jellachich se sauva avec une cinquantaine d'hommes. Les Français entrèrent dans Leoben le 25 au soir. Le 26, à midi, l'armée d'Italie arriva à Brück, où elle fit sa jonction avec le général Lauriston.

Pendant ce temps, l'archiduc Jean, continuant sa retraite, avait pris sa route par Grätz; mais il évacua cette ville le 27, après avoir jeté une garnison dans la citadelle. Le duc de Tarente, qui s'était rapproché du prince Vice-Roi, après la prise de Laybach, suivait les traces de l'ennemi. Il entra le 30 mai à Gratz, et y trouva d'immenses magasins de vivres et d'effets d'habillement et d'équipement. Il fit aussitôt cerner la citadelle par la division du général Broussier. Quant au Vice-Roi, qui avait continué sa marche sur la Hongrie, à la suite de l'archiduc Jean, il arriva à OEdenbourg le 5 juin.

Ce même jour l'Empereur retourna



à Schönbrunn, et y transporta le quartier-général impérial. Comme la bataille de Saint-Michel avait détruit le seul rassemblement ennemi qui aurait pu donner de l'inquiétude du côté des montagnes de Styrie, l'ordre avait été envoyé, dès le 28 mai, au duc de Dantzig, de venir remplacer à Lintz le prince de Ponte-Corvo. Celui-ci dut concentrer son corps d'armée (qui fut renforcé à cette époque d'une division d'infanterie française et d'une division de dragons) à Saint-Pölten, où il devait se tenir prêt à recevoir d'un jour à l'autre une destination particulière. Par une suite du même mouvement, le comte d'Unsbourg fut rapproché de Vienne et cantonné entre Mölk et cette capitale.

Dans le même temps, le duc de Raguse continuait sa marche, à la tête du onzième corps, et arrivait en Carniole, d'où il pouvait pénétrer en Styrie et se porter sur Vienne, si les circonstances l'exigeaient, aussitôt qu'il recevrait l'ordre.

Tous les jours, l'armée, se resserrant, prenait une position plus formidable. Les diverses provinces composant le cercle d'Autriche, depuis le Danube jusqu'à l'Italie, étaient soumises. La rive droite du Danube était parfaitement nettoyée. Chaque heure voyait ajouter de nouveaux obstacles aux entreprises que l'ennemi pouvait hasarder depuis la rive gauche. Les passages étaient exactement surveillés; les postes nombreux. L'ennemi ayant fait, le 30 mai, quelques démonstrations pour passer le fleuve à Krems, fut contenu par la promptitude avec laquelle le comte d'Unsbourg rassembla ses troupes. Les Autrichiens ne réussirent qu'à faire passer un jour quelques centaines d'hommes, qui allèrent égorger à Amstetten un poste français.

La tête du pont de Lintz se fortifiait par un réduit où l'on estimait que trois mille hommes auraient la possibilité de se défendre contre trente mille. Les ordres étaient donnés pour la construction d'une redoute palissadée et fraisée à Mouthausen, au confluent de l'Enns et du Danube. L'île Napoléon (de Lobau) était défendue par quarante-huit pièces de canon. On avait armé six bateaux portant chacun deux pièces de canon et une batterie flottante de trois pièces de 18, dont la destination était de croiser dans le fleuve, pour empêcher l'ennemi de s'établir dans les îles, et d'avoir des communications avec la rive droite.

Les derrières de l'armée étaient assurés par différents corps placés à Augsbourg, à Hanau et sur le Mein, aux ordres des généraux Rivaud, Lameth, Clément, Lagrange. Le nord de l'Allemagne était protégé par l'armée westphalienne et les troupes hollandaises. Il y avait une division d'infanterie allemande, aux ordres du général Rouyer, à Passau, et douze escadrons de dragons et de chasseurs dans le Haut-Palatinat, sous le commandement du général Laroche. Ces deux corps étaient sous les ordres supérieurs du général sénateur Beaumont.

Malgré le voisinage de ces forces, de nouveaux troubles s'étaient manifestés dans le Tyrol, depuis le départ de l'armée. Lorsqu'Inspruck, principal foyer de l'insurrection, eut été pris, la plupart des habitants du Tyrol, qui voyaient que les Autrichiens, forcés à une retraite précipitée par les mouvements de l'armée d'Italie, les abandonnaient à eux-mêmes, auraient désiré rentrer paisiblement dans leurs foyers. Mais l'esprit de parti entraîne aveuglément certaines têtes : il se reforma un nouveau noyau d'insurgés dans le Vorarlberg, canton de l'Autriche antérieure voisin du Tyrol. Ce noyau avait des

ramifications dans la vallée supérieure de l'Inn, où des montagnes inaccessibles ayant empêché les troupes de pénétrer, les rebelles n'avaient jamais été entièrement soumis.

Un cabaretier, nommé Hofer, se mit à la tête de ce parti insurrectionnel qui grossit bientôt, lorsque les rebelles s'aperçurent qu'ils n'avaient plus affaire qu'à une seule division bavaroise. Le général Deroy, pour ne pas compromettre inutilement l'honneur des armes de son souverain, prit le parti de se replier vers les frontières de la Bavière; il se mit dans une position défensive, en attendant les événements qui, selon toute apparence, devaient bientôt décider du sort des Tyroliens. Cette position du général bavarois, soutenue par les troupes que le général baron Beaumont commandait, au débouché du Tyrol, contenait les rebelles dont les mouvements inquiétèrent peu les communications de la Grande-Armée.

La Hongrie était le pays où les opérations avaient à cette époque le plus d'activité. D'Œdenbourg, où il était le 5 juin, le prince Vice-Roi, ayant continué son mouvement, arriva le 7 à Güntz. Le général comte Lauriston se réunit à lui avec son corps d'observation, et forma sa gauche. Le 9, le Vice-Roi se porta sur Sarvar. Le duc de Tarente, venant de Grätz, arriva à Kormeud. Des ordres avaient été envoyés au prince d'Eckmühl qui était auprès de Presbourg, pour entretenir une communication intime avec le prince Vice-Roi, et détacher au besoin une division à son secours. Cependant l'archiduc Jean était parvenu, par des marches forcées, à opérer sa jonction avec l'archiduc Palatin, son frère, qui commandait l'insurrection hongroise. Leur réunion eut lieu le 12 entre Papa et Tetb. Ce même jour, l'armée d'Italie, débouchant par le pont de Merse sur Papa, s'avança sur Raab. On fut en présence le 14.

Les deux Archiducs prirent position sur des hauteurs, la droite appuyée à Raab, ville fortifiée, et la gauche, couvrant la route de Comorn, autre place forte de la Hongrie. Ils avaient sous leurs ordres trente-cinq mille hommes. L'armée française était à peu près d'égale force; mais elle venait d'être augmentée par la division de cavalerie légère du troisième corps, sous les ordres du comte Montbrun. Le Vice-Roi plaça sur sa droite cette division, les dragons du comte Grouchy et la brigade légère du baron Colbert. Il rangea son infanterie au centre, en échelons, et mit une division en réserve. Le corps du comte Lauriston et la brigade de cavalerie du baron Sahuc, formaient la gauche, et observaient la place de Raab.

A deux heures après midi, la canonnade commença. A trois heures, le centre de l'armée française, formé en échelons, s'engagea successivement avec l'ennemi. La fusillade devint terrible. La première ligne de l'ennemi fut culbutée. La seconde arrêta un instant l'attaque des Français qui ne tardèrent pas à être renforcés, et qui rompirent l'ennemi. Alors la réserve autrichienne se présenta. Le prince Vice-Roi mena en personne la sienne à sa rencontre. La belle position des Autrichiens fut enlevée. A quatre heures, la victoire était pleinement décidée. L'ennemi laissa sur le champ de bataille trois mille morts. On lui fit un pareil nombre de prisonniers. Il fut vivement poursuivi dans la soirée du 14 et dans la journée du 15, sur la route de Comorn et de Pest. Les Autrichiens passèrent le Danube sur le pont de Comorn.

A la suite de cette brillante action, l'armée d'Italie s'empara du beau camp retranché des Autrichiens devant Raab. Cette ville fut investie. Le comte Lauriston fut chargé de la conduite du siége. L'Empereur lui ordonna, de même qu'au prince Vice-Roi, de faire faire, chacun de leur côté, un levé du champ de bataille et du camp, tant sur la rive gauche que sur la rive droite de la Raab. Sa Majesté voulait avoir des renseignements positifs qui la missent à même de prendre un parti sur ce qu'il fallait conserver ou détruire de ces ouvrages, pour avoir une ligne contre l'ennemi. Comme dans ce système la possession de Raab était très essentielle, il fut ordonné d'en presser la reddition, en y jetant beaucoup d'obus.

Depuis la bataille de Raab, l'ennemi se tint tranquille en Hongrie. Il ne parut plus rien attendre de ce côté. Ses efforts, son activité, ses espérances, tout se porta sur les bords du Danube, en face de Vienne, où les Autrichiens firent d'immenses préparatifs pour empêcher le passage de l'armée française. Afin de mieux remplir son but, et dans l'espoir de diviser les forces des Français, l'archiduc Charles imagina une diversion qui aurait pu avoir des suites graves, si l'empereur Napoléon n'avait pas pourvu à la sûreté des derrières de l'armée, ou si l'ennemi n'avait pas été tellement contenu sur le Danube par l'attitude menaçante des Français, qu'il ne pouvait faire agir de grandes forces d'un autre côté.

Le 9 juin, l'archiduc Charles fit sortir de Bohême deux colonnes; l'une de cinq mille hommes sous les ordres du général Amende, à laquelle se joignirent quinze cents hommes que le duc de Brunswick-OEls, fils de celui qui avait été tué à Iéna, avait rassemblés à ses frais. Ces troupes se portèrent sur Dresde, que la garnison saxonne évacua à leur approche. Quelques jours après, les Autrichiens s'avancèrent sur Leipsig, où la cour de Saxe s'était retirée. Le roi de Saxe et sa famille se transportèrent à Francfort, lorsqu'ils surent que l'ennemi approchait. L'autre colonne se porta à l'improviste sur Bayreuth en Franconie. Cette ville fut occupée sans résistance par trois bataillons d'infanterie et deux escadrons de hulans. Les Autrichiens s'avancèrent jusqu'à Bamberg.

L'avis de ces invasions ne tarda pas à parvenir à Schönbrunn. Le prince Major-général écrivit au duc de Valmy : « L'Empereur ordonne, M. le Maréchal, » que vous mettiez en mouvement les » deux brigades du général Rivaud, » auxquelles vous joindrez le 46e de » ligne, le régiment du grand-duc de » Berg, et douze pièces d'artillerie, » pour marcher contre le corps qui a » débouché de Bohême. Je donne l'or» dre au général Boureier, qui est à » Passau, d'envoyer le régiment de » dragons qui se trouve à Ratisbonne, » ainsi qu'un autre régiment qui va » arriver dans cette ville, pour se join» dre, du côté de Nuremberg, à la di» vision du général Rivaud. J'écris au » roi de Westphalie, qui, ayant réuni » à Erfurth ses troupes avec les hollan» daises, a huit mille hommes sous » ses ordres, de manœuvrer de con» cert avec le général Rivaud. L'Em» pereur s'en rapporte à vous pour » exécuter ses intentions, desquelles » vous ne devez pas vous écarter.

» La colonne ennemie dont les mou» vements importent à l'Empereur, » est celle qui a débouché sur Bay» reuth. Celle qui s'est dirigée sur

» Dresde n'a rien de commun avec son » armée ; et avant qu'elle ait pu faire » quelque chose d'essentiel, l'Empe- » reur aura passé le Danube et sera sur » ses derrières. Mais la colonne qui a » débouché sur Bayreuth peut se por- » ter sur Amberg et Ratisbonne, ou sur » Cham et Straubing; elle approche- » rait de très près la ligne de commu- » nication de l'Empereur, et serait » dans une position dangereuse pour » l'armée ; ce qui obligerait Sa Majesté » à faire un détachement qui l'affaibli- » rait dans un moment décisif.

» Ainsi, que la colonne ennemie qui » a débouché sur Bayreuth se soit » portée à Bamberg, Amberg ou Ra- » tisbonne, ou qu'elle soit restée à » Bayreuth, il faut marcher sur elle ; » prendre poste d'abord à Würtzbourg; » se réunir à une colonne composée de » tout ce qu'il y aura de Bavarois sur » ce point, et aux deux régiments de » dragons venant de Ratisbonne ; se » concerter avec le roi de Westphalie, » qui, d'Erfurth, marchera dans la » même direction ; et, avec ces forces » réunies, battre et détruire ce corps » ennemi. Cette opération consommée, » vous marcherez contre le corps qui a » débouché sur Dresde.

» N'oubliez pas, M. le Duc, que » l'objet le plus important à remplir, » pour ne point déranger les combinai- » sons de l'Empereur, c'est de couvrir » le Danube et la ligne d'opérations » de l'armée. Si les circonstances » étaient telles (ce que l'Empereur est » loin de penser) qu'on ne puisse pas » remplir les deux objets, savoir : d'em- » pêcher l'ennemi de pénétrer dans le » nord de l'Allemagne, ou de l'empê- » cher de pénétrer sur le Danube, il » faut avant tout atteindre ce dernier » but ; car tout ce qui peut arriver du » côté de la ligne de communication » de l'armée, est plus dangereux, et » influerait plus dans le nord de l'Al- » lemagne, que les mouvements que » l'ennemi ferait réellement de ce » côté-là. »

Ces ordres, qui embrassaient toutes les circonstances, s'étendaient au-delà de ce que les Autrichiens osèrent entreprendre. Lorsqu'ils s'aperçurent qu'on était en mesure de les recevoir, ils abandonnèrent d'eux-mêmes leurs faciles conquêtes. Le 25 juin, le général Amende évacua Leipsig ; le 29, il évacua Dresde, et rentra en Bohême. La colonne qui avait marché sur la Franconie, se pressa de faire sa retraite en même temps, et de mettre les montagnes de la Bohême entre elle et les Français. Telle fut la fin d'une expédition dont les Autrichiens ne retirèrent d'autres fruits que quelques contributions qu'ils levèrent sur les pays envahis, avec quelques armes et munitions dont ils s'emparèrent dans Dresde.

Avant l'invasion des Autrichiens en Saxe, une folle entreprise avait été tentée pour exciter des mouvements en Allemagne contre les Français. Un officier prussien, Schill, qui avait montré de l'audace dans le service des troupes légères, pendant la dernière guerre de Prusse, et qui avait été promu au grade de major, commandant un régiment de hussards, déserta de Berlin avec tout son régiment, qu'il entraîna en montrant des ordres supposés. Cet officier se porta, dans les premiers jours de mai, sur Wittemberg, en Saxe, et cerna cette ville. Le général gouverneur de Berlin fit mettre Schill à l'ordre du jour comme déserteur. Le roi de Prusse, dès qu'il fut instruit de ce grave délit, ordonna la réunion d'un conseil de guerre, pour juger ce major rebelle et ses fauteurs.

Schill ne surprit pas Wittemberg,

BATAILLES

DE SMOLENSK ET DE VALOUTINA

Livrées les 17 18 & 19 Août 1812.



comme il avait compté le faire. Il alla à Dessau, publiant des proclamations qui n'ébranlèrent personne, et vivant aux dépens du pays. De Dessau, Schill se dirigea sur Hall et Halberstadt; il eut l'audace de s'approcher de Magdebourg. Le général Michaud, commandant de cette ville, se mit à la poursuite de Schill, avec un régiment d'infanterie et quelques troupes à cheval; d'un autre côté, trois escadrons de cuirassiers saxons, de Zastrow, partirent de Leipsig, pour le même objet. Pour éviter le général Michaud, Schill se porta en toute hâte dans le Mecklembourg. Mais trois mille hommes de troupes hollandaises partirent aussitôt des frontières de Hollande, sous les ordres du général Gratien, et arrivèrent à Lunebourg le 20 mai.

Schill avait espéré gagner les bouches de l'Elbe pour s'embarquer. Voyant son projet déjoué, il se rejeta sur l'Oder, et, faisant des marches forcées, il parvint, le 27, à Stralsund, où il se retrancha. Le général Gratien eut bientôt atteint le dernier refuge de Schill. Celui-ci ne voulait que se maintenir assez dans Stralsund pour préparer son embarquement et se rendre en Angleterre; mais il n'en eut pas le temps. Le 31 mai, le général Gratien fit donner l'assaut aux retranchements, qui furent emportés. Presque tout ce qui composait le corps rebelle fut tué ou pris, Schill lui-même fut atteint et massacré sur la grande place de Stralsund, lorsqu'il se dirigeait vers le port pour tenter de s'échapper sur quelque barque.

Dans le même temps que les détachements autrichiens commençaient leur retraite de Saxe et de Franconie, la place de Raab, cédant à un bombardement de quelques jours, se rendit au comte de Lauriston. La capitulation fut signée le 24 juin; et la garnison fut prisonnière de guerre, au nombre de 2,500 hommes. Sa Majesté nomma le général Louis de Narbonne commandant de cette ville et de la partie de la Hongrie soumise à ses armes. Il fut ordonné à ce général de mettre la place en état de soutenir un siége. L'intention de l'Empereur était que le commandant de Raab s'enfermât dans la place pour s'y défendre, si les circonstances forçaient à se replier le cordon de troupes qui devait être laissé de ce côté.

A cette époque, où tout présageait dans un avenir prochain les événements les plus importants, la position de l'armée était brillante. Le cours du Danube lui était soumis depuis sa source jusqu'à Raab, dans un espace de deux cent cinquante lieues. Les insurgés tyroliens, les seuls alliés que l'Autriche eût en Allemagne, étaient tous les jours victimes de leur aveuglement et de leur opiniâtreté. Ils s'exposaient à de grandes calamités, sans que leurs efforts décourageassent le moins du monde les opérations de l'armée française, ni les plans de l'Empereur. Depuis Bregentz, qui était devenu le nouveau centre de leur insurrection, ils pénétraient quelquefois en Souabe. Ils osèrent même faire une tentative sur Lindau; mais ils furent repoussés avec la plus grande énergie par le général baron Beaumont, qui commandait toute la ligne des débouchés du Tyrol.

Indépendamment des forces que ce général avait sous ses ordres depuis le commencement de la campagne, on lui fit passer de Stralsund deux demi-brigades provisoires, fortes chacune de quinze cents hommes; et lorsque les Autrichiens, sortis de Bohême, y furent rentrés, et qu'on n'eut plus d'inquiétude de ce côté, le général Beaumont fut autorisé à employer, contre le Tyrol,

les troupes que le roi de Würtemberg avait encore en Souabe à la disposition de la France, et même, au besoin, la colonne de cavalerie du général Laroche. Dès lors, il lui fut enjoint, par une lettre du 27 juin, de ne plus se tenir sur la défensive, mais de prendre l'offensive, et de faire un exemple de Bregentz. On lui mandait de se concerter à ce sujet avec les ministres de l'Empereur près les cours de Bavière, de Würtemberg et de Bade, pour faire concourir au succès de cette expédition les troupes de ces trois princes, et réunir contre Bregentz un corps de sept à huit mille hommes.

Afin de prévenir de nouvelles invasions des Autrichiens en Allemagne, on forma un corps d'observation en Franconie, sous les ordres du duc d'Abrantès. Ce corps, composé des divisions d'infanterie des généraux barons de la Raffinière, de Lameth, comte Lagrange, et de la brigade de cavalerie du général Laroche, présentait au total une force de quatorze à quinze mille hommes; il fut réparti entre le Danube et Bayreuth. La division du général comte Lagrange resta à Augsbourg. Le quartier-général du duc d'Abrantès fut placé à Bayreuth. Les instructions que l'Empereur lui fit parvenir, portaient que le premier but que devait avoir le corps d'observation qu'il commandait, était de maintenir libre le pays depuis Bayreuth jusqu'au Danube, de sorte que l'ennemi ne pût s'établir solidement et en force sur Amberg, Waldmünchen ou Cham, ni inquiéter sérieusement les rives du Danube, ou passer ce fleuve pour couper la ligne de communication de l'armée.

Une partie du corps d'observation du duc d'Abrantès était aussi destinée à seconder les opérations du roi de Westphalie, dans l'hypothèse où, après avoir repris Dresde, ce prince pénétrerait en Bohême. Napoléon fit écrire à son frère, en date du 29 juin : « L'intention de l'Empereur est qu'après » que Votre Majesté aura réuni la division hollandaise du général Gratien, le » régiment du grand-duché de Berg, sa » propre armée, et quelques régiments » saxons, ce qui formera un corps de » vingt mille hommes (qui prendra » la dénomination du dixième de la » Grande-Armée), Votre Majesté porte » son quartier-général à Dresde, et se » prépare à entrer en Bohême. L'Empereur a donné l'ordre au duc d'Abrantès de concerter ses opérations » avec celles de Votre Majesté; et dans » le cas où Votre Majesté entrerait en » Bohême, d'envoyer la division du » baron de la Raffinière avec un régiment de cavalerie, et douze pièces de » canon pour la soutenir. Alors, Sire, » vous auriez sous vos ordres une armée respectable en infanterie, cavalerie et artillerie; et aussitôt que vous » auriez débouché en Bohême, nous ne » tarderions pas à vous joindre, l'Empereur étant dans l'intention d'y » faire marcher le corps du duc de » Dantzig, en même temps que l'armée » passera le Danube, ce qui ne tardera » pas. Si, au contraire, les forces de » l'ennemi ou toutes autres raisons » étaient cause que Votre Majesté ne » jugeât pas à propos d'entrer en Bohême, l'intention de l'Empereur est » que la division du général de la Raffinière reste sur Bayreuth et dans le » Haut-Palatinat, pour, de concert avec » la brigade du général Laroche, menacer la Bohême de ce côté, garantir » tout le Haut-Palatinat, et surtout empêcher que rien n'arrive sur le Danube, depuis Passau jusqu'à Donawerth. »

L'empereur Napoléon organisait ains

les moyens de porter, de toutes parts, des coups mortels à la monarchie autrichienne. Pendant que les forces ennemies allaient recevoir de front, sur le Danube, le plus terrible choc, que les communications de leur gauche avec la Hongrie étaient rendues très difficiles, et que leur flanc droit était menacé du côté de la Bohême, la sûreté de leurs derrières ne courait pas de moindres dangers. En effet, le prince Poniatowski continuait d'obtenir des succès; et les Polonais poursuivaient l'archiduc Ferdinand qui se retirait en toute hâte. Le 22 juin, le prince Poniatowski passa la Vistule et se réunit au général Zayonscheck, qui avait formé un corps d'insurgés sur la rive gauche du fleuve. Le 27, l'Empereur fit écrire au prince Poniatowski qu'il supposait les Russes arrivés à Cracovie, ou du moins très à portée de cette ville; que ce prince devait les engager à se diriger sur Olmütz, et, s'il était possible, s'y porter lui-même. Le but de ce double mouvement devait être d'occuper le corps de l'archiduc Ferdinand, de le harasser par des marches et des combats, et de l'empêcher de se réunir à l'archiduc Charles.

Pendant que ces dispositions s'exécutaient, les ordres étaient donnés pour rapprocher tous les corps de l'armée, et les concentrer au point où Napoléon avait le dessein de passer le Danube. Le plus éloigné de ceux qui étaient destinés à prendre une part active à cette grande opération, était le corps du duc de Raguse. Parti de Fiume à la fin du mois de mai pour rejoindre l'armée d'Italie, le duc de Raguse était le 3 juin à Laybach, en Carniole. A cette époque, le général ennemi Chasteler, échappé du Tyrol, manœuvrait pour gagner la Hongrie par la Carinthie et la Styrie; il fut prescrit au duc de Raguse de se mettre à sa poursuite, et non seulement de l'empêcher de rien entreprendre contre la division du général comte Broussier, qui assiégeait la citadelle de Grätz, mais encore d'accélérer, par sa présence, la reddition de cette forteresse. Le duc de Raguse, n'ayant pas pu se procurer assez de renseignements sur la marche de l'ennemi, s'arrêta trop longtemps à Laybach, et manqua Chasteler, qui entra en Hongrie et alla s'établir aux environs du lac de Platten.

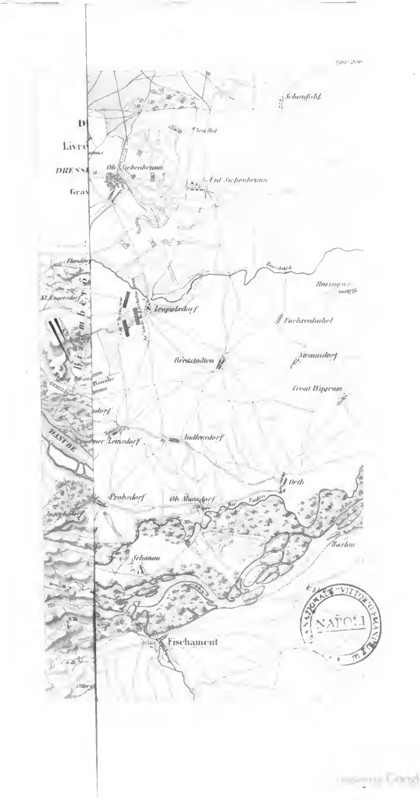
Le duc de Raguse ne partit de Laybach que le 16 juin, et n'était pas encore à Grätz le 26. Le général Giulay, qui commandait une division en Hongrie, et qui avait reçu les renforts de Chasteler, profita de l'inaction du duc de Raguse pour donner des alarmes au général Broussier, et tâcher de l'éloigner de Grätz. Heureusement que la victoire de Raab avait rendu les affaires des Autrichiens fort mauvaises en Hongrie. Les deux généraux ennemis n'osèrent pas se montrer trop entreprenants, ni faire des expéditions sérieuses au-dehors.

Au surplus, le comte Broussier avait l'ordre, s'il était attaqué par des forces supérieures, de lever, sans hésiter, le siége de Grätz et de se retirer sur l'armée d'Italie en attendant l'arrivée du duc de Raguse. L'Empereur fit écrire le 30 juin à ce dernier : « Sa » Majesté n'entend pas vos dispositions; » vous deviez être le 24 à Grätz, et » vous n'y êtes arrivé que le 27. Sa Ma» jesté me charge de vous dire que ce » qui convient à la guerre, c'est de la » simplicité et de la sûreté ; or la sim» plicité et la sûreté de vos mouve» ments voulaient que vous allassiez » directement à Grätz. Là, vous vous » seriez trouvé sur la rive droite de la » Mur, et vous auriez eu des nouvelles » de l'ennemi. Au lieu de cela, vous » avez donné le temps à Chasteler de

» vous échapper ; et maintenant vous » manquez Giulay qui, après avoir fait » une tentative inutile pour délivrer » Gratz, a exécuté tranquillement sa » retraite sur Rachersbourg, le 27. Et » dans le même temps que cette nou- » velle parvient au quartier-général, » vous me mandez que vous avez com- » mencé à poursuivre cette colonne en- » nemie le 28. Vous n'ignorez pas ce- » pendant, M. le Duc, que le destin des » armées et des plus grands événe- » ments dépend d'une heure. Par votre » retard, vous vous êtes ôté l'espoir » d'atteindre le corps ennemi que vous » poursuiviez, et vous vous êtes mis, » en vous éloignant, hors de la main de » l'Empereur.

» Sa Majesté ordonne que vous diri- » giez sur-le-champ le général Brous- » sier, avec les troupes à ses ordres, » par la route la plus courte, sur Vienne. » L'intention de l'Empereur est qu'a- » vec tout votre corps d'armée, vous » reveniez aussi à grandes journées sur » Vienne, aussitôt que vous aurez éloi- » gné le corps du général Giulay. Si » vous pouvez prendre le château de » Grätz, vous y laisserez une garnison ; » ce qui serait fort avantageux pour » maintenir nos communications. Si » vous ne le pouvez pas, vous laisserez » une arrière-garde pour bloquer ce » château, et vous donnerez pour ins- » truction au commandant de n'éva- » cuer la ville que deux jours après vo- » tre départ.

» Il faut que vous marchiez avec ra- » pidité, afin d'arriver à Vienne dans » quatre à cinq jours. Il est essentiel » que vous soyez rendu à six lieues de » cette ville le 4 juillet. »


Schönfeld
Ob Siebenbrunn
Unt Siebenbrunn
Leopoldsdorf
Fuchsenbühel
Orth
Probsdorf
Ob Mannsdorf
Schönau
DANUBE
Fischament



QUATRIÈME PARTIE.

Bataille de Wagram. — Mouvements de l'armée et événements militaires qui ont eu lieu depuis cette journée jusqu'à la paix de Vienne.

Les ordres que recevait le duc de Raguse concordaient avec ceux qui avaient été transmis aux autres corps, et qui tous étaient relatifs au grand événement qui se préparait. L'obstacle qu'un fleuve rapide et difficile à dompter avait opposé à l'ardeur des guerriers français, venait de disparaître.

Le 1er juillet, les ponts dont la construction avait été confiée par l'Empereur aux soins du comte Bertrand, furent terminés. Ils excitaient l'étonnement et l'admiration. Sur l'un des fleuves les plus rapides du monde, et sur une largeur de quatre cents toises, on avait jeté d'abord un pont, formé de soixante arches, où trois voitures pouvaient passer de front. Un second pont de pilotis, de la largeur de huit pieds, avait été construit pour l'infanterie. Après ces deux ponts, il y en avait un de bateaux. Ils étaient assurés tous contre les insultes de l'ennemi, même contre l'effet des brûlots et machines incendiaires, par des estacades sur pilotis, construites entre les îles dans différentes directions, et dont les plus éloignées étaient à deux cent cinquante toises des ponts. Ces immenses travaux avaient été exécutés en vingt jours; ils étaient défendus par des têtes de pont, ayant chacune mille-six cent toises de développement, formées de redoutes palissadées, fraisées et entourées de fossés pleins d'eau.

L'île Napoléon, où ces ponts aboutissaient, était devenue une place forte. Il y avait, à l'époque du 1er juillet, des manutentions de vivres pour toute l'armée; cent pièces de canon de gros calibre et vingt mortiers ou obusiers de siége en batterie. Ces grands ouvrages étant achevés, le prince d'Essling, dont le corps était dans l'île Napoléon, fit jeter, le 30 juin, un pont sur le dernier bras du fleuve, en face d'Aspern. Ce pont fut immédiatement construit en pilotis, et se trouva couvert momentanément par un retranchement construit lors du premier passage.

L'ennemi gardait en force une petite île, nommée île du Moulin, entre ce dernier pont et l'île Espagne. L'ordre fut donné de prendre possession de l'île du Moulin, et d'y construire un pont de bateaux avec une batterie de six pièces de 12 et quatre mortiers. Cette opération fut exécutée le 2 juillet, en plein midi, par un aide-de-camp du prince d'Essling (1).

L'île Montebello, qui battait Enzersdorf, fut armée de dix mortiers et de vingt pièces de 18. Entre cette île et l'île Espagne, on établit encore une batterie égale en force à celle de l'île Montebello. Toutes ces batteries avaient pour objet de détruire les ouvrages de l'ennemi sur la rive gauche du fleuve. L'île nommée Alexandre, située à la droite

(1) Le chef de bataillon Pelet.

de celle dont il vient d'être question, fut armée de quatre mortiers, de dix pièces de 12 et de douze pièces de 6, dont le but était de battre la plaine et de protéger le placement et le reploiement des ponts.

Le 1er juillet, l'Empereur quitta Schönbrunn, et se rendit dans l'île Napoléon ou le quartier-général et la garde impériale furent établis. Ce jour même, le duc de Reggio, chef du deuxième corps, reçut l'ordre de commencer, à neuf heures du soir, le passage des premiers ponts, pour entrer dans l'île Napoléon. Tous les postes occupés par les troupes du quatrième corps, durent être relevés au jour par les troupes du duc de Reggio. Les divisions des généraux Molitor et Boudet, en faisant place à celles du deuxième corps, avaient l'ordre de se concentrer près du dernier bras du Danube. Il fut enjoint au général comte d'Unsbourg de venir occuper Vienne avec les Würtembergeois. Il devait y être rendu le 2 au soir. Les instructions du prince de Ponte-Corvo portaient d'avoir son quartier-général, le 2, à Ebersdorf, où tout son corps d'armée devait être réuni. Le duc d'Istrie, à la tête de la réserve de cavalerie, eut la même destination. Le comte Lariboisière, commandant en chef l'artillerie de l'armée, reçut aussi l'ordre de transporter son quartier-général à Ebersdorf.

Il fut écrit le 1er juillet au prince Vice-Roi : « L'ennemi nous a montré ce » matin toute son armée, et s'est mis » en bataille. Nous vous attendons, » Monseigneur, avec votre corps d'ar» mée, pour le 4 de ce mois. Vous pas» serez les ponts d'Ebersdorf sans vous » arrêter ; à cet effet, il sera nécessaire » que vos troupes aient pour deux jours » de vivres. »

L'ordre donné au prince Vice-Roi fut adressé également au prince d'Eckmühl, dont le quartier-général était toujours à Hambourg. Il lui fut prescrit de ne quitter sa position que dans la nuit du 4 au 5 juillet, et, sans s'arrêter, de filer dans l'île Napoléon. Le duc de Raguse, à la tête du onzième corps, n'était plus qu'à une marche de Vienne. Quant aux troupes bavaroises, elles restèrent à Lintz, sauf la division d'infanterie du comte de Wrede, qui fut appelée à Vienne, et destinée à agir le jour de la bataille, avec la garde impériale.

L'Archiduc généralissime de l'armée autrichienne avait employé tout le temps écoulé depuis la bataille d'Essling jusqu'au 1er juillet, à fortifier le champ de bataille sur lequel il voulait disputer à l'armée française l'entrée du cœur des États héréditaires. Le dessein de l'Archiduc, semblable à celui qu'il avait déjà conçu pour la journée d'Essling, n'était pas d'empêcher les Français de passer le Danube, mais de les combattre à leur débouché sur la rive gauche. Dans cette pensée, le généralissime avait mis son armée en position sur le rideau qui domine la grande plaine du Marchfeld, à peu près comme elle était la veille de la bataille d'Essling, si ce n'est que le village de Wagram, auquel aboutissait alors l'extrémité de la gauche de l'armée autrichienne, était devenu son point central. Sa droite s'appuyait à Stammersdorf, et sa gauche à Markgrafen-Neusiedl. L'Archiduc avait jeté une forte avant-garde dans les postes d'Aspern, d'Essling et de Stadt-Enzersdorf. Ces villages étaient environnés de redoutes, et ils étaient liés l'un à l'autre par une chaîne de retranchements.

L'armée de l'Archiduc était composée de six corps, plus un corps de réserve de cavalerie et un de grenadiers. Le

premier corps était sous les ordres du comte de Bellegarde; le deuxième, sous les ordres du prince de Hohenzollern ; le troisième, sous ceux du général d'artillerie comte Kolowrath; le quatrième était commandé par le prince de Rosemberg; le cinquième, par le prince de Reuss, et le sixième, par le lieutenant feld-maréchal comte de Klenau, en l'absence du général Hiller qui était malade. La cavalerie de réserve avait à sa tête le prince de Lichtenstein. Les grenadiers étaient commandés par le lieutenant feld-maréchal baron Prochaska. Ces corps réunis présentaient sous les armes cent vingt mille combattants, soutenus par quatre cent dix pièces d'artillerie de différents calibres, réparties sur la ligne.

La position de l'armée autrichienne semblait inexpugnable, surtout lorsqu'on réfléchissait que, pour l'en débusquer, il fallait déboucher et se former sous son feu. Mais Napoléon avait son plan, dont le développement devait causer une grande surprise à son armée, aussi bien qu'à l'ennemi. Le 2 juillet, l'ordre suivant partit du quartier-général impérial (1) :

« Le 4, à neuf heures du soir, le duc » de Reggio fera embarquer un général » de brigade avec trois bataillons de » voltigeurs, pour aller s'emparer des » bois qui sont dans les fonds, autour » de Mühlleuten. Le capitaine de vaisseau Baste, avec huit bateaux armés, » se portera en avant et protégera le » débarquement de ces troupes par » une vive canonnade, en enfilant les » batteries ennemies qui, en même » temps, seront canonnées par nos batteries.

» Le capitaine des pontonniers fera » établir son pont qui devra être construit en deux heures. Immédiatement après, le duc de Reggio débouchera avec son corps, chassera l'ennemi de tous les bois, portera une » de ses divisions jusqu'à la Maison-Blanche, et une autre sur Mühlleuten.

» Un quart-d'heure après que la canonnade aura commencé sur la droite, » le prince d'Essling fera partir cinq » bacs, portant dix pièces de canon » avec mille coups à tirer et quinze cents hommes d'infanterie, qui doubleront l'île Alexandre, et iront débarquer le plus haut qu'ils pourront.

» Aussitôt que ces bacs auront doublé » l'île Alexandre, le pont de quatre-vingts toises, d'une seule pièce, préparé par le chef de bataillon Dessales, » descendra un peu plus bas que l'île » Alexandre, sera rabattu et placé. » Tout le corps du prince d'Essling passera sur ce pont.

» Un pont de radeaux sera construit » vis-à-vis de l'île Alexandre. Le prince » d'Eckmühl surveillera la construction de ce pont qui doit servir au passage de ses troupes.

» Le pont sur pontons sera jeté au » même moment à côté de celui de radeaux ; il servira au passage de l'artillerie du corps du prince d'Essling et » à celui de la cavalerie légère.

» Le corps du prince de Ponte-Corvo, » la garde impériale à laquelle seront » jointes les troupes du duc de Raguse » et la division du général de Wrede ; » les divisions de cuirassiers et l'armée » du prince Vice-Roi, passeront immédiatement après sur les différents » ponts.

(1) Ce texte n'est pas entièrement conforme à l'ordre original corrigé par l'empereur Napoléon, qui se trouve dans les archives du Dépôt général de la Guerre, et qui a été publié dans les *Mémoires sur la guerre de 1809*, t. III, p. 482.

» L'armée sera placée de la manière » suivante : trois corps en première » ligne, celui du prince d'Essling, à la » gauche; celui du duc de Reggio, au » centre; celui du prince d'Eckmuhl, » à la droite.

» En seconde ligne : le corps du » prince de Ponte-Corvo, à la gauche; » la garde, le corps du duc de Raguse, » et la division de Wrede, au centre; » l'armée du prince Eugène, à la droite.

» Les cuirassiers formeront une ré- » serve à part, placés en troisième » ligne, sous les ordres du maréchal » duc d'Istrie.

» La cavalerie légère sera répartie, » savoir : les brigades des barons Piré, » Marulaz et Bruyère, réunies sous les » ordres du général de division Lasalle, » avec le corps du prince d'Essling; la » brigade du général baron Colbert, » avec le corps du duc de Reggio; la » division du comte de Montbrun, com- » posée de deux brigades, comman- » dées par les généraux Pajol et Jacqui- » not, avec le corps du prince d'Eck- » mühl.

» Le général de division comte Ré- » gnier sera chargé du commandement » et de la défense de l'île Napoléon, » avec six bataillons fournis par diffé- » rents corps. Toutes les batteries des » îles et la garde de tous les ponts se- » ront sous les ordres de ce général. »

En conséquence de ces dispositions, les trois corps qui devaient former la première ligne de l'armée, se préparèrent à passer sur la rive gauche du Danube, dans la nuit du 4 au 5. Les chefs des autres corps qui étaient arrivés à Ebersdorf, reçurent des ordres particuliers pour se concentrer dans l'île Napoléon pendant la journée du 4. Les cuirassiers, qui devaient être en troisième ligne, eurent ordre de s'arrêter, le 4, à Ebersdorf, pour ne passer le pont qu'après l'armée. Les troupes de Würtemberg restèrent à Vienne.

La composition de l'armée présentait les données suivantes : le quatrième corps avait ses quatre divisions d'infanterie composées comme le jour d'Essling. Le deuxième corps avait éprouvé des mutations; la division de grenadiers avait été dissoute, et les grenadiers étaient rentrés dans leurs régiments respectifs. Ce corps renfermait maintenant trois divisions; celle du feu comte Saint-Hilaire remplacé par le général Grandjean, était toujours composée comme le 21 mai. La division du comte Tharreau était composée de détachements des 6e, 9e, 25e, 27e d'infanterie légère, des tirailleurs corses, des 8e, 24e, 45e, 54e, 63e, 94e, 95e et 96e de ligne. La troisième division était formée par une légion portugaise, commandée par le général de brigade Carcomé Lobo, et composée de la treizième brigade d'infanterie d'élite portugaise, et d'un régiment de chasseurs à pied de la même nation.

Le troisième corps, dont la division Saint-Hilaire avait été séparée depuis longtemps, avait ses trois anciennes divisions d'infanterie, commandées par les généraux comte Morand, Friant et Gudin; il était composé comme le jour de la bataille d'Eckmuhl.

Le neuvième corps avait deux divisions de troupes saxonnes, composées des 1er, 2e, 3e et 4e régiments saxons d'infanterie de ligne; d'un détachement des gardes-du-corps du roi de Saxe; de trois régiments de chevau-légers et d'un régiment de hussards. La seconde division était une division française, commandée par le comte Dupas. Cette division avait été réunie au neuvième corps, à son arrivée à Lintz, et augmentée de quelques régiments, depuis son arrivée à Vienne. Elle était composée des

16e, 17e, 21e, 28e d'infanterie légère, des tirailleurs du Pô, et de détachements des 40e, 59e, 64e, 69e, 76e, 88e, 100e et 103e de ligne.

L'armée d'Italie avait à cette époque quatre divisions d'infanterie française, une division d'infanterie italienne et deux divisions de dragons. La première division française, commandée par le général comte Broussier, était formée des 9e, 84e et 92e de ligne. La troisième, commandée par le général Lamarque, renfermait les 13e, 29e, 35e et 53e de ligne. La troisième, sous les ordres du général Durutte, était composée des 23e d'infanterie légère, 62e et 102e de ligne. La quatrième, sous les ordres du général baron Pacthod, renfermait les 1er, 52e, 106e et 112e d'infanterie de ligne. La division italienne, sous les ordres du général Severoli, était composée des 1er, 2e, 3e et 7e régiments italiens d'infanterie de ligne, et d'un régiment dalmate. Une division de dragons, aux ordres du comte Grouchy, renfermait le régiment italien des dragons de la Reine, les 7e et 30e régiments de dragons français. L'autre division, commandée par le général Pully, était formée des 23e, 28e et 29e régiments de dragons français.

Les deux divisions de cuirassiers des généraux Nansouty et Saint-Sulpice, et celle du duc de Padoue, qui avait remplacé le général Espagne, étaient composées comme le jour d'Essling.

La garde impériale forma un corps nombreux, auquel furent attachés pour la journée de Wagram, le onzième corps d'armée, sous les ordres du duc de Raguse, et la division de troupes bavaroises du général comte de Wrede. La garde, commandée en chef par le général de division comte Walther, était composée, en infanterie, des grenadiers et chasseurs à pied, des fusiliers et des tirailleurs; et en cavalerie, des grenadiers à cheval, des dragons de la garde, des chasseurs à cheval et des chevau-légers polonais.

Le onzième corps était formé de deux divisions d'infanterie : l'une, qui avait été réunie à ce corps, à son arrivée à Vienne, était commandée par le comte Claparède, et renfermait le 18e d'infanterie légère, les 2e, 79e et 81e de ligne; l'autre, commandée par le général Clauzel, était composée des 8e d'infanterie légère, 11e et 23e de ligne.

La division du comte de Wrede était formée par les 3e, 6e, 7e et 13e régiments de ligne bavarois, par un bataillon d'infanterie légère et par deux régiments de chevau-légers.

Les trois brigades de cavalerie légère qui combattaient avec le corps du prince d'Essling, comprenaient neuf régiments de chasseurs, savoir: les 3e, 6e, 9e, 13e, 14e, 16e, 19e, 23e et 24e; plus le 8e de hussards et huit escadrons de troupes de Hesse-Darmstadt et de Bade.

Celles qui furent attachées au corps du prince d'Eckmühl, avaient quatre régiments de hussards, les 5e, 7e, 11e et 12e, et deux régiments de chasseurs, les numéros 1 et 2.

La brigade qui accompagna le corps du duc de Reggio était formée par les 7e et 20e de chasseurs et le 9e de hussards.

L'armée française avait quatre cent cinquante pièces d'artillerie, dont un grand nombre du calibre de 12.

Le 4 juillet, à dix heures du soir, les quinze cents voltigeurs qui devaient précéder le corps du duc de Reggio, partent sous les ordres du général Conroux. Protégés par le feu des chaloupes canonnières, ils débarquent au-delà du petit bras de l'île Napoléon. Les batteries de l'ennemi sont écrasées, et on le

chasse des bois jusqu'à Muhlleuten.

A onze heures, toutes les batteries dirigées contre Enzersdorf commencent leur feu. Cette malheureuse petite ville, brûlée par les obus, ne présente bientôt qu'un monceau de ruines. Une nuit d'une obscurité profonde, une pluie effroyable, ajoutent à l'horreur du spectacle de cette ville en flammes. Mais cet horrible temps est propice au passage de l'armée française, dont l'ennemi ne peut ni reconnaître, ni empêcher les différents mouvements.

En conséquence de l'ordre de juillet, les trois corps du prince d'Essling, du prince d'Eckmühl et du duc de Reggio, passent les ponts dans la nuit. Le 5, à six heures du matin, ils sont établis sur la rive gauche. Le troisième corps, se dirigeant de manière à former la droite de l'armée, marche sur Wittau. Le deuxième corps, qui devait en former le centre, se porte sur Mühlleuten. Le quatrième, qui devait en être la gauche, marche à l'attaque d'Enzersdorf, où l'ennemi avait conservé du monde, malgré l'incendie. Le 46e de ligne, de la division du baron Carra Saint-Cyr, enfonce les portes et pénètre le premier dans cette ville; le reste de la division le soutient. Les Autrichiens sont chassés; le général Carra Saint-Cyr les poursuit, se dirigeant toujours à gauche. Les autres divisions du corps, marchant après lui, se portent à l'attaque des redoutes d'Essling et d'Aspern, qui sont successivement enlevées.

A neuf heures du matin, cette première et importante opération est terminée. Le système de défense de l'ennemi est anéanti. Alors la profonde pensée de l'Empereur est mise au jour. L'armée française, qui tout entière a franchi le Danube, est en bataille sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi, dont tous les camps retranchés sont tournés, et tous les ouvrages rendus inutiles.

La nombreuse avant-garde de l'ennemi, qui occupait Mühlleuten, Enzersdorf, Essling, Aspern, poussée par la marche rapide et les succès des deuxième et quatrième corps, se replie tout entière sur la position de son armée, entre Gerasdorf et Markgrafen-Neusiedl. Le quatrième corps suit le mouvement de l'ennemi: la division Legrand, sur Breitenlee; celle de Carra Saint-Cyr, sur Leopoldau; les deux autre divisions au centre. Le gros de l'armée s'avance dans la direction de Grosshofen et d'Aderklaa, perpendiculairement sur la gauche et le centre de l'armée autrichienne.

Le prince d'Eckmühl a reçu en même temps l'ordre de l'Empereur de marcher constamment en s'étendant vers la droite pour envelopper l'aile gauche de l'armée ennemie. Ce mouvement avait deux objets importants: premièrement, il devait priver cette aile du secours qu'elle pouvait attendre de l'archiduc Jean, qui marchait pour se rapprocher de l'armée de l'Archiduc généralissime; secondement, il séparait entièrement l'armée autrichienne de la Hongrie, lorsqu'on serait parvenu à lui faire quitter sa position actuelle, et à décider sa retraite.

Le duc de Reggio attaque Grosshofen et s'en empare. La cavalerie légère française se porte sur Aderklaa et Markgrafen-Neusiedl. Les corps de Bellegarde, Hohenzollern et Rosemberg, qui couronnaient les hauteurs de Neusiedl et de Wagram, s'ébranlent dans ce moment. La bataille devient générale. Le canon tonne sur toute la ligne. Baumersdorf est mis en feu; et les troupes des deux partis s'avancent, se chargent et multiplient leurs efforts pour s'emparer du village.

L'Archiduc généralissime vient en per-

sonne, avec une partie des forces de Bellegarde, au secours des corps battus. Il rallie les fuyards, attaque les colonnes françaises et reprend Baumersdorf. Les Français se replient jusqu'au Russbach, où ils se remettent en ligne, pour soutenir un nouveau et vigoureux combat contre le corps de Hohenzollern et une partie de la réserve de cavalerie qui les suivaient de trop près. Dans cette circonstance, l'archiduc Charles, qui conduit lui-même les charges de cavalerie, reçoit d'un coup de feu une légère blessure. Les Français, malgré les efforts prodigieux de l'ennemi, le repoussent et reprennent tranquillement leurs premières positions sur le Russbach.

Cependant, le neuvième corps passait le Russbach sur deux colonnes, et attaquait l'ennemi avec impétuosité. Une colonne, composée de la division Dupas, se jetait entre le corps de Bellegarde et celui de Hohenzollern. Elle mettait en désordre l'aile gauche du premier et poursuivait ses succès.

L'autre colonne, composée de Saxons, était allée par les hauteurs attaquer Wagram. Mais cette attaque ne pouvait pas réussir, n'étant pas soutenue par le reste du neuvième corps. Les Saxons souffrirent, dans cette circonstance, une perte assez considérable, parce qu'ils se trouvèrent en butte à l'immense supériorité de l'ennemi. L'obscurité, qui était déjà grande, causa même une méprise qui, seule, aurait fait manquer l'attaque de Wagram. Une colonne de Français et une colonne de Saxons se prirent pour des ennemis et tirèrent l'une sur l'autre. L'objet de son mouvement étant manqué, la division saxonne fut obligée de revenir, comme la division Dupas, prendre position derrière le Russbach.

Sur ces entrefaites, la nuit survint. Les deux armées s'arrêtèrent, et, de part et d'autre, on s'occupa de dispositions pour la journée décisive du lendemain. La gauche de l'armée autrichienne resta à Markgrafen-Neusiedl; le centre à Wagram; la réserve de cavalerie fut placée à Gérasdorf; la réserve de grenadiers était à Sauring. La droite, composée de deux corps d'armée, les troisième et sixième, fut placée, savoir : le troisième corps près de Hagenbrunn et le sixième sur les hauteurs de Stammersdorf.

L'armée française appuya sa droite à Glinzersdorf, que le prince d'Eckmuhl fit occuper. Le centre était à Raschdorf, où les corps du Vice-Roi, du duc de Raguse, la garde, les cuirassiers et les Bavarois formaient sept à huit lignes. A la gauche, étaient les corps des princes d'Essling et de Ponte-Corvo; le premier occupant Breitenlee, Sussenbrünn, Aspern, Hirschstatten, et le deuxième gardant Aderklaa.

Dans l'état où les choses étaient restées la veille, la situation de l'armée autrichienne était critique. L'armée française avait effectué le passage du Danube, presque sans obstacle et sans perte. Elle était arrivée sur l'ennemi, s'était emparée de plusieurs de ses postes, l'avait resserré dans les autres et lui avait rendu le parti de la retraite aussi difficile que celui de se porter en avant. A la tête des masses nombreuses et redoutables qui formaient son centre, l'empereur Napoléon épiait les intentions et les mouvements du général ennemi; il était à même de contrarier tous ses projets et de profiter de toutes ses fautes pour le battre. En conséquence, le centre de l'armée française n'eut pas d'autre ordre, le 6, lorsque le jour parut, que de se former et de se tenir prête à marcher partout où l'Empereur le jugerait convenable. Les instructions du prince d'Essling, à la gau-

che, furent de mettre tous les obstacles qu'il pourrait aux progrès de l'ennemi, qui était très fort à son aile droite; celles du prince d'Eckmühl, qui avait la droite de l'armée française, portaient de manœuvrer toujours pour déborder l'aile gauche des Autrichiens.

L'archiduc Charles, sentant très bien tout ce que sa position avait d'embarrassant, résolut de prendre l'initiative et d'attaquer les Français, plutôt, selon toute apparence, dans le but de se donner du terrain pour sa retraite, que dans celui d'obliger une armée comme celle qu'il avait en tête à repasser le Danube. Il destina les troisième et sixième corps, et celui des grenadiers, à l'attaque de l'aile gauche de Napoléon. Le premier corps, soutenu par la réserve de cavalerie, devait marcher sur Aderklaa; le second avait ordre de conserver sa position derrière le Russbach, et de canonner constamment avec ses grosses pièces le centre de l'armée française, jusqu'au moment où le premier corps, ayant gagné du terrain, franchirait le Russbach et se mettrait en ligne avec lui. Le quatrième corps, celui du prince de Rosemberg, avait l'ordre d'attaquer l'aile droite des Français, et de gagner autant de terrain qu'il pourrait vers sa gauche, pour faciliter sa jonction avec le corps de l'archiduc Jean, qui arrivait par Presbourg, et qui, suivant les calculs du généralissime autrichien, devait être rendu de bonne heure dans la journée du 6 juillet, sur le champ de bataille. Le cinquième corps de l'armée autrichienne, sous le commandement du prince de Reuss, resta dans une position qu'il occupait au pied du Bisamberg et sur le haut du Danube jusqu'à Krems. Ce corps ne prit aucune part à la bataille de Wagram.

A cinq heures du matin, le mouvement offensif de l'armée autrichienne commence par sa gauche. Le prince de Rosemberg marche pour chasser les Français de Grosshofen et de Glinzendorf. Le prince d'Eckmühl avait une partie de son infanterie dans Grosshofen, derrière lequel était de la cavalerie rangée sur deux lignes. Glinzendorf était occupé de même. L'intervalle avait été rempli par une chaîne de tirailleurs. Les colonnes françaises reçoivent, avec leur intrépidité accoutumée, l'attaque de l'ennemi et la repoussent. L'Empereur détache au soutien du troisième corps quelques brigades d'infanterie et la division de cuirassiers du duc de Padoue. Ce secours s'avance par Ober-Siebenbrünn, menaçant le flanc du prince de Rosemberg. Pendant que celui-ci est attentif à ce mouvement, il reçoit l'ordre de l'Archiduc généralissime de s'arrêter, ordre motivé sur ce que l'attaque des corps de l'aile droite ayant été retardée, ces corps ne sont plus en concordance avec ceux de l'aile gauche, et sur ce que l'on n'a point de nouvelles de l'archiduc Jean. Le prince d'Eckmühl, à l'aspect de cette suspension qui décèle la faiblesse du corps ennemi qu'il avait devant lui, fait redoubler le feu de son artillerie, et porte ses colonnes en avant. Les Autrichiens sont culbutés et obligés de reprendre précipitamment leur position du matin à Markgrafen-Neusiedl.

Cependant le feu s'est étendu sur toute la ligne. Le premier corps de l'armée ennemie s'est mis en mouvement; et le général de Bellegarde ayant remarqué que le prince de Ponte-Corvo avait abandonné Aderklaa pour se rapprocher du centre, marche sur ce village, s'en empare et s'y établit. Napoléon fait passer au prince d'Essling l'ordre de reprendre Aderklaa; cette position, occupée par l'ennemi, pouvant

gêner les projets que l'Empereur avait toujours sur Wagram. Trois divisions du corps du prince d'Essling s'avancent en échelons. Les Autrichiens, de leur côté, sont joints par leur réserve de grenadiers et une nombreuse cavalerie. La division Carra Saint-Cyr attaque Aderklaa en colonnes; elle est ramenée et mise en désordre.

Le prince de Ponte-Corvo, qui a suspendu son mouvement pour attendre les mouvements des Autrichiens, appuie alors sur le quatrième corps, et envoie sa division saxonne pour appuyer celle du général Carra Saint-Cyr. Les Saxons, écrasés par le feu terrible de l'ennemi, qui a réuni dans cet endroit une prodigieuse artillerie, sont aussi repoussés et quittent le champ de bataille. Les divisions Molitor et Legrand s'avançant pour recueillir les troupes battues, arrêtent les progrès de l'ennemi.

Pendant le combat d'Aderklaa, la droite des Autrichiens s'est portée à sa destination. Les troisième et sixième corps, après s'être formés en colonnes de bataillons serrés en masse devant Leopoldau, ont attaqué Aspern. La division Boudet, qui gardait autour du village les retranchements conquis sur l'ennemi, cède à la grande supériorité des forces qui l'accablent. Elle évacue Aspern ainsi qu'Essling, et se retire sur le pont jeté le 30 juin. Le général Klenau, chef du sixième corps, fait occuper les retranchements que les Autrichiens avaient abandonnés la veille, et met la plus grande partie de son corps en bataille entre Aspern et Breitenlee. Le général Kollowrath, chef du troisième corps, s'avance entre Essling et une ferme appelée Neu-Wirtshaus. Dans cette position, il menace le flanc gauche de l'Empereur, qui était toujours à Raschdorf.

Le moment où l'ennemi vient d'obtenir un succès plus apparent que solide, est précisément celui que l'Empereur choisit pour enlever la victoire. Dans ce que les Autrichiens ont considéré comme une opération avantageuse, Napoléon voit une faute majeure, celle d'avoir beaucoup trop étendu leur droite; il ne perd pas une minute pour en profiter. L'Empereur ordonne au duc de Tarente de former en colonne d'attaque les divisions Broussier et Lamarque. Il les fait soutenir par les cuirassiers Nansouty, la garde à cheval et cent pièces de canon, parmi lesquelles soixante de l'artillerie à cheval de la garde.

Le général comte Lauriston, qui commandait toute cette artillerie, s'avance au trot sur la ligne ennemie, arrive à demi-portée de canon, et l'écrase d'un feu terrible qui éteint totalement le sien. Le duc de Tarente marche alors au pas de charge, soutenu par le général comte Reille qui est à la tête des fusiliers et des tirailleurs de la garde. Le centre et une partie de la droite de l'armée autrichienne, qui déjà s'était concentrée entre Aderklaa et Neu-Wirtshaus, sont jetés hors de ces positions. Le corps de Bellegarde abandonne Aderklaa et se replie sur Wagram. Celui de Kollowrath bat en retraite sur Breitenlee; et la réserve du prince de Lichtenstein, sur Siessenbrünn. Mais de nouveaux dangers les attendent sur ces différents points. Le prince d'Essling, secondant le mouvement du centre de l'armée, reforme ses divisions en ligne, les mène sur le front de l'ennemi, et engage avec la droite de l'armée autrichienne un combat terrible qui ne doit pas finir à l'avantage de l'ennemi.

Un mouvement non moins décisif a été prescrit à la droite de l'armée. Le prince d'Eckmühl, suivant ses instructions, avait entretenu la fusillade de tirailleurs avec l'avant-garde du prince

de Rosemberg retiré sur les hauteurs de Markgrafen-Neusiedl ; en même temps il n'avait cessé de manœuvrer sur le flanc gauche du général autrichien. Lorsque l'Empereur décida l'attaque du centre de la ligne ennemie, il envoya l'ordre au prince d'Eckmühl de former ses divisions en colonnes, pour charger et culbuter sans délai le corps qu'il avait devant lui. En exécution de cet ordre, le prince d'Eckmühl se porta en avant, dirigeant particulièrement ses mouvements de manière à isoler l'infanterie ennemie de la cavalerie.

Le prince de Rosemberg opposa de la résistance et se retrancha dans une vieille tour qui est au-dessus de Markgrafen-Neusiedl. Mais rien ne put arrêter l'impétuosité française : le village fut enlevé d'assaut ; la tour subit le même sort, malgré l'arrivée du 3e régiment d'infanterie que le prince de Hohenzollern détachait au secours du corps de Rosemberg. Pendant ces combats, la cavalerie française déborda le flanc de l'ennemi. Le duc de Padoue mit alors sa division en colonne et exécuta une charge générale. Les généraux comte Wartensbleen et prince de Cobourg, à la tête de la cavalerie du quatrième corps autrichien et d'une partie de celle du second, s'avancèrent au devant des Français. La mêlée fut des plus chaudes. Les Autrichiens se battirent avec courage ; mais l'artillerie à cheval française, manœuvrant avec une extrême vélocité, écrasa l'ennemi d'un feu qu'il ne put soutenir. Les Autrichiens renversés, prirent la fuite ; ils ne s'arrêtèrent que près de la montagne au pied de laquelle se trouve le village de Boekfluss.

Au moment où la déroute de l'aile gauche autrichienne commençait, le corps de l'archiduc Jean, si impatiemment et si inutilement attendu pendant toute la matinée, parut vers Siebenbrünn ; mais il n'était plus temps. L'Archiduc n'apercevant que les colonnes françaises, au lieu de celles qu'il venait chercher, jugea sa présence superflue, et s'en retourna en silence derrière la rivière de Marsch.

Il est une heure après midi. Déjà la bataille est gagnée par la défaite de l'aile gauche ennemie, quoique les Autrichiens n'aient pas encore évacué le terrain. A cet instant, Napoléon prend ses mesures pour que cette évacuation ne soit plus reculée. Il ordonne au prince d'Eckmühl de poursuivre sa marche victorieuse et de se porter de flanc sur la position de Wagram, pendant qu'il fait attaquer cette même position de front, par les corps réunis des ducs de Raguse et de Reggio. Ce double mouvement et, d'un autre côté, la retraite de son aile gauche qui le laisse à découvert, exposent le centre de l'armée autrichienne à une entière destruction. Le prince de Hohenzollern, jugeant l'étendue du danger, n'attend pas le choc, et se retire. Une brigade du corps de Bellegarde, qui était restée dans la position de Wagram, fait sa retraite en même temps, et le reste du corps, qui était en position au dessus d'Aderklaa, se voit pris en flanc par le duc de Reggio. Le comte de Bellegarde n'est donc plus le maître de retarder son mouvement rétrograde ; et il le commence à l'instant même. L'archiduc Charles, qui est avec le premier corps, dirige en personne sa retraite, et il donne en même temps ses ordres pour celle de toute son armée.

Le centre de l'armée autrichienne se replia sur Enzesfeld, au delà du grand chemin de Vienne à Brünn. Il arriva dans ce lieu à la chute du jour. La retraite des corps de l'aile droite se fit sur Hagenbrunn, au-dessous d'En-

zesfeld. L'aile gauche, qui s'était d'abord retirée à Bockfluss, gagna la route de Brünn, du côté de Wolkersdorf.

Les corps français ne laissèrent pas l'ennemi exécuter tous ces mouvements avec tranquillité. Lorsque le corps de Kollowrath atteignit les hauteurs de Stammersdorf, où il passait pour gagner Hagenbrünn, les tirailleurs et les fusiliers de la garde le chargèrent vigoureusement, et lui enlevèrent une batterie. La cavalerie autrichienne s'avança pour la reprendre. Mais celle de la garde se porta à sa rencontre, et la culbuta; poursuivant ses succès, elle fit trois attaques consécutives sur Bellegarde, qui marchait en retraite à la gauche de Kollowrath, lui sabra beaucoup de monde, et lui enleva des prisonniers. L'extrême droite des Autrichiens, commandée par le général Klenau, ne fut pas plus heureuse. Pressée dans son mouvement sur Stammersdorf par le prince d'Essling, elle fut d'abord chassée de Leopoldau, où elle voulut un instant arrêter l'ardeur des Français; elle fut vivement poursuivie jusqu'à la route de Brünn, où la nuit qui survint suspendit les progrès de l'armée victorieuse.

Ainsi finit la bataille de Wagram, que l'on peut considérer comme la plus mémorable des temps modernes, tant par les masses imposantes qui combattirent dans cette terrible journée, que par la durée et l'opiniâtreté de la lutte, et par la grandeur, la variété des moyens que chaque parti employa pour obtenir la victoire.

La perte des Autrichiens devait être et fut immense. Ils avouèrent eux-mêmes 24,000 hommes, tant tués que grièvement blessés, parmi lesquels 3 généraux tués et 10 blessés. L'Archiduc généralissime fut du nombre des derniers. Les Français conservèrent pour témoignage de leur éclatante victoire, plusieurs milliers de prisonniers, des drapeaux et 30 pièces de canon enlevées à l'ennemi.

Après une bataille aussi vivement disputée, la perte de l'armée française fut notable aussi : elle eut 2,000 hommes tués sur le champ de bataille, et 4,000 blessés. Le maréchal duc d'Istrie reçut une contusion à la cuisse d'un coup de canon qui emporta son cheval. Le général de division Lasalle, officier de cavalerie très estimé, fut tué d'une balle au front, dans une vive charge qu'il conduisait contre les Autrichiens, qui étaient en retraite, au delà de Leopoldau. L'adjudant-commandant Dupont fut tué d'un coup de canon. Les généraux Gudin, d'Unsbourg, Wrede, Vignolles, Serras, Grenier, Frère, Saluce, de France, Colbert, le colonel prince Aldobrandini, les majors de la garde Daumesnil et Corbineau, furent blessés.

L'armée française passa la nuit du 6 au 7, la gauche placée entre Jetelsee et Floris, longeant la route de Brünn; le centre sur Obersdorf, et la droite à Gross-Engersdorf, poussant des postes de cavalerie jusqu'à Schonkirchen. L'Empereur passa la nuit près d'Aderklaa.

L'ennemi continua sa retraite pendant la nuit. L'archiduc Charles établit momentanément son quartier-général à Leobensdorf, et ordonna aux premier, deuxième, troisième et sixième corps de son armée, ainsi qu'aux deux réserves de cavalerie et de grenadiers, de prendre la route de la Bohême. Le cinquième corps, qui n'avait pas assisté à la journée de Wagram, reçut l'ordre de suivre la chaussée de Znaym, avec le reste de l'armée. Le quatrième corps seul fut dirigé sur la route de Brünn, afin de couvrir la capitale de la Moravie.

Par les savantes manœuvres de la journée de Wagram, l'Empereur avait obtenu les avantages décisifs qui distinguent les batailles gagnées par l'influence immédiate de l'art et du génie, de ces boucheries cruelles où les armées s'entremêlent et s'égorgent, sans autre résultat qu'une effroyable destruction d'hommes. Ici les suites probables n'étaient rien moins que le démembrement de la monarchie autrichienne, et sa disparition du rang des grandes puissances, si son gouvernement persistait dans la lutte qu'il avait commencée. L'armée de l'archiduc Charles, qui renfermait la force et les espérances de l'empire autrichien, se trouvait non seulement très affaiblie et désorganisée; mais elle était séparée de la Hongrie, qui seule pouvait lui fournir des subsistances et des renforts. Elle abandonnait totalement aux Français l'archiduché d'Autriche. Elle se voyait enlever la Moravie. Enfin elle était rejetée en Bohême, pays peu fertile, dont les ressources en tout genre étaient déjà épuisées, et où elle allait se voir attaquée, au midi par la Grande-Armée française, à l'est par les Polonais et les Russes, à l'ouest et au nord par les armées de la Confédération du Rhin et par les réserves françaises.

Le 7 juillet, de grand matin, Napoléon prescrivit les mesures convenables pour recueillir les fruits de sa victoire. Il fit écrire à Vienne, au comte d'Unsbourg, de surveiller la rive droite du Danube, et de faire battre la plaine d'OEdenbourg, afin que, lorsque l'armée s'éloignerait du fleuve, quelques partis sortant de la Hongrie, ne vinssent pas faire des tentatives sur la tête de pont d'Ebersdorf. Le prince de Ponte-Corvo alla à Stadt-Enzersdorf, pour y rallier et réorganiser son corps qui avait beaucoup souffert.

Le duc de Reggio eut l'ordre de rester dans la position de Wagram; le prince d'Eckmühl, de se rendre avec son corps d'armée à Wolkersdorf, où le quartier-général impérial s'était transporté; le prince d'Essling, d'occuper en premier lieu Jetelsee, et de marcher de là sur Stockerau, par où la plus grande partie de l'armée ennemie se retirait. Ce bourg est à l'embranchement de deux routes, dont l'une mène à Znaym et l'autre à Brünn. On savait que les Autrichiens avaient à Stockerau des magasins considérables d'habillements, dont il était important de s'emparer. Il était encore recommandé au prince d'Essling d'envoyer des partis sur Krems, pour se saisir des hôpitaux, ramasser les hommes isolés, et communiquer avec les postes des Würtembergeois, qui étaient devant Krems, sur l'autre rive du Danube. La division des cuirassiers Saint-Sulpice devait accompagner le quatrième corps, et était mise aux ordres du prince d'Essling.

Il fut écrit au duc de Raguse de porter son corps d'armée le plus près possible de Nicolsbourg, et de presser vivement l'arrière-garde du corps autrichien de Rosemberg qui se retirait par cette route. L'Empereur mit sous les ordres du duc de Raguse, la division bavaroise du général de Wrede, avec trente-quatre pièces d'artillerie, et les trois brigades de cavalerie légère des généraux Jacquinot, Pajol et Colbert, réunies sous la direction du général de division comte Montbrun.

Les deux divisions de cuirassiers des duc de Padoue et comte Nansouty, l'armée du Vice-Roi et la garde impériale restèrent auprès du quartier-général.

L'Empereur fit mettre à l'ordre du jour la proclamation suivante : « La » journée d'Enzersdorf et la bataille dé-

» cisive de Wagram ont complété la » grande opération préparée par les tra- » vaux et les combats qui ont précédé » ces deux journées si glorieuses pour » nos armes. Les ennemis y ont perdu » plusieurs drapeaux et trente pièces » de canon. Nous leur avons fait 25,000 » prisonniers. Le champ de bataille est » couvert de leurs morts; et les villages » que nous avons enlevés, autour et au » delà du champ de bataille, sont rem- » plis de leurs blessés. Sa Majesté té- » moigne sa satisfaction à l'armée.

» Le corps de l'artillerie, par la vi- » gueur de ses attaques, celui du génie, » les pontonniers et les marins, soit par » la rapidité avec laquelle les différents » ponts ont été jetés sous le feu de » l'ennemi, soit par les travaux immen- » ses qui, en peu de jours, ont été » exécutés, pour assurer le passage sur » les bras du Danube, et sur les îles par » des ponts de pilotis, des digues et » des chaussées, ont puissamment con- » tribué au succès des journées d'En- » zersdorf et de Wagram. L'Empereur » leur en témoigne en particulier sa » satisfaction. »

La nouvelle de la victoire de Wagram fut envoyée au duc d'Abrantès que l'on supposait être déjà à Bayreuth, depuis la retraite des Autrichiens. La dépêche portait que si le roi de Westphalie était entré de son côté à Dresde, il devait se réunir à lui et pénétrer en Bohême, où leur présence, à la tête de vingt-cinq mille hommes, donnerait beaucoup d'embarras à l'ennemi.

Le 8, le duc de Raguse reçut pour instructions de faire ses efforts afin d'atteindre promptement la gauche de l'ennemi. Si, après son arrivée à Nicolsbourg, il jugeait que ce but fût plutôt atteint en se portant sur Znaym que sur tout autre point, l'Empereur lui laissait le choix de sa direction.

Il fut ordonné au prince d'Eckmühl d'aller prendre position à Wilfersdorf, et de se mettre en communication avec le duc de Raguse. La division de dragons du comte Grouchy fut attachée à son corps d'armée. Les cuirassiers du duc de Padoue suivaient son mouvement à une certaine distance.

Il était recommandé au prince d'Essling de ne point s'arrêter à Stockerau, mais de poursuivre l'Archiduc avec tout son corps d'armée, sur la route de Znaym par où l'ennemi effectuait sa retraite.

L'Empereur fit donner, le 9, aux commandants-généraux de l'artillerie et du génie, l'ordre de mettre la ville de Vienne en état de soutenir un siége, de retrancher et fermer les bastions pour qu'ils pussent servir en cas de besoin contre l'insurrection des habitants, d'armer cette place de cent bouches à feu, et d'y disposer des magasins suffisants pour une garnison de six mille hommes pendant six mois. L'ordre fut donné en même temps d'armer Raab de quarante bouches à feu, et, sur les derrières, de terminer promptement les fortifications de Mölk, de Lintz et de Passau.

Ce même jour, l'Empereur prononça la dissolution du neuvième corps de l'armée d'Allemagne. Les Saxons furent destinés à former une division particulière, sous les ordres du général comte Régnier. La division Dupas, qui avait prodigieusement souffert à Wagram, fut répartie dans les divisions Legrand et Boudet du quatrième corps.

Le Major-général écrivit au prince Vice-Roi : « Monseigneur, l'Empereur » met sous vos ordres la division » saxonne dont Sa Majesté a donné le » commandement au général Régnier. » Elle y ajoute le détachement de dra-

» gons, composé des régiments provi-
» soires que commande le général Ba-
» raguey-d'Hilliers, le corps du général
» Rusca et toutes les troupes de Wür-
» temberg. Ces forces, réunies aux vô-
» tres, vous composeront une armée de
» quarante à quarante-cinq mille hom-
» mes, avec lesquels votre objet sera
» d'être opposé à l'insurrection hon-
» groise et au corps d'armée de l'archi-
» duc Jean. Il paraît que ce prince
» voulait se réunir à l'archiduc Charles,
» et que l'issue de la bataille du 6 l'en
» a empêché. Ce qu'il y a de plus pro-
» bable, c'est qu'il aura laissé un corps
» d'observation sur la Basse-Marsch, et
» se sera porté avec le reste de ses
» forces et l'insurrection hongroise
» sur Göding, pour maintenir autant
» que possible la communication du
» prince Charles avec la Hongrie, et
» inquiéter la droite de notre armée
» dans sa marche sur Brünn. Tout cela
» peut n'être que conjectural. Quoi
» qu'il en soit, Monseigneur, pour rem-
» plir les vues de l'Empereur, il faut
» vous tenir partout devant l'archiduc
» Jean. Partant de ce principe, s'il est
» vrai que ce prince remonte la Marsch,
» dans le dessein de se rallier à l'armée
» de l'archiduc Charles, il faut que
» votre quartier-général soit placé de
» manière à rejoindre alors prompte-
» ment l'Empereur; mais s'il passait le
» Danube à Presbourg, le général Ba-
» raguey-d'Hilliers, réuni au comte
» d'Unsbourg, peut retarder assez sa
» marche, pour que vous ayez le temps
» de passer le Danube au pont d'Ebers-
» dorf et de venir à sa rencontre. L'Em-
» pereur espère que dans la journée de
» demain, vous aurez balayé la rive
» droite de la Marsch, que vous serez
» maître des ponts, et que cette rivière
» sera entre vous et l'ennemi. »

Le prince d'Essling, qui suivait avec activité, sur la route de Znaym, l'arrière-garde ennemie, commandée par le général Klenau, après avoir eu avec elle de petits engagements les jours précédents, la serra enfin, le 9, de si près, à quelque distance d'Hollabrunn, que Klenau fut obligé de s'arrêter et d'accepter le combat. Le prince d'Essling porta toute sa cavalerie sur le front de l'ennemi qui était à Hollabrunn, pendant qu'il le faisait tourner par Fellabrunn sur son flanc droit. Ces mouvements étaient soutenus par une vive canonnade et par un feu d'obus qui incendièrent Hollabrunn. Cette circonstance fut favorable à la retraite des Autrichiens. Comme le combat avait commencé tard, la nuit fut encore utile à l'ennemi et suspendit la poursuite des Français. L'archiduc Charles, après cette affaire, réunit à lui le sixième corps que commandait le général Klenau et chargea le cinquième, sous les ordres du prince de Reuss, de faire l'arrière-garde de son armée.

Le duc de Raguse, qui avait poursuivi le prince de Rosemberg sur la route de Brünn avec autant de vivacité que le prince d'Essling en avait mis à ne pas quitter la trace de l'archiduc Charles, sur Znaym, atteignit aussi, le 9, l'arrière-garde du corps ennemi à Laab. Il culbuta cette arrière-garde; et, après l'avoir chassée quelque temps, tourna du côté de Znaym, dans l'espoir d'atteindre cette ville avant les Autrichiens, et par conséquent de leur couper la retraite sur la Bohême. Ce mouvement était de la plus haute importance; l'Empereur résolut de l'appuyer de toutes ses forces.

Un ordre partit du quartier-général impérial qui était le 10 à Wilfersdorf, pour diriger sur le point de Znaym, afin de soutenir le duc de Raguse, le prince d'Eckmühl, dont le corps était arrivé,

le 9, à Nicolsbourg. L'Empereur partit lui-même de Wilfersdorf, à dix heures du matin, à la tête de la cavalerie de sa garde et des divisions de cuirassiers du comte Nansouty et du duc de Padoue, avec trente-six pièces de l'artillerie légère de la garde, pour se porter sur la route par laquelle arrivait le duc de Raguse et se réunir à lui. La garde à pied et le deuxième corps d'armée eurent l'ordre de suivre ce mouvement, en tirant vers la gauche. Le prince d'Essling continuait d'avancer directement sur Znaym. Tout se disposait pour que les environs de cette ville devinssent le théâtre d'un événement décisif, si l'ennemi osait y prendre position et attendre l'armée française.

L'archiduc Charles, instruit, le 9 au soir, à Guntersdorf, où était son quartier-général, de la marche du duc de Raguse sur Znaym, sentit de quelle conséquence il pouvait être pour lui que les Français le prévinssent à cette hauteur, et se saisissent des défilés de la Thaya, près de Znaym, qui sont la clé de la Bohême. L'Archiduc ordonna donc à sa division de grenadiers et à sa réserve de cavalerie, de se porter en toute diligence sur Znaym et d'occuper les défilés. Lui-même, avec le reste de son armée, leva son camp à minuit et prit aussi la route de Znaym.

Les Autrichiens n'arrivèrent pas jusqu'à cette ville, sans avoir leur arrière-garde aux prises d'un côté avec le prince d'Essling, de l'autre avec le prince d'Eckmühl et le duc de Raguse; le premier arrivant sur la droite; les deux autres sur la gauche de la position de l'ennemi. L'Archiduc aurait voulu éviter un engagement et se contenter de défendre la tête des défilés, pendant que son armée les aurait passés; mais l'embarras occasionné par le train d'artillerie, les équipages de ponts et les bagages qui encombraient la route de la Bohême, arrêta la marche de l'armée autrichienne qui fut obligée de faire tête aux Français.

L'Archiduc fit prendre à son armée une position sur la rive gauche de la Thaya, et la rangea sur deux lignes, entre Znaym, où était sa droite, et Brenditz, où appuyait sa gauche. Le 11, le soleil avait à peine paru sur l'horizon, que les tirailleurs des troisième et onzième corps qui s'étaient réunis, arrivèrent par Teschwitz, en remontant la rive gauche de la Thaya, sur la position de l'ennemi, et commencèrent l'attaque en manœuvrant pour le déborder. Presque en même temps, la colonne du prince d'Essling déboucha par la route d'Hollabrunn, força le pont de la Thaya que les Autrichiens n'avaient pas eu le temps de détruire, et qui n'était que barricadé; elle marcha sur Znaym. Au moment où la droite de l'ennemi était vivement abordée par le quatrième corps, les troisième et onzième formèrent trois colonnes pour emporter de vive force la gauche de sa position. L'une marcha par la vallée de la Thaya, sur le village de Zuckerhandel que les Autrichiens occupaient en force; l'autre colonne se dirigea sur leur cavalerie qui était en bataille au dessus et à gauche de ce même village; la troisième se déploya contre les troupes ennemies qui garnissaient un plateau et des vignes à droite de Zuckerhandel.

Le combat se prolongea de ce côté pendant deux heures, sans succès prononcé. L'archiduc Charles détachait sans cesse vers sa gauche des renforts qui empêchaient les progrès des Français. A leur droite, les Autrichiens qui couvraient Znaym, furent culbutés par le prince d'Essling qui arriva en les poursuivant jusqu'à la porte de la ville; mais il fut arrêté par la réserve de gre-

nadiers qui était accourue de la gauche à la droite pour sauver Znaym. Il s'engagea sur la route une mêlée terrible. Une forte pluie qui tomba dans ce moment, avait détrempé le terrain et l'avait rendu glissant; cet obstacle empêcha quelque temps les cuirassiers de la division Saint-Sulpice d'avancer jusque sur le champ de bataille. Mais avant que l'affaire ne fût décidée, le soleil, très ardent dans cette saison, sécha la terre; et, au plus fort du combat, le prince d'Essling lança ses cuirassiers. Ces braves, chargeant avec leur courage et leur vélocité ordinaire, fondirent comme la foudre sur la colonne autrichienne qui ne s'attendait pas à ce terrible choc. Ils percèrent les bataillons, les foulèrent aux pieds, en sabrèrent une grande partie, firent le reste prisonnier et s'emparèrent de tous leurs canons.

Les Autrichiens se réfugièrent précipitamment dans Znaym. Le prince d'Essling les poursuivit et se préparait à donner l'assaut, lorsque des cris de *cessez le feu!* se firent entendre tout à coup. On vit des officiers d'état-major français et autrichiens se précipiter au milieu des combattants, pour annoncer aux deux partis qu'un armistice avait été conclu entre les deux empereurs.

Les principales conditions de cet armistice portaient:

1° Que la ligne de démarcation serait la frontière qui sépare l'Autriche de la Bohême, le cercle de Znaym, celui de Brünn et une ligne tracée de la frontière de la Moravie sur Raab, qui commencerait au point où la frontière du cercle de Brünn touche la Marsch; puis en descendant la Marsch, jusqu'au confluent de la Thaya, et de là à Saint-Johann et la route, jusqu'à Presbourg; Presbourg et une lieue de terrain autour de la ville; le grand Danube, jusqu'à l'embouchure de la Raab et une lieue autour; la Raab, jusqu'à la frontière de la Styrie; la Styrie, la Carniole, l'Istrie et Fiume;

2° Que les citadelles de Brünn et de Gratz seraient évacuées, immédiatement après la signature de la présente suspension d'armes;

3° Que les détachements de troupes autrichiennes qui étaient dans le Tyrol et dans le Vorarlberg, évacueraient ces deux pays;

4° Qu'en Pologne, les deux armées prendraient la ligne qu'elles occupaient le jour de la signature de l'armistice;

5° Que la suspension d'armes durerait un mois.

En conséquence de cet armistice, les corps français occupèrent les différents cercles compris dans la ligne de démarcation.

Le quatrième corps fut cantonné dans le cercle de Znaym avec la brigade de cavalerie légère du général Marulaz; le quartier-général de ce corps fut à Znaym.

Le onzième corps occupa le cercle de Vienne, et son quartier-général fut placé à Kornenbourg. La division bavaroise du général de Wrede eut ordre de se séparer de ce corps d'armée, et de retourner par petites journées à Lintz.

Le cercle de Brünn fut assigné au troisième corps auquel la division de cavalerie légère du comte Montbrun resta attachée. Le quartier-général du prince d'Eckmühl s'établit à Brünn.

Le deuxième corps fut placé en avant de Vienne, à Am-Spitz, et cantonné à deux lieues autour de ce village, où fut le quartier-général du duc de Reggio.

La division de cuirassiers du duc de Padoue eut ses cantonnements assignés à Stockerau; celle du comte de Saint-Sulpice, aux environs d'Am-Spitz, où

elle reçut les ordres du maréchal duc de Reggio; celle du comte Nansouty fut placée entre Laxenbourg et la Leyta.

Les divisions d'infanterie, Durutte et Pacthod, de l'armée du prince Vice-Roi, la division saxonne, les deux divisions de dragons, Grouchy et Pully, et la brigade de cavalerie légère du général Thiry furent cantonnées sur la Marsch et dans le cercle de Presbourg. La ville de Presbourg fut le quartier-général du Vice-Roi.

Les divisions d'infanterie Broussier et Lamarque, et une brigade de cavalerie légère, partirent sous les ordres du duc de Tarente pour aller occuper Gratz et la Styrie. La division d'infanterie italienne du général Severoli, qui était sous le commandement du duc de Tarente, fut envoyée à Klagenfurth.

Les troupes wurtembergeoises furent détachées sur le Simmering, pour occuper la partie de la Styrie qui confine au pays de Salzbourg, où était la division bavaroise du général Deroi.

L'Empereur revint à Schönbrunn, le 14. La garde impériale, qui suivit Sa Majesté, prit ses cantonnements à Schönbrunn, Laxenbourg, et dans l'intervalle qui sépare ces deux châteaux.

La nouvelle de l'armistice fut adressée au roi de Westphalie; on lui manda en même temps qu'il était convenu (quoique cette condition ne fût pas énoncée textuellement dans l'armistice) que ses limites seraient le territoire de la Confédération du Rhin; et celles des Autrichiens, la Bohême où ils feraient rentrer tous les détachements qu'ils pourraient avoir encore en Allemagne.

La convention eut la même valeur du côté où était le duc d'Abrantès. Ainsi ce général eut l'ordre de replier tous les postes qu'il aurait en Bohême, le jour où il serait instruit de l'armistice, de même que l'ennemi devait retirer ceux qu'il pourrait avoir encore dans la Bavière, la Franconie ou la Saxe.

Les différents corps de l'armée furent baraqués dans les cantonnements où ils étaient établis. L'ordre fut donné à tous les maréchaux ou généraux commandants des corps d'armée, d'employer le temps de l'armistice à s'occuper de l'instruction des troupes, à remonter la discipline, à réorganiser les corps et à réparer tout ce qu'ils avaient perdu en personnel et en matériel. Les mesures furent prises pour établir les hôpitaux sur le meilleur pied. La liberté de la navigation du Danube et l'approvisionnement de Vienne par ce fleuve, attirèrent aussi toute la sollicitude de l'empereur Napoléon. Des instructions relatives à ces objets importants furent envoyées aux commandants des détachements français ou confédérés qui étaient répartis sur le Danube, depuis Ulm jusqu'à Lintz.

L'armistice et les conventions particulières qui l'avaient suivi et par lesquelles toutes les difficultés étaient levées d'avance, avaient rétabli la tranquillité en Autriche et dans toutes les parties de l'Allemagne qui avaient été le théâtre de la guerre. Le Tyrol seul s'obstinait à rejeter le repos qu'on lui avait offert plusieurs fois. Comme il était essentiel d'en finir avec ce peuple fanatisé, l'Empereur fit écrire au maréchal duc de Dantzig, en date du 20 juillet :

« L'intention de l'Empereur, M. le » Maréchal, est que vous vous prépariez » à reconquérir le Tyrol. Vous partirez » de Lintz le 23, avec la division bava» roise du prince royal. Vous appellerez » à vous celle du général Deroi et aussi » la division de troupes allemandes du » général Rouyer, qui est à Passau.

» Enfin, vous ferez parvenir au général » Beaumont l'ordre de vous amener » toutes les troupes françaises, taut in- » fanterie que cavalerie, dont il peut » disposer.

» Vous pénétrerez dans le Tyrol par » divers débouchés ; et vous vous por- » terez directement sur Inspruck. La » division du général Severoli, qui » marche sur Klagenfurth, et celle du » général Rusca, qui était restée à Go- » ritz et à Laybach, et qui doit rejoindre » Severoli à Klagenfurth, ont l'ordre de » pénétrer en Tyrol par la partie orien- » tale, en remontant la vallée de la » Drave, en même temps que vous » pénétrerez dans ce pays par le nord. » L'Empereur désire que vous soyez » rendu, le 1er août, à Inspruck; et il » espère que le général Rusca sera le » même jour à Brixen. D'un autre côté, » il ordonne au général Caffarelli, qui » est à Milan, de diriger une colonne » de deux à trois mille hommes sur » Trente. Les rois de Bavière et de » Würtemberg sont prévenus de vos » opérations; et ils sont invités à vous » seconder de tous leurs pouvoirs.

» En pénétrant dans le Tyrol, vous » sommerez les commandants autri- » chiens de l'évacuer conformément à » l'armistice. Vous ferez brûler les vil- » lages qui ne se soumettront pas, et » vous ferez des exemples sévères des » chefs des insurgés. Dès que vous » serez arrivé à Inspruck, mettez-vous » en communication sur Brixen avec » le général Rusca, et ensuite avec le » général Beaumont qui se sera avancé » de son côté sur Inspruck, par la route » d'Augsbourg. Tous ensemble, vous » vous porterez sur le Vorarlberg; et » vous aurez des forces plus que suffi- » santes pour soumettre et désarmer » ce pays avant l'expiration de l'armis- » tice.

» La division du général de Wrede, » qui rentre sous vos ordres, doit être » à Lintz, le 22. Vous lui donnerez l'or- » dre d'occuper Lintz et la tête de » pont, et d'envoyer un escadron et » deux ou trois bataillons à Passau pour » garder cette ville en place du général » Rouyer. »

Le maréchal duc de Dantzig pénétra effectivement à la fin de juillet dans le Tyrol, d'où le général autrichien, Buol, s'était déjà retiré, en laissant une proclamation qui engageait les habitants à se soumettre et à rentrer dans l'ordre. Mais les esprits étaient tellement exaltés, et de mauvaises têtes, qui trouvaient leur compte à l'insurrection, avaient tellement monté la population, qu'elle resta sous les armes et se prépara à se défendre contre les Français et les Bavarois.

Malgré la résistance des Tyroliens, le Maréchal entra à Inspruck le 30 juillet. Mais les rebelles livrèrent à ses troupes des combats sur d'autres points: le 11 août, il y eut un engagement sanglant entre Sterzing et Brixen. Le duc de Dantzig, n'étant point encore secondé par les divisions de l'armée d'Italie, n'entra point dans cette dernière ville. Il revint à Inspruck où il ne tarda pas à se voir environné d'une foule d'insurgés qui, ayant regardé comme une victoire le ralentissement des progrès du Maréchal, étaient devenus plus audacieux et s'étaient soulevés de toutes parts. Le Maréchal mit tous ses soins à entretenir ses communications avec le pays de Salzbourg, jusqu'à ce qu'il pût être secondé par l'armée d'Italie. La coopération des deux armées commença dans le mois de septembre. Brixen et Trente ne tardèrent pas à tomber. L'on se porta sur le Vorarlberg; et ce pays était déjà soumis par les armes, lorsque la conclusion de

la paix ramena à des sentiments paisibles les hommes les plus exaltés, parce qu'ils virent l'impossibilité de se soutenir seuls. La pacification du Tyrol fut consommée à cette époque.

La paix entre la France et l'Autriche fut signée à Vienne, le 14 octobre, par M. le duc de Cadore, ministre des relations extérieures de France pour Sa Majesté l'Empereur et Roi, et par le prince de Lichtenstein pour Sa Majesté l'Empereur d'Autriche. L'échange des ratifications eut lieu le 20. L'Empereur partit incontinent après de Schönbrunn et fut rendu à Fontainebleau le 26 du même mois.

Par cette paix, l'Autriche céda en toute propriété à la France le comté de Goritz, le gouvernement et la ville de Trieste, la Carniole, le cercle de Villach en Carinthie, une partie de la Croatie provinciale, six districts de la Croatie militaire, Fiume et le littoral, l'Istrie autrichienne et toutes les Iles dépendantes des pays cédés. Ces contrées, réunies à la Dalmatie, que la France avait acquise par la paix de Presbourg, furent annexées à l'Empire français sous la dénomination de Provinces illyriennes.

Par ce même traité, l'Autriche céda la principauté de Salzbourg, qu'elle avait eue en échange du territoire vénitien en 1805. L'empereur Napoléon donna cette principauté au roi de Bavière, son fidèle allié. L'empereur François céda au roi de Saxe toute la Gallicie occidentale, un arrondissement autour de Cracovie et le cercle de Zamosc, dans la Gallicie orientale. Les territoires concédés furent joints au duché de Varsovie, que le roi de Saxe tenait de la munificence de l'empereur des Français, depuis la paix de Tilsitt.

Le Tyrol rentra dans la dépendance du royaume de Bavière, dont ce pays faisait partie depuis la paix de Presbourg.

Il fut convenu que toutes les parties de l'Autriche, occupées par les armées françaises, et qui n'étaient pas cédées par le traité de Vienne, seraient évacuées successivement, de manière à ce que l'entière évacuation eût lieu dans deux mois et demi, à dater du jour de l'échange des ratifications.

Cette convention fut exécutée. Les différents corps composant la Grande-Armée, rentrèrent, aux époques désignées, d'un côté, en Italie, de l'autre, dans le territoire de la Confédération du Rhin.

Ainsi finit une campagne mémorable où l'empereur Napoléon, ayant, par les plus étonnantes victoires, mis son adversaire sur le bord du précipice, consentit à ne pas achever sa ruine, et, pour prix de sa générosité, ne demanda quelques concessions que pour récompenser ses alliés, ne réservant pour lui, de toutes ses conquêtes, qu'une portion de territoire peu étendue, mais intéressante par les avantages qu'elle pouvait procurer au commerce de son empire et du royaume d'Italie.

SITUATION GÉNÉRALE

DE LA GRANDE-ARMÉE,

A L'ÉPOQUE DU 1er JUILLET 1809.

ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.

S. M. L'EMPEREUR ET ROI, commandant en personne.

LE DUC DE FRIOUL, général de division, grand-maréchal du palais.
NANSOUTY, général de division, premier écuyer.
SÉGUR (Philippe), adjudant-commandant, maréchal-des-logis.

Aides-de-camp de Sa Majesté :

LEMARROIS, général de division.	RAPP, général de division.
CAFFARELLI, idem.	BERTRAND, idem.
LAURISTON, idem.	MOUTON, idem.
LE DUC DE ROVIGO, idem.	REILLE, idem.
LEBRUN, général de brigade.	

Officiers d'ordonnance de l'Empereur :

Talhouet, Clapowski, Faudoas, Lespinay, Marbœuf, Carignan, Vence, Zœpffel, Montesquiou, capitaines.

Le maréchal prince de NEUCHATEL, major-général . . . . { A. Girardin, Flahaut, Colbert, Pernet, Périgord, Lhuillier, Sopransi, Alex Lebrun, chefs d'escadron . . . . Mongardé, Noailles, Canouville, Lebrun, capitaines . . Ferreri, F. Pourtalès, Septeuil, lieutenants . . . . . . } Aid.-de-c.

MATHIEU DUMAS, gén. de div., sous-chef de l'état-major gén.
LECAMUS, gén. de brigade, chargé des prisonniers de guerre.
Grive, capitaine . . . . } Aides-de-camp . . .
Thevenin, lieutenant. . . . . }
BAILLY DE MONTHION, général de brigade. . . . .
FONTAINE, adjudant-commandant . . . .
DENIZEL, idem. . . . .
{ Amira, Le Roy, Marin, Aubert, Curnillon, Michal, Pinthon, Simmer, Leclerc, Terrier, chefs de bataillon . . . . . . Bedos, Maréchal, Sorsonde, Le Grier, De Lafitte, Chastenel, D'her, capitaines . . . . } Adjoints

HASTREL, général de brigade, commandant le quartier-général.

Lalov, lieutenant. . . . . }
Rosily, idem. . . . . } Aides-de-camp.

LAUER, général de brigade, commandant la gendarmerie.

BONNE, colonel, commandant le service topographique . . . { Veiss, Brousseau, Schouany, chefs d'escadron . . . . Pressat, Delahaye, Raymond, Lerouge, Decastres, Chauvel, Raffi, Defrausure, Le Cesne, capitaines . . . . Guibert, Clément, Plonnies, Veron, Darnaudin, lieuten.. } Ingén.-géograph.

LARIBOISSIÈRE, général de division, commandant en chef l'artillerie. . . . .
Reguis, capitaine. . . . . | Aide-de-camp . . . .
FOUCHER, général de division, commandant en second l'artillerie. . . . .
LEPIN, colonel, chef de l'état-major-général de l'artillerie . .
{ Castille, ch. de bat., Insp.-gén. du train. Gosset, Saint-Cyr, Hurtaux, Pertusier, Comin, Bourgeois, Vigneron, Troche, Demouchy, Guillot, Gourgaud, Lermioat, Bonneau, Alis-Dambel, cap. } Adjoints.

SUITE DE L'ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.

BERTRAND, général de division, aide-de-camp de l'Empereur, commandant en chef le génie. . . . . BLEIN, colonel, chef de l'état-major-général du génie.	Sabatier, colonel. . . . . Blanc, Henry, chef de bat. . . . Christin, Guussard, Loyarbre, Poussin, Bois-Chevalier, Bodson, Vincent, Gironcourt, Boutems, Taskin, Genot, cap. Gérard, Kerdaniel, de Hauteloque, Barbolain, Breistruff, Hudry, Sea, lieutenants	Employés à l'ét.-maj.-gén. du génie.
DARU, conseiller d'état, intendant-général	Leborgne de Boigne, d'Hervillé, Bim-Mutrel, Bourdon, Cayrol, Mazeau, Lyautey.	Commissaires-ordonnateurs.
VILLEMANZY, inspecteur en chef aux revues.	Lalance, inspecteur aux revues. Savary, Pradel, Mathis, sous-inspect. aux revues.	

GARDE IMPÉRIALE.

WALTHER, général de divis., commandant en chef. | Coulmann, Parroy, lieutenants. | Aid.-de-camp.

QUESNEL, chef de bataillon, chef d'état-major. . . . { Quandalle, ch. de bat.; Laforêt, Charroy, capitaines. . . . . . . } Adjoints. . . .

LAURISTON, général de division, commandant l'artillerie.

GUIRAUD, capitaine, commandant le génie.

DAAU (Martial), inspecteur aux revues . . . . { Dangeny, Toulgoët, Perceval, Charamond, Menoire, Froment. } Sous-inspect.

MECKENEM, chef d'escadron, commandant la gendarmerie d'élite.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ABJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIV. D'INF. (j. gar.) CURIAL, gén. de div. DUMOUTIER, g. de br. ROGUET, id.	Marthe, cap. — Foissac.—Bo..., Boyer. Guyot, lieut.	1er rég. de conscrits chass. (maj. Vrigny).	2	1,320	»	»	»
		Rég. de tir. chass. (Rosey).	2	1,294	»	»	»
		Rég. de fus. chass. (Lambert)	2	1,029	»	»	»
		1er rég. de conscr. grenad. (Barquier .	2	1,268	»	»	»
		Rég. de tirailleurs grenad. (Longchamp)	2	1,190	»	»	»
		Rég. de fusiliers grenad. (Bodelin). . . .	2	1,050	»	»	»
2e DIV. D'INF. (v. gar.) DORSENNE, g. de d. GROS, gén. de brig. LECCHI, idem.	Bonneval, lieut. . . .	Rég. de chas. à pied. (Gros).	2	1,392	»	»	»
		Rég. de grenadiers à pied. (Michel). . . .	2	1,264	»	»	»
		Vélites italiens. . . .	4	543	»	»	»
		Garde ital. (Rony) . .	2	685	»	»	»
CAVALERIE.							
GUYOT, gén. de div., c. les chass. à chev.	. . . .	Ch. lég. pol. (Krazinski).	»	»	4	623	»
ST.-SULPICE, idem, comm. les dragons.	. . . .	Chass. à ch. (Thiry).	»	»	4	1,024	»
		Dragons. . . (Letort)	»	»	4	995	»
WALTHER, idem, c. les gren. à chev.	. . . .	Gren. à che. (Lepic).	»	»	4	994	»
SAVARY, id., comm. la gendarm. d'élite.	. . . .	Gend. d'él. (Meckenem, ch. d'esc.). . .	»	»	»	309	»
		Artiller. (d'Aboville, Druuot)	»	»	»	»	1,669
		Marins (Baste, cap. de vaiss.)	»	113	»	»	»
		Total de la garde impériale. . .	19	11,137	16	3,945	1,669

DEUXIÈME CORPS D'ARMÉE.

OUDINOT (1), gén. de div. commandant en chef. . . . { Baillot, Picard, chefs d'esc. . . Jacqueminot, capitaine. . . . . } Aid.-de-camp.
GAUTIER, gén. de brig., chef de l'état-major-général. { Frossard, capitaine . . . . Choiseuil, lieutenant . . . . . . } Aid.-de-camp.

CHAPONNEL, adjudant-commandant. . . . . { Boudin, major. . . . . Duclos, Garnier, Lagrange, ch. d'escadron . . . . Maupetis, Bourcet, Letellier, Guillot de la Poterie, cap. . . } Adjoints.

NAVELET, général de brigade, comm. l'artillerie. . . { Alpy, capitaine . . . . Putheaux, lieutenant, ... } Aid.-de-camp.

ROGNIAT, idem, commandant le génie. — MOULUT, colonel, commandant en second le génie. . . . . .
BETENN, lieut., comm. la gendarm.— LACROIX, sous-insp. aux revues. — BONDURAND, comm.-ord. en ch.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE esc.	CAVALERIE hommes	ARTILLER.
1re DIVISION. THARREAU, g. de d. Conroux, g. de brig. Albert, idem. . Jarry, idem. . Dupuat, adj.-comm.	Brunot, cap.; Crozet, lieut. — Fayno', c.. Leclerc, l. — Guil e-hon, Albert, c . — Peyris, cap.; Pos n, lieut.— Delea c. Ge-bron, Baurain, Cap	Bat. d'élit. des 6e, 24e, 25e lég. (Gaudin) . .	3	1,389	a	a	a
		Id. des 9e, 27e, lég. et tir. cor. (Broyer). .	3	1,690	a	»	»
		Id. des 8e, 24e, 45e de ligne (Chabert). .	3	1,550	»	a	»
		Id. des 94e, 95e, 96e idem. (Coquereau)	3	1,609	»	a	a
		Id. des 54e, 63e idem, (Saint-Cyr).	2	1,011	»	»	a
		Id. des 4e, 18e idem, (Desprez). .	2	1,086	»	»	»
		Total. . .	16	8,395	»	»	»
2e DIVISION FRÈRE, g. de div. (2) Coehorn, g. de brig. Razout. Id. . . Ficatier, Id. . . Normand, adj.-com.	» — Ricard, l. — » — Bardouet, capit. — Malberbe, Vaimalette, cap. — Caihat, lieut.	Bat. d'él. des 17e, 21e 28e léger, (Morand).	3	1,555	»	»	»
		Id. des 16e, 26e lég. et tir. du Pô, (Salmon).	3	1,741	»	»	»
		Id. des 27e, 39e de l. (Aulard).	2	1,092	»	»	»
		Id. des 59e, 69e, 76e idem, (Courtois)	3	1,649	»	»	»
		Id. des 40e, 88e idem, (Robin). .	2	1,172	»	»	»
		Id des 64e, 100e, 103e idem, (Foulon, maj.)	3	1,629	»	»	»
		Total. . . .	16	8,838	»	»	»
3e DIVISION. GRANJEAN, g. de d. Marion, gén. de brig. De Lorencez, Id. . . Baux, Id. . . . Baillod, adj.-comm.	Janoot, Meynler, c.; Winterhole, lieut.— Gregy, cap.; Carthy, lieut.— Jolain, cap.; — Brechon, cap.; Poirot, lieut.— Hugues, Lafontaine, ch. de b.—Rascas, cap.	10e lég (Berthezène).	3	1,847	»	»	»
		3e de l. (Schobert) .	3	1,642	»	»	»
		57e id. (Charrière).	3	1,573	»	»	»
		72e id. (Lafitte) . .	3	1,345	»	»	»
		105e id. (Blanmont).	3	1,443	»	»	»
		Total. . . .	15	7,850	»	»	»
LÉGION PORTUGAISE. CARCOME, g. de br.	Cordero, Franco, l. .	Infanterie, (Pego). .	3	1,423	»	»	a
		Cavalerie.	a	»	2	229	»
		Total. . . .	3	1,423	2	229	»
		Artillerie..	a	»	»	»	1,688
Total du 2e corps d'armée.			50	26,706	2	229	1,688

(1) Le maréchal Lannes, blessé à mort à Essling, le 22 mai, avait été remplacé par le général Oudinot

(2) Cet officier général avait remplacé le général Claparède, blessé à Essling, et appelé, le 1er août 1809 au commandement de la première division de l'armée de Dalmatie (onzième corps ou ancien deuxième corps de la Grande-Armée).

TROISIÈME CORPS D'ARMÉE.

Le maréchal DAVOUT (duc d'Auerstaedt), commandant en chef. — Beurk, Davout, colonels. Falcou, Christophe, de Trobriant, chefs d'escadron. Fayet, Montmorency, Hervo, lieut. Provana, Chamouin, lieutenants. — Aid.-de-camp.
COMPANS, gén. de div., chef de l'état-major.

ROMEUF, FOURN, FAVS, RAYNARDY, adj.-comm. — Vernet, Gautherot, Forgeot, Marquessac, Zadera, ch. de bat.; Billevitz, l. — A la suite. Lignac, Raspail, Laroche, Lalanne, Sevran, Dber, capitaines — Adjoints.

HANICQUE, gén. de division, comm. l'artillerie. — Bontems, capitaine — Aid.-de-camp.
TOUZARD, gén. de brig., commandant le génie. — Berthelot, Truillhier, capitaines — Aid.-de-camp.

SAUNIER, colonel, comm. la gendarmerie. — BLAZWEL, chef d'escadron, vaguemestre général.

CHAMBEN, ordonnateur en chef. — Desirat, Guiter, commiss. des guerres. — Tondel, Merey, adjoints.

GÉNÉRAUX ET ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLERIE
1re DIVISION. MORAND, g. de div. LACOUR, gén. de brig. LHUILLIER, id. DELORT, adj.-comm.	Parguez, c. d'esc.; Cubières, c.; Morand, l.-Theubet, Mouette, l. — Buifloud, cap.; Coudère, l. — Salié, Gaillardie, c. de b.	13e lég., (Guyardat)	3	1,966	»	a	»
		17e de l. (Oudet)	3	2,092	»	»	»
		30e id. (Joubert)	3	2,053	a	»	»
		61e id. (Beuge)	3	2.095	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	441
		Total	12	8,206	a	»	441
2e DIVISION. FRIANT, g. de div. GILLY, g. de brig. BARBANÈGRE, id. GRANDEAU, id. GALLICHET, adj.-com.	Esparron, ch. de b.; Gobert, cap — Gilly. Maussien, capit. — Surieau, cap.; Montbruu, l. — Dalbeuss, lieut. — Maurei, ch. de b., Duprey, cap.	15e lég. (Noos	3	1,823	»	a	»
		33e de l. (Poucheion)	3	1,717	»	»	»
		48e id. (Groisne)	3	1,938	»	»	»
		108e id. (Rotembourg)	3	1,957	»	»	»
		111e id. (Husson)	3	1,879	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	423
		Total	15	9,314	»	»	423
3e DIVISION. GUDIN, gen. de div. BOYER, gen. de brig. LECLERC, id. DUPPELIN, id. FORNIER-D'ALBE, ad.-comm.	Crentzer, ch. de bat.; Sermizelles, capit. — Baracan. c. — Pisindoux, cap.; Demestre, l — Chapuis, c.; Seghino, l. — Gombaud, Ferrari, c. de b. — Stradelsheim, c.	7e lég. (Lamaire)	3	2,330	»	a	»
		12e de l. (Toulouse)	3	1,796	»	»	»
		21e id. (Decous)	3	1,934	»	»	»
		25e id. (Dunesme)	3	1,916	»	»	»
		85e id. (Piat)	3	2,131	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	392
		Total	15	10,127	»	»	392
4e DIVISION. PUTHOD, g. de d. (1) GIRARD, dit VIEUX, gén. de brig. DESAILLY, id. LAUTOUR, adj.-comm.	Salemen, ch. d'esc.; Megel, cap. — » — » — Felard, Couty, Pujet.	(4e bat.) (ch. de b.) du 17e de l. (Launois)	1	326	»	»	»
		du 7e lég. (Sarraire)	1	280	»	»	»
		du 12e de l. (Thevenet)	1	465	»	»	8
		du 61e id. (Bizot)	1	546	»	»	»
		du 65e id. (Jeurdan)	1	275	»	»	a
		du 21e id. (Peuguet)	4	632	»	a	»
		du 30e id. (François)	1	377	»	»	a
		du 33e id. (Teucas)	1	512	»	»	»
		du 85e id. (Bonesire)	1	572	»	a	a
		du 111e id. (Oyeda)	1	624	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	s	386
		Total	10	5,009	»	8	386
DIV. DE CAV. LÉG. PAJOL, gén. de brig. PETIT PRESSIGNY, a.c.	Vérigny, chef d'esc.; Daubenton, l. — ».	5e huss. (Dery)	»	»	4	681	»
		11e chass. (Désirat)	»	»	4	574	a
		12e id. (Guyon)	»	»	4	718	»
		Total	»	»	12	1,973	a.
		Artillerie et génie	»	a	»	»	1,295
Total du 3e corps d'armée			52	32,656	12	1,973	2,937

(1) Le général Demont ayant reçu l'ordre de se rendre à Lintz, pour prendre le commandement de cette province et de la Haute-Autriche, fut remplacé, le 1er juin, par le général Puthod.

QUATRIÈME CORPS D'ARMÉE.

Le maréchal MASSÉNA (duc de Rivoli), commandant en chef	Sainte-Croix, colonel. — Pelet, Liguiville, chefs d'escad. — Barrin, Barral, Porchet, Reniquo, capit. — Cavalhier, Masséna, lieut. — Poinçot, capitaine	Aid.-de-camp.
N. FRIRION, général de brig., chef de l'état-major		
TRINQUALYE, adjudant-commandant	Allouis, Asselin, Dutrieux, chefs de bataillon. — Ledoux, Floquerel, Labarthe, Lachaux-Mamville, capit.	Adjoints.
PERNETTI, général de division, comm. l'artillerie	Deranville, capitaine. — Moret, Tulpain, lieutenants	Aid.-de-camp.
ARNRY, gén. de brig., com. en second l'artillerie	Dale, Landevoisin, capitaines	Adjoints.
LASOWSKI, gén. de div. commandant le génie	Cueillet, capitaine	Aid.-de-camp.

FLAYELLE, colonel, chef d'état-major du génie.

MALRAISON, sous-inspecteur, faisant fonctions d'inspecteur aux revues. — BORRIO, commissaire ordonnateur en chef. — Maupetit, commissaire des guerres; Lovel, idem, adjoints.

DONAISON, capitaine, commandant la gendarmerie.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat.	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIVISION. LEGRAND, g. de div. LEDRU, gén. de brig. BONIS, adj.-comm.	Legrand, ch. de bat. Duraud, capit. — Murphy, l. — Morat, chef de bat.; Helle, capit.	26e lég. (Campi)	3	1,030	»	»	»
		18e de l. (Pelleport)	3	1,787	»	»	»
		3e rég. d'inf. bad. (1) (Schopff)	2	1,197	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	493
		Total	6	4,014	»	»	493
2e DIVISION. CARRA-St-CYR, g. de division. COSSON, g. de brig. DALESME, idem. SCHINER, idem. CLUTTURF, adj.-comm.	Chanrion, c.; Lafare, de Brunu, lieut. — Dathem, capit. — Lahoudais, capit. — » — Didier, capit.	21e lég. (Pouraill y)	3	1,741	»	»	»
		4e de l. (Boveldieu)	3	1,961	»	»	»
		16e id. (Baudinot)	3	1,953	»	»	»
		1er rég. d'inf. hessoise (Lehrbach)	2	1,061	»	»	»
		2e id. (Beck)	2	1,167	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	529
		Total	13	7,889	»	»	529
3e DIVISION. MOLITOR, g. de div. LEGRAY, gén. de brig. VIVIEN, idem. ROUYER, adj.-comm.	Marechal, ch. de bat. Bernier, capit. — Chevillet, l. — Miller, cap.; Perdrizet, lieut. — Gernette, cap.; Diebold, lieut. — Dufouart, cap.	2e de lig. (Delga)	2	1,292	»	»	»
		16e id. (Marin)	3	1,399	»	»	»
		37e id. (Gauthier)	3	1,461	»	»	»
		67e id. (Petit)	2	1,184	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	346
		Total	10	5,339	»	»	346
4e DIVISION. BOUDET, gén. de div. VALORY, gén. de br. LOVERDO, adj.-com.	Ricard, ch. d'esc.; Sigaldi, lieut. — Gerbaud, Stephen, cap. — Chassaignac, Rosingana, capit.	3e lég. (Lamarque)	2	1,406	»	»	»
		93e de lig. (Grillot)	2	1,309	»	»	»
		56e id. (Gengoult)	3	1,590	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	343
		Total	7	4,305	»	»	343
DIVIS. DE CAVALERIE. MARULAZ, gén. de br.	....	23e rég. de ch. à ch.	»	»	3	324	»
		3e, 14e, 19e id. (pour mémoire) (2)	»	»	»	»	»
		Dragons badois (2)	»	»	»	»	»
		Chev. lég. hessois et wurtembergeois (2)	»	»	»	»	»
		Total	»	»	3	324	»
		Artillerie et génie	»	»	»	»	1,100
		Total du 4e corps d'armée	38	22,147	3	324	2,811

(1) La brigade badoise qui était détachée rentra le 30 juin au soir; elle présentait un effectif de 2841 officiers, sous-officiers et soldats présents sous les armes.
(2) Ces six régiments de cavalerie étaient détachés du 4e corps d'armée.

SEPTIÈME CORPS D'ARMÉE.

(TROUPES BAVAROISES.) (1).

Le Maréchal LEFEBVRE (duc de Dantzig), commandant en chef.	Montmarie, gén. de brigade. Maingarnaud, Montelegier, col. Ernoof, Hatry, chefs de bataill. Clément-de-Ris, Dandelau, de Latourette, capitaines. Leseur, chef d'escadron. Vasserot, Saiagnac, capitaines.	Aid.-de-camp.
DROUET, général de division, chef de l'état-major.	Fontange, chef d'escadron. Lefebvre, capitaine. Roger Ducos, lieutenant. Heydeck, lieutenant à la suite.	Adjoints.
De COLONGE, colonel bavarois, command. l'artillerie...	Lamey, major bavarois. Eggmayer, lieut. bavarois.	Adjoints.

BECKEN, capitaine bavarois, comman. le génie. — BERSSANT, lieutenant, comm. la gendarmerie.

TRITZ, sous-inspecteur aux revues. — KNOPP, ordonnateur en chef.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIV. BAVAROISE. S. A. LE PR. ROYAL DE BAVIÈRE, gén. de division. RECHBERG, gén. de b. SENGL, id. VINCENTI, id. RAGLOVICH, id., ch. de l'état-major.	Comte Pappenheim, de Pocci, Jordan, col. — Washington, major. — Baumgarten, Taufkirch, l. — Walbrun, Parseval, lieut — Leeb, lieut. — Neubeck, cap. — D'Eppien, col ; Sartorius, cap. — Hoplach, Voellendorff, Schmans, Braezel, l.	1er rég. d'inf. de lig. (baron Stroehl)	2	1,307	»	»	»
		2e idem Spaur	2	1,210	»	»	»
		1er bat. d'inf. légère (Habermann, l.-c.)	1	664	»	»	»
		4e rég. d'inf. de lig. (Zoller)	2	1,212	»	»	»
		8e idem (Aoberle)	2	1,165	»	»	»
		3e bat. d'inf. légère (Théobald, l.-c.)	1	242	»	»	»
		1er rég. de dragons (Wigenstein)	»	»	4	214	»
		1er idem de chev.-lég. (Eilbracht)	»	»	4	399	»
		4e idem (Dietz)	»	»	4	371	»
		Artiller. (Halder, m.)	»	»	»	»	429
		Total	10	5,800	12	1,014	429
2e DIV. BAVAROISE. WREDE, gén. de div. Ce MINUCCI, g de br. Ce BECKERS, id. Ce PARVSINO, id. DE DEUX-PONTS, maj. chef d'état-major.	Palm, maj. — Kleudgen, Besserer, lieut. — Beltz, l. — Hofnaas, l. — Herman, l. — Bretano, Horn, c.	3e rég. d'inf. de lig. (Dalwigk)	2	1,298	»	»	»
		13e idem (comte Berchem)	2	1,149	»	»	»
		6e bat. d'inf. légère (b. Delaroche, l.-c.)	1	562	»	»	»
		6e rég. d'inf. de lig. (comte Spret)	2	1,067	»	»	»
		7e idem	2	1,338	»	»	»
		2e rég. de chev.-lég. (Floret)	»	»	4	471	»
		3e idem (Lindenau)	»	»	4	521	»
		Artillerie (Zoller, m.)	»	»	»	»	334
		Total	9	5,414	8	992	334
		GR. PARC D'ARTILLER.	»	»	»	»	155
Total du 7e corps d'armée			19	11,214	20	2,006	918

(1) Depuis que le 7e corps avait quitté le Tyrol, la 3e division, commandée par le général Deroy, était sous les ordres du roi de Bavière.

HUITIÈME CORPS D'ARMÉE.

(TROUPES WÜRTEMBERGEOISES.)

VANDAMME, général de div., commandant en chef. . { Vincent, chef d'escadron. . . . Pommereuil, capitaine . . . . . Mynghur, lieutenant. . . . . . . } Aid.-de-camp.

DE NEUBRON, lieut.-général, commandant en second. { De Spiremberg, major . . . . . Baron de Wimpfen, capitaine . } Aid.-de-camp.

De Kerner, colonel, chef de l'état-major. . . . . { De Bangold, capitaine . . . . . d'Arlt, idem . . . . . . De Miller, lieutenant . . . . . . Gelbke, idem. . . . . . . Miller, idem. . . . . . . } Adjoints.

De Schnadowa, colonel, commandant l'artillerie.

De Prezin, lieutenant, commandant la gendarmerie.

De Boemer, ordonnateur. . . . . { Jager. Finck, Verner, Schmidt, Nuseler. . . . . } Commissaires des guerres.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
DIVIS. D'INFANTERIE WURTEMBERGEOISE. DE FRANQUEMONT général-major. . . . DE SCHARFENSTEIN id DE HUGEL, idem. . .	D'Oberbick, l. — De Brauneck ; l. — De Schacht, lieut. . . .	Reg. du Prince-Royal (Dehoch).	2	1,326	»	»	»
		Re. du duc Guillaume (Decernusle)	2	1,337	»	»	»
		Régiment de Camrer (Dsering).	2	1,364	»	»	»
		Régiment de Puhll (de Bunau)	2	1,204	»	»	»
		Régim. de Neubronn (Dernbach)	2	1,200	»	»	»
		Chasseurs du Roi (de Stockmeyer) . .	1	612	»	»	»
		Chasseurs de Neuffer (de Neuffar).	1	612	»	»	»
		Bataillon de Weiff (Weiff).	1	628	»	»	»
		Bataillon de Brusselle (Brusselle).	1	645	»	»	»
		Total . . .	14	8,968	»	»	»
DIVIS. DE CAVALERIE WURTEMBERGEOISE. DE WOELWARTH, lieutenant-général . DE WALSLEBEN, gén.-major. . . . . DE STETTNER, idem.	De Baer, Weiller, l. — De Zigesar, lieut. — Schwaz, lieut. . . .	Chevau-légers du Roi (de Mylius)	»	»	4	543	»
		Chasseurs du Roi (Breuning).	»	»	4	528	»
		Chass. du duc Louis (e. Waldburg) . . .	»	»	4	536	»
		Total . . .	»	»	12	1,507	»
		Artillerie.	»	»	»	»	543
Totaux du 8e corps d'armée.			14	8,968	12	1,597	543

NEUVIÈME CORPS D'ARMÉE [1].

Le maréchal **BERNADOTTE** (prince de Ponte-Corvo), commandant en chef. { Hamelinaye, colonel. Villemain, Stuk, Champeaux, Sevret, Villatte, Gentil-Saint-Alphonse, chefs d'escadron. } Aid.-de-camp.

GÉRARD, général de brigade, chef de l'état-major.

GIRAULT, adjodant-commandant { Gaultier, chef de bataillon. Coupé, Clary, Lépine, Chollet, Chabert, Kerboua, capitaines. } Adjoints.

MOSSEL, général de brigade, commandant l'artillerie. { Soloniac, capitaine. Odoyer, lieutenant } Aid.-de-camp.

BALTUS, colonel, chef de l'état-major { Gardel, Charpentier, capitaines } Adjoints.

CAIRE. sous-inspect. aux revues, faisant fonctions d'inspecteur. — DUPRAT, commissaire ordonnateur.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILLER.
			bat	hommes	esc.	hommes	
DIVISION FRANÇAISE. DUPAS, gén. de div. GENCY, gén. de brig. VEAUX, idem. DUMARESТ, adj.-com.	Barral, Bochaton, ch. d'esc.; Orillat, cap. — Perrin, Génégé, capit. — Curnillon, cap.; Bougaud, l. — Riquat, Laveyne, cap	8e lé. (Dubreton, col.)	2	1,451	»	»	»
		19e de l. (Aubry, maj.)	3	2,334	»	»	»
		Artillerie	»	»	»	»	212
		Total	5	3,785	»	»	212
1re DIV. SAXONNE. DE ZERSCHWITZ, lieut.-gen. DE HARTITZSCH, général-maj. DE BOBBERG, id. DE GERSDORF, col., ch. d'ét.-maj. DE GUTSCHMITZ, génér.-maj.	Pr. de Weimar, maj.; de Carlowitz, cap. — De Hartitzsch; de Schreibershoffen, s.-l. — De Gerstenberg, l.; Aster, s.-l. — » — Wagner, de Marschall, s.-l.	Bat de gren. des gard. (de Warnsdorff)	1	582	»	»	»
		Bat. de gren. (de Bosc)	1	592	»	»	»
		Idem. (de Hacke)	1	573	»	»	»
		Rég. du roi	2	1,176	»	»	»
		B. d'Ybern de Romes	1	529	»	»	»
		Rég. du pr. Antoine	2	1,120	»	»	»
		Id. du pr. Maximilien	2	1,190	»	»	»
		Id. du pr. Frédéric	2	1,181	»	»	»
		Gardes du corps (de Hartmann)	»	»	2	334	»
		Carabin. (Leckman)	»	»	2	226	»
		Chev.-lég. du pr. Clément (de Kleist)	»	»	4	526	»
		Id. du pr. Albert	»	»	1	189	»
		Huss. (de Lebkowitz)	»	»	2	393	»
		Artillerie	»	»	»	»	286
		Total	12	6,943	12	1,668	286
2e DIV. SAXONNE. DE POLENZ, l.-gén. DE LECOQ, gén.-maj. DE ZESCHAU, id. DE STEINDEL, col., ch. d'ét.-maj. DE ZECLITZSCH, gén.-maj.	«—De Koppen, d'Obschelwitz, s.-l. — De Landsberg, de Langeneau, s.-l. — » — Comte de Hapsgarten, capit.; de Feilitsch, s.-l.	Rég. du pr. Clément	2	1,150	»	»	»
		Id. de Low	2	1,160	»	»	»
		Id. de Cerini	2	1,179	»	»	»
		Ba. de gr. de Radelof	1	583	»	»	»
		Id. de Winkelmann	1	579	»	»	»
		Ré. de Misemeuschel	2	1,195	»	»	»
		Bat. du régim. d'Obschelwitz	1	572	»	»	»
		Cuirassiers de la garde (Petrikowski)	»	»	4	600	»
		Chev. lég. du pr. Jean d'Engels	»	»	4	589	»
		Artillerie	»	»	»	»	286
		Total	11	6,418	8	1,189	286
PARC D'ARTILLERIE.		Français. (Bardenet, colonel, directeur)	»	»	»	»	367
		Saxon. (Birbaum, major)	»	»	»	»	975
		Total du 9e corps	28	17,146	20	2,857	2,126

(1) Après la dissolution du 9e corps, le 9 juillet, le général Reignier prit le commandement des troupes saxonnes, et fit partie de l'armée d'Italie.

DIXIÈME CORPS D'ARMÉE.

S. M. LE ROI DE WESTPHALIE, command. en chef. — Chabert, général de brigade; Dauloup-Verdun, idem; Le pr. de Hesse-Philipsthal, id.; De Leppel, colonel; Hammerstein, de Rossi, idem.; Le prince de Salm-Salm, cap. — Aid.-de-camp.

REUBELL, général de division, chef de l'état-major. — Humbert, chef d'escadron; Baurmeister, capitaine — Aid.-de-camp. Laumann, sous-lieutenant — A la suite

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE bat.	INFANTERIE hommes	CAVALERIE esc.	CAVALERIE hommes	ARTILLER.
DIV. WESTPHALIENNE. (Garde royale.) BERNIERODE, gén. de brigade. Bongars, id., capit. des gard.-du-corps.	De Gayl, capitaine.	Gardes-du-corps w.	»	»	1	144	»
		Grenadiers de la g. (Langenschwarz)	1	942	»	»	»
		Chasseurs, id. (Füllgraff, major)	1	602	»	»	»
		Ch.-lég., id. (Wolff.)	»	»	3	614	»
		Chass.-carabiniers (Pr. de Philipsthal)	1	374	»	»	»
		Total. . .	3	1,918	4	758	»
DIV. WESTPHALIENNE (Troupes de ligne.)	. . . .	1er rég. de lig. west.	3	1,861	»	»	»
		5e id. à Magdebourg.	»	»	»	»	»
		6e id. (Bosse)	3	1,934	»	»	»
		3e de ligne du grand-duché de Berg.	2	1,042	»	»	»
		1er r. de cuirassiers westph. (Wurthen).	»	»	4	310	»
		Artillerie.	»	»	»	»	239
		Total. . .	8	4,837	4	310	239
DIVIS. HOLLANDAISE. GRATIEN, g. de div. Anthing, g. de brig. Hasselt, id. Stedmans, adj.-com.	Michelen, ch. de b.; Migeon, capit. — Schrœder, l. — Tjasseus, l. — Vallet, col. Capellen, Banke, c. de b. — Schendier, cap.; Bergk, Stuers, l.	6e de l. holl. (Behr).	2	1,004	»	»	»
		9e id. (Veizier)	2	1,197	»	»	»
		7e id. (Bergk)	2	1,032	»	»	»
		8e id. (Morio)	2	1,027	»	»	»
		2e cuirass. (Trip).	»	»	3	496	»
		Artillerie.	»	»	»	»	321
		Total. . .	8	4,280	3	496	321
PLACE DE MAGDEBOURG. MICHAUD, g. de div.	Durry, c. de b.; Landevoisin, capit. — Forgues, c. de b., adjoint.	22e de lig. français.	2	1,046	2	»	»
		Col. fr. des 28e lég., 27e, 30e, 33e, 65e de l.	»	640	»	»	»
		Artill. et gén. franç.	»	»	»	»	183
		5e l. w. (Wellingrode).	3	2,009	3	»	»
		Artill. et gén. westph.	»	»	»	»	213
		Artill. et inf. saxonn.	»	453	»	»	246
		Dépôt du 8e b. de l. h.	»	119	»	»	»
		Total. . .	5	3,967	5	»	644
		Total à reporter.	24	15,002	16	1,564	1,301

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
		Repert du Total. .	24	15,002	16	1,564	1,304
PLACE DE STETTIN. LIEBERT, g. de div.	Poirier, cap. — Girard, col.; Fairin, c. d'esc.—Petit-Grand, cap.; Minet, l. . . .	22e de ligne français.	1	426	»	»	»
		Artillerie française .	»	»	»	»	77
		10e d'inf. polonaise. .	1	477	»	»	»
		R. de Saxe-Dirschen.	1	342	»	»	»
		4e r. de ch. à ch. pol. .	»	»	»	312	»
		Total.	3	1,245	»	312	77
PLACE DE STRALSUND. CANDRAS, g. de br.	Beaufils, l. — Dieudonné, cap.	Rég. n° 7 de Mecklenbourg-Schwerin . .	2	728	»	»	»
		Rég. de Mec.-Strelitz.	1	289	»	»	»
		4e r. de ch. à ch. pol.	»	»	»	53	»
		Artillerie	»	»	»	»	69
		Total	3	1,017	»	53	69
PLACE DE CUSTRIN.	. . . .	22e de lig. (Armand, comm. la place . . .	1	602	»	»	»
		5e rég. d'inf. pol. . .	2	1.209	»	»	»
		4e rég. de ch. à chev. polonais (5e comp. .	»	»	»	91	»
		Artillerie	»	»	»	»	98
		Total.	3	1,811	»	91	98
GARNISON DE DANZIG. GRABOWSKI, g. de brig., comm. la pl.. DONAT, id., comm. les troupes saxonnes . NIVET, adj.-comm. . .	» — » — Berger, col.; Leclerc, col.; de Zevallos, cap.	Rég. de Rechten, inf. saxonne	2	720	»	»	»
		10e rég. d'inf. pol . .	2	992	»	»	»
		11e idem.	3	1,958	»	»	»
		Artillerie française. .	»	»	»	»	152
		Idem saxonne . .	»	»	»	»	66
		Idem polonaise .	»	»	»	»	73
		Total	7	3,679	»	»	291
PLACE DE GLOGAU. RHEINWALD, gén. de brig.	Vautrin, cap. — Delessard, ch. d'esc . .	22e de ligne.	1	556	»	»	»
		Régim. de Bergdorff, saxon.	2	935	»	»	»
		G. saxons du r. du pr. Maximilien. (2 ces). .	»	202	»	»	»
		4e rég. de chass. à ch. polonais (3e comp.)	»	»	»	124	»
		Artillerie et génie. .	»	»	»	»	91
		Total.	3	1,693	»	124	91
		Total du 10e corps d'armée.	43	24,447	16	2,144	1,930

ONZIÈME CORPS D'ARMÉE.

MARMONT, colonel-général des chasseurs à cheval, commandant en chef. | Richemont, Leclerc, ch. d'esc. . Choisy, Deny», capitaines. . . | Aid.-de-camp.

DELORT, adj.-comm., chef de l'état-major général. . . | Augier, Maisonneuve, capit. . | Adjoints.

Caquezan, chef d'esc.; Tromelin, Strunzé, chefs de bataillon, à la suite de l'état-major général.

TIRLET, général de brigade, command. l'artillerie . . | Nacquart, capitaine . . . . | Aid.-de-camp.

MONTGENET, colonel d'artillerie.

DAULLÉ, capitaine, commandant le génie.

BLANCHELAINE, capitaine, commandant la gendarmerie.

DESCHAMPS, commissaire des guerres, faisant fonctions d'ordonnateur en chef.—Dubonchet, adjoint.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLER.
1re DIVISION. MONTRICHARD, g. de div.	De Haynin, ch. d'esc.	5e de l. (Reussille). .	2	1,382	»	»	»
LAUNAY, g. de brig. .	—Delamar, l.— » —	18e lég. (Vivarés, cap.)	2	990	»	»	»
SOYEZ, idem. . .	» — » — Gillet, Salicetti, cap.	7e de l. (Godard). . .	2	1,398	»	»	»
PLAUZONNE, id. . . .		81e id. (Bonte). . . .	2	1,112	»	»	»
BERTRAND, idem. . .							
MONFALCON, adj.-c. .							
		Total. . . .	8	4,882	»	»	»
2e DIVISION. CLAUZEL, g. de div.	Lourde, ch. d'esc.; Baille, cap.; Castel,	8e lég. (Romasille). .	2	1,227	»	»	»
DELZONS, g. de brig.	l.—Delzons, l.— » —	23e de l. (Minal). . . .	2	1,531	»	»	»
BACHELU, idem . .	Valdouy, cap. . . .	11e id. (Aubrée). . .	3	1,811	»	»	»
BOISSEROLLES, c. d'es.							
		Total. . . .	7	4,569	»	»	»
CAVALERIE.	. . . .	3e rég. de chass. à ch. 8e comp. (Lamy, c.)	»	»	»	105	»
		24e id. (3e compag.). (Amyot, ch. de b.). .	»	»	»	154	»
		6e régim. de hussard. (Emmery, cap.). . .	»	»	»	135	»
		Total. . . .	»	»	»	394	»
		Artillerie et génie.	»	»	»	»	721
		Total du 11e corps d'armée. .	15	9,451	»	394	721

RÉSERVE DE CAVALERIE.

Le maréchal **BESSIÈRES** (duc d'Istrie), commandant en chef . . . . { Segaovilie, Soulage, colonels. . Leisteoschneider, Laville, c. d'es. Valdner (aîné), Baudus, cap. . Voiliez, c., Valdner (Théodore), l. } aides-de-camp.

BERTRAND, général de brigade, chef de l'état-major. { Delaforce, c. de b.; Deforbin, c. } Adjoints.

COUIN, général de brigade, commandant l'artillerie. . { Blondel-Laboissière, Legricl, c. } aides-de-camp.

DÉGENNES, colonel, chef de l'état-major de l'artillerie.

FAJAC, s.-insp., fais. fonct. d'insp. aux rev.—CLAPIERS. ordonn. en chef.—MONNY, c. des g. —Saligny, adj.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes.	ARTILLER.
1re DIVISION *de grosse cavalerie.* NANSOUTY, g. de d. DEFRANCE, g. de brig. DOUMERC, id. SAINT-GERMAIN, id. THIERRY, adj.-comm.	Laloyère, cap.; Choiseul, Mortemart, l. —Varaigne, l.— » — » — Dubourg, cap. .	1er carab. . (Laroche)	4	663	»
		2e id. (Blancard)	4	701	»
		2e cuirass. (Chouard). . . .	4	708	»
		9e id. (Paultre)	4	778	»
		3e id. (Richter)	4	602	»
		12e id. (Dornez).	4	589	»
		Total.	24	4,039	»
2e DIVISION *de grosse cavalerie.* SAINT - SULPICE, général de division. FITEAU, g. de brig. . GUITON, idem. L. DE CURNIEU, adj.-c.	Desargus, ch. d'esc.; Laborde, cap.; — » — Fromoot, lieut.— Grinski, cap.	1er cuirass. (Berkeim).	4	486	»
		5e id. (Quinatte). . . .	4	428	»
		10e id. (Lhéritier)	4	592	»
		11e id. (Duclos)	4	488	»
		Total	16	1,994	»
3e DIVISION *de grosse cavalerie.* LE DUC DE PADOUE, gén. de div. . . . . REYNAUD, g. de brig. BORDESOULT, idem .	Longuerue, capit. — Begeon, l. —Grezes, Sainte-Terre, l. — Moreau, Mercier, capit.	4e cuirass. (Le pr. Borghèse).	4	404	»
		6e id. (D'Haugeranville).	4	421	»
		7e id. (Dubois)	4	505	»
		8e id. (Grandjean)	4	593	»
		Total	16	1,921	»
1re DIVISION *de cavalerie légère.* LASALLE, g. de div. BRUYÈRE, g. de brig. PIRÉ, idem . . MAGNAC, adj.-comm.	Du Coëtlosquet, c. d., Rouilly, Duprei, l.— Bruyère, Gauthier, l. —Letermeilier; Maillé, l.—Derenneville, c. d'esc.; Lassalle, c.	13e chass. (Demangeot) . . .	4	312	»
		24e id. (Hameille).	3	287	»
		18e huss. (Delaborde) . . .	4	810	»
		6e chass. (Maupoiot).	4	434	»
		Total	15	1,843	»
2e DIVISION *de cavalerie légère* MONTBRUN, g. de d. JACQUINOT, g. de brig. COLBERT, idem. . TAVERNIER, adj.-com.	Goinard, Calon, cap. — Dupuis, l. — Curély, cap.; Brack, l.	7e huss. (Liegard)	3	567	»
		1er chass. (Meda)	4	325	»
		2e id. (Mathis).	4	327	»
		9e huss. (Gautherin)	3	576	»
		7e chass.	3	478	»
		20e id. (Castex)	3	462	»
		Total	20	2,735	»
		Artillerie.	»	»	846
		Total de la réserve de cavalerie. .	91	12,532	846

TROUPES POLONAISES.

(D'APRÈS LA SITUATION AU 29 AVRIL 1809.)

Le pr. **PONIATOWSKI**, gén. de div., comm. en chef... { Rautenstrauch, chef d'escad.. . Driakouski, capitaine . . . . . . Potocki, lieutenant. . . . . . . } Aides-de-c.

FICHER, gén. de brigade, chef de l'état-major.

Baron **PELLETIER**, gén. de br., comm. l'art. et le génie. | Bisson, Schramm, lieutenants.. | Aides-de-c.

REDEL, chef de bat., chef de l'état-major de l'artillerie. { Bontemps, Mallet, chefs de bat., directeurs de l'art. et du génie; Gorski, Hurtig, ch. de bat. Potocki (Wladimir), comm. l'artil. à cheval.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE. bat	INFANTERIE. hommes	CAVALERIE. esc.	CAVALERIE. hommes	ARTILLERIE.
DABROWSKI, gén. de division.	—	1er régiment	3	1,717	»	»	»
CROZOWSKI, l.-col. chef de l'état-major.	Wodainski, capit. . .	2e idem	3	2,301	»	»	»
	— Dabski, lieut. . . .	3e idem	3	2,061	»	»	»
		5e idem	1	585	»	»	»
		6e idem	3	1,735	»	»	»
		8e idem	3	2,073	»	»	»
		12e idem	5	1,947	»	»	»
		Total.	19	12,421	»	»	»
ZAYONCHECK, gén. de division.	Radziminski, l.-col..	1er rég. de chass. . .	»	»	4	825	»
ROZNIECKI, g. de br.	— Jabkowski, capit..	2e idem	»	»	4	739	»
KNERCKI, col., chef de l'état-major. . . .	Malinowski, lieut..	3e idem	»	»	4	876	»
	Gutakowzki, Kicki, capitaines	5e idem	»	»	4	852	»
	. . . .	6e idem	»	»	4	849	»
		Total.	»	»	20	3,841	»
		Artillerie et génie .	»	»	»	»	1,138
	Total des troupes polonaises.		19	12,421	20	3,841	1,138

PARC GÉNÉRAL D'ARTILLERIE.

NEIGRE, colonel, *directeur-général du parc d'artillerie*; Biaux, Tardy, capitaines, adjoints. — OLLIER, chef de bat., major du train; Masquères, sous-lieut., adjoint. — Guilion, lieut., garde-gén. et caissier.

Leroux, Fantin, Bouvier, chefs de bat.; *employés au parc de campagne*. — Boulanger, Carlier, Bouquet, Lemore, Boyer, Estevou, cap., adj. — Marcus cap., inspect. du train. — Martel, cap., conduc.-général.

DESALLES, chef de bataillon, *directeur des équipages de pont.*

Artillerie à pied.	640 hommes.
— à cheval.	»
Ouvriers d'artillerie.	101
Train d'artillerie.	315
Ouvriers du train.	54
Bataillon de pontonniers	614
44e bataillon de la flottille.	912
Compagnies d'armuriers	71
Total du grand parc	2,711

ARMÉE D'ITALIE.

Le prince EUGÈNE NAPOLÉON, lieut. de Sa Majesté, commandant en chef . . . . { D'Anthouard, Sorbier, gén. de b. Delacroix, Triaire, Gifflenga, col. Bataille, Tascher, chefs d'esd . . Labedoyère, capitaine. . . . . . Desève, lieutenant. . . . . } Aides-de-c. { Sartiranne de Brême, capit. (chambellan) . . . . Cicagne, cap. (écuyer) . . . . } Offic. d'ordonn.

CHARPENTIER, gén. de div., chef de l'état-major. . | Paltru, capit. . . . . | Aide-de-c.

Bastuier, Guillaume, adjudants-commandants. . . . { Bussy, chef de bataillon. . . . . Brulon, Tombe, Matra, Mathieu, Tissot, Gout, Deleanue, Fourn, Jouhaud, Joly, capitaines. . . Méjan, lieutenant. . . . . Montl'vault, lieutenant. . . . . Daguesseau, sous-lieut. . . . . } Adjoints.

Brossier, colonel-directeur . . . . { Pesquier, capitaine. . . . . . . Labaume, Litta, lieutenants. . . Sion, sous-lieutenant. . . . . . } Ingénieurs géographes.

SORBIER, gén. de div., comm. en chef l'artillerie . . . | Sautereau, Gerin, Laboulaye, cap. | Aides-de-c.

Bucner, gén. de br., chef de l'état-major de l'artil. — Carmejone, colonel. — Dangiemont, chef de bat.

CHASSELOUP-LAUBAT, gén. de div, comm. le génie. { Delaage, chef de bataillon. . . . Cassagnade, capitaine. . . . . . } Aides-de-c.

Somis, général de brigade, commandant en second. — Label, colonel. — Rolland, chef de bataillon.

Bonnon, inspecteur aux revues. — Joubert, ordonnateur en chef.

Quinot, commiss. des guerres, faisant fonctions d'ordonnateur. — Collin, Leaumont, commiss. des guerres. — Charpentier, Lambert, commissaires-adjoints.

	GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILLERIE.
				bat	hommes	esc.	hommes	
AILE DROITE.	MACDONALD, gén. de div. comm. . . . 1re DIVISION. BROUSSIER, général de division. . . . . . QUETARD, g. de brig.	Broussier, Husson, capitaines, Blanquet, chef d'esc., ch. d'ét.-major. — Enée, Rauvez, capit..	9e ligne (Gouy) . . .	4	1,977	»	»	»
			84e id. (Gambin). .	4	2,616	»	»	»
			92e id. (Nagle) . . .	4	3,081	»	»	»
			Total.	12	7,674	»	»	»
	2e DIVISION. LAMARQUE, g. de d. Huard, gén. de brig. Almeras. idem. . . . . Thomas (Martial), adjudant-comm.	Peyris, capit. — » — » —	13e lig. (Larcilly). . .	4	2,065	»	»	»
			29e id. (Billard) . . .	4	2,010	»	»	»
			35e id. (Breissaud). .	1	635	»	»	»
			53e id. (Jobannis) . .	4	1,617	»	»	»
			Total.	13	6,327	»	»	»
	BRIGADE DE CAV. LÉG. ATTACHÉE AUX 1re ET 2e DIVISIONS. BERCKEIM, gén. de brigade.	. . . .	8e chass. à cheval (Curto). . . .	»	»	4	609	»
			6e hussards (Vallin).	»	»	4	392	»
			Total.	»	»	8	1,001	»
			Total à reporter. . .	25	14,001	8	1,001	»

	GÉNÉRAUX et ADJUDANTS-COMMAND.	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILLER.
				bat	hommes	esc.	hommes	
			Report du total. . .	25	14,001	6	1,001	»
CENTRE	GRENIER, lieut.-gén. commandant.	. . . .						
CENTRE	3e DIVISION. DUBUTTE, gén. de division . . . . VALENTIN, g. de brig.	. . . .	23e lég. (Delcambre)	4	1,797	»	»	»
			62e de l. (Bruny). . .	4	2,360	»	»	»
			102e id. (Espart). . .	4	1,939	»	»	»
			Total. . . .	12	6,096	»	»	»
CENTRE	4e DIVISION. PACTHOD, gén. de division	. . . .	1er de l. (St.-Martin).	4	1,599	»	»	»
			52e id. (Grenier). .	4	1,805	»	»	»
			106e id. (Bertrand) .	4	1,452	»	»	»
			112e id. (Penne). . .	4	1,327	»	»	»
			Total. . . .	16	6,183	»	»	»
AILE GAUCHE	BARAGUAY-D'HILLIERS, L.-g., comm. 1re DIV. ITALIENNE. SEVEROLI, gén. de division . . . . TESTE, gén. de brig. . BONFANTI, id. . . .	Saint-Paul, chef d'esc.; Saluzzo, capit. —. Mischon, capit. — Almero, Sessa, capitaines. . . .	1er de lég. italien. . .	3	1,565	»	»	»
			2e idem.	1	450	»	»	»
			3e idem.	2	1,015	»	»	»
			7e idem.	1	675	»	»	»
			Régiment dalmate. .	1	997	»	»	»
			Total	8	4,702	»	»	»
AILE GAUCHE	GARDE ROYALE ET TROUPES ATTACHÉES AU QUART.-GÉN. FONTANELLI, gén. de brigade . . . . . . LECCHI, id., com. l'infant. de la garde. . . VIANI, id. c. la caval.	. . . .	Garde d'honneur. . .	»	»	1	374	»
			Vélites royaux. . . .	1	576	»	»	»
			Infanterie de ligne. .	2	753	»	»	»
			Dragons de la garde :	»	»	2	324	»
			24e dragons	»	»	1	195	»
			Artillerie et génie . .	»	»	»	»	259
			Total. . . .	3	1,329	4	893	259
AILE GAUCHE	DIV. DE CAV. LÉG. SAHUC, gén. de div. GÉRARD, gén. de brig.	. . . .	6e chasseurs à cheval, (Ledard). . .	»	»	4	470	»
			9e id. (Se-Susanne)	»	»	3	409	»
			Total. . . .	»	»	7	879	»
AILE GAUCHE	1re DIV. DE DRAGONS. COMTE GROUCHY, gén. de division. . .	. . . .	7e drag. (Seron) . . .	»	»	4	794	»
			30e id. (Bensuit). .	»	»	4	845	»
			Dragons de la reine.	»	»	4	611	»
			Total. . . .	»	»	12	2,250	»
AILE GAUCHE	2e DIV. DE DRAGONS. PULLY, gén. de div. POINSOT, gén. de brig.	Monteippo, ch. d'esc.— Robert, capitaine	25e drag. (Brisni) . .	»	»	4	751	»
			28e id. (Montmarie)	»	»	4	603	»
			29e id. (Avice) . .	»	»	4	760	»
			Total. . . .	»	»	12	2,114	»
			Artillerie des div. .	»	»	»	»	1,989
			Grand parc d'artill. .	»	»	1	168	535
			Total. . . .	»	»	1	168	2,524
Gt DE CARINTHIE.	BUSCA, gén. de div. BERTOLETTI, gén. de brigade. . . . . . . PAYRI, adj.-comm. .	Poldi, capit. — » — Sangeorgio, capitaine	1er léger italien . . .	2	438	»	»	»
			2e idem.	2	567	»	»	»
			Batail. royal d'Istrie.	1	410	»	»	»
			4e de ligne, id. . . .	1	597	»	»	»
			Chasseurs à cheval. .	»	»	»	258	»
			Artillerie	»	»	»	»	78
			Total. . . .	6	2,012	»	258	78
			Total de l'armée d'Italie.	70	24,323	44	7,363	2,861

(1) Voir la note du 9e corps.

CORPS DE RÉSERVE.

JUNOT, (duc d'Abrantès), commandant en chef.. { Grandseigne, col.; Hersan, ch. d'esc. / De la Grave, capitaine........ } Aid.-de-camp

BOYER (PIERRE), gén. de brig. ch. de l'état-maj.. | Reinach, capitaine.

CABRIÉE, chef de bataill., command. l'artillerie. | Grosjean, capitaine adjoint.

VALAZÉ, chef de bataillon, commandant le génie.

MALUS, sous-inspecteur aux revues. .... | Lyautey, commissaire ordonnateur.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND.	ADJOINTS. et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILLER.
			bat	hommes	esc.	hommes	
RIVAUD, g. de div. .. C. LAMETH, g. de br. TAUPIN, id. ..	Harivel, chef de bat.; — Agier, Presolle, lieut — Frémin, capitaine.......	19e de ligne (4e bat.).	1	762	»	»	»
		25e id. (id.)..	1	662	»	»	»
		28e id. (id.). .	1	761	»	»	»
		36e id. (id.). .	1	857	»	»	»
		50e id. (id.). .	1	836	»	»	»
		75e id. (id.). .	1	877	»	»	»
		8e rég. provisoire de dragons, Rozat. . .	»	»	4	853	»
		Artillerie	»	»	»	»	314
		Total. . . .	6	4,755	4	853	314

DIVISION ALLEMANDE.

GÉNÉRAUX et ADJUDANS-COMMAND	ADJOINTS et AIDES-DE-CAMP.	CORPS et COLONELS	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILLER.
			bat	hommes	esc.	hommes	
ROUYER, g. de div.	De Civelart, Falkmann, lieutenants. — Charles de Baine, ch. d'esc., ch. d'état-major.	Régiment no 4 (des 5 maisons ducales de Saxe).	3	2,334	»	»	»
		Id. no 5 (d'Anhalt et de la Lippe).	2	1,412	»	»	»
		Id. no 6 (de Schwartzbourg, Waldeck et Reuss).	2	984	»	»	»
		Total.	7	4,730	»	»	»
		Total du corps de réserve. . .	13	9,485	4	853	314

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE [1].

DÉSIGNATION DES CORPS D'ARMÉE.	INFANTERIE.		CAVALERIE.		ARTILL.
	BAT.	HOMMES.	ESC.	HOMMES	
État-Major-Général	»	(2) 400	»	»	»
Garde impériale	19	41,137	16	3,945	1,669
2e corps d'armée	50	26,706	2	229	1,688
3e idem.	52	32,656	12	1,973	2,067
4e idem	38	22,147	5	324	2,811
7e idem.	19	11,214	20	2,006	919
8e idem	14	8,988	12	1,867	343
9e idem.	28	17,146	20	2,857	2,126
10e idem.	43	24,447	11	3,144	1,930
11e idem	15	9,451	»	394	721
Réserve de cavalerie	»	»	91	12,552	846
Troupes polonaises.	19	12,424	20	3,841	1,128
Grand parc d'artillerie	»	»	»	»	2,711
Armée d'Italie	70	34,389	44	7,562	2,861
Corps de réserve	13	9,485	4	853	314
Total.	380	230,604	255	40,256	23,215
Total général			294,075		

(1) Les premier, cinquième et sixième corps de la Grande-Armée, envoyés en Espagne en 1808, n'avaient pas été remplacés. L'ancien deuxième corps était devenu le onzième, ou corps d'armée de Dalmatie.
(2) Y compris les employés des subsistances militaires à la suite de chaque corps d'armée.

CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1812.

EXAMEN CRITIQUE

DE

L'OUVRAGE DE M. LE COMTE PH. DE SÉGUR;

PAR LE GÉNÉRAL GOURGAUD,

ANCIEN PREMIER OFFICIER D'ORDONNANCE ET AIDE-DE-CAMP DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Rendez à César ce qui est à César.

AVIS AU LECTEUR.

Quatre éditions de l'ouvrage que nous allons examiner ont déjà paru, et jusqu'à présent, nous avons gardé dans notre portefeuille ce travail préparé depuis longtemps. Pourquoi avons-nous tant tardé à le publier? pourquoi le publions-nous aujourd'hui? Nous devons répondre en peu de mots à ces deux questions, que peut nous adresser le lecteur.

Le format de l'ouvrage de M. de Ségur, son prix élevé, les portraits et les emblèmes dont on l'a successivement enrichi, nous ont fait penser qu'il était destiné aux classes de la société, qui, ayant vu de plus près les hommes et les choses dont il s'agit, n'avaient pas besoin qu'on se mît entre elles et lui pour le juger. Nous avions remarqué aussi que les journaux qui en ont parlé avec le plus d'éloges, s'en sont occupés principalement sous le rapport littéraire; qu'ils l'ont comparé *aux fictions de l'illustre Écossais;* qu'en lisant l'histoire de la Grande-Armée, *le nom de Walter-Scott s'était placé de lui-même sous leurs plumes*. Ce genre de mérite, accordé à M. de Ségur, n'était pas celui que nous pouvions vouloir lui disputer. Peu nous importait que son histoire *fût plus que l'Iliade;* qu'on lui eût appliqué, comme on l'aurait fait à un maréchal de l'empire, le *quorum pars magna fui*, qu'on l'eût loué de n'*avoir oublié de ce grand période que ses services;* l'ironie était trop évidente, et ne nous laissait rien à dire. Le public, entre les mains de qui les quatre éditions avaient passé, était prévenu par cela même, et ne pouvait prendre pour une histoire ce qu'on lui donnait pour un roman.

Mais nous venons d'apprendre qu'une cinquième édition se prépare ; qu'elle sera en petit format, sans aucun luxe, et que son prix la mettra à la portée des classes nombreuses, qui ont été trop loin des événements pour ne pas être entraînées dans les erreurs où les lecteurs des premières éditions n'ont pas pu tomber. Nous nous sommes cru obligé alors, de tirer de notre portefeuille un travail qui, tout imparfait qu'il soit, ne sera plus sans quelque utilité.

Un rapprochement se présente à notre esprit. Courtilz de Sandras publia à la fin du dix-septième siècle : *la conduite de la France depuis la paix du Nimègue, la Vie de Coligny, les Mémoires du comte de Rochefort, l'Histoire de la guerre de Hollande depuis l'an 1672 jusqu'à l'an 1677, la Vie du maréchal de Turenne, etc., etc.* « Sa plume féconde et frivole, dit le *Nouveau Dictionnaire » Historique*, enfanta une foule de romans publiés sous le titre d'histoires, et » par là même plus dangereux, parce que les fables qu'il débita passèrent à la » faveur du peu de vérité qu'il y mêla. »

Ces romans eurent aussi un débit prodigieux. On dédaigna longtemps de les réfuter ; longtemps aussi, on regarda Sandras comme une autorité.

« On ne place ici son nom que pour avertir les Français et les étrangers, com- » bien ils doivent se défier.... de ces fictions sous le nom d'histoire. (VOLTAIRE, » *Siècle de Louis XIV*.) »

L'application se fait d'elle-même ; nous n'ajouterons rien aux phrases que nous avons citées.

AVANT-PROPOS.

Tout homme qui veut écrire l'histoire, doit, après s'être bien pénétré de son sujet, et avant même de se créer un plan, puiser dans l'ensemble des faits le but moral de son livre, à moins qu'il n'ait pris le parti de les assujettir à un système. Les lecteurs qui entreprennent de juger son ouvrage, doivent chercher à reconnaître dans laquelle de ces deux situations l'auteur s'est placé.

La pensée dominante de M. de Ségur se manifeste dès son premier chapitre. Il va montrer *Napoléon rempli du vaste projet de rester seul maître de l'Europe*, (Page 8.) Peu lui importe que par cette imputation, il soit l'écho des esprits superficiels et malveillants qui ont jugé un grand homme après sa chute; ou des ennemis qui, lorsqu'il était debout, s'en faisaient une arme pour le renverser. Il est sûr de plaire aux uns, et de ne pas déplaire aux autres. Il flatte l'esprit de parti et la médiocrité contemporaine; il sera lu, il sera loué.

Ce n'est pas tout. Après avoir montré un génie *aussi grand*, *aussi universel*, se jetant de gaîté de cœur dans une folle entreprise, il essaiera de prouver que *si le succès n'a pas couronné sa témérité*, la cause en est *à l'affaiblissement précoce de sa santé*; et que le grand homme n'était qu'un ambitieux, qui a embrassé plus que les forces de l'homme physique ne pouvaient étreindre. Voilà le but de l'auteur.

Quant à son plan, nous nous flattons de démontrer qu'il n'en a point, qu'il écrit presque au hasard, mêlant les faits, les rapportant sans suite et sans ordre; confondant, lorsqu'il traite une époque, ce qui appartient à une autre; dédaignant de justifier ses accusations ou ses éloges; adoptant sans examen, et sans cet esprit de critique si nécessaire à l'historien, les faux jugements de la prévention, de la rivalité ou de l'inimitié, et les exagérations de l'humeur ou de la malveillance; prêtant aux uns des actions; aux autres des discours incompatibles avec leur position et avec leur caractère; ne citant jamais d'autres témoins que lui-même, et d'autre autorité que ses propres assertions.

Il raconte tour à tour, et tout à la fois, la politique et les faits militaires.

La politique, qui la lui a révélée? Étranger aux affaires, n'ayant jamais approché ni le cabinet, ni les conseils, ni les hommes d'état, avec lesquels son service au quartier-général ne lui donnait aucun rapport, où a-t-il pris ses documents? dans les pamphlets ou dans les conversations des détracteurs de Napoléon.

Quant aux faits militaires, ils se bornent, dans l'ouvrage que nous examinons, à une suite de récits inexacts, de tableaux sans vérité, à de petites anecdotes, la

plupart controuvées, ou à la copie souvent littérale de quelques écrits que presque toujours la malveillance a dictés.

Sans doute il serait injuste d'exiger de M. de Ségur, sous le rapport militaire, ce qu'il n'a pas mis dans son livre. Il a bien le rang et le titre de général; mais où en aurait-il acquis l'expérience? Tous ses grades, il les a reçus en remplissant des fonctions civiles, auxquelles l'usage du palais affectait des broderies et des épaulettes. D'abord adjoint aux adjudants du palais (1), il est devenu maréchal-des-logis, lorsque ses fonctions ont été désignées par ce nouveau titre (2); il n'en exerçait pas d'autres dans la campagne de Russie, et les partageait avec M. Ernest de Canouville, auditeur au conseil d'état. M. de Ségur, qui, de colonel des chevau-légers de la garde nationale parisienne, s'était trouvé maréchal-de-camp(3), cessa, il est vrai, à son retour de Russie, ses fonctions de maréchal-des-logis; mais il n'entra pas pour cela dans la carrière militaire active: il fut nommé gouverneur des pages, emploi civil qui n'avait encore de militaire que l'habit. S'il fut plus tard chargé d'organiser un régiment de gardes d'honneur, qui se formait à Tours, il dut à cette circonstance l'avantage de faire avec ce corps la campagne de 1814, et de pouvoir offrir la fidélité de ses gardes au prince de Bénévent (Talleyrand), lorsque l'Empereur était encore à Fontainebleau (4).

Ces détails ne sont point hors de propos. Une génération nouvelle, qui était à peine sortie de l'enfance, quand ont fini nos jours de gloire, et le peuple des salons pour qui cette gloire ne fut longtemps qu'un bruit importun, en lisant sur le titre d'un ouvrage, que les journaux ont prôné avant même qu'il eût un lecteur, ces mots: par M. le GÉNÉRAL *comte de Ségur*, ont pu croire que ce général, qui s'érigeait en juge du grand homme, avait combattu à ses côtés, tandis qu'il n'avait été employé qu'à faire ses logements. Ils ont pu le croire l'émule ou le rival, du moins le camarade de ces vieux généraux, dont le sang et les hauts faits ont, pendant trente années, marqué tant de champs de bataille. Ils ont pu voir en lui, sur sa parole, un de ces *vétérans de la Grande-Armée*, que M. le maréchal-des-logis appelle *ses compagnons* dans son épître dédicatoire, sans songer combien sont faibles ses titres à la vétérance et à cette illustre confraternité. S'il est utile d'apprendre aux lecteurs de M. le comte de Ségur, que sa plume n'est point celle d'un militaire, quoique son épée, dans les occasions rares où elle sortit du fourreau, ait été celle d'un brave soldat, il est juste aussi de l'absoudre des erreurs nombreuses qu'un officier plus expérimenté n'aurait pas commises.

---

(1) Le 6 octobre 1802.
(2) Le 24 septembre 1806.
(3) 22 février 1812.
(4) Moniteur du lundi 11 avril 1814.

Extrait de la lettre de M. le comte de Ségur au Gouvernement provisoire.

« J'offre aujourd'hui mes seize cents gardes et moi, au successeur, au descendant des rois de » mes pères.

» Je lui jure fidélité, au nom de mes officiers, de tous mes gardes, et en mon nom, qui répond » de mes serments. »

Les qualités militaires qui manquent à M. de Ségur, ne pouvaient-elles pas être suppléées par sa position au quartier-général, et par les relations que lui donnait le service civil dont il était chargé pendant la campagne de 1812? Pour répondre à cette question, que nous avons déjà touchée, il faut en peu de mots faire connaître la nature de ce service.

Lorsqu'on se mettait en marche, le maréchal-des-logis recevait du grand-maréchal du palais, ou de celui qui en faisait les fonctions, l'ordre de devancer de quelques heures le quartier-général impérial sur le point où il devait s'arrêter. Là, ayant sous ses ordres deux fourriers du palais, qui composaient le personnel de son commandement, il faisait préparer le logement de l'Empereur et de sa suite, veillait à l'établissement du service de santé, de celui de la table, de l'office et des écuries. Ce devoir rempli, M. le comte de Ségur, dans ses loisirs, pouvait voir quels officiers-généraux arrivaient au quartier impérial, et en partaient; il pouvait recueillir les bruits qui se répandaient, les conjectures qui se formaient au milieu des officiers qui allaient en mission, ou en revenaient; les conversations plus ou moins animées, et les clameurs souvent indiscrètes du salon de service, ou des officiers qui se délassaient des fatigues de la journée, en exhalant leur humeur sur les hommes et sur les choses. Voilà les témoins de M. de Ségur, voilà ses garants, voilà les sources où il a puisé. C'est ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que son livre était le *procès-verbal des caquets du quartier-général.*

Une expédition aussi importante, aussi difficile que celle de Russie, demandait un historien qui joignît le discernement à la connaissance des faits, qui fût inaccessible à toute influence étrangère; qui, se plaçant dans une situation indépendante, ne vît que les temps, les circonstances, et sût se dérober à l'empire de toute affection nouvelle. Privé de ces qualités indispensables, M. de Ségur n'a pu produire et n'a produit qu'un roman mal tissu, qu'il a décoré du nom d'histoire. Etourdi du succès de ses phrases à effet, et de ses descriptions romantiques, il ne s'est pas aperçu des inconséquences dans lesquelles il est tombé. Cette grande armée, à la gloire de laquelle le jeune vétéran prétend s'associer, est sous sa plume une horde, qui ne combat que pour le pillage. Le grand homme, dont il voudrait qu'on le crût l'admirateur reconnaissant et fidèle, et qui épuisa sur son grand-père, sur son père et sur lui-même les trésors de sa faveur et de ses bienfaits (1), est un insensé courant aveuglément à sa ruine. Le génie prodigieux, qui jusqu'alors avait couronné sa tête de tant de lauriers, et signalé son nom par la réconciliation des partis, et par toutes les prospérités de la patrie, n'est qu'un homme débile, incertain, irrésolu, sans énergie, sans courage, accablé sous le poids de la fatigue et de la maladie. Il est mort avant l'heure suprême!!!

(1) M. Philippe de Ségur a été doté par l'Empereur, le 24 septembre 1806, d'une rente de dix mille francs sur le grand-livre, à l'occasion de son mariage;
Gratifié, le 15 août 1809, d'une dotation de dix mille francs de rente;
Idem, le 1er janvier 1812, d'un supplément de dotation de quatre mille francs, etc.

Cependant, en peu de mois, il a réparé toutes ses pertes; sa main créatrice a recomposé cette armée qui, sous ses ordres, a vaincu à Lutzen, à Bautzen, à Dresde. Réduit plus tard à un petit nombre de braves, il a tenu en échec, dans les plaines de la Champagne, toutes les forces de l'Europe; et s'il est tombé par la trahison, c'est encore au bruit des chants de victoire de Champaubert et de Montmirail. Un an s'était à peine écoulé depuis sa chute, qu'il s'est relevé par une entreprise dont la conception, non moins hardie que l'exécution, fera l'étonnement des siècles. Mais abandonné de nouveau par la fortune, il a, durant six années, donné au monde, sur le rocher de Sainte-Hélène, le mémorable exemple d'une fermeté héroïque et d'un caractère invincible.

M. de Ségur nous apprendra-t-il par quel prodige ce génie, que sa plume nous peint dans la décrépitude, conservait cette vigueur, cette puissance, qui furent si longtemps encore la terreur et l'admiration de ses ennemis? Qu'il eût écrit de telles choses au retour de la campagne de Russie, on aurait pu l'attribuer aux erreurs d'une imagination malade, et d'un esprit mélancolique troublé par l'aspect de si grands désastres; qu'il l'eût fait après les événements de 1813, de 1814 et de 1815, il était sans excuse; et c'est en 1825 qu'il fait paraître son livre! S'il avait publié, avant la mort du héros, cette œuvre accueillie par des suffrages éphémères, sans doute une protestation éloquente, s'élevant du milieu de l'Océan Atlantique, aurait mis un grand témoignage dans la balance; et la postérité, qui gardera la mémoire des paroles comme des actions de Napoléon, la postérité, avec laquelle l'*historien de la Grande-Armée* n'aura rien à démêler, saurait un jour que l'auteur et l'ouvrage ont existé. M. de Ségur a eu peur de cette célébrité; il ne l'obtiendra pas de nos critiques. C'est aux contemporains seuls que nous avons la prétention de parler.

Officier d'ordonnance de l'Empereur pendant la campagne de 1812, les ordres que nous avons transmis, les discussions auxquelles nous avons assisté, nous ont laissé de grands souvenirs; mais c'est surtout à Sainte-Hélène que nous avons été à même d'amasser des documents historiques. Là, nous avons vécu trois ans dans le passé; là, nous avons pu recueillir dans les conversations du grand homme, qui nous avait admis dans son intimité, des renseignements précieux.

Ces considérations, mais plus encore notre admiration pour l'Empereur, nous ont fait un devoir d'entreprendre ce travail. Il faut bien, quand un détracteur compte sur le silence du tombeau, qu'une voix au moins, quelque faible qu'elle soit, fasse entendre les accents de la vérité.

Nous avons puisé dans les souvenirs de nos amis, et nous avons été principalement secondé dans notre entreprise par un homme qui, placé dans le cabinet de l'Empereur depuis la paix d'Amiens jusqu'à la fin de son règne, a été constamment honoré de sa confiance.

NOTA. — Cet examen critique a été fait sur la première édition de l'ouvrage de M. le comte de Ségur; notre subdivision en livres et chapitres se rapporte à la sienne.

EXAMEN CRITIQUE

DE

L'OUVRAGE DE M. LE COMTE PH. DE SÉGUR,

PAR LE GÉNÉRAL GOURGAUD.

CAMPAGNE DE 1812.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

L'auteur de la prétendue *Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée* débute par une erreur grave, et par une supposition gratuite.

« L'Empereur avait attaqué, par la » paix de Tilsit, l'honneur et l'intérêt » de la Russie. » (Page 7, tome I.)

Si M. le comte de Ségur avait lu ce traité, il aurait vu qu'on n'abusa jamais moins de la victoire. La Russie avait été rejetée sur son territoire, dont une partie des habitants nous tendait les bras. Elle sortit de la lutte où elle venait de succomber, plus grande et plus forte qu'elle n'y était entrée : elle dut à la modération de l'empereur Napoléon, la gloire d'avoir recréé une Prusse, quand il n'y en avait plus En quoi donc *l'honneur de la Russie* avait-il été attaqué par la Paix de Tilsit?

Quant à son *intérêt*, elle jugea bien qu'il serait blessé par l'adoption du système continental ; mais elle jugea aussi que le système continental était le seul moyen de forcer l'Angleterre à la paix ; et comme elle était dans l'intérêt de la Russie, c'est sur cet intérêt qu'elle basa ses stipulations à Tilsit. « Je suis autant que vous l'ennemi de l'Angleterre, » avait dit Alexandre à Napoléon, en entrant sur la barque du Niémen. Ce sentiment rapprochait en un instant les deux souverains ; et la paix fut faite.

« La France s'était aliéné les peuples » par ses conquêtes, et les rois par sa » révolution et sa dynastie nouvelle. » (Page 8.)

La Belgique, les provinces Rhénanes, l'Italie, partageaient les bienfaits de son administration ; les peuples de ces pays sont encore attachés à ce que la politique de leurs souverains en a conservé.

Quant à *la révolution*, elle n'était pas du fait de Napoléon. Il avait réconcilié les rois avec ses résultats; ce que la république n'aurait jamais pu faire. L'empereur et la dynastie nouvelle les avaient rassurés contre la destruction du système monarchique en Europe, proclamée par la république. Cette assertion et ce qui suit, *que la France ne pouvait plus avoir d'amis, mais seulement des sujets*, ont pour objet d'établir, dès le princi-



pe, que Napoléon ne pouvait asseoir sa puissance que sur la monarchie universelle; imputation fausse (soit dit en passant, et pour n'y plus revenir), dont l'expérience des dix dernières années, et le temps qui use les passions et dégage la vérité de ses voiles, ont en partie déjà fait justice. On commence à rougir d'être l'écho des cabinets étrangers qui, à dessein, on fait retentir l'Europe de leurs clameurs contre l'ambition de Napoléon, parce qu'il employait tous ses efforts à défendre et à assurer la France contre la leur propre; obligation que lui avait léguée la révolution. L'Empereur faisait la guerre pour forcer l'Angleterre à la paix, et l'Angleterre excitait contre lui les souverains du continent pour entretenir la guerre. Soldés par son or, ces souverains devinrent ses instruments.

Napoléon devait-il rester sur la défensive avec des moyens non proportionnés à l'attaque? C'eût été trahir les espérances de la nation, et compromettre le dépôt de gloire et de prospérité qu'elle avait confié à ses mains. Disposant en homme de génie des ressources que lui offrait la France, il triompha de ses ennemis, qui ne purent lui pardonner le haut rang où il l'avait placée, mais cachèrent leur ressentiment sous les dehors de la soumission. Napoléon avait besoin, pour assurer l'avenir de la nation, de se saisir de gages et de moyens d'échange à la paix, en même temps qu'il diminuait les moyens de nuire de ses ennemis.

« Ce vaste projet (d'une monarchie » universelle), Napoléon le contenait » avec tant de peine, que déjà il com» mençait à lui échapper de toutes » parts. » (Page 8.)

La description des immenses préparatifs que nécessite une aussi grande entreprise, est tracée avec beaucoup d'emphase; mais l'époque où elle devait recevoir son exécution n'y est pas assignée. On serait tenté d'en conclure que, jusqu'alors, la Russie était dans une profonde sécurité, exécutant fidèlement les conditions de l'alliance, sans soupçonner l'orage qui se formait contre elle; tandis qu'il est prouvé, par les aveux du colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, dans l'*Histoire de la campagne de* 1812, que c'est la Russie qui, la première, s'est préparée à nous faire la guerre (1).

(1) « L'Autriche ne bougeait pas; la Prusse » n'existait plus; les Suédois, trop faibles pour » être d'aucun secours à leurs alliés, pouvaient » à peine se soutenir eux-mêmes à Stralsund. » L'Angleterre, placée dans des circonstances » difficiles, ne paraissait pas disposée à pousser » la guerre avec activité..... Ces considérations » engagèrent l'empereur de Russie à provoquer » un rapprochement avec l'ennemi. La fameuse » entrevue qui eut lieu sur le Niémen... eut » pour résultat le traité de paix signé à Tilsit. » (Page 21 du tome Ier de l'*Histoire militaire de la Campagne de Russie* en 1812, par le colonel Boutourlin, aide-de-camp de S. M. l'empereur de Russie; Paris, 1824.) — « L'empe» reur Alexandre ne pouvait méconnaître » l'esprit de ces dispositions (du traité de Til» sit); mais les circonstances malheureuses où » se trouvait l'Europe lui prescrivaient d'éloi» gner à tout prix la guerre. Il s'agissait sur» tout de gagner le temps nécessaire pour se » préparer à soutenir convenablement la lutte » que l'on savait bien être dans le cas de se » renouveler un jour. » (Page 24 du tome Ier.)

« Les sacrifices que le traité de Presbourg » avait arrachés à l'Autriche étaient trop grands » pour que le cabinet de Vienne pût se rési» gner à les supporter avec patience. Mais la » désorganisation de ses armées, suite inévita» ble des revers multipliés qu'elles avaient es» suyés, l'avait empêché jusque-là de se livrer » à la réalisation des projets qu'il nourrissait » en secret... L'empereur Napoléon désirait » sincèrement éviter une nouvelle guerre qui » devait faire une diversion fâcheuse en Espa» gne. Mais toutes ses démarches, pour en ve» nir à un accommodement, ne furent considé-

Après avoir parlé de la nécessité d'une alliance avec l'Autriche, la Prusse, la Suède et la Turquie, M. de Ségur ajoute : *l'Autriche s'y précipita*

» rées par les Autrichiens que comme un aveu » de sa faiblesse... Elle (la Russie) ne pouvait » refuser d'assister la France, sans violer ou- » vertement les engagements contractés envers » elle, et dont aucune infraction de la part de » Napoléon n'avait encore affaibli la sainteté. » D'ailleurs, quand même le cabinet de Péters- » bourg, passant par-dessus ces considérations » morales en faveur des plus hautes vues poli- » tiques, se fût décidé à soutenir l'Autriche, il » n'aurait pu le faire efficacement, à cause de » l'éloignement de ses armées occupées des » affaires de Suède et de Turquie. » (Pages 35, 36 et 37 du tome Ier.) — « Les indices du re- » froidissement qui commençait à s'établir dans » les rapports de la France avec la Russie, » n'avaient pu échapper à la pénétration de » l'empereur Alexandre (*). Il sentit que l'al- » liance conclue à Tilsitt et cimentée à Erfurt, » n'étant plus dans les intérêts de Napoléon, » ne subsisterait pas longtemps.... Dès lors » il s'appliqua à organiser sourdement tous les » moyens de défense que les immenses res- » sources de ses vastes états lui présentaient, » pour soutenir une lutte, etc. » (Page 45 du tome Ier.)

« Le cabinet de Pétersbourg ne se dissimula » pas que, dans ces circonstances, il devait sur- » tout chercher à contraindre les Turcs à la paix, » afin de pouvoir réunir sans distraction tous ses » moyens de guerre sur la frontière occiden- » tale de l'Empire. » (Page 46 du tome Ier.)

« L'empereur Alexandre jugea nécessaire de » ne plus tarder à se mettre en état de défense, » en rassemblant la majeure partie de ses for- » ces sur la frontière occidentale de son em- » pire. Une division qui, depuis la dernière » guerre avec la Suède, était demeurée dans » l'ancienne Finlande, reçut ordre de marcher » sur la haute Duna. L'armée du Danube, qui, » à la fin de 1810, se trouvait forte de neuf di- » visions, ne fut plus composée que de quatre ; » les cinq restantes furent portées sur le haut » Dniester. » Pages 56 et 57 du tome Ier.)

« Dès le lendemain du jour de la signature » du traité avec la Prusse, Napoléon l'expédia » à Pétersbourg, avec la proposition de travail- » ler à faire disparaître les griefs des deux » partis. »

« L'empereur Alexandre sentait trop bien » que les griefs avoués ne portaient que sur » des accessoires; mais que le fond de la que- » relle qui divisait les deux empires... n'était » susceptible d'être résolu que par la voie des » armes. » (Page 71 du tome Ier.)

« L'empereur Alexandre quitta aussitôt Pé- » tersbourg, et se rendit à Wilna, où le quar- » tier-général de la grande armée se trouvait » établi ; en même temps il envoya l'ordre au » prince Kourakin, ambassadeur de Russie à » Paris, de faire connaître au gouvernement » français que la conservation de la Prusse, et » son indépendance de tout lien politique di- » rigé contre la Russie, était d'autant plus in- » dispensable pour les intérêts de l'empereur » Alexandre, que des rapports solides et sta- » bles ne pouvaient être établis avec la France » qu'autant qu'il y aurait entre elle et la Rus- » sie un pays neutre qui ne serait occupé par » les troupes d'aucune des deux puissances ; » conséquemment, que la première base de » toute négociation devait être l'engagement » formel de l'entière évacuation des états » prussiens, et de toutes les places fortes de ce » pays, quels qu'aient été l'époque et le motif » de leur occupation par les troupes françaises » ou alliées. La Russie demandait, en outre, » la réduction de la garnison de Dantzig sur le » pied où elle était avant le 1er janvier 1811. » (Pages 72 et 73 du tome Ier.)

« Avant son départ pour Dresde, Napoléon » avait envoyé à Wilna le général comte de » Narbonne, son aide-de-camp, avec des pro- » positions de paix... La réponse qu'il rapporta » à Dresde, fut que l'empereur de Russie s'en » référait absolument aux communications que » son ambassadeur avait faites à Paris, et que » ce n'était qu'en obtenant ces bases prélimi- » naires qu'il pouvait consentir à traiter. » (Pages 74 et 75 du tome Ier.)

« Les fêtes magnifiques qui furent données à » cette occasion (la réunion de Dresde) conti-

(*) Les seuls indices de refroidissement dont parle le colonel Boutourlin, consistent en ce qu'il prétend que *Napoléon avait été choqué des difficultés que son projet de mariage avec une des grandes-duchesses avait rencontrées à Pétersbourg, et qu'il désirait avec ardeur trouver l'occasion de s'en venger, en faisant sentir à l'empereur Alexandre tout le poids de son énorme puissance.* Aucun autre n'est allégué.

d'elle-même (dans l'entreprise); *néanmoins, elle s'y jeta sans aveuglement.* (Page 9.) Elle s'y jeta avec l'espoir de s'agrandir (1). Ce ne fut pas d'après les promesses vagues, mais par un traité signé le 14 mars 1812. L'Autriche, inquiète depuis longtemps de l'énorme agrandissement de la Russie, avait adressé des représentations à Pétersbourg sur les armements qui se faisaient sur ses frontières; mais la Russie était décidée; elle n'y eut point égard. L'Autriche mécontente conclut avec Napoléon un traité d'alliance; et, prévoyant le cas où la Pologne pourrait être rétablie par le résultat de la guerre, elle demanda en indemnité de la Gallicie les provinces Illyriennes; ce qui fut accordé.

Par le même traité, l'Autriche s'engagea à fournir trente mille hommes. Si l'on en croit M. de Ségur, *elle leur prépara en secret de prudentes instructions.* Pour avancer un tel fait, il faudrait une preuve; et il n'en existe point d'autre que son assertion. Les instructions du général autrichien ont pu être de s'éloigner le moins possible de la Pologne autrichienne. Que seraient devenues ces *prudentes instructions*, si Napoléon, écoutant un sentiment de défiance qu'il n'eut jamais, eût emmené en Russie le corps du prince de Schwarzenberg, en laissant en Pologne l'armée polonaise? Le seul engagement pris fut que le corps autrichien ne serait pas divisé, et resterait sous le commandement de ses généraux, sans cesser pour cela d'être sous les ordres absolus, mais immédiats de l'empereur Napoléon. Si ce fut une faute de laisser ce corps trop indépendant et trop près de ses frontières, c'est l'effet de la générosité et de la confiance. On pourrait reprocher la même faute à l'égard de la Prusse; elle résultait du même principe.

« Le succès de la guerre ne dépen-
» dit pas de la cession de la Gallicie,
» et du ménagement qu'imposait la ja-
» lousie autrichienne pour cette pos-
» session; Napoléon aurait donc pu,
» dès son entrée à Wilna, proclamer
» ouvertement la liberté de toute la
» Pologne, au lieu de tromper son at-
» tente, de l'étonner, de l'attiédir par
» des paroles incertaines. » (Page 9.)

La jalousie autrichienne n'imposait aucun ménagement, puisque le traité était formel, et que l'Autriche n'avait jamais fait preuve d'un assentiment plus complet. Dans le cas où le royaume de Pologne aurait été rétabli, l'Autriche cédait volontiers une grande partie de la Gallicie, pour recouvrer l'Illyrie. La première de ces provinces était une acquisition que sa conscience lui reprochait. L'Illyrie, au contraire, était un ancien pays héréditaire que l'Autriche avait perdu non sans de vifs regrets; la plaie était toujours saignante. Napoléon, fidèle à ses traités, ne pouvait réclamer la Gallicie, qu'autant que le royaume de Pologne serait rétabli, par suite de la guerre, c'est-à-dire par la paix. Il

» nuèrent jusqu'au retour de M. de Narbonne
» de Wilna. Le lendemain, c'est-à-dire le
» (29) 17 mai, Napoléon quitta Dresde, et prit
» la route de Thorn, où il arriva le (5 juin) 24
» du même mois... Il résolut de ne plus tarder
» à se mettre en campagne, de crainte de per-
» dre en négociations infructueuses la saison
» la plus favorable aux opérations militaires. »
(Pages 76 et 77 du tome Ier.)

(1) « C'est nous qui l'avons recherchée (l'al-
» liance de l'Autriche avec la France), et nous
» avons bien réfléchi avant de la conclure. »
(Paroles de M. de Metternich à M. Otto, rapportées dans la dépêche de cet ambassadeur au ministre des relations extérieures, datée de Vienne, le 15 février 1813.)

aurait manqué à l'Autriche, son alliée, qui, déjà, s'était effrayée de voir un ambassadeur auprès de la confédération de Pologne, si, au commencement de la guerre, il avait sanctionné par ses paroles le rétablissement de ce royaume. Ce rétablissement aurait entraîné l'insurrection et la réunion violente de la Gallicie autrichienne. Il était bien différent de temporiser, en laissant agir la nature des choses, ou de dire, comme le demandaient les Polonais, *le royaume de Pologne existe*; ce qui aurait équivalu à une reconnaissance de ce royaume. Mais Napoléon n'avait pas seulement pour objet d'ôter tout sujet d'inquiétude à son allié; la paix était le but de la guerre. C'eût été compromettre le but que de prendre une détermination qui eût rendu la paix impossible. L'auteur, un peu plus bas, prête à l'Empereur des paroles dans ce sens : il n'avait donc pas besoin d'aller chercher ailleurs les motifs de son opinion.

En général, l'Empereur ne craignait rien tant que d'engager son avenir, parce que personne ne connaissait mieux que lui l'importance de laisser mûrir les événements : un des grands caractères de sa politique était d'être toujours en mesure de les saisir pour ainsi dire au bond.

M. de Ségur reproche à Napoléon « d'avoir négligé de nettoyer les pro» vinces polonaises du sud des faibles » armées ennemies qui contenaient leur » patriotisme. » (Page 11.)

Aurait-il donc voulu que l'Empereur, ayant en tête toutes les forces russes, eût prolongé sa droite jusqu'en Podolie, où les Russes étaient occupés par les Turcs ? Cette inadvertance est trop frappante pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter sérieusement.

La réflexion sentencieuse qui suit, que « telle est la faiblesse des grands » hommes qu'ils se conduisent tou» jours par imitation d'eux-mêmes ou » des autres, » (page 11) n'est pas plus mûrie. L'observation avait au contraire démontré jusqu'ici, que ce qui caractérise *les grands hommes*, ce sont les ressources de leur génie, et cette inépuisable fécondité qui leur présente toujours des moyens nouveaux, ou pour sortir d'un pas difficile, ou pour marcher rapidement au succès.

L'auteur ajoute à l'appui de sa sentence que « Napoléon s'en remit au » destin des batailles..... qu'il attendit » tout de la victoire; qu'au lieu de tout » sacrifier pour arriver à cette victoire, » c'est par elle qu'il voulut arriver à » tout; qu'il s'en servit comme d'un » moyen quand elle devait être son » but. » (Page 11.)

Nous ne suivrons pas M. de Ségur dans le développement de cette singulière opinion qu'il débrouille assez péniblement. Mais nous lui demanderons si, à Wilna, quand l'épée était tirée, ce n'était pas au destin des batailles qu'il fallait s'en remettre; et s'il est à la guerre un autre arbitre du destin que la victoire. Que fallait-il sacrifier pour arriver à cette victoire ? *Tout sacrifier* est une idée bien vague. L'auteur sait-il bien ce qu'il veut dire ? qu'il s'explique. Est-ce du temps pour compléter l'insurrection de la Pologne, qu'il voulait qu'on sacrifiât ? il fallait le dire; et puisqu'il raisonne sur d'aussi grands événements, c'était le cas d'examiner pourquoi Napoléon se décida à tenter d'accomplir son expédition en une seule année, au lieu de la faire en deux campagnes. La question était grave. L'auteur ne l'a pas même aperçue.

« L'expédition eût vraisemblable» ment réussi, si l'affaiblissement pré» coce de sa santé eût laissé aux forces



» physiques de ce grand homme toute » la vigueur qu'avait conservée son es» prit. » (Page 12.)

La parfaite santé de l'Empereur à cette époque n'a jamais pu être mise en doute un seul instant. Indépendamment du temps qu'il donnait aux affaires, il trouvait celui de courir la chasse à cheval pendant quatre ou cinq heures, de passer des revues, etc. Comment qualifier ce ménagement de l'auteur, qui, n'osant pas attaquer de front le génie de Napoléon, suppose un affaiblissement précoce de sa santé, pour se justifier de lui prêter des fautes que ce grand homme n'a point commises? Il étend son héros sur le lit de Procuste; et, contre la coutume des historiens qui se plaisent à grandir leur personnage, il rapetisse le sien, le place dans des situations vicieuses ou ridicules, et, sans doute, pour le rabaisser en l'excusant, dit ensuite qu'il était malade. Est-ce aussi pour absoudre les auteurs de sa fin prématurée? Napoléon a montré dans la campagne de Russie autant de supériorité et d'activité qu'il en a déployé depuis, dans les campagnes de 1813 et de 1814. Sa constitution devait être bien forte, puisqu'elle a pu résister six ans au supplice de Prométhée.

Peu de gens ont la capacité, le courage et le temps de juger les choses en elles-mêmes et d'après leurs effets. On trouve bien plus court de s'en tenir aux idées reçues. M. de Ségur, que favorisaient d'un côté ces dispositions naturelles, qui tiennent surtout à la mobilité de notre caractère, et de l'autre l'influence du nom que son père a illustré par son talent et les hautes fonctions qu'il a remplies, s'est déterminé à écrire deux volumes sur l'Empereur, bien persuadé que le titre seul de l'ouvrage le ferait rechercher du plus grand nombre. Ceux qui lisent avec réflexion se sont facilement aperçus qu'il avait pris pour base de son système une marche entièrement opposée à celle des écrivains qui se sont ouvertement déclarés les ennemis de Napoléon. A l'aide de quelques précautions oratoires, qui lui servent comme d'abri pour échapper aux observations de tous les partis, il a commencé par établir que toutes les fautes de l'Empereur prennent leur source dans son état habituel de mauvaise santé.

—

CHAPITRE II.

Nous passons rapidement sur le commencement de ce chapitre fort obscur, et sur les réflexions que l'auteur met dans la bouche de l'Empereur touchant la politique de la Prusse, à l'égard de la république française; mais nous relevons celle-ci.

« Chaque fois que sur ses cartes, il » (Napoléon) suivait le tracé des frontiè» res prussiennes, il s'irritait de les voir » encore si étendues, et (1) s'écriait: Se » peut-il que j'aie laissé à cet homme » tant de pays! » (Page 13.)

Qui peut avoir dit cela à M. de Ségur? où l'a-t-il entendu? Le maréchal-des-logis du palais n'était pas dans la confidence de l'Empereur; il n'a jamais mis le pied dans son cabinet. S'il avait quelquefois entendu Napoléon parler des souverains, il saurait qu'il ne s'est jamais servi à leur égard d'expressions aussi inconvenantes, et qu'il ne disait pas d'une tête couronnée: *cet homme*.

(1) Comme M. de Ségur vise toujours à l'effet, il lui a semblé que le mot *s'écrier* a quelque chose de plus relevé que l'expression ordinaire, *a dit*, *disait*; aussi s'en sert-il constamment dans tout le cours de son ouvrage.

Cette expression est en usage, il est vrai, dans certains salons, pour désigner l'empereur Napoléon. C'est sans doute par réminiscence que l'auteur en fait l'application au roi de Prusse. Ce prince, relégué au-delà de l'Elbe, et dont les états bordaient la Baltique, jusqu'à l'embouchure du Niémen, était vulnérable partout, et l'on ne voit pas ce que Napoléon pouvait lui envier.

« Cette aversion pour un prince pa» cifique et doux étonnait.... on doit en » rechercher les causes. » (Page 13.)

Si le roi de Prusse était toujours disposé à la paix, il était toujours prêt à faire la guerre. Napoléon le savait; ce prince lui inspirait donc peu de confiance; mais il n'avait pas d'aversion contre lui. Cependant, l'auteur en indique deux causes; l'une, le *refus* de Louis XVIII aux propositions qui lui furent faites par l'intermédiaire du roi de Prusse. En 1803, le cabinet prussien avait senti qu'il serait avantageux à la tranquillité de l'Europe de tirer les princes de la maison de Bourbon de la situation où ils se trouvaient. Il se chargea d'envoyer à cet effet des instructions à M. Meyer, président de la régence de Varsovie, ville où se trouvait alors le comte de Lille. Ce prince fit à l'ouverture dont il s'agit, une noble réponse que tout le monde connaît. Comment Napoléon aurait-il gardé du ressentiment d'une démarche qu'il n'avait pas provoquée, à laquelle il n'avait consenti que par déférence pour son allié, et qui d'ailleurs ne compromettait en rien son autorité, puisqu'il n'y était nullement question de droits à la couronne de France? Napoléon, au reste, attachait peu d'importance à cette négociation; l'amour des Français et les intérêts nationaux lui paraissaient suffire à l'affermissement de sa puissance.

Quant à l'autre cause, celle des réclamations de la Prusse au sujet de l'arrestation de M. de Humboldt; cet agent, ainsi que MM. Vickam, Drake, Spencer Smith, etc., profitait de son caractère de résident anglais près des villes anséatiques, pour tramer des machinations contre le premier consul. Napoléon avait noblement signalé son indignation de la violation du droit des gens dans la personne des Irlandais réfugiés, qui furent livrés par le sénat de Hambourg. Il montra son respect pour ce même droit des gens, en ne refusant pas de rendre la liberté à un agent diplomatique, en faveur duquel le roi de Prusse l'invoquait. La démarche de ce monarque, qui ne choquait en rien les principes reconnus par l'Empereur, ne pouvait être une cause d'inimitié. Si l'on ne savait pas que l'aversion n'entrait jamais pour rien dans la politique d'un homme du génie de Napoléon, on pourrait citer deux causes bien autrement efficaces d'un tel sentiment: les projets et les engagements de la Prusse avant la bataille d'Austerlitz, et l'agression de cette puissance en 1806. Mais M. de Ségur, qui écrit l'histoire, paraît ignorer tout cela.

« Cependant au commencement de » 1805, la Russie, l'Autriche et l'An» gleterre cherchaient encore vaine» ment à engager Frédéric dans leur » troisième coalition contre la France. » (Page 14.)

Une troisième coalition eut lieu. L'Angleterre parvint à y faire entrer la Russie et l'Autriche. Son but avoué était de chasser les Français de l'Allemagne et de l'Italie, de rétablir le roi de Sardaigne en Piémont, et d'enlever à la France ses alliés. Les moyens de la coalition paraissaient immenses; cinq cent mille hommes et des flottes considérables devaient appuyer ces pré-

tentions que le soleil d'Austerlitz fit évanouir. Ainsi, trois mois après sa formation, la troisième coalition fut dissoute, l'Autriche forcée de signer la paix ; et ce ne fut qu'à la générosité du vainqueur que l'empereur Alexandre dut le salut des débris de son armée.

La Prusse, qui par le traité de Berlin, signé quelques mois avant la bataille d'Austerlitz, avait pris part à la ligue, dut à l'habileté du ministre Haugwitz la conclusion d'un traité d'alliance offensive et défensive avec la France.

« D'abord la possession du Hanovre » séduisit Frédéric; mais quand il fal- » lut signer, sa pudeur hésita.... Na- » poléon ne put concevoir une politi- » que si timide. Ce prince, s'écria-t-il, » n'ose donc faire ni la paix ni la » guerre, etc., etc. » L'auteur, qui ne voyait l'Empereur que lorsqu'il traversait le salon de service, qui ne l'entendait quelquefois que dans ses audiences publiques, prend-il ses paroles, lorsqu'il le fait parler, dans son imagination ou dans ses souvenirs ? Pour qu'il les prît dans ses souvenirs, il faudrait qu'elles eussent été dites en public, et il n'en est rien.

« On assure qu'en même temps, des » hommes, ou perfides ou abusés, ont » persuadé à Frédéric que Napoléon » est forcé de se montrer pacifique, » parce que ce guerrier ne veut point » la guerre; ils ajoutent qu'il traite per- » fidement de la paix avec l'Angleterre, » au prix de la restitution du Hanovre, » qu'il veut reprendre à la Prusse. » (Page 16.)

Voici quelles furent les négociations auxquelles l'auteur paraît faire allusion:

La mort de M. Pitt avait ouvert l'entrée du ministère à M. Fox. L'ambition de ce dernier était de rétablir la paix entre la France et la Grande-Bretagne, et il fit à ce sujet les premières démarches. En février 1806, une correspondance active s'établit entre les deux cabinets. On éprouvait le même désir d'ouvrir les négociations sur des bases honorables; mais on ne pouvait s'accorder sur le mode de négocier. L'Angleterre voulait traiter conjointement avec la Russie ; et la France, considérant la troisième coalition comme dissoute, ne voulait traiter qu'avec l'Angleterre. Cette difficulté fut levée. Ce fut l'Angleterre qui céda, sur la proposition de la France, d'adopter avant tout cette base de la négociation, que l'une et l'autre puissance pourraient intervenir dans toutes les affaires continentales et maritimes. Cette circonstance et l'arrivée à Paris de M. d'Oubril, de la part de la Russie, décidèrent Fox à y envoyer lord Yarmouth, avec les pouvoirs nécessaires pour traiter. Ce lord eut des conférences régulières avec le cabinet français. L'on était d'accord sur tout; l'Angleterre gardait Malte et le Cap, et rendait toutes les autres colonies. Mais, au moment où l'on allait signer le traité, Fox tomba gravement malade. Sa fin fut prévue, lord Lauderdale fut envoyé à Paris pour faire rétrograder la négociation, et la rompre. A peine arrivé, ce lord demande des passeports, si l'on refuse de reconnaître sur-le-champ cette assertion, fausse et nouvelle, que l'*uti possidetis* était la base convenue avec lord Yarmouth, en en exceptant le Hanovre. L'Angleterre aurait ainsi gardé toutes ses conquêtes, et la France, qui n'avait à l'Angleterre que le Hanovre, n'en aurait gardé aucune.

Malgré toutes les menaces de lord Lauderdale, la France se refusa à reconnaître cette base. On écarta, dans les différentes conférences, le principe général de cette base, pour aller au

fond de la question. Mais, à cette époque, l'Angleterre ne voulait plus la paix, parce qu'elle concevait des espérances de reformer une quatrième coalition. Déjà, par ses intrigues, elle avait empêché l'empereur Alexandre de ratifier le traité qu'avait signé son envoyé (M. d'Oubril), et elle avait fait naître la mésintelligence entre les cabinets de Berlin et des Tuileries. L'envoi de lord Lauderdale, homme violent, adroit, peu scrupuleux, avait eu principalement pour but d'arracher à la France une déclaration relative au Hanovre, afin de s'en servir pour exciter la Prusse contre elle. La quatrième coalition fut formée et termina les négociations. Les ennemis de la France espéraient beaucoup de la réunion de la Prusse, de l'Autriche et de l'Angleterre. Les troupes prussiennes avaient conservé toute leur réputation.

Dans une dernière conférence, les plénipotentiaires français firent à lord Lauderdale ce raisonnement: « Supposez que la Prusse soit battue comme l'a été l'Autriche, et que l'Empereur soit à Berlin trois mois après l'ouverture de la campagne, comme il a été à Vienne. N'aurez-vous pas à regretter d'avoir laissé détruire ce boulevart qui garantissait le Hanovre, la Hollande et toutes les embouchures de l'Elbe et du Véser, si importantes pour votre commerce? Or, les Russes sont encore loin; avant la mi-octobre, le choc entre l'armée prussienne qui couvre Berlin, et l'armée française qui veut y arriver, aura eu lieu. Si, comme il est probable, l'armée prussienne est battue, elle sera détruite comme l'a été l'armée autrichienne; et les Russes ne pourront pas davantage pour la Prusse, après sa défaite, qu'ils n'ont pu pour l'Autriche, monarchie qui avait bien plus de ressources. »

Lord Lauderdale comprit la justesse de ces observations. Il pressentit si bien que la quatrième coalition était morte à sa naissance, parce qu'elle n'aurait dû se déclarer qu'à l'arrivée des Russes entre la Vistule et l'Oder, qu'il demanda « si, dans le cas où l'Angleterre ferait la paix, l'Empereur ne marcherait pas contre la Prusse. » On lui répondit par l'affirmative. Mais le conseil des ministres de Londres ne vit que les nouvelles chances qu'allait courir la France, sans calculer les probabilités de l'issue de la campagne: la guerre de Prusse eut lieu.

M. de Ségur reproche à Napoléon *de n'avoir pas démembré la Prusse*. (Page 17.)

Une question aussi grave et que M. le Maréchal-des-logis du palais tranche si légèrement, mériterait un long examen. Si Napoléon a reculé devant ce démembrement, c'est sans doute par des considérations bien autrement importantes que les frivoles motifs qui lui sont prêtés par l'auteur, tels que *l'effet de la présence d'Alexandre*, etc. Si l'affaiblissement de la Prusse a produit dans ce royaume une telle exaltation, que n'eût point opéré son démembrement total?

« Cette vaste conspiration était celle » des amis de la vertu. Son chef... fut » Stein. Peut-être Napoléon eût-il pu » le gagner; il préféra le punir. » (Page 18.)

Le baron de Stein était un ennemi; Napoléon le savait. Mais il savait aussi qu'un homme de ce caractère était au-dessus de la corruption. Il n'eut point à choisir; il exigea qu'un ennemi fût éloigné de la cour d'un prince ami.

« En 1809... c'étaient des Prussiens » qui, les premiers, avaient osé lever » contre Napoléon l'étendard de l'in» dépendance. Il les avait fait jeter dans

» les fers destinés aux galériens. » (Page 20.)

Le major Schill avait violé la loi des nations. Aux yeux des publicistes et des gens d'honneur de tous les pays, Schill et ses compagnons, traversant une partie de l'Allemagne, en pillant et tuant les Français, lorsque la Prusse était en paix avec la France, se rendaient coupables de vols et d'assassinats. Leur crime était le même que celui des forbans qui, sans lettres de marque ou en pleine paix, vont attaquer les navires d'une puissance amie. L'Empereur *ne les fit pas jeter aux galères;* ils furent jugés et condamnés par des tribunaux légalement constitués. Cette satisfaction était due par la Prusse; c'est la Prusse qui l'a donnée.

« Dès que l'année 1812 s'approcha...
» Frédéric, inquiet et fatigué de son
» asservissement, voulut en sortir par
» l'alliance ou par la guerre. Ce fut en
» mars 1811 qu'il s'offrit comme auxi-
» liaire de Napoléon pour l'expédition
» qui se préparait. » (Page 20.)

Il ne se préparait pas alors d'expédition. La Russie armait; elle réunissait des forces considérables sur le Dniester; et la Prusse, qui voyait l'orage se former, chercha un allié puissant pour se mettre à l'abri du danger. Mais la France n'armait point encore; des explications étaient demandées sur ces armements: on négociait. Accepter l'alliance de la Prusse, c'eût été manifester des intentions hostiles, c'eût été commettre une faute politique. Napoléon n'accepta donc point; mais il ne refusa pas, réservant les dispositions de la Prusse pour le moment opportun.

Que la Prusse inquiète ait traité secrètement avec Alexandre, comme le dit ensuite l'auteur, cela ne prouverait rien, sinon que le roi de Prusse n'avait pas compris tout ce que la prudence imposait à Napoléon.

L'auteur nous révèle une anecdote curieuse; c'est que, dès 1810, Alexandre a été au moment de tomber à l'improviste sur Napoléon (page 21), et à ce sujet M. de Ségur nous dit même une chose assez piquante. Si Alexandre a changé de résolution, *c'est parce qu'il voulut mettre la* JUSTICE DU CIEL *et l'opinion des hommes de son côté, en ne paraissant pas l'agresseur.* (Page 21.) M. de Ségur peut bien supposer que le promoteur de la sainte alliance voulait tromper les hommes; mais supposer qu'il voulût tromper Dieu, c'est trop fort !

Que le roi de Prusse, lorsqu'il a proposé son alliance et ses places à l'empereur Alexandre, ait été refusé par ce souverain, comme le dit encore l'auteur, que devait-il en résulter? Qu'il insisterait pour son alliance avec la France, et c'est ce qui n'arriva point. D'où l'on pourrait conclure que le *témoin subalterne* (page 22) qui a cité la réponse de l'empereur Alexandre à Frédéric, n'a pas dit la vérité. Car, nous le répétons, si la Russie avait refusé l'alliance de la Prusse, la Prusse aurait persisté à aller au devant de la France. Cependant, lorsque le moment fut arrivé où Napoléon reconnut que, malgré ses efforts pour la paix, toutes les probabilités étaient pour la guerre, il eut à choisir entre deux partis, l'alliance ou la destruction de la Prusse. Il choisit l'alliance plus facilement que Frédéric ne s'y détermina lui-même. L'auteur convient que ce prince hésita; et il rattache à cette circonstance l'occupation de la Poméranie, et l'ordre donné au prince d'Eckmühl de *se tenir prêt à s'emparer subitement de toute la Prusse et de son roi.* (Page 22.) L'occupation de la Poméranie fut un acte impoliti-

que, qui ne résulta d'aucune combinaison, mais seulement du caractère du général qui l'entreprit, et de l'exagération de son zèle pour l'exécution du système continental. Il crut, sur de faux rapports, que de nombreux bâtiments chargés de denrées coloniales étaient entrés dans les ports de l'île de Rugen et à Stralsund. Il vit l'occasion de prendre en même temps en faute le gouvernement suédois, et de porter un coup sensible aux intérêts de l'Angleterre. Le maréchal Davout envahit ces provinces suédoises, sans autre ordre que ses instructions contre le commerce britannique. Il ne fut pas désavoué, parce que le mal étant fait, un désaveu n'eût remédié à rien; il fut excusé sur un excès de zèle.

Cette opération n'avait rien de commun avec les mesures à prendre pour décider la cour de Berlin. On ne sait par quels motifs M. de Ségur suppose l'ordre de s'emparer de la personne du roi de Prusse. Il aurait dû se rappeler qu'après la défection du corps d'Yorck, Napoléon avait vingt mille hommes à Berlin et autant à Potsdam; que la politique et l'agitation des esprits en Prusse auraient pu, à cette époque, lui donner de justes motifs de prendre le roi en otage; que néanmoins il ne l'avait point fait, et qu'au contraire il avait ordonné à Augereau, qui commandait à Berlin, d'avoir pour ce monarque les plus grands égards.

Le prince d'Eckmühl avait reçu l'ordre de se tenir prêt à entrer en Prusse, si le traité d'alliance n'était pas signé. En effet, dans des circonstances si pressantes, il fallait que la Prusse fût amie ou ennemie, et le refus de s'allier à la France ne devait plus laisser de doute sur les liaisons de cette puissance avec la Russie, que la prudence la plus ordinaire commandait de prévenir puisque la guerre était imminente.

« Cette soumission (celle de la Prusse)
» n'a point encore rassuré Napoléon;
» à sa force il ajoute la feinte; les forteresses que par pudeur il laisse à
» Frédéric, sa défiance en convoite encore l'occupation... Il exige en même
» temps qu'on leur enlève tout ce qui
» pourrait leur servir dans une révolte;
» il désigne tout, jusqu'à la moindre
» arme. » (Page 23.)

Nous ne citons ce passage que pour montrer l'esprit dans lequel M. de Ségur a composé son ouvrage. Nous ne releverons pas les expressions de *feinte*, de *pudeur*, employées à l'égard d'un homme aussi puissant que Napoléon, dont le caractère a toujours répugné à de si petits moyens. Les assertions avancées fussent-elles exactes, cette surabondance de précautions envers une puissance sur l'amitié de laquelle on ne pouvait pas compter, serait justifiée par la prudence. L'événement, au contraire, a démontré que Napoléon avait été trop confiant dans la Prusse, en lui laissant une nombreuse armée en Silésie; et ce qui prouve qu'il ne lui a pas enlevé *tout jusqu'à la moindre arme*, c'est la rapidité avec laquelle, lors de la trahison d'Yorck, elle arma cent mille landwehrs avec des fusils *de réserve*, et les fournit de l'artillerie nécessaire.

Il est tout simple que l'empereur Napoléon ait refusé les vingt-cinq millions que la Prusse fit demander à cette époque par M. de Hatzfeld, puisque cette puissance devait encore à la France près de quatre-vingts millions, et que d'ailleurs elle n'inspirait pas de confiance. Quant aux nombreux magasins que, par son traité du 24 février, elle mit à la disposition de Napoléon, elle ne le fit que par l'impossibilité où elle se trouva de les livrer aux Russes, auxquels ils étaient originairement destinés.

Tels sont les faits. Faute de les connaître, l'auteur s'égare dans des conjectures; c'est la condition de tout écrivain qui veut parler de ce qu'il ignore, et c'est celle de M. de Ségur, qui fait de la diplomatie sans aucune connaissance des négociations, et qui va, dans tout le reste de son livre, faire de la stratégie sans aucune connaissance de la guerre.

—

CHAPITRE III.

« La Russie est maîtresse des hau-
» teurs de l'Europe...... Son gouverne-
» ment ne peut que difficilement être
» acculé et forcé à composer dans un
» espace presque imaginaire.... sans le
» concours de la Suède et de la Tur-
» quie, la Russie est moins attaqua-
» ble. » (Page 25.)

Si, par ces expressions singulières, l'auteur veut dire que la Russie ne peut être attaquée que par une puissance alliée de la Suède et de la Turquie, nous répondrons:

L'alliance de la Suède aurait été très avantageuse, sans doute, puisqu'elle aurait menacé la Russie d'une diversion dangereuse au nord. Par l'alliance avec la Turquie, on eût atteint un but important, celui de la maintenir en guerre avec la Russie, parce que cette guerre eût opéré une puissante diversion au midi: voilà le véritable secours qu'il eût été utile d'obtenir. Rien n'a été négligé, quoi qu'en dise l'auteur, d'après les fausses rumeurs qu'il a prises pour guides.

Quand M. de Ségur dit plus bas, que *les plus simples dans nos rangs s'attendaient à apprendre la marche du grand visir vers Kiow* (page 26), il nous fait voir qu'il était de ce nombre. Le grand visir étant en présence d'une armée russe, il aurait fallu qu'il l'eût battue plus d'une fois, avant de marcher sur Kiow. Indépendamment des alliances, qui avaient été conclues avec l'Autriche et la Prusse (c'étaient les plus importantes), et avec les princes de la confédération du Rhin, des négociations se suivaient en même temps avec le Danemarck et la Suède. Celle avec le Danemarck réussit; il en fut autrement avec la Suède. La négociation avec cette puissance échoua, parce qu'elle y mit une condition que l'honneur ne permettait pas d'accorder. Les succès de la politique furent donc obtenus partout où ils pouvaient l'être. A Constantinople l'alliance subsistait; il ne s'agissait que de la maintenir, et elle fut maintenue. Elle ne devint pas offensive contre la Russie, parce que l'Angleterre l'emporta au camp du grand visir par une fraude heureuse; au moment même où le succès paraissait assuré au divan. Le sultan Mahmoud était dans les intérêts de la France; il les soutenait encore, lorsqu'il apprit que la paix venait d'être signée par le grand visir. Il hésita longtemps sę y donner sa ratification. Le grand visir avait été trompé par les Anglais, qui lui avaient persuadé que le comte de Narbonne, envoyé à Wilna auprès d'Alexandre, était un négociateur prêt à signer un traité qui mettait la Porte à la merci de la Russie. L'astuce britannique donna des assurances et fournit même des preuves; le visir trompé trompa le sultan.

« L'ambassadeur turc est accueilli
» avec des égards minutieux dans le
» camp français; il accompagne Napo-
» léon dans ses revues; les soins les
» plus caressants lui sont prodigués, et
» déjà le grand écuyer de France trai-
» tait avec lui d'une alliance offensive
» et défensive, quand une attaque ino-
» pinée des Russes vint interrompre

» cette négociation. Cet ambassadeur » retourne à Varsovie, etc. » (Page 30.)

M. de Ségur, qui ne sait les choses qu'à peu près, qui prend pour guide des notions incomplètes et des souvenirs mal digérés, et rarement les siens, et qui d'ailleurs était prisonnier de guerre en Russie à cette époque (1), a entendu parler d'ambassadeur venu d'Orient au quartier-général. Il ne fait mention que d'un ambassadeur turc, et il attribue à celui-ci un accueil qui fut obtenu et mérité par un autre. S'il avait pris la peine de s'instruire avant d'écrire, voici ce qu'il aurait appris.

Le 25 avril 1807, Mirza Rizza, homme d'un mérite éminent et l'un des personnages les plus illustres de la cour de Teheran, arriva à Finkenstein en qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès de l'empereur Napoléon. Le duc de Bassano fut chargé de négocier avec lui les conditions d'une alliance offensive et défensive entre la France et la Perse; et au bout de quelques jours, la négociation parvint à un heureux résultat. C'est cet ambassadeur qui *accompagna Napoléon dans ses revues*; c'est à lui que *les soins les plus caressants furent prodigués*. Le 7 mai, il partit pour retourner en Perse. C'était une chose assez nouvelle qu'une ambassade persane, et une chose assez importante qu'une alliance entre la France et la Perse, pour qu'on en fît mention. Toute l'Europe fut occupée de cet événement, excepté M. de Ségur, qui n'en a ni trouvé la trace dans son profond savoir historique, ni cherché l'indication dans les documents contemporains. S'il avait seulement lu les bulletins, qu'un auteur qui écrit sur la guerre doit au moins consulter, il aurait été averti de cette omission (1). Ce fait démontre avec quelle légèreté M. de Ségur écrit l'histoire. Quelques personnes qui ont remarqué la défaveur que l'auteur, dans le cours de son livre, jette sur le ministre qui fut chargé alors de négocier avec Mirza Rizza, ont pensé qu'il n'avait point parlé de l'ambassadeur persan, afin de ne pas nommer le négociateur français dans une circonstance où il n'y avait rien de défavorable à en dire. Si le grand écuyer, qui protégea longtemps le Maréchal-des-logis du palais qui le protége à son tour, eût été chargé de cette mission, Mirza Rizza eût peut-être obtenu quelque mention.

Il y avait trois semaines que l'ambassadeur persan avait quitté le quartier-général, lorsque l'ambassadeur turc y arriva (le 27 mai).

Au commencement de 1807, la Porte envoya Emin Wahib Effendi pour conclure un traité d'alliance avec la France. Cet envoyé négocia longtemps à Varsovie, sans résultat, avec M. de Talleyrand. L'Empereur, impatient de terminer, fit venir cet ambassadeur à Finkenstein, où il arriva huit jours avant le départ de l'Empereur de ce quartier-général. Le duc de Vicence fut chargé de conférer avec lui, mais il n'avança pas davantage la négociation. L'Empereur voulut lui parler lui-même; mais, fatigué du peu de capa-

(1) Il avait été pris en décembre 1806, préparant le logement de l'Empereur, dans le village de Nasielk.

(1) Soixante-treizième bulletin. Elbing, le 8 mai 1807. L'ambassadeur persan a reçu son audience de congé; il a apporté de très beaux présents à l'Empereur de la part de son maître, et a reçu en échange le portrait de l'Empereur, enrichi de très belles pierreries. Il retourne en Perse directement. C'est un personnage très considérable dans son pays, et un homme d'esprit et de beaucoup de sagacité. Son retour dans sa patrie était nécessaire, etc.

cité de cet envoyé, il le renvoya à Caulaincourt, ne voulant pas perdre son temps en de vaines conférences.

L'Empereur quitta Finkenstein, et l'ambassadeur suivit à Dantzig le duc de Vicence et le ministère des affaires étrangères. Là, après trois jours de conférences aussi infructueuses que les précédentes, le duc de Vicence partit de Dantzig pour rejoindre le quartier-général, et Emin Wahib fut envoyé à Paris.

La mission de ce Turc, qui se trouva être un homme inepte, et dont on eut lieu de soupçonner que le choix avait été influencé par les Russes, avait pour but d'obtenir que la France s'engageât à ne faire aucun traité avec la Russie, sans le concours de la Turquie. En vain lui représenta-t-on que la France ne pouvait ainsi se lier les mains ; que cette complication ne produirait que des difficultés, des obstacles; que, d'après les rapports subsistant entre les deux empires, la Turquie devait se reposer sur la France du soin de ses intérêts ; Wahib Effendi resta impassible. Napoléon finit par lui dire, à l'audience qu'il lui donna : « Vous avez tort ; l'empereur Alexandre m'a déjà fait parvenir des propositions de paix. Si vous ne voulez pas en finir avec moi, je ferai la paix avec lui et sans vous. » Ce fut la seule chose que parut comprendre l'envoyé ottoman. Il proposa d'expédier un courrier à Constantinople pour demander des instructions ; mais les événements se pressaient, et la paix de Tilsitt suivit bientôt les victoires d'Heilsberg et de Friedland. L'Empereur avait à cœur de resserrer son alliance avec la Porte, puisqu'il avait fait venir son ambassadeur auprès de lui, et avait pressé la conclusion des négociations de tout son pouvoir. Si ses efforts furent inutiles, on ne peut en attribuer la cause qu'au choix de l'envoyé.

Au reste, l'alliance avec la Russie, et la déposition de Sélim, qui arriva en même temps (29 mai), donnèrent une autre direction à la politique de Napoléon, et furent une raison suffisante pour le refroidir à l'égard de la Turquie.

« Cependant une députation de » Wilna vient lui demander la liberté, » et lui offrir le même dévouement » qu'a montré Varsovie, etc. » (Page 31).

Le prince d'Eckmühl accueillit ces députés, et le duc de Bassano, à qui ils furent renvoyés par l'Empereur, remplit à leur égard un devoir d'honnête homme, en les soustrayant aux regards des Russes, en les désabusant de leurs espérances, et en les déterminant à retourner en hâte auprès de leurs commettants, qu'une démarche sans résultat aurait exposés à l'animadversion de leur souverain. En 1812, ils manifestèrent hautement la reconnaissance qu'ils devaient à ce ministre.

« L'empereur de France continua » donc à traiter avec la Russie ; et l'am- » bassadeur turc, dédaigné, oublié, » erre dans nos camps, sans être ap- » pelé aux négociations qui vont termi- » ner la guerre. Bientôt il retourne à » Constantinople pour y porter son » mécontentement. » (Page 32.)

Il n'était pas resté d'ambassadeur turc dans nos camps. Celui qui était retourné à Paris apprit bientôt la déposition du sultan Selim, et reprit la route de Constantinople. La mort d'un prince détruit les pouvoirs de son ambassadeur. Celui-ci ne pouvait point avoir de mécontentement contre le gouvernement français, puisque la cause qui lui avait ôté ses pouvoirs était indépendante de la France. Tout le monde sait que les choses se passent toujours ainsi. Sélim fut déposé le 29 mai ; il ne pouvait pas avoir, le 7 juillet,

un plénipotentiaire intervenant dans la paix de Tilsitt.

« Si même on doit tout dire, dans » l'entrevue de Tilsitt et depuis, on as- » sure qu'il fut question d'un traité de » partage de la Turquie. » (Page 32.)

Un auteur qui écrit l'histoire, doit tout dire sans doute, mais ne doit pas répéter des assertions sans fondement; or, il est faux qu'il ait été question d'un traité de partage de la Turquie à Tilsitt.

« Ce qui est sûr, c'est que bientôt » après l'entrevue de Tilsitt, Alexandre » ne se trouva plus disposé à tant d'am- » bition. » (Page 33.)

Ce qui est sûr, c'est que des idées de partage de l'empire ottoman furent mises en avant longtemps après Tilsitt, et qu'elles furent discutées entre la France et la Russie. La France y renonça complètement dès le premier moment où la mésintelligence commença à naître entre les deux états. Les paroles que M. de Ségur fait dire à l'Empereur, sont de son invention ou de celle de personnes qu'il a consultées.

Il en est de même des discours rapportés dans les pages suivantes. Le général Sébastiani, qu'on met en scène, et Napoléon, connaissaient trop bien la géographie de l'Europe, pour en faire le partage à la manière de M. de Ségur, et pour dire qu'on *laisserait l'empereur Alexandre s'emparer de la Turquie jusqu'au Danube* (page 35), comme si la Valachie et la Moldavie étaient en Turquie, et comme si la Turquie n'était pas en deçà du Danube.

M. de Ségnr a la louable ambition d'imiter les grands historiens de l'antiquité, qui mettaient dans la bouche de leurs personnages de beaux et nobles discours justement admirés; ce qui lui a valu, de la part de quelques amis complaisants, le surnom de Thucydide et de Tacite moderne. Certes, l'éloge est rare et grand; mais selon nous, peu mérité. Ces historiens, indépendamment de l'éloquence et de l'élévation qui caractérisent leurs harangues, s'attachaient à y mettre des choses vraies, justes, raisonnées, appropriées au caractère et à la position des personnages. M. de Ségur ne paraît pas avoir profité de l'étude de ses modèles.

Dans une de ces conversations particulières, que l'auteur prête à Napoléon, après lui avoir supposé l'idée de réunir l'Espagne à la France, il lui fait dire : *Quant à Joseph, je le dédommagerai.* (Page 35.) Par cette insinuation, le Maréchal-des-logis du palais chercherait-il à faire croire que Napoléon voulait s'emparer de l'Autriche pour la donner à son frère ?

« Ce fut alors que le congrès d'Er- » furt eut lieu... Napoléon a donc voulu » s'assurer des dispositions d'Alexan- » dre, conclure avec lui une alliance » offensive et défensive, etc. » (Page 35.)

Tels seraient, suivant l'auteur, les motifs de l'entrevue d'Erfurt, qu'il appelle un congrès. Il avait été convenu positivement à Tilsitt, entre les deux souverains alliés, qu'ils se reverraient dans un an. Le bombardement de Copenhague par les Anglais, les événements d'Espagne, les nouvelles atteintes portées à l'indépendance des pavillons neutres par les ordres du conseil britannique (du 11 novembre 1807), rendirent plus nécessaire cette entrevue. Elle avait uniquement pour objet de s'entendre sur les moyens d'obliger l'Angleterre à faire la paix; but constant des efforts de Napoléon.

« Napoléon, forcé de ménager Alexan- » dre, et tout plein de regrets de la » mort de Sélim, détestant la barbarie » des Musulmans, et méprisant un » gouvernement si peu stable, ne ré- » pondait pas depuis trois ans, au nou-

» veau sultan, et paraissait ne pas le » reconnaître. Il était dans cette posi- » tion.... quand tout à coup, le 21 » mars 1812, etc. » (Page 36.)

Il semblerait que le sultan Mahmoud n'était pas reconnu par Napoléon, et ne lui avait pas *répondu depuis trois ans*, *au* 21 *mars* 1812. Il y avait, cependant, une ambassade française à Constantinople, et une ambassade ottomane à Paris. Comment M. de Ségur nous expliquera-t-il de tels rapports entre des souverains qui ne se reconnaissent pas? Nous dira-t-il comment il se fait qu'on n'ait pas répondu pendant trois ans à un gouvernement avec lequel on traitait par des ambassadeurs?

M. de Ségur n'était pas à l'armée en 1807, lorsque l'ambassadeur persan a été vu par tout le monde à Finkenstein. A Paris, ses fonctions de maréchal-des-logis ne l'obligeaient à aucun service au palais. Étranger à tout ce qui se passait, soit dans les cercles des Tuileries, soit dans le cabinet, il est fort excusable de ne pas savoir les choses les plus simples. Mais il ne l'est pas de n'avoir pas cherché à les apprendre, lorsqu'il s'est donné la mission d'écrire l'histoire. S'il avait pris seulement la peine d'ouvrir l'almanach, il y aurait vu que nous avions à Constantinople, en 1808 et 1809, M. le général Sébastiani; en 1810, 1811 et 1812, M. de Latour-Maubourg; et que, pendant tout ce temps, Mouhib-Effendi était ambassadeur à Paris. Ce dernier n'obtint son rappel, qu'il avait demandé, que dans les premiers mois de l'année 1812. Ayant été comblé d'égards pendant son séjour en France, ses dispositions, peu favorables dans les premières années, étaient tellement changées à son départ, qu'à son arrivée à Constantinople, il fut au divan le zélé promoteur de l'union la plus intime entre les deux puissances. Ses vues politiques étaient si bien connues que le sultan Mahmoud, qui les partageait, lui donna entrée au conseil, où l'on discuta la ratification du traité de paix de Bucharest, et où, malgré ce secours, l'influence du muphti et des janissaires l'emporta.

« Ce qu'on ne peut présumer, c'est » que Napoléon ignorât que les usages » invariables des Musulmans s'oppo- » saient à ce que le Grand-Seigneur » commandât en personne son armée. » (Page 36.)

Ce qu'on n'aurait pas *présumé*, c'est l'ignorance que montre l'auteur, d'un point d'histoire qu'il était aussi facile d'éclaircir. S'il se fût donné la peine d'ouvrir l'histoire de l'empire ottoman, il y aurait vu que depuis Othman, premier empereur des Turcs, jusqu'à Mahmoud, aujourd'hui régnant, quatorze sultans ont commandé en personne leurs armées (1), et qu'un sultan fait un acte méritoire dans sa croyance, et qui le recommande aux yeux de ses peuples, quand il s'arrache à la mollesse du sérail, pour marcher à la tête de ses troupes contre les infidèles.

Tout ce que dit M. de Ségur sur la Turquie est aussi exact qu'on peut l'attendre d'un historien qui ignore même ce qu'on trouve dans les almanachs.

—

CHAPITRE IV.

Ce chapitre, qui est relatif à nos rap-

(1) Othman Ier, en 1299
Orchan II, 1325
Amurat Ier, 1359
Bajazet Ier, 1389
Mahomet Ier, 1413
Amurat II, 1421
Mahomet II, 1451
Bajazet II, 1481
Selim Ier, 1512
Soliman Ier, en 1520
Mahomet III, 1595
Osman Ier, 1617
Amurat IV, 1622
Soliman II, 1687
jusqu'à Sophie en Bulgarie.
Mustapha II, 1695

ports avec la Suède et avec Bernadotte, renferme quelques faits vrais. Mais, comme l'auteur n'a de données positives sur rien, et qu'il n'écrit que d'après des ouï-dire, sans se donner la peine de les contrôler, il commet souvent des bévues. Cependant lorsqu'un auteur retrace des faits contemporains, ce n'est pas trop exiger qu'il sache, au moins à peu près, ce qui s'est passé.

« Dans cette même nuit un concilia-
» bule formé de dix députés des cinq-
» cents s'était assemblé chez S... Berna-
» dotte s'y rend. On y convient que le
» lendemain, dès neuf heures, la séance
» du conseil s'ouvrira; que ceux de leur
» opinion seront seuls avertis; que l'on y
» décrétera que, pour imiter la sagesse
» que vient de montrer le conseil des
» anciens, en nommant Bonaparte gé-
» néral de sa garde, le conseil des cinq-
» cents choisit Bernadotte pour com-
» mander la sienne, et que celui-ci,
» tout armé, se tiendra prêt à y être
» appelé. C'est chez S. que ce projet est
» formé; c'est S. qui court le révéler à
» Napoléon. Une menace suffit pour
» contenir ces conjurés. Aucun n'osa
» paraître au conseil, et, le lendemain,
» la révolution du 18 brumaire s'ac-
» complit. » (Page 42.)

C'est le 18 et non le 17 que le conseil des anciens a donné au général Bonaparte le commandement des troupes de la première division militaire; ce qui comprenait la garde du corps législatif. Le conseil des cinq-cents n'avait pas plus de garde particulière que le conseil des anciens. Il n'y avait donc pas de commandement à donner à Bernadotte. M. de Ségur ne sait pas même la date de l'événement qui a fondé la puissance de Bonaparte, dont il s'est fait l'historien.

Après avoir parlé de la conspiration de Bernadotte dans l'ouest, il ajoute :

« Cette fois Bernadotte était perdu, si
» Napoléon eût pu l'en convaincre. »
(Page 43.)

Le premier consul avait plus de preuves qu'il n'en fallait pour mettre Bernadotte en jugement. Il eut la bonté de céder aux instances de Joseph et de sa femme ; il oublia tout. Pour Bernadotte, il ne put pardonner à Napoléon cette grâce. Il est des âmes dans lesquelles les bienfaits ne laissent que haine et que désir de nuire.

« La fortune aida Bernadotte, déjà à
» Rochefort, à retarder son embarca-
» tion, jusqu'à ce que la guerre avec
» l'Angleterre eût éclaté. Alors il se
» refuse de partir, et Napoléon ne peut
» plus l'y contraindre. » (Page 43.)

La fortune qui aide à retarder une *embarcation*..... quel style! C'est sans doute par une figure de rhétorique que l'auteur prend une embarcation pour un *embarquement*. C'est prendre la cause pour l'effet. C'est sans doute aussi par une figure de rhétorique qu'il prétend que la déclaration de guerre de l'Angleterre mit Napoléon dans l'impossibilité de faire obéir un général. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Napoléon, voyant la guerre se rallumer, sentit le besoin de conserver en France le général Bernadotte, et ne voulut pas, en l'envoyant en Amérique, l'exposer à être pris par les ennemis, qui couvraient déjà les mers.

« Bientôt on entendit Napoléon re-
» procher à Bernadotte son envieuse et
» perfide inaction pendant la bataille
» d'Auerstadt, son ordre du jour de
» Wagram......; de son côté, Berna-
» dotte..., demandait par quels motifs
» Napoléon l'avait placé dans une si dan-
» gereuse et si fausse position; pourquoi
» le rapport de cette victoire lui avait
» été si désavantageux, etc. » (Page 44.)

A la bataille d'Auerstadt, placé par

l'Empereur à Dornbourg, Bernadotte par jalousie contre le maréchal Davout, et sans aucun motif qui se rapporte à Napoléon, ne voulut pas aider son collègue à remporter la victoire, et compromit ainsi le sort de la bataille. A Wagram, il donna par un ordre du jour, en contradiction avec la vérité, dont toute l'armée avait été témoin, des éloges outrés au corps saxon qu'il commandait, et qui s'était conduit mollement. Napoléon se contenta de rétablir la vérité des faits; c'était son devoir; il eût dû même punir une pareille insolence. Il n'avait pas placé Bernadotte dans une position plus fausse que Masséna. Tous deux se trouvaient à la gauche, où, par la faute des Saxons, une manœuvre inopinée de l'ennemi fut au moment de réussir. Napoléon, par un changement de front sur toute la ligne, vint au secours de Masséna et de Bernadotte, et rétablit les affaires.

« Bernadotte sent d'ailleurs qu'il » tient cette couronne du hasard, qui » l'a fait naître dans une religion sem» blable à celle des Suédois. » (Page 47.)

Qui peut ignorer que Bernadotte professait publiquement en France la religion catholique romaine, et qu'il fut obligé, à son arrivée à Gothembourg, de faire abjuration et d'embrasser le luthéranisme dans une cérémonie solennelle. On rapporte même de lui ce propos: « Henri IV a consenti à aller à la messe pour recouvrer un royaume; je puis bien, pour en acquérir un, me passer de la messe. »

Les détails donnés par M. de Ségur sur l'élévation de Bernadotte au trône manquent d'exactitude; voici la vérité: En 1807, lors de l'évacuation de la Poméranie par les Suédois, deux frères Mörner, officiers dans le régiment de ce nom, faits prisonniers, furent présentés à Bernadotte, qui leur donna sa maison pour prison, et environ un mois après, les renvoya en Suède. En juin 1810, l'un de ces officiers, devenu colonel, se fait annoncer chez Bernadotte à Paris, rue d'Anjou, demande à lui parler en particulier, et lui fait part des vues que quelques Suédois ont sur lui, pour remplacer le prince royal, qui venait de mourir, frappé d'apoplexie. Bernadotte reçoit cette ouverture en riant et sans y attacher d'importance, résolu de ne point faire de démarches auprès du gouvernement français, jusqu'à ce qu'il lui en soit parlé plus sérieusement. Quatre ou cinq jours après, le ministre de Suède à Paris (le baron de Lagerbielke) vient le voir, lui confirme ce qu'avait dit le colonel Mörner, et lui demande une réponse. C'était un samedi; le lendemain Bernadotte va à Saint-Cloud avant le lever, et rend compte de ce qui se passe à l'Empereur, qui lui dit: « Je sais tout; je vous laisse le maître d'accepter ou de refuser: je ferai là-dessus ce que vous voudrez. J'avais cependant d'autres vues; j'avais chargé Alquier de proposer une régence, et d'attendre les événements. Le fils du dernier roi aurait pu être rappelé plus tard; mais on ne veut plus en Suède de cette famille. Ainsi acceptez; j'aime mieux vous voir là que tout autre; je vous appuierai de mon consentement. Faites vos démarches. » Bernadotte envoie à Stockholm un jeune homme, parent de Signeul, consul de Suède, pour s'entendre avec ses partisans, et l'autorise à promettre tout l'argent nécessaire. Mais rien ne fut donné; les quinze cent mille francs avancés par l'Empereur, et environ un million prêté par le général Gérard, furent les seules sommes que Bernadotte versa à la banque de Suède, au lieu de quatorze millions qu'il avait promis.

En définitive, aucune intrigue n'a provoqué le choix des Suédois; ils n'ont pensé à Bernadotte que parce qu'il était l'allié de l'Empereur, qu'ils ignoraient la sourde mésintelligence que le caractère envieux de ce général avait semée entre Napoléon et lui, et qu'ils croyaient gagner par là les bonnes grâces du souverain de la France et sa protection.

« A la lecture de ce style nouveau et » inattendu, Napoléon est saisi d'éton- » nement et de colère..... Il s'écrie, en » frappant violemment cette lettre et » la table sur laquelle elle est ouverte : » Lui! le misérable! il me donne des » conseils! il veut me faire la loi! il » m'ose proposer une infamie! etc..... » Dès lors ses instructions se ressenti- » rent de cette disposition. Son minis- » tre en adoucit, il est vrai, l'amer- » tume; mais une rupture était inévita- » ble. » (Page 52).

Quand M. de Ségur vient à parler de négociations, il confond tout. Le langage qu'il fait tenir à l'Empereur est absurde. Les démarches qu'il prête à son cabinet ne sont pas celles qui ont été faites. Il place la proposition de la cession de la Norwège au commencement des négociations, tandis qu'elle n'en fut que le dernier acte. Il semblerait que ce fût à Paris qu'elle parvint à l'Empereur, elle ne lui arriva que lorsqu'il partait de Dresde pour l'expédition de Russie. Tout le monde sait qu'aux communications diplomatiques, le ministre des relations extérieures avait joint des communications confidentielles, dont la princesse royale se prêta à être l'intermédiaire avec un sentiment tout français. Elle écrivait sous la dictée du ministre, et les officiers attachés à sa personne étaient ses courriers. Une dernière lettre qui annonçait, après de nouvelles exhortations, toutes les concessions désirées, fut envoyée à Stockholm, et portée par M. de Signeul, consul-général de Suède à Paris, choisi et expédié à cet effet. Cet agent, revenu de sa mission, en rendit compte au ministre à Dresde, le 29 mai. Il apportait une note dictée par le prince royal, qui faisait dépendre uniquement l'alliance de la Suède de la garantie de la Norwège. Bernadotte trompait ainsi Alexandre, avec qui il avait traité deux mois auparavant. Napoléon était dans son cabinet, quand il reçut la lettre de son ministre; il ne s'emporta point, et tout se borna à cette réponse : « Je n'achèterai pas un allié douteux aux dépens d'un ami fidèle. » Ce simple récit est peut-être plus intéressant, il est surtout plus vrai et plus vraisemblable que la grande colère dont M. de Ségur a inventé les éclats.

Nous ne pouvons trop insister sur l'ignorance que montre l'auteur du caractère de l'Empereur, qu'il nous présente sans cesse comme exhalant en expressions imprudentes et déplacées une colère aveugle. Il nous répugne de soupçonner la bonne foi de M. de Ségur; nous aimons à croire que s'il eût approché de ce prince, s'il l'eût entendu parler avec ses ministres, il n'eût pas transformé en insensé et en énergumène l'homme qui était le plus maître de lui-même dans les affaires sérieuses, et dont la haute pénétration jetait une *illumination* soudaine sur la justesse et la convenance d'une question.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE Ier.

« Cependant Napoléon est encore à » Paris, au milieu de ses grands, ef- » frayés du terrible choc qui se pré- » pare. » (Page 59).

Nous allons voir les grands qui se taisent, et immédiatement après les grands qui parlent, ou que M. de Ségur fait parler. Comment les aurait-il entendus? Il n'entrait ni dans le cabinet ni dans les conseils, et n'avait de place que dans le salon de service.

Le premier qui paraît en scène est Cambacérès, qui veut qu'avant tout Napoléon *soumette et partage ce qui est autour de lui* (page 60), c'est-à-dire, très probablement, la Confédération du Rhin et une partie de la Prusse, avec laquelle on venait de s'allier. Pour tenir de pareils discours à l'Empereur, il eût fallu être fou, et supposer qu'il n'était pas plus sage; mais cela n'embarrasse nullement M. de Ségur. Il fait répondre Napoléon, et lui fait dire ce qu'il n'a jamais pu dire ni penser; que *tel avait été son projet en* 1809, *mais que le malheur d'Essling avait dérangé son plan.* (Page 60.) Il est certain qu'après *le malheur d'Essling*, l'Empereur ne pouvait s'occuper que de réparer ses pertes et de battre l'ennemi. Mais le lendemain de Wagram, l'exécution du plan était encore plus facile que la veille d'Essling. La victoire était complète; les Autrichiens n'avaient plus que des débris d'armée; leurs landwehrs dispersées refusaient de reprendre les armes; l'archiduc Charles était refoulé vers la Bohême, et l'archiduc Jean sur la Moravie; ils allaient perdre toute communication avec la Hongrie, et une bataille pouvait les rejeter sur les confins de leurs frontières occidentales; la désaffection avait fait de rapides progrès, et les peuples de la domination autrichienne, fatigués de tant de guerres entreprises sans nécessité et soutenues sans gloire, en étaient venus au point d'envisager sans effroi la dissolution de la monarchie par la séparation des états qui la composaient. Telle était la situation de l'Autriche au-dedans : au-dehors, elle se trouvait sans alliés sur le continent. Cependant, le lendemain de Wagram, l'Empereur consent à un armistice, parce qu'il y a assez de sang répandu, et parce qu'il veut la paix (1). Il ne voulait donc pas *soumettre et partager ce qui était autour de lui*; il n'a donc pas pu dire en 1812 que tel était son projet en 1809.

« Dès Tilsitt, et par l'entremise de » Murat, il voulut s'allier à la Russie » par un mariage; mais le refus de la » princesse russe, et son union préci- » pitée avec le duc d'Oldenbourg, l'a- » vaient conduit à épouser une prin- » cesse autrichienne. » (Page 61.)

L'entremise de Murat était inutile. Si Napoléon, qui se trouva bientôt dans les termes de l'intimité avec l'empereur Alexandre, ne voulait pas, dans leurs longues conversations, jeter quelques insinuations sur une alliance de famille, il avait auprès de lui le prince de Bénévent, l'homme le plus propre à sonder le terrain par ses rapports avec le prince Kourakin. Mais la princesse russe ne fut point refusée à Tilsitt, où elle n'avait pas pu être demandée; car, à cette époque, il n'avait point encore été question de divorce. Ce ne fut que longtemps après qu'une tentative audacieuse de Fouché jeta dans le public quelques soupçons à ce sujet. On n'en parlait pas en 1809, lors de l'*union précipitée* de la grande-duchesse d'Oldenbourg, précipitation tout-à-fait étrangère à un projet de mariage de l'empereur Napoléon. Il connaissait le ca-

(1) Devant Znaym, au moment où le prince Jean de Lichtenstein venait proposer un armistice, le maréchal Bessières insista près de Napoléon pour livrer bataille : Non, repondit l'Empereur, il y a assez de sang versé; et il signa l'armistice.

ractère décidé de cette princesse, et il y aurait trouvé des raisons pour ne pas songer à s'unir avec elle. Si d'ailleurs il en avait eu la pensée, rien n'aurait empêché que la proposition n'en fût faite à Erfurt, dans le temps où les relations entre les deux souverains avaient pris le caractère de l'amitié.

Lorsqu'en 1810 le divorce fut résolu, Napoléon pensa à la grande-duchesse Anne. Il faut avoir une idée bien fausse de son caractère, pour supposer que si la grande-duchesse Catherine lui avait été refusée, il aurait demandé sa sœur. La négociation qui fut entamée alors ne réussit pas. L'empereur Alexandre demanda du temps pour décider sa mère; mais une autre négociation, entamée en même temps avec l'ambassadeur d'Autriche à Paris, avait eu un succès complet. C'est ainsi que les tergiversations de la Russie conduisirent l'Empereur à épouser une princesse autrichienne.

« La fierté de Napoléon était encore » blessée du refus qu'en 1807 la Russie » avait fait de sa main, puisqu'il s'était » exposé à la guerre en expropriant la » princesse russe d'Oldenbourg de son » duché. » (Page 62.)

Il y a dans cette allégation autant d'erreurs que de mots. Nous avons expliqué ce qu'on doit croire de ce refus prétendu; nous n'avons pas besoin de montrer ce qu'il y a de ridicule à supposer que c'est par dépit que Napoléon a compris Oldenbourg dans la trente-deuxième division militaire. L'auteur lui-même ajoute immédiatement que « les passions qui gouvernent si despo» tiquement les autres hommes étaient » de trop faibles mobiles pour un génie » aussi ferme et aussi vaste (que celui » de Napoléon). » Que signifie donc ce qui précède?

Le duché d'Oldenbourg devait, par sa situation géographique, suivre le sort des villes anséatiques, au milieu desquelles il est enclavé. Le système continental, établi par le traité de Tilsitt, ne pouvait nuire efficacement à l'Angleterre qu'autant qu'il recevrait une exécution complète par l'interdiction des ports au commerce anglais; et cependant toute l'Allemagne recevait les marchandises anglaises par les mers du Nord et de la Baltique. La possession d'Oldenbourg ayant été garantie au Duc par le traité de Tilsitt, l'Empereur offrit en indemnité la principauté d'Erfurt et la seigneurie de Blankenhayn; mais cet échange fut refusé comme ne présentant pas un équivalent. La Russie saisit avec empressement ce nouveau prétexte de rupture, et adressa aux ministres des cours de l'Europe une protestation qui, par sa forme autant que par son but réel, était une offense grave faite à un allié.

Rien, au reste, n'était plus facile que de s'entendre dans une négociation à l'égard du duché d'Oldenbourg. Mais la Russie, au lieu de l'aborder franchement et dans l'esprit du système qui liait étroitement les deux empires, s'empara avidement de cette occasion de masquer l'intention où elle était de rompre avec la France pour se livrer à l'influence anglaise.

« Un fait évident suffisait pour le » précipiter tôt ou tard dans cette lutte; » c'était l'existence d'un empire rival » du sien, etc... Il était évident que la » guerre seule pouvait décider de ce » grand débat, de cette grande et éter» nelle lutte du pauvre contre le riche. » (Page 63.)

L'auteur a fait entendre plus haut que la cause de la guerre se rapportait à l'Angleterre, et au maintien du sys-

tème continental, seul moyen de porter le cabinet de Londres à la paix. S'il ajoutait à ce motif si vrai, que le résultat de cette guerre serait avantageux pour l'Europe, et glorieux pour l'Empereur, qu'il constituerait le défenseur de la civilisation contre la barbarie, il serait compris par les hommes de bonne foi. Mais que signifie cette vague déclamation, un peu niaise, devant de si hauts intérêts, malgré sa prétention philosophique, que cette guerre était *la lutte du pauvre contre le riche*?

« Les grands de la cour s'effrayaient » de ce redoublement de guerre, etc.» (Page 64.)

Ces grands sont les ministres du trésor et des finances, qu'il est assez singulier de confondre avec les courtisans. L'auteur, suivant sa méthode, les fait parler. L'un, le comte Mollien, dit que *ses finances ont besoin de repos;* langage bien insignifiant dans la bouche d'un homme si positif. L'autre, le duc de Gaëte, dit que jamais l'*état des finances n'a été plus satisfaisant*. Comment accorder ces deux opinions? Il est vrai que le duc de Gaëte, qui entendait si bien son affaire, et qui ne s'occupait pas d'autre chose, va parler comme un ministre de la guerre, de rations de pain, de fourrage; comme un ministre de la marine, de chanvres, de goudrons, de mâtures. Que tout cela est bien imaginé! Mais la plus belle invention est celle dont l'auteur fait honneur à l'Empereur. Ce ne sera pas à ses ennemis, mais à ses alliés, qu'il fera payer les frais de la guerre. On voit bien le motif de l'invention, mais on en voit aussi l'absurdité. Les alliés de Napoléon étaient la Prusse, encore débitrice de sommes considérables, et à laquelle il n'avait rien à demander; le Danemarck, qui n'avait rien à donner, et l'Autriche, qui probablement ne se serait pas laissé faire.

« Ce fut là, peut-être, ce qui lui at- » tira le reproche de s'être servi d'un » moyen qu'il avait repoussé dans la » guerre d'Autriche, et dont, en 1793, » le célèbre Pitt avait donné l'exemple. » (Page 66.)

L'auteur veut-il insinuer par là que Napoléon comptait sur un moyen que n'avoue pas la morale, mais dont la politique s'est quelquefois servie? L'histoire reproche, il est vrai, à la mémoire du grand Frédéric et de Pitt, de n'avoir pas été scrupuleux à cet égard. De nos jours même, on a vu des agents, à l'insu de ceux dont ils dépendaient, se livrer à ces sourdes pratiques. La fierté du caractère de Napoléon a toujours répugné à l'emploi de semblables fraudes. S'il avait eu le dessein de répandre en Russie de faux billets de banque russes, cela était facile à celui qui disposait de la moitié de l'Europe, et qui avait plus d'un point de contact avec les contrées russes. L'auteur, qui va dire tout-à-l'heure que Napoléon ne se servit pas de ce moyen, était bien à son aise pour passer ce trait sous silence. On serait tenté de croire qu'il n'a pas voulu perdre l'occasion de chercher à jeter de l'odieux sur le héros de son histoire.

CHAPITRE II.

« Cependant Poniatowski, à qui cette » expédition semblait promettre un » trône, se joignait généreusement aux » ministres de l'Empereur pour lui en » montrer le danger.... Il peignit la » Lithuanie déserte, peu praticable, la » noblesse déjà presque à demi russe, » etc. » (Page 67.)

L'opinion du prince Poniatowski était toute contraire à celle que l'auteur lui

suppose. Pour peindre la Lithuanie comme déserte et peu praticable, il aurait fallu qu'il ne l'eût pas connue. Quel désert en effet que la riche et fertile Samogitie, qui fait partie du gouvernement de la Litbuanie! Pour supposer l'auteur de bonne foi, il faudrait qu'il n'eût pas fait la campagne de Russie. Le prince savait trop bien que toute la Lithuanie était restée attachée de cœur à la patrie polonaise; et M. de Ségur lui-même cite (page 31) l'arrivée à Tilsitt *d'une députation de Wilna* venant *lui demander* (à Napoléon) *la liberté et lui offrir le même dévouement qu'a montré Varsovie*. Le Maréchal-des-logis du palais n'ayant que des notions vagues, il n'est pas étonnant qu'il dise tour à tour le pour et le contre. Mais comment se fait-il que, voulant écrire l'histoire, il n'ait pas cherché à connaître la vérité, et surtout à éviter de tomber à chaque instant dans des contradictions avec lui-même?

« Il s'adressa encore à trois de ses » grands officiers, etc. » (Page 68.)

L'auteur nous donne ici le procès-verbal d'une espèce de conseil de son invention, où il fait parler à sa guise les acteurs qu'il met en scène. On y reconnaîtra une froide copie d'un trait du dialogue d'Eucrate et de Sylla, qu'il emploie sans le citer, et qui est le passage le plus piquant de cette partie de son ouvrage. Quand il fait ensuite parler l'un de ces trois interlocuteurs au sujet du mauvais état de l'armée, il ne prête aucune réponse à Napoléon sur un point aussi important. Sans doute il a pensé que l'Empereur y avait suffisamment répondu par la première bataille. Au reste, l'importance que M. de Ségur cherche à donner aux conseils de ces trois personnages, peut être facilement appréciée par le lecteur. L'un d'eux, le duc de Frioul, avait parcouru deux fois la route de Pétersbourg à Memel en courrier. En admettant qu'on connaisse un pays en courant la poste, M. le duc de Frioul n'aurait connu que l'Estonie, l'Ingrie et la Livonie, qui ne sont pas à proprement parler la Russie. Un autre, le comte de Ségur (1), devait connaître la monarchie, la politique russes au temps de Catherine; mais ses notions, qui remontaient si loin, n'étaient pas applicables aux circonstances. Quant au troisième (le duc de Vicence), il venait de résider pendant plusieurs années à Pétersbourg; son opinion aurait eu plus de poids, si sa prévention pour les Russes n'avait pas été parfaitement connue de Napoléon.

L'auteur, après avoir cherché à établir la ressemblance de l'expédition de Napoléon en Russie, avec celle de Saint Louis en Afrique, ajoute: « Celle-ci (l'ex- » pédition en Russie) était indispensa- » ble à l'achèvement d'un grand dessein » presque accompli. Son but n'était » point hors de portée; les moyens » pour l'atteindre étaient suffisants. » (Page 77.) Singulière conclusion d'un chapitre entièrement consacré à prouver tout le contraire. *Le grand dessein, presque accompli*, était de contraindre l'Angleterre à la paix par le système continental. Dire que *son achèvement était indispensable*, que *le but n'était point hors de portée*, que *les moyens pour l'atteindre étaient suffisants*, c'est justifier ce grand dessein sous tous les rapports. Ce n'est cependant pas pour cela que M. de Ségur a écrit son livre.

CHAPITRE III.

Nous avons vu Napoléon aux prises avec ses grands dignitaires, ses minis-

(1) Père de l'auteur.

tres, ses grands officiers; nous allons voir « *cet homme mystérieux*, donnant à *ses traits, pour tant d'autres si terribles*, l'expression *d'une douce et touchante bienveillance*, employant *l'irrésistible attrait du plus naïf et du plus confiant épanchement*, affectant une *voix caressante*, exerçant enfin *une espèce de puissance magnétique sur le militaire, sur le ministre élevé dans l'ancien monde*, enfin *ne voulant ni s'expliquer, ni se donner la peine de feindre devant les hommes superficiels et sans expérience, et s'écriant brusquement : vous ne comprenez rien à tout ceci ; vous en ignorez les antécédents et les conséquents!* » (Pages 78, 79 et 80.)

Nous serions tentés de croire que le Maréchal-des-logis du palais se compte parmi ceux qui assistaient au conseil; car ces dernières paroles ne peuvent s'appliquer à personne mieux qu'à l'auteur de la Campagne de 1812.

Vient ensuite le tour des princes de la famille de l'impératrice Joséphine, du cardinal Fesch, qui est vivement tancé pour son obstination à ne pas vouloir voir une étoile en plein midi.

L'auteur fait parler, selon sa fantaisie, ces derniers interlocuteurs, et il met dans la bouche de Napoléon des discours que personne n'a entendus, lui encore moins que tout autre, puisqu'il approchait rarement de l'Empereur. Ce prince, toujours impassible à l'aspect des plus grands dangers, et plus que jamais infatigable, est représenté, dans ce chapitre, comme préoccupé de l'idée de sa mort, et ses forces comme déjà déclinant au point qu'il pouvait à peine soutenir *le court exercice de la chasse, le galop des chevaux les plus doux*. (Page 85.)

En même temps que l'auteur nous dit « qu'une grande inquiétude préoccupait Napoléon, *la pensée de sa mort*, » il nous montre « son esprit à la fois » trop ferme et trop éclairé pour laisser dépendre d'une faiblesse d'aussi » grandes destinées. » (Page 84.)

En même temps qu'il le montre décidé à la guerre « pour consolider le » grand empire en rejetant la puissance » russe au-delà du Borysthène » (page 84), et qu'il lui fait dire « que la paix est » à Constantinople, c'est-à-dire à la fin » de l'Europe, » (page 79) (notez bien cette charitable insinuation), il le fait voir n'allant *en Russie que pour attaquer les Anglais dans une campagne courte, après laquelle on se reposera*. (Page 80.)

En même temps qu'il montre « sa » précipitation à commencer cette terrible guerre » (page 84), il le fait voir ne *s'y décidant qu'après une pénible hésitation* (page 85); et lorsqu'il *éclate* dans l'*audience du 3 août 1811*, « cet » emportement, présage de la guerre, » est une preuve de plus de sa répugnance à la commencer... et une menace dont l'objet est d'arrêter les préparatifs d'Alexandre. » (Page 86.)

Le lecteur qui réfléchit, passe à la hâte ces pages qui ne lui apprennent rien, sinon que l'auteur ne sait pas même à quelle opinion s'arrêter.

Pour finir par un trait piquant, il raconte ce singulier dialogue entre Napoléon et un ambassadeur revenu de son poste, où il n'a pas vu les préparatifs de la Russie, quoiqu'ils frappassent les yeux de toute l'Europe. « Vous aussi êtes » devenu Russe. Vous êtes séduit par » l'empereur Alexandre. — Oui, Sire, » parce que je le crois Français. » (Page 86.) Napoléon aurait eu raison de dire que M. de Vicence était Russe, si ce ministre eût pensé comme Alexandre; mais est-il probable que cet ambassadeur soit convenu qu'*il avait été séduit*, et que, pendant son séjour à Pétersbourg, il avait vu un empereur français

dans l'empereur de Russie? L'auteur, qui ne sent pas ce qu'un tel récit a d'invraisemblable et de ridicule, croit cependant écrire l'histoire.

—

CHAPITRE IV.

Dans un chapitre de cinq pages, consacré à la négociation qui avait pour objet de rapprocher les deux parties, et de prévenir la guerre, l'auteur nous montre Napoléon *gardant le secret de sa perplexité* (page 87), sans s'apercevoir que celui qui délibère n'est pas décidé à être l'agresseur. L'Empereur, qu'il nous a peint jusqu'ici si ardent à poursuivre son entreprise, qui, deux pages plus loin, ne rêve que Moscou, découvre tout à coup ce qu'il n'avait pas encore soupçonné, c'est que l'état de ses affaires ne lui permet pas de faire la guerre. Des revers en Espagne, des démêlés avec le pape, des échecs essuyés par les Turcs, des inquiétudes sur les subsistances de la France qui ne compte plus que « des vieillards, des » enfants, des femmes et des mères qui » pleurent et crient, penchées labo» rieusement sur cette terre qui, sans » elles, resterait inculte (1); » (page 88) tout cela lui est révélé dans une « des » longues nuits d'hiver où son étoile » paraît l'éclairer de sa plus vive lu» mière. » (Page 87.) *Les différents génies des peuples qu'il a vaincus*, lui apparaissent menaçants. Troublé par cette fantasmagorie, « il devient sou» cieux et agité. Il rassemble les diffé» rents états de situation de chaque » puissance de l'Europe (1), et s'en fait » composer un résumé exact et com» plet. » (Page 89.)

Le génie de Napoléon, qui alliait à l'audace tant de circonspection, qui n'abordait aucune question sans l'examiner sous toutes ses faces, qui n'exécutait rapidement que parce qu'il avait longuement et profondément médité, se reconnaît-il dans les phrases qu'on vient de lire? L'auteur a-t-il voulu écrire un mélodrame ou l'histoire? Napoléon sentait vivement le besoin de terminer les affaires d'Espagne. Il regrettait d'être contraint de les abandonner, pour aller repousser un ennemi puissant que lui suscitait l'infatigable inimitié de l'Angleterre. Il ne se serait pas exposé à compromettre son ouvrage, pour la gloire brillante, mais si intempestive, d'ajouter à ses surnoms de conquête celui de *Russique*, à moins qu'on ne le suppose atteint de folie. Si ce n'est pas ce que M. de Ségur a voulu prouver, c'est du reste la moralité qu'on peut tirer de son livre.

Il se place à côté de lui, comme témoin de ses agitations « au milieu de » ses longues nuits d'hiver où l'on reste » longtemps seul avec soi-même » (page 87), et oublie que les nuits de Napoléon, en grande partie consacrées au travail, et où *il était seul avec lui-même*, n'avaient pas de témoins. Cependant l'auteur l'a vu « à demi ren» versé sur un sopha, se réveillant » comme en sursaut, croyant s'enten» dre nommer, et s'écriant : Qui m'ap» pelle? » (Page 89.) Comme l'Oreste de Crébillon, ou comme l'ivrogne à qui l'on prétend que ce tragique a dérobé ce mouvement sublime.

(1) Le dénombrement du peuple français, fait après la chute de Napoléon, duquel il résulte que la population de la France s'était accrue de cinq millions d'âmes, répond victorieusement à cette diatribe.

(1) Qu'est-ce que les différents états de situation des puissances de l'Europe?

On ne voit pas encore là de la négociatiou ; nous y voici.

« Le 25 mars 1812, Czernischeff porta » de nouvelles propositions à son sou» verain. Napoléon offrait de déclarer » qu'il ne contribuerait ni directement » ni indirectement au rétablissement » d'un royaume de Pologne. » (Page 90.) Cette déclaration avait été consentie uu an auparavant et en propres termes.

Le 1er janvier 1811, le duc de Vicence avait signé, avec M. de Romanzoff, un traité qui fut envoyé à Paris avec la ratification de l'empereur Alexandre. Par l'article premier, la France s'engageait *à ce que le royaume de Pologne ne fût point rétabli*. Plusieurs autres articles étaient très favorables aux projets d'extension de la Russie. Mais ce fut surtout le premier qui choqua l'empereur Napoléon. « Je ne suis pas le destin, dit-il; tout ce que je puis faire, c'est de m'engager à ne contribuer en rien, ni directement ni indirectement, au rétablissement du royaume de Pologne. » L'article premier ayant été ainsi modifié, l'Empereur ne fit aucun changement aux autres. Il signa le traité, et l'envoya à Pétersbourg. Alexandre se montra blessé de ce que Napoléon refusait sa ratification pure et simple à un traité que, lui Alexandre, avait ratifié. Ces discussions, l'augmentation de l'armée russe sur les frontières du duché de Varsovie, l'insistance de la Russie pour obtenir Dantzig en échange d'Oldenbourg, confirmèrent les soupçons de Napoléon sur la volonté d'Alexandre de profiter, pour s'emparer de la Pologne, des obstacles que la France éprouvait en Espagne.

On négociait donc depuis une année, et M. de Ségur, qui prétend tout dire dans une page et demie, ne voit commencer la négociation qu'au 17 avril, pour la résoudre en quelques jours. Il est vrai que, dans ce peu de lignes, il montre Napoléon toujours prêt à traiter, l'empereur russe éludant les négociations, et l'*ambassadeur moscovite remettant presque en même temps l'ultimatum* (page 91), ou, en d'autres termes, la déclaration de guerre de son maître. L'auteur, qui ne s'embarrasse pas facilement, n'en peint pas moins Napoléon comme l'agresseur. Il ne manquera pas cependant de dire ailleurs que, ne pouvant pas faire sortir l'ambassadeur du cercle de Popilius, qu'il trace autour de lui, Napoléon fait écrire par son ministre à M. le comte de Romanzoff, pour tenter un rapprochement par cette communication directe ; qu'il envoie pour le même but le comte de Narbonne à Wilna avec une lettre pour l'empereur Alexandre ; que, ne se rebutant pas par le peu de succès de ses démarches pacifiques, il ordonne au comte de Lauriston, son ambassadeur, de demander à se rendre au quartier-général russe, pour y renouveler des instances et des propositions; et que c'est seulement après l'inutilité de ces tentatives multipliées, qu'il acquiert la certitude que son ennemi ne peut être désarmé, et que, dans l'impossibilité de négocier, la guerre est le seul moyen d'obtenir la paix. Forcé, poussé à bout par la conduite de l'empereur Alexandre, Napoléon part enfin ; il part à regret, et marche au-devant de cette lutte que la persévérance de ses efforts n'a pu prévenir, et contre l'adversaire qui, depuis deux mois, lui à déclaré la guerre.

CHAPITRE V.

M. de Ségur donne six pages à ce chapitre, qui doit opérer le dénoue-

ment de toutes les négociations ; il pouvait être plus court, car il n'y a pas un mot de négociations. Il est rempli de petites anecdotes controuvées, recueillies pour avoir l'occasion de louer plusieurs personnes auxquelles l'Empereur accordait quelque confiance, et de jeter des insinuations défavorables sur l'une d'elles.

Voici d'abord M. de Talleyrand, « qui doit être envoyé à Varsovie ; mais » la jalousie d'un compétiteur et une » intrigue le rejettent dans la dis- » grâce. Napoléon, abusé par une ca- » lomnie adroitement répandue, crut » en avoir été trahi. Sa colère fut ex- » trême, son expression terrible. Sa- » vary (seul protecteur de M. de Talley- » rand) fit pour l'éclairer de vains ef- » forts. » (Page 93.)

Ce compétiteur jaloux et intrigant, l'auteur fait ce qu'il peut pour qu'on le devine ; c'est le duc de Bassano. L'anecdote a autant de vérité que l'imputation faite au caractère de ce ministre. Napoléon eut en effet la pensée de charger M. de Talleyrand d'une ambassade pour opérer la révolution de la Pologne. Il hésitait, et c'était encore un secret, lorsqu'il apprit, par des rapports privés de Vienne, que ce secret était connu. *Il ne crut pas avoir été trahi* ; *sa colère ne fut pas extrême, ni son expression terrible* ; cela n'en valait pas la peine. Il renonça à son projet, et voilà tout. Une lettre écrite par M. de Talleyrand fut plus tard transmise à Wilna, et Napoléon ne *força* pas, comme le dit l'auteur, « son secrétaire » d'envoyer cette lettre à celui-là même » de ses ministres qui redoutait le plus » le crédit de Talleyrand. » (Page 94.) Le secrétaire de Napoléon avait-il besoin d'être *forcé* pour envoyer une lettre sur les affaires politiques au ministre qui avait la politique dans son département, parce que ce ministre aurait redouté le crédit de M. de Talleyrand, qui, depuis plusieurs années, était sans crédit. L'histoire a bien à faire de pareilles billevesées.

En voici une autre, et c'est à l'occasion du même ministre. « On l'enten- » dait répéter que l'Empereur n'était » pas assez grand, qu'il fallait qu'il fût » plus grand encore pour pouvoir s'ar- » rêter. » (Page 95.) Qui l'entendait? Est-ce M. de Ségur? M. de Bassano peut l'avoir souvent traité avec bonté ; mais on ne pense pas qu'il lui ait jamais parlé de ses idées politiques. Il se pourrait qu'on eût vu des ministres approuver hautement les projets de l'Empereur et les blâmer tout bas, lorsque les événements avaient prononcé contre eux. On en a vu aussi s'opposer courageusement, mais auprès de Napoléon seulement, à des résolutions projetées, et s'interdire ce blâme, aussitôt qu'arrêtées elles étaient devenues *un décret du souverain*. Ces derniers faisaient doublement leur devoir. Mais peut-être ne s'en sont-ils pas vantés, et l'on conçoit que M. de Ségur, qui n'avait de rapports avec les ministres que quand ils l'invitaient à dîner ou à danser, ne soit pas entré fort avant dans les secrets ministériels.

Il sait cependant, dit-il, qu'un ministre *se taisait* ; que si un autre *flattait* l'Empereur (page 95), d'autres *ne lui épargnaient pas la vérité*, l'un *en gémissant*, l'autre *en pâlissant*, un troisième *en rougissant* ; que les ministres et aides-de-camp de Napoléon « ont été » vus plusieurs fois terminant ces al- » tercations, en se retirant brusque- » ment et en fermant la porte sur eux » avec violence. » (Page 96.)

Le Maréchal-des-logis du palais, qui a peut-être regardé quelquefois de loin la porte extérieure du cabinet, aurait-il

aperçu ces belles choses, tandis que personne autre ne les a vues? M. de Ségur, que rien n'arrête, joint à cette liste des opposants le général Rapp et le général Lauriston. Il n'y a qu'une difficulté; c'est que le premier était à Dantzig et l'autre à Pétersbourg. Au reste, tout le monde sait que les ministres et les aides-de-camp étaient des gens trop bien élevés, et Napoléon un homme trop pénétré de ce qu'on lui devait, pour que de telles incartades aient eu lieu. On croirait que l'auteur n'a jamais approché ni de Napoléon, ni de ses ministres, ni de ses aides-de-camp.

« Il donne ces détails, parce qu'ils » sont mal connus, parce que Napoléon, » dans son intérieur, ne ressemblait pas » à l'Empereur en public, et que cette » partie du palais est restée secrète. » (Page 96.)

Si elle est restée secrète, comment est-elle parvenue à la connaissance de M. de Ségur, qui, adjudant ou maréchal-des-logis du palais, n'est jamais entré, à aucun titre, dans cet intérieur? L'idée que l'auteur veut donner de la cour des Tuileries est en effet nouvelle, et dérangera bien celle qu'on s'en était faite en Europe.

« Dans cette cour sérieuse et nou- » velle, on parlait peu. » (Page 97.) Dans cette cour sérieuse et nouvelle, on parlait toujours avec respect à l'Empereur, et on ne faisait point de confidences à ceux à qui la nature de leur service les rendait étrangères.

« Tout était classé sévèrement; de » sorte qu'un salon ignorait l'autre. » (Page 97.) Comment M. de Ségur a-t-il donc su ce que le salon de service ignorait?

« On ne peut bien comprendre les » grands évènements de l'histoire, » qu'en connaissant bien le caractère et » les mœurs de ses principaux person- » nages. » (Page 97.) L'auteur, par cette réflexion, fait la critique de la peinture qu'il a tracée, mais il est persuadé qu'elle est fidèle : félicitons la postérité d'avoir ce garant.

« Cependant une famine s'annonçait » en France... Napoléon fut forcé de » suspendre son départ... Cette guerre, » où chaque heure perdue était irrépa- » rable, fut retardée de deux mois. » L'auteur va dire, dans la phrase suivante, que ces heures n'étaient pas perdues, puisque « ce retard don- » nait aux moissons nouvelles des Rus- » ses le temps de croître » (page 97); mais peu importe. M. de Ségur nous dira encore, au commencement du premier chapitre du Livre suivant, que Napoléon, immédiatement après avoir reçu l'ultimatum de l'ambassadeur moscovite, quitta Paris le 9 mai. En effet, ce retard de deux mois n'a pas plus existé que sa cause. Dès le 15 août 1811, et au milieu des fêtes de cette journée, Napoléon, averti que les apparences de la récolte n'étaient pas favorables, avait réuni à l'improviste et formé, avec plusieurs de ses conseillers que la solennité du jour amenait à Saint-Cloud, un conseil dont les subsistances à venir de la France furent l'objet. Ce même jour, il avait arrêté des mesures de précaution, dont le développement successif procura des ressources abondantes contre la calamité qu'il prévoyait. Ces mesures furent telles que, dès la fin de cette même année, tous les approvisionnements de secours pour la France étaient assurés; de sorte que, bien avant de quitter Paris, leur exécution était complète. Il n'en coûta à la France que douze millions, et le fléau fut conjuré. Ce fait était peut-être digne de l'histoire; mais il honorait le gouvernement de Napoléon!!!

Si l'auteur estime, dans son jugement, que Napoléon eût dû partir plus tôt de Paris, il aurait pu, au lieu de supposer une cause de retard imaginaire, en trouver une bien simple dans l'utilité de laisser à l'Autriche et à la Prusse le temps de se mettre en mesure d'exécuter des traités signés en mars; dans la nécessité de laisser aux troupes qui étaient sur l'Oder le temps d'arriver sur le Niémen; enfin, de ne pas négliger les dernières espérances de conciliation. Pendant qu'on différait de répondre au prince Kourakin, parce qu'on n'aurait pu le faire qu'en acceptant la guerre, le ministre des relations extérieures traitait directement par écrit avec le comte de Romanzoff. On attendait la réponse de ce ministre; on se flattait qu'il désavouerait les injonctions hostiles de Kourakin.

Quoi qu'il en soit, M. de Ségur se décide à laisser Napoléon sortir de Paris; mais c'est uniquement pour aller chercher une bataille. « Tel fut son espoir... » dit notre historien, « tel était Napoléon. » Ces fondateurs d'empires, » ajoute-t-il, « ne sont arrêtés ni par la guerre, ni » par les tremblements de terre, ni par » tous ces fléaux que le ciel permet, » sans daigner en faire comprendre l'u» tilité à ses victimes. » (Page 98). A cette réflexion banale, qui a la prétention d'être philosophique, et qui par sa nature appartiendrait plutôt à un sermon qu'à un ouvrage d'histoire, nous nous contenterons de répondre que *les fondateurs d'empires*, *les fléaux et les tremblements de terre*, dont parle M. le Maréchal-des-logis, n'ont été funestes ni à lui ni à sa famille.

—

LIVRE TROISIÈME.

—

CHAPITRE Ier.

Les départements de la France que traversa Napoléon, l'enivrèrent de témoignages de confiance et de dévouement; mais *en Allemagne, il trouva moins d'affection*, dit M. de Ségur (page 103). On n'accusera pas cette réflexion de manquer d'innocence.

La réunion de Dresde, à laquelle un historien, digne de ce nom, aurait dû chercher de hauts et graves motifs, n'en a eu qu'un seul pour Napoléon, suivant le Maréchal-des-logis, celui de *montrer son pouvoir et d'en jouir* (page 104). Mais, plus bas (page 110), il est d'un autre avis, quand il fait dire, par l'Empereur, au général Dessolle: *La réunion de Dresde n'ayant pas déterminé Alexandre à la paix, il ne faut plus l'attendre que de la guerre.* De puissantes considérations avaient donc amené cette réunion de Dresde. Un homme aussi bien instruit que M. de Ségur aurait pu nous donner sur cette grande circonstance de la vie de l'Empereur quelque chose de moins puéril. Car, enfin, M. de Ségur est un homme universel; à Paris, il pénètre dans les conseils; il juge les affaires et les hommes; à Dresde, il *voit* tout; il assiste à la réunion des souverains, à leurs banquets, à leurs conversations les plus intimes; il pénètre dans les replis de leurs cœurs; il y saisit l'humiliation, le ressentiment et la haine. Il n'est pas jusqu'aux impératrices dont il ne surprenne le secret: l'une est jalouse de la *parure de sa belle-fille*; l'autre *pleure* (page 107), si Napoléon lui demande de retrancher quelque chose à sa parure, pour ne pas humilier sa belle-mère. Le Maréchal-

des-logis du palais se place ainsi en tiers entre l'impératrice et son époux.

« Cependant, dès les premiers jours » on s'était étonné de n'avoir point vu » le roi de Prusse grossir la cour impé- » riale; mais bientôt on apprit qu'elle » lui était comme interdite. Ce prince » s'effraya d'autant plus qu'il avait moins » de torts; sa présence devait embar- » rasser : toutefois, encouragé par Nar- » bonne (1), il se décida à venir. On » annonce son arrivée à l'Empereur. » Celui-ci, irrité, refuse d'abord de le » recevoir. Que lui veut ce prince? » N'était-ce pas assez de l'importunité » de ses lettres et de ses réclamations » continuelles? Pourquoi vient-il en- » core le persécuter de sa présence? » Qu'avait-il besoin de lui? Mais Duroc » insiste; il rappelle le besoin que Napo- » léon a de la Prusse contre la Russie, » et les portes de l'Empereur s'ouvrent » au monarque, etc. » (Page 109).

L'auteur, suivant son usage, n'oublie rien, cite les propres paroles, nomme les témoins. Ces témoins ne les démentiront pas, puisqu'ils sont morts; mais nous n'avons pas besoin d'eux; les faits suffisent et vont apprendre que dans toutes ces belles pages il ne se trouve pas un mot de vérité.

Napoléon était attendu à Berlin; les palais qu'il devait occuper étaient préparés. Il renonça à ce voyage; mais, dans le désir de plaire au roi de Prusse, il s'empressa de l'informer des motifs qui avaient changé ses projets, et de l'inviter à venir se réunir à Dresde, aux illustres hôtes du roi de Saxe. Une personne attachée au ministère des relations extérieures, M. Benoît, fut envoyé à Berlin avec une lettre du duc de Bassano au Roi, et des dépêches pour M. de Hardemberg et M. de Saint-Marsan. Ces lettres furent accueillies avec empressement. Le Roi se hâta de se rendre à l'invitation qui lui était faite; il partit pour Dresde, et l'accueil qu'il reçut à son arrivée fut tel qu'il devait l'être après de semblables antécédents. Dans l'émotion qu'il en éprouva, il offrit son fils à Napoléon pour l'accompagner comme aide-de-camp, et le présenta aux aides-de-camp de l'Empereur, en demandant leur amitié pour cet illustre compagnon d'armes.

Que deviennent cette intervention du comte de Narbonne et cette résistance de l'*Empereur irrité*, qui ne veut pas voir le roi de Prusse? Que deviennent cette résistance de Duroc, qui fait la leçon à son maître, et cette charitable insinuation que le roi de Prusse *s'effraya d'autant plus qu'il avait moins de torts*?....

CHAPITRE II.

Dans ce chapitre, M. de Ségur semble avoir pour but de représenter l'armée comme une horde de pillards. Il va jusqu'à dire que « quelques chefs donnè- » rent l'exemple; qu'il y eut émulation » dans le mal. » (Page 116.) L'auteur nous peint Napoléon toujours menaçant, mais en vain, et ne sachant pas se faire obéir. Il prétend qu'il « peut se » reprocher d'être la cause de ces dé- » sordres qui l'irritent. » (Page 113). Qu'entend par là M. de Ségur? Veut-il insinuer que l'Empereur les excite, ou a négligé les moyens de les prévenir? Non, puisqu'il dit que Napoléon *veut l'ordre* (page 116); qu'il tance vertement un prince étranger, fils de roi, pour les désordres commis par ses troupes; que « des approvisionnements de » vivres, immenses comme l'entreprise, » étaient ressemblés; qu'aucun détail

(1) M. de Narbonne était à cette époque à Wilna.

» n'avait été négligé; que le génie actif » et passionné de Napoléon était alors » fixé tout entier sur cette partie im- » portante et la plus difficile de son ex- » pédition; qu'il fut en cela prodigue » de recommandations, d'ordres, d'ar- » gent même..... que les jours se pas- » saient à dicter des instructions sur » cet objet; que la nuit, il se relevait » pour les répéter encore, etc. » (Page 120.) Que conclure de pareilles contradictions? Comment Napoléon pourrait-il se faire des reproches quand l'auteur lui-même le peint comme irréprochable?

Ce n'est pas assez d'avoir représenté l'armée comme désorganisée avant d'entrer en campagne, il faut qu'il montre les maréchaux divisés entre eux. Il suppose une altercation extrêmement vive entre Davout et Berthier, dont l'inimitié date, suivant lui, de plusieurs années. « En 1809, » dit-il, « Berthier fut son chef pendant quelques » jours, et Davout gagna une bataille » et sauva l'armée en lui désobéissant. » De là une haine terrible. » (Page 117.) L'auteur se trompe encore ici grossièrement sur des faits connus de tout le monde. En 1809, l'Empereur arriva à l'armée dans la nuit du 16 au 17 avril. Les Autrichiens avaient passé l'Inn, et marchaient sur l'Iser. Il n'y avait pas eu de bataille: seulement quelques escarmouches avaient eu lieu entre les Autrichiens et les troupes bavaroises. Napoléon n'approuva pas les dispositions que Berthier avait faites jusque-là, et il se hâta d'envoyer des ordres aux divers corps d'armée. L'exécution de ces ordres amena les combats de Phaffenhofen et la bataille de Thann le 19, celle d'Abensberg le 20, le combat de Landshut le 21, et la bataille d'Eckmühl le 22. Au dire de Napoléon, la bataille d'Abensberg, la manœuvre de Landshut et la bataille d'Eckmühl sont ses plus hardies, ses plus savantes et ses plus belles manœuvres. Comment donc l'auteur peut-il avancer que *Davout gagna une bataille et sauva l'armée en désobéissant à Berthier*, puisque, ainsi que nous venons de le dire, il n'y avait pas eu de bataille avant l'arrivée de l'Empereur, et que celles qui eurent lieu ensuite, furent livrées par ses ordres et sous son commandement immédiat? Cependant il fait accuser Berthier de trahison par Davout pour amener cette incroyable exclamation de Napoléon : Il m'arrive quelquefois de dou- » ter de la fidélité de mes plus anciens » compagnons d'armes; mais alors la » tête me tourne de chagrin, et je » m'empresse de repousser de si cruels » soupçons. » (Page 118.) Il faut avoir une tête organisée comme celle de M. de Ségur, pour concevoir de pareilles pensées. On voit bien qu'il a écrit son ouvrage depuis 1814.

Voici qui est encore plus fort. L'armée de Davout est complètement munie de tout. « Il a prévu tous les be- » soins; tous les moyens d'y suppléer » sont prêts. » Et l'auteur ajoute : « Tant de soins devaient déplaire; ils » déplurent. » (Page 119.) Comment caractériser une pareille réflexion? Quoi! devait-on déplaire à Napoléon en exécutant ses ordres?

« Ce maréchal, disait-on à l'Empe- » reur, veut avoir tout prévu, tout » ordonné, tout exécuté. L'Empereur » n'est-il donc que le témoin de cette » expédition? La gloire en doit-elle être » à Davout? » (Page 119.) Qui ne s'attend à voir Napoléon réprimer celui qui aurait pu tenir de semblables discours? Il n'en est point ainsi. Le bénin empereur, comme éclairé par un trait de lumière, s'écrie ingénûment: « En » effet, il semble que ce soit lui qui

» commande l'armée. » (Page 119.)

Il faut trancher le mot, tous ces commérages sont absurdes. Napoléon savait beaucoup de gré à Davout de l'habileté avec laquelle il conduisait ses troupes et pourvoyait à leurs besoins ; il signalait le talent administratif de ce général comme un modèle, et les hommes qui approchaient réellement l'Empereur, l'ont entendu souvent s'étendre avec complaisance sur de tels éloges. C'était le mérite spécial de Davout, on ne lo lui a jamais contesté, et il serait singulier que Napoléon, à qui il était si profitable, s'en fût jamais montré mécontent.

—

CHAPITRE III.

Ce chapitre débute par un tableau vrai, qui repose l'âme du lecteur, fatiguée des sentiments pénibles qui l'assiègent depuis le commencement de l'ouvrage. Ces pages font regretter que M. de Ségur n'ait pas écrit tout son livre avec ce ton de vérité; mais il se hâte bientôt de quitter cette allure simple et franche, pour rentrer dans la route tortueuse des conjectures et des divagations.

L'état qu'il donne des forces de l'armée est très inexact. Il résulte des documents officiels que nous possédons, surchargés même de notes de la main de Napoléon, que l'armée comptait au passage du Niémen, trois cent vingt-cinq mille neuf cents hommes présents sous les armes, dont cent cinquante-cinq mille quatre cents Français, et cent soixante-dix mille cinq cents alliés, et neuf cent quatre-vingt-quatre bouches à feu.

M. de Ségur porte à quatre cent quarante-cinq mille deux cents hommes, le nombre des troupes entrées en Russie à l'ouverture de la campagne. Il est encore plus élevé que celui que M. de Czernitcheff avait procuré à l'état-major russe, et qu'il avait obtenu, par la séduction, d'un employé des bureaux de la guerre, auquel cette trahison coûta la vie. Cet état ne se montait qu'à quatre cent quatorze mille six cents hommes. Maintenant, si l'on songe que ce dernier état est celui des corps supposés au complet ; si, ensuite l'on fait entrer dans ce calcul les pertes que ces corps ont nécessairement éprouvées dans leurs marches vers les frontières russes; on comprendra combien l'état de situation donné par M. de Ségur est exagéré.

Dans l'analyse alambiquée et métaphysique des sentiments qui animent l'armée, on cherche vainement les deux sentiments les plus naturels aux Français, l'honneur et l'amour de la patrie, dont les noms même ne sont pas cités. Est-ce omission ? ou l'auteur serait-il assez malheureux pour n'en avoir pas senti la puissance? Il ne parle que de mobiles frivoles et dépourvus d'élévation. « A cela, dit-il, il faut bien ajouter l'espoir du pillage; car l'exigeante ambition de Napoléon avait » souvent rebuté ses soldats, comme » les désordres de ceux-ci avaient gâté » sa gloire. Il fallut transiger : depuis » 1805, ce fut comme une chose convenue ; eux souffrirent son ambition, » lui, leur pillage. » (Page 126.)

Comment la plume d'un militaire français a-t-elle pu tenir note de *l'espoir du pillage*! et de quelle odieuse transaction ose-t-il nous donner l'idée!! A la lecture de ces lignes, qu'il nous coûte de répéter, les vétérans français repousseront avec indignation la dédicace que l'auteur leur offre d'un livre où il leur fait un si sanglant outrage. Nos ennemis les plus acharnés n'ont jamais avancé une accusation aussi déshonorante pour le nom français. Il était réservé à M. le Maréchal-des-logis

du palais d'en prendre la responsabilité.

N'avons-nous pas vu tous avec quelle sollicitude l'Empereur s'occupait de réprimer les désordres dans l'armée? Avide de connaître la vérité, il interrogeait les habitants et les officiers. Personne n'arrivait auprès de lui, d'une division ou d'un corps d'armée, ou de la route que les troupes avaient parcourue, que ses premières questions n'eussent pour objet ce qui se passait sur les derrières. A peine le vérité était-elle connue de lui, que sa résolution était prise; il faisait former des colonnes mobiles. Il écrivait aux généraux, aux commandants des places sur la route de l'armée; il menaçait de son animadversion, si les désordres ne cessaient pas immédiatement. Il répétait sans cesse que le pillage déshonore les troupes, et détruit les ressources du soldat discipliné. S'il faut citer une époque où sa sollicitude fut surtout remarquable, ce fut précisément celle que l'auteur assigne à la transaction honteuse, dont il essaie de flétrir la gloire du chef, des soldats et de la France. M. de Ségur a ignoré tout cela, parce que M. de Ségur n'a rien vu et n'a été en position de rien voir. Sa situation subalterne réduisait à un champ trop étroit le cercle de ses petites observations. Mais comment ne connaît-il pas les ordres du jour foudroyants de Saint-Pölten en 1805, etc., etc.? Comment ne sait-il pas qu'entre autres exemples, l'Empereur fit juger et fusiller à Berlin en 1806, un grenadier de la garde; et en 1808, à Madrid, deux voltigeurs de cette même garde, convaincus de pillage, etc.?

Comment concilier les imputations odieuses de la page 126, avec ce que l'auteur dit à la page 130, où se trouve ce désaveu éclatant? « Nous aimions en » lui le compagnon de nos travaux, le » chef qui nous avait conduits à la re- » nommée; l'étonnement, l'admiration » qu'il inspirait flattait notre amour- » propre..... temps d'ivresse et de » prospérité, où le soldat français, » maître de tout par la victoire, s'esti- » mait plus que le seigneur ou même » le monarque dont il traversait les » états! Il lui semblait que les rois de » l'Europe ne régnaient que par la per- » mission de son chef et de ses armes. » (Pages 129 et 130).

LIVRE QUATRIÈME.

—

CHAPITRE Ier.

« Napoléon satisfait se déclare. » (Page 135).

Ainsi commence ce chapitre. L'auteur oublie que, dans les pages qui précèdent, il nous a montré l'Empereur sans cesse « irrité et mécontent. » De quoi donc est-il satisfait, maintenant que toutes les démarches en faveur de la paix ont échoué, et qu'il est obligé de recourir aux armes? M. de Ségur a-t-il voulu insinuer que, quand Napoléon désirait si ardemment le maintien de la paix, c'était dans l'espoir d'obtenir la guerre? S'il eût voulu écrire l'histoire avec impartialité, il n'eût point passé sous silence un fait important, connu de toute l'Europe, C'est que le retour de M. Prévost, secrétaire de légation, arrivé le 19 juin à Gumbinen, apprit seul à l'Empereur que l'ordre donné au général Lauriston, de se rendre à Wilna auprès d'Alexandre, n'avait pu avoir son effet, des passeports lui ayant été refusés; et qu'ainsi le dernier espoir du maintien de la paix était détruit. Ce ne fut même que trois jours après, que l'Empereur fit sa proclamation à l'armée.

« A Tilsitt, dit Napoléon, la Russie a juré éternelle alliance à la France, et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses serments. Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite, que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. »

Voilà les vrais motifs de la guerre, exposés franchement. L'auteur ne parle de la proclamation de l'empereur Alexandre que pour lui donner l'avantage sur celle de Napoléon; il la trouve *simple* et *modérée*. Simple! et l'empereur Alexandre fait d'une guerre politique une guerre de religion et de fanatisme. Modérée! oui; mais pourquoi l'était-elle? C'est parce que ce prince était effrayé du danger de la fausse position où il se trouvait placé.

Depuis 1810, tous ses actes avaient eu pour objet l'envahissement du duché de Varsovie. L'arrivée des divisions russes de la Moldavie sur les frontières de Pologne; le recrutement extraordinaire opéré dans tout l'empire russe, à une époque où, à l'exception des garnisons des places fortes de la Prusse, il n'y avait plus dans toute l'Allemagne qu'une faible armée française à Hambourg; les menées sourdes qui se tramaient avec le cabinet de Berlin, avaient assez dévoilé ses projets. Si l'on pouvait en douter, la disposition des armées russes, placées sur la lisière de la Prusse et de la Pologne, les immenses magasins rassemblés à Wilna, à Minsk, etc., convaincraient les plus incrédules.

Certes, si Alexandre eût voulu se tenir sur une simple défensive, il n'eût point placé ses troupes sur une étendue de soixante lieues de frontières, et n'eût pas établi, en première ligne, d'aussi immenses magasins. Surpris par les savantes manœuvres de l'Empereur, et par la rapidité de ses marches, il voyait son centre enfoncé, et le sort de son aile gauche tout-à-fait compromis. Ajoutons qu'en même temps qu'il faisait sa proclamation, il envoyait son ministre de la police Balachoff au quartier-général de Napoléon, pour arrêter la marche de l'armée française par de feintes négociations. Telles sont les causes du ton modéré de la proclamation d'Alexandre.

CHAPITRE II.

Nous voici au passage du Niémen. « Napoléon, dit l'auteur, qu'une voiture » avait transporté jusque là, monte à » cheval. » (Page 142.) M. de Ségur voudrait-il faire croire que Napoléon, dédaignant de partager les fatigues du soldat, faisait commodément la guerre en voiture? Ceux qui l'ont connu, savent que, lorsque aucun objet important ne devait attirer son attention sur la route, il suppléait, en voiture, au repos que ne lui permettaient pas de prendre ses occupations multipliées. Mais le plus souvent il y travaillait.

« Napoléon reconnut le fleuve russe » (le Niémen) sans se déguiser, comme » on l'a cru faussement. » (Page 142.) Puisque M. de Ségur attache de l'importance à paraître particulièrement instruit d'un fait fort minutieux en lui-même, il aurait dû s'en mieux informer. Il eût été exact de dire que, le 23 juin, l'Empereur se couvrit d'une capote et du bonnet de police de l'un des chevau-légers polonais de l'escadron de service de sa garde, pour reconnaître le Niémen. Napoléon ne se *couvrit pas de la nuit* (page 142), d'abord, parce qu'il n'aurait pu bien choisir son point de passage, n'y voyant pas; ensuite, parce qu'en juin, il fait déjà jour dans cette contrée à deux heures du matin.

Comment M. de Ségur avance-t-il que Napoléon, dans cette reconnaissance, a *franchi* la frontière, quand ce n'est que le 23, à dix heures du soir, que l'armée a commencé son passage? Ne se serait-il permis une pareille licence que pour amener ce rapprochement : « que cinq mois après, Napoléon » ne put repasser cette frontière qu'à la » faveur d'une même obscurité » (page 142); ce qui est un fait aussi inexact que l'intention est peu bienveillante.

On croirait, en voyant la description que fait l'auteur du passage du fleuve, et de la nuit pendant laquelle il s'opéra, qu'il n'a jamais couché au bivouac. Quelle singulière idée les militaires se feront-ils de lui, en lisant ses jérémiades pour avoir passé une belle nuit d'été à la belle étoile! Heureusement que les soldats français n'avaient pas été aussi démoralisés par cette nuit de bivouac, que M. de Ségur. Leur courage n'en était pas refroidi, « puisque leur ardeur » était si grande que deux divisions » d'avant-garde se disputant l'honneur » de passer les premières, furent près » d'en venir aux mains. » (Page 146.)

Plus bas, il place Napoléon à l'entrée du pont, qu'il a passé *sans hésiter pour encourager les soldats de ses regards* (page 146). Ce sont les mêmes soldats qu'il vient de nous peindre comme prêts à en venir aux mains pour passer.

« Ils parurent plus animés que lui, soit » qu'il se sentît peser sur le cœur une » si grande agression, soit que son » corps affaibli ne pût supporter le » poids d'une chaleur excessive, ou que » déjà il fût étonné de ne rien trouver » à vaincre. » (Page 146.)

M. de Ségur ignore que, quand il s'agit de surprendre un point de passage sur une rivière, on manœuvre de manière à ne pas y trouver l'ennemi. Lorsqu'on a réussi, comment serait-on *étonné de ne rien trouver à vaincre?* Le seul obstacle à vaincre, c'était le fleuve, et il était vaincu.

M. de Ségur ne l'est pas. Il a plus d'une réserve toute prête : *le corps affaibli de Napoléon ne peut supporter le poids d'une chaleur excessive.* Ainsi, le général qui avait bravé si souvent le climat de l'Italie dans la canicule; qui, au milieu des sables du désert, avait supporté sans se plaindre les ardeurs du soleil de Syrie, ne pouvait pas, le 24 juin, au bord du Niémen, résister à la chaleur du nord de l'Europe. Le lecteur serait tenté de croire que c'est d'un autre Napoléon qu'il s'agit. Et, en effet, le portrait tracé par M. de Ségur, et qui apparaît dans tout son ouvrage, ne ressemble pas plus au général de l'armée d'Italie, qu'à celui qui, l'année suivante, vainquit à Lutzen, à Champaubert, à Montmirail.

Notre auteur convient que ce qu'il dit n'est pas vraisemblable, mais il n'en est pas plus embarrassé. Ce n'est plus ni la chaleur ni l'étonnement de ne pas trouver l'ennemi, qui abat Napoléon, c'est une cause morale : *il se sent peser sur le cœur une si grande agression.* La phrase n'est pas française; le sentiment l'est encore moins. M. de Ségur oublie que, dans ses chapitres précédents, il a montré le prince Kourakin *dictant un ultimatum* (page 91) qui ne laissait d'autre alternative que la guerre; il oublie que l'armée russe était réunie longtemps avant l'armée française, et que l'empereur Alexandre *se trouvait au quartier-général de la Grande-Armée*, avant même que Napoléon eût quitté Paris pour se rendre à Dresde; il oublie ces démarches, qu'il a lui-même rapportées, et qui se rattachent toutes au refus du maintien de la paix. Par cette conjonction *quoique*, et par ces alternatives multipliées *soit que*, figures qu'il

affectionne particulièrement, il n'offre à son lecteur que des énigmes à deviner. Mais malheureusement, parmi tous les mots qu'il en donne, il ne fait jamais connaître le véritable.

« Tout à coup il s'enfonça à travers » le pays, dans la forêt qui bordait le » fleuve. Il courait de toute la vitesse » de son cheval. Dans son empresse» ment, il semblait qu'il voulût tout » seul atteindre l'ennemi, etc. » (Page 146.)

Comment un écrivain, qui porte un titre militaire, ose-t-il travestir en extravagance digne de Don Quichotte, l'action toute simple d'un général en chef, qui reconnaît le terrain sur lequel il doit agir? L'Empereur ne fit pas la folie que lui prête M. de Ségur de courir tout seul à travers les bois. Il fit lui-même une forte reconnaissance de cavalerie, et en envoya d'autres dans plusieurs directions, afin d'avoir des nouvelles de l'ennemi. Mais le Maréchal-des-logis ignore cela; il est probablement resté auprès des tentes, où ses fonctions le retenaient.

En général, ce chapitre est un morceau à effet, sur lequel l'auteur paraît avoir beaucoup compté. On y trouve la matière d'un mélodrame. C'est d'abord l'Empereur couché dans sa tente, *étendu sans force dans un air immobile au milieu d'une chaleur lourde*. (Page 143.) Ensuite la nuit vient : quelques sapeurs passent sur l'autre rive; ils y trouvent *un Cosaque seul, qui leur demande qui ils sont. — Français*, répondent-ils. *— Que voulez-vous, reprit cet officier, et pourquoi venez-vous en Russie?* Un sapeur lui réplique brusquement: *Vous faire la guerre! prendre Wilna! délivrer la Pologne!* A ces mots, *le Cosaque disparaît dans les bois; trois coups de fusil se font entendre; c'est le signal qu'une grande invasion était commencée*. (Pages 143 et 144.) Les colonnes françaises débouchent. « Le génie des » conquêtes enflamme les imaginations. » (Page 145.) On voit Napoléon qui se » hâte de poser le pied sur la terre russe, » et de faire sans hésiter ce premier » pas vers sa perte. » (Page 146.) Au génie des conquêtes succède celui des tempêtes. L'auteur n'a pas oublié les présages. « Le cheval de Napoléon s'a» bat (page 142), le jour s'obscurcit, le » vent s'élève, un orage survient, qui » est grand comme l'entreprise. » (Page 147.) L'armée ne veut pas y reconnaître *la réprobation d'une si grande agression*. (Page 148.) Le pont sur la Vilia est rompu; Napoléon s'irrite *contre elle*: c'est Xerxès faisant frapper de verges l'Hellespont; « il affecte de la mépriser » comme tout ce qui lui fait obstacle, » et ordonne à un escadron de Polonais » de se jeter dans cette rivière. (Page » 148.) Ils périssent tous. » Ce dénouement du mélodrame fait succéder l'odieux au ridicule. L'auteur fait peser sur la mémoire de l'Empereur l'accusation d'avoir sacrifié à une colère insensée la vie de tant de braves gens. Voici la vérité.

Napoléon, arrivant sur la Vilia, trouva le pont rompu. Voulant avoir des nouvelles de l'ennemi, il donna ordre à un escadron du régiment de chevau-légers polonais de la garde (1) de passer la rivière, comme les Cosaques, à la nage. Quelques-uns, moins bons cavaliers que les autres, se séparèrent de l'escadron; un chevau-léger lancier de la première compagnie, nommé Trzcinski,

(1) C'était le premier escadron, commandé par le chef d'escadron Kozietulski, et composé de la première compagnie, capitaine Zaluski, et de la cinquième, capitaine Szeptycki. Le général Krasinski, qui commandait le régiment, se jeta à l'eau pour sauver un de ses soldats.

fut le seul qui périt. Un officier de ce même escadron, le comte Joseph Zaluski, alors capitaine, aujourd'hui aide-de-camp du roi de Pologne, ayant abandonné son cheval, courait risque de se noyer; il fut sauvé par des ouvriers sapeurs et des soldats d'infanterie légère. Que deviennent les lamentations de M. de Ségur? Que devient ce saisissement *d'horreur et d'admiration* (p. 149) qu'il prête à l'armée.

Il en est de même de *cet orage grand comme l'entreprise*; il faut le réduire à une simple averse. Ce qui a induit en erreur notre historien, c'est qu'il a lu dans Labaume qu'un orage avait éclaté au moment où le corps du Vice-Roi passait le Niémen, le 29 juin. Il en fait l'application au passage du Niémen par l'Empereur à Kowno, le 24, sans réfléchir à la différence de cinq jours qui eut lieu entre ces deux opérations. Mais M. de Ségur n'y regarde pas de si près. D'ailleurs, en plaçant cet orage au passage même de l'Empereur, il donnait à son récit une couleur bien plus dramatique, et trouvait l'occasion de grouper autour de ce prétendu phénomène, les réflexions mystiques qui conviennent si bien à la tournure de son esprit. C'est seulement après les torrents de pluie dont parle Labaume, qu'un grand nombre de chevaux périrent, par suite d'un refroidissement subit de l'atmosphère.

Tel est le récit du passage du Niémen, écrit, comme on le dit aujourd'hui, dans le style romantique, puisqu'il est chargé de descriptions et de petits détails racontés avec de grands mots. Pour nous, nous le qualifions de romanesque. Ainsi doit s'appeler une histoire où ce qu'on trouve le moins, c'est la vérité.

CHAPITRE III.

L'auteur nous transporte à Wilna, qu'il nous représente livré au délire de la joie, mais il a soin de nous avertir que cette « exaltation irréfléchie chez » les uns, excitée chez les autres, dura » peu. » (Page 153.) Cette exaltation *irréfléchie* est présentée dans la même page, comme l'effet d'*un patriotisme vivant encore*; or, un patriotisme qui vit depuis longtemps n'est pas un sentiment irréfléchi. Cette exaltation était *excitée* selon notre auteur, et cependant il dit qu'elle se manifestait par un épanchement universel. Mais un sentiment excité ne peut être que factice. M. de Ségur devrait nous apprendre comment on l'avait fait naître. La police de Paris avait-elle donc précédé l'avant-garde pour préparer à l'armée des applaudissements lorsqu'elle entrerait à Wilna?

L'Empereur y reçoit une adresse de la diète de Varsovie, à laquelle il répond. M. de Ségur se hâte de l'accuser d'avoir glacé, par sa réponse, le zèle des Polonais. « Ils ne surent, dit-il, à quoi en » attribuer la circonspection; ils doutè» rent des intentions de Napoléon.... » Même autour de lui, on se demandait » les motifs de cette prudence qui pa» raissait intempestive. » (Page 156.)

Si, par les personnes qui sont autour de Napoléon, on entend les maréchaux-des-logis de son palais, et quelques officiers qui ne voyaient dans cette campagne que la privation des plaisirs de Paris, il est assez peu important pour l'histoire de savoir ce qu'on se demandait *autour* de ce prince. Ces messieurs étaient bien loin d'avoir alors l'importance qu'ils se donnent aujourd'hui, et ce n'est pas d'après leurs jugements qu'on jugera l'Empereur.

Veut-on savoir pourquoi Napoléon ne dit pas « le royaume de Pologne

» existe, » comme le demandaient les députés de la confédération de Pologne? Le voici. L'Empereur avait beaucoup d'intérêts à concilier, de devoirs à remplir. Son premier devoir était la paix, et son premier intérêt, de ne prendre aucun engagement qui le subordonnât à d'autres intérêts qu'à ceux de la France. *Si celui dont chaque parole était un décret*, eût dit : « Le royaume de Pologne existe, » il n'aurait pu poser les armes qu'il n'eût existé en effet. Si *ce royaume* devait son existence *aux efforts* unanimes *d'une population qui couvre des contrées si éloignées et si étendues*, nul n'aurait pu lui imposer l'obligation de ne pas le reconnaître, encore moins de le détruire. Autre chose était pour lui d'être engagé par les événements, ou par sa libre volonté. Il n'avait lié l'Autriche à la cession *d'une partie de la Gallicie, que pour le cas où, par suite de la guerre, le royaume de Pologne viendrait à être rétabli* (termes du traité d'alliance). Et qu'avait-on entendu par *suite de la guerre*? C'était la paix qui, en la terminant, aurait affranchi la Pologne. Ce ne pouvait pas être, lorsque la guerre était à peine commencée, l'insurrection qui, à ce seul mot, *la Pologne existe*, aurait éclaté dans la Gallicie autrichienne, province renfermant autant de cœurs dévoués à la patrie, que celles où le sentiment de l'indépendance est le plus exalté. L'Autriche le savait; elle le craignait.

Napoléon était-il en position, à Wilna, de dire les mots solennels qui auraient justifié les craintes de cette puissance, et de taire ceux qui seuls auraient pu la rassurer? Ses devoirs, ses intérêts, sa conduite sont-ils suffisamment expliqués? Ce ne sont pas là des conjectures ni des rumeurs de quartier-général; c'est la substance des instructions données alors au comte Otto. Dans la campagne de 1806 contre la Prusse, où la Pologne prussienne était seule en question, Napoléon s'était tenu dans la même réserve, parce qu'alors, comme toujours, la paix était pour lui le but de la guerre.

M. de Ségur, après nous avoir exposé la politique du salon de service, peint la » froideur de la Lithuanie, à laquelle » on dicta jusqu'aux élans de son pa- » triotisme, et d'où il résulta pour Na- » poléon, comme pour elle, une fausse » position, où tout devint fautes, con- » tradictions et demi-mesures. » (Page 157.)

Pour y mettre le comble, on ajoute que Napoléon laissa former un gouvernement provisoire, dont le « choix » fut malheureux en quelques points, » et déplut à la fierté jalouse d'une no- » blesse difficile à contenter. » (Page 158.) Il est dommage pour l'historien que rien de tout cela ne soit vrai. Le gouvernement lithuanien, composé de sept membres, en comptait six choisis dans la plus haute noblesse; le comte Soltan, le prince Alexandre Sapieha, comte Potocki, comte Sierakowski, comte Prozor et comte Tysenhaus. Le septième, M. Sniadecki, avait été désigné comme le représentant de la célèbre université de Wilna, dont il était le président. Ces choix eurent l'assentiment unanime.

« Napoléon comptait sur quatre mil- » lions de Lithuaniens; quelques mil- » liers seulement le secondèrent. » (Page 158.) Toute la population s'unit à sa cause et la servit.

« Une garde d'honneur, dit M. de » Ségur, lui avait été décernée; trois » cavaliers le suivirent. » (Page 158.) Napoléon avait quitté Wilna depuis plus d'un mois, lorsque le prince Sapieha lui proposa une garde d'honneur dont il lui envoya la liste, et que l'Empereur

peu disposé à l'accepter, n'avait admise qu'au nombre de cinquante hommes. Elle se trouva bien plus considérable, et, par l'ordre de Napoléon, elle devint le noyau d'un second régiment de chevau-légers polonais de la garde, dont le commandement fut donné au brave général Konopka. M. de Ségur ne les a pas vus, il n'a pas même été informé de leur sort; car il nous dirait sans doute que plusieurs centaines de ces jeunes gens, appartenant aux familles les plus distinguées de la Lithuanie, surpris par une division de cavalerie commandée par le général Czaplitz, aide-de-camp de l'empereur de Russie, tombèrent à Slonim entre les mains de l'ennemi.

Cet événement aurait pu ne pas échapper à l'historien, qui tient note de trois cavaliers suivant le quartier-général, lesquels étaient trois gentilshommes polonais que le prince de Neuchâtel avait attachés à son état-major comme interprètes. Il y a peu de pages, dans cette histoire, où l'on ne trouve de pareilles bévues.

Nous ne disons rien de ce grand débat entre les généraux polonais qui accompagnaient l'Empereur et quelques-uns des officiers de service auprès de lui. L'imagination de l'auteur n'a, selon son système, arrangé ces conversations que pour fournir des preuves de la tiédeur des Lithuaniens. Le dévouement, les sacrifices et les malheurs de cette noble contrée, auraient pu lui faire naître des inspirations d'un genre plus élevé.

« La fuite de l'ennemi ajourna cette » victoire, après laquelle on courait. » L'Empereur pouvait attendre ses con» vois... Mais il ne voulut pas lâcher » prise..... Il lança sur les Russes » quatre cent mille hommes avec » vingt jours de vivres, dans un pays » (s'empresse-t-on d'ajouter, de peur » qu'on ne loue tant d'activité), dans » un pays qui n'avait pas pu nourrir » les vingt mille Suédois de Charles » XII. » (Page 164.)

Le plan de l'Empereur avait complètement réussi. Dès l'ouverture de la campagne, il avait coupé l'aile gauche, commandée par le prince Bagration, le corps de Doctoroff, ainsi que la division russe Dorokow (1), du centre de l'armée russe, qui fut obligée de fuir vers la Duna sur son camp de Drissa, abandonnant les magasins immenses réunis en Lithuanie et en Samogitie, et nous laissant maîtres de ces deux provinces.

Arrivé à Wilna, l'Empereur ne *lança* pas quatre cent mille hommes sur les traces de l'ennemi. Il fit manœuvrer les premier et quatrième corps pour empêcher la réunion, sur la Duna, des corps séparés de l'armée russe, en même temps qu'avec le corps principal il marchait sur Barclay de Tolly. On pouvait attendre de ces opérations la destruction de Bagration, qui, devancé par le maréchal Davout, ayant sur son flanc le Vice-Roi, et poussé par le roi de Westphalie, à la tête de plus de soixante mille hommes, n'aurait pu passer le Dniéper sans livrer bataille contre des forces qui, par leur grande supériorité, l'auraient écrasé.

CHAPITRE IV.

M. de Ségur se donne ample car-

(1) Cette division, formant l'avant-garde du comte Schouwalof, était placée à Orany, où le désordre qui régnait au quartier-général après le mouvement de l'Empereur l'avait fait oublier. Elle fut forcée de suivre le mouvement de Bagration sur Smolensk. Le seul corps de Doctoroff put rejoindre le camp de Drissa, en abandonnant son bagage et un grand nombre de traîneurs.

rière dans ce chapitre ; il énumère les pillages, les incendies, les désordres, les misères qu'il dit signaler la marche de l'armée. Nous ne ferons qu'une remarque ; c'est que dans les guerres du beau temps de Louis XIV, dans celles du maréchal de Saxe, du maréchal de Broglie, dans les brillantes campagnes de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, un écrivain qui se serait amusé à décrire minutieusement ce qui se passait sur les derrières de l'armée, aurait pu faire des tableaux semblables aux siens, et causer, dans les salons et les boudoirs de Paris, les mêmes émotions que M. de Ségur. Cet historien aime beaucoup les scènes de désordre et de pillage ; il a véritablement la vocation de *peintre des désastres*. Au surplus, voici un échantillon de son style en ce genre, qui sans doute ne lui ouvrira pas les portes de l'Académie. Pour ne point fatiguer le lecteur, nous ne puiserons que dans une seule page.

« Une position si excessive amena » des excès... »

« Ces hommes rudes et armés, assaillis par tant de besoins immodérés, ne » purent rester modérés.

» Ils se vengeaient des propriétaires » sur les propriétés.

» Il y en eut qui se tuèrent *avant* d'en » venir à ces extrémités.

» Mais plusieurs s'endurcirent. Un excès les entraînait à un autre, comme » on s'échauffe souvent par les coups » qu'on donne...

» Au milieu de cette nature ingrate » ils se dénaturèrent...

» Ils crurent que leurs souffrances » les autorisaient à faire souffrir. » (Page 168.)

Fidèle à son habitude de se contredire sans cesse, M. de Ségur nous dit, quelques lignes plus loin, « qu'au reste ces » désastres furent très rares en Lithuanie. » (Page 169.)

Bientôt il suppose qu'un maréchal vient dire à l'Empereur, que plusieurs soldats de la jeune garde sont morts de faim. Il fait interrompre brusquement ce rapport par Napoléon, qui s'écrie (car l'Empereur s'écrie toujours, et ne parle jamais) : « C'est impossible ! où » sont leurs vingt jours de vivres ? Des » soldats bien commandés ne meurent » jamais de faim. » (Page 170.)

Cette réponse était très juste ; M. l'Officier du palais l'attribue *au désir d'échapper à la douleur par l'incrédulité.*

Puis viennent ici, comme à l'ordinaire, de prétendus caquetages du quartier-général. Ceux auxquels le Maréchal revenu d'Espagne, alla faire ses plaintes, et qui avaient sans doute mission pour les entendre, devraient bien être nommés. On doute qu'ils ratifiassent le langage que l'auteur leur met dans la bouche. Quant à ces conversations faites après coup, où l'on disait « que la santé du chef était affaiblie.... » qu'il couvrait de mépris les difficul» tés... pour se conserver la force d'es» prit nécessaire pour les surmonter ; » que, déjà inquiet et fatigué de la nou» velle situation critique où il venait de » se jeter... il allait pousser son armée » en avant, toujours en avant, pour en » finir plus tôt » (page 171), elles ne sont remarquables que parce qu'elles font voir l'incohérence des idées naturelles à un écrivain qui ne sait pas bien ce qu'il veut dire.

Il termine le chapitre en disant que les dispositions de Napoléon « étaient » dictées par la prudence la plus clair» voyante, mais qu'il se laissait empor» ter par l'habitude, par la nécessité » des guerres courtes, des victoires ra» pides et des paix subites. » (Page 172.) Cette réflexion est mal fondée. Lors-

qu'une question grave se présentait à l'esprit de Napoléon, il l'examinait sous toutes les faces, avec cette grande perspicacité, qui pour le génie est le coup d'œil de l'aigle; et, dès qu'il en avait reconnu les avantages, sa décision avait la rapidité de la foudre. C'est cette promptitude dans l'exécution, qui a fait croire aux observateurs superficiels qu'il se laissait aller à la fougue de ses passions, et qu'il donnait trop au hasard.

CHAPITRE V.

Les Russes sont en retraite sur toutes les routes. Aussitôt se présente à Wilna M. de Balachoff, porteur de paroles d'Alexandre. « Du reste, ajoute M. de » Ségur, point de nouvelles propositions ni par écrit ni dans la bouche » de Balachoff..... Napoléon n'hésita » point. Il n'avait pu s'arrêter à Paris; » reculerait-il à Wilna ? » (Pages 173 et 174.)

L'auteur paraît ignorer que M. de Balachoff vint proposer à Napoléon de conclure un armistice, et négocier de la paix, à condition que l'armée française repasserait le Niémen. L'Empereur *n'hésita pas*, et ne devait pas hésiter à refuser ces propositions. Néanmoins, son grand désir de la paix lui fit répondre qu'il négocierait volontiers sans conclure d'armistice, et en occupant le pays que chacun occupait. Le Maréchal-des-logis aurait-il voulu que Napoléon eût repassé le Niémen avec toutes ses troupes, abandonnant les avantages que lui avait procurés la réussite de son plan de campagne, et qu'il eût ainsi donné aux Russes le temps de se réunir vers leur camp retranché de Drissa? Tel eût été cependant le résultat de l'acceptation des propositions dont il s'agit.

Dans l'envoi de M. de Balachoff, l'auteur a vu ce que personne *n'avait compris* encore, excepté lui : « c'est qu'A» lexandre ne devait plus s'adresser à » Napoléon, ni même lui répondre. » (Page 176.) M. de Ségur paraît n'avoir qu'un but; c'est de présenter toujours nos ennemis sous l'aspect le plus favorable, et de rejeter sur nous le reproche de l'agression. Les expressions injurieuses qu'il prête à l'Empereur, parlant à M. de Balachoff, au sujet d'Alexandre et de ses généraux, se réfutent d'elles-mêmes.

« Alors montrant Caulaincourt au » ministre russe, voilà, dit-il, un cheva» lier de votre empereur: c'est un Russe » dans le camp français. » (Page 175.) Puis, vient une longue querelle entre Caulaincourt et Napoléon. Le récit n'en peut être qu'inexact, puisqu'elle est inconvenante, et que personne, autour de l'Empereur, ne se serait permis de manquer au respect qu'on lui devait. D'ailleurs, comment expliquer cette prétendue colère de M. de Vicence, de ce que l'Empereur l'aurait appelé *russe*, puisque, selon M. de Ségur (page 86, chapitre III, livre II), ce même duc répondit *fermement* à Napoléon, qui l'accusait d'être devenu russe, et d'avoir été séduit par l'empereur Alexandre: *Oui, Sire, parce que je le crois Français*. Il semble que M. de Caulaincourt n'aurait pas pu refuser à Wilna un titre dont il se serait glorifié à Paris.

Après une esquisse superficielle de la marche du roi de Naples vers la Duna, et de celle de notre droite contre Doctoroff et Bagration, M. de Ségur s'exprime ainsi: « Plusieurs ont prétendu » qu'il y avait eu trop de circonspec» tion ou de négligence dans ce pre» mier mouvement d'invasion, etc. » (Page 178.)

Ainsi, l'auteur reproche à Napoléon

de la lenteur ; il oublie que jusqu'à présent il l'a accusé de précipitation.

Comme ceux qui, pour donner plus de poids à leurs assertions, imaginent des détails et des circonstances, M. de Ségur, afin de convaincre son lecteur qu'il a étudié minutieusement l'Empereur, au physique comme au moral, nous le peint à Wilna « couché sur ses » cartes, dont sa vue courte comme » celle d'Alexandre-le-Grand et de Fré» déric II, l'obligeait de se rapprocher » ainsi. » (Page 179.)

Napoléon n'avait point la vue courte. M. le Maréchal-des-logis du palais ignore que, pour examiner une carte militairement, on est obligé de s'en approcher de très près. Nous n'aurions pas relevé cette erreur de peu d'importance, si elle n'était pas une nouvelle preuve que M. de Ségur n'a jamais vu l'Empereur dans son intérieur.

—

CHAPITRE VI.

Notre aile droite avait devant elle « un général et un pays difficiles à » vaincre. » (Page 182.) Mais, dès l'ouverture de la campagne, ce *général difficile à vaincre* cherche à se mettre en retraite sur le centre de l'armée russe, dont il est coupé. Les manœuvres habiles de Napoléon rendant vains ses efforts, il n'a d'autre parti à prendre que de s'enfoncer dans les marais qui sont en arrière de lui, pour arriver sur le Dniéper avant les Français. Si Davout, d'un côté, et le roi de Westphalie, de l'autre, exécutent les ordres qu'ils ont reçus, toutes les issues de ces marais seront fermées à Bagration. Napoléon s'attend d'un instant à l'autre à recevoir la nouvelle que le général russe a mis bas les armes avec ses quarante mille hommes. Il est à Wilna, avec une forte réserve, en mesure de recevoir les rapports de sa droite et de sa gauche, et ceux des mouvements de l'ennemi qui lui est opposé. Il ne pouvait quitter cette position centrale avant de savoir le parti que prendrait Bagration, et tant que ce général menacerait de s'y porter. Il s'occupe en même temps à organiser le gouvernement de la Lithuanie, à faire élever des ouvrages de fortifications autour de sa capitale, à bien se pénétrer des projets de l'ennemi, à presser l'arrivée de ses équipages de ponts, de ses parcs et de ses nombreux convois de vivres, enfin à entretenir l'enthousiasme des Polonais.

A ces motifs puissants du séjour de l'Empereur à Wilna, M. de Ségur juge à propos d'ajouter celui d'un prétendu dépérissement. Cette opinion, qu'il répète sans cesse, et où il puise l'origine des fautes qu'il prête à l'Empereur, ainsi que nous l'avons déjà dit, est tout-à-fait dénuée de fondement. *Une vigoureuse constitution ne secondait plus, comme autrefois*, fait-il dire à ceux qui l'approchaient, *ce génie si vaste*, etc.; *son embonpoint, les bains* dont il faisait usage, sont un sujet *de regrets* et de tristes réflexions pour eux. (Page 189.)

Dès sa jeunesse, Napoléon avait l'habitude de prendre des bains, « non » comme secours indispensable contre » une souffrance d'une nature grave, » que sa politique cachait avec soin » (page 189), mais, d'abord, parce que sa constitution en avait besoin ; et qu'ensuite un travail assidu de cabinet, et les fatigues, les lui rendaient nécessaires. *L'homme* n'a pas *plus manqué au héros* (page 189) que *le héros* n'a manqué à *l'homme*. L'auteur sacrifie souvent la vérité au désir de faire de brillantes antithèses.

Cette entreprise, que jusqu'à présent il avait présentée comme intempestive, et qu'il appelle ici *la plus utile peut-être à l'Europe*, n'a point manqué par l'effet *d'un jour d'orage* ou *d'une fièvre soudaine*. (Page 189.) Tout ce qui était humainement possible a été tenté et accompli. La bataille de la Moskowa a eu le succès qu'elle pouvait avoir. Ce n'est pas plus l'état de maladie du chef de l'armée française, que l'habileté des généraux russes, qui a fait échouer cette entreprise européenne : c'est le froid prématuré.

L'auteur, par la description emphatique qu'il fait de la Bérésina, semble craindre qu'on ne sache pas assez tôt les malheurs que l'armée y a essuyés à son retour. Les connaissances géographiques qu'il y déploie sont encore en défaut, quand il avance que « toutes les » rivières qui, dans ce pays, coulent » dans la direction d'un pôle à l'autre, » ont leur rive orientale dominant leur » rive occidentale, comme l'Asie, l'Eu» rope.» (Page 183.) L'Europe, dans sa partie nord, forme un plateau, au centre duquel on peut placer Moscou. Or, audelà de cette capitale, le versant du plateau fait que toutes les rivières, dans cette partie, ont au contraire leurs rives orientales plus basses que leurs rives occidentales.

—

CHAPITRE VII.

Aussitôt que Napoléon fut certain que Bagration ne pouvait plus atteindre Wilna, et qu'il apprit que l'armée de Barclay de Tolly s'était concentrée dans le camp retranché de Drissa, il se porta sur le point central de Glubokoé. Dès que les Russes connurent ce mouvement, ils craignirent que Napoléon n'arrivât avant eux à Witepsk, où ils espéraient se réunir à Bagration, et s'y dirigèrent en toute hâte. Napoléon, apprenant l'évacuation du camp de Drissa, devina leur projet et marcha dans cette direction.

L'empereur Alexandre, forcé d'abandonner les grands magasins qu'il avait formés sur sa ligne d'opérations par Pskow, quitta son armée pour se rendre à Moscou, afin de s'y créer de nouvelles ressources, tant en hommes qu'en subsistances. Les proclamations qu'il fit alors ne se distinguent pas par l'esprit de modération que M. de Ségur a tant vanté, en parlant de celle qui fut publiée à Wilna. Devrait-on en conclure que le caractère d'Alexandre était changé? Si, comme le dit notre historien, la première peignait son caractère, celles-ci devraient le peindre également. Napoléon y est désigné sous le nom de *Moloch*, et les Français y sont comparés à *une race de sauterelles qui brûlent la terre, et que la terre repoussera, la trouvant trop pesante pour son sein outragé*. A quoi attribuer cette différence? Ne proviendrait-elle pas de ce que l'empereur Alexandre n'avait plus le même besoin de dissimuler? Ce sont les flèches que les Parthes lançaient en fuyant.

Napoléon dirige ses forces du centre sur Bezenkowiski. Il se rend à Kamen « toujours en voiture pendant la nuit, » par nécessité, ou peut-être pour que » l'armée ignorât que son chef ne pou» vait plus partager ses fatigues. » (Page 192.)

Ces insinuations montrent que l'auteur ignore absolument les détails de la vie que menait l'Empereur à la guerre, ou feraient croire, de sa part, à un sentiment d'injustice qui le porterait à présenter sans cesse ce prince sous un

jour défavorable. Nous ne pouvons mieux répondre à ses allégations qu'en faisant connaître quel était l'emploi des journées de Napoléon lorsqu'il était à l'armée.

La vie active qu'il menait dans les camps était subordonnée aux opérations militaires. Habituellement, il marchait à cheval avec l'armée, quand elle était à la suite et près de l'ennemi. Lorsqu'elle était en grandes manœuvres, et que les opérations avaient lieu à de fortes distances, il attendait que les corps qui étaient en marche fussent près d'être rendus dans les positions qu'il avait indiquées. Il restait alors à son quartier-général. Là, il donnait ses soins à l'administration intérieure de la France, et répondait aux rapports qui lui étaient journellement adressés de Paris par ses ministres; car il gouvernait l'empire, en même temps qu'il dirigeait l'armée. Économe de son temps, il calculait l'époque de son départ, de manière à se trouver à la tête de ses corps au moment où sa présence y devenait nécessaire. Il s'y transportait alors rapidement en voiture. Mais, pendant ce trajet même, il ne restait pas oisif. Il s'occupait à lire ses dépêches, et, le plus souvent, il recevait des rapports de ses généraux et expédiait à l'instant ses réponses. Des estafettes de Paris lui étaient quelquefois remises en même temps. Une lumière, disposée dans le fond de sa voiture, l'éclairait pendant les voyages de nuit, et lui permettait de travailler comme s'il eût été dans son cabinet. Aux portières marchaient toujours ses aides-de-camp et ses officiers d'ordonnance, et une brigade de ses chevaux de selle suivait avec l'escorte.

C'est ainsi qu'il était resté à Wilna, pendant qu'une partie des corps de son armée se dirigeait sur la Duna. Il ne quitta cette ville que le 16, à dix heures du soir (1). Le 17, de bonne heure, il était à Swentziani, d'où, ayant reçu un rapport qui lui faisait connaître que l'ennemi avait repassé la Duna à Druia, et surpris la cavalerie que commandait Sébastiani, il expédia de nouveaux ordres aux corps d'armée, et arriva au milieu de ses troupes à Glubokoé, le 18 à midi. Il fit de même dans sa marche sur Kamen et Bezenkowiski, où il se trouva au moment même où les corps qui avaient ordre de s'y rendre, y arrivaient.

Telle était l'organisation privilégiée de cet homme extraordinaire en tout, qu'il pouvait dormir une heure, être réveillé par un ordre à donner, se rendormir, être réveillé de nouveau, sans que son repos ou sa santé en souffrissent. Six heures de sommeil lui suffisaient, soit qu'il les prît de suite, soit qu'il dormît, à différents intervalles, dans les vingt-quatre heures.

Les jours qui précédaient une grande bataille, il était constamment à cheval pour reconnaître la force et la position de l'ennemi, étudier son champ de bataille, parcourir les bivouacs de ses corps d'armée. La nuit même, il visitait la ligne pour s'assurer encore de la force de l'ennemi par le nombre de ses feux; et en quelques heures, il fatiguait plu-

(1) On a vu plus haut que le corps du maréchal Davout avait marché dans la direction de Minsk. Arrivé en cette ville, le 8 juillet, il en était parti le 13, débordant toujours la gauche de Bagration; et passant par Ygumen, il traversa la Bérésina à Bérésino, et arriva à Mohilof le 20, empêchant ainsi la réunion de l'armée de Bagration à celle de Barclay sur la Duna. Le corps du Vice-Roi avait quitté les environs de Wilna (Neutroki) le 7, et passant par Ochmiana, était arrivé le 17 à Dokszitzi. Le maréchal Mortier, avec la garde et la cavalerie bavaroise, arriva le 16 à Glubokoé.

sieurs chevaux. Le jour de la bataille, il se plaçait sur un point central, d'où il pouvait voir tout ce qui se passait. Il avait près de lui ses aides-de-camp, ses officiers d'ordonnance. Il les envoyait porter ses ordres sur tous les points. A quelque distance, en arrière de lui, étaient quatre escadrons de la garde, un de chaque arme; mais, lorsqu'il quittait cette position, il ne prenait pour escorte qu'un peloton. Il indiquait ordinairement le lieu qu'il avait choisi à ses maréchaux, afin d'être facilement trouvé par les officiers qu'ils lui enverraient. Aussitôt que sa présence devenait nécessaire quelque part, il s'y portait au galop.

Comment M. de Ségur a-t-il la naïveté de dire (page 193) que *ce ne fut pas une vanité puérile* qui fit passer la Duna à Napoléon? A l'esprit de qui une pareille puérilité a-t-elle pu se présenter? L'Empereur passa la Duna pour faire lui-même une reconnaissance, afin de s'assurer si l'armée de Barclay de Tolly avait déjà passé ce point dans sa marche sur Witepsk; ce dont il s'assura.

Après avoir fait l'éloge de la précision des marches de tous les corps, qui, au bout d'un mois de séparation et à cent lieues du point où ils s'étaient quittés, arrivèrent à Bezenkowiski, *le même jour* et *à la même heure*, M. de Ségur nous donne un tableau exagéré du tumulte qu'une telle réunion produisit dans cette ville. Il ne peut cependant ignorer que toutes les armées du monde offrent le même aspect, lorsqu'un grand nombre de troupes se rassemble sur un point capital. Cette circonstance est-elle particulière à nos soldats, ou cherche-t-on à les faire passer pour une horde sans discipline?

« Le 25 juillet, Murat marchait vers » Ostrowno avec sa cavalerie. A deux » lieues de ce village, Domont, Du Coetlosquet, Carignan et le 8e de hussards » s'avançaient en colonnes. » (Page 196.)

A la lecture de ce passage, ne croirait-on pas que MM. Domont, Coetlosquet, Carignan étaient tout au moins des généraux, puisqu'il les nomme comme il nomme Murat, sans les désigner par aucun titre? On serait dans une grande erreur; ces messieurs sont tout simplement des officiers du 8e de hussards, et l'on saura pourquoi l'auteur les cite seuls, si l'on s'enquiert de ce qu'ils sont maintenant.

Le corps d'Osterman veut défendre les défilés d'Ostrowno; une action assez vive s'engage. M. de Ségur ne s'aperçoit pas qu'il attaque l'honneur d'un de nos braves régiments (le 84e de ligne), en disant que beaucoup de soldats, « sous » le prétexte de soutenir les blessés, ou » d'être blessés eux-mêmes, se détachaient successivement des rangs. » (Page 199.) C'est une tache gratuite qui serait faite à la gloire française. Le Maréchal-des-logis du palais n'était point à cette affaire. Il ne saurait dire également qu'il a vu Murat à la tête d'un régiment de lanciers polonais, chargeant malgré lui, poussé par « les lan- » ces polonaises qui étaient en arrêt et » serrées derrière lui. » (Page 200.) L'auteur devrait avoir assez de connaissances militaires, pour savoir que l'intervalle entre les escadrons eût permis au roi de Naples de se retirer, si sa bravoure personnelle ne l'eût entraîné à prendre part à la charge.

Voici une autre assertion, qui attaque encore la réputation d'un régiment français. Les Russes défendaient un bois, « le 92e régiment, étonné du feu » qui en sortait, étourdi par une grêle » de balles, demeurait immobile, n'o- » sant ni avancer ni reculer, retenu par » deux craintes contraires, celle de la

» honte et du danger, et n'évitant ni » l'une ni l'autre. » (Page 200.) Comment M. le Maréchal-des-logis du palais peut-il prendre sur lui de compromettre ainsi l'honneur de nos régiments! N'étant point présent à l'affaire, il aurait dû lire les rapports du prince Eugène; il y aurait vu que ce prince, en parlant de ce régiment, s'exprime ainsi: « Il » fallait la valeur des troupes et l'opi- » niâtreté du général qui commandait, » pour réussir dans une attaque aussi » difficile. »

—

CHAPITRE VIII.

L'armée française, après avoir repoussé les Russes au combat d'Ostrowno, continue sa marche sur Witepsk. Le 27, on découvre l'armée russe rangée en bataille près de cette ville. L'avant-garde française fait ses dispositions pour approcher de l'ennemi; la présence de l'Empereur augmente encore l'ardeur des troupes.

« Le roi de Naples qu'enivraient tant » de regards, se livrant à sa fougue or- » dinaire, précipita les chasseurs du » 16e sur toute la cavalerie russe. On » vit alors avec effroi, cette faible ligne » française rompue dans sa marche par » un terrain tranché de profondes ra- » vines, s'avancer contre les masses » ennemies. Ces malheureux se sentant » sacrifiés, marchaient avec hésitation » à une perte certaine. Aussi, dès le » premier mouvement que firent les » lanciers de la garde russe, tournèrent- » ils le dos. Mais les ravins qu'il fallait » repasser, arrêtèrent leur fuite, etc... » Ils furent culbutés dans ces bas-fonds » où beaucoup périrent. » (Page 204.)

Ce fait est rapporté avec autant d'inexactitude que de partialité en faveur des Russes. On y voit avec regret le peu de justice rendu à une poignée de braves.

Après avoir passé le petit pont, qui nous séparait de l'ennemi, le 16e de chasseurs, précédé par deux compagnies de voltigeurs du 9e régiment de ligne, dut se former en bataille en avant du défilé, afin d'en faciliter le passage aux autres corps qui suivaient. La gauche du 16e de chasseurs s'appuyait aux voltigeurs, qui avaient gagné le bord de la Duna. Le 16e ne se porta point en avant, conduit par le roi de Naples, pour charger l'ennemi, mais seulement pour gagner du terrain, et empêcher l'encombrement sur le pont. Ce fut dans ce moment que la cavalerie de la garde russe, protégée par le feu d'une batterie de douze pièces, chargea ce régiment, à la tête duquel était le général Piré. Le 16e de chasseurs voulut employer une manœuvre qui lui avait déjà réussi plusieurs fois; il attendit la charge sans s'ébranler, et à trente pas de distance, fit un feu de carabine. La vélocité de la cavalerie russe ne put pas être arrêtée par ce feu, qui ne fit que causer du désordre dans les rangs du seizième. Ce régiment fut repoussé jusque sur notre infanterie; mais sa perte fut peu considérable, et bien moindre que celle des Russes. Ceux-ci perdirent beaucoup de monde, en voulant enlever les deux compagnies de voltigeurs, qui avaient été dépassées, et qui, par leur feu, se firent un rempart des chevaux et cavaliers ennemis: voilà la vérité. Où donc M. l'Officier du palais peut-il avoir pris que les braves chasseurs du 16e *marchaient avec hésitation à une perte certaine, se sentant sacrifiés, et tournèrent le dos au premier mouvement des Russes*? Ces sentiments pusillanimes ne peuvent entrer dans le cœur de soldats français vainqueurs. Dans un ouvrage dédié aux vétérans de l'armée française,

et où l'on remarque tant de minutieux détails, M. de Ségur aurait dû citer les noms des deux braves officiers qui commandaient les compagnies du 9e (les capitaines Guillard et Savary). Il est vrai que ce sont des noms plébéiens.

L'auteur nous représente Napoléon hésitant à attaquer les ennemis dans la position qu'ils occupaient. « Les soldats, » dit-il, furent étonnés de cette inac» tion, à l'instant où ils avaient atteint » une armée. » Il nous montre « Murat » ne pouvant persuader son chef d'at» taquer, allant témérairement planter » sa tente presque au milieu des en» nemis. » (Page 207.) Que nos soldats, animés par la vue des Russes, aient exprimé le plus grand désir de les attaquer aussitôt, cela se conçoit; mais que le roi de Naples presse l'Empereur d'aller attaquer une armée de près de cent mille hommes en position, avec le peu de forces qui étaient en ligne, c'est prêter à ce prince des discours et une opinion que son habitude de la guerre ne pouvait faire naître en lui. Pour bien reconnaître une armée, qui occupe plus d'une lieue de terrain, l'homme le plus habile, celui qui a le plus d'expérience, d'activité et de génie, ne peut pas employer moins d'une journée; une première reconnaissance ne lui donne qu'une idée générale; une seconde reconnaissance, au milieu du jour, lui est nécessaire pour arrêter son plan d'attaque, dont une troisième, faite le soir, doit confirmer les dispositions. Ce n'est qu'alors qu'il donne ses ordres pour le lendemain; et il passe la nuit à juger, par la disposition des feux, si l'ennemi n'a pas changé sa ligne.

Le général Barclay changea sa détermination, et pendant la nuit, l'armée russe se retira dans toutes les directions.

Écoutons M. de Ségur faisant la description du camp russe : « Tout y at» testait la science de la guerre, son » heureux emplacement, la symétrie de » toutes ses parties, l'exacte et exclu» sive observation de l'emploi auquel » chacune d'elles avait été destinée, » l'ordre, la propreté qui en résultait... » Il parut plus d'ordre dans leur défaite » que dans notre victoire, etc., etc. » (Pages 208 et 209.)

Il paraît que M. de Ségur, que ses fonctions appelaient à Witepsk, pour y faire le logement du quartier impérial, n'a pas vu ce camp tant vanté. Nous qui avons été chargé de l'examiner en détail, nous n'y avons trouvé qu'une extrême irrégularité, une grande malpropreté, et un désordre tel qu'il était impossible d'estimer le nombre d'hommes et d'animaux qui avaient bivouaqué dans cet endroit.

Quant aux leçons que le Maréchal-des-logis nous fait donner par les Russes fuyants, nous n'en parlons que pour montrer dans quel esprit son ouvrage paraît écrit, et à quelle nation il cherche à plaire.

« Dès que l'Empereur eut pris sa ré» solution, il revint à Witepsk avec sa » garde. Là, le 28 juillet, en entrant » dans son quartier impérial, il détacha » son épée, et la posant brusquement » sur les cartes dont sa table était cou» verte, il s'écria : Je m'arrête ici; je » veux m'y reconnaître, y reposer, y » rallier mon armée et organiser la Po» logne. La campagne de 1812 est finie; » celle de 1813 fera le reste. » (Pages 211 et 212.)

L'Empereur, en se portant rapidement sur Witepsk, avait eu le double but de gagner cette ville avant l'armée de Barclay, et d'empêcher la réunion de Bagration. Aussitôt qu'il apprit la retraite précipitée de Barclay sur Smo-

Hertel et la place de Bobruisk. Le général Dombrowski devait cerner cette place, qui était en mauvais état, avec son infanterie, et sa cavalerie était chargée d'en éclairer les environs. Il avait avec lui vingt-quatre bouches à feu. Ailleurs, *c'est Macdonald auquel on n'envoyait ni les instructions, ni les moyens de s'emparer de Riga*, tandis qu'il a à ses ordres le nombreux équipage de siége de Dantzig, et qu'avant de quitter Wilna, l'Empereur lui avait fait connaître ses intentions.

Bientôt M. le Maréchal-des-logis oublie ce qu'il a dit de la résolution de Napoléon, *de planter ses aigles* à Witepsk, et il se rappelle que ce prince s'est écrié en y entrant : *Croyez-vous donc que je sois venu de si loin pour conquérir cette masure?* (Page 220.)

M. de Ségur, qui aime à faire des tableaux, aurait bien dû faire celui de la cérémonie imposante qui eut lieu, lors de la réception du nouveau colonel des grenadiers à pied de la garde. Mais il passe sur cela si légèrement, que l'on croirait qu'il est question d'un officier ordinaire, tandis qu'il s'agit d'un des généraux les plus distingués, promu à l'un des premiers commandements de l'armée. L'auteur, qui a cité si souvent de simples officiers, aurait bien pû nommer le général comte Friant, moins connu qu'eux, il est vrai, dans les salons, mais si connu des braves. Il aurait dû dire que l'Empereur tira son épée, le reçut lui-même et l'embrassa en lui disant : « C'est la récompense de vos beaux et bons services, mais j'ai encore besoin de vous. Continuez à commander votre division pendant cette campagne; vous m'y êtes plus nécessaire qu'à la tête de vos grenadiers, que j'ai toujours sous mes yeux. »

Qui pourrait reconnaître l'Empereur au portrait suivant? « L'impatience saisit Napoléon.... on le voit inquiet.... » l'image de Moscou prisonnière obsède » son esprit.... une grande irrésolution » s'empare de toute sa personne.... on » le voit errer dans ses appartements, » comme poursuivi par cette dangereuse tentation... Il marche sans objet, demande l'heure, considère le » temps, et tout absorbé il s'arrête; » puis il fredonne d'un air préoccupé » et marche encore.... demandant à » ceux qu'il rencontre : Eh bien! que » ferons-nous? resterons-nous, irons- » nous plus avant? etc. » (Pages 222 et 223).

M. de Ségur le représente tantôt dans son lit, tantôt en chemise; et après les beaux raisonnements du chapitre précédent, sur la nécessité de rester à Witepsk, il nous dit que « le même danger » qui peut-être aurait dû le rappeler » sur le Niémen, ou le fixer sur la Duna, » le pousse sur Moscou.... qu'alors, décidé, il se relève soudainement, plein » du feu de sa redoutable conception; » qu'il paraît possédé du génie de la » guerre; que sa voix s'endurcit, » que son regard devient étincelant, » son air farouche; qu'on s'écarte de » lui par frayeur. » (Pages 225 et 226.)

L'historien de la grande armée a sans doute pris son modèle à Charenton.

CHAPITRE II.

M. de Ségur, sans avoir parlé des nouvelles circonstances qui peuvent avoir disposé Napoléon à changer d'idée, nous le présente comme ne pensant plus qu'à quitter Witepsk, et à se porter en avant.

« Sa résolution fixée, il lui importait » de ne pas mécontenter ses entours; » c'était par leurs sentiments qu'il jugeait de ceux de l'armée; il se sen-

» tait mal à l'aise, entouré de regards » désapprobateurs. » (Page 227.) Il faudrait en conclure qu'il était désapprouvé par tout le monde, et qu'il était seul contre tous. L'Empereur s'occupait très peu *de ses entours*. Il n'avait ni la faiblesse de s'inquiéter *des regards désapprobateurs*, ni la sottise de *juger des sentiments de l'armée* par ceux de personnes qui n'étaient quelque chose que par les objets relatifs au service dont elles étaient chargées près de lui. Il eût, d'un mouvement de ses sourcils, fait baisser les *regards désapprobateurs*. Quant au mécontentement, il existait quelquefois, mais il se manifestait rarement. Napoléon ne savait-il pas que les courtisans sont frondeurs par leur nature, quand ils ne sont pas sous l'œil du maître ? ne savait-il pas aussi ce qu'il fallait accorder à la faiblesse humaine ? et s'il était indulgent pour la mauvaise humeur dont les fatigues et les privations étaient la cause, s'il était trop juste pour s'en irriter, il était assez sage pour ne pas en tenir compte dans ses déterminations. Il l'était surtout assez pour ne pas juger, par les sentiments de personnes qui ne commandaient pas les troupes et qui ne vivaient pas avec elles, des véritables sentiments de l'armée. Napoléon savait apprécier les hommes et les choses, ce que M. l'Officier du palais paraît entièrement ignorer.

L'auteur recommence ici les scènes qu'il a déjà fait jouer à Paris, par les mêmes acteurs. (Page 96.) A l'en croire, l'Empereur n'aurait eu autour de lui que des bavards, ou des gens sans éducation.

Malgré toutes les observations qui lui sont faites, « il veut marcher à la fois » sur Pétersbourg et sur Moscou, pour » tout détruire dans l'une et tout conserver dans l'autre. » (Page 228.) Voilà une justice distributive bien étrange ! Il est malheureux que le duc de Frioul, à qui pareil secret avait été révélé, ne soit plus ici pour nous en expliquer la bizarrerie. Cette conversation avec Duroc est pour amener cette réplique de l'Empereur, que, « si la » guerre de Russie ne lui présentait » aucune chance avantageuse, il tour- » nerait ses armes contre la Prusse, et » lui ferait payer les frais de la guerre. » (Page 229.) Comment supposer que, quand les Prussiens marchaient sous les drapeaux de Napoléon, il méditait leur ruine ! Le général Yorck peut l'avoir dit pour excuser sa défection, mais quel motif M. de Ségur peut-il donner de cette invention ?

Il fait dire à M. Daru que cette guerre n'est pas *nationale*. M. Daru ne peut pas avoir tenu un pareil langage. La délivrance de la Pologne rendait cette guerre plus *nationale* que toutes les autres entreprises de Napoléon. Après la guerre de la limite du Rhin, c'était la plus *nationale* qui ait pu être faite.

Dans tout ce chapitre, l'auteur nous présente Napoléon occupé à convaincre les *grands*, à combattre leurs résistances, et à obtenir d'eux qu'ils veuillent bien faire encore un effort pour aller jusqu'à Smolensk. Napoléon les cajole ; quand il les interrompt, c'est « par des » raisonnements subtils... Ses manières » sont remarquables par une facilité, » une simplicité, une bonhomie, etc., » ce qui explique pourquoi, malgré » tant de malheurs, il est encore aimé » par ceux qui ont vécu dans son in- » timité. » (Page 233.) M. le Maréchal-des-logis du palais n'a point vécu dans cette intimité ; il le prouve par l'esprit qui a dicté son livre.

Si cette peinture de l'entourage de Napoléon était fidèle, il faut avouer que

ce prince aurait eu des serviteurs bien peu dévoués, et même étrangement récalcitrants. Il n'y a pas de général, enfoncé dans une contrée lointaine, qui, avec autant d'opposition, puisse réussir. Les soldats mêmes disent qu'ils ne le voyaient plus qu'au jour des combats, *quand il fallait mourir, jamais pour les faire vivre.* (Page 235.) Que deviennent ces soins minutieux que prend l'Empereur pour nourrir le soldat, et ces *approvisionnements immenses comme l'entreprise*, qu'il a fait rassembler ? (Page 120.)

Les métamorphoses s'opèrent sous la baguette magique de M. de Ségur; tous les masques changent, on ne reconnaît plus personne.

Napoléon ne sait plus vouloir, ne sait plus se faire obéir.

Berthier n'est plus l'expéditionnaire empressé de ses ordres.

Mouton n'est plus ce fier tribun militaire que César a subjugué (1).

Caulaincourt n'est plus ce serviteur exact et ponctuel, qui oublie jusqu'à ses sentiments et ne connaît que son devoir.

Duroc n'est plus le discret confident qui se tait, quand il n'est pas nécessaire de répéter la voix du maître.

On ôte à M. Daru son rôle de laborieux et sévère administrateur; on en fait un discoureur politique devant l'homme qui lui imposait le plus de réserve.

(1) Lorsque le comte de Lobau était colonel du troisième de ligne, son vote fut contraire à l'élévation de Napoléon au trône impérial. L'Empereur, qui tenait à s'attacher un officier de cette distinction, le fit venir: une simple conversation séduisit ce colonel, qui bientôt devint son aide-de-camp.

CHAPITRE III.

Le deuxième corps obtint, sur la route de Sebej, un avantage considérable sur un corps russe et le rejeta dans la Drissa. M. de Ségur ne porte la perte des ennemis qu'à deux mille hommes et huit canons, tandis qu'elle fut de trois mille hommes et de quatorze canons. Un général russe, tué dans cette affaire, fournit à l'auteur l'occasion d'en faire un pompeux éloge; *sa mort fut*, dit-il, *héroïque*. Puis il entre à ce sujet dans de grands détails qui n'ont pu lui être fournis que par des Russes. Nous ne reprochons pas à M. l'Officier du palais les éloges qu'il donne à nos ennemis; toutefois les généraux français qui tombèrent dans cette campagne, sont loin d'exciter autant ses regrets; à peine fait-il connaître leurs noms.

L'auteur suppose que ce n'est qu'à la fin de son séjour à Witepsk que l'Empereur eut connaissance des proclamations d'Alexandre, datées de Polosk le 18 juillet, et dont nous avons déjà parlé. Il dit que Napoléon fut *ému* des injures grossières qu'elles contenaient. Il se trompe; elles n'excitèrent que son sourire.

Dans sa position de Witepsk, Napoléon espérait que les armées ennemies, réunies vers Smolensk, feraient quelques faux mouvements, dont il pourrait profiter. L'attaque des Russes sur le général Sébastiani à Inkowo, le confirma bientôt dans l'idée que toute l'armée de Barclay quittait les environs de Smolensk pour venir l'attaquer. Sa décision est aussitôt prise, et M. de Ségur a raison de dire qu'elle *fut grande et hardie comme l'entreprise.* (Page 241). Il conçoit l'espoir de se porter rapidement sur la rive gauche du Dniéper, et en remontant ce fleuve, d'atteindre

Smolensk avant les Russes; mouvement qui nous plaçait sur le flanc ou sur les derrières de l'armée ennemie; quatre jours lui suffisent pour porter sur Liadouï le corps de Davout et ceux qu'il a avec lui. La hardiesse de cette manœuvre, que les Russes eux-mêmes ont admirée (1), et la rapidité de son exécution, réfutent victorieusement tout ce que l'auteur a dit de l'indécision et do l'apathie de l'Empereur.

LIVRE SIXIÈME.

—

CHAPITRE Ier.

L'auteur, qui ne craint pas les répétitions, nous décrit de nouveau la belle manœuvre de Napoléon, dont il a parlé à la fin du chapitre précédent. Ce mouvement, qui, au dire de nos ennemis, est une des plus belles opérations militaires de Napoléon, fournit cependant encore au Maréchal-des-logis du palais un sujet de censure : tant l'éloge est distribué avec parcimonie et le blâme avec prodigalité ! Ici, c'est une division *qu'un ordre mal écrit a fait errer pendant vingt-quatre heures dans les bois* (page 249); mouvement qui ne fut d'aucune importance, et qu'un historien judicieux se fût bien gardé de rapporter. Mais quand l'Empereur ne fournit pas à l'auteur matière à critiquer, il s'en prend à l'armée, qu'il représente comme marchant dans un désordre général.

(1) Voyez l'*Histoire militaire de la Campagne de Russie, en 1812*, par M. le colonel Boutourlin, aide-de-camp de S. M. l'empereur de Russie. (Page 252, tome Ier.)

CHAPITRE II.

Dans notre mouvement sur Smolensk par la rive gauche du Dniéper, nous rencontrâmes, à Krasnoï, la division russe Newerowskoi, que, l'on ne sait trop pourquoi, les Russes avaient ainsi placée. Cette division fut au moment d'être enlevée. M. de Ségur suppose que, si elle n'a pas été prise, c'est par un retard de Grouchy. Le fait est que, dans la rapidité de sa fuite, elle ne put être jointe et attaquée que par la cavalerie. L'artillerie, qui avait été retardée au passage du défilé de Krasnoï, ne put pas être employée, quoi qu'en ait dit l'auteur. Si elle était arrivée à temps, cette division aurait été totalement détruite. Notre historien, fidèle à son système, s'abstient de faire connaître que, dans une des brillantes charges de cavalerie qui eurent lieu, le colonel Marbeuf fut blessé mortellement.

A l'occasion du 15 août, le prince Eugène vient complimenter l'Empereur, qui lui dit : *Tout se prépare pour une bataille; je la gagnerai; nous verrons Moscou.* Eugène, suivant notre historien, *garda le silence*; mais, en sortant, il s'empressa de dire au maréchal Mortier : *Moscou nous perdra...... Duroc, le plus réservé de tous...* dit *qu'il ne prévoit pas d'époque à notre retour. Ainsi,* ajoute l'auteur, *on commençait à désapprouver.* (Page 257.) Il semble, d'après tout ce qu'il a énoncé dans les chapitres précédents, que ce commencement de désapprobation date de bien plus loin.

—

CHAPITRE III.

Napoléon avait profité si habilement de l'hésitation et des fausses manœuvres

des généraux russes, dans leur marche sur Witepsk, que ce ne fut que par Smolensk qu'ils apprirent le danger qui les menaçait. Cette place fut au moment d'être prise. M. de Ségur représente le maréchal Ney *enflammé* à la vue de cette ville, et lui reproche d'avoir essayé de s'en emparer immédiatement. « Une balle le frappa au cou. Irrité, il » lança un bataillon contre la citadelle. » Les murailles russes purent seules » arrêter ses soldats. » (Page 262.) Le maréchal Ney était trop habitué aux balles, pour s'irriter d'en avoir reçu une dans ses habits. Ce ne fut donc pas pour se venger qu'il fit marcher un bataillon du 46ᵉ, mais bien pour faire rentrer l'ennemi, qui lui était opposé, dans la citadelle, et la reconnaître. Il est malheureux qu'il n'ait pas suivi sa première pensée, et qu'il n'ait pas fait aussitôt une attaque vigoureuse sur ce point. Car la ville eût été enlevée; la citadelle n'était revêtue qu'en terre. L'Officier du palais, qui fait peu de cas des opérations militaires, ne donne pas exactement la position de l'armée française autour de Smolensk. Voici la description qu'il en fait :

« Davout, puis le comte de Lobau, » se déployèrent à la droite de Ney; la » garde au centre, en réserve; et plus » loin l'armée d'Italie. La place de Ju» not et des Westphaliens fut indiquée; » Murat et Poniatowski formèrent la » droite de l'armée. » (Page 263.)

L'auteur devrait bien nous dire quel corps commandait le comte de Lobau, depuis que le maréchal Davout lui avait repris les divisions qui lui avaient été confiées. Plus loin il ajoute : « L'armée » française, ainsi placée, était adossée à » des défilés et à des précipices; mais » la retraite importait peu à Napoléon; » il ne songeait qu'à la victoire. » (Page 264.) Le Maréchal-des-logis, qui semble vouloir donner des leçons de stratégie à l'Empereur, devrait savoir que deux grandes routes assuraient la retraite à notre armée; que le quatrième corps (celui du prince Eugène) avait été placé, ainsi que la division Pajol, à Goritnia, pour éclairer les bords du Dniéper sur notre gauche; et que notre droite se trouvait flanquée, un peu en arrière, par le corps du duc d'Abrantès. M. de Ségur, qui paraît si bien connaître les plans et le caractère de Barclay de Tolly, devrait aussi nous dire pourquoi il envoya Bagration, non pas à Elnia, comme le dit notre historien, mais bien à Dorogobouje, et pourquoi il resta avec son armée à Smolensk. De deux choses l'une : ou Barclay voulait la bataille, ou il ne la voulait pas. Dans le premier cas, il fallait réunir ses forces, au lieu de les diviser; dans le second cas, il fallait évacuer Smolensk. M. l'Officier du palais donne pour motif du séjour de Barclay dans cette ville, « qu'ayant en tête un en» nemi colossal, il dut s'attendre à des » mouvements gigantesques. » (Page 265.) Nous avouons que nous ne comprenons rien à ceci. Si Barclay avait affaire à un ennemi *colossal*, croyait-il donc augmenter ses forces en les divisant?

CHAPITRE IV.

Napoléon, après s'être assuré qu'une portion de l'armée russe a quitté Smolensk pour se porter sur la route de Moscou, se décide à l'attaquer.

Voici le brave « Murat, prudent » quand la présence de l'ennemi ne » l'échauffait pas, qui combat cette résolution. » (Page 268.) L'auteur assure même « qu'il s'est jeté aux genoux de » son frère, le conjurant de s'arrêter...

» que cette Moscou nous perdrait.... » (Page 269.)

M. de Ségur n'est pas varié dans les idées qu'il prête à ses personnages, et dans la manière de les exprimer. Murat ne fait que répéter ici ce qu'on a fait dire, quelques pages plus haut, au prince Eugène. Faire parler ainsi le roi de Naples, c'est vouloir le faire passer pour un général peu expérimenté. Comment l'Empereur pouvait-il s'arrêter devant Smolensk? L'Officier du palais aurait-il donc voulu qu'il revînt sur ses pas? Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que d'enlever cette place. D'ailleurs, ayant passé une partie de la nuit auprès du roi de Naples, et dans la tente de l'Empereur, nous pouvons assurer que les conversations rapportées sont fausses. Tout le monde brûlait du désir de voir tomber Smolensk en notre pouvoir. L'attaque une fois résolue, Napoléon fit resserrer cette ville au-dessus et au-dessous des ponts, pour foudroyer ces passages, et, dès-lors, décider l'ennemi à l'évacuer.

C'est dans une des batteries qui furent établies pour cet objet (celle de notre droite), que M. de Ségur suppose que Murat, désespérant du sort de cette guerre, veut se faire tuer; absurdité complète.

L'auteur, qui n'a pas des idées nettes sur les mouvements militaires, nous dit que « Napoléon voulut qu'en même » temps l'artillerie de la garde abattît la » grande muraille avec ses pièces de » douze ; l'artillerie désobéit. » (Page 270.) Cette accusation de désobéissance serait flétrissante pour la garde ; mais elle n'est point fondée. L'Empereur, dans le moment même où il faisait vigoureusement canonner les ponts, fit tirer quelques coups de douze contre la muraille, pour voir l'effet qu'ils produiraient ; et lorsque l'on eut reconnu qu'il fallait trop de temps et de munitions pour y faire une brèche, Napoléon ordonna au génie d'attaquer par la mine.

« En montant à cet assaut, nos co- » lonnes d'attaque laissèrent une longue » et large traînée de blessés, de sang et » de morts. » (Page 270.) A l'assaut de quoi, M. l'Officier du palais? Il n'y avait point d'ouvrages extérieurs; les faubourgs étaient seulement garnis de troupes, mais n'étaient point retranchés. Il n'y avait donc pas lieu de donner un assaut.

« La faute que Ney avait fait com- » mettre la veille à un bataillon, venait » d'être répétée par l'armée entière. » (Page 271.) Qui peut croire qu'un homme, portant le titre de général, écrive de pareilles choses! Quel autre moyen y avait-il, pour prendre la place, que de commencer par chasser l'ennemi des faubourgs?

« Le comte de Lobau, maître du » fossé, fit jeter des obus dans la ville... » Un si grand désastre, qu'il crut son » ouvrage, effraya le comte de Lobau. » (Page 271.)

Ici, il y a deux choses difficiles à comprendre. La première, c'est de savoir quel corps commandait le comte de Lobau. Car, au dire même de l'auteur, nous voyons autour de Smolensk, à la gauche, Ney dont la droite s'appuie au corps de Davout, qui lui-même appuie sa droite à Poniatowski. Où donc était placé le corps du comte de Lobau? M. de Ségur aurait bien dû nous en instruire. En second lieu, nous lui demanderons comment le comte de Lobau, qui fait jeter des obus dans la ville, peut *s'effrayer* de ce qu'ils y mettent le feu. Le Maréchal-des-logis du palais ignore-t-il que c'est l'effet que produisent des obus? Le brave général polonais Grabowski fut tué en entrant en ville : l'auteur n'en fait pas mention.

CHAPITRE V.

L'Empereur parcourt le champ de bataille ; « triste revue de morts et de » mourants ; compte funeste à faire et » à rendre. » (Page 273.) Là-dessus, M. de Ségur donne à entendre que nous avions soin de faire enterrer nos morts pour prévenir de fâcheuses impressions sur nos soldats. Mais cela était-il si facile à cacher, quand l'armée entière était là ? Voudrait-il faire croire que les soldats français craignent la mort ? La petite vanité de briller par des amplifications de collége, l'emporte chez lui sur toutes les considérations. Il prête un a-parté à Napoléon, entouré de Ney, Davout, Mortier, Duroc, etc., et ajoute que c'est « par le besoin de » décharger son cœur du soin qui l'op» pressait..... qu'il s'acharne sur le gé» néral et sur l'armée ennemie, comme » s'il eût pu la détruire par ses raison» nements, ne l'ayant pu par la vic» toire..... (Pages 275 et 276.) Que ses » paroles ne prouvaient que son désap» pointement, etc. » (Page 279.)

Toute la diatribe qu'il prête à l'Empereur contre les Russes, n'est là que pour amener cet éloge magnifique de ce peuple que l'auteur lui oppose : « Les » Russes, dit-il, en sont à ce point où » les nations ont encore leurs vertus » primitives, et déjà des vertus acqui» ses. » (Page 277.) Plus tard, un aide-de-camp vient annoncer qu'à notre droite, Regnier et le prince Schwarzenberg ont obtenu un avantage important sur Tormasof, et l'ont rejeté en Volhynie. Et Napoléon de s'écrier aussitôt : « Vous le voyez, les misérables ! ils se » laissent battre même par des Autri» chiens ! » (Page 279.) Est-il vraisemblable que l'Empereur ait poussé l'imprudence au point d'insulter les Autrichiens, au moment même où ils méritaient ses éloges ? En rapprochant ce propos de l'intention que l'auteur lui a déjà prêtée à Witepsk, de *tourner ses armes contre la Prusse, et de lui faire payer les frais de la guerre, si la campagne de Russie ne lui présentait plus de chance avantageuse* (page 229), ne serait-on pas tenté de croire que notre historien veut justifier d'avance la conduite qu'ont tenue plus tard ces deux cabinets, et diminuer ainsi l'odieux de leur défection ?

Il fait dire aux généraux les plus rapprochés de Napoléon : « Si l'Europe se » soulevait contre lui, il n'aurait plus » que ses soldats pour sujets, que son » camp pour empire ; encore le tiers en » étant étranger, lui deviendrait enne» mi. » (Page 282.) De pareilles idées pouvaient-elles naître à cette époque dans l'esprit de qui que ce fût ? Cet anachronisme est une nouvelle preuve que ce roman n'a été écrit qu'avec des idées nouvelles, et dans l'absence de tout souvenir.

L'auteur nous retrace des scènes de murmures, qui ne sont qu'une répétition de celles de Wilna, Witepsk, etc. Son génie inventif aurait pu lui fournir quelque chose de plus nouveau.

CHAPITRE VI.

Que l'empereur Napoléon est malheureux ! Ce n'est pas assez d'entendre autour de lui les jérémiades continuelles de Murat, Caulaincourt, Daru, Berthier, Ney, Lobau, etc., il faut encore qu'il ait affaire à deux nouveaux plaignants, Rapp et Lauriston. Rapp est l'orateur ; il vient de Dantzig, mais cela ne l'empêche pas de raconter le désordre qui a lieu parmi nos soldats, en Allemagne, depuis l'Elbe jusqu'à l'Oder, et depuis l'Oder jusqu'à la Vistule. Il termine en disant que les trou-

pes se plaignent *de toujours marcher*. (Page 284.) Non content d'avoir prêté son éloquence à Rapp, voici le tableau que M. de Ségur fait lui-même de nos soldats: « Troublés par une vague in» quiétude, ils marchaient à travers la » morne uniformité de ces vastes et » silencieuses forêts de noirs sapins; ils » se traînaient (1) le long de ces grands » arbres nus, dépouillés jusqu'à la » cime, et s'effrayaient de leur faiblesse » au milieu de ces immensités; alors » ils se formaient des idées sinistres et » bizarres... » (Page 285.)

Les auteurs les plus aguerris des mélodrames des boulevarts, auraient hésité à mettre dans la bouche de leur niais cette peinture grotesque.

On se rappelle les déclamations contre les soldats au départ de Wilna. Ici, c'est un autre tableau effrayant du nombre des victimes que nous avons semées sur la route, et que l'auteur ne porte pas à moins d'un quart pour les Français, et de moitié pour les alliés.

Rapp n'épargne point les détails, mais l'Empereur ne s'explique pas avec lui: un autre général obtient plus de confiance; c'est Sébastiani. Celui-ci rappelle à Napoléon « qu'il lui avait » déclaré à Wilna qu'il ne passerait pas » la Duna; il insiste comme les autres » sur l'état de l'armée. Il est affreux, » repartit l'Empereur; dès Wilna, il en » traînait la moitié, aujourd'hui ce sont » les deux tiers, il n'y a donc plus de » temps à perdre. » (Page 287.) D'après ce calcul, il est évident qu'il faut marcher vite, si Napoléon veut qu'un seul soldat arrive à Moscou; car, dès Smolensk, où la moitié du chemin est à peine parcourue, il ne resterait plus que le tiers des soldats présents sous les armes: assertion ridicule, qui se réfute d'elle-même.

(1) L'auteur veut-il dire que nos soldats grimpaient sur les arbres?

M. de Ségur trouve que l'Empereur se contredit dans les discours qu'il adresse à ses généraux. Le mal se gagne apparemment; car, dans le chapitre précédent, cet historien fait dire au comte de Lobau, en entrant dans Smolensk: « Voilà une belle tête de can» tonnement; c'était lui dire de s'y ar» rêter; mais l'Empereur ne répondit » à cet avis que par un coup-d'œil sé» vère. » (Page 280.) Et, quelques pages après (page 288), c'est Napoléon qui répète devant Davout et ses généraux, le propos du comte de Lobau. *Il considère Smolensk*, dit-il, *comme une bonne tête de cantonnement, etc.*

Voilà, continue-t-il en parlant à Davout, *ma ligne bien couverte; arrêtons-nous ici!* Mais, en même temps, il l'envoie seconder Ney et Murat dans la poursuite des Russes. Il veut éviter désormais *toute affaire sérieuse* (page 289); et il confie la poursuite de l'ennemi *aux deux plus téméraires*. Davout, *qui est le maréchal prudent*, *il le met à son insu* sous les ordres *de l'impétueux roi de Naples*. (Page 289.) *Ainsi*, dit notre auteur, *les contradictions de ses paroles passent dans ses actions*. Il est facile à M. de Ségur de prêter au personnage de fantaisie qu'il s'est créé, des contradictions dans les paroles et dans les actions. Mais ce n'est point sur de frivoles caquets que Napoléon sera jugé par l'histoire. Jamais ce prince n'a dit qu'il s'arrêterait à Smolensk, car jamais il n'en a eu la pensée.

CHAPITRE VII.

Aussitôt les ponts rétablis, le maréchal Ney passe le Dniéper pour marcher à la suite de l'ennemi; mais non pas, ainsi que l'avance M. l'Officier du palais,

l'œil inquiet et l'oreille attentive. (Page 290.) Comment cet auteur peut-il dire que, ne trouvant pas l'ennemi, d'aussi braves troupes conduites par un chef aussi intrépide, *furent soulagées du poids d'une grande crainte*? (Page 290.) Qu'il fasse l'éloge des Russes, lorsqu'il est mérité, rien de mieux; mais qu'au moins il ne dise pas que les soldats français les redoutaient. Cette campagne, toute malheureuse qu'elle a été, a suffisamment prouvé le contraire.

On a vu dans le chapitre précédent, que le général Barclay avait envoyé, dès le 17 août, le corps de Bagration vers Dorogobouje. Lui-même (Barclay de Tolly) abandonna Smolensk le 18 à la pointe du jour, en se portant sur la route de Poreczie, d'où il dirigea son corps en deux colonnes, par des chemins de traverse, pour rejoindre la route de Smolensk à Moscou; savoir: la colonne de gauche à Prouditchi; la colonne de droite à Loubino. Toutes deux devaient ainsi parcourir un arc de cercle, dont la corde était formée par une portion de la route de Smolensk à Moscou; mouvement très imprudent; car, indépendamment du long détour que Barclay avait à faire, et du mauvais état des chemins de traverse, qu'il était obligé de parcourir pour rejoindre la route de Moscou, il n'existait sur cette dernière, pour retarder notre marche, que quatre régiments de Cosaques que Bagration y avait laissés, sous les ordres du général Karpof. Ainsi, cette faible arrière-garde se trouvait seule chargée du soin de couvrir les deux débouchés, par lesquels les deux colonnes de l'armée de Barclay devaient rejoindre la grande route. Le général russe, engagé dans ces défilés, sentit le danger dont il était menacé. Il se hâta d'envoyer une avant-garde, commandée par le général Touczkof, pour regagner à marches forcées la grande route, et marcher ensuite, dans la direction de Smolensk au soutien des Cosaques de Karpof.

« Enfin, dit M. de Ségur, après une » pénible marche, la tête du convoi » ennemi revit la grande route, à l'ins- » tant où les Français n'avaient plus » pour atteindre ce débouché qu'à » forcer la hauteur de Valontina, et le » passage de la Kolowdnia. Ney ve- » nait d'emporter violemment celui de » la Stubna..... » (Page 293.)

Le maréchal Ney, après avoir passé le Dniéper, s'était dirigé entre les deux routes de Pétersbourg et de Moscou, vers Gorbounowo, d'où ses troupes légères chassèrent quelques troupes de Baggowouth (de la colonne de droite), qu'elles y rencontrèrent. Ce Maréchal, ayant appris alors que les Russes se portaient sur la route de Moscou, reprit lui-même cette direction pour les y suivre. L'ennemi, ainsi que nous l'avons dit, n'ayant conservé aux environs de Smolensk que des Cosaques sur cette route, Ney éprouva peu d'obstacles jusqu'à Valontina. « Mais » Korf, repoussé sur Valontina, avait » appelé à son secours la colonne qui » le précédait. » (Page 293.) Ce fait est inexact. Le général Korf, commandant l'arrière-garde de Barclay, après avoir défendu le faubourg de Smolensk contre Ney, se dirigea sur la route qu'avait suivie Barclay (celle de Poreczie) vers Paloniewo. Il ne se retira donc point, comme le dit l'auteur, par la grande route de Moscou (1), et il ne combattit point à Valontina.

(1) Lorsque les troupes du maréchal Ney attaquèrent Gorbounowo, elles coupèrent cette arrière-garde; et, pour la dégager, Barclay envoya la division du prince Eugène de Würtemberg, qui reprit Gorbounowo, au moment où le maréchal Ney se dirigea sur Valontina.

Vers onze heures, le maréchal Ney attaqua les corps ennemis qu'il rencontra sur la route de Moscou, et les poussa vivement jusque derrière un ruisseau marécageux, où de nouvelles divisions russes étant venues à leur soutien, l'ennemi tint avec opiniâtreté. Le général Barclay sentait de quelle importance il était d'arrêter à tout prix la marche des Français. Il se transporta à cette position, où il fit arriver successivement d'autres divisions, à mesure qu'elles débouchaient des chemins de traverse sur la grande route. L'Empereur, ayant été informé que Ney éprouvait quelque résistance, envoya la division Gudin, qu'il mit sous les ordres de ce Maréchal.

Vers les quatre heures du soir, cette division arriva près du lieu du combat. S'étant formée en colonne par pelotons, elle s'avança sur l'ennemi, qui occupait une hauteur, barrant la route, et que couvrait le ruisseau marécageux, sur lequel était un petit pont en bois qu'il fallait passer pour l'aborder. Ce défilé étroit était foudroyé en tout sens par l'artillerie russe. Le septième d'infanterie légère, ayant l'arme au bras et en tête le général Gudin, marcha le premier pour forcer ce passage. Chaque peloton, en franchissant le ruisseau, répondait aux nombreux coups de canon des Russes par le cri mille fois répété de *vive l'Empereur* ! Ce régiment fut suivi du douzième, du vingt-unième et du cent vingt-septième; mais, en cet instant, le brave général Gudin eut les deux jambes fracassées par un boulet. Il fut remplacé par le comte Gérard. Le combat devint extrêmement vif. Cependant, les Français atteignirent la hauteur opposée. Quatre fois les colonnes russes se précipitèrent sur eux; quatre fois Gérard les repoussa. Tout le corps de Baggowouth, la division Alsuwief, et celle du prince Eugène de Würtemberg étaient arrivés au combat, qui dura jusqu'à dix heures du soir. En ce moment, l'ennemi n'ayant pu reprendre la position que la division Gérard lui avait enlevée, se mit en retraite.

« Il y eut presque autant de gloire » dans leur défaite que dans notre vic» toire. » (Page 294.)

Présent nous-même à ce combat, nous savons que les Russes se sont battus avec la plus grande bravoure; mais l'auteur devrait dire, que, supérieur en nombre au corps du maréchal Ney et à la division Gérard, l'ennemi occupait une superbe position, et que sa nombreuse artillerie avait sur nous un avantage d'autant plus grand, que le terrain, de notre côté, ne nous permettait pas de déployer la nôtre. Cependant, malgré tous ces obstacles, l'attaque de la division Gérard parvint à nous rendre maîtres de cette formidable position, que des troupes françaises pouvaient seules enlever. Nous ne craignons pas d'être démenti par aucun militaire, en affirmant que ce combat fut un des faits d'armes les plus glorieux pour nos armées.

« Un des généraux ennemis, resté » seul debout sur le champ de car» nage, tenta de s'échapper du milieu » de nos soldats, en répétant les com» mandements français. La lueur des » coups de feu le fit reconnaître; il fut » saisi. » (Page 294.)

Ce ne fut point par hasard, comme semble l'indiquer l'auteur, que le général Touczkof fut fait prisonnier. Dans une des dernières attaques, une colonne considérable de grenadiers russes fit une charge à la baïonnette contre un bataillon du septième léger et un bataillon du douzième de ligne. Le choc fut très violent; mais les en-

nemis furent repoussés avec la plus grande vigueur. Dans cette mêlée, un lieutenant de voltigeurs du douzième de ligne (M. Étienne) se précipita sur le général russe, et, après lui avoir porté deux coups de sabre sur la tête, le fit prisonnier au milieu de ses soldats.

« Les Russes, étounés de n'avoir été » attaqués que de front.... appelèrent » Murat, par dérision, le général des » grands chemins. » (Page 295.) Ce reproche, si les Russes l'ont fait au roi de Naples, aurait dû être mieux relevé par M. de Ségur. Murat, avec sa cavalerie, n'était point sur la route, mais bien à la droite de l'attaque du maréchal Ney, afin de communiquer avec le corps de Junot, qui passait le Dniéper à Prouditchewo, et devait tourner la gauche de la position des Russes. Nos soldats, avec plus de raison, appelaient Barclay *le général des routes*.

L'Officier du palais semble faire un reproche à l'Empereur de ne s'être pas trouvé présent au combat de Valontina; et dans les motifs qu'il énonce, il ne manque pas de faire entrer celui de la fatigue. C'est une de ses idées dominantes, que de représenter toujours Napoléon comme accablé par les fatigues, et déchu au physique comme au moral. On conçoit très bien qu'une sorte de pudeur ait empêché M. de Ségur d'attaquer l'Empereur avec les mêmes armes que ses ennemis; mais on s'indigne de le voir déguiser l'outrage sous l'apparence de la pitié. C'est la même chose pour l'effet, et, nous le disons à regret, pour l'intention.

Les deux grandes armées russes, ainsi que nous l'avons dit, s'étaient retirées, l'une par la route de Moscou, l'autre par celle de Pétersboug. En envoyant le corps du maréchal Ney et la cavalerie du roi de Naples sur la route de Moscou, que, d'après ses ordres, le duc d'Abrantès devait couper vers Latichino, l'Empereur pensa que ces corps réunis, qui ne pouvaient avoir affaire qu'à une arrière-garde, seraient plus que suffisants pour la culbuter; et que sa présence était plus nécessaire à Smolensk, comme point central, pour recevoir les rapports des différentes directions.

Après avoir attendu à une lieue de cette ville, dans une position intermédiaire, entre les routes de Smolensk et de Moscou, Napoléon ne rentra que sur les cinq heures du soir à son quartier-général, croyant la journée finie. Mais, avant de quitter cette position, il envoya auprès du roi de Naples son officier d'ordounance Gourgaud, sous les ordres duquel il mit plusieurs officiers (entre autres M. Rohan Chabot) (1). Il le chargea de suivre l'attaque qui avait lieu sur la route de Moscou, et de faire coïncider les mouvements du maréchal Ney, du roi de Naples et du duc d'Abrantès. Cet officier devait envoyer à l'Empereur des rapports sur l'affaire. Ce ne fut qu'après avoir pris ce soin, que Napoléon rentra dans Smolensk.

D'après les dispositions prescrites par l'Empereur, les Russes n'auraient pu défendre la position de Valontina. Il devait penser que le duc d'Abrantès, après avoir passé le Dniéper, aurait continué sa marche vers la grande route, et, débordant ainsi la position des Russes par la gauche, les aurait obligés à se retirer précipitamment. Il savait que la division Morand, du corps de Davout, marchant à gauche de la grande route, déborderait sur sa droite également la position des Russes.

(1) M. Roban Chabot était aide-de-camp de M. le général comte de Narbonne.

Pouvait-il prévoir que ses dispositions ne seraient pas exécutées? Malgré les instances du roi de Naples, malgré les ordres et instructions de l'Empereur, que lui fit connaître l'officier d'ordonnance, Junot ne voulut jamais se porter sur la route en arrière des Russes. Il paraît que ce général, qui avait donné tant de preuves de la plus brillante bravoure, ressentait déjà les atteintes de la maladie dont il est mort quelque temps après. L'officier d'ordonnance, voyant que ce général ne voulait pas exécuter l'ordre qu'il lui portait, lui dit : « M. le Duc, que devrai- » je dire à l'Empereur ? » Le duc d'Abrantès était entouré de son état-major, et paraissait fort abattu. Il répondit avec humeur : « Vous direz, » Monsieur, que j'ai pris position, » parce que la nuit est venue. » L'officier d'ordonnance eut beau répliquer qu'il y avait encore près de quatre heures de jour, que le maréchal Ney souffrait beaucoup dans l'attaque qu'il était obligé de faire de front; toutes ses instances furent inutiles; le duc d'Abrantès ne voulut faire aucun mouvement. Le combat fini, l'officier d'ordonnance arriva à minuit, à Smolensk, chez l'Empereur, pour lui en rendre compte. Napoléon, très peiné du sang inutilement versé à Valontina, et de la mort du général Gudin, demanda pourquoi Junot n'avait pas exécuté l'ordre qu'il lui avait donné. L'officier fit connaître ce qui s'était passé. L'Empereur alors fit venir Berthier, et lui dit : « Il paraît que Junot n'en veut plus; il n'a pas voulu tourner la position des Russes. Il est cause que nous avons eu une affaire très sanglante, que nous avons perdu Gudin.... Je ne veux plus qu'il commande les Westphaliens; il faut le remplacer par Rapp, qui parle allemand, et les mènera bien » Le prince de Neuchâtel écrivit les ordres relatifs à ce changement; mais, dans les heures qui suivirent, le maréchal Duroc et d'autres grands officiers, anciens camarades de Junot, parvinrent à calmer Napoléon, et ce général conserva son commandement.

« L'Empereur donna ordre à Davout » de soutenir Ney et Murat. » (Page 299.)

Dans le chapitre précédent, M. de Ségur l'a déjà fait partir pour cette destination, et a trouvé mauvais que le maréchal *le plus prudent* ait été mis sous les ordres *du plus téméraire*. Ces deux chapitres, où l'on parle du même mouvement, ont si peu de suite, qu'on dirait qu'il s'agit d'événements différents passés à deux mois de distance. Mais tout est confusion dans les récits de M. de Ségur, comme dans ses souvenirs.

—

CHAPITRE VIII.

Le tableau que fait l'auteur de la distribution des récompenses décernées par Napoléon est intéressant, mais il manque de détails. M. de Ségur, qui en est ordinairement prodigue, a omis entre autres ceux-ci : L'Empereur, en visitant la position de Valontina, dit au général Gérard : « Voilà comme j'aime » un champ de bataille; quatre Russes » pour un Français! Gérard, c'est fort » bien. » Il loua ensuite le courage des troupes, leur recommanda à plusieurs reprises l'ordre et la discipline; et arrivé devant le septième léger, il fit former le cercle par tous les capitaines, et leur dit : « Désignez-moi le meilleur » officier du régiment. — Sire, ils sont » tous bons. — Voyons, désignez-moi » le meilleur. — Sire, ils sont tous bons. » — Allons, ce n'est pas répondre. Dites-

» moi comme Thémistocle : le premier, » c'est moi; le second, c'est mon voi» sin. » Alors, on nomma le capitaine Moncey, blessé et dans ce moment absent. « Quoi ! » dit l'Empereur, « Mon» cey qui a été mon page, le fils du » maréchal? Voyons un autre. — Sire, » c'est le meilleur. — Eh bien ! je lui » donne la décoration. »

M. de Ségur ne laisse pas reposer longtemps l'esprit du lecteur; il fait immédiatement succéder à cette revue celle des hôpitaux, où son goût pour les scènes affligeantes se déploie. Il ne s'arrête pas à Smolensk; il rétrograde sur Witepsk, et même sur Wilna, où il va chercher les couleurs les plus sombres. Il paraît s'en prendre à l'Empereur des souffrances et du dénuement des soldats, dont il fait le tableau le plus exagéré.

Pour être juste, nous devons dire, sans crainte d'être démenti, que, de tous les généraux anciens et modernes, Napoléon est celui qui a porté l'intérêt le plus tendre, le plus suivi aux blessés; que jamais l'ivresse de la victoire ne les lui a fait oublier; et que sa première pensée, après chaque bataille, a toujours été pour eux. Si ses soldats ont quelquefois manqué de vivres, de lits, de médicaments, d'objets nécessaires au pansement, l'auteur pourrait en faire le reproche à l'intendant-général de l'armée. L'Empereur avait donné tous les ordres, et mis à la disposition de l'administration militaire des moyens aussi considérables en hommes et en chevaux, que ceux de l'artillerie. Cette dernière arme, malgré les combats qui eurent lieu, n'a jamais manqué de munitions. Quand elle faisait marcher un matériel aussi considérable que celui de plusieurs milliers de voitures, l'administration pouvait bien faire marcher quelques caissons d'ambulances; ce qui aurait empêché l'intendant de l'armée de prier, à Smolensk (1), le général Lariboisière, commandant l'artillerie de l'armée, de lui faire délivrer de l'étoupe, dont on garnit les caissons, pour panser les blessés.

—

CHAPITRE IX.

L'auteur dit « que Napoléon avait » chargé deux des siens de sonder l'es» prit du peuple russe (page 310), » pour le porter à un soulèvement; « mais que » cette tentative n'avait servi qu'à le » mettre en garde contre lui. » Puis, immédiatement, il ajoute que « ce » moyen lui répugnait, et que, plus » tard, différents chefs de famille s'of» frirent pour chefs d'insurrection, et » qu'ils furent refusés. » (Page 310.) Ainsi, la même page présente deux contradictions matérielles. Nous ne devons pas nous en étonner, l'auteur nous y a accoutumé. Il dit plus loin « que notre » vue excitait leur horreur... (P. 311.) » Qu'alors l'Empereur envisage toute » l'énormité de son entreprise; que » tant qu'il n'a rencontré que des rois, » leurs défaites n'ont été que des jeux » pour lui; que les rois sont vaincus; » qu'il en est aux peuples; que c'est

(1) L'artillerie de l'armée devant Smolensk (garde 1er, 3e, 4e, 5e et 8e corps, et réserve de cavalerie) avait un matériel composé de :

57 pièces de 12,
267 *idem* de 6,
32 *idem* de 4,
2 *idem* de 3,
10 obusiers de 6 p. 4 l.
122 *idem* de 5 p. 6 l.

490 bouches à feu;
et de.. 2,477 caissons chargés de munitions. Ce qui formait un total de 2,967 voitures, non compris les équipages de ponts, les forges, affûts de rechange, etc.

» une autre Espagne qu'il retrouve en-» core à l'autre bout de l'Europe. » En Espagne, la population, fanatisée par les moines, parmi lesquels chaque famille compte un de ses membres, s'était levée contre nous. Elle était partie principale dans la guerre, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, elle la faisait en personne. A notre entrée en Russie, au contraire, il n'y avait de combattants que les troupes réglées. C'était l'état qui faisait la guerre; l'état avait commandé à la nation de se retirer devant nous, ou plutôt il avait ordonné à ses soldats de brûler les habitations dans leur retraite, ce qui était un moyen bien sûr d'obliger les habitants à s'éloigner. Voilà ce qui s'est passé, et ce qu'aurait dû savoir M. de Ségur. Mais où a-t-il vu des *guérillas* russes? Dans quelles rencontres nos troupes ont-elles eu affaire avec les paysans? Que M. de Ségur le dise, et l'on verra avec lui cette *Espagne qu'il rencontre au bout de l'Europe*; mais rien ne se passait ainsi. Il y a là, comme dans toutes les pages de l'ouvrage, exagération, confusion et supposition. Ce ne fut qu'après la bataille de la Moskowa, et pendant notre retraite, que l'on vit quelques paysans, excités par l'appât du butin, massacrer plusieurs de nos blessés restés entre leurs mains.

« Il (Napoléon) s'étonne, hésite, s'ar-» rête.... Une fièvre d'hésitation s'em-» pare de lui; ses regards se portent sur » Kiow, Pétersbourg et Moscou.

» A Kiow, il envelopperait Titchakoff » et son armée.... En marchant avec » Saint-Cyr sur Pétersbourg, il envelop-» pera Wittgenstein.... » D'un autre côté, « c'est à Moscou qu'il frappera la » Russie au cœur...

» De ces trois projets, le dernier lui » paraît seul possible... et cependant, » ajoute l'auteur, « l'histoire de Char-» les XII était sous ses yeux. » (Pages 312, 313 et 314.)

Ne devrait-on pas inférer de ces paroles, que Charles XII lui servait de guide dans ce projet de marcher sur Moscou, quand, au contraire, le monarque suédois fit la faute de ne point marcher sur cette capitale. On n'a pas besoin d'être militaire pour savoir cela; il suffisait de lire l'histoire de Charles XII, non pas même celle écrite par le chambellan Alderfeld, mais seulement celle de Voltaire. Il est bien reconnu que, jusqu'à son arrivée à Smolensk, ayant sa ligne d'opérations et ses communications assurées, puisqu'il était maître de la Pologne et de Riga, la marche de Charles XII était conforme à toutes les règles de la stratégie. La faute que commit ce roi, fut de quitter cette route de Moscou pour se diriger sur l'Ukraine; ce qui, en lui faisant perdre sa ligne d'opérations, et en empêchant l'arrivée de Lewenhaupt avec des secours d'hommes et de vivres, fut cause de tous ses désastres.

La position de Napoléon à Smolensk, dont il fit une grande place de dépôt et un point d'appui, lui permettait de se diriger avec sûreté sur Moscou, d'où il n'était éloigné que d'une dizaine de marches. D'ailleurs, ce n'était réellement qu'à partir de Smolensk qu'on entrait en pays ennemi. A huit marches en arrière, se trouvaient les magasins de Minsk et de Wilna; en troisième ligne, ceux de Kowno, de Grodno et de Bialistock. Ceux de quatrième ligne étaient à Elbing, Marienwerder, Thorn, Varsovie, etc.; plus en arrière encore, ceux de Dantzig, Bromberg, Posen; enfin, en sixième ligne sur l'Oder, les magasins établis dans les places fortes que nous occupions.

—

CHAPITRE X.

L'auteur donne le détail d'une victoire remportée à Polosk; elle est d'une importance telle que l'Empereur pouvait être tranquille sur ce point, et assuré que l'ennemi n'y bougerait de longtemps. Cette victoire valut au général Saint-Cyr le grade de maréchal. « Malgré ce succès, la détermination » de dépasser Smolensk était trop pé» rilleuse pour que Napoléon s'y déci» dât seul; il fallut qu'il s'y fît entraî» ner. » (Page 318.) Comment peut-on supposer que l'Empereur, une fois maître de Smolensk, s'y serait arrêté, lorsque les armées de Bagration et de Barclay se retiraient sur Moscou, et qu'aucune raison fondée ne l'empêchait de les y suivre pour les combattre? car l'Empereur était certain que l'ennemi livrerait bataille pour défendre sa capitale. Une victoire et la prise de Moscou, aux yeux de tous les êtres pensants, promettaient la paix. L'auteur, lui-même, dans les conversations qu'il prête à l'Empereur avec ses généraux, dans les chapitres précédents, ***sur la désorganisation de l'armée***, sur le grand nombre d'hommes qui restent en arrière, etc., lui fait dire ***qu'il n'y a pas de temps à perdre, qu'il faut arracher la paix, qu'elle est à Moscou***. » (Page 287.) Si l'on admettait ces perpétuelles hésitations de la part de l'Empereur, il faudrait reconnaître que ce grand homme avait perdu ses facultés mentales. Mais les faits démentent constamment les insinuations de M. de Ségur.

A Wilna, à Witepsk, Napoléon nous est représenté comme un être privé d'énergie, de volonté, même de raison, ne sachant que faire, que devenir, ne donnant aucun ordre, et paraissant tout attendre du hasard. Et cependant, nous le voyons pourvoir à tout, diriger à la fois la politique et la guerre. Nous le voyons, dès la première marche, renverser entièrement le plan de campagne des Russes, couper leur armée en deux, les obliger d'abandonner leur ligne d'opération, leurs magasins, leur camp retranché, leurs communications, et de nous livrer, pour ainsi dire sans bataille, toute la Lithuanie. A Witepsk, à l'instant où M. de Ségur nous peint l'Empereur enfoncé dans un profond engourdissement, les généraux russes réunis viennent pour l'attaquer; c'est ce qu'il désirait. Ils croient qu'il veut se porter avec l'armée française sur leur droite; ils manœuvrent en conséquence, tandis qu'avec la rapidité de l'éclair, il passe le Dniéper, et se trouve sur leur flanc gauche. Ces mouvements considérables sont si bien combinés, leur exécution est si précise, que Barclay et Bagration, malgré toutes leurs troupes légères, malgré leurs nombreux agents et partisans dans le pays, ne sont instruits du danger qu'ils courent, que par l'attaque faite sur leurs derrières contre Smolensk, par ce grand capitaine qu'ils espéraient surprendre sur leur droite dans des cantonnements disséminés, et que M. de Ségur nous montre dans un état presque continu de torpeur et d'indécision.

Nous venons d'établir combien est fausse cette assertion de M. de Ségur. Nous sera-t-il permis d'y ajouter notre témoignage personnel? Nous recevions directement les ordres de l'Empereur; nous le voyions sans cesse, soit lorsqu'il nous les donnait, soit lorsque nous lui rendions compte de leur exécution, et nous ne l'avons jamais vu tel que nous le peint M. le Maréchal-des-logis du palais (1).

---

(1) Extrait d'une lettre confidentielle du duc

N'y a-t-il pas de l'injustice à dire, au commencement de ce chapitre, que ses lieutenants semblaient avoir fait plus que lui? Le général en chef d'une armée de près de quatre cent mille hommes, doit-il donc être présent à toutes les affaires qui se livrent? Il ne peut pas être à la fois partout, et c'est un malheur. Il donne ses ordres, ses instructions, fait connaître l'ensemble de ses projets; et c'est à chacun de ses généraux de s'y conformer, autant que le leur permettent les circonstances et les localités.

Certainement, si Napoléon se fût trouvé avec les cinquième, septième et huitième corps, Bagration n'eût point passé le Dniéper; il eût, avec son armée, été perdu pour la Russie. Si Napoléon eût été avec Schwartzemberg, le corps de Tormasow eût éprouvé le même sort; si Napoléon eût été avec Ney, l'armée russe eût payé cher, à sa sortie de Smolensk, la faute que ses généraux avaient commise, en faisant une marche circulaire, au milieu de chemins de traverse presque impraticables, pour regagner la grande route de Moscou et le Dniéper à Soloniewo (1).

Le maréchal Davout, qui, dans le chapitre VI, avait été placé *à son insu*, (page 289) sous les ordres du roi de Naples, paraît, dans celui-ci, sortir de son ignorance; il obéit de mauvaise grâce. Heureusement que « Barclay, » dit M. de Ségur, « ayant reculé sans » résistance jusque auprès de Dorogo- » bouje, Murat n'eut pas besoin de » Davout. » (Page 319.) Nous ne voyons pas trop quelle autre *résistance* que l'honneur eût empêché Barclay de s'enfuir; certainement ce n'est pas ce que M. de Ségur a voulu dire. Bientôt l'ennemi semble vouloir tenir; le roi de Naples fait ses dispositions pour l'attaquer. Il veut placer Davout à gauche, mais celui-ci veut rester à droite.

« Si la discorde est à notre avant- » garde, elle est aussi dans le camp des » Russes. » (Page 321.) Les aveux que nous fait M. de Ségur sont assez bons à noter. « La confiance dans le chef y » manquait, dit-il; chaque pas y parais- » sait une faute; chaque parti pris le » pire. La perte de Smolensk avait » tout aigri. » (Page 321.) Ce peu de mots de l'auteur nous semblent réfuter complètement les éloges qu'il a donnés à l'habileté des chefs, et à l'ordre qui régnait dans les armées russes. M. de Ségur tombe de contradictions en contradictions, parce que constamment il

---

de Fri ul, grand maréchal du palais, et qui est entre nos mains.

Au bivouac devant Witepsk, le 28 juillet au soir.

« L'armée, en se battant depuis trois jours » et en repoussant l'ennemi, est arrivée devant » Witepsk. Tous les corps seront réunis cette » nuit, et demain il y aura une bataille, à » moins que l'ennemi ne quitte, comme on le » fait craindre, la position qu'il a prise devant » nous pour couvrir Witepsk. Hier et aujour- » d'hui, dans les différents combats qui ont eu » lieu et dans lesquels nous n'avons eu que peu » de troupes engagées, les Russes ont toujours » été vigoureusement repoussés. On leur a fait » des prisonniers et pris plusieurs pièces de » canon. *L'Empereur jouit de la meilleure » santé.* Nous avons perdu le général Roussel, » de l'armée d'Italie: il a été tué par une pa- » trouille, par accident. Le colonel du génie » Liedot a été blessé mortellement dans une » reconnaissance. Ferreri a eu une jambe em- » portée. On attend avec impatience ici la nou- » velle que le duc de Tarente a passé la Duna, » et qu'il a mis en marche l'équipage de siége. »

---

(1) Un général que quelques personnes ont longtemps opposé à l'Empereur (Moreau), consulté par nos ennemis coalisés sur le meilleur plan d'attaque qu'on pût adopter contre lui, répondit: « Combattre Napoléon partout où il n'est pas. » Il paraît que M. l'Officier du palais n'est pas de cet avis.

ne sait pas mieux ce qu'il dit que ce qu'il veut dire.

A la nouvelle que les Russes semblaient vouloir livrer bataille, Napoléon avait quitté Smolensk. L'auteur paraît lui reprocher d'avoir « négligé les ar» mées ennemies d'Essen à Riga, de » Wittgenstein devant Polosk, d'Hœrtel » devant Bobruisk, de Titchakoff en » Volhynie; total cent vingt mille hom» mes, dont il se laisse environner avec » indifférence. » (Page 322.) Mais, suivant son habitude de n'être pas d'accord avec lui-même, il nous dit quelques lignes plus bas: « cent cinquante-sept » mille hommes suffisaient pour dé» truire l'armée russe... et pour s'em» parer de Moscou » (page 322); et il se hâte de faire un calcul, qui nous montre partout supérieurs aux mêmes corps ennemis dont il a parlé plus haut. « C'était, » dit-il, « s'appuyer sur deux cent qua» tre-vingt mille hommes pour faire, » avec cent cinquante mille hommes, » une invasion de quatre-vingt-treize » lieues, car telle est la distance de » Smolensk à Moscou. » (Page 323.) Tout ce grand dénombrement des forces, agissant sur plusieurs points, a pour seul but d'en faire jaillir ce reproche « que ces deux cent quatre-vingt » mille hommes étaient commandés par » six chefs différents... et dont le plus » élevé, celui qui occupait le centre... » était un ministre de paix et non de » guerre. » (Page 323.) Qu'aurait donc voulu M. de Ségur? Depuis la Baltique jusqu'aux confins de la Turquie, une seule armée, sous un seul chef immédiat, eût-elle pu occuper un espace aussi étendu? Le ministre de paix n'avait aucun commandement militaire. Ses fonctions, comme le titre que M. de Ségur lui donne, étaient purement pacifiques. Le véritable chef de toutes ces armées était l'Empereur. Il communiquait directement avec elles, et n'avait pas besoin d'intermédiaire.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE Ier.

A son départ de Dorogobouje, l'armée marche vers Moscou, l'Empereur au centre avec Murat, Davout et Ney, Poniatowski à droite, et l'armée d'Italie à gauche. La colonne du centre, suivant la même route que les Russes, y trouvait peu de ressources. « Pour mieux » vivre, » dit M. l'Officier du palais, « il » aurait fallu partir chaque jour plus » tard, et s'arrêter plus tôt, puis s'éten» dre davantage sur ses flancs pendant » la nuit. » (Page 327.) La question n'était pas seulement de mieux vivre, mais de marcher militairement. M. de Ségur n'a pu résister ici au désir de fronder, quoiqu'il reconnaisse lui-même que ce qu'il indique n'est *guère possible*. (Page 327.)

« C'était un spectacle curieux que » celui des efforts volontaires et conti» nuels de tant d'hommes pour suivre » un seul homme à de si grandes dis» tances. » (Page 328.) L'auteur sait fort bien que dans toutes les armées du monde, un grand nombre d'hommes sont conduits par un seul. Quel est son but en faisant cette réflexion? Il est vrai que M. de Ségur voit dans l'armée française une armée de volontaires commandés par l'Empereur, qui n'était point accoutumé à regarder comme volontaires les soldats sous ses ordres.

Ce chapitre contient des détails sur la manière de vivre des soldats, dont l'*existence* paraît à l'auteur *un prodige* (page 328), et sur les soins pris par l'administration militaire. Des exagérations familières à l'auteur s'y font re-

marquer, comme les haines des soldats entre eux, « d'où l'on aurait infailliblement vu naître des guerres intestines fort sanglantes, si tous n'avaient pas été ensuite abattus par une même infortune, et réunis dans l'horreur d'un même désastre. » (Page 330.)

Il ne manque à cette phrase que le mot *heureusement*.

—

CHAPITRE II.

Voici encore M. de Ségur qui se réfute lui-même. Dans les chapitres précédents, il nous a représenté Napoléon sans prévoyance; et, dès le début de celui-ci, il nous apprend que pris de Dorogobouje, ce prince envoie l'ordre au maréchal Victor de se porter sur Smolensk.

L'auteur reproche à Napoléon d'avoir « daté du milieu de la vieille Russie une foule de décrets. » (Page 333.) Ne savait-il donc pas que l'Empereur, en quittant la France, n'y avait point laissé de régence, et que son gouvernement était si bien organisé, que, du fond de la Russie, il gouvernait la France comme s'il eût été aux Tuileries ?

Que signifie cette circonstance d'un pont que *la garde est chargée de garder, qu'elle brûle par insouciance, et qu'on répare* ? (Page 334.) En racontant un pareil fait, l'auteur ne veut-il pas faire croire que le désordre était tel dans l'armée française, que le corps le plus discipliné s'y livrait même par *insouciance* ?

Dans une affaire d'avant-garde, où le roi de Naples, entraîné par son audace, fut un moment compromis, l'auteur dit : « Au plus fort du danger, une batterie refusa deux fois de tirer; son commandant allégua ses instructions, qui lui défendaient, sous peine de destitution, de combattre sans l'ordre de Davout. » (Page 335.) Un maréchal n'aurait pas eu le droit de destituer un officier. Tout ce qu'il pouvait faire, était de le demander à l'Empereur, en lui rendant compte des faits; et, certes, Napoléon n'aurait pas destitué un officier pour avoir obéi au roi de Naples et tiré sur les Russes, étant en batterie devant eux. D'ailleurs, le fait est aussi vrai que le refus de l'artillerie de la garde de tirer à Smolensk, rapporté au Chapitre IV du Livre VI.

M. de Ségur n'a-t-il rapporté cette prétendue insubordination de la part d'un corps d'élite, que pour faire croire qu'il régnait un grand désordre dans l'armée? Il est plus probable qu'il n'a présenté cet incident que comme sujet d'une querelle entre Murat et Davout. Il en profite, d'un côté, pour faire des Russes un éloge pompeux, qui, dans la bouche du maréchal Davout, est au moins déplacé; et, de l'autre, pour faire une satire de la manière dont Murat conduisait ses troupes. Ce qu'il en dit est inexact; car la cavalerie, ainsi menée, n'aurait pu tenir à quelques jours de marche. Il est fâcheux que l'auteur ne nous donne pas la réplique de Murat; mais il ajoute que « l'Empereur trouvait dans cette mésintelligence entre ses chefs quelque chose qui ne lui déplaisait pas. » (Page 339.) L'Empereur voyait avec satisfaction, sans doute, une émulation qui tournait au bien du service; mais toute mésintelligence, si elle eût existé, n'aurait pu que l'affliger.

—

CHAPITRE III.

L'auteur tombe dans une nouvelle contradiction. Il vient d'avancer que les querelles de ses chefs avaient quelque

chose qui ne lui déplaisait pas ; ici, il dit que *les querelles de ses chefs* (de Napoléon) *l'inquiétaient*. (Page 342.)

La querelle de Murat et de Davout, qui a déjà occupé presque tout le second chapitre, recommence et remplit la fin de celui-ci. Ces rivalités et ces jalousies, racontées avec tant de complaisance, sont ridiculement exagérées. Elles peuvent avoir occupé les oisifs du salon de service ; mais elles avaient si peu d'importance, elles influaient si peu sur la marche des affaires, que les mentionner si longuement peut induire en erreur, et donner une bien fausse idée de notre armée. C'est d'ailleurs une parodie des querelles d'Achille et d'Ajax ; Patrocle même y joue un rôle. (Page 344.) A l'armée de l'Empereur, tout le monde obéissait. On croirait que les héros de M. de Ségur, comme ceux d'Homère, étaient des princes amenant à la suite du roi des rois des soldats qui étaient leurs sujets, auxquels ils commandaient en maîtres, et qui ne combattaient plus aussitôt qu'il prenait fantaisie au héros de s'enfermer dans sa tente.

Le fait est que le général Compans, dont la division paraît avoir été le motif de la querelle entre le roi de Naples et le maréchal Davout, n'a jamais eu directement ni indirectement de discussions avec ce prince. Murat, poursuivant l'ennemi, menait sa cavalerie comme devait le faire un bon général, et non comme le rapporte M. l'Officier du palais. Dans plusieurs circonstances, l'infanterie lui était nécessaire. Le maréchal Davout eut à ce sujet, avec lui, quelque différend près de Viazma. Le Roi envoya le général Belliard à l'Empereur, pour lui exposer le besoin qu'il aurait d'une division d'infanterie, et lui faire part des difficultés qu'il éprouvait de la part du maréchal Davout. Napoléon, après avoir écouté Belliard, envoya chercher Compans, et lui dit : « Eh bien ! Général, que signifie donc » cette querelle ? Cela cause du retard » dans la marche. » Compans répondit qu'il ignorait quelle mésintelligence pouvait exister entre le roi de Naples et le maréchal Davout ; mais qu'il pensait que l'avant-garde marcherait plus vite, s'il y avait de l'infanterie avec la cavalerie du Roi, qui souvent se trouvait arrêtée au moindre défilé, ou à la réparation d'un pont, tandis qu'avec quelque infanterie, pareils inconvénients n'auraient pas lieu. « Je pense comme » vous, » dit Napoléon : « c'est bon ; re- » tournez à votre division. » Quelques instants après, l'Empereur envoya le prince de Neuchâtel au maréchal Davout, pour lui faire connaître que désormais la division Compans marcherait à l'avant-garde sous les ordres du roi de Naples. On ne tarda pas à éprouver les bons effets de cette disposition.

—

CHAPITRE IV.

L'auteur attribue aux Russes une censure amère de Barclay de Tolly, pour y répondre par une brillante apologie de la conduite et du caractère de ce général ennemi. Il convient que Barclay avait *failli, en se laissant surprendre à Wilna... ; mais on remarquait que depuis, à Witepsk, à Smolensk, il avait prévenu Napoléon*, etc. (Page 353.) Nous prierons M. de Ségur de nous expliquer les manœuvres de ce général russe, qu'il vante tant, lorsqu'il quitta les environs de Smolensk, pour venir nous attaquer dans nos cantonnements de Witepsk, et qu'il se méprit au point de nous croire à sa droite, tandis que nous nous portions sur le flanc de sa gauche. Nous lui demanderons de nous

expliquer toutes les allées et venues des armées russes, à cette époque, de Smolensk à Roudnia et Nadwa. Nous lui demanderons de nous expliquer pourquoi, si Barclay avait le plan bien formé de se retirer devant nous, il s'est battu à Smolensk, au lieu de n'occuper cette ville que par une arrière-garde, ayant déjà envoyé le corps de Bagration vers Dorogobouje. Nous lui demanderons encore de nous expliquer pourquoi Barclay a exposé toute son armée à être attaquée et culbutée par la nôtre, dans sa retraite par des chemins de traverse, pour se porter à Soloniewo, tandis que la grande route de Moscou, beaucoup plus courte pour atteindre ce point, n'était défendue que par une arrière-garde de Cosaques. Ce parti était tellement imprudent, que si le mouvement du duc d'Abrantès eût été exécuté ainsi qu'il avait été prescrit, les troupes que plus tard Barclay fit revenir sur la route de Moscou vers Smolensk, pour soutenir cette arrière-garde et arrêter notre marche, eussent été enlevées, et le reste de son armée eût pu très difficilement atteindre la route de Moscou.

Dans ce même chapitre, au sujet d'un parlementaire, M. de Ségur s'exprime ainsi : Nos avant-postes se gardaient mal; *il y avait partout la même négligence.... chacun dormait.* (Pages 351 et 352.) Nous ne ferons qu'une observation à cet égard ; c'est que le Maréchal-des-logis du palais n'est jamais allé aux avant-postes, et, par conséquent, il ne peut être sûr de ce qu'il avance. Au surplus, cet épisode manque d'à-propos; si nous nous gardions tellement mal devant un général aussi expérimenté que Barclay de Tolly, pourquoi n'enlevait-il pas l'Empereur et son quartier-général?

—

CHAPITRE V.

Depuis que Kutusoff a pris le commandement, tout annonce une bataille prochaine. Maintenant, l'Empereur n'est plus le même pour M. de Ségur. Ce n'est plus cet homme fatigué, sans ressort, affaissé sous le poids de son entreprise, ou poussé par la fatalité vers sa perte ; c'est un génie supérieur faisant ses dispositions « avec cette tran- » quillité d'âme des hommes extraor- » dinaires... (page 355) ; envisageant » son champ de bataille avec ce coup- » d'œil du conquérant, qui voit tout à » la fois et sans confusion, qui perce » à travers tous les obstacles, écarte les » accessoires, démêle le point capital, » le fixe d'un regard d'aigle, etc. » (Page 358.) Enfin, désespérant de peindre toute la grandeur de son héros, il s'écrie : « Qu'il faut de paroles à l'his- » torien pour exprimer le coup-d'œil » d'un homme de génie ! » (Page 360.) Cependant, comme il faut toujours à ces éloges fort rares un correctif, il nous montre l'humanité, comme cet esclave qui rappelait chaque jour aux rois de Perse qu'ils étaient hommes, et il dit « qu'à la vue de cette Gjatz qui verse » ses eaux dans le Volga, on l'entend » s'enorgueillir d'être le maître de ces » flots destinés à voir l'Asie, comme » s'ils allaient l'annoncer à cette autre » partie du monde, et lui en ouvrir le » chemin. » (Page 356.) Ces hyperboles sont d'un rhéteur, et Napoléon ne l'était pas.

« Compans profite habilement des » ondulations du terrain. Ses éléva- » tions servirent de plate-forme à » ses canons pour battre la redoute, et » d'abri à son infanterie pour la dispo- » ser en colonnes d'attaque. Le 61e » marcha le premier; la redoute fut » enlevée d'un seul élan et à la baïon-

» nette. Mais Bagration envoya des » renforts qui la reprirent. Trois fois le » 61e l'arracha aux Russes, et trois fois » il en fut rechassé. Mais enfin il s'y » maintint tout sanglant et à demi dé- » truit. » (Page 360.)

Cette relation contient presque autant d'assertions fausses que de mots. Mais l'auteur est peut-être excusable ; il n'a pu voir par lui-même ce qu'il raconte. Il n'a eu pour guides que les relations publiées sur la guerre de Russie, relations pour la plupart faites par des personnes qui n'ont point vu les actions militaires qu'elles décrivent, et n'y ont point pris part.

Cette redoute, armée de douze pièces de position, avait été élevée sur un mamelon situé entre le village de Schwardino, et le bois qui couvre la vieille route de Smolensk à Moscou. Du côté du village, la pente de ce mamelon était moins raide que de l'autre côté; mais entre cette pente et le bois, se trouvait une plaine assez étendue. En avant de la redoute, et à environ une soixantaine de toises, s'élevait un petit monticule. Le général Compans, que nous avons vu, dans les chapitres précédents, marcher avec l'avant-garde, fut chargé directement par l'Empereur, de l'attaque de cette redoute. Napoléon attachait une grande importance à s'emparer le soir même (5 septembre) de cette position, qui couvrait le centre gauche de la ligne de bataille des Russes. C'est pourquoi, sans attendre l'arrivée des autres divisions du premier corps, il en ordonna l'attaque. En arrière et sur les flancs de la redoute, on apercevait de fortes colonnes russes, infanterie, artillerie et cavalerie, formant plus de quinze mille hommes.

Le général Compans chassa promptement l'ennemi des villages de Fonkino et de Doronino, et le força de se retirer dans sa position sur les flancs du mamelon. Il fit jeter sur le petit monticule, dont nous avons déjà parlé, cinq ou six compagnies de voltigeurs. Ceux-ci, éparpillés sur le monticule, et s'en couvrant le plus qu'ils pouvaient, avaient ordre de faire un feu continuel sur les canonniers, qui servaient l'artillerie de la redoute, dans laquelle il y avait fort peu d'infanterie. Un bataillon fut établi en arrière du monticule pour soutenir ces tirailleurs.

L'artillerie de la division Compans prit position pour battre celle de la redoute et les troupes russes placées sur ses flancs. Entre la droite de Compans et le bois, s'avança une partie de la cavalerie du roi de Naples; mais l'artillerie et la cavalerie ennemies la continrent. Le général Compans, à la tête des 57e et 61e régiments, se dirigea sur la droite du mamelon où était la redoute. En même temps, il fit marcher le général Dupelain, avec le 25e, sur la gauche, du côté de Schwardino. Il fit placer le 111e encore plus à gauche, afin de tourner la droite des Russes. Dans son mouvement, le général Compans fut attaqué par des masses de cavalerie; mais il tira habilement parti des accidents du terrain et de la circonstance d'un clayonnage, qui lui permit de continuer son mouvement, malgré ces masses de cavalerie, et même de les repousser avec une grande perte. Une fusillade des plus meurtrières s'établit bientôt de ce côté, entre les deux régiments de Compans et l'infanterie russe, qui soutenait le flanc gauche de la redoute. On n'était séparé que d'une dizaine de toises; mais les troupes, sur deux versants opposés du terrain, se trouvaient couvertes jusqu'à la poitrine. Cette sanglante fusillade dura ainsi trois quarts d'heure, sa vivacité, son bruit empêchèrent d'entendre le comman-

dement du général, de se porter en avant à la baïonnette; manœuvre qui nous eûteoûté beaucoup moins de monde.

De leur côté, les généraux russes, souffrant encore plus que nous de cette fusillade presque à bout portant, firent de vains efforts pour décider leurs troupes à marcher contre les nôtres; la nuit approchait, rien ne paraissait encore décidé. Compans, voulant à tout prix sortir de cette terrible situation, prit un bataillon du 57e, et, ayant fait ouvrir les clayonnages sur sa droite, il le fit avancer en colonne serrée par divisions, couvrant quatre pièces d'artillerie chargées à mitraille, qui marchaient à sa suite. Il conduisit ce bataillon sur l'extrême gauche des Russes qui flanquaient la redoute; quand il en fut à cinquante toises, il démasqua sa batterie dont la mitraille fit un ravage épouvantable chez les ennemis. Compans, profitant du désordre qu'il remarqua dans leurs rangs, chargea à la baïonnette avec son bataillon. L'ennemi plia sur ce point, et le désordre se communiquant de sa gauche à sa droite, il abandonna la position qu'il avait si longtemps défendue, et se retira sur sa seconde ligne, laissant ainsi en notre pouvoir la redoute. Ce bataillon du 57e, qui décida l'affaire, eut son chef de bataillon tué, et deux cents hommes tués ou blessés dans l'espace qu'il parcourut en se portant sur l'ennemi.

Pendant que ceci se passait à notre droite, le 111e, qui était à notre gauche, suivit le mouvement général; mais le feu qui avait pris au village de Schwardiño, ayant laissé voir au général russe qu'un seul régiment le poursuivait de ce côté, il le fit charger par sa cavalerie. Ce régiment soutint le choc avec fermeté; mais dans cette charge, il perdit ses deux pièces régimentaires.

L'Empereur avait compté que la marche sur la droite que faisait le prince Poniatowski, aurait beaucoup favorisé l'attaque de la redoute. Mais, malgré tous les efforts de ce prince, les obstacles qu'il rencontra dans les bois ralentirent sa marche; une seule de ses batteries put prendre part au combat.

La redoute ne fut point enlevée par assaut; elle fut abandonnée par les Russes, lorsque le mouvement du bataillon du 57e les obligea à quitter la position. Nous y trouvâmes toutes les pièces dont elle avait été armée. Les canonniers, les chevaux, tout avait été détruit par la fusillade de nos voltigeurs. Il est faux que cette redoute, une fois en notre pouvoir, ait jamais été reprise par l'ennemi; il ne pouvait donc pas s'y trouver un seul Français tué.

« Le lendemain, quand l'Empereur » passa ce régiment en revue (le » 61e), il demanda où était son troi- » sième bataillon. — Il est dans la re- » doute, repartit le colonel. » (Page » 361.)

D'après le récit que nous venons de faire des événements qui eurent lieu sur ce point, on voit combien est ridieule cette réponse prêtée au colonel du 61e; mais, pour dire la vérité, M. de Ségur n'en est point l'auteur. Il a pris ce trait dans Labaume, qui l'a pris on ne sait où. Le fait est qu'aucun bataillon français n'entra dans la redoute de vive force. Ainsi que nous l'avons expliqué, ce fut l'attaque brillante du bataillon du 57e qui décida le corps russe, chargé de défendre le mamelon où était la redoute à se retirer, mouvement qui laissa la redoute en notre pouvoir. L'auteur dit que ce fut surtout la témérité

d'un régiment espagnol qui rehuta les ennemis : ce fait est encore inexact. Lorsque le 111ᵉ se porta en avant, vers la droite de l'ennemi, et que la cavalerie russe le chargea, le régiment Joseph Napoléon, faisant partie de la division Friant, se porta pour le soutenir ; mais le feu du 111ᵉ avait seul suffi pour éloigner les Russes. Tout ce chapitre se ressent de l'ignorance où l'auteur a été de ce qui s'est passé dans ce combat du 5.

—

CHAPITRE VI.

Les premiers rayons du soleil du 6 septembre nous montrèrent l'armée russe dans les mêmes positions où on l'avait reconnue la veille; et, nous en conviendrons avec M. de Ségur, ce fut une joie générale. Voici dans quels termes il en déduit les motifs :

« Enfin cette guerre vague, molle, » mouvante, où nos efforts s'amortis- » saient, dans laquelle nous enfoncions » sans mesure, s'arrêtait ! On touchait » au fond, au terme ! et tout allait être » décidé. » (Page 364.)

—

CHAPITRE VII.

Pendant que l'Empereur est occupé à examiner la position des Russes, le prince d'Eckmühl vient lui annoncer qu'il a examiné leur gauche, et lui propose un plan pour la tourner avec ses cinq divisions et le corps de Poniatowski. Napoléon refuse, le maréchal Davout insiste, mais inutilement. Ce plan est probablement l'ouvrage de M. de Ségur, tracé d'après les dires de certaines personnes sur ce qui aurait pu être fait à la bataille de la Moskowa. Il fait retourner Davout à son poste, *en murmurant contre tant de prudence*. Parmi le grand nombre de raisons que l'on pouvait donner pour justifier le refus de l'Empereur, pourquoi l'auteur nous cite-t-il *l'âge, qui l'a rendu moins entreprenant*? (Page 370.) Napoléon était-il un vieillard à quarante-trois ans ? Le fait est qu'aujourd'hui même, que nous connaissons toutes les forces des Russes sur ce champ de bataille, et leur emplacement, personne ne saurait affirmer ce qui serait arrivé, si le mouvement proposé par Davout avait été exécuté. Pour qu'il réussît, il aurait fallu qu'il se fût opéré pendant la nuit. Or, l'on sait les inconvénients de pareilles marches faites dans un pays boisé et inconnu, presque sans guide. Lorsqu'il s'agissait de manœuvres beaucoup plus simples, et dont les conséquences étaient moins graves, nous voyons ce qui eut lieu avant et après Smolensk au corps de Junot. D'ailleurs, il est bien probable que l'ennemi, avec son immense quantité de troupes légères, eût bientôt appris ce mouvement; ce qui eût pu le décider à y parer ou à se mettre en retraite; et la bataille que nous cherchions eût encore été retardée.

Comment M. de Ségur, après nous avoir peint l'armée désorganisée, mourant de faim et de fatigue, affaiblie et découragée, nous dit-il « qu'elle était » saine, souple, nerveuse, tels que ces » corps virils qui venant de perdre » les rondeurs de la jeunesse, mon- » trent des formes plus mâles et plus » prononcées ? Toutefois, il la trouve » silencieuse comme la nature au mo- » ment d'un grand orage, ou comme » le sont les foules à l'instant d'un » grand danger. » (Pages 371 et 372.)

« La témérité de la position où Na- » poléon a poussé son armée » paraît évidente à l'auteur; « il n'y a plus de

» repos pour elle que dans la mort ou » la victoire. » Mais sur quoi compte-t-il ? « Sur la curiosité des soldats, qui » voudront voir Moscou..... peut-être » la piller. » (Page 373.)

Toujours *piller* ! Quand on est jeune, on a de la peine à se défendre de l'exaltation d'un sentiment quelconque, et il est rare que la gloire, la confraternité, la reconnaissance n'influent pas sur nos jugements. Mais M. l'Officier du palais est au-dessus de ces misères. Ni la gloire de l'armée, ni le sentiment qu'on éprouve pour ses compatriotes, ni la reconnaissance pour son bienfaiteur, ne l'empêchent de voir dans l'armée et dans les soldats qui la composent, des pillards, et dans le chef qui la commande, un esprit favorable au pillage.

La proclamation à l'armée *sera trouvée un jour admirable*, dit M. de Ségur (page 374) ; mais pourquoi ne le seraitelle pas dès à présent ? Ce qui est grand et beau est de tous les temps.

—

CHAPITRE VIII.

L'auteur nous représente Kutusoff cherchant, au nom de la religion, à exciter le fanatisme et l'enthousiasme de ses soldats à demi barbares. Les injures ne sont pas épargnées à Napoléon. On peut comparer les deux proclamations. M. de Ségur nous dit que « les peuples » grossiers, qui n'en sont encore » qu'aux sensations, sont, par cela » même, des soldats d'autant plus re- » doutables.... Restreints par l'escla- » vage dans un cercle étroit, ils sont » réduits à un petit nombre de sensa- » tions, qui sont les seules sources des » besoins, des désirs et des idées. » (Page 376.)

M. le Maréchal-des-logis du palais s'est fait une singulière idée du soldat. Quoi ! le soldat est d'autant plus redoutable que le peuple auquel il appartient est plus grossier ? Cette maxime est un peu contrariée par l'histoire des Grecs et des Romains, qui, au moment de leurs plus beaux triomphes, étaient les peuples les plus civilisés de la terre. Elle ne sera pas confirmée par l'exemple des militaires français, qui, appartenant à la nation la plus policée des temps modernes, n'étaient *cependant pas les moins redoutables*. N'en déplaise à M. de Ségur, la gloire des soldats français appartient autant à leur bravoure innée, qu'à cette multitude de sensations, qui naissent de la civilisation perfectionnée, et qui produisent l'élan vers la gloire.

Quelques lignes plus bas, il suppose que les Russes sont plutôt idolâtres que chrétiens, et « qu'ils l'ont faite (la reli- » gion chrétienne) toute physique et » matérielle, pour la mettre à leur » brute et courte portée. » (Page 376.)

Ces réflexions peuvent être fort belles ; mais ce n'est pas une dissertation de métaphysique et d'idéologie que le lecteur doit s'attendre à trouver sous la plume de l'historien qui décrit l'imposante bataille de Moscou ; le simple récit des faits eût été pour lui d'un intérêt plus grand.

Au tableau vrai que l'auteur fait de la réception du portrait du roi de Rome, il aurait pu ajouter ces paroles de l'Empereur, qui peignent sa profonde émotion, et les sentiments qui l'agitaient au milieu de l'ivresse des acclamations de ses soldats : *Retirez-le, il voit de trop bonne heure un champ de bataille.*

Le colonel Fabvier, aide-de-camp du maréchal Marmont, vient annoncer à l'Empereur la perte de la bataille des Arapiles. M. de Ségur nous dit que « l'Empereur reçut bien l'aide-de-camp

» du général vaincu, la veille d'une » bataille si incertaine, se sentant dis- » posé à l'indulgence pour une défaite. » (Page 378.) Ce fait et la réflexion qui le suit, manquent totalement d'exactitude. L'Empereur témoigna le plus vif mécontentement, quand il apprit que le maréchal Marmont avait compromis l'armée française, pour satisfaire une ambition toute personnelle, en livrant bataille, sans attendre, malgré les ordres qu'il en avait reçus, l'arrivée du corps de Soult, qui devait assurer la victoire. Le colonel Fabvier, qu'animent les sentiments les plus nobles et les plus élevés, crut son honneur intéressé dans ces reproches de l'Empereur, et le lendemain l'armée le vit combattre à pied, en volontaire, dans l'endroit le plus périlleux, comme pour montrer que les soldats de l'armée d'Espagne ne le cédaient point en bravoure à ceux de l'armée de Russie.

Les détails que l'auteur nous donne sur la nuit que passa Napoléon, sont un amas d'idées décousues, de mots mal saisis, de conversations tronquées, de monologues interrompus à chaque instant. Reconnait-on dans ce tableau le général qui commanda en chef dans cinquante batailles rangées! Il semble que Napoléon n'en eût jamais livré. Ce passage ne peut avoir été écrit que sur des notes fournies par quelque valet de chambre, à un historien trop étranger à l'Empereur pour les apprécier.

Napoléon, qui s'est rassuré en trouvant « *son armée saine, souple, » nerveuse, etc.* (page 371), *s'épou- » vante* de son *dénuement. Comment,* » lui fait dire M. de Ségur, « *faibles et » affamés soutiendront-ils un long et » terrible choc ?* » (Page 379.) Notez que c'est du même jour et de la même armée qu'il parle. Semblable contradiction existe dans le portrait de l'Empereur, qui nous est représenté, le jour, *calme*, doué *d'un regard d'aigle*, *extraordinaire* (pages 355 et 358); et la nuit, livré aux terreurs et aux sollicitudes d'un faible enfant, jeté tout à coup dans une situation imprévue.

CHAPITRE IX.

Le 7 septembre, à cinq heures du matin, Napoléon alla se placer près de la redoute conquise l'avant-veille. De cette position centrale, il envoya plusieurs officiers pour suivre l'exécution des ordres qu'il avait donnés pendant la nuit. L'auteur dit que « l'attention » de l'Empereur était alors fixée sur sa » droite, quand tout à coup, vers sept » heures, la bataille éclate à sa gauche. » (Page 382.) Cela est tout-à-fait inexact. Le feu commença par la batterie de notre droite. M. l'Officier du palais, en le faisant commencer par la gauche, aurait-il eu la pensée d'ouvrir le récit de sa bataille par l'attaque partielle d'un régiment (le 106e), qui ne dut son salut qu'au 92e *accourant de lui-même à son secours*? (Page 383.) On pourrait en inférer que, dès le début, il n'y avait pas même sur ce point, un général pour donner des ordres et se faire obéir. Nous remarquerons en passant que ce 92e régiment est le même dont M. de Ségur, au combat d'Ostrowno, a attaqué la réputation.

« C'était Napoléon lui-même qui » venait d'ordonner à son aile gauche » d'attaquer violemment....; il multi- » plia ses ordres; il outra ses excita- » tions, et il engagea de front une ba- » taille, qu'il avait conçue dans un » ordre oblique. » (Page 383.)

D'après l'ordre général de la bataille, le prince Eugène devait, par une attaque sur Borodino, attirer l'attention des ennemis sur leur centre et leur aile droite, afin, 1° de faciliter le mouvement que le prince Poniatowski devait faire dans la direction de la vieille route do Smolensk à Moscou; 2° d'empêcher l'ennemi de dégarnir toute sa droite, pour renforcer l'extrémité de son aile gauche que devait attaquer le maréchal Davout.

« Rapp accourt remplacer Compans; » il entraîne encore ses soldats, la baïon- » nette en avant et au pas de charge, » contre la redoute ennemie. » (Page » 384.)

L'Empereur, satisfait de la manière dont le général Compans s'était emparé, le 5, de la redoute de Schwardino (1), l'avait chargé de l'attaque du redan de l'extrême gauche de la position des Russes. Ce général avait à sa disposition sa division et celle du général Dessaix. Aussitôt la canonnade engagée, il forma sa division en deux masses parallèles. Celle de droite était destinée à éloigner l'ennemi du taillis, et à couvrir par-là, le mouvement de la brigade de gauche, qui marcha directement sur le redan. La division Dessaix était en seconde ligne pour servir de réserve. Au moment où le général Teste (avec le 25° et le 57° régiment) pénétrait dans la redoute (il était alors sept heures et demie du matin), Compans fut blessé d'un biscaïen à l'épaule. Ce général, que remplaça le général Dupelain dans le commandement de sa division, remit la direction de l'attaque à Dessaix, qui lui-même ne tarda pas à être blessé dangereusement. Ce fut lui que le général Rapp vint remplacer. Le maréchal Davout, qui était à la droite de la grande batterie, fut blessé presque aussitôt (1). Ce fut un grand malheur que tous ces chefs fussent frappés presque en même temps. La blessure du général Compans, qui connaissait bien les intentions de l'Empereur, fut surtout fatale; il y eut de l'indécision dans le mouvement du premier corps.

Suivant notre historien, Rapp, qui a été blessé à la tête de la division Compans, vient dire à l'Empereur, *qu'il y faudrait la garde pour achever*. (Page 384.) M. de Ségur suppose apparemment que la blessure qu'avait reçue le général Rapp avait attaqué son cerveau. En effet, n'aurait-il pas donné une preuve de folie, s'il eût proposé à l'Empereur, au commencement d'une bataille, de faire donner la réserve? Mais l'auteur aura entendu des généraux

(1) Le 6, veille de la bataille, l'Empereur avait fait appeler Compans, pour lui faire connaître qu'il le destinait à attaquer la redoute ennemie placée à notre extrême droite. Le maréchal Ney était présent. Compans proposa de faire passer sa division par le bois, pour éviter la mitraille. Ney prétendit que cela pourrait mettre du décousu dans ce mouvement; mais Compans ayant fait observer que ce bois était un taillis praticable qu'il avait reconnu, l'Empereur approuva son projet. Le général Compans ajouta que ce qu'il craignait, c'était que l'ennemi ne s'avançât sur sa droite dans le bois, et ne se plaçât entre Poniatowski et lui. Napoléon lui dit: *Vous avez raison; pour parer à ce danger, vous pourrez disposer de la division Dessaix.*

(1) Le général Sorbier, envoyé par Napoléon au prince d'Eckmühl, le joignait au moment où un boulet traversa son cheval. Le canon d'un de ses pistolets, forcé dans sa fonte, fit au maréchal une contusion si grave qu'il fut renversé. Le général Sorbier, dans le premier moment, le crut tué, et vint l'annoncer à l'Empereur, qui ne répondit rien. Mais bientôt un officier arriva, et apprit à Napoléon que le prince d'Eckmühl était à la tête de ses troupes. L'Empereur dit avec effusion: Dieu soit loué!

raisonner depuis l'événement sur cette bataille; il aura entendu dire que, si la garde eût donné, infanterie et cavalerie, les résultats de la victoire eussent été beaucoup plus brillants. Dans son système de critiquer Napoléon, il s'est emparé de cette idée, qu'il exploite dans tout le cours de son récit, sans faire attention au moment opportun où cette opération eût pu être regardée comme admissible. Cette attaque de la garde, qui, dans tous les cas, ne devait s'effectuer que pour décider ou compléter la victoire, l'auteur aurait voulu qu'elle eût eu lieu au commencement de l'action. Il faut être peu militaire, pour ne pas savoir qu'il est de principe de n'engager la réserve qu'à la dernière extrémité, et que l'habileté du général consiste en partie à tout faire pour que l'ennemi engage sa réserve le premier. Si M. de Ségur avait étudié les différentes batailles livrées par l'Empereur, il aurait vu que le plus souvent c'est à l'application de cette maxime qu'il a dû la victoire.

« Alors Ney, avec ses trois divisions » réduites à dix mille hommes, se jette » dans la plaine. » (Page 384.)

Le corps du maréchal Ney se trouvait placé au centre, ayant en seconde ligne celui du duc d'Abrantès. Sa droite se trouvait appuyer la gauche du maréchal Davout. « Il ne se jeta point dans la » plaine, ni ne courut seconder Da» vout. » (Page 384.) Il exécuta les ordres qu'il avait reçus de l'Empereur, pour attaquer, conjointement avec le maréchal Davout, les trois redoutes qui couvraient la gauche de l'ennemi. Les blessures des généraux Compans et Dessaix, et du maréchal Davout, ayant causé de l'hésitation dans les manœuvres du premier corps, l'attaque de ce corps ne produisit pas tout l'effet qu'on devait en attendre. Le mouvement des trois divisions de Ney, exécuté avec le plus grand ensemble, eut un plein succès. Encouragées par cette attaque, les deux divisions de Davout attaquèrent de nouveau, et les trois redoutes restèrent en notre pouvoir; il était alors neuf heures du matin.

Suivant M. de Ségur, les Russes marchèrent vers midi pour reprendre les redoutes. « Les Français, » dit-il, » étaient encore dans le désordre de la » victoire; ils s'étonnent, ils reculent. » (Page 385.) Ce fait paraît avoir été copié d'après les gazettes russes. Il est faux que les Français aient, dans tout le cours de la bataille, abandonné les trois redoutes qu'ils avaient occupées dès le commencement. Les corps de Davout et de Ney surent les défendre contre les attaques réitérées des Russes. Le général ennemi, voyant, dès les premières attaques, qu'il avait placé sa droite dans une position peu avantageuse, se hâta d'en tirer le corps de Baggowout pour le porter à sa gauche, déjà tant affaiblie par la prise des redoutes.

Le mouvement que M. de Ségur suppose avoir été effectué par les Westphaliens, la méprise qu'il leur attribue d'avoir fait feu sur nos troupes, le désordre qui, selon lui, en résulta, sont des faits également controuvés. Les Westphaliens, ainsi que nous l'avons dit, étaient en réserve derrière le maréchal Ney. L'Empereur, voyant la nonréussite de l'attaque de Davout, les envoya sur la droite de ce maréchal, liant ainsi son corps avec celui de Poniatowski, qui était vers Utitsa. Ce fut donc dès le commencement de la bataille, et non au milieu, comme l'avance l'auteur, que ce corps d'armée fut placé à la droite du maréchal Davout, pour soutenir son attaque, et non pour secourir les Polonais. Il paraît, aux détails que M. de Ségur nous donne à ce sujet,

qu'il n'a pas été, en amateur, voir le combat sur ce point. Qui peut lui avoir rapporté que nos soldats, poussés par la cavalerie ennemie, « couraient tout » effarés autour du parapet (de la » redoute), et qu'il ne leur manquait » pour fuir qu'une issue? » (Page 386.) Plus loin, il nous dit : « En même temps » Ney a reformé ses divisions. » (Page 386.) Où a-t-il vu que jamais elles aient été rompues? Toutes ces assertions manquent de vérité, aussi bien que l'image qu'il nous offre de Murat, « com» battant d'une main, et de l'autre éle» vant et agitant son panache, seul au » milieu des ennemis. » (Page 386.) L'auteur n'ayant point pris part à cette bataille, s'est laissé entraîner par ses réminiscences de *l'Iliade*, jusqu'à en imiter un passage, sans songer que les temps et les armes sont tout-à-fait changés.

—

CHAPITRE X.

« Cette action vigoureuse (la prise du » village de Semenowskoï) nous ouvrait » le chemin de la victoire. Il fallait nous » y précipiter; mais Murat, Ney et Da» vout étaient épuisés. Ils s'arrêtent, et » pendant qu'ils rallient leurs troupes, » ils envoient demander des renforts. » On vit alors Napoléon saisi d'une » hésitation jusqu'alors inconnue. » (Page 388.)

Il est assez singulier de voir M. de Ségur faire demander des renforts par Murat, Ney et Davout victorieux, dans un moment où il nous dit que Bagration a retiré sa gauche jusque vers Psarewo, c'est-à-dire à trois quarts de lieue en arrière; ce qui nous aurait laissés maîtres de tout le champ de bataille qu'occupait d'abord la gauche de l'armée russe. *L'hésitation jusqu'alors inconnue* de Napoleon, montre, de la part de l'historien, au moins un défaut de mémoire. En effet, jusqu'à présent, ne nous l'a-t-il pas montré constamment tourmenté d'*une fièvre d'hésitation?*

Mais voici Bagration qui, de Psarewo, revient attaquer Semenowskoï; la division Friant est en avant de ce village. M. l'Officier du palais nous dit que *ses soldats se troublent* (page 389); que Murat saisit au collet un de leurs chefs, qui fuit, et lui crie : *Que faites-vous?* et le colonel de lui répondre : *Vous voyez bien qu'on ne peut plus tenir ici. Eh! j'y reste bien moi, s'écrie le Roi.* » Ces mots arrêtèrent cet officier; il re» garda fixement le monarque, et reprit » froidement : C'est juste. Soldats! » face en tête, allons-nous faire tuer! » (Page 389.) Sans demander par qui cette conversation a pu être rapportée à M. de Ségur, nous dirons qu'il n'y a pas eu un seul instant de désordre dans la division Friant, qui jusque là était restée en réserve, et que, par cette raison même, l'Empereur l'avait chargée de prendre et de conserver Semenowskoï. Dans cette division qui contribua tant à la victoire, comme dans toute l'armée française, il n'existait pas un colonel qui, à la tête de son régiment, eût besoin d'être conduit par le collet à l'ennemi, et qui eût fait ce stupide commandement : *Soldats! face en tête, allons nous faire tuer!* Si tout ce que M. de Ségur rapporte à ce sujet était vrai, cette seule expression de *face en tête! allons nous faire tuer!* eût convaincu le roi de Naples que celui qui parlait ainsi était incapable de faire ce qu'il disait.

« Cependant Murat venait d'envoyer » Borelli à l'Empereur, pour deman» der du secours..... Borelli insiste, et » l'Empereur promet sa jeune garde; » mais à peine eut-elle fait quelques pas,

» que lui-même lui cria de s'arrêter. » (Page 389.) Au moment où notre aile droite était victorieuse, l'ennemi fit passer la Kolocza à toute la cavalerie de Platow, et à celle du général Ouwaroff, et lui fit faire une vigoureuse attaque sur notre gauche. La cavalerie légère du général Ornano fut repoussée, et notre infanterie sur ce point obligée de se former en carrés par régiment. Le prince Eugène courut quelque danger. C'est dans ce même moment, que l'Empereur apprit les dispositions de l'ennemi pour reprendre l'offensive sur notre droite. Il était donc naturel qu'il n'y envoyât point la réserve, avant de savoir ce qui allait se passer à notre gauche. Quant aux instances de Borelli, personnage dont l'auteur ne nous fait pas même connaître le grade, à qui pense-t-il faire croire de pareils contes?

Nous ne réfuterons pas cette ridicule assertion, *de la garde, qui, sous prétexte de rectifier des alignements* (page 390), *s'avançait peu à peu par l'ordre du comte de Lobau.* Un corps aussi considérable pouvait-il, sous les yeux de l'Empereur, escamoter un mouvement, s'il est permis de s'exprimer ainsi?

« L'artillerie de la réserve s'avança » dans cet instant... Lauriston avait obtenu par cette manœuvre le consentement de l'Empereur. » (Page 390.) A en croire M. de Ségur, non seulement Napoléon n'aurait donné aucun ordre, mais encore ses généraux auraient été obligés de lui en arracher. L'artillerie de la garde, commandée par le général Sorbier, était en batterie depuis le commencement de la bataille. L'Empereur voyant toutes les réserves de l'ennemi, infanterie, cavalerie, artillerie, mises en mouvement pour reprendre la position de Semenowskoï, fit marcher, pour soutenir la division Friant, le corps de Ney, la cavalerie du roi de Naples et l'artillerie de réserve. La division de jeune garde (Roguet) fut également envoyée en deuxième ligne, derrière la division Friant; M. de Ségur n'en dit pas un mot. Ce fut l'Empereur qui ordonna ce mouvement; il ne vint alors dans l'esprit de personne de le conseiller, et de s'offrir à l'exécuter : Napoléon commandait ; on obéissait.

L'auteur dit *qu'on vit l'Empereur pendant toute cette journée s'asseoir ou se promener lentement... loin de la bataille* (page 391); et il oublie que deux pages auparavant, il a fait mention de boulets qui viennent mourir à ses pieds. Il dit *qu'il fait des gestes d'une triste résignation... que son calme est lourd, sa douceur molle; qu'on croit y reconnaître cet abattement, suite ordinaire des violentes sensations.* (Page 391.) L'auteur aurait dû nous dire quelles sensations si violentes l'Empereur avait éprouvées avant la bataille, pour être réduit à l'état qu'il dépeint. *D'autres s'imaginèrent qu'il s'était déjà blasé sur tout, même sur l'émotion des combats. Plusieurs observèrent que cette constance calme, ce sang-froid des grands hommes dans ces grandes occasions, tournent avec le temps en flegme et en appesantissement, quand l'âge a usé leurs ressorts.* (Page 391.)

Faut-il répéter sans cesse que Napoléon était alors dans la vigueur de l'âge et de sa constitution? Le Maréchal-des-logis du palais parle-t-il sérieusement, lorsqu'il émet de pareilles assertions, qui tendraient à faire passer l'Empereur pour un homme dénué de force morale et physique, pour un homme tombé dans un état complet de démoralisation, et insensible à tout? Les généraux, les officiers qui ont approché de Napoléon, tous les chefs et soldats de la garde ne l'ont-ils pas vu tel qu'il était

en effet? Indépendamment de ces témoins, les faits ne parlent-ils pas? Il est constant que, dès deux heures du matin, dans la journée du 6, l'Empereur avait visité tous les corps de son armée, parlé à tous les généraux, reconnu et étudié, dans les plus petits détails, la situation de l'ennemi, et les accidents du terrain où devait se livrer la bataille. C'est de cette manière qu'il a passé cette journée du 6; et ce n'a été que dans la nuit, qu'il a prescrit l'ordre dans lequel l'armée russe devait être attaquée. Après avoir fait expédier tous les ordres aux différents corps d'armée, il prit un repos de moins de deux heures, pendant la nuit du 6 au 7, qui se passa presque entière à recevoir des rapports et à prescrire des dispositions. Le 7, avant cinq heures du matin, il était à cheval, et en avant de la redoute de Schwardino, position centrale d'où il pouvait suivre tous les événements de la bataille. Il avait en arrière de lui sa réserve (la vieille garde). Celle-ci, d'après ses ordres, était en grande tenue, formée en colonnes par bataillons, à distance de soixante pas; ce qui faisait croire à l'ennemi qu'elle était deux fois plus nombreuse. En avant, était la jeune garde. Il tenait ainsi ses corps d'élite sous sa main, pour s'en servir suivant les circonstances, si la victoire, malgré tous ses calculs, était indécise.

Dans cette position, l'Empereur se trouvait au point saillant de la ligne ennemie, qui formait une espèce de triangle vis-à-vis de la nôtre; et de là, il pouvait se porter rapidement, soit au soutien de notre aile gauche, soit à celui de notre aile droite, et était en mesure d'agir contre le centre de l'ennemi.

Dans une armée de plus de cent mille hommes, il est impossible à un général en chef de suivre exactement tous les mouvements de la droite à la gauche. C'est pour cela qu'une semblable armée est divisée en corps, qui eux-mêmes sont subdivisés en divisions et en brigades; chaque division est organisée de manière à manœuvrer isolément et à se suffire à elle-même. Le général en chef est l'âme de cette armée. Chacun des commandants des corps d'armée doit appliquer les dispositions ordonnées de la manière la plus convenable à la position où il se trouve et aux localités. L'unité dans l'action ne consiste pas en ce que le général en chef voie tout et exécute tout, et que les généraux sous ses ordres ne soient que des instruments. S'il en était ainsi, une armée ne devrait jamais être forte de plus de six mille hommes; et encore, les divers commandants ayant l'initiative des mouvements obligés par les événements, le général en chef serait exposé aux suites des fautes qu'ils pourraient commettre. Il serait étrange de vouloir que le général en chef d'une armée de cent mille hommes pût voir constamment toute sa ligne, et ne dépendît pas des généraux sous ses ordres.

Au contraire, dans une bataille, il dépend de tous. Car l'ordre primitif peut être modifié et même changé d'après les circonstances, depuis le général jusqu'au dernier chef de bataillon ou capitaine d'artillerie, qui n'a pas besoin d'ordre pour placer ses pièces, se déployer, ou s'avancer de quelques pas pour occuper une position. On peut même dire que tout le monde commande dans une bataille, jusqu'au caporal, qui est détaché avec quelques tirailleurs sur un pont ou dans quelque défilé. Entendre différemment la guerre, et supposer que tant de milliers d'hommes sont de simples machines, que le général en chef fait mouvoir

dans tous les détails, est le comble de l'absurdité. Ainsi que nous l'avons déjà dit, le général en chef indique l'esprit de la bataille; il plane sur tout, et tient sous sa main des réserves pour remédier aux événements imprévus: c'est lorsqu'il veut trop faire, qu'il y a défaut d'unité et d'action.

M. de Ségur, qui nous représente l'Empereur comme engourdi dans la position où il était placé, devrait se rappeler, si toutefois il y était, que c'est de cette position centrale que Napoléon envoya l'ordre au prince Poniatowski de commencer à attaquer; que c'est là que le maréchal Davout, légèrement blessé, vint lui rendre compte de l'hésitation qui avait eu lieu dans son attaque, et que l'Empereur mécontent le renvoya à la tête de son corps; que c'est de là, lorsque par la vigoureuse coopération du maréchal Ney, les trois redoutes de la gauche des Russes restèrent en notre pouvoir, et que Napoléon vit que l'ennemi tirait beaucoup de troupes de sa droite pour les porter vers Semenowskoï, que c'est de là, disons-nous, qu'il envoya l'ordre au général Friant de s'emparer de ce village, lui annonçant qu'il allait le faire soutenir par toute l'artillerie de la réserve.

En même temps que l'Empereur donnait ces ordres sur sa droite, une irruption de Cosaques et de cavalerie s'étant faite sur notre gauche, au-delà de Borodino, il dirigea vers ce côté la légion de la Vistule (Claparède), qu'il tenait en réserve avec sa garde. Plus tard, lorsqu'il apprit que l'ennemi se portait vigoureusement sur notre droite, et que l'attaque des Polonais avait été contenue, il envoya l'ordre au corps de Junot de se porter à la droite de Davout, afin d'établir la liaison entre lui et le corps polonais. Pour remplacer les Westphaliens de Junot, qui étaient en position derrière le maréchal Ney, il y envoya la division Roguet de sa garde. Enfin, lorsqu'il fut informé que les attaques de l'ennemi sur notre droite étaient repoussées, et que notre artillerie faisait un carnage effroyable dans ces masses, ce fut de cette position centrale qu'il envoya l'ordre au roi de Naples de faire une grande charge avec sa cavalerie, en pivotant sur son aile gauche. Pendant que ces événements se passaient, il envoyait l'ordre au prince Eugène d'attaquer de nouveau, et d'enlever la grande redoute. L'exécution de ces différents ordres eut le résultat que l'Empereur en attendait; la victoire se décida pour nous.

Ce récit explique assez les raisons qui déterminèrent Napolon à rester dans la position qu'il avait choisie, et à n'en pas changer, à moins de motifs très puissants. Aussi, le vit-on, dès que la première ligne de l'ennemi fut forcée par l'enlèvement de la redoute du centre, parcourir toute notre ligne de bataille, et prescrire les nouvelles dispositions à prendre. Que fût-il arrivé si l'Empereur se fût porté à la droite, vers le corps polonais, lorsque notre gauche fut attaquée? Que fût-il arrivé, s'il se fût porté à Borodino, lorsque notre extrême droite fut débordée par l'ennemi?

Ce court exposé mettra le lecteur à même de juger pourquoi l'Empereur est resté dans sa position, attendant l'exécution des ordres qu'il avait donnés. Nous le répétons, il avait dans sa main une réserve pour parer aux événements imprévus. Elle n'a pas dû donner, puisque la victoire n'a pas été un instant indécise. Tous les militaires sont d'accord sur ce principe, que, dans une bataille, la réserve générale ne doit être engagée que lorsqu'il y a

absolue nécessité, c'est-à-dire, pour éviter une défaite. C'est faute d'avoir reconnu ce principe, que le général Mélas, presque vainqueur à Marengo, a perdu son armée et toute l'Italie. Croyant la victoire assurée, il fit donner sa réserve pour la rendre plus décisive. La division Desaix arriva; l'armée ennemie ne put se rallier: elle fut anéantie!

Des exemples plus mémorables pourraient appuyer l'évidence de cette observation, si elle avait besoin d'être démontrée. Napoléon avait en outre de puissants motifs pour ne pas manquer à cette grande loi de la guerre. Ayant en tête un ennemi adossé à sa capitale, et en mesure de recevoir des renforts, se trouvant lui-même à huit cents lieues de chez lui, que fût-il arrivé si la bataille eût recommencé le lendemain, comme cela était dans la pensée de Kutusoff? Les troupes françaises, malgré leur victoire, et peut-être à cause de cette victoire, pouvaient être repoussées. Un corps frais de vingt mille hommes d'élite, seul, eût pu gagner la bataille.

Au reste, que prouveraient ces *excitations qui ne lui manquèrent pas*? (Page 396.) Sinon que l'Empereur avait assez de force d'esprit pour les excuser et les apprécier à leur véritable valeur, et pour sentir tout ce que lui imposait son devoir de général en chef.

M. de Ségur suppose que le mouvement qui porta notre aile droite en avant, en pivotant sur le centre, fut fait comme par hasard et à l'insu de l'Empereur. Nous ne savons qui peut lui avoir donné ce renseignement. Ce mouvement était prescrit par le plan général de la bataille, et il eut lieu par suite de l'ordre qu'en donna Napoléon au roi de Naples.

« Ainsi, vers le milieu du jour, toute » l'aile droite française, Davout, Ney, » Murat.... se présentaient sur le flanc » entr'ouvert du reste de l'armée en- » nemie, dont ils voyaient tout l'inté- » rieur, les réserves abandonnées et » jusqu'à la retraite. » (Page 393.)

L'aile gauche russe, après avoir vu tous ses efforts échouer vers le village de Semenowskoï, et étant poussée par la charge vigoureuse de la cavalerie du roi de Naples, se retira sur sa deuxième position. Sa gauche était en avant de Psarewo, sa droite se liait avec le corps de Doctoroff en arrière de Gorki, et elle était soutenue en avant par la grande redoute. Cette position était encore assez forte. Notre historien avance que c'est dans ce moment de la bataille, que Belliard est venu auprès de l'Empereur demander que la garde se portât sur ce point. Mais ce général ne peut avoir dit « qu'une ravine et un » taillis clair nous séparaient de la » route de Mojaïsk, sur laquelle on » voyait une foule confuse de fuyards, » de blessés et de chariots en retraite. » (Page 394.) Car, ainsi que nous venons de le dire, la ligne russe, qui couvrait cette route, était encore formidable. « L'Empereur hésite, doute, et or- » donne à Belliard d'aller voir encore. » (Page 394.) Il paraîtrait que le zèle de ce général l'avait aveuglé la première fois; car il ne tarde pas à revenir annoncer que l'ennemi fait ses dispositions pour se défendre. Néanmoins, il insiste pour avoir la garde, *sans quoi*, dit-il, *il faudra une seconde bataille pour terminer la première*. (Page 394.)

Le rôle que M. de Ségur a donné au général Belliard, ne lui convient nullement; ce serait celui d'un étourdi, et non d'un général consommé. Les paroles prêtées au maréchal Bessières et à l'Empereur, le démontrent clairement. Ce maréchal rappelle à Napoléon « la

» distance où l'on se trouve des renforts; que l'Europe est entre lui et la » France; qu'on devait conserver au » moins cette poignée de soldats, qui » restent pour en répondre; » et Napoléon ajoute : « que rien n'est encore » assez débrouillé; que pour faire donner ses réserves, il veut voir plus » clair sur son échiquier. » (Page 395.) Il est à remarquer que M. de Ségur lui-même convient que ce moment était celui où « les efforts du prince Eugène se » brisaient contre la grande redoute. » (Page 395.) La réponse de Napoléon réfute donc victorieusement cette espèce de reproche que l'auteur lui adresse de n'avoir pas fait donner sa garde.

Si Belliard, de retour auprès du roi de Naples et de Ney, eût rapporté les paroles de l'Empereur, ils l'eussent parfaitement compris. Mais, au lieu de cela, l'auteur suppose que Belliard leur a dit qu'il a trouvé Napoléon « assis » à la même place, l'air souffrant et » abattu, les traits affaissés, le regard » morne, donnant ses ordres languissamment au milieu de ces épouvantables bruits de guerre, qui lui semblent étrangers. » (Page 395.) Quel rapport y avait-il entre ces imprudentes suppositions, et les raisons claires que l'Empereur avait données au général Belliard ? Mais tout ceci est pour amener une sortie brutale qu'il prête au maréchal Ney, à qui il fait dire : « Que » fait l'Empereur derrière l'armée ? » puisqu'il ne fait plus la guerre par » lui-même, qu'il n'est plus général.... » qu'il retourne aux Tuileries; qu'il » nous laisse être généraux pour lui. » (Page 395.) La vivacité du caractère du maréchal Ney n'égarait pas son jugement, au point de lui faire oublier une chose qu'il sentait si bien; c'est que son sort, celui de l'armée, de l'expédition, de la France, reposaient sur la personne de l'Empereur. D'ailleurs, nous avons été à même, pendant cette bataille, de voir plusieurs fois le maréchal Ney; et le zèle et le dévouement avec lesquels il exécutait les ordres et les instructions de l'Empereur, nous ont convaincu qu'il ne pouvait lui venir à la pensée de les critiquer.

Mais ce n'est pas assez que les opérations militaires de Napoléon soient censurées par ses généraux; il faut encore qu'elles soient redressées par son intendant et par son secrétaire d'état. L'un et l'autre le préviennent que *l'instant de faire donner la garde était venu.* (Page 396.) Si M. de Ségur a voulu accréditer son idée de l'affaiblissement des facultés physiques et intellectuelles de l'Empereur, certes il n'en pouvait imaginer une meilleure preuve. Voilà donc Napoléon réduit à cette extrémité, d'être averti par son intendant, par son secrétaire d'état, que le moment est venu d'engager sa réserve ! ! !.... Mais il n'en fut rien, et il ne pouvait en être rien, MM. Daru et Dumas se seraient bien gardés de conseiller un mouvement militaire à un aussi grand capitaine. Ce qu'il y a de singulier dans tout ceci, c'est de voir que M. de Ségur, malgré son titre de général, paraît partager l'opinion *qu'il aurait fallu faire donner la garde;* et qu'en même temps il met dans la bouche de l'Empereur, cette raison sans réplique pour ne pas la faire donner : *S'il y a une seconde bataille demain, avec quoi la livrerai-je ?* (Page 396.)

A la distance où nous nous trouvions de la France, la garde impériale était comme une place de guerre, à l'abri de laquelle l'armée aurait toujours pu se rallier. M. de Ségur, qui a écrit après les événements, aurait dû songer que, si la garde avait été entamée à la bataille de la Moskowa, l'armée française,

dont cette garde forma constamment le noyau et soutint le courage pendant la retraite, n'aurait pu que difficilement repasser le Niémen.

—

CHAPITRE XI.

Dans ce chapitre, l'auteur revient au commencement de la bataille, aux premières opérations du prince Eugène. Il nous représente son attaque comme ayant eu lieu d'une manière partielle et sans accord. « D'ailleurs, dit-il, elle » n'aurait pas dû être faite si brusque- » ment..... la bataille devant commen- » cer par l'aile droite et pivoter sur l'aile » gauche. » (Page 398.) Puisque M. l'Officier du palais répète cette assertion à satiété, pour avoir occasion de déprécier l'Empereur, nous répéterons aussi ce que nous avons dit : 1° que la bataille commença par les batteries de droite du général Sorbier, chargé d'appuyer l'attaque du maréchal Davout contre la gauche de l'ennemi ; 2° que l'Empereur envoya au prince Eugène l'ordre d'attaquer Borodino, afin d'attirer l'attention de l'ennemi de ce côté ; 3° que Napoléon, voyant que l'ennemi retirait de son aile droite tout le corps de Baggowout, pour le porter à son aile gauche, et craignant que Ney et Davout ne fussent pas assez forts pour résister, donna l'ordre au prince Eugène d'attaquer vivement la redoute du centre de l'ennemi, afin de l'empêcher de jeter presque toutes ses forces sur notre droite.

Mais dans les chapitres de son livre, qui ont rapport à cette journée, M. de Ségur décrit des mouvements partiels, et ne trace pas l'ensemble de la bataille. Puisqu'il aime tant à donner des détails, il aurait dû citer le nom du brave général qui, dans la première attaque de la redoute, y pénétra, et qui bientôt couvert de vingt blessures, y resta prisonnier. Il est vrai que c'est un Français, le général Bonnami.

Plus loin, il nous apprend que le Vice-Roi, qui n'avait pu enlever la redoute à cette première attaque, envoya avertir l'Empereur de sa position critique, lui demandant du secours, probablement *la garde*. Ainsi, le maréchal Ney demande la garde à la droite ; le prince Eugène la demande à la gauche ; l'Empereur la refuse vers ces deux points ; et cependant M. de Ségur paraît lui donner tort. Ces faits seuls prouvent combien Napoléon avait raison de la tenir en réserve jusqu'au dernier moment. Au reste, il est faux qu'il ait refusé des secours au prince Eugène, lorsqu'ils lui étaient nécessaires, puisqu'il lui envoya la légion de la Vistule, qui faisait partie de sa réserve.

« Le jour était avancé, nos munitions » épuisées, la bataille finie. Alors seu- » lement l'Empereur monta à cheval » avec effort, et se dirigea lentement » sur la hauteur de Semenowskoï. » (Page 403.) Ceci est tout-à-fait inexact. Lorsque ce village fut en notre pouvoir, l'Empereur s'y porta. Il demanda le général Friant, qui s'en était emparé. Ayant appris que, quoique blessé, il commandait encore sa division, Napoléon dit en souriant devant ses soldats : *En ce cas, je suis tranquille ; laissons-le faire.* Mais bientôt voyant les forces considérables avec lesquelles l'ennemi se disposait à attaquer Semenowskoï, il fit établir le 48e, le 33e et le régiment espagnol sur le mamelon, en arrière de ce village ; il fit former le 33e en carré, sur l'emplacement de Semenowskoï, ayant le 15e à sa gauche. Ce fut de là encore, qu'il donna ordre au maréchal Ney de réunir les divisions Compans et Dessaix, et de déborder les ennemis par

leur gauche. Ces dispositions prescrites, l'Empereur se porta rapidement au centre de l'armée, et envoya l'ordre au prince Eugène d'attaquer vigoureusement la grande redoute.

Quant aux *munitions épuisées*, ce fait est également faux ; on ne manqua jamais de munitions. L'artillerie française tira dans cette bataille quatre-vingt-onze mille et quelques cents coups de canon. Mais cette énorme quantité de munitions fut remplacée au fur et à mesure des consommations, par l'activité du général Neigre, directeur du parc, et d'après les mesures prises par le général Lariboisière. On aurait pu livrer encore deux batailles, sans avoir recours aux dépôts, qui étaient à Smolensk.

L'Empereur chargea la jeune garde de la conservation du champ de bataille. L'ennemi pouvait recevoir des renforts pendant la nuit ; Napoléon fit les dispositions nécessaires pour être en mesure de soutenir ce corps. La bataille étant finie sur tous les points, il se rendit, pour expédier ses ordres aux différents commandants d'armée, derrière la redoute de Schwardino, où il avait fait placer ses tentes ; et c'est là, sans doute, que le revit M. de Ségur.

—

CHAPITRE XII.

La scène se passe dans la tente de l'Empereur. Au lieu de le représenter occupé à donner des ordres, M. de Ségur le suppose « dans un abattement » physique et dans une grande tristesse » d'esprit. Dans son armée, jusque dans » sa tente, la victoire est sombre, isolée » même, sans flatteurs ! Ceux (1) qu'il » a fait appeler, Dumas, Daru, l'écou» tent et se taisent. Mais leur attitude, » leurs yeux baissés, leur silence n'é» taient point muets. » (Page 406.)

Ce que devaient faire MM. Dumas et Daru pendant la bataille, était de ne rien dire ; l'auteur les a fait parler. Après la bataille, l'Empereur les mande dans sa tente, pour savoir quelles mesures ils ont prises relativement aux soins à donner aux blessés, au service des ambulances, aux moyens de transports, etc., nécessaires à l'armée. C'était leur parler de leurs devoirs ; et ils se taisent !

Dans le chapitre dernier, M. de Ségur a fait appuyer par M. Daru, le conseil de faire donner la garde. Tous les militaires, aujourd'hui même, s'accordent à reconnaître l'inutilité et le danger de cette résolution ; mais comme l'auteur met ce conseil dans la bouche d'un administrateur, on ne doit pas être surpris qu'il se ressente de son peu de connaissances militaires. Voici un nouveau conseiller que M. le Maréchal-des-logis introduit, et qui n'a pas la même excuse à faire valoir ; c'est Murat : il vient demander la cavalerie de la garde. « L'armée ennemie, » dit-il, passe en toute hâte et en dé» sordre la Moskowa ; il veut la sur» prendre et l'achever. » (Page 406.) C'est accuser le roi de Naples d'ignorance des lieux, et de la position de l'ennemi. Si M. de Ségur avait pris la peine de jeter les yeux sur la carte, fût-ce même une simple carte de poste, il aurait vu que l'armée russe, dont la retraite était sur Mojaïsk, ne devait point passer la Moskowa pour s'y rendre. S'il avait lu les rapports des généraux ennemis, il aurait vu qu'en effet elle ne l'avait point traversée ; qu'au contraire elle avait passé la nuit sur la partie du champ de bataille, qui lui

(1) Ces messieurs n'acceptent pas sans doute la dénomination de flatteurs, dont M. de Ségur les gratifie.

était restée, sa droite appuyée au mamelon de Gorki, et flanquée au-delà par une division d'infanterie légère et des Cosaques, et sa gauche, vers les bois en arrière de Semenowskoï.

L'auteur s'aperçoit enfin « qu'à cette » distance un corps d'élite et dévoué, » avait paru à l'Empereur indispensa- » ble à conserver. » (Page 406.) Ces motifs sont puissants ; mais M. de Ségur est sans doute un de ceux qui, à ce qu'il dit, n'en ont pas été satisfaits. Car il crée, comme pour s'en faire un appui, un concert de murmures et de lamentations sur la manière dont la bataille a été conduite. Murat dit « qu'il » n'avait pas reconnu le génie de Na- » poléon ; » Eugène, « qu'il ne conce- » vait pas l'indécision qu'avait mon- » trée son père adoptif ; Ney mit » une singulière opiniâtreté à con- » seiller la retraite. » (Page 407.) Nous nous sommes demandé plusieurs fois comment M. l'Officier du palais pouvait avoir appris ce que l'Empereur, les princes et les maréchaux se disaient. Sa position était telle à l'armée, qu'il n'est pas vraisemblable qu'il ait été leur confident. Nous éprouvons la même incrédulité pour les paroles que l'auteur met dans la bouche du roi de Naples et du prince Eugène. Quant à celles de Ney, nous savons à quoi nous en tenir. Ce n'est pas que nous croyons que ce maréchal les ait proférées, mais nous n'ignorons pas d'où elles sont tirées : c'est de la *Gazette de Pétersbourg*, dont le rédacteur connaissait encore beaucoup moins le Maréchal que M. de Ségur. Le gazetier avait besoin d'établir que la bataille n'avait eu pour nous que des résultats douteux : et il le prouvait en supposant qu'un des généraux les plus audacieux avait conseillé la retraite. M. de Ségur se serait-il appuyé d'une pareille autorité !

« L'Empereur ne put évaluer sa vic- » toire que par les morts ; la terre était » tellement jonchée de Français éten- » dus sur les redoutes, qu'elles parais- » saient leur appartenir plus qu'à ceux » qui restaient debout. Il semblait y » avoir sur le champ de bataille plus » de vainqueurs tués que de vain- » queurs vivants. » (Pages 410 et 411.)

Une chose bien digne de remarque, c'est que M. l'Officier du palais, qui prend un soin déplorable d'exagérer nos pertes ; qu'on croirait voir furetant tous les coins du champ de bataille, pour en exhumer les moindres détails ; qui épie sur le front de nos officiers et de nos soldats, le secret de leurs sensations, pour les interpréter et les revêtir de ses sombres couleurs ; ne dise pas un mot des pertes ni de la consternation des Russes ! S'il eût voulu seulement citer leurs relations, il aurait fait connaître qu'ils avouaient avoir perdu près de *cinquante mille hommes tués ou blessés* ; que plus de *vingt mille de leurs blessés* étaient en route pour Moscou (1). Le nombre des Français morts dans les redoutes, était très faible, en comparaison de celui des cadavres russes qu'on y rencontrait ; et cela se conçoit facilement, si l'on songe que ce que M. de Ségur appelle constamment des redoutes, étaient des flèches ou redans. Les Russes, placés derrière les épaulements, y tinrent jusqu'au moment où nos soldats y pénétrant de tous côtés, les tuèrent à coups de baïonnettes. Mais ces ouvra-

(1) Voyez Boutourlin, page 349 du tome Ier. A la page 116 du tome II, il dit qu'à Tarunlino, Kutusoff s'occupait de réorganiser les corps qui avaient échappé au *massacre de Borodino*.

ges, ouverts tous à la gorge, une fois en notre pouvoir, ne nous offraient point d'abri contre les feux de l'ennemi. Aussi, aucune troupe ne resta dans l'intérieur; elles furent toutes placées, soit sur les côtés, soit en arrière des épaulements.

Nous ne relevons cette circonstance, que pour faire voir que l'auteur rend compte de choses qu'il n'a pas vues. S'il eût parcouru le champ de bataille, il n'eût pas osé nous dire qu'il *semblait y avoir plus de vainqueurs tués que de vainqueurs vivants*. Notre perte n'a pas été le tiers de celle des Russes. M. de Ségur, qui a dans son portefeuille une collection d'horribles tableaux, ne manque pas d'en placer un dans cet endroit; c'est le spectacle que, suivant lui, le champ de bataille offrait. Entre autres contes, pour faire peur aux enfants, il cite un soldat russe, *qui vécut plusieurs jours dans le cadavre d'un cheval ouvert par un obus, et dont il rongeait l'intérieur*. (Page 412.) Il aurait dû nous donner la taille de ce soldat ou celle du cheval.

« Sept à huit cents prisonniers, une » vingtaine de canons, étaient les tro» phées de cette victoire incomplète. » (Page 415.)

S'il avait su que l'élite et presque la moitié de l'armée russe avait été anéantie; que Bagration et ses meilleurs généraux avaient succombé; que la prise de Moscou était la suite de cette victoire; quelque familiarisé qu'il soit avec les inexactitudes, il n'aurait pas pu avancer que cette *victoire était incomplète*.

CHAPITRE XIII.

Murat est livré aux attaques du Maréchal-des-logis du palais. Il paraît atteint de la même maladie que l'Empereur, celle de refuser tous les bons conseils qu'on lui donne. Il commande une charge; un de ses aides-de-camp lui fait observer qu'un profond ravin se trouve entre nos cavaliers et les ennemis: mais *Murat, toujours plus emporté, répétait qu'il fallait qu'ils marchassent; que, s'il y avait un obstacle, ils le verraient; puis, il insultait pour exciter*. (Page 415.) Il faut convenir que c'eût été une singulière armée que l'armée française, si l'Empereur et ses généraux eussent été tels que M. de Ségur se plaît à les représenter. Ce qu'il dit de nos officiers, qu'on les insultait pour les exciter à faire leur devoir, est si extraordinaire, qu'on serait tenté de croire que M. l'Officier du palais ne se regardait pas comme officier français.

L'auteur, constant dans son système, nous peint l'Empereur *marchant d'un pas plus lent encore que la veille, et dans une telle absorption* (page 416), qu'on ne sait où il va. Heureusement qu'on le prévient qu'il va tomber au milieu des ennemis; alors il s'arrête.

Ce n'est pas assez de tout ce que nous avons vu jusqu'ici. *L'automne des Russes venait de l'emporter*. (Page 416.) Pour expliquer cette pensée, M. de Ségur suppose encore un ouragan, qui n'a eu lieu que dans sa tête, mais qui, selon lui, glaça Napoléon et lui causa *une fièvre ardente, qui brûla son sang et abattit ses esprits*. (Page 417.) Si tous ceux qui ont vu de près l'Empereur, le jour de la bataille, étaient morts, et qu'il ne restât aucun renseignement sur cette journée, notre historien pourrait nous parler de cet *abattement*, de *cette fièvre ardente*, avec sa confiance ordinaire dans la crédulité de ses lecteurs. Mais lorsqu'un grand nombre de personnes, telles que ses secrétaires, ses médecins, ses officiers, vivent en-

core, lorsque ces personnes savent parfaitement que Napoléon était dans son état habituel de santé, travaillait avec son ardeur ordinaire et fatiguait plusieurs chevaux; lorsqu'elles peuvent attester que ce fut seulement dans la nuit du 7 au 8, qu'il fut pris d'une extinction de voix causée par l'activité qu'il déploya la veille et le jour de la bataille; comment M. de Ségur ose-t-il affirmer des faits que tant de témoins peuvent démentir?

« On pénétra dans la ville, les uns » pour la traverser et poursuivre l'en- » nemi, les autres pour piller et se lo- » ger. » (Page 417.) L'auteur aurait dû nous dire dans quels rangs il marchait; était-ce avec les premiers? Quoiqu'il nous ait, jusqu'à présent, fait admirer le grand ordre des Russes dans leur retraite, il est forcé ici d'avouer qu'ils avaient laissé une immense quantité de blessés dans la ville; ce qui ne les empêcha pas d'y mettre le feu. Il est vrai qu'il a pour eux une excuse toute prête: « Leur humanité, dit-il, céda » au besoin de tirer sur les premiers » Français qu'ils virent entrer. » (Page 418.)

Le récit du beau fait d'armes des voltigeurs du 33ᵉ, donne le désir de connaître le nom du brave officier qui les commandait. Mais l'auteur ne le cite pas: nous suppléerons à ce silence, en disant qu'il se nomme Callier; qu'il avait sous ses ordres la compagnie de grenadiers et la troisième de fusiliers (capitaine Sabatier), formant au plus cent hommes. Ces deux compagnies appartenaient au premier bataillon du 33ᵉ, de la division Friant.

Malgré l'aveu qui vient d'échapper à M. de Ségur, du nombre de leurs blessés (ce qui n'empêche pas les Russes d'incendier la ville où ces malheureux étaient renfermés), il reprend son ancien système, en avançant que, dans les deux jours qui suivirent, « on ne » trouva ni hommes ni choses qui dé- » celassent l'armée russe. » (Page 420.) Il paraît avoir oublié que tous les villages, tant sur la route que sur les côtés, étaient remplis de blessés, et marquaient la retraite sanglante de cette armée.

L'Empereur, ainsi qu'il l'avait promis par sa proclamation, comptait faire reposer son armée à Moscou, réparer les pertes qu'il avait éprouvées, tant pendant la route que par suite de la bataille, et compléter ses corps. Mais comme il prend des mesures pour y faire venir des renforts en hommes et en artillerie, M. de Ségur tire parti de cette circonstance pour dire que *son espoir était affaibli*, et crier *à la détresse*. (Pages 421 et 422.)

Le maréchal Davout, suivant l'auteur, demande à l'Empereur d'ôter le commandement de l'avant-garde à Murat, et de le lui donner; et M. de Ségur semble blâmer Napoléon de laisser ce commandement au roi de Naples, dont il connaissait *l'audacieuse et inépuisable ardeur*. (Page 422.) Que peut-on désirer de mieux dans un général d'avant-garde poursuivant une armée ennemie *qu'une audacieuse et inépuisable ardeur?*

« Mais Napoléon apprend que nous » ne sommes plus qu'à deux journées » de Moscou. Ce grand nom et le grand » espoir qu'il y attachait, ranimèrent » ses forces; et le 12 septembre, il fut » en état de partir en voiture, pour re- » joindre son avant-garde. » (Page 422.)

L'auteur insinue que l'Empereur était dans un état de maladie, qui le força de s'arrêter à Mojaïsk. L'extinction de voix, dont Napoléon fut atteint dès le 8, n'est pas un événement à la suite de si grandes fatigues. C'est la chose la plus simple après quatre nuits

passées au bivouac; le 4, près de Gridnewa; le 5 et le 6, sur les hauteurs de Borodino; et le 7, sur le champ de bataille. L'auteur a cependant basé sur cette extinction de voix, tous les contes qu'il fait de l'état de maladie de l'Empereur, auquel il nous prépare depuis l'ouverture de la campagne, et sur lequel il va s'étendre jusqu'à la fin de l'expédition. Il a dit lui-même (page 409), que le 8, Napoléon parcourut le champ de bataille, prodiguant ses soins aux blessés français et russes; ce qui prouve que son indisposition était peu grave. Aussi, elle ne fut point la cause de son séjour à Mojaïsk; des intérêts de premier ordre l'y retinrent. Après une si sanglante bataille, un général en chef a plus d'une chose à prévoir, plus d'un ordre à donner. Se faire rendre compte de ses pertes, des ressources qui lui restent en munitions, objet si important après une aussi grande consommation; réunir des vivres, prendre des mesures pour assurer le service de toutes les parties de l'administratiou; se procurer des nouvelles de l'ennemi; s'assurer de ses mouvements et de ses dispositions, surtout lorsque les rapports de l'avant-garde et les interrogatoires des prisonniers donnent lieu de penser qu'il a dessein de livrer une seconde bataille (1); tels sont les soins qui occupèrent tous les moments de Napoléon; et certes, la vigilance de cet esprit si actif et si prévoyant ne fut point en défaut (2).

Lorsque l'Empereur eut reçu le rapport du général Lariboisière, portant que la plupart des munitions consommées à la bataille de la Moskowa étaient remplacées par celles qu'il avait fait venir des parcs intermédiaires, il partit de Mojaïsk pour se rapprocher de son avant-garde, et être en mesure d'agir, si l'ennemi voulait livrer bataille. On croirait, d'après M. de Ségur, que Napoléon eut besoin de se faire porter dans sa voiture. Jamais ce héros victorieux n'a été plus étrangement défiguré. Quel est donc le but d'une supposition que pulvérise le témoignage irrécusable des faits et des individus? L'auteur est-il de bonne foi dans son erreur, ou est-il, sans s'en douter, l'écho de l'inimitié et de la prévention? Le lecteur en jugera.

LIVRE HUITIÈME (1).

CHAPITRE Ier.

L'auteur nous ramène à Wilna, pour

(1) C'était le cas, puisque l'ennemi paraissait disposé à nous livrer bataille devant Moscou, dont l'armée française n'était éloignée que de cinq marches. Ce fut alors que l'Empereur écrivit au duc de Bellune de diriger les bataillons et escadrons de marche et les hommes isolés sur Smolensk, pour de là venir sur Moscou.

(2) Parmi les ordres sans nombre que l'Empereur expédia de Mojaïsk, la lettre suivante, qu'il a écrite de sa main aussitôt après son arrivée à ce quartier-général, prouve que la maladie dont M. de Ségur le suppose atteint, n'influait pas sur ses facultés.

POUR LE MAJOR-GÉNÉRAL.

« Faire faire la reconnaissance de la ville, et tracer une redoute qui tourne le défilé. — Faire construire deux ponts sur la Moskowa. — Ecrire au prince Eugène qu'il peut se rendre à Rouza, et faire construire des ponts à Serguiewo; réunir beaucoup de bestiaux et de vivres, et avoir des nouvelles. — Écrire au prince d'Eckmühl de faire occuper Borisow, et de ramasser des vivres et des nouvelles. — Au duc d'Elchingen, de venir demain avec son corps à Mojaïsk. — Laisser le duc d'Abrantès pour garder le champ de bataille. Mojaïsk, 9 septembre 1812 »

(1) A partir du Livre huitième, la pagination indiquée dans nos citations, se rapporte au deuxième volume de M. de Ségur.

rappeler fort à propos que Napoléon fut l'agresseur, et qu'Alexandre *fut surpris dans cette ville, au milieu de ses préparatifs de défense.* (Page 3.) Qu'il nous permette de lui rappeler aussi, que tous les préparatifs de la Russie étaient faits; que son armée était rassemblée sur son extrême frontière; et que l'empereur Alexandre se trouvait déjà à son quartier-général à Wilna, lorsque Napoléon était encore à Paris, dirigeant des négociations pour un rapprochement à l'espoir duquel il ne pouvait renoncer.

M. de Ségur nous entraîne ensuite à Drissa sur les pas d'Alexandre. Il nous dit que « ce fut là seulement qu'il consentit à recevoir pour la première fois » un agent anglais, tant il attachait » d'importance à *paraître* jusqu'au dernier moment fidèle à ses engagements » avec la France. » (Page 4.)

D'abord *être* et *paraître* ne sont point synonymes; ensuite, il nous semble que pour que le cabinet russe se soit décidé à recevoir un agent anglais, il est assez naturel de supposer que ses intelligences avec celui de Londres étaient nouées depuis quelque temps. Nous distinguerons volontiers l'empereur Alexandre de son cabinet. Qui ne sait que, plus d'un an avant la rupture, les agents de l'Angleterre exerçaient en Russie une influence qui ne fut point étrangère aux événements postérieurs (1)? « Ce » qui est certain, » ajoute M. de Ségur, « c'est qu'à Paris, après le succès, » Alexandre affirma sur son honneur, » au comte Daru, que, malgré les ac» cusations de Napoléon, ç'avait été sa » première infraction au traité de Tilsitt. » (Page 4.)

Si nous admettons que la politique russe ne tient compte que de ceux de ses actes qui ont suivi les hostilités, nous devons croire cette assertion. Mais est-ce sérieusement que l'auteur nous rapporte ces détails? Son devoir d'historien ne lui imposait-il pas l'obligation de rétablir les faits, et d'ajouter à son récit quelques-unes des réflexions dont il est ailleurs si prodigue?

M. l'Officier du palais passe rapidement sur l'opinion que les *ennemis* de l'empereur Alexandre ont de ce prince, *comme homme de guerre* (page 4); mais il s'étend avec complaisance sur ses *mesures politiques*. « On convenait, » dit-il, « qu'elles étaient singulièrement » appropriées aux lieux et aux hom» mes. » (Page 5.) M. de Ségur aurait pu y comprendre « les adresses corruptri» ces qu'il laissait Barclay faire aux » soldats français et à leurs alliés. » (Page 4.)

« Il semble en effet qu'il y eût, dans » les moyens politiques qu'il employa, » une gradation d'énergie très sensi» ble. » (Page 5.) Et voici en quoi : « Dans la Lithuanie nouvellement ac» quise, on avait tout ménagé en se re» tirant... Dans la Lithuanie ancienne... » on avait entraîné après soi les hom» mes et tout ce qu'ils pouvaient em» porter... Mais dans la vieille Russie... » tout ce qui ne pouvait pas suivre » avait été détruit. » (Pages 5 et 6.)

Les vieux Russes doivent avoir été bien reconnaissants d'une prédilection qui se manifestait par des actes si humains; mais *qui aime bien châtie bien*.

(1) Un auteur recommandable, M. de Montveran, dans son *Histoire critique et raisonnée de la situation de l'Angleterre*, imprimée en 1820, et écrite dans un esprit peu favorable au système de Napoléon, s'exprime ainsi : « La » Russie fut excitée, soit par les agents de » l'Angleterre auprès de la noblesse russe anti» française.... soit par ses négociateurs auprès » de l'empereur Alexandre, lesquels pour tra» vailler en secret, depuis le printemps de 1811, » n'avaient pas été moins actifs et moins heu» reux. » (Tome V, page 358.)

L'auteur nous transporte ensuite à Moscou. Il nous dit que *le don d'un serf sur dix*, qu'offrit *sur-le-champ et sans délibération* la noblesse de Moscou, « fut » attribué à la soumission, et fit mur- » murer les principaux nobles (p. 10) ; » que quant aux marchands, dont il nous peint, avec des images hideuses, l'enthousiasme fanatique, à la lecture des injures vomies contre l'empereur Napoléon, « il fallut user de contrainte » pour en obtenir les secours promis » avec tant de patriotisme. » (Page 12.)

Ces circonstances lui fournissent une réflexion, on pourrait même dire une maxime, dont il est à regretter qu'il n'ait pas fait quelquefois l'application à l'armée française et à son chef, savoir : que « le détail importe peu... Que tout » dans le monde perd à être vu de trop » près; qu'enfin, les peuples doivent » être jugés par masses et par résul- » tats. » (Page 11.)

—

CHAPITRE II.

Ici commence le détail de ce qui se passait à Moscou, avant l'arrivée de l'armée française. Le gouverneur comte Rostopchin promet, par une proclamation, de marcher avec cent mille hommes et cent pièces de canon pour défendre Moscou; mais dès qu'il apprend que les Français approchent, il disparaît en mettant le feu à la ville qu'il est chargé de défendre et de protéger. L'auteur fait du comte Rostopchin un des plus grands hommes des temps modernes.

C'est d'abord *le noble descendant de l'un des plus grands conquérants de l'Asie* (page 15). L'échafaudage élevé par M. le Maréchal-des-logis du palais tombe, quand on sait que le comte Rostopchin est le fils d'un intendant du comte Orloff, oncle de l'historien de ce nom. Sa fortune commença sous l'empereur Paul, dont il eut la confiance avant son avénement au trône. Il fut successivement chargé par ce prince du portefeuille militaire, et placé au collége des affaires étrangères. Ensuite, il fut fait comte, ainsi que son père, et décoré du grand ordre de Russie. L'alliance de famille qui existe entre M. de Ségur et lui, explique l'importance avec laquelle cet écrivain cherche à relever sa naissance.

La résolution du comte Rostopchin fut *terrible* sans doute, et telle, qu'il faut remonter aux temps de barbarie pour en trouver des exemples. *Elle fut admirable* (page 15), dit un Français; elle fut atroce, répond toute l'Europe, et avec elle, les Russes eux-mêmes. Qu'elle obtienne l'immortalité à son auteur, cela n'est point douteux; mais ce sera l'immortalité d'Érostrate. Les passions exaltent encore aujourd'hui cette action ; mais le but même ne peut l'ennoblir : c'est un crime dont l'histoire chargera sa mémoire. « Un sujet » décide du sort de l'État sans l'aveu de » son souverain; le protecteur, par la » place qu'il occupe, d'un peuple nom- » breux, le sacrifie; il conçoit son plan » sans effort, il l'exécute sans hésita- » tion, et il reste satisfait et tranquille.» (Pages 15 et 16.) Cette impassibilité, cette satisfaction que M. l'Officier du palais admire, resserrent et flétrissent l'âme.

Au lieu d'employer les formes du drame, et l'artifice du romancier, pour égarer le jugement des contemporains sur cet horrible événement, il fallait dire qu'il se trouva un homme avide à tout prix de la célébrité; qui, à une énergie sauvage, joignait une inexorable ambition; qui s'est fait l'instrument d'un cabinet habile dans l'art des sé-

ductions, d'un cabinet accoutumé à sacrifier à son intérêt, amis comme ennemis, et sans scrupule sur l'emploi des moyens; que cet homme a été enhardi à braver le désaveu de son souverain, et s'est senti assez d'audace pour assumer sur sa tête l'horreur de cette effroyable catastrophe.

Quand M. de Ségur vante le sacrifice que le comte Rostopchin a fait d'un de ses palais, on pourrait demander si, dans ce grand désastre, tout le monde a été ruiné; si de prétendus sacrifices, faits avec une grande ostentation, n'étaient pas réparés avant d'être consommés; enfin, si dans ce grand incendie, l'or de l'Angleterre n'avait point *assuré* quelques propriétés.

Qui a révélé à notre auteur que Napoléon se serait servi de l'*arme révolutionnaire* en Russie (page 18)? L'Empereur a répondu lui-même à cette imputation, dans son discours au Sénat, le 20 décembre 1812 : « La guerre que » je soutiens contre les Russes, est une » guerre politique. J'aurais pu armer la » plus grande partie de sa population » contre elle-même, en proclamant la » liberté des esclaves. Un grand nombre » de villages me l'ont demandé; mais » lorsque je connus l'abrutissement de » cette classe nombreuse du peuple » russe, je me suis refusé à une mesure » qui aurait voué à la mort et aux » plus horribles supplices bien des fa- » milles. »

CHAPITRE III.

L'historien prétendu de la grande armée dit « qu'un vautour s'embarrassa » dans les chaînes qui soutenaient la » croix de la principale église, et y de- » meurait suspendu. » (Page 25.) Partagerait-il la crédulité du peuple de Moscou? C'est au point du jour, que cet oiseau fut trouvé attaché au clocher. Il ne faut pas beaucoup de perspicacité pour deviner que le gouverneur, dont l'esprit inventif s'est exercé dans bien d'autres jongleries, avait préparé ce *présage* pendant la nuit.

Cette observation peut s'appliquer encore à une action beaucoup moins innocente. « Parmi les prisonniers » français, Rostopchin faisait choisir les » plus chétifs pour les montrer au peu- » ple, qui s'enhardissait à la vue de » leur faiblesse. » (Page 26.) Pour les rendre plus *chétifs*, il les faisait maltraiter, dépouiller, les privait de nourriture pendant trente-six heures; et c'est dans cet état qu'il les faisait promener dans la ville comme des bêtes fauves, les livrant à la risée et aux coups de la populace. Après quoi, il les faisait jeter dans un bagne, où ils périrent presque tous de faim et de misère. Nous avons vu plusieurs de ces malheureux, qui avaient survécu à cet indigne traitement, en faire le récit à l'Empereur, à notre entrée à Moscou. Nous avons été chargé de leur faire donner des habits et des vivres. Quelle différence entre cette conduite du gouverneur de Moscou envers des guerriers malheureux, et celle que l'on tint, en 1814, à l'égard des nombreux prisonniers russes qui traversèrent Paris et les autres villes de France! Les commandants de place leur donnèrent des vivres, leur prodiguèrent des soins, et leur épargnèrent jusqu'aux humiliations.

L'état que donne M. de Ségur de l'armée russe dans la position de Fili, qu'il estime de *quatre-vingt-onze mille hommes, restes de cent vingt-un mille hommes présents à la bataille de la Moskowa* (page 28), n'attribue aux Russes qu'une perte de trente mille hommes à cette bataille; tandis que le colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empe-

reur de Russie (écrivant sous la direction de son maître, et sur les notes et états fournis par les états-majors russes), porte cette perte à cinquante mille hommes. Ainsi, c'est un don gratuit de vingt mille hommes que M. de Ségur fait à l'armée russe. Mais, par compensation, il porte la perte de l'armée française *à quarante mille hommes* (page 28), tandis qu'il est reconnu qu'elle a été infiniment moindre que celle des Russes, dont les masses sont restées si longtemps exposées au feu de quatre cents pièces de canon, placées sur les hauteurs, et habilement dirigées par les généraux d'artillerie Sorbier, Foucher, Pernetti et d'Anthouard.

L'auteur dit que Rostopchin, à la nouvelle que Kutusoff abandonne la ville, *se dévoue*. (Page 29.) Le dévouement du comte Rostopchin peut être révoqué en doute; car, lorsqu'il fit mettre le feu à Moscou, sa maison fut respectée.

L'horreur de la scène qui termine le jour où Moscou se trouve évacué, est déguisée par M. de Ségur. Lorsque Rostopchin fit ouvrir les prisons, un Russe, accusé de trahison, fut arraché du milieu de la horde, à laquelle ce gouverneur donnait la liberté, et fut traduit devant lui. « C'était le fils d'un marchand; il avait été surpris provoquant le peuple à la révolte. » (Page 30.)

Le fils du marchand n'avait pas été *surpris provoquant le peuple à la révolte;* il s'était borné à traduire un bulletin français. Son père, dont on fait un vieux Romain, n'a point *maudit son fils;* nous savons au contraire, *qu'il maudit* la mémoire de l'homme qui l'en a privé. Le malheureux jeune homme n'a pas été *abattu d'un coup de sabre mal assuré;* ce premier coup fut porté par le gouverneur lui-même, qui le livra ensuite à la fureur de la populace (1). Rostopchin, qui a déclaré, en s'adressant au peuple de Moscou, « que les tribunaux étant fermés, on n'en avait pas besoin pour faire le procès au scélérat » (page 26), s'empresse de donner ce terrible exemple d'arbitraire, en faisant massacrer un malheureux sans jugement, et de son autorité privée. Bien plus, il le frappe le premier, et le livre à des furieux pour apprendre au peuple à se faire justice lui-même, et à se baigner dans le sang. Que dire au reste des coopérateurs du comte Rostopchin! quel noble *entourage* que cette *foule sale et dégoûtante* (page 30) de galériens et de malfaiteurs qu'il appelle *enfants de la Russie*! (Page 31.) De pareils instruments étaient bien dignes d'une aussi monstrueuse entreprise!!

---

(1) Ce détail nous a été donné par un témoin oculaire.

Voici comment l'abbé Surrugues, prêtre émigré, curé de la paroisse de Saint-Louis à Moscou, rend compte de cet événement dans une lettre écrite au père Bouvet, jésuite, publiée en Angleterre et en Russie. (Page 31.)

« Le gouverneur fait comparaître devant lui le sieur Véréachaghin, fils d'un marchand russe, qui avait été convaincu d'avoir traduit une proclamation de Napoléon, par laquelle il annonçait son arrivée très prochaine à Moscou... Le général-gouverneur... fait avancer ce malheureux au milieu des dragons de la police russe: Indigne de ton pays, lui dit-il, tu as osé trahir ta patrie et déshonorer ta famille; ton crime est au-dessus des punitions ordinaires, le knout et la Sibérie; je te livre à toute la vengeance du peuple que tu as trahi. Frappez le traître, et qu'il expire sous vos coups. Le malheureux expire, percé d'une grêle de coups de sabre et de baïonnette. On lui lie les pieds avec une longue corde, et son cadavre sanglant est traîné par toutes les rues au milieu des outrages de la populace, etc. »

CHAPITRE IV.

S'il n'était pas reconnu que l'ouvrage de M. de Ségur n'a été écrit que pour l'effet ; que les idées dont il abonde ne sont nées qu'après que dix ans passés sur les événements , et que tout ce qui est survenu depuis en a changé la direction ; les réflexions sententieuses, les images poëtiques, la sensibilité étudiée, répandues dans ce chapitre, suffiraient pour le prouver. Les pensées, les sentiments qu'il prête à l'armée , ne se sont présentés à l'esprit d'aucun de nous. L'Officier du palais parle de *notre abaissement*. (Page 35.) Pourquoi nous serions-nous sentis abaissés ? Nous ne l'avons pas été après notre désastreuse retraite; pouvions-nous l'être, quand nous étions victorieux, et que nous nous trouvions devant la conquête , qui était le prix de nos travaux et de notre courage ? Les sentiments qui remplissaient alors le cœur de tous les soldats, étaient ceux de la gloire et de l'estime que nous accordaient nos ennemis. *L'abaissement* est le partage de la lâcheté et de la trahison.

« Murat. dit l'auteur, fut un moment » tenté de croire.... que lui-même de- » viendrait un nouveau Mazeppa. » (Page 37.) Quoi ! le roi d'une des plus belles et des plus riches contrées de l'Europe, aurait envié le rôle d'un chef obscur de quelques hordes de Cosaques ! En vérité, cela est un peu fort ! M. de Ségur a pu prêter jusqu'ici à ses personnages des paroles et des actes tout-à-fait en contradiction avec leur caractère et leur position ; mais cette dernière licence est par trop poëtique.

Le penchant à la satire égare encore notre historien, quand il dit « qu'un » des officiers de l'Empereur, décidé à » plaire, poussa devant son cheval jus- » qu'à lui, cinq ou six vagabonds dont » il s'était emparé, s'imaginant avoir » amené une députation. » (Page 39.)

C'étaient des négociants et autres citoyens de Moscou, qui, voyant la ville abandonnée et livrée par son gouverneur au désordre et au pillage des malfaiteurs, venaient implorer la protection et la générosité du vainqueur. Quel autre motif que le désir de plaire à l'Empereur, avait décidé M. de Ségur à solliciter la faveur de faire partie de l'expédition de Russie , et d'y être employé dans des fonctions tout-à-fait étrangères à son grade et à l'état militaire ? Nous, qui n'avons jamais servi Napoléon que militairement , nous pouvons certifier que tous les soldats de l'armée française avaient le désir de plaire à leur chef, et de lui prouver leur dévouement. Ceux-là étaient animés de ce désir, qui n'avaient pas tous les jours leur table et leur logement préparés , qui s'exposaient constamment aux privations, aux balles et aux boulets , et qui disaient à Napoléon au fort de la bataille de la Moskowa : *Sois tranquille , tes soldats ont promis de vaincre, et ils vaincront.*

CHAPITRE V.

Les militaires qui lisent la prétendue histoire de la grande armée, ne peuvent s'empêcher de sourire « de » ce secret frémissement des cavaliers » français , en entendant les pas de » leurs chevaux » (page 41), à leur entrée dans Moscou. Il en est de même *de la mélancolie* (page 42), et de toutes ces vagues rêveries que l'auteur attribue à nos soldats. Il prête ses sensations à l'armée française. Il manque à cette peinture celle du cauchemar ,

dont les soldats devaient être agités pendant leur sommeil au bivouac. Mais si l'armée eût été troublée par de pareilles visions, eût-elle vaincu à la bataille de la Moskowa ?

« Le gage barbare et sauvage de la » haine nationale » (page 43), que l'auteur suppose nous avoir été laissé par Rostopchin, étaient des galériens, dont le patriotisme avait été puisé dans des tonneaux d'eau-de-vie, qui leur furent livrés. C'est sans doute parce que le comte Rostopchin les avait adoptés, en les qualifiant d'*enfants de la Russie* (page 31), qu'ils sont cités ici comme représentant la nation.

CHAPITRE VI.

« Napoléon n'entra qu'avec la nuit » dans Moscou. » (Page 46.)

Quoique le fait de cette entrée nocturne soit de peu d'importance, nous le relevons, parce qu'il est faux, et que l'auteur semble se plaire à présenter l'Empereur comme s'introduisant partout furtivement et à la faveur des ombres. Cela sans doute fait image; mais il ne faut pas sacrifier la vérité au romantisme. Le roi de Naples passa le pont de la Moskowa à midi, à la tête de la cavalerie et de l'avant-garde. Sur les deux heures, le maréchal Lefebvre, avec une division de la garde, entra à Moscou. Ce fut en ce moment que Napoléon vint s'établir dans une auberge du faubourg de Dorogomilow ; le feu n'était point encore dans la ville. Une seule maison, au Bazar, avait été incendiée. Le 15, à six heures du matin, l'Empereur se rendit au Kremlin.

Sur un fait simple en lui-même, l'auteur exerce son imagination ; il le brode, le grossit, le dénature, en tire des conséquences qui n'appartiennent qu'à sa manière d'envisager les objets. Un officier fatigué est réveillé par la clarté du feu ; il s'assure d'abord si le corps dont il fait partie est en sûreté ; et quand il a acquis cette certitude, il se rendort, et laisse faire les autres pour ce qui les regarde. A cette occasion M. de Ségur fait la réflexion suivante : « Telle était l'insouciance qui » résultait de cette multiplicité d'évé» nements et de malheurs, sur lesquels » on était comme blasé, et tel était » l'égoïsme produit par l'excès de fati» gue et de souffrance, qu'ils ne lais» saient à chacun que la mesure de » forces et de sentiment indispensable » pour son service et pour sa conser» vation personnelle. » (Pages 49 et 50.)

Certainement, si l'on était venu chercher M. de Ségur, dont les fonctions se bornaient au service du palais, pour celui d'un corps d'armée, il s'en serait dispensé, sans qu'on pût l'accuser d'insouciance ni d'égoïsme. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'officier dont il parle ?

« Le Kremlin renfermait, à notre » insu, un magasin à poudre. » (Page 50.)

Le Kremlin ne renfermait pas de magasin à poudre. Dans l'arsenal, tout se ressentait de la précipitation avec laquelle les Russes l'avaient évacué. La cour était couverte d'étoupes, de projectiles, de débris de caisses. Dans les salles, nous trouvâmes quarante mille fusils (anglais, autrichiens et russes), une centaine de pièces de canon, des lances, des sabres et un grand nombre de trophées enlevés aux Turcs; mais on ne put découvrir de poudre à canon : il n'y en avait point dans l'enceinte du Kremlin. Les magasins considérables, dont nous nous emparâmes,

étaient situés hors de la ville, dans des bâtiments isolés et à la barrière des Allemands. Ils renfermaient quatre cents milliers de poudre et plus d'un million de salpêtre. Rostopchin avait oublié de les détruire!

« Les gardes endormies et placées » négligemment, avaient laissé tout un » parc d'artillerie s'établir sous les fe» nêtres de Napoléon. » (Page 50.) L'auteur cherche constamment à représenter l'armée française comme une horde mal organisée. Parce que la garde impériale, logée dans le Kremlin, avait avec elle son artillerie, M. de Ségur nous dit que cette artillerie était restée par *la négligence des gardes endormies*. Attaquer ainsi un corps d'élite, où il y avait tant d'ordre et d'habitude du service, c'est passion de dénigrer.

Pendant la nuit, le feu fut mis dans diverses parties de la ville, mais éloignées du Kremlin. Vers quatre heures du matin, un officier de l'Empereur le fit éveiller pour le lui annoncer; il n'y avait que quelques instants que ce prince venait de se jeter sur son lit, après avoir dicté des ordres à divers corps d'armée, et travaillé avec ses secrétaires. On ne conçoit pas comment M. de Ségur, qui devrait connaître mieux le service intérieur du palais, nous représente toujours Napoléon comme craignant d'être troublé dans son repos. Il devrait savoir que les plus petits officiers n'hésitaient point à le réveiller, pour lui faire leur rapport. L'aide-de-camp de service qui aurait pris sur lui de ne pas le prévenir de l'arrivée d'un officier eût été sévèrement réprimandé. L'auteur devrait se rappeler ce qui eut lieu à Glubokoé, quand l'aide-de-camp de service tarda d'annoncer à Napoléon l'arrivée d'un officier du roi de Naples.

Ce fut dans la journée du 16 que l'incendie s'approcha du Kremlin, au point d'en compromettre la sûreté. A midi, le feu prit aux écuries du palais et à une tour attenante à l'arsenal. Quelques flammèches même tombèrent dans la cour de l'arsenal, sur des étoupes qui avaient servi aux caissons russes; les caissons de notre artillerie y étaient. Le danger était imminent; on vint en prévenir l'Empereur; il se rendit sur les lieux. Le sol, sur lequel se trouvaient nos caissons, était couvert d'étoupes enflammées. Le général Lariboisière donnait des ordres pour les faire sortir de l'arsenal, lorsque l'Empereur y entra. Les canonniers et les soldats de la garde, troublés de voir Napoléon s'exposer à un si grand péril, l'augmentaient par leur empressement. Ils saisissaient entre leurs bras les étoupes enflammées, pour les transporter hors des cours. Le général Lariboisière supplia alors l'Empereur de s'éloigner, lui montrant ses canonniers, auxquels sa présence faisait perdre la tête. Ce prince retourna alors au palais. Après son départ, cet incendie, qui pouvait avoir des suites si funestes, fut bientôt éteint

Cet événement s'était passé dans la matinée, et ce ne fut point ce qui décida Napoléon à quitter le Kremlin; le danger semblait au contraire l'y retenir. Déjà le prince Eugène, les maréchaux Bessières et Lefebvre l'avaient conjuré de quitter cette enceinte; ils n'avaient pu réussir. Un officier (1) lui ayant rendu compte que les flammes environnaient de toutes parts le Kremlin, il le chargea d'accompagner le prince de Neuchâtel, sur une terrasse élevée du palais, pour vérifier ce fait. L'impétuosité, la violence du vent et la

(1) L'officier d'ordonnance Gourgaud.

raréfaction de l'air, causée par l'ardeur de l'incendie, occasionnaient une horrible tourmente: le prince de Neuchâtel et l'officier faillirent être enlevés. Quoiqu'ils eussent confirmé à l'Empereur que tout était en feu autour du Kremlin, ce prince, accoutumé aux dangers de tous genres, hésitait à reculer devant celui-là, lorsque le prince de Neuchâtel lui fit cette observation: « Sire, si l'ennemi attaque les corps d'armée qui sont hors de Moscou, Votre Majesté n'a aucun moyen de communiquer avec eux. »

Décidé à quitter le Kremlin, Napoléon envoya M. de Mortemart, l'un de ses officiers d'ordonnance, pour reconnaître un passage à travers la ville brûlée, jusqu'au quatrième corps où il voulait se rendre. Bientôt, il revint dire que les flammes ne lui avaient pas permis de passer. Quelque temps après, un autre officier annonça que le passage devenait libre. L'Empereur alors demanda ses chevaux et quitta le Kremlin, y laissant un bataillon de sa garde pour le garder.

CHAPITRE VII.

« Nous étions assiégés par un océan » de flammes; elles bloquaient toutes » les portes de la citadelle, et repous» sèrent les premières sorties qui fu» rent tentées. Après quelques tâton» nements, on découvrit, à travers des » rochers, une poterne qui donnait sur » la Moskowa. Ce fut par cet étroit » passage, que Napoléon, ses officiers » et sa garde parvinrent à s'échapper » du Kremlin.... Une seule rue étroite, » tortueuse et toute brûlante s'offrait » plutôt comme l'entrée que comme » la sortie de cet enfer; l'Empereur » s'élança, à pied et sans hésiter, dans » ce dangereux passage..... Nous mar» chions sur une terre de feu, sous un » ciel de feu, entre deux murailles de » feu, etc., etc., etc. » (Pages 57 et 58.)

Un océan de flammes ne bloquait pas et ne pouvait bloquer toutes les portes de la citadelle. Il y avait au-delà du fossé une large esplanade; on ne fut donc pas obligé de tâtonner pour trouver une issue. L'Empereur sortit par l'une des grandes portes du Kremlin, accompagné de ses officiers, comme il y était arrivé, et n'en sortit point à travers des rochers. Il descendit sur le quai de la Moskowa, où il monta à cheval. Un des agents de la police de Moscou marchait en avant, servant de guide. On suivit pendant quelque temps le bord de la rivière, et l'on entra dans des quartiers, dont les bâtiments en bois étaient entièrement consumés.

Quoiqu'ayant accompagné Napoléon pendant tout ce trajet, nous n'avons pas vu les *belles horreurs* que M. de Ségur décrit. Nous traversâmes, il est vrai, Moscou sur des cendres, mais non sous des *voûtes de feu*. Peut-être ne prit-on pas la route la plus directe; mais il est faux que, dans ce trajet, l'Empereur ait couru des dangers. Il est également faux que notre guide; *incertain et troublé, se soit arrêté* (page 59), et que ce soit à des *pillards* du premier corps (page 59) que l'Empereur ait dû la vie. Cette rencontre touchante du maréchal Davout, *se faisant rapporter dans les flammes, pour en arracher Napoléon ou périr avec lui*, n'est pas plus exacte. D'ailleurs, M. de Ségur met le lecteur à même d'apprécier la vérité de son récit, par l'aventure du convoi de poudre défilant au travers de ces feux. L'incendie durait depuis trente-six heures; quel est l'officier qui eût été assez insensé pour exposer à une

explosion infaillible, un convoi de poudre, en lui faisant traverser la ville, quand on pouvait la tourner par les dehors?

Le Maréchal-des-logis du palais n'a pas trouvé, dans ses nombreuses descriptions de marches et de batailles, une seule occasion de parler de l'ordre avec lequel cheminaient ces immenses colonnes d'artillerie, qui, malgré toutes les difficultés, se trouvaient toujours présentes pour foudroyer les bataillons russes, et dont les chefs savaient joindre au courage des batailles cet esprit de prévoyance qui contribue à en préparer le succès et à en assurer les résultats. Il aurait pu se dispenser du moins de citer, au désavantage de ce corps d'élite, un fait faux.

« L'effort qu'il venait de faire pour » atteindre Moscou, avait usé tous ses » moyens de guerre. » (Page 60.)

On voit que l'auteur n'est pas fort au courant des affaires militaires. Si par moyens de guerre, il entend le personnel, nous lui répondrons que l'armée française, qui avait été rejointe par la division Pino, la cavalerie bavaroise du général Pressing et plusieurs détachements, se trouvait presque aussi forte qu'avant la bataille de la Moskowa. Quant au matériel (l'artillerie), les parcs intermédiaires, que le général Lariboisière avait échelonnés entre Mojaisk et Smolensk, avaient déjà, en grande partie, remplacé les munitions consommées (1).

L'Empereur était resté à Petrowski, depuis le 16 au soir jusqu'au 18 au matin, moment où il rentra au Kremlin. C'est dans ces quarante heures que M. de Ségur voudrait qu'il se fût décidé sur le parti qu'il devait prendre, et cela, sans attendre les rapports sur la marche de Kutusoff, et la réponse à la lettre portée par « l'officier supérieur » ennemi, qui venait d'être trouvé dans » le grand hôpital. » (Page 47.) Après nous avoir dit que, dans ce court espace de temps passé au château de Petrowski, Napoléon était resté *étonné*, *incertain*, l'auteur ajoute : « Il déclare » qu'il va marcher sur Pétersbourg. » Déjà cette conquête est tracée sur ses » cartes, jusque-là si prophétiques. » L'ordre même est donné aux diffé- » rents corps de se tenir prêts. » Mais qu'on se tranquillise; *sa décision n'est qu'apparente*. Tout cela est pour sonder *ses ministres les plus intimes*, et *Berthier*, *Bessières* l'ont *bientôt convaincu*, *etc.* (Pages 61 et 62.)

Nous avons vu souvent Napoléon raisonnant avec ses officiers et ses ministres, et cherchant à faire passer sa conviction dans leur âme; nous ne l'avions pas encore vu essayant leur crédulité, et jouant avec eux le rôle de jongleur. C'est une variante que fait ici M. de Ségur.

Cet écrivain suppose que c'est pendant le séjour à Petrowski, que l'Empereur apprend *la marche de Kutusoff sur Kalouga* (page 61); tandis que ce ne

(1) Dans une lettre du Major-général, écrite par ordre de l'Empereur au maréchal Bessières, datée de Moscou le 27 septembre 1812, et relative aux évènements militaires qui ont eu lieu avant l'arrivée à Moscou, on lit : « Kutusoff a » fait ce qu'il devait faire en se retirant par » Moscou ; il a remué de la terre sur plusieurs » belles positions, et a cherché à nous faire » croire que pour entrer à Moscou, il fallait » une deuxième bataille. Cette mesure était » tellement bonne, que, si l'état remis par La- » riboisière, commandant l'artillerie, avait por- » té vingt mille coups de canon de moins, » l'Empereur se fût arrêté, quoique le champ » de bataille eût été un des plus beaux que » nous ayons vus, parce qu'il est impossible » d'enlever des redoutes sans artillerie et » beaucoup de munitions. »

fut qu'après son retour au Kremlin. La vérité historique n'est pas ce que cherche M. de Ségur; elle lui importe peu, pourvu qu'il étale ses faux raisonnements.

« Il a tant compté sur la paix de » Moscou, qu'il n'a point de quartiers » d'hiver prêts en Lithuanie. » (Page 61.) Et que sont donc devenus « ces ap» provisionnements *immenses comme* » *l'entreprise*? » (Page 120, tome Ier.) Que sont devenus les magasins et les fortifications de Wilna, Minsk, Witepsk, Smolensk, etc.? Le Maréchal-des-logis du palais devrait bien nous dire ce qu'il entend par n'avoir pas *de quartiers d'hiver prêts en Lithuanie*.

Napoléon « se décide donc à rentrer » au Kremlin, qu'un bataillon de la » garde a malheureusement préservé. » (Page 62.) Pourquoi donc *malheureusement préservé*, puisque, quelques lignes plus haut, l'auteur avoue qu'il faut huit jours à Napoléon pour recevoir la réponse d'Alexandre, et *refaire, rallier son armée*, etc.? (Page 62.) Mais M. de Ségur était peut-être mieux logé à Petrowski qu'au Kremlin; serait-ce pour cela qu'il voudrait que ce dernier palais eût été brûlé? Comme il ne donne pas les motifs de son regret, nous ne trouvons que celui-là.

—

CHAPITRE VIII.

Le retour de l'Empereur au Kremlin fournit à M. de Ségur une foule de tableaux hideux de nos bivouacs, et de ce qui se passe dans l'intérieur de la ville.

Nous ne savons pourquoi il tait à ses lecteurs des faits publiés par nos ennemis eux-mêmes. « Les premiers soins » de Napoléon, en rentrant au Kremlin, » furent donnés aux malheureux de » toutes les classes. Il ordonna qu'on » nommât des syndics pour faire con» naître tous ceux qui se trouveraient » sans asile et sans subsistance. Il fit » ouvrir des maisons de refuge, pour » recevoir les incendiés, et promit de » leur faire donner des rations. Il se » transporta à la maison des enfants » trouvés, qui avait échappé à l'in» cendie, fit appeler le directeur, M. le » général Toutolmin, se fit rendre » compte de la maison, l'engagea à » vouloir bien faire son rapport à Sa » Majesté l'Impératrice-mère, et se » chargea de l'expédier par une esta» fette; ce rapport est resté sans ré» ponse.

» Napoléon s'occupa ensuite du soin » des hôpitaux, dont une grande partie » avait été préservée de l'incendie. » Mais quel fut son étonnement, lors» qu'on lui rapporta que ces maisons » se trouvaient dans le plus grand dé» nuement des secours nécessaires, sans » médecins, sans remèdes, sans sur» veillants; qu'on avait trouvé quantité » prodigieuse de morts; que, sur plus » de dix mille blessés arrivés récem» ment de l'armée, la moitié avait péri » faute de secours; que le reste luttait » entre le besoin et la mort! On donna » ordre aussitôt à tous les chirurgiens » de l'armée française, d'établir une » administration de secours pour tous » les genres de maladies, en distribuant » les malades dans les lieux convena» bles, et de faire des rapports exacts » de l'état de ces malheureux.

» D'un autre côté, le maréchal Mor» tier, gouverneur-général de la ville, » et le général de division comte » Milhaut, commandant la place, eu» rent ordre d'organiser une municipa» lité, et une administration de police, » pour ramener l'ordre dans la ville et » lui procurer des subsistances, etc., » etc. »

Ces détails, dont nous reconnaissons l'exactitude, à l'exception du nombre des blessés russes, qui, au lieu de dix mille, s'élevait à plus de vingt-cinq (1), sont extraits de la lettre de l'abbé Surrugues, déjà citée. (Page 425.)

Ce même abbé Surrugues, curé de Saint-Louis à Moscou, dans une autre partie de sa lettre, dit : « Napoléon fit » mettre cinquante mille roubles à la » disposition des syndics chargés du » soin des indigents. La répartition » qui en fut faite, assignait environ » quatre-vingt-dix roubles à chacun ; » mais la difficulté de porter une mon- » naie aussi pesante, ayant exigé des » soins et des lenteurs incompatibles » avec la précipitation du départ des » Français, cette distribution a été pres- » que sans effet, etc. »

Est-ce pour suivre une maxime célèbre, placée par Beaumarchais dans la bouche d'un de ses personnages, que M. de Ségur commence par accuser nos soldats d'élite et même nos officiers de *se précipiter pour piller* (page 66)? et qu'il cherche ensuite à les excuser, en disant « que ce n'était point par cupi- » dité; qu'ils croyaient qu'une main » lavait l'autre, et qu'ils avaient tout » payé par le danger. » (Page 68.)

La justification n'est-elle pas pire que l'accusation? Pourquoi donc avilir ainsi gratuitement ses compatriotes? Cette sévérité à leur égard n'aurait-elle pas été suggérée à l'auteur par le souvenir de l'action d'un personnage, qui, curieux de schalls et d'étoffes de l'Inde, s'introduisit dans la cave d'un marchand du bazar, par une ouverture pratiquée au haut de la voûte? De cette cave, il remettait à des soldats les effets qu'il en tirait. Ceux-ci, pensant que ces effets étaient autant leur propriété que la sienne, disparurent en les emportant, laissant dans la cave le personnage que sa cupidité y avait fait descendre. Cependant ce pillard-amateur n'avait pas pour excuse qu'il pouvait croire *qu'une main lavait l'autre, et qu'il avait tout payé par le danger*, car il n'avait pas besoin de s'y exposer ; le seul qu'il ait couru dans cette campagne, à notre connaissance, a été de rester dans la cave.

Il y a, au reste, une très grande différence entre *piller* et *prendre des vivres*. Que M. de Ségur, qui avait, deux fois par jour, son couvert mis à la table de service chez l'Empereur, n'ait pas eu besoin de prendre la peine d'aller chercher des vivres, cela se conçoit; mais qu'il trouve mauvais que de pauvres officiers de régiment, qui n'ont point cet avantage, qui voient brûler une maison ou un magasin, y prennent quelques bouteilles de vin et quelques provisions; qu'il traite cela de pillage, c'est un abus de mots et une rigueur qu'on ne peut qualifier.

L'auteur aurait dû dire sans réticence et sans détours oratoires, que le genre de guerre actuellement adopté, se faisant avec des armées immenses, dont les mouvements prompts et rapides accumulent quelquefois en un jour deux cent mille hommes sur un point, il est devenu entièrement impossible de faire subsister les troupes avec des distributions régulières; que les étrangers l'ont éprouvé en Allemagne et en France, où ils ont *maraudé et pillé* tout à la fois; que ce qu'on doit empêcher c'est de maltraiter les habitants; que, sous ce rapport, aucunes troupes en Europe n'ont montré plus d'humanité

(1) Il est vrai que plus de la moitié de ces vingt-cinq mille blessés russes périt dans les flammes, par suite de l'atroce mesure de Rostopchin.

que les Français; que les plaintes pour meurtre ou viol étaient presque inconnues dans les pays occupés par nos soldats, et qu'au contraire on a reproché ces excès aux étrangers et surtout aux Russes dans presque tous les villages où ils ont passé, même en Allemagne, chez leurs alliés. C'est cependant cette armée russe que M. de Ségur nous peint comme *ayant atteint la véritable gloire* (page 75); tandis qu'il ramène sans cesse les yeux du lecteur sur le *pillage* de nos malheureux soldats, prenant du lard et de la farine (1).

« Au reste, ajoute-t-il, on s'est trop » étonné des vertus comme des vices » de l'armée française; c'étaient les » vertus d'alors, les vices du temps.... » les unes furent moins louables, et les » autres moins blâmables, en ce qu'ils » étaient, pour ainsi dire, commandés » par l'exemple et les circonstances. » (Pages 70 et 71.)

Comme il n'y a point de vertus et de vices de convention, que les vertus et les vices sont de tous les temps, on pourrait voir dans cette réflexion une atteinte nouvelle à la réputation de l'armée française.

(1) La lettre de l'abbé Surrugues, curé de la paroisse de Saint-Louis, à Moscou, que nous avons déjà citée, contient les passages suivants sur le pillage de cette capitale. Le témoignage de ce prêtre émigré est d'autant moins suspect, que c'est celui d'un ennemi de Napoléon :

« Cependant la populace brisait avec violence les portes et enfonçait les caves des » boutiques menacées du feu. Le sucre, le » café, le thé, furent bientôt au pillage; puis » les cuirs, les pelleteries, les étoffes, et enfin » tous les objets de luxe. Le soldat, qui d'abord n'avait été que tranquille spectateur, » devint bientôt partie active; les magasins de » farine furent pillés, le vin et l'eau-de-vie » inondèrent toutes les caves, etc. En effet, le » projet d'incendier la ville une fois bien constaté comme une mesure de guerre employée » par le gouvernement russe, le pillage devenait comme une représaille inévitable de la » part d'un ennemi.

» On a remarqué que la populace de Moscou » avait joué le plus grand rôle dans le pillage; » c'est elle qui a découvert les caves les plus » secrètes aux soldats français pour partager » le butin; c'est elle qui a introduit les Cosaques chez les particuliers au départ des » Français, et les paysans des environs de » Moscou, qui venaient prendre part au brigandage, emportaient chez eux et enfouissaient tout ce qu'ils pouvaient.

. . . .

» Une chose bien digne de remarque, c'est » que le pillage, provoqué par le besoin, fut » alimenté et excité par l'infidélité des gens » de maison, qui, pour la plupart, trahirent » leurs maîtres, en indiquant les kladowoie » et les caves secrètes, afin de partager le » butin; et après le départ des Français, la populace de Moscou et des environs a laissé des » traces ineffaçables de son insatiable avidité.

. . . .

» Les Français, grâce à la sauvegarde qu'on » nous avait donnée à leur arrivée, ont respecté notre enceinte. Elle avait été intacte » jusqu'à l'entrée des Cosaques qui les ont » remplacés, sans qu'il y eût aucune autorité » pour les comprimer. Je suis fort heureux, » pour mon compte, d'en avoir été quitte pour » quelques couverts d'argent, bouteilles de » vin, provisions de sucre, etc.

» Grâce au ciel, l'église Saint-Louis échappa » au pillage; mais elle ne put éviter la visite » des Cosaques à leur retour.

. . . .

» Les malheureux pillés vont trouver l'empereur Napoléon à Petrowski pour implorer sa bienveillance; il parut s'attendrir sur leur sort, et leur promit de s'occuper » des moyens d'y remédier. Plus de quatre » cents d'entre eux furent recueillis avec autant de zèle que de générosité dans la maison de Zapatof, à la Porte-Rouge, et y trouvèrent non-seulement un asile assuré, mais » encore des soins et des subsistances.

» Plusieurs se rendirent à l'hôtel de M. le » comte Razomowski, habité par le roi de » Naples, et furent accueillis par ce dernier » avec humanité; il leur fit distribuer quelques secours, mais bien insuffisants pour » tant de monde. »

CHAPITRE IX.

Kutusoff, en abandonnant Moscou, s'était dirigé sur la route de Kolomna. Le 15 septembre, l'armée russe séjourna à Panki, à quatre ou cinq lieues de Moscou; le 16, elle traversa la Moskowa à Borowskoé. Kutusoff résolut alors de prendre, sur le flanc de la ligne d'opérations de l'armée française, une position offensive contre les communications de cette armée, et qui lui permît en même temps de couvrir Kalouga et les provinces méridionales de la Russie. La position de Tarontino, derrière la Nara, lui procurant l'avantage de couper la route centrale de Moscou à Kalouga, et de pouvoir se porter également sur les deux autres grandes routes, qui passent par Zerpouchow et Malo-Jaroslavetz, fut choisie pour faire faire halte à l'armée russe.

Le roi de Naples avait d'abord pensé que l'ennemi se retirait directement sur l'Occa; mais aussitôt qu'il eut reconnu le véritable mouvement de l'armée russe, il la suivit dans sa nouvelle direction. Quelques militaires se sont étonnés que Kusutoff, s'il n'avait pas l'intention de livrer une seconde bataille, avant d'abandonner Moscou, se soit retiré sur cette capitale, pour se reporter de là sur la route de Kalouga; mouvement qu'il pouvait faire directement et si facilement de Mojaisk. Il paraît que les suites de la perte de la bataille de la Moskowa, dérangèrent complètement les projets du général russe, et que débordé sur son flanc droit par les Polonais, il n'espéra faire avec sécurité son mouvement de flanc, qu'en se couvrant par la Moskowa, au-delà de Moscou.

M. de Ségur ne donne aucun détail des mouvements militaires; il aime beaucoup mieux faire des tableaux, qu'il a probablement copiés d'après les Russes, ou qu'il a pris dans son imagination, comme la majeure partie de son ouvrage. Il suppose que les soldats russes entendaient *le bruissement des flammes*, à sept ou huit lieues de distance. Il dit qu'on « voyait le feu de leurs » regards sombres et menaçants, ré» pondre à ces feux qu'ils croyaient no» tre ouvrage. Il décelait déjà cette » vengeance féroce, qui fermentait dans » leurs cœurs, qui se répandit dans tout » l'empire, et dont tant de Français » furent victimes. » Ceci est écrit à la page 73; et à la page 75, on lit, au sujet de ces mêmes Russes, ces phrases qui semblent impliquer contradiction : « Depuis, ils n'ont rien réclamé, même » au milieu de la capitale ennemie qu'ils » ont préservée. Leur renommée en est » restée grande et pure, etc. » (Page 75.)

« Leur sacrifice a été complet, sans » réserve, sans regrets tardifs » (page 75); et nous venons de voir qu'il a été l'ouvrage d'un seul homme. Comment cet homme a-t-il réussi? c'est en cachant aux habitants son funeste projet; c'est en les forçant d'abandonner leur ville par les menaces les plus violentes, c'est en ouvrant les prisons aux malfaiteurs, et en leur mettant les torches à la main; c'est en éloignant de la ville tous les moyens d'éteindre l'incendie. C'était si peu un acte de patriotisme de la part des Russes, que les habitants qui restèrent dans Moscou, joignirent leurs efforts aux nôtres pour arrêter le progrès des flammes (1). *Un*

(1) « Pendant ce temps, le feu embrasait la » partie basse de la Patrowska, et consumait » toutes les boutiques situées au bas du pont » des Maréchaux. La flamme, poussée par le » vent, menaçait de franchir tout l'espace du » pont, et de dévorer toutes les boutiques, qui » sont au-delà en remontant vers la Lou» bianka; déjà les habitants de ce quartier,

sacrifice complet c'est celui de la ville de Sagonte, dont les habitants se précipitèrent dans les flammes, après y avoir jeté leurs femmes, leurs enfants et leurs trésors: une telle action commande justement l'admiration. Mais des bandits qui incendient une ville où ils ne possèdent rien, à la voix d'un homme que ses concitoyens maudissent au point qu'il n'ose, pendant plusieurs années, reparaître au milieu d'eux, ne peuvent inspirer que l'horreur.

Depuis, ils n'ont rien réclamé, etc. N'ont-ils donc pas pris leur part du milliard imposé à la France?

Leur renommée est restée grande et pure; ils ont connu la vraie gloire. La vraie gloire consisterait-elle à massacrer les prisonniers, à les exposer nus sur la neige, pour les faire mourir dans d'horribles angoisses? Consisterait-elle à piller, à violer nos femmes, à brûler nos villages, comme ils l'ont fait dans toute la Champagne? Que l'auteur aille demander aux habitants de nos provinces de l'est, ce qu'ils pensent de ***cette renommée grande et pure, et de la vraie gloire des Russes***; il verra ce qu'ils lui répondront.

M. de Ségur cite avec éloge l'action du comte Rostopchin, qui brûle sa maison de campagne, en déclarant que « c'est pour qu'elle ne soit pas souillée » par la présence des Français. » (Page 76.)

Est-il de bon goût à un Français de répéter cette grossière injure? La conduite postérieure de M. Rostopchin n'a pas répondu à ses paroles; car, peu après on l'a vu venir au milieu de ces mêmes Français, et marier sa fille à l'un d'eux (1).

Nous demanderons à l'auteur, qui s'établit l'apologiste de M. Rostopchin, de nous dire si ce comte russe ne s'est pas cru obligé de brûler sa maison de campagne, par la crainte d'encourir le reproche de paraître n'avoir rien perdu dans ce grand désastre, dont il s'était fait l'instrument.

M. l'Officier du palais s'étonne qu'après onze jours, Napoléon soit encore à Moscou, *perdant ainsi le temps qu'il fallait gagner*. (Page 79.) Il était naturel d'espérer que l'armée russe, ayant été presque anéantie à la bataille de la Moskowa, l'empereur Alexandre ferait la paix à Moscou. Cette capitale ayant été brûlée, Alexandre pouvait craindre que Napoléon, paralysant l'armée de Kutusoff par quelqu'une de ces manœuvres décisives, qui lui étaient familières, ne se dirigeât rapidement sur Pétersbourg. Toutes les nouvelles qu'on recevait de cette ville, annonçaient la peur qu'on avait de ce mouve-

» chacun le paquet sur le dos, semblaient préparés à ce dernier sacrifice. Dans l'eglise de » Saint-Louis tout était dans la plus profonde » consternation; tous les malheureux réfugiés » dans cette enceinte, le paquet à la main et » résignés à leur sort, s'étaient presentés chez » moi pour recevoir la dernière absolution. Je » les priai de différer encore, en promettant de » les avertir quand il en serait temps. Je me » transporte aussitôt au lieu du danger; je n'y » arrivai que couvert d'étincelles et de brandons enflammés. Il n'y avait qu'un coup du » ciel qui pût nous sauver: il inspira à la » compagnie de grenadiers postée dans cet endroit, le courage de s'armer de seaux et d'arroser les toits des maisons les plus exposées, » avec tant d'activité, que l'on prévint les atteintes du feu. Ce fut le salut de tout ce » quartier, qui est le seul de la ville qui soit » resté intact, et qui comprend tout le haut du » pont des Maréchaux, la Rojestkuka, les deux » Loubianka, la Poste, la Banque, le Tchistiprout, et l'extrémité de la Patrowska située » entre les deux boulevards, ainsi que la Maraceca. »

(***Extrait de la lettre de l'abbé Surrugues.***)

(1) Le neveu de M. le comte Philippe de Ségur.

ment. Déjà les archives étaient embarquées, et on s'attendait à voir arriver les Français. Il est permis de penser que si Alexandre eût été livré à lui-même, il n'eût pas voulu courir ces dangers, et eût signé la paix. Il en fut empêché par la haute noblesse russe, et par les commissaires anglais, qui mêlèrent à la séduction le souvenir d'une sanglante catastrophe. C'était afin d'atteindre ce but, que ces hérauts de la guerre perpétuelle s'étaient servis du gouverneur de Moscou pour incendier cette capitale, voulant par sa destruction exciter la haine nationale, nous priver d'un tel gage au moment de traiter, et opposer un puissant obstacle à la paix. L'opinion flatteuse que Napoléon avait conçue à Tilsitt et à Erfurt du caractère et des sentiments de l'empereur Russe, justifie l'espérance qu'il a pu conserver que ce souverain, méprisant d'odieuses insinuations, écouterait plutôt les véritables intérêts de son pays, que des considérations purement personnelles.

Pendant que Napoléon attendait cette réponse d'Alexandre, il s'occupait sans relâche de faire reposer son armée; de réparer les pertes de toute espèce qu'elle avait faites; d'organiser les hôpitaux, de procurer des secours à ses blessés, et de réunir les approvisionnements de tout genre qui se trouvaient épars dans la ville. Ses soins même ne se bornèrent pas à ses troupes; les malheureux habitants de Moscou, qui étaient restés dans cette ville, y eurent part: il employa ses efforts à adoucir leur triste situation. Les blessés russes, qui se trouvaient dans les hôpitaux et dans les maisons que le feu avait respectés, furent traités comme les nôtres. Sa sollicitude s'étendit même au culte; il fit rouvrir les églises qui n'avaient pas été brûlées; il y appela les popes et curés, qui étaient dispersés, et donna un nouvel exemple de son respect pour les sentiments des peuples envers leurs souverains, en les invitant à prier pour Alexandre (1).

L'auteur prête encore ici des discours à plusieurs personnages, sans doute pour leur faire une réputation de franchise, de courage et surtout de prévoyance. Napoléon voulait envoyer un négociateur auprès d'Alexandre; mais M. le duc de Vicence, *plus capable d'opiniâtreté que de flatterie* (page 82), refusa. Les personnes qui connaissent M. le duc de Vicence, pourront-elles ajouter foi à un pareil fait? Elles savent

(1) « On doit à la vérité de l'histoire, d'observer ici que les autorités constituées, loin » de s'être opposées à l'exercice du culte national, donnèrent des ordres pour découvrir des » popes, et les obliger à reprendre leurs fonctions. On en trouva quelques-uns, mais ils se » défendaient de célébrer leur office sous différents prétextes. Plusieurs, sans doute, » avaient un motif très légitime, puisque leur » église avait été brûlée; on offrit aux autres » tous les secours nécessaires pour reprendre » l'exercice de leur ministère; mais, soit » crainte, soit toute autre raison, on ne put en » déterminer que trois ou quatre au bout de » trois semaines.

» Un seul pope de mon voisinage me consulta » pour savoir s'il pouvait reprendre ses fonctions; c'était un pope étranger, aumônier du » régiment des chevaliers-gardes, surpris par » les Français lors du départ de l'armée russe; » je l'y engageai avec instance. Il obtint du » commandant de la place, la sauve-garde nécessaire pour faire son office avec décence; » et le peuple accourut en foule à la seule » église qui fût ouverte à son culte. On avait » fait craindre au pope qu'il serait forcé de » prier, non pour l'empereur Alexandre, mais » pour Napoléon. L'assurance lui fut donnée en » ma présence, qu'il n'avait pas à changer un » seul mot à sa lithurgie, et pouvait continuer » à prier pour son souverain légitime. Il célébra son office comme à l'ordinaire, et chanta » le *Te Deum*; c'était le jour de l'anniversaire » du sacre d'Alexandre.»

(*Extrait de la lettre de l'abbé Surrugues.*)

bien qu'il avait assez le sentiment de ses devoirs et de sa propre dignité, pour ne pas repousser les missions que l'Empereur daignait lui donner; et que certes, s'il eût eu à en refuser une, il n'eût pas commencé par celle qui avait pour but d'empêcher l'effusion du sang. Pour savoir que penser de toutes ces conversations pleines de rudesse, de ces marques de fierté sans objet, de cette absence de toute bienséance, nous en appelons à ceux qui ont vu Napoléon descendre du trône, et à la merci de ses ennemis. Quel est celui qui, même à Sainte-Hélène, eût osé se conduire ainsi envers lui?

Les dernières paroles de l'Empereur à Lauriston furent: « Je veux la paix; » il me faut la paix; je la veux absolu- » ment; sauvez seulement l'honneur.» (Page 83.)

L'Empereur désirait la paix, puisqu'il n'avait fait la guerre que malgré lui. Il peut en avoir exprimé le désir au général Lauriston; mais il ne peut s'être servi de cette expression, *sauvez l'honneur*, puisque l'honneur français n'était nullement compromis; et la preuve en est que, malgré nos désastres, il n'a reçu aucune atteinte.

—

CHAPITRE X.

M. de Ségur, en informant ses lecteurs de l'arrivée du général Lauriston au quartier-général d'Alexandre, présente ce négociateur comme heureux de *rompre une négociation qu'il désapprouvait*. (Page 84.) S'il en eût été ainsi, le général Lauriston se fût facilement aperçu que les Russes ne voulaient que gagner du temps, et n'avaient nullement l'intention de faire la paix. Cependant, sa correspondance contribua, tout autant que celle du roi de Naples, à entretenir les espérances de l'Empereur. A en croire l'auteur, Napoléon et le roi de Naples seuls partageaient une illusion que le général Lauriston aurait dû dissiper.

« Murat, las des batailles, regrettant » son trône depuis qu'il n'en espérait » pas un meilleur, se laissa enchanter, » séduire et tromper. » (Page 85.)

Que veut dire l'auteur par cette espérance qu'avait conçue Murat d'un trône meilleur? Est-ce de la Pologne qu'il veut parler? Mais Murat n'a jamais pensé à changer le riche royaume de Naples contre les déserts de la Sarmatie, et il n'en fut jamais question. Si le royaume de Pologne eût été rétabli, c'eût été le prince Poniatowski, plutôt que Murat, qui eût régné à Varsovie.

Ce même Murat, qui n'espère plus un *trône meilleur* que celui de Naples, est représenté quelques lignes plus loin comme flatté de l'idée d'être *roi des Cosaques*. (Page 87.)

Une batterie d'artillerie, appartenant à une division italienne, fut attaquée sur la route par des partisans, qui mirent le désordre dans ce convoi et firent sauter quelques caissons; mais ils ne purent emmener les pièces. A cette occasion, l'auteur flétrit d'un trait de plume un officier par l'imputation de *lâcheté*. (Page 88.) Le fait est que l'Empereur fit prendre des renseignements, desquels il résulta que cet officier avait été plus malheureux que coupable; et l'affaire en resta là.

Qui peut ajouter foi à cet enthousiasme que M. de Ségur attribue aux recrues russes? « Aucun, dit-il, ne » manquait à l'appel national. La Rus- » sie entière se levait; les mères » avaient, disait-on, pleuré de joie en » apprenant que leurs fils étaient de- » venus miliciens; elles couraient leur » annoncer cette glorieuse nouvelle, et

» les ramenaient elles-mêmes, pour les » voir marquer du signe des croisés, » et les entendre crier : Dieu le veut ! » (Page 90.)

La condition du serf est telle que l'état de soldat russe, tout misérable qu'il est, lui paraît un bien-être. Cependant, depuis le désastre des armées d'Alexandre, la terreur et le découragement qu'avaient inspirés les armées françaises, étaient tels que les recrues ne voulaient plus marcher. Pour leur faire rejoindre le camp de Tarontino, on les attachait deux à deux, et ils étaient conduits par des Cosaques, qui les frappaient du bois de leurs lances. Si M. de Ségur avait consulté les officiers français prisonniers, qui avaient été transportés sur les derrières de l'armée russe, voilà ce qu'il aurait appris.

L'auteur, dont l'imagination est toujours dans les nuages, et qui nous a déjà donné comme un présage, l'histoire d'un vautour pris dans les chaînes d'un clocher, nous présente comme un funeste pressentiment « ces nuées » d'oiseaux sinistres, qui semblent » vouloir défendre la croix du grand » Yvan. » (Page 92.) La tour Yvan étant la plus haute de la ville, il était tout naturel qu'elle donnât constamment asile à un grand nombre de corbeaux, surtout après l'incendie, qui avait détruit presque tous les clochers.

L'auteur veut que ce présage ait singulièrement frappé l'esprit de l'Empereur, « qu'il dit accessible à tous les » pressentiments; il a beau s'efforcer » de voir et de montrer son étoile dans » un soleil brillant (1), cela ne le dis» trait pas. Au triste silence de Mos» cou morte,... se joignait le silence » encore plus menaçant d'Alexandre. » Ce n'était point le faible bruit des » pas de nos soldats errants dans ce » vaste tombeau, qui pouvait tirer no» tre Empereur de sa rêverie....

» Ses nuits surtout deviennent fati» gantes. Il en passe une partie avec le » comte Daru. » (Page 92.) Le comte Daru sera peu flatté de ce rapprochement, sans doute involontaire.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ces conversations; on peut facilement s'apercevoir qu'elles ont été faites après les événements.

(1) Une étoile dans un soleil, cela est curieux.

CHAPITRE XI.

M. de Ségur, constant dans son système, nous représente l'Empereur se complaisant à s'abuser lui-même sur l'état de ses affaires, « s'aidant de tout » pour espérer, quand vinrent tout-à» coup les premières neiges; avec elles » tombèrent toutes les illusions. » (Page 98.) *Les illusions* de l'Empereur ne *tombèrent pas avec la neige.* Considérant qu'il avait fait, pour arriver à la paix, tout ce que son devoir lui prescrivait, que les espérances que Murat et Lauriston avaient fait naître, ne se réalisaient pas, et qu'il n'avait plus qu'un mois de beau temps pour agir, il se décida à se rapprocher de ses renforts. L'auteur reproche à Napoléon de n'avoir pas voulu laisser *une partie de son artillerie dans Moscou.* L'armée, autour de cette ville, avait encore, à l'époque du départ, six cent une pièces de canon attelées, avec un approvisionnement complet. Les attelages de l'artillerie avaient été renforcés par les chevaux de l'équipage de pont, qui fut laissé au Kremlin. Il ne pouvait donc pas venir dans l'esprit de l'Empereur d'abandonner aux

Russes une partie de son artillerie ; c'eût été un tort d'autant plus grand, qu'il s'attendait à une nouvelle bataille. Mais M. de Ségur court après toutes les occasions de faire passer Napoléon plutôt pour un homme privé de ses facultés, quo pour un habile général.

« Dans ce pays désert, il ordonne, » dit-il, l'achat de vingt mille chevaux. » (Page 99.)

Une foule d'individus do l'armée avaient beaucoup plus de chevaux que les règlements ne le comportaient. Ce fut cet excédant que l'Empereur voulut faire acheter, pour le donner à l'artillerie et aux équipages militaires.

Ainsi qu'à Wilna, à Witepsk et à Smolensk, Napoléon est montré entouré de *regards désapprobateurs.* « Il » s'épanche franchement avec le comte » Daru. » (Page 100.) Il lui anuouce son projet d'écraser Kutusoff, et de marcher sur Smoleusk. Mais le comte Daru, « jusquo là de cet avis, lui dit » qu'il est trop tard; que l'armée russe » est refaite.... Que, dès que son ar- » mée aura le visage tourné vers la » France, elle lui échappera en détail, » etc. — Eh! que faire donc? s'écrie » l'Empereur. » (Page 100.)

La situation de Napoléon, réduit à prendre le conseil d'un administrateur sur les mouvements à faire, n'est que bizarre; mais cette exclamation de l'homme que nous avons vu si grand et si puissant, *eh! que faire?* inspire la compassion. Heureusement que le Maréchal-des-logis du palais vient à son secours, en lui faisant donner un avis par le comte Daru. Voici ce *conseil de lion* : « Rester ici ; faire de Moscou un » grand camp retranché et y passer » l'hiver. Le pain et le sel n'y manque- » ront pas; il en répond. » (Page 100.) L'Empereur aurait pu y compter, si, depuis le commencement de la campagne, les soins de l'administration avaient pu faire vivre l'armée.

« Pour le reste, un grand fourrage » suffira.» (Page 100.) L'auteur, qui fait parler le comte Daru si à propos, oublie qu'il a dit dans la page précédente : « Napoléon veut qu'on s'approvisionne » de deux mois de fourrages, sur un sol » où chaque jour les courses les plus » lointaines et les plus périlleuses ne » suffisent pas à la nourriture de la » journée. » (Page 99.) Ces pauvres chevaux auraient donc couru grand danger de mourir de faim ; mais qu'on soit tranquille pour notre cavalerie : « Ceux des chevaux qu'on ne pourra » pas nourrir, M. Daru offre de les » faire saler. Ainsi, l'on attendra qu'au » printemps nos renforts et la Lithua- » nie armée viennent nous dégager, » etc., etc. » (Page 100.)

En faisant parler ainsi un homme aussi éclairé, l'auteur aurait dû nous apprendre quels avantages ce conseiller trouvait à ce que l'Empereur restât à Moscou, plutôt qu'à se porter sur Smolensk et Witepsk, pour y prendre ses quartiers d'hiver, et se mettre en mesure de faire une nouvelle campagne. M. l'Officier du palais oublie sans doute que l'armée de Kutusoff, qui s'augmentait journellement, se fût trouvée, au printemps, dans une situation encore plus forte qu'elle ne l'était à ce moment même; tandis que la nôtre, bloquée dans Moscou, et réduite à ses seules ressources, aurait vu périr chaque jour les chevaux de ses attelages et de sa cavalerie. Si à ces considérations militaires, on joint des considérations politiques qui frappent tous les yeux, ne sera-t-il pas évident qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette conversation.

En même temps que M. de Ségur nous peint l'Empereur, « au milieu de

» ce terrible orage d'hommes et d'éléments, qui s'amassent autour de lui, » passant les journées à discuter le » mérite de quelques vers nouveaux, » ou le règlement de la Comédie fran- » çaise de Paris, prolongeant ses repas » pour s'étourdir, passant de longues » heures à demi couché comme en- » gourdi, un roman à la main, etc. » (page 101); en même temps qu'il le montre sous un jour si défavorable, et verse à pleines mains sur lui la déconsidération, il montre « Kutusoff gagnant » tout le temps que nous perdions..... » ne négligeant aucun avantage.... à la » fois fier et rusé, préparant avec len- » teur une guerre impétueuse, etc..... » Rostopchin recevant chaque jour un » rapport de Moscou, comme avant la » conquête, etc. » (Page 102 et 103.)

On reconnaît dans ce tableau, un nouveau trait de l'impartialité de l'auteur, et le même esprit qui a présidé aux scènes de l'intérieur de Napoléon à Paris, à Wilna, à Witepsk.

Un armistice avait été convenu avec les Russes depuis le passage du général Lauriston. M. de Ségur a dépeint longuement la bonne intelligence qui régnait entre les avant-postes des deux armées, et dont il fait honneur à l'extrême confiance du roi de Naples. Maintenant, comme pour épargner aux Russes le reproche de mauvaise foi, qu'ils ont encouru par l'attaque inopinée de Winkowo, il prétend que ***Murat a déclaré à Miloradowitch, que l'armistice n'existait plus;*** cette assertion manque totalement de vérité.

Le Maréchal-des-logis du palais suppose aussi que Murat a fait avertir l'Empereur « Qu'à sa gauche un terrain » couvert peut favoriser des surprises » contre son flanc et ses derrières; que » sa première ligne adossée à un ravin, » y peut être précipitée; qu'enfin la position qu'il occupe est dangereuse, » et nécessite un mouvement rétrograde. Mais Napoléon n'y peut con- » sentir, » et le motif que donne l'auteur de ce refus est que ce prince « craignant surtout de paraître fléchir, » il préférait tout risquer. » (Page 103.)

Nous sommes obligé de dire ici, que M. de Ségur se trompe, en voulant persuader que Napoléon, étant à Moscou, à vingt lieues de Murat, lui prescrivait minutieusement l'emplacement de ses troupes. L'Empereur entendait autrement la guerre; ainsi que nous l'avons déjà dit maintes et maintes fois, il donnait un ordre général, et laissait le détail de l'exécution à celui à qui il était adressé.

Ce prince avait recommandé au roi de Naples d'observer le camp des Russes, et de prendre la position la plus convenable à cet effet, sans passer la Nara; mais il n'avait point prescrit les dispositions particulières que les localités seules pouvaient déterminer (1).

(1) La lettre ci-après vient à l'appui de ce que nous avançons; d'après elle le roi de Naples pouvait quitter Winkowo pour se retirer à Woronowo, s'il craignait d'être attaqué.

Le prince de Neuchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

Moscou, le 13 octobre 1812, à 2 heures du matin.

« L'Empereur, d'après vos rapports, et d'après les reconnaissances qui lui ont été envoyées, pense que la position de Woronowo est belle, resserrée, et peut se défendre par de l'infanterie, qui couvrirait facilement la cavalerie. Si vous en jugez de même, vous êtes autorisé à prendre cette position.

» L'Empereur a fait partir ce soir ses chevaux, et après-demain l'armée arrivera sur vous pour se porter sur l'ennemi, et le chasser. Il faut trois jours à l'armée pour arriver à votre hauteur; c'est donc encore quatre à cinq jours que vous avez à passer; et pour peu que vous craigniez que l'ennemi vous attaque, ou que la nature des choses vous rende impossi-

Si Murat, sur sa gauche, avait un terrain couvert, il fallait qu'il s'éclairât de ce côté. S'il avait un ravin en arrière de sa position, il fallait qu'il en prît une meilleure. Notre historien ignorerait-il ces premières notions militaires? Ou bien voudrait-il rejeter sur l'Empereur la surprise de Murat dans sa position de Winkowo? Cette dernière conjecture paraît d'autant plus vraisemblable, qu'à la page suivante, il nous dit que « le jeune Béranger accourt annonçant que la première ligne de Murat a été surprise » et culbutée, sa gauche tournée à la » faveur du bois, son flanc atta» qué, etc. » (page 105); enfin, tout ce qu'il avait prévu se réalise!

M. l'Officier du palais aurait dû nous dire que le général russe, profitant de la confiance que nous avions dans sa parole, reprit les hostilités à l'improviste, dans l'espoir de détruire notre avant-garde; mais que la valeur du roi de Naples et des troupes sous ses ordres, déconcerta ce projet. La perte de l'ennemi fut plus grande que la nôtre; si nous perdîmes les généraux Fischer et Dery, dont M. de Ségur ne fait pas connaître les noms, les Russes perdirent les généraux Baggowouth et Muller. Bennigsen, qui paraît avoir été le promoteur de cette affaire, donna par là une nouvelle preuve qu'il entendait mieux les révolutions de palais que les opérations militaires.

Quelle singulière opinion se formeraient les étrangers, des officiers qui approchaient l'Empereur, en lisant « qu'on n'osait l'avertir que le canon » grondait vers Winkowo, les uns par » incrédulité ou incertitude, d'autres » par mollesse, hésitant de provoquer » un signal terrible, ou par crainte » d'être envoyés pour vérifier cette as» sertion, et de s'exposer à une course » fatigante! » (Page 105.)

A cette nouvelle « Napoléon re» trouve le feu de ses premières an» nées. » (Page 106.)

L'Empereur, qui, suivant M. de Ségur, est caduc à quarante-trois ans, tandis que Kutusoff, à quatre-vingts, a l'énergie de la jeunesse, n'avait pas attendu cette circonstance pour ordonner la retraite, et sortir de la prétendue apathie où l'auteur l'a plongé.

Les lettres écrites par l'Empereur pendant son séjour à Moscou; le grand nombre d'ordres relatifs aux affaires militaires émanés de lui pendant cet espace de temps; tout, peut faire juger de son activité et de sa prévoyance, et prouver que Napoléon n'avait pas attendu l'attaque de Winkowo pour organiser et renforcer son armée, assurer ses communications, compléter les

---

ble d'éviter les pertes que vous avez faites depuis huit jours, vous avez la ressource de prendre la position de Woronowo. Toutes les voitures que vous avez envoyées sont chargées de vivres; celles envoyées ce soir partiront également demain, etc., etc. »

Dans une autre lettre datée de Moscou, le 14 octobre 1812, à dix heures du soir, et écrite par le prince de Neuchâtel au roi de Naples, on lit le passage suivant: « Faites bien reconnaître le débouché qui pourrait vous conduire sur Mojaïsk, afin que si vous deviez faire une retraite devant l'ennemi, vous connaissiez bien cette route. L'Empereur suppose que vos bagages, votre parc, et la plus grande partie de votre infanterie, pourraient disparaître sans que l'ennemi s'en aperçût.

» Est-il vrai qu'en repassant le défilé de Woronowo, votre cavalerie pourrait être couverte par votre infanterie, et dans une position moins fatigante que celle où elle se trouve dans un pays de plaine, ce qui l'oblige à être toujours sur le qui vive? Dans tous les cas, il est bien important de procurer à vos troupes pour plusieurs jours de vivres. Il y a à Moscou mille quintaux de farine et beaucoup d'eau-de-vie à votre disposition, etc. »

attelages de son artillerie, augmenter ses approvisionnements en munitions (au moyen de la poudre trouvée à Moscou, près la barrière des Allemands, et des boulets ramassés sur le champ de bataille), évacuer ses blessés et les objets inutiles, et se mettre en mesure d'agir activement sur quelque point qu'il voulût se porter. Nous passons sous silence les expéditions de courriers, qui avaient lieu chaque jour pour Paris, et qui portaient ses instructions pour toutes les parties de l'administration intérieure, de la politique, des finances, de la guerre, etc., etc.

Dans la page 105, « la division Claparède est en route pour Mojaïsk, » et à la page 106, on lit : « Claparède » et Latour-Maubourg ont nettoyé le » défilé de Spaskaplia. » Nous demanderons à l'auteur comment la division Claparède pouvait se trouver, le même jour, en deux endroits distants l'un de l'autre de plus de vingt lieues. Mais dans un ouvrage qui fourmille de tant d'erreurs importantes, nous ne devrions pas relever de pareilles inexactitudes.

LIVRE NEUVIÈME.

—

CHAPITRE 1er.

L'Empereur, dans ce chapitre, donne lui-même les motifs de son séjour à Moscou. « Il avait dû laisser à ses sol» dats le temps de se refaire, et à ses » blessés, rassemblés dans Moscou, Mo» jaïsk et Kolotskoi, celui de s'écouler » vers Smolensk. » (Page 111.) Mais, comme s'il était impossible à l'auteur de faire dire à l'Empereur deux choses sensées de suite, il s'empresse d'ajouter que Napoléon, *montrant un ciel toujours pur*, demanda à ses officiers si, « dans ce soleil brillant, ils ne recon» naissaient pas son étoile? » (Page 111.)

Cette image de l'étoile dans le soleil sourit beaucoup à M. de Ségur; elle se retrouve souvent dans son livre. En général, il cherche à faire croire que Napoléon avait une confiance puérile dans son étoile, et se plaisait à le témoigner; ce qui est absurde. Un homme tel que lui pouvait compter sur son génie, sur ses talents, et ses profondes méditations; mais il croyait à son étoile comme César aux poulets sacrés.

Tous les chapitres qui précèdent celui-ci nous ont montré ce grand capitaine plongé dans le sommeil et l'engourdissement; et cependant l'auteur nous dit : « Napoléon entré dans Mos» cou avec quatre-vingt-dix mille com» battants et vingt mille malades ou » blessés, en sortait avec plus de cent » mille combattants; il n'y laissait que » douze cents malades. Son séjour, » malgré les pertes journalières, lui » avait donc servi à reposer son infan» terie, à compléter ses munitions, à » augmenter ses forces de dix mille » hommes, et à protéger le rétablisse» ment ou la retraite d'une grande par» tie de ses blessés, etc. » (Page 112.)

Au milieu d'une longue description des équipages et du train de l'armée, à son départ de Moscou, l'auteur fait briller *la gigantesque croix du grand Yvan.*

Cette croix qui, placée au haut de la tour d'Yvan Weliki, avait trente pieds de hauteur, était en bois recouvert de lames très minces d'argent doré. Lorsqu'on voulut l'enlever, les sapeurs chargés de cette opération la laissèrent tomber; elle fut brisée en mille pièces : les lames d'argent furent mises à part, et le bois abandonné. Une petite croix

d'or pur, d'environ dix pouces de haut, était fixée au milieu de la grande. Elle fut seule conservée, et emportée avec le trésor de l'armée. Voilà *la gigantesque croix* de M. de Ségur réduite à dix pouces! Une partie de ses assertions pourrait subir une réduction pareille.

A la suite de cette croix, on voit *des paysans russes avec leurs barbes, conduisant ou portant notre butin dont ils font partie, etc.* En disant que ces paysans font partie de notre butin, l'Officier du palais veut-il faire croire qu'on les menait en esclavage, et justifier par là les infamies que les Russes commirent sur les malheureux Français, restés dans les hôpitaux de Moscou, et recommandés à leur humanité (1)? Il est faux qu'aucun paysan ait été réduit en captivité; les uns nous suivaient pour gagner de l'argent, d'autres, pour ramasser ce qu'on abandonnait, d'autres enfin comme domestiques gagés.

L'auteur a employé quatre pages à décrire la sortie de Moscou, et il ne consacre que quelques lignes à l'habile mouvement, par lequel l'Empereur trompa l'ennemi, en tournant sa position de Tarontino, et en se dirigeant sur Kalouga par Borowsk et Malo-Jaroslavetz.

CHAPITRE II.

Arrivé, le 23 octobre, à Borowsk, l'Empereur apprit le soir que le Vice-Roi avait fait occuper Malo-Jaroslavetz; « mais, dit M. de Ségur, il s'endormit » sur le succès, au lieu de l'assurer. » (Page 116.) Il semble par là reprocher à Napoléon de ne pas s'être porté de suite à Malo-Jaroslavetz. Mais ce prince ayant appris qu'un corps russe (Doctoroff) marchait sur sa gauche, et était à Aristowo, ne devait pas se porter sur Malo-Jaroslavetz, avant d'être bien sûr que ce n'était pas toute l'armée russe qui marchait sur Borowsk. D'ailleurs, quel motif aurait décidé l'Empereur à se porter à Malo-Jaroslavetz, que, suivant M. de Ségur, la division Delzons avait trouvé *vide*? (Page 116.) Cette phrase : *L'Empereur s'endormit sur ce succès, au lieu de l'assurer*, ne signifie donc rien.

La critique de M. l'Officier du palais vient de ce qu'il n'a pas consulté les cartes; car il dit, en parlant de Malo-Jaroslavetz : « C'était le seul point où » Kutusoff pouvait nous couper la nou- » velle route de Kalouga » (page 216); cependant à Borowsk, nous courions le même danger.

L'auteur avait dit que c'était notre séjour à Witepsk qui avait causé nos malheurs; puis, que c'était notre mar-

(1) Le général Guillaume de Vaudoncourt, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Guerre entre la France et la Russie, en 1812*, ouvrage supérieur à tous ceux qui ont été publiés jusqu'ici sur cette campagne, autant par le talent connu de l'auteur que par l'exactitude des faits, rapporte (page 252) « que le » 23 octobre le général russe Ilowaiki entra » dans Moscou; qu'il y trouva, dans les trois » hôpitaux existants, environ quatorze cents » malades ou blessés russes, et six cent cin- » quante malades ou blessés français, qui » étaient trop faibles pour avoir pu être trans- » portés avec leurs camarades. Une partie de » ces derniers fut cependant jetée sur des cha- » riots pour être traînée à Twer; mais ils péri- » rent tous de froid et de misère, ou assassinés » par les paysans chargés de les conduire, qui » les égorgeaient pour prendre leurs habits. Le » reste fut laissé dans les hôpitaux avec les » chirurgiens français, qui étaient restés pour » les soigner, mais on ne leur donna ni vivres » ni médicaments. »

Le général Guillaume de Vaudoncourt, ayant été fait prisonnier pendant la retraite, a été à même de recueillir beaucoup de pièces et de renseignements du plus haut intérêt, qui font rechercher son livre par tous ceux qui veulent avoir une idée juste des événements de cette guerre.

che sur Moscou ; ensuite, notre séjour dans cette capitale. Voici, maintenant qu'au sujet *du jour sacrifié au passage de la Nara et de son marais*, il ajoute : » Quoi qu'il en soit, on peut dater tous » nos malheurs de ce séjour. » (Page 117.)

Un officier du prince Eugène vient annoncer à l'Empereur que Malo-Jaroslavetz n'ayant été occupé que par deux bataillons, l'ennemi est venu l'attaquer à la pointe du jour, et a renversé cette faible troupe. Il ajoute que le Vice-Roi marche au soutien de la division Delzons. M. de Ségur dit ensuite que « toute l'armée de Kutusoff accou- » rait.... que déjà même ses colonnes » s'établissaient entre cette vieille route » de Kalouga, libre hier, et que nous » étions maîtres d'occuper et de parcou- » rir, mais que désormais Kutusoff » pourra défendre pied à pied. » (Page 119.)

Ce qu'avance M. le Maréchal-des-logis du palais a pour but d'appuyer le reproche qu'il a fait précédemment à Napoléon, de sa lenteur à se porter sur Malo-Jaroslavetz. Nous avons déjà fait connaître les raisons qui ont empêché l'Empereur d'y marcher directement, avant que l'ennemi n'y fût. Nous ajouterons que, d'après les instructions que le Vice-Roi avait reçues, il devait occuper fortement Malo-Jaroslavetz, et qu'au lieu de deux bataillons seulement, c'était la division Delzons tout entière qu'il y fallait placer. Aussitôt que Napoléon apprit la nouvelle de l'attaque des Russes sur ce point, il envoya un de ses officiers (1) au prince Eugène, pour lui ordonner de conserver Malo-Jaroslavetz. Il lui faisait connaître qu'il marchait pour le soutenir, et lui prescrivait d'assurer cette ville par de fortes batteries à droite et à gauche. L'Empereur avait donc tout prévu, et fait tout ce qui était nécessaire.

M. de Ségur raconte froidement la perte que fit le quatrième corps dans la personne de Delzons. L'intrépidité de ce général et la mort si touchante de son frère, auraient pu fournir à l'historien de la Grande-Armée quelques expressions de regret et d'estime pour ces braves. Les généraux russes, et entre autres Koulnief, ont obtenu de lui des éloges; il est pénible de voir qu'il néglige de rendre la même justice aux généraux français.

Suivant sa coutume, l'auteur, en même temps qu'il exagère nos forces, diminue celles de l'ennemi. Les trois divisions françaises et italiennes qui, sous le prince Eugène, vainquirent à Malo-Jaroslavetz, ne formaient que seize mille hommes. L'armée russe, composée de seize divisions, eut soixante-dix mille hommes engagés. Notre perte fut d'environ trois mille hommes; l'ennemi en perdit huit mille. Cette affaire fut une des plus glorieuses pour les troupes françaises et italiennes, en raison de la grande disproportion du nombre. L'auteur paraît la reprocher à l'Empereur, en disant : « qu'un choc si sen- » glant eût pu être épargné. » (Page 124.) Cependant, s'il avait réfléchi, il aurait compris qu'en raison de la position de l'ennemi et du mauvais état des routes, il était impossible que notre marche de Moscou sur ce point fût plus rapide. L'armée ne pouvait pas s'avancer toute réunie; elle marchait échelonnée.

« Les corps d'armée étaient restés » hors de portée les uns des autres. » (Page 124.) La preuve du contraire c'est que le corps du maréchal Davout, qui marchait en arrière de celui du Vice-Roi, arriva à Malo-Jaroslavetz dans la

(1) L'officier d'ordonnance Gourgaud.

matinée du 24, et que l'Empereur s'y trouva lui-même vers midi (1).

Si l'auteur avait pris connaissance des marches que fit l'armée à Marengo, à Ulm, à Eckmühl, il aurait reconnu que le même homme et le même esprit avaient présidé à celle de Malo-Jaroslavetz.

CHAPITRE III.

M. l'Officier du palais débute, dans ce chapitre, par une erreur qui, quoique de peu d'importance, mérite d'être relevée. Il insinue que, pendant le combat, ***l'Empereur était à droite de la grande route, au fond d'un ravin, sur le bord du ruisseau et du village de Gorodinia*** (page 126). Pendant tout le combat, l'Empereur se tint sur la chaussée qui conduit au pont de Malo-Jaroslavetz, d'où il voyait l'action, et était à même de donner ses ordres. C'est de là qu'il fit passer la Louja à la division Gérard, sur un second pont (2) qu'il avait fait construire au dessus de celui qui existait, et qu'il lui prescrivit de se porter à droite de Malo-Jaroslavetz, et d'étendre sa droite jusqu'au bois de Terentiewa. Il envoya également la division Compans sur la gauche de Malo-Jaroslavetz. Il essaya de faire placer lui-même une batterie sur la rive gauche de la Louja, pour soutenir la droite du général Gérard d'une rive à l'autre.

(1) L'Empereur partit de bonne heure de Borowsk; il déjeunait à deux lieues de cette ville, sur la route, avec le roi de Naples, le prince de Neuchâtel et le général Lariboisière, quand on entendit des coups de canon. Il monta aussitôt à cheval, et vers midi, il se trouvait avec son état-major vis-à-vis Malo-Jaroslavetz, sur un mamelon, au-dessus de la Louja, à gauche de la route, et parfaitement placé pour observer les mouvements de l'ennemi.

(2) Ce pont fut établi au moyen de chevalets.

Ce ne fut qu'à la nuit, qu'il retourna à la maison que M. de Ségur trouve « vieille, délabrée, infecte, vermoulue, » sale et obscure, et partagée en deux » par une toile. » (Page 126.) Ce qu'il y a de plus exact dans l'histoire de la Grande-Armée, ce sont les détails sur l'intérieur des logements occupés par l'Empereur. Nous ne contredirons pas l'auteur à ce sujet, mais nous dirons que ce n'est qu'après l'affaire que l'Empereur est entré dans la masure.

Le maréchal Bessières, que Napoléon a chargé de reconnaître la position des Russes, vient lui dire : « Elle est inattaquable. — O ciel ! » s'écrie l'Empereur en joignant les mains, « avez-vous bien » vu ? est-il bien vrai ? m'en répondez-» vous ? Bessières répète son assertion ; » il affirme que trois cents grenadiers » suffiraient là pour arrêter une ar-» mée. » (Page 127.)

Cette douleur théâtrale, ces mains jointes pour attester le ciel, contrastent d'une manière frappante avec le caractère de Napoléon. C'est surtout ici que l'auteur manque à la règle prescrite aux historiens comme aux poëtes, de faire agir et parler leurs personnages selon leur caractère connu. L'auteur aura lu dans quelque relation, que la position de Malo-Jaroslavetz était difficile à forcer pour gagner la route de Kalouga ; et, sans considérer que, dès la veille, nous étions maîtres du pont et de la ville, ce qui en constituait la force, il fait dire au maréchal Bessières, que la position qu'ont prise les Russes au-delà de cette ville est *inattaquable*, et que *trois cents grenadiers suffiraient là pour arrêter une armée*. Cette assertion prouve évidemment que l'auteur n'a pas même vu Malo-Jaroslavetz. Trois cents grenadiers ne peuvent opposer d'obstacles à une armée que dans un défilé presque inaccessible ; le véritable défilé

était le pont et la ville, et nous en étions maîtres. La position des Russes était si attaquable, que le soir du combat, Kutusoff se retira avec son armée à près d'une lieue de là, pour prendre position derrière le petit ruisseau de Korigea.

Qui peut donc avoir vu Napoléon, à la suite de ce prétendu rapport de Bessières, « croiser ses bras d'un air consterné, baisser la tête et rester comme » enseveli dans le plus profond abattement? » Qui peut lui avoir entendu dire « que son armée est victorieuse » et lui vaincu; que sa route est coupée, sa manœuvre déjouée; que » Kutusoff, un vieillard, un Scythe, l'a » prévenu? Que sa fortune ne lui a pas » manqué, que c'est lui qui a manqué » à sa fortune? » (Page 127.) Ces belles choses, comme tant d'autres, ne sont rapportées que par M. de Ségur, et pourtant il n'est pas vraisemblable qu'il fût en tiers entre le maréchal Bessières et l'Empereur.

Maître de Malo-Jaroslavetz, rien n'empêchait Napoléon de se porter sur Kalouga en passant sur le corps de Kutusoff. D'un autre côté, s'il ne voulait pas livrer bataille, qui l'empêchait d'amuser Kutusoff devant Malo-Jaroslavetz, et de diriger le reste de son armée par Kremskoé et Medyn sur Kalouga? Ce mouvement fut même commencé, puisque le corps de Poniatowski, suivant M. de Ségur lui-même (page 128), avait été envoyé à Kremskoé. On peut donc le dire: cette *stupeur* et cette consternation où il plonge l'Empereur, « cette brûlante insomnie, cette » cruelle nuit, durant laquelle il se » couche, se relève, appelle sans cesse, » etc. » (page 128), scènes si fidèlement reproduites de Witepsk, de Moscou, sont sorties du cerveau de l'auteur, qui aime tant les conceptions de cette nature. Il a pu entendre dire souvent que Napoléon se relevait la nuit; il a trouvé cela fort remarquable, et rien n'était plus ordinaire. S'il avait eu une connaissance plus approfondie de ce qui se passait chez l'Empereur, il aurait su que, lorsque l'armée se trouvait en opération, l'usage constant de ce prince était de se lever toutes les nuits, de minuit à deux heures du matin, heure vers laquelle arrivaient les rapports que les généraux expédiaient à la fin de la journée. Mais M. de Ségur, dont les nuits étaient paisibles, paraît avoir ignoré ce qui se faisait pendant son sommeil.

Vers cinq heures du matin, un officier d'ordonnance (1), qu'il avait chargé de passer la nuit aux avant-postes, pour lui rendre compte de ce qu'on apprendrait des mouvements de l'ennemi, venait d'arriver. Il informa l'Empereur que les Russes semblaient occuper à peu près la même position que la veille; mais que, sur la droite, il avait entendu, ainsi que le général Gérard, de la cavalerie qui se portait dans cette direction, et que l'on supposait marcher sur Medyn.

Napoléon fit alors entrer successivement le roi de Naples, le maréchal Bessières et le comte Lobau, et leur dit: « Il paraît que l'ennemi tient, et que nous aurons une bataille. Dans la situation où est l'armée, est-il avantageux de la livrer ou de l'éviter? » Bessières et Murat ne mirent point en doute que nous ne fussions vainqueurs des milices de Kutusoff; car, disaient-ils, l'armée russe a été détruite à la Moskowa. Mais une bataille désorganiserait l'armée; les chevaux de l'artillerie comme ceux de la cavalerie avaient beaucoup souffert par la mauvaise nourriture; les

(1) M. Gourgaud.

nouvelles pertes que nous ferions en chevaux no pourraient pas se réparer; nos blessés seraient des hommes perdus; nous porter sur Kalouga était une entreprise hasardeuso dans cet état de choses; ce qu'il y avait de mieux à faire, suivant eux, était de se retirer sur Smolensk. L'Empereur, après avoir discuté un moment, s'approcha du comte de Lobau et lui dit: « Eh! vous, Mouton, quelle est votre opinion? » « — Sire, mon opinion est de se retirer sur le Niémen par la route la plus courte et la plus connue, par Mojaïsk, et le plus promptement possible; » ce qu'il répéta à plusieurs reprises. Napoléon parut ébranlé; mais il dit qu'il voulait aller voir le champ de bataille avant de se décider, et demanda ses chevaux.

Le récit que fait M. de Ségur du houra des Cosaques sur l'Empereur, est plein d'inexactitudes. Dès que ce prince eut reconnu les Cosaques, qui chargeaient les cantiniers sur la route, il passa sur la gauche, en disant: *Allons, mes escadrons de service en avant.* Mais les escadrons do service n'étaient pas montés à cheval en même temps quo Napoléon. Trois pelotons d'escorte seulement avaient suivi; un de chasseurs, un de lanciers et un de dragons. Ces trois pelotons se portèrent rapidement en avant, et leur présence contint les Cosaques. Il est faux qu'ils se soient approchés de l'Empereur au point que l'un d'eux ait enfoncé sa lance dans le poitrail du cheval do Rapp. Il n'est pas plus vrai que ce général ait pris le cheval de Napoléon par la bride. Quelques officiors d'ordonnance et de l'état-major du prince de Neuchâtel s'avancèrent avec les trois pelotons de service, en même temps que l'Empereur se retirait vers les escadrons de la garde, que l'on voyait venir de loin.

Ce fut dans la mêlée que les chasseurs de la garde et les Polonais eurent avec les Cosaques, et au moment de l'arrivée des grenadiers à cheval, que M. Lecoulteux, ayant tué un cavalier russe et pris sa lance, fut blessé d'un coup de sabre à travers le corps par un grenadier à cheval de la garde, qui le prit pour un Cosaque, parce qu'une redingote verte couvrait son habit. Il est faux que les Cosaques se soient *montrés audacieux jusqu'à l'insolence.* Il est faux qu'on *les ait vus se retirer à travers les intervalles de nos escadrons au pas et en chargeant tranquillement leurs armes* (page 131); trois faibles pelotons avaient suffi pour les culbuter. Cela est si vrai qu'ils se hâtèrent de repasser à gué la Louja, que notre cavalerie traversa après eux en les poursuivant. Les officiers d'ordonnance Athalin, Lauriston, Chabrillant, Montaigu, Tintigniers, etc., étaient présents avec nous à cette affaire. Ils peuvent certifier ce que nous avançons, ainsi que M. Lecoulteux, qui fut si grièvement blessé. M. de Ségur était probablement à Gorodinia, et il aura fait ce récit, comme tant d'autres, sur des ouï-dire.

Il termine en disant: *Tout cela faisait réfléchir.* (Page 131.) Ce qui est bien plus propre à faire réfléchir, c'est la manière dont ce fait et tant d'autres sont présentés.

Comment l'auteur peut-il dire que l'Empereur..... « resta une demi-heure » frappé d'étonnement, qu'on eût osé » l'attaquer, et le lendemain d'une vic» toire, et qu'il eût été obligé de fuir?» (Page 131.) Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un quartier-général soit attaqué à l'improviste par de la cavalerie légère? La victoire do Wagram, certes, fut une belle victoire, et le soir, l'Empereur fut obligé, par un houra de cavalerie, de se réfugier au milieu de sa garde qu'il fit former en carré. On pourrait citer

nombre d'exemples de pareilles échauffourées.

Au sujet du champ de bataille de Malo-Jaroslavetz, M. de Ségur nous offre encore un horrible tableau. Croit-il donc que l'on fait la guerre sans perdre des hommes? A sa description d'un champ de bataille, on s'imaginerait entendre un bourgeois de Paris, qui s'y trouverait tout d'un coup transporté.

—

CHAPITRE IV.

« Mes compagnons, vous le rappelez-» vous ce champ funeste où s'arrêta la » conquête du monde, où vingt ans de » victoires vinrent échouer, et où com-» mença le grand écroulement de notre » fortune? » (Page 133.)

C'est sur ce ton élevé que commence ce chapitre. Une observation se présente soudain à l'esprit : c'est que si les braves vétérans de la Grande-Armée ont tout perdu, il est des personnes dont la fortune a souffert peu d'atteintes, et qui sont sur le chemin de nouveaux honneurs.

Suivant M. de Ségur, Napoléon est placé « entre ces deux armées, ses pas » et ses regards errant du Midi à » l'Ouest, sur les routes de Kalouga et » de Medyn; toutes les deux lui sont » fermées. Sur celle de Kalouga, sont » Kutusoff et son armée. » (Page 133.) Mais sur celle de Medyn, nous ne voyons pas ce qui nous arrêterait. M. le Maréchal-des-logis du palais dit bien que Platoff s'y trouve avec ses Cosaques; mais, quelque médiocre opinion qu'il ait de l'armée française, il ne peut pas supposer que des Cosaques puissent lui faire obstacle. Il est vrai que, suivant lui, ils viennent *de traverser* cette armée *de part en part* (page 133). Les choses ne se passèrent point ainsi. Comme nous l'avons dit dans le précédent chapitre, ils avaient traversé au gué la Louga sur notre flanc droit, et pillé plusieurs cantiniers sur la route; mais se voyant chargés par quelques pelotons de la garde, ils s'étaient empressés de fuir par où ils étaient venus.

L'auteur ne nous dit pas que l'Empereur resta toute la journée sur le champ de bataille, avant de se décider à adopter l'avis des généraux, qui conseillaient la retraite directe sur Smolensk. Le temps qu'il passa sur la plaine de Malo-Jaroslavetz, la peine qu'il eut à s'en éloigner, donnent à penser qu'il pressentait que l'armée russe, effrayée du combat de la veille, battait en retraite. L'opinion unanime était cependant que les Russes voulaient livrer bataille; et c'était le plus fort argument de Murat, de Davout, etc., pour l'engager à regagner la route de Mojaïsk.

Au lieu de parler des reconnaissances que fit l'Empereur, M. de Ségur le ramène à Gorodinia, où il suppose un conseil qui n'a jamais existé. Il fait parler Murat, le maréchal Davout, Bessières, Berthier, Eugène, etc., à sa manière, et les fait délibérer sur la retraite; tandis qu'avant de quitter la plaine de Malo-Jaroslavetz, Napoléon avait déjà prescrit ses dispositions pour la direction que devaient suivre les corps dans leur marche. Mais ces conversations fournissent à M. de Ségur l'occasion de faire dire par Bessières que, *dans la garde même, l'élan manquerait* (page 135); comme s'il n'était pas reconnu, même par nos ennemis, que ce corps célèbre n'a jamais failli à sa réputation, dans les circonstances les plus critiques, et que le sentiment de l'honneur, du courage et du dévouement qui l'animait, n'a fini qu'avec lui. Le maréchal Bessières connaissait trop bien ce corps, il était trop glorieux de

le commander, pour avoir pu dire que *l'élan y manquerait.*

A la suite de toutes ces conversations et des querelles qu'elles amènent, l'auteur ne trouve rien de mieux que de faire perdre à l'Empereur « l'usage de » ses sens. » Il a soin d'ajouter que « *ceux qui le secoururent*, ont dit que » le rapport d'une autre échauffourée » de Cosaques à Borowsk, quelques » lieues derrière l'armée, fut le faible » et dernier choc qui acheva de le dé» terminer à cette funeste résolution. » (Page 138.) Ce témoignage des valets de chambre doit singulièrement flatter les Cosaques; ils doivent être bien fiers du rôle que leur fait jouer l'auteur.

—

CHAPITRE V.

« Ce fut lorsque le plus grand effort, » celui de Malo-Jaroslavetz, était fait, et » quand il n'y avait plus qu'à marcher, » qu'il se retira. » (Page 143.)

Voilà donc M. de Ségur d'accord avec nous pour contredire l'opinion qu'il met dans la bouche du maréchal Bessières (page 127) : « que la position des » Russes était inattaquable, et que trois » cents grenadiers suffiraient là pour » arrêter une armée. » De pareilles contradictions se rencontrent partout dans l'ouvrage.

Nous avions déjà dit, dans le chapitre précédent, que l'intention de l'Empereur était de livrer encore bataille à l'armée russe; car étant sûr de la vaincre, il pouvait se porter sur Smolensk, par Kalouga, Medyn ou Mojaïsk, sans craindre d'être suivi.

Malgré les assertions de M. de Ségur, nous répéterons encore ici que ce ne fut que d'après les instances de ses principaux généraux, qu'il se décida à ne pas livrer bataille. L'un des motifs qui agirent le plus puissamment sur lui, ce fut la crainte du sort qu'éprouveraient ses nouveaux blessés, qu'il serait obligé d'abandonner.

L'Empereur seul avait bien vu; l'armée russe se retirait; mais quand tous les généraux sont contraires à l'opinion du général en chef, le succès peut être compromis. Napoléon cédait souvent à l'opinion des autres avec une facilité qu'il s'est reprochée. On l'a entendu dire, dans des circonstances encore plus graves, mais inutiles à rapporter ici, qu'il aurait évité de grands revers, surtout dans les derniers temps de sa carrière, s'il ne s'en était rapporté qu'à lui-même.

Il y a plus que de la simplicité à supposer que « deux échauffourées de Co» saques aient dégoûté l'Empereur. » (Page 143.) Cela ne mérite aucune réfutation sérieuse.

« Depuis ce moment, il ne vit plus » que Paris, de même qu'en partant de » Paris, il n'avait en vue que Moscou. » (Page 143.)

Le désir de revoir Paris n'était pour rien dans sa détermination. En battant les Russes et occupant Moscou, il avait atteint le premier but de la guerre; le second, qui était la paix, n'ayant pu être atteint, la prudence et son devoir lui prescrivaient de se rapprocher du reste de son armée et de ses magasins, pour prendre ses quartiers d'hiver, et se mettre en mesure de recommencer la campagne au printemps suivant. Si un hiver, dont l'invasion prématurée et la rigueur ont déjoué tous les calculs, n'eût surpris nos légions, elles fussent arrivées intactes dans leurs quartiers.

En quittant Moscou, l'Empereur ne pensait pas à s'établir derrière la Bérésina, parce que les corps de Macdonald, de Saint-Cyr et d'Oudinot à gauche, de Schwarzenberg, Reynier et Dom-

browski à droite, devaient contenir Wittgenstein, Essen, Titchakoff, Tormasow, qui leur étaient opposés. Ce ne fut qu'à son arrivée à Smolensk, qu'il se décida à marcher sur la Bérésina, ayant appris que les nombreux renforts arrivés à Wittgenstein obligeaient Saint-Cyr à abandonner la Duna, et que la lenteur de Schwarzenberg avait permis à l'amiral Titchakoff de gagner plusieurs marches sur lui pour se porter vers Minsk. Si ses ordres avaient été exécutés, même malgré la lenteur de Schwarzenberg, nos magasins de Minsk, de Wilna, de Borizoff eussent été en sûreté, couverts par la division Dombrowski, par la division Loison, par les renforts qui se trouvaient à Wilna, et par le deuxième corps. Ainsi, l'armée assurée du passage de la Bérésina à Borisow aurait pu prendre position derrière cette rivière.

Comment un Français a-t-il pu écrire que « l'armée française marchait les » yeux baissés, comme honteuse et hu- » miliée » (page 143), quand un corps de cette armée, fort seulement de seize mille hommes, avait suffi pour battre l'armée russe, dont, au dire de M. de Ségur, la retraite fut comme une déroute? C'est manquer en même temps d'exactitude et de dignité.

Quant aux critiques qu'il fait du plan de campagne de l'Empereur, il est à regretter qu'il ne lui ait point communiqué alors celui dont il fait part maintenant à ses lecteurs. Napoléon, *dans son affaissement*, eût été heureux de découvrir un sauveur dans son Maréchal-des-logis du palais.

—

CHAPITRE VI.

Le maréchal Mortier, laissé au Kremlin avec huit mille hommes, « était » regardé comme sacrifié; les autres » chefs, ses vieux compagnons de » gloire, l'avaient quitté les larmes aux » yeux, etc. » (Page 148.)

L'Empereur quitta le Kremlin le 19 octobre au matin, laissant l'ordre au maréchal Mortier de l'évacuer le 23. Ce prince se portant sur la route de Kalouga, contre l'armée de Kutusoff, le maréchal Mortier ne se croyait pas *sacrifié* en restant dans cette citadelle. On en avait augmenté les fortifications par vingt jours de travaux, au point de la rendre susceptible d'une longue défense avec une division de la jeune garde, et Mortier n'avait à redouter que les attaques des Cosaques de Wintzingerode et des paysans russes. Où M. de Ségur a-t-il vu que ces Cosaques éclairaient dix mille Russes? et qu'entend-il par les quatre jours de résistance du maréchal Mortier au Kremlin, où il n'a pas eu de siége à soutenir? Ce qui prouve que la garnison de cette citadelle n'avait pas même été reconnue par l'ennemi, c'est que, quand Vintzingerode et son aide-de-camp vinrent s'y faire prendre, ils n'étaient suivis que de quelques cavaliers. D'ailleurs, le général Vintzingerode n'avait point d'infanterie russe avec lui. Comment les Cosaques, avec leurs lances, auraient-ils voulu attaquer le Kremlin, dont les hautes et épaisses murailles les auraient seules empêchés d'y pénétrer, lors même qu'il n'y aurait pas eu de garnison?

Les reproches que Napoléon adressa à M. de Vintzingerode, quand on le lui amena prisonnier, sont exactement rapportés. Mais à l'occasion de la distinction établie par l'Empereur entre un Russe combattant pour sa patrie et un étranger qui louait ses services, M. de Ségur dit, « qu'il y avait du calcul jus- » que dans sa colère. » (Page 155.)

Quant aux paroles qu'il met dans la bouche de M. de Vintzingerode, « qu'A- » lexandre était son bienfaiteur et celui » de sa famille ; que tout ce qu'il pos- » sédait il le tenait de lui, etc. » (page 155) ; cette réponse était noble et juste ; de pareils sentiments honorent ceux qui les professent ; il est à regretter que l'auteur n'en ait pas senti la convenance.

L'Empereur, qui est toujours présenté comme un homme dont les facultés sont affaiblies, comme ayant perdu tout ressort, montre cependant ici une énergie qui aurait dû imposer aux *désapprobateurs* de son quartier-général. Ces messieurs qualifient les justes reproches adressés à M. de Vintzingerode « de violence qui leur déplut, » et s'empressent autour du général » prisonnier, pour le rassurer et le con- » soler. » (Page 155.) Quelle vraisemblance y a-t-il dans ce récit ? J'en appelle à l'auteur. Que l'expression du ressentiment si juste de l'Empereur lui ait déplu, il faut bien le croire, puisqu'il le dit. Mais que lui et ses amis aient témoigné leur déplaisir par une désobligeance affectée envers leur chef, c'est ce dont il est permis de douter. Cela est fort bon à dire aujourd'hui ; mais on ne peut y voir la couleur locale.

—

CHAPITRE VII.

L'auteur, qui n'a chargé sa palette que des couleurs les plus sombres pour peindre cette mémorable expédition, anticipe, dès-à-présent, sur les désastres causés par la rigueur du froid. Qu'il contienne son impatience, les tableaux ne lui manqueront pas ; mais qu'il ne se hâte point de dire que l'hiver avait atteint l'armée trois jours après sa sortie de Moscou. Jusqu'au 6 novembre, c'est-à-dire, pendant seize ou dix-sept jours, le temps a été beau, et le froid beaucoup moindre qu'il ne l'avait été dans quelques mois des campagnes de Prusse et de Pologne, et même en Espagne (dans les montagnes des Castilles) pendant la campagne d'hiver que l'Empereur y fit en personne, en 1808.

M. de Ségur donne comme un fait positif et évident, le rapport fait par un prisonnier russe le 28 octobre, que toute l'armée ennemie marchait par Medyn sur Viazma, et il ajoute que « le » premier mouvement de l'Empereur le » porta à mépriser cet avis. » (Page 157.)

Malgré les connaissances géographiques que l'auteur suppose à ce soldat, il était impossible qu'il pût donner un tel renseignement à l'Empereur ; car ce jour-là, Kutusoff lui-même ne pensait nullement à marcher sur Viazma, ainsi que nous allons le prouver par ses marches.

Après le combat de Malo-Jaroslavetz, Kutusoff battit en retraite sur la route de Kalouga, et s'arrêta, le 26, à Gonzarewo. Le mouvement que Poniatowski avait fait du côté de Kremskoé, ayant fait craindre au général russe que Napoléon ne se dirigeât par Medyn sur Kalouga, il se porta avec son armée à Polotnianoizavod, sur la route de Kalouga à Medyn. Miloradowich, quoiqu'il eût appris que les Français avaient quitté Malo-Jaroslavetz, craignant de les trouver déjà à Medyn, se porta en arrière, à Adamskoé, entre cette ville et la position où était Kutusoff. Ainsi, Kutusoff était à Polotnianoizavod le 28 ; il y séjourna même, quand Napoléon était à Oupenskoé, vers Mojaisk, c'est-à-dire à vingt lieues de là. Il avait fait ce mouvement, dans la pensée que Napoléon marchait sur Kalouga par Medyn. Le soldat russe, quand bien même il eût été le

confident intime de Kutusoff, et en supposant qu'il eût parcouru vingt lieues en un clin d'œil, n'eût donc pas pu dire le 28, à Napoléon, que l'armée russe marchait sur Viazma. En outre, Kutusoff ayant appris, le 29, que l'armée française s'était retirée sur Mojaïsk, voulut s'en rapprocher, afin de la suivre dans sa retraite, qu'il croyait dirigée sur Witepsk, en passant par Wolokolamsk, Zoubtzow, Beloï et Souraj; et le 29, il se mit en marche sur deux colonnes, et vint coucher à Adamskoë, en arrière de Medyn. Le lendemain 30, il vint à Kremskoë; ce ne fut qu'alors qu'il connut la vraie direction de retraite de l'armée française.

Nous sommes entré dans ce détail de marches, pour prouver matériellement à M. de Ségur combien il s'est trompé, puisqu'à l'époque où il fait parler son soldat russe, Kutusoff croyait que l'armée française se dirigeait par Medyn sur Kalouga; ce qui le décida à manœuvrer pour ne pas être coupé de cette dernière ville.

Ce qu'avance ensuite l'auteur, de Davout, qui envoie ce soldat russe, afin que sa nouvelle soit répandue, et pour se venger de ce que l'Empereur n'a pas suivi son conseil (page 157), est une supposition indigne du caractère de ce maréchal. Quel est donc ce besoin de rapetisser à la fois l'Empereur et les généraux français?

La figure « du temps qui n'avait » point été appelé à son conseil, et qui » parut s'en venger, etc. » (page 158), est un jeu de mots digne des *Précieuses ridicules*.

On ne peut point supposer qu'il n'y eût pas de pont sur la Kolocza (page 158) au retour de l'armée. Car tous les convois d'artillerie et autres, qui se rendaient à Moscou, passaient par là; il y avait à l'abbaye de Kolostkoï un établissement d'artillerie, et le huitième corps était stationné à Mojaïsk. Cet incident donne lieu à l'auteur de censurer le prince de Neuchâtel, auquel il ne peut du moins refuser une longue expérience, et l'habitude des détails d'une grande armée. M. de Ségur fait entendre qu'il « n'y avait » point d'ordre général, point de nœud » commun, rien qui liât tous les corps » ensemble. » (Page 158.) En admettant même que ce pont n'eût pas été réparé, le reproche devrait en être adressé au huitième corps; mais il ne l'a point mérité: ce pont existait. Le grand parc de l'artillerie de l'armée, pour ne pas encombrer le passage du défilé, fut dirigé sur la droite de Borodino, au moyen d'un pont qu'on construisit à cet effet.

« Après la Kolocza, dit M. de Ségur, on marchait absorbé, quand » plusieurs de nous, levant les yeux, » jetèrent un cri de saisissement...... » Le cri: *c'est le champ de la grande » bataille*! forma un long et triste murmure. » (Pages 159 et 160.) Cela prouve évidemment que l'auteur n'a pas examiné le champ de la bataille. Il suppose qu'elle a eu lieu sur la rive gauche de la Kolocza, tandis que la grande redoute, les trois autres redoutes prises par Ney et Davout, le village de Semenowskoï enlevé par Friant, enfin tout ce dont il parle, se trouve sur la rive droite.

Si le raisonnement que M. l'Officier du palais a fait lors de la bataille de la Moskowa, si les conversations qu'il a rapportées n'avaient assez démontré qu'il n'a pas vu ce qu'il raconte, nous en trouverions une nouvelle preuve dans la description romantique qu'il fait du champ de bataille à notre retour. Mais nous ne lui envions

pas la jouissance qu'il éprouve (page 159), à supposer sur sa route « trente » milliers de cadavres à demi dévorés, » qui n'y étaient pas. Si le voyageur dont il parle le prend un jour pour *cicerone*, il court grand risque de s'égarer.

—

CHAPITRE VIII.

L'auteur ne résiste pas au désir de nous repéter une histoire, qu'il n'a pas même le mérite d'avoir inventée; elle appartient tout entière à M. Labaume. C'est celle d'un soldat français dont les deux jambes avaient été brisées dans le combat, et qui pendant cinquante jours véçut dans le corps d'un cheval. En rendant compte de la bataille, notre écrivain nous a déjà raconté une histoire semblable; la seule variante est que le premier soldat était russe, et celui-ci français. L'imagination de l'auteur ne se lasse-t-elle point à enfanter d'aussi dégoûtants tableaux!

Tous les blessés avaient été relevés le soir de la bataille, et dans les premiers jours qui suivirent. Le huitième corps avait été laissé en position à Mojaisk, et chargé de ce soin. On peut assurer que tout ce qui se trouvait sur le champ de bataille, avait été ramassé, même les boulets. Le général d'artillerie en fit recueillir plus de vingt mille, dont on fit de nouvelles munitions.

La description que M. de Ségur fait de l'hôpital de Kolotskoi, paraît être une accusation dirigée contre l'administration militaire. Des ordres multipliés avaient été donnés de Moscou, et c'était surtout aux soins qui devaient être prodigués aux blessés, que l'infatigable activité de l'Empereur s'était appliquée. L'artillerie a constamment pourvu à toutes ses consommations, et, loin de manquer de munitions, l'armée dans sa retraite a été obligée d'en sacrifier une partie. Etait-il plus difficile à l'administration, de se procurer des médicaments et des effets de pansement, qu'à l'artillerie de faire venir ses munitions? L'Empereur en partant de Moscou avait expressément ordonné que toutes les voitures sans distinction, les siennes comprises, reçussent les blessés transportables. C'est ainsi qu'en Égypte, au retour de l'expédition de Syrie, après avoir fait servir tous les chevaux à porter les blessés, on l'avait vu lui-même marcher à pied, dans les sables du désert, pour céder à un blessé le cheval qu'il montait.

L'auteur dit « qu'on vit une action » atroce, commise par les cantiniers, » qui jetèrent dans des fossés des bles- » sés placés sur leurs charrettes. Un » seul survécut. » (Page 164.) La chose est par trop exagérée. Il est vrai que quelques misérables cantiniers, poussés par la cupidité, se souillèrent de ce crime; mais il fut aussitôt réprimé que commis, et des menaces sévères empêchèrent cette infamie de se renouveler.

Pour effacer de l'esprit du lecteur les pénibles impressions que fait naître un tel acte de cruauté, M. l'Officier du palais aurait pu citer de nombreux exemples de cette humanité active, qui caractérise en général les Français, et qui eut occasion de s'exercer dans cette malheureuse circonstance. La plupart des blessés qui, d'après les ordres de l'Empereur, avaient été reçus sur ses voitures et sur celles de l'armée, furent sauvés. Parmi eux se trouvait M. de Beauveau, lieutenant de carabiniers, qui, placé sur une des voitures impériales, dut la vie à cette disposition.

Le fait relatif aux cadavres des prisonniers russes, trouvés gisant sur la route, est rapporté avec la même inex-

attitude. Voici ce qui se passa : l'Empereur, à la tête de son état-major, marchait sur la droite de la grande route de Smolensk. Il avait remarqué les corps de deux ou trois soldats russes, étendus non loin de cette route. Il appelle l'officier d'ordonnance (1), qui marchait devant lui, et le charge d'aller voir ce que c'était. Cet officier revient lui rendre compte que c'étaient des Russes. L'Empereur parut fort étonné et dit : *Comment ! des Russes devant nous* ! L'officier d'ordonnance répondit : « Sire, j'ai appris que les Espagnols et les Portugais, chargés de l'escorte des prisonniers, en avaient fusillé plusieurs, qui ne voulaient pas marcher. » La physionomie de Napoléon devint sévère : « Comment ! dit-il avec vivacité, on massacre les prisonniers ? Berthier, qu'est-ce que cela veut dire ? » Berthier répondit qu'il l'ignorait, et qu'il allait s'en informer. Une enquête fut faite ; les soldats espagnols prétendirent que la colonne de prisonniers ayant trouvé de l'eau-de-vie dans un fourgon abandonné sur la route, en avait bu outre mesure, et que plusieurs étant ivres avaient voulu désarmer des soldats de l'escorte, qui avaient tiré sur eux. Des mesures furent prescrites pour que de pareils désordres ne se renouvelassent plus.

« Napoléon garda un morne silence ; » mais le lendemain, les meurtres » avaient cessé. » (Page 165.) Que peut-on entendre par là, si ce n'est que l'Empereur était auteur ou complice de ces meurtres ? Cet outrage gratuit fait au caractère élevé de Napoléon, ne peut qu'exciter l'indignation. Sa politique était même intéressée à ne pas tolérer ces cruautés, car les Russes étaient en position d'user de représailles, et avec bien plus d'avantage.

L'auteur prétend « qu'on se contenta » de laisser ces malheureux mourir de » faim » (page 165) ; et il ajoute, quelques lignes plus loin : « mais que pouvait-on faire ? » Ce qu'on a fait. Les soldats russes prisonniers ont vécu, comme nos soldats, la plupart de chair de cheval. « On fut cruel par nécessité. » (Page 165.) On ne fut pas cruel, et il n'y avait pas nécessité de l'être. Trois ou quatre mille Russes désarmés, en liberté, ou prisonniers, n'ajoutaient rien à nos maux ou à notre bien-être. Ces prisonniers restèrent successivement en arrière, et furent recueillis par leurs compatriotes.

« Pendant une halte dans un champ » gelé et parsemé de débris russes et » français, Napoléon voulut se déchar» ger du poids de l'insupportable res» ponsabilité de tant de malheurs. Cette » guerre qu'en effet il avait redoutée, » il en dévoua l'auteur à l'horreur du » monde entier.... Le duc de Vicence, » trop impatient peut-être, s'irrita ; il » fit un geste de colère et d'incrédulité, » et rompit brusquement ce pénible » entretien. » (Page 166.)

C'est une tâche pénible, que d'avoir à signaler sans cesse cette étrange manie de présenter, sous un faux jour, des sentiments naturels à Napoléon dans la situation où il se trouvait, et qui ne pouvaient que lui faire honneur. Il faut être malheureusement organisé, pour supposer que la perversité soit poussée au point de revêtir de l'apparence de la sensibilité une imposture réfléchie. Non, la responsabilité de malheurs, encore inconnus à l'époque dont parle l'auteur, ne pèse point sur Napoléon. « Cette guerre qu'il avait en effet re» doutée, » (pourquoi ne pas dire qu'il avait cherché à l'éviter ?) ne peut lui

(1) M. Gourgaud.

être imputée. M. le duc de Vicence, toujours choisi pour principal acteur de ces scènes inconvenantes, qui n'ont existé que dans l'imagination de l'auteur, n'accepte certainement point le rôle que M. de Ségur lui fait jouer.

CHAPITRE IX.

L'Empereur séjourne à Viazma pour attendre le maréchal Davout, qui exécute son mouvement trop lentement. M. l'Officier du palais fait faire des reproches à ce sujet, *par le corps du prince Eugène*, à ce maréchal, qui répond que « son horreur pour le désor» dre l'a porté à vouloir régulariser cette » fuite. » (Page 169.)

Le maréchal Davout n'a pas pu se servir de cette expression; l'armée française n'a jamais fui devant les Russes. De Moscou, elle pouvait se porter sur Saint-Pétersbourg, et certes l'auteur n'eût pas appelé cette marche une fuite. L'Empereur aima mieux se porter sur Smolensk, pour passer l'hiver en Lithuanie. Cette marche, exécutée volontairement par Napoléon, ne peut donc pas être appelée *fuite*. Ce n'était pas les Russes que l'on cherchait à éviter, mais bien l'hiver au milieu de la Russie.

Le goût de M. de Ségur pour la métaphore, lui fait dire que « dans ce » marais de Czarowo-Zaïmicze, le bruit » des tambours ennemis se mêlait à la » voix de Davout. » (Page 170.) Ce qui ne peut pas être, puisque quelques Cosaques seulement suivaient ce maréchal sur cette route, où la seule infanterie qui s'y trouva (celle du général Paskevitch) n'arriva à Gjatz que dans la nuit. Celle de l'avant-garde du général Miloradowitch, qui marchait sur notre flanc gauche, n'arriva également que dans la nuit, à la hauteur de Czarewo-Zaïmicze.

L'auteur termine ce chapitre par un portrait flatteur du général russe Miloradowitch, et nous prépare à ses hauts faits d'armes. Mais dès le chapitre suivant, au combat de Viazma, ce général réfute lui-même les éloges pompeux qui lui ont été donnés par l'historien de la Grande-Armée.

CHAPITRE X.

« Le 3 novembre, le prince Eugène » s'acheminait vers Viazma, où son ar» tillerie et ses équipages le précé» daient, quand les premières lueurs » du jour lui montrèrent à la fois sa re» traite menacée, à sa gauche, par une » armée, derrière lui son arrière-garde » coupée, à sa droite la plaine couverte » de traîneurs et de chariots épars » fuyant sous les lances ennemies. » (Page 174.)

Il est faux que le corps du Vice-Roi ait eu derrière lui son arrière-garde coupée. Ce corps marchait suivi immédiatement de celui du prince d'Eckmühl, dont la division Gérard formait l'arrière-garde. La communication entre ces deux corps fut toujours libre. L'auteur suppose que l'artillerie du Vice-Roi était à Viazma. Ce fait est encore inexact; il n'y avait que les équipages de ce prince. Il n'aurait pas commis la faute de marcher sans son artillerie.

Le récit du combat de Viazma, si glorieux pour les troupes du maréchal Davout et du prince Eugène, est étrangement défiguré; on voit que M. le Maréchal-des-logis du palais ne l'a pas compris. Voici ce qui se passa :

Lorsque le prince Eugène, se dirigeant sur Viazma, suivi du corps de Davout, vit que l'ennemi, qui venait de

sa gauche, voulait lui couper la grande route près de cette ville, il en fit prévenir le Maréchal, et concerta avec lui son mouvement. Le corps du Prince se plaça en colonne sur la droite de la grande route (regardant Viazma); une de ses divisions resta à gauche de la route faisant face aux ennemis qui arrivaient de ce côté. Le corps de Davout continua de marcher sur Viazma. La division Compans faisant tête de colonne, après avoir culbuté les troupes russes, qui lui barraient le chemin, passa le ravin de Pruditcha; et aussitôt tournant à gauche, elle se forma en bataille en arrière de ce ravin, couvrant la ville. La division italienne, placée à gauche de la route, contenait l'ennemi pendant ce mouvement. Lorsque Compans fut en ligne derrière le ravin, ainsi que les autres divisions du premier corps, cette division italienne et les autres du Vice-Roi passèrent à leur tour le ravin pour venir se former à la gauche du premier corps, couvrant également Viazma. Établies dans cette position, nos troupes, que l'ennemi espérait culbuter sur la ville, repoussèrent toutes ses attaques, et lui tuèrent beaucoup de monde.

« Eugène et Davout entendaient un » autre combat en arrière de leur » droite. Ils crurent que c'était tout le » reste de l'armée russe, qui arrivait » sur Viazma, par le chemin d'Iucknow, » dont Ney défendait le débouché... Le » bruit de cette bataille, en arrière de » leur bataille, et menaçant leur re» traite, les inquiéta, etc. » (Page 177.)

Ceci est une nouvelle preuve que l'auteur ne se rappelle pas même le lieu du combat. Autrement, il saurait qu'Eugène et Davout, de la position qu'ils occupaient, voyaient parfaitement tous les mouvements de l'ennemi opposé au maréchal Ney, et qu'ils n'avaient rien à craindre de ce côté. Le corps du Vice-Roi s'écoula, à la nuit, par Viazma couvert à son tour par celui du maréchal Davout. La division Compans ne traversa pas la ville, mais passa la Viazma en dehors, sur le pont qui y avait été établi.

L'armée française, à cette époque, n'était pas dans un état de désordre et de démoralisation tel que l'historien français voudrait le faire croire; et la meilleure preuve, c'est que les seuls corps d'Eugène et de Davout culbutèrent les vingt-cinq mille Russes, qui voulaient nous fermer la route, et qui étaient commandés par ce même général Miloradowitch, si vanté par M. de Ségur dans le chapitre précédent.

« Kutusoff se reposa indifféremment » au bruit du combat. » Le commissaire anglais « l'excite vainement, l'appelle » même traître; rien ne peut l'émou» voir. » (Page 176.) Parmi plusieurs raisons que l'auteur donne de l'inaction de ce *temporisateur*, ainsi qu'il l'appelle, il oublie de faire entrer celle du souvenir de la bataille de Malo-Jaroslavetz, où trois divisions françaises avaient repoussé son armée.

Il dit : « Les Russes avaient pénétré » dans cette ville (Viazma), lorsque » Davout voulut y passer à son tour. » (Page 178.) Il aurait été utile d'expliquer comment les Russes entrèrent dans Viazma, entre le corps du Vice-Roi et celui du maréchal Davout, qui se joignaient dans leur marche, et comment ils causèrent l'échauffourée dont il est question. Mais M. de Ségur ne se charge pas de justifier ce qu'il avance. Sous sa plume, nos pertes s'étendent et celles des Russes ne sont point notées.

—

CHAPITRE XI.

M. l'Officier du palais, qui s'est exercé depuis longtemps à peindre par anticipation les horreurs de l'hiver, dit ici que « le 6 novembre, le ciel se dé» clare. » (Page 180.) C'est en effet de ce jour fatal, mais seulement de ce jour, que data l'hiver prématuré, qui trompa tous les calculs, et accabla l'armée de tant de maux. Encore trois jours, et elle arrivait intacte à Smolensk, où de nombreux magasins lui eussent fourni les ressources qui lui manquaient, et permis de continuer ses opérations avec une nouvelle vigueur.

L'auteur ajoute : « Trophées, gloire, » tous ces biens auxquels nous avions » tout sacrifié devenaient à charge. » (Page 186.)

Les Français, dans leur malheur, n'hésitèrent pas à sacrifier de vains trophées; mais ils ne trouvèrent pas leur gloire à charge. Elle put paraître importune à quelques courtisans à épaulettes, qui préféraient la poussière de la galerie de Saint-Cloud à celle des camps; jamais elle ne pesa à ceux qui l'avaient véritablement méritée.

—

CHAPITRE XII.

L'auteur a dit (page 131) que *Napoléon était obligé de fuir*; (page 166) « que c'était un spectacle bien nou» veau que Napoléon contraint de cé» der et de fuir ; » ici Napoléon est » honteux de paraître fuir. » (Page 187.)

Certes, l'Empereur n'était pas insensible aux désastres de son armée. Toutefois, la honte pouvait-elle couvrir son front, quand cette armée, tout affaiblie qu'elle était, mais forte de sa présence, venait de montrer aux ennemis qu'elle savait encore se faire respecter? M. de Ségur confond le sentiment de la honte avec la douleur d'une grande âme aux prises avec l'adversité.

« Il y trouva (à Dorogobouje) les » moulins à bras commandés pour l'ex» pédition. » (Page 187.)

Pendant le séjour à Moscou, Napoléon, toujours prévoyant, avait chargé l'artillerie de construire des moulins à bras. Les ouvriers de ce corps en avaient confectionné plusieurs, dont la garde se servit. Ceux dont parle M. de Ségur avaient été demandés par l'intendant-général de l'armée. Leur tardive arrivée est une preuve de l'à-propos des mesures de cette administration.

La nouvelle de l'échauffourée de Mallet, qu'une estafette apporte à l'Empereur, sert de prétexte aux réflexions sinistres de l'auteur, qui grossit et dénature tous les événements pour en tirer les plus fâcheuses conséquences.

L'aveugle confiance avec laquelle Mallet avait ourdi sa conspiration, la disproportion entre la faiblesse des moyens et l'audace de l'exécution, devaient frapper l'Empereur. Mais ce qui avait fait sur lui le plus d'impression, ce n'était pas seulement le peu de prévoyance et le défaut absolu de présence d'esprit et de résolution dans les chefs de la police; c'était la preuve trop évidente que les principes monarchiques, dans leur application à sa dynastie, avaient jeté des racines si peu profondes, que de grands fonctionnaires, à la nouvelle de la mort de l'Empereur, oublièrent que, le souverain mort, un autre était là pour lui succéder. C'était aussi la déplorable légèreté avec laquelle, sans attendre ses ordres, on avait fait exécuter plusieurs officiers, que de fausses appa-

rences avaient abusés, et qui, dans le fond de leur cœur, n'avaient pas cru commettre un crime. On entendit, dès les premiers moments, l'Empereur exprimer ces sentiments douloureux.

Un aide-de-camp du maréchal Ney vient annoncer à Napoléon que ce maréchal était forcé d'abandonner Dorogobouje, et « qu'il se voyait obligé de » reculer précipitamment jusque der- » rière le Dniéper. » (Page 190.)

Le jour même où l'Empereur s'était arrêté à Mikalewska (le 6), le maréchal Ney avait fait prendre position à l'arrière-garde, au-delà de l'Osma, près de Gorki. Ce ne fut que le 7, que le général russe Miloradowitch attaqua l'arrière-garde près de cette rivière, et la suivit jusqu'à Dorogobouje. Là, le maréchal Ney tint ferme, et repoussa toutes les attaques de l'ennemi, qui, voyant qu'il ne pouvait réussir à le forcer, fit porter sur sa droite la division du prince Eugène de Würtemberg; mouvement qui décida le maréchal à abandonner Dorogobouje pour se porter sur l'Ougea. L'ennemi ne l'y suivit qu'avec des Cosaques. Miloradowitch, après la vive résistance qu'il avait éprouvée à Dorogobouje, se dirigea à gauche sur la grande armée de Kutusoff. Comment donc le maréchal Ney aurait-il pu mander à l'Empereur, par son aide-de-camp, qu'il se retirait *derrière le Dniéper*? Dorogobouje est situé sur la rive gauche de ce fleuve. Ainsi, pour *reculer précipitamment derrière le Dniéper*, le maréchal Ney aurait dû passer sur la rive droite, ce qu'il ne fit pas. Le corps seul du prince Eugène passa sur cette rive. Le Dniéper coupe la route de Dorogobouje à Smolensk, à Soloniewo : le quartier-général de l'Empereur fut établi le même jour (7) près de cet endroit. Or, il est faux que, ce jour-là, le corps du maréchal Ney fût arrivé sur ce point. Ainsi que nous l'avons dit, ce maréchal se retira sur l'Ougea. M. de Ségur, au lieu de faire des peintures et de les appuyer de réflexions qui ne tendent qu'à égarer le jugement de ses lecteurs, aurait dû nous donner des détails sur cette affaire et sur la belle résistance que Ney opposa, dans Dorogobouje, aux forces supérieures qui l'attaquaient.

L'aide-de-camp du maréchal Ney est envoyé, dit M. de Ségur, pour informer l'Empereur « du désordre dans lequel » étaient tombés les corps qui le pré- » cédaient, pour lui dire qu'après une » nuit horrible où la neige, le vent et » la famine avaient chassé des feux la » plupart de ses soldats, l'aurore lui » avait amené la tempête, l'ennemi, » etc., etc. » (Page 190.)

Si la mission de cet aide-de-camp n'avait pas d'autre but que d'instruire l'Empereur des désordres de l'armée, et de lui communiquer, à ce sujet, de stériles réflexions, elle était tout au moins inutile, et M. de Ségur pouvait se dispenser de donner ici deux nouvelles pages de discours, et de nous dire « que l'aigle ne protégeait plus, » qu'il tuait. » (Page 191.) Napoléon ne connaissait que trop nos désastres; mais si l'officier qui lui était envoyé, se trouvait chargé d'indiquer des moyens d'y remédier, l'auteur n'aurait pas dû les omettre.

Pourquoi ne fait-il pas connaître qu'à Dorogobouje, le général commandant l'artillerie proposa à l'Empereur de faire venir de Smolensk des chevaux du train frais à notre rencontre ? Napoléon s'empressa d'approuver cette mesure, dont l'exécution fut très utile. Des ordres avaient également été donnés pour faire venir au-devant de nous des vivres.

« Napoléon sentit qu'il n'y avait » plus qu'à sacrifier successivement » l'armée partie par partie, en com- » mençant par les extrémités, pour en » sauver la tête. » (Page 192.) « Pour » Ney, il vit qu'il fallait une victime, » et qu'il était désigné ; il se dé- » voua, etc. » (Page 193.)

Jamais l'Empereur n'a eu l'idée de sacrifier aucune partie de l'armée ; il prouvait assez que sa sollicitude s'étendait à chacune d'elles. Le froid, d'ailleurs, tuait aussi bien à *la tête* qu'aux *extrémités*. Le prince d'Eckmühl avait commandé l'arrière-garde jusqu'à Viazma. Il fut relevé par le maréchal Ney, qui ne se considéra pas comme *victime désignée*, parce qu'il était chargé du soin de protéger la marche. Cette réflexion pourrait être considérée comme une insulte faite à la mémoire de ce maréchal. Il fallait bien que quelqu'un commandât l'arrière-garde ; et, certes, personne ne convenait mieux à ce commandement que le maréchal Ney. Ces assertions tombent à faux, d'autant plus que depuis Dorogobouje, l'arrière-garde n'était suivie que par des Cosaques, et non par de l'infanterie ennemie.

« Toutefois les Russes s'avançaient à » la faveur d'un bois et de nos voitures » abandonnées ; de là ils fusillaient les » soldats de Ney. La moitié de ceux-ci, » dont les armes glacées gèlent les » mains engourdies, se décourage ; ils » lâchent prise, s'autorisant de leur fai- » blesse de la veille, fuyant parce qu'ils » avaient fui, etc. » (Page 193.)

Ces réflexions sont d'autant plus déplacées qu'il n'y avait plus, ainsi que nous l'avons dit, d'infanterie russe sur cette route. Si l'auteur avait été une seule fois à l'arrière-garde, il aurait vu que les Cosaques fuyaient devant quelques hommes armés et n'attaquaient que les domestiques et les hommes sans armes. Le maréchal Ney même s'amusait souvent à retarder la marche de cette cavalerie légère, en faisant placer en travers de la route un caisson auquel on mettait une longue mèche allumée. Les Cosaques, voyant de la fumée sortir du caisson, n'osaient s'en approcher qu'il n'eût fait explosion ; ce qui tardait assez longtemps. Où l'auteur a-t-il vu les troupes chercher des prétextes pour *fuir* ? Elles pouvaient être exténuées par les fatigues et le froid ; mais pusillanimes, jamais. Leur constance a autant illustré cette retraite, que leur valeur intrépide a immortalisé nos glorieuses campagnes.

La pensée, « le maréchal Ney expo- » sait sa vie en soldat, comme lorsqu'il » n'était ni époux, ni père, ni riche, ni » puissant et considéré, enfin, comme » s'il avait encore tout à gagner, quand » il avait tout à perdre (page 193), » n'a jamais approché du cœur de ce maréchal. Dans aucune occasion, aux champs de Fleurus, comme dans ceux de la Moskowa, de pareilles considérations n'ont fait hésiter Ney à se placer toujours au milieu du danger. Dans ces âmes privilégiées, *tout est à perdre*, quand l'honneur est compromis ; *tout est à gagner*, quand il s'agit d'acquérir une nouvelle gloire.

M. de Ségur dit que « ses généraux » et ses colonels, parmi lesquels lui- » même remarqua Fezenzac, le secon- » dèrent vigoureusement (page 194), » en l'aidant à se défendre dans une maison palissadée. Si M. de Ségur voulait citer le colonel Fezenzac, il pouvait trouver une meilleure occasion que celle d'une misérable attaque des Cosaques, repoussée par quelques coups de fusil.

Au reste, dans ce chapitre, l'esprit se repose un moment, consolé des in-

justices et de la désapprobation qui frappent l'armée française et ses chefs, en voyant qu'un de ses plus illustres généraux a trouvé grâce devant M. l'Officier du palais, et qu'il loue sans restriction son héroïsme.

—

CHAPITRE XIII.

Le désastre qu'éprouva l'armée d'Italie au passage du Wop, torrent qui n'*était qu'un ruisseau* à son premier passage, et qu'elle *retrouva une rivière* (page 195), est décrit avec de vives couleurs. Il est retracé avec cette surabondance de détails déchirants, qui caractérise la manière de notre écrivain; mais on y voit peu d'éloges du courage et de la constance de malheureuses troupes, qui, réduites à compter pour rien les efforts de l'ennemi, luttaient avec opiniâtreté contre les obstacles sans cesse renaissants, que leur opposaient un ciel meurtrier et une terre couverte de glace.

« Les Cosaques dépouillèrent les pri» sonniers qu'ils firent, les réunirent » ensuite en troupeaux, puis les fai» saient marcher nus sur la neige, à » grands coups du bois de leurs lan» ces. » (Page 198.)

Ces cruautés exercées sur nos malheureux prisonniers, rapprochées de celles que l'auteur rapporte, page 183, « où il dit, qu'ils ne rencontrent que » des Cosaques et une population ar» mée qui les entourent, les blessent, » les dépouillent et les laissent, avec des » rires féroces, expirer tout nus sur la » neige, etc. » démentent l'éloge qu'il a fait ailleurs de la magnanimité des Russes. Nous sommes loin de croire que ce fut par l'ordre des généraux ou des autorités que ces atrocités furent commises; mais pourquoi les a-t-on tolérées? Comment M. de Ségur peut-il concilier de pareilles barbaries avec cette assertion, « qu'eux seuls ont » connu la vraie gloire, et que leur re» nommée est restée grande et pure? » (Page 75.)

« Les généraux repoussaient inutile» ment nos soldats; ils se laissaient » frapper sans se plaindre, etc. » (Page 199.)

Les généraux donnaient l'exemple des privations à leurs soldats, et ne les *frappaient* point. Quoi qu'en dise notre historien, ils eussent rougi de s'enfermer dans les maisons et d'en défendre l'accès, quand les troupes bivouaquaient sur la neige. S'il existait des égoïstes insensibles à ce point aux maux de leurs camarades, ce ne pouvait être parmi ceux qui avaient des commandements dans l'armée.

« Il y eut un instant où cette mal» heureuse armée ne fut plus qu'une » foule informe, une vile cohue qui » tourbillonnait sur elle-même. » (Page 200.)

Jamais l'armée du prince Eugène n'a été dans l'état de désorganisation dont parle l'auteur. Elle prouva bientôt à Krasnoï qu'elle n'était pas *une vile cohue*!!!... *ni une foule informe* !!!... La division Broussier, qui formait l'arrière-garde, avait encore avec elle ses deux batteries d'artillerie organisées.

« Le prince Eugène réussit cepen» dant à sauver son arrière-garde. » C'était en revenant avec elle sur Smo» lensk, que ses traîneurs avaient été » culbutés sur les soldats de Ney. » (Page 201.)

Lorsque la tête du quatrième corps atteignait Smolensk, le prince Eugène laissa en position la division Broussier avec la cavalerie bavaroise, pour arrêter les Cosaques. Cette division ne courut aucun danger; les Cosaques se

gardèrent bien de l'attaquer sérieusement. Quant à ce que dit notre écrivain, des traîneurs *qui furent culbutés sur les soldats de Ney*, ce fait est impossible. La route de Doukhowtchina à Smolensk, que suivait le prince Eugène, débouchait à Smolensk, en arrière de la position qu'occupait le maréchal Ney sur la route de Dorogobouje. Ainsi, les traîneurs d'Eugène ne pouvaient pas tomber sur les soldats du maréchal Ney, qui les couvraient dans cette direction.

« Le colonel du quatrième régiment, » le jeune Fezenzac, sut ranimer ces » hommes à demi perclus de froid. » (Page 201.)

Cet officier n'eut probablement pas besoin d'employer beaucoup d'éloquence, pour décider les soldats du brave quatrième à marcher contre les Cosaques; car, comme nous sommes forcés de le répéter, cette route ne fut suivie que par de la cavalerie légère ennemie. La circonstance n'était pas d'une solennité telle que l'on eût à y remarquer la « supériorité des senti» ments de l'âme sur les sensations du » corps. » (Page 202.) Cette supériorité de sentiments est, au reste, le partage de tous ceux qui pensent et agissent noblement, sans distinction de rang. C'est sans doute par mégarde que ce lieu commun de morale a trouvé place ici.

CHAPITRE XIV.

M. le Maréchal-des-logis, après avoir fait un tableau déchirant du désordre qui régnait parmi des soldats sans armes, que le gouverneur de Smolensk ne veut pas recevoir dans cette ville avant l'entrée des corps organisés, dit qu'à l'arrivée de la garde « ils la mau» dirent. Seraient-ils donc sans cesse » sacrifiés à cette classe privilégiée, à » cette vaine parure qu'on ne voyait » plus la première qu'aux revues, aux » fêtes, et surtout aux distributions. » (Page 204.)

S'il était encore besoin de prouver que M. l'Officier du palais n'a rien compris aux armées, à côté desquelles il a quelquefois marché, que pourrait-on désirer de mieux que l'opinion qu'il prête aux traîneurs sur la garde impériale? Quoi ! cette garde fameuse, qui souvent, à elle seule, composait une armée; dont la seule présence dans les plus grandes batailles, assurait la victoire; dont l'effort, quand il fut nécessaire, ne la laissa jamais douteuse jusqu'à la dernière catastrophe, où elle aima mieux mourir que de se rendre, était, suivant lui, *une vaine parure* ! un hochet que Napoléon promenait d'un bout de l'Europe à l'autre ! Notre historien aurait bien dû faire connaître à quelles revues, à quelles *fêtes* elle prit part depuis la sortie de Moscou. *Cette classe, privilégiée* seulement par son courage et sa discipline, était le cœur, la vie même de l'armée. Quoi de plus naturel que de tout faire pour la conserver?

Dans la description que fait l'auteur du désordre de nos troupes à Smolensk, on n'aperçoit qu'une critique de l'administration. « Napoléon comp» tait sur quinze jours de vivres et de » fourrages pour une armée de cent » mille hommes; il ne s'en trouvait pas » la moitié en farines, riz et eau-de-vie : » la viande manquait. » (Page 208.)

L'Empereur devait compter sur de grandes ressources à Smolensk, puisque dès son départ de cette ville pour Moscou (le 24 août), il avait donné tous les ordres nécessaires pour qu'elles fussent assurées. Il témoigna un vif méconten-

tement de leur non-exécution. « Le munitionnaire n'obtint la vie, suivant M. de Ségur, qu'en se traînant longtemps sur ses genoux. Peut-être les raisons qu'il donna firent-elles plus pour lui que ses supplications. » (Page 208.)

Notre écrivain veut parler d'un chef du service des *vivres-viande*, qui, d'après ses états de comptabilité, était censé avoir envoyé à notre rencontre près d'un millier de bœufs, tandis qu'en réalité il n'avait rien envoyé. Le rapport fait à l'Empereur à ce sujet, apprit que cet homme avait vendu ces bestiaux à des juifs, qui les avaient conduits aux Russes, et Napoléon ordonna qu'il fût traduit devant une commission militaire. Certes, ce ne furent ni *ses raisons* ni *ses supplications*, qui le sauvèrent. L'auteur n'alléguerait pas tant de raisons pour excuser ce fournisseur infidèle, s'il avait connu ces détails.

Depuis près de trois mois que l'Empereur avait quitté Smolensk, il avait été bien facile d'y réunir des vivres, tirés tant des immenses magasins préparés en arrière, que des ressources que fournissait le pays. La Lithuanie n'avait point été ravagée; elle était bien disposée pour nous, et aucun corps ennemi n'y était resté. A son départ de Moscou, Napoléon avait donc tout lieu de compter qu'il trouverait des approvisionnements considérables à Smolensk : MM. Daru et Mathieu Dumas avaient la même opinion.

« Au reste, il s'emportait par besoin; il ne s'était point fait illusion sur ce dénuement. » (Page 210.)

L'Empereur, en voyant son armée manquer de vivres, par la non-exécution de ses ordres, dut exprimer avec amertume son mécontentement. Il ne *s'emporta pas par besoin*; il oublia de punir.

« Le génie de Napoléon en voulant s'élever au-dessus du temps, du climat et des distances, s'était comme perdu dans l'espace. » (Page 210.)

Comment concilier cette opinion avec celle que l'on trouve page 12 du 1er volume: « Admettant même que la rapidité de son expédition ait été téméraire, le succès l'aurait vraisemblablement couronnée, si l'affaiblissement précoce de sa santé eût laissé aux forces physiques de ce grand homme, toute la vigueur qu'avait conservé son esprit; » avec celle qu'on lit page 77 : « Cette entreprise était indispensable à l'achèvement d'un grand dessein presque accompli; son but n'était point hors de portée, les moyens pour l'atteindre étaient suffisants.... »

Il avait tout mis « au hasard d'un premier mouvement d'Alexandre. » (Page 210.) Nous avons déjà repoussé cette accusation de légèreté et d'inconséquence, dont l'auteur poursuit la mémoire de Napoléon. Il avait marché sur Smolensk et Moscou, pour battre l'armée russe et forcer Alexandre à la paix.

« C'était, ajoute l'auteur, toujours le même homme de l'Egypte, de Marengo, d'Ulm, d'Esslingen. » (Page 211.) Combien de fois n'a-t-il pas cherché à prouver, dans le cours de son livre, par des raisonnements ou par des faits dénaturés et souvent faux, que Napoléon n'était plus que « l'ombre de lui-même; que l'âge (quarante-trois ans) l'avait appesanti, etc., etc. ? » Enfin n'a-t-il pas dit, page 125: « Qu'étaient devenus ces mouvements rapides et décisifs de Marengo, d'Ulm et d'Eckmühl?

« C'était Fernand Cortez; c'était le Macédonien brûlant ses vaisseaux, et surtout voulant, malgré ses soldats,

» s'enfoncer encore dans l'Asie inconnue. » (Page 211.)

Cette comparaison est difficile à expliquer. Indépendamment de la résolution qu'une telle détermination suppose dans un homme qui en est privé, « qui n'a plus cette décision » vive, mobile, rapide comme les circonstances, » (page 94) quelle similitude y a-t-il entre la situation de Napoléon et celle du conquérant de l'Asie? Si, après le passage du Niémen, il eût rompu sa ligne de communication, et abandonné ses derrières, pour montrer à son armée qu'elle devait se suffire à elle-même, le rapprochement aurait quelque fondement. Qu'est-ce d'ailleurs, que le *Macédonien brûlant ses vaisseaux*? Jamais Alexandre n'a brûlé ses vaisseaux. Lorsque, après la conquête de presque toute l'Asie-Mineure, il quitta les bords de la mer, et partit de Milet pour continuer son expédition, sa flotte lui devenant inutile, il la renvoya, et l'employa à soumettre le Pont et les contrées voisines. Mais comment s'étonner que M. de Ségur ignore l'histoire d'Alexandre, quand il connaît si mal celle des campagnes de Napoléon? Où a-t-il vu qu'en Egypte, comme à Marengo, comme à Ulm, comme à Esslingen, ce grand capitaine a tout donné au hasard? Avant de parler de si belles combinaisons militaires, le Maréchal-des-logis du palais aurait dû se donner la peine d'en lire les relations et de les étudier.

L'*Histoire de la Grande-Armée* n'est que l'amplification d'un rhéteur, dont l'imagination vague et mélancolique se complaît à tracer des tableaux où les couleurs sont presque toujours fausses. Les faits ne sont jamais abordés franchement; les réflexions sont alambiquées ou contradictoires. Enfin, ce qui manque le plus dans l'*Histoire de la Grande-Armée*, c'est la vérité historique.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE Ier.

« Au même jour, à la même heure, » toute la Russie avait repris l'offen- » sive. Le plan général des Russes s'é- » tait tout à coup développé, etc. » (Page 215.)

Ce plan général des Russes, qui se développe tout à coup, au même jour, à la même heure, est bon à supposer aujourd'hui après l'événement; mais alors Kutusoff n'était occupé qu'à se défendre et à se réorganiser.

Le 18 octobre, « à l'instant même » où le canon de Kutusoff avait détruit » les illusions de gloire et de paix de » Napoléon, Wittgenstein, à cent lieues » derrière sa gauche, s'était précipité » sur Polosk, Titchakoff derrière sa » droite..... et tous deux, l'un des- » cendant du nord, l'autre s'élevant » du sud, s'étaient efforcés de se re- » joindre vers Borisow. C'était le pas- » sage le plus difficile de notre re- » traite, et déjà ces deux armées enne- » mies y touchaient, quand douze » marches, l'hiver, la famine et la » grande armée russe en séparaient » Napoléon. » (Pages 215 et 216.)

A en croire l'auteur, l'Empereur eût appris, par l'attaque de Kutusoff à Winkowo, que toute espérance de paix était détruite; et cependant les ordres donnés par ce prince (1) les 5,

(1) Le 5 octobre, Napoléon écrit au Major-général au sujet de l'évacuation des blessés

6, 10, 13, 14 et 15 octobre, font voir qu'il avait déjà pris des mesures pour évacuer Moscou et se porter sur Smolensk.

L'assertion de M. de Ségur, relative à Wittgenstein et à Titchakoff, est tout aussi erronée. Titchakoff était, le 18 octobre, à Brezecz-Litowski sur le Bug. Le même jour, Wittgenstein attaquait Polosk. De Polosk à Borisow, il y a cinq journées de marche, et de Brezecz à ce même point de Borisow, il y a au moins douze marches. Ainsi, ces deux généraux que M. de Ségur représente comme se donnant la main, sont éloignés l'un de l'autre de dix-sept journées. En écrivant ce passage, il faut que le Maréchal-des-logis du palais n'ait consulté aucune carte. Comment suppose-t-il que Kutusoff, qui était placé sur la route de Kalouga, séparait l'armée française de Borisow? Il y a plus; ce même jour, 18 octobre, où Titchakoff et Wittgenstein sont supposés *se touchant*, Titchakoff se faisait battre par Reynier, en voulant marcher sur Varsovie. Ce ne fut que le 20 octobre, qu'il revint à sa position de Brezecz. Le 28 seulement, après avoir laissé vingt-huit mille hommes aux ordres de Saeken, qu'il charge de surveiller Schwarzenberg et de masquer le mouvement qu'il fait sur Minsk, il se met en marche sur cette ville, où sa tête de colonne arrive le 16 novembre. Le prince Schwarzenberg venait d'être renforcé par la division Durutte, ce qui portait à environ cinquante mille hommes les forces sous ses ordres. Titchakoff partit de Minsk, le 19, pour se porter sur Borisow, dont il s'empara le 21; et le 23, il fit passer cette rivière à la division Lambert, pour avoir des nouvelles de Wittgenstein. Cette division rencontra le corps d'Oudinot, qui la culbuta, et la força de se replier sur la rive droite de la Bérésina. Ainsi, plus d'un mois après l'époque où M. de Ségur supposait les corps de Wittgenstein et de Titchakoff *se touchant*, ils n'étaient pas encore réunis.

Le maréchal Saint-Cyr occupait, depuis le 18 août, un camp retranché en avant de Polosk. « Ce camp montrait avec quelle facilité l'armée eût » pu hiverner sur les frontières lithuaniennes. » (Page 216.) L'auteur fait l'éloge de la bonne construction des baraques de nos soldats : « c'étaient de » beaux villages militaires, bien retranchés, à l'abri de l'hiver comme » de l'ennemi. ».

Immédiatement après, il dit que, depuis deux mois, les Français perdaient beaucoup de monde en allant chercher des vivres; « qu'ils étaient » sans cesse trahis par les paysans et » même par leurs guides. » Puis, il ajoute : « Ces échecs, la faim et les » maladies avaient diminué de moitié » les forces de Saint-Cyr. Les Bavarois étaient réduits de vingt-deux

qui se trouvent à Mojaïsk, à l'abbaye de Kolotskoï et à Gjat.

Le 6 octobre, Napoléon écrit au Major-général pour que Junot évacue tous les blessés sur Viazma, et Baraguay d'Hilliers de Viazma sur Smolensk, prescrivant que de là à huit jours il ne reste pas un blessé à Rouza, à l'Abbaye, à Mojaïsk et à Gjat.

Le 6 octobre, Napoléon écrit au Major-général pour que aucune troupe ne dépasse ni Gjat ni Mojaïsk.

Le 10 octobre, Napoléon écrit au Major-général de donner l'ordre d'arrêter les détachements d'infanterie, cavalerie, artillerie, à Smolensk.

Le 13 octobre, lettre du Major-général au roi de Naples, pour lui annoncer que l'armée va se mettre en marche de Moscou pour se joindre à lui, et chasser Kutusoff.

Le 15 octobre, l'Empereur donne ordre aux premier, troisième et quatrième corps de la garde de se tenir prêts à marcher.

» mille hommes à quatre mille, etc. »

Que devient donc cette facilité d'*hiverner*, si déjà nous avions éprouvé tant de pertes ? Et comme si la contradiction n'était pas assez forte, il ajoute, une page plus loin : « Ces ouvrages » n'étaient ébauchés qu'autant qu'il le » fallait, non pour couvrir leurs dé» fenseurs, mais pour leur marquer la » place sur laquelle ils devaient s'opi» niâtrer. » (Page 218.) Que signifient alors *ces beaux villages militaires bien retranchés* ? Il paraîtrait que leurs fortifications se réduisaient à de simples piquets pour marquer l'emplacement où les corps devaient *s'opiniâtrer*. Cette facilité d'hiverner n'était pas donc aussi grande que le suppose l'auteur.

—

CHAPITRE II.

Comment concilier ces passages : « Wittgenstein repoussé, Steinheil » battu, dix mille Russes et six géné» raux hors de combat..... » avec « l'orgueil et la joie dans le camp en» nemi, » tandis que dans le nôtre « se trouvent la tristesse et le dénue» ment. » (Page 225.) La tristesse de quoi ? Est-ce d'avoir battu les Russes, ou bien la tristesse d'abandonner un pays où *la faim* et la *maladie* régnaient (page 216), pour entrer dans un pays abondant en toutes sortes de vivres et de fourrages ? L'auteur a-t-il donc oublié que, lors de l'arrivée du deuxième corps à la Bérésina, les régiments avaient des vivres en abondance et des troupeaux à leur suite ?

M. de Ségur fait une singulière description de la retraite du maréchal Saint-Cyr; il prétend qu'elle « se fit » par toutes les routes qui condui» sent à Smoliany. » (Page 225.) Le motif de cette marche rétrograde était, suivant lui, de *trouver plus de vivres*, *de marcher plus librement, avec plus d'ensemble*. La raison de trouver des vivres est assez bonne, si l'ennemi ne suivait pas; mais celle de se diviser pour *marcher ensemble* (page 226), nous paraît difficile à comprendre. Le maréchal Saint-Cyr, se retirant sur le corps du maréchal Victor, fort d'environ trente mille hommes, qui, partant de Smolensk, marchaient sur sa droite, et n'étant pas poussé vivement par les Russes qu'il venait de battre, n'avait rien qui pût gêner sa marche. Aussi ne reçut-il d'échec qu'à une colonne de sa gauche.

L'auteur nous représente l'Empereur à Mikalewska, n'apprenant que des désastres. « Sa figure reste la » même; il ne change rien à ses ha» bitudes, rien à la forme de ses or» dres. A les lire, on croirait qu'il » commande encore à plusieurs ar» mées. » (Page 229.)

Les corps d'armée étaient encore dans leur état d'organisation, composés de divisions, de brigades et de régiments. Les pertes que l'on avait éprouvées pendant la route, les avaient certainement beaucoup diminués ; mais ce n'était nullement une raison pour ne pas leur donner des ordres dans la forme ordinaire, puisque leur organisation était toujours la même. Bien plus, lors du passage de la Bérésina, l'Empereur ne changea rien à la dénomination de ses corps d'armée, et il fit bien sous tous les rapports ; car l'ennemi voyant par les ordres du jour qu'il avait interceptés, par les prisonniers qu'il faisait, par tous les moyens qu'il avait d'être instruit, que l'armée avait le même nombre de corps et la même organisation qu'à son entrée en campagne, n'a jamais pu croire aux pertes nombreuses que nous avions essuyées, et il nous a toujours considérés

comme plus forts que nous n'étions en réalité. Si, au contraire, on eût réuni plusieurs corps pour n'en former qu'un ou deux, on eût par là révélé à l'ennemi notre faiblesse, en même temps que cela n'eût servi qu'à mettre de la confusion dans tout.

« Quant à Baraguey-d'Hilliers, qu'un » officier vient d'accuser, il le fait » comparaître, et ce général, dépouillé » de ses distinctions, part pour Berlin, où il préviendra son jugement, » en mourant de désespoir. » (Page 230.)

Le général Baraguey-d'Hilliers avait été chargé du commandement d'une division, qui se formait à Smolensk ; il avait cantonné ses troupes sur la route de Smolensk à Elnia. L'approche de l'armée russe dans cette direction aurait dû le porter à réunir sa division, ce qu'il ne fit pas. Le 9 novembre, une de ses brigades fut attaquée par trois chefs de partisans russes ; et, quoique forte de seize cents hommes, dont cinq cents de cavalerie, elle capitula et mit bas les armes. Le reste de la division se replia en toute hâte sur Smolensk. D'autres dépôts français, dont le plus considérable était placé à Klemenstiewo, furent enlevés. La plupart des chevaux du train, qui se trouvaient cantonnés dans les environs, à une assez grande distance, furent également enlevés par les Cosaques. L'Empereur témoigna son mécontentement au général Baraguey-d'Hilliers, de ce que sachant la marche de l'ennemi, il avait ainsi éparpillé toutes ses forces. Il lui ôta son commandement, et l'envoya à Berlin. Il est faux que ce général ait *été dépouillé de ses distinctions* ; il devait être jugé. Pour un général aussi sensible à l'honneur et aussi bon Français que le général Baraguey-d'Hilliers, le malheur d'avoir mérité d'être mis en jugement peut avoir eu une influence funeste sur sa santé déjà très délabrée (1).

Indépendamment des pertes irréparables en hommes et en chevaux, que cette imprévoyance du général Baraguey-d'Hilliers venait de nous causer, l'Empereur fut vivement blessé d'apprendre qu'un corps français de onze cents hommes d'infanterie et de cinq cents de cavalerie eût mis bas les armes devant des corps de partisans. Le maréchal Ney, quelques jours auparavant, pour montrer à ses soldats combien ces troupes de Cosaques étaient peu redoutables, avait donné ordre à un capitaine de grenadiers de choisir cinquante hommes, d'aller mettre le feu à un village situé à une demi-lieue de la route, puis de se retirer sur un second village qu'il lui montra de la main, en lui prescrivant de le rejoindre après cette expédition. « Vous serez, » lui dit-il, « entouré par cinq à six cents Cosaques ou plus ; mais, tenez bon, aucun de vous n'a rien à en craindre. » Le capitaine part, exécute son ordre de point en point. Il se voit entouré et harcelé par mille à douze cents Cosaques. En vain, le commandant russe fait mettre pied à terre à la moitié de ses hommes ; il ne peut entamer cette poignée de

(1) Dans une lettre du prince de Neuchâtel au général Charpentier, gouverneur de Smolensk, datée de Viazma le 1er novembre 1812, dans laquelle il lui rend compte des mouvements de l'armée, le charge d'en prévenir les gouverneurs de Mohiloff et de Minsk, lui prescrit de nouvelles mesures relatives aux approvisionnements, et lui demande également l'état de tous les magasins, subsistances et munitions qui sont à Smolensk, on lit : « Faites connaître au général Baraguay-d'Hilliers le mouvement de l'armée, etc. *Je vous ai déjà fait connaître que ce général ne devait pas se compromettre : renouvelez-lui de ma part cette disposition.* »

braves. Le maréchal Ney envoie alors un demi-bataillon au secours de ces cinquante grenadiers, qui, avec leur officier, rejoignent intacts la colonne.

Les réflexions que M. de Ségur, qui nous reporte sans cesse vers le passé pour accuser le présent, fait faire aux soldats sur les trente-quatre jours de repos à Moscou, et sur le peu de soin pris pour pourvoir aux différents besoins, ne montrent-elles pas le désir de censurer l'Empereur? Pendant son séjour à Moscou, il prodigua ses soins à son armée. Lors du départ, sa sollicitude se porta d'abord sur les blessés : toutes les voitures, même les siennes, durent en recevoir. Les ordres donnés aux divers commandants des corps, leur prescrivaient d'emporter pour vingt jours de vivres, ce qui paraissait suffisant pour atteindre Smolensk avant les froids. Des troupes et des dépôts de vivres devaient se trouver à Viazma et à Dorogobouje. C'est donc à tort que l'auteur accuse Napoléon d'imprévoyance. Tous nos malheurs n'ont été causés que par le froid, et parce que les ordres de l'Empereur n'ont pas été exécutés.

M. de Ségur termine ces longues réflexions, en disant que de Moscou « il » eût toujours fallu revenir, et que rien » n'avait été préparé, même pour un » retour pacifique. » (Page 232.) Eh quoi! si la paix avait été faite, nous n'aurions pas pu nous procurer des vivres, nous retirer sur notre ligne de démarcation! nous eussions manqué de ressources! Mais les Russes eux-mêmes n'eussent-ils donc pas été intéressés à nous en procurer?

L'Empereur espérait trouver dans Smolensk des troupes fraîches, des chevaux et des magasins considérables. Quoique ses espérances ne se soient pas entièrement réalisées, Smolensk nous offrit quelques ressources. On donna de la farine aux corps, on distribua généralement tout ce qui se trouva dans les magasins. L'Empereur avait eu primitivement la pensée de conserver cette ville, et de prendre position vers la Duna et le Boristhène. Ayant appris que l'amiral Titchakoff se portait sur Minsk, et que les ordres réitérés qu'il avait envoyés à Victor, de rejeter Wittgenstein au-delà de la Duna, n'avaient pas été exécutés, il se décida à se porter derrière la Bérésina. L'auteur paraît reprocher à Napoléon d'être resté cinq jours à Smolensk; et cependant ces cinq jours avaient été employés aussi utilement que possible pour l'armée. La longue marche qu'elle venait de faire depuis Moscou, sans s'arrêter, avait occasionné un grand nombre de traîneurs. On espérait que quelques jours de repos en rallieraient la plus grande partie. D'ailleurs les corps n'étaient pas tous arrivés à Smolensk en même temps que l'Empereur, et il dut attendre les derniers avant de se mettre en marche.

On conçoit que M. de Ségur, qui n'avait aucune connaissance des dispositions que faisait l'Empereur, ait imaginé qu'il perdait son temps à plaisir. On conçoit aussi que parmi *les sages* dont il nous a parlé plusieurs fois, et du nombre desquels il était sans doute, il y en ait eu quelques-uns qui auraient voulu se retirer en toute hâte sur Wilna, et même au-delà du Niémen ou de la Vistule, quoi qu'il pût en arriver au reste de l'armée. Le Maréchal-des-logis du palais est ici, comme ailleurs, l'organe des mécontents, dont il a enregistré les bavardages.

« On savait que Ney avait reçu l'or- » dre d'arriver à Smolensk le plus tard » possible, et Eugène celui de rester » deux jours à Doukhowtchina. » (Page

232.) La lettre de Napoléon au Major-général, que nous rapportons, dément ce qui est relatif à Ney (1). Quant à Eugène, il passa le Wop le 9, il arriva le 10 à Doukhowtchina; il y séjourna, le 11, pour remettre l'ordre et donner un peu de repos à ses troupes; ce ne fut que le 13 qu'il atteignit Smolensk.

Entre autres réflexions que l'auteur prête aux soldats français, on trouve celle-ci: « L'Empereur a-t-il ignoré » la joie des Russes, quand, trois mois » plus tôt, il se heurta si rudement » contre Smolensk, au lieu de marcher » à droite vers Elnia, où il eût coupé » l'armée ennemie de sa capitale?.... » Aujourd'hui... ces Russes imiteront-» ils sa faute dont ils ont profité? » (Page 233.)

Qui pourrait croire que c'est un écrivain portant le titre de général, qui fait une pareille réflexion! Quoi! l'Empereur aurait dû ne pas prendre Smolensk et laisser cette place au pouvoir de l'ennemi, sur ses derrières, pour marcher sur Moscou! La paix ne pouvait avoir lieu qu'après avoir battu l'armée russe et s'être emparé de la capitale. Tout le plan de l'Empereur reposait sur cette base. Smolensk est, avec raison, considéré comme la clef de Moscou, puisque celui qui est maître de Smolensk peut se porter sur Moscou sans danger, en y appuyant sa ligne d'opérations. Si ce que dit l'auteur était vrai, pourquoi les Russes, dans toutes leurs relations, parlent-ils de la terreur et de l'abattement que la prise de ce point important par les Français, causa dans toute la Russie (1)? Dans notre retraite, les circonstances étaient tout-à-fait différentes. L'Empereur marchant sur Moscou, devait occuper Smolensk; se retirant sur la Bérésina, il ne pouvait conserver cette place. Kutusoff ne devait point perdre son temps à l'attaquer; mais il devait chercher à se réunir, le plus vite possible, à l'armée de Titchakoff pour nous couper la retraite. Il était dans son pays, lui, il n'avait rien à craindre pour ses derrières.

« Augereau et sa brigade, enlevés sur » cette route, ne l'éclairent-ils point? » (Page 233.) Le général Augereau et sa brigade furent pris, non par Kutusoff, mais par les partisans russes Denisof, Dawidof, et Seslavin, qui se réunirent pour cette expédition.

L'auteur suppose que l'Empereur est resté dans Smolensk, pour le plaisir « de dater cinq jours de cette ville, » et de donner à une déroute l'appa-» rence d'une lente et glorieuse re-» traite. » (Page 234.) Ici l'humeur de ceux qui voulaient se mettre à l'abri du danger, et échapper aux privations le plus vite possible et à tout prix, est encore évidente. Nous sommes obligé de le répéter, l'Empereur n'est resté dans Smolensk que le temps nécessaire

(1) Semlewo, le 3 novembre 1812.

Napoléon au Major-général.

Mon Cousin, écrivez au duc d'Elchingen qu'aussitôt qu'il aura pris le commandement de l'arrière-garde, il fasse filer l'armée le plus vite possible; car on use ainsi le reste du beau temps sans marcher. Le prince d'Eckmühl retient le Vice-Roi et le prince Poniatowski pour chaque charge de Cosaques qu'il aperçoit. Sur ce, etc., etc.

(1) « La perte de Smolensk avait répandu la » consternation dans l'intérieur de l'Empire. » Si Napoléon eût pu pousser un corps jusqu'à » Moscou, avant que l'armée russe fût en me-» sure de lui livrer une bataille générale, la » consternation eût été à son comble, et la na-» tion découragée eût peut-être regretté les » sacrifices qu'elle avait faits à son indépen-» dance. » (*Boutourlin, tome I, page* 301.)

pour rallier les hommes isolés, évacuer ses blessés et ses malades (1), profiter des ressources de cette ville, et empêcher que sa retraite ne se tournât en déroute, ce qui aurait eu lieu, s'il eût marché constamment et sans s'arrêter. Une preuve que ces cinq jours ne furent pas perdus pour l'armée, c'est que, en sortant de Smolensk, elle a montré de nouveau, dans les combats de Krasnoï, qu'elle n'était point dégénérée, et que, depuis ces combats, Kutusoff n'osa plus essayer de lui couper la retraite, ni même la suivre de trop près.

L'auteur prête ces réflexions, sur le séjour à Smolensk, à des officiers de Napoléon. Il ajoute qu'elles étaient « secrètes, car leur dévouement de» vait se soutenir tout entier deux ans » encore. » (Page 235.) Cet aveu est assez naïf. Quoi! le dévouement des officiers de l'Empereur ne devait durer qu'autant qu'il aurait des dotations, des honneurs, de l'or à leur prodiguer!!! Malgré les louanges données à Messieurs tels et tels, nous doutons qu'ils soient flattés de l'opinion que M. de Ségur a de leur attachement.

A la suite de quelques éloges du général Latour-Maubourg, l'auteur dit : « Il marcha toujours avec le même » ordre et la même mesure, au milieu » d'un désordre démesuré, et pour» tant, ce qui fait honneur au siècle, » il arriva aussi vite, aussi haut et » aussitôt que les autres. » (Page 235.)

On ne voit pas trop ce qu'a de commun l'honneur du siècle avec l'avancement de M. Latour-Maubourg. L'Empereur avait pour principe de récompenser le mérite où il le trouvait. Il est d'une rigoureuse équité de reconnaître qu'il l'a constamment mis en pratique, et de lui en laisser tout l'honneur.

Suivant M. l'Officier du palais', l'armée française, forte de cent mille combattants, avait été réduite en vingt-cinq jours à trente-six mille, et ces faibles restes étaient surchargés de soixante mille traîneurs sans armes; ce qui ne supposerait que quatre mille hommes tués, blessés ou restés en arrière depuis le départ de Moscou.

Ces restes de corps d'armée... « Ku» tusoff allait les faire passer tour à » tour par les armes. » (Page 237.) Cette expression a quelque chose de révoltant dans la bouche d'un Français. Certes, si nos soldats *passèrent par les armes de Kutusoff*, les Russes passèrent par les armes françaises, et ils y passèrent si bien que depuis on ne les trouva plus.

—

CHAPITRE III.

L'Empereur, en quittant Smolensk avec son armée, était obligé de l'échelonner successivement, pour éviter la confusion et l'encombrement de l'artillerie, des voitures et des traîneurs. Le 13, il fit partir la division Claparède avec le trésor et les bagages; et le 14, il se mit en marche lui-même avec sa garde, laissant à Smolensk les corps de Davout et de Ney, qui devaient se soutenir mutuellement, et évacuer cette ville le 16, après en avoir fait sauter les fortifications.

Napoléon arriva à Koritnia, où il passa la nuit. Le lendemain, Miloradowitch, à la tête de vingt mille hommes,

(1) Le 7 novembre, il y avait aux hôpitaux de Smolensk, trois mille six cent soixante-dix-huit malades, dont deux cent deux Russes; le 8, neuf cents furent évacués sur Orcha, et les autres le furent pendant notre séjour dans cette ville.

n'osa pas barrer le chemin ; il se contenta d'envoyer quelques boulets. L'Empereur atteignit Krasnoï : « Le » seul aspect de Sébastiani, et des pre- » miers grenadiers qui le devançaient, » suffit pour en repousser l'infanterie » ennemie. » (Page 243.) C'est le 14, que la division Claparède, arrivant à Krasnoï, en chassa le corps volant d'Ojarowski, qui voulait s'y établir. La garde impériale avec l'Empereur n'avait pas souffert, les ennemis n'ayant pas osé l'attaquer. « Mais, dit l'auteur, » les Russes, de leurs collines, virent » tout l'intérieur de l'armée, ses diffor- » mités, ses faiblesses, ses parties les » plus honteuses, enfin ce que, d'or- » dinaire, on cache avec le plus de » soin. » (Page 243.)

La garde marchait avec ordre, *ces difformités, ces parties honteuses*, Miloradowitch craignait de les voir de trop près, puisqu'il n'osa pas s'opposer à son passage. M. de Ségur, qui a fait un portrait si brillant de ce général ennemi, qu'il compare à Murat, se trouve ainsi forcé de démentir par les faits, les éloges qu'il lui a prodigués. Après le passage de la garde, « il s'en- » hardit, resserra ses forces, et, des- » cendant de ses hauteurs, il s'établit » fortement avec vingt mille hommes » en travers de la grande route. Par ce » mouvement, il séparait de l'Empe- » reur, Eugène, Davout et Ney, et fer- » mait à ces trois chefs le chemin de » l'Europe. » (Page 244.) L'imagination de M. de Ségur l'emporte au point d'oublier que la scène se passe en Lithuanie.

CHAPITRE IV.

Le prince Eugène, qui, avec son corps d'armée, avait couché près de Koritnia le 15, était à trois lieues de Krasnoï, lorsque les traîneurs et les isolés, qui marchaient devant lui, furent attaqués par les Cosaques de Miloradowitch. Ces hommes, pour la plupart sans armes, se pelotonnèrent, repoussèrent ces attaques, et se retirèrent sur le corps d'armée dont ils avaient fait partie.

Eugène voyant que Miloradowitch voulait lui barrer le chemin, plaça la garde italienne à droite de la route, et les divisions Phelippon et Broussier à la gauche. La troisième division fut placée en arrière. Dans cette position, et quoiqu'il n'eût plus que quelques pièces d'artillerie, et que l'ennemi engageât vingt mille hommes, il repoussa vigoureusement toutes les attaques de Miloradowitch. Pendant tout le combat, le prince avait manœuvré en menaçant la droite des Russes ; lorsque la nuit fut venue, et qu'il vit qu'ils avaient considérablement renforcé cette droite menacée, il mit son corps d'armée en marche, pour passer derrière la gauche des Russes. Par ce mouvement, il tourna le corps qui lui était opposé, et rejoignit, pendant la nuit, la jeune garde, qui était en avant de Krasnoï.

Notre historien décrit ces mouvements d'une manière diffuse, et les entremêle de réflexions intempestives, qui ne font que répandre de l'obscurité dans le récit. Que signifient « ces » bataillons ennemis qui bordent les » deux côtés de la route » (page 249), sur laquelle marche le corps de traîneurs pour se réunir à Eugène, et qui, « soit admiration ou pitié, crient aux » nôtres de s'arrêter, les prient, les » conjurent de se rendre ? » (Page 249.) Nous n'accepterons pas ce sentiment d'*admiration*, parce qu'il y a mauvaise grâce à se louer et à s'encenser soi-même ; mais nous repousserons forte-

ment l'expression de *pitié*. C'est un sentiment qui est, au reste, en harmonie avec l'idée des *fourches caudines*, sous lesquelles nous fait passer Kutusoff, suivant M. le Maréchal-des-logis du palais. Il faudrait dire simplement, sans hyperbole ni jactance, que le souvenir de Malo-Jaroslavetz, et la contenance de ces braves, ont imposé à leurs ennemis. L'auteur lui-même dit plus bas, en parlant des Russes : « La » victoire était si nouvelle pour eux, » que la tenant dans leurs mains ils ne » surent pas en profiter; ils remirent » au lendemain pour achever. » (Page 252.)

—

CHAPITRE V.

Napoléon, arrivé à Krasnoï le 15, ayant appris que l'armée russe était dans les environs, et que le corps d'Ojarowski se trouvait posté près de cette ville, et menaçait la gauche de la route, résolut de prouver aux Russes, par une attaque de nuit, que l'armée française, malgré les désastres qu'elle avait éprouvés, était toujours animée du même courage. A cet effet, il chargea le général Roguet, avec sa division de jeune garde, d'aller attaquer dans la nuit même le corps d'Ojarowski.

L'ordre portait de tomber sur les Russes à la baïonnette et sans tirer. Cette expédition eut le résultat que l'Empereur en attendait. Les Russes, surpris, perdirent beaucoup de monde. L'effet le plus avantageux que produisit ce mouvement hardi, fut la circonspection qu'il inspira à Kutusoff; il suspendit sur-le-champ le mouvement qu'il avait ordonné au corps de Tormasow, pour nous couper la route entre Krasnoï et Liadi. De si beaux faits illustrant les malheurs que nous ne devions qu'à l'inclémence du ciel, auraient dû exalter l'imagination d'un écrivain français.

Les réflexions que l'auteur prête à Kutusoff sur sa lenteur, sont avilissantes pour notre armée; il la suppose prisonnière sous le fouet d'un Cosaque qui « la châtie dès qu'elle veut s'écar- » ter du chemin qui lui est tracé. » (Page 259.)

Ce qu'il fait dire à Wilson, qu'on entend les Cosaques s'écrier que « c'est » une honte de laisser ces squelettes » sortir ainsi de leurs tombeaux » (page 260), est tout aussi bizarre. Kutusoff ne voulait point attaquer l'armée française, parce que la véritable armée russe avait succombé à la Moskowa; qu'avec celle qu'il avait réorganisée, il avait été battu à Malo-Jaroslavetz et à Viazma, quoiqu'il eût des forces quintuples de celles des Français. Il savait que, si dans l'armée française il se trouvait des soldats découragés et marchant isolément, le courage de ceux qui restaient, s'accroissait en raison de leur petit nombre, et que Napoléon était à leur tête. Qu'un Anglais n'ait pas senti cela, ou ne l'ait pas dit, cela se conçoit; mais un Français!

En quittant Smolensk, l'Empereur avait chargé Ney de faire l'arrière-garde. Ce maréchal ne devait quitter cette ville que le 16, après en avoir fait sauter les fortifications; le prince d'Eckmühl était chargé de le soutenir. Le 16, de grand matin, Davout ayant laissé une division au maréchal Ney, se mit en marche avec les quatre autres. Dans la journée, après avoir fait prévenir Ney du combat du prince Eugène, il continua son mouvement sur Krasnoï. Le maréchal Ney, pensant qu'il ne pouvait se trouver entre lui et Napoléon que des Cosaques, ne voulut se mettre en marche que le 17.

La position que Miloradowitch avait prise sur la route de Smolensk à Krasnoï, dans la nuit du 16 au 17, coupait donc ces deux corps de l'Empereur. En même temps, on apprit, à Krasnoï, que les Russes, dont l'attaque du général Roguet avait arrêté le mouvement sur Dobroé, se disposaient à le reprendre. La position de Napoléon était critique. D'une part, il voyait sa retraite au moment d'être coupée, et d'une autre, en se retirant, il abandonnait deux de ces corps. Il fit appeler Berthier, Mortier, Lefebvre, Bessières, et leur dit qu'il fallait se préparer à attaquer l'ennemi le lendemain matin. Ces maréchaux lui répondirent par les états de situation de leurs corps. N'importe, répliqua Napoléon, nous devons sans hésiter marcher au secours de Davout et de Ney. Et en effet, à la pointe du jour, il se mit à la tête de sa garde, pour se porter sur l'ennemi. Ce mouvement audacieux de l'Empereur, qui, avec une poignée d'hommes, marchait contre toutes les forces russes, produisit son effet. Miloradowitch quitta sa position sur la route, et, se rapprochant du centre de l'armée russe, laissa passer le corps du maréchal Davout qui vint rejoindre Napoléon.

Ce chapitre, à l'exception de quelques passages que nous avons dû relever, est en général écrit avec un esprit de justice, dont on regrette l'absence dans les autres parties de l'ouvrage. L'armée et son chef y sont moins défigurés. A part quelques taches, des rapprochements déplacés, des réflexions intempestives, l'attitude héroïque de Napoléon, la grandeur et la noblesse de ses résolutions y sont fidèlement représentées. Après avoir décrit ce mouvement sublime, comment l'auteur a-t-il pu laisser subsister l'odieuse imputation qu'on lit à la page 192 de son livre : « Napoléon sen» tait qu'il n'y avait plus qu'à sacrifier » successivement l'armée partie par » partie, en commençant par les ex» trêmités pour en sauver la tête. » Comment ne s'est-il pas aperçu qu'il réfutait lui-même victorieusement les reproches d'engourdissement, de caducité, d'indécision et d'insensibilité qu'il lui a prodigués?

CHAPITRE VI.

« Là (au quartier-général de Liadi) » furent malheureusement consumés » tous les papiers que Napoléon avait » rassemblés pour écrire l'histoire de » sa vie; car tel avait été son projet » lorsqu'il partit pour cette funeste » guerre. » (Page 275.)

Il y a du ridicule à supposer que l'Empereur, partant pour la guerre, *emportait tous ses papiers pour écrire l'histoire de sa vie*, comme s'il devait se trouver en Russie dans un parfait repos. Ce prince n'eut à brûler aucun papier relatif à son histoire, parce qu'il n'en avait point apporté. D'ailleurs, qu'est-ce que l'auteur entend par ces papiers rassemblés? Napoléon n'avait pas besoin de prendre ce soin, puisque les actes de sa vie sont partout. Il avait fait copier, dans des registres, sa correspondance comme général en chef des armées d'Italie et d'Egypte. Ces registres n'ont point quitté ses archives. Son intention était de profiter du repos que devait lui laisser la pacification générale, pour rédiger l'histoire complète de ses campagnes et de son règne; et s'il eût pu avoir, à Sainte-Hélène, ces précieux matériaux, il eût été plus à même d'élever un monument impérissable à la gloire des armées françaises.

Le Maréchal-des-logis du palais ne laisse échapper aucune occasion de répéter qu'il entrait dans le plan de l'Empereur de s'arrêter sur le Borysthène. Comment peut-il supposer que, partant de Paris, il eût formé le projet de s'arrêter sur les confins de la Lithuanie? Il voulait conquérir la paix qu'on lui refusait; mais il ne pouvait y parvenir qu'en détruisant les armées russes. Si ses combinaisons militaires avaient toutes réussi, cette paix eût pu être obtenue en Lithuanie même; mais alors il n'y fût pas resté pour le plaisir d'écrire ses campagnes. Les événements ayant eu une autre issue, il ne pouvait, au mois de juillet, s'arrêter pour prendre des cantonnements. Arrivé sur la Duna, il avait encore quatre mois pour agir. Il se décida à marcher sur Moscou, certain que la Russie ne livrerait pas cette capitale sans bataille. C'est sur cette bataille qu'étaient fondées ses espérances de paix. Mais, avant de prendre ce parti, il laissa les corps de Macdonald, Saint-Cyr et Oudinot sur la Duna, et, sur les frontières de la Wolhinie, les corps de Schwarzenberg, de Reynier et de Dombrowski, pour contenir les armées russes opposées, en même temps que des corps considérables, celui de Victor et celui d'Augereau, s'organisaient sur ses derrières, l'un pour venir former sa réserve, et l'autre pour assurer sa communication jusqu'au Rhin. Maître de Smolensk vers le milieu d'août, il continua sa marche sur Moscou, qui n'en était éloigné que d'une dizaine de journées. La bataille qu'il cherchait eut lieu; l'armée russe fut en partie anéantie. La conquête de Moscou en fut le résultat: tout promettait la paix. Mais elle aurait trop nui à l'Angleterre, et l'incendie de Moscou avait été résolu: sacrifice qui ne coûtait rien à cette puissance, mais qui causait plus de dommages à la Russie que la paix la plus désavantageuse. Pour assurer le succès d'une si monstrueuse entreprise, l'Angleterre se plaça entre Alexandre et Napoléon, et, couverte d'un masque russe, elle mit en jeu les ressorts de sa politique astucieuse pour enlacer Alexandre, et le prémunir contre toute tentative de négociation. C'est ainsi qu'en Turquie elle avait, en semant la corruption et le mensonge, trompé le divan et mis le sultan dans la nécessité de souscrire à la paix.

CHAPITRE VII.

M. de Ségur suppose l'Empereur, à son arrivée à Orcha, incertain de la route qu'il doit prendre; il lui fait tenir un conseil où figure le général Jomini. Il est bon de faire remarquer que ce général n'occupait pas, dans l'armée, une position qui pût le faire appeler au conseil. Il était simplement, à cette époque, commandant de la petite ville d'Orcha. Si Napoléon lui a demandé des renseignements, c'est purement en raison de ses fonctions, et pour s'instruire des ressources qui se trouvaient dans cette place. Notre historien prête à l'Empereur un plan, afin de mettre le général Jomini à même de le combattre. Jamais Napoléon n'a « déclaré » qu'il voulait abandonner sa ligne » d'opération sur Minsk, se joindre » aux ducs de Bellune et de Reggio, » passer sur le ventre à Wittgenstein » à regagner Wilna, en tournant la » Bérésina par ses sources. »(Page 277.)

S'il avait eu ce projet, et qu'il eût demandé l'avis du général Jomini, cet officier eût dû ajouter aux raisons qu'on lui fait donner, celle qu'en manœuvrant ainsi, Titchakoff se se-

rait porté de Minsk sur Wilna bien longtemps avant que l'armée française pût y arriver. Mais tout le projet et le conseil tombent devant l'exposé des ordres de l'Empereur datés de Doubrowna, le 18 et le 19 novembre 1812.

Par sa lettre du 18 au Major-général, il lui prescrit ce qui suit : « Écrivez au » gouverneur de Minsk que je serai de» main à Orcha; faites-lui connaître » que j'ai ordonné au deuxième corps, » avec une division de cuirassiers et » cent pièces de canon, commandés » par le duc de Reggio, de se porter en » toute hâte, et en ligne droite, sur Bo» risow pour assurer ce poste impor» tant, et, de là, marcher sur Minsk. En » attendant, le général Dombrowski se » rendra avec sa division dans cette » place, et observera ce que fait le corps » qui est à Minsk. Recommandez-lui » d'envoyer des agents du pays au duc » de Bassano et au prince de Schwar» zenberg, et d'avoir soin de vous » écrire fréquemment. »

Par une lettre du lendemain, à trois heures du matin, le prince de Neuchâtel écrivait au duc de Bellune : « L'Em» pereur arrive à Orcha aujourd'hui » à midi; il est nécessaire, M. le » Maréchal, que la position que vous » prendrez vous mette plus près de » Borisow, de Wilna et d'Orcha, que » l'armée ennemie. Faites en sorte » de masquer le mouvement du duc de » Reggio, et de faire croire, au con» traire, que l'Empereur se porte sur » le général Wittgenstein, manœuvre » assez naturelle. L'intention de Sa Ma» jesté est de se porter sur Minsk, et, » quand on sera maître de cette ville, » de prendre la ligne de la Bérésina, » etc. »

Dans ce prétendu conseil, M. de Ségur fait jouer, à Jomini, un rôle assez ridicule : « C'est alors, » dit-il, « qu'il » affirma connaître l'existence d'un » chemin qui, à la droite de cette ville » (Borisow), s'élève sur des ponts de » bois au travers des marais lithua» niens. » (Page 278.) Selon lui, c'était le seul chemin qui pût conduire l'armée à Wilna, par Zembin et Molodezno. Cette découverte n'aurait pas coûté une grande dépense de connaissances topographiques au général Jomini, puisque ce chemin se trouve indiqué sur toutes les cartes, et que tous les officiers polonais de l'état-major de l'Empereur le connaissaient. Les vaguemestres des régiments du deuxième corps revenaient par cette route, de Wilna.

D'après ce court exposé, on peut apprécier à leur juste valeur les détails qui suivent; et l'on conçoit que le général Dode n'eut pas de peine à dissuader l'Empereur d'une manœuvre que, comme on vient de le voir, il n'avait nulle intention de faire.

Une autre erreur de M. de Ségur, est l'ordre qu'il suppose avoir été donné « au général Éblé, d'aller avec huit » compagnies de sapeurs et de ponton» niers assurer son passage sur la Bé» résina; et à Jomini, de lui servir de » guide. » (Page 279.) Le 19, l'Empereur était à Orcha; le pont de Borisow ne fut pris par l'ennemi que le 21 au soir. Aussi ne fut-ce pas d'Orcha, ainsi que le dit l'auteur, mais bien le 24, de Bohr, que l'Empereur fit partir le général Éblé.

M. l'Officier du palais se trompe encore, en disant qu'à Orcha le désordre de l'armée augmenta. Au contraire, les magasins de cette ville permirent de faire quelques distributions aux troupes. Le dégel ayant succédé au froid rigoureux qui nous accablait depuis Smolensk, les bivouacs devinrent supportables. L'artillerie était encore nom-

breuse, quoi qu'en dise l'auteur. Un parc d'artillerie, qui s'y trouvait établi, fournit au remplacement d'une grande partie de nos munitions, et cinq batteries complètes furent distribuées aux corps d'armée qui en avaient le plus besoin. La garnison de cette ville, ainsi que la cavalerie polonaise, qui avait été cantonnée dans les environs, s'y réunirent à l'armée. M. de Ségur dit lui-même (page 285), « que les abris » et les distributions avaient produit » ce que les menaces n'avaient pu » faire; les traineurs s'étaient ralliés, » etc., etc. »

—

CHAPITRES VIII ET IX.

L'intention de M. le Maréchal-des-logis du palais, en écrivant ces deux chapitres, où il rend compte des événements arrivés au maréchal Ney, depuis sa séparation de l'armée, événements si glorieux pour la mémoire de cet illustre Maréchal, nous interdit les réflexions critiques que plusieurs passages de cet épisode font naître. Nous ne relèverons que cette observation : « Tant le maréchal Ney avait ce tem» pérament des grands hommes, une » âme forte dans un corps robuste, et » cette santé vigoureuse sans laquelle » il n'y a guère de héros! » (Page 299.) On pourrait citer une foule d'exemples qui démentent cette opinion. C'est la mollesse de l'âme qui rend le corps inhabile; une âme fortement trempée, à laquelle les périls ne servent qu'à donner une nouvelle énergie, soutient une faible enveloppe. Ney était un de ces hommes privilégiés. Lors même qu'il eût eu un corps débile, il n'eût pas moins été un héros.

Il est à regretter que M. de Ségur n'ait pas fait connaître avec plus de détails le brillant combat que soutint le maréchal Ney à la tête du troisième corps et de la division Ricard (1). Pourquoi n'a-t-il pas fait mention de cette attaque impétueuse du 15ᵉ léger, du 33ᵉ et du 48ᵉ, qui renversèrent la ligne russe jusqu'à trois fois, malgré le feu terrible de plus de cinquante bouches à feu? Pourquoi ne parle-t-il pas de ces deux braves compagnies de sapeurs et de mineurs, commandées par le colonel Bouvier, qui furent détruites dans ce combat? Pourquoi ne dit-il pas un seul mot des généraux Dufour, Barbanègre, du colonel Pelet du 48ᵉ, et de tant d'autres officiers, qui, voulant être encore plus braves que leurs soldats, tombaient comme eux aux cris de vive l'Empereur, vive la France! Pourquoi ne fait-il pas connaître que le colonel Pelet fut celui qui, tout sanglant qu'il était, décida le maréchal Ney à passer le Dniéper sur sa droite, au lieu de se porter sur Mohilow, en marchant par sa gauche, ainsi que le Maréchal en avait eu d'abord le projet?

L'auteur aurait dû apprendre à ses lecteurs que l'Empereur, à son départ de Doubrowna, avait donné pour instruction au maréchal Davout, qui commandait l'arrière-garde, de rester dans cette ville le plus longtemps qu'il pourrait, dans la pensée que Ney s'y dirigerait par la rive droite du Dniéper. En effet, peu de moments après le départ de Davout, qui eut lieu trop promptement, le maréchal Ney se présenta devant Doubrowna; mais le pont avait été détruit. M. de Ségur, ordinairement si prodigue de détails, en laisse

(1) Depuis la blessure du général Friant, le général Ricard commandait sa division, qui avait été détachée du premier corps et mise sous les ordres du maréchal Ney, à Smolensk.

désirer sur la satisfaction que l'Empereur témoigna, à la nouvelle de la réapparition de son héroïque compagnon d'armes. Ce prince était alors à Baranie, dînant avec le maréchal Lefebvre, lorsqu'un officier d'ordounance (1), qu'il avait laissé à Orcha pour répartir l'artillerie entre les corps d'armée, lui annonça que des officiers polonais venaient d'arriver en ville, demandant du secours de la part du maréchal Ney, qui était à quelques lieues de là. L'Empereur se leva aussitôt, et, saisissant cet officier par les deux bras, lui dit avec la plus vive émotion: « Est-ce » bien vrai? en êtes-vous bien sûr? » Cet officier lui ayant répondu qu'il en avait la certitude, qu'il avait accompagné le prince Eugène, qui, avec son corps d'armée, se portait au-devant du Maréchal; et ayant enfin bien convaincu l'Empereur de la vérité de son rapport, Sa Majesté s'écria: « J'ai deux » cents millions dans mes caves des » Tuileries, je les aurais donnés pour » sauver le maréchal Ney. »

LIVRE ONZIÈME.

—

CHAPITRE Ier.

« Ainsi, l'armée avait repassé pour la » troisième et dernière fois le Dniéper, fleuve à demi russe et à demi lithua» nien, mais d'origine moscovite. » (Page 311.)

Nous ne releverons pas *l'origine moscovite* du Dniéper. La question de savoir qui a existé le premier de Moscou ou du Dniéper, serait digne d'occuper les séances d'une académie burlesque; elle serait le pendant de la fameuse question de la préexistence de la poule et de l'œuf.

L'auteur dit que « le 22 on mar» cha d'Orcha sur Borisow..... dans » une neige fondue et au travers » d'une boue profonde et liquide. Les » plus faibles s'y noyèrent. » (Page 312.)

C'est étrangement abuser de l'*hyperbole* que de dire que la boue était assez profonde pour qu'on pût s'y noyer. Le dégel continua effectivement lorsque nous quittâmes Orcha; mais les progrès en étaient lents. La route ne fut aucunement défoncée; sa surface seule de glace et de neige se couvrit d'eau et de boue; la gelée reprit dans la nuit du 22 au 23.

L'auteur reproduit encore ses réflexions, sur la conduite de Napoléon dans cette campagne. La précaution qu'il prend de les mettre dans la bouche des chefs de l'armée, ne leur donne ni plus de poids ni plus de vraisemblance. Il fait dire aux uns que, « comme Charles XII dans l'Ukraine, » Napoléon avait mené son armée se » perdre dans Moscou. » (Page 313.) A d'autres, que « l'espoir de terminer la » guerre dans une campagne avait été » fondé; qu'en poussant sa ligne d'o» pération jusqu'à Moscou, Napoléon » avait donné à cette colonne si allon» gée une base suffisamment large et » solide, etc. » (Page 313.) Mais une des principales objections de ceux-ci, c'est qu'on n'ait pas « sur le champ de » bataille de la Moskowa profité des » premiers succès du maréchal Ney. » (Page 314.)

Nous avons déjà démontré combien était peu fondé ce reproche que fait M. de Ségur à l'Empereur, au sujet de la bataille de la Moskowa. Nous répéterons encore que la bataille de la

(1) M. Gourgaud.

Moskowa a eu tout le succès qu'on devait en attendre ; la prise de Moscou en a été la suite; la paix devait en être le résultat. L'élite de l'armée russe y a succombé; de leur propre aveu, les Russes ont perdu cinquante mille hommes. D'ailleurs, depuis cette bataille, où l'armée russe s'est-elle conduite avec la même vigueur? est-ce à Malo-Jaroslavetz, où trois divisions françaises et italiennes l'ont battue? est-ce à Viazma, où notre arrière-garde a passé sur le ventre à Miloradowitch? est-ce à Krasnoï, où Napoléon avec quinze mille hommes a fait reculer Kutusoff à la tête de cent mille Russes? Certes, si ces derniers soldats avaient été les mêmes que ceux qui avaient si vaillamment combattu dans les champs de la Moskowa, nous n'aurions point obtenu de pareils résultats. Comment M. l'Officier du palais, qui peint l'armée française comme entièrement désorganisée, excepté la garde qui lui sert de noyau, ose-t-il encore reprocher à Napoléon de n'avoir pas fait donner ce corps d'élite à la bataille! L'utilité de la garde dans la retraite est la meilleure réponse qu'on puisse lui faire. Si notre armée, malgré tous les désastres dont elle a été accablée, a pu se retirer avec gloire de la Russie, c'est donc à la prévoyance de l'Empereur qu'on le doit.

Ce qui prouve que les réflexions prêtées par M. de Ségur à nos généraux ont été écrites après l'événement, c'est qu'elles manquent d'à-propos. Ce ne sont point celles qu'ont pu faire alors les chefs de l'armée; ils avaient présents à l'esprit les ordres, les mesures, les recommandations prescrites par l'Empereur avant son arrivée à Moscou, et pendant son séjour. Ils savaient combien son temps y avait été utilement employé, sur quels objets son génie actif et prévoyant s'était exercé. L'impression de ces dispositions si utiles était encore toute récente; mais l'esprit de l'auteur n'en a point conservé de traces. Le résultat est tout pour lui. C'est avec d'autres yeux qu'un historien doit voir; il doit se reporter aux temps, aux lieux, tenir compte de tout, et interroger le passé, pour ne rien omettre des circonstances qui peuvent éclairer ses récits. Le compte détaillé et si exagéré qu'il donne de nos pertes, supposerait qu'il a fait le dépouillement de rapports circonstanciés des différents corps d'armée, qui n'auraient pu être connus que bien des mois après. Comment l'armée pouvait-elle les connaître alors? C'est une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres de la vraisemblance de tous ces beaux discours. Il en est de même des marches et des mouvements de l'armée de Schwarzenberg, que M. de Ségur fait raconter si minutieusement par l'armée, et qui n'ont pu être appris que longtemps après.

Les reproches qu'il adresse à Napoléon, « d'avoir laissé la direction des » affaires militaires au duc de Bas- » sano » (page 315), sont sans fondement. Le duc de Bassano était à Wilna avec sa chancellerie et le corps diplomatique, qui ne pouvaient suivre l'armée. Il y faisait les affaires de son département, et y exerçait en même temps une influence supérieure sur le gouvernement du pays. Les ordres pour les mouvements militaires ne passaient pas par lui; ils étaient toujours expédiés directement par le prince de Neuchâtel, aux généraux qui ne se trouvaient pas dans la sphère d'activité à laquelle l'Empereur donnait immédiatement l'impulsion. Si le duc de Bassano en recevait quelquefois communication, c'était pour qu'il fût

au courant de l'état des choses, et qu'il pût dans l'occasion prendre les mesures que des circonstances imprévues auraient rendues nécessaires. Mais ses rapports avec les chefs des corps d'armée, qui étaient sur le Bug et la Duna, se bornaient généralement à leur transmettre les informations qu'il recevait du quartier-général. L'activité connue de ce ministre ne laisse pas de doute sur l'exactitude de ces communications. Mais nous ignorons si en même temps qu'il pressait le prince de Schwarzenberg d'accélérer sa marche et de se porter en avant, il a cherché à éviter de lui inspirer un découragement qui aurait probablement retenu sur sa frontière un allié déjà trop disposé à ne pas s'en éloigner.

Le Maréchal-des-logis du palais, qui se fait ici l'interprète de l'opinion de l'armée sur le général autrichien, veut-il le disculper en lui faisant dire qu'il a reçu des ordres contradictoires et inexécutables, et que le duc de Bassano lui a donné de fausses nouvelles? Si ce sont là les seules raisons que le prince de Schwarzenberg puisse alléguer pour répondre au grave reproche d'avoir, pour couvrir Varsovie, abandonné sa ligne d'opération sur Minsk, où se trouvaient nos magasins, et où passait notre ligne de retraite, la postérité jugera le mérite de cette justification.

CHAPITRE II.

Les instructions que Napoléon transmit de Moscou, le 6 octobre, au maréchal Victor, « supposaient une vive » attaque ou de Wittgenstein ou de » Titchakoff. Elles recommandaient à » Victor de se tenir à portée de Polosk » et de Minsk; d'avoir un officier sage, » discret et intelligent près de Schwarzemberg; d'entretenir une correspondance réglée avec Minsk, et d'envoyer d'autres agents dans plusieurs » directions. » (Pages 321 et 322.)

Ces instructions devaient prévenir le désastre de la prise de Minsk. L'auteur blâme l'Empereur de ne les avoir pas renouvelées. « Elles parurent » dit-il, « oubliées par son lieutenant. » Pour justifier ce dernier, il ajoute: « Enfin, » lorsqu'à Doubrowna l'Empereur apprit la perte de Minsk, lui-même ne » jugea pas Borisow dans un aussi pressant danger, puisque le lendemain, » en passant à Orcha, il fit brûler tous » ses équipages de pont. » (Page 322).

Aussitôt que l'Empereur apprit la prise de Minsk, il donna ordre au deuxième corps de se porter rapidement avec une division de cuirassiers et cent pièces de canon, sur Borisow, où se rendait la division Dombrowski, et de marcher de là sur Minsk, ainsi que le constate la lettre que nous avons déjà rapportée page 474.

L'Empereur fit brûler à Orcha les deux équipages de pont qui s'y trouvaient, afin d'en faire servir les chevaux à atteler l'artillerie qui était dans cette place. Indépendamment de la difficulté que l'on aurait éprouvée à conduire vers Borisow l'équipage de pont, Napoléon ne pouvait supposer à cette époque que, malgré les instructions et les ordres qu'il avait précédemment donnés aux ducs de Bellune et de Reggio, le point important de Borisow tomberait si promptement au pouvoir de l'ennemi. C'est pourquoi il aima mieux emmener des canons que de lourds bateaux, qui paraissaient inutiles, et qui, mal attelés, seraient restés en route.

L'auteur introduit ici un général du

génie qui, « interpellé par Napoléon, » déclare qu'il ne voit plus de salut » qu'au travers de l'armée de Wittgen- » stein. » (Page 323.) Comme M. de Ségur ne nomme point cet officier, il est probable qu'il met en scène ce nouvel acteur pour lui faire donner ce conseil. Il oublie qu'à la page 279, il a fait répondre, à Orcha, par le général du génie Dode à Napoléon, qui voulait aller vaincre Wittgenstein vers Smoliany, que la position de Wittgenstein était *inabordable*. Il est fâcheux que le général Rogniat n'ait pas fait la campagne de Russie; de quelle ressource le savant auteur des *Considérations sur l'art de la guerre*, n'eût-il pas été à M. de Ségur pour toutes ces conversations faites après coup!

« L'Empereur montre du doigt sur » la carte le cours de la Bérésina au- » dessus de Borisow; c'est là qu'il veut » traverser cette rivière; mais le géné- » ral (inconnu) lui objecte la présence » de Titchakoff sur la rive droite, et » l'Empereur désigne un autre point » de passage au-dessous du premier; » puis, un troisième plus près encore » du Dniéper. Alors sentant qu'il s'ap- » proche du pays des Cosaques, il » s'arrête et s'écrie: Ah! oui, Pultawa! » c'est comme Charles XII. » (Pages 323 et 324.)

Pour croire à la vérité de ce récit, il faudrait supposer une grande distraction ou de la part de l'Empereur, ou de celle du général du génie qui a communiqué à l'auteur cette anecdote. Napoléon a cherché à connaître un point favorable pour le passage audessus ou au-dessous de Borisow, et les deux qui lui étaient indiqués étaient ceux de Bérésino et de Weselowo, son intention étant toujours de marcher sur Minsk ou Wilna. D'après l'auteur, il paraîtrait que ce n'était point Bérésino, qui est à une forte marche de Borisow, mais un point beaucoup plus bas. Or, nous ne voyons que celui de Bobruisk, place forte, occupée par les Russes; ce qui, avec la direction de l'armée de Kusutoff sur la basse Bérésina, n'aurait pas facilité notre passage dans cette direction. Cette hypothèse est déjà peu admissible; mais M. de Ségur ne s'en contente pas, il fait promener l'Empereur jusqu'à Pultawa, c'est-à-dire à plus de cent vingt lieues du point où il se trouve, sans doute pour l'amener à se comparer à Charles XII, sans considérer qu'il saisit, pour faire cette comparaison, deux situations totalement différentes.

Pour justifier cette exclamation de Napoléon, il ajoute que cette idée fait sur lui une impression telle « que son » esprit et, même sa santé en sont » ébranlés, plus encore qu'à Molo- » Jaroslavetz. » Il nous cite en témoignage « un valet de chambre qui fut » seul témoin de sa détresse. » (Page 324.) Personne ne s'en est aperçu, et l'auteur nous en donne pour raison « que la » force de l'homme ne consiste le » plus souvent qu'à cacher sa fai- » blesse. » (Page 324.) Ainsi, les faits ni les raisonnements ne manquent jamais à M. le Maréchal-des-logis pour justifier ses suppositions. Mais voulant écrire une histoire, et manquant de matériaux; il a été forcé de subir tout le désavantage de cette position. Il lui a fallu quêter des notes de toutes parts. Chacun lui a fourni un morceau qu'il s'est hâté d'enregistrer, et qu'il publie sans se donner la peine de le vérifier.

La conversation qu'il suppose entre MM. Duroc et Daru est invraisemblable. Il ne pouvait leur venir l'idée absurde de la captivité de l'Empereur comme *prisonnier d'État* à cette époque. (Page 325.) Elle n'a pu se présenter à l'esprit

de l'auteur que depuis 1815. Comment croire que l'Empereur, à la tête de cinquante mille combattants, et avec une artillerie nombreuse, pût penser à se rendre?

D'ailleurs, ce chapitre est suffisamment réfuté par les actions de ce prince. L'un est l'idéal, les autres le positif. Dans la nuit du 22 au 23 novembre, il approuve la résolution d'Oudinot de marcher à l'ennemi, de le culbuter dans la Bérésina; dans le cas où les Russes parviendraient à détruire le pont de Borisow, il devait s'emparer d'un passage à droite ou à gauche, et y faire construire sur-le-champ des redoutes et deux ponts. En même temps, il ordonne que les chevaux d'artillerie, qui seraient attelés à des voitures quelconques, soient dételés pour être rendus aux pièces et aux caissons de munitions. Quelques heures après, et dans cette même nuit du 23 novembre, apprenant que l'ennemi, dans sa fuite, a rompu le pont de Borisow, il fait écrire par le Major-général la lettre suivante à Oudinot :

« M. le duc de Reggio, je reçois » votre lettre du 22, datée de Nacza. » Le duc de Bellune sera aujourd'hui » 23 à Kolopenitchi. Il se portera le » 24 sur Baran. Tâchez d'être maître » du gué de Weselowo le plus tôt pos» sible, d'y faire construire des ponts, » des redoutes, des abattis pour le ga» rantir. Nous pourrons de là revenir » sur la tête du pont de Borisow pour » en chasser l'ennemi, ou de là revenir » sur Minsk, ou enfin, comme vous le » proposez, nous porter sur Vileika » par la route que vous avez faite, et » que vous avez trouvée très bon» ne, etc. »

Nous terminerons au reste ces observations par la citation d'un passage de l'ouvrage du colonel Boutourlin (page 362, tome II). Nous y voyons un Russe rendant à l'Empereur plus de justice qu'un Français : « Cependant » dans cette situation, la plus péril» leuse où il (Napoléon) se soit jamais » trouvé, ce grand capitaine ne fut pas » au-dessous de lui-même. Sans se » laisser abattre par l'imminence du » danger, il osa le mesurer avec l'œil » du génie, et trouva encore des res» sources là où un général moins ha» bile ou moins déterminé n'en au» rait pas même soupçonné la possi» bilité. »

—

CHAPITRE III.

La lettre que nous avons citée à la fin du chapitre précédent ne contient rien qui annonce de la part de l'Empereur un acte de désespoir. Il donne tranquillement des ordres pour le passage de la Bérésina, et cependant l'auteur dit : « Dès le 23, Napoléon s'y prépara » comme pour une action désespérée.» Pour appuyer cette assertion, il ajoute : « Il se fit apporter les aigles de tous les » corps et les brûla. » (Page 328.)

Ce fait est faux. En supposant que l'Empereur eût eu cette idée, elle était inexécutable : ces aigles étaient en cuivre. Comment, d'ailleurs, supposer qu'au moment où ce prince fait rallier les hommes isolés, leur fait distribuer des fusils, des carabines, des munitions, où, par la réunion des corps d'Oudinot et de Victor avec ceux qui avaient été à Moscou, il se trouve à la tête d'environ cinquante mille hommes et d'une artillerie formidable, comment supposer, disons-nous, qu'il eût pris une mesure semblable, qui n'eût servi que de signal à la désorganisation, et qui eût été un vrai cri de *sauve qui peut*? A la tête de cinquante mille hommes, Napoléon

pouvait passer partout ; et lors même que le passage de la Bérésina eût été impossible, ni l'Empereur ni l'armée n'eussent été perdus. L'auteur paraît avoir oublié le génie de notre chef, la bravoure de nos soldats et les combats de Malo-Jaroslavetz, de Viazma et de Krasnoï. Au surplus, il dit lui-même, page 397, qu'après Smorgoni, *la plupart des colonels marchaient encore avec quelques officiers autour de leur aigle.* Le maréchal Ney, dans une lettre au prince de Neuchâtel, en date du 2 décembre, annonce qu'il a envoyé les *aigles* à la suite de la garde (1).

M. de Ségur se contente de citer, en passant, l'escadron sacré, qu'il dit composé d'environ cinq cents *maîtres*. En rapportant ce fait, il paraît n'avoir en vue que de montrer la détresse de notre cavalerie. Cependant le dévouement de ces officiers, qui se mirent dans les rangs, soignant leurs chevaux, allant en vedette, etc., etc., valait bien la peine d'être remarqué.

Le Maréchal-des-logis du palais suppose qu'on traverse *la forêt de Minsk*, en allant de Tolaczin à Borisow, tandis que cette forêt est située dans le gouvernement de Minsk et sur la rive droite de la Bérésina. Il suppose également que « l'armée française s'écoulait pré» cipitamment au travers de ces bois, » en entendant sur notre droite le canon de Wittgenstein. « Ce bruit si mena» çant, dit-il, hâtait nos pas. » (Page 329.) Il fallait laisser aux gazetiers russes de semblables réflexions.

Après avoir fait une peinture affreuse de l'armée française, qu'il fait marcher devant les deuxième et neuvième corps, « l'aspect d'un si grand désastre, dit-il, » ébranla, dès le premier jour, les » deuxième et neuvième corps. Le dé» sordre les gagna. » (Page 321.) La conduite de ces deux corps d'armée, aux combats qu'ils soutinrent sur les deux rives de la Bérésina, est la meilleure réponse à cette accusation.

Après tant de verbiage et de divagation, notre écrivain dit que « per» sonne ne doutait de la victoire...; que » cette armée ne se sentait vaincue » que par la nature : la vue de son Em» pereur la rassurait...; il était donc en» core au milieu de son armée, comme » l'espérance au milieu du cœur de » l'homme...; il semblait que de tant » de maux, le plus grand fût encore » celui de lui déplaire, etc., etc. » (Pages 332 et 333.) Voilà les vrais sentiments de l'armée tracés par M. de Ségur lui-même : il faut toujours en revenir à la vérité.

---

(1) *Le duc d'Elchingen au prince de Neuchâtel.*

Bialtze, le 2 décembre 1812.

« Monseigneur, je reçois à l'instant la lettre que V. A. S. m'a fait l'honneur de m'écrire ce matin, à une heure, pour me prévenir que le maréchal-duc de Bellune est chargé de faire l'arrière-garde. J'ai réuni ici tout ce qui reste d'infanterie des deuxième et cinquième corps, ainsi que les brigades de cavalerie légère des généraux Castex et Corbineau, et de la division de cuirassiers du général Doumerc.

» Je laisse au duc de Bellune la cavalerie, une batterie de quatre pièces de douze et deux obusiers. Je marche en arrière avec l'infanterie, en l'échelonnant de manière à pouvoir garder les ponts et les défilés ; car ce n'est pas avec mille hommes au plus qui me restent qu'on peut espérer de former une réserve.

» *J'ai envoyé, à la suite de la garde, les cadres des troupes du troisième corps et les aigles.* Je pense que ma présence ici n'est pas très nécessaire, et que je pourrai sans inconvénient laisser le commandement au général Maison.

» Je ne puis procurer à V. A. des renseignements tirés des prisonniers de guerre, parce que ces prisonniers ont été de suite envoyés au quartier impérial.

» Je suis, etc. »

CHAPITRE IV.

Quand on apprit, par le retour du général Corbineau, que le gué de Studzianka était praticable, ce point fut celui désigné pour le passage. On en avait reconnu deux autres. Il s'agissait donc de tromper et de déplacer l'ennemi. « La force n'y pouvait rien; on es- » saya la ruse. » (Page 336.) Ces paroles feraient croire que l'auteur ignore comment on passe une rivière de vive force. Certes, avec l'artillerie considérable que nous avions (celle de la garde était encore entière), et protégés comme nous l'étions par l'élévation de la rive que nous occupions à Studzianka, l'artillerie russe de la rive opposée eût été foudroyée en quelques instants; le passage se fût également opéré, mais avec une perte que l'Empereur voulait éviter. S'il fit des démonstrations sur plusieurs points, ce fut principalement pour obliger Titchakoff à se diviser, et pour que les premières troupes qui passeraient ne fussent pas attaquées par toute l'armée russe réunie.

Ce passage eût commencé dès le 24, si les chevalets pour le pont que le maréchal Oudinot devait faire établir, et dont la construction avait été confiée au colonel d'artillerie ***, eussent été faits convenablement. Malheureusement, on apporta dans cette importante construction une telle négligence, que le général Éblé fut obligé de faire brûler ces chevalets et d'en faire construire de nouveaux le 25. A entendre M. de Ségur, l'Empereur n'avait pris aucune mesure de prévoyance relativement à l'établissement des ponts. Cependant, ce fut lui qui, à Orcha, donna ordre de prendre dans les deux équipages de pont, qui se trouvaient dans cette ville, tous les outils, forges, ustensiles, fers, charbon, etc., dont on pouvait avoir besoin pour la construction de ponts de chevalets. Ce matériel était parfaitement attelé. L'équipage de pont, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait fourni à Orcha des chevaux pour atteler plusieurs batteries. Le général Éblé avait avec lui sept compagnies de pontonniers, fortes de quatre cents hommes, excellents soldats qui avaient tous conservé leurs fusils.

Ce ne furent point des sapeurs qui se mirent dans l'eau à travers les glaçons que charriait la Bérésina, mais bien des pontonniers. Les sapeurs furent employés seulement à la construction des chevalets.

« Dans cette circonstance, l'hiver se » montra plus russe que les Russes » eux-mêmes; ceux-ci manquèrent à » leur saison, qui ne leur manquait » pas. » (Page 338.) Nous répéterons ce que nous avons déjà dit, que les Russes, eussent-ils été aussi Russes que l'hiver, n'auraient pu nous empêcher de passer. Une rivière de cinquante-quatre toises de large, et dont la profondeur n'est que de six pieds, n'est pas un obstacle insurmontable pour une armée qui occupe la rive la plus élevée, et qui peut la garnir d'une nombreuse artillerie.

CHAPITRE V.

M. l'Officier du palais a déjà dit, dans le chapitre III, que Napoléon, se disposant à traverser la Bérésina, « s'y » prépara comme pour une action dé- » sespérée. » Il dit ici, « en sortant de » Borisow, il crut partir pour un choc » désespéré. » (Page 340.) Nous avons déjà répondu à cette supposition, aux chapitres III et IV. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit à ce sujet.

L'auteur dit que « Napoléon repoussa comme une voie honteuse, » comme une lâche fuite, » la proposition qu'il assure lui avoir été faite, par le roi de Naples, de *sauver sa personne*. (Page 341.) Il est d'abord douteux que le roi de Naples ait fait à l'Empereur une telle proposition. M. de Ségur ajoute toutefois : « Il n'en voulut » pas à Murat, peut-être parce que ce » prince lui avait donné lieu de montrer sa fermeté, etc., etc. » (Page 342.) Ce n'est pas la première fois que nous avons signalé cette déplorable disposition d'esprit, qui porte l'auteur à négliger la vérité, et même la vraisemblance, pour faire parade d'une connaissance du cœur humain, supérieure à tout autre, et pour dire ce qui n'a été remarqué par personne. Larochefoucauld, dans son livre des *Maximes*, a fait de l'intérêt personnel le mobile des actions des hommes. M. de Ségur va plus loin; il y ajoute un égoïsme farouche et une injustice toute gratuite. Dans sa présomption d'avoir seul deviné l'Empereur, d'avoir surpris son secret caché au fond de son cœur, il paraît se l'être représenté comme un être mystérieux, incompréhensible, hors de l'humanité, tel que le génie de lord Byron nous a peint Mansfred. Napoléon montre un sentiment noble et généreux ; la réflexion de l'auteur le décolore. Napoléon devait naturellement savoir gré à Murat de l'intention ; mais cela serait trop vulgaire ! Selon M. de Ségur, il se contente de ne pas lui en vouloir, parce que sa vanité et son égoïsme y trouvent leur compte. Cette manie de torturer ainsi la pensée et les sentiments de son héros, est digne d'observation.

« L'Empereur, impatient de prendre » possession de l'autre rive, la montre » aux plus braves. L'aide-de-camp » français Jacqueminot et le comte li» thuanien Predziecki se jetèrent les » premiers dans le fleuve, etc. » (Page 344.)

Le but constant de l'auteur est de faire croire que tout, dans l'armée française, se faisait sans ordre, et qu'au moment de passer le fleuve elle se croyait perdue ; il n'en était cependant pas ainsi. L'Empereur n'avait pas besoin de *montrer la rive aux plus braves*, qui auraient été difficiles à distinguer sans faire injure aux autres. D'ailleurs, pour montrer de la bravoure, il faut qu'il y ait des dangers à courir, et le seul, dans cette circonstance, était de passer une rivière qui charriait quelques glaçons. Napoléon donnait ses ordres, et depuis le maréchal jusqu'au soldat armé, tout le monde s'empressait de les exécuter. Un escadron (de la brigade Corbineau) dont chaque cavalier portait un fantassin en croupe, précédé par quelques tirailleurs, passa le premier. Il fut, peu de temps après, soutenu par une partie de la brigade, qui se forma en bataille sur la rive droite, pour éloigner les Cosaques et rendre plus facile le travail du pont. L'Empereur fit également passer à la nage un de ses officiers (1), afin de reconnaître si le terrain, sur la rive opposée, permettait à l'artillerie de passer, sans être obligé d'employer des fascines. En même temps, au moyen de trois radeaux, on transportait de l'infanterie sur l'autre bord, pour nettoyer les broussailles qui la couvraient, et en chasser les Cosaques.

Napoléon avait ordonné la construction de trois ponts, deux par l'artillerie, un par le génie. Mais la rivière ayant été trouvée plus large qu'on ne l'avait

(1) M. Gourgaud.

présumé, le général Chasseloup, du génie, déclara ne pouvoir construire ce troisième pont, et remit au général Éblé les sapeurs, en même temps qu'il lui livra les chevalets qu'il avait construits. A une heure (le 26) le pont supérieur fut achevé ; il était destiné pour l'infanterie. L'Empereur fit aussitôt passer le corps d'Oudinot. La brigade de cavalerie Castex passa la première ; elle fut suivie de la brigade d'infanterie Albert, puis du reste de la division Legrand et de tout le deuxième corps ; ces troupes étaient pleines d'ardeur. Deux bouches à feu passèrent également sur ce pont. Le maréchal Oudinot fit prendre position à ses troupes sur la route de Borisow, couvrant celle de Zembin.

Le second pont, éloigné du premier de cent toises, et qui était destiné pour les voitures, fut terminé à quatre heures ; aussitôt l'artillerie du deuxième corps, celle de la garde, le grand parc (1) et celle des autres corps d'armée, défilèrent successivement. Plusieurs fois, les chevalets de ce pont, s'enfonçant dans la vase de la rivière, causèrent des interruptions de passage et exigèrent des réparations ; mais les braves pontonniers, stimulés par la présence de l'Empereur, et encouragés par le général Eblé et par leurs officiers (MM. Chapelle, Chapuis, Peyherimoff, Zabern, Delarue, etc., etc.) (2), surmontèrent tous les obstacles. Plongés dans l'eau glacée jusqu'aux épaules, ils travaillèrent sans relâche à réparer et à entretenir les ponts : dévouement héroïque et presque au-dessus des forces de l'humanité ! M. de Ségur aurait dû considérer qu'une armée qui comptait de pareils soldats ne pouvait être vaincue par les Russes.

Il dit que l'Empereur, voyant ses troupes maîtresses du bord opposé, s'était écrié : « Voilà donc encore mon » étoile ! » (Page 344.) Napoléon, dès l'instant qu'il avait pu faire mettre ses pièces en batterie, pouvait se regarder comme maître du bord opposé, puisque aucune batterie russe n'aurait pu résister à notre feu. Ce n'était point le passage proprement dit, qui offrait des dangers, c'était le cas où le corps de Titchakoff se fût présenté avec vigueur pour nous empêcher de déboucher du pont, ou seulement eût détruit les ponts nombreux qui sont sur les marais de la route de Zembin. Or, les combats que nous avions soutenus depuis la Moskowa, ainsi que la charge brillante que le général Berkheim avait faite contre la division Lambert, du corps de Titchakoff, nous donnaient la conviction que nous ne pouvions être arrêtés par les Russes. L'Empereur n'a donc pas pu dire : *Voilà encore mon étoile* ! Où, d'ailleurs, l'auteur a-t-il entendu ce prince parler de *son étoile* ? Si Napoléon y avait placé cette confiance, il se serait bien gardé de le proclamer si haut et à chaque instant.

La réflexion qui suit nous paraît renfermer une contradiction : « Car il » croyait à la fatalité comme tous les » conquérants, ceux des hommes qui, » ayant eu le plus à compter avec la » fortune, savent bien tout ce qu'ils » lui doivent, et qui, d'ailleurs, sans

(1) Le grand parc, sous les ordres du général Neigre, était composé de trois cents voitures, dont cinquante pièces de canon.

(2) On regrette de ne pouvoir citer tous les officiers, sous-officiers et pontonniers qui ont mérité d'être signalés à la reconnaissance de l'armée. Ces intrépides soldats, sans jactance, sans hésitation, sacrifièrent presque tous leur vie, mus seulement par l'honneur et par le sentiment de leur devoir.

» puissance intermédiaire entre eux et » le ciel, se sentent plus immédiate- » ment sous sa main. » (Page 344.) Si les conquérants croient à la fatalité, ils sont superstitieux. S'ils reconnaissent devoir tout à la fortune ou au hasard, ils sont matérialistes. S'ils n'ont point d'intermédiaires entre eux et le ciel, ils doivent tout rapporter à la divinité. Or, ils ne peuvent être superstitieux, matérialistes et éminemment religieux tout ensemble. Ainsi, dans tout le cours du livre, la contradiction passe alternativement des faits aux raisonnements.

—

CHAPITRE VI.

« Napoléon se plut à publier à haute » voix les succès du prince de Schwar- » zenberg sur Sacken, en ajoutant que » Schwarzenberg s'était aussitôt re- » tourné sur Titchakoff, et qu'il venait » à notre secours. » (Page 345.)

L'Empereur pensait qu'aussitôt que Schwarzenberg aurait appris le mouvement de Titchakoff sur Minsk, il se hâterait de le suivre dans cette direction. Nous n'expliquerons pas la lenteur que montra alors ce général; les événements postérieurs ont suffisamment mis à découvert les causes qui ont dirigé la conduite des Autrichiens dans cette circonstance importante, dont les suites ont eu une si funeste influence sur les malheurs de l'armée.

Le Maréchal-des-logis du palais insinue que Titchakoff ne quitta le Bug que pour venir s'opposer à notre passage sur la Bérésina. C'est depuis les événements, que l'on a supposé que son mouvement avait eu lieu dans cette intention. Le fait est que Titchakoff se porta sur Minsk et sur la Bérésina, pour chercher à se joindre à Wittgenstein. C'est pourquoi, après s'être emparé de Borisow, il se hâta de faire passer la Bérésina à la division Lambert, pour se porter à la rencontre de Wittgenstein. Mais cette division ayant été culbutée par la brigade Berkeim, du corps d'Oudinot, cet échec d'une part, et de l'autre, des avis de Wittgenstein et les ordres de Kutusoff, que l'amiral reçut en ce moment, le décidèrent à descendre la Bérésina et à se rapprocher de la grande armée russe.

Dans tout ce chapitre, l'auteur paraît s'attacher à convaincre ses lecteurs, que c'est à l'hésitation des manœuvres de l'amiral Titchakoff, qu'est due la réussite du passage de la Bérésina par l'armée française. Sans chercher à attaquer ou à défendre les opérations militaires de ce général, nous nous bornerons à dire que, lors même qu'avec toutes ses forces il se fût trouvé en position vis-à-vis le point où l'Empereur avait résolu de passer, le passage eût encore eu lieu; seulement les deux armées auraient eu à regretter la perte d'un grand nombre de soldats.

« Titchakoff pouvait, le lendemain » 27, culbuter, avec dix-huit mille » hommes, les sept mille soldats d'Ou- » dinot et de Dombrowski. » (Page 348.)

Pour répondre à cette assertion, nous sommes forcé de répéter ce que nous avons déjà dit, que notre artillerie se montait à plus de deux cent cinquante bouches à feu bien approvisionnées. La rive droite domine de beaucoup la rive gauche de la Bérésina sur ce point où elle n'a que cinquante-quatre toises de largeur; notre mitraille eût balayé tous les abords de cette rivière, et les batteries ennemies eussent été obligées de se tenir hors de

portée de notre feu, sous peine d'être détruites. Dès lors, l'ennemi n'eût pu gêner la construction des ponts; et, sous le feu de toute notre artillerie, l'armée se fût formée en bataille au-delà de la rivière, pour, de là, marcher à l'ennemi, s'il avait voulu entreprendre une manœuvre semblable à celle que fit Vendôme, pour empêcher Eugène de déboucher de son pont de Cassano. Dans notre situation, ce n'eût été qu'une bataille ordinaire, dont toutes les chances de succès eussent été pour nous, puisque notre armée eût pu se déployer, et qu'indépendamment de la qualité de nos troupes, et de l'exaltation qu'elles puisaient dans les circonstances, nous nous serions trouvés supérieurs en nombre aux Russes. Ce n'eût pas été seulement contre *les sept mille soldats d'Oudinot* que Titchakoff aurait eu à lutter, mais encore contre la garde impériale, les corps d'Eugène, de Ney, de Davout, ce qui aurait présenté une masse de forces beaucoup plus considérable que celles de l'amiral.

Maintenant que les événements sont loin de nous, il est peut-être à regretter que Titchakoff n'ait pas fait cette manœuvre; car son armée eût été, suivant toutes les probabilités, détruite par la nôtre; et quelque grandes que nos pertes eussent pu être, il eût mieux valu pour nous périr en soldats victorieux, que de succomber, quelques jours plus tard, par le froid. Les pertes que nous avons éprouvées au passage de la Bérésina doivent être attribuées à la négligence apportée dans l'exécution des ordres que l'Empereur avait donnés pour faire les préparatifs nécessaires au passage, tels que construction de chevalets, etc. On a vu plus haut, que le corps du maréchal Oudinot occupait le point de passage, deux jours avant l'arrivée de l'Empereur, mais que le travail des chevalets avait été fait avec si peu de soin qu'il fallut le recommencer. Sans cette circonstance, le passage eût été effectué vingt-quatre heures plus tôt, et sans pertes.

—

CHAPITRE VII.

Le 26 novembre, le maréchal Victor rejoignit, à Lochnitza, la route qu'avait suivie l'armée venant de Moscou. Le général Partouneaux fut chargé avec sa division de former l'arrière-garde. Victor, avec ses deux autres divisions, occupa Borisow. Le 27, à quatre heures du matin, ce maréchal se mit en marche pour gagner Studzianka, où il prit position de bonne heure. Le général Partouneaux le remplaça à Borisow. Il eût été à désirer que M. de Ségur nous fît connaître quelle instruction le maréchal Victor laissa à ce général, et à quelle époque il devait quitter Borisow. Il assure que Partouneaux « se préparait à en sortir quand l'ordre lui vint » d'y passer la nuit; que ce fut l'Empereur qui le lui envoya. » (Page 351.) Ce fait est inexact; l'Empereur n'envoya pas l'ordre à Partouneaux de passer la nuit à Borisow. Ce général lui-même déclare que ce fut un officier qui le lui porta de la part du prince de Neuchâtel. Mais alors cet officier devait être chargé d'un ordre écrit; car ceux du Major-général, portés par des officiers autres que ses aides-de-camp, l'étaient toujours. D'ailleurs, ce n'était point la marche ordinaire, et rien n'obligeait à la changer. Si Napoléon eût voulu que la division Partouneaux restât, pendant la nuit du 27 au 28, dans Borisow, il aurait chargé le prince de Neuchâtel de prescrire cette disposition au maréchal Victor; ou bien, s'il eût

voulu directement donner cet ordre au général Partouneaux, il lui aurait envoyé un de ses aides-de-camp ou un de ses officiers d'ordonnance ; or, aucun ne reçut cette mission.

« Napoléon crut sans doute par là » fixer toute l'attention des trois géné» raux russes sur Borisow, et que Par» touneaux, les retenant sur ce point, » lui donnerait le temps d'effectuer » tout son passage. » (Page 351.) Notre historien ne donne point les dates que nous venons de citer. S'il l'avait fait, le lecteur apercevrait de lui-même le peu de fondement du prétendu motif du séjour de Partouneaux à Borisow. Dans la journée du 26, dans la nuit qui suivit, et dans la journée du 27, presque toute 'armée française avait passé la Bérésina, à l'exception du corps de Victor. L'occupation de Borisow, pendant la nuit du 27 au 28, par le général Partouneaux, était donc non seulement inutile, mais elle n'eût servi qu'à compromettre la retraite de sa division; car, ainsi que nous venons de le dire, cette division se retirant le 27, tout l'effet qu'on devait attendre de la présence des troupes françaises à Borisow, était produit.

« Une foule de traîneurs, en refluant » sur Partouneaux, lui apprirent qu'il » était séparé du reste de l'armée » (page 352); ce qui le décida à quitter cette ville pour rejoindre son corps. L'ennemi lui barre la route; Partouneaux l'attaque; il est repoussé. Il refuso de se rendre; il veut tenter un » dernier effort, et s'ouvrir vers les » ponts de Studzianka une route san» glante; mais ces hommes, naguère » si braves, alors dégradés par la mi» sère, brisèrent lâchement leurs ar» mes. » (Page 353.)

Le général Partouneaux devait espérer de contraindre le corps qui lui était opposé à lui livrer passage; car, ce corps se trouvait lui-même entre deux feux. Il est probable qu'il aurait réussi dans cette attaque, s'il l'avait faite avec toute sa division réunie. Il paraît qu'un faux rapport lui fit croire que l'armée française avait passé les ponts et les avait brûlés; ce qui détruisit ses espérances. Il n'est pas vrai que *ses soldats aient lâchement brisé leurs armes*, ainsi que le prouve une lettre de ce général, dans laquelle il fait, au contraire, le plus grand éloge de ses soldats. Cette lettre est entre nos mains.

« Il se jugea abandonné, livré. » (Page 353.) Le général Partouneaux, croyant les ponts brûlés, a pu se considérer comme *abandonné* à ses propres forces; mais certainement il n'a jamais pu croire que le maréchal Victor ait voulu le *livrer* aux ennemis, et nous ne craignons pas d'être démenti par ce général, en affirmant qu'il n'a jamais cru être *livré*..... Dans la position critique où il s'est trouvé, peut-être aurait-il pu prendre un meilleur parti pour en sortir. Nous ne nous permettrons aucune réflexion à ce sujet, convaincu qu'en faisant ce qu'il a fait, il a cru faire pour le mieux.

« De toute cette division, un seul » bataillon échappa. On rapporte que » son commandant, se tournant vers » les siens, leur déclara qu'ils eussent » à suivre tous ses mouvements, et que » le premier qui parlerait de se rendre, » il le tuerait.... Alors, il abandonne » la funeste route, il se glisse jusque » sur les bords du fleuve, se plie à tous » ses contours, et, protégé par le com» bat de ses compagnons moins heu» reux, par l'obscurité, par les difficul» tés même du terrain, il s'écoule en » silence, échappe à l'ennemi, et vient » confirmer à Victor la perte de Partou» neaux. » (Page 355.)

Ce récit est inexact. Ce bataillon était du 55e régiment, et avait pour commandant M. Joyeux. Il avait été chargé de détruire les ponts sur la Ska, et de faire l'extrême arrière-garde depuis Borisow. En sortant de cette ville, il prit la route de gauche que l'armée avait suivie, et sur laquelle marchaient encore des fourgons et des bagages, et arriva sans obstacle à Studzianka, menant avec lui une pièce de canon et son caisson. L'Empereur, impatient de voir la division Partouneaux se réunir aux deux autres divisions du maréchal Victor pour couvrir Studzianka, envoya un de ses officiers (1) d'ordonnance à sa rencontre. Cet officier trouva sur la route le bataillon du 55e. Il s'informa si la division Partouneaux était loin : « Comment, la division Partouneaux! reprit le commandant du bataillon; elle me précède; je fais son arrière-garde. » L'officier d'ordonnance s'étant bien convaincu qu'il n'y avait plus que des Russes derrière, revint porter à l'Empereur cette funeste nouvelle. Ce prince parut très étonné de cette circonstance, qu'il ne put s'expliquer. La perte de la division Partouneaux l'affecta et dut l'affecter vivement, puisque, depuis le commencement de la campagne, c'était le seul corps organisé qui fût tombé au pouvoir de l'ennemi. Mais il est faux que le mot *défection* soit sorti de sa bouche. A cette époque ce mot n'était pas connu dans l'armée française. Une nouvelle preuve que Napoléon ne considéra jamais le malheur de la division Partouneaux comme *une défection*, c'est qu'en 1813, il nomma trois enfants de ce général à des places dans des lycées.

(1) M. Gourgaud.

CHAPITRE VIII.

L'Empereur, dit M. de Ségur, se refusa à faire brûler les voitures qui couvraient la rive gauche de la Bérésina. (Page 358.) Ce prince n'avait pas de motifs pressants pour faire *brûler* les voitures de bagages qui restaient sur cette rive. Son seul but eût été de ne pas laisser des trophées à l'ennemi; mais quels misérables trophées que des voitures de bagages! C'était une bien mince considération comparée à l'état où cette perte réduisait des blessés et des familles qui avaient suivi l'armée française à son départ de Moscou, et qui, même en tombant au pouvoir de l'ennemi, auraient pu conserver encore quelques ressources!! Dans tous les cas, sous le point de vue militaire, il était peut-être avantageux de laisser les abords du pont encombrés après le passage de l'armée et de son artillerie; car c'était créer à l'ennemi un nouvel obstacle. L'auteur ajoute que ce fut « par entraînement pour l'avis qui le flattait le plus, » (c'est une remarque aussi fausse qu'elle est puérile) « et par ménagement pour tant d'hommes dont il se reprochait le malheur. » (Page 358.) Si c'est une accusation dirigée contre les auteurs de cette guerre, elle ne retombe pas sur l'Empereur; si elle est dirigée contre sa conduite dans cette expédition, elle est injuste et malveillante. Est-ce d'ailleurs avec ces dissertations pédantesques, et des suppositions continuelles que l'on écrit l'histoire?

L'évaluation que notre écrivain fait des troupes russes et françaises au combat du 28, s'éloigne beaucoup de la vérité. « Tittchakoff, avec ses vingt-sept mille Russes de l'armée du midi, débouchait de Stakowa contre Oudinot, Ney et Dombrowski. Ceux-ci

» comptaient à peine dans leurs rangs » huit mille hommes, que soutenaient » la vieille et jeune garde, alors com- » posée de deux mille huit cents baïon- » nettes et de neuf cents sabres. » (Page 359.)

Le corps d'Oudinot et la division Dombrowski comptaient neuf mille trois cents hommes; celui du maréchal Ney, cinq mille quatre cents. L'infanterie de la vieille garde, qui, à son départ de Smolensk, était forte de cinq mille sept cent soixante-dix-sept hommes, en comptait encore quatre mille cinq cents; la jeune garde, deux mille deux cents; la cavalerie de la garde, deux mille; les cavaliers démontés de la garde, sous les ordres du colonel Dautancourt (aujourd'hui général), dix-huit cents; le corps du maréchal Victor, réduit aux divisions Daendels et Girard, comptait plus de onze mille hommes. Ce qui faisait, avec les corps d'Eugène et de Davout, et notre nombreuse artillerie, une armée de plus de quarante-cinq mille hommes parfaitement armés.

« Parmi les pertes de ce jour, celle » du jeune Noailles, aide-de-camp de » Berthier, fut remarquée; une balle » le tua raide. C'était un de ces offi- » ciers de mérite, mais trop ardents, » qui se prodiguent, et qu'on croit » avoir assez récompensés en les em- ployant. » (Page 361.)

M. de Noailles était sans doute un estimable officier ; mais pourquoi le louer *seul* parmi tant de braves qui se distinguèrent dans cette occasion ? L'auteur ne dit pas un mot du général Legrand, qui fut blessé et se conduisit avec tant d'intrépidité; du général Maison, qui n'en montra pas moins; du général Candras, qui fut tué; des généraux Merle, Grundler, Berkeim ; du général Zayoncheck, ce Nestor de l'armée polonaise, qui eut la jambe emportée ; du brave colonel Dubois, du 7e de cuirassiers, qui contribua tant au succès de l'affaire. Il est vrai que ces officiers portent des noms que la gloire seule a anoblis. Au surplus, quand on cite, il faut citer juste. Il est faux que M. de Noailles ait été tué d'une balle. Il était venu porter un ordre au 23e régiment de chasseurs, et parlait au colonel Marbot, commandant de ce régiment, lorsqu'une charge de la cavalerie russe eut lieu. Le cheval d'Alfred de Noailles s'abattit; on vit deux Cosaques entraîner par le collet cet officier, en le frappant. Le 23e fit un effort pour le délivrer; il fut infructueux, et M. de Noailles, dont on n'a plus entendu parler, fut probablement massacré par ces barbares.

Dans le récit de ce combat, M. de Ségur a oublié de faire connaître l'ordre que l'Empereur fit donner à la division Daendels, de repasser la Bérésina pour aller au secours du maréchal Victor, qui, seul avec la division Girard, soutenait une lutte si disproportionnée contre les efforts de Wittgenstein; et cela dans le moment où l'Empereur et les troupes qui avaient passé la Bérésina, étaient violemment attaqués par l'armée de Moldavie. Il est vrai qu'en rapportant un pareil fait, l'auteur eût réfuté lui-même de nouveau le passage de son livre, où il dit (page 192) : « Napoléon sentait » qu'il n'y avait plus qu'à sacrifier » successivement l'armée partie par » partie, en commençant par les ex- » trémités pour en sauver la tête. »

« La nuit vint avant que les qua- » rante mille Russes de Wittgenstein » eussent pu entamer les six mille » hommes de Bellune. » (Page 362.) Si, dans tout le récit de cette campagne, les Russes eussent fourni à l'his-

torien de la Grande-Armée, un fait d'armes aussi glorieux que celui des soldats de Victor, certes, il n'eût pas été aussi économe d'éloges.

—

CHAPITRE IX.

M. l'Officier du palais, dans ce chapitre, entasse horreurs sur horreurs. Il est de fait qu'à la dernière journée du passage, il y eut un grand encombrement auprès des ponts; mais le tableau qu'il en fait est d'une exagération hors de toute mesure. Son penchant pour les descriptions hideuses l'entraîne: « Les plus heureux ga» gnèrent le pont, mais en surmontant » des monceaux de blessés, *de femmes*, » *d'enfants* renversés, à demi étouffés, » que dans leurs efforts ils piétinaient » encore! » (Page 366.) Il y avait à l'armée quelques cantinières et *très peu d'enfants*. A notre retour de Moscou, plusieurs familles nous ayant suivis, le nombre de ceux-ci augmenta. L'idée de femmes, d'enfants luttant contre la mort, a souri aux auteurs qui ont exploité cette campagne. Ces affligeantes peintures remuent profondément les âmes. Mais M. de Ségur a encore enchéri sur ses devanciers, les Labaume, Puibusque, Kerporter, etc. Il reproduit à chaque instant cette image, et en trois pages il répète quatre fois: *les femmes et les enfants*, comme si le nombre en était immense, et qu'au lieu d'une armée, c'eût été une horde nomade de Tartares traînant leurs familles à leur suite.

« La nuit du 28 au 29 vint augmen» ter toutes ces horreurs. Son obscurité » ne déroba pas au canon des Russes » leurs victimes. Sur cette neige qui » couvrait tout, le cours du fleuve, » cette masse toute noire d'hommes, » de chevaux, de voitures, et les cla» meurs qui en sortaient, servirent aux » artilleurs ennemis à diriger leurs » coups. Vers neuf heures du soir, il » y eut un surcroît de désolation, » quand Victor commença sa retraite.» (Page 367.)

Cette description de fantaisie paraît destinée par M. de Ségur à servir de complément à son tableau. Pendant les nuits du passage, les ponts étaient tout-à-fait libres. La masse des traîneurs, qui voulaient passer pendant le jour, se retirait à la nuit dans leurs bivouacs, d'où aucun ordre, aucune instance ne pouvait les arracher. Si les Russes avaient tiré pendant la nuit, les traîneurs se seraient empressés de profiter du libre passage des ponts pour franchir la rivière; mais il n'en fut point ainsi. Le 28, jour du glorieux combat du neuvième corps, vers cinq heures du soir, le feu cessa de part et d'autre. A neuf heures, le maréchal Victor commença son mouvement de retraite, et à une heure du matin, le corps entier avait passé dans un ordre parfait avec toute son artillerie, ne laissant sur la rive gauche qu'une faible arrière-garde. A peu près en même temps, les deux batteries d'artillerie légères des colonels Chopin et Serruzier passèrent. Dans toute cette nuit, l'ennemi ne tira pas un seul coup de canon. L'auteur l'indique assez lui-même en disant « que la multitude, » engourdie par le froid, ou trop atta» chée à ses bagages, se refusa à pro» fiter de cette dernière nuit pour » passer sur la rive opposée. On mit, » dit-il, inutilement le feu aux voitures » pour en arracher ces infortunés. » (Page 367.) Certes, si les Russes, ainsi que nous l'avons dit plus haut, eussent envoyé quelques boulets au milieu de

ces êtres apathiques et imprévoyants, la plupart des traîneurs eussent passé les ponts.

Si, comme l'avait prescrit l'Empereur, les moyens de construction du pont eussent été prêts dans la journée du 24, on eût passé dans la nuit de ce jour, dans la journée du 25; et le 27, au matin, toute l'armée française se fût trouvée sur la rive droite de la Bérésina. Ainsi, la perte de la division Partouneaux n'eût pas eu lieu, non plus que l'attaque de Wittgenstein sur Studzianka; en un mot, on n'aurait pas à déplorer tous les malheurs qui arrivèrent. Ce passage, qui s'est opéré malgré tous les accidents, malgré les obstacles qu'on a éprouvés, n'a pas été, à beaucoup près, aussi funeste que plusieurs écrivains, qui se plaisent à exagérer nos malheurs, ont cherché à le faire croire. Les hommes que nous y perdîmes ne comptaient pas parmi les combattants; trois pièces de canon seulement restèrent sur l'autre rive; enfin le nombre des prisonniers que l'ennemi y ramassa (au dire même des Russes), ne s'éleva qu'à deux mille traîneurs, blessés, malades ou vivandiers (1). A huit heures et demie du matin, le 29, le feu fut mis au pont, et ce ne fut qu'une heure après que quelques Cosaques s'approchèrent.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître le jugement porté par l'historien russe que nous avons déjà cité, sur la conduite de l'Empereur à l'époque du passage de la Bérésina. « Investi de tous côtés, Napoléon ne perd pas la tête : il trompe, par des démonstrations habiles, les généraux qui lui sont opposés, et glissant pour ainsi dire entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi, les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où son armée se trouvait, et qu'il n'était pas en son pouvoir de maîtriser. »

Et c'est un Russe qui parle !!!...

(1) Voir l'*Histoire de la Campagne de Russie*, par le colonel Boutourlin, tome II, p. 383.

CHAPITRE X.

Après avoir fait la description de la route conduisant à Zembin, qui passe à travers des marais, sur lesquels sont des ponts de plusieurs centaines de toises de longueur, M. le Maréchal-des-logis semble regretter que les Russes n'aient pas détruit ces ponts, et s'exprime ainsi : « Pris entre ces marais et » le fleuve, dans un espace étroit, sans » vivres, sans abris, au milieu d'un ou» ragan insupportable, la grande ar» mée et son Empereur eussent été » forcés de se rendre sans combat ! » (Page 370.)

Dans l'hypothèse où les ponts eussent été brûlés, leur réparation impossible, enfin, dans l'hypothèse où les marais de la Gaïna, au travers desquels la route passe, n'eussent pas été assez fortement gelés pour porter les hommes et les chevaux, *la grande armée et son Empereur* n'eussent *pas été forcés de se rendre sans combat.* L'auteur dit bien que nous étions pris entre les marais et la Bérésina; mais il ne dit pas que le troisième côté de ce triangle était oc-

cupé par les Russes. Comment un homme, qui porte le titre de général, a-t-il pu penser que, dans une pareille situation, *la grande arméeet son Empereur* n'auraient pas marché contre les Russes, et ne leur auraient pas passé sur le ventre, pour prendre la route de Borisow à Minsk!! Après les descriptions exagérées que M. de Ségur a faites de la faiblesse de l'armée française, cette expression de *grande armée*, employée ici, a quelque chose qui pourrait convenir dans la bouche d'un gazetier russe, mais qui fait mal dans celle d'un Français.

En nous retraçant, à sa manière, le passage de la Bérésina, l'aûteur romantique avait oublié un de ses thèmes favoris, l'ouragan obligé; nous le retrouvons ici. Cet *ouragan* doit se réduire à un peu de vent et à quelques flocons de neige. Quant à la rigueur du froid, on peut l'apprécier en songeant que la Bérésina n'était pas gelée.

M. de Ségur, en parlant « d'un an» cien grand seigneur de ces temps » bien passés, où régnait souveraine» ment une grâce légère et brillante, » fait allusion au comte de Narbonne. « On voyait, » dit-il, « cet officier-gé» néral de soixante ans, assis sur un » trone d'arbre couvert de neige, s'oc» cuper avec une imperturbable gaîté, » dès que le jour revenait, des détails » de sa toilette; au milieu de cet oura» gan, il faisait parer sa tête d'une fri» sure élégante et légère, et poudrée » avec soin, se jouant ainsi de tous les » malheurs et de tous les éléments dé» chaînés qui l'assiégeaient. » (Page 372.) M. de Narbonne, malgré son âge, fit la campagne de Russie avec l'activité et l'ardeur d'un jeune homme. Est-il de bien bon goût à M. de Ségur, de chercher à jeter du ridicule sur cet estimable général, qui servit toujours fidèlement l'Empereur et la France, et mourut à Torgau, chargé de la défense et du gouvernement de cette place?

—

CHAPITRE XI.

Le seul objet important de ce chapitre, est la première ouverture que fit Napoléon à MM. Daru et Duroc de sa résolution de partir incessamment pour Paris. Ses motifs étaient puissants et sans réplique. Ceux que M. de Ségur met dans sa bouche, ne sont pas les principaux. Il en est d'autres qui ont dû particulièrement influer sur sa détermination. Un historien russe les a mieux compris que l'historien français. « Napoléon, dit-il (1), n'était pas seulement le chef de l'armée qu'il quittait; mais puisque les destinées de la France entière reposaient sur sa tête, il est clair que, dans cette circonstance, son premier devoir était moins d'assister à l'agonie des débris de son armée, que de veiller à la sûreté du grand empire qu'il gouvernait. Il ne pouvait mieux satisfaire à ce devoir, qu'en se rendant à Paris, afin de hâter, par sa présence, l'organisation des nouvelles armées, devenues nécessaires pour remplacer celles qu'il venait de perdre. »

Il laissait au roi de Naples le commandement en chef; au comte Daru, l'administration, et le prince de Neuchâtel restait major-général. M. de Ségur rapporte qu'il y eut entre l'Empereur et Berthier *une scène violente et secrète*, dans laquelle il fait jouer à ce vieux compagnon d'armes de Napoléon un rôle humiliant. Notre écrivain devrait nous dire comment il en a eu connaissance. Une conversation particu-

1) Boutourlin, tome II. page 392.

lière avait en effet eu lieu entre le prince de Neuchâtel et l'Empereur, qui l'a racontée depuis. Il y fut question du choix à faire pour le commandement de l'armée. Napoléon était décidé à le confier à Eugène. Le prince de Neuchâtel insista longtemps en faveur du roi de Naples. Il mit dans ses instances, une force, une opiniâtreté qui n'étaient pas dans son caractère. Il finit par déclarer que si le prince Eugène commandait l'armée, il ne resterait pas sous ses ordres. On peut pardonner à ce vétéran de la gloire militaire française, que l'Empereur avait élevé si haut, et approché des souverains en le mariant à une princesse d'une des plus anciennes familles régnantes d'Allemagne, cette funeste répugnance à se trouver sous un chef qui ne portait pas une couronne. M. de Ségur aura eu connaissance de ce long entretien, qui se passait dans une chambre attenant à celle où étaient les officiers de service. Il a pu apprendre vaguement que le prince de Neuchâtel avait refusé de rester à l'armée. Il ne lui en a pas fallu davantage pour donner carrière à son imagination romantique, et rapporter la scène secrète dont il fait mention. C'est la manière caractéristique de cet auteur, et l'on peut penser que c'est ainsi qu'il a composé une grande partie de cette histoire.

—

CHAPITRE XII.

Ce chapitre contient le récit de faits glorieux pour les troupes françaises qui faisaient l'arrière-garde sous les ordres du maréchal Ney et du général Maison. En parlant d'un combat qui eut lieu en avant de Malodeczno, l'auteur raconte que l'ennemi, ne pouvant culbuter les troupes qui lui étaient opposées, dirigea une partie de ses forces « vers une » autre entrée; » et que « le bonheur » voulut que Victor, avec environ qua- » tre mille hommes, reste du neuvième » corps, occupât encore ce village. » (Page 383.) Il serait assez extraordinaire que les généraux Ney et Maison, qui faisaient tête à l'ennemi en avant de Malodeczno, avec quelques centaines d'hommes, eussent ignoré que ce bourg était occupé par Victor et quatre mille hommes. Ce dernier s'y trouvait avec son corps, en vertu d'un ordre du Major-général (1).

Ce chapitre se termine par une querelle entre les maréchaux Victor et

(1) *Le prince de Neuchâtel et de Wagram au duc de Bellune.*

Malodeczno, le 4 décembre 1812, à quatre heures du matin.

« Monsieur le duc de Bellune, continuez aujourd'hui votre mouvement de retraite, et venez prendre la position de Malodeczno, en ayant soin que toutes les voitures et les hommes isolés passent avant vous. Le deuxième corps, qui gardera cette ville jusqu'à votre arrivée, prendra position en arrière. Le quartier-général sera à Bienitza, par Markowo. Si l'on avait trouvé ici des vivres, on aurait fait halte; mais les premiers magasins considérables sont à Smorgoni; il y a là des bœufs, de l'eau-de-vie, du biscuit; faites-le connaître à vos traîneurs, afin qu'ils se rallient sur ces magasins. Si vous avez des voitures d'équipages militaires, envoyez-les sur Smorgoni chercher des vivres. Toutefois, on va lâcher de vous faire passer dix mille rations de biscuit et de bœufs, ce qui vous mettra à même de tenir partout où cela sera nécessaire, sans crainte que vos troupes se débandent.

» Si les moyens de transport ne permettaient pas que vous reçussiez dans la journée de demain ces vivres, il faudrait continuer votre mouvement jusque auprès de Smorgoni, c'est-à-dire près des moyens, et là il faudra faire halte. Faites une proclamation pour rallier les traîneurs, et les diriger sur Smorgoni; faites battre un ban, et faites-la lire par un officier d'état-major.

» *Signé* ALEXANDRE. »

Ney, au sujet du commandement de l'arrière-garde. M. de Ségur nous représente Ney « s'emportant avec une » violence excessive dont la froideur de » Victor ne s'émeut guère. » (Page 385.) On ne voit pas trop la cause de cette discussion, puisque la lettre (1) du duc de Bellune au Major-général fait voir que ce maréchal commandait l'arrière-garde.

—

CHAPITRE XIII.

On trouve ici de nouvelles réflexions sur les sentiments de l'armée envers l'Empereur. M. l'Officier du palais dit (page 386) : *Il est vrai qu'une sédition était impossible.* Cette remarque est oiseuse. A qui l'idée de sédition se serait-elle présentée? Il y avait entre l'armée et son chef une réciprocité de sentiments qui rendait cette supposition impossible.

La souplesse que M. de Ségur attribue à l'Empereur envers les maréchaux, qu'il « gagna à son projet de » départ par des flatteries, des caresses, » des épanchements de confiance » (page 388), est contraire au caractère de Napoléon. Toute l'armée désirait et apprit avec joie le parti qu'il prenait. Elle sentait qu'en lui résidait le salut de tous; que l'on pouvait bien perdre des hommes, des canons, des provinces; mais qu'en le perdant, tout serait perdu. La confession que notre historien lui fait faire devant ses officiers est plus ridicule encore; et dans quels termes la fait-il? « Si j'étais » né sur le trône, si j'eusse été un » Bourbon, il m'aurait été facile de ne » point faire de fautes. » (Page 388.) Le propos serait inexplicable. L'auteur voudrait-il par là faire croire que l'Empereur n'avait entrepris l'expédition de Russie que pour se consolider sur le

(1) *Le duc de Bellune au prince de Neufchâtel et de Wagram, major général.*

Au bivouac, le 5 decembre 1812, à quatre heures du matin.

« Monseigneur, le combat que l'arrière-garde a soutenu le 4 est le dernier effort qu'elle pouvait faire contre les ennemis; les troupes qui la composent sont aujourd'hui tellement réduites, et le peu qui en reste est si misérable, que je suis obligé de les soustraire aux poursuites de l'ennemi, et d'éviter toute espèce d'engagement. Le rapport que mon premier aide-de-camp a dû faire à V. A. S. sur l'état et la situation de ces troupes, est de la plus exacte vérité.

» L'avant-garde du corps qui nous suit est arrivée hier à Bienitza aussitôt que nous, quoique nous ayons fait une marche de nuit, et que les ponts de Malodeczno aient été detruits. Il était onze heures; si j'avais voulu me maintenir à Bienitza, il aurait fallu livrer ou soutenir un nouveau combat à notre désavantage, vu la disproportion qui existe entre mes forces et celles des ennemis. J'ai en conséquence pris le seul parti convenable, celui de continuer ma marche rétrograde, et de venir coucher au village distant de deux lieues de Bienitza, et de quatre de Smorgoni. Les vedettes des ennemis et les nôtres se voient; je serai vraisemblablement suivi aussi vivement aujourd'hui qu'hier, et je crois qu'il convient que Sa Majesté s'éloigne un peu de nous.

» Les traîneurs nous pressent toujours; ils sont en très grand nombre. L'habitude qu'ils ont contractée de ne marcher qu'au jour, permet à l'ennemi d'en prendre beaucoup; mais soit qu'il ne s'en soucie guère, ou qu'il prenne leur colonne pour des troupes réglées, il ne les suit qu'avec circonspection; je crois néanmoins qu'il en a pris hier quelques-uns.

» Je compte arriver à Smorgoni ce matin vers neuf heures; je serai sans doute obligé d'aller coucher plus loin, à moins que je ne trouve quelques troupes pour nous soutenir. Celles de M. le général de Wrede seraient très utiles dans cette circonstance. Je pense que l'Empereur leur a donné l'ordre de nous remplacer ou de marcher avec nous.

» Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon respect.

» *Signé* LE MARÉCHAL DE BELLUNE. »

trône de France? Voudrait-il lui faire signaler les dangers et le malheur de s'attacher à sa fortune, ou lui donner la prescience de la grande catastrophe qui a amené sa chute. Alors, il faut en convenir, M. de Ségur aurait le don de prophétie après l'événement. On se demande où il s'est procuré de pareilles notes. Est-il vraisemblable que cette pensée se soit présentée dans ce moment à l'esprit de l'Empereur? Est-il possible qu'il l'ait exprimée? Comment l'absurdité de cette idée n'a-t-elle pas frappé son historien? Le cœur de Napoléon était déchiré à l'aspect des calamités de son armée; mais personne ne connaissait mieux que lui les causes qui les avaient produites. On ne conçoit pas comment un officier de son palais a pu se fourvoyer aussi lourdement, et prêter à ce prince des pensées et des paroles qui sont dans une telle contradiction avec sa position et son caractère.

Au reste, personne ne peut se méprendre sur le but d'une pareille insinuation.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE Ier.

Le début de ce livre prouve l'incohérence des idées de l'auteur. « J'avais » atteint le départ de Napoléon, et je » me persuadais qu'enfin ma tâche » était remplie. » (Page 393.) Cependant, quand il a pris la plume, les événements étaient passés, et les faits qui devaient fournir la matière de son ouvrage bien connus. Comment son plan n'était-il pas arrêté?

« Je m'étais annoncé comme l'histo» rien de cette grande époque, où, » du faîte de la plus haute des gloires, » nous fûmes précipités dans l'abîme » de la plus profonde infortune. » (Page 393.) *L'historien de cette grande époque* n'a point rempli la tâche qu'il s'était imposée. Il s'est fait le chantre des calamités et des désastres, et non des grandes choses qui ont rempli cette mémorable expédition. En disant que nous fûmes précipités du faîte *de la plus haute des gloires*, l'auteur n'exprime pas sa pensée. Nous aimons mieux croire qu'il a voulu dire *de la plus haute des prospérités*. Si cette expédition a été désastreuse, elle a été fécondo en traits d'héroïsme et de dévouement, qui ont jeté sur l'armée française un éclat impérissable. Tout ce que nous avons lu jusqu'ici flétrit l'âme; et, cependant, M. de Ségur nous annonce qu'*il ne lui reste plus à retracer que d'effroyables misères*. Il s'adresse de nouveau à *ses compagnons*, et leur demande : « Pourquoi » ne nous épargnerions-nous pas, » vous, la douleur de les lire, moi, les » tristes efforts d'une mémoire qui n'a » plus à remuer que des cendres, à ne » compter que des désastres, et qui ne » peut plus écrire que sur des tom» beaux? » (Page 393.)

C'est ici que notre tâche devient pesante, et que nous sentons plus que jamais tout ce que l'accomplissement de notre devoir a de pénible. Pourquoi l'écrivain n'a-t-il pas écouté cette heureuse idée de terminer ici les tristes efforts de cette mémoire, qui devrait en effet être fatiguée de remuer des cendres? Nous le suivrons jusqu'à la fin, en surmontant notre répugnance, et ce qui devrait nous décourager sera pour nous un nouveau véhicule.

Dans la situation où le départ nécessaire de l'Empereur plaçait l'armée, elle dut se ressentir du vide immense

qu'il y laissait. Mais peut-être les malheurs qui survinrent après son départ ne fussent-ils pas arrivés, si, moins empressé d'atteindre Wilna, on eût fait des marches moins longues. Ce fut à ces marches, dans un moment où le froid avait redoublé d'intensité (il s'éleva jusqu'à vingt-huit degrés) que les corps d'armée durent leur désorganisation.

« La plupart des colonels de l'armée, » qu'on avait admirés jusque-là, marchant encore avec quatre à cinq officiers ou soldats, autour de leur aigle » et à leur place de bataille, ne prirent » plus d'ordres que d'eux-mêmes ; chacun se crut chargé de son propre salut.... ce fut un cri de sauve qui peut » presque général. » (Page 397.)

La situation affreuse de l'armée ne peut absoudre l'auteur de l'imputation qu'il laisse planer sur les colonels, qui, pendant la campagne, avaient eu à supporter tant de peines morales et physiques, bien autrement poignantes que celles d'un général uniquement chargé d'un service civil dans la maison de l'Empereur. Ce qu'il était juste de dire, c'est que le maréchal Ney, qui avait à l'arrière-garde des pelotons composés de colonels et d'officiers supérieurs, ayant vu plusieurs de ces officiers enlevés par un coup de mitraille, trouva que leurs services seraient achetés trop cher par les pertes que l'armée ferait en eux de son avenir. Il pensa avec raison qu'il était préférable d'avoir quelques centaines d'hommes de moins en ce moment, et d'assurer la recomposition future de l'armée, en sauvant de leur propre dévouement les colonels, officiers supérieurs et autres, qui, n'ayant plus de soldats, s'obstinaient à rester à l'arrière-garde pour combattre. Il ordonna donc à tous les officiers sans troupes de se retirer et de gagner le Niémen. Il renvoya même des sergents-majors et fourriers; et, dans les troupes qui lui restaient, il ne voulut conserver que le nombre d'officiers et de sous-officiers proportionné à celui des soldats. M. de Ségur n'avait loué qu'un seul colonel; il les blâme en masse. Nous voulons croire qu'il a ignoré l'ordre donné par le maréchal Ney; mais, dans le doute, il devait s'abstenir. Nous avons eu tant d'occasions de signaler, dans cet ouvrage, des omissions et des erreurs produites par l'ignorance des faits, que celle-là ne doit point nous étonner. Mais, quand on manque de renseignements exacts, il y a de la témérité à se charger d'écrire l'histoire.

L'anarchie et le désordre sont peints avec la même exagération. Il y eut sans doute de grands traits d'égoïsme, tels qu'on doit s'attendre à en trouver dans d'aussi grandes calamités; mais il y eut une foule d'actes de générosité et de dévouement. Des amis, des camarades ont partagé entre eux leurs chétifs aliments, leur linge; des soldats, des domestiques ont porté leurs officiers ou leurs maîtres; le général Legrand le fut par ses grenadiers; le général Zayonchek fut sauvé par ses soldats; le jeune Sainte-Croix (1), amputé à Mojaïsk, fut sauvé, à son retour, par des amis; le colonel Marin (de l'artillerie de la garde) fut transporté par ses canonniers, etc., etc. Pourquoi ne montrer que des points de vue hideux? L'auteur craignait-il de manquer le but qu'il paraît s'être proposé, s'il nous laissait voir de beaux côtés?

CHAPITRE II.

La marche de l'armée française sur

(1) Frère du général de ce nom.

Wilna est le sujet de nouvelles scènes, où M. le Maréchal-des-logis du palais redouble d'efforts pour enchérir sur les horreurs des chapitres précédents. Cependant, l'état de l'armée était assez déplorable pour que l'auteur ne s'abandonnât pas au triste plaisir d'en surcharger le tableau. « Des soldats ec- » coururent en furieux, et avec des » grincements de dents et des rires in- » fernaux ; ils se précipitèrent dans ces » brasiers, où ils périrent dans d'hor- » ribles convulsions. Leurs compa- » gnons affamés les regardaient sans » effroi ; il y en eut même qui ettirè- » rent à eux ces corps défigurés et » grillés par les flammes, etc. » (Page 407.) La plume se refuse à transcrire le reste de ce passage. Le caractère distinctif des effets de cette extrême infortune, c'est que, bien qu'on ne fît rien pour fuir la mort, personne ne la chercha volontairement. L'*anthropophagie* manquait à ce sinistre récit. M. de Ségur a-t-il été témoin d'un des traits qu'il cite en ce genre ? de qui les tient-il ? mais il sait que l'extravagant, l'extraordinaire, l'effroyable plaisent au commun des lecteurs, et il en abuse. C'est peut-être là le secret du succès de son ouvrage.

Doit-on s'attendre, après de tels récits, à lire une froide dissertation sur la vanité des présages? à voir citer « des prédictions qui annoncent une » invasion de Tartares jusque sur les » bords de la Seine? » et répéter le conte du prétendu « orage qui evait » marqué notre entrée sur les terres » russes? » (Page 408.) Peut-on abuser ainsi de la sensibilité de ses lecteurs et de leur crédulité !

—

CHAPITRE III.

Le désordre qui eut lieu à Wilna ne peut être imputé à l'Empereur. Lors de son départ de l'armée (Smorgoni, le 5 décembre), il avait tout sujet d'espérer que les renforts en hommes qu'elle recevait, en même temps que les approvisionnements considérables qui se trouvaient à Smorgoni, Ocbmiana et Wilna, mettraient les corps à même de se réorganiser. Dans cette pensée, il écrivit au Major-général les ordres suivants, datés de Bienitza le 5 décembre :

« Mon Cousin, je vous envoie ci-joint une instruction pour la réorganisation de l'armée : le roi de Naples y apportera les modifications que les circonstances exigeront. Je pense cependant qu'il est nécessaire d'organiser aussitôt les Lithuaniens à Kowno, le cinquième corps à Varsovie, les Bavarois à Grodno, le huitième corps et les Würtembergeois à Olita, les petits dépôts à Merecz et Olita, et diriger la cavalerie à pied sur Varsovie et Königsberg, ainsi que les soldats du train et des équipages militaires, qui n'ont point de chevaux. Il faut faire partir après demain toutes les remontes de cavalerie de Wilna sur Königsberg ; il faut faire partir après demain les agents diplomatiques pour Varsovie; il faut également faire partir pour Varsovie et Königsberg tous les généraux et officiers blessés, en leur faisant comprendre la nécessité de débarrasser Wilna, et d'y avoir des logements pour la partie active de l'armée. On assure que le trésor de l'armée est considérable; donnez ordre d'en envoyer à Varsovie et Königsberg, où cela est nécessaire; ce qui débarrassera d'autant Wilna. Enfin tous les ordres qui tendent à débarrasser Wilna doivent être donnés demain, puisque cela est utile pour plusieurs raisons.

« Instruction. — Rallier l'armée à Wilna; tenir cette ville et prendre ses

quartiers d'hiver, les Autrichiens sur le Niémen, couvrant Brezc, Grodno et Varsovie; l'armée sur Wilna et Kowno. En cas que l'armée ennemie marche, et qu'on ne croie pas tenir en-deçà du Niémen, la droite couvrant Varsovie, et s'il se peut Grodno; le reste de l'armée en ligne derrière le Niémen, gardant comme tête de pont Kowno ; faire faire de grands approvisionnements de farine à Königsberg, Dantzig, Varsovie, Thorn; faire tout évacuer de Wilna et de Kowno, afin d'être libre de ses mouvements : les évacuations auront lieu sur Dantzig pour ce qui est le plus précieux. »

Il y avait à Wilna quatre millions de rations de farine, trois millions six cent mille rations de viande, neuf millions de rations de vin et d'eau-de-vie, quarante-deux mille paires de souliers, des magasins considérables de légumes et de fourrages, d'habillement, de harnachement et d'équipement, trente-quatre mille fusils et un arsenal bien fourni en munitions de toute espèce. On voit donc combien est peu fondé ce reproche d'imprévoyance que M. le Maréchal-des-logis du palais a si souvent fait à l'Empereur. Suivant lui, aucun chef « n'osa donner l'ordre de distribuer » ces vivres à tous ceux qui se présen» taient. » (Page 412.) C'est une accusation contre les chefs de l'administration militaire. Peut-être espéraient-ils, en ne faisant de distributions qu'avec les formes régulières, obliger les hommes isolés à se rallier; mais ce fut un grand malheur.

L'auteur fait une peinture révoltante des hôpitaux de Wilna. Il est de fait, cependant, que les nombreux hôpitaux de cette ville avaient été mis, par les soins des docteurs Desgenettes et Marie de Saint-Ursin, dans une situation aussi bonne que possible; mais, au moment du désordre qui résulta de l'encombrement de Wilna, l'administration ne pouvait plus rien. M. de Ségur a pris un état de choses extraordinaire pour la conséquence d'une négligence qui n'avait pas existé. Sa prévention ne pouvait s'arrêter en aussi beau chemin.

« Enfin, les soins de plusieurs chefs, » tels qu'Eugène et Davout, la pitié des » Lithuaniens et l'avarice des Juifs, ou» vrirent quelques refuges. » (Page 412.)

Des officiers avaient été placés aux portes de Wilna, pour indiquer aux soldats des divers corps d'armée, des couvents et autres édifices qui devaient leur servir de casernes, et où ils auraient pu se rallier et recevoir des distributions. Mais les soldats aimèrent mieux parcourir la ville dans tous les sens et entrer dans les maisons.

Par suite des ordres que l'Empereur avait envoyés de Zélitska au général de Wrede, ce général s'était porté de Vileïka à Slobkchomska. Le 8 décembre, le roi de Naples lui enjoignit de se rendre à Ruckoni avec ses Bavarois, au nombre de deux mille et quelques cents hommes, pour y relever le duc de Bellune, qui avait fait l'arrière-garde, et se placer sous les ordres du maréchal Ney, à qui ce commandement était de nouveau confié. Le général bavarois, après avoir été attaqué dans cette dernière position par les corps de Cosaques qui précédaient l'avant-garde russe, et qui avaient quelques pièces légères, fut rejeté dans Wilna; ce qui causa un assez grand désordre parmi les traîneurs, cantiniers, etc. On battit la générale; mais les Cosaques se seraient bien gardés d'entrer ce même jour dans une ville où se trouvait encore de l'infanterie organisée. Le général de Wrede, ayant

avec lui une soixantaine de chevau-légers bavarois, se rendit chez Ney. Après avoir formé sa troupe en bataille devant sa porte, il entra chez ce maréchal, ayant encore son épée à la main : « Monsieur le Maréchal, lui dit-il, l'ennemi me suit. Je viens vous offrir, avec mes soixante cavaliers, de vous conduire en sûreté sur la route de Kowno. » Ney était appuyé contre la cheminée. Il prit froidement de Wrede par la main, le mena près d'une fenêtre qui donnait sur la rue, et lui montrant le désordre qui y régnait, et les gens sans armes qui s'y pressaient pour fuir, lui dit : « Monsieur le Général, pensez-vous qu'un maréchal d'empire puisse se mêler parmi cette canaille ? » Le général bavarois fut un moment interdit; puis il objecta à Ney que, s'il restait plus longtemps à Wilna, il risquerait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Le Maréchal répliqua : « Non, non, Général, ne craignez rien pour moi; j'ai ici, dans ma maison, cinquante grenadiers français, et tous les Cosaques de la terre ne me feront pas déloger avant demain, à huit heures. »

« On eût pu tenir vingt-quatre » heures de plus à Wilna, et beaucoup » d'hommes eussent été sauvés. » (Page 415.)

On eût pu s'y maintenir facilement plusieurs jours. Le froid avait causé dans l'armée russe presque autant de ravages que dans l'armée française; elle marchait lentement. La garnison de Wilna et la garde impériale eussent pu défendre la ville contre toutes les entreprises des Cosaques. Quoique les ordres de l'Empereur, pour mettre cette ville en état de résister à une attaque sérieuse, n'eussent pas été entièrement exécutés, quelques travaux de palissadement avaient été faits. En tenant à Wilna vingt-quatre heures de plus, il eût été facile, au moyen des distributions de toute espèce qu'on aurait faites aux traîneurs, d'en rallier un grand nombre, et, si l'on eût dû évacuer cette place plus tard, cette évacuation eût pu se faire avec ordre. On doit amèrement regretter que, dans les grandes crises, l'Empereur ne pût être à la fois à la tête de ses troupes et à Paris. Après le passage de la Bérésina, l'armée ayant atteint les magasins, et touchant à ses renforts, Napoléon jugea le moment opportun pour se rendre en France. Si les instructions qu'il laissa en partant avaient été suivies, les désastres qui arrivèrent après son départ n'auraient pas eu lieu. Ils furent en grande partie causés par la rapidité avec laquelle on s'empressa d'atteindre Wilna. On ne songea pas assez que ces marches continues, et l'atroce rigueur du froid, ne pouvaient qu'achever la désorganisation de l'armée.

« Dans cette ville, comme à Moscou, » Napoléon n'avait fait donner aucun » ordre de retraite. » (Page 417.)

A Wilna, comme à Moscou, Napoléon avait prescrit toutes les mesures que les circonstances nécessitaient. Dès que les communications avaient été rétablies entre l'armée et Wilna, il n'avait cessé de donner des ordres pour faire ramasser des vivres et faire évacuer sur cette place tous les effets, bagages inutiles au passage de l'armée, qui se trouvaient tant à Smorgoni qu'à Ochmiana. La lettre de l'Empereur au Major-général, en date de Biénitza le 5 décembre 1812, que nous avons citée (page 497), prescrivait des mesures tant pour la réorganisation de l'armée que pour l'évacuation sur Wilna de tout ce qui était inutile à l'armée active. Elle se termine ainsi : « Enfin tous les ordres qui tendent à débarrasser Wilna, doivent être donnés demain,

puisque cela est utile pour plusieurs raisons. »

Il est inconcevable que, malgré ces preuves irréfragables, M. de Ségur veuille soutenir jusqu'à la fin son système de dénigrement. Car il a bien pu se convaincre, par les lettres que nous citons, que si les ordres de l'Empereur eussent été exécutés (et rien ne s'opposait à ce qu'ils le fussent), cet énorme encombrement de voitures, de fourgons, de bagages, n'aurait pas eu lieu.

L'auteur, en parlant du défilé de Ponari, dit : « Argent, honneur, reste » de discipline et de force, tout acheva » de s'y perdre... Un caisson du trésor » qui s'ouvrit, fut comme un signal ; » chacun se précipita sur ces voi- » tures, etc. » (Page 419.)

Voici le fait. La veille du jour dont il est question, un directeur de poste aux lettres se présenta au maréchal Ney à Wilna, et lui rendit compte que faute de chevaux il avait été obligé d'abandonner son fourgon, dans lequel était une somme assez considérable appartenant à l'Etat. Le Maréchal s'informa si, du moins, avant d'abandonner le fourgon, il avait délivré l'argent aux malheureux soldats dont la route était couverte. Sur la réponse négative de cet employé, Ney exprima le regret que ces fonds eussent été laissés à l'ennemi. Le lendemain, le Maréchal, sortant de Wilna avec l'arrière-garde, et arrivant au bas de la montagne de Ponari, vit une longue file de voitures et de fourgons du trésor arrêtés. Jugeant de l'impossibilité de les sauver, parce que l'ennemi nous talonnait, il ordonna que ces caissons fussent ouverts, et que les espèces qu'ils contenaient fussent remises à tous ceux qui voudraient en prendre : son ordre fut exécuté. Cette dispersion du trésor était regrettable, sans doute ; mais la circonstance la commandait. M. de Ségur aurait-il mieux aimé que les Russes en eussent profité ? Et fallait-il en faire un sujet d'accusation contre l'honneur de l'armée ?

« Sur la partie de la montagne la » plus exposée, un officier de l'Empe- » reur, le colonel comte de Turenne, » contint les Cosaques, et, malgré » leurs cris de rage et leurs coups de » feu, il distribua sous leurs yeux le » trésor particulier de Napoléon aux » gardes qu'il trouva à sa portée. Ces » braves hommes se battant d'une » main, et recueillant de l'autre les dé- » pouilles de leur chef, parvinrent à » les sauver. Longtemps après, quand » on fut hors de tout danger, cha- » cun d'eux rapporta fidèlement le » dépôt qui lui avait été confié ; pas » une pièce d'or ne fut perdue. » (Pages 420 et 421.)

On conçoit que M. le Maréchal-des-logis du palais ait voulu citer avec éloge un de ses collègues (1), M. le chambellan comte de Turenne, maître de la garde-robe de Napoléon ; mais comment la richesse de son imagination ne lui a-t-elle pas fourni quelque chose de plus flatteur pour M. de Turenne, que de le représenter distribuant des effets de la toilette de l'Empereur (2), lorsque l'arrière-garde, conduite par le maréchal Ney, le dispensait du soin de contenir les Cosaques ?

Au reste, cette anecdote, en même

(1) Les quatre officiers civils de la maison de l'Empereur, qui se trouvaient à l'armée sous les ordres du Grand-Maréchal, étaient MM. de Ségur, maréchal-des-logis du palais ; Canouville, *idem* ; Turenne, chambellan, maître de la garde-robe ; Beaussel, préfet du palais.

(2) C'est sans doute ce que l'auteur appelle *dépouilles de leur chef*. L'Empereur n'avait pas de trésor particulier ; celui qui fut distribué à la montagne de Ponari était le trésor de l'armée.

temps qu'elle amuse le lecteur, lui donne, au milieu de tous ces désastres, une consolation : c'est la pensée que, depuis le défilé de Ponari, aucun de ces braves soldats de la garde n'a succombé.

—

CHAPITRE IV.

La méthode de retraite que suivit Ney, n'est pas celle que rapporte l'auteur. Il suppose que ce maréchal faisait marcher ses troupes pendant la nuit, et les faisait battre pendant le jour. Si cet illustre guerrier eût adopté un aussi funeste système de marche, il est bien certain qu'aucune troupe n'aurait pu y résister, surtout quand on pense qu'il se faisait peu de distribution régulière de vivres, et que ce n'était que pendant le temps du bivouac, qu'on cherchait à s'en procurer.

Les tristes réflexions que M. l'Officier du palais fait faire à l'armée, après le passage du Niémen, en jetant un dernier regard sur ce fleuve, contiennent une récapitulation de nos malheurs, présentés dans un cadre resserré, pour les faire encore mieux ressortir. Il ajoute : « Deux rois, un prince, huit » maréchaux suivis de quelques offi- » ciers, de généraux à pied, dispersés » et sans aucune suite ; enfin quelques » centaines d'hommes de la vieille » garde, encore armés, étaient ses » *restes* : eux seuls la représentaient. » (Page 427.)

Son exagération habituelle et sa manière passionnée se font remarquer dans cette courte analyse. Voici l'évaluation réelle, faite à cette époque, des forces de l'armée française :

Troupes qui ont repassé le Niémen à Kowno, à l'époque du 15 décembre	36,000 hommes.
Report. . .	36,000 hommes.
Dixième corps . .	30,000
Corps polonais aux ordres du prince Poniatowski (1)	20,000
Septième corps, Saxons et Français, de Reynier	15,000
Corps autrichien .	26,000
	127,000 hommes.

Dans chaque régiment, on avait une idée à peu près fixe du nombre des hommes tués, des hommes blessés et aux hôpitaux ; on n'en avait point sur les hommes morts de froid ; mais on avait des données sur ceux qu'on présumait prisonniers. Pourquoi, depuis 1814, s'est-on tu sur le nombre de ceux qui sont rentrés, et qu'on a dit avoir été si généreusement rendus par Alexandre ? Non seulement il en revient encore aujourd'hui quelques-uns, mais beaucoup sont restés dans différents gouvernements de la Russie. M. de Ségur est loin de nous présenter nos malheurs avec ces consolations.

Quant à la garde, à l'époque de sa réunion (le 15 décembre), à Wirballen, où elle séjourna le 16, elle était encore nombreuse, surtout en hommes. Dans la cavalerie, le régiment de chevau-légers polonais comptait seul un effectif de quatre cent douze hommes et plus de deux cents chevaux, tous très bons et de service, et d'autres malades ou blessés. Un grand nombre des hommes de ce régiment, ayant perdu leurs chevaux, s'étaient dirigés, pendant la retraite à travers les bois de la Lithuanie, sur Varsovie, où ils arrivèrent pro-

(1) Le prince Poniatowski est arrivé à Varsovie le 25 décembre, ramenant trente pièces de canon avec son corps d'armée. (*Manuscrit de 1813, par le baron Fain*, t. I, page 30.)

tégés autant par les habitants que par la connaissance de la langue du pays.

Ce chapitre se termine par un éloge mérité du maréchal Ney, qui déploya, dans cette mémorable campagne, tout ce que la force d'âme et le dévouement ont de plus héroïque, et qui n'abandonna la partie que quand elle lui manqua.

—

CHAPITRE V.

Lorsque l'armée eut atteint Gumbinnen, à trois journées du Niémen, les Russes ralentirent leur marche. Leur détresse était presque aussi grande que la nôtre, et quand ils nous virent hors des atteintes de la faim et du froid, ils devinrent plus prudents; ce qui permit au roi de Naples de donner quelque repos aux troupes.

M. de Ségur, à propos d'un conseil tenu par ce Monarque à Gumbinnen, met dans sa bouche des paroles qui furent, dit-il, *le premier symptôme de sa défection*. Il le représente « plein de » dépit de la responsabilité de la re- » traite que l'Empereur lui a laissée, » se désespérant d'avoir rejeté jusque- » là les propositions des Anglais, etc. » (Page 432.) A ces paroles inconsidérées, Davout réplique avec autant de force que de raison. L'auteur ajoute : « Murat resta décontenancé. Il se sen- » tait coupable. Ainsi fut étouffée cette » première étincelle d'une trahison qui » devait plus tard perdre la France. » L'histoire n'en parle qu'à regret, de- » puis que le repentir et le malheur » ont égalé le crime. » (Page 434.)

Il est malheureusement reconnu que le roi de Naples n'a pas été à la hauteur des circonstances et de la mission dont il fut chargé, lors du départ de l'Empereur : il est donné à peu d'hommes d'être également grands dans la prospérité et dans le malheur. Depuis le commencement de sa carrière militaire, Napoléon n'avait point éprouvé de véritable échec; il n'avait donc pas eu, comme si sa fortune eût été variée, l'occasion de découvrir, parmi ses généraux, quelques-uns de ces êtres singuliers, dont l'adversité semble être l'élément, et qui grandissent dans l'infortune. Ce prince avait dû se contenter d'étudier les caractères dans les alternatives des combats; Murat avait toujours été sans reproche, et il a fallu des événements extraordinaires pour le montrer sous un autre jour.

A tout prendre, sa défection n'est pas plus inconcevable que celles qui se sont succédé en 1814, depuis mars jusqu'à la mi-avril; et malgré sa perspicacité, l'Empereur ne devait pas prévoir un pareil aveuglement.

Tout ce qu'un souverain doit faire pour s'attacher les hommes qui le servent, Napoléon l'avait fait. Il les avait unis à sa fortune par les deux liens les plus puissants, l'intérêt et l'amour-propre. Aucun prince, aucun gouvernement ne pouvait leur offrir des avantages équivalant à ceux qu'ils tenaient de l'Empereur.

Du reste, Napoléon avait trop étudié l'histoire pour n'être pas bien convaincu du sort qui attend les princes malheureux. Il savait qu'il y a dans les nations modernes une masse très influente d'individus uniquement occupés de leurs richesses, de leurs commodités et de leurs plaisirs; que ces hommes ne sont capables ni d'une longue constance dans le malheur, ni de sacrifices trop onéreux; que leur attachement à un gouvernement est toujours proportionné à l'utilité qu'ils en retirent. Aussi, ne s'est-il point étonné après ses revers, de voir leur multitude s'éloigner de lui, et aller se

prosterner aux pieds de la nouvelle puissance qui remplaçait la sienne.

Mais une chose à laquelle il ne devait point s'attendre, c'est que des hommes qui affichaient des opinions généreuses, qui parlaient avec emphase de leur esprit d'indépendance, et qui prétendaient avoir seuls conservé le sentiment national, feraient de sa personne, de ses actions et de son gouvernement, le but de leurs attaques et de leurs calomnies.

Que la grande ombre de Napoléon se console! Pendant que des ingrats outragent sa mémoire au milieu des palais qu'il a donnés, le peuple, qui pendant son règne a supporté presque en entier le fardeau de la conscription et des impôts, le peuple sait lui rendre justice; il révère son souvenir, et dans le fond de ses chaumières, il glorifie son nom.

—

CHAPITRES VI, VII, VIII ET IX.

Les chapitres VI, VII, VIII et IX contiennent l'historique de la campagne du maréchal Macdonald, et le récit de la trahison du général Yorck. L'auteur nous fait rétrograder jusqu'au mois d'août. Il fait une belle part aux troupes prussiennes, qui se battirent de bonne foi. Il n'en était pas de même de leur chef, qui, selon l'auteur, *voyait de plus haut*. (Page 440.) Il établit à ce sujet une distinction grammaticale entre *défection* et *trahison*. (Page 456.) Le lecteur jugera de la qualification que mérite la conduite d'un général allié, qui, commandant l'arrière-garde de l'armée, profite de sa position pour conclure un armistice avec l'ennemi, sans la participation du général en chef; qui appelle secrètement à lui le reste des corps prussiens; « qui s'é» chappe de Tilsitt en silence et à la » faveur de la nuit » (page 453); et qui abandonne ainsi, en présence de l'ennemi, le corps français dont il faisait la principale force. Le jugement que porte l'historien français de la conduite du général Yorck, ne sera point ratifié par ceux qui mettent l'honneur au-dessus de tout. L'espèce de transaction, par laquelle il semble en diminuer l'odieux, tendrait à absoudre quiconque viendrait à penser que les obligations contractées ne lient plus, dès qu'elles sont onéreuses, et qu'on peut s'en dégager en sauvant les apparences. Nous avons trop bonne opinion de la noblesse de sentiments héréditaire dans la famille de M. de Ségur, pour croire que, s'il avait réfléchi mûrement, il n'aurait pas hésité à flétrir une action contraire à la morale. Nous sommes d'autant plus fondé à penser ainsi, que lui-même a dit (chapitre IX), « le sang des six cents » Français, Bavarois et Polonais, qui » restèrent sur les champs de bataille » de Labiau et de Tente, accuse les » Prussiens de n'avoir pas assuré, par » un article de plus, la retraite du chef » qu'ils abandonnaient. » (Page 457.)

—

CHAPITRE X.

« Ainsi tomba brusquement notre » aile gauche... Notre aile droite se » détachait de nous, mais insensiblement et avec les formes que sa position politique exigeait. Le 10 décembre, Schwarzenberg était à Slonim, » présentant successivement des avant-» gardes vers Minsk, Nowogrodeck et » Bielitza. Il était encore persuadé que » les Russes battus fuyaient devant Napoléon, quand il apprit à la fois le » départ de l'Empereur et la destruction » de la grande armée, mais vaguement, » de sorte qu'il fut quelque temps sans » direction. » (Page 459.)

Le prince de Schwarzenberg n'apprit pas *vaguement* le départ de l'Empereur; il en fut instruit le plus officiellement possible par M. le baron Sturmer, son secrétaire, qui se trouvait en mission à Wilna, et qui lui fut renvoyé pour l'en informer. Il fallait que M. de Ségur eût une conviction bien grande de la bonne foi du général autrichien, pour croire que, le 10 décembre étant à Slonim, et ayant une avant-garde vers Minsk, il ignorât que le 16 novembre, c'est-à-dire vingt-cinq jours avant, Minsk était tombé au pouvoir des Russes, et que notre retraite sur ce point était coupée. Il ajoute : « Dans » son embarras, il s'adressa à l'ambas- » sadeur de France à Varsovie, qui » l'autorisa à ne pas sacrifier un seul » homme de plus. » (Page 459.) Ainsi, sans rechercher la convenance ni les motifs du recours du prince Schwarzenberg au ministre de France, l'auteur paraît avoir à cœur de l'absoudre sur tous les points.

« Cependant, il dit plus bas que » comme les intérêts des Russes s'ac- » cordaient avec ceux des Autrichiens, » on s'entendit bientôt. » On s'entendit si bien que, vers le 21 décembre (M. de Ségur le raconte lui-même) : « Un ordre » d'Alexandre suspendit les hostilités » sur le point par lequel Schwarzen- » berg se retirait; un armistice, que » Murat approuva, s'établit. Les deux » généraux devaient manœuvrer l'un » devant l'autre, le russe sur l'offen- » sive, l'autrichien sur la défensive, » mais sans en venir aux mains. » (Page 460.)

C'étaient réellement des évolutions de parade, un assaut de politesses et de déférence qui se bornaient aux seuls Russes et Autrichiens. « Car le corps de » Reynier, qui faisait partie de l'armée » de Schwarzenberg, n'était pas com- » pris dans cet arrangement. » (Page 460.)

La guerre se continuait contre ce corps, *réduit* par cette défection *à dix mille hommes*, comme elle avait été faite à Macdonald après le départ des Prussiens. Mais, poursuit imperturbablement M. l'Officier du palais, « Schwarzenberg... persévéra dans sa » loyauté.... Il couvrit le front de la li- » gne française, et la préserva... Si, de- » puis, Reynier fut atteint et surpris à » Kalitch, ce fut pour s'y être arrêté » trop longtemps à protéger la fuite de » quelques dépôts polonais. » (Page 461.) Ces citations sont un nouvel exemple de l'esprit de justice qui anime l'auteur. Combien de fois avons-nous été réduit à regretter, dans le cours de nos observations sur son ouvrage, qu'il n'ait pas accordé à l'armée française quelques parcelles de ce trésor de partialité!

Après ces exposés véridiques de la conduite des Prussiens et des Autrichiens, vient un récit des barbaries exercées par les habitants de Königsberg envers nos malheureux blessés, et une horrible description du couvent de Saint-Basile, à Wilna, où les Russes laissèrent mourir de faim et de dénuement nos prisonniers, au milieu de l'abondance qu'y répandaient les magasins de vivres que nous y avions laissés. Mais, dans le récit de l'écrivain français, ces abominations font éclater l'humanité un peu tardive, il est vrai, de l'Empereur russe et de son frère, qui arrivèrent treize jours après pour y remédier.

CHAPITRE XI.

L'auteur dit que « le ralliement de » l'armée sur la Vistule avait été illu-

» soire ; qu'au 22 janvier la vieille garde » comptait tout au plus 500 combattants (1)

» La jeune garde. »
» Le 1er corps . . 1,800
» Le 2e corps. . . 1,000
» Le 3e corps. . . 1,600
» Le 4e corps. . . 1,700

6,600 combattants

» Encore, ajoute-t-il, la plupart de » ces soldats, restes de six cent mille » hommes, pouvaient-ils à peine se » servir de leurs armes. » (Page 465.)

Nous avons donné (page 501) l'état de l'armée à sa sortie de Kowno. M. de Ségur, à l'époque de l'entrée en campagne, l'avait portée à quatre cent quarante-cinq mille hommes; à la page 426, il se rapprochait plus de la vérité, en la portant à quatre cent mille ; maintenant il la suppose de six cent mille. Dans *les restes* qu'il indique, il ne porte pas en compte le cinquième corps, qui était arrivé depuis le 25 décembre à Varsovie, avec vingt mille hommes et trente pièces de canon ; il ne compte pas le sixième corps, le septième, le neuvième, le dixième et le corps autrichien de Schwarzenberg. Dans la page suivante, il dit : « Les » troupes de Macdonald et la division » Heudelet conservèrent leur ensem- » ble. On se hâta de réunir tous ces » débris dans Dantzig : trente cinq » mille soldats de dix-sept nations dif- » férentes y furent renfermés. » (Page 466.)

L'auteur se dément ainsi lui-même. Pourquoi donc présente-t-il six mille six cents hommes comme *restes* de six cent mille hommes, si ce n'est pour induire en erreur, et enchérir encore sur nos pertes déjà si considérables ? Est-ce donc avec ces six mille six cents hommes qu'on a formé à Dantzig une garnison de trente-cinq mille hommes ? Est-ce encore avec ces six mille six cents hommes que l'on a fourni des garnisons de six mille hommes à Thorn, de huit mille hommes à Modlin, de quatre mille hommes à Zamosc, etc., etc. ?

« Alexandre arrêta la marche de ses » troupes à Kalitch, etc. » (Page 467.) M. de Ségur, qui exagère tant les pertes de l'armée française, aurait dû nous faire connaître celles que les Russes eux-mêmes ont éprouvées.

L'armée de Kutusoff, qui, au combat de Krasnoï, était de cent mille hommes, lors de l'évacuation de Wilna par les Français, n'était plus que de trente-cinq mille. Les Russes, à peine maîtres de cette ville, jetèrent dans les hôpitaux dix-huit mille de leurs malades, dont la plus grande partie l'était par suite de la rigueur du froid.

L'auteur d'un aperçu sur la campagne de 1813, publié en allemand à Weymar en 1814, porte à vingt mille hommes le nombre des troupes russes, qui avaient pu arriver jusqu'alors en Prusse, et à trente mille celles que l'on réunissait à Kalitch, où l'empereur de Russie avait son quartier-général. Après avoir fait connaître l'emplacement des différents corps russes, il ajoute : « Il est clair, d'après cet exposé, que sans l'adhésion de la Prusse, la Russie n'aurait pu, pour le moment, poursuivre ses succès, et qu'elle aurait été forcée de borner ses opérations à la Vistule. »

Sir Robert Wilson dit, dans son *Tableau de la puissance russe*, qu'il

(1) Une situation détaillée que nous avons entre les mains, des cinq régiments d'infanterie vieille garde, porte le nombre des présents sous les armes, le 20 décembre 1812, à mille quatre cent soixante-onze hommes. Le 15 janvier, la jeune garde fut dirigée de Posen sur le Rhin pour s'y réorganiser, et la vieille garde se rendit à Paris.

y avait à cette époque, dans l'armée d'Alexandre, plusieurs compagnies sans un seul homme, et un grand nombre de bataillons qui n'en avaient pas cinquante.

CHAPITRE XII.

La conclusion de M. le Maréchal-des-logis est que « l'étoile du nord » l'emporta sur celle de Napoléon..... » que la pente du genre humain est » vers le sud; qu'il tourne le dos au » nord.... qu'on ne remonte pas im- » punément ce grand cours des hom- » mes; qu'on a vu les armées russes » sur l'Elbe, et peu après en Italie; » qu'elles sont venues la reconnaître; » qu'un jour elles viendront s'y éta- » blir.... et que l'invasion du midi par » le nord, recommencée par Cathe- » rine II, continuera. » (Pages 469, 470 et 471.)

Voilà une assertion formellement établie, et appuyée par des raisonnements spécieux, quoique exprimés en termes quelquefois bizarres.

L'auteur s'adressant ensuite à ceux qu'il appelle ses *compagnons*, leur dit : « Quel qu'ait été le motif de notre ex- » pédition, voilà en quoi elle importait » à l'Europe; son but fut d'arracher la » Pologne à la Russie; son résultat eût » été d'éloigner le danger d'un nouvel » envahissement des hommes du nord, » d'affaiblir ce torrent, de lui opposer » une nouvelle digue. » (Page 471.)

Voilà encore M. de Ségur pris en flagrant délit; la nécessité de l'expédition se trouve démontrée par lui-même. Ce serait être trop exigeant que de demander qu'il eût assigné la véritable cause de la guerre.

Enfin, il ajoute : « Et quel homme, » quelle circonstance pour le succès » d'une si grande entreprise! » Page 471.) Ici, éclate encore l'aveu que le moment de l'expédition était opportun, et que l'Empereur était l'homme qui pouvait en assurer le succès.

Ainsi l'auteur, qui s'est plu dans tout le cours de son ouvrage à présenter l'expédition de Russie comme une agression injuste, comme l'œuvre de l'ambition personnelle de Napoléon, désavoue dans ce peu de mots ce qu'il a avancé, et justifie la nécessité, le but et l'opportunité de cette mémorable entreprise. Mais qu'importe cette sorte de rétractation tardive! Que servent de vaines louanges, qui ne paraissent lui échapper que pour absoudre sa conscience des reproches injustes dont il a cherché à noircir la mémoire de ce grand homme! Etait-ce la peine de nous montrer Napoléon déchu de lui-même, livré à une honteuse faiblesse, dépourvu de toute énergie morale et physique, et d'avoir affligé l'âme du lecteur par d'horribles peintures répandues dans un millier de pages, pour en revenir au point d'où il aurait dû partir, c'est-à-dire à la vérité?

Il termine ainsi : « Compagnons, » mon œuvre est finie. Maintenant » c'est à vous de rendre témoignage » à la vérité de ce tableau. Ses cou- » leurs paraîtront pâles sans doute à » vos yeux et à vos cœurs encore tout » remplis de ces grands souvenirs. » (Page 473.)

Les vétérans de la Grande-Armée ne reconnaîtront pas la vérité dans ce tableau, où leur illustre chef, leurs sentiments, leur constance, leurs victoires sont si étrangement défigurés.

Comment l'auteur croit-il que ses couleurs paraîtront pâles, quand « sa » mémoire, » comme il le dit lui-même (page 393), « ne remue que

» des cendres, ne compte que des dé-» sastres, et n'écrit que sur des tom-» beaux? »

Nous pouvons dire comme lui : notre tâche est remplie, autant qu'il a dépendu de nous; elle a été pénible. Nous n'avons pas entrepris de redresser en détail toutes les erreurs ou les injustices dont l'ouvrage abonde ; nous eussions été entraîné au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites. Nous n'avons pas signalé tous les passages qui démontrent que M. de Ségur n'a cherché qu'à flatter les passions du moment où il a écrit son livre, et qui s'éteignent chaque jour. Il aurait fallu s'arrêter à toutes les pages ; et d'ailleurs, ne serait-ce pas calomnier le gouvernement, que de supposer qu'un ouvrage qui rabaisse l'honneur de nos armes, et qui ne flatte que l'étranger, serait un titre à des faveurs militaires?

Nous avons remarqué bien rarement les bizarreries du style de M. de Ségur, qui heureusement n'aura pas d'imitateurs ; notre but était trop élevé pour nous attacher à ces misères. Peu nous importe qu'il prétende aux palmes académiques. Nous avons voulu, non venger la mémoire d'un grand homme qui se défend assez d'elle-même, et dont le nom traversera les siècles ; non relever la gloire d'une armée, dont la renommée est au-dessus de toute atteinte ; mais rendre hommage à la vérité ; mais appeler les faits, les documents et les hommes en témoignage contre un écrivain qui, s'abandonnant aux écarts d'une imagination déréglée, ou spéculant sur le besoin des émotions fortes, contracté par la génération présente, s'est joué dans un livre, roman, poëme ou mélodrame en deux volumes, de tout ce qui est en possession du respect des âmes élevées, le génie, le courage et le malheur. Puissent les soldats de Napoléon, puissent les amis de la gloire française, apprécier le sentiment qui a conduit notre plume, et nous savoir quelque gré de nos efforts!


BA
Français
Russes
Moskowa
Goraschkina
Ilytskoye
Maslowa
Uspenskoye
Zamoshna
Tatarinowa
Pressowoschi
Nouvelle
Utitchkowa
Vieille Route de Smolensk
Dressé par
Gravé par Ch. Dyonnet

BATAILLE

DE

LA MOSKOWA.

EXTRAIT DES MÉMOIRES INÉDITS DU GÉNÉRAL PELET SUR LA GUERRE DE RUSSIE, EN 1812 (1).

Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou....
Ordre du jour du 7 septembre.

Les écrivains militaires ont beaucoup disserté sur les batailles. Ils ont établi des maximes générales qui s'appliquent plus ou moins bien à ces opérations capitales. Mais il était difficile de poser les règles qui doivent les préparer et les conduire à leur dénouement. Ceux qui ont gagné de nombreuses batailles, connaissent seuls les secrets de la victoire.

C'est en suivant les grands généraux sur les champs d'honneur, qu'on apprend les principes de leur école et l'art difficile des batailles. C'est en étudiant sur leurs théâtres mêmes les opérations célèbres, qu'on peut espérer de découvrir les règles qui président à leur exécution. Une histoire exacte est ensuite la meilleure leçon ainsi que le meilleur modèle. Et quelle bataille fut jamais plus instructive que la Moskowa? Napoléon, l'homme qui de tous les temps a livré et gagné plus de batailles, n'a cessé de dire, que « celle-ci était la plus belle et la plus » terrible; que les Français s'étaient » montrés dignes de la victoire, et que » les Russes avaient mérité d'être in- » vincibles. » A Sainte-Hélène, il disait encore : « Que sur cinquante batailles » données par lui, la Moskowa était » celle où l'on avait déployé le plus de

(1) Le journal qui a servi de base à la rédaction de cette campagne a été communiqué aux généraux Ségur et Gourgaud. Le premier a gardé les deux volumes du journal assez longtemps, et n'a pas jugé à propos d'en faire usage; le second a bien voulu y puiser quelques renseignements relatifs à la bataille de la Moskowa. Je dois en faire mention, afin d'indiquer d'où proviennent les répétitions qui pourraient être remarquées.

» mérite et obtenu le moins de résul-» tats.... » Il ajoutait, au même moment que : « les meilleures troupes » étaient celles qui gagnaient les ba-» tailles ; et que les Français étaient les » soldats qu'on pouvait le plus facile-» ment rendre et maintenir les meil-» leurs. »

Je pense que la bataille de la Moskowa n'est pas mieux connue que la campagne de Russie, dont elle fut l'action la plus remarquable. Sans cela, je n'aurais pas entrepris d'écrire ces mémoires. Le Bulletin français, tracé dans la chaleur de l'action, en présente un tableau frappant ; mais on n'y trouve pas les détails nécessaires. L'état-major russe, qui osa s'attribuer la victoire, n'a publié que ce qui pouvait dissimuler sa défaite.... Les renseignements ont manqué aux historiens ; et aucun d'eux n'était convenablement placé pour connaître la vérité.

Après le passage du Niémen, Napoléon s'était attaché à diviser les forces russes et à les combattre séparément. La bataille, qu'il désirait livrer ensuite afin de donner un caractère à cette campagne, semblait fuir devant lui. A Smolensk, rien n'était décidé. Il n'avait conquis que quelques provinces nouvellement réunies à la Russie. Le vieil empire des Czars n'était entamé ni dans son territoire ni dans ses forces réelles. Napoléon ne pouvait porter plus loin ses conquêtes, sans avoir battu une armée qui aurait manœuvré sur ses flancs et sur ses derrières. Pour entrer dans la capitale ennemie, qu'on disait peuplée de trois cent mille âmes, il fallait une victoire signalée. L'un ou l'autre de ces avantages était nécessaire afin de forcer à la paix des ennemis qui pouvaient soulever l'Europe placée entre la Grande-Armée et la France. Ces combinaisons exercèrent une influence considérable sur la guerre.

Les généraux russes s'étaient réduits à cette extrémité d'abandonner Moscou ou de le sauver par une bataille. Barclay de Tolly, ministre de la guerre, commandant en chef, ayant enfin résolu de combattre entre Gjatsk et Viazma, avait commencé à élever des retranchements à Tsarewo-Zaïmitche. Mais de grandes catastrophes avaient marqué le commencement des hostilités. Les hommes qui avaient fait déclarer la guerre et qui tenaient Alexandre éloigné du théâtre des opérations, accusèrent le général étranger qu'ils avaient chargé de la direction des affaires ; quoique celui-ci eût évité de plus terribles désastres. Ils appelèrent au commandement le Russe Kutusoff, connu par la défaite d'Austerlitz, et par d'insignifiants succès contre les Turcs. Ce général arriva le 29 août au camp russe, et continua la retraite qu'il devait faire cesser. Ayant reçu les renforts que Miloradowitch et Markow lui amenaient, il s'arrêta le 3 septembre à Borodino sur les limites de la province de Moscou, et prit derrière la Koloeza une position qu'il fit retrancher.

Le 30 août, dans la soirée, Napoléon eut connaissance à Viazma du mouvement rétrograde des Russes. Il expédia des ordres pour porter l'armée en avant. Dès ce moment, il annonça qu'une bataille générale aurait lieu dans trois ou quatre marches, soit qu'il eût appris l'arrivée de Kutusoff et des renforts, soit que le voisinage de Moscou lui fît sentir que cette action ne pouvait plus être différée.

L'Empereur arriva à Gjatsk le 1er septembre au soir, à la tête de l'avant-garde. Quelques coups de canon chas-

sèrent les Cosaques qui protégeaient le feu qu'on avait mis à cette ville, comme à Smolensk, à Dorogobouje, à Viazma. L'incendie fut promptement éteint. On trouva à Gjatsk quelques provisions et des fruits en abondance. Napoléon y demeura pendant trois jours, afin d'attendre des corps et les parcs d'artillerie. Il donna les ordres nécessaires pour l'etablissement et la sûreté de sa ligne d'opérations, pour l'organisation des dépôts de l'armée ainsi que des colonnes de marche, et pour préparer la bataille qui allait se livrer.

Le quartier impérial se mit en marche le 4, vers midi, et se rendit à Grnewo. Le lendemain, de très bonne heure, il continua son mouvement. Le roi de Naples, commandant l'avant-garde formée de la cavalerie et de la division Compans, suivait la grande route de Smolensk à Moscou. Il était appuyé, à deux lieues de distance, par Davout, derrière lequel marchaient, à une lieue les uns des autres, les corps de la garde et de Ney. Junot vint occuper Gjatsk. Eugène et Poniatowski flanquaient l'avant-garde à une ou deux lieues; le premier était sur le chemin qui conduit à Borodino par Grias; le second, sur la vieille route de Smolensk par Jellnia.

L'arrière-garde russe, commandée par Konownitzyn, se retirait devant nous en combattant. Débordée à Kolotskoï par Eugène, elle se replia sur le plateau qui est derrière Walouiewa et sur les hauteurs d'Alezinki. Là, elle fut soutenue par Gorzakow qui formait la gauche de l'armée ennemie et occupait, avec la division Neverofskoi, Chewardino ainsi que sa redoute. Poniatowski, ayant dépassé Jellnia, était déjà engagé avec la cavalerie russe. Il est probable que l'Empereur, trompé par les cartes (1), ne devina pas, derrière l'arrière-garde, la singulière disposition de Kutusoff. Croyant que le corps de Gorzakow était placé en avant de l'armée russe pour soutenir Konownitzyn, il ordonna à la division Compans de passer le ruisseau et d'attaquer l'ennemi. Celui-ci fut culbuté; et la redoute, enlevée en moins d'une heure, avec la plus brillante valeur. Napoléon n'aurait peut-être pas entrepris cette attaque, s'il avait connu le terrain, ou s'il avait eu le temps de le parcourir comme il le fit le lendemain. Alors, la bataille pouvait avoir des résultats bien désastreux pour l'armée ennemie.

Dans la soirée, l'Empereur se plaignait de ne pas voir arriver un plus grand nombre de prisonniers, à la suite d'une attaque aussi vive et aussi meurtrière. Le duc de Vicence lui dit: « *que les Russes se montraient inébran-* » *lables, et qu'il fallait les démolir.* — » *Eh bien!* répondit-il, *demain, avant* » *midi, j'aurai mes réserves d'artil-* » *lerie, et nous les démolirons.* »

Les tentes de Napoléon furent disposées sur un plateau arrondi, à gauche de la grande route, et à trois cents toises ouest du village de Walouiewa. La garde et le quartier impérial bivouaquèrent autour de lui. Tout le monde craignait de ne pas trouver le lendemain l'ennemi en position. Tous saluèrent de leurs acclamations les approches d'une bataille qui devait être funeste à un bien grand nombre. Tels nous avions vu les soldats d'Austerlitz appeler avec une sorte de fureur

(1) Sur la carte gravée au dépôt de la guerre à Paris, d'après le grand atlas russe, le cours de la Kolocza présente un grand enfoncement vers l'est, au-dessus de Borodino, comme si elle descendait de Semenowskoi.

l'attaque du lendemain, et promettre à leur chef une victoire assurée.

Les deux premières armées du monde allaient disputer le sceptre de l'Europe. D'un côté, vingt années de triomphes, l'art et l'habitude de la guerre, une organisation excellente, une valeur brillante et éclairée, une confiance fondée sur de continuelles victoires, une ardeur que la mort seule pût abattre : de l'autre, une ancienne réputation à rétablir et de nombreux désastres à faire oublier, un dévouement aveugle et un courage inerte, une obéissance passive façonnée par une discipline de fer, enfin la résolution de mourir plutôt que de céder. L'armée française, entraînée par l'amour de la gloire si loin d'une patrie qu'elle veut illustrer, est tranquille sur la foi d'un seul homme. L'armée des anciens Scythes défend le sol qui l'a vu naître et ses temples, seul foyer que lui laisse connaître son servage. Dans nos compagnies, chacun prend part aux affaires, raisonne, calcule, prévoit; chacun *tire son plan*, pour se servir de l'expression si originale de nos braves soldats. Il n'est pas de sergent qui ne pût commander sa compagnie, pas de sous-lieutenant qui ne fût capable de conduire son bataillon. Des officiers de haut mérite se trouvent en foule dans toutes les armes, prêts à succéder à tous les commandements. Au milieu de l'armée opposée, parmi les peuplades sauvages et les hordes à moitié asiatiques qui en composent une partie, on exécute servilement l'ordre donné; il y a peu d'habileté dans les chefs et d'intelligence dans le soldat. Tous les grades sont mal remplis et plus difficilement remplacés; chaque mort, chaque blessure produit un vide. Si quelque talent se fait remarquer, il est étranger, et par cela seul suspect et même odieux. Il faut le dire aussi, parmi ces officiers on distinguait plusieurs Français que les malheurs des anciens temps avaient exilés du sein de la patrie, et auxquels les Russes durent une grande partie de leurs succès. Ainsi on trouve des Français partout où il y a quelque gloire à acquérir.

Sous les drapeaux de Napoléon, on voit (à l'exception des Anglais) l'élite de la civilisation européenne. Les corps qui vont combattre à la Moskowa comprennent un assez petit nombre d'étrangers. On y remarque pourtant ces Italiens, nos anciens maîtres dans les arts, même dans celui de la guerre; ces Polonais, qui ont formé avec nous, sur tous les champs de bataille, une confraternité dont le souvenir durera longtemps dans le cœur des deux peuples; des Prussiens et des Westphaliens, soldats renommés de Frédéric; des Bavarois et des Würtembergeois qui se glorifiaient alors d'être les premiers de nos alliés; des Espagnols, des Portugais, des Croates, étonnés de sentir au fond de leur cœur le désir de lutter de zèle avec nous. Quelques Autrichiens se trouvent aussi au quartier impérial... Tous se montrent fiers de suivre la Grande-Armée dans une expédition si mémorable.

Le 7, à la pointe du jour, on lit dans les compagnies françaises une proclamation de l'Empereur qui enflamme ces cœurs généreux, qui fera battre ceux de tous les pays et de tous les siècles : « Soldats, dit-il, voilà la ba-
» taille que vous avez tant désirée! dé-
» sormais la victoire dépend de vous :
» elle nous est nécessaire; elle nous
» donnera l'abondance, de bons quar-
» tiers d'hiver, et un prompt retour
» dans la patrie! Conduisez-vous
» comme à Austerlitz, à Friedland, à

» Witepsk, à Smolensk; et que la pos-
» térité la plus reculée cite avec orgueil
» votre conduite dans cette journée.
» Que l'on dise de vous : *Il était à cette*
» *grande bataille sous les murs de Mos-*
» *cou!* » Les soldats répondent par des cris de joie; ils disent à Napoléon : « *Sois tranquille, nous avons tous juré*
» *aujourd'hui de vaincre, nous vain-*
» *crons.* »

Dans la journée du 6, le général russe fait distribuer avec profusion à ses troupes des vivres et des liqueurs. Il parcourt les camps processionnellement, entouré de popes portant des reliques prétendues miraculeuses. A l'armée, à Moscou, partout, on fait entendre le langage de la plus grossière superstition. On profane le nom de la Divinité, en le mêlant dans des querelles que les hommes ont suscitées. Lorsque la postérité lira les paroles adressées aux deux armées, aux deux peuples, elles pourra apprécier leurs qualités morales et la justice des deux causes.

L'Empereur monta à cheval le 6 de très bonne heure, et parcourut, pendant la majeure partie de la journée, le terrain qu'il avait à peine aperçu la veille. Il examina longtemps, souvent à pied, les points les plus importants Il s'arrêta à la gauche, en avant de l'armée d'Italie; il visita avec le plus grand détail, dans les environs de Borodino, les vallées de la Kolocza et de la Woïna. Il fit commencer en face de leur confluent des ouvrages considérables qui devaient attirer l'attention de l'ennemi et assurer le pivot ainsi que la communication de l'armée. Napoléon se dirigea ensuite sur le centre, vers Chewardino et à la redoute prise la veille. Il alla au corps polonais, et monta sur une hauteur qui est entre Doronino et Outitsa. Là, après avoir regardé avec sa lunette posée sur l'épaule de Joachim, on l'entendit dire à Poniatowski « de
» marcher le lendemain droit devant
» lui; de culbuter tout ce qu'il rencon-
» trerait; de se porter ensuite sur la
» gauche, afin de tourner l'ennemi et
» de seconder l'attaque de l'armée
» française. » Il revint sur les bords de la Woïna, en longeant le vallon qui est en avant de Semenowskoï.

Napoléon s'étant arrêté au milieu de l'après-midi à son quartier, y trouva M. de Beausset, envoyé par Marie-Louise pour lui présenter un portrait de son fils. Après avoir contemplé ce portrait avec des yeux de père, il le tourna vers la foule d'officiers qui l'entouraient, et le laissa exposé pendant quelque temps aux regards avides de l'armée. Des soins plus graves réclamèrent bientôt l'attention de l'Empereur encore agité par ces vives émotions. Le colonel Fabvier venait lui rendre compte de la défaite des Aropiles qui ébranlait le trône d'Espagne et menaçait la frontière des Pyrénées. Au moment de livrer à six cents lieues de la France, une bataille qui pouvait décider du sort de sa famille et de son trône, le nouveau souverain recevait de terribles avis sur l'instabilité des affaires humaines. Mais des sentiments plus élevés dominaient l'homme qui savait combien ses destinées devaient avoir d'influence sur celles de l'Europe et du monde... A quelle époque vit-on mettre d'aussi grands intérêts dans la balance des combats? Et comment a-t-on pu juger avec tant de légèreté celui qui devait soutenir la lutte (1)? Au

(1) « Le sort d'une bataille est le résultat
» d'un instant, d'une pensée. On se fait une
» idée peu juste de la force d'âme nécessaire
» pour livrer avec une pleine méditation, une
» de ces grandes batailles d'où vont dépendre

reste, avait-il besoin de ces avertissements de la fortune, l'homme que nous avons vu avant de commencer la guerre, avant de marcher sur Moscou, envoyer à ses lieutenants les instructions les plus étendues et les plus précises, pour prévenir les malheurs qui sont arrivés.

La journée du 6 fut employée aux reconnaissances. Depuis Viazma, l'armée s'éloignait des monts Waldaï, où la division des versants de la mer Noire et de la Baltique est presque insensible. En entrant dans le bassin de la Moskowa, nous trouvions les accidents du terrain un peu plus prononcés. La contrée, qui devait servir de théâtre à la bataille, présente des plateaux assez largement ondulés, avec des sommités peu saillantes. Les pentes supérieures très douces deviennent rapides vers le pied, où elles offrent des escarpements tantôt abruptes, tantôt hérissés de broussailles. Des vallons profonds et nombreux, divisant ces hauteurs, servent à écouler quelques filets d'eau. Les sommets sont couverts ordinairement de bois taillis; on y voit aussi beaucoup de hautes futaies. Les chemins, difficiles et étroits dans les vallons, sont tracés sur les plateaux au travers des cultures.

La Kolocza, que nous longions depuis Gridnewo, à un millier de toises, fixa particulièrement notre attention. Ce ruisseau était le trait principal du champ de bataille. Coulant de l'ouest à l'est, il tourne au-dessous de Borodino, et se dirige vers le nord pour rentrer dans la Moskowa. Son vallon offre des contours fréquents et des pentes assez raides; le fond est généralement resserré, sur une largeur de cinquante à cent toises. Plusieurs affluents tombent perpendiculairement au milieu de son cours; il faut excepter celui de Psarewo qui, détourné par les collines de Gorki, a une direction fort oblique. Depuis Borodino jusqu'à la Moskowa, les pentes de la Kolocza sont tellement escarpées, les abords si rares et si difficiles, que cette partie est presque infranchissable; la rive droite est couvertes d'arbres et de broussailles; les hauteurs présentent des bois considérable. Les dispositions de l'ennemi, les ouvrages, les bivouacs, se trouvaient entièrement cachés derrière ce masque.

Le trait secondaire du champ de bataille était une sorte de chaîne de hauteurs dominantes, qui séparent les bassins de la Protwa et de la Moskowa. Elle s'étendent, des environs de Jellnia par Outitsa et Alchinkowo, à seize ou dix-huit cents toises sud de la Kolocza. Formées de divers plateaux où naissent les vallons opposés, elles offrent un niveau assez égal sur leurs crêtes. Un bois touffu et dénué de sentiers, occupant tout l'espace entre Outitsa, Doronino et Jellnia, semblait limiter les mouvements des deux partis. Les hauteurs descendent vers la Kolocza par des plateaux en amphithéâtre qui dominent les collines de la rive opposée.

La grande route de Moscou, suivie par les deux armées, étant fort large comme toutes celles de la Russie, donnait passage à plusieurs colonnes de diverses troupes. Parallèle à la Kolocza, depuis Kolotskoï et surtout depuis Framkino, elle coupe ce ruisseau fort obliquement à Borodino, et s'en éloigne en se portant vers Mojaïsk. Du premier pont de Borodino à Gorki,

» le sort d'une armée, d'un pays, la possession
» d'un trône. »

(Napoléon, *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 18.)

cette route élevée sur une colline que resserrent la Kolocza et le ravin de Psarewo, présente un défilé d'un millier de toises. La vieille route de Smolensk à Moscou, qui se réunit à la première avant d'entrer à Mojaïsk, passe sur la chaîne des hauteurs d'Outitsa; elle n'oppose d'autre obstacle que ce village et quelques bois. Sur le terrain où les armées combattirent, elle se trouve à deux mille toises de la grande route.

Parmi les affluents de la rive droite de la Kolocza, celui qui descend du plateau d'Outitsa est devenu à jamais célèbre par le sang généreux dont il fut inondé, et par les actions d'éclat dont il a été le théâtre. Ce vallon séparait les deux armées, dans la soirée du 6. Il tombe à peu près perpendiculairement du sud au nord sur la Kolocza, et se bifurque à trois cents toises du ruisseau. La branche orientale, sur les bords de laquelle se trouve Semenowskoï (que pendant la bataille on appelait le village brûlé) a seize cents toises de longueur, et remonte vers le sud-est; la branche occidentale présente seulement une longueur de douze cents toises. C'est derrière celle-ci que Kutusoff appuya la gauche de ses dispositions dans la journée du 7.

Ce vallon est profond; les pentes, escarpées et garnies de broussailles, sont difficiles à franchir. Le fond a une cinquantaine de toises de largeur. La rive gauche est couverte de bois dans la partie inférieure. Ces bois, garnis de chasseurs russes, jouèrent un rôle assez important dans la bataille; ils facilitèrent la défense, et empêchèrent de reconnaître les détails du terrain occupé par le centre de l'ennemi. La branche orientale du vallon ne put être aperçue que lorsqu'elle opposa de nouveaux obstacles à nos attaques, après le passage de la première. Sur la rive droite, à trois cents toises du vallon et à cinq cents de Semenowskoï, s'élève un mamelon assez prononcé qui domine tous les environs.

Au-dessous de l'issue de ce vallon dans la Kolocza, on rencontre sur la rive opposée l'embouchure de la Woïna. Ce ruisseau semble prolonger celui qui descend d'Outitsa; il séparait aussi les deux armées. La Woïna borde le village de Borodino, et oppose un premier obstacle à une attaque par la grande route. Le village, qui domine la rive droite, est très fort vers l'ouest; mais il offre peu de moyens de résistance vers le nord.

Des plateaux occupés par nos troupes, nous apercevions les diverses hauteurs que couronnaient les ouvrages de l'ennemi et quelques bivouacs de sa première ligne. Mais le fond du tableau était couvert par des bois qui, s'étendant d'un côté jusqu'à la Moskowa et de l'autre jusqu'à Mojaïsk, nous dérobaient les dispositions de l'aile droite, de la seconde ligne et des réserves. Ces dispositions ne furent connues de nous qu'après la victoire, et même bien plus tard.

Tel est le terrain qui borde la Kolocza. Avant d'indiquer la manière dont il fut occupé par les deux armées, il me paraît nécessaire de rappeler un principe qui concerne les plus grands comme les plus petits corps, et que je regarde comme la base véritable des ordres de bataille. Une troupe, rangée suivant le terrain et la disposition convenable à chaque arme, doit établir au moment de combattre *son front* ou *ligne de bataille* et sa *directrice* ou *ligne de marche* pour se porter en avant et en arrière (1). Il faut que ces lignes

(1) La *directrice* peut être transportée pen-

se coupent le plus carrément possible, c'est-à-dire en se rapprochant de la perpendiculaire élevée sur le centre, parce que dans cette situation la directrice est mieux soutenue et mieux couverte par le front. Si ces lignes étaient séparées, l'ennemi nécessairement fort rapproché pourrait se placer dans leur intervalle. Si elles se touchaient seulement par leur extrémité, le sommet de l'angle pourrait être forcé, et la séparation opérée. Dans ces deux cas, la communication est compromise. A mesure que ces lignes deviennent plus obliques, les extrémités du front peuvent être tournées ou coupées; les troupes, qui occupent celles-ci, peuvent se voir accablées ou du moins obligées de se retirer dans des directions excentriques. Ici, la *directrice* ou ligne de marche était pour les deux armées la grande route de Moscou; et leur *front* devait s'établir autant que possible sur des lignes perpendiculaires à cette route.

dant la bataille même ou pendant une grande opération stratégique. La bataille de Marengo se réduisit à une évolution dans laquelle le consul, pivotant sur sa droite et refusant successivement sa gauche, changea en même temps son *front* de bataille et sa *directrice* ou ligne de communication. Celle-ci fut portée de la route de Saint-Julien à Tortone, sur celle de Castel-Novo à Voghera. Une seule combinaison remédia aux désavantages qui avaient signalé la majeure partie de la journée. — A Austerlitz, l'armée française avait une ligne de communication préparée par Znaïm et Krems, pour le cas où les Austro-Russes seraient parvenus à occuper celle de Vienne. — Dans les batailles de la Laber, en avril 1809, Napoléon porta sa ligne d'Ingolstadt sur Augsbourg. — A Dresde, la ligne d'Erfurt étant au pouvoir des alliés, il nous restait celle de la rive droite de l'Elbe par Torgau, Wittemberg et Magdebourg. Avant la bataille de Leipzig, la route d'Erfurt était encore coupée; toutes les combinaisons furent dirigées d'abord sur une nouvelle base au milieu de la Prusse, et ensuite sur le rétablissement des communications avec Erfurt pendant les deux journées des 16 et 18 octobre.

La disposition des Russes détermina celle de Napoléon. Je dois commencer par fixer la première qui a été intervertie par les historiens (1). J'opposerai à leurs assertions les bulletins de Kutusoff des 5, 6 et 8 septembre; ils annoncent que l'armée française a fait le 5 *un mouvement sur l'aile gauche commandée par le prince Bagration*. J'ai toujours pensé qu'avant le 5, Kutusoff avait établi sa ligne de bataille sur les bords de la Kolocza, la gauche appuyée au bois et au ruisseau de Doronino, la droite à la Moskowa. Comme Napoléon, le général ennemi a pu être trompé par les cartes sur la véritable direction de la Kolocza; mais étant maître du terrain, il devait le faire examiner par son état-major avant de le retrancher.

Kutusoff avait fortifié les principaux points de ce front dans l'ordre suivant : A la gauche, se trouvaient la redoute de Chewardino et les trois redans construits entre les deux branches du vallon de Semenowskoï. Le centre était occupé par les défenses élevées sur les ruines de ce village, par l'ouvrage bastionné qui couronnait la hauteur à l'est du vallon, par les redoutes de Gorki et les barricades de

(1) Boutourlin prétend que la redoute de Chewardino avait été élevée *pour observer nos mouvements et pour entraver la marche de nos colonnes*... Ces motifs ne sont pas admissibles. On observe avec de la cavalerie et non avec des redoutes. L'ouvrage de Chewardino n'a pas entravé notre marche, puisqu'il est tombé à la première attaque de notre avant-garde. Il est probable que cette redoute, qui était flanquée par les villages de Chewardino et de Doronino, devait être liée avec les redans par un ouvrage intermédiaire.

Borodino ; les obstacles do la nature et de l'art rendaient le défilé de Gorki inattaquable do front. La droite était couverte par les retranchements angulaires qui s'étendaient sur la basse Kolocza jusqu'à la Moskowa, et que masquait entièrement l'épaisseur des arbres. Le bois de Masslowo avait été entouré d'abatis et de lunettes formant un grand crochet.

Le système d'occupation adopté par le général russe était de garnir avec des bataillons de chasseurs les rives difficiles de la Kolocza ainsi que les villages qui bordent ce ruisseau, et de soutenir cette première ligne par les corps échelonnés, rangés sur deux lignes, dans une attitude entièrement défensive. La cavalerie était placée en arrière, comme pour arrêter les progrès de nos colonnes d'attaque.

On est autorisé à penser que les troupes russes furent d'abord rangées dans l'ordre habituel, par numéros de corps. La première armée, toujours sous les ordres de Barclay, était à la droite; la seconde, sous Bagration, à la gauche. L'aile droite, appuyée à la Moskowa vers Masslowo, était formée par le deuxième corps (Baggowouth), auprès duquel devait se trouver le troisièmo (Touschkoff). Ensuite venaient le quatrième (Osterman), le sixième (Doctoroff), le septième (Raeffskoï). Borosdin, avec le huitième corps renforcé par la division do Neverofskoï, était à l'ailo gauche qui doit avoir été appuyée primitivement à la redoute de Chewardino et au ravin de Doronino. Cette aile gauche, ayant été entamée dans le combat du 5, se reploya au-delà du ravin de Semenowskoï, et chercha un nouvel appui dans le bois difficile qui se trouve vers Outitsa. Le troisième corps russe de Touschkoff fut porté sur la gauche. L'heure à laquelle son mouvement s'exécuta n'est pas bien déterminée; et je pense qu'il n'eut lieu que dans la matinée du 7.

Derrière le centre de l'armée russe, étaient la garde et la réserve qui formaient le cinquième corps. La cavalerie avait été répartie derrière la ligne, suivant les numéros des corps. Le premier touchait à la Moskowa; le deuxième était à la droite de la grande route; le troisièmo en face de Borodino; le quatrième entre Semenowskoï et la redoute bastionnée. Le centre de l'armée ennemie était déterminé par la grande route, entre Borodino et Gorki où avait été placé le quartier-général de Kutusoff. Ainsi, les principales forces de la cavalerie se trouvaient derrière la droite. A cette aile, on comptait plus de cinquante mille hommes; à la gauche, plus de quarante mille; derrière le centre et en réservo, dix-sept mille hommes de la garde et de grenadiers, avec dix mille hommes de milice. Sept mille Cosaques étaient répartis sur la ligne.... Le colonel Boutourlin porte la force de cette armée à cent trente-six mille hommes, avec six cents pièces de canon (1). Les corps, à l'exception du cinquième, étaient composés d'une mêmo arme. Ceux d'infanterie avaient

(1) Boutourlin donne un détail des corps, qui s'élève à 133,500 hommes, et avec la cavalerie de Pahien, qui est oubliée, à 136,000 hommes. A Sainte-Hélène, Napoléon évaluait le nombre des soldats russes à 170,000 hommes (*Mémoires*, tome II, page 94). La différence avec la force donnée par Boutourlin peut venir des milices. Le colonel russe les compte seulement pour 10,000 hommes, tandis que les proclamations du comte de Rostopchin aux habitants de Moscou portent les renforts, amenés de Kalouga par Miloradowitch, à 36,000 hommes d'infanterie, 3,800 de cavalerie avec 84 canons; et ceux de Markow à 24,000 hommes; ce qui fait un total de 63,000 hommes, au lieu de 22,166 que donne Boutourlin.

pourtant quelques escadrons de cavalerie ou de Cosaques. Ils se formèrent en colonnes de bataillons; la cavalerie était en ligne déployée.

L'historien russe cherche à dissimuler les défauts de ces dispositions. Mais ils sont tellement frappants qu'on peut être surpris de ne pas les voir signalés par les écrivains militaires. D'abord la ligne primitive de *front* était fort oblique avec la *directrice*; car la Kolocza coule à peu près parallèlement à la grande route. L'aile gauche était très exposée à nos attaques, et prise à revers par le vieux chemin de Smolensk. L'aile droite, presque entièrement adossée à la la Moskowa, couverte par un obstacle qui la rendait inattaquable, se trouvait si éloignée des bivouacs de Walouiewa, qu'elle n'avait rien à craindre. Tous ces motifs obligeaient Kutusoff à placer dans cette partie des troupes légères ou irrégulières, et non plus de la moitié de son armée. La fortune se chargea de redresser les dispositions des Russes; dans la matinée du 7, leur aile gauche, étant devenue à peu près perpendiculaire à la directrice, se trouva moins éloignée de la droite.

Si la supposition relative à la première formation de Kutusoff sur la gauche, ne paraissait pas suffisamment démontrée, on devra reconnaître au moins l'exactitude des observations qui ont été faites au sujet de son aile droite. Le général russe, voulant livrer une bataille défensive, devait ranger ses troupes sur plusieurs lignes entre les deux routes par lesquelles pouvait marcher l'armée française, afin de porter ses forces sur la partie du front qui serait attaquée. Mais il les étendit sur une seule ligne longue de trois mille cinq cents toises; et se trouva dès le matin sans autre réserve que la garde qui fut engagée peu après le commencement de l'action.

Les ouvrages russes avaient été fort mal disposés. Leur seul mérite consistait dans l'aveugle courage de ceux qui devaient les défendre. Les redans groupés sur la gauche étaient séparés de Semenowskoi et de la redoute bastionnée, par la branche orientale du vallon. Cette redoute, éloignée de sept cents toises, laissait un très grand intervalle dégarni. Les officiers russes avaient négligé d'occuper l'embranchement du vallon, nœud de la défense des parties supérieure et inférieure, qui eût été fortement soutenu par le village et par l'ouvrage bastionné. Nous ne pûmes pas profiter de cette négligence, parce que les bois nous cachaient la disposition du terrain. Sans cela, c'eût été de notre part une faute grave de ne pas lier par une masse d'infanterie les attaques du centre et de la gauche. Les Russes avaient laissé aussi un trop grand espace dégarni entre la redoute bastionnée et celle de Gorki. Quoique cette partie fût traversée par le ravin de Psarewo, le défaut d'un ouvrage se fit sentir dans l'après-midi du 7.

Dans la soirée du 6, l'Empereur donna des ordres pour la disposition des troupes et pour l'attaque du lendemain. Les aides-majors-généraux de l'infanterie et de la cavalerie, les chefs du génie et de l'artillerie allèrent sur le terrain diriger les détails qui concernaient chaque arme. Pendant la nuit, Napoléon revint à la gauche pour tâcher de découvrir les dispositions de l'ennemi dans cette partie; il suivit la ligne des avant-postes jusqu'à l'extrême gauche du quatrième corps.

Il paraît que l'Empereur crut les Russes établis entre les deux routes de Mojaisk, et qu'il n'eut pas connaissance du prolongement de leur aile

droite (1). Napoléon fut trompé par cette faute grave qu'il lui était impossible d'apercevoir et surtout de deviner. Cette opinion eut une grande influence sur ses premières dispositions et sur sa conduite pendant la journée. Il croyait livrer une bataille, presque de front, à ces troupes qui avaient opposé à Preuss-Eylau une résistance invincible, et qui venaient de se montrer à Valontina, dignes de leur ancienne réputation. Supérieures en nombre à l'armée française, elles pouvaient à chaque instant reprendre l'offensive, tomber sur une partie de notre front, lancer une excellente cavalerie contre nos bataillons ébranlés, ou des nuées de Cosaques sur notre ligne de communication. Des précautions multipliées étaient nécessaires. Il fallait avoir des lignes plus fortes et plus nombreuses, des réserves plus considérables et plus rapprochées. Les commandants des corps d'armée reçurent des instructions *pour agir avec ordre et méthode, pour tenir une grande quantité de réserves....* Il fut prescrit à chaque division d'engager successivement les brigades dont elle était composée. Les divisions Friant et Claparède furent destinées à réparer les erreurs commises pendant l'action, et à pourvoir aux événements imprévus. La garde était la véritable réserve de l'armée.

L'armée française comptait environ dix mille hommes de moins que l'armée opposée, quatre-vingt-quatre mille fantassins, vingt-sept mille cavaliers, quinze mille hommes de l'artillerie et génie, cinq cent soixante-trois pièces de canon (1). Bivouaquant dans la soirée sur les hauteurs qui bordent les vallons de Semenowskoï et de la Woïna, elle occupait une étendue de quinze à seize cents toises. La Kolocza partageait cette ligne. Sur la rive gauche, on voyait le quatrième corps, les divisions Morand et Gérard du premier corps, la garde impériale, la cavalerie d'Ornano, le parc général. Les ouvrages élevés vis-à-vis du confluent de la Woïna, durent tromper l'ennemi sur les véritables projets de Napoléon. Vers Chewardino, étaient les trois autres divisions du premier corps, ayant en arrière celles du troisième. Les cinquième et huitième corps, ainsi que la cavalerie de réserve, se trouvaient derrière les hauteurs, et cachés aux yeux de Kutusoff. Nos forces se présentaient devant ce général, en deux colonnes dirigées vers le centre de sa ligne. Une pareille disposition indiquait assez que Napoléon porterait l'armée française sur l'une ou sur l'autre rive de la Kolocza; car sans une absolue nécessité, il ne pouvait commettre la faute de combattre avec un tel obstacle au milieu de son front de bataille.

Pendant la nuit, l'armée française fut ainsi rangée. Les divisions formées par brigades s'échelonnèrent de la droite à la gauche; elles présentaient trois lignes qui se touchaient, d'après le peu d'étendue du front. Les Polonais restèrent au sud de Doronino. A la droite, la division Compans vint se placer dans le bois au sud de la redoute de

(1) Le Bulletin dit « que l'ennemi avait une » position très resserrée, belle et forte; que sa » droite passait en arrière du village de Borodino, et était appuyée à deux beaux mamelons couronnés de redoutes et de batteries ..» Dans ce Bulletin, la gauche de l'armée russe est indiquée comme s'appuyant aux redans de Semenowskoï, le centre à ce village, la droite à la redoute bastionnée et à celle de Gorki.

(1) Voyez le tableau de l'armée. On peut porter la force de l'armée, le jour de la bataille, à environ cent vingt-six mille hommes.

Chewardino; Dessaix, un peu en arrière, entre le bois et la redoute; Friant, plus en arrière à gauche. Le troisième corps se porta au centre, ayant en deuxième ligne les divisions westphaliennes du huitième. A la gauche et au-delà de la Kolocza, était Morand, ayant en seconde ligne Gérard. Broussier se trouvait à la hauteur de celui-ci; Delzons, à l'extrême gauche de l'infanterie. En arrière du centre, se rangèrent également par lignes de brigades, la vieille et jeune garde près de la division Friant, au nord de la redoute prise le 5; la division Claparède, ou légion de la Vistule, à gauche de la garde. Le premier corps de cavalerie (Nansouty) était en colonne par brigades derrière la droite; le deuxième (Montbrun), au centre; le troisième (Grouchy), à la gauche; le quatrième (Latour-Maubourg), en réserve et en dernière ligne. Ornano, avec quelques régiments de cavalerie légère, éclairait l'extrémité de la gauche. Des batteries furent construites pendant la nuit, devant la droite, le centre et la gauche de l'armée. Les deux premières devaient réunir leurs feux contre les redans placés au sud de Semenowskoï et contre ce village. La dernière était dirigée contre la redoute bastionnée. Des batteries mobiles, préparées et conduites par les commandants de l'artillerie des premier et troisième corps, devaient seconder l'effet des batteries stables. Sorbier les appuyait avec tous les obusiers de la garde.

Les dispositions de l'Empereur sont claires et précises. Il veut déborder l'aile gauche de l'ennemi par la vieille route de Smolensk, et porter ses attaques réelles sur cette aile et sur le centre, depuis les redans jusqu'à la redoute bastionnée. L'attaque se fera par échelons; la gauche sera refusée. A la pointe du jour, Poniatowski se portera au village d'Outitsa, et tournera la position des Russes; Davout commencera l'attaque, à la droite. C'est la seule partie de la ligne dont Napoléon fasse mention dans les dispositions écrites; les ordres doivent être donnés aux autres corps, suivant les mouvements de l'ennemi. Ney avec les troisième et huitième corps d'infanterie, soutenus par le deuxième de cavalerie, tient le centre de la bataille; il appuie sa droite au premier, sa gauche au quatrième (1). Le Vice-Roi, chargé de l'attaque de la gauche, a sous ses ordres, indépendamment du quatrième corps, les divisions Morand et Gérard avec le troisième de cavalerie. Le prince fera préparer des ponts pour jeter au-delà de la Kolocza, les divisions Morand et Gérard; celles-ci attaqueront la redoute bastionnée et prolongeront la ligne de l'armée, au moment où Delzons s'emparera de Borodino. Ce village ne doit pas être dépassé, et formera le pivot de la ligne de bataille.

On observera que le *front* de l'armée française était à peu près perpendiculaire à la direction générale de la route de Mojaïsk; celle-ci se trouvait couverte par une des divisions les plus fortes (Delzons), et soutenue par des ouvrages ainsi que par l'aile gauche entière. Napoléon avait renforcé à peu près également toutes les parties de son ordre de bataille. Mais il devait assurer la gauche de son front où se trouvait la ligne de communication qui formait un grand coude vers le nord; il devait surveiller tous les mouvements qu'un ennemi formidable pou-

(1) Rapport du duc d'Elchingen du 9 septembre 1812.

vait faire sur ce point important. La grande route de Moscou était nécessairement le pivot de l'armée. l'Empereur ne pouvait étendre davantage sa droite, sans la séparer entièrement de la route. Cette seule observation répond aux critiques qu'on a faites sur les dispositions de l'armée française, et aux conseils qu'on prétend avoir été donnés à Napoléon, pour se placer perpendiculairement à l'aile gauche de Kutusoff.

L'Empereur passa la nuit dans son premier bivouac de Walouiewa. Ses tentes étaient entourées par les feux resplendissants d'une partie de l'armée qui durent fixer l'attention des Russes. Il en partit à deux heures du matin, pour se rendre par un temps fort obscur et des chemins très difficiles, à la redoute enlevée le 5. Il attendit le jour au milieu de ses généraux, en leur donnant ses dernières instructions. Au lever d'un soleil brillant qui fut salué des souvenirs d'Austerlitz, toutes les troupes avaient pris leur place de bataille. Vers six heures, le feu commença à la droite par les batteries de position. Celle du centre ne tarda pas à leur répondre. Bientôt on entendit vers la gauche l'artillerie du quatrième corps. La fusillade s'établit sur toute la ligne.

L'aile droite de l'armée française, formée par les divisions Compans et Dessaix, devait attaquer les redans qui formaient la gauche de l'ennemi, au sud de Semenowskoï. Pour atteindre ces ouvrages, elle avait à traverser cinq cents toises d'un terrain fort difficile. Elle marchait sur la lisière du bois, précédée de son artillerie. A moitié distance, elle trouve le ravin garni de chasseurs russes appuyés par la première ligne de Borosdin. Compans attaque sous le feu violent de l'artillerie des ouvrages ennemis; Dessaix le suit de près. Ces braves divisions franchissent le ravin, et culbutent la ligne ennemie. Elles la poursuivent la baïonnette dans les reins, et chargent la seconde ligne. Celle-ci ne peut résister à leur impétuosité. Les redans sont enlevés par les premières troupes qui s'en voient chassées à leur tour. Ayant été soutenues, elles reprennent les ouvrages. Nos divisions essuient dès le commencement de la journée des pertes terribles. En un quart d'heure, Davout, Compans, Dessaix, Dupellin, Rapp, qui est venu remplacer Compans, sont frappés. Les blessures des chefs no refroidissent pas l'ardeur du soldat; mais elles dérangent la direction des mouvements.

Le corps polonais, qui devait seconder l'aile droite, n'avait qu'une demi-lieue à parcourir pour atteindre les environs d'Outitsa. Il marcha fort lentement, fit do fréquentes haltes et ne parut que tard en présence de l'ennemi. Au lieu d'attaquer vivement, il engagea la canonnade; il donna à Touschkoff, qui avait laissé en arrière la division Konownitzyn, le temps de jeter la division Strogonoff dans le village. Ces retards exercèrent une funeste influence sur les affaires de la droite. Outitsa, située à environ cinq cents toises de Compans, fut enlevée plus tard sans beaucoup de résistance de la part des Russes.

Le maréchal Ney, destiné à former le centre de la ligne, entre le premier et le quatrième corps, reçut vers sept heures l'ordre d'attaquer. La direction indiquée le portait au nord de Semenowskoï, sur l'embranchement du vallon et sur le bois qui bordait la partie inférieure de celui-ci. Mais, à peine la tête du troisième corps est-elle descendue dans le vallon, quo lo bouillant

guerrier se jette vers la droite où l'appelle un feu très violent, où il aperçoit quelque hésitation dans les troupes du premier corps. Il court aux redans de Semenowskoï avec la division Ledru. Il atteint et prend celui qui est le plus rapproché du village. Les Westphaliens se tiennent à sa hauteur, et rivalisent avec les Français. Tarreau, Damas, sont tués au premier rang.

Le Vice-Roi ayant aperçu l'attaque du centre met ses troupes en mouvement. Les divisions Morand et Broussier passent la Kolocza. Delzons traverse la Woïna ; le 106e enlève Borodino ; Plauzonne tombe mort au milieu des tirailleurs. Ce régiment, emporté par son ardeur, dépasse les ordres qu'il a reçus, sort du village et franchit la Kolocza ; il s'avance sur la route de Moscou, où des forces considérables l'accablent. Sa témérité est punie par des pertes graves ; mais elle prolonge les incertitudes de Kutusoff. Le général russe croit voir dans cette démonstration une attaque sur son centre. Le 106e est ramené dans Borodino, où la division Delzons se maintient pendant toute la journée, malgré les efforts et le feu de l'ennemi.

Les premières clartés du jour avaient dévoilé à Kutusoff une partie des dispositions de son adversaire et les inconvénients de sa situation. Au travers des éclaircies d'un léger brouillard, il avait pu voir l'armée française groupée en face de son aile gauche. Les plateaux de Walouiewa étaient dégarnis des épais bataillons qui les couvraient ; les environs de Chewardino se montraient hérissés de baïonnettes et chargés de canons. Le bruit du feu s'échelonnant vers la Kolocza, aurait dû dissiper les incertitudes du général russe. Elles se prolongèrent pourtant, car il ne fit marcher que successivement les corps de la droite, qui devaient être portés par un seul et rapide mouvement sur l'aile opposée.

Kutusoff envoya à l'extrémité de sa gauche, vers la vieille route de Smolensk, Touschkoff avec le troisième corps et une partie des milices. Non seulement ces troupes y arrivèrent un peu tard ; mais la division Konownitzyn, qui se trouvait libre par les retards de l'attaque des Polonais, fut arrêtée dans les environs de Semenowskoï. Vers sept heures, le général en chef russe se vit réduit à faire marcher, au secours de sa gauche, les cuirassiers, la moitié de la garde, les grenadiers réunis et l'artillerie du cinquième corps ; ainsi, dès les premiers moments de l'action, la majeure partie de ses réserves était déjà engagée. Un peu plus tard, il fit expédier à Baggowouth, qui occupait l'extrémité de l'aile droite, près de Masslowo, l'ordre de se porter vers la gauche.

Le vieux général russe, se tenant constamment près de Gorki, ne pouvait apercevoir que fort obliquement ce qui se passait à son aile gauche. Il y resta toute la journée ; et personne ne lui en a fait un reproche. Le dévouement des généraux et la bravoure inébranlable des soldats sauvèrent la Russie. D'autres troupes auraient été battues et peut-être anéanties avant midi. Cette armée mérita les plus grands éloges. Pourquoi ne pas avouer des fautes si glorieusement réparées ?

Les corps de Bagration se trouvaient devant Davout et Ney. Le prince russe opposa d'abord la plus vive résistance, et repoussa plusieurs fois les attaques de nos colonnes. Se portant sur les points les plus menacés, il excitait par

son exemple les grenadiers de Woronzoff, la division Neverosfkoï, les troupes de Konownitzyn. Il les appuya avec les régiments de la garde (Ismaïlowskoï et Lithuanie), avec les grenadiers et les cuirassiers. Ceux-ci firent sur le flanc gauche de nos colonnes des charges très vives qui arrêtèrent momentanément nos succès, mais qui furent repoussées par notre cavalerie.

Des redans disputés à l'ennemi, on apercevait les deux armées rangées sur les contreforts qui s'inclinent vers la Kolocza. Celle des Français était formée sur une pente douce qui permettait de découvrir chaque corps, et en quelque sorte chaque homme. Jamais on ne vit rien d'aussi brillant que la garde impériale, que cette multitude d'escadrons où étincelaient, au milieu de couleurs éclatantes, les sabres et les lances, les casques et les cuirasses. L'aile gauche de l'armée russe garnissait les pentes qui descendaient dans le vallon de Semenowskoï. Le centre et l'aile droite se montraient par moins grandes masses; leurs lignes se perdaient derrière les ouvrages et dans l'épaisseur des bois d'où sortaient les colonnes qui venaient renforcer Bagration.

Vers huit heures, les redans de la gauche russe avec leur artillerie, sont définitivement au pouvoir des premier et troisième corps. Bagration se voit obligé d'abandonner les ouvrages et de se retirer au-delà du ravin qu'ils couvraient. Il le repasse plusieurs fois. Ses attaques furieuses, renouvelées incessamment par des troupes fraîches, sont toujours repoussées. Pendant longtemps, le fort de la bataille reste fixé au nord de Semenowskoï, sur les bords du dernier ravin que nos soldats veulent franchir et qui présente aux lignes russes une excellente défense. Joachim porte le premier corps de cavalerie derrière les redans enlevés, et le quatrième sur la gauche du maréchal Ney. Cette cavalerie protége par sa présence et par quelques charges les flancs de notre infanterie.

A l'aile gauche, l'action n'est pas moins vive; Broussier et Morand ont culbuté les postes de chasseurs russes qui défendent les bords de la Kolocza. Le premier, écrasé par le feu croisé de la redoute bastionnée et de celle de Gorki, est arrêté par la marche rétrograde de la brigade Plauzonne; il prend sur les bords d'un ravin, au-delà de la Kolocza, une position avantageuse qui protége les mouvements de la gauche, et dans laquelle il brave les attaques de l'ennemi. Morand gravit le plateau, marche sur le grand ouvrage bastionné, et renverse tout ce qui se présente devant lui. La division Paskevitch tente vainement de résister; elle est mise en pièces; *ses débris dispersés* ne présentent plus que des *colonnes informes* (1). Morand atteint le pied de la redoute. Le général Bonamy, avec le 30e régiment, escalade le rempart et se précipite dans l'intérieur. Si Morand est soutenu, s'il peut se maintenir, la bataille est complètement perdue pour les Russes. Leur centre est percé; les forces de Bagration et de Barclay sont séparées; elles ne pourront peut-être plus se rejoindre.

Mais notre brave division se trouve isolée au milieu de l'armée moscovite, au-delà du vallon que n'a pas encore dépassé l'aile droite. Elle a déjà essuyé des pertes graves; elle est écrasée par le feu de toute la ligne ennemie. Kutusoff fait voler au secours de Paskevitch le reste de la réserve, la gauche de Doctoroff et la division Kolubakin.

(1) Boutourlin, tome Ier, page 338.

Les généraux russes, vivement frappés des dangers qui menacent l'armée et l'empire, Raeffskoï, Koutaisoff, Yermolof se mettent à la tête des troupes. Le second est tué; le troisième, blessé. Morand résiste pendant longtemps; il repousse les charges de la cavalerie de Pahlen. Il se voit enfin obligé d'abandonner l'ouvrage bastionné, et se reploie avec le plus grand ordre. S'établissant derrière un petit ravin, il conserve une partie du plateau et se prépare à de nouvelles attaques. Bonamy, criblé de blessures, reste dans la redoute.

Il était neuf heures. La ligne ennemie se trouvait entamée sur les points principaux. Les redans de Semenowskoï, la partie supérieure ainsi que l'embouchure du vallon étaient en notre pouvoir. La Woïna était traversée; le poste de Borodino, enlevé. La gauche, le centre, la réserve même des Russes avaient considérablement souffert. Le sort de la bataille aurait dû être décidé dans ce moment. Mais Poniatowski était encore fort éloigné de notre droite. Davout et Ney avaient réuni leurs têtes de colonne contre les redans de la gauche qui se touchaient. Les divisions Compans et Ledru, qui devaient partager l'intervalle de six cents toises, des redans à la redoute bastionnée, étaient entrées pêle-mêle dans le même ouvrage. Il en résultait, entre Ledru et Morand, un vide immense, occupé par le bois encore rempli de chasseurs russes. Enfin, le Vice-Roi n'avait ni retenu les troupes de Delzons, ni appuyé celles de Morand. Ces fautes retardaient et compromettaient la victoire.

Napoléon se tenait sur un petit tertre, en avant de la redoute enlevée le 5. Il dominait toutes les parties du champ de bataille qui n'avait pas plus d'une demi-lieue de développement. D'aucun autre point, il n'aurait pu découvrir l'ensemble et les détails de l'action. A cinq cents toises de la ligne ennemie, souvent dépassée par les boulets (1), il dirigeait tous les mouvements de ce grand drame. Cependant il n'avait pu suivre ou rectifier les directions de toutes les colonnes ni même réparer certaines fautes. La tête des divisions disparaissant dans les vallons, se remontrait ensuite loin des points où elles devaient se porter. Les ordres avaient été dépassés ou affaiblis. Lors même que Napoléon aurait suivi d'un peu plus près les mouvements de l'attaque, il n'aurait pu faire davantage. La guerre est une affaire de tact; et dans les grands engagements surtout, il y a des inconvénients qu'il faut savoir subir.

Chaque corps d'armée, formé sur plusieurs lignes, avait ses réserves. L'Empereur gardait près de lui les divisions Friant et Claparède; il voulait se ménager des réserves pour l'armée entière, et économiser les forces suivant la marche de la bataille. Obligé d'envoyer la division Friant pour fermer une partie du vide qui se trouvait au centre, il la dirigea sur les bords du premier vallon en face de Semenowskoï, et la fit soutenir par le quatrième corps de cavalerie. Un peu plus tard, Claparède remplit le même objet, en allant occuper le bois qui bordait la partie inférieure du vallon, sur la droite du Vice-Roi. Aussitôt que les chasseurs russes furent expulsés du bois, le deuxième corps de cavalerie reçut l'ordre de venir s'y appuyer et de se rapprocher du vallon, afin de remplir l'intervalle du centre à la gauche; il

(1) Pendant la canonnade, le comte de Lobau appela le maréchal Ney qui était avec le troisième corps, et qui vint prendre les ordres de l'Empereur.

engagea la canonnade avec l'ennemi. Ces dispositions de cavalerie vers le centre, contraires aux principes et à l'usage, étaient justifiées par la nécessité.

Jusqu'à ce moment, les Russes avaient combattu à l'abri de leurs épaulements et des obstacles du terrain. Mais lorsqu'ils assaillirent nos troupes couvertes par les mêmes obstacles, ils éprouvèrent des pertes immenses. Le caractère de la bataille avait été offensif de notre côté; nous n'avions cessé d'attaquer afin d'enlever les ouvrages des Russes; maintenant, ceux-ci attaquaient pour les reprendre. La ligne de Bagration, légèrement recourbée derrière le ravin qui est au sud de Semenowskoï, entourait les mamelons sur lesquels étaient groupés les troupes de Davout et de Ney. Elle suivait les bords du vallon; et de l'embranchement, elle gagnait la redoute bastionné. Bagration avait disposé de formidables batteries. Vainement il activait le feu de son artillerie, afin de protéger le passage du vallon. La mitraille couvrait le terrain occupé par nos soldats; mais ils n'en furent nullement ébranlés, et continuèrent à repousser les colonnes russes qui s'obstinaient à reprendre les positions perdues.

Les troupes des premier et troisième corps, n'étant pas encore appuyées sur la droite par les Polonais, avaient dû se jeter de ce côté pour contenir la gauche des Russes. L'Empereur fait donner au général Friant l'ordre d'enlever le village de Semenowskoï qui est le centre et l'appui des dispositions de Bagration. Cette division est remplacée sur les bords du vallon par le général Roguet de la garde. Friant franchit le premier la branche orientale du vallon; il attaque avec le 15ᵉ léger et le 48ᵉ l'épaulement qui couvre les ruines du village; celui-ci est emporté à la baïonnette. Friant doit prolonger d'abord sa ligne vers les redans. Bientôt attaqué dans le poste qu'il vient d'enlever, ce général y réunit sa division, et fait avancer l'artillerie des corps de cavalerie. Il est blessé à l'épaule, et reçoit une seconde blessure vers la fin du combat.

Les Polonais, forts d'une dizaine de mille hommes, devaient se trouver supérieurs aux forces russes qui leur étaient opposées. Ayant occupé Outitsa, ils se bornèrent à canonner le mamelon qui domine la plaine, à l'est du village. Les opérations des Polonais n'offrirent point les résultats qu'on pouvait espérer de leur valeur et des sentiments qui les animaient contre les Russes. Napoléon avait longtemps attendu que ce corps d'armée vînt seconder les progrès du centre; il dirigea de ce côté les Westphaliens qui étaient assez faibles, et qui avaient déjà essuyé de grandes pertes. Ils s'y portèrent vivement, et ne tardèrent pas à se trouver en présence de la division Olsoufieff arrivant des bords de la Moskowa. Les Polonais et les Westphaliens attaquèrent de concert les Russes; ceux-ci, ayant résisté pendant assez de temps, cédèrent enfin du terrain. Touschkoff, grièvement blessé à la tête de ses troupes, fut remplacé par Baggowouth.

Aussitôt que Semenowskoï avait été enlevé, Bagration l'avait attaqué avec les grenadiers du prince de Mecklembourg et de Woronsow, soutenus par le reste de son armée. Le Prince fut bientôt blessé. Un vif combat s'engagea devant le village et sur les bords du vallon. Davout et Ney luttaient contre les grenadiers, contre les corps de Konownitzyn, de Kolubakin, qu'appuyaient la garde à pied et à cheval, la cavalerie de Siewers et celle de Douka. Cependant l'ennemi ne cesse de recevoir des renforts; il ne peut parve-

nir à reprendre le village et voit ses assauts repoussés (1). A la droite, Saint-Germain et Bruyères, chargeant la cavalerie et l'infanterie de l'ennemi, balayent et coupent le terrain qui les sépare de Semenowskoï. A la gauche, Latour-Maubourg s'élance sur les batteries russes et les force à la retraite. La cavalerie des deux armées, combattant par grandes masses, prend, dès le commencement de la bataille, une part fort active à tous les engagements.

La lutte est aussi animée sur le reste de la ligne. Les Russes tentent vainement d'enlever les positions occupées par le prince Eugène. Depuis les hauteurs d'Outitsa jusqu'à celles de Gorki, l'artillerie des deux armées est entassée sur un terrain fort rétréci. Son fracas épouvantable semble ébranler la terre. Les combattants, officiers et soldats, déploient un courage et un dévouement admirables. Ils se montrent dignes les uns des autres; ils méritent les éloges de leurs adversaires. Les écrivains russes en ont parlé avec enthousiasme. Dans cette terrible mêlée, Bagration est blessé, ainsi que Saint-Priest, son chef d'état-major; l'un des généraux Touschkoff est tué.

Kutusoff s'apercevait enfin qu'il n'avait rien à craindre pour la droite de sa ligne; il apprenait qu'il fallait au plus vite remplacer le corps de Raefskoï, qui, suivant Boutourlin, *se trouvait pour ainsi dire anéanti*. Il dirigea sur ce point les troupes d'Osterman et celles de Korf. Il essaya en même temps d'arrêter, par une diversion, les progrès des premier et troisième corps. Le général russe dirigea sur notre gauche la cavalerie d'Ouvarow et de Platow, forte de trente-huit escadrons, et dans laquelle on comptait trois régiments de la garde. Mais la droite de la ligne russe était fort oblique avec le front de la bataille, et très éloignée de la Woïna ainsi que de la route de Walouiewa. Cette démonstration, qui n'était pas soutenue par l'infanterie, se trouvait beaucoup trop faible pour produire quelque effet. La cavalerie franchit la Kolocza au-dessous de Borodino, et força les troupes légères d'Ornano à repasser la Woïua. Elle chargea vainement quelques bataillons de Delzons, qui occupaient le plateau au nord de Borodino et qui se formèrent en carrés.

Le Vice-Roi, suivi par la garde italienne, accourut pour défendre la gauche, et se plaça d'abord dans un carré du 84e. Ouvarow et Platow ne poussèrent pas plus loin leur tentative. S'ils eussent gagné les environs de Walouiewa, ils auraient jeté du désordre sur les derrières et sur la ligne de l'armée, ainsi que dans les parcs qui couvraient la route; mais aucun inconvénient grave n'en serait résulté. Comme rien ne s'opposait à leur mouvement, comme ils avaient pour se retirer près d'une lieue du terrain libre entre Borodino et la Moskowa, on est en droit de supposer que Kutusoff renonça à sa diversion et qu'il leur envoya l'ordre de se reployer.

Il était onze heures. Napoléon avait calculé la marche de la bataille d'après les données qui étaient venues à sa connaissance, d'après le terrain, la force des Russes et le nombre de leurs troupes qui avaient successivement combattu. Il savait que, dès le matin, la garde, les grenadiers, les cuirassiers avaient donné. Mais il savait aussi qu'une grande partie de l'armée enne-

(1) *Rapport de la deuxième division du premier corps et du 33e régiment d'infanterie.* D'après ces pièces, les Russes n'ont pas repris le village après l'avoir perdu.

mie n'avait pas encore été engagée ; il devait être inquiet sur la destination que lui réservait Kutusoff. Ses regards se tournaient souvent vers la Kolocza ; il aperçut les charges d'Ouvarow, la retraite de nos escadrons, le feu des bataillons, la fuite de quelques équipages. Aussitôt il monta à cheval, et courut de l'autre côté du ruisseau. Ayant appris les résultats de ce *hourra*, et la disparition de la cavalerie russe, il revint bientôt au centre. Dans sa course, il examina la droite du centre ennemi et les colonnes qui, traversant le ravin de Psarewo, venaient secourir Bagration ; c'étaient les régiments d'Osterman et de Korf.

L'aîle gauche de l'armée russe, obligée d'abandonner ses positions et mille toises de champ de bataille, avait marché avec beaucoup de régularité. Les corps battus se réunissaient à quelques pas et disputaient vivement le terrain. La redoute bastionnée servait de pivot à cette aile. Une nouvelle ligne se forma sur le plateau qui s'élève à l'orient de Semenowskoï. Elle se prolongeait en avant de la redoute qui écrasait de son feu les environs, et prenait de grands revers sur notre front. La droite des Russes rejoignait le ravin de Psarewo, près du pont de Borodino. L'infanterie de la garde moscovite finit par se trouver à la gauche de l'armée de Bagration, devant la cavalerie de Nansouty. La division du prince de Würtemberg, qui était à l'extrême droite, porta du secours au troisième corps éloigné de plus d'une lieue, à l'extrémité de l'aile opposée.

A mesure que les troupes de Bagration recevaient des renforts, elles marchaient en avant avec la plus grande résolution, sur les cadavres de ceux qui avaient succombé, pour aller reprendre les postes perdus. Nous voyions les masses russes manœuvrer à la voix de leurs officiers, comme des redoutes mobiles, hérissées de fer et vomissant le feu. Au milieu des terrains découverts, la mitraille de notre artillerie, les charges de la cavalerie et de l'infanterie, leur faisaient éprouver des pertes énormes. Mais, tant qu'il leur restait quelque force, ces braves soldats recommençaient leurs attaques. Les corps de Ney et de Davout, fatigués de vaincre, soutenaient une lutte meurtrière sur le terrain conquis. Friant défendait Semenowskoï. Les divisions du Vice-Roi combattaient les corps du centre qui recevaient à chaque instant de nouvelles forces, et qu'animait le voisinage de Kutusoff. Joachim occupait le milieu de la ligne ; ses corps de cavalerie étaient placés un peu en arrière.

Plus de la moitié de la journée est déjà écoulée. L'Empereur a reconnu que toute l'armée russe se trouve enfin engagée. Il est temps d'enlever la grande redoute bastionnée sur laquelle s'appuie encore la ligne de Kutusoff. Napoléon envoie au roi de Naples et à Eugène l'ordre de faire un mouvement combiné contre cet ouvrage. Joachim porte au-delà du vallon le deuxième corps de cavalerie, et lui ordonne de balayer le terrain entre le mamelon de la redoute bastionnée et Semenowskoï. Caulaincourt, qui remplace Monthrun enlevé par un boulet, doit se rabattre sur la gauche, et attaquer la redoute par derrière, tandis que les colonnes d'Eugène marcheront de front.

On voit alors ce que peut faire une excellente cavalerie vivement conduite. Les cuirassiers culbutent et dispersent tout ce qu'ils rencontrent ; ils volent au travers du terrain, couvert d'une mitraille qui écrasait les colonnes pe-

santes de l'infanterie. Bientôt on aperçoit sur la hauteur une masse d'acier étincelant, où se réfléchissent les rayons du soleil. Elle gravit les pentes du volcan qui vomit la foudre de toutes parts; elle se précipite au milieu du gouffre. Celui-ci s'éteint, après une dernière et terrible explosion. Caulaincourt, nouveau Décius, perd la vie au milieu de ce triomphe si nouveau pour la cavalerie. Les Russes se font tuer sur leurs pièces; et le général Likaczew est pris après avoir été blessé. Vingt-un canons qui armaient cette redoute, tombent en notre pouvoir. Les colonnes du Vice-Roi s'avancent en même temps vers la redoute ennemie. Les premiers régiments des divisions Morand, Gérard, Broussier escaladent le rempart, et y entrent peu de moments après les cuirassiers.

Ce fait d'armes si merveilleux suspend pour quelques instants la lutte acharnée qui captivait les deux armées. D'un côté, l'admiration la plus vive; de l'autre, l'étonnement le plus complet saisissent tous les esprits. Honneur au 5e régiment de cuirassiers qui lègue à la cavalerie française ce glorieux exemple, germe fécond de nouveaux exploits !

La bataille a suivi jusqu'alors son cours régulier. Nos succès ont été ralentis par la mort des chefs, par la résistance opiniâtre des soldats de Bagration, par l'arrivée des corps de Barclay. Il a fallu combattre continuellement contre de nouvelles troupes. Les progrès ont été peu rapides, mais toujours assurés. Maintenant les appuis du centre ennemi sont enlevés. Faut-il attaquer, forcer la nouvelle ligne des Russes ?..... Napoléon veut juger par lui-même cette haute question. Il va d'abord aux redans enlevés, de là au village de Semenowskoï, où il reste pendant longtemps. Le feu de mitraille et de mousqueterie est si vif, qu'on ordonne à l'état-major de mettre pied à terre. Les balles ennemies viennent chercher les têtes qui se montrent. L'Empereur s'est porté en avant presque seul. Il reconnaît la nécessité d'ébranler encore à coups de canon les masses russes, et d'opposer un feu égal à l'ennemi, qui ne cesse d'augmenter le nombre de ses pièces. Il envoie chercher l'artillerie de la garde, afin de renforcer les batteries de la ligne.

Après une canonnade très vive, Napoléon donne au corps d'armée l'ordre de se porter en avant. Davout et Ney attaquent l'ennemi de front et débordent sa gauche. Friant marche en avant de Semenowskoï. Joachim court alternativement à la tête des diverses troupes de cavalerie; il dirige leurs charges, et montre aux deux armées sa brillante bravoure. Sous ses ordres se distinguent les carabiniers, les chasseurs de Pajol, les cuirassiers de Saint-Germain et la cavalerie légère de Bruyères. Les hussards prussiens, les chasseurs würtembergeois rivalisent avec les lanciers français. La cavalerie polonaise, les cuirassiers saxons et westphaliens se couvrent de gloire sous la conduite de Latour-Maubourg. Poniatowski et Junot enlèvent le mamelon qui est en avant d'Outitsa, et poussent les Russes jusqu'à l'entrée des bois. A la gauche, le Vice-Roi met en mouvement ses divisions d'infanterie et la cavalerie de Grouchy. Ici, les cuirassiers et les dragons français, les chasseurs italiens, les chevau-légers bavarois livrent un combat brillant à la cavalerie de la garde moscovite. Tous les étrangers font les plus grands efforts pour mériter l'approbation des généraux français qui les

couduisent. Malgré la plus vive résistance, les Russes sont obligés de céder encore du terrain sur le centre. La présence de Napoléon a ranimé l'ardeur des soldats. Il dirige le mouvement de cette longue ligne; il marche devant les carabiniers. Vers trois heures il est à la redoute bastionnée. Là on voit couchés pêle-mêle les vainqueurs et les vaincus, au milieu des pièces conquises. Les cuirassiers ont renversé celles-ci, afin que l'ennemi ne puisse en faire usage s'il reprend la redoute.

Miloradowitch, commandant les corps d'Osterman et de Korf, avait recueilli les débris de Borosdin, de Raeffskoï et de Doctoroff; il formait la dernière ligne, que pouvait présenter les Russes. Cette ligne, imposante par son attitude bien plus que par sa force réelle, occupait la crête du plateau qui s'étend entre Semenowskoï, Knioskowo et le ravin de Gorki. En arrière, se trouvaient le reste de l'infanterie et de la cavalerie de la garde, le deuxième et le troisième corps de cavalerie, enfin les chevaliers-gardes. Le front était masqué par des bois taillis, en avant desquels on n'apercevait que des batteries et quelques têtes de colonnes. La droite était fortement appuyée par les ouvrages de Gorki, garnis de gros canons et auxquels le ravin servait de fossé. Cette batterie et celle qui couvrait la haute colline entourée par le ravin et par la Kolocza, prenaient de flanc une grande partie du champ de bataille, et foudroyaient les corps français chaque fois qu'ils dépassaient la ligne. Kutusoff avait fait avancer tout ce qui lui restait d'artillerie pour former ce nouveau front, et couvrir les forces épuisées de son armée. Une terrible canonnade recommença sur cette nouvelle position.

Napoléon était peu satisfait des résultats de la bataille qu'on ne put apprécier réellement que les jours suivants. L'ennemi avait fait des pertes énormes depuis qu'il avait dû subir à découvert le feu de notre artillerie. Les champs se dérobaient sous des monceaux de cadavres; ils offraient plusieurs Russes pour un Français. Cependant nous n'avions pris que des hommes isolés, des blessés et les pièces renfermées dans les ouvrages. Les Russes avaient opposé partout une résistance qui ne cessait qu'avec la vie. Napoléon voulait rompre l'armée ennemie, et la poursuivre l'épée dans les reins, afin de compléter sa destruction. Il fallait pour cela enlever un dernier ouvrage: cette redoute de Gorki qui, appuyant la défense du ravin de Psarewo, prenait à revers tout le terrain compris entre le village et la redoute des cuirassiers.

L'Empereur, ayant le dessein d'attaquer cet ouvrage, s'en approcha pour le reconnaître. Le feu était extrêmement vif. Vers quatre heures, Napoléon laissant l'état-major en arrière, s'avança au-delà d'un petit bois en face de Gorki. Berthier, Caulaincourt, Duroc et Bessières le suivaient avec un seul page; Joachim vint l'y joindre. Ils étaient sous la fusillade des tirailleurs ennemis. Napoléon s'obstinait à vouloir enlever cette redoute, et répétait *que la victoire n'avait pas produit encore les résultats que l'on pouvait en attendre.* Tous ceux qui l'accompagnaient furent opposés à l'attaque. Tous prétendaient que l'armée était excédée de fatigue et qu'il ne restait que la garde. Berthier disait: *Qu'on se trouvait à six cents lieues de la France; qu'on avait déjà perdu plus de trente généraux; que pour forcer cette position difficile, on sacrifierait les meilleurs soldats*; *et qu'on ne pren-*

drait que quelques centaines d'hommes; que le prix de la bataille était dans Moscou.... Bessières ajouta *qu'il fallait conserver la garde, dernière réserve de l'armée, qui répondait de l'Empereur à la France,* etc. Tous pressaient Napoléon de ne pas rester sous la fusillade ennemie, et s'offrirent d'aller plus avant pour mieux voir le terrain. Il persistait encore; lorsqu'un général ou un officier supérieur du premier corps, excité par la vue des dangers qui menaçaient l'Empereur, vint le prendre par le bras et lui dire : *Ce n'est pas là votre place; l'ennemi vient d'apercevoir ce groupe; et il dirige ses pièces de ce côté.* Napoléon se laissa emmener; et peu après, le terrain fut sillonné par la mitraille.

Dès ce moment la bataille était terminée. La canonnade continua encore assez vivement; elle cessa tout-à-fait vers six heures. L'armée française bivouaqua sur le terrain pris à l'ennemi, et près du bois où celui-ci s'était retiré. La division Roguet la rejoignit dans la soirée. L'Empereur établit son bivouac auprès de la vieille garde, au pied de la redoute enlevée le 5.

Kutusoff se retira pendant la nuit, et se porta au-delà de Mojaïsk, à quatre lieues du champ de bataille. Il établit son quartier-général à Joukowo. Profitant d'une position plus favorable que celle de la Kolocza, et qui se trouve entre la Moskowa et les affluents de la Protwa, il disposa les troupes qui avaient le moins souffert, afin de recueillir les débris de son armée *échappés au massacre de Borodino* (1). Boutourlin déguise avec beaucoup d'art tout ce qui paraît contraire à la gloire des généraux et des armées moscovites. Mais a-t-il pu croire que Kutusoff ait eu l'intention de recommencer la bataille le lendemain? Les aveux de l'historien peignent la situation où se trouvait cette armée et la supériorité qu'elle reconnaissait à ses adversaires (1).

Le général russe laissa à Platow sa meilleure cavalerie, et lui ordonna de défendre Mojaïsk jusqu'à la dernière extrémité. La retraite, remarquable par l'ordre qui y régna, fut favorisée par l'extrême largeur de la grande route de Moscou, sur laquelle filaient à la fois plusieurs colonnes de diverses armes. Kutusoff put également envoyer sur les flancs tout ce qui aurait entravé sa marche; car nos détachements ne s'étendaient pas à deux lieues au-delà de la grande route. Mais les villages, les bois, les buissons étaient remplis de cadavres ou de blessés. Un très grand nombre de ces derniers périrent dans les maisons auxquelles leurs barbares compagnons mettaient le feu.

Le général russe se retirait vers les frontières de l'Asie (2). Il n'avait d'au-

(1) Boutourlin, tome II, page 116.

(1) J'ajouterai une citation à celles que j'ai déjà données : « Il était d'autant plus urgent » de faire croire aux troupes russes que l'on » combattait encore pour la défense de Moscou, que c'était peut-être l'unique moyen de » les retenir sous leurs drapeaux, et de les » empêcher de se débander dans cette ville » immense. »

(2) Le quatrième jour seulement, après avoir traversé Moscou, Kutusoff s'aperçut qu'il abandonnait les provinces les plus fertiles de la Russie, les riches établissements de Toula et de Kalouga, enfin les communications avec les armées du midi. C'est ce jour-là qu'il quitta la route de Riazan pour se porter sur celle de Kalouga. Si le général russe avait le projet de gagner cette direction, pourquoi ne marchait-il pas de Mojaïsk sur Borowsk, ou de Koubinskoë sur Tarutino? Pourquoi, en sortant de Moscou, ne prit-il pas la route de Podolsk?

tres moyens que l'incendie pour soustraire à nos armes la vieille capitale de l'empire. Il osa néanmoins se proclamer vainqueur ; il annonça son prétendu triomphe, non seulement aux habitants de Moscou et au Czar qui était retenu dans Saint-Pétersbourg par le parti de la guerre, mais aux commandants des autres armées russes que ces dépêches abusèrent. Alexandre fit chanter des *Te Deum* ; il accorda à son armée de grandes récompenses, et au général vaincu le grade de feld-maréchal, très rare en Russie.

L'armée française était fatiguée par un combat si long et si animé. Dans la matinée du 8, Napoléon lui laissa quelques moments de repos, qui furent consacrés aux soins des blessés et à des mesures d'ordre dans l'intérieur des corps. A dix heures, le Major-général envoya à Joachim, commandant l'avant-garde composée de la cavalerie de l'armée et de la division Friant, l'ordre de se porter à six ou sept werstes au-delà de Mojaïsk. Eugène et Poniatowski continuaient à marcher à sa hauteur, sur les deux flancs de la route. Le maréchal Mortier devait l'appuyer avec la jeune garde et la division Claparède. Le reste de l'armée le suivait. Ces mouvements s'exécutèrent avant midi. La vieille garde se mit en marche à trois heures.

L'ennemi occupait un excellent terrain en avant de Mojaïsk. Des bois épais, bordant la route, rétrécissaient le débouché vers la ville. Joachim attaqua de front la position au lieu de la tourner par sa droite. Des nuées de Cosaques se montraient sur les flancs, en poussant des cris affreux. Le combat se prolongea dans la soirée. Les premières maisons de Mojaïsk étaient au pouvoir de la division Friant. Cependant Napoléon ne voulut pas engager un combat d'infanterie au milieu des rues à l'entrée de la nuit. Il s'établit dans un petit village en arrière de la ville qui fut occupée le lendemain matin.

M. le docteur Larrey évalue les pertes de l'armée française à neuf mille morts et à douze ou treize mille blessés. Boutourlin avoue cinquante mille hommes hors de combat, dont quinze mille tués. Ceux qui ont parcouru le champ de bataille pendant ou après l'action, conviennent que le nombre des morts russes dépassait de beaucoup celui des morts français. J'ai encore présent à l'esprit le spectacle horrible qu'offrait le revers oriental du vallon de Semenowskoï. Nos blessés furent conservés à l'armée française, tandis qu'une partie des blessés russes périrent sur les chemins ou dans Moscou (1). Mais la perte la plus grave pour l'ennemi, perte irréparable qui s'est fait sentir tant que la guerre a duré, fut celle des officiers-généraux, supérieurs, et même subalternes, qui tombèrent sur ce champ d'honneur. Il est fort difficile de les remplacer chez les Russes. Pourtant, leurs soldats ont absolument besoin d'être commandés. Aussi trouvâmes-nous sur les chemins, et particulièrement dans Moscou, des bandes de ces braves conservant leurs armes que les Français dédaignaient de briser. Si l'on ajoute à cela, les fusils, les munitions, les effets, les canons que l'ennemi perdit sur le champ de bataille, sur la route et à Moscou, on peut dire qu'après notre entrée dans cette capi-

(1) « *Les blessés restés à Moscou sont recommandés à l'humanité des troupes françaises.* » Signé Kaissaroff, *chef de l'état de service*, etc. Tandis que ce billet était remis à nos avant-postes le 14 septembre, des hommes, que l'histoire signalera, organisaient l'incendie qui devait dévorer ces malheureuses victimes de leur politique.

tale, la principale force des Russes était presque entièrement détruite.

Les mauvaises dispositions de Kutusoff contribuèrent beaucoup à la perte de la bataille. Si les troupes russes avaient appuyé leur droite aux redoutes de Gorki; si le terrain qu'occupait Bagration avait reçu les ouvrages inutilement prodigués vers la droite, toutes les chances de succès auraient été en leur faveur. Du 30 août (jour où Kutusoff doit avoir pris sa résolution) au 7 septembre, il avait sept jours entiers pendant lesquels il pouvait rendre sa position inabordable de front et l'assurer fortement par les flancs; il pouvait faire venir de Moscou toute l'artillerie nécessaire pour la garnir. Le général russe aurait gagné à chaque retard qu'éprouvait l'attaque. Les secours de toute sorte lui seraient arrivés. Les Cosaques, les paysans à cheval auraient désolé nos communications, intercepté nos parcs et nos vivres.

Cependant l'armée française ne pouvait rester plusienrs jours sur les bords de la Kolocza, sans prendre une décision; il fallait combattre ou se retirer. Si Napoléon voulait manœuvrer par les flancs et menacer la route de Moscou, il risquait do perdre sa ligne de communication. Il n'avait que cello de Smolensk; tandis que tous les points du cercle qui entourait les deux armées pouvaient servir à établir les lignes de son adversaire. Kutusoff devait donc éviter tout engagement, et gagner du temps; il devait manœuvrer ou se placer dans des positions inattaquables.

La conduite du général ennemi pendant la bataillo a mérité quelques éloges. Si Kutusoff s'est mal posté d'abord; s'il n'a pas su voir assez tôt ce qu'il avait à faire, il a montré dans le reste de la journée ce caractère qui est une des qualités les plus précieuses du commandant en chef. Sa tenacité a balancé et a déjoué en partie les hautes combinaisons de l'Empereur. Si celui-ci eût fait une seule fante en présence de tels ennemis, il pouvait être perdu.

Mais un général habile et audacieux aurait pris l'armée française *en flagrant délit*, comme le disait souvent Napoléon. Vers huit heures, il aurait ressaisi l'initiative avec les cinquante mille hommes de la droite, en les portant au-delà de la basse Kolocza, sur les bords de la Woïna. Répétant les manœuvres napoléoniennes d'Austerlitz et de Wagram, il aurait enlevé vivement Borodino par le plateau septentrional. Le Vice-Roi devait être accablé d'abord par des forces supérieures. L'Empereur aurait été obligé de courir à la gauche, d'employer toutes les réserves pour appuyer Eugène, et de rapprocher le troisième corps du quatrième. Il avait prévu cette circonstance et fait retrancher le confluent do la Woïna. Mais le fort du combat se serait toujours porté sur ce point. Probablement la journée aurait été employée à disputer les bords de la Woïna et dn vallon de Semenowskoï. La victoire demeurait indécise. Si Napoléon avait continué ses attaques snr la droite, il aurait obtenu des succès plus faciles contre des forces moins considérables; mais Kutusoff était libre de poursuivre ses avantages. Dans cette supposition même, les chances n'étaient pas égales. Si Bagration était repoussé de l'autre côté du ravin de Psarewo, l'armée russe avait tous les chemins qui se trouvaient derrière elle; tandis que l'armée française, jetée sur la rive droite de la Kolocza, perdait sa ligne do communication sur Gjatsk; elle ne tenait plus que par son extrême gauche à la vieille route de Smolensk qui conduit à Viazma, et qui forme un grand détour vers le midi.

Kutusoff donna, dans ce moment, la mesure de son talent et de la force d'inertie d'une armée russe; il l'envoya au-devant de la mort, mais il ne sut pas la conduire à la victoire.

Nous avons vu comment Napoléon, qui a été si sévèrement blâmé, a dirigé tous les mouvements de cette bataille. Le front de l'armée française n'avait pas plus de quinze cents toises de développement, depuis Borodino jusqu'au bois d'Outitsa, sans y comprendre le corps polonais que l'on doit considérer comme détaché. Elle se composait de douze divisions d'infanterie qui pouvaient agir en première ligne; la garde ainsi que les corps de cavalerie formaient la deuxième ligne ou réserve. Un simple général en chef n'aurait pu établir de meilleures dispositions que celles de Napoléon. Mais, après avoir donné des instructions précises aux Polonais et à la division de gauche qui combattaient isolément, il aurait dû prendre lui-même la direction des autres divisions, et les faire manœuvrer à son commandement. Formant alors la première ligne d'attaque de cinq divisions par échelon, dirigées sur les deux extrémités des redans de Semenowskoï, sur le village, sur l'embranchement du vallon et sur le plateau qui est en face, enfin sur la redoute bastionnée, il aurait soutenu cette ligne par deux autres de quatre et de trois divisions également échelonnées.

Le général aurait mené vivement l'attaque de la droite, écrasé de son feu la ligne opposée, et enlevé promptement les redans de Semenowskoï. Ses échelons auraient occupé successivement ce village et la redoute bastionnée, en pivotant sur Borodino qui, dans aucune circonstance, ne devait être dépassé, et en s'appuyant à la vieille route de Smolensk. A mesure qu'il aurait gagné du terrain, il aurait reformé sa ligne entre Semenowskoï et Psarewo. La gauche de l'armée ennemie devait être détruite, avant que l'aile droite et surtout que les troupes placées vers Masslowo fussent arrivées à son secours. Suivant les pertes que ce général aurait essuyées, il aurait continué sa marche ou attendu l'aile droite des Russes. Ceux-ci se seraient retirés par les routes de Mojaïsk et de Rouza, plutôt que de songer à franchir, sous le feu de l'armée victorieuse, le ravin difficile de Gorki.

Ce système d'attaque aurait eu probablement un succès complet; mais ce qu'eût fait un général en chef, le souverain d'un vaste et nouvel empire qui, avec une armée de coalition, se trouvait entraîné par les chances de la guerre si loin de ses États et de ses bases d'opérations, pouvait-il, devait-il le hasarder? Lorsque, vers la fin de l'action, l'Empereur s'est porté sur les points les plus périlleux, il s'y trouvait contraint par la résistance inattendue qu'avaient opposée les Russes, et par la nécessité de donner plus d'ensemble aux attaques de ses lieutenants.

Suivant quelques historiens, les commandants des corps d'armée avaient demandé que la garde fût envoyée au secours de la ligne, et des personnages éminents avaient aussi émis cette opinion. Ceux qui ont fréquenté les champs de bataille savent qu'il n'est pas de théâtre où l'on donne moins de conseils. En général, les hommes qui voient clair dans les désordres du combat sont assez rares. Jusqu'à une heure, Napoléon et ceux qui l'entouraient ne pouvaient savoir quand seraient épuisés les secours qui arrivaient successivement derrière la ligne russe; ils ignoraient quelle espèce de troupes étaient ces milices que l'on apercevait

sur les bords du bois, et qui n'avaient pas pris part à l'action. Dans la soirée, fallait-il faire avancer sous un feu terrible la garde impériale, seule réserve qui n'eût point été engagée? Avant d'avoir atteint l'ennemi avec sa redoutable baïonnette, elle pouvait être écrasée. Ce n'est pas à de tels combats qu'elle était destinée. D'ailleurs, dans sa position, à cinq cents toises des redans de Semenowskoï, elle assurait les derrières des troupes engagées, contre un *hourra* semblable à celui d'Ouvarow ou à celui qui eut lieu le lendemain dans l'après-midi. Ce corps d'élite était nécessaire à la conservation de l'armée. Son influence morale s'exerçait sur nos soldats, sur les alliés, sur les ennemis et jusqu'aux extrémités de l'empire. L'expérience, la théorie, la politique prescrivaient de ne faire marcher la dernière réserve qu'à la dernière extrémité.

Les batailles peuvent être classées en divers genres. Chaque époque a aussi son caractère. Frédéric a produit dans les opérations militaires une telle révolution, qu'on est dispensé de remonter aux temps qui ont précédé la guerre de sept ans. Ce grand capitaine, profitant de la supériorité que son génie, son autorité suprême, et des armées extrêmement manœuvrières, lui donnaient sur ses adversaires, les a presque toujours attaqués. Il défilait en longues colonnes par lignes, et exécutait ce qu'on appelle le *mouvement processionnel*, de manière à se reformer en bataille par une simple conversion. A peine ce mouvement était-il couvert par quelques hauteurs ou par une simple chaîne de postes. Cet ordre qu'il serait si difficile de justifier, est pourtant celui qu'il recommande dans ses *instructions*. Comment les généraux ennemis ne tombaient-ils pas sur des colonnes ainsi décousues? Lorsque le prince de Soubise voulut tenter une pareille manœuvre devant le grand Roi, celui-ci vint, par un simple mouvement de flanc, écraser la tête des colonnes françaises. Tel est l'ancien système du dix-huitième siècle.

Napoléon, qu'on a appelé le *géomètre des batailles*, est le créateur du nouveau système d'opérations. Dès son début, secondé par l'armée d'Italie, accoutumée à braver les dangers et les fatigues, il ne cessa d'attaquer les Autrichiens. Toutes ses batailles furent d'abord des combats de postes, où il se donnait, par des mouvements stratégiques, l'avantage du nombre, et prenait soigneusement celui du terrain. Dans la Lombardie même, où il avait à réparer les fautes du siége de Mantoue qui n'ont pas été assez remarquées, toutes les batailles eurent ce caractère, excepté celle de Castiglione qui se livra dans une plaine rase. Là, pourtant, avec la majeure partie de ses forces, il accabla le plus grand corps de l'ennemi.

Marengo fut la première de ses batailles tactiques. L'engagement eut lieu à la suite d'une surprise, au milieu d'un mouvement stratégique. La manœuvre exerça la plus grande influence dans cette action qui se donnait sur une plaine unie. Austerlitz fut aussi une bataille de haute tactique, livrée dans un terrain accidenté, mais entièrement découvert. Cette affaire a quelque analogie avec celle de la Moskowa. Les veilles des deux journées se ressemblent surtout beaucoup; elles furent employées à parcourir le terrain, à s'examiner, à s'attendre, si l'on peut s'exprimer ainsi. Mais à Austerlitz, Napoléon connaissait bien le théâtre qu'il avait minutieusement étudié,

et savait ce qu'il aurait coûté de soldats pour forcer les positions des Austro-Russes de l'autre côté de la Littawa. Il attendit non seulement que les divisions de Davout et de Bernadotte fussent arrivées, mais que les mouvements de ses adversaires fussent commencés. Il découvrit sa droite pour attirer les colonnes austro-russes, les attaquer pendant leur marche, et finir d'un seul coup la guerre qui allait s'étendre depuis la mer du Nord jusqu'au golfe Adriatique. Kutusoff, *ce grand homme*, suivant Boutourlin, *sage comme Fabius, artificieux comme le premier Philippe de Macédoine*, ne mérita pas ces pompeux éloges en 1805. Il donna tête baissée dans le piége, et en fut cruellement puni. Le général russe fut mieux conseillé sur les bords de la Moskowa, où Napoléon attendit vainement qu'il fît quelques mouvements hasardés.

Le premier établissement de l'armée française semblait annoncer une bataille de choc, livrée parallèlement sur tout le front de la ligne. Cependant la véritable disposition du 7 au matin peut être classée dans les batailles d'*ordre oblique*; car l'aile gauche étant entièrement refusée, l'armée pivotait sur le village de Borodino, et l'extrême droite embrassait la gauche de l'ennemi. Cette disposition peut aussi être désignée comme un *ordre renforcé sur la droite*. Quel que soit le nom qu'on lui donne, l'ordre est classique, et conforme aux principes posés depuis Végèce jusqu'à Frédéric, depuis Leuctres jusqu'à Leuthen. Seulement, il faut observer que le général français manœuvrait de manière que le général ennemi ne pût avoir quelque connaissance de ses projets qu'au dernier moment, lorsque, sans le dévouement admirable des troupes russes, il n'aurait plus eu le temps de s'y opposer. Il faut remarquer aussi que par un simple changement de direction, les divisions du Vice-Roi devaient être portées sur le centre de l'armée ennemie et sur les points que Napoléon voulait écraser. L'heure choisie pour l'exécution assurait le succès de ces dispositions. Un brouillard assez épais prolongea l'obscurité de la nuit; et plusieurs heures s'écoulèrent, avant que Kutusoff pût parer aux coups qui lui étaient portés.

Le *déploiement* des troupes françaises à la Moskowa, s'exécuta par le centre, suivant le système adopté par Napoléon, dans la plupart de ses grandes batailles. Cette *formation en avant*, pour établir le front suivant la disposition projetée, est la manœuvre la plus prompte et la plus solide; car elle part du centre des forces et des communications. C'est le déploiement classique de l'époque actuelle, entrevu par Guibert, et entièrement différent de celui de Frédéric. Mais à la Moskowa, ce déploiement fut de deux natures. Les corps qui bivouaquaient sur la rive droite de la Kolocza se déployèrent *directement en avant* et en *éventail*, pour aller former le centre et la droite de la ligne de bataille. Ceux qui se trouvaient sur la rive opposée firent un mouvement oblique à droite; et par un simple *changement de direction*, ils prolongèrent le centre de l'armée jusqu'à son pivot.

RELEVÉ DE

des différents Corps de l'Armé

CORPS D'ARMÉE.	DIVISIONS OU BRIGADES.	PRÉSENTS A L'APPEL. INFANT.	CAVALERIE. homm.	CAVALERIE. chev.	ART., TRAIN, GÉN. homm.	ART., TRAIN, GÉN. chev.	PRÉ…
1er Corps de réserve de cavalerie, Général NANSOUTY.	1re div. de cav. légère	»	1,838	1,858	132	117	[illegible]
	1re div. de cuirassiers	»	977	977	240	222	[illegible]
	3e div. d'*idem*	»	1,499	1,499	313	301	[illegible]
		»	4,314	4,314	685	640	22
2e Corps de réserve de cavalerie, Général MONTBRUN.	2e div. de cuirassiers	»	1,775	1,672	683	720	25
	4e div. d'*idem*	»	1,485	1,433	»	»	»
		»	3,260	3,105	683	720	25
3e Corps de réserve de cavalerie, Général GROUCHY.	2e div. de cavalerie légère	»	1,612	1,612	35	35	3
	6e div. de grosse cavalerie	»	1,154	1,236	102	102	7
		»	2,770	2,872	137	137	10
4e Corps de réserve de cavalerie, Général LATOUR-MAUBOURG (2).	4e div. de cavalerie légère	»	»	»	»	»	»
	7e div. de grosse cavalerie	»	»	»	»	»	»
Brigades détachées sous les ordres du ROI DE NAPLES.	1re brig. de cavalerie légère	»	654	734	»	»	»
	2e brig. d'*idem*	»	434	434	»	»	»
	2e brig. d'*idem*	»	763	763	»	»	»
	14e brig. d'*idem*	»	1,047	1,047	89	122	6
		»	2,312	2,998	89	122	6
1er Corps d'armée, Maréchal prince d'ECKMUHL.	1re div. d'infanterie	5,972	»	»	355	246	26
	2e div. d'*idem*	6,896	»	»	416	»	26
	3e div. d'*idem*	8,064	»	»	353	»	26
	4e div. d'*idem*	5,468	»	»	586	»	21
	5e div. d'*idem*	2,836	»	»	520	462	30
	Artillerie de réserve, parc, génie.	»	»	»	929	468	16
		33,241	»	»	3,161	1,176	147
7e Corps d'armée, Maréchal duc d'ELCHINGEN.	10e div. d'infanterie	3,266	»	»	327	»	14
	11e div. d'*idem*	4,252	»	»	294	»	14
	25e div. d'*idem*	1,349	»	»	169	»	16
	Réserve, parc, génie	»	»	»	657	»	13
	Artillerie régimentaire	»	»	»	»	»	12
		8,867	»	»	1,447	»	69
4e Corps d'armée, Prince EUGÈNE.	Garde royale	2,491	938	1,048	634	504	18
	13e div. d'infanterie	8,132	»	»	410	290	22
	14e div. d'*idem*	3 510	»	»	420	264	22
	15e div. d'*idem*	147	»	»	»	»	»
	13e brig. de cavalerie	»	212	1,177	»	»	»
	Cavalerie *bavaroise*	»	1,572	1,587	134	22	6
	Parc d'artillerie, réserve et génie.	»	»	»	1,144	563	20
	Parc du génie	»	»	»	14	14	»
		17,287	3,465	3,812	2,776	1,727	88
5e Corps d'armée (*Polonais*). Prince PONIATOWSKI.	12e div. d'infanterie	3,628	»	»	365	»	16
	12e div. d'*idem*	3,108	»	»	360	»	17
	Cavalerie	»	1,638	1,848	»	»	»
	Parc d'artillerie et génie	»	»	»	1,062	1,251	12
		2,636	1,638	1,846	1,791	1,251	50
2e Corps d'armée (*Westphaliens*), Général duc d'ABRANTÈS.	23e div. d'infanterie	3,174	»	»	405	460	16
	24e div. d'*idem*	1,737	»	»	337	373	12
	Cavalerie	»	936	936	38	21	2
	Parc de réserve	»	»	»	241	232	»
		6,211	936	936	1,021	1,096	30
Garde impériale. Maréchal duc de DANTZIG. Maréchal duc de TRÉVISE. Maréchal duc d'ISTRIE.	Infanterie, vieille garde	5,305	»	»	815	490	32
	Jeune garde. 2e division	3,642	»	»	215	»	2
	Jeune garde. Lég. de la Vistule.	2,608	»	»	234	»	12
	Jeune garde. Rés. d'art. et train.	»	»	»	250	»	»
	Cavalerie de la garde.	»	4,000	4,000	361	371	12
	Réserve d'artillerie.	»	»	»	1,124	763	37
	Génie de la vieil. garde et marine.	»	»	»	225	»	»
		11,502	4,000	4,000	3,300	1,224	109
Grand parc du génie (*manque celui de l'artillerie*).		»	»	»	764	253	»
	TOTAL GÉNÉRAL.	84,504	23,301	23,885	15,857	2,746	563

(1) La première partie de ce relevé a été copiée sur l'original; la deuxième partie, à droite, sous le titre d'observations, a été ajoutée pour présenter les principaux détails de la composition de l'armée.

(2) La feuille d'appel de ce corps ne se trouve pas pour le 2 septembre; le 23 août, elle présentait une force à peu près égale à celle du premier corps de cavalerie.

FEUILLES D'APPEL [1]

française en Russie, au 2 septembre 1812.

OBSERVATIONS.

GÉNÉRAUX DE DIVISION	GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	NOMS DES RÉGIMENTS.
Bruyères.	Jacquinot, Piré, Nienwiewski.	7e et 8e hus., 9e ch.-lég., 16e ch., 6e et 8e lanc. *polon.*, 2e hus *pr.*
Saint-Germain.	Bessières, Bruno, Queunot.	2e, 3e et 9e cuirassiers, 1er chev.-légers.
Valence.	Reynaud, Dejean, Delagrange.	6e, 11e et 12e cuirassiers, 5e chev.-légers.
Wathier.	Beaumont, Dornes, Richter.	3e, 8e et 10e cuiras., 2e chev.-légers.
Defrance.	Chouard, Paultre, Boursier.	1er et 2e carabiniers; 1er cuirassiers, 4e chev.-légers.
Chastel.	Gérard, Ganthrin, Domanget.	6e, 8e et 25e chass., 6e huss., 1er et 2e ch.-lég. *bav.*, ch.-lég. *sax.*
Lahoussaye.	Thiry, Seron.	7e, 23e, 28e, 30e dragons.
Rozniecki.	Dziemanowski, Turno.	2e, 6e, 7e, 11e, 15e et 16e lanciers *polonais.*
Lorge.	Thieiman, Lepell.	gard. *sax.*, cuir. de *Zastrow*, 1er et 2e cuir. *westph.*, 14e cuir. *pol.*
	Pajol	2e chasseurs, 9e lanciers *polonais.*
	Bordesoulle.	1er et 3e chasseurs.
	Mourier.	11e huss., 6e chev.-légers, 4e chasseurs *wurtembergeois.*
	Beurmann.	1er et 2e chevau-légers *wurtembergeois.*
Morand.	Dalton, Gratien, Bonamy.	16e léger, 17e et 30e de ligne.
Friant.	Grandeau, Vandedam, Dufour.	15e léger, 33e et 48e de lig., rég. *espagnol* de Jos. Napoléon.
Gérard.	Leclere, Dessailly.	7e léger, 12e, 21e et 127e de ligne.
Dessaix.	Barbanègre, Frederichs, Leguay.	33e léger, 85e et 108e de ligne.
Compans.	Duppelin, Teste, Guyardet, Bruny.	25e, 57e, 61e et 111e de ligne.
Pernetty, Haxo.		
Ledru.	Geogoult, Marion, Bruny.	24e léger, 46e, 72e de ligne, 1er *portugais.*
Razout.	Compère, Joubert, D'Henin	4e, 18e et 93e de ligne, 2e *portugais.*
Marchand.	De Hugel, de Koch, de Brussel.	1er, 2e, 4e, 6e et 7e *wurtembergeois*, 1er, 2e, 3e, 4e bat. de chasseurs *wurtembergeois.*
	Lecchi.	Vélites royaux, Infant., Consc., Drag. de la garde et de la Rein.
Delzons.	Huard, Roussel, Plausonne.	8e léger, 84e de ligne, 92e et 106e de ligne, Croates.
Broussier	Bertrand, Alméras, Pastol.	18e léger, 9e, 35e et 53e de lig., rég. *espagnol*, Jos. Napoléon.
Pino (*en arrière*).	Fontana, Guillaume, Dombrowski.	1er et 3e légers *italiens*, 2e et 6e de ligne *ital.*, rég. *Dalmat.*
	Villata.	2e et 6e chasseurs *italiens.*
D'Anthouard, Poitevin.		
	Kamiuski, Mielaloski.	3e, 13e, 15e et 16e *polonais.*
Zakrzewski.	Bieganski, Grabouski.	2e, 8e et 12e *polonais.*
	Sulkowski, Niemoiewski.	15e hus. *pol.*, 1er, 4e et 5e chas. *pol.*, 12e lanciers *pol.*
Kamieniecki.	Pelletier, Maliet.	
D'Ochs.	Damas, Wickemberg.	2e, 6e bataill. légers, 2e, 3e, 6e et 7e de ligne *westph.*
Tharreau.	Wellingerode, Danloup-Verdun.	ch. carab., ch.-gardes, gren.-gardes, 1re bat. légère, 8e lign.
Chabert.	Wolf, Hammerstein.	gard.-du-corps, chev.-lég.-gard., lanc.-gard., 1er et 2e hus. *westph.*
Aillix.		
Curial.	Boyer.	
Roguet.	Lanabère, Boyeldieu.	1er, 2e chass., 1er, 2e, 3e grenadiers.
Claparède.	Clopiki, Bronikowski.	1er voltig., 1er tirailL., fusiliers-chass. et grenad. flanqueurs.
		1er, 2e, 3e, 4e *Vistule.*
Guyot, St-Sulpice, Walter.	Krasinski, Colbert.	
Sorbier.	Nourrit.	chasseurs, mameluks, dragons, grenadiers, 1er, 2e chev.-légers, gendarmerie d'élite.
Kirgener.	C. Boissonnet.	
	C. Montfort.	

OBSERVATIONS

SUR

LES HISTORIENS

DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE,

PAR LE COLONEL CHAPUIS[1].

S'il fallait en juger par le nombre des relations publiées sur la campagne de 1812, on devrait admettre qu'il ne nous reste plus rien à connaître de cette époque mémorable, et que les faits, aujourd'hui bien compris des historiens, instruisent le lecteur et lui révèlent les causes de ce grand désastre, qui traverse nos annales militaires. Il n'en est rien, cependant, et l'on retrouve, dans les derniers écrits, d'anciennes erreurs qu'une appréciation plus équitable aurait dû faire disparaître depuis longtemps, alors même que les révélations successives qui nous sont arrivées depuis quarante années ne porteraient pas la lumière sur des récits incomplets ou inexacts.

Cette campagne reste donc à écrire. Mais, en attendant qu'un historien retrace avec impartialité les diverses péripéties d'un pareil drame, il nous semble qu'il est encore intéressant de pouvoir examiner, comparer même, les opinions et les jugements de tant d'écrivains. Tel est le but de ces *Observations* dans lesquelles, on doit le dire, le colonel Chapuis a fait preuve d'une rare sagacité.

Ces recherches historiques sont extraites d'un plus grand travail que l'auteur se propose de publier, et nous ne pouvons que l'engager à lui donner tous les développements dont il est susceptible. Ce que nous en faisons connaître ici porte sur les points décisifs de la campagne, et doit suffire à nos lecteurs.

En nous adressant ce fragment remarquable, le colonel Chapuis s'excuse de parler le langage du soldat plutôt que celui de l'écrivain. Il est vrai qu'il ne vise pas aux phrases, et nous l'en félicitons ; assez de phrases ont été faites sur cette campagne. Que le colonel Chapuis se rassure, d'ailleurs ; le langage qu'il parle est celui que l'on comprend toujours en France.

Nous avons cru devoir joindre ici la nomenclature complète des ouvrages qui servent de base à ce travail.

ECRIVAINS RUSSES.

OKOUNEFF, Général-Major à la suite de l'empereur Nicolas. Considérations sur les grandes opérations, les batailles et les combats de la campagne de 1812, en Russie.

(1) Capitaine de grenadiers au 85e qui fit partie de l'expédition. On sait avec quelle distinction le colonel Chapuis a commandé la 4e Légion de la Garde nationale pendant dix-sept ans.

Surugues (l'abbé, curé de la paroisse de Saint-Louis, à Moscou). Lettres sur l'incendie de Moscou, 1 vol. in-8, 1812.

Rostopchin (le comte de). La vérité sur l'incendie de Moscou, brochure in-8, 1823.

Boutourlin, colonel aide-de-camp de l'empereur Alexandre. Histoire militaire de la campagne de 1812 en Russie, 2 vol. in-8, 1824.

Jomini, lieutenant-général, aide-de-camp de l'empereur Alexandre. Vie de Napoléon, 4 vol. in-8, 1827.

ÉCRIVAINS ÉTRANGERS.

Durdent (J.) (Anglais). Campagne de Moscou en 1812, 1 vol. in-8, 1814.

Sir Robert-Ker-Porter (Anglais). Histoire de la campagne de Russie, 1 vol. in-8, 1817.

Sir Robert-Wilson (Anglais). Puissance de la Russie en 1817, 1 vol. in-8, 1817.

Chrzanouski, lieutenant-général (Polonais). Note sur la Campagne de 1812. *Spectateur militaire*, 14e vol. 1832.

Roman Soltyk, général de brigade (Polonais). Napoléon en 1812, 1 vol. in-8, 1836.

Bismark, lieutenant-général (Würtembourgeois). Campagne de 1812. *Spectateur militaire*, 44e vol, 1847.

ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

Bourgeois (René). Tableau de la campagne de Moscou, 1 vol. in-8, 1814.

Sarrazin, général de brigade. Histoire de la guerre de Russie, 1 vol. in-8, 1815.

Vaudoncourt (Guillaume), général de brigade. Mémoires sur la guerre de Russie, 1 vol. in-4, 1817.

Puibusque. Lettres sur la guerre de Russie, 1 vol. in-8, 1817.

Laraume (E.), chef d'escadron d'état-major. Histoire complète de la campagne de Russie, 1 vol. in-8, 1820.

Beauvais, général de brigade. Victoires et Conquêtes, 21e vol., 1820.

Chambray, général de brigade. Histoire de l'expédition de Russie, 3 vol. in-8, 1823, 1825, 1828.

Rogniat, général de division. Réponse aux notes critiques de l'empereur Napoléon, 1 vol. in-8, 1823.

Rapp, général de division. Ses Mémoires, 1 vol. in-8, 1823.

Ségur, général de division. Histoire de Napoléon pendant la campagne de Russie, 2 vol. in-8, 1825.

Gourgaud, général de division. Examen critique de l'ouvrage de M. de Ségur, 1 vol. in-8, 1825.

Beauchamp. Critique historique de l'ouvrage de M. de Ségur, 1 vol. in-8, 1825.

Marbot, général de division. *Spectateur militaire*, 1er vol., 1826.

Allix, général de division. *Journal des Sciences militaires*, 5e vol., 1826.

Partenaux, général de division. Campagne de Russie, 1 vol. in-8, 1826.

Pelet, général de division. *Spectateur militaire*, 8e vol., 1829.

Fain (le baron). Manuscrit de 1812, 2 vol. in-8, 1827.

Mortonval. Histoire de la guerre de Russie, 1 vol. in-8, 1829.

Dennié (le baron), inspecteur aux revues. Itinéraire de l'empereur Napoléon en Russie, 1 vol. in-12, 1842.

Fezensac (de), général de division. Journal de la campagne de Russie, 1 vol. in-8, 1850.

Albert du Casse, capitaine d'état-major. Mémoires sur la campagne de 1812 en Russie, 1 vol. in-8, 1852.

OBSERVATIONS

SUR

LES HISTORIENS

DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

SMOLENSK ET VALOUTINA.

Le général Okouneff, page 104, s'exprime ainsi sur la lutte remarquable de Smolensk :

« La bataille de Smolensk, quant à la » valeur que les troupes russes y ont » déployée, doit être mise au rang d'un » des plus beaux faits d'armes de cette » campagne. Que le lecteur jette un » regard sur le nombre des assaillants » et sur celui des défenseurs : Trente » mille hommes ont résisté toute une » journée à l'impulsion de cent mille » hommes. Que de probabilités un » courage aussi héroïque n'offrait-il » pas pour une défense plus opiniâ» tre ? »

Sans nul doute, la bataille de Smolensk mérite le rang que lui assigne le général Okouneff ; mais nous ne pouvons approuver son opinion sur le courage héroïque que les trente mille Russes opposèrent, dans cette lutte, aux cent mille Français qui les attaquèrent : nous prétendons, au contraire (sans porter la moindre atteinte à leur bravoure), que les trente mille Russes purent aisément se défendre, non point contre cent mille hommes, chiffre très inexact, mais contre cinquante-cinq à soixante mille au plus.

Le colonel Boutourlin a écrit, tome Ier, page 269 :

« Que soixante-douze mille Français » prirent part au combat. »

Nous croyons ce nombre encore trop élevé. Les Français, d'ailleurs, combattaient à découvert, et les Russes étaient parfaitement abrités dans les faubourgs.

Voici l'opinion de l'Anglais Ker-Porter, qu'on n'accusera certainement pas d'être favorable à l'armée française :

« Les Français s'élancèrent sur les » Russes avec une énergie à laquelle » rien ne semblait devoir résister, et » malgré le feu de l'artillerie ennemie, » ils s'élancèrent dans les faubourgs » retranchés, et, à l'embouchure même » des canons, attaquèrent les troupes » moscovites à la pointe de la baïonnette. Les pertes de part et d'autre » furent prodigieuses. » (Page 111.)

L'assertion du général Okouneff n'a

du reste rien d'extraordinaire, quand on sait que les Russes publièrent un bulletin où on peut lire :

« Les Français ont perdu à Smolensk » vingt mille hommes et beaucoup de » prisonniers. Des bataillons entiers » ont mis bas les armes. Trois régi» ments de cavalerie et trois de Cosa» ques ont battu toute la cavalerie du » roi de Naples. »

Si ce bulletin dit la vérité, comment se fait-il que l'armée russe ait abandonné Smolensk et se soit retirée dans la direction de Moscou? Quant aux six régiments de cavalerie russe qui battirent toute celle du roi de Naples, nous ferons remarquer, que sous les murs de Smolensk, Murat commandait vingt-cinq mille chevaux. De tels mensonges méritent d'être signalés.

Parmi les historiens qui ont parlé de la bataille de Smolensk, on trouve le général Rogniat, qui, toujours guidé par un sentiment d'hostilité, continue sa prétendue réfutation des notes 12 et 13 des Mémoires de l'Empereur ; il s'exprime ainsi pages 205 et 206 :

« Napoléon nous dit dans son trei» zième Bulletin que le 16 août (jour » de son arrivée), l'ennemi occupait » Smolensk avec trente mille hommes; » que le reste de son armée se formait » sur les belles positions de la rive » droite du fleuve, vis-à-vis la ville, y » communiquant par trois ponts. »

« Il nous dit à Sainte-Hélène, qu'une » division de quinze mille hommes, » qui se trouvait par hasard à Smo» lensk, eut le bonheur de défendre » cette place un jour, ce qui donna le » temps à Barclay d'arriver le lende» main. »

« Lequel croire de Napoléon écri» vant sur le champ de bataille, ou » de Napoléon écrivant à l'île Sainte» Hélène ? »

Nous ne pouvons reconnaître la contradiction que le général Rogniat reproche à l'Empereur, et qu'il fait ressortir avec tant de satisfaction. Nous prétendons, au contraire, qu'elle n'existe pas et qu'il y avait de la malveillance de sa part à tronquer le treizième Bulletin, afin de pouvoir dire :

« Lequel croire de Napoléon écri» vant sur le champ de bataille, ou de » Napoléon écrivant à Sainte-Hélène ? »

Si le général Rogniat, lorsqu'il répondait aux notes de l'Empereur, avait été guidé par de bons sentiments, il se serait sans doute abstenu de faire une demande qui semble indiquer que la version de Smolensk n'est pas plus vraie que celle de Sainte-Hélène, tandis qu'elles sont exactes l'une et l'autre.

Il aurait en outre remarqué que le treizième Bulletin n'est nullement infirmé par ce qui a été écrit quelques années plus tard, car ce même Bulletin n'établit pas positivement que le 16, au moment où l'Empereur parut devant Smolensk, cette ville était défendue par trente mille hommes; il dit :

« Le 16, et pendant la moitié de la » journée du 17, on resta en observa» tion. La fusillade se soutint sur la » ligne. L'ennemi occupait la ville » avec trente mille hommes et le reste » de son armée se formait sur les » belles positions de la rive droite du » fleuve, vis-à-vis de la ville, y com» muniquant par trois ponts (*Moniteur* » *du 4 septembre 1812*). »

Il est certain que ce paragraphe du treizième Bulletin ne s'applique pas précisément à la journée insignifiante du 16, mais bien plutôt à celle autrement sérieuse du 17, pendant laquelle se passa le drame sanglant de Smolensk.

Si ce que nous avons transcrit de ce même Bulletin ne le confirmait pas,

nous en trouverions la preuve dans ces mots :

« Y communiquant par trois ponts. »

Puisqu'ils ont été écrits, il est impossible que l'Empereur ait voulu dire que toute l'armée russe était, le 16, sur la rive droite du fleuve, et qu'elle pouvait passer sur la rive gauche au moyen des trois ponts;

Parce qu'il est certain,

Que, le 16, il n'y avait qu'un seul pont sur pilotis, et que les deux autres furent construits dans la nuit du 16 au 17. Le colonel Boutourliu le confirme, tome I[er], p. 263.

Quant à l'arrivée de l'armée du général Barclay devant Smolensk, indépendamment des divers historiens qui en ont fait connaître le moment, le général Roman Soltyk l'indique d'une manière précise; il donne à ce sujet des détails curieux qui établissent que ce fut assez tard dans la soirée du 16 que parut la tête des colonnes de cette armée, accourant en toute hâte, et que le reste arriva dans la nuit; ce qui dut autoriser l'Empereur à écrire à Sainte-Hélène qu'elle ne fut devant Smolensk que le 17. Mais ce qui confirme plus positivement qu'il ne se trompait pas, en disant que le 16 la ville n'était défendue que par seize mille hommes, ce sont les renseignements bien plus curieux encore que ceux du général Roman Soltyk, renseignements fournis par le général de Bismark, tome XLIV, p. 135.

Il en ressort la preuve, d'abord,

« Que le général Barclay reçut, le » 16 seulement, dans son camp de » Wolskowaja (entre Rudnia et Nudwa), » l'avis de ce qui se passait sur la rive » gauche du Dniéper, et qu'il se mit » aussitôt en marche pour Smolensk. »

Et ensuite,

« Que le général Raeffskoi ne croyait » pas qu'il fût possible de défendre » Smolensk avec les faibles ressources » dont il disposait; et si, à l'arrivée des » Français, il ne se retira pas immé» diatement sur la rive droite du Dnié» per, il en fut uniquement empêché » par la crainte que sa retraite ne lui » fût reprochée comme une lâcheté : il » prit la résolution de se sacrifier, de » résister avec courage et de donner à » l'armée le temps d'arriver à son se» cours. »

« Bagration, qui se trouvait le plus » près de la ville, envoya un de ses » aides-de-camp avec le billet suivant :

« Je me hâte; je voudrais avoir des » ailes pour voler à ton secours! » Courage! et que Dieu te soutienne! » (Mémoires de Raeffskoï.) »

Le général Rogniat, lorsqu'il écrivit sa réponse, ne pouvait connaître ces documents qui sont venus après la publication de son ouvrage; mais il avait celui du colonel Boutourlin qui dit, tome I, page 258 :

« Au moment où l'Empereur parut » devant Smolensk, la ville n'était dé» fendue que par quinze mille hommes » sous les ordres de Raeffskoï? »

En répondant aux notes de l'Empereur, il avait dû consulter aussi les historiens russes, et on doit le blâmer d'avoir commis ces deux grossières erreurs :

La première, page 202,

« Le général Barclay n'avait qu'un » corps d'observation sur la rive gau» che du Dniéper, lequel se replia sur » Smolensk. Napoléon le suivit, et le » 16 au soir, son avant-garde parut » devant cette place. » L'avant-garde française y arriva le 16, avant sept heures du matin, et l'Empereur vers huit heures.

La deuxième, page 203,

« Le général Barclay, instruit du

» mouvement de Napoléon sur la rive » gauche du Dniéper, se hâta de changer son front, afin d'éviter d'être » tourné. Le général français le trouva » faisant face au Dniéper, sa droite vis-» à-vis de Smolensk, sa gauche à deux » ou trois lieues sur la route de Mos-» cou. Il défendait Smolensk, comme » tête de pont, avec vingt à trente » mille hommes. »

De telles erreurs, et l'on en pourrait citer d'autres, ne sont point excusables. La dernière a été aussi commise par le colonel Rocquancourt, tome III, page 415, qui a eu le tort de copier presque textuellement le général Rogniat.

Revenons au général Okouneff.

« Les raisons qui ont décidé l'aban-» don de Smolensk, sont-elles péremp-» toires? page 104. »

C'est ce que l'écrivain russe n'explique pas d'une manière assez affirmative; car après avoir, dans les pages 104 à 115, qui méritent d'être lues attentivement, tracé avec talent les deux hypothèses que l'armée française avait pour elle, savoir, l'opération du passage du Dniéper avant les combats du 16 et du 17, ou après la journée du 17, il décide imparfaitement la question qu'il a posée, et de plus, nous croyons qu'il s'est trompé en écrivant, page 115 :

« Le manque de préparatifs à Smo-» lensk ne permit pas aux Russes de s'y » arrêter assez de temps pour se mettre » en corrélation avec l'armée de Mol-» davie. Faute de points défensifs per-» manents, et à cause du manque d'é-» quilibre des forces physiques, les » armées russes ne pouvant prendre » l'offensive, on résolut d'attirer l'en-» nemi au fond du pays et à une dis-» tance hors de mesure de toutes ses » ressources. »

Lorsque le général Okouneff attribue à de semblables motifs l'évacuation de Smolensk, à notre avis, il prête aux généraux russes des intentions qu'ils n'eurent point; car s'ils avaient voulu attirer les Français au fond du pays, et si cette pensée avait été dominante dans leur esprit, pourquoi accepter le combat du 17, facile à éviter, et dont le résultat ne pouvait que leur être défavorable?

Puisqu'ils l'acceptaient, pourquoi alors envoyer, dans la matinée du 17, la deuxième armée russe derrière la Kolodnia, à huit kilomètres de Smolensk, où elle prit position et d'où elle ne devait être d'aucune utilité à la première, faute dont le général Okouneff ne parle pas? Elle méritait pourtant d'être signalée; car, si le général Barclay voulait livrer bataille sous les murs de Smolensk, toutes ses forces lui étaient nécessaires. Dans le cas contraire, la lutte du 17 était inutile; il fallait suivre le mouvement de la deuxième armée?

Il semble donc, que les véritables causes qui engagèrent le général Barclay à abandonner Smolensk, contre l'avis du prince Bagration et des principaux officiers des deux armées, ne sont point celles indiquées par le général Okouneff; mais, comme le dit le colonel Boutourlin, tome II, page 453 :

« On croit donner plus de relief à » nos armées en voulant que notre re-» traite, depuis le Niémen jusqu'à » Moscou, ait été exécutée en vertu » d'un plan profondément combiné. » La vérité est que, nous trouvant trop » faibles, nous nous sommes d'abord » retirés jusqu'à Smolensk pour réunir » nos deux armées, et puis de Smo-» lensk sur Moscou pour nous rappro-» cher de nos ressources. »

Cette observation du colonel Boutourlin réfute victorieusement celle du général Okouneff; mais ce qui la réfute

bien plus victorieusement encore, c'est ce qu'il a lui-même écrit, pages 117 et 118, sur l'intention du général Barclay de livrer bataille, d'abord à Dorogobouje, ensuite à Viazma, et enfin à Tzarevo-Zaïmichtche, dont la position lui parut avantageuse pour une grando lutte.

Comment, il prétend que lo général Barclay abandonne Smolensk, pour attirer l'armée française au fond du pays, puis il écrit :

« La retraite commencée, le général » en chef songe, du 19 au 29 août, à » s'arrêter pour combattre son ad» versaire; mais les positions ne lui » paraissant pas favorables, chaque » jour il les abandonne, jusqu'à ce » qu'enfin celle de Tzarevo-Zaïmicht» che vienne lui donner la facilité » d'exécuter son projet. »

Nous aurions pu, en raison du fait peu important, nous abstenir de réfuter l'opinion du général Okouneff, mais nous avons dû le faire, afin de démontrer de nouveau quo la Russie ne fut point sauvée par l'habileté de ses généraux, ainsi que l'ont voulu plusieurs historiens.

Le général Okouneff a écrit, pages 115 et 116 :

« Qu'en évacuant Smolensk, la pre» mière armée russe exécuta sa re» traite en deux colonnes par la route » de Smolensk à Saint-Pétersbourg, au » lieu de prendre la route directe de » Moscou, longeant la rive droite du » Dniéper : mouvement excentrique » qui fut nécessité par la possibilité » que les Français possédaient d'in» quiéter la retraite de la première ar» mée, en établissant de fortes batte» ries sur la rive gauche. »

Le motif que donne l'écrivain russe, pour justifier cet ordre de marche, ne peut être accepté pour valable, parce quo les dispositions du général Barclay étaient si mauvaises, que, sans plusieurs circonstances où sa volonté ne fut pour rien, une partie de son armée était anéantie.

Le général Barclay, après avoir abandonné Smolensk, au lieu de suivre la route qu'avait prise, le 17, la deuxième armée, se dirigea vers le nord par celle de Saint-Pétersbourg, pour se rabattre ensuite par des chemins de traverse sur la grande route de Moscou. On doit supposer qu'il ne vit pas d'abord dans quel immense danger il se jetait, en faisant parcourir à son armée un grand cercle, dont l'armée française tenait la corde. Mais il se hâta de modifier ses premières dispositions, quand il acqnit la certitude qu'il était compromis.

Quelques historiens de la campagne de Russie disent, comme le général Okouneff, que ce fut la crainte des batteries françaises qui fit prendre au général Barclay la décision que nous blâmons. Ce motif peut paraître plausible ; cependant nous ne voyons pas pourquoi la premièro armée russe aurait couru plus de dangers, en traversant, dans la nuit du 17 au 18, la portion de la route de Moscou qui cotoie le Dniéper pendant l'espace de six kilomètres, que la deuxième armée, dont la marche vers la Kolodnia se fit par le même chemin le 17 à quatre heures du matin, c'est-à-dire au grand jour. La retraite des Russes, dans la direction du nord, était donc fautive. Entreprise pour éviter un danger, elle les rejetait dans un danger plus grand.

Le général Okouneff dit, page 116 :

« Ney, qui passa le premier le Dnié» per, poussa en avant par Stabna et » Gorbounovo; il fut suivi par la cava» lerie du roi de Naples. »

L'incertitude où se trouva l'empereur Napoléon sur la marche de la première armée russe (incertitude qu'on ne peut lui reprocher), fut d'autant plus fâcheuse qu'elle ne lui permit pas de profiter de la faute commise par son adversaire : faute si grave, qu'elle plaçait ce dernier dans une position bien plus critique que sa retraite sur le camp de Drissa; mais, heureusement pour lui, l'Empereur l'ignora complètement.

En lançant le maréchal Ney sur les traces de l'arrière-garde du général Barclay, plutôt que de le diriger sur la route de Moscou, il ne put deviner que cette mesure, indiquée par la retraite des ennemis, serait une des causes de leur salut; car, comme le dit, avec juste raison, le général Jomini, tome IV, page 48 :

« Si le maréchal Ney, au lieu de » prendre la direction de Gorbounovo, » où il attaqua les dernières troupes de » Baggowouth, eût marché droit à » Loubino, par la route de Moscou, il » y arrivait en même temps que les » Russes engagés dans leur large mou» vement de flanc. »

En seraient-ils sortis victorieux? Peut-on assigner une limite aux pertes qu'ils auraient faites? Nous ne le pensons pas.

Quant à la cavalerie du roi de Naples, c'est à tort que le général Okouneff lui fait suivre le mouvement du maréchal Ney sur Gorbounovo; elle avait, au contraire, pris la route de Moscou, où le maréchal Ney la trouva lorsqu'il s'y rabattit.

Même page 116, le général Okouneff prétend :

« Que le huitième corps franchit le » Dniéper à Prouditchevo pour tour» ner la gauche des Russes; mais » n'ayant point reçu d'ordre direct de » Napoléon d'engager ses troupes tout » de suite après le pillage, le général Ju» not resta spectateur inactif des efforts » réitérés de ses compagnons d'armes. »

Après les détails si précis, si circonstanciés que le général Gourgaud avait donnés dans son ouvrage, pages 172 et 173, sur ce qui s'était passé entre lui et le général Junot, le jour du combat de Valoutina, il n'était plus permis au général Okouneff, ni à aucun autre historien russe, de dire que

« Le général Junot resta inactif après » son passage du Dniéper, parce qu'il » n'avait pas reçu d'ordre de l'Empe» reur d'engager ses troupes. »

Nous ne comprenons donc point, pourquoi en 1829, époque où ont paru ses considérations, le général Okouneff n'a pas accepté pour vrais les faits cités en 1825 par le général Gourgaud, c'est-à-dire quatre ans plus tôt : faits d'une portée immense; faits qu'on ne peut plus révoquer en doute et qu'il faudrait que tout le monde connût, parce qu'aujourd'hui il est avéré que cette inaction du général Junot (duc d'Abrantès), dont la valeur chevaleresque et l'audace avaient été jusque-là si remarquables, fut l'unique cause de ce qu'une grande partie de la première armée russe ne mit point bas les armes au combat de Valoutina.

Cet épisode étant, sans contredit, un des plus importants de la campagne de Russie, nous ne pouvons le laisser passer sans l'examiner sous toutes ses faces, sans répéter les observations des historiens Boutourlin, Jomini, de Chambray, E. Labaume, Rocquancourt, de Fezensac, Albert du Casse, qui en ont parlé, et sans ajouter que la version si caractéristique du général Gourgaud est confirmée par le général Rapp, dans les Mémoires duquel on lit, page 91 :

« Junot a fait manquer la plus belle
» occasion de la campagne ; il est cause
» que l'armée russe n'a pas mis bas les
» armes. »

Par sir Robert Wilson, qui a écrit, page 57 :

« Junot perdit à Valoutina le plus beau jour de sa vie. »

Par le général Jomini, dont la page 103 du tome IV[e] renferme ces mots :

« Il faut attribuer la mollesse fâ-
» cheuse que montra Junot au prélude
» de l'aliénation mentale dont il fut
» frappé plus tard et dont il mourut. »

Et enfin par le général de Bismark, lequel prétend, page 141 :

« Que l'Empereur, arrivé le 20 août,
» à trois heures du matin, sur le champ
» de bataille de Valoutina, en examina
» la position, et adressa les plus vifs
» reproches au général Junot, dont
» la folie n'était pas encore décla-
» rée. »

Voilà certes des renseignements bien précis, que dans nos observations nous croyons pouvoir augmenter par d'autres renseignements non moins positifs. Il faut en convenir ; malgré soi, on éprouve un vif sentiment de peine quand on voit à quoi a tenu la destinée d'une partie de l'armée russe ; car, on ne saurait le répéter et le proclamer trop haut, cette lutte devait changer complètement la marche de la guerre, et comme, dans ce cas, il est impossible de calculer quelles en eussent été les conséquences, il faut déplorer un incident en dehors de toutes les prévisions humaines.

Cette conduite si extraordinaire du général Junot mécontenta tellement l'Empereur, qu'il prescrivit au major-général, le prince Berthier, de lui ôter le commandement du huitième corps et de le remettre au général Rapp ; mais des amis du général Junot étant intervenus, ils firent revenir l'Empereur de sa décision.

On ne manquera pas de répondre que la narration du général Gourgaud est contredite par la copie d'une lettre que la duchesse d'Abrantès aurait trouvée dans les papiers de son mari, et qui a été reproduite dans ses Mémoires, tome XV, pages 277.

Notre impartialité veut que nous transcrivions cette lettre adressée à l'Empereur, et datée de Moladetckeno le 3 décembre 1812 (trois mois et demi après le combat de Valoutina). Nous en donnons ce qui est relatif au combat du 19 août, tout en prévenant le lecteur, que cette impartialité veut aussi que nous fassions connaître ce que le général de division Allix a écrit sur le combat de Valoutina, dans le tome V[e], pages 601 à 603, du *Journal des Sciences militaires*. Faisant alors partie du huitième corps, en qualité de général de brigade, son opinion a une grande valeur ; aussi nous la reproduirons en entier, parce que la vérité sur cette époque n'étant pas établie pour tous, il importe que ce document fournisse sa part de lumière et contribue à détruire le doute qui existe encore.

Voici la lettre du général Junot :

« Nous passâmes assez lentement à
» cause de notre artillerie, les rampes du
» pont étant très mauvaises. Les che-
» mins que nous avions été obligés de
» faire, nous ayant beaucoup retardés
» aussi, je ne pus déboucher du bois
» qu'à deux heures et je pris position....
» Je n'avais reçu aucun ordre de com-
» battre, j'ignorais même, Sire, quelles
» étaient les troupes qui se battaient à
» ma gauche ; mais après une demi-
» heure, et lorsque la division Gudin ar-
» riva, le feu ayant commencé beaucoup
» plus fort, je montai à cheval et passai

» un ravin que j'avais devant moi, avec » deux bataillons et ma cavalerie. J'ar» rivai sur une superbe position en ar» rière de l'ennemi. La plaine ou plu» tôt le plateau qui nous séparait de » l'arrière-garde russe était couvert de » tirailleurs et de cavalerie. Néan» moins, persuadé que nous pouvions » être utiles à l'attaque de front, je fis » passer une petite evant-garde, qui » reconnut que l'artillerie devait re» faire un pont dans un village à » droite pour pouvoir passer, ce qui » fut exécuté, tandis que j'envoyai l'or» dre au huitième corps de venir me » joindre en entier et le plus prompte» ment possible..... Il y a lieu de » croire qu'il manque quelques lignes » à cette copie de la lettre à l'Empe» reur, mais elles sont peu importan» tes. »

Il est bien évident, en admettant que cette lettre ait été réellement écrite et envoyée à l'Empereur, trois mois et demi après l'événement, ce qu'il ne faut pas oublier, que, si d'une part, le général Junot a pu dire, « qu'à deux » heures il prit position et qu'il n'avait » reçu aucun ordre de combattre » (ce qui était possible avant le passage du Dniéper); de l'autre, il a gardé le silence le plus complet sur les instructions de l'Empereur apportées plus tard, d'abord par l'officier d'ordonnance Gourgaud, et ensuite par le général comte de Lobau, dont il n'a pas encore été fait mention, et dont nous parlerons ailleurs.

Il est bien évident encore, que le huitième corps resta sans bouger depuis deux heures, jusqu'au moment où la division Gudin entra en ligne, vers cinq heures du soir et non deux heures et demie, comme le prétend à tort le général Junot dans sa lettre. Nous disons à tort, car il est constant, d'après le colonel Boutourlin, le général Jomini, le général de Chambray et d'autres historiens, que c'est vers cinq heures que la division Gudin commença son attaque. Comme la différence entre les deux versions méritait par son importance d'être vérifiée, nous nous sommes adressés au maréchal Gérard, qui, en qualité de général de brigade, prit le commandement de la troisième division, sitôt après la blessure à mort du général Gudin. Il nous a répondu que l'attaque eut lieu vers cinq heures. Nous avons donc raison de signaler cette erreur inconcevable du général Junot, parce que c'est dans l'intervalle de deux à cinq heures qu'il résista, non seulement aux ordres de l'Empereur, mais encore aux sollicitations de tous les généraux de son corps d'armée, et surtout à celles du roi Murat qui, voyant son inaction, quitta la position où il était et vint le joindre en remontant le Dniéper. Du plus loin qu'il le vit : « Pourquoi n'at» taquez-vous pas? lui cria-t-il; vous » êtes dans la plus favorable position » pour seconder Ney. — Je ne le puis, » répondit Junot, j'ai ordre de prendre » position sur la rive droite du fleuve » immédiatement après mon passage. » (*Général de Chambray, tome Ier, page* » 324). »

A cette réponse du général Junot, qui n'est point complète, nous ajouterons ces mots : « D'ailleurs mes troupes » ne veulent pas avancer. — Cela n'est » pas possible, s'écria le roi Murat, et » je vais te donner la preuve du con» traire! » Se mettant alors à la tête d'un régiment de cavalerie westphalienne, il le lança jusque sur la route de Moscou; puis revenant auprès du général Junot, il lui dit : « Avance main» tenant, les Russes sont perdus! Ton » bâton de maréchal est au bout!... »

Ce fait nous a été rapporté par le chef d'escadron Friant, aide-de-camp de son père, et qui se trouvait auprès du roi Murat au moment où se passa cette scène extraordinaire. Il nous a affirmé avoir vu et avoir entendu.

Le général Rapp, auquel l'Empereur donna directement l'ordre de prendre le commandement du huitième corps, tient, pages 190 et 191, un semblable langage. Ce sont les mêmes paroles familières du roi Murat.

Il est bien évident, enfin, que le général Junot était arrivé sur une superbe position en arrière de l'ennemi (il en convient dans sa lettre); qu'il a été le maître d'utiliser cet heureux mouvement; qu'il ne l'a point fait, et que si le combat de Valoutina n'a pas donné pour résultat la destruction d'une partie de l'armée russe, c'est à lui seul qu'on doit l'imputer.

Le lecteur a pu s'en convaincre par les faits divers que nous venons de relater, et nous pensons que sa conviction prendra encore de la force par suite de la narration du général Allix, qui trouve ici sa place, et surtout par ce nouveau témoignage d'une grande puissance, que nous lui présentons, par celui, en un mot, du maréchal comte de Lobau, lequel nous a assuré dans le temps, que non seulement le général Junot reçut un ordre direct d'agir, mais que lui-même lui en porta un deuxième qui ne fut pas plus écouté que le premier. En nous donnant ce renseignement, le Maréchal ajouta : « Sans une déférence que » j'avais pour le général Junot, plus » ancien général que moi, je me serais » mis à la tête des Westphaliens pour » les conduire à l'ennemi. Depuis ce » moment je regrette et je regretterai toujours de n'avoir point suivi » cette inspiration. » Ces paroles d'un homme comme le maréchal de Lobau, qui confirmaient un épisode remarquable de la campagne de Russie, avaient une trop grande valeur pour qu'elles ne se fussent point gravées dans notre mémoire; aussi, nous sommes certain, en les faisant connaître aujourd'hui, de les reproduire comme elles ont été prononcées, il y a plusieurs années.

Quant au général Allix, voici de quelle manière il s'exprime :

« Le huitième corps, après avoir » franchi le Dniéper et après deux » heures de marche, se trouva en vue » de la grande route de Moscou sur » laquelle l'ennemi rétrogradait en » toute hâte vers Valoutina, où son » arrière-garde était aux prises avec » les troupes du maréchal Ney. Marchant avec l'avant-garde et ne voyant » pas, dans une circonstance aussi précieuse, arriver le huitième corps, » je retournai en arrière, et, à mon » grand étonnement, le trouvai arrêté » à une distance non loin de son avant-garde, les armes en faisceaux et faisant front en arrière. Je me rendis » aussitôt auprès du général Junot, » auquel je fis part de la situation des » choses en le sollicitant de se porter » en avant. Le général Junot me répondit qu'il ne le pouvait pas, parce » que l'ennemi était sur ses derrières » et marchait sur lui, ce qui était impossible, puisque le huitième corps » était couvert par le fleuve qu'il venait de passer. Enfin, à force de sollicitations, tant de ma part, que de » celle du général de division Thareau, qui commandait la première » ligne du huitième corps, le général » Junot se détermina, non sans peine, » à se réunir à son avant-garde.

» Arrivé dans cette position, qui » était à trois quarts de lieue en avant

» de Valoutina, c'était le devoir de » Junot de marcher sur les derrières » de l'ennemi; mais il s'opiniâtra, mal- » gré les représentations des officiers » sous ses ordres, à rester dans la po- » sition de l'avant-garde. Il y était de- » puis plus de quatre heures, lors- » qu'enfin, vers les cinq heures du » soir, le roi de Naples vint au corps » d'armée. Il lui fit des reproches très » vifs de son inaction. Junot se con- » tentà de répondre qu'il n'avait point » d'ordres. Enfin, après une discus- » sion très vive, et n'ayant pu détermi- » ner Junot à marcher à l'ennemi, le » roi de Naples se détourna vers nous, » et nous dit : « Marchez, vous autres, » et laissez-le là. Le général Tharreau » prit le commandement et exécutait » le mouvement. Nous n'étions plus » qu'à un quart de lieue de la grande » route, lorsque Junot vint nous re- » joindre; il reprit le commandement, » et au lieu de continuer la marche » commencée, et qui était si utile, il » arrête de nouveau son corps d'ar- » mée et le maintient dans une posi- » tion, d'où il vit passer les troupes » russes qui avaient combattu à Valou- » tina, sans chercher même à apporter » le moindre obstacle à leur retraite.»

Ce document, qui indique si bien toutes les phases de l'inaction malheureuse du général Junot, pendant la journée de Valoutina, quoiqu'il ne parle pas de son entrevue avec l'officier d'ordonnance Gourgaud, donne pourtant une grande force à la version de ce dernier; aussi, on comprendra que nous avions raison de dire qu'il n'était point permis au général Okouneff d'assigner à la non-coopération du général Junot la cause qu'il lui donne; assertion d'autant moins exacte qu'il connaissait les narrations des généraux Allix et Gourgaud.

Qu'il se soit trompé en cette circonstance, comme Russe, son erreur est presqu'excusable; mais que les historiens français, le général de Chambray, le colonel Rocquancourt, le commandant E. Labaume, le général de Fezensac et le capitaine Albert du Casse, prétendent, les deux premiers, « que le général Junot ne pro- » fita point de son heureuse position, » parce qu'il n'avait pas reçu d'or- » dres, » et les trois autres, « qu'il ne » prit point part à la lutte de Valoutina, » parce qu'il s'était égaré ou avait » changé de direction; » ce sont des opinions que nous devons combattre; car les faits ont eu une si grande importance, et ils ont été présentés, avec un tel cachet de vérité, par les généraux Allix et Gourgaud, que ne pas y ajouter foi, ce serait de la partialité. Si ces historiens éprouvaient du doute, il fallait aller à la source, ils se seraient sans doute convaincus; si, au contraire, ils tenaient à ne pas s'éclairer (ce que l'on peut difficilement admettre), ils devaient alors s'abstenir et ne pas blâmer l'Empereur d'une faute que commettait un de ses lieutenants.

Voyons donc comment s'expriment les historiens sur ce sujet.

1° Le général de Chambray, tome Ier, page 328 :

« Les Bulletins français publièrent » que l'inaction de Junot avait causé » le salut de Barclay. Ce reproche re- » jaillit sur Napoléon, car il pouvait, » en moins d'une demi-heure, faire » parvenir des ordres à ce général, et » il n'en fit rien; s'il eût désiré que » Junot attaquât l'ennemi, il n'eût pas » fait rétrograder Morand, dont la mar- » che était ignorée des Russes, et qui » allait déboucher sur leurs derrières. » Junot pensa, avec raison, que Napo- » léon désirait qu'il restât dans l'inac-

» tion, puisqu'il ne lui envoyait pas » l'ordre d'attaquer. »

En vérité, on ne comprend pas comment le général de Chambray, qui connaissait les récits des généraux Allix et Gourgaud, a pu écrire : « Que » Junot pensa avec raison qu'il devait » rester dans l'inaction, puisqu'il ne » recevait pas d'ordres ; » mais en admettant qu'il n'ait voulu tenir aucun compte des renseignements précieux fournis par deux généraux, appartenant, comme lui, à l'arme de l'artillerie, ne devait-il pas se rappeler qu'il donne, lui-même, tome Ier, page 326, le détail de la scène qui eut lieu entre le roi Murat et le général Junot ; puisqu'il nous faisait connaître ces paroles du Roi : « Pourquoi n'attaquez-vous » pas ? vous êtes dans la position la » plus favorable pour seconder Ney ? » le général de Chambray aurait dû concevoir que ces mêmes paroles étaient plus que suffisantes pour déterminer le général Junot à agir ; que, dans ce cas, il était bien possible qu'il outrepassât ses instructions, mais qu'elles étaient pourtant de celles qu'un général, livré à lui-même, peut modifier, suivant les circonstances; et que si, en se portant en avant, au lieu de rester dans l'inaction, il commettait une faute, elle était néanmoins rachetée par les immenses résultats qu'elle contribuait à faire obtenir. Est-ce que d'ailleurs toute la responsabilité n'en était pas acceptée par le roi Murat ?

Toutefois, nous devons faire observer que ce n'est pas positivement la crainte de dépasser ses ordres, qui arrêta le général Junot, puisqu'il convient, dans sa lettre du 3 décembre à l'Empereur, « qu'arrivé sur une su» perbe position en arrière de l'ennemi, » et persuadé qu'il pouvait être utile à » l'attaque de front, il se porta en » avant. »

Pourquoi donc cette heureuse inspiration d'un moment ne dura-t-elle pas ? Parce que le prélude de cette cruelle maladie, qui devait l'enlever, et dont on trouve la preuve dans ses paroles et sa conduite pendant le combat de Valoutina, vint malheureusement paralyser sa bonne volonté et son courage, jadis si beau...... et si chevaleresque.

Le général de Chambray, en s'appuyant sur l'ordre envoyé au général Morand (première division du premier corps) de rétrograder, afin de démontrer que l'inaction de Junot rejaillit sur l'Empereur, n'a point fait attention que la position des deux généraux, n'étant pas la même, les mouvements de l'un ne peuvent servir de base pour condamner ceux de l'autre. En effet, si on examine ce qui s'est passé, il sera facile de s'en convaincre ; surtout, lorsqu'on lira ce que le général de Chambray a lui-même écrit sur ce sujet, tome Ier, pages 327, 328 et 329.

« Le général Morand, en sortant de » Smolensk, avait pris un chemin de » traverse, qui, partant de la grande » route de Moscou, le conduisait par» delà le flanc droit des Russes que le » maréchal Ney poussait devant lui.

» L'Empereur ayant appris que le » nombre d'ennemis augmentait et » que Ney était réduit à la défensive, » envoya la division Gudin à son se» cours, et craignant que Morand ne » fût compromis, au lieu de le faire » suivre par les divisions du premier » corps, il lui fit donner l'ordre de ré» trograder. Le général était alors en» gagé dans un bois de sapin imprati» cable ; ses troupes étaient entassées » sur un chemin si étroit, que l'artille-

» rie fut obligée de le suivre encore » pendant deux kilomètres, escortée » par un seul bataillon, avant de trou- » ver une place où elle pût exécuter » son mouvement rétrograde. L'en- » nemi ne parut point. Lorsque l'ordre » de Napoléon parvint à Morand, il se » trouvait à la hauteur du lieu où l'on » se battait; encore une heure de mar- » che et l'on allait déboucher sur la » route de Moscou, en arrière des » Russes. Il fallut rétrograder, et la » fortune, qui a tant de part aux évé- » nements de la guerre, sauva ainsi » Barclay d'un péril extrême, sans » qu'il en ait peut-être jamais eu con- » naissance; car on ne parla point de » ce mouvement dans les Bulletins, et » il n'en est point question dans les au- » teurs qui ont écrit sur la campagne » de Russie. »

Maintenant le lecteur comprendra facilement que si l'Empereur avait eu de bonnes cartes, et s'il avait pu connaître, par des renseignements certains, la véritable position et les mouvements de l'ennemi (le général de Chambray, tome I, pages 307 et 324, est convenu que cela ne lui fut jamais possible en Russie), cet écrivain blâmerait avec raison l'Empereur de l'ordre qu'il fit donner à la division Morand de revenir sur ses pas. Mais pouvait-il deviner, que ce qui lui parut un faux mouvement qui compromettait cette division, produirait, par l'effet du hasard, justement tout le contraire? Il lui était donc moins facile de prévoir qu'il se trompait en arrêtant la marche du général Morand, qu'au général Chambray de le dire après les événements.

Quant au général Junot, il se trouvait dans une position toute différente. Il avait passé le Dniéper à Prouditchevo d'après les ordres de l'Empereur, qui savait très bien que la première armée russe, après l'évacuation de Smolensk, n'avait pas pris la route directe de Moscou. En prescrivant au général Junot de venir s'y placer, il ne craignait donc point qu'il y fût compromis par un mouvement de l'ennemi sur cette direction non occupée ou faiblement occupée; tandis que la marche du général Morand le portait au milieu de toute l'armée russe passant de la route du nord sur celle de Moscou.

D'après ces explications, nous pensons que le général de Chambray a tort de dire :

« Que le reproche d'inaction adressé » par les Bulletins au général Junot re- » jaillit sur Napoléon, qui ne lui fit » point parvenir l'ordre d'attaquer. »

Et que le colonel Rocquancourt commet la même faute en écrivant, tome III, page 440 :

« Junot ne prit point part au com- » bat, parce qu'il fut effrayé d'agir sans » ordres. »

2° E. Labaume.

Nous nous serions abstenu de parler du récit de cet écrivain, s'il n'avait pas voulu lui donner une valeur historique officielle, en citant les treizième et quatorzième Bulletins; mais l'appui qu'il demande ne nous permettait pas de garder le silence; parce qu'ainsi que nous l'avons déjà dit, l'épisode de Valoutina a exercé une trop grande influence sur les destinées de l'armée française, pour ne pas rétablir, dans toute leur vérité, les faits qui s'y rattachent.

Par ce motif, nous devons réfuter cette version de la page 112 :

« Le 19, vers quatre heures après- » midi, la fusillade s'engagea de nou- » veau. Le général Junot, qui s'était » égaré sur la droite de Smolensk, fit » un faux mouvement, et ne put se » porter avec assez de promptitude sur » la route de Moscou, pour couper

» la retraite à nos adversaires. » 13e et 14e Bulletins.

L'erreur que commet le commandant Labaume est d'autant plus remarquable, que pour prouver la véracité de ce qu'il écrit, il se sert de deux Bulletins qui ne disent pas un seul mot du faux mouvement qu'aurait fait le général Junot pendant la journée du 19.

Celui qui est attribué au huitième corps, et dont il est question dans le treizième Bulletin, daté de Smolensk, du 21 août, *Moniteur* du 4 septembre 1812, où l'on trouve ces mots :

« Le général Junot s'était égaré et » avait fait un faux mouvement, »

Concerne la journée du 17, pendant la lutte de Smolensk, et non le 19, jour du combat de Valoutina.

Quant au quatorzième Bulletin, il est si précis qu'il n'est point possible de s'en servir, afin de prouver que si le général Junot ne prit aucune part sérieuse à la lutte, c'est qu'il s'était égaré et avait fait un faux mouvement. Nous transcrivons un paragraphe de ce Bulletin :

« Le général Junot.... avait passé le » Dniéper à deux lieues sur la droite de » Smolensk; il se trouvait déboucher » sur les derrières de l'ennemi; il pou- » vait, en marchant avec décision, in- » tercepter la grande route de Moscou, » et rendre difficile la retraite de cette » arrière-garde. » Smolensk, le 23 août, *Moniteur* du 5 septembre 1812.

Qu'un historien, qui n'a pas toujours la possibilité de s'éclairer, se trompe, on peut admettre l'excuse; mais que l'on fasse des erreurs semblables à celles que nous signalons, lorsqu'on s'appuie sur des précis historiques, c'est ce qui ne peut être accepté, et mérite le blâme le plus sévère. Elles prouvent avec quelle légèreté le commandant E. Labaume a écrit sa relation complète de la campagne de Russie.

3° Le général de Fezensac.

Cet historien semble abonder dans le sens du commandant E. Labaume, en disant, page 33 :

« Le huitième corps avait reçu l'ordre » de passer le Dniéper au-dessus de » Smolensk; ce corps d'armée resta » encore en arrière, et son absence » empêcha de compléter le succès de » la journée; j'ignore quelle cause re- » tarda sa marche ou fit changer sa » direction. »

Puis il ajoute :

» Quoi qu'il en soit, l'Empereur en » garda rancune au général Junot, et » refusa de le recevoir la première fois » qu'il se présenta devant lui.

» Le troisième corps déploya dans » cette journée une valeur si brillante, » que les Russes crurent avoir affaire à » la garde impériale; l'Empereur, qui » avait été présent au combat, retourna » le lendemain sur le champ de ba- » taille; il passa en revue sur le ter- » rain, et au milieu des morts, les » troupes qui avaient combattu la » veille. »

On ne comprend point qu'en 1849, date de la publication de son journal, le général de Fezensac ne soit pas encore fixé sur cet événement si majeur de la campagne de Russie, et qu'il ait écrit :

« J'ignore quelle cause retarda sa » marche ou fit changer sa direction. » Cette ignorance ou cette erreur est d'autant plus extraordinaire, qu'au moment du combat de Valoutina, il était aide-de-camp du prince Berthier, par conséquent il faisait partie de la maison militaire de l'Empereur. On s'étonne, puisqu'il convient que ce dernier refusa de recevoir le général Junot, que lui, attaché au Major-

général, ne se soit point préoccupé du motif d'un tel refus, qui, en raison du personnage, était assez significatif pour produire une certaine sensation dans le grand quartier-général, où des événements de cette nature devaient être commentés de toutes les manières.

Notre observation ne s'appliquant qu'aux années qui se sont écoulées de 1812 à 1825, l'ignorance du général Fezensac pourrait, au besoin, s'expliquer et s'admettre; mais de 1825, époque où l'on a connu l'ouvrage du général Gourgaud, à 1849, elle paraîtra étrange.

Quant au deuxième paragraphe de la narration du général de Fezensac, il y a deux erreurs que nous devons signaler, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient.

Ce n'est point particulièrement du troisième corps d'armée, sous les ordres du maréchal Ney que le général Barclay a voulu parler en écrivant dans son rapport « que ses troupes se sont » battues contre la garde impériale, » mais de la troisième division du premier corps, commandée d'abord par le général Gudin et ensuite par le général Gérard (division dont le général de Fezensac ne dit pas un mot). Sans nul doute le troisième corps contribua puissamment au succès de Valoutina; mais pourtant, on ne peut lui accorder la plus belle part de cette affaire, ce que l'Empereur reconnut bien lui-même le lendemain, en comblant d'éloges la troisième division du premier corps et en lui accordant de nombreuses récompenses, sans toutefois oublier le troisième corps d'armée.

L'Empereur ne fut point présent au combat de Valoutina, ainsi que le prétend à tort le général de Fezensac: seulement, impatient d'avoir des nouvelles de la retraite de l'ennemi, il se porta à une lieue de Smolensk, d'où il donna ses ordres et rentra ensuite à Smolensk vers cinq heures. Il en partit à trois heures du matin pour le champ de bataille, mais encore une fois, il n'assista pas à la lutte de Valoutina. Si l'Empereur eût été sur les lieux, il est certain que les faits se seraient passés d'une autre manière, car il est impossible d'admettre qu'il n'eût pas utilisé l'admirable position du huitième corps Aussi, on peut dire, sans crainte de se tromper, que ce fut un grand malheur, qu'un choc qui ne dut paraître à l'Empereur qu'une affaire d'arrière-garde, n'exigeant pas sa présence, devînt une lutte où elle eût été si nécessaire.

4° Le capitaine Albert du Casse, page 312.

Parlant de l'affaire de Valoutina, il a écrit:

« Les Westphaliens (quatorze mille » hommes), restés sans autre ordre que » celui de se maintenir dans leur posi- » tion, ne prirent de part à l'affaire » qu'en envoyant quelques boulets à » l'ennemi. »

Puis, même page, vient cette note que nous copions:

« Le colonel Boutourlin prétend » (page 280), que le huitième corps ne » prit pas part au combat parce qu'il » fit un faux mouvement et s'égara; » le *Bulletin de la Grande-Armée*, où » il est question de ce fait et dans » lequel Napoléon semble reprocher à » Junot son inaction, prouve que l'au- » teur russe a été induit en erreur en » cette circonstance. Du reste, la faute, » si faute il y a, ne saurait être attri- » buée qu'à l'Empereur lui-même, » qui, laissant le général Junot sans » ordre d'attaquer, lui fit croire tout

» naturellement qu'il entrait dans ses » projets de conserver le huitième » corps en observation ou comme ré- » serve. »

Le capitaine du Casse a raison de dire que le colonel Boutourlin s'est trompé en attribuant la non-coopération du huitième corps à un faux mouvement qu'il aurait fait, mais il n'en est plus ainsi quand il ajoute :

« La faute, si faute il y a, ne saurait » être attribuée qu'à l'Empereur lui- » même, etc. »

Si faute il y a. Certainement il y en eut une de commise à Valoutina. Une immense, peut-être la plus grande de toute la campagne ; car sans elle trente-cinq à quarante mille Russes pouvaient être faits prisonniers, ou du moins, mis dans un tel état de destruction, que la force de l'armée ennemie en eût été affaiblie au point de ne pouvoir plus espérer la moindre chance de succès. Mais reprocher cette faute à l'Empereur, et la reprocher en 1852, quand un si grand nombre de documents existent pour prouver le contraire, c'est une erreur que nous devions signaler, et cela avec d'autant plus de raison, que tous les historiens de la campagne de Russie, qui ont parlé du combat de Valoutina, n'ont point fait remarquer qu'il aurait dû changer les destinées de l'armée française et par suite celles de la France.

Le général Okouneff termine son appréciation du combat de Valoutina par ces mots, page 116:

« Les mouvements des Français fu- » rent paralysés par la courageuse per- » sévérance de la première armée. » Encore une fois, les Russes combat- » tirent un contre deux, et cependant, » leurs efforts furent couronnés d'un » succès complet. »

Le général Okouneff n'a pu écrire, sans altérer étrangement la vérité, « que les efforts des Russes furent » couronnés d'un succès complet, » puisqu'ils ne sortirent point, sans être cruellement mutilés, de la fausse position où le général Barclay les avait placés ; de même qu'il n'a pas été plus véridique quand il a prétendu « que les mouvements des Français » furent paralysés par la courageuse » persévérance de leurs adversaires, qui » auraient combattus un contre deux. »

Si, dans cette lutte admirable, la défense des Russes fut vigoureuse, on est forcé de convenir que l'attaque des Français fut plus vigoureuse encore. On en trouve la preuve dans le rapport du général Barclay. Ne dit-il pas « qu'à Valoutina ses troupes se bat- » tirent contre la garde impériale ? » Sans nul doute, celle-ci était digne de jouer le rôle que lui donne le général russe; mais, restée à Smolensk pendant la journée du 19, la gloire de ce beau fait d'armes ne peut lui être attribuée, c'est à la troisième division du premier corps, qu'elle appartient, en quelque sorte, tout entière ; division qui n'avait pas plus de huit mille hommes, répartis dans le 7e léger, les 12e, 21e, 25e et 127e de ligne, conduite par le général de brigade Gérard, après la blessure mortelle du général de division Gudin.

Dans ce combat, qu'on pourrait, à juste titre, appeler un combat de géants, les soldats français firent tout ce qu'il est donné à la puissance humaine de faire: au-delà, c'était l'impossible; aussi, nous dirons au général Okouneff, que si le courage, dont ils donnèrent tant d'héroïques preuves, avait été employé à défendre la position, au lieu de l'attaquer, pas un Russe n'aurait franchi le ruisseau et ne serait arrivé là, où

les Français plantèrent victorieusement leur drapeau, et où le général Touczkof fut fait prisonnier au milieu des siens, par un lieutenant de voltigeurs au 12e de ligne. Fait dont l'écrivain russe ne parle pas.

Nous lui dirons, en outre, que s'il avait parcouru le champ de bataille, jonché de cadavres, et compté, parmi les morts, quatre Russes pour un Français, il n'aurait vraisemblablement pas écrit :

« Les Russes combattirent un con» tre deux, et leurs efforts furent cou» ronnés d'un succès complet. »

Si, en s'exprimant ainsi, il était resté dans le vrai, l'empereur Napoléon aurait-il donc pu dire, quand il parut, le 20, à six heures du matin, devant la troisième division ?

« Général Gérard, voilà comme » j'aime un champ de bataille ! qua» tre Russes pour un Français ! »

Puisque ces paroles ont été prononcées (le maréchal Gérard nous en a donné lui-même l'assurance), il faut donc que le prétendu succès des Russes n'ait pas été aussi complet que le veut le général Okonneff : il faut encore que la troisième division ne se soit pas trouvée deux contre nn.

Le général Jomini, tome IV, page 102, nous en fournit la preuve par ces mots:

« La troisième division donna au » milieu d'une armée entière. »

Mais cet écrivain n'est plus aussi exact, quand, dans la même page, il ajoute :

« La troisième division est de nou» veau ramenée, malgré les plus glo» rieux efforts, » et quelques lignes après : « Le général Gudin ayant été » tné, la troisième division fut repous» sée, malgré des prodiges de valeur. »

Nous devions signaler ces erreurs du général Jomini, parce que nous avons la certitude que la troisième division ne fut ni ramenée, ni repoussée; car, après avoir franchi le pont, elle ne fit pas un seul mouvement rétrograde (le maréchal Gérard nous l'a affirmé). En enlevant les hauteurs que l'ennemi défendit avec vigueur, elle éprouva, sans nul doute, des temps d'arrêt plus ou moins longs, occasionnés par la résistance de ses adversaires; mais s'arrêter n'est pas reculer, et il est certain que si ce malheur était arrivé à la troisième division, dans cette circonstance si importante, les Russes n'auraient pas manqué de la rejeter de l'autre côté du Stragan. Dans cette hypothèse, nous ne pensons pas qu'elle eût pu bivouaquer sur ce champ de bataille, où elle venait de se couvrir d'une gloire immortelle, en renversant les meilleures troupes russes, et en s'emparant d'une position à laquelle l'ennemi attachait une grande importance et la certitude de la victoire, puisqu'il l'appelait le Champ sacré.

Tout en disant, tome Ier, page 283, « que le combat de Valoutina peut » être considéré, à juste titre, comme » un chef-d'œuvre de fermeté de la » part des Russes, » (ce qui rend plus remarquable encore l'attaque de la troisième division), le colonel Boutourlin convient cependant qu'elle se battit contre des grenadiers réunis ; mais, ainsi que le général Jomini, il veut « qu'elle ait été culbutée et » qu'elle dût repasser le Stragan. »

Nous pensons que nos précédentes observations réfutent complètement de telles erreurs.

Nous dirons aussi qu'il se trompe, quand il fait combattre à Valoutina trente-cinq mille Français contre quinze mille Russes.

Le fait est, que les forces de ces

derniers s'élevaient à quarante-un mille soldats, dont cinq mille de cavalerie, et que celles des Français se composaient de quarante-trois mille hommes, sur lesquels les six mille chevaux du roi de Naples et les quatorze mille combattants du général Junot ne prirent aucune part à la lutte ; tandis que toutes les troupes russes y contribuèrent. Nous ferons, en outre, remarquer que si le terrain n'avait point paralysé les mouvements de la cavalerie française, le roi Murat, si bouillant, si beau, lorsque le canon se faisait entendre, n'aurait certainement pas laissé au repos ses six mille sabres. La cavalerie russe put, au contraire, participer au combat.

LA MOSKOWA.

Le général Okouneff dit, page 132 : « Le général Kutusoff, investi du » commandement en chef de toutes les » armées russes, venait de rejoindre » l'armée ; ayant trouvé la position de » Tzarevo-Zaimichtche trop faible, il » l'abandonna le 31 août pour s'arrêter » le 3 septembre à Borodino.

» Cette bataille mémorable a fait, à » juste titre, époque dans les annales » militaires. Elle a été très opiniâtre, » car un des partis la cherchait depuis » son passage du Niémen, tandis que » l'autre crut le moment arrivé de la » recevoir. »

Avant de nous occuper de ce qu'a écrit le général Okouneff sur cette bataille de Borodino, que les Français appellent de la Moskowa, et que l'écrivain russe a présentée avec impartialité, nous devons faire observer que nous ne pensons pas qu'il en a été complètement de même de la part du colonel Boutourlin, du général Jomini, du général de Chambray et du maréchal Gouvion Saint-Cyr, historiens que nous réfuterons les uns après les autres, et auxquels nous ajouterons, seulement pour mémoire, le général de Ségur, le colonel Rocquancourt, le général de Bismark, le général de Fezensac, M. de Puibusque, sir Robert Ker-Porter, Durdent, le général Sarrazin.

Notre réfutation, s'appuyant principalement sur la narration remarquable du général Pelet, et sur l'ouvrage du général Gourgaud, tous deux si bien en mesure de donner des renseignements exacts sur cette célèbre bataille, dont ils ont pu suivre toutes les phases, puisqu'ils étaient attachés, le premier, au grand état-major, le deuxième, à l'Empereur, comme officier d'ordonnance ; nous espérons qu'il en ressortira la preuve que l'Empereur n'y fut pas au-dessous de sa réputation, ainsi que l'a prétendu le général de Chambray.

Le général Okouneff, passant à la description du champ de bataille, la donne exactement dans les pages 133, 134 et 135 ; mais nous ajouterons à sa description :

Chewardino était défendu par une redoute établie sur le mamelon qui domine cette position.

Semenowskoï avait été démoli et de ses débris on y avait fait un retranchement.

Entre ce village et celui de Gorki, se trouvait un fort ouvrage bastionné.

Gorki et son défilé étaient protégés par des redoutes et par les obstacles

de la nature qui rendaient cette position inattaquable.

De ce point à la Moskowa, on avait couvert le terrain de retranchements.

Le bois de Masslowo, entre la Moskowa et la grande route de Moscou, était garanti par de grands abatis et par des demi-lunes.

A la gauche de Semenowskoï, trois forts redans défendaient tout le vallon qui règne de ce village au bois d'Outitza. Ce bois était occupé par de nombreux chasseurs, dont les régiments avaient été débandés dans les broussailles, dans les villages et les défilés situés en avant du front.

D'après l'esquisse du champ de bataille de la Moskowa, présentée par le général Okouneff, et les quelques mots que nous y avons ajoutés, on voit que la victoire de l'armée française fut d'autant plus remarquable, qu'obligée de vaincre des difficultés de terrain presqu'insurmontables, difficultés qu'augmentaient encore un grand nombre de points fortifiés, elle eut en outre à lutter contre une armée de plus de cent trente mille hommes avec sept cents pièces de canon, placée en quelque sorte sur un amphithéâtre retranché; tandis qu'elle n'avait à lui opposer que cent vingt à cent vingt-cinq mille combattants et cinq cent soixante canons.

Suivant le général Okouneff, cette même esquisse indique que c'est à Gorki que devait être placée la droite de l'armée russe et non entre ce village et la Moskowa, position d'un accès si difficile, que des troupes légères ou la milice de Moscou qui était à Outitza pouvait la garder. Le maréchal Kutusoff avait, au contraire, fait la faute d'y placer trois corps d'infanterie, trois corps de cavalerie, une masse de Cosaques et les réserves.

Comme le dit avec raison l'écrivain russe, page 140 :

« En mettant la droite à Gorki, les » Russes resserraient leur champ de » bataille, ce qui leur offrait les moyens » de placer des forces majeures sur » tous les points. »

Cette observation est parfaitement juste, car il est certain, que si la droite des Russes avait été établie à Gorki même, les difficultés que l'armée française éprouva pour enlever les positions eussent été bien plus grandes.

Ainsi que le général Okouneff, nous pensons que le point stratégique était Outitza, car il ouvrait aux Français la vieille route de Moscou et favorisait aussi un mouvement de conversion, la droite en avant; ce qui forçait les défenseurs à abandonner Semenowskoï et à s'éloigner des redoutes; mais nous ferons remarquer que ce point stratégique d'Outitza ne pouvait être adopté, parce que les motifs qui s'y opposaient et que nous expliquerons plus loin, étaient si puissants, qu'il sera facile de comprendre pourquoi l'Empereur l'abandonna.

Le général Okouneff donne, pages 133 à 144,

Le placement des troupes russes; fait ressortir ce qu'il avait de vicieux; désigne les positions qu'elles auraient dû occuper, en ajoutant que les Français firent de leur troupe un partage plus convenable; il passe ensuite à l'engagement et présente, pages 144 à 146, des considérations tactiques qu'il termine par ces observations, pages 146 et 147 :

« Mais ces défauts furent, en grande » partie, réparés par le courage des » troupes. Le mépris de la vie s'est-il » jamais prononcé en traits plus dis- » tincts que sur le champ de bataille » de Borodino? Ces fameux Grecs morts

» dans les défilés des Thermopyles, ou » cette poignée de braves ensevelis sous » les cendres de Missolunghi, peuvent-» ils l'emporter par la beauté de leur » dévouement et de leur inébranlable » courage, sur ces deux armées formi-» dables, s'arrêtant sur le champ de » bataille pour vaincre ou pour mou-» rir? Le sang de quatre-vingt mille » héros (cinquante mille Russes et trente » mille Français) venait d'humecter » cette plaine devenue sacrée pour les » braves de tous les pays.

» Que d'éclatantes actions ne se sont-» elles pas perdues dans ce chaos de » sang et de carnage! Ces martyrs du pa-» triotisme ont payé leur dette aux pays » qui les ont vus naître; ils l'ont rache-» tée par le sacrifice de leur existence, » et ont imposé, à ceux qui leur ont » survécu, la tâche sacrée d'honorer » leur mémoire, au niveau de la gran-» deur avec laquelle ils se vouèrent » tous à la mort! »

Si dans ses considérations l'écrivain russe s'était toujours renfermé dans de semblables limites et exprimé aussi noblement, nous n'aurions point songé à le réfuter, car on ne peut que partager son opinion sur le dévouement et le courage que les deux armées montrèrent à la bataille de la Moskowa; mais, nous le disons à regret, les deux paragraphes que nous venons de transcrire et qui peignent si bien l'admiration qu'on éprouve en pensant à ce grand drame, sont beaucoup trop rares dans son ouvrage.

Toutefois, nous nous écrierons avec lui:

Oui! la plaine humectée du sang de quatre-vingt mille héros est devenue sacrée! et nous ajouterons:

Oui! elle sera toujours visitée avec un profond recueillement, et ceux qui parcourront ces lieux fameux où succombèrent tant de braves, en garderont un profond et religieux souvenir!

Suivant le général Okouneff, pages 148 et 149:

« La bataille de la Moskowa ne peut » être appelée, comme celle d'Eckmühl » et de Wagram, une bataille de ma-» nœuvres; c'était une bataille de choc » où l'empereur Napoléon, en négli-» geant de manœuvrer, laissa la vic-» toire indécise, car il fut infidèle à sa » maxime favorite, celle d'occuper » l'ennemi sur son front et de le » tourner par un de ses flancs. Cette » fois-ci, au contraire, il prit, comme » on dit vulgairement, le taureau par » les cornes, il attaqua les redoutes » qu'il devait tourner et fit des pertes » immenses et sans résultats. »

Nous ne pouvons accepter ce reproche. L'écrivain russe devait savoir, parce qu'il n'a pas été sans le lire, que le dix-huitième Bulletin de la Grande-Armée (le Bulletin relatif à la bataille de la Moskowa, daté de Mojaïsk, le 12 septembre), s'exprime ainsi:

« La position de l'ennemi parut » belle et forte. Il était facile de ma-» nœuvrer et de l'obliger à l'évacuer, » mais cela aurait remis la partie, et sa » position ne fut pas jugée tellement » forte qu'il fallût éluder le combat. »

Si donc l'Empereur prit le taureau par les cornes et fut infidèle à sa maxime favorite, c'est qu'il voulait empêcher la retraite de l'armée russe qu'il craignait de voir exécuter. A ce sujet, son inquiétude fut si grande, qu'en envoyant, dans la soirée du 6, sa proclamation aux troupes, il ordonna expressément. . . . . de ne la lire que le lendemain matin, si on se battait, et il éprouva une vive satisfaction, quand il apprit le 7, à deux heures du matin, que son adversaire avait conservé sa position.

Il ressortira de ces explications la preuve certaine que le général Okouneff, le colonel Boutourlin et le maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui ont blamé..... l'Empereur de n'avoir point manœuvré fortement sur la droite, ont eu deux torts très graves.

Le premier, d'avoir oublié qu'il y avait un dix-huitième Bulletin qui en expliquait les motifs ;

Le deuxième, de faire supposer, par leurs reproches, que l'Empereur n'avait pas même remarqué l'importance du mouvement dont ils parlent, lorsque, le 6, il examina avec la plus grande attention le front de l'armée russe, en parcourant sa ligne depuis Borodino jusqu'à Outitza.

Comment, le grand Capitaine, qui étonna le monde par ses admirables conceptions militaires sur les champs de bataille, n'aurait pas compris, à la Moskowa, les avantages que présentait, sous certains rapports, la concentration de ses forces sur la gauche des Russes, au lieu de les réunir sur leur centre gauche ?

Mais n'était-il donc plus le général de la bataille de Wagram, où, par ses étonnantes dispositions, l'armée française se trouva, la veille de cette bataille, de l'autre côté du Danube, se déployant à la pointe du jour dans la plaine de Marchfeld, et prenant à revers les formidables positions d'Euzersdorf, d'Essling et d'Aspern, que les Autrichiens durent abandonner sans les défendre ? En vérité, quand on voit les trois historiens que nous venons de citer, se tromper sciemment, afin de blâmer ce qui ne méritait pas de l'être, on éprouve plus que de l'étonnement.

Le général Okouneff prétend, page 148 :

« Que les deux armées, après s'être » battues pendant la moitié de la jour- » née, ont couché sur le même champ » de bataille et à peu près sur les » mêmes places sur lesquelles l'action » a commencé. »

Quoique cette erreur ne soit pas d'une grande importance, nous devons la relever, parce qu'il est positif que l'armée française passa la nuit sur le terrain qu'occupait l'armée russe avant la bataille.

Sur ce fait, nos souvenirs sont restés si fidèles, qu'en écrivant ces lignes, nous croyons encore voir la position au-delà des redans où resta pendant la nuit la quatrième division (premier corps, général Dessaix), dont nous faisions partie.

De son côté, le général Pelet, page 142, cite le rapport du général Friant et celui du 33e régiment de ligne, appartenant à la division de ce général (deuxième du premier corps), lesquels disent :

« La deuxième division et le 33e » bivouaquèrent sur le plateau en » arrière du bois où l'ennemi s'était » retiré. »

Le général Okouneff veut, page 149 :

« Que les forces de l'Empereur ayant » été concentrées dans son centre, » l'engagement du prince Poniatowski » se présente comme une opération se- » condaire plutôt que primitive, tan- » dis que les engagements en front des » maréchaux Davout et Ney n'auraient » dû être qu'un corollaire des manœu- » vres du prince Poniatowski. »

L'idée dominante de l'écrivain russe étant que l'Empereur aurait dû manœuvrer par la droite, nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit sur cette opinion ; mais nous devons établir que si l'Empereur ne fit pas de sa droite l'action principale, il y attacha néanmoins une importance plus grande

que ne le croit l'écrivain russe. Les observations suivantes le prouveront.

Dans la reconnaissance qu'il fit, le 6, le général Pelet nous apprend, pages 112 et 113, quel soin l'Empereur apporta à examiner la position de l'ennemi, depuis Borodino jusqu'à Outitza. « Arrivé au corps polonais, il » monta sur une hauteur, qui est en» tre Doronino et Outitza; là, après » avoir regardé avec sa lunette, posée » sur l'épaule du roi de Naples, on » l'entendit dire à Poniatowski de mar» cher le lendemain droit devant lui, » de culbuter tout ce qu'il rencontre» rait, de se porter ensuite sur la gau» che, afin de tourner l'ennemi et se» conder l'attaque de l'armée fran» çaise. »

Ce renseignement, si précis, est d'autant plus caractéristique, que le général Pelet a accompagné l'Empereur dans toutes ses reconnaissances, et, qu'en outre, il est, en quelque sorte, confirmé par le général Roman Soltyk, qui, page 217, nous fait connaître :

« Qu'au moment où la lutte allait » commencer, l'Empereur fit appeler » le général polonais Sokolnicki, at» taché à son état-major, et lui dit : « Allez prévenir Poniatowski qu'il at» taque l'aile gauche de l'ennemi ; » mon plan consiste à opérer par éche» lons, par ma droite, et dans ce mou» vement successif le cinquième corps » (polonais) doit engager le premier. »

Les paroles de l'Empereur, le 6, au prince Poniatowski ; celles du 7, au général Sokolnicki, indiquent de la manière la plus claire, l'importance qu'il attachait au mouvement du prince Poniatowski et les résultats qu'il attendait de cet ordre :

« De marcher droit devant lui et de » culbuter tout ce qu'il rencontrerait. »

Si cet ordre ne fut point exécuté, est-ce l'ennemi qui s'y opposa ? Mon Dieu, non, car, comme nous l'apprend encore le général Pelet, pages 126 et 127 :

« Le prince Poniatowski, qui devait » seconder l'aile droite, et n'avait que » deux kilomètres pour atteindre Ou» titza, marcha très lentement, fit de » fréquentes haltes, et parut tard en » présence de l'ennemi : au lieu d'at» taquer vivement, il engagea la canon» nade; il donna le temps à Touschkoff » de jeter la division Stronoff dans le » village. Ces retards exercèrent une » funeste influence sur les affaires de » la droite. Outitza, situé à environ » mille mètres de Compans, fut enlevé » plus tard sans beaucoup de résistance » de la part des Russes. »

De son côté, le général Roman Soltyk avoue, page 219 :

« Que le général Sokolnicki, étant » revenu de sa mission auprès du » prince Poniatowski, annonça que » l'attaque des Polonais serait tardive » par la faute de leur chef, qui n'avait » pas, dès la veille, ce qu'il pouvait » exécuter facilement, fait préparer, à » l'aide de ses sapeurs, les routes di» rectes à l'usage de son artillerie, ce » qui l'obligeait à s'éloigner beau» coup trop sur la droite de la direc» tion qu'il devait suivre pour aborder » l'ennemi. »

Puis le même général Roman Soltyk convient, page 238 :

« Qu'après la première attaque, qui » n'eut pas tout le succès qu'on de» vait espérer, le prince Poniatowski » donna un repos de deux heures à » ses troupes. »

Cet aveu d'un général polonais est à remarquer, car la halte du prince Poniatowski, indépendamment de la lenteur qu'il mit dans sa marche pour

aborder l'ennemi, tandis qu'il fallait exécuter tout le contraire, justifie complètement le reproche qu'on peut adresser au chef du cinquième corps, d'avoir été une des principales causes de ce que la bataille de la Moskowa ne donna pas des résultats plus importants.

On ne saurait trop insister sur ce point, parce qu'il est certain que le retard des Polonais fut funeste, comme l'a dit le général Pelet, puisqu'il permit au général Kutusoff de changer les mauvaises dispositions qu'il avait prises et qui devaient le perdre, si l'ordre de l'Empereur avait été exécuté. Les précédentes observations le démontrent, comme elles prouvent :

1° Que le général Okouneff s'est trompé quand il a écrit :

« Que l'Empereur n'avait fait de l'o-» pération des Polonais qu'une opé-» ration secondaire, au lieu d'une opé-» ration primitive. »

2° Et que si le prince Poniatowski avait marché haut la main (il le pouvait), le prince Bagration n'aurait pas fait venir, en toute hâte, des environs d'Outitza, la division Konownitzyn pour soutenir sa gauche sériensement menacée par les maréchanx Ney et Davout. Alors, la résistance des Russes y eût été moins vive, et la position de Semenowskoï enlevée beaucoup plus tôt et avec une bien moins grande perte d'hommes.

Qui pourrait nier que les suites d'nn tel résultat n'eussent été immenses ?

Nous venons de signaler, dans les premières opérations de la droite de l'armée française, une des causes de ce que la bataille de la Moskowa fut moins complète qu'elle aurait dû l'être. Examinons maintenant les mouvements de la gauche, qui produisirent des effets peut-être plus fâcheux encore.

L'ordre de l'Empereur, pour la bataille du 7, après avoir indiqué les diverses dispositions à prendre, dès le début de la lutte, s'exprime ainsi sur celles à exécuter pour le quatrième corps, sous les ordres du prince Eugène, et sous le commandement duquel on avait placé les divisions Morand et Gérard (première et troisième du premier corps, maréchal Davout). Ces troupes étaient près de Borodino.

« La canonnade de la gauche com-» mencera au même moment qu'on » entendra la canonnade de la droite. » Une forte fusillade de tirailleurs sera » engagée par la division Morand et par » les divisions du Vice-Roi, aussitôt » qu'ils verront l'attaque de la droite » commencée. Le Vice-Roi s'emparera » du village, débouchera par les trois » ponts sur la hauteur, dans le temps » que les généraux Morand et Gérard » déboucheront, sous les ordres du » Vice-Roi, pour s'emparer de la re-» doute de l'ennemi et former la ligne » de bataille. »

Cet ordre si formel, dans lequel il était prescrit au Vice-Roi de déboucher sur la hauteur, et de marcher à la tête des divisions Morand et Gérard, pour s'emparer de la redoute ennemie et former la ligne de bataille; cet ordre, disons-nous, fut-il complètement exécuté ? Malheureusement non, et on peut le reprocher au Vice-Roi.

D'après des instructions aussi positives que celles qui le concernaient, on devait s'attendre à ce qu'elles seraient fidèlement remplies ; mais l'Empereur n'étant pas là (il ne pouvait y être), on opéra comme si elles n'avaient pas existé, et sans s'inquiéter du résultat que devait amener l'inexécution des mesures qui prédisposaient si bien les diverses fractions de l'armée

aux attaques qu'elles allaient entreprendre contre les Russes.

Les explications suivantes l'établiront pour la gauche.

Aux premiers coups de canon tirés vers le centre (six heures du matin), le Vice-Roi met ses troupes en mouvement. Le 106e régiment de ligne, qui forme tête de colonne de la division Delzons (quatrième corps), enlève Borodino. Emporté par son ardeur, il passe la Kolocza. Le général Plauzonne, voulant modérer cette ardeur, est tué. Le 106e est un instant compromis et il va être enveloppé, lorsque le 92e régiment de ligne vole à son secours et le dégage. La division Delzons reste maîtresse de Borodino.

Pendant cet épisode, les divisions Broussier, Morand et Gérard traversent la Kolocza. La division Morand, qui est à la droite des deux autres, monte sur le plateau et marche hardiment à la redoute. En vain, la division russe Paskewitch veut s'y opposer, elle est culbutée avec de grandes pertes (le colonel Boutourlin en convient, tome Ier, page 331), et le 30e régiment de ligne, le général de brigade Bonamy à sa tête, se précipitant sur la redoute, escalade ses remparts, où il plante son drapeau, malgré les Russes qui se font tuer à leur poste.

Comme le dit, avec raison, le général Pelet, page 130 :

« Si Moraud est soutenu, s'il peut » se maintenir, la bataille est complè» tement perdne pour les Russes. Lenr » centre est percé, les forces de Ba» gration et de Barclay sont séparées, » elles ne pourront peut-être plus se » rejoindre. »

Pourquoi cet immense résultat n'est-il pas obtenn ? Parce que le Vice-Roi ne suit pas ses instructions, et qu'au lieu de diriger les mouvements sur le plateau des divisions Morand, Gérard et Broussier, il laisse la première le gravir seule, tandis que les deux autres s'établissent dans des ravins, où elles sont à l'abri des projectiles de l'ennemi.

Ce dernier, voyant la division Morand isolée sur le plateau, et maîtresse d'une position si importante, qui, suivant le colonel Boutourlin, tome Ier, page 332 :

» Pouvait fixer le sort de la jour» née en faveur des Français ; »

Ce dernier, disons-nous, fait alors les plus grands efforts pour la reprendre ; mais, malgré les pertes énormes qu'éprouve la division Morand, malgré les charges de cavalerie du général Pahlen, elle reste inébranlable jusqu'au moment où le général Kutusoff, s'apercevant enfin du danger qu'il court, s'il ne renverse cette colonne, qui est sur le plateau comme une redoute vivante, dirige contre elle un si grand nombre de troupes, que l'ouvrage bastionné est repris (le général Bonamy y reste criblé de blessnres) et que la division Morand est forcée de se retirer, mais sans désordre, toujours en combattant, et laissant le terrain jonché de morts et de blessés, preuves terribles de son héroïque résistance.

Ces courts détails doivent indiquer que nous avions raison de signaler la faute commise par le Vice-Roi. On objectera, sans donte, ponr justifier sa conduite, qu'il ne put agir autrement, et que le soir même de la bataille, l'Empereur le complimenta pour les dispositions qu'il avait prises ; nous répondrons que cette preuve, toute puissante, ne change aucnnement notre opinion, et qu'elle ne nous empêche pas de demander :

1° Pourquoi la division Morand parut seule sur le plateau, où elle s'empara de l'ouvrage bastionné ?

2° Pourquoi resta-t-elle isolée dans cette position, assez longtemps, pour que le général Kutusoff, effrayé de la perte qu'il venait de faire, ait eu la facilité de réunir des forces si considérables, que la division Morand, après avoir longuement résisté, fut forcée d'abandonner ce qu'elle avait si vaillamment conquis ?

3° Pourquoi la division Gérard qui, pendant ces moments précieux, aurait dû être sur le plateau avec la division Morand, et toutes deux sous le commandement du Vice-Roi, resta-t-elle en arrière ?

4° Pourquoi la division Broussier, qui devait aussi arriver sur le plateau, se logea-t-elle dans un ravin ?

Comme nous croyons qu'il serait bien difficile de répondre à ces questions, il en résulte dès-lors la preuve, qu'une grande faute a été commise à la gauche de l'armée française, et que cette faute doit être imputée au Vice-Roi.

Le maréchal Gérard, commandant la division de ce nom, dont le témoignage est d'un grand poids, l'a confirmée, en nous donnant l'assurance qu'il y eut beaucoup de *décousu* (c'est son expression) dans les premiers mouvements de la gauche.

Ce manque d'ensemble, là où on devait voir tout le contraire, puisque c'était des premiers efforts que dépendait, en quelque sorte, le gain de la bataille, indique parfaitement une autre des causes du demi-succès de celle de la Moskowa : cause que l'Empereur ne put prévoir, ni empêcher, et qui n'aurait certainement point existé s'il lui avait été possible de se trouver à cette heure du côté de Borodino. Dans ce cas, trois divisions seraient arrivées sur le plateau, au lieu d'une seule, et puisque cette dernière put, au commencement de la lutte, y obtenir un très beau succès, que ne devait-on pas espérer, si les deux autres étaient entrées en ligne dans le même moment. Ce qui se serait exécuté sous les yeux de l'Empereur, pouvait se faire de même sans sa présence; car rien dans les écrits sur la bataille de la Moskowa ne prouvant qu'il y ait eu à la gauche un invincible empêchement à l'entière et stricte exécution de l'ordre du 6, on comprendra aisément que cette aile de l'armée française ne remplit pas convenablement la première mission qu'elle avait reçue.

Si le contraire avait eu lieu (rien ne s'y opposait), le général Kutusoff se serait trouvé dans la position la plus critique.

Obligé de résister vers Semenowskoï aux attaques des maréchaux Davout et Ney; occupé sérieusement, à Borodino, par le Vice-Roi, il n'aurait pu envoyer assez à temps les troupes de son extrême droite au secours du prince Bagration ; le centre des Russes était alors percé, et toute la partie de leur armée comprise entre Semenowskoï et la Moskowa rejetée dans l'angle formé par cette rivière et la Kolocza. En serait-elle sortie intacte ? Nous ne le pensons pas, car il est impossible que l'Empereur n'eût point profité de cette heureuse situation, pour lancer dans la trouée les deuxième et quatrième corps de cavalerie (généraux Montbrun et Latour-Maubourg), composés de deux divisions de cuirassiers, d'une division de dragons et de deux divisions de cavalerie légère, sous les ordres du roi de Naples, et alors, Dieu seul sait ce qui serait arrivé !

Nous voulions terminer ici ce qui est relatif à la première attaque du Vice-Roi, mais le général Pelet ayant

écrit . . . .

. . . .

« Que la division Broussier, arrêtée » par la marche rétrograde de la bri- » gade Plauzonne, prend sur les bords » du ravin, au-delà de la Kolocza, une » position avantageuse qui protége le » mouvement de la gauche, et dans la- » quelle elle brave les attaques de l'en- » nemi. »

Nous croyons qu'il y a dans cette version une erreur, parce que le mouvement rétrograde de la brigade Plauzonne ne put arrêter la division Broussier qui n'était point derrière elle, l'une et l'autre ayant passé la Kolocza sur deux poiuts différents, la brigade Plauzonne à Borodino, la division Broussier sur un des trois ponts qu'on avait construits le 6 entre ce village et celui d'Aleksinki.

Si le général Pelet a voulu dire que la division Broussier ne monta pas sur le plateau par suite de l'échec momentané qu'éprouva la brigade Plauzonne, nous répondrons que l'incident du 106e régiment de ligne, au-delà de Borodino, ne dut exercer aucune influence sur elle, puisque vers ce point, le 92e régiment de ligne, en intervenant avec rapidité, paralysa complètement l'action de l'ennemi, qui ne put reprendre Borodino.

Il ressortira de cette explication un fait constant, c'est que la division Broussier, qui avait l'ordre d'arriver sur la hauteur, devait l'exécuter sans tenir compte de ses pertes, qui n'étaient pas plus grandes que celles de la division Morand. En se conformant à ses instructions, elle pouvait, tout aussi bien de la position qu'elle aurait occupée, que du ravin où elle s'était logée, protéger les opérations de la gauche, mais elle aurait en outre secondé les mouvements de la division Morand.

La divisiou Broussier manqua donc à sa mission, c'est ce que le général Pelet n'a point remarqué, comme il n'a point parlé de l'inaction de la division Gérard : inaction malheureuse, qu'on ne doit imputer qu'au Vice-Roi.

Examinons actuellement ce qui se passa au centre, où on ne peut dire que des fautes furent commises, mais où un incident imprévu exerça pourtant une influence fâcheuse.

Ainsi que l'ordre du 6 le prescrivait, le feu ayant commencé aux batteries construites en face des redans, défendus par le prince Bagration, le maréchal Davout donne l'ordre de marcher contre ces redans. Les divisions Dessaix et Compans se mettent en mouvement. Forcées de traverser un terrain très difficile, la première à travers un bois, la deuxième sur la lisière, elles arrivent sur le bord du ravin rempli de tirailleurs russes.

L'action commence aussitôt avec une grande énergie, et l'ennemi, soutenu par le feu terrible des redans, tout en résistant avec beaucoup de courage, est cependant culbuté sur la seconde ligne qui, à son tour, est obligée de céder du terrain. Les Français, la serrant de près, enlèvent un redan, qu'ils doivent abandonner, mais qu'ils reprenuent un peu plus tard. Dans ces luttes, les pertes sont énormes. Le maréchal Davout est blessé : son chef d'état-major, le général Romeuf, est tué. Les généraux Compans, Dessaix, Duppelin, Rapp sont blessés. Pertes funestes à cette heure suprême, car si elles ne paralysent pas l'ardeur des troupes, elles enlèvent du moins la direction et l'ensemble si nécessaires dans l'attaque contre les redans. Qu'on le sache bien, dans des opérations de la nature de

celles dont nous parlons, quand les principaux généraux sont enlevés, quelle que soit l'étoffe des chefs subalternes et le courage des soldats, on ne peut plus attendre complètement d'eux ce qu'on aurait obtenu, si la tête donnant la direction et l'impulsion n'avait pas manqué.

Pendant ces divers chocs, le maréchal Ney, qui doit avec son corps d'armée (le troisième, le huitième était aussi sous ses ordres) se porter au nord de Semenowskoï et former le centre de l'armée, marche à l'ennemi. A peine l'a-t-il joint, et contrairement à ses instructions, il ne se dirige pas vers le point désigné, mais il se jette sur la droite où s'est engagée une très vive fusillade, et où il remarque dans les divisions Dessaix et Compans quelque hésitation causée par la perte des chefs.

Ce mouvement vers la droite, qu'on ne peut pourtant blâmer, eut néanmoins des suites fâcheuses, car si, au lieu de marcher sur les redans, dans l'un desquels entre le 24e régiment de ligne (division Ledru, troisième corps), en même temps que le 57e régiment de ligne (division Compans, premier corps) y penètre du côté opposé, le maréchal Ney s'était porté au nord de Semenowskoï, le fort de la bataille ne s'y serait pas fixé aussi longtemps, puisqu'il s'emparait avant huit heures de cette position. Entre ses mains elle devenait pour les Français d'une telle importance, qu'il ne pouvait manquer de profiter de ce succès, soit en marchant aussitôt devant lui, soit en menaçant la droite du prince Bagration.

En se dirigeant, au contraire, sur la droite, il seconda, il est vrai, les divisions Dessaix et Compans dans leur attaque des redans, qu'elles seraient cependant parvenues à prendre, sans son assistance; mais Semenowskoï, point d'appui du prince Bagration, en restant encore quelques heures entre ses mains, joua un grand rôle dans les divers chocs qui eurent lieu au centre jusqu'au moment (entre dix et onze heures), où il fut enlevé par la division Friant (deuxième du premier corps). Ce même mouvement vers la droite eut en outre le grave inconvénient de laisser entre les redans et la redoute bastionnée un vide de près de mille mètres, dont l'ennemi ne sut point profiter.

Cette observation sur un des faits de la bataille de la Moskowa, qu'à l'exception du général Pelet, aucun des historiens de la campagne de Russie n'a signalé, n'a point été présentée dans un esprit de blâme contre le maréchal Ney, car nous savons qu'il y fut admirable, et que nul, mieux que lui, ne mérita, à juste titre, le nom glorieux de prince de la Moskowa que lui décerna l'Empereur; mais nous avons dû expliquer cet incident, qui, à notre avis, fut encore une des causes de ce que la bataille de la Moskowa resta au-dessous de ce qu'elle devait être.

Nous revenons au général Okouneff.

Examinant, pages 155 et 156, les engagements des différentes armes, il commence par l'artillerie qui, selon lui :

« Eut le plus à faire dans cette san-
» glante journée, ce qu'attestent les
» pertes énormes de part et d'autre. »

Puis il ajoute :

« En rassemblant les bouches à feu en
» grandes batteries, et en se décidant
» à attaquer le front fortifié des lignes
» de bataille de ses ennemis, Napoléon
» dut se reposer sur l'effet de son ar-
» tillerie, et il le fit. Les dispositions
» qu'il prit la veille le démontrent

» d'une manière évidente. Ces dispositions ne s'occupent principalement » que du rassemblement des masses » d'artillerie. »

Sans nul doute, les sept cents bouches à feu des Russes et les cinq cent soixante des Français jouèrent un très grand rôle à la Moskowa, et il ne pouvait en être autrement, parce que ce champ de bataille d'une petite étendue par rapport à la masse considérable de canons qu'on y employa, devait produire l'effet dont parle le général Okouneff, lequel était inévitable; car pour attaquer l'ennemi, défendu par des retranchements armés d'une nombreuse artillerie, il importait d'en écraser les feux en se servant d'une artillerie aussi formidable. De là, les dispositions que prit la veille l'Empereur pour en organiser les diverses masses. Ne pas agir ainsi, eût été une faute qu'il ne pouvait commettre; comme il ne fit pas celle de ne s'occuper que de leur rassemblement, erreur de la part de l'écrivain russe qui s'est encore trompé en voulant que ce fût l'artillerie qui eut le plus à faire dans la sanglante journée de la Moskowa.

Il est certain qu'elle y tint dignement sa place; mais il est certain aussi que l'infanterie et la cavalerie ne lui furent pas inférieures.

L'infanterie surtout, indépendamment de la mission difficile d'enlever des positions retranchées, se trouva plusieurs fois dans des crises terribles. Nous citerons celle devant Semenowskoï, où sept cents bouches à feu, réunies sur un espace de moins de mille mètres, vomissaient sans relâche une pluie de feu sur les défenseurs et sur les assaillants. Résister, sans faiblir un seul instant, à cet épouvantable carnage, n'était-ce pas pour l'infanterie faire autant, sinon plus, que l'artillerie?

Passant à l'infanterie, le général Okouneff dit :

« Son rôle se borna à prendre et à » reprendre les fortifications qu'on » avait hérissées de bouches à feu; ce » rôle fut difficile, mais elle le remplit » avec une persévérance courageuse. » Ses pertes furent énormes; mais elles » le furent plus par la négligence de » combiner ses mouvements offensifs » avec ceux de l'artillerie, qui précéda rarement l'infanterie dans ses » mouvements offensifs, comme celui » de la division Morand. »

L'écrivain russe, en convenant que l'infanterie eut un rôle difficile à jouer, et qu'elle le remplit avec une persévérance courageuse, confirme la vérité de notre précédente observation sur cette arme; mais nous ne comprenons point son erreur quand il prétend qu'on négligea de combiner les mouvements offensifs de l'infanterie avec ceux de l'artillerie; parce que, nonobstant la lettre du prince Berthier au maréchal Davout, que nous fait connaître le général Pelet, il y a l'ordre du 6 pour le 7, qui indique la part destinée à l'artillerie dans l'attaque des maréchaux Davout et Ney.

Les batteries formées en avant des divisions Dessaix et Compans, celles des divisions des troisième et huitième corps placées sur la gauche de ces mêmes divisions, démontrent évidemment qu'on combina les mouvements offensifs des deux armes.

Si, dans le cours de la lutte, ceux de l'infanterie ne furent pas toujours appuyés par de fortes batteries, ce ne fut point par négligence, mais parce que le terrain ne le permit pas.

Était-il possible à la division Dessaix, lorsqu'elle traversa un bois pour arriver à l'ennemi, d'être, non point précédée, mais seulement appuyée par

son l'artillerie? Non, cela ne se pouvait pas.

Était-il encore possible à la division Morand, quand elle monta sur la hauteur et marcha contre l'ouvrage bastionné, d'avoir avec elle son artillerie? Pas davantage. Mais, admettant que cette artillerie eût pu la suivre sur le plateau, lui aurait-elle servi, comme le croit le général Okouneff? Nous ne le pensons pas; car la masse d'ennemis avec ses canons, qui se porta contre cette division, fut si considérable que son artillerie eût été aussitôt écrasée, et que, malgré ses efforts, elle n'aurait pu empêcher le mouvement rétrograde ni diminuer les pertes que fit le général Morand. Le général Okouneff s'est donc trompé en attribuant à la négligence un résultat qu'on dut aux difficultés du terrain.

Quant à la cavalerie, le général Okouneff s'exprime ainsi :

« Pour ce qui regarde les combats de » cavalerie, comme les moments où » on fit agir cette arme furent opportuns, la plupart de ses engagements » furent couronnés d'un succès complet; mais n'étant que partiels, ils » n'eurent aucun résultat décisif. »

A la bataille de la Moskowa, la cavalerie des deux armées manœuvra par grandes masses, mais nous n'accordons point au général Okouneff que les engagements de celle des Russes furent couronnés d'un succès complet, puisqu'ils n'arrêtèrent point les mouvements des Français qui, quoique lents, atteignirent le but vers lequel ils se dirigeaient. La cavalerie française, au contraire, paralysée en grande partie dans son action par les difficultés du champ de bataille, obtint néanmoins ce qu'on lui demandait dans une lutte semblable, où il fut impossible de l'utiliser comme on l'aurait fait sur des terrains moins accidentés. Ici, les masses ennemies avaient pour appui des redoutes et des bois.

Ce que firent les cuirassiers, sous les ordres du général Caulaincourt, qui avait remplacé le général Montbrun, enlevé par un coup de canon, indique quels magnifiques résultats ils auraient pu avoir sur un autre terrain.

Lancés entre Semenowskoï et la redoute bastionnée, ces cavaliers, malgré leurs chevaux en grande partie exténués, renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent devant eux, et prenant la redoute à revers, le 5e régiment de cuirassiers y pénétra, le général Caulaincourt en tête : il y trouva la mort.

Ce fait d'armes nouveau dans les annales militaires, donne la mesure de ce qu'on pouvait attendre de cette admirable cavalerie.

Le général Okouneff, page 157, en parlant du mouvement de conversion du général Ouvarow, dit :

« Ce mouvement très difficile à exé» cuter (il en explique les motifs), quoi» que très hasardé, fut cependant avan» tageux en ce qu'il fit naître une es» pèce d'irrésolution dans les opérations » offensives du centre des ennemis, hési» tation dont les Russes profitèrent pour » reformer leurs masses fatiguées. »

Ce mouvement de conversion a été apprécié à sa juste valeur par le général Pelet, pages 135 et 136, qui démontre qu'il fut moins « difficile à exécuter » que le prétend l'écrivain russe, et » qu'aucun inconvénient grave n'en » serait résulté si le général Ouvarow » l'avait poussé plus loin. »

Ce qui est vrai, tel qu'il fut exécuté; mais il n'en aurait plus été de même, si le général Kutusoff avait formé (il le pouvait) une colonne plus considérable dans laquelle serait entrée de l'infanterie.

Quoi qu'il en soit, ce mouvement eut pourtant assez d'action sur la gauche de l'armée française, pour que l'Empereur, en apercevant les charges de cette colonne d'infanterie, se crût obligé de monter à cheval pour se porter de l'autre côté de la Kolocza, d'où il revint au centre quand il aperçut la retraite d'Ouvarow.

Le général Okouneff veut ensuite, page 159 :

« Que si les Russes essuyèrent des » échecs momentanés sur plusieurs » points de leur champ de bataille, ils » le durent à la disposition vicieuse de » leurs troupes, qui, étendues sur une » distance de sept kilomètres, et ne » pouvant offrir à leurs adversaires que » des lignes sans profondeur, eurent » tous les désavantages tactiques de » leur côté, tandis que les Français, » n'occupant qu'un espace de trois ki- » lomètres et demi, purent donner à » leur ligne une profondeur favorable; » ce qui leur permit d'avoir sur tous » les points décisifs l'avantage des for- » ces physiques, et de lutter depuis Se- » menowskoï jusqu'à Gorki avec un » nombre double de combattants. »

Si l'armée russe avait occupé sur un autre champ de bataille que celui de la Moskowa l'étendue de sept kilomètres, et que les faits s'y fussent passés ainsi que l'explique l'écrivain russe, nous n'aurions pas un seul mot à répondre ; mais nous ferons observer qu'il oublie complétement que la position retranchée des Russes leur donnait une force tellement grande, que, malgré leur infériorité sur certains points, ce que nous n'admettons pas entièrement, ils avaient dans le terrain et les redoutes des auxiliaires formidables, qui leur permettaient de suppléer, non seulement au nombre, mais de le doubler.

Cette observation paraîtra d'autant plus juste, que dans tous les mouvements offensifs des Français, depuis Outitza jusqu'à Gorki, ces mêmes positions leur présentèrent de si sérieuses difficultés, elles demandèrent de si grands efforts pour les enlever, que le général Kutusoff eut le temps de réparer la disposition vicieuse de ses troupes, en faisant venir de sa droite, sur les points attaqués, des renforts considérables.

Le général Okouneff a-t-il donc cru que, si le champ de bataille de la Moskowa n'eût pas été fortifié, l'Empereur aurait pris les mesures qu'on connaît ? Nous ne le pensons pas; comme on doit croire que le général Kutusoff, se fiant sans doute dans la position, ne vit pas la faute qu'il commettait en donnant à sa ligne de bataille une étendue de sept kilomètres, se considérant en quelque sorte invincible dans son camp retranché, il espéra, sans doute encore, que les attaques des Français viendraient se briser contre les redoutes et la résistance de son armée. Son espoir fut trompé, parce que la défense, quoique énergique, fut encore moins énergique que l'agression.

En nous exprimant ainsi, nous ne voulons pas porter la moindre atteinte au courage de l'armée russe. Loin de nous cette pensée; car nous n'avons pas oublié qu'elle y fut remarquable sous tous les rapports, et par conséquent une digne adversaire de l'armée française; mais tout en reconnaissant ce qui est vrai, nous sommes cependant obligé, pour réfuter cette opinion du général Okouneff :

« Depuis Semenowskoï jusqu'à Gorki, » les Russes eurent à lutter contre des » forces doubles ; »

Nous devons donc dire, que ce n'est pas au nombre que les Français durent la victoire, mais à leur valeur.

Si nous n'en avions pas une profonde conviction, que rien ne peut changer, nous en trouverions la preuve dans ces mots du colonel Boutourlin, tome Ier, page 337 :

« Devant Semenowskoï, les Français » s'avancèrent avec une contenance » assurée dans cette plaine fatale, où » l'enfer semblait avoir déchaîné toutes » ses furies. En vain les Russes se flat- » tèrent d'arrêter les assaillants en di- » rigeant contre eux un feu des plus » violents! Les colonnes de Ney, se- » condées de celles de Davout, quoique » mitraillées cruellement, resserraient » leurs rangs éclaircis par les ravages » du canon et de la fusillade des Russes, » et continuaient leur mouvement avec » une constance admirable. L'accrois- » sement du danger ne faisait que re- » doubler l'ardeur et la bravoure du » soldat français, foulant aux pieds les » cadavres de ses camarades qui l'a- » vaient précédé dans le chemin de la » gloire, pour s'élancer avec fureur sur » les Flèches. »

Non seulement, un tel éloge en dit beaucoup plus que nous n'aurions osé le faire, mais il confirme encore toutes nos précédentes observations sur la force que donnèrent aux Russes leurs retranchements, et sur les difficultés qu'ils opposèrent aux attaques des Français.

Le général Okouneff, page 159, termine sa narration de la bataille de la Moskowa par ce paragraphe :

« Les pertes de l'armée russe furent » de nature à ne pouvoir plus recevoir » d'engagement le lendemain, qui cer- » tainement eût eu lieu, car les Français » avaient une réserve intacte (la garde » impériale). Le général Kutusoff or- » donna donc la retraite, et le lende- » main matin, il abandonna ce champ » de carnage à son adversaire. »

L'écrivain russe ne s'est point trompé en disant que l'armée russe ne pouvait plus recevoir d'engagement le lendemain de la bataille ; mais contrairement à son opinion, nous croyons que ce fut moins parce qu'elle aurait eu à lutter contre la garde impériale, que parce que ses pertes furent considérables, surtout en officiers, qu'il est si difficile de remplacer de suite. Pendant la nuit qui suivit la bataille, les soldats abandonnèrent leurs drapeaux en si grande quantité qu'on peut l'estimer, sans exagération, à un tiers du gros de l'armée qui se retirait; tandis que dans l'armée française les pertes considérables qu'elle éprouva, n'exercèrent sur son moral aucune influence, puisque le lendemain elle était prête à recommencer la lutte avec la même énergie ; ceux qui restaient étaient dignes de ceux qui avaient succombé. Le général Kutusoff eut donc raison de se retirer sur Mojaïsk, mais ce fut dans la nuit même, et non le lendemain matin, comme le veut à tort le général Okouneff.

Nous passons au colonel Boutourlin, un des historiens de la campagne de Russie dont nous avons cité les noms.

Tout en convenant, tome Ier, page 312, que le 5 septembre les Russes furent obligés de laisser définitivement la redoute de Chewardino entre les mains des Français, il donne dans les pages suivantes un récit de cette prise qui renferme d'assez grandes erreurs.

1° Il fait attaquer la redoute par le 61e régiment de ligne (division Compans, premier corps), et, selon lui, elle fut prise et reprise trois fois.

2° Il veut qu'une colonne française ait été culbutée par deux régiments de cuirassiers qui, en avant de Doronino, enlevèrent une batterie, dont ils ne

purent cependant emmener que cinq pièces.

3° Il prétend que deux autres colonnes françaises furent renversées par deux régiments de dragons, qui s'emparèrent de deux pièces, et qu'à la faveur de ces charges de cavalerie, les grenadiers russes reprirent la redoute où ils détruisirent un bataillon du 61ᵉ.

Les détails si précis sur cette affaire de Chewardino dans lesquels le général Gourgaud est entré, se rapportant complètement avec ce que nous avons vu dans les moments mêmes, nous dirons, avec cet historien, que c'est un bataillon du 57ᵉ régiment de ligne (division Compans) qui prit la redoute dans laquelle il entra sans y trouver de défenseurs, les Russes l'ayant abandonnée à la fin de l'attaque que fit ce bataillon; que les Russes n'enlevèrent pas plus une batterie en avant de Doronino qu'ils ne détruisirent dans la redoute un bataillon du 61ᵉ.

Quant aux deux pièces qui restèrent entre leurs mains, voici la vérité entière sur ce fait.

Le 111ᵉ régiment de ligne (division Compans), placé sur la gauche, fut attaqué par la cavalerie au moment où il se portait en avant sur une seule colonne et non sur deux. Sans se laisser entamer et sans faire un pas rétrograde, ce régiment résista avec vigueur, mais dans ce choc il perdit deux de ses quatre pièces régimentaires (depuis 1809, chaque régiment d'infanterie du premier corps avait quatre pièces d'artillerie servies par les soldats du régiment). Cette perte est d'autant moins extraordinaire, que la lutte du 111ᵉ eut lieu lorsque la nuit était venue, et que dans son combat contre la cavalerie, il ne put voir ce qui se passait et, par conséquent, se porter au secours de son artillerie, dont deux pièces vinrent le rejoindre.

Le colonel Boutourlin, passant à la bataille de la Moskowa, en fait une narration, où, comme le dit avec juste raison le général Pelet, page 142 : « Il » déguise avec beaucoup d'art tout ce » qui paraît contraire à la gloire des » généraux et de l'armée russe. »

En effet, d'après le colonel Boutourlin, il n'est pas un seul des mouvements offensifs des Français qui n'ait été repoussé avec de grandes pertes, et pourtant, il est forcé de convenir que ces mêmes troupes, qui d'abord n'ont pu réussir, finissent par occuper les positions qu'elles attaquent.

En lisant ces continuels éloges en faveur des Russes, on se demande comment il se fait qu'ayant commencé par repousser leurs adversaires, ils n'aient point profité de cet immense avantage pour abandonner la défensive et les culbuter complètement. Mais laissant de côté l'ensemble de la narration du colonel Boutourlin, nous en abordons les détails, sur quelques-uns desquels nous nous arrêterons.

Moins impartial pour la bataille de la Moskowa que le général Okouneff, reproche que le reste de son ouvrage ne nous avait pas habitué à lui adresser dans nos observations sur la campagne de Russie, il s'est abstenu d'esquisser le champ de bataille, avec l'arrière-pensée, nous le supposons, que ses lecteurs ne sachant pas quelles énormes difficultés il offrait aux Français, leur victoire n'eût plus pour eux la même valeur. Mais, s'il a gardé le silence sur ce sujet, il n'en est plus de même pour le placement des troupes des deux armées, qu'il donne avec exactitude dans les pages 314 à 320; seulement, il prétend que l'armée française avait sous les armes cent cinquante

mille combattants et mille pièces d'artillerie, quand il devait savoir qu'elle n'a jamais dépassé le chiffre de cent vingt-cinq mille hommes et six cents canons.

Après avoir, en quelques mots fort justes, fait comprendre la disposition des esprits des deux armées pendant les instants qui précédèrent cette grande bataille, le colonel Boutourlin ajoute que le général Kutusoff « prépara convenablement la sienne en l'électrisant » par tous les moyens possibles, et en » faisant porter dans tous les rangs » une image réputée miraculeuse qui » avait été sauvée de Smolensk ; » puis, page 323, il donne textuellement la proclamation de l'empereur Napoléon à l'armée française :

« Qui, lue au soleil levant par tous » les capitaines à leurs compagnies, fut » accueillie par des cris mille fois répétés de Vive l'Empereur !

Cette preuve d'impartialité, qu'on ne peut que louer, eût été cependant bien plus complète de la part du colonel Boutourlin, s'il avait fait connaître la proclamation que le général Kutusoff adressa à son armée. En se taisant sur ce sujet, il a pensé, ou sans doute espéré, qu'on n'établirait pas de comparaison entre ces deux documents. Comparaison qui ne pouvait être ni à l'avantage du général Kutusoff, ni à celui de l'armée russe.

Comme le général Okouneff, le colonel Boutourlin, pages 315 et 316, blâme l'Empereur de n'avoir pas manœuvré par la droite, tout en faisant cependant remarquer :

« Que ces manœuvres n'auraient » fait que prolonger la guerre, etc. »

Appréciation fort juste et qui est en harmonie avec ce qu'on exécuta, mais dont l'écrivain russe détruit toute la valeur par cette inconcevable observation, que nous ne pensions pas trouver dans la page 350 :

« L'empereur Napoléon, en manœu» vrant par sa droite, aurait pu déci» der la victoire en sa faveur » (singulière prétention du colonel Boutourlin de vouloir que la victoire n'ait pas été pour les Français); « mais ce qui » s'y opposa, c'est qu'il se trouvait » dans un pays tout-à-fait inconnu, » sans cartes et sans moyen de se pro» curer des guides sûrs ; aussi, n'osait» il presque jamais s'écarter de la » grande route. »

En parlant de la première attaque des divisions Dessaix et Compans, le même historien prétend, page 325 :

« Qu'après avoir vaincu les diffi» cultés du terrain, elles vinrent se » reformer en colonnes d'attaque, » presqu'à portée de mitraille des bat» teries russes, mais que les têtes de » ces deux divisions, foudroyées par le » feu de ces batteries et des chasseurs » répandus dans les bois, furent, à » plusieurs reprises, ramenées dans le » taillis. »

Nous ne pouvons accepter cette narration pour vraie, parce que nous avons la conviction que les deux divisions ne furent pas un seul instant ramenées. Poursuivant leur marche, malgré les pertes cruelles qu'elles faisaient, elles arrivèrent au pied des redans, dont un tomba au pouvoir de la division Compans, qu'elle dut abandonner, il est vrai, mais qu'elle reprit un peu plus tard.

Dans ce mouvement offensif, où, en peu d'instants, la plupart des chefs furent blessés, il y eut des temps d'arrêt, de l'hésitation même, mais, encore une fois, les deux divisions ne furent point ramenées dans le taillis, nous pouvons le certifier, car nos souvenirs sont restés si fidèles, qu'en

écrivant ces lignes, il nous semble assister à cette lutte terrible, et, pourtant, il y a quarante ans qu'elle s'est passée !

Pages 330 et 331, le colonel Boutourlin donne le détail des attaques des maréchaux Ney et Davout qui, secondés par la division Friant (deuxième du premier corps), s'emparent des Flèches et de Semenowskoï.

Triomphe, ajoute-t-il, qui ne fut pas de longue durée, « car les Fran-
» çais, attaqués à la baïonnette, furent
» culbutés et menés battant jusqu'au
» bois; mais ce succès des Russes
» n'ayant pas découragé les généraux
» français, ils lancèrent de nouvelles
» colonnes d'infanterie et de cavale-
» rie, qui enlevèrent de rechef les Flè-
» ches disputées, où elles n'eurent pas
» le temps de s'établir, parce qu'elles
» furent chargées par la division Ko-
» nownitzin qui les obligea de rentrer
» dans le bois. »

Suivant le système qu'il a adopté, on remarquera que l'écrivain russe fait d'abord culbuter et mener battant jusqu'au bois la division Friant et les troupes qui se sont emparées de Semenowskoï et des Flèches; ensuite, ces mêmes Flèches étant retombées de nouveau au pouvoir des Français, il les en fait chasser une seconde fois et rentrer dans les bois.

La vérité ayant été encore ici tronquée d'une manière adroite, nous la rétablissons en affirmant que la division Friant ne fit pas de mouvement rétrograde. Maîtresse du village do Semenowskoï et des retranchements que les Russes y avaient établis, lesquels furent enlevés par le 15e d'infanterie légère et le 48e de ligne, elle n'abandonna plus cette position, dont le général Friant, qui fut blessé dans l'attaque, avait compris toute l'importance; aussi les dispositions qu'il prit, malgré son état de souffrance, furent si bonnes, que les efforts réitérés des Russes échouèrent complètement; cet incident, où le général Friant montra beaucoup d'énergie, nous a été confirmé par son fils, qui était aide-de-camp de son père, et qui ne l'a pas quitté un seul instant. Il nous a donné l'assurance que les écrivains qui ont écrit que Semenowskoï avait été repris par les Russes, avaient commis une très grande erreur.

Il en est de même pour les Flèches, qui ne furent pas prises et reprises deux fois. Celle de gauche, qui avait été enlevée dès le début de la bataille, abandonnée aussitôt, et quelques instants après reprise par le 24e léger et le 57e de ligne, était toujours occupée par les Français, lorsque les deux autres tombèrent en leur pouvoir.

Le colonel Boutourlin veut, pages 333 et 334 :

« Que le maréchal Ney, voyant que
» l'attaque des Flèches n'avançait pas,
» ait voulu les tourner en faisant por-
» ter le huitième corps (Westphaliens),
» dans l'intervalle qui se trouvait entre
» ces Flèches et Outitza, ce qui aurait
» fortement compromis l'armée russe,
» si ce corps avait percé de ce côté;
» mais que les Russes s'y opposèrent
» en l'attaquant avec tant de vigueur,
» que les têtes des colonnes furent
» culbutées et ramenées dans les bois,
» où une d'elles fut taillée en pièces par
» l'infanterie russe. »

Dans ce paragraphe il y a une erreur assez importante que nous devons relever, car il est positif que le mouvement des Westphaliens ne fut point ordonné par le maréchal Ney, mais par l'Empereur, pour lier la droite des troupes des maréchaux Ney et Davout avec les Polonais, dont le re-

tard laissait un vide qu'il importait de remplir. L'heure à laquelle il se fit (huit heures), n'étant point celle de l'écrivain russe (dix heures), il est positif encore que, dans ce moment, on ne songea point à faire exécuter un mouvement, qui n'était pas possible, ni même nécessaire.

Quant aux succès que, d'après le colonel Boutourlin, les Russes obtinrent sur ce corps d'armée, et un peu plus tard sur la division de cuirassiers du général Saint-Germain (premier corps de cavalerie, Nansouty), qui fut complètement défaite et rejetée de l'autre côté du ravin, nous ne pouvons accepter cette version inexacte, et qui prouve que l'écrivain russe ne s'écarte point de la ligne qu'il s'est tracée, sans toutefois remarquer que sa version n'est pas à la louange des Russes ; puisqu'ils débutaient si bien, ils ne devaient plus se laisser battre.

En cela, nous ne prétendons pas établir que toutes les attaques des Français réussirent, nous savons parfaitement qu'ils éprouvèrent les vicissitudes qui se présentent dans toutes les batailles, c'est-à-dire qu'il y en eut d'heureuses et d'autres qui le furent beaucoup moins; mais pourtant ces dernières n'eurent pas toujours le sort indiqué par le colonel Bourtoulin, lequel prétend, pages 346 et 347 :

« 1° Qu'à la nuit tombante les Français rétrogradèrent vers la position » qu'ils avaient occupée au commen- » cement de la bataille ;

» 2° Que le 8, à six heures du ma- » tin, l'armée russe évacua sa position » pour s'établir en arrière de Mo- » jaïsk ;

» 3° Qu'il paraît certain que le gé- » néral Kutusoff avait l'intention d'ac- » cepter le combat le lendemain. »

En réfutant le général Okouneff, nous avons démontré l'inexactitude des deux premières assertions : quant à la troisième, nous ne la croyons pas plus vraie, car il est certain que le général Kutusoff, en réunissant les troupes qui avaient le moins souffert, n'eut d'autre but que de masquer sa retraite, et non d'engager une lutte qui était impossible. Les généraux Okouneff, Jomini et Pelet le confirment.

Dans son appréciation sur la perte des deux armées à la bataille de la Moskowa, le colonel Boutourlin, page 350, avoue que les Russes y perdirent cinquante mille hommes (le général Danilewski le porte à cinquante-huit mille), dont quinze mille tués et plus de trente mille blessés ; mais il ne dit pas le nombre des généraux tués et blessés ; nous croyons qu'il s'éleva à plus de quarante.

Il ajoute ensuite :

« Que les Français eurent soixante » mille hommes hors de combat, dont » vingt mille tués.

» Que les trophées furent balancés, » comme la victoire.

» Les Russes enlevèrent dix canons » aux ennemis qui, en revanche, s'em- » parèrent de treize pièces russes. »

Les pertes de l'armée française ne furent point celles indiquées par le colonel Boutourlin, mais bien celles fournies par le baron Denniée, d'après les états, dont les originaux sont au dépôt de la guerre, et qui s'élèvent à vingt-huit mille quatre-vingt-six tués et blessés, savoir : quarante-neuf généraux tués ou blessés (douze tués) ; trente-sept colonels tués ou blessés (dix tués) ; six mille cinq cent quarante-sept officiers, sous-officiers et soldats tués ; vingt-un mille quatre cent cinquante-trois officiers, sous-officiers et soldats blessés.

Quant aux trophées, qui furent balancés comme la victoire, nous ne comprenons pas que l'écrivain russe ait pu tenir un tel langage et surtout écrire : « La victoire balancée ! »

Mais il a donc oublié, qu'il est convenu lui-même, qu'il fallut entièrement réorganiser les corps qui avaient échappé au massacre de la Moskowa (ce sont ses expressions), et que les Russes furent forcés d'abandonner le champ de bataille, de se retirer sur Moscou, qu'ils incendièrent en l'évacuant.

Il a encore oublié que les sept canons de la redoute de Chewardino, les vingt-un de l'ouvrage bastionné et tous ceux des redans, restèrent au pouvoir des Français, tandis que les Russes ne prirent que deux pièces d'artillerie régimentaire; pour les huit autres, nous ne savons où ils auraient pu les enlever.

Il ajoute, même page :

« L'empereur Alexandre, voulant » donner une preuve de sa satisfaction » aux troupes qui avaient si vaillamment » combattu, accorda à tous les » soldats une gratification de 5 roubles (5 francs) par tête. Le prince » Kutusoff fut élevé à la dignité de » feld-maréchal, et reçut 100,000 roubles. Les généraux et officiers furent » aussi récompensés. »

Nous nous serions bien gardé de dire un seul mot sur ce passage, si l'Empereur n'avait que récompensé le courage des généraux, officiers et soldats; mais en signalant les faveurs dont fut comblé le général Kutusoff, l'écrivain russe savait parfaitement qu'elles étaient le résultat des rapports mensongers que ce dernier adressa à son souverain sur la bataille du 7, où il se déclare vainqueur.

Page 351, le colonel Boutourlin finit son appréciation de la bataille de la Moskowa par cette observation :

« Rien ne peut disculper l'empe» reur Napoléon d'avoir terminé la ba» taille, pour ainsi dire à trois heures, » dans un moment où les dernières trou» pes russes se trouvaient engagées, et » de n'avoir point alors fait donner l'in» fanterie et la cavalerie de sa garde, » ce qui aurait amené la déroute de » l'armée russe. »

Des reproches semblables ont été adressés à l'Empereur par plusieurs historiens, d'abord, pour avoir refusé au maréchal Ney de lui envoyer, vers onze heures, la jeune garde, et ensuite, pour n'avoir pas, plus tard, fait donner la garde impériale entière ; tandis que d'autres le justifient complètement de la décision qu'il prit de garder intacte sa réserve. Dans ces derniers, nous remarquons les généraux Gourgaud et Pelet qui donnent, à ce sujet, des détails très précis ; et le général Jomini, dont les observations, renfermées dans le tome IV, pages 134, 135 et 136, reposent sur des faits tellement vrais, qu'elles démontrent, de la manière la plus évidente, que, dans ces circonstances, l'Empereur eut parfaitement raison de se conduire ainsi qu'il le fit. Toutefois, avant de terminer cette question, nous demanderons : est-il bien certain que le maréchal Ney, ou d'autres généraux, aient, pendant le cours de la bataille, demandé des secours ? Les uns disent oui, d'autres disent non. Dans l'alternative où nous nous trouvons, nous aurions hésité à nous prononcer, mais notre hésitation a disparu, en présence des renseignements que nous fournissent les généraux Gourgaud et Pelet ; renseignements si positifs qu'ils détruisent complètement les assertions de ceux qui se sont déclarés pour l'affirmative.

En effet, il est certain que si l'Empereur avait pu savoir dans quelle situation se trouvait, vers les trois heures de l'après-midi, l'armée russe, il aurait commis une grande faute de ne pas engager sa réserve; mais comme on n'avait pas fait de prisonniers, ni obtenu un de ces succès qui indiquent que l'armée ennemie a perdu sa force, l'Empereur avait donc raison de garder intacte sa réserve, et de répondre ces paroles que lui prête le général de Ségur, tome Ier, page 393, lesquelles sont contredites par le général Gourgaud, non parce qu'elles ne sont pas justes, mais parce qu'elles ne furent point prononcées : « S'il y a une deuxième » bataille demain, avec quoi la livre» rai-je? »

Mais admettant que l'Empereur eût adhéré à la demande du maréchal Ney ou à celle d'autres généraux de faire avancer la garde impériale, et en supposant que le général Kutusoff, mieux inspiré, eût tenté sur la gauche de l'armée française une diversion beaucoup plus forte que celle du général Ouvarow (il le pouvait), avec quoi donc l'Empereur aurait-il arrêté ce mouvement, si ce n'est avec la garde impériale? En cédant aux prétendues demandes qui lui furent faites, cette même garde se serait trouvée depuis longtemps aux prises avec l'ennemi lorsque la diversion du général Ouvarow eut lieu.

Si, par exemple encore, on n'avait pas déjoué la dernière et formidable attaque des Russes, lorsqu'ils eurent définitivement perdu les Flèches et Semenowskoï, avec quoi l'Empereur aurait-il pu arrêter leur succès, si ce n'est avec la garde imperiale? On pourra répondre qu'il aurait dû la faire donner dans ce moment; c'est possible; mais nous ferons observer qu'il ne put croire que ce mouvement agressif était, en quelque sorte, le dernier soupir de l'armée russe.

Le général Jomini, le deuxième historien cité.

Dans sa narration, il fait ressortir avec talent le vice de la première disposition des Russes, qu'heureusement pour eux ils modifièrent dans la nuit du 6 au 7, en faisant porter le corps entier du général Touschkoff sur leur gauche pour la prolonger jusqu'à Outitza. Puis il explique, tome IV, pages 116 et 117, les mesures de l'Empereur pour gagner la vieille route de Moscou par la droite sous le prince Poniatowski; faire accabler la gauche des Russes par les maréchaux Davout et Ney, et refouler ainsi leur centre et leur droite dans la Moskowa, tandis que le Vice-Roi contiendrait cette partie de l'armée ennemie. Ces mesures ne purent s'exécuter, parce que l'ennemi modifia à temps ses dispositions, et que l'Empereur lui-même changea d'avis, en donnant au Vice-Roi une coopération plus active, celle d'attaquer le centre de l'ennemi. Il le renforça de deux divisions du corps de Davout; ce que, suivant le général Jomini, ce maréchal vit à regret, car il aurait voulu conserver ses cinq divisions pour tourner la position avant d'attaquer les Flèches.

La relation si explicite du général Pelet démontre que la coopération du Vice-Roi, telle que l'explique le général Jomini, n'est point admissible, parce qu'il est positif que le prince Eugène, tout en attaquant le centre de l'ennemi, devait cependant former le pivot sur lequel manœuvrerait le reste de l'armée française.

Il est possible aussi que le maréchal Davout ait éprouvé le regret et mani-

festé le désir dont parle le même écrivain; mais, d'un autre côté, il a le soin de faire remarquer, sans doute pour détruire l'importance des intentions du maréchal Davout :

« Que ce mouvement, très bon d'ailleurs, ne pouvait entrer dans les vues de l'Empereur, parce qu'il aurait décidé les Russes à quitter le champ de bataille et par conséquent prolonger la guerre. »

Comment se fait-il, puisque le général Jomini convient que ce résultat était à craindre si on avait suivi la marche indiquée par le maréchal Davout, qu'il ait complétement oublié son observation si juste de la page 117, pour écrire, page 119 :

« Que la première disposition pour l'attaque fut cause de la tournure peu décisive que prit la bataille; qu'il aurait fallu jeter le maréchal Davout, avec quatre de ses divisions, dans la trouée entre la redoute de gauche et le bois d'Outitsa; le faire suivre par le roi Murat et sa cavalerie, et appuyer par le maréchal Ney et les Westphaliens. On eût alors tourné la gauche des Russes, qu'on eût forcée à un changement de front parallèle à la grande route de Moscou et de la Moskowa, qu'ils auraient eue à dos. Ce succès ne paraissait pas douteux, puisqu'il n'y avait dans la trouée que quatre régiments de chasseurs embusqués dans les taillis. »

Il nous semble que le général Jomini aurait bien dû faire accorder ces deux opinions des pages 117 et 119. Dans l'une, il prétend que l'attaque, telle que voulait la faire le maréchal Davout, aurait forcé l'ennemi à se retirer; dans l'autre, il blâme de ce qu'on ne la fit pas ainsi. Mais, dans ce dernier cas, c'est seulement un changement de front qui devait en être le résultat et non la retraite de l'armée ennemie.

D'après cet historien, le récit de la bataille de la Moskowa présentant la marche connue, nous nous abstiendrons de le suivre; seulement, nous croyons utile de relater les faits sur lesquels il s'est trompé.

Parlant de la part que les Westphaliens (huitième corps) prirent à cette bataille, et lors du mouvement qu'ils firent vers la droite, il a écrit, pages 122 et 123 :

« Qu'exécuté une heure plus tôt, ce mouvement aurait été décisif; mais la cavalerie du prince Galitzin et la division d'infanterie du prince Eugène de Würtemberg l'arrêtèrent complètement et repoussèrent dans les bois les colonnes westphaliennes. Dans cette attaque, la cavalerie du prince Galitzin s'empara d'une batterie de réserve, lorsqu'un brave régiment d'infanterie de la division Dessaix (le troisième), débouchant du taillis, repoussa cette cavalerie et sauva l'artillerie. »

Il y a dans ces lignes deux erreurs que nous devons relever.

Première erreur :

Au commencement de la bataille, les Westphaliens étaient sur deux lignes derrière le troisième corps. La première ligne prit part à la lutte du maréchal Ney; quant à la deuxième, suivie par ce qui restait de la première, elle ne se porta point à droite au moment voulu par le général Jomini, mais à celui que nous indiquerons plus loin.

Deuxième erreur :

Le général Jomini fait enlever par la cavalerie du prince Galitzin une batterie de réserve, qui est sauvée par le 3e régiment de ligne de la division Dessaix.

Acteur dans la lutte dont il est ici question, nous affirmons que le général Jomini s'est trompé en présentant les faits de cette manière. Nous le prouvons par le détail abrégé de ce qui se passa en ce moment.

La charge de cavalerie (cuirassiers) ne fut point exécutée sur une batterie de réserve qui n'était pas là, ni ne pouvait y être; elle frappa sur le 85e régiment de ligne et non le 3e, qui n'existait pas dans la division Dessaix, composée du 33e d'infanterie légère et des 85e et 108e d'infanterie de ligne. Le 33e ne se trouvait point à la Moskowa; il avait été laissé à Minsk, au mois de juillet, lorsque la division Dessaix y passa. Cette charge ne se fit pas à neuf heures, mais, presqu'au début de la bataille, au moment où le 85e, sortait du bois, et se portait sur les redans. Poussée très vigoureusement, nous le reconnaissons, elle pouvait avoir des suites funestes pour le 85e, dont tout l'ensemble avait été, en quelque sorte, détruit par une marche au pas de charge à travers un bois difficile; mais le colonel Piat (aujourd'hui général de brigade en retraite et sénateur) sut inspirer, par son exemple, tant d'énergie à son régiment, que, quoique le temps et la possibilité de reformer les rangs eussent manqué, la charge fut entièrement paralysée. Malgré leurs efforts contre ces soldats qui, à défaut de l'ordre en carré, s'étaient réunis les uns à côté des autres en masse compacte, les cuirassiers durent tourner bride en laissant bon nombre d'officiers et de soldats tués ou blessés.

Pendant cet épisode très honorable pour le 85e, en raison de l'espèce de désorganisation où il se trouva à la sortie du bois, les Westphaliens étaient à sa gauche : ils n'avaient donc pu se porter à droite, ainsi que le veulent à tort le général Jomini et le colonel Boutourlin, qui a commis la même erreur. C'est seulement après la charge de cavalerie qu'ils exécutèrent ce mouvement.

Au sujet de la marche du 85e à travers le bois, qu'il nous soit permis de présenter une observation que nous ne croyons pas sans quelque valeur.

Lorsque le 85e se mit en mouvement pour pénétrer dans le bois qu'il avait devant lui et qui n'était point gardé par l'ennemi, le général de brigade Friederichs, qui commandait ce régiment, comme général, fit battre le pas de charge par tous les tambours, quand on se trouvait encore à une assez grande distance du bois; il le fit continuer pendant tout le temps qu'on le parcourut. Il en résulta qu'à la sortie, officiers et soldats avaient dépensé la plus grande partie de leur énergie, et que sans l'impulsion que le colonel Piat sut communiquer à tout son régiment, il aurait succombé, non point par manque de courage, mais parce que le pas de charge avait été battu beaucoup trop tôt.

Il faut avoir été soldat ou officier subalterne, et s'être trouvé dans des circonstances semblables à celles dont nous parlons, pour bien connaître quelle action entraînante produit cette batterie dans un moment suprême; aussi, nous croyons, qu'employée à une courte distance de l'ennemi, il est bien difficile de résister à l'élan qu'elle donne. Les armées des autres nations peuvent avoir autant de courage, autant de ténacité que l'armée française; nous doutons qu'elles possèdent au même degré cet entraînement que dans certaines occasions montrent nos soldats, et que depuis un temps immémorial les Italiens ont appelé la Furie française.

Dans son observation générale sur la bataille de la Moskowa, le général Jomini a écrit page 123 :

« L'Empereur était à six heures du » matin en mesure devant la gauche » de l'ennemi, qui avait le gros de ses » forces à l'aile opposée ; il fallait donc » en profiter vivement. Il a fait une » faute évidente de ne pas donner le » grand conp de collier dès la première » attaque, puisqu'il a laissé le temps à » Baggawout et à Ostermann de reve- » nir au point menacé. »

Le général Jomini s'est encore ici trompé, car il devait savoir que ce grand coup de collier fut donné à la première attaque, et qne s'il ne réussit point au gré de l'Empereur, on ne peut le lui impnter, parce qu'il ne fut pas cause :

1° Que la perte des chefs des divisions Dessaix et Compans enleverait cet ensemble qui devait amener la prise immédiate des redans.

2° Que dans ce cas, le maréchal Ney anrait suivi ses instructions en se portant au nord de Semenowskoï, dont il se serait sans doute emparé, au lieu de se jeter sur la droite.

3° Que la lenteur de la marche des Polonais permit au prince Bagration de faire venir à son secours, et en toute hâte, des environs d'Outitsa, la division Konownitzyn, laquelle exerça nne grande influence sur les suites de la bataille, ce dont les écrivains russes et le général Jomini, lui-même, conviennent.

4° Que la faute du Vice-Roi, dont nons avons parlé ailleurs, permit au général Kutusoff d'envoyer vers le point décisif les troupes des généraux Baggawout et Ostermann, formant un renfort de plus de trente mille hommes avec deux cents pièces de canon.

Le général Jomini, qui convient de ce fait, est un écrivain militaire trop habile, pour n'avoir pas compris que si l'attaque de l'ouvrage bastionné, faite par le général Morand, avait été soutenue comme elle devait l'être par les divisions Broussier et Gérard, le général Kutusoff se serait trouvé dans l'impossibilité d'envoyer vers Semenowskoï un secours aussi considérable.

Il prétend, page 135 :

« Qu'en jugeant la bataille d'après » ce qui se passait dans les deux ar- » mées, on peut dire que la faute évi- » dente fut d'avoir fait attaquer la re- » doute du centre à dix heures par la » seule division Morand. Si le Vice-Roi » l'eût assaillie, comme à deux heures » avec toutes ses forces réunies, et » qu'au même instant l'Empereur eût » lancé la jeune garde au soutien de » Ney sur Semenowskoï, la victoire » eût été certaine et complète dès onze » heures du matin. »

Comment cet écrivain a-t-il pu écrire que la faute évidente fut d'avoir fait attaquer la redoute du centre, à dix henres, par la senle division Morand, quand lui, ordinairement si exact pour tous les mouvements des troupes, ne devait pas ignorer que ce ne fut pas à dix heures, mais à huit que la redoute tomba au pouvoir du général Morand : différence de denx heures. Ajoutons qu'en outre, l'ordre du 6 pour le 7, prescrivant clairement au Vice-Roi ce qu'il devait exécuter, il ne lui était plus permis de faire peser sur l'Empereur le blâme de ce qn'une position importante, qui, d'après ses instructions, devait être attaquée par deux divisions, soutenues par une troisième, ne le fut que par une seule. Ce blâme, reversé sur celui qui ne le méritait point, est d'autant plus extraordinaire, que le général Jo-

mini avait à sa disposition l'ordre qui traçait la conduite que devait tenir le Vice-Roi. Si celui-ci s'y était strictement conformé, la victoire eût été sans doute décidée en faveur des Français, sans avoir besoin de l'assistance de la jeune garde.

Le reste des observations générales sur la bataille de la Moskowa, renfermé dans les pages 137 à 140, forme une appréciation fort juste des motifs qui décidèrent l'Empereur à agir ainsi qu'il le fit. Nous croyons que cette appréciation réfute assez victorieusement les historiens qui, en désapprouvant sa conduite dans cette grande lutte, n'ont vu que les faits mêmes, sans s'inquiéter des causes qui les produisaient.

Le général de Chambray.

Nous le disons avec peine, le sentiment d'hostilité contre l'Empereur de la part de cet historien (sentiment que nous avons déjà plusieurs fois fait remarquer) se retrouve si fortement reproduit dans sa relation de la bataille de la Moskowa, qu'en la lisant, on croirait avoir entre les mains l'œuvre d'un auteur étranger.

Les passages que nous allons citer en fourniront la preuve.

Expliquant l'affaire du 5 (la prise de la redoute de Chewardino), il veut, tome II, pages 45 et 46, que cette position ait été prise et reprise plusieurs fois.

Que dans la première édition de son ouvrage, en 1823, il eût commis cette erreur, on peut l'excuser; l'examen critique du général Gourgaud n'avait pas encore paru. Mais qu'il l'ait reproduite dans la deuxième édition de 1825 et la troisième de 1838, après les détails, si circonstanciés, fournis par ce dernier écrivain, cela n'est plus admissible.

Il donne succinctement, pages 46 à 51, la position des deux armées, puis, pages 51 à 54 la proclamation du général Kutusoff, qu'il accompagne de réflexions politiques, dans lesquelles nous ne le suivrons point, et qu'il termine par un portrait de l'empereur Napoléon.

A l'exception de l'éloge de belles dents et d'un profil grec, qui est, dit-il, celui de la plupart des Corses, tout le reste du portrait porte un tel cachet de malveillance, qu'en le lisant, ceux qui n'ont point vu l'Empereur s'en feront une idée bien différente de ce qu'il était réellement. Nous n'avons certes pas la pensée de vouloir que son physique ait été parfait sous tous les rapports, mais il nous semble, puisque le général de Chambray voulait le faire connaître, qu'il ne fallait pas s'attacher seulement à en dessiner les imperfections. L'ombre ne doit point effacer l'image.

Dans les pages 55 à 58, il explique les dispositions générales prises par l'Empereur pour la bataille. Il ressort des détails qu'il donne à ce sujet, la preuve irrécusable, que dans aucune des précédentes grandes batailles, il n'avait fait autant usage d'ordres écrits ou verbaux qu'à celle de la Moskowa, ce que nous savions parfaitement par d'autres ouvrages que celui du général de Chambray; mais nous avons dû le citer, afin de le mettre en contradiction avec son opinion de la page 55:

« Qu'à la Moskowa, l'Empereur fut » au-dessous de sa réputation et man» qua entièrement à sa fortune. »

Au-dessous de sa réputation? Eh! mon Dieu, oui, d'après les idées du général de Chambray, mais pour les militaires impartiaux, non...

Pages 59 et 60, il transcrit la pro-

clamation de l'Empereur, qui est suivie de ces mots :

« Les esprits n'étant pas disposés » à l'enthousiasme, cette proclamation » fut reçue froidement. »

Qu'un sentiment d'indifférence ait existé chez le général de Chambray, lorsqu'il entendit lire cet appel de l'Empereur à ses soldats, c'est possible ; mais qu'il veuille que toute l'armée l'ait partagé, c'est ce que nous contredisons hautement. Nous affirmons que dans les divisions Dessaix et Compans, réunies pour attaquer les redans, la lecture de la proclamation électrisa tous les cœurs, et les derniers mots en étaient à peine prononcés, qu'on y répondit par les plus vives acclamations. Le même enthousiasme se manifesta dans le reste de l'armée.

Il faut bien quo cela ait eu lieu puisque le partial E. Labaume, page 144, le confirme pour le corps du Vice-Roi; et que lo colonel Boutourlin écrit, tome Ier, page 323 :

« Des cris mille fois répétés de Vive » l'Empereur ! répondirent à cet éner- » gique appel. »

Pourquoi donc, le général de Chambray, un Français, a-t-il été moins véridique qu'un Russe, sur cet épisode de la bataille de la Moskowa ?

Même page 60, il prétend :

« Que dans l'armée on se souvenait » que depuis la bataille d'Auster- » litz, aucun des régiments (excepté » la garde impériale), n'avait revu la » France que pour la traverser en al- » lant en Espagne. On blâmait son » ambition. On trouvait qu'il y avait » de la folie à s'enfoncer, comme il le » faisait, en Moscovie. »

En signalant la singulière opinion du général de Chambray, relativement à la proclamation de l'Empereur, nous avons contracté l'obligation de relever celle non moins inconcevable que nous venons de transcrire, et que cet historien ne nous aurait certainement pas fait connaître s'il avait appartenu au premier corps d'armée (maréchal Davout). Il y aurait appris que les sentiments d'affection, de dévouement, d'abnégation qui régnaient dans les régiments dont il était composé, n'étaient pas de nature à s'altérer, même pendant la campagne de Russie ; et pourtant, ces mêmes régiments n'avaient pas repassé le Rhin depuis le 26 septembre 1805, jour de leur entrée en Allemagne. S'ils ne témoignèrent dans aucune occasion le regret d'être aussi longtemps éloignés de la patrie, on doit supposer qu'il en fut de même dans les régiments qui, plus heureux, traversèrent la France pour aller en Espagne.

Nous le disons avec une profonde conviction, parce que cela est vrai pour le premier corps d'armée, jamais un seul reproche de blâme sur l'ambition de l'Empereur ne s'y est fait entendre parmi les subalternes, parmi ceux, en un mot, qui avaient le plus de droit de se plaindre, parce qu'ils devaient le plus en souffrir.

Qu'à la suite de nos désastres, on ait condamné à satiété cette prétendue ambition, cela se comprend, ne fallait-il pas chercher à justifier tant de défections et même de trahisons ; mais qu'en 1838, date de la dernière édition de son ouvrage, le général de Chambray, un écrivain militaire sérieux, s'en fasse l'écho, et reproduise ces récriminations pitoyables, c'est ce qu'on doit hautement désapprouver.

Il veut, page 66 :

« Que ce conquérant soit resté, de-

» puis le commencement de la bataille,
» dans le même endroit, irrésolu contre son habitude, ne donnant point d'ordres, consultant à chaque instant le prince Berthier; refusant à un de ses officiers d'ordonnance les troupes que demandait le maréchal Ney, auprès duquel il l'avait envoyé poursuivre les opérations de ce maréchal; se décidant à faire marcher Claparède; arrêtant ce mouvement, consultant de nouveau le prince Berthier, et finissant par envoyer Friant au secours de Ney. Irrésolution inconcevable qui fit perdre une demi-heure, retard qui dut avoir une grande influence sur le sort de la bataille. »

Si d'autres relations que celle du général de Chambray n'existaient pas, on serait indécis pour former son opinion sur cette partie de la lutte. Malgré la surprise que l'on éprouve en lisant ce jugement extraordinaire sur l'Empereur qui, jusque-là, avait toujours compris si parfaitement les moments opportuns où il fallait agir; malgré ce qu'il fit, dans les campagnes suivantes, où il étonna le monde entier par la hardiesse et la spontanéité de ses conceptions brillantes, on pourrait encore se demander, disons-nous, s'il est possible qu'il soit resté dans cette grande bataille du 7, si en dehors des habitudes de toute sa vie. Mais les deux généraux Gourgaud et Pelet, qui ne l'ont presque pas quitté de la journée, ont fourni des renseignements trop positifs sur les divers incidents qui survinrent. Le doute, dès-lors, n'est plus permis, et l'on doit considérer la version du général de Chambray comme empreinte d'une grande partialité.

Le mot, « ce conquérant, » par lequel il commence son article, indique d'ailleurs l'impression qui le dominait quand il l'a écrit, et prouve, au contre, que, dans cette circonstance, l'historien a disparu. Il le prouve, d'une manière bien plus certaine, aux pages 66 et 77, quand il dit :

« A la Moskowa, on vit l'Empereur » rester avec apathie, pendant presque » toute la bataille, dans un endroit » trop éloigné du théâtre des opérations, pour qu'il pût les juger par » ses yeux, et d'où il ne donnait que » des ordres souvent tardifs. »

Les deux généraux Gourgaud et Pelet ont fait justice de ces assertions (le dernier, démontre combien elles sont inexactes). Nous n'ajouterons donc pas un seul mot sur ce sujet; nous nous contenterons de faire remarquer encore, que leurs relations ayant été publiées avant les deux dernières éditions de l'histoire du général de Chambray, s'il avait voulu être vrai, il aurait dû rectifier son erreur.

Pages 72 et 73, il a écrit :

« Que lorsque les Russes formèrent » une grande masse pour reprendre » Semenowskoï, ce fut le général Sorbier qui l'aperçut le premier, qu'il » en fit instruire l'Empereur, et porter » au centre la batterie de réserve de la » garde qui, jointe à l'artillerie de Murat et de Davout qu'il fit aussi avertir, formèrent une réunion de plus » de quatre-vingts bouches à feu : que » l'Empereur, éclairé sur le danger » qui menaçait son centre, ordonna à » l'infanterie de la garde d'avancer, » afin d'être à portée de le secourir au » besoin. »

On retrouve encore dans ce paragraphe la même partialité; car on ne peut admettre que ce soit le général Sorbier qui ait pris toutes les dispositions pour arrêter ce mouvement des Russes, et que l'Empereur n'y intervint que pour ordonner à l'infanterie

de la garde d'avancer, afin de soutenir le centre.

Que le général Sorbier, qui commandait l'artillerie de la garde, dont une partie était déjà engagée, ait ordonné à la batterie de réserve de se porter en avant, c'était son devoir, parce qu'un général en chef ne peut pas tout faire exécuter; mais nous ferons observer que dans sa version le général de Chambray semble insinuer que l'Empereur ne s'apercevait même pas des préparatifs de l'ennemi. Cependant il a écrit, page 72 : « Les dis- » positions préparatoires de ce grand » mouvement s'exécutèrent avec tant » de lenteur, qu'on put de plusieurs » points de l'armée française voir l'o- » rage se former. »

Ce fait étant exact, il est impossible que l'Empereur n'ait pu le remarquer du petit tertre où il se tenait en avant de la redoute de Chewardino, et d'où il dominait toutes les parties du champ de bataille ; mais le général Gourgaud, par sa narration, nous apprend, pages 232 et 241 :

« Que, dans ce moment, il était au- » près de la division Friant; que voyant » les forces considérables avec lesquel- » les l'ennemi se disposait à attaquer » Semenowskoï, il fit établir trois régi- » ments sur le mamelon en arrière de » ce village ; fit former le 33e de ligne » en carré sur l'emplacement de Se- » menowskoï, ayant le 15e léger à sa » gauche ; donna l'ordre au maréchal » Ney de tourner l'ennemi par sa gau- » che, avec les divisions Dessaix et » Compans ; mit la cavalerie du roi de » Naples et l'artillerie de réserve en » mouvement; fit placer la division de » la jeune garde (Roguet) en deuxième » ligne derrière la division Friant; puis, » se portant rapidement au centre, il » envoya l'ordre au Vice-Roi d'atta- » quer vigoureusement la grande re- » doute. »

En un mot, ce fut l'Empereur qui ordonna ces dispositions, et non les avis du général Sorbier. Nous avons dû le prouver, afin de laisser à chacun ce qui lui appartient ; ce que n'a pas fait le général de Chambray, dans le passage que nous réfutons.

Il dit, page 75 :

« C'est seulement vers trois heures, » que l'Empereur, montant à cheval, » se dirigea vers les redans, et visita » la partie du champ de bataille où ils » se trouvaient. Sa présence, qui au- » rait été si utile quand on se les dis- » putait, devint alors indifférente. »

Cette observation renferme un grand reproche : le général de Chambray, sans doute pour en diminuer la force, renvoie à la page 247, où on lit dans une note :

« Je suis loin de prétendre que Na- » poléon aurait dû s'exposer comme » un simple général. Je sais qu'un gé- » néral en chef ne doit se déplacer » que quand il le juge nécessaire, » parce que les officiers qui viennent » lui faire des rapports le trouvent plus » facilement quand il reste longtemps » à la même place; mais assurément » Napoléon tomba dans l'excès con- » traire, en restant onze heures dans » un endroit situé à trois quarts de » lieue du point où se décidait le sort » de la bataille. »

D'une part, le général de Chambray blâme l'Empereur de n'avoir pas été vers les redans quand on les attaquait, c'est-à-dire entre huit et neuf heures; et de l'autre, dans sa note, il approuve, en quelque sorte, le contraire. Il commet aussi ces deux graves erreurs :

« Napoléon resta onze heures à trois » quarts de lieue du point (Seme-

» nowskoï) où se décidait le sort de la » bataille. »

Erreurs démontrées si péremptoirement par les généraux Gourgaud et Pelet, qu'on ne s'explique pas la persistance du général de Chambray.

Dans son examen général sur la bataille, pages 78 et 79, parmi les fautes qu'il reproche à l'Empereur, nous remarquons celles-ci :

« 1° De s'être enfoncé en Moscovie » sans vivres, sans assurer ses derriè- » res, n'ayant de munitions que pour » une bataille, éprouvant les plus » grandes difficultés pour les rempla- » cer.

» 2° D'avoir fait placer la cavalerie sur » un grand nombre de lignes très rap- » prochées, et immédiatement der- » rière les troupes qui étaient engagées, » où elle éprouva des pertes très sen- » sibles et irréparables. »

Cependant, ajoute-t-il :

« Malgré ces fautes, le succès eût été » plus prononcé, si quelques batteries » n'eussent été obligées de ralentir leur » feu, d'autres de le cesser entière- » ment, par suite du manque de mu- » nitions. »

Nos précédentes observations sur la campagne de Russie ont fait connaître les causes qui empêchèrent l'armée française d'être constamment pourvue de vivres ; causes tout-à-fait indépendantes de la volonté de l'Empereur, et qu'on ne peut lui reprocher.

Il ne s'était point enfoncé en Moscovie sans assurer ses derrières, comme le veut à tort le général de Chambray, puisque le général Pelet prouve, page 108, qu'il fit, à Gjatsk, un travail pour l'établissement de trois lignes de dépôts d'infanterie sur la Dwina et le Dniéper, le Niémen, la Vistule; que l'Empereur donna des ordres en conséquence, lesquels, du reste, n'étaient que la reproduction de ceux qui avaient été prescrits à Wilna, à Witepsk et à Smolensk. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr le confirme dans ses Mémoires.

Comment le général de Chambray peut-il faire le reproche à l'Empereur de s'être enfoncé en Moscovie n'ayant de munitions que pour une seule bataille, lorsqu'il a lui-même publié, tome III, page 414, une lettre de l'Empereur au maréchal Bessières, où on trouve ces mots ?

« Si, pour entrer à Moscou, il avait » fallu une deuxième bataille, et que » l'état remis par le général Lariboi- » sière eût été de vingt mille coups de » canon de moins, je me serais ar- » rêté. »

Le même historien n'a pas été non plus sans lire une autre lettre au général Lariboisière, datée de Moscou du 3 octobre, que nous fait connaître le général Gourgaud, page 531, dans laquelle l'Empereur dit, « que le prince » Poniatowski se plaint d'avoir cent » caissons pleins de trop et qu'il désire » qu'on les lui retire. »

Il y avait donc, à la terrible journée du 7, un approvisionnement bien plus considérable que pour une seule bataille, puisque l'état remis par le général Lariboisière le prouve, et qu'un chef de corps d'armée demandait qu'on lui retirât cent caissons pleins qui l'embarrassaient.

Le général de Chambray, qui avait une parfaite connaissance du premier de ces deux faits, aurait dû s'abstenir ainsi d'un blâme d'autant plus injuste, qu'il n'ignorait pas que, quand le général Lariboisière donnait l'état des munitions, on n'avait pu encore en remplacer entièrement l'énorme consommation faite à la Moskowa.

Que des batteries aient ralenti leur

feu ; que d'autres l'aient cessé, faute de munitions, ces incidents n'ont rien d'extraordinaire; mais attribuer à ces causes le demi-succès dont parle le général de Chambray, il y a dans sa remarque une pensée malveillante qu'expliquent parfaitement ces mots de la page 78 :

« Il n'y avait de munitions que pour » une seule bataille. »

Dès-lors, on peut croire que, si des batteries manquèrent de munitions, c'est qu'il n'y en avait plus au parc de réserve, tandis qu'il est constant que, pendant toute la journée, le général Neigre, qui le commandait, fut toujours en mesure de fournir à tous les besoins.

Nous avons dû combattre l'observation du général de Chambray, parce qu'il n'ignorait pas que les temps d'arrêt dans le feu des batteries se présentent fréquemment le jour d'une grande lutte; et qu'à celle de la Moskowa, où le champ de bataille était de peu d'étendue, il ne fallait pas beaucoup de temps pour remplacer ce qu'on brûlait.

Si donc des batteries durent cesser leur feu pendant un laps de temps assez considérable pour exercer de l'influence sur le sort de la bataille, ce fut la faute de ceux qui les commandaient. A défaut d'artilleurs, ils avaient à leur disposition les soldats d'infanterie que nous avons vus souvent approvionner et même charger les pièces.

Quant à la faute que le général de Chambray reproche à l'Empereur « d'a- » voir fait placer la cavalerie sur un » grand nombre de lignes très rappro- » chées et immédiatement derrière les » troupes engagées; »

C'est que ces dispositions étaient justifiées par la nécessité. Ne devait-il donc pas savoir qu'il est des circonstances où un général en chef ne peut s'arrêter sur les pertes que supporte telle ou telle arme, mais sur le résultat qu'on obtient ?

Si à la bataille d'Essling (21 et 22 mai 1809), où la grosse cavalerie fut placée en première ligne, l'Empereur n'avait pensé qu'aux pertes qu'elle allait subir, il ne lui aurait certainement pas assigné un poste qui appartenait à l'infanterie.

Nous allons parler maintenant d'une grande autorité militaire, du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Dans l'examen abrégé qu'il a fait de la bataille de la Moskowa, tome troisième de ses Mémoires, pages 267 à 271, on retrouve une partie de ces sentiments peu favorables à l'empereur Napoléon, dont il y a, dans ces mêmes Mémoires, un trop grand nombre de traces.

Ainsi, après avoir parlé des fautes graves que, suivant lui, l'Empereur avait commises avant la bataille de la Moskowa, il ajoute, page 267 :

« La fortune dont Napoléon était » toujours l'objet de prédilection, lui » fournit encore à Mojaïsk une nou- » velle occasion de les réparer en par- » tie. L'armée russe se présenta le 5 » septembre, et demeura toute la » journée du 6 devant lui dans une » attitude qui indiquait qu'elle était » décidée à recevoir la bataille ; mais, » cette fois, il la désirait moins, et je » crois qu'il eût préféré d'arriver à » Moscou sans la livrer, car il était loin » d'avoir les mêmes chances de succès » que précédemment. Ses divisions » étaient diminuées de près de moitié, » de sorte que s'il lui restait encore » quelque supériorité numérique sur » l'ennemi, elle n'était que peu impor- » tante. »

Malgré toute notre déférence pour l'opinion d'un militaire aussi éminent

chal Gouvion Saint-Cyr savait bien que c'était matériellement impossible, puisque, ce jour-là, l'armée française n'était pas encore complètement réunie. Ce fut seulement assez tard dans la soirée, que les divers corps purent occuper les positions qui leur avaient été désignées. En exprimant sa pensée, le maréchal Gouvion Saint-Cyr connaissait pourtant ces dispositions, comme il devait savoir que l'armée russe était réellement plus forte que l'armée française.

Continuant son examen, il dit, page 267 :

« On a pensé que l'Empereur aurait » pu manœuvrer l'armée ennemie et » éviter par là l'énorme perte qu'il » éprouva. »

On a pensé !... Singulière remarque de la part d'un maréchal de France, qui, dans une question toute militaire, s'appuie sur l'opinion des autres, sans songer même au dix-huitième Bulletin, que comme chef d'un corps d'armée détaché, on dut nécessairement lui envoyer. Et, en admettant même qu'il ne l'ait pas reçu, il n'est guère probable qu'il ne l'ait point consulté lorsqu'il écrivait ses Mémoires. Mais, allant plus loin, et supposant qu'il n'en ait eu aucune connaissance, nous répondons à l'observation : « On a pensé que l'Empereur aurait pu manœuvrer, » que sans nul doute il le pouvait, et que s'il ne le fit pas, c'est qu'il voulait donc cette bataille que le Maréchal prétend qu'il désirait moins.

Nous ferons en outre observer qu'il convient, dans le même paragraphe :

« Qu'en manœuvrant, Kutusoff eût » abandonné la position de Borodino, » et comme il était impossible d'éviter » une bataille, seulement on l'aurait » eue un peu plus près de Moscou. Dans » ce cas, je ne sais pas ce que Napoléon » aurait pu y gagner. »

Il est bien évident, que pour le maréchal Gouvion Saint-Cyr une bataille était inévitable. Pourquoi donc a-t-il voulu que l'Empereur n'ait point eu la même pensée, que ce fût un peu plus près ou un peu plus loin de Moscou ? Pourquoi a-t-il voulu persuader le contraire ?

Il ajoute :

« Napoléon fit ses dispositions pour » attaquer l'armée russe. Des témoins » oculaires assurent que, pendant toute » la durée de cette mémorable bataille » du 7, il se conduisit plutôt en souve- » rain qu'en général en chef, et que, » loin de déployer cette activité qui » avait eu une si grande part dans les » succès de ses précédentes campa- » gnes, il s'en était reposé sur les or- » dres qu'il avait donnés la veille, après » la reconnaissance de l'armée enne- » mie ; que, pendant toute l'affaire, il » se tint à peu de distance de l'infante- » rie de la garde, ne prenant pas même » la peine de faire dans ses dispositions » primitives les changements réclamés » par les mouvements des Russes. On » attribua cette espèce d'insouciance à » l'espoir que Kutusoff se retirerait, ou » au mépris qu'il avait si mal à propos » conçu des talents militaires des gé- » néraux russes. L'auteur d'une rela- » tion que tous les Français ont lue, a » dit, pour le justifier, qu'il était ce » jour-là indisposé. »

Ce paragraphe renferme tant de partialité, qu'on ne peut excuser le maréchal Gouvion Saint-Cyr de l'avoir écrit sous l'impression de narrations peu véridiques (celle surtout du général de Ségur). Puisqu'il avait à sa disposition les écrits des généraux Gourgaud et Pelet, pourquoi ne pas les consulter ? Il y aurait trouvé la preuve

que son opinion s'était formée d'après des renseignements auxquels il ne fallait pas ajouter une foi entière, et que l'Empereur, à la bataille de la Moskowa, ne se conduisit pas, comme il le dit, plutôt en souverain qu'en général en chef. Au surplus, ce reproche du Maréchal ne doit pas surprendre, car nous l'avons déjà signalé et réfuté pour le séjour de Wilna, au mois de juillet. Il prétend dans ses Mémoires : « que l'Empereur » y perdit dix-huit jours à discuter des » projets de Confédération polonaise, » d'organisation de gouvernement pro» visoire, de création d'une armée » lithuanienne, de revues, de parades, » de plans retranchés inutiles, ou d'au» tres fortifications qui ne servirent » à rien; en un mot, à faire le diplo» mate, le législateur, l'ordonnateur, » le ministre, le souverain, dans le » moment où le rôle de général en » chef était assez important pour ré» clamer tous ses moments. »

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr termine son appréciation de la bataille de la Moskowa par cette observation :

« On assure que l'Empereur eût été » complètement victorieux, s'il n'eût » commis la faute de ne pas faire don» ner en totalité la garde, cette armée » d'élite, entretenue à si grands frais, » et qui devait paraître ménagée pour » produire, dans des circonstances » semblables, un grand résultat qui dé» dommageât de tous les inconvénients » attachés à sa formation. »

Nous avons fait connaître ce que d'autres historiens ont écrit pour justifier l'Empereur de n'avoir pas employé sa réserve ; nous ne reviendrons point sur ce sujet. Toutefois nous ferons remarquer, qu'il y a dans l'observation du Maréchal peu de bienveillance pour la garde, qui ne méritait pas sa désapprobation. Est-ce que par ses hauts faits, même par sa seule présence sur un champ de bataille, elle ne rendait pas au centuple ce qu'elle coûtait à l'État ?

Il nous reste à parler des autres historiens de la campagne de Russie, dont nous avons donné les noms. Leur opinion ayant une bien moins grande valeur que celle des écrivains que nous venons de réfuter, nous ne les citerons, en quelque sorte, que pour mémoire :

1° Le général de Ségur.

Ses assertions sur la bataille de la Moskowa ont été si victorieusement combattues par le général Gourgaud, qu'il ne reste plus rien à dire ; on doit seulement s'étonner qu'ayant eu longtemps entre les mains la relation du général Pelet, avant la publication de son histoire, il ne s'en soit pas servi pour rectifier les nombreuses erreurs qu'on y trouve.

Le général Pelet confirme ce fait, et le lecteur impartial pourra apprécier dans quel esprit a été écrit l'ouvrage du général de Ségur.

2° Le colonel Rocquancourt.

On se rend difficilement compte du motif qui l'a décidé à négliger l'écrit du général Pelet, pour insérer, dans son *Cours d'Art et d'Histoire militaires*, une partie de celui du général de Ségur. Qu'il ait voulu donner aux élèves de l'école militaire de Saint-Cyr, pour lesquels il a fait son ouvrage, une idée du style de cet écrivain, on le conçoit ; mais leur faire connaître cette célèbre bataille de la Moskowa, d'après M. de Ségur, c'est ce qu'on doit hautement critiquer. Nous ne saurions trop le répéter, l'*Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée, pendant la campagne de* **1812**, n'est pas une histoire vraie où l'on puisse trou-

ver des documents toujours exacts ; ce n'est pas même un roman comme on a voulu le dire ; c'est un pamphlet bien écrit, que les acteurs du grand drame de Russie ne peuvent consciencieusement approuver. Il nous semble, qu'en raison de la destination de l'ouvrage du colonel Rocquancourt, il lui était moins permis qu'à tout autre de s'appuyer sur une semblable autorité.

3° Le général Rogniat.

Avec cette acrimonie haineuse, dont fourmille sa réponse aux notes de l'empereur Napoléon, il se borne à dire sur la bataille de la Moskowa :

« Je ne répéterai pas les reproches » que l'on fait à Napoléon d'avoir trop » entassé ses troupes, au lieu de les » étendre sur sa droite, ce qui les em- » pêcha d'attaquer simultanément et » avec ensemble ; de n'avoir pas fait » donner sa réserve. Que n'a-t-il pas » fait plus de fautes encore, de manière » à perdre la bataille ? Il eût du moins » évité une partie de ce grand naufrage, » qui, deux mois plus tard, submergea » son navire et engloutit une armée de » six cent mille hommes ! Telle était la » folie de son expédition, qu'une dé- » faite était désirable, afin d'en empê- » cher l'accomplissement. »

Une telle critique faite par un général français ne doit être ni examinée, ni réfutée.

4° Le général de Bismark, pages 148 à 151.

Cet historien, s'appuyant sur l'ouvrage du général de Ségur, veut, contrairement aux généraux Gourgaud et Pelet :

« Que pendant toute la bataille, l'Em- » pereur soit resté à pied sur le point » élevé de la redoute de Chewardino, » d'où il essaya d'en sortir pour se » porter ailleurs ; mais ses souffrances » et sa grande faiblesse ne le lui per- » mirent pas. Il paraissait accablé ; son » visage était décomposé, son regard » terne et sa voix enrouée. »

Il le blâme ensuite d'avoir résisté aux sollicitations qui lui furent faites d'employer sa réserve ; mais, ajoute-t-il (sans doute comme correctif) : « L'Empereur répondait :

» Je dois ménager ma réserve ; notre » victoire est assurée pour aujour- » d'hui ; les Russes ne nous donneront » pas Moscou sans tenter un dernier » effort. L'ennemi est chez lui, près de » ses ressources, nous sommes loin des » nôtres. Il ne me reste que ma garde » pour livrer une seconde bataille et » veiller à notre sûreté. »

Ce langage étant en quelque sorte la reproduction de celui que le général de Ségur fait tenir à l'Empereur, comment se fait-il que le général de Bismark s'en soit rapporté à ce dernier, quand il savait que le général Gourgaud, pages 237 et 238, le dément de la manière la plus formelle, comme il dément aussi l'avis qui, d'après le général de Ségur, aurait été donné à l'Empereur par le général Dumas et l'intendant-général Daru :

« Que l'instant de faire donner la » garde était venu ? »

Mais admettant l'exactitude du fait, est-ce que cette prétendue réponse de l'Empereur : « S'il y a une seconde ba- » taille demain, avec quoi la livrerai- » je ? » n'était pas sans réplique ? C'est justement, parce que le général de Bismark l'a reproduite, la croyant vraie, sans doute, qu'il n'aurait pas dû blâmer l'Empereur de sa décision : blâme, au surplus, qu'à la fin de son appréciation de la bataille, il contredit formellement à son insçu.

5° Le général de Fezensac, page 49, donne un court abrégé de la bataille de la Moskowa, dans lequel on trouve,

1° Cette erreur peu importante, il est vrai, mais que nous devons signaler:

« La grande redoute de droite fut » prise par un régiment de cuirassiers, » reprise par l'ennemi, enlevée de » nouveau par la première division » du premier corps, détachée auprès » du Vice-Roi. »

En écrivant que la grande redoute fut reprise par l'ennemi, on pourrait croire, d'après le général de Fezensac, que tombée au pouvoir des cuirassiers, les Russes revinrent les y attaquer et reprirent ce qui venait de leur être enlevé, tandis que les faits se sont passés autrement.

La tête du 5e régiment de cuirassiers pénétra dans la redoute par la gorge; mais ceux qui en faisaient partie, n'en chassèrent point les Russes qui s'y défendirent courageusement. Pendant cette lutte de quelques minutes, les troupes ennemies, placées en arrière de l'ouvrage bastionné, firent un feu si terrible d'infanterie et d'artillerie sur les cuirassiers qui y étaient entrés et sur ceux qui étaient restés en dehors, que le 5e régiment fut forcé de se retirer; mais au moment où il abandonnait la redoute, les 21e, 17e, 9e et 35e régiments escaladaient les remparts et faisaient main-basse sur tout ce qu'avait épargné le sabre des cavaliers. Le général de division russe Likaczeff y fut fait prisonnier.

2° Cette observation, qu'il importait de combattre:

« L'Empereur resta constamment à » un quart de lieue du champ de bataille, recevant les rapports de tous » les généraux et donnant ses ordres » aussi bien qu'on peut les donner de » loin. »

Ce reproche est d'autant moins juste que l'Empereur était assez rapproché du champ de bataille, pour que les maréchaux Ney et Davout aient pu, pendant la lutte, quitter leurs troupes et venir lui parler; et même pour que les boulets dépassassent la position qu'il occupait.

Le général de Fezensac, qui, comme aide-de-camp du prince Berthier, devait connaître ces faits, a donc eu tort de dire: « Donnant ses ordres aussi » bien qu'on peut les donner de loin, » car nous ne pensons pas qu'il ait voulu que l'Empereur eût été se placer au milieu de la canonnade et de la fusillade. Il devait en outre se rappeler que le tertre où se tenait l'Empereur était le seul lieu d'où il pût bien voir les engagements, et que la très courte distance qui séparait cette position de la ligne russe, était littéralement labourée par les projectiles des batteries ennemies.

6° M. de Puibusque, pages 81 à 90.

Cet historien n'ayant point assisté au grand drame de la Moskowa, donne sur cette lutte des rapports de témoins oculaires. Ces témoins font une sévère critique du dix-huitième Bulletin de la Grande-Armée, qu'ils ne devaient certainement pas connaître, puisque leurs rapports ou lettres sont du 7 septembre, et que le dix-huitième Bulletin est du 12.

Dans ces rapports, on lit ces passages, dont nous conservons les lettres italiques.

« *L'armée russe tuée ou prise depuis* » *l'ouverture de la campagne, se re-* » *trouve vivante pour surpasser la nôtre* » *en nombre, ou tout au moins l'égaler* » *le jour de la bataille.* »

« Vous remarquerez aussi que notre » armée, forte de trois cent cinquante » mille hommes au passage du Niémen, » quoique *n'ayant presque rien perdu* » dans les engagements multipliés et

» dans les escarmouches depuis le 20 » juin, ne se présente à la bataille du » 7 septembre, qu'avec cent trente » mille hommes au plus.

» Que sont devenues ces centaines » de mille hommes qui nous man- » quent du 20 juin au 7 septembre?

» D'où sortent ces phalanges russes » *qu'on tue sans relâche depuis soixante-* » *quinze jours?* »

De semblables demandes méritaient d'être signalées; mais on n'y répond pas.

7° A. de Beauchamp, pages 28 et 29.

En réfutant l'ouvrage du général de Ségur, tant sous le rapport historique, que sous le rapport littéraire, cet écrivain annonce, dans les considérations préliminaires, « qu'au moment où il » écrit le sien, l'indépendance n'exis- » tant plus, ni dans la politique, ni » dans la littérature, il donnera l'exem- » ple d'une véritable indépendance » d'opinion qui est le fondement né- » cessaire de la vérité historique. »

D'après un tel engagement, on pouvait espérer que sa critique historique serait exempte de ces sentiments passionnés et antinationaux, dont sont empreints un trop grand nombre d'écrits, de 1815 à 1830, lorsqu'ils ont à parler de l'Empire. Mais non; on y trouve un continuel dénigrement de ces années à jamais célèbres, et que M. de Beauchamp, comme beaucoup d'écrivains de son époque et de son opinion, ne veulent reconnaître à aucun prix. Sous ce rapport, on peut dire qu'ils sont moins Français que les historiens d'une autre couleur; car ceux-ci considèrent les grandes choses faites sous nos rois, comme un riche héritage qui appartient à la France et dont tous ses enfants, sans aucune exception, doivent être fiers.

Quant à l'appréciation que fait M. de Beauchamp de la bataille de la Moskowa, laissant de côté la question militaire de cette grande lutte, il ne s'occupe que de l'opinion du général de Ségur sur la santé de l'Empereur, dont, suivant ce dernier:

« L'action du génie fut comme en- » chaînée par son corps affaissé sous le » poids de la fatigue et de la fièvre. »

Opinion que M. de Beauchamp réfute de cette manière:

« On conteste généralement à M. de » Ségur que Napoléon fut malade, » souffrant ou moralement affaibli à la » Moskowa, puisque je tiens d'un té- » moin oculaire, d'un homme de sa » suite, que dans la nuit même, avant » de donner ses ordres, il but du » punch! Étrange remède! assez en » usage pour les gens qui se portent » bien. »

D'autres affirment, « qu'après avoir » fait ses dispositions, il déjeûna de » très bon appetit. On conviendra que » ces deux versions ne s'excluent nul- » lement, et qu'au moins notre ma- » lade avait pris de sages précautions » contre les défaillances. »

Et c'est un historien sérieux qui ose tracer de pareilles lignes! Continuons:

« En admettant que la version de » M. de Ségur soit vraie, il fallait que » Napoléon fût déjà usé pour la guerre, » dans un âge où les Villars et les » Souvarof ne commençaient qu'à si- » gnaler la vigueur de leur génie mi- » litaire. On a cherché dans les ri- » gueurs du climat et de la tempéra- » ture de vaines excuses aux désastres » de cette campagne. M. de Ségur, le » premier, a prétexté l'accablement » d'une maladie, pour sauver la gloire » du général en chef. Sans me préva- » loir du droit que j'aurais peut-être » d'exiger un certificat du baron Yvan, » chirurgien intime de Napoléon, la

» nécessité de vaincre et le besoin d'as-
» surer l'avenir d'une si magnifique
» armée, ne devaient-ils pas triompher
» de la fièvre elle-même, et repousser
» l'inertie du mal ? Je n'ai pas besoin
» de remonter aux temps anciens pour
» montrer, des généraux impotents,
» faisant porter leur litière dans les
» rangs, pour y fixer la victoire ; qu'il
» me suffise de citer le maréchal de
» Saxe, en proie aux plus cruelles dou-
» leurs de la goutte ; il vainquit à Fon-
» tenoy, comme aurait pu le faire le
» général le plus ingambe. »

On aurait trop de choses à dire pour répondre à cet article, où règne tant d'âcreté ; nous ferons seulement remarquer, que M. de Beauchamp, ayant connu les mémorables campagnes de 1813, 1814 et 1815, qui suivirent celle de Russie, devait s'abstenir de faire des comparaisons qui ne sont ni vraies, ni justes.

8° Sir Robert Ker-Porter, page 157 :

Pour donner une idée de la manière dont cet historien anglais parle de la bataille de la Moskowa, nous nous contenterons de dire, que, suivant lui :

« Les Français y furent battus ; qu'à
» la nuit ils se retirèrent du champ de
» bataille et se portèrent en arrière,
» sans s'arrêter à plus de dix kilomè-
» tres, et qu'au point du jour, Platoff,
» avec ses Cosaques, fut envoyé à leur
» poursuite. »

Si de semblables mensonges n'avaient pas été imprimés en anglais, et ensuite traduits en notre langue par M. ***, sur une sixième édition, on ne voudrait point y croire ; et pourtant, c'est l'histoire de Sir Robert Ker-Porter que M. de Beauchamp, page 4, signale comme méritant d'être consultée.

9° Durdent, pages 34 et 35.

Cet autre écrivain anglais, qui annonce avoir écrit sa campagne de Moscou en 1812, sur la collection des pièces officielles, prétend aussi :

« Qu'à la bataille de la Moskowa, les
» Français battirent en retraite à plus
» de dix kilomètres, et que le général
» Platoff les poursuivit avec ses Cosa-
» ques. »

10° Le général Sarrazin.

Nous n'avions pas l'intention de parler de cet historien, tant il y a de choses fâcheuses à dire sur son compte ; toutefois, son *Histoire de la guerre de Russie* existant dans la circulation, nous devons la signaler comme un mauvais ouvrage, écrit avec un certain talent, nous en convenons, mais où on trouve, à chaque page, la preuve de quels sentiments était animé cet homme, qui, en 1809, à Boulogne-sur-Mer, déserta ses drapeaux pour passer en Angleterre ; et qui, en 1819, fut condamné à Paris, par un jugement infamant.

Nous terminerions ici ce que nous avions à dire sur la bataille de la Moskowa, si nous n'avions pas pensé qu'il serait peut-être convenable de résumer, en quelques mots, nos observations sur cette lutte remarquable, qu'à Sainte-Hélène, l'Empereur nommait la bataille des Géants.

Ainsi que nous l'avons établi dans nos réfutations, mais surtout, comme le prouvent les narrations des généraux Pelet et Gourgaud, la critique que font plusieurs historiens sur les dispositions et la conduite de l'Empereur à la Moskowa, n'est nullement fondée. Si cette bataille ne donna pas tous les résultats qu'on devait en attendre, on le doit à une foule de circonstances que l'Empereur ne put prévoir, ni empêcher ; car, par ses diverses instructions, et par son ordre du jour pour l'attaque du 7, il indique clairement ce que chacun doit exécuter, et pousse la précaution jusqu'à

prescrire « d'engager les brigades les » unes après les autres, et que tout se » fasse avec ordre et méthode, en » ayant soin de toujours tenir une » grande quantité de réserves. »

Ces instructions et cet ordro du jour, qui n'ont pas leur pareil dans les précédentes guerres, devaient démontrer aux historiens, qui ont semblé n'en tenir aucun compte, quelle grande importance l'Empereur attachait à tout ce qu'on devait exécuter.

Passant à la lutte, que remarque-t-on ?

1° Contre les Français, un champ do bataille préparé à l'avance par l'ennemi, qui sait mettre en sa faveur tous les accidents du terrain qu'il occupe, soit en fortifiant les principaux points, soit en profitant, avec avantage, des difficultés naturelles qu'il présente : position superbe, donnant au général Kutusoff la facilité d'abriter ses troupes et de les faire passer, en quelque sorte, d'une ailo à l'autre de son armée, sans que ces mouvements pussent être aperçus par l'Empereur; quand, au contraire, il était impossible de cacher aux Russes un seul des siens. Leurs généraux pouvaient presquo compter ses soldats, tant les régiments étaient à découvert.

2° Que tous les chefs des deux divisions du maréchal Davout, et le maréchal lui-même, furent blessés dès le commencement de la lutte. Ces pertes ralentirent la marche de ces deux divisions : elles hésitèrent un moment quand il importait essentiellement d'avancer.

3° Que cette hésitation décida le maréchal Ney à se détourner de la direction qu'il devait suivre. L'ennemi en profita habilement, pour renforcer une position qui était peu défendue, lorsque le maréchal commença son mouvement. Ces renforts permirent aux Russes de résister aux attaques de leurs adversaires, dont la vigueur, sans être brisée, se ressentit pourtant des pertes énormes qu'ils firent.

4° Que le prince Poniatowski marcha mollement malgré l'ordre formel de tout culbuter devant lui; et qu'il canonna pendant trop longtemps une position dont il aurait pu s'emparer le matin, puisqu'il le fit dans l'après-midi, sans avoir à sa disposition beaucoup plus de troupes.

Cette tiède coopération de l'aile droite nuisit aux attaques vers Semenowskoï. Elle obligea l'Empereur d'envoyer les Westphaliens entre le maréchal Davout et les Polonais : intervalle qui n'eût certainement pas existé, si ces derniers avaient été conduits plus vigoureusement. Elle permit, en outre, au prince Bagration d'appeler à lui la division du général Konownitzyn (corps du général Touschkoff), pour l'opposer avec ses troupes aux efforts des maréchaux Ney et Davout.

Si le prince Poniatowski avait exécuté les ordres de l'Empereur (il le pouvait), lo général Touschkoff ne se serait point séparé de cette division; les doux maréchaux français ne l'eussent pas alors combattue, et son chef, le général Konownitzyn, n'aurait pu prendre le commandement du centre de l'armée russe, lorsque lo prince Bagration et son chef d'état-major, le général Saint-Priest, furent dangereusement blessés. Cette présence du général Konownitzyn sur ce point fut très heureuse pour l'armée russe, puisque le colonel Boutourlin convient, tome Ier, page 339 :

« Qu'étant privée de direction, elle » commençait à plier. »

5° Que le prince Eugène commit la

faute énorme de ne pas exécuter littéralement les instructions de l'Empereur, en laissant la division Morand marcher seule sur le plateau, tandis qu'elle aurait dû y arriver sous son commandement même, et appuyée par les divisions Gérard et Broussier. Forcée d'abandonner la redoute, cette division fut cruellement décimée, sans que ses pertes fussent de quelque utilité; soutenue, comme elle aurait dû l'être, elle restait maîtresse de la position, et l'ennemi se trouvait compromis au centre dès le début de la bataille. Quelle énorme différence entre ce résultat et celui qu'on obtint bien plus tard et au prix de beaucoup de sang!

6° Une énergie dans l'armée française que rien ne put ébranler, puisque les hommes qui tombaient aux premiers rangs étaient aussitôt remplacés par ceux des derniers. Généraux, officiers et soldats, se précipitaient au milieu du danger, avec la ferme volonté d'en sortir victorieux; aussi, la lutte fut si terrible, que les plus anciens soldats ne se rappelaient pas d'avoir vu tant d'audace d'une part, et de vigoureuse résistance de l'autre. Ceux qui attaquaient étaient dignes de ceux qui se défendaient.

7° D'excellentes mesures prises par l'empereur Napoléon pour amener un succès complet. Malheureusement, elles se trouvèrent en partie paralysées par une foule de circonstances qu'il ne put prévoir, ni même empêcher. Forcé d'en subir les conséquences, il fut contraint de garder en réserve un corps d'élite nombreux, dont la marche seule devait jeter un poids énorme dans la balance.

Du côté des Russes, on trouve :

1° Un champ de bataille préparé d'avance, quoique les officiers qui le tracèrent n'en surent pas tirer tout le parti convenable. Si au lieu de fortifier la ligne de Gorki à la Moskowa, laquelle ne fut d'aucune utilité pour l'armée russe, ils avaient placé ces moyens de résistance entre les redans de Semenowskoï et l'ouvrage bastionné, les difficultés devenaient bien plus sérieuses pour l'armée française, et par suite ses pertes bien plus grandes.

2° De très mauvaises dispositions de la part du général Kutusoff pour le placement de son armée. Sans le courage remarquable de ses soldats, ces mêmes dispositions lui eussent été funestes dès les premières heures de la bataille, et ses réserves, dans lesquelles se trouvait la garde impériale russe, engagées longtemps avant qu'on pût le supposer, n'auraient pas empêché, lors même qu'on ne s'en fût point servi, le facheux résultat des fautes qu'il avait commises.

3° Une diversion (celle du général Ouvarow), dont les suites pouvaient avoir une certaine importance, si le général Kutusoff l'avait fortement soutenue. Il ne comprit pas que son aile droite étant couverte par une position presque inabordable, il pouvait facilement, et sans le moindre inconvénient, disposer d'une grande partie des troupes qui la composaient, pour appuyer, non seulement le mouvement d'Ouvarow, mais encore pour les envoyer à son aile gauche ou au centre gauche. C'est à ce dernier parti seul qu'il s'arrêta.

4° Une attaque vers Semenowskoï, qui ne produisit d'autre résultat que de faire foudroyer par l'artillerie française les masses qu'on y employa. Cette attaque exécutée quelques heures plus tôt s'expliquait; mais vers les deux heures, elle était intempestive. Eût-elle

momentanément réussi, elle ne pouvait qu'être malheureuse pour les Russes, puisqu'alors elle décidait l'Empereur à faire avancer la garde impériale. Une fois engagée, on ne peut dire quels résultats elle aurait obtenus, mais on peut croire qu'ils eussent été immenses.

5° Une grande tenacité de la part du général Kutusoff, qui racheta ainsi toutes ses fautes. En ne doutant pas un seul instant de la vigoureuse defense de ses troupes, il rendit sa défaite moins fâcheuse, et put se retirer dans la nuit du 7 au 8, sans avoir subi de ces pertes considérables, qui sont la suite d'un grand désastre. Si l'impartialité veut que nous reconnaissions qu'il fut remarquable de persévérance dans la résistance qu'il opposa pendant la bataille de la Moskowa ; d'un autre côté, elle veut aussi que nous disions qu'il ne fut rien moins que véridique dans les rapports qu'il en adressa à l'empereur Alexandre : rapports qui lui valurent d'être comblé d'honneurs, de gratifications, et firent chanter à Saint-Pétersbourg et dans tout l'empire russe un *Te Deum* solennel, pour célébrer sa prétendue victoire.

Si ces bulletins n'existaient pas, on ne voudrait point y croire, tant ils sont extraordinaires. Ils ont été imprimés et propagés en Russie et en Angleterre par l'ambassadeur anglais à Saint-Pétersbourg, le général Cathcart.

Non content de tromper son souverain, Kutusoff fit envoyer à deux généraux en chef russes des dépêches qu'on publia les 12 et 13 septembre, et qui portent en substance :

« Enfin, grâces au ciel, l'armée française a été taillée en pièces et la garde impériale détruite. Les Russes ont pris 100 pièces de canon, fait 16,000 prisonniers, parmi lesquels le prince Vice-Roi, les maréchaux Ney et Davout. L'armée française est poursuivie par Platoff avec trente mille Cosaques, qui ont beaucoup contribué à la victoire en culbutant toute la cavalerie. »

SUR LES DIVERS COMBATS DE KRASNOÏ

(15, 16, 17 ET 18 NOVEMBRE).

Le général Okouneff dit, pages 189 et 190, en parlant de ces luttes si remarquables :

« Napoléon fit évacuer Smolensk » successivement. Une partie des gar» des sortit le 13 novembre. Lui-même, » avec le reste, quitta la ville le 14. Le » maréchal Davout, du 15 au 16, le » maréchal Ney, du 16 au 17.

» Cette évacuation successive pro-

» duisit une colonne de route très al-
» longée, dont les parties n'étaient
» plus en état de se soutenir. Le maré-
» chal Kutusoff, qui suivait toujours
» avec le gros de l'armée une marche
» parallèle, rejoignit la grande route à
» Krasnoï. Il y trouva Napoléon atten-
» dant l'arrivée du Vice-Roi et du ma-
» réchal Davout. Ses troupes, occupées
» les unes à rétrograder pour échapper
» à leurs ennemis, les autres pour
» couvrir la retraite, y essuyèrent (le
» 17 novembre) un échec considérable.
» Le Vice-Roi parvint à se faire jour,
» sans faire de grandes pertes ; le ma-
» réchal Davout y sacrifia une partie de
» son corps.

» Ces échecs ne furent pas les seuls
» auxquels ce système vicieux de co-
» lonne de route allongée, mit les dif-
» férentes parties de l'armée française
» en butte. Pendant que le maréchal
» Kutusoff dépostait Napoléon de sa
» position de Krasnoï, le maréchal
» Ney se repliait par la grande route
» de Smolensk, et arrivant à Krasnoï,
» trouva le maréchal Kutusoff lui bar-
» rant le passage à la tête de toute son
» armée.

» Accoutumé à ne suivre que l'im-
» pulsion de son courage, qui ne con-
» naissait pas de bornes, le Maréchal
» tenta, à double reprise, de se faire
» jour à travers l'armée russe; mais la
» masse qui lui était opposée, était
» beaucoup trop grande pour que cette
» tentative pût réussir. Il fut obligé
» de reporter une partie de ses trou-
» pes sur la rive droite, et, en laissant
» le Dniéper entre ses ennemis et lui,
» il parvint à rejoindre le gros de l'ar-
» mée. »

Cette narration, que nous avons reproduite textuellement, est suivie, pages 192 à 195, de considérations sur la colonne de route allongée de l'armée française et sur la lutte de Krasnoï, dont, suivant l'écrivain russe,

« Tout le blâme de cette affaire dé-
» sastrueuse ne doit retomber que sur
» Napoléon qui y sacrifia son armée. »

Tout en repoussant ce reproche, on ne peut disconvenir qu'une partie des considérations du général Okouneff sur la décision prise par l'Empereur de faire évacuer successivement Smolensk, ne soient justes ; car si on examine attentivement cette mesure, qui est aussi désapprouvée par plusieurs écrivains de la campagne de Russie, on sent la difficulté de la justifier, et on se demande, si des motifs inconnus n'exercèrent point une grande influence sur la détermination de l'Empereur. En effet, il est impossible qu'il n'ait pas vu tous les inconvénients que présentaient ces colonnes allongées ne pouvant se prêter un mutuel secours, et offrant à l'ennemi, dont la poursuite incessante lui était bien connue, une proie facile à enlever.

Il est impossible encore qu'il n'ait point calculé les chances favorables qu'il y avait à prendre la rive droite du Dniéper, et mettre par conséquent ce fleuve entre lui et le maréchal Kutusoff.

Le général Jomini, en blâmant la marche de l'armée française par échelons sur la rive gauche du Dniéper, a ajouté, tome IV, page 184 :

« Ce qui empêcha l'Empereur de
» suivre la rive droite, ce fut le défaut
» des connaissances sur l'état des
» routes et les mauvaises cartes du
» pays. »

On ne peut admettre cette réflexion, parce que le froid étant extrême (il descendit le 13, à 22 degrés centigrades au-dessous de zéro), toutes les routes étaient devenues praticables. Quant aux mauvaises cartes que possédaient

l'Empereur et ses généraux, elles furent, il est vrai, un des grands inconvénients de la campagne; mais nous ferons remarquer, qu'à cette époque, elles n'étaient plus aussi utiles, car on savait que, trois mois avant, l'armée russe avait franchi sans difficulté l'espace qui sépare Witepsk de Smolensk, et que, depuis lors, cette contrée avait été parcourue par bon nombre de détachements français dirigés sur Moscou. L'Empereur ne devait donc pas ignorer qu'il pouvait se rendre facilement par la rive droite du Dniéper de Smolensk à Orcha; et, en admettant qu'il eût voulu abandonner cette ligne, il lui restait celle de Witepsk : ce qui lui donnait la possibilité de se rapprocher des deuxième et neuvième corps d'armée, sous les ordres des maréchaux Gouvion Saint-Cyr et Bellune. S'il renonça à ces avantages, il faut nécessairement qu'il y ait été contraint, parce qu'on ne peut supposer que, connaissant la malheureuse situation de son armée, il ait voulu la rendre plus malheureuse encore en contribuant sciemment aux divers chocs si terribles de Krasnoï.

Cette hypothèse admise, nous dirons que les reproches adressés à l'Empereur, fondés dans un sens, ne le sont plus, dès qu'on pense qu'il fut forcé, par des causes qui resteront ignorées, d'agir ainsi que cela eut lieu. Mais si dans le doute on doit s'abstenir de blâmer ce qui, autrement, mériterait de l'être, il n'en est plus de même à l'égard du maréchal Kutusoff, que rien ne saurait justifier pour sa conduite dans l'épisode de Krasnoï, où, suivant le général Okouneff, page 194 :

« Il avait tout à gagner et rien à » perdre, tandis que c'était tout le » contraire pour Napoléon. »

L'écrivain russe, au lieu de critiquer, comme elles le méritent, toutes les mesures du maréchal Kutusoff, qui apporta dans ses opérations de cette époque une telle indécision et une telle mollesse, qu'elles peuvent être considérées comme une des plus grandes fautes qui ait été commise à la guerre, se borne, page 194, à lui reprocher « le peu de vigueur qu'il em» ploya dans les luttes de Krasnoï. »

Dans le fait, il est certain que si le maréchal Kutusoff avait attaqué avec autant d'énergie les diverses fractions de l'armée française qui défilèrent devant lui, que celles-ci en mirent à se défendre, elles eussent été complètement anéanties; mais, Empereur, généraux, officiers et soldats firent si admirablement leur devoir, que les combats du 15 au 19, sont pour les Français des victoires plutôt que des défaites. En nous exprimant ainsi, nous croyons dire la vérité; car il suffit, pour le prouver, non point de faire un historique complet, mais de récapituler en quelques mots comment les faits se sont passés.

Le 14 novembre, l'empereur Napoléon sortit de Smolensk avec la garde impériale (huit à neuf mille hommes au plus) sous les ordres du maréchal Mortier, pour se rendre à Krasnoï.

Le 15, il trouva un corps russe de vingt mille hommes, commandés par le général Miloradowitch, placé à Rjawka, parallèlement à la grande route. Le général russe, n'osant point barrer le chemin à la garde impériale, se contenta de la canonner, sans cependant lui faire éprouver des pertes sensibles.

Le 16, le Vice-Roi, parti la veille de Smolensk, arriva, avant trois heures de l'après-midi, à la tête de moins de six mille hommes, au village de Mer-

lino, où le général Miloradowitch occupait la grande route avec vingt-quatre mille fantassins et six mille chevaux.

Sans s'inquiéter d'un nombre d'adversaires aussi considérable, le Vice-Roi, ayant réuni en colonne tous les hommes valides et armés de son corps, marcha hardiment à l'ennemi, qui, étonné de tant d'audace, se hâta d'appeler à son secours sa réserve de cavalerie.

Malgré les efforts de toutes ses forces réunies; malgré le ravage que faisaient, dans les rangs du corps français, plusieurs batteries, dont une de vingt-quatre pièces, établie en avant de Stessna; malgré les sommations que le général Miloradowitch fit faire au Vice-Roi de mettre bas les armes, le prince Eugène resta inébranlable et digne de la noble mission qu'il remplissait dans ce moment critique. Comprenant, toutefois, qu'il ne pourrait, avec le petit nombre de ses soldats, repousser la masse énorme des Russes qu'il avait devant lui, et, par conséquent, renverser la barrière formidable qui lui fermait Krasnoï, il fit une sérieuse démonstration contre la gauche de l'ennemi; puis, profitant de ce mouvement et du déclin du jour (à cette latitude, les jours très longs en été sont très courts en hiver), il se jeta sur la droite vers le village de Fomina, d'où il rejoignit, sans être trop inquiété, la grande route à Keuzowa. Il parvint ainsi à Krasnoï, position occupée par l'Empereur, qui avait pris l'audacieuse résolution de défendre ce poste important. Cette résolution était d'autant plus remarquable, qu'il connaissait tous les dangers dont il était menacé à chaque instant par l'armée russe, forte de plus de quatre-vingt-dix mille hommes, avec cinq cents canons bien attelés. Placée, dès le 16, la droite sur la grande route, à Merlino, la gauche devant Krasnoï et le centre à Szilowa, où le maréchal Kutusoff avait établi son quartier-général, elle pouvait facilement tourner Krasnoï, devancer l'armée française à Liady (entre Orcha et Krasnoï) et la détruire complètement. Aussi, quand on examine sur la carte le terrain occupé par des forces aussi considérables, et qu'on pense à l'immense avantage que pouvait en tirer le maréchal Kutusoff, on est étonné qu'il n'ait point profité de cette admirable situation, et qu'il ait résisté aux sollicitations de ses généraux, qui lui démontrèrent un succès infaillible.

Mais ce qui doit bien plus étonner encore, c'est la détermination de l'Empereur de faire tête à l'orage en restant à Krasnoï, quoiqu'il n'ignorât pas les terribles conséquences qui pouvaient en être la suite. Nous insistons fortement sur ce fait, qu'excepté le général de Chambray, les historiens de la campagne de Russie n'ont pas apprécié à sa juste valeur, ni fait ressortir autant qu'il méritait de l'être.

Le 17, l'armée russe, dont la droite (le corps du général Miloradowitch) s'était établie dans une position formidable pour les fractions de l'armée française restées en arrière (premier corps maréchal Davout, troisième corps maréchal Ney), devait espérer que ces deux corps ne lui échapperaient pas. Mais l'Empereur, jugeant, avec son coup-d'œil habituel, que ces troupes ne pourraient le rejoindre, tant que les Russes occuperaient en force la grande route vers Merlino, se décida d'attaquer le 17, à la pointe du jour, le maréchal Kutusoff, espérant que ce dernier, surpris d'une telle témérité, se hâterait d'appeler à lui son aile droite, ce qui faciliterait le passage au maréchal Davout.

Ses dispositions prises, ses ordres donnés, il sortit de Krasnoï à la tête d'un faible corps de quinze mille hommes, avec une trentaine de canons mal attelés, et vint attaquer vigoureusement l'ennemi au village d'Ouwarovo. Ainsi qu'il l'avait espéré, le maréchal Kutusoff, alarmé de l'énergie de cet acte offensif, se hâta de rappeler à lui le général Miloradowitch, qui abandonna la position de Merlino, pour s'établir sur la droite de la route, à la hauteur de Katowa.

Pendant ces divers incidents du 16 et de la matinée du 17, le maréchal Davout avait quitté Smolensk le 16, avec huit mille hommes environ, débris informes de quatre magnifiques divisions (la deuxième division, général Ricard, était restée à Smolensk, sous les ordres du maréchal Ney). Arrivé près de Koritnia, il apprit, vers les six heures du soir, que la canonnade avait été entendue toute la journée dans la direction de Krasnoï. Persuadé, en apprenant cette nouvelle, que c'était l'Empereur qui était engagé, et qu'il pouvait avoir besoin du premier corps, il euvoya aussitôt un officier à Smolensk prévenir le maréchal Ney qu'il prenait le parti de ne point l'attendre, comme ses instructions le lui prescrivaient, et il donna l'ordre d'accélérer la marche. Sans s'arrêter à Koritnia et y bivouaquer, comme le disent à tort plusieurs écrivains, il marcha toute la nuit avec rapidité. Au jour, il se présenta sur les lieux, où la veille le Vice-Roi avait combattu, et il put les dépasser sans trouver d'obstacles sérieux ; mais il n'en fut plus de même au village de Kotowa : là, une nombreuse artillerie russe, en partie montée sur des traîneaux, vint foudroyer les restes harassés des quatre divisions du premier corps, sans qu'il leur fût possible de répondre à cette attaque meurtrière.

Aujourd'hui, quarante ans après ce choc de Krasnoï, il est présent à notre mémoire comme s'il était d'hier, tant il a laissé de douloureux souvenirs dans notre esprit, et tant il nous fut pénible de ne pouvoir prêter secours ou serrer la main à de bons et vieux camarades qui étaient frappés à nos côtés. Ce moment terrible est une des plus rudes épreuves que nous ayons subies dans notre longue carrière militaire.

C'était un sublime spectacle de voir ces hommes exténués de fatigue et de misère, ne pouvant faire usage de leurs armes, tant le froid était rigoureux, serrés les uns contre les autres, rester aussi grands que le malheur dont ils étaient la victime. Ils n'apportaient d'autre résistance, que celle de se précipiter, par moments, sur l'artillerie ennemie, qui, effrayée de leur audace, se retirait en toute hâte. Mais, hélas ! à quelques pas plus loin, elle s'arrêtait ou s'élançait au galop, prendre une position plus favorable, d'où elle envoyait la mort à pleines mains.

C'est de cette manière que le corps du maréchal Davout parvint à franchir l'espace entre Kotowa et Krasnoï, espace qu'il n'aurait pu traverser, si l'Empereur n'avait continué l'attaque qu'il avait commencée au point du jour et qu'il dirigeait lui-même, à pied, au moment de l'arrivée du maréchal Davout.

Sans avoir rien perdu de sa grandeur d'âme, il prit dans cette matinée critique de si heureuses dispositions, qu'il en résulta pour le premier corps une diversion favorable, qui lui facilita le passage et lui permit, en outre, de venir s'établir sur la gauche des trou-

pes françaises sorties le matin de Krasnoï. Il y resta jusqu'à ce que l'Empereur, voyant qu'il allait être entouré de tous côtés par l'armée russe, ordonna la retraite sur Liady. Cet ordre, qui amenait forcément l'abandon du maréchal Ney, puisqu'il quittait ce jour-là Smolensk, ne fut nullement entravé par les Russes. L'armée française se retira tranquillement, excepté, toutefois, la quatrième division du premier corps (général Friederichs), qui fut chargée de faire l'arrière-garde.

Poussée assez vivement par l'ennemi, elle put cependant traverser Krasnoï sans pertes et sans difficultés. Mais, à peine sorti de la ville, le 33ᵉ d'infanterie légère et le 85ᵉ régiment de ligne, qui formaient l'extrême arrière-garde et marchaient par échelons (le 33ᵉ était le dernier), furent assaillis par une nuée de Cosaques. Sans trop s'inquiéter de cette multitude, les deux régiments, tout en continuant leur retraite, prirent cependant des dispositions pour résister à l'attaque bien plus sérieuse d'une forte colonne de cavalerie régulière, accompagnée d'une nombreuse artillerie, qui ne tarda pas d'envoyer une masse de projectiles sur les deux régiments.

Entourés de tous côtés, foudroyés d'abord par l'artillerie, chargés ensuite une première fois, les deux régiments résistèrent à ces assauts. Toutefois, malgré leurs efforts, ils ne pouvaient sortir vainqueurs d'une lutte aussi inégale, et le 33ᵉ disparut complètement sous la masse de cavalerie dont il fut enveloppé.

Pareille fin était, sans nul doute, réservée au 85ᵉ; mais, marchant à quelques centaines de pas en avant du 33ᵉ, il eut le bonheur, au moment où la charge recommençait, de franchir un petit chemin creux, qui arrêta les cavaliers lancés sur lui. Placés de l'autre côté de ce chemin, les soldats du 85ᵉ purent tirer, en quelque sorte, à bout portant sur la masse compacte des ennemis, dont ils tuèrent ou blessèrent un assez grand nombre, pour obliger les autres à se retirer en désordre. Le 85ᵉ put alors gagner le village de Dobroï, où il arriva à l'entrée de la nuit.

Acteur dans ces luttes, nous pouvons donc réfuter, avec une entière connaissance de cause, la version du colonel Boutourlin, lequel prétend, tome II, pages 222 et 223 :

« Que dans les rues de Krasnoï, » les canonniers russes, à défaut de » cavalerie qui n'était pas arrivée, » poursuivirent l'arrière-garde le sabre » à la main, et lui enlevèrent trois » canons. »

» Que les cuirassiers qui survinrent » en achevèrent la défaite et anéan» tirent en outre une colonne du ma» réchal Davout qui n'avait pas encore » atteint Krasnoï.

» Que le général Rosen coupa en » deux le corps du maréchal Davout, » entre Dobroï et Krasnoï, dont la » partie en arrière fut entièrement » détruite. »

Erreurs notables de la part de l'écrivain russe.

Faisant partie de cette arrière-garde, nous affirmons :

1° Qu'avant d'arriver à Krasnoï, elle ne fut ni attaquée, ni défaite par les cuirassiers. Si ces derniers obtinrent le résultat indiqué par le colonel Boutourlin, ce ne fut pas sur l'arrière-garde ou sur une autre colonne organisée, mais sur cette masse de traîneurs qui se laissaient prendre sans la moindre résistance.

2° Que l'arrière-garde traversa Kras-

noï sans subir le moindre échec, ni voir un seul *de ces canonniers, qui, à défaut de cavalerie, la poursuivirent le sabre à la main, et lui prirent trois canons :* fait matériellement impossible, puisqu'elle se retirait sans être soutenue par une seule pièce.

3° Que le corps du maréchal Davout ne fut point coupé en deux par le général Rosen, car l'attaque dont il est question, est celle de ce général sur le 33e et le 85e. Comme nous l'avons dit, le 33e succomba ; mais un régiment n'est pas la moitié d'un corps d'armée, si faible qu'on le suppose en ce moment.

C'est ce même 33e régiment d'infanterie légère que, dans les premiers jours de juillet, le maréchal Davout laissa à Minsk. N'ayant point fait la campagne avec sa division (quatrième du premier corps), il la rejoignit dans le mois de novembre, près de Smolensk. En le voyant si complet, si frais, si beau, nul n'aurait pu croire que peu de jours après, quelques minutes suffiraient pour anéantir un corps qui renfermait tant d'éléments de force et faisait un contraste si frappant avec les autres troupes de l'armée.

Le même jour 17, où ces événements se passaient à Krasnoï, le maréchal Ney, qui avait reçu la veille, à huit heures du soir, la nouvelle que le maréchal Davout continuait sa retraite sans l'attendre, et qui avait répondu à l'officier, porteur de la dépêche, « que tous les Cosaques de la » Russie ne l'intimideraient point et » qu'il remplirait ses instructions (dé- » truire les murs de Smolensk et l'ar- » tillerie qu'on y abandonnait); » ce même jour, disons-nous, le maréchal Ney sortait de Smolensk, à trois heures du matin, avec près de six mille hommes d'infanterie, deux à trois cents cavaliers, douze pièces de canon et plus de sept mille traîneurs, embarras énorme pour son corps d'armée.

A l'entrée de la nuit, il prit position à Koritnia, d'où il partit le lendemain au point du jour.

Deux heures après son départ, un bien plus grand nombre de Cosaques que la veille, vint flanquer la colonne qui, marchant serrée et en ordre, arriva à trois heures à Kotawa par un temps brumeux, précurseur du dégel. Son avant-garde y fut arrêtée par le général Miloradowitch, qui barrait complètement le passage avec quarante mille hommes et une nombreuse artillerie, dont cinquante pièces placées en travers de la route. Cette formidable artillerie, masquée par le brouillard, laissa approcher cette avant-garde, et quand elle fut à une courte distance, elle la foudroya si vivement, qu'elle jeta le désordre dans ses rangs. Le maréchal Ney s'étant porté sur le point où avait lieu l'attaque, vit aussitôt qu'il n'y avait qu'une grande énergie qui pût le tirer de la terrible position où il se trouvait. Il se hâta de former ses troupes en colonnes, traversa le ravin qui le séparait de l'ennemi, se précipita sur lui à la baïonnette et l'aborda si vigoureusement qu'il renversa les deux premières lignes russes, et les força deux fois à se retirer. Mais tant d'héroïsme ne pouvait être couronné de succès, ses troupes durent abandonner le champ de bataille.

Cet échec ayant prouvé au maréchal Ney l'impossibilité d'une nouvelle attaque, il se retira sur la route de Smolensk, et se jetant à droite du côté du Dniéper, il s'arrêta au village de Danikowa où il fit établir de nombreux feux de bivouacs, pensant que de leur côté les Russes cesseraient leur poursuite et le considéreraient comme une

proie facile à enlever le lendemain. A cet égard, l'espoir du maréchal Ney ne fut point trompé, car l'ennemi s'arrêta, après, lui avoir envoyé, à trois reprises, un parlementaire pour l'engager à se rendre. Le maréchal Ney, que le danger avait encore grandi, retint prisonnier le parlementaire à sa troisième sommation, afin qu'il ne pût instruire le général Miloradowitch de la situation de ses troupes. Il leur accorda quelques instants de repos, quitta ses bivouacs, se dirigea dans le plus grand silence vers le Dniéper qu'il franchit sur la glace, presque homme par homme, entre les villages de Syrokorémié et Kousina, abandonnant artillerie, bagages et chevaux que la glace trop faible n'aurait pu porter, puisqu'elle se brisa sur les deux bords du fleuve. On assure que c'est aux conseils du colonel du 48e (Pelet), qui, malgré ses cruelles blessures, conservait toute son énergie, que le maréchal Ney doit d'avoir pris cette heureuse détermination, car il voulait se diriger à gauche pour gagner Mohilew, ce qui l'aurait jeté au milieu des forces russes.

Ce passage du Dniéper, qu'on ne saurait trop admirer, ne laissa au maréchal Ney qu'un corps de trois mille hommes encore valides, marchant en ordre; et un pareil nombre de ces malheureux traîneurs, la plaie de l'armée. Tout ce qui hésita à se servir du moyen de salut qui était offert, et de se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour atteindre la partie de la glace non brisée (malheureusement le nombre en fut très grand); tous ces hommes, disons-nous, restèrent sur la rive gauche du Dniéper et devinrent le lendemain la proie de l'ennemi.

Dès que le maréchal Ney, qui veillait au passage avec la plus grande sollicitude, se fut assuré que ceux dont la ferme volonté était de revoir la France, avaient traversé le fleuve, il prit la direction d'Orcha, en longeant le Dniéper; mais les dangers qu'il croyait avoir détruits en mettant entre l'armée russe et lui, une barrière presque infranchissable, se représentèrent à ses premiers pas. Arrivé à la hauteur du village de Gusinoé, il trouva la plaine, qu'il avait devant lui, couverte de sept à huit mille Cosaques, commandés par le général Platoff, avec une artillerie bien organisée. A son approche, l'ennemi fit ses dispositions pour l'enlever; mais, ni artillerie, ni charges de cavalerie, purent arrêter sa marche. Renversant les obstacles qui naissaient à chaque instant, le maréchal Ney sut électriser si admirablement les débris de son corps d'armée, qu'après avoir soutenu de terribles luttes où ses soldats ne firent usage que de leur énergie et de leur baïonnette, il arriva enfin à Orcha dans la nuit du 20 au 21, donnant ainsi au monde entier l'exemple de ce que peuvent les troupes françaises quand elles sont commandées par des hommes comme le maréchal Ney.

Le colonel Boutourlin, tome II, pages 227, 228 et 229, en rendant compte des opérations de ce maréchal devant Krasnoï, a commis de si grandes erreurs, que dans l'intérêt de la vérité, nous devons les signaler et les combattre. Nous le faisons avec la certitude que notre version sera plus exacte que celle de l'écrivain russe.

1° Il donne au maréchal Ney une force de plus de seize mille hommes, quand il est positif qu'il n'avait pas plus de six mille combattants d'infanterie, trois cents chevaux et douze pièces de canon. Ainsi les Russes ne purent faire 12,000 prisonniers

armés et prendre 27 pièces de canon, comme il l'a écrit.

2° « Le troisième corps ne fut point » passé par les armes, ni une partie » de ce même corps abandonné par » son chef ; » car l'attaque que fit le maréchal Ney ayant été repoussée, il se retira sur la route de Smolensk sans être sérieusement poursuivi et n'abandonnant aucun soldat, excepté les blessés qui ne purent marcher.

3° « Son mouvement offensif ne fut » point appuyé par des colonnes qui » avaient passé la Lossmina, à la » droite de la grande route, et l'attaque » ne fut pas renouvelée, » puisqu'une seule colonne se porta en avant, et que sa retraite ayant prouvé au maréchal Ney l'impossibilité de s'ouvrir le passage l'épée à la main, il renonça à une seconde attaque.

« 4° Le maréchal Ney ne fut point » atteint par l'ennemi, pendant qu'il » était occupé au passage du Dniéper, » ni ce dernier ne lui prit pas, dans ce » moment 10 canons et 300 prison» niers ; » car le passage ne fut nullement inquiété, ni hâté par la présence des Russes, qui ne parurent que le lendemain. C'est alors, seulement, qu'ils prirent les traîneurs, les chevaux, les canons et les bagages, restés et abandonnés sur la rive gauche du fleuve.

« 5° Les troupes du gros du corps » ne demeurèrent pas sur la grande » route séparées du maréchal Ney, » et ne purent envoyer à minuit un » parlementaire au général Milorado» witch, pour capituler, et, aussitôt » après, mettre bas les armes au nom» bre de huit mille cinq cents hom» mes, » parce qu'il est avéré que tous les hommes armés, comme les traîneurs, exécutèrent les mouvements ordonnés par le maréchal Ney : d'abord d'établir des bivouacs, et ensuite de se diriger vers le Dniéper. Les débris du troisième corps étaient depuis longtemps en marche sur la rive droite du fleuve, lorsque les Russes prirent, au jour, tout ce qui était de l'autre côté.

De pareilles erreurs méritaient d'être relevées ; mais, s'il nous est permis de les reprocher au colonel Boutourlin, nous devons ajouter que, dans sa narration des chocs de Krasnoï, il fait, tome II, page 228, le plus grand éloge du courage que le maréchal Ney et ses troupes y déployèrent. Il dit :

« Les colonnes de Ney, arrivées à » deux cent cinquante pas des batte» ries russes, furent accueillies par » cinquante bouches à feu, tirant à mi» traille, et que, loin d'être déconcer» tées par cette réception, elles passè» rent le ravin de la Lossmina, et se » jetèrent sur les batteries avec une fu» reur et un courage admirables ; que » les rangs entiers tombaient et se » trouvaient remplacés sur le champ » par ceux qui les suivaient, et qui ve» naient mourir à la même place, fai» sant ainsi, quoiqu'exténués, preuve » de l'opiniâtreté la plus héroïque. »

Puisque le colonel Boutourlin s'est exprimé avec cet accent de chaleur et de conviction, nous avions donc raison de soutenir que les luttes de Krasnoï sont à la gloire du nom français, et qu'elles doivent être considérées plutôt comme des victoires pour eux, que comme des défaites.

Ce fait d'armes, un des plus beaux des guerres anciennes et modernes, méritait d'autant moins l'espèce d'oubli du général Okouneff, que le corps du maréchal Ney, et, par conséquent, les autres corps de l'armée française étaient dans un état déplorable ; tandis que les Russes avaient pour eux, posi-

tion, nombre et organisation. Sans l'énergie morale dont cette armée fut si grandement douée, il est certain qu'elle y aurait succombé tout entière, et que pas un seul homme ne serait revenu en France annoncer un aussi grand désastre.

L'Empereur ne se trompait donc point, quand il disait dans le vingt-neuvième Bulletin :

« Dans ces rudes épreuves, les hom» mes que la nature n'a pas trempés » assez fortement pour être au-dessus » de toutes les chances du sort et de » la fortune, sont ébranlés et ne rêvent » que malheurs ; ceux qu'elle a créés » supérieurs à tout, voient une gloire » nouvelle dans des dangers nou» veaux. »

Ces détails détruisent l'opinion du général Okouneff : « Que l'Empe» reur sacrifia son armée à Krasnoï, » comme le colonel Boutourlin s'est trompé, quand il prétend, tome II, pages 231 et 232, que l'armée française était, à sa sortie de Smolensk, de soixante-dix mille hommes. Elle n'avait réellement que trente à trente-cinq mille combattants, savoir : dix à douze mille partis les 13 et 14, six mille le 15, huit mille le 16, six mille le 17; 2° qu'il a tort de signaler, avec emphase, les trophées des Russes à Krasnoï, qu'il porte à 26,000 prisonniers, dont 7 généraux, plus de 300 officiers, 116 canons, sans compter les 112 trouvés sur la route de Smolensk à Orcha, et un grand nombre de drapeaux.

A l'exception de l'aigle du 33e régiment d'infanterie légère, que les Russes prirent lorsque ce régiment fut anéanti : et celui du 18e de ligne qu'ils enlevèrent dans l'attaque du maréchal Ney, ils n'en eurent aucun autre en combattant. S'il leur en tomba un plus grand nombre entre les mains, ces drapeaux se trouvèrent, avec les officiers qui les portaient, au milieu de ces masses d'hommes isolés ou de traîneurs, qui ne formaient point de corps organisés et que l'ennemi prenait par centaines sans la moindre résistance. C'est cette même facilité d'enlever des soldats, en quelque sorte inertes, qui leur donna un si grand nombre de prisonniers dans le trajet de Smolensk à Krasnoï, mais non 26,000, chiffre exagéré.

Les seuls généraux qui furent faits prisonniers en combattant, sont : le général Heyligers, commandant le 35e de ligne (quatrième corps); et le général Lenchantin (troisième corps).

Quant aux canons, les Russes n'en prirent pas de vive force, ils les trouvèrent abandonnés, et même, dans quelques endroits, rangés en ordre. Le colonel Boutourlin, page 225, convient que « le centenier Nazkin, qui » faisait l'avant-garde du général De» nisof, en trouva à vingt-quatre kilo» mètres de Smolensk 112 pièces aban» données. Puisqu'on les laissait par quantités aussi considérables, il n'y avait donc point de motifs de tant se glorifier de ces prises, au nombre desquelles il fait sonner bien haut celle d'un bâton de maréchal (du maréchal Davout) et la chancellerie de Napoléon, sans ajouter que ces objets furent trouvés dans des fourgons laissés sur la route.

Si, dans l'intérêt de la vérité, nous avons cru nécessaire de relever de telles erreurs, cette nécessité devient bien plus grande encore, dès qu'il s'agit de réfuter les éloges pompeux que le colonel Boutourlin fait de la manière dont le maréchal Kutusoff dirigea toutes les manœuvres de Krasnoï, qui, selon lui,

« Présentent une application exacte » des vrais principes de la guerre, et

» dont le système de temporisation, » adopté par le maréchal, assura la dé» livrance de la Russie. »

La lecture des divers épisodes de Krasnoï doit démontrer au lecteur impartial que cet éloge est loin d'être justifié, et qu'il est impossible de trouver, dans les mouvements de l'armée russe, « l'application des vrais princi» pes de la guerre, » car il est certain que si le maréchal Kutusoff les avait réellement compris, l'armée française devait être entièrement anéantie; toute son énergie et tous ses efforts n'auraient pu empêcher cette catastrophe.

Dans le fait, qu'on songe :

1° Que son armée entière (plus de quatre-vingt-dix mille hommes) pouvait occuper, non seulement Krasnoï, qui fut au pouvoir de l'avant-garde russe, le 14, jour où l'Empereur sortait de Smolensk, mais encore, Liady, bien plus en arrière, prévenir les Français à Orcha et y détruire le pont.

2° Que cette armée était tellement supérieure en infanterie, artillerie et cavalerie, en bon état, qu'avec de si admirables éléments, il n'y avait peut-être, dans le monde entier, que le maréchal Kutusoff, pour ne pas en profiter et obtenir un de ces résultats qui font l'étonnement de tous.

Quant au système de temporisation, qui, suivant le colonel Boutourlin, « assura la délivrance de la Rus» sie ; » il est bien démontré que cette temporisation du maréchal Kutusoff n'était pas chez lui une vertu militaire, mais une indécision de caractère qui paralysait ses bonnes inspirations, et lui faisait toujours rejeter les conseils de ses généraux.

D'ailleurs, la temporisation, si vantée par l'écrivain russe, n'était pas nécessaire à Krasnoï, parce que l'armée française, forcée d'évacuer la Russie, n'était plus en mesure de prendre des positions pour s'y établir. Comme il est impossible que le maréchal Kutusoff n'ait pas apprécié cette situation, il fallait frapper un coup décisif, et d'autant plus certain, que l'empereur Napoléon, privé pour le moment de ses ressources, n'avait plus pour lui que le courage. Celui du désespoir eût été sans résultat et n'aurait pu le sauver. Dans cette circonstance, il ne s'agissait donc point pour le maréchal Kutusoff d'avoir de la témérité, il lui fallait seulement une volonté ferme, inébranlable. Dès lors, tout finissait à Krasnoï pour l'armée française. Si nous insistons fortement sur ces observations, c'est qu'il n'était pas permis au colonel Boutourlin d'exalter la conduite qu'y tint le maréchal Kutusoff, et de blâmer celle de l'empereur Napoléon, auquel il attribue une pensée indigne de ce grand capitaine.

Voici ce que nous lisons, tome II, pages 237 et 238:

« On ne comprend pas pourquoi » l'empereur Napoléon échelonna » comme il le fit, les divers corps de » son armée, sur la rive gauche du » Dniéper, au lieu de prendre la rive » droite. Que le seul motif qu'on peut » trouver à cette conduite, c'est que » désespérant conserver son armée, il » ne songeait plus qu'à s'assurer le sa» lut de sa personne, en prenant le » chemin le plus connu et le plus court, » et en sacrifiant tous ses corps, qui » disposés en échelons, faisaient les » fonctions d'une arrière-garde desti» née à couvrir la retraite de son es» corte. »

Si le colonel Boutourlin s'était borné à critiquer la décision de l'Empereur, qui lui fit échelonner son armée sur la rive gauche plutôt que sur la rive droite du Dniéper, nous n'aurions rien

à répondre, parce que nous avons déjà fait connaître notre opinion à cet égard; mais il n'en est plus de même, dès que l'écrivain russe présente l'autre assertion. Comment d'ailleurs n'a-t-il point remarqué qu'il se contredisait lui-même en écrivant, tome II, page 217 :

« L'Empereur, qui désirait se soute-
» nir près de Krasnoï, du moins jus-
» qu'à l'arrivée du corps de Davout,
» résolut d'accepter le combat, et le
» 17, au matin, il fit attaquer vivement
» le village d'Ouwarovo. »

Il est bien évident que si l'Empereur avait voulu sauver sa personne, ainsi que l'a pensé le colonel Boutourlin, il n'aurait pas pris une semblable détermination et ne se serait point arrêté à Krasnoï du 15 au 17 après-midi, pour y recueillir les corps du Vice-Roi, des maréchaux Davout et Ney. Ce dernier fut abandonné, il est vrai, mais nous en avons démontré l'impérieuse nécessité.

Comme on ne peut changer la nature de ces faits, ni en détruire la vérité ;

Comme on ne peut prouver que l'Empereur n'a point attendu les corps qui s'échelonnaient derrière lui ;

Comme il est impossible de dire qu'il n'a pas attaqué l'ennemi pour leur faciliter les moyens d'arriver à Krasnoï, le colonel Boutourlin n'était donc plus impartial, lorsqu'il exprimait une opinion aussi malveillante.

Qu'un Russe se soit ainsi trompé, on le démontre, mais qu'un Français (le général de Ségur) ait écrit page 192 :

« Napoléon sentait qu'il n'y avait
» plus qu'à sacrifier successivement
» l'armée, partie par partie, en com-
» mençant par les extrémités, pour en
» sauver la tête. »

Ce ne sont plus des preuves qu'il faut pour établir le contraire, c'est un vif sentiment de réprobation qu'on exprime, et on ajoute, que le général Gourgaud qui, page 406, a blâmé cette indigne observation, ne l'a pas fait avec assez de force. Du reste, comme elle confirme la manière dont le général de Ségur apprécie les divers incidents de la campagne de Russie, et par conséquent ceux de Krasnoï, nous nous abstiendrons d'en réfuter la narration, si riche de phrases pompeuses, brillantes; mais si pauvre de vérité.

Nous passons aux autres historiens.

1° Le général Jomini, tome IV, pages 186 à 190.

Dans sa relation des luttes de Krasnoï, nous releverons d'abord deux erreurs :

La première :

« L'Empereur avait déjà gagné Kras-
» noï avec le gros de la garde, lorsque
» l'avant-garde de Miloradowitch parut
» sur la grande route entre Krasnoï et
» la poste de Korytnia. »

Le général Miloradowitch, avec des forces imposantes (vingt mille hommes et vingt-quatre pièces de canon) arrivait sur la grande route de Smolensk à Krasnoï, au village de Rjawka, au moment où l'Empereur y paraissait du côté opposé à la tête de la garde. Ce corps imposa tellement au général russe, qu'il se contenta de le canonner et d'en attaquer les dernières fractions qui résistèrent vigoureusement et ne furent point coupées du reste de la colonne, ni obligées de chercher leur salut dans les bois, ainsi que l'a écrit à tort le colonel Boutourlin, qui, dans cette circonstance, a encore confondu les traîneurs avec les troupes organisées.

La deuxième :

« Le maréchal Ney passa le Dniéper
» sur la glace encore mal affermie.
» Les premiers bataillons réussirent à
» gagner la rive droite, mais la glace se
» rompit sous les derniers, et il y en

» eut une centaine de noyés. Le reste » du corps demeuré sur la grande route, » avec une multitude de traîneurs de » tous les autres corps, se trouvant hors » d'état de le suivre par la rupture des » glaces, mit bas les armes. »

Nous avons indiqué, d'après des renseignements certains, de quelle manière le maréchal Ney passa le Dniéper. Ces renseignements étant confirmés par la plupart des historiens de la campagne de Russie, nous n'hésitons donc point de dire que le général Jomini s'est grandement trompé dans sa narration. Selon lui, les premiers bataillons passent sur la glace mal affermie, mais elle se rompt sous les derniers, et il y en eut des centaines de noyés. (C'est sans doute des centaines d'hommes que le général Jomini a voulu dire.) Les troupes ne passèrent pas bataillon par bataillon, mais en quelque sorte homme par homme, et s'il s'en noya, ce ne fut qu'un très petit nombre, tant la sollicitude du maréchal Ney fut grande.

Pour le reste du corps du maréchal Ney demeuré sur la grande route, et qui mit bas les armes, nous avons réfuté cette version appartenant au colonel Boutourlin. Elle n'est pas plus exacte dans l'un que dans l'autre ouvrage de ces deux historiens.

Il nous reste à parler d'une note relative au maréchal Ney, qu'on trouve à la suite des détails que le général Jomini donne sur la retraite de ce maréchal, et qu'il termine par ces mots :

« Ney, à son arrivée, fut salué par » toute l'armée comme le plus intré- » pide de ses chefs. »

Puis, un renvoi à la note que nous copions textuellement :

« Ney n'avait pas couru, dans cette » occasion, la moitié des dangers per- » sonnels auxquels il s'était si valeu- » reusement exposé à Elchingen ; mais » l'action la plus simple paraissait hé- » roïque dans la situation désespérée » où on était. »

Cette note, toute élogieuse qu'elle paraisse, doit être repoussée. On ne peut établir de comparaison entre le fait d'armes d'Elchingen et celui de Krasnoï, surtout pour donner à ce dernier une infériorité, qui tend à en diminuer la gloire, en le classant au nombre des actions les plus simples.

2° Le général Rogniat, pages 224, 225 et 226.

Cet historien ne fait nullement ressortir l'admirable résolution de l'Empereur d'attaquer l'armée russe ; mais plus indulgent pour le maréchal Kutusoff, il le justifie grandement de sa conduite à Krasnoï, en lui reprochant, toutefois, de n'avoir point poursuivi vivement les Français, et de ne les avoir pas devancés à Orcha.

Il dit succinctement :

« Le 15, l'Empereur était à Krasnoï, » lorsque la tête de la colonne de Ku- » tusoff parut devant cette ville.

» Le 16, le Vice-Roi parvient, après » avoir vivement combattu, à rejoindre » Napoléon.

» Le 17, le combat recommence. Na- » poléon, contraint de se replier sur » Orcha, abandonne son arrière-gar- » de, qui devait arriver le soir même à » Krasnoï.

» Mais ce petit corps de six mille » hommes, commandé par l'intrépide » Ney, ne pouvant forcer le passage, se » jette vers la droite, traverse vers le » Dniéper sur la glace, et après avoir » résisté à toutes les attaques de Pla- » toff, rejoint enfin l'armée française » au-delà d'Orcha, réduit, hélas ! à » cinq cents braves. »

Pourquoi le général Rogniat n'a-t-il des éloges que pour le maréchal Ku-

tusoff, dont la conduite à Krasnoï fut inexcusable ? Ainsi que l'a fait l'écrivain français, on ne peut accepter comme justification cette réponse du Maréchal à ses généraux, qui le pressaient de profiter de ses immenses avantages :

« Il faut faire un pont d'or à l'en-» nemi qui fuit. »

Réponse non juste dans cette circonstance, parce que l'armée française se retirait et ne fuyait pas.

Pourquoi le général Rogniat se trompe-t-il, en écrivant :

« La tête de l'armée russe parut de-» vant Krasnoï au moment où Napo-» léon y entrait.

» Le 17, Napoléon abandonna Ney, » qui devait le rejoindre le même » jour. »

Quand il est certain que l'Empereur passa avec la garde sous la canonnade du général Miloradowitch, et que le maréchal Ney, qui avait l'ordre de quitter Smolensk le 17, ne pouvait arriver le même jour devant Krasnoï.

Pourquoi exagérer les malheurs de l'armée française, en disant :

« Le maréchal Ney la rejoignit réduite, hélas ! à cinq cents braves. »

Certainement le maréchal Ney fit d'énormes pertes avant et après son passage du Dniéper, mais il est positif qu'il arriva à Orcha avec plus de cinq cents braves. Il n'était donc point nécessaire, pour faire ressortir l'héroïque courage du maréchal Ney, d'altérer ainsi la vérité : c'est une faute d'autant plus blâmable, que le général Rogniat prétend réfuter les dictées de Napoléon à Sainte-Hélène.

3° Le général de Fezensac, pages 102 à 119.

Ce général, qui, comme colonel du 4e de ligne (deuxième division, général Razout, troisième corps), a pris une grande part aux luttes que supporta ce corps d'armée depuis Smolensk jusqu'à Orcha, donne des détails très circonstanciés et pleins d'intérêt sur ce qui s'est passé. Nous remarquons toutefois des erreurs et un oubli assez important pour être relevés.

On lit, pages 102 et 103 :

« Pendant les trois jours que dura » la lutte de Krasnoï, 15, 16 et 17, » aucun avis ne fut donné au maréchal » Ney du danger qui le menaçait à son » tour.

» L'Empereur a beaucoup reproché » au maréchal Davout de ne pas s'être » arrêté un jour pour attendre le troi-» sième corps.

» Le 18, au matin, le troisième corps » partit de Koritnia ; en approchant de » Krasnoï, les Cosaques harcelèrent la » deuxième division, général Razout, » qui marchait en tête ; mais bientôt » l'avant-garde rencontra la division du » général Ricard, premier corps, qui » était restée en arrière et qui venait » d'être mise en déroute. Le maréchal » Ney rallia les restes de cette division, » et, à la faveur d'un brouillard, il ap-» procha de l'ennemi jusqu'à ce que le » canon le força de s'arrêter. L'armée » russe, rangée en bataille, fermait le » passage de la route. Le maréchal » Ney, ayant pris ses dispositions, or-» donna l'attaque. La deuxième divi-» sion du troisième corps, général » Razout, formée en colonne par régi-» ments, marcha droit à l'ennemi, » etc. »

Le général de Fezensac donne ici la narration de la lutte où ne figure que sa division et la division Ledru.

On ne comprend pas comment cet historien ignore encore, en 1849, un fait, dont la plupart des écrivains de la campagne de Russie ont parlé, c'est celui qui explique de quelle manière

le maréchal Ney fut averti, le 16, vers les huit heures du soir des combats de Krasnoï. L'avis avait été envoyé au général Ricard par le général Simmers, de la part du maréchal Davout et transmis au maréchal Ney par un officier du 33e, division Ricard, auquel le Maréchal répondit ces paroles célèbres et bien connues : « Tous les Cosaques » de la Russie ne m'intimideront pas, » ni ne m'empêcheront de remplir mes » instructions. »

Ce fait, on ne peut plus le révoquer en doute, et nous en augmenterons la force par un autre fait, encore inconnu.

Le capitaine de grenadiers du 85e de ligne, M. Saint-Ange Chapuis (actuellement chef de bataillon en retraite à Annonay, Ardèche) sortit de Smolensk à la tête de cent cinquante grenadiers du 85e, dans la nuit du 15, plusieurs heures avant le départ du premier corps. Il avait la mission d'éclairer la route de Smolensk à Krasnoï. Après avoir marché une partie de la journée du 16, ne voyant pas arriver le premier corps, il revint sur ses pas pour prévenir le maréchal Davout, dont il était connu, qu'on s'était sérieusement battu vers Krasnoï. A cette nouvelle, ce maréchal, qui n'avait rien entendu, fit aussitôt avertir le maréchal Ney qu'il croyait à la nécessité de hâter son départ de Smolensk; que, quant à lui, il continuait sa marche sans l'attendre, ainsi qu'on le lui avait prescrit. Le capitaine Chapuis a été témoin de tout ce qui s'est dit et s'est fait dans ce moment.

A l'égard des reproches que l'Empereur aurait adressés au maréchal Davout, nous croyons que la version du général de Fezensac n'est point exacte. Comment ! l'Empereur, qui, le 16, a senti la nécessité d'attaquer le lendemain l'armée ennemie pour que les maréchaux Davout et Ney puissent atteindre Krasnoï; Qui, le 17, a fait un héroïque effort pour empêcher une catastrophe; Qui, ce même jour, n'est parvenu qu'à atteindre une partie de ce résultat, et a été forcé de renoncer à obtenir le reste; Qui, avec toutes ses forces, n'a pu se maintenir à Krasnoï, et a été contraint d'abandonner cette position s'il ne voulait perdre tout espoir de salut; Comment! disons-nous, dans cette situation fâcheuse, l'Empereur aurait ordonné au maréchal Davout de rester un jour encore à Krasnoï. Non, cela n'est pas, ni n'a pu être, parce qu'il savait trop bien qu'un pareil ordre perdait le premier corps et le mettait complètement à la merci des Russes.

Les faits relatifs à la deuxième division du premier corps, général Ricard, ne se sont point passés ainsi que l'a indiqué le général de Fezensac.

Cette division n'était point restée en arrière, comme il l'a dit, mais elle avait été mise, à Smolensk, sous les ordres du maréchal Ney. C'est elle qui faisait l'avant-garde du troisième corps, et non une fraction de ce même corps. C'est elle qui fut arrêtée par une épouvantable décharge de l'artillerie ennemie à laquelle elle ne s'attendait pas dans ce moment, le brouillard lui ayant caché la batterie d'où elle partait.

Enfin, c'est à la tête de cette division que se porta aussitôt le maréchal Ney pour voir les dispositions des Russes.

Lorsqu'il eut pris les siennes, ce fut encore cette division qu'il lança sur l'ennemi, le 15e léger à gauche, le 23e de ligne au centre, le 48e de ligne à droite, et, à la suite, les deux divisions de son corps d'armée, en colonne.

Ces détails authentiques démontrent

» ler, jusqu'à ce que la division fût détruite, et il se retira dans les bois » avec le petit nombre de ceux qui vi» vaient encore. »

Quant au maréchal Ney, l'écrivain anglais convient que « ses troupes se » conduisirent avec un héroïque cou» rage, mais elles furent complète» ment anéanties. Le maréchal Ney » parvint cependant à franchir le Dnié» per, abandonnant son canon, ses » drapeaux et son bagage.

» Le général Korf poursuivit les » fuyards partout où il put les ren» contrer; et, en moins de quelques » heures, de tous les soldats des pre» mier et troisième corps qui n'étaient » pas prisonniers, aucun, à l'excep» tion des maréchaux Davout et Ney, » ne vécut pour raconter l'histoire de » ses désastres. »

Dire qu'il y a eu deux Français, un pour traduire de l'anglais ce livre, et l'autre pour l'éditer! On n'y pourrait pas croire, si ce fait n'était arrivé en **1817**; époque où les glorieux événements de l'Empire étaient, aux yeux de beaucoup trop de gens, une espèce de honte pour la France.

6° M. de Puibusque, pages **135** et suivantes.

Nous nous serions abstenu de parler de cet écrivain, parce que son récit sur les combats de Krasnoï ne fournit aucun renseignement nouveau, et qu'on peut le regarder comme destiné plutôt à faire connaître de quelle manière il y fut fait prisonnier; mais M. de Puibusque ayant, à la suite de sa narration, présenté l'historique de deux conversations qu'il eut avec le maréchal Kutusoff, peu de jours après être tombé entre les mains des Russes, nous croyons qu'il est de notre devoir de dire (tout en ne contestant point l'exactitude des paroles échangées dans ces deux entrevues), que nous repoussons celles prononcées par le maréchal Kutusoff.

Ainsi, suivant le Maréchal, car c'est lui qui parle:

« On avait tout prévu et tout fait, » en Russie, pour amener les résultats » qu'on a obtenus.

» On a cédé, à l'Empereur, du ter» rain autant qu'il en fallait pour exté» nuer son armée, la disséminer, la » vaincre par la fatigue et la famine.

» On comptait sur la rigueur du cli» mat pour l'anéantir.

» Par quel aveuglement lui seul n'a» t-il pas vu un piége qui était visible » pour tout le monde?

» Quand l'armée française a quitté » Moscou, je lui ai fermé les débou» chés qu'elle a voulu se frayer, et l'ai » rejetée sur le chemin qu'elle avait » déjà dévasté, en déviant, à Malo-Jaros» lavetz, à mon plan d'éviter les enga» gements. Il n'a tenu qu'à moi de la » détruire avant son arrivée à Smo» lensk; mais, assuré de sa perte, je ne » voulais pas exposer un seul de mes » soldats.

» A Krasnoï, mon avant-garde l'a at» tendue avec cinquante pièces de ca» non. Voulant l'anéantir sans éprou» ver de résistance, j'avais ordonné de » ne tirer que sur les queues des co» lonnes, et de n'envoyer la cavalerie » que sur des corps ébranlés. Ce qui est » échappé à Krasnoï, passera difficile» ment à Orcha; dans tous les cas, c'est » sur la Bérésina que sera le terme » de la course de cette armée et de » son chef, si mes ordres sont exécu» tés, etc., etc. »

Mensonges! mensonges! et mille fois mensonges!

Puis, la conversation changeant de nature, elle s'établit sur le Sénat français, les généraux et l'esprit de la France

si Napoléon y revenait, terrain où nous ne suivons pas M. de Puibusque.

Il nous reste maintenant à démontrer en quelques mots que nous avons raison d'appeler mensonges les assertions du maréchal Kutusoff.

Dans nos observations de la campagne de Russie, nous avons prouvé, d'après les historiens russes eux-mêmes,

1° Que leurs généraux ne songèrent point à attirer les Français au fond de la Russie, puisqu'avant la Moskowa ils voulurent plusieurs fois livrer bataille, et que, si elle n'eut pas lieu, ce fut par suite de causes indépendantes de leur volonté.

2° Qu'à Malo-Jaroslavetz, sans un incident imprévu, cette lutte n'aurait pas existé, et que le maréchal Kutusoff n'exerça pas la moindre influence sur la décision que prit l'Empereur de se retirer par la route de Moscou à Smolensk. En effet, le lendemain de cette affaire, le maréchal Kutusoff, ayant eu de sérieuses appréhensions de voir l'Empereur se porter de Malo-Jaroslavetz à Kalouga par Medynn, se retira avec toute son armée en arrière à Gonczérowo (environ quarante kilomètres de Malo-Jaroslavetz) laissant ainsi à la disposition de l'Empereur la route intacte de Malo-Jaroslavetz à Smolensk par Medynn, Toukonof, Jelnia, et où l'armée française aurait pu vivre. Si on ne la prit pas, ce n'est pas par suite de l'obstacle qu'y aurait mis le maréchal Kutusoff, mais parce que l'Empereur ayant, contre son habitude, consulté ses généraux, il se rendit à leur avis.

3° Qu'à Viazma, si le général Miloradowitch attaqua l'armée française, ce fut d'après les ordres du maréchal Kutusoff; et cependant, les trente mille Russes, dont quatorze mille hommes de cavalerie et une nombreuse artillerie, ne purent, malgré tous leurs efforts, s'opposer au passage des vingt mille soldats du Vice-Roi et du maréchal Davout. On reprochera toujours au maréchal Kutusoff d'être resté, pendant tout le combat, avec le gros de son armée à une distance si rapprochée du champ de bataille, que de sa position on entendait la fusillade.

4° Qu'à Krasnoï, il y fut bien plus blâmable qu'à Viazma, puisque pendant quatre jours il eut entre ses mains le sort des troupes qui défilèrent devant lui. Il n'en profita pas, non parce qu'il voulait conserver ses soldats, ainsi qu'il le dit dans sa conversation avec M. de Puibusque, mais parce qu'il redoutait son adversaire et son armée. Ce sentiment le dominait si fortement, que dans la crainte de compromettre sa réputation, on ne le voit jamais diriger lui-même les mouvements dans les chocs qui ont suivi celui de la Moskowa. Ce sont toujours des généraux qui en ont la haute direction.

A la Czernichia, c'est le général Bennigsen ; à Malo-Jaroslavetz, les généraux Doctoroff et Raeffskoï ; à Viazma, le général Miloradowitch ; à Krasnoï, pendant les quatre jours, encore le général Miloradowitch : et pourtant dans ses rapports, c'est toujours lui, maréchal Kutusoff, qui a remporté la victoire.

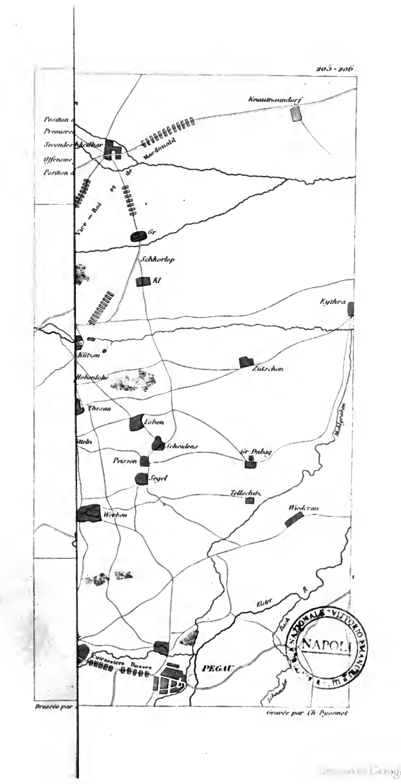
Des victoires ! c'est possible; mais quelle gloire lui ont-elles acquise ? C'est ce que l'histoire impartiale dira.

CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1813.



205 - 206
Krautnaundorf
Position
Premiere
Seconde
Offensive
Position
Macdonald
Vice — Roi et de
Gr
Schkorlop
Kl
Eythra
Klitsen
Hohenlohe
Zutschen
Thesau
Loben
Scheidens
Gr Dalsig
Muhlgraben
Pessen
Segel
Tellschutz
Wiedrau
Werben
Elster
Cuirassiers Russes
PEGAU
Dressée par
Gravée par Ch. Dyonnet

CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1813,

DANS LA SAXE.(1)

LUTZEN ET BAUTZEN.

L'Empereur arrive en Allemagne.

Parti de Saint-Cloud le 15 avril, à une heure du matin, l'Empereur arrive à Mayence le 16 à minuit, à Erfurt le 25, à Naumbourg, sur la Saale, le 29, et dans la plaine de Lutzen le 1er mai.... Ma plume ne saurait suivre la rapidité de son entrée en campagne; elle ne peut que se traîner sur ses pas.

A Mayence, l'Empereur apprend que l'alarme est sur la route d'Erfurt et dans toute la Westphalie.

Les Cosaques de *Dornberg*, de *Tettenborn*, de *Benckendorff* et de *Czernicheff*, répandus entre l'Elbe et le Wéser, poussent des patrouilles jusqu'à Nordhausen et Langen-Salza. A Langen-Salza, ils ont surpris les cadres de la division bavaroise du général Rechberg, qui venait de quitter l'armée du prince Eugène pour aller se recruter à Bamberg. D'un autre côté, la grande armée ennemie, qui se rassemble dans les environs de Dresde, s'est avancée jusqu'à Hoff et Plauen, et a jeté dans la Thuringe des coureurs qui, le 12, ont enlevé à Gotha un secrétaire de la légation française.

Le bataillon de la Saxe ducale, composé des contingents de Weymar, de Gotha et de Hildeburghausen, était non loin de là, à Eisenach. Il aurait pu opposer quelque résistance; mais il vient de se laisser désarmer par les

(1) Ces extraits, sur 1813 et 1814, sont tirés des manuscrits du baron Fain, secrétaire du cabinet de l'Empereur. Les dispositions tactiques y sont peu détaillées; mais elles se complètent par *les Bulletins de la Grande-Armée* qui terminent ce volume.

Prussiens, qui l'ont emmené le 15 avec eux.

D'un autre côté, le roi de Saxe paraît embarrassé de sa situation à Ratisbonne. Divers renseignements s'accordent à donner des inquiétudes sur la conduite ultérieure de ce prince. On parle d'uno convention secrète qui stipule la remise de Torgau, si, dans six semaines, cette place n'est pas secourue; on parle d'un autre traité, ou plutôt d'une capitulation en vertu de laquelle les Autrichiens seraient autorisés à se débarrasser de l'armée de Poniatowski, et à la renvoyer en Saxe.

Il est temps d'arriver! L'Empereur envoie son aide de-camp, le général Flahaut, au roi de Saxe, pour annoncer la prochaine ouverture de la campagne. En l'absence du ministre des affaires étrangères, retenu à Paris, il charge le duc de Vicence de suivre unc correspondance active avec tous nos ministres de la Confédération, et de recevoir les courriers de M. de Narbonne. Sur toutes les routes de l'Allemagne, il fait annoncer son passage à Mayence; il presse la marche des arrière-gardes qui encombrent encore les ponts du Rhin. Les quatre régiments de la vieille garde, qu'il a fait venir en poste, il les fait partir aussitôt pour Erfurt. Il veille à ce qu'on tire de Mayence toutes les ressources que ce grand arsenal peut encore nous fournir. Douze régiments de la jeune garde achèvent de s'organiser. Au milieu de tant de soins, l'Empereur reçoit la visite du grand-duc et de la grande-duchesse de Bade, du grand-duc de Hesse-Darmstadt, du prince primat et du duc de Nassau. Il concerte avec chacun d'eux tout ce qui est relatif à la sûreté de leurs Etats, et leur fait partager ses espérances.

Le Vice-Roi est toujours posté sur l'Elbe, à l'embouchure de la Saale, couvrant la route par laquelle l'Empereur doit venir. La présence de Napoléon à Mayence a déjà suffi pour rassurer la Thuringe; et, quant aux excursions des Cosaques dans les plaines de Westphalie, l'arrivée du prince d'Eckmühl (Davout) va promptement y mettre ordre. Il a des pouvoirs extraordinaires; il va rallier à lui la division Lagrange, le corps du général Vandamme, composé des divisions Dumonceau et Dufour, la division Carra-Saint-Cyr, qui s'est retirée de Hambourg, et les troupes du général Morand, qui arrivent de la Poméramie.

Avant de quitter Mayence, Napoléon veut aussi pourvoir à la sûreté des portes du Rhin, et il en confie la garde au maréchal duc de Castiglione (Augereau), qui désormais prendra le titre de gouverneur militaire des grands-duchés de Francfort et de Würtzbourg.

Le 24 avril, on allait quitter Mayencc, lorsque l'Empereur reçoit une lettre du roi de Saxe. L'officier des gardes saxonnes, qui cn est porteur, est en route depuis le 19. Dirigé d'abord sur Paris, il a été obligé de revenir sur ses pas pour gagner Mayence. Ce message confirme les avis déjà parvenus. On désespère à Ratisbonnc au moment même où nous arrivons pour tout sauver, et le roi de Saxe, tiraillé par les intrigues de l'Autriche, se laisse entraîner à Prague.... Mais rien ne peut ébranler la confiance que l'Empereur a dans son allié. La mission du général Flahaut aura déjà suffi pour rassurer le cabinet saxon, et l'Empereur se fie aux événements qui se préparent pour dissiper rapidement toutes les influences qui nous seraient contraires, non seulement à Prague, mais même à Vienne.

Arrivé à Erfurt, l'Empereur se trouve à la tête d'une grande armée, dont, quelques jours auparavant, l'exis-

tence n'était pas même soupçonnée sur les lieux où elle se rassemble. Depuis trois mois, les soldats destinés à la former sont en mouvement. Sortis de tous les dépôts épars dans l'Empire et dans l'Italie, ils ont marché par une infinité de rontes vers le point où Napoléon se propose de les réunir. Leurs marches ont été calculées de manière qu'ils y arrivent tous au moment où l'Empereur y arrive lui-même. Les routes parallèles qui, de Francfort, de Würtzbourg et de Nuremberg, conduisent sur la Saale, en sont convertes.

L'Empereur va réunir sons sa main quatre corps d'armée et la garde.

Ces corps d'armée sont :

Le troisième, commandé par le maréchal prince de la Moskowa (Ney) ;

Le quatrième, commandé par le comte Bertrand ;

Le sixième, par le maréchal duc de Raguse (Marmont) ;

Et le douzième, par le maréchal duc de Reggio (Oudinot).

Le maréchal Ney est déjà en avant d'Erfurt. Son armée est composée des troupes qui sont arrivées par la route de Würtzbourg. Elle compte cinq divisions, conduites par les généraux Girard, Marchand, Brenier, Ricard et Souham. Ce dernier vient d'occuper Weymar.

Le sixième corps a été formé dans les environs de Hanau, par le duc de Raguse. Il arrive à Gotha sous les ordres des généraux divisionnaires Bonnet et Compans. La division Compans, composée de vétérans qu'on a tirés de nos ports et de nos escadres, vaut à elle seule un corps d'armée.

Le général Bertrand vient de déboucher du Tyrol par les routes de Bamberg et de Nuremberg avec quatre divisions qu'il amène des bords de l'Adige. Arrivées à Cobourg, ses quatre divisions se séparent. La division italienne du général Pery, et la division française du général Morand, forment le quatrième corps, auquel on ajoute la division würtembergeoise du général Franquemont.

Les deux autres divisions Pacthod et Lorencez passent sous le commandement du maréchal duc de Reggio, et forment le douzième corps qui est complété à trois divisions par les Bavarois du général Raglowitch.

Ainsi, nos alliés nous fournissent encore le secours de quatre divisions : celle du géuéral italien Pery, et du général würtembergeois Franquemont; les brigades hessoise et badoise réunies sous les ordres dn général français Marchand; et la division bavaroise de Raglowitch. Je ne parle pas ici des Saxons du septième corps qui nous attendent à Torgau, sur l'Elbe, des Polonais qui sont encore sur la Pilica avec l'armée du prince Schwarzenberg, et des Danois, dont le secours nous est promis du côté de Hambourg.

Enfin, il nous reste à compter la garde impériale, qui n'est rien moins qu'nne cinquième armée. Napoléon la commande lni-même, et c'est le duc de Frioul (Duroc), qui snit les détails de ce commandement sous le titre de major-général de la garde.

Trois maréchaux sont à la tête de ses différentes armes.

Le maréchal duc d'Istrie (Bessières) commande la cavalerie.

Le maréchal duc de Dalmatie (Soult) commande l'infanterie de la vieille garde et les marins. Il a pour lieutenant le général Friant.

Le maréchal Mortier, duc de Trévise, commande les divisions Dumoutier et Laborde, de la jeune garde.

Cette belle armée conduit avec elle un parc de deux cents pièces de canon,

que le général d'artillerie Sorbier dirige en chef. Le général Dulauloy commande l'artillerie de la garde, qui est la réserve des jours de bataille.

Quant aux sapeurs et aux équipages du génie, ils suivent les ordres du général Rogniat.

Enfin, c'est le général Mathieu Dumas qui est chargé de l'administration militaire.

A l'exception des vétérans de la marine, et de quelques bataillons tirés d'Italie, l'Empereur n'amène avec lui que des conscrits de 1813 et des cohortes de garde nationale.

Il y a des détachements qui marchent sans fusils. Les fusils leur sont expédiés en poste. A mesure que les envois parviennent, on déballe les caisses sur la route pour distribuer aussitôt les armes aux soldats. A Eisenach, l'Empereur a présidé lui-même à l'une de ces distributions.

Dans des manœuvres de cette importance tous les moments sont précieux, et l'Empereur les calculait avec inquiétude. Les renseignements qu'il trouve à Erfurt le rassurent. Ses plans sont favorisés admirablement par la lenteur que l'ennemi met à s'avancer (1). Les souverains alliés, arrivés à Dresde le 24 mars, y sont encore ! Ils croient Napoléon retenu à Paris par l'éloquence diplomatique du prince de Schwarzenberg; le mois vient de s'écouler, et ils ne l'ont employé qu'à occuper militairement le petit espace qui se trouve entre la vallée de l'Elbe et celle de la Saale ! Les Russes semblent ne quitter Dresde qu'à regret. « *Notre* » *guerre est finie*, disent-ils ; *ce n'est* » *plus pour notre cause qu'il faut com-* » *battre ; c'est pour celle des Allemands !* » *Eh bien, que les Allemands marchent* » *les premiers !* »

Le vieux maréchal Blücher a compris le défi ; il veut y répondre. Il est des premiers à se porter en avant ; mais des ordres supérieurs l'arrêtent dans les environs d'Altembourg ; il faut attendre la grande armée russe de Miloradowitch, et les réserves de Tormasow. Miloradowitch est arrivé en Lusace ; mais Tormasow ne fait que de passer l'Oder. Blücher, qui les appelle avec impatience, leur montre la route de Mayence et les plaines d'Iéna, où son avant-garde essaie de reparaître !

Le général russe Wittgenstein, qui a suivi le Vice-Roi depuis Berlin, est toujours en présence de ce prince. Après avoir fait du 18 au 20 de vaines démonstrations contre la place de Wittenberg, il a passé l'Elbe avec le corps

---

(1) *Aperçu des forces de l'armée ennemie sur l'Elbe, en avril.*

	Russes.	Pruss.	Total.
L'armée de Kutusoff, dont Wintzingerode est l'avant-garde, arrive de Varsovie sur l'Elbe ; elle est à Dresde le 20 avril ; sa force est au plus de	50,000	»	»
Les Prussiens de Blücher montant à.	»	25,000	»
la portent à.	»	»	75,000
L'armée de Wittgenstein arrive de Berlin sur l'Elbe, forte de. . .	20,000	»	»
Les Prussiens de Bulow et d'Yorck montant à	»	50,008	»
portent cette seconde armée à	»	»	70,000
Total des alliés.			145,000
Renforts qui arrivent sur les derrières, et qui, dans les premiers jours de mars, étaient sur la Vistule et sur l'Oder :			
Prussiens sur l'Oder.	»	25,000	25,000
Russes sur la Vistule.	75,000	»	75,000
Total général.	145,000	100,000	243 à 250,000

prussien de Yorck et les Russes de Wintzingerode, et borde la rive droite de la Saale, d'où il observe le prince Eugène. Celui-ci, toujours ferme au confluent de cette rivière, attaque tous les jours sur divers points de la ligne, semble à chaque instant vouloir reprendre l'offensive, et tient ainsi l'ennemi dans une inquiétude continuelle sur ses projets. Vers la gauche, entre Magdebourg et Brême, le général Sébastiani a donné la chasse aux coureurs ennemis; il est parvenu, après les combats de Celle et de Uelsen, à en purger la rive droite du Bas-Elbe.

Pendant ce séjour d'Erfurt, l'Empereur met la dernière main à l'organisation de son armée. Il travaille sans relâche; tantôt c'est avec le Major-général, tantôt avec le ministre secrétaire d'état Daru, l'intendant militaire Mathieu Dumas et les principaux chefs de service. Il visite les deux citadelles, et les fait mettre en état de défense. Il fait préparer des hôpitaux pour six mille blessés, se met en correspondance avec le prince Eugène, le prince d'Eckmühl et le roi de Westphalie, et reçoit les visites du prince de Weymar et du prince de Saxe-Gotha.

Les dépêches de Vienne l'ont également occupé. M. de Narbonne a entrepris de forcer M. de Metternich à s'expliquer, et le langage de ce dernier contraste de plus en plus avec celui que M. de Schwarzenberg tenait naguère à Paris. Interpellé sur ce que ferait le général Frimont, s'il recevait des ordres du Major-général, le ministre autrichien est convenu que le général Frimont n'obéirait pas. Enfin, M. de Metternich n'a plus hésité à déclarer que *l'alliance avait changé de nature, que l'Autriche élevait sa simple intervention à l'attitude d'une médiation armée; que désormais elle allait paraître en scène comme partie principale, et qu'elle se mettrait en mesure de soutenir son nouveau rôle en organisant des forces respectables.*

L'Empereur se voit presque dans le cas de regretter que le zèle de son ambassadeur ne laisse pas au cabinet de Vienne le loisir d'attendre l'ouverture de la campagne pour se décider d'après l'événement (1).

Cependant toute l'armée a dépassé la Thuringe et démasqué son mouvement sur la Saale. Rien ne retient plus l'Empereur à Erfurt; il en part le 28 au matin et entre en campagne.

(1) Jusqu'à l'ambassade de M. de Narbonne à Vienne, disait Napoléon à Sainte-Hélène, nous avions été dupes de l'Autriche; en moins de quinze jours, M. de Narbonne eut tout pénétré, et M. de Metternich se trouva fort gêné de cette nomination. Toutefois, ce que peut la fatalité! les succès mêmes de M. de Narbonne m'ont perdu peut-être; ses talents m'ont été du moins bien plus nuisibles qu'utiles. L'Autriche se croyant devinée jeta le masque et précipita ses mesures. Avec moins de pénétration de notre part, elle eût mis plus de réserve, plus de lenteur. Elle eût prolongé encore ses indécisions naturelles, et durant ce temps d'autres chances pouvaient s'élever. (Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases, tome III, page 95.)

ÉTAT DE LA GRANDE-ARMÉE EN 1813,

PRÉSENTÉ SUIVANT L'ORDRE NUMÉRIQUE DES CORPS D'ARMÉE.

ORDRE NUMÉRIQUE des CORPS D'ARMÉE.	COMMANDANTS.	DIVISIONS.	OBSERVATIONS.
1er Corps, organisé à Wesel.	Le général Vandamme.	Dumonceau. Dufour. Lagrange, ensuite Philippon.	Employé d'abord du côté de Hambourg, sous les ordres du prince d'Eckmühl, ensuite du côté de la Bohême sous les ordres de l'Empereur.
2e Corps, organisé à Mayence et sur la Saale.	Le maréchal Victor, duc de Bellune.	Teste. Dubreton.	Ce corps entre en ligne après la bataille de Bautzen.
3e Corps, organisé à Francfort.	Le maréchal Ney, prince de la Moskuwa.	Souham. Girard, ensuite Delmas. Brenier, ensuite Albert. Ricard. Marchand.	Ce corps a fait toute la campagne sous les ordres de l'Empereur. NOTA. La division Albert a passé au onzième corps dans la deuxième partie de la campagne; vers la même époque, la division Marchand passe au 7e corps.
4e Corps, organisé en Italie.	Le général Bertrand.	Morand. Peri, ensuite Fontanelli. Franquemont.	Ce corps a fait toute la campagne sous les ordres de l'Empereur.
5e Corps, organisé à Magdebourg.	Le général Lauriston.	Maison. Puthod. Rochambeau.	Idem.
6e Corps, organisé à Hanau.	Le maréchal Marmont, duc de Raguse.	Compans. Bonnet.	Idem.
7e Corps, organisé à Torgau.	Le général Reynier.	Durutte. Lecoq (augmenté ensuite des divisions Marchand et Sahrer.)	Ce corps n'a été organisé qu'après la bataille de Lutzen.
8e Corps, organisé en Lusace.	Le maréchal Poniatowski.	Dombrowski. Rosnicki.	Ce corps, arrivant de la Gallicie, n'est entré en ligne qu'après l'armistice.
9e Corps, organisé à Würtzbourg.	Le maréchal Augereau, duc de Castiglione.	Le général Lefol. Le général	Ce corps n'a pas figuré dans la première partie de la campagne; formé à Würtzbourg, sous le titre de corps d'observation de Bavière, il est venu rejoindre l'armée quelques jours avant la bataille de Leipzig.
10e Corps, pour mémoire.	Le général Rapp.	. . . .	Garnison de Dantzig.
11e Corps, organisé sur l'Oder.	Le maréchal Macdonald, duc de Tarente.	Gérard. Fressinet. Charpentier.	Ce corps a fait la campagne sous les ordres de l'Empereur.
12e Corps, organisé en Italie.	Le maréchal Oudinot, duc de Reggio.	Pacthod, ensuite Gruère. Lorences, (plus tard Guilleminot.) Raglowitch.	Ce corps a été dissous après la bataille de Dennewitz.
13e Corps.	Le maréchal Davout, prince d'Eckmühl.	Loison. Pescheux. Thiébault.	Ce corps a toujours agi séparément du côté de Hambourg
		Les Danois.	Ne se sont réunis à nos troupes qu'à la fin de mai.
14e Corps, organisé à Dresde.	Le maréchal Saint-Cyr.	Claparède. Razout.	Ce corps n'a servi que dans la dernière partie de la campagne.
Garde impériale.	Vieille Garde, Le maréchal duc de Dalmatie. Jeune Garde, Le maréchal duc de Trévise.	Division Friant. Division Curial. Dumoustier. Barrois. Roguet. Boyeldieu.	
Cavalerie de la garde.	Le maréchal duc D'Istrie, et ensuite le général Nansouty.	Grenadiers à cheval, le général Guyot. Dragons.— Le général Ornano. Chasseurs. — Le général Lefèvre-Desnouettes. Lanciers. — Le général Krazinski.	

(*Extrait de l'Histoire militaire du général Guillaume de Vaudoncourt.*)

Comme en peu d'heures tout a changé d'aspect autour de nous ! l'état de paix a disparu, et l'imminence de la guerre se fait reconnaître aux cris des soldats, à l'encombrement des équipages, au tumulte de cette multitude armée, et surtout à la lueur des bivouacs qui éclaire la plaine.

Le 29 avril (1), l'armée du prince de la Moskowa, la garde impériale, et l'armée du maréchal Marmont s'avancent sur la route de Hambourg et descendent par le défilé fameux d'Aüerstadt dans la vallée de la Saale (2).

A droite dans cette vallée, entre Cambourg et Dornebourg, est le quatrième corps, commandé par le général Bertrand. Un peu plus loin, du côté de Saalfeldt, le douzième corps, commandé par le duc de Reggio, forme l'extrême droite.

Sur la gauche entre Querfurt et Halle, l'armée du prince Eugène manœuvre pour se rapprocher de nous. Cette armée est forte de trois corps : le deuxième, commandé par le maréchal duc de Bellune (Victor); le cinquième, commandé par le général Lauriston ; et le onzième, commandé par le duc de Tarente (Macdonald) (3).

Dans ce premier moment, la Grande-Armée borde la Saale depuis Saalfeld jusqu'à l'Elbe.

On entend au loin gronder le canon du général Lauriston et du duc de Tarente. Le général Lauriston tire sur les Prussiens devant Halle. Le maréchal Macdonald a retrouvé au pont de Mersebourg ce même corps du général d'Yorck qui l'a abandonné au Niémen, et c'est sur Yorck que tombent ses premiers coups.

Du côté où se trouve l'Empereur, le général Souham fait culbuter par son avant-garde les premières troupes ennemies qu'il rencontre ; et c'est également au passage de la Saale que ce premier engagement a lieu.

On arrive à Naumbourg ; le maréchal Ney porte aussitôt la tête de ses colonnes sur la route de Weissenfels.

L'Empereur venait de mettre pied à terre lorsqu'un aide-de-camp du Vice-Roi se présente. Cet officier annonce

(1) Et non le 28, comme il a été imprimé par erreur dans le Bulletin officiel.

(2) *Armée que l'Empereur amène d'Erfurt :*

3e Corps.	Le maréchal Ney, prince de la Moskowa.	Division Souham. Division Girard. Division Brenier. Division Ricard. Division Marchand.	80,000 hommes.
4e Corps.	Le général Bertrand.	Division Morand. Division Pery. Division Franquemont.	
6e Corps.	Le Maréchal duc de Raguse.	Division Compans. Division Bonnet.	
12e Corps.	Le maréchal duc de Reggio.	Division Pacthod. Division Lorencez. Division Ragiowich.	
La garde.	Les maréchaux Soult et Mortier.	Division Friant. Division Dumoustier.	

(3) *Armée du prince Eugène sur l'Elbe, à l'embouchure de la Saale :*

2e Corps.	Le duc de Bellune.	Division Teste. Divis. Mouton-Duvernet.	40,000 hommes.
5e Corps.	Le général Lauriston.	Division Maison. Division Puthod. Division Rochambeau	
11e Corps.	Le duc de Tarente.	Division Gérard. Division Fressinet. Division Charpentier.	

Cette armée se fond dans la Grande-Armée, après la bataille de Lutzen.

que l'armée du prince Eugène passe la Saale sur le pont de Mersebourg : il a laissé le prince à Schraplau.

La jonction est faite entre les deux armées; les vétérans de Moscou tendent la main aux jeunes vengeurs que la patrie leur envoie, et dès ce moment la France a ressaisi l'offensive! C'est le résultat de notre première marche.

Nous n'avons plus qu'à pousser devant nous, sur Leipzig, les Prussiens du général Kleist qui sont à Halle; les Prussiens du général Yorck, qui occupent Mersebourg; et les Russes du général Wintzingerode, stationnés sur la route de Naumbourg.

Le 30, l'armée française s'avance sur Weissenfels.

La division du général Souham forme encore l'avant-garde du troisième corps et de toute l'armée. Arrivée près de Weissenfels, à deux heures après midi, elle se trouve en présence d'une division de cavalerie ennemie, commandée par le général Lanskoï. Le général Souham n'a pas de cavalerie; mais, sans en attendre, il marche à l'ennemi. Les Russes démasquent douze pièces de canon; les Français en mettent un pareil nombre en batterie, et la canonnade devient vive. En vain l'ennemi essaie plusieurs charges, il est repoussé par les feux de file de nos carrés. Les Russes prennent le parti de la retraite, et nos jeunes soldats, fiers de leur première victoire, entrent dans Weissenfels aux cris de vive l'Empereur! et les schakos au bout des fusils.

Le quartier impérial passe cette nuit à Weissenfels.

Le 1er mai, à neuf heures du matin, l'Empereur apprend que nos avant-postes ont signalé une forte arrière-garde ennemie qui s'établit sur les hauteurs de Poserna. Il monte aussitôt à cheval, et tout son monde le suit.

La route au-delà de Weissenfels descend dans le vallon du Grünabach, où se trouvent les villages de Rippach et de Poserna; elle remonte ensuite la côte opposée pour déboucher dans les grandes plaines de Lutzen et de Pegau.

C'est ce défilé que l'ennemi semble vouloir défendre. Le général Wintzingerode occupe les hauteurs avec six pièces de canon; il a de l'infanterie et toute la cavalerie du général Lanskoï.

A peine l'Empereur est-il arrivé sur le terrain, qu'il ordonne aux troupes d'enlever la position. C'est toujours la division Souham qui est d'avant-garde. L'attention des vétérans se porte avec intérêt sur les manœuvres de nos conscrits. L'armée n'a pas de cavalerie; la cavalerie de la garde est encore en arrière de plusieurs marches; nous entrons dans les grandes plaines de la Saxe : des batailles nous y attendent, et c'est cette jeune infanterie qui est notre unique ressource pour les gagner!

La division Souham se forme en quatre carrés distants l'un de l'autre de cinq cents toises, et derrière ces carrés, le 10e de hussards et les dragons badois, les deux seuls régiments qui soient en ligne, viennent se placer sous les ordres du comte de Valmy.

Les divisions Gérard et Marchand viennent après par échelons, et formées en carrés de la même manière que la division Souham.

L'affaire commence, et dès les premiers coups, l'armée fait une perte cruelle!

Le duc d'Istrie, réduit par l'éloignement de sa cavalerie au rôle de spectateur, s'était porté à gauche sur la ligne des tirailleurs. L'ennemi pointe

aussitôt sur ce groupe de cavaliers. Le premier coup atteint et renverse le brigadier de l'escorte. Au moment où le Maréchal ordonne de préparer dans le champ la sépulture de ce brave homme, il est lui-même emporté par un second boulet !

Cependant le premier carré a franchi le défilé au pas de charge et aux cris de vive l'Empereur ! Les trois autres carrés de la division Souham soutiennent le premier ; on s'empare de la hauteur, et l'on poursuit l'ennemi sur la route de Lutzen.

La division Gérard, qui vient derrière, prend la route de Pegau ; mais de puissants renforts arrivent à l'ennemi : une nombreuse cavalerie se déploie, et son artillerie s'augmente de plus de vingt pièces de canon.

La canonnade recommence de plus belle. Il faut soutenir les batteries de la division Souham et celles de la division Gérard ; l'Empereur fait mettre en ligne douze pièces de la garde : le général Drouot en dirige les coups, et l'ennemi recule sous la mitraille.

Pendant ce temps, la division Marchand, et successivement les divisions Brenier et Ricard passaient le défilé. Mais l'affaire est à peu près décidée ; lorsqu'elles entrent en ligne, l'ennemi est en pleine retraite.

Le gros de l'armée française suit la route de Lutzen. Peu après notre entrée dans cette ville, le général Roguet, détaché de l'armée du prince Eugène, y arrive par le côté opposé. Au bruit du canon de Poserna, le prince s'est vivement porté sur sa droite ; il débouche en ce moment sur la grande route au-delà de Lutzen ; le Vice-Roi a laissé le duc de Bellune en observation sur la Saale ; mais il amène avec lui le corps d'armée du général Lauriston, et celui du maréchal duc de Tarente. Ces troupes prennent position en avant de Lutzen, du côté de Leipzig. La division que le général Roguet ramène à l'Empereur se compose des troupes de la vieille garde qui ont fait la campagne d'hiver : c'est l'élite de l'armée. Elle prend dès ce soir même les postes d'honneur autour de la maison du bailliage de Lutzen, où le quartier impérial vient d'être établi.

La jeune garde dresse ses bivouacs en avant sur la route de Leipzig : elle entoure la pyramide de Gustave-Adolphe. On s'empresse d'y placer des sentinelles pour préserver de la hache du sapeur les arbres qui ombragent ce vieux souvenir.

Le maréchal Ney distribue son corps d'armée dans les villages de la plaine qui se trouvent entre Lutzen et Pegau. Rahna, Kaya, Gross-Gorschen et Klein-Gorschen sont les noms de ces villages avec lesquels je veux d'avance familiariser mes lecteurs. Le moment de leur destruction est venu ; mais de leurs cendres ils renaîtront à jamais célèbres par les beaux faits d'armes dont ils vont être le théâtre.

Les corps d'armée du duc de Raguse et l'avant-garde du général Bertrand n'arrivent qu'à l'entrée de la plaine ; ils passeront la nuit, le premier dans les environs de Poserna, le second du côté de Nossen.

Le duc de Reggio et son douzième corps restent encore plus en arrière du côté de Naumbourg.

I.

BATAILLE DE LUTZEN.

Le 2 mai, l'armée s'était remise en route pour arriver à Leipsig.

Le général Lauriston avait pris les

devants par la route qui vient de Merseboug ; il arrive à neuf heures du matin devant Lindenau (1) ; et, trouvant de la résistance, il est forcé de préluder par des coups de canon au passage de l'Elster et de la Pleisse.

La deuxième colonne de l'armée du Vice-Roi, partie de Marckrandstadt, s'avançait derrière le cinquième corps : c'étaient les troupes du duc de Tarente.

Tout ce qui avait passé la nuit à Lutzen, la garde et le quartier impérial, venaient ensuite.

Le sixième corps marchait entre Poserna et Lutzen, et formait l'arrière-garde sous les ordres du duc de Raguse. Plus loin venait le quatrième corps, que le général Bertrand amenait de Nossen. Plus loin encore, entre Naumbourg et Weissenfels, se trouvaient les troupes du duc de Reggio (le douzième corps).

A dix heures du matin, la route, depuis Weissenfels jusqu'à Lindenau, était couverte par l'armée française, qui présentait une longue file de troupes, de pièces d'artillerie, d'équipages, en un mot, tous les embarras d'une armée en marche.

Le flanc droit de cette longue colonne restait couvert à la hauteur de Lutzen par l'armée du prince de la Moskowa (troisième corps), qui occupait encore les villages où elle avait passé la nuit.

L'Empereur était monté à cheval à neuf heures ; il entendait le canon du général Lauriston ; il lui tardait d'arriver à Leipsig. La nombreuse cavalerie de l'ennemi nous avait jusqu'à présent masqué toutes les routes, et nous dérobait les mouvements de l'armée opposée. Cependant l'Empereur présumait que les masses de l'ennemi nous attendaient dans les plaines qui sont en arrière de Leipsig. La possession de cette ville devait promptement mettre fin à nos incertitudes ; Napoléon avait recommandé qu'en y arrivant on s'emparât des lettres de la poste, et qu'on recueillît avec empressement tous les renseignements qui devaient abonder dans cette capitale du commerce allemand. Il voulait que ses secrétaires et ses interprètes arrivassent en même temps que lui. Tout son monde était à cheval pour mieux le suivre, et le quartier qu'on allait prendre à Leipsig était signalé d'avance comme devant être un des séjours les plus actifs et les plus laborieux.

A onze heures du matin, Napoléon avait dépassé le monument de Gustave-Adolphe. Il avait été rejoint par le prince Eugène. A ses côtés était le prince de la Moskowa, qui était venu prendre lui-même les ordres de l'Empereur pour le reste de la journée. On faisait route, et déjà on apercevait la fusillade de l'avant-garde du général Lauriston autour des premières maisons de Leipsig. L'Empereur, impatient de savoir si la résistance est sérieuse, avait mis pied à terre et pointait sa lunette sur la ville. Il pouvait distinguer les toits chargés d'habitants, spectateurs du combat.

Au moment où il remarque qu'aucune masse ennemie ne se présente en deçà de la ville, une épouvantable canonnade se fait entendre sur notre droite, presque en arrière de nous, vers la position où les troupes du prince de la Moskowa ont passé la nuit.

L'Empereur se tourne aussitôt du côté du Maréchal, et celui-ci, reconnaissant une vive attaque, part au

(1) Faubourg de Leipsig.

grand galop pour se rendre à son poste.

L'attention continue de se porter sur ce point. Bientôt l'œil découvre au fond de la plaine *plusieurs colonnes d'une noire profondeur*. L'Empereur observe la direction que prend l'attaque. Des aides-de-camp ne tardent pas à arriver; leurs rapports sont alarmants. Des tourbillons de fumée s'élèvent des villages qui sont au milieu de la plaine: c'est l'armée ennemie qui débouche tout entière de Pegau, et tombe sur notre flanc. L'Empereur prend sur le champ son parti. « Nous n'avons pas » de cavalerie, dit-il; n'importe: ce » sera une bataille d'Égypte. Partout » l'infanterie française doit savoir se » suffire, et je ne crains pas de m'aban- » donner à la valeur innée de nos jeu- » nes conscrits (1). »

Il envoie aux troupes du duc de Tarente l'ordre de revenir sur le feu; elles formeront notre gauche. Le Vice-Roi a quitté l'Empereur pour se mettre à leur tête; mais il faut trois heures au moins pour qu'elles exécutent ce mouvement.

Des officiers d'ordonnance sont dépêchés à toute hâte pour dire au duc de Raguse de presser le pas et de se porter à travers champs sur l'ennemi. Il formera notre droite.

On envoie avec la même rapidité au général Bertrand l'ordre d'accourir pour soutenir le duc de Raguse; mais il est encore à plusieurs lieues de nous.

Quant à toutes les troupes qui sont en colonne sur la route de Leipzig, entre Lutzen et Marckrandstadt, elles se sont arrêtées; elles serrent les rangs, font demi-tour à droite, et développent aussitôt leur ligne dans la plaine.

Cette grande manœuvre est admirable, et ferait honneur à une armée de vétérans.

Tandis que l'armée s'avance ainsi au pas de charge au secours du maréchal Ney, l'Empereur la devance et se porte de sa personne où le canon l'appelle.

Mais suspendons ce récit; voyons ce qui s'est passé chez l'ennemi, et comment il a pu déboucher sur nous d'une manière aussi inattendue. L'armée russe de Miloradowitch avait quitté Dresde le 23 avril. Les réserves de Tormasow étaient enfin arrivées, et l'armée ennemie s'était mise en mouvement.

Pendant que toutes les forces françaises avaient suivi la route de Dresde par Leipzig, les alliés avaient marché sur Altembourg par la route directe de Dresde à Iéna. Miloradowitch était en tête, et se trouvait déjà entre Altembourg et Gerau. Blücher, avec ses Prussiens, les gardes et les autres troupes d'élite, marchait au centre, et le corps de Tormasow faisait l'arrière-garde.

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse avaient quitté Dresde, le 30 avril, pour suivre la marche de leur armée.

Les alliés croyaient Napoléon encore à Erfurt. On pensait être à temps pour déboucher sur lui dans la plaine d'Iéna, et les Prussiens s'y promettaient une revanche. Mais le combat de Weissenfels n'avait pas tardé de révéler le véritable état des choses. L'empereur Napoléon n'était plus du côté d'Erfurt; il avait déjà dépassé leurs

(1) Napoléon ne s'attendait pas à être attaqué ni ce jour-là, ni dans cette position. Ainsi cette bataille doit être rangée au nombre des opérations militaires les plus habiles et les plus heureuses de Napoléon. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tome Ier, page 49.)

têtes de colonne; il avait franchi la Saale, il avait terminé sa jonction avec le prince Eugène; et, longeant leur droite à quelques lieues de distance seulement, il marchait vers Leipzig, menaçant de les prendre de revers sur la Pleisse, et d'interrompre leurs communications avec Dresde. Dès lors, il avait bien fallu renoncer au plan si longtemps caressé de marcher sur Iéna.

Le général Wittgenstein venait de succéder dans le commandement au vieux Kutusoff-Smolenskoï, qui, exténué par la campagne de Russie, n'avait pu arriver jusqu'à l'Elbe, et était tombé mort à Buntzlau, en Lusace, dans le courant d'avril.

Le nouveau général, voyant l'empereur Napoléon s'avancer si vivement sur Leipzig, avait résolu de saisir l'instant où une partie de l'armée française serait engagée du côté de cette ville pour battre le reste.

Les troupes alliées avaient donc suspendu leur marche; par une évolution sur leur droite, elles étaient venues se concentrer entre Zwenckau et Pegau, à l'entrée méridionale de la plaine de Lutzen. En même temps le général en chef Wittgenstein, qui était à Leipzig, avait quitté cette ville, n'y laissant que n corps de Kleist. Dans la nuit du 1er au 2 mai, il avait amené au rendez-vous général de Zwenckau son propre corps d'armée, celui de Wintzingerode et celui d'Yorck. Les Russes de Tormasow arrivaient d'Altembourg; les Prussiens de Blücher étaient déjà à Pegau.

Ainsi, toute l'armée ennemie avait passé la nuit à moins de trois lieues de nous, et se présentait sur une ligne parallèle à celle que nous suivions. Il n'y manquait que le corps de Miloradowitch, qui, revenant avec indécision sur ses pas, était encore flottant entre Zeits et Nossen.

Le 2 mai au matin, le général ennemi, au bruit du canon de Lindenau, persuadé que la plus grande partie de l'armée française était déjà de ce côté, avait jugé le moment venu de jeter son infanterie sur la route de Lutzen, et de lancer vingt-cinq mille cavaliers sur Weissenfels, pour couper entièrement nos communications avec la Saale.

Aussitôt le corps de Blucher, qui formait la première ligne, s'était porté sur les villages de Gross-Gorschen, Klein-Gorschen, Rahna et Kaya. Mais les troupes du maréchal Ney y étaient encore!

Blücher, ayant trouvé une résistance sur laquelle il ne comptait pas, avait fait avancer successivement toutes les troupes de son corps d'armée. Ne se trouvant pas encore assez fort, il avait appelé à lui l'armée d'Yorck.

Une fois engagé, Wittgenstein n'a plus pensé qu'à soutenir l'attaque; il y emploie une partie de ses réserves. A gauche, il a disposé de Tormasow et de sa cavalerie pour déborder la droite du maréchal Ney, et, sur l'aile opposée, il a fait avancer le prince Eugène de Würtemberg pour opérer un mouvement semblable sur la gauche de l'armée française. Au centre, le combat est devenu terrible. L'ennemi veut à tout prix déboucher sur Lutzen; il vient d'enlever les quatre villages.

La présence de l'Empereur pouvait seule arrêter l'élan des Prussiens et changer la fortune. Nos jeunes conscrits, ne voulant pas fuir sous les coups qui les dispersaient, tournoyaient dans les champs de Kaya, cherchaient à se rallier en se pelotonnant, et ne cessaient de crier *vive l'Empereur*! Il arrive enfin, et sa vue produit sur les troupes l'effet accoutumé. L'enthousiasme de la victoire reparaît sur toutes ces figures ensanglantées; les rangs se

reformont, les colonnes d'attaque s'épaississent, et le combat recommence avec fureur.

Bientôt la garde paraît. Napoléon la fait placer en échelons par bataillons carrés, entre Lutzen et Kaya.

Les deux seuls régiments de cavalerie dont on puisse disposer s'avancent sur la droite, et la vigueur des charges auxquelles ils s'abandonnent fait illusion sur leur nombre.

Les premières dispositions do Napoléon ont pour objet de reprendre le village de Kaya. Il charge son aide-de-camp, le comte de Lobau (Mouton), de diriger l'attaque. Les conscrits de la division Ricard sont ramenés au feu par ce vétéran. Ils s'élancent; le bruit le plus épouvantable de mousqueterie se fait entendre; bientôt aux cris des combattants succède un moment de silence : le village est repris.

Sur notre droite, l'armée du duc de Raguse entre en ligne presque en même temps. Les corps de cavalerie et d'infanterie que l'ennemi croyait jeter sur Weissenfels sont arrêtés tout court au village de Starsidel. C'est la division de la marine qui reçoit leur premier choc. Cette brave infanterie, assaillie par une nuée de cavaliers, s'échelonne en bataillons carrés, ayant à sa tête le général Compans; elle soutient jusqu'à sept charges à fond, et donne le temps au reste de la droite de développer son mouvement.

Mais toutes les forces dont le général en chef Wittgenstein peut disposer ne cessent de s'accumuler au centre : c'est sur Lutzen que ses grands efforts d'infanterie et d'artillerie sont toujours dirigés.

Le maréchal Ney est partout et fait face à tout; son chef d'état-major, le général Gouré, est tué près de lui. L'un de ses plus braves lieutenants, le général Girard, tombe blessé; le général Brenier est également blessé. Les généraux Cheminaux et Guillot sont amputés. Le général Gruner est tué; les officiers d'ordonnance Pretet et Beranger sont blessés en portant les ordres de l'Empereur; mais les généraux Souham, Ricard et Marchand restent debout au milieu du feu. Pendant plus de quatre heures, on se bat avec une animosité toujours croissante; les villages sont pris et repris, et la bataille semble devoir épuiser tous ses feux avant qu'aucun des deux partis songe à céder du terrain. Les conscrits de la France et les jeunes gens de la Prusse, la fleur des universités du Nord; les enfants des meilleures familles de Berlin et de Paris sont là pêle-mêle, luttant corps à corps dans les décombres de ces malheureux villages. Des deux côtés ils font leurs premières armes; des deux côtés cette brillante jeunesse répond également à l'appel de la guerre; pourquoi les rives de la Seine gémiraient-elles plus que celles de la Sprée? les deux nations ne doivent-elles pas s'enorgueillir également d'avoir produit de tels enfants?

Ils combattent sous les yeux de leurs souverains : l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, placés sur une éminence derrière le village de Gorschen, et tournant le dos à Pegau, encouragent par leurs regards les attaques que multiplient leurs généraux.

A l'opposite, l'empereur Napoléon est devant Kaya, à demi-portée de canon, soutenant le combat, malgré l'infériorité du nombre, veillant à ce qu'on relève les troupes fatiguées par des troupes plus fraîches, pressant l'arrivée des renforts, ralliant lui-même, derrière le front des premières lignes, les bataillons qui sont ramenés, ayant toujours sous sa main, au mi-

lieu de ce grand désordre, des lignes intactes à opposer à l'ennemi, trouvant enfin dans la force de sa volonté, dans le dévouement de ses généraux, et dans la confiance de ses jeunes soldats, de quoi suffire à tous les incidents.

Mais abrégeons ces heures si longues, pendant lesquelles la mort ne cesse de frapper sans que la victoire se décide.

En défendant la position de Kaya, l'Empereur a donné le temps aux deux extrémités de sa ligne d'arriver. *On commence enfin à apercevoir sur la droite, dans le lointain, la poussière et les premiers feux du général Bertrand.* Au même moment, sur la gauche, derrière les bouquets de peupliers qui bordent le *Floss-Graben* (1), on entrevoit d'autres feux qui signalent l'arrivée du Vice-Roi. Le onzième corps entre en ligne, et le maréchal Macdonald, à sa tête, aborde les villages *où l'ennemi appuie sa droite.*

Nos deux ailes se prolongent alors comme les cornes d'un vaste croissant, et menacent d'envelopper les forces que l'ennemi n'a cessé d'accumuler au centre.

Le général en chef ennemi voit le danger qui grandit autour de lui; mais il s'obstine à frapper un coup décisif sur Kaya. Ses dernières lignes s'ébranlent. Blücher, Yorck et la division russe de Berg, se jettent à corps perdu dans Kaya. Le général prussien Scharnost et le prince de Mecklembourg-Strelitz sont blessés à mort; le prince Léopold de Hesse-Hombourg y est tué; Blücher lui-même est blessé; enfin ils enlèvent le village. *Notre centre fléchit, quelques bataillons se débandent*; mais Napoléon se jette encore à la traverse: « Conscrits, quelle honte! » c'était sur vous que j'avais fondé mes » espérances; j'attendais tout de votre » jeune courage, et vous fuyez! » A sa voix cette valeureuse jeunesse est aussitôt ralliée; elle se reporte en avant.

Le moment de crise qui décide du gain ou de la perte de la bataille est arrivé; il n'y a plus un instant à perdre. L'Empereur fait avancer les seize bataillons de la jeune garde, commandés par le général Dumoustier, et il ordonne au duc de Trévise de les conduire sur le village, d'y marcher tête baissée, de reprendre Kaya, et de faire main-basse sur tout ce qui s'y trouve.

L'Empereur fait ranger en deuxième ligne les six bataillons de vieille garde du général Roguet.

Pour rendre l'attaque irrésistible, il ordonne à son aide-de-camp, le général Drouot, de réunir une batterie de quatre-vingts pièces, et de la placer en écharpe pour déborder le village par la droite. Un mouvement de cette importance n'est que l'affaire d'une parole; les généraux Drouot, Dulauloy et Devaux l'exécutent en un clin-d'œil. L'Empereur est au milieu des pièces, que l'ennemi couvre de mitraille. En même temps, la jeune garde s'est précipitée dans Kaya. Le duc de Trévise est à sa tête; mais il disparaît dans la mêlée: son cheval est tué sous lui. Le général Dumoustier tombe de même. Tous deux, dégagés de leurs chevaux, se relèvent. Cette fois nos conscrits luttent contre les vétérans de l'armée prussienne; ils emportent le village, culbutent l'ennemi, et le poursuivent au pas de charge. Enfin cette masse de feux, de poussière et de fumée, qui est restée si longtemps immobile sur

(1) C'est un ruisseau encaissé dans un fossé large et profond, qui traverse la plaine de Lutzen dans toute son étendue.

le même point de la plaine, a pris son cours et repasse à travers les villages d'où elle est venue. Le canon, qui s'éloigne avec elle, atteste que de tous côtés l'ennemi est en retraite.

Des courriers s'élancent alors du champ de bataille, et vont porter à Paris, dans toute l'Europe, et jusqu'à Constantinople, la nouvelle que l'empereur Napoléon a ressaisi la victoire.

La droite de l'armée française s'étend pour se réunir plus promptement au général Bertrand.

Sur la gauche, le prince Eugène a opéré la diversion la plus décisive. Non seulement il a culbuté l'aile droite du général Yorck sur le village d'Eisdorf, mais il a si habilement dirigé le corps du maréchal Macdonald, qu'il a coupé à l'ennemi toute retraite sur Zwenckau. Le général russe Konowitzin et le général prussien Hunnerbein se sont fait blesser en voulant résister sur ce point à la vivacité de notre attaque.

L'Empereur a défendu qu'on poursuivît l'ennemi. Il connaît la nombreuse cavalerie dont les alliés peuvent disposer; il a remarqué qu'une partie n'a pas donné pendant la bataille; il craint quelque surprise pour la nuit. On allume les feux du soir sur les dernières positions qu'on vient d'enlever, et l'on forme les carrés. L'Empereur va reconnaître lui-même comment nos avant-postes sont établis.

On a fait tout au plus 2,000 prisonniers, parmi lesquels nos soldats voient pour la première fois des troupes de la landsturm, des volontaires noirs, et des Cosaques prussiens. L'empereur de Russie et le roi de Prusse se sont retirés du champ de bataille sur le village de Lobstadt, du côté de Borna.

Vers neuf heures du soir, l'Empereur revenait à Lutzen, à travers le champ de bataille. La nuit devenait sombre. Au moment où son escorte côtoyait une haie assez épaisse, on est salué tout à coup par un feu de mousqueterie. Presque dans le même instant l'alerte devient générale. Ce que l'Empereur a prévu, ne tarde pas à se réaliser. L'ennemi veut profiter de l'immense supériorité de sa cavalerie et de la nullité presque absolue de la nôtre; il essaie de se jeter à travers le premier désordre d'un campement de nuit: mais les bivouacs contre lesquels il s'élance sont ceux de la division Dumoustier (jeune garde). Un fossé les protége, et l'on est promptement sous les armes. Les cavaliers ennemis, emportés par leurs chevaux, sont reçus par une fusillade à bout portant, tombent dans les ravins et s'y culbutent les uns sur les autres. La plupart y expirent étouffés. Le reste reporte dans le camp ennemi la honte de sa défaite.

L'Empereur arrive à Lutzen, à dix heures du soir; il y dicte le bulletin de la bataille (1).

Le lendemain, 3, au lever du soleil, il remonte à cheval et fait l'inspection du champ de bataille. Après avoir donné des ordres pour faire achever l'enlèvement des blessés, il va rejoindre ses colonnes, qui sont sur les pas de l'ennemi (2).

---

(1) Parmi tous les récits ou bulletins publiés par les feuilles françaises, on doit distinguer comme le plus exact, celui du combat de Lutzen. La marche de l'événement y est parfaitement représentée. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tome Ier, page 60.)

(2) L'Empereur fut salué par les vives acclamations de ses troupes; la bonne tenue militaire qui dominait dans cette nouvelle armée sortie de terre, et rassemblée d'un coup de baguette, était véritablement admirable. Rien n'est plus fait pour exciter l'étonnement que l'esprit militaire, l'activité dans les marches et la bra-

La victoire de Lutzen (1) le rend maître de toute la rive gauche de l'Elbe, depuis la Bohême jusqu'à Hambourg.

II.

BATAILLE DE BAUTZEN ET DE WURTCHEN.

Le duc de Tarente n'a pu entrer dans Bautzen ; il a trouvé l'armée ennemie tout entière ralliée autour de cette ville.

La position de Hochkirch, village situé en arrière de Bautzen, et que la guerre de sept ans a rendu célèbre, présentait aux alliés un point d'appui entre l'Elbe et l'Oder, et ils s'y sont arrêtés. Ils y ont appelé leurs renforts ; ils s'y concentrent, s'y fortifient : on ne parle à Dresde que des innombrables ouvriers qu'ils emploient, et des trois cents redoutes qu'ils élèvent.

En s'établissant ainsi à douze lieues de Dresde, l'ennemi provoque une nouvelle bataille. De son côté, Napoléon s'est mis en mesure de la livrer.

Les renforts qu'il attendait sont arrivés ; la grosse cavalerie du général Latour-Maubourg, la cavalerie italienne du général Fresia, et la seconde division de jeune garde du général Barrois, ont rejoint l'armée.

Le 16, les dernières troupes de l'armée française ont passé l'Elbe. Nos colonnes en marche couvrent les plaines de la rive droite, depuis Wittemberg et Torgau jusqu'à Bautzen ; et, tandis que le mouvement du prince de la Moskowa sur Luckau fait croire à l'ennemi que ce maréchal s'avance vers Berlin, suivi d'une partie de l'armée, nos corps défilent par une infinité de routes parallèles qui les ramènent sur Bautzen. Le maréchal Ney lui-même, laissant au duc de Bellune et à la cavalerie Sébastiani le soin d'observer le corps de Bulow, qui couvre Berlin, est rentré dans le mouvement général qui concentre l'armée vers les débouchés de la Lusace. C'est une

---

voure de ces jennes troupes si rapidement formées. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tome Ier, page 62.)

(1) L'armée française qui a combattu à Lutzen était composée :

Des cinq divisions du maréchal Ney,
Des deux divisions du maréchal Marmont,
Des trois divisions du maréchal Macdonald,
Et de la première division du 4e corps.

Total onze divisions formant au plus	70,000 h.
Il faut y ajouter la garde et la cavalerie qui ne présentaient pas une réserve de plus de	15,000
Total. . . .	85,000 h.

Les trois divisions du général Lauriston,
Les deux dernières divisions du général Bertrand,
Et les trois divisions du maréchal Oudinot n'ont pris aucune part au combat.

Quant aux alliés, leur armée présentait les forces suivantes :

	Russes.	
Armée de Wittgenstein. .	15,000	60,000 h.
Armée de Wintzingerode.	15,000	
Grande-Armée de Tormasow	30,000	
	Prussiens.	
Armée de Blücher	30,000	45,000 h.
Corps d'Yorck, moins la division Kleist qui était restée à Leipzig.	15,000	
Total des combattants ennemis. .		105,000 h.

Nota. Le corps d'armée de Miloradowitch, qu'on peut porter à quinze mille hommes, n'a pas pris part au combat, et n'est pas compris dans cette évaluation.

Ainsi, dans la rencontre de Lutzen, l'armée française était d'un cinquième moins forte que celle des alliés. Elle avait surtout une infériorité absolue en cavalerie, et ses réserves d'artillerie n'avaient pas encore rejoint.

Les Français n'ont tiré à Lutzen que trente-neuf mille coups de canon ; à la bataille de la Moskowa, ils en avaient tiré plus de cinquante mille.

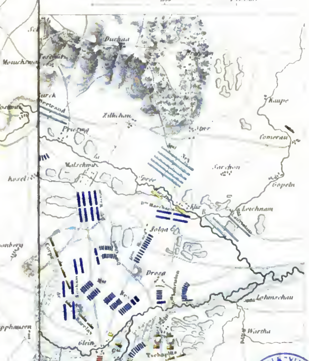
BATAILLE DE BAUTZEN.

Livrée les 20 & 21 Mai 1813

DRESSÉE PAR Jph ROUSSEAU

Gravée par Ch Dyonnet

Echelle d'une lieue de poste



vaste manœuvre dont l'Empereur tient tous les fils dans sa main.

Les deux grandes armées belligérantes sont donc encore une fois au moment de se précipiter l'une sur l'autre. Aujourd'hui, c'est l'ennemi qui nous attend, et c'est dans une position qu'il a choisie et perfectionnée. L'Empereur va l'attaquer, et c'est avec tous les moyens dont il peut disposer. Enfin des deux côtés tout est prévu : ces masses redoutables s'étudient, s'observent et se balancent. Le génie des chefs se déploie, et la victoire ici ne saurait être la proie du hasard.

L'Empereur a fait ses calculs : avant de quitter Dresde, il est déjà sûr de vaincre.

Parti de Dresde le 18 dans la matinée, l'Empereur marche militairement sur la route de Bautzen, et termine cette première journée à Hartau, petit château situé près de la grande route, entre Schmiedefeld et Bischoffswerda.

Le 19, l'Empereur se remet en route de grand matin ; et le spectacle de Bischoffswerda en cendres est le premier objet qui s'offre à sa vue. Il est profondément ému de ce désastre ; il veut aider la ville à se rebâtir, promet des secours, et recommande qu'on lui envoie un état des besoins.

A quelques lieues de là, Napoléon arrive dans les lignes du duc de Tarente. On a préparé le quartier-général au village de Klein-Fortgen. Mais l'Empereur ne veut pas s'arrêter qu'il n'ait vu la position de l'ennemi : il pousse jusqu'aux avant-postes, et va se placer sur une éminence qui domine les bords profonds de la Sprée. Devant lui, sur l'autre rive, s'élèvent les rochers qui portent les vieux murs de Bautzen. A droite sont des collines couvertes de bois qui descendent des montagnes de la Bohême, dont la frontière n'est qu'à quelques lieues. En face, et par delà Bautzen, l'œil découvre une suite de monticules qui tourmentent la plaine, en s'étendant vers la gauche. Au fond du tableau sont les villages de Wurtchen et de Hochkirch.

C'est dans cet espace de trois lieues qu'est assise la position de l'ennemi.

Sa gauche est appuyée sur les montagnes ; son centre sur Bautzen, qui est crénelé et retranché ; sa droite sur des mamelons fortifiés qui défendent le passage de la Sprée, à une lieue et demie au-dessous de Bautzen.

Le cours de la Sprée protége cette ligne, qui est très forte, et ce n'est cependant qu'une première position.

On aperçoit distinctement à trois mille toises en arrière de la terre fraîchement remuée : c'est un camp retranché très étendu. L'enceinte commence au village d'Hochkirch, s'avance vers Bautzen, s'appuie au centre sur les trois villages de Baswitz, Jenkowitz et Kubchitz, se replie vers la droite derrière le vallon marécageux que parcourt le ruisseau de Kayna, entre Burschwitz et Litten, et va se terminer sur les hauteurs de Kreckwitz, qui dominent la Sprée.

Au centre de cette enceinte est l'auberge isolée de Klein-Burschwitz, et à une lieue plus loin le village de Wurtchen.

L'Empereur parcourait des yeux tous les points du terrain inégal et désavantageux que l'ennemi lui présente, lorsqu'il entend sur sa gauche, dans la direction de Hoyerswerda, le bruit d'une canonnade lointaine. A ce signal il reconnaît que ses ordres s'exécutent, et ses regards se reportent avec satisfaction sur les immenses travaux qui font le confiance de l'ennemi.

La journée du 19 s'écoule ainsi en reconnaissances militaires et en dispo-

sitions d'attaque ; et cependant, jusqu'au soir, on conserve l'espérance que la démarche faite auprès des alliés, pour la mission du duc de Vicence, amènera quelques communications pacifiques. Mais notre espoir s'évanouit, lorsque l'Empereur donne ses derniers ordres pour le lendemain. L'ennemi croit sans doute avoir toutes les chances en sa faveur ; il veut que le sort des armes en décide ; on a refusé verbalement de recevoir le duc de Vicence, et la bataille, que toute l'Europe attend dans l'espérance ou dans la crainte, sera livrée !

L'opération par laquelle il nous faut débuter est le passage de la Sprée.

Le 20 au matin, quatre corps d'armée bordent la rivière ; chacun est au poste qui lui est assigné. On attend les ordres, et, dès qu'ils arrivent, chacun s'élance en avant.

Notre droite, commandée par le duc de Reggio, jette un pont du côté de Grabschutz, à une lieue sur la droite de Bautzen, pousse devant elle l'armée russe de Gortschacoff, et s'enfonce à travers les bois dans les collines qui sont entre Bautzen et la Bohême.

Le duc de Tarente n'a pas de pont à jeter ; il force le passage sur le pont de pierre qui conduit à Bautzen, et se dirige ensuite à droite pour soutenir l'attaque du duc de Reggio. Il trouve sous ses coups le corps de Miloradowitch, qui défend cette partie du champ de bataille.

Au-dessous de Bautzen, la rivière fait un coude. Le duc de Raguse en profite pour établir un pont de chevalets, et passe sous le feu du corps prussien du général Kleist.

Enfin la garde et les réserves s'avancent en seconde ligne, sous les ordres du duc de Trévise, tandis que le général Bertrand manœuvre sur notre gauche pour attirer toute l'attention de l'aile droite de l'ennemi que commande le général Blücher.

Le maréchal duc de Dalmatie a le commandement supérieur dans cette partie. C'est lui qui maintient l'ensemble entre les mouvements du duc de Raguse qui attaque, du duc de Trévise qui le soutient avec la garde et du général Bertrand qui le seconde avec le quatrième corps.

L'Empereur s'est arrêté de sa personne aux bords de la Sprée, non loin du pont du duc de Raguse, sur un monticule, d'où il peut tout voir et décerner le prix du combat.

Notre artillerie répond avec sa supériorité accoutumée à l'artillerie des alliés ; nos efforts triomphent de tous les obstacles que le terrain multiplie. On avance de toutes parts, et à midi la ligne de la Sprée est tombée derrière nous.

Il reste à compléter la victoire en nous établissant dans la plaine.

A deux heures la division Compans, que le duc de Raguse a jetée à droite sur Bautzen, enlève la ville par le plus brillant coup de main.

La division Bonnet se dirige sur les hauteurs qu'occupe le général prussien Kleist, et s'en empare. Mais derrière ce rideau, de nouveaux ravins, de nouvelles hauteurs se présentent, et il faut encore les franchir : ce sont les collines de Nider-Kayna ; c'est le centre de la ligne ennemie ; et le général Kleist les défend avec acharnement. Blücher, sur les hauteurs voisines de Kreckwitz, fait descendre à la fois des renforts au secours du général Kleist, que le duc de Raguse presse si vivement, et au secours du général Zeithen, à qui le général Bertrand a déjà enlevé le passage d'un bras de la Sprée.

Sur notre droite, le combat fait des progrès plus rapides; les troupes du duc de Tarente ont chassé Miloradowitch de tous les monticules qui sont entre Bautzen et les bois, et les bataillons du duc de Reggio couronnent toutes les sommités des montagnes. De ce côté les combattants sont élevés comme sur un amphithéâtre qui domine le reste du champ de bataille. Les échos de la Bohême renvoient dans la plaine les sons de l'artillerie qu'ils redoublent ; au fond des bois brillent les éclairs de la fusillade. Tantôt ils avancent, tantôt ils reculent, et l'œil peut suivre ainsi les chances du combat le plus obstiné.

Sur l'extrême gauche, on entend aussi un bruit sourd d'artillerie : on entrevoit dans le lointain quelques éclairs d'incendie ; mais cet épisode de la bataille est encore trop éloigné pour entrer dans le tableau que nous avons sous les yeux.

Pendant cinq heures l'action se soutient autour de Bautzen.

L'ennemi, après avoir épuisé sans succès tous les caissons de son artillerie, lance sur nous ses escadrons. Rien ne peut déranger l'ensemble de nos manœuvres ; mais nous n'avançons que lentement.

C'est aux écrivains militaires à décrire ces belles évolutions qui font de la plaine de Bautzen un champ de Mars où la tactique et la valeur se disputent l'honneur de la journée. Nous passons aux résultats.

Vers le soir, l'intrépidité de la division Bonnet a terminé la lutte, en enlevant aux Prussiens la position de Nider-Kayna. Le duc de Reggio s'est avancé sur la droite jusqu'aux vallées de Cunewald. Les ducs de Tarente et de Raguse ont rejeté leurs adversaires dans les lignes du camp retranché. Blücher est le seul qui ait conservé sa position du matin ; il reste sur les hauteurs qu'il occupait à notre gauche, et seconde ainsi, sans s'en douter, notre plan d'opération pour le lendemain.

L'Empereur n'arrive à son quartier-général de Bautzen qu'à neuf heures du soir. « A chaque jour suffit sa peine, » dit-il aux principaux chefs de l'ar» mée qui l'accompagnent ; donnons » quelques moments au repos, et nous » recommencerons demain. » Puis s'asseyant pour prendre le modeste repas qu'on lui a préparé, il aperçoit son premier contrôleur Colin. « ***Ah!*** *vous* » *voilà*, *monsieur le brave*! » lui dit-il en souriant ; et se tournant vers le prince de Neuchâtel : « Ce diable » d'homme n'est-il pas venu ce matin » me chercher au milieu du feu pour » me donner une croûte de pain et un » verre de vin ? La place n'était pas » commode, et Colin se souviendra » longtemps de ce déjeûner. — Oui, » Sire (murmure entre ses dents le » fidèle serviteur), et surtout des obus » qui crevaient autour de Votre Ma» jesté! »

L'Empereur donne ses ordres pour le lendemain, et congédie le prince de Neuchâtel vers le milieu de la nuit.

Le 21, à cinq heures du matin, la bataille recommence.

L'Empereur prend pour guide un postillon de Bautzen, et se rend aux avant-postes du centre dans les ravins de Jeukowitz, à une lieue de Bautzen. Il fait avancer l'artillerie ; la canonnade qui s'engage contre le front de l'ennemi semble être le prélude d'une attaque sérieuse. Dans le camp des alliés on s'apprête à nous recevoir. Les troupes de Kleist et d'Yorck tiennent leurs rangs serrés ; les gardes prussiennes et les réserves sont en seconde ligne. De son côté l'Empereur a fait

masser toute la garde impériale en arrière du centre ; un mamelon la dérobe aux regards de l'ennemi ; elle sera prête à donner quand elle en recevra l'ordre. Cependant les premières heures de la matinée s'écoulent sans qu'aucune opération de vive force soit tentée.

Sur notre droite, du côté des bois, on en est aux mains, et l'affaire est sérieuse. L'attention des alliés s'est constamment fixée sur les manœuvres du duc de Reggio. A la vivacité de l'attaque, à la tenacité de la défense, ils ont cru reconnaître l'intention de percer à travers les bois et les vallées de Cunewald, pour couper la route de Lobau et déborder Hochkirch. Dès la pointe du jour, ils ont porté leurs renforts de ce côté ; l'armée de Miloradowitch et le corps du prince Eugène de Würtemberg s'y trouvent. Tous les efforts s'accumulent sur le duc de Reggio. Celui-ci, depuis huit heures du matin, n'avance plus ; il est même un moment forcé de reculer ; mais la division bavaroise qu'il a dans son armée, rivalise d'ardeur avec les divisions françaises, et la victoire se balance indécise sur cette partie du champ de bataille.

Vers dix heures un bruit soudain d'artillerie se fait entendre sur le côté opposé ; tous les regards se portent à gauche, où un engagement des plus vifs se démasque par delà les dernières positions de l'ennemi.

L'Empereur, qui avait passé la nuit à donner des ordres, venait de céder au sommeil sur la pente d'un ravin, au milieu des batteries du duc de Raguse : on le réveille ; il tire sa montre, et à la direction des feux, il proclame la victoire (1).

Pour expliquer ce mouvement, il est temps de dire ce qui s'est passé depuis deux jours sur la gauche, hors des limites du théâtre que nous avons en ce moment sous les yeux.

La bataille ne se livre pas seulement devant Bautzen ; elle ne se décide pas sur le terrain que l'ennemi a choisi, et où il a voulu l'attirer. Tous ces retranchements élevés avec tant de peine, qui ont été l'objet de tant d'espérances, vont tomber inutiles!

C'est à six lieues environ sur notre gauche, à Weissig et à Konigswartha, que le premier acte de la bataille de Bautzen a eu lieu dès le 19.

Les alliés s'attendaient à voir déboucher de ce côté le corps d'armée du général Lauriston, signalé par leur arrière-garde, et qu'ils savaient être de dix-huit à vingt mille hommes. Ils avaient envoyé à sa rencontre le corps prussien d'Yorck, et l'armée russe de Barclay de Tolly.

Yorck avait trouvé le général Lauriston à Weissig ; un rude combat s'était

(1) Dormir au moment d'une bataille, c'est, selon l'Empereur, un genre d'héroïsme qui ne dépend que de la fatigue de la veille. Le grand-maréchal disait avoir vu Napoléon dormir, non seulement la veille de la bataille, mais pendant la bataille même! « Il le fallait » bien, répliquait l'Empereur ; quand je don- » nais des batailles qui duraient trois jours, » la nature devait aussi avoir ses droits. Je » profitais du plus petit instant ; je dormais » où et quand je pouvais. » L'Empereur avait dormi sur le champ de bataille de Wagram et de Wurtchen durant le combat même, et fort en dedans de la portée des boulets. Il disait sur cela qu'indépendamment de l'obligation d'obéir à la nature, ce sommeil offrait au chef d'une très grande armée le précieux avantage d'attendre avec calme les rapports et la concordance de toutes ses divisions, au lieu de se laisser emporter peut-être par le seul objet dont il serait le témoin. (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases, tome II, page 409.)

engagé, et, pendant ce temps, Barclay de Tolly avait eu le bonheur de tomber du côté de Konigswartha sur la division italienne du général Pery, détachée de notre gauche pour tendre la main au général Lauriston. Cette division, écrasée du premier choc, avait laissé dans les mains de l'ennemi le général italien Balathier, et quelques pièces de canon. L'échec était grave ; mais le général Lauriston en avait pris la plus éclatante revanche aux dépens des Prussiens du général Yorck.

Le 20, tandis que l'Empereur faisait passer la Sprée sous Bautzen, le général Lauriston, poursuivant sa marche, s'avançait par la route qui de Konigswartha conduit à Wurtchen, et le matin du 21, tandis que le canon des lignes de Bautzen amusait l'ennemi, cette extrême gauche forçait le passage de la Sprée, poussait devant elle tout ce qui cherchait à l'arrêter, et dépassait déjà la position où Blücher s'était conservé.

Jusqu'au dernier moment l'ennemi n'avait rien soupçonné de l'importance de cette diversion. Entretenu dans sa confiance par les trophées enlevés à la division italienne, il avait fait rentrer le corps d'Yorck dans les lignes, et n'avait laissé que les Russes de Barclay de Tolly pour observer le mouvement du général Lauriston..... Mais le général Lauriston n'est pas seul ; ce n'est que la première ligne d'une formidable colonne qui, depuis Luckau, s'avance se grossissant de tout ce qu'elle peut réunir dans sa route. Le maréchal Ney est en seconde ligne, le général Regnier est en troisième ligne ; enfin, c'est une armée de soixante mille hommes que le maréchal Ney fait déboucher en ce moment sur le flanc droit et sur les derrières de l'ennemi.

Barclay de Tolly a été enfoncé dans la première position qu'il a voulu prendre au bord de la Sprée pour en défendre le passage. Rallié sur les hauteurs de Gottameld, il en a été culbuté ; rallié dans une troisième position, il vient une troisième fois d'y être forcé. Le maréchal Ney arrive sur les villages de Preititz et de Klein-Bautzen. C'est son canon que nous venons d'entendre.

Cette attaque soudaine a jeté l'alarme dans le camp des alliés. On se presse, on se culbute pour accourir où le danger se déclare d'une manière si vive et si imprévue.

Le village de Preititz vient d'être pris; le corps de Kleist, les réserves, les gardes courent le reprendre, et laissent le centre dégarni.

Le moment est décisif; l'Empereur qui l'épiait, l'a saisi, et toutes les troupes du centre, dont il a jusqu'alors tenu l'ardeur enchaînée, partent la baïonnette en avant. Marmont, Soult, Trévise, Bertrand, Latour-Maubourg et Tarente se précipitent à leur tête. Ceux-ci courent à gauche pour donner l'assaut aux troupes de Blücher ; ceux-là vont à droite, et s'élancent dans les lignes du centre. La jeune garde, sous le commandement des généraux Dumoutier et Barrois, y pénètre par le chemin de Bautzen à Wurtchen ; le duc de Tarente en force l'entrée par le chemin de Bautzen à Lobau.

Blücher, qui se voit attaqué de front par le général Bertrand, de revers par le duc de Raguse, et d'un troisième côté par le maréchal Ney, appelle du secours. A sa voix, les gardes prussiennes et le corps de Kleist veulent revenir sur leurs pas ; cette fluctuation est mise à profit ; le village de Preititz est repris une dernière fois par le maréchal Ney, qui a été contenu quelque temps, mais qui, dès ce moment, dé-

borde comme un torrent et se répand jusqu'à Wurtchen.

Blücher est enfin précipité des hauteurs de Kreckwitz, où il s'est cru si longtemps inexpugnable. Les baïonnettes des Würtembergeois brillent triomphantes sur la dernière hauteur. Malheureusement le général Franquemont, qui les commande, arrose de son sang le laurier qu'il vient d'y cueillir. Yorck veut en vain tenter un dernier effort ; il est foudroyé par l'artillerie de la garde, dont les cent bouches n'ont cessé de vomir la mort depuis le point du jour. Désormais toute la valeur prussienne ne peut combattre que pour la retraite.

Blücher se replie par Burschwitz à travers la plaine, ralliant à lui les corps de Ziethen, d'Yorck et de Kleist.

Il est six heures ; le camp retranché est envahi de toutes parts. L'Empereur arrive au centre avec sa vieille garde ; il fait dresser sa tente devant l'auberge isolée de Klein-Burschwitz, où l'empereur Alexandre a tenu son quartier-général pendant toute la journée (1). Les grenadiers y forment leur carré, et, pendant les préparatifs du campement, la musique de la garde fait retentir au loin les sons harmonieux de la victoire.

Cependant les colonnes ennemies se replient à pas pressés les unes sur les autres, dans la direction de Weissemberg. Leurs troupes d'élite combattent encore, et se sacrifient pour conserver, jusqu'à la nuit, les chemins qui doivent servir à la retraite de l'aile gauche. Cette partie de leur armée, engagée dans les bois, est restée étrangère aux derniers événements de la journée. Mais bientôt on voit les troupes de Gortschacoff et de Miloradowitch descendre des montagnes, où, pendant la plus grande partie du jour, elles ont cru poursuivre la victoire. En vain le maréchal duc de Tarente revient sur elles par un mouvement de flanc ; le temps, et surtout la cavalerie, nous manquent : nous devons renoncer à leur disputer le passage, et leur retraite est encore une fois assurée.

Déjà la nuit étend ses voiles sur ce vaste champ de carnage et de gloire. Le repos et le sommeil y descendent pour quelques heures. Mais Napoléon veille dans sa tente : profondément ému des preuves de dévouement que l'armée vient de lui donner, il dicte les dispositions suivantes :

Un monument sera élevé sur le Mont-Cénis ; à l'endroit le plus apparent, on lira :

« L'empereur Napoléon, du champ » de bataille de Wurtchen, a ordonné » l'érection de ce monument, comme » un témoignage de sa reconnaissance » envers ses peuples de France et d'I- » talie.

» Ce monument transmettra d'âge » en âge le souvenir de cette grande » époque où, en trois mois, douze » cent mille hommes ont couru aux » armes pour assurer l'intégrité du » territoire de l'Empire français. »

Suites de la bataille de Wurtchen.

Dès la pointe du jour, l'armée quitte ses bivouacs et se met à la poursuite de l'ennemi, qui a marché toute la nuit.

Le duc de Reggio reste avec le dou-

(1) L'empereur Alexandre assista aux deux journées de Bautzen et de Wurtchen, et y déploya un courage qui l'exposa aux plus grands dangers. Il fut même près de tomber dans les mains des Français à Bautzen. (*Biographie* de Michaud, tome Ier, page 37.)

zième corps pour la garde du champ de bataille. Il se portera ensuite dans la direction de Berlin, que l'Empereur ne perd jamais de vue, et tiendra en échec l'armée de Bulow qui est de ce côté.

Le duc de Bellune, avec le deuxième corps et la cavalerie du général Sébastiani, sont au moment de rejoindre l'armée, et vont y remplacer le corps du duc de Reggio.

Le général russe Miloradowitch a repris son commandement à l'arrière-garde; et tandis que l'armée des alliés se retire vers Lobau et Lowemberg, où le quartier-général des Souverains est déjà arrivé, Miloradowitch emploie toute son habileté à ralentir notre poursuite. Le terrain lui est favorable. Dans ce pays entrecoupé, ce n'est que défilés à traverser, hauteurs à franchir, et nous trouvons l'ennemi établi partout où il peut nous disputer la route avec quelque avantage. On n'avance que de position en position. A chaque pas il faut attendre, sous le canon de l'ennemi, que nos ailes, en se déployant, aient réussi à le déposter; et, jusqu'au dernier moment de sa retraite, ses boulets pleuvent sur la grande route, et l'enfilent dans tous ses contours à mesure que nous y pénétrons.

Cependant l'Empereur, dès le point du jour, s'est porté de sa personne à l'avant-garde; il en presse les mouvements; il y reste toute la journée; il ne veut point donner de relâche à l'ennemi, et c'est en sa présence que nous occupons successivement les hauteurs de Weissemberg, de Rothkretsham, de Schoepp et de Reichembach (1).

L'engagement le plus sérieux de la journée a lieu dans cette dernière position.

L'Empereur, arrivant sur le plateau de Schoepp, trouve les Russes fortement établis de l'autre côté, sur les hauteurs de Reichembach. On s'arrête, et tandis que les manœuvres d'attaque se préparent, on se canonne. A gauche, le général Reynier s'avance avec l'infanterie saxonne du septième corps. Il est chargé de l'attaque de Reichembach. A droite, au fond du vallon, on voit les lanciers rouges de la garde qui déploient leurs riches couleurs. Les lanciers ennemis descendent à leur rencontre; ils sont en force, et d'abord l'avantage semble rester au nombre. Mais les cuirassiers de Latour-Maubourg se présentent, et bientôt les lances reculent devant les hommes de fer. Les alliés finissent par nous abandonner le passage de Reichembach. Cependant la victoire nous fait acheter maintenant ses moindres faveurs; le général de cavalerie Bruyères vient d'être emporté par un boulet. L'armée ressent vivement cette perte, et chacun répète avec douleur : *C'est encore un ancien de l'armée d'Italie* !

Nous retrouvons l'ennemi posté sur les hauteurs en arrière de Reichembach. L'Empereur, qui est sans cesse sur les pas de l'avant-garde, arrive et fait encore déployer les troupes pour attaquer. Les boulets sifflent de nouveau, et bientôt après l'ennemi se met en retraite. Napoléon ne peut cacher un mouvement d'humeur en voyant cette arrière-garde lui échapper toujours.

(1) Napoléon se trouvait à l'avant-garde.... Il dut rendre grâce à sa belle étoile. Plusieurs boulets vinrent s'enterrer auprès de lui. L'un de ces boulets coucha par terre, à dix pas en avant, plusieurs hommes de l'infanterie légère saxonne. (Le major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tome Ier, page 99.)

« Comment, dit-il, après une telle boucherie aucun résultat ! point de prisonniers ! Ces gens-là ne me laisseront pas un clou ! » Dans ce moment, un chasseur à cheval de l'escorte est tué à quelques pas. Napoléon, qui le voit tomber presque sous les pieds de son cheval, ajoute, en s'adressant au grand-maréchal : *Duroc ! la fortune nous en veut bien aujourd'hui !*

La journée n'était pas finie !

Le quartier impérial devait s'arrêter à Reichembach ; le grand-maréchal y avait fait marquer les logements. Mais l'Empereur, apprenant que l'ennemi tient encore du côté de Makersdorff, rejoint de nouveau l'avant-garde. On se dirige sur le *Landscrone*, dont le pic domine toute la contrée, et l'on trouve l'ennemi en position derrière le ravin de Makersdorff.

L'Empereur ordonne au prince de la Moskowa d'attaquer ; il veut pousser jusqu'à Gorlitz ; mais le mouvement éprouve des délais. Les troupes saxonnes qui doivent y prendre part n'arrivaient pas. Napoléon envoie aide-de-camp sur aide-de-camp pour qu'on se presse ; il aperçoit à gauche une hauteur d'où il pourra voir ce qui se passe, et il descend rapidement par le chemin creux du village pour gagner la route qui conduit sur cette éminence. On le suivait en trottant, au milieu d'un nuage épais de poussière, serrés quatre par quatre, et chacun distinguait à peine son voisin. Sur la première file se trouvait le duc de Vicence, le duc de Trévise, le maréchal Duroc et le général de génie Kirgener. Dans ce moment, les troupes du maréchal Ney débouchent du village. L'ennemi tire trois coups de canon, et l'un des boulets vient frapper un arbre près de l'Empereur. Parvenu sur le plateau qui domine le ravin, Napoléon se retourne pour demander sa lunette, et ne voit plus que le duc de Vicence qui l'ait suivi. Le duc Charles de Plaisance accourt bientôt après ; il est pâle et dit un mot à l'oreille du grand écuyer. L'Empereur demande ce que c'est. Le duc de Plaisance a peine à parler ; il finit par dire que le grand-maréchal vient d'être tué ! « Duroc ! » s'écrie l'Empereur ! cela n'est pas » possible ; il était tout à l'heure au» près de moi ! »

Cependant le page arrive avec la lunette ; les aides-de-camp surviennent et la nouvelle est confirmée. Le boulet qui a frappé l'arbre a ricoché d'abord sur le général Kirgener, et ensuite sur le duc de Frioul. Kirgener a été tué raide ; Duroc n'est pas encore mort. Les docteurs Larrey et Yvan, et tout ce qui se trouve là d'officiers de santé sont accourus! mais les efforts de l'art seront impuissants. Le boulet a déchiré les entrailles ! On vient de transporter le mourant dans une des premières maisons de Makersdorff.

Sur ces entrefaites, le colonel Gourgaud étant venu annoncer, de la part du maréchal Ney, que l'ennemi ne présentait plus qu'une faible arrière-garde, l'Empereur se porte machinalement à la suite de ses troupes, et reste encore près d'une demi-heure à observer le mouvement qui s'opère au-delà du village.

Cependant il a ordonné que la garde s'arrêtât : on a fait dresser les tentes du quartier impérial dans un champ sur la droite de la route, avant de descendre à Makersdorff. Enfin, l'Empereur revient de ce côté. Il rentre dans le carré de la garde, et y passe le reste de la soirée assis sur un tabouret devant sa tente, les mains jointes et la tête baissée, gardant le plus morne silence. Le général Drouot fait deman-

der des ordres pour l'artillerie. *A demain tout*, est la seule réponse qui s'échappe de ce cœur oppressé.

Les maréchaux et les principaux officiers de l'armée et de la maison impériale se tiennent à quelque distance dans l'attitude de la douleur.

Toute l'armée prend la part la plus vive aux peines qui absorbent en ce moment les pensées de l'Empereur. La garde a les yeux tristement fixés sur lui. *Pauvre homme!* disent les vieux grenadiers, *il a perdu un de ses enfants!*

A la nuit close, quand toute l'armée a pris position, l'Empereur sort du camp, accompagné seulement du prince de Neuchâtel, du duc de Vicence et du docteur Yvan. Il veut voir Duroc et l'embrasser une dernière fois. Cette scène a été déchirante (1).

Le lendemain, on apprend que l'ennemi a évacué Gorlitz; l'Empereur y transporte son quartier-général et y arrive vers le milieu du jour.

Après avoir donné des ordres pour le passage de la Neiss et de la Queiss, il se renferme dans son cabinet; il cherche à se distraire de sa douleur en reportant ses regards sur tout ce qui l'entoure, en distribuant des récompenses à tous les braves qui l'ont mérité dans ces dernières journées, et la liste en est longue! Le corps du maréchal Ney, qui a joué un rôle si brillant dans les événements de Wurtchen, en obtient la meilleure part. L'Empereur passe ensuite quelques heures avec le duc de Bassano. Ce ministre, arrivé de Paris depuis deux jours, n'a pu que suivre à cheval la marche de l'Empereur : c'est son premier travail.

La nouvelle que Duroc a cessé de souffrir arrive sur ces entrefaites. L'Empereur ordonne que son corps soit transporté à Paris, pour y être déposé sous le dôme des Invalides. Il veut acheter de ses propres deniers la maison où Duroc est mort, et charge le pasteur du village de placer à l'endroit où fut le lit du maréchal une pierre monumentale qui dise à la postérité :

« Ici, le général Duroc, duc de
» Frioul, grand-maréchal du palais de
» l'empereur Napoléon, frappé d'un
» boulet, a expiré dans les bras de son
» Empereur et de son ami! »

La garde et la conservation de ce monument sont une charge qui doit grever désormais la propriété de la maison; et c'est à cette condition que Napoléon en fait *don* à celui qui l'occupe actuellement comme locataire. Le pasteur, le juge et le donataire sont appelés : on leur fait connaître les intentions de l'Empereur; ils prennent l'engagement de les remplir; les fonds nécessaires à l'acquisition sont tirés de la cassette particulière de l'Empereur, et remis entre leurs mains; et c'est en s'inclinant avec respect que le nouveau propriétaire accepte l'espèce de sacerdoce que la douleur de Napoléon lui impose!

(1) L'Empereur alla voir Duroc et essaya de lui donner quelques espérances; mais Duroc, qui ne s'abusait pas, ne lui répondit qu'en le suppliant de lui faire donner de l'opium..... L'Empereur, trop affecté, se déroba à ce déchirant spectacle..... Alors l'un de nous (le général Gourgaud) lui a rappelé que revenu d'auprès de Duroc, il se mit à se promener seul devant sa tente; personne n'osait l'aborder. Cependant on avait des mesures essentielles à prendre pour le lendemain. On se hasarda donc à venir lui demander où il fallait placer les batteries de la garde : *A demain tout*, fut la réponse de l'Empereur..... A ce souvenir, l'Empereur, avec affectation, a parlé d'autre chose. (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases; t. II, p. 183.)

Notre armée est arrivée sur les bords de l'Oder ! Le mois de mai a suffi pour arrêter l'irruption des soldats du Nord, pour en délivrer la Saxe et conquérir la moitié de la Silésie. Les espérances de la nation ne pouvaient se réaliser avec plus de promptitude (1). Au moment où l'armée, tenant l'ennemi acculé au fond de la Silésie, se dispose à franchir l'Oder, et voit les routes de Custrin, de Dantzig et de Varsovie s'ouvrir sans obstacles devant elle, des ordres arrivent qui suspendent les hostilités.

L'armistice est conclu. Les plénipotentiaires le signent le 4 juin à Plesswig. Il est ratifié le lendemain par le prince de Neuchâtel et par le général Barclay de Tolly. Les généraux français Flahaut et Dumoustier, le général russe Schouvaloff et le général prussien Krusemarck, formeront la commission mixte résidant à Neumark, qui doit présider à l'exécution des articles (2).

Cette affaire terminée, l'Empereur se met en route pour retourner à Dresde. Mais, en jetant un dernier regard sur Neumark, il lui échappe de dire : « Si les alliés ne veulent pas de » bonne foi la paix, cet armistice peut » nous devenir bien fatal ! »

---

(1) En revenant de Russie, Napoléon avait dit à son passage par Varsovie : « Je vais cher» cher trois cent mille hommes. Le succès ren» dra les Russes audacieux. Je leur livrerai » deux batailles entre l'Elbe et l'Oder, et » dans six mois je serai encore sur le Niémen. »

Le 2 mai, il était à Lutzen, le 21 mai à Wurtchen, le 1er juin son avant-garde entrait à Breslau, sur l'Oder.

Avec des conscrits et sans cavalerie, c'est tenir sa parole ! (M. l'abbé de Pradt, page 114, tome II de l'ouvrage sur 1821.)

(2) Les victoires de Lutzen et de Bautzen avaient rétabli la réputation des armées françaises. Le roi de Saxe avait été ramené triomphant dans sa capitale. L'ennemi était chassé de Hambourg. Un des corps de la Grande-Armée était aux portes de Berlin, et le quartier de Napoléon était à Breslau. Les armées russes et prussiennes découragées n'avaient plus d'autre parti à prendre que de repasser la Vistule..... quand l'Autriche, intervenant dans les affaires, conseille aux alliés de signer une suspension d'armes. (*Mémoires de Napoléon*, écrits par le comte de Montholon, à Sainte-Hélène.)

Après la prise de Breslau, la Russie allait être rejetée dans ses limites. Par quelle fatalité faut-il que l'Autriche, la première puissance intéressée à prévenir les débordements de l'Asie, intervienne pour ramener les Russes au combat ! (M. l'abbé de Pradt. — 1822.)

Un armistice fut jugé nécessaire autant pour laisser aux troupes qui avaient tenu la campagne le temps de se reposer, que pour donner à celles qui n'étaient pas encore sur le théâtre de la guerre le temps d'arriver ; comme aussi pour se procurer le calme indispensable dont on avait besoin afin de consolider les bases de la réunion des peuples de l'Europe contre la France..... Napoléon consentit à cette suspension d'armes dont il ne sut pas deviner le secret. (*Biographie* Michaud, tome Ier, page 37.)

« J'eus tort de consentir à l'armistice, disait » Napoléon à Sainte-Hélène ; car si j'eusse » continué en avant comme je le pouvais alors, » l'Empereur, mon beau-père, n'aurait pas » pris parti contre moi. » (O'Meara, tome II, page 172.)

BATAILLE DE DRESDE,

Livrée les 26 & 27 Aout 1813.

DRESSÉE

PAR J.^{n} ROUSSEAU.

N.ª Les mouvements de troupes du 26, tres peu eten dus du reste, n'ont pu être indiqués sur le plan

Wilsdruf
...ançais
...liés
Unkers...
Durr Buhla
Quohren
Loschwitz
Gonsdorf
Cunersdorf
Kossela
Garde
Mortier
Helfenberg
Schonfeld
Tolkewitz
Rockau
Schellla
Reitzendorf
Gr Dobritz
Hosterwitz
Pillnitz
Leuben
...ttgenstein
...ohlis
Opitz
Ob Poyritz
Meusegast
Nied Sedlitz
Sporwitz
Sobrigen
Lockwitz
Route de Kontgstein
Luga
Gommern
Birkwitz
Welke
Meuscha
Elbe Fl.
...orthen
Pirna

Dressée par J.^{n} Ro...
Gravée par Ch. Dyonnet

DRESDE.

—

Reprise des hostilités. — Excursion de l'Empereur en Bohême et en Lusace.

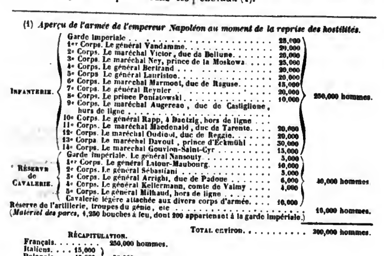
(Du 17 au 25 août.)

La rupture de l'armistice a été dénoncée le 11 août, le délai fatal expire le 16 à minuit. La guerre va donc recommencer plus acharnée, plus compliquée que jamais!

Des deux côtés, on n'a perdu aucun des quarante jours qui viennent de s'écouler. Toutes les réserves ont été ralliées; toutes les ressources avaient été épuisées pour les former.

Nous avons vu l'empereur Napoléon créer une armée nouvelle sous le maréchal Augereau, duc de Castiglione; une autre, sous le général Vandamme; une troisième, sous le maréchal Gouvion-Saint-Cyr; incorporer dans les nouveaux cadres tous les conscrits des dernières levées qui n'avaient pu prendre part à l'ouverture de la campagne; mettre le prince d'Eckmühl en état de s'emparer de l'offensive dans le nord de l'Allemagne; réorganiser en Lusace l'armée polonaise de Poniatowski; obtenir des princes de la Confédération le complément de leur contingent; enfin établir des garnisons suffisantes dans toutes les places de l'Elbe, depuis Hambourg jusqu'à Konigstein, et tirer des grands arsenaux de Mayence, de Wesel et de Magdebourg tout le matériel nécessaire.

Il est ainsi parvenu à porter ses forces à trois cent mille hommes; mais il n'a pu rassembler que quarante mille chevaux (1).



(1) *Aperçu de l'armée de l'empereur Napoléon au moment de la reprise des hostilités.*

INFANTERIE.	Garde impériale	25,000	250,000 hommes.
	1er Corps. Le général Vandamme	20,000	
	2e Corps. Le maréchal Victor, duc de Bellune	20,000	
	3e Corps. Le maréchal Ney, prince de la Moskowa	25,000	
	4e Corps. Le général Bertrand	20,000	
	5e Corps. Le général Lauriston	20,000	
	6e Corps. Le maréchal Marmont, duc de Raguse	15,000	
	7e Corps. Le général Reynier	20,000	
	8e Corps. Le prince Poniatowski	10,000	
	9e Corps. Le maréchal Augereau, duc de Castiglione, hors de ligne		
	10e Corps. Le général Rapp, à Dantzig, hors de ligne		
	11e Corps. Le maréchal Macdonald, duc de Tarente	20,000	
	12e Corps. Le maréchal Oudinot, duc de Reggio	20,000	
	13e Corps. Le maréchal Davout, prince d'Eckmühl	30,000	
	14e Corps. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr	15,000	
RÉSERVE de CAVALERIE.	Garde impériale. Le général Nansouty	5,000	40,000 hommes
	1er Corps. Le général Latour-Maubourg	10,000	
	2e Corps. Le général Sébastiani	5,000	
	3e Corps. Le général Arrighi, duc de Padoue	6,000	
	4e Corps. Le général Kellermann, comte de Valmy	4,000	
	5e Corps. Le général Milhaud, hors de ligne		
	Cavalerie légère attachée aux divers corps d'armée	10,000	
Réserve de l'artillerie, troupes du génie, etc.			10,000 hommes.
(*Matériel des parcs*, 1,250 bouches à feu, dont 200 appartenant à la garde impériale.)			
	TOTAL environ		300,000 hommes.

RÉCAPITULATION.

Français		250,000 hommes.
Italiens	15,000	50,000
Polonais	15,000	
Allemands	20,000	
		300,000 hommes.

Nota. L'officier russe Boutourlin n'évalue pas l'armée française au delà de deux cent quatre-vingt mille combattants. En déduisant les malades, les hommes détachés de divers côtés, et ceux qui ne pouvaient pas suivre dans les marches, les combattants étaient encore bien au-dessous de cette évaluation.

Du côté opposé les forces ont doublé. L'empereur Alexandre a fait arriver sur l'Oder tous les soldats de la campagne de 1812, qui, blessés ou malades, étaient restés en arrière. Bennigsen lui amène en outre une forte armée de réserve composée de toutes les recrues dont on a épuisé l'Orient (1). Le roi de Prusse n'a pas fait moins d'efforts. Ses armements, entrepris d'abord sous l'influence des sociétés secrètes et dans le désordre des insurrections, ont été régularisés et complétés. Toute la jeunesse prussienne est maintenant sur pied.

De nouvelles bannières ont paru dans le camp ennemi. Bernadotte a pris le commandement du nord de l'Allemagne. Il range sous ses ordres les armées prussiennes de Bulow et de Tauenzien, les armées russes de Wintzingerode et de Woronzoff, l'armée anglo-allemande de Valmoden, le corps suédois qui vient de débarquer à Stralsund, et cette foule de Cosaques prussiens et hanovriens que l'Angleterre prend à sa solde. Le général anglais Stewart, le général autrichien baron de Vincent, le général russe Pozzo di Borgo, et le général prussien Krusemarck ne le quittent pas. Bien des défiances et peut-être quelques espérances se groupent autour de lui : il n'est pas jusqu'au parti mécontent, dont madame de Staël est le coryphée, qui ne soit représenté dans ce quartier-général..... Mais les portes de la Bohême s'ouvrent : un nouvel allié, dont l'intervention suffit seule pour détruire la supériorité que nos victoires de Lutzen et de Bautzen nous avait rendue, l'Autriche donne dès à présent à la coalition deux cent mille hommes de plus, et promet d'entraîner le reste de l'Allemagne.

Ainsi l'armistice, qui devait finir la guerre, n'a servi qu'à lui donner de nouveaux aliments.

Nos ennemis, quand la Prusse joignait ses armes aux leurs, n'affichaient d'autres prétentions que d'obtenir l'indépendance de l'Allemagne. « *C'est là le seul but de nos efforts*, » disaient-ils à Breslau. Maintenant les alliés ne se piquent plus d'être pacifiques, et l'on ne songe qu'à pousser la guerre jusqu'où elle peut aller.

Au total, les souverains ennemis vont ouvrir la campagne avec cinq cent mille hommes, et leur cavalerie compte près de cent mille chevaux (2).

Napoléon connaît sa position ; l'infé-

(1) Pendant l'armistice, soixante mille hommes de bonnes troupes, arrivant d'Odessa et des provinces éloignées, entrèrent dans les camps russes. (Sir Robert Wilson, *Tableau de la puissance de la Russie*, 1817, page 34.)

(2) *Aperçu des forces opposées à l'empereur Napoléon au moment de la reprise des hostilités.*

			Infant.	Caval.
Russes, Général en chef, Barclay de Tolly.	Les gardes. *Voir la division* Yermoloff			
	Général Wittgenstein.	Prince Gorzacoff. Prince Eugène de Wurtemberg.	20,000	5,000
	Général Miloradowitch.	Général Rajeffski. Général Yermoloff, gardes.	18,000	10,000
	Général Langeron.	Général Czerbatoff. Général Saint-Priest. Général Alsufieff. Général Kopcewitz.	50,000	10,000
	Général Saken.	Général Lieven. Général Neveroski.	18,000	5,000
	Général Wintzingerode	Général Woronzow. Général Lapdow. Général Czernicheff.	9,000	10,000
			115,000	40,00

riorité du nombre ne l'intimide pas (1): il croit y avoir pourvu en prenant les environs de Dresde pour champ de bataille, et la ligne de l'Elbe pour point d'appui ; mais son activité ne saurait se soumettre à rester immobile à Dresde, jusqu'à ce que l'ennemi vienne l'y chercher.

Avant que la grande armée des alliés, débouchant de la Bohême, puisse arriver sous le feu des redoutes qui l'attendent, Napoléon calcule qu'il a le temps de faire une opération combinée sur Berlin, et de lancer son armée de Silésie sur Breslau. Il veut aussi dans ce premier moment pousser une reconnaissance en Bohême, et voir par lui-même s'il ne serait pas encore possible de prévenir la jonction des alliés de Silésie avec les Autrichiens.

Le maréchal duc de Reggio a donc reçu l'ordre de reprendre la route de Berlin. L'officier d'ordonnance Caraman, qui lui est envoyé, restera auprès de lui jusqu'à la prise de cette capitale. Le corps du comte Bertrand, celui du général Reynier et la cavalerie du duc de Padoue, réunis au douzième que commande le Maréchal lui-même, lui forment une armée de quatre-vingt mille hommes, avec laquelle il doit déboucher de Dahme et de Luckau.

Le prince d'Eckmühl, qui est à Bergedorf, doit seconder l'opération en se portant sur Wismar et Rostock. Le général Lemarrois, gouverneur de Magdebourg, doit le seconder également en faisant avancer dans la direction de Berlin un corps de six mille hommes qui occupera la campagne et

PRUSSIENS. Général en chef, Blücher.	Les gardes.	Général Avensleben.	6,000	
		Général Laroche.		1,500
	Général Yorck.	Premier corps.	38,000	6,000
	Général Kleist.	Deuxième corps.	30,000	3,000
	Général Bulow.	Troisième corps.	34,000	6,500
	Général Tauentzlan.	Quatrième corps.	44,000	8,000
	Général Rœder.	Réserve de cavalerie.		5,000
			150,000	30,000
SUÉDOIS.	Le maréchal Stedinck.	. . . .	20,000	5,000
ALLEMANDS, à la solde anglaise.	Général Valmoden.	. . . .	25,000	5,000
AUTRICHIENS. Général en chef, Schwarzenberg.	Général Colloredo.	Premier corps.	20,000	2,000
	Général Chasteler, ensuite Merfeld.	Deuxième corps.	15,000	2,000
	Général Giulay.	Troisième corps	20,000	2,500
	Général Klenau.	Quatrième corps.	25,000	3,000
	Hesse-Hombourg.	Réserve.	20,000	8,000
	Général Bubna.	Corps détaché.	10,000	3,000
			110,000	20,000

RÉCAPITULATION.

	Infant	Caval.	Total.
Russes.	115,000	40,000	155,000 *
Prussiens	150,000	30,000	180,000
Suédois	20,000	5,000	25,000
Allemands-Anglais.	25,000	5,000	30,000
Autrichiens.	110,000	20,000	130,000
	420,000	100,000	520,000

* *Nota.* Bennigsen amène en outre une réserve de 80,000 hommes qui est encore en Pologne.

(1) *Balance des deux armées belligérantes.*

	Infant.	Caval	Total.
Armée des Alliés.	420,000	100,000	520,000
Armée française.	260,000	40,000	300,000
Infériorité de l'armée française. . . .	160,000	60,000	220,000

mettra le duc de Reggio en communication avec le prince d'Eckmühl. Si cette triple attaque est conduite avec vigueur et précision, Berlin doit apprendre la reprise des hostilités par la fusillade dont nos tirailleurs feront retentir ses faubourgs (1).

Ainsi nous attaquerons au nord, tandis qu'au midi l'ennemi s'avancera sur nous. C'est au milieu de ces deux grands mouvements que l'Empereur va se placer. Il porte son quartier-général en Lusace, à égale distance de la Bohême, de la Silésie et du Brandebourg, et dans cette position centrale, il pourra suivre, pour ainsi dire de l'œil, les marches des alliés, le développement de leurs projets et les opérations de ses lieutenants.

Avant de quitter Dresde, l'Empereur en confie la garde au quatorzième corps. Les instructions laissées au maréchal Saint-Cyr sont d'occuper la rive gauche de l'Elbe depuis Dresde jusqu'à la Bohême, d'observer tous les débouchés, et lorsqu'il faudra reculer devant la grande armée ennemie, de la contenir assez de temps pour que l'Empereur puisse exécuter son plan qui est de venir se placer entre les alliés et la Bohême (2).

Le maréchal Saint-Cyr pourra s'appuyer au besoin sur les quinze mille hommes que le général Vandamme amène de Magdebourg, et qui sont au moment de traverser Dresde.

Cependant, on avait bientôt appris le départ de l'empereur Napoléon. Hâtons-nous de profiter de son absence, s'était-on écrié ; « marchons, » partout où il ne sera pas le succès » est certain. » Et sur le champ, le signal du départ avait été donné.

Mais trois jours ont suffi à l'Empereur pour replacer nos aigles sur les bords de la Katzbach. Depuis le 20, la grande armée de Bohême, descendue des montagnes, est entrée en Saxe. Il est temps de se retourner contre elle.

Le maréchal Saint-Cyr invoque vive-

---

(1) *Composition de l'armée française marchant sur Berlin.*

12e Corps. Duc de Reggio.		Le général Gruyer. Le général Guilleminot. Les Bavarois de Raglowitch.	20,000 hommes.
Maréchal Oudinot, duc de Reggio.	4e Corps, le général Bertrand.	Le général Morand. Les Italiens de Fontanelli. Les Wurtembergeois de Franquemont.	20,000
	7e Corps, le général Reynier.	Le général Durutte. Les Saxons de Lecoq. Les Saxons de Sahrer. Les Hessois du général Marchand.	20,000
	3e Corps de Cavalerie, duc de Padoue.	Le général Jacqueminot. Le général Fournier. Le général Lorge.	6,000 chevaux.
13e Corps. Le maréchal prince d'Eckmühl		Le général Loison. Le général Pecheux. Le général Thiébault. — 15,000. Armée danoise. — 15,000. *Nota.* Le prince de Hesse la commande en chef. Le général Schulembourg en est le commandant en second.	30,000 hommes.
Le gouverneur de Magdebourg.		Le général Girard.	6,000
			102,000 hommes.

(2) *Composition de l'armée du maréchal Saint-Cyr, destinée à couvrir Dresde.*

Maréchal Saint-Cyr.	14e Corps.	Le général Claparède. Le général Bonnet. Le général Razout.	15,000 hommes.
		Garnison de Dresde, Westphaliens, etc. Légion de la Vistule, etc.	3,000
			18,000 hommes.

ment la présence de l'Empereur. L'alarme commence à se répandre à Dresde.

Dès le 20, la grande armée de Schwarzenberg a débouché de la Bohême (1). Les Russes de Barclay de Tolly et de Wittgenstein se sont présentés sur les hauteurs de Peterswald, et ont forcé le passage de la grande route de Prague à Dresde. L'armée prussienne du général Kleist, marchant à leur gauche, descend des montagnes sur Gotleub et Dohna. Le gros de l'armée autrichienne s'avance au centre par les routes d'Altenberg et de Sayda sur Dippodiswalde. Les gardes russe et prussienne, et la réserve autrichienne de Hesse-Hombourg suivent cette route, qui est aussi celle du grand quartier-général. Tous les sentiers qui, dans cette direction, traversent les montagnes, sont couverts de soldats appartenant aux corps de Colloredo, de Chasteler et de Giulay. Sur la gauche, l'armée de Klenau descend à Marienberg, et menace de revenir sur Dresde par la route de Freyberg.

Le 21, Wittgenstein, aussi impatient que Blücher, croyant l'Empereur au fond de la Silésie, se souciant peu d'attendre que le corps de Klenau pût arriver sur la ligne de concentration qui a été tracée autour de Dresde, s'est engagé de plus en plus avec nos avant-postes, et descend sur Gieshubel (2).

Les quinze mille hommes du maréchal Saint-Cyr ont été fournis par nos dernières levées; ils ne peuvent manœuvrer avec succès devant cette masse immense de *forces* qui sortent de toutes les vallées de l'Erzebirge. Nos avant-postes se sont déjà repliés sur Pyrna.

I.

BATAILLE DE DRESDE.

Première Journée (26).

Dès six heures du matin, le maréchal Saint-Cyr avait concentré ses lignes de défense derrière les palissades des faubourgs. La ville était cernée de toutes parts. Le seul faubourg de Frederichstadt n'était pas encore enveloppé. Les alliés étaient sous les armes; la garnison française se préparait à la plus vigoureuse résistance. Un silence imposant régnait entre les deux

(1) *Composition de l'armée alliée arrivant devant Dresde; le prince de Schwarzenberg, général en chef.*

AILE DROITE. Le général Barclay de Tolly.	Le général Wittgenstein.	Le général Gorsakoff. . . . . Le général Eugène de Würtemberg.		20,000	55,000 hommes.
	Le général Kleist.	Le général Klux. . . . . Le général Pirsch. . . . . Le général Ziethen . . . . Le prince Auguste de Prusse. . . .		30,000	
	Cavalerie du général Pahlen			5,000	
CENTRE. Le prince Schwarzenberg.	Armée autrichienne.	Le général Colloredo . . .	20,000	55,000	120,000
		Le général Chasteler. . . .	15,000		
		Le général Giulay.	20,000		
	Réserves d'infanterie.	Gardes russes . . . . Miloradowitch	20,000	46,000	
		Garde prussienne	6,000		
		Grenadiers autrichiens . .	20,000		
	Réserves de cavalerie.	Autrichiens.	8,000	19,000	
		Russes de Galitzin.	10,000		
		Prussiens	4,000		
AILE GAUCHE.	Armée de Klenau.	Hohenlohe. . . . . Burstuchl. . . . . Meizko		. . . . .	25,000
				Total.	200,000 hommes.

(2) Le même jour, l'Empereur passait le Bober à Lowenberg, et le duc de Reggio débouchait dans la plaine de Trebbin.

lignes : silence terrible, dont les malheureux habitants comptaient avec anxiété tous les instants ; ils n'osaient arrêter leurs regards sur la petite armée du maréchal Saint-Cyr. Cette armée, comparée à l'immensité des forces qui l'environnaient, n'était qu'une poignée d'hommes ; et le courage même avec lequel on se disposait à défendre des remparts à peine ébauchés, semblait être un malheur de plus pour la ville. Enfin, Dresde était dans cette attitude morne que l'attente d'un désastre inévitable produit toujours sur une nombreuse population. Le vieux Roi voyait des fenêtres de son palais ses campagnes dévastées, ses sujets éplorés, et l'ennemi arrivant jusqu'au pied des murs de la ville. Les portes ne s'ouvraient plus que pour laisser rentrer les blessés. A cet aspect, son cœur paternel poussait de profonds soupirs.

Déjà deux régiments de hussards westphaliens, déserteurs de notre cause, avaient passé à l'ennemi; la confiance des Allemands de notre parti paraissait généralement ébranlée. Tout ce qui n'était pas français était dans la consternation: on parlait de capituler.

Tout à coup la scène change. L'Empereur, arrivant au galop sur le pont de Dresde, produit une vive et profonde impression. Il est dix heures du matin ; et, depuis ce moment jusqu'au soir, ses troupes, qui le suivent, ne cessent de défiler.

L'Empereur approuve toutes les mesures de défense que le maréchal Saint-Cyr a prises, et revient ensuite se placer à l'extrémité du grand pont. C'est là qu'il passe le reste de l'après-midi. Les troupes continuent de défiler sous ses yeux. Il indique à chaque division la porte derrière laquelle elle doit prendre position, et d'avance il prépare les sorties qui doivent arrêter l'élan de l'ennemi lorsqu'il se présentera (1). Bientôt toutes les rues qui aboutissent aux portes principales de la ville sont encombrées de troupes attendant avec impatience le signal de franchir les barrières. Deux divisions de la jeune garde, conduites par le duc de Trévise, vont se placer en réserve derrière les portes de Plaüen et de Dippodiswalde. Deux autres, commandées par le prince de la Moskowa, se dirigent vers la porte de Pyrna. La cavalerie Latour-Maubourg s'est rangée sur les bords de l'Elbe, prête à déboucher par les portes de Pilnitz et de la Tuilerie. La ville entière est un camp. L'artillerie, les voitures, les chevaux de main se distribuent entre toutes les places. Les soldats harassés se couchent par rangs sur les pavés, et dorment jusqu'au signal du réveil, qui sera le signal du combat.

Cependant la confiance avait reparu sur toutes les figures; la vue de cette belle armée éloignait l'idée même du danger (2)... Mais les deux grandes armées ne pouvaient être si près l'une de

(1) Après la reconnaissance qu'il venait de faire du terrain, et avec le talent particulier qu'il avait pour calculer d'un coup-d'œil la force d'une grande armée, ainsi que le temps et l'espace nécessaires pour les opérations, il était déja en mesure de résister à l'attaque que l'ennemi préparait. (Le major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, t. 1er, page 254.)

(2) *Composition de l'armée française défendant Dresde, le 26 août.*

Au centre.	Duc de Trévise	14e Corps.	Général Claparède. Général Bonnet. Général Razout.	17,000	23,000
		Vieille garde en réserve.	Général Friant. Général Curial. Général Michel.	6,000	
A droite.		Jeune garde.	Général Dumoustier. Général Boyeldieu.	12,500	12,500

l'autre sans en venir aux mains : le moment terrible approchait.

Devant la ville, à quelque distance des murailles, s'élève une colline assez étendue et d'une pente douce et facile : c'est celle de Roecnitz. Le quartier-général des alliés s'y montrait depuis le matin. Vers trois heures de l'après-midi, trois coups de canon tirés de cette hauteur se font entendre. A ce signal, l'armée ennemie tout entière s'élance et descend comme une tempête qui renverse tout sur son passage. Chaque colonne est précédée de cinquante pièces d'artillerie ; et, depuis Roecnitz jusqu'à Plaüen, une ligne non interrompue de batteries démasque ses feux qui couvrent Dresde de boulets et d'obus. En vain l'artillerie de nos redoutes avancées sillonne ces redoutables colonnes par des décharges redoublées. Rien dans ce premier moment ne peut arrêter l'ardeur avec laquelle les ennemis courent à l'assaut. Ils se précipitent dans l'intervalle des forts, qui foudroient la plaine d'espace en espace. Ils arrivent jusqu'aux palissades, et bientôt toutes les réserves du maréchal Saint-Cyr sont engagées. L'attaque est impétueuse ; la résistance est opiniâtre, et des deux côtés on se signale par les plus beaux faits d'armes (1).

Cependant, au centre, les grenadiers hongrois de Colloredo et les chasseurs du loup parviennent à nous enlever la redoute de Moekzinski, qui couvre la barrière de Dippodiswalde. Plus loin, sur notre droite, les Autrichiens éteignent les feux de nos batteries de la porte de Freyberg. Enfin, à l'extrême gauche, sur les bords de l'Elbe, les Russes et les Prussiens pénètrent dans le faubourg de Pyrna... C'en est fait, la terreur est dans la ville: la mousqueterie, qui se fait entendre à toutes les portes; les obus, qui éclatent de tous côtés; la furie du combat, qui semble envahir la dernière enceinte; la confusion, le désordre, les cris, tout est étourdissant, effrayant, horrible. La malheureuse population de Dresde est retombée dans les angoisses les plus cruelles. Des habitants sont tués dans les rues, des femmes et des enfants sont blessés devant leurs portes; chacun s'enferme dans sa maison; on porte de l'eau dans les greniers; les femmes se barricadent dans les caves, et la terre y tremble encore sous leurs

A GAUCHE. Des bords de l'Elbe, à la barrière de Pyrna.	Le prince de la Moskowa.	Infanterie de la jeune garde.	Général Roguet. Général Barrois.	12,500	29,500 hommes.
	Le roi de Naples.	Cavalerie de la garde. Général Nansouty.	Général Guyet. Général Ornano. Général Lefèvre-Desnonettes. Général Krasinski. Général	5,000	
		1er Corps de cavalerie. Général Latour-Maubourg.	Général Audenarde. Général Castex. Général Doumerc. Général St-Germain.	12,000	
			Total.		65,000 hommes.

(1) L'Empereur parlant à Sainte-Hélène du système qu'il avait adopté pour la défense de Dresde, le décrit de cette manière : c'était d'avoir un calibre de gros échantillon poussé en dehors de la ligne magistrale vers l'ennemi, et d'avoir au contraire cette ligne magistrale défendue par une grande quantité de petite artillerie mobile. Par là, l'ennemi devait être arrêté court dans son approche subite; il n'avait que des pièces faibles pour attaquer des pièces fortes; il était dominé par ce gros échantillon autour duquel les ressources de la place, les petites pièces venaient se grouper. Ces petites pièces pouvaient ensuite se porter au loin en tirailleurs, et suivre tous les mouvements de l'ennemi par leur facile mobilité.

pieds au bruit des décharges qui redoublent.

Déjà l'ennemi se croit sûr de la victoire ; on l'entend crier dans son ivresse : *Paris! Paris!* et leurs premières colonnes n'hésitent plus à enfoncer la porte de Plaüen..... Mais comme leurs espérances s'évanouissent rapidement! La porte s'ouvre : l'éruption d'un volcan est moins redoutable. Dumoustier s'élance à la tête des siens, et sur ses pas se précipitent les bataillons de la garde, commandés par Tyndal et Cambrone. Le feu des murs crénelés soutient leur sortie ; le feu des redoutes avancées prend de revers les colonnes autrichiennes, et de toutes parts une grêle de balles et de boulets couvre la plaine.

L'ennemi recule épouvanté ; on dirait que dans les yeux de la garde, il a vu la tête de Méduse. Ses pièces sont enlevées au pas de course, et les canonniers tués sur les affûts. Nos généraux Dumoustier et Tyndal, tombés sous leurs coups, ne sont que blessés. L'officier d'ordonnance qui vient de diriger la marche de la colonne à travers les rues de la ville, l'intéressant Béranger, a été mortellement atteint par la première décharge.

Des sorties non moins décisives se font en même temps par les autres portes. Partout les vaillants capitaines de la garde se montrent à l'ennemi. Le général Gros se jette dans la redoute de Freyberg au moment où les sapeurs ennemis en arrachaient les palissades. Il y tombe blessé. Le général Boyeldieu franchit les barrières de Dippodiswalde, à la tête des conscrits de la garde. Ces braves jeunes gens ont réclamé l'honneur de reprendre la redoute Mozinski. Ils se précipitent sur les retranchements : les uns s'élancent par-dessus les fossés, les autres se glissent par la gorge, et soudain l'espace intérieur est rempli de confusion et de carnage! Nous restons maîtres de la redoute. Plus loin, le prince de la Moskowa, les généraux Barrois et Roguet et leurs braves cohortes, chassent l'ennemi du faubourg de Pyrna, et nettoient la plaine du grand jardin, tandis que les cuirassiers Latour-Maubourg, s'élançant des bords de l'Elbe, le poursuivent au loin sur la route de Pilnitz.

Ces brillantes sorties ont frappé l'ennemi. Il a vu toutes les portes de Dresde fournir à l'envi autant d'armées nouvelles! Nos colonnes le foulent dans toutes les directions, le prennent en flanc et en arrière; il ne peut résister à tant d'impétuosité.

« L'Empereur est dans Dresde! il » n'en faut plus douter, s'écrie le » prince de Schwarzenberg, le mo- » ment favorable pour enlever la ville » est perdu! ne songeons plus qu'à » nous rallier. »

Napoléon était sur le grand pont de Dresde, attendant avec impatience l'arrivée des armées du duc de Bellune et du duc de Raguse. Dès qu'il apprend que devant toutes les portes nous avons repris l'offensive : « Mes » amis, dit-il aux habitants qui l'en- » tourent, l'ennemi ne reviendra pas à » la charge; tranquillisez-vous! » Et traversant aussitôt la moitié de la ville au galop, il se dirige vers la porte de Dippodiswalde, et va se placer au centre des mouvements que nos deux ailes achèvent sur les routes de Freyberg et de Pyrna, pour compléter la victoire (1).

---

(1) Napoléon, au milieu d'une grêle de boulets et de balles, passe au grand galop dans le Schloss-Gass, pour gagner la porte du lac et la barrière de Dippodiswalde. Après s'y être arrêté un instant, il court sur le champ de ba-

Les Russes sont poursuivis le sabre et la baïonnette dans les reins jusqu'à Blazewitz. Les Prussiens sont jetés hors du grand jardin. Colloredo rallie ses Hongrois sur les hauteurs de Roecknitz. Les Autrichiens de Chasteler et de Giulay se retirent dans les gorges de Plaüen, et le canon cesse enfin de gronder vers neuf heures du soir.

Cependant à la nuit, une division autrichienne qu'on a enivrée de salpêtre et d'eau-de-vie, veut essayer une surprise sur la porte de Plaüen, qui lui a déjà coûté tant de sang le matin. Elle s'avance sans bruit; mais le général Dumoustier, dont la jambe a été fracassée, est encore à son poste, et ses braves *fusiliers* veillent autour de lui. Le colonel Cambrone est bientôt debout, un combat de nuit s'engage, et les Autrichiens sont encore une fois vaincus. Cambrone fait prisonnier un bataillon tout entier, dont le drapeau nous est remis. C'est, je crois, le seul qui ait été pris dans cette première journée.

L'Empereur n'est rentré qu'un moment au château; il remonte à cheval à onze heures du soir, pour aller reconnaître sur le terrain ce qui reste à faire le lendemain. Il parcourt les bivouacs de l'aile gauche depuis l'Elbe jusqu'à la barrière de Dohna. Les flammes de quelques maisons qui brûlent dans la campagne l'aident à distinguer les deux lignes. Tout est tranquille; à minuit il rentre au château.

Seconde journée (le 27).

L'Empereur, avant de se livrer un moment au repos, passe dans son cabinet, et fait appeler le prince de Neuchâtel. « Allons, Berthier, lui dit-» il, il faut expédier les ordres pour » demain. Ecrivez. » Le Major général, assis à l'un des coins de la grande table des cartes, écrit ce qui suit :

Ordre à toute la cavalerie, celle de la garde exceptée, de revenir sur ses pas, de traverser la ville, et d'aller se réunir dans le faubourg de Frederichstadt; le roi de Naples en prendra le commandement. Il lui est prescrit de faire un grand mouvement sur l'aile gauche de l'ennemi, de le déborder, et de chercher à lui couper toute retraite par la route de Freyberg.

Ordre au maréchal Victor, duc de Bellune, de se placer avec son corps d'armée en avant des barrières de Freyberg. Il attaquera de front avec son infanterie les lignes autrichiennes, que le roi de Naples essaiera de tourner.

Ordre au duc de Raguse, maréchal Marmont, de s'établir avec son corps d'armée au centre de notre ligne de défense, entre les barrières de Dippodiswalde et de Dohna, au pied des collines de Roecnitz. Les réserves de l'artillerie et de la garde seront placées sur ce point.

Ordre au maréchal Saint-Cyr de réunir son quatorzième corps autour du grand jardin.

Ordre enfin au prince de la Moskowa et au duc de Trévise, de déboucher sur la route de Pyrna, avec les quatre divisions de jeune garde. Le général Nansouty, qui commande la cavalerie de la garde, soutiendra l'infanterie. Ils s'empareront vivement de l'offensive, et feront de ce côté la même manœuvre que le roi de Naples va exécuter sur l'aile opposée.

Tandis que tous les efforts de nos

---

taille; un officier de sa suite est tué à côté de lui; et plusieurs de ses aides-de-camp sont blessés. (*Récit de ce qui s'est passé à Dresde, par un Saxon, témoin oculaire, page 173.*)

attaques se porteront ainsi sur les deux extrémités, le centre, où seront le duc de Raguse et les réserves, soutiendra le combat de manière à occuper l'attention de l'ennemi.

L'Empereur se borne à ces premières dispositions; il sera sur le terrain, et si quelque accident survient, il se réserve d'y pourvoir, ainsi qu'au dénouement de la journée (1).

Les ordres sont transmis avant que la nuit s'achève, et dès le point du jour ils s'exécutent.

Pendant cette nuit, le temps a été affreux. Au jour encore la pluie tombe par torrents. On aperçoit du haut des murs les deux armées secouant l'eau du bivouac, et se relevant en bataille sur le terrain fangeux où le combat de la veille a fini. L'ennemi forme autour de la ville le même cercle qu'avant sa grande attaque. Mais bientôt on découvre son aile gauche qui s'allonge sur notre droite. Des colonnes traversent la vallée de Tharandt et couronnent les hauteurs de Corbitz. Le corps de Klenau, attendu si impatiemment par les alliés depuis trois jours, doit arriver dans la journée : c'est son avant-garde qui se montre à Corbitz; c'est pour lui donner la main que les divisions autrichiennes de Giulay et de Bianchi s'avancent au-delà de Tharandt. Mais Schwarzenberg espère en vain voir se réaliser son plan pour l'investissement de Dresde. Il est trop tard.

L'empereur Napoléon, à cheval dès six heures du matin, vient de sortir par la porte de Freyberg. Il a jeté son coup-d'œil sur les hauteurs, il a reconnu que la grande lacune réservée pour le corps de Klenau n'était pas encore occupée, et aussitôt le roi de Naples et le duc de Bellune ont reçu l'ordre d'exécuter leur mouvement sans plus de délais.

Tandis que les malheureux soldats de Klenau, exténués de fatigue et de besoin, couverts de boue, trempés par la pluie, harassés, arrivent courageusement sous les coups qui les attendent, la canonnade s'engage au centre.

L'Empereur est revenu de ce côté : il est en avant de la porte de Dippodiswalde. La pluie n'ayant pas discontinué, il fait allumer un grand feu, et

(1) *Composition de l'armée française combattant sous les murs de Dresde, le 27.*

AILE GAUCHE. Le prince de la Moskowa.	Jeune garde. Le duc de Trévise.	Général Barrois. Général Decous. Général Roguet. Général Boyeldieu.	20,000	25,000 hommes.
	Cavalerie de la garde. Général Nansouty.	Général Guyot. Général Ornano. Général Lefèvre-Desnouettes. Général Krasinski. Général Colbert.	5,000	
CENTRE. L'Empereur.	14e Corps. Maréchal Saint-Cyr.	Général Claparède. Général. . . . . Général Razout. Général Pajol.	15,000	40,000
	6e Corps. Duc de Raguse.	Général Compans. Général Bonnet.	15,000	
	Réserve de la vieille garde.	Général Friant. Général Curial. Général Michel.	5,000	
	Réserve d'artillerie	. . . .	5,000	
AILE DROITE. Le roi de Naples.	2e Corps. Duc de Bellune.	Général Teste. Général Corbineau. Général Mouton-Duvernel.	20,000	50,000
	1er Corps de cavalerie. Général Latour-Maubourg.	Général Oudenarde. Général Castex. Général Doumerc. Général Saint-Germain.	10,000	
			Total. . . .	95,000 hommes.

c'est de ce bivouac qu'il dirige la bataille. Les aides-de-camp qui accourent des côtés les plus opposés se succèdent d'un moment à l'autre, et viennent lui annoncer les progrès que font les deux attaques principales.

A neuf heures du matin, la cavalerie de roi de Naples a gagné les hauteurs qui dominent *Cotta*; elle poursuit son mouvement. Au pied des collines, les conscrits du duc de Bellune sont aux mains avec l'infanterie de Giulay et de Bianchi,

Sur la gauche, du côté du grand jardin, le maréchal Saint-Cyr, soutenu par deux bataillons de la vieille garde, force la position de Strehlen, et rejette les Prussiens sur Grüna. Plus loin, entre l'Elbe et le maréchal Saint-Cyr, le duc de Trévise et le général Nansouty manœuvrent dans la plaine, poussant les Russes de Wittgenstein de position en position.

En ce moment l'Empereur fait redoubler le feu devant lui. La ligne de nos batteries gagne du terrain et s'élève sur la colline. Le fracas de tant de bouches tonnantes a fini par crever la nuée sombre qui depuis le matin enveloppait le champ de bataille. Quelques éclaircies succèdent aux averses, et de nombreux chevaux de main qu'on aperçoit sur la hauteur, indiquent que le quartier-général des alliés est de ce côté. Ainsi les souverains sont encore une fois en présence.

Cependant une batterie de la garde, placée entre les routes de Dippodiswalde et de Plaüen, ne tire plus avec la même activité. L'Empereur y envoie aussitôt. Il apprend que cette batterie est découragée par l'inutilité de ses coups. Placée dans un fond, elle répond avec trop de désavantage au feu de la batterie opposée, qui plonge des hauteurs de Roecnitz, et tous nos boulets vont se perdre au-dessus ou au-dessous du but. « N'importe, dit l'Empereur, il » faut attirer l'attention de l'ennemi de » ce côté; qu'on recommence à tirer.» Aussitôt la batterie fait un feu roulant, et dès les premières salves, on remarque sur la colline un mouvement extraordinaire; quelque personnage important vient d'être frappé parmi les alliés.

Il est onze heures; le canon du roi de Naples, qui se fait entendre au-delà des gorges de Plaüen, signale les progrès de notre cavalerie sur la droite. C'est le moment de presser les mouvements de la gauche, et l'Empereur y va porter ses ordres lui-même. Tandis qu'il traverse au galop la plaine du grand jardin, notre artillerie continue de soutenir au centre l'effort de la bataille. C'est là que le soldat français subit les lois les plus dures de la tactique moderne. Rongeant le frein qui retient son ardeur, il reste des heures entières immobile, en butte aux boulets dont les deux lignes font un échange continuel.

Cependant l'Empereur a poursuivi sa course vers la gauche; il dépasse Grüna, et trouve le duc de Trévise marchant avec la jeune garde sur Seidnitz. De ce côté, les alliés viennent d'être rejetés de la route de Pyrna sur celle de Dochna. On continue le mouvement pour les rejeter de la route de Dochna sur celle de Maxen. L'Empereur, après avoir donné à ces troupes un nouvel essor par ses encouragements, revient vers le centre.

Tandis que la jeune garde faisait plier devant elle l'aile droite des alliés, le roi de Naples, le général Latour-Maubourg et le duc de Belluno, écrasaient leur aile gauche. Napoléon reçoit en chemin les premières nouvelles de ce grand avantage; et bientôt il en apprend les détails.

Le roi de Naples, après avoir forcé le défilé de Cotta et s'être avancé sur la route de Freyberg jusqu'à Grümbach, avait pris possession des hauteurs. Tournant ainsi l'avant-garde de Klenau, il l'a coupée de son corps principal; ce mouvement a été décisif. Murat, le sabre à la main, son manteau brodé d'or retroussé sur l'épaule, et la tête surmontée d'une brillante aigrette, s'est précipité avec les carabiniers et les cuirassiers sur l'infanterie autrichienne. Rien n'a pu leur résister; les bataillons ennemis ont été enfoncés, culbutés des hauteurs; l'artillerie à cheval plongeant sur les défilés de Schonen et de Plaüen, a complété leur déroute.

L'ennemi a voulu nous opposer sa cavalerie; mais le versant des collines est si glissant qu'elle n'a pu s'y soutenir. Enfin, pour mettre le comble au désastre de cette partie de l'armée autrichienne, la pluie qui tombait sans cesse mettait obstacle à ce que l'infanterie fit usage de ses armes. Partout la terre est jonchée de fusils, de sabres, de chapeaux, de plumets et de débris. Des colonnes entières, officiers et soldats, se sont rendues prisonnières; les régiments de l'archiduc Reynier et de Lusignan ont été enveloppés; ceux de Beaulieu, de Colloredo et de Wacquant, ont fait quelque résistance; mais ils ont tant de tués, tant de prisonniers et de blessés, qu'on peut les regarder comme détruits.

En vain la division Lichtenstein a voulu secourir celle de Bianchi; elle a été entraînée dans le désordre de la gauche. Les généraux autrichiens, Andrassy et Milesino, sont tués. Les généraux Giulay, Mariassy et Fierenberger sont blessés; le feld-maréchal-lieutenant Metzko et le général-major Seczinsky, sont prisonniers. Enfin, les six divisions de l'aile gauche, séparée de la grande armée alliée par les gorges de Tharandt et par le ruisseau de la Weisseritz, prises à dos par notre cavalerie à Corbits, enfoncées de front par l'infanterie du duc de Bellune, à Lobda, ont dû succomber sous le désavantage d'une telle position. Plus de quinze mille hommes viennent de tomber en notre pouvoir.

L'Empereur, en arrivant à son bivouac du centre, y trouve le général autrichien Metzko; un colonel et plusieurs officiers autrichiens blessés sont avec lui. L'Empereur les fait asseoir, et ordonne qu'on panse leurs blessures.

Il est trois heures. Depuis quelque temps, l'artillerie des alliés a ralenti son feu. Tout à coup elle cesse de se faire entendre. L'on vient annoncer que l'ennemi se met en retraite, et l'Empereur reçoit cette nouvelle d'un visage aussi tranquille que s'il était question du gain d'une partie d'échecs.

« Ceci n'est pas encore fini, dit l'Empereur aux généraux qui l'entourent. » J'attends des nouvelles de Vandamme, et je me trompe fort si ce n'est » pas lui qui décide les alliés à cette » retraite précipitée. »

Les généraux ennemis, ayant perdu leurs grandes communications de droite et de gauche avec la Bohême, ont voulu profiter du reste de l'après-midi pour mettre quelque ensemble dans leur mouvement rétrograde devenu plus difficile. Déjà les souverains alliés sont loin du champ de bataille, et de fortes arrière-gardes prennent position à l'entrée des vallées pour couvrir les petites routes par lesquelles s'écoule l'armée ennemie.

Quant aux troupes françaises, elles sont harassées; on ne peut guère penser qu'à recueillir la possession du champ de bataille.

Après avoir donné ses ordres pour la nuit, Napoléon rentre en ville. L'eau coule de tous ses vêtements. Les retroussis de son chapeau, battus par la pluie, sont pendants sur ses épaules. Tout son monde est dans le même état...... Mais les rues de Dresde sont encombrées de prisonniers. Les canons de l'ennemi et ses drapeaux sont déjà en trophées sur la grande place, et les acclamations des habitants qui se pressent de tous côtés sur le passage du vainqueur, font de sa marche un triomphe jusqu'aux portes du palais où son vénérable allié le reçoit dans ses bras.

Troisième journée (le 28).

Le 28, les premiers rayons du jour retrouvent l'Empereur parcourant le champ de bataille. La nuit avait été employée à relever les blessés. Les habitants de Dresde s'empressaient encore à les recueillir, et, de tous côtés, on ensevelissait les morts.

Napoléon, qui a sous les yeux cet affligeant tableau, est loin de se montrer insensible aux calamités qui l'entourent. Partageant sa sollicitude entre nos blessés et les malheureux Saxons, il charge M. de Bassano de recueillir des informations sur les familles de Dresde qui ont le plus souffert des derniers événements. L'ordre est donné de dresser l'état des habitants qui ont été blessés. Les listes sont fournies par M. de Burgsdorf, chef de la police de la ville. Des secours et des pensions sont accordés aussitôt.

Après avoir encouragé les officiers de santé et les bons habitants dans les devoirs pieux qu'ils rendent aux blessés, l'Empereur se porte sur la hauteur de Roecnitz; il y suit de l'œil la retraite des alliés, et lance toute l'armée à leur poursuite. Devant lui, les troupes du duc de Raguse descendent dans la vallée de Dippodiswalde, poussant l'arrière-garde de Colloredo et de Chasteler. A gauche, le maréchal Saint-Cyr se met sur les pas de Kleist et de Barclay de Tolly, qui font leur retraite par la route de Maxen. A droite, le duc de Bellune nettoie les gorges de Tharandt, et plus loin, le roi de Naples, parcourant au galop la route de Freyberg, refoule les débris du corps de Klenau sur les montagnes de Marienberg, d'où ils sont descendus.

L'empereur était encore sur les hauteurs du centre, lorsqu'on lui amène un paysan du village de Nottnitz, où les souverains alliés ont eu leur quartier-général pendant les deux jours de la bataille. Napoléon le fait interroger par le duc de Vicence. Ce paysan a vu arriver à Nottnitz le personnage qui a été blessé la veille au milieu de l'état-major des alliés. C'était un général du premier rang, mais il ne peut pas dire son nom; il était à cheval, à côté de l'empereur de Russie au moment où il a reçu le coup. Alexandre paraissait prendre un vif intérêt à son sort. Il l'a d'abord fait transférer à son quartier-général de Nottnitz : on l'y a porté sur des piques de Cosaques mises en travers. Le manteau qui le couvrait avait été traversé par la pluie. Le chirurgien de l'empereur Alexandre est venu aussitôt lui faire l'amputation, et l'on s'est hâté de le transporter sur une chaise longue, à Dippodiswalde. Des détachements de Russes, de Prussiens et d'Autrichiens, portaient les brancards.

A ces détails, l'Empereur ne doute pas que ce ne soit le prince de Schwarzenberg. « C'était un brave homme, » dit-il, et je le regrette. » Puis, après ce premier mouvement, il ne peut

s'empêcher d'ajouter : « *C'est donc lui » qui purge la fatalité ! J'ai toujours eu » sur le cœur l'événement du bal comme » un présage sinistre. Il est bien évident » maintenant que c'est à lui que le pré- » sage s'adressait* (1). »

Cependant on ne tarde pas à apprendre par les prisonniers que le prince de Schwarzenberg est sorti sain et sauf des derniers combats, et que c'est lui qui préside à la retraite.

Quel est donc le haut personnage qui a été frappé ? Une circonstance fortuite vient enfin éclaircir ce mystère. Un lévrier qui suivait le général blessé est resté à Nottnitz : on l'a amené au roi de Saxe, qui, sans perte de temps, fait passer le collier du chien au prince de Neuchâtel, et sur le collier est écrit : *J'appartiens au général Moreau.* Tous les renseignements qui se succèdent confirment ce premier indice.

L'Empereur quitte ensuite les positions du centre pour se porter sur l'extrême gauche du champ de bataille. Il y rejoint le maréchal Mortier, duc de Trévise. La jeune garde a déjà dépassé les villages de Rohlits, Nieckern et de Nieder-Sedlitz. Elle est occupée à rejeter l'arrière-garde de Wittgenstein dans les gorges de Glaschutt et de Liebstadt. L'Empereur suit ce mouvement par la route de Pyrna. A deux heures de l'après-midi, il met pied à terre à un quart de lieue de cette ville, et s'arrête dans un champ sur le bord de la route, pour laisser défiler ses troupes. Assis dans ce champ, sur une chaise qu'on a été chercher dans la chaumière voisine, il interroge les gens du pays, et prend auprès d'eux des renseignements sur les opérations que l'armée de Vandamme a dû faire dans les environs. Il apprend que les manœuvres qu'il a prescrites s'exécutent. Le général Vandamme a débouché, le 25, par le pont du Lilienstein sur Konigstein. Le 26, il a repris la position de Pyrna, après avoir combattu quinze mille Russes qui, sous les ordres du duc de Würtemberg, gardaient ce débouché. Le 27 au matin, il interceptait la grande route de Prague à Dresde ; et c'est à la nouvelle de sa marche que les alliés, vaincus devant Dresde, n'ont plus hésité à se retirer par les montagnes. Ce matin même, Vandamme était encore aux prises avec le corps du duc de Würtemberg. En ce moment, il le rejette sur les hauteurs de la frontière de Bohême. Ce soir, il doit arriver à Nollendorf, et peut-être à Peterswalde.

Cette grande porte de la Bohême va donc être fermée à l'ennemi, et Vandamme va voir arriver sous son feu une partie des colonnes que notre armée chasse devant elle. Ainsi, toutes les opérations, en se développant, se prêtent un mutuel appui, et le succès dépasse toutes les espérances.

Les aides-de-camp arrivent de tous côtés pour rendre compte à l'Empereur de la marche de nos différentes armées ; les rapports abondent en détails. A chaque pas on fait des prisonniers ; les villages en sont pleins. Les bagages russes, prussiens et autrichiens s'étaient entassés sur la chaussée de Freyberg : on y a ramassé un millier de voitures. Les corps de partisans que l'ennemi avait jetés du côté de Meissen, pour intercepter nos

(1) L'Empereur veut parler ici du bal donné le 1er juillet 1810, par M. de Schwarzenberg, alors ambassadeur de Vienne à Paris, à l'occasion du mariage de Marie-Louise. Le feu prit à des draperies, et l'incendie dévora bientôt tout l'appartement sans qu'on pût s'en rendre maître. Quelques personnes y périrent ; d'autres, en plus grand nombre, furent blessées.

communications avec la France, se trouvent coupés. Plus l'ennemi s'enfonce dans les vallées, plus ses embarras augmentent. Les chemins y sont affreux ; les villages n'ont plus de vivres. Partout les fuyards devancent les colonnes ; ils remplissent l'Ertzebirge de l'épouvante qui les a saisis ; les chariots culbutés, les chevaux écrasés, les blessés abandonnés, indiquent les routes suivies par les alliés à nos avant-gardes qui les poursuivent. L'alarme est à Tœplitz, et se répand jusqu'à Prague. Ce n'est parmi les chefs que discussions, incertitudes et reproches. Les Autrichiens accusent les Russes d'avoir attaqué trop tôt à Gieshubel; d'avoir marché trop vite sur Pyrna, et de s'être avancés sur Dresde sans attendre Klenau. Les Russes et les Prussiens reprochent à Klenau d'avoir été trop lent dans ses marches, et à Schwarzenberg d'avoir laissé pendant trois jours cent cinquante mille hommes inactifs aux portes de Dresde, pour attendre avec obstination l'arrivée inutile de sa gauche.

Les discours des prisonniers ajoutent encore à ces premiers aperçus.

En moins de cinq jours, les souverains alliés, qui ont pénétré en Saxe à la tête de deux cent mille hommes, ont vu tous leurs plans dérangés. Maintenant, affaiblis par la perte de plus de trente mille prisonniers et de plus de vingt mille tués ou blessés (1), ils ont encore de nouveaux malheurs à craindre : repoussés des grandes routes, ils voient leur retraite compromise dans le petit nombre de défilés qui leur reste.

II.

REVERS DE GROSS-BEEREN, DE LA ZATZBACH ET DE CULM.

L'Empereur vient de voir finir une de ses plus belles batailles. Peut-être est-ce le dernier sourire de la Victoire ! Tout à coup il ressent un violent frisson ; des vomissements surviennent; l'alarme se répand parmi ses serviteurs. Le quartier impérial allait entrer à Pyrna pour y passer la nuit. Tout est contremandé. On décide l'Empereur à monter dans sa voiture ; on le ramène à Dresde ; il ne reste du côté de Pyrna que la jeune garde, qui y établit ses cantonnements.

L'indisposition de l'Empereur est la suite d'un refroidissement que ses vêtements, trempés par la pluie, lui ont

---

(1) *Résultat de la Bataille de Dresde.*

	PERTE DES ALLIÉS.			
	Selon le bulletin.	Selon le général Guilleume de Vaudoncourt.	Selon le colonel russe Boutourlin.	Selon le Saxon d'Odeleben.
Prisonniers.	30,000	15,000	13,000	de 16 à 20,000
Tués et blessés. . .	20,000	25,008	»	»
Total de la perte des alliés en hommes.	50,000	40,000	15,000	20,000

Nota. Le feld-maréchal-lieutenant Metzko, un général-major, trois cents officiers et douze mille sous-officiers et soldats ont passé à Francfort, du 16 au 18 septembre, se rendant en France. Tout ce qui était Polonais était resté à Dresde pour y prendre du service dans le corps de Poniatowski.

Drapeaux.	40	18	»	10
Canons	100	»	26	10
Voitures de munit.	1,500	»	»	»
Voitures de bagages	3,000	»	»	»

fait éprouver pendant la bataille. La chaleur du lit rétablit promptement la transpiration, et le 29, à son réveil, Napoléon se trouve à peu près guéri. Cependant il se renferme dans son cabinet.

Constamment à cheval depuis cinq jours, et toujours entraîné par l'importance des grandes manœuvres qu'il dirigeait, il n'avait pu donner aucune attention suivie à sa correspondance. Un grand nombre de dépêches s'étaient entassées sur son bureau ; il emploie les journées du 29 et du 30 à les lire et à y répondre. Il dicte au comte Daru les bulletins qui doivent apprendre à la France les derniers événements. Il expédie avec lui le travail des ministres, qui s'est accumulé depuis le 15; il prépare avec le duc de Bassano le message qui doit soumettre au sénat les causes de la rupture de Prague, les mesures à prendre pour soutenir la nouvelle guerre que l'Autriche nous déclare, et les pièces justificatives qui peuvent éclairer l'opinion. Enfin, ne perdant pas de vue la poursuite de l'ennemi, il s'interrompt à chaque instant pour en demander des nouvelles; il dicte au Major-général tous les ordres propres à suppléer, autant que possible, à l'impulsion que sa présence ne peut plus donner.

L'attention de l'Empereur n'est pas seulement fixée sur ce qui se passe entre Dresde et la Bohême; elle se porte également sur les points où ses lieutenants sont engagés dans des opérations détachées.

Le duc de Reggio est-il entré à Berlin ? le duc de Tarente est-il arrivé jusqu'à Breslau ? L'Empereur est impatient de lire les dépêches de ces deux maréchaux. Déjà d'Albe en a marqué les résultats sur la carte ; mais à peine Napoléon y a-t-il jeté un coup-d'œil, que ses espérances s'évanouissent.

Résumons ces nouvelles affligeantes.

Non seulement l'excursion tentée sur Berlin n'a pas réussi, mais elle a donné lieu à une bataille, et cette bataille a été perdue.

Non seulement le duc de Tarente n'a pu poursuivre Blücher au delà de la Katzbach, mais l'offensive, reprise inopinément par les Prussiens, a donné lieu à une rencontre qui a été désastreuse pour notre armée de Silésie.

Ces deux échecs ont d'abord péniblement affecté l'Empereur; mais cette première impression ne tarde pas à s'affaiblir devant l'importance des succès qui l'entourent. C'est la question principale qui vient d'être décidée sous les murs de Dresde : le reste ne peut être qu'accessoire ; et, dans l'état de supériorité où nous nous trouvons au centre, tous les secours nécessaires ailleurs vont être prompts et faciles. Il est probable que Blücher, instruit de la déconfiture de Schwarzenberg dans les vallées de l'Ertzebirge, ne se hasardera pas à poursuivre le duc de Tarente au delà du Bober.

Quant à l'événement de Gross-Beeren, le duc de Reggio s'en est tiré assez heureusement pour que le projet favori de Napoléon n'en soit pas dérangé. L'opération, retardée seulement de quelques jours, n'en sera que plus complète. En effet, aux yeux de Napoléon, ce n'est pas à Prague, c'est à Berlin que sont les fruits de la victoire de Dresde; il ira les cueillir lui-même. La tentative du duc de Reggio aura du moins été utile comme reconnaissance militaire ; elle a attiré l'ennemi hors de ses lignes, elle a entraîné Bernadotte du côté de Wittemberg; la route directe de Dresde à Berlin est ouverte, et l'ennemi a pris de ce côté une confiance qui peut lui devenir fatale. Le prince d'Eckmühl est



toujours à Schwerin, en position de reprendre le rôle qui lui était destiné; et quant à Magdebourg, ce dépôt est si abondant en ressources, qu'il sera facile d'en tirer le secours d'un nouveau détachement.

L'Empereur est donc décidé plus que jamais à tenter contre Berlin un grand mouvement qui balaiera le nord de l'Allemagne, fera entrer le prince d'Eckmühl en ligne sur le Bas-Oder, débloquera nos garnisons de Stettin et Custrin, appuiera notre aile gauche sur les bords de la Baltique, et menacera de déborder les alliés par une invasion en Pologne. L'Empereur se livre à toutes les dispositions préparatoires. C'est dans ce dessein qu'il a retenu la jeune garde à Pyrna. Déjà l'ordre est donné pour que la tête des colonnes de la garde repasse l'Elbe et fasse une première marche dans la direction du Brandebourg. L'Empereur n'attend plus que les derniers coups qui vont confiner la grande armée ennemie dans la Bohême, pour quitter Dresde et se mettre en personne à la tête des opérations nouvelles qu'il médite.

Dans cette attente, il éprouve quelque impatience de la lenteur avec laquelle nos colonnes rejettent l'ennemi en Bohême (1). Le roi de Naples n'est pas encore arrivé à Sayda. Le duc de Raguse, arrêté à chaque défilé par l'encombrement des voitures que l'armée alliée laisse sur les routes, ne parvient qu'avec la plus grande difficulté jusqu'au plateau d'Altemberg. Le maréchal Saint-Cyr, toujours contenu par Wittgenstein, qui forme l'arrière-garde de Barclay de Tolly, n'a pu arriver le 29 qu'à Rinards-Grimma; il débouche enfin sur les hautes montagnes, et se dirige, par Dittelsdorff, sur Liebenau.

Cependant Vandamme est, depuis le 28 au soir, maître de la position de Peterswalde. Il en a déposté le prince Eugène de Würtemberg, après une affaire assez chaude, où nous avons perdu le prince de Reuss, qui se distinguait à la tête des bataillons de la Confédération.

Le rendez-vous de toutes les colonnes ennemies éparses dans les montagnes est à Tœplitz. Schwarzenberg s'efforce d'y arriver par les débouchés du Niclasberg et de Zinnewalde. Barclay de Tolly espère y parvenir par la petite route de Furstenswalden. Kleist, qui échappe avec peine à l'encombrement de Glaschutt, voudrait éviter celui qui l'attend encore sur les pas des Russes; il vient de faire un mouvement désespéré sur sa gauche, vers Schœnwalde; s'il rentre dans la grand'route de Prague, il va tomber entre les mains de Vandamme.

(1) *Journal comparé de la marche des colonnes.*

	COLONNE DE GAUCHE.	COLONNE DU CENTRE.		COLONNE DE DROITE.
	Vandamme.	Saint-Cyr.	Raguse.	Le roi de Naples.
Le 28 août,	à Peterswalde.	A Maxen.	A Dippodiswalde.	A Freyberg.
Le 29,	à id.	A Rinards-Grimma.	A Falkemberg.	A Lichtemberg.
Le 30,	à id.	A Dittelsdorff.	A Altemberg.	A Zetau.
Le 31,	à id.	A Liebenau.	A Zinnewald.	A Sayda.

L'élévation graduée de la montagne frontière fournissait aux alliés d'excellentes positions pour défendre chaque pas dans leur retraite, et pour contenir l'ennemi qui les poursuivait. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tome 1er, page 274.)

Le 30 au matin, l'Empereur examinait sur la carte ces différentes positions : « En ce moment, dit-il au Ma» jor-général, Marmont et Saint-Cyr » doivent culbuter les arrière-gardes » autrichiennes sur Tœplitz; ils vont » recueillir la dernière rançon de l'en» nemi. Nous ne pouvons tarder non » plus à recevoir des nouvelles de Van» damme, et nous connaîtrons enfin le » parti qu'il aura pu tirer de sa belle » position. C'est par là que nous fini» rons de ce côté. Nous y laisserons » quelques corps en observation, et » nous rappellerons le reste à nous. Je » calcule, continue Napoléon, qu'après » les désastres éprouvés à Dresde, il » faut au moins trois semaines à l'ar» mée de Schwarzenberg pour se ré» organiser et se remettre en campa» gne. Il ne m'en faut pas tant pour » exécuter mon opération sur Berlin. »

Cette journée du 30, qui a vu luire à son début de si belles espérances, est à peine écoulée, que les nouvelles les plus alarmantes se répandent ; elles arrivent du côté de Pyrna. On assure que l'armée de Vandamme a été détruite. Nous allons raconter l'événement tel qu'on parvient à le dégager des exagérations du premier moment.

Le 29 au matin, Vandamme, voulant poursuivre ses avantages de la veille, était descendu, avec son avant-garde, jusqu'à Culm. Il s'était laissé entraîner au fond de cette vallée profonde, et s'avançait sur Tœplitz. Bientôt l'espoir de s'emparer de cette ville l'avait tenté. Ce coup de main pouvait avoir des résultats immenses. Quoi de plus séduisant en effet que de barrer toute retraite à une armée de deux cent mille hommes encombrée dans des défilés ?

A l'approche de Vandamme, le dépôt du grand quartier-général allemand, et celui du corps diplomatique, les cabinets des souverains alliés, et une foule de grands personnages qui s'étaient entassés à Tœplitz, avaient pris la fuite, les uns du côté de Dutch (1), les autres du côté de Lahn. Déjà l'avant-garde française n'était plus qu'à une demi-lieue, lorsque l'ennemi, cessant tout à coup de plier, avait opposé la plus vigoureuse résistance.

Le comte Osterman, commandant les grenadiers de la garde russe, s'était placé à travers le chemin. Il avait ordre d'arrêter Vandamme à tout prix. L'armée des alliés descendait alors sur Tœplitz par tous les ravins de la montagne. Sa position était critique. Si Vandamme arrivait avant elle, le sort de plusieurs colonnes était compromis (2) ; mais quelques heures de délai pouvaient tout sauver. Osterman et ses grenadiers avaient compris ce que le salut commun exigeait d'eux. Ils s'étaient montrés dignes d'occuper le poste du péril, et le vallon de Tœplitz était devenu leurs Thermopyles. L'élite de la garde russe s'y était fait tuer;

(1) Le 29 au soir, l'empereur Alexandre était à Dutch.

(2) Si Vandamme était parvenu jusqu'à Tœplitz, toutes les colonnes en retraite qui y arrivaient par les gorges de Zinnwall auraient été coupées, ce qui eût achevé de mettre la déroute parmi les alliés, qui n'auraient atteint l'Eger que dans un état de désorganisation complète, dont les Français n'auraient pas manqué de profiter pour les pousser sans relâche jusqu'aux portes de Vienne. (Voir l'ouvrage du colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre ; 1813, pag. 41.)

Les confédérés, poussés dans les défilés des montagnes de Bohême et de Saxe, perdirent au moins quarante mille hommes dans cette campagne de quelques jours ; et ils auraient été anéantis..... sans qu'il leur fût possible de se former ou de résister même par bataillons, si Vandamme !... (Voir l'ouvrage de sir R. Wilson, témoin oculaire. *Tableau de la puissance de la Russie*, pag. 35.)

Osterman avait eu un bras emporté : mais Vandamme n'avait pu forcer le passage.

Cependant Vandamme, une fois engagé, avait appelé successivement toutes ses forces à son secours. Les sommets de Peterswalde avaient été dégarnis, et le premier corps avait fini par se trouver tout entier entre Culm et Tœplitz, au pied du Geyersberg. Il était trop tard. Osterman avait gagné le temps nécessaire. Déjà Barclay de Tolly était accouru à son aide avec les premières colonnes arrivées. Schwarzenberg n'avait pas tardé à lui en envoyer de nouvelles. Vandamme, forcé de se retirer sur Culm le 29 au soir, avait pris position entre les villages de Karwitz et de Pisten.

Son entreprise sur Tœplitz était manquée; il pouvait y renoncer et profiter encore de la nuit pour remonter avec toutes ses troupes à Peterswalde. Le conseil lui en avait été donné; mais sa malheureuse étoile l'avait emporté : il s'était décidé à se maintenir dans la position qu'il venait de prendre. Peut-être devait-il croire que l'armée ennemie, poursuivie pendant quatre jours de suite *dans les vallées inhospitalières de l'Ertzebirge*, ne pourrait en sortir que dans le plus grand désordre ; il devait du moins s'attendre à voir les colonnes françaises, non moins actives que les vaincus, arriver assez tôt sur leurs pas pour les empêcher de se rallier contre lui. Il n'en a pas été ainsi.

Le 30 au matin, ce n'est pas seulement l'ennemi de la veille, ce sont toutes les troupes de Schwarzenberg et de Barclay de Tolly qui sont tombées en bon ordre sur Vandamme. On avait tourné sa gauche, d'autres colonnes l'avaient débordé jusqu'à *Arbesau* pour lui couper toute retraite; il s'était vu environné par plus de quatre-vingt mille hommes : pas un de ses quinze mille compagnons ne semblait devoir échapper, mais l'intrépidité supplée à tout : nos Français avaient fini par triompher du nombre et des dangers. Vandamme, après avoir soutenu, pendant toute la matinée du 30, les efforts de cette nuée d'ennemis, se retirait sans être entamé, évacuait Culm et se disposait, vers deux heures, à remonter à sa première position, lorsque tout à coup, un nouvel ennemi apparaissant sur la montagne et saisissant tous les défilés en arrière, lui avait barré le chemin de Peterswalde.

Ce nouvel ennemi, c'était l'armée prussienne de Kleist, échappant au maréchal Saint-Cyr, débouchant par les bois de Schonwalde, se glissant à travers le vallon de Telnitz, heureuse d'avoir ainsi tourné la position de Peterswalde, et se hâtant de descendre sur la chaussée de Prague avec tout l'empressement d'une foule qui se sauve de sa perte par un passage inespéré.

Si Vandamme se fût trouvé à Peterswalde, Kleist et tous ses Prussiens étaient pris. Mais Kleist, maître de cette hauteur, au pied de laquelle était Vandamme, c'était ce dernier qui devait être accablé. Cependant les Prussiens, à la vue des Français qui remontaient à leur rencontre, s'étaient crus de nouveau perdus. Ils avaient hésité un moment. Les Francais, au contraire, apercevant les Prussiens, s'étaient aussitôt élancés sur eux. Corbineau était à leur tête. Rien n'avait pu soutenir leur choc. Passant sur le corps de l'avant-garde ennemie, ils avaient tout culbuté, tout entraîné, et, prodige de fureur aussi bien que d'audace, ils avaient enlevé aux Prussiens jusqu'à leur artillerie. Cependant les Prussiens, refoulés sur eux-mêmes, s'étaient ralliés, et la

mêlée la plus épouvantable avait recommencé (1).

Qu'on se figure une chaussée étroite, encaissée sur le flanc des montagnes, et dans ce creux deux colonnes, dont l'une monte et l'autre descend, qui se rencontrent, s'arrêtent d'abord par leur masse, se foulent, se brisent au second choc, et finissent par se faire un passage l'une à travers l'autre. La confusion et le tumulte sont au comble; chacun combat corps à corps, mais ce n'est plus pour vaincre, c'est pour passer. On se culbute plutôt qu'on ne se tue. Généraux, officiers et soldats, tout est pêle-mêle. Ici Vandamme est entraîné par les Prussiens, là c'est Kleist dont les Français viennent de se saisir; ils sont pris et repris. Kleist est enfin délivré par les siens. On assurait dans les premiers moments que Kleist et Vandamme étaient restés morts dans la foule.

Tous ceux qui ont pu se dégager du défilé de la route et se jeter dans les rochers et dans les bois voisins parviennent à s'échapper des premiers. Les Prussiens courent se rallier à l'avant-garde de Barclay de Tolly. Les nôtres arrivent à Liebenau, où ils sont recueillis par les troupes du maréchal Saint-Cyr. Bientôt les sentiers de la montagne de Peterswalde se remplissent de soldats dispersés qui, semblables aux coursiers démontés dans un choc de cavalerie, n'ont rien de plus pressé que de retourner au camp. Le général Corbineau, qui commandait la cavalerie de Vandamme, arrive jusqu'à l'Empereur, dont il est aide-de-camp. Couvert de sang ennemi, et blessé lui-même, il est encore armé d'un sabre prussien que, dans la mêlée, il a échangé contre le sien. Les généraux Dumonceau et Philippon sont également sauvés ; mais le général Helmrod, qui venait de passer du service de Bade à celui de France, est resté parmi les morts. Le général Guyot et le général Haxo, que ses blessures avaient forcé de rester à Culm, sont prisonniers. Quant au général Vandamme, dont l'audace a été si malheureuse, il n'est pas tué : les alliés le traînent en triomphe à Prague. Cependant on apprend que la plus grande partie de notre corps d'armée, descendue par les ravins de la montagne, se rallie à Pyrna. Trente pièces de canon et plus de trois cents voitures, caissons d'équipage et d'artillerie, sont perdus pour nous.

Ainsi, non seulement la grande armée ennemie est sauvée, mais elle l'est par une victoire, et ce sont des trophées qu'elle rapporte de sa défaite de Dresde.

Napoléon recueille froidement le détail de ses pertes. Ce qu'il ne peut concevoir, c'est que Vandamme se soit laissé entraîner en Bohême. « A une » armée qui fuit, répète-t-il, il faut » faire un pont d'or ou opposer une » barrière d'acier. Or, Vandamme ne » pouvait pas être cette barrière d'a» cier. » Puis, se tournant vers le Major-général : « Aurions-nous donc écrit » quelque chose qui ait pu lui inspirer

(1) La cavalerie française résolut en désespérée de se frayer un chemin au haut de la montagne, à travers les Prussiens. La pente était si escarpée que dans d'autres occasions peu de chevaux eussent pu la gravir au trot le plus doux, et cependant les Français montèrent avec tant de force et de puissance qu'ils renversèrent complètement toute la colonne prussienne, et s'emparèrent de tous les canons. Cette artillerie resta finalement aux alliés ; mais la plus grande partie des chevaux fut enlevée, et un grand nombre de canonniers prussiens fut massacré. (Voir l'ouvrage de sir Robert Wilson, témoin oculaire, *Tableau de la puissance de la Russie*, page 35).

» cette fatale pensée ? Berthier, allez » chercher vos minutes ; Fain, voyons » les miennes : vérifions tout ce que » nous avons écrit. » Le Major-général apporte aussitôt son livre d'ordres ; le secrétaire du cabinet représente ses minutes ; on relit toutes les lettres, et l'on n'y trouve rien qui ait pu autoriser le malheureux général à quitter sa position de Peterswalde.

L'Empereur a vu d'un coup-d'œil toutes les conséquences de l'événement : « Eh bien, dit-il au duc de Bassano, vous venez d'entendre ! Voilà » la guerre : bien haut le matin, et » bien bas le soir. »

« La bataille de Culm a changé en » cris de joie la désolation qui com» mençait à se répandre dans les val» lées de la Bohême (1). » Le moral des troupes alliées s'est relevé ; de nouvelles espérances ont succédé dans le cœur des chefs aux fatigues ainsi qu'aux dégoûts ; et la coalition qui, après ses malheurs de Dresde, était au moment de se dissoudre ou de transiger, ne songe plus dans sa joie qu'à resserrer les nœuds qui l'unissent. Le 2 septembre, l'empereur Alexandre, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse se retrouvent à Tœplitz ; le 5, lord Aberdeen y arrive, et le 9, on y signe le traité de Tœplitz, qui complète l'accession de l'Autriche à la coalition.

Il semble que la fatalité se plaise à épuiser tous ses traits contre nous. Tandis qu'une fausse manœuvre d'un de nos généraux suffit pour sauver la Bohême, les débordements et des inondations inouïes surviennent pour compléter nos désastres en Silésie. Les soldats du duc de Tarente, trempés par les pluies, fatigués par des chemins devenus impraticables, arrêtés à chaque pas par des ruisseaux changés en rivières, sont forcés de concentrer leur retraite sur Buntzlau, pour y trouver le seul pont que les eaux du Bober n'aient pas emporté. La division Puthod, isolée de plus en plus des autres corps par ce mouvement, est restée trois jours errante sur la rive droite du Bober, sans pouvoir retrouver, depuis Hirschberg jusqu'à Lowenberg, aucun des moyens de passage qu'elle avait laissés derrière elle. Coupée de l'armée qui se retire par Buntzlau, acculée sur le Bober, assaillie par des forces immenses qui l'enveloppent de tous côtés, cette malheureuse division est détruite. Tout ce qui n'a pas été noyé ou tué est prisonnier. Les pertes du duc de Tarente s'élèvent à plus de quinze mille hommes ; il a fallu abandonner plus de cent pièces de canons, et repasser successivement le Bober, la Queisse et la Neisse.

On peut abréger le récit de cette campagne sans résultat par un simple résumé :

Immédiatement après la bataille de Dresde, l'Empereur se porte sur Blücher ; rappelé à Dresde, par une incursion de Wittgenstein, il marche sur la Bohême. Après avoir rejeté Wittgenstein en Bohême, il revient à Dresde ; rappelé de nouveau du côté de la Bohême, il chasse encore une fois Wittgenstein de la Saxe. De retour à Dresde, il fait volte-face contre Blücher. Après ce dernier mouvement, il se retrouve à Dresde au milieu de toutes ses armées réunies ! Tel est le précis des opérations du mois de septembre (1).

(1) Voir l'ouvrage du colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre ; 1813, pag. 345.

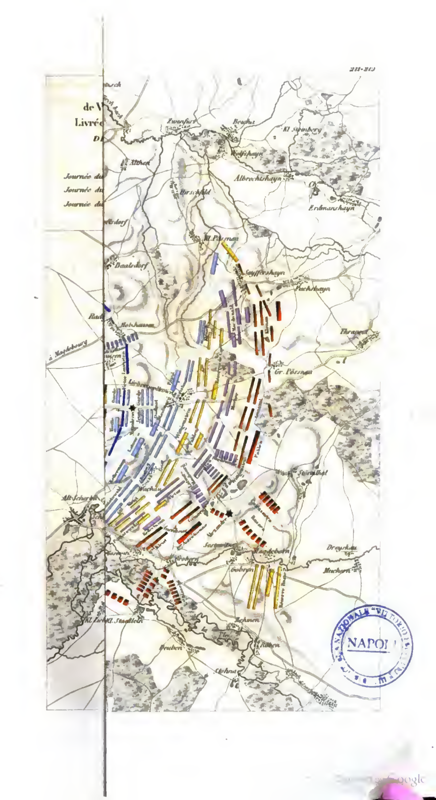
(1) Napoléon fait de vains efforts. Il court vers chaque point menacé et se trouve aussitôt rappelé ailleurs par quelques nouveaux dé-

Quoique l'Empereur soit maintenant à peu près décidé à prendre une autre ligne d'opération, le moment de le faire ne lui paraît pas encore venu. « Je ne » sors plus, dit-il ; j'attends. » (1). Il faut laisser les armées coalisées s'engager davantage dans les grandes manœuvres qu'elles commencent à démasquer ; il faut surtout entretenir les alliés dans la croyance où l'on est généralement chez eux, que nous nous obstinons à rester à Dresde. A cet effet, l'Empereur ordonne qu'on augmente le nombre des travailleurs employés aux fortifications de Dresde ; il prescrit de nouvelles dispositions défensives autour de Pyrna. Il fait jeter de ce côté un second pont sur l'Elbe : on y trace une tête de pont : on veut même fortifier le vieux château de Sonnenstein, qui domine Pyrna ; et la rigueur avec laquelle on convertit cet hôpital de fous en citadelle, arrache à l'administration saxonne des cris qui achèvent de donner le change à l'ennemi.

Cependant, plus le séjour de Dresde se prolonge, plus l'on s'inquiète autour de l'Empereur. Une fatale disposition au découragement domine les esprits. Des signes d'abattement et de mécontentement même sont trop visibles. On dirait qu'une lime sourde cherche à rompre tous les liens de confiance et de dévouement qui, si longtemps, ont rendu l'Empereur et l'armée forts l'un par l'autre, et l'un par l'autre invincibles.

sastres. Partout où il apparaît, les alliés reculent devant lui ; mais ils avancent avec succès sitôt qu'il tourne le dos. Cependant toutes les masses de l'ennemi ont gagné constamment du terrain ; elles se trouvent toutes liées entre elles désormais ! (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases.)

(1) Cette ténacité dans la position de Dresde est remarquable. Elle prouve l'avantage d'une position centrale.


Zwenfurt
Beucha
Kl. Steinberg
Wolfshayn
Albrechtshayn
Hirschfeld
Erdmanshayn
Kl. Pösnau
Seyffertshayn
Fuchshayn
Dewitzdorf
Holzhausen
à Magdeburg
Gr. Pösnau
Störmthal
Alt-Scherbitz
Dreyskau
Mucheren
Gobryn
Kl. Stædteln
Rahnen
Bruben
Stohna

LEIPSIG.

I.

Les grandes opérations recommencent. — L'Empereur manœuvre sur Magdebourg, et s'arrête à Düben.

(Première quinzaine d'octobre.)

Depuis près de quinze jours, l'armée française est presque immobile autour de Dresde. Le comte de Lobau, avec le premier corps, est toujours à Gieshubel; le duc de Bellune, avec le deuxième, à Freyberg; le maréchal Saint-Cyr, avec le quatorzième, à Borna; et la jeune garde à Pyrna.

Sur la rive droite, le duc de Tarente, renonçant à disputer la plaine aux troupes de Blücher, ne couvre plus Dresde que par une ligne très rapprochée de la ville neuve. Son quartier-général est à Weissig, sur les hauteurs de Pilnitz.

Le duc de Raguse, le prince Poniatowski et la cavalerie Latour-Maubourg ont repassé l'Elbe et sont maintenant placés en observation sur la rive gauche, le duc de Raguse dans la direction de Torgau, et les autres corps, sous le commandement du roi de Naples, dans la direction de Freyberg et de Chemnitz.

Cependant les armées ennemies marchent sur toutes les routes. Bennigsen, si longtemps attendu par les alliés, a relevé les postes de Schwarzemberg dans la vallée de Tœplitz. L'armée de Pologne qu'il amène ne compte pas moins de soixante mille hommes; elle se compose des corps du général Doctoroff, de celui du comte Tolstoï, et des réserves du prince de Labanoff Rostowsk. Ces dernières viennent de par-delà Moscou. Les soldats ont la tête armée d'une espèce de casque carré, orné d'une croix de fer-blanc et du chiffre de leur empereur. Un grand nombre de Baskirs et de Tatars se trouve dans la cavalerie; ils n'ont encore pour armes que leur arc et des flèches: c'est le dernier ban de la Russie.

L'arrivée de ce nombreux renfort est comme le signal de la reprise des grandes opérations.

Blücher, s'élançant de Bautzen, ne se laisse plus arrêter par le duc de Tarente; il tourne la position de Dresde par les routes de Konisbruck et d'Elsterwerda, et court du côté de Wittemberg faire sa jonction avec Bernadotte. Celui-ci, fort de cet appui, se décide enfin à passer l'Elbe.

Quant à la grande armée de Bohême, elle a quitté ses montagnes; elle descend en ce moment dans les plaines méridionales de la Saxe, et les bandes des partisans ont fait place à cet ennemi plus redoutable. Le roi de Naples se trouve maintenant en présence des corps de Klenau et de Lichtenstein, qui forment l'avant-garde de Schwarzenberg.

Ces différentes marches développent le plan des alliés; il est évident que leurs armées du nord et du midi marchent l'une au-devant de l'autre, et qu'on s'est **donné *rendez-vous*** dans les plaines de Leipsig pour nous envelopper dans Dresde et nous y renfermer.

En cette extrémité, que fait Napoléon? Qu'attend-il? disent des mili-

taires trop impatients : *Sommeille-t-il ?* disent des censeurs trop présomptueux.

Le moment que l'Empereur attendait vient d'arriver. Non seulement Schwarzenberg est sorti de ses montagnes, mais Bernadotte et Blücher sont en-deçà de l'Elbe. Les voilà donc engagés de manière à ne pouvoir plus éviter une bataille décisive.

Le 27 septembre, Bernadotte a passé l'Elbe sur des ponts qu'il a fait jeter devant Acken et Roslaw. Il s'est porté sur Dessau, et y a rencontré l'avant-garde du prince de la Moskowa, qui se replie sur la Mulde.

Le 3 octobre, Blücher, faisant sortir ses bateaux de l'embouchure de l'*Elster noir*, a surpris le passage de l'Elbe à Wartenbourg ; mais, sur l'autre rive, il a trouvé le général Bertrand retranché derrière les digues, et ce n'est qu'après un combat sanglant qu'il a pu passer outre.

Quant au prince de Schwarzenberg, il est arrivé de sa personne à Mariemberg.

Ainsi, du pied des montagnes de Bohême aux bords de l'Elbe, les deux armées alliées étendent de longs bras pour se joindre; mais *elles ne marchent plus qu'avec des précautions extrêmes depuis qu'elles sont arrivées sur la circonférence du cercle dont nous occupons la ligne intérieure* : elles craignent de nous voir déboucher à l'improviste et en masse sur quelque point isolé de leur système.

Telle est en effet l'intention de l'Empereur. Il quitte Dresde le 7 octobre à six heures du matin.

On laisse plus de trente mille hommes, sous les ordres du maréchal Saint-Cyr, à Dresde.

Ce maréchal a pour instructions de tenir dans Dresde tant qu'il pourra ; mais, s'il est forcé de l'évacuer, c'est sur Torgau et Magdebourg qu'il devra se retirer. Des précautions sont même prescrites à l'avance aux commandants du génie et de l'artillerie pour que, le cas arrivant, les fortifications de Dresde soient détruites, et que les voitures qui ne pourront pas être emmenées soient brûlées.

Au surplus, l'armée du maréchal Saint-Cyr est destinée à former l'aile gauche de la nouvelle ligne qu'on va prendre sur l'Elbe, et dont l'armée de Hambourg formera la droite. Le centre va s'établir entre Magdebourg et Torgau. L'Empereur s'y porte de sa personne ; dans peu de jours il compte y réunir cent cinquante mille combattants; savoir : l'armée qui sort de Dresde avec lui; celle du prince de la Moskowa, qui est déjà sur la basse Mulde, et enfin celle du roi de Naples, qui, en cédant pied à pied le terrain au prince de Schwarzenberg, ne fait que descendre le cours de la Mulde, et rentre ainsi dans le mouvement général de concentration qui est projeté(1).

Suivons la marche de l'Empereur.

Pour éviter la rive droite de l'Elbe, qui n'est plus à nous, il se dirige sur Meissen, par le chemin de Wilsdruf ;

(1) *Composition de l'armée que l'Empereur veut réunir au centre.*

Armée qui sort de Dresde.	La garde impériale.	Maréchal duc de Trévise. Maréchal duc de Reggio. Le général Friant.	60,000 hommes.
	Le 11e Corps. Le 3e Corps.	Maréchal duc de Tarente. Le duc de Raguse.	

il déjeûne à Meissen, et va passer la nuit du 7 au 8 à Seerhausen, près d'Oschatz.

Le 8 il arrive à Würtzen, et le 9 il descend la Mulde jusqu'à Eilembourg.

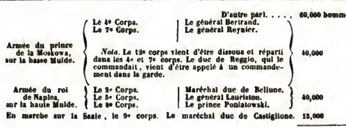
On est au moment d'arriver sur Blücher ; on vient de lui prendre des voitures et des traîneurs. Mais bientôt la Mulde le sépare entièrement de nous. Toujours bien averti de l'approche de l'Empereur, il s'est replié précipitamment sur Zœrbig, où Bernadotte l'attendait.

L'Empereur ne craint pas de les trouver réunis. Il marche aussitôt contre eux, laisse à Eilembourg le roi de Saxe et le duc de Bassano, le grand parc et les équipages, et arrive le 10 au soir à Düben ; mais il faut renoncer à atteindre un ennemi qui ne veut rien compromettre. Blücher et Bernadotte ne sont plus derrière la Mulde ; ils se sont retirés derrière la Saale par la route de Halle. Quoi qu'il en soit, ce mouvement nous abandonne des avantages qui valent presque une bataille : Berlin est à découvert.

Le général Reynier se porte à marches forcées sur Wittemberg, fait lever le siége de cette place que Bulow était occupé à bombarder, passe l'Elbe, tourne par la rive droite les ouvrages que Bernadotte a élevés sur la rive gauche, et s'empare successivement des ponts d'Acken et de Roslaw. La division Delmas suit, par la rive gauche, le mouvement du général Reynier, et chasse l'ennemi, qui voulait tenir dans Dessau. Les ponts que Blücher a laissés derrière lui à Wartenbourg ne sont pas oubliés. Le général Bertrand y court et s'en rend maître.

Ces opérations ont lieu le 11, le 12 et le 13 ; elles interceptent toutes les communications de Blücher et de Bernadotte. On enlève leurs courriers, on enlève leurs fourgons (1), et des bords de l'Elbe s'élève comme un tourbillon de désordre et d'effroi qui parcourt rapidement tout le nord de l'Allemagne.

Cependant la marche du général Reynier et du général Bertrand par-delà l'Elbe, n'est considérée autour de l'Empereur que comme une démonstration militaire assez inutile. On croit ne pou-



		D'autre part.	60,000 hommes
Armée du prince de la Moskowa, sur la basse Mulde.	Le 4e Corps. Le 7e Corps.	Le général Bertrand. Le général Reynier.	40,000
	Nota. Le 12e corps vient d'être dissous et réparti dans les 4e et 7e corps. Le duc de Reggio, qui le commandait, vient d'être appelé à un commandement dans la garde.		
Armée du roi de Naples, sur la haute Mulde.	Le 2e Corps. Le 5e Corps. Le 8e Corps.	Maréchal duc de Bellune. Le général Lauriston. Le prince Poniatowski.	40,000
En marche sur la Saale, le 9e corps.		Le maréchal duc de Castiglione.	15,000
			155,000 hommes.

(1) Dans le nombre se trouvaient les équipages de Moreau.

« A Wittenberg, quelques jours avant la bataille de Leipsig, on intercepta des chariots et des » effets, dans lesquels étaient les papiers de Moreau qu'on renvoyait à sa veuve, en Angleterre...» L'Empereur fut au moment de faire imprimer ces papiers dans le *Moniteur* ; mais il existait encore en France quelques personnes aveuglément tenaces sur l'opinion qu'elles avaient toujours conservée de Moreau, s'obstinant à le regarder comme une victime de la tyrannie. La contre-révolution n'avait pas encore permis qu'on vît se vanter de ces actes désavoués jusque-là, et en réclamer la récompense. La circonstance d'inimitié personnelle arrêta l'Empereur ; il ne trouva pas qu'il fût bien de la réveiller à son avantage, et de flétrir un homme qu'un boulet venait de frapper sur le champ de bataille. (Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases.)

voir arriver trop tôt à Leipsig, et l'on est assez généralement disposé à blâmer un vain épouvantail qui retarde d'autant la réunion si désirée de tous les corps d'armée sur la route de Mayence. Combien l'étonnement est grand lorsqu'on apprend que la marche de ces premières colonnes n'est que le commencement d'un grand mouvement sur Berlin ; que le plan qui s'exécute est tout l'opposé de celui qu'on a rêvé ; qu'au lieu de marcher sur Leipsig, l'Empereur rappelle à lui les troupes qu'il a de ce côté; qu'il ne s'arrête à Duben que pour les attendre, et qu'enfin c'est Magdebourg qui va devenir le centre des opérations ultérieures. L'Empereur lui-même n'en fait plus un mystère ; il veut retirer l'armée française derrière la barrière de l'Elbe, manœuvrer ensuite à loisir sur la rive droite, entre Hambourg et Dresde ; et, s'il faut tenir un mois dans cette position, mettre du moins le temps à profit, rançonner Berlin, dégager nos places de l'Oder, rallier toutes nos garnisons aux opérations de l'armée active, et saisir la première occasion favorable pour repasser l'Elbe, fort de tout ce qu'on aura réuni d'avantages, et de tous ceux que de vaines manœuvres auront fait perdre à l'ennemi (1).

(1) Le plan de l'Empereur était de laisser les alliés s'avancer entre l'Elbe et la Saale ; et, manœuvrant sous la protection des places et magasins de Dresde, de Torgau, de Wittemberg, de Magdebourg et de Hambourg, d'établir la guerre entre l'Elbe et l'Oder (la France possédait sur l'Oder les places de Glogau, de Custrin et de Stettin) ; et, selon les circonstances, de débloquer les places de la Vistule : Dantzig, Zamosc et Morlin. Il y avait à espérer un tel succès de ce vaste plan que la coalition en eût été désorganisée. (*Mémoires de Napoléon*, à Sainte-Hélène, dictée du général Montholon.

Disons toujours la vérité : la hardiesse de ce projet ne trouve que des censeurs. La plupart des chefs qui boudaient n'hésitent plus à se montrer mécontents, et l'Empereur entrevoit avec surprise que l'ardeur de tant d'hommes dévoués quand on marche de succès en succès, n'est pas à l'épreuve des vicissitudes trop longtemps variées de la fortune (1).

Ai-je besoin d'ajouter que ce ne sont pas les dangers du combat que l'on redoute, la suite des événements le fera voir assez ; mais tel qui a de la résolution sur le champ de bataille, n'en a pas toujours au conseil, et bien des têtes ont failli dont le cœur ne faillit jamais. Ici ce qu'on redoute, ce qui met presque en révolte, c'est d'être séparé de la France peut-être pendant un mois entier. Tout disparaît à côté d'un tel malheur ; et, dans l'anxiété où tombent les esprits, on ne veut plus rien comprendre aux combinaisons de l'Empereur, quelque grandes qu'elles puissent être.

Cependant les journées du 11, du 12, du 13 et du 14 s'écoulent sans que l'Empereur quitte Düben. Il se tient presque toujours renfermé dans la chambre où l'on a placé son lit et ses cartes. Le prince de la Moskowa et le prince de Neuchâtel y entrent souvent, vont, viennent, et paraissent fortement préoccupés. Si l'on veut apprécier à leur juste valeur les accusations de des-

(1) La fatigue et le découragement gagnaient le plus grand nombre ; mes lieutenants devenaient mous, gauches, maladroits, et par conséquent malheureux. Le vrai, c'est qu'en général les généraux des premiers rangs ne demandaient que du repos... et l'eussent acheté à tout prix. (Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases.)

potisme, de tyrannie et d'entêtement dont tant de libelles cherchent à noircir le caractère de Napoléon, il faut le considérer dans ce moment. Voilà trois jours qu'il se laisse arrêter par les observations de quelques-uns de ses compagnons. Il discute, il refait avec eux tous ses calculs. En soulevant ce coin du voile qui le couvre à Düben, n'ai-je pas à craindre de fournir matière au reproche opposé, et qu'on n'en profite maintenant pour accuser Napoléon d'avoir laissé grandir autour de lui des volontés que le général Bonaparte n'aurait pas écoutées ?

Enfin, après de longues hésitations, souvent un grain suffit pour fixer les incertitudes de la balance. Le prince de Neuchâtel revient à la charge ; il tient à la main un petit billet daté de Munich : la défection de la Bavière est consommée ! Le Roi a été entraîné plus rapidement qu'il n'avait calculé, et le traité, arrangé d'avance au quartier-général de *Ried*, par les deux généraux en chef de Wrede et de Reuss-Plauen, a été signé le 8 octobre.

Cet événement devient le texte des nouvelles instances qui assiégent l'Empereur.

Cependant la défection de la Bavière n'est pas un argument nouveau. L'Empereur a admis cette combinaison parmi toutes les autres lorsqu'il s'est décidé à son mouvement sur Magdebourg ; mais il devient de plus en plus évident à ses yeux que les chefs de l'armée sont découragés, que les hommes sur lesquels il comptait le plus pour l'exécution de l'entreprise hardie qu'il médite ne sont plus disposés à un pareil effort, et qu'enfin il y aurait de l'imprudence peut-être à les mettre à cette épreuve. Quoi qu'il en soit, l'Empereur se résigne à suspendre l'opération commencée, mais il cède ici contre son sentiment intime (1).

Les généraux Reynier et Bertrand, qui n'attendaient plus que l'ordre de s'avancer sur Berlin, sont rappelés. Pour arriver à Leipsig avant l'ennemi, il n'y a pas un moment à perdre ; il faut laisser le maréchal Saint-Cyr à Dresde, le prince d'Eckmühl à Hambourg, le général Lemarrois à Magdebourg, le général Lapoype à Wittemberg, et le général Narbonne à Torgau. Cette nécessité est déplorable ; mais l'Empereur est bien loin encore de la considérer comme définitive. Il vient de recevoir des lettres du roi de Naples. De nouvelles chances surviennent, et les événements qui se préparent peuvent remédier à tout. Voyons ce qui se passe du côté de Leipsig.

Le duc de Castiglione vient d'arriver. Un combat des plus brillants a signalé le terme de sa route longue et difficile. L'armée de Bohême avait détaché contre lui des corps qui, le 10, se sont trouvés sur son passage entre Naumbourg et Weissenfels. Il a fallu leur passer sur le ventre, et l'ennemi a senti dans cette rencontre tout le poids des vieux sabres que la cavalerie du général Milhaud rapporte d'Espagne.

De son côté, le roi de Naples, après avoir disputé de front la possession de Penig et d'Altenbourg à l'avant-garde du prince de Schwarzenberg, s'est retourné contre le corps de Wittgenstein, qui arrivait sur ses derrières à Borna. Contenant à la fois l'ennemi qui voulait les suivre de trop près et celui qui entreprenait de les devancer, la cavalerie de Latour-Maubourg et l'infanterie

(1) Il l'a dit plusieurs fois depuis, et il le répétait toutes les fois qu'il jetait un coup-d'œil en arrière : il eût évité ses désastres s'il avait toujours suivi ses propres impulsions. Il n'a failli que quand il a cédé à celles d'autrui.

de Poniatowski ont réussi, après quelques chances diverses, à surmonter toutes les difficultés de cette position (1).

Le roi de Naples se replie en ce moment sur la plaine méridionale de Leipsig. Les corps du duc de Bellune, du duc de Castiglione et du général Lauriston s'y trouvent pour le soutenir. Le reste de l'armée n'a qu'une marche à faire pour s'y rendre ; le duc de Raguse, détaché d'Eilembourg pour aller à leur rencontre, a déjà opéré son mouvement. Dans vingt-quatre heures, la réunion complète de toute l'armée française peut donc être effectuée sous les murs de Leipsig.

Quant aux alliés, ils sont encore séparés. Le prince de Schwarzenberg, q... a mis douze jours à s'avancer dans la plaine, n'était le 12 qu'à Altenbourg, et Bernadotte, après avoir suivi un premier mouvement qui le portait vers Schwarzenberg, paraît avoir cédé à un second mouvement qui le rappelle sur Berlin. Des avis qu'on vient de recevoir annoncent qu'il fait en ce moment une contre-marche de Halle sur Coëthen. Blücher le suit sans doute. Toutes les probabilités se réunissent pour nous promettre que l'armée française sera en mesure de combattre Schwarzenberg isolément (2).

Du moment que l'Empereur a conçu cet espoir, il a pris son parti : l'ordre du départ est donné. Avec quel empressement on l'exécute ! Sans entrer dans tous les calculs de notre position, on voit bien que le moins qui nous puisse arriver, c'est de retrouver la route de France, et la joie la plus vive brille sur tous les visages !

II.

Changement de direction. — L'armée se range autour de Leipsig.

(Journée du 15.)

Parti de grand matin de Düben, l'Empereur arrive de bonne heure à Leipsig. Cette ville est occupée depuis plusieurs jours par les forces réunies du duc de Raguse et du duc de Castiglione. En entrant dans le faubourg, Napoléon jette un coup-d'œil sur la position de Pfaffendorf et sur le cours de la Partha, qui protégent de ce côté la défense de la ville.

Il traverse ensuite le faubourg de Halle. Arrivé sur les boulevarts, il suit les allées circulaires qui enveloppent la vieille cité et la séparent de ses faubourgs (1).

(1) Le 12, les Russes ont reçu un sévère échec sous les coups de la cavalerie française, vaillamment conduite par Murat, qui chargea plusieurs fois, le sabre à la main, le premier sur l'ennemi, le dernier à la retraite. (Voir l'ouvrage de sir Wilson, page 38.)

(2) Un coup de tonnerre pouvait seul nous sauver ! Rien n'était perdu tant que j'avais pour moi la chance d'une bataille, et dans notre position une seule victoire pouvait encore nous rendre tout le nord jusqu'à Dantzig. (Voir le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases.)

(1) La vieille ville de Leipsig, qui n'est pas fort étendue, est renfermée dans une enceinte irrégulière dont l'ensemble forme presque un carré. Cette enceinte consiste en une vieille chemise de maçonnerie couverte d'un fossé presque effacé et sans contrescarpe, autour duquel règne un large boulevart planté de deux rangées d'arbres.

Quatre portes ouvrent les communications entre la ville vieille et ses boulevarts :

Au nord, les portes de Halle et de Randstadt; c'est la route de Lindenau par le pont de l'Esler ; à l'orient, la porte de Grimma ; au sud, la porte Saint-Pierre.

Au-delà des boulevarts sont de vastes faubourgs qui environnent la ville.

Les faubourgs du midi et de l'est sont fermés par des murailles ; des barrières sont placées aux points où les principales routes viennent aboutir.

Après avoir jeté ce premier coup-d'œil sur l'ensemble de nos positions, l'Empereur veut les parcourir en détail. De la bergerie de Meusdorff, il descend dans la vallée de la Pleiss. Il trouve à Dolitz le prince Poniatowski. Son corps d'armée borde la rivière jusqu'à Markkleeberg, et forme l'extrême droite de notre ligne. L'Empereur se fait indiquer tous les points par où l'ennemi pourrait tenter d'effectuer le passage de la rivière; il reconnaît les ponts de Connewitz, de Dolitz et de Lossnig, et recommande ces portes du camp à la vaillance des Polonais.

Poursuivant sa tournée, il trouve le maréchal Augereau, duc de Castiglione, sur le penchant du coteau, entre Dosen et Markkleeberg. Ce corps d'armée doit concourir, avec celui du prince Poniatowski, à la défense de la droite. Les troupes qui le composent arrivent de France; il vient d'être organisé à Würtzbourg; c'est la première fois qu'il paraît en ligne sous les yeux de l'Empereur; trois de ses régiments n'ont pas encore inauguré leurs aigles. L'Empereur ordonne qu'on procède à cette cérémonie militaire.

Aussitôt les troupes se rangent sur les trois côtés d'un grand carré. La suite de l'Empereur occupe le quatrième. Napoléon s'avance au milieu. Tous les officiers des régiments se groupent devant lui. Le prince de Neuchâtel, exerçant ici sa charge de vice-connétable, met pied à terre. On tire les aigles des étuis qui les ont jusqu'à présent renfermées. Les bannières dont elles sont ornées déploient leurs couleurs, tous les tambours battent au champ, et Berthier vient se placer au centre, chargé du noble faisceau. Alors l'Empereur, d'une main tenant les rênes de son cheval, et de l'autre montrant les aigles, parle en ces termes : « Soldats ! que ces aigles soient désor- » mais votre point de ralliement. Jurez » de mourir plutôt que de les abandon- » ner; jurez de préférer la mort au dés- » honneur de nos armes. » Puis, élevant la voix avec une nouvelle énergie : « Soldats, voilà l'ennemi ! Vous jurez de » mourir plutôt que de souffrir que la » France éprouve un affront ! » A ces mots, tous les officiers font brandir leurs épées, et tout le corps d'armée, transporté d'enthousiasme, répète à grands cris : « Oui, nous le jurons ! » Vive l'Empereur ! » Chaque bataillon reçoit son aigle, et l'on se sépare (1).

L'Empereur, continuant de suivre par le bas les contours de la colline, arrive aux villages qui forment le centre de notre front. Le duc de Bellune occupe *Vachau*. Le général Lauriston occupe Liebertwolkwitz. Après avoir dépassé ce dernier village, l'Empereur se retrouve à peu près au point où il a commencé cette reconnaissance, et le tour du plateau est achevé. Dans ce moment les villages de Tuckelhausen et de Holzhausen s'offrent à ses regards. Il les désigne pour servir

Les faubourgs du nord sont couverts par la Partha.

A l'est, du côté de Lindenau, le faubourg de Randstadt, qui est celui de la route de Lutzen, est un long défilé renfermé entre les marais de l'Elster et la Pleiss; il n'a pour entrée que le pont qui est au bout du boulevart, du côté de la porte de Halle, et pour issue que la rue longue et étroite qui mène à la barrière de Machranstadt; c'est par là que toute l'armée française doit défiler. (Voir l'ouvrage du colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, page 141.)

(1) Les paroles de Napoléon produisaient sur les soldats l'effet d'une influence magique. Mais de toutes les scènes bruyantes de la guerre, celle de la remise des aigles faisait le plus d'impression. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tome Ier, page 172.)

de point d'appui à notre aile gauche, et les troupes du duc de Tarente ont ordre d'en prendre possession.

L'Empereur rentre ensuite à son quartier-général de Reudnitz.

Dans la soirée, il apprend que l'ennemi arrive par toutes les routes qui aboutissent sur Leipsig.

Devant nous, au midi, la grande armée de Schwarzenberg s'avance en descendant le cours de la Pleiss et de l'Elster. L'Empereur l'a vue lui-même pendant une partie de la journée. Depuis que ses feux sont allumés, elle présente une ligne immense.

Sur notre droite, au couchant, une armée autrichienne, détachée sous les ordres de Giulay, manœuvre entre Weissenfels et Leipsig, pour nous couper la route de France.

Sur notre gauche, l'armée de Pologne, commandée par Bennigsen, et celle de Colloredo, arrivent à marches forcées par la grand'route de Dresde.

Enfin, derrière nous, les colonnes empressées de Blücher et de Bernadotte accourent par toutes les routes du nord.

Ainsi, l'armée française va se trouver assaillie de toutes parts.

Cinq cent mille hommes vont en venir aux mains ! trois mille pièces de canon vont ébranler la plaine! Cette lutte durera plusieurs jours.

III.

BATAILLE DE LEIPSIG,

Comprenant les journées de Vachau, de Probtheyda et du pont de Leipsig. (16. 17, 18 et 19 octobre.)

(Journée du 16.)

L'Empereur passe une partie de la nuit du 15 au 16 à faire ses dispositions.

Nos corps d'armée, adossés pour ainsi dire aux différentes portes de Leipsig, feront face à toutes les attaques.

L'Empereur laisse sur la Partha le prince de la Moskowa, pour qu'il y attende Blücher et Bernadotte. L'armée de Souham, celles du duc de Raguse et du général Reynier seront sous ses ordres. Le général Reynier est encore sur la route d'Eilembourg. On espère qu'il aura le temps d'arriver. Les démonstrations que nous venons de faire sur l'Elbe et sur Berlin, quoique de peu de durée, ont dû jeter les colonnes ennemies dans de grandes hésitations, et l'Empereur se flatte qu'il en résultera des retards dans leurs mouvements combinés.

Bennigsen est encore à deux marches de nous.

Schwarzenberg sera combattu par l'Empereur lui-même, qui s'est réservé cette partie de la bataille, et qui a déjà reconnu le terrain (1).

(1) *Etat comparé des deux armées.*

ARMÉE FRANCAISE, COMMANDÉE PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON.

		DIVISIONS.		
A LA DROITE, dans la vallée de la Pleiss.	8e Corps. Général Poniatowski.	Dombrowski Roznicki.	8,000	19,000
	4e Corps. Duc de Castiglione.	Lefol.	8,000	
	5e Corps. Cavalerie. Gén. Milhaud.	Piré. Berckeim. Lhéritier	5,000	

ARMÉE DES ALLIÉS, COMMANDÉE PAR LE PRINCE SCHWARZENBERG.

AUTRICHIENS.	Hesse-Hombourg.	Bianchi. Weissenvolff Cavalerie.	20,000	30,000
	Merfeldt.	Laderer. Lichtenstein	10,000	

Nos troupes, ainsi partagées en deux masses, contiendront les principaux efforts des alliés. Mais ce n'est pas assez; il faut rouvrir à l'armée le chemin de la France. Le général Bertrand en est chargé. C'est maintenant l'opération essentielle. Si l'Empereur a renoncé aux avantages que la ligne de l'Elbe lui promettait, s'il accepte la bataille qui se prépare, c'est qu'il faut désormais tout sacrifier à la nécessité de se rapprocher du Rhin. Tandis qu'on se battra au nord et au midi de Leipsig, sur la Pleiss et sur la Partha, pour contenir Schwarzenberg, Blücher et Bernadotte, le général Bertrand sortira de la ville par les ponts de Lindenau, débouchera sur la route de Lutzen et d'Erfurt, et devra s'en rendre maître.

—

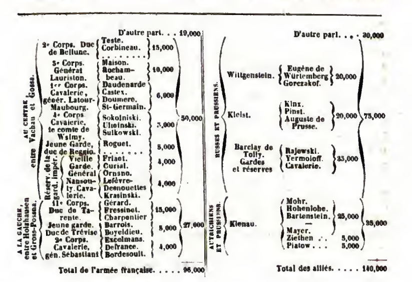
BATAILLE DE VACHAU.

A neuf heures du matin, le canon, qui se fait entendre au sud de Leipsig, annonce que Schwarzenberg engage la bataille de ce côté. L'Empereur s'y trouve déjà; il est sur la hauteur, près de la bergerie de Meusdorff. Sa garde arrive derrière lui et prend position entre la vieille tuilerie et le village de Probstheyda.

Les alliés développent leur attaque de la manière la plus imposante, et deux cents pièces de canon la soutiennent. Ils croient prendre Napoléon au dépourvu, et s'avancent espérant enlever Leipsig avant que nos forces aient eu le temps de se concentrer devant cette ville.

A notre gauche, le corps de Klenau débouche de Gross-Possna et marche sur Liebertwolkwitz. Il est flanqué par les Cosaques de Platow, qui manœuvrent pour s'étendre dans la plaine.

L'armée de Wittgenstein est partagée en trois fortes colonnes qui s'élancent des environs de Gossa sur notre centre. Gorczakof se rapproche de Klenau pour soutenir l'attaque de Liebertwolkwitz; le prince Eugène de Würtemberg se dirige droit sur Vachau, et le général



		D'autre part. . .		19,000
AU CENTRE entre Vachau et Gossa.	2e Corps. Duc de Bellune.	Teste. Corbineau.	15,000	50,000
	5e Corps. Général Lauriston.	Maison. Rochambeau.	10,000	
	1er Corps. Cavalerie, génér. Latour-Maubourg.	Daudenarde. Castex. Doumerc. St-Germain.	6,000	
	4e Corps Cavalerie, le comte de Walmy.	Sokolniski. Uhelnski. Sulkowski.	5,000	
	Jeune Garde, duc de Reggio.	Roguet.	5,000	
	Réserv. de la gard. impér. — Vieille Garde.	Friant. Curial.	4,000	
	Réserv. de la gard. impér. — Général Nansouty. Cavalerie.	Ornano. Lefèvre-Desnouettes. Krasinski.	4,000	
A LA GAUCHE, entre Holzhausen et Gross-Possna.	11e Corps. Duc de Tarente.	Gérard. Fressinet. Charpentier	15,000	27,000
	Jeune garde. Duc de Trévise	Barrois. Boyeldieu.	8,000	
	2e Corps. Cavalerie, gén. Sébastiani	Excelmans. Delfrance. Bordesoult.	4,000	
		Total de l'armée française.		96,000

		D'autre part. . .		30,000
RUSSES ET PRUSSIENS.	Wittgenstein.	Eugène de Würtemberg. Gorczakof.	20,000	75,000
	Kleist.	Kinx. Pinst. Auguste de Prusse.	20,000	
	Barclay de Tolly. Gardes et réserves	Rajewski. Yermoloff. Cavalerie.	35,000	
AUTRICHIENS ET PRUSSIENS.	Klenau.	Mohr. Hohenlohe. Bartenstein. — Mayer.	25,000	35,000
		Ziethen . . .	5,000	
		Platow . . .	5,000	
		Total des alliés.		140,000

prussien Kleist, descendant la rive droite de la Pleiss, se porte sur Markkleeberg.

A notre droite, le corps autrichien de Merfeldt, soutenu par les réserves du prince de Hesse-Hombourg, pénètre à travers les marais qui sont au-delà de la Pleiss, et menace de franchir la rivière.

L'impétuosité de l'ennemi est telle, qu'il faut d'abord plier devant lui. L'Empereur lui-même se voit forcé de rétrograder de quelques pas. Voyant avec quelle vigueur la bataille s'engage, et n'entendant rien du côté du nord, il ne croit pas devoir laisser plus longtemps sur la Partha des troupes qui paraissent devoir y rester inutiles. C'est alors qu'il se décide à appeler le corps de Souham. Après avoir mis pied à terre derrière la tuilerie, il continue à suivre les progrès de l'ennemi.

Le général Kleist vient de nous enlever le village de Markkleeberg; il marche sur Dolitz, que les Autrichiens attaquent déjà par la rive gauche. Mais, arrêté de front par les troupes de Poniatowski, sabré par la cavalerie du général Milhaud, et repoussé par l'infanterie du duc de Castiglione, il est bientôt forcé de se replier sur Markkleeberg, où des renforts lui permettent de se maintenir.

Au centre, quels que soient les efforts des assaillants, leurs attaques n'obtiennent aucun succès. Le prince Eugène de Wurtemberg est arrêté devant Vachau : c'est le duc de Bellune qui défend ce village. La division Gorczakof et le corps de Klenau ne peuvent pénétrer dans Liebertwolkwitz : c'est le général Lauriston qui en barre l'entrée. En vain les alliés s'obstinent sur ces deux points; ils y perdent la matinée.

Les alliés s'étant épuisés dans leurs entreprises, c'est maintenant notre tour d'attaquer.

L'Empereur ordonne au duc de Tarente, qui est sur la gauche avec la cavalerie Sébastiani, de déboucher par Holzhausen, et de s'avancer vivement dans la plaine pour déborder le corps de Klenau et dégager le village de Liebertwolkwitz.

La jeune garde reçoit en même temps l'ordre de marcher. Deux divisions, sous le duc de Trévise, descendent à gauche pour soutenir le général Lauriston. Deux autres descendent à droite, sous le duc de Reggio, pour soutenir le duc de Bellune. Une troisième colonne, commandée par le général Curial, descend du côté de Dolitz pour soutenir le prince Poniatowski. Ces dispositions faites, le centre de l'armée française s'ébranle. La colonne du général Lauriston et celle du duc de Trévise sortent de Liebertwolkwitz, la baïonnette en avant. Les ducs de Bellune et de Reggio s'élancent de Vachau, et cent cinquante pièces d'artillerie de la garde, que le général Drouot a placées au milieu de ce grand mouvement, le protégent au loin par des masses de feux.

Il est midi. En ce moment le canon répond de tous les points de l'horizon aux décharges d'artillerie qui tonnent du côté de Vachau. Blücher est arrivé sur le duc de Raguse; on le soupçonne à la vivacité des coups qui se font entendre, au-delà de la Partha. Bientôt on n'en peut plus douter. Des aides-de-camp viennent à bride abattue redemander les deux divisions du général Souham.

Du côté de Lindenau, le général Bertrand est aux prises avec le général Giulay, et l'action paraît vivement soutenue.

Ainsi l'engagement est général; trois

batailles se livrent en même temps à une lieue d'intervalle.

Cependant, du côté de Vachau, les troupes de Schwarzenberg ont été rejetées, en moins d'une heure, sur toutes les positions d'où elles étaient parties le matin. Les colonnes du duc de Bellune et du duc de Reggio sont arrivées devant *Gossa*, et menacent d'enlever la bergerie d'Auenheim (1). Lauriston et le duc de Trévise ont poussé Klenau jusqu'à *Gross-Possna*. Macdonald a fait enlever la redoute suédoise (2), et la cavalerie Sébastiani se distingue au loin dans la plaine par des *charges heureuses* (3). Enfin, sur les bords de la Pleiss, Poniatowski est resté inébranlable.

Ces nouvelles, transmises au roi de Saxe, circulent bientôt dans la ville. Les temples s'ouvrent pour invoquer le dieu des armées, et le bruit de toutes les cloches, qui se fait entendre au milieu de ce grand tumulte, est accueilli par les habitants et par nos blessés comme un prélude d'espérance et de victoire.

Tandis que les alliés sont réduits sur tous les points à la défensive, l'Empereur se prépare à leur porter des coups décisifs. Il s'agit de percer leur centre et de les culbuter de Gossa sur Magdeborn.

Le roi de Naples a reçu l'ordre de lancer la cavalerie. Latour-Maubourg et Kellermann se jettent aussitôt à droite et à gauche pour déborder la ligne ennemie. Ils écrasent tout ce qu'ils rencontrent. Dans le même instant, nos colonnes d'infanterie se précipitent sur la bergerie d'Auenheim. On a pris Gossa; on enlève la bergerie; on s'empare de vingt-six pièces de canon. Le général russe Rajewski accourait avec les réserves; il tombe blessé au milieu de ses grenadiers. Enfin l'ennemi, enfoncé de toutes parts, est sur le point de chercher son salut dans la fuite, lorsque notre élan vient expirer sur le dernier obstacle, le plus faible peut-être qui nous restât à surmonter.

Le brave Latour-Maubourg a eu la cuisse emportée; le général Maison est tombé blessé; nos troupes sont dans le désordre d'un succès chèrement obtenu; Napoléon est encore loin. Tout à coup l'empereur Alexandre, qui n'a plus sous la main qu'une faible partie de son escorte, la lance sur nos soldats hors d'haleine, et la victoire nous échappe au moment même où nos bras ensanglantés semblaient l'avoir saisie le plus fortement. Les Cosaques de la garde russe nous reprennent vingt-quatre pièces de canon. Troubeskoï parvient à ramener au combat les grenadiers de Rajewski. Le comte de Nostitz, franchissant la Pleiss à la tête des réserves de la cavalerie autrichienne,

---

(1) Le prince Eugène de Wurtemberg ne put résister... Il plia, et fut poursuivi par les Français... Le général Raeffski reçut l'ordre de le soutenir avec ses grenadiers (de la réserve). (Voir l'ouvrage du colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre; 1813, page 115.)

(2) C'est le nom qu'on donne dans le pays à d'anciens ouvrages qui dominent la hauteur située à gauche dans la plaine entre Liebertwolkwitz et Seigfortshayn.

« La prise de cette redoute offre une particularité assez remarquable. Un régiment » d'infanterie légère était en position au pied » de la hauteur. L'Empereur arrive sous le feu » de l'ennemi. — « Quel est ce régiment? » demande-t-il aussitôt. — « Sire, répond le général Charpentier, c'est le vingt-deuxième » léger. » — « Cela n'est pas possible; le vingt-deuxième léger ne resterait pas ainsi l'arme » au bras à se faire mitrailler. » A ces mots, » le régiment s'élance, et la redoute est enlevée. » (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire; tome II, page 331.)

(3) Expression échappée à la plume d'un ennemi.

prend nos troupes de revers et achève de dégager les Russes.

Cependant nos réserves arrivent ; nous parvenons encore une fois à rentrer dans Gossa, et tout se préparait pour en finir glorieusement sur ce point, quand de nouveaux événements surviennent.

L'Empereur avait quitté la hauteur du centre pour se diriger vers Gossa; il descendait de la bergerie de Meusdorff sur Vachau, lorsque tout à coup il aperçoit sur la droite des colonnes autrichiennes qui débouchent en force par Markkleeberg. L'attaque est si furieuse, elle est accompagnée de cris si terribles, que chacun en est frappé. Napoléon s'arrête. En attendant qu'on puisse reconnaître les vrais desseins de l'ennemi, il fait avancer les grenadiers de la garde, qui ne sont qu'à cent pas, et leur fait former le carré, le front tourné vers Markkleeberg.

Le corps ennemi qui fixe en ce moment l'attention est celui de Bianchi; il a relevé les Prussiens fatigués du général Kleist (1). Il se jette sur le flanc droit de nos attaques. Ses nombreuses batteries prennent d'écharpe les colonnes françaises qui reviennent à la charge sur la bergerie d'Auenheim. Enfin, c'est une vigoureuse diversion que les Autrichiens opèrent en faveur des Russes; mais le duc de Castiglione parvient à en arrêter l'essor.

Ce n'était, au surplus, que le commencement d'une opération plus sérieuse que Schwarzenberg avait préparée. A peine le combat de Markkleeberg s'est-il ralenti, qu'une autre attaque se démasque plus à droite, dans le vallon de la Pleiss, et presque sur nos derrières.

Schwarzenberg veut forcer le passage de la rivière du côté de Dolitz. Son plan est de percer ainsi la ligne qui couvre nos camps et nos parcs, de pénétrer par cette trouée entre Leipsig et l'armée française, et de prendre à dos toutes nos positions. C'est pour rendre infaillible le succès de cette combinaison, qu'il a entassé, depuis le matin, tant de troupes dans l'angle marécageux qui recule le confluent de l'Elster et de la Pleiss jusqu'aux premières maisons de Leipsig. Poniatowski a su rendre, jusqu'à présent, tant d'efforts inutiles. Mais Schwarzenberg espère en triompher par le nombre; il croit toute l'attention de l'Empereur fixée sur Gossa, toutes nos réserves engagées dans la plaine; le moment favorable lui semble arrivé, et Merfeldt reçoit l'ordre de se jeter à corps perdu au-delà de la Pleiss.

C'est le canon de Merfeldt, ce sont les cris de ses soldats qu'on vient d'entendre. Cette attaque s'annonce avec non moins de fureur que celle de Bianchi. Bientôt on apprend que notre aile droite est forcée, que les Polonais plient sous le nombre, et que Merfeldt a franchi la Pleiss. Le plan de Schwarzenberg est au moment de réussir.

L'Empereur revient aussitôt sur ses pas avec tout ce qu'il a de troupes disponibles. Mais déjà les chasseurs de la vieille garde, qu'il a laissés en réserve du côté de Dolitz, sont accourus. En peu d'instants, cette poignée de vétérans a rétabli le combat. Dolitz est repris ; tout ce qui a passé la Pleiss est rejeté dans la rivière ou fait prisonnier, et le général Merfeldt lui-même, tombé sous son cheval au milieu de nos baïonnettes, est forcé de remettre son épée

(1) Les alliés étaient si nombreux, que quand leurs troupes étaient fatiguées, elles étaient *régulièrement relevées, comme à la parade.* (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases.)

au capitaine Pleineselve, de la division Curial.

Ainsi, de ce côté, la victoire nous est restée; mais ces attaques successives nous ont trop vivement occupés sur la droite pour n'avoir pas jeté une grande indécision dans nos manœuvres du centre. Les alliés en ont profité; ils sont parvenus à rentrer dans Gossa.

La nuit qui s'approche, et l'extrême fatigue des combattants, ne permettent plus de songer pour le moment à de nouvelles entreprises. On se sépare. Une forte canonnade retarde encore quelque temps la fin du combat. A six heures on n'entend plus rien, et les bivouacs des deux lignes se rallument à peu près dans les mêmes positions où le matin ils se sont éteints.

Les tentes de l'Empereur ont été dressées dans un carré profond qui se trouve un peu en arrière de la bergerie de Meusdorff: c'est un étang desséché, autour duquel la garde impériale vient établir ses bivouacs. L'Empereur passe la soirée à recueillir les différents rapports de la journée. Il reçoit d'abord les aides-de-camp du prince de la Moskowa.

COMBAT DE LA PARTHA.

Au nord de Leipsig, la bataille a été soutenue avec non moins d'acharnement que dans la plaine du midi; et, quoique le résultat en soit défavorable, l'extrême disproportion du nombre jette ici un nouvel éclat sur les armes françaises. On s'est battu vingt contre soixante.

Dépourvus de l'appui des deux divisions Souham, appelées sur un autre point, et du secours du corps du général Reynier, qui n'était pas encore arrivé, le prince de la Moskowa et le duc de Raguse n'ont pas craint de tenir tête, avec leur faible armée, aux trois armées réunies de Blücher, et la lutte a duré toute la journée (1).

La division Delmas était encore en arrière, escortant, sur la route de Düben, le parc du troisième corps, et formant l'arrière-garde. Se retirer, c'eût été abandonner cette division au milieu des armées de Blücher et de Bernadotte. Il n'y avait pas à délibérer; il fallait tenir jusqu'à ce qu'elle arrivât.

Nos braves ont tenu, en effet, avec une telle vigueur dans les villages de Mockern et de Gross-Weterits, que les armées d'Yorck et de Langeron, lasses

(1) *Etat comparé des deux armées.*

ARMÉE FRANÇAISE. Le Prince de la Moskowa, commandant en chef.			ARMÉE DES ALLIÉS. Le général Blucher, commandant en chef.		
	DIVISIONS.				
6e Corps. Le duc de Raguse.	Campana. Bonnel. Frederich.	12,000	Langeron.	Czerbatow. Saint-Priest. Alzuflew. Kapelzwita.	30,000
La division polonaise	Dombrowski.	5,000			
3e Corps. Cavalerie. Le duc de Padoue.	Jacquinot. Fournier. Lorge.	3,000	Yorck.	Steinmets. Mecklembourg Horn. Hunabin. Jurgaff.	25,000
3e Corps. Infanterie. Général Souham.	Les deux divisions Albert et Ricard, pour mémoire.		Sacken.	Liewen. Neverouski. Vassilzickoff.	15,000
	Division Delmas.	5,000			
		25,000			70,000

d'attaquer, ont fini par appeler le secours de Sacken et de sa troisième armée.

Vers le milieu du combat, la division Delmas est arrivée.

Le prince de la Moskowa annonce à l'Empereur qu'il profite de la nuit pour faire replier tout son monde derrière la Partha. Le duc de Raguse va border la rivière du côté de Schœnfeld; le duc de Padoue et la division polonaise de Dombrowski vont s'établir dans la position de Pfaffendorf, à l'entrée du faubourg de Halle; les deux divisions du général Souham sont définitivement rentrées sous les ordres du prince de la Moskowa. Ainsi, après avoir été appelées de la Partha sur la Pleiss, elles ont été rappelées de la Pleiss sur la Partha. Il en est résulté que ce corps d'armée a passé tout le jour à flotter entre les deux batailles sans verser, ni d'un côté ni de l'autre, le poids que quinze mille braves pouvaient mettre dans la balance. C'est, aux yeux de l'Empereur, le malheur de la journée.

Cependant les détails qu'il reçoit des pertes du duc de Raguse sont d'une gravité affligeante. Cette armée est restée pendant cinq heures sous le feu de plus de cent pièces de canon. L'élite de nos régiments de marins a péri; les généraux Compans et Frederich, et le duc de Raguse lui-même, ont été blessés.

—

COMBAT DE LINDENAU.

Aux rapports du prince de la Moskowa succèdent ceux du général Bertrand.

De ce côté, le salut de l'armée a été un instant compromis. Giulay, repoussant les attaques de notre avant-garde, l'a fait reculer d'abord jusqu'au bras de l'Elster qu'on appelle *la Luppe*. Alors les ponts de Lindenau étaient au pouvoir des Autrichiens : c'en était fait si Giulay les eût fait sauter!... Mais Bertrand, n'écoutant plus que la nécessité de vaincre, a ramené ses troupes à la charge, et la Victoire, dont le regard maintenant si sévère pour les Français, a fini par sourire à tant d'efforts. Nous sommes rentrés en possession de Lindenau; nous occupons les ponts; Giulay nous a abandonné la route d'Erfurt; il s'est retiré, par Klein-Zschocher, sur le gros de l'armée autrichienne (1).

La route de France est donc libre! Cette nouvelle se répand aussitôt dans le camp, et le nom du général Bertrand est dans toutes les bouches.

Dans cette journée sanglante, tout le monde a fait son devoir : généraux et soldats, tous, également animés du plus noble dévouement, étaient décidés à vaincre ou à périr. Augereau, Ney, Victor, Marmont et Macdonald ont soutenu leur renommée; Lauriston s'est montré leur émule, et Poniatowski a gagné son bâton de maréchal. Cédant à je ne sais quel pressentiment, l'Em-

(1) *Etat comparé des deux armées.*

ARMÉE FRANÇAISE, Commandée par le général Bertrand.			ARMÉE AUTRICHIENNE, Commandée par le général Giulay.		
4e Corps, dans lequel le 12e a été fondu.	Div. Morand.	15,000	Corps de Giulay.	12,000	20,000
	Guilleminot.		de Thielmann.	5,000	
	Fontanelli.		Division Lichtenstein.	3,000	

pereur, comme s'il n'avait pas de temps à perdre pour acquitter sa dette envers Poniatowski, lui fait remettre, sur le champ de bataille même de Dolitz, les insignes de maréchal de l'Empire.

En résumé, nous avons vaincu à Vachau; mais notre victoire n'a pas été achevée (1). Sur la Partha, le nombre a accablé la valeur; il a fallu céder la plaine aux Prussiens, et cependant rien n'est encore décidé. Ce n'est que du côté de Lindenau que nous avons un résultat : l'armée française a conquis sa retraite (2).

Dans l'état où sont les affaires, même pour couvrir un mouvement rétrograde et le protéger jusqu'aux défilés de la Saale, il faut recommencer la bataille, et cette nécessité achève de prouver et de mettre en évidence tous les avantages de la position que l'armée française occupe en ce moment.

Cependant, plus la lutte se prolonge, plus les alliés reçoivent d'auxiliaires. Notre camp n'attend plus que le faible corps du général Reynier. Chez l'ennemi, le nombre des combattants va presque doubler par l'arrivée de trois nouveaux corps d'armée. Bernadotte couche à Lansberg, Colloredo arrive à Borna, et Bennigsen à Naumhorf.

Napoléon accepte l'occasion et veut essayer encore une fois, s'il est possible, de s'entendre.

On a rendu à M. de Merfeldt son épée; il a partagé avec les généraux de la maison le repas frugal du camp. L'Empereur le prévient qu'il va le renvoyer sur parole, et le charge de porter à l'empereur d'Autriche de nouvelles offres de conciliation.

M. de Merfeldt est aussitôt conduit aux avant-postes. Il passe au camp des alliés; et dans le moment où ses amis déploraient son malheur et sa captivité, il reparaît au milieu d'eux décoré d'une mission que tout vainqueur aurait ambitionnée.

—

(1) Le 16, les alliés furent complètement repoussés, perdirent plus de trente mille hommes, et furent obligés de remettre au surlendemain à renouveler le combat. (Sir Robert Wilson, témoin oculaire, *Tableau de la puissance de la Russie*, p. 37.)

(2) ***Récapitulation comparée des deux armées belligérantes.*** (***Journée du 16 octobre.***)

ARMÉE FRANÇAISE.

Au midi de Leipsig. Vachau.	Corps d'armée.	Poniatowski.	8,000	56,000
		Augereau.	8,000	
		Victor.	15,000	
		Lauriston	10,000	
		Macdonald.	15,000	
	Cavalerie du roi de Naples.	L.-Maubourg.	6,000	16,000
		Milhaud.	3,000	
		Valmy.	3,000	
		Sébastiani.	4,000	
	Garde impériale	Mortier.	8,000	24,000
		Friant.	2,000	
		Oudinot.	8,000	
		Curial.	2,000	
		Nansouty.	4,000	
Au nord, sur la Partha.	Maréchal Ney.	Marmont.	12,000	25,000
		Dombrowski.	5,000	
		Delmas.	5,000	
		Duc de Padoue	3,000	
A Lindenau.	Général Bertrand			15,000
				136,000

Nota. Les deux divisions Souham, qui n'ont pas combattu, et le corps de Reynier, qui n'était pas arrivé, ne sont pas compris dans ce relevé.

ARMÉE DES ALLIÉS.

(Schwarzenberg.)				
Autrichiens.	Hes.-Hombourg.	20,000	55,000	140,000
	Merfeldt.	10,000		
	Klenau.	25,000		
Russes.	Wittgenstein.	20,000	55,000	
	Barclay de Tolly.	35,000		
Prussiens	Kleist.	20,000	25,000	
	Ziethen.	5,000		
	Platow		5,000	
Armée de Blucher.	Langeron.	30,000	. . . .	70,000
	Yorck.	25,000		
	Sacken.	15,000		
	Corps de Giulay			20,000
				230,000

Journée du 17.

Le 17 au matin, le temps est pluvieux et sombre. L'arrivée du jour n'interrompt pas le calme morne qui règne dans le camp. On s'attend à voir l'ennemi recommencer le combat; nos troupes sont sur la défensive; mais personne ne se présente, et la journée entière se passe sans que le canon se fasse entendre.

L'Empereur, qui est en mesure de recevoir la bataille, perdrait trop d'avantages en allant l'offrir. Il faut donc attendre, et se contenter de mettre à profit le temps que l'ennemi nous laisse.

Tandis que les caissons vides vont se remplir, que le soldat répare ses armes, et que de tous côtés on se prépare avec calme et activité à la reprise du combat, l'Empereur passe la journée dans sa tente, disposant le nouvel ordre de bataille dans lequel il veut recevoir l'ennemi.

La pluie tombe à verse sur les bivouacs. Un profond silence règne autour des tentes du quartier-général, jusqu'au moment où le lever de la lune vient dissiper l'obscurité de la plaine. Alors le mouvement prescrit commence à s'exécuter.

—

Journée du 18.

Dès la pointe du jour, l'ennemi, encouragé par l'arrivée de nombreux renforts, s'est mis en mouvement (1). Mais il n'a plus trouvé l'armée française sur l'emplacement de la veille. Les ruines silencieuses de Vachau et de Liebertwolkwitz n'ont plus opposé de résistance : tous nos postes avaient reculé d'une lieue.

Au moment où l'Empereur vint se placer sur le Thonberg, les alliés avançaient à grands pas, poussant leurs têtes de colonnes sur toutes les directions. La plaine en est couverte; elle retentit sous cette multitude d'hommes et de chevaux, et sous les roues ferrées de tant de canons.

A droite, dans le vallon de la Pleiss, la grande armée autrichienne marche sur le maréchal Poniatowski. Ce sont les corps de Hesse-Hombourg, de Lichtenstein, de Bianchi, de Colloredo, et les restes de l'armée de Merfeldt. L'armée polonaise ne compte plus que sept mille baïonnettes ; mais, avec le secours de la division Lefol, elle suffit d'abord pour arrêter l'avant-garde autrichienne à Dosen.

Au centre, les Russes de Barclay de Tolly et de Wittgenstein, et les Prussiens de Kleist, arrivent l'arme au bras sur le village de Probstheyda, où le roi de Naples, le duc de Bellune, le duc de Castiglione et le général Lauriston les attendent. Ce village forme maintenant l'angle saillant de la ligne française; deux formidables batteries, établies sur ses flancs, en défendent l'accès.

Sur notre gauche, le corps prussien de Ziethen, l'armée autrichienne de Klenau, l'armée russe de Bennigsen et les Cosaques de Platow manœuvrent pour déborder le duc de Tarente, qui est resté à Holzhausen; mais celui-ci, voyant que le moment est venu d'exécuter ses instructions, rentre dans le mouvement général de retraite, et vient prendre la place qui lui est désignée à Stœtteritz.

Du côté du nord, Blücher et Bernadotte se disposent à franchir la Partha; le prince de la Moskowa et le duc

(1) Depuis la journée du 16, les alliés avaient grossi leurs masses de plus de cent mille hommes. (Voir l'ouvrage du colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre ; 1813, page 149.)

de Raguse sont en position de leur disputer le passage. Le général Reynier, placé en avant de Reudnitz, observe les deux routes d'Eilembourg et de Dresde, et couvre la communication du prince de la Moskowa avec l'Empereur.

La bataille devient terrible du moment où l'ennemi aborde la ligne qui forme la position définitive de l'armée française. On se heurte avec furie; mais, quelques efforts que fassent les assaillants, ils trouvent partout une résistance invincible.

Le prince de Hesse-Hombourg, qui dirigeait les attaques contre Poniatowski, est tombé blessé; mais Bianchi et Colloredo, qui l'ont remplacé, ont fait reculer les Polonais. L'Empereur envoie le duc de Reggio, avec deux divisions de la garde, pour les soutenir. Il descend lui-même du côté de Dolitz; il est témoin de l'acharnement des Autrichiens, et des prodiges que fait la valeur polonaise pour en triompher.

L'Empereur est rappelé sur la hauteur de Probstheyda. Il y arrive dans le moment où les alliés attaquent ce village avec le plus de fureur. Le général Pirch et le prince Auguste de Prusse y ont pénétré. Les chevaux de main, les blessés, tous les hommes inutiles se retirent en désordre. Le brouillard et la fumée permettent à peine de se reconnaître. Le tumulte de la mêlée couvre le bruit de l'artillerie. Napoléon, calme au milieu d'un tel bouleversement, pousse jusqu'aux rangs les plus avancés; il dispose lui-même les réserves de la vieille garde pour remplir les vides, et ne revient à sa position du moulin qu'après avoir rétabli le combat.

Partout l'action se soutient avec un acharnement qu'il est impossible de décrire. Bennigsen attaque Stœtteritz, et ne peut parvenir à l'enlever au duc de Tarente; Wittgenstein et Barclay de Tolly reviennent à la charge contre Probstheyda, y pénètrent de nouveau, perdent ce village, le reprennent et le perdent encore. Bellune, Castiglione et Lauriston ont juré de ne pas abandonner la position.

Mais comme si ce n'était pas assez d'avoir à contenir de pareilles attaques, il faut tourner la tête du côté opposé, et parer à des incidents plus impérieux encore. Blücher nous attaquait au nord avec non moins de vivacité que Schwarzenberg au midi; mais son canon restait stationnaire sur la Partha. Tout à coup des feux plus rapprochés éclatent presque derrière nous, entre nos deux lignes, du côté de Reudnitz : c'est le canon de Bernadotte!

Il marchait sur Reudnitz; l'armée saxonne du général Reynier lui faisait face; l'Empereur suivait des yeux leurs mouvements; soudain un vide s'ouvre au centre de notre ligne : l'armée saxonne et la cavalerie würtembergeoise du général Normann ont passé du côté des Suédois; douze mille hommes et quarante pièces de canon, qui tout à l'heure tiraient contre les alliés, tirent maintenant contre nous.

Pour tout autre que Napoléon, la bataille était perdue; mais pour lui rien n'est encore décidé : il observe avec sang-froid l'événement (1), et il ne dé-

(1) Au moment où la bataille est compromise par la défection de l'armée saxonne, un ennemi observe Napoléon; il est à ses côtés, parmi ses propres officiers; c'est un Saxon; voici ce qu'il dit : « Jusqu'à ce moment, l'Empereur s'était » montré dans le plus grand calme, toujours égal » à lui-même; pendant la bataille, il était pres- » que toujours, comme à son ordinaire, froid, » réfléchi et concentré. Ce revers même ne » produisit aucun changement dans son main- » tien, quoiqu'on pût observer des symptômes » de découragement sur son visage. » (Voir l'ouvrage du major saxon Odeleben, témoin oculaire; t. II, page 32.)

sespère pas du salut de l'armée ni de l'honneur de ses armes. Il prend son parti, s'élance au grand galop à travers la plaine, se dirigeant sur Reudnitz; les réserves de la garde y accourent sur ses pas.

Bernadotte s'avançait, n'ayant plus en tête que la division Durutte. Le prince de la Moskowa avait détaché la division Delmas pour barrer le passage aux Suédois à Kolgarten. Le général Delmas et des files entières viennent de tomber sous les coups de l'artillerie saxonne. Leur sang tachera longtemps la plaine de Reudnitz!

L'Empereur arrive pour rallier les divisions Delmas et Durutte. L'avant-garde de Bernadotte pénétrait dans Reudnitz; elle n'était plus qu'à un quart de lieue de Leipsig, et les Suédois allaient faire leur jonction avec les Russes de Bennigsen. Mais Nansouty, avec la cavalerie de la garde et vingt pièces d'artillerie, se jette à travers les feux du général Rubna, qui forme la droite de Bennigsen, et ceux du prince Louis de Hesse-Hombourg, qui forme l'extrême gauche de Bernadotte. Des charges réitérées sur le flanc des colonnes suédoises ralentissent le mouvement des alliés. La vieille garde achève de remplir la trouée.

Le duc de Raguse et le prince de la Moskowa, restés en l'air sur les bords de la Partha, n'en ont pas moins résisté à toutes les attaques; ils tiennent toujours dans le village de Schœnfeld, qui est comme un faubourg de Leipsig.

La promptitude du secours a donc remédié à une partie du mal. Maintenant l'Empereur, inquiet de ce qui se passe à Probstheyda, remonte au moulin. Il y retrouve toutes nos positions intactes. Autant de fois le village de Probstheyda a été enlevé par l'ennemi, autant de fois le roi de Naples est parvenu à le reprendre. A Stœtteritz et à Connewitz, les alliés n'ont pas été plus heureux.... L'ennemi dira lui-même combien ses attaques lui ont coûté cher (1). Il se décide enfin à y renoncer. Déjà, en remontant au moulin, Napoléon venait de remarquer qu'un grand mouvement s'opérait dans les positions de l'ennemi. Leur première ligne reculait sur une étendue immense, et la plus grande partie de leurs forces semblait se porter de notre gauche sur notre droite. Cette manœuvre avait fait un moment supposer que leur intention était de passer la Pleiss pour essayer encore une fois de nous couper la route de France à Lindenau. Mais les alliés ont trop souffert pour être si entreprenants; ils ne songent plus qu'à faire replier toutes leurs colonnes; ils abandonnent à l'artillerie le soin de finir la journée (2). L'Empereur établit batteries contre batteries; si les feux de l'ennemi sont plus nombreux et plus convergents, les nôtres, qui dominent et plongent sur des colonnes plus profondes, ne font pas moins de ravages. Pendant une heure, les deux armées se foudroient, et les boulets sillonnent les deux lignes sans pouvoir les ébranler (3).

---

(1) La ténacité avec laquelle les Français défendaient leurs positions, détermina le généralissime à suspendre les attaques de vive force qui lui coûtaient tant de monde. (Voir l'ouvrage du colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre; 1813, pag. 138.)

(2) En se contentant de jouer à ce jeu, c'est-à-dire de faire tuer des hommes, la supériorité numérique des alliés devait augmenter de plus en plus. C'était le calcul sur lequel les alliés avaient basé leur plan de campagne. (Le général Vaudoncourt, pag. 218.)

(3) Les bataillons français gardaient une immobilité admirable sous le feu des batteries ennemies. Cependant le sang-froid leur échappe. Frémissant de rage, ils tentent de déboucher...

Auprès de Napoléon lui-même, plus de douze pièces sont démontées en un instant, et des rangs qui l'entourent, plus d'un millier de blessés sortent pour être portés à la ville. La nuit vient enfin mettre un terme au carnage. Elle nous retrouve à Probstheyda, à Stœtteritz et à Connewitz. Du côté de Reudnitz, l'armée suédoise a été arrêtée sur le ruisseau qui couvre le village. Du côté de la Partha, le prince de la Moskowa a fini par abandonner Schœnfeld pour rentrer dans une ligne plus resserrée qui suit le ruisseau de Reudnitz. Enfin, aux portes de Rosenthal et de Pfaffendorf, l'armée de Blücher n'a pu gagner un pouce de terrain (1).

Quant au général Bertrand, il a exécuté ses ordres avec une grande exactitude : depuis midi il est maître de Weissenfels et du pont de cette ville sur la Saale.

Ainsi les alliés, forts de plus de trois cent mille hommes, n'ont pu rien gagner encore sur l'armée française, réduite à moins de cent mille combattants (2).

Le canon ne grondait plus ; quelques coups de fusil éclataient seulement de loin en loin. La terre et le ciel étaient éclairés par les feux innombrables qui s'allumaient de tous côtés. Napoléon s'était rapproché du feu de son bivouac. Assis sur un pliant, il y dictait au Major-général des ordres pour la nuit, lorsque les commandants de l'artillerie Sorbier et Dulauloy se présentent : ils

Les vaillants défenseurs de Probstheyda essuient des pertes accablantes. C'est là que les généraux Vial et Rochambeau sont tués en donnant à leurs troupes l'exemple du dévouement, tandis que l'armée des alliés est ainsi arrêtée par l'inébranlable constance des masses qu'elle a devant elle. (Voir l'ouvrage du colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre ; 1813, pag. 131.)

Le roi de Saxe était monté sur une tour pour suivre les événements. Voyant l'armée française environnée de toutes parts par les nombreuses lignes d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, que l'ennemi développait autour de la ville, il ne pouvait concevoir comment cette poignée de braves résistait avec tant de persévérance. (Voir les notes à la suite de l'ouvrage du major saxon Odeleben ; t. II, p. 331.)

(1) Malgré la défection de l'armée saxonne pendant la bataille, malgré le courage ardent et persévérant des troupes alliées, on ne put enlever aux Français un seul des villages qu'ils s'étaient proposé de conserver comme essentiels à leurs positions. La nuit termina l'action, laissant aux défenseurs de Probstheyda la gloire d'avoir inspiré à leurs ennemis une généreuse envie. (Sir Robert Wilson, *Tableau de la puissance de la Russie*, page 320, 1817.)

A l'entrée du faubourg de Halle, les Français, favorisés par le terrain, se défendirent avec la même intrépidité que sur les autres points du champ de bataille où tous les efforts des Russes furent inutiles. (Voir l'ouvrage du colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, page 139.)

(2) *État comparé des deux armées.*

ARMÉE FRANÇAISE.		
Reste des corps ayant combattu le 16, non compris le 4e, détaché sur Weissenfels.		95,000
Renforts survenus.		
Les deux divisions Souham.	10,000	28,000
7e Corps. Le général Reynier.		
Division Durutte.	3,000	
Armée saxonne.	12,000	
Division Marchand.	3,000	
		123,000

ARMÉE DES ALLIÉS.			
Reste des corps ayant combattu le 16			200,000
Renforts survenus.			
Colloredo.	Hardegg. Wimpfen. Greth.	20,000	130,000
Bennigsen.	Markoff. Doctoroff.	30,000	
Bernadotte.	Bulow. Tauentzien. Steding.	80,000	
			330,000

viennent rendre compte de l'épuisement des munitions. On a tiré dans la journée quatre-vingt-quinze mille coups de canon; depuis cinq jours on en a tiré plus de deux cent vingt mille (1). Les réserves sont vides; il n'y reste pas plus de seize mille coups: c'est à peine de quoi entretenir le feu pendant deux heures. Le grand parc, séparé de l'armée par suite du mouvement sur Leipsig, s'est retiré dans Torgau. On ne peut se réapprovisionner qu'à Magdebourg et à Erfurt, qui sont les dépôts les plus voisins.

Cet état de choses ne permet pas de songer à rester plus longtemps sur le champ de bataille. L'Empereur se décide à la retraite, et sous ses yeux le Major-général expédie tous les ordres à la lueur du feu de garde. Enfin, à huit heures, Napoléon quitte le bivouac pour descendre en ville.

—

Jonrnée du 19.

Les corps du duc de Bellune et du duc de Castiglione commencent la retraite. Tandis qu'ils défilent à travers le faubourg de Lindenau, le duc de Raguse se maintient dans le faubourg de Halle. Ses avant-postes occupent toujours la fabrique de Pfaffendorf. Le général Reynier est chargé de la défense du faubourg de Rosenthal.

Le prince de la Moskowa fait replier ses troupes sur les faubourgs de l'est. Les corps du général Lauriston, du duc de Tarente et du prince Poniatowski, rentrent successivement en ville, et viennent prendre position derrière les barrières du midi. Ils formeront l'arrière-garde. Lorsque l'évacuation de la ville leur permettra de se rapprocher des ponts de l'Elster, ils ont ordre de s'arrêter dans les quartiers voisins assez de temps pour que l'armée du duc de Raguse et du prince de la Moskowa puisse s'écouler avant eux. Non seulement tous ces corps occupent les faubourgs, mais ils tiennent aussi dans des positions avantageuses derrière les murs des jardins extérieurs. Les barrières sont garnies de palissades; les murs qui donnent sur la campagne sont crénelés; tout est disposé pour une vigoureuse résistance.

Dans cette matinée, le maréchal Poniatowski est venu lui-même prendre les ordres de l'Empereur. « Prince, lui » dit Napoléon, vous défendrez le fau- » bourg du midi. — Sire! j'ai bien peu » de monde!... — Eh bien, vous vous » défendrez avec ce que vous avez! » — Ah! Sire, nous tiendrons! nous » sommes tous prêts à périr pour Votre » Majesté. » Ces paroles ont touché vivement l'Empereur; et pourtant il est loin de prévoir que ce sont les derniers adieux de Poniatowski!

Cependant, les alliés, accablés par une perte de soixante mille hommes, tant tués que blessés (1), n'osaient son-

(1) A entendre ceux qui ne savent parler que des pertes de la France, on dirait qu'aucun de ces nombreux boulets n'a porte sur l'ennemi, et pourtant l'artillerie française ne manque pas de réputation! Certes, les rois qui se sont obstinés pendant si longtemps a revenir a la charge contre les Français, et qui, de leur propre aveu, ne faisaient de traités que pour mieux se remettre en guerre, auraient bien aussi quelques comptes a rendre à l'humanité, et peut-être ces comptes ne seraient-ils pas moins accusateurs que ceux qu'on affecte de demander à leurs adversaires, constamment réduits à attaquer pour se défendre, qui ne pouvaient obtenir d'armistices qu'a force de victoires, et qni, pour parler de paix, devaient attendre que leurs ennemis affaiblis eussent intérêt à se réfugier un moment sous la foi des traités!

(1) Voir la relation de sir Robert Wilson, témoin oculaire, page 39.

ger à enlever Leipsig de vive force. Mais Blücher, de la position qu'il occupe, a pu voir filer nos équipages et nos têtes de colonne de Lindenau, et il a répandu aussitôt le bruit de notre retraite. A cette nouvelle inespérée, tous les camps des alliés ont poussé des cris de joie, toutes leurs colonnes se sont mises en marche. C'est à qui arrivera des premiers aux portes; à qui entrera des premiers!

L'Empereur voudrait épargner à Leipsig les désordres qui menacent cette ville. Il ne s'est refusé à aucune des démarches qui ont été tentées pour régler d'avance avec l'ennemi la manière dont la remise des portes devra s'effectuer. Dès six heures du matin, il a permis aux magistrats de la ville d'adresser une supplique au prince de Schwarzenberg. Des officiers saxons ont été envoyés directement de la part de leur vieux roi aux souverains alliés. Enfin, les généraux de l'arrière-garde française ont été autorisés à faire passer des parlementaires à l'avant-garde ennemie. Tous ces messages sont arrivés jusqu'aux souverains; ils les ont rencontrés accourant de Roda où ils avaient couché, et se pressant de rejoindre leurs premières colonnes pour faire leur entrée dans la ville. Mais c'est en vain qu'on a demandé que Leipsig ne devînt pas le théâtre d'un combat qui pourrait entraîner sa ruine. Tout arrangement préliminaire a été refusé. Leipsig subira, s'il est nécessaire, le sort d'une ville prise d'assaut, et cet arrêt est prononcé par ceux-là mêmes qu'on proclame les sauveurs de l'Allemagne!

Tout semblait autoriser l'Empereur à ne plus garder aucuns ménagements, et à tenir jusqu'au dernier moment dans Leipsig. Cette position nous offre encore de grands moyens de défense, et l'on propose de les employer tous. La vieille ville a une enceinte; on peut y renfermer six mille hommes, qui, avec soixante pièces de canon, l'occuperont comme tête de défilé. Si les faubourgs sont un obstacle au jeu de notre artillerie, on peut les brûler. Avec de tels moyens, notre retraite est assurée : l'armée regagnera tranquillement la Saale... Mais l'Empereur ne saurait se résoudre à exposer à un sort si rigoureux l'une des capitales de l'Allemagne, et cela sous les yeux de son roi qu'il vient d'y amener. Il aime mieux perdre quelques centaines de voitures que d'abaisser l'armée française à soutenir la guerre en barbares. D'ailleurs, la retraite n'exige que quelques heures de délai, et l'armée est en mesure de se ménager le temps nécessaire. Il suffira de mettre à profit les moyens de résistance que les barrières des faubourgs et l'enceinte intérieure de la ville nous offrent pour retarder les progrès de l'ennemi.

Napoléon veut sortir de la vieille ville par la porte de Ranstadt, qui donne sur le faubourg de Lindenau; mais cette porte est déjà encombrée. Forcé de retourner sur ses pas, il va chercher la porte opposée (celle de Saint-Pierre), revient par les boulevarts de l'ouest, et parvient ainsi à gagner le faubourg par lequel l'armée s'écoule.

Dans ce trajet, l'Empereur a recueilli des renseignements sur le véritable état des choses. Il veut, avant de quitter Leipsig, faire savoir au roi de Saxe que le danger n'est pas aussi imminent qu'on le croit, et par ses ordres le duc de Bassano va rassurer ce prince (1).

Blücher a échoué dans les deux atta-

(1) Retardé par cette dernière visite, le duc de Bassano n'a pu sortir de la ville qu'avec le dernier bataillon de la garde qui se soit retiré.

ques qu'il a tentées sur le faubourg de Halle (1). L'arrière-garde du duc de Raguse tient encore en avant de ce faubourg, dans la fabrique de Pfaffendorf. Le général Reynier est toujours maître du faubourg de Rosenthal. Le prince de la Moskowa défend avec la même obstination ceux de Taucha et de Grimma, attaqués par les Russes de Woronzow, par les Prussiens de Bulow et par l'armée suédoise. Enfin le duc de Tarente, le général Lauriston et le prince Poniatowski disputent avec non moins de persévérance les faubourgs du midi. Partout on retient l'ennemi, et l'on ne lui cède le terrain que pied à pied. Nous conservons intacts derrière nous les boulevarts circulaires et la vieille ville, et nous pouvons tenir longtemps encore cette dernière position.

Dans cet état de choses, le grand pont de l'Elster, par lequel les boulevarts débouchent sur le faubourg de Lindenau, devient un point essentiel dont il faut s'assurer. L'Empereur appelle encore une fois, sur l'importance de ce pont, l'attention des officiers du génie et de l'artillerie. On devra le faire sauter, quand notre dernier peloton se retirera de la ville, et qu'il ne restera plus que cet obstacle à opposer à l'ennemi. Les sapeurs se placent aussitôt sous le pont pour commencer les travaux de la mine (1).

Après avoir donné ses derniers ordres, l'Empereur s'engage à travers la foule dans le faubourg, qui a plus de mille toises de long. Il n'arrive qu'avec les plus grandes difficultés au dernier pont, celui du moulin de Lindenau. Là il met pied à terre, et place lui-même sur la route des officiers d'état-major, qui indiqueront aux hommes isolés les endroits où chaque corps d'armée devra se réunir. Il monte ensuite au premier étage du moulin, pour y dicter à son secrétaire du cabinet les instructions qu'il veut répéter par écrit aux généraux de l'arrière-garde. Ces instructions ont pour objet principal de donner au maréchal duc de Tarente le commandement en chef de cette arrière-garde, qui se compose des onzième, septième et huitième corps, et de lui recommander de tenir dans la vieille ville vingt-quatre heures encore, s'il est possible, ou, pour le moins, le reste de la journée. Tandis qu'on expédie la lettre pour le duc de Tarente, l'Empereur fatigué se laisse surprendre au sommeil; il dort profondément au bruit des soldats et des voitures qui

---

Immédiatement après l'occupation de Leipsig, le roi de Saxe fut conduit à Berlio. Le prioce Repnin administra le pays sous le titre de gouveroeur. A la fio de 1814, le gouveroeur russe remit la Saxe à des commissaires prussieos, et ce n'esi eofio qu'après le congrès de Vienne que le roi de Saxe a retrouvé sa capitale, one partie de ses états et quelque repos.

C'est la France qui, au coogrès de Vienne, a sauvé la maison régnante de Saxe.

(1) Sacken se présente pour enlever le faubourg de Halle; mais les troopes de Marmont se sont retranchées dans la fabrique de Pfaffendorf, à cinquante pas en avant du pont qui sert d'eotrée à ce fauboorg. Les Russes ne ponvant les y forcer, Langeron se porle au secours de Sacken. Cette seconde tentative n'est pas plus heureuse Le régiment d'Archangel y est presque détrnit, et les Russes soot vivement repoussés. (Voir l'ouvrage du colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, page 143.)

(1) L'Emperenr avait ordoooé dans la nuit qu'on jetât trois ponts auxiliaires sur la Pleiss; mais cet ordre est resté sans exécution. Il avait fait jeter un second pont sur l'Elster dans le Jardin des Juges; mais ce pont n'ayaot pas assez de solidité s'était écroulé sous les premiers fardeaux. Ceux qoi sont coupables de cette mauvaise construction, ont fait autant de mal que les maladroits qui ont fait saoter le grand pont.

défilent sur la route, et des coups de canon qui retentissent de tous les faubourgs de Leipsig.

Soudain une plus forte explosion se fait entendre. Le tumulte redouble. Le roi de Naples et le duc de Castiglione accourent, montent à la chambre de l'Empereur, et le réveillent. Il apprend de leur bouche ce qui vient d'arriver.

Le grand pont sur l'Elster a sauté! Cependant les troupes du duc de Tarente, du général Lauriston, du général Reynier et du prince Poniatowski sont encore dans la ville! Plus de deux cents pièces de canon sont encore sur les boulevarts! Tout moyen de retraite leur est donc enlevé; le désastre est complet! Mais quelle en peut être la cause? Qui a donné l'ordre de mettre le feu à la mine? Comment explique-t-on cette inconcevable précipitation?

Dans ce premier moment, on ne sait rien, on ne peut rien apprendre. Tous les bruits qui courent sont absurdes et contradictoires. On se perd dans de vaines conjectures. Il faut se laisser entraîner par la foule en désordre qui a pu s'échapper de Leipsig. On suit machinalement la grand'route d'Erfurt. Le soir, on arrive à Marckrandstadt, où l'Empereur s'arrête quelques heures. On y apprend que le duc de Tarente a traversé l'Elster à la nage. Mais en même temps, le bruit se répand que le général Lauriston a péri; et cette nouvelle ajoute encore aux chagrins de Napoléon (1).

Quelques escadrons saxons nous étaient restés fidèles; l'Empereur ne veut pas les emmener plus loin, et leur fait écrire qu'il les dégage de leurs devoirs militaires envers l'armée française.

Enfin, au point du jour, on se remet en route. Les champs de Lutzen revoient Napoléon... Mais l'armée victorieuse n'est plus autour de lui! Avant de descendre dans le défilé de Poserna, l'Empereur fait une halte dans un champ à droite de la route. Il venait d'y mettre pied à terre, lorsque des officiers échappés de Leipsig se présentent. Dans le nombre se trouve un aide-de-camp de Poniatowski. L'Empereur apprend alors la fin déplorable de l'illustre maréchal : voulant franchir l'Elster à la nage, Poniatowski s'est précipité dans un gouffre!

L'obscurité qui d'abord a enveloppé la catastrophe de Leipsig commence à se dissiper; les renseignements arrivent; les faits deviennent plus précis; voici ce qu'on raconte :

Les troupes de Blücher avaient fini par pénétrer dans le faubourg de Halle; les alliés avaient aussi gagné du terrain dans les autres faubourgs. L'armée française se trouvait refoulée sur les boulevarts, et la défection d'un bataillon badois, qui venait de livrer une des portes de la vieille ville, nous avait enlevé cette dernière retraite. Les alliés pénétraient donc de tous côtés. Cependant on combattait toujours; la fusillade se prolongeait dans les faubourgs de Halle et de Rosenthal; et jusque dans le jardin de Reiker, à l'extrémité du boulevart de l'ouest, où le prince Poniatowski avait jeté quelques centaines de Polonais pour protéger la retraite. *Encore deux heures, et soixante pièces de canon attelées et plus de douze mille hommes auraient été sauvés!...* Mais dans ce moment, les coups de fusil ont éclaté de toutes parts autour du pont de l'Elster. D'un côté, c'étaient les tirailleurs de Langeron, qui, parvenus aux dernières maisons du faubourg de Halle, faisaient feu sur les boulevarts; de l'autre, c'étaient les Badois et les

(1) La nouvelle de la mort du général Lauriston n'a été démentie que quelques jours après.

Saxons, qui, du haut des murs de la vieille ville où nous les avions laissés, signalaient leur conversion en déchargeant leurs armes contre nous. Cette double fusillade a produit rapidement un grand désordre aux abords du pont. Le sapeur armé de la mèche fatale, a cru que l'ennemi arrivait, et que le moment était venu !... C'est alors que la perte de tout ce que nous avions à Leipsig a été consommée !

Après s'être convaincus de leur malheur, les plus braves n'ont songé désormais qu'à vendre chèrement leur vie. Les uns se sont enfermés dans les maisons voisines et se sont ensevelis sous leurs décombres; les autres ont tenté de traverser la Pleiss et l'Elster; mais ces rivières, encaissées dans un lit bourbeux et profond, ont englouti tout ce qui n'a pu nager (1).

Le carnage n'a cessé qu'à deux heures (2).

Alors les souverains alliés étaient parvenus jusqu'à la grande place, et s'y tenaient au milieu de leurs nom-

(1) *En voyant tout manquer à la fois, munitions, ponts, retranchements, têtes de ponts, etc., on est tenté d'accuser d'imprévoyance les différents chefs de service, et notamment le commandant du génie...* C'est le général Rogniat, commandant en chef du génie, qui fait lui-même cette remarque, page 50 de sa réplique à Napoléon; et c'est lui-même qui ajoute, page 256 : *Du 15 au 19 au matin, nous avions le temps de jeter, non seulement un ou deux ponts, mais cinquante, et de frayer de nouveaux passages !...*

En voilà plus qu'il ne faut pour entrevoir combien l'Empereur a été mal secondé dans ce moment critique. Le général Rogniat était honoré de la confiance de Napoléon, il lui devait ses grades; il en avait reçu 18,500 francs de revenus en dotations. Il a le double malheur de n'avoir pas fait de ponts quand il fallait en faire, et d'avoir écrit contre Napoléon quand il pouvait s'en dispenser.

(2) *Pertes de l'armée française.*

TUÉS.	BLESSÉS.	BLESSÉS ET PRISONNIERS.	
Le maréchal Poniatowski. Les généraux de division: Visi, Rochambeau. Delmas.	Les maréchaux Marmont, Ney. Les généraux de division: Soubam, Compans, Latour-Maubourg. Frédéric, Maison.	Généraux en chef: Lauriston, Reynier. Généraux de division: Charpentier, Rosniki. Krasinski, Hochberg (badois), Le prince Em. de Hesse Darmstadt.	Généraux de brigade: Aubry. Bertrand, Dorsenne, Etzko. Coulomy. Bronikoski, Malakowski.
Environ 20,000 hommes.	Environ 7,000 hommes.	Environ 23,000 hommes.	

Pertes de l'armée ennemie.

AUTRICHIENS.		RUSSES.		PRUSSIENS.
Tués.	Blessés.	Tués.	Blessés.	
Le général Giffeng.	Généraux: Duca, Kardegg, Nostegg, Mohr, Badetzki, Spieny, Hesse-Homb.	Généraux: Schewitz, Neweroski, Reven, Linders, Huma, Mantufels, Kodaisen.	Généraux: Rajewski, Rivanowski, Karatazow, Levachoff.	Les Prussiens, soit hasard, soit oubli, ne conviennent que d'un général blessé.

Environ 35,000 tués et 45,000 blessés. Il faut y ajouter le feld-maréchal Merfeldt et 1,500 hommes faits prisonniers.

breux états-majors, savourant les premières fumées d'une victoire désirée pendant vingt ans! On porte à vingt-trois mille hommes le nombre des prisonniers, et à deux cent cinquante celui des pièces d'artillerie; mais parmi les prisonniers se trouvent les blessés et les malades dispersés dans les maisons de Leipsig. Les combattants qui ont déposé leurs baïonnettes sur les débris du pont ne peuvent pas être évalués à plus de douze mille hommes. Quant à l'artillerie, ce n'est pas sur le champ de bataille, c'est en désencombrant les boulevarts de Leipsig que les alliés s'en sont rendus maîtres.

Au total, ces journées coûtent à l'armée française cinquante mille braves tant tués que prisonniers; elles ne coûtent pas moins de quatre-vingt mille tués ou blessés à la coalition.

Les funérailles de Poniatowski ont terminé ce grand drame. On les a célébrées avec pompe; les vainqueurs et les vaincus réunis y représentaient l'Europe entière pleurant sur la tombe du dernier des Polonais!

IV.

RETRAITE SUR ERFURT.

On se hâte de gagner Erfurt. Cette ville offre à l'armée la protection de ses citadelles, les munitions de son arsenal et la ressource de ses nombreux magasins. Mais trois jours de marche nous en séparent encore, et déjà l'ennemi est sur nos flancs. Giulay sur la gauche se dirige par Pegau vers Naumbourg. Yorck manœuvre sur notre droite par les routes de Halle et de Mersebourg; et Blücher lui-même, qui a passé l'Elster entre Skeuditz et Lutzen, s'est placé sur les pas de notre arrière-garde. La cavalerie de Walsilzicoff ramasse tous nos traîneurs.

Tandis que le duc de Reggio protége la retraite avec deux divisions de jeune garde, le général Bertrand continue de marcher en avant pour nous ouvrir la route. On n'a pas cru devoir perdre de temps à forcer les défilés de Naumbourg où quelques troupes légères du général Ginlay se sont déjà embusquées. Les ponts de Weissenfels suffisent pour nous assurer le passage de la Saale, et mettront plus tôt la rivière entre l'armée et la poursuite de l'ennemi. Des routes de traverse nous ramèneront promptement par Freybourg, sur la grand'route d'Erfurt.

Le général Bertrand attendait l'Empereur aux portes de Weissenfels. Il ne connaît qu'imparfaitement notre désastre du 19; la vue de nos colonnes en désordre fait sur lui une vive impression, et lorsqu'enfin il revoit l'Empereur, il ne peut contenir l'émotion qu'il éprouve. Il ne veut pas que Napoléon s'arrête dans la ville; il le presse de passer de l'autre côté de la Saale dès ce moment même; il voudrait que, profitant du débouché qui s'ouvre par Freybourg, il s'empressât de gagner Erfurt et Mayence; enfin il le conjure de sauver avant tout, dans sa personne, la fortune de la France, et lui promet que l'armée, n'ayant plus d'inquiétude pour son Empereur, n'en sera que plus libre dans les manœuvres de retraite qui lui seront prescrites!.... Ce discours, qui a rompu le silence gardé jusqu'alors autour de Napoléon, l'afflige plus qu'il ne l'importune. Tous les soldats viennent de l'entendre, et il croit nécessaire d'imposer plus de retenue à l'explosion d'un zèle qui s'égare. C'est d'ailleurs une occasion pour déclarer hautement qu'il ne quittera pas l'armée. L'Empereur, élevant la

voix, assigne à tout le monde Erfurt comme lieu de ralliement et de rendez-vous général (1).

Les deux officiers que le roi de Saxe avait donnés à l'Empereur pour lui servir d'interprètes dans le cours de la campagne, continuaient de suivre le quartier-général. Napoléon, les ayant aperçus, charge le grand-écuyer de les renvoyer auprès de leur roi, en les remerciant de leurs bons services. Tous deux reçoivent des gratifications. Le colonel Odeleben, qui a approché plus souvent de la personne de l'Empereur, reçoit une gratification de 10,000 francs, la croix d'officier de la Légion-d'Honneur, et le brevet d'une pension viagère (2).

L'arsenal d'Erfurt a réparé les pertes de notre artillerie. L'Empereur n'a rien négligé à cet égard; il a réorganisé ses batteries, et nos parcs ont rempli leurs caissons.

On ne ramène que six corps d'armée, savoir :

Le deuxième (duc de Bellune).
Le troisième (prince de la Moskowa).
Le quatrième (général Bertrand).
Le sixième (duc de Raguse).
Le neuvième (duc de Castiglione).
Et le onzième (duc de Tarente).

Le corps commandé par le duc de Reggio, qui était le douzième, a été dissous.

On vient de perdre dans Leipsig les cinquième, septième et huitième, qui étaient ceux des généraux Lauriston, Reynier et Poniatowski.

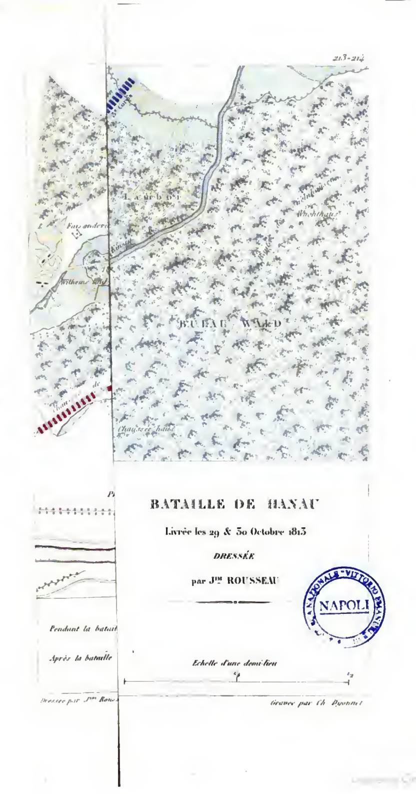
Enfin on laisse à Dresde les premier et quatorzième corps aux ordres du maréchal Saint-Cyr ; à Hambourg, le treizième aux ordres du prince d'Eckmülh ; et dans les places de Magdebourg, de Wittemberg et de Torgau, des garnisons devenues d'autant plus nombreuses, qu'elles se sont accrues de tous les blessés, malades et hommes isolés qui n'ont pu suivre les derniers mouvements de l'armée. Au moment de quitter l'Allemagne, on ne peut s'empêcher de jeter un dernier regard sur tant de braves. Leur perte sera la plus grave de la campagne. Mais l'Empereur se refuse à l'idée que quatre-vingt mille Français qui se trouvent, dans la même vallée, distribués par masses de trente, de quinze et de dix mille hommes, et formant sous la protection du fleuve et des forteresses une seule et même ligne, puissent jamais être à la merci d'un ennemi dont la force ne se compose que de nouvelles levées et de landwehr. Il est persuadé que le prince d'Eckmühl et le maréchal Saint-Cyr n'auront négligé aucune précaution pour être bien informés, et qu'aussitôt qu'ils auront connu les événements, ils ne se seront plus occupés que de se faire jour d'un côté ou d'un autre. « S'ils s'entendent, dit » l'Empereur, s'ils sortent de leurs murailles, s'ils se réunissent, ils sont » sauvés : quatre-vingt mille Français » passent partout ! »

A Düben et depuis, on a fait diverses tentatives pour faire parvenir des instructions dans ce sens au prince d'Eckmühl et au maréchal Saint-Cyr.

---

(1) Il montrait une douceur, et je serais tenté de dire une patience incroyable. Il paraissait se plaire à écouter ce qu'on disait, même lorsqu'on parlait de la paix et du besoin que tout le monde en avait. (Voir l'ouvrage du major saxon d'Odeleben, témoin oculaire, tome II, page 58.)

(2) D'après ces bons traitements et le choix des notes que nous avons empruntées à M. d'Odeleben, le lecteur pourrait avoir de la peine à se persuader que cet auteur est un ennemi. Il est pourtant essentiel de ne laisser aucun doute à cet égard; la valeur des témoignages que nous lui arrachons à chaque page en dépend.


213-214
Fasanderie
Wilhems bad
Lamboi
Kinzig
Wachthaus
BUBAU WALD
Chaussée haute
BATAILLE DE HANAU
Livrée les 29 & 30 Octobre 1813
DRESSÉE
par Jme ROUSSEAU
Pendant la batail
Après la bataille
Echelle d'une demi-lieu
Gravée par Ch. Dyonnet
NAPOLI

L'Empereur veut qu'avant de quitter Erfurt, on leur écrive encore l des officiers déguisés et des agents secrets leur sont expédiés par divers chemins (1). Mais, à défaut d'ordres, l'Empereur n'espère pas moins que les chefs sauront en recevoir de la position où ils se trouvent ; que leur audace suppléera à tout, et qu'ils trouveront dans la force de leur âme, dans leur patriotisme et dans leurs talents quelques-unes de ces inspirations soudaines qui surmontent les obstacles et mettent le comble à la gloire des grands capitaines ! (2)

On quittera Erfurt le 25. Dès le 24, l'avant-garde se porte sur Gotha. Elle est formée par les corps des ducs de Tarente et de Bellune, et par la cavalerie du général Sébastiani. Les corps du duc de Raguse et du comte Bertrand, marcheront après. Ceux du prince de la Moskowa et du duc de Castiglione suivront. Quant à la garde impériale, sa vigueur a résisté à toutes les fatigues ; en conséquence, elle est disposée de manière à se trouver partout où un danger imprévu pourrait se présenter. Les deux divisions de jeune garde, commandées par le duc de Reggio, soutiennent l'avant-garde. La sûreté de l'arrière-garde est confiée aux deux autres divisions commandées par le duc de Trévise. La vieille garde, sous les ordres des généraux Friant et Curial ; les cuirassiers de Latour-Maubourg ; la garde à cheval, commandée par le général Nansouty, et les parcs d'artillerie dirigés par les généraux Sorbier, Neigre et Dulauloy, marcheront au centre, l'Empereur à leur tête ; et sous ce torrent d'hommes et de chevaux, tout obstacle qui s'élèverait doit être entraîné.

Cependant, la route est toujours libre. Les derniers courriers de Mayence viennent d'arriver sans difficulté.

V.

BATAILLE DE HANAU. — L'ARMÉE FRANÇAISE ARRIVE SUR LE RHIN.

Le 25, on quitte Erfurt, et dans cette première marche on ne dépasse pas Gotha ; le 26, on s'engage dans les défilés de la Thuringe ; on traverse Eisenach, et l'on va passer la nuit à Vach. Le 27, on arrive à Hunefeld, et le 28 à Schlutern. On a traversé Fulde sans s'y arrêter.

Les alliés ne nous suivent plus que de loin ; ils semblent abandonner aux Cosaques le soin de profiter de leurs avantages. Ceux-ci cotoient nos colonnes, et quelquefois les précèdent. Sur notre droite nous sommes flanqués par les Cosaques de Czernicheff ; sur notre

(1) Aucune de ces lettres n'est parvenue.

(2) Le maréchal Saint-Cyr, qui commande à Dresde, capitule le 11 novembre, sous condition que lui et ses trente-trois mille hommes rentreront en France ; mais la capitulation est violée.

Le 30 novembre, Dantzig ouvre ses portes, la garnison doit revenir en France ; mais cette capitulation est egalement violée.

Stettin capitule le 5 décembre, Zamosc le 22, et Modlin le 25.

M. de Narbonne meurt à Torgau le 17 novembre ; il est remplacé par le général Dutaillis, qui ne rend la place que le 26 décembre.

A la fin de l'année, il restera à la France : sur l'Oder, Custrin et Glogau ; sur l'Elbe, Magdebourg, défendu par le général Lemarrois ; Wittemberg, où commande le général Lapoype ; et la ville de Hambourg, occupée par l'armée du prince d'Eckmühl.

A la même époque, les citadelles de Würtzbourg et d'Erfurt tiendront encore ; la première défendue par le général Tharreau, la deuxième par le général Dalton.

gauche, par ceux de Platow et d'Orlow-Denisow. Ils nous font beaucoup de mal ; mais du moins leur voisinage, présentant un danger toujours imminent à ceux des nôtres qui seraient tentés de s'écarter ou de rester en arrière, sert à remédier au relâchement de la discipline, et à prévenir des pertes plus graves. On est tenu sans cesse en haleine ; on ne dort que d'un œil, on marche plus vite ; la nécessité prête des forces aux plus faibles, et cette foule de soldats, qui ont perdu leurs corps d'armée et leurs officiers, s'écoule du moins avec quelque apparence d'ordre, au milieu des cadres peu nombreux qui forment la tête et la queue de nos colonnes.

Le 28, à Schlutern, on apprend qu'un corps détaché de cinq à six mille Bavarois se montre devant nous, sur la rive gauche de la Kintzig. Ils viennent d'Aschaffenbourg ; notre avant-garde, sous les ordres du général Excelmans, a trouvé leurs éclaireurs au défilé de Gelnhausen, et les en a chassés.

Le 29, l'Empereur continuait sa route de Schlutern sur Hanau, lorsque des soldats revenant sur leurs pas, annoncent que les Bavarois occupent en force la ville de Hanau ; qu'ils barrent la route et s'avancent sur nous. En effet, on ne tarde pas à rencontrer leur avant-garde, et l'armée achève sa journée en la chassant devant elle jusqu'au village de Ruckingen.

L'Empereur fait établir son quartier-général à Langen-Sebold, dans le château du prince d'Ysembourg. Là, il reçoit des renseignements qui ne laissent plus aucun doute sur l'occupation de Hanau. Deux fois, dans la matinée, des colonnes qui précédaient notre avant-garde ont réussi à forcer le passage. Mais elles n'avaient eu affaire qu'à quelques éclaireurs. Le corps d'armée bavarois est arrivé dans l'après-midi. Il a fait sa jonction avec les Cosaques ; il est en mesure de nous barrer le chemin... Il faut s'apprêter au combat (1).

Une épaisse forêt, que la route traverse, couvre les approches de Hanau. Au-delà du bois, la Kintzig forme un coude qui resserre le débouché de la forêt. La ville se présente sur la rive opposée. La route la laisse sur la gauche, en suivant les contours de la rivière pour gagner la chaussée de Francfort. Tel est le long défilé dont il faut forcer le passage. L'Empereur passe la nuit à faire ses dispositions. Son premier soin est de diminuer la file des voitures : tous les bagages sont jetés sur la droite, dans la direction de Coblentz. La cavalerie du général Lefebvre-Desnouettes, et celle du général Milhaud protégeront ce mouvement : en même temps, elles éclaireront la droite du champ de bataille.

(1) *Armée austro-bavaroise, commandée par le comte de Wrede.*

Bavarois.	Trois divisions d'infanterie ; Rochberg, Becken et Lamotte. . .	30,000 hommes.
	Une division de cavalerie	10,000
Autrichiens.	Deux divisions d'infanterie, Fresnel et Bach.	16,000
	Une division de cavalerie, Spleny.	6,000
		62,000 hommes.

Nota. Dans ce nombre sont comprises : 1° une division que le général de Wrede vient de détacher sur Francfort ; 2° une autre division qu'il a laissée en arrière pour faire le siége de la citadelle de Würtzbourg.

Le 30 au matin, l'Empereur n'a encore sous la main que l'infanterie du duc de Tarente et celle du duc de Bellune, qui ne présentent guère que cinq mille baïonnettes réunies. Il les jette en tirailleurs dans la forêt, et les fait soutenir par la cavalerie du général Sébastiani. Le duc de Tarente prend le commandement de cette première ligne. Quelques coups de mitraille et une charge de cavalerie ont bientôt dissipé l'avant-garde ennemie, qui se tenait à l'entrée du bois. Nos tirailleurs s'engagent sur les pas des Bavarois ; ils les poussent d'arbre en arbre. Les étincelles d'une vive fusillade brillent au loin dans les ombres de la forêt, et la bataille commence comme une grande partie de chasse. Le général Dubreton sur la gauche, le général Charpentier sur la droite, conduisent nos attaques, et la cavalerie du général Sébastiani profite de toutes les clairières pour charger l'ennemi.

En peu de temps nous parvenons au débouché de la forêt; mais alors une ligne de quarante mille hommes s'offre à la vue de nos tirailleurs et les arrête. L'armée ennemie est couverte par quatre-vingts bouches à feu.

De Wrede est persuadé que l'armée française n'a pas cessé, depuis Leipzig, d'être talonnée à outrance par la Grande-Armée des alliés ; il s'imagine que devant des troupes rompues, exténuées, hors d'haleine, il n'y a plus qu'à se présenter pour leur faire déposer les armes ; et, dans son empressement, négligeant toute considération de prudence, il est venu nous attendre sur la lisière du bois, la rivière à dos.

Si les quatre-vingt mille Français qui suivent les pas de l'Empereur se trouvaient en ce moment rangés par bataillons, par divisions et par corps d'armée, de Wrede paierait cher cette témérité. Un mouvement vigoureux de notre gauche suffirait pour lui enlever le pont de Lamboy, le seul qu'il ait pour sa retraite, et mettrait cette armée entière à notre discrétion. Mais la force de nos troupes ne peut plus être calculée sur leur nombre. D'ailleurs le général Bertrand et le duc de Raguse sont encore loin, et l'arrière-garde du duc de Trévise ne fait que d'arriver à Hunefeld. L'Empereur ne peut réellement disposer que des braves qui se sont portés à l'avant-garde; ils sont tout au plus dix mille; c'est assez du moins pour forcer le passage.

A mesure que l'artillerie de la garde arrive, le général Drouot met les pièces en batteries. Il commence à tirer avec quinze pièces; sa ligne s'accroît de moment en moment, et finit par présenter cinquante bouches à feu. Elle s'avance alors sans qu'aucunes troupes soient encore derrière elle. Mais à travers l'épaisse fumée qu'elle vomit, l'ennemi croit entrevoir dans l'enfoncement des arbres l'armée française tout entière. Ce prestige a frappé les Bavarois de terreur. Leur effroi est à son comble, quand ils reconnaissent les bonnets à poil de la vieille garde. C'est le général Curial qui débouche à la baïonnette avec quelques bataillons. Après le premier moment d'hésitation, les Bavarois se décident à faire charger leur cavalerie sur nos pièces, et bientôt une nuée de chevaux environne les batteries. Mais nos canonniers saisissent la carabine et restent inabordables derrière leurs affûts. Le général Drouot leur donne l'exemple; il a mis l'épée à la main, et oppose un front calme à l'orage. Le secours ne se fait pas longtemps attendre. La cavalerie de la garde s'élance : Nansouty est à sa tête; en un clin-d'œil elle dégage cette

partie du champ de bataille (1). Les dragons commandés par Letort, les grenadiers commandés par Laferière-Levêque, et les vieux cuirassiers du général Saint-Germain se précipitent sur les carrés, enfoncent ceux qui résistent et dispersent tout à coups de sabre. Le reste de la cavalerie Sébastiani chasse au loin les Cosaques. Bientôt la ligne bavaroise est en déroute... De Wrede se voit dans la position la plus critique ; il n'a plus qu'une ressource, c'est de porter tous ses efforts sur sa droite pour dégager sa gauche et donner à sa ligne de bataille le temps de gagner le pont.

Cependant nos troupes ne cessaient d'arriver ; elles s'entassaient au milieu de la forêt, où Napoléon lui-même était arrêté, non loin du coude qu'y fait la route. Une foule inquiète l'entourait. Il se promenait en long et en large sur le chemin, donnant des ordres et causant avec le duc de Vicence. Un obus tombe près d'eux, dans le fossé qui borde la route. Le duc de Vicence se place aussitôt entre Napoléon et le danger, et leur conversation continue comme si rien ne les menaçait. Autour d'eux on respirait à peine! Heureusement l'obus, enfoui dans la terre, n'a pas éclaté.

La forêt retentissait du bruit du canon, répété par tous les échos. Les boulets sifflaient dans les branchages, et les rameaux hachés tombaient de tous côtés avec fracas. L'œil cherchait en vain à percer la profondeur des bois ; à peine pouvait-on entrevoir la lueur des décharges d'artillerie qui brillait par intervalle. Dans cette situation, la bataille paraissait longue! Tout à coup la fusillade se rapproche sur notre gauche ; la cime des arbres est agitée plus violemment par les boulets, et les cris des combattants se font entendre : c'est l'attaque désespérée que de Wrede essaie par sa droite. L'Empereur envoie de ce côté les grenadiers de la vieille garde. Il charge le général Friant de les conduire, et bientôt ils ont triomphé de ce dernier obstacle. Dès ce moment, le chemin de Francfort nous est abandonné. De Wrede n'est plus occupé que de retrouver celui d'Aschaffenbourg, et la victoire de la garde est complète.

La cavalerie du général Sébastiani prend aussitôt les devants pour gagner Francfort. Quelques colonnes la suivent ; mais la plus grande partie de l'armée passe la nuit dans la forêt ; l'Empereur y reste au bivouac.

Au jour toute l'armée défile, laissant la ville de Hanau sur la gauche ; on s'est contenté de la faire occuper par un détachement qui s'y est introduit dans la nuit.

A peine l'Empereur a-t-il fait quelques lieues, qu'il apprend que la bataille recommence derrière lui. Les Bavarois, voyant que nous sommes plus pressés de gagner le Rhin que de les poursuivre, ont repris confiance et sont revenus sur leurs pas ; mais le général Bertrand et le duc de Raguse viennent d'arriver à Hanau et sont en mesure de les recevoir.

Ce qui se passe derrière nous n'apporte donc aucune hésitation dans la marche de l'armée sur Francfort.

Dans la soirée, le récit de la seconde bataille achève de dissiper les inquiétudes. On a laissé de Wrede s'engager encore une fois au-delà de la Kintzig, et ses têtes de colonnes, reçues par nos baïonnettes, ont été culbutée ; de Wrede lui-même a été atteint d'une

(1) Ce moment de la bataille a été fixé sur la toile par Horace Vernet.

balle ; son gendre, le prince d'Œttingue, a été tué : c'est maintenant le général autrichien Fresnel qui commande l'armée ennemie. Son premier soin a été d'ordonner la retraite. Désormais notre marche s'achèvera tranquillement.

On quitte Francfort le 1er novembre. L'Empereur passe la nuit du 1er au 2 à Hochest. Enfin notre avant-garde aperçoit les dômes rougeâtres de Mayence !..... L'Empereur arrive dans cette place le 2 au matin ; il s'y arrête six jours pour donner les derniers ordres qu'exige la situation de l'armée, et le 7 novembre, à dix heures du soir, il part pour Paris.

Ainsi, l'année 1813 a vu l'armée française ramenée des bords du Niémen jusqu'aux bords du Rhin, et cependant que de vigoureux efforts ! que de glorieux faits d'armes, mais aussi que de transfuges !...

La ligne du Niémen, livrée par le général Yorck ; celle de la Vistule, livrée par les transactions du prince de Schwarzenberg ; celle de l'Oder, livrée par le général Bulow, et par la défection du reste de l'armée prussienne ; enfin celle de l'Elbe, si longtemps disputée : tels sont les échelons de cette longue retraite. L'armée autrichienne, en se rangeant du côté de l'ennemi, a d'abord compromis notre position en Saxe ; ensuite les défections des armées saxonne et bavaroise ont éclaté simultanément dans nos rangs et derrière nous : il a bien fallu alors se retirer sur le Rhin. Au milieu de tant de vicissitudes, Napoléon a constamment dédaigné d'opposer la ruse à la ruse, la perfidie à la perfidie, les voies de rigueur à l'insulte et à la rébellion. Trahi de tous côtés par toutes les affections, par tous les intérêts, il n'a voulu en appeler qu'à la fortune des armes (1).

---

(1) Cette mémorable campagne, disait l'Empereur à Sainte-Hélène, sera le triomphe du courage inné dans la jeunesse française, celui de l'intrigue et de l'astuce dans la diplomatie anglaise, celui de l'esprit chez les Russes, celui de l'impudeur dans le cabinet autrichien. Elle marquera l'époque de la désorganisation des sociétés politiques, celle de la grande séparation des peuples d'avec leurs souverains ; enfin, la flétrissure des premières vertus militaires, la fidélité, la loyauté, l'honneur. On aura beau écrire, commenter, mentir, supposer, il faudra toujours en arriver à ce hideux et triste résultat, et le temps en déroulera la vérité et les conséquences !

Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que les infamies, au fond, demeurent étrangères aux rois, aux soldats et aux peuples. Elles ne sont l'ouvrage que de *quelques intrigants à épée*, de quelques casse-cou politiques, qui, sous le spécieux prétexte de secouer le joug de l'étranger, et de reprendre l'indépendance nationale, n'ont au fait que vendu et livré sciemment leurs maîtres particuliers à des cabinets rivaux et convoiteurs ! c'est un roi de Saxe, le plus honnête homme qui ait jamais tenu un sceptre, qu'on dépouille de la moitié de ses provinces ; c'est un roi de Danemarck, si fidèle à tous ses engagements, dont on saisit une couronne : voilà pourtant le retour à la morale ! son triomphe ! et voilà la justice distributive d'ici-bas !

Du reste, j'aime à le répéter pour l'honneur de l'humanité, et même des trônes, au milieu de tant d'infamies, jamais ne se trouvèrent plus de vertus. Je n'eus pas un instant à me plaindre de la personne individuelle des princes mes alliés. Le bon roi de Saxe me demeura fidèle jusqu'à extinction ; le roi de Bavière me fit loyalement prévenir qu'il n'était plus le maître ; la générosité du roi de Würtemberg se fit particulièrement remarquer ; le prince de Bade ne céda qu'à la force et au dernier instant. Tous, je leur dois cette justice, m'avertirent à temps, afin que je pusse me garantir de l'orage... (Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène.*)

CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1814.



TABLEAU

DES FORCES DES ARMÉES FRANÇAISES

ET

DE CELLES DES ALLIÉS.

EFFECTIF GÉNÉRAL DE L'ARMÉE FRANÇAISE DU 1[er] AU 15 JANVIER 1814.

Grande-Armée sous les ordres directs de l'Empereur.

CORPS DU RHÔNE. — Maréchal duc de Castiglione, comm. en chef.		CORPS DU MORVAN. — Maréchal duc de Trévise, comm. en chef.		CORPS DES VOSGES. — Maréchal prince de la Moskowa, comm. en chef.		CORPS DU H.-RHIN. — Maréchal duc de Ragose, comm. en chef.		CORPS DU H.-RHIN. — Maréchal duc de Bellune, comm. en chef.	
Hommes présents.	Renforts en marche.	Hommes présents.	Renforts en marche.	Hommes présents.	Renforts en marche.	Hommes présents.	Renforts en marche.	Hommes présents.	Renforts en marche.
. . . . . .	1,800 (1)	8,460	4,030	8,067	2,400	22,036	2,953	11,938	935

Armée du Bas-Rhin sous les ordres du maréchal duc de Tarente.

Sous le command. du comte Morand.		Sous le command. du duc de Tarente.		Sous le command. du comte Maison.	
Présents.	En marche.	Présents.	En marche.	Présents.	En marche.
42,836	3,700 (2)	46,506	5,773	15,943	. . . . .

RÉCAPITULATION

de la Grande-Armée et de l'armée du Bas-Rhin.

	Présents le 5 janvier.	Renforts en marche
Totaux non compris les garnisons.	95,818	21,565
Armée des Pyrénées, sous les ordres du duc de Dalmatie.	59,172	
Armée d'Aragon, sous les ordres du mar. duc d'Albufera.	37,268 (3)	
Armée d'Italie, sous les ordres du vice-roi, prince Eugène.	45,058 (4)	
Totaux.	237,317	21,363

(1) Le corps du duc de Castiglione ne fut formé que dans le courant de janvier, soit par des régiments de l'armée d'Aragon, soit par des cadres que l'on remplit au moyen de conscrits, soit par des gardes nationaux. Le 15 février, ce corps d'armée se trouvait ainsi porté à l'effectif de vingt-sept mille cent cinquante-huit hommes.
(2) Quinze mille conscrits furent ajoutés à la garnison de Mayence.
(3) Y compris quatorze mille laissés en garnison en Espagne.
(4) Y compris les garnisons prises dans cette armée.

EFFECTIF GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DES ALLIÉS AU 1er JANVIER 1814.

	Baïonnett.	Sabres.	Total.	Bouches à feu.
1° Grande armée alliée (Schwarzenberg).......	129,340	37,520	166,860	550
2° Armée de Silésie (Blücher).............	69,382	19,160	88,542	478
3° Armée du Nord (Bernadotte)............	72,056	22,635	94,691	346
4° Armée autrichienne d'Italie (Bellegarde).....	41,900	8,580	50,480	200
5° Armée napolitaine (Murat).............	22,270	1,460	25,750	56
6° Armée anglo-espagnole (Wellington).......	57,366	4,500	61,866	175
TOTAUX.......	392,314	93,855	486,169	1,805

NON COMPRIS :	Bataillons.	Escadrons	Bouches à feu.	
1° Le 6e corps allemand (hessois)...........	21	10	24	
2° Le 8e id. (badois)...........	14	8	18	
3° Les divisions attachées au grand quartier-général.	16	6	»	
4° Le 4e corps allemand................	25	12	36	
5° L'armée suédoise..................	29	32	62	
6° Le 2e corps allemand................	52	13	54	
7° Le 5e corps allemand................	21	18	40	
TOTAUX.......	177	99	232 (1)	.....

(1) En ne portant l'effectif moyen de ces cent soixante-dix-sept bataillons qu'à cinq cents hommes, et celui des quatre-vingt-dix-neuf escadrons qu'à cent vingt hommes, ce serait donc encore quatre-vingt-huit mille cinq cents baïonnettes, et onze mille huit cent quatre-vingts sabres à ajouter au chiffre total des six armées de la coalition.

Au début de la campagne, l'armée française va donc avoir à lutter contre les quatre cent quatre-vingt mille baïonnettes, les cent mille sabres et les deux mille bouches à feu que l'Europe entière dirige contre elle.

CARTE GÉNÉRALE
pour l'intelligence des principales opérations
DE LA
CAMPAGNE DE FRANCE
en 1814.

Echelle de 16 Myriamètres.

Dressée par F.ᵉʳ Ra
Gravée par Ch. Dyonnet



CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1814.

CAMPAGNE DE FRANCE.

Arrivée de Napoléon à Châlons-sur-Marne.
(Fin de janvier 1814.)

Le comte Bertrand monte dans la voiture de Napoléon et prend place à côté de lui ; il réunit, en l'absence du duc de Vicence, les fonctions de grand écuyer à celles du grand maréchal, et tous les services de voyage sont sous ses ordres.

Napoléon n'a avec lui que cinq voitures de poste. Il déjeûne à Château-Thierry, et le soir du jour de son départ il arrive à Châlons pour dîner.

L'approche de l'ennemi avait jeté sur la route une espèce de stupeur, que le passage de Napoléon a suspendue tout-à-coup ; c'est l'effet ordinaire de sa présence.

En descendant de voiture, Napoléon fait appeler le prince de Neuchâtel, le duc de Valmy, le duc de Reggio, le maire, etc. Le prince de Neuchâtel arrive des avant-postes pour rendre compte de l'état dans lequel il a trouvé l'armée ; vingt ans auparavant le duc de Valmy a gagné le titre de son duché dans ces mêmes plaines où nos bataillons vont manœuvrer de nouveau contre les Prussiens ; le duc de Reggio connaît parfaitement le pays, il est de Bar-sur-Ornain. Napoléon emploie donc la plus grande partie de la soirée à recueillir, dans la conversation des personnes qui l'entourent, les renseignements dont il a besoin.

Voici le résumé de ce qu'il apprend : la grande armée autrichienne du prince Schwarzenberg, descendue des Vosges par plusieurs routes, dirige sa plus forte colonne sur Troyes, elle pousse devant elle le corps de vieille garde dont le duc de Trévise a le commandement ; celui-ci dispute le terrain pied à pied, et, malgré les désavantages d'une retraite, les combats de Colombey-les-deux-Eglises et de Bar-sur-Aube ont conservé l'honneur de la garde dans

tout son lustre ; mais la ville de Troyes n'en court pas moins un pressant danger.

Du côté des Prussiens, le maréchal Blücher a dépassé la Lorraine ; il vient d'occuper Saint-Dizier, et s'avance diagonalement sur l'Aube.

Quant à nos troupes, elles sont autour de Châlons. Le duc de Bellune et le prince de la Moskowa, après avoir évacué Nancy, se sont retirés par Void, Ligny et Bar, sur Vitry-le-Français ; le duc de Raguse est derrière la Meuse entre Saint-Michel et Vitry. Nos avant-postes sont donc à Vitry, et notre armée présente à peu près soixante-dix mille combattants (1).

I.

L'ARMÉE REPREND L'OFFENSIVE. — BATAILLE DE BRIENNE.

C'est d'abord sur l'ennemi qui est le plus près que Napoléon veut marcher, il ordonne dans la nuit que toute l'armée prenne la route de Vitry.

Le duc de Valmy reste à Châlons pour y réunir les traînards et recevoir le duc de Tarente, dont la marche a été retardée dans les Ardennes. Le vainqueur de Valmy doit encore une fois défendre les gorges de l'Argonne et la route de Paris.

Napoléon ne s'est pas arrêté plus de

(1) Napoléon se flattait de surprendre les alliés, de les battre l'un après l'autre, et de délier le nœud de la coalition. Peu s'en fallut que ce plan ne lui réussît, car les souverains, arrivés à Langres, s'épouvantaient de la rapidité de leurs succès. La ferveur des deux empereurs était éteinte ; l'enthousiasme avait fait place aux calculs de la prudence, et l'invasion résolue à Francfort allait peut-être dégénérer en guerre méthodique. L'empereur de Russie commençait à sentir qu'en coopérant à l'abaissement de la France, il travaillait à accroître la puissance de l'Angleterre et de l'Autriche. François II, de son côté, ne pouvait consentir, par égard pour sa fille, au détrônement de son gendre. Ajoutez que les conseils de l'un et de l'autre n'étaient pas de nature à les encourager ; on mettait sans cesse sous leurs yeux les efforts faits par la nation française en 1793, ces quatorze armées, ce million d'hommes levés pour assurer l'intégrité du territoire. Le silence des départements envahis, l'accueil sombre et farouche reçu dans quelques autres, tout dénotait, selon eux, que les armées de la coalition marchaient sur un volcan. Si l'on n'avait point rencontré de troupes, c'est que Napoléon, sans s'amuser à disputer un bout de frontière, réunissait tous ses moyens au centre de l'Empire pour écraser plus sûrement ses ennemis. Partant de cette hypothèse, ils mesuraient avec inquiétude la profondeur de leurs lignes d'opérations, l'éloignement des magasins, la difficulté de renouveler les approvisionnements, de se procurer des munitions, au cas que deux cent mille Français, résolus de s'enterrer sous les décombres de Paris, y combattissent seulement trois jours comme à Leipsig : pour achever enfin le tableau, ils montraient sur les derrières la Suisse toute en feu. Ebranlés par ces considérations puissantes, les deux empereurs étaient prêts à arrêter leurs armées au revers des chaînes du Morvan, des Vosges et du Hundsruck, en attendant l'issue du congrès qui allait s'ouvrir à Châtillon, lorsqu'un incident releva tout à coup leur courage, et les détermina à marcher sinon à Paris, du moins jusqu'à Troyes.

L'ex-directeur helvétique, Laharpe, instituteur de l'empereur Alexandre, se rendant de Paris en Suisse, fut arrêté près de Bar, aux avant-postes autrichiens. Il se réclame de son élève, auprès duquel il est conduit. On ignore le sujet de leur entretien, mais l'ex-directeur, quelques heures après, dit hautement dans les salons de l'empereur : *Que la chute de Napoléon n'était pas éloignée, puisque la majorité du Sénat et du Corps législatif n'attendaient qu'une occasion pour se déclarer contre lui.* Ce propos et vingt autres particularités de cette espèce, la nature des liaisons qu'on lui connaissait dans la capitale, l'époque de son départ, toutes ces circonstances réunies, firent conjecturer que son voyage en Suisse ne fut qu'un prétexte pour faire, en dépit de la police,

douze heures à Châlons : les équipages de sa maison ont filé dans la nuit avec la garde impériale, et le lendemain 26 janvier le quartier-général s'établit de bonne heure à Vitry.

Vitry est donc redevenu place frontière ; on a relevé à la hâte les brèches de ses vieilles murailles, et quelques canons protègent les barricades qu'on a plantées devant les portes.

Napoléon, impatient de voir clair dans les mouvements qui l'environnent, faisait courir de tous côtés aux nouvelles. A peine arrivé à Vitry, il interroge le sous-préfet, le maire, le juge de paix, l'ingénieur, les notables de la ville. On lui amène successivement tous les gens de la campagne qui rentrent dans Vitry ; quand ce n'est pas Napoléon lui-même qui les questionne, c'est le général Bertrand : Bacler-d'Albe et Athalin tiennent note de chaque rapport, et couvrent la feuille de Cassini d'épingles qui indiquent les différents points de l'horizon où les coureurs de l'ennemi se font voir. Le duc de Reggio envoie par la traverse des émissaires à Bar-sur-Ornain, sous prétexte de savoir ce qui se passe chez lui. Le maire, le sous-préfet, envoient d'autres émissaires dans la plaine qui s'étend entre la Marne et l'Aube.

On apprend que le duc de Trévise et la vieille garde se retirent de Troyes par la route d'Arcis-sur-Aube : des officiers d'ordonnance sont aussitôt envoyés de ce côté pour aviser ce maréchal de la marche de Napoléon. Un pont est rapidement jeté sur la Marne à Vitry, et facilite ces différentes communications.

Pendant la nuit, nos troupes ont marché : le 27 au point du jour, elles rencontrent, entre Vitry et Saint-Dizier, la tête des colonnes de l'ennemi. Le général Duhesme engage le combat contre le général russe Lanskoï ; Napoléon y accourt, et, dès huit heures du matin, il rentre à Saint-Dizier à la tête des premières troupes.

Les déclarations des habitants et des prisonniers sont unanimes : le corps ennemi auquel l'avant-garde française vient d'avoir affaire appartient à l'armée prussienne ; le maréchal Blücher et le corps du général Sacken ont passé les jours précédents, et doivent être en ce moment du côté de Brienne, marchant sur Troyes pour y donner la main aux Autrichiens. Le corps du général Lanskoï, qui est celui que l'on vient de combattre, suivait le corps de Sacken ; enfin les troupes du général Yorck, restées un moment en arrière pour contenir la garnison de Metz, étaient attendues à Saint-Dizier après celles du général Lanskoï. Tels sont les renseignements que Napoléon recueille en mettant pied à terre. Ainsi, sa première marche a surpris l'armée de Blücher au moment où elle passait de Lorraine en Champagne, et l'a coupée en deux parties.

Continuerons-nous notre route sur la Lorraine pour tenir tête à l'arrière-

---

d'importantes communications de la part d'un grand personnage aux souverains alliés. Que ce soit, au reste, par accident ou par mission secrète que cette circonstance ait été connue, il n'en est pas moins vrai qu'elle raffermit les deux empereurs, et donna une nouvelle activité aux opérations. Les ordres furent expédiés pour concentrer la grande armée sur l'Aube, d'où elle devait se porter simultanément sur Troyes avec celle de Silésie. Ainsi, par l'effet de cette résolution inopinée, Napoléon, qui croyait rencontrer seulement des têtes de colonne, allait donner sur des masses, s'il ne découvrait à temps les importants changements qui ne tarderaient pas à s'opérer dans la position des armées alliées. (*Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de* 1814, par le général Koch.)

garde prussienne ? ou bien, traversant les colonnes de Blücher, pousserons-nous jusqu'à Chaumont et Langres, pour couper aussi la marche du prince de Schwarzenberg ? ou bien enfin redescendrons-nous vers Troyes pour nous mettre sur les traces du maréchal Blücher.

Napoléon s'arrête à ce dernier parti, qui doit prévenir la jonction des Prussiens avec l'armée autrichienne; qui peut sauver Troyes, et qui, dans tous les cas, va faire tomber nos premiers coups sur l'ennemi le plus acharné.

Le chemin le plus court, de Saint-Dizier à Troyes, est par la forêt du Der; mais c'est une traverse très difficile en tous temps, et dans laquelle il n'est pas présumable qu'une armée s'engage au mois de janvier. Puisque cette route est à la fois la plus courte et la moins prévue, Napoléon la préfère. D'ailleurs le trajet de Saint-Dizier à Brienne par la forêt n'est que de deux marches, et à Brienne on retrouvera la chaussée; l'armée est fraiche et animée, l'artillerie est bien attelée, et le temps promet de la gelée.

Dans la soirée du 27, les têtes de colonnes, qui s'étaient avancées au-delà de Saint-Dizier, se replient. La nuit, l'armée passe la Marne, et, continuant ce mouvement rétrograde, se jette à droite dans la forêt du Der. On ne laisse à Saint-Dizier qu'une faible arrière-garde pour couvrir notre marche; et des officiers sont envoyés à Arcis-sur-Aube au duc de Trévise, pour qu'il revienne sur Troyes, et concoure ainsi avec sa vieille garde au mouvement que l'armée va faire de ce côté.

Le 28, il ne gèle pas : il pleut, et l'armée a grande peine à continuer sa route; mais la joie des habitants, qui se croient sauvés en voyant nos troupes sur les pas de l'ennemi, fait diversion à ces premières fatigues et soutient les espérances.

L'armée s'enfonce de plus en plus dans les boues de la forêt. On arrive très tard à Montier-en-Der. Le quartier-général s'y établit chez le lieutenant-général Vincent, retiré dans cette ville depuis plusieurs années.

Napoléon passe la nuit à recevoir les habitants des environs qui viennent lui apporter des nouvelles de l'ennemi. Il lui en arrive de toutes les directions. Un habitant de Chavange se distingue par tant de zèle et d'intelligence, que Napoléon veut en faire un notaire, et crée pour lui un second notariat dans le canton. De leurs différents rapports il résulte que Blücher a été retenu à Brienne par la nécessité de rétablir le pont de Lesmont-sur-l'Aube, et que son arrière-garde n'est qu'à trois lieues de nous. Au point du jour, on reprend le chemin de Brienne; et le 29, dès huit heures du matin, la cavalerie du général Milhaud rencontre l'ennemi dans les bois de Maizières. On déloge les hussards prussiens de ce village, lorsque le curé s'en échappe et vient se jeter à la botte de Napoléon, qui retrouve en lui un de ses anciens maîtres de quartier du collége de Brienne. Napoléon le prend aussitôt pour guide; Roustan le mameluck met pied à terre, et cède son cheval au curé.

A mesure qu'on approche de Brienne, le combat s'engage plus vivement.

Le maréchal Blücher, averti de notre marche, avait réuni ses forces; quelque diligence que nous eussions faite, il était déjà en communication avec les Autrichiens par Bar-sur-Aube. Il voulait tenir dans la position de Brienne jusqu'à leur arrivée; et dans tous les cas, il avait fait ses disposi-

tions pour se ménager une retraite vers eux, s'il y était forcé. Il occupait fortement la colline sur laquelle la ville de Brienne est bâtie; ses troupes d'élite étaient rangées sur les belles terrasses du château qui dominent la ville; les Russes, commandés par le général Alsufief, étaient chargés de défendre les rues basses de Brienne.

C'est sur les terrasses du parc que notre attaque la plus vigoureuse se dirige; le général Château, chef d'état-major, et gendre du duc de Bellune, conduit les troupes. Il enlève la position si vivement, que le feld-maréchal Blücher et son état-major ont à peine le temps d'en sortir. Sur ces entrefaites, le contre-amiral Baste forçait l'entrée de la ville basse, au pied de la montée du château; il y reçoit la mort; ses troupes n'en soutiennent pas moins vigoureusement le combat. En montant la rue du Château, nos tirailleurs se trouvent tête à tête avec un groupe d'officiers prussiens, qui descendaient en toute hâte dans la ville; on fait main-basse sur plusieurs : dans le nombre des prisonniers se trouve le jeune d'Hardemberg, neveu du chancelier de Prusse; et l'on apprend par lui qu'il vient d'être pris au milieu de l'état-major général prussien, à côté du maréchal Blücher lui-même. Notre vieil ennemi l'a échappé belle! Ce n'est pas la dernière faveur de ce genre que la Fortune lui réserve dans cette campagne.

Le gros de l'armée ennemie sort enfin de Brienne pour se porter sur la route de Bar-sur-Aube, à la rencontre des Autrichiens; mais l'arrière-garde prussienne, qui reste maîtresse d'une partie de la ville, s'obstine à reprendre le château. Nos troupes s'y défendent avec la même obstination, et la nuit qui survient ne peut mettre fin au combat.

Tandis que cette position nous était ainsi disputée, l'armée française établissait ses bivouacs dans la plaine qui est entre Brienne et les bois de Maizières. Nos convois d'artillerie filaient dans la grande avenue, pour aller prendre les positions qui leur étaient assignées; et Napoléon, après avoir donné ses derniers ordres, retournait par cette même avenue à son quartier-général de Maizières; il précédait ses aides-de-camp de quelques pas, écoutant le colonel Gourgaud, qui lui rendait compte d'une manœuvre; les généraux de sa maison suivaient, enveloppés dans leurs manteaux. Le temps était très noir, et, dans la confusion de ce campement de nuit, on ne pouvait guère se reconnaître que de loin en loin, à la lueur de quelques feux. Dans ce moment, une bande de Cosaques, attirée par l'appât du butin et le bruit de nos caissons, se glisse à travers les ombres du camp, et parvient jusqu'à la route. Le général Dejean se sent pressé brusquement, il se retourne, et crie *aux Cosaques*! En même temps, il veut plonger son sabre dans la gorge de l'ennemi qu'il croit tenir; mais celui-ci échappe, et s'élance sur le cavalier en redingote grise qui marche en tête. Corbineau se jette à la traverse; Gourgaud a fait le même mouvement, et, d'un coup de pistolet à bout portant, il abat le Cosaque aux pieds de Napoléon. L'escorte accourt, on se presse, on sabre quelques Cosaques; mais le reste de la bande, se voyant reconnu, saute les fossés et disparaît.

Il est dix heures du soir, quand Napoléon est de retour à Maizières. Le curé de Maizières était méconnaissable sous la boue qui couvrait sa soutane; il avait eu son cheval tué d'une balle derrière Napoléon.

Le 30, à la pointe du jour, l'armée

française se trouve entièrement maîtresse de la position de Brienne, et les Prussiens sont en pleine retraite sur Bar-sur-Aube.

Tandis que nos forces se concentrent à Brienne, le duc de Trévise, qui est revenu à Troyes, a ordre de couvrir cette ville, en se portant en avant sur la route de Vandeuvres.

Napoléon, élevé à Brienne, ne peut échapper aux souvenirs que ce lieu lui rappelle. Il reconnaît les principaux points de vue de la campagne, et les retrouve en proie aux désastres de la guerre : il cherche du moins, à force de libéralités sur sa cassette, à soulager les nombreuses infortunes qui l'environnent. La dévastation du château et l'incendie de la ville l'affligent au-delà de toute expression. Le soir, retiré dans son appartement, il fait le projet de rebâtir la ville, d'acheter le château, d'y fonder, soit une résidence impériale, soit une école militaire, soit l'une et l'autre : le sommeil vient le surprendre dans les calculs et les illusions de ce projet !

Cependant, à la nouvelle du combat de Brienne, le prince Schwarzenberg était accouru à Bar-sur-Aube avec toutes ses forces, et la jonction de la grande armée autrichienne avec celle du maréchal Blücher venait de se faire. D'un autre côté, le général Yorck était venu précipitamment à Saint-Dizier pour rétablir sa communication avec son général en chef.

Le 31 janvier, le prince Schwarzenberg et le maréchal Blücher font avancer leurs armées réunies, et viennent présenter la bataille dans la plaine qui est entre Bar-sur-Aube et Brienne. Il ne dépend guère de nous de la refuser : le pont de Lesmont, qui doit être notre principal moyen de retraite, est rompu ; il a été coupé pour arrêter Blücher lorsqu'il marchait sur Troyes : cet obstacle nous arrête à notre tour dans les manœuvres que nous voudrions faire pour repasser l'Aube. On demande encore vingt-quatre heures pour achever de le rétablir : nos sapeurs redoublent d'activité ; mais, en attendant, il faut se préparer à recevoir l'ennemi. Le reste de la journée se passe de part et d'autre en dispositions.

Nous sommes enfin à la veille d'un événement décisif ; mais combien le début de la campagne est déjà différent de celui qu'on s'était promis ! Au moment où nous croyions surprendre Blücher, coupé de son arrière-garde et réduit à moitié de ses forces, il nous échappe, trouve le secours de la grande armée autrichienne, revient sur nous ; et c'est lui qui nous engage dans une bataille où nos cinquante mille hommes vont en avoir au moins cent mille à combattre.

La bataille se donne le 1er février : sur notre gauche, à Morvilliers, est le duc de Raguse ; il a devant lui les Bavarois qui arrivent de Joinville. Entre le duc de Raguse et le centre, est le corps du duc de Bellune, qui occupe Chaumenil et la Gibérie ; il combat contre les Würtembergeois et le corps de Sacken.

La jeune garde impériale est au centre, à la Rothière ; les troupes de l'élite du maréchal Blücher et de l'armée autrichienne, ainsi que la garde russe, lui sont opposées.

Enfin, sur notre droite, vers la rivière, est le corps du général Gérard, qui défend le village de Dienville contre les attaques du corps autrichien de Giulay.

Nos troupes ne sont, pour la plupart, que de nouvelles levées, conduites par des vétérans ; mais partout elles sou-

tiennent le combat avec intrépidité. C'est au centre, vers la Rothière, qu'on est le plus acharné ; Napoléon y commande, les souverains alliés y sont aussi. La nuit seule met fin à l'action, et retrouve notre armée à peu près dans les mêmes positions qu'elle occupait le matin, mais nous n'avons pu enlever la victoire : l'ennemi a une supériorité marquée ; plus d'audace le rendrait entièrement maître du champ de bataille (1).

A huit heures du soir, Napoléon revient au château, et de là il ordonne la retraite sur Troyes par le pont de Lesmont, dont la réparation est à peine terminée. Tandis que l'armée effectue ce mouvement à la faveur de l'obscurité, Napoléon n'est pas sans crainte que l'ennemi, profitant de ses avantages, ne fasse une attaque de nuit et ne vienne mettre de la confusion dans nos marches. A chaque instant, il demande s'il n'y a rien de nouveau ; il va lui-même à la fenêtre, d'où l'œil domine sur toute la ligne des bivouacs du champ de bataille. Les coups de fusil avaient entièrement cessé ; nos feux brûlaient tels que nous les avions allumés à la fin de la bataille ; l'ennemi ne faisait aucun mouvement ; les collines, dont le rideau couvre la vallée de l'Aube, en arrière de Brienne, masquaient parfaitement notre retraite, et ce n'est que le lendemain à la pointe du jour que l'ennemi reconnaît l'abandon de nos lignes. Napoléon avait quitté le château de Brienne à quatre heures du matin.

Le 2 février, à onze heures du matin, l'armée française avait repassé l'Aube ; et le pont de Lesmont, coupé encore une fois, nous séparait de l'ennemi ; mais le duc de Raguse, resté sur l'autre rive pour protéger notre mouvement, se trouvait dans une situation difficile. Le général Wrede, à la tête des Bavarois, s'était chargé de le tourner et de lui couper toute retraite : c'est la même entreprise, la même manœuvre, le même ennemi qu'à Hanau. Ce souvenir de Hanau ranime le courage des troupes françaises : elles trouvent l'ennemi barrant le passage de la Voire au village de Rosnay ; le duc de Raguse met aussitôt l'épée à la main ; à sa voix, les braves s'élancent la baïonnette en avant ; et tout le corps d'armée passe sur le ventre de vingt-cinq mille Bavarois ! Si, de temps à autre, la muse de l'Histoire croit devoir arracher quelques feuillets de son livre, qu'elle conserve du moins pour l'honneur du duc de Raguse la page où le combat de Rosnay se trouve inscrit ! Cette journée suffira pour justifier la confiance

(1) Cette bataille honora plus la bravoure des deux armées, qu'elle ne prouva l'habileté du vainqueur. En effet, ce n'est qu'un choc en ordre parallèle, où, à valeur égale, les masses les plus fortes ont écrasé les plus faibles. On n'y aperçoit aucune manœuvre réellement savante. On reproche à Napoléon d'avoir donné dans le piége que lui tendait son adversaire. Voyant qu'il ne se retirait pas devant toutes ses forces déployées, il devait penser, dit-on, que Blücher cherchait à gagner du temps ; et la position qu'il prit à Trannes aurait dû achever de l'éclairer. Mais si le feld-maréchal prussien mérite des éloges pour avoir su, après le combat de Brienne, ménager sa jonction avec la grande armée, attirer et tenir son ennemi en échec toute la journée du 31. Il est bien loin, le jour de la bataille, d'avoir tiré de ses immenses ressources tout le parti possible. On peut, au contraire, excuser l'impatience de Napoléon, par la nécessité où il se trouvait de remporter une victoire qui pût relever la confiance de la nation et de l'armée. L'ordre et le calme avec lesquels la retraite s'effectua, firent douter longtemps au feld-maréchal que Napoléon se tînt pour battu. Les pertes des alliés y furent plus considérables que les nôtres.

que Napoléon mettait dans l'intrépidité de Marmont.

Tandis que ce maréchal effectue victorieusement sa retraite par la rive droite de l'Aube vers Arcis, le gros de l'armée continue la sienne par la rive gauche, sur la grande route de Troyes.

On couche au village de Piney. Le 3, de bonne heure, l'armée arrive à Troyes : la vieille garde, commandée par le duc de Trévise, est sortie de la ville pour venir au-devant de nous ; elle prend position sur la route, devient notre arrière-garde, et d'une main ferme arrête l'ennemi au moment où il croyait entrer derrière nous dans Troyes.

Napoléon loge au centre de la ville, dans la maison d'un négociant nommé Dnchâtel-Berthelin: il y trouve qnelque moment de repos dont il profite pour lire ses courriers.

Depuis le départ de Paris, on n'avait pas encore envoyé de bnlletin de l'armée ; l'espérance de débuter par une victoire avait fait différer le départ des nouvelles jusqu'après l'issue de la marche entreprise contre le maréchal Blücher. On ne peut plus retarder cet envoi davantage, mais la chance a tourné de telle manière que c'est le récit de la bataille perdue à Brienne qui commence la série des bulletins de cette campagne. Les premiers courriers qui partent de Troyes pour Paris en sont porteurs.

Moins les événements militaires étaient favorables, plus on désirait avoir des nouvelles du duc de Vicence : on en reçoit enfin ; le congrès va se tenir à Châtillon-sur-Seine ; il doit s'ouvrir le 4 février. Le comte Stadion y représentera l'Autriche ; le comte Razumowski, la Russie ; le baron de Humboldt, la Prusse ; et lord Castlereagh, l'Angleterre. De combien de délais cette forme de négociation nous menace encore !

Les seules nouvelles de l'intérieur qui soient un peu rassurantes viennent des bords de la Saône. Les Lyonnais ont fait bonne contenance devant les troupes que le général autrichien Bubna avait fait avancer jusqu'aux barrières de la ville ; ils ont donné le temps à nos troupes du Dauphiné d'arriver à leur secours, et l'armée autrichienne s'est repliée sur la Bresse.

Après avoir donné au repos de l'armée les journées du 3, du 4 et du 5 février, Napoléon se décide à évacuer Troyes : les vieilles murailles de cette ancienne capitale de la Champagne, et les nombreux canaux entre lesquels la Seine y divise son cours, nous offraient à la vérité de grands moyens pour tenir tête à l'ennemi ; mais les alliés pouvaient tourner cette position et s'avancer de toutes parts sur Paris. Le temps devenait trop précieux ponr le perdre en opérations défensives; et une résistance obstinée sur ce point pouvait n'avoir d'autres résultats que l'incendie et la ruine de Troyes, dont toutes les maisons sont en bois. D'ailleurs, les secours attendus des Pyrénées approchaient : la première division, commandée par le général Leval, devait être le 8 à Provins : en continuant sa retraite pour se rapprocher de Paris, l'armée allait en même temps au-devant d'un précieux renfort.

Jusqu'au dernier moment, nos troupes ont fait une telle contenance en avant de Troyes, que l'ennemi croit devoir se préparer à une seconde bataille. Le corps de Lichtenstein, qui s'était avancé le 3 jusqu'au pont de Cléry, y avait été battu par le duc de Trévise ; le 4 février, les généraux Colloredo, Nostiz et Bianchi, avaient

été repoussés dans une attaque qu'ils avaient risquée contre les ponts de la Barce; le général Colloredo y avait été blessé. Enfin, le 5 février, Napoléon ayant fait faire au delà de la Barce une forte démonstration pour donner le change à l'ennemi sur le mouvement de retraite que nous devions faire le lendemain, les alliés avaient cru voir toute l'armée française débouchant pour reprendre l'offensive; ils avaient aussitôt reculé d'une marche, et leur quartier-général, établi le 4 à Lusigny, près Vandœuvres, avait été reporté, le 5 au soir, à Bar-sur-Aube.

Cette vigueur dans de simples opérations d'avant-poste est remarquable après une bataille perdue.

Le 6, l'armée quitte Troyes et prend la route de Paris; après son départ, les autorités municipales ne tiennent leurs portes fermées quo le temps nécessaire pour obtenir de l'ennemi la garantie d'une capitulation.

Napoléon couche au hameau des Grès, qui est à moitié chemin de Troyes à Nogent.

L'abandon de Troyes et la prolongation de notre retraite dissipaient nos dernières espérances: le soldat marchait dans une tristesse morne qu'on ne saurait décrire. *Où nous arrêterons-nous?* Cette question était dans toutes les bouches.

Le 7, on arrive à Nogent: on fait créneler les maisons qui donnent sur la campagne; on prépare ce qu'il faut pour faire sauter le pont si l'on est forcé dans la ville; en peu d'heures, Nogent est mis à l'abri d'un coup de main. Dans cette position, on s'arrête pour disputer le passage de la Seine au prince Schwarzenberg.

Les courriers qui viennent nous rejoindre à Nogent continuent d'apporter des nouvelles défavorables : du côté du nord, les ennemis ont occupé Aix-la-Chapelle et Liége, aussitôt après le départ du duc de Tarente; l'armée anglo-prussienne bloque Anvers, mais le général Carnot est arrivé à temps pour en prendre le commandement : il y est entré le 2 février, au moment où les portes se fermaient devant l'ennemi. Le général Bulow, après avoir tenté une vaine attaque sur la place, y a laissé en observation les Anglais et les Saxons; avec ses Prussiens et ses Russes, il s'avance sur la Flandre : le 2, son avant-garde est entrée à Bruxelles; la Belgique est perdue. Le général Maison effectue sa retraite sur notre ancienne frontière.

Les lettres de Paris, et les aides-de-camp du duc de Tarente, viennent annoncer un danger encore plus pressant: c'est la marche du maréchal Blücher, qui s'avance sur la capitale par la grande route de Châlons.

Après la bataille de Brienne, Blücher s'est aussitôt séparé de l'armée autrichienne; il a rallié à lui, entre Arcis-sur-Aube et Châlons, les diverses parties de son armée, dont il avait été un moment coupé par notre excursion de Saint-Dizier; et, toutes ses forces réunies, il s'est chargé de descendre la Marne, tandis que les Autrichiens descendront la Seine. Le général Yorck est entré à Châlons le 5 février. Le corps du duc de Tarente s'y trouvait, arrivant du pays de Liége; mais ce maréchal, poussé par toute l'armée prussienne, n'avait pu opposer qu'une faible résistance. Il se retirait sur Épernay, sans prévoir où il pourrait s'arrêter, et demandait des ordres et des secours. Ainsi l'ennemi est maître de Châlons et peut-être d'Épernay.

Ces nouvelles ajoutent à la stupeur qui s'est emparée des esprits; Napoléon lui-même ne paraît pas inaccessible à

l'inquiétude générale. C'est dans ce moment qu'il reçoit de Châtillon les conditions que les alliés prétendent lui dicter ; elles ne se ressentent que trop de l'influence des événements de Brienne. « Les alliés disconviennent » des bases proposées à Francfort..... » Pour obtenir la paix, il faut rentrer » dans les anciennes limites de la » France. »

Napoléon, après avoir lu ces dépêches, se renferme dans sa chambre et garde le plus morne silence.

II.

SECONDE EXPÉDITION CONTRE LE MARÉCHAL BLUCHER. — COMBAT DE CHAMPAUBERT. — BATAILLE DE MONTMIRAIL. — COMBAT DE CHATEAU-THIERRY ET DE VAUCHAMPS.

(Du 9 au 15 février.)

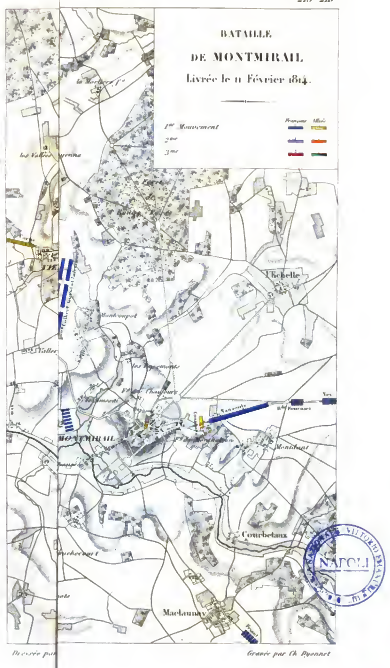
La marche de Blücher, à travers la Champagne, avait jeté l'alarme dans la capitale. D'heure en heure, les estafettes les plus inquiétantes arrivaient de Paris. Blücher était entré dans la Brie champenoise, il s'avançait à marches forcées ; le duc de Tarente se retirait sur la Ferté-sous-Jouarre ; les fuyards arrivaient à Meaux.

Cette audacieuse incursion de l'ennemi ranime Napoléon ; il veut du moins faire payer cher aux Prussiens leur témérité, et il prend la résolution de tomber sur leurs flancs à l'improviste. Napoléon était encore étendu sur ses cartes, les parcourant le compas à la main, lorsque le duc de Bassano se présente avec les dépêches qu'il a passé le reste de la nuit à préparer pour Châtillon. « Ah ! vous voilà, lui dit Napo» léon. Il s'agit maintenant de bien » d'autres choses ! Je suis en ce mo» ment à battre Blücher de l'œil ; il » s'avance par la route de Montmi» rail : je pars, je le battrai demain, » je le battrai après demain ; si ce » mouvement a le succès qu'il doit » avoir, l'état des affaires va entière» ment changer, et nous verrons » alors ! »

Aucune route de poste n'établit de communication entre la grande route de Troyes, où se trouve l'armée française, et celle de Châlons, que les troupes du maréchal Blücher parcourent avec tant d'assurance. Les vastes plaines de la Brie champenoise séparent ces deux avenues de la capitale ; et de Nogent à Montmirail, par Sezanne, on ne compte pas moins de douze grandes lieues de traverse, que les gens du pays s'accordent à regarder comme très difficiles en cette saison. Un tel obstacle n'est pas suffisant pour arrêter Napoléon. Il laisse à Nogent le général Bourmont, sous les ordres du duc de Bellune ; il laisse au pont de Bray-sur-Seine le duc de Reggio ; il leur recommande de retenir les Autrichiens le plus long-temps qu'ils pourront au passage de la Seine ; et aussitôt, se dérobant, avec l'élite de l'armée, derrière le rideau que forme notre arrière-garde, il entreprend sa seconde expédition contre l'armée prussienne. Dès le 8 au soir, la garde impériale avait fait une marche vers Villenoxe ; le 9, Napoléon part de Nogent, et va coucher, avec le gros de ses troupes, à Sezanne.

Ce soir même, nos coureurs rencontrent quelques cavaliers prussiens sur les bords de la rivière du Petit-Morin, entre Sezanne et Champaubert.

Les nouvelles des habitants sont que le duc de Tarente est en retraite sur Meaux ; que les Prussiens couvrent les


BATAILLE
DE MONTMIRAIL
Livrée le 11 Février 1814.
Français
Alliés
1er Mouvement
2me
3me
la Mortière
Forêt
l'Echelle
Montcoupot
les Esnovments
MONTMIRAIL
Montdaunt
Courbetaux
Maclaunay
Gravé par Ch. Dyonnet

routes depuis Châlons jusqu'à la Ferté et au-delà ; qu'ils marchent dans une sécurité parfaite.

Nous n'avons plus que quatre lieues à faire pour les surprendre ! mais les coups de sabre qu'on vient de se donner aux avant-postes peuvent avoir averti l'ennemi ; l'escarpement de la vallée du Petit-Morin, les marais de Saint-Gond, les bois et les défilés qui s'y trouvent, vont peut-être offrir de grands obstacles à une armée embourbée, que l'artillerie ne peut rejoindre... La vivacité et la hardiesse de notre mouvement maîtrisent les hasards qui nous auraient été défavorables. Nous ne trouvons devant nous qu'un petit corps de troupes, qui se garde mal, et qui a pris nos sabreurs de la veille pour des maraudeurs égarés.

Cependant le duc de Raguse, qui commande l'avant-garde, a trouvé les chemins trop mauvais : il revient sur ses pas. Napoléon le force aussitôt à recommencer son mouvement ; on requiert des chevaux de tous côtés, on double les attelages, et la volonté du maître s'exécute.

Le 10 au matin, le duc de Raguse passe les défilés de Saint-Gond sous les yeux de Napoléon, et enlève à l'ennemi le village de Baye. Dans l'après-midi, l'armée parvient au village de Champaubert, débouche sur la grande route de Châlons, et y bat à plate couture les colonnes que le général Alsufief (le même qui défendait Brienne) a ralliées trop tard contre nous. La déroute est telle que les forces de l'ennemi se séparent : les uns fuient du côté de Montmirail, et sont poursuivis par la cavalerie du général Nansouty ; les autres fuient sur Étoges et Châlons, et sont poursuivis par le duc de Raguse.

Maître de Champaubert, Napoléon s'y loge dans une chaumière qui est sur la route, au coin de la grande rue du village. C'est là qu'on lui amène les généraux ennemis qui viennent d'être pris : il les fait dîner avec lui.

Depuis l'ouverture de la campagne nous avions toujours été malheureux ; avec quelle joie nous voyons enfin briller sur nos armes cette première lueur de succès ! Napoléon sent renaître bien des espérances. L'armée prussienne, coupée encore une fois dans sa marche, n'oppose plus que deux tronçons dont il compte tirer bon parti ; et déjà il craint que le duc de Vicence, usant de la latitude que lui donnent les pouvoirs qui lui ont été expédiés de Troyes, ne mette trop d'empressement à signer le traité. Il lui fait écrire qu'un changement brillant est survenu dans nos affaires, que de nouveaux avantages se préparent, et que le plénipotentiaire de la France peut prendre au congrès une attitude moins humiliée.

Le maréchal Blücher, de sa personne, n'avait pas encore dépassé Champaubert ; il était avec son arrière-garde aux Vertus, entre nous et Châlons. Le duc de Raguse reste chargé de le contenir, tandis que Napoléon va se mettre sur les traces des généraux Yorck et Sacken qui sont entre nous et la capitale.

C'était à qui seraient les premiers à Paris, des soldats de Blücher, et de ceux de Schwarzenberg. Les Prussiens s'efforçaient de prendre les devants sur tous ; déjà le général Yorck voyait les clochers de Meaux. Le général russe Sacken, qui le soutenait, était à la Ferté. Deux marches encore, et ils bivouaquaient au pied de Montmartre ! Tout à coup les Prussiens s'arrêtent ; les Russes les rappellent à grands cris ; la nouvelle du combat de Champaubert leur est arrivée avec la rapidité de la foudre ; et toutes ces

colonnes, reployées en grande hâte les unes sur les autres, ne pensent plus qu'à se rouvrir un passage vers leur général en chef. Notre armée, qui s'avançait au-devant d'elles, les rencontre le 11 au matin ; notre avant-garde sortait de Montmirail par la route de Paris; elle les arrête, et le combat s'engage aussitôt : il est sanglant. A trois heures après-midi, le duc de Trévise, qui était resté en arrière avec la vieille garde, rejoint l'armée par la route directe de Sezanne à Montmirail. Napoléon ordonne alors une attaque générale et décisive. A droite de la route, en regardant Paris, le maréchal Ney et le duc de Trévise se mettent à la tête de la garde, et enlèvent la ferme des Grénaux (1), autour de laquelle l'ennemi s'était établi en force ; à gauche, le général Bertrand et le duc de Dantzig vont mettre fin au combat que le général Ricard soutient depuis le commencement de la bataille au village de Marchais. Les Russes et les Prussiens renoncent alors au projet de forcer le passage par Montmirail ; ils se retirent à travers champ sur Château-Thierry, dans l'espoir de rentrer en communication avec le maréchal Blücher par la seconde route de Châlons qui côtoie la Marne.

Napoléon couche sur le champ de bataille, dans cette même ferme des Grénaux où le combat a été si opiniâtre. Les valets de pied enlèvent les morts de deux petites pièces où le quartier impérial s'établit ; et ce qui reste de paille et d'abri dans cette ruine est consacré à l'ambulance.

Le 12, on poursuit les vaincus ; notre cavalerie les disperse et les sabre jusque dans les avenues de Château-Thierry; on leur coupe la retraite sur laquelle ils comptaient par la route de Châlons : ils n'ont alors d'autre parti à prendre que de se jeter dans la ville. Ils veulent couper le pont, afin de mettre la Marne entre eux et nous ; mais nos troupes pénètrent pêle-mêle avec eux dans le faubourg de Château-Thierry. Le duc de Trévise les poursuit au-delà du pont, sur la route de Soissons. Pendant le combat, Napoléon arrive sur les hauteurs qui dominent la vallée ; il y passe la nuit dans une petite maison de campagne isolée, qui dépend du village de Nesle.

Le 13 au matin, Napoléon descend à Château-Thierry, et prend son logement dans le faubourg de Châlons, à l'auberge de la poste. Sept Prussiens s'étaient cachés dans cette maison ; on en trouve six ; le septième, blotti dans un grenier à linge, n'a été découvert que trois jours après le départ du quartier impérial.

Débarrassé pour le moment de cette partie de l'armée prussienne, Napoléon songe aussitôt à se retourner contre l'autre, qu'il a laissée entre Champaubert et Châlons. Le maréchal Blücher, contenu de ce côté, avait appelé à son secours les corps de Kleist et de Langeron, que de nouvelles troupes avaient relevés devant Mayence et devant les places de la Lorraine ; le duc de Raguse ne pouvait plus barrer le chemin à des forces aussi disproportionnées.

Dans l'après-midi du 13, l'armée quitte Château-Thierry pour aller rétablir l'équilibre de ce côté. Napoléon reste encore quelques heures sur la Marne ; il donne ses dernières instruc-

---

(1) Le Bulletin dit : « La ferme de l'Épine-aux-Bois ; » c'est une erreur qui a été vérifiée. *La ferme des Grénaux*, autour de laquelle on s'est tant battu, et où Napoleon a couché, appartenait à M. Pare, ancien ministre de l'Intérieur.

tions au duc de Trévise, qui est sur la route de Soissons, poursuivant dans cette direction les fuyards des corps de Sacken et d'Yorck; il fait compléter l'armement des gardes nationales de la vallée avec les fusils prussiens, dont les routes sont couvertes; des officiers sont détachés pour réunir ces braves gens en partisans; d'autres ont ordre d'établir des postes d'observation le long de la rivière jusqu'à Epernay; des travaux défensifs sont tracés à Château-Thierry, sur les hauteurs de l'ancien château qui dominent le pont; enfin, le brave général Vincent reste chargé du commandement de cet arrondissement. Après avoir ainsi pourvu à la défense de la Marne, Napoléon monte à cheval à minuit, pour suivre le mouvement de sa garde, et rejoindre le duc de Raguse. Les demandes de secours deviennent d'heure en heure plus pressantes de la part de ce maréchal; il vient d'évacuer la position de Champaubert et recule encore.

Le 14 au matin, le maréchal Blücher était au moment d'arriver à Montmirail, lorsque le duc de Raguse fait faire tout à coup volte-face à son corps d'armée, et prend position dans la plaine de Vauchamps. Nos troupes de Château-Thierry arrivaient; bientôt l'ennemi aperçoit derrière le duc de Raguse toute l'armée française se déployant pour livrer bataille. A huit heures du matin, les cris des soldats signalent la présence de l'Empereur lui-même, et la bataille commence.

Dans le premier moment, le maréchal Blücher avait voulu éviter le combat; mais il n'était plus temps. En vain sa retraite est protégée par d'habiles manœuvres d'infanterie; les charges de notre cavalerie culbutent tous les carrés qui nous sont opposés; chaque pas rétrograde accélère la retraite de l'ennemi, et bientôt ce n'est plus qu'une fuite. Dans la soirée, le maréchal Blücher, enveloppé plusieurs fois avec son état-major, ne parvient à se dégager qu'à coups de sabre, et ne nous échappe qu'à la faveur de l'obscurité, qui n'a pas permis de le reconnaître. Le duc de Raguse le poursuit toute la nuit.

Du champ de bataille de Vauchamps, Napoléon revient coucher au château de Montmirail (1).

---

(1) Ainsi, dans le court espace de six jours, Napoléon avait écrasé successivement les cinq corps de l'armée de Silésie qui marchaient sur Paris, comme à une conquête assurée.

Le Feld-Maréchal, qui avait manqué l'occasion d'un important succès en laissant échapper le faible corps du duc de Tarente, commit encore de plus grandes fautes. Il laissa son armée, morcelée en quatre sections, continuer sa marche processionnelle, et s'endormir sur les lauriers de La Rothière, bercé par l'espérance de conquérir Paris. Napoléon marche à lui avec l'élite de son armée, avec ses vétérans que rien ne décourage. Le Feld-Maréchal se réveille : quelles dispositions va-t-il prendre ?

Deux partis se présentaient à lui : le premier, le plus prudent, sans doute, était une prompte retraite sur Châlons; le second, plus digne d'une vaillante armée, de se concentrer rapidement pour faire tête à l'orage; le Feld-Maréchal l'adopta. Mais oubliant qu'un plan bien combiné n'est couronné de succès qu'autant que les mesures d'exécution sont empreintes de force, animées de vitesse, il perd du temps en irrésolutions, se laisse atteindre, renonce à son but, et va implorer l'appui du généralissime. Enfin, après avoir été, par sa faute, témoin passif des désastres de trois de ses lieutenants, il couronne son œuvre en venant, par une attaque intempestive, se faire écraser lui-même.

Par un contraste frappant, Napoléon retrouve, dans cette période, ce génie qui étonna l'Europe en 1796. Calculant de Nogent les chances que lui offre la marche décousue des deux grandes armées sur Paris, et traçant une ligne entre le difficile et l'impossible, il s'ouvre une route nouvelle par une contrée regardée

Six jours se sont à peine écoulés depuis qu'il a quitté Nogent; mais le prince de Schwarzenberg, mettant à profit son absence, est parvenu à passer la Seine ; il est urgent de revenir de ce côté. Napoléon abandonne donc les Prussiens aux ducs de Trévise et de Raguse; il se fait suivre par son infatigable garde, et par le corps d'armée du duc de Tarente. Tandis qu'on va chercher du côté de Meaux une route pavée qui nous ramène plus facilement dans la vallée de la Seine, des officiers d'ordonnance courent à franc étrier prévenir les ducs de Bellune et de Reggio, que le lendemain 16, Napoléon débouchera derrière eux par Guignes.

Le quartier impérial arrive en effet le 15 au soir à Meaux, mais très tard; et l'on ne s'établit que pour quelques heures à l'évêché.

Depuis le départ de Troyes, la rapidité des opérations militaires n'avait pas permis d'envoyer à Paris des nouvelles officielles; la proximité où l'on se trouve de la capitale permet de rendre aux communications toute leur activité. On en profite pour expédier dans la nuit les trois bulletins de cette glorieuse semaine ; et bientôt on les fait suivre par une colonne de huit mille prisonniers russes et prussiens, que tout Paris voit défiler sur les boulevarts.

comme impraticable, juge les champs de bataille avec ce regard perçant qui fixe la victoire, punit toutes les fautes de son adversaire, et dissipe en quatre combats une armée triple de la sienne.

C'est une vérité reconnue aujourd'hui par les officiers étrangers mêmes, que si le duc de Tarente eût pu suivre le mouvement du corps de Sacken, et qu'il fût arrivé à la Ferté avec huit à dix mille hommes d'infanterie et douze à quinze cents chevaux, il aurait, en une marche forcée, consommé l'anéantissement des deux corps ennemis, soit en les prévenant à Château-Thierry par la rive gauche de la Marne, soit en la passant à la Ferté ou à Lazancy, pour leur couper la retraite sur la rive droite.

(*Mémoires pour servir à l'histoire de la Campagne de* 1814, par le général Koch.)

III.

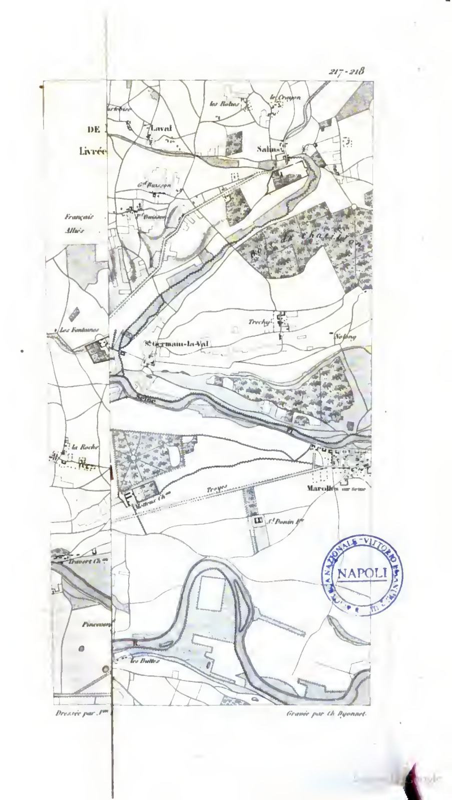
RETOUR SUR LA SEINE. — COMBATS DE NANGIS ET DE MONTEREAU. — L'ARMÉE FRANÇAISE RENTRE DANS TROYES. — NÉGOCIATIONS DE L'ARMISTICE A LUSIGNY.

(Du 16 au 27 février.)

Ces victoires, ces convois de prisonniers, ne peuvent plus rassurer les Parisiens; de nouveaux sujets d'alarmes occupent les esprits. C'est maintenant la grande armée autrichienne qu'on redoute : jamais inquiétudes n'ont été mieux fondées.

L'armée de Schwarzenberg, après avoir forcé les ponts de Nogent, de Bray et de Montereau, s'avançait sur Nangis. Les Bavarois du général Wrede, et les Russes du général Wittgenstein formaient l'avant-garde ennemie qui entrait dans la Brie; de l'autre côté de la Seine, Sens, malgré la belle résistance du général Alix, avait été forcé. Le corps autrichien de Bianchi marchait sur Fontainebleau, et les Cosaques de Platow répandaient la désolation entre l'Yonne et la Loire.

Le 16 au matin, Napoléon quitte Meaux et se dirige sur Guignes, à travers la Brie, par le chemin de Crécy et de Fontenay. Cette route est couverte aussitôt de charrettes sur lesquelles les habitants des villages voisins font doubler les étapes à nos soldats harassés. Le bruit du canon se fait entendre du côté vers lequel on



Dressée par J...

Gravée par Ch. Dyonnet.

marche, et redouble les efforts qu'on fait pour arriver. Notre artillerie court la poste.

Depuis midi l'on se bat dans la plaine de Guignes. Les ducs de Bellune et de Reggio, poussés toujours par l'ennemi, lui opposaient toujours la plus vive résistance, cherchant à conserver jusqu'au soir le chemin de Chaulnes, par lequel Napoléon a promis d'arriver ; mais lorsque les têtes de nos colonnes se présentent à Chaulnes, elles y trouvent les tirailleurs de l'ennemi. Les bagages, pour parvenir plus sûrement jusqu'à Guignes, sont forcés de faire un détour, et de descendre la petite rivière d'Yères jusqu'au pont des *Seigneurs* ; une heure plus tard, la jonction de nos forces eût été compromise.

L'arrivée de Napoléon rend à l'armée de la Seine toute son énergie.

Dans cette première soirée, on se contente d'arrêter les alliés devant Guignes; le quartier impérial passe la nuit dans ce village; toutes les troupes qui le suivent défilent jusqu'au jour; et, au même moment, les dragons du général Treillard, tirés de l'armée d'Espagne, se présentent par la route de Paris; ce renfort de cavalerie ne pouvait arriver plus à propos.

Pendant la nuit, les courriers se multiplient pour porter à Paris des nouvelles rassurantes ; ils entrent dans les faubourgs, escortés d'une foule de curieux, que l'inquiétude avait réunis à Charenton, autour des voitures du grand parc ; car les gros équipages du duc de Bellune et du duc de Reggio avaient été poussés jusqu'à cette dernière position !

Le 17 au matin, toute l'armée quitte Guignes et se reporte en avant; par la vigueur du choc, les alliés apprennent que Napoléon est de retour, et tout cède à l'impulsion que donne sa présence. L'infanterie du général Gérard, l'artillerie du général Drouot, la cavalerie de l'armée d'Espagne, font des merveilles. Les colonnes de l'ennemi sont culbutées les unes sur les autres, et leur déroute couvre les chemins de morts et de débris, depuis Mormans jusqu'à Provins.

Les Russes se retirent sur Nogent, poursuivis par le duc de Reggio et le comte de Valmy ; le duc de Tarente poursuit l'ennemi dans la direction de Bray, le général Gérard pousse les Bavarois l'épée dans les reins par-delà Villeneuve-le-Comte et Donne-Marie ; enfin, le duc de Bellune s'avance dans la direction de Montereau, avec ordre de s'emparer le soir même du pont. La garde impériale bivouaque autour de Nangis. L'Empereur couche au château.

Dans la soirée, le prince de Neuchâtel vient lui annoncer qu'un officier autrichien se présente de la part du prince de Schwarzenberg. C'est le comte de Parr : sa mission a pour objet d'obtenir une suspension des hostilités, et il attend réponse aux avant-postes. Napoléon, encouragé par les avantages militaires qu'il vient d'obtenir, conçoit l'espoir d'échapper enfin aux lenteurs d'un congrès; l'envoi d'une lettre de l'impératrice à son père, et cette mission du comte de Parr, lui offrent l'occasion d'écrire lui-même directement à l'empereur d'Autriche : il la saisit. Le conseil privé, consulté à Paris sur les propositions de Châtillon, a été unanimement de l'avis de s'y soumettre (1); mais Napoléon croit que le moment est venu de mettre de côté

(1) A une seule voix près, celle du comte Lacuée de Cessac, ancien ministre de l'administration de la guerre.

des prétentions que notre échec de Brienne a pu seul inspirer aux alliés. Dans cette lettre, qu'il écrit lui-même de Nangis à l'empereur d'Autriche, il parle vivement du désir qu'il a d'entrer promptement en accommodement ; mais il fait entendre qu'après les changements favorables survenus dans l'état de ses affaires, il compte bien être traité sur des bases plus conciliantes que celles qui ont été posées à Châtillon.

On voit que toutes les pensées de Napoléon se sont tournées entièrement vers la négociation directe qu'il venait d'entamer avec son beau-père. De nouveaux succès militaires vont encore ajouter à ses espérances.

Le 18 au matin, Napoléon, apprenant que le pont de Montereau n'est pas encore occupé par le duc de Bellune, se porte aussitôt de ce côté; les gardes nationales bretonnes, et la cavalerie du général Pajol, reçoivent en même temps l'ordre d'arriver sur Montereau par la route de Melun.

Le duc de Bellune s'était présenté le matin devant Montereau ; mais il était déjà trop tard, les Würtembergeois s'y étaient établis dans la nuit. Pendant ce temps, le corps autrichien de Bianchi, avancé de l'autre côté de la Seine , jusqu'à Fontainebleau , et craignant de se trouver compromis par les progrès de l'avant-garde française, s'était hâté de rétrograder sur Fossard, Villeneuve-la-Guyard et Sens; les Würtembergeois couvraient ce mouvement.

Le duc de Bellune fait de vains efforts pour leur enlever la position. Son gendre, le brave général Château, est mortellement blessé dans cette première attaque. Cependant le général Gérard arrive à temps pour soutenir le combat; bientôt après Napoléon arrive lui-même pour décider la victoire.

On s'empare des hauteurs de Surville, qui dominent le confluent de la Seine et de l'Yonne; on y place en batterie l'artillerie de la garde, qui foudroie les Würtembergeois dans Montereau. Napoléon pointe lui-même les pièces, commande lui-même les décharges; l'ennemi fait de vains efforts pour démonter nos batteries, ses boulets sifflent sur le plateau de Surville comme les vents déchaînés. Mais le soldat murmure de ce que Napoléon, cédant à l'attrait de son ancien métier, reste ainsi exposé aux coups de l'ennemi. C'est dans cette circonstance qu'il leur dit gaîment ce mot que tous les canonniers de l'armée ont retenu : « Allez, mes amis, ne craignez rien ; le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu. »

Le feu de nos pièces redouble, et pas une des vitres du petit château de Surville ne résiste à la commotion. Protégées par cette redoutable artillerie , les gardes nationales bretonnes s'emparent du faubourg de Melun; et le général Pajol enlève le pont par une charge de cavalerie tellement vive, que l'ennemi n'a pas même le temps de faire sauter une arche. Les Würtembergeois appellent en vain les Autrichiens à leur secours; entassés dans Montereau , ils y sont écharpés. Ce combat est un des plus brillants de la campagne.

Tandis que nos succès réjouissent la constance infatigable des soldats, redoublent l'ardeur civique des habitants des campagnes, et portent jusqu'à l'exaltation le dévouement de nos jeunes officiers, on remarque avec inquiétude qu'un retour d'espérance n'a pas encore pénétré dans le cœur de la plupart des chefs de l'armée.

Plus les événements viennent de nous être favorables, plus ils craignent l'avenir. Chez eux, la prudence a grandi avec la fortune : les plus pauvres sont au contraire les plus confiants. Cette différence dans la résolution avec laquelle chacun mesure ainsi les événements offre des contrastes pénibles pour le bienfaiteur, et il en ressent toute l'amertume.

Il a à se plaindre des plus braves !... Au combat de Nangis, un mouvement de cavalerie, qui aurait été fatal aux Bavarois, a manqué, et on en a fait reproche à un général connu par son intrépidité, le général L'Héritier. La nuit dernière l'ennemi nous a surpris quelques pièces d'artillerie au bivouac, et elles étaient sous la garde du brave général Guyot, commandant les chasseurs à cheval de la garde ! A Surville, au moment le plus chaud du combat, les batteries ont manqué de munitions, et cette négligence, qui est un crime selon les lois rigoureuses de l'artillerie, semble retomber sur un de nos officiers d'artillerie les plus distingués, sur le général Digeon ! La forêt de Fontainebleau vient d'être abandonnée sans résistance aux Cosaques ; et le général qu'on accuse de n'avoir tiré aucun avantage, ni d'une pareille position, ni de tels adversaires, c'est Montbrun ! Enfin, peut-être le combat de Montereau n'aurait-il pas été nécessaire, et tant de sang répandu aurait-il été épargné, si la veille on eût marché assez vite pour surprendre le pont; mais la fatigue a empêché d'arriver, et c'est le duc de Bellune, autrefois l'infatigable Victor, qui a le malheur d'avoir à donner cette excuse !

Napoléon ne peut plus contenir son mécontentement. Rencontrant en route le général Guyot, il lui reproche, à la face des troupes, d'avoir si mal gardé son artillerie. Non moins violent envers le général d'artillerie Digeon, il ordonne qu'on le fasse juger par un conseil de guerre ; enfin, il envoie au duc de Bellune la permission de se retirer chez lui, et il donne aussitôt son commandement au général Gérard, dont l'activité sait surmonter toutes les difficultés de cette pénible campagne. C'est ainsi que Napoléon s'abandonne à une sévérité qui l'étonne lui-même, mais qu'il croit nécessaire dans des circonstances aussi impérieuses.

Le général Sorbier, commandant l'artillerie de l'armée, laisse passer le premier moment de vivacité, et vient ensuite rappeler les bons et anciens services du général Digeon. Napoléon l'écoute, et déchire lui-même l'ordre qu'il avait dicté pour le jugement par un conseil de guerre.

Le duc de Bellune a reçu avec la plus vive douleur la permission de quitter l'armée. Il monte à Surville, et, les larmes aux yeux, il vient réclamer contre cette décision. En le voyant, Napoléon donne un libre cours à son mécontentement ; il en accable le malheureux maréchal. Il lui reproche de servir de mauvaise grâce, de fuir le quartier impérial, de ne pas même dissimuler une secrète opposition, qui sied mal dans un camp. Les plaintes s'adressent à la maréchalle elle-même ; elle est dame du palais, et elle s'éloigne de l'impératrice, que la nouvelle cour semble abandonner.

En vain le duc de Bellune veut répliquer ; la vivacité de Napoléon lui en ôte les moyens. Cependant le Maréchal parvient à élever la voix pour protester de sa fidélité. Il rappelle à Napoléon qu'il est un de ses plus anciens compagnons, et qu'à ce titre il ne peut quitter l'armée sans déshonneur. Les

souvenirs d'Italie ne sont pas invoqués en vain; la conversation se radoucit. Napoléon ne parle plus au Duc que du besoin qu'il semble avoir d'un peu de repos. Ses nombreuses blessures et ses souffrances, suites inévitables de tant de campagnes, ne lui permettent peut-être plus l'activité de l'avant-garde, ni les privations des bivouacs, et forcent trop souvent ses fourriers à s'arrêter de préférence aux lieux où l'on trouve un lit...

Mais c'est inutilement que Napoléon entreprend de déterminer le Maréchal à se retirer. Celui-ci insiste pour rester, et paraît ressentir plus vivement les reproches à mesure qu'ils sont plus adoucis. Il veut même entamer sa justification sur les lenteurs de la veille : mais aussitôt ses larmes l'interrompent. S'il a fait une faute militaire, il la paie bien chèrement par le coup qui a frappé son malheureux gendre... Au nom du général Château, Napoléon l'interrompt avec la plus vive émotion; il s'informe si l'on conserve encore quelque espoir de le sauver; il n'écoute plus que la douleur du Maréchal, et la ressent tout entière. Le duc de Bellune, reprenant confiance, proteste de nouveau qu'il ne quittera pas l'armée : « Je vais prendre un fusil, » dit-il ; je n'ai pas oublié mon ancien » métier : Victor se placera dans les » rangs de la garde. » Ces derniers mots achèvent de vaincre Napoléon : « Eh bien, Victor, restez, dit-il, en lui » tendant la main. Je ne puis vous ren- » dre votre corps d'armée puisque je » l'ai donné à Gérard, mais je vous » donne deux divisions de la garde ; » allez en prendre le commandement, » et qu'il ne soit plus question de rien » entre nous... »

Le lecteur vient d'assister à une de ces terribles scènes dont il a été tant question dans les libelles. C'est ainsi que Napoléon se fâchait ; c'est ainsi qu'on l'apaisait.

On retrouve dans le bulletin daté de Montereau la teinte des sentiments dont Napoléon vient d'être affecté. Les fautes des généraux L'Héritier et Montbrun y sont consignées. Le passage relatif à la blessure mortelle du général Château est surtout remarquable après ce que nous venons de raconter.

Napoléon couche, le 18 au soir, au petit château de Surville ; il y passe la journée du 19.

Cette journée est employée à expédier des ordres pour que, sur toutes les routes, les différentes colonnes de l'ennemi soient harcelées sans relâche dans leur retraite, et qu'un mouvement général des nôtres les poursuive sur Troyes. Le général Gérard se met en marche sur les pas de la colonne autrichienne échappée de Fontainebleau, qui se sauve par la route de Sens. La garde impériale chasse devant elle, entre la Seine et l'Yonne, ce qui reste des corps ennemis qui ont défendu Montereau. Les ducs de Tarente et de Reggio s'avancent sur Bray et Nogent, et nettoient la rive droite de la Seine.

Napoléon pense que le moment est venu de faire entrer l'armée de Lyon dans les combinaisons militaires. C'est cette armée qui doit achever la campagne ; elle peut couper la retraite à l'ennemi, et rendre nos derniers succès décisifs. Désormais les espérances de Napoléon vont reposer sur elle.

Déjà les levées en masse du Dauphiné sont venues au secours de celles de la Savoie ; elles combattent sous les ordres des généraux Marchand, Dessaix, Seras, et viennent de rétablir l'importante communication du Mont-Cenis.

Le général Bubna a évacué Montluel et les environs de Lyon. Les rives de la Saône sont libres ; et les Autrichiens, réduits à garder la défensive, se concentrent sur Genève. Après de tels commencements, obtenus par des levées en masse, que ne doit-on pas attendre d'une armée de troupes de ligne ? Napoléon ordonne au duc de Castiglione de remonter la Saône, de culbuter tous les détachements qu'il trouvera devant lui, de pénétrer dans les Vosges, de s'y établir sur les derrières de l'ennemi ; de faire une guerre acharnée à ses convois, à ses bagages, à ses détachements isolés ; de soulever tous les habitants des campagnes, et de porter enfin l'alarme chez les alliés, en menaçant leur ligne d'opérations et leur route de retraite.

Pendant les vingt-quatre heures qu'on a passées au château de Surville, on n'a cessé de rassurer Paris, où le canon de Montereau avait retenti. D'abord des estafettes ont porté les premières nouvelles de nos succès ; aux estafettes a succédé le départ d'un bulletin ; ce dernier envoi est suivi de près par M. de Mortemart, l'un des officiers d'ordonnance les plus distingués, qui va porter à l'impératrice les drapeaux de Nangis et de Montereau.

Dans la journée du 20, Napoléon, avec le gros de ses troupes, remonte la rive gauche de la Seine par la route de Montereau à Nogent; il déjeune à Bray, dans la maison que l'empereur de Russie a quittée la veille ; et le 20 au soir, il se retrouve à Nogent, avec le corps d'armée du duc de Reggio, qui arrive par la route de Provins. Nogent avait cruellement souffert. Le général Bourmont et les braves troupes qu'il commandait y avaient disputé, pendant les journées du 10, du 11 et du 12, le passage de la Seine à toute l'armée du prince de Schwarzenberg ; ils n'avaient cédé qu'à la dernière extrémité. Aussi la ville n'offre-t-elle plus que des débris d'incendie, des murs percés par des créneaux et des boulets, et çà et là quelques habitants qui n'ont plus que la vie à perdre ! Au milieu de ce désastre, les sœurs de la charité de Nogent étaient restées dans leur hôpital ; elles avaient recueilli les blessés ! Le dévouement imperturbable de ces bonnes sœurs leur avait valu l'estime et le respect des généraux ennemis, et nos blessés s'en étaient ressentis. Napoléon veut voir les sœurs et le curé ; il les fait appeler, les remercie au nom de la patrie, et leur accorde, sur sa cassette, un premier secours de cent napoléons.

Le 21, on envoie à Paris un nouveau bulletin, pour satisfaire, autant que possible, à l'avidité avec laquelle on attend les résultats des derniers combats. Napoléon passe la journée à faire avancer les troupes qui défilent ; et le 22 au matin, il se remet en marche pour suivre l'ennemi vers Troyes. La retraite des alliés se changeait en déroute à mesure que leurs colonnes venaient aboutir sur le grand chemin : l'accroissement de leur masse dans ce défilé, au lieu de réunir plus de forces, donnait lieu à plus d'encombrement et de désordre ; l'effroi se propage dans toutes les directions. La peur a des ailes, et bientôt les routes des Vosges se couvrent de voitures, de charretiers, de blessés et de fuyards, qui reculent jusqu'au Rhin ! Cent mille hommes fuient devant Napoléon, qui n'a pas quarante mille Français pour les poursuivre.

Cependant, sur la gauche, entre la Seine et l'Aube, un corps ennemi se présente, qui ne paraît pas entraîné dans la retraite générale des alliés. L'a-

vant-garde de cette troupe vient se présenter aux portes de la petite ville de Méry, au moment même que les fourriers y entraient pour faire le logement du quartier impérial. Le général Boyer s'y porte aussitôt avec une division de la garde ; mais il trouve au pont une résistance à laquelle il était loin de s'attendre. L'ennemi soutient notre attaque pendant le reste du jour et une partie de la nuit. Il ne se décide à abandonner la position qu'après que l'acharnement du combat a réduit cette malheureuse ville en cendres.

Quel est cet ennemi si obstiné ? D'abord, on s'imagine que c'est Wittgenstein ; qu'il veut rallier les Russes dans la presqu'île du confluent de l'Aube, et que, dans ce dessein, il attache une grande importance à rester maître du pont de Méry ; mais pendant le combat on apprend que c'est aux Prussiens qu'on a affaire, et ce n'est pas sans quelque surprise qu'on retrouve si promptement les troupes du maréchal Blücher. Les rapports étaient vagues. Ce mouvement de l'armée prussienne semble n'être qu'une forte reconnaissance que Blücher inquiet a fait faire pour savoir ce que devenait Schwarzenberg. Maintenant que les Prussiens n'ont plus à douter du mauvais état de l'armée autrichienne, on conjecture qu'ils vont s'abandonner à ce mouvement général de retraite que leurs échecs de Montmirail et de Vauchamps ont commencé, et que les combats de Nangis et de Montereau viennent de rendre également nécessaire pour Schwarzenberg. On se garde donc bien de se laisser détourner, par cette rencontre, du parti qu'on a pris de poursuivre les Autrichiens à outrance. On se contente de faire observer les troupes de Blücher dans leur retraite : bientôt on est certain qu'elles ont repassé l'Aube à Baudement et à Anglure. On croit qu'elles ne font ce détour que pour reprendre plus sûrement la route de Châlons, et l'on ne pense plus qu'à arriver promptement à Troyes.

Le quartier impérial, n'ayant pu s'établir à Méry, était revenu sur la grande route, et s'était arrêté au hameau de Châtres. Napoléon y avait passé la nuit du 22 au 23 dans la chaumière d'un charron.

Le 23 au matin, le prince Wentzel-Lichtenstein se présente de la part du prince Schwarzenberg, dont il est aide-de-camp (1). Napoléon le reçoit entre

---

(1) Dans une longue conférence, le généralissime communiqua d'abord les dernières dépêches du comte Bubna. Elles annonçaient que le duc de Castiglione, après avoir été renforcé par un grand nombre de conscrits des départements méridionaux, et un détachement de douze à quinze mille hommes de vieilles troupes tiré de Catalogne, avait pris tout à coup l'offensive et chassé, d'une part les Autrichiens de Chambéry, et de l'autre, de Mâcon et Bourg; enfin que Genève se trouvait menacé. Le comte de Metternich fit, dit-on, ensuite l'exposé de l'état des affaires. Son tableau était de nature à surprendre, mais non à encourager. Selon lui, la Grande-Armée, considérablement affaiblie par les combats et par les maladies, que la rigueur de la saison avait occasionnées, était d'autant moins capable de tenir tête à Napoleon dans cette contrée déjà ruinée, que la population des departements sur les derrières, peu disposée à des sacrifices, paraissait prête à courir aux armes, pour tomber sur elle à la première défaite. Dans cette position, la perte d'une bataille exposait l'armée aux plus grands malheurs. Coupée de sa base, obligée de battre en retraite entre les places fortes de la Moselle et des Vosges, son materiel et ses nombreux équipages devenaient infailliblement la proie des garnisons et des levées en masse de ces contrées belliqueuses, supposé même qu'elle pût parvenir à s'échapper au milieu de tant d'obstacles.

Ces considérations, développées avec art, ébranlèrent l'empereur de Russie et le roi de Prusse; et comme Napoléon, peu de jours

les quatre murs du charron. Cet envoyé apporte la réponse à la lettre que Napoléon a écrite le 17, de Nangis, à son beau-père. Son langage est pacifique. Il ne dissimule pas combien les plans des alliés viennent d'être dérangés. Il avoue qu'on a reconnu de nouveau Napoléon aux coups qu'il portait, et c'est de la bouche même de cet ennemi que sortent les premiers éloges, peut-être les seuls que cette campagne mémorable ait valus personnellement à son auteur ! Napoléon, mettant à profit les formes conciliantes que montre l'aide-de-camp autrichien, engage avec lui une conversation assez longue. Il lui parle des bruits qui se répandent, depuis quelque temps, sur un nouveau système qu'on prête aux alliés : il lui demande s'il est vrai que la querelle que nous fait l'Europe ait en effet changé de nature ; si c'est maintenant à sa personne, à sa dynastie qu'on en veut ; et si, conformément au plan favori de l'Angleterre, c'est de la famille des Bourbons qu'on s'occupe. Le prince Lichtenstein rejette vivement ces bruits, comme n'étant pas fondés : mais Napoléon lui fait sentir qu'ils n'ont que trop de consistance par la présence du duc d'Angoulême au quartier-général des Anglais dans le Midi ; par l'arrivée du duc de Berry à Jersey, dans le voisinage de nos départements de l'Ouest ; et surtout par le voyage du comte d'Artois, qui est déjà en Suisse, et qui s'annonce comme devant continuer sa route à la suite du quartier-général des alliés.

Napoléon témoigne combien il lui répugne de croire que son beau-père puisse entrer dans de pareils projets : M. de Lichtenstein continue de répondre par les protestations les plus tranquillisantes. Il ne veut considérer le rôle qu'on fait jouer aux Bourbons que comme un moyen de guerre, à l'aide duquel on espère opérer quelques diversions dans nos provinces ; mais il assure qu'il n'y a rien de sérieux à cet égard ; que l'Autriche d'ailleurs ne s'y prêterait pas ; et qu'enfin on n'en veut ni à l'existence de l'Empereur ni à sa dynastie ; qu'on désire la paix, et que la preuve en est dans la mission qu'il vient remplir.

Napoléon prévient M. de Lichtenstein qu'il compte coucher le soir même à Troyes, et le congédie en promettant d'envoyer dès le lendemain un général français aux avant-postes pour négocier l'armistice.

Ces pourparlers sont l'heureux présage de la cessation prochaine des hostilités ; ils nous promettent une négociation plus franche, et des conditions meilleures qu'à Châtillon : ils doivent réjouir tout le monde, et cependant les flatteuses espérances, qui déjà se répandent dans l'armée, ne dissipent pas les inquiétudes de ceux qui approchent Napoléon !

L'armée arrive devant Troyes dans l'après-midi du 23 février ; mais elle trouve les portes fermées et barricadées. Les Russes, qui n'ont pas entièrement évacué la ville, prétendent nous la disputer pour quelques heures, et le combat s'engage. Cependant la nuit survient ; l'ennemi en profite pour demander, par un aide-de-camp, que la remise des portes soit différée jusqu'au lendemain matin, à la pointe du jour.

---

avant son mouvement contre l'armée de Silésie, avait fait la demande d'un armistice, on crut pouvoir le lui offrir dans cette conjoncture, afin d'avoir le temps de prendre de nouvelles mesures. En conséquence, le prince Venceslas de Lichtenstein fut envoyé aux avant-postes avec cette proposition. (*Mémoires pour servir à l'histoire de la Campagne de 1814*, par le général Koch.)

Napoléon préfère le salut de Troyes à toute considération militaire; il fait suspendre l'attaque, consent à l'arrangement proposé, et se retire, avec ses principaux officiers, dans une maison du faubourg des Noués.

Malgré cette espèce de trève, le canon continue de se faire entendre de temps en temps; les troupes, qui se sont répandues de nuit dans les faubourgs de la route de Paris, dévastent les habitations et les jardins; du côté opposé, l'ennemi met le feu au faubourg par lequel il effectue sa retraite; plusieurs villages brûlent dans la campagne, et l'horizon n'est éclairé de toutes parts que par la lueur des bivouacs et des incendies. Dans l'intérieur de la ville, le départ nocturne de cette foule de soldats de diverses nations donne un libre cours aux scènes de désordre et de violence.

Le jour paraît enfin; l'avant-garde de l'armée française prend possession des postes, et Napoléon entre avec les premières troupes dans la ville.

L'affaire de l'armistice emploie le reste de la matinée. Un autre aide-de-camp du prince de Schwarzenberg arrive de Bar-sur-Aube, où le quartier-général des alliés s'est d'abord retiré. Il vient proposer le village de Lusigny, près de Vandœuvres, pour la réunion des généraux qui auront à négocier l'armistice.

Pendant les journées des 25 et 26, l'attention est entièrement concentrée sur les conférences de Lusigny. On reste dans une alternative continuelle de craintes et d'espérances. Des courriers, des ordonnances, des aides-de-camp, se succèdent incessamment sur la chaussée de Vandœuvres. Tantôt on croit voir arriver la nouvelle de la cessation des hostilités, tantôt on entend parler de nouveaux combats. Le 27 au matin, aucune nouvelle décisive n'était encore arrivée de la part du général Flahaut. Cependant la question militaire était trop simple en elle-même pour présenter de grandes difficultés; mais la politique s'était emparée de la négociation et l'avait singulièrement compliquée.

Dans ces pourparlers, l'ennemi ne se proposait qu'une suspension d'armes; mais Napoléon, portant ses vues plus loin, cherchait à profiter de l'occasion pour poser les bases de la paix définitive. Il désirait garder Anvers et les côtes de la Belgique : c'était le prix qu'il se promettait de ses derniers succès. Mais Anvers était pour l'Angleterre la négociation tout entière; et, par l'influence anglaise, cette concession devait être obstinément refusée au congrès de Châtillon. Il était dès lors indispensable de faire traiter ce point sur un autre terrain. Anvers devait perdre de son importance aux yeux désintéressés des généraux russes, autrichiens et prussiens: Napoléon s'était donc proposé de faire préjuger la question dans la conférence militaire de Lusigny; mais tant qu'elle serait indécise, il ne voulait pas se priver par une trève prématurée des avantages que la poursuite des Autrichiens semblait lui promettre pour compléter la défaite des alliés. Aussi l'armée française n'avait-elle pas cessé un moment de pousser les Autrichiens l'épée dans les reins. Le quartier-général ennemi rétrogradait jusqu'à Colombey; la garde russe était en retraite sur Langres; le corps de Lichtenstein sur Dijon. Les souverains alliés s'étaient retirés à Chaumont en Bassigny; nos troupes s'emparaient de Lusigny au moment où les commissaires pour l'armistice s'y réunissaient. Cette occupation militaire de Lusigny avait même donné lieu à des difficultés

dès les premiers pourparlers; de plus graves obstacles s'étaient élevés bientôt après, lorsqu'on en était venu à disputer la ligne de l'armistice.

Les généraux ennemis avaient proposé le *statu quo* des deux armées.

Le général Flahaut, conformément à ses instructions, avait demandé que la ligne s'étendît depuis Anvers, où nous avions le général Carnot, jusqu'à Lyon, où nous avions le duc de Castiglione. Cette ligne devait placer les forces de la France sur un seul front, depuis l'Escaut jusqu'aux Alpes. Les commissaires russe et prussien, affectant de se mettre hors de l'influence des derniers événements, trouvaient que c'était payer trop cher quelques délais dont l'armée autrichienne avait besoin pour reposer ses colonnes. Le général autrichien était plus conciliant; mais, par suite de la forme diplomatique que les conférences avaient prise, chaque commissaire s'était trouvé dans la nécessité de demander de nouvelles instructions, et le temps se perdait à les attendre.

Ce sont pourtant des moments bien précieux que ceux qui s'écoulent ainsi: notre horizon s'est tout à coup chargé de nuages sombres qu'un armistice seul aurait pu dissiper. Nous sommes arrivés à l'époque critique de la campagne.

IV.

TROISIÈME EXPÉDITION CONTRE LE MARÉCHAL BLUCHER. — RETOUR DE NAPOLÉON SUR LA MARNE.

(Fin de février.)

Lorsque Napoléon dictait ses prétentions au commissaire qu'il envoyait à Lusigny, la suspension d'armes demandée par les alliés était généralement considérée comme ne pouvant être profitable qu'à l'armée autrichienne, dont elle aurait arrêté la déroute. On était loin de penser que l'armistice pouvait offrir à l'armée française un avantage équivalent, en suspendant les opérations du maréchal Blücher. On apprend enfin, mais trop tard, la diversion que les Prussiens ont entreprise, et dont il nous reste à rendre compte.

Pour conserver la liaison des faits, nous reviendrons un moment sur nos pas.

Après le combat de Vauchamps, nous avons laissé le maréchal Blücher séparé de ses lieutenants, battu comme eux, faisant en toute hâte retraite vers Châlons-sur-Marne, et ne sachant trop où cette déroute pourra le mener. La fortune ne lui a pas tenu longtemps rigueur. Dès le lendemain, Napoléon, rappelé vers Nangis et Montereau, a cessé de peser sur lui. Blücher n'a plus été poursuivi que par le duc de Raguse, et bientôt ce dernier a été obligé lui-même de lâcher prise, pour revenir sur Montmirail combattre un corps de troupes que le prince Schwarzenberg avait fait avancer de ce côté au secours des Prussiens. Tandis que le duc de Raguse, occupé à poursuivre cette troupe, est allé prendre position à Sezanne, Blücher a mis les moments à profit en ralliant à lui les corps de Sacken et d'Yorck.

Ceux-ci avaient échappé de leur côté à la poursuite du duc de Trévise, par un concours de circonstances non moins heureuses que celles qui avaient débarrassé leur général en chef. Les corps prussiens de Bulow et les divisions russes de Wintzingerode et de Woronzoff, après avoir pris possession de la Belgique, avaient franchi no-

tre ancienne frontière du Nord. Leur avant-garde, pénétrant à travers les Ardennes, s'était avancée jusqu'aux portes de Soissons. A défaut de bonnes murailles et d'une nombreuse garnison, Soissons avait le général Rusca pour commandant ; mais ce brave officier avait été tué d'une des premières décharges, et sa mort avait promptement livré la place au général Wintzingerode. Les Russes y étaient entrés le 13 février, précisément pour recueillir les fuyards de Sacken et d'Yorck, qui s'échappaient du combat livré la veille à Château-Thierry. Ces troupes ayant appris, en se ralliant à Soissons, que leur général en chef, Blücher, ralliait lui-même ses forces du côté de Châlons, s'étaient aussitôt mises en marche pour aller le rejoindre par la route de Reims. Les Russes auraient voulu se conserver la possession importante de Soissons; mais, dès le 19 février, le duc de Trévise avait repris cette ville.

Le maréchal Blücher, peu de jours après ses défaites, était donc parvenu à réunir toutes ses forces, et se voyait au moment d'en recevoir de nouvelles qui lui arrivaient par les routes du Nord et de la Lorraine. Le 18 février, il s'était trouvé en état de courir à son tour au secours de Schwarzenberg ; des bords de la Marne, il était venu camper avec cinquante mille hommes au confluent de l'Aube et de la Seine; il avait reçu en route, le 19, au bivouac de Sommesous, un nouveau renfort de neuf mille hommes appartenant au corps de Langeron : il espérait qu'une réunion générale de toutes les forces des alliés en avant de Troyes arrêterait Napoléon, et produirait les mêmes résultats qu'à Brienne. Ce n'était donc pas seulement un détachement de l'armée de Silésie que nous avions rencontré à Méry, ainsi que nous l'avions cru pendant quelques jours ; c'était l'avant-garde de toute cette armée. Blücher s'était trouvé de sa personne au combat du pont de Méry ; il y avait été blessé à la jambe. Il n'avait pris le parti de la retraite qu'après s'être convaincu de ses propres yeux qu'il était impossible de rallier l'armée de Schwarzenberg en avant de Troyes, et que la réunion projetée était désormais inutile. Dès lors, il s'était décidé à repasser l'Aube ; mais sa retraite cachait un des plus hardis projets de la campagne. Encouragé par les renforts qui ne cessaient de lui arriver, soit qu'il eût reçu des ordres de son cabinet, soit qu'il n'eût pris conseil que de son audace, Blücher avait résolu de s'avancer encore une fois sur Paris, pour tenter une grande diversion en faveur de l'armée autrichienne. Ainsi, pendant que le gros de l'armée française était autour de Troyes, occupé d'armistice et de paix, les troupes prussiennes descendaient rapidement sur les deux rives de la Marne. Le duc de Raguse, forcé le 24 d'abandonner Sezanne, se retirait, par la Ferté-Gaucher, sur la Ferté-sous-Jouarre. De l'autre côté de la Marne, le duc de Trévise, après avoir laissé garnison dans Soissons, se retirait également sur la Ferté-sous-Jouarre.

Napoléon ne reçoit ces nouvelles que dans la nuit du 26 au 27 ; en peu d'heures, elles ont changé tous ses plans. Le 27 au matin, il quitte Troyes précipitamment pour se porter, par Arcis-sur-Aube et Sezanne, sur les traces de l'armée prussienne. Il ne laisse en avant de Troyes que deux corps d'armée, celui du duc de Reggio et celui du duc de Tarente ; c'est le duc de Tarente qui commandera en chef. Au moment où ces deux maréchaux sont ainsi abandonnés à eux-mêmes, le pre-

mier est engagé dans un combat très vif sur les hauteurs de Bar-sur-Aube, le second est en marche vers Châtillon. Mais il ne s'agit plus de poursuivre les Autrichiens; désormais les troupes qui restent opposées à celles de Schwarzenberg doivent borner leurs efforts à les contenir, et surtout à masquer le grand mouvement que notre armée fait sur Blücher. Dans cette intention, le duc de Reggio et le général Gérard, qui sont aux prises avec l'ennemi, font faire sur toute la ligne les acclamations qui signalent ordinairement l'arrivée de Napoléon. Ces cris sont entendus de la ligne opposée; et tandis que Napoléon s'éloigne de Troyes à marche forcée, Schwarzenberg croit qu'il est arrivé devant lui.

Le 27 février, Napoléon arrive vers midi à Arcis-sur-Aube; il s'y arrête quelques heures dans le château de M. de la Briffe, son chambellan, pour donner le temps aux troupes de défiler, et de passer l'Aube. En sortant du pont d'Arcis, l'armée prend à gauche et suit la route de traverse qui conduit à Sezanne: le soir, on bivouaque sur les confins des départements de l'Aube et de la Marne, non loin de la Fère champenoise; Napoléon entre chez le curé du petit village d'Herbisse et y passe la nuit.

Arrêtons-nous y un moment avec le quartier impérial. Après les peines de la journée, la gaîté française jetait encore de temps en temps quelques lueurs sur le repos du soir: cette soirée d'Herbisse est peut-être la dernière de ce genre que je puisse mettre sous les yeux du lecteur.

Le presbytère se composait d'une seule chambre et d'un fournil: Napoléon se renferme dans la chambre, et y abrége la nuit par ses travaux accoutumés. Les maréchaux, les généraux aides-de-camp, les officiers d'ordonnance et les autres officiers de la maison, remplissent aussitôt le fournil: le curé veut faire les honneurs de chez lui; au milieu de tant d'embarras, il a le malheur de s'engager dans une querelle de latin avec le maréchal Lefèvre; pendant ce temps, les officiers d'ordonnance se groupent autour de la nièce, qui leur chante des cantiques. Le mulet de la cantine se faisait attendre; il arrive enfin: on établit aussitôt une porte sur un tonneau, quelques planches sont ajustées autour en forme de bancs; les principaux s'y asseyent, les autres mangent debout. Le curé prend place à la droite du grand Maréchal, et la conversation s'engage sur le pays où l'on se trouve: notre hôte a peine à concevoir comment ces militaires connaissent si bien les localités; il veut absolument que tout son monde soit Champenois. Pour lui expliquer ce qui l'étonne, on lui présente des feuilles de Cassini, que chacun a dans sa poche; il y retrouve le nom de tous les villages voisins, et s'étonne encore davantage, tant il est loin de penser que la géographie s'occupe de pareils détails: les naïvetés du bon curé égaient ainsi la fin du repas. Bientôt après on se disperse dans les granges voisines: les officiers de service restent seuls auprès de la porte de la chambre où se trouve Napoléon; on leur apporte leur botte de paille; et le curé ne pouvant aller coucher dans son lit, on lui cède la place d'honneur sur le lit de camp. Le lendemain matin 28, le quartier impérial part de très bonne heure: Napoléon était à cheval que le curé n'était pas encore réveillé; il se réveille enfin; mais pour le consoler de n'avoir pas fait ses adieux, il ne faut rien moins qu'une bourse que le grand Maréchal lui fait

remettre, et qui est l'indemnité d'usage dans toutes les maisons peu aisées où Napoléon s'arrête. Quittons le bon curé d'Herbisse, et remettons-nous à la suite du mouvement de l'armée.

Tandis que l'armée continue sa marche vers Sezanne, Napoléon se porte, avec des troupes légères, sur un corps ennemi qui avait couché près de nos bivouacs, à la Fère champenoise; il le chasse devant lui : c'était un détachement de cavalerie que Blücher avait jeté de ce côté sous les ordres du général Tettenborn, pour communiquer avec l'armée autrichienne, et être averti de notre marche. Les colonnes de l'armée française se réunissent, vers le milieu de la journée, à Sezanne; on ne s'y arrête que pour prendre des renseignements; on apprend que les ducs de Trévise et de Raguse se sont réunis le 26 à la Ferté-sous-Jouarre; mais que, trop faibles encore malgré leur jonction, ils continuent de reculer devant toutes les forces de Blücher, et doivent être à Meaux; qu'il n'y a pas un moment à perdre pour sauver ce faubourg de la capitale.

L'armée se remet aussitôt en marche; mais la journée étant déjà très avancée, on ne peut faire que quelques lieues au-delà de Sezanne, et l'on bivouaque à moitié chemin de la Ferté-Gaucher. Le quartier impérial passe la nuit au château d'Estrenay, que les Prussiens avaient pillé le matin.

Plusieurs officiers d'ordonnance, expédiés en toute hâte par les deux maréchaux que l'on vient de laisser au-delà de Troyes, arrivent dans la soirée, et sont porteurs de mauvaises nouvelles : les Autrichiens ne reculent plus; ils ont repris vivement l'offensive à l'instant même que Napoléon a quitté Troyes. Le combat que les troupes du duc de Reggio et du général Gérard ont eu à soutenir le 27, sur les hauteurs de Bar-sur-Aube, a été sanglant; les généraux ennemis ont prodigué le nombre des assaillants; la valeur personnelle des chefs n'a épargné aucun effort pour ramener la confiance dans cette armée découragée, et la décider à accabler de sa masse le petit nombre de Français qui lui est opposé; Wittgenstein et Schwarzenberg lui-même se sont fait blesser. Les renforts qui arrivaient à chaque instant à l'ennemi rendaient cette lutte de plus en plus disproportionnée; et le soir, les généraux français s'étaient décidés à la retraite : ils reviennent sur Troyes. Le duc de Tarente, qui a eu quelques avantages du côté de Mussy-l'Évêque, et qui a même relevé un moment les troupes autrichiennes dans la garde d'honneur du congrès de Châtillon, est entraîné par le mouvement de retraite qui ramène le duc de Reggio sur Troyes. Les Autrichiens savent maintenant que les troupes qu'ils ont devant eux ne sont qu'un rideau, et que le gros de l'armée française a suivi Napoléon; ils se trouvent eux-mêmes si nombreux, que déjà ils n'hésitent plus à détacher les généraux Hesse-Hombourg et Bianchi contre le duc de Castiglione, qui devient trop redoutable sur leurs derrières.

Ainsi, peu de jours ont suffi pour dissiper nos avantages et déjouer nos projets : les Autrichiens, qu'on croyait poursuivre jusqu'au Rhin, se sont ralliés entre Langres et Bar, et maintenant reviennent sur nous; le maréchal Augereau ne pourra plus opérer la diversion qui lui a été prescrite sur la Saône; et Paris se voit menacé plus que jamais par l'armée de Blücher qui est aux portes de Meaux.

Napoléon, à force d'activité, espère encore ramener la fortune; il veut

d'abord se débarrasser de Blücher, et compte revenir sur la Seine assez tôt pour sauver Troyes.

Le 1er mars, l'armée française arrive de bonne heure à la Ferté-Gaucher; Napoléon s'y arrête un moment chez le maire, vieillard très âgé, que son zèle rajeunit, et que Napoléon rajeunit encore en lui donnant la décoration de la Légion-d'Honneur. Les nouvelles de Meaux sont rassurantes : les Prussiens ont été arrêtés par la rupture des ponts de Tréport et de Lagny; ils ont été également arrêtés la veille (le 28) sur la ligne de l'Ourcq, au village de Lisy, par les troupes du duc de Raguse; et sur la Térouenne, au gué de Trême, par les troupes du duc de Trévise.

Ainsi, les deux maréchaux tiennent toujours en avant de Meaux; Napoléon arrive sans doute à temps; dans quelques heures, ses troupes vont se trouver en ligne : si Blücher, surpris par leur brusque arrivée, fait volte-face contre elles, un combat décisif va s'ensuivre, et les affaires peuvent être promptement rétablies. Pleine de ces espérances, l'armée continue, en toute hâte, sa marche par Rebais; elle est harassée, mais l'ardeur de vaincre la soutient : de Rebais, elle se dirige sur la Ferté. Arrivée enfin sur les hauteurs de Jouarre, elle découvre à ses pieds la ville de la Ferté, les sinuosités de la vallée, et, de l'autre côté de la Marne, l'armée prussienne qui nous échappe!

Le maréchal Blücher avait été informé, sans doute, par les troupes légères de Tettenborn, de l'approche de Napoléon; il avait évacué aussitôt la rive gauche de la Marne : réuni à ses troupes de la rive droite, il avait coupé les ponts, et venait de mettre la rivière entre nous.

Napoléon ordonne qu'on se mette, sans perdre de temps, à rétablir un pont à la Ferté; mais cette opération exigera un moins vingt-quatre heures: on passe la nuit à Jouarre.

Le lendemain, 2 mars, Napoléon descend à la Ferté, pour être plus près des travaux du pont; il s'établit dans la première maison qu'il trouve au faubourg de Paris.

La plaine qui s'étend entre la Marne et l'Ourcq est couverte des détachements de l'armée prussienne. On les voit qui mettent à profit le temps que nous perdons à rétablir un pont : leur retraite se fait en désordre dans la direction de Soissons. Le temps est affreux : ils ne peuvent fuir que par des chemins de traverse, où leurs équipages restent embourbés; les souvenirs de Montmirail et de Vauchamps se réveillent parmi eux, et troublent leurs esprits. A chaque instant des paysans qui échappent de leurs mains viennent à la Ferté raconter les embarras et les terreurs de l'ennemi. Ces rapports ne font qu'ajouter à l'impatience que Napoléon a de franchir la Marne.

Bacler-d'Albe est envoyé à Paris pour y porter la nouvelle de la retraite des Prussiens. Rumigny, l'un des commis du cabinet, part en courrier pour Châtillon, où il instruira le duc de Vicence de la situation des affaires; des aides-de-camp sont expédiés aux ducs de Trévise et de Bellune, pour qu'ils aient à reprendre l'offensive, et leur donner avis qu'ils forment désormais la gauche du cercle dans lequel on va renfermer Blücher.

Dans la nuit du 2 au 3 mars, nos troupes effectuent enfin ce passage de la Marne, si longtemps retardé: mais tout à coup le temps change; une forte gelée succède à la pluie, et l'ennemi voit se convertir en routes solides et faciles ces mêmes boues d'où quelques

heures auparavant il désespérait de sortir!

Malgré ce contretemps, toutes les chances d'un grand succès ne nous sont pas enlevées. Dans la direction que l'ennemi est forcé de suivre pour opérer sa retraite, le cours de l'Aisne va lui barrer le passage. Soissons est la clé de cette barrière; Soissons, dont les fortifications ont été relevées, est à nous; quatorze cents Polonais en forment la garnison : l'ennemi ne peut penser à l'enlever par un coup de main. Blücher est à Beurneville, près de la Ferté-Milon; ses soldats épars dans les plaines de Gandelu et d'Aulchy-le-Château, ayant devant eux l'Aisne, derrière eux la Marne, pressés à gauche par les troupes du duc de Trévise et du duc de Raguse, à droite par l'armée de Napoléon, courent grand risque d'être acculés sur Soissons, et d'être forcés de déposer armes et bagages au pied des vieux remparts de cette ville.

Plein de ces espérances, Napoléon débouche, le 3 mars, par le nouveau pont de la Ferté; il porte rapidement ses troupes sur la grande route de Châlons jusqu'à Château-Thierry; et là, trouvant à gauche la route de Soissons, il la fait prendre à son armée, qu'il ramène ainsi sur les flancs de l'ennemi. Quel que soit ce détour, nos troupes, en suivant une chaussée, ont marché plus vite que les Prussiens, leur ont coupé le chemin de Reims, et se trouvent en mesure d'arriver sur eux avant qu'ils aient passé l'Aisne. Napoléon s'arrête la nuit à Bezu-Saint-Germain.

Tandis que la droite de l'armée française s'avance ainsi par la route de Château-Thierry à Soissons, les troupes des ducs de Trévise et de Raguse tournent l'ennemi par notre gauche, et marchent également sur Soissons; l'un en suivant la grande route de Villers-Cotterets, l'autre en passant par Neuilly-le-Saint-Front.

Resserré ainsi de tous côtés, l'ennemi se croit perdu; mais, dans ce moment critique, les ponts-levis de Soissons s'abaisseut devant l'armée prussienne étonnée!

Ce passage inespéré lui est ouvert par les généraux Bulow et Wintzingerode, que le hasard vient d'amener sur l'autre rive de l'Aisne.

Le général Bulow, arrivant de Belgique, à travers la Picardie, avait d'abord fait une incursion sur notre arsenal de la Fère; il s'était ensuite réuni au général Wintzingerode; leur jonction venait de se faire le 2 mars, dans les environs de Soissons. Ces généraux avaient entamé des pourparlers avec le commandant français, et, dans cette négociation, ils avaient rénssi à lui persuader qu'il n'avait rien de mieux à faire que de capituler.

Le 4 mars au matin, Napoléon, ignorant encore ce qui vient de se passer à Soissons, continue son mouvement sur l'Aisne; l'armée impériale passe au pied des ruines du château de Fère-en-Tardenois, et arrive à Fismes, où elle coupe la route de Soissons à Reims. C'est là qu'on apprend la perte de Soissons, et la fortune des Prussiens (1)!

---

(1) Cette capitulation, si avantageuse pour les alliés faillit pourtant se rompre par la raideur des Prussiens. Aux termes de la convention, la garnison devait emmener ses pièces de campagne; mais lorsqu'il fut question d'évacuer, on ne voulut lui en accorder que deux. Cette chicane, aussi injuste que hors de propos, transporta les Polonais de fureur. Excités encore par le bruit du canon de l'armée française, qui depuis la veille n'avait cessé de se faire entendre en se rapprochant, ils allaient se mettre en révolte contre le général Moreau, et défendre la place malgré lui, lorsque le comte Woronzow aplanit les difficultés, en faisant

V.

EXCURSION AU-DELA DE L'AISNE. — BATAILLE DE CRAONNE. — COMBATS DE LAON ET DE REIMS.

(Du 4 au 15 mars.)

Ces longues marches, devenues vaines par une suite de contre-temps inouis, ont éloigné l'armée de sa ligne d'opérations, renfermée jusqu'alors entre la Seine et la Marne. On se voit avec inquiétude transporté aux débouchés des Ardennes; les craintes sur ce qui se passe derrière nous augmentent avec les distances qui nous séparent de la Seine. On ne reçoit aucune nouvelle de Lusigny, on n'en reçoit aucune de Châtillon : sans doute les alliés, revenus de leurs alarmes, auront eu honte des avances qui ont failli leur coûter la suspension des hostilités; sans doute le ministre anglais, mettant à profit l'assurance que rend aux plus timides le retour de la fortune, n'aura pas manqué de prendre des précautions contre les vicissitudes à venir! Ces conjectures, auxquelles on se livrait avec anxiété, n'étaient que trop fondées; l'Angleterre venait de faire signer le traité de Chaumont.

Par ce traité, qui porte la date du 1er mars, les souverains, resserrant leur alliance, s'étaient engagés à ne pas se départir du projet de renfermer la France dans ses anciennes limites. Il est même probable que l'idée de renverser Napoléon du trône venait d'être agréée; mais, par condescendance pour l'Autriche, on devait encore tenir quelques conférences à Châtillon pour voir si le duc de Vicence pourrait se résoudre à signer le traité.

Ces résolutions n'ont été connues que plus tard; mais déjà il est évident que les affaires deviennent plus difficiles; de noirs pressentiments commencent à se répandre, et Napoléon lui-même est plus sombre!

Toujours sur les pas de l'ennemi, il ne voit de tout côté que dévastation et incendie.

Plus les circonstances deviennent critiques, moins Napoléon voudrait prolonger l'excursion dans laquelle il s'est engagé. Cependant il ne peut se résoudre à renoncer à la poursuite des Prussiens sans les avoir mis, du moins pour quelque temps, hors d'état de revenir sur nous. Maintenant qu'ils sont derrière l'Aisne, et qu'ils ont pu se réunir aux renforts que les armées du Nord leur fournissent, on doit croire qu'ils ne refuseront pas davantage le combat : Napoléon ne cherche plus qu'à presser l'événement.

Dans la nuit du 4 au 5 mars, le général Corbineau est détaché de Fismes, avec la cavalerie du général Laferrière-Lévêque, pour aller s'emparer de Reims, dont la possession est trop utile en ce moment pour la laisser à

---

sentir aux Prussiens le danger d'insister sur leurs prétentions. *Donnez-leur*, dit-il, *toutes les pièces qu'ils réclameront et les miennes, s'ils les exigent; mais qu'ils partent de suite : nous aurons encore fait un bon marché.* Le général russe avait raison; à peine la garnison fut-elle hors des faubourgs, que les têtes de colonne de l'armée de Silésie y entrèrent dans le plus grand désordre. Qu'eût fait le maréchal Blücher, s'il eût trouvé la place fermée et défendue par le régiment de la Vistule?

L'indignation de l'Empereur et sa colère furent vivement partagées par l'armée. Elle accusa le général Moreau de lui avoir ravi le fruit de huit jours de fatigue; car elle comptait désormais pour rien le combat qui devait faire succomber l'armée de Silésie sous ses coups. Napoléon traduisit le coupable devant un conseil de guerre; mais la révolution du 31 mars ouvrit sa prison et lui rendit la liberté.

(*Mémoires pour servir à l'histoire de la Campagne de 1814*, par le général Koch.)

l'ennemi. Le général Corbineau reprend Reims, le 5, à quatre heures du matin. Tandis que cette opération s'effectue, Napoléon en médite une non moins importante : il s'agit de surprendre le passage de l'Aisne.

Dans la journée du 5, il dirige son avant-garde sur Béry-au-Bac, où la route de Reims à Laon traverse l'Aisne sur un pont récemment construit. Toute l'armée s'y porte par la traverse. La cavalerie du général Nansouty enlève le pont et jette l'ennemi en désordre sur Corbeny. Dans ce léger combat, on fait prisonnier le colonel russe Gagarinn.

Napoléon reste cette nuit à Béry-au-Bac.

Le passage de l'Aisne étant effectué, il se décide à envoyer des coureurs à Mézières, à Verdun et à Metz. Ces émissaires portent l'ordre aux garnisons des Ardennes et de la Lorraine de se mettre en mouvement pour fermer les routes, et seconder les opérations de l'armée impériale, dont l'approche leur est annoncée.

Le 6 mars, l'armée s'avançait sur Laon ; mais on s'arrête à Corbeny. Tous les rapports annoncent que l'ennemi vient au-devant de nous : ce sont les corps russes de Wintzingerode, de Woronzow et de Saeken ; ils se présentent seuls, pour donner le temps à l'armée prussienne fatiguée de se rallier autour de Laon.

L'armée russe prend position sur les hauteurs de Craonne ; cette montagne est le commencement d'une chaîne de collines qui se prolonge à notre gauche, entre le cours de l'Aisne et la route de Laon ; l'ennemi, posté sur l'arête de cette côte longue et étroite, paraît inaccessible sur ses flancs, et presque inattaquable de front.

Le désir d'en finir diminue à nos yeux les obstacles ; notre avant-garde parvient à s'établir à Craonne, qui est à mi-côte ; le maréchal Ney fait monter ses troupes jusqu'à la ferme d'Urtubie ; les officiers d'ordonnance Gourgaud et Caraman vont reconnaître les défilés de la montagne ; ils s'emparent des plus importants : les troupes s'approchent, et l'on se prépare à une bataille pour le lendemain.

Napoléon passe la nuit au village de Corbeny.

Les principaux habitants des villages voisins étaient accourus au quartier impérial, pour donner des renseignements sur les localités. Partout un même concours de Français zélés venaient entourer Napoléon ; il était dans l'habitude d'interroger lui-même tous ceux qui se présentaient : cette nuit, il reconnaît dans le maire de Baurieux, M. de Bussy, son ancien camarade au régiment de la Fère. Cet officier avait émigré, et, depuis son retour, vivait retiré dans son patrimoine, sur les bords de l'Aisne. Napoléon le fait remonter au grade de colonel, le met au nombre de ses aides-de-camp, et le désigne pour servir de guide sur le terrain de Craonne.

Dans la même nuit, un émissaire parti de Strasbourg, et que le comte Rœderer envoie, parvient jusqu'à nous ; il a traversé les départements de la Lorraine et de la Champagne, que l'ennemi occupe ; il nous confirme que le mouvement général de retraite de l'armée de Schwarzenberg s'est fait ressentir jusqu'au Rhin : on apprend par lui que les habitants des Vosges, enhardis par la fuite des bagages autrichiens, se sont soulevés, et ont fait éprouver à l'ennemi des pertes énormes sur toutes les routes ; que, dans le département de la Meuse, près de Bar-sur-Ornain, les paysans ont tué un

général russe et dispersé le régiment qui l'escortait; que la garnison de Verdun pousse ses sorties jusqu'à Saint-Mihiel; que celle de Metz envoie des patrouilles jusqu'à Nancy; que nos places d'Alsace sont faiblement observées; que la garnison française de Mayence montre journellement des partis du côté de Spire; qu'enfin les garnisons et les habitants de cette partie de la France sont plus que jamais disposés à seconder les projets que Napoléon a sur eux. Cet émissaire se nomme Wolff; il se fait reconnaître pour avoir été sergent d'artillerie dans le régiment où le colonel Bussy et Napoléon lui-même ont servi. Il reçoit la décoration de la Légion-d'Honneur, et repart pour l'Alsace avec des ordres.

Le 7, à la pointe du jour, la bataille de Craonne commence.

Nos troupes parviennent successivement sur le plateau; mais la grande difficulté est de s'y établir. Le maréchal Ney et le maréchal Victor combattent à la tête de l'infanterie; le maréchal Victor est blessé: le général Grouchy commande la cavalerie de l'armée, le général Nansouty commande la cavalerie de la garde; tous deux sont blessés. Le général Belliard prend le commandement de la cavalerie; le général Drouot dirige le feu de nos batteries : il parvient enfin à faire reculer celles de l'ennemi; mais sur cette arête, on ne peut que marcher devant soi : les Russes se retirent pied à pied, et aucun mouvement de flanc ne peut précipiter leur retraite.

La victoire de Craonne, disputée une grande partie de la journée, ne nous laisse pour trophées que les morts de l'ennemi (1).

On poursuit les Russes jusqu'à la grande route de Soissons à Laon; cet embranchement de chemin s'appelle l'Ange-Gardien, du nom d'une auberge qui s'y trouve placée : l'ennemi tient encore quelques heures sur ce point, pour donner le temps aux Prussiens d'évacuer Soissons et de venir le rejoindre.

A la nuit, le quartier impérial descend du champ de bataille dans la vallée de l'Aisne pour y trouver un village : on passe la nuit dans le petit village de Bray en Laonnais.

Napoléon, sortant de cette action meurtrière dont il a partagé tous les dangers, encore ému des incertitudes

(1) Les Russes et les Français revendiquent également l'honneur de cette bataille, sans que l'histoire puisse prononcer entre leurs prétentions. A la vérité, le champ de bataille reste aux derniers; mais si l'on considère les sacrifices énormes qu'il leur coûta, et les motifs indépendants de la volonté du comte Woronsow qui déterminèrent la retraite, on ne saurait nier que les Russes n'aient acquis, dans cette journée, autant de gloire que leurs ennemis.

La perte des Français a été estimée à huit mille hommes tués et blessés; la division Boyer de Rebeval perdit plus des deux tiers de son effectif: le 14ᵉ régiment de voltigeurs eut seul trente officiers hors de combat sur trente-trois présents. Parmi les généraux blessés, outre le maréchal duc de Bellune, on comptait les généraux Grouchy, Laferrière, Soyer, Bigarré, Le Capitaine, ces deux derniers légèrement.

Du côté des Russes, il y eut mille cinq cent vingt-neuf tués et trois mille deux cent cinquante-six blessés. Au nombre des premiers se trouvèrent les généraux Lundskoy et Oreschakow; et parmi les blessés, les généraux prince Schowanski, Laptiew, Magslow et Swarikin.

On ne se prit de part et d'autre aucun homme, aucune pièce; mais le champ de bataille resta couvert de cadavres, de débris, d'affûts et de caissons.

Lorsque tous les rapports furent parvenus à l'Empereur, il parut étonné de ce que lui avait coûté sa victoire. (*Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1814*, par le général Koch.)

du combat, harassé de fatigue, entouré de blessés et de mourants, était dans un de ces moments où les dégoûts de la guerre rassasieraient l'âme la plus belliqueuse : on lui annonce des dépêches de Châtillon ; c'est Rumigny, l'un des commis de son cabinet, qui les apporte. Si ce sont des paroles de paix, Napoléon n'a jamais été plus disposé à les écouter.

Le congrès de Châtillon, que les conférences militaires de Lusigny avaient suspendu pendant quelques jours, a repris ses séances, et les plénipotentiaires des alliés y déploient la rigueur de leurs nouvelles instructions. Les prétentions que la France vient de montrer à Lusigny sont qualifiées d'infraction aux bases de la négociation : on veut maintenant que le duc de Vicence ne songe plus à discuter ; il faut qu'il souscrive à la condition des anciennes limites, ou bien qu'il remette son contre-projet ; et déjà l'on parle hautement de se séparer, si la France représente des articles contraires aux bases dont on ne veut plus se départir. Telle est la substance des dépêches qu'on remet à Napoléon sur le champ de bataille de Craonne ; le duc de Vicence demande qu'on lui envoie des instructions définitives sur le contre-projet qu'il doit remettre.

Napoléon ne s'attendait qu'à des conditions pénibles ; il est résigné aux plus grands sacrifices; les concessions auxquelles il se prépare sont immenses : mais il ne veut pas ajouter à nos humiliations celle de les provoquer par un acte émané de lui-même. « S'il faut » recevoir les étrivières, dit-il, ce n'est » pas à moi à m'y prêter, et c'est bien » le moins qu'on me fasse violence. » Rumigny ne remportera donc pas le contre-projet qu'il est venu chercher ; mais il a dû recueillir les paroles qui viennent d'échapper à Napoléon.

Au surplus, Napoléon voudrait que son plénipotentiaire à Châtillon prolongeât assez la discussion pour parvenir à bien connaître la véritable intention des alliés sur les sacrifices que nous avons à faire ; Napoléon craint surtout les inconvénients d'une précipitation qui, pour en finir plus vite, nous ferait dépasser la somme des sacrifices dont l'ennemi peut se contenter : l'empressement qu'on montre à conclure est si vif que, jusqu'au dernier moment, il croit devoir le contenir dans de justes bornes ; cette considération l'emporte sur toutes les autres et dicte sa réponse. Quant aux dangers qu'il peut courir en s'abandonnant à de nouveaux hasards, son âme se refuse à prévoir jusqu'où peut aller le ressentiment de ses ennemis et l'indifférence de son beau-père.

Rumigny n'a pris que quelques heures de repos ; au jour il monte à cheval pour retourner à Châtillon. Après l'avoir expédié, Napoléon va rejoindre la tête de ses colonnes.

Notre avant-garde avait dépassé l'Ange-Gardien ; tandis qu'elle s'avance sur Laon, on envoie prendre possession de Soissons, et notre jonction se fait de ce côté avec le duc de Trévise, qui n'avait pas dépassé l'Aisne.

On espérait arriver le soir même aux portes de Laon ; mais à deux lieues de cette ville, la route est resserrée entre des marais qui forment un défilé, dont l'ennemi profite pour arrêter notre marche.

Napoléon revient de sa personne jusqu'à Chavignon, petit village situé à peu près à égale distance de Soissons et de Laon ; il y passe la nuit, et y est rejoint par le général Flahaut, qui arrive de Lusigny. L'Autriche, n'ayant

plus besoin d'armistice, a cessé de favoriser cette négociation secondaire, et dès lors les commissaires de Lusigny se sont séparés : depuis notre départ de Troyes on s'attendait à ce résultat.

Il fallait penser à forcer, pour le lendemain, les passages où l'armée venait d'être arrêtée.

Dans cette nuit (du 8 au 9) le premier officier d'ordonnance, Gourgaud, se met à la tête d'une entreprise qui doit favoriser notre attaque. Un chemin de traverse tourne à gauche le défilé des marais; Gourgaud se jette de ce côté avec quelques troupes choisies, et, à la faveur de l'obscurité, surprend les grand'gardes des alliés; il jette l'alarme chez l'ennemi, et parvient à faire une diversion complète, pendant laquelle les troupes du maréchal Ney franchissent le défilé.

L'armée française arrive ainsi au pied des hauteurs de Laon. Le corps du duc de Raguse, qui est venu passer l'Aisne au pont de Béry-au-Bac, a couché à Corbeny, et débouche sur Laon par la route de Reims, en même temps que le gros de l'armée arrive par la route de Soissons. Notre ligne se forme; le 9 au soir, le reste de nos troupes est arrivé. Le prince de la Moskowa, le duc de Raguse, le duc de Trévise, et la garde impériale, occupent les positions qui leur ont été assignées. Tout est prêt pour l'attaque, les ordres partent, et le lendemain, dès la pointe du jour, l'affaire doit commencer.

Le maréchal Blücher, qui a rallié toutes ses forces russes et prussiennes, vient en outre de faire sa jonction avec l'armée du prince royal de Suède.

C'est pourtant avec répugnance que Bernadotte s'avance pour combattre ses anciens compatriotes; il n'a franchi qu'à regret la limite du Rhin, qu'autrefois ses services ont contribué à donner à la France; l'animosité qu'il a contre Napoléon semble s'affaiblir à mesure que le sort de la patrie en est plus compromis. Les méfiances dont la Russie et la Prusse le fatiguent depuis quelque temps contribuent encore à réveiller en lui des sentiments français; mais les événements vont trop vite, ils entraînent. Le prince de Suède n'a pu se dispenser de faire marcher son avant-garde au secours de Blücher.

Ainsi le général prussien, qui fuit devant Napoléon depuis dix jours, a rencontré tant de monde arrivant derrière lui, que, malgré ses échecs, il est encore plus fort que jamais. Il nous oppose au centre le corps de Bulow, à notre gauche les corps de Langeron, de Sacken et de Wintzingerode, et sur notre droite les corps de Kleist et d'Yorck. Toutes ces troupes ont pour centre la ville de Laon, située sur un pic élevé qui domine les environs.

Dans les rangs français on ne se sent découragé ni par le nombre ni par la position de l'ennemi. Tout présage donc une action sanglante et décisive.

Le 10, à quatre heures du matin, Napoléon mettait ses bottes, et demandait ses chevaux, lorsque deux dragons, arrivant à pied dans le plus grand désordre, lui sont amenés. Ils disent qu'ils viennent d'échapper par miracle à travers un *houra* que l'ennemi a fait cette nuit sur les bivouacs du duc de Raguse, et que tout est perdu de ce côté. Ils croient le maréchal pris ou tué. Napoléon fait aussitôt monter à cheval tous ses officiers. Tandis que les uns courent aux nouvelles du côté du duc de Raguse, les autres vont à l'avant-garde suspendre le mouvement général d'attaque que l'armée commençait. Bientôt les renseignements arrivent, et l'on ne tarde pas à acquérir la triste certitude

que le corps d'armée du duc de Raguse a été en effet surpris et dispersé dans une attaque de nuit ; que le désordre a été extrême, que le parc a perdu une grande partie de ses canons ; mais que le duc de Raguse n'est pas tué, et qu'il est de sa personne du côté de Corbeny sur la route de Reims, cherchant à rallier les fuyards.

Cet événement met le comble aux contrariétés qui depuis quelque temps déjouent tous nos efforts.

Nous devions attaquer l'ennemi; c'est lui qui nous attaque, encouragé par les avantages qu'il vient d'obtenir dans la nuit; mais il ne peut parvenir à occuper le village de Clacy, où la division Charpentier fait la plus belle contenance. Il est repoussé, et nos détachements le poursuivent jusqu'aux portes de Laon. Cependant, on ne peut plus penser à le forcer dans cette position ; il faut s'occuper de la retraite, et Napoléon s'y résigne. Dans l'après-midi, les équipages commencent à se mettre en route; et pour masquer le mouvement, on continue pendant le reste de la journée de faire diverses démonstrations contre l'ennemi. Ce n'est que le 11 au matin que Napoléon quitte Chavignon. L'armée le suit, et vient prendre position dans les défilés qui couvrent Soissons.

Cette ville, si souvent prise et reprise dans cette courte campagne, et toujours jouant le rôle le plus important, se présente encore dans ce moment comme le seul obstacle qui puisse arrêter l'ennemi. A peine Napoléon est-il descendu à l'évêché, qu'il s'occupe de pourvoir à la défense de la place. Il fait appeler les officiers du génie, les officiers d'artillerie, le duc de Trévise. Il passe avec eux l'après-midi du 11 et toute la journée du 12, tantôt au cabinet, couché sur une carte et le compas à la main, tantôt à cheval, parcourant le terrain et jetant partout son coup-d'œil.

C'est le duc de Trévise qui reste à Soissons : tandis qu'il y disputera le passage à l'armée de Blücher, Napoléon tourne ses armes contre un nouvel ennemi.

Dans la nuit du 12 au 13 mars, au moment où l'armée allait se mettre en marche pour revenir sur la Seine par la route de Soissons à Château-Thierry, Napoléon a reçu la nouvelle que le corps d'armée du général russe Saint-Priest, qui manœuvrait du côté de Châlons-sur-Marne, vient de s'emparer de Reims. Le général Corbineau, aidé de la cavalerie du général Defrance, avait d'abord repoussé l'ennemi jusqu'à Sillery; mais les Russes étaient revenus au nombre de quinze mille hommes, et il avait fallu céder. On croyait Corbineau pris ou tué.

L'occupation de Reims par l'ennemi rétablissait les communications de Schwarzenberg avec Blücher; d'ailleurs cette entreprise tournait déjà la position qui venait d'être assignée au duc de Trévise : Napoléon ne peut négliger cet ennemi ; il prend aussitôt le chemin de Reims, et, le soir même, il arrive aux portes de la ville. Les Russes, quoique surpris, n'en montrent pas moins la résolution de se défendre. On se bat toute la soirée et une partie de la nuit. Enfin, le général ennemi est grièvement blessé; on l'emporte, ses troupes le suivent, et Napoléon entre à Reims à une heure du matin (1).

(1) Le résultat de cette affaire, où les Français n'eurent pas au-delà de sept à huit cents hommes hors de combat, au nombre desquels était le comte de Ségur, fut pour l'ennemi une perte de sept à huit cents tués, le double de blessés, et deux mille cinq cents prisonniers, onze bouches à feu, cent chariots de munitions et un équipage de pont. Au milieu des

Les malheureux habitants avaient tout à craindre d'un tumulte que l'obscurité de la nuit pouvait porter au comble. Cependant (et il faut le dire à la louange des Russes et des Français), les uns ont évacué la ville, les autres en ont pris possession, sans qu'il y ait eu d'autres dommages que ceux qui sont inévitables dans un combat. Corbineau, qui avait disparu au moment de l'occupation de Reims par l'ennemi, se retrouve le 14, à la pointe du jour, parmi les bourgeois de Reims, qui viennent faire foule devant le logis de Napoléon : il était resté déguisé chez un habitant.

Les troupes du duc de Raguse, après s'être ralliées au pont de Béry-au-Bac, étaient venues prendre part à l'attaque de Reims. Leur chef est appelé pour rendre compte de son désastre ; il se présente : à sa vue, Napoléon s'emporte en reproches, qui n'entrent que trop avant peut-être dans le cœur du maréchal. Cependant, après les plaintes, viennent les explications : bientôt les sentiments que Napoléon a toujours portés à son aide-de-camp prennent le dessus, et ce n'est plus qu'un maître en l'art de la guerre qui relève les fautes d'un de ses élèves de prédilection : Napoléon finit par le retenir à dîner.

Le même jour, 14, l'armée reçoit un renfort précieux dans la circonstance : on le doit au zèle et à l'activité du général Jaussens, Hollandais, ancien gouverneur du cap de Bonne-Espérance, qui commande en ce moment sur la frontière des Ardennes. Les émissaires qu'on lui a envoyés pour le prévenir de l'arrivée de l'armée sur les bords de l'Aisne lui sont parvenus. Il a tiré aussitôt tous les détachements qu'il a pu des garnisons qu'il commande ; et de ces détachements, réunis à Mézières, il a formé en dix jours un corps de six mille hommes, qu'il amène lui-même par la route de Rethel.

Tandis que le prince de la Moskowa s'avance vers Châlons, l'armée fait halte dans les environs de Reims, et y passe les journées du 14, du 15 et du 16. Ces trois jours de repos sont indispensables pour se préparer à de nouvelles marches. Napoléon les met à profit dans son cabinet, et médite ce qui lui reste à faire.

Cette halte militaire est une des dernières dans lesquelles il trouve le temps de signer le travail de ses ministres, et de mettre toutes les affaires de l'Empire au courant. Il passe une grande partie du jour avec le duc de Bassano. Chaque semaine, un auditeur du conseil d'état lui apportait le travail de Paris : quelles que fussent les fatigues de la guerre et la gravité des circonstances, il voyait tout, il pourvoyait à tout, et jusqu'alors il avait pu suffire aussi bien aux affaires de l'intérieur qu'à celles de l'armée.

---

trophées d'une victoire si complète, Napoléon eut un secret dépit d'avoir laissé échapper celui qui aurait pu constater son triomphe dans Paris ; mais il voulut adoucir en quelque sorte les regrets des propriétaires des manufactures que les troupes légères russes avaient incendiées. « La même batterie qui a » tué le général Moreau devant Dresde, dit » le rapport officiel, a aussi blessé à mort le » général Saint-Priest qui amenait les Tartares » dans sa belle patrie. »

L'Empereur entra dans Reims à une heure du matin. La ville fut spontanément illuminée, et le peuple, dans l'ivresse de sa joie, se précipita au-devant de lui, et le conduisit en triomphe à l'Hôtel-de-Ville. (*Mémoires pour servir à l'histoire de la Campagne de* 1814, par le général Koch.)

VI.

NAPOLÉON RAMÈNE L'ARMÉE SUR LA SEINE. — COMBAT D'ARCIS.

(Du 16 au 21 mars.)

Napoléon trouve dans la lecture de ses dépêches des renseignements qui lui permettent de jeter un regard autour de lui.

Au Nord, le général Maison continue de manœuvrer entre Tournay, Lille et Courtray, et contient l'ennemi.

Le général Carnot est resté maître de la campagne d'Anvers, et tient les Anglais à distance. Ceux-ci, après avoir échoué dans la tentative d'un bombardement dont notre flotte était le point de mire, viennent d'éprouver un échec plus sanglant.

Leur général, Graham, avait des intelligences dans Berg-op-Zoom ; la nuit du 8 au 9 mars, ses troupes surprennent l'entrée d'une porte ; quatre mille Anglais pénètrent dans la place ; ils s'en croient maîtres : mais la présence d'esprit du général Bizannet retourne le péril contre ceux qui l'ont apporté : il rallie ses troupes, marche aux Anglais, les surprend dans l'hésitation de la nuit, les chasse de rue en rue, les accule aux portes qui se sont refermées sur eux ; et tout ce qui est entré dans la place y demeure mort ou prisonnier. Bayard n'aurait pas mieux fait !

Du côté de Lyon, l'horizon s'est rembruni. Le duc de Castiglione, au lieu de remonter la Saône, et de se porter franchement sur Vesoul, s'est amusé à guerroyer avec le général Bubna, qu'il a renfermé dans Genève ; mais tandis qu'il avait son quartier-général à Lons-le-Saulnier, les généraux Hesse-Hombourg et Bianchi, détachés de la grande armée autrichienne, arrivaient à marche forcée sur Dijon, pour occuper les routes de la Saône, et préserver les alliés de la plus dangereuse diversion qu'ils eussent à redouter.

Augereau surpris s'est vu forcé de faire une contre-marche vers eux. Le 7 mars, il a abandonné le pays de Gex et la Franche-Comté. Ses illusions à l'égard de Bubna, qu'il croyait son seul ennemi, sont dissipées : mais il est trop tard. Il a manqué l'occasion de sauver la France. Ses efforts vont se borner à couvrir Lyon ; et, dès ce moment, il cesse de peser dans la balance des grands événements de la campagne. Napoléon se décide à remplacer Augereau par un général plus actif et plus entreprenant. Il jette d'abord les yeux sur son frère Jérôme ; mais, pour inspirer confiance aux troupes, il faut un général dont la réputation soit populaire, et Napoléon arrête définitivement son choix sur le maréchal Suchet.

Au pied des Pyrénées, tout annonce de la part de l'armée et de son chef un dévouement qui semble défier même les revers. Le maréchal Soult, après avoir tenu en échec, pendant près de deux mois, toutes les forces de Wellington devant Bayonne, a dû abandonner la ligne de l'Adour. Il y a été forcé, le 27 février, par la perte de la bataille d'Orthez. Sa retraite se fait sur Toulouse dans un ordre admirable ; et déjà, le 2 mars, au combat de Tarbes, il vient de prendre sa revanche en taillant en pièces les troupes portugaises du général d'Acosta. Mais cette brave armée est affaiblie par les renforts qu'elle ne cesse d'envoyer sur Paris ; Bayonne est donc abandonné à ses propres forces, et le chemin de Bordeaux est ouvert.

A Paris, l'on tremble encore une fois.

Les ducs de Tarente et de Reggio n'out pu conserver Troyes; ils l'ont évacué le 4 mars. Ils ont ensuite essayé d'arrêter l'eunemi au passage de la Seine à Nogent : « Mais l'armée de Schwarzenberg, écrivent-ils, s'avance avec assurauce, et ils prévoient qu'ils vont être forcés à continuer leur retraite. »

Les progrès de l'ennemi, par tant de routes différentes, commencent à donner de la consistance aux espérances de la maison de Bourbon. Le duc d'Angoulême étend ses intelligences jusqu'à Bordeaux et dans tout le Midi; M. le comte d'Artois se fait voir dans la Frauche-Comté et la Bourgogne.

On a signalé ses agents dans Paris et les amis de la dynastie impériale en ont pris l'alarme. Le prince Joseph, pour coujurer l'orage, a risqué de donner à l'impératrice le conseil d'écrire secrètement à son père; mais cette princesse s'est refusée à faire une pareille démarche sans l'aveu de Napoléon.

La tentative du priuce Joseph suffirait seule pour faire entrevoir à Napoléon à quelles inquiétudes on s'abandonue. Décidé à combattre à outrauce, il n'a plus de temps à perdre; il veut porter un coup décisif, et ce ne peut être qu'eu risquaut le tout pour le tout.

Il faut d'abord sauver Paris ; l'ennemi peut y être le 20. C'est donc sur Schwarzenberg qu'il faut marcher. Mais on a besoin d'un avantage signalé, et ce n'est pas eu attaquant de front qu'on pourra l'obtenir ; l'armée française est maintenant trop peu nombreuse : c'est en queue qu'il faut aller preudre les Autrichiens. Cette manœuvre offre la chance de jeter le désordre dans l'arrière-garde ennemie, de faire des prises importantes, de déranger les combinaisons de l'attaque principale, et de placer les souverains alliés au cœur de la France dans une position faite pour les iuquiéter. Au pis aller, uotre retraite pourra toujours se faire sur les places de la Lorraine.

On suppose Schwarzenberg arrivé à Nogent. Pour déboucher sur le dos de l'euuemi, l'armée française va donc se diriger sur Épernay, la Fère-Champenoise et Méry. Le corps du priuce de la Moskowa, qu'il avait été question de détacher en partisau sur la Lorraine, suspendra l'exécution de ce plan pour venir preudre part aux efforts que toutes nos forces réunies vont encore risquer. Ce corps d'armée suivra la grande route de Châlous à Troyes, et gagnera l'Aube; le rendez-vous est sur les bords de cette rivière.

Mais, pendant le mouvement, Paris va se trouver découvert. Déjà Blücher pousse des partis sur Compiègne. L'impératrice et le roi de Rome resteront-ils exposés à être renfermés dans la capitale, sous l'influence des ennemis du dedans et du dehors ? Napoléon veut avant tout assurer la liberté de sa femme et de sou fils. Il enjoint au prince Joseph de les faire partir de Paris, à la moindre apparence de danger, et de les envoyer avec les miuistres sur la Loire.

Toutes ces dispositions faites, l'armée se met en route le 17 au matin. On ne laisse à Reims que le corps d'armée du duc de Raguse. Il doit s'entendre avec le duc de Trévise pour disputer pied à pied le chemin de la capitale aux masses de Prussiens, de Russes et de Suédois qui vont les déborder.

Napoléon arrive de bonne heure à Eperuay. Il descend chez M. Moitte, maire de la ville. C'est là qu'il apprend les événements de Bordeaux. Les An-

glais y sont entrés; ils y ont été appelés par le maire lui-même, par le comte de Lynch. D'abord les propositions de ce maire ont étonné l'ennemi, qui a hésité à s'y confier. Les gazettes retentissaient encore de ses protestations de dévouement à Napoléon, et Wellington lui faisait l'honneur de craindre un piége dans sa double conduite; mais le duc d'Angoulême avait été entièrement rassuré à cet égard par les missions de M. de La Rochejacquelein, qui, depuis quelques jours, allait de Bordeaux chez le prince, et de chez le prince à Bordeaux.

Wellington, cédant aux instances du duc d'Angoulême, avait donc consenti à détacher la division du général Beresford pour donner aux partisans de la maison de Bourbon l'appui qu'ils réclamaient ; et ceux-ci, dès qu'ils s'étaient vus protégés par les baïonnettes anglaises, avaient proclamé Louis XVIII. Cette résolution avait eu lieu le 12 mars. Le duc d'Angoulême était attendu à Bordeaux pour y faire son entrée.

Cette défection n'étonne pas Napoléon ; il semble s'attendre à de plus douloureuses épreuves!

Les bons habitants d'Epernay avaient défoncé leurs cachettes pour faire accueil à l'armée : pendant quelques heures, le vin de Champagne fait oublier aux soldats leurs fatigues, et aux généraux leurs inquiétudes!

Le 18, l'armée continue sa marche vers l'Aube. On suit la lisière qui sépare la Champagne de la Brie, et l'on s'arrête à la Fère-Champenoise pour y passer la nuit.

Dans la soirée, Rumigny arrive de Châtillon. Il annonce à Napoléon que les temporisations diplomatiques touchent à leur terme. Les plénipotentiaires des alliés, n'ayant plus d'inquiétude pour Blücher, ont renfermé aussitôt le duc de Vicence dans un délai de trois jours pour souscrire aux conditions proposées: pressé de cette façon, le plénipotentiaire de France a remis le 15 un contre-projet; mais dans une pareille démarche, et surtout lorsqu'il ne s'agit que de cessions et d'humiliations, le duc de Vicence n'est pas homme à avoir dépassé ses pouvoirs; il est donc probable que son contre-projet, quelque modéré qu'il puisse être, va devenir le signal de la rupture. Tandis que nos derniers courriers font mille détours au gré des caprices des commandants de troupes alliés, le délai fatal doit avoir expiré: ainsi le sort en est jeté.

La sensation qu'en d'autres temps cette nouvelle aurait pu faire, va se perdre dans la gravité des événements qui surviennent presque aussitôt.

Les renseignements que Napoléon reçoit sur l'ennemi sont de nature à le faire persister dans sa marche sur Méry.

Schwarzenberg avait ces jours derniers son quartier-général à Pont; il y a passé la nuit du 13 au 14. Il paraît être en pleine marche sur Paris; son avant-garde, commandée par Wittgenstein, était le 16 à Provins. Le duc de Tarente et le duc de Reggio ne cessent d'écrire qu'ils sont poussés sur Paris par toute l'armée autrichienne. Tout confirme donc Napoléon dans l'espoir qu'il va tomber sur l'arrière-garde et sur les bagages de l'ennemi.

Le 19 au matin, on se hâte de partir de la Fère-Champenoise pour aller passer l'Aube à Plancy, et dans la soirée notre avant-garde, débouchant à travers les cendres de Méry, se retrouve au hameau de Châtres, sur la grande route de Troyes à Paris. On intercepte des bagages, on culbute des pontons,

on fait quelques prisonniers, on recueille de nouveaux renseignements, et la véritable situation des choses s'éclaircit.

Napoléon a été trompé par les alarmes de la capitale. Depuis cinq jours, les ennemis ne marchent plus sur Paris. Ils sont revenus à Troyes; leur avant-garde s'est en effet avancée jusqu'à Provins, mais le gros de l'armée autrichienne est resté presque stationnaire pendant tout le temps qu'a duré l'incertitude des alliés sur les événements de Laon et de Reims. L'échec éprouvé par Saint-Priest et le séjour de Napoléon à Reims ont encore ajouté à l'indécision des généraux ennemis. Ils avaient d'abord fait dire à leur avant-garde de s'arrêter; ils lui avaient ensuite ordonné de se replier sur Nogent et Villenoxe. La nouvelle que Napoléon revenait sur la Seine, et qu'il était à Epernay, avait converti soudain ce premier mouvement en une retraite générale. Platow, qui était à Sezanne avec tous ses Cosaques, était revenu le 17 sur Arcis; les ponts de Nogent avaient été levés précipitamment; le grand quartier-général des alliés s'était replié sur Troyes; les gros bagages avaient reculé plus loin. Il était même question chez l'ennemi de se retirer jusqu'à Bar (1). Les troupes que nous venons de surprendre à Châtres sont l'arrière-garde de l'arrière-garde; elles appartiennent au corps de Giulay, et ramènent les derniers bateaux du pont qui avait été jeté à Nogent.

Ainsi, plus de doutes; la grande armée autrichienne a rétrogradé; Paris en est délivré, et le retour de Napoléon a suffi pour ce résultat. Mais ici le succès tourne contre nous; il dérange nos plans, fait venir l'armée au pas de course, de Reims jusqu'à Méry, pour frapper sur le vide, et nous rejette dans le cercle des incertitudes, en imposant à Napoléon la nécessité d'entreprendre un nouveau système d'opérations. Le seul avantage qu'on ait obtenu, c'est la jonction avec les corps des ducs de Tarente et de Reggio. Ces maréchaux arrivent de Villenoxe à Plancy, croyant suivre les traces de Wittgenstein; malgré cette réunion, nos forces sont encore tellement disproportionnées, qu'il est impossible de se commettre aux hasards d'une bataille rangée. Les considérations qui à Reims ont décidé à manœuvrer sur les derrières de Schwarzenberg se représentent avec les mêmes probabilités. Napoléon reprend donc son premier plan. Nous avons tourné trop court en rabattant de Fère-Champenoise sur Plancy; maintenant, pour nous replacer dans la direction qui conduit sur les derrières de l'ennemi, nous allons remonter l'Aube jusqu'à Bar, s'il le faut.

Le 20 mars, toute l'armée était donc en marche pour remonter l'Aube : on arrive de bonne heure à la hauteur d'Arcis. On ne devait pas s'y arrêter, mais on aperçoit sur la route de Troyes quelques troupes ennemies : des détachements vont les reconnaître; ils trouvent de la résistance, l'avant-garde s'engage, le canon gronde. Napoléon accourt, il appelle successivement toutes ses troupes; les forces de l'ennemi

(1) C'est dans cette terreur panique que l'empereur Alexandre fit dire, à quatre heures du matin, au général Schwarzenberg qu'il fallait envoyer un courrier à Châtillon pour qu'on signât le traité de paix que demanderait le duc de Vicence. (Voyez Wilson sur la Russie, édition de Paris, de 1817, page 90.) On assure que l'anxiété que l'empereur Alexandre éprouva à cette époque, fut si grande, qu'il disait lui-même « que la moitié de sa tête en » grisonnerait. » (Beauchamp, page 112, tome II.)

s'accroissent aussi, mais dans une proportion bien plus forte ; et bientôt Napoléon, qui a eu l'espoir de tomber sur un corps isolé, reconnaît que c'est l'armée de Schwarzenberg tout entière qu'il a devant lui.

De nouvelles résolutions chez les alliés avaient amené de nouveaux hasards.

Au moment où le prince Schwarzenberg se disposait à évacuer Troyes pour continuer sa retraite, l'empereur Alexandre s'était opposé à ce mouvement. Un conseil de guerre avait été convoqué dans la nuit, et l'on avait avisé aux moyens de ne pas toujours reculer devant nos petites armées. A cet effet, on était convenu de se procurer une masse de forces telle que le nombre pût désormais l'emporter sur le courage, triompher des manœuvres et maîtriser toutes les chances. Le nouveau plan consiste à réunir en une seule armée les forces immenses de Blücher et de Schwarzenberg. Toute opération d'attaque ou de retraite doit être ajournée jusqu'après cette grande concentration. Déjà l'ordre avait été donné à Blücher de se rapprocher des bords de la Marne ; en conséquence, il n'y a plus qu'à se mettre en marche pour aller au-devant de lui. Le rendez-vous général est donné dans les plaines de Châlons : Schwarzenberg s'y rendait par la route d'Arcis.

Combien Napoléon, fatigué de conseils timides et de récits décourageants, était loin de soupçonner qu'il pût encore intimider ses ennemis au point de leur inspirer des marches d'une si haute prudence ! En cherchant à manœuvrer sur leurs flancs, il est tombé dans la nouvelle direction qu'ils viennent de prendre, et retrouve leur avant-garde. Cette rencontre est extrêmement critique pour l'armée française. Napoléon y court personnellement de grands risques. Enveloppé dans le tourbillon des charges de cavalerie, il ne se dégage qu'en mettant l'épée à la main. A diverses reprises, il combat à la tête de son escorte ; et loin d'éviter les dangers, il semble au contraire les braver. Un obus tombe à ses pieds; il attend le coup, et bientôt disparaît dans un nuage de poussière et de fumée : on le croit perdu ; il se relève, se jette sur un autre cheval, et va de nouveau se placer sous le feu des batteries !... La mort ne veut pas de lui.

Tandis que l'ennemi se développe et forme un demi-cercle qui nous renferme dans Arcis, l'armée française se rallie sous les murs crénelés des maisons des faubourgs. La nuit vient la protéger dans cette position, mais on ne peut espérer de s'y maintenir longtemps; à chaque instant l'ennemi nous resserre davantage. Les boulets se croisent dans toutes les directions sur la petite ville d'Arcis ; le château de M. de la Briffe, où se trouve le quartier impérial, en est criblé. Les faubourgs sont en feu, et nous n'avons qu'un seul pont derrière nous pour sortir de ce mauvais pas. Napoléon met la nuit à profit ; le 21 au matin, un second pont est jeté sur l'Aube, et le mouvement d'évacuation commence.

Cependant l'affaire s'est engagée de nouveau sur toute la ligne, et dure une partie de la journée. On ne combat plus pour la victoire, mais on fait tête à l'ennemi ; on le retient, on l'arrête, quand il pouvait nous écraser, et l'on repasse l'Aube avec ordre. Les ducs de Tarente et de Reggio restent les derniers sur la rive gauche.

Cette affaire achève de convaincre l'armée qu'elle est trop faible pour lutter corps à corps contre les masses de

l'ennemi. N'ayant pu leur barrer le passage de l'Aube, pouvons-nous penser à leur disputer le chemin de la capitale? Napoléon ne veût point reculer devent Schwarzenberg jusqu'aux barrières de Charenton. Il ebandonne la route de Paris, et opère sa retraite par les chemins de traverse qui conduisent du côté de Vitry-le-Français et de la Lorraine.

VII.

MARCHES ET CONTRE-MARCHES ENTRE VITRY, SAINT-DIZIER ET DOULEVENT. — RETOUR SUR PARIS.

(Du 21 au 31 mars.)

Nous voici désormais séparés de la capitale : les avenues en sont ouvertes à l'ennemi ; mais eura-t-il la confiance d'y mercher ?

Le parti que prend Napoléon menace les communications principales des alliés, et va peut-être allumer un fatal incendie sur leurs derrières. S'ils donnent à cette manœuvre hardie l'attention qu'elle mérite, Paris n'aura rien à craindre. Déjà ils semblent suivre nos traces avec inquiétude ; les ducs de Reggio et de Tarente, qui sont à l'arrière-garde, font dire que toute l'armée ennemie est à notre poursuite. Napoléon, en s'éloignant, emporte donc l'espoir d'attirer les alliés dans un nouveau système d'opérations. Mais en même temps Napoléon ne perd pas de vue la rive gauche de la Seine, que les alliés viennent d'ahandonner; il veut manœuvrer de manière à rester toujours maître de revenir sur Paris par cette route.

On passe la nuit du 21 au 22 eu village de Somepuis.

Le 22, on traverse la Marne au gué de Frignicourt. Un détachement va sommer Vitry-le-Français d'ouvrir ses portes, et la journée finit par de vaines démonstrations contre cette place. Napoléon s'arrête au château de Plessis-ô-le-Comte, commune de Longchamps, entre Vitry et Saint-Dizier. Il y dicte le hulletin d'Arcis et quelques dépêches pour Paris ; mais les courriers n'ont plus de route : on e recours à des émissaires qui promettent de gagner Paris à travers champs.

Le 23, l'armée continue son mouvement. On couche à Saint-Dizier ; c'est dans cette ville que le duc de Vicence rejoint le quartier impériel. Il a quitté Châtillon le 20 mars ; il est eccompagné du secrétaire de légation Rayneval ; et pour arriver jusqu'à nous, ils ont dû subir les nombreux détours que l'ennemi leur a prescrits.

Ce retour du duc de Vicence sert de prétexte aux propos d'un sourd mécontentement qui règne dans la plupart des états-majors-généraux. Il y a autour de Napoléon lui-même trop de personnes qui s'éloignent de Paris avec regret. On s'inquiète tout haut; on commence à se plaindre. Dans la salle qui touche à celle où Napoléon s'est enfermé, on entend des chefs de l'ermée tenir des propos décourageants. Les jeunes officiers font groupe autour d'eux. On veut secouer l'hebitude de la confiance. On cherche à entrevoir la possibilité d'une révolution ; tout le monde parle, et d'abord on se demande : « Où va-t-on ? Que devenons-nous? » S'il tomhe, tomberons-nous evec » lui ? » Jamais Napoléon n'a eu plus besoin de sa forte volonté pour lutter contre l'opposition qui l'entoure; mais, pour la première fois, il ignore ce qui se passe chez lui.... ou feint de l'ignorer.

Après l'aveu qui vient de nous échap-

per, hâtons-nous de rendre justice à l'armée. Officiers et soldats, tous ont conservé l'énergie et le dévouement qui peuvent seuls faire réussir la campagne aventureuse à laquelle on est près de s'abandonner.

Napoléon, avant de prendre un parti définitif, a besoin de recueillir des renseignements plus certains sur celui auquel la grande armée des alliés s'est elle-même décidée. Pour mettre le temps à profit, et continuer l'exécution de ses projets, il fait attaquer toutes les routes de l'ennemi; il envoie du côté de la Lorraine le duc de Reggio, qui s'établit à Bar-sur-Ornain, et du côté de Langres le général Piré, qui va courir jusqu'à Chaumont. Ces routes sont les lignes d'opération des alliés; elles sont couvertes de leurs parcs, de leurs bagages, de leurs voyageurs; on y trouvera des nouvelles, et il est possible d'y faire d'importantes captures! En attendant, l'armée prend position sur la route qui communique de Saint-Dizier à Bar-sur-Aube. Le 24 au soir, le quartier impérial s'établit à Doulevent; nos ailes s'étendent, l'une vers Bar, l'autre vers Saint-Dizier, prêtes à déboucher également sur les routes de la Lorraine, sur celles de la Bourgogne, ou sur la route de Paris par la rive gauche, suivant les avis qu'on recevra.

Napoléon reste toute la journée du 25 à Doulevent. Pendant ce repos, la cavalerie du général Piré entre à Chaumont, intercepte la route de Langres, enlève des estafettes et des courriers, soulève les paysans, et répand l'alarme depuis Troyes jusqu'à Vesoul. Mais le 26 au matin, Napoléon est tout à coup rappelé sur Saint-Dizier; l'ennemi y attaque vivement notre arrière-garde; il l'a forcée d'évacuer cette ville, et s'avance avec une confiance dont Napoléon croit pouvoir profiter. L'armée arrive donc inopinément au secours de l'arrière-garde, et rétablit le combat. La cavalerie des généraux Milhaud et Sébastiani bat l'ennemi au gué de Valcourt sur la Marne. Les alliés en désordre abandonnent Saint-Dizier, et s'enfuient par les deux routes opposées de Vitry et de Bar-sur-Ornain.

Napoléon rentre encore une fois à Saint-Dizier; il y passe la nuit.

Il croyait être poursuivi par l'armée du prince Schwarzenberg, et il apprend par les déclarations des blessés que c'est à un détachement de l'armée de Blücher qu'il vient d'avoir affaire: les rapports de l'arrière-garde n'avaient cessé de répéter que toutes les forces de l'ennemi couraient après nous, et il acquiert la certitude que le corps d'armée de Wintzingerode est le seul qui ait été envoyé à notre poursuite. Que devient donc Schwarzenberg? Comment les troupes de Blücher, qui naguère menaçaient Meaux, se trouvent-elles maintenant aux portes de la Lorraine? On se perd en conjectures.

Napoléon prend le parti de pousser une forte reconnaissance sur Vitry, et le 27 au soir il recueille, sous les murs de cette place, des détails qui lui donnent enfin l'explication des mouvements de l'ennemi. Les dépositions des prisonniers, le rapport de quelques-uns de nos soldats échappés des mains de l'ennemi, les bulletins des alliés, leurs proclamations imprimées, que les paysans des environs de Vitry nous apportent, confirment la vérité sur les événements qui viennent de se passer.

Tandis que Schwarzenberg forçait le passage de l'Aube à Arcis, Blücher arrivait par la route de Reims sur les bords de la Marne. Il avait rejeté du

côté de Château-Thierry les corps du duc de Raguse et du duc de Trévise. Le 23, la jonction des armées de Blücher et de Schwarzenberg s'était opérée. Jamais, depuis Attila, l'immense plaine qui s'étend entre Châlons et Arcis n'avait contenu plus de soldats!

Il restait aux alliés à décider s'ils marcheraient contre Napoléon, ou s'ils s'avanceraient sur Paris; ils avaient longtemps hésité. Les chefs les plus prudents, craignant une *Vendée impériale*, avaient parlé de se retirer sur le Rhin; et la réunion de toutes leurs forces ne leur paraissait pas moins nécessaire pour effectuer une telle retraite que pour marcher en avant: mais sur ces entrefaites, des émissaires secrets étaient arrivés de Paris (1), ils avaient apporté la nouvelle qu'un puissant parti attendait les alliés; dès lors toute irrésolution avait cessé. Certain d'avoir la trahison pour auxiliaire, l'ennemi avait choisi pour la première fois le parti le plus hardi, et le 23 mars au soir une proclamation qui annonçait à la France la rupture des négociations de Châtillon, et la réunion des deux grandes armées européennes, avait publié la résolution des alliés de s'avancer en masse sur Paris (1).

(1) Depuis la rupture des conférences de Châtillon, le Czar avait reçu du sein de Paris même la première communication un peu authentique de la situation réelle de cette capitale, etc. (Beauchamp, tome II, page 139.)

Si les révélations historiques de M. Beauchamp ne suffisent pas, nous pouvons y ajouter les aveux précieux échappés à M. l'abbé de Pradt: « Les alliés, se sentant sur un terrain tout neuf, au milieu d'éléments absolument inconnus, désiraient s'appuyer des connaissances des personnes qu'ils supposaient être les mieux informées de l'état intérieur de la France. MM. de Talleyrand et de Dalberg avaient fixé leur attention d'une manière plus particulière.... Quelque peu de titres que je puisse avoir à partager cet honneur, il m'avait été accordé. *On avait poussé l'attention jusqu'à pourvoir à notre avenir*, s'il eût été compromis par les événements... Nos réunions avec les personnes ci-dessus citées continuaient toujours, et souvent plusieurs fois par jour. Le congrès de Châtillon était notre fléau. Nous n'avons pas laissé passer un jour sans miner, sans ébranler la domination de l'Empereur, et sans chercher ce qu'il lui fallait susciter au jour de sa chute. Les armées françaises se trouvaient interposées entre Paris et les alliés, les communications avec eux étaient de la plus extrême difficulté. Le premier qui ait triomphé des obstacles fut M. de Vitrolles, et c'est par lui que les ministres des grandes puissances commencèrent à acquérir des connaissances positives sur l'état des affaires intérieures, qu'ils ignoraient tout à fait. » (Extrait du récit historique publié par M. de Pradt sur la restauration de la royauté, pages 30, 31, 32 et 47.)

Pour achever d'éclaircir cette époque décisive de la campagne, nous finirons par la déclaration que M. Wilson, témoin oculaire, a publiée, page 91 de son écrit, sur cette campagne. « Les alliés se trouvaient dans un cercle vicieux, d'où il leur était impossible de se tirer, *si la défection ne fût venue à leur secours*. Ils étaient hors d'état d'assurer leur retraite, et cependant obligés de s'y déterminer. Cette défection favorable à leur cause, et qui, à ce que l'on croit, était préparée de longue main, fut consommée au moment même où les succès de Bonaparte semblaient hors du pouvoir de la fortune; et le mouvement sur Saint-Dizier, qui devait lui assurer l'Empire, lui fit perdre la couronne. »

(1) Ce fut vers cette époque que le cabinet de Londres commença à dérouler le plan dans la connaissance duquel il avait initié la Russie depuis l'ouverture de la campagne, et qui consistait à replacer les Bourbons sur le trône de France. On en avait fait une espèce de mystère à la cour de Vienne, tant *qu'on parut vouloir traiter* avec Napoléon; mais *dès qu'on eut amené les choses au point de rendre la rupture du congrès inévitable*, on fit entrevoir à l'empereur d'Autriche que la France ne pourrait être ramenée dans ses anciennes limites, qu'autant que le rétablissement de la maison de Bourbon, en imprimant un mouvement

Les ducs de Trévise et de Raguse devaient présenter quelques obstacles à la marche de l'ennemi ; ils pouvaient du moins rallier à eux les renforts et les convois qui sortaient chaque jour de la capitale pour aller rejoindre Napoléon ; multiplier, par une retraite digne de leur talent, les fatigues de leurs adversaires, et se retirer enfin, sans avoir été entamés, jusqu'aux barricades des faubourgs de Paris : mais tous les malheurs devaient nous accabler à la fois. Les deux maréchaux, persuadés que Napoléon faisait sa retraite sur eux, avaient cru devoir se porter au-devant de lui. Ils n'avaient reçu aucun des officiers que l'état-major leur avait envoyés. À Château-Thierry, s'étant hasardés à marcher sur Fère-Champenoise, ils étaient venus donner tête baissée sur la masse des alliés ; aussi avaient-ils été écrasés. Ces événements avaient eu lieu le 25 mars, et les alliés les proclamaient sous le titre de *victoire de Fère-Champenoise* (1).

contraire à l'esprit de conquête dont la nation paraissait animée comme son chef, la disposerait à un sacrifice si pénible à son orgueil; ajoutant qu'il serait difficile de favoriser ses projets d'agrandissement en Italie, s'il n'adoptait franchement cette voie expéditive, de concilier l'intérêt général des puissances avec le sien. Ces communications donnèrent à réfléchir à François II ; et s'il importait à sa dignité de conserver un trône à sa fille, il lui parut bien plus avantageux de rentrer en possession des belles provinces dont il avait été dépouillé. Faisant donc taire dans son cœur les sentiments paternels qui s'élevaient en faveur de l'infortunée Marie-Louise, il consentit à l'offrir *une seconde fois* en holocauste, pour obtenir ce que ses armes n'avaient pu gagner en quinze campagnes.

Tel était l'état général des affaires politiques au 24 mars. Non seulement les souverains alliés avaient rompu les négociations avec Napoléon, mais encore, pris l'engagement de poursuivre la guerre jusqu'à ce qu'ils l'eussent détrôné.

Pour retarder cette catastrophe, il ne lui restait que cinquante mille hommes, divisés en deux corps principaux, séparés par des masses formidables, et qu'il n'aurait pu réunir que sous Paris, en renonçant à l'instant au projet de manœuvrer sur les derrières de la Grande-Armée.

(*Mémoires pour servir à l'histoire de la Campagne de* 1814, par le général Koch.)

(1) L'engagement durait depuis sept heures, et les maréchaux se flattaient de gagner les hauteurs de Fère-Champenoise en combattant, lorsqu'une affreuse giboulée vint augmenter l'embarras du mouvement rétrograde sur Connantray. La cavalerie de la garde russe, favorisée par cette averse qui fouettait le front de la ligne française, chargea les cuirassiers à peine reformés, les culbuta sur l'infanterie et leur enleva deux pièces d'artillerie. Les divisions de jeune garde n'eurent que le temps de se former en carrés. Deux de la brigade Jamin furent sabrés et le général pris. Ceux de la brigade Le Capitaine perdirent leur artillerie et souffrirent beaucoup sans avoir été entamés. Pour surcroît de malheur, l'orage grossissait ; il grêlait avec violence; aucune amorce ne prenait, et l'on ne pouvait faire usage que de la baïonnette. Dans cette scène de carnage, que le désordre de la nature rendait encore plus horrible, l'on ne distinguait plus les siens à trois pas, et deux fois les maréchaux se réfugièrent dans les carrés pour n'être pas entraînés par les fuyards. Enfin le temps s'éclaircit ; la bonne contenance des divisions Ricard et Christiani, aux extrémités de la ligne, donna le temps à la cavalerie de passer le ravin de Connantray, et de se reformer de l'autre côté.

A peine l'armée française fut-elle ralliée derrière Connantray, qu'on vit s'avancer sur la gauche une colonne soutenant un vigoureux combat. Cette colonne, dont l'apparition causait de l'étonnement et de l'inquiétude aux alliés, était celle des divisions Pacthod et Amey qui escortaient un grand convoi. Elles avaient marché presque toute la nuit; les chevaux tombaient de fatigue; le général Pacthod se croyant à l'abri de tout danger, d'après une lettre du duc de Trévise qui l'engageait à rester jusqu'à nouvel ordre à Bergeres, jugea avoir le temps de les faire rafraîchir à Villeseneux; il y fut attaqué, voulut se retirer sur Fère-

Le même jour 25, le convoi du général Pacthod, qui amenait de Paris de l'artillerie et des munitions, avait été enlevé du côté de Sompuis ; cette file de canons augmentait encore la liste des pièces que l'ennemi se vantait d'avoir prises au combat de Fère-Champenoise.

En résumé, le succès des alliés était complet ; la fortune avait pris plaisir à multiplier pour eux les fruits de la rencontre d'Arcis. Ils s'avançaient sur Paris, n'ayant plus devant eux que des fuyards.

A peine le voile qui couvrait notre situation est-il tombé, que Napoléon remonte à cheval, s'éloigne de Vitry, et fait rentrer tout son monde dans Saint-Dizier. Il s'enferme dans son cabinet, et passe la nuit du 27 au 28 sur ses cartes.

Si les alliés profitent de leurs avantages en marchant sur Paris, il nous reste à profiter des nôtres : nous sommes maîtres de nos mouvements ; rien ne nous empêche plus de rallier les garnisons, de fermer les routes, et de faire payer cher l'audace avec laquelle cette foule d'étrangers s'aventure au cœur de nos provinces ! Que la capitale suive ses destinées, mais que l'ennemi y trouve son tombeau. Depuis l'ouverture de la campagne, on n'a cessé de prévoir cette extrémité ; Napoléon a fait tous ses efforts pour se familiariser avec les résolutions qu'elle comporte ; ses plans sont faits en conséquence, il n'y a plus qu'à persister. Cependant, au moment d'agir, tout change ; la considération des dangers de Paris l'emporte ! On fatiguait continuellement Napoléon de ce tableau. Devenu malheureux, il craint de paraître dur et absolu ; il cède, et tout ce qui lui reste de ressources est sacrifié au salut de la capitale !

Paris peut résister quelques jours ; les Parisiens ont promis de se défendre : mais Napoléon arrivera-t-il assez tôt à leur secours ?

L'ennemi, marchant à travers des plaines ravagées, achève de les épuiser ; et nous ne pouvons suivre ses traces sans risquer d'aller nous perdre dans les déserts. Il faut donc prendre une route moins fatiguée. On a vu plus haut le soin que Napoléon a mis à se ménager celle de la rive gauche de la Seine : notre arrière-garde est encore échelonnée entre Saint-Dizier et Doulevent ; qu'elle retourne vers Bar-sur-

Champenoise, et succomba malgré la résistance la plus héroïque.

Cependant le généralissime, l'empereur de Russie et le roi de Prusse, arrivés à Fère-Champenoise avec leur simple escorte, surpris de la canonnade qui grondait sur leur droite, autant que de l'attitude d'une armée qu'ils croyaient en déroute, rappelèrent la majeure partie de la cavalerie lancée à la poursuite, et pressèrent la marche de l'infanterie retardée au passage de la Somme-Soude, afin de l'opposer à la colonne qu'ils voyaient déboucher inopinément sur eux. Les maréchaux profitèrent de cet incident pour précipiter la retraite par Allement, où ils arrivèrent à neuf heures du soir.

A cette mémorable et sanglante journée, les Français perdirent neuf mille hommes, dont cinq mille hors de combat ; c'était presque la moitié des hommes présents. Les généraux de division Pacthod et Amey, les généraux de brigade Jamin, Delord, Bontl et Thevenel, qui se trouvaient au nombre des prisonniers, furent présentés à l'empereur Alexandre qui, dit-on, ne put s'empêcher de donner à leur valeur malheureuse des paroles de consolation.

On a fait monter la perte des alliés à quatre mille hommes tués ou blessés. Une particularité singulière, et qui dans une guerre d'invasion rappelle ces scènes déplorables de troubles civils, c'est que le chef de bataillon Rapatel, ex-aide-de-camp du général Moreau, devenu officier d'ordonnance de l'empereur de Russie, fut tué en sommant le carré où un de ses frères combattait comme capitaine d'artillerie.

Aube. En suivant ce mouvement, l'armée débouchera sur la route de Troyes ; nous aurons devant nous les avenues qui conduisent à Paris, et, la Seine nous séparant désormais de l'ennemi, nos marches n'en seront que plus assurées. C'est à ce parti que Napoléon s'arrête. Quelque avance que l'ennemi ait sur nous, il espère arriver à temps pour rallier ses forces sous le canon de Montmartre, et discuter en personne les dernières conditions de la paix.

Les ordres sont donnés; l'armée se met en marche pour gagner la route de Troyes par Doulevent.

Au moment où le quartier impérial allait quitter Saint-Dizier, on amène sur des charrettes huit ou dix personnages dont les voitures ont été enlevées entre Nancy et Langres ; ce sont les paysans des environs de Saint-Thibaut qui les ont prises. Parmi ces voyageurs, on distingue M. de Weissemberg, ambassadeur d'Autriche en Angleterre, qui revient de Londres ; le général suédois de Brandt ; le conseiller de guerre Peguilhem, et MM. de Tolstoï et Marcoff, officiers russes. Si l'on en croit les bruits que depuis l'on a fait courir, M. de Vitrolles, qui avait été envoyé vers M. le comte d'Artois par M. Talleyrand, faisait partie de cette capture ; mais il était parvenu à s'échapper en se glissant parmi les domestiques. Les paysans avaient cru prendre M. le comte d'Artois lui-même, pour qui des relais avaient été commandés sur cette route.

Ce qui, dans leur malheur, avait pu arriver de mieux à ces messieurs, c'était d'avoir été conduits devant Napoléon. Il ne veut tirer de leur accident d'autre avantage que celui d'essayer une démarche directe auprès de son beau-père. M. de Weissemberg est appelé ; il le fait déjeuner avec lui, et bientôt après il ordonne qu'on le remette en liberté, ainsi que ses compagnons de voyage. Il leur fait rendre leurs portefeuilles et leurs dépêches ; le duc de Vicence leur procure des chevaux, et M. de Weissemberg part chargé d'une commission confidentielle pour l'empereur d'Autriche. Mais, par une fatalité qu'on retrouve à chaque page de cet écrit, ce souverain avait été séparé de ses alliés ; l'alarme répandue sur les grandes routes par les coureurs du général Piré avait gagné les équipages de l'empereur d'Autriche, et dans ce moment même, où il était si désirable que M. de Weissemberg pût le rejoindre, il était entraîné jusqu'à Dijon (1).

Il faut donc oublier cette tentative qui n'a pas eu de suite.

Peu d'heures après le départ de ces messieurs, on quitte Saint-Dizier. La campagne de Napoléon avait commencé dans cette ville ; elle vient d'y finir. Désormais il ne va plus être question que du retour sur Paris.

Le 28, dans l'après-midi, on se retrouve à Doulevent. Un émissaire de M. de La Valette y attendait Napoléon. Depuis dix jours on n'avait pas reçu de nouvelles de Paris : avec quel empressement on attend le déchiffrement du petit papier dont cet homme est porteur! Voici ce qu'on y trouve : « Les » partisans de l'étranger, encouragés » par ce qui se passe à Bordeaux, lè» vent la tête ; des menées secrètes les » secondent. La présence de Napoléon

(1) L'empereur d'Autriche avait été forcé de s'enfuir avec un gentilhomme et un domestique, dans un drowska allemand, et d'aller se mettre en sûreté à Dijon, où il était resté trente heures réellement prisonnier. (Voyez l'écrit de sir Robert Wilson, page 90.)

» est nécessaire, s'il veut empêcher » que sa capitale ne soit livrée à l'en- » nemi. Il n'y a pas un moment à per- » dre. »

L'armée s'était déjà remise en marche.

Le 29 de grand matin, Napoléon part de Doulevent; on gagne par la traverse le pont de Doulencourt, et là une troupe de courriers, d'estafettes se présente : retenus longtemps à Nogent et à Montereau, ils ont pu enfin nous rejoindre par Sens et Troyes. Les troupes ennemies qui étaient de ce côté ont suivi le mouvement de Schwarzenberg sur la Marne, et, comme Napoléon l'avait prévu, la route de Troyes est maintenant dégagée.

Napoléon ordonne aussitôt au général Dejean, son aide-de-camp, de partir à franc étrier pour aller annoncer son retour aux Parisiens.

Après cette halte de Doulencourt, on fait un effort de marche, et l'on arrive à Troyes dans la nuit. La garde impériale et les équipages ont fait quinze lieues.

A peine est-on arrivé à Troyes que le prince de Neuchâtel dépêche son aide-de-camp, le général Girardin, vers Paris, afin d'y multiplier les avis du retour.

Napoléon n'a pris que quelques heures de repos, et le 30 au matin il est en route. Il croit devoir marcher militairement jusqu'à Villeneuve-sur-Vannes; n'ayant plus de doutes alors sur la sûreté de la route, il se jette dans une carriole de poste. Il apprend successivement, en changeant de chevaux, que l'impératrice et son fils ont quitté Paris, que l'ennemi est aux portes, et qu'on se bat! Jamais il n'a mesuré plus impatiemment les distances; il presse lui-même les postillons; les roues brûlent le pavé!

Vers dix heures du soir, il n'est plus qu'à cinq lieues de Paris; il relayait à Fromenteau, près les fontaines de Juvisy, lorsqu'il apprend qu'il arrive quelques heures trop tard. Paris vient de se rendre, et l'ennemi doit y entrer au jour.

Quelques troupes qui évacuent la capitale sont déjà arrivées dans ce village. Les généraux se pressent autour des voitures; parmi eux se trouve l'aide-major général Belliard, et bientôt les plus affligeants détails mettent Napoléon au courant des événements qui ont accéléré cette catastrophe.

Les ducs de Trévise et de Raguse, après le malheureux combat de Fère-Champenoise, n'avaient plus pensé qu'à se retirer en toute hâte sur Paris; mais à peine étaient-ils parvenus à la Ferté-Gaucher, que les corps prussiens, arrivant par les routes de Reims et de Soissons, étaient tombés sur eux. Dans cette situation, toute autre troupe aurait succombé : les restes de l'armée française avaient forcé le passage. Le 28 mars au matin, l'ennemi, suivant leurs pas, était arrivé à Meaux; à cette nouvelle, la régence avait cru devoir s'éloigner de Paris. Enfin le 29 au soir les alliés avaient vu les murs de la capitale.

Depuis huit jours, Paris était sans nouvelles. L'éloignement de Napoléon, qu'on croyait du côté de Saint-Dizier, avait fait perdre tout espoir d'être secouru. Le départ de l'impératrice et de son fils avait mis le comble au découragement; et par suite de ce brusque départ, qui avait entraîné les ministres et les principaux chefs du gouvernement, tout était resté dans le désaccord et la confusion. A la vue de l'ennemi, le riche avait pensé à capituler, et le pauvre à combattre; les ouvriers

avaient demandé des armes et n'avaient pu en obtenir (1).

Cependant les braves soldats des ducs de Trévise et de Raguse, avant de céder la capitale aux ennemis, avaient voulu tenter nn dernier effort : quelques milliers d'hommes qui faisaient le fond des dépôts de Paris, les élèves de l'école polytechnique formés en compagnie d'artillerie, et huit à dix mille braves Parisiens fournis par la garde nationale, étaient sortis des murs pour prendre part au combat. Ils n'étaient pas en tout vingt-huit mille baïonnettes, et ils n'avaient pas désespéré de faire tête à l'ennemi.

Ce matin même, 30 mars, la bataille s'était engagée dès cinq heures.

L'attaque avait été commencée sur le bois de Romainville par l'avant-garde du corps d'armée du prince Schwarzenberg. Pendant toute la matinée, on avait combattu sur ce point avec une grande ténacité. Les villages de Pantin et de Romainville, pris et repris plusieurs fois, étaient restés au pouvoir des troupes françaises, et les alliés avaient été forcés de faire avancer leurs réserves pour soutenir le combat (2). Mais à midi, le plan d'attaque des alliés s'était développé. Blücher, arrivant sur la droite, s'était avancé à travers la plaine Saint-Denis, et avait marché sur Montmartre : à gauche les colonnes du duc de Würtemberg s'étaient portées sur Charonne et sur Vincennes.

Dès ce moment, nos braves, enveloppés de toutes parts, et d'heure en heure resserrés davantage, avaient perdu tout espoir, et ne combattaient plus que pour mourir !

Le prince Joseph, commandant en chef l'armée parisienne, voyant les flots de l'ennemi parvenus au pied de Montmartre, avait reconnu qu'on ne pouvait davantage différer de capituler. Il en avait donné l'autorisation au duc de Raguse, et était aussitôt parti pour aller rejoindre le gouvernement sur la Loire.

Dans l'espace de temps qui s'était écoulé en pourparlers pour obtenir l'armistice, nous avions achevé de perdre nos positions les plus importantes. L'ennemi s'était emparé des hauteurs de Mont-Louis, et du Père-Lachaise; au centre, il avait pénétré dans Belleville et Ménilmontant; il s'était établi sur la butte Chaumont, qui domine tout Paris. Sa droite s'était groupée en grandes masses autour de La Villette; le duc de Raguse était acculé sur la barrière de Belleville ; Montmartre venait d'être forcé; Blücher allait enfin attaquer la barrière Saint-Denis, lorsqu'on était convenu de suspendre les hostilités. C'était vers cinq heures du soir; des officiers d'état-major des deux armées s'étaient aussitôt réunis. Les bases d'une capitulation avaient été posées; mais dans la soirée, la rédaction n'était pas encore terminée, et rien n'était signé.

Voilà ce qu'on raconte à Napoléon : dans cette extrémité, il envoie le duc de Vicence à Paris, pour voir s'il est encore possible d'intervenir au traité; il lui donne tout pouvoir. Il expédie en même temps un courrier à l'impé-

(1) « Les alliés étaient devant Paris, et l'approche de ce moment suprême ne nous avait pas trouvés endormis..... Le jour de l'attaque, je courus chez M. de Talleyrand ; je trouvai chez lui le duc de Plaisance et le baron Louis. » (M. de Pradt, pages 57 et 58.)

(2) La résistance des troupes françaises multipliait les obstacles à tel point qu'il devenait douteux qu'on pût s'emparer dans la journée des hauteurs qui dominent Paris; dès lors tout devenait problématique, car l'approche subite de Napoléon, au centre de tant de ressources, pouvait changer en un moment l'état de la guerre. (Beauchamp, tome II, page 209.)

ratrice, et passe le reste de cette huit à ettendre des nouvelles.

Dans ces moments d'anxiété, Napoléon n'est séparé des avant-postes ennemis que par la rivière. Les elliés, descendus des hauteurs de Vincennes, ont forcé le pont de Charenton, et se sont répandus dans la plaine de Villeneuve-Saint-Georges; leurs hivouacs jettent des lueurs d'incendie sur les collines de la rive droite, tandis que l'obscurité la plus profonde protége, sur la rive opposée, le coin où Napoléon se trouve errêté avec deux voitures de poste et quelques serviteurs.

A quetre heures du metin, arrive un piqueur dépêché par le duc de Vicence: il annonce que tout est consommé; la capitulation a été signée à deux heures de la nuit, et les alliés entreront ce matin même dens Paris.

Napoléon fait aussitôt rebrousser chemin à sa voiture, et va descendre à Fontainebleau.

VIII.

L'ARMÉE SE RANGE AUTOUR DE FONTAINEBLEAU. — NOUVELLES DE PARIS. — SUCCÈS DU PARTI ROYALISTE.

(Du 31 mars au 2 avril.)

Le 31 mers, à six heures du matln, Napoléon se retrouve à Fontainebleau. On ne prend dans le château qu'un logement militaire; les grands eppartements restent fermés; Napoléon s'établit dans son petit appartement situé au premier étage, le long de le galerie de François I[er].

Dans la soirée et dans la matinée du lendemain, on voit arriver par la route de Sens la tête des colonnes que Napoléon ramène de la Champagne, et par la route d'Essonne l'avant-garde des troupes qui sortent de Paris. Ces débris se groupent autour de Fontainebleau.

Le duc de Conegliano, qui commandait la garde nationale de Paris; le duc de Dentzig, qui, malgré son grand âge, vient de faire le campagne; le prince de la Moskowa, le duc de Terente, le duc de Reggio et le prince de Neuchâtel, qui arrivent de Troyes; les ducs de Trévise et de Raguse, qui sortent de Paris, rejoignent successivement le quartier impérial.

Le duc de Bassano est le seul ministre qui soit en ce moment auprès de Napoléon; le duc de Vicence est en mission auprès des alliés, les autres ministres sont sur le Loire evec l'impératrice.

A mesure que les troupes défilent, on leur fait prendre position derrière la rivière d'Essonne. Le duc de Raguse place son quartier-général à Essonne, le duc de Trévise étahlit le sien à Mennecy. Ce qui vient de Paris est rallié derrière cette ligne, ce qui arrive de la Chempagne prend une position intermédiaire du côté de Fontainehleau; les bagages et le grand parc d'artillerie sont dirigés sur Orléans.

Napoléon a donc encore une armée dens sa main. Tandis qu'il médite sur les ressources de sa position militaire, l'attention eutour de lui est entièrement absorbée par tout ce qui se passe à Paris. On recueille avec avidité les moindres détails qui arrivent de ce côté, et c'est d'abord du succès de le mission du duc de Vicence que l'on s'informe avec le plus d'inquiétude. Ce ministre s'était présenté, dans la nuit même du 30 au 31, aux avant-postes des alliés; il était parvenu jusqu'à l'empereur Alexendre, il en evait reçu un accueil honorable:

mais ce souverain tenait dans ses mains les clés de Paris qu'on venait de lui apporter ; il était occupé à donner des ordres pour son entrée, qui devait avoir lieu à dix heures du matin ; avant de parler d'affaires, il voulait être à Paris. Tout ce qu'avait pu obtenir le duc de Vicence, c'était la promesse qu'on lui donnerait les premiers moments dont on pourrait disposer après l'occupation militaire de la capitale.

Cependant les chefs de l'armée ennemie avaient commencé à s'expliquer contre le gouvernement de Napoléon ; le général en chef autrichien, qui, en l'absence de son maître, devait montrer le plus de circonspection dans cette grande circonstance, avait été des premiers, au contraire, à prendre l'initiative avec un empressement tout à fait inexplicable. « Parlant au nom de » l'Europe sous les armes au pied des » murs de Paris, Schwarzenberg ve- » nait de proclamer que les souverains » alliés cherchaient de bonne foi une » autorité salutaire en France pour » traiter avec elle de l'union de toutes » les nations et de tous les gouverne- » ments ; » et méconnaissant déjà les droits et l'autorité de Napoléon, il avait indiqué aux Parisiens non seulement l'exemple de Lyon (1), qui venait de se rendre, mais encore celui de Bordeaux, qui avait reconnu les Bourbons.

A ce signal, les agents que la maison de Bourbon entretenait à Paris n'avaient plus craint de se montrer ; ils avaient compris que tout allait dépendre de la manière dont Paris aurait l'air de se prononcer. L'importance du moment les avait fait redoubler d'efforts. Le peuple était dans la stupeur ; il n'y avait plus ni administration ni police ; le pavé était au premier occupant, les royalistes n'avaient plus qu'à s'en emparer.

Le 31, à midi, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse avaient fait leur entrée. Cette marche militaire, d'abord paisible, avait fini par devenir bruyante ; des cris en faveur des Bourbons s'étaient fait entendre, des cocardes blanches avaient été arborées ; et les Parisiens étonnés, cherchant des yeux l'empereur d'Autriche, avaient appris avec inquiétude qu'il était encore bien loin.

C'était chez M. de Talleyrand que l'empereur Alexandre était allé descendre. Cet ancien ministre aurait dû suivre l'impératrice sur la Loire, il en avait reçu l'ordre ; mais il s'était fait arrêter à la barrière et ramener dans Paris pour en faire les honneurs aux alliés.

A peine le Czar était-il installé dans son logement, qu'il avait tenu un conseil sur le parti politique que les alliés devaient adopter. M. de Talleyrand et ses principaux confidents n'avaient pas manqué d'être appelés à la délibération. Vainement le duc de Vicence s'était présenté pour obtenir l'audience qu'on lui avait promise ; la cause de son prince était déjà perdue qu'il n'avait encore pu se faire entendre.

Au surplus, le public n'avait pas tardé à être mis dans la confidence ; déjà M. de Nesselrode avait écrit au préfet de police de mettre en liberté tous les individus détenus pour attachement *à leur légitime souverain*, et, bientôt après, les murs de Paris avaient été placardés d'une déclaration de l'empereur Alexandre, faite tant en son nom qu'en celui des alliés, portant qu'on ne voulait plus traiter des

(1) Les alliés avaient occupé Lyon le 21 mars.



intérêts de la France avec Napoléon ni avec aucun membre de sa famille.

Cependant les alliés voulaient avant tout assurer la vie de leurs soldats. Depuis deux mois, quinze à vingt mille étaient tombés sous les coups des paysans français ; il était urgent de désarmer cette animosité.

On désirait le rétablissement des Bourbons ; mais on ne voulait pas que cette révolution parût être commandée par la force des armes ; il fallait aller doucement, ménager l'opinion, faire parler des voix françaises, et ne paraître accéder qu'au vœu national. Tel était le plan des alliés ; leur langage était devenu celui de la générosité, les partisans des Bourbons faisaient le reste (1). Ils trouvaient d'utiles auxiliaires dans cette foule de gens en place qui ne pensent qu'à conserver leur emploi ; ils recrutaient surtout des prosélytes actifs parmi tous ces ambitieux que les honneurs et les grâces n'avaient pu encore atteindre depuis quinze ans qu'ils les sollicitaient.

Toutes les familles qui avaient perdu à la révolution avaient calculé tout ce qu'une contre-révolution pouvait leur rendre. L'oreille des vieillards se prêtait volontiers à d'anciens noms, à d'anciens droits qui réveillaient les souvenirs de leur jeunesse ; l'imagination des femmes se laissait séduire par l'intérêt romanesque de quelques grandes infortunes ; la population des boutiques, inquiète au bruit du sabre étranger qui battait le pavé, s'empressait de renier le souverain qu'elle admirait hier : en un mot, les passions ja-

(1) Les coalisés promirent la conservation de la garde nationale, des musées, des monuments publics et des institutions civiles. Plusieurs considérations les engagèrent à cette condescendance dont la France n'est pas tenue de leur savoir beaucoup de gré. Leur but n'était et ne pouvait pas être de rester à Paris, et de continuer de là une guerre régulière contre l'empereur Napoléon. Une telle entreprise aurait été la cause de leur ruine. En s'étendant, leur armée s'affaiblissait; en s'éloignant du Rhin, leurs communications devenaient plus difficiles. La population des départements, qu'ils étaient obligés de quitter et de laisser peu garnis, s'insurgeait et menaçait de les isoler de toutes leurs ressources futures. D'un autre côté, Napoléon, en repassant la Loire, ralliait à lui les dépôts de l'intérieur qui auraient bientôt pu lui fournir une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. Il s'appuyait à l'armée du Rhône, à celle des Pyrénées, à celle d'Aragon qu'il pouvait faire revenir, et au corps que le général Decaen réunissait dans les environs de Périgueux. La guerre se transportait dans un pays plus difficile, où la supériorité numérique devait disparaître devant les combinaisons stratégiques. Les coalisés ne s'étaient décidés à marcher sur la capitale, que d'après l'assurance que leur avaient donné les chefs de la conspiration qui s'était organisée dans le sein du gouvernement. C'était pour diriger et protéger une révolution qu'on leur représentait comme infaillible, qu'ils avaient commis une faute militaire, en entassant toutes leurs forces au centre de la France. Bien loin que la conquête de Paris pût, par elle-même, compenser l'abandon de leurs lignes d'opérations, l'occupation d'une ville de cette étendue, et d'une aussi forte population, leur imposait de grands embarras et les exposait à des désastres presque inévitables. Ce qu'ils devaient donc chercher à éviter le plus soigneusement possible, était de mécontenter et d'irriter une population qui pouvait leur devenir aussi dangereuse. Tous les Français n'étaient pas initiés dans la conspiration qu'ils voulaient favoriser, et la majorité de la nation était loin d'être préparée à un changement de gouvernement fait sous l'influence des étrangers. Le sentiment de l'honneur national l'emportait, malgré les revers que l'on avait éprouvés; et quelques titres de conciliation ou de respect humain que pût présenter un gouvernement nouveau, il eût été repoussé en le présentant sans préparation. Il convenait donc de laisser, *en apparence*, jouir la capitale de l'exercice de ses droits politiques, afin de mieux préparer les voies au changement qu'on projetait. (*Histoire des Campagnes de* 1814 *et* 1815, par le général Vaudoncourt.)

louses, le ressentiment des ambitions trompées, des vanités blessées, des torts justement punis; les lâchetés de l'ingratitude et même celles de la peur, tout concourait à seconder les ennemis de Napoléon (1).

En général, l'idée de la conquête était insupportable aux Parisiens; on voulait à tout prix échapper à cette situation, et l'on courait se réfugier dans l'idée plus tolérable d'une restauration. Les chefs de parti avaient saisi habilement ce retour de l'amour-propre national sur lui-même. La volonté des alliés n'était présentée que comme l'appui de la nôtre, et l'oppression que six cent mille étrangers exerçaient sur notre malheureux pays commençait à s'appeler *la délivrance de la France*.

Mais il fallait un organe à cette opinion publique qu'on voulait faire parler, et l'on n'avait pas eu de peine à le trouver (2). Le sénat était en possession du droit de suppléer, dans toutes les circonstances imprévues, à l'absence du pouvoir populaire. A ce titre, le gouvernement de Napoléon lui avait donné l'initiative dans les plus grandes affaires. Le sénat avait donc été choisi pour prendre encore l'initiative dans celle-ci. Dès le 31 au soir, l'empereur Alexandre avait invité ce corps à pourvoir aux besoins des circonstances et au salut de l'Etat; il lui avait commandé de s'occuper d'une nouvelle constitution et de la composition d'un gouvernement provisoire.

Le sénat, habitué à obéir, s'était rassemblé le 1er avril, sous la présidence de M. de Talleyrand, et avait accepté, pour composer le gouvernement provisoire, MM. de Talleyrand, de Beurnonville, de Jaucourt, de Dalberg et l'abbé de Montesquiou.

Au même moment, le conseil général du département de la Seine, convoqué illégalement par son président Bellard, avait déclaré que le vœu de Paris était pour le rappel des Bourbons.

Telles sont en substance les nouvelles de Paris que l'on reçoit à Fontainebleau dans les trois premiers jours. Elles font une grande sensation parmi les chefs de l'armée, mais elles ne peuvent distraire Napoléon de ses dispositions militaires. Il est au moment de se retrouver à la tête de cinquante mille hommes; c'est sur Paris qu'il veut marcher. Il espère que le bruit de son canon réveillera les Parisiens et ranimera l'amour-propre national, comprimé un instant par la présence de l'étranger. L'ennemi est fatigué; il vient de perdre douze mille hommes dans les fossés de Paris. Depuis quelques heures, il se repose dans la sécurité du succès; ses généraux sont dispersés dans nos hôtels; ses soldats s'égarent dans le dédale des carrefours de la capitale; un coup de main sur Paris peut avoir le plus grand résultat; le mouvement des troupes commence (1)!

(1) « La plupart des conjurés avaient été comblés de bienfaits par l'Empereur; ils avaient trouvé de grands avantages dans ses victoires; mais plus leur fortune était devenue brillante, plus ils s'occupaient d'échapper au malheur commun... « Comblez un homme de bienfaits, la première idée que vous lui inspirez, c'est de chercher les moyens de les conserver. » (Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, chap. 11 et 13.)

(2) « L'empereur Alexandre ayant demandé à M. de Talleyrand quel moyen il se proposait d'employer, celui-ci répondit que ce seraient les autorités constituées, et *qu'il se faisait fort du Sénat.* » (Suite des révélations de l'abbé de Pradt, page 67.)

(1) Vers six heures, toute la garde se mit en mouvement sur Essonne. Obligée de filer

IX.

INFLUENCE DES ÉVÉNEMENTS DE PARIS SUR FONTAINEBLEAU.

Sur ces entrefaites, M. le duc de Vicence arrive ; c'est dans la nuit du 2 au 3 avril qu'il se présente à Napoléon.

Si les alliés se sont déclarés contre la personne de Napoléon, cependant tout espoir ne semble pas encore perdu. Le duc de Vicence est parvenu à se faire entendre ; il a obtenu un retour favorable aux intérêts de la régente et de son fils. Ce parti, qui a aussi sa légitimité, réunit de grands moyens d'opinion ; il balance maintenant dans l'esprit des souverains les résolutions opposées qu'on leur suggère en faveur des Bourbons : mais une prompte décision est nécessaire de la part de Napoléon ; et c'est son abdication que le duc de Vicence vient demander (1).

Napoléon ne pense pas qu'un pareil parti puisse se prendre à l'improviste ; il résiste aux instances du duc de Vicence et refuse de s'expliquer. Le jour vient, et il monte à cheval pour visiter la ligne de ses avant-postes. La journée du 3 se passe ainsi en inspections militaires.

Le soldat était bien disposé, et accueillait par des cris de joie le projet d'arracher la capitale à l'ennemi ; les jeunes généraux n'écoutaient que leur ardeur guerrière, redoutant peu de nouvelles fatigues ; il n'en était pas de même dans les rangs plus élevés, et nous en avons assez dit pour faire voir l'influence de Paris.

On frémissait à l'idée des malheurs particuliers qu'une seule marche pouvait attirer sur les hôtels où l'on avait laissé femmes, enfants, parents, amis, etc. La disposition que montrait la troupe à s'élancer dans ce grand désordre achevait de jeter l'effroi ; on tremblait aussi de perdre, par ce que l'on appelait un coup de tête, la fortune et le rang qu'on avait si péniblement acquis, et dont on n'avait pas encore pu jouir en repos. Peut-être Napoléon a-t-il déjà parlé à trop de personnes de l'abdication qu'on lui demande ; cette question délicate est livrée au public ; on l'agite dans la galerie du palais, et jusque sur les degrés de l'escalier du Cheval blanc. Malheureusement l'abdication convient à bien du monde, c'est un moyen qui s'offre de quitter Napoléon sans trop de honte, on se voit ainsi dégagé par lui-

---

par la route qui traverse la forêt de Fontainebleau, sa marche se prolongea fort avant dans la nuit qu'éclairait un beau clair de lune. Elle avait je ne sais quoi de majestueux et de solennel. Un profond silence régnait dans les colonnes ; l'on n'entendait qu'un cliquetis uniforme de sabres et de baïonnettes. D'austères réflexions préoccupaient ces soldats échappés à tant de batailles, et dont les regards sévères et sombres se fixaient par intervalles sur plusieurs batteries d'obusiers qui marchaient au milieu d'eux, suivies de l'élite de l'artillerie. L'esprit frappé du serment qu'ils avaient fait le matin, et du souvenir de vingt ans de victoires, ils s'apprêtaient, dans un recueillement héroïque, à terminer leur carrière devant les murs ou sous les décombres de la capitale. Erreur sublime, que la patrie a désapprouvée, mais qui mérita des éloges de l'ennemi même. (*Mémoires pour servir à l'Histoire de la Campagne de 1814*, par le général Koch.)

(1) Voyez l'histoire de M. Beauchamp, page 363, tome II. Le duc de Vicence n'avait rien négligé pour faire prévaloir la régence . . . . ; l'empereur Alexandre paraissait ébranlé. . . . Schwarzenberg s'était refusé à faire marcher sur Fontainebleau... L'Autriche inclinait pour la régence... « Et, ajoute-t-il, page 367, malgré la déchéance, la régence pouvait encore prévaloir, sept jours après l'entrée des alliés à Paris ! »

même : on trouve commode d'en finir de cette façon, et si Napoléon se refusait à ce grand parti, quelques-uns parlent déjà de briser le pouvoir dans sa main.

C'est dans ces dispositions que l'on apprend que le sénat a proclamé la déchéance. Napoléon a reçu le sénatus-consulte, dans la nuit du 3 au 4, par un exprès du duc de Raguse. La nouvelle est connue presque en même temps de tous les personnages marquants qui sont à Fontainebleau, et c'est le sujet général des conversations.

Cependant, le 4, les ordres étaient donnés pour transférer le quartier impérial entre Ponthiéry et Essonne. Après la parade, qui avait lieu tous les jours à midi dans la cour du Cheval blanc, les principaux de l'armée avaient reconduit Napoléon dans son appartement. Le prince de Neuchâtel, le prince de la Moskowa, le duc de Dantzig, le duc de Reggio, le duc de Tarente, le duc de Bassano, le duc de Vicence, le grand-maréchal Bertrand, et quelques autres, se trouvaient réunis dans le salon; on semblait n'attendre que la fin de cette audience pour monter à cheval et quitter Fontainebleau. Mais une conférence s'était ouverte sur la situation des affaires; elle se prolonge dans l'après-midi, et lorsqu'elle est finie on apprend que Napoléon a abdiqué.

Une seule chose a frappé Napoléon, c'est le découragement de ses vieux compagnons d'armes, et il a cédé à ce qu'on lui a dit être le vœu de l'armée.

Mais s'il abdique, ce n'est qu'en faveur de son fils et de sa femme régente. Il en rédige l'acte de sa main, et en ces termes :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France et même la vie pour le bien de la patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la régence de l'impératrice, et du maintien des lois de l'Empire.

» Fait en notre palais de Fontainebleau, le 4 avril 1814.

» NAPOLÉON. »

Un secrétaire transcrit cet acte, et le duc de Vicence se dispose aussitôt à le porter à Paris. Napoléon lui adjoint le prince de la Moskowa. Il voudrait aussi lui adjoindre le duc de Raguse; c'est le plus ancien des compagnons d'armes qui lui restent, et dans une circonstance aussi grave, où les derniers intérêts de sa famille vont être décidés, il croit avoir besoin de s'appuyer sur le dévouement de son vieil aide-de-camp. On allait donc dresser les pouvoirs du duc de Raguse, lorsque quelqu'un fait observer à Napoléon que dans cette négociation, où l'armée doit intervenir et être représentée, il serait utile d'employer un homme comme le duc de Tarente, qui apporterait d'autant plus d'influence, qu'il est connu pour avoir vécu moins près de la personne de Napoléon, et pour être entré moins avant dans ses affections. Le duc de Bassano, interrogé à ce sujet par Napoléon, lui répond que quelles que puissent être les opinions du maréchal Macdonald, il est trop homme d'honneur pour ne pas répondre religieusement à un témoignage de confiance de cette nature ; Napoléon nomme aussitôt le duc de Tarente pour son troisième plénipotentiaire. Mais il veut encore qu'en traversant Essonne, les plénipotentiaires commu-

niquent au duc de Raguse ce qui vient de se passer ; qu'on le laisse maître de voir s'il ne sera pas plus utile en restant à la tête de son corps d'armée, et que s'il tient à remplir la mission que la confiance particulière de Napoléon lui destinait, on lui enverra à l'instant des pouvoirs.

Les trois plénipotentiaires, après avoir reçu ces dernières instructions, montent dans la voiture qui les attend au pied de l'escalier ; MM. de Rayneval et Rumigny les accompagnent comme secrétaires.

Immédiatement après leur départ, Napoléon envoie un courrier à l'impératrice ; il a reçu de ses lettres datées de Vendôme ; elle doit être arrivée le 2 à Blois ; il faut bien l'informer de la négociation à laquelle on est réduit. Dans une telle extrémité, l'absence de son père, l'empereur d'Autriche, est un malheur qui grandit d'heure en heure ! Notre marche sur Fontainebleau ayant coupé les routes, a prolongé le séjour de ce souverain en Bourgogne. Napoléon autorise l'impératrice à lui dépêcher le duc de Cadore pour le pr... ... intervenir en faveur d'elle et de son fils..... Mais il est bien tard.

Succombant à l'agitation de cette journée, Napoléon s'était enfermé dans sa chambre ; il lui restait à recevoir le coup le plus sensible qui eût encore été porté à son cœur.

Dans cette nuit du 4 au 5, le colonel Gourgaud, qui avait été porter des ordres, revient d'Essonne en toute hâte : il annonce que le duc de Raguse a quitté son poste ; qu'il est allé à Paris ; qu'il a traité avec l'ennemi ; que ses troupes, mises en mouvement par des ordres inconnus, traversent en ce moment les cantonnements des Russes, et que Fontainebleau reste à découvert.

Napoléon ne peut croire d'abord à cette inconcevable défection : lorsqu'il ne lui est plus permis d'en douter, son regard devient fixe, il se tait, s'assied, et paraît livré aux idées les plus sombres. *L'ingrat !* s'écrie-t-il en rompant un douloureux silence, *il sera plus malheureux que moi* (1) !

(1) Sur cette question si souvent soulevée, nous croyons devoir mettre en regard l'opinion des deux historiens les plus remarquables de cette mémorable campagne ; ce sont deux écrivains militaires que leur talent met hors de ligne. On ne nous accusera pas de prendre nos citations chez les flatteurs de Napoléon.

« L'intention justifie toutes les entreprises politiques ; Monck, rétablissant la dynastie des » Stuarts sur le trône d'Angleterre, et Marlborough la sacrifiant à la famille de Guillaume » d'Orange, n'envisagèrent, dit l'histoire, que » la prospérité de leur pays. Si tel fut aussi » l'objet du duc de Raguse, qui oserait le blâmer ? » (*Mémoires pour servir à l'Histoire de la Campagne de* 1814, par le général Koch.)

« On dit que le motif principal qui l'engagea » à sacrifier ainsi la reconnaissance qu'il de» vait à son bienfaiteur, fut le désir d'empê» cher la guerre civile et de terminer la révo» lution, en jouant le rôle de Monck et de » Marlborough. Il vaut mieux qu'il ait été » guidé par cette illusion de l'amour-propre, » que par un motif moins honorable ; mais ce » n'était qu'une illusion. Le danger de la guerr » civile n'existait pas alors, puisque l'autorité » de Napoléon était reconnue sans contradic» tion dans les départements non occupés par » l'ennemi ; que même dans la plupart de ceux » occupés, le peuple s'insurgeait en sa faveur ; » que l'armée lui était dévouée, et que les » places et leurs garnisons lui étaient fidèles. » Quant au rôle de Monck et de Marlborough, » il n'y avait aucune parité. Ces derniers étaient » dans une position bien différente ; ils entraî» nèrent leurs armées en entier, et le duc » de Raguse fut obligé d'user de surprise, pour » enlever ses troupes qui, irritées de se voir » livrées à l'ennemi à leur insu, pensèrent sa» crifier leurs chefs. » (*Histoire des Campagnes de* 1814 *et* 1815 *en France*, par le général Guillaume de Vaudoncourt.)

« Les troupes crurent assez longtemps qu'on

Napoléon avait le cœur oppressé par des sentiments trop pénibles pour n'avoir pas besoin de les épancher : c'est à l'armée elle-même qu'il veut confier ses peines : laissons-le parler.

—

ORDRE DU JOUR.

A L'ARMÉE.

Fontainebleau, le 5 mars 1814.

« L'Empereur remercie l'armée pour » l'attachement qu'elle lui témoigne, et » principalement parce qu'elle reconnaît que la France est en lui, et non » pas dans le peuple de la capitale. Le » soldat suit la fortune et l'infortune » de son général, son honneur et sa » religion. Le duc de Raguse n'a point » inspiré ce sentiment à ses compa» gnons d'armes ; il a passé aux alliés. » L'Empereur ne peut approuver la » condition sous laquelle il a fait cette » démarche ; il ne peut accepter la vie » et la liberté de la merci d'un sujet. » Le sénat s'est permis de disposer du » gouvernement français ; il a oublié » qu'il doit à l'Empereur le pouvoir » dont il abuse maintenant ; que c'est » l'Empereur qui a sauvé une partie » de ses membres des orages de la ré» volution ; tiré de l'obscurité et pro» tégé l'autre contre la haine de la » nation. Le sénat se fonde sur les ar» ticles de la constitution pour la ren» verser ; il ne rougit pas de faire des » reproches à l'Empereur, sans remar» quer que, comme premier corps de » l'État, il a pris part à tous les événe» ments. Il est allé si loin, qu'il a osé » accuser l'Empereur d'avoir changé » les actes dans leur publication. Le » monde entier sait qu'il n'avait pas » besoin de tels artifices. Un signe » était un ordre pour le sénat, qui tou» jours faisait plus qu'on ne désirait » de lui. L'Empereur a toujours été » accessible aux remontrances de ses » ministres, et il attendait d'eux, dans » cette circonstance, la justification la » plus indéfinie des mesures qu'il avait » prises. Si l'enthousiasme s'est mêlé » dans les adresses et les discours pu» blics, alors l'Empereur a été trompé. » Mais ceux qui ont tenu ce langage » doivent s'attribuer à eux-mêmes les » suites de leurs flatteries. Le sénat ne » rougit pas de parler de libelles pu» bliés contre les gouvernements étran» gers, il oublie qu'ils furent rédigés » dans son sein ! Si longtemps que la » fortune s'est montrée fidèle à leur » souverain, ces hommes sont restés » fidèles, et nulle plainte n'a été enten» due sur les abus de pouvoir. Si » l'Empereur avait méprisé les hom» mes, comme on le lui a reproché, » alors le monde reconnaîtrait aujour» d'hui qu'il a eu des raisons qui mo» tivaient son mépris. Il tenait sa di» gnité de Dieu et de la nation ; eux » seuls pouvaient l'en priver ; il l'a tou» jours considérée comme un fardeau, » et lorsqu'il l'accepta, ce fut dans la » conviction que lui seul était à même » de la porter dignement. Le bonheur » de la France paraissait être dans la

» les conduisait à une attaque sérieuse et pro» chaine sur le flanc droit des alliés ; mais la » marche parallèle des flanqueurs bavarois qui, » en exécution de la convention militaire, s'in» terposaient processionnellement entre le » corps d'armée et la ligne ennemie, fit naître » et accrut progressivement les doutes des offi» ciers et des soldats. Les murmures éclataient » dans les rangs, et les efforts des généraux, » pour rétablir la confiance, furent inutiles. La » discipline et la subordination retinrent offi» ciers et soldats ; mais ce ne fut pas sans peine » ni sans péril qu'on parvint à conduire et à » contenir la colonne jusqu'à Versailles. » (*Mémoires pour servir à l'Histoire de la Campagne de* 1814, par le général Koch.)

» destinée de l'Empereur ; aujourd'hui » que la fortune s'est décidée contre » lui, la volonté de la nation seule » pourrait le persuader de rester plus » longtemps sur le trône. S'il se doit » considérer comme le seul obstacle à » la paix, il fait volontiers le dernier » sacrifice à la France. Il a en consé- » quence envoyé le prince de la Mos- » kowa et les ducs de Vicence et de » Tarente à Paris, pour entamer la né- » gociation. L'armée peut être certaine » que l'honneur de l'Empereur ne sera » jamais en contradiction avec le bon- » heur de la France. »

Les trois plénipotentiaires de Napoléon, arrivés à Paris dans la soirée du 4, se présentent aussitôt chez les souverains alliés. Ils ne tardent pas à s'apercevoir du terrain que leur cause a perdu pendant l'absence du duc de Vicence. Les hommes du gouvernement provisoire n'ont pas cessé d'obséder les souverains pour en obtenir l'exclusion définitive de la régente et de son fils (1).

La peur qu'ils ont du père ne leur permet d'espérer désormais quelque sûreté que par la chute de la famille entière. Ils ne quittent donc pas les salons des princes alliés. Les plénipotentiaires les ont trouvés à ce poste, ils ont vu avec inquiétude l'air de contentement qui règne sur leur visage..... Un personnage survient, et l'inquiétude des plénipotentiaires est au comble.... Le duc de Raguse, à qui ils venaient de parler en changeant de chevaux à Essonne, ils le voient entrer la tête haute dans le salon des alliés. Bientôt tout s'explique ; ils apprennent de la bouche de l'empereur Alexandre que les troupes du maréchal ont été conduites par le général S**** (1) à Versailles, et que la désertion du camp d'Essonne laisse la personne de Napoléon à la discrétion des alliés.

Jusqu'ici les souverains avaient cru devoir user de ménagements envers Napoléon, qui s'appuyait sur les vœux et les affections de l'armée. Tant qu'on l'avait vu à la tête de cinquante mille hommes d'élite postés à une marche de Paris, les considérations militaires l'avaient emporté sur bien des intrigues. Maintenant que Fontainebleau a cessé d'être une position militaire, et que l'armée semble abandonner la cause de Napoléon, la question a changé de face ; le temps des ménagements est passé : l'abdication en faveur de la régente et de son fils ne suffit plus à un ennemi rassuré ; on déclare aux plénipotentiaires qu'il faut que Napoléon et sa dynastie renoncent entièrement au trône.

Il faut donc aller chercher de nouveaux pouvoirs à Fontainebleau, et

(1) « Aux négociateurs de Fontainebleau, les membres du gouvernement provisoire succédèrent chez l'empereur Alexandre. . Tous leurs efforts portèrent sur un seul objet, celui de détourner la régence... Il y allait, pour ainsi dire, de leur tête... Ils se surpassèrent dans cette conjecture... M. de Talleyrand prononça un discours plein de vigueur... Il fut puissamment secondé par le général Dessole... Le général Beurnonville courut chez le roi de Prusse ; ce prince, aisément convaincu, décida l'Empereur de Russie à éloigner toute idée de régence... » (De Beauchamp, tome II, pages 363 à 367.) « De grands efforts furent tentés auprès des souverains alliés pour les porter à la substitution du fils au père... Mais cette entreprise échoua. Le général Dessole signala sa rentrée dans les affaires par la plus vigoureuse résistance à l'adoption des demandes de Napoléon. » (Révélations de M. l'abbé de Pradt, page 75

(1) On avait vu, la veille, à Fontainebleau, ce même général puisant deux mille écus dans la bourse de Napoléon.

c'est le duc de Vicence qui remplit encore cette pénible mission.

Le premier mouvement de Napoléon, en le voyant, est de rompre une négociation qui devient si humiliante. Poussé à bout, il veut secouer les entraves dont on l'embarrasse depuis quelques jours. La guerre n'offre plus rien de pire que la paix; c'est un fait qui doit être clair maintenant pour tout le monde, et il espère que les chefs de l'armée sont désabusés de leurs chimères. Il reporte toutes ses pensées vers les opérations militaires. Peut-être peut-on encore tout sauver; les cinquante mille soldats du maréchal Soult qui sont sous les murs de Toulouse, les quinze mille hommes que le maréchal Suchet ramène de Catalogne, les trente mille hommes du prince Eugène, les quinze mille hommes de l'armée d'Augereau que la perte de Lyon vient de rejeter sur les Cévennes, enfin les nombreuses garnisons des places frontières et l'armée du général Maison, sont encore des points d'appui redoutables sur lesquels Napoléon peut manœuvrer avec ce qui lui reste autour de Fontainebleau..... Il parle de se retirer sur la Loire.

A ce cri de rupture, l'alarme se répand de nouveau dans les quartiers généraux de Fontainebleau et dans les galeries du palais. On s'unit pour rejeter toute détermination qui aurait pour résultat de prolonger la guerre. La lutte a été trop longue, l'énergie est épuisée; on le dit ouvertement: on en a assez! On ne pense plus qu'à mettre à l'abri des hasards ce qui reste de tant de peines, de tant de prospérités, de tant de naufrages; les plus braves finissent par attacher quelque prix à la conservation de la vie qu'ils ont réchappée de tant de dangers! Peut-être aussi se sent-on entraîné par une vieille aversion contre la guerre civile. Tout enfin devient contraire à ce qui ne serait pas un accommodement. Non seulement la lassitude a dompté les esprits, mais chacun des chefs qui en valent la peine a déjà reçu de Paris des paroles de conciliation et des promesses pour sa paix particulière. On se plaît à envisager la révolution nouvelle comme une grande transaction entre tous les intérêts français, dans laquelle il n'y aura de sacrifié qu'un seul intérêt, celui de Napoléon. C'est à qui trouvera donc un prétexte pour se rendre à Paris, où le nouveau gouvernement accueille tout ce qui abandonne l'ancien. On ne voudrait pas pourtant être des premiers à quitter Napoléon. Mais pourquoi tarde-t-il si longtemps à rendre chacun libre de ses actions? On murmure hautement de ses délais, de ses indécisions et des projets désespérés qu'il conserve. Depuis qu'il est malheureux, on ne le croit plus capable que de faire des fautes, et déjà plusieurs tacticiens de fraîche date s'étonnent de l'avoir si longtemps reconnu pour leur maître. Enfin, insensiblement, chacun a pris son parti: l'un va à Paris parce qu'il y est appelé, l'autre, parce qu'il y est envoyé; celui-ci, parce qu'il faut se dévouer aux intérêts de son arme ou de son corps; celui-là pour aller chercher des fonds, cet autre parce que sa femme est malade; que sais-je encore? Les bonnes raisons ne manquent pas, et chaque homme un peu marquant qui ne peut aller lui-même à Paris, y a du moins son plénipotentiaire.

Tandis que les gens de Fontainebleau mettent tant d'intérêt à connaître ce qui se passe à Paris, de leur côté les alliés n'en mettent pas moins à savoir ce qui se passe autour de Napoléon; depuis qu'ils sont maîtres de la capi-

tale, ils ont toujours eu les yeux fixés sur lui. Ils n'ont cessé de se tenir en garde contre un de ces coups hardis auxquels il a accoutumé l'Europe. Toutes précautions ont paru bonnes ; aucune des heures qui se sont écoulées n'a été perdue. On a accumulé des troupes sur toutes les avenues. Une armée russe est entre Essonne et Paris; une autre est portée sur la rive droite de la Seine, depuis Melun jusqu'à Montereau ; d'autres corps ont marché par les routes de Chartres et d'Orléans ; d'autres encore, accourues sur nos pas par les routes de la Champagne et de la Bourgogne, se sont répandues entre l'Yonne et la Loire. Sans cesse on resserre Fontainebleau dans un blocus plus étroit.

Ces mouvements de troupes de la part de l'ennemi secondent admirablement les conseillers qui veulent que Napoléon n'ait plus d'autre parti à prendre que de briser son épée. « Où » irons-nous chercher, disent-ils, les » débris d'armées sur lesquels on sem- » ble compter encore ? Ces différents » corps de troupes sont tellement dis- » persés, que les généraux les plus voi- » sins sont à plus de cent lieues l'un de » l'autre : quel ensemble pourra-t-on » jamais mettre dans leurs mouve- » ments ? Et nous qui sommes ici, » sommes-nous bien sûrs de pouvoir » en sortir pour aller les rejoindre ? » Venaient ensuite les nouvelles de la nuit, l'apparition des coureurs de l'ennemi sur la Loire, Pithiviers occupé par eux, notre communication avec Orléans interceptée, etc., etc.

Napoléon écoutait froidement les propos ; il faisait apprécier à leur véritable valeur les forces inégales de ce réseau qu'on affectait de voir tendu tout autour de lui, et promettait de le rompre quand il en serait temps. « Une » route fermée à des courriers s'ouvre » bientôt devant cinquante mille hom- » mes, » disait-il ; et pourtant, quelle que soit la confiance de son langage, on le voit qui hésite dans l'exécution de son projet, retenu sans doute par un secret dégoût dont il ne peut se rendre maître. Il ne sent que trop combien sa position va devenir différente : lui qui n'a jamais commandé que de grandes armées régulières, qui n'a jamais manœuvré que pour rencontrer l'ennemi, qui, dans chaque bataille, avait coutume de décider du sort d'une capitale ou d'un royaume, et qui, dans chaque campagne, a su jusqu'à présent renfermer et finir une guerre! il faut maintenant qu'il se réduise au métier d'un chef de partisans ; il faut se résoudre à courir les aventures, passant de province en province, guerroyant sans cesse, portant le ravage partout, et ne pouvant en finir nulle part!..... Les horreurs de la guerre civile viennent encore rembrunir le tableau, et on ne lui en épargne pas les peintures. Mais abrégeons ces heures d'hésitation et d'angoisse. Hâtons-nous de dire que ceux qui ont parlé à Napoléon des chances possibles d'une guerre civile ont porté à sa résolution les coups les plus sûrs..... « Eh bien, puisqu'il faut re- » noncer à défendre plus longtemps » la France, s'écrie Napoléon, l'Ita- » lie ne m'offre-t-elle pas une re- » traite digne de moi? Veut-on m'y » suivre encore une fois? Marchons » vers les Alpes! » Il dit, et cette proposition n'est suivie que d'un profond silence. Ah! si dans ce moment Napoléon indigné fût passé brusquement de son salon dans la salle des officiers secondaires, il y aurait trouvé une jeunesse empressée à lui répondre! Quelques pas encore, et il aurait été

salué au bas de ses escaliers par les acclamations de tous ses soldets ! Leur enthousiasme aurait ranimé son âme !... Mais Napoléon succombe sous les habitudes de son règne : il croirait déchoir en marchant désormais sens les *grands officiers* que la couronne lui a donnés ; il lui semble que le général Bonaparte lui-même ne saurait recommencer sa carrière sans le cortége obligé de ses anciens lieutenents, et il vient d'entendre leur silence ! Il faut donc qu'il cède encore une fois à leur lassitude ; mais ce n'est pas sans leur adresser ces paroles prophétiques : « Vous voulez du repos ; eyez-en donc. » Hélas ! vous ne savez pas combien » de chagrins et de dangers vous at- » tendent sur vos lits de duvet ! Quel- » ques ennées de cette paix que vous » allez payer si cher en moissonneront » un plus grand nombre d'entre vous » que n'aurait fait la guerre, la guerre » la plus désespérée ! » A ces mots Napoléon se rassied ; il prend la plume, et, se reconneissant vaincu, moins par ses ennemis que par la grande défection qui l'entoure, il rédige lui-même en ces termes la seconde formule de l'abdication qu'on ettend :

« Les puissances alliées ayent pro- » clamé que l'Empereur était le seul » obstacle eu rétablissement de le paix » en Europe, l'Empereur, fidèle à son » serment, déclere qu'il renonce pour » lui et ses enfants aux trônes de » France et d'Italie, et qu'il n'est au- » cun sacrifice, même celui de la vie, » qu'il ne soit prêt à faire aux inté- » rêts de la France. »

Ceux qui approchent de Napoléon apprennent de lui-même qu'il a cessé de régner. Il les engage à se soumettre au nouveau gouvernement, non pas au gonvernement provisoire, dans lequel il ne voit qu'un comité de traîtres et de factieux ; mais aux Bourbons, dans lesquels il consent à reconneître désormais le point de ralliement des Français.

Bientôt la foule s'écoule de Fontainebleau ; il en est de même à Orléans et à Blois : l'Impératrice voit presque tout ce qui l'entoure se mettre en route pour Paris. Le petit nombre qui reste encore dans le vaste palais de Fontainebleau ne s'occupe plus que de l'île d'Elbe, et des arrengements à prendre pour s'y rendre. Napoléon fait mettre à contribution le bibliothèque, et s'enferme avec les livres et les cartes, où il peut prendre une idée de la nouvelle résidence qui l'attend.

Le grand-meréchal Bertrand, le général Drouot, le général Cambronne, le payeur des voyages Peyrusse, les fourriers Deschamps et Baillon, obtiennent la permission de suivre Napoléon. On compose pour l'île d'Elbe une maison domestique peu nombreuse. On ne peut emmener que quatre cents hommes de la garde, et presque tous ces vieux compagnons de Napoléon se présentent ; on n'a que l'embarras du choix (1).

Il avait été convenu que chaque grande puissance enverrait près de Napoléon un commissaire qui lui servirait de sauvegarde, et l'accompagnerait à sa nouvelle destination. Il faut ettendre ces commissaires, et huit jours s'écoulent encore.

Dans cet intervelle, la dispersion de la famille impériale est consommée. L'Impératrice et son fils sont tombés au pouvoir des Autrichiens. Cédant aux ordres de son père, qui lui ont été

(1) « Celui qui persiste à suivre avec fidélité » un maître déchu, est le vainqueur du vain- » queur de son maître. »

(SHAKESPEARE, *Antoine et Cléopâtre*, acte III.)

portés à Orléans par le prince d'Esterhazi, l'Impératrice s'est laissé conduire à Rambouillet, où l'empereur d'Autriche doit venir la consoler.

Madame mère et son frère le cardinal Fesch ont quitté Orléans pour prendre le chemin de Rome.

Le prince Louis, ci-devant roi de Hollande, est parti pour la Suisse.

Le prince Joseph, ci-devant roi d'Espagne, et le prince Jérôme, ci-devant roi de Westphalie, sont encore dans les environs d'Orléans, et se disposent à se retirer du même côté que leur frère Louis.

A Fontainebleau, Napoléon a remis le commandement de l'armée dans les mains du prince de Neuchâtel; celui-ci s'est rangé aussitôt sous les ordres du gouvernement provisoire, et c'est de Paris qu'il envoie ses ordres aux troupes.

Napoléon n'est déjà plus qu'un simple particulier. Il vit retiré dans le coin du palais qu'il habite. S'il quitte quelques instants sa chambre, c'est pour se promener dans le petit jardin qui est renfermé entre l'ancienne galerie des cerfs et la chapelle. Toutes les fois qu'il entend une voiture rouler dans les cours, il demande si ce n'est pas Berthier qui revient, ou quelques-uns de ses anciens ministres qui arrivent pour lui faire leurs adieux. Il s'attend à revoir Molé, Fontanes, et tant d'autres qui lui doivent un dernier témoignage d'attachement : personne ne vient; Napoléon reste seul avec le petit nombre de serviteurs qui ont résolu de rester auprès de sa personne jusqu'au dernier moment. Le duc de Vicence s'occupe avec son activité ordinaire des préparatifs du voyage : on le croirait toujours grand-écuyer. Le duc de Bassano ne quitte pas Napoléon un seul instant. Celui-ci, dans ses épanchements avec le ministre de son intime confiance, conserve cette sérénité qui régnait sur son visage aux plus beaux jours de sa gloire. A voir les manières du ministre, on ne croirait pas que ces jours sont passés. Le respect, les soins, les égards ont la même simplicité. C'est encore le devoir et l'affection qui les commandent, et s'ils prennent parfois un caractère touchant et presque solennel, ils le reçoivent d'une âme forte et d'un cœur attendri.

Dans un de ces moments où Napoléon attendait encore les consolations de quelques amis, le colonel Montholon se présente. Il arrive des bords de la Haute-Loire, où il a été chargé de faire une reconnaissance militaire. Il rend compte des sentiments dont les populations et les soldats sont animés; il parle de rallier les troupes du midi... Napoléon sourit au zèle de ce fidèle serviteur. « Il est trop tard, répond-il; » ce ne serait plus à présent que de la » guerre civile, et rien ne pourrait » m'y décider. » Ces derniers témoignages de fidélité semblent consoler Napoléon des coups que l'ingratitude s'efforce de lui porter. Il lit exactement les journaux de Paris; des torrents d'injures y découlent contre lui; il ne s'en affecte que médiocrement; et lorsque la haine exagère au point de devenir absurde, elle lui arrache un sourire.

Ces injures et la conduite de tant de gens dont il a achevé ou commencé la fortune lui inspirent un dégoût qui tourne sans doute au profit de sa résignation.

De toutes les nouvelles qu'il reçoit de Paris, celle qui lui fait le moins de peine, c'est l'arrivée du comte d'Artois, puisque sa présence va mettre fin à l'autorité du gouvernement provisoire.

Les commissaires des alliés (1) étant tous arrivés à Fontainebleau, le départ est fixé au 20 avril.

Le 20 à midi, les voitures de voyage viennent se ranger dans la cour du Cheval blanc au bas de l'escalier du fer à cheval. La garde impériale prend les armes et forme la haie; à une heure Napoléon sort de son appartement; il trouve rangé sur son passage ce qui reste autour de lui de la cour la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe : c'est le duc de Bassano, le général Belliard, le colonel de Bussi, le colonel Anatole Montesquiou, le comte de Turenne, le général Fouler, le baron Mesgrigny, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le lieutenant-colonel Athalin, le baron de la Place, le baron Lelorgne-d'Ideville, le chevalier Jouanne, le général Kosakowski et le colonel Vonsowitch; ces deux derniers, Polonais (1).

Napoléon tend la main à chacun, descend vivement l'escalier, et, dépassant le rang des voitures, s'avance vers la garde. Il fait signe qu'il veut parler; tout le monde se tait, et dans le silence le plus religieux on écoute ses dernières paroles.

« Soldats de ma vieille garde, dit-il, » je vous fais mes adieux. Depuis » vingt ans, je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur » et de la gloire. Dans ces derniers » temps, comme dans ceux de notre » prospérité, vous n'avez cessé d'être » des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, » notre cause n'était pas perdue; mais » la guerre était interminable : c'eût » été la guerre civile, et la France » n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous nos » intérêts à ceux de la patrie; je pars : » vous, mes amis, continuez de servir » la France. Son bonheur était mon » unique pensée; il sera toujours l'objet de mes vœux! Ne plaignez pas » mon sort; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à » votre gloire. Je veux écrire les » grandes choses que nous avons faites » ensemble!... Adieu, mes enfants! » Je voudrais vous presser tous sur » mon cœur; que j'embrasse au moins » votre drapeau!... »

A ces mots, le général Petit, saisissant l'aigle, s'avance. Napoléon reçoit le général dans ses bras, et baise le drapeau. Le silence d'admiration que cette grande scène inspire n'est interrompu que par les sanglots des soldats. Napoléon, dont l'émotion est visible, fait un effort et reprend d'une voix plus ferme : « Adieu, encore une » fois, mes vieux compagnons! que » ce dernier baiser passe dans vos » cœurs! »

Il dit, et, s'arrachant au groupe qui l'entoure, il s'élance dans sa voiture, au fond de laquelle est déjà le général Bertrand.

Aussitôt les voitures partent; des troupes françaises les escortent, et l'on prend la route de Lyon. Partout sur son passage, Napoléon recueille des témoignages touchants d'amour et de regrets... « On peut contester les » louanges, mais jusqu'ici, ce me » semble, on n'a pas contesté les regrets; et quand les peuples pleurent » un souverain, il faut les en croire (1)! »

(1) Les commissaires des alliés étaient le général russe Schouwaloff, le général autrichien Koller, le colonel anglais Campbell, et le général prussien Valdebouch-Truchsels.

(2) Le duc de Vicence et le général Flahaut étaient en mission.

(1) La Harpe.

CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1815.

Deux relations de la Campagne de 1815 sont sorties de Sainte-Hélène.

Dans la première, publiée en 1818, le général Gourgaud s'exprime ainsi : « L'Empereur Napoléon, ayant daigné me faire connaître son opinion sur les » principales opérations de cette campagne, je profitai de cette circonstance » favorable et des souvenirs de la grande catastrophe dont j'avais été témoin, » pour écrire cette relation. »

Napoléon fit de sa propre main quelques rectifications sur le manuscrit du général, et l'invita à le publier aussitôt son arrivée en Europe. Des embarras suscités au général Gourgaud par le gouvernement anglais, pendant son séjour à Londres, ne lui ayant pas permis de s'occuper de suite de l'impression de cet ouvrage, Napoléon, impatienté de ces retards, rédigea une nouvelle relation de la Campagne, et la remit au docteur O'Méara, qui la fit connaître au commencement de 1820.

Entre ces deux versions, dans lesquelles on retrouve d'ailleurs la même origine, notre choix ne pouvait être douteux. Le général Gourgaud, de si regrettable mémoire, l'avait compris lui-même, tout en voulant bien mettre son travail à notre disposition.

Citons toutefois le passage suivant que l'on trouve dans sa préface : « Le » hasard exerce bien moins d'influence sur les opérations qui précèdent et con- » duisent à une bataille; c'est par elles qu'un général établit toute sa supériorité. » Aussi, dans cette funeste campagne, voit-on Napoléon, quoique avec une » armée d'une infériorité effrayante, rencontrer ses ennemis presque à forces » égales sur tous les champs de bataille. Son habileté seule rétablit partout

» l'équilibre ; l'ennemi surpris dans ses cantonnements, avec des troupes dissé-
» minées à vingt lieues à la ronde, est forcé de se battre isolément, et réduit
» enfin à recevoir le dernier combat dans une position telle, que s'il est battu, il
» est perdu sans ressources. La grande lutte n'est plus qu'une bataille ordinaire :
» c'est là que la question doit se décider. »

Les causes qui ont concouru à la perte d'une bataille si bien combinée, pour laquelle tout semble prévu, et où l'on voit des soldats d'une bravoure incontestable conduits par le plus grand capitaine des temps modernes ; ces causes, disons-nons, chacun les explique à sa manière, et l'historien des *Derniers Jours de la Grande-Armée,* les classe sous le nom de *Fatalités.* Il y en eut beaucoup, en effet, avant et pendant la lutte, personne ne le conteste ; mais nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Ce que nous devons dire à nos lecteurs, c'est que cet écrit si remarquable de clarté et de concision, et qui émane incontestablement de l'Empereur, nous semble présenter le document le plus curieux qui ait paru sur cette campagne mémorable.

CAMPAGNE

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

EN 1815.

CHAPITRE PREMIER.

LES BOURBONS SORTENT DE FRANCE.

I. L'aigle impériale vole de clocher en clocher jusque sur les tours de Notre-Dame de Paris. — II. Convention secrète conclue à la fin de 1814 entre l'Autriche, la France et l'Angleterre, contre la Russie et la Prusse. — III. Le roi de Naples déclare la guerre à l'Autriche le 22 mars. — IV. Congrès de Vienne en mars 1815.

I. Napoléon partit de l'île d'Elbe, le 26 février 1815, à neuf heures du soir; il montait le brick de guerre l'*Inconstant*, qui arbora, pendant toute la navigation, le pavillon blanc parsemé d'abeilles. Le 1er mars, à cinq heures après midi, il débarqua sur la plage du golfe Juan, près de Cannes; sa petite armée prit la cocarde tricolore: elle était de onze cents hommes, le plus grand nombre soldats de la vieille garde. Il traversa Grasse le 2, à neuf heures du matin, coucha à Sernon, ayant fait vingt lieues dans cette première journée. Le 3, il coucha à Barrème. Le 4, son avant-garde, commandée par le général Cambronne, se saisit de la place forte de Sisteron; le 5, il entra dans Gap; le 7, à deux heures après midi, il rencontra sur les hauteurs, en avant de Vizille, l'avant-garde de la garnison de Grenoble, qui marchait contre lui; Il l'aborde seul, la harangue, lui fait arborer les couleurs tricolores, se met à sa tête, et à onze heures du soir entre dans Grenoble, ayant fait en six jours quatre-vingts lieues, au travers d'un pays de montagnes très difficile; c'est la marche la plus prodigieuse dont l'histoire fasse mention. Il séjourna le 8 à Grenoble, en partit le 9 à la tête de huit mille hommes de troupes de ligne, et de trente pièces de canon, fit son entrée le 10 à neuf heures du soir dans Lyon, la seconde ville de France. Le comte de Fargues, maire de la ville, lui en présenta les clés. Le comte d'Artois, le duc d'Orléans, le maréchal duc de Tarente, s'en étaient sauvés seuls le 10. Leur arrivée inattendue aux Tuileries frappa de stupeur la cour. Enfin, le 20 mars, à huit heures du soir, jour anniversaire de la naissance de son fils, l'Empereur entre dans Paris. Quarante mille hommes de l'armée de ligne de toutes les armes s'étaient successivement rangés sous ses dra-

peaux. La petite armée de l'île d'Elbe arriva le lendemain, ayant en vingt jours fait deux cent quarante lieues.

Louis XVIII quitta Paris dans la nuit du 19 au 20 mars, et la France le 23. A son départ de Lille, toutes les places de Flandre arborèrent le drapeau tricolore. Au premier bruit du débarquement de Napoléon, le duc de Bourbon avait été envoyé à Nantes pour se mettre à la tête de la Vendée; le duc d'Angoulême avait été investi du gouvernement des provinces sur la gauche de la Loire. Toutes les tentatives pour soulever l'ouest furent inutiles; les peuples de ces pays se souvenaient de tout ce qu'ils devaient de reconnaissance à Napoléon. Le duc de Bourbon s'embarqua à Paimbœuf, le 1er avril, sur un bâtiment anglais. Le duc d'Angoulême envoya de Bordeaux le baron de Vitrolles, ministre d'État, établir le chef-lieu de son gouvernement à Toulouse, laissa la duchesse, sa femme, à Bordeaux, dans l'espérance de conserver à son parti cette ville importante, et d'y rallier l'armée espagnole; de sa personne, à la tête du 10e régiment d'infanterie de ligne, du 14e de chasseurs à cheval, et de quelques bataillons de volontaires royaux du Languedoc, il conçut l'entreprise téméraire de marcher sur Lyon, dans le temps que les Marseillais marcheraient sur Grenoble. Il passa le Rhône sur le pont Saint-Esprit, enleva le pont de la Drôme, que défendaient les gardes nationales de Montelimart, entra le 3 avril dans Valence, et établit ses avant-postes le long de la rive gauche de l'Isère. Dans le même temps, les Marseillais, au nombre de deux mille cinq cents, soutenus par le 83e et le 58e de ligne, sous les ordres du lieutenant-général Ernouf, entraient dans Gap et marchaient sur Grenoble. Ces succès ne durèrent qu'un jour; la duchesse d'Angoulême, le 2 avril, fut obligée de quitter Bordeaux à l'arrivée du lieutenant-général Clausel; elle s'embarqua sur un cutter anglais. Vitrolles fut arrêté le 4 avril par le lieutenant-général Laborde, et traduit dans les prisons de Paris. Le général Gilly, profitant de l'enthousiasme des peuples du Languedoc, se mit à leur tête; son avant-garde, composée du 10e de chasseurs à cheval et du 6e d'infanterie légère, s'empara du pont Saint-Esprit et en chassa les royalistes. Au bruit des dangers qui menaçaient Lyon, les peuples de la Bourgogne et de l'Auvergne se soulevèrent en masse, et coururent à Lyon demander des armes pour marcher contre ces princes. Dans toutes les communes du Dauphiné, le pavillon tricolore était arboré, le tocsin annonçait la marche des royalistes. Les troupes de ligne, à l'aspect de l'aigle impériale que leur présenta le lieutenant-général Chabert, à la tête d'un détachement de la garde nationale de Grenoble, abandonnèrent le parti royaliste. Les Marseillais, cernés de tous côtés, se débandèrent, heureux de gagner leurs foyers. Le duc d'Angoulême consterné, comprit alors toute l'imprudence de son entreprise; il évacua Valence en toute hâte, cherchant à gagner le pont Saint-Esprit; le général Gilly le fit prisonnier. L'Empereur lui rendit la liberté, et le fit embarquer, le 16 avril, à Cette, sur un bâtiment suédois. Le maréchal Masséna, en faisant arborer le drapeau tricolore dans la Provence, termina la guerre civile. Le 20 avril, cent coups de canon des Invalides annoncèrent à la capitale, et des salves de batteries de côtes et des places frontières annoncèrent aux nations étrangères que le peuple français était rentré dans ses droits.

L'histoire remarquera avec admiration la générosité du vainqueur dans cette circonstance. Le baron de Vitrolles, qui avait été excepté par le décret de Lyon de l'amnistie générale, le duc d'Angoulême, dont la sentence était prononcée par la loi du talion, furent l'un et l'autre sauvés par sa clémence. « Je veux, dit Napoléon, pouvoir me » vanter d'avoir reconquis mon trône, » sans qu'une goutte de sang ait été » versée, ni sur le champ de bataille, » ni sur l'échafaud. »

II. A la fin de 1814, et au commencement de 1815, la discorde régnait au congrès de Vienne. L'Autriche, la France et l'Angleterre, s'étaient liées par une convention secrète contre la Russie et la Prusse, qui paraissaient ne vouloir mettre aucune borne à leurs prétentions. La Prusse voulait réunir Dresde à son empire, ce qui était contraire à l'intérêt de l'Autriche; mais la France, appuyée par l'Espagne, demandait à la cour de Vienne, en récompense de l'appui qu'elle lui donnait, de consentir que les Bourbons de Sicile remontassent sur le trône de Naples. L'Autriche s'y refusait, tant par la jalousie de la maison de Bourbon, que pour ne pas trahir le roi Joachim, qui avait tant contribué aux succès des alliés en 1814, en faisant cause commune avec les ennemis de sa patrie contre le chef de sa famille et son bienfaiteur. Murat avait alors décidé des événements. Si, avec son armée de soixante mille hommes, il se fût joint à l'armée gallo-italienne que commandait le Vice-Roi, il eût obligé l'armée autrichienne de rester à la défense de la Carinthie et du Tyrol; l'armée du Vice-Roi était supérieure à celle du feld-maréchal Bellegarde, mais fût contenue par l'armée napolitaine. Ainsi, le poids qu'il mit en cette occasion dans la balance, fut de cent vingt mille hommes. Avec cent mille hommes de moins, les alliés n'eussent pu entreprendre l'invasion de la France avant le printemps. En 1814, l'armée napolitaine était bonne, parce qu'à cette époque elle comptait dans ses rangs deux mille officiers et sous-officiers français, corses ou italiens du royaume d'Italie, qui la quittèrent aussitôt qu'ils reçurent la circulaire par laquelle le comte Molé, grand juge, rappelait les Français du service de Naples. Les ministres d'Autriche au congrès de Vienne laissaient souvent percer le peu de cas qu'ils faisaient de l'intervention de la cour des Tuileries; Louis XVIII, disaient-ils, n'est pas en état de réunir dix mille hommes sans craindre de voir les soldats se tourner contre lui-même. Le prince de Bénévent conseilla au cabinet des Tuileries de réunir trois camps, l'un en Franche-Comté, l'autre devant Lyon et le troisième dans le midi. Ces trois camps pouvaient être portés à trente-six ou quarante mille hommes, sans obliger à aucun accroissement d'état militaire, et sans être l'objet d'une dépense excessive; cependant ils releveraient le crédit de la France à l'étranger. Ce projet fut adopté. Dans le courant de février 1815, les troupes furent mises en mouvement; le général de division Ricard se rendit à Vienne, vanta dans plusieurs conférences le bon état de l'armée française, son ardeur et son attachement au Roi. Il annonça pompeusement que trois camps, contenant quatre-vingt mille hommes, se réunissaient dans le voisinage des Alpes. Les plénipotentiaires français demandèrent que cette armée, secondée par une division espagnole, pût se porter, soit par terre, passant par Gênes, Florence et Rome; soit par mer, dans l'Italie méri-

dionale. Le roi de Naples, de son côté, ne s'endormit pas ; il réunit son armée dans les Marches ; elle était de soixante mille hommes : pour balancer l'effet des négociations des Tuileries, il demanda à l'Autriche le passage pour les troupes qu'il désirait porter sur les Alpes pour pénétrer en France, accréditant, autant qu'il le pouvait, l'opinion déjà répandue, que les soldats français n'étaient pas les soldats des Bourbons.

C'est dans ces circonstances que Napoléon débarqua. Les régiments français destinés à former les trois camps dans le midi étaient en mouvement, et se trouvèrent justement placés pour lui servir d'escorte dans sa marche triomphale du golfe Juan à Paris. Le maréchal Soult, ministre de la guerre, fut alors accusé de trahison ; mais les apparences étaient trompeuses ; ce mouvement de troupes, leur placement, si d'accord par le fait avec la marche de l'Empereur, avaient été exécutés d'après l'ordre du Roi, et sur la demande des plénipotentiaires français à Vienne. Les étrangers montrèrent, dans cette circonstance, qu'ils connaissaient mieux les dispositions secrètes du peuple français et de l'armée, que les princes et les ministres de la maison de Bourbon.

III. Quelques jours avant de quitter l'île d'Elbe, le 16 février 1815, Napoléon expédia à Naples un de ses chambellans pour faire connaître à cette cour, 1° qu'il partait pour rentrer dans sa capitale et remonter sur son trône ; qu'il était résolu à maintenir le traité de Paris, ce qui lui faisait espérer que les puissances alliées resteraient étrangères à cette guerre civile; que les troupes russes étaient d'ailleurs au-delà du Niémen, partie des autrichiennes au-delà de l'Inn, la majorité des prussiennes au-delà de l'Oder, et la moitié de l'armée anglaise en Amérique; que le congrès de Vienne avait terminé ses opérations, et que le Czar était parti pour Saint-Pétersbourg; 2° qu'il désirait que Murat envoyât un courrier à Vienne pour que son ambassadeur notifiât à cette cour que la France continuerait à exécuter le traité de Paris, et renonçait spécialement à toutes ses prétentions sur l'Italie; 3° que dans tous les cas, les hostilités ne pouvaient commencer avant la fin de juillet; que la France et Naples auraient le temps de se concerter; qu'au préalable il devait renforcer son armée dans une bonne position en avant d'Ancône; et dans toutes les circonstances imprévues, se conduire par le principe, qu'il valait mieux reculer qu'avancer, donner bataille derrière le Garignano que sur le Pô; qu'il pouvait beaucoup comme diversion, et lorsqu'il serait appuyé par une armée française; qu'il ne pouvait rien sans cela.

L'envoyé de l'Empereur arriva à Naples le 4 mars : le brick l'*Inconstant*, de retour du golfe Juan, y arriva le 12. Peu de jours après, un courrier de Gênes y apprit l'entrée triomphale de Napoléon dans Grenoble et dans Lyon ; le Roi ne déguisa plus ses sentiments ; il annonça hautement sa volonté d'insurger l'Italie. « L'Empereur, disait-il, » ne trouvera aucun obstacle, la nation » française tout entière volera sous ses » drapeaux ; si je tarde à me porter » sur le Pô, si j'attends le mois de juil» let, les armées françaises auront ré» tabli le royaume d'Italie et ressaisi la » Couronne de fer ; c'est à moi à pro» clamer l'indépendance de l'Italie! » L'envoyé de l'Empereur et la reine se jetèrent inutilement aux pieds du Roi pour lui faire sentir le danger et la témérité de cette entreprise, rien ne put lui ouvrir les yeux. Il partit pour An-

cône. Arrivé à la tête de son armée le 22 mars, il ne se donna pas même le temps d'attendre la nouvelle de l'entrée de l'Empereur à Paris: il passa le Rubicon, traversa la Romagne, inonda le territoire du Saint-Siége et la Toscane de ses troupes. Le pape se retira à Gênes, le grand-duc à Livourne; arrivé à Bologne, le roi de Naples appela à l'insurrection les peuples du royaume d'Italie ; mais ils demandèrent pourquoi il ne leur parlait pas de Napoléon, leur roi légitime; que sans son ordre, ils ne pouvaient faire aucun mouvement; qu'il leur paraissait d'ailleurs imprudent d'agir avant quo les troupes françaises fussent arrivées sur les Alpes; que dans tous les cas, il leur fallait des fusils; la seule province de Bologne en demandait quarante mille ; l'artillerie napolitaine n'en avait pas un seul. Quelques jours après, l'armée autrichienne, qui s'était concentrée sur la rive gauche du Pô, passa ce fleuve, battit l'armée napolitaine, et entra dans Naples le 12 mai. Le Roi, n'ayant pas pu se jeter de sa personne dans la place forte de Gaëte, s'embarqua sur un bâtiment marchand, et débarqua en Provence, où il demeura pour attendre sa famille et recueillir ses partisans. De son côté, la reine avait capitulé avec un commodore anglais qui, suivant l'usage constant des alliés dans cette guerre, foula aux pieds la capitulation, comme à Dantzig et à Dresde; au lieu de transporter cette princesse en France, il la transporta à Trieste. Dans les premiers jours d'avril, le prince Lucien, ayant dans sa voiture un chargé d'affaires du pape, arriva à Fontainebleau incognito; c'est par lui qu'on apprit à Paris la première nouvelle de l'invasion du roi de Naples. Le pape écrivait de Gênes à l'Empereur que, s'il ne lui garantissait pas la possession de Rome, il allait se réfugier en Espagne. Le chargé d'affaires du Saint-Siége fut reçu aux Tuileries; il repartit, emportant les assurances les plus favorables au saint Père. L'Empereur lui garantissait tout ce qui lui était assuré par le traité de Paris, lui faisant connaître qu'il blâmait la conduite du roi de Naples comme contraire à sa politique.

IV. On reçut à Vienne, le 8 mars, la nouvelle du débarquement de l'Empereur en France; le congrès n'était pas dissous. Le 13 et le 25 mars, les ministres des puissances signèrent des actes sans exemple dans l'histoire; ils croyaient l'Empereur perdu. Il sera, disaient-ils, promptement repoussé et défait par les fidèles sujets de Louis XVIII. Lorsque depuis ils apprirent que les Bourbons, sans opposer de résistance, n'avaient pu tenir au nord, au midi, à l'ouest, à l'est, et que la France tout entière s'était déclarée pour son ancien souverain, l'amour-propre des alliés était compromis, et cependant il y eut de l'hésitation! Mais lorsque la cour de Vienne fut instruite des sentiments du roi de Naples, et peu après de sa marche hostile, elle ne mit pas en doute qu'il n'agît que par les ordres de Napoléon, et qu'ainsi ce prince, constant et inébranlable dans son système politique, ne fût encore ce qu'il était à Châtillon, ne voulant de la couronne de France qu'avec la Belgique, le Rhin, et peut-être même la Couronne de fer. Elle n'hésita plus. Les ministres signèrent un traité contre la France, par lequel les quatre puissances principales s'engageaient à fournir chacune cent cinquante mille hommes. Les ratifications furent échangées le 25 avril, et l'on calcula qu'un million d'hommes de toutes les nations de l'Europe serait réuni à la fin de

juillet sur les frontières françaises. La Suède et le Portugal refusèrent seuls de fournir leur contingent. La paix entre l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique avait été conclue à Gand, et ratifiée à la fin de février. Les troupes anglaises, devenues inutiles au Canada, s'embarquaient pour retourner en Europe. Le duc de Wellington avait son quartier-général à Bruxelles, et le prince Blücher le sien à Liége, au 15 avril. Sur la Tamise, le Danube, la Sprée, la Néva, le Tage, tout retentit de guerre. La frégate française *la Melpomène*, se trouvant sur les côtes de Naples, fut prise par le vaisseau anglais le *Rivoli;* mais quelques jours après des ordres arrivèrent de Londres au commodore dans la Méditerranée, de respecter le pavillon français, la guerre n'étant pas déclarée Les bâtiments français naviguèrent dès lors librement. Une frégate française ramena, de Naples en France, Madame. Ces ordres du gouvernement anglais tenaient à l'indécision des souverains à Vienne, et à l'intérêt qu'avait la cour de Londres de gagner du temps, parce que ses armées en Belgique n'étaient point en mesure de défendre ce pays; que même l'amirauté, éprouvant de grandes difficultés à armer ses vaisseaux, craignait que l'escadre française de Toulon ne fût équipée et ne prît la mer avant la sienne. Deux fois en proie aux plus étranges vertiges, le roi de Naples fut deux fois la cause de nos malheurs : en 1814, en se déclarant contre la France; et en 1815, en se déclarant contre l'Autriche.

CHAPITRE II.

ÉTAT MILITAIRE DE LA FRANCE.

I. Situation de l'armée au 1er mars 1815. — II. Organisation d'une armée de huit cent mille hommes. — III. Armement, habillement, remonte, finances. — IV. Situation de l'armée au 1er juin 1815. — V. Paris. — VI. Lyon.

I. Dans les six derniers mois de 1814 l'armée française avait reçu une nouvelle organisation ; en mars 1815, elle se composait de cent cinq régiments d'infanterie, dont trois aux colonies, quatre régiments suisses, quatre régiments d'infanterie de l'ancienne garde, sous la dénomination de grenadiers et chasseurs de France, cinquante-sept régiments de cavalerie de la ligne, quatre régiments de cavalerie de l'ancienne garde, sous la dénomination de grenadiers, dragons, chasseurs et lanciers de France ; huit bataillons du train, deux bataillons de pontonniers, trois régiments de sapeurs-mineurs, ouvriers, dits troupes du génie. Les régiments d'infanterie étaient de deux bataillons, six seulement étaient à trois. L'effectif de chaque régiment était l'un portant l'autre de neuf cents hommes, dont six cents disponibles pour la guerre. La cavalerie avait un effectif de vingt-cinq mille hommes, et seize mille chevaux; elle pouvait fournir au plus onze mille chevaux pour entrer en campagne. Les bataillons du train d'artillerie étaient formés de cadres ; ils avaient deux mille chevaux aux dépôts, et six mille en subsistance chez les paysans. L'effectif général était de cent quarante-neuf mille hommes, pouvant mettre en campagne une armée de quatre-vingt-treize mille hommes présents sous les armes, force à peine suffisante pour garder les places fortes et les principaux

établissements maritimes; car toutes les flottes étaient désarmées, les équipages congédiés, si ce n'est un vaisseau et trois frégates à Toulon, et deux frégates à Rochefort. Les seules troupes qu'eût sur pied la marine, étant huit bataillons de canonniers, il fallait que l'armée de terre pourvût à la défense de Cherbourg, de Brest, de Lorient, de Rochefort, de Toulon. Le matériel de l'artillerie, malgré les pertes éprouvées par la cession des équipages de campagne renfermés dans les places d'Anvers, Wesel, Mayence, Alexandrie, pouvait fournir aux besoins des plus grandes armées, et réparer les pertes qu'elles pourraient faire pendant plusieurs campagnes. Il y avait dans les magasins cent cinquante mille fusils neufs, trois cent mille fusils à réparer ou en pièces de rechange, outre ceux dans les mains de l'armée. Cela était très insuffisant. Toutes les places fortes étaient désarmées; les palissades et les approvisionnements de siége avaient été vendus, mais le matériel de l'artillerie pouvait suffire à leur armement.

II. Huit cent mille hommes étaient jugés nécessaires pour combattre l'Europe à forces égales Les premiers soins se portèrent sur le moral de l'armée. On restitua aux régiments les numéros qu'ils portaient depuis 1794; ils avaient été illustrés dans vingt-cinq campagnes et mille combats! On créa les cadres des 3ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ bataillons des régiments d'infanterie, des 4ᵉ et 5ᵉ escadrons des régiments de cavalerie; ceux de trente bataillons du train d'artillerie; de vingt régiments de jeune garde, de dix bataillons d'équipages militaires, et de vingt régiments de marine; ce qui donna de l'emploi à tous les officiers à demi-solde de toutes les armes de terre et de mer. On requit deux cents bataillons de garde nationale d'élite, chaque bataillon composé de deux compagnies de grenadiers et de deux de voltigeurs, et fort de cinq cent soixante hommes. On rappela sous les drapeaux tous les anciens militaires; il n'y eut pas besoin de loi coercitive pour les contraindre à obéir; ils accoururent en chantant: laboureurs, artisans, manufacturiers, etc., tous quittèrent leur travail à la fin de la semaine, endossèrent leur vieil uniforme, et rejoignirent leurs anciens régiments. Cet appel devait produire deux cent mille hommes, il n'en rendit que cent trente mille à l'armée de ligne, parce qu'un grand nombre s'enrôlèrent dans les deux cents bataillons d'élite de garde nationale, que d'autres entrèrent comme remplaçants dans la levée de la conscription de 1815. La conscription de 1815 fut rappelée; elle devait donner cent quarante mille hommes, mais elle n'en avait encore rendu que quatre-vingt mille à la fin de mai. L'insurrection de la Vendée fit éprouver un déficit. D'ailleurs, dans plusieurs départements, les jeunes gens de cette conscription avaient été appelés en 1814, et ils préférerent rejoindre leurs drapeaux à titre d'anciens soldats. Les vingt régiments de marine furent formés avec trente mille matelots des anciennes escadres d'Anvers, de Brest, de Rochefort, de Toulon; les officiers de marine et les contre-maîtres formèrent les cadres. Un appel de deux cent cinquante mille hommes devait être proposé aux Chambres dans le courant de juillet; la levée eût été terminée en septembre. Le nombre des officiers, sous-officiers et soldats en retraite ou réforme, s'élevait à plus de cent mille; trente mille étaient en état de servir dans les places fortes; ils s'empressèrent de répondre à l'ap-

pel que leur fit le ministre de la guerre, le maréchal prince d'Eckmühl; leur expérience, leur bon esprit, furent fort utiles pour diriger les nouvelles levées et assurer la conservation des places fortes.

III. L'objet le plus important était les armes à feu. Les magasins étaient fournis d'une quantité suffisante de sabres. L'artillerie prit plusieurs mesures pour doubler l'activité des anciennes manufactures : 1° elle exempta les ouvriers du service militaire ; 2° elle donna aux entrepreneurs les avances dont ils avaient besoin ; 3° elle se relâcha de la rigueur de ses anciennes ordonnances, autorisant ses agents à recevoir des modèles mixtes, ayant des platines plus simples que celles du modèle de 1777 ; elle fit couler par milliers des platines en cuivre, et rétablir l'atelier des platines mécaniques à l'estampe. Les fabriques impériales pouvaient fournir vingt mille armes neuves par mois ; par ces moyens extraordinaires, elles en fournirent quarante mille, ce qui en six mois aurait fait deux cent quarante mille. Cela était encore insuffisant. On établit dans toutes les grandes places fortes des ateliers de réparation, assez nombreux pour pouvoir en six mois réparer tous les vieux fusils qui étaient dans les magasins de France. Mais la principale ressource fut celle des ateliers qu'on créa dans la capitale. Ils furent de trois sortes. Les premiers, pour remonter les pièces de rechange; les ébénistes du faubourg Saint-Antoine, d'abord maladroits à ce travail, ne tardèrent pas à s'y rendre très habiles. Les seconds, des ateliers de réparation pour les vieux fusils. Les troisièmes, des ateliers fournissant des fusils neufs. Les ouvriers en cuivre, les garçons horlogers, les ciseleurs, qui sont nombreux dans cette grande ville, furent tous occupés. Les officiers d'artillerie portèrent tant de zèle et d'intelligence dans la direction de tous ces ateliers, que, dès le mois de mai, ils fournirent par jour quinze cents fusils, en juin trois mille ; et ils devaient en fournir quatre mille à commencer du 1er juillet. Il y eut dans la capitale plus d'activité qu'en 1793, mais avec cette différence que tout était alors gaspillage, anarchie et désordre; les armes que fabriquaient les ateliers révolutionnaires étaient défectueuses, d'un mauvais service ; mais en 1815, tout fut conduit avec la plus grande économie, par les principes d'une bonne administration ; et toutes les armes qui en sortirent étaient conformes aux règles de l'art. Ce service important se trouva assuré.

Les manufactures de draps propres à l'habillement des troupes, étaient nombreuses en 1812 et 1813; elles pouvaient fournir à tous les besoins des armées ; mais en 1814, elles furent entièrement abandonnées. Le ministre de la guerre ne fit aucune commande, il n'avait fait donner aucun effet d'habillement aux corps, si ce n'est aux six régiments qui portaient le nom du Roi ou des Princes. Dès le mois d'avril, le trésor avança plusieurs millions aux fabricants de draps, qui mirent en un mois leurs manufactures en activité. L'habillement de huit cent mille hommes était une affaire bien considérable; il eût été impossible d'y pourvoir à temps. Le ministre adopta la mesure de prescrire aux gardes nationales sédentaires, par un des articles de la loi qui ordonnerait la levée des deux cent cinquante mille hommes, de fournir cent mille habits et équipements pour l'armée active.

Les fournisseurs avaient livré vingt

mille chevaux de cavalerie avant le 1er juin; dix mille chevaux tout dressés avaient été fournis par la gendarmerie qui avait été démontée; le prix en fut payé comptant aux gendarmes, qui en huit jours se remontèrent en achetant des chevaux de leur choix. On avait le projet de prendre de nouveau moitié de ces chevaux dans le courant de juillet, l'on avait des marchés passés pour quatorze mille autres. On avait donc au 1er juin quarante-six mille chevaux de cavalerie aux dépôts ou en ligne, et on en aurait eu soixante-six mille à la fin de juillet. Cinq mille chevaux d'artillerie étaient rentrés de chez les paysans. Des marchés pour quinze mille chevaux avaient été passés avec les fournisseurs, douze mille étaient livrés au 1er juin; il y avait donc à cette époque dix-huit mille chevaux d'artillerie.

La facilité avec laquelle le ministre des finances, le duc de Gaëte, et le ministre du trésor, le comte Mollien, pourvoyaient à ces énormes dépenses, était l'objet de l'étonnement général. Tous les services ne pouvaient se faire qu'argent comptant, la plupart des fournisseurs et entrepreneurs voulaient même des avances. Cependant la dette publique et les pensions étaient servies avec la plus grande exactitude; toutes les dépenses de l'intérieur, loin d'être diminuées, étaient augmentées; le grand système des travaux publics avait repris dans toute la France. « On » voit bien, disaient les ouvriers, que » le grand entrepreneur est de retour; » tout était mort, tout renaît; nous » étions oisifs, et aujourd'hui nous » sommes tous occupés. » L'opinion était généralement accréditée que l'Empereur avait retrouvé cent millions en or de son trésor des Tuileries : c'était à tort; le vrai trésor qu'il retrouva fut l'affection du peuple, la bonne volonté, non seulement de la masse de la nation. mais aussi des capitalistes français et hollandais. Le trésor négocia quatre millions de rentes de la caisse d'amortissement à cinquante pour cent, qu'il remplaça en crédit de bois nationaux; cela lui produisit, net de tous escomptes, quarante millions argent comptant, qui rentrèrent avec une incroyable rapidité. Le Roi avait quitté Paris avec une telle précipitation, qu'il n'avait pu emporter ni l'argenterie de la couronne, évaluée six millions, ni les caisses du trésor qui étaient répandues dans toute la France; il s'y trouvait cinquante millions. Une partie de cette somme était employée par le baron Louis, son ministre des finances, à l'agiotage des bons royaux. Ce système, qui était si vicieux, fut abandonné par le duc de Gaëte, qui put disposer du fonds qui y était affecté. Les contributions ne furent point augmentées, mais le peuple s'empressait d'en accélérer le paiement. Les dons gratuits étaient nombreux; il est des départements où ils dépassèrent un million. A toutes les parades, des citoyens inconnus s'approchaient de l'Empereur, et lui remettaient des paquets de billets de banque, plusieurs fois, à sa rentrée dans les appartements, il remit au ministre du trésor quatre-vingt ou cent mille francs qu'il avait reçus ainsi. Cela ne pouvait produire des sommes bien considérables; mais nous les citons comme un témoignage de l'élan national.

Ainsi, au 1er octobre, la France aurait eu un état militaire de huit à neuf cent mille hommes complètement organisés, armés et habillés. Le problème de son indépendance consistait désormais à pouvoir éloigner les hostilités jusqu'au 1er octobre. Les mois de mai, juin, juillet, août et septembre, étaient

nécessaires, mais ils suffisaient. A cette époque, les frontières de l'Empire eussent été des frontières d'airain, qu'aucune puissance humaine n'eût pu franchir impunément.

IV. Au 1er juin, l'effectif des troupes françaises sous les armes était de cinq cent cinquante-neuf mille hommes. Ainsi, en deux mois, le ministère de la guerre avait levé quatre cent quatorze mille hommes, près de sept mille par jour. Sur ce nombre, l'effectif de l'armée de ligne s'élevait à trois cent soixante-trois mille hommes; celui de l'armée extraordinaire à cent quatre-vingt-seize mille hommes. Sur l'effectif de l'armée de ligne, deux cent dix-sept mille hommes étaient présents sous les armes, habillés, armés et instruits, disponibles pour entrer en campagne. Ils furent formés en sept corps d'armée, quatre corps de réserve de cavalerie, quatre corps d'observation et l'armée de la Vendée, répartis le long des frontières, les couvrant toutes; mais les principales forces cantonnées à portée de Paris et de la frontière de Flandre. Le 1er juin, toutes les troupes quittèrent les places fortes, et en abandonnèrent la garde à l'armée extraordinaire. Le premier corps, commandé par le comte d'Erlon, prit ses cantonnements dans les environs de Lille; il se composait de quatre divisions d'infanterie, chacune d'elles forte de quatre régiments, d'une division de cavalerie légère de quatre régiments et de six batteries d'artillerie. Le deuxième corps, commandé par le comte Reille, fut cantonné autour de Valenciennes; il était composé de même que le premier corps, mais un peu plus fort, quelques régiments ayant trois bataillons. Le troisième corps, commandé par le comte Vandamme, fut réuni dans les environs de Mézières; il avait trois divisions d'infanterie, une de cavalerie et cinq batteries. Le quatrième corps, commandé par le comte Gérard, était dans les environs de Metz; il avait trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie légère et cinq batteries. Un de ses régiments d'infanterie était détaché dans la Vendée. Le cinquième corps, commandé par le comte Rapp, était en Alsace; il avait trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie légère et six batteries; mais chacune de ces divisions d'infanterie avait un régiment détaché dans la Vendée. Le septième corps, commandé par le maréchal Suchet, était à Chambéry; il était composé de deux divisions d'infanterie de ligne de quatre régiments chacune, de deux divisions de garde nationale d'élite de huit bataillons chacune, d'une division de cavalerie légère et de six batteries. Le premier corps d'observation, dit du Jura, commandé par le général Lecourbe, était fort d'une division de trois régiments, de deux divisions de garde nationale d'élite de huit bataillons chacune, d'une division de cavalerie légère et de cinq batteries. Le deuxième corps d'observation, dit du Var, commandé par le maréchal Brune, se composait d'une division d'infanterie, forte de trois régiments, dont deux à trois bataillons, d'un régiment de cavalerie et de trois batteries. Ces régiments d'infanterie étaient venus de la vingt-troisième division militaire, où ils avaient été remplacés par des bataillons de volontaires corses. Le troisième corps d'observation, ou des Pyrénées-Orientales, commandé par le général Decaen, était rassemblé à Toulouse; il se composait d'une division d'infanterie de trois régiments, d'un régiment de cavalerie, de seize bataillons de garde nationale d'élite et de trois batteries. Le quatrième corps

d'observation, commandé par le général Clausel, était à Bordeaux; sa composition était la même. Ces deux derniers corps s'étaient affaiblis chacun d'un régiment d'infanterie envoyé dans la Vendée. La Vendée, après avoir arboré l'aigle impériale pendant avril, s'était insurgée en mai; le général Lamarque y commandait en chef l'armée impériale qui se composait de huit régiments de ligne, de deux régiments de jeune garde, de deux régiments de cavalerie, de dix escadrons de gendarmerie, chacun de quatre cents hommes, de douze bataillons ou détachements de ligne destinés au corps d'armée, et qui avaient été retenus dans la Vendée, vu l'urgence des circonstances. Les quatre corps de réserve de cavalerie, sous le commandement du maréchal Grouchy, étaient tous cantonnés entre l'Aisne et la Sambre; chaque corps de cavalerie avait deux batteries d'artillerie légère et deux divisions, chaque division de trois régiments. Le premier corps, composé de cavalerie légère, était commandé par le comte Pajol. Le deuxième corps, composé de dragons, était sous les ordres du comte Excelmans. Le troisième corps, formé de cuirassiers, était commandé par le comte Milhaud; et le quatrième corps, également formé de cuirassiers, était sous les ordres du comte Kellermann. La garde impériale était composée de quatre régiments de jeune garde, quatre de moyenne garde, quatre de vieille garde, de quatre régiments de cavalerie et de quatre-vingt-seize bouches à feu. Les régiments n'avaient en général, dans les corps d'armée, que deux bataillons; les bataillons étaient de six cents hommes présents sous les armes; il leur en manquait deux cent quarante pour leur complet. Ce supplément d'hommes était en route et eût joint avant le 1er juillet. Les troisième, quatrième et cinquième bataillons et les dépôts furent mis en marche de tous les points de la France pour se réunir à Paris, à Lyon et dans l'ouest. L'artillerie préparait un nouvel équipage de cinq cents bouches à feu de campagne, personnel, matériel, attelage et double approvisionnement. Les deux cents bataillons d'élite de garde nationale, formant un effectif de cent douze mille hommes, étaient entièrement levés. Cent cinquante bataillons, faisant quatre-vingt-cinq mille hommes, tenaient garnison dans les quatre-vingt-dix places ou forts sur les frontières de l'Empire. Quarante-huit bataillons, formant vingt-six mille hommes, étaient réunis, comme il a été dit, seize avec le premier corps d'observation, celui du Jura, seize avec le deuxième corps, seize formant une réserve sur la Loire. Le comte Dumas avait porté la plus grande activité dans la levée de ces troupes; et dans cette circonstance, il a bien mérité de la France. Indépendamment de ces deux cents bataillons de grenadiers et chasseurs d'élite, on leva, dans le courant de mai, quarante-huit bataillons de garde nationale dans le Languedoc, la Gascogne et le Dauphiné; ceux du Dauphiné furent en juin en Provence; ceux du Languedoc portèrent à quinze mille hommes le troisième corps d'observation; ceux de la Gascogne portèrent à la même force le quatrième corps d'observation, ce qui complétait la défense des Pyrénées. On n'a point compris ces quarante-huit bataillons dans la situation au 1er juin, parce que, à cette époque, ils n'avaient point encore quitté le chef-lieu de leurs départements, et que leur organisation n'était pas complétée; mais à la fin de juin, ils étaient rendus à leur destination

respective. Des trente mille officiers, sous-officiers et soldats tirés de la retraite, vingt mille hommes augmentaient les garnisons des places fortes, et dix mille tenaient garnison à Marseille, à Bordeaux et autres villes où leur présence était nécessaire pour électriser l'esprit public et surveiller les malveillants. Les quatre-vingt-dix places fortes étaient armées, palissadées, approvisionnées et commandées par des officiers expérimentés.

La première ligne des frontières du nord, savoir :

Calais, Dunkerque, Saint-Omer, Lille, Condé, Maubeuge, Philippeville, étaient approvisionnés pour six mois, et avaient des garnisons complètes en nombre d'hommes, mais non habillées ni instruites; c'étaient les gardes nationales d'élite qui se formaient.

La deuxième ligne, savoir :

Ardres, Aire, Béthune, Douai, Valenciennes, le Quesnoy, Avesnes, Rocroy, étaient approvisionnés pour quatre mois, et avaient la moitié de leurs garnisons.

La troisième ligne, savoir :

Montreuil, Hesdin, Arras, Bouchain, Landrecies, Bapaume, Cambrai, Abbeville, château d'Amiens, Péronne, château de Ham, Laon, étaient approvisionnés pour trois mois, et avaient le quart de leurs garnisons.

Sur la frontière de la Moselle, la première ligne, savoir :

Charlemont, Mézières, château de Sedan, château de Bouillon, Longwy, Thionville, Sarre-Louis, Bitche, étaient approvisionnés pour quatre mois, et avaient leurs garnisons complètes.

La deuxième ligne, savoir :

Verdun, Metz, Phalsbourg, Toul, étaient approvisionnés pour quatre mois, et avaient la moitié de leurs garnisons.

Sur la frontière de l'Alsace, savoir :

Landau, Lauterbourg, Haguenau, Strasbourg, Selestat, Neufbrisach, Huningue, étaient approvisionnés pour six mois, et avaient leurs garnisons complètes.

Sur la frontière de Suisse, savoir :

Béfort, Besançon, Fort l'Ecluse, Auxonne, étaient approvisionnés pour quatre mois, et avaient des garnisons.

Sur la frontière des Alpes, savoir :

Le fort Barraux, Briançon, Mont-Dauphin, Colmar, Entrevaux, Antibes, étaient approvisionnés pour quatre mois, et avaient leurs garnisons.

Sur la frontière de la Méditerranée, savoir :

Les forts de Sainte-Marguerite, le château de Saint-Tropez, le fort de Bregançon, les forts des îles d'Hyères, Toulon, le fort de Bouc, Aigues-Mortes, Cette, Collioure, avaient des garnisons suffisantes pour mettre ces places à l'abri d'un coup de main, et un commencement d'approvisionnements. Les batteries de côtes étaient réarmées; toutes les places de la frontière des Pyrénées, de Perpignan à Bayonne, de première et seconde lignes, étaient armées, approvisionnées, et avaient des garnisons plus ou moins nombreuses. On avait peu d'inquiétude de l'Espagne. Enfin toutes les frontières de l'Océan, Bayonne, le Château-Trompette, les forts de l'île d'Aix, de l'île d'Oléron, de l'île de Ré, de la Rochelle, le château de Nantes, l'île Dieu, Belle-Ile, Brest, le fort Saint-Malo, Cherbourg, le Hâvre, le château de Dieppe, étaient armés, avaient des garnisons suffisantes pour être à l'abri d'un coup de main, et un commencement d'approvisionnements. Les canonniers gardes-côtes étaient levés. Toutes les forces anglaises étant employées en Belgique ou en Amérique, on n'avait aucune

inquiétude sérieuse du côté de la mer.

V. Si les hostilités, comme il était à craindre, commençaient avec l'automne, les armées de l'Europe conjurées seraient beaucoup plus nombreuses que les armées françaises, et ce serait alors sous Paris et sous Lyon, que se déciderait le destin de l'Empire. Ces deux grandes villes avaient été jadis fortifiées ainsi que toutes les capitales de l'Europe, et, comme elles, elles avaient depuis cessé de l'être.

Cependant, si en 1805 Vienne eût été fortifiée, la bataille d'Ulm n'eût pas décidé de l'issue de la guerre; le corps d'armée que commandait le général Kutusoff y aurait attendu les autres corps de l'armée russe, déjà arrivés à Olmutz, et l'armée du prince Charles arrivant d'Italie. En 1809, le prince Charles, qui avait été battu à Eckmühl, et obligé de faire sa retraite par la rive gauche du Danube, aurait eu le temps d'arriver à Vienne, et de s'y réunir avec le corps du général Hiller et l'armée de l'archiduc Jean.

Si Berlin avait été fortifié en 1806, l'armée battue à Iéna s'y fût ralliée, et l'armée russe l'y eût rejointe.

Si en 1808 Madrid avait été une place forte, l'armée française, après les victoires d'Espinosa, de Tudella, de Burgos et de Sommosiera, n'eût pas marché sur cette capitale, en laissant derrière Salamanque et Valadolid l'armée anglaise du général Moore, et l'armée espagnole de la Romana; ces deux armées anglo-espagnoles se fussent réunies, sous les fortifications de Madrid, à l'armée d'Aragon et de Valence.

En 1812, l'Empereur Napoléon entra à Moscou : si les Russes n'avaient pas pris le parti de brûler cette grande ville, parti inouï dans l'histoire et qu'eux seuls pouvaient exécuter, la prise de Moscou eût entraîné la soumission de la Russie; car le vainqueur eût trouvé dans cette grande ville, 1° tout ce qui est nécessaire pour rétablir l'habillement et le matériel d'une armée; 2° les farines, les légumes, les vins, les eaux-de-vie, et tout ce qu'il faut pour la subsistance d'une grande armée; 3° des chevaux pour remonter la cavalerie, et enfin l'appui de trente mille affranchis, fils d'affranchis ou esclaves, jouissant d'une grande fortune, fort impatients du joug de la noblesse, lesquels eussent communiqué des idées de liberté et d'indépendance aux esclaves : perspective effrayante qui eût conseillé au Czar de faire la paix, d'autant plus que le vainqueur avait des intentions modérées. L'incendie détruisit tous les magasins, dispersa la population; les marchands et le tiers-état furent ruinés; et cette grande ville ne fut plus qu'un cloaque de désordres, d'anarchie et de crimes. Si elle eût été fortifiée, Kutusoff eût campé sur ses remparts, et l'investissement en eût été impossible.

Constantinople, ville beaucoup plus grande qu'aucune de nos capitales modernes, n'a dû son salut qu'à ses fortifications; sans elles, l'empire de Constantin eût été terminé en 700, et n'eût duré que trois cents ans. Les heureux Mussen y auraient dès lors planté l'étendard du prophète; ils le firent en 1440, environ huit cents ans après. Cette capitale dut à ses murailles huit cents ans d'existence. Dans cet intervalle, assiégée cinquante-trois fois, elle le fut cinquante deux fois inutilement. Les Français et les Vénitiens la prirent, mais après une attaque très vive.

Paris a dû, dix ou douze fois son salut à ses murailles; 1° en 885, il eût été la proie des Normands; ces barbares l'assiégèrent inutilement deux

ans; 2° en 1358, il fut assiégé inutilement par le Dauphin, et si quelques années après, les habitants lui en ouvrirent les portes, ce fut de plein gré; 3° en 13 9, Edouard, roi d'Angleterre, campa à Montrouge, porta le ravage jusqu'au pied de ses murailles, mais recula devant ses fortifications et se retira à Chartres; 4° en 1429, le roi Henri V repoussa l'attaque de Charles VII; 5° en 1464, le comte de Charolais cerna cette grande capitale, il échoua dans toutes ses attaques; 6° en 1472, elle eût été prise par le duc de Bourgogne qui fut obligé de se contenter de ravager sa banlieue; 7° en 1536, Charles-Quint, maître de la Champagne, porta son quartier général à Meaux, ses coureurs vinrent sous les remparts de la capitale, qui ne dut son salut qu'à ses murailles; 8° et 9° en 1588 et 1589, Henri III et Henri IV échouèrent devant les fortifications de Paris; et si plus tard, les habitants ouvrirent leurs portes, ils les ouvrirent de plein gré, et en conséquence de l'abjuration de Saint-Denis; 10° enfin, en 1636, les fortifications de Paris en sauvèrent, pendant plusieurs années, les habitants. Si Paris eût été encore une place forte en 1814 et en 1815, capable de résister seulement huit jours, quelle influence cela n'aurait-il pas eue sur les événements du monde!!!

Une grande capitale est la patrie de l'élite de la nation; tous les grands y ont leur domicile, leurs familles; c'est le centre de l'opinion, le dépôt de tout C'est la plus grande des contradictions et des inconséquences que de laisser un point aussi important sans défense immédiate. Au retour de la campagne d'Austerlitz, l'Empereur s'entretint souvent et fit rédiger plusieurs projets pour fortifier les hauteurs de Paris. La crainte d'inquiéter les habitants, les événements qui se succédèrent avec une incroyable rapidité, l'empêchèrent de donner suite à ce projet. Comment, dira-t-on, vous prétendez fortifier des villes qui ont douze à quinze m lle toises de pourtour? Il vous faudra quatre-vingts ou cent fronts, cinquante à soixante mille soldats de garnison, huit cents ou mille pièces d'artillerie en batterie. Mais soixante mille soldats sont une armée; ne vaut-il pas mieux l'employer en ligne? Cette objection est faite en général contre les grandes places fortes, mais elle est fausse en ce qu'elle confond un soldat avec un homme. Sans doute, il faut, pour défendre une grande capitale, cinquante à soixante mille hommes, mais non cinquante à soixante mille soldats. Aux époques de malheurs et de gran les calamités, les états peuvent manquer de soldats, mais ne manquent jamais d'hommes pour leur défense intérieure. Cinquante mille hommes, dont deux à trois mille canonniers, défendront une capitale, en interdiront l'entrée à une armée de trois à quatre cent mille hommes; tandis que ces cinquante mille hommes en rase campagne, s'ils ne sont pas des soldats faits, et commandés par des officiers expérimentés, seront mis en désordre par une charge de trois mille hommes de cavalerie. D'ailleurs, toutes les grandes capitales sont susceptibles de couvrir une partie de leur enceinte par des inondations, parce qu'elles sont toutes situées sur de grands fleuves, que les fossés peuvent être remplis d'eau, soit par des moyens naturels, soit par des pompes à feu. Des places si considérables, qui contiennent des garnisons si nombreuses, ont un certain

nombre de positions dominantes, sans la possession desquelles il est impossible de se hasarder à entrer dans la ville.

Mais, quel que fût le plan de campagne que l'on adoptât en 1815, quelque soin qu'on portât à armer, approvisionner, et fournir de garnisons les quatre-vingt-dix places fortes des frontières de la France, si les ennemis commençaient les hostilités avant l'automne, Paris et Lyon étaient les deux points importants; tant qu'on les occuperait en force, la patrie ne serait pas perdue, ni obligée de se mettre à la discrétion des ennemis!!!

Le général du génie, Haxo, dirigea le système des fortifications de Paris. Il fit d'abord occuper les hauteurs de Montmartre, celles inférieures des Moulins, et le plateau depuis la butte Chaumont jusqu'aux hauteurs du Père-Lachaise : quelques jours suffirent pour tracer ces ouvrages et leur donner une forme défensive. Il fit achever le canal de l'Ourcq, qui de Saint-Denis va au bassin de la Villette. Les officiers des ponts et chaussées furent chargés de ce travail; ils s'en acquittèrent avec ce zèle et ce patriotisme qui les distinguent; les terres étaient jetées sur la rive gauche pour former un rempart. Ils construisirent, sur la rive droite, des demilunes couvrant les chaussées. La petite ville de Saint-Denis fut couverte par des inondations. Depuis les hauteurs du Père-Lachaise jusqu'à la Seine, la droite était appuyée à des ouvrages établis à l'Etoile, sous le canon de Vincennes, et à des redoutes dans le parc de Bercy. Une caponnière de huit cents toises joignait la barrière du Trône à la redoute de l'Etoile. Cette caponnière se trouva toute construite; la chaussée était élevée et revêtue par deux bonnes murailles. Ces ouvrages étaient entièrement terminés et armés de six cents pièces de canon au 1er juin. Le général Haxo avait tracé les ouvrages de la rive gauche de la Seine, depuis vis-à-vis Bercy jusqu'à la barrière au delà de l'Ecole-Militaire : il fallait quinze jours pour les terminer. Ce système de fortifications sur les deux rives se communiquait en suivant la rive droite de la Seine par Saint-Cloud, Neuilly et Saint-Denis. La ville ainsi couverte, on devait construire un fort enveloppant l'Arc de Triomphe de l'Etoile, appuyant sa droite aux batteries de Montmartre, et sa gauche à des ouvrages construits sur les hauteurs de la barrière de Passy, croisant leurs feux avec des ouvrages établis du côté de l'Ecole-Militaire sur l'autre rive; enfin, trois forts servant de réduits aux fronts de Belleville, situés sur l'extrême crête du côté de Paris, de manière que les troupes pussent s'y rallier, et empêcher l'ennemi, lorsqu'il aurait forcé l'enceinte, de découvrir Paris de ce côté. Dans un système de fortifications permanentes pour cette ville, il faudrait étendre les inondations sur toutes les parties basses, et occuper, par des petites places, la tête de pont de Charenton et celle de Neuilly, c'est-à-dire, la hauteur du Calvaire, afin que l'armée pût manœuvrer sur les deux rives de la Marne et de la Seine. Les parcs d'artillerie, pour la rive droite et la rive gauche, furent séparés. Les calibres de 6, 12 et 18 furent adoptés pour la rive gauche; ceux de 4, 8, 16 et 24, pour la rive droite, afin d'éviter la confusion des calibres. Des généraux, des colonels, un grand nombre d'officiers d'artillerie, étaient uniquement attachés à la direction de ce service, ainsi que deux bataillons de canonniers

de marine, venus des côtes de l'Océan, formant seize cents hommes, quatorze compagnies d'artillerie de ligne, formant quinze cents hommes, et vingt compagnies d'artillerie de garde nationale, des volontaires de l'École de Charenton, de l'École Polytechnique, des Lycées, ce qui faisait cinq à six mille canonniers exercés, pouvant facilement servir mille pièces de canon. Quatre cents pièces de 24, 18, 12 et 6 de fer, étaient arrivées du Hâvre, provenant des arsenaux de la marine; elles étaient mises en batterie; six cents pièces de campagne, en bronze, avaient la même destination; vingt batteries de campagne attelées, formant quatre réserves de cinq batteries chacune, étaient disposées convenablement pour pouvoir se porter sur tous les points de la ligne, soit sur les retranchements de Belleville, soit sur les bords de la Seine qui seraient menacés. Indépendamment de ces six mille canonniers, cinquante-cinq mille hommes suffisaient pour la garde de l'enceinte, et Paris offrait une ressource assurée de plus de cent mille hommes, sans affaiblir l'armée de ligne.

VI. Le général de division du génie, Lery, dirigea les travaux de Lyon; cette place, située au confluent de la Saône et du Rhône, est forte par sa position. Il construisit une tête de pont aux Breteaux, sur la rive gauche du Rhône, pour couvrir le pont Morand. Il couvrit le pont de la Guillotière par un tambour, et fit établir un pont-levis sur l'arche du milieu. Le faubourg de la Guillotière est hors de la défense de la ville, mais habité par une population pleine de patriotisme et de courage; il jugea devoir le couvrir par un système de redoutes qui permît de le défendre longtemps. L'ancienne enceinte, sur la rive droite de la Saône, passe sur le sommet des collines et sur Pierre-Encise; elle fut relevée ainsi que celle entre Saône et Rhône: la véritable attaque de Lyon est sur ses fronts entre les deux rivières. L'ingénieur occupa en avant trois positions par des forts de campagne, qui étaient flanqués par l'enceinte et qui se flanquaient entre eux. Cent cinquante pièces de canon de marine, venues de Toulon, et cent cinquante bouches à feu de campagne, en bronze, furent mises en batterie. Le 25 juin, tous ces ouvrages étaient élevés, palissadés, armés. Un bataillon de canonniers de marine, fort de six cents hommes, neuf compagnies d'artillerie de la ligne, formant mille hommes, et neuf cents canonniers tirés de la garde nationale, de l'École vétérinaire et des Lycées, complétèrent le nombre des canonniers à deux mille cinq cents, ce qui était plus qu'il ne fallait pour le service des pièces. Un nombreux état-major d'artillerie y avait été attaché, des magasins considérables d'approvisionnements y étaient formés; quinze à vingt mille hommes étaient suffisants pour défendre Lyon: on était assuré de trente mille hommes, sans affaiblir l'armée de ligne.

CHAPITRE III.

PLAN DE CAMPAGNE.

I. L'armée française pouvait-elle commencer les hostilités le 1er avril? — II. Des trois plans de campagne, premier projet. Rester sur la défensive, attirer les armées ennemies sous Paris et Lyon. — III. Deuxième projet. Prendre l'offensive le 15 juin et envahir la Belgique. — IV. Troisième projet. Prendre l'offensive le 15 juin, et en cas de non succès, attirer les ennemis sous Paris et sous Lyon. L'Empereur adopte ce plan d'opérations.

I. L'Empereur, la nuit même de son

arrivée à Paris, ordonna au général Excelmans de suivre, à la tête de trois mille chevaux, la maison militaire du Roi, la prendre, la dissoudre, ou la jeter promptement hors de la frontière. Mais cette maison militaire, composée d'éléments si hétérogènes, s'était dissoute d'elle-même. Ses débris furent en partie cernés et désarmés à Béthune. L'autre partie parvint jusqu'à Neuve-Eglise, où le comte d'Artois lui signifia l'ordre de licenciement. Le général Excelmans s'empara de tous les chevaux, des magasins, et des bagages de ce corps; les officiers et gardes, traqués par les paysans, jetaient leurs habits et se déguisaient sous toutes les formes pour se soustraire à l'indignation populaire. Quelques jours après, le comte Reille se rendit en Flandre avec douze mille hommes, pour renforcer les troupes du comte d'Erlon, qui tenait garnison sur cette frontière. L'Empereur délibéra alors si, avec ces trente-cinq à trente-six mille hommes, il commencerait le 1er avril les hostilités, en marchant sur Bruxelles, et ralliant l'armée belge sous ses drapeaux. Les armées anglaise et prussienne étaient faibles, disséminées, sans ordres, sans chefs et sans plan; partie des officiers étaient en semestre; le duc de Wellington était à Vienne, le maréchal Blücher était à Berlin. L'armée française pouvait être le 2 avril à Bruxelles; mais 1° l'on nourrissait des espérances de paix, la France la voulait, et aurait hautement blâmé un mouvement offensif prématuré; 2° pour réunir trente-cinq à trente-six mille hommes, il eût fallu livrer à elles-mêmes les vingt-trois places fortes de Calais à Philippeville, formant la triple ligne du Nord. Si l'esprit public de cette frontière eût été aussi bon que sur celles d'Alsace, des Vosges, des Ardennes ou des Alpes, cela eût été sans inconvénient; mais les esprits étaient divisés en Flandre: il était impossible d'abandonner les places fortes aux gardes nationales locales; il fallait un mois pour lever et y faire arriver, des départements voisins, des bataillons d'élite de gardes nationales pour remplacer les troupes de ligne; 3° enfin, le duc d'Angoulême marchait sur Lyon, les Marseillais sur Grenoble. La première nouvelle du commencement des hostilités eût encouragé les mécontents; il était essentiel, avant tout, que les Bourbons eussent abandonné le territoire, et que tous les Français fussent ralliés; ce qui n'eut lieu que le 20 avril.

II. Dans le courant de mai, lorsque la France fut pacifiée, et qu'il ne resta plus d'espoir de conserver la paix extérieure, les armées des diverses puissances étant en marche sur les frontières de la France, l'Empereur médita sur le plan de campagne qu'il avait à suivre. Il s'en présentait trois: le premier, de rester sur la défensive, laissant les alliés prendre sur eux tout l'odieux de l'agression et s'engager dans nos places fortes, pénétrer sous Paris et Lyon, et là commencer sur ces deux bases une guerre vive et décisive. Ce projet avait bien des avantages: 1° les alliés ne pouvant être prêts à entrer en campagne que le 15 juillet, ils n'arriveraient devant Paris et Lyon que le 15 août. Les premier, deuxième, troisième, quatrième, cinquième, sixième corps, les quatre corps de grosse cavalerie et la garde se concentraient sous Paris; ces corps avaient, au 16 juin, cent quarante mille hommes sous les armes; le 15 août, ils en auraient eu deux cent quarante mille. Le premier corps d'observation ou du Jura, et le septième corps se concentraient

sous Lyon; ils avaient, au 15 juin, vingt-cinq mille hommes sous les armes, ils en auraient, au 15 août, soixante mille. 2° Les fortifications de Paris et de Lyon seraient terminées et perfectionnées au 15 août. 3° A cette époque, on aurait eu le temps de compléter l'organisation et l'armement des forces destinées à la défense de Paris et de Lyon, de réduire la garde nationale de Paris à huit mille hommes, et de quadrupler les tirailleurs de cette capitale en les portant à soixante mille hommes. Ces bataillons de tirailleurs, ayant des officiers de la ligne, seraient d'un bon service; ce qui, joint à six mille canonniers de la ligne, de la marine, de la garde nationale, et à quarante mille hommes des dépôts de soixante-dix régiments d'infanterie et de la garde non habillés, appartenant aux corps de l'armée sous Paris, porterait à cent seize mille hommes la force destinée à la garde du camp retranché sous Paris. A Lyon, la garnison se composerait de quatre mille gardes nationaux, douze mille tirailleurs, deux mille canonniers, et sept mille hommes des dépôts des onze régiments d'infanterie de l'armée sous Lyon : total, vingt-cinq mille hommes. 4° Les armées ennemies, qui pénètreraient sur Paris par le nord et par l'est, seraient obligées de laisser cent cinquante mille hommes devant les quarante-deux places fortes de ces deux frontières. En évaluant à six cent mille hommes la force de ces armées ennemies, elles seraient réduites à quatre cent cinquante mille hommes à leur arrivée devant Paris. Les armées alliées, qui pénètreraient sur Lyon, seraient obligées d'observer les dix places de la frontière du Jura et des Alpes; en les supposant de cent cinquante mille hommes, il en arriverait à peine cent mille devant Lyon. 5° Cependant la crise nationale, arrivée à son comble, porterait une grande énergie en Normandie, en Bretagne, en Auvergne, en Berri, etc. De nombreux bataillons arriveraient tous les jours sous Paris. Tout irait en augmentant du côté de la France, en diminuant du côté des alliés. 6° Deux cent quarante mille hommes dans les mains de l'Empereur, manœuvrant sur les deux rives de la Seine et de la Marne, sous la protection du vaste camp retranché de Paris, gardé par cent seize mille hommes de troupes non mobiles, sortiraient vainqueurs de quatre cent cinquante mille ennemis. Soixante mille hommes, commandés par le maréchal Suchet, manœuvrant sur les deux rives du Rhône et de la Saône, sous la protection de Lyon, gardé par vingt-cinq mille hommes non mobiles, viendraient à bout de l'armée ennemie; la cause sainte de la patrie triompherait!

III. Le second plan était de prévenir les alliés, et de commencer les hostilités avant qu'ils pussent être prêts. Or, les alliés ne pouvaient commencer les hostilités que le 15 juillet; il fallait donc entrer en campagne le 15 juin, battre l'armée anglo-hollandaise et l'armée prusso-saxonne qui étaient en Belgique, avant que les armées russe, autrichienne, bavaroise, würtembergeoise, etc., fussent arrivées sur le Rhin. Au 15 juin, on pouvait réunir une armée de cent quarante mille hommes en Flandre, en laissant un rideau sur toutes les frontières et de bonnes garnisons dans toutes les places fortes. 1° Si l'on battait l'armée anglo-hollandaise et l'armée prusso-saxonne, la Belgique se soulèverait, et son armée recruterait l'armée française. 2° La défaite de l'armée anglaise entraînerait la chute du ministère anglais,

qui serait remplacé par des amis de la paix, de la liberté et de l'indépendance des nations; cette seule circonstance terminerait la guerre. 3° S'il en était autrement, l'armée victorieuse en Belgique, renforcée du cinquième corps qui restait en Alsace, et des renforts que fourniraient les dépôts pendant juin et juillet, so porterait sur les Vosges contre l'armée russe et autrichienne. 4° Les avantages de ce projet étaient nombreux, il était conforme au génie de la nation, à l'esprit et aux principes de cette guerre; il remédiait au terrible inconvénient attaché au premier projet, d'abandonner la Flandre, la Picardie, l'Artois, l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, la Franche-Comté, le Dauphiné, sans tirer un coup de fusil. Mais pouvait-on, avec une armée de cent quarante mille hommes, battre les deux armées qui couvraient la Belgique; savoir : l'armée anglo-hollandaise composée de cent quatre mille hommes sous les armes (1); la seconde, l'arméo prusso-saxonne de cent vingt mille hommes, c'est-à-dire, deux cent vingt-quatre mille hommes? L'on ne devait pas évaluer la force de ces armées par le rapport des nombres de deux cent vingt-quatre mille à cent quarante mille, parce que l'armée des alliés était composée de troupes plus ou moins bonnes : qu'un Anglais pouvait être compté pour un Français; deux Hollandais, Prussiens ou hommes de la Confédération, pour un Français. Les armées ennemies étaient cantonnées sous le commandement de deux généraux différents, et formées do nations divisées d'intérêts et de sentiments.

IV. Le mois do mai se passa dans ces méditations. L'insurrection de la Vendée affaiblit de vingt mille hommes l'armée de Flandre, et la réduisit à cent vingt mille hommes; ce fut un événement bien funeste, et qui diminua les chances de succès : mais la guerre de la Vendée pouvait s'étendre; les alliés, maîtres do plusieurs provinces, pourraient rallier des partisans aux Bourbons; la marche de l'ennemi sous Paris et sous Lyon leur serait favorable. D'un autre côté, la Belgique, les quatre départements du Rhin, tendaient les bras, appelaient à grands cris leur libérateur, et l'on avait des intelligences dans l'armée belge; ce qui décida l'Empereur à adopter un troisième parti qui consistait à attaquer, le 15 juin, les armées anglo-hollandaise et prusso-saxonne, les séparer, les battre; et, s'il échouait, reployer son armée sous Paris et Lyon. Sans doute qu'après avoir échoué dans l'attaque de la Belgique, les armées arriveraient affaiblies sous Paris; que l'on perdrait l'occasion de réduire la garde nationale de la capitale à huit mille hommes, de trente-six mille qu'elle était, pour porter à soixante mille les tirailleurs, parce que cette opération ne pouvait se faire dans l'absence de Napoléon et pendant la guerre. Il est vrai de dire aussi que les alliés qui, si on les attendait, ne commenceraient les hostilités que le 15 juillet, seraient en mesure lo 1er juillet s'ils étaient provoqués dès le 15 juin; que leur marche sur Paris serait aussi plus rapide après une victoire; et que l'armée de Flandre, réduite à cent vingt mille hommes, était inférieure de quatre-vingt-dix mille hommes à celle du maréchal Blücher et du duc de Wellington. Mais

(1) Non compris les quatorze régiments anglais débarqués à Ostende, venant d'Amérique, ou tenant garnison dans les places fortes de la Belgique.



en 1814, la France avait, avec quarante mille hommes présents sous les armes, fait face à l'armée commandée par le maréchal Blücher, et à celle commandée par le prince de Schwarzenberg, où se trouvaient les deux Empereurs et le roi de Prusse. Ces armées réunies étaient fortes de deux cent cinquante mille hommes, elles les avaient battues souvent! A la bataille de Montmirail, les corps de Sacken, d'Yorck et de Kleist étaient de quarante mille hommes; ils furent attaqués, battus et jetés au-delà de la Marne par seize mille Français, savoir: la garde à pied et à cheval, la division Ricard, de onze cent cinquante hommes, et une division de cuirassiers; dans le temps que le maréchal Blücher, avec vingt mille hommes, était contenu par le corps de Marmont, de quatre mille hommes; que l'armée de Schwarzenberg, de cent mille hommes, l'était par le corps de Macdonald, d'Oudinot et de Gérard, formant en tout moins de dix-huit mille hommes.

Le duc de Dalmatie fut nommé major-général de l'armée; il donna le 2 juin l'ordre du jour suivant (1), et immédiatement après, partit de Paris, pour visiter les places de Flandre et l'armée.

« La plus auguste cérémonie vient » de consacrer nos institutions. L'Empereur a reçu des mandataires du » peuple et des députations de tous les » corps de l'armée, l'expression des » vœux de la nation entière sur l'acte » additionnel aux constitutions de » l'Empire, qui avait été envoyé à son » acceptation, et un nouveau serment » unit la France et l'Empereur. Ainsi, » les destinées s'accomplissent, et tous » les efforts d'une ligue impie ne pourront plus séparer les intérêts d'un » grand peuple du héros que les plus » brillants triomphes ont fait admirer » de l'univers.

» C'est au moment où la volonté nationale se manifeste avec autant d'énergie, que des cris de guerre se » font entendre; c'est au moment où » la France est en paix avec toute » l'Europe, que des armées étrangères » avancent sur nos frontières: quel est » l'espoir de cette nouvelle coalition? » Veut-elle ôter la France du rang des » nations? Veut-elle plonger dans la » servitude vingt-huit millions de Français? A-t-elle oublié que la première » ligue qui fut formée contre notre indépendance servit à notre agrandissement et à notre gloire? Cent victoires éclatantes, que des revers » momentanés et des circonstances » malheureuses n'ont pu effacer, lui » rappellent qu'une nation libre, conduite par un grand homme, est invincible.

» Tout est soldat en France, quand » il s'agit de l'honneur national et de » la liberté: un intérêt commun unit » aujourd'hui tous les Français. Les » engagements que la violence nous » avait arrachés, sont détruits par la » fuite des Bourbons du territoire français, par l'appel qu'ils ont fait aux » armées étrangères pour remonter » sur le trône qu'ils ont abandonné, » et par le vœu unanime de la nation » qui, en reprenant le libre exercice » de ses droits, a solennellement désavoué tout ce qui a été fait sans sa » participation.

» Les Français ne peuvent recevoir » des lois de l'étranger; ceux mêmes » qui sont allés y mendier un secours » parricide, ne tarderont pas à reconnaître et à éprouver, ainsi que leurs

(1) *Moniteur* du 4 juin 1815.

» prédécesseurs, que le mépris et l'infamie suivent leurs pas, et qu'ils ne » peuvent laver l'opprobre dont ils se » couvrent, qu'en rentrant daus nos » rangs.

» Mais une nouvelle carrière de » gloire s'ouvre devant l'armée; l'histoire consacrera le souvenir des faits » militaires qui auront illustré les défenseurs de la patrie et de l'honneur » national. Les ennemis sont nombreux, dit-on; que nous importe! il » sera plus glorieux de les vaincre, et » leur défaite aura d'autant plus d'éclat. La lutte qui va s'engager n'est » pas au-dessus du génie de Napoléon, » ni au-dessus de nos forces. Ne voit-on » pas tous les départements, rivalisant » d'enthousiasme et de dévouement, » former, comme par enchantement, » cinq cents superbes bataillons de » gardes nationales, qui déjà sont venus doubler nos rangs, défendre nos » places, et s'associer à la gloire de » l'armée? C'est l'élan d'un peuple » généreux qu'aucune puissance ne » peut vaincre et que la postérité admirera. Aux armes!

» Bientôt le signal sera donné; que » chacun soit à son devoir; du nombre des ennemis nos phalanges victorieuses vont tirer un nouvel éclat. » Soldats, Napoléon guide nos pas; » nous combattons pour l'indépendance de notre belle patrie; nous » sommes invincibles (1)! »

CHAPITRE IV.

OUVERTURE DE LA CAMPAGNE EN 1815.

I. État et position de l'armée française le 14 juin au soir. — II. État et position des armées anglo-hollandaise et prusso-saxonne. — III. Manœuvres et combats de la journée du 15. — IV. Position des armées belligérantes dans la nuit du 15 au 16.

I. Le quatrième corps, commandé

(1) Napoléon avait quatre lignes d'opérations à choisir; il pouvait réunir ses masses à gauche vers Valenciennes, fondre par Mons sur Bruxelles, tomber sur l'armée anglaise, et la culbuter sur Anvers.

Au centre, il avait la faculté de se diriger par Maubeuge sur Charleroi, entre Sambre et Meuse, afin de tomber sur le point de jonction des deux armées de Blücher et de Wellington. Plus à droite, il pouvait descendre la Meuse, vers Namur, fondre sur la gauche des Prussiens pour les couper de Coblentz et de Cologne. Enfin, il était possible de descendre entre la Meuse et la Moselle, ou entre la Meuse et le Rhin, pour tomber sur le corps de Kleist, qui couvrait les Ardennes et la communication des Prussiens avec le Rhin.

Ce dernier parti ne menait à rien qu'à des menaces qui eussent été sans résultats sur un homme de la trempe de Blücher. Il conduisait d'ailleurs trop loin du but qu'on se proposait. Une attaque sur la Meuse était plus sage; mais elle eût refoulé Blücher sur Wellington, et opéré la jonction qu'il fallait empêcher. La manœuvre inverse par Mons, contre l'armée de Wellington, aurait pu produire, dans un sens opposé, la même jonction que l'on redoutait, en refoulant la droite des alliés sur la gauche. L'Empereur s'arrêta donc au parti de fondre sur le point central, où il pouvait surprendre Blücher en flagrant délit, et le défaire avant que Wellington pût le soutenir.

Pour bien en apprécier le mérite, il faut se rappeler que Napoléon n'avait pas affaire à une seule armée, sous un même chef, et n'ayant qu'un intérêt; mais, au contraire, à deux armées indépendantes l'une de l'autre, ayant deux bases d'opérations entièrement divergentes : celle des Anglais étant basée sur Ostende ou Anvers, et celle des Prussiens sur le Rhin et Cologne; circonstance décisive, et qui assurait bien plus de succès à toute opération centrale tendant à les diviser et à les combattre successivement.

par le comte Gérard (1), partit de Metz le 6 juin, passa la Meuse et arriva le 14 à Philippeville. Le comte Belliard prit le commandement de Metz et de la frontière de la Sarre; il eut soin de masquer le mouvement du quatrième corps, en occupant la frontière par des détachements des bataillons d'élite de garde nationale tirés des garnisons de Metz, Longwy, Sarre-Louis, etc., et par les corps francs déjà habillés et organisés, levés dans ces départements. La garde impériale quitta Paris le 8 juin et se porta sur Avesnes.

Le premier corps partit des environs de Lille, et le deuxième corps de Valenciennes pour se rendre entre Maubeuge et Avesnes. Les garnisons de toutes les places fortes, depuis Dunkerque, masquèrent ce mouvement en occupant les débouchés par de forts détachements, de sorte qu'au moment où les cantonnements de cette frontière se centralisaient, les avant-postes étaient triplés, et l'ennemi, trompé, croyait que toute l'armée se réunissait sur la gauche. Le sixième corps partit de Laon, et se porta sur Avesnes; les quatre corps de réserve de cavalerie se concentrèrent sur la Sambre. L'Empereur partit de Paris le 12 au matin, déjeuna à Soissons, coucha à Laon, donna ses derniers ordres pour l'armement de cette place et arriva le 13 à Avesnes; le 14 au soir, l'armée campa sur trois directions : la gauche, forte de plus de quarante mille hommes, composée des deuxième et premier corps, sur la rive droite de la Sambre à Ham-sur-Eure et à Solre-sur-Sambre. Le centre, de plus de soixante mille hommes, composé des troisième et sixième corps, de la garde impériale et des réserves de cavalerie, à Beaumont, où fut placé le quartier-général. La droite, de plus de quinze mille hommes, formée du quatrième corps et d'une division de cuirassiers, en avant de Philippeville. Les camps étaient établis derrière des monticules à une lieue de la frontière, de manière que les feux n'étaient pas aperçus de l'ennemi qui, effectivement, n'en eut aucune connaissance. Le 14 au soir, les appels constatèrent que la force de l'armée était de cent vingt-deux mille quatre cents hommes, et de

---

Neuf corps d'infanterie ou de cavalerie, cantonnés depuis Lille jusqu'à Metz, durent, par des marches habilement déroulées, se concentrer devant Charleroi, au même instant où la garde, partie de Paris, y arriverait. Ces mouvements furent combinés avec tant de précision, que cent vingt mille hommes se trouvèrent réunis le 14 juin sur la Sambre comme par enchantement. Wellington, tout occupé à donner des fêtes à Bruxelles, croyait Napoléon encore à Paris, lorsque ses colonnes se présentèrent, le 15 au matin, pour passer cette rivière. Les ennemis avaient si peu l'idée de ces mouvements, que leurs armées ne se trouvaient pas rassemblées.

Cette entrée en campagne de Napoléon, et son premier plan, peuvent être regardés comme une des opérations les plus remarquables de sa vie. (Le général Jomini, *Précis politique et militaire de la campagne de 1815*).

(1) Le lieutenant-général comte Gérard (devenu depuis maréchal) commandait le quatrième corps. Le lieutenant-général comte Girard commandait la troisième division du deuxième corps. Pour éviter la confusion, nous donnerons le titre de comte au général Gérard, et écrirons son nom en lettres majuscules. Nous donnerons le titre de général au général Girard, et écrirons son nom en caractères ordinaires.

trois cent cinquante bouches à feu (1).

Le 14 au soir, l'Empereur parla à l'armée par l'ordre du jour suivant :

« Soldats, c'est aujourd'hui l'anniver-
» saire de Marengo et de Friedland,
» qui décida deux fois du destin de

(1) AILE GAUCHE sur la rive droite de la Sambre.		CENTRE à Beaumont.		AILE DROITE en avant de Philippeville.	
2e Corps.	19,800 infanterie 1,400 cavalerie. 1,564 art., gén., équip. (46 bouches à feu.)	3e Corps.	13,200 infanterie 1,400 cavalerie. 1,292 art., gén., équip. (38 bouches à feu).	4e Corps.	12,100 infanterie 1,400 cavalerie. 1,292 art., gén., équip. (38 bouches à feu).
1er Corps.	17,600 infanterie 1,400 cavalerie. 1,564 art., gén., équip. (46 bouches à feu).	6e Corps.	9,900 infanterie 1,400 cavalerie. 1,292 art., gén., équip. (38 bouches à feu).	Cavalerie détachée du 4e corps de la réserve de cavalerie.	1,400 cavalerie. 150 art., équip. (6 bouc. à feu)
		Garde impériale.	12,000 infanterie 4,000 cavalerie. 2,400 art., gén., équip. (96 bouches à feu).		
		Réserve de Cavalerie. 1er Corps.	2,500 cavalerie. 300 art., équip. (12 bouc. à feu)		
		Réserve de Cavalerie. 2e Corps.	2,500 cavalerie. 300 art., équip. (12 bouc. à feu)		
		Réserve de Cavalerie. 3e Corps.	3,300 cavalerie. 300 art., équip. (12 bouc. à feu)		
		Réserve de Cavalerie. 4e Corps.	1,900 cavalerie. 150 art., équip. (12 bouc. à feu)		
		Grand parc, troupes d'artillerie, du génie et des équipages militaires.	3,900		
Force totale.	43,328 hommes.	Force totale.	65,734 hommes.	Force totale..	16,342 hommes.

	Infanterie.	Cavalerie.	Artill., Génie, Equip. milit.
Aile gauche. . . .	37,400	2,800	3,128
Centre.	35,100	16,000	11,634
Aile droite	12,100	2,800	1,412
Total par arme. .	84,600	21,600	16,204 *.
Total général. . .	122,404 hommes et 350 bouches à feu.		

* Les canonniers, les soldats du train d'artillerie, les pontonniers, les sapeurs, les mineurs, les soldats des équipages militaires, c'est-à-dire ceux qui portent les vivres, les ambulances, sont compris dans ce nombre, tout étant enrégimentés en France. Il n'y a que les palefreniers et postillons des officiers, qui, n'étant pas gagés par l'État, n'y sont pas compris. Il y a quinze ans, les charretiers d'artillerie, ceux des vivres, tous les transports militaires, les infirmiers, n'étaient point compris sur les états de situation, n'étant ni soldés, ni habillés par l'État, mais par les entrepreneurs, ce qui formait un vingtième de différence dans les situations. Une armée, qui, sur les états de situation d'aujourd'hui, est portée pour cent vingt mille hommes, n'aurait été portée sur les états de situation d'alors que pour cent quatorze mille. Les Anglais sont dans ce cas. Ainsi, une armée anglaise qui serait portée à cent quatorze mille hommes sur les états de situation, serait effectivement de cent vingt mille. Dans cette armée, il y avait quarante-six hommes par bouche à feu de troupes d'artillerie ou du génie, compris les trains de ces deux armes et des équipages militaires, savoir : trente-quatre hommes par pièce sont avec le corps d'armée et douze avec le parc. L'état-major d'artillerie, l'état-major du génie, les canonniers qui servent les pièces, les soldats du train qui conduisent les pièces et les voitures d'artillerie, les sapeurs, les mineurs et ouvriers, et les deux compagnies d'équipages militaires attachés à chaque corps d'armée, sont compris dans le premier nombre. Les pontons, les équipages de ponts, les ouvriers du parc, les soldats du train attachés au double approvisionnement, aux caissons et aux autres voitures du parc, la réserve des sapeurs et des mineurs, les ouvriers du génie et les hommes des compagnies militaires de réserve, comptent dans le second nombre ; de sorte que cette armée de cent vingt mille hommes n'était réellement que de cent quatorze mille combattants et trois cent cinquante bouches à feu.

» l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous » fûmes généreux! nous crûmes aux » protestations et aux serments des » princes que nous laissâmes sur le » trône! Aujourd'hui, cependant, coalisés entre eux, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus » sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions : marchons donc à leur rencontre; eux et nous ne sommes-nous » plus les mêmes hommes?

» Soldats, à Iéna, contre ces mêmes » Prussiens, aujourd'hui si arrogants, » vous étiez un contre deux, et à » Montmirail, un contre trois.

» Que ceux d'entre vous, qui ont » été prisonniers des Anglais, vous » fassent le récit de leurs pontons et » des maux affreux qu'ils ont soufferts.

» Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats de la Confédération » du Rhin, gémissent d'être obligés de » prêter leurs bras à la cause des » princes ennemis de la justice et des » droits de tous les peuples. Ils savent » que cette coalition est insatiable! » Après avoir dévoré douze millions » de Polonais, douze millions d'Italiens, un million de Saxons, six millions de Belges, elle devra dévorer » les états du deuxième ordre de l'Allemagne.

» Les insensés! un moment de prospérité les aveugle. L'oppression et » l'humiliation du peuple français sont » hors de leur pouvoir! s'ils entrent » en France, ils y trouveront leur tombeau.

» Soldats! nous avons des marches » forcées à faire, des batailles à livrer, » des périls à courir; mais avec de la » constance, la victoire sera à nous : » les droits, l'honneur et le bonheur de la patrie seront reconquis.

» Pour tout Français qui a du cœur, » le moment est arrivé de vaincre ou » de périr. »

II. Les armées ennemies étaient le 14 au soir fort tranquilles dans leurs cantonnements; l'armée prusso-saxonne formait la gauche, et l'armée anglo-hollandaise la droite. La première, commandée par le maréchal Blücher, était forte de cent vingt mille hommes, savoir : quatre-vingt-cinq mille hommes d'infanterie, vingt mille de cavalerie, quinze mille d'artillerie, génie, équipages militaires, trois cents bouches à feu. Elle était divisée en quatre corps : le premier, commandé par le général Ziethen, s'appuyait aux cantonnements anglais, bordait la Sambre, ayant son quartier-général à Charleroi et Fleurus pour point de concentration. Le deuxième, sous les ordres du général Pirch, était cantonné sur la frontière aux environs de Namur, son point de concentration. Le troisième, commandé par le général Thielman, bordait la Meuse aux environs de Dinant, et devait se concentrer à Ciney; enfin le quatrième corps, sous les ordres du général Bulow, était en arrière des trois premiers; son quartier général était à Liége. Il fallait une demi-journée pour le rassemblement de chaque corps. L'armée devait se réunir en arrière de Fleurus. Le premier corps s'y trouvait; le deuxième de Namur avait huit lieues à faire; le troisième de Ciney avait quatorze lieues; le quatrième de Ham en avait seize. Le quartier-général du maréchal Blücher était à Namur, éloigné de seize lieues du duc de Wellington qui était à Bruxelles.

L'armée anglo-hollandaise, sous les ordres du duc de Wellington, était formée de vingt-quatre brigades dont

neuf anglaises, dix allemandes (1), cinq hollandaises et belges ; de onze divisions de cavalerie composées de seize régiments anglais, neuf allemands (2), six hollandais.

Sa force était de cent quatre mille deux cents hommes (3), non compris huit régiments anglais venant d'Amérique qui étaient débarqués à Ostende, et en outre un régiment anglais à Nieuport, un bataillon de vétérans à Ostende, et les 9ᵉ, 25ᵉ, 29ᵉ et 37ᵉ régiments anglais dans les places de la frontière de la Belgique, où des corps considérables de milice avaient été réunis. Les neuf brigades anglaises, les cinq brigades hanovriennes et les deux brigades de la légion germanique, formaient six divisions, dites anglaises. Les cinq brigades hollandaises et la brigade de Nassau en formaient trois, dites belges. Les troupes de Brunswick en formaient une. Ces dix divisions étaient partagées en deux grands corps d'infanterie : le premier, sous les ordres du prince d'Orange, dont le quartier-général était à Braine le-Comte, se composait de cinq divisions dont deux anglaises, celle des gardes et la troisième division, et des trois divisions belges. Leurs points de réunion étaient Enghien, Soignes, Braine-le-Comte et Nivelles. Le deuxième corps, commandé par lord Hill, dont le quartier-général était à Bruxelles, se composait de cinq divisions, quatre anglaises et celle des troupes de Brunswick ; leurs points de réunion étaient Bruxelles, Ath, Hall et Gand. Lord Uxbridge commandait la cavalerie; son point de réunion était Grammont. Le parc général était cantonné autour de Gand. Il fallait une demi-journée à chaque division pour se réunir à son point de réunion. Le point de concentration de l'armée était aux Quatre-Bras pour se trouver à deux lieues sur la droite de l'armée

(1) Savoir : 2 légions germaniques à la solde de l'Angleterre.
5 hanovriennes.
1 de Nassau.
2 de Brunswick.
——
10

(2) Savoir : 5 légions germaniques.
3 hanovriennes.
1 de Brunswick.
——
9

(3) Anglais 27,000. . . . . .
- 22,000 d'infanterie.
- 1,000 de cavalerie.
- 5,000 d'artillerie, génie, équipages militaires.

Allemands 42,000. . . . .
- 32,000 d'infanterie.
  - 16,000 Hanovriens.
  - 6,000 Légion germanique.
  - 4,000 Nassau.
  - 6,000 Brunswick.
- 6,800 de cavalerie.
  - 2,000 Hanovriens.
  - 3,000 Légion germanique.
  - 1,800 Brunswick.
- 3,200 d'artillerie, génie, équipages militaires.

Hollandais et Belges, 25,000. .
- 19,000 d'infanterie.
- 3,000 de cavalerie.
- 3,000 d'artillerie, génie, équipages militaires.

Total par arme. . . . .
- 73,000 hommes d'infanterie.
- 20,000 hommes de cavalerie.
- 11,200 d'artillerie, ayant deux cent cinquante bouches à feu, génie équipages militaires.

Total général. . . . . 104,200 hommes.

prussienne. Il y avait du quartier-général du prince d'Orange aux Quatre-Bras, six lieues; de Nivelles, deux lieues et demie; d'Enghien, treize lieues; de Soignes, onze lieues; de Bruxelles, grand quartier-général de l'armée, huit lieues; de Gand, dix-sept lieues; de Grammont, treize lieues; de Ath, treize lieues. Il fallait donc aux deux armées deux jours entiers pour se rassembler sur un même champ de bataille; réunies, elles présentaient une force de deux cent vingt-quatre mille deux cents hommes (1).

Dans la nuit du 14 au 15, des affidés, de retour au quartier-général français à Beaumont, annoncèrent que tout était tranquille à Namur, Bruxelles et Charleroi; ce fut un heureux présage, c'était déjà avoir obtenu un grand succès que d'être parvenu à dérober à l'ennemi les mouvements que faisait l'armée française depuis deux jours. L'armée prussienne se trouvait déjà placée dans l'obligation de prendre un point de rassemblement plus en arrière que Fleurus, ou de recevoir la bataille dans cette position sans pouvoir être secourue par l'armée anglo-hollandaise. Le caractère des généraux en chef ennemis était opposé. Les habitudes de hussard du maréchal Blücher, son activité et son caractère hasardeux contrastaient avec le caractère circonspect et les marches lentes du duc de Wellington. Si l'armée prusso-saxonne n'était pas la première attaquée, elle mettrait plus d'activité et d'empressement à courir au secours de l'armée anglo-hollandaise, que celle-ci n'en mettrait à secourir le maréchal Blücher. Toutes les mesures de Napoléon avaient donc pour hut d'attaquer d'abord les Prussiens.

III. Le 15, à la pointe du jour, les trois colonnes françaises se mirent en marche. L'avant-garde de la gauche, formée par la division du prince Jérôme, du deuxième corps, rencontra au sortir de son camp l'avant-garde du corps prussien du général Ziethen; elle la culbuta, s'empara du pont de Marchiennes et fit cinq cents prisonniers; l'avant-garde prussienne se rallia sur Charleroi. Le corps de cavalerie du général Pajol, formant l'avant-garde du centre, se mit en mouvement à trois heures du matin; il devait être soutenu par le corps d'infanterie du général Vandamme. De Beaumont à Charleroi il n'y a pas de chaussée, pour faciliter le mouvement sur de mauvaises traverses, où l'on rencontrait à chaque pas des défilés. Le troisième corps avait été campé à une lieue et demie sur la route de Beaumont. A six heures du matin, le comte Vandamme était encore dans son camp, quoiqu'il en dût partir en même temps que la cavalerie Pajol; l'Empereur s'en étant aperçu, prit les devants avec sa garde, et entra à midi dans Charleroi, étant précédé par la cavalerie légère du général Pajol, qui suivait l'ennemi le sabre à la main. Le corps du général Vandamme n'y arriva qu'à trois heures du soir. La droite, commandée par le général GÉRARD, surprit de bonne heure le pont du Châtelet; toute la

(1) ANGLO-HOLLANDAIS		PRUSSO-SAXONS.	TOTAUX.	
Infanterie. . . .	73,000	83,000	158 000	224,200 hommes, sans compter 14 régiments anglais à Ostende ou dans les places.
Cavalerie	20,000	20,000	40,000	
Artillerie	11,000	15,000	26,000	
Bouches à feu. .	255	288 bouches à feu.	543 bouches à feu.	

colonne arriva dans la soirée. De Charleroi à Bruxelles il y a quatorze lieues, une chaussée y conduit et passe par Gosselies, Frasne, les Quatre-Bras, Gennappes et Waterloo. A cinq cents toises de distance de Charleroi, une autre chaussée prend à droite et se dirige par Gilly sur Namur, éloigné de huit lieues de Charleroi. Le corps de Ziethen, instruit par ses hussards du mouvement de l'armée française, évacua en toute hâte Charleroi par ces deux routes; une division se retira par la chaussée de Bruxelles et s'arrêta à Gosselies; une autre prit la route de Namur et s'arrêta à Gilly. Le général Pajol suivit l'ennemi sur la route de Namur; le général Clary, avec une brigade de hussards, le suivit sur celle de Bruxelles. Les troupes escarmouchaient alors sur ces deux routes; le général Clary, n'étant pas assez fort, fut soutenu par le général Lefebvre-Desnouettes avec la cavalerie légère de la garde et ses deux batteries. La division Duhesme, de jeune garde à pied, se mit en réserve en arrière de la cavalerie Pajol, et détacha un régiment pour aller en position à mi-chemin de Charleroi à Gosselies, servant de réserve à la cavalerie du général Lefebvre-Desnouettes. Le comte Reille passa la Sambre sur le pont de Marchiennes, et se porta sur Gosselies, pour y joindre la route de Bruxelles, et de là pousser sur les Quatre-Bras. Le général comte d'Erlon eut ordre de soutenir le général Reille. Le maréchal Grouchy, aussitôt qu'il eut débouché sur Charleroi avec les réserves de cavalerie, et suivi par le troisième corps d'armée, se porta sur Gilly, que le général Ziethen évacua pour prendre position entre Gilly et Fleurus, adossé à un bois. Le général Reille s'empara de Gosselies après une légère résistance. Le maréchal Ney venait d'arriver sur le champ de bataille. L'Empereur lui donna aussitôt l'ordre de se rendre à Gosselies, d'y prendre le commandement de toute la gauche composée des deuxième et premier corps, de la division de cavalerie de Lefebvre-Desnouettes, et du corps de grosse cavalerie du général Kellermann, formant en tout quarante-sept mille huit cents hommes; de donner tête baissée sur tout ce qu'il rencontrerait sur la route de Gosselies à Bruxelles; de prendre position à cheval sur cette route au-delà des Quatre-Bras, et de s'y tenir militairement en tenant de fortes avant-gardes sur les routes de Bruxelles, de Namur et de Nivelles. La division du corps du général Ziethen, qui avait défendu Gosselies, se retira par un à gauche sur Fleurus; le comte Reille la fit suivre par la troisième division que commandait le général Girard, et avec sa cavalerie et ses trois autres divisions, marcha sur les Quatre-Bras. Le prince Bernard de Saxe commandait une brigade de quatre mille hommes de troupes de Nassau (c'était la deuxième de la troisième division belge). Dès qu'il entendit le canon du côté de Charleroi, et qu'il fut instruit de la retraite du général Ziethen, il se porta sur Frasne, et s'y établit à mille toises en avant des Quatre-Bras, à cheval sur la route de Bruxelles. Le général Lefebvre-Desnouettes, après une légère canonnade, l'ayant menacé de le tourner et de le couper des Quatre-Bras, l'obligea de faire sa retraite; il prit position entre les Quatre-Bras et Gennapes. Le comte Reille marchait sans obstacle avec son infanterie pour camper en avant des Quatre-Bras, lorsqu'il fut rejoint par le maréchal Ney, lequel, ayant entendu la canonnade sur Fleurus et reçu

le rapport du général Girard, qu'il y avait des forces considérables dans cette direction, crut prudent de prendre position, son avant-garde à Frasne, ayant des vedettes sur les Quatre-Bras.

Les corps de Vandamme et de Grouchy étaient réunis à Gilly; trompés par de faux rapports, ils perdirent deux heures en position, dans l'opinion que deux cent mille Prussiens étaient derrière le bois et en avant de Fleurus. L'Empereur fut lui-même reconnaître l'ennemi, et jugeant que ces bois n'étaient garnis que par deux divisions du corps de Ziethen, de dix-huit à vingt mille hommes, il ordonna aussitôt de marcher en avant. L'ennemi se mit en retraite; on le poursuivit vivement. Une charge des quatre escadrons de service, conduite par le général Letort, enfonça deux carrés, détruisit le 28e régiment prussien; mais l'intrépide Letort fut blessé à mort. Ce général était un des officiers de cavalerie les plus distingués : on n'était pas plus brave; nul officier ne possédait à un plus haut degré l'art d'enlever une charge et de communiquer une étincelle électrique aux hommes comme aux chevaux; à sa voix, à son exemple, les plus timides devenaient les plus intrépides. A la nuit, les corps de Vandamme et de Grouchy prirent position dans les bois de Trichenaye et de Lambusart près de Fleurus.

IV. Pendant la nuit du 15 au 16, le quartier-général français fut à Charleroi, celui du maréchal Blücher à Namur, celui du duc de Wellington à Bruxelles. Le premier corps de l'armée prusso-saxonne, commandé par le général Ziethen, affaibli de deux mille hommes, qu'il avait perdus dans la journée, était concentré sur les hauteurs en arrière de Fleurus, occupant ce village par un détachement. Le deuxième corps, qui s'était rallié à Namur, marcha toute la nuit pour rejoindre le premier à Sombref. Le troisième corps s'était rassemblé, partie à Namur, partie à Ciney; la première partie marcha toute la nuit et arriva à Sombref dans la matinée du 16; la deuxième partie ne put arriver que le 16 après midi pendant la bataille. Le quatrième corps, commandé par le général Bulow, n'ayant reçu l'ordre de se concentrer que fort tard, vu les distances, ne put se mettre en marche que le 16; il n'arriva à Gembloux, à deux lieues de Sombref, qu'après la perte de la bataille, dans la nuit du 16 au 17.

Le 15, sur les sept heures du soir, le duc de Wellington avait reçu un courrier du maréchal Blücher, qui lui annonçait que les hostilités étaient commencées, qu'une forte reconnaissance française avait sabré quelques-uns de ses avant-postes. Cela ne lui parut exiger aucune disposition, si ce n'est l'ordre, sur toute la ligne, de se tenir sur ses gardes. A onze heures du soir, un deuxième courrier du maréchal Blücher lui avait apporté la nouvelle que les Français étaient entrés à Charleroi à onze heures du matin, le 15, et marchaient en front de bandière sur Bruxelles; que tout l'espace compris entre Marchiennes, Charleroi et le Châtelet, était couvert de ponts et de troupes; que l'armée française était forte de cent cinquante mille hommes; que l'Empereur était à sa tête. Il expédia aussitôt, dans tous les cantonnements, l'ordre de les lever, de réunir chaque division à son point de concentration et d'y attendre de nouveaux ordres. La troisième division belge, qui, seule de l'armée anglo-hollandaise, occupait des cantonnements éloignés de moins de

six lieues des Quatre-Bras, pouvait seule y être arrivée dans la matinée du 16; quatre autres divisions, qui étaient éloignées de moins de neuf lieues, pouvaient y être arrivées dans la soirée du même jour; mais le reste de l'armée, éloigné de douze, treize, quatorze, dix-sept, dix-neuf lieues, ne pouvait y être réuni que dans la nuit du 16 au 17, et dans la journée du 17. L'artillerie et la cavalerie étaient dans ce cas; et, réunie aux Quatre-Bras, l'armée anglo-hollandaise serait encore éloignée de deux lieues de Fleurus. Dans la nuit, la générale battit à Bruxelles; la division do Brunswick et la cinquième division anglaise qui s'y trouvaient, se mirent en marche pour les Quatre-Bras dans la matinée.

L'armée française passa la nuit sur trois colonnes; la gauche, commandée par le maréchal Ney, avait son quartier-général à Gosselies, ses vedettes sur les Quatre-Bras, son avant-garde à Frasne; le deuxième corps entre Frasne et Gosselies, ayant en avant-garde la division du général Girard à sa droite, sur la route de Fleurus; le premier corps en colonne, de Marchiennes à Gosselies; le centre, composé par la réserve de cavalerie et le troisième corps, était campé dans les bois entre Fleurus et Charleroi; la garde était en colonne sur la route de Charleroi et Gilly, et le sixième corps en avant de Charleroi. La troisième colonne, formant la droite, était en avant du pont du Châtelet. Toute l'armée était ainsi réunie, ayant passé la Sambre sur trois ponts : la gauche sur celui de Marchiennes, éloigné de deux mille toises de celui de Charleroi, sur lequel avait passé le centre; et celui-ci de trois mille toises du pont du Châtelet, sur lequel avait passé la droite. L'armée française bivouaqua, dans la nuit du 15 au 16, dans un carré de quatre lieues de côté; elle était également en mesure d'appuyer sur l'armée prusso-saxonne ou sur celle anglo-hollandaise; elle se trouvait déjà placée entre elles. Les deux armées ennemies étaient surprises, leurs communications déjà fort gênées. Toutes les manœuvres de l'Empereur avaient réussi à souhait; il était désormais le maître d'attaquer en détail les armées ennemies; il ne leur restait, pour éviter ce malheur, le plus grand de tous, que le parti de céder le terrain et de se réunir sur Bruxelles ou au-delà (1).

(1) L'Empereur arrêta, dès le matin, l'organisation de son armée en deux masses principales et une réserve. Grouchy eut le commandement de l'aile droite composée des corps de Vandame et de Gérard, avec ceux de cavalerie de Pajol, Excelmans et Milhaud. Ney eut le commandement de l'aile gauche, composée des corps de Reille et d'Erlon, avec la cavalerie du comte de Valmy et de Lefèvre-Desnouettes. Le corps de Lobau et la garde formaient une réserve de vingt-huit mille hommes.

Celle organisation a trouvé des critiques, parce que, dans le fait, l'armée n'avait pas de centre; on a pensé qu'il eût mieux valu extraire les quatrièmes divisions des deux corps de Reille et d'Erlon, et de les réunir aux corps de Lobau pour former un centre et deux ailes, indépendamment des réserves; cela eût facilité les mouvements, et peut-être évité le faux emploi de trop grands détachements aux journées des 16 et 18 juin. Napoléon fut sans doute déterminé par les raisons qu'ayant deux armées bien distinctes à combattre, il convenait d'avoir une certaine masse toute prête à opposer à chacune d'elles, plus une réserve pour renforcer le point où il voudrait porter les coups; résultat qu'on eût du reste encore mieux obtenu, en ayant trois masses, outre la réserve. (Le général Jomini).

CHAPITRE V.

BATAILLE DE LIGNY.

I. Marches de l'armée française pour livrer bataille à l'armée prusso-saxonne. — II. Bataille de Ligny, 16 juin. — III. Combat des Quatre-Bras, 16 juin. — IV. Position des armées dans la nuit du 16 au 17. — V. Leurs manœuvres dans la journée du 17. — VI. Leurs positions dans la nuit du 17 au 18 juin.

I. Le maréchal Ney reçut l'ordre, dans la nuit, de se porter le 16, à la pointe du jour, en avant des Quatre-Bras, d'occuper une bonne position à cheval sur la route de Bruxelles, en gardant les chaussées de Nivelles et de Namur, par ses flanqueurs de gauche et de droite. Le comte de Flahaut, aide-de-camp général, porta ces ordres, et demeura toute la journée avec ce maréchal. La division du général Girard, la troisième du deuxième corps, qui était en observation vis-à-vis Fleurus reçut ordre de rester dans sa position, devant opérer sous les ordres immédiats de l'Empereur qui, avec le centre et la droite de l'armée, marcha pour combattre l'armée prussienne, avant que son quatrième corps, commandé par le général Bulow, l'eût joint, et que l'armée anglo-hollandaise fût rassemblée sur sa droite.

Les tirailleurs se rencontrèrent au village de Fleurus. Après quelques coups de canon, ceux de l'ennemi se reployèrent sur leur armée qu'on aperçut alors en ordre de bataille, la gauche au village de Sombref, à cheval sur la chaussée de Namur ; le centre au village de Ligny ; la droite au village de Saint-Amand; les réserves sur les hauteurs du moulin à vent de Bry, occupant une ligne de trois mille toises. L'armée française fit halte et se forma; il était dix heures du matin. Le troisième corps en avant de Fleurus, ayant à douze cents toises sur sa gauche la division Girard, le quatrième corps au centre, le maréchal Grouchy avec les corps de cavalerie de Pajol et d'Excelmans formant la droite. La garde, cavalerie, infanterie, artillerie et le corps des cuirassiers de Milhaud, se formèrent en deuxième ligne, sur le rideau qui domine la plaine derrière Fleurus.

L'Empereur, peu accompagné, parcourut la chaîne des vedettes, monta sur des hauteurs et des moulins à vent, et reconnut parfaitement la position de l'armée ennemie ; elle présentait une force certainement supérieure à quatre-vingt mille hommes. Son front était couvert par un ravin profond, sa droite était en l'air. La ligne de bataille était perpendiculaire à la chaussée de Namur, aux Quatre-Bras, et dans la direction du village de Sombref à celui de Gosselies; le point des Quatre-Bras était perpendiculaire derrière le milieu de la ligne. Il est évident que le maréchal Blücher ne s'attendait pas à être attaqué ce jour même; il croyait avoir le temps de compléter le rassemblement de son armée, et d'être appuyé sur sa droite par l'armée anglo-hollandaise qui devait déboucher sur les Quatre-Bras, par les chaussées de Bruxelles et de Nivelles, dans la journée du 17.

Un officier d'état-major de la gauche fit le rapport que le maréchal Ney, au moment où il prenait les armes pour marcher à la position en avant des Quatre-Bras, avait été arrêté par la canonnade qui s'était fait entendre sur son flanc droit, et par les rapports qu'il avait reçus, que les deux armées anglo-hollandaise et prusso-saxonne avaient déjà opéré leur réunion aux environs de Fleurus ; que dans cet état de choses, s'il continuait son mouvement, il

BATAILLE DE LIGNY

Livrée le 16 Juin 1815

DRESSÉE PAR J.ME ROUSSEAU

Gravée par Ch. Dyonnet

Route de Namur

le Point du jour

Boley

Tongrines

Malastour

Balatre

S.t Martin-Balatre

Papol

Grouchy

Velaine

Gembloux

Réserve

Réserve de Thielmann

Corps de Drouet

serait tourné ; que du reste, il était prêt à exécuter les ordres que l'Empereur lui enverrait, aussitôt qu'il connaîtrait ce nouvel incident. L'Empereur le blâma d'avoir déjà perdu huit heures ; ce qu'il prétendait être un nouvel incident, existait depuis la veille ; il lui réitéra l'ordre de se porter en avant des Quatre-Bras, et qu'aussitôt qu'il aurait pris position, il eût à détacher une colonne de huit mille hommes d'infanterie avec la division de cavalerie de Lefebvre-Desnouettes et vingt-huit pièces de canon, par la chaussée des Quatre-Bras à Namur ; qu'elle quitterait cette chaussée au village de Marchais pour attaquer les hauteurs de Bry, sur les derrières de l'armée ennemie ; ce détachement parti, il lui resterait encore dans sa position des Quatre-Bras trente-deux mille hommes et quatre-vingts pièces de canon (1), ce qui était suffisant pour tenir en échec les cantonnements de l'armée anglaise, qui pourraient arriver dans la journée du 16. Le maréchal Ney reçut cet ordre à onze heures et demie ; il était avec son avant-garde près de Frasne ; il devait avoir pris à midi sa position en avant des Quatre-Bras : or, des Quatre-Bras aux hauteurs de Bry, il y a quatre mille toises ; la colonne qu'il détacherait sur les derrières du maréchal Blücher devait donc arriver avant deux heures du village de Marchais. La ligne qu'occupait l'armée près de Fleurus n'était pas offensive. Une partie était masquée ; l'armée prussienne dut être sans inquiétude.

II. Mais à deux heures, l'Empereur ordonna un changement de front sur Fleurus, la droite en avant. Cette manœuvre porta le troisième corps à deux portées de canon de Saint-Amand, le quatrième à deux portées de canon de Ligny, la droite à deux portées de canon de Sombref. Le général Girard, avec la troisième division du deuxième corps, se trouva être en potence sur l'extrémité de la droite de l'armée prussienne. Le ravin qui couvrait le front de la position de l'ennemi prenait naissance entre le troisième corps et la division Girard, de sorte que cette division était sur la rive gauche de ce ravin. La garde et la cavalerie de Milhaud firent la même manœuvre et se trouvèrent en deuxième ligne à six cents toises, derrière le troisième et le quatrième corps. Le sixième corps, qui était en route de Charleroi, reçut ordre d'accélérer sa marche, et de pren-

(1) Force de l'aile gauche, le 16, à la pointe du jour :

	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	Bouches à feu.
2e Corps, 3 divisions	16,000	1,400	1,262	38
1er Corps, 4 divisions.	16,500	1,400	1,564	46
Cuirassiers, Kellermann . . .	»	3,000	300	12
Garde, Lefebvre-Desnouettes.	»	2,000	300	12
	32,500	7,800	3,456	108

43,756 hommes. — 108 bouches à feu.

Détachement. . . . . { Infanterie. . . . . 8,000 ; Cavalerie. . . . . 2,000 ; Artillerie. . . . . 844 } 10,844 hommes. — 28 bouches à feu.

Reste. . . . . { Infanterie. . . . . 24,500 ; Cavalerie . . . . 5,800 ; Artillerie . . . . 1,052 } 31,352 hommes. — 80 bouches à feu.

N. B. Indépendamment de 5,300 hommes au parc de Charleroi.

dre position en avant de Fleurus, en réserve générale. Tout annonçait la perte de l'armée prussienne. Le comte Gérard s'étant approché de l'Empereur pour demander quelques instructions pour l'attaque du village de Ligny, ce prince lui dit : « Il se peut que » dans trois heures le sort de la guerre » soit décidé. Si Ney exécute bien ses » ordres, il ne s'échappera pas un » canon de l'armée prussienne; elle » est prise en flagrant délit (1). »

A trois heures après midi, le troisième corps aborda le village de Saint-Amand. Un quart d'heure après, le quatrième corps aborda le village de Ligny, et le maréchal Grouchy reploya la gauche de l'armée prussienne. Toutes les positions et maisons situées sur la droite du ravin furent emportées, et l'armée ennemie rejetée sur la rive gauche. Le reste du troisième corps de l'armée prussienne arriva pendant la bataille par le village de Sombref, ce qui porta la force de l'armée ennemie à quatre-vingt-dix mille hommes. L'armée française, y compris le sixième corps, qui resta constamment en réserve, était de soixante-dix mille hommes ; moins de soixante mille donnèrent. Le village de Ligny fut pris et repris quatre fois. Le comte Gérard s'y couvrit de gloire et y montra autant d'intrépidité que de talent. L'attaque fut plus faible au village de Saint-Amand, qui fut aussi pris et repris; mais il fut emporté par le général Girard, qui ayant reçu l'ordre d'avancer par la gauche du ravin avec sa division, la troisième du deuxième corps, y déploya cette intrépidité dont il a donné tant d'exemples dans sa carrière militaire. Il culbuta à la baïonnette tout ce qui voulut s'opposer à sa marche, et s'empara de la moitié du village; mais il tomba blessé à mort. Le troisième corps se maintint dans l'autre partie de ce village (2). Il était cinq beures et demie,

(2) Ce fut la division Lefol qui eut l'honneur de commencer le feu et de culbuter les trois bataillons prussiens qui défendaient Saint-Amand. Elle s'acquitta noblement de sa mission, car elle s'empara du village, malgré les efforts de l'ennemi. Le général Lefol, entré le premier dans Saint-Amand, eut un cheval tué dans un verger, et faillit y être prisonnier au moment où son neveu, qui était son aide-de-camp, mettait pied à terre pour lui donner son cheval.

Le combat se prolongea avec des avantages balancés jusqu'au soir ; toutefois les Prussiens ne purent reprendre, ni l'église ni le cimetière, dont la division Lefol s'était si vigoureusement emparée dès le matin. (*Les derniers Jours de*

(1) L'armée française sur Ligny était forte de soixante-onze mille hommes, et deux cent quarante bouches à feu, savoir :

	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	Bouches à feu.
2e Corps, division Girard . .	5,000	»	270	8
3e Corps	13,000	1 400	1,290	38
4e Corps.	12,000	1,400	1,290	38
6e Corps	9,500	1,100	1,290	30
Garde.	11,500	2,000	2,100	82
Corps de cavalerie Pajol. . .	»	2,500	300	12
Idem d'Excelmans	»	2,600	300	12
Idem de Milhaud	»	3,000	300	12
	51,000	14,300	7,140	240

71,940 hommes. 240 bouches à feu.

l'Empereur faisait exécuter plusieurs manœuvres à l'infanterie de sa garde pour la porter sur Ligny, lorsque le général Vandamme donna avis qu'une colonne de trente mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, s'avançait sur Fleurus; qu'on l'avait d'abord prise pour la colonne détachée de la gauche, mais outre qu'elle était beaucoup plus forte, elle venait par une route différente; que les troupes du général Girard l'ayant reconnue pour ennemie, avaient en conséquence abandonné l'extrémité du village, et avaient pris position au bois pour couvrir Fleurus; que son troisième corps lui-même en était ébranlé, et que si la réserve n'arrivait pas pour arrêter cette colonne, il serait obligé d'évacuer Saint-Amand et de battre en retraite. La manœuvre de cette colonne parut inexplicable. Elle avait donc passé entre le maréchal Ney et le maréchal Blücher, ou bien entre les Quatre-Bras

---

la Grande-Armée, par le capitaine Hippolyte de Mauduit.)

M. Lefol, alors aide-de-camp du général et aujourd'hui trésorier de l'École militaire de Saint-Cyr, vient de publier sur le retour de Napoléon de l'île d'Elbe et sur la campagne de 1815, des *Souvenirs* qui doivent être consultés. Voici ce qu'on trouve dans ce livre au sujet de certains propos attribués au maréchal Ney, lorsque l'on connut à Paris le débarquement de l'Empereur. Nous n'avons jamais, quant à nous, accepté comme exacts, ces propos transmis par des personnes trop intéressées à jeter du blâme sur le Maréchal. Mais ici, c'est un témoin qui raconte ce qu'il a entendu et son récit, empreint d'une simplicité antique, porte un tel cachet de vérité, qu'il nous semble impossible de s'y méprendre. Nous devons placer ce passage sous les yeux de nos lecteurs.

« A sept heures du soir, le général Lefol faisait son entrée dans la ville (Avalion), à la tête de sa petite division: et comme j'avais fait apprêter le dîner dans une salle du rez-de-chaussée, donnant sur la cour, nous nous mîmes de suite à table. Mais à peine étions-nous assis, que j'aperçus à travers nos croisées un officier général en grande tenue et portant un chapeau à plumes blanches; je sortis pour savoir quel était ce personnage, et lorsque je me trouvai en face de lui, je reconnus le maréchal Ney, qui arrivait de Lous-le-Saulnier, après y avoir répandu ses proclamations, pour rejoindre l'Empereur. L'ayant prévenu que le général Lefol était là, il entra avec moi dans la salle à manger, se jeta au cou de mon oncle, et il y eut entre eux un feu croisé de demandes et de réponses que les circonstances leur dictaient. Le Maréchal se mit à table avec nous; et comme il avait hâte d'aller trouver l'Empereur, il nous demanda sans façon la permission de se servir, pour arriver plus vite, des chevaux que j'avais eu tant de peine à nous procurer.

» Pendant plus d'une heure que dura notre dîner, le Maréchal nous raconta tout ce qu'il avait fait, depuis le moment où il avait appris le retour de Napoléon. Il nous dit qu'il était d'autant plus heureux de cet événement, qu'il avait conservé pour l'Empereur la plus sincère fidélité; que d'ailleurs, il n'avait pas trouvé à la cour de Louis XVIII, l'accueil qu'il devait s'attendre à y recevoir; que sa femme n'y était nullement considérée; qu'elle y avait toujours été traitée comme une parvenue. Il ajouta que l'on faisait déjà courir le bruit qu'il avait promis au Roi, en prenant congé de lui aux Tuileries, quelques jours auparavant, *de lui ramener Bonaparte, mort ou vif, dans une cage de fer*; que c'était une insigne calomnie. Et, s'adressant à mon oncle · *Vous me connaissez depuis assez longtemps, Lefol, pour me croire incapable d'avoir tenu un pareil langage*..... Disait-il vrai? L'histoire soutient que non; moi, je dis oui, parce qu'en parlant ainsi, sa noble figure exprimait la franchise la plus sincère..... Après s'être fait raconter par le général et par moi, par quel hasard nous avions rejoint l'Empereur, il embrassa de nouveau mon oncle, me tendit la main et nous quitta. Le lendemain, il était à Auxerre avec Napoléon, qui de ce moment ne dut plus douter de la réussite de son entreprise miraculeuse. » (*Souvenirs sur le retour de l'empereur Napoléon de l'île d'Elbe et sur la campagne de* 1815, *pendant les Cent-Jours*, par M. Lefol, trésorier de l'école militaire de St-Cyr, ancien aide-de-camp du général de division baron Lefol.)

et Charleroi. Toutefois, l'avis s'en réitérant, l'Empereur arrêta la marche de la garde, et envoya en toute diligence son aide-de-camp le général Dejean, officier de confiance, pour reconnaître le nombre, la force et les intentions de cette colonne. Une heure après, on sut que cette colonne, prétendue anglaise, était le premier corps commandé par le comte d'Erlon qui, ayant été laissé en réserve à deux lieues et demie des Quatre-Bras, accourait pour soutenir l'attaque de Saint-Amand; que la division Girard, détrompée, avait repris sa position, et le troisième corps sa contenance. La garde continua alors son mouvement sur Ligny. Le général Pecheux, à la tête de sa division, passa le ravin; le comte Gérard, toute la garde, infanterie, cavalerie, artillerie, et les cuirassiers de Milhaud appuyèrent son mouvement. Toutes les réserves de l'ennemi furent culbutées à la baïonnette; le centre de sa ligne fut percé. Quarante pièces de canon, huit drapeaux ou étendards, bon nombre de prisonniers, sont les trophées de cette journée. Le maréchal Grouchy, les généraux Excelmans et Pajol se sont fait remarquer par leur intrépidité : le lieutenant-général Monthion fut dans la nuit chargé de poursuivre la gauche des Prussiens. L'ennemi, dans ses rapports officiels, fait porter sa perte à vingt-cinq mille hommes tués, blessés ou prisonniers; sans compter vingt mille hommes qui se débandèrent et ravagèrent les rives de la Meuse jusqu'à Liége. La garde et le sixième corps ne firent aucune perte; elle fut considérable au quatrième corps et aux corps de cavalerie d'Excelmans et de Pajol, et beaucoup moins considérable au troisième corps. La division Girard, du deuxième corps, fut celle qui perdit davantage. La perte totale fut de près de six mille neuf cent cinquante hommes tués ou blessés (1). Plusieurs généraux ennemis furent tués ou blessés. Le maréchal Blücher fut culbuté par une charge de cuirassiers et foulé aux pieds des chevaux; mais les cuirassiers français continuèrent leur charge sans le voir : il faisait déjà nuit. Ce maréchal parvint à se sauver, froissé et à moitié estropié. La disproportion que l'on remarque entre les pertes des armées prussienne et française, provient de ce que les réserves de l'armée française furent tenues pendant toute la bataille hors de la portée du canon; de ce que les troisième et quatrième corps, qui étaient en première ligne, étaient masqués par des plis du terrain, tandis que l'armée prussienne était toute massée sur l'amphithéâtre qui va de Saint-Amand et Ligny aux hauteurs de Bry. Tous les boulets de l'armée française qui manquaient les premières lignes, frappaient dans les réserves : pas un coup n'était perdu. Le général Girard s'était distingué au passage du Tesin en 1800; il avait beaucoup contribué au gain de la bataille de Lutzen en 1813; c'était un des plus intrépides soldats de l'armée française; il avait éminemment le feu sacré. L'Empereur,

(1) Perte de l'armée française à Ligny :

2e Corps, division Girard	1,900	6,950 hommes.
3e Corps	1,800	
4e Corps	2,300	
1er Corps de cavalerie	200	
2e *idem*	400	
4e *idem*	150	
Garde	200	

satisfait du comte GÉRARD, commandant le quatrième corps, lui destinait le bâton de maréchal de l'empire; il le considérait comme une des espérances de la France.

III. Le prince d'Orange, dont le quartier-général était à Braine-le-Comte, ne reçut qu'à la pointe du jour, le 16, l'ordre du duc de Wellington de réunir ses troupes. Il se porta, avec la deuxième brigade de la troisième division belge, aux Quatre-Bras, pour soutenir une de ses brigades que commandait le prince Bernard de Saxe, qui, dès le 15, après avoir défendu Frasne, avait pris position entre les Quatre-Bras et Gennapes. Le prince d'Orange resta toute la matinée avec huit ou neuf mille Belges ou troupes de Nassau, infanterie, cavalerie, artillerie, sur cette position importante. Il savait que tous les cantonnements de l'armée anglo-hollandaise étaient levés et se dirigeaient par les routes de Bruxelles et de Nivelles sur les Quatre-Bras. Il sentait toute l'importance de cette position, puisque, si les alliés la perdaient, tous leurs cantonnements venant par la chaussée de Nivelles, ne pourraient faire leur jonction que par la traverse et derrière Gennapes. Si donc le maréchal Ney eût exécuté ses ordres, et se fût porté, avec ses quarante-trois mille hommes (1), à la pointe du jour du 16 sur les Quatre-Bras, il se fût emparé de cette position, et avec sa nombreuse cavalerie et artillerie légère, il eût mis en déroute et éparpillé cette division; bien plus, il pouvait attaquer les divisions de l'armée anglaise en marche, isolées sur les chaussées de Nivelles et de Bruxelles. A midi, ce maréchal ayant reçu les nouveaux ordres que l'Empereur lui envoya de Fleurus, marcha avec les trois divisions d'infanterie du deuxième corps, une division de cavalerie légère et une division des cuirassiers de Kellermann, en tout seize mille hommes d'infanterie, trois mille hommes de cavalerie et quarante-quatre pièces de canon (vingt-un ou vingt-deux mille hommes). Il laissa en réserve en avant de Gosselies, pour observer Fleurus et assurer sa retraite, le premier corps fort de seize mille hommes d'infanterie, la division de cavalerie légère de la garde du général Lefebvre-Desnouettes, et une division des cuirassiers de Kellermann, formant un total de seize mille hommes d'infanterie, quatre mille cinq cents hommes de cavalerie et soixante-quatre bouches à feu. Ses tirailleurs engagèrent le combat à deux heures; mais ce ne fut qu'à trois heures, lorsque la canonnade de la bataille de Ligny se fit entendre dans toute sa force, qu'il aborda franchement l'ennemi. Le prince d'Orange et sa division furent bientôt culbutés; mais elle fut soutenue par la division du prince de Brunswick et la cinquième division anglaise qui arrivaient en toute hâte et mal en ordre. Ces deux divisions étaient parties de Bruxelles à dix heures du matin, et avaient fait huit lieues; elles n'avaient ni artillerie ni cavalerie. Le combat se renouvela avec chaleur; l'ennemi avait la supériorité du nombre, puisque la deuxième ligne du maréchal Ney était à trois lieues en arrière, mais l'artillerie et la cavalerie françaises étaient beaucoup plus nombreuses. Les troupes de Brunswick, repoussées comme celles de Nassau, laissèrent beaucoup de morts, parmi lesquels le prince régnant de Brunswick. Le 42e

(1) Voyez page 787, le tableau de la composition de ces quarante-trois mille sept cent cinquante-six hommes.

régiment écossais de la division Picton, s'étant mis en carré pour soutenir une charge de cuirassiers, fut enfoncé et taillé en pièces ; son colonel fut tué, son drapeau fut pris. Les tirailleurs français arrivaient déjà à la ferme des Quatre-Bras, lorsque la division des gardes anglaises n° 1 et la division Alten n° 3, arrivèrent au pas de course sur la chaussée de Nivelles; elles étaient également sans artillerie et sans cavalerie (1). Alors le maréchal Ney sentit le besoin de sa seconde ligne. Il l'envoya chercher, mais il était trop tard, il était six heures; elle ne pouvait arriver sur le champ de bataille que vers huit heures. Le Maréchal se battit cependant avec son intrépidité ordinaire; les troupes françaises se couvrirent de gloire : et l'ennemi, quoique double en infanterie, continuant à être fort inférieur en artillerie et en cavalerie, ne put faire aucun progrès; mais il profita du bois qui flanquait cette position, et la conserva jusqu'à la nuit. Le maréchal Ney prit son quartier-général à Frasne, à mille toises des Quatre-Bras, et sa ligne de bataille à deux portées de canon de l'armée ennemie. Il fut joint par le premier corps que commandait le comte d'Erlon, dont le mouvement par Saint-Amand ne retarda l'arrivée que d'une demi-heure. La perte de l'armée anglo-hollandaise est portée à neuf mille hommes (2) dans les récits officiels. La perte de l'armée française a été de trois mille quatre cents hommes (3). On sent facilement la cause de cette disproportion de pertes, lorsque l'on réfléchit que l'armée anglo-hollandaise, privée d'artillerie et de cavalerie, dut rester en masse sous la mitraille de cinquante pièces de canon qui ne cessèrent pas de tirer depuis trois heures après midi jusqu'à huit heures du soir.

---

(1) Armée anglo-hollandaise, aux Quatre-Bras.

De trois heures après midi à six heures du soir.

	Infanterie.	Cavaleria.	Artillerie.
5e Division belge	8,000	»	12
Division de Brunswick	8,000	1,500	»
5e Division anglaise, général Picton	9,200	»	»
	25,200	1,500	12
De six heures à neuf heures du soir.			
Comme ci-dessus	25,200	1,500	12
1re Division anglaise, général Cook	3,500	»	»
3e Division, général Alten	8,800	»	»
	37,500	1,500	12

Le reste de l'armée, l'artillerie et la cavalerie, arrivèrent dans la nuit du 17 au 18.

(2) Perte de l'armée anglo-hollandaise aux Quatre-Bras :

Anglais	2,500 hommes.
Hanovriens	1,000
Belges et Nassau	3,000
Brunswickois	2,500
Total	9,00 hommes.

(3) Perte de l'armée française aux Quatre-Bras :

1er Corps	0 hommes.
2e Corps	3,000
Cavalerie Kellermann	300
Garde	100
Total	3,400 hommes.

IV. Le troisième corps de l'armée française bivouaqua sur le champ de bataille en avant de Saint-Amand, le quatrième corps en avant de Ligny, le maréchal Grouchy à Sombref, la garde impériale sur les hauteurs de Bry, la cavalerie légère ayant des avant-postes jusque sur la chaussée de Namur; le sixième corps de réserve derrière Ligny. Blücher battit en retraite sur Wavres en deux colonnes, l'une par Tilly, l'autre par Gembloux, où arriva à onze heures du soir, venant de Liége, le quatrième corps, commandé par le général Bulow. Les fuyards prussiens couvraient tout le pays et y commettaient les plus horribles ravages; Namur, les pays entre la Sambre et la Meuse en étaient les victimes. La défaite de ces oppresseurs de la Belgique et de la rive gauche du Rhin, remplissait d'espoir et de joie les habitants de ces treize départements qui se voyaient déjà restitués à la grande famille de leurs affections. Le duc de Wellington passa la nuit aux Quatre-Bras; les troupes anglaises continuèrent à lui arriver par les deux chaussées; elles étaient harassées de fatigue; elles avaient été en route la nuit du 15 au 16, la journée du 16, et la nuit du 16 au 17.

V. A la pointe du jour du 17, le général Pajol, avec une division de son corps de cavalerie légère et la division d'infanterie Teste du sixième corps, se mit à la poursuite de l'armée prussienne dans la direction de Wavres, par les routes de Tilly et de Gembloux, et prit grand nombre de chariots et plusieurs parcs de caissons. Le maréchal Ney avait reçu l'ordre de se porter sur les Quatre-Bras à la pointe du jour, et d'attaquer vivement l'arrière-garde anglaise. Le comte de Lobau, avec deux divisions d'infanterie de son corps, sa cavalerie légère et les cuirassiers de Milhaud, se porta par la chaussée de Namur sur les Quatre-Bras, pour favoriser l'attaque du maréchal Ney, en prenant l'armée anglaise par son flanc. Le maréchal Grouchy partit avec le corps de cavalerie d'Excelmans et le troisième et le quatrième corps d'infanterie, pour appuyer le général Pajol et suivre Blücher l'épée dans les reins, afin de l'empêcher de se rallier. Il avait l'ordre positif de se tenir toujours entre la chaussée de Charleroi à Bruxelles et Blücher, afin d'être constamment en communication et en mesure de se réunir sur l'armée; il était probable que le maréchal Blücher se retirerait sur Wavres; cet ordre prescrivait qu'il y fût en même temps que lui; si l'ennemi continuait à marcher sur Bruxelles et qu'il passât la nuit couvert par la forêt de Soignes, qu'il le fît suivre jusqu'à la lisière de la forêt; s'il se retirait sur la Meuse, pour couvrir ses communications avec l'Allemagne, qu'il le fît observer par l'avant-garde du général Pajol, et occupât Wavres avec la cavalerie d'Excelmans, le troisième et le quatrième corps d'infanterie, afin de se trouver en communication avec le quartier-général qui marchait sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles. La troisième division du deuxième corps, qui avait beaucoup souffert à la bataille de Ligny, resta pour garder le champ de bataille et porter secours aux blessés. Ainsi l'armée française marchait en deux colonnes sur Bruxelles, l'une de soixante-neuf mille hommes et l'autre de trente-quatre mille.

L'Empereur visita le champ de bataille, fit donner du secours aux blessés. La perte des Prussiens était énorme; on voyait six de leurs cadavres pour un cadavre français. Un grand

nombre de blessés qui n'avaient pas été secourus, le furent. Tous les pages et plusieurs officiers restèrent pour les veiller. Le jeune Gudin, fils du brave général de ce nom, qui fut tué en Russie au combat de Valoutina, se distingua par sa pitié. Ce devoir sacré rempli, Napoléon se porta au galop pour arriver aux Quatre-Bras en même temps que la cavalerie du comte de Lobau. Il la joignit au village de Marchais, mais arrivé à la vue de la ferme des Quatre-Bras, il s'aperçut qu'elle était encore occupée par un corps de cavalerie anglaise. Un moment après, une reconnaissance de cent hussards français revint, vivement poussée par un régiment de cavalerie anglaise. La cavalerie française prit position; les cuirassiers de Milhaud sur la droite, la cavalerie légère sur la gauche; l'infanterie se plaça en deuxième ligne et les batteries se mirent en position. Un parti de cinq cents chevaux fut envoyé pour communiquer avec Frasne, et avoir des nouvelles de la gauche. Comment était-elle encore dans son camp, elle qui devait être en marche depuis six heures du matin? Arrivés à la lisière du bois, les hussards commencèrent à tirailler, mais ils ne tardèrent pas à se reconnaître avec les lanciers rouges de la garde qu'ils avaient pris pour des Anglais. Des officiers furent envoyés à Ney pour le presser de déboucher sur les Quatre-Bras; et immédiatement après, le comte de Lobau se reforma et marcha en avant. Une vivandière anglaise, qu'on amena prisonnière, donna des nouvelles des mouvements de son armée. Le duc de Wellington n'avait appris que fort avant dans la nuit le désastre de Ligny; il avait sur-le-champ ordonné de battre en retraite dans la direction de Bruxelles, laissant le général Uxbridge avec un corps de cavalerie et des batteries d'artillerie légère pour l'arrière-garde. Le général Uxbridge se retira aussitôt qu'il aperçut le corps d'armée du comte de Lobau. L'Empereur, arrivé à la ferme des Quatre-Bras, fit mettre douze pièces d'artillerie légère en batterie, qui s'engagèrent avec deux batteries anglaises. La pluie tombait par torrents, cependant les troupes de la gauche ne débouchaient pas encore; impatienté, on envoya l'ordre directement aux chefs de corps. Le comte d'Erlon parut enfin. Il prit la tête de la colonne et se mit en devoir de pousser vivement l'arrière-garde anglaise; le général Reille, avec le deuxième corps, le suivit. Lorsque Ney parut, l'Empereur lui témoigna son mécontentement de tant d'incertitude, de tant de lenteur, et de ce qu'il venait de lui faire perdre trois heures bien précieuses. Ce maréchal balbutia, s'excusa sur ce qu'il croyait que Wellington était encore aux Quatre-Bras avec toute son armée. Le comte de Lobau suivit le deuxième corps, la garde marcha après. Les cuirassiers de Milhaud, éclairés par une division de cavalerie légère de Pajol, commandée par le général Subervie, formèrent une colonne intermédiaire. L'Empereur se porta à la tête de l'armée; le temps était affreux; sur la chaussée le soldat avait de l'eau jusqu'à mi-jambe; dans les terres il enfonçait jusqu'aux genoux; l'artillerie ne pouvait pas y passer, et la cavalerie n'y passait qu'avec peine; c'est ce qui rendit difficile la retraite de la cavalerie ennemie, et mit à même l'artillerie française de lui faire quelque mal. A six heures du soir l'ennemi, qui n'avait jusqu'alors soutenu la retraite qu'avec quelques pièces de canon, en démasqua quinze. Le temps était très brumeux, il était im-

possible de distinguer la force de son arrière-garde ; il était évident qu'elle était depuis peu de moments renforcée; et comme on n'était pas éloigné de la forêt de Soignes, il était probable qu'elle voulait tenir cette position pendant la nuit. Pour s'en assurer, les cuirassiers de Milhaud se déployèrent, et sous la protection du feu de quatre batteries d'artillerie légère, firent mine de charger; l'ennemi démasqua alors cinquante ou soixante pièces de canon; toute l'armée y était. Il aurait fallu deux heures de jour de plus pour pouvoir l'attaquer. L'armée française prit position en avant de Planchenoit : le quartier-général se plaça à la ferme de Caillou, à deux mille quatre cents toises du village de Mont-Saint-Jean.

Pendant cette retraite, plusieurs officiers de cavalerie anglaise furent pris et amenés à l'Empereur; plusieurs étaient blessés, il les fit panser par son chirurgien avant de les interroger, après quoi il les questionna sur la situation de leur armée, en se servant du général Flahaut pour interprète. Parmi ces officiers, se trouvait le capitaine Elphinston. En traversant la chaussée de Bruxelles aux Quatre-Bras, il fut facile d'évaluer combien grande avait été la perte des Anglais, quoiqu'ils eussent déjà enterré la plus grande partie de leurs morts.

Le maréchal Grouchy avait poursuivi Blücher par les routes de Mont-Guibert et de Gembloux; mais des rapports lui ayant fait croire que la majeure partie de l'armée prussienne s'était retirée par Gembloux, il se porta avec ses principales forces sur ce point; il y arriva le 16, à quatre heures du soir; il y apprit que le corps de Bulow y était arrivé dans la nuit et n'avait pas assisté à la bataille; que le désordre était grand dans plusieurs corps de l'armée prussienne; que tous les villages environnants étaient pleins de blessés et de fuyards ; que la désertion était déjà très considérable parmi les troupes saxonnes, wetsphaliennes, et même parmi les propres Prussiens. Il envoya des reconnaissances dans les deux directions de Wavres et de Liége à la suite des deux arrières-gardes ennemies qui s'y étaient retirées. Cela fait, Grouchy fit prendre position à ses troupes; il n'avait cependant fait que deux lieues. Sur le soir, il reçut des renseignements positifs que les principales forces de l'ennemi étaient dirigées sur Wavres, mais il était plus de six heures, les soldats faisaient leur soupe; il jugea qu'il serait à temps, le lendemain, de suivre l'ennemi qui se trouvait ainsi avoir gagné trois heures sur lui. Cette funeste résolution est la cause principale de la perte de la bataille de Waterloo.

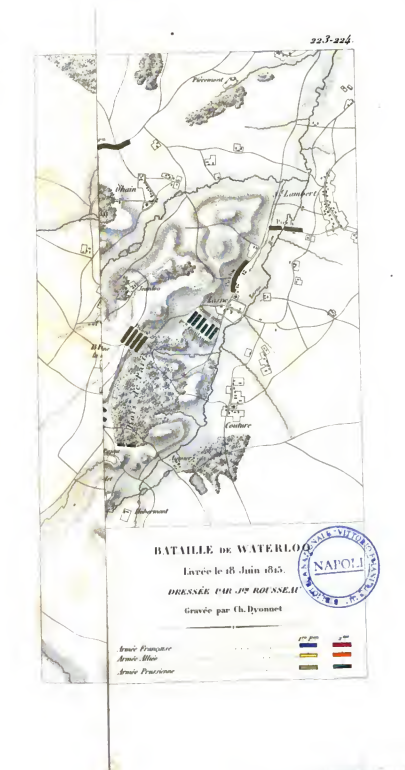
Pendant la nuit, la pluie continua à tomber, ce qui rendit à peu près impraticable pour l'artillerie, la cavalerie et même l'infanterie, tout le plat pays. Pendant la journée du 17, et la nuit du 17 au 18, les flanqueurs de droite de l'armée française rendirent compte qu'ils étaient en communication avec ceux du maréchal Grouchy, qui avait poursuivi toute la journée le maréchal Blücher, sans qu'il se fût passé aucun événement important. A neuf heures du soir, le général Milhaud, qui avait marché avec son corps pour maintenir les communications avec le maréchal Grouchy, rendit compte qu'il avait eu connaissance d'une colonne de cavalerie ennemie, qui, de Tilly s'était reployée en toute hâte sur Wavres. Un corps de deux mille chevaux fut dirigé sur Hall, menaçant de tourner la droite de la forêt de Soignes et de se porter sur Bruxelles; le duc de Wellington,

alarmé, y envoya sa quatrième division d'infanterie : dans la nuit la cavalerie française rentra au camp, la division anglaise resta en observation et se trouva paralysée pendant la bataille.

VI. L'Empereur, avec les premier, deuxième, sixième corps d'infanterie, la garde, une division de cavalerie légère de Pajol et les deux corps de cuirassiers de Milhaud et de Kellermann, en tout soixante-huit mille neuf cent six hommes et deux cent quarante-deux pièces de canon, était campé en avant de Planchenoit, à cheval sur la grand'route de Bruxelles, à quatre lieues et demie de cette grande ville, ayant devant lui l'armée anglo-hollandaise, forte de quatre-vingt-dix mille hommes et de deux cent cinquante-cinq pièces de canon, dont le quartier-général était à Waterloo. Le maréchal Grouchy, avec trente-quatre mille hommes et cent huit pièces de canon, devait être à Wavres; mais il était en effet en avant de Gembloux, ayant perdu de vue l'armée prussienne; celle-ci était à Wavres. Ses quatre corps y étaient réunis, forts de soixante-quinze mille hommes.

A dix heures du soir, l'Empereur expédia un officier au maréchal Grouchy, que l'on supposait sur Wavres, pour lui faire connaître qu'il y aurait le lendemain une grande bataille; que l'armée anglo-hollandaise était en position en avant de la forêt de Soignes, sa gauche appuyée au village de la Haye; qu'il lui ordonnait de détacher, avant le jour, de son camp de Wavres, une division de sept mille hommes de toutes armes et seize pièces de canon sur Saint-Lambert, pour se joindre à la droite de la Grande-Armée et opérer avec elle; qu'aussitôt qu'il serait assuré que le maréchal Blücher aurait évacué Wavres, soit pour continuer sa retraite sur Bruxelles, soit pour se porter dans toutes autres directions, il devait marcher avec la majorité de ses troupes, pour appuyer le détachement qu'il aurait fait sur Saint-Lambert.

A onze heures du soir, une heure après que cette dépêche était expédiée, on reçut un rapport du maréchal Grouchy, daté de Gembloux, cinq heures du soir. Il rendait compte qu'il était avec son armée à Gembloux, ignorant la direction qu'avait prise le maréchal Blücher, et s'il s'était porté sur Bruxelles ou sur Liége; qu'en conséquence, il avait établi deux avant-gardes, l'une entre Gembloux et Wavres, et l'autre à une lieue de Gembloux, dans la direction de Liége. Ainsi, le maréchal Blücher lui avait échappé et était à trois lieues de lui !!! Le maréchal Grouchy n'avait fait que deux lieues dans la journée du 17. Un second officier lui fut envoyé à quatre heures du matin, pour lui réitérer l'ordre qui lui avait été expédié à dix heures du soir. Une heure après, à cinq heures, on reçut un nouveau rapport, daté de Gembloux, deux heures du matin; ce maréchal rendait compte qu'il avait appris, à six heures du soir, que Blücher s'était dirigé avec toutes ses forces sur Wavres; qu'en conséquence, il avait voulu l'y suivre à l'heure même; mais que les troupes ayant déjà pris leur camp et fait la soupe, il ne partirait qu'au jour pour arriver de bonne heure devant Wavres, ce qui aurait le même effet : que le soldat serait bien reposé et plein d'ardeur.


Ohain
St Lambert
Lasne
Couture
BATAILLE DE WATERLOO
Livrée le 18 Juin 1815.
DRESSÉE PAR Jph ROUSSEAU
Gravée par Ch. Dyonnet
1re pon
2me
Armée Française
Armée Alliée
Armée Prussienne

CHAPITRE VI.

BATAILLE DE MONT-SAINT-JEAN.

I. Ligne de bataille de l'armée anglo-hollandaise. — II. Ligne de bataille de l'armée française. — III. Projets de l'Empereur; attaque de Hougomont. — IV. Le général Bulow arrive sur le champ de bataille avec trente mille hommes, ce qui porte à cent vingt mille hommes l'armée du duc de Wellington. — V. Attaque de la Haye-Sainte par le premier corps. — VI. Le général Bulow est repoussé. — VII. Charge de la cavalerie sur le plateau. — VIII. Mouvement du maréchal Grouchy. — IX. Mouvement du maréchal Blücher; ce qui porta l'ennemi sur le champ de bataille à cent cinquante mille hommes. — X. Mouvement de la garde impériale.

I. Pendant la nuit, l'Empereur donna tous les ordres nécessaires pour la bataille du lendemain, quoique tout lui indiquât qu'elle n'aurait pas lieu. Depuis quatre jours que les hostilités étaient commencées, il avait, par les plus habiles manœuvres, surpris ses ennemis, remporté une victoire éclatante et séparé les deux armées. C'était beaucoup pour sa gloire, mais pas encore assez pour sa position !!! Les trois heures de retard que la gauche avait éprouvées dans son mouvement, l'avaient empêché d'attaquer, comme il l'avait projeté, l'armée anglo-hollandaise dans l'après-midi du 17, ce qui eût couronné la campagne! Actuellement il était probable que le duc de Wellington et le maréchal Blücher profitaient de cette même nuit pour traverser la forêt de Soignes, et se réunir devant Bruxelles; après cette réunion, qui serait opérée avant neuf heures du matin, la position de l'armée française deviendrait bien délicate !!! les deux armées ennemies se renforceraient de tout ce qu'elles avaient sur leurs derrières. Six mille Anglais étaient débarqués à Ostende depuis peu de jours: c'étaient des troupes de retour d'Amérique. Il serait impossible que l'armée française se hasardât de traverser la forêt de Soignes pour combattre au débouché des forces plus que doubles, formées et en position; et cependant, sous peu de semaines, l'armée russe, autrichienne, bavaroise, etc., allait passer le Rhin, se porter sur la Marne. Le cinquième corps, en observation en Alsace, n'était que de vingt mille hommes.

A une heure du matin, fort préoccupé de ces grandes pensées, il sortit à pied, accompagné seulement de son grand-maréchal; son dessein était de suivre l'armée anglaise dans sa retraite, et de tâcher de l'entamer, malgré l'obscurité de la nuit, aussitôt qu'elle serait en marche. Il parcourut la ligne des grandes gardes. La forêt de Soignes apparaissait comme un incendie; l'horizon entre cette forêt, Braine-la-Leud, les fermes de la Belle-Alliance et de la Haye, était resplendissante du feu des bivouacs, le plus profond silence régnait. L'armée anglo-hollandaise était ensevelie dans un profond sommeil, suite des fatigues qu'elle avait essuyées les jours précédents. Arrivé près des bois du château d'Hougomont, il entendit le bruit d'une colonne en marche; il était deux heures et demie. Or, à cette heure, l'arrière-garde devait commencer à quitter sa position si l'ennemi était en retraite; mais cette illusion fut courte. Le bruit cessa; la pluie tombait par torrents. Divers officiers envoyés en reconnaissance et des affidés, de retour à trois heures et demie, confirmèrent que les Anglo-Hollandais ne faisaient aucun mouvement. A qua-

tre heures, les coureurs lui amenèrent un paysan qui avait servi de guide à une brigade de cavalerie anglaise qui avait été prendre position sur l'extrême gauche, au village d'Ohain. Deux déserteurs belges, qui venaient de quitter leur régiment, lui rapportèrent que leur armée se préparait à la bataille; qu'aucun mouvement rétrograde n'avait eu lieu; que la Belgique faisait des vœux pour les succès de l'Empereur; que les Anglais et les Prussiens y étaient également haïs.

Le général ennemi ne pouvait rien faire de plus contraire aux intérêts de son parti et de sa nation, à l'esprit général de cette campagne, et même aux règles les plus simples de la guerre, que de rester dans la position qu'il occupait; il avait derrière lui les défilés de la forêt de Soignes; s'il était battu, toute retraite lui était impossible. Les troupes françaises étaient bivouaquées au milieu de la boue; les officiers tenaient pour impossible de donner bataille dans ce jour; l'artillerie et la cavalerie ne pourraient manœuvrer dans les terres, tant elles étaient détrempées; ils estimaient qu'il faudrait douze heures de beau temps pour les étancher. Le jour commençait à poindre; l'Empereur rentra à son quartier-général plein de satisfaction de la grande faute que faisait le général ennemi, et fort inquiet que le mauvais temps ne l'empêchât d'en profiter. Mais déjà l'atmosphère s'éclaircissait; à cinq heures, il aperçut quelques faibles rayons de ce soleil qui devait, avant de se coucher, éclairer la perte de l'armée anglaise : l'oligarchie britannique en serait renversée! la France allait se relever dans ce jour, plus glorieuse, plus puissante et plus grande que jamais!

L'armée anglo-hollandaise était en bataille sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles, en avant de la forêt de Soignes, couronnant un assez beau plateau. La droite, composée des première et deuxième divisions anglaises et de la division de Brunswick, commandées par les généraux Cook et Clinton, s'appuyait à un ravin au-delà de la route de Nivelles; elle occupait en avant de son front le château d'Hougomont par un détachement. Le centre, composé de la troisième division anglaise et des première et deuxième division belges, commandées par les généraux Alten, Collaert et Chassé, était en avant de Mont-Saint-Jean; sa gauche était appuyée à la chaussée de Charleroi et occupait la ferme de la Haye-Sainte par une de ses brigades. La gauche, composée des cinquième et sixième divisions anglaises, et de la troisième division belge, commandées par les généraux Picton, Lambert et Perchoncher, avait sa droite appuyée à la chaussée de Charleroi, sa gauche en arrière du village de la Haye, qu'elle occupait par un fort détachement. La réserve était à Mont-Saint-Jean, intersection des chaussées de Charleroi et Nivelles à Bruxelles. La cavalerie, rangée sur trois lignes à la hauteur de Mont-Saint-Jean, garnissait tous les derrières de la ligne de bataille de l'armée, dont l'étendue était de deux mille cinq cents toises. Le front de l'ennemi était couvert par un obstacle naturel. Le plateau était légèrement concave à son centre, et le terrain finissait en pente douce par un ravin plus profond. La quatrième division anglaise, commandée par le général Colville, occupait en flanqueurs de droite tous les débouchés depuis Hall jusqu'à Braine-la-Leud. Une brigade de cavalerie anglaise occupait en flanqueurs de gauche tous les débouchés depuis le vil-

lage d'Ohain. Les forces que l'ennemi montrait étaient diversement évaluées; mais les officiers les plus exercés les estimaient, en y comprenant les corps de flanqueurs, à quatre-vingt-dix mille hommes, ce qui s'accordait avec les renseignements généraux. L'armée française n'était que de soixante-neuf mille hommes, mais la victoire n'en paraissait pas moins certaine. Ces soixante-neuf mille hommes étaient de bonnes troupes; et dans l'armée ennemie, les Anglais seuls, qui étaient au nombre de quarante mille hommes au plus, pouvaient être comptés comme tels.

A huit heures, on apporta le déjeuner de l'Empereur, où s'assirent plusieurs officiers-généraux. Il dit : « L'armée ennemie est supérieure à la » nôtre de près d'un quart ; nous » n'en avons pas moins quatre-vingt-» dix chances pour nous, et pas dix » contre. » — « Sans doute, dit le ma-» réchal Ney, qui entrait dans ce mo-» ment; si le duc de Wellington était » assez simple pour attendre Votre » Majesté; mais je viens lui annoncer » que déjà ses colonnes sont en pleine » retraite; elles disparaissent dans la fo-» rêt. » — « Vous avez mal vu, lui ré-» pondit ce prince, il n'est plus à » temps, il s'exposerait à une perte » certaine; il a jeté les dés, et ils sont » pour nous ! ! ! » Dans ce moment des officiers d'artillerie, qui avaient parcouru la plaine, annoncèrent que l'artillerie pouvait manœuvrer, quoique avec quelques difficultés qui, dans une heure, seraient bien diminuées. Aussitôt l'Empereur monta à cheval ; il se porta aux tirailleurs vis-à-vis la Haye-Sainte, reconnut de nouveau la ligne ennemie, et chargea le général Haxo, officier de confiance, de s'en approcher davantage, pour s'assurer s'il avait été élevé quelques redoutes ou retranchements. Ce général revint promptement rendre compte qu'il n'avait aperçu aucune trace de fortification. L'Empereur réfléchit un quart d'heure, dicta l'ordre de bataille, que deux généraux écrivaient assis par terre. Les aides-de-camp le portèrent aux divers corps d'armée, qui étaient sous les armes, pleins d'impatience et d'ardeur. L'armée s'ébranla et se mit en marche sur onze colonnes.

II. Ces onze colonnes étaient destinées, quatre à former la première ligne, quatre la seconde ligne, trois la troisième. Les quatre colonnes de la première ligne étaient : celle de gauche, formée par la cavalerie du deuxième corps ; la deuxième, par trois divisions d'infanterie du deuxième corps; la troisième, par les quatre divisions d'infanterie du premier corps; la quatrième, par la cavalerie légère du premier corps. Les quatre colonnes de la seconde ligne étaient : celle de gauche, formée par le corps de cuirassiers de Kellermann ; la deuxième, par les deux divisions d'infanterie du sixième corps; la troisième, par deux divisions de cavalerie légère, l'une du sixième corps, commandée par le général de division Daumont ; l'autre détachée du corps de Pajol, et commandée par le général de division Subervie ; la quatrième, par le corps de cuirassiers de Milhaud : celle de gauche, formée par la division de grenadiers à cheval et de dragons de la garde, commandée par le général Guyot ; la seconde, par les trois divisions de la vieille, moyenne et jeune garde, commandées par les lieutenants-généraux Friant, Morand et Duhesme ; la troisième, par les chasseurs à cheval et les lanciers de la garde, commandés par le lieutenant-général Lefebvre-Desnouettes. L'artil-

lerie marchait sur les flancs des colonnes; les parcs et les ambulances à la queue.

A neuf heures, les têtes des quatre colonnes, formant la première ligne, arrivèrent où elles devaient se déployer. En même temps on aperçut plus ou moins loin les sept autres colonnes qui débouchaient des hauteurs; elles étaient en marche, les trompettes et tambours sonnaient au champ, la musique retentissait des airs qui retraçaient aux soldats le souvenir de cent victoires. La terre paraissait orgueilleuse de porter tant de braves. Ce spectacle était magnifique; et l'ennemi, qui était placé de manière à découvrir jusqu'au dernier homme, dut en être frappé; l'armée dut lui paraître double en nombre de ce qu'elle était réellement.

• Ces onze colonnes se déployèrent avec tant de précision, qu'il n'y eut aucune confusion; et chacun occupa la place qui lui était désignée dans la pensée du chef; jamais de si grandes masses ne se remuèrent avec tant de facilité. La cavalerie légère du deuxième corps, qui formait la première colonne de gauche de la première ligne, se déploya sur trois lignes à cheval sur la chaussée de Nivelles à Bruxelles, à peu près à la hauteur des premiers bois du parc d'Hougomont, éclairant par la gauche toute la plaine, et ayant de grandes gardes sur Braine-la-Leud; sa batterie d'artillerie légère sur la chaussée de Nivelles. Le deuxième occupa l'espace compris entre la chaussée de Nivelles et celle de Charleroi; c'était une étendue de neuf cents à mille toises; la division du prince Jérôme tenant la gauche, près la chaussée de Nivelles et le bois d'Hougomont, le général Bachelu la droite, qui arrivait à la chaussée de Charleroi, près la ferme de la Belle-Alliance. Chaque division d'infanterie était sur deux lignes, la deuxième à trente toises de la première, ayant son artillerie sur le front, et ses parcs en arrière près la chaussée de Nivelles. La troisième colonne, formée par le premier corps, et commandée par le lieutenant-général comte d'Erlon, appuya sa gauche à la Belle-Alliance, sur la droite de la chaussée de Charleroi, et sa droite vis-à-vis la ferme de la Haye, où était la gauche de l'ennemi. Chaque division d'infanterie était sur deux lignes; l'artillerie dans les intervalles des brigades. Sa cavalerie légère, qui formait la quatrième colonne, se déploya à sa droite sur trois lignes, observant la Haye, Frischermont, et jetant des postes sur Ohain, pour observer les flanqueurs de l'ennemi; son artillerie légère était sur sa droite.

La première ligne était à peine formée, que les têtes des quatre colonnes de la deuxième ligne arrivèrent au point où elles devaient se déployer; les cuirassiers de Kellermann s'établirent sur deux lignes à trente toises l'une de l'autre, appuyant leur gauche à la chaussée de Nivelles, à cent toises de la deuxième ligne du deuxième corps, et leur droite à la chaussée de Charleroi. L'espace était de onze cents toises. Une de leurs batteries prit position sur la gauche, près la chaussée de Nivelles; l'autre sur la droite, près de la chaussée de Charleroi. La deuxième colonne, commandée par le lieutenant-général comte de Lobau, se porta à cinquante toises derrière la deuxième ligne du deuxième corps; elle resta en colonne serrée par division, occupant une centaine de toises de profondeur, le long et sur la gauche de la chaussée de Charleroi, avec une distance de dix

toises entre les deux colonnes de division, son artillerie sur son flanc gauche. La troisième colonne, celle do sa cavalerie légère, commandée par le général de division Daumont, suivie par celle du général Subervie, se plaça en colonne serrée par escadron, la gauche appuyée à la chaussée de Charleroi, vis-à-vis son infanterie, dont elle n'était séparée que par cette chaussée; son artillerie légère était sur son flanc droit. La quatrième colonne, le corps de cuirassiers Milhaud, se déploya sur deux lignes à trente toises d'intervalle et cent toises derrière la deuxième ligne du premier corps, la gauche appuyée à la chaussée de Charleroi, la droite dans la direction de Frischermont; elle occupait une étendue d'environ neuf cents toises, ses batteries étaient sur sa gauche, près de la chaussée de Charleroi, et sur son centre.

Avant que cette deuxième ligne ne fût formée, les têtes des trois colonnes de la réserve arrivèrent à leurs points de déploiement. La grosse cavalerie de la garde se plaça à cent toises derrière Kellermann, en bataille snr deux lignes, à trente toises d'intervalle, la gauche du côté de la chaussée de Nivelles, la droite du côté de celle de Charleroi, l'artillerie au centre. La colonne du centre, formée par l'infanterie de la garde, se déploya sur six lignes, chacune de quatre hataillons, à distance de dix toises l'uno de l'autre, à cheval sur la route de Charleroi et un peu avant la ferme de Rossomme. Les hatteries d'artilleries appartenant aux différents régiments se placèrent sur la gauche et la droite; celle à pied et à cheval de la réserve derrière les lignes. La troisième colonne, les chasseurs à cheval et les lanciers de la garde, se déploya sur deux lignes à trente toises d'intervalle, à cent toises derrière le général Milhaud, la gauche à la chaussée de Charleroi, et la droite du côté de Frischermont, son artillerie légère sur son centre. A dix heures et demie, ce qui paraît incroyahle, tout le mouvement était achevé, toutes les troupes étaient à leur position, le plus profond silence régnait sur le champ de bataille. L'armée se trouvait rangée sur six lignes formant la figure de six V; les deux premières d'infanterie ayant la cavalerie légère sur les ailes; la troisième et la quatrième do cuirassiers, la cinquième et la sixième de cavalerie do la garde, avec six lignes d'infanterie de la garde perpendiculairement placées au sommet des six V, et le sixième corps, en colonne serrée, perpendiculairement aux deux lignes qu'occupait la garde. L'infanterie snr la gauche de la routo, sa cavalerie sur la droite. Les chaussées de Charleroi et de Nivelles étaient libres; c'étaient les moyens de communication pour que l'artillerie de réserve pût arriver rapidement sur les divers points de la ligne.

L'Empereur parcourut les rangs; il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme qui animait tous les soldats: l'infanterie élevait ses schakos au bout des baïonnettes, les cuirassiers, dragons et cavalerie légère, leurs casques ou schakos au bout de lenrs sabres. La victoire paraissait certaine; les vieux soldats qui avaient assisté à tant de combats, admirèrent ce nouvel ordre de bataille; ils cherchaient à pénétrer les vues ultérieures de leur général; ils discutaient le point et la manière dont devait avoir lieu l'attaque. Pendant ce temps, l'Empereur donna ses derniers ordres, et se porta à la tête de sa garde au sommet des six V, sur les hauteurs de Rossomme, mit pied à

terre. De là, il découvrait les deux armées ; la vue s'étendait fort loin à droite et à gauche du champ de bataille.

Une bataille est une action dramatique qui a son commencement, son milieu et sa fin. L'ordre de bataille que prennent les deux armées, les premiers mouvements pour en venir aux mains, sont l'exposition ; les contre-mouvements que fait l'armée attaquée, forment le nœud, ce qui oblige à de nouvelles dispositions et amène la crise d'où naît le résultat ou dénouement. Aussitôt que l'attaque du centre de l'armée française aurait été démasquée, le général ennemi ferait des contre-mouvements, soit par ses ailes, soit derrière sa ligne, pour faire diversion ou accourir au secours du point attaqué; aucun de ces mouvements ne pouvait échapper à l'œil exercé de Napoléon dans la position centrale où il s'était placé, et il avait dans sa main toutes ses réserves pour les porter à volonté où l'urgence des circonstances exigerait leur présence.

III. Dix divisions d'artillerie, parmi lesquelles trois divisions de douze, se réunirent, la gauche appuyée à la chaussée de Charleroi, sur les monticules au-delà de la Belle-Alliance et en avant de la division de gauche du premier corps. Elles étaient destinées à soutenir l'attaque de la Haye-Sainte, que devaient faire deux divisions du premier corps et les deux divisions du sixième dans le temps que les deux autres divisions se porteraient sur la Haye. Par ce moyen, toute la gauche de l'ennemi serait tournée. La division de cavalerie légère du sixième corps, en colonne serrée, et celle du premier corps qui était sur ses ailes, devaient participer à cette attaque, que les deuxième et troisième lignes de cavalerie soutiendraient, ainsi que toute la garde à pied et à cheval. L'armée française, maîtresse de la Haye et de Mont-Saint-Jean, couperait la chaussée de Bruxelles à toute la droite de l'armée anglaise, où étaient ses principales forces. L'Empereur avait préféré tourner la gauche de l'ennemi plutôt que sa droite : 1° afin de le couper d'avec les Prussiens qui étaient à Wavres, et de s'opposer à leur réunion, s'ils l'avaient préméditée ; et quand même ils ne l'eussent pas préméditée, si l'attaque se fût faite par la droite, l'armée anglaise, repoussée, se serait reployée sur l'armée prussienne; au lieu que, faite sur la gauche, elle en était séparée et jetée dans la direction de la mer; 2° parce que la gauche parut beaucoup plus faible ; 3° enfin, que l'Empereur attendait à chaque instant l'arrivée d'un détachement du maréchal Grouchy pour sa droite, et ne voulait pas courir les chances de s'en trouver séparé (1).

---

(1) L'armée française était harassée par les pluies, les mauvais chemins et les marches forcées. Napoléon aurait pu trouver quelque intérêt à lui donner du repos, et à déloger ensuite Wellington par des manœuvres ; mais trois cent mille ennemis allaient envahir la Lorraine et rappeler le chef de l'État avec ses principales forces sur la Moselle; d'un autre côté Blücher allait bientôt se rallier, se renforcer, et tout exigeait ainsi d'en finir le plus tôt possible avec les Anglais.

L'Empereur avait reconnu leur position : ils occupaient, en avant de Mont-Saint-Jean, un beau plateau, dont le talus en glacis était favorable au feu, et d'où ils découvraient tous les mouvements des Français. La droite s'étendait jusque derrière Braine-la-Leud, et un corps néerlandais de quinze mille hommes était encore détaché jusqu'à Hall pour couvrir la chaussée de Mons à Bruxelles. La position en elle-même avait de grands avantages défensifs, car les villages de Braine et de Merkes, le château d'Hougomont, la Haie-Sainte,

Pendant que tout se préparait pour cette attaque décisive, la division du prince Jérôme, sur la gauche, engagea la fusillade au bois d'Hougomont; bientôt elle devint très vive; l'ennemi ayant démasqué près de quarante pièces d'artillerie, le général Reille fit avancer la batterie de sa deuxième division, et l'Empereur envoya l'ordre au général Kellermann de faire avancer ses douze pièces d'artillerie légère; la canonnade devint bientôt fort vive. Le

---

la Haie et Frischermont, formaient comme des bastions avancés qui empêchaient d'aborder la ligne. Mais elle se trouvait adossée à la vaste forêt de Soignes; or, Napoléon pensait que si c'est un avantage pour une arrière-garde d'être ainsi postée, attendu que le défilé protége sa retraite, il n'en est pas de même pour une grande armée, avec son immense matériel et sa nombreuse cavalerie, n'ayant pour issue qu'une chaussée étroite et deux traverses encombrées de parcs, de blessés, etc., etc., etc.; il croyait donc toutes les chances pour lui.

L'opportunité de livrer bataille était bien reconnue; restait à savoir quel système serait le plus convenable pour attaquer les Anglais. Manœuvrer par la gauche pour déborder leur droite, était difficile et ne menait à rien de décisif; ce n'était pas une bonne direction stratégique, puisque cela éloignait entièrement du centre d'opérations, qui se rattachait naturellement par la droite à Grouchy et au chemin de Lorraine: outre cela, l'aile droite ennemie était protégée par la ferme d'Hougomont et par les deux grands bourgs de Braine-la-Leud et de Merke-Braine.

Attaquer avec la droite pour écraser la gauche des Anglais était bien préférable, puisque cela maintiendrait en relation directe ou en ligne intérieure avec Grouchy, et empêcherait la jonction des deux armées ennemies; mais pour gagner en masse cette extrême gauche, il aurait fallu s'étendre au-delà de Frischermont, laisser à découvert la ligne de retraite, et se jeter dans le pays fourré de Saint-Lambert, où une défaite eût été sans remède.

Il restait à Napoléon un parti moyen à prendre, celui de renouveler la manœuvre de Wagram et de la Moskowa, c'est-à-dire, d'affaiblir la gauche en même temps qu'il enfoncerait le centre. C'est un des meilleurs systèmes de bataille que l'on puisse adopter, et il lui avait souvent réussi. Forcer uniquement le centre est difficile et dangereux, à moins que le centre ne se trouve un point faible et dégarni, comme à Austerlitz, à Rivoli, à Montenotte; or, on ne trouve pas toujours des ennemis assez complaisants pour vous procurer un tel avantage, et il serait absurde de l'espérer contre une armée qui suit un bon système, ou plutôt qui connaît les principes de la guerre. Mais faire un effort sur une aile, la déborder et fondre en même temps avec une masse sur le point où cette aile se rattache au centre, c'est une opération toujours avantageuse quand elle est bien exécutée.

Napoléon résolut donc de le tenter. Toutefois, au lieu de réunir le gros de ses masses contre la gauche, comme à la Moskowa, il les dirigea sur le centre; l'extrême gauche ne peut être affaiblie que par la division formant la droite du corps d'Erlon, qui attaquerait Papelotte et la Haie; Ney dut conduire les trois autres divisions à droite de la Haie-Sainte qui se trouvait au centre (et qu'il ne faut pas confondre avec la Haie, située à l'aile gauche des alliés); le corps de Reille appuierait ce mouvement à gauche de la chaussée de Mont-Saint-Jean; les divisions Bachelu et Foy entre cette chaussée et la ferme d'Hougomont; celle de Jérôme attaquerait cette ferme, point saillant de la ligne ennemie, dont Wellington avait fait créneler le château et le parc, et où il avait placé les gardes anglaises. Le comte de Lobau, avec le sixième corps et une masse de cavalerie, suivrait en troisième et quatrième ligne au centre, à droite et à gauche de la chaussée, pour appuyer l'effort de Ney sur la Haie-Sainte; enfin, vingt-quatre bataillons de gardes et les cuirassiers du duc de Valmy seconderaient au besoin le choc décisif en cinquième et sixième ligne.

Tel fut le plan que plusieurs incidents vinrent déranger, et que Napoléon peut livrer sans crainte à l'examen des maîtres de l'art. Il ne pouvait rien faire de mieux, si ce n'est de porter ses réserves un peu plus près de sa droite, pour donner plus de vigueur à l'effort entre Papelotte et la chaussée de Charleroi. (Le général Jomini.)

prince Jérôme enleva plusieurs fois le bois d'Hougomont, et plusieurs fois en fut repoussé, il était défendu par la division des gardes anglaises, les meilleures troupes de l'ennemi, qu'on vit avec plaisir être sur sa droite, ce qui rendait plus facile la grande attaque sur la gauche. La division Foy soutint la division du prince Jérôme; il se fit de part et d'autre des prodiges de valeur; les gardes anglaises couvrirent de leurs cadavres les bois et les avenues du château, mais non sans vendre chèrement leur sang. Après diverses vicissitudes qui occupèrent plusieurs heures de la journée, le bois tout entier resta aux Français; mais le château, où s'étaient crénelés plusieurs centaines de braves, opposait une résistance invincible; l'Empereur ordonna de réunir une batterie de huit obusiers qui mirent le feu aux granges et aux toits, et rendirent les Français maîtres de cette position.

Le maréchal Ney obtint l'honneur de commander la grande attaque du centre; elle ne pouvait pas être confiée à un homme plus brave et plus accoutumé à ce genre d'affaire. Il envoya un de ses aides-de-camp prévenir que tout était prêt et qu'il n'attendait plus que le signal. Avant de le donner, l'Empereur voulut jeter un dernier regard sur tout le champ de bataille, et aperçut dans la direction de Saint-Lambert un nuage qui lui parut être des troupes. Il dit à son Major général : « — Maré» chal, que voyez-vous sur Saint-Lam» bert? — J'y crois voir cinq à six » mille hommes; c'est probablement » un détachement de Grouchy. » Toutes les lunettes de l'état-major furent fixées sur ce point. Le temps était assez brumeux. Les uns soutenaient, comme il arrive en pareille occasion, qu'il n'y avait pas de troupes, que c'étaient des arbres; d'autres que c'étaient des colonnes en position; quelques-uns que c'étaient des troupes en marche. Dans cette incertitude, sans plus délibérer, il fit appeler le lieutenant-général Daumont, et lui ordonna de se porter avec sa division de cavalerie légère et celle du général Subervie, pour éclairer sa droite, communiquer promptement avec les troupes qui arrivaient de Saint-Lambert, opérer la réunion si elles appartenaient au maréchal Grouchy, les contenir si elles étaient ennemies. Ces trois mille hommes de cavalerie n'eurent qu'à faire un à droite par quatre, pour être hors des lignes de l'armée; ils se portèrent rapidement et sans confusion à trois mille toises, et s'y rangèrent en bataille en potence sur toute la droite de l'armée.

IV. Un quart d'heure après, un officier de chasseurs amena un hussard noir prussien qui venait d'être fait prisonnier par les coureurs d'une colonne volante de trois cents chasseurs, qui battait l'estrade entre Wavres et Planchenoit. Ce hussard était porteur d'une lettre; il était fort intelligent, et donna de vive voix tous les renseignements que l'on put désirer. La colonne qu'on apercevait à Saint-Lambert était l'avant-garde du général prussien Bulow, qui arrivait avec trente mille hommes; c'était le quatrième corps prussien, qui n'avait pas donné à Ligny. La lettre était effectivement l'annonce de l'arrivée de ce corps; ce général demandait au duc de Wellington des ordres ultérieurs. Le hussard dit qu'il avait été le matin à Wavres, que les trois autres corps de l'armée prussienne y étaient campés, qu'il y avaient passé la nuit du 17 au 18, qu'ils n'avaient aucun Français devant eux; qu'il supposait que les Français avaient marché sur Planchenoit; qu'une patrouille de

son régiment avait été dans la nuit jusqu'à deux lieues de Wavres sans rencontrer aucun corps français. Le duc de Dalmatie expédia sur-le-champ la lettre interceptée et le rapport du hussard au maréchal Grouchy, auquel il réitéra l'ordre de marcher de suite sur Saint-Lambert, et de prendre à dos le corps du général Bulow. Il était onze heures; l'officier n'avait au plus que quatre ou cinq lieues à faire, toujours sur de bons chemins, pour atteindre le maréchal Grouchy : il promit d'y être à une heure. Par la dernière nouvelle reçue de ce maréchal, on savait qu'il devait, à la pointe du jour, se porter sur Wavres; or, de Gembloux à Wavres il n'y a que trois lieues : soit qu'il eût ou non reçu les ordres expédiés dans la nuit du quartier impérial, il devait être indubitablement engagé à l'heure qu'il était devant Wavres. Les lunettes dirigées sur ce point n'apercevaient rien, on n'entendait aucun coup de canon. Peu après, le général Daumont envoya dire que quelques coureurs bien montés qui le précédaient, avaient rencontré des patrouilles ennemies dans la direction de Saint-Lambert; qu'on pouvait tenir pour sûr que les troupes que l'on y voyait étaient ennemies; qu'il avait envoyé dans plusieurs directions des patrouilles d'élite pour communiquer avec le maréchal Grouchy et lui porter des avis et des ordres.

L'Empereur fit ordonner immédiatement au comte de Lobau de traverser la chaussée de Charleroi, par un changement de direction à droite par division, et de se porter pour soutenir la cavalerie légère du côté de Saint-Lambert; de choisir une bonne position intermédiaire, où il pût, avec dix mille hommes, en arrêter trente mille, si cela devenait nécessaire; d'attaquer vivement les Prussiens, aussitôt qu'il entendrait les premiers coups de canon des troupes que le maréchal Grouchy avait détachées derrière eux. Ces dispositions furent exécutées sur-le-champ. Il était de la plus haute importance que le mouvement du comte de Lobau se fît sans retard. Le maréchal Grouchy devait avoir, de Wavres, détaché six à sept mille hommes sur Saint-Lambert, lesquels se trouveraient compromis, puisque le corps du général Bulow était de trente mille hommes; tout comme le corps du général Bulow serait compromis et perdu si, au moment qu'il serait attaqué en queue par six à sept mille hommes, il était attaqué en tête par un homme du caractère du comte de Lobau. Dix-sept à dix-huit mille Français disposés et commandés ainsi, étaient d'une valeur bien supérieure à trente mille Prussiens; mais ces événements portèrent du changement dans le premier plan de l'Empereur, il se trouva affaibli sur le champ de bataille, de dix mille hommes qu'il était obligé d'envoyer contre le général Bulow; ce n'était plus que cinquante-neuf mille hommes qu'il avait contre quatre-vingt-dix mille; ainsi l'armée ennemie, contre laquelle il avait à lutter, venait d'être augmentée de trente mille hommes déjà rendus sur le champ de bataille; elle était de cent vingt mille hommes contre soixante-neuf mille, c'était un contre deux. « *Nous avions ce matin* » *quatre-vingt-dix chances pour nous,* » dit-il au duc de Dalmatie, *l'arrivée* » *de Bulow nous en fait perdre trente ;* » *mais nous en avons encore soixante* » *contre quarante, et si Grouchy répare* » *l'horrible faute qu'il a commise hier* » *de s'amuser à Gembloux, et envoie son* » *détachement avec rapidité, la victoire* » *en sera plus décisive, car le corps de* » *Bulow sera entièrement perdu.* »

On était sans inquiétude pour le maréchal Grouchy; après le détachement qu'il aurait pu faire sur Saint-Lambert, il lui restait encore vingt-sept à vingt-huit mille hommes; or, les trois corps que le maréchal Blücher avait à Wavres, qui devant Ligny étaient de quatre-vingt-dix mille hommes, étaient réduits à quarante mille, non seulement par la perte de trente mille qu'il avait éprouvée dans la bataille, mais aussi par celle de vingt mille hommes qui s'étaient débandés et ravageaient les bords de la Meuse, et par quelques détachements auxquels ce maréchal avait été obligé pour les couvrir, ainsi que les bagages qui se trouvaient dans la direction de Namur et de Liége; or, quarante mille ou quarante-cinq mille Prussiens, battus, découragés, ne pouvaient pas en imposer à vingt-huit mille Français bien placés et victorieux.

V. Il était midi, les tirailleurs étaient engagés sur toute la ligne; mais le combat n'avait réellement lieu que sur la gauche, dans le bois et au château d'Hougomont. Du côté de l'extrême droite, les troupes du général Bulow étaient encore stationnaires; elles paraissaient se former et attendre que leur artillerie eût passé le défilé. L'Empereur envoya l'ordre au maréchal Ney de commencer le feu de ses batteries, de s'emparer de la ferme de la Haye-Sainte et d'y mettre en position une division d'infanterie; de s'emparer également du village de la Haye et d'en déposter l'ennemi, afin d'intercepter toute communication entre l'armée anglo-hollandaise et le corps du général Bulow. Quatre-vingts bouches à feu vomirent bientôt la mort sur toute la gauche de la ligne anglaise; une de ses divisions fut entièrement détruite par les boulets et la mitraille. Pendant que cette attaque était démasquée, l'Empereur observait avec attention quel serait le mouvement du général ennemi; il n'en fit aucun sur sa droite; mais il s'aperçut qu'il préparait sur la gauche une grande charge de cavalerie; il s'y porta au galop. La charge avait eu lieu; elle avait repoussé une colonne d'infanterie qui s'avançait sur le plateau, lui avait enlevé deux aigles et désorganisé sept pièces de canon. Il ordonna à une brigade de cuirassiers du général Milhaud, de la deuxième ligne, de charger cette cavalerie. Elle partit aux cris de vive l'Empereur; la cavalerie anglaise fut rompue, la plus grande partie resta sur le champ de bataille; les canons furent repris, l'infanterie protégée. Diverses charges d'infanterie et de cavalerie eurent lieu; le détail en appartient plus à l'histoire de chaque régiment, qu'à l'histoire générale de la bataille, où ces récits multipliés ne porteraient que du désordre; il suffit de dire qu'après trois heures de combat, la ferme de la Haye-Sainte, malgré la résistance des régiments écossais, fut occupée par l'infanterie française, et le but que s'était promis le général français obtenu. Les cinquième et sixième divisions anglaises furent détruites, le général Picton resta mort sur le champ de bataille.

L'Empereur parcourut pendant ce combat la ligne d'infanterie du premier corps, la ligne de cavalerie des cuirassiers Milhaud et celle en troisième ligne de la garde, au milieu des boulets, de la mitraille et des obus; ils ricochaient d'une ligne à l'autre. Le brave général Devaux, commandant l'artillerie de la garde, qui était à ses côtés, fut enlevé par un boulet : perte sensible, surtout dans ce moment, puisqu'il savait mieux que personne les positions qu'occupaient les réserves de l'artillerie de la garde, fortes de quatre-vingt-seize bou-

ches à feu. Le général de brigade Lallemand lui succéda, et fut blessé peu après.

Le désordre était dans l'armée anglaise ; les bagages, les charrois, les blessés, voyant les Français s'approcher de la chaussée de Bruxelles et du principal débouché de la forêt, accouraient en foule pour opérer leur retraite. Tous les fuyards anglais, belges, allemands, qui avaient été sabrés par la cavalerie, se précipitaient sur Bruxelles. Il était quatre heures ; la victoire aurait dèslors été décidée; mais le corps du général Bulow opéra dans ce moment sa puissante diversion. Dès deux heures après midi, le général Daumont avait fait prévenir que le général Bulow débouchait sur trois colonnes, et que les chasseurs français tiraillaient tout en se retirant devant l'ennemi, qui lui paraissait très nombreux; il l'évaluait à plus de quarante mille hommes ; il disait de plus que ses coureurs, bien montés, avaient fait plusieurs lieues dans diverses directions, n'avaient rapporté aucune nouvelle du maréchal Grouchy, qu'il ne fallait donc pas compter sur lui. Dans ces mêmes moments, l'Empereur reçut de Gembloux des nouvelles bien fâcheuses. Le maréchal Grouchy, au lieu d'être parti de Gembloux à la petite pointe du jour, comme il l'avait annoncé par sa dépêche de deux heures après minuit, n'avait pas encore quitté ce camp à dix heures du matin. L'officier l'attribuait à l'horrible temps qu'il faisait ; motif ridicule ; cette inexcusable lenteur dans des circonstances si délicates, de la part d'un officier aussi zélé, ne se pouvait expliquer.

VI. Cependant la canonnade tarda peu à s'engager entre le général Bulow et le comte de Lobau. L'armée prussienne marchait en échelons ; le centre en avant. Sa ligne de bataille était perpendiculaire sur le flanc droit de l'armée, parallèlement à la chaussée de la Haye-Sainte à Planchenoit. L'échelon du centre démasqua une trentaine de bouches à feu : l'artillerie lui en opposa un pareil nombre. Après une heure de canonnade, le comte de Lobau, s'apercevant que le premier échelon n'était pas soutenu, marcha à lui, l'enfonça et le repoussa fort loin ; mais les deux autres lignes, qui paraissaient avoir été retardées par les mauvais chemins, rallièrent le premier échelon, et sans essayer d'enfoncer la ligne française, elles cherchèrent à déborder par un à gauche en bataille. Le comte de Lobau, craignant d'être tourné, exécute sa retraite en échiquier, en s'approchant de l'armée. Les feux des batteries prussiennes doublèrent; on compta jusqu'à soixante bouches à feu ; les boulets tombaient sur la chaussée en avant et en arrière de la Belle-Alliance, où se trouvait l'Empereur avec la garde ; c'était la ligne d'opération de l'armée : au moment le plus critique, l'ennemi s'était tellement approché que sa mitraille labourait cette chaussée ; l'Empereur ordonna alors au général Duhesme, qui commandait la jeune garde, de se porter sur la droite du sixième corps avec ses deux brigades d'infanterie et vingt-quatre bouches à feu de la garde. Un quart-d'heure après, cette formidable batterie commença le feu ; l'artillerie française ne tarda pas à acquérir la supériorité ; elle était mieux servie et mieux placée. Aussitôt que la jeune garde fut engagée, le mouvement des Prussiens parut arrêté ; on remarqua du flottement dans leur ligne ; mais cependant ils continuèrent encore à la prolonger par leur gauche, débordant la droite française arrivant jusqu'à

la hauteur de Planchenoit ; le lieutenant-général Morand se porta alors avec quatre bataillons de vieille garde et seize pièces de canon à la droite de la jeune garde ; deux régiments de vieille garde prirent position en avant de Planchenoit ; la ligne prussienne se trouva débordée ; le général Bulow fut repoussé, sa gauche fit un mouvement en arrière, convergea, et insensiblement toute sa ligne recula. Le comte de Lobau, le général Duhesme et le général Morand marchèrent en avant ; ils occupèrent bientôt les positions qu'avait occupées l'artillerie du général Bulow. Non seulement ce général avait épuisé son attaque, démasqué toutes ses réserves ; mais d'abord contenu, il était à présent en retraite. Les boulets prussiens, non seulement n'arrivaient plus sur la chaussée de Charleroi, mais n'atteignaient pas les positions qu'avait occupées le comte Lobau : il était sept heures du soir :

VII. Il y avait deux heures que le comte d'Erlon s'était emparé de la Haye, avait débordé toute la gauche anglaise et la droite du général Bulow. La cavalerie légère du premier corps, poursuivant l'infanterie ennemie sur le plateau de la Haye, avait été ramenée par une cavalerie supérieure en nombre ; le comte Milhaud gravit alors la hauteur avec ses cuirassiers, et fit prévenir le général Lefebvre-Desnouettes, qui se mit aussitôt au trot pour le soutenir. Il était cinq heures ; c'était le moment où l'attaque du général Bulow était le plus menaçante, où, loin d'être contenu, il montrait toujours de nouvelles troupes qui étendaient sa ligne sur la droite. La cavalerie anglaise fut repoussée par les intrépides cuirassiers et les chasseurs de la garde. Les Anglais abandonnèrent tout le champ de bataille entre la Haye-Sainte et Mont-Saint-Jean, celui qu'avait occupé toute leur gauche, et furent acculés sur leur droite. A la vue de ces charges brillantes, des cris de victoire se firent entendre sur le champ de bataille. L'Empereur dit : « *C'est trop tôt d'une heure ; cependant il faut soutenir ce qui est fait.* » Il envoya l'ordre aux cuirassiers Kellermann, qui étaient toujours en position sur la gauche, de se porter au grand trot pour appuyer la cavalerie sur le plateau. Le général Bulow menaça dans ce moment le flanc et les derrières de l'armée ; il était important de ne faire aucun mouvement rétrograde nulle part, et de se maintenir dans la position, quoique prématurée, qu'avait prise la cavalerie. Ce mouvement au grand trot de trois mille cuirassiers qui défilent aux cris de vive l'Empereur, et sous la canonnade des Prussiens, fit une diversion heureuse dans ce moment de crise. La cavalerie marchait comme à la poursuite de l'armée anglaise, et l'armée du général Bulow faisait encore des progrès sur le flanc et les derrières. Pour savoir si on était vainqueur ou en danger, le soldat, l'officier même cherchait à deviner dans le regard du chef ; mais il ne respirait que la confiance. C'était depuis vingt ans la cinquantième bataille rangée qu'il commandait. Cependant la division de grosse cavalerie de la garde, sous les ordres du général Guyot, qui était en deuxième ligne derrière les cuirassiers Kellermann, suivait au grand trot et se portait sur le plateau ; l'Empereur s'en aperçut ; il envoya le comte Bertrand pour la rappeler ; c'était sa réserve : quand ce général arriva, elle était déjà engagée, et tout mouvement rétrograde eût été dangereux. Dès cinq heures du soir, l'Empereur se trouva ainsi privé de sa

réserve de cavalerie, de cette réserve qui, bien employée, lui avait donné tant de fois la victoire. Cependant ces douze mille hommes de cavalerie d'élite firent des miracles; ils culbutèrent toute la cavalerie plus nombreuse de l'ennemi qui voulut s'opposer à eux, enfoncèrent plusieurs carrés d'infanterie, désorganisèrent, s'emparèrent de plusieurs bouches à feu, et prirent au milieu des carrés six drapeaux, que trois chasseurs de la garde et trois cuirassiers présentèrent à l'Empereur devant la Belle-Alliance. L'ennemi, pour la seconde fois de la journée, crut la bataille perdue, et voyait avec effroi combien le mauvais champ de bataille qu'il avait choisi allait apporter de difficultés à sa retraite. La brigade Ponsonby, chargée par les lanciers rouges de la garde, commandés par le général Colbert, fut enfoncée; son général fut percé de sept coups de lance et tomba mort. Le prince d'Orange, sur le point d'être pris, fut blessé grièvement; mais n'étant pas soutenue par une forte masse d'infanterie qui était encore retenue par l'attaque du général Bulow, cette brave cavalerie dut se borner à conserver le champ de bataille qu'elle avait conquis. Enfin, à sept heures, lorsque l'attaque du général Bulow eut été repoussée et que la cavalerie se maintenait toujours sur le plateau qu'elle avait conquis, la victoire était gagnée; soixante-neuf mille Français avaient battu cent vingt mille hommes. La joie était sur toutes les figures, et l'espoir dans tous les cœurs. Ce sentiment succédait à l'étonnement qu'on avait éprouvé pendant la durée de cette attaque de flanc, faite par une armée tout entière, et qui pendant une heure avait menacé la retraite même de l'armée. Dans ce moment on entendit distinctement la canonnade du maréchal Grouchy, elle avait dépassé Wavres dans le point le plus éloigné et dans le point le plus près: elle était derrière Saint-Lambert.

VIII. Le maréchal Grouchy n'était parti qu'à dix heures du matin de son camp de Gembloux, se trouvant entre midi et une heure à mi-chemin de Wavres. Il entendit l'épouvantable canonnade de Waterloo. Aucun homme exercé ne pouvait s'y tromper; c'étaient plusieurs centaines de bouches à feu, et dès-lors deux armées qui s'envoyaient réciproquement la mort. Le général Excelmans, qui commandait la cavalerie, en fut vivement ému; il se rendit près du Maréchal et lui dit: « L'Empereur est aux mains avec » l'armée anglaise; cela n'est pas dou» teux, un feu aussi terrible ne peut » pas être une rencontre. Monsieur le » Maréchal, il faut marcher sur le feu. » Je suis un vieux soldat de l'armée » d'Italie; j'ai cent fois entendu le gé» néral Bonaparte prêcher ce principe. » Si nous prenons à gauche, nous se» rons dans deux heures sur le champ » de bataille. — Je crois, lui dit le Ma» réchal, que vous avez raison; mais » si Blücher débouche de Wavres sur » moi, et me prend en flanc, je serai » compromis pour n'avoir point obéi » à mon ordre, qui est de marcher » contre Blücher. » Le comte Gérard joignit dans ce moment le Maréchal, et lui donna le même conseil que le général Excelmans. « Votre ordre » porte, lui dit-il, d'être hier à Wa» vres, et non aujourd'hui; le plus » sûr est d'aller sur le champ de ba» taille. Vous ne pouvez vous dissimu» ler que Blücher a gagné une marche » sur vous; il était hier à Wavres, et » vous à Gembloux, et qui sait main» tenant où il est! S'il s'est réuni à

» Wellington, nous le trouverons sur » le champ de bataille, et dès-lors » votre ordre est exécuté à la lettre! » s'il n'y est pas, votre arrivée décidera » de la bataille! Dans deux heures, » nous pouvons prendre part au feu, » et si nous avons détruit l'armée an- » glaise, que nous fait Blücher déjà » battu! » Le Maréchal parut convaincu; mais dans ce moment, il reçut le rapport que sa cavalerie légère était arrivée à Wavres, et était aux mains avec les Prussiens; que toutes leurs forces y étaient réunies, et qu'elles consistaient au moins en quatre-vingt mille hommes. A cette nouvelle, il continua son mouvement sur Wavres; il y arriva à quatre heures après midi. Croyant avoir devant lui toute l'armée prussienne, il mit deux heures pour se ranger en bataille et faire ses dispositions. C'est alors qu'il reçut l'officier expédié du champ de bataille à dix heures du matin. Il détacha le général Pajol avec douze mille hommes pour se porter sur Limate, pont sur la Dyle, à une lieue derrière Saint-Lambert. Ce général y arriva à sept heures du soir; il traversa la rivière: pendant ce temps, le maréchal Grouchy attaqua Wavres.

IX. Le maréchal Blücher avait passé la nuit du 17 au 18 à Wavres avec les quatre corps do son armée, formant soixante-quinze mille hommes. Instruit que le duc de Wellington était décidé à recevoir la bataille en face de la forêt de Soignes, s'il pouvait compter sur son concours, il détacha dans la matinée son quatrième corps, qui passa la Dyle à Limate et se réunit à Saint-Lambert. Ce corps était entier; c'était celui qui n'avait pas donné à Ligny. La cavalerie légère du maréchal Blücher, qui battait l'estrade à deux lieues de son camp de Wavres, n'avait encore aucune nouvelle du maréchal Grouchy; à sept heures du matin, elle ne voyait que quelques piquets de coureurs. Blücher en conclut que toute l'armée était réunie devant Mont-Saint-Jean; il mit en mouvement le deuxième corps commandé par le général Pirch. Ce corps était réduit à dix-huit mille hommes. Il marcha lui-même avec le premier corps du général Ziethen, réduit à treize mille hommes, et laissa le général Thielman avec le troisième corps en position à Wavres.

Le deuxième corps du général Pirch marcha par Lasne, et Blücher avec le premier corps marcha sur Ohain, où il se réunit, à six heures du soir, à la brigade de cavalerie anglaise qui était en flanqueurs. Il y reçut le rapport que le maréchal Grouchy, avec des forces considérables, s'était présenté devant Wavres à quatre heures; qu'il faisait des dispositions d'attaque; que le troisième corps n'était pas en mesure de lui résister. Le maréchal Blücher n'avait pas deux partis à prendre. Il appuya sur ses principales forces, le général Bulow et les Anglais, et envoya l'ordre au général Thielman de tenir aussi longtemps que possible, et de se retirer sur lui, s'il y était forcé. Effectivement, il n'était plus en mesure de retourner sur Wavres; il n'y serait arrivé qu'à la nuit close, et si l'armée anglo-hollandaise était battue, il se serait trouvé entre deux feux, tandis que, s'il continuait sur l'armée anglo-hollandaise et qu'elle eût la victoire, il serait toujours à temps de retourner contre le maréchal Grouchy. Son mouvement fut fort lent, ses troupes étaient très fatiguées et les chemins tout à-fait défoncés et pleins do défilés. Ces deux colonnes, fortes ensemble de trente-et-un mille hommes, ouvri-

rent la communication entre le général Bulow et les Anglais. Le premier, qui était en pleine retraite, s'arrêta; Wellington, qui était au désespoir et n'avait devant lui que la perspective d'une défaite assurée, vit son salut. La brigade de cavalerie anglaise, qui était à Ohain, le rejoignit, ainsi qu'une partie de la quatrième division des flanqueurs de droite. Si le maréchal Grouchy eût couché devant Wavres, comme il le devait et en avait l'ordre, le soir du 17, le maréchal Blücher y fût resté en observation avec toutes ses forces, se croyant poursuivi par toute l'armée française. Si le maréchal Grouchy, comme il l'avait écrit à deux heures après minuit, de son camp de Gembloux, eût pris les armes à la pointe du jour, c'est-à-dire, à quatre heures du matin, il ne fût pas arrivé à Wavres à temps pour empêcher le détachement du général Bulow, mais il eût arrêté les trois autres corps du maréchal Blücher : la victoire était encore certaine. Mais le maréchal Grouchy n'arriva qu'à quatre heures et demie devant Wavres, et n'attaqua qu'à six heures; il n'était plus temps!! L'armée française, forte de soixante mille hommes, qui, à sept heures du soir, était victorieuse d'une armée de cent vingt mille hommes, occupait la moitié du champ de bataille des Anglo-Hollandais, et avait repoussé le corps du général Bulow, se vit arracher la victoire par l'arrivée du maréchal Blücher avec trente mille hommes de troupes fraîches, renfort qui portait l'armée en ligne à près de cent cinquante mille hommes, c'est-à-dire deux et demi contre un.

X. Aussitôt que l'attaque du général Bulow eut été repoussée, l'Empereur ordonna des ordres au général Drouot, qui faisait les fonctions d'aide-major général de la garde, pour rallier toute sa garde en avant de la ferme de la Belle-Alliance, où il était avec huit bataillons, qui étaient rangés sur deux lignes; les huit autres avaient marché pour soutenir la jeune garde et défendre Planchenoit. Cependant la cavalerie, qui continuait à occuper la position sur le plateau d'où elle dominait tout le champ de bataille, s'étant aperçue du mouvement du général Bulow, mais prenant confiance dans les réserves de la garde qu'elle voyait là pour le contenir, n'en conçut pas d'inquiétude, et poussa des cris de victoire lorsqu'elle vit ce corps repoussé; elle n'attendait que l'arrivée de l'infanterie de la garde pour décider de la victoire; mais elle éprouva de l'étonnement lorsqu'elle aperçut l'arrivée des colonnes nombreuses du maréchal Blücher. Quelques régiments firent un mouvement en arrière; l'Empereur s'en aperçut. Il était de la plus haute importance de redonner contenance à la cavalerie; et voyant qu'il lui fallait encore un quart d'heure pour rallier toute sa garde, il se mit à la tête de quatre bataillons, et s'avança sur la gauche en avant de la Haye-Sainte, envoyant des aides-de-camp parcourir la ligne pour annoncer l'arrivée du maréchal Grouchy, et dire qu'avec un peu de contenance, la victoire allait se décider. Le général Reille réunit tout son corps sur la gauche, en avant du château d'Hougomont, et prépara son attaque; il était important que la garde s'engageât tout à la fois, mais les huit autres bataillons étaient encore en arrière. Maîtrisé par les événements, voyant la cavalerie décontenancée, et qu'il fallait une réserve d'infanterie pour la soutenir, il ordonna au général Friant de se porter avec ses quatre bataillons de la

moyenne garde, au-devant de l'attaque de l'ennemi ; la cavalerie se rassit et marcha en avant avec son intrépidité accoutumée. Les quatre bataillons de la garde repoussèrent tout ce qu'ils rencontrèrent ; des charges de cavalerie portèrent la terreur dans les rangs anglais. Dix minutes après, les autres bataillons de la garde arrivèrent ; l'Empereur les rangea par brigades, deux bataillons en bataille et deux en colonnes sur la droite et la gauche ; la deuxième brigade en échelons, ce qui réunissait l'avantage des deux ordres. Le soleil était couché ; le général Friant, blessé, passant dans ce moment, dit que tout allait bien, que l'ennemi paraissait former son arrière-garde pour appuyer sa retraite, mais qu'il serait entièrement rompu aussitôt que le reste de la garde déboucherait. Il fallait un quart d'heure ! C'est dans ce moment que le maréchal Blücher arriva à la Haye, et culbuta le corps français qui la défendait ; c'était la quatrième division du premier corps ; elle se mit en déroute et ne rendit qu'un léger combat. Quoiqu'elle fût attaquée par des forces quadruples, pour peu qu'elle eût montré quelque résolution, ou qu'elle se fût crénelée dans les maisons, il était nuit, le maréchal Blücher n'aurait pas eu le temps de forcer le village. C'est là où l'on dit avoir entendu le cri de *sauve qui peut*. La trouée faite, la ligne rompue par le peu de vigueur des troupes de la Haye, la cavalerie inonda le champ de bataille. Le général Bulow marcha en avant, le comte de Lobau fit bonne contenance. La cohue devint telle, qu'il fallut ordonner un changement de front à la garde qui était formée pour se porter en avant. Ce mouvement s'exécuta avec ordre ; la garde fit face en arrière : la gauche du côté de la Haye-Sainte, et la droite du côté de la Belle-Alliance, faisant front aux Prussiens et à l'attaque de la Haye ; immédiatement après, chaque bataillon se forma en carré. Les quatre escadrons de service chargèrent les Prussiens. Dans ce moment la brigade de cavalerie anglaise, qui arrivait d'Ohain, marcha en avant. Ces deux mille chevaux pénétrèrent entre le général Reille et la garde. Le désordre devint épouvantable sur tout le champ de bataille ; l'Empereur n'eut que le temps de se mettre sous la protection d'un des carrés de la garde. Si la division de cavalerie de réserve du général Guyot ne se fût pas engagée sans ordre à la suite des cuirassiers Kellermann, elle eût repoussé cette charge, empêché la cavalerie anglaise de pénétrer sur le champ de bataille, et la garde à pied eût alors pu contenir tous les efforts de l'ennemi. Le général Bulow marcha par sa gauche, débordant toujours tout le champ de bataille. La nuit augmentait le désordre et s'opposait à tout : s'il eût fait jour, et que les troupes eussent pu voir l'Empereur, elles se fussent ralliées : rien n'était possible dans l'obscurité. La garde se mit en retraite ; le feu de l'ennemi était déjà à quatre cents toises sur les derrières, et les chaussées coupées. L'Empereur, avec son état-major, resta longtemps avec les régiments de la garde sur un mamelon. Quatre pièces de canon qui y étaient, tirèrent vivement dans la plaine ; la dernière décharge blessa lord Paget, général de la cavalerie anglaise. Enfin, il n'y avait plus un moment à perdre. L'Empereur ne put faire sa retraite qu'à travers champs : cavalerie, artillerie, infanterie, tout était pêle-mêle. L'état-major gagna la petite ville de Genuapes ; il espérait pouvoir y rallier un corps d'ar-

rière-garde; mais le désordre était épouvantable, tous les efforts qu'on fit furent vains. Il était onze heures du soir. Dans l'impossibilité d'organiser une défense, il mit son espoir dans la division Girard, troisième du deuxième corps, qu'il avait laissée sur le champ de bataille de Ligny, et à laquelle il avait envoyé l'ordre de se portor aux Quatre-Bras pour soutenir la retraite.

Jamais l'armée française ne s'est mieux battue que dans cette journée; elle a fait des prodiges de valeur; et la supériorité des troupes françaises, infanterie, cavalerie, artillerie, était telle sur l'ennemi, que, sans l'arrivée des premier et deuxième corps prussiens, la victoire aurait été remportée et eût été complète contre l'armée anglo-hollandaise, et le corps du général Bulow, c'est-à-dire, un contre-deux (soixante-neuf mille hommes contro cent vingt mille).

La perte de l'armée anglo-hollandaise et celle du général Bulow furent, pendant la bataille, de beaucoup supérieures à celle des Français, et les pertes que les Français éprouvèrent dans la retraite, quoique très considérables, puisqu'ils eurent six mille prisonniers, ne compensent pas encore les pertes des alliés dans ces quatre jours, perte qu'ils avouent être de soixante mille hommes, savoir : onze mille trois cents Anglais, trois mille cinq cents Hanovriens, huit mille Belges, Nassaus, Brunswickois : total, vingt-deux mille huit cents, pour l'armée anglo-hollandaise : Prussiens, trente-huit mille; total général, soixante mille huit cents. Les pertes de l'armée française, même y compris celles éprouvées dans la déroute et jusqu'aux portes de Paris, ont été de quarante-un mille hommes.

La garde impériale a soutenu son ancienne réputation ; mais elle s'est trouvée engagée dans de malheureuses circonstances; elle était débordée par la droite et la gauche, inondée de fuyards et d'ennemis lorsqu'elle a commencé à entrer en ligne; car si cette garde eût pu se battre, les flancs appuyés, elle eût repoussé les efforts des deux armées ennemies réunies. Pendant plus de quatre heures, douze mille hommes de cavalerie française ont été maîtres d'une partie du champ de bataille de l'ennemi, ont lutté contre toute l'infanterie et contre dix-huit mille hommes de cavalerie anglo-hollandaise qui ont été constamment repoussés dans toutes leurs charges. Le lieutenant-général Duhesme, vieux soldat couvert de blessures, et de la plus grande bravoure, fut fait prisonnier en voulant rallier une arrière-garde. Le comte de Lobau a été pris de même. Cambronne, général de la garde, est resté grièvement blessé sur le champ de bataille. Sur vingt-quatre généraux anglais, douze ont été tués ou blessés grièvement. Les Hollandais ont perdu trois généraux. Le général français Duhesme a été assassiné le 19 par un hussard de Brunswick, quoique prisonnier; ce crime est resté impuni. C'était un soldat intrépide, un général consommé, qui s'est toujours montré ferme et inébranlable, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

CHAPITRE VII.

RALLIEMENT.

I. Ralliement de l'armée à Laon. — II. Retraite du maréchal Grouchy. — III. Ressources qui restent à la France. — IV. Effets de l'abdication de l'Empereur.

I. La chaussée de Charleroi est très large, elle suffisait pour la retraite de l'armée; le pont de Gennapes est de

même largeur, cinq ou six files de voitures peuvent y passer de front; mais, dès que les premiers fuyards arrivèrent, les parcs qui s'y trouvaient jugèrent convenable de se barricader, en plaçant sur la chaussée des voitures renversées, de manière à ne laisser qu'un passage de trois toises. La confusion fut bientôt épouvantable. Gennapes est d'ailleurs dans un fond; les premières troupes prussiennes qui poursuivaient l'armée, étant arrivées à onze heures du soir sur les hauteurs qui la dominent, parvinrent facilement à désorganiser une poignée de braves qu'avait ralliés l'intrépide général Duhesme, et entrèrent dans la ville; parmi les voitures qu'ils prirent se trouva la chaise de poste de l'Empereur, dans laquelle il n'était pas monté depuis Avesnes. L'usage était qu'elle suivît sur le champ de bataille, derrière les réserves de la garde; elle portait toujours un nécessaire, un rechange d'habillement, une épée, un manteau et un lit de fer. A une heure du matin, l'Empereur arriva aux Quatre-Bras, mit pied à terre dans un bivouac et expédia plusieurs officiers au maréchal Grouchy pour lui annoncer la perte de la bataille, et lui ordonner de faire sa retraite sur Namur. Les officiers qu'il avait envoyés du champ de bataille, pour prendre la division Girard à Ligny et la mettre en position aux Quatre-Bras, ou l'avancer jusqu'à Gennapes, si on en avait le temps, lui rapportèrent la fâcheuse nouvelle qu'il leur avait été impossible de trouver cette division. Le général d'artillerie Nègre, officier du plus grand mérite, était aux Quatre-Bras avec les parcs de réserve; mais il n'avait qu'une faible escorte; quelques centaines de chevaux se rallièrent, le comte de Lobau se mit à leur tête et prit toutes les mesures possibles pour organiser une arrière-garde. Les soldats des premier et deuxième corps, qui avaient passé la Sambre sur le pont de Marchiennes, se dirigeaient sur ce pont et quittaient la chaussée aux Quatre-Bras ou à Gosselies pour prendre la traverse. Les troupes de la garde et du sixième corps se retirèrent sur Charleroi. L'Empereur envoya le prince Jérôme à Marchiennes avec ordre de rallier l'armée entre Avesnes et Maubeuge, et de sa personne il se rendit à Charleroi; quand il y arriva, à six heures du matin, un grand nombre d'hommes, et surtout de cavalerie, avaient déjà dépassé la Sambre, marchant sur Beaumont. Il s'arrêta une heure sur la rive gauche, expédia quelques ordres et se dirigea sur Philippeville, afin d'être plus à portée de communiquer avec le maréchal Grouchy, et d'envoyer ses ordres sur les frontières du Rhin; après s'être arrêté quatre heures dans cette ville, il prit la poste pour se rendre à Laon, où il arriva le 20 à quatre heures après midi. Il conféra avec le préfet, chargea son aide-de-camp, le comte de Bussy, de surveiller la défense de cette place importante, envoya le comte Dejean à Guise, et le comte de Flahaut à Avesnes. Il attendit les dépêches du prince Jérôme, qui lui fit connaître qu'il avait rallié plus de vingt-cinq mille hommes derrière Avesnes et une cinquantaine de pièces de canon; que le général Morand commandait la garde à pied, et le général Colbert la cavalerie de la garde; qu'à toute heure l'armée augmentait à vue d'œil; que la plupart des généraux étaient arrivés, que sa perte n'était pas aussi considérable qu'on pouvait le croire; plus de la moitié du matériel de l'artillerie était sauvé, cent soixante-dix bouches à feu étaient perdues, mais les hommes et les chevaux étaient arrivés à Avesnes: l'Empereur ordonna

qu'ils se rendissent à la Fère pour y prendre des pièces, et chargea des officiers de confiance d'y réorganiser un nouvel équipage de campagne; le maréchal Soult eut ordre de se placer à Laon avec le grand quartier général. Le préfet prit toutes les mesures pour compléter les magasins de la ville et assurer les approvisionnements pour une armée de quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille hommes, qui serait réunie sous peu de jours autour de cette ville. L'Empereur s'attendait à ce que les généraux ennemis, profitant de leur victoire, pousseraient leur armée jusque sur la Somme; il ordonna au prince Jérôme de quitter Avesnes le 22 avec l'armée et de l'amener sous Laon, point de réunion donné au maréchal Grouchy et au général Rapp. N'étant éloigné que de douze heures de marche de Paris, il jugea nécessaire de s'y rendre; sa présence était inutile à l'armée pendant les journées des 21, 22, 23 et 24; il comptait être de retour à Laon le 25; ces six jours dans la capitale, il les emploierait à organiser la garde nationale, à achever les préparatifs de défense de Paris, et à activer tous les secours que pouvaient fournir les dépôts et les provinces. Il était facile dès-lors de juger, en supposant, comme on n'en pouvait pas douter, que le corps du maréchal Grouchy arrivât intact, que la perte de l'armée française serait inférieure à celle que les armées ennemies avaient éprouvée aux batailles de Ligny et de Waterloo, et au combat des Quatre-Bras; il a effectivement été constaté depuis, que la perte des alliés s'est élevée à soixante-trois mille hommes et que celle des Français n'a pas dépassé quarante-un mille hommes, y compris les prisonniers qu'on leur avait faits dans la retraite.

II. Le 18, le maréchal Grouchy avait attaqué Wavres à six heures du soir, le général Thielman opposa une vive résistance; mais il fut battu. Le comte Gérard, à la tête du quatrième corps, força le passage de la Dyle. Le lieutenant général Pajol, avec douze mille hommes, avait été détaché sur Limate; il y repoussa l'arrière-garde du général Bulow, passa la Dyle, et couronna les hauteurs opposées; mais l'obscurité de la nuit devint telle à dix heures du soir, qu'il ne pouvait alors continuer sa marche, et n'entendant plus d'ailleurs la canonnade de Mont-Saint-Jean, il prit position. Le comte Gérard fut grièvement blessé à l'attaque de Wavres; une balle lui traversa la poitrine; mais heureusement sa blessure ne fut pas mortelle. Le 19, à la pointe du jour, le général Thielman attaqua le maréchal Grouchy et fut vivement repoussé. Le village de Bielau et toutes les hauteurs au-delà de Wavres furent emportés par les Français. Le général de brigade Peine, officier distingué, fut blessé à mort dans ce combat. Le maréchal Grouchy ordonnait de poursuivre l'ennemi et de marcher dans la direction de Bruxelles, lorsqu'il reçut la nouvelle de la perte de la bataille et l'ordre de l'Empereur de faire sa retraite sur Namur. Il la commença sur-le-champ; les Prussiens le suivirent avec précaution; mais s'étant cependant trop avancés, ils furent repoussés et perdirent quelques pièces de canon et quelques centaines de prisonniers. Le général Vandamme prit position sur Namur, le maréchal Grouchy sur Dinan. Le général Thielman échoua dans toutes les attaques qu'il tenta. Le 24, tout le corps du maréchal Grouchy était à Rethel; le 26, il se réunit à l'armée de Laon; il comptait trente deux mille hommes, dont

six mille cinq cents de cavalerie et cent huit pièces de canon, indépendamment d'un millier d'hommes éclopés ou petits dépôts de cavalerie qui étaient à la suite.

III. La position de la France était critique après la bataille de Waterloo, mais non désespérée. Tout avait été préparé, dans l'hypothèse qu'on échouât dans l'attaque de la Belgique. Soixante-dix mille hommes étaient ralliés le 27 entre Paris et Laon; vingt-cinq à trente mille hommes, y compris les dépôts de la garde, étaient en marche de Paris et des dépôts. Le général Rapp, avec vingt-cinq mille hommes de troupes d'élite, devait être arrivé dans les premiers jours de juillet sur la Marne; toutes les pertes du matériel de l'artillerie étaient réparées. Paris seul contenait cinq cents pièces de canon de campagne; et on n'en avait perdu que cent soixante-dix. Ainsi, une armée de cent vingt mille hommes, égale à celle qui avait passé la Sambre le 15, ayant un train d'artillerie de trois cent cinquante bouches à feu, couvrirait Paris au 1er juillet. Cette capitale avait, indépendamment de cela, pour sa défense, trente-six mille hommes de garde nationale, trente mille tirailleurs, six mille canonniers, six cents bouches à feu en batterie, des retranchements formidables sur la rive droite de la Seine, et en peu de jours ceux de la rive gauche eussent été entièrement terminés. Cependant les armées anglo-hollandaise et prusso-saxonne, affaiblies de plus de quatre-vingt mille hommes, n'étant plus que de cent quarante mille, ne pouvaient dépasser la Somme avec plus de quatre-vingt-dix mille hommes; elles y attendraient la coopération des armées autrichienne et russe, qui ne pouvaient être, avant le 15 juillet, sur la Marne : Paris avait donc vingt-cinq jours pour préparer sa défense, achever son armement, ses approvisionnements, ses fortifications, et attirer des troupes de tous les points de la France. Au 15 juillet même il n'y aurait que trente ou quarante mille hommes arrivés sur le Rhin; la masse des armées russe et autrichienne ne pouvait entrer en action que plus tard. Ni les armes, ni les munitions, ni les officiers ne manquaient dans la capitale; on pouvait porter facilement les tirailleurs à quatre-vingt mille hommes, et augmenter l'artillerie de campagne jusqu'à six cents bouches à feu.

Le maréchal Suchet, réuni au général Lecourbe, aurait à la même époque plus de trente mille hommes devant Lyon, indépendamment de la garnison de cette ville, qui serait bien armée, bien approvisionnée et bien retranchée. La défense de toutes les places fortes était assurée; elles étaient commandées par des officiers de choix, et gardées par des troupes fidèles. Tout pouvait se réparer, mais il fallait du caractère, de l'énergie, de la fermeté, de la part des officiers, du gouvernement, des chambres, de la nation tout entière!!! Il fallait qu'elle fût animée par le sentiment de l'honneur, de la gloire, de l'indépendance nationale, qu'elle fixât les yeux sur Rome après la bataille de Cannes, et non sur Carthage après Zama!!! Si la France s'élevait à cette hauteur, elle était invincible; son peuple contenait plus d'éléments militaires qu'aucun autre peuple du monde; le matériel de la guerre était en abondance et pouvait suffire à tous les besoins.

IV. Le 21 juin, le maréchal Blücher et le duc de Wellington entrèrent sur deux colonnes sur le territoire français; le 22, le feu prit au magasin à

poudre d'Avesnes; la place se rendit. Le 24, les Prussiens entrèrent dans Guise, et le duc de Wellington à Cambrai; le 26, il était à Péronne. Pendant tout ce temps, les places de première, deuxième, troisième lignes de la Flandre étaient investies. Cependant ces deux généraux apprirent le 25 l'abdication de l'Empereur, qui avait eu lieu le 22, l'insurrection des chambres, le découragement que ces circonstances jetèrent dans l'armée, et les espérances qu'en concevaient les ennemis intérieurs; dès-lors ils ne songèrent plus qu'à marcher sur la capitale, sous les murs de laquelle ils arrivèrent les derniers jours de juin, avec moins de quatre-vingt-dix mille hommes, démarche qui leur aurait été funeste et eût entraîné leur ruine totale, s'ils l'eussent hasardée devant Napoléon; mais ce prince avait abdiqué!!! Les troupes de ligne qui se trouvaient à Paris, plus de six mille hommes des dépôts de la garde, les tirailleurs de la garde nationale, choisis dans le peuple de cette grande capitale, lui étaient tous dévoués; il pouvait foudroyer les ennemis intérieurs!!! Mais pour développer les motifs qui ont réglé sa conduite dans cette occasion si importante, et qui a eu de si funestes conséquences pour lui et pour la France, il faut reprendre le récit de plus loin, et c'est ce que nous allons faire dans le livre suivant.

CHAPITRE VIII.

OBSERVATIONS.

I. — II. — III. — IV. — V. — VI. — VII. — VIII. — IX.

I. *Première observation.* On a reproché à l'Empereur: 1° de s'être démis de la dictature au moment où la France avait le plus grand besoin d'un dictateur; 2° d'avoir changé les constitutions de l'Empire dans un moment où il ne fallait songer qu'à le préserver de l'invasion; 3° d'avoir souffert que l'on alarmât les Vendéens, qui d'abord avaient refusé de prendre les armes contre le régime impérial; 4° d'avoir réuni les chambres, lorsqu'il suffisait de réunir les armées; 5° d'avoir abdiqué et laissé la France à la merci d'une assemblée et divisée et sans expérience; car enfin, s'il est vrai qu'il fut impossible au prince de sauver la patrie sans la confiance de la nation, il ne l'est pas moins que la nation, dans ces circonstances critiques, ne pouvait sauver ni son honneur ni son indépendance sans Napoléon.

Nous ne ferons aucune réflexion sur des matières qui sont approfondies et longuement traitées dans le livre X (1).

II. *Deuxième observation.* L'art avec lequel les mouvements des divers corps d'armée ont été dérobés à la connaissance de l'ennemi au début de la campagne, ne saurait être trop remarqué. Le maréchal Blücher et le duc de Wellington ont été surpris; ils n'ont rien vu, rien su de tous les mouvements qui s'opéraient près de leurs avant-postes.

Pour attaquer les deux armées ennemies, les Français pouvaient déborder leur droite, leur gauche, et percer leur centre. Dans le premier cas, ils déboucheraient par Lille, et rencontreraient l'armée anglo-hollandaise: dans le second, ils déboucheraient par Givet et Charlemont, et rencontreraient l'armée prusso-saxonne. Ces deux armées restaient réunies,

---

(1) Cette relation portait au titre: livre IX. Le livre X, dont parle ici Napoléon, n'a pas paru.

puisqu'elles seraient pressées l'une sur l'autre, de la droite sur la gauche, et de la gauche sur la droite. L'Empereur adopta le parti de couvrir ses mouvements par la Sambre, et de percer la ligne des deux armées à Charleroi, point de leur jonction, manœuvrant avec rapidité et habileté. Il trouva ainsi dans les secrets de l'art des moyens supplémentaires qui lui tinrent lieu de cent mille hommes qui lui manquaient; ce plan fut conçu et exécuté avec audace et sagesse.

III. *Troisième observation.* Le caractère de plusieurs généraux avait été détrempé par les événements de 1814; ils avaient perdu quelque chose de cette audace, de cette résolution et de cette confiance qui leur avaient valu tant de gloire, et avaient tant contribué au succès des campagnes passées.

1° Le 15 juin, le troisième corps devait prendre les armes à trois heures du matin, et arriver devant Charleroi à dix heures: il n'arriva qu'à trois heures après midi.

2° Le même jour, l'attaque des bois en avant de Fleurus, qui avait été ordonnée pour quatre heures après midi, n'eut lieu qu'à sept heures. La nuit survint avant qu'on pût entrer à Fleurus, où le projet du chef avait été de placer son quartier général ce même jour. Cette perte de sept heures était bien fâcheuse au début d'une campagne.

3° Ney reçut l'ordre de se porter, le 16, avec quarante-trois mille hommes qui composaient la gauche qu'il commandait, en avant des Quatre-Bras, d'y prendre position à la pointe du jour, et même de s'y retrancher; il hésita, perdit huit heures: le prince d'Orange, avec neuf mille hommes seulement, conserva, le 16, jusqu'à trois heures après midi, cette importante position. Lorsqu'enfin le Maréchal reçut, à midi, l'ordre daté de Fleurus, et qu'il vit que l'Empereur allait en venir aux mains avec les Prussiens, il se porta sur les Quatre-Bras, mais seulement avec la moitié de son monde; il laissa l'autre moitié pour appuyer sa retraite à deux lieues derrière; il l'oublia jusqu'à six heures du soir, où il en sentit le besoin pour sa propre défense. Dans les autres campagnes, ce général eût occupé à six heures du matin la position en avant des Quatre-Bras, eût défait et pris toute la division belge, et eût ou tourné l'armée prussienne, en faisant, par la chaussée de Namur, un détachement qui fût tombé sur les derrières de la ligne de bataille, ou, en se portant avec rapidité sur la chaussée de Gennapes, il eût surpris en marche et détruit la division de Brunswick et la cinquième division anglaise qui venait de Bruxelles, et de là marché à la rencontre des première et troisième divisions anglaises, qui arrivaient par la chaussée de Nivelles, l'une et l'autre sans cavalerie, ni artillerie, et harassées de fatigue: toujours le premier dans le feu, Ney oubliait les troupes qui n'étaient pas sous ses yeux. La bravoure que doit montrer un général en chef est différente de celle que doit avoir un général de division, comme celle-ci ne doit pas être celle d'un capitaine de grenadiers.

4° L'avant-garde de l'armée française n'arriva, le 17, devant Waterloo, qu'à six heures du soir: sans de fâcheuses hésitations, elle y fût arrivée à trois heures. L'Empereur en parut fort contrarié; il dit, en montrant le soleil: « *Que ne donnerais-je pas pour » avoir aujourd'hui le pouvoir de Josué, » et retarder sa marche de deux heu- » res!* »

IV. *Quatrième observation.* Jamais

le soldat français n'a montré plus de courage, de bonne volonté et d'enthousiasme ; il était plein du sentiment de sa supériorité sur tous les soldats de l'Europe. Sa confiance dans l'Empereur était tout entière, et peut-être encore accrue ; mais il était ombrageux et méfiant envers ses autres chefs. Les trahisons de 1814 étaient toujours présentes à son esprit ; tout mouvement qu'il ne comprenait pas, l'inquiétait ; il se croyait trahi. Au moment où les premiers coups de canon se tiraient près de Saint-Amand, un vieux caporal s'approcha de l'Empereur et lui dit : « Sire, méfiez-vous du maréchal Soult, soyez certain qu'il nous trahit. — Sois tranquille, lui répond ce prince, j'en réponds comme de moi. » Au milieu de la bataille, un officier fit le rapport au maréchal Soult, que le général Vandamme était passé à l'ennemi ; que ses soldats demandaient à grands cris qu'on en instruisît l'Empereur. Sur la fin de la bataille, un dragon, le sabre tout dégouttant de sang, accourut, criant : « Sire, venez vite à la division ; le général Dhénin harangue les dragons pour passer à l'ennemi. — L'as-tu entendu? — Non, Sire, mais un officier qui vous cherche l'a vu, et m'a chargé de vous le dire. » Pendant ce temps, le brave général Dhénin recevait un boulet de canon qui lui emportait une cuisse, après avoir repoussé une charge ennemie.

Le 14, au soir, le lieutenant général B******, le colonel C***** et l'officier de l'état-major V*********, avaient déserté du quatrième corps et passé à l'ennemi. Leurs noms seront en exécration tant que le peuple français formera une nation. Cette désertion avait fort augmenté l'inquiétude du soldat. Il paraît à peu près constant qu'on a crié *sauve qui peut* à la quatrième division du premier corps, le soir de la bataille de Waterloo, à l'attaque du village de la Haye par le maréchal Blücher. Ce village n'a pas été défendu comme il devait l'être. Il est également probable que plusieurs officiers, porteurs d'ordres, ont disparu. Mais si quelques officiers ont déserté, pas un soldat ne s'est rendu coupable de ce crime. Plusieurs se tuèrent sur le champ de bataille où ils étaient restés blessés, lorsqu'ils apprirent la déroute de l'armée.

V. *Cinquième observation*. Dans la journée du 17, l'armée française se trouva partagée en trois parties. Soixante-neuf mille hommes, sous les ordres de l'Empereur, marchèrent sur Bruxelles par la chaussée de Charleroi ; trente-quatre mille, sous les ordres du maréchal Grouchy, se dirigèrent sur cette capitale par la chaussée de Wavres, à la suite des Prussiens ; sept à huit mille hommes restèrent sur le champ de bataille de Ligny, savoir : trois mille hommes de la division Girard, pour porter secours aux blessés et former, dans tous les cas imprévus, une réserve aux Quatre-Bras ; quatre à cinq mille hommes, formant les parcs de réserve, restèrent à Fleurus et à Charleroi. Les trente-quatre mille hommes du maréchal Grouchy, ayant cent huit pièces de canon, étaient suffisants pour culbuter l'arrière-garde prussienne dans toutes les positions qu'elle prendrait, presser la retraite de l'armée vaincue et la contenir. C'était un beau résultat de la victoire de Ligny, de pouvoir ainsi opposer trente-quatre mille hommes, à une armée qui avait été de cent vingt mille hommes. Les soixante-neuf mille hommes, sous les ordres de l'Empereur, étaient suffisants pour battre

l'armée anglo-hollandaise de quatre-vingt-dix mille hommes. La disproportion qui existait le 15 entre les deux masses belligérantes, qui était alors dans le rapport d'un à deux, était bien changée; elle n'était plus que dans le rapport de trois à quatre. Si l'armée anglo-hollandaise avait battu les soixante-neuf mille hommes qui marchaient contre elle, on eût pu reprocher à Napoléon d'avoir mal calculé; mais il est constant, même de l'aveu des ennemis, que sans l'arrivée du maréchal Blücher, l'armée anglo-hollandaise aurait perdu son champ de bataille entre huit et neuf heures du soir. Sans l'arrivée du maréchal Blücher à huit heures du soir avec ses premier et deuxième corps, la marche sur Bruxelles sur deux colonnes, pendant la journée du 17, avait plusieurs avantages : la gauche poussait et contenait l'armée anglo-hollandaise; la droite, sous les ordres du maréchal Grouchy, poursuivait et contenait l'armée prusso-saxonne, et le soir toute l'armée française devait se trouver réunie sur une ligne de cinq petites lieues de Mont-Saint-Jean à Wavres, ayant ses avant-postes au bord de la forêt. Mais la faute que fit le maréchal Grouchy de s'arrêter le 17 à Gembloux, n'ayant fait dans la journée que deux petites lieues, au lieu de continuer jusque vis-à-vis Wavres, c'est-à-dire, d'en faire encore trois, fut aggravée et rendue irréparable par celle qu'il fit le lendemain, 18, en perdant douze heures et n'arrivant qu'à quatre heures après midi devant Wavres, au lieu d'y arriver à six heures du matin.

1° Chargé de poursuivre le maréchal Blücher, Grouchy le perdit de vue pendant vingt-quatre heures, depuis le 17 à quatre heures après midi jusqu'au 18 à quatre heures après midi.

2° Le mouvement de la cavalerie sur le plateau, pendant que l'attaque du général Bulow n'était pas encore repoussée, fut un accident fâcheux; l'intention du chef était d'ordonner ce mouvement, mais une heure plus tard, et de le faire soutenir par les seize bataillons d'infanterie de la garde et cent pièces de canon.

3° Les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, que commandait le général Guyot, s'engagèrent sans ordre. Ainsi à cinq heures après midi l'armée se trouva sans avoir une réserve de cavalerie. Si, à huit heures et demie, cette réserve eût existé, l'orage qui bouleversa le champ de bataille eût été conjuré; les charges de cavalerie ennemie repoussées, les deux armées eussent couché sur le champ de bataille, malgré l'arrivée successive du général Bulow et du maréchal Blücher; l'avantage eût encore été pour l'armée française, car les trente-quatre mille hommes du maréchal Grouchy, ayant cent huit pièces de canon, étaient frais et bivouaquèrent sur le champ de bataille; les deux armées ennemies se fussent dans la nuit couvertes par la forêt de Soignes. L'usage constant, dans toutes les batailles, était que la division des grenadiers et dragons de la garde ne perdît pas de vue l'Empereur, et ne chargeât qu'en vertu d'un ordre donné verbalement par ce prince au général qui la commandait.

Le maréchal Mortier, qui commandait en chef la garde, quitta ce commandement, le 15, à Beaumont, comme les hostilités commençaient; il ne fut pas remplacé, ce qui eut plusieurs inconvénients.

VI. *Sixième observation.* 1° L'armée française manœuvra sur la droite de la Sambre le 13 et le 14. Elle campa,

la nuit du 14 au 15, à une demi-lieue des avant-postes prussiens; et cependant le maréchal Blücher n'eut connaissance de rien, et lorsque le 15, dans la matinée, il apprit à son quartier général de Namur que l'Empereur était à Charleroi, l'armée prusso-saxonne était encore cantonnée sur une étendue de pays de trente lieues; il lui fallait deux jours pour se réunir. Il eût dû, dès le 13 mai, porter son quartier général à Fleurus, concentrer les cantonnements de son armée dans un rayon de huit lieues, tenant des avant-gardes sur les débouchés de la Meuse et de la Sambre; son armée eût pu alors être réunie à Ligny, le 15, à midi, y attendre l'attaque de l'armée française, ou dans la soirée du 15 marcher contre elle pour la jeter dans la Sambre.

2° Cependant, quoique surpris, le maréchal Blücher persista dans le projet de réunir son armée sur les hauteurs de Ligny, derrière Fleurus, bravant la chance d'y être attaqué avant que son armée n'y fût arrivée. Le 16, au matin, il n'avait encore réuni que deux corps d'armée, et déjà l'armée française était à Fleurus. Le troisième corps rejoignait dans la journée, mais le quatrième, que commandait le général Bulow, ne put arriver à la bataille. Le maréchal Blücher eût dû, aussitôt qu'il sut les Français à Charleroi, c'est-à-dire, dans la soirée du 15, donner pour point de rassemblement à son armée, non Fleurus, non Ligny, qui se trouvaient déjà sous le canon de son ennemi, mais Wavres, où les Français ne pouvaient arriver que le 17; il eût eu de plus toute la journée du 16 au 17 pour opérer le rassemblement total de son armée.

3° Après avoir perdu la bataille de Ligny, le général prussien, au lieu de faire sa retraite sur Wavres, eût dû l'opérer sur l'armée du duc de Wellington, soit sur les Quatre-Bras, puisque celui-ci s'y était maintenu, soit sur Waterloo. Toute la retraite du maréchal Blücher, dans la matinée du 17, fut à contre-sens, puisque les deux armées, qui n'étaient qu'à trois mille toises l'une de l'autre, pendant la soirée du 16, ayant pour communication une belle chaussée, ce qui les pouvait faire considérer comme réunies, se trouvèrent, le soir du 17, éloignées de plus de mille toises et séparées par des défilés et des chemins impraticables.

Le général prussien a violé les trois grandes règles de la guerre: 1° tenir ses cantonnements rapprochés; 2° donner pour point de rassemblement un lieu où ils puissent tous arriver avant l'ennemi; 3° opérer sa retraite sur ses renforts.

VII. *Septième observation.* 1° Le duc de Wellington a été surpris dans ses cantonnements; il eût dû, le 15 mai, les concentrer à huit lieues autour de Bruxelles, tenant des avant-gardes sur les débouchés de Flandre. L'armée française manœuvrait depuis trois jours à portée de ses avant-postes; elle avait, depuis vingt-quatre heures, commencé les hostilités; son quartier-général était depuis douze heures à Charleroi, que le général anglais ignorait encore tout à Bruxelles, et tous les cantonnements de son armée étaient encore en pleine sécurité, occupant un terrain de plus de vingt lieues.

2° Le prince de Saxe-Weimar, qui faisait partie de l'armée anglo-hollandaise, était, le 15, à quatre heures du soir, en position en avant de Frasne, et savait que l'armée française était à Charleroi; s'il eût envoyé directement un aide-de-camp à Bruxelles, il y serait

arrivé à six heures du soir, et cependant, ce ne fut qu'à onze heures du soir, que le duc de Wellington fut instruit que l'armée française était à Charleroi ; il perdit ainsi cinq heures dans une circonstance et contre un homme où la perte d'une seule heure était d'une grande importance.

3° L'infanterie, la cavalerie et l'artillerie étaient cantonnées séparément, de sorte que l'infanterie se trouva engagée aux Quatre-Bras sans cavalerie ni artillerie, ce qui lui fit éprouver une grande perte, puisqu'elle fut obligée de se tenir en colonnes serrées pour faire face aux charges de cuirassiers, et sous la mitraille de cinquante bouches à feu. Ces braves étaient ainsi à la boucherie, sans cavalerie pour les protéger, et sans artillerie pour les venger. Comme les trois armes ne peuvent pas se passer un moment l'une de l'autre, elles doivent toujours être cantonnées et placées de manière à pouvoir toujours s'assister.

4° Le général anglais, quoique surpris, donna pour point de réunion à son armée les Quatre-Bras, depuis vingt-quatre heures au pouvoir des Français. Il exposait ses troupes à être défaites partiellement et à mesure de leur arrivée ; le danger qu'il leur faisait courir était bien plus considérable encore, puisqu'il les faisait arriver sans artillerie et sans cavalerie ; il livrait son infanterie morcelée et sans l'assistance des deux autres armes à son ennemi. Son point de rassemblement devait être Waterloo. Il aurait eu alors toute la journée du 16 et la nuit du 16 au 17, ce qui était suffisant pour y réunir toute son armée, infanterie, cavalerie, artillerie. Les Français ne pouvaient y arriver que le 17, et eussent trouvé toute son armée en position.

VIII. *Huitième observation.* 1° Le général anglais a livré, le 18, la bataille de Waterloo. Ce parti était contraire aux intérêts de sa nation, au plan général de guerre adopté par les alliés, il violait toutes les règles de la guerre. Il n'était pas de l'intérêt de l'Angleterre, qui a besoin de tant d'hommes pour recruter ses armées des Indes, de ses colonies d'Amérique et de ses vastes établissements, de s'exposer, de gaîté de cœur, à une lutte meurtrière qui pouvait lui faire perdre la seule armée qu'elle eût, et lui coûter tout au moins le plus pur de son sang. Le plan de guerre des alliés consistait à agir en masse et à ne s'engager dans aucune affaire partielle. Rien n'était plus contraire à leur intérêt et à leur plan, que d'exposer le succès de leur cause dans une bataille chanceuse, à peu près à forces égales, où toutes les probabilités étaient contre eux. Si l'armée anglo-hollandaise eût été détruite à Waterloo, qu'eût servi aux alliés ce grand nombre d'armées qui se disposaient à franchir le Rhin, les Alpes et les Pyrénées ?

2° Le général anglais, en prenant la résolution de recevoir la bataille de Waterloo, ne la fondait que sur la coopération des Prussiens ; mais cette coopération ne pouvait avoir lieu que dans l'après-midi ; il restait donc exposé seul, depuis quatre heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, c'est-à-dire, pendant treize heures. Une bataille ne dure pas ordinairement plus de six heures. Cette coopération était donc illusoire.

Mais, pour compter sur la coopération des Prussiens, il supposait donc que l'armée française était tout entière vis-à-vis de lui ; et, si cela était, il prétendait donc, pendant treize heures, avec quatre-vingt-dix mille hommes

de troupes de diverses nations, défendre son champ de bataille contre une armée de cent quatre mille Français? Ce calcul était évidemment faux, il ne se fût pas maintenu trois heures, tout aurait été décidé à huit heures du matin, et les Prussiens ne seraient arrivés que pour être pris à revers. Dans une même journée, les deux armées eussent été détruites. S'il comptait qu'une partie de l'armée française aurait, conformément aux règles de la guerre, suivi l'armée prussienne, il devait dès lors lui être évident qu'il n'en aurait aucune assistance, et que les Prussiens, battus à Ligny, ayant perdu vingt-cinq à trente mille hommes sur le champ de bataille, en ayant eu vingt mille d'éparpillés, poursuivis par trente-cinq à quarante mille Français victorieux, ne se seraient pas dégarnis et se seraient crus à peine suffisants pour se maintenir. Dans ce cas, l'armée anglo-hollandaise aurait dû seule soutenir l'effort de soixante-neuf mille Français pendant toute la journée du 19, et il n'est pas d'Anglais qui ne convienne que le résultat de cette lutte n'était que douteux, et que leur armée n'était pas constituée de manière à supporter le choc de l'armée impériale pendant quatre heures.

Pendant toute la nuit du 17 au 18, le temps a été horrible, ce qui a rendu les terres impraticables jusqu'à neuf heures du matin. Cette perte de six heures, depuis la pointe du jour, a été tout à l'avantage de l'ennemi; mais son général pouvait-il faire dépendre le sort d'une pareille lutte du temps qu'il faisait dans la nuit du 17 au 18? Le maréchal Grouchy, avec trente-quatre mille hommes et cent huit pièces de canon, a trouvé le secret, qui paraissait introuvable, de n'être, dans la journée du 18, ni sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean, ni sur Wavres. Mais le général anglais avait-il l'assurance de ce maréchal qu'il se fourvoierait d'une si étrange manière? Il était aussi impossible de prévoir la conduite du maréchal Grouchy, qu'un tremblement de terre qui aurait englouti son armée sur sa route.

Récapitulation. Si le maréchal Grouchy eût été sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean, comme l'ont cru le général anglais et le général prussien pendant toute la nuit du 17 au 18 et toute la matinée du 18, et que le temps eût permis à l'armée française de se ranger en bataille à quatre heures du matin, avant sept heures l'armée anglo-hollandaise eût été écharpée, éparpillée; elle eût tout perdu. Et si le temps n'eût permis à l'armée française de prendre son ordre de bataille qu'à dix heures, à une heure après-midi l'armée anglo-hollandaise eût fini ses destins, les débris en eussent été rejetés au-delà de la forêt ou dans la direction de Hall, et l'on eût eu tout le temps, dans la soirée, d'aller à la rencontre du maréchal Blücher, et de lui faire éprouver un pareil sort. Si le maréchal Grouchy eût campé devant Wavres la nuit du 17 au 18, l'armée prussienne n'eût fait aucun détachement pour sauver l'armée anglaise, et celle-ci eût été complètement battue par les soixante-neuf mille Français qui lui étaient opposés (1).

---

(1) Grouchy, arrivé à Gembloux, y apprit dans la soirée que Bulow et Thielman s'y étaient réunis dans la matinée, et avaient ensuite pris la direction de Wavres (ces deux corps formaient une masse de cinquante-deux mille hommes).

Le corps de GÉRARD, n'étant arrivé qu'à onze heures du soir à Gembloux, par suite d'un

3° La position de Mont-Saint-Jean était mal choisie. La première condition d'un champ de bataille est de n'avoir pas de défilés sur ses derrières. Pendant la bataille, le général anglais ne sut pas tirer parti de sa nombreuse cavalerie ; il ne jugea pas qu'il devait être et serait attaqué par sa gauche, il

---

violent orage qui avait abîmé les routes et harassé ses troupes, Grouchy résolut de se diriger le lendemain, à six heures du matin, sur Wavres, avec le corps de Vandamme, que Gérard suivrait à huit heures seulement. Cette résolution, bien qu'elle parût conforme à l'ordre que Napoléon lui avait donné de suivre les Prussiens sur les talons, était une faute réelle. En effet, dès que Blücher renonçait à sa base naturelle de la Meuse, il était évident qu'il ne songeait qu'à se réunir à Wellington, pour reprendre l'offensive, et se venger de l'affront qu'il venait d'essuyer. Dès-lors, en admettant même que Napoléon eût primitivement indiqué la poursuite sur Namur, Grouchy, certain que cet ordre se trouvait inexécutable, redevenait maître d'agir selon ses propres inspirations. D'ailleurs, l'ordre transmis postérieurement par le général Bertrand, d'aller sur Gembloux, avait assez indiqué le but que le Maréchal devait atteindre. Poursuivre les Prussiens était son devoir, mais il y avait plusieurs manières de le faire : l'une consiste à ne poursuivre que la queue des colonnes en retraite, l'autre consiste à harceler seulement les arrière-gardes ennemies par des corps légers, et à diriger ses forces principales sur le flanc des colonnes, afin de les entamer sérieusement, ainsi que les Russes l'avaient fait en 1812, à Viazma, Krasnoï et la Bérésina.

Dans les circonstances où Grouchy se trouvait, c'était plus que jamais le cas de suivre ce dernier système ; car sa première mission était bien d'empêcher de revenir sur Napoléon, et le second point seulement, était de harceler leur retraite. Or, en longeant les colonnes prussiennes avec son infanterie, tandis que la cavalerie légère les harcelait en queue, il aurait le double avantage de s'opposer à toute jonction avec les Anglais, et d'éviter les combats de défilé qu'il serait forcé de livrer sans cela à Wavres.

Trois principaux chemins s'offraient à lui : celui de droite, par Sart-à-Valain, qui avait été suivi par Bulow ; celui de gauche, par Mont-Saint-Guibert, d'où il pouvait marcher à Wavres, soit en longeant la droite de la Dyle, soit en passant cette rivière à Moustier, pour gagner Wavres par la rive gauche, en évitant ainsi un horrible combat de défilé. Tous étaient également longs, mais celui de gauche le rapprochait de deux lieues de l'armée de Napoléon, et celui de droite, au contraire, l'en éloignait d'autant. On gagnait donc près d'une marche à suivre le premier, sans compter que l'on s'interposait entre les deux armées alliées.

Le Maréchal n'avait donc pas à hésiter ; il devait dès le 18, au point du jour, se porter en toute hâte par Moustier, avec Excelmans, Vandamme et Gérard, en dirigeant la cavalerie de Pajol et la division Teste sur Wavres, à la poursuite des arrière-gardes ennemies. Pouvant arriver à Moustier vers dix heures, il eût été maître alors de diriger son infanterie sur Wavres, par Limale, en poussant les dragons d'Excelmans sur Saint-Lambert, ou bien de marcher à Lasne lui-même, dès qu'à midi il aurait entendu la violente canonnade de Waterloo.

Au lieu de prendre cette habile résolution, Grouchy, jaloux sans doute de suivre à la lettre les Prussiens sur les talons, comme on le lui avait prescrit, et trompé par les rapports qui lui signalaient encore des colonnes prussiennes sur la direction de Perver, dirigea les siennes sur Sart-à-Valain, parce que c'était bien le chemin que Bulow avait suivi : le Maréchal s'y décida d'autant mieux qu'il ignorait complètement que la moitié de l'armée prussienne eût passé par Gentines et Mont-Saint-Guibert, parce que les reconnaissances envoyées de ce côté, le 17, avaient fait leur rapport à Napoléon et non à lui. A cette faute, on ajouta celle de partir un peu tard, en sorte que vers midi seulement Vandamme avait dépassé Sart-à-Valain, et que les têtes de colonne de Gérard atteignaient ce village.

Grouchy venait d'y être rejoint par ce général, lorsque le bruit d'une canonnade sourde et lointaine, mais vive et soutenue, vint signaler une bataille sérieuse. Alors le comte Gérard proposa au Maréchal de se diriger sur le champ de ce côté, persuadé qu'en marchant au canon, comme Ney l'avait fait à Eylau, on pourrait décider la victoire.

crut qu'il le serait par sa droite. Malgré la diversion opérée en sa faveur par les trente mille Prussiens du général Bulow, il eut deux fois opéré sa retraite dans la journée, si cela lui eût été possible. Ainsi, par le fait, ô étrange bizarrerie des événements humains! le mauvais choix de son champ de bataille, qui rendait toute retraite impossible, a été la cause de son succès!!!

IX. *Neuvième observation.* On demandera : que devait donc faire le général anglais après la bataille de Ligny et le combat des Quatre-Bras? La postérité n'aura pas deux opinions.

Bien que ce conseil fût fort sage en lui-même, il faut avouer que l'on ne pouvait pas s'en promettre les mêmes avantages, que si ce mouvement eût été opéré de Gembloux, dès le point de jour, et qu'il fût arrivé un peu tard pour être décisif; car, en supposant que Vandamme, dont le corps se trouvait en tête, pût commencer son mouvement vers une heure, et cela à la hauteur de Saint-Martin, il est probable qu'il ne serait arrivé que vers cinq heures à Moustier. Or, l'état affreux des chemins, le mauvais état des ponts, le défilé marécageux de la Dyle, et surtout le corps de Thielman qui se fût prolongé des hauteurs de Bierge sur Limale pour s'opposer au passage, autorisent à croire que Grouchy ne fût arrivé à Lasne ou Saint-Lambert, qu'entre sept et huit heures du soir. Alors les corps de Thielman et Pirch, formés derrière le ruisseau de Lasne, l'eussent empêché de pousser plus loin; Bulow et Ziethen n'en eussent pas moins décidé la bataille de Waterloo. Elle eût été certainement moins désastreuse pour les vaincus, mais il n'était guère possible de la gagner.

Une grande controverse s'est élevée à ce sujet : chacun a interprété à sa guise et selon ses vues, les suites qu'aurait pu amener ce mouvement conseillé par le général Gérard.

Quelle résolution eussent prise Blücher et ses conseillers, si le bruit inquiétant du canon de Grouchy avait tonné vers cinq heures entre Moustier et Saint-Lambert? Voilà où est le nœud de la question; faire halte et recevoir l'attaque dans une position à la fois décousue et dangereuse, ce n'eût pas été seulement perdre tout le fruit d'une habile et audacieuse manœuvre, c'eût été une folie qui eût compromis l'armée prussienne dans un vrai coupe-gorge. Blücher n'avait donc que trois partis à prendre : 1° de rétrograder sans délai sur la route de Bruxelles; 2° d'arrêter ses colonnes, et de les diriger promptement sur la Dyle, pour en disputer le passage à Grouchy; 3° de précipiter son mouvement sur Ohain et Planchenoit, afin de hâter la jonction tant désirée avec l'armée de Wellington, réunion qui était son but primitif, et devenait son unique planche de salut, une fois qu'il se trouverait engagé dans une pareille situation.

Malgré les avantages manifestes du dernier parti, il paraît que Blücher, informé de l'apparition des têtes de colonne d'Excelmans et de Vandamme à la hauteur de Corbaix, et craignant de les voir déboucher par Moustier, se décida pour le second; car il fit suspendre la marche de Pirch et ordonna à Ziethen de se rabattre sur la Dyle. On assure même que ces troupes ne reprirent leur mouvement que d'après un rapport de Thielman annonçant que les colonnes françaises se prolongeaient jusque vers Wavres.

Quoi qu'il en soit, il est évident que la seule apparition de Grouchy vers Moustier eût mis les généraux prussiens dans un embarras réel, dont personne du reste ne saurait décider, ni les résultats, ni la gravité; car tous les raisonnements que l'on pourrait faire à ce sujet, se bornent à des conjectures vagues, pour juger l'effet moral que cet événement eût produit sur les généraux prussiens et sur leurs troupes.

Toutefois, on ne saurait le nier, si le conseil du général Gérard n'équivalait pas entièrement à la résolution de se porter dès le point du jour à Moustier, le maréchal Grouchy dut regretter de ne pas s'être décidé à le suivre : il eût fait du moins tout ce qui était humainement possible pour empêcher une catastrophe qu'on lui a malheureusement imputée. Sa bravoure et son zèle étaient éprouvés, il avait souvent donné des preuves de talent, mais il perdit ici l'occasion de se placer au nombre des généraux les plus habiles, en s'attachant à suivre strictement des ordres qui lui avaient été donnés, dit-on, avec un peu d'amertume, et dont il s'appliqua à exécuter la lettre plutôt que l'esprit. (Le général Jomini.)

Il devait traverser, dans la nuit du 17 au 18, la forêt de Soignes sur la chaussée de Charleroi; l'armée prussienne la devait également traverser sur la chaussée de Wavres, les deux armées se réunir à la pointe du jour sur Bruxelles, laisser des arrières-gardes pour défendre la forêt, gagner quelques jours pour donner le temps aux Prussiens, dispersés par la bataille de Ligny, de rejoindre leur armée; se renforcer de quatorze régiments anglais qui étaient en garnison dans les places fortes de la Belgique, ou venaient de débarquer à Ostende de retour d'Amérique, et laisser manœuvrer l'Empereur des Français comme il aurait voulu. Aurait-il, avec une armée de cent mille hommes, traversé la forêt de Soignes, pour attaquer au débouché les deux armées réunies, fortes de plus de deux cent mille hommes et en position? C'était certainement tout ce qui pouvait arriver de plus avantageux aux alliés. Se serait-il contenté de prendre lui-même position? Son inaction ne pouvait pas être longue, puisque trois cent mille Russes, Autrichiens, Bavarois, etc., étaient arrivés sur le Rhin; ils seraient dans peu de semaines sur la Marne, ce qui l'obligerait à courir au secours de sa capitale. C'est alors que l'armée anglo-prussienne devait marcher et se joindre aux alliés sous Paris; elle n'aurait couru aucune chance, n'aurait éprouvé aucune perte, aurait agi conformément aux intérêts de la nation anglaise, au plan général de guerre adopté par les alliés, et aux règles de l'art de la guerre. Du 15 au 18, le duc de Wellington a constamment manœuvré comme l'a désiré son ennemi; il n'a rien fait de ce que celui-ci craignait qu'il fit. L'infanterie anglaise a été ferme et solide. La cavalerie pouvait mieux faire. L'armée anglo-hollandaise a été deux fois sauvée dans la journée par les Prussiens; la première fois, avant trois heures, par l'arrivée du général Bulow avec trente mille hommes, et la deuxième fois par l'arrivée du maréchal Blücher avec trente-un mille hommes. Dans cette journée, soixante-neuf mille Français ont battu cent vingt mille hommes. La victoire leur a été arrachée entre huit et neuf heures, mais par cent cinquante mille hommes.

Qu'on se figure la contenance du peuple de Londres, au moment où il aurait appris la catastrophe de son armée, et que l'on avait prodigué le plus pur de son sang pour soutenir la cause des rois contre celle des peuples, des priviléges contre l'égalité, des oligarques contre les libéraux, des principes de la sainte alliance contre ceux de la souveraineté du peuple!!!

SITUATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE DE FLANDRE,

LE 17 JUIN AU SOIR.

Forces sous les ordres immédiats de l'Empereur sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean.

	Infant	Caval.	Artil., génie, équip. milit.	Bouch à feu.
Garde impériale. . . .	11,500	4,000	0	96
1er Corps.	16,500	1,400	0	46
2e Corps	16,500	1,400	0	38
6e Corps	6,300	1,400	0	30
1er Corps de cavalerie.	0	1,400	0	6
3e Corps de cavalerie.	0	3,000	0	12
4e Corps de cavalerie.	0	3,000	0	12
	50,800	15,600	6,500	240
Pertes éprouvées le 16.	3,000	50	500	
Présents sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean, le 17 au soir, au camp de Planchenoit.	47,800	14,850	6,000	240
Total	68,650 hom., 240 bouc. à feu.			

Forces sous les ordres du maréchal Grouchy.

	Infant	Caval.	Artil., génie, équip. milit.	Bouch à feu.
3e Corps.	13,700	1,400	0	38
4e Corps	12,000	1,400	0	38
6e Corps, 1re divis.	3,000	0	0	6
1er Corps de caval. 1re division . . .	0	1,400	0	6
2e Corps de caval.	0	2,700	0	12
	28,700	6,900	3,600	102
Pertes éprouvées le 16.	3,900	800	400	0
Présents sous les armes le 17 au soir, à Gembloux.	24,800	6,100	3,200	102
Total	34,100 hom., 102 bouc. à feu.			

Forces laissées en arrière à Ligny et Charleroi.

	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie, génie, équipages militaires.	Bouches à feu.
3e Division du 2e corps, laissée sur le champ de bataille de Ligny.	5,000	0	200	8
Parcs laissés à Charleroi ou aux Quatre-Bras.	0	0	5,000	4
	5,000	0	5,200	12
Pertes éprouvées le 16. . . .	1,900	0	0	0
Présents sous les armes le 17 juin au soir, à Ligny et Charleroi	3,100	0	5,200	12
Total.	8,300 hommes, 12 bouches à feu.			

N. B. L'armée française sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean, se composait de 93 bataillons et 110 escadrons.

SITUATION DES ARMÉES ANGLO-HOLLANDAISE ET PRUSSO-SAXONNE,

LE 17 JUIN AU SOIR.

Armée anglo-hollandaise sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean.		Bouch. à feu.
INFANTERIE.		
1re Division anglaise, les gardes. .	3,500	
2e Division : 1 brigade infanterie anglaise, 1 allemande, 1 hanovrienne	8,000	
3e Division : 1 brigade infanterie anglaise, 1 allemande, 1 hanovrienne	8,800	
4e Division : 2 brigades infanterie anglaise, 1 hanovrienne.	7,100	
5e *Idem*, *idem*	9,200	
6e Division : 1 brigade infanterie anglaise, 1 hanovrienne	6,500	
7e Division : Hollandais, Belges. .	7,500	
8e Division.	7,300	
9e Division : Hollandais, Belges, 1 brigade de Nassau	8,000	
10e Division de Brunswick	6,000	
Total en entrant en campagne.	73,000	
Perte aux Quatre-Bras.	9,000	
Présents sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean	64,000	
CAVALERIE.		
8 Divisions de cavalerie anglaise, composées de 18 régiments anglais, 5 hanovriens et 5 allemands	15,000	
Cavalerie hollandaise, belge. . . .	3,200	
Cavalerie de Brunswick	1,800	
Total en entrant en campagna.	20,000	
Perte aux Quatre-Bras	500	
Présents sous les armes, sur la champ de bataille, le 16.	18,500	
ARTILLERIE, ÉQUIPAGES MILITAIRES.		
Artillerie anglaise, hanovrienne et germanique	4,200	
Idem hollandaise, belge, brunswick, etc.	2,000	
Total.	6,200	
Perte le 16. .	200	
Présents sur le champ de bataille le 16	6,000	
Force totale de l'armée anglo-hollandaise sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean	89,500	250

Armée prusso-saxonne à Wavres, le 17 au soir.			Bouch. à feu.
1er Corps	Infanterie, cavalerie, artillerie, etc., ayant 75 bouches à feu . . .	30,000	
	Perte le 15 et le 16. . .	17,000	
	Présents, le 17 au soir, au camp de Wavres .	13,000	
2e Corps.	Infanterie, cavalerie, artillerie, etc., ayant 75 bouches à feu . . .	30,000	
	Perte le 15 et le 16. . .	12,000	100
	Présents, le 17 au soir, au camp de Wavres, .	18,000	
3e Corps.	Infanterie, cavalerie, artillerie, etc., ayant 75 bouches à feu. . . .	30,000	
	Perte le 15 et le 16. . .	16,000	
	Présents, le 17 au soir, au camp de Wavres. .	14,000	
N. B. Ces trois corps ont perdu à Ligny 40 bouches à feu.			
4e Corps.	Infanterie, cavalerie, artillerie, etc., ayant 75 bouches à feu . . .	30,000	
	Perte le 15 et le 16. . .	0	
	Présents, le 17 au soir, au camp de Wavres. .	30,000	70
Force totale de l'armée prusso-saxonne, le 17 au soir, à Wavres.		75,000	170

Forces laissées aux parcs par l'armée anglo-hollandaise et prusso-saxonne.	
Anglo-Hollandais au parc	5,000
Prusso-Saxons au parc.	8,000
Force totale laissée au parc. . . .	13,000

N. B. L'armée anglo-hollandaise à Mont-Saint-Jean se composait de 54 bataillons anglais, 8 légions allemandes, 20 hanovriennes, 8 brunswicks, 30 hollandais, belges ou Nassau ; total, 104 bataillons, 160 escadrons et 43 batteries d'artillerie : indépendamment de cela, 14 régiments d'infanterie en garnison en Belgique ou nouvellement débarqués à Ostende.

BULLETINS

OFFICIELS

DE LA GRANDE-ARMÉE.

S'il est un document dans lequel le génie de l'Empereur est empreint tout entier, c'est bien celui que nous présentons ici. Écrites sur le champ de bataille, au moment même de la victoire, ces pages brûlantes d'éloquence semblent refléter, en quelque sorte, les inspirations de ce grand maître de l'art. Sous l'apparence d'une simple narration, ne renferment-ils pas souvent les plus hautes leçons de tactique? Et qui oserait écrire aujourd'hui notre histoire, sans consulter, sans étudier ces Bulletins.

Dictés au moment de l'action, dit une de nos grandes autorités militaires, ces pages devaient se ressentir de la chaleur des combats, et même de l'exaltation des premières époques ; aussi les a-t-on accusées d'exagération : mais, en les soumettant à la critique historique, ajoute le général Pelet, en les comparant aux relations des autres temps et des autres gouvernements, on est surpris de leur modération et de leur exactitude.

Ce fut en 1820, que, pour la première fois, on osa réunir ces Bulletins et les publier. On aura peine à croire aujourd'hui de quelles précautions il fallut alors envelopper ce livre. « Maintenant, disait l'éditeur, que l'on va rendre aux régi» ments des numéros illustrés par vingt ans de travaux, j'ai cru qu'il fallait, » pour l'honneur et pour l'exemple du soldat français, rappeler les titres » authentiques qui ont valu à ces régiments de si glorieux surnoms. J'ai con» servé partout le texte et la forme des Bulletins, et je pense ne pouvoir pour » cela encourir aucun blâme. Les braves aiment les braves, de quelque pays » qu'ils soient : on sait que le grand Henri aimait à voir, parmi ses gardes, ce » soldat qui lui avait porté de si rudes coups à la journée d'Aumale. »

Chez un peuple comme le nôtre, vingt années devaient apporter de grandes modifications dans les idées; aussi les Bulletins, ayant été reproduits en 1840, le nouvel éditeur s'écriait: « L'œuvre que nous publions aujourd'hui, est une » œuvre nationale: c'est l'histoire de Napoléon, écrite par lui-même; c'est cette » grande épopée qui commence à Toulon pour finir à Waterloo; c'est ce style » magique qui électrisait nos soldats au froid sommet des Alpes, et sous le ciel » dévorant de l'Égypte, aux champs d'Austerlitz et sur les bords de la Bérésina. » Ce sont les Bulletins de ces batailles homériques tracés par la main même de » celui qui faisait et défaisait les royautés; ce sont ces pages, cent fois plus sublimes, cent fois plus authentiques que tout ce qui a été écrit jusqu'à ce » jour. »

Ce que nous nommons proprement les *Bulletins de la Grande-Armée*, ne commence qu'à la campagne d'Austerlitz. A partir de 1813, ces Bulletins cessent d'être numérotés; les nouvelles de l'armée sont adressées à l'Impératrice; nous avons dû nous conformer à cette marche adoptée par l'Empereur.

Les trois derniers Bulletins, ayant été interceptés par l'ennemi, ne purent arriver dans la capitale, où l'on attendait avec tant d'impatience les nouvelles de l'armée. Nous les donnons ici. Ils ont été reproduits d'ailleurs dans l'*Histoire de la Régence de Marie-Louise*, un de ces livres, qu'aucune époque, aucune opinion politique ne peuvent excuser.

BULLETINS

OFFICIELS

DE LA GRANDE-ARMÉE,

DICTÉS

PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON.

TROISIÈME COALITION.

AN XIV (1805).

CAMPAGNE D'AUSTERLITZ.

PREMIER BULLETIN.

Paris, le 20 vendémiaire an XIV.

L'Empereur est parti de Paris le 2 vendémiaire, et est arrivé le 4 à Strasbourg.

Le maréchal Bernadotte, qui, au moment où l'armée était partie de Boulogne, s'était porté de Hanovre sur Gottingue, s'est mis en marche par Francfort, pour se rendre à Würtzbourg, où il est arrivé le 1er vendémiaire.

Le général Marmont, qui était arrivé à Mayence, a passé le Rhin sur le pont de Cassel, et s'est dirigé sur Würtzbourg, où il a fait sa jonction avec l'armée bavaroise et le corps du maréchal Bernadotte.

Le corps du maréchal Davout a passé le Rhin le 4, à Manheim, et s'est porté par Heidelberg et Necker-Eltz sur le Necker.

Le corps du maréchal Soult a passé le Rhin le même jour sur le pont qui a été jeté à Spire, et s'est porté sur Heilbronn.

Le corps du maréchal Ney a passé le Rhin le même jour sur le pont qui a été jeté vis-à-vis de Durlach, et s'est porté à Stuttgard.

Le corps du maréchal Lannes a passé le Rhin à Kelh le 3, et s'est rendu à Louisbourg.

Le prince Murat, avec la réserve de cavalerie, a passé le Rhin à Kelh le 3, et est resté en position pendant plusieurs jours devant les débouchés de la Forêt-Noire; ses patrouilles, qui se montraient fréqnemment aux patrouilles ennemies, leur ont fait croire que nous voulions pénétrer par ces débouchés.

Le grand parc de l'armée a passé le Rhin à Kelh, le 8, et s'est rendu à Heilbronn.

L'Empereur a passé le Rhin à Kelh le 9, a couché à Ettlingen le même jour, y a reçu l'Électeur et les princes de Bade, et s'est rendu à Louisbourg chez l'électeur de de Würtemberg, dans le palais duquel il a logé.

Le 10, les corps du maréchal Bernadotte et du général Marmont, et les Bavarois, qui étaient à Würtzbourg, se sont réunis et se sont mis en marche pour se rendre sur le Danube.

Le corps du maréchal Davout s'est mis en marche de Necker-Eltz et a suivi la route de Meckmühl, Ingelfingen, Chreil-

sheim, Dunkelsbühl, Frembdingen, OEttingen, Haarburg et Donawerth.

Le corps du maréchal Soult s'est mis en marche d'Heilbronn et a suivi la route d'Ochringen, Hall, Gaildorff, Abstgmund, Aalen et Nordlingen.

Le corps du maréchal Ney s'est mis en marche de Stuttgard, et a suivi la route d'Esslingen; Goppingen, Weissenstein, Heydenheim, Nattheim et Nordlingen.

Le corps du maréchal Lannes s'est mis en marche de Louisbourg, et a suivi la route de Gross-Beutelspach à Pludershausen, Gemund, Aalen et Nordlingen.

Voici la position de l'armée au 14 :

Le corps du maréchal Bernadotte et les Bavarois étaient à Weissenbourg.

Le corps du maréchal Davout à OEttingen, à cheval sur la Reinitz.

Le corps du maréchal Soult à Donawerth, maître du pont de Munster, et faisant rétablir celui de Donawerth.

Le corps du maréchal Ney à Kœssingen.

Le corps du maréchal Lannes à Neresheim.

Le prince Murat, avec ses dragons, bordant le Danube.

L'armée est pleine de santé, et brûlant du désir d'en venir aux mains.

L'ennemi s'était avancé jusqu'aux débouchés de la Forêt-Noire, où il paraît qu'il voulait se maintenir et nous empêcher de pénétrer.

Il avait fait fortifier l'Iller. Memmingen et Ulm se fortifiaient en grande hâte.

Les patrouilles qui battent la campagne assurent qu'il a contremandé ses projets, et qu'il paraît fort déconcerté par nos mouvements aussi nouveaux qu'inattendus.

Les patrouilles françaises et ennemies se sont souvent rencontrées : dans ces rencontres nous avons fait 40 prisonniers du régiment à cheval de Latour.

Ce grand et vaste mouvement nous a portés en peu de jours en Bavière; nous a fait éviter les montagnes Noires, la ligne de rivières parallèles qui se jettent dans la vallée du Danube, l'inconvénient attaché à un système d'opérations qui auraient toujours en flanc les débouchés du Tyrol, et enfin nous a placés à plusieurs marches derrière l'ennemi, qui n'a pas de temps à perdre pour éviter sa perte entière.

Proclamation de l'Empereur des Français à l'armée bavaroise.

Soldats bavarois,

Je me suis mis à la tête de mon armée pour délivrer votre patrie des plus injustes agresseurs.

La maison d'Autriche veut détruire votre indépendance et vous incorporer à ses vastes états. Vous serez fidèles à la mémoire de vos ancêtres qui, quelquefois opprimés, ne furent jamais abattus, et conservèrent toujours cette indépendance, cette existence politique qui sont les premiers biens des nations, comme la fidélité à la maison palatine est le premier de vos devoirs.

En bon allié de votre souverain, j'ai été touché des marques d'amour que vous lui avez données dans cette circonstance importante. Je connais votre bravoure; je me flatte qu'après la première bataille, je pourrai dire à votre prince et à mon peuple, que vous êtes dignes de combattre dans les rangs de la Grande-Armée.

DEUXIÈME BULLETIN.

Paris, le 21 vendémiaire.

Les événements se pressent avec la plus grande rapidité. Le 24, la seconde division du corps d'armée du maréchal Soult, que commande le général Vandamme, a forcé de marche, ne s'est arrêtée à Nordlingen que deux heures, est arrivée à huit heures du soir à Donawerth, et s'est emparée du pont que défendait le régiment de Colloredo. Il y a eu quelques hommes tués et des prisonniers.

Le 15, à la pointe du jour, le prince Murat est arrivé avec ses dragons; le pont a été à l'heure même raccommodé, et le prince Murat, avec la division de dragons que commande le général Watter, s'est porté sur le Lech, a fait passer le colonel Watier, à la tête de deux cents dragons du 4e régiment, qui, après une charge très brillante, s'est emparé du pont de Lech, et a culbuté l'ennemi, qui était du double de sa force. Le même jour, le prince Murat a couché à Rain.

Le 16, le maréchal Soult est parti avec les deux divisions Vandamme et Legrand, pour se porter sur Augsbourg, dans le même temps que le général Saint-Hilaire, avec sa division, s'y portait par la rive gauche.

Le 16, à la pointe du jour, le prince Murat, à la tête des divisions de dragons des généraux Beaumont et Klein, et de la division de carabiniers et de cuirassiers, commandée par le général Nansouty, s'est mis en marche pour couper la route d'Ulm à Augsbourg. Arrivé à Wertingen, il aperçut une division considérable d'infanterie ennemie, appuyée par quatre escadrons de cuirassiers d'Albert. Il enveloppe aussitôt tout ce corps. Le maréchal Lannes, qui marchait derrière ces divisions de cavalerie, arrive avec la division Oudinot, et, après un engagement de deux heures, drapeaux, canons, bagages, officiers et

soldats, toute la division ennemie est prise. Il y avait douze bataillons de grenadiers qui venaient en grande hâte du Tyrol au secours de l'armée de Bavière. Ce ne sera que dans la journée de demain qu'on connaîtra tous les détails de cette action vraiment brillante.

Le maréchal Soult, avec ses divisions, a manœuvré toute la journée du 15 et du 16 sur la rive gauche du Danube pour intercepter les débouchés d'Ulm, et observer le corps d'armée qui paraît encore réuni dans cette place.

Le corps du maréchal Davout est arrivé seulement le 16 à Neubourg.

Le corps du général Marmont y est également arrivé.

Le corps du général Bernadotte et les Bavarois sont arrivés le 10 à Aichslett.

Par les renseignements qui ont été pris, il paraît que douze régiments autrichiens ont quitté l'Italie pour renforcer l'armée de Bavière.

La relation officielle de ces marches et de ces événements intéressera le public, et fera le plus grand honneur à l'armée.

TROISIÈME BULLETIN.

Zusmershausen, le 18 vendémiaire an XIV.

Le maréchal Soult a poursuivi la division autrichienne qui s'était réfugiée à Aicha, l'a chassée, et est entré le 17, à midi, à Augsbourg, avec les divisions Vandamme, Saint-Hilaire et Legrand.

Le 17 au soir, le maréchal Davout, qui a passé le Danube à Neubourg, est arrivé à Aicha avec ses trois divisions.

Le général Marmont, avec les divisions Boudet, Grouchy, et la division batave du général Dumonceau, a passé le Danube, et pris position entre Aicha et Augsbourg.

Enfin le corps d'armée du maréchal Bernadotte avec l'armée bavaroise, commandée par les généraux Deroy et Verdeu, a pris position à Ingolstadt : la garde impériale, commandée par le maréchal Bessières, s'est rendue à Augsbourg, ainsi que la division de cuirassiers aux ordres du général d'Hautpoult.

Le prince Murat, avec les divisions de dragons de Klein et de Beaumont, et la division de carabiniers et de cuirassiers du général Nansouty, s'est porté en toute diligence au village de Zusmershausen, pour intercepter la route d'Ulm à Augsbourg.

Le maréchal Lannes, avec la division de grenadiers d'Oudinot et avec la division Suchet, a pris poste le même jour au village de Zusmershausen.

L'Empereur a passé en revue les dragons au village de Zusmershausen : il s'est fait présenter le nommé Marente, dragon du 4e régiment, un des plus braves soldats de l'armée, qui, au passage de Lech, avait sauvé son capitaine qui, peu de jours auparavant, l'avait cassé de son grade de sous-officier. Sa Majesté lui a donné l'aigle de la Légion-d'Honneur. Ce brave soldat a répondu : « Je n'ai fait que mon devoir; mon capitaine m'avait cassé pour quelque faute de discipline; mais il sait que j'ai toujours été un bon soldat. »

L'Empereur a ensuite témoigné aux dragons sa satisfaction de la conduite qu'ils ont tenue au combat de Wertingen. Il s'est fait présenter par régiment un dragon, auquel il a également donné l'aigle de la Légion-d'Honneur.

Sa Majesté a témoigné sa satisfaction aux grenadiers de la division Oudinot. Il est impossible de voir une troupe plus belle, plus animée du désir de se mesurer avec l'ennemi, plus remplie d'honneur et de cet enthousiasme militaire qui est le présage des plus grands succès.

Jusqu'à ce que l'on puisse donner une relation détaillée du combat de Wertingen, il est convenable d'en dire quelques mots dans ce bulletin.

Le colonel Arrighi a chargé, avec son régiment de dragons, le régiment de cuirassiers du duc Albert. La mêlée a été très chaude. Le colonel Arrighi a eu son cheval tué sous lui : son régiment a redoublé d'audace pour le sauver. Le colonel Beaumont, du 10e de hussards, animé de cet esprit vraiment français, a saisi, au milieu des rangs ennemis, un capitaine de cuirassiers, qu'il a pris lui-même après avoir sabré un cavalier.

Le colonel Maupetit, à la tête du 9e de dragons, a chargé dans le village de Wertingen : blessé mortellement (1), son dernier mot a été : « Que l'Empereur soit instruit que le 9e de dragons a été digne de sa réputation, et qu'il a chargé et vaincu aux cris de *vive l'Empereur*. »

Cette colonne de grenadiers, l'élite de l'armée ennemie, s'étant formée en carré de quatre bataillons, a été enfoncée et sabrée. Le deuxième bataillon de dragons a chargé dans le bois.

La division Oudinot frémissait de l'éloignement qui l'empêchait encore de se mesurer avec l'ennemi; mais à sa vue seule les Autrichiens accélérèrent leur retraite : une seule brigade a pu donner.

Tous les canons, tous les drapeaux, presque tous les officiers du corps ennemi qui a combattu à Wertingen, ont été pris; un grand nombre a été tué : deux lieutenants-colonels, six majors, soixante offi-

---

(1) Le colonel Maupetit n'est point mort de ses blessures, comme on l'a su depuis.

ciers, quatre mille soldats sont restés en notre pouvoir; le reste a été éparpillé, et ce qui a pu échapper a dû son salut à un marais qui a arrêté une colonne qui tournait l'ennemi.

Le chef d'escadron Excelmans, aide-de-camp de S. A. R. le prince Murat, a eu deux chevaux tués. C'est lui qui a apporté les drapeaux à l'Empereur, qui lui a dit : « Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous ; je vous fais officier de la Légion-d'Honneur. »

Le maréchal Ney, de son côté, avec les divisions Malher, Dupont et Loison, la division de dragons à pied du général Baraguey-d'Hilliers et la division Gazan, ont remonté le Danube, et attaqué l'ennemi sur sa position de Grumberg. Il est cinq heures, le canon se fait entendre.

Il pleut beaucoup ; mais cela ne ralentit pas les marches forcées de la Grande-Armée. L'Empereur donne l'exemple : à cheval jour et nuit, il est toujours au milieu des troupes, partout où sa présence est nécessaire. Il a fait hier quatorze lieues à cheval : il a couché dans un petit village sans domestiques et sans aucune espèce de bagage. Cependant l'évêque d'Augsbourg avait fait illuminer son palais et attendu Sa Majesté une partie de la nuit.

QUATRIÈME BULLETIN.

Augsbourg, le 19 vendémiaire an XIV. — (11 octobre 1805.)

Le combat de Wertingen a été suivi, à vingt-quatre heures de distance, du combat de Güntzbourg. Le maréchal Ney a fait marcher son corps d'armée, la division Loison sur Langenau, et la division Malher sur Güntzbourg. L'ennemi, qui a voulu s'opposer à cette marche, a été culbuté partout. C'est en vain que le prince Ferdinand est accouru en personne pour défendre Güntzbourg. Le général Malher l'a fait attaquer par le 59e régiment ; le combat est devenu opiniâtre, corps à corps. Le colonel Lacuée a été tué à la tête de son régiment, qui, malgré la plus vigoureuse résistance, a emporté le pont de vive force ; les pièces de canon qui le défendaient ont été enlevées, et la belle position de Güntzbourg est restée en notre pouvoir. Les trois attaques de l'ennemi sont devenues inutiles; il s'est retiré avec précipitation ; la réserve du prince Murat arrivait à Burgau, et coupait l'ennemi dans la nuit.

Les détails circonstanciés du combat, qui ne peuvent être donnés que sous quelques jours, feront connaître les officiers qui se sont distingués.

L'Empereur a passé toute la nuit du 17 au 18, et une partie de la journée du 18, entre les corps des maréchaux Ney et Lannes.

L'activité de l'armée française, l'étendue et la complication des combinaisons qui ont entièrement échappé à l'ennemi, le déconcertent au dernier point.

Les conscrits montrent autant de bravoure et de bonne volonté que les vieux soldats. Quand ils ont une fois été au feu, ils perdent le nom de conscrits; aussi tous aspirent-ils à l'honneur du titre de soldats. Le temps continue à être très mauvais depuis plusieurs jours. Il pleut encore beaucoup; l'armée cependant est pleine de santé.

L'ennemi a perdu plus de deux mille cinq cents hommes au combat de Güntzbourg. Nous avons fait douze cents prisonniers et pris six pièces de canon.

Nous avons eu quatre cents hommes tués ou blessés. Le général major d'Aspre est au nombre des prisonniers.

L'Empereur est arrivé à Augsbourg le 18, à neuf heures du soir. La ville est occupée depuis deux jours.

La communication de l'armée ennemie est coupée à Augsbourg et Landsberg, et va l'être à Fuessen. Le prince Murat, avec les corps des maréchaux Ney et Lannes, se met à sa poursuite. Dix régiments ont été retirés de l'armée autrichienne d'Italie et viennent en poste depuis le Tyrol. Plusieurs ont été déjà pris. Quelques corps russes, qui voyagent aussi en poste, s'avancent vers l'Inn ; mais les avantages de notre position sont tels, que nous pouvons faire face à tout.

L'Empereur est logé à Augsbourg chez l'ancien électeur de Trèves, qui a traité avec magnificence la suite de Sa Majesté, pendant le temps que ses équipages ont mis à arriver.

CINQUIÈME BULLETIN.

Augsbourg, le 20 vendémiaire an XIV. — (12 octobre 1805.)

Le maréchal Soult s'est porté avec son corps d'armée à Landsberg, et par là a coupé une des grandes communications de l'ennemi ; il y est arrivé le 19, à quatre heures après midi, et y a rencontré le régiment de cuirassiers du prince Ferdinand, qui, avec six pièces de canon, se rendait à marches forcées à Ulm. Le maréchal Soult le fait charger par le 26e régiment de chasseurs ; il s'est trouvé déconcerté à un tel point, et le 26e de chasseurs était animé d'une telle ardeur, que les cuirassiers ont pris la fuite dans la charge, et

ont laissé cent vingt soldats prisonniers, un lieutenant-colonel, deux capitaines et deux pièces de canon. Le maréchal Soult, qui avait pensé qu'ils continueraient leur route sur Memmingen, avait envoyé plusieurs régiments pour les couper; mais ils s'étaient retirés dans les bois, où ils se sont ralliés pour se réfugier dans le Tyrol.

Vingt pièces de canon et les équipages de pontons de l'ennemi étaient passés dans la journée du 18 par Landsberg. Le maréchal Soult a mis à leur poursuite le général Sébastiani avec une brigade de dragons. On espère qu'il sera parvenu à les atteindre.

Le 20, le maréchal Soult s'est dirigé sur Memmingen, où il arriva le 21 à la pointe du jour.

Le maréchal Bernadotte a marché toute la journée du 19, et a porté son avant-garde jusqu'à deux lieues de Munich. Les bagages de plusieurs généraux autrichiens sont tombés an pouvoir de ses troupes légères. Il a fait une centaine de prisonniers de différents régiments.

Le maréchal Davout s'est porté à Dachau. Son avant-garde est arrivée à Mossach. Les hussards de Blankenstein ont été mis en désordre par ses chasseurs, et dans différents engagements il a fait une soixantaine d'hommes à cheval prisonniers.

Le prince Murat, avec la réserve de cavalerie et les corps des maréchaux Ney et Lannes, s'est placé vis-à-vis de l'armée ennemie, dont la gauche occupe Ulm, et la droite Memmingen.

Le maréchal Ney est à cheval sur le Danube, vis-à-vis Ulm.

Le maréchal Lannes est à Weissenhorn.

Le général Marmont se met en marche forcée, pour prendre position sur la hauteur d'Illersheim, et le maréchal Soult déborde de Memmingen la droite de l'ennemi.

La garde impériale est partie d'Augsbourg, pour se rendre à Burgau, où l'Empereur sera probablement cette nuit.

Une affaire décisive va avoir lieu. L'armée autrichienne a presque toutes ses communications coupées. Elle se trouve à peu près dans la même position que l'armée de Melas à Marengo.

L'Empereur était sur le pont du Lech, lorsque le corps d'armée du général Marmont a défilé. Il a fait former en cercle chaque régiment, leur a parlé de la situation de l'ennemi, de l'imminence d'une grande bataille, et de la confiance qu'il avait en eux. Cette harangue avait lieu pendant un temps affreux. Il tombait une neige abondante, et la troupe avait de la boue jusqu'aux genoux et éprouvait un froid assez vif; mais les paroles de l'Empereur étaient de flamme; en l'écoutant, le soldat oubliait les fatigues et ses privations, et était impatient de voir arriver l'heure du combat.

Le maréchal Bernadotte est arrivé à Munich le 20, à six heures du matin; il a fait huit cents prisonniers, et s'est mis à la poursuite de l'ennemi. Le prince Ferdinand se trouvait à Munich. Il paraît que ce prince avait abandonné son armée de l'Iller.

Jamais plus d'événements ne se décideront en moins de temps. Avant quinze jours, les destins de la campagne et des armées autrichiennes et russes seront fixés.

CINQUIÈME BULLETIN *(bis)*.

Elchingen, le 23 vendémiaire an XIV. — (15 octobre 1805.)

Aux combats de Wertingen et de Günzbourg ont succédé des faits d'une plus haute importance, les combats d'Albeck, d'Elchingen, les prises d'Ulm et de Memmingen.

Le maréchal Soult arriva le 21 devant Memmingen, cerna sur-le-champ la place, et après différents pourparlers, le commandant capitula.

Neuf bataillons, dont deux de grenadiers, faits prisonniers, un général major, trois colonels, plusieurs officiers supérieurs, dix pièces de canon, beaucoup de bagages et beaucoup de munitions de toute espèce ont été le résultat de cette affaire. Tous les prisonniers ont été au moment même dirigés sur le quartier-général.

Au même instant, le maréchal Soult s'est mis en marche pour Ochsenhausen, pour arriver sur Biberach et être en mesure de couper la seule retraite qui restait à l'archiduc Ferdinand.

D'un autre côté, le 19, l'ennemi fit une sortie du côté d'Ulm, et attaqua la division Dupont, qui occupait la position d'Albeck. Le combat fut des plus opiniâtres. Cernés par vingt-cinq mille hommes, ces six mille braves firent face à tout, et firent quinze cents prisonniers. Ces corps ne devaient s'étonner de rien; c'étaient les 9e légère, 32e, 69e et 76e de ligne.

Le 21, l'Empereur se porta de sa personne au camp devant Ulm, et ordonna l'investissement de l'armée ennemie. La première opération a été de s'emparer du pont et de la position d'Elchingen.

Le 22, à la pointe du jour, le maréchal Ney passa ce pont à la tête de la division Loison. L'ennemi lui disputait la possession d'Elchingen avec seize mille hommes; il fut culbuté partout, perdit trois mille hommes faits prisonniers, un général major, et fut poursuivi jusque dans ses retranchements.

Le maréchal Lannes occupa les petites

hauteurs qui dominent la plaine au-dessus du village de Pfoël. Les tirailleurs enlevèrent la tête du pont d'Ulm : le désordre fut extrême dans toute la place. Dans ce moment le prince Murat faisait manœuvrer les divisions Klein et Beaumont, qui partout mettaient en déroute la cavalerie ennemie.

Le 22, le général Marmont occupait les ponts de Unterkircher, d'Oberkirch, à l'embouchure de l'Iller dans le Danube, et toutes les communications de l'ennemi sur l'Iller.

Le 23, à la pointe du jour, l'Empereur se porta lui-même devant Ulm. Le corps du prince Murat, et ceux des maréchaux Launes et Ney, se placèrent en bataille pour donner l'assaut et forcer les retranchements de l'ennemi.

Le général Marmont, avec la division de dragons à pied du général Baraguey-d'Hilliers, bloquait la ville sur la rive droite du Danube.

La journée est affreuse : le soldat est dans la boue jusqu'au genou. Il y a huit jours que l'Empereur ne s'est débotté.

Le prince Ferdinand avait filé la nuit sur Biberach, en laissant douze bataillons dans la ville et sur les hauteurs d'Ulm, lesquels ont été pris avec une grande quantité de canons.

Le maréchal Soult a occupé Biberach le 23 au matin.

Le prince Murat se met à la poursuite de l'armée ennemie, qui est dans un délabrement effroyable.

D'une armée de quatre-vingt mille hommes, il n'en reste que vingt-cinq mille, et on a lieu d'espérer que ces vingt-cinq mille ne nous échapperont pas.

Immédiatement après son entrée à Munich, le maréchal Bernadotte a poursuivi le corps du général Kienmayer, lui a pris des équipages et fait des prisonniers.

Le général Kienmayer a évacué le pays et repassé l'Inn. Ainsi la promesse de l'Empereur se trouve réalisée, et l'ennemi est chassé de toute la Bavière.

Depuis le commencement de la campagne, nous avons fait plus de vingt mille prisonniers, enlevé à l'ennemi trente pièces de canons et vingt drapeaux ; nous avons de notre côté éprouvé peu de pertes. Si l'on joint à cela les désertions et les morts, on peut calculer que l'armée autrichienne est déjà réduite de moitié.

Tant de dévouement de la part du soldat, tant de preuves touchantes d'amour qu'il donne à l'Empereur, et tant de si hauts faits, mériteront des détails plus circonstanciés. Ils seront donnés du moment que ces premières opérations de la campagne seront terminées, et que l'on saura définitivement comment les débris de l'armée autrichienne se tireront de Biberach et la position qu'ils prendront.

Au combat d'Elchingen, qui est un des plus beaux faits militaires qu'on puisse citer, se sont distingués le 18ᵉ régiment de dragons et son colonel Lefèvre, le colonel du 10ᵉ chasseurs Colbert, qui a eu un cheval tué sous lui, le colonel Lajonquières, du 76ᵉ, et un grand nombre d'autres officiers.

L'Empereur a aujourd'hui son quartier-général dans l'abbaye d'Elchingen.

SIXIÈME BULLETIN.

Elchingen, le 26 vendémiaire an XIV. — (18 octobre 1805.)

La journée d'Ulm a été une des plus belles journées de l'histoire de France. L'Empereur eût pu l'enlever d'assaut ; mais vingt mille hommes, défendus par des ouvrages et par des fossés pleins d'eau, eussent opposé de la résistance, et le vif désir de Sa Majesté était d'épargner le sang. Le général Mack, général en chef de l'armée, était dans la ville : c'est la destinée des généraux opposés à l'Empereur d'être pris dans des places. On se souvient qu'après les belles manœuvres de la Brenta, le vieux feld-maréchal Würmser fut fait prisonnier dans Mantoue ; Mélas le fut dans Alexandrie ; Mack l'est dans Ulm.

L'armée autrichienne était une des plus belles qu'ait eues l'Autriche : elle se composait de quatorze régiments d'infanterie formant l'armée dite de Bavière, de treize régiments de l'armée du Tyrol, et de cinq régiments venus en poste d'Italie, faisant trente-deux régiments d'infanterie, et de quinze régiments de cavalerie.

L'Empereur avait placé l'armée du prince Ferdinand dans la même situation où il plaça celle de Mélas. Après avoir hésité longtemps, Mélas prit la noble résolution de passer sur le corps de l'armée française ; ce qui donna lieu à la bataille de Marengo. Mack a pris un autre parti : Ulm est l'aboutissant d'un grand nombre de routes. Il a conçu le projet de faire échapper ses divisions par chacune de ces routes, et de les réunir en Tyrol et en Bohême. Les divisions Hohenzollern et Werneck ont débouché par Heydenheim. Une petite division a débouché par Memmingen. Mais l'Empereur, dès le 20, accourut d'Augsbourg devant Ulm, déconcerta sur-le-champ les projets de l'ennemi, et fit enlever le pont et la position d'Elchingen ; ce qui remédia à tout.

Le maréchal Soult, après avoir pris Memmingen, s'était mis à la poursuite des

autres colonnes. Enfin, il ne restait plus au prince Ferdinand d'autre ressource que de se laisser enfermer dans Ulm, ou d'essayer, par des sentiers, de rejoindre la division de Hohenzollern; ce prince a pris ce dernier parti, il s'est rendu à Aalen avec quatre escadrons de cavalerie.

Cependant le prince Murat était à la poursuite du prince Ferdinand. La division Werneck a voulu l'arrêter à Langenau: il a fait trois mille prisonniers, dont un officier général, et lui a enlevé deux drapeaux. Tandis qu'il manœuvrait par sa droite à Heydenheim, le maréchal Lannes marchait par Aalen et Nordlingen. La marche de la division ennemie était embarrassée par cinq cents chariots, et affaiblie par le combat de Langenau. A ce combat le prince Murat a été très satisfait du général Klein. Le 20ᵉ régiment de dragons, le 9ᵉ d'infanterie légère, et les chasseurs de la garde impériale, se sont particulièrement distingués. L'aide-de-camp Brunet a montré beaucoup de bravoure.

Ce combat n'a point retardé la marche du prince Murat. Il s'est porté rapidement sur Neresheim, et le 25, à cinq heures du soir, il est arrivé devant cette position. La division de dragons du général Klein a chargé l'ennemi. Deux drapeaux, un officier général et mille hommes ont été de nouveau pris au combat de Neresheim. Le prince Ferdinand et sept de ses généraux n'ont eu que le temps de monter à cheval. On a trouvé leur dîner servi. Depuis deux jours, ils n'ont aucun point pour se reposer. Il paraît que le prince Ferdinand ne pourra se soustraire à l'armée française qu'en se déguisant ou en s'enfuyant avec quelques escadrons par quelque route détournée d'Allemagne.

L'Empereur traversant une foule de prisonniers ennemis, un colonel autrichien témoignait son étonnement de voir l'Empereur des Français trempé, couvert de boue, autant et plus fatigué que le dernier tambour de l'armée: un de ses aides-de-camp lui ayant expliqué ce que disait le prisonnier autrichien, l'Empereur lui fit répondre: « Votre maître a voulu me faire ressouvenir que j'étais un soldat; j'espère qu'il conviendra que le trône et la pourpre impériale ne m'ont pas fait oublier mon premier métier. »

Le spectacle que l'armée offrait dans la journée du 25 était vraiment intéressant. Depuis deux jours la pluie tombait à seaux, tout le monde était trempé; le soldat n'avait point eu de distributions; il était dans la boue jusqu'au genou, mais la vue de l'Empereur lui rendait la gaîté, et du moment qu'il apercevait des colonnes dans le même état, il faisait retentir le cri de *vive l'Empereur!*

On rapporte aussi que l'Empereur répondit aux officiers qui l'entouraient et qui admiraient comment, dans le moment le plus pénible, les soldats oublient toutes les privations, et ne se montrent sensibles qu'au plaisir de le voir: « Ils ont raison, car c'est pour épargner leur sang que je leur fais essuyer de si grandes fatigues. »

L'Empereur, lorsque l'armée occupait les hauteurs qui dominent Ulm, fit appeler le prince de Lichtenstein, général major, enfermé dans cette place, pour lui faire connaître qu'il désirait qu'elle capitulât, lui disant que s'il la prenait d'assaut, il serait obligé de faire ce qu'il avait fait à Jaffa, où la garnison fut passée au fil de l'épée; que c'était le triste droit de la guerre; qu'il voulait qu'on lui épargnât et à la brave nation autrichienne la nécessité d'un acte aussi effrayant; que la place n'était pas tenable; qu'elle devait donc se rendre. Le prince insistait pour que les officiers et soldats eussent la faculté de retourner en Autriche. « Je l'accorde aux officiers et non aux soldats, a répondu l'Empereur; car qui me garantira qu'on ne les fera point servir de nouveau! » Puis, après avoir hésité un moment, il ajouta: « Eh bien, je me fie à la parole du prince Ferdinand. S'il est dans la place, je veux lui donner une preuve de mon estime, et je lui accorde ce que vous me demandez, espérant que la cour de Vienne ne démentira pas la parole d'un de ses princes. » Sur ce que M. de Lichtenstein assura que le prince Ferdinand n'était point dans la place: « Alors je ne vois pas, dit l'Empereur, qui peut me garantir que les soldats que je vous renverrai ne serviront pas. »

Une brigade de quatre mille hommes occupe une porte de la ville d'Ulm.

Dans la nuit du 24 au 25 il y a eu un ouragan terrible; le Danube est tout-à-fait débordé, et a rompu la plus grande partie de ses ponts, ce qui nous gêne beaucoup pour nos subsistances.

Dans la journée du 23, le maréchal Bernadotte a poussé ses avant-postes jusqu'à Wasserbourg et Haag sur la chaussée de Braunau. Il a fait encore quatre à cinq cents prisonniers à l'ennemi, lui a enlevé un parc de dix-sept pièces d'artillerie de divers calibres; de sorte que, depuis son entrée à Munich, sans perdre un seul homme, le maréchal Bernadotte a pris quinze cents prisonniers, dix-neuf pièces de canon, deux cents chevaux et un grand nombre de bagages.

L'Empereur a passé le Rhin le 9 vendémiaire, le Danube le 14 à cinq heures du matin, le Lech le même jour à trois heures après midi; ses troupes sont entrées à Munich le 20. Ses avant-postes sont arrivés sur l'Inn le 23. Le même jour

il était maître de Memmingen, et le 25 d'Ulm.

Il avait pris à l'ennemi aux combats de Wertingen, de Güntzbourg, d'Elchingen, aux journées de Memmingen et d'Ulm, et aux combats d'Albeck, de Langenau et de Neresheim, quatre mille hommes, tant infanterie que cavalerie, plus de quarante drapeaux, un très grand nombre de pièces de canon, de bagages, de voitures, etc. Et pour arriver à ces grands résultats, il n'avait fallu que des marches et des manœuvres.

Dans ces combats partiels, les pertes de l'armée française ne se montent qu'à cinq cents morts et à mille blessés. Aussi le soldat dit-il souvent : l'Empereur a trouvé une nouvelle méthode de faire la guerre, il ne se sert que de nos jambes et de nos baïonnettes. Les cinq sixièmes de l'armée n'ont pas tiré un coup de fusil, ce dont ils s'affligent. Mais tous ont beaucoup marché; et ils redoublent de célérité quand ils ont l'espoir d'atteindre l'ennemi.

On peut faire en deux mots l'éloge de l'armée : elle est digne de son chef.

On doit considérer l'armée autrichienne comme anéantie. Les Autrichiens et les Russes seront obligés de faire beaucoup d'appels de recrues, pour résister à l'armée française, qui est venue à bout d'une armée de cent mille hommes, sans éprouver, pour ainsi dire, aucune perte.

SEPTIÈME BULLETIN.

Elchingen, le 27 vendémiaire an XIV. — (19 *octobre* 1805.)

Le 26 vendémiaire, à cinq heures du matin, le prince Murat est arrivé à Nordlingen, et avait réussi à cerner la division Werneck. Ce général avait demandé à capituler. La capitulation, qui lui a été accordée, n'arrivera que dans la journée de demain. Les lieutenants généraux Werneck, Baillet, Hohenzollern, les généraux Vogel, Mackery, Hohenfeld, Weiber et Dienesberg, sont prisonniers sur parole, avec la réserve de se rendre chez eux. Les troupes sont prisonnières de guerre et se rendent en France. Plus de deux mille hommes de cavalerie ont mis pied à terre, et une brigade de dragons à pied a été montée avec leurs chevaux. On assure que le parc de réserve de l'armée autrichienne, composé de cinq cents chariots, a été pris. On suppose que tout le reste de la colonne du prince Ferdinand doit, à l'heure qu'il est, être investi, le prince Murat ayant débordé sa droite par Aalen, et le maréchal Lannes sa gauche par Nordlingen. On attend le résultat de ces manœuvres; il ne reste au prince Ferdinand que peu de monde.

Aujourd'hui, à deux heures après midi, l'Empereur a accordé une audience au général Mack; à l'issue de cette audience, le maréchal Berthier a signé avec le général Mack une addition à la capitulation, qui porte que la garnison d'Ulm évacuera la place demain 28. Il y a dans Ulm vingt-sept mille hommes, trois mille chevaux, dix-huit généraux et soixante ou quatre-vingts pièces de canon attelées.

La moitié de la garde de l'Empereur était déjà partie pour Augsbourg; mais Sa Majesté a consenti à rester la journée de demain pour voir défiler l'armée autrichienne. Tous les jours on est davantage dans la certitude que, de cette armée de cent mille hommes, il n'en sera pas échappé vingt mille; et cet immense résultat est obtenu sans effusion de sang.

L'Empereur n'est pas sorti aujourd'hui d'Elchingen. Les fatigues et la pluie continuelle que depuis huit jours il a essuyées ont exigé un peu de repos. Mais le repos n'est pas compatible avec la direction de cette immense armée. A toute heure du jour et de la nuit, il arrive des officiers avec des rapports, et il faut que l'Empereur donne des ordres. Il paraît fort satisfait de l'activité et du zèle du maréchal Berthier.

Demain 28, à trois heures après midi, vingt-sept mille soldats autrichiens, soixante pièces de canon, dix-huit généraux défileront devant l'Empereur, et mettront bas les armes. L'Empereur a fait présent au Sénat des drapeaux de la journée d'Ulm. Il y en aura le double de ce qu'il a annoncé, c'est-à-dire quatre-vingts.

Pendant ces cinq jours, le Danube a débordé avec une violence qui était sans exemple depuis cent ans. L'abbaye d'Elchingen, dans laquelle est établi le quartier-général de l'Empereur, est située sur une hauteur d'où l'on découvre tout le pays.

On croit que demain au soir l'Empereur partira pour Munich. L'armée russe vient d'arriver sur l'Inn.

HUITIÈME BULLETIN.

Elchingen, le 28 vendémiaire an XIV. — (20 *octobre* 1805.)

On a reçu les deux capitulations annoncées dans le bulletin d'hier, conclues par ordre du prince Murat, l'une signée par le chef d'état-major du prince Murat, l'autre par le général Fauconnet.

L'Empereur a passé aujourd'hui 28, depuis deux heures après midi jusqu'à sept

heures du soir, sur la hauteur d'Ulm, où l'armée autrichienne a défilé devant lui. Trente mille hommes, dont deux mille de cavalerie, soixante pièces de canon et quarante drapeaux ont été remis aux vainqueurs. L'armée française occupait les hauteurs. L'Empereur, entouré de sa garde, a fait appeler les généraux autrichiens; il les a tenus auprès de lui jusqu'à ce que les troupes eussent défilé. Il les a traités avec les plus grands égards. Il y avait sept lieutenants-généraux, huit généraux et le général en chef Mack. On donnera dans le Bulletin suivant le nom des généraux et des régiments.

On peut donc évaluer le nombre des prisonniers faits depuis le commencement de la guerre à soixante mille, le nombre des drapeaux à quatre-vingts, indépendamment de l'artillerie, des bagages, etc. Jamais victoires ne furent plus complètes et ne coûtèrent moins. On croit que l'Empereur partira dans la nuit pour Augsbourg et Munich, après avoir expédié ses courriers.

NEUVIÈME BULLETIN.

Elchingen, le 29 vendémiaire an XIV. — (21 octobre 1805.)

L'Empereur vient de faire la proclamation et de rendre les décrets ci-joints.

A midi, Sa Majesté est partie pour Augsbourg.

On a enfin le compte exact de l'armée renfermée dans Ulm : elle se monte à trente-trois mille hommes, ce qui, avec trois mille blessés, porte la garnison prisonnière à trente-six mille hommes. Il y avait aussi dans la place soixante pièces de canon avec leur approvisionnement, et cinquante drapeaux.

Rien ne fait un contraste plus frappant que l'esprit de l'armée française et celui de l'armée autrichienne. Dans l'armée française, l'héroïsme est porté au dernier point; dans l'armée autrichienne, le découragement est à son comble. Le soldat est payé avec des cartes; il ne peut rien envoyer chez lui, et il est très maltraité. Les Français ne songent qu'à la gloire. On pourrait citer un millier de traits comme le suivant : Brard, soldat du 76ᵉ, allait avoir la cuisse amputée; il avait la mort dans l'âme. Au moment où le chirurgien se préparait à faire l'opération, il l'arrête : « Je sais que je n'y survivrai pas; mais n'importe : un homme de moins n'empêchera pas le 76ᵉ de marcher, la baïonnette en avant et sur trois rangs, à l'ennemi. »

L'Empereur n'a à se plaindre que de la trop grande impétuosité des soldats. Ainsi le 17ᵉ d'infanterie légère, arrivé devant Ulm, se précipita dans la place : ainsi, pendant la capitulation, toute l'armée voulait monter à l'assaut, et l'Empereur fut obligé de déclarer fermement qu'il ne voulait pas d'assaut.

La première colonne des prisonniers faits dans Ulm part dans ce moment pour la France.

Voici le compte de nos prisonniers, du moins de ceux actuellement connus, et les lieux où ils se trouvent : dix mille dans Augsbourg, trente-trois mille dans Ulm, douze mille à Donawerth, et douze mille qui sont déjà en marche pour la France. L'Empereur dit dans sa proclamation que nous avons fait soixante mille prisonniers; il est probable qu'il y en aura davantage. Il porte le nombre des drapeaux pris à quatre-vingt-dix ; il est probable aussi que nous en aurons davantage.

L'Empereur a dit aux généraux autrichiens qu'il avait appelés près de lui, pendant que l'armée ennemie défilait : « Messieurs, votre maître me fait une guerre injuste : je vous le dis franchement, je ne sais point pourquoi je me bats, je ne sais ce qu'on veut de moi.

» Ce n'est pas dans cette seule armée que consistent mes ressources. Cela serait-il vrai, mon armée et moi ferions bien du chemin. Mais j'en appelle au rapport de vos propres prisonniers, qui vont bientôt traverser la France; ils verront quel esprit anime mon peuple, et avec quel empressement il viendra se ranger sous mes drapeaux. Voilà l'avantage de ma nation et de ma position. Avec un mot, deux cent mille hommes de bonne volonté accourront près de moi, et en six semaines seront de bons soldats; au lieu que vos recrues ne marcheront que par force, et ne pourront, qu'après plusieurs années, faire des soldats.

» Je donne encore un conseil à mon frère l'empereur d'Allemagne : qu'il se hâte de faire la paix. C'est le moment de se rappeler que tous les empires ont un terme; l'idée que la fin de la dynastie de la maison de Lorraine serait arrivée doit l'effrayer. Je ne veux rien sur le continent. Ce sont des vaisseaux, des colonies, du commerce que je veux, et cela vous est avantageux comme à nous. » M. Mack a répondu que l'empereur d'Allemagne n'aurait pas voulu la guerre, mais qu'il y a été forcé par la Russie : « En ce cas, a répondu l'Empereur, vous n'êtes donc plus une puissance? »

Du reste, la plupart des officiers généraux ont témoigné combien cette guerre était désagréable, et avec quelle peine ils voyaient une armée russe au milieu d'eux. Ils blâmaient cette politique assez aveu-

gle pour attirer au cœur de l'Europe un peuple accoutumé à vivre dans un pays inculte et agreste, et qui, comme ses ancêtres, pourrait bien avoir la fantaisie de s'établir dans de plus beaux climats.

L'Empereur a accueilli avec beaucoup de grâce le lieutenant-général Klenau, qu'il avait connu commandant le régiment de Würmser ; les lieutenants-généraux Giulay, Gottesheim, Ries, les princes de Liehtenstein, etc.

Il les a consolés de leur malheur, leur a dit que la guerre a ses chances, et qu'ayant été souvent vainqueurs, ils pouvaient être quelquefois vaincus.

Du quartier-général impérial d'Elchingen, le 29 vendemiaire an XIV.

Soldats de la Grande-Armée,

En quinze jours nous avons fait une campagne. Ce que nous nous proposions est rempli. Nous avons chassé les troupes de la maison d'Autriche de la Bavière, et rétabli notre allié dans la souveraineté de ses États. Cette armée qui, avec autant d'ostentation que d'imprudence, était venue se placer sur nos frontières, est anéantie. Mais qu'importe à l'Angleterre ! son but est rempli. Nous ne sommes plus à Boulogne, et son subside ne sera ni plus ni moins grand.

De cent mille hommes qui composaient cette armée, soixante mille sont prisonniers ; ils iront remplacer nos conscrits dans les travaux de nos campagnes : deux cents pièces de canon, tout le parc, quatre-vingt-dix drapeaux, tous les généraux sont en notre pouvoir ; il ne s'est pas échappé de cette armée quinze mille hommes. Soldats, je vous avais annoncé une grande bataille; mais, grâce aux mauvaises combinaisons de l'ennemi, j'ai pu obtenir les mêmes succès sans courir aucune chance ; et, ce qui est sans exemple dans l'histoire des nations, un aussi grand résultat ne nous affaiblit pas de plus de quinze cents hommes hors de combat.

Soldats, ce succès est dû à votre confiance sans bornes dans votre Empereur, à votre patience à supporter les fatigues et les privations de toute espèce, à votre rare intrépidité.

Mais nous ne nous arrêterons pas là : vous êtes impatients de commencer une seconde campagne. Cette armée russe que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort.

A ce combat est attaché plus spécialement l'honneur de l'infanterie ; c'est là que va se décider pour la seconde fois cette question qui l'a déjà été en Suisse et en Hollande : si l'infanterie française est la seconde ou la première de l'Europe. Il n'y a point là de généraux contre lesquels je puisse avoir de la gloire à acquérir : tout mon soin sera d'obtenir la victoire avec le moins possible d'effusion de sang : mes soldats sont mes enfants.

De mon camp impérial d'Elchingen, le 29 vendémiaire an XIV.

Napoléon, empereur des Français, etc.,

Considérant que la Grande-Armée a obtenu, par son courage et son dévouement, des résultats qui ne devaient être espérés qu'après une campagne ;

Et voulant lui donner une preuve de notre satisfaction impériale, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article Ier. Le mois de vendémiaire de l'an XIV sera compté comme une campagne à tous les individus composant la Grande-Armée.

Ce mois sera porté comme tel sur les états, pour l'évaluation des pensions et pour les services militaires.

II. Nos ministres de la guerre et du trésor public sont chargés du présent décret.

Signé Napoléon.

Par l'Empereur :

Le Ministre Secrétaire-d'État

H.-B. Maret.

PREMIER BULLETIN

DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Du 26 vendémiaire an XIV.

A quatre heures du matin, le général en chef a fait attaquer le pont du Vieux-Château de Vérone ; le mur qui en barrait le milieu a été renversé par l'effet d'un pétard ; les deux coupures que les Autrichiens avaient faites ont été rendues praticables à l'aide de planches et de madriers ; et vingt-quatre compagnies de voltigeurs se sont élancées de l'autre côté du fleuve, où elles ont été suivies par la première division.

L'ennemi a vivement défendu le passage ; il a été culbuté et chassé de toutes ses positions, après un combat qui a duré jusqu'à six heures du soir. Il a perdu sept pièces de canon et dix-huit caissons.

Nous lui avons fait quatorze à quinze cents prisonniers, et tué ou blessé un nombre d'hommes à peu près égal ; il n'a péri de notre côté qu'un petit nombre de combattants.

Nous avons environ trois cents blessés qui le sont peu dangereusement.

Il a été construit sur-le-champ une tête de pont au pont du Vieux-Château.

Nous ferons connaître les suites de cette heureuse journée.

DIXIÈME BULLETIN.

Augsbourg, le 30 vendémiaire an XIV. — (22 octobre 1805.)

Lors de la capitulation du général Wernek, près Nordlingen, le prince Ferdinand, avec un corps de mille chevaux et une portion du parc, avait pris les devants : il s'était jeté dans le pays prussien, et s'était dirigé par Gunzenhausen sur Nuremberg. Le prince Murat le suivit à la piste, et parvint à le déborder ; ce qui donna lieu à un combat sur la route de Furth à Nuremberg, le 29 au soir. Tout le reste du parc d'artillerie, tous les bagages sans exception, ont été pris. Les chasseurs à cheval de la garde impériale se sont couverts de gloire ; ils ont culbuté tout ce qui s'est présenté devant eux ; ils ont chargé le régiment de cuirassiers de Mack. Les deux régiments de carabiniers ont soutenu leur réputation.

On est rempli d'étonnement lorsqu'on considère la marche du prince Murat, depuis Albeck jusqu'à Nuremberg. Quoique se battant toujours, il est parvenu à gagner de vitesse l'ennemi, qui avait deux marches sur lui. Le résultat de cette prodigieuse activité a été la prise de quinze cents chariots, de cinquante pièces de canon, de seize mille hommes, y compris la capitulation du général Wernek, et d'un grand nombre de drapeaux. Dix-huit généraux ont posé les armes, trois ont été tués.

Les colonels Morland, des chasseurs de la garde impériale; Cauchois, du 1[er] régiment de carabiniers; Rouvillois, du 1[er] régiment de hussards, et les aides-de-camp Flahaut et Lagrange, se sont particulièrement distingués. Le colonel Cauchois a été blessé.

Le 29 au soir, le prince Murat a couché à Nuremberg, où il a passé la journée du 30 à se reposer.

Au combat d'Elchingen, le 23 vendémiaire, le 69[e] regiment de ligne s'est distingué. Après avoir forcé le pont en colonne serrée, il s'est déployé à portée du feu des Autrichiens avec un ordre et un sang-froid qui ont rempli l'ennemi de stupeur et d'admiration.

Un bataillon de la garde impériale est entré aujourd'hui à Augsbourg. Quatre-vingts grenadiers portaient chacun un drapeau. Ce spectacle a produit sur les habitants d'Augsbourg un étonnement que partagent les paysans de toutes ces contrées.

La division des troupes de Würtemberg vient d'arriver à Geisslingen.

Les bataillons de chasseurs qui avaient suivi l'armée depuis son passage à Stuttgard, sont partis pour conduire en France une colonne de 10,000 prisonniers. Les troupes de Bade, fortes de trois à quatre mille hommes, sont en marche pour se rendre à Augsbourg.

L'Empereur vient de faire présent aux Bavarois de vingt mille fusils autrichiens, pour l'armée et les gardes nationales.

Il vient aussi de faire un présent à l'électeur de Würtemberg de six pièces de canon autrichiennes.

Pendant qu'a duré la manœuvre d'Ulm, l'électeur de Würtemberg a craint un moment pour l'électrice et sa famille ; qui se sont rendues alors à Heidelberg ; il a disposé ses troupes pour défendre le cœur de ses états.

Les Autrichiens sont détestés de toute l'Allemagne, bien convaincue que, sans la France, l'Autriche la traiterait comme ses pays héréditaires.

On ne se fait pas une idée de la misère de l'armée autrichienne; elle est payée en billets qui perdent 40 pour cent : aussi nos soldats appellent-ils très plaisamment les Autrichiens des soldats de papier. Ils sont sans aucun crédit : la maison d'Autriche ne trouverait nulle part à emprunter 10,000 fr. Les généraux eux-mêmes n'ont pas vu une pièce d'or depuis plusieurs années. Les Anglais, du moment qu'ils ont su l'invasion de la Bavière, ont fait à l'empereur d'Autriche un petit présent qui ne l'a pas rendu plus riche ; ils se sont engagés à lui faire remise de 48 millions qu'ils lui avaient prêtés pendant la dernière guerre. Si c'est un avantage pour la maison d'Autriche, elle l'a déjà payé bien cher.

ONZIÈME BULLETIN.

Munich, le 4 brumaire an XIV.

L'Empereur est arrivé à Munich le 2 brumaire à neuf heures du soir. La ville était illuminée avec beaucoup de goût. Un grand nombre de personnes avaient décoré le dedevant de leurs maisons d'emblêmes qui étaient les expressions de leurs sentiments.

Le 3 au matin, les grands officiers de l'Électeur, les chambellans et gentilshommes de la cour, les ministres, les généraux, les conseillers intimes, le corps diplomatique accrédité près S. A. Électorale, les députés des états de Bavière, les magistrats

de la ville de Munich, ont été présentés à Sa Majesté, qui les a entretenus fort longtemps des affaires économiques de leur pays.

Le prince Murat est arrivé à Munich. Il a montré dans son expédition une prodigieuse activité. Il ne cesse de se louer de la belle charge des chasseurs de la garde impériale et des carabiniers.

Un trésor de 200,000 florins est tombé en leur pouvoir; ils ont passé outre sans en rien toucher, et ont continué à poursuivre l'ennemi.

Le prince Ferdinand s'est trouvé au dernier combat, et s'est sauvé sur le cheval d'un lieutenant de cavalerie.

Toute la ville de Nuremberg a été témoin de la bravoure des Français. Un grand nombre de déserteurs et de fuyards des débris de l'armée autrichienne remplissent la province de Franconie, où ils commettent beaucoup de désordres. Tous les bagages de l'ennemi ont été pris.

Le soir, l'Empereur s'est rendu au théâtre, où il a été accueilli par les démonstrations les plus sincères de joie et de gratitude.

Aujourd'hui, l'Empereur, après avoir vu défiler les troupes du corps d'armée du maréchal Soult, est allé à la chasse à Nymphenbourg, maison de plaisance de l'Électeur.

Tout est en mouvement; nos armées ont passé l'Iser, et se dirigent sur l'Inn, où le maréchal Bernadotte d'un côté, le général Marmont d'un autre, et le maréchal Davout, seront ce soir.

DOUZIÈME BULLETIN.

Munich, le 5 brumaire an XIV.

Au cinquième bulletin de l'armée il faut joindre la capitulation de Memmingen, qui a été oubliée.

On travaille dans ce moment avec la plus grande activité aux fortifications d'Ingolstadt et d'Augsbourg.

Des têtes de pont sont construites à tous les ponts du Lech, et des magasins sont établis sur les derrières.

Sa Majesté a été extrêmement satisfaite du zèle et de l'activité du général de brigade Bertrand, son aide-de-camp, qu'elle a fréquemment employé à des reconnaissances.

Elle a ordonné la démolition des fortifications des villes d'Ulm et de Memmingen.

L'Électeur de Bavière est attendu à tout instant; l'Empereur a envoyé son aide-de-camp, le colonel Lebrun, pour le recevoir et lui offrir sur sa route des escortes d'honneur.

Un *Te Deum* a été chanté à Augsbourg et à Munich. Une proclamation a été affichée dans toutes les villes de Bavière. Le peuple bavarois est plein de bons sentiments; il court aux armes, et forme des gardes volontaires pour défendre le pays contre les incursions des Cosaques.

Les généraux Deroi et de Wrede montrent la plus grande activité : ce dernier a fait beaucoup de prisonniers autrichiens. Il a servi pendant la guerre passée dans l'armée autrichienne, et il s'y est distingué.

Le général Mack ayant traversé en poste la Bavière pour retourner à Vienne, rencontra le général de Wrede aux avant-postes, près l'Inn. Ils eurent une longue conversation sur la manière dont les Français traitaient l'armée bavaroise.

« Nous sommes mieux qu'avec vous, lui dit le général de Wrede, nous n'avons ni morgue ni mauvais traitement à essuyer; et loin d'être exposés les premiers aux coups, nous sommes obligés de demander les postes périlleux, parce que les Français se les réservent de préférence. Chez vous, au contraire, nous étions envoyés partout où il y avait de mauvaises affaires à essuyer. »

Un officier d'état-major vient d'arriver de l'armée d'Italie. La campagne a commencé le 26 vendémiaire. Cette armée formera bientôt la droite de la Grande-Armée.

L'Empereur a donné hier un concert à toutes les dames de la cour. Il a fait un accueil très distingué à madame de Montgelas, femme du premier ministre de l'Électeur, et distinguée d'ailleurs par son mérite personnel.

Il a témoigné son contentement à M. de Winter, maître de musique de l'Électeur, sur la bonne composition de ses morceaux, tous pleins de verve et de talent.

Aujourd'hui dimanche, 5 brumaire, l'Empereur a entendu la messe dans la chapelle du palais.

Le nombre des officiers autrichiens qui ont été faits prisonniers est de quinze cents à deux mille. Chaque officier a donné sa parole d'honneur de ne pas servir : on espère qu'ils la tiendront exactement; s'il en était autrement, les lois de la guerre seraient suivies dans toute leur rigueur.

TREIZIÈME BULLETIN.

Haag, le 6 brumaire an XIV.

Le corps d'armée du maréchal Bernadotte est parti de Munich le 4 brumaire. Il est arrivé le 5 à Wasserburg, sur l'Inn, et est allé coucher à Altenmarkt; six arches du pont étaient brûlées. Le comte Manucci, colonel de l'armée bavaroise, s'était porté

de Roth à Rosenheim. Il avait trouvé également le pont brûlé et l'ennemi de l'autre côté. Après une vive canonnade, l'ennemi céda la rive droite. Plusieurs bataillons français et bavarois passèrent l'Inn, et le 6 à midi, l'un et l'autre ponts étaient entièrement rétablis; le colonel du génie Moris et Somis ont mis la plus grande activité à la réparation desdits ponts; l'ennemi a été vivement poursuivi dès qu'on a pu passer; on a fait à son arrière-garde cinquante prisonniers.

Le maréchal Davout, avec son corps d'armée, est parti de Freysing le 4, et s'est trouvé le 5 à Muhldorf; l'ennemi a défendu la rive droite, où il avait établi des batteries très avantageusement situées. Le pont était tellement détruit qu'on a eu de la peine à le rétablir; le 6, à midi, une grande partie du corps du maréchal Davout était passée.

Le prince Murat a fait passer une brigade de cavalerie sur les ponts de Mulhdorf, a fait rétablir les ponts d'OEting et de Marekhl, et les a passés avec une partie de sa réserve. L'Empereur s'est porté de sa personne à Haag.

Le corps d'armée du maréchal Soult est bivouaqué en avant de Haag; le corps du général Marmont couche ce soir à Wihsbiburg; celui du maréchal Ney à Landsberg; celui du maréchal Lannes sur la route de Landshut à Braunau; tous les renseignements que l'on a sur l'ennemi portent que l'armée russe marche en retraite.

Il a beaucoup plu toute la journée; tout le pays situé entre l'Iser et l'Inn n'offre qu'une forêt continue de sapins, pays fort ingrat. L'armée a eu beaucoup à se louer du zèle et de l'empressement des habitants de Munich à lui fournir les subsistances qui étaient nécessaires.

DEUXIÈME BULLETIN

DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Du 7 brumaire an XIV.

Le général en chef a fait attaquer l'ennemi ce matin vers les cinq heures.

Pendant qu'à sa gauche la division du général Seras passait l'Adige à Polo, et qu'à sa droite celle du général Verdier manœuvrait depuis Ronco jusqu'à Albaro, les divisions des généraux Gardanne et Duhesme, se déployant en avant du pont du Vieux-Château de Vérone, attaquèrent les hauteurs du Val-Pantena et tournèrent le château de San-Felice; profitant alors de leur position, le général en chef força les Autrichiens à évacuer Véronetto. Les palissades du pont neuf furent aussitôt abattues; la division des chasseurs à cheval aux ordres du général Espagne, celle des grenadiers aux ordres du général Partounraux, la réserve de cavalerie commandée par le général Monnet, et la division du général Molitor, traversèrent Véronette et se portèrent sur la grand'route de Saint-Michel, où les Autrichiens nous opposèrent de l'infanterie et de la cavalerie protégées par plusieurs pièces de canon: il fut ordonné diverses charges de cavalerie qui furent vivement exécutées, et que soutenaient les grenadiers de la division Molitor. Dans l'une de ces charges, l'escadron des guides fit mettre bas les armes à cinq cents fantassins: l'ennemi a été culbuté, chassé du village de Saint-Michel et jusqu'au-delà de Saint-Martin. Nous avons pris position à Vago.

Seize cents prisonniers et deux pièces de canon sont le résultat de la journée. Les Autrichiens ont laissé beaucoup de monde sur le champ de bataille. Notre perte est de quelques hommes; nous comptons à peu près cent blessés. L'armée va poursuivre ses avantages.

Les divisions, les différents corps ont manœuvré avec précision, et le général en chef se loue de l'ardeur et de l'audace que les troupes ont montrées dans l'attaque: il leur a rendu auprès de Sa Majesté l'Empereur et Roi le témoignage qu'elles brûlent du désir d'imiter les exemples de la Grande-Armée, et de mériter d'avoir part aux nobles récompenses que Sa Majesté décerne à leur valeur.

QUATORZIÈME BULLETIN.

De Braunau, le 8 brumaire an XIV.

Le maréchal Bernadotte est arrivé le 8, à dix heures du matin, à Salzbourg. L'Électeur en était parti depuis plusieurs jours; un corps de six mille hommes, qui y était, s'était retiré précipitamment la veille.

Le quartier-général impérial était le 6 à Haag, le 7 à Mulhdorf, et le 8 à Braunau.

Le maréchal Davout a employé la journée du 7 à faire réparer entièrement le pont de Mulhdorf.

Le 1er régiment des chasseurs a exécuté une belle charge sur l'ennemi, lui a tué une vingtaine d'hommes et lui a fait plusieurs prisonniers, parmi lesquels s'est trouvé un capitaine de hussards.

Dans la journée du 7, le maréchal Lannes est arrivé avec la cavalerie légère au pont de Braunau. Il était parti de Landshut. Le pont était coupé. Il a sur-le-champ fait embarquer sur deux bateaux une soixantaine d'hommes. L'ennemi, qui d'ailleurs était poursuivi par la réserve du prince

Murat, a abandonné la ville. L'audace des chasseurs du 13e a contribué à précipiter sa retraite.

La mésintelligence entre les Russes et les Autrichiens commence à s'apercevoir. Les Russes pillent tout. Les officiers, les plus instruits d'entre eux, comprennent bien que la guerre qu'ils font est impolitique, puisqu'ils n'ont rien à gagner contre les Français, que la nature n'a pas placés pour être leurs ennemis.

Braunau, comme il se trouve, peut être considéré comme une des plus belles et des plus utiles acquisitions de l'armée. Cette place est entourée d'une enceinte bastionnée avec pont-levis, demi-lune et fossés pleins d'eau. Il y a de nombreux magasins d'artillerie, et tous en bon état; mais ce qui paraîtra difficile à croire, c'est qu'elle est parfaitement approvisionnée. On y a trouvé quarante mille rations de pain prêtes à être distribuées, plus de mille sacs de farine; l'artillerie de la place consiste en quarante-cinq pièces de canon avec double affût de rechange, en mortiers approvisionnés; de plus de quarante-mille boulets et obusiers. Les Russes y ont laissé une centaine de milliers de poudre, une grande quantité de cartouches, du plomb, un millier de fusils, et tout l'approvisionnement nécessaire pour soutenir un grand siége.

L'Empereur a nommé le général Lauriston, qui arrive de Cadix, gouverneur de cette place, où il a établi le dépôt du quartier-général de l'armée.

QUINZIÈME BULLETIN.

Braunau, le 9 brumaire an XIV.

Plusieurs déserteurs Russes sont déjà arrivés, entre autres un sergent-major natif de Moscou, homme de quelque intelligence. On s'imagine bien que tout le monde l'a questionné. Il a dit que l'armée russe était dans des dispositions bien différentes pour les Français que dans la dernière guerre; que les prisonniers qui étaient revenus de France s'en étaient beaucoup loués; qu'il y en avait six dans sa compagnie qui, au moment du départ de Pologne, avaient été envoyés plus loin; que si on avait laissé dans les régiments tous les hommes revenus de France, il n'y avait pas de doute qu'ils n'eussent tous déserté; que les Russes étaient fâchés de se battre pour les Allemands qu'ils n'aiment pas, et qu'ils avaient une haute idée de la valeur française. On lui a demandé s'ils aimaient l'empereur Alexandre. Il a répondu qu'ils étaient trop misérables pour lui porter de l'attachement: que les soldats aimaient mieux l'empereur Paul, mais que la noblesse préférait l'empereur Alexandre; que les Russes, en général, étaient contents d'être sortis de chez eux, parce qu'ils désiraient tous ne pas retourner en Russie, et qu'ils préféraient s'établir dans d'autres climats à retourner sous la verge d'une aussi rude discipline; qu'ils savaient que les Autrichiens avaient perdu toutes leurs batailles, et ne faisaient que pleurer.

Le prince Murat s'est mis à la poursuite de l'ennemi. Il a rencontré l'arrière-garde des Autrichiens, forte de six mille hommes, sur la route de Merobach; l'apercevoir et la charger n'a été qu'une même chose pour sa cavalerie. Cette arrière-garde a été disséminée sur les hauteurs de Ried. La cavalerie ennemie s'est alors ralliée pour protéger le passage de l'infanterie par un défilé. Mais le 1er régiment de chasseurs et la division de dragons du général Beaumont l'ont culbutée, et se sont jetés avec l'infanterie ennemie dans le défilé. La fusillade a été assez vive; mais l'obscurité de la nuit a sauvé cette division ennemie; une partie s'est éparpillée dans le bois; il n'a été fait que cinq cents prisonniers. L'avant-garde du corps du prince Murat a pris position à Haag. Le colonel Montbrun, du 1er des chasseurs, s'est couvert de gloire. Le 8e régiment de dragons a soutenu sa vieille réputation. Un maréchal-des-logis de ce régiment ayant eu le poignet emporté, dit, devant le prince, au moment où il passait: Je regrette ma main, parce qu'elle ne pourra plus servir notre brave Empereur. L'Empereur, en apprenant ce trait, a dit: « Je reconnais » bien là les sentiments du 8e. Qu'on donne » à ce maréchal-des-logis une place avan- » tageuse, et selon son état, dans le palais » de Versailles. »

Les habitants de Braunau, selon l'usage, avaient porté dans leurs maisons une grande partie des magasins de la place. Une proclamation a tout fait rapporter. Il y a à présent un millier de sacs de farine, une grande quantité d'avoine, des magasins d'artillerie de toute espèce, une très belle manutention, et soixante mille rations de pain, dont nous avions grand besoin: une partie a été distribuée au corps du maréchal Soult.

Le maréchal Bernadotte est arrivé à Salzbourg. L'ennemi s'est retiré sur la route de Carinthie et de Wels. Un régiment d'infanterie voulant tenir au village de Hallem; il a dû se retirer sur le village de Colling, où le Maréchal espérait que le général Kellermann parviendrait à lui couper la retraite et à l'enlever.

Les habitants assurent que, dans son inquiétude, l'empereur d'Allemagne s'était porté jusqu'à Wels, où il avait appris le désastre de son armée. Il y avait appris

aussi les clameurs de ses peuples de Bohême et d'Autriche contre les Russes, qui pillent et violent d'une manière si effrénée, qu'on désirait l'arrivée des Français pour les délivrer de ces singuliers alliés

Le maréchal Davout, avec son corps d'armée, a pris position entre Ried et Haag. Tous les autres corps d'armée sont en grand mouvement, mais le temps est affreux : il est tombé un demi-pied de neige; ce qui a rendu les chemins détestables.

Le ministre secrétaire-d'état Maret a joint l'Empereur à Braunau.

L'électeur de Bavière est de retour à Munich; il a été reçu avec le plus grand enthousiasme par le peuple de sa capitale.

Plusieurs malles de Vienne ont été interceptées : les lettres les plus récentes étaient du 18 octobre. On commençait à y avoir des nouvelles de l'affaire de Wertingen : elles y avaient répandu la consternation. Les vivres y étaient d'une cherté à laquelle on ne pouvait atteindre. La famine menaçait Vienne. Cependant la récolte a été abondante; mais la dépréciation du papier-monnaie et des assignats, qui perdaient plus de 40 pour cent, avaient porté tout au plus haut prix. Le sentiment de la chute du papier-monnaie autrichien était dans tous les esprits.

Le cultivateur ne voulait plus échanger ses denrées contre un papier de nulle valeur. Il n'est pas un homme en Allemagne qui ne considère les Anglais comme les auteurs de la guerre, et les empereurs François et Alexandre comme victimes de leurs intrigues. Il n'est personne qui ne dise : Il n'y aura point de paix tant que les oligarques gouverneront l'Angleterre, et les oligarques gouverneront tant que Georges respirera. Aussi le règne du prince de Galles est-il désiré comme le terme de celui des oligarques, qui, dans tous les pays, sont égoïstes et insensibles aux malheurs du monde.

L'empereur Alexandre était attendu à Vienne, mais il a pris un autre parti : on assure qu'il s'est rendu à Berlin.

TROISIÈME BULLETIN

DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Au quartier-général de Vago, le 8 brumaire an XIV.

Après l'affaire du 7, l'armée avait pris position à Vago, deux milles en deçà de Caldiero. Le 8, à deux heures après midi, elle attaqua l'ennemi sur toute la ligne. La division Molitor, formant la gauche, commença l'action; celle du général Gardanne attaqua au centre; et celle du général Duhesme à la droite. Ces diverses attaques furent bien exécutées et heureusement conduites. Le village de Caldiero fut emporté aux cris de *vive l'Empereur* ! et l'ennemi fut poursuivi jusque sur les hauteurs.

A quatre heures et demie, le prince Charles fit avancer sa réserve, forte de vingt-quatre bataillons de grenadiers et de plusieurs régiments. La bataille devint alors plus vive Les troupes de Sa Majesté déployèrent leur intrépidité ordinaire : la cavalerie chargea plusieurs fois, et toujours avec succès ; des bataillons de grenadiers de la réserve donnèrent en même temps, et la baïonnette décida du sort de la journée. L'ennemi avait fait jouer plus de trente pièces d'artillerie qui garnissaient ses retranchements. Malgré l'acharnement de sa résistance, il a été culbuté et poursuivi jusqu'aux pieds des redoutes au-delà de Caldiero.

Nous avons fait trois mille cinq cents prisonniers ; le champ de bataille est jonché d'Autrichiens ; le nombre de leurs morts et de leurs blessés égale au moins celui de leurs prisonniers. Le prince Charles a fait demander une trève pour enterrer les morts.

Notre perte est très peu considérable en comparaison de celle de l'ennemi.

Le Maréchal général en chef applaudit à la valeur et au dévouement de l'armée ; il fera connaître particulièrement les belles actions qui ont signalé la journée, et mettra sous les yeux de S. M. l'Empereur et Roi les noms des braves à qui l'honneur en est dû.

QUATRIÈME BULLETIN

DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Au quartier-général de Montebello, le 11 brumaire an XIV.

Après la bataille du 8, par l'effet de la position de l'armée en avant de Caldiero, et par suite des mouvements ordonnés le 7 à la division Seras, une colonne ennemie forte de cinq mille hommes commandés par un brigadier, fut séparée du corps du général Rosemberg, et se trouva coupée de manière à ne pouvoir redescendre dans les vallées ni rejoindre son armée. Le général en chef, instruit qu'elle s'était portée le 10 sur les hauteurs de Saint-Léonard, envoya un de ses aides-de-camp pour la sommer de mettre bas les armes. L'officier général Hillinger, qui a commandait, s'apercevant qu'il n'avait pas de troupes devant lui, manifesta l'intention de combattre.

Le 22e régiment d'infanterie légère, conduit par son colonel Goguet, eut ordre de se porter de suite en avant de Véronette; l'ennemi fit un mouvement sur lui, et le força de prendre position sous le château de San-Felice. Le général en chef se porta bientôt sur les lieux, et fit marcher quatre bataillons de grenadiers pour cerner entièrement l'ennemi; le général Charpentier, chef de l'état-major, chargé de ces dispositions, les exécuta avec précision de concert avec le général Solignac.

Il fut fait alors une nouvelle sommation à l'ennemi, qui sentit qu'il fallait se résoudre à mettre bas les armes. Une capitulation signée par l'officier général commandant la colonne ennemie, et par le général Solignac, nous a livré cinq mille prisonniers avec armes et bagages, soixante-dix officiers, un brigadier, un major, un colonel, quatre-vingts chevaux, etc., etc.

Le prince Charles, de son côté, voyant qu'une colonne de son armée avait été coupée, et craignant d'être tourné dans sa position, s'occupa d'effectuer sa retraite. On fut instruit qu'il avait fait quelques mouvements dans la nuit; dès la pointe du jour, de fortes reconnaissances furent poussées sur la ligne; la division des chasseurs à cheval, commandée par le général Espagne, et les voltigeurs de la division Gardanne, se mirent à la poursuite des Autrichiens, qui furent harcelés toute la journée, et auxquels on fit six cents prisonniers.

Nous occupons aujourd'hui Montebello; demain l'armée continue sa marche.

SEIZIÈME BULLETIN.

De Ried, le 11 brumaire an XIV.

Le prince Murat a continué sa marche en poursuivant l'ennemi l'épée dans les reins, et est arrivé le 9 en avant de Lambach. Les généraux autrichiens, voyant que leurs troupes ne pouvaient plus tenir, ont fait avancer huit bataillons russes pour protéger leur retraite. Le 17e régiment d'infanterie de ligne, le 1er de chasseurs et le 8e de dragons chargèrent les Russes avec impétuosité, et, après une vive fusillade, les mirent en désordre et les menèrent jusqu'à Lambach. On a fait cinq cents prisonniers, parmi lesquels une centaine de Russes.

Le 10 au matin, le prince Murat mande que le général Walter, avec sa division de cavalerie, a pris possession de Wels; la division de dragons du général Beaumont, et la première division du corps d'armée du maréchal Davout, commandée par le général Bisson, ont pris position à Lambach; le pont sur la Traun était coupé; le maréchal Davout y a fait substituer un pont de bateaux. L'ennemi a voulu défendre la rive gauche; le colonel Valterre, du 30e régiment, s'est jeté un des premiers dans un bateau et a passé la rivière. Le général Bisson, faisant ses dispositions de passage, a reçu une balle dans le bras.

Une autre division du corps du maréchal Davout est en avant de Lambach sur le chemin de Steyer; le reste de son corps d'armée est sur les hauteurs de Lambach.

Le maréchal Soult arrivera ce soir à Wels

Le maréchal Launes arrivera ce soir à Lintz.

Le général Marmont est en marche pour tourner la position de la rivière de l'Enns.

Le prince Murat se loue du colonel Conroux, commandant du 17e régiment d'infanterie de ligne; les troupes ne sauraient montrer dans aucune circonstance plus d'impétuosité et de courage

Au moment de son arrivée à Salzbourg, le maréchal Bernadotte avait détaché le général Kellermann à la tête de son avant-garde, pour poursuivre une colonne ennemie qui se retirait sur le chemin de la Carinthie. Elle s'était mise à couvert derrière le fort de Passling, dans le défilé de Colling. Quelque forte que fût sa position, les carabiniers du 27e régiment d'infanterie légère l'attaquèrent avec impétuosité. Le général Werlé fit tourner le fort par le capitaine Campobane, par des chemins presque impraticables. Cinq cents hommes, dont trois officiers, ont été faits prisonniers. La colonne ennemie, forte de trois mille hommes, a été éparpillée dans les sommités. On y a trouvé une si grande quantité d'armes, qu'on espère ramasser encore beaucoup de prisonniers. Le général Kellermann donne des éloges à la conduite du chef de bataillon Barbès-Latour Le général Werlé a eu son habit criblé de balles.

Nos avant-postes mandent de Wels que l'empereur d'Allemagne y est arrivé le 25 octobre; qu'il y a appris le sort de son armée d'Ulm, et qu'il s'est convaincu par ses propres yeux des ravages affreux que les Russes font partout, et de l'extrême mécontentement de ses peuples. On assure qu'il est retourné à Vienne sans descendre de voiture.

La terre est couverte de neige; les pluies ont cessé; le froid a pris le dessus; il est assez vif; ce n'est pas un commencement de novembre, mais un mois de janvier. Ce temps plus sec a l'avantage d'être plus sain et plus favorable à la marche.

DIX-SEPTIÈME BULLETIN.

Lambach, le 2 brumaire an XIV.

Aujourd'hui 12, le maréchal Davout a ses avant-postes près de Sleyer. Le général Milhaud, avec la réserve de cavalerie aux ordres du prince Murat, est entré à Lintz le 10. Le maréchal Lannes y est arrivé le 12 avec son corps d'armée. On a trouvé à Lintz des magasins considérables dont on n'a pas encore l'inventaire, beaucoup de malades dans les hôpitaux, parmi lesquels une centaine de Russes. On a fait des prisonniers, dont cinquante Russes.

Au combat de Lambach, il s'est trouvé deux pièces de canon russes parmi celles qui ont été prises. Un général russe et un colonel de hussards autrichiens ont été tués.

La blessure que le général Bisson, commandant la première division du corps d'armée du maréchal Davout, a reçue au bras, est assez sérieuse pour l'empêcher de servir tout le reste de la campagne. Il n'y a cependant aucun danger. L'Empereur a donné au général Cafarelli le commandement de cette division.

Depuis le passage de l'Inn, on a fait quinze à dix-huit cents prisonniers, tant Autrichiens que Russes, sans y comprendre les malades.

Le corps d'armée du général Marmont est parti de Lambach le 12, à midi.

L'Empereur a établi son quartier-général à Lambach, où l'on croit qu'il passera la nuit du 12.

La saison continue à être rigoureuse; la terre est couverte de neige; le temps est très froid.

On a trouvé à Lambach des magasins de sel pour plusieurs millions. On a trouvé dans la caisse de Lintz plusieurs centaines de milliers de florins.

Les Russes ont tout dévasté à Wels, à Lambach et dans tous les villages environnants. Il y a des villages où ils ont tué huit ou dix paysans.

L'agitation et le désordre sont extrêmes à Vienne. On dit que l'empereur d'Autriche est établi au couvent des Bénédictins de Molk. Il paraît que le reste du mois de novembre verra des événements majeurs et d'une grande importance.

M. Lezay, ministre de France à Salzbourg, a eu une audience de l'Empereur, au moment où Sa Majesté partait de Braunau. Il n'avait pas cessé jusqu'alors de résider à Salzbourg.

On n'a point de nouvelles de M. de Larochefoucauld; on le croit toujours à Vienne. Au moment où l'armée autrichienne passa l'Inn, il demanda des passeports qu'on lui refusa.

Il est arrivé aujourd'hui plusieurs déserteurs russes.

CINQUIÈME BULLETIN
DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Du 14 brumaire.

Après quelques heures de repos à Montebello, l'armée poursuivit l'ennemi sur Vicence. Les portes de la ville avaient été murées; on le somma de l'évacuer; sa réponse fut négative. Un sentiment d'humanité avait dicté la sommation du général en chef; il fallut bien forcer le passage, et diriger du canon et des obusiers contre les portes, et malheureusement contre la ville même. Nous y entrâmes à la pointe du jour. La précipitation avec laquelle la retraite de l'ennemi s'opéra lui fit abandonner mille blessés, et laisser quelques restes de magasins à notre disposition. Dans la journée, nous lui avons fait huit cents prisonniers.

Les Autrichiens s'étaient retirés par le chemin de Bassano. L'armée les y suivit, et entama continuellement leur arrière-garde. A l'embranchement des routes de Bassano et de Treviso, ils se dirigèrent vers cette dernière ville, en brûlant derrière eux le pont qui se trouve sur le torrent près de La Palu. Arrivés au village de Saint-Pierre *in Gu*, nous le trouvâmes occupé par un corps de troupes qui fut chargé vigoureusement. Le village fut enlevé après un combat qui nous valut encore six cents prisonniers et une pièce de canon.

Nous marchâmes vers la Brenta. L'avant-garde arriva au moment où l'ennemi tentait de détruire le pont. Il s'engagea d'une rive à l'autre une forte canonnade que la nuit seule fit cesser.

L'armée bivouaqua sur la rive droite. A quatre heures du matin, je fis passer à gué plusieurs régiments de cavalerie avec les voltigeurs en croupe, pendant qu'on réparait le pont. L'armée défila bientôt, et nous arrivâmes à Citadella assez à temps pour enlever les derniers postes de l'ennemi. A cinq heures du soir, nous entrions dans Castelfranco, et nos chasseurs occupaient déjà en avant Salratrunda et Albaredo. Le général en chef sentit la nécessité d'accorder quelques heures aux besoins de l'armée.

Dans notre marche depuis Montebello, nous avons fait plus de dix-huit cents prisonniers.

La division de droite s'est dirigée sur Padoue, où elle arrive aujourd'hui; celle de gauche s'est portée par les *sette com-*

muni sur Bassano, qu'elle occupera demain.

L'armée marche vers la Piave.

DIX-HUITIÈME BULLETIN.

Lintz, le 14 brumaire an XIV.

Le prince Murat ne perd pas l'ennemi de vue. L'ennemi avait laissé dans Ebersberg trois ou quatre cents hommes pour retarder le passage de la Traun; mais les dragons du général Walter se jetèrent dans des bateaux, et, sous la protection de l'artillerie, attaquèrent avec impétuosité la ville. Le lieutenant Villaudet, du 13e régiment de dragons, a passé le premier dans une petite barque.

Le général Walter, après avoir passé le pont sur la Traun, se porta sur Enns. La brigade du général Milhaud rencontra l'ennemi au village d'Asten, le culbuta, le poursuivit jusque dans Enns, et lui fit deux cents prisonniers, dont cinquante hussards russes. Vingt hussards russes ont été tués. L'arrière-garde des troupes autrichiennes, soutenue par la cavalerie russe, a été partout culbutée : ni l'une ni l'autre n'ont tenu à aucune charge. Les 22e et 16e de chasseurs et leurs colonels, Latour-Maubourg et Durosnel, ont montré la plus grande intrépidité. L'aide-de-camp du prince Murat, Flahault, a eu une balle dans le bras.

Dans la journée du 13, nous avons passé l'Enns, et aujourd'hui le prince Murat est à la poursuite de l'ennemi. Le maréchal Davout est arrivé le 12 à Steyer; le 13, dans la journée, il s'est emparé de la ville, et a fait deux cents prisonniers : l'ennemi paraissait vouloir s'y défendre. La division de dragons du général Beaumont a soutenu sa réputation. L'aide-de-camp du général Beaumont a été tué. L'un et l'autre des ponts sur l'Enns sont parfaitement rétablis.

Au combat de Lambach, le colonel autrichien de Graffen et le colonel russe Koloffkin ont été tués.

L'empereur d'Autriche, arrivé à Lintz, a reçu des plaintes de la régence sur la mauvaise conduite des Russes, qui ne se sont pas contentés de piller, mais encore ont assommé à coups de bâton les paysans; ce qui avait rendu déserts un grand nombre de villages. L'Empereur a paru très affligé de ces excès, et a dit qu'il ne pouvait répondre des troupes russes comme des siennes; qu'il fallait souffrir patiemment; ce qui n'a pas consolé les habitants.

On a trouvé à Lintz beaucoup de magasins, et une grande quantité de draps et de capotes dans les manufactures impériales.

Le général Deroi, à la tête d'un corps de Bavarois, a rencontré à Lovers l'avant-garde d'une colonne de cinq régiments autrichiens venant d'Italie, l'a complètement battue, lui a fait quatre cents prisonniers et pris trois pièces de canon. Les Bavarois se sont battus avec la plus grande opiniâtreté et avec une extrême bravoure. Le général Deroi lui-même a été blessé d'un coup de pistolet.

Ces petits combats donnent lieu à un grand nombre de traits de courage de la part des officiers particuliers. Le Major général s'occupe d'une relation détaillée où chacun aura la part de gloire qu'aura méritée son courage.

L'Enns peut être considéré comme la dernière ligne qui défend les approches de Vienne. On prétend que l'ennemi veut tenir et se retrancher derrière les hauteurs de Saint-Hippolyte, à dix lieues de Vienne. Notre avant-garde y sera demain.

DIX-NEUVIÈME BULLETIN.

Lintz, le 15 brumaire an XIV.

Le combat de Lovers a été très brillant pour les Bavarois. Les Autrichiens occupaient au-delà de Lovers un défilé presque inaccessible, flanqué à droite et à gauche par des montagnes à pic. Le couronnement était couvert de chasseurs tyroliens qui en connaissent tous les sentiers; trois forts en maçonnerie, fermant les montagnes, en rendent l'accès presque impossible. Après une vive résistance, les Bavarois culbutèrent tout, firent six cents prisonniers, prirent deux pièces de canon, et s'emparèrent de tous les forts. Mais à l'attaque du dernier, le lieutenant-général Deroi, commandant en chef l'armée bavaroise, fut blessé d'un coup de pistolet. Les Bavarois ont eu douze officiers tués ou blessés, cinquante soldats tués et deux cent cinquante blessés. La conduite du lieutenant-général Deroi mérite les plus grands éloges : c'est un vieil officier plein d'honneur, extrêmement attaché à l'Électeur, dont il est l'ami.

Tous les moments ont été tellement occupés, que l'Empereur n'a pu encore passer en revue l'armée bavaroise, ni connaître les braves qui la composent.

Le prince Murat, après la prise d'Enns, poursuivit de nouveau l'ennemi. L'armée russe avait pris position sur les hauteurs d'Amstetten; le prince Murat l'a attaquée avec les grenadiers du général Oudinot; le combat a été assez opiniâtre. Les Russes ont été dépostés de toutes leurs posi-

tions, ont laissé quatre cents morts sur le champ de bataille et quinze cents prisonniers. Le prince Murat se loue particulièrement du général Oudinot; son aide-de-camp Lagrange a été blessé.

Le maréchal Davout, au passage de l'Enns à Steyer, se loue spécialement de la conduite du général Heudelet, qui commande son avant-garde. Il a continué sa marche, et s'est porté à Wahidoffen.

Toutes les lettres interceptées portent que les meubles de la cour sont déjà embarqués sur le Danube, et qu'on s'attend à Vienne à la prochaine arrivée des Français.

VINGTIÈME BULLETIN.

Lintz, le 16 brumaire an XIV.

Le combat d'Amstetten a fait beaucoup d'honneur à la cavalerie, et particulièrement aux 9e et 10e régiments de hussards, et aux grenadiers de la division du général Oudinot

Les Russes ont depuis accéléré leur retraite; ils ont en vain coupé les ponts sur l'Ips, qui ont été promptement rétablis, et le prince Murat est arrivé jusqu'auprès de l'abbaye de Molk.

Une reconnaissance s'est portée sur la Bohême. Nous avons pris des magasins très considérables, soit à Freystadt, soit à Matthausen.

Le maréchal Mortier, avec un corps d'armée, manœuvre sur la rive gauche du Danube

Une députation du Sénat vient d'arriver à Lintz. L'électeur de Bavière y est attendu dans deux heures.

Lintz, le 17 brumaire an XIV.

L'électeur de Bavière et le prince électoral sont arrivés hier soir à Lintz. Le lieutenant-général comte de Giulay, envoyé par l'empereur d'Autriche, y est arrivé dans la nuit. Il a eu une très longue conférence avec l'Empereur. On ignore l'objet de sa mission.

On a fait au combat d'Amstetten dix-huit cents prisonniers, dont sept cents Russes.

Le prince Murat a établi son quartier-général à l'abbaye de Molk. Ses avant-postes sont sur Saint-Polten (Saint-Hippolyte).

Dans la journée du 17, le général Marmont s'est dirigé sur Léoben Arrivé à Weyer, il a rencontré le régiment de Giulay, l'a chargé et lui a fait quatre cents prisonniers, dont un colonel et plusieurs officiers. Il a poursuivi sa route. Toutes les colonnes de l'armée sont en grande manœuvre.

VINGT-UNIÈME BULLETIN.

Molk, le 19 brumaire an XIV.

Le 16 brumaire, le corps d'armée du maréchal Davout se dirigea de Steyer sur Nardhoffen, Marienzell et Lilienfeld. Par ce mouvement, il débordait entièrement la gauche de l'armée ennemie, qu'on supposait devoir tenir sur les hauteurs de Saint-Hippolyte; et de Lilienfeld il se dirigeait sur Vienne par un grand chemin de roulage qui y conduit directement.

Le 17, l'avant-garde de ce maréchal étant encore à plusieurs lieues de Marienzell, rencontra le corps du général Meerfeld, qui marchait pour se porter sur Neudstadt et couvrir Vienne de ce côté. Le général de brigade Heudelet, commandant l'avant-garde du maréchal Davout, attaqua l'ennemi avec la plus grande vigueur, le mit en déroute, et le poursuivit l'espace de cinq lieues.

Le résultat de ce combat de Marienzell a été la prise de trois drapeaux, de seize pièces de canon, et de quatre mille prisonniers, parmi lesquels se trouvent les colonels des régiments Joseph de Colloredo et Deutschmeister, et cinq majors.

Le 13e régiment d'infanterie légère et le 108e régiment de ligne se sont parfaitement comportés.

Le 18 au matin, le prince Murat est arrivé à Saint Hippolyte. Il a dirigé le général de brigade de dragons Sébastiani sur Vienne. Toute la cour et les grands sont partis de cette capitale. On avait déjà annoncé aux avant-postes que l'Empereur se préparait à quitter Vienne.

L'armée russe a effectué sa retraite à Krems en repassant le Danube, craignant sans doute de voir ses communications avec la Moravie coupées par le mouvement qu'a fait le maréchal Mortier sur la rive gauche du Danube.

Le général Marmont doit avoir dépassé Léoben.

L'abbaye de Molk, où est logé l'Empereur, est une des plus belles de l'Europe. Il n'y a en France ni en Italie aucun couvent ni abbaye qu'on puisse lui comparer. Elle est dans une position forte et domine le Danube. C'était un des principaux postes des Romains, qui s'appelait *la Maison de fer*, bâtie par l'empereur Commode.

Les caves et les celliers de l'abbaye se sont trouvés remplis de très bon vin de Hongrie, ce qui a été d'un très grand secours à l'armée, qui depuis longtemps en

manquait : mais nous voilà dans le pays du vin; il y en a beaucoup dans les environs de Vienne.

L'Empereur a ordonné qu'on mît une sauvegarde particulière au château de Lustchloss, petite maison de campagne de l'empereur d'Autriche, qui se trouve sur la rive gauche du Danube.

Les avenues de Vienne, de ce côté, ne ressemblent pas aux avenues des grandes capitales. De Lintz à Vienne il n'y a qu'une seule chaussée ; un grand nombre de rivières, telles que l'Ips, l'Eslaph, la Molk, la Trasen, etc., n'ont que de mauvais ponts en bois. Le pays est couvert de forêts de sapins ; à chaque pas des positions inexpugnables où l'ennemi a en vain essayé de tenir. Il a toujours eu à craindre de se voir débordé et tourné par les colonnes qui manœuvraient au-delà de ses flancs.

Depuis l'Inn jusqu'ici le Danube est superbe; ses points de vue sont pittoresques; sa navigation, en descendant, rapide et facile.

Toutes les lettres interceptées ne parlent que de l'effroyable chaos dont Vienne offre le spectacle. La guerre a été entreprise par le cabinet autrichien contre l'avis de tous les princes de la famille impériale. Mais Colloredo, mené par sa femme qui, Française, porte à sa patrie la haine la plus envenimée; Cobentzel, accoutumé à trembler au seul nom d'un Russe, dans la persuasion que tout doit fléchir devant eux, et chez qui d'ailleurs il est impossible que les agents de l'Angleterre aient trouvé moyen de s'introduire, et enfin ce misérable Mack, qui avait déjà joué un si grand rôle pour le renouvellement de la seconde coalition : voilà les influences qui ont été plus fortes que celles de tous les hommes sages et de tous les membres de la famille impériale.

Il n'est pas jusqu'au dernier bourgeois, au dernier officier subalterne qui ne sente que cette guerre n'est avantageuse que pour les Anglais; que l'on ne s'est battu que pour eux; qu'ils sont les artisans du malheur de l'Europe, comme, par leur monopole, ils sont les auteurs de la cherté excessive des denrées.

SIXIÈME BULLETIN

DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Au quartier-général de Passinano, le 22 brumaire an XIV.

L'armée, dans sa marche sur la Piave, n'a rencontré que de faibles obstacles. De la Piave au Tagliamento, elle a vu fuir devant elle quelques corps de cavalerie, qui semblaient l'observer, mais dont la retraite était calculée de manière à éviter tout engagement.

C'est au Tagliamento que l'ennemi parut vouloir nous attendre. Il avait réuni sur la rive gauche six régiments de cavalerie et quatre régiments d'infanterie, et sa contenance faisait présumer qu'il défendrait vivement le passage. Le général en chef n'avait eu d'abord que le dessein de faire reconnaître la position par de la cavalerie. Le général Espagne, commandant la division des chasseurs à cheval, les dragons aux ordres du général Mermet, et les cuirassiers aux ordres du général Pully, s'étaient portés sur le fleuve, tandis que les divisions Duhesme et Séras marchaient sur Saint-Vilto, celles des généraux Molitor et Gardanne se dirigeaient sur Valvasone.

Le général Espagne avait reçu l'ordre de pousser des reconnaissances : le 21, à six heures du matin, un escadron qu'il avait fait passer fut chargé par un régiment de cavalerie autrichienne. Il soutint l'attaque avec intrépidité, et donna le temps au général Espagne de se porter au-devant de l'ennemi, qui bientôt fut repoussé et mis en fuite. Notre artillerie cependant s'étant mise en position, la canonnade commença d'une rive à l'autre ; elle fut très vive, et se prolongea toute la journée. L'ennemi avait placé trente pièces de canon derrière une digue; nous n'en avions que dix-huit, et nos artilleurs conservèrent leur supériorité ordinaire. Les divisions d'infanterie arrivèrent vers le soir. Le général en chef, satisfait des avantages qu'il avait obtenus, et qui lui en assuraient de nouveaux, ne voulut pas de suite effectuer le passage; il se contenta de faire ses dispositions pour le lendemain, persuadé qu'il pourrait porter des coups plus décisifs. Les divisions étaient réunies aux points indiqués à Saint Vilto et à Valvasone : c'est sur ces deux points qu'elles devaient passer le fleuve, tourner et couper l'ennemi. Le prince Charles craignit sans doute l'exécution de ce plan; il ne jugea pas devoir attendre le jour dans sa position, et dès minuit il était en retraite sur le chemin de Palma-Nova. L'armée passa le Tagliamento avec le regret de n'avoir plus d'ennemis à combattre ; et ce fut alors qu'elle connut mieux encore tous les résultats de la journée de la veille. La rive gauche du fleuve était couverte d'hommes et de chevaux qui avaient péri par l'effet de notre artillerie. L'armée continue sa marche; l'espoir de rencontrer et de combattre l'ennemi ajoute à son impatiente ardeur. Elle apprend tout ce que fait la Grande-Armée, et le désir de seconder ses mouve-

ments, et de répondre à la confiance de l'Empereur, l'agite et l'aiguillonne sans cesse.

L'avant-garde enlève chaque jour des prisonniers qui vont grossir le nombre de ceux que nous avons déjà faits. Le temps est constamment favorable; on travaille à réparer les ponts de la Piave et du Tagliamento.

VINGT-DEUXIÈME BULLETIN.

A Saint-Polten, le 22 brumaire an XIV.

Le maréchal Davout a poursuivi ses succès. Tout le corps de Meereld est détruit. Ce général s'est sauvé avec une centaine de hulans.

Le général Marmont est à Léoben. Il y a fait cent hommes de cavalerie prisonniers.

Le prince Murat était depuis trois jours à une demi-lieue de Vienne. Toutes les troupes autrichiennes avaient évacué cette ville. La garde nationale y faisait le service; elle était animée d'un très bon esprit.

Aujourd'hui, le 22 brumaire, les troupes françaises ont fait leur entrée dans cette capitale.

Les Russes se sont refusés à toutes les tentatives que l'on a faites pour les engager à livrer bataille sur les hauteurs de Saint Polten (Saint-Hippolyte). Ils ont passé le Danube à Krems, et, aussitôt après leur passage, brûlé le pont, qui était très beau.

Le 20, à la pointe du jour, le maréchal Mortier, à la tête de six bataillons, s'est porté sur Stein; il croyait y trouver une arrière-garde; mais toute l'armée russe y était encore, ses bagages n'ayant pas filé; alors s'est engagé le combat de Diernstein, à jamais mémorable dans les annales militaires. Depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, ces quatre mille braves firent tête à l'armée russe, et mirent en déroute tout ce qui leur fut opposé.

Maîtres du village de Léoben, ils croyaient la journée finie; mais l'ennemi, irrité d'avoir perdu dix drapeaux, six pièces de canon, neuf cents hommes faits prisonniers, et deux mille hommes tués, avait fait diriger deux colonnes par des gorges difficiles, pour tourner les Français. Aussitôt que le maréchal Mortier s'aperçut de cette manœuvre, il marcha droit aux troupes qui l'avaient tourné, et se fit jour aux travers des lignes de l'ennemi, dans l'instant même où le 9ᵉ régiment d'infanterie légère et le 32ᵉ d'infanterie de ligne ayant chargé un autre corps russe, avaient mis ce corps en déroute, après lui avoir pris deux drapeaux et quatre cents hommes.

Cette journée a été une journée de massacre. Des monceaux de cadavres couvraient un champ de bataille étroit; plus de quatre mille Russes ont été tués ou blessés : treize cents ont été faits prisonniers; parmi ces derniers se trouvent deux colonels.

De notre côté, la perte a été considérable. Le 4ᵉ et le 9ᵉ d'infanterie légère ont le plus souffert. Les colonels du 100ᵉ et du 103ᵉ ont été légèrement blessés. Le colonel Wattier, du 4ᵉ régiment de dragons, a été tué. Sa Majesté l'avait choisi pour un de ses écuyers. C'était un officier d'une grande valeur. Malgré les difficultés du terrain, il était parvenu à faire contre une colonne russe une charge très brillante, mais il fut atteint d'une balle, et trouva la mort dans la mêlée.

Il paraît que les Russes se retirent à grandes journées.

L'empereur d'Allemagne, l'impératrice, le ministère et la cour, sont à Brün en Moravie. Tous les grands ont quitté Vienne. Toute la bourgeoisie y est restée. On attend à Brün l'empereur Alexandre, à son retour de Berlin.

Le général comte de Giulay a fait plusieurs voyages, porteur de lettres des empereurs de France et d'Allemagne. L'empereur d'Allemagne se résoudra sans doute à la paix, lorsqu'il aura obtenu l'assentiment de l'empereur de Russie.

En attendant, le mécontentement des peuples est extrême. On dit à Vienne, et dans toutes les provinces de la monarchie autrichienne, que l'on est mal gouverné; que pour le seul intérêt de l'Angleterre, on a été entraîné dans une guerre injuste et désastreuse; que l'on a inondé l'Allemagne de barbares mille fois plus à craindre que tous les fléaux réunis; que les finances sont dans le plus grand désordre; que la fortune publique et les fortunes particulières sont ruinées par l'existence d'un papier monnaie qui perd cinquante pour cent; qu'on avait assez de maux à réparer, pour qu'on ne dût pas y ajouter encore tous les malheurs de la guerre.

Les Hongrois se plaignent d'un gouvernement illibéral, qui ne fait rien pour leur industrie, et se montre constamment jaloux de leurs privilèges et inquiet de leur esprit national.

En Hongrie comme en Autriche, à Vienne comme dans les autres villes, on est persuadé que l'empereur Napoléon a voulu la paix, qu'il est l'ami de toutes les nations et de toutes les grandes idées.

Les Anglais sont les perpétuels objets des imprécations de tous les sujets de l'empereur d'Allemagne, et de la haine la

plus universelle. N'est-il pas temps enfin que les princes écoutent la voix de leurs peuples, et qu'ils s'arrachent à la fatale influence de l'oligarchio anglaise.

Depuis le passage do l'Inn, la Grande-Armée a fait, dans les différentes affaires d'avant-garde, et dans les diverses rencontres qui ont eu lieu, environ dix mille prisonniers.

Si l'armée russo avait voulu attendre les Français, elle était perdue. Plusieurs corps d'armée la poursuivent vivement.

VINGT-TROISIÈME BULLETIN.

Du château de Schœnbrunn, le 23 brumaire an XIV.

Au combat de Diernstein, où quatro mille Français attaqués dans la journée du 20, par vingt cinq ou trente mille Russes, ont gardé leur position, tué à l'ennemi trois à quatre mille hommes, enlevé des drapeaux et fait treize cents prisonniers, les 4e et 9e régiments d'infanterie légère, et les 100e et 32e régiments d'infanterie de ligne se sont couverts de gloire. Le général Gazan y a montré beaucoup de valeur et de conduite. Les Russes, le lendemain du combat, ont évacué Krems et quitté le Danube, en nous laissant quinze cents de leurs prisonniers dans le plus absolu dénuement. On a trouvé dans leurs ambulances beaucoup d hommes qui avaient été blessés, et qui étaient morts dans la nuit.

L'intention des Russes paraissait être d'attendre à Krems des renforts, et de se maintenir sur le Danube.

Le combat de Diernstein a déconcerté leurs projets. Ils ont vu, par ce qu'avaient fait quatre mille Français, ce qui leur arriverait à forces égales.

Le maréchal Mortier s'est mis à leur poursuite; pendant que d'autres corps d'armée passent le Danube sur le pont de Vienne pour les déborder par la droite, le corps du maréchal Bernadotte est en marche pour les déborder par la gauche.

Hier 22, à dix heures du matin, le prince Murat traversa Vienne. A la pointe du jour, une colonne de cavalerie s'est portée sur le pont du Danube, et a passé, après différents pourparlers avec des généraux autrichiens. Les artificiers ennemis, chargés de brûler le pont, l'essayèrent plusieurs fois, et ne purent y réussir.

Le maréchal Lannes et le général Bertrand, aide-de-camp de l'Empereur, ont passé le pont les premiers. Les troupes ne se sont point arrêtées dans Vienne, et ont continué leur marche pour suivre leur direction.

Le prince Murat a établi son quartier-général dans la maison du duc Albert. Le duc Albert a fait beaucoup de bien à la ville. Plusieurs quartiers manquaient d'eau, il en a fait venir à ses frais, et a dépensé des sommes notables pour cet objet.

La maison d'Autriche n'a pas d'autre fonderie ni d'autre arsenal que Vienne. Les Autrichiens n'ont pas eu le temps d'évacuer au-delà du cinquième ou du quart de leur artillerie, et d un matériel considérable. Nous avons des munitions pour fairo quatre campagnes et renouveler quatre fois nos équipages d'artillerie, si nous les perdions. Nous avons aussi des approvisionnements de siége pour armer un grand nombre de places.

L'Empereur s'est établi au palais de Schœnbrunn. Il s'est rendu aujourd'hui à Vienne à deux heures du matin. Il a passé le reste de la nuit à visiter les avant-postes sur la rive gauche du Danube, ainsi que les positions, et à s'assurer si le service se faisait convenablement. Il était rentré à Schœnbrunn à la petite pointe du jour

Le temps est devenu très beau. La journée est une des plus belles de l'hiver, quoique froide. Le commerce et toutes les transactions vont à Vienne comme à l'ordinaire; les habitants sont pleins de confiance et très tranquilles chez eux. La population de cette villo est de deux cent cinquante mille âmes. On no l'estime pas diminuée de dix mille personnes par l'absence de la cour et des grands seigneurs.

L'Empereur a reçu à midi M. de Wrbna, qui se trouve à la tête de l'administration de toute l'Autriche.

Le corps d'armée du maréchal Soult a traversé Vienne aujourd'hui à neuf heures du matin. Celui du maréchal Davout la traverse en ce moment.

Le général Marmont a eu à Léoben différents petits avantages d'avant-postes.

L'armée bavaroise reçoit tous les jours un grand accroissement.

L'Empereur vient de fairo à l'Électeur de nouveaux presents. Il lui a donné quinze mille fusils pris dans l'arsenal de Vienne, et lui a fait rendre toute l'artillerie que, dans différentes circonstances, l'Autriche avait prise dans les états de Bavière.

La ville do Kuffstein a capitulé entre les mains du colonel Pompei.

Le général Milhaud a poussé l'ennemi sur la route de Briin jusqu'à Volkersdorff. Aujourd'hui à midi il avait fait six cents prisonniers et pris un parc de quarante pièces de canon attelées.

Lo maréchal Lannes est arrivé à deux heures après midi à Slokerau. Il y a trouvé un magasin immense d'habillements, huit mille paires de souliers et de

bottines, et du drap pour faire des capotes à toute l'armée.

On a aussi arrêté sur le Danube plusieurs bateaux qui descendaient le fleuve, et qui étaient chargés d'artillerie, de cuir et d'effets d'habillement.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Au quartier-général impérial à Vienne, le 23 brumaire an XIV.

ORDRE DU JOUR.

L'Empereur témoigne sa satisfaction au 4ᵉ régiment d'infanterie légère, au 100ᵉ de ligne, au 9ᵉ d'infanterie légère; au 32ᵉ de ligne, pour l'intrépidité qu'ils ont montrée au combat de Dierustein, où leur fermeté a conserver la position qu'ils occupaient, a forcé l'ennemi à quitter celle qu'il avait sur le Danube.

Sa Majesté témoigne sa satisfaction au 17ᵉ régiment de ligne et au 30ᵉ, qui, au combat de Lambach, ont tenu tête à l'arrière-garde russe, l'ont entamée et lui ont fait quatre cents prisonniers.

L'Empereur témoigne également sa satisfaction aux grenadiers d'Oudinot, qui, au combat d'Amstetten, ont repoussé de leurs belles et formidables positions les corps russes et autrichiens, et ont fait quinze cents prisonniers, dont six cents Russes.

Sa Majesté est satisfaite des 1ᵉʳ, 16ᵉ et 22ᵉ régiments de chasseurs, 9ᵉ et 10ᵉ régiments de hussards, pour leur bonne conduite dans toutes les charges qui ont eu lieu depuis l'Inn jusqu'aux portes de Vienne, et pour les huit cents prisonniers russes faits à Stein.

Le prince Murat, le maréchal Lannes, la réserve de cavalerie avec leurs corps d'armée, sont entrés à Vienne le 22, se sont emparés le même jour du pont sur le Danube, ont empêché qu'il ne fût brûlé, l'ont passé sur-le-champ, et se sont mis à la poursuite de l'armée russe.

Nous avons trouvé dans Vienne plus de deux mille pièces de canon; une salle d'armes garnie de cent mille fusils; des munitions de toutes espèces; enfin de quoi former l'équipage de campagne de trois ou quatre armées.

Le peuple de Vienne a paru voir l'armée avec amitié.

L'Empereur ordonne que l'on porte le plus grand respect aux propriétés, et que l'on ait les plus grands égards pour le peuple de cette capitale, qui a vu avec peine la guerre injuste qu'on a faite, et qui nous témoigne par sa conduite autant d'amitié qu'il montre de haine contre les Russes, peuple qui, par ses habitudes et ses mœurs barbares, doit inspirer le même sentiment à toutes les nations policées.

Le Major-général,

Maréchal BERTHIER.

VINGT-QUATRIÈME BULLETIN.

Au palais de Schœnbrunn, le 24 brumaire an XIV.

Au combat de Diernstein, le général major autrichien Smith, qui dirigeait les mouvements des Russes, a été tué, ainsi que deux généraux russes. Il paraît que le colonel Wattier n'est pas mort, mais que son cheval ayant été blessé dans une charge, il a été fait prisonnier. Cette nouvelle a causé la plus grande satisfaction à l'Empereur, qui fait un cas particulier de cet officier.

Une colonne de quatre mille hommes d'infanterie autrichienne et un régiment de cuirassiers ont traversé nos postes, qui les ont laissé passer sur un faux bruit de suspension d'armes qui avait été répandu dans notre armée. On reconnaît à cette extrême facilité le caractère du Français, qui, brave dans la mêlée, est d'une générosité souvent irréfléchie hors de l'action.

Le général Milhaud, commandant l'avant-garde du corps du maréchal Davout, a pris cent quatre-vingt-onze pièces de canon avec tous les caissons d'approvisionnement et quatre cents hommes. Ainsi la presque totalité de l'artillerie de la monarchie autrichienne est en notre pouvoir.

Le palais de Schœnbrunn, dans lequel l'Empereur est logé, a été bâti par Marie-Thérèse, dont le portrait se trouve dans presque tous les appartements.

Dans le cabinet où travaille l'Empereur est une statue de marbre qui représente cette souveraine. L'Empereur, en la voyant, a dit que si cette grande reine vivait encore, elle ne se laisserait pas conduire par les intrigues d'une femme telle que madame de Colloredo. Constamment environnée, comme elle le fut toujours, des grands de son pays, elle aurait connu la volonté de son peuple; elle n'aurait pas fait ravager ses provinces par les Cosaques et les Moscovites; elle n'aurait pas consulté, pour se résoudre à faire la guerre à la France, un courtisan comme ce Cobentzel, qui, trop éclairé sur les intrigues de la cour, craint de désobéir à une femme étrangère, investie du funeste crédit dont elle abuse; un scribe comme ce Collembach; un homme enfin aussi universellement haï que Lamberty. Elle n'au-

rait pas donné le commandement de son armée à des hommes tels que Mack, désignés, non par la volonté du souverain, non par la confiance de la nation, mais par l'Angleterre et la Russie. C'est en effet une chose remarquable que cette unanimité d'opinion dans une nation tout entière contre les déterminations de la cour; les citoyens de toutes les classes, tous les hommes éclairés, tous les princes même se sont opposés à la guerre. On dit que le prince Charles, au moment de partir pour l'armée d'Italie, écrivit encore à l'Empereur pour lui représenter l'imprudence de sa résolution, et lui prédire la destruction de la monarchie. L'électeur de Salzbourg, les archiducs, les grands, tinrent le même langage. Tout le continent doit s'affliger de ce que l'empereur d'Allemagne, qui veut le bien, qui voit mieux que ses ministres, et qui, sous beaucoup de rapports, serait un grand prince, ait une telle défiance de lui-même, et vive si constamment isolé: il apprendrait des grands de l'empire, qui l'estiment, à s'apprécier lui-même; mais aucun d'eux, mais aucun des hommes considérables qui jugent et chérissent les intérêts de la patrie, n'approchent jamais de son intérieur. Cet isolement, dont on accuse l'influence de l'impératrice, est la cause de la haine que la nation a conçue contre cette princesse. Tant que cet ordre de choses subsistera, l'Empereur ne connaîtra jamais le vœu de son peuple, et sera toujours le jouet des subalternes que l'Angleterre corrompt, et qui le circonviennent de peur qu'il ne soit éclairé. Il n'y a qu'une voix à Vienne comme à Paris: les malheurs du continent sont le funeste ouvrage des Anglais.

Toutes les colonnes de l'armée sont en grande marche et se trouvent déjà en Moravie et à plusieurs journées au-delà du Danube. Une patrouille de cavalerie est déjà parvenue jusqu'aux portes de Presbourg, capitale de la Haute-Hongrie. Elle a intercepté le courrier de Venise au moment où il cherchait à entrer dans cette ville. Les dépêches de ce courrier ont appris que l'armée du prince Charles se retire en grande hâte, dans l'espoir d'arriver à temps pour secourir Vienne.

Le général Marmont mande que le corps qui s'était avancé jusqu'à Œdembourg par la vallée de la Muerh, a évacué cette contrée après avoir coupé tous les ponts, précaution qui l'a mis à l'abri d'une vive poursuite.

Le nombre des prisonniers que fait l'armée s'accroît à chaque instant.

Sa Majesté a donné audience aujourd'hui à M. le général-major batave Bruce, beau-frère du grand-pensionnaire, venu pour féliciter l'Empereur de la part de LL. HH. PP. les états de la Hollande.

L'Empereur n'a encore reçu aucune des autorités de Vienne, mais seulement une députation de la ville qui, le jour de son arrivée, est venue à sa rencontre à Sigarts-Kirschen. Elle était composée du prince de Sinzendorfs, du prélat de Seidenstetten, du comte de Veterani, du baron de Kess, du bourgmestre de la ville, M. de Wohelbben, et du général Bourgeois, du corps de génie.

Sa Majesté les a accueillis avec beaucoup de bonté, et leur a dit qu'ils pouvaient assurer le peuple de Vienne de sa protection.

Le général de division Clarke est nommé gouverneur-général de la Haute et de la Basse-Autriche.

Le conseiller d'état Daru en est nommé intendant-général.

VINGT-CINQUIÈME BULLETIN.

Schœnbrunn, le 25 brumaire an XIV.

Le prince Murat et le corps du maréchal Lannes ont rencontré hier l'armée russe à Hollabrunn. Une charge de cavalerie a eu lieu; mais l'ennemi a aussitôt abandonné le terrain en laissant cent voitures d'équipages attelées.

L'ennemi ayant été joint, et les dispositions d'attaque étant faites, un parlementaire autrichien s'est avancé et a demandé qu'il fût permis aux troupes de l'empereur d'Allemagne de se séparer des Russes. Sa demande lui a été accordée.

Peu de temps après, M. le baron de Wintzingerode, aide-de-camp général de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, s'est présenté aux avant-postes, et a demandé à capituler pour l'armée russe. Le prince Murat a cru devoir y consentir; mais l'Empereur n'a pas pu approuver cette capitulation. Il part au moment même pour se rendre aux avant-postes.

L'Empereur n'a pas pu donner son approbation, parce que cette capitulation est une espèce de traité, et que M. de Wintzingerode n'a pas justifié des pouvoirs de l'empereur de Russie. Cependant Sa Majesté, tout en faisant marcher son armée, a déclaré que l'empereur Alexandre se trouvant dans le voisinage, si ce prince ratifie la convention, elle est prête à la ratifier également.

Le général Vialannes, commandant la cavalerie du maréchal Davout, est entré à Presbourg. M. le général comte de Palffy écrit une lettre à laquelle le maréchal Davout a répondu: les deux lettres sont ci-jointes.

Un corps de trois mille Autrichiens s'é-

tait retranché dans la position de Waldermünchen, au débouché de la Bohême. Le général Baraguay-d'Hilliers, à la tête de trois bataillons de dragons à pied, a marché contre ce corps, qui s'est hâté d'abandonner sa position.

Le général Baraguay-d'Hilliers était le 18 à Treinitz en Bohême; il espérait entamer ce corps.

Le maréchal Ney avait eu la mission de s'emparer du Tyrol : il s'en est acquitté avec son intelligence et son intrépidité accoutumées. Il a fait tourner les forts de Scharnitz et de Neustark, et s'en est emparé de vivo force. Il a pris dans cette affaire dix-huit cents hommes, un drapeau et seize pièces de canon de campagne attelées.

Le 16, à cinq heures après midi, il a fait son entrée à Inspruck; il y a trouvé un arsenal rempli d'une artillerie considérable, seize mille fusils et une immense quantité de poudre. Le même jour il est entré à Hall, où il a aussi pris de très grands et très riches magasins, dont on n'a pas encore l'inventaire. L'archiduc Jean, qui commandait en Tyrol, s'est échappé par Luchsthall. Il a chargé un colonel de remettre tous les magasins aux Français, et de recommander à leur générosité douze cents malades qui sont à Inspruck.

A tous ces trophées de gloire est venue se joindre une scène qui a touché l'âme de tous les soldats. Pendant la guerre dernière, le 76e régiment de ligne avait perdu deux drapeaux dans les Grisons; cette perte était depuis longtemps pour ce corps le motif d'une affliction profonde. Ces braves savaient que l'Europe n'avait point oublié leur malheur, quoiqu'on ne pût en accuser leur courage. Ces drapeaux, sujets d'un si noble regret, se sont trouvés dans l'arsenal d'Inspruck; un officier les a reconnus; tous les soldats sont accourus aussitôt. Lorsque le maréchal Ney les leur a fait rendre avec pompe, des larmes coulaient des yeux de tous les vieux soldats. Les jeunes conscrits étaient fiers d'avoir servi à reprendre ces enseignes enlevées à leurs aînés par les vicissitudes de la guerre. L'Empereur a ordonné que cette scène touchante soit consacrée par un tableau. Le soldat français a pour ses drapeaux un sentiment qui tient de la tendresse. Ils sont l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une maîtresse.

Le général Klein a fait une incursion en Bohême avec sa division de dragons. Il a vu partout les Russes en horreur : les dévastations qu'ils commettent font frémir. L'irruption de ces barbares, appelés par le gouvernement lui-même, a presque éteint dans le cœur des sujets de l'Autriche toute affection pour leur prince. « Nous et les Français, disent les Allemands, nous sommes les fils des Romains; les Russes sont les enfants des Tartares. Nous aimons mieux mille fois voir les Français armés contre nous, que des alliés tels que les Russes. » A Vienne, le nom seul d'un Russe inspirait la terreur. Ces hordes de sauvages ne se contentent pas de piller pour leur subsistance; ils enlèvent, ils détruisent tout. Un malheureux paysan qui ne possède dans sa chaumière que ses vêtements, en est dépouillé par eux. Un homme riche, qui occupe un palais, ne peut espérer de les assouvir par ses richesses : ils le dépouillent et le laissent nu sous ses lambris dévastés.

Sans doute, c'est pour la dernière fois que les gouvernements européens appelleront de si funestes secours. S'ils étaient capables de le vouloir encore, ils auraient à payer ces alliés du soulèvement de leur propre nation. D'ici à cent ans, il ne sera en Autriche au pouvoir d'aucun prince d'introduire des Russes dans ses états. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans ces armées un grand nombre d'officiers dont l'éducation a été soignée, dont les mœurs sont douces et l'esprit éclairé. Ce qu'on dit d'une armée s'entend toujours de l'instinct naturel de la masse qui la compose.

Lettre du général comte de Palffy.

Général,

Son A. R. l'Archiduc palatin, en sa qualité de chef suprême du militaire et du civil en Hongrie, a chargé le soussigné de déclarer que Son Altesse Royale a fait établir, le long de la frontière occidentale de ce royaume, un cordon de gardes non militaires, soutenu par de très petits détachements de cavalerie composés d'invalides et de recrues, dans la seule vue d'arrêter les maraudeurs de l'armée autrichienne qui pourraient s'y présenter, et qu'ainsi il n'est nullement question d'aucune sorte d'hostilité, lesdits détachements ayant l'ordre de se retirer dès que les troupes françaises s'approcheront de la frontière.

Ainsi, dans la circonstance où ces faibles détachements, qu'on ne peut regarder uniquement que comme des piquets d'avertissement, se replieront à l'approche de l'armée française, Son Altesse Royale a ordonné d'avance aux maisons des invalides, à celles d'éducation, aux officiers pensionnés, aux individus employés aux bureaux de comptabilité des régiments et aux hôpitaux militaires, de rester en place, persuadée que le général ou commandant des troupes françaises ne leur refusera pas les sauvegardes nécessaires, et qu'il vou-

dra bien donner ses ordres pour que les colonnes et détachements de l'armée française, qui entreront en Hongrie, n'y commettent aucun excès, attendu qu'aucune sorte d'opposition ne sera faite aux troupes françaises, et qu'en conséquence de cette déclaration, le soussigné aurait plusieurs objets très intéressants à traiter avec le général ou commandant des troupes françaises.

Il le prie de lui assigner un rendez-vous sur parole, sur un bateau, au milieu du Danube.

Il attend en conséquence sa réponse, et a l'honneur d'être son très humble serviteur,

LÉOPOLD, comte PALFFY,
Général et commandant à Presbourg.

Presbourg, le....

Réponse du maréchal Davout au général comte de Palffy.

Monsieur le Général,

J'ai mis sous les yeux de Sa Majesté la lettre que vous avez adressée au commandant de ma cavalerie légère; Sa Majesté m'a chargé de faire connaître, par votre canal, à S. A. R. l'Archiduc palatin, qu'elle était prête à considérer comme neutre la nation hongroise, à interdire à son armée l'entrée des frontières de Hongrie, si, de son côté, S. A. R. l'Archiduc palatin et la nation hongroise voulaient retirer leurs troupes, ne faire aucune insurrection, continuer à approvisionner Vienne, et enfin conclure entre la nation hongroise et S. A. R. l'Archiduc palatin et S. M. l'empereur des Français, une convention tendant à maintenir l'harmonie entre les deux pays. J'ai l'autorisation de laisser passer tout officier que S. A. R. l'Archiduc palatin voudrait envoyer auprès de mon souverain, pour traiter d'après ces bases. Je me trouverai heureux par là de faire une chose agréable à vos compatriotes, et d'assurer le bien-être et le repos d'une nation si estimable à tant de titres que la nation hongroise.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le général, Votre très humble serviteur,

Le Maréchal d'empire, l'un des colonels généraux de la garde de S. M. l'Empereur et Roi,

Signé, L. DAVOUT.

SEPTIÈME BULLETIN

DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Au quartier-général de Gorizia, le 26 brumaire an XIV.

L'ennemi, en nous abandonnant les rives du Tagliamento, avait dirigé sa retraite sur Palma-Nova. Il ne chercha point à défendre cette place, qu'il aurait pu faire avec avantage, et ce ne fut qu'à plusieurs milles de là que nous rencontrâmes ses derniers postes. Il s'engagea quelques affaires de peu d'intérêt, qui nous valurent cependant un certain nombre de prisonniers.

Le 24, l'armée se forma en deux colonnes, et se porta sur l'Isonzo. L'avant-garde, aux ordres du général Espagne, entra deux heures avant la nuit, dans Gradisca, où les Autrichiens n'opposèrent qu'une faible résistance. Les chasseurs à cheval remontèrent alors la rive droite du fleuve pour se porter sur Gorizia, et la division Séras s'établit en même temps à Sagrado sur la rive gauche.

Le lendemain, les divisions Molitor, Gardanne et Partouneaux, longèrent la rive droite de l'Isonzo, dans le dessein de le passer au-dessus de Gorizia; mais l'équipage de pont n'étant point encore arrivé, le passage ne put s'effectuer sur ce point.

Les divisions Séras et Duhesme marchaient de leur côté sur Rubia et Savogna. Leurs avant-postes talonnaient l'ennemi. Il y eut un engagement à la suite duquel sa cavalerie se replia dans le plus grand désordre; son artillerie ne nous échappa qu'à la faveur de la nuit; nous l'avions poussé jusque sous les murs de Gorizia.

Le général en chef fit ses dispositions pour une attaque générale dans la matinée du 26; les Autrichiens ne voulurent pas s'y exposer. Ils avaient profité de la nuit même pour précipiter leur retraite. Le général Espagne les suit avec de la cavalerie et de l'infanterie légère. Il a l'ordre de les chasser devant lui jusqu'à Leibach.

L'armée a pris position en avant de l'Isonzo; trois cents nouveaux prisonniers sont conduits sur ses derrières, et l'on en voit à chaque instant arriver d'autres. Les magasins établis à Udine et à Palma-Nova sont tombés en nos mains.

Le général en chef se loue de l'activité soutenue de l'armée; elle surmonte avec courage et gaîté les fatigues et les privations inévitables d'une marche aussi rapide. C'est un témoignage qu'il se plaît à lui rendre auprès de S. M. l'Empereur et Roi.

VINGT-SIXIÈME BULLETIN.

Znaim, le 27 brumaire an XIV.

Le prince Murat, instruit que les généraux russes, immédiatement après la signature de la convention, s'étaient mis en

marche avec une portion de leur armée sur Znaïm, et que tout indiquait que l'autre partie allait la suivre et nous échapper, leur a fait connaître que l'Empereur n'avait pas ratifié la convention, et qu'en conséquence il allait attaquer. En effet, le prince Murat a fait ses dispositions, a marché à l'ennemi, et l'a attaqué le 25, à quatre heures après midi, ce qui a donné lieu au combat de Juntersdorff, dans lequel la partie de l'armée russe qui formait l'arrière-garde a été mise en déroute, a perdu douze pièces de canon, cent voitures de bagages, deux mille prisonniers et deux mille hommes restés sur le champ de bataille. Le maréchal Lannes a fait attaquer l'ennemi de front; et tandis qu'il le faisait tourner par la gauche par la brigade de grenadiers du général Dupas, le maréchal Soult le faisait tourner par la droite par la brigade du général Levasseur de la division Legrand, composée du 3ᵉ et 18ᵉ régiments de ligne. Le général de division Walther a chargé les Russes avec une brigade de dragons, et a fait trois cents prisonniers.

La brigade de grenadiers du général Laplanche-Mortière s'est distinguée. Sans la nuit, rien n'eût échappé. On s'est battu à l'arme blanche plusieurs fois. Des bataillons de grenadiers russes ont montré de l'intrépidité : le général Oudinot a été blessé ; ses deux aides-de-camp chefs d'escadron Demangeot et Lamotte, l'ont été à ses côtés. La blessure du général Oudinot l'empêchera de servir pendant une quinzaine de jours. En attendant, l'Empereur, voulant donner une preuve de son estime aux grenadiers, a nommé le général Duroc pour les commander.

L'Empereur a porté son quartier-général à Znaïm le 26, à trois heures après midi. L'arrière-garde russe a été obligée de laisser ses hôpitaux à Znaïm, où nous avons trouvé des magasins de farine et d'avoine assez considérables. Les Russes se sont retirés sur Brünn, et notre avant-garde les a poursuivis à mi-chemin; mais l'Empereur, instruit que l'empereur d'Autriche y était, a voulu donner une preuve d'égards pour ce prince, et s'est arrêté la journée du 27.

Le fort de Keuffstein a été pris par les Bavarois.

Le général Baraguay-d'Hilliers a fait une incursion jusqu'à Pilsen en Bohême, et obligé l'ennemi à évacuer ses positions. Il a pris quelques magasins, et rempli le but de sa mission. Les dragons à pied ont traversé avec rapidité les montagnes couvertes de glaces et de sapins qui séparent la Bohême et la Bavière.

On ne se fait pas d'idée de l'horreur que les Russes ont inspirée en Moravie. En faisant leur retraite, ils brûlent les plus beaux villages; ils assomment les paysans. Aussi les habitants respirent-ils en les voyant s'éloigner. Ils disent : « Nos ennemis sont partis. » Ils ne parlent d'eux qu'en se servant du terme de barbares qui ont apporté chez eux la désolation. Ceci ne s'applique pas aux officiers, qui sont en général bien différents de leurs soldats, et dont plusieurs sont d'un mérite distingué; mais l'armée a un instinct sauvage que nous ne connaissons pas dans nos armées européennes.

Lorsqu'on demande aux habitants de l'Autriche, de la Moravie, de la Bohême, s'ils aiment leur empereur : Nous l'aimions, répondent-ils, mais comment voulez-vous que nous l'aimions encore? il a fait venir les Russes.

A Vienne, le bruit avait couru que les Russes avaient battu l'armée française, et venaient sur Vienne ; une femme a crié dans la rue : « Les Français sont battus, voici les Russes ! » L'alarme a été générale; la crainte et la stupeur ont été dans Vienne. Voilà cependant le résultat des funestes conseils de Cobentzel, de Colloredo et de Lamberti. Aussi ces hommes sont-ils en horreur à la nation, et l'empereur d'Autriche ne pourra reconquérir la confiance et l'amour de ses sujets qu'en les sacrifiant à la haine publique; et, un jour plus tôt, un jour plus tard, il faudra bien qu'il le fasse.

VINGT-SEPTIÈME BULLETIN.

Porlitz, 28 brumaire an XIV.

Depuis le combat de Zuntersdorf, l'ennemi a continué sa retraite avec la plus grande précipitation. Le général Sébastiani, avec sa brigade de dragons, l'a poursuivi l'épée dans les reins. Les immenses plaines de la Moravie ont favorisé sa poursuite. Le 27, à la hauteur de Porlitz, il a coupé la retraite à plusieurs corps, et a fait dans la journée deux mille Russes prisonniers de guerre.

Le prince Murat est entré le 27, à trois heures après midi, à Brünn, capitale de la Moravie, toujours suivant l'ennemi.

L'ennemi a évacué la ville et la citadelle, qui est un très bon ouvrage capable de soutenir un siége en règle.

L'Empereur a mis son quartier-général à Porlitz.

Le maréchal Soult, avec son corps d'armée, est à Reimstschitz.

Le maréchal Lannes est en avant de Porlitz.

Les Moraves ont encore plus de haine pour les Russes et d'amitié pour nous, que les habitants de l'Autriche. Le pays

est superbe, et beaucoup plus fertile que l'Autriche. Les Moraves sont étonnés de voir, au milieu de leurs immenses plaines, les peuples de l'Ukraine, de Kamtschatka, de la Grande-Tartarie, et les Normands, les Gascons, les Bretons et les Bourguignons en venir aux mains et s'égorger, sans cependant que leur pays ait rien de commun, ou qu'il y ait entre eux aucun intérêt politique immédiat; et ils ont assez de bon sens pour dire, dans leur mauvais bohémien, que le sang humain est devenu une marchandise dans les mains des Anglais. Un gros fermier morave disait dernièrement à un officier français, en parlant de l'empereur Joseph II, que c'était l'empereur des paysans, et que s'il avait continué à vivre, il les aurait affranchis des droits féodaux qu'ils paient aux couvents des religieuses.

Nous avons trouvé à Brünn soixante pièces de canon, trois cent milliers de poudre, une grande quantité de blé et de farine, et des magasins d'habillement très considérables.

L'empereur d'Allemagne s'est retiré à Olmütz. Nos postes sont à une marche de cette place.

VINGT-HUITIÈME BULLETIN.

Brünn, le 30 brumaire an XIV.

L'Empereur est entré à Brünn le 29, à dix heures du matin.

Une députation des états de Moravie, à la tête de laquelle se trouvait l'évêque, est venue à sa rencontre. L'Empereur est allé visiter les fortifications et a ordonné qu'on armât la citadelle, dans laquelle on a trouvé plus de six mille fusils, une grande quantité de munitions de guerre de toute espèce, et entre autres quatre cent milliers de poudre.

Les Russes avaient réuni toute leur cavalerie, qui formait un corps d'environ six mille hommes, et voulaient défendre la jonction des routes de Brünn et d'Olmütz. Le général Walther les contint toute la journée, et par différentes charges les obligea à abandonner du terrain. Le prince Murat fit marcher la division de cuirassiers du général d'Hautpoul et quatre escadrons de la garde impériale.

Quoique nos chevaux fussent fatigués, l'ennemi fut chargé et mis en déroute. Il laissa plus de deux cents hommes cuirassiers ou dragons d'élite sur le champ de bataille : cent chevaux sont restés dans nos mains.

Le maréchal Bessières, commandant la garde impériale, a fait, à la tête des quatre escadrons de la garde, une brillante charge qui a dérouté et culbuté l'ennemi. Rien ne contrastait comme le silence de la garde et des cuirassiers et les hurlements des Russes.

Cette cavalerie russe est bien montée, bien équipée : elle a montré de l'intrépidité et de la résolution; mais les hommes ne paraissent pas savoir se servir de leurs sabres; et, à cet égard, notre cavalerie a un grand avantage. Nous avons en quelques hommes tués et une soixantaine de blessés, parmi lesquels se trouvent le colonel Durosnel, du 16e de chasseurs, et le colonel Bourdon, du 11e de dragons.

L'ennemi s'est retiré de plusieurs lieues.

VINGT-NEUVIÈME BULLETIN.

Brünn, le 2 frimaire an XIV.

Le maréchal Ney a fait occuper Brixen, après avoir fait beaucoup de prisonniers à l'ennemi. Il a trouvé dans les hôpitaux un grand nombre de malades et blessés autrichiens. Le 26 brumaire, il s'est emparé de Clauzen et de Bolzen.

Le général Jellachick, qui défendait le Voralberg, était coupé.

Le maréchal Bernadotte occupe Iglau. Ses partis sont entrés en Bohême.

Le général de Wrède, commandant les Bavarois, a pris une compagnie d'artillerie autrichienne, cent chevaux de troupe, cinquante cuirassiers et plusieurs officiers.

Il s'est emparé d'un magasin considérable d'avoine et autres grains, et d'un grand nombre de chariots attelés, chargés du bagage de plusieurs régiments et officiers autrichiens.

L'adjudant-commandant Maison a fait prisonniers, sur la route d'Iglau à Brünn, deux cents hommes des dragons de la Tour et des cuirassiers de Hohenlohe. Il a chargé un autre détachement de deux cents hommes et a fait cent cinquante prisonniers.

Des reconnaissances ont été portées jusqu'à Olmütz. La cour a évacué cette place et s'est retirée en Pologne.

La saison commence à devenir rigoureuse. L'armée française a pris position. Sa tête est appuyée par la place de Brünn, qui est très bonne, et qu'on s'occupe à armer et à mettre dans le meilleur état de défense.

HUITIÈME BULLETIN
DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Au quartier-général de Gorizia, le 2 frimaire an XIV.

L'armée conserve la position qu'elle a

prise sur la rive gauche de l'Isonzo. L'avant-garde, aux ordres du général Espagne, s'est portée sur Vipacco, a repoussé les ennemis jusqu'à Gauz; et dans plusieurs charges, conduites avec vigueur, leur a fait une centaine de prisonniers. La totalité de leur cavalerie s'est retirée par la grand'route; une partie considérable de leur infanterie a pris le chemin de la vallée d'Idria, pour gagner celle d'Oberleibach. Cinq compagnies de voltigeurs poursuivent l'ennemi dans cette direction, tandis que nos avant-postes ont déjà poussé des reconnaissances sur les retranchements de Prevald, et se dirigent vers Leibach.

Le général en chef a fait marcher la division Séras sur Trieste. Les Autrichiens, à notre approche, ont évacué la place, en y abandonnant trois cents blessés. Un corps de troupes les a suivis sur la route de Leibach, et leur a enlevé cinqnante hommes.

Deux régiments de dragons, soutenus par de l'infanterie, se sont portés à notre gauche, sur la Chiusa-di-Pletz, que gardaient les deux régiments d'infanterie *Strasoldo et Deligné*, avec quelque cavalerie. Tous les postes ont été abandonnés le lendemain même de l'arrivée de nos troupes. Le général de brigade Lacour, qui les commande, a reçu l'ordre de pénétrer jusqu'à Villach, et de tenter d'ouvrir quelque communication avec la Grande-Armée, dont les mouvements ont sans doute déterminé la retraite de l'ennemi, qui aura craint de se voir enveloppé. Il a été aussi dirigé un détachement sur Ponteba-Veneta, où l'ennemi, qui se trouvait en force, n'avait pas osé nous attendre.

Dans ces divers mouvements, nous avons fait près de quatre cents prisonniers.

Le général en chef a laissé, vers Padoue, le corps de troupes venant de Naples. Il a joint une des divisions de l'armée, la légion corse et le 2e régiment italien. Le lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr, qui commande ces forces réunies, observe Chiozza et Brondolo. Il se tient prêt à fondre sur les Russes et les Anglais, s'ils osaient tenter le débarquement, dont ils menacent les côtes d'Italie.

NEUVIÈME BULLETIN

DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Au quartier-général de Gorizia, le 3 frimaire an XIV.

Le général en chef était instruit par divers rapports, spécialement par une lettre du général Vial, ambassadeur de Sa Majesté Impériale et Royale à Berne, qu'un corps de l'armée autrichienne, qui se trouvait coupé par suite des manœuvres de la Grande-Armée, devait descendre des montagnes du Tyrol. Il calcula que cette colonne, dans sa situation, chercherait, soit à traverser la ligne de l'armée pour arriver aux lagunes de Venise et se réunir aux troupes qui occupent cette place, soit à opérer par Filtro et Belluno, pour se joindre aux débris de l'armée du prince Charles par Leibach. Dans la première hypothèse, la position de l'aile droite, qu'il avait laissée pour observer Venise, sous les ordres du lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr, lui répondait que les ennemis ne tenteraient pas impunément le passage; dans la seconde hypothèse, il avait fait occuper les deux Ponteba et la Chiusa-di-Pletz, par plusieurs régiments de cavalerie et d'infanterie, sous les ordres des généraux de brigade Lacour et Lanchantin. Quelque direction que prît la colonne ennemie, la situation de l'armée sur l'Isonzo permettait de détacher à temps des forces suffisantes pour la couper, et cependant l'avant-garde continuait sa marche sur Leibach.

La colonne, forte d'environ sept mille hommes d'infanterie, et douze cents chevaux, commandée par le prince de Rohan, est venue le 2 frimaire se jeter sur Bassano; elle put aisément enlever le faible détachement de cent cinquante hommes qui formait la garnison, et elle se dirigea sur Castel-Franco.

Aussitôt que le lieutenant-général Saint-Cyr en eut avis, il jugea que le but de l'ennemi était en effet de traverser notre ligne, dont sans doute il ne connaissait pas la force, et il fit des dispositions pour le bien recevoir.

Le général en chef, qui avait tout prévu, était tranquille de ce côté; mais pour ne rien donner au hasard des événements, il prit des mesures pour faire arriver à marches forcées sur la Piave la division des grenadiers commandée par le général Partouneaux, deux brigades des divisions Duhesme et Séras, la division des cuirassiers et une brigade de dragons, les grenadiers devant remonter la Piave par il Bosco-del-Mantello, et tourner la position de Bassano. La division Gardanne, dirigée en même temps sur Venzone, devait renforcer les détachements envoyés aux deux Ponteba, pour couper toute retraite à l'ennemi, dans le cas où il eût déjà pris la route de Belluno et de la Pieva-di-Cadore, pour gagner Villach et rejoindre le prince Charles à Leibach. Le général en chef avait laissé le reste des troupes sur l'Isonzo, sous le commandement du général Duhesme, et se portait lui-même sur

la Piave, pour y diriger les mouvements qu'il avait ordonnés.

Le lieutenant-général Saint-Cyr manœuvrait pour reconnaître l'ennemi et l'arrêter; il avait formé une colonne tirée des divisions Regnier, Lecchi et Verdier: il était lui-même à Campo San-Pietro avec le régiment polonais commandé par le général Peyri. Le général Régnier, à Navale, avait ordre de marcher, le 3 frimaire, à la pointe du jour, sur Castel-Franco. L'ennemi, arrivé de la veille, et sentant la difficulté de sa position, prévint l'attaque; il se jeta violemment sur la division Régnier, qui le reçut avec la plus grande vigueur, et l'eut bientôt culbuté; il revint plusieurs fois à la charge, et heurta toujours contre le même écueil.

Pendant ce temps, le lieutenant-général Saint-Cyr fit faire un mouvement au régiment polonais et tourna l'ennemi; ce ne fut alors qu'une déroute jusqu'à Castel-Franco, où nos troupes arrivèrent aussitôt que les Autrichiens. Tout ce qui n'avait pas péri, ou qui n'avait pas été pris sur le champ de bataille, a demandé à capituler. Six mille hommes d'infanterie et mille chevaux sont restés en notre pouvoir; c'est beaucoup plus que nous ne leur avions opposé de combattants effectifs; mais ils sentirent que, par l'effet nécessaire des dispositions qui les menaçaient de toutes parts, leur perte devenait inévitable. Le général prince de Rohan, commandant le corps, plusieurs colonels et beaucoup d'officiers, sont au rang de nos prisonniers; six drapeaux et un étendard, douze pièces de canon, leurs caissons et d'immenses bagages, sont aussi le résultat de la victoire. Il a été perdu deux étendards dans la mêlée. Nous n'avons à regretter qu'une centaine d'hommes mis hors de combat. Nous avons retrouvé les prisonniers faits sur nous à Bassano.

Un corps de Croates, qu'on présume avoir fait partie de la colonne, est attendu aux débouchés des montagnes: il est difficile qu'il nous échappe, d'après les mesures déjà prises pour lui faire partager le même sort.

Le lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr a déployé une grande habileté dans les manœuvres, il donne lui-même de justes éloges à la bravoure et aux talents du général de division Régnier. Il cite avec honneur les chefs des 10e et 56e régiments de ligne, le chef de bataillon Clavel, commandant le bataillon suisse, les chefs de brigade Grabinski et de bataillon Bialowiski et Clopski.

Le général de brigade Lacour est à Villach; il pousse ses avant-postes sur Clagenfurth, et touche au moment de communiquer avec la Grande-Armée.

L'avant-garde, aux ordres du général Espagne, fait à chaque pas de nouveaux prisonniers. Les routes d'Idria et de Leibach sont couvertes de chevaux tués, de caissons rompus, et de milliers de boulets abandonnés.

TRENTIÈME BULLETIN.

Austerlitz, le 12 frimaire an XIV.

Le 6 frimaire, l'Empereur, en recevant la communication des pleins pouvoirs de MM. de Stadion et de Giulay, offrit préalablement un armistice, afin d'épargner le sang, si l'on avait effectivement envie de s'arranger et d'en venir à un accommodement définitif.

Mais il fut facile à l'Empereur de s'apercevoir qu'on avait d'autres projets, et comme l'espoir du succès ne pouvait venir à l'ennemi que du côté de l'armée russe, il conjectura aisément que les deuxième et troisième armées étaient arrivées ou sur le point d'arriver à Olmütz, et que les négociations n'étaient plus qu'une ruse de guerre pour endormir sa vigilance.

Le 7, à neuf heures du matin, une nuée de Cosaques, soutenue par la cavalerie russe, fit plier les avant-postes du prince Murat, cerna Vischau et y prit cinquante hommes à pied du 6e régiment de dragons. Dans la journée, l'empereur de Russie se rendit à Vischau, et toute l'armée russe prit position derrière cette ville.

L'Empereur avait envoyé son aide-de-camp, le général Savary, pour complimenter l'empereur de Russie dès qu'il avait su ce prince arrivé à l'armée. Le général Savary revint au moment où l'Empereur faisait la reconnaissance des feux de bivouac ennemis placés à Vischau. Il se loua beaucoup du bon accueil, des grâces et des bons sentiments personnels de l'empereur de Russie, et même du grand-duc Constantin, qui eut pour lui toute espèce de soins et d'attentions; mais il lui fut facile de comprendre, par la suite des conversations qu'il eut pendant trois jours avec une trentaine de freluquets qui, sous différents titres, environnent l'empereur de Russie, que la présomption, l'imprudence et l'inconsidération régneraient dans les décisions du cabinet militaire, comme elles avaient régné dans celle du cabinet politique.

Une armée ainsi conduite ne pouvait tarder à faire des fautes. Le plan de l'Empereur fut, dès ce moment, de les attendre et d'épier l'instant d'en profiter. Il donna sur-le-champ l'ordre de retraite à son armée, se retira de nuit comme s'il eût essuyé une défaite, prit une bonne position

à trois lieues en arrière, fit travailler avec beaucoup d'ostentation à la fortifier et à y établir des batteries.

Il fit proposer une entrevue à l'empereur de Russie, qui lui envoya son aide-de-camp, le prince Dolgorouki : cet aide-de-camp put remarquer que tout respirait, dans la contenance de l'armée française, la réserve et la timidité. Le placement des grandes gardes, les fortifications que l'on faisait en toute hâte, tout laissait voir à l'officier russe une armée à demi-battue.

Contre l'usage de l'Empereur, qui ne reçoit jamais avec tant de circonspection les parlementaires à son quartier-général, il se rendit lui-même à ses avant-postes. Après les premiers compliments, l'officier russe voulut entamer des questions politiques. Il tranchait sur tout avec une impertinence difficile à imaginer : il était dans l'ignorance la plus absolue des intérêts de l'Europe et de la situation du continent. C'était, en un mot, un jeune trompette de l'Angleterre. Il parlait à l'Empereur comme il parle aux officiers russes, que depuis longtemps il indigne par sa hauteur et ses mauvais procédés. L'Empereur contint toute son indignation ; et ce jeune homme, qui a pris une véritable influence sur l'empereur Alexandre, retourna plein de l'idée que l'armée française était à la veille de sa perte. On se convaincra de tout ce qu'a dû souffrir l'Empereur, quand on saura que sur la fin de la conversation, il lui proposa de céder la Belgique et de mettre la couronne de fer sur la tête des plus implacables ennemis de la France. Toutes ces différentes démarches remplirent leur effet. Les jeunes têtes qui dirigent les affaires russes se livrèrent sans mesure à leur présomption naturelle. Il n'était plus question de battre l'armée française, mais de la tourner et de la prendre ; elle n'avait tant fait que par la lâcheté des Autrichiens. On assure que plusieurs vieux généraux autrichiens, qui avaient fait des campagnes contre l'Empereur, prévinrent le conseil que ce n'était pas avec cette confiance qu'il fallait marcher contre une armée qui comptait tant de vieux soldats et d'officiers du premier mérite. Ils disaient qu'ils avaient vu l'Empereur, réduit à une poignée du monde dans les circonstances les plus difficiles, ressaisir la victoire par des opérations rapides et imprévues, et détruire les armées les plus nombreuses ; que cependant ici on n'avait obtenu aucun avantage ; qu'au contraire, toutes les affaires d'arrière-garde de la première armée russe avaient été en faveur de l'armée française, mais à cela cette jeunesse présomptueuse opposait la bravoure de quatre-vingt mille Russes, l'enthousiasme que leur inspirait la présence de leur Empereur, le corps d'élite de la garde impériale de Russie, et, ce qu'ils n'osaient probablement pas dire, leur talent, dont ils étaient étonnés que les Autrichiens voulussent méconnaître la puissance.

Le 10, l'Empereur, du haut de son bivouac, aperçut, avec une indicible joie, l'armée russe, commençant, à deux portées de canon de ses avant-postes, un mouvement de flanc pour tourner sa droite. Il vit alors jusqu'à quel point la présomption et l'ignorance de l'art de la guerre avaient égaré les conseils de cette brave armée. Il dit plusieurs fois : « Avant demain au soir cette armée est à moi. » Cependant le sentiment de l'ennemi était bien différent : il se présentait devant nos grandes gardes à portée de pistolet : il défilait par une marche de flanc sur une ligne de quatre lieues, en prolongeant l'armée française, qui paraissait ne pas oser sortir de sa position : il n'avait qu'une crainte, c'était que l'armée française ne lui échappât. On fit tout pour confirmer l'ennemi dans cette idée. Le prince Murat fit avancer un petit corps de cavalerie dans la plaine ; mais tout d'un coup il parut étonné des forces immenses de l'ennemi, et rentra à la hâte. Ainsi tout tendait à confirmer le général russe dans l'opération mal calculée qu'il avait arrêtée. L'Empereur fit mettre à l'ordre la proclamation ci-jointe. Le soir, il voulut visiter à pied et incognito tous les bivouacs, mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il fut reconnu. Il serait impossible de peindre l'enthousiasme des soldats en le voyant. Des fanaux de paille furent mis en un instant au haut de milliers de perches, et quatre-vingt mille hommes se présentèrent au-devant de l'Empereur, en le saluant par des acclamations ; les uns pour fêter l'anniversaire de son couronnement, les autres disant que l'armée donnerait le lendemain son bouquet à l'Empereur. Un des plus vieux grenadiers s'approcha de lui et lui dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer. Je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »

L'Empereur dit en entrant dans son bivouac, qui consistait en une mauvaise cabane de paille sans toit, que lui avaient faite les grenadiers : « Voilà la plus belle soirée de ma vie, mais je regrette de penser que je perdrai bon nombre de ces braves gens. Je sens, au mal que cela me fait, qu'ils sont véritablement mes enfants ; et, en vérité, je me reproche quelquefois ce sentiment, car je crains qu'il ne me rende inhabile à faire la guerre. » Si l'ennemi eût pu voir ce spectacle, il eût été

épouvanté. Mais l'insensé continuait toujours son mouvement, et courait à grands pas à sa perte.

L'Empereur fit sur-le-champ toutes ses dispositions de bataille. Il fit partir le maréchal Davout en toute hâte, pour se rendre au couvent de Raygern; il devait, avec une de ses divisions et une division de dragons, y contenir l'aile gauche de l'ennemi, afin qu'au moment donné elle se trouvât enveloppée : il donna le commandement de la gauche au maréchal Lannes, de la droite au maréchal Soult, du centre au maréchal Bernadotte, et de toute la cavalerie, qu'il reunit sur un seul point, au prince Murat. La gauche du maréchal Lannes était appuyée au *Santon*, position superbe que l'Empereur avait fait fortifier, et où il avait fait placer dix-huit pièces de canon. Dès la veille, il avait confié la garde de cette belle position au 17e régiment d'infanterie légère, et certes elle ne pouvait être gardée par de meilleures troupes. La division du général Suchet formait la gauche du maréchal Lannes; celle du général Caffarelli formait sa droite, qui était appuyée sur la cavalerie du prince Murat. Celle-ci avait devant elle les hussards et chasseurs sous les ordres du général Kellermann, et les divisions de dragons Walther et Beaumont, et en réserve les divisions de cuirassiers des généraux Nansouty et d'Hautpoul, avec vingt-quatre pièces d'artillerie légère.

Le maréchal Bernadotte, c'est-à-dire le centre, avait à sa gauche la division du général Rivaud, appuyée à la droite du prince Murat, et à sa droite la division du général Drouet.

Le maréchal Soult, qui commandait la droite de l'armée, avait à sa gauche la division du général Vandamme, au centre la division du général Saint-Hilaire, à sa droite la division du général Legrand.

Le maréchal Davout était détaché sur la droite du général Legrand, qui gardait les débouchés des étangs, et des villages de Sokolnitz et de Celnitz. Il avait avec lui la division Friant et les dragons de la division du général Bourcier. La division du général Gudin devait se mettre de grand matin en marche de Nicolsburg, pour contenir le corps ennemi qui aurait pu déborder la droite.

L'Empereur, avec son fidèle compagnon de guerre, le maréchal Berthier, son premier aide-de-camp, le colonel-général Junot, et tout son état-major, se trouvait en réserve avec les dix bataillons de sa garde et les dix bataillons de grenadiers du général Oudinot, dont le général Duroc commandait une partie.

Cette réserve était rangée sur deux lignes, en colonnes par bataillon, à distance de déploiement, ayant dans les intervalles quarante pièces de canon servies par les canonniers de la garde. C'est avec cette réserve que l'Empereur avait le projet de se précipiter partout où il était nécessaire. On peut dire que cette réserve seule valait une armée.

A une heure du matin, l'Empereur monta à cheval pour parcourir ses postes, reconnaître les feux des bivouacs de l'ennemi, et se faire rendre compte par les grandes gardes de ce qu'elles avaient pu entendre des mouvements des Russes. Il apprit qu'ils avaient passé la nuit dans l'ivresse et des cris tumultueux, et qu'un corps d'infanterie russe s'était présenté au village de Sokolnitz, occupé par un régiment de la division du général Legrand, qui reçut ordre de le renforcer.

Le 11 frimaire, le jour parut enfin. Le soleil se leva radieux; et cet anniversaire du couronnement de l'Empereur, où allait se passer un des plus beaux faits d'armes du siècle, fut une des plus belles journées de l'automne.

Cette bataille, que les soldats s'obstinent à appeler *la journée des trois empereurs*, que d'autres appellent *la journée de l'anniversaire*, et que l'Empereur a nommée *la bataille d'Austerlitz*, sera à jamais mémorable dans les fastes de la grande nation.

L'Empereur, entouré de tous les maréchaux, attendait, pour donner ses derniers ordres, que l'horizon fût bien éclairci. Aux premiers rayons du soleil les ordres furent donnés, et chaque maréchal rejoignit son corps au grand galop.

L'Empereur dit, en passant sur le front de bandière de plusieurs régiments : « Soldats, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis; » et aussitôt les chapeaux au bout des baïonnettes, et des cris de *vive l'Empereur* ! furent le véritable signal du combat. Un instant après la canonnade se fit entendre à l'extrémité de la droite, que l'avant-garde ennemie avait déjà débordée ; mais la rencontre imprévue du maréchal Davout arrêta l'ennemi tout court, et le combat s'engagea.

Le maréchal Soult s'ébranle au même instant, se dirige sur les hauteurs du village de Pratzen avec les divisions des généraux Vandamme et Saint-Hilaire, et coupe entièrement la droite de l'ennemi, dont tous les mouvements devinrent incertains. Surprise par une marche de flanc pendant qu'elle fuyait, se croyant attaquée et se voyant attaquée, elle se regarde comme à demi-battue.

Le prince Murat s'ébranle avec sa cavalerie. La gauche, commandée par le maréchal Lannes, marche en échelons par régiments, comme à l'exercice. Une canonnade épouvantable s'engage sur toute la

ligne ; deux cents pièces de canon et près de deux cent mille hommes faisaient un bruit affreux : c'était un véritable combat de géants. Il n'y avait pas une heure qu'on se battait, et toute la gauche de l'ennemi était coupée. Sa droite se trouvait déjà arrivée à Austerlitz, quartier-général des deux empereurs, qui durent faire marcher sur-le-champ la garde de l'empereur de Russie, pour tâcher de rétablir la communication du centre avec la gauche. Un bataillon du 4e de ligne fut chargé par la garde impériale russe à cheval, et culbuté ; mais l'Empereur n'était pas loin : il s'aperçut de ce mouvement ; il ordonna au maréchal Bessières de se porter au secours de sa droite avec ses invincibles, et bientôt les deux gardes furent aux mains.

Le succès ne pouvait être douteux : dans un moment la garde russe fut en déroute. Colonel, artillerie, etendards, tout fut enlevé. Le régiment du grand-duc Constantin fut écrasé. Lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Des hauteurs d'Austerlitz, les deux empereurs virent la défaite de toute la garde russe. Au même moment le centre de l'armée, commandé par le maréchal Bernadotte, s'avança ; trois de ses régiments soutinrent une très belle charge de cavalerie. La gauche, commandée par le maréchal Lannes, donna trois fois. Toutes les charges furent victorieuses. La division du général Caffarelli s'est distinguée. Les divisions de cuirassiers se sont emparées des batteries de l'ennemi. A une heure après midi la victoire était décidée ; elle n'avait pas été un moment douteuse. Pas un homme de la réserve n'avait été nécessaire et n'avait donné nulle part. La canonnade ne se soutenait plus qu'à notre droite. Le corps de l'ennemi, qui avait été cerné et chassé de toutes ses hauteurs, se trouvait dans un bas-fond et acculé à un lac. L'Empereur s'y porta avec vingt pièces de canon. Ce corps fut chassé de position en position, et l'on vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à Aboukir, vingt mille hommes se jetant dans l'eau et se noyant dans les lacs.

Deux colonnes, chacune de quatre mille Russes, mettent bas les armes et se rendent prisonnières ; tout le parc de l'ennemi est pris. Les résultats de cette journée sont quarante drapeaux russes, parmi lesquels sont les étendards de la garde impériale ; un nombre considérable de prisonniers : l'état-major ne les connaît pas encore tous ; on avait déjà la note de vingt mille ; douze ou quinze généraux ; au moins quinze mille Russes tués restés sur le champ de bataille. Quoiqu'on n'ait pas encore les rapports, on peut, au premier coup-d'œil, évaluer notre perte à huit cents hommes tués et à quinze ou seize cents blessés. Cela n'étonnera pas les militaires, qui savent que ce n'est que dans la déroute qu'on perd des hommes, et nul autre corps que le bataillon du 4e n'a été rompu. Parmi les blessés sont le général Saint-Hilaire, qui, blessé au commencement de l'action, est resté toute la journée sur le champ de bataille ; il s'est couvert de gloire ; les généraux de division Kellermann et Walther, les généraux de brigade Valhubert, Thiébaut, Sébastiani, Compan et Rapp, aide-de-camp de l'Empereur. C'est ce dernier qui, en chargeant à la tête des grenadiers de la garde, a pris le prince Repnin, commandant les chevaliers de la garde impériale de Russie. Quant aux hommes qui se sont distingués, c'est toute l'armée qui s'est couverte de gloire. Elle a constamment chargé aux cris de *vive l'Empereur* ! et l'idée de célébrer si glorieusement l'anniversaire du couronnement animait encore le soldat.

L'armée française, quoique nombreuse et belle, était moins nombreuse que l'armée ennemie, qui était forte de cent cinq mille hommes, dont quatre-vingt mille Russes et quinze mille Autrichiens. La moitié de cette armée est détruite ; le reste a été mis en déroute complète, et la plus grande partie a jeté ses armes.

Cette journée coûtera des larmes de sang à Saint-Pétersbourg. Puisse-t-elle y faire rejeter avec indignation l'or de l'Angleterre ! et puisse ce jeune prince, que tant de vertus appelaient à être le père de ses sujets, s'arracher à l'influence de ces trente freluquets que l'Angleterre solde avec art, et dont les impertinences obscurcissent ses intentions, lui font perdre l'amour de ses soldats, et le jettent dans les opérations les plus erronées ! La nature, en le douant de si grandes qualités, l'avait appelé à être le consolateur de l'Europe. Des conseils perfides, en le rendant l'auxiliaire de l'Angleterre, le placeront dans l'histoire au rang des hommes qui, en perpétuant la guerre sur le continent, auront consolidé la tyrannie britannique sur les mers et fait le malheur de notre génération. Si la France ne peut arriver à la paix qu'aux conditions que l'aide-de-camp Dolgorouki a proposées à l'Empereur, et que M. de Novozilzof avait été chargé de porter, la Russie ne les obtiendrait pas, quand même son armée serait campée sur les hauteurs de Montmartre.

Dans une relation plus détaillée de cette bataille, l'état-major fera connaître ce que chaque corps, chaque officier, chaque général, ont fait pour illustrer le nom français et donner un témoignage de leur amour à leur Empereur.

Le 12, à la pointe du jour, le prince Jean de Lichtenstein, commandant l'armée autrichienne, est venu trouver l'Empereur

à son quartier-général, établi dans une grange. Il en a eu une longue audience. Cependant nous poursuivons nos succès. L'ennemi s'est retiré sur le chemin d'Austerlitz à Godding. Dans cette retraite, il prête le flanc; l'armée française est déjà sur ses derrières, et le suit l'épée dans les reins.

Jamais champ de bataille ne fut plus horrible. Du milieu de lacs immenses on entend encore les cris de milliers d'hommes qu'on ne peut secourir. Il faudra trois jours pour que tous les blessés ennemis soient évacués sur Brünn. Le cœur saigne. Puisse tant de sang versé, puissent tant de malheurs retomber enfin sur les perfides insulaires qui en sont la cause! puissent les lâches oligarques de Londres porter la peine de tant de maux!

Au bivouac, le 10 frimaire.

Soldats,

L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrünn, et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici.

Les positions que nous occupons sont formidables, et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

Soldats, je dirigerai moi-même tous vos bataillons, je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis; mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups: car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout, où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

Que sous prétexte d'emmener les blessés on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France; et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi.

Signé NAPOLÉON.

Par ordre,
Le Major-général de l'armée,
Maréchal BERTHIER.

Austerlitz, le 12 frimaire.

Soldats,

Je suis content de vous; vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été en moins de quatre heures ou coupée ou dispersée; ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs.

Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée; mais, comme je l'ai promis à mon peuple, avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux. Mais dans le même moment, nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir; et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis; projets téméraires et insensés, que, le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre Empereur, vous avez anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire: J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on réponde: Voilà un brave!

Signé, NAPOLÉON.

Circulaire à MM. les Evêques et aux Présidents de consistoire.

Austerlitz, le 12 frimaire an XIV.

M. l'évêque du diocèse de . . . . . .

La victoire éclatante que viennent de remporter nos armes sur les armées combinées d'Autriche et de Russie, commandées par les empereurs de Russie et d'Autriche en personne, est une preuve visible de la protection de Dieu, et demande qu'il

soit rendu, dans toute l'étendue de notre empire, de solennelles actions de grâces.

Nous espérons que des succès aussi marquants que ceux que nous avons obtenus à la journée d'Austerlitz, porteront enfin nos ennemis à éloigner d'eux les conseils perfides de l'Angleterre, seul moyen qui puisse ramener la paix sur le continent.

Au reçu de la présente, vous voudrez donc bien, selon l'usage, chanter un *Te Deum*, auquel notre intention est que toutes les autorités constituées et notre peuple assistent. Cette lettre n'étant à une autre fin, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le Ministre secrétaire d'Etat,

H.-B. MARET.

TRENTIÈME BULLETIN *(bis)*.

Austerlitz, le 12 frimaire an XIV.

En ce moment arrive au quartier-général la capitulation envoyée par le maréchal Augereau, du corps d'armée autrichien commandé par le général Jellachich. L'Empereur eût préféré que l'on eût gardé les prisonniers en France, cela eût-il dû occasionner quelques jours de blocus de plus; car l'expérience a prouvé que, renvoyés en Autriche, les soldats servent incontinent après.

Le général de Wrède, commandant les Bavarois, a eu différentes affaires en Bohême contre l'archiduc Ferdinand. Il a fait quelques centaines de prisonniers.

Le prince de Rohan, à la tête d'un corps de six mille hommes qui avait été coupé par le maréchal Ney et par le maréchal Augereau, s'est jeté sur Trente, a passé la gorge de Bonacio, et tenté de pénétrer à Venise. Il a été battu par le général Saint-Cyr, qui l'a fait prisonnier avec ses six mille hommes.

TRENTE-UNIÈME BULLETIN.

Austerlitz, le 14 frimaire an XIV.

L'Empereur est parti hier d'Austerlitz, et est allé à ses avant-postes près de Saruschitz, et s'est là placé à son bivouac. L'empereur d'Allemagne n'a pas tardé à arriver. Ces deux monarques ont eu une entrevue qui a duré deux heures. L'empereur d'Allemagne n'a pas dissimulé, tant de sa part que de la part de l'empereur de Russie, tout le mépris que leur inspirait la conduite de l'Angleterre. « Ce sont des marchands, a-t-il répété, qui mettent en feu le continent pour s'assurer le commerce du monde. »

Ces deux princes sont convenus d'un armistice et des principales conditions de la paix, qui sera négociée et terminée sous peu de jours.

L'empereur d'Allemagne a fait également connaître à l'Empereur, que l'empereur de Russie demandait à faire sa paix séparée, qu'il abandonnait entièrement les affaires de l'Angleterre et n'y prenait aucun intérêt.

L'empereur d'Allemagne répéta plusieurs fois dans la conversation : « Il n'y a point de doute, dans sa querelle avec l'Angleterre, la France a raison. » Il demanda aussi une trêve pour les restes de l'armée russe. L'Empereur lui fit observer que l'armée russe était cernée, que pas un homme ne pouvait échapper : « Mais, ajouta-t-il, je désire faire une chose agréable à l'empereur Alexandre : je laisserai passer l'armée russe, j'arrêterai la marche de mes colonnes ; mais Votre Majesté me promet que l'armée russe retournera en Russie, évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne et prussienne. » — « C'est l'intention de l'empereur Alexandre, a répondu l'empereur d'Allemagne ; je puis vous l'assurer : d'ailleurs, dans la nuit vous pourrez vous en convaincre par vos propres officiers. »

On assure que l'Empereur a dit à l'empereur d'Allemagne, en le faisant approcher du feu de son bivouac : « Je vous reçois dans le seul palais que j'habite depuis deux mois. » L'empereur d'Allemagne a répondu en riant : « Vous tirez si bon parti de cette habitation, qu'elle doit vous plaire. » C'est du moins ce que l'on croit avoir entendu. La nombreuse suite des deux princes n'était pas assez éloignée pour qu'elle ne pût entendre plusieurs choses.

L'Empereur a accompagné l'empereur d'Allemagne à sa voiture, et s'est fait présenter les deux princes de Lichtenstein et le général prince de Schwarzenberg. Après cela il est revenu coucher à Austerlitz.

On recueille tous les renseignements pour faire une belle description de la bataille d'Austerlitz. Un grand nombre d'ingénieurs lèvent le plan du champ de bataille. La perte des Russes a été immense : les généraux Kutuzoff et Buxhowden ont été blessés; dix ou douze généraux ont été tués : plusieurs aides-de-camps de l'empereur de Russie et un grand nombre d'officiers de distinction ont été tués. Ce n'est pas cent vingt pièces de canon qu'on a prises, mais cent cinquante. Les colonnes ennemies qui se jetèrent dans les lacs

furent favorisées par la glace : mais la canonnade la rompit, et des colonnes entières se noyèrent. Le soir de la journée, et pendant plusieurs heures de la nuit, l'Empereur a parcouru le champ de bataille et a fait enlever les blessés : spectacle horrible s'il en fut jamais ! L'Empereur, monté sur des chevaux très vite, passait avec la rapidité de l'éclair, et rien n'était plus touchant que de voir ces braves gens le reconnaître sur-le-champ ; les uns oubliaient leurs souffrances et disaient : Au moins, la victoire est-elle bien assurée ? Les autres : Je souffre depuis huit heures, et depuis le commencement de la bataillo je suis abandonué, mais j'ai bien fait mon devoir. D'autres : Vous devez être content de vos soldats aujourd'hui. A chaque soldat blessé l'Empereur laissait une garde qui le faisait transporter dans les ambulauces. Il est horrible de le dire : quarante-huit heures après la bataille, il y avait encore un grand nombre de Russes qu'on n'avait pu panser. Tous les Français le furent avant la nuit. Au lieu de quarante drapeaux, il y en a jusqu'à cette heure quarante-cinq, et l'on trouve encore les débris de plusieurs.

Rien n'égale la gaîté des soldats à leur bivouac. A peine aperçoivent-ils un officier de l'Empereur, qu'ils lui crient : l'Empereur a-t-il été content de nous ?

En passant devant le 28e de ligne, qui a beaucoup de conscrits du Calvados et de la Seine-Inférieure, l'Empereur lui dit : « J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui. » Ils ont tenu parole, les Normands se sont distingués. L'Empereur, qui connaît la composition de chaque régiment, a dit à chacun son mot ; et ce mot arrivait et parlait au cœur de ceux auxquels il était adressé, et devenait leur mot de ralliement au milieu du feu. Il dit au 57e : « Souvenez-vous qu'il y a bien des années que je vous ai surnommé *le Terrible*. » Il faudrait nommer tous les régiments de l'armée ; il n'en est aucun qui n'ait fait des prodiges de bravoure et d'intrépidité. C'est là le cas de dire que la mort s'épouvantait et fuyait devant nos rangs, pour s'élancer dans les rangs ennemis ; pas un corps n'a fait un mouvement rétrograde. L'Empereur disait : « J'ai livré trente batailles comme celle-ci, mais je n'en ai vu aucune où la victoire ait été si décidée, et les destins si peu balancés. » La garde à pied de l'Empereur n'a pu donner ; elle en pleurait de rage. Comme elle demandait absolument à faire quelque chose : « Réjouissez-vous de ne rien faire, lui dit l'Empereur : vous devez donner en réserve ; tant mieux si l'on a pas besoin de vous aujourd'hui. »

Trois colonels de la garde impériale russe sont pris avec le général qui la commandait. Les hussards de cette garde ont fait une charge sur la division Caffarelli. Cette seule charge leur a coûté trois cents hommes qui restèrent sur le champ de bataille. La cavalerie française s'est montrée supérieure et a parfaitement fait. A la fin de la bataille, l'Empereur a envoyé le colonel Dallemagne avec deux escadrons de sa garde en partisans, pour parcourir à la volonté les environs du champ de bataille, et ramener les fuyards. Il a pris plusieurs drapeaux, quinze pièces de canon, et fait quinze cents prisonniers. La garde regrette beaucoup le colonel des chasseurs à cheval Morland, tué d'un coup de mitraille en chargeant l'artillerie de la garde impériale russe. Cette artillerie fut prise, mais ce brave colonel trouva la mort. Nous n'avons eu aucun général tué. Le colonel Mazas, du 14e de ligne, brave homme, a été tué. Beaucoup de chefs de bataillon ont été blessés. Les voltigeurs ont rivalisé avec les grenadiers. Les 55e, 43e, 14e, 36e, 40e et 17e.... ; mais on n'ose nommer aucun corps, ce serait une injustice pour les autres ; ils ont tous fait l'impossible. Il n'y avait pas un officier, pas un général, pas un soldat qui ne fût décidé à vaincre ou à périr.

Il ne faut point taire un trait qui honore l'ennemi : le commandant de l'artillerie de la garde impériale russe venait de perdre ses pièces ; il rencontra l'Empereur : Sire, lui dit-il, faites-moi fusiller, je viens de perdre mes pièces. « Jeune homme, lui répondit l'Empereur, j'apprécie vos larmes, mais on peut être battu par mon armée, et avoir encore des titres à la gloire. »

Nos avant-postes sont arrivés à Olmütz ; l'impératrice et toute sa cour s'en sont sauvées en toute hâte.

Le colonel Corbineau, écuyer de l'Empereur, commandant le 5e régiment de chasseurs, a eu quatre chevaux tués ; au cinquième il a été blessé lui-même, après avoir enlevé un drapeau. Le prince Murat se loue beaucoup des belles manœuvres du général Kellermann, des belles charges des généraux Nansouty et d'Hautpoul, et enfin de tous les généraux ; mais il ne sait qui nommer, parce qu'il faudrait les nommer tous.

Les soldats du train ont mérité les éloges de l'armée. L'artillerie a fait un mal épouvantable à l'ennemi. Quand on en a rendu compte à l'Empereur, il a dit : Ces succès me font plaisir, car je n'oublie pas que c'est dans ce corps que j'ai commencé ma carrière militaire. »

L'aide-de-camp de l'Empereur, le général Savary, avait accompagné l'empereur d'Allemagne après l'entrevue, pour savoir si l'empereur de Russie adhérait à la capi-

tulation. Il a trouvé les débris de l'armée russe sans artillerie ni bagages et dans un épouvantable désordre; il était minuit; le général Meerfeld avait été repoussé de Godding par le maréchal Davout; l'armée russe était cernée; pas un homme ne pouvait s'échapper. Le prince Czartorinski introduisit le général Savary près de l'Empereur. « Dites à votre maître, lui cria ce prince, que je m'en vais; qu'il a fait hier des miracles; que cette journée a accru mon admiration pour lui; que c'est un prédestiné du ciel; qu'il faut à mon armée cent ans pour égaler la sienne. Mais puis-je me retirer avec sûreté? — Oui, Sire, lui dit le général Savary, si Votre Majesté ratifie ce que les deux empereurs de France et d'Allemagne ont arrêté dans leur entrevue. — Et qu'est-ce? — Que l'armée de Votre Majesté se retirera chez elle par les journées d'étape qui seront réglées par l'Empereur, et qu'elle évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne. A cette condition, j'ai l'ordre de l'Empereur de me rendre à nos avant-postes, qui vous ont déjà tourné, et d'y donner ses ordres pour protéger votre retraite, l'Empereur voulant respecter l'ami du Premier-Consul. — Quelle garantie faut-il pour cela? — Sire, votre parole. — Je vous la donne. » Cet aide-de-camp partit sur-le-champ au grand galop et se rendit auprès du maréchal Davout, auquel il donna l'ordre de cesser tout mouvement et de rester tranquille. Puisse cette générosité de l'empereur des Français ne pas être aussitôt oubliée en Russie que le beau procédé de l'Empereur, qui renvoya six-mille hommes à l'empereur Paul avec tant de grâce et de marques d'estime pour lui! Le général Savary avait causé une heure avec l'empereur de Russie, et l'avait trouvé tel que doit être un homme de cœur et de sens, quelques revers d'ailleurs qu'il ait éprouvés. Ce monarque lui demanda des détails sur la journée. « Vous étiez inférieurs à moi, lui dit-il, et cependant vous étiez supérieur sur tous les points d'attaque. — Sire, répondit le général Savary, c'est l'art de la guerre et le fruit de quinze ans de gloire; c'est la quarantième bataille que donne l'Empereur. — Cela est vrai; c'est un grand homme de guerre. Pour moi, c'est la première fois que je vois le feu. Je n'ai jamais eu la prétention de me mesurer avec lui. — Sire, quand vous aurez de l'expérience, vous le surpasserez peut-être. — Je m'en vais donc dans ma capitale. J'étais venu au secours de l'empereur d'Allemagne; il m'a fait dire qu'il est content; je le suis aussi. »

A son entrevue avec l'empereur d'Allemagne, l'Empereur lui a dit : « M. et Mme Colloredo, MM. Paget et Rasumowski ne font qu'un avec votre ministre Cobentzol : voilà les vraies causes de la guerre, et si Votre Majesté continue à se livrer à ces intrigants, elle ruinera toutes ses affaires et s'aliénera le cœur de ses sujets, elle, cependant, qui a tant de qualités pour être heureuse et aimée! »

Un major autrichien s'étant présenté aux avant-postes, porteur de dépêches de M. de Cobentzel pour M. de Stadion à Vienne, l'Empereur a dit : « Je ne veux rien de commun avec cet homme, qui s'est vendu à l'Angleterre pour payer ses dettes, et qui a ruiné son maître et sa nation, en suivant les conseils de sa sœur et de Mme Colloredo. »

L'Empereur fait le plus grand cas du prince Jean de Lichtenstein; il a dit plusieurs fois : « Comment, lorsqu'on a des hommes d'aussi grande distinction, laisse-t-on mener ses affaires par des sots et des intrigants? » Effectivement, le prince de Lichtenstein est un des hommes les plus distingués, non seulement par ses talents militaires, mais encore par ses qualités et ses connaissances.

On assure que l'Empereur a dit, après sa conférence avec l'empereur d'Allemagne : « Cet homme me fait faire une faute, car j'aurais pu suivre ma victoire, et prendre toute l'armée russe et autrichienne; mais, enfin, quelques larmes de moins seront versées. »

TRENTE-DEUXIÈME BULLETIN.

Austerlitz, le 15 frimaire an XIV.

Le général Friant, à la bataille d'Austerlitz, a eu quatre chevaux tués sous lui. Les colonels Conroux et Demoustier se sont fait remarquer. Les traits de courage sont si nombreux, qu'à mesure que le rapport en est fait à l'Empereur, il dit : « Il me faut toute ma puissance pour récompenser dignement toutes ces braves gens. »

Les Russes, en combattant, ont l'habitude de mettre leurs hâvre-sacs bas. Comme toute l'armée russe a été mise en deroute, nos soldats ont pris tous des hâvre-sacs. On a pris aussi une grande partie de ses bagages, et les soldats y ont trouvé beaucoup d'argent.

Le général Bertrand, qui avait été détaché après la bataille avec un escadron de la garde, a ramassé un grand nombre de prisonniers, dix-neuf pièces de canon et beaucoup de voitures remplies d'effets. Le nombre de pièces de canon prises jusqu'à cette heure se monte à cent soixante-dix.

L'Empereur a montré quelque mécontentement qu'on lui eût envoyé des pléni-

potentiaires la veille de la bataille, et qu'on eût ainsi prostitue le caractère diplomatique. Cela est digne de M. de Cobentzel, que toute la nation regarde comme un des principaux auteurs de tous ses malheurs.

Le prince Jean de Lichtenstein est venu trouver l'Empereur au château d'Austerlitz. L'Empereur lui a accordé une conférence de plusieurs heures. On remarque que l'Empereur cause volontiers avec cet officier général. Ce prince a conclu, avec le maréchal Berthier, un armistice de la teneur suivante :

M. de Talleyrand se rend à Nicolsbürg, où les négociations vont s'ouvrir.

Armistice conclu entre LL. MM. II. de France et d'Autriche.

S. M. l'empereur des Français et S. M. l'empereur d'Allemagne, voulant arriver à des négociations définitives pour mettre fin à la guerre qui désole les deux états, sont convenues au préalable de commencer par un armistice, lequel aura lieu jusqu'à la conclusion de la paix définitive ou jusqu'à la rupture des négociations; et, dans ce cas, l'armistice ne devra cesser que quinze jours après cette rupture, et la cessation de l'armistice sera notifiée aux plénipotentiaires des deux puissances et au quartier-général des deux armées.

Les conditions de l'armistice sont :

Art. Ier. La ligne des deux armées sera, en Moravie, le cercle d'Iglau, le cercle de Znaïm, le cercle de Brünn, la partie du cercle d'Olmütz, sur la rive droite de la petite rivière de Trezehoska, en avant de Prosnitz, jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la Marck; et la rive droite de la Marck jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans le Danube, y compris cependant Presbourg.

Il ne sera mis néanmoins aucune troupe française ni autrichienne dans un rayon de cinq à six lieues autour de Holitch, à la rive droite de la Marck.

La ligne des deux armées comprendra, en outre, dans le territoire à occuper par l'armée française, toute la Basse et Haute-Autriche, le Tyrol, l'état de Venise, la Carinthie, la Styrie, la Carniole, le comté de Goritz et l'Istrie; enfin, dans la Bohême, le cercle de Montabor, et tout ce qui est à l'est de la route de Tabor à Lima.

II. L'armée russe évacuera les états d'Autriche, ainsi que la Pologne autrichienne; savoir : la Moravie et la Hongrie, dans l'espace de quinze jours, et la Gallicie dans l'espace d'un mois. L'ordre de route de l'armée russe sera tracé, afin qu'on sache toujours où elle se trouve, ainsi que pour éviter tout malentendu.

III. Il ne sera fait, en Hongrie, aucune espèce de levée en masse ni d'insurrection, et en Bohême, aucune espèce de levée extraordinaire : aucune armée étrangère ne pourra entrer sur le territoire de la maison d'Autriche.

Des négociateurs se réuniront de part et d'autre à Nicolsbürg, pour procéder directement à l'ouverture des négociations, afin de parvenir à rétablir promptement la paix et la bonne harmonie entre les deux empereurs.

Fait double entre nous, soussignés, le maréchal Berthier, ministre de la guerre, major-général de la Grande-Armée, chargé des pleins pouvoirs de S. M. l'empereur des Français et roi d'Italie, et le prince Jean de Lichtenstein, lieutenant-général, chargé des pleins pouvoirs de S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie, etc.

A Austerlitz, le 15 frimaire an XIV (6 décembre 1805).

Signé, Maréchal Berthier, *et Jean, prince* de Lichtenstein, *lieutenant-général.*

TRENTE-TROISIÈME BULLETIN.

Austerlitz, le 16 frimaire an XIV.

Le général en chef Buxhowden a été tué, avec un grand nombre d'autres généraux russes dont on ignore les noms. Nos soldats ont ramassé une grande quantité de décorations. Le général russe Kutusoff a été blessé, et son beau-fils, jeune homme de grand mérite, a été tué.

On a fait compter les cadavres : il en résulte qu'il y a dix-huit mille Russes tués, six cents Autrichiens et neuf cents Français. Nous avons sept mille blessés russes. Tout compte fait, nous avons trois mille blessés français. Le général Roger Valhubert est mort des suites de ses blessures. Il a écrit à l'Empereur, une heure avant de mourir : « J'aurais voulu faire plus pour vous; je meurs dans une heure; je ne regrette pas la vie, puisque j'ai participé à une victoire qui vous assure un règne heureux. Quand vous penserez aux braves qui vous étaient dévoués, pensez à ma mémoire. Il me suffit de vous dire que j'ai une famille : je n'ai pas besoin de vous la recommander. »

Les généraux Kellermann, Sébastiani et Thiébaut sont hors de danger.

Les généraux Marisy et Demont sont blessés, mais beaucoup moins grièvement.

On sera sans doute bien aise de connaître les différents décrets que l'Empereur a pris successivement en faveur de l'armée; ils sont ci-joints.

Le corps du général Buxhowden, qui était à la gauche, était de vingt-sept mille hommes ; pas un n'a rejoint l'armée russe. Il a été plusieurs heures sous la mitraille de quarante pièces de canon, dont une partie servie par l'artillerie de la garde impériale, et sous la fusillade des divisions des généraux Saint-Hilaire et Friant. Le massacre a été horrible; la perte des Russes ne peut s'évaluer à moins de quarante-cinq mille hommes, et l'empereur de Russie ne s'en retournera pas chez lui avec plus de vingt-cinq mille hommes.

Puisse cette leçon profiter à ce jeune prince, et lui faire abandonner le conseil qu'a acheté l'Angleterre ! Puisse-t-il reprendre le véritable rôle qui convient à son pays et à son caractère, et secouer enfin le joug de ces vils oligarques de Londres ! Catherine-la-Grande connaissait bien le génie et les ressources de la Russie, lorsque, dans la première coalition, elle n'envoya point d'armée, et se contenta de secourir les coalisés par ses conseils et par ses vœux. Mais elle avait l'expérience d'un long règne et du caractère de sa nation. Elle avait réfléchi sur les dangers des coalitions. Cette expérience ne peut être acquise à vingt-quatre ans.

Lorsque Paul, son fils, fit marcher des armées contre la France, il sentit bientôt que les erreurs les plus courtes sont les meilleures ; et après une campagne il retira ses troupes. Si Worouzoff, qui est à Londres, n'était pas plus Anglais que Russe, il faudrait avoir une bien petite idée de ses talents pour supposer qu'il eût pu penser que soixante, quatre-vingts, cent mille Russes parviendraient à déshonorer la France, à lui faire subir le joug de l'Angleterre, à lui faire abandonner la Belgique, et à forcer l'Empereur à livrer sa couronne de fer à la race dégénérée des rois de Sardaigne.

Les troupes russes sont braves, mais beaucoup moins braves que les troupes françaises. Leurs généraux sont d'une inexpérience, et les soldats d'une ignorance et d'une pesanteur qui rendent leurs armées, en vérité, peu redoutables. Et d'ailleurs, en supposant des victoires aux Russes, il eût fallu dépeupler la Russie pour arriver au but insensé que lui avaient prescrit les oligarques de Londres.

La bataille d'Austerlitz a été donnée sur le tombeau du célèbre Kaunitz. Cette circonstance a fait la plus grande impression sur la tête des Viennois. A force de prudence et de bonne conduite, et en la maintenant toujours en bonne harmonie avec la France, il avait porté l'Autriche à un haut degré de prospérité.

L'Empereur a mandé à Brünn M. de Talleyrand, qui était à Vienne. Les négociations vont s'ouvrir à Nicolsburg.

M. Maret avait joint à Austerlitz Sa Majesté, qui y a signé le travail des ministres et du conseil d'état.

L'Empereur a couché ce soir à Brünn

Brünn, le 7 frimaire an XIV.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Il sera levé une contribution de cent millions de francs (argent de France) sur l'Autriche, la Moravie et les autres provinces de la maison d'Autriche occupées par l'armée française.

II. Cette somme est donnée en gratification à l'armée, conformément à l'état de distribution que nous arrêterons.

III. Le prix de tous les magasins de sel, de tabac, des fusils, de la poudre et des munitions de guerre, qui ne sont pas nécessaires à l'armement de notre armée, et que notre général d'artillerie ne fera point transporter en France, et que nous jugerons devoir être vendus, sera versé dans la caisse de notre armée pour lui être distribué en gratifications.

IV. Sur les premiers fonds qui rentreront de cette distribution, ainsi que sur ceux provenant de la contribution de Souabe, il sera payé trois mois de solde en gratification à tout général, officier et soldat qui a été ou sera blessé dans la présente guerre.

V. Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

Signé, Napoléon.

Par l'Empereur,

Le Ministre secrétaire d'État,

Signé, H.-B. Maret.

De notre camp impérial d'Austerlitz, le 16 frimaire an XIV.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Les veuves des généraux morts à la bataille d'Austerlitz jouiront d'une pension de 6,000 francs leur vie durant; les veuves des colonels et des majors, d'une pension de 2,400 francs; les veuves des capitaines, d'une pension de 1,200 francs; les veuves des lieutenants et sous-lieutenants, d'une pension de 800 francs; les veuves des soldats, d'une pension de 200 francs.

II. Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera

mis à l'ordre du jour de l'armée et inséré au Bulletin des lois.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le Ministre secrétaire d'État,

Signé, H.-B. MARET.

De notre camp impérial d'Austerlitz, le 16 frimaire an XIV.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, avons décrété et décrétons ce qui suit :

ART. 1er. Nous adoptons tous les enfants des généraux, officiers et soldats français morts à la bataille d'Austerlitz.

II. Ils seront tous entretenus et élevés à nos frais ; les garçons dans notre palais impérial de Rambouillet, et les filles dans notre palais impérial de Saint-Germain. Les garçons seront ensuite placés et les filles mariées par nous.

III. Indépendamment de leurs noms de baptême et de famille, ils auront le droit d'y joindre celui de Napoléon. Notre grand-juge fera remplir, à cet égard, toutes les formalités voulues par le Code civil.

IV. Notre grand-maréchal du palais, et notre intendant-général de la couronne, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera mis à l'ordre du jour de l'armée et inséré au Bulletin des lois.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le Ministre secrétaire d'État,

Signé, H.-B. MARET.

TRENTE-QUATRIÈME BULLETIN.

Brünn, le 19 frimaire an XIV.

L'Empereur a reçu aujourd'hui M. le prince Repnin, fait prisonnier à la bataille d'Austerlitz à la tête des chevaliers-gardes, dont il était le colonel. Sa Majesté lui a dit qu'elle ne voulait pas priver l'empereur Alexandre d'aussi braves gens, et qu'il pouvait réunir tous les prisonniers de la garde impériale russe, et retourner avec eux en Russie. Sa Majesté a exprimé le regret que l'empereur de Russie eût voulu livrer bataille, et a dit que ce monarque, s'il l'avait cru la veille, aurait épargné le sang et l'honneur de son armée.

M. le prince Jean de Lichtenstein est arrivé hier avec de pleins pouvoirs. Les conférences, entre lui et M. de Talleyrand, sont en pleine activité.

Le premier aide-de-camp Junot, que Sa Majesté avait envoyé auprès des empereurs d'Allemagne et de Russie, a vu à Holitz l'empereur d'Allemagne, qui l'a reçu avec beaucoup de grâce et de distinction. Il n'a pu continuer sa mission, parce que l'empereur Alexandre était parti en poste pour Saint-Pétersbourg, ainsi que le général Kutuzoff.

Sa Majesté a reçu à Brünn M. d'Haugwitzs, et a paru très satisfaite de tout ce que lui a dit ce plénipotentiaire, qu'elle a accueilli d'une manière d'autant plus distinguée, qu'il s'est toujours défendu de la dépendance de l'Angleterre, et que c'est à ses conseils qu'on doit attribuer la grande considération et la prospérité dont jouit la Prusse. On ne pourrait en dire autant d'un autre ministre qui, né en Hanovre, n'a pas été inaccessible à la pluie d'or. Mais toutes les intrigues ont été et seront impuissantes contre le bon esprit et la haute sagesse du roi de Prusse. Au reste, la nation française ne dépend de personne, et cent cinquante mille ennemis de plus n'auraient fait autre chose que de rendre la guerre plus longue. La France et la Prusse, dans ces circonstances, ont eu à se louer de M. le duc de Brunswick, de MM. de Mollendorff, de Knobelsdorff, Lombard, et surtout du Roi lui-même. Les intrigues anglaises ont souvent paru gagner du terrain; mais comme, en dernière analyse, on ne pouvait arriver à aucun parti sans aborder de front la question, toutes les intrigues ont échoué devant la volonté du Roi. En vérité, ceux qui les conduisaient, abusaient étrangement de sa confiance : la Prusse peut-elle avoir un ami plus solide et plus désintéressé que la France.

La Russie est la seule puissance en Europe qui puisse faire une guerre de fantaisie : après une bataille perdue ou gagnée, les Russes s'en vont; la France, l'Autriche, la Prusse, au contraire, doivent méditer longtemps les résultats de la guerre : une ou deux batailles sont insuffisantes pour en épuiser toutes les chances.

Les paysans de Moravie tuent les Russes partout où ils les rencontrent isolés. Ils en ont déjà massacré une centaine. L'empereur des Français a donné des ordres pour que des patrouilles de cavalerie parcourent les campagnes et empêchent ces excès. Puisque l'armée ennemie se retire, les Russes qu'elle laisse après elle sont sous la protection du vainqueur. Il est vrai qu'ils ont commis tant de désordres, tant de brigandages, qu'on ne doit pas s'étonner de ces vengeances. Ils maltraitaient les pauvres comme les riches : trois cents coups de bâton leur paraissaient une légère offense. Il n'est point d'attentats qu'ils n'aient commis. Le pillage,

l'incendie des villages, le massacre, tels étaient leurs jeux; ils ont même tué des prêtres jusque sur les autels. Malheur au souverain qui attirera jamais un tel fléau sur son territoire ! La bataille d'Austerlitz a été une victoire européenne, puisqu'elle a fait tomber le prestige qui semblait s'attacher au nom de ces *barbares*. Ce mot ne peut s'appliquer cependant ni à la cour, ni au plus grand nombre des officiers, ni aux habitants des villes, qui sont au contraire civilisés jusqu'à la corruption.

TRENTE-CINQUIEME BULLETIN.

Brünn, le 20 frimaire an XIV.

L'armée russe s'est mise en marche le 17 frimaire, sur trois colonnes, pour retourner en Russie : la première a pris le chemin de Cracovie et de Thérespol; la seconde, celui de Kaschau, Lemberg et Brody ; et la troisième, celui de Cizrnau, Watrell et Hussiatin. A la tête de la première est parti l'empereur de Russie, avec son frère le grand-duc Constantin.

Indépendamment de l'artillerie de bataille, un parc entier de cent pièces de canon a été pris aux Russes avec tous leurs caissons.

L'Empereur est allé voir ce parc ; il a ordonné que toutes les pièces prises fussent transportées en France. Il est sans exemple que, dans une bataille, on ait pris cent cinquante à cent soixante pièces de canon, toutes ayant fait feu et servi dans l'action.

Le chef d'escadron Chaloppin, aide-de-camp du maréchal Bernadotte, a été tué.

Les colonels Lacour, du 5e régiment de dragons ; Digeon, du 26e de chasseurs ; Bessières, du 11e de chasseurs, frère du maréchal Bessières; Gérard, colonel, aide-de-camp du maréchal Bernadotte ; Marès, colonel, aide-de-camp du maréchal Davout, ont été blessés.

Les chefs de bataillon Perrier, du 36e régiment d'infanterie de ligne ; Guye, du 4e de ligne ; Schwiler, du 57e de ligne ; les chefs d'escadron Grumblot, du 2e régiment de carabiniers ; Didelon, du 9e de dragons; Boudichon, du 4e de hussards ; le chef de bataillon du génie Abrissot ; Rabier et Mohillard, du 55e de ligne ; Proffil, du 43e ; et les chefs d'escadron Tréville, du 26e de chasseurs, et David, du 2e de hussards, ont été blessés.

Les chefs d'escadron des chasseurs à cheval de la garde impériale Bayermann, Bohin et Tiry, ont été blessés.

Le capitaine Tervé, des chasseurs à cheval de la garde, est mort des suites de ses blessures.

Le capitaine Geist, les lieutenants Bureau, Barbanègre, Guyot, Fournier, Adet, Bayeux et Renno, des chasseurs à cheval de la garde, et les lieutenants Menager et Rollet, des grenadiers à cheval de la garde, ont été blessés.

TRENTE-SIXIÈME BULLETIN.

Schœnbrünn, le 23 frimaire an XIV.

Ce sera un recueil d'un grand intérêt que celui des traits de bravoure qui ont illustré la Grande-Armée.

Un carabinier du 10e régiment d'infanterie légère a le bras gauche emporté par un boulet de canon : *Aide-moi*, dit-il à son camarade, *à ôter mon sac, et cours me venger : je n'ai pas besoin d'autres secours.* Il met ensuite son sac sur son bras droit, et marche seul vers l'ambulance.

Le général Thiébaut, dangereusement blessé, était transporté par quatre prisonniers russes : six Français blessés l'aperçoivent, chassent les Russes et saisissent le brancard, en disant : *C'est à nous seuls qu'appartient l'honneur de porter un général français blessé.*

Le général Valhubert a la cuisse emportée d'un coup de canon ; quatre soldats se présentent pour l'enlever : « Souvenez-vous de l'ordre du jour, leur dit-il d'une voix de tonnerre, et serrez vos rangs. Si vous revenez vainqueurs, on me relèvera après la bataille; si vous êtes vaincus, je n'attache plus de prix à la vie. »

Ce général est le seul dont on ait à regretter la perte ; tous les autres généraux blessés sont en pleine guérison.

Les bataillons des tirailleurs du Pô et des tirailleurs corses se sont bravement comportés dans la défense du village de Strolitz. Le colonel Franceschi, avec le 8e de hussards, s'est fait remarquer par son courage et sa bonne conduite.

On a fait écouler l'eau du lac, sur lequel de nombreux corps russes s'étaient enfuis le jour de la bataille d'Austerlitz, et l'on en a retiré quarante-neuf pièces de canon russes et une grande quantité de cadavres.

L'Empereur est arrivé ici, avant-hier 21, à dix heures du soir.

Il a reçu hier la députation des Maires de Paris, qui lui a été présentée par S. A. S. le prince Murat.

TRENTE-SEPTIÈME BULLETIN.

Schœnbrünn, le 5 nivôse an XIV.

Voici la position de l'armée aujourd'hui :

Le maréchal Bernadotte occupe la Bohême;

Le maréchal Mortier la Moravie;

Le maréchal Davout occupe Presbourg, capitale de la Hongrie;

Le maréchal Soult occupe Vienne;

Le maréchal Ney occupe la Carinthie;

Le général Marmont la Styrie;

Le maréchal Masséna la Carniole;

Le maréchal Augereau reste en réserve en Souabe;

Le maréchal Masséna, avec l'armée d'Italie, est devenu huitième corps de la Grande-Armée.

Le prince Eugène a le commandement en chef de toutes les troupes qui sont dans le pays de Venise et dans le royaume d'Italie.

Le général Saint-Cyr marche à grandes journées sur Naples, pour punir la trahison de la Reine et précipiter du trône cette femme criminelle, qui, avec tant d'impudeur, a violé tout ce qui est sacré parmi les hommes. On a voulu intercéder pour elle auprès de l'Empereur; il a répondu : « Les hostilités dussent-elles recommencer, et la nation soutenir une guerre de trente ans, une si atroce perfidie ne peut être pardonnée. La reine de Naples a cessé de régner; ce dernier crime a rempli sa destinée; qu'elle aille à Londres augmenter le nombre des intrigants et former un comité d'encre sympathique avec Drake, Spencer Smith, Taylor, Wickam : elle pourra y appeler, si elle le juge convenable, le baron d'Armfeld, MM. de Fersen, d'Antraigues, et le moine Morus. »

M. de Talleyrand est à Presbourg, où l'on négocie. Les plénipotentiaires de l'empereur d'Autriche sont le prince Jean de Lichtenstein et le général Giulay.

Le prince Charles a demandé à voir l'Empereur. Sa Majesté aura demain une entrevue avec ce prince, à la maison de chasse de Stamersdorff, à trois lieues de Vienne.

L'Empereur passe aujourd'hui la revue de la division Legrand, près Laxembourg.

L'Empereur ne prend à Vienne aucun divertissement. Il a reçu fort peu de personnes.

Pendant quelques jours le temps a été assez froid : la journée d'aujourd'hui est fort belle.

L'Empereur a fait une grande quantité de promotions dans l'armée et dans la Légion-d'Honneur; mais les grades qu'il a à sa disposition peuvent difficilement récompenser tant de braves.

L'électeur de Würtemberg a envoyé à l'Empereur le grand-cordon de l'ordre de Würtemberg, avec trois autres, qui ont été donnés au sénateur Harville, premier écuyer de l'impératrice, au maréchal Kellermann et au général Marmont.

L'Empereur a donné le grand-cordon de la Légion-d'Honneur à l'Électeur, au Prince-Électoral et au prince Paul, ses fils, et à ses frères les princes Eugène-Frédéric-Henri et Guillaume-Frédéric-Philippe; il a connu ces deux derniers princes à son passage à Louisbourg, et a été bien aise de leur donner une preuve de l'opinion qu'il a conçue de leur mérite.

Les électeurs de Bavière et de Würtemberg vont prendre le titre de rois; récompense qu'ils ont méritée par l'attachement et l'amitié qu'ils ont montrés à l'Empereur dans toutes ces circonstances.

L'Empereur a témoigné son mécontentement qu'on eût osé faire à Mayence une proclamation signée de son nom, et qu'on a remplie de sottises. Elle est datée d'Olmütz, où l'Empereur n'a jamais été; et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle a été mise à l'ordre du jour de l'armée de Mayence. Quel que soit l'individu qui en est l'auteur, il sera puni suivant la rigueur des lois. Est-il un plus grand crime, dans un état civilisé, que d'abuser du nom du souverain ?

L'empereur d'Autriche est toujours à Holitsch.

Un grand nombre de blessés sont guéris. L'armée est en meilleur état qu'elle n'a jamais été. Le prince Murat rend compte que sa cavalerie a presque doublé depuis la bataille d'Austerlitz. Tous les chevaux qui, par suite des marches forcées, étaient restés en route, sont rétablis et ont rejoint leur corps. Plus de deux mille pièces de canon sont évacuées de l'arsenal de Vienne sur la France. L'Empereur a ordonné qu'il y aurait une salle au musée Napoléon destinée à recevoir les choses curieuses qui ont été recueillies à Vienne.

Il a fait rendre à la Bavière les canons et les drapeaux qui lui ont été pris en 1740. Les Bavarois faisaient alors cause commune avec la France; mais la France était gouvernée par un prêtre pusillanime.

Les peuples d'Italie ont montré beaucoup d'énergie. L'Empereur a dit plusieurs fois : « Pourquoi mes peuples d'Italie ne paraîtraient-ils pas avec gloire sur la scène du monde? ils sont pleins d'esprit et de passion : dès lors il est facile de leur donner des qualités militaires. » Les canonniers italiens de la garde royale se sont

couverts de gloire à la bataille d'Austerlitz, et ont mérité l'estime de tous les vieux canonniers français. La garde royale a toujours marché avec la garde impériale, et a été partout digne d'elle.

Venise sera réunie au royaume d'Italie.

Les villes de Bologne et de Brescia sont toujours les premières à se distinguer par leur énergie; aussi l'Empereur, en recevant les adresses de ces villes, a-t-il dit : « Je sais que les villes de Bologne et de Bressia *sono miei di cuore.* »

L'Empereur a fort approuvé les dispositions du prince Louis pour la défense de la Hollande, la bonne disposition qu'il a prise à Nimègue, et les mesures qu'il a proposées pour garantir les frontières du Nord.

Proclamation de l'empereur Napoléon à l'armée.

Vienne, le 29 décembre.

Soldats,

La paix entre moi et l'empereur d'Autriche est signée. Vous avez, dans cette arrière-saison, fait deux campagnes; vous avez rempli tout ce que j'attendais de vous. Je vais partir pour me rendre dans ma capitale. J'ai accordé de l'avancement et des récompenses à ceux qui se sont le plus distingués : je vous tiendrai tout ce que je vous ai promis. Vous avez vu votre Empereur partager avec vous vos périls et vos fatigues; je veux aussi que vous veniez le voir entouré de la grandeur et de la splendeur qui appartiennent au souverain du premier peuple de l'univers. Je donnerai une grande fête aux premiers jours de mai à Paris; vous y serez tous, et après, nous irons où nous appelleront le bonheur de notre patrie et les intérêts de notre gloire.

Soldats, pendant ces trois mois, qui vous seront nécessaires pour retourner en France, soyez le modèle de toutes les armées : ce ne sont plus des preuves de courage et d'intrépidité que vous êtes appelés à donner, mais d'une sévère discipline. Que mes alliés n'aient pas à se plaindre de votre passage; et, en arrivant sur ce territoire sacré, comportez-vous comme des enfants au milieu de leur famille; mon peuple se comportera avec vous comme il le doit envers ses héros et ses défenseurs.

Soldats, l'idee que je vous verrai tous, avant six mois, rangés autour de mon palais, sourit à mon cœur, et j'éprouve d'avance les plus tendres émotions : nous célébrerons la mémoire de ceux qui, dans ces deux campagnes, sont morts au champ d'honneur; et le monde vous verra tout prêts à imiter leur exemple, et à faire encore plus que nous n'avons fait, s'il le faut, contre ceux qui voudraient attaquer notre bonheur, ou qui se laisseraient séduire par l'or corrupteur des éternels ennemis du continent.

NAPOLÉON.

Schœnbrünn, le 6 nivôse an XIV.

Par l'Empereur,

Le Major-général,

Maréchal BERTHIER.

Proclamation de l'empereur Napoléon.

Habitants de la ville de Vienne,

J'ai signé la paix avec l'empereur d'Autriche. Prêt à partir pour ma capitale, je veux que vous sachiez l'estime que je vous porte, et le contentement que j'ai de votre conduite pendant le temps que vous avez été sous ma loi. Je vous ai donné un exemple inouï jusqu'à présent dans l'histoire des nations : dix mille hommes de votre garde nationale sont restés armés, ont gardé vos portes; votre arsenal tout entier est demeuré en votre pouvoir; et, pendant ce temps là, je courais les chances les plus hasardeuses de la guerre. Je me suis confié en vos sentiments d'honneur, de bonne foi, de loyauté; vous avez justifié ma confiance.

Habitants de Vienne, je sais que vous avez tous blâmé la guerre que des ministres, vendus à l'Angleterre, ont suscitée sur le continent. Votre souverain est éclairé sur les menées de ces ministres corrompus; il est livré tout entier aux grandes qualités qui le distinguent, et désormais j'espère pour vous et pour le continent des jours plus heureux.

Habitants de Vienne, je me suis peu montré parmi vous, non par dédain ou par un vain orgueil; mais je n'ai pas voulu distraire en vous aucun des sentiments que vous deviez au Prince, avec qui j'étais dans l'intention de faire une prompte paix. En vous quittant, recevez, comme un présent qui vous prouve mon estime, votre arsenal intact, que les lois de la guerre ont rendu ma propriété : servez-vous en toujours pour le maintien de l'ordre. Tous les maux que vous avez soufferts, attribuez-les aux malheurs inséparables de la guerre; et tous les ménagements que mon armée a apportés dans vos contrées, vous les devez à l'estime que vous avez méritée.

Schœnbrünn, le 6 nivôse an XIV.

Signé NAPOLÉON.

Par ordre de l'Empereur,

Le Major-général,

Maréchal BERTHIER

QUATRIEME COALITION.

(1806. — 1807.)

CAMPAGNES DE PRUSSE ET DE POLOGNE.

Proclamation de l'Empereur et Roi.

Soldats,

L'ordre pour votre rentrée en France était parti ; vous vous en étiez déjà rapprochés de plusieurs marches. Des fêtes triomphales vous attendaient, et les préparatifs pour vous recevoir étaient commencés dans la capitale.

Mais, lorsque nous nous abandonnions à cette trop confiante sécurité, de nouvelles trames s'ourdissaient sous le masque de l'amitié et de l'alliance. Des cris de guerre se sont fait entendre à Berlin ; depuis deux mois nous sommes provoqués tous les jours davantage.

La même faction, le même esprit de vertige qui, à la faveur de nos dissensions intestines, conduisit, il y a quatorze ans, les Prussiens au milieu des plaines de la Champagne, domine dans leurs conseils. Si ce n'est plus Paris qu'ils veulent brûler et renverser jusque dans ses fondements, c'est aujourd'hui leurs drapeaux qu'ils se vantent de planter dans les capitales de nos alliés ; c'est la Saxe qu'ils veulent obliger à renoncer, par une transaction honteuse, à son indépendance, en la rangeant au nombre de leurs provinces; c'est enfin vos lauriers qu'ils veulent arracher de votre front. Ils veulent que nous évacuions l'Allemagne à l'aspect de leur armée ! Les insensés ! ! ! qu'ils sachent donc qu'il serait mille fois plus facile de détruire la grande capitale que de flétrir l'honneur des enfants du grand peuple et de ses alliés. Leurs projets furent confondus alors; ils trouvèrent dans les plaines de la Champagne la défaite, la mort et la honte : mais les leçons de l'expérience s'effacent, et il est des hommes chez lesquels le sentiment de la haine et de la jalousie ne meurt jamais.

Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille retourner en France par un autre chemin que par celui de l'honneur. Nous ne devons y rentrer que sous des arcs de triomphe.

Eh quoi ! aurions-nous donc bravé les saisons, les mers, les déserts; vaincu l'Europe plusieurs fois coalisée contre nous ; porté notre gloire de l'Orient à l'Occident, pour retourner aujourd'hui dans notre patrie comme des transfuges, après avoir abandonné nos alliés, et pour entendre dire que l'aigle française a fui épouvantée à l'aspect des armées prussiennes.... Mais déjà ils sont arrivés sur nos avant-postes.

Marchons donc, puisque la modération n'a pu les faire sortir de cette étonnante ivresse. Que l'armée prussienne éprouve le même sort qu'elle éprouva il y a quatorze ans ! qu'ils apprennent que s'il est facile d'acquérir un accroissement de domaines et de puissance avec l'amitié du grand peuple, son inimitié (qu'on ne peut peut provoquer que par l'abandon de tout esprit de sagesse et de raison) est plus terrible que les tempêtes de l'Océan.

Donné en notre quartier impérial, à Bamberg, le 6 octobre 1806.

Signé, NAPOLÉON.

Pour ampliation :

Le Major-général prince de Neuchâtel et Valengin,

Signé, Maréchal BERTHIER.

PREMIER BULLETIN.

Bamberg, le 8 octobre 1806.

La paix avec la Russie, conclue et signée le 20 juillet, des négociations avec l'Angleterre, entamées et presque conduites à leur maturité, avaient porté l'alarme à Berlin. Les bruits vagues qui se multiplièrent, et la conscience des torts de ce cabinet envers toutes les puissances, qu'il avait successivement trahies, le portèrent

à ajouter croyance aux bruits répandus qu'un des articles secrets du traité conclu avec la Russie donnait la Pologne au prince Constantin, avec le titre de roi, la Silésie à l'Autriche, en échange de la portion autrichienne de la Pologne, et le Hanovre à l'Angleterre. Il se persuada enfin que ces trois puissances étaient d'accord avec la France, et que de cet accord résultait un danger imminent pour la Prusse.

Les torts de la Prusse envers la France remontaient à des époques fort éloignées. La première, elle avait armé pour profiter de nos dissensions intestines. On la vit ensuite courir aux armes au moment de l'invasion du duc d'York en Hollande; et lors des évènements de la dernière guerre, quoiqu'elle n'eût aucun motif de mécontentement contre la France, elle arma de nouveau, et signa, le 1er octobre 1805, ce fameux traité de Postdam, qui fut, un mois après, remplacé par le traité de Vienne.

Elle avait des torts envers la Russie, qui ne peut oublier l'inexécution du traité de Postdam et la conclusion subséquente du traité de Vienne.

Ses torts envers l'empereur d'Allemagne et le corps germanique, plus nombreux et plus anciens, ont été connus de tous les temps. Elle se tint toujours en opposition avec la diète. Quand le corps germanique était en guerre, elle était en paix avec ses ennemis. Jamais ses traités avec l'Autriche ne recevaient d'exécution, et sa constante étude était d'exciter les puissances au combat, afin de pouvoir, au moment de la paix, venir recueillir les fruits de son adresse et de leurs succès.

Ceux qui supposeraient que tant de versatilité tient à un défaut de moralité de la part du prince, seraient dans une grande erreur. Depuis quinze ans la cour de Berlin est une arène où les partis se combattent et triomphent tour-à-tour; l'un veut la guerre, et l'autre la paix. Le moindre évènement politique, le plus léger incident donne l'avantage à l'un ou à l'autre; et le Roi, au milieu de ce mouvement des passions opposées, au sein de ce dédale d'intrigues, flotte incertain sans cesser un moment d'être honnête homme.

Le 11 août, un courrier de M. le marquis de Lucchesini arriva à Berlin, et y porta, dans les termes les plus positifs, l'assurance de ces prétendues dispositions, par lesquelles la France et la Russie seraient convenues, par le traité du 20 juillet, de rétablir le royaume de Pologne et d'enlever la Silésie à la Prusse. Les partisans de la guerre s'enflammèrent aussitôt; ils firent violence aux sentiments personnels du Roi; quarante courriers partirent dans une seule nuit, et l'on courut aux armes.

La nouvelle de cette explosion soudaine parvint à Paris le 20 du même mois. On plaignit un allié si cruellement abusé; on lui donna sur-le-champ des explications, des assurances précises, et comme une erreur manifeste était le seul motif de ces armements imprévus, on espérait que la réflexion calmerait une effervescence aussi peu motivée.

Cependant le traité signé à Paris ne fut pas ratifié à Saint-Pétersbourg, et des renseignements de toute espèce ne tardèrent pas à faire connaître à la Prusse, que M. le marquis de Lucchesini avait puisé ses renseignements dans les réunions les plus suspectes de la capitale, et parmi les hommes d'intrigue qui composaient sa société habituelle. En conséquence, il fut rappelé; on annonça pour lui succéder M. le baron de Knobelsdorff, homme d'un caractère plein de droiture et de franchise, d'une moralité parfaite.

Cet envoyé extraordinaire arriva bientôt à Paris, porteur d'une lettre du roi de Prusse, datée du 13 août.

Cette lettre était remplie d'expressions obligeantes et de déclarations pacifiques, et l'Empereur y répondit d'une manière franche et rassurante.

Le lendemain du jour où partit le courrier porteur de cette réponse, on apprit que des chansons outrageantes pour la France avaient été chantées sur le théâtre de Berlin; qu'aussitôt après le départ de M. de Knobelsdorff les armements avaient redoublé, et quoique les hommes demeurés de sang-froid eussent rougi de ces fausses alarmes, le parti de la guerre, soufflant la discorde de tous côtés, avait si bien exalté toutes les têtes, que le Roi se trouvait dans l'impuissance de résister au torrent.

On commença dès lors à comprendre à Paris que le parti de la paix, ayant lui-même été alarmé des assurances mensongères et des apparences trompeuses, avait perdu tous ses avantages, tandis que le parti de la guerre, mettant à profit l'erreur dans laquelle ses adversaires s'étaient laissé entraîner, avait ajouté provocation à provocation, et accumulé insulte sur insulte, et que les choses étaient arrivées à un tel point, qu'on ne pourrait sortir de cette situation que par la guerre.

L'Empereur vit alors que telle était la force des circonstances, qu'il ne pouvait éviter de prendre les armes contre son allié. Il ordonna des préparatifs.

Tout marchait à Berlin avec une grande rapidité; les troupes prussiennes entrèrent en Saxe, arrivèrent sur les frontières de la confédération, et insultèrent les avant-postes.

Le 24 septembre, la garde impériale partit de Paris pour Bamberg, où elle est arrivée le 6 octobre. Les ordres furent ex-

pédiés pour l'armée, et tout se mit en mouvement.

Ce fut le 25 septembre que l'Empereur quitta Paris; le 28 il était à Mayence, le 2 octobre à Würtzbourg, et le 6 à Bamberg.

Le même jour, deux coups de carabine furent tirés, par les hussards prussiens, sur un officier de l'état-major français. Les deux armées pouvaient se considérer comme en présence.

Le 7, S. M. l'Empereur reçut un courrier de Mayence, dépêché par le prince de Bénévent, qui était porteur de deux dépêches importantes : l'une était une lettre du roi de Prusse, d'une vingtaine de pages, qui n'était réellement qu'un mauvais pamphlet contre la France, dans le genre de ceux que le cabinet anglais fait faire par ses écrivains à 500 liv. st. par an. L'Empereur n'en acheva point la lecture, et dit aux personnes qui l'entouraient : « Je » plains mon frère le roi de Prusse, il » n'entend pas le français : il n'a pas sûrement lu cette rapsodie. » A cette lettre était jointe la célèbre note de M. Knobelsdorff. « Maréchal, dit l'Empereur au maré» chal Berthier, on nous donne un rendez» vous d'honneur pour le 8; jamais un » Français n'y a manqué; mais comme on » dit qu'il y a une belle reine qui veut » être témoin des combats, soyons cour» tois, et marchons, sans nous coucher, » pour la Saxe. » L'Empereur avait raison de parler ainsi, car la reine de Prusse est à l'armée, habillée en amazone, portant l'uniforme de son régiment de dragons, écrivant vingt lettres par jour pour exciter de toutes parts l'incendie. Il semble voir Armide, dans son égarement, mettant le feu à son propre palais. Après elle, le prince Louis de Prusse, jeune prince plein de bravoure et de courage, excité par le parti, croit trouver une grande renommée dans les vicissitudes de la guerre. A l'exemple de ces deux grands personnages, toute la cour crie *à la guerre*; mais quand la guerre se sera présentée avec toutes ses horreurs, tout le monde s'excusera d'avoir été coupable, et d'avoir attiré la foudre sur les provinces paisibles du Nord; alors, par une suite naturelle des inconséquences des gens de la cour, on verra les auteurs de la guerre, non seulement la trouver insensée, s'excuser de l'avoir provoquée, et dire qu'ils la voulaient, mais dans un autre temps; mais même en faire retomber le blâme sur le Roi, honnête homme qu'ils ont rendu la dupe de leurs intrigues et de leurs artifices.

Voici la disposition de l'armée française.

L'armée doit se mettre en marche par trois débouchés :

La droite, composée des corps des maréchaux Soult et Ney, et d'une division des Bavarois, part d'Amberg et de Nüremberg, se réunit à Bayreuth, et doit se porter sur Hoff, où elle arrivera le 9.

Le centre, composé de la réserve du grand-duc de Berg, du corps du maréchal prince de Ponte-Corvo et du maréchal Davout, et de la garde impériale, débouche par Bamberg-sur-Cronach, arrivera le 8 à Saalbourg, et de là se portera, par Saalbourg et Schleitz, sur Géra.

La gauche, composée des corps des maréchaux Lannes et Augereau, doit se porter de Schwenfurt sur Cobourg, Graffenthal et Saalfeld.

DEUXIÈME BULLETIN.

Auma, le 12 octobre 1806.

L'Empereur est parti de Bamberg le 8 octobre, à trois heures du matin, et est arrivé à neuf heures à Cronach. Sa Majesté a traversé la forêt de Franconie à la pointe du jour du 9, pour se rendre à Ebersdorff, et de là elle s'est portée sur Schleitz, où elle a assisté au premier combat de la campagne. Elle est revenue coucher à Ebersdorff, en est repartie le 10 pour Schleitz, et est arrivée le 11 à Auma, où elle a couché, après avoir passé la journée à Géra. Le quartier-général part dans l'instant même pour Géra. Tous les ordres de l'Empereur ont été parfaitement exécutés.

Le maréchal Soult se portait le 7 à Bayreuth, se présentait le 9 à Hoff, a enlevé tous les magasins de l'ennemi, lui a fait plusieurs prisonniers, et s'est porté sur Plaüen le 10.

Le maréchal Ney a suivi son mouvement à une demi-journée de distance.

Le 8, le grand-duc de Berg a débouché, avec la cavalerie légère, de Cronach, et s'est porté devant Saalbourg, ayant avec lui le 25ᵉ régiment d'infanterie légère. Un régiment prussien voulut défendre le passage de la Saale; après une canonnade d'une demi-heure, menacé d'être tourné, il a abandonné sa position et la Saale.

Le 9, le grand-duc de Berg se porta sur Schleitz; un général prussien y était avec dix mille hommes. L'Empereur y arriva à midi, et chargea le maréchal prince de Ponte-Corvo d'attaquer et d'enlever le village, voulant l'avoir avant la fin du jour. Le Maréchal fit ses dispositions, se mit à la tête de ses colonnes; le village fut enlevé et l'ennemi poursuivi. Sans la nuit, la plus grande partie de cette division eût été prise. Le général Watier, avec le 4ᵉ régiment de hussards et le 5ᵉ régiment de chasseurs, fit une belle charge de cavalerie contre trois régiments prussiens. Quatre com-

pagnies du 27ᵉ d'infanterie légère, se trouvant en plaine, furent chargées par les hussards prussiens; mais ceux-ci virent comme l'infanterie française reçoit la cavalerie prussienne. Deux cents cavaliers prussiens restèrent sur le champ de bataille. Le général Maisons commandait l'infanterie légère. Un colonel ennemi fut tué, deux pièces de canon prises, trois cents hommes furent faits prisonniers et quatre cents tués. Notre perte a été de peu d'hommes; l'infanterie prussienne a jeté ses armes et a fui épouvantée devant les baïonnettes françaises. Le grand-duc de Berg était au milieu des charges, le sabre à la main.

Le 10, le prince de Ponte-Corvo a porté son quartier-général à Auma; le 11, le grand-duc de Berg est arrivé à Géra. Le général Lasalle, de la cavalerie de réserve, a culbuté l'escorte des bagages ennemis : cinq cents caissons et voitures de bagages ont été pris par les hussards français. Notre cavalerie légère est couverte d'or. Les équipages de pont et plusieurs objets importants font partie du convoi.

La gauche a eu des succès égaux. Le maréchal Lannes est entré à Cobourg le 8, et se portait le 9 sur Graffenthal. Il a attaqué le 10, à Saalfeld, l'avant-garde du prince Hohenlohe, qui était commandée par le prince Louis de Prusse, un des champions de la guerre. La canonnade n'a duré que deux heures; la moitié de la division du général Suchet a seule donné. La cavalerie prussienne a été culbutée par les 9ᵉ et 10ᵉ régiments de hussards. L'infanterie prussienne n'a pu conserver aucun ordre de retraite : partie a été culbutée dans un marais, partie dispersée dans les bois. On a fait mille prisonniers; six cents hommes sont restés sur le champ de bataille; trente pièces de canon sont tombées au pouvoir de l'armée.

Voyant ainsi la déroute de ses gens, le prince Louis de Prusse, en brave et loyal soldat, se prit corps à corps avec un maréchal-des-logis du 10ᵉ régiment de hussards. « Rendez-vous, colonel, lui dit le » hussard, ou vous êtes mort. » Le Prince lui répondit par un coup de sabre; le Maréchal-des-logis riposta par un coup de pointe, et le Prince tomba mort. Si les derniers instants de sa vie ont été ceux d'un mauvais citoyen, sa mort est glorieuse et digne de regrets. Il est mort comme doit désirer de mourir tout bon soldat. Deux de ses aides-de-camp ont été tués à ses côtés. On a trouvé sur lui des lettres de Berlin qui font voir que le projet de l'ennemi était d'attaquer incontinent, et que le parti de la guerre, à la tête duquel étaient le jeune Prince et la Reine, craignait toujours que les intentions pacifiques du Roi, et l'amour qu'il porte à ses sujets, ne lui fissent adopter des tempéraments et ne déjouassent leurs cruelles espérances. On peut dire que les premiers coups de la guerre ont tué l'un de ses auteurs.

Dresde ni Berlin ne sont couverts par aucun corps d'armée. Tournée par sa gauche, prise en flagrant délit, au moment où elle se livrait aux combinaisons les plus hasardées, l'armée prussienne se trouve, dès le début, dans une position assez critique. Elle occupe Eisenach, Gotha, Erfurt, Weymar. Le 12, l'armée française occupe Saalfeld et Géra, et marche sur Naumbourg et Iéna. Des coureurs de l'armée française inondent la plaine de Leipsig.

Toutes les lettres interceptées peignent le conseil du Roi déchiré par des opinions différentes, toujours délibérant et jamais d'accord. L'incertitude, l'alarme et l'épouvante paraissent déjà succéder à l'arrogance, à l'inconsidération et à la folie.

Hier 11, en passant à Géra devant le 27ᵉ régiment d'infanterie légère, l'Empereur a chargé le colonel de témoigner sa satisfaction à ce régiment sur sa bonne conduite.

Dans tous ces combats, nous n'avons à regretter aucun officier de marque; le plus élevé en grade est le capitaine Campobasso, du 27ᵉ régiment d'infanterie légère, brave et loyal officier. Nous n'avons eu que quarante tués et soixante blessés.

TROISIÈME BULLETIN.

Géra, 13 octobre 1806.

Le combat de Schleitz, qui a ouvert la campagne, et qui a été très funeste à l'armée prussienne, celui de Saalfeld, qui l'a suivi le lendemain, ont porté la consternation chez l'ennemi. Toutes les lettres interceptées disent que la consternation est à Erfurt, où se trouvent encore le Roi, la Reine, le duc de Brunswick, etc.; qu'on discute sur le parti à prendre, sans pouvoir s'accorder. Mais, pendant qu'on délibère, l'armée française marche. A cet esprit d'effervescence, à cette excessive jactance, commencent à succéder des observations critiques sur l'inutilité de cette guerre, sur l'injustice de s'en prendre à la France, sur l'impossibilité d'être secouru, sur la mauvaise volonté des soldats, sur ce qu'on n'a pas fait ceci, et mille et une autres observations, qui sont toujours dans la bouche de la multitude, lorsque les princes sont assez faibles pour la consulter sur les grands intérêts politiques au-dessus de sa portée.

Cependant, le 11 au soir, les coureurs de l'armée française étaient aux portes

de Leipsig; le quartier-général du grand-duc de Berg, entre Zeist et Leipsig; celui du prince de Ponte-Corvo à Zeist; le quartier impérial à Géra; la garde impériale et le corps d'armée du maréchal Soult à Géra; le corps d'armée du maréchal Ney à Neustadt; en première ligne, le corps d'armée du maréchal Davout à Naumbourg; celui du maréchal Lannes à Iéna; celui du maréchal Augereau à Kala. Le prince Jerôme, auquel l'Empereur a confié le commandement des alliés et d'un corps de troupes bavaroises, est arrivé à Schleitz, après avoir fait bloquer le fort de Culenbach par un régiment.

L'ennemi, coupé de Dresde, était encore le 11 à Erfurt, et travaillait à réunir ses colonnes, qu'il avait envoyées sur Cassel et Würtzbourg, dans des projets offensifs, voulant ouvrir la campagne par une invasion en Allemagne. Le Weser, où il avait construit des batteries, la Saale, qu'il prétendait également défendre, et les autres rivières, sont tournées à peu près comme le fut l'Iller, l'année passée; de sorte que l'armée française borde la Saale, ayant le dos à l'Elbe et marchant sur l'armée prussienne, qui, de son côté, a le dos sur le Rhin; position assez bizarre, d'où doivent naître des événements d'une grande importance.

Le temps, depuis notre entrée en campagne, est superbe, le pays abondant, le soldat plein de vigueur et de santé. On fait des marches de dix lieues, et pas un traîneur; jamais l'armée n'a été si belle.

Toutefois, les intentions du roi de Prusse se trouvent exécutées: il voulait que le 8 octobre, l'armée française eût évacué le territoire de la Confédération, et elle l'avait évacué; mais au lieu de repasser le Rhin, elle a passé la Saale.

QUATRIÈME BULLETIN.

Géra, le 13 octobre, à dix heures du matin.

Les événements se succèdent avec rapidité. L'armée prussienne est prise en flagrant délit, ses magasins enlevés; elle est tournée.

Le maréchal Davout est arrivé à Naumbourg le 12, à neuf heures du soir, y a saisi les magasins de l'armée ennemie, fait des prisonniers, et pris un superbe équipage de dix-huit pontons de cuivre attelés.

Il paraît que l'armée prussienne se met en marche pour gagner Magdebourg; mais l'armée française a gagné trois marches sur elle. L'anniversaire des affaires d'Ulm sera célèbre dans l'histoire de France.

CINQUIÈME BULLETIN.

Iéna, le 15 octobre 1806.

La bataille d'Iéna a lavé l'affront de Rosbach, et décidé, en sept jours, une campagne qui a entièrement calmé cette frénésie guerrière qui s'était emparée des têtes prussiennes.

Voici la position de l'armée au 13:

Le grand-duc de Berg et le maréchal Davout, avec leurs corps d'armée, étaient à Naumbourg, ayant des partis sur Leipsig et Halle.

Le corps du maréchal prince de Ponte-Corvo était en marche pour se rendre à Dornbourg.

Le corps du maréchal Lannes arrivait à Iéna.

Le corps du maréchal Augereau était en position à Kala.

Le corps du maréchal Ney était à Roda.

Le quartier-général à Géra.

L'Empereur, en marche pour se rendre à Iéna.

Le corps du maréchal Soult, de Géra était en marche pour prendre une position plus rapprochée, à l'embranchement des routes de Naumbourg et d'Iéna.

Voici la position de l'ennemi:

Le roi de Prusse, voulant commencer les hostilités au 9 octobre, en débouchant sur Francfort par sa droite, sur Würtzbourg par son centre, et sur Bamberg par sa gauche, toutes les divisions de son armée étaient disposées pour exécuter ce plan; mais l'armée française, tournant sur l'extrémité de sa gauche, se trouva en peu de jours à Saalbourg, à Lobenstein, à Schleitz, à Géra, à Naumbourg. L'armée prussienne, tournée, employa les journées du 9, 10, 11 et 12 à rappeler tous ses détachements, et le 13, elle se présenta en bataille entre Capeldorff et Auerstadt, forte de près de cent cinquante mille hommes.

Le 13, à deux heures après midi, l'Empereur arriva à Iéna, et, sur un petit plateau qu'occupait notre avant-garde, il aperçut les dispositions de l'ennemi, qui paraissait manœuvrer pour attaquer le lendemain, et forcer les divers débouchés de la Saale. L'ennemi défendait en force, et par une position inexpugnable, la chaussée de Iéna à Weymar, et paraissait penser que les Français ne pourraient déboucher dans la plaine, sans avoir forcé ce passage. Il ne paraissait pas possible, en effet, de faire monter de l'artillerie sur le plateau, qui, d'ailleurs, était si petit, que quatre bataillons pouvaient à peine s'y déployer. On fit travailler toute la nuit à un chemin dans le roc, et l'on parvint à conduire l'artillerie sur la hauteur.

Le maréchal Davout reçut l'ordre de déboucher par Naumbourg, pour défendre les défilés de Koësen, si l'ennemi voulait marcher sur Naumbourg, ou pour se rendre à Alpoda pour le prendre à dos, s'il restait dans la position où il était.

Le corps du maréchal prince de Ponte-Corvo fut destiné à déboucher de Dornbourg pour tomber sur les derrières de l'ennemi, soit qu'il se portât en force sur Naumbourg, soit qu'il se portât sur Iéna.

La grosse cavalerie, qui n'avait pas encore rejoint l'armée, ne pouvait la rejoindre qu'à midi; la cavalerie de la garde impériale était à trente-six heures de distance, quelque fortes marches qu'elle eût faites depuis son départ de Paris. Mais il est des moments à la guerre où aucune considération ne doit balancer l'avantage de prévenir l'ennemi et de l'attaquer le premier. L'Empereur fit ranger sur le plateau qu'occupait l'avant-garde, que l'ennemi paraissait avoir négligé, et vis-a-vis duquel il était en position, tout le corps du maréchal Lannes; ce corps d'armée fut rangé par les soins du général Victor, chaque division formant une aile. Le maréchal Lefebvre fit ranger au sommet la garde impériale en bataillon carré. L'Empereur bivouaqua au milieu de ses braves. La nuit offrait un spectacle digne d'observation, celui de deux armées, dont l'une déployait son front sur six lieues d'etendue, et embrâsait de ses feux l'atmosphère; l'autre dont les feux apparents étaient concentrés sur un petit point; et dans l'une et l'autre armée, de l'activité et du mouvement : les feux des deux armées étaient à une demi-portée de canon; les sentinelles se touchaient presque, et il ne se faisait pas un mouvement qui ne fût entendu.

Les corps des maréchaux Ney et Soult passaient la nuit en marche. A la pointe du jour, toute l'armée prit les armes. La division Gazan était rangée sur trois lignes, sur la gauche du plateau. La division Suchet formait la droite; la garde impériale occupait le sommet du monticule, chacun de ces corps ayant ses canons dans les intervalles. De la ville et des vallées voisines, on avait pratiqué des débouchés qui permettaient le déploiement le plus facile aux troupes qui n'avaient pu être placées sur le plateau; car c'était peut-être la première fois qu'une armée devait passer par un si petit débouché.

Un brouillard épais obscurcissait le jour. L'Empereur passa devant plusieurs lignes. Il recommanda aux soldats de se tenir en garde contre cette cavalerie prussienne qu'on peignait comme si redoutable. Il les fit souvenir qu'il y avait un an qu'à la même époque ils avaient pris Ulm; que l'armée prussienne, comme l'armée autrichienne, était aujourd'hui cernée, ayant perdu sa ligne d'opérations, ses magasins; qu'elle ne se battait plus dans ce moment pour la gloire, mais pour sa retraite; que, cherchant à faire une trouée sur différents points, les corps d'armée qui la laisseraient passer seraient perdus d'honneur et de réputation. A ce discours animé, le soldat répondit par des cris de *marchons*. Les tirailleurs engagèrent l'action; la fusillade devint vive. Quelque bonne que fût la position que l'ennemi occupait, il en fut débusqué, et l'armée française, débouchant dans la plaine, commença à prendre son ordre de bataille.

De son côté, le gros de l'armée ennemie, qui n'avait eu le projet d'attaquer que lorsque le brouillard serait dissipé, prit les armes. Un corps de cinquante mille hommes de la gauche se posta pour couvrir les défilés de Naumbourg et s'emparer des débouchés de Koësen; mais il avait déjà été prévenu par le maréchal Davout. Les deux autres corps, formant une force de quatre-vingt mille hommes, se portèrent en avant de l'armée française, qui débouchait du plateau de Iéna. Le brouillard couvrit les deux armées pendant deux heures; mais enfin il fut dissipé par un beau soleil d'automne. Les deux armées s'aperçurent à petite portée de canon. La gauche de l'armée française, appuyée sur un village et des bois, était commandée par le maréchal Augereau. La garde impériale la séparait du centre, qu'occupait le corps du maréchal Lannes. La droite était formée par le corps du maréchal Soult; le maréchal Ney n'avait qu'un simple corps de trois mille hommes, seules troupes qui fussent arrivées de son corps d'armée.

L'armée ennemie était nombreuse et montrait une belle cavalerie. Ses manœuvres étaient exécutées avec précision et rapidité. L'Empereur eût désiré retarder de deux heures d'en venir aux mains, afin d'attendre, dans la position qu'il venait de prendre après l'attaque du matin, les troupes qui devaient le joindre, et surtout sa cavalerie; mais l'ardeur française l'emporta. Plusieurs bataillons s'étant engagés au village de Hollstedt, il vit l'ennemi s'ébranler pour les en déposter. Le maréchal Lannes reçut ordre sur-le-champ de marcher en échelons pour soutenir ce village. Le maréchal Soult avait attaqué un bois sur la droite; l'ennemi ayant fait un mouvement de sa droite sur notre gauche, le maréchal Augereau fut chargé de le repousser; en moins d'une heure, l'action devint générale : trois cent mille hommes, avec sept ou huit cents pièces de canon, semaient partout la mort, et offraient un de ces spectacles rares dans l'histoire. De part et d'autre on manœuvra constamment

comme à une parade. Parmi nos troupes, il n'y eut jamais le moindre désordre ; la victoire ne fut pas un moment incertaine. L'Empereur eut toujours auprès de lui, indépendamment de la garde impériale, un bon nombre de troupes de réserve pour pouvoir parer à tout accident imprévu.

Le maréchal Soult, ayant enlevé le bois qu'il attaquait depuis deux heures, fit un mouvement en avant. Dans cet instant, on prévint l'Empereur que la division de cavalerie française de réserve commençait à se placer, et que deux nouvelles divisions du corps du maréchal Ney se plaçaient en arrière sur le champ de bataille. On fit alors avancer toutes les troupes qui étaient en réserve sur la première ligne, et qui, se trouvant ainsi appuyées, culbutèrent l'ennemi dans un clin-d'œil, et le mirent en pleine retraite. Il la fit en ordre pendant la première heure ; mais elle devint un affreux désordre du moment que nos divisions de dragons et nos cuirassiers, ayant le grand-duc de Berg à leur tête, purent prendre part à l'affaire. Ces braves cavaliers, frémissant de voir la victoire se décider sans eux, se précipitèrent partout où ils rencontrèrent des ennemis. La cavalerie, l'infanterie prussienne, ne purent soutenir leur choc. En vain l'infanterie ennemie se forma en bataillons carrés ; cinq de ces bataillons furent enfoncés ; artillerie, cavalerie, infanterie, tout fut culbuté et pris. Les Français arrivèrent à Weymar en même temps que l'ennemi, qui fut ainsi poursuivi pendant l'espace de six lieues.

A notre droite, le corps du maréchal Davout faisait des prodiges. Non seulement il contint, mais mena battant, pendant plus de trois lieues, le gros des troupes ennemies qui devait déboucher du côté de Koësen. Ce maréchal a déployé une bravoure distinguée et de la fermeté de caractère, première qualité d'un homme de guerre. Il a été secondé par les généraux Gudin, Friant, Morand, Daultanne, chef de l'état-major, et par la rare intrépidité de son brave corps d'armée.

Les résultats de la bataille sont trente à quarante mille prisonniers ; il en arrive à chaque moment ; vingt-cinq ou trente drapeaux, trois cents pièces de canon, des magasins immenses de subsistances. Parmi les prisonniers se trouvent plus de vingt généraux, dont plusieurs lieutenants-généraux, entre autres le lieutenant-général Schmettan. Le nombre des morts est immense dans l'armée prussienne. On compte qu'il y a plus de vingt mille tués ou blessés. Le feld-maréchal Moëllendorff a été blessé ; le duc de Brunswick a été tué ; le général Rüchel a été tué ; le prince Henri de Prusse grièvement blessé. Au dire des déserteurs, des prisonniers et des parlementaires, le désordre et la consternation sont extrêmes dans les débris de l'armée ennemie.

De notre côté, nous n'avons à regretter, parmi les généraux, que la perte du général de brigade Dehilly, excellent soldat ; parmi les blessés, le général de brigade Conroux ; parmi les colonels morts, les colonels Vergès, du 12ᵉ régiment d'infanterie de ligne ; Lamotte, du 36ᵉ ; Barbanègre, du 9ᵉ de hussards ; Marigny, du 20ᵉ de chasseurs ; Harispe, du 16ᵉ d'infanterie légère ; Dulembourg, du 1ᵉʳ de dragons ; Nicolas, du 61ᵉ de ligne ; Viala, du 81ᵉ, Higonet, du 108ᵉ.

Les hussards et les chasseurs ont montré dans cette journée une audace digne des plus grands éloges. La cavalerie prussienne n'a jamais tenu devant eux, et toutes les charges qu'ils ont faites devant l'infanterie ont été heureuses.

Nous ne parlons pas de l'infanterie française ; il est reconnu depuis longtemps que c'est la meilleure infanterie du monde. L'Empereur a déclaré que la cavalerie française, après l'expérience des deux campagnes et de cette dernière bataille, n'avait pas d'égale.

L'armée prussienne a, dans cette bataille, perdu toute retraite et toute sa ligne d'opérations. Sa gauche, poursuivie par le maréchal Davout, opéra sa retraite sur Weymar, dans le temps que sa droite et son centre se retiraient de Weymar sur Naumbourg. La confusion fut donc extrême. Le Roi a dû se retirer à travers champs, à la tête de son régiment de cavalerie.

Notre perte est évaluée à mille ou onze cents tués et trois mille blessés.

Le grand-duc de Berg investit en ce moment la place d'Erfurt, où se trouve un corps d'ennemis que commandent le maréchal Moëllendorff et le prince d'Orange.

L'état-major s'occupe d'une relation officielle qui fera connaître dans tous ses détails cette bataille et les services rendus par les différents corps d'armée et régiments. Si cela peut ajouter quelque chose aux titres qu'a l'armée à l'estime et à la considération de la nation, rien ne pourra ajouter au sentiment d'attendrissement qu'ont éprouvé ceux qui ont été témoins de l'enthousiasme et de l'amour qu'elle témoignait à l'Empereur au plus fort du combat. S'il y avait un moment d'hésitation, le seul cri de *vive l'Empereur !* ranimait les courages et retrempait toutes les âmes. Au fort de la mêlée, l'Empereur, voyant ses ailes menacées par la cavalerie, se portait au galop pour ordonner des manœuvres et des changements de front en carrés ; il était interrompu à chaque instant par des cris de *vive l'Empereur !* La garde impériale à pied voyait, avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler, tout le

monde aux mains et elle dans l'inaction. Plusieurs voix firent entendre les mots : *En avant!* « Qu'est-ce? dit l'Empereur; ce ne peut être qu'un jeune homme qui n'a pas de barbe qui peut vouloir préjuger ce que je dois faire; qu'il attende qu'il ait commandé dans trente batailles rangées, avant de prétendre me donner des avis. » C'était effectivement des vélites, dont le jeune courage était impatient de se signaler.

Dans une mêlée aussi chaude, pendant que l'ennemi perdait presque tous ses généraux, on doit remercier cette providence qui gardait notre armée. Aucun homme de marque n'a été tué ni blessé. Le maréchal Lannes a eu un biscaïen qui lui a rasé la poitrine sans le blesser. Le maréchal Davout a eu son chapeau emporté et un grand nombre de balles dans ses habits. L'Empereur a toujours été entouré, partout où il a paru, du prince de Neuchâtel, du maréchal Bessières, du grand-maréchal du palais Duroc, du grand-écuyer Caulaincourt, et de ses aides-de-camp et écuyers de service. Une partie de l'armée n'a pas donné, ou est encore sans avoir tiré un coup de fusil.

SIXIÈME BULLETIN.

Weymar, le 15 octobre au soir.

Six mille Saxons et plus de trois cents officiers ont été faits prisonniers. L'Empereur a fait réunir les officiers, et leur a dit qu'il voyait avec peine que leur armée lui faisait la guerre; qu'il n'avait pris les armes que pour assurer l'indépendance de la nation saxonne, et s'opposer à ce qu'elle fût incorporée à la monarchie prussienne; que son intention était de les renvoyer tous chez eux, s'ils donnaient leur parole de ne jamais servir contre la France; que leur souverain, dont il reconnaissait les qualités, avait été d'une extrême faiblesse en cédant ainsi aux menaces des Prussiens, et en les laissant entrer sur son territoire; mais qu'il fallait que tout cela finît, que les Prussiens restassent en Prusse et qu'ils ne se mêlassent en rien des affaires de l'Allemagne; que les Saxons devaient se trouver réunis dans la confédération du Rhin, sous la protection de la France, protection qui n'était pas nouvelle, puisque depuis deux cents ans, sans la France, ils eussent été envahis par l'Autriche ou par la Prusse; que l'Empereur n'avait pris les armes que lorsque la Prusse avait envahi la Saxe; qu'il fallait mettre un terme à ces violences; que le continent avait besoin de repos; et que, malgré les intrigues et les basses passions qui agitent plusieurs cours, il fallait que ce repos existât, dût-il en coûter la chute de quelques trônes.

Effectivement, tous les prisonniers saxons ont été renvoyés chez eux avec la proclamation de l'Empereur aux Saxons, et des assurances qu'on n'en voulait point à leur nation. (Ci-jointe la déclaration signée par les officiers saxons.)

Nous, soussignés, général, colonels, lieutenants-colonels, majors, capitaines et officiers saxons, jurons, sur notre parole d'honneur, de ne point porter les armes contre S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, et ses alliés; et nous prenons le même engagement et faisons le même serment au nom de tous les bas-officiers et soldats qui ont été faits prisonniers avec nous, et dont l'état est ci-joint, même si nous en recevions l'ordre formel de notre souverain l'électeur de Saxe.

Iéna, le 15 octobre 1806. (*Suivent les signatures.*)

SEPTIÈME BULLETIN.

Weymar, le 16 octobre 1806.

Le grand-duc de Berg a cerné Erfurt le 15, dans la matinée. Le 16, la place a capitulé. Par ce moyen, quatorze mille hommes, dont huit mille blessés et six mille bien portants, sont devenus prisonniers de guerre, parmi lesquels sont le prince d'Orange, le feld-maréchal Moëllendorff, le lieutenant-général Graver, les généraux-majors Leffave et Zveiffel. Un parc de cent vingt pièces d'artillerie approvisionné est également tombé en notre pouvoir. On ramasse tous les jours des prisonniers.

Le roi de Prusse a envoyé un aide-de-camp à l'Empereur, avec une lettre en réponse à celle que l'Empereur lui avait écrite avant la bataille; mais le roi de Prusse n'a répondu qu'après. Cette démarche de l'empereur Napoléon était pareille à celle qu'il fit auprès de l'empereur de Russie avant la bataille d'Austerlitz; il dit au roi de Prusse : « Le succès de mes armes n'est point incertain. Vos troupes seront battues; mais il en coûtera le sang de mes enfants; s'il pouvait être épargné par quelque arrangement compatible avec l'honneur de ma couronne, il n'y a rien que je ne fasse pour épargner un sang si précieux. Il n'y a que l'honneur qui, à mes yeux, soit encore plus précieux que le sang de mes soldats. »

Il paraît que les débris de l'armée prussienne se retirent sur Magdebourg. De

toute cette immense et belle armée, il ne s'en réunira que des débris.

HUITIÈME BULLETIN.

Weymar, le 16 octobre 1806, au soir.

Les différents corps d'armée qui sont à la poursuite de l'ennemi, annoncent à chaque instant des prisonniers, la prise de bagages, de pièces de canon, de magasins, de munitions de toute espèce. Le maréchal Davout vient de prendre trente pièces de canon; le maréchal Soult un convoi de trois mille tonneaux de farine; le maréchal Bernadotte quinze cents prisonniers. L'armée ennemie est tellement dispersée et mêlée avec nos troupes, qu'un de ses bataillons vint se placer dans un de nos bivouacs, se croyant dans le sien.

Le roi de Prusse tâche de gagner Magdebourg. Le général Moëllendorff est très malade à Erfurt; le grand-duc de Berg lui a envoyé son médecin.

La reine de Prusse a été plusieurs fois en vue de nos postes; elle est dans des transes et des alarmes continuelles. La veille, elle avait passé son régiment en revue. Elle excitait sans cesse le Roi et les généraux. Elle voulait du sang: le sang le plus précieux a coulé. Les généraux les plus marquants sont ceux sur qui sont tombés les premiers coups.

Le général de brigade Durosnel a fait, avec les 7e et 20e de chasseurs, une charge hardie qui a eu le plus grand effet. Le major du 20e régiment s'y est distingué. Le général de brigade Colbert, à la tête du 4e de hussards et du 12e de chasseurs, a fait sur l'infanterie ennemie plusieurs charges qui ont eu le plus grand succès.

NEUVIÈME BULLETIN.

Weymar, le 17 octobre 1806.

La garnison d'Erfurt a défilé. On y a trouvé beaucoup plus de monde qu'on ne croyait. Il y a une grande quantité de magasins. L'Empereur a nommé le général Clarke gouverneur de la ville et citadelle d'Erfurt et du pays environnant. La citadelle d'Erfurt est un bel octogone bastionné avec casemates et bien armé. C'est une acquisition précieuse qui nous servira de point d'appui au milieu de nos opérations.

On a dit, dans le cinquième Bulletin, qu'on avait pris vingt-cinq à trente drapeaux; il y en a jusqu'ici quarante-cinq au quartier-général. Il est probable qu'il y en aura plus de soixante. Ce sont des drapeaux donnés par le grand Frédéric à ses soldats. Celui du régiment des gardes, celui du régiment de la Reine, brodé des mains de cette princesse, se trouvent du nombre. Il paraît que l'ennemi veut tâcher de se rallier sur Magdebourg; mais, pendant ce temps-là, on marche de tous côtés. Les différents corps de l'armée sont à sa poursuite par différents chemins. A chaque instant, arrivent des courriers, annonçant que des bataillons entiers sont coupés, des pièces de canon prises, des bagages, etc.

L'Empereur est logé au palais de Weymar, où logeait, quelques jours avant, la reine de Prusse. Il paraît que ce qu'on a dit d'elle est vrai. C'est une femme d'une jolie figure, mais de peu d'esprit, incapable de présager les conséquences de ce qu'elle faisait. Il faut aujourd'hui, au lieu de l'accuser, la plaindre; car elle doit avoir bien des remords des maux qu'elle a faits à sa patrie, et de l'ascendant qu'elle a exercé sur le Roi son mari, qu'on s'accorde à présenter comme un parfait honnête homme, qui voulait la paix et le bien de ses peuples.

DIXIÈME BULLETIN.

Naumbourg, le 18 octobre 1806.

Parmi les soixante drapeaux qui ont été pris à la bataille d'Iéna, il s'en trouve plusieurs des gardes du roi de Prusse et un des gardes du corps, sur lequel la légende est écrite en français.

Le roi de Prusse a fait demander un armistice de six semaines. L'Empereur a répondu qu'il était impossible, après une victoire, de donner à l'ennemi le temps de se rallier.

Cependant, les Prussiens ont fait tellement courir ce bruit, que plusieurs de nos généraux les ayant rencontrés, on leur a fait croire que cet armistice était conclu.

Le maréchal Soult est arrivé le 16 à Greussen, poursuivant devant lui la colonne où était le Roi, qu'on estimait forte de dix à douze mille hommes. Le général Kalkreuth, qui la commandait, fit dire au maréchal Soult qu'un armistice avait été conclu. Ce maréchal répondit qu'il impossible que l'Empereur eût fait cette faute; qu'il croirait à cet armistice, lorsqu'il lui aurait été annoncé officiellement. Le général Kalkreuth témoigna le désir de voir le maréchal Soult, qui se rendit aux avant-postes. « Que voulez-vous de nous? lui dit le général prussien;

le duc de Brunswick est mort, tous nos généraux sont tués, blessés ou pris; la plus grande partie de notre armée est en fuite; vos succès sont assez grands. Le Roi a domandé uno suspension d'armes; il est impossible que votre Empereur ne l'accorde pas. — M. le général, lui répondit lo marechal Soult, il y a longtemps qu'on en agit ainsi avec nous; on en appelle à notre générosité quand on est vaincu, et on oublie, un instant après, la magnanimité que nous avons coutume de montrer. Après la bataille d'Austerlitz, l'Empereur accorda un armistice à l'armée russe; cet armistice sauva l'armée. Voyez la manière indigne dont agissent aujourd'hui les Russes. On dit qu'ils veulent rovenir; nous brûlons du desir de les revoir. S'il y avait eu chez eux autant de générosité que chez nous, on nous aurait laissés tranquilles enfin, après la modération que nous avons montrée dans la victoire. Nous n'avons en rien provoquo la guerre injuste quo vous nous faites; vous l'avez déclareo de galté de cœur: la bataille d'Iéna a décidé du sort de la campagne. Notre métier est de vous faire le plus de mal que nous pourrons. Posez les armes, j'attendrai, dans cette situation. les ordres de l'Empereur. » Le vieux général Kalkreuth vit bien qu'il n'avait rien à répondre. Les deux généraux se séparèrent, et les hostilités recommencèrent un instant après: le village de Greussen fut enlevé, l'ennemi culbuté et poursuivi l'épée dans les reins.

Le grand-duc de Berg et les maréchaux Soult et Ney doivent, dans les journées des 17 et 18, se réunir par des marches combinées, et écraser l'ennemi. Ils auront sans doute cerné un bon nombre do fuyards; les campagnes en sont couvertes, et les routes sont encombrées de caissons et de bagages de toute espèce.

Jamais plus grande victoire ne fut signalée par de plus grands désastres. La réserve, que commande le prince Eugène de Würtemberg, est arrivée à Halle. Ainsi, nous ne sommes qu'au neuvième jour de la campagne, et déjà l'ennemi est obligé de mettre en avant sa dernière ressource. L'Empereur marche à elle: elle sera attaquée demain, si elle tient dans la position de Halle.

Lo maréchal Davout est parti aujourd'hui pour prendre possession de Leipsig et jeter un pont sur l'Elbe. La garde impériale à cheval vient enfin nous joindre.

Indépendamment des magasins considérables trouvés à Naumbourg, on en a trouvé un grand nombre à Weissenfels.

Le général en chef Rüchel a été trouvé dans un village, mortellement blessé; le maréchal Soult lui a envoyé son chirurgien. Il semble que ce soit un décret de la Providence, quo tous ceux qui ont poussé à cetto guerro aient été frappés par ses premiers coups.

ONZIÈME BULLETIN.

Mersebourg, le 19 octobre 1806.

Le nombre des prisonniers qui ont été faits à Erfurt est plus considérable qu'on ne le croyait. Les passe-ports accordés aux officiers qui doivent retourner chez eux sur parole, en vertu d'un des articles de la capitulation, se montent à six cents.

Le corps du maréchal Davout a pris possession, le 18, de Leipsig.

Le prince de Ponte-Corvo, qui se trouvait le 17 à Eisleben, pour couper des colonnes prussiennes, ayant appris que la réserve de S. M. le roi do Prusse, commandée par le prince Eugène de Würtemberg, était arrivée à Halle, s'y porta. Après avoir fait ses dispositions, lo prince de Ponte-Corvo fit attaquer Halle par le général Dupont, et laissa la division Drouet en réserve sur sa gauche: le 32e et le 9e d'infanterie légère passèrent les trois ponts au pas de charge, et entrèrent dans la ville, soutenus par le 96e. En moins d'une heure tout fut culbuté. Les 2e et 4e régiments de hussards, et toute la division du général Rivaut, traversèrent la ville et chassèrent l'ennemi de Dienitz, de Peissen et de Rabatz. La cavalerie prussienne voulut charger le 8e et le 96e d'infanterie, mais elle fut vivement reçue et repoussée.

La réserve du prince de Würtemberg fut mise dans la plus complète déroute, et poursuivie l'espace de quatre lieues.

Les résultats de ce combat, qui mérite une relation particulière et soignée, sont cinq mille prisonniers, dont deux généraux et trois colonels, quatre drapeaux et trente-quatre pieces de canon.

Le général Dupont s'est conduit avec beaucoup de distinction.

Le général de division Rouyer a eu un cheval tué sous lui. Le général de division Drouet a pris en entier le régiment de Treskow.

De notre côté, la perte ne se monte qu'à quarante hommes tués et deux cents blessés. Le colonel du 9e régiment d'infanterie légère a été blessé.

Lo général Léopold Berthier, chef de l'état-major du prince de Ponte-Corvo, s'est comporté avec distinction.

Par le résultat du combat de Halle, il n'est plus de troupes ennemies qui n'aient été entamées.

Le général prussien Blücher, avec cinq mille hommes, a traversé la division de de dragons du général Klein, qui l'avait coupé. Ayant allégué au général Klein qu'il y avait un armistice de six semaines, ce général a eu la simplicité de le croire.

L'officier d'ordonnance près de l'Empereur, Montesquiou, qui avait été envoyé en parlementaire auprès du roi de Prusse l'avant-veille de la bataille, est de retour. Il a été entraîné pendant plusieurs jours avec les fuyards ennemis; il depeint le désordre de l'armée prussienne comme inexprimable. Cependant, la veille de la bataille, leur jactance était sans égale. Il n'était question de rien moins que de couper l'armée française et d'enlever des colonnes de quarante mille hommes. Les généraux prussiens singeaient, autant qu'ils pouvaient, les manières du grand Frédéric.

Quoique nous fussions dans leur pays, les généraux paraissaient être dans l'ignorance la plus absolue de nos mouvements. Ils croyaient qu'il n'y avait, sur le petit plateau d'Iéna, que quatre mille hommes; et cependant la plus grande partie de l'armée a débouché sur ce plateau.

L'armée ennemie se retire à force sur Magdebourg. Il est probable que plusieurs colonnes seront coupées avant d'y arriver. On n'a point de nouvelles depuis plusieurs jours du maréchal Soult, qui a été détaché, avec quarante mille hommes, pour poursuivre l'armée ennemie.

L'Empereur a traversé le champ de bataille de Rosbach; il a ordonné que la colonne qui y avait été élevée fut transportée à Paris.

Le quartier-général de l'Empereur a été le 18 à Mersebourg; il sera le 19 à Halle. On a trouvé dans cette dernière ville des magasins de toute espèce très considérables.

DOUZIÈME BULLETIN.

Halle, le 19 octobre 1806.

Le maréchal Soult a poursuivi l'ennemi jusqu'aux portes de Magdebourg. Plusieurs fois les Prussiens ont voulu prendre position, et toujours ils ont été culbutés.

On a trouvé à Nordhausen des magasins considérables, et même une caisse du roi de Prusse remplie d'argent.

Pendant les cinq jours que le maréchal Soult a employés à la poursuite de l'ennemi, il a fait douze cents prisonniers et pris trente pièces de canon, et deux ou trois cents caissons.

Le premier objet de la campagne se trouve rempli. La Saxe, la Westphalie, et tous les pays situés sur la rive gauche de l'Elbe, sont délivrés de la présence de l'armée prussienne. Cette armée, battue et poursuivie l'épée dans les reins pendant plus de trente lieues, est aujourd'hui sans artillerie, sans bagages, sans officiers, réduite au-dessous du tiers de ce qu'elle était il y a huit jours; et, ce qui est encore pis que cela, elle a perdu son moral et toute confiance en elle-même.

Deux corps de l'armée française sont sur l'Elbe, occupés à construire des ponts.

Le quartier-général est à Halle.

TREIZIÈME BULLETIN.

Halle, le 20 octobre 1806.

Le général Macon, commandant à Leipsig, a fait aux banquiers, négociants et marchands de cette ville, la notification ci-jointe. « Puisque les oppresseurs des mers ne respectent aucun pavillon, l'intention de l'Empereur est de saisir partout leurs marchandises et de les bloquer véritablement dans leur île. »

On a trouvé, dans les magasins militaires de Leipsig, quinze mille quintaux de farine et beaucoup d'autres denrées d'approvisionnement.

Le grand-duc de Berg est arrivé à Halberstadt le 19. Le 20, il a inondé toute la plaine de Magdebourg, par sa cavalerie, jusqu'à la portée du canon. Les troupes ennemies, les détachements isolés, les hommes perdus, seront pris au moment où ils se présenteront pour entrer dans la place.

Un régiment de hussards ennemi croyait que Halberstadt était encore occupé par les Prussiens; il a été chargé par le 2ᵉ de hussards, et a éprouvé une perte de trois cents hommes.

Le général Beaumont s'est emparé de six cents hommes de la garde du Roi, et de tous les équipages de ce corps.

Deux heures auparavant, deux compagnies de la garde royale à pied avaient été prises par le maréchal Soult.

Le lieutenant-général comte de Schmettan, qui avait été fait prisonnier, vient de mourir à Weymar.

Ainsi, de cette belle et superbe armée qui, il y a peu de jours, menaçait d'envahir la confédération du Rhin, et qui inspirait à son souverain une telle confiance, qu'il osait ordonner à l'empereur Napoléon de sortir de l'Allemagne avant le 8 octobre, s'il ne voulait pas y être contraint par la force; de cette belle et superbe armée, disons-nous, il ne reste que les dé-

bris, chaos informe qui mérite plutôt le nom de rassemblement que celui d'armée. De cent soixante mille hommes qu'avait le roi de Prusse, il serait difficile d'en réunir plus de cinquante mille, encore sont-ils sans artillerie et sans bagages, armés en partie, en partie désarmés. Tous ces événements justifient ce que l'Empereur a dit dans sa première proclamation, lorsqu'il s'est exprimé ainsi : « Qu'ils apprennent que s'il est facile d'acquérir un accroissement de domaines et de puissance avec l'amitié du grand peuple, son inimitié est plus terrible que les tempêtes de l'Océan. »

Rien ne ressemble en effet davantage à l'état actuel de l'armée prussienne, que les débris d'un naufrage. C'était une belle et nombreuse flotte, qui ne prétendait pas moins qu'asservir les mers : les vents impétueux du nord ont soulevé l'Océan contre elle. Il ne rentre au port qu'une petite partie des équipages, qui n'ont trouvé de salut qu'en se sauvant sur des débris.

Le cabinet prussien a été dupe de fausses apparences. Il a pris la modération de l'empereur Napoléon pour de la faiblesse. De ce que ce monarque ne voulait pas la guerre, et faisait tout ce qui pouvait être convenable pour l'éviter, on a conclu qu'il n'était pas en mesure, et qu'il avait besoin de deux cent mille conscrits pour recruter son armée.

Cependant l'armée française n'était plus claquemurée dans les camps de Boulogne : elle était en Allemagne. Reconnaissons donc ici la volonté de cette providence, qui ne laisse pas à nos ennemis des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, du jugement et de la raison pour raisonner.

Il paraît que M. C.-L. de Hesse convoitait seulement Mayence. Pourquoi pas Metz? Pourquoi pas les autres places de l'ouest de la France ? Ne dites donc plus que l'ambition des Français vous a fait prendre les armes ; convenez que c'est votre ambition mal raisonnée qui vous a excités à la guerre. Parce qu'il y avait une armée française à Naples, une autre en Dalmatie, vous avez projeté de tomber sur le grand peuple! mais en sept jours vos projets ont été confondus. Vous vouliez attaquer la France sans courir aucun danger, et déjà vous avez cessé d'exister.

On rapporte que l'empereur Napoléon ayant, avant de quitter Paris, rassemblé ses ministres, leur dit : « Je suis innocent de cette guerre; je ne l'ai provoquée en rien ; elle n'est point entrée dans mes calculs. Que je sois battu si elle est de mon fait. Un des principaux motifs de la confiance dans laquelle je suis que mes ennemis seront détruits, c'est que je vois dans leur conduite le doigt de la providence, qui, voulant que les traîtres soient punis, a tellement éloigné toute sagesse de leurs conseils, que lorsqu'ils pensent m'attaquer dans un moment de faiblesse, ils choisissent l'instant où je suis le plus fort.

QUATORZIÈME BULLETIN.

Dessau, le 22 octobre 1806.

Le maréchal Davout est arrivé le 20 à Wittemberg, et a surpris le pont sur l'Elbe au moment où l'ennemi y mettait le feu.

Le maréchal Lannes est arrivé à Dessau; le pont était brûlé ; il a fait travailler sur-le-champ à le réparer.

Le marquis de Lucchesini s'est présenté aux avant-postes avec une lettre du roi de Prusse. L'Empereur a envoyé le grand-maréchal de son palais, Duroc, pour conférer avec lui.

Magdebourg est bloqué. Le général de division Legrand, dans sa marche sur Magdebourg, a fait quelques prisonniers. Le maréchal Soult a ses postes autour de la ville. Le grand-duc de Berg y a envoyé son chef d'état-major, le général Belliard. Ce général y a vu le prince Hohenlohe. Le langage des officiers prussiens était bien changé. Ils demandent la paix à grands cris « Que veut votre Empereur? nous disent-ils. Nous poursuivra-t-il toujours l'épée dans les reins ? Nous n'avons pas un moment de repos depuis la bataille. » Ces messieurs étaient sans doute accoutumés aux manœuvres de la guerre de sept ans. Ils voulaient demander trois jours pour enterrer les morts. « Songez aux vivants, a répondu l'Empereur, et laissez-nous le soin d'enterrer les morts ; il n'y a pas besoin de trêve pour cela. »

La confusion est extrême dans Berlin. Tous les bons citoyens, qui gémissaient de la fausse direction donnée à la politique de leur pays, reprochent avec raison aux boute-feux excités par l'Angleterre les tristes effets de leurs menées. Il n'y a qu'un cri contre la Reine dans tous le pays.

Il paraît que l'ennemi cherche à se rallier derrière l'Oder.

Le souverain de Saxe a remercié l'Empereur de la générosité avec laquelle il l'a traité, et qui va l'arracher à l'influence prussienne. Cependant, bon nombre de ses soldats ont péri dans toute cette bagarre.

Le quartier-général était le 21 à Dessau.

QUINZIÈME BULLETIN.

Wittemberg, le 23 octobre 1806.

Voici les renseignements qu'on a pu recueillir sur les causes de cette étrange guerre :

Le général Schmettan (mort prisonnier à Weymar) fit un mémoire écrit avec beaucoup de force, et dans lequel il établissait que l'armée prussienne devait se regarder comme déshonorée, qu'elle était cependant en état de battre les Français, et qu'il fallait faire la guerre.

Les généraux Rüchel (tué) et Blücher (qui ne s'est sauvé que par un subterfuge, et en abusant de la bonne foi française) souscrivirent ce mémoire, qui était rédigé en forme de pétition au Roi. Le prince Louis-Ferdinand de Prusse (tué) l'appuya de toutes sortes de sarcasmes. L'incendie gagna toutes les têtes. Le duc de Brunswick (blessé très grièvement), homme connu pour être sans volonté et sans caractère, fut enrôlé dans la faction de la guerre. Enfin, le mémoire étant ainsi appuyé, on le présenta au Roi. La Reine se chargea de disposer l'esprit de ce prince, et de lui faire connaître ce qu'on pensait de lui. Elle lui rapporta qu'on disait qu'il n'était pas brave, et que, s'il ne faisait pas la guerre, c'est qu'il n'osait pas se mettre à la tête de l'armée. Le Roi, réellement aussi brave qu'aucun prince de Prusse, se laissa entraîner sans cesser de conserver l'opinion intime qu'il faisait une grande faute.

Il faut signaler les hommes qui n'ont pas partagé les illusions des partisans de la guerre. Ce sont le respectable feld-maréchal Moëllendorff et le général Kalkreuth.

On assure qu'après la belle charge du 9ᵉ et du 10ᵉ régiment de hussards à Saalfeld, le roi dit : « Vous prétendiez que la cavalerie française ne valait rien ; voyez cependant ce que fait la cavalerie légère, et jugez ce que feront les cuirassiers ! Ces troupes ont acquis leur supériorité par quinze ans de combat. Il en faudrait autant, afin de parvenir à les égaler; mais qui de nous serait assez ennemi de la Prusse pour désirer cette terrible épreuve? »

L'Empereur, déjà maître de toutes les communications et des magasins de l'ennemi, écrivit, le 12 de ce mois, la lettre ci-jointe, qu'il envoya au roi de Prusse par l'officier-d'ordonnance Montesquiou.

Cet officier arriva le 13, à quatre heures après midi, au quartier du général Hohenlohe, qui le retint auprès de lui, et qui prit la lettre dont il était porteur.

Le camp du roi de Prusse était à deux lieues en arrière. Ce prince devait donc recevoir la lettre de l'Empereur au plus tard à six heures du soir. On assure cependant qu'il ne la reçut que le 14, à neuf heures du matin ; c'est-à-dire, lorsque déjà l'on se battait.

On rapporte aussi que le roi de Prusse dit alors : « Si cette lettre était arrivée plus tôt, peut-être aurait-on pu ne pas se battre; mais ces jeunes gens ont la tête tellement montée, que s'il eût été question hier de la paix, je n'aurais pas ramené le tiers de mon armée à Berlin. »

Le roi de Prusse a eu deux chevaux tués sous lui, et a reçu un coup de fusil dans la manche.

Le duc de Brunswick a eu tous les torts dans cette guerre; il a mal conçu et mal dirigé les mouvements de l'armée : il croyait l'Empereur à Paris, lorsqu'il se trouvait sur ses flancs; il pensait avoir l'initiative des mouvements, et il était déjà tourné.

Au reste, la veille de la bataille, la consternation était déjà dans les chefs : ils reconnaissaient qu'on était mal posté, qu'on allait jouer le va-tout de la monarchie. Ils disaient tous : « Eh bien ! nous paierons de notre personne. » Ce qui est d'ordinaire le sentiment des hommes qui conservent peu d'espérance.

La Reine se trouvait toujours au quartier-général, à Weymar; il a bien fallu lui dire enfin que les circonstances étaient sérieuses, et que le lendemain il pouvait se passer de grands événements pour la monarchie prussienne. Elle voulait que le Roi lui dît de s'en aller; en effet, elle fut mise dans le cas de partir.

Lord Morpeth, envoyé par la cour de Londres pour marchander le sang prussien, mission véritablement indigne d'un homme tel que lui, arriva le 11 à Weymar, chargé de faire des offres séduisantes, et de proposer des subsides considérables. L'horizon s'était déjà fort obscurci : le cabinet ne voulut pas voir cet envoyé; il lui fit dire qu'il y avait peut-être peu de sûreté pour sa personne, et il l'engagea à retourner à Hambourg, pour y attendre l'événement. Qu'aurait dit la duchesse de Devonshire, si elle avait vu son gendre, chargé de souffler le feu de la guerre, de venir offrir un or empoisonné, et obligé de retourner sur ses pas tristement et en grande hâte? On ne peut que s'indigner de voir l'Angleterre compromettre de la sorte des agents estimables et jouer un rôle aussi odieux.

On n'a point encore de nouvelles de la conclusion d'un traité entre la Prusse et la Russie, et il est certain qu'aucun Russe n'a paru jusqu'à ce jour sur le territoire prussien. Du reste, l'armée désire fort les voir : ils trouveront Austerlitz en Prusse.

Le prince Louis-Ferdinand de Prusse, et les autres généraux, qui ont succombé sous les premiers coups des Français, sont désignés aujourd'hui comme les principaux

moteurs de cette incroyable frénésie. Le roi, qui en a couru toutes les chances, et qui supporte tous les malheurs qui en ont été le résultat, est de tous les hommes entraînés par elle celui qui y était demeuré le plus étranger.

Il y a à Leipsick une telle quantité de marchandises anglaises, qu'on a déjà offert soixante millions pour les racheter.

On se demande ce que l'Angleterre gagnera à tout ceci. Elle pouvait recouvrer le Hanovre, garder le cap de Bonne-Espérance, conserver Malte, faire une paix honorable et rendre la tranquillité au monde. Elle a voulu exciter la Prusse contre la France, pousser l'Empereur et la France à bout; eh bien! elle a conduit la Prusse à sa ruine, procuré à l'Empereur une plus grande gloire, à la France une plus grande puissance; et le temps approche où l'on pourra déclarer l'Angleterre en état de blocus continental. Est-ce donc avec du sang que les Anglais ont espéré alimenter leur commerce et ranimer leur industrie? De grands malheurs peuvent fondre sur l'Angleterre : l'Europe les attribuera à la perte de ce ministre honnête homme qui voulait gouverner par des idées grandes et libérales, et que le peuple anglais pleurera un jour avec des larmes de sang.

Les colonnes françaises sont déjà en marche sur Postdam et Berlin. Les députés de Postdam sont arrivés pour demander une sauvegarde.

Le quartier impérial est aujourd'hui à Wittemberg.

Lettre au roi de Prusse, portée par M. de Montesquiou, capitaine, officier d'ordonnance, parti de Géra le 13 *octobre* 1806, *à* 10 *heures du matin, arrivé au camp du général Hohenlohe à* 4 *heures après midi.*

Monsieur mon frère, je n'ai reçu que le 7 la lettre de Votre Majesté, du 25 septembre. Je suis fâché qu'on lui ait fait signer cette espèce de pamphlet (1). Je ne lui réponds que pour lui protester que jamais je n'attribuerai à elle les choses qui y sont contenues; toutes sont contraires à son caractère et à l'honneur de tous deux. Je plains et dédaigne les rédacteurs d'un pareil ouvrage. J'ai reçu immédiatement après la note de son ministre, du 1er octobre. Elle m'a donné rendez-vous le 8; en bon chevalier, je lui ai tenu parole; je suis au milieu de la Saxe. Qu'elle m'en croie : j'ai des forces telles, que toutes ses forces ne peuvent balancer longtemps la victoire. Mais pourquoi répandre tant de sang? à quel but? Je tiendrai à Votre Majesté le même langage que j'ai tenu à l'empereur Alexandre, deux jours avant la bataille d'Austerlitz. Fasse le ciel que des hommes vendus ou fanatisés, plus les ennemis d'elle et de son règne, qu'ils ne le sont des miens et de ma nation, ne lui donnent pas les mêmes conseils pour la faire arriver au même résultat!

Sire, j'ai été ami de Votre Majesté depuis six ans. Je ne veux point profiter de cette espèce de vertige qui anime ses conseils, qui lui ont fait commettre des erreurs politiques dont l'Europe est encore tout étonnée, et des erreurs militaires de l'énormité desquelles l'Europe ne tardera pas à retentir. Si elle m'eût demandé des choses possibles par sa note, je les lui eusse accordées; elle a demandé mon déshonneur; elle devait être certaine de ma réponse. La guerre est donc faite entre nous, l'alliance rompue pour jamais. Mais pourquoi faire égorger nos sujets? Je ne prise point une victoire qui sera achetée par la vie d'un bon nombre de mes enfants. Si j'étais à mon début dans la carrière militaire, si je pouvais craindre les hasards des combats, ce langage serait tout-à-fait déplacé. Sire, Votre Majesté sera vaincue : elle aura compromis le repos de ses jours, l'existence de ses sujets, sans l'ombre d'un prétexte. Elle est aujourd'hui intacte et peut traiter avec moi d'une manière conforme à son rang; elle traitera avant un mois dans une situation différente. Elle s'est laissée aller à des irritations qu'on a calculées et préparées avec art; elle m'a dit qu'elle m'avait souvent rendu des services; eh bien! je veux lui donner la preuve du souvenir que j'en ai; elle est maîtresse de sauver à ses sujets les ravages et les malheurs de la guerre; à peine commencée, elle peut la terminer, et elle fera une chose dont l'Europe lui saura gré. Si elle écoute les furibonds qui, il y a quatorze ans, voulaient prendre Paris, et qui aujourd'hui l'ont embarquée dans une guerre, et immédiatement après dans des plans offensifs également inconcevables, elle fera à son peuple un mal que le reste de sa vie ne pourra guérir. Sire, je n'ai rien à gagner contre Votre Majesté; je ne veux rien et n'ai rien voulu d'elle : la guerre actuelle est une guerre impolitique. Je sens que peut-être j'irrite

(1) Ceci a rapport à une lettre du roi de Prusse, composée de vingt pages, véritable rapsodie, et que très certainement le Roi n'a pu ni lire ni comprendre. Nous n'avons pu l'imprimer, attendu que tout ce qui tient à la correspondance particulière des souverains reste dans le portefeuille de l'Empereur, et ne vient point à la connaissance du public. Si nous publions celle de Sa Majesté, c'est parce que beaucoup d'exemplaires en avaient été faits au quartier-général des Prussiens, où on la trouva très belle; une copie en est tombée entre nos mains.

dans cette lettre une certaine susceptibilité naturelle à tout souverain; mais les circonstances ne demandent aucun ménagement; je lui dis les choses comme je les pense. Et, d'ailleurs, que Votre Majesté me permette de le lui dire: ce n'est pas pour l'Europe une grande découverte que d'apprendre que la France est du triple plus populeuse, et aussi brave et aguerrie que les états de Votre Majesté. Je ne lui ai donné aucun sujet réel de guerre. Qu'elle ordonne à cet essaim de malveillants et d'inconsidérés de se taire à l'aspect de son trône dans le respect qui lui est dû; et qu'elle rende la tranquillité à elle et à ses états. Si elle ne retrouve plus jamais en moi un allié, elle retrouvera un homme désireux de ne faire que des guerres indispensables à la politique de mes peuples, et de ne point répandre le sang dans une lutte avec des souverains qui n'ont avec moi aucune opposition d'industrie, de commerce et de politique. Je prie Votre Majesté de ne voir dans cette lettre que le désir que j'ai d'épargner le sang des hommes, et d'éviter à une nation qui, géographiquement, ne saurait être ennemie de la mienne, l'amer repentir d'avoir trop écouté ces sentiments éphémères qui s'excitent et se calment avec tant de facilité parmi les peuples.

Sur ce, je prie Dieu, monsieur mon frère, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

De Votre Majesté, le bon frère,

Signé, NAPOLÉON.

De mon camp impérial de Géra, le 22 octobre 1806.

SEIZIÈME BULLETIN.

Le duc de Brunswick a envoyé son maréchal du palais à l'Empereur. Cet officier était chargé d'une lettre par laquelle le duc recommandait ses états à Sa Majesté.

L'Empereur lui a dit: « Si je faisais démolir la ville de Brunswick, et si je n'y laissais pas pierre sur pierre, que dirait votre prince? La loi du talion ne me permet-elle pas de faire à Brunswick ce qu'il voulait faire dans ma capitale? Annoncer le projet de démolir des villes, cela peut être insensé; mais vouloir ôter l'honneur à toute une armée de braves gens, lui proposer de quitter l'Allemagne par journées d'étapes, à la seule sommation de l'armée prussienne, voilà ce que la postérité aura peine à croire. Le duc de Brunswick n'eût jamais dû se permettre un tel outrage: lorsqu'on a blanchi sous les armes, on doit respecter l'honneur militaire; et ce n'est pas d'ailleurs dans les plaines de Champagne que ce général a pu acquérir le droit de traiter les drapeaux français avec un tel mépris. Une pareille sommation ne déshonorera que le militaire qui l'a pu faire. Ce n'est pas au roi de Prusse que restera ce déshonneur; c'est au chef de son conseil militaire; c'est au général à qui, dans ces circonstances difficiles, il avait remis le soin des affaires; c'est enfin le duc de Brunswick que la France et la Prusse peuvent accuser seul de la guerre. La frénésie dont ce vieux général a donné l'exemple, a autorisé une jeunesse turbulente et entraîné le roi contre sa propre pensée et son intime conviction. Toutefois, Monsieur, dites aux habitants du pays de Brunswick qu'ils trouveront dans les Français des ennemis généreux, que je désire adoucir à leur égard les rigueurs de la guerre, et que le mal que pourrait occasionner le passage des troupes serait contre mon gré. Dites au général Brunswick qu'il sera traité avec tous les égards dus à un officier prussien, mais que je ne puis reconnaître dans un général prussien un souverain. S'il arrive que la maison de Brunswick perde la souveraineté de ses ancêtres, elle ne pourra s'en prendre qu'à l'auteur de deux guerres, qui, dans l'une, voulut saper jusque dans ses fondements la grande capitale; qui, dans l'autre, prétendit déshonorer deux cent mille braves qu'on parviendrait peut-être à vaincre, mais qu'on ne surprendra jamais hors du chemin de l'honneur et de la gloire. Beaucoup de sang a été versé en peu de jours; de grands désastres pèsent sur la monarchie prussienne. Qu'il est digne de blâme cet homme qui d'un mot pouvait les prévenir! Si, comme Nestor, élevant la parole au milieu des conseils, il avait dit:

« Jeunesse inconsidérée, taisez-vous; femmes, retournez à vos fuseaux et rentrez dans l'intérieur de vos ménages; et vous, Sire, croyez-en le compagnon du plus illustre de vos prédécesseurs; puisque l'empereur Napoléon ne veut pas la guerre, ne le placez pas entre la gloire et le déshonneur; ne vous engagez pas dans une lutte dangereuse avec une armée qui s'honore de quinze ans de travaux glorieux, et que la victoire a accoutumée à tout soumettre! » — Au lieu de tenir ce langage, qui convenait si bien à la prudence de son âge et à l'expérience de sa longue carrière, il a été le premier à crier *aux armes*. Il a méconnu jusqu'aux liens du sang, en armant un fils contre son père; il a menacé de planter ses drapeaux sur le palais de Stuttgard; et, accompagnant ces démarches d'imprécations contre la France, il s'est déclaré l'auteur de ce manifeste insensé, qu'il avait désavoué pendant quatorze ans, quoiqu'il n'osât pas nier de l'avoir revêtu de sa signature. »

On a remarqué que, pendant cette conversation, l'Empereur, avec cette chaleur dont il est quelquefois animé, a répété souvent : « Renverser et détruire les habitations des citoyens paisibles, c'est un crime qui se repare avec du temps et de l'argent : mais deshonorer une armée, vouloir qu'elle fuie hors de l'Allemagne devant l'aigle prussienne, c'est une bassesse que celui-là seul qui la conseille était capable de commettre. »

M. de Lucchesini est toujours au quartier-général. L'Empereur a refusé de le voir : mais on observe qu'il a de fréquentes conférences avec le grand maréchal du palais, Duroc.

L'Empereur a ordonné de faire présent, sur la grande quantité de draps anglais qui a été trouvée à Leipsig, d'un habillement complet à chaque officier, et d'une capote et d'un habit à chaque soldat.

Le quartier-général est à Krospstad.

DIX-SEPTIÈME BULLETIN.

A Postdam, le 25 octobre 1806.

Le corps du maréchal Lannes est arrivé le 24 à Postdam.

Le corps du maréchal Davout a fait son entrée le 25, à dix heures du matin, à Berlin.

Le corps du maréchal prince de Ponte-Corvo est à Brandenbourg.

Le corps du maréchal Augereau fera son entrée à Berlin, demain 26.

L'Empereur est arrivé hier à Postdam, et est descendu au palais. Dans la soirée, il est allé visiter le nouveau palais de Sans-Souci et toutes les positions qui environnent Postdam. Il a trouvé la situation et la distribution du château de Sans-Souci agréables. Il est resté quelque temps dans la chambre du grand Frédéric, qui se trouve tendue et meublée telle qu'elle l'était à sa mort.

Le prince Ferdinand, frère du grand Frédéric est demeuré à Berlin.

On a trouvé dans l'arsenal de Berlin cinq cents pièces de canon, plusieurs centaines de milliers de poudre et plusieurs milliers de fusils.

Le général Hullin est nommé commandant de Berlin.

Le général Bertrand, aide-de-camp de l'Empereur, s'est rendu à Spandau; la forteresse se défend; il en a fait l'investissement avec les dragons de la division Dupont.

Le grand-duc de Berg s'est rendu à Spandau pour se mettre à la poursuite d'une colonne qui file de Spandau sur Stettin, et qu'on espère couper.

Le maréchal Lefebvre, commandant la garde impériale à pied, et le maréchal Bessières, commandant la garde impériale à cheval, sont arrivés à Postdam, le 24, à neuf heures du soir. La garde à pied a fait quatorze lieues dans un jour.

Le corps du maréchal Ney bloque Magdebourg.

Le corps du maréchal Soult a passé l'Elbe à une journée de Magdebourg, et poursuit l'ennemi sur Stettin.

Le temps continue à être superbe; c'est le plus bel automne que l'on ait vu.

En route, l'Empereur étant à cheval, pour se rendre de Wittemberg à Postdam, a été surpris par un orage, et a mis pied à terre dans la maison du grand veneur de Saxe. Sa Majesté a été fort étonnée de s'entendre appeler par son nom par une jolie femme; c'était une égyptienne, veuve d'un officier français de l'armée d'Égypte, et qui se trouvait en Saxe depuis trois mois : elle demeurait chez le grand veneur de Saxe, qui l'avait recueillie et honorablement traitée. L'Empereur lui a fait une pension de 1200 francs, et s'est chargé de placer son enfant. « C'est la première fois, a dit l'Empereur, que je mets pied à terre pour un orage; j'avais le pressentiment qu'une bonne action m'attendait là. »

On remarque comme une singularité que l'empereur Napoléon est arrivé à Postdam et descendu dans le même appartement, le jour même, et presque à la même heure que l'empereur de Russie, lors du voyage que fit ce prince, l'an passé, et qui a été si funeste à la Prusse. C'est de ce moment que la reine a quitté le soin de ses affaires intérieures et les graves occupations de la toilette pour se mêler des affaires d'état, influencer le roi, et susciter partout ce feu dont elle était possédée.

La saine partie de la nation prussienne regarde ce voyage comme un des plus grands malheurs qui soient arrivés à la Prusse. On ne se fait point d'idée de l'activité de la faction pour porter le roi à la guerre malgré lui.

Le résultat du célèbre serment fait sur le tombeau du grand Frédéric, le 4 novembre 1805, a été la bataille d'Austerlitz, et l'évacuation de l'Allemagne par l'armée russe à journée d'étapes. On fit, vingt-quatre heures après, sur ce sujet une gravure qu'on trouve dans toutes les boutiques, et qui excite le rire même des paysans. On y voit le bel empereur de Russie, près de lui la reine, et de l'autre côté, le roi qui lève la main sur le tombeau du grand Frédéric; la reine elle-même, drapée d'un châle, à peu près comme les gravures de Londres représentent lady Hamilton, appuie la main sur son cœur, et a l'air de regarder l'empereur de Russie. On ne conçoit point que la

police de Berlin ait laissé répandre une aussi pitoyable satire.

Toutefois, l'ombre du grand Frédéric n'a pu que s'indigner de cette scène scandaleuse. Son esprit, son génie et ses vœux, étaient avec la nation qu'il a tant estimée, et dont il disait que s'il en était roi, *il ne se tirerait pas un coup de canon en Europe sans sa permission.*

DIX-HUITIÈME BULLETIN.

Postdam, le 26 octobre 1806.

L'Empereur a passé à Postdam la revue de la garde à pied, composée de dix bataillons et de soixante pièces d'artillerie, servies par l'artillerie à cheval. Ces troupes, qui ont éprouvé tant de fatigues, avaient la même tenue qu'à la parade de Paris.

A la bataille d'Iéna, le général de division Victor a reçu un biscayen qui lui a fait une contusion : il a été obligé de garder le lit pendant quelques jours. Le général de brigade Gardanne, aide-de-camp de l'Empereur, a eu un cheval tué, et a été légèrement blessé. Quelques officiers supérieurs ont eu des blessures, d'autres des chevaux tués, et tous ont rivalisé de courage et de zèle.

L'Empereur a été voir le tombeau du grand Frédéric. Les restes de ce grand homme sont renfermés dans un cercueil de bois recouvert en cuivre, placé dans un caveau sans ornement, sans trophées, sans aucunes distinctions qui rappellent les grandes actions qu'il a faites.

L'Empereur a fait présent à l'hôtel des Invalides de Paris de l'épée de Frédéric, de son cordon de l'Aigle-Noire, de sa ceinture de général, ainsi que des drapeaux que portait sa garde dans la guerre de sept ans. Les vieux invalides de l'armée de Hanovre accueilleront avec un respect religieux tout ce qui a appartenu à un des premiers capitaines dont l'histoire conservera le souvenir.

Lord Morpeth, envoyé d'Angleterre auprès du cabinet prussien, ne se trouvait, pendant la journée de Iéna, qu'à six lieues du champ de bataille. Il a entendu le canon. Un courrier vint bientôt lui annoncer que la bataille était perdue, et en un moment il fut entouré de fuyards qui le poussaient de tous côtés. Il courait en criant : *Il ne faut pas que je sois pris !* Il offrit jusqu'à soixante guinées pour obtenir un cheval ; il en obtint un et se sauva.

La citadelle de Spandau, située à trois lieues de Berlin, et à quatre lieues de Postdam, forte par sa situation au milieu des eaux, et renfermant douze cents hommes de garnison et une grande quantité de munitions de guerre et de bouche, a été cernée le 24 dans la nuit. Le général Bertrand, aide-de-camp de l'Empereur, avait déjà reconnu la place. Les pièces étaient disposées pour jeter des obus et intimider la garnison. Le maréchal Lannes a fait signer par le commandant la capitulation ci-jointe.

On a trouvé à Berlin des magasins considérables d'effets de campement et d'habillement ; on en dresse les inventaires.

Une colonne commandée par le duc de Weymar est poursuivie par le maréchal Soult. Elle s'est présentée le 23 devant Magdebourg. Nos troupes étaient là depuis le 20. Il est probable que cette colonne, forte de quinze mille hommes, sera coupée et prise. Magdebourg est le premier point de rendez-vous des troupes prussiennes. Beaucoup de corps s'y rendent. Les Français le bloquent.

Une lettre de Helmstadt, récemment interceptée, contient des détails curieux. Elle est ci-jointe.

MM. les princes d'Hatzfeld; Busching, président de la police ; le président de Kercheisen ; Formey, conseiller intime ; Polzig, conseiller de la municipalité ; MM. Ruck, Siegr et de Hermensdorf, conseillers, députés de la ville de Berlin, ont remis ce matin à l'Empereur, à Postdam, les clés de la ville de Berlin. Ils étaient accompagnés de MM. Crote, conseiller des finances, le baron de Viehnitz et le baron d'Eckarlstein. Ils ont dit que les bruits qu'on avait répandus sur l'esprit de cette ville étaient faux ; que les bourgeois et la masse du peuple avaient vu la guerre avec peine ; qu'une poignée de femmes et de jeunes officiers avaient fait seuls ce tapage ; qu'il n'y avait pas un seul homme sensé qui n'eût vu ce qu'on avait à craindre, et qui pût deviner ce qu'on avait à espérer. Comme tous les Prussiens, ils accusent le voyage de l'empereur Alexandre des malheurs de la Prusse. Le changement qui s'est dès-lors opéré dans l'esprit de la reine, qui, de femme timide et modeste, s'occupant de son intérieur, est devenue turbulente et guerrière, a été une révolution subite. Elle a voulu tout-à-coup avoir un régiment, aller au conseil ; et elle a si bien mené la monarchie, qu'en peu de jours elle l'a conduite au bord du précipice.

Le quartier-général est à Charlottembourg.

DIX-NEUVIÈME BULLETIN.

Charlottembourg, le 27 octobre 1806.

L'Empereur, parti de Postdam aujour-

d'hui à midi, a été visiter la forteresse de Spandau. Il a donné des ordres au général de division Chasseloup, commandant le génie de l'armée, sur les améliorations à faire aux fortifications de cette place. C'est un ouvrage superbe; les magasins sont magnifiques. On a trouvé à Spandau des farines, des grains, de l'avoine, pour nourrir l'armée pendant deux mois, des munitions de guerre pour doubler l'approvisionnement de l'artillerie. Cette forteresse, située sur la Sprée, à deux lieues de Berlin, est une acquisition inestimable. Dans nos mains, elle soutiendra deux mois de tranchée ouverte. Si les Prussiens ne l'ont pas défendue, c'est que le commandant n'avait pas reçu d'ordre, et que les Français y sont arrivés en même temps que la nouvelle de la bataille perdue. Les batteries n'étaient pas faites et la place était désarmée.

Pour donner une idée de l'extrême confusion qui règne dans cette monarchie, il suffit de dire que la reine, à son retour de ses ridicules et tristes voyages d'Erfurt et de Weymar, a passé la nuit à Berlin sans voir personne, qu'on a été longtemps sans avoir de nouvelles du Roi; que personne n'a pourvu à la sûreté de la capitale, et que les bourgeois ont été obligés de se réunir pour former un gouvernement provisoire.

L'indignation est à son comble contre les auteurs de la guerre. Le manifeste, que l'on appelle à Berlin un indécent libelle, où aucun grief n'a été articulé, a soulevé la nation contre son auteur, misérable scribe nommé Gentz, un de ces hommes sans honneur qui se vendent pour de l'argent.

Tout le monde avoue que la reine est l'auteur des maux que souffre la nation prussienne. On entend dire partout: Elle était si bonne, si douce il n'y a pas un an! Mais, depuis cette fatale entrevue avec l'empereur Alexandre, combien elle est changée!

Il n'y a eu aucun ordre donné dans les palais; de manière qu'on a trouvé à Postdam l'épée du grand Frédéric, la ceinture de général qu'il portait à la guerre de sept ans, et son cordon de l'Aigle-Noire. L'Empereur s'est saisi de ces trophées avec empressement, et a dit: « J'aime mieux cela que vingt millions. » Puis, pensant un moment à qui il confierait ce précieux dépôt: « Je les enverrai, dit-il, à mes vieux soldats de la guerre d'Hanovre, j'en ferai présent au gouverneur des Invalides: cela restera à l'hôtel. »

On a trouvé, dans l'appartement qu'occupait la Reine, à Postdam, le portrait de l'empereur de Russie, dont ce prince lui avait fait présent; on a trouvé à Charlottembourg sa correspondance avec le Roi pendant trois ans, et des mémoires rédigés par des écrivains anglais, pour prouver qu'on ne devait tenir aucun compte des traités conclus avec l'empereur Napoléon, mais se tourner tout-à-fait du côté de la Russie. Ces pièces surtout sont des pièces historiques; elles démontreraient, si cela avait besoin d'une démonstration, combien sont malheureux les princes qui laissent prendre aux femmes l'influence sur les affaires politiques. Les notes, les rapports, les papiers d'état étaient musqués, et se trouvaient mêlés avec des chiffons et d'autres effets de la toilette de la Reine. Cette princesse avait exalté les têtes de toutes les femmes de Berlin; mais aujourd'hui elles ont bien changé. Les premiers fuyards ont été mal reçus, on leur a rappelé, avec ironie, le jour où ils aiguisaient leurs sabres sur les places de Berlin, voulant tout tuer et tout pourfendre.

Le général Savary, envoyé, avec un détachement de cavalerie, à la recherche de l'ennemi, mande que le prince de Hohenlohe, obligé de quitter Magdebourg, se trouvait, le 25, entre Rathenau et Ruppin, se retirant sur Stettin.

Le maréchal Lannes était déjà à Zehdenich; il est probable que les débris de ce corps ne parviendront pas à se sauver sans être de nouveau entamés.

Le corps bavarois doit être rentré ce matin à Dresde: on n'en a pas encore de nouvelles.

Le prince Louis-Ferdinand, qui a été tué dans la première affaire de la campagne, est appelé publiquement à Berlin le petit duc d'Orléans. Ce jeune homme abusait de la bonté du Roi au point de l'insulter. C'est lui qui, à la tête d'une troupe de jeunes officiers, se porta, pendant une nuit, à la maison de M. d'Augwitz, lorsque ce ministre revint de Paris, et cassa ses fenêtres.

On ne sait si l'on doit le plus s'étonner de tant d'audace ou de tant de faiblesse.

Une grande partie de ce qui a été dirigé de Berlin sur Magdebourg et sur l'Oder, a été interceptée par la cavalerie légère. On a déjà arrêté plus de soixante bateaux chargés d'effets d'habillement, de farine et d'artillerie. Il y a des régiments de hussards qui ont plus de 500,000 francs. On a rendu compte qu'ils achetaient de l'or pour de l'argent à cinquante pour cent de perte.

Le château de Charlottembourg, où loge l'Empereur, est situé à une lieue de Berlin, sur la Sprée.

VINGTIÈME BULLETIN.

Charlottembourg, le 27 octobre 1806.

Si les événements militaires n'ont plus l'intérêt de l'incertitude, ils ont toujours l'intérêt des combinaisons, des marches et des manœuvres. L'infatigable grand-duc de Berg se trouvait à Zehdenick le 26, à trois heures après midi, avec la brigade de cavalerie légère du général Lasalle ; et les divisions de dragons des généraux Beaumont et Grouchy étaient en marche pour arriver sur ce point.

La brigade du général Lasalle contint l'ennemi, qui lui montra près de six mille hommes de cavalerie. C'était toute la cavalerie de l'armée prussienne qui, ayant abandonné Magdebourg, formait l'avant-garde du corps du prince de Hohenlohe, qui se dirigeait sur Stettin. A quatre heures après midi, les deux divisions de dragons étant arrivées, la brigade du général Lasalle chargea l'ennemi avec cette singulière intrépidité qui a caractérisé les hussards et les chasseurs français dans cette campagne. La ligne de l'ennemi, quoique triple, fut rompue, l'ennemi poursuivi dans le village de Zehdenick et culbuté dans les défilés. Le régiment des dragons de la Reine voulut se reformer; mais les dragons de la division Grouchy se présentèrent, chargèrent l'ennemi et en firent un horrible carnage. De ces six mille hommes de cavalerie, une partie a été culbutée dans les marais, trois cents hommes sont restés sur le champ de bataille, sept cents ont été pris avec leurs chevaux ; le colonel du régiment de la Reine et un grand nombre d'officiers sont de ce nombre. L'étendard de ce régiment a été pris. Le corps du maréchal Lannes est en pleine marche pour soutenir la cavalerie. Les cuirassiers se portent en colonnes sur la droite, et un autre corps d'armée se porte sur Granzée. Nous arriverons à Stettin avant cette armée, qui, attaquée dans sa marche en flanc, est déjà débordée par sa tête. Démoralisée comme elle l'est, en a lieu d'espérer que rien n'échappera, et que toute la partie de l'armée prussienne qui a inutilement perdu deux jours à Magdebourg pour se rallier, n'arrivera pas sur l'Oder.

Ce combat de cavalerie de Zehdenick a son intérêt comme fait militaire. De part et d'autre, il n'y avait pas d'infanterie; mais la cavalerie prussienne est si loin de la nôtre, que les événements de la campagne ont prouvé qu'elle ne pouvait tenir vis-à-vis de forces moindres de la moitié.

Un adjoint de l'état-major, arrêté par un parti ennemi, du côté de la Thuringe, lorsqu'il portait des ordres au maréchal Mortier, a été conduit à Custrin, et y a vu le Roi. Il rapporte qu'au-delà de l'Oder, il n'est arrivé que très peu de fuyards, soit à Stettin, soit à Custrin ; il n'a presque point vu de troupes d'infanterie.

VINGT-UNIÈME BULLETIN.

Berlin, le 28 octobre 1806.

L'Empereur a fait, hier 27, une entrée solennelle à Berlin. Il était environné du prince de Neuchâtel, des maréchaux Davout et Augereau, de son grand maréchal du palais, de son grand écuyer et de ses aides-de-camp. Le maréchal Lefebvre ouvrait la marche à la tête de la garde impériale à pied ; les cuirassiers de la division Nansouty étaient en bataille sur le chemin. L'Empereur marchait entre les grenadiers et les chasseurs à cheval de sa garde. Il est descendu au palais à trois heures après midi. Il a été reçu par le grand maréchal du palais, Duroc. Une foule immense était accourue sur son passage. L'avenue de Charlottembourg à Berlin est très belle ; l'entrée par cette porte est magnifique. La journée était superbe. Tout le corps de la ville, présenté par le général Hullin, commandant de la place, est venu à la porte offrir les clefs de la ville à l'Empereur. Ce corps s'est rendu ensuite chez Sa Majesté. Le général, prince d'Hatzfeld, était à la tête.

L'Empereur a ordonné que les deux mille bourgeois les plus riches se réunissent à l'hôtel-de-ville, pour nommer soixante d'entre eux qui formeront le corps municipal. Les vingt cantons fourniront une garde de soixante hommes chacun, ce qui fera douze cents des plus riches bourgeois, pour garder la ville et en faire la police. L'Empereur a dit au prince d'Hatzfeld : « Ne vous présentez pas devant moi, je n'ai pas besoin de vos services ; retirez-vous dans vos terres. Il a reçu le chancelier et les ministres du roi de Prusse.

Le 28, à neuf heures du matin, les ministres de Bavière, d'Espagne, de Portugal et de la Porte, qui étaient à Berlin, ont été admis à l'audience de l'Empereur. Il a dit au ministre de la Porte d'envoyer un courrier à Constantinople, pour porter des nouvelles de ce qui se passait, et annoncer que les Russes n'entreraient pas aujourd'hui en Moldavie, et qu'ils ne tenteraient rien contre l'empire Ottoman. Ensuite, il a reçu tout le clergé protestant et calviniste. Il y a à Berlin plus de dix ou douze mille Français réfugiés par suite de l'édit de Nantes. Sa Majesté a causé avec les principaux d'entre eux. Il leur a dit

qu'ils avaient de justes droits à sa protection, et que leurs priviléges et leur culte seraient maintenus. Il leur a recommandé de s'occuper de leurs affaires, de rester tranquilles, et de porter obéissance et respect à *César*.

Les cours de justice lui ont été présentées par le chancelier. Il s'est entretenu avec les membres de la division des cours d'appel et de première instance; il s'est informé de la manière dont se rendait la justice.

M. le comte de Néale s'étant présenté dans les salons de l'Empereur, Sa Majesté lui a dit : « Eh bien, Monsieur, vos femmes ont voulu la guerre; en voici le résultat: vous devriez mieux contenir votre famille. » Des lettres de sa fille avaient été interceptées. « Napoléon, disaient ces lettres, ne veut pas faire la guerre, il faut la lui faire. » Non, dit Sa Majesté à M. de Néale, je ne veux pas la guerre; non pas que je me défie de ma puissance, comme vous le pensez, mais parce que le sang de mes peuples m'est précieux, et que mon premier devoir est de ne le répandre que pour sa sûreté et son honneur. Mais ce bon peuple de Berlin est victime de la guerre, tandis que ceux qui l'ont attirée se sont sauvés. Je rendrai cette noblesse de cour si petite, qu'elle sera obligée de mendier son pain. »

En faisant connaître ses intentions au corps municipal, « j'entends, dit l'Empereur, qu'on ne casse les fenêtres de personne. Mon frère le roi de Prusse a cessé d'être roi depuis le jour où il n'a pas fait pendre le prince Louis Ferdinand, lorsqu'il a été assez osé pour aller casser les fenêtres de ses ministres. »

Aujourd'hui 28, l'Empereur est monté à cheval pour passer en revue le corps du maréchal Davout; demain, sa Majesté passera en revue le corps du maréchal Augereau.

Le grand-duc de Berg et les maréchaux Lannes et prince de Ponte-Corvo, sont à la poursuite du prince de Hohenlohe. Après le brillant combat de cavalerie de Zehdenick, le grand-duc de Berg s'est porté à Templin; il a trouvé les vivres et le dîner préparés pour les généraux et les troupes prussiennes.

A Gransee, le prince de Hohenlohe a changé de route, et s'est dirigé sur Furstemberg. Il est probable qu'il sera coupé sur l'Oder, et qu'il sera enveloppé et pris.

Le duc de Weymar est dans une position semblable vis-à-vis du maréchal Soult. Ce duc a montré l'intention de passer l'Elbe à Tanger-Munde, pour gagner l'Oder. Le 25, le maréchal Soult l'a prévenu. S'il est joint, pas un homme n'échappera; s'il parvient à passer, il tombe dans les mains du grand-duc de Berg, et des maréchaux Lannes et prince de Ponte-Corvo. Une partie de nos troupes borde l'Oder. Le roi de Prusse a passé la Vistule.

M. le comte de Zastrow a été présenté à l'Empereur, le 27, à Charlottenberg, et lui a remis une lettre du roi de Prusse.

Au moment même, l'Empereur reçoit un aide-de-camp du prince Eugène, qui lui annonce une victoire remportée sur les Russes en Albanie.

Voici la proclamation que l'Empereur a faite à ses soldats :

Proclamation de l'Empereur et Roi.

Soldats !

Vous avez justifié mon attente et répondu dignement à la confiance du peuple français. Vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage que vous avez montré d'intrépidité et de sang-froid au milieu des combats. Vous êtes les dignes défenseurs de l'honneur de ma couronne et de la gloire du grand peuple; tant que vous serez animés de cet esprit, rien ne pourra vous résister. La cavalerie a rivalisé avec l'infanterie et l'artillerie: je ne sais désormais à quelle arme je dois donner la préférence... Vous êtes tous de bons soldats. Voici les résultats de nos travaux :

Une des premières puissances militaires de l'Europe, qui osa naguère nous proposer une honteuse capitulation, est anéantie. Les forêts, les défilés de la Franconie, la Saale, l'Elbe, que nos pères n'eussent pas traversés en sept ans, nous les avons traversés en sept jours, et livré dans l'intervalle quatre combats et une grande bataille. Nous avons précédé à Postdam, à Berlin, la renommée de nos victoires. Nous avons fait soixante mille prisonniers, pris cinquante-cinq drapeaux, parmi lesquels sont ceux des gardes du roi de Prusse, six cents pièces de canon, trois forteresses, plus de vingt généraux. Cependant, près de la moitié de vous regrettent de n'avoir pas encore tiré un coup de fusil. Toutes les provinces de la monarchie prussienne jusqu'à l'Oder, sont en notre pouvoir.

Soldats, les Russes se vantent de venir à nous ; nous marcherons à leur rencontre, nous leur épargnerons la moitié du chemin ; ils retrouveront Austerlitz au milieu de la Prusse. Une nation qui a aussitôt oublié la générosité dont nous avons usé envers elle, après cette bataille où son empereur, sa cour, les débris de son armée, n'ont dû leur salut qu'à la capitulation que nous leur avons accordée, est une nation qui ne saurait lutter avec succès contre nous.

Cependant, tandis que nous marchons

au-devant des Russes, de nouvelles armées, formées dans l'intérieur de l'empire, viennent prendre notre place pour garder nos conquêtes. Mon peuple tout entier s'est levé, indigné de la honteuse capitulation que les ministres prussiens, dans leur délire, nous ont proposée. Nos routes et nos villes frontières sont remplies de conscrits qui brûlent de marcher sur vos traces. Nous ne serons plus désormais les jouets d'une paix traîtresse, et nous ne poserons plus les armes que nous n'ayons obligé les Anglais, ces éternels ennemis de notre nation, à renoncer au projet de troubler le continent, et à la tyrannie des mers.

Soldats ! je ne puis mieux vous exprimer les sentiments que j'ai pour vous, qu'en vous disant que je vous porte dans mon cœur l'amour que vous me montrez tous les jours.

De notre camp impérial de Postdam, le 26 octobre 1806.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le Major-général de la Grande-Armée, prince de Neuchâtel et de Vallengin,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

VINGT-DEUXIÈME BULLETIN.

Berlin, le 29 octobre 1806.

Les événements se succèdent avec rapidité. Le grand-duc de Berg est arrivé le 27 à Hasleben avec une division de dragons. Il avait envoyé à Botzembourg le général Milhaud avec le 13ᵉ régiment de chasseurs, et la brigade de cavalerie légère du général Lasalle sur Pretzlow. Instruit que l'ennemi était en force à Botzembourg, il s'est porté à Wigneensdorfs. A peine arrivé là, il s'aperçut qu'une brigade de cavalerie ennemie s'était portée sur la gauche, dans l'intention de couper le général Milhaud. Les voir, les charger, jeter le corps des gendarmes du Roi dans le lac, fut l'affaire d'un moment. Ce régiment, se voyant perdu, demanda à capituler. Le Prince, toujours généreux, le lui accorda. Cinq cents hommes mirent pied à terre et rendirent leurs chevaux. Les officiers se retirent chez eux sur parole. Quatre étendards de la garde, tous d'or, furent le trophée du petit combat de Wigneensdorfs, qui n'était que le prélude de la belle affaire de Prentzlow.

Ces célèbres gendarmes, qui ont trouvé tant de commisération après la défaite, sont les mêmes qui, pendant trois mois, ont révolté la ville de Berlin par toutes sortes de provocations. Ils allaient sous les fenêtres de M. Laforêt, ministre de France, aiguiser leurs sabres ; les gens de bon sens haussaient les épaules ; mais la jeunesse sans expérience et les femmes passionnées, à l'exemple de la Reine, voyaient dans cette ridicule fanfaronnade un pronostic sûr des grandes destinées qui attendaient l'armée prussienne.

Le prince de Hohenlohe, avec les débris de la bataille d'Iéna, cherchait à gagner Stettin. Il avait été obligé de changer de route, parce que le grand-duc de Berg était à Templin avant lui. Il voulut déboucher de Botzembourg sur Halseben; il fut trompé dans son mouvement. Le grand-duc de Berg jugea que l'ennemi cherchait à gagner Prentzlow; cette conjecture était fondée. Le Prince marcha toute la nuit avec les divisions de dragons des généraux Beaumont et Grouchy, éclairés par la cavalerie légère du général Lasalle. Les premiers postes de nos hussards arrivèrent à Prentzlow avec l'ennemi ; mais ils furent obligés de se retirer, le 28 au matin, devant les forces supérieures que déploya le prince de Hohenlohe. A neuf heures du matin, le grand-duc de Berg arriva à Prentzlow, et à dix, il vit l'armée ennemie en pleine marche. Sans perdre de temps en vains mouvemements, le Prince ordonna au général Lasalle de charger dans les faubourgs de Prentzlow, et le fit soutenir par les généraux Grouchy et Beaumont, et leurs six pièces d'artillerie légère. Il fit traverser à Golmitz la petite rivière qui passe à Prentzlow, par trois régiments de dragons, attaquer le flanc de l'ennemi, et chargea son autre brigade de dragons de tourner la ville. Nos braves canonniers à cheval placèrent si bien leurs pièces, et tirèrent avec tant d'assurance, qu'ils mirent de l'incertitude dans les mouvements de l'ennemi. Dans le moment, le général Grouchy reçut l'ordre de charger; ses braves dragons s'en acquittèrent avec intrépidité. Cavalerie, infanterie, artillerie, tout fut culbuté dans les faubourgs de Prentzlow. On pouvait entrer pêle-mêle avec l'ennemi dans la ville, mais le Prince préféra les faire sommer par le général Béliard. Les portes de la ville étaient déjà brisées. Sans espérance, le prince de Hohenlohe, un des principaux boute-feux de cette guerre impie, capitula, et défila devant l'armée française avec seize mille hommes d'infanterie, presque tous gardes ou grenadiers, six régiments de cavalerie, quarante-cinq drapeaux et soixante-quatre pièces d'artillerie attelées. Tout ce qui avait échappé des gardes du roi de Prusse à la bataille d'Iéna est tombé en notre pouvoir. Nous avons tous les drapeaux des gardes à pied et à cheval du roi. Le prince de Hohenlohe, commandant en chef après la blessure du duc de Brunswick, un prince de Mecklembourg-Schwerin et plusieurs généraux, sont nos prisonniers.

« Mais il n'y a rien de fait tant qu'il reste à faire, écrivit l'Empereur au grand-duc de Berg. Vous avez débordé une colonne de huit mille hommes commandée par le général Blücher, que j'apprenne bientôt qu'elle a éprouvé le même sort. »

Une autre de dix mille hommes a passé l'Elbe; elle est commandée par le duc de Weymar. Tout porte à croire que lui et toute sa colonne vont être enveloppés.

Le prince Auguste-Ferdinand, frère du prince Louis, tué à Saalfeld, et fils du prince Ferdinand, frère du grand Frédéric, a été pris par nos dragons les armes à la main.

Ainsi, cette grande et belle armée prussienne a disparu comme un brouillard d'automne au lever du soleil. Généraux en chef, généraux commandant les corps d'armée, princes, infanterie, cavalerie, artillerie, il n'en reste plus rien. Nos postes étant entrés à Francfort-sur-l'Oder, le roi de Prusse s'est porté plus loin. Il ne lui reste pas quinze mille hommes; et, pour un tel résultat, il n'y a presque aucune perte de notre côté.

Le général Clarke, gouverneur du pays d'Erfurt, a fait capituler un bataillon saxon qui errait sans direction.

L'Empereur a passé, le 28, la revue du corps du maréchal Davout, sous les murs de Berlin. Il a nommé à toutes les places vacantes : il a récompensé les braves. Il a ensuite réuni les officiers et sous-officiers en cercle, et leur a dit : « Officiers et sous-officiers du troisième corps d'armée, vous vous êtes couverts de gloire à la bataille d'Iéna ; j'en conserverai un éternel souvenir. Les braves qui sont morts sont morts avec gloire. Nous devons désirer de mourir dans des circonstances si glorieuses. » En passant la revue des 12ᵉ, 61ᵉ et 85ᵉ régiments de ligne, qui ont le plus perdu à cette bataille, parce qu'ils ont dû soutenir les plus grands efforts, l'Empereur a été attendri de savoir morts ou grièvement blessés beaucoup de vieux soldats dont il connaissait le dévouement et la bravoure depuis quatorze ans. Le 12ᵉ régiment surtout a montré une intrépidité digne des plus grands éloges.

Aujourd'hui, à midi, l'Empereur a passé la revue du septième corps, que commande le maréchal Augereau. Ce corps a très peu souffert. La moitié des soldats n'a pas eu occasion de tirer un coup de fusil, mais tous avaient la même volonté, la même intrépidité. La vue de ce corps était magnifique. « Votre corps, a dit l'Empereur, est plus fort que tout ce qui reste au roi de Prusse, et vous ne composez pas le dixième de mon armée ! »

Tous les dragons à pied que l'Empereur avait fait venir à la Grande-Armée sont montés, et il y a au grand dépôt de Spandau quatre mille chevaux sellés et bridés dont on ne sait que faire, parce qu'il n'y a pas de cavaliers qui en aient besoin. On attend avec impatience l'arrivée des dépôts.

Le prince Auguste a été présenté à l'Empereur au palais de Berlin, après la revue du septième corps d'armée. Ce prince a été renvoyé chez son père, le prince Ferdinand, pour se reposer et se faire panser de ses blessures.

Hier, avant d'aller à la revue du corps du maréchal Davout, l'Empereur avait rendu visite à la veuve du prince Henri, et au prince et à la princesse Ferdinand, qui se sont toujours fait remarquer par la manière distinguée avec laquelle ils u'ont cessé d'accueillir les Français.

Dans le palais qu'habite l'Empereur, à Berlin, se trouve la sœur du roi de Prusse, princesse électorale de Hesse-Cassel. Cette princesse est en couches. L'Empereur a ordonné à son grand maréchal du palais de veiller à ce qu'elle ne fût point incommodée du bruit et des mouvements du quartier-général.

Le dernier bulletin rapporte la manière dont l'Empereur a reçu le prince d'Hatzfeld à son audience. Quelques instants après, ce prince fut arrêté. Il aurait été traduit devant une commission militaire et inévitablement condamné à mort. Des lettres de ce prince au prince Hohenlohe, interceptées aux avant-postes, avaient appris que, quoiqu'il se dît chargé du gouvernement civil de la ville, il instruisait l'ennemi des mouvements des Français. Sa femme, fille du ministre Schulembourg, est venue se jeter aux pieds de l'Empereur; elle croyait que son mari était arrêté à cause de la haine que le ministre Schulembourg portait à la France. L'Empereur la dissuada bientôt, et lui fit connaître qu'on avait intercepté des papiers dont il résultait que son mari faisait un double rôle, et que les lois de la guerre étaient impitoyables sur un pareil délit. La princesse attribuait à l'imposture de ses ennemis ce qu'elle appelait une calomnie. « Vous connaissez l'écriture de votre mari, dit l'Empereur; je vais vous faire juge. » Il fit apporter la lettre interceptée et la lui remit. Cette femme, grosse de plus de huit mois, s'évanouissait à chaque mot qui lui découvrait jusqu'à quel point était compromis son mari, dont elle reconnaissait l'écriture. L'Empereur fut touché de sa douleur, de sa confusion, des angoisses qui la déchiraient. « Eh bien, lui dit-il, vous tenez cette lettre, jetez-la au feu; cette pièce anéantie, je ne pourrai plus faire condamner votre mari. » (Cette scène touchante se passait près de la cheminée.) Madame d'Hatzfeld ne se le fit pas dire deux fois. Immédiatement après, le prince de Neu-

châtel reçut ordre de lui rendre son mari. La commission militaire était déjà réunie. La lettre seule de M. d'Hatzfeld le condamnait : trois heures plus tard, il était fusillé.

Le général Marmont mande de Vieux-Raguse, en date du 4 octobre 1806, qu'il avait à peine fait quelques dispositions relatives à la remise qui devait lui être faite des bouches du Cattaro, que l'amiral russe Sinavin, informé de la nouvelle rupture, temporisa encore sous divers prétextes, et chercha même à s'opposer à l'enlèvement des approvisionnements que le général Marmont avait rassemblés à Malonta.

Après s'être retiré sur Vieux-Raguse, le général Marmont eut connaissance d'un rassemblement de six mille Russes et de neuf à dix mille Monténégrins, à Castel-Novo, dans la vallée de Satorina et sur le col de Debilibrich; il résolut de les attaquer, et surtout de les déposter de ce col, par où ils menaçaient sa communication avec Raguse.

La nuit du 29 au 30 septembre, le général Marmont se mit en marche avec un corps d'environ six mille hommes, composé des 5ᵉ, 11ᵉ, 23ᵉ et 79ᵉ de ligne, du 18ᵉ d'infanterie légère et de la garde italienne. Les voltigeurs et grenadiers des 5ᵉ, 23ᵉ et 79ᵉ régiments, le général Lauriston à leur tête, dispersèrent les avant-postes russes, et, soutenus par le 11ᵉ, ils s'emparèrent du col de Debilibrich, malgré la vive résistance des Monténégrins, dont une soixantaine resta sur le carreau; l'ennemi se retira de position en position sans combattre; la difficulté du terrain ne permettait pas de le forcer à un engagement.

Le lendemain, le général Marmont continua sa marche, et s'approcha de Castel-Novo, dirigeant les 79ᵉ, 23ᵉ, 18ᵉ régiments et la garde, par échelons dans la vallée, et faisant attaquer les hauteurs en face de la ville par les troupes d'élite et par le 11ᵉ régiment. Le général Launay enleva, à la tête de ses grenadiers, cette position, défendue par une nuée de Monténégrins et par un bataillon russe. Le 11ᵉ régiment, commandé par le colonel Bachelu et le général Aubrée, culbuta à la baïonnette deux bataillons russes, et dispersa le reste des Monténégrins. Ils laissèrent quatre cents des leurs sur le champ de bataille.

Cette position enlevée, la colonne qui agissait par la vallée, déboucha et arriva sur une ligne de quatre mille Russes rangés en bataille; le 79ᵉ, formé en colonne, se précipite aussitôt sur cette ligne et l'ébranle; le 23ᵉ arrive, le général Delzons à sa tête; le général Marmont lui fait prendre la droite, fait déployer le 79ᵉ en l'appuyant aux hauteurs de la gauche; et, pendant que ce dernier régiment entretient un feu de mousqueterie très vif avec l'ennemi, il ordonne au 23ᵉ de charger en colonne. Ce régiment s'avance; le 18ᵉ vient prendre sa place en ligne, et la garde reste en réserve : l'ennemi ne peut résister à la charge conduite par le général Delzons; sa droite est coupée, son centre débordé; il se retire en désordre sous le canon de la place et de la flotte russe, qui envoie des chaloupes pour assurer sa fuite. La perte de l'ennemi dans cette journée a été de cinq cents hommes tués, autant de blessés, et deux cents prisonniers; nous avons eu vingt-cinq hommes tués et cent blessés. L'adjudant-major Couturier, du 23ᵉ, et l'aide-de-camp du général Marmont, Gayet, ont été tués; le sous-lieutenant Courtot, du 79ᵉ, a été blessé en prenant un drapeau russe.

Les Monténégrins n'avaient cessé d'inquiéter les avant-postes du général Marmont, même pendant la suspension des hostilités; il a ordonné qu'on brûlât leurs villages et le faubourg de Castel-Novo, centre de leurs intrigues; une seule maison, dont le maître avait sauvé la vie à un Français, a été respectée.

Pendant que les villages brûlaient, plusieurs milliers de Monténégrins se sont présentés pour nous attaquer; mais ils ont été bientôt dispersés par les 11ᵉ et 79ᵉ régiments, et par la garde italienne, qui en ont tué ou blessé deux à trois cents : le chef de bataillon Rossy, de la garde, a été blessé.

Après avoir ainsi jeté l'épouvante et la terreur parmi ces bandes de brigands, le général Marmont a ramené son armée au Vieux-Raguse, et n'a pas vu un seul Russe ni un Monténégrin dans sa marche.

L'amiral Sinavin continue de croiser, mais l'échec qu'il a éprouvé le met dans l'impossibilité de rien tenter; ses moyens sont épuisés.

Toutes les troupes se sont distinguées : le général Marmont fait l'éloge de tous les généraux et chefs de corps.

VINGT-TROISIÈME BULLETIN.

Berlin, le 30 octobre 1806.

Le duc de Weymar est parvenu à passer l'Elbe à Haverberg. Le maréchal Soult s'est porté le 29 à Rathnau, et le 30 à Wertedhausen.

Le 29, la colonne du duc de Weymar était à Rhinsberg, et le maréchal prince de Ponte-Corvo à Furstemberg. Il n'y a pas de doute que ces quatorze mille hommes ne soient tombés ou ne tombent dans ce moment au pouvoir de l'armée française.

D'un autre côté, le général Blücher, avec sept mille hommes, quittait Rhinsberg, le 29 au matin, pour se porter sur Stettin. Le maréchal Lannes et le grand-duc de Berg avaient trois marches d'avance sur lui. Cette colonne est tombée en notre pouvoir, ou y tombera sous quarante-huit heures.

Nous avons rendu compte, dans le dernier Bulletin, qu'à l'affaire de Preutzlow, le grand-duc de Berg avait fait mettre bas les armes au prince de Hohenlohe et à ses dix-sept mille hommes. Le 29, une colonne ennemie de six mille hommes a capitulé dans les mains du général Milhaud à Passewalk. Cela nous donne encore deux mille chevaux sellés et bridés, avec les sabres. Voilà plus de six mille chevaux que l'Empereur a ainsi à Spandau, après avoir monté sa cavalerie.

Le maréchal Soult, arrivé à Rathnau, a rencontré cinq escadrons de cavalerie saxonne qui ont demandé à capituler. C'est encore cinquante chevaux pour l'armée.

Le maréchal Davout a passé l'Oder à Francfort. Les alliés bavarois et würtembergeois, sous les ordres du prince Jérôme, sont en marche de Dresde sur Francfort.

Le roi de Prusse a quitté l'Oder et a passé la Vistule; il est à Graudentz. Les places de Silésie sont sans garnison et sans approvisionnements. Il est probable que la place de Stettin ne tardera pas à tomber en notre pouvoir. Le roi de Prusse est sans armée, sans artillerie, sans fusils. C'est beaucoup que d'évaluer à douze ou quinze mille hommes ce qu'il aura pu réunir sur la Vistule. Rien n'est curieux comme les mouvements actuels. C'est une espèce de chasse, où la cavalerie légère, qui va aux aguets des corps d'armée, est sans cesse détournée par des colonnes ennemies qui sont coupées.

Jusqu'à cette heure, nous avons cent cinquante drapeaux, parmi lesquels sont ceux brodés des mains de la belle Reine, beauté aussi funeste aux peuples de la Prusse, que le fut Hélène aux Troyens.

Les gendarmes de la garde ont traversé Berlin pour se rendre prisonniers à Spandau. Le peuple qui les avait vus si arrogants, il y a peu de semaines, les a vus dans toute leur humiliation.

L'Empereur a fait aujourd'hui une grande parade, qui a duré depuis onze heures du matin jusqu'à six heures du soir. Il a vu en détail toute sa garde à pied et à cheval, et les beaux régiments de carabiniers et de cuirassiers de la division Nansouty; il a fait différentes promotions en se faisant rendre compte de tout dans le plus grand détail.

Le général Savary, avec deux régiments de cavalerie, a déjà atteint le corps du duc de Weymar, et sert de communication pour transmettre les renseignements au grand-duc de Berg, au prince de Ponte-Corvo et au maréchal Soult.

On a pris possession des états du duc de Brunswick. On croit que ce duc s'est réfugié en Angleterre. Toutes ses troupes ont été désarmées. Si ce prince a mérité, à juste titre, l'animadversion du peuple français, il a aussi encouru celle du peuple et de l'armée prussienne; du peuple, qui lui reproche d'être l'un des auteurs de la guerre; de l'armée, qui se plaint de ses manœuvres et de sa conduite militaire. Les faux calculs des jeunes gendarmes sont pardonnables; mais la conduite de ce vieux prince, âgé de soixante-douze ans, est un excès de délire, et dont la catastrophe ne saurait exciter de regrets. Qu'aura donc de respectable la vieillesse, si, aux défauts de son âge, elle joint la fanfaronnade et l'inconsidération de la jeunesse?

VINGT-QUATRIÈME BULLETIN.

Berlin, le 31 octobre 1806.

Stettin est en notre pouvoir. Pendant que la gauche du grand-duc de Berg, commandée par le général Milhaud, faisait mettre bas les armes à une colonne de six mille hommes à Passewalk, la droite, commandée par le général Lasalle, sommait la ville de Stettin. Stettin est une place en bon état, bien armée et bien palissadée. Cent soixante pièces de canon, des magasins considérables, une garnison de six mille hommes de belles troupes, prisonnière, beaucoup de généraux; tel est le résultat de la capitulation de Stettin, qui ne peut s'expliquer que par l'extrême découragement qu'a produit sur l'Oder et dans tous les pays de la rive droite, la disparition de la grande armée prussienne.

De toute cette belle armée de cent quatre-vingt mille hommes, rien n'a passé l'Oder. Tout a été pris, tué, ou erre encore entre l'Elbe et l'Oder, et sera pris avant quatre jours. Le nombre des prisonniers montera à près de cent mille hommes. Il est inutile de faire sentir l'importance de la prise de la ville de Stettin, une des places les plus commerçantes de la Prusse, et qui assure à l'armée un bon pont sur l'Oder et une bonne ligne d'opérations.

Du moment que les colonnes du duc de Weymar et du général Blücher, qui sont débordées par la droite et la gauche, et poursuivies par la queue, seront rendues, l'armée prendra quelques jours de repos.

On n'entend point encore parler des Russes. Nous désirons fort qu'il en vienne une centaine de milliers. Mais le bruit de

leur marche est une vraie fanfaronnade. Ils n'oseront pas venir à notre rencontre. La journée d'Austerlitz se représente à leurs yeux. Ce qui indigne les gens sensés, c'est d'entendre l'empereur Alexandre, et son Sénat dirigeant, dire que ce sont les alliés qui ont été battus. Toute l'Europe sait bien qu'il n'y a pas de familles en Russie qui ne portent le deuil. Ce n'est point la perte de ses alliés qu'elles pleurent : cent quatre-vingt-quinze pièces de bataille russes qui ont été prises, et qui sont à Strasbourg, ne sont pas les canons des alliés. Les cinquante drapeaux qui sont suspendus à Notre-Dame de Paris ne sont point les drapeaux des alliés. Les bandes de Russes qui sont morts dans nos hôpitaux ou sont prisonniers dans nos villes, ne sont pas les soldats des alliés.

L'empereur Alexandre, qui commandait à Austerlitz et à Vischau avec un si grand corps d'armée, et qui faisait tant de tapage, ne commandait pas les alliés.

Le prince qui a capitulé et s'est soumis à évacuer l'Allemagne par journées d'étapes, n'était pas sans doute un prince allié. On ne peut que hausser les épaules à de pareilles forfanteries. Voilà le résultat de la faiblesse des princes et de la vénalité des ministres. Il était bien plus simple pour l'empereur Alexandre de ratifier le traité de paix qu'avait conclu son plénipotentiaire, et de donner le repos au continent. Plus la guerre durera, plus la chimère de la Russie s'effacera, et elle finira par être anéantie : autant la sage politique de Catherine était parvenue à faire de sa puissance un immense épouvantail, autant l'extravagance et la folie des ministres actuels la rendront ridicule en Europe.

Le roi de Hollande, avec l'avant-garde de l'armée du Nord, est arrivé le 21 à Gottingue. Le maréchal Mortier, avec les deux divisions du huitième corps de la Grande-Armée, commandées par les généraux Lagrange et Dupas, est arrivé le 26 à Fulde.

Le roi de Hollande a trouvé à Münster, dans le comté de la Marck et autres états prussiens, des magasins et de l'artillerie.

On a ôté à Fulde et à Brunswick les armes du prince d'Orange et celles du duc. Ces deux princes ne régneront plus. Ce sont les principaux auteurs de cette nouvelle coalition.

Les Anglais n'ont pas voulu faire la paix, ils la feront; mais la France aura plus d'états et de côtes dans son système fédératif.

VINGT-CINQUIÈME BULLETIN.

Berlin, le 2 novembre 1806.

Le général de division Beaumont a présenté aujourd'hui à l'Empereur cinquante nouveaux drapeaux et étendards pris sur l'ennemi ; il a traversé toute la ville avec les dragons qu'il commande, et qui portaient ces trophées. Le nombre des drapeaux dont la prise a été la suite de la bataille d'Iéna, s'élève en ce moment à deux cents.

Le maréchal Davont a fait cerner et sommer Custrin, et cette place s'est rendue : on y a fait quatre mille hommes prisonniers de guerre. Les officiers retournent chez eux sur parole, et les soldats sont conduits en France : quatre-vingt-dix pièces de canon ont été trouvées sur les remparts. La place, en très bon état, est située au milieu des marais ; elle renferme des magasins considérables. C'est une des conquêtes les plus importantes de l'armée ; elle a achevé de nous rendre maîtres de toutes les places sur l'Oder.

Le maréchal Ney va attaquer en règle Magdebourg, et il est probable que cette forteresse fera peu de résistance.

Le duc de Berg avait son quartier-général le 31 à Friedland. Ses dispositions faites, il a ordonné l'attaque de la colonne du général prussien Bila, que le général Becker a chargé sur la plaine en avant de la petite ville d'Anclam, avec la brigade de dragons du général Boussart. Tout a été enfoncé, cavalerie et infanterie ; et le général Becker est entré dans la ville avec les ennemis, qu'il a forcés de capituler. Le résultat de cette capitulation a été quatre mille prisonniers de guerre : les officiers sont renvoyés sur parole, et les soldats sont conduits en France. Parmi ces prisonniers, se trouve le régiment des hussards de la garde du Roi, qui, après la guerre de sept ans, avaient reçu de l'impératrice Catherine, en témoignage de leur bonne conduite, des pelisses de peau de tigre.

La caisse du corps du général Bila, et une partie des bagages, avaient passé la Peene et se trouvaient dans la Poméranie suédoise. Le grand-duc de Berg les a fait réclamer.

Le 1er novembre au soir, le grand-duc avait son quartier-général à Demmin.

Le général Blücher et le duc de Weymar, voyant le chemin de Stettin fermé, se portaient sur leur gauche comme pour retourner sur l'Elbe ; mais le maréchal Soult avait prévu ce mouvement, et il y a peu de doute que ces deux corps ne tombent bientôt entre nos mains.

Le Maréchal a réuni son corps d'armée

à Stettin, où l'on trouve encore chaque jour des magasins et des pièces de canon.

Nos coureurs sont déjà entrés en Pologne.

Le prince Jérôme, avec les Bavarois et les Würtembergeois, formant un corps d'armée, se porte en Silésie.

Sa Majesté a nommé le général Clarke, gouverneur général de Berlin et de la Prusse, et a déjà arrêté toutes les bases de l'organisation intérieure du pays.

Le roi de Hollande marche sur Hanovre, et le maréchal Mortier sur Cassel.

VINGT-SIXIÈME BULLETIN.

Berlin, 3 novembre 1806.

On n'a pas encore reçu la nouvelle de la prise des colonnes du général Blücher et du duc de Weymar. Voici la situation de ces deux divisions ennemies et celle de nos troupes. Le général Blücher, avec sa colonne, s'était dirigé sur Stettin. Ayant appris que nous étions déjà dans cette ville, et que nous avions gagné deux marches sur lui, il se reploya, de Gransay, où nous arrivions en même temps que lui, sur Neustrelitz, où il arriva le 30 octobre, ne s'arrêtant point là, et se dirigeant sur Wharen, où on le suppose arrivé le 31, avec le projet de chercher à se retirer du côté de Rostock, pour s'y embarquer.

Le 31, six heures après son départ, le général Savary, avec une colonne de six cents chevaux, est arrivé à Strelitz, où il a fait prisonnier le frère de la reine de Prusse, qui est général au service du Roi.

Le 1er novembre, le grand-duc de Berg était à Demmin, filant pour arriver à Rostock et couper la mer au général Blücher.

Le maréchal prince de Ponte-Corvo avait débordé le général Blücher. Ce maréchal se trouvait le 31, avec son corps d'armée, à Neubrandebourg, et se mettait en marche sur Wharen, ce qui a dû le mettre aux prises, dans la journée du 1er, avec le général Blücher.

La colonne commandée par le duc de Weymar était arrivée le 29 octobre à Neustrelitz; mais, instruit que la route de Stettin était coupée, et ayant rencontré les avant-postes français, il fit une marche rétrograde le 29 sur Wistock. Le 30, le maréchal Soult en avait connaissance par ses hussards, et se mettait en marche sur Werthenhausen. Il l'a immanquablement rencontré le 31 ou le 1er. Ces deux colonnes ont donc été prises hier ou aujourd'hui au plus tard.

Voici leurs forces : Le général Blucher a 30 pièces de canon, 7 bataillons d'infanterie, et 1,500 hommes de cavalerie. Il est difficile d'évaluer la force de ce corps; ses équipages, ses caissons, ses munitions, ont été pris. Il est dans la plus pitoyable situation.

Le duc de Weymar a douze bataillons et trente-cinq escadrons en bon état, mais il n'a pas une pièce d'artillerie.

Tels sont les faibles débris de toute l'armée prussienne. Il n'en restera rien. Ces deux colonnes prises, la puissance de la Prusse est anéantie, et elle n'a presque plus de soldats. En évaluant à dix mille hommes ce qui s'est retiré avec le roi sur la Vistule, ce serait exagérer.

M. Schullembourg s'est présenté à Strelitz pour demander un passeport pour Berlin. Il a dit au général Savary : « Il y a huit heures que j'ai vu passer les débris de la monarchie prussienne; vous les aurez aujourd'hui ou demain. Quelle destinée inconcevable et inattendue! La foudre nous a frappés. » Il est vrai que depuis que l'Empereur est entré en campagne, il n'a pas pris un moment de repos, toujours en marches forcées, devinant constamment les mouvements de l'ennemi. Les résultats en sont tels, qu'il n'y en a aucun exemple dans l'histoire. De plus de cent cinquante mille hommes qui se sont présentés à la bataille d'Iéna, pas un ne s'est échappé pour en porter la nouvelle au-delà de l'Oder. Certes, jamais aggression ne fut plus injuste, jamais guerre ne fut plus intempestive. Puisse cet exemple servir de leçon aux princes faibles que les intrigues, les cris et l'or de l'Angleterre excitent toujours à des entreprises insensées!

La division bavaroise, commandée par le général de Wrède, est partie de Dresde le 31 octobre. Celle commandée par le général Deroi, est partie le 1er novembre. La colonne würtembergeoise est partie le 3. Toutes ces colonnes se rendent sur l'Oder; elles forment le corps d'armée du prince Jérôme.

Le général Durosnel a été envoyé à Odesberg avec un parti de cavalerie, immédiatement après notre entrée à Berlin, pour intercepter tout ce qui se jetterait du canal dans l'Oder. Il a pris plus de quatre-vingts bateaux chargés de munitions de toute espèce, qu'il a envoyés à Spandau.

On a trouvé à Custrin des magasins de vivres suffisants pour nourrir l'armée pendant deux mois.

Le général de brigade Macon, que l'Empereur avait nommé commandant de Leipsig, est mort dans cette ville d'une fièvre putride. C'était un parfait honnête homme. L'Empereur en faisait cas et a été très affligé de sa mort.

Ordre du Jour du premier corps d'armée de réserve, au quartier-général, à Boulogne, le 8 novembre 1806, contenant le XXIe Bulletin de la Grande-Armée.

Soldats !

Vous lirez quinze jours de suite dans vos chambrées la proclamation sublime de S. M. l'Empereur et Roi à sa Grande-Armée.

Vous l'apprendrez par cœur ; chacun de vous, attendri, répandra les larmes du courage, et sera pénétré de cet enthousiasme irrésistible qu'inspire l'héroïsme.

Souvenez-vous toujours de ces mots sacrés de Sa Majesté.

« Soldats ! je ne puis mieux vous exprimer les sentiments que j'ai pour vous, qu'en vous disant que je vous porte dans mon cœur l'amour que vous me montrez tous les jours. »

Signé, Maréchal Brune.

VINGT-SEPTIÈME BULLETIN.

Berlin, le 6 novembre 1806.

On a trouvé à Stettin une grande quantité de marchandises anglaises, à l'entrepôt sur l'Oder : on y a trouvé cinq cents pièces de canon et des magasins considérables de vivres.

Le 1er novembre, le grand-duc de Berg était à Demmin, le 2 à Teterow, ayant sa droite sur Rostock. Le général Savary était le 1er à Kratzhourg, et le 2 de bonne heure à Wharem et à Jabel. Le prince de Ponte-Corvo attaqua le soir du 1er, à Jabel, l'arrière-garde de l'ennemi. Le combat fut assez soutenu ; le corps ennemi fut plusieurs fois mis en déroute ; il eût été entièrement enlevé, si les lacs et la difficulté de passer le pays de Mecklembourg ne l'eussent encore sauvé ce jour-là. Le prince de Ponte-Corvo, en chargeant avec la cavalerie, a fait une chute de cheval qui n'a eu aucune suite. Le maréchal Soult est arrivé le 2 à Plauer.

Ainsi, l'ennemi a renoncé à se porter sur l'Oder. Il change tous les jours de projets. Voyant que la route de l'Oder lui était fermée, il a voulu se retirer sur la Pomeranie suédoise. Voyant celle-ci également interceptée, il a voulu retourner sur l'Elbe ; mais le maréchal Soult l'ayant prévenu, il paraît se diriger sur le point le plus prochain des côtes. Il doit avoir été à bout, le 4 ou le 5 novembre. Cependant, tous les jours un ou deux bataillons, et même des escadrons de cette colonne, tombent en notre pouvoir. Elle n'a plus ni caissons ni bagages.

Le maréchal Lannes est à Stettin ;

Le maréchal Davout a Francfort ;

Le prince Jérôme en Silésie.

Le duc de Weymar a quitté le commandement pour retourner chez lui, et l'a laissé à un général peu connu.

L'Empereur a passé aujourd'hui la revue de la division des dragons du général Beaumont, sur la place du palais de Berlin : il a fait différentes promotions.

Tous les hommes de cavalerie qui se trouvaient à pied, se sont rendus à Postdam, où l'on a envoyé les chevaux de prise. Le général de division Boureier a été chargé de la direction de ce grand dépôt. Deux mille dragons à pied qui suivaient l'armée, sont déjà montés.

On travaille avec activité à armer la forteresse de Spandau, et à rétablir les fortifications de Wittemberg, d'Erfurth, de Custrin et de Stettin.

Le maréchal Mortier, commandant le huitième corps de la Grande-Armée, s'est mis en marche le 30 octobre sur Cassel. Il y est arrivé le 31.

VINGT-HUITIÈME BULLETIN.

Berlin, le 7 novembre 1809.

Sa Majesté a passé aujourd'hui, sur la place du palais de Berlin, depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures après midi, la revue de la division de dragons du général Klein. Elle a fait plusieurs promotions. Cette division a donné avec distinction à la bataille d'Iéna, et a enfoncé plusieurs carrés d'infanterie prussienne. L'Empereur a vu ensuite défiler le grand parc de l'armée, l'équipage de pont et le parc du génie : le grand parc est commandé par le général d'artillerie Saint-Laurent ; l'équipage de pont par le colonel Boucher, et le parc du génie par le général du génie Casals.

Sa Majesté a témoigné au général Songis, inspecteur général, sa satisfaction de l'activité qu'il mettait dans l'organisation des différentes parties du service de l'artillerie de cette grande armée.

Le général Savary a tourné près de Wismar sur la Baltique, à la tête de cinq cents chevaux du 1er de hussards et du 7e de chasseurs, le général prussien Husdunne, et l'a fait prisonnier avec deux brigades de hussards et deux bataillons de grenadiers. Il a pris aussi plusieurs pièces de canon. Cette colonne appartient au corps que poursuivent le grand-duc de Berg, le prince de Ponte-Corvo et le ma-

réchal Soult, lequel corps, coupé du côté de l'Oder et de la Poméranie, paraît acculé du côté de Lubeck.

Le colonel Excelmans, commandant le 1er régiment de chasseurs du maréchal Davout, est entré à Posen, capitale de la grande Pologne. Il y a été reçu avec un enthousiasme difficile à peindre; la ville était remplie de monde, les fenêtres parées comme en un jour de fête; à peine la cavalerie pouvait-elle se faire jour pour traverser les rues.

Le général du génie Bertrand, aide-de-camp de l'Empereur, s'est embarqué sur le lac de Stettin, pour faire la reconnaissance de toutes les passes.

On a formé à Dresde et à Wittemberg un équipage de siége pour Magdebourg; l'Elbe en est couvert. Il est à espérer que cette place ne tiendra pas longtemps. Le maréchal Ney est chargé de ce siege.

VINGT-NEUVIÈME BULLETIN.

Berlin, le 9 novembre 1806.

La brigade de dragons du général Beker a paru aujourd'hui à la parade.

Sa Majesté, voulant récompenser la bonne conduite des régiments qui la composent, a fait différentes promotions.

Mille dragons, qui étaient venus à pied à l'armée, et qui ont été montés au dépôt de Postdam, ont passé hier la revue du maréchal Bessières; ils ont été munis de quelques objets d'équipement qui leur manquaient, et ils partent aujourd'hui pour rejoindre leurs corps respectifs, pourvus de bonnes selles et montés sur de bons chevaux, fruits de la victoire.

Sa Majesté a ordonné qu'il serait frappé une contribution de cent cinquante millions sur les états prussiens et sur ceux des alliés de la Prusse.

Après la capitulation du prince de Hohenlohe, le général Blücher, qui le suivait, changea de direction, et parvint à se réunir à la colonne du duc de Weymar, à laquelle s'était jointe celle du prince Frédéric-Guillaume Brunswick-OEls, fils du duc de Brunswick. Ces trois divisions se trouvèrent ainsi sous les ordres du général Blücher. Différentes petites colonnes se joignirent également à ce corps.

Pendant plusieurs jours, ces troupes essayèrent de pénétrer par des chemins que les Français pouvaient avoir laissés libres; mais les marches combinées du grand-duc de Berg, du maréchal Soult et du prince de Ponte-Corvo, avaient obstrué tous les passages.

L'ennemi tenta d'abord de se porter sur Anclam, et ensuite sur Rostock : prévenu dans l'exécution de ce projet, il essaya de revenir sur l'Elbe; mais s'étant trouvé encore prévenu, il marcha devant lui pour gagner Lubeck.

Le 4 novembre, il prit position à Crevismulen; le prince de Ponte-Corvo culbuta l'arrière-garde; mais il ne put entamer ce corps, parce qu'il n'avait que six cents hommes de cavalerie, et que celle de l'ennemi était beaucoup plus forte. Le général Wattier a fait dans cette affaire de très belles charges, soutenu par les généraux Partod et Maison, avec le 27e régiment d'infanterie légère et le 8e de ligne.

On remarque dans les différentes circonstances de ce combat, qu'une compagnie d'éclaireurs du 94e régiment, commandée par le capitaine Razout, fut entourée par quelques escadrons ennemis; mais les voltigeurs français ne redoutent point le choc des cuirassiers prussiens. Ils les reçurent de pied ferme, et firent un feu si bien nourri et si adroitement dirigé, que l'ennemi renonça à les enfoncer. On vit alors les voltigeurs à pied poursuivre la cavalerie à toute course. Les Prussiens perdirent sept pièces de canon et mille hommes.

Mais le 4 au soir, le grand-duc de Berg, qui s'était porté sur la droite, arriva avec sa cavalerie sur l'ennemi, dont le projet était encore incertain. Le maréchal Soult marcha par Ratzebourg, le prince de Ponte-Corvo marcha par Rehna Il coucha du 5 au 6 à Schœmberg, d'où il partit à deux heures après minuit. Arrivé à Seblukup sur la Trave, il fit environner un corps de seize cents Suédois qui avaient enfin jugé convenable d'opérer leur retraite du Lauenbourg, pour s'embarquer sur la Trave. Des coups de canon coulèrent les bâtiments préparés pour l'embarquement. Les Suédois, après avoir riposté, mirent bas les armes.

Un convoi de trois cents voitures, que le général Savary avait poursuivi de Wismar, fut enveloppé par la colonne du prince de Ponte-Corvo, et pris.

Cependant l'ennemi se fortifiait à Lubeck. Le maréchal Soult n'avait pas perdu de temps dans sa marche de Ratzebourg; de sorte qu'il arriva à la porte de Mullen, lorsque le prince de Ponte-Corvo arrivait à celle de la Trave. Le grand-duc de Berg, avec sa cavalerie, était entre deux.

L'ennemi avait arrangé à la hâte l'ancienne enceinte de Lubeck; il avait disposé des batteries sur les bastions; il ne doutait pas qu'il ne pût gagner là une journée; mais le voir, le reconnaître et l'attaquer, fut l'affaire d'un instant.

Le général Drouet, à la tête du 27e régiment d'infanterie légère et des 94e et 95e régiments, aborda les batteries avec ce

sang-froid et cette intrépidité qui appartiennent aux troupes françaises. Les portes sont aussitôt enfoncées, les bastions escaladés, l'ennemi mis en fuite, et le corps du prince de Ponte-Corvo entre par la Trave.

Les chasseurs corses, les tirailleurs du Pô et le 26ᵉ d'infanterie légère composant la division d'avant-garde du général Legrand, qui n'avaient point encore combattu dans cette campagne, et qui étaient impatients de se mesurer avec l'ennemi, marchèrent avec la rapidité de l'éclair: redoutes, bastions, fossés, tout est franchi; et le corps du maréchal Soult entre par la porte de Mullen.

Ce fut en vain que l'ennemi voulut se défendre dans les rues, dans les places; il fut poursuivi partout. Toutes les rues, toutes les places furent jonchées de cadavres. Les deux corps d'armée arrivant de deux côtés opposés, se réunirent au milieu de la ville. A peine le grand-duc de Berg put-il passer, qu'il se mit à la poursuite des fuyards: quatre cents prisonniers, soixante pièces de canon, plusieurs généraux, un grand nombre d'officiers tués ou pris; tel est le résultat de cette belle journée.

Le 7, avant le jour, tout le monde était à cheval, et le grand-duc de Berg cernait l'ennemi près de Schwartau avec la brigade Lasalle et la division de cuirassiers d'Hautpoul. Le général Blücher, le prince Frédéric-Guillaume de Brunswick-OEls, et tous les généraux se présentent alors aux vainqueurs, demandent à signer une capitulation, et défilent devant l'armée française.

Ces deux journées ont détruit le dernier corps qui restait de l'armée prussienne, et nous ont valu le reste de l'artillerie de cette armée, beaucoup de drapeaux et seize mille prisonniers, parmi lesquels se trouvent quatre mille hommes de cavalerie.

Ainsi ces généraux prussiens qui, dans le délire de leur vanité, s'étaient permis tant de sarcasmes contre les généraux autrichiens, ont renouvelé quatre fois la catastrophe d'Ulm: la première, par la capitulation d'Erfurt; la seconde, par celle du prince Hohenlohe; la troisième par la reddition de Stettin; et la quatrième, par la capitulation de Schwartau.

La ville de Lubeck a considérablement souffert: prise d'assaut, ses places, ses rues ont été le théâtre du carnage. Elle ne doit s'en prendre qu'à ceux qui ont attiré la guerre dans ses murs.

Le Mecklembourg a été également ravagé par les armées française et prussienne. Un grand nombre de troupes se croisant en tout sens, et à marches forcées sur ce territoire, n'a pu trouver sa subsistance qu'aux dépens de cette contrée. Ce pays est intimement lié avec la Russie; son sort servira d'exemple aux princes d'Allemagne qui cherchent des relations éloignées avec une puissance à l'abri des malheurs qu'elle attire sur eux, et qui ne fait rien pour secourir ceux qui lui sont attachés par les liens les plus étroits du sang, et par les rapports les plus intimes. L'aide-de-camp du grand-duc de Berg, Dery, a fait capituler le corps qui escortait les bagages qui s'étaient retirés derrière la Peene. Les Suédois ont livré les fuyards et les caissons. Cette capitulation a produit quinze cents prisonniers et une grande quantité de bagages et de chariots. Il y a aujourd'hui des régiments de cavalerie qui possèdent plusieurs centaines de milliers d'écus.

Le maréchal Ney, chargé du siége de Magdebourg, a fait bombarder cette place. Plusieurs maisons ayant été brûlées, les habitants ont manifesté leur mécontentement, et le commandant a demandé à capituler. Il y a dans cette forteresse beaucoup d'artillerie, des magasins considérables, seize mille hommes appartenant à plus de soixante-dix bataillons, et beaucoup de caisses des corps.

Pendant ces événements importants, plusieurs corps de notre armée arrivent sur la Vistule.

La malle de Varsovie a apporté beaucoup de lettres de Russie qui ont été interceptées. On y voit que, dans ce pays, les fables des journaux anglais trouvent une grande croyance: ainsi, l'on est persuadé en Russie que le maréchal Massena a été tué, que la ville de Naples s'est soulevée, qu'elle a été occupée par les Calabrois, que le roi s'est réfugié à Rome, et que les Anglais, avec cinq ou six mille hommes, sont maîtres de l'Italie; il ne faudrait cependant qu'un peu de réflexion pour rejeter de pareils bruits. La France n'a-t-elle donc plus d'armée en Italie? Le roi de Naples est dans sa capitale; il a quatre-vingt mille Français; il est maître des deux Calabres, et à Pétersbourg, on croit les Calabrois à Rome. Si quelques galériens armés et endoctrinés par cet infâme Sidney Smith, la honte des braves militaires anglais, tuent des hommes isolés, égorgent des propriétaires riches et paisibles, la gendarmerie et l'échafaud en font justice. La marine anglaise ne désavouera point le titre d'infâme donné à Sidney Smith. Les généraux Stuart et Fox, tous les officiers de terre, s'indignent de voir le nom anglais associé à des brigands. Le brave général Stuart s'est même élevé publiquement contre ces menées aussi impuissantes qu'atroces, et qui tendent à faire du noble métier de la guerre, un échange d'assassinats et de brigandage; mais quand Sidney Smith a été choisi pour seconder les fureurs de la Reine, on n'a vu en lui qu'un de ces instruments

que les gouvernements emploient trop souvent, et qu'ils abandonnent au mépris qu'ils sont les premiers à avoir pour eux. Les Napolitains feront connaître, un jour, avec détail les lettres de Sidney Smith, les missions qu'il a données, l'argent qu'il a répandu pour l'exécution des atrocités dont il est l'agent en chef.

On voit aussi dans les lettres de Pétersbourg, et même dans les dépêches officielles, qu'on croit qu'il n'y a plus de Français dans l'Italie supérieure: on doit savoir, cependant, qu'indépendamment de l'armée de Naples, il y a encore en Italie cent mille hommes prêts à punir ceux qui voudraient y porter la guerre. On attend aussi à Pétersbourg des succès de la division de Corfou; mais on ne tardera pas à apprendre que cette division, à peine débarquée aux bouches du Cattaro, a été défaite par le général Marmont, qu'une partie a été prise, et l'autre rejetée dans ses vaisseaux : c'est une chose fort différente d'avoir affaire à des Français, ou à des Turcs, que l'on tient dans la crainte et dans l'oppression, en fomentant avec art la discorde dans les provinces!

Mais quoi qu'il en puisse être, les Russes ne seront point embarrassés pour détourner d'eux l'opprobre de ces résultats. Un décret du sénat dirigeant a déclaré qu'à Austerlitz ce n'étaient point les Russes, mais leurs alliés qui avaient été battus. S'il y a sur la Vistule une nouvelle bataille d'Austerlitz, ce sera encore d'autres qu'eux qui auront été vaincus, quoique, aujourd'hui, comme alors, leurs alliés n'aient point de troupes à joindre à leurs troupes, et que leur armée ne puisse être composée que de Russes.

Les états de mouvement et ceux des marches de l'armée russe sont tombés dans les mains de l'état-major français. Il n'y aurait rien de plus ridicule que les plans d'opérations des Russes, si leurs vaines espérances n'étaient plus ridicules encore.

Le général Lagrange a été déclaré gouverneur-général de Cassel et des états de Hesse.

Le maréchal Mortier s'est mis en marche pour le Hanovre et pour Hambourg avec son corps d'armée.

Le roi de Hollande a fait bloquer Hameln.

Il faut que cette guerre soit la dernière, et que ses auteurs soient si sévèrement punis, que quiconque voudra désormais prendre les armes contre le peuple français, sache bien, avant de s'engager dans une telle entreprise, quelles peuvent en être les conséquences.

TRENTIÈME BULLETIN.

Berlin, le 10 novembre 1806.

La place de Magdebourg s'est rendue le 8. Le 9, les portes ont été occupées par les troupes françaises.

Seize mille hommes, près de quatre-vingts pièces de canon, des magasins de toute espèce, tombent en notre pouvoir.

Le prince Jérôme a fait bloquer la place de Glogau, capitale de la haute Silésie, par le général de brigade Lefebvre, à la tête de deux mille chevaux bavarois. La place a été bombardée le 8 par dix obusiers servis par de l'artillerie légère. Le prince fait l'éloge de la conduite de la cavalerie bavaroise. Le général Deroi, avec sa division, a investi Glogau le 9 : on est entré en pourparler pour sa reddition.

Le maréchal Davout est entré à Posen, avec un corps d'armée, le 10. Il est extrêmement content de l'esprit qui anime les Polonais. Les agents prussiens auraient été massacrés si l'armée française ne les eût mis sous sa protection.

La tête de quatre colonnes russes, fortes chacune de quinze mille hommes, entrait dans les états prussiens par Georgembourg, Olita, Grodno et Jalowka : le 25 octobre, ces têtes de colonnes avaient fait deux marches, lorsqu'elles reçurent la nouvelle de la bataille du 14 et des événements qui l'ont suivie; elles rétrogradèrent sur-le-champ. Tant de succès, des événements d'une si haute importance, ne doivent pas ralentir en France les préparatifs militaires; on doit, au contraire, les poursuivre avec une nouvelle énergie, non pour satisfaire une ambition insatiable, mais pour mettre un terme à celle de nos ennemis.

L'armée française ne quittera pas la Pologne et Berlin que la Porte ne soit rétablie dans toute son indépendance, et que la Valachie et la Moldavie ne soient déclarées appartenantes en toute suzeraineté à la Porte.

L'armée française ne quittera point Berlin que les possessions des colonies espagnoles, hollandaises et françaises, ne soient rendues, et la paix générale faite.

On a intercepté une malle de Dantzig, dans laquelle on a trouvé beaucoup de lettres venant de Pétersbourg et de Vienne. On use à Vienne d'une ruse assez simple pour répandre de faux bruits. Avec chaque exemplaire des gazettes, dont le ton est fort réservé, on envoie, sous la même enveloppe, un bulletin à la main qui contient les nouvelles les plus absurdes. On y lit que la France n'a plus d'armée en Italie; que toute cette contrée est en feu ;

que l'État de Venise est dans le plus grand mécontentement et a les armes à la main ; que les Russes ont attaqué l'armée française en Dalmatie, et l'ont complètement battue. Quelque fausses et ridicules que soient ces nouvelles, elles arrivent de tant de côtés à la fois, qu'elles obscurcissent la vérité. Nous sommes autorisés à dire quo l'Empereur a deux cent mille hommes en Italie, dont quatre-vingt mille à Naples, et vingt-cinq mille en Dalmatie; que le royaume de Naples n'a jamais été troublé que par des brigandages et des assassinats ; que le roi de Naples est maître de toute la Calabre ; que si les Anglais veulent y débarquer avec des troupes régulières, ils trouveront à qui parler ; que le maréchal Masséna n'a jamais eu que des succès, et que le roi est tranquille dans sa capitale, occupé des soins de son armée et de l'administration de son royaume ; que le général Marmont, commandant l'armée française en Dalmatie, a complètement battu les Russes et les Monténégrins, entre lesquels la division règne ; que les Monténégrins accusent les Russes de s'être mal battus, et que les Russes reprochent aux Monténégrins d'avoir fui ; que, de toutes les troupes de l'Europe, les moins propres à faire la guerre en Dalmatie, sont certainement les troupes russes ; aussi y font-elles en général une fort mauvaise figure.

Cependant le corps diplomatique, endoctriné par ces fausses directions données à Vienne à l'opinion, égare les cabinets par ces rapsodies. De faux calculs s'établissent là-dessus ; et comme tout ce qui est bâti sur le mensonge et sur l'erreur tombe promptement en ruine, des entreprises aussi mal calculées tournent à la confusion de leurs auteurs. Certainement, dans la guerre actuelle, l'Empereur n'a pas voulu affaiblir son armée d'Italie ; il n'en a pas retiré un seul homme ; il s'est contenté de faire revenir huit escadrons de cuirassiers, parce que les troupes de cette arme sont inutiles en Italie. Ces escadrons ne sont pas encore arrivés à Inspruch. Depuis la dernière campagne, l'Empereur a, au contraire, augmenté son armée d'Italie de quinze régiments qui étaient dans l'intérieur, et de neuf régiments du corps du général Marmont. Quarante mille conscrits, presque tous de la conscription de 1806, ont été dirigés sur l'Italie ; et par les états de situation de cette armée au 1er novembre, vingt-cinq mille y étaient déjà arrivés. Quant au peuple des états vénitiens, l'Empereur ne saurait être que très satisfait de l'esprit qui l'anime. Aussi Sa Majesté s'occupe-t-elle des plus chers intérêts des Vénitiens ; aussi a-t-elle ordonné des travaux pour réparer et améliorer leur port, et pour rendre la passe de Malmacco propre aux vaisseaux de tout rang.

Du reste, tous ces faiseurs de nouvelles en veulent beaucoup à nos maréchaux et à nos généraux : ils ont tué le maréchal Masséna à Naples ; ils ont tué en Allemagne le grand-duc de Berg, le maréchal Soult. Cela n'empêche heureusement personne de se porter très bien.

TRENTE-UNIÈME BULLETIN.

Berlin, le 12 novembre 1806.

La garnison de Magdebourg a défilé le 11, à neuf heures du matin, devant le corps d'armée du maréchal Ney. Nous avons vingt généraux, huit cents officiers, vingt-deux mille prisonniers, parmi lesquels deux mille artilleurs, cinquante-quatre drapeaux, cinq étendards, huit mille pièces de canon, un million de poudre, un grand équipage de pont, et un matériel immense d'artillerie.

Le colonel Gérard et l'adjudant commandant Ricard ont présenté, ce matin, à l'Empereur, au nom des premier et quatrième corps, soixante drapeaux, qui ont été pris à Lubeck au corps du général prussien Blücher : il y avait vingt-deux étendards. Quatre mille chevaux tout harnachés, pris dans cette journée, se rendent au dépôt de Postdam.

Dans le vingt-neuvième Bulletin, on a dit que le corps du général Blücher avait fourni seize mille prisonniers, parmi lesquels quatre mille de cavalerie. On s'est trompé : il y avait vingt-et-un mille prisonniers, parmi lesquels cinq mille hommes de cavalerie montés ; de sorte que, par le résultat de ces deux capitulations, nous avons cent vingt drapeaux et étendards, et quarante-trois mille prisonniers. Le nombre des prisonniers qui ont été faits dans la campagne, passe cent quarante mille ; le nombre des drapeaux pris passe deux cent cinquante ; le nombre des pièces de campagne prises devant l'ennemi et sur le champ de bataille passe huit cents ; celui des pièces prises à Berlin et dans les places qui se sont rendues passe quatre mille.

L'Empereur a fait manœuvrer hier sa garde à pied et à cheval dans une plaine aux portes de Berlin. La journée a été superbe.

Le général Savary, avec sa colonne mobile, s'est rendu à Rostock, et y a pris quarante à cinquante bâtiments suédois sur leur lest ; il les a fait vendre sur-le-champ.

TRENTE-DEUXIÈME BULLETIN.

Berlin, le 16 novembre 1806.

Après la prise de Magdebourg et l'affaire de Lubeck, la campagne contre la Prusse se trouve entièrement finie.

Voici quelle était la situation de l'armée prussienne en entrant en campagne :

Le corps du général Ruchel, dit de Westphalie, était composé de trente-trois bataillons d'infanterie, de quatre compagnies de chasseurs, de quarante-cinq escadrons de cavalerie, d'un bataillon d'artillerie, et de sept batteries, indépendamment des pièces de régiment.

Le corps du prince d'Hohenlohe était composé de vingt-quatre bataillons prussiens et de vingt-cinq bataillons saxons; de quarante-cinq escadrons prussiens et de trente-six escadrons saxons; de deux bataillons d'artillerie, de huit batteries prussiennes et de huit batteries saxonnes.

L'armée commandée par le Roi en personne, était composée d'une avant-garde de dix bataillons et de quinze escadrons, commandée par le duc de Weymar, et de trois divisions. La première, commandée par le prince d'Orange, était composée de onze bataillons et de vingt escadrons. La seconde division, commandée par le général Wartensleben, était composée de onze bataillons et de quinze escadrons.

La troisième division, commandée par le général Schmettau, était composée de dix bataillons et de quinze escadrons. Le corps de réserve de cette armée, que commandait le général Kalkreuth, était composé de deux divisions, chacune de dix bataillons des régiments de la garde ou d'élite, et de vingt escadrons.

La réserve que commandait le prince Eugène de Würtemberg, était composée de dix-huit bataillons et de vingt escadrons.

Ainsi le total général de l'armée prussienne était de cent soixante bataillons, de deux cent trente-six escadrons et de trente batteries; ce qui faisait présents sous les armes cent quinze mille hommes d'infanterie, trente mille de cavalerie, et huit cents pièces de canon, y compris les canons de bataillon.

Toute cette armée se trouvait à la bataille du 14, hormis le corps du duc de Weymar, qui était encore sur Eisenach, et la réserve du prince de Würtemberg; ce qui porte les forces prussiennes qui se trouvaient à la bataille à cent vingt-six mille hommes.

De ces cent vingt-six mille hommes, pas un n'a échappé. Du corps du duc de Weymar, pas un homme n'a échappé. Du corps de réserve du duc de Würtemberg, qui a été battu à Halle, pas un homme n'est échappé.

Ainsi ces cent quarante-cinq mille hommes ont tous été pris, blessés ou tués. Tous les drapeaux et étendards, tous les canons, tous les bagages, tous les généraux ont été pris, et rien n'a passé l'Oder. Le Roi, la Reine, le général Kalkreuth, et à peine dix ou douze officiers, voilà tout ce qui s'est sauvé. Il reste aujourd'hui au roi de Prusse un régiment dans la place de Gros-Glogau qui est assiégée, un à Breslau, un à Brieg, deux à Varsovie, et quelques régiments à Kœnigsberg; en tout à peu près quinze mille hommes d'infanterie et trois ou quatre mille hommes de cavalerie. Une partie de ces troupes est enfermée dans des places fortes. Le Roi ne peut pas réunir à Kœnigsberg, où il s'est réfugié dans ce moment, plus de trois mille hommes.

Le souverain de Saxe a fait présent de son portrait au général Lemarois, gouverneur de Würtemberg, qui, se trouvant à Torgau, a remis l'ordre dans une maison de correction, parmi six cents brigands qui s'étaient armés et menaçaient de piller la ville.

Le lieutenant Lebrun a présenté hier à l'Empereur quatre étendards de quatre escadrons prussiens que commandait le général Pelet, et que le général Drouet a fait capituler du côté de Lauenbourg. Ils s'étaient échappés du corps du général Blücher.

Le major Amell, à la tête d'un escadron du 16e de chasseurs, envoyé par le maréchal Soult le long de l'Elbe, pour ramasser tout ce qui pourrait s'échapper du corps du général Blücher, a fait un millier de prisonniers, dont cinq cents hussards, et a pris une grande quantité de bagages.

Voici la position de l'armée française. La division de cuirassiers du général d'Hautpoul, les divisions de dragons des généraux Grouchy et Sahuc, la cavalerie légère du général Lasalle, faisant partie de la réserve de cavalerie que le grand-duc de Berg avait à Lubeck, arrivent à Berlin.

La tête du corps du maréchal Ney, qui a fait capituler la place de Magdebourg, est entrée aujourd'hui à Berlin.

Les corps du prince de Ponte-Corvo et du maréchal Soult sont en route pour venir à Berlin. Le corps du maréchal Soult y arrivera le 20, celui du prince de Ponte-Corvo quelques jours après.

Le maréchal Mortier est arrivé avec le huitième corps à Hambourg, pour fermer l'Elbe et le Weser.

Le général Savary a été chargé du blocus de Hameln avec la division hollandaise.

Le corps du maréchal Lannes est à Thorn.

Le corps du maréchal Augereau est à Bromberg et vis-à-vis Graudentz.

Le corps du maréchal Davout est en marche de Posen sur Varsovie, où se rend le grand-duc de Berg avec l'autre partie de la réserve de cavalerie, composée des divisions de dragons des généraux Beaumont, Klein et Beker, de la division de cuirassiers du général Nansouty, et de cavalerie légère du général Milhaud.

Le prince Jérôme, avec le corps des alliés, assiége Gros-Glogan; son équipage de siége a été formé à Custrin. Une de ses divisions investit Breslau. Il prend possession de la Silésie.

Nos troupes occupent le fort de Lenczy, à mi-chemin de Posen à Varsovie. On y a trouvé des magasins et de l'artillerie. Les Polonais montrent la meilleure volonté; mais, jusqu'à la Vistule, ce pays est difficile; il y a beaucoup de sables. Pour la première fois la Vistule a vu l'aigle gauloise.

L'Empereur a désiré que le roi de Hollande retournât dans son royaume pour veiller lui-même à sa défense.

Le roi de Hollande a fait prendre possession du Hanovre par le corps du maréchal Mortier. Les aigles prussiennes et les armes électorales en ont été ôtées ensemble.

TRENTE-TROISIEME BULLETIN.

Berlin, le 17 novembre 1806.

La suspension d'armes ci-jointe a été signée hier à Charlottembourg. La saison se trouvant avancée, cette suspension d'armes rassied les quartiers de l'armée. Partie de la Pologne prussienne se trouve ainsi occupée par l'armée française, et partie est neutre.

S. M. l'empereur des Français et roi d'Italie, et S. M. le roi de Prusse, en conséquence des négociations ouvertes depuis le 25 octobre dernier pour le rétablissement de la paix, si malheureusement altérée entre elles, ont jugé nécessaire de convenir d'une suspension d'armes, et, à cet effet, elles ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir : S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, le général de division Michel Duroc, grand cordon de la Légion-d'Honneur, chevalier des ordres de l'Aigle-Noire et de l'Aigle-Rouge de Prusse, et de la Fidélité de Bade, et grand-maréchal du palais impérial; et S. M. le roi de Prusse, le marquis de Lucchesini, son ministre d'État, chambellan et chevalier des ordres de l'Aigle-Noire et de l'Aigle-Rouge de Prusse, et le général Frédéric-Guillaume de Zastrow, chef d'un régiment et inspecteur-général d'infanterie, et chevalier des ordres de l'Aigle-Rouge et pour le mérite; lesquels, après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs, sont convenus des articles suivants :

Art. Ier. Les troupes de S. M. le roi de Prusse, qui se trouvent aujourd'hui sur la rive droite de la Vistule, se réuniront sur Kœnigsberg et dans la Prusse royale, depuis la rive droite de la Vistule.

II. Les troupes de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, occuperont la partie de la Prusse méridionale qui se trouve sur la rive droite de la Vistule jusqu'à l'embouchure de Bug, Thorn, la forteresse et la ville de Graudentz, la ville et citadelle de Dantzig, les places de Colberg et de Lencsye, qui leur seront remises pour sûreté; et, en Silésie, les places de Glogaw et de Breslau, avec la portion de cette province qui se trouve sur la rive droite de l'Oder, et la partie de celle située sur la rive gauche de la même rivière, qui aura pour limite une ligne appuyée à cette rivière, à cinq lieues au-dessus de Breslau, passant à Ohlau, Zobsen à trois lieues derrière Schweidnitz, et sans le comprendre, et de là à Freybourg, Landshut et joignant la Bohême à Liebau.

III. Les autres parties de la Prusse orientale ou nouvelle Prusse orientale ne seront occupées par aucune des armées, soit françaises, soit prussiennes ou russes : et si des troupes russes s'y trouvaient, S. M. le roi de Prusse s'engage à les faire rétrograder jusque sur leur territoire; comme aussi de ne pas recevoir des troupes de cette puissance dans ses états pendant tout le temps que durera la présente suspension d'armes.

IV. Les places de Hameln et Nieubourg, ainsi que celles désignées dans l'article II, seront remises aux troupes françaises avec leurs armements et munitions, dont il sera dressé un inventaire dans les huit jours qui suivront l'échange des ratifications de la présente suspension d'armes. Les garnisons de ces places ne seront point prisonnières de guerre; elles seront dirigées sur Kœnigsberg, et on leur donnera à cet effet toutes les facilités nécessaires.

V. Les négociations seront continuées à Charlottembourg, et si la paix ne devait pas s'ensuivre, les deux hautes parties contractantes s'engagent à ne reprendre les hostilités qu'après s'en être réciproquement prévenues dix jours d'avance.

VI. La présente suspension d'armes sera ratifiée par les deux hautes puissances contractantes, et l'échange des ratifications aura lieu à Graudentz, au plus tard le 21 du présent mois.

En foi de quoi, les plénipotentiaires soussignés ont signé le présent, et y ont apposé leurs sceaux respectifs.

Fait à Charlottembourg, ce 16 novembre 1806.

Signés, Duroc, Lucchesini, Zastrow.

TRENTE-QUATRIÈME BULLETIN.

Berlin, le 23 novembre 1806.

On n'a point encore de nouvelles que la suspension d'armes, signée le 17, ait été ratifiée par le roi de Prusse, et que l'échange des ratifications ait eu lieu. En attendant, les hostilités continuent toujours, ne devant cesser qu'au moment de l'échange.

Le général Savary, auquel l'Empereur avait confié le commandement de Hameln, est arrivé le 19 à Ebersdorff, devant Hameln; a eu une conférence, le 20, avec le général Lecoq et les généraux prussiens enfermés dans cette place, et leur a fait signer la capitulation: neuf mille prisonniers, parmi lesquels six généraux, des magasins pour nourrir dix mille hommes pendant six mois, des munitions de toute espèce, une compagnie d'artillerie à cheval, trois cents hommes à cheval, sont en notre pouvoir.

Les seules troupes qu'avait le général Savary, étaient un régiment français d'infanterie légère, et deux régiments hollandais, que commandait le général hollandais Dumonceau.

Le général Savary est parti sur-le-champ pour Niembourg, pour faire capituler cette place, dans laquelle on croit qu'il y a deux ou trois mille hommes de garnison.

Un bataillon prussien de huit cents hommes, tenant garnison à Czenstoschau, à l'extrémité de la Pologne prussienne, a capitulé le 13 devant cent cinquante chasseurs du 2e régiment, réunis à trois cents Polonais confédérés qui se sont présentés devant cette place. La garnison est prisonnière de guerre; il y a des magasins considérables.

L'Empereur a employé toute la journée à passer en revue l'infanterie du quatrième corps d'armée, commandé par le maréchal Soult. Il a fait des promotions et distribué des récompenses dans chaque corps.

TRENTE-CINQUIÈME BULLETIN.

Posen, le 28 novembre 1806.

L'Empereur est parti de Berlin le 25, à deux heures du matin, et est arrivé à Custrin le même jour, à dix heures du matin. Il est arrivé à Mezeritz le 26, et à Posen le 27, à dix heures du soir. Le lendemain, Sa Majesté a reçu les différents ordres des Polonais. Le maréchal du palais Duroc a été jusqu'à Osterode, où il a vu le roi de Prusse, qui lui a déclaré qu'une partie de ses états était occupée par les Russes, et qu'il était entièrement dans leur dépendance; qu'en conséquence, il ne pouvait ratifier la suspension d'armes qu'avaient conclue ses plénipotentiaires, parce qu'il ne pourrait pas en exécuter les stipulations. Sa Majesté se rendait à Kœnigsberg.

Le grand-duc de Berg, avec une partie de sa réserve de cavalerie, et les corps des maréchaux Davout, Lannes et Augereau, est entré à Varsovie. Le général russe, Bennigsen, qui avait occupé la ville avant l'approche des Français, l'a évacuée, apprenant que l'armée française venait à lui et voulait tenter un engagement.

Le prince Jérôme, avec le corps des Bavarois, se trouve à Kalitsch.

Tout le reste de l'armée est arrivé à Posen, ou est en marche par différentes directions pour s'y rendre.

Le maréchal Mortier marche sur Anklam, Rostock et la Poméranie suédoise, après avoir pris possession des villes anséatiques.

La reddition d'Hameln a été accompagnée d'événements assez étranges. Outre la garnison destinée à la défense de cette place, quelques bataillons prussiens paraissent s'y être réfugiés après la bataille du 14. L'anarchie régnait dans cette nombreuse garnison. Les officiers étaient insubordonnés contre les généraux, et les soldats contre les officiers. A peine la capitulation était-elle signée, que le général Savary reçut la lettre ci-jointe, N° 1, du général Van Schœler; il lui répondit par la lettre N° II. Pendant ce temps, la garnison était insurgée, et le premier acte de la sédition fut de courir aux magasins d'eau-de-vie, de les enfoncer et d'en boire outre mesure. Bientôt, animés par ces boissons spiritueuses, on se fusilla dans les rues, soldats contre soldats, soldats contre officiers, soldats contre bourgeois: le désordre était extrême. Le général Van Schœler envoya courrier sur courrier au général Savary, pour le prier de venir prendre possession de la place avant le moment fixé pour sa remise. Le général Savary accourut aussitôt, entra dans la ville à travers une grêle de balles, fit filer tous les soldats de la garnison par une porte, et les parqua dans une prairie. Il assembla ensuite les officiers, et leur fit connaître que ce qui arrivait était un effet de la mauvaise discipline, leur fit signer leur cartel, et rétablit l'ordre dans la ville. On

croit que, dans le tumulte, il y a eu plusieurs bourgeois de tués.

TRENTE-SIXIÈME BULLETIN.

Posen, le 1er décembre 1806.

Le quartier-général du duc de Berg était, le 27, à Lowiez.

Le général Bennigsen, commandant l'armée russe, espérant empêcher les Français d'entrer à Varsovie, avait envoyé une avant-garde border la rivière de Bsura. Les avant-postes se rencontrèrent dans la journée du 26; les Russes ont été culbutés. Le général Beaumont passa la Bsura à Lowiez, rétablit le pont, tua ou blessa plusieurs hussards russes, fit prisonniers plusieurs Cosaques, et les poursuivit jusqu'à Elonic.

Le 27, quelques coups de sabre furent donnés entre les grand'gardes de cavalerie; les Russes furent poursuivis; on leur fit quelques prisonniers.

Le 28, à la nuit tombante, le grand-duc de Berg, avec sa cavalerie, entra à Varsovie. Le corps du maréchal Davout y est entré le 29. Les Russes avaient repassé la Vistule en brûlant le pont. Il est difficile de peindre l'enthousiasme des Polonais. Notre entrée dans cette grande ville était un triomphe; et les sentiments que les Polonais de toutes les classes montrent depuis notre arrivée, ne sauraient s'exprimer.

L'amour de la patrie et le sentiment national est non seulement conservé en entier dans le cœur du peuple, mais il a été retrempé par le malheur; sa première passion, son premier désir est de redevenir nation. Les plus riches sortent de leurs châteaux pour venir demander à grands cris le rétablissement de la nation, et offrir leurs enfants, leur fortune et leur influence. Ce spectacle est vraiment touchant. Déjà, ils ont partout repris leur ancien costume, leurs anciennes habitudes.

Le trône de Pologne se rétablira-t-il, et cette grande nation reprendra-t-elle son existence et son indépendance? du fond du tombeau renaîtra-t-elle à la vie? Dieu seul, qui tient dans ses mains les combinaisons de tous les événements, est l'arbitre de ce grand problème politique; mais certes il n'y eut jamais d'événement plus mémorable, plus digne d'intérêt, et, par une correspondance de sentiments qui fait l'éloge des Français, des traînards qui avaient commis quelques excès dans d'autres pays, ont été touchés du bon accueil du peuple, et n'ont eu besoin d'aucun effort pour se bien comporter.

Nos soldats trouvent que les solitudes de la Pologne contrastent avec les campagnes riantes de leur patrie; mais ils ajoutent aussitôt: *Ce sont de bonnes gens que les Polonais.* Ce peuple se montre vraiment sous des couleurs intéressantes.

PROCLAMATION.

Au quartier-général impérial, à Posen, le 2 décembre 1806.

Soldats!

Il y a aujourd'hui un an, à cette heure même, que vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz. Les bataillons russes épouvantés fuyaient en déroute, ou enveloppés, rendaient les armes à leurs vainqueurs. Le lendemain, ils firent entendre des paroles de paix; mais elles étaient trompeuses. A peine échappés, par l'effet d'une générosité peut-être condamnable, aux désastres de la troisième coalition, ils en ont ourdi une quatrième. Mais l'allié, sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance, n'est déjà plus. Ses places fortes, ses capitales, ses magasins, ses arsenaux, deux cent quatre-vingts drapeaux, sept cents pièces de bataille, cinq grandes places de guerre, sont en notre pouvoir. L'Oder, la Wartha, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison n'ont pu vous arrêter un moment. Vous avez tout bravé, tout surmonté; tout a fui à votre approche.

C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne; l'aigle français plane sur la Vistule. Le brave et infortuné Polonais, en vous voyant, croit revoir les légions de Sobieski de retour de leur mémorable expédition.

Soldats! nous ne déposerons point les armes que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis, sur l'Elbe et l'Oder, Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles. Qui donnerait le droit de faire espérer aux Russes de balancer les destins? Qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins? EUX ET NOUS NE SOMMES-NOUS PAS LES SOLDATS D'AUSTERLITZ?

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le Prince de Neuchâtel, ministre de la guerre, major-général.

Signé, Maréchal ALEX. BERTHIER.

ORDRE DU JOUR.

De notre camp impérial de Posen, le 2 décembre 1806.

Napoléon, empereur des Français et roi d'Italie,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Il sera établi sur l'emplacement de la Madeleine de notre bonne ville de Paris, aux frais du trésor de notre couronne, un monument dédié à la Grande-Armée, portant sur le frontispice : L'EMPEREUR NAPOLÉON AUX SOLDATS DE LA GRANDE-ARMÉE.

II. Dans l'intérieur du monument seront inscrits, sur des tables de marbre, le nom de tous les hommes, par corps d'armée et par régiment, qui ont assisté aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna, et sur des tables d'or massif, les noms de tous ceux qui sont morts sur les champs de bataille. Sur des tables d'argent, sera gravée la récapitulation, par département, des soldats que chaque département a fournis à la Grande-Armée.

III. Autour de la salle seront sculptés des bas-reliefs, où seront représentés les colonels de chacun des régiments de la Grande-Armée avec leurs noms ; ces bas-reliefs seront faits de manière que les colonels soient groupés autour de leurs généraux de division et de brigade par corps d'armée. Les statues en marbre des maréchaux qui ont commandé des corps, ou qui ont fait partie de la Grande-Armée, seront placées dans l'intérieur de la salle.

IV. Les armures, statues, monuments de toute espèce enlevés par la Grande-Armée dans ces deux campagnes, les drapeaux, étendards et timbales, conquis par la Grande-Armée, avec les noms des régiments ennemis auxquels ils appartenaient, seront déposés dans l'intérieur du monument.

V. Tous les ans, aux anniversaires des batailles d'Austerlitz et d'Iéna, le monument sera illuminé, et il sera donné un concert, précédé d'un discours sur les vertus nécessaires au soldat, et d'un éloge de ceux qui périrent sur le champ de bataille dans ces journées mémorables.

Un mois avant, un concours sera ouvert pour recevoir la meilleure pièce de musique analogue aux circonstances.

Une médaille d'or de cent cinquante doubles napoléons sera donnée aux auteurs de chacune de ces pièces qui auront remporté le prix.

Dans les discours et odes, il est expressément défendu de faire mention de l'Empereur.

VI. Notre ministre de l'intérieur ouvrira sans délai, un concours d'architecture, pour choisir le meilleur projet pour l'exécution de ce monument.

Une des conditions du prospectus sera de conserver la partie du bâtiment qui existe aujourd'hui, et que la dépense ne dépasse pas trois millions.

Une commission de la classe des beaux-arts de notre institut sera chargée de faire un rapport à notre ministre de l'intérieur, avant le mois de mars 1807, sur les projets soumis au concours. Les travaux commenceront le 1er mai, et devront être achevés avant l'an 1809.

Notre ministre de l'intérieur sera chargé de tous les détails relatifs à la construction du monument, et le directeur-général de nos musées, de tous les détails des bas-reliefs, statues et tableaux.

VII. Il sera acheté 100,000 francs de rente en inscriptions sur le grand-livre, pour servir à la dotation du monument et à son entretien annuel.

VIII. Une fois le monument construit, le grand conseil de la Légion-d'Honneur sera spécialement chargé de sa garde, de sa conservation et de tout ce qui est relatif au concours annuel.

IX. Notre ministre de l'intérieur et l'intendant des biens de la couronne sont chargés de l'exécution du présent décret.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le Ministre secrétaire d'État,
H.-B. MARET.

Le Prince de Neuchâtel, ministre de la guerre, major-général,
Signé, Maréchal ALEX. BERTHIER.

TRENTE-SEPTIÈME BULLETIN.

Posen, le 2 décembre 1806.

Le fort de Czentoschau a capitulé : six cents hommes qui en formaient la garnison, trente bouches à feu, des magasins, sont tombés en notre pouvoir. Il y a un trésor formé de beaucoup d'objets précieux, que la dévotion des Polonais avait offerts à un image de la Vierge, qui est regardée comme la patronne de la Pologne. Ce trésor avait été mis sous le séquestre, mais l'Empereur a ordonné qu'il fût rendu.

La partie de l'armée qui est à Varsovie continue à être satisfaite de l'esprit qui anime cette grande capitale.

La ville de Posen a donné aujourd'hui un bal à l'Empereur. Sa Majesté y a passé une heure.

Il y a eu aujourd'hui un *Te Deum* pour

l'anniversaire du couronnement de l'Empereur.

TRENTE-HUITIÈME BULLETIN.

Posen, le 5 décembre 1806.

Le prince Jérôme, commandant l'armée des alliés, après avoir resserré le blocus de Glogau, et fait construire des batteries autour de cette place, se porta, avec les divisions bavaroises de Wrede et Deroi, du côté de Kalitsch, à la rencontre des Russes, et laissa le général Vandamme et le corps würtembergeois continuer le siége de Glogau. Des mortiers et plusieurs pièces de canon arrivèrent le 29 novembre. Ils furent sur-le-champ mis en batterie, et, après quelques heures de bombardement, la place s'est rendue, et la capitulation a été signée.

Les troupes alliées du roi de Würtemberg se sont bien montrées : deux mille cinq cents hommes, des magasins assez considérables de biscuit, de blé, de poudre, près de deux cents pièces de canon, sont les résultats de cette conquête importante, surtout par la bonté de ses fortifications et par sa situation. C'est la capitale de la Basse-Silésie.

Les Russes, ayant refusé la bataille devant Varsovie, ont repassé la Vistule. Le grand-duc de Berg l'a passée après eux ; il s'est emparé du faubourg de Praga. Il les poursuivit sur le Bug. L'Empereur a donné en conséquence l'ordre au prince Jérôme de marcher par sa droite sur Breslau, et de cerner cette place, qui ne tardera pas de tomber en notre pouvoir. Les sept places de la Silésie seront successivement attaquées et bloquées. Vu le moral des troupes qui s'y trouvent, aucune ne fait présumer une longue résistance.

Le petit fort de Culmbach, nommé *Plassembourg*, avait été bloqué par un bataillon bavarois ; muni de vivres pour plusieurs mois, il n'y avait pas de raison pour qu'il se rendît. L'Empereur a fait préparer à Cronach et à Forcheim des pièces d'artillerie pour battre ce fort et l'obliger à se rendre. Le 24 novembre, vingt-deux pièces étaient en batterie, ce qui a décidé le commandant à livrer la place. M. de Becker, colonel du 6e régiment d'infanterie de ligne bavarois, et commandant le blocus, a montré de l'activité et du savoir-faire dans cette circonstance.

L'anniversaire de la bataille d'Austerlitz et du couronnement de l'Empereur, a été célébré à Varsovie avec le plus grand enthousiasme.

TRENTE-NEUVIÈME BULLETIN.

Posen, le 7 décembre 1806.

Le général Savary, après avoir pris possession d'Hameln, s'est porté sur Nienbourg. Le gouverneur faisait des difficultés pour capituler. Le général Savary entra dans la place, et, après quelques pourparlers, il conclut une capitulation.

Un courrier vient d'arriver, apportant la nouvelle à l'Empereur que les Russes ont déclaré la guerre à la Porte ; que Choczin et Bender sont cernés par leurs troupes ; qu'ils ont passé à l'improviste le Dniester, et poussé jusqu'à Jassy. C'est le général Michelson qui commande l'armée russe en Valachie.

L'armée russe, commandée par le général Bennigsen, a évacué la Vistule, et paraît décidée à s'enfoncer dans les terres.

Le maréchal Davout a passé la Vistule, et a établi son quartier-général en avant de Praga ; ses avant-postes sont sur le Bug. Le grand-duc de Berg est toujours à Varsovie.

L'Empereur a toujours son quartier-général à Posen.

QUARANTIÈME BULLETIN.

Posen, le 9 décembre 1806.

Le maréchal Ney a passé la Vistule, et est entré le 6 à Thorn. Il se loue particulièrement du colonel Savary, qui, à la tête du 14e régiment d'infanterie, et des grenadiers et voltigeurs du 96e et du 6e d'infanterie légère, passa le premier la Vistule. Il eut à Thorn un engagement avec les Prussiens, qu'il força, après un léger combat, d'évacuer la ville. Il leur tua quelques hommes, et leur fit vingt prisonniers.

Cette affaire offre un trait remarquable. La rivière, large de quatre cents toises, charriait des glaçons ; le bateau qui portait notre avant-garde, retenu par les glaces, ne pouvait avancer ; de l'autre rive, des bateliers polonais s'élancèrent au milieu d'une grêle de balles pour les dégager. Les bateliers prussiens voulurent s'y opposer : une lutte à coup de poings s'engagea entre eux. Les bateliers polonais jetèrent les Prussiens à l'eau, et guidèrent nos bateaux jusqu'à la rive droite. L'Empereur a demandé le nom de ces braves gens, pour les récompenser.

L'Empereur a reçu aujourd'hui la députation de Varsovie, composée de MM. Gutakouski, grand chambellan de Lithuanie,

chevalier des ordres de Pologne; Gorsenki, lieutenant-général, chevalier des ordres de Pologne; Lubienski, chevalier des ordres de Pologne; Alexandre Potocki; Rzetkowki, chevalier de l'ordre de Saint-Stanislas; Luszewski.

QUARANTE-UNIÈME BULLETIN.

Posen, le 14 décembre 1806.

Le général de brigade Belair, du corps du maréchal Ney, partit de Thorn le 9 de ce mois, et se porta sur Galup. Le sixième bataillon d'infanterie légère, et le chef d'escadrons Schoeni, avec soixante hommes du 3e de hussards, rencontrèrent un parti de quatre cents chevaux ennemis. Ces deux avant-postes en vinrent aux mains. Les Prussiens perdirent un officier et cinq dragons faits prisonniers, et eurent trente hommes tués dont les chevaux restèrent en notre pouvoir. Le maréchal Ney se loue beaucoup du chef d'escadron Schoeni. Nos avant-postes de ce côté arrivent jusqu'à Strasbourg.

Le 11, à six heures du matin, la canonnade se fit entendre du côté du Bug. Le maréchal Davout avait fait passer cette rivière au général de brigade Gauthier, à l'embouchure de l'Wrka, vis-à-vis le village d'Okunin.

Le 25e de ligne et le 85e étant passés, s'étaient déjà couverts par une tête de pont, et s'étaient portés une demi-lieue en avant, au village de Pomikuwo, lorsque une division russe se présenta pour enlever ce village; elle ne fit que des efforts inutiles, fut repoussée et perdit beaucoup de monde. Nous avons eu vingt hommes tués ou blessés.

Le pont de Thorn, qui est sur pilotis, est rétabli; on relève les fortifications de cette place. Le pont de Varsovie, au faubourg de Praga, est terminé; c'est un pont de bateaux. On fait au faubourg de Praga un camp retranché; le général du génie Chasseloup dirige en chef ces travaux.

Le 10, le maréchal Augereau a passé la Vistule, entre Zakroczym et Utrata. Ses détachements travaillent sur la rive droite à se couvrir par des retranchements. Les Russes paraissent avoir des forces à Pultusk.

Le maréchal Bessières débouche de Thorn avec le second corps de la réserve de cavalerie, composée de la division de cavalerie légère du général Tilly, des dragons des généraux Grouchy et Sahuc, et des cuirassiers du général d'Haulpoul.

MM. de Lucchesini et de Zastrow, plénipotentiaires du roi de Prusse, ont passé le 10 à Thorn, pour se rendre à Kœnigsberg auprès de leur maître.

Un bataillon prussien de Klock a déserté tout entier du village de Brok. Il s'est dirigé, par différents chemins, sur nos postes. Il est composé en partie de Prussiens et de Polonais. Tous sont indignés du traitement qu'ils reçoivent des Russes : « Notre prince nous a vendus aux Russes, disent-ils, nous ne voulons point aller avec eux. »

L'ennemi a brûlé les beaux faubourgs de Breslau : beaucoup de femmes et d'enfants ont péri dans cet incendie. Le prince Jérôme a donné des secours à ces malheureux habitants. L'humanité l'a emporté sur les lois de la guerre, qui ordonnent de repousser dans une place assiégée les bouches inutiles que l'ennemi veut en éloigner. Le bombardement était commencé.

Le général Gouvion est nommé gouverneur de Varsovie.

QUARANTE-DEUXIÈME BULLETIN.

Posen, le 15 décembre 1806.

Le pont sur la Narew, à son embouchure dans le Bug, est terminé. La tête du pont est finie et armée de canons.

Le pont sur la Vistule, entre Zakroczym et Utrata, auprès de l'embouchure du Bug, est également terminé. La tête du pont, armée d'un grand nombre de batteries, est un ouvrage très redoutable.

Les armées russes viennent sur la direction de Grodno et sur celle de Bielsk, en longeant la Narew et le Bug. Le quartier-général d'une de leurs divisions était le 10 à Pultusk, sur la Narew.

Le général Dulauloi est nommé gouverneur de Thorn.

Le huitième corps de la Grande-Armée, que commande le maréchal Mortier, s'avance; il a sa droite à Stettin, sa gauche à Rostock, et son quartier-général à Anklam.

Les grenadiers de la réserve du général Oudinot arrivent à Custrin.

La division des cuirassiers, nouvellement formée, sous le commandement du général Espagne, arrive à Berlin.

La division italienne du général Lecchi se réunit à Magdebourg.

Le corps du grand-duc de Bade est à Stettin: sous quinze jours, il pourra entrer en ligne. Le Prince héréditaire a constamment suivi le quartier-général, et s'est trouvé à toutes les affaires.

La division polonaise de Zayoncheck, qui a été organisée à Haguenau, et qui est forte de six mille hommes est à Leipsig pour y former son habillement.

Sa Majesté a ordonné de lever dans les états prussiens, au-delà de l'Elbe, un régiment qui se réunira à Muuster. Le prince de Hohenzollern Sigmaringen est nommé colonel de ce corps.

Une division de l'armée de réserve du maréchal Kellermann est partie de Mayence. La tête de cette division est déjà arrivée à Magdebourg.

La paix avec l'électeur de Saxe et le duc de Saxe-Weymar a été signée à Posen.

Tous les princes de Saxe ont été admis dans la confédération du Rhin.

Sa Majesté a désapprouvé la levée des contributions frappées sur les états de Saxe-Gotha et Saxe-Meinungen, et a ordonné de restituer ce qui a été perçu. Ces princes n'ayant point été en guerre avec la France, et n'ayant point fourni de contingent à la Prusse, ne devaient point être sujets à des contributions de guerre.

L'armée a pris possession du pays de Mecklenbourg. C'est une suite du traité signé à Schwerin le 25 octobre 1805. Par ce traité, le prince de Mecklenbourg avait accordé passage sur son territoire aux troupes russes commandées par le général Tolstoy.

La saison étonne les habitants de la Pologne. Il ne gèle point. Le soleil paraît tous les jours, et il fait encore un temps d'automne.

L'Empereur part cette nuit pour Varsovie.

QUARANTE-TROISIEME BULLETIN.

Kutno, le 17 décembre 1806.

L'Empereur est arrivé à Kutno à une heure après midi, ayant voyagé toute la nuit dans des calèches du pays, le dégel ne permettant pas de se servir de voitures ordinaires. La calèche dans laquelle se trouvait le grand-maréchal du palais Duroc a versé. Cet officier a été grièvement blessé à l'épaule, sans cependant aucune espèce de danger. Cela l'oblige à garder le lit huit à dix jours.

Les têtes de pont de Prag, de Zakroczym, de la Narew et de Thorn, acquièrent tous les jours un nouveau degré de perfection.

L'Empereur sera demain à Varsovie.

La Vistule étant extrêmement large, les ponts ont partout trois à quatre cents toises, ce qui est un travail très considérable.

QUARANTE-QUATRIÈME BULLETIN

Varsovie, le 21 décembre 1806.

L'Empereur a visité hier les travaux de Praga. Huit belles redoutes palissadées et fraisées forment une enceinte de quinze cents toises, et trois fronts bastionnés, de six cents toises de développement, forment le réduit d'un camp retranché.

La Vistule est une des plus grandes rivières qui existent. Le Bug, qui est comparativement plus petit, est cependant plus fort que la Seine. Le pont sur ce dernier fleuve est entièrement terminé. Le général Gauthier, avec les 25ᵉ et 85ᵉ régiments d'infanterie, occupe la tête du pont, que le général Chasseloup a fait fortifier avec intelligence, de manière que cette tête de pont, qui n'a cependant que que quatre cents toises de développement, se trouvant appuyée à des marais et à la rivière, entoure un camp retranché qui peut renfermer, sur la rive droite, toute une armée à l'abri de toute attaque de l'ennemi. Une brigade de cavalerie légère de la réserve a tous les jours de petites escarmouches avec la cavalerie russe.

Le 18, le maréchal Davout sentit la nécessité, pour rendre son camp sur la rive droite meilleur, de s'emparer d'une petite île située à l'embouchure de l'Wrka. L'ennemi reconnut l'importance de ce poste. Une vive fusillade d'avant-garde s'engagea; mais la victoire et l'île restèrent aux Français. Notre perte a été de peu d'hommes blessés. L'officier du génie Clouet, jeune homme de la plus grande espérance, a eu une balle dans la poitrine. Le 19, un régiment de Cosaques, soutenu par des hussards russes, essaya d'enlever la grand'garde de cavalerie légère, placée en avant de la tête du pont du Bug; mais la grand'garde s'était placée de manière à être à l'abri d'une surprise. Le 1ᵉʳ de hussards sonna à cheval. Le colonel se précipita à la tête d'un escadron, et le 13ᵉ s'avança pour le soutenir. L'ennemi fut culbuté. Nous avons eu, dans cette petite affaire, trois ou quatre hommes blessés; mais le colonel des Cosaques a été tué. Une trentaine d'hommes et vingt-cinq chevaux sont restés en notre pouvoir. Il n'y a rien de si lâche et de si misérable que les Cosaques : c'est la honte de la nature humaine. Ils passent le Bug et violent chaque jour la neutralité de l'Autriche, pour piller une maison en Gallicie ou pour se faire donner un verre d'eau-de-vie, dont ils sont très friands; mais notre cavalerie légère est familiarisée, depuis la dernière campagne, avec la manière de combattre ces misérables, qui peuvent arrêter, par leur nombre et le tin-

tamarre qu'ils font en chargeant, des troupes qui n'ont pas l'habitude de les voir; mais, quand on les connaît, deux mille de ces malheureux ne sont pas capables de charger un escadron qui les attend de pied ferme.

Le maréchal Augereau a passé la Vistule à Utrata. Le général Lapisse est entré à Plousk et en a chassé l'ennemi.

Le maréchal Soult a passé la Vistule à Vizogrod.

Le maréchal Bessières est arrivé le 18 à Kikol avec le second corps de réserve de cavalerie. La tête est arrivée a Siepez. Différentes rencontres de cavalerie avaient eu lieu avec les hussards prussiens, dont bon nombre a été pris. La rive droite de la Vistule se trouve entièrement nettoyée.

Le maréchal Ney, avec son corps d'armée, appuie le maréchal Bessières. Il était arrivé le 18 à Rypin. Il avait lui-même sa droite appuyée par le maréchal-prince de Ponte-Corvo.

Tout se trouve donc en mouvement. Si l'ennemi persiste à rester dans sa position, il y aura une bataille dans peu de jours. Avec l'aide de Dieu, l'issue n'en peut être incertaine. L'armée russe est commandée par le maréchal Kamenskoy, vieillard de soixante-quinze ans. Il a sous lui les généraux Bennigsen et Buxhowden.

Le général Michelson est décidément entré en Moldavie. Des rapports assurent qu'il est entré le 29 novembre à Jassi. On assure même qu'un de ses généraux a pris d'assaut Bender, et a tout passé au fil de l'épée. Voilà donc une guerre déclarée à la Porte, sans prétexte ni raison; mais on avait jugé à Saint-Pétersbourg que le moment où la France et la Prusse, les deux puissances les plus intéressées à maintenir l'indépendance de la Turquie, étaient aux mains, devenait le moment favorable pour assujettir cette puissance. Les événements d'un mois ont déconcerté ces calculs, et la Porte leur devra sa conservation.

Le grand-duc de Berg est malade de la fièvre. Il va mieux.

Le temps est doux comme à Paris au mois d'octobre, et humide, ce qui rend les chemins difficiles. On est parvenu à se procurer une assez grande quantité de vin pour soutenir la force du soldat.

Le palais des rois de Pologne est beau et bien meublé. Il y a à Varsovie un grand nombre de beaux palais et de belles maisons. Nos hôpitaux y sont bien établis; ce qui n'est pas un petit avantage dans ce pays. L'ennemi paraît avoir beaucoup de malades; il a aussi beaucoup de déserteurs. On ne parle pas des Prussiens, car même des corps entiers ont déserté pour ne pas être, sous les Russes, obligés de dévorer de continuels affronts.

QUARANTE-CINQUIÈME BULLETIN.

Pułtusk, le 27 décembre 1806.

Le général russe Bennigsen commandait une armée que l'on évaluait à soixante mille hommes. Il avait d'abord le projet de couvrir Varsovie; mais la renommée des événements qui s'étaient passés en Prusse lui porta conseil, et il prit le parti de se retirer sur la frontière russe. Sans presque aucun engagement, les armées françaises entrèrent dans Varsovie, passèrent la Vistule et occupèrent Prag. Sur ces entrefaites, le feld-maréchal Kaminski arriva à l'armée russe au moment même où la jonction du corps de Bennigsen avec celui de Buxhowden s'opérait. Il s'indignait de la marche rétrograde des Russes. Il crut qu'elle compromettait l'honneur des armes de sa nation, et il marcha en avant. La Prusse faisait instances sur instances, se plaignant qu'on l'abandonnait après lui avoir promis de la soutenir, et disant que le chemin de Berlin n'était ni par Grodno, ni par Ollta, ni par Brezsc; que ses sujets se désaffectionnaient; que l'habitude de voir le trône de Berlin occupé par des Français était dangereuse pour elle et favorable à l'ennemi. Non seulement le mouvement rétrograde des Russes cessa, mais ils se reportèrent en avant. Le 5 décembre, le général Bennigsen rétablit son quartier-général à Pultusk. Les ordres étaient d'empêcher les Français de passer la Narew, de reprendre Prag, et d'occuper la Vistule jusqu'au moment où l'on pourrait effectuer des opérations offensives d'une plus grande importance.

La réunion des généraux Kaminski, Buxhowden et Bennigsen fut célébrée au château de Sierock par des réjouissances et des illuminations, qui furent aperçues du haut des tours de Varsovie.

Cependant, au moment même où l'ennemi s'encourageait par des fêtes, la Narew se passait: huit cents Français jetés de l'autre côté de cette rivière, à l'embouchure do l'Wrka, s'y retranchèrent cette même nuit; et lorsque l'ennemi se présenta le matin pour les rejeter dans la rivière, il n'était plus temps; ils se trouvaient à l'abri de tout événement.

Instruit de ce changement survenu dans les opérations de l'ennemi, l'Empereur partit de Posen le 16. Au même moment, il avait mis en mouvement son armée. Tout ce qui revenait des discours des Russes faisait comprendre qu'ils voulaient reprendre l'offensive.

Le maréchal Ney était depuis plusieurs jours maître de Thorn. Il réunit son corps d'armée à Gallup. Le maréchal Bessières, avec le deuxième corps de la cavalerie de

la réserve, composé des divisions de dragons Sahue et Grouchy, et de la division des cuirassiers d'Hautpoul, partit de Thorn pour se porter sur Biezun. Le maréchal prince de Ponte-Corvo partit avec son corps d'armée pour le soutenir. Le maréchal Soult passait la Vistule, vis-à-vis de Plock; le maréchal Augereau la passait vis-à-vis de Zakroczym, où l'on travaillait à force à établir un pont. Celui de la Narew se poussait aussi vivement.

Le 22, le pont de la Narew fut terminé. Toute la réserve de cavalerie passa sur-le-champ la Vistule à Prag, pour se rendre sur la Narew. Le maréchal Davout y réunit tout son corps. Le 23, à une heure du matin, l'Empereur partit de Varsovie, et passa la Narew à neuf heures. Après avoir reconnu l'Wrka et les retranchements considérables qu'avait élevés l'ennemi, il fit jeter un pont au confluent de la Narew et de l'Wrka. Ce pont fut jeté en deux heures par les soins du général d'artillerie.

Combat de nuit de Czarnowo.

La division Morand passa sur-le-champ pour aller s'emparer des retranchements de l'ennemi près du village de Czarnowo. Le général de brigade Marulaz la soutenait avec sa cavalerie légère. La division de dragons du général Beaumont passa immédiatement après. La canonnade s'engagea à Czarnowo. Le maréchal Davout fit passer le général Petit avec le 12e de ligne pour enlever les redoutes du pont. La nuit vint, on dut achever toutes les opérations au clair de la lune; et à deux heures du matin, l'objet que se proposait l'Empereur fut rempli. Toutes les batteries du village de Czarnowo furent enlevées; celles du pont furent prises; quinze mille hommes qui les défendaient furent mis en déroute, malgré leur vive résistance.

Quelques prisonniers et six pièces de canon restèrent en notre pouvoir. Plusieurs généraux ennemis furent blessés. De notre côté, le général de brigade Boussard a été légèrement blessé. Nous avons eu peu de morts, mais près de deux cents blessés. Dans le même temps, à l'autre extrémité de la ligne d'opérations, le maréchal Ney culbutait les restes de l'armée prussienne, et les jetait dans les bois de Lauterburg, en leur faisant éprouver une perte notable. Le maréchal Bessières avait une brillante affaire de cavalerie, cernait trois escadrons de hussards qu'il faisait prisonniers, et enlevait plusieurs pièces de canon.

Combat de Nasielsk.

Le 24, la réserve de cavalerie et le corps du maréchal Davout se dirigèrent sur Nasielsk. L'Empereur donna le commandement de l'avant-garde au général Rapp. Arrivé à une lieue de Nasielsk, on rencontra l'avant-garde ennemie.

Le général Lemarrois partit avec deux régiments de dragons, pour tourner un grand bois et cerner cette avant-garde. Ce mouvement fut exécuté avec promptitude. Mais l'avant-garde ennemie, voyant l'armée française se faire aucun mouvement pour avancer, soupçonna quelque projet et ne tint pas. Cependant il se fit quelques charges, dans l'une desquelles fut pris le major Onrvarow, aide-de-camp de l'empereur de Russie. Immédiatement après, un détachement arriva sur la petite ville de Nasielsk. La canonnade devint vive. La position de l'ennemi était bonne : il était retranché par des marais et des bois. Le maréchal Kaminski commandait lui-même. Il croyait pouvoir passer la nuit dans cette position, en attendant que d'autres colonnes vinssent le joindre. Vain calcul; il en fut chassé, et mené tambour battant pendant plusieurs lieues. Quelques généraux russes furent blessés, plusieurs colonels faits prisonniers, et plusieurs pièces de canon prises. Le colonel Beker, du 8e régiment de dragons, brave officier, a été blessé mortellement.

Passage de l'Wrka.

Au même moment, le général Nansouty, avec la division Klein et une brigade de cavalerie légère, culbutait, en avant de Kursomb, les Cosaques et la cavalerie ennemie, qui avait passé l'Wrka sur ce point, et traversait là cette rivière. Le septième corps d'armée, que commande le maréchal Augereau, effectuait son passage de l'Wrka à Kursomb, et culbutait les quinze mille hommes qui la défendaient. Le passage du pont fut brillant. Le 14e de ligne l'exécuta en colonnes serrées, pendant que le 16e d'Infanterie légère établissait une vive fusillade sur la rive droite. A peine le 14e eut-il débouché du pont, qu'il essuya une charge de cavalerie, qu'il soutint avec l'intrépidité ordinaire à l'infanterie française; mais un malheureux lancier pénétra jusqu'à la tête du régiment, et vint percer d'un coup de lance le colonel qui tomba raide mort. C'était un brave soldat; il était digne de commander un si brave corps. Le feu à bout portant qu'exécuta son régiment, et qui mit la cavalerie ennemie dans le plus grand désor-

dre, fut le premier des honneurs rendus à sa mémoire.

Le 25, le troisième corps, que commande le maréchal Davout, se porta à Tykoczyn, où s'était retiré l'ennemi. Le cinquième corps, commandé par le maréchal Lannes, se dirigeait sur Pultusk, avec la division de dragons Beker.

L'Empereur se porta, avec la plus grande partie de la cavalerie de réserve, à Ciechanow.

Passage de la Sonna.

Le général Gardanne, que l'Empereur avait envoyé avec trente hommes de sa garde pour reconnaître les mouvements de l'ennemi, rapporta qu'il passait la rivière de Sonna à Lopacksin, et se dirigeait sur Tycokzyn.

Le grand-duc de Berg, qui était resté malade à Varsovie, n'avait pu résister à l'impatience de prendre part aux événements qui se préparaient. Il partit de Varsovie et vint rejoindre l'Empereur. Il prit deux escadrons des chasseurs de la garde pour observer les mouvements de la colonne ennemie. Les brigades de cavalerie légère de la réserve, et les divisions Klein et Nansouty, pressèrent le pas pour le joindre. Arrivé au pont de Lopackzin, il trouva un régiment de hussards russes qui le gardait. Ce régiment fut aussitôt chargé par les chasseurs de la garde, et culbuté dans la rivière, sans autre perte de la part des chasseurs, qu'un maréchal des logis blessé.

Cependant la moitié de cette colonne n'avait pas encore passé; elle passait plus haut. Le grand-duc de Berg la fit charger par le colonel Dalhmann, à la tête des chasseurs de la garde, qui lui prit trois pièces de canon, après avoir mis plusieurs escadrons en déroute.

Tandis que la colonne que l'ennemi avait si imprudemment jetée sur la droite, cherchait à gagner la Narew, pour arriver à Tykoczyn, point de rendez-vous, Tykoczyn était occupé par le maréchal Davout, qui y prit deux mille voitures de bagages et une grande quantité de traînards qu'on ramassa de tous côtés.

Toutes les colonnes russes sont coupées, errantes à l'aventure, dans un désordre difficile à imaginer. Le général russe a fait la faute de cantonner son armée, ayant sur ses flancs l'armée française, séparée, il est vrai, par la Narew, mais ayant un pont sur cette rivière. Si la saison était belle, on pourrait prédire que l'armée russe ne se retirerait pas et serait perdue sans bataille; mais dans une saison où il fait nuit à quatre heures, et où il ne fait jour qu'à huit, l'ennemi qu'on poursuit a toutes les chances pour se sauver, surtout dans un pays difficile et coupé de bois. D'ailleurs, les chemins sont couverts de quatre pieds de boue, et le dégel continue. L'artillerie ne peut faire plus de deux lieues dans un jour. Il est donc à prévoir que l'ennemi se retirera de la position fâcheuse où il se trouve : mais il perdra toute son artillerie, toutes ses voitures, tous ses bagages.

Voici quelle était, le 25 au soir, la position de l'armée française.

La gauche, composée des corps du maréchal prince de Ponte-Corvo et des maréchaux Ney et Bessières, marchant de Biézun sur la route de Grodno;

Le maréchal Soult arrivant à Chiechanow;

Le maréchal Augereau marchant sur Golymin;

Le maréchal Davout entre Golymin et Pultusk;

Le maréchal Lannes à Pultusk.

Dans ces deux jours nous avons fait quinze à seize cents prisonniers, pris vingt-cinq à trente pièces de canon, trois drapeaux et un étendard.

Le temps est extraordinaire ici; il fait plus chaud qu'au mois d'octobre à Paris; mais il pleut, et dans un pays où il n'y a pas de chaussées, on est constamment dans la boue.

QUARANTE-SIXIÈME BULLETIN.

Golymin, le 28 décembre 1806.

Le maréchal Ney, chargé de manœuvrer pour détacher le lieutenant-général prussien Lestocq de l'Wrka, déborder et menacer ses communications, pour le couper des Russes, a dirigé ces mouvements avec son habileté et son intrépidité ordinaires. Le 23, la division Marchand se rendit à Gurzno. Le 22, l'ennemi a été poursuivi jusqu'à Kunsbroch. Le 25, l'arrière-garde de l'ennemi a été entamée. Le 26, l'ennemi s'étant concentré à Soldau et Mlawa, le maréchal Ney résolut de marcher à lui et de l'attaquer. Les Prussiens occupaient Soldau avec six mille hommes d'infanterie et un millier d'hommes de cavalerie; ils comptaient, protégés par les marais et les obstacles qui environnent cette ville, être à l'abri de toute attaque. Tous ces obstacles ont été surmontés par les 69ᵉ et 76ᵉ. L'ennemi s'est défendu dans toutes les rues, et a été repoussé partout à coups de baïonnette. Le général Lestocq, voyant le petit nombre de troupes qui l'avaient attaqué, voulut reprendre la ville. Il fit quatre attaque successives pendant la nuit, dont aucune ne réussit. Il se retira à Neidenbourg; six pièces de canon, quelques dra-

peaux, un assez bon nombre de prisonniers, ont été le résultat du combat de Soldau. Le maréchal Ney se loue du général Wonderveidt, qui a été blessé. Il fait une mention particulière du colonel Brun, du 69ᵉ, qui s'est fait remarquer par sa bonne conduite. Le même jour, le 59ᵉ a passé sur Lauterburg.

Pendant le combat de Soldau, le général Marchand, avec sa division, repoussait l'ennemi de Mlawa, où il eut un très brillant combat.

Le maréchal Bessières, avec le second corps de la réserve de cavalerie, avait occupé Biézun dès le 19. L'ennemi reconnaissant l'importance de cette position, et sentant que la gauche de l'armée française voulait séparer les Prussiens des Russes, tenta de reprendre ce poste; ce qui donna lieu au combat de Biézun. Le 25, à huit heures, il déboucha par plusieurs routes. Le maréchal Bessières avait placé les deux seules compagnies d'infanterie qu'il avait, près du pont. Voyant l'ennemi venir en très grande force, il donna ordre au général Grouchy de déboucher avec sa division. L'ennemi était déjà maître du village de Karmidjen, et y avait jeté un bataillon d'infanterie.

Chargée par la division Grouchy, la ligne ennemie fut rompue. Cavalerie et infanterie prussiennes, fortes de six mille hommes, ont été enfoncées et jetées dans les marais; cinq cents prisonniers, cinq pièces de canon, deux étendards, sont le résultat de cette charge. Le maréchal Bessières se loue beaucoup du général Grouchy, du général Rouget, et de son chef d'état-major, le général Roussel. Le chef d'escadron Renié, du 6ᵉ régiment de dragons, s'est distingué. M. Lannay, capitaine de la compagnie d'elite du même régiment, a été tué.

M. Bourreau, aide-de-camp du maréchal Bessières, a été blessé. Notre perte est, du reste, peu considérable. Nous avons eu huit hommes tués et une vingtaine de blessés. Les deux étendards ont été pris par le dragon Piet, du 6ᵉ régiment de dragons, et par le fourrier Jeuffroy, du 3ᵉ régiment.

Sa Majesté, désirant que le prince Jérôme eût occasion de s'instruire, l'a fait appeler de Silésie. Ce prince a pris part à tous les combats qui ont eu lieu, et s'est trouvé souvent aux avant-postes.

Sa Majesté a été satisfaite de la conduite de l'artillerie, pour l'intelligence et l'intrépidité qu'elle a montrées devant l'ennemi, soit dans la construction des ponts, soit pour faire marcher l'artillerie au milieu des mauvais chemins.

Le général Marulaz, commandant la cavalerie légère du troisième corps, le colonel Excelmans, du 1ᵉʳ de chasseurs, et le général Petit, ont fait preuve d'intelligence et de bravoure.

Sa Majesté a recommandé que dans les relations officielles des différentes affaires, on fit connaître un grand nombre de traits qui méritent de passer à la postérité; car c'est pour elle, et pour vivre éternellement dans sa mémoire, que le soldat français affronte tous les dangers et toutes les fatigues.

QUARANTE-SEPTIÈME BULLETIN.

Pultusk, le 30 décembre 1806.

Le combat de Czarnowo, celui de Nasielsk, celui de Kursomb, le combat de cavalerie de Lopackzyn, ont été suivis par les combats de Golymin et de Pultusk; et la retraite entière et précipitée des armées russes a terminé l'année et la campagne.

Combat de Pultusk.

Le maréchal Lannes ne put arriver vis-à-vis Pultusk que le 26, au matin. Tout le corps de Bennigsen s'y était réuni dans la nuit. Les divisions russes qui avaient été battues à Nasielsk, poursuivies par la troisième division du corps du maréchal Davout, entrèrent dans le camp de Pultusk à deux heures après minuit. A dix heures, le maréchal Lannes attaqua, ayant la division Suchet en première ligne, la division Gazan en seconde ligne, la division Gudin du troisième corps d'armée, commandée par le général Daultanne, sur sa gauche. Le combat devint vif. Après différents engagements, l'ennemi fut culbuté. Le 17ᵉ régiment d'infanterie légère et le 34ᵉ se couvrirent de gloire. Les généraux Vedel et Claparède ont été blessés. Le général Treillard, commandant la cavalerie légère du corps d'armée; le général Boussard, commandant une brigade de la division de dragons Beker; le colonel Barthelemy, du 15ᵉ régiment de dragons, ont été blessés par la mitraille. L'aide-de-camp Voisin, du maréchal Lannes et l'aide-de-camp Curial, du général Suchet, ont été tués l'un et l'autre avec gloire. Le maréchal Lannes a été touché d'une balle. Le cinquième corps d'armée a montré, dans cette circonstance, ce que peuvent des braves, et l'immense supériorité de l'infanterie française sur celle des autres nations. Le maréchal Lannes, quoique malade depuis huit jours, avait voulu suivre son corps d'armée. Le 85ᵉ régiment a soutenu plusieurs charges de cavalerie ennemie avec

sang-froid et succès. L'ennemi, dans la nuit, a battu en retraite et a gagné Ostrolenka.

Combat de Golymin.

Pendant que le corps de Bennigsen était à Pultusk, et y était battu, celui de Buxhowden se réunissait à Golymin, à midi. La division Panin, de ce corps, qui avait été attaquée la veille par le grand-duc de Berg, une autre division qui avait été battue à Nasielsk, arrivaient par différents chemins au camp de Golymin.

Le maréchal Davout, qui poursuivait l'ennemi depuis Nasielsk, l'atteignit, le chargea, et lui enleva un bois près du camp de Golymin.

Dans le même temps, le maréchal Augereau arrivant de Golaczima, prenait l'ennemi en flanc. Le général de brigade Lapisse, avec le 16[e] d'infanterie légère, enlevait à la baïonnette un village qui servait de point d'appui à l'ennemi. La division Heudelet se déployait et marchait à lui. A trois heures après midi, le feu était des plus chauds. Le grand-duc de Berg fit exécuter, avec le plus grand succès, plusieurs charges, dans lesquelles la division de dragons Klein se distingua. Cependant la nuit arrivant trop tôt, le combat continua jusqu'à onze heures du soir. L'ennemi fit sa retraite en désordre, laissant son artillerie, ses bagages, presque tous ses sacs, et beaucoup de morts. Toutes les colonnes ennemies se retirèrent sur Ostrolenka.

Le général Fenerolle, commandant une brigade de dragons, fut tué d'un boulet. L'intrépide général Rapp, aide-de-camp de l'Empereur, a été blessé d'un coup de fusil à la tête de sa division de dragons. Le colonel Sémelé, du brave 24[e] de ligne, a été blessé. Le maréchal Augereau a eu un cheval tué sous lui.

Cependant le maréchal Soult, avec son corps d'armée, était déjà arrivé à Molati, à deux lieues de Makow; mais les horribles boues, suite des pluies et du dégel, arrêtèrent sa marche et sauvèrent l'armée russe, dont pas un seul homme n'eût échappé sans cet accident. Les destins de l'armée de Bennigsen et de celle de Buxhowden devaient se terminer en deçà de la petite rivière d'Orcye; mais tous les mouvements ont été contrariés par l'effet du dégel, au point que l'artillerie a mis jusqu'à deux jours pour faire trois lieues. Toutefois l'armée russe a perdu quatre-vingts pièces de canon, tous ses caissons, plus de douze cents voitures de bagages et douze mille hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Les mouvements des colonnes françaises et russes seront un objet de vive curiosité pour les militaires, lorsqu'ils seront tracés sur la carte. On y verra à combien peu il a tenu que toute cette armée ne fût prise et anéantie en peu de jours, et cela par l'effet d'une seule faute du général russe.

Nous avons perdu huit cents hommes tués, et nous avons eu deux mille blessés. Maître d'une grande partie de l'artillerie ennemie, de toutes les positions ennemies, ayant repoussé l'ennemi à plus de quarante lieues, l'Empereur a mis son armée en quartier d'hiver.

Avant cette expédition, les officiers russes disaient qu'ils avaient cent cinquante mille hommes; aujourd'hui ils prétendent n'en avoir eu que la moitié. Qui croire, des officiers russes avant la bataille, ou des officiers russes après la bataille?

La Perse et la Porte ont déclaré la guerre à la Russie. Michelson attaque la Porte. Ces deux grands empires, voisins de la Russie, sont tourmentés par la politique fallacieuse du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui agit depuis dix ans chez eux, comme elle a fait pendant cinquante ans en Pologne.

M. Philippe de Ségur, maréchal-des-logis de la maison de l'Empereur, se rendant à Nasielsk, est tombé dans une embuscade de Cosaques, qui s'étaient placés dans une maison de bois qui se trouve derrière Nasielsk. Il en a tué deux de sa main, mais il a été fait prisonnier.

L'Empereur l'a fait réclamer, mais le général russe l'avait sur-le-champ dirigé sur Saint-Pétersbourg.

QUARANTE-HUITIÈME BULLETIN.

Varsovie, le 3 janvier 1807.

Le général Corbineau, aide-de-camp de l'Empereur, est parti de Pultusk avec trois régiments de cavalerie légère, pour se mettre à la poursuite de l'ennemi. Il est arrivé le 1[er] janvier à Ostrowiec, après avoir occupé Brock. Il a ramassé quatre cents prisonniers, plusieurs officiers et plusieurs voitures de bagages.

Le maréchal Soult, ayant sous ses ordres les trois brigades de cavalerie légère de la division Lasalle, borde la petite rivière d'Orcye, pour mettre à couvert les cantonnements de l'armée. Le maréchal Ney, le maréchal prince de Ponte-Corvo et le maréchal Bessières, ont leurs troupes cantonnées sur la gauche. Les corps d'armée des maréchaux Soult, Davout et Lannes, occupent Pultusk et les bords du Bug.

L'armée ennemie continue son mouvement de retraite.

L'Empereur est arrivé le 2 janvier à Varsovie, à deux heures après midi.

Il a gelé et neigé pendant deux jours; mais déjà le dégel recommence; et les chemins, qui paraissaient s'améliorer, sont devenus aussi mauvais qu'auparavant.

Le prince Borghèse a été constamment à la tête du 1er régiment des carabiniers, qu'il commande. Les braves carabiniers et cuirassiers brûlaient d'en venir aux mains avec l'ennemi; mais les divisions de dragons, qui marchaient en avant, ayant tout enfoncé, ne les ont pas mis dans le cas de fournir une charge.

Sa Majesté a nommé le général Lariboissière général de division, et lui a donné le commandement de l'artillerie de sa garde. C'est un officier du plus rare mérite.

Les troupes du grand-duc de Würtzbourg forment la garnison de Berlin. Elles sont composées de deux régiments qui se font distinguer par leur bonne tenue.

Le corps du prince Jérôme assiége toujours Breslau. Cette belle ville est réduite en cendres. L'attente des événements, et l'espérance qu'elle avait d'être secourue par les Russes, l'ont empêchée de se rendre; mais le siége avance. Les troupes bavaroises et würtembergeoises ont mérité les éloges du prince Jérôme et l'estime de l'armée française.

Le commandant de la Silésie avait réuni les garnisons des places qui ne sont pas bloquées, et en avait formé un corps de huit mille hommes, avec lequel il s'était mis en marche pour inquiéter le siége de Breslau. Le général Hédouville, chef de l'état-major du prince Jérôme, a fait marcher contre ce corps le général Montbrun, commandant les Würtembergeois, et le général Minucci, commandant les Bavarois. Ils ont atteint les Prussiens à Strehlen, les ont mis dans une grande déroute, et leur ont pris quatre cents hommes, six cents chevaux et des convois considérables de subsistances que l'ennemi avait le projet de jeter dans la place. Le major Erschet, à la tête de cent cinquante hommes des chevau-légers de Linange, a chargé deux escadrons prussiens, les a rompus, et leur a fait trente-six prisonniers.

Sa Majesté a ordonné qu'une partie des drapeaux pris au siége de Glogau fût envoyée au roi de Würtemberg, dont les troupes se sont emparées de cette place. Sa Majesté, voulant aussi reconnaître la bonne conduite de ces troupes, a accordé au corps de Würtemberg dix décorations de la Légion-d'Honneur.

Une députation du royaume d'Italie, composée de MM. Prima, ministre des finances, et homme d'un grand mérite; Renier, podestat de Venise, et Gusta Villani, conseiller d'état, a été présentée aujourd'hui à l'Empereur.

Sa Majesté a reçu le même jour toutes les autorités du pays et les différents ministres étrangers qui se trouvent à Varsovie.

QUARANTE-NEUVIÈME BULLETIN.

Varsovie, le 8 janvier 1807.

Breslau s'est rendu. On n'a pas encore la capitulation au quartier-général. On n'a pas non plus l'état des magasins de subsistances, d'habillement et d'artillerie. On sait cependant qu'ils sont très considérables. Le prince Jérôme a dû faire son entrée dans la place. Il va assiéger Brieg, Schweidnitz et Kosel.

Le général Victor, commandant le dixième corps d'armée, s'est mis en marche pour aller faire le siége de Colbert et de Dantzig, et prendre ces places pendant le reste de l'hiver.

M. de Zastrow, aide-de-camp du roi de Prusse, homme sage et modéré, qui avait signé l'armistice que son maître n'a pas ratifié, a cependant été chargé, à son arrivée à Kœnigsberg, du portefeuille des affaires étrangères.

Notre cavalerie légère n'est pas loin de Kœnigsberg.

L'armée russe continue son mouvement sur Grodno. On apprend que dans les dernières affaires elle a eu un grand nombre de généraux tués et blessés. Elle montre assez de mécontentement contre l'empereur de Russie et la cour. Les soldats disent que si l'on avait jugé leur armée assez forte pour se mesurer avec avantage contre les Français, l'Empereur, sa garde, la garnison de Saint-Pétersbourg et les généraux de la cour, auraient été conduits à l'armée par cette même sécurité qui les y amena l'année dernière; que si, au contraire, les événements d'Austerlitz et ceux d'Iéna ont fait penser que les Russes ne pouvaient pas obtenir des succès contre l'armée française, il ne fallait pas s'engager dans une lutte inégale. Ils disent aussi : L'Empereur Alexandre a compromis notre gloire Nous avions toujours été vainqueurs; nous avions établi et partagé l'opinion que nous étions invincibles. Les choses sont bien changées. Depuis deux ans, on nous fait promener des frontières de la Pologne en Autriche, du Dniester à la Vistule, et tomber partout dans les piéges de l'ennemi. Il est difficile de ne pas s'apercevoir que tout cela est mal dirigé

Le général Michelson est toujours en Moldavie. On n'a pas de nouvelles qu'il se soit porté contre l'armée turque; qu'il oc-

cupe Bucharest et la Valachie. Les faits d'armes de cette guerre se bornent, jusqu'à présent, à l'investissement de Choczim et de Bender. De grands mouvements ont lieu dans toute la Turquie pour repousser une aussi injuste agression.

Le général baron de Vincent est arrivé de Vienne à Varsovie, porteur de lettres de l'empereur d'Autriche pour l'empereur Napoléon.

Il était tombé beaucoup de neige et il avait gelé pendant trois jours. L'usage des traîneaux avait donné une grande rapidité aux communications; mais le dégel vient de recommencer. Les Polonais prétendent qu'un pareil hiver est sans exemple dans ce pays-ci. La température est effectivement plus douce qu'elle ne l'est ordinairement à Paris dans cette saison.

CINQUANTIÈME BULLETIN.

Varsovie, le 13 janvier 1807.

Les troupes françaises ont trouvé à Ostrolenka quelques malades russes que l'ennemi n'avait pu transporter. Indépendamment des pertes de l'armée russe en tués et en blessés, elle en éprouve encore de très considérables par les maladies qui se multiplient chaque jour.

La plus grande désunion s'est établie entre les généraux Kamiuski, Bennigsen et Buxhowden.

Tout le territoire de la Pologne prussienne se trouve actuellement évacué par l'ennemi.

Le roi de Prusse a quitté Kœnigsberg, et s'est réfugié à Memel.

La Vistule, la Narew et le Bug, avaient pendant quelques jours, charrié des glaçons; mais le temps s'est ensuite radouci, et tout annonce que l'hiver sera moins rude à Varsovie qu'il ne l'est ordinairement à Paris.

Le 8 janvier, la garnison de Breslau, forte de cinq mille cinq cents hommes, a défilé devant le prince Jérôme. La ville a beaucoup souffert. Dès les premiers moments où elle a été investie, le gouverneur prussien avait fait brûler ses trois faubourgs. La place ayant été assiégée en règle, on était déjà à la brèche lorsqu'elle s'est rendue. Les Bavarois et Würtembergeois se sont distingués par leur intelligence et leur bravoure. Le prince Jérôme investit dans ce moment et assiége à la fois toutes les autres places de la Silésie. Il est probable qu'elles ne feront pas une longue résistance.

Le corps de dix mille hommes que le prince de Pless avait composé de tout ce qui était dans les garnisons des places, a été mis en pièces dans les combats du 29 et du 30 décembre.

Le général Montbrun, avec la cavalerie würtembergeoise, fut à la rencontre du prince de Pless vers Oblau, qu'il occupa le 28 au soir. Le lendemain, à cinq heures du matin, le prince de Pless le fit attaquer. Le général Montbrun, profitant d'une position défavorable où se trouvait l'infanterie ennemie, fit un mouvement sur sa gauche, la tourna, lui tua beaucoup de monde, lui prit sept cents hommes, quatre pièces de canon et beaucoup de chevaux.

Cependant, les principales forces du prince de Pless étaient derrière la Neisse, où il les avait rassemblées après le combat de Strehlen. Parti de Schurgast, et marchant jour et nuit, il s'avança jusqu'au bivouac de la brigade würtembergeoise, placée en arrière de d'Hubé sous Breslau. A huit heures du matin il attaqua avec neuf mille hommes le village de Grietern, occupé par deux bataillons d'infanterie et par les chevau-légers de Linange, sous les ordres de l'adjudant commandant Duveyrier; mais il fut reçu vigoureusement et forcé à une retraite précipitée. Les généraux Montbrun et Minucci, qui revenaient d'Ohlau, eurent aussitôt l'ordre de marcher sur Schweidnitz pour couper la retraite à l'ennemi. Mais le prince de Pless s'empressa de disperser toutes ses troupes, et les fit rentrer par détachements dans les places, en abandonnant dans sa fuite une partie de son artillerie, beaucoup de bagages et des chevaux. Il a de plus perdu dans cette affaire beaucoup d'hommes tués et huit cents prisonniers

Sa Majesté a ordonné de témoigner sa satisfaction aux troupes bavaroises et würtembergeoises.

Le maréchal Mortier entre dans la Poméranie suédoise.

Des lettres arrivées de Bucharest donnent des détails sur les préparatifs de guerre de Baraytar et du pacha de Widdin. Au 20 décembre, l'avant-garde de l'armée turque, forte de quinze mille hommes, était sur les frontières de la Valachie et de la Moldavie. Le prince Dolgoroucki s'y trouvait aussi avec ses troupes. Ainsi l'on était en présence. En passant à Bucharest, les officiers turcs paraissaient fort animés; ils disaient à un officier français qui se trouvait dans cette ville : « Les Français verront de quoi nous sommes capables. Nous formerons la droite de l'armée de Pologne ; nous nous montrerons dignes d'être loués par l'empereur Napoléon. »

Tout est en mouvement dans ce vaste empire : les scheiks et les ulhemas donnent l'impulsion, et tout le monde court aux armes pour repousser la plus injuste des agressions.

M. Italinski n'a évité jusqu'à présent d'être mis aux Sept-Tours, qu'en promettant qu'au retour de son courrier les Russes auraient l'ordre d'abandonner la Moldavie, et de rendre Choczim et Bender.

Les Serviens, que les Russes ne désavouent plus pour alliés, se sont emparés d'une île du Danube qui appartient à l'Autriche, et d'où ils canonnent Belgrade. Le gouvernement autrichien a ordonné de la reprendre.

L'Autriche et la France sont également intéressées à ne pas voir la Moldavie, la Valachie, la Servie, la Grèce, la Romélie, la Natolie, devenir le jouet de l'ambition des Moscovites.

L'intérêt de l'Angleterre dans cette contestation est au moins aussi évident que celui de la France et de l'Autriche; mais le reconnaîtra-t-elle? Imposera-t-elle silence à la haine qui dirige son cabinet? Écoutera-t-elle les leçons de la politique et de l'expérience? Si elle ferme les yeux sur l'avenir, si elle ne vit qu'au jour le jour, si elle n'écoute que sa jalousie contre la France, elle déclarera peut-être la guerre à la Porte; elle se fera l'auxiliaire de l'insatiable ambition des Russes; elle creusera elle-même un abîme dont elle ne reconnaîtra la profondeur qu'en y tombant.

CINQUANTE-UNIÈME BULLETIN.

Varsovie, le 11 janvier 1807.

Le 29 décembre, une dépêche du général Bennigsen parvint à Kœnigsberg, au roi de Prusse. Elle fut sur-le-champ publiée et placardée dans toute la ville, où elle excita les transports de la plus vive joie. Le Roi reçut publiquement des compliments; mais le 31 au soir, on apprit, par des officiers prussiens et par d'autres relations du pays, le véritable état des choses. La tristesse et la consternation furent alors d'autant plus grandes, qu'on s'était plus entièrement livré à l'allégresse. On songea dès-lors à évacuer Kœnigsberg, et l'on en fit sur-le-champ tous les préparatifs. Le trésor et les effets les plus précieux furent aussitôt dirigés sur Memel. La Reine, qui était assez malade, s'embarqua le 3 janvier pour cette ville. Le Roi partit le 6 pour s'y rendre. Les débris de la division du général Lestocq se replièrent aussi sur cette place, en laissant à Kœnigsberg deux bataillons et une compagnie d'invalides.

Le ministère du roi de Prusse est composé de la manière suivante :

M. le général de Zastrow est nommé ministre des affaires étrangères;

M. le général Ruchel, encore malade de la blessure qu'il a reçue à la bataille d'Iéna, est nommé ministre de la guerre;

M. le président de Sagebartho est nommé ministre de l'intérieur.

Voici en quoi consistent maintenant les forces de la monarchie prussienne :

Le Roi est accompagné par quinze cents hommes de troupes, tant à pied qu'à cheval.

Le général Lestocq a, à peu près, cinq mille hommes, y compris les deux bataillons laissés à Kœnigsberg avec la compagnie d'invalides.

Le lieutenant-général Hamberger, commande à Dantzig, où il a six mille hommes de garnison. Les habitants ont été désarmés. On leur a intimé qu'en cas d'alerte, les troupes feront feu sur tous ceux qui sortiront de leurs maisons.

Le général Gutadon commande à Colberg avec dix-huit cents hommes.

Le lieutenant-général Courbière est à Graudentz avec trois mille hommes.

Les troupes françaises sont en mouvement pour cerner et assiéger ces places.

Un certain nombre de recrues que le roi de Prusse avait fait réunir, et qui n'étaient ni habillées ni armées, ont été licenciées, parce qu'il n'y avait plus de moyen de les contenir.

Deux ou trois officiers anglais étaient à Kœnigsberg, et faisaient espérer l'arrivée d'une armée anglaise.

Le prince de Pless a, en Silésie, douze ou quinze mille hommes enfermés dans les places de Brieg, Neiss, Schweidnitz et Kosel, que le prince Jérôme a fait investir.

Nous ne dirons rien de la ridicule dépêche du général Bennigsen; nous remarquerons seulement qu'elle paraît contenir quelque chose d'inconcevable. Ce général semble accuser son collègue le général Buxhowden; il dit qu'il était à Makow. Comment pouvait-il ignorer que le général Buxhowden était allé jusqu'à Golymin, où il avait été battu? Il prétend avoir remporté une victoire, et cependant il était en pleine retraite à dix heures du soir, et cette retraite fut si précipitée, qu'il abandonna ses blessés. Qu'il nous montre une seule pièce de canon, un seul drapeau français, un seul prisonnier, hormis vingt-et-un ou quinze hommes isolés qui peuvent avoir été pris par les Cosaques sur les derrières de l'armée, tandis que nous pouvons lui montrer six mille prisonniers, deux drapeaux qu'il a perdus près de Pultusk, et trois mille blessés qu'il a abandonnés dans sa fuite. Il dit encore qu'il a eu contre lui le grand-duc de Berg et le maréchal Davout, tandis qu'il n'a eu affaire qu'à la division Suchet, du corps du maréchal Lannes. Le

17e régiment d'infanterie légère, le 34e de ligne, le 64e et le 88e, sont les seuls régiments qui se soient battus contre lui. Il faut qu'il ait bien peu réfléchi sur la position de Pultusk pour supposer que les Français voulaient s'emparer de cette ville. Elle est dominée à portée de pistolet.

Si le général Buxhowden a fait de son côté une relation aussi véridique du combat de Golymin, il deviendra évident que l'armée française a été battue, et que, par suite de sa défaite, elle s'est emparée de cent pièces de canon et seize cents voitures de bagages, de tous les hôpitaux de l'armée, de tous ses blessés, et des importantes positions de Sieroch, de Pultusk, d'Ostrolenka, et qu'elle a obligé l'ennemi à reculer de quatre-vingts lieues.

Quant à l'induction que le général Bennigsen veut tirer de ce qu'il n'a pas été poursuivi, il suffira d'observer qu'on se serait bien gardé de le poursuivre, puisqu'il était débordé de deux journées, et que, sans les mauvais chemins, qui ont empêché le maréchal Soult de suivre ce mouvement, le général russe aurait trouvé les Français à Ostrolenka.

Il ne reste plus qu'à chercher quel peut être le but d'une pareille relation. Il est le même, sans doute, que celui que se proposaient les Russes dans les relations qu'ils ont faites de la bataille d'Austerlitz. Il est le même, sans doute, que celui des ukases par lesquels l'empereur Alexandre refusait la grande décoration de l'ordre de Saint-Georges, parce que, disait-il, il n'avait pas commandé à cette bataille, et acceptait la petite décoration pour les succès qu'il y avait obtenus, quoique sous le commandement de l'empereur d'Autriche.

Il y a cependant un point de vue sous lequel la relation du général Bennigsen peut être justifiée. On a craint, sans doute, l'effet de la vérité dans les pays de la Pologne prussienne et de la Pologne russe que l'ennemi avait à traverser, si elle y était parvenue avant qu'il eût pu mettre ses hôpitaux et ses détachements isolés à l'abri de toute insulte.

Ces relations, aussi évidemment ridicules, peuvent avoir encore pour les Russes l'avantage de retarder de quelques jours l'élan que des récits fidèles donneraient aux Turcs; et il est des circonstances où quelques jours sont un délai d'une certaine importance. Cependant l'expérience a prouvé que toutes ces ruses vont contre leur but, et qu'en toutes choses la simplicité et la vérité sont les meilleurs moyens de politique.

CINQUANTE-DEUXIÈME BULLETIN.

Varsovie, le 19 janvier 1807.

Le huitième corps de la Grande-Armée, que commande le maréchal Mortier, a détaché un bataillon du 2e régiment d'infanterie légère sur Wollin. Trois compagnies de ce bataillon y étaient à peine arrivées, qu'elles furent attaquées avant le jour par un détachement de mille hommes d'infanterie, avec cent cinquante chevaux et quatre pièces de canon. Ce détachement venait de Colberg, dont la garnison étend ses courses jusque-là. Les trois compagnies d'infanterie légère française ne s'étonnèrent point du nombre de leurs ennemis et lui culevèrent un pont et ses quatre pièces de canon, et lui firent cent prisonniers: le reste prit la fuite, en laissant beaucoup de morts dans la ville de Wollin, dont les rues sont jonchées de cadavres prussiens.

La ville de Brieg, en Silésie, s'est rendue après un siége de cinq jours. La garnison est composée de trois généraux et de quatorze cents hommes.

Le prince héréditaire de Bade a été dangereusement malade; mais il est rétabli. Les fatigues de la campagne et les privations qu'il a supportées comme simple officier, ont beaucoup contribué à sa maladie.

La Pologne, riche en blé, en avoine, en fourrages, en bestiaux, en pommes de terre, fournit abondamment à nos magasins. La seule manutention de Varsovie fait cent mille rations par jour, et nos dépôts se remplissent de biscuit. Tout était tellement désorganisé à notre arrivée, que pendant quelque temps les subsistances ont été difficiles.

Il ne règne dans l'armée aucune maladie; cependant, pour la conservation de la santé du soldat, on désirerait un peu plus de froid. Jusqu'à présent, il s'est à peine fait sentir, et l'hiver est déjà fort avancé. Sous ce point de vue, l'année est fort extraordinaire.

L'Empereur fait tous les jours défiler la parade devant le palais de Varsovie, et passe successivement en revue les différents corps de l'armée, ainsi que les détachements et les conscrits venant de France, auxquels les magasins de Varsovie distribuent des souliers et des capotes.

CINQUANTE-TROISIÈME BULLETIN.

Varsovie, le 22 janvier 1807.

On a trouvé à Brieg (qui vient de capi-

tuler) des magasins assez considérables de subsistances.

Le prince Jérôme continue avec activité sa campagne de Silésie. Le lieutenant-général Deroi avait déjà cerné Kosel et ouvert la tranchée. Le siége de Schweidnitz et celui de Neisse se poursuivent en même temps.

Le général Victor, se rendant à Stettin, et étant en voiture avec son aide-de-camp et un domestique, a été enlevé par un parti de vingt-cinq hussards qui battaient le pays.

Le temps est devenu froid. Il est probable que sous peu de jours les rivières seront gelées. Cependant la saison n'est pas plus rigoureuse qu'elle ne l'est ordinairement à Paris. L'Empereur fait défiler tous les jours la parade et passe en revue plusieurs régiments.

Tous les magasins de l'armée s'organisent et s'approvisionnent. On fait du biscuit dans toutes les manutentions. L'Empereur vient d'ordonner qu'on établît de grands magasins et qu'on confectionnât une quantité considérable d'habillements dans la Silésie.

Les Anglais, qui ne peuvent plus faire accroire que les Russes, les Tartares, les Kalmouks, vont dévorer l'armée française, parce que, même dans les cafés de Londres, on sait que ces dignes alliés ne soutiennent point l'aspect de nos baïonnettes, appellent aujourd'hui à leur secours la dyssenterie, la peste et toutes les maladies épidémiques.

Si ces fléaux étaient à la disposition du cabinet de Londres, point de doute que non seulement notre armée, mais même nos provinces et toute la classe manufacturière du continent, ne devinssent leur proie. En attendant, les Anglais se contentent de publier et de faire publier, sous toute espèce de formes, par leurs nombreux émissaires, que l'armée française est détruite par les maladies. A les entendre, des bataillons entiers tombent, comme ceux des Grecs au commencement de la guerre de Troie. Ils auraient là une manière toute commode de se défaire de leurs ennemis; mais il faut bien qu'ils y renoncent. Jamais l'armée ne s'est mieux portée; les blessés guérissent, et le nombre des morts est peu considérable. Il n'y a pas autant de malades que dans la campagne précédente; il y en a même moins qu'il n'y en aurait en France en temps de paix, suivant les calculs ordinaires.

CINQUANTE-QUATRIÈME BULLETIN.

Varsovie, le 27 janvier 1807.

Quatre-vingt-neuf pièces de canon prises sur les Russes sont rangées sur la place du palais de la République, à Varsovie. Ce sont celles qui ont été enlevées aux généraux Kaminski, Bennigsen et Buxhowden, dans les combats de Czarnowo, Nazielsk, Pultusk et Golymin. Ce sont les mêmes que les Russes traînaient avec ostentation dans les rues de cette ville, lorsque naguère ils la traversaient pour aller au-devant des Français. Il est facile de comprendre l'effet que produit l'aspect d'un si magnifique trophée sur un peuple charmé de voir humiliés les ennemis qui l'ont si longtemps et si cruellement outragé.

Il y a dans les pays occupés par l'armée plusieurs hôpitaux renfermant un grand nombre de Russes blessés et malades.

Cinq mille prisonniers ont été évacués sur la France, deux mille se sont échappés dans les premiers moments du désordre, et quinze cents sont entrés dans les troupes polonaises.

Ainsi, les combats livrés contre les Russes leur ont coûté une grande partie de leur artillerie, tous leurs bagages, et vingt-cinq ou trente mille hommes, tant tués que blessés ou prisonniers.

Le général Kaminski, qu'on avait dépeint comme un autre Souvarof, vient d'être disgracié; on dit qu'il en est de même du général Buxhowden, et il paraît que c'est le général Bennigsen qui commande actuellement l'armée.

Quelques bataillons d'infanterie légère du maréchal Ney s'étaient portés à vingt lieues en avant de leurs cantonnements; l'armée russe en avait conçu des alarmes, et avait fait un mouvement sur sa droite: ces bataillons sont rentrés dans la ligne de leurs cantonnements sans éprouver aucune perte.

Pendant ce temps, le prince de Ponte-Corvo prenait possession d'Elbing et des pays situés sur le bord de la Baltique.

Le général de division Drouet entrait à Christbourg, où il faisait trois cents prisonniers du régiment de Courbière, y compris un major et plusieurs officiers.

Le colonel Saint-Genez, du 19e de dragons, chargeait un autre régiment ennemi et lui faisait cinquante prisonniers, parmi lesquels était le colonel commandant.

Une colonne russe s'était portée sur Leibstadt, au-delà de la petite rivière de Passarge, et avait enlevé une demi-compagnie de voltigeurs du 9e régiment de ligne, qui étaient aux avant-postes du cantonnement.

Le prince de Ponte-Corvo, informé de ce mouvement, quitta Elbing, réunit ses troupes, se porta avec la division Rivaud au devant de l'ennemi, et le rencontra auprès de Mohringen.

Le 25 de ce mois, à midi, la division ennemie paraissait forte de douze mille

hommes; on en vint bientôt aux mains : le 8e régiment de ligne se précipita sur les Russes avec une valeur inexprimable, pour réparer la perte d'un des postes. Les ennemis furent battus, mis dans une déroute complète, poursuivis pendant quatre lieues, et forcés de repasser la rivière de Passarge. La division Dupont arriva au moment où le combat finissait, et ne put y prendre part.

Un vieillard de cent dix-sept ans a été présenté à l'Empereur, qui lui a accordé une pension de cent napoléons, et a ordonné qu'une année lui fût payée d'avance. La notice jointe à ce bulletin, donne quelques détails sur cet homme extraordinaire.

Le temps est fort beau; il ne fait froid qu'autant qu'il le faut pour la santé du soldat et pour l'amélioration des chemins, qui deviennent très praticables.

Sur la droite et sur le centre de l'armée, l'ennemi est éloigné de plus de trente lieues de nos postes.

L'Empereur est monté à cheval pour aller faire le tour de ses cantonnements; il sera absent de Varsovie pendant huit ou dix jours.

François-Ignace Narocki, né à Witki, près de Wilna, est fils de Joseph et Anne Narocki; il est d'une famille noble et embrassa dans sa jeunesse le parti des armes. Il faisait partie de la confédération de Bar, fut fait prisonnier par les Russes, et conduit à Kasan. Ayant perdu le peu de fortune qu'il avait, il se livra à l'agriculture, et fut employé comme fermier des biens d'un curé. Il se maria en premières noces à l'âge de soixante-dix ans, et eut quatre enfants de ce mariage. A quatre-vingt-six ans, il épousa une seconde femme, et en eut six enfants, qui sont tous morts; il ne lui reste que le dernier fils de sa première femme. Le roi de Prusse, en considération de son grand âge, lui avait accordé une pension de vingt-quatre florins de Pologne par mois, faisant quatorze livres huit sous de France. Il n'est sujet à aucune infirmité, jouit encore d'une bonne mémoire, et parle la langue latine avec une extrême facilité; il cite les auteurs classiques avec esprit et à propos. La pétition dont la traduction est ci-jointe, est entièrement écrite de sa main. Le caractère en est très ferme et très lisible.

Pétition.

Sire,

Mon extrait baptistaire date de l'an 1690; donc j'ai à présent cent dix-sept ans.

Je me rappelle encore la bataille de Vienne, et les temps de Jean Sobieski.

Je croyais qu'ils ne se reproduiraient plus; mais assurément, je m'attendais encore moins à revoir le siècle d'Alexandre.

Ma vieillesse m'a attiré les bienfaits de tous les souverains qui ont été ici, et je réclame ceux du grand Napoléon, étant, à mon âge plus que séculaire, hors d'état de travailler.

Vivez, Sire, aussi longtemps que moi; votre gloire n'en a pas besoin, mais le bonheur du genre humain le demande.

Signé, Narocki.

CINQUANTE-CINQUIÈME BULLETIN.

Varsovie, le 29 janvier 1807.

Voici les détails du combat de Mohringen :

Le maréchal prince de Ponte-Corvo arriva à Mohringen, avec la division Drouet, le 25 de ce mois, à onze heures du matin, au moment où le général de brigade Pactod était attaqué par l'ennemi.

Le maréchal prince de Ponte-Corvo fit attaquer sur le champ le village de Pfarresfeldchen par un bataillon du 9e d'infanterie légère. Ce village était défendu par trois bataillons russes, que l'ennemi fit soutenir par trois autres bataillons. Le prince de Ponte-Corvo fit aussi marcher deux autres bataillons pour appuyer celui du 9e. La mêlée fut très vive : l'aigle du 9e régiment d'infanterie légère fut enlevée par l'ennemi; mais à l'aspect de cet affront, dont ce brave régiment allait être couvert pour toujours, et que ni la victoire, ni la gloire acquise dans cent combats n'auraient lavé, les soldats, animés d'une ardeur inconcevable, se précipitent sur l'ennemi, le mettent en déroute, et ressaisissent leur aigle.

Cependant la ligne française, composée du 8e de ligne, du 27e d'infanterie légère et du 94e était formée. Elle aborde la ligne russe, qui avait pris position sur un rideau. La fusillade devient vive et à bout portant.

A l'instant même le général Dupont débouchait de la route d'Holland avec les 32e et 96e régiments. Il tourna la droite de l'ennemi. Un bataillon du 32e régiment se précipita sur les Russes avec l'impétuosité ordinaire à ce corps; il les mit en désordre, et leur tua beaucoup de monde. Il ne fit de prisonniers que les hommes qui étaient dans les maisons. L'ennemi a été poursuivi pendant deux lieues. La nuit a empêché de continuer la poursuite. Les comtes Pahlen et Galitzin commandaient

les Russes. Ils ont perdu trois cents hommes faits prisonniers, douze cents hommes laissés sur le champ de bataille et plusieurs obusiers. Nous avons eu cent hommes tués et quatre cents blessés.

Le général de brigade Laplanche s'est fait distinguer. Le 19ᵉ de dragons a fait une belle charge sur l'infanterie russe. Ce qui est à remarquer, ce n'est pas seulement la bonne conduite des soldats et l'habileté des généraux, mais la rapidité avec laquelle les corps ont levé leurs cantonnements, et fait une marche très forte pour toutes les autres troupes, sans qu'il manquât un seul homme sur le champ de bataille. Voilà ce qui distingue éminemment des soldats qui ne sont mus que par l'honneur.

Un Tartare vient d'arriver de Constantinople, d'où il est parti le 1ᵉʳ janvier. Il est expédié à Londres par la Porte.

Le 30 décembre, la guerre contre la Russie avait été solennellement proclamée. La pelisse et l'épée avaient été envoyées au grand-visir. Vingt-huit régiments de janissaires étaient partis de Constantinople. Plusieurs autres passaient d'Asie en Europe.

L'ambassadeur de Russie, toutes les personnes de sa légation, tous les Russes qui se trouvaient dans cette résidence, et tous les Grecs attachés à leur parti, au nombre de sept à huit cents, avaient quitté Constantinople le 29.

Le ministre d'Angleterre et les deux vaisseaux anglais restaient spectateurs des événements, et paraissaient attendre les ordres de leur gouvernement.

Le Tartare était passé à Widdin le 15 janvier. Il avait trouvé les routes couvertes de troupes qui marchaient avec gaîté contre leur éternel ennemi : soixante mille hommes étaient déjà à Rodschuk, et vingt-cinq mille hommes d'avant-garde se trouvaient entre cette ville et Buckarest. Les Russes s'étaient arrêtés à Bucharest, qu'ils avaient fait occuper par une avant-garde de quinze mille hommes.

Le prince de Suzzo a été déclaré hospodar de Valachie. Le prince Ipsilanti a été proclamé traître, et l'on a mis sa tête à prix.

Le Tartare a rencontré l'ambassadeur persan à moitié chemin de Constantinople à Widdin, et l'ambassadeur extraordinaire de la Porte au-delà de cette dernière ville.

Les victoires de Pullusk et de Golymin étaient déjà connues dans l'empire ottoman. Le courrier tartare en a entendu le récit de la bouche des Turcs, avant d'arriver à Widdin.

Le froid se soutient entre deux et trois degrés au-dessous de zéro. C'est le temps le plus favorable pour l'armée.

CINQUANTE-SIXIÈME BULLETIN.

Arensdorf, le 5 février 1807.

Après le combat de Mohringen, où elle avait été battue et mise en déroute, l'avant-garde de l'armée russe se retira sur Liebstadt; mais le lendemain, 27 janvier, plusieurs divisions russes la joignirent, et toutes étaient en marche pour porter le théâtre de la guerre sur le bas de la Vistule.

Le corps du général Essen, accouru du fond de la Moldavie, où il était d'abord destiné à servir contre les Turcs, et plusieurs régiments qui étaient en Russie, mis en marche depuis quelque temps des extrémités de ce vaste empire, avaient rejoint les corps d'armée.

L'Empereur donna ordre au prince de Ponte-Corvo de battre en retraite, et de favoriser les opérations offensives de l'ennemi, en l'attirant sur le bas de la Vistule. Il ordonna en même temps la levée de ses quartiers d'hiver.

Le cinquième corps, commandé par le général Savary, le maréchal Lannes étant malade, se trouva réuni le 31 janvier, à Brock, devant tenir en échec le corps du général Essen, cantonné sur le Haut-Bug.

Le troisième corps se trouva réuni à Mysiniez;

Le quatrième corps à Willenberg;

Le sixième corps à Gilgenburg;

Le septième corps à Neidenburg.

L'Empereur partit de Varsovie, et arriva le 31 au soir à Willenberg. Le Grand-Duc s'y était rendu depuis deux jours, et y avait réuni toute sa cavalerie.

Le prince de Ponte-Corvo avait successivement évacué Osterode, Tobau, et s'était jeté sur Strasburg.

Le maréchal Lefebvre avait réuni le dixième corps à Thorn, pour la défense de la gauche de la Vistule et de cette ville.

Le 1ᵉʳ février, on se mit en marche. On rencontra à Passenheim l'avant-garde ennemie qui prenait l'offensive, et se dirigeait déjà sur Willenberg. Le Grand-Duc, avec plusieurs colonnes de cavalerie, la fit charger, et entra de vive force dans la ville.

Le corps du maréchal Davout se porta à Ortelsburg.

Le 2, le grand-duc de Berg se porta à Allenstein avec le corps du maréchal Soult.

Le corps du maréchal Davout marcha sur Whastruburg.

Les corps des maréchaux Augereau et Ney arrivèrent dans la journée du 3 à Allenstein.

Le 3 au matin, l'armée ennemie, qui avait rétrogradé en toute hâte, se voyant tournée par son flanc gauche, et jetée sur

celte Vistule qu'elle s'était tant vantée de vouloir passer, parut rangée en bataille, la gauche appuyée au village de Mondtken, le centre à Joukowo, couvrant la grande route de Liebsladt.

Combat de Bergfried.

L'Empereur se porta au village de Getkendorf, et plaça en bataille le corps du maréchal Ney sur la gauche, le corps du maréchal Augereau au centre, et le corps du maréchal Soult à la droite, la garde impériale en réserve. Il ordonna au maréchal Soult de se porter sur le chemin de Gustadt, et de s'emparer du pont de Bergfried, pour déboucher sur les derrières de l'ennemi avec tout son corps d'armée; manœuvre qui donnait à cette bataille un caractère décisif. Vaincu, l'ennemi était perdu sans ressource.

Le maréchal Soult envoya le général Guyot, avec sa cavalerie légère, s'emparer de Gustadt, où il prit une grande partie du bagage de l'ennemi, et fit successivement seize cents prisonniers russes. Gustadt était son centre de dépôts. Mais au même moment, le maréchal Soult se portait sur le pont de Bergfried avec les divisions Leval et Legrand. L'ennemi, qui sentait que cette position importante protégeait la retraite de son flanc gauche, défendait ce pont avec douze de ses meilleurs bataillons. A trois heures après midi, la canonnade s'engagea. Le 4e régiment de ligne et le 24e d'infanterie légère, eurent la gloire d'aborder les premiers l'ennemi. Ils soutinrent leur vieille réputation. Ces deux régiments seuls, et un bataillon du 28e en réserve, suffirent pour débusquer l'ennemi, passèrent au pas de charge le pont, enfoncèrent les douze bataillons russes, prirent quatre pièces de canon, et couvrirent le champ de bataille de morts et de blessés. Le 46e et le 55e, qui formaient la seconde brigade, étaient derrière, impatients de se déployer; mais déjà l'ennemi en déroute abandonnait, épouvanté, toutes ses belles positions; heureux présage pour la journée du lendemain!

Dans le même temps, le maréchal Ney s'emparait d'un bois où l'ennemi avait appuyé sa droite; la division Saint-Hilaire s'emparait du village du centre; et le grand-duc de Berg, avec une division de dragons, placée par escadrons au centre, passait le bois et balayait la plaine, afin d'éclaircir le devant de notre position. Dans ces petites attaques partielles, l'ennemi fut repoussé et perdit une centaine de prisonniers. La nuit surprit ainsi les deux armées en présence.

Le temps est superbe pour la saison; il y a trois pieds de neige; le thermomètre est à deux ou trois degrés de froid.

A la pointe du jour du 4, le général de cavalerie légère Lasalle battit la plaine avec ses hussards. Une ligne de Cosaques et de cavalerie ennemie vint sur-le-champ se placer devant lui. Le grand-duc de Berg forma en ligne sa cavalerie, et marcha pour reconnaître l'ennemi. La canonnade s'engagea; mais bientôt on acquit la certitude que l'ennemi avait profité de la nuit pour battre en retraite, et n'avait laissé qu'une arrière garde de la droite, de la gauche et du centre. On marcha à elle, et elle fut menée battant pendant six lieues. La cavalerie ennemie fut culbutée plusieurs fois; mais les difficultés d'un terrain montueux et inégal s'opposèrent aux efforts de la cavalerie. Avant la fin du jour, l'avant-garde française vint coucher à Deppen. L'Empereur coucha à Schlett.

Le 5, à la pointe du jour, toute l'armée française fut en mouvement. A Deppen, l'Empereur reçut le rapport qu'une colonne ennemie n'avait pas encore passé l'Alle, et se trouvait ainsi débordée par notre gauche, tandis que l'armée russe rétrogradait toujours sur les routes d'Arensdorf et de Landsberg. Sa Majesté donna l'ordre au grand-duc de Berg et aux maréchaux Soult et Davout de poursuivre l'ennemi dans cette direction. Elle fit passer l'Alle au corps du maréchal Ney, avec la division de cavalerie légère du général Lasalle et une division de dragons, et lui donna l'ordre d'attaquer le corps ennemi qui se trouvait coupé.

Combat de Waterdorf.

Le grand-duc de Berg, arrivé sur la hauteur de Waterdorf, se trouva en présence de huit à neuf mille hommes de cavalerie. Plusieurs charges successives eurent lieu, et l'ennemi fit sa retraite.

Combat de Deppen.

Pendant ce temps, le maréchal Ney se canonnait, et était aux prises avec le corps ennemi qui était coupé. L'ennemi voulut un moment essayer de forcer le passage, mais il vint trouver la mort au milieu de nos baïonnettes. Culbuté au pas de charge, et mis dans une déroute complète, il abandonna canons, drapeaux et autres bagages. Les autres divisions de ce corps voyant le sort de leur avant-garde, battirent en retraite. A la nuit, nous avions déjà fait plusieurs milliers de prisonniers et pris seize pièces de canon.

Cependant, par ces mouvements, la plus grande partie des communications de l'armée russe ont été coupées. Ses dépôts de Gnstadt et de Liebstadt, et une partie de ses magasins de l'Alle avaient été enlevés par notre cavalerie légère.

Notre perte a été peu considérable dans tous ces petits combats : elle se monte à quatre-vingts ou cent morts, et à trois ou quatre cents blessés. Le général Gardanne, aide-de-camp de l'Empereur, et gouverneur des pages, a eu une forte contusion à la poitrine. Le colonel du 4e régiment de dragons a été grièvement blessé. Le général de brigade Latour-Maubourg a été blessé d'une balle dans le bras. L'adjudant-commandant Lauberdière, chargé du détail des hussards, a été blessé dans une charge. Le colonel du 4e régiment de ligne a été blessé.

CINQUANTE-SEPTIÈME BULLETIN.

Preussich-Eylau, le 7 février 1807.

Le 6 au matin, l'armée se mit en marche pour suivre l'ennemi : le grand-duc de Berg, avec le corps du maréchal Soult, sur Landsberg ; le corps du maréchal Davout, sur Heilsberg, et celui du maréchal Ney sur Worenditt, pour empêcher le corps coupé à Deppen de s'élever.

Combat de Hoff.

Arrivé à Glaudau, le grand-duc de Berg rencontra l'arrière-garde ennemie, et la fit charger entre Glaudau et Hoff. L'ennemi déploya plusieurs lignes de cavalerie qui paraissaient soutenir cette arrière-garde, composée de douze bataillons, ayant le front sur les hauteurs de Landsberg. Le grand-duc de Berg fit ses dispositions. Après différentes attaques sur la droite et sur la gauche de l'ennemi, appuyées à un mamelon et à un bois, les dragons et les cuirassiers de la division du général d'Hautpoul firent une brillante charge, culbutèrent et mirent en pieces deux régiments d'infanterie russe. Les colonels, les drapeaux, les canons et la plupart des officiers et soldats furent pris. L'armée ennemie se mit en mouvement pour soutenir son arrière-garde. Le maréchal Soult était arrivé : le maréchal Augereau prit position sur la gauche, et le village de Hoff fut occupé. L'ennemi sentit l'importance de cette position, et fit marcher dix bataillons pour la reprendre. Le grand-duc de Berg fit exécuter une seconde charge par les cuirassiers, qui les prirent en flanc et les écharpèrent. Ces manœuvres sont de beaux faits d'armes, et font le plus grand honneur à ces intrépides cuirassiers. Cette journée mérite une relation particulière. Une partie des deux armées passa la nuit du 6 au 7 en présence. L'ennemi fila pendant la nuit.

A la pointe du jour, l'avant-garde française se mit en marche, et rencontra l'arrière-garde ennemie entre le bois et la petite ville d'Eylau. Plusieurs régiments de chasseurs à pied ennemis qui la défendaient furent chargés et en partie pris. On ne tarda pas à arriver à Eylau, et à reconnaître que l'ennemi était en position derrière cette ville.

CINQUANTE-HUITIÈME BULLETIN.

Preussich-Eylau, le 9 février 1807.

Combat d'Eylau.

A un quart de lieue de la petite ville de Preussich-Eylau, est un plateau qui défend le débouché de la plaine. Le maréchal Soult ordonna au 46e et au 18e régiments de ligne de l'enlever. Trois régiments qui le défendaient furent culbutés ; mais au même moment une colonne de cavalerie russe chargea l'extrémité de la gauche du 18e, et mit en désordre un de ses bataillons. Les dragons de la division Klein s'en aperçurent à temps; les troupes s'engagèrent dans la ville d'Eylau. L'ennemi avait placé, dans une église et un cimetière, plusieurs régiments. Il fit là une opiniâtre résistance; et, après un combat meurtrier de part et d'autre, la position fut enlevée à dix heures du soir. La division Legrand prit ses bivouacs au-devant de la ville, et la division Saint-Hilaire à la droite. Le corps du maréchal Augereau se plaça sur la gauche; le corps du maréchal Davout avait, dès la veille, marché pour déborder Eylau et tomber sur le flanc gauche de l'ennemi, s'il ne changeait pas de position. Le maréchal Ney était en marche pour le déborder sur son flanc droit. C'est dans cette position que la nuit se passa.

Bataille d'Eylau.

A la pointe du jour, l'ennemi commença l'attaque par une vive canonnade sur la ville d'Eylau et sur la division Saint-Hilaire.

L'Empereur se porta à la position de l'église, que l'ennemie avait tant défendue la veille. Il fit avancer le corps du maréchal Augereau et fit canonner le monticule par quarante pièces d'artillerie de sa garde. Une épouvantable canonnade s'engagea de part et d'autre.

L'armée russe, rangée en colonnes, était à demi-portée de canon : tout coup frappait. Il parut un moment, aux mouvements de l'ennemi, qu'impatienté de tant souffrir, il voulait déborder notre gauche. Au même moment, les tirailleurs du maréchal Davout se firent entendre, et arrivèrent sur les derrières de l'armée ennemie. Le corps du maréchal Augereau déboucha en même temps en colonne, pour se porter sur le centre de l'ennemi, et, partageant ainsi son attention, l'empêcher de se porter tout entier contre le corps du maréchal Davout. La division Saint-Hilaire déboucha sur la droite, l'une et l'autre devant manœuvrer pour se réunir au maréchal Davout. A peine le corps du maréchal Augereau et la division Saint-Hilaire eurent-ils débouché, qu'une neige épaisse, et telle qu'on ne distinguait pas à deux pas, couvrit les deux armées. Dans cette obscurité, le point de direction fut perdu, et les colonnes s'appuyant trop à gauche, flottèrent incertaines. Cette désolante obscurité dura une demi-heure. Le temps s'étant éclairci, le grand-duc de Berg, à la tête de la cavalerie, et soutenu par le maréchal Bessières, à la tête de la garde, tourna la division Saint-Hilaire, et tomba sur l'armée ennemie : manœuvre audacieuse s'il en fut jamais, qui couvrit de gloire la cavalerie, et qui était devenue nécessaire dans la circonstance où se trouvaient nos colonnes. La cavalerie ennemie, qui voulut s'opposer à cette manœuvre, fut culbutée ; le massacre fut horrible. Deux lignes d'infanterie russe furent rompues ; la troisième ne résista qu'en s'adossant à un bois. Des escadrons de la garde traversèrent deux fois toute l'armée ennemie.

Cette charge brillante et inouïe, qui avait culbuté plus de vingt mille hommes d'infanterie, et les avait obligés à abandonner leurs pièces, aurait décidé sur-le-champ la victoire, sans le bois et quelques difficultés de terrain. Le général de division d'Hautpoul fut blessé d'un biscaïen. Le général Dalhmann, commandant les chasseurs de la garde, et un bon nombre de ses intrépides soldats, moururent avec gloire. Mais les cent dragons, cuirassiers ou soldats de la garde que l'on trouva sur le champ de bataille, on les y trouva environnés de plus de mille cadavres ennemis. Cette partie du champ de bataille fait horreur à voir. Pendant ce temps, le corps du maréchal Davout débouchait derrière l'ennemi. La neige, qui plusieurs fois dans la journée obscurcit le temps, retarda aussi sa marche et l'ensemble de ses colonnes. Le mal de l'ennemi est immense ; celui que nous avons éprouvé est considérable. Trois cents bouches à feu ont vomi la mort de part et d'autre pendant douze heures. La victoire, longtemps incertaine, fut décidée et gagnée lorsque le maréchal Davout déboucha sur le plateau et déborda l'ennemi, qui, après avoir fait de vains efforts pour le reprendre, battit en retraite. Au même moment, le corps du maréchal Ney débouchait par Altorff sur la gauche, et poussait devant lui le reste de la colonne prussienne échappée au combat de Deppen. Il vint se placer le soir au village de Schenaditten, et par là l'ennemi se trouva tellement serré entre les corps des maréchaux Ney et Davout, que, craignant de voir son arrière-garde compromise, il résolut à huit heures du soir de reprendre le village de Schenaditten. Plusieurs bataillons de grenadiers russes, les seuls qui n'eussent pas donné, se présentèrent à ce village ; mais le 6e régiment d'infanterie légère les laissa approcher à bout portant, et les mit dans une entière déroute. Le lendemain, l'ennemi a été poursuivi jusqu'à la rivière de Frischling. Il se retire au-delà de la Prégel. Il a abandonné sur le champ de bataille seize pièces de canon et ses blessés. Toutes les maisons des villages qu'il a parcourus la nuit, en sont remplies.

Le maréchal Augereau a été blessé d'une balle. Les généraux Desjardins, Heudelet, Lochet, ont été blessés. Le général Corbineau a été enlevé par un boulet. Le colonel Lacuée, du 63e, et le colonel Lemarrois, du 43e, ont été tués par des boulets. Le colonel Bouvières, du 11e régiment de dragons, n'a pas survécu à ses blessures. Tous sont morts avec gloire. Notre perte se monte exactement à dix-neuf cents morts et à cinq mille sept cents blessés, parmi lesquels un millier qui le sont grièvement, seront hors de service. Tous les morts ont été enterrés dans la journée du 10. On a compté sur le champ de bataille sept mille Russes.

Ainsi, l'expédition offensive de l'ennemi, qui avait pour but de se porter sur Thorn, en débordant la gauche de la Grande-Armée, lui a été funeste. Douze à quinze mille prisonniers, autant d'hommes hors de combat, dix-huit drapeaux, quarante-cinq pièces de canon, sont les trophées trop chèrement payés, sans doute, par le sang de tant de braves.

De petites contrariétés de temps, qui auraient paru légères dans toute autre circonstance, ont beaucoup contrarié les combinaisons du général français. Notre cavalerie et notre artillerie ont fait des merveilles. La garde à cheval s'est surpassée ; c'est beaucoup dire. La garde à pied a été toute la journée l'arme au bras, sous le feu d'une épouvantable mitraille, sans tirer un coup de fusil ni faire aucun mouvement. Les circonstances n'ont point été telles qu'elle ait dû donner. La blessure du maréchal Augereau a été aussi un accident défavorable, en laissant, pendant le plus

fort de la mêlée, son corps d'armée sans chef capable de le diriger.

Ce récit est l'idée générale de la bataille. Il s'est passé des faits qui honorent le soldat français : l'état-major s'occupe de les recueillir.

La consommation en munitions à canon a été considérable; elle a été beaucoup moindre en munitions d'infanterie.

L'aigle d'un des bataillons du 18e régiment ne s'est pas retrouvée; elle est probablement tombée entre les mains de l'ennemi. On ne peut en faire un reproche à ce régiment ; c'est, dans la position où il se trouvait, un accident de guerre ; toutefois, l'Empereur lui en rendra une autre, lorsqu'il aura pris un drapeau à l'ennemi.

Cette expédition est terminée; l'ennemi battu et rejeté à cent lieues de la Vistule. L'armée va reprendre ses cantonnements et rentrer dans ses quartiers d'hiver.

CINQUANTE-NEUVIÈME BULLETIN.

Preussich-Eylau, le 14 février 1807.

L'ennemi prend position derrière la Prégel. Nos coureurs sont sur Kœnigsberg ; mais l'Empereur a jugé convenable de mettre son armée en quartiers, en se tenant à portée de couvrir la ligne de la Vistule.

Le nombre des canons qu'on a pris depuis le combat de Bergfried, se monte à près de soixante. Les vingt-quatre que l'ennemi a laissés à la bataille d'Eylau, viennent d'être dirigés sur Thorn.

L'ennemi a fait courir la notice ci-jointe. Tout y est faux. L'ennemi a attaqué la ville, et a été constamment repoussé. Il avoue avoir perdu vingt mille hommes tués ou blessés. Sa perte est beaucoup plus forte. La prise de neuf aigles est aussi fausse que la prise de la ville.

Le grand-duc de Berg a toujours son quartier-général à Willemberg, tout près de la Prégel.

Le général d'Hautpoul est mort de ses blessures. Il a été généralement regretté. Peu de soldats ont eu une fin plus glorieuse. Sa division de cuirassiers s'est couverte de gloire à toutes les affaires. L'Empereur a ordonné que son corps serait transporté à Paris.

Le général de cavalerie Bonardi Saint-Sulpice, blessé au poignet, ne voulut point aller à l'ambulance et fournit une seconde charge. Sa Majesté a été si contente de ses services, qu'elle l'a nommé général de division.

Le maréchal Lefebvre s'est porté le 12 sur Marienwerder. Il y a trouvé sept escadrons prussiens, les a culbutés, leur a pris trois cents hommes, parmi lesquels un colonel, un major et plusieurs officiers, et deux cent cinquante chevaux. Ce qui a échappé à ce combat s'est réfugié dans Dantzig.

SOIXANTIÈME BULLETIN.

Preussich-Eylau, le 17 février 1807.

La reddition de la Silésie avance. La place de Schweidnitz a capitulé. Ci-jointe la capitulation. Le gouverneur prussien de la Silésie a été cerné dans Glatz, après avoir été forcé dans la position de Frankenstein et de Neubrode par le général Lefebvre. Les troupes de Würtemberg se sont fort bien comportées dans cette affaire. Le régiment bavarois de la Tour-et-Taxis, commandé par le colonel Seydis, et le 6e régiment de ligne bavarois, commandé par le colonel Baker, se sont fait remarquer. L'ennemi a perdu dans ces combats une centaine d'hommes tués et trois cents faits prisonniers.

Le siége de Kosel se poursuit avec activité.

Depuis la bataille d'Eylau, l'ennemi s'est rallié derrière la Prégel. On concevait l'espoir de le forcer dans cette position, si la rivière fût restée gelée ; mais le dégel continue, et cette rivière est une barrière au-delà de laquelle l'armée française n'a pas intérêt de le jeter.

Du côté de Willenberg, trois mille prisonniers russes ont été délivrés par un parti de mille Cosaques.

Le froid a entièrement cessé, et la neige est partout fondue, et la saison actuelle nous offre le phénomène, au mois de février, du temps de la fin d'avril.

L'armée entre dans ses cantonnements.

SOIXANTE-UNIÈME BULLETIN.

Landsberg, le 18 février 1807.

La bataille d'Eylau avait d'abord été présentée par plusieurs officiers prussiens comme une victoire. On fut dans cette croyance à Kœnigsberg toute la matinée du 9. Bientôt le quartier-général et toute l'armée russe arrivèrent. Peu de temps après, on entendit des coups de canon; et l'on vit les Français maîtres d'une petite hauteur qui dominait tout le camp russe.

Le général russe a déclaré qu'il voulait défendre la ville; ce qui a augmenté la consternation des habitants, qui disaient : Nous allons éprouver le sort de Lubeck. Il est heureux pour cette ville qu'il ne soit pas entré dans les calculs du général français de forcer l'armée russe dans cette position.

Le nombre des morts dans l'armée russe, en généraux et en officiers, est extrêmement considérable.

Par la bataille d'Eylau, plus de cinq mille blessés russes, restés sur le champ de bataille ou dans les ambulances environnantes, sont tombés au pouvoir du vainqueur. Partie sont morts, partie, légèrement blessés, ont augmenté le nombre des prisonniers. Quinze cents viennent d'être rendus à l'armée russe. Indépendamment de ces cinq mille blessés, qui sont restés au pouvoir de l'armée française, on calcule que les Russes en ont eu quinze mille.

L'armée vient de prendre ses cantonnements. Les pays d'Elbing, de Liebstadt, d'Osterode sont les plus belles parties de ces contrées. Ce sont ceux que l'Empereur a choisis pour y établir sa gauche.

Le maréchal Mortier est entré dans la Poméranie suédoise. Stralsund a été bloqué. Il est à regretter que l'ennemi ait mis le feu sans raison au beau faubourg de Kniper. Cet incendie offrait un spectacle horrible. Plus de deux mille individus se trouvent sans maison et sans asile.

Proclamation.

Preussich-Eylau, le 18 février 1807.

Soldats,

Nous commencions à prendre un peu de repos dans nos quartiers d'hiver, lorsque l'ennemi a attaqué le premier corps, et s'est présenté sur la Basse-Vistule. Nous avons marché à lui. Nous l'avons poursuivi l'épée dans les reins pendant l'espace de quatre-vingts lieues. Il s'est réfugié sous les remparts de ses places, et a repassé la Prégel. Nous lui avons enlevé, aux combats de Bergfried, de Deppen, de Hoff, à la bataille d'Eylau, soixante-six pièces de canon, seize drapeaux, et tué, blessé ou pris plus de quarante mille hommes. Les braves qui, de notre côté, sont restés sur le champ d'honneur, sont morts d'une mort glorieuse; c'est la mort des vrais soldats. Leurs familles auront des droits constants à notre sollicitude et à nos bienfaits.

Ayant ainsi déjoué tous les projets de l'ennemi, nous allons nous rapprocher de la Vistule et rentrer dans nos cantonnements. Qui osera en troubler le repos, s'en repentira: car, au-delà de la Vistule, comme au-delà du Danube, au milieu des frimas de l'hiver, comme au commencement de l'automne, nous serons toujours les soldats français, et les soldats français de la Grande-Armée.

SOIXANTE-DEUXIÈME BULLETIN.

Liebstadt, le 21 février 1807.

La droite de la Grande Armée a été victorieuse, comme le centre et la gauche. Le général Essen, à la tête de vingt-cinq mille hommes, s'est porté sur Ostrolenka, le 15, par les deux rives de la Narew. Arrivé au village de Flacies-Lawowa, il rencontra l'avant-garde du général Savary, commandant le cinquième corps.

Le 16, à la pointe du jour, le général Gazan se porta avec une partie de sa division à l'avant-garde. A neuf heures du matin, il rencontra l'ennemi sur la route de Nowogrod, l'attaqua, le culbuta, et le mit en déroute. Mais, au même moment, l'ennemi attaquait Ostrolenka par la rive gauche. Le général Campana, avec une brigade de la division Gazan, et le général Ruffin, avec une brigade de la division du général Oudinot, défendaient cette petite ville. Le général Savary y envoya le général de division Reille, chef de l'état-major du corps d'armée. L'infanterie russe, sur plusieurs colonnes, voulut emporter la ville. On la laissa avancer jusqu'à la moitié des rues. On marcha à elle au pas de charge; elle fut culbutée trois fois, et laissa les rues couvertes de morts. La perte de l'ennemi fut si grande, qu'il abandonna la ville, et prit position derrière les monticules de sable qui la couvrent.

Les divisions des généraux Suchet et Oudinot avancèrent; à midi, leurs têtes de colonnes arrivèrent à Ostrolenka. Le général Savary rangea sa petite armée de la manière suivante:

Le général Oudinot, sur deux lignes, commandait la gauche; le général Suchet, le centre; et le général Reille, commandant une brigade de la division Gazan, formait la droite. Il se couvrit de toute son artillerie et marcha à l'ennemi. L'intrépide général Oudinot se mit à la tête de la cavalerie, fit une charge qui eut du succès, et tailla en pièces les Cosaques de l'arrière-garde ennemie. Le feu fut très vif; l'ennemi ploya de tous côtés et fut mené battant pendant trois lieues.

Le lendemain, l'ennemi a été poursuivi plusieurs lieues, mais avant qu'on pût reconnaître que sa cavalerie avait battu en retraite toute la nuit Le général Souvarof et plusieurs autres officiers ennemis ont été tués. L'ennemi a abandonné un grand nombre de blessés. On en avait ramassé douze cents; on en ramassait à chaque instant. Sept pièces de canon et deux drapeaux sont les trophées de la victoire. L'ennemi a laissé treize cents cadavres sur le champ de bataille. De notre côté, nous avons eu soixante hommes tués et

quatre à cinq cents blessés. Mais une perte vivement sentie, est celle du général de brigade, Campana, qui était un officier d'un grand mérite et d'une grande espérance. Il était né dans le département de Marengo. L'Empereur a été très peiné de sa perte. Le 103ᵉ régiment s'est particulièrement distingué dans cette affaire. Parmi les blessés, sont le colonel du Hamel, du 21ᵉ régiment d'infanterie légère, et le colonel d'artillerie Nourrit.

L'Empereur a ordonné au cinquième corps de s'arrêter et de prendre ses quartiers d'hiver. Le dégel est affreux. La saison ne permet pas de rien faire de grand. C'est celle du repos. L'ennemi a le premier levé ses quartiers; il s'en repent.

SOIXANTE-TROISIÈME BULLETIN.

Osterode, le 28 février 1807.

Le capitaine des grenadiers à cheval de la garde impériale, Auzouï, blessé à mort à la bataille d'Eylau, était couché sur le champ de bataille. Ses camarades viennent pour l'enlever et le porter à l'ambulance. Il ne recouvre ses esprits que pour leur dire : « Laissez-moi, mes amis; je meurs content, puisque nous avons la victoire, et que je puis mourir sur le lit d'honneur, environné de canons pris à l'ennemi et des débris de leur défaite. Dites à l'Empereur que je n'ai qu'un regret, c'est que, dans quelques moments, je ne pourrai plus rien pour son service et pour la gloire de notre belle France .. A elle mon dernier soupir. » L'effort qu'il fit pour prononcer ces paroles, épuisa le peu de forces qui lui restaient.

Tous les rapports que l'on reçoit s'accordent à dire que l'ennemi a perdu à la bataille d'Eylau vingt généraux et neuf cents officiers tués et blessés, et plus de trente mille hommes hors de combat.

Au combat d'Ostrolenka, du 16, deux généraux russes ont été tués et trois blessés.

Sa Majesté a envoyé à Paris les seize drapeaux pris à la bataille d'Eylau. Tous les canons sont déjà dirigés sur Thorn. Sa Majesté a ordonné que ces canons seraient fondus, et qu'il en serait fait une statue en bronze du général d'Hautpoul, commandant la deuxième division de cuirassiers, dans son costume de cuirassier.

L'armée est concentrée dans ses cantonnements derrière la Passarge, appuyant sa gauche à Marienwerder, à l'île du Nogat et à Elbing, pays qui fournissent des ressources.

Instruit qu'une division russe s'était portée sur Braunsberg, à la tête de nos cantonnements, l'Empereur a ordonné qu'elle fût attaquée. Le prince de Ponte-Corvo chargea de cette expédition le général Dupont, officier d'un grand mérite. Le 26, à deux heures après midi, le général Dupont se présenta devant Braunsberg, attaqua la division ennemie, forte de dix mille hommes, la culbuta à la baïonnette, la chassa de la ville, et lui fit repasser la Passarge, lui prit seize pièces de canon, deux drapeaux, et lui fit deux mille prisonniers. Nous avons eu très peu d'hommes tués.

Du côté de Gustadt, le général Léger-Belair se porta au village de Peterswalde à la pointe du jour du 26, sur l'avis qu'une colonne russe était arrivée dans la nuit à ce village, la culbuta, prit le général, baron de Korff, qui la commandait, son état-major, plusieurs lieutenants-colonels et officiers et quatre cents hommes. Cette brigade était composée de dix bataillons, qui avaient tellement souffert, qu'ils ne formaient que seize cents hommes présents sous les armes.

L'Empereur a témoigné sa satisfaction au général Savary pour le combat d'Ostrolenka, lui a accordé la grande décoration de la Légion-d'Honneur, et l'a rappelé près de sa personne. Sa Majesté a donné le commandement du cinquième corps au maréchal Masséna, le maréchal Lannes continuant à être malade.

A la bataille d'Eylau, le maréchal Augereau, couvert de rhumatismes, était malade et avait à peine connaissance; mais le canon réveille les braves : il revole au galop à la tête de son corps, après s'être fait attacher sur son cheval. Il a été constamment exposé au plus grand feu, et a même été légèrement blessé. L'Empereur vient de l'autoriser à rentrer en France pour y soigner sa santé.

Les garnisons de Colberg et de Dantzig, profitant du peu d'attention qu'on avait fait à elles, s'étaient encouragées par différentes excursions. Un avant-poste de la division italienne a été attaqué, le 16, à Stargard, par un parti de huit cents hommes de la garnison de Colberg. Le général Bonfanti n'avait avec lui que quelques compagnies du 1ᵉʳ régiment de ligne italien, qui ont pris les armes à temps, ont marché avec résolution sur l'ennemi, et l'ont mis en déroute.

Le général Teulié, de son côté, avec le gros de la division italienne, le régiment de fusiliers de la garde et la première compagnie de gendarmes d'ordonnance, s'est porté pour investir Colberg. Arrivé à Naugarten, il a trouvé l'ennemi retranché, occupant un fort hérissé de pièces de canon. Le colonel Boyer, des fusiliers de la garde, est monté à l'assaut : le capi-

taine de la compagnie des gendarmes, M. de Montmorency, a fait une charge qui a eu du succès. Le fort a été pris, trois cents hommes faits prisonniers et six pièces de canon enlevées. L'ennemi a laissé cent hommes sur le champ de bataille.

Le général Dabrowsky a marché contre la garnison de Dantzig; il l'a rencontrée à Dirschau, l'a culbutée, lui a fait six mille prisonniers, pris sept pièces de canon, et l'a poursuivie plusieurs lieues l'épée dans les reins. Il a été blessé d'une balle. Le maréchal Lefebvre était arrivé sur ces entrefaites au commandement du dixième corps; il avait été joint par les Saxons, et il marchait pour investir Dantzig.

Le temps est toujours variable. Il gelait hier; il dégèle aujourd'hui. L'hiver s'est ainsi passé. Le thermomètre n'a jamais été à plus de cinq degrés.

SOIXANTE-QUATRIÈME BULLETIN.

Osterode, le 2 mars 1807.

La ville d'Elbing fournit de grandes ressources à l'armée: on y a trouvé une grande quantité de vins et d'eau-de-vie, ce pays de la Basse-Vistule est très fertile.

Les ambassadeurs de Constantinople et de Perse sont entrés en Pologne et arrivent à Varsovie.

Après la bataille d'Eylau, l'Empereur a passé tous les jours plusieurs heures sur le champ de bataille, spectacle horrible, mais que le devoir rendait nécessaire. Il a fallu beaucoup de travail pour enterrer tous les morts. On a trouvé un grand nombre de cadavres d'officiers russes avec leurs décorations. Il paraît que parmi eux il y avait un prince Repnin. Quarante-huit heures encore après la bataille, il y avait plus de cinq mille Russes blessés, qu'on n'avait encore pu emporter. On leur faisait porter de l'eau-de-vie et du pain, et successivement on les a transportés à l'ambulance.

Qu'on se figure, sur un espace d'une lieue carrée, neuf ou dix mille cadavres, quatre ou cinq mille chevaux tués, des lignes de sacs russes, des débris de fusils et de sabres, la terre couverte de boulets, d'obus, de munitions, vingt-quatre pièces de canon, auprès desquelles on voyait les cadavres des conducteurs tués au moment où ils faisaient des efforts pour les enlever; tout cela avait plus de relief sur un fond de neige: ce spectacle est fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre.

Les cinq mille blessés que nous avons eus, ont été tous évacués sur Thorn et sur nos hôpitaux de la rive gauche de la Vistule sur des traîneaux. Les chirurgiens ont observé avec étonnement, que la fatigue de cette évacuation n'a point nui aux blessés.

Voici quelques détails sur le combat de Braunsberg.

Le général Dupont marcha à l'ennemi sur deux colonnes. Le général Bruyère, qui commandait la colonne de droite, rencontra l'ennemi à Rageru, le poussa sur la rivière qui se trouve en avant de ce village. La colonne de gauche poussa l'ennemi sur Willenberg, et toute la division ne tarda pas à déboucher hors du bois. L'ennemi, chassé de sa première position, fut obligé de se replier sur la rivière qui couvre la ville de Braunsberg; il a d'abord tenu ferme, mais le général Dupont a marché à lui, l'a culbuté au pas de charge, et est entré avec lui dans la ville qui a été jonchée de cadavres russes.

Le 9e d'infanterie légère, le 32e, le 96e de ligne, qui composent cette division, se sont distingués. Les généraux Barrois, Lahoussaye, le colonel Semelé, du 24e de ligne, le colonel Meunier, du 9e d'infanterie légère, le chef de bataillon Bouge, du 32e de ligne, et le chef d'escadron Hubinet, du 9e de hussards, ont mérité des éloges particuliers.

Depuis l'arrivée de l'armée française sur la Vistule, nous avons pris aux Russes, aux affaires de Pultusk et de Golymin, quatre-vingt-neuf pièces de canon; au combat de Bergfried, quatre pièces; dans la retraite d'Allenstein, cinq pièces; au combat de Heppen, seize pièces; au combat de Hoff, douze pièces; à la bataille d'Eylau, vingt-quatre pièces; au combat de Braunsberg, seize pièces; au combat d'Ostrolenka, neuf pièces: total, cent soixante-quinze pièces de canon.

On a fait, à ce sujet, la remarque que l'Empereur n'a jamais perdu de canons dans les armées qu'il a commandées, soit dans les premières campagnes d'Italie et d'Égypte, soit dans celle de l'armée de réserve, soit dans celle d'Autriche et de Moravie, soit dans celle de Prusse et de Pologne.

SOIXANTE-CINQUIÈME BULLETIN.

Osterode, le 10 mars 1807.

L'armée est cantonnée derrière la Passarge;

Le prince de Ponte-Corvo, à Holland et à Braunsberg;

Le maréchal Soult, à Liebstadt et Mohrungen;

Le maréchal Ney, à Gustadt;
Le maréchal Davout, à Allenstein, Hoheinstein et Deppen;
Le quartier-général, à Osterode;
Le corps d'observation polonais, que commande le général Zayoncheck, à Neidenbourg;
Le corps du maréchal Lefebvre, devant Dantzig;
Le cinquième corps, sur l'Omuleff;
Une division de Bavarois, que commande le prince royal de Bavière, à Varsovie;
Le corps du prince Jérôme, en Silésie;
Le huitième corps, en observation dans la Poméranie suédoise.
Les places de Breslau, de Schweidnitz et de Brieg sont en démolition.
Le général Rapp, aide-de-camp de l'Empereur, est gouverneur de Thorn.
On jette des ponts sur la Vistule, à Marienbourg et à Dirschau.

Ayant été instruit, le 1er mars, que l'ennemi, encouragé par la position qu'avait prise l'armée, faisait voir des postes tout le long de la rive droite de la Passarge, l'Empereur ordonna aux maréchaux Soult et Ney de faire des reconnaissances en avant pour repousser l'ennemi. Le maréchal Ney marcha sur Gustadt. Le maréchal Soult passa la Passarge à Wormditt. L'ennemi fit aussitôt un mouvement général, et se mit en retraite sur Kœnigsberg. Ses postes, qui s'étaient retirés en toute hâte, furent poursuivis à huit lieues. Voyant ensuite que les Français ne faisaient plus de mouvements, et s'apercevant que ce n'étaient que des avant-gardes qui avaient quitté leurs régiments, deux régiments de grenadiers russes se rapprochèrent, et se portèrent de nuit sur le cantonnement de Zechern. Le 50e les reçut à bout portant; le 27e et le 39e se comportèrent de même. Dans ces petits combats, les Russes ont eu un millier d'hommes blessés, tués ou prisonniers.

Après s'être ainsi assuré des mouvements de l'ennemi, l'armée est rentrée dans ses cantonnements.

Le grand-duc de Berg, instruit qu'un corps de cavalerie s'était porté sur Willenberg, l'a fait attaquer dans cette ville par le prince Borghèse, qui, à la tête de son régiment, a chargé huit escadrons russes, les a culbutés et mis en déroute, et leur a fait une centaine de prisonniers, parmi lesquels se trouvent trois capitaines et huit officiers.

Le maréchal Lefebvre a cerné entièrement Dantzig, et a commencé les ouvrages de circonvallation de la place.

SOIXANTE-SIXIÈME BULLETIN.

Osterode, le 14 mars 1807.

La grande armée est toujours dans ses cantonnements, où elle prend du repos. De petits combats ont eu lieu souvent entre les avant-postes des deux armées. Deux régiments de cavalerie russe sont venus le 12 inquiéter le 69e régiment d'infanterie de ligne dans son cantonnement de Linguau, en avant de Gustadt. Un bataillon de ce régiment prit les armes, s'embusqua, et tira à bout portant sur l'ennemi, qui laissa quatre-vingts hommes sur la place. Le général Guyot, qui commande les avant-postes du maréchal Soult, a eu de son côté quelques engagements qui ont été à son avantage.

Après le petit combat de Willeuberg, le grand-duc de Berg a chassé les Cosaques de toute la rive droite de l'Alle, afin de s'assurer que l'ennemi ne masquait pas quelque mouvement. Il s'est porté à Wartembourg, Seeburg, Meusguth, Bischoffsbourg. Il a eu quelques engagements avec la cavalerie ennemie, et a fait une centaine de Cosaques prisonniers.

L'armée russe paraît concentrée du côté de Bartenstein, sur l'Alle; la division prussienne, du côté de Creutzbourg.

L'armée ennemie a fait un mouvement de retraite, et s'est rapprochée d'une marche de Kœnigsberg

Toute l'armée française est cantonnée; elle est approvisionnée par les villes d'Elbing, de Braunsberg et par les ressources que l'on tire de l'île du Nogat, qui est d'une très grande fertilité.

Deux ponts ont été jetés sur la Vistule; un à Marienbourg, et l'autre à Marienwerder. Le maréchal Lefebvre a achevé l'investissement de Dantzig. Le général Teulié a investi Colberg. L'une et l'autre de ces garnisons ont été rejetées dans ces places après de légères attaques.

Une division de douze mille Bavarois, commandée par le prince-royal de Bavière, a passé la Vistule à Varsovie, et vient joindre l'armée.

SOIXANTE-SEPTIÈME BULLETIN.

Osterode, le 25 mars 1807.

Le 14 mars, à trois heures après midi, la garnison de Stralsund, à la faveur d'un temps nébuleux, déboucha, avec deux mille hommes d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et six pièces de canon, pour attaquer une redoute construite par la division Dupas. Cette redoute, qui

n'était ni fermée, ni palissadée, ni armée de canons, était occupée par une seule compagnie de voltigeurs du 58e de ligne. L'immense supériorité de l'ennemi n'étonna point ces braves. Cette compagnie, ayant été renforcée par une compagnie du 4e d'infanterie légère, commandée par le capitaine Barral, brava les efforts de cette brigade suédoise. Quinze soldats suédois arrivèrent sur les parapets; mais ils y trouvèrent la mort. Toutes les tentatives que fit l'ennemi furent également inutiles. Soixante-deux cadavres suédois ont été enterrés au pied de la redoute. On peut supposer que plus de cent vingt hommes ont été blessés; cinquante ont été faits prisonniers. Il n'y avait cependant dans cette redoute que cent cinquante hommes. Plusieurs officiers suédois, décorés, ont été trouvés parmi les morts. Cet acte d'intrépidité a fixé les regards de l'Empereur, qui a accordé trois décorations de la Légion-d'Honneur aux compagnies de voltigeurs du 58e et du 4e léger. Le capitaine Drivet, qui commandait dans cette mauvaise redoute, s'est particulièrement distingué.

Le maréchal Lefebvre a ordonné, le 20, au général de brigade Schramm, de passer de l'Ile du Nogat dans Frisch-Hoff, pour couper la communication de Dantzig avec la mer. Le passage s'est effectué à trois heures du matin; les Prussiens ont été culbutés et ont laissé entre nos mains trois cents prisonniers.

A six heures du soir, la garnison a fait un détachement de quatre mille hommes pour reprendre ce poste; il a été repoussé avec perte de quelques centaines de prisonniers et d'une pièce de canon.

Le général Schramm avait sous ses ordres le deuxième bataillon du 2e régiment d'infanterie légère et plusieurs bataillons saxons qui se sont distingués. L'Empereur a accordé trois décorations de la Légion-d'Honneur aux officiers saxons, et trois aux sous-officiers, soldats, et au major qui les commandait.

En Silésie, la garnison de Neiss a fait une sortie. Elle a donné dans une embuscade. Un régiment de cavalerie wurtembergeoise a pris les troupes sorties en flanc, et leur a tué une cinquantaine d'hommes et fait soixante prisonniers.

Cet hiver a été en Pologne comme il paraît qu'il a été à Paris, c'est-à-dire variable. Il gèle et dégèle tour à tour. Cependant nous sommes assez heureux pour n'avoir point de malades. Tous les rapports disent que l'armée russe en a, au contraire, beaucoup. L'armée continue à être tranquille dans ses cantonnements.

Les places formant tête de pont de Sierock, Modin, Praga, Marienbourg et Marienwerder, prennent tous les jours un nouvel accroissement de forces. Les manutentions et les magasins sont organisés, et s'approvisionnent sur tous les points de l'armée. On a trouvé à Elbing trois cent mille bouteilles de vin de Bordeaux, et quoiqu'il coûtât 4 francs la bouteille, l'Empereur l'a fait distribuer à l'armée, en en faisant payer le prix aux marchands.

L'Empereur a envoyé le prince Borghèse à Varsovie avec une mission.

SOIXANTE-HUITIÈME BULLETIN.

Osterode, le 29 mars 1807.

Le 17 mars, à trois heures du matin, le général de brigade Lefèvre, aide-de-camp du prince Jérôme, se trouvant, avec trois escadrons de chevau-légers et le régiment d'infanterie légère de Taxis, passa auprès de Glatz, pour se rendre à Wunchelsbourg. Quinze cents hommes sortirent de la place avec deux pièces de canon. Le lieutenant colonel Gérard les chargea aussitôt et les rejeta dans Glatz, après leur avoir pris cent soldats, plusieurs officiers et leurs deux pièces de canon.

Le maréchal Masséna s'est porté de Willenberg sur Ortelsbourg; il y a fait entrer la division de dragons Becker, et l'a renforcée d'un détachement de Polonais à cheval. Il y avait à Ortelsbourg quelques Cosaques; plusieurs charges ont eu lieu, et l'ennemi a perdu vingt hommes.

Le général Becker, en venant reprendre sa position à Willenberg, a été chargé par deux mille Cosaques; on leur avait tendu une embuscade d'infanterie dans laquelle ils ont donné. Ils ont perdu deux cents hommes.

Le 26, à cinq heures du matin, la garnison de Dantzig a fait une sortie générale, qui lui a été funeste. Elle a été repoussée partout. Un colonel nommé Cracaw, qui avait fait le métier de partisan, a été pris avec quatre cents hommes et deux pièces de canon, dans une charge du 19e de chasseurs. La légion polonaise du Nord s'est fort bien comportée; deux bataillons saxons se sont distingués.

Du reste, il n'y a rien de nouveau; les lacs sont encore gelés; on commence cependant à s'apercevoir de l'approche du printemps.

SOIXANTE-NEUVIÈME BULLETIN.

Finckenstein, le 4 avril 1807.

Les gendarmes d'ordonnance sont arri-

vés à Marienwerder. Le maréchal Bessières est parti pour aller en passer la revue. Ils se sont très bien comportés, et ont montré beaucoup de bravoure dans les différentes affaires qu'ils ont eues.

Le général Teulié, qui, jusqu'à présent, avait conduit le blocus de Colberg, a fait preuve de beaucoup d'activité et de talent. Le général de division Loison vient de prendre le commandement du siége de cette place. Le 19 mars, les redoutes de Selnow ont été attaquées et emportées par le 1er régiment d'infanterie légère italienne. La garnison a fait une sortie. La compagnie de carabiniers du 1er régiment léger, et une compagnie de dragons, l'ont repoussée. Les voltigeurs du 19e régiment de ligne se sont distingués à l'attaque du village d'Allstadt. L'ennemi a perdu dans ces affaires trois pièces de canon et deux cents hommes faits prisonniers.

Le maréchal Lefebvre commande le siége de Dantzig. Le général Lariboissière a le commandement de l'artillerie. Le corps de l'artillerie justifie dans toutes les circonstances la réputation de supériorité qu'il a si bien acquise. Les canonniers français méritent, à juste raison, le titre d'hommes d'élite. On est satisfait de la manière de servir des bataillons du train.

L'Empereur a reçu à Finckenstein une députation de la Chambre de Marienwerder, composée de MM. le comte de Groeben, le conseiller baron de Schleinitz et le comte de Dohna, directeur de la Chambre. Cette députation a fait à Sa Majesté le tableau des maux que la guerre a attirés sur les habitants. L'Empereur lui a fait connaître qu'il en était touché, et qu'il les exemptait, ainsi que la ville d'Elbing, des contributions extraordinaires. Il a dit qu'il y avait des malheurs inévitables pour le théâtre de la guerre, qu'il y prenait part, et qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour les alléger.

On croit que Sa Majesté partira aujourd'hui pour faire une tournée à Marienwerder et à Elbing.

La seconde division bavaroise est arrivée à Varsovie.

Le prince-royal de Bavière est allé prendre à Pultusk le commandement de la première division.

Le prince héréditaire de Bade est allé se mettre à la tête de son corps de troupes à Dantzig. Le contingent de Saxe-Weimar est arrivé sur la Warta.

Il n'a pas été tiré aux avant-postes de l'armée un coup de fusil depuis quinze jours.

La chaleur du soleil commence à se faire sentir; mais elle ne parvient point à amollir la terre. Tout est encore gelé: le printemps est tardif dans ces climats.

Des courriers de Constantinople et de Perse arrivent fréquemment au quartier-général.

La santé de l'Empereur ne cesse pas d'être excellente. On remarque même qu'elle est meilleure qu'elle n'a jamais été. Il y a des jours où Sa Majesté fait quarante lieues à cheval.

On avait cru la semaine dernière, à Varsovie, que l'Empereur y était arrivé à dix heures du soir; la ville fut aussitôt et spontanément illuminée.

Les places de Praga, Sierock, Modlin, Thorn et Marienbourg, commencent à être en état de défense; celle de Marienwerder est tracée. Toutes ces places forment des têtes de pont sur la Vistule.

L'Empereur se loue de l'activité du général Kellermann à former des régiments provisoires, dont plusieurs sont arrivés à l'armée dans une très bonne tenue, et ont été incorporés.

Sa Majesté se loue également du général Clarke, gouverneur de Berlin, qui montre autant d'activité et de zèle que de talent dans le poste important qui lui est confié.

Le prince Jérôme, commandant des troupes en Silésie, fait preuve d'une grande activité, et montre les talents et la prudence qui ne sont d'ordinaire que les fruits d'une longue expérience.

SOIXANTE-DIXIÈME BULLETIN.

Finckenstein, le 9 avril 1807.

Un parti de quatre cents Prussiens, qui s'étaient embarqués à Kœnigsberg, a debarqué dans la presqu'île, vis-à-vis de Pilau, et s'est avancé vers le village de Carlsberg. M. Mainguernaud, aide-de-camp du maréchal Lefebvre, s'est porté sur ce point avec quelques hommes. Il a si habilement manœuvré qu'il a enlevé les quatre cents Prussiens, parmi lesquels il y avait cent vingt hommes de cavalerie.

Plusieurs régiments russes sont entrés par mer dans la ville de Dantzig. La garnison a fait différentes sorties. La légion polonaise du Nord et le prince Michel Radzivil, qui la commande, se sont distingués. Ils ont faits une quarantaine de prisonniers russes. Le siége continue avec activité. L'artillerie de siége commence à arriver.

Il n'y a rien de nouveau sur les différents points de l'armée.

L'Empereur est de retour d'une course qu'il a faite à Marienwerder et à la tête de pont sur la Vistule. Il a passé en revue le 12e regiment d'infanterie légère et les gendarmes d'ordonnance.

La terre, les lacs, donc le pays est rem-

pli, et les petites rivières, commencent à dégeler. Cependant, il n'y a encore aucune apparence de végétation.

SOIXANTE-ONZIÈME BULLETIN.

Finckenstein, le 19 avril 1807.

La victoire d'Eylau, ayant fait échoner tous les projets que l'ennemi avait formés contre la Basse-Vistule, nous a mis en mesure d'investir Dantzig et de commencer le siége de cette place. Mais il a fallu tirer les équipages de siége des forteresses de la Silésie et de l'Oder, en traversant une étendue de plus de cent lieues, dans un pays où il n'y a pas de chemins. Ces obstacles ont été surmontés et les équipages de siége commencent à arriver. Cent pièces de canon de gros calibre, venues de Stettin, de Custrin, de Glogau et de Breslau, auront sous peu de jours leur approvisionnement complet.

Le général prussien Kalkrenth commande la ville de Dantzig. Sa garnison est composée de quatorze mille Prussiens et six mille Russes. Des inondations et des marais, plusieurs rangs de fortifications et le fort de Weehselmund, ont rendu difficile l'investissement de la place.

Le journal ci-joint du siége de Dantzig, fera connaître ses progrès à la date du 17 de ce mois. Nos ouvrages sont parvenus à quatre-vingts toises de la place; nous avons même plusieurs fois insulté et dépalissadé les chemins converts.

Le maréchal Lefebvre montre l'activité d'un jeune homme. Il était parfaitement secondé par le général Savary; mais ce général est tombé malade d'nne fièvre bilieuse à l'abbaye d'Oliva, qui est à peu de distance de la place. Sa maladie a été assez grave pour donner, pendant quelque temps, des craintes sur ses jonrs. Le général de brigade, Schramm, le général d'artillerie, Lariboissière, et le général du génie, Kirgener, ont aussi très bien secondé le maréchal Lefebvre. Le général de division du génie, Chasseloup, vient de se rendre devant Dantzig.

Les Saxons, les Polonais, ainsi que les Badois, depuis que le prince héréditaire de Bade est à leur tête, rivalisent entre eux d'ardeur et de courage.

L'ennemi n'a tenté d'antre moyen de secourir Dantzig que d'y faire passer par mer quelques bataillons et quelques provisions.

En Silésie, le prince Jérôme fait suivre très vivement le siége de Neiss.

Depuis que le prince de Pletz a abandonné la partie, l'aide-de-camp du roi de Prusse, baron de Kleist, est arrivé à Glatz par Vienne, avec le titre de gouverneur-général de la Silésie. Un commissaire anglais l'a accompagné, pour surveiller l'emploi des 80,000 liv. sterl. données au roi de Prusse par l'Angleterre.

Le 13 de ce mois, cet officier est sorti de Glatz avec un corps de quatre mille hommes, et est venu attaquer, dans la position de Frankenstein, le général de brigade Lefèvre, commandant le corps d'observation qui protége le siége de Neiss. Cette entreprise n'a eu aucun succès : M. de Kleist a été vivement repoussé.

Le prince Jérôme a porté, le 14, son quartier-général à Munsterberg.

Le général Loison a pris le commandement du siége de Colberg. Les moyens nécessaires pour ses opérations commencent à se rénnir. Ils ont éprouvé qnelques retards, parce qu'ils ne devaient pas contrarier la formation des équipages de siége de Dantzig

Le maréchal Mortier, sous la direction duquel se trouve le siége de Colberg, s'est porté sur cette place, en laissant en Poméranie le général Grandjean, avec un corps d'observation, et l'ordre de prendre position sur la Peene.

La garnison de Stralsund ayant, sur ces entrefaites, reçu par mer un renfort de quelques régiments, et ayant été informée du mouvement fait par le maréchal Mortier avec une partie de son corps d'armée, a débouché en forces. Le général Grandjean, conformément à ses instructions, a passé la Peene et a pris position à Anclam. La nombreuse flottille des Suédois leur a donné la facilité de faire des débarquements sur différents points, et de surprendre un poste hollandais de trente hommes et un poste italien de trente-sept hommes. Le maréchal Mortier, instruit de ces mouvements, s'est porté le 13 sur Stettin, et ayant réuni ses forces, a manœuvré pour attirer les Suédois, dont le nombre ne s'élève pas à douze mille hommes.

La grande armée est depuis deux mois stationnaire dans ses positions. Ce temps a été employé à renouveler et remonter la cavalerie, à réparer l'armement, à former de grands magasins de biscuit et d'eau-de-vie, à approvisionner le soldat de souliers. Chaque homme, indépendamment de la paire qu'il porte, en a deux dans le sac.

La Silésie et l'Ile du Nogat ont fourni aux cuirassiers, aux dragons, à la cavalerie légère, de bonnes et nombreuses remontes.

Dans les premiers jours de mai, un corps d'observation de cinquante mille hommes, français et espagnols, sera rénni sur l'Elbe. Tandis que la Russie a presque tontes ses troupes concentrées en Pologne, l'Empire français n'y a qu'nne partie de ses forces : mais telle est la différence de puissances

réelles des deux États. Les cinq cent mille Russes que les gazetiers font marcher tantôt à droite, tantôt à gauche, n'existent que dans leurs feuilles et dans l'imagination de quelques lecteurs, qu'on abuse d'autant plus facilement, qu'on leur montre l'immensité du territoire russe, sans parler de l'étendue de ses pays incultes et de ses vastes déserts.

La garde de l'empereur de Russie est, à ce qu'on dit, arrivée à l'armée; elle reconnaîtra, lors des premiers événements, s'il est vrai, comme l'ont assuré plusieurs généraux ennemis, que la garde impériale ait été détruite. Cette garde est aujourd'hui plus nombreuse qu'elle ne l'a jamais été, et presque double de ce qu'elle était à Austerlitz.

Indépendamment du pont qui a été rétabli sur la Narew, on en construit un sur pilotis entre Varsovie et Praga; il est déjà fort avancé; l'Empereur se propose d'en faire faire trois autres sur différents points. Ces ponts sur pilotis sont plus solides et d'un meilleur service que les ponts de bateaux. Quelques grands travaux qu'exigent ces entreprises sur une rivière de quatre cents toises de large, l'intelligence et l'activité des officiers qui les dirigent, et l'abondance des bois, en facilitent le succès.

M. le prince de Bénévent est toujours à Varsovie, occupé à traiter avec les ambassadeurs de la Porte et de l'empereur de Perse. Indépendamment des services qu'il rend à Sa Majesté dans son ministère, il est fréquemment chargé de commissions importantes relativement aux différents besoins de l'armée.

Finckenstein, où Sa Majesté s'est établie pour rapprocher son quartier-général de ses positions, est un très beau château qui a été construit par M. de Finckenstein, gouverneur de Frédéric II, et qui appartient maintenant à M. de Dohna, grand-maréchal de la cour de Prusse.

Le froid a repris depuis deux jours. Le printemps n'est encore annoncé que par le dégel. Les arbustes les plus précoces ne donnent aucun signe de végétation.

SOIXANTE-DOUZIEME BULLETIN.

Finckenstein, le 23 avril 1807.

Les opérations du maréchal Mortier ont réussi comme on pouvait le désirer. Les Suédois ont eu l'imprudence de passer la Peene, de déboucher sur Anclam et Demmin, et de se porter sur Passewalk. Le 16, avant le jour, le maréchal Mortier réunit ses troupes, déboucha de Passewalk, sur la route d'Anclam, culbuta les positions de Belling et de Ferdinandshoff, fit quatre cents prisonniers, prit deux pièces de canon, entra pêle-mêle avec l'ennemi dans Anclam, et s'empara de son pont sur la Peene.

La colonne du général suédois Cardell a été coupée. Elle était à Uckermünde, lorsque nous étions déjà à Anclam. Le général en chef d'Armfeld a été blessé d'un coup de mitraille. Tous les magasins de l'ennemi ont été pris.

La colonne coupée du général Cardell a été attaquée le 17 à Uckermünde, par le général de brigade Veau. Elle a perdu trois pièces de canon et cinq cents prisonniers. Le reste s'est embarqué sur des chaloupes canonnières sur le Haff. Deux autres pièces de canon et cent hommes ont été pris du côté de Demmin.

Le baron d'Essen, qui se trouve commander l'armée suédoise en l'absence du général Armfeld, a proposé une trêve au général Mortier, en lui faisant connaître qu'il avait l'autorisation spéciale du Roi pour sa conclusion. La paix et même une trêve accordée à la Suède remplirait les plus chers désirs de l'Empereur, qui a toujours éprouvé une véritable douleur de faire la guerre à une nation généreuse, brave, géographiquement et historiquement amie de la France. Et dans le fait, le sang suédois doit-il être versé pour la défense de l'Empire ottoman ou pour sa ruine? doit-il être versé pour maintenir l'équilibre des mers, ou pour leur asservissement? Qu'a à craindre la Suède de la France? Rien. Qu'a-t-elle à craindre de la Russie? Tout. Ces raisons sont trop solides pour que, dans un cabinet aussi éclairé et chez une nation qui a des lumières et de l'opinion, la guerre actuelle n'ait promptement un terme. Immédiatement après la bataille d'Iéna, l'Empereur fit connaître le désir qu'il avait de rétablir les anciennes relations de la Suède avec la France. Ces premières ouvertures furent faites au ministre de Suède à Hambourg; mais elles furent repoussées. L'instruction de l'Empereur à ses généraux a toujours été de traiter les Suédois comme des amis avec lesquels nous sommes brouillés, et avec lesquels la nature des choses ne tardera pas à nous remettre en paix. Ce sont là les plus chers intérêts des deux peuples. « S'ils nous faisaient du mal, ils le pleureraient un jour; et nous, nous voudrions réparer le mal que nous leur aurions fait. L'intérêt de l'État l'emporte tôt ou tard sur les brouilleries et sur les petites passions. » Ce sont les propres termes des ordres de l'Empereur. C'est dans ce sentiment que l'Empereur a contremandé les opérations du siége de Stralsund, et en a fait revenir les mortiers et les pièces qu'on y avait envoyés de

Stettin. Il écrivait dans ces termes au général Mortier : « Je regrette déjà ce qui s'est fait. Je suis fâché que le beau faubourg de Stralsund ait été brûlé. Est-ce à nous à faire du mal à la Suède? Ceci n'est qu'un rêve. C'est à nous à la défendre, et non à lui faire du mal. Faites-lui en le moins que vous pourrez. Proposez au gouverneur de Stralsund un armistice, une suspension d'armes, afin d'alléger et de rendre moins funeste une guerre que je regarde comme criminelle, parce qu'elle est impolitique. »

La suspension d'armes a été signée le 18, entre le maréchal Mortier et le baron d'Essen.

Le 16 avril, à huit heures du soir, un détachement de deux mille hommes, et six pièces de canon de la garnison de Glatz, marcha sur la droite de la position de Frankenstein ; le lendemain 17, à la pointe du jour, une nouvelle colonne de huit cents hommes sortit de Silberberg. Ces troupes réunies sur Frankenstein, et commencèrent l'attaque à cinq heures du matin, pour en déloger le général Lefèvre, qui était là avec son corps d'observation. Le prince Jérôme partit de Munsterberg au premier coup de canon, et arriva à dix heures du matin à Frankenstein. L'ennemi a été complètement battu et poursuivi jusque sur les chemins couverts de Glatz. On lui a fait six cents prisonniers et pris trois pièces de canon. Parmi les prisonniers se trouvent un major et huit officiers; trois cents morts sont restés sur le champ de bataille. Quatre cents hommes s'étant perdus dans les bois, furent attaqués à onze heures du matin et pris. Le colonel Beckers, commandant le 6e régiment de ligne bavarois, et le colonel Scharfenstein, des troupes de Würtemberg, ont fait des prodiges de valeur. Le premier, quoique blessé à l'épaule, ne voulut point quitter le champ de bataille; il se portait partout avec son bataillon, et partout faisait des prodiges. L'Empereur a accordé à chacun de ces officiers l'aigle de la légion d'honneur. Le capitaine Brokfeld, commandant provisoirement les chasseurs à cheval de Würtemberg, s'est fait remarquer. C'est lui qui a pris les pièces de canon.

Le siége de Neiss avance. La ville est déjà à demi-brûlée, et les tranchées approchent de la place.

SOIXANTE-TREIZIÈME BULLETIN.

Elbing, le 8 mai 1807.

L'ambassadeur persan a reçu son audience de congé. Il a apporté de très beaux présents à l'Empereur de la part de son maître, et a reçu en échange le portrait de l'Empereur enrichi de très belles pierreries. Il retourne en Perse directement : c'est un personnage très considérable de son pays, et un homme d'esprit et de beaucoup de sagacité : son retour dans sa patrie était nécessaire. Il a été réglé qu'il y aurait désormais une légation nombreuse de Persans à Paris, et de Français à Téhéran.

L'Empereur s'est rendu à Elbing, et a passé la revue de dix-huit à vingt mille hommes de cavalerie, cantonnés dans les environs de cette ville et dans l'Ile du Nogat, pays qui ressemble beaucoup à la Hollande. Le grand-duc de Berg a commandé la manœuvre. A aucune époque l'Empereur n'avait vu sa cavalerie en meilleur état et mieux disposée.

Le journal du siége de Dantzig fera connaître qu'on s'est logé dans le chemin couvert, que les feux de la place sont éteints, et donnera les détails de la belle opération qu'a dirigée le général Drouet, et qui a été exécutée par le colonel Aimé, le chef de bataillon Arnaud, du 2e légère, et le capitaine Avy. Cette opération a mis en notre pouvoir une île que défendaient mille Russes, et cinq redoutes garnies d'artillerie, et qui est très importante pour le siége, puisqu'elle prend de revers la position que l'on attaque. Les Russes ont été surpris dans leurs corps-de-garde : quatre cents ont été égorgés à la baïonnette sans avoir eu le temps de se défendre, et six cents ont été faits prisonniers. Cette expédition, qui a eu lieu dans la nuit du 6 au 7, a été faite en grande partie par les troupes de Paris, qui se sont couvertes de gloire.

Le temps devient plus doux, les chemins sont excellents, les bourgeons paraissent sur les arbres, l'herbe commence à couvrir les campagnes ; mais il faut encore un mois pour que la cavalerie puisse trouver à vivre.

L'Empereur a établi à Magdebourg, sous les ordres du maréchal Brune, un corps d'observation qui sera composé de près de quatre-vingt mille hommes, moitié Français, et l'autre moitié Hollandais et confédérés du Rhin : les troupes hollandaises sont au nombre de vingt mille hommes.

Les divisions françaises, Molitor et Boudet, qui font aussi partie de ce corps d'observation, arrivent le 15 mai à Magdebourg. Ainsi on est en mesure de recevoir l'expédition anglaise sur quelque point qu'elle se présente. Il est certain qu'elle débarquera; il ne l'est pas qu'elle puisse se rembarquer.

SOIXANTE-QUATORZIÈME BULLETIN.

Finckenstein, le 16 mai 1807.

Le prince Jérôme ayant reconnu que trois ouvrages avancés de Neiss, qui étaient le long de la Biélau, gênaient les opérations du siége, a ordonné au général Vandamme de les enlever. Ce général, à la tête des troupes würtembergeoises, a emporté ces ouvrages dans la nuit du 30 au 1er mai, a passé au fil de l'épée les troupes ennemies qui les défendaient, a fait cent vingt prisonniers et pris neuf pièces de canon. Les capitaines du génie, Depouthon et Prost, le premier officier d'ordonnance de l'Empereur, ont marché à la tête des colonnes et ont fait preuve de grande bravoure. Les lieutenants Hohendorff, Bawer et Mulher se sont particulièrement distingués.

Le 2 mai, le lieutenant-général Camcer a pris le commandement de la division würtembergeoise.

Depuis l'arrivée de l'empereur Alexandre à l'armée, il paraît qu'un grand conseil de guerre a été tenu à Bartenstein, auquel ont assisté le roi de Prusse et le grand-duc Constantin; que les dangers que courait Dantzig ont été l'objet des délibérations de ce conseil; que l'on a reconnu que Dantzig ne pouvait être sauvé que de deux manières : la première en attaquant l'armée française, en passant la Passarge, en courant la chance d'une bataille générale, dont l'issue, si l'on avait du succès, serait d'obliger l'armée française à découvrir Dantzig; l'autre, en secourant la place par mer. La première opération paraît n'avoir pas été jugée praticable, sans s'exposer à une ruine et à une défaite totale; et on s'est arrêté au plan de secourir Dantzig par mer.

En conséquence, le lieutenant-général Kaminski, fils du feld-maréchal, avec deux divisions russes, formant douze régiments, et plusieurs régiments prussiens, ont été embarqués à Pillau. Le 12, soixante-six bâtiments de transport, escortés par trois frégates, ont débarqué les troupes à l'embouchure de la Vistule, au port de Dantzig, sous la protection du fort de Weischelmunde.

L'Empereur donna sur-le-champ l'ordre au maréchal Lannes, commandant le corps de réserve de la grande armée, de se porter de Marienbourg où était son quartier-général, avec la division du général Oudinot, pour renforcer l'armée du maréchal Lefebvre. Il arriva en une marche dans le même temps que l'armée ennemie débarquait. Le 13 et le 14, l'ennemi fit des préparatifs d'attaque; il était séparé de la ville par un espace de moins d'une lieue, mais occupé par les troupes françaises. Le 15, il déboucha du fort sur trois colonnes; il projetait de pénétrer par la droite de la Vistule. Le général de brigade Schramm, qui était aux avant-postes avec le 2e régiment d'infanterie légère et un bataillon de Saxons et de Polonais, reçut les premiers feux de l'ennemi, et le contint à portée de canon de Weischelmunde.

Le maréchal Lefebvre s'était porté au pont situé au bas de la Vistule, et avait fait passer le 12e d'infanterie légère et des Saxons pour soutenir le général Schramm. Le général Gardanne, chargé de la défense de la droite de la Vistule, y avait également appuyé le reste de ses forces. L'ennemi se trouvait supérieur, et le combat se soutenait avec une égale opiniâtreté. Le maréchal Lannes, avec la réserve d'Oudinot, était placé sur la gauche de la Vistule, par où il paraissait la veille que l'ennemi devait déboucher; mais voyant les mouvements de l'ennemi démasqués, le maréchal Lannes passa la Vistule avec quatre bataillons de la réserve d'Oudinot. Toute la ligne et la réserve de l'ennemi furent mises en déroute et poursuivies jusqu'aux palissades; et à neuf heures du matin, l'ennemi était bloqué dans le fort de Weischelmunde. Le champ de bataille était couvert de morts. Notre perte se monte à vingt-cinq hommes tués et deux cents blessés. Celle de l'ennemi est de neuf cents hommes tués, quinze cents blessés et deux cents prisonniers. Le soir, on distinguait un grand nombre de blessés qu'on embarquait sur les bâtiments, qui, successivement, ont pris le large pour retourner à Kœnigsberg. Pendant cette action, la place n'a fait aucune sortie, et s'est contentée de soutenir les Russes par une vive canonnade. Du haut de ses remparts délabrés et à demi-demolis, l'ennemi a été témoin de toute l'affaire. Il a été consterné de voir s'évanouir l'espérance qu'il avait d'être secouru. Le général Oudinot a tué de sa propre main trois Russes. Plusieurs de ses officiers d'état-major ont été blessés. Le 12e et le 2e régiments d'infanterie légère se sont distingués. Les détails de ce combat n'étaient pas encore arrivés à l'état-major.

Le journal du siége de Dantzig fera connaître que les travaux se poursuivent avec une égale activité, que le chemin couvert est couronné, et que l'on s'occupe des préparatifs du passage du fossé.

Dès que l'ennemi sut que son expédition maritime était arrivée devant Dantzig, ses troupes légères observèrent et inquiétèrent toute la ligne, depuis la position qu'occupe le maréchal Soult le long de la Passarge, devant la division du général Moraud sur l'Alle. Elles furent reçues à bout portant par les voltigeurs, perdirent un bon nom-

bre d'hommes, et se retirèrent plus vite qu'elles n'étaient venues.

Les Russes se présentèrent aussi à Malga, devant le général Zayonchek, commandant le corps d'observation polonais, et enlevèrent un poste de Polonais. Le général de brigade Fischer marcha à eux, les culbuta, leur tua une soixantaine d'hommes, un colonel et deux capitaines. Ils se présentèrent également devant le cinquième corps, insultèrent les avant-postes du général Gazan, à Willenberg. Ce général les poursuivit pendant plusieurs lieues. Ils attaquèrent plus sérieusement la tête du pont de l'Omulew de Drenzewo. Le général de brigade Girard marcha à eux avec le 88e, et les culbuta dans la Narew. Le général de division Suchet arriva, poussa les Russes l'épée dans les reins, les culbuta dans Ostrolenka, leur tua une soixantaine d'hommes, et leur prit cinquante chevaux. Le capitaine du 64e, Laurin, qui commandait une grand'garde, cerné de tous côtés par les Cosaques, fit la meilleure contenance, et mérita d'être distingué. Le maréchal Masséna, qui était monté à cheval avec une brigade de troupes bavaroises, eut lieu d'être satisfait du zèle et de la bonne contenance de ces troupes.

Le même jour, 13, l'ennemi attaqua le général Lemarrois à l'embouchure du Bug. Ce général avait passé cette rivière, le 10, avec une brigade bavaroise et un régiment polonais, avait fait construire en trois jours des ouvrages de tête de pont, et s'était porté sur Wiskowo, dans l'intention de brûler les radeaux auxquels l'ennemi faisait travailler depuis six semaines. Son expédition a parfaitement réussi; tout a été brûlé, et dans un moment ce ridicule ouvrage de six semaines fut anéanti.

Le 13, à neuf heures du matin, six mille Russes, arrivés de Nur, attaquèrent le général Lemarrois dans son camp retranché. Ils furent reçus par la fusillade et la mitraille; trois cents Russes restèrent sur le champ de bataille; et quand le général Lemarrois vit l'ennemi qui était arrivé sur les bords du fossé repoussé, il fit une sortie, et le poursuivit l'épée dans les reins. Le colonel du 4e de ligne bavarois, brave militaire, a été tué: il est généralement regretté. Les Bavarois ont perdu vingt hommes, et ont eu une soixantaine de blessés.

Toute l'armée est campée par divisions en bataillons carrés, dans des positions saines.

Ces événements d'avant-postes n'ont occasionné aucun mouvement dans l'armée. Tout est tranquille au quartier-général. Cette attaque générale de nos avant-postes dans la journée du 13, paraît avoir eu pour but d'occuper l'armée française, pour l'empêcher de renforcer l'armée qui assiége Dantzig. Cette espérance de secourir Dantzig par une expédition maritime, paraîtra fort extraordinaire à tout militaire sensé, et qui connaîtra le terrain et la position qu'occupe l'armée française.

Les feuilles commencent à pousser. La saison est comme au mois d'avril en France.

SOIXANTE-QUINZIÈME BULLETIN.

Finckestein, le 18 mai 1807.

Voici de nouveaux détails sur la journée du 15. Le maréchal Lefebvre fait une mention particulière du général Schramm, auquel il attribue en grande partie le succès du combat de Weischelmunde.

Le 15, depuis deux heures du matin, le général Schramm était en bataille, couvert par deux redoutes construites vis-à-vis le fort de Weischelmunde. Il avait les Polonais à sa gauche, les Saxons au centre, le 2e régiment d'infanterie légère à sa droite, et le régiment de Paris en réserve. Le lieutenant-général russe Kamenski déboucha du fort à la pointe du jour; et, après deux heures de combat, l'arrivée du 12e d'infanterie légère, que le maréchal Lefebvre expédia de la rive gauche, et un bataillon saxon, décidèrent l'affaire. De la brigade Oudinot, un seul bataillon put donner. Notre perte a été peu considérable. Un colonel polonais, M. Paris, a été tué. La perte de l'ennemi est plus forte qu'on ne pensait. On a enterré plus de neuf cents cadavres russes. On ne peut pas évaluer la perte de l'ennemi à moins de deux mille cinq cents hommes. Aussi ne bouge-t-il plus, et paraît-il très circonspect derrière l'enceinte de ses fortifications. Le nombre de bateaux chargés de blessés qui ont mis à la voile est de quatorze.

Dans la journée du 14, une division de cinq mille hommes Prussiens et Russes, mais en majorité Prussiens, partie de Kœnigsberg, débarqua à Pillau, longea la longue terre dite le Nehrung, et arriva à Kahlberg devant nos premiers postes de grand'garde de cavalerie légère, qui se replièrent jusqu'à Furtenswerder.

L'ennemi s'avança jusqu'à l'extrémité du Frisch-Haff. On s'attendait à le voir pénétrer par là sur Dantzig. Un pont jeté sur la Vistule à Furtenswerder facilitait le passage de l'infanterie, cantonnée dans l'île du Nogat pour filer sur les derrières de l'ennemi. Mais les Prussiens furent mieux avisés, et n'osèrent pas s'aventurer. L'Empereur donna ordre au général Beaumont, aide-de-camp du grand-duc de

Berg, de les attaquer. Le 16, à deux heures du matin, ce général déboucha avec le général de brigade Albert, à la tête de deux bataillons de grenadiers de la réserve, le 3e et le 11e régiments de chasseurs et une brigade de dragons. Il rencontra l'ennemi entre Passenwerder et Stege, à la petite pointe du jour, l'attaqua, le culbuta, et le poursuivit l'épée dans les reins pendant onze lieues, lui prit mille cent hommes, lui en tua un grand nombre, et lui enleva quatre pièces de canon. Le général Albert s'est parfaitement comporté. Les majors Chemineau et Salmon se sont distingués. Le 3e et le 11e de chasseurs ont donné avec la plus grande intrépidité. Nous avons eu un capitaine du 3e régiment de chasseurs et cinq ou six hommes tués, et huit ou dix blessés. Deux bricks ennemis qui naviguaient sur le Haff sont venus nous harceler. Un obus, qui a éclaté sur le pont de l'un deux, les a fait virer de bord.

Ainsi, depuis le 12, sur les différents points, l'ennemi a fait des pertes notables.

L'Empereur a fait manœuvrer, dans la journée du 17, les fusiliers de la garde, qui sont campés, près du château de Finckenstein, dans d'aussi belles baraques qu'à Boulogne.

Dans la journée du 18 au 19, toute la garde va également camper au même endroit.

En Silésie, le prince Jérôme est campé avec son corps d'observation à Franckenstein, protégeant le siége de Neiss.

Le 12, ce prince apprit qu'une colonne de trois mille hommes était sortie de Glatz pour surprendre Breslau. Il fit partir le général Lefèvre avec le 1er régiment de ligne bavarois, excellent régiment, cent chevaux et un détachement de trois cents Saxons. Le général Lefèvre atteignit la queue de l'ennemi le 14, à quatre heures du matin, au village de Cauth; il l'attaqua aussitôt, enleva le village à la baïonnette, et fit cent cinquante prisonniers. Cent chevau-légers du roi de Bavière, taillèrent en pièces la cavalerie ennemie, forte de cinq cents hommes, et la dispersèrent. Cependant l'ennemi se plaça en bataille et fit résistance. Les trois cents Saxons lâchèrent pied; conduite extraordinaire, qui doit être le résultat de quelque malveillance; car les troupes saxonnes, depuis qu'elles sont réunies aux troupes françaises, se sont toujours bravement comportées. Cette défection inattendue mit le 1er régiment de ligne bavarois dans une situation critique. Il perdit cent cinquante hommes, qui furent faits prisonniers, et dut battre en retraite, qu'il fit cependant en ordre. L'ennemi reprit le village de Cauth.

A onze heures du matin, le général Dumuy, qui était sorti de Breslau à la tête d'un millier de Français, dragons, chasseurs et hussards à pieds, qui avaient été envoyés en Silésie pour être montés, et dont une partie l'était déjà, attaqua l'ennemi en queue. Cent cinquante hussards à pied enlevèrent le village de Cauth à la baïonnette, firent cent prisonniers et reprirent tous les Bavarois qui avaient été faits prisonniers.

L'ennemi, pour rentrer avec plus de facilité dans Glatz, s'était séparé en deux colonnes. Le général Lefèvre, qui était parti de Schweidnitz le 15, tomba sur une de ces colonnes, lui tua cent hommes, et lui fit quatre cents prisonniers, parmi lesquels trente officiers. Un régiment de lanciers polonais, arrivé la veille à Franckenstein, et dont le prince Jérôme avait envoyé un détachement au général Lefèvre, s'est distingué.

La seconde colonne de l'ennemi avait cherché à gagner Glatz par Silberberg; le lieutenant-colonel Ducoudrais, aide-de-camp du prince, la rencontra et la mit en déroute. Ainsi cette colonne de trois à quatre mille hommes qui était sortie de Glatz, ne put y rentrer. Elle a été tout entière prise, tuée ou éparpillée.

SOIXANTE-SEIZIÈME BULLETIN.

Finckenstein, le 30 mai 1807.

Une belle corvette anglaise, doublée en cuivre, de vingt-quatre canons, montée par cent vingt Anglais, et chargée de poudre et de boulets, s'est présentée pour entrer dans la ville de Dantzig. Arrivée à la hauteur de nos ouvrages, elle a été assaillie par une vive fusillade des deux rives, et obligée d'amener. Un piquet du régiment de Paris a sauté le premier à bord. Un aide-de-camp du général Kalkreuth, qui revenait du quartier-général russe, plusieurs officiers anglais, ont été pris à bord. Cette corvette s'appelle le *Sans-Peur*. Indépendamment de cent vingt Anglais, il y avait soixante Russes sur ce bâtiment.

La perte de l'ennemi, au combat de Weichselmunde du 15, a été plus forte qu'on ne l'avait d'abord pensé, une colonne russe, qui avait longé la mer, ayant été passée au fil de la baïonnette. Compte fait, on a enterré treize cents cadavres russes.

Le 6, une division de sept mille Russes, commandée par le général Turkow, s'est portée de Brok sur le Bug, sur Pulstusk, pour s'opposer à de nouveaux travaux qui avaient été ordonnés pour rendre plus res-

pectable la tête de pont. Ces ouvrages étaient défendus par six bataillons bavarois, commandés par le prince royal de Bavière. L'ennemi a tenté quatre attaques. Dans toutes, il a été culbuté par les Bavarois et mitraillé par les différents ouvrages. Le maréchal Masséna évalue la perte de l'ennemi à trois cents morts et au double de blessés. Ce qui rend l'affaire plus belle, c'est que les Bavarois étaient moins de quatre mille hommes.

Le prince royal se loue particulièrement du baron de Wrede, officier-général au service de Bavière, d'un mérite distingué. La perte des Bavarois a été de quinze hommes tués et de cent cinquante blessés.

Il y a autant de déraison dans l'attaque faite contre les ouvrages du général Lemarrois dans la journée du 13, et dans l'attaque du 16 sur Pulstusk, qu'il y en avait, il y a six semaines, dans la construction de ce grand nombre de radeaux auxquels l'ennemi faisait travailler sur le Bug. Le résultat a été que ces radeaux, qui avaient coûté six semaines de travail, ont été brûlés en deux heures quand on l'a voulu, et que ces attaques successives contre des ouvrages bien retranchés et soutenus de bonnes batteries, leur ont valu des pertes considérables sans espoir de profit.

Il paraîtrait que ces opérations ont pour but d'attirer l'attention de l'armée française sur sa droite; mais les positions de l'armée française sont raisonnées sur toutes les bases et dans toutes les hypothèses, défensives comme offensives.

Pendant ce temps, l'intéressant siége de Dantzig continue à marcher. L'ennemi éprouvera un notable dommage en perdant cette place importante et les vingt mille hommes qui y sont renfermés. Une mine a joué sur le blockhausen et l'a fait sauter. On a débouché sur le chemin couvert par quatre amorces, et on exécute la descente du fossé.

L'Empereur a passé aujourd'hui l'inspection du 5e régiment provisoire. Les huit premiers ont subi leur incorporation. On se loue beaucoup dans ces régiments des nouveaux conscrits génois, qui montrent de la bonne volonté et de l'ardeur.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME BULLETIN.

Finckenstein, le 29 mai 1807.

Dantzig a capitulé. Cette belle place est en notre pouvoir. Huit cents pièces d'artillerie, des magasins de toute espèce, plus de cinq cent mille quintaux de grains, des caves considérables, de grands approvisionnements de draps et d'épiceries, des ressources de toute espèce pour l'armée, et enfin une place forte du premier ordre appuyant notre gauche, comme Thorn appuie notre centre et Prag notre droite; ce sont les avantages obtenus pendant l'hiver, et qui ont signalé les loisirs de la grande armée: c'est le premier, le plus beau fruit de la victoire d'Eylau. La rigueur de la saison, la neige, qui a souvent couvert nos tranchées, la gelée qui y ajoute de nouvelles difficultés, n'ont pas été des obstacles pour nos travaux. Le maréchal Lefebvre a tout bravé. Il a animé d'un même esprit les Saxons, les Polonais, les Badois, et les a fait marcher à son but. Les difficultés que l'artillerie a eu à vaincre étaient considérables. Cent bouches à feu, cinq à six milliers de poudre, une immense quantité de boulets ont été tirés de Stettin et des places de la Silésie. Il a fallu vaincre bien des difficultés de transport, mais la Vistule a offert un moyen facile et prompt. Les marins de la garde ont fait passer les bateaux sous le fort de Grandentz avec leur habileté et leur résolution ordinaires. Le général Chasseloup, le général Kirgener, le colonel Lacoste, et en général tous les officiers du génie, ont servi de la manière la plus distinguée. Les sapeurs ont montré une rare intrépidité. Tout le corps d'artillerie, commandé par le général Lariboisière, a soutenu sa réputation. Le 2e régiment d'infanterie légère, le 12e et les troupes de Paris, le général Schramm et le général Puthod, se sont fait remarquer. Un journal détaillé de ce siége sera rédigé avec soin. Il consacrera un grand nombre de faits de bravoure dignes d'être offerts comme exemples, et faits pour exciter l'enthousiasme et l'admiration.

Le 17, la mine fit sauter un blockhausen de la place d'armes du chemin couvert. Le 19, la descente et le passage du fossé furent exécutés à sept heures du soir. Le 21, le maréchal Lefebvre ayant tout préparé pour l'assaut, on y montait, lorsque le colonel Lacoste, qui avait été envoyé le matin dans la place pour affaires de service, fit connaître que le général Kalkreuth demandait à capituler aux mêmes conditions qu'il avait autrefois accordées à la garnison de Mayence. On y consentit. Le Hakelsberg aurait été enlevé d'assaut sans une grande perte; mais le corps de place était encore entier. Un large fossé, rempli d'eau courante, offrait assez de difficultés pour que les assiégés prolongeassent leur défense pendant une quinzaine de jours. Dans cette situation, il a paru convenable de leur accorder une capitulation honorable.

Le 27, la garnison a défilé, le général Kalkreuth à sa tête. Cette forte garnison, qui d'abord était de seize mille hommes, est réduite à neuf mille, et sur ce nombre

quatre mille ont déserté. Il y a même des officiers parmi les déserteurs. « Nous ne voulons pas, disent-ils, aller en Sibérie. » Plusieurs milliers de chevaux d'artillerie nous ont été remis, mais ils sont en fort mauvais état. On dresse en ce moment les inventaires des magasins. Le général Rapp est nommé gouverneur de Dantzig.

Le lieutenant-général russe Kamenski, après avoir été battu le 15, s'était acculé sous les fortifications de Weischelmunde; il y est demeuré sans oser rien entreprendre, et il a été spectateur de la reddition de la place. Lorsqu'il a vu que l'on établissait des batteries à boulets rouges pour brûler ses vaisseaux, il est monté à bord et s'est retiré. Il est retourné à Pillau.

Le fort de Weischelmunde tenait encore. Le maréchal Lefebvre l'a fait sommer le 26; et pendant que l'on réglait la capitulation, la garnison est sortie du fort et s'est rendue. Le commandant, abandonné, s'est sauvé par mer. Ainsi, nous sommes maîtres de la ville et du port de Dantzig. Ces événements sont d'un heureux présage pour la campagne. L'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient à Heilingenbel. Ils ont pu conjecturer de la reddition de la place par la cessation du feu. Le canon s'entendait jusque-là.

L'Empereur, pour témoigner sa satisfaction à l'armée assiégeante, a accordé une gratification à chaque soldat.

Le siége de Graudentz commence sous le commandement du général Victor. Le général Lazowski commande le génie, et le général Danthouard l'artillerie. Graudentz est fort par sa grande quantité de mines.

La cavalerie de l'armée est belle. Les divisions de cavalerie légère, deux divisions de cuirassiers et une de dragons, ont été passées en revue à Elbing, le 26, par le grand-duc de Berg. Le même jour, Sa Majesté s'est rendue à Bischoffverder et à Strasburg, où elle a passé en revue la division de cuirassiers d'Hautpoul et la division de dragons du général Grouchy. Elle a été satisfaite de leur tenue et du bon état des chevaux.

L'ambassadeur de la Porte, Seid-Mohammed-Emen-Vahid, a été présenté le 28, à deux heures après midi, par M. le prince de Bénévent, à l'Empereur, auquel il a remis ses lettres de créance. Il est resté une heure dans le cabinet de Sa Majesté. Il est logé au château, et occupe l'appartement du grand-duc de Berg, absent pour la revue. On assure que l'Empereur lui a dit que lui et l'empereur Sélim étaient désormais inséparables comme la main droite et la main gauche. Toutes les bonnes nouvelles des succès d'Ismaïl et de Valachie venaient d'arriver. Les Russes ont été obligés de lever le siége d'Ismaïl et d'évacuer la Valachie.

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME BULLETIN.

Heilsberg, le 12 juin 1807.

Des négociations de paix avaient eu lieu pendant tout l'hiver. On avait proposé à la France un congrès général, auquel toutes les puissances belligérantes auraient été admises, la Turquie seule exceptée. L'Empereur avait été justement révolté d'une telle proposition. Après quelques mois de pourparlers, il fut convenu que toutes les puissances belligérantes, sans exception, enverraient des plénipotentiaires au congrès qui se tiendrait à Copenhague. L'Empereur avait fait connaître que la Turquie étant admise à faire cause commune dans les négociations avec la France, il n'y avait pas d'inconvénient à ce que l'Angleterre fît cause commune avec la Russie. Les ennemis demandèrent alors sur quelles bases le congrès aurait à négocier. Ils n'en proposaient aucune, et voulaient cependant que l'Empereur en proposât. L'Empereur ne fit point de difficulté de déclarer que, selon lui, la base des négociations devait être égalité et réciprocité entre les deux masses belligérantes, et que les deux masses belligérantes entreraient en commun dans un système de compensation.

La modération, la clarté, la promptitude de cette réponse, ne laissèrent aucun doute aux ennemis de la paix sur les dispositions pacifiques de l'Empereur. Ils en craignaient les effets; et au moment même où l'on répondait qu'il n'y avait plus d'obstacles à l'ouverture du congrès, l'armée sortit de ses cantonnements et vint attaquer l'armée française. Le sang a donc été de nouveau répandu, mais du moins la France en est innocente. Il n'est aucune ouverture pacifique que l'Empereur n'ait écoutée; il n'est aucune proposition à laquelle il ait différé de répondre; il n'est aucun piége tendu par les fauteurs de la guerre, que sa volonté n'ait écarté. Ils ont inconsidérément fait courir l'armée russe aux armes, quand ils ont vu leurs démarches déjouées, et ces coupables entreprises, que désavouait la justice, ont été confondues. De nouveaux échecs ont été attirés sur les armes de la Russie; de nouveaux trophées ont couronné celles de la France. Rien ne prouve davantage que la passion et des intérêts étrangers à ceux de la Russie et de la Prusse dirigent le cabinet de ces deux puissances, et conduisent leurs braves armées à de nouveaux malheurs, en les forçant à de nouveaux combats : quelle est la circonstance où l'armée russe reprend les hostilités? c'est quinze jours après que Dantzig s'est rendu; c'est lorsqu'il ne s'agit plus de faire lever le siége

de ce boulevart, dont l'importance aurait justifié toutes les tentatives, et pour la conservation duquel aucun militaire n'aurait été blâmé d'avoir tenté le sort de trois batailles. Ces considérations sont étrangères aux passions qui ont préparé les événements qui viennent de se passer. Empêcher les négociations de s'ouvrir, éloigner deux princes prêts à se rapprocher et à s'entendre, tel est le but qu'on s'est proposé. Quel sera le résultat d'une telle démarche? où est la probabilité du succès? Toutes ces questions sont indifférentes à ceux qui soufflent la guerre. Que leur importent les malheurs des armées russes et prussiennes? S'ils peuvent prolonger encore les calamités qui pèsent sur l'Europe, leur but est rempli.

Si l'Empereur n'avait eu en vue d'autre intérêt que celui de sa gloire, s'il n'avait fait d'autres calculs que ceux qui étaient relatifs à l'avantage de ses opérations militaires, il aurait ouvert la campagne immédiatement après la prise de Dantzig; et cependant, quoiqu'il n'existât ni trêve ni armistice, il ne s'est occupé que de l'espérance de voir arriver à bien les négociations commencées.

Combat de Spanden.

Le 5 juin, l'armée russe se mit en mouvement. Ses divisions de droite attaquèrent la tête de pont de Spanden, que le général Frère défendait avec le 27e régiment d'infanterie légère, douze régiments russes et prussiens firent de vains efforts; sept fois ils les renouvelèrent et sept fois ils furent repoussés. Cependant, le prince de Ponte-Corvo avait réuni son corps d'armée; mais avant qu'il pût déboucher, une seule charge du 17e de dragons, faite immédiatement après le septième assaut donné à la tête de pont, avait forcé l'ennemi à abandonner le champ de bataille et à battre en retraite. Ainsi, pendant tout un jour, deux divisions ont attaqué sans succès un régiment qui, à la vérité, était retranché.

Le prince de Ponte-Corvo, visitant en personne les retranchements dans l'intervalle des attaques, pour s'assurer de l'état des batteries, a reçu une blessure légère, qui le tiendra pendant une quinzaine de jours éloigné de son commandement. Notre perte, dans cette affaire, a été peu considérable : l'ennemi a perdu douze cents hommes, et a eu beaucoup de blessés.

Combat de Lomitten.

Deux divisions russes du centre attaquaient au même moment la tête du pont de Lomitten. La brigade du général Ferrey, du corps du maréchal Soult, défendait cette position. Le 46e, le 57e et le 24e d'infanterie légère repoussèrent l'ennemi pendant toute la journée. Les abattis et les ouvrages restèrent couverts de Russes. Leur général fut tué. La perte de l'ennemi fut de onze cents hommes tués, cent prisonniers et un grand nombre de blessés. Nous avons eu deux cents hommes tués ou blessés.

Pendant ce temps, le général en chef russe, avec le grand-duc Constantin, la garde impériale russe et trois divisions, attaqua à la fois les positions du maréchal Ney sur Altkirken, Amt, Gustadt et Volfsdorff; il fut partout repoussé; mais lorsque le maréchal Ney s'aperçut que les forces qui lui étaient opposées étaient de plus de quarante mille hommes, il suivit ses instructions, et porta son corps sur Ackendorff.

Combat de Deppen.

Le lendemain 6, l'ennemi attaqua le sixième corps dans sa position de Deppen sur la Passarge. Il y fut culbuté. Les manœuvres du maréchal Ney, l'intrépidité qu'il a montrée et qu'il a communiquée à toutes ses troupes, les talents déployés dans cette circonstance par le général de division Marchand et par les autres officiers généraux, sont dignes des plus grands éloges. L'ennemi, de son propre aveu, a eu dans cette journée deux mille hommes tués et plus de trois mille blessés; notre perte a été de cent soixante hommes tués, deux cents blessés et deux cent cinquante faits prisonniers. Ceux-ci ont été pour la plupart enlevés par les Cosaques, qui, le matin de l'attaque, s'étaient portés sur les derrières de l'armée. Le général Roger ayant été blessé, est tombé de cheval et a été fait prisonnier dans une charge. Le général de brigade Dutaillis a eu le bras emporté par un boulet.

L'Empereur arriva le 8 à Deppen au camp du maréchal Ney. Il donna sur-le-champ les ordres nécessaires. Le quatrième corps se porta sur Volfsdorff, où, ayant rencontré une division russe de Kamenski, qui rejoignait le corps d'armée, il l'attaqua, lui mit hors de combat quatre ou cinq cents hommes, lui fit cent cinquante prisonniers, et vint prendre position le soir à Altkirken.

Journée du 9.

Le 9, l'Empereur se porta sur Gustadt

avec les corps des maréchaux Ney, Davout et Lannes, avec sa garde et la cavalerie de réserve; une partie de l'arrière-garde ennemie, formant dix mille hommes de cavalerie et quinze mille hommes d'infanterie, prit position à Glottau, et voulut disputer le passage. Le grand-duc de Berg, après des manœuvres fort habiles, la débusqua successivement de toutes ses positions. Les brigades de cavalerie légère des généraux Pajol, Bruyères et Durosnel, et la division de grosse cavalerie du général Nansouty, triomphèrent de tous les efforts de l'ennemi. Le soir, à huit heures, nous entrâmes de vive force à Gustadt : un millier de prisonniers, la prise de toutes les positions en avant de Gustadt, et la déroute de l'infanterie ennemie, furent les suites de cette journée. Les régiments de cavalerie de la garde russe ont surtout été très maltraités.

Le 10, l'armée se dirigea sur Heilsberg. Elle enleva les divers camps de l'ennemi. Un quart de lieue au-delà de ces camps, l'arrière-garde se montra en position. Elle avait quinze à dix-huit mille hommes de cavalerie et plusieurs lignes d'infanterie. Les cuirassiers de la division d'Espagne, la division de dragons Latour-Maubourg, et les brigades de cavalerie légère, entreprirent différentes charges, et gagnèrent du terrain. A deux heures, le corps du maréchal Soult se trouva formé. Deux divisions marchèrent sur la droite, tandis que la division Legrand marchait sur la gauche pour s'emparer de la pointe d'un bois dont l'occupation était nécessaire, afin d'appuyer la gauche de la cavalerie. Toute l'armée russe se trouvait alors à Heilsberg; elle alimenta ses colonnes d'infanterie et de cavalerie, et fit de nombreux efforts pour se maintenir dans ses positions en avant de cette ville. Plusieurs divisions russes furent mises en déroute, et à neuf heures du soir on se trouva sous les retranchements ennemis. Les fusiliers de la garde, commandés par le général Savary, furent mis en mouvement pour soutenir la division Saint-Hilaire, et firent des prodiges. La division Verdier, du corps d'infanterie de réserve du maréchal Lannes, s'engagea, la nuit étant déjà tombée, et déborda l'ennemi, afin de lui couper le chemin de Landsberg; elle réussit parfaitement. L'ardeur des troupes était telle, que plusieurs compagnies d'infanterie légère furent insulter les ouvrages retranchés des fossés. Quelques braves trouvèrent la mort dans les fossés des redoutes et au pied des palissades.

L'Empereur passa la journée du 11 sur le champ de bataille. Il y plaça les corps d'armée et les divisions pour donner une bataille qui fût decisive, et telle, qu'elle pût mettre fin à la guerre. Toute l'armée russe était réunie. Elle avait à Heilsberg tous ses magasins; elle occupait une superbe position que la nature avait rendue très forte, et que l'ennemi avait encore fortifiée par un travail de quatre mois.

A quatre heures après midi, l'Empereur ordonna au maréchal Davout de faire un changement de front par son extrémité de droite, la gauche en avant; ce mouvement le porta sur la basse Alle, et intercepta complétement le chemin d'Eylau. Chaque corps d'armée avait ses postes assignés; ils étaient tous réunis, hormis le premier corps, qui continuait à manœuvrer sur la basse Passarge. Ainsi les Russes, qui avaient les premiers recommencé les hostilités, se trouvaient comme bloqués dans leur camp retranché; on venait leur présenter la bataille dans la position qu'ils avaient eux-mêmes choisie. On crut longtemps qu'ils attaqueraient dans la journée du 11. Au moment où l'armée française faisait ses dispositions, ils se laissaient voir rangés en colonnes au milieu de leurs retranchements, farcis de canons.

Mais soit que ces retranchements ne leur parussent pas assez formidables à l'aspect des préparatifs qu'ils voyaient faire devant eux, soit que cette impétuosité qu'avait montrée l'armée française dans la journée du 10, leur en imposât, ils commencèrent, à dix heures du soir, à passer sur la rive droite de l'Alle, abandonnant tous les pays de la gauche, et laissant à la disposition du vainqueur leurs blessés, leurs magasins et ces retranchements, fruit d'un travail si long et si pénible.

Le 12, à la pointe du jour, tous les corps d'armée s'ébranlèrent, et prirent différentes directions.

Les maisons d'Heilsberg et celles des villages voisins sont remplies de blessés russes.

Le résultat de ces différentes journées, depuis le 5 jusqu'au 12, a été de priver l'armée russe d'environ trente mille combattants. Elle a laissé dans nos mains trois ou quatre mille hommes, sept ou huit drapeaux, et neuf pièces de canon. Au dire des paysans et des prisonniers, plusieurs des généraux russes les plus marquants ont été tués ou blessés.

Notre perte se monte à six ou sept cents hommes; deux mille ou deux mille deux cents blessés, deux ou trois cents prisonniers. Le général de division Espagne a été blessé. Le général Roussel, chef de l'état-major de la garde, qui se trouvait au milieu des fusiliers, a eu la tête emportée par un boulet de canon. C'était un officier très distingué.

Le grand-duc de Berg a eu deux che-

vaux tués sous lui. M. Ségur, un de ses aides-de-camp, a eu un bras emporté. M. Lameth, aide-de-camp du maréchal Soult, a été blessé. M. Lagrange, colonel du 7e régiment de chasseurs à cheval, a été atteint par une balle. Dans les rapports détaillés que rédigera l'état-major, on fera connaître les traits de bravoure par lesquels se sont signalés un grand nombre d'officiers et de soldats, et les noms de ceux qui ont été blessés dans la mémorable journée du 10 juin.

On a trouvé dans les magasins d'Heilsberg plusieurs milliers de quintaux de farine et beaucoup de denrées de diverses sortes. L'impuissance de l'armée russe, démontrée par la prise de Dantzig, vient de l'être encore par l'évacuation du camp de Heilsberg; elle l'est par sa retraite; elle le sera d'une manière plus éclatante encore, si les Russes attendent l'armée française: mais dans de si grandes armées, qui exigent vingt-quatre heures pour mettre tous les corps en position, on ne peut avoir que des affaires partielles, lorsque l'une d'elles n'est pas disposée à finir bravement la querelle dans une affaire générale.

Il paraît que l'empereur Alexandre avait quitté son armée quelques jours avant la reprise des hostilités: plusieurs personnes prétendent que le parti anglais l'a éloigné pour qu'il ne fût pas témoin des malheurs qu'entraîne la guerre, et des désastres de son armée, prévus par ceux mêmes qui l'ont excité à rentrer en campagne. On a craint qu'un si déplorable spectacle ne lui rappelât les véritables intérêts de son pays, ne le fit revenir aux conseils des hommes sages et désintéressés, et ne le ramenât enfin, par les sentiments les plus propres à toucher un souverain, à repousser la funeste influence que la corruption anglaise exerce autour de lui.

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME BULLETIN

Wehlau, le 18 juin 1807.

Les combats de Spanden, de Lomitten, les journées de Gustadt et de Heilsberg, n'étaient que le prélude de plus grands événements.

Le 12, à quatre heures du matin, l'armée française entra à Heilsberg. Le général Latour-Maubourg, avec sa division de dragons, et les brigades de cavalerie légère des généraux Durosnel et Wattier, poursuivirent l'ennemi sur la rive droite de l'Alle, dans la direction de Bartenstein, pendant que les corps d'armée se mettaient en marche dans différentes directions pour déborder l'ennemi et lui couper sa retraite sur Kœnigsberg, en arrivant avant lui sur ses magasins. La fortune a souri à ce projet.

Le 12, à cinq heures après midi, l'Empereur porta son quartier-général à Eylau. Ce n'étaient plus ces champs couverts de neige; c'était le plus beau pays de la nature, entrecoupé de beaux bois, de beaux lacs, et peuplé de jolis villages.

Le grand-duc de Berg se porta, le 13, sur Kœnigsberg, avec sa cavalerie: le maréchal Davout marcha derrière pour le soutenir; le maréchal Soult se porta sur Creutzbourg; le maréchal Lannes sur Domnau; les maréchaux Ney et Mortier sur Lampasch.

Cependant le général Latour-Maubourg écrivait qu'il avait poursuivi l'arrière-garde ennemie; que les Russes abandonnaient beaucoup de blessés; qu'ils avaient évacué Bartenstein, et continuaient leur retraite sur Schippenbeil, par la rive droite de l'Alle. L'Empereur se mit sur le champ en marche sur Friedland. Il ordonna au grand-duc de Berg, aux maréchaux Soult et Davout, de manœuvrer sur Kœnigsberg; et avec les corps des maréchaux Ney, Lannes, Mortier, avec la garde impériale et le premier corps commandé par le général Victor, il marcha en personne sur Friedland.

Le 13, le 9e de hussards entra à Friedland; mais il en fut chassé par trois mille hommes de cavalerie.

Le 14, l'ennemi déboucha sur le pont de Friedland. A trois heures du matin, des coups de canon se firent entendre. « C'est » un jour de bonheur, dit l'Empereur; c'est » l'anniversaire de Marengo. »

Les maréchaux Lannes et Mortier furent les premiers engagés; ils étaient soutenus par la division de dragons du général Grouchy, et par les cuirassiers du général Nansouty. Différents mouvements, différentes actions eurent lieu. L'ennemi fut contenu, et ne put pas dépasser le village de Posthenem. Croyant qu'il n'avait devant lui qu'un corps de quinze mille hommes, l'ennemi continua son mouvement pour filer sur Kœnigsberg. Dans cette occasion, les dragons et les cuirassiers français et saxons firent les plus belles charges, et prirent quatre pièces de canon à l'ennemi.

A cinq heures du soir, les différents corps d'armée étaient à leur place. A la droite, le maréchal Ney; au centre, le maréchal Lannes; à la gauche, le maréchal Mortier; à la réserve, le corps du général Victor et la garde.

La cavalerie, sous les ordres du général Grouchy, soutenait la gauche. La division de dragons du général Latour-Maubourg était en réserve derrière la droite; la division du général Lahoussaye

et les cuirassiers saxons étaient en réserve derrière le centre.

Cependant l'ennemi avait déployé toute son armée. Il déployait sa gauche à la ville de Friedland, et sa droite se prolongeait à une lieue et demie.

L'Empereur, après avoir reconnu la position, décida d'enlever sur-le-champ la ville de Friedland, en faisant brusquement un changement de front, la droite en avant, et fit commencer l'attaque par l'extrémité de sa droite.

A cinq heures et demie, le maréchal Ney se mit en mouvement; quelques salves d'une batterie de vingt pièces de canon furent le signal. Au même moment, la division du maréchal Marchand avança, l'arme au bras, sur l'ennemi, prenant sa direction sur le clocher de la ville. La division du général Bisson le soutenait sur la gauche. Du moment où l'ennemi s'aperçut que le maréchal Ney avait quitté le bois, où sa droite était d'abord en position, il le fit déborder par des régiments de cavalerie, précédés d'une nuée de Cosaques. La division de dragons du général Latour-Maubourg se forma sur-le-champ au galop sur la droite, et repoussa la charge ennemie. Cependant le général Victor fit placer une batterie de trente pièces de canon en avant de son centre; le général Sennarmont, qui la commandait, se porta à plus de quatre cents pas en avant, et fit éprouver une horrible perte à l'ennemi. Les différentes démonstrations que les Russes voulurent faire pour opérer une diversion, furent inutiles. Le maréchal Ney, avec un sang-froid et avec cette intrépidité qui lui est particulière, était en avant de ses échelons, dirigeait lui-même les plus petits details, et donnait l'exemple à un corps d'armée qui toujours s'est fait distinguer, même parmi les corps de la Grande-Armée. Plusieurs colonnes d'infanterie ennemie, qui attaquaient la droite du maréchal Ney, furent chargées à la baïonnette et précipitées dans l'Alle, plusieurs milliers d'hommes y trouvèrent la mort; quelques-uns échappèrent à la nage. La gauche du maréchal Ney arriva sur ces entrefaites au ravin qui entoure la ville de Friedland. L'ennemi, qui y avait embusqué la garde impériale russe à pied et à cheval, déboucha avec intrépidité, et fit une charge sur la gauche du maréchal Ney, qui fut un moment ébranlée; mais la division Dupont, qui formait la droite de la réserve, marcha sur la garde impériale, la culbuta, et en fit un horrible carnage.

L'ennemi tira de ses réserves et de son centre d'autres corps pour défendre Friedland. Vains efforts! Friedland fut forcé et ses rues jonchées de morts.

Le centre que commandait le maréchal Lannes, se trouva dans ce moment engagé. L'effort que l'ennemi avait fait sur l'extrémité de la droite de l'armée française ayant échoué, il voulut essayer un semblable effort sur le centre. Il y fut reçu comme on devait l'attendre des braves divisions Oudinot et Verdier, et du maréchal qui les commandait.

Les charges d'infanterie et de cavalerie ne purent pas retarder la marche de nos colonnes. Tous les efforts de la bravoure des Russes furent inutiles. Ils ne purent rien entamer, et vinrent trouver la mort sur nos baïonnettes.

Le maréchal Mortier, qui, pendant toute la journée, fit preuve de sang-froid et d'intrépidité, en maintenant la gauche, marcha alors en avant, et fut soutenu par les fusiliers de la garde, que commandait le général Savary. Cavalerie, infanterie, artillerie, tout le monde s'est distingué.

La garde impériale à pied et à cheval, et deux divisions de la réserve du premier corps, n'ont pas été engagées. La victoire n'a pas hésité un seul instant. Le champ de bataille est un des plus horribles qu'on puisse voir. Ce n'est pas exagérer que de porter le nombre des morts du côté des Russes de quinze à dix-huit mille hommes. Du côté des Français, la perte ne se monte pas à cinq cents morts, ni à plus de trois mille blessés. Nous avons pris quatre-vingts pièces de canon et une grande quantité de caissons. Plusieurs drapeaux sont restés en notre pouvoir. Les Russes ont eu vingt-cinq généraux tués, pris ou blessés. Leur cavalerie a fait des pertes immenses.

Les carabiniers et les cuirassiers, commandés par le général Nansouty, et les différentes divisions de dragons, se sont fait remarquer. Le général Grouchy, qui commandait la cavalerie de l'aile gauche, a rendu des services importants.

Le général Drouet, chef de l'état-major du corps d'armée du maréchal Lannes; le général Cohorn; le colonel Regnaud, du 15e de ligne; le colonel Lajonquière, du 60e de ligne; le colonel Lamotte, du 4e de dragons, et le général de brigade Brun, ont été blessés. Le général de division Latour-Maubourg l'a été à la main. Le colonel d'artillerie Destourneaux, et le chef d'escadron Hutin, premier aide-de-camp du général Oudinot, ont été tués. Les aides-de-camp de l'Empereur, Mouton et Lacoste, ont été légèrement blessés.

La nuit n'a point empêché de poursuivre l'ennemi; on l'a suivi jusqu'à onze heures du soir. Le reste de la nuit, les colonnes qui avaient été coupées ont essayé de passer l'Alle à plusieurs gués. Partout, le lendemain, à plusieurs lieues, nous

avons trouvé des caissons, des canons et des voitures perdus dans la rivière.

La bataille de Friedland est digne d'être mise à côté de celles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. L'ennemi était nombreux, avait une belle et forte cavalerie, et s'est battu avec courage.

Le lendemain 15, pendant que l'ennemi essayait de se rallier, et faisait sa retraite sur la rive droite de l'Alle, l'armée française continuait sur la rive gauche ses manœuvres pour le couper de Kœnigsberg.

Les têtes des colonnes sont arrivées ensemble à Wehlau, ville située au confluent de l'Alle et de la Prégel.

L'Empereur avait son quartier-général au village de Paterswalde.

Le 16, à la pointe du jour, l'ennemi ayant coupé tous les ponts, mit à profit cet obstacle pour continuer son mouvement rétrograde sur la Russie.

A huit heures du matin, l'Empereur fit jeter un pont sur la Prégel, et l'armée s'y mit en position.

Presque tous les magasins que l'ennemi avait sur l'Alle ont été par lui jetés à l'eau ou brûlés : par ce qui nous reste on peut connaître les pertes immenses qu'il a faites. Partout dans les villages les Russes avaient des magasins, et partout, en passant, il les ont incendiés. Nous avons cependant trouvé à Wehlau plus de six mille quintaux de blé.

A la nouvelle de la victoire de Friedland, Kœnigsberg a été abandonné. Le maréchal Soult est entré dans cette place, où nous avons trouvé des richesses immenses, plusieurs centaines de milliers de quintaux de blé, plus de vingt mille blessés Russes et Prussiens, tout ce que l'Angleterre a envoyé de munitions de guerre à la Russie, entre autres cent soixante mille fusils encore embarqués. Ainsi la Providence a puni ceux qui, au lieu de négocier de bonne foi pour arriver à l'œuvre salutaire de la paix, s'en sont fait un jeu, prenant pour faiblesse et pour impuissance la tranquillité du vainqueur.

L'armée occupe ici le plus beau pays possible. Les bords de la Prégel sont riches. Dans peu les magasins et les caves de Dantzig et de Kœnigsberg vont nous apporter de nouveaux moyens d'abondance et de santé.

Les noms des braves qui se sont distingués, les détails de ce que chaque corps a fait, passent les bornes d'un simple bulletin, et l'état-major s'occupe de réunir tous les faits.

Le prince de Neuchâtel a, dans la bataille de Friedland, donné des preuves particulières de son zèle et de ses talents. Plusieurs fois il s'est trouvé au fort de la mêlée, et y a fait des dispositions utiles.

L'ennemi avait recommencé les hostilités le 5. On peut évaluer la perte qu'il a éprouvée en dix jours, et par suite de ses opérations, à soixante mille hommes pris, blessés, tués ou hors de combat. Il a perdu une partie de son artillerie, presque toutes ses munitions, et tous ses magasins sur une ligne de plus de quarante lieues. Les armées françaises ont rarement obtenu de si grands succès avec moins de perte.

QUATRE-VINGTIÈME BULLETIN.

Tilsitt, le 19 juin.

Pendant le temps que les armées françaises se signalaient sur le champ de bataille de Friedland, le grand-duc de Berg, arrivé devant Kœnigsberg, prenait en flanc le corps d'armée du général Lestocq.

Le 13, le maréchal Soult trouva à Creutzbourg l'arrière-garde prussienne. La division de dragons Milhaud exécuta une belle charge, culbuta la cavalerie prussienne, et enleva plusieurs pièces de canon.

Le 14, l'ennemi fut obligé de s'enfermer dans la place de Kœnigsberg. Vers le milieu de la journée, deux colonnes ennemies coupées se présentèrent pour entrer dans la place. Six pièces de canon et trois ou quatre mille hommes qui composaient cette troupe furent pris. Tous les faubourgs de Kœnigsberg furent enlevés. On y fit un bon nombre de prisonniers.

En résumé, les résultats de toutes ces affaires sont quatre à cinq mille hommes et quinze pièces de canon.

Le 15 et le 16, le corps d'armée du maréchal Soult fut contenu devant les retranchements de Kœnigsberg ; mais la marche du gros de l'armée sur Wehlau obligea l'ennemi à évacuer Kœnigsberg, et cette place tomba en notre pouvoir.

Ce qu'on a trouvé à Kœnigsberg en subsistances est immense. Deux cents gros bâtiments, venant de Russie, sont encore tout chargés dans le port. Il y a beaucoup plus de vins et d'eau-de-vie qu'on n'était dans le cas de l'espérer.

Une brigade de la division Saint-Hilaire s'est portée devant Pillau pour en former le siége, et le général Rapp a fait partir de Dantzig une colonne chargée d'aller, par le Neirung, établir devant Pillau une batterie qui ferme le Haff. Des bâtiments montés par des marins de la garde nous rendent maîtres de cette petite mer.

Le 17, l'Empereur porta son quartier-général à la métairie de Drucken, près Klein-Schirau ; le 18, il le porta à Sgais-

girren ; le 19, à deux heures après midi, il entra dans Tilsitt.

Le grand-duc de Berg, à la tête de la plus grande partie de la cavalerie légère, des divisions de dragons et de cuirassiers, a mené battant l'ennemi ces trois jours derniers, et lui a fait beaucoup de mal. Le 5e régiment de hussards s'est distingué. Les Cosaques ont été culbutés plusieurs fois et ont beaucoup souffert dans ces différentes charges. Nous avons eu peu de tués et de blessés. Au nombre de ces derniers se trouve le chef d'escadron Picton, aide-de-camp du grand-duc de Berg.

Après le passage de la Prégel, vis-à-vis Weblau, un tambour fut chargé par un Cosaque et se jeta ventre à terre. Le Cosaque prend sa lance pour en percer le tambour ; mais celui-ci conserve toute sa présence d'esprit, tire à lui la lance, désarme le Cosaque et le poursuit.

Un fait particulier, qui a excité le rire des soldats, a eu lieu pour la première fois vers Tilsitt ; on a vu une nuée de kalmoucks se battant à coups de flèches. Nous en sommes fâchés pour ceux qui donnent l'avantage aux armes anciennes sur les modernes ; mais rien n'est plus risible que le jeu de ces armes contre nos fusils.

Le maréchal Davout, à la tête du troisième corps, a débouché par Labiau, est tombé sur l'arrière-garde ennemie, et lui a fait deux mille cinq cents prisonniers.

De son côté, le maréchal Ney est arrivé le 17 à Intersbourg, y a pris un millier de blessés, et a enlevé à l'ennemi des magasins assez considérables.

Les bois, les villages sont pleins de Russes isolés, ou blessés ou malades. Les pertes de l'armée russe sont énormes ; elle n'a ramené avec elle qu'une soixantaine de pièces de canon. La rapidité des marches empêche de connaître encore toutes les pièces qu'on a prises à la bataille de Friedland; on croit que le nombre passera cent vingt.

A la hauteur de Tilsitt, les billets ci-joints nos I et II, ont été remis au grand-duc de Berg, et par suite le prince russe lieutenant-général Labanoff a passé le Niémen, et a conféré une heure avec le prince de Neuchâtel.

L'ennemi a brûlé en grande hâte le pont de Tilsitt sur le Niémen, et paraît continuer sa retraite sur la Russie. Nous sommes sur les confins de cet empire. Le Niémen, vis-à-vis Tilsitt, est un peu plus large que la Seine. L'on voit de la rive gauche une nuée de Cosaques qui forment l'arrière-garde ennemie sur la rive droite.

Déjà l'on ne commet plus aucune hostilité.

Ce qui restait au roi de Prusse est conquis. Cet infortuné prince n'a plus en son pouvoir que le pays situé entre le Niémen et Memel. La plus grande partie de son armée ou plutôt de la division de ses troupes, déserte, ne voulant pas aller en Russie.

L'empereur de Russie est resté trois semaines à Tilsitt avec le roi de Prusse. A la nouvelle de la bataille de Friedland, l'un et l'autre sont partis en toute hâte.

N° I.

Le général en chef Bennigsen à S. Exc, le prince Bagration.

Mon Prince,

Après les flots de sang qui ont coulé ces jours derniers dans les combats aussi meurtriers que souvent répétés, je désirerais soulager les maux de cette guerre destructive, en proposant un armistice, avant que d'entrer dans une lutte, dans une guerre nouvelle, peut-être encore plus terrible que la première. Je vous prie, mon Prince, de faire connaître aux chefs de l'armée française cette intention de ma part, dont les suites pourraient peut-être avoir des effets d'autant plus salutaires, qu'il est déjà question d'un congrès général, et pourraient prévenir une effusion inutile de sang humain. Vous voudrez bien ensuite me faire parvenir les résultats de votre démarche, et me croire, avec la considération la plus distinguée,

Mon Prince,

De Votre Excellence,

Le très humble et très obéissant serviteur,

Signé, B. BENNIGSEN.

N° II.

Monsieur le Général,

M. le Général commandant en chef vient de m'adresser une lettre relativement aux ordres que Son Excellence a reçu de S. M. l'Empereur, en me chargeant de vous faire part de son contenu. Je ne crois pas pouvoir mieux répondre à ses intentions, qu'en vous la faisant tenir en original. Je vous prie en même temps de me faire parvenir votre réponse, et d'agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Général,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Signé, BAGRATION.

Le 6-18 juin.

QUATRE-VINGT-UNIÈME BULLETIN.

Tilsitt, le 11 juin 1807.

A la journée d'Heilsberg, le grand-duc de Berg passa sur la ligne de la troisième division de cuirassiers, au moment où le 6e régiment de cuirassiers venait de faire une charge. Le colonel d'Avenay, commandant ce régiment, son sabre dégouttant de sang, lui dit : « Prince, faites la revue de mon régiment, vous verrez qu'il n'est aucun soldat dont le sabre ne soit comme le mien. »

Les colonels Colbert, du 7e de hussards, Lery, du 5e, se sont fait également remarquer par la plus brillante intrépidité. Le colonel Borde-Soult, du 22e de chasseurs, a été blessé. M. Gueheneue, aide-de-camp du maréchal Lannes, a été blessé d'une balle au bras.

Les généraux aides-de-camp de l'Empereur, Reille et Bertrand, ont rendu des services importants. Les officiers d'ordonnance de l'Empereur, Bongars, Montesquiou, Labiffe, ont mérité des éloges pour leur conduite.

Les aides-de-camp du prince de Neuchâtel, Louis de Périgord, capitaine, et Piré, chef d'escadron, se sont fait remarquer.

Le colonel Curial, commandant les fusiliers de la garde, a été nommé général de brigade.

Le général de division Dupas, commandant une division sous les ordres du maréchal Mortier, a rendu d'importants services à la bataille de Friedland.

Les fils des sénateurs Pérignon, Clément de Ris et Garran de Coulon, sont morts avec bonneur sur le champ de bataille.

Le maréchal Ney s'étant porté à Gumbinnen, a arrêté quelques parcs d'artillerie ennemie, beaucoup de convois de blessés, et fait un grand nombre de prisonniers.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME BULLETIN

Tilsitt, le 22 juin 1807.

En conséquence de la proposition qui a été faite par le commandant de l'armée russe, un armistice a été conclu dans les termes suivants :

ARMISTICE.

S. M. l'Empereur des Français, etc., etc., et S. M. l'empereur de Russie, voulant mettre un terme à la guerre qui divise les deux nations, et conclure, en attendant, un armistice, ont nommé et muni de leurs pleins pouvoirs, savoir : d'une part, le prince de Neuchâtel, major-général de la Grande-Armée ; et de l'autre, le lieutenant-général prince Labanoff de Rostow, chevalier des ordres de Sainte-Anne, grand'croix, etc., lesquels sont convenus des dispositions suivantes :

Art. 1er. Il y aura armistice entre l'armée française et l'armée russe, afin de pouvoir, dans cet intervalle, négocier, conclure et signer une paix qui mette fin à une effusion de sang si contraire à l'humanité.

II. Celle des deux parties contractantes qui voudra rompre l'armistice, ce que Dieu ne veuille, sera tenue de prévenir au quartier-général de l'autre armée; et ce ne sera qu'après un mois de la date des notifications que les hostilités pourront recommencer.

III. L'armée française et l'armée prussienne concluront un armistice séparé ; et à cet effet des officiers seront nommés de part et d'autre. Pendant les quatre ou cinq jours nécessaires à la conclusion dudit armistice, l'armée française ne commettra aucune hostilité contre l'armée prussienne.

IV. Les limites de l'armée française et de l'armée russe, pendant le temps de l'armistice, seront depuis le Currisch-Haff, le Thalweg du Niémen ; et en remontant la rive gauche de ce fleuve jusqu'à l'embouchure de Lorasna à Schaim, et montant cette rivière jusqu'à l'embouchure du Bobra, suivant ce ruisseau par Bogari, Lipsk, Stabln, Dolistowo, Goniondz et Wizna jusqu'à l'embouchure du Bobra dans la Narew ; et de là remontant la rive gauche de la Narew par Tykoczyn, Suras-Narew, jusqu'à la frontière de la Prusse et de la Russie : la limite dans le Frisch-Neirung sera à Nidden.

V. S. M. l'Empereur des Français et S. M. l'empereur de Russie nommeront, dans le plus court délai, des plénipotentiaires munis des pouvoirs nécessaires pour négocier, conclure et signer la paix définitive entre ces deux grandes et puissantes nations.

VI. Des commissaires seront nommés de part et d'autre, à l'effet de procéder sur-le-champ à l'échange, grade par grade, et homme par homme, des prisonniers de guerre.

VII. L'échange des ratifications du présent armistice sera fait au quartier-général de l'armée russe dans quarante-huit heures, et plus tôt, si faire se peut.

Fait à Tilsitt, le 21 juin.

Signé, le prince de Neuchâtel, maréchal,

ALEXANDRE BERTHIER ;

Le prince LABANOFF DE ROSTOW.

L'armée française occupe tout le Thalweg du Niémen; de sorte qu'il ne reste plus au roi de Prusse que la petite ville et le territoire de Memel.

Proclamation de S. M. l'Empereur et Roi à la Grande-Armée.

Soldats!

Le 5 juin nous avons été attaqués dans nos cantonnements par l'armée russe. L'ennemi s'est mépris sur les causes de notre inactivité. Il s'est aperçu trop tard que notre repos était celui du lion : il se repent de l'avoir troublé.

Dans les journées de Gustadt, de Heilsberg, dans celle à jamais mémorable de Friedland, dans dix jours de campagnes enfin, nous avons pris cent vingt pièces de canon, sept drapeaux; tué, blessé ou fait prisonniers soixante mille Russes, enlevé à l'armée ennemie tous ses magasins, ses hôpitaux, ses ambulances; la place de Kœnigsberg, les trois cents bâtiments qui étaient dans ce port, chargés de toute espèce de munitions; cent soixante mille fusils que l'Angleterre envoyait pour armer nos ennemis.

Des bords de la Vistule, nous sommes arrivés sur ceux du Niémen avec la rapidité de l'aigle. Vous célébrâtes à Austerlitz l'anniversaire du couronnement; vous avez cette année dignement célébré celui de la bataille de Marengo, qui mit fin à la guerre de la seconde coalition.

Français! vous avez été dignes de vous et de moi. Vous rentrerez en France couverts de tous vos lauriers, et après avoir obtenu une paix glorieuse qui porte avec elle la garantie de sa durée. Il est temps que notre patrie vive en repos, à l'abri de la maligne influence de l'Angleterre. Mes bienfaits vous prouveront ma reconnaissance et toute l'étendue de l'amour que je vous porte.

Au camp impérial de Tilsitt, le 22 juin 1807.

QUATRE-VINGT-TROISIÈME BULLETIN.

Tilsitt, le 23 juin 1807.

La place de Neiss a capitulé. La garnison, forte de six mille hommes d'infanterie et de trois cents hommes de cavalerie, a défilé le 16 juin devant le prince Jérôme. On a trouvé dans la place trois cent milliers de poudre et trois cents bouches à feu.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME BULLETIN.

Tilsitt, le 24 juin.

Le grand-maréchal du palais Duroc s'est rendu le 23 au quartier-général des Russes, au-delà du Niémen, pour échanger les ratifications de l'armistice, qui a été ratifié par l'empereur Alexandre.

Le 24, le prince Labanoff ayant fait demander une audience à l'Empereur, y a été admis le même jour, à deux heures après midi. Il est resté longtemps dans le cabinet de Sa Majesté.

Le général Kalkreuth est attendu au quartier-général, pour signer l'armistice du roi de Prusse.

Le 11 juin, à quatre heures du matin, les Russes attaquèrent en force Druczewo. Le général Claparède soutint le feu de l'ennemi. Le maréchal Masséna se porta sur la ligne, repoussa l'ennemi et déconcerta ses projets. Le 17e régiment d'infanterie légère a soutenu sa réputation. Le général Montbrun s'est fait remarquer. Un détachement du 28e d'infanterie légère et un piquet du 25e de dragons ont mis en fuite les Cosaques. Tout ce que l'ennemi a entrepris contre nos postes dans les journées du 11 et du 12, a tourné à sa confusion.

On a vu par l'armistice que la gauche de l'armée française est appuyée sur le Currisch-Haff, à l'embouchure du Niémen; de là notre ligne se prolonge sur Grodno. La droite, commandée par le maréchal Masséna, s'étend sur les confins de la Russie, entre les sources de la Narew et du Bug.

Le quartier-général va se concentrer à Kœnigsberg, où l'on fait toujours de nouvelles découvertes en vivres, munitions et autres effets appartenant à l'ennemi.

Une position aussi formidable est le résultat des succès les plus brillants; et tandis que toute l'armée ennemie est en fuite et presque anéantie, plus de la moitié de l'armée française n'a pas tiré un coup de fusil.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME BULLETIN.

Tilsitt, le 24 juin 1807.

Demain, les deux empereurs de France et de Russie doivent avoir une entrevue. On a, à cet effet, élevé au milieu du Niémen un pavillon, où les deux monarques se rendront de chaque rive.

Peu de spectacles seront aussi intéressants. Les deux côtés du fleuve seront bordés par les deux armées, pendant que les chefs conféreront sur les moyens de réta-

blir l'ordre, et de donner le repos à la génération présente.

Le grand-maréchal du Palais Duroc est allé hier, à trois heures après midi, complimenter l'empereur Alexandre.

Le maréchal comte de Kalkreuth a été présenté aujourd'hui à l'Empereur; il est resté une heure dans le cabinet de Sa Majesté.

L'Empereur a passé ce matin la revue du corps du maréchal Lannes. Il a fait différentes promotions, a récompensé les braves, et a témoigné sa satisfaction aux cuirassiers saxons.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME BULLETIN.

Tilsitt, le 25 juin 1807.

Le 25 juin, à une heure après midi, l'Empereur, accompagné du grand-duc de Berg, du prince de Neuchâtel, du maréchal Bessières, du grand-maréchal du palais Duroc et du grand-écuyer Caulincourt, s'est embarqué sur les bords du Niémen, dans un bateau préparé à cet effet; il s'est rendu au milieu de la rivière, où le général Lariboisière, commandant l'artillerie de la garde, avait fait placer un large radeau et élever un pavillon. A côté était un autre radeau et un pavillon pour la suite de Leurs Majestés. Au même moment, l'empereur Alexandre est parti de la rive droite, sur un bateau, avec le grand-duc Constantin, le général Benigsen, le général Ouvaroff, le prince Labanoff et son premier aide-de-camp le comte de Liévon.

Les deux bateaux sont arrivés en même temps; les deux Empereurs se sont embrassés en mettant le pied sur le radeau; ils sont entrés ensemble dans la salle qui avait été préparée, et y sont restés deux heures. La conférence finie, les personnes de la suite des deux Empereurs ont été introduites. L'empereur Alexandre a dit des choses agréables aux militaires qui accompagnaient l'Empereur, qui, de son côté, s'est entretenu longtemps avec le grand-duc Constantin et le général Benigsen.

La conférence finie, les deux Empereurs sont montés chacun dans leur barque. On conjecture que la conférence a eu le résultat le plus satisfaisant. Immédiatement après, le prince Labanoff s'est rendu au quartier-général français. On est convenu que la moitié de la ville de Tilsitt serait neutralisée. On y a marqué le logement de l'empereur de Russie et de sa cour. La garde impériale russe passera le fleuve et sera cantonnée dans la partie de la ville qui lui est destinée.

Le grand nombre de personnes de l'une et l'autre armée, accourues sur l'une et l'autre rives pour être témoins de cette scène, rendaient ce spectacle d'autant plus intéressant, que les spectateurs étaient des braves des extrémités du monde.

Tilsitt, le 26 juin 1807.

Aujourd'hui, à midi et demi, Sa Majesté s'est rendue au pavillon du Niémen. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse y sont arrivés au même moment. Ces trois souverains sont restés ensemble dans le salon du pavillon pendant une demi-heure.

A cinq heures et demie, l'empereur Alexandre est passé sur la rive gauche. L'empereur Napoléon l'a reçu à la descente du bateau. Ils sont montés à cheval l'un et l'autre; ils ont parcouru la grande rue de la ville, où se trouvait rangée la garde impériale française à pied et à cheval, et sont descendus au palais de l'empereur Napoléon. L'empereur Alexandre y a dîné avec l'Empereur, le grand-duc Constantin et le grand-duc de Berg.

Tilsitt, le 27 juin 1807.

Le général de division Teulié, commandant la division italienne au siége de Colberg, qui avait été blessé à la cuisse d'un boulet, le 12, à l'attaque du fort Wolwsberg, vient de mourir de ses blessures. C'était un officier également distingué par sa bravoure et ses talents militaires.

La ville de Kosel a capitulé.

Le 24 juin, à deux heures du matin, S. A. I. le prince Jérôme a fait attaquer et enlever le camp retranché que les Prussiens occupaient sous Glatz, à portée de mitraille de cette place.

Le général Vandamme, à la tête de la division würtembergeoise, ayant avec lui un régiment provisoire de chasseurs français à cheval, a commencé l'attaque sur la rive gauche de la Neiss, tandis que le général Lefèvre, avec les Bavarois, attaquait sur la rive droite. En une demi-heure, toutes les redoutes ont été enlevées à la baïonnette. L'ennemi a fait sa retraite en désordre, abandonnant dans le camp douze cents tués et blessés, cinq cents prisonniers et douze pièces de canon. Les Bavarois et les Würtembergeois se sont très bien conduits. Les généraux Vandamme et Lefèvre ont dirigé les attaques avec une grande habileté.

Tilsitt, le 28 juin 1807.

Hier, à trois heures après midi, l'Empereur s'est rendu chez l'empereur Alexandre. Ces deux princes sont alors montés à cheval, et sont allés voir manœuvrer la garde impériale. L'empereur Alexandre a mon-

tré qu'il connaît très bien toutes nos manœuvres, et qu'il entend parfaitement tous les détails de la tactique militaire.

A huit heures, les deux souverains sont revenus au palais de l'empereur Napoléon, où ils ont dîné, comme la veille, avec le grand-duc Constantin et le grand-duc de Berg.

Après le dîner, l'empereur Napoléon a présenté LL. Exc. le ministre des relations extérieures et le ministre secrétaire d'État à l'empereur Alexandre, qui lui a aussi présenté S. Exc. M. de Budberg, ministre des affaires étrangères, et le prince Kourakin.

Les deux souverains sont ensuite rentrés dans le cabinet de l'empereur Napoléon, où ils sont restés seuls jusqu'à onze heures du soir.

Aujourd'hui 28, à midi, le roi de Prusse a passé le Niémen, et est venu occuper à Tilsitt le palais qui lui avait été préparé. Il a été reçu à la descente de son bateau par le maréchal Bessières. Immédiatement après, le grand-duc de Berg est allé lui rendre visite.

A une heure, l'empereur Alexandre est venu faire une visite à l'empereur Napoléon, qui est allé au-devant de lui jusqu'à la porte de son palais.

A deux heures, S. M. le roi de Prusse est venu chez l'empereur Napoléon, qui est allé le recevoir jusqu'au pied de l'escalier de son appartement.

A quatre heures, l'empereur Napoléon est allé voir l'empereur Alexandre. Ils sont montés à cheval, à cinq heures, et se sont rendus sur le terrain où devait manœuvrer le corps du maréchal Davout.

Tilsitt, le 1er juillet 1807.

Le 29 et le 30 juin, les choses se sont passées entre les trois souverains, comme les jours précédents. Le 29, à six heures du soir, ils sont allés voir manœuvrer l'artillerie de la garde. Le lendemain à la même heure, ils ont vu manœuvrer les grenadiers à cheval. La plus grande amitié paraît régner entre ces princes.

A l'un des dîners, qui ont toujours lieu chez l'empereur Napoléon, Sa Majesté a porté la santé de l'impératrice de Russie et de l'impératrice-mère. Le lendemain, l'empereur Alexandre a porté la santé de l'impératrice des Français.

La première fois que le roi de Prusse a dîné chez l'empereur Napoléon, Sa Majesté a porté la santé de la reine de Prusse.

Le 29, le prince Alexandre Kourakin, ambassadeur et ministre plénipotentiaire de l'empereur Alexandre, a été présenté à l'empereur Napoléon.

Le 30, la garde impériale a donné un dîner de corps à la garde impériale russe. Les choses se sont passées avec beaucoup d'ordre. Cette réunion a produit beaucoup de gaîté dans la ville.

La place de Glatz a capitulé. Le fort de Silberberg est la seule place de la Silésie qui tienne encore.

Tilsitt, le 5 juillet 1807.

Depuis le 1er de ce mois, les choses se sont passées entre les trois souverains de la même manière que les jours précédents. Ils ont vu manœuvrer, le 1er juillet, la cavalerie de la garde impériale; le 2, l'artillerie; et le 3, les dragons du même corps. Le 4, ils sont allés visiter le camp du troisième corps, que commande le maréchal Davout. Le même jour, le roi de Prusse a présenté le prince Henri, son frère, à l'empereur Napoléon. S. M. la reine de Prusse est arrivée à Baublen, à deux lieues de Tilsitt.

Tilsitt, le 7 juillet 1807.

La reine de Prusse est arrivée ici hier à midi. A midi et demi, l'empereur Napoléon est allé lui rendre visite.

Les trois souverains ont fait chaque jour, à six heures du soir, leurs promenades accoutumées. Ils ont ensuite dîné chez l'empereur Napoléon, avec la reine de Prusse, le grand-duc Constantin, le prince Henri de Prusse, le grand-duc de Berg, et le prince royal de Bavière.

On a distribué à l'ordre de la Grande-Armée, la notice suivante:

Notice pour l'armée.

Au quartier-général impérial, à Tilsitt, le 9 juillet 1807.

La paix a été conclue entre l'empereur des Français et l'empereur de Russie, hier 8 juillet, à Tilsitt, et signée par le prince de Bénévent, ministre des relations extérieures de France; et par les princes Kourakin et Labanoff de Rostow, pour l'empereur de Russie; chacun de ces plénipotentiaires étant muni de pleins-pouvoirs de leurs souverains respectifs. Les ratifications ont été échangées aujourd'hui 9 juillet, ces deux souverains se trouvant encore à Tilsitt.

Le major-général, prince de Neuchâtel,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

Tilsitt, le 9 juillet 1807.

L'échange des ratifications du traité de paix entre la France et la Russie, a eu

lieu aujourd'hui à neuf heures du matin. A onze heures, l'empereur Napoléon, portant le grand-cordon de l'ordre de Saint-André, s'est rendu chez l'empereur Alexandre, qui l'a reçu à la tête de sa garde, et ayant la grande décoration de la Légion-d'Honneur. L'Empereur a demandé à voir le soldat de la garde russe qui s'était le plus distingué; il lui a été présenté. Sa Majesté, en témoignage de son estime pour la garde impériale russe, a donné à ce brave l'aigle d'or de la Légion-d'Honneur.

Les Empereurs sont restés ensemble pendant trois heures, et sont ensuite montés à cheval. Ils se sont rendus au bord du Niémen, où l'empereur Alexandre s'est embarqué. L'empereur Napoléon est demeuré sur le rivage, jusqu'à ce que l'empereur Alexandre fût arrivé à l'autre bord. Les marques d'affection que ces princes se sont données en se séparant, ont excité la plus vive émotion parmi les nombreux spectateurs, qui s'étaient rassemblés pour voir les plus grands souverains du monde offrir, dans les témoignages de leur union et de leur amitié, un solide garant du repos de la terre.

L'empereur Napoléon a fait remettre le grand-cordon de la Légion-d'Honneur au grand-duc Constantin, au prince Kourakin, au prince Labanoff et à M. Budberg.

L'empereur Alexandre a donné le grand ordre de Saint-André au prince Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, au grand-duc de Berg et de Clèves, au prince de Neuchâtel et au prince de Bénévent.

A trois heures de l'après-midi, le roi de Prusse est venu voir l'empereur Napoléon. Ces deux souverains se sont entretenus pendant une demi-heure. Immédiatement après, l'empereur Napoléon a rendu au roi de Prusse sa visite. Il est ensuite parti pour Kœnigsberg.

Ainsi, les trois souverains ont séjourné pendant vingt jours à Tilsitt. Cette petite ville était le point de réunion des deux armées. Ces soldats qui naguère étaient ennemis, se donnaient des témoignages réciproques d'amitié qui n'ont pas été troublés par le plus léger désordre.

Hier l'empereur Alexandre avait fait passé le Niémen à une dizaine de baskirs, qui ont donné à l'empereur Napoléon un concert à la manière de leur pays.

L'Empereur, en témoignage de son estime pour le général Platow, hetman des cosaques, lui a fait présent de son portrait.

Les Russes ont remarqué que le 27 juin (style russe, 9 juillet du calendrier grégorien), jour de la ratification du traité de paix, est l'anniversaire de la bataille de Pultawa, qui fut si glorieuse et qui assura tant d'avantage à l'empire de Russie. Ils en tirent un augure favorable pour la durée de paix et de l'amitié qui viennent de s'établir entre ces deux grands empires.

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME BULLETIN

Kœnigsberg, le 12 juillet 1807.

Les Empereurs de France et de Russie, après avoir séjourné pendant vingt jours à Tilsitt, où les deux maisons impériales, situées dans la même rue, étaient à peu de distance l'une de l'autre, se sont séparés le 9, à trois heures après midi, en se donnant les plus grandes marques d'amitié. Le journal de ce qui s'est passé pendant la durée de leur séjour sera d'un véritable intérêt pour les deux peuples.

Après avoir reçu, à trois heures et demie, la visite d'adieu du roi de Prusse, qui est retourné à Memel, l'empereur Napoléon est parti pour Kœnigsberg, où il est arrivé le 10, à quatre heures du matin.

Il a fait hier la visite du port dans un canot qui était servi par les marins de la garde. Sa Majesté passe aujourd'hui la revue du corps du maréchal Soult, et part demain à deux heures du matin pour Dresde.

Le nombre des Russes tués à la bataille de Friedland s'élève à dix-sept mille cinq cents; celui des prisonniers est de quarante mille; dix-huit mille sont passés à Kœnigsberg, sept mille sont restés malades dans les hôpitaux; le reste a été dirigé sur Thorn et Varsovie. Les ordres ont été donnés pour qu'ils fussent renvoyés en Russie sans délai; sept mille sont déjà revenus à Kœnigsberg, et vont être rendus. Ceux qui sont en France, seront formés en régiments provisoires. L'Empereur a ordonné de les habiller et de les armer.

Les ratifications du traité de paix entre la France et la Russie avaient été échangées à Tilsitt le 9; celles du traité de paix entre la France et la Prusse l'ont été ici aujourd'hui.

Les plénipotentiaires chargés de ces négociations étaient, pour la France, M. le prince de Bénévent: pour la Russie, le prince Kourakin et le prince Labanoff; pour la Prusse, le feld-maréchal comte de Kalkreuth et le comte de Goltz.

Après de tels événements, on ne peut s'empêcher de sourire quand on entend parler de la grande expédition anglaise et de la nouvelle frénésie qui s'est emparée du roi de Suède. On doit remarquer d'ailleurs que l'armée d'observation de l'Elbe et de l'Oder était de soixante-dix mille hommes, indépendamment de la Grande-

Armée, et non compris les divisions espagnoles, qui sont en ce moment sur l'Oder. Ainsi, il aurait fallu que l'Angleterre mît en expédition toute son armée, ses milices, ses volontaires, ses fencibles, pour opérer une diversion sérieuse. Quand on considère que, dans de telles circonstances, elle a envoyé six mille hommes se faire massacrer par les Arabes, et sept mille hommes dans les Indes espagnoles, on ne peut qu'avoir pitié de l'excessive avidité qui tourmente ce cabinet.

La paix de Tilsitt met fin aux opérations de la Grande-Armée, mais toutes les côtes, tous les ports de la Prusse n'en resteront pas moins fermés aux Anglais. Il est probable que le blocus continental ne sera pas un vain mot.

La Porte a été comprise dans le traité. La révolution qui vient de s'opérer à Constantinople est une révolution antichrétienne qui n'a rien de commun avec la politique de l'Europe. L'adjudant-commandant Guilleminot est parti pour la Bessarabie, où il va informer le grand-visir de la paix, de la liberté qu'a la Porte d'y prendre part, et des conditions qui la concernent.

Kœnigsberg, le 15 juillet 1807.

L'Empereur a passé hier la revue du quatrième corps d'armée. Arrivé au 26e régiment d'infanterie légère, on lui présenta le capitaine de grenadiers Roussel. Ce brave soldat, fait prisonnier à l'affaire de Hoff, avait été remis aux Prussiens. Il se trouva dans un appartement où un insolent officier se livrait à toutes sortes d'invectives contre l'Empereur. Roussel supporta d'abord patiemment ces injures; mais enfin, il se lève fièrement, en disant: « Il n'y a que des lâches qui puissent tenir de pareils propos contre l'empereur » Napoléon devant un de ses soldats. Si je » suis contraint d'entendre de pareilles infamies, je suis à votre discrétion; donnez-moi la mort. » Plusieurs autres officiers prussiens qui étaient présents, ayant autant de jactance que peu de mérite et d'honneur, voulurent se porter contre ce brave militaire à des voies de fait. Roussel, seul contre sept ou huit personnes, aurait passé un mauvais quart-d'heure, si un officier russe, survenant à l'instant, ne se fût jeté devant lui le sabre à la main: « C'est notre prisonnier, dit-il, » et non le vôtre. Il a raison, et vous outragez lâchement le premier capitaine de » l'Europe. Avant de frapper ce brave » homme, il vous faudra passer sur mon » corps. »

En général, autant les prisonniers français se louent des Russes, autant ils se plaignent des Prussiens, surtout du général Ruchel, officier aussi méchant et fanfaron, qu'il est inepte et ignorant sur le champ de bataille. Des corps prussiens qui se trouvaient à la journée d'Iéna, le sien est celui qui s'est le moins bravement comporté.

En entrant à Kœnigsberg, on a trouvé aux galères un caporal français qui y avait été jeté, parce que, entendant les sectateurs de Ruchel parler mal de l'Empereur, il s'était emporté, et avait déclaré ne pas vouloir le souffrir en sa présence.

Le général Victor, qui fut fait prisonnier dans une chaise de poste par un guet-à-pens, a eu aussi à se plaindre du traitement qu'il a reçu du général Ruchel, qui était gouverneur de Kœnigsberg. C'est cependant le même Ruchel qui, blessé grièvement à la bataille d'Iéna, fut accablé de bons traitements par les Français; c'est lui qu'on laissa libre, et à qui, au lieu d'envoyer des gardes comme on devait le faire, on envoya des chirurgiens. Heureusement que le nombre des hommes auxquels il faut se repentir d'avoir fait du bien n'est pas grand. Quoi qu'en disent les misanthropes, les ingrats et les pervers forment une exception dans l'espèce humaine.

CAMPAGNE D'AUTRICHE.

PREMIER BULLETIN.

Au quartier-général de Ratisbonne, le 24 avril 1809.

L'armée autrichienne a passé l'Inn le 9 avril. Par-là les hostilités ont commencé, et l'Autriche a déclaré une guerre implacable à la France, à ses alliés et à la confédération du Rhin.

Voici quelle était la position des corps français et alliés :

Le corps du duc d'Auerstaedt, à Ratisbonne.

Le corps du duc de Rivoli, à Ulm.

Le corps du général Oudinot, à Augsbourg.

Le quartier-général, à Strasbourg.

Les trois divisions bavaroises, sous les ordres du duc de Dantzig, placées, la première, commandée par le prince royal, à Munich; la deuxième, commandée par le général Deroi, à Lanshut; et la troisième, commandée par le général de Wrede, à Strauhing.

La division würtembergeoise, à Heidenheim.

Les troupes saxonnes, campées sous les murs de Dresde.

Le corps du duché de Varsovie, commandé par le prince Poniatowski, sous Varsovie.

Le 10, les troupes autrichiennes investirent Passau, où s'enferma un bataillon bavarois; elles investirent en même temps Kufftein, où s'enferma également un bataillon bavarois. Ce mouvement eut lieu sans tirer un coup de fusil.

Les Autrichiens publièrent dans le Tyrol la proclamation ci-jointe.

La cour de Bavière quitta Munich pour se rendre à Dillingen.

La division bavaroise qui était à Landshut se porta à Altorff, sur la rive gauche de l'Isère.

La division commandée par le général de Wrede se porta sur Neustadt.

Le duc de Rivoli partit d'Ulm et se porta sur Augsbourg.

Du 10 au 16, l'armée ennemie s'avança de l'Inn sur l'Isère. Des partis de cavalerie se rencontrèrent, et il y eut plusieurs charges, dans lesquelles les Bavarois eurent l'avantage. Le 16, à Pfaffenhoffen, les 2e et 3e régiments de chevau-légers bavarois culbutèrent les hussards de Stipschitz et les dragons de Rosenberg.

Au même moment, l'ennemi se présenta en force pour déboucher par Landshut. Le pont était rompu, et la division bavaroise commandée par le général Deroy opposait une vive résistance à ce mouvement; mais menacée par des colonnes qui avaient passé l'Isère à Moorburg et à Freysing, cette division se retira en bon ordre sur celle du général de Wrede, et l'armée bavaroise se centralisa sur Neustadt.

Départ de l'Empereur, de Paris, le 13.

L'Empereur apprit par le télégraphe, dans la soirée du 12, le passage de l'Inn par l'armée autrichienne, et partit de Paris un instant après. Il arriva le 16, à trois heures du matin, à Louisbourg, et dans la soirée du même jour à Dillingen, où il vit le roi de Bavière, passa une demi-heure avec ce prince, et lui promit de le ramener en quinze jours dans sa capitale, et de venger l'affront fait à sa maison, en le faisant plus grand que ne furent jamais aucuns de ses ancêtres. Le 17, à deux heures du matin, Sa Majesté arriva à Donawerth, où était établi le quartier-général, et donna sur-le-champ les ordres nécessaires.

Le 18, le quartier-général fut transporter à Ingolstadt.

Combat de Pfaffenhoffen, le 19.

Le 19, le général Oudinot, parti d'Augsbourg, arriva à la pointe du jour à Pfaffenhoffen, y rencontra trois ou quatre mille Autrichiens, qu'il attaqua et dispersa, et fit trois cents prisonniers.

Le duc de Rivoli, avec son corps d'armée, arriva le lendemain à Pfaffenhoffen.

Le même jour, le duc d'Auerstaedt quitta Ratisbonne pour se porter sur Neustadt

et se rapprocher d'Ingolstadt. Il parut évident alors que le projet de l'Empereur était de manœuvrer sur l'ennemi, qui avait débouché de Landshut, et de l'attaquer dans le moment même où, croyant voir l'initiative, il marchait sur Ratisbonne.

Bataille de Tann, le 19.

Le 19, à la pointe du jour, le duc d'Auerstaedt se mit en marche sur deux colonnes. Les divisions Morand et Gudin formaient sa droite; les divisions Saint-Hilaire et Friand formaient sa gauche. La division Saint-Hilaire, arrivée au village de Peissing, y rencontra l'ennemi plus fort en nombre, mais bien inférieur en bravoure; et là s'ouvrit la campagne par un combat glorieux pour nos armes. Le général Saint-Hilaire, soutenu par le général Friant, culbula tout ce qui était devant lui, enleva les positions de l'ennemi, lui tua une grande quantité de monde et lui fit six à sept cents prisonniers. Le 72ᵉ se distingua dans cette journée, et le 57ᵉ soutint son ancienne réputation. Il y a seize ans, ce régiment avait été surnommé en Italie *le terrible*, et il a bien justifié ce surnom dans cette affaire, où seul il a abordé et successivement défait six régiments autrichiens.

Sur la gauche, à deux heures après midi, le général Morand rencontra également une division autrichienne, qu'il attaqua en tête, tandis que le duc de Dantzig, avec un corps bavarois, parti d'Abensberg, vint le prendre en queue. Cette division fut bientôt débusquée de toutes ses positions, et laissa quelques centaines de morts et de prisonniers. Le régiment entier des dragons de Levenher fut détruit par les chevau-légers bavarois, et son colonel fut tué.

A la chute du jour, le corps du duc de Dantzig fit sa jonction avec celui du duc d'Auerstaedt.

Dans toutes ces affaires, les généraux Saint-Hilaire et Friant se sont particulièrement distingués.

Ces malheureuses troupes autrichiennes, qu'on avait amenées de Vienne au bruit des chansons et des fifres, en leur faisant croire qu'il n'y avait plus d'armée française en Allemagne, et qu'elles n'auraient affaire qu'aux Bavarois et aux Würtembergeois, montrèrent tout le ressentiment qu'elles concevaient contre leurs chefs, de l'erreur où ils les avaient entretenues, et leur terreur ne fut que plus grande à la vue de ces vieilles bandes qu'elles étaient accoutumées à considérer comme leurs maîtres.

Dans tous ces combats, notre perte fut peu considérable en comparaison de celle de l'ennemi, qui surtout perdit beaucoup d'officiers et de généraux, obligés de se mettre en avant pour donner de l'élan à leurs troupes. Le prince de Lichtenstein, le général de Lusignan et plusieurs autres furent blessés. La perte des Autrichiens en colonels et officiers de moindre grade est extrêmement considérable.

Bataille d'Abensberg, le 20.

L'Empereur résolut de battre et de détruire le corps de l'archiduc Louis et celui du général Hiller, forts ensemble de soixante mille hommes. Le 20, Sa Majesté se porta à Abensberg. Il donna ordre au duc d'Auerstaedt de tenir en respect les corps de Hohenzollern, de Rosenberg et de Lichtenstein, pendant que, avec les deux divisions Morand et Gudin, les Bavarois et Würtembergeois, il attaquait de front l'armée de l'archiduc Louis et du général Hiller, et qu'il faisait couper les communications de l'ennemi par le duc de Rivoli, en le faisant passer à Freying et de là sur les derrières de l'armée autrichienne. Les divisions Morand et Gudin formèrent la gauche et manœuvrèrent sous les ordres du duc de Montebello. L'Empereur se décida à combattre ce jour-là, à la tête des Bavarois et des Würtembergeois. Il fit réunir en cercle les officiers de ces deux armées, et leur parla longtemps. Le prince-royal de Bavière traduisait en allemand ce qu'il disait en français. L'Empereur leur fit sentir la marque de confiance qu'il leur donnait. Il dit aux officiers bavarois que les Autrichiens avaient toujours été leurs ennemis; que c'était à leur indépendance qu'ils en voulaient; que depuis plus de deux cents ans les drapeaux bavarois étaient déployés contre la maison d'Autriche: mais que cette fois ils les rendraient si puissants, qu'ils suffiraient seuls désormais pour lui résister.

Il parla aux Würtembergeois des victoires qu'ils avaient remportées sur la maison d'Autriche, lorsqu'ils servaient dans l'armée prussienne, et des derniers avantages qu'ils avaient obtenus dans la campagne de Silésie. Il leur dit à tous que le moment de vaincre était venu pour porter la guerre sur le territoire autrichien. Ces discours, qui furent répétés aux compagnies par les capitaines, et les différentes dispositions que fit l'Empereur produisirent l'effet qu'on pouvait en attendre.

L'Empereur donna alors le signal du combat, et mesura les manœuvres sur le caractère particulier de ces troupes. Le général de Wrède, officier bavarois d'un grand mérite, placé au-devant du pont de Siegenburg, attaqua une division autrichienne qui lui était opposée. Le général

Vandamme, qui commandait les Würtembergeois, la déborda sur son flanc droit. Le duc de Dantzig, avec la division du prince royal et celle du général Deroy, marcha sur le village de Ronhausen pour arriver sur la grand'route d'Abensberg à Landshut. Le duc de Montebello, avec ses deux divisions françaises, força l'extrême gauche, culbuta tout ce qui était devant lui, et se porta sur Rohr et Rothembourg. Sur tous les points, la canonnade était engagée avec succès. L'ennemi, déconcerté par ces dispositions, ne combattit qu'une heure et battit en retraite. Huit drapeaux, douze pièces de canon, dix-huit mille prisonniers, furent le résultat de cette affaire, qui ne nous a coûté que peu de monde.

Combat et prise de Landshut, le 21.

La bataille d'Abensberg ayant découvert le flanc de l'armée autrichienne et tous les magasins de l'ennemi, le 21, l'Empereur, dès la pointe du jour, marcha sur Landshut. Le duc d'Istrie culbuta la cavalerie ennemie, dans la plaine en avant de cette ville.

Le général de division Mouton fit marcher, au pas de charge, sur le pont les grenadiers du 17ᵉ, formant la tête de la colonne. Ce pont, qui est en bois, était embrasé, mais ne fut point un obstacle pour notre infanterie, qui le franchit et pénétra dans la ville. L'ennemi, chassé de sa position, fut alors attaqué par le duc de Rivoli, qui débouchait par la rive droite. Landshut tomba en notre pouvoir; et avec Landshut, nous primes trente pièces de canon, neuf mille prisonniers, six cents caissons du parc attelés et remplis de munitions, trois mille voitures portant les bagages, trois superbes équipages de pont, enfin les hôpitaux et les magasins que l'armée autrichienne commençait à former. Des courriers, des aides-de-camp du général en chef, le prince Charles, des convois de malades venant à Landshut, et très étonnés d'y trouver l'ennemi, eurent le même sort.

Bataille d'Eckmühl, le 22.

Tandis que la bataille d'Abensberg et le combat de Landshut avaient des résultats si importants, le prince Charles se réunissait avec le corps de Bohême, commandé par le général Kollowrath, et obtenait à Ratisbonne un faible succès. Mille hommes du 65ᵉ, qui avaient été laissés pour garder le pont de Ratisbonne, ne reçurent point l'ordre de se retirer. Cernés par l'armée autrichienne, ces braves ayant épuisé leurs cartouches, furent obligés de se rendre. Cet événement fut sensible à l'Empereur. Il jura que, dans les vingt-quatre heures, le sang autrichien coulerait dans Ratisbonne, pour venger cet affront fait à ses armes.

Dans le même temps, les ducs d'Auerstaedt et de Dantzig tenaient en échec les corps de Rosenberg, de Hollenzollern et de Lichtenstein. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le 22, au matin, l'Empereur se mit en marche de Landshut avec les deux divisions du duc de Montebello, le corps du duc de Rivoli, les divisions de cuirassiers Nansouty et Saint-Sulpice et la division würtembergeoise. A deux heures après midi, il arriva vis-à-vis Eckmühl, où les quatre corps de l'armée autrichienne, formant cent dix mille hommes, étaient en position sous le commandement de l'archiduc Charles. Le duc de Montebello déborda l'ennemi par la gauche avec la division Gudin. Au premier signal, les ducs d'Auerstaedt et de Dantzig et la division de cavalerie légère du général Montbrun débouchèrent. On vit alors un des plus beaux spectacles qu'ait offerts la guerre. Cent dix mille ennemis attaqués sur tous les points, tournés par leur gauche, et successivement dépostés de toutes leurs positions. Le détail des événements militaires serait trop long: il suffit de dire, que mis en pleine déroute, l'ennemi a perdu la plus grande partie de ses canons et un grand nombre de prisonniers; que le 10ᵉ d'infanterie légère de la division Saint-Hilaire se couvrit de gloire en débouchant sur l'ennemi, et que les Autrichiens, débusqués du bois qui couvre Ratisbonne, furent jetés dans la plaine et coupés par la cavalerie. Le sénateur, général de division, Demon eut un cheval tué sous lui. La cavalerie autrichienne, forte et nombreuse, se présenta pour protéger la retraite de son infanterie; la division Saint-Sulpice sur la droite, la division Nansouty sur la gauche, l'abordèrent; la ligne de hussards et de cuirassiers ennemis fut mise en déroute. Plus de trois cents cuirassiers autrichiens furent faits prisonniers. La nuit commençait. Nos cuirassiers continuèrent leur marche sur Ratisbonne. La division Nansouty rencontra une colonne ennemie qui se sauvait, la chargea et la fit prisonnière; elle était composée de trois bataillons hongrois de quinze cents hommes.

La division Saint-Sulpice chargea un autre carré dans lequel faillit être pris le prince Charles, qui ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Cette colonne fut également enfoncée et prise. L'obscurité obligea enfin à s'arrêter. Dans cette bataille d'Eckmühl, il n'y eut que la moitié à

peu près de troupes françaises engagée. Poussée l'épée dans les reins, l'armée ennemie continua de défiler toute la nuit par morceaux et dans la plus épouvantable déroute. Tous ses blessés, la plus grande partie de son artillerie, quinze drapeaux et vingt mille prisonniers sont tombés en notre pouvoir. Les cuirassiers se sont, comme à l'ordinaire, couverts de gloire.

Combat et prise de Ratisbonne, le 23.

Le 23, à la pointe du jour, on s'avança sur Ratisbonne, l'avant-garde formée par la division Gudin, et par les cuirassiers des divisions Nansouty et Saint-Sulpice; on ne tarda pas à apercevoir la cavalerie ennemie qui prétendait couvrir la ville. Trois charges successives s'engagèrent, toutes furent à notre avantage. Sabrés et mis en pièces, huit mille hommes de cavalerie ennemie repassèrent précipitamment le Danube. Sur ces entrefaites, nos tirailleurs tâtèrent la ville. Par une inconcevable disposition, le général autrichien y avait placé six régiments sacrifiés sans raison. La ville est enveloppée d'une mauvaise enceinte, d'un mauvais fossé et d'une mauvaise contrescarpe. L'artillerie arriva; on mit en batterie des pièces de 12. On reconnut une issue par laquelle, au moyen d'une échelle, on pouvait descendre dans le fossé, et remonter ensuite par une brèche faite à la muraille.

Le duc de Montebello fit passer par cette ouverture un bataillon qui gagna une poterne et l'ouvrit: on s'introduisit alors dans la ville. Tout ce qui fit résistance fut sabré: le nombre des prisonniers passa huit mille. Par suite de ses mauvaises dispositions, l'ennemi n'eut pas le temps de couper le pont, et les Français passèrent pêle-mêle avec lui sur la rive gauche. Cette malheureuse ville qu'il a eu la barbarie de défendre, a beaucoup souffert; le feu y a été une partie de la nuit; mais par les soins du général Morand et de sa division, on parvint à le dominer et à l'éteindre.

Ainsi à la bataille d'Abensberg, l'Empereur battit séparément les deux corps de l'archiduc Louis et du général Hiller. Au combat de Landshut, il s'empara du centre des communications de l'ennemi et du dépôt général de ses magasins et de son artillerie. Enfin, à la bataille d'Eckmühl, les quatre corps d'Hohenzollern, de Rosenberg, de Kollowrath et de Lichtenstein furent défaits et mis en déroute. Le corps du général Bellegarde, arrivé le lendemain de cette bataille, ne put que être témoin de la prise de Ratisbonne et se sauva en Bohême.

Cette première notice des opérations militaires qui ont ouvert la campagne d'une manière si brillante, sera suivie d'une relation plus détaillée de tous les faits d'armes qui ont illustré les armées françaises et alliées.

Dans tous ces combats, notre perte peut se monter à douze cents tués et quatre mille blessés. Le général de division Cervoni, chef d'état-major du duc de Montebello, fut frappé d'un boulet de canon, et tomba mort sur le champ de bataille d'Eckmühl. C'était un officier de mérite, et qui s'était distingué dans nos premières campagnes. Au combat de Peyssing, le général Hervo, chef de l'état-major du duc d'Auerstaedt, a été également tué. Le duc d'Auerstaedt regrette vivement cet officier dont il estimait la bravoure, l'intelligence et l'activité. Le général de brigade Clément, commandant une brigade de cuirassiers de la division Saint-Sulpice, a eu un bras emporté; c'est un officier de courage et d'un mérite distingué. Le général Schramm a été blessé. Le colonel du 14ᵉ de chasseurs a été tué dans une charge. En général, notre perte en officiers est peu considérable. Les mille hommes du 65ᵉ qui ont été faits prisonniers, ont été la plupart repris. Il est impossible de montrer plus de bravoure et de bonne volonté qu'en ont montré les troupes.

A la bataille d'Eckmühl, le corps du duc de Rivoli, n'ayant pu encore rejoindre, ce maréchal est resté constamment auprès de l'Empereur; il a porté des ordres et fait exécuter différentes manœuvres.

A l'assaut de Ratisbonne, le duc de Montebello, qui avait désigné le lieu du passage, a fait porter les échelles par ses aides-de-camp.

Le prince de Neuchâtel, afin d'encourager les troupes et de donner, en même temps, une preuve de confiance aux alliés, a marché plusieurs fois à l'avant-garde avec les régiments bavarois.

Le duc d'Auerstaedt a donné dans ces différentes affaires de nouvelles preuves de l'intrépidité qui le caractérise.

Le duc de Rovigo, avec autant de dévouement que d'intrépidité, a traversé plusieurs fois les légions ennemies, pour aller faire connaître aux différentes colonnes les intentions de l'Empereur.

Des deux cent vingt mille hommes qui composaient l'armée autrichienne, tous ont été engagés, hormis les vingt mille hommes que commande le général Bellegarde et qui n'ont pas donné. De l'armée française, au contraire, près de la moitié n'a pas tiré un coup de fusil. L'ennemi étonné par des mouvements rapides et hors de ses calculs, s'est trouvé en un moment déchu de sa folle espérance, et transporté du délire de la présomption

dans un abattement approchant du désespoir.

Proclamation du général Jellachich aux habitants du Tyrol.

Tyroliens,

Si vous êtes encore ce que vous avez été il n'y a pas longtemps; si vous vous rappelez le bonheur, la prospérité, la liberté véritable dont vous avez joui sous le sceptre bienfaisant de l'Autriche; si la voix du général que vous avez reconnu comme un des vôtres, lorsqu'en 1799 il vous a sauvés d'un danger imminent par la victoire de Feldkirch, qui, dans l'année suivante, a rendu inattaquable votre frontière, depuis Alberg jusqu'à la vallée de Karabendel; si tout cela n'est pas effacé de votre mémoire, écoutez ce que je viens vous dire, écoutez et soyez-en pénétrés.

Votre seigneur légitime (je devrais dire votre père) vous recherche; placez-vous sous son égide! son cœur saigne de vous voir sous une domination étrangère; vous, ses fidèles, redevenez les enfants de l'Autriche, ne méconnaissez pas ce titre précieux.

Des armées autrichiennes plus nombreuses que jamais, plus animées et plus patriotiques vont entrer dans votre pays; considérez-les comme vos frères, comme les enfants du même père; réunissez-vous à elles, suivant l'exemple de tous les peuples qui rendent hommage au trône autrichien. Enfin, comportez-vous en tout comme vous l'avez fait tout récemment à l'admiration de toute l'Europe.

Tyroliens, Dieu est avec nous. Nous ne cherchons pas de nouvelles conquêtes; mais nous voulons ramener, dans le sein de notre père impérial et gracieux, des frères qui ont été détachés de lui. Rien ne nous résiste, rien ne peut nous vaincre dès que nous nous unissons pour notre bonheur et pour la conservation de notre existence. Croyez-moi, Tyroliens, Dieu est avec nous.

Signé, FRANÇOIS, baron DE JELLACHICH; DE BUZIN, *chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse et feld-maréchal lieutenant impérial et royal.*

DEUXIÈME BULLETIN.

Au quartier-général de Mulhdorf, le 27 août 1809

Le 22, lendemain du combat de Landshut, l'Empereur partit de cette ville pour Ratisbonne, et livra la bataille d'Eckmühl. En même temps, il envoya le maréchal duc d'Istrie avec la division bavaroise aux ordres du général de Wrede, et la division Molitor, pour se porter sur l'Inn, et poursuivre les deux corps d'armée autrichiens battus à la bataille d'Abensberg et au combat de Landshut.

Le maréchal duc d'Istrie arrivé successivement à Wilsbiburg et à Neumarck, y trouva un équipage de pont attelé, plus de quatre cents voitures, des caissons et des équipages, et fit dans sa marche quinze à dix-huit cents prisonniers.

Les corps autrichiens trouvèrent au-delà de Neumarck un corps de réserve qui arrivait sur l'Inn; ils s'y rallièrent, et le 25 livrèrent à Neumarck un combat, où les Bavarois, malgré leur extrême infériorité, conservèrent leurs positions.

Le 24, l'Empereur avait dirigé le corps du maréchal duc de Rivoli, de Ratisbonne sur Straubing, et de là sur Passau, où il arriva le 26. Le duc de Rivoli fit passer l'Inn au bataillon du Pô, qui fit trois cents prisonniers, debloqua la citadelle et occupa Scharding.

Le 25, le maréchal duc de Montebello avait eu ordre de marcher avec son corps de Ratisbonne sur Mulhdorf. Le 27, il passa l'Inn et se porta sur la Salza.

Aujourd'hui 27, l'Empereur a son quartier-général à Mulhdorf.

La division autrichienne, commandée par le général Jellachich qui occupait Munich, est poursuivie par le corps du duc de Dantzig.

Le roi de Bavière s'est montré de sa personne à Munich. Il est retourné ensuite à Augsbourg, où il restera encore quelques jours, attendant, pour rétablir fixement sa résidence à Munich, que la Bavière soit entièrement purgée des partis ennemis.

Cependant, du côté de Ratisbonne, le duc d'Auerstaedt s'est mis à la poursuite du prince Charles, qui, coupé de ses communications avec l'Inn et Vienne, n'a eu d'autre ressource que de se retirer dans les montagnes de Bohême par Waldmunchen et Cham.

Quant à l'empereur d'Autriche, il paraît qu'il était devant Passau, s'étant chargé d'assiéger cette place avec trois bataillons de la landwerh.

Toute la Bavière, le Palatinat, sont délivrés de la présence des armées ennemies.

A Ratisbonne, l'Empereur a passé la revue de plusieurs corps, et s'est fait présenter les plus braves soldats, auxquels il a donné des distinctions et des pensions, et les plus braves officiers, auxquels il a donné des baronnies et des terres. Il a spécialement témoigné sa satisfaction aux divisions Saint-Hilaire et Friant.

Jusqu'à cette heure, l'Empereur a fait la guerre presque sans équipages et sans garde: et l'on a remarqué qu'en l'absence de sa garde, il avait toujours eu autour de lui des troupes alliées bavaroises et würtembergeoises, voulant par là leur donner une preuve particulière de confiance. Hier sont arrivés à Landshut une partie des chasseurs et grenadiers à cheval de la garde, le régiment de fusiliers et un bataillon de chasseurs à pied.

D'ici à huit jours toute la garde sera arrivée.

On a fait courir le bruit que l'Empereur avait eu la jambe cassée. Le fait est qu'une balle morte a effleuré le talon de la botte de Sa Majesté, mais n'a pas même altéré la peau. Jamais Sa Majesté, au milieu des plus grandes fatigues, ne s'est mieux portée.

On remarque, comme un fait singulier, qu'un des premiers officiers autrichiens faits prisonniers dans cette guerre, se trouve être l'aide-de-camp du prince Charles envoyé à M. Otto pour lui remettre la fameuse lettre portant que l'armée française eût à s'éloigner.

Les habitants de Ratisbonne s'étant très bien comportés, et ayant montré l'esprit patriotique et confédéré que nous étions en droit d'attendre d'eux, Sa Majesté a ordonné que les dégâts qui avaient été faits, seraient réparés à ses frais, et particulièrement la restauration des maisons incendiées, dont la dépense s'élèvera à plusieurs millions.

Tous les souverains et tous les pays de la Confédération montrent l'esprit le plus patriotique. Lorsque le ministre d'Autriche à Dresde remit la déclaration de sa cour au roi de Saxe, ce prince ne put retenir son indignation. « Vous voulez la » guerre, dit le roi, et contre qui ? Vous » attaquez et vous invectivez celui qui, il » y a trois ans, maître de votre sort, vous » a restitué vos États. Les propositions » que l'on me fait m'affligent; mes engagements sont connus de toute l'Europe; » aucun prince de la confédération ne s'en » détachera. »

Le grand-duc de Wurtzbourg, frère de l'empereur d'Autriche, a montré les mêmes sentiments, et a déclaré que si les Autrichiens avançaient sur ses États, il se retirerait, s'il le fallait, au-delà du Rhin : tant l'esprit de vertige et les injures de la cour de Vienne sont généralement appréciés ! les régiments des petits princes, toutes les troupes alliées, demandent à l'envi de marcher à l'ennemi.

Une chose notable et que la postérité remarquera comme une nouvelle preuve de l'insigne mauvaise foi de la maison d'Autriche, c'est que le même jour qu'elle faisait écrire au roi de Bavière la lettre ci-jointe, elle faisait publier dans le Tyrol la proclamation signée du général Jellachich : le même jour on proposait au roi d'être neutre et on insurgeait ses sujets. Comment concilier cette contradiction, ou plutôt comment justifier cette infamie ?

Lettre adressée le 9 avril par l'archiduc Charles à S. M. le roi de Bavière, et insérée dans le premier bulletin de l'armée autrichienne.

Sire,

J'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que, d'après la déclaration que S. M. l'empereur d'Autriche a fait remettre à l'empereur Napoléon, j'ai reçu l'ordre d'entrer en Bavière avec les troupes sous mon commandement, et de traiter comme ennemis ceux qui opposeraient de la résistance.

Je souhaite ardemment, Sire, que vous écoutiez le désir de votre peuple, qui ne voit en nous que ses libérateurs. On a donné les ordres les plus sévères, afin que, jusqu'à ce que Votre Majesté ait fait connaître ses intentions à cet égard, il ne soit exercé d'hostilités que contre l'ennemi de toute indépendance politique en Europe. Il me serait très douloureux de tourner mes armes contre les troupes de Votre Majesté, et de rejeter sur vos sujets les maux d'une guerre entreprise pour la liberté générale, et dont le premier principe exclut ainsi tout projet de conquête : mais que si la force des circonstances entraînait Votre Majesté à une condescendance qui serait incompatible avec votre dignité et le bonheur de votre peuple, je vous prie cependant d'être convaincu que mes soldats maintiendront dans toutes les circonstances la sûreté de Votre Majesté Royale, et je vous invite, Sire, à vous confier à l'honneur de mon souverain et à la protection de ses armes.

Proclamation.

Donawerth, le 17 avril 1809.

Soldats,

Le territoire de la confédération a été violé. Le général autrichien veut que nous fuyons à l'aspect de ses armes, et que nous lui abandonnions nos alliés. J'arrive avec la rapidité de l'éclair.

Soldats, j'étais entouré de vous lorsque le souverain d'Autriche vint à mon bivouac de Moravie; vous l'avez entendu

implorer ma clémence et me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité; trois fois elle a été parjure!!! Nos succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend.

Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur.

Signé, Napoléon.

Ordre du jour.

Soldats,

Vous avez justifié mon attente : vous avez suppléé au nombre par votre bravoure; vous avez glorieusement marqué la différence qui existe entre les soldats de César et les cohues armées de Xerxès.

En peu de jours, nous avons triomphé dans les trois batailles de Tann, d'Abensberg et d'Eckmühl, et dans les combats de Peissing, Landshut et de Ratisbonne ; cent pièces de canon, quarante drapeaux, cinquante mille prisonniers, trois équipages attelés, trois mille voitures attelées portant les bagages, toutes les caisses des régiments, voilà le résultat de la rapidité de vos marches et de votre courage.

L'ennemi, enivré par un cabinet parjure, paraissait ne plus conserver aucun souvenir de vous ; son réveil a été prompt ; vous lui avez apparu plus terribles que jamais. Naguère, il a traversé l'Inn et envahi le territoire de nos alliés ; naguère, il se promettait de porter la guerre au sein de notre patrie. Aujourd'hui, défait, épouvanté, il fuit en désordre ; déjà mon avant-garde a passé l'Inn ; avant un mois nous serons à Vienne.

De notre quartier-général impérial de Ratisbonne, le 24 avril 1809.

Signé, Napoléon.

De par l'Empereur,

Le prince de Neuchâtel, major-général,

Alexandre.

TROISIÈME BULLETIN.

Au quartier-général de Burghausen, le 30 avril 1809.

L'Empereur est arrivé le 27, à six heures du soir, à Muhldorf. Sa Majesté a envoyé la division du général de Wrede à Lauffen, sur l'Alza, pour tâcher d'atteindre le corps que l'ennemi avait laissé dans le Tyrol, et qui battait en retraite à marches forcées. Le général de Wrede arriva le 28 à Lauffen, rencontra l'arrière-garde ennemie, prit ses bagages, et lui fit bon nombre de prisonniers ; mais l'ennemi eut le temps de passer la rivière et brûla le pont.

Le 27, le duc de Dantzig arriva à Wasburg, et le 28 à Altenmarck.

Le 29, le général de Wrede, avec sa division, continua sa marche sur Salzbourg : à trois lieues de cette ville, sur la route de Lauffen, il trouva des avant-postes de l'armée ennemie. Les Bavarois les poursuivirent l'épée dans les reins, et entrèrent pêle-mêle avec eux dans Salzbourg. Le général de Wrede assure que la division du général Jellachich est entièrement dispersée. Ainsi, ce général a porté la peine de l'infâme proclamation par laquelle il a mis le poignard aux mains des Tyroliens.

Les Bavarois ont fait cinq cents prisonniers. On a trouvé à Salzbourg des magasins assez considérables.

Le 28, à la pointe du jour, le duc d'Istrie arriva à Burghausen, et posta une avant-garde sur la rive droite de l'Inn. Le même jour, le duc de Montebello arriva à Burghausen. Le comte Bertrand disposa tout pour raccommoder le pont que l'ennemi avait brûlé. La crue de la rivière, occasionnée par la fonte des neiges, mit quelque retard au rétablissement du pont. Toute la journée du 29 fut employée à ce travail. Dans la journée du 30, le pont a été rétabli, et toute l'armée a passé.

Le 28, un détachement de cinquante chasseurs, sous le commandement du chef d'escadron Margaron, est arrivé à Dittmaning, où il a rencontré un bataillon de la fameuse landwehr, qui, à son approche, se jeta dans un bois. Le chef d'escadron Margaron l'envoya sommer; après s'être longtemps consultés, mille hommes de ces redoutables milices, postés dans un bois fourré et inaccessible à la cavalerie, se sont rendus à cinquante chasseurs. L'Empereur voulut les voir ; ils faisaient pitié ; ils étaient commandés par de vieux officiers d'artillerie, mal armés et plus mal équipés encore.

Le génie arrogant et farouche de l'Autrichien s'était entièrement découvert dans le moment de fausse prospérité, dont leur entrée à Munich les avait éblouis. Ils feignirent de caresser les Bavarois ; mais les griffes du tigre reparurent bientôt. Le bailli de Muhldorf a été arrêté par eux et fusillé. Un bourgeois de Muhldorf, nommé Stark, qui avait mérité une distinction du roi de Bavière, pour les services qu'il avait rendus à ses troupes dans la dernière guerre, a été arrêté et conduit à Vienne pour y être jugé. A Burghausen, la femme du bailli, comte d'Armansperg, est venu supplier l'Empereur de lui faire rendre son mari que les Autrichiens ont

emmené à Lintz, et de là à Vienne, sans qu'on en ait entendu parler depuis. La raison de ce mauvais traitement est qu'en 1805, il lui fut fait des réquisitions auxquelles il n'obtempéra point. Voilà le crime dont les Autrichiens lui ont gardé un si long ressentiment, et dont ils ont tiré cette injuste vengeance.

Les Bavarois feront sans doute un récit de toutes les vexations et des violences que les Autrichiens ont exercées envers eux, pour en transmettre la mémoire à leurs enfants, quoiqu'il soit probable que c'est pour la dernière fois que les Autrichiens ont insulté aux alliés de la France. Des intrigues ont été ourdies par eux en Tyrol et en Westphalie, pour exciter les sujets à la révolte contre leurs princes.

Levant des armées nombreuses divisées en corps comme l'armée française, marchant au pas accéléré pour singer l'armée française, faisant des bulletins, des proclamations, des ordres du jour, et singeant encore en cela l'armée française, ils ne représentent pas mal l'âne qui, couvert de la peau du lion, cherche à l'imiter; mais le bout de l'oreille se laisse apercevoir, et le naturel l'emporte toujours.

L'empereur d'Autriche a quitté Vienne, et a signé en partant une proclamation, rédigée par Gentz, dans le style et l'esprit des plus sots libelles. Il s'est porté à Scharding, position qu'il a choisie, précisément pour n'être nulle part, ni dans sa capitale pour gouverner ses États, ni au camp où il n'eût été qu'un inutile embarras. Il est difficile de voir un prince plus débile et plus faux. Lorsqu'il a appris les suites de la bataille d'Eckmühl, il a quitté les bords de l'Inn et est rentré dans le sein de ses États.

La ville de Scharding, que le duc de Rivoli a occupée, a beaucoup souffert. Les Autrichiens, en se retirant, ont mis le feu à leurs magasins, et ont brûlé la moitié de la ville qui leur appartenait. Sans doute qu'ils avaient le pressentiment, et qu'ils ont adopté l'adage, que ce qui leur appartenait ne leur appartiendra plus.

QUATRIÈME BULLETIN.

Au quartier-général de Braunau, le 1er mai 1809.

Au passage du pont de Landshut, le général de brigade Lacour a montré du courage et du sang-froid. Le comte Lauriston a placé l'artillerie avec intelligence, et a contribué au succès de cette brillante affaire.

L'évêque et les principales autorités de Salzbourg sont venus à Burghausen implorer la clémence de l'Empereur pour leur pays. Sa Majesté leur a donné l'assurance qu'ils ne retourneraient plus sous la domination de la maison d'Autriche. Ils ont promis de prendre des mesures pour faire rentrer les quatre bataillons de milices que le cercle avait fournis, et dont une partie a déjà été prise et dispersée.

Le quartier-général part pour se rendre, aujourd'hui 1er mai, à Ried.

On a trouvé à Braunau des magasins de deux cent mille rations de biscuit et de six mille sacs d'avoine. On espère en trouver de plus considérables encore à Ried. Le cercle de Ried a fourni trois bataillons de milices; mais la plus grande partie est déjà rentrée.

L'empereur d'Autriche a été pendant trois jours à Braunau. C'est à Scharding qu'il a appris la défaite de son armée. Les habitants lui imputent d'être le principal auteur de la guerre. Les fameux volontaires de Vienne, battus à Landshut, ont repassé ici, jetant leurs armes et portant à toutes jambes l'alarme à Vienne.

Le 21 avril, on a publié dans cette capitale un décret du souverain, qui déclare que les ports sont rouverts aux Anglais, les relations avec cet ancien allié rétablies, et les hostilités commencées avec l'ennemi commun.

Le général Oudinot a pris entre Altham et Reid, un bataillon de mille hommes. Ce bataillon était sans cavalerie et sans artillerie. A l'approche de nos troupes, il se mit en devoir de commencer la fusillade; mais, cerné de tous côtés par la cavalerie, il posa les armes.

Sa Majesté a passé en revue à Burghausen plusieurs brigades de cavalerie légère, entre autres celle de Hesse-Darmstadt, à laquelle elle a témoigné sa satisfaction. Le général Marulaz, sous les ordres duquel est cette troupe, en fait une mention particulière. Sa Majesté lui a accordé plusieurs décorations de la Légion-d'Honneur.

Le général de Wrede a intercepté un courrier, sur lequel on a trouvé les lettres ci-jointes, qui font voir l'alarme qui agite la monarchie.

A Madame Noble d'Ubellager, à Braunau,

Wels, le 25 avril.

Ma très chère mère,

Les nouvelles désastreuses que nous recevons par les courriers qui passent ici et quelques autres personnes qui sont revenues hier de l'armée, nous ont tellement abattus, nous et toute notre jeunesse, que

nous courons çà et là comme des écervelés. Le désordre que le premier combat a mis dans nos armées vous est connu. Un second que Bonaparte lui-même nous livra à la tête de quarante mille hommes de troupes d'élite, et dans lequel le centre de notre armée fut enfoncé, a été sur le point de détruire toute notre armée de Bavière. C'en était fait de nous, si Charles, au lieu de se retirer sur le Danube, avait passé l'Inn, comme les Français s'y attendaient. Près de Ratisbonne, il se réunit avec Bellegarde, et arrêta l'aile gauche de l'armée française; mais aujourd'hui tout est de nouveau dans l'abattement, le lieutenant Kreiss Haupmann est parti à quatre heures du matin pour Esserding. Il ne paraît pas que cela aille bien du tout.

On assure que Charles a dit qu'il fallait qu'il attaquât deux fois cette armée, quoique jusqu'ici ses efforts aient été malheureux. Les Français ont trois fois plus de cavalerie que nous. Le désordre a été si grand pendant la retraite, que nos gens ont brûlé plus de mille chariots et jeté dans l'eau des voitures chargées de poudre et de boulets, afin de n'être point retardés dans leur marche. On dit même que l'Empereur allait partir de Scharding; mais dans le moment, il reçut des nouvelles moins défavorables de son frère Charles. On veut savoir qu'après le passage du Danube, l'Archiduc a écrit à l'Empereur qu'il n'a plus qu'un coup désespéré à faire; mais que, s'il échoue, tout est perdu, et qu'il faut se préparer à tout.

Si vous ne croyez pas vos effets en sûreté où vous êtes, faites les moi passer; mes amitiés.

J. BRAUNSTIEGEL.

En relisant ma lettre, je trouve bien de la confusion; pardonnez-moi ce désordre de style qui tient à celui de nos têtes.

A M. Jacob Philippe, à Salzbourg.

Cher Philippe,

Donne-moi bientôt quelques nouvelles: comment les choses vont-elles dans vos contrées? hier tout était en alarmes; on s'attendait à voir arriver les Français chez nous. On les croyait déjà à Paybach; on les avait même vus à Efferding, et on croyait les voir ici hier au soir ou ce matin de bonne heure. Aujourd'hui on sait que c'était un bruit faux; mais ce qui est bien certain, c'est que l'archiduc Charles s'est retiré sur la Bohême. On regarde ici comme certain que Chasteler sortira du Tyrol avec son corps et bon nombre de Tyroliens, pour tomber sur les derrières de l'armée française; faites-moi savoir quelque chose de positif à ce sujet.

Hier, S. E. Joseph, Palatin de Hongrie, est arrivé à Enns avec la nouvelle que l'insurrection hongroise est en marche, et que la première colonne est arrivée à Saint-Polten.

Du 28 avril.

LÉOPOLD SCHWAN.

Mille choses aimables à la mère.

Instructions secrètes de l'empereur François II, au comte de Aichloll, président de la régence de Salzbourg.

Attendu que l'incertitude des événements de la guerre demande que l'on prépare les mesures de précaution nécessaires qu'exigeraient les circonstances, il a plu à S. M. l'Empereur de faire connaître ses intentions motivées sur l'arrêté de son conseil du 26 du présent mois, dans le cas d'une irruption de troupes étrangères dans ses États héréditaires.

Dans le cas où l'ennemi s'avancerait vers la capitale, la ville de Pest sera le centre de toutes les affaires de la monarchie, et l'on dirigera sur ce point les caisses des provinces menacées et toutes les propriétés du trésor public.

Sa Majesté nomme, pour cette époque, un conseil dont il fera connaître les membres en temps opportun, et qui, résidant à Vienne, communiquera avec la Basse-Autriche, et en tant qu'il n'y trouvera pas d'obstacles, avec les autres provinces qui pourraient être occupées par l'ennemi, et dont toutes les personnes que cela concerne recevront les instructions nécessaires, suivant que les circonstances l'exigeront.

Sa Majesté fait connaître la détermination à M. le Conseiller de cour, en lui recommandant en même temps le plus profond secret sur cette communication, jusqu'au moment où l'ennemi occupera son district.

Signé, ALG. DE UGARTE.

Vienne, le 28 avril 1809.

CINQUIÈME BULLETIN.

Au camp impérial d'Enns, le 4 mai 1809.

Le 1er mai, le général Oudinot, après avoir fait onze cents prisonniers, a poussé au-delà de Ried, où il en a encore fait quatre cents, de sorte que dans cette jour-

née il a pris quinze cents hommes sans tirer un coup de fusil.

La ville de Braunau était une place forte d'assez d'importance, puisqu'elle rendait maître d'un pont sur la rivière qui forme la frontière de l'Autriche. Par un esprit de vertige digne de ce débile cabinet, il a détruit une forteresse située dans une position frontière où elle pouvait lui être d'une grande utilité, pour en construire une à Comorn, au milieu de la Hongrie. La postérité aura peine à croire à cet excès d'inconséquence et de folie.

L'Empereur est arrivé à Ried, le 2 mai, à une heure du matin, et à Lambach le même jour, à une heure après midi.

On a trouvé à Ried une manutention de huit fours organisés, et des magasins contenant vingt mille quintaux de farine.

Le pont de Lambach sur la Traun avait été coupé par l'ennemi; il a été rétabli dans la journée.

Le même jour, le duc d'Istrie, commandant la cavalerie, et le duc de Montebello, avec le corps du général Oudinot, sont entrés à Vels. On a trouvé dans cette ville une manutention, douze ou quinze mille quintaux de farine, et des magasins de vins et d'eau-de-vie.

Le duc de Dantzig, arrivé le 30 à Salzbourg, a fait marcher sur-le-champ une brigade sur Kufstein et une autre sur Rastadt, dans la direction des chemins d'Italie. Son avant-garde poursuivant le général Jellachich, l'a forcé dans la position de Colling.

Le 1er mai, le quartier-général du maréchal duc de Rivoli était à Sharding. L'adjudant-commandant Trinqualye, commandant l'avant-garde de la division Saint-Cyr, a rencontré à Riedau, sur la route de Neumarck, l'avant-garde de l'ennemi; les chevau-légers wurtembergeois, les dragons badois et trois compagnies de voltigeurs du 4e régiment de ligne français, aussitôt qu'ils aperçurent l'ennemi, l'attaquèrent et le poursuivirent jusqu'à Neumarck. Ils lui ont tué cinquante hommes et fait cinq cents prisonniers.

Les dragons badois ont bravement chargé un demi-bataillon du régiment de Jordis, et lui ont fait mettre bas les armes; le lieutenant-colonel d'Emmerade, qui les commandait, a eu son cheval percé de coups de baïonnettes. Le major Sainte-Croix a pris de sa propre main un drapeau à l'ennemi. Notre perte est de trois hommes tués et de cinquante blessés.

Le duc de Rivoli continua sa marche le 2, et arriva le 3 à Lintz. L'archiduc Louis et le général Hiller, avec les débris de leurs corps renforcés d'une réserve de grenadiers et de tout ce qu'avait pu leur fournir le pays, étaient en avant de la Traun avec trente-cinq mille hommes; mais menacés d'être tournés par le duc de Montebello, ils se portèrent sur Ebersberg pour y passer la rivière.

Le 3, le duc d'Istrie et le général Oudinot se dirigèrent sur Ebersberg, et firent leur jonction avec le duc de Rivoli. Ils rencontrèrent en avant d'Ebersberg, l'arrière-garde des Autrichiens. Les intrépides bataillons des tirailleurs du Pô et des tirailleurs corses poursuivirent l'ennemi qui passait le pont, culbutèrent dans la rivière les canons, les chariots, huit à neuf cents hommes, et prirent dans la ville trois ou quatre mille hommes que l'ennemi y avait laissés pour sa défense. Le général Claparède, dont ces bataillons faisaient l'avant-garde, les suivait; il déboucha à Ebersberg, et trouva trente mille Autrichiens occupant une superbe position. Le maréchal duc d'Istrie passait le pont avec sa cavalerie, pour soutenir la division, et le duc de Rivoli ordonnait d'appuyer son avant-garde par le corps d'armée. Ces restes des corps du prince Louis et du général Hiller étaient perdus sans ressource. Dans cet extrême danger, l'ennemi mit le feu à la ville, qui est construite en bois. Le feu s'étendit en un instant partout; le pont fut bientôt encombré, et l'incendie gagna même jusqu'aux premières travées qu'on fut obligé de couper pour le conserver. Cavalerie, infanterie, rien ne put déboucher, et la division Claparède seule, et n'ayant que quatre pièces de canon, lutta pendant trois heures contre trente mille ennemis. Cette action d'Ebersberg est un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse conserver le souvenir.

L'ennemi voyant que la division Claparède était sans communication, avança trois fois sur elle, et fut toujours arrêté et reçu par les baïonnettes. Enfin, après un travail de trois heures, on parvint à détourner les flammes et à ouvrir un passage. Le général de division Legrand, avec le 26e d'infanterie légère et le 18e de ligne, se porta sur le château que l'ennemi avait fait occuper par huit cents hommes. Les sapeurs enfoncèrent les portes, et l'incendie ayant gagné le château, tout ce qu'il renfermait y périt. Le général Legrand marcha ensuite au secours de la division Claparède. Le général Durosnel, qui venait par la rive droite avec un millier de chevaux, se joignit à lui, et l'ennemi fut obligé de se mettre en retraite en toute hâte. Au premier bruit de ces événements, l'Empereur avait marché lui-même, par la rive droite, avec les divisions Nansouty et Molitor.

L'ennemi, qui se retirait avec la plus grande rapidité, arriva la nuit à Enns, brûla le pont, et continua sa fuite sur la route de Vienne. Sa perte consiste en

douze mille hommes, dont sept mille cinq cents prisonniers, quatre pièces de canon et deux drapeaux.

La division Claparède, qui fait partie des grenadiers d'Oudinot, s'est couverte de gloire; elle a eu trois cents hommes tués et six cents blessés. L'impétuosité des bataillons des tirailleurs du Pô et des tirailleurs corses, a fixé l'attention de toute l'armée. Le pont, la ville et la position d'Ebersberg seront des monuments durables de leur courage. Le voyageur s'arrêtera et dira : C'est ici, c'est de ces superbes positions, de ce pont d'une si longue étendue, de ce château si fort par sa situation, qu'une armée de trente-cinq mille Autrichiens a été chassée par sept mille Français.

Le général de brigade Cohorn, officier d'une singulière intrépidité, a eu un cheval tué sous lui.

Les colonels en second Cardeneau et Lendy ont été tués.

Une compagnie du bataillon corse poursuivant l'ennemi dans les bois, a fait à elle seule sept cents prisonniers.

Pendant l'affaire d'Ebersberg, le duc de Montebello arrivait à Steyer, où il a fait rétablir le pont que l'ennemi avait coupé.

L'Empereur couche aujourd'hui à Enns dans le château du prince d'Awersperg; la journée de demain sera employée à rétablir le pont.

Une dépêche télégraphique donne les nouvelles suivantes de la continuation des succès de l'armée d'Italie :

Le 8, elle a passé la Piavo, en présence de l'ennemi ; elle lui a pris seize pièces de canon, et lui a fait prisonniers plus de cinq mille hommes, parmi lesquels se trouvent un général d'artillerie, un de cavalerie, et un grand nombre d'officiers.

Plusieurs généraux autrichiens sont restés sur le champ de bataille.

S. A. I. le prince vice-roi est à la poursuite de l'ennemi, qui est en pleine déroute.

SIXIÈME BULLETIN.

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

Le maréchal prince de Ponte-Corvo, qui commande le neuvième corps, composé en grande partie de l'armée saxonne, et qui a longé toute la Bohême, portant partout l'inquiétude, a fait marcher le général saxon Cutschmitt sur Égra. Ce général a été bien reçu par les habitants, auxquels il a ordonné de faire désarmer la *landwehr*. Le 6, le quartier-général du prince de Ponte-Corvo était à Retz, entre la Bohême et Ratisbonne.

Le nommé Schill, espèce de brigand qui s'est couvert de crimes dans la dernière campagne de Prusse, et qui avait obtenu le grade de colonel, a déserté de Berlin avec tout son régiment, et s'est porté sur Vittemberg, frontière de la Saxe. Il a cerné cette ville. Le général Lestocq l'a fait mettre à l'ordre comme déserteur. Ce ridicule mouvement était concerté avec le parti qui voulait mettre tout à feu et à sang en Allemagne.

Sa Majesté a ordonné la formation d'un corps d'observation de l'Elbe, qui sera commandé par le maréchal duc de Walmy et composé de soixante mille hommes. L'avant-garde est déjà en mouvement pour se porter d'abord sur Hanau.

Le maréchal duc de Montebello a passé l'Enns à Steyer le 4, et est arrivé le 5 à Amstetten, où il a rencontré l'avant-garde ennemie. Le général de brigade Colbert a fait faire, par le 20e régiment de chasseurs à cheval, une charge sur un régiment de hulans, dont cinq cents ont été pris. Le jeune Lauriston, âgé de dix-huit ans, et sorti depuis six mois des pages, a arrêté le commandant des hulans, et après un combat singulier, l'a terrassé et l'a fait prisonnier. Sa Majesté lui a accordé la décoration de la Légion-d'Honneur.

Le 6, le duc de Montebello est arrivé à Molck, le maréchal duc de Rivoli à Amstetten, et le maréchal duc d'Auerstaedt à Lintz.

Les débris des corps de l'archiduc Louis et du général Hiller ont quitté Saint-Polten le 7; les deux tiers ont passé le Danube à Crems : on les a poursuivis jusqu'à Mantern, où l'on a trouvé le pont coupé; l'autre tiers a pris la direction de Vienne.

Le 8, le quartier-général de l'Empereur était à Saint-Polten.

Le quartier-général du duc de Montebello est aujourd'hui à Sighartskirchen.

Le maréchal duc de Dantzig marche de Salzbourg sur Inspruck, pour prendre à revers les détachements que l'ennemi a encore dans le Tyrol, et qui inquiètent les frontières de la Bavière.

On a trouvé dans les caves de l'abbaye de Molck plusieurs millions de bouteilles de vin, qui sont très utiles à l'armée. Ce n'est qu'après avoir passé Molck qu'on entre dans les pays de vignobles.

Il résulte des états qui ont été dressés, que sur la ligne de l'armée, depuis le passage de l'Inn, on a trouvé, dans les différentes manutentions de l'ennemi, quarante mille quintaux de farine, quatre cent mille rations de biscuit et plusieurs centaines de milliers de rations de pain. L'Autriche avait formé ces magasins pour marcher en avant; ils nous ont beaucoup servi.

SEPTIÈME BULLETIN.

Vienne, le 13 mai 1809.

Le 10, à neuf heures du matin, l'Empereur a paru aux portes de Vienne avec le corps du maréchal duc de Montebello; c'était à la même heure, le même jour et un mois juste après que l'armée autrichienne avait passé l'Inn, et que l'empereur François II s'était rendu coupable d'un parjure, signal de sa ruine.

Le 5 mai, l'archiduc Maximilien, frère de l'impératrice, jeune prince âgé de vingt-six ans, présomptueux, sans expérience, d'un caractère ardent, avait pris le commandement de Vienne, et fait les proclamations ci-jointes.

Le bruit était général dans le pays que tous les retranchements qui environnent la capitale étaient armés, qu'on avait construit des redoutes, qu'on travaillait à des camps retranchés, et que la ville était résolue à se défendre. L'Empereur avait peine à croire qu'une capitale si généreusement traitée par l'armée française en 1805, et que des habitants dont le bon esprit et la sagesse sont reconnus, eussent été fanatisés au point de se déterminer à une aussi folle entreprise. Il éprouva donc une douce satisfaction, lorsqu'en approchant des immenses faubourgs de Vienne, il vit une population nombreuse, des femmes, des enfants, des vieillards, se précipiter au-devant de l'armée française, et accueillir nos soldats comme des amis.

Le général Conroux traversa les faubourgs, et le général Tharreau se rendit sur l'esplanade, qui les sépare de la cité. Au moment où il débouchait, il fut reçu par une fusillade et par des coups de canon, et légèrement blessé.

Sur trois cent mille hommes qui composent la population de la ville de Vienne, la cité proprement dite qui a une enceinte avec des bastions et une contrescarpe, contient à peine quatre-vingt mille habitants et treize cents maisons. Les huit quartiers de la ville qui ont conservé le nom de faubourgs, et qui sont séparés de la cité par une vaste esplanade, et converts du côté de la campagne par des retranchements, renferment plus de cinq mille maisons, et sont habités par plus de deux cent vingt mille âmes qui tirent leur subsistance de la cité, où sont les marchés et les magasins.

L'archiduc Maximilien avait fait ouvrir des registres pour recueillir les noms des habitants qui voudraient se défendre. Trente individus seulement se firent inscrire, tous les autres refusèrent avec indignation; déjoué dans ses espérances par le bon sens des Viennois, il fit venir dix bataillons de landwehr et dix bataillons de troupes de ligne, composant une force de quinze à seize mille hommes, et se renferma dans la place.

Le duc de Montebello lui envoya un aide-de-camp porteur d'une sommation; mais des bouchers et quelques centaines de gens sans aveu qui étaient les satellites de l'archiduc Maximilien, s'élancèrent sur le parlementaire, et l'un d'eux le blessa. L'archiduc ordonna que le misérable qui avait commis une action aussi infâme, fût promené en triomphe dans toute la ville, monté sur le cheval de l'officier français, et environné par la landwehr.

Après cette violation inouïe du droit des gens, on vit l'affreux spectacle d'une partie d'une ville qui tirait contre l'autre, et d'une cité dont les armes étaient dirigées contre ses propres concitoyens.

Le général Andréossi, nommé gouverneur de la ville, organisa dans chaque faubourg des municipalités, un comité central des subsistances et une garde nationale, composée des négociants, des fabricants et de tous les bons citoyens, armés pour contenir les propriétaires et les mauvais sujets.

Le général gouverneur fit venir à Schœnbrünn une députation des huit faubourgs; l'Empereur la chargea de se rendre dans la cité, pour porter une lettre écrite par le prince de Neuchâtel, major-général, à l'archiduc Maximilien. Il recommanda aux députés de représenter à l'archiduc que, s'il continuait à faire tirer sur les faubourgs, et si un seul des habitants y perdait la vie par ses armes, cet acte de frénésie, cet attentat envers les peuples, briseraient à jamais les liens qui attachent les sujets à leurs souverains.

La députation entra dans la cité le 11, à dix heures du matin, et l'on ne s'aperçut de son arrivée que par le redoublement du feu des remparts. Quinze habitants des faubourgs ont péri, et deux Français seulement ont été tués.

La patience de l'Empereur se lassa : il se porta, avec le duc de Rivoli, sur le bras du Danube qui sépare la promenade du *Prater* des faubourgs, et ordonna que deux compagnies de voltigeurs occupassent un petit pavillon sur la rive gauche, pour protéger la construction d'un pont. Le bataillon de grenadiers qui défendait le passage fut chassé par les voltigeurs et par la mitraille de quinze pièces d'artillerie. A huit heures du soir, ce pavillon était occupé et les matériaux du pont réunis. Le capitaine Portalès, aide-de-camp du prince de Neuchâtel, et le sieur Susaldi, aide-de-camp du général Boudet, s'étaient jetés des premiers à la nage pour aller chercher les bateaux qui étaient sur la rive opposée.

A neuf heures du soir, une batterie de vingt obusiers, construite par les généraux Bertrand et Navalet, à cent toises de la place, commença le bombardement; dix-huit cents obus furent lancés en moins de quatre heures, et bientôt toute la ville parut en flammes. Il faut avoir vu Vienne, ses maisons à huit, à neuf étages, ses rues resserrées, cette population si nombreuse dans une aussi étroite enceinte, pour se faire une idée du désordre, de la rumeur et des désastres que devait occasionner une telle opération.

L'archiduc Maximilien avait fait marcher, à une heure du matin, deux bataillons en colonne serrée, pour tâcher de reprendre le pavillon qui protégeait la construction du pont. Les deux compagnies de voltigeurs qui occupaient ce pavillon qu'elles avaient crénelé, reçurent l'ennemi à bout portant; leur feu et celui des quinze pièces d'artillerie qui étaient sur la rive droite, couchèrent par terre une partie de la colonne; le reste se sauva dans le plus grand désordre.

L'Archiduc perdit la tête au milieu du bombardement, et au moment surtout où il apprit que nous avions passé un bras du Danube, et que nous marchions pour lui couper la retraite. Aussi faible, aussi pusillanime qu'il avait été arrogant et inconsidéré, il s'enfuit le premier et repassa ces ponts. Le respectable général O'Reilly n'apprit que par la fuite de l'Archiduc qu'il se trouvait investi du commandement.

Le 12, à la pointe du jour, ce général fit prévenir les avant-postes qu'on allait cesser le feu, et qu'une députation allait être envoyée à l'Empereur.

Cette députation fut présentée à Sa Majesté dans le parc de Schœnbrünn. Elle était composée de

MM.

Le comte Dietlichstein, maréchal provisoire des États,
Le prélat de Klosternenbourg,
Le prélat des Écossais,
Le comte Pergen,
Le comte Veterani,
Le baron de Bartenstein,
M. de Mayenberg,
Le baron de Hafeu, référendaire de la Basse-Autriche,
tous membres des États;
L'archevêque de Vienne,
Le baron de Lederer, capitaine de la ville,
M. Wohlleben, bourgmestre,
M. Meher, vice-bourgmestre,
Egger, conseiller du magistrat,
Pinck, *idem*,
Heisn, *idem*.

Sa Majesté assura les députés de sa protection; elle exprima la peine que lui avait fait éprouver la conduite inhumaine de leur gouvernement, qui n'avait pas craint de livrer sa capitale à tous les malheurs de la guerre, qui portant lui-même atteinte à ses droits, au lieu d'être le roi et le père de ses sujets, s'en était montré l'ennemi et en avait été le tyran. Sa Majesté fit connaître que Vienne serait traitée avec les mêmes ménagements et les mêmes égards dont on avait usé en 1805. La députation répondit à cette assurance par les témoignages de la plus vive reconnaissance.

A neuf heures du matin, le duc de Riveli, avec la division Saint-Cyr et Boudet, s'est emparé de Léopolstadt.

Pendant ce temps, le lieutenant-général O'Reilly envoyait le lieutenant-général de Vaux et M. Belloute, colonel, pour traiter de la capitulation de la place. La capitulation ci-jointe a été signée dans la soirée, et le 13, à six heures du matin, les grenadiers du corps d'Oudinot ont pris possession de la ville.

Ordre du jour.

Au quartier impérial de Schœnbrünn, le 13 mai 1809.

« Soldats,

» Un mois après que l'ennemi a passé » l'Inn, au même jour, à la même heure, » nous sommes entrés dans Vienne.

» Ses landwehrs, ses levées en masse, » ses remparts créés par la rage impuis» sante des princes de la maison de Lor» raine, n'ont point soutenu vos regards. » Les princes de cette maison ont aban» donné leur capitale, non comme des sol» dats d'honneur qui cèdent aux circons» tances et aux revers de la guerre, mais » comme des parjures que poursuivent » leurs propres remords. En fuyant de » Vienne, leurs adieux à ses habitants ont » été le meurtre et l'incendie; comme Mé» dée, ils ont, de leur propre main, égorgé » leurs enfants.

» Soldats, le peuple de Vienne, selon » l'expression de la députation de ses fau» bourgs, délaissé, abandonné, veuf, sera » l'objet de vos égards. J'en prends les » bons habitants sous ma spéciale protec» tion; quant aux hommes turbulents et » méchants, j'en ferai une justice exem» plaire.

» Soldats, soyons bons pour les pauvres » paysans et pour ce bon peuple qui a » tant de droits à notre estime: ne con» servons aucun orgueil de nos succès;

» voyons-y une preuve de cette justice » divine qui punit l'ingrat et le parjure.

» *Signé*, NAPOLÉON. »

Par l'Empereur,

Le prince de Neuchâtel, major-général,

ALEXANDRE.

Capitulation pour la remise de Vienne à l'armée de S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin.

Passée entre M. le général de division Andréossi, inspecteur-général du corps impérial de l'artillerie, grand officier de la Légion-d'Honneur, commandant de la Couronne de fer, stipulant pour S. M. l'Empereur et Roi;

Et le baron de Vaux, lieutenant-général, et le colonel Belouite, au nom du lieutenant-général comte O'Reilly, stipulant pour la place et la garnison de Vienne.

Art. 1er. La garnison sortira avec les honneurs de la guerre, emmenant avec elle ses canons de bataille, ses armes, ses caisses militaires, ses équipages, chevaux et propriétés. Il en sera de même pour les corps et branches qui appartiennent à l'armée. Ces troupes seront conduites, par le chemin le plus court, à l'armée autrichienne, et recevront (gratis), sur leur route, leurs subsistances en vivres et fourrages, ainsi que les voitures de réquisition qui leur seraient nécessaires.

Refusé.

(La garnison sortira avec les honneurs de la guerre, et après avoir défilé, elle posera les armes sur les glacis et sera prisonnière de guerre. Les officiers conserveront toutes leurs propriétés et les soldats leurs sacs).

II. A dater du moment de la signature de la capitulation, il sera accordé à ces troupes trois fois vingt-quatre heures pour sortir de la place.

Refusé.

(La porte de Carinthie sera remise, demain 13, à six heures du matin, aux troupes de S. M. l'Empereur et Roi. La garnison sortira à neuf heures).

III. Tous les malades et blessés, ainsi que les officiers de santé qu'il sera nécessaire de laisser près d'eux, sont recommandés à la magnanimité de S. M. l'Empereur des Français.

Accordé.

IV. Tout individu, et particulièrement tout officier compris dans cette capitulation, qui, par des raisons légitimes, ne pourra sortir de la place en même temps que la garnison, obtiendra un délai, et la liberté, à l'expiration de ce délai, de rejoindre son corps.

Accordé.

V. Les habitants de toute classe seront maintenus dans leurs propriétés, privilèges, droits, libertés, franchises et exercices de leurs métiers, et ne pourront être recherchés en rien par rapport aux opinions qu'ils ont manifestées avant la présente capitulation.

Accordé.

VI. Le libre exercice des cultes sera maintenu.

Accordé.

VII. Les femmes et les enfants de tous les individus composant la garnison, auront la liberté de rester dans la place, et d'y conserver leurs propriétés et celles qui pourraient leur avoir été laissées par leurs maris.

Ces femmes, quand elles seront rappelées par leurs maris, pourront sans difficulté les rejoindre, et emporter avec elles les susdites propriétés.

Accordé.

VIII. Les pensions militaires continueront d'être payées à tous les individus qui en jouissent, soit militaires pensionnés, invalides, employés à une administration militaire, ainsi qu'aux femmes de militaires. Tous ces individus auront la faculté de rester dans la place, ou de changer de pays à leur gré.

Accordé.

IX. Les droits des employés aux administrations militaires par rapport à leurs propriétés, séjour, départ, seront les mêmes que ceux de la garnison.

Accordé.

X. Les individus de la bourgeoisie armée jouiront des droits déjà mentionnés en l'article V de la présente capitulation.

Accordé.

XI. Les académies militaires, les maisons d'éducation militaires pour les enfants des deux sexes, les fondations générales et particulières faites en faveur de ces établissements, seront conservées dans leur forme actuelle, et mises sous la protection de l'empereur Napoléon.

Accordé.

XII. Les caisses, magasins et propriétés du magistrat de la ville de Vienne, celles du corps des États de la Basse-Autriche, ainsi que les fondations pieuses, seront conservées dans leur intégrité.

Ceci n'est point militaire.

XIII. Il sera nommé des commissaires respectifs pour l'échange et l'exécution des articles ci-dessus de la présente capitulation. Ces commissaires régleront les droits de la garnison, conformément aux articles précédents.

Accordé.

XIV. On pourra, immédiatement après la signature de cette capitulation, l'envoyer par un officier à S. M. l'empereur d'Au-

triche, et, par un autre officier, à S. A. I. l'archiduc Charles, généralissime.

Accordé.

(Avec la faculté à M. le lieutenant-général comte O'Reilly de se rendre lui-même auprès de son souverain).

XV. S'il survient quelque difficulté sur les termes exprimant les conditions de la présente capitulation, l'interprétation sera faite en faveur de la garnison et des habitants de la ville de Vienne.

Accordé.

XVI. Après la signature de la présente capitulation et l'échange des otages, la demi-lune de la porte de Carinthie sera livrée aux troupes de S. M. l'empereur des Français, et les troupes françaises ne pourront entrer dans la place qu'après que les troupes autrichiennes l'auront évacuée.

Refusé.

(Renvoyé à l'art. II.)

Fait double ; Maria-Hilf (dans les lignes de Vienne), le 12 mai 1809.

Signé, ANDRÉOSSI, DE VAUX et BELOUTTE.

HUITIÈME BULLETIN.

Vienne, le 16 mai 1809.

Les habitants de Vienne se louent de l'archiduc Reinier. Il était gouverneur de Vienne, et lorsqu'il eut connaissance des mesures révolutionnaires ordonnées par l'empereur François II, il refusa de conserver le gouvernement. L'archiduc Maximilien fut envoyé à sa place. Ce jeune prince, ayant toute l'inconséquence de son âge, déclara qu'il s'enterrerait sous les ruines de la capitale. Il fit appeler les hommes turbulents et sans aveu, qui sont toujours nombreux dans une grande ville, les arma de piques, et leur distribua toutes les armes qui étaient dans les arsenaux. En vain les habitants lui représentèrent qu'une grande ville, parvenue à un si haut degré de splendeur, au prix de tant de travaux et de trésors, ne devait pas être exposée aux désastres que la guerre entraîne avec elle. Ces représentations exaltèrent sa colère, et sa fureur était portée à un tel point, qu'il ne répondait qu'en ordonnant de jeter sur les faubourgs des bombes et des obus, qui ne devraient tuer que des Viennois, les les Français trouvant un abri dans leurs tranchées, et leur sécurité dans l'habitude de la guerre.

Les Viennois éprouvaient des frayeurs mortelles, et la ville se croyait perdue, lorsque l'empereur Napoléon, pour épargner à la capitale les désastres d'une défense prolongée, en la rendant promptement inutile, fit passer le bras du Danube et occuper le Prater.

A huit heures, un officier vint annoncer à l'Archiduc qu'un pont se construisait, qu'un grand nombre de Français avait passé la rivière à la nage, et qu'ils étaient déjà sur l'autre rive. Cette nouvelle fit pâlir ce prince furibond, et porta la crainte dans ses esprits. Il traversa le Prater en toute hâte; il renvoya au-delà des ponts chaque bataillon qu'il rencontrait, et il se sauva sans faire aucune disposition, et sans donner à personne le commandement qu'il abandonnait; c'était cependant le même homme qui, une heure auparavant, protestait de s'ensevelir sous les ruines de la capitale.

La catastrophe de la maison de Lorraine était prévue par les hommes sensés des opinions les plus opposées. Manfredini avait demandé une audience à l'Empereur pour lui représenter que cette guerre pèserait longtemps sur sa conscience, qu'elle entraînerait la ruine de sa maison, et que bientôt les Français seraient dans Vienne. Bah! bah! répondit l'Empereur, ils sont tous en Espagne.

Thugut, profitant de l'ancienne confiance que l'Empereur avait mise en lui, s'est aussi permis des représentations réitérées.

Le prince de Ligne disait hautement : « Je croyais être assez vieux pour ne pas survivre à la monarchie autrichienne. » Et lorsque le vieux comte Wallis vit l'Empereur partir pour l'armée : « C'est Darius, dit-il, qui court au-devant d'Alexandre ; il aura le même sort. »

Le comte Louis de Cobenzel, principal auteur de la guerre de 1805, étant à son lit de mort, et vingt-quatre heures avant de fermer les yeux, adressa à l'Empereur une lettre fort pathétique. « Votre Majesté, écrivait-il, doit se trouver heureuse de l'état où l'a mise la paix de Presbourg; elle est au second rang parmi les puissances de l'Europe; c'est celui de ses ancêtres. Qu'elle renonce à une guerre qui n'a point été provoquée, et qui entraînera la ruine de sa maison : Napoléon sera vainqueur, et il aura le droit d'être inflexible, » etc., etc. Cette dernière action de Cobenzel a jeté de l'intérêt sur ses derniers moments.

Le prince de Zinzendorf, ministre de l'intérieur, plusieurs hommes d'État, demeurés étrangers comme lui à la corruption et aux fatales illusions du moment, beaucoup d'autres personnages distingués et ce qu'il y avait de plus considérable dans la bourgeoisie, partageaient tous, exprimaient tous la même opinion.

Mais l'orgueil humilié de l'empereur François II, la haine de l'archiduc Charles

contre les Russes, le ressentiment qu'il éprouvait en voyant la Russie et la France intimement unies, l'or de l'Angleterre, qui avait corrompu le ministre Stadion, la légèreté et l'inconséquence d'une soixantaine de femmelettes, l'hypocrisie et les faux rapports de l'ambassadeur Metternich, les intrigues des Raznmowski, des Dalpozzo, des Schlegel, des Gentz et autres aventuriers que l'Angleterre entretient sur le continent pour y fomenter des dissensions, ont produit cette guerre insensée et sacrilége.

Avant que les Français eussent été vainqueurs sur le champ de bataille, on disait qu'ils n'étaient pas nombreux, qu'il n'y en avait plus en Allemagne, que les corps n'étaient composés que de conscrits, que la cavalerie était à pied, la garde impériale en révolte, les Parisiens en insurrection contre l'empereur Napoléon. Après nos victoires, on a dit que l'armée française était innombrable, qu'elle n'avait jamais été composée d'hommes plus aguerris et plus braves, que le dévouement des soldats à Napoléon triplait et quadruplait leurs moyens; que la cavalerie était superbe, nombreuse, redoutable; que l'artillerie, mieux attelée que celle d'aucune autre nation, marchait avec la rapidité de la foudre, etc., etc., etc.

Princes faibles! cabinet corrompu! hommes ignorants, légers, inconséquents! voilà cependant les piéges que l'Angleterre vous tend depuis quinze années, et vous y tombez toujours! mais enfin, la catastrophe que vous avez préparée s'est accomplie; la paix du continent est assurée pour jamais.

L'Empereur a passé hier la revue de la division de grosse cavalerie du général Nansouty. Il a donné des éloges à la tenue de cette belle division, qui, après une campagne aussi active, a présenté cinq mille chevaux en bataille. Sa Majesté a nommé aux places vacantes, a accordé le titre de baron, avec des dotations en terre, au plus brave officier, et la décoration de la Légion-d'Honneur, avec une pension de douze cents francs, au plus brave cuirassier de chaque régiment.

On a trouvé à Vienne cinq cents pièces de canon, beaucoup d'affûts, beaucoup de fusils, de poudre, de munitions confectionnées, et une grande quantité de boulets et de fer coulé.

Il n'y a eu que dix maisons brûlées pendant le bombardement. Les Viennois ont remarqué que ce malheur est tombé sur les partisans les plus ardents de la guerre: aussi disaient-ils que le général Andréossi dirigeait les batteries.

La nomination de ce général au gouvernement de Vienne a été agréable à tous les habitants: il avait laissé dans la capitale des souvenirs honorables, et il y jouit de l'estime universelle.

Quelques jours de repos ont fait beaucoup de bien à l'armée, et le temps est si beau que nous n'avons presque pas de malades. Le vin que l'on distribue aux troupes est abondant et de bonne qualité.

NEUVIÈME BULLETIN.

Vienne, le 19 mai 1809.

Pendant que l'armée prenait quelque repos dans Vienne, que ses corps se ralliaient, que l'Empereur passait des revues pour accorder des récompenses aux braves qui s'étaient distingués, et pour nommer aux emplois vacants, on préparait tout ce qui était nécessaire pour l'importante opération du passage du Danube.

Le prince Charles, après la bataille d'Eckmülh, jeté sur l'autre rive du Danube, n'eut d'autre refuge que les montagnes de la Bohême.

En suivant les débris de l'armée du prince Charles dans l'intérieur de la Bohême, l'Empereur lui aurait enlevé son artillerie et ses bagages; mais cet avantage ne valait pas l'inconvénient de promener son armée, pendant quinze jours, dans des pays pauvres, montagneux et dévastés.

L'Empereur n'adopta aucun plan qui pût retarder d'un jour son entrée à Vienne, se doutant bien que, dans l'état d'irritation qu'on avait excité, on songerait à défendre cette ville, qui a une excellente enceinte bastionnée, et à opposer quelque obstacle. D'un autre côté, son armée d'Italie attirait son attention, et l'idée que les Autrichiens occupaient ses belles provinces du Frioul et de la Piave, ne lui laissait point de repos.

Le maréchal duc d'Auerstaedt resta en position en avant de Ratisbonne pendant le temps que mit le prince Charles à déboucher en Bohême; et, immédiatement après, il se dirigea par Passau et Lintz, sur la rive gauche du Danube, gagnant quatre marches sur ce prince. Le corps du prince de Ponte-Corvo fut dirigé dans le même système. D'abord il fit un mouvement sur Egra, ce qui obligea le prince Charles à détacher le corps du général Bellegarde; mais par une contre-marche, il se porta brusquement sur Lintz, où il arriva avant le général Bellegarde, qui, ayant appris cette contre-marche, se dirigea aussi sur le Danube.

Ces manœuvres habiles, faites jour par jour, selon les circonstances, ont dégagé l'Italie, livré sans défense les barrières de l'Inn, de la Salza, de la Traun, et tous les magasins ennemis, soumis Vienne, désor-

ganisé les milices et la landwehr, terminé la défaite du corps de l'archiduc Louis et du général Hiller, et achevé de perdre la réputation du général ennemi. Celui-ci voyant la marche de l'Empereur, devait penser à se porter sur Lintz, passer le pont et s'y réunir aux corps de l'archiduc Louis et du général Hiller; mais l'armée française y était réunie plusieurs jours avant qu'il pût y arriver. Il aurait pu espérer de faire sa jonction à Krems; vains calculs! il était encore en retard de quatre jours, et le général Hiller, en repassant le Danube, fut obligé de brûler le beau pont de Krems. Il espérait enfin se réunir devant Vienne; il était encore en retard de plusieurs jours.

L'Empereur a fait jeter un pont sur le Danube, vis-à-vis le village d'Ebersdorf, à deux lieues au-dessous de Vienne. Le fleuve, divisé en cet endroit en plusieurs bras, a quatre cents toises de largeur. L'opération a commencé hier 13, à quatre heures après midi. La division Molitor a été jetée sur la rive gauche et a culbuté les faibles détachements qui voulaient lui disputer le terrain et couvrir le dernier bras du fleuve.

Les généraux Bertrand et Pernetti ont fait travailler aux deux ponts, l'un de plus de deux cent quarante, l'autre de plus de cent trente toises, communiquant entre eux par une île. On espère que les travaux seront finis demain.

Tous les renseignements qu'on a recueillis portent à penser que l'empereur d'Autriche est à Znaim.

Il n'y a encore aucune levée en Hongrie. Sans armes, sans selles, sans argent, et fort peu attachée à la maison d'Autriche, cette nation paraît avoir refusé toute espèce de secours.

Le général Lauriston, aide-de-camp de Sa Majesté, à la tête de la brigade d'infanterie badoise et de la brigade de cavalerie légère du général Colbert, s'est porté de Neustadt sur Brug et sur la Simeringberg, haute montagne qui sépare les eaux qui coulent dans la mer Noire et dans la Méditerranée. Dans ce passage difficile, il a fait quelques centaines de prisonniers.

Le général Dupellin a marché sur Mariazell, où il a désarmé un million de landwehrs et fait quelques centaines de prisonniers.

Le maréchal duc de Dantzig s'est porté sur Inspruck, où il a rencontré, le 14, à Vorgel, le général Chastellier, avec ses Tyroliens. Il l'a culbuté et lui a pris sept cents hommes et onze pièces d'artillerie.

Kufstein a été débloqué le 12. Le chambellan de Sa Majesté, Germain, qui s'était renfermé dans cette place, s'est bien montré.

Voici quelle est aujourd'hui la position de l'armée.

Les corps des maréchaux ducs de Rivoli et de Montebello, et le corps des grenadiers du général Oudinot, sont à Vienne, ainsi que la garde impériale. Le corps du maréchal duc d'Auerstaedt est réparti entre Saint-Polten et Vienne. Le maréchal prince de Porte-Corvo est à Lintz, avec les Saxons et les Würtembergeois; il a une réserve à Passau. Le maréchal duc de Dantzig est, avec les Bavarois, à Salzbourg et à Inspruck.

Le vice-roi, commandant en chef l'armée d'Italie, mande au ministre de la guerre que le 10 avril, l'archiduc Jean fit remettre aux avant-postes la lettre ci-jointe (n° I.) A peine était-elle parvenue, qu'on apprit que tous les avant-postes avaient été attaqués, et une douzaine d'hussards enlevés.

Le lendemain, l'archiduc publia la proclamation ci-jointe (n° II).

Il n'y avait dans le Frioul que les divisions Boursiers et Séras. Le vice-roi pensa qu'il devait se replier pour aller au-devant de ses différentes divisions. Il rencontra la division Grenier et la division italienne Sevaroli à Sacile, et il jugea convenable le 16 d'engager une affaire entre Pardenone et Sacile. La superbe cavalerie de l'armée d'Italie, beaucoup plus nombreuse que celle de l'ennemi, devait être arrivée, mais la crue des rivières et le débordement des torrents retardèrent sa marche, et les ordres du vice-roi n'arrivèrent pas assez à temps pour contremander le mouvement; les troupes étaient engagées et la cavalerie se trouvait encore à une marche en arrière.

On se battit toute la journée avec avantage; mais le soir, la cavalerie ennemie ayant fait un mouvement sur la Livenza, le vice-roi pensa qu'il avait pour objet de couper sa retraite, et il repassa la Livenza et la Piave. La perte de l'ennemi devait être considérable, et la nôtre n'aurait été qu'égale à la sienne, si le général Sahuc, commandant la veille l'avant-garde, ne s'était laissé surprendre les chevaux de ses hussards, dessellés et débridés, et n'avait laissé entourer de tous côtés le régiment d'infanterie qu'il avait avec lui. L'Empereur a ordonné que cette négligence serait l'objet d'un examen particulier. Un général d'avant-garde qui se couche dans un lit, au lieu de se coucher sur de la paille dans son bivouac, est coupable. Nous avons eu la douleur de perdre trois bataillons du 35ᵉ régiment, qui ont été presque entièrement faits prisonniers. L'armée se plaint des hussards du 6ᵉ et des chasseurs du 8ᵉ qui, amollis par les délices de l'Italie, ne savent plus faire le service des avant-postes.

Une division de dix mille hommes, par-

tie de Toscane, ne devait arriver que le 25 à Véronne; elle était composée d'excellentes troupes; le Vice-Roi jugea donc devoir prendre la position de Caldero et de l'Adige, en laissant des garnisons à Palma-Nuova, à Osopo et à Venise.

Cependant l'archiduc Jean, rappelé au secours de sa capitale, commença sa retraite le 30 avril.

Le Vice-Roi, dont l'armée était en bon état et parfaitement organisée, et qui, du haut de l'excellente position de Caldero, menaçait l'ennemi de l'œil, ne le vit pas plutôt en retraite, qu'il fondit sur lui. Le 30, dans une reconnaissance où le général Sorbier a été grièvement blessé, il lui avait tué beaucoup de monde, et fait six cents prisonniers.

Vicence, Trévise, Padoue ont été reprises en un instant, et la Brenta a été repassée avec la plus grande activité, en faisant éprouver à l'ennemi une perte de trois cents hommes tués et de onze cents prisonniers. L'ennemi, poursuivi plus promptement qu'il ne s'y attendait, et repoussé plus vite qu'il n'était venu, se mit en bataille au-delà de la Piave, ayant sa gauche aux montagnes et sa droite au chemin de Conegliano. Le Vice-Roi saisit rapidement le défaut de cette disposition, il forma une avant-garde de cinq mille voltigeurs, commandée par le général Dessaix, la fit soutenir par sa cavalerie, forte de dix mille hommes, passa la Piave le 8, et déborda l'ennemi entre le chemin de Conegliano et la mer. L'avant-garde fut appuyée par les corps des généraux Grenier et Macdonald, et l'armée fut mise dans le plus grand désordre. Seize pièces de canon attelées, trente caissons, le général Wolfski, commandant la cavalerie, tué, deux autres généraux morts de leurs blessures, le général Hager et le général commandant l'artillerie pris, un nombre considérable d'hommes tués, et quatre mille prisonniers sont les trophées de cette journée.

Le 9, le quartier-général était à Conegliano, et marchait à grands pas sur le Tagliamento.

Ce nuage qui obscurcit momentanément les affaires d'Italie, a donné à l'Empereur l'occasion de connaître les sentiments secrets des Italiens. L'ennemi, dans les lettres qu'on a interceptées, se plaint lui-même d'avoir trouvé tous les sujets du royaume d'Italie dévoués à Napoléon. Vicence, Trévise, Udine ont rivalisé dans les témoignages de leur affection : elles ont froidement accueilli l'ennemi, et n'ont pas montré un seul moment qu'elles ne fussent assurées d'en être bientôt délivrées. On dit que quelques mauvais sujets de Padoue ont seuls mérité d'être exclus de cet honorable témoignage.

Lorsqu'on sut à Milan la première nouvelle de la bataille d'Abensberg, et lorsque l'écuyer de Sa Majesté, Cavelli, y apporta celles des victoires d'Eckmühl et de Ratisbonne, l'allégresse des peuples fut telle, qu'il n'est pas possible de la décrire.

N° I.

A Monsieur le commandant des avant-postes français.

D'après une déclaration de S. M. l'empereur d'Autriche à l'empereur Napoléon, je préviens monsieur le commandant des avant-postes français, que j'ai l'ordre de me porter en avant avec toutes les troupes que je commande, et de traiter en ennemi toutes celles qui me feront résistance.

Du quartier-général de Malborgete, le 9 avril 1809.

Signé Jean, *archiduc d'Autriche.*

N° II.

Proclamation.

Italiens, écoutez la vérité et la raison; elles vous disent que vous êtes les esclaves de la France, que vous prodiguez pour elle votre or et votre sang..... Le royaume d'Italie n'est qu'un songe, un vain nom. La conscription, les charges, les oppressions de tout genre, la nullité de votre existence politique, voilà des faits. La raison vous dit encore que, dans un tel état d'abaissement, vous ne pouvez être ni respectés, ni tranquilles, ni Italiens. Voulez-vous l'être une fois? Unissez vos forces, vos bras et vos cœurs aux armes généreuses de l'empereur François. En ce moment il fait descendre une armée imposante en Italie : il l'envoie, non pour satisfaire une vaine soif de conquêtes, mais pour se défendre lui-même, et assurer l'indépendance de toutes les nations de l'Europe, menacées par une série d'opérations consécutives qui ne permettent pas de révoquer en doute un esclavage inévitable. Si Dieu protège les vertueux efforts de l'empereur François et ceux de ses puissants alliés, l'Italie redeviendra heureuse et respectée en Europe, le chef de la religion recouvrera sa liberté, ses états; et une constitution fondée sur la nature et sur la vraie politique, rendra le sol italien fortuné et inaccessible à toute force étrangère.

C'est François qui vous promet une si

heureuse, une si brillante existence. L'Europe sait que la parole de François est sacrée, immuable autant que pure; c'est le ciel qui a parlé par sa bouche. Éveillez-vous donc, Italiens! levez-vous; de quelque parti que vous ayez été ou que vous soyez, ne craignez rien, pourvu que vous soyez Italiens. Nous ne venons pas à vous pour rechercher, pour punir, mais pour vous secourir, pour vous délivrer. Voudriez-vous rester dans l'état abject où vous êtes? Ferez-vous moins que les Espagnols, que cette nation de héros, chez laquelle les faits ont répondu aux paroles? Aimez-vous moins qu'elle vos fils, votre sainte religion, l'honneur et le nom de votre nation? Abhorrez-vous moins qu'elle la honteuse servitude qu'on a voulu vous imposer avec des paroles engageantes et des dispositions si contraires à ces paroles? Italiens, la vérité, la raison vous disent qu'une occasion aussi favorable de secouer le joug étendu sur l'Italie ne se représentera plus jamais; elles vous disent que, si vous ne les écoutez pas, vous courrez le risque, quelle que soit l'armée victorieuse, de n'être autre chose qu'un peuple conquis, un peuple sans nom et sans droits; que si, au contraire, vous vous unissez fortement à vos libérateurs, que si vous êtes avec eux victorieux, l'Italie renaît, elle reprend sa place parmi les grandes nations du monde, et ce qu'elle fut déjà, elle peut redevenir la première.

Italiens, un meilleur sort est entre vos mains! dans ces mains qui portèrent le flambeau des lumières dans toutes les parties du monde, et rendirent à l'Europe, tombée dans la barbarie, les sciences, les arts et les mœurs.

Milanais, Toscans, Vénitiens, Piémontais, et vous, peuples de l'Italie entière, rappelez-vous bien le temps de votre ancienne existence: ces jours de paix et de prospérité peuvent revenir plus beaux que jamais, si votre conduite vous rend dignes de cet heureux changement.

Italiens, vous n'avez qu'à le vouloir, et vous serez Italiens! aussi glorieux que vos ancêtres, heureux et satisfaits autant que vous l'ayez jamais été à la plus belle époque de notre histoire.

Signé, JEAN, *archiduc d'Autriche.*

Contresigné PIERRE, *comte de Goess, intendant-général.*

DIXIÈME BULLETIN.

Ebersdorf, le 23 mai 1809.

Vis-à-vis Ebersdorf, le Danube est divisé en trois bras séparés par deux îles. De la rive droite à la première île, il y a deux cent quarante toises; cette île a à peu près mille toises de tour. De cette île à la grande île où est le principal courant, le canal est de cent vingt toises. La grande île, appelée *In-der-Lobau*, a sept mille toises de tour, et le canal qui la sépare du continent, a soixante-dix toises. Les premiers villages que l'on rencontre ensuite sont Gross-Aspern, Esling et Enzersdorf. Le passage d'une rivière comme le Danube, devant un ennemi connaissant parfaitement les localités, et ayant les habitants pour lui, est une des plus grandes opérations de guerre qu'il soit possible de concevoir.

Le pont de la rive droite à la première île, et celui de la première île à celle de In-der-Lobau ont été faits dans la journée du 19, et dès le 18, la division Molitor avait été jetée par des bateaux à rames dans la grande île.

Le 20, l'Empereur passa dans cette île, et fit établir un pont sur le dernier bras, entre Gross-Aspern et Esling. Ce bras n'ayant que soixante-dix toises; le pont n'exigea que quinze pontons, et fut jeté en trois heures par le colonel d'artillerie Aubry.

Le colonel Sainte-Croix, aide-de-camp du maréchal duc de Rivoli, passa le premier dans un bateau sur la rive gauche.

La division de cavalerie légère du général Lasalle, et les divisions Molitor et Boudet passèrent dans la nuit.

Le 21, l'Empereur, accompagné du prince de Neuchâtel et des maréchaux ducs de Rivoli et de Montebello, reconnut la position de la rive gauche, et établit son champ de bataille, la droite au village d'Esling et la gauche à celui de Gross-Aspern, qui furent sur-le-champ occupés.

Le 21, à quatre heures après midi, l'armée ennemie se montra et parut avoir le dessein de culbuter notre avant-garde et de la jeter dans le fleuve: vain projet! Le maréchal duc de Rivoli fut le premier attaqué à Gross-Aspern, par le corps du général Bellegarde. Il manœuvra avec les divisions Molitor et Legrand, et pendant toute la soirée, fit tourner à la confusion de l'ennemi toutes les attaques qui furent entreprises. Le duc de Montebello défendit le village d'Esling, et le maréchal duc d'Istrie, avec la cavalerie légère et la division de cuirassiers Espagne, couvrit la plaine et protégea Enzersdorf; l'affaire fut vive: l'ennemi déploya deux cents pièces de canon et à peu près quatre-vingt-dix mille hommes composés des débris de tous les corps de l'armée autrichienne.

La division de cuirassiers Espagne fit plusieurs belles charges, enfonça deux

carrés et s'empara de quatorze pièces de canon. Un boulet tua le général Espagne, combattant glorieusement à la tête des troupes, officier brave, distingué et recommandable sous tous les points de vue. Le général de brigade Foulers fut tué dans une charge.

Le général Nansouty, avec la seule brigade commandée par le général Saint-Germain, arriva sur le champ de bataille vers la fin du jour. Cette brigade se distingua par plusieurs belles charges. A huit heures du soir le combat cessa, et nous restâmes entièrement maîtres du champ de bataille.

Pendant la nuit, le corps du général Oudinot, la division Saint-Hilaire, deux brigades de cavalerie légère et le train d'artillerie, passèrent les trois ponts.

Le 22, à quatre heures du matin, le duc de Rivoli fut le premier engagé. L'ennemi fit successivement plusieurs attaques pour reprendre le village. Enfin, ennuyé de rester sur la défensive, le duc de Rivoli attaqua à son tour et culbuta l'ennemi. Le général de division Legrand s'est fait remarquer par ce sang-froid et cette intrépidité qui le distinguent.

Le général de division Bondet, placé au village d'Esling, était chargé de défendre ce poste important.

Voyant que l'ennemi occupait un grand espace, de la droite à la gauche, on conçut le projet de le percer par le centre. Le duc de Montebello se mit à la tête de l'attaque, ayant le général Oudinot à la gauche, la division Saint-Hilaire au centre, et la division Boudet à la droite. Le centre de l'armée ennemie ne soutint pas les regards de nos troupes. Dans un moment tout fut culbuté. Le duc d'Istrie fit faire plusieurs belles charges, qui toutes eurent du succès. Trois colonnes d'infanterie ennemie furent chargées par les cuirassiers et sabrées. C'en était fait de l'armée autrichienne, lorsqu'à sept heures du matin, un aide-de-camp vint annoncer à l'Empereur que la crue subite du Danube ayant mis à flot un grand nombre de gros arbres et de radeaux, coupés et jetés sur les rives, dans les événements qui ont eu lieu lors de la prise de Vienne, les ponts qui communiquaient de la rive droite à la petite île, et de celle-ci à l'île de In-der-Lobau venaient d'être rompus. Cette crue périodique, qui n'a ordinairement lieu qu'à la mi-juin, par la fonte des neiges, a été accélérée par la chaleur prématurée qui se fait sentir depuis quelques jours. Tous les parcs de réserve qui défilaient, se trouvèrent retenus sur la rive droite par la rupture des ponts, ainsi qu'une partie de notre grosse cavalerie et le corps entier du maréchal duc d'Auerstaedt. Ce terrible contre-temps décida l'Empereur à arrêter le mouvement en avant. Il ordonna au duc de Montebello de garder le champ de bataille qui avait été reconnu et de prendre position, la gauche appuyée à un rideau qui couvrait le duc de Rivoli, et la droite à Esling.

Les cartouches à canon et d'infanterie, que portait notre parc de réserve, ne pouvaient plus passer. L'ennemi était dans la plus épouvantable déroute, lorsqu'il apprit que nos ponts étaient rompus. Le ralentissement de notre feu et le mouvement concentré que faisait notre armée, ne lui laissaient aucun doute sur cet événement imprévu. Tous ses canons et ses équipages d'artillerie, qui étaient en retraite, se représentèrent sur la ligne, et depuis neuf heures du matin jusqu'à sept heures du soir, il fit des efforts inouïs, secondés par le feu de deux cents pièces de canon, pour culbuter l'armée française. Ces efforts tournèrent à sa honte : il attaqua trois fois les villages d'Esling et de Gross-Aspern, et trois fois il les remplit de ses morts. Les fusiliers de la garde, commandés par le général Mouton, se couvrirent de gloire, et culbutèrent la réserve, composée de tous les grenadiers de l'armée autrichienne, les seules troupes fraîches qui restassent à l'ennemi. Le général Gros fit passer au fil de l'épée sept cents Hongrois qui s'étaient déjà logés dans le cimetière du village d'Esling. Les tirailleurs, sous les ordres du général Curial, firent leurs premières armes dans cette journée, et montrèrent de la vigueur. Le général Dorsenne, colonel commandant la vieille garde, la plaça en troisième ligne, formant un mur d'airain, seul capable d'arrêter tous les efforts de l'armée autrichienne. L'ennemi tira quarante mille coups de canon, tandis que, privés de nos parcs de réserve, nous étions dans la nécessité de ménager nos munitions pour quelques circonstances imprévues.

Le soir, l'ennemi reprit les anciennes positions qu'il avait quittées pour l'attaque, et nous restâmes maîtres du champ de bataille. Sa perte est immense. Les militaires dont le coup-d'œil est le plus exercé, ont évalué à plus de douze mille les morts qu'il a laissés sur le champ de bataille.

Selon le rapport des prisonniers, il y a eu vingt-trois généraux et soixante officiers supérieurs tués ou blessés. Le feld-maréchal-lieutenant Weber, quinze cents hommes et quatre drapeaux, sont restés en notre pouvoir.

La perte de notre côté a été considérable : nous avons eu onze cents tués et trois mille blessés. Le duc de Montebello a eu la cuisse emportée par un boulet, le 22, sur les six heures du soir. L'amputation a été faite, et sa vie est hors de danger. Au pre-

mier moment on le crut mort : transporté sur un brancard auprès de l'Empereur, ses adieux furent touchants. Au milieu des sollicitudes de cette journée, l'Empereur se livra à la tendre amitié qu'il porte depuis tant d'années à ce brave compagnon d'armes. Quelques larmes coulèrent de ses yeux, et se tournant vers ceux qui l'environnaient : « Il fallait, dit-il, que dans cette journée mon cœur fût frappé par un coup aussi sensible, pour que je pusse m'abandonner à d'autres soins qu'à ceux de mon armée. » Le duc de Montebello avait perdu connaissance : la présence de l'Empereur le fit revenir ; il se jeta à son cou en lui disant : « Dans une heure vous aurez perdu celui qui meurt avec la gloire et la conviction d'avoir été et d'être votre meilleur ami. »

Le général de division Saint-Hilaire a été blessé : c'est un des généraux les plus distingués de la France.

Le général Durosnel, aide-de-camp de l'Empereur, a été enlevé par un boulet en portant un ordre.

Le soldat a montré un sang-froid et une intrépidité qui n'appartiennent qu'à des Français.

Les eaux du Danube croissant toujours, les ponts n'ont pu être rétablis pendant la nuit. L'Empereur a fait repasser, le 23, à l'armée, le petit bras de la rive gauche, et a fait prendre position dans l'île d'In-der-Lobau, en gardant les têtes de pont.

On travaille à rétablir les ponts : l'on n'entreprendra rien qu'ils ne soient à l'abri des accidents des eaux et même de tout ce que l'on pourrait tenter contre eux : l'élévation du fleuve et la rapidité du courant obligent à des travaux considérables et à de grandes précautions.

Lorsque, le 23 au matin, on fit connaître à l'armée que l'Empereur avait ordonné qu'elle repassât dans la grande île, l'étonnement de ces braves fut extrême. Vainqueurs dans les deux journées, ils croyaient que le reste de l'armée allait les rejoindre ; et quand on leur dit que les grandes eaux ayant rompu les ponts, et augmentant sans cesse, rendaient le renouvellement des munitions et des vivres impossible, et que tout mouvement en avant serait insensé, on eu de la peine à les persuader.

C'est un malheur très grand et tout-à-fait imprévu que des ponts, formés des plus grands bateaux du Danube, amarrés par de doubles ancres et par des cinquenelles, aient été enlevés ; mais c'est un grand bonheur que l'Empereur ne l'ait pas appris deux heures plus tard. L'armée poursuivant l'ennemi aurait épuisé ses munitions, et serait trouvée sans moyens de les renouveler.

Le 23 on a fait passer une grande quantité de vivres au camp d'In-der-Lobau.

La bataille d'Esling, dont il fait une relation plus détaillée, qui fera connaître les braves qui se sont distingués, sera, aux yeux de la postérité, un nouveau monument de la gloire et de l'inébranlable fermeté de l'armée française.

Les maréchaux ducs de Montebello et de Rivoli ont montré dans cette journée toute la force de leur caractère militaire.

L'Empereur a donné le commandement du second corps au comte Oudinot, général éprouvé dans cent combats où il a montré autant d'intrépidité que de savoir.

ONZIEME BULLETIN.

Ebersdorf, le 24 mai 1809.

Le maréchal duc de Dantzig est maître du Tyrol. Il est entré à Inspruck le 19 de ce mois. Le pays entier est soumis.

Le 11, le duc de Dantzig avait enlevé la forte position de Strub-Pass, et pris à l'ennemi sept canons et six cents hommes.

Le 13, après avoir battu Chasteller dans la position de Vœrgel, l'avoir mis dans une déroute complète, et lui avoir pris toute son artillerie, il l'avait poursuivi jusqu'au-delà de Rattenberg. Ce misérable n'a dû son salut qu'à la vitesse de son cheval.

En même temps le général Deroy, ayant débloqué la forteresse de Kufstein, faisait sa jonction avec les troupes que le duc de Dantzig commandait en personne. Ce maréchal se loue de la conduite du major Palm, du chef de bataillon léger bavarois, du lieutenant-colonel Habermann, du capitaine Haider, du capitaine Bernard, du 3e régiment des chevau-légers de Bavière, de ses aides-de-camp Montmarie, Maingarnaud et Montélégir, et du chef d'escadron Fontange, officier d'état-major.

Chasteller était entré dans le Tyrol avec une poignée de mauvais sujets. Il a prêché la révolte, le pillage et l'assassinat. Il a vu égorger sous ses yeux plusieurs milliers de Bavarois, et une centaine de soldats français. Il a encouragé les assassins par ses éloges et excité la férocité de ces ours des montagnes Parmi les Français qui ont péri dans ce massacre, se trouvait une soixantaine de Belges, tous compatriotes de Chasteller. Ce misérable, couvert des bienfaits de l'Empereur, à qui il doit d'avoir recouvré des biens montant à plusieurs millions, était incapable d'éprouver le sentiment de la reconnaissance, et ces affections qui attachent même les barbares aux habitants du pays qui leur a donné naissance.

Les Tyroliens vouent à l'exécration les

hommes dont les perfides insinuations les ont excités à la rebellion et ont appelé sur eux les malheurs qu'elle entraîne avec elle. Leur fureur contre Chasteller était telle que, lorsqu'il se sauva après la déroute de Vœrgel, ils l'arrêtèrent à Hall, le fustigèrent et le maltraitèrent au point, qu'il fut obligé de passer deux jours dans son lit. Il osa ensuite reparaître pour demander à capituler. On lui répondit qu'on ne capitulait pas avec un brigand, et il s'enfuit en toute hâte dans les montagnes de la Carinthie.

La vallée de Zillerthal a été la première à se soumettre; elle a remis ses armes et donné des otages. Le reste du pays a suivi cet exemple. Tous les chefs ont ordonné aux paysans de rentrer chez eux, et on les a vus quitter les montagnes de toutes parts, et revenir dans leurs villages. La ville d'Inspruck et tous les cercles ont envoyé des députations à S. M. le roi de Bavière, protester de leur fidélité et implorer sa clémence.

Le Voralberg, que les proclamations incendiaires et les intrigues de l'ennemi avaient aussi égaré, imitera le Tyrol, et cette partie de l'Allemagne sera arrachée aux désastres et aux crimes des insurrecrections populaires.

Combat de Urfar.

Le 17 de ce mois, à deux heures après midi, trois colonnes autrichiennes, commandées par les généraux Grainville, Bucalowitz et Sommariva, et soutenues par une réserve aux ordres du général Jellachich, ont attaqué le général Vandamme, au village de Urfar, en avant de la tête du pont de Lintz. Dans le même moment arrivait à Lintz le maréchal prince de Ponte-Corvo, avec la cavalerie et la première brigade d'infanterie saxonne. Le général Vandamme, à la tête des troupes würtembergeoises, et avec quatre escadrons de hussards et de dragons saxons, repoussa vigoureusement les deux premières colonnes ennemies, les chassa de leurs positions, leur prit six pièces de canon et quatre cents hommes, et les mit dans une pleine déroute. La troisième colonne ennemie parut sur les hauteurs de Bostingberg, à sept heures du soir, et son infanterie couronna en un instant la crète des montagnes voisines. L'infanterie saxonne attaqua l'ennemi avec impétuosité, le chassa de toutes ses positions, lui prit trois cents hommes et plusieurs caissons de munitions.

L'ennemi s'est retiré en désordre sur Freystadt et sur Haslac. Les hussards envoyés à sa poursuite, ont ramené beaucoup de prisonniers. On a pris dans les bois cinq cents fusils et une quantité de voitures et de caissons chargés d'effets d'habillement. La perte de l'ennemi, indépendamment des prisonniers, est de deux mille hommes tués ou blessés. La nôtre ne va pas à quatre cents hommes hors de combat.

Le maréchal prince de Ponte-Corvo fait beaucoup d'éloges du général Vandamme. Il se loue de la conduite de M. de Leschwitz, général en chef des Saxons, qui conserve à soixante cinq ans l'activité et l'ardeur d'un jeune homme; du général d'artillerie Mossel; du général Gérard, chef d'état-major, et du lieutenant-colonel aide-de-camp Hamelinaie.

ARMÉE D'ITALIE.

Le Vice-Roi commandant en chef informe le ministre de la guerre de la suite des opérations de l'armée d'Italie.

Selon le rapport des prisonniers, la perte que l'ennemi a éprouvée à la bataille de la Piave s'élève à dix mille hommes. Le feld-maréchal-lieutenant Wauxall est au nombre des morts; l'un des deux généraux Giulay a été blessé mortellement.

Après la bataille de la Piave, l'ennemi, vivement poursuivi, a été atteint à Sacile au moment où il cherchait à établir des redoutes pour gagner du temps; il a été attaqué et mis en fuite, et on lui a fait quelques centaines de prisonniers.

Le lendemain 10, la poursuite a continué, et l'avant-garde a ramené un grand nombre de prisonniers: deux bataillons du 25e d'infanterie légère, qui avaient été dirigés sur Brugniera, ont atteint la queue d'une colonne ennemie, et lui ont pris cinq cents hommes et une pièce de canon.

Le 11, toute l'armée a passé le Tagliamento; elle a joint l'armée autrichienne vers trois heures de l'après-midi à Saint-Daniel. Le général Giulay occupait les hauteurs avec plusieurs régiments d'infanterie, plusieurs escadrons de cavalerie et cinq pièces d'artillerie. L'archiduc Jean s'y trouvait de sa personne, et avait ordonné de tenir jusqu'à la dernière extrémité, pour donner le temps au reste de l'armée de défiler dans la longue vallée de la Fella. La position fut aussitôt attaquée: l'ennemi fut chassé de toutes les hauteurs et mis dans le plus grand désordre, et à minuit notre avant-garde prit position sur la Ledra. L'ennemi a perdu dans le combat de Saint-Daniel deux pièces de canon, six cents hommes tués ou blessés; le drapeau et quinze cents hommes du régiment

de Rieski ont été pris. Nous avons eu deux cents hommes tués ou blessés.

Le 12, le général Grouchy a chassé l'ennemi jusque au-delà de l'Isonzo, lui a fait huit cents prisonniers, et a pris à Udine tous ses magasins, ses pontons, et beaucoup de voitures d'équipages.

Le même jour, le colonel Giflenga, à la tête d'un escadron du 6e de hussards et d'un escadron des dragons de la reine, a joint une colonne qui se retirait à Gemona. Il a aussitôt chargé et culbuté l'ennemi, auquel il a pris huit cents hommes, dont huit officiers, et un drapeau du régiment de François Jellachich.

La poursuite continue avec la même activité.

DOUZIÈME BULLETIN.

Ebersdorf, le 26 mai 1809.

On a employé toute la journée du 23, la nuit du 23 au 24, et toute la journée du 24 à réparer les ponts.

Le 25, à la pointe du jour, ils étaient en état. Les blessés, les caissons vides, et tous les objets qu'il était nécessaire de renouveler, ont passé sur la rive droite.

La crue du Danube devant encore durer jusqu'au 15 juin, on a pensé que, pour pouvoir compter sur les ponts, il convenait de planter en avant des lignes de pilotis, auxquels on amarrera la grande chaîne de fer qui est à l'arsenal, et qui fut prise par les Autrichiens sur les Turcs, qui la destinaient à un semblable usage.

On travaille à ces ouvrages avec la plus grande activité, et déjà un grand nombre de sonnettes battent des pilotis : par ce moyen, et avec les fortifications qu'on fait sur la rive gauche, nous sommes assurés de pouvoir manœuvrer sur les deux rives à volonté.

Notre cavalerie légère est vis-à-vis de Presbourg, appuyée sur le lac de Neusiedel.

Le général Lauriston est en Styrie, sur le Simeringberg et sur Bruck.

Le maréchal duc de Dantzig est en grandes marches avec les Bavarois. Il ne tardera pas à rejoindre l'armée près de Vienne.

Les chasseurs à cheval de la garde sont arrivés hier ; les dragons arrivent aujourd'hui ; on attend dans peu de jours les grenadiers à cheval et soixante pièces d'artillerie de la garde.

Nous avons fait prisonniers, lors de la capitulation de Vienne :

Sept feld-maréchaux-lieutenants,
Neuf généraux-majors,
Dix colonels,
Vingt majors et lieutenants-colonels,
Cent capitaines,
Cent cinquante lieutenants,
Deux cents sous-lieutenants,
Et trois mille sous-officiers et soldats, parmi lesquels ne sont pas compris les hommes qui étaient aux hôpitaux, et qui montaient à plusieurs milliers.

L'archiduc Jean a adressé au duc de Raguse la lettre ci-jointe, datée de Conegliano, le 17 avril. La postérité aura peine à croire que des princes d'une maison illustre, dont le public a droit d'exiger les procédés qu'inspirent un haut rang et une éducation soignée, soient capables d'une action aussi contraire à la délicatesse qui règle la conduite de tous les hommes bien élevés, et aux sentiments qui dirigent les gens d'honneur. Le prince Jean est le même qui, aux champs d'Hohenlinden, montra tant d'inexpérience et si peu de courage. Les succès éphémères qu'il a obtenus en Italie, au prix d'une trahison, en attaquant une armée répandue dans ses cantonnements, sous la foi des traités et du droit des gens, ont exalté son orgueil ; et chez lui, comme chez tous les hommes dont le caractère est sans élévation, un moment de prospérité a produit la bravade et l'outrage. Aujourd'hui, fuyant en désordre, chassé, conspué par toute l'Italie, les circonstances ajoutent, à l'odieux de la lettre qu'il a écrite, le ridicule le plus éclatant. Un général qui a été capable de la signer, n'est pas digne du nom de soldat : il n'en connaît ni les devoirs, ni l'honneur. Le duc de Raguse a fait de sa lettre le cas qu'il devait en faire, et ne lui a répondu que par le silence et le mépris.

En attendant le signal d'entrer en activité, le duc de Raguse a réuni son armée devant Kuin, le 27 avril. Plusieurs escarmouches ont eu lieu avec l'ennemi : le général Soyez, qui était en observation à Ervenich, l'a battu et forcé à se retirer. Différents détachements ayant paru sur la rive gauche de la Basse-Zermagna, le colonel Caseaux, avec un bataillon du 18e d'infanterie légère, les a rencontrés sur les hauteurs du village d'Obrovatz, et quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre, il les a battus, et leur a tué ou blessé quatre cents hommes, et leur a fait des prisonniers.

Un engagement a aussi eu lieu sur la Haute-Zermagna, entre des troupes de la division du général Clauzel, et une avant-garde autrichienne, forte de cinq à six mille hommes, qui débouchait sur le plateau de Bender. Un bataillon du 11e, et les voltigeurs du 8e, chargèrent deux bataillons du régiment de Sluin, et un bataillon

d'Ottochatz, et les précipitèrent dans un ravin, où ils en firent un grand carnage. Le gros de l'armée du duc de Raguse était à vingt mille de Zara, le 5 mai, prêt à se mettre en mouvement pour aller joindre l'armée d'Italie.

Voici la lettre dont il est question dans cette note :

Monsieur le duc,

Le bruit des victoires remportées par mes armes sera sans doute parvenu jusqu'à vous. Six jours de combats consécutifs ont poussé l'armée française des bords de l'Isonzo au-delà de la Piave; mon avant-garde a passé ce fleuve, et ne trouve d'autre obstacle à combattre que celui de dix mille hommes prisonniers à conduire, de l'artillerie et des charrois immenses qui couvrent les chemins. Le peuple en Tyrol s'est soulevé à l'approche des troupes autrichiennes, et a désarmé le corps bavarois répandu dans le pays. Enfin, de tous côtés les plus brillants succès ont couronné nos efforts. Ces avantages, et l'assurance que l'armée que j'ai devant moi n'a plus de nouvelles réserves à me présenter, m'ont mis dans le cas de disposer d'une forte colonne que je vais diriger sur la Dalmatie. Dans cet état de choses, des hostilités de votre part seraient sans but; le sang qu'elles coûteraient, inutilement versé, serait dès-lors perdu pour la gloire. C'est donc, Monsieur le Duc, dans les vues de votre propre intérêt, autant que par le désir de diminuer les maux de la guerre, que je viens vous demander de mettre bas les armes avec le corps que vous commandez. Des conditions honorables, telles que le méritent la réputation de vos troupes, ainsi que le haut rang que vous occupez, vous seront accordées. Mon intention est de venir au secours de l'humanité, et non point d'humilier des braves. J'espère donc, Monsieur le Duc, que vous répondrez d'une manière satisfaisante à l'ouverture que je viens de vous faire, et je désire vivement que vous me procuriez bientôt l'occasion de vous témoigner personnellement l'estime et la considération avec laquelle je suis, etc.

Au quartier-général de Conegliano, le 17 avril 1809.

Signé, Jean, *archiduc d'Autriche.*

TREIZIÈME BULLETIN.

Ebersdorf, le 28 mai 1809.

Dans la nuit du 26 au 27, nos ponts sur le Danube ont été enlevés par les eaux et par des moulins qu'on a détachés. On n'avait pas encore eu le temps d'achever les pilotis et de placer la grande chaîne de fer. Aujourd'hui, l'un des ponts est rétabli. On espère que l'autre le sera demain.

L'Empereur a passé la journée d'hier sur la rive gauche, pour visiter les fortifications que l'on élève dans l'île d'In-der-Lobau, et pour voir plusieurs régiments du corps du duc de Rivoli, en position de cette espèce de tête de pont.

Le 17, à midi, le capitaine Bataille, aide-de-camp du Vice-Roi, a apporté l'agréable nouvelle de l'arrivée de l'armée d'Italie à Bruch. Le général Lauriston avait été envoyé au-devant d'elle, et la jonction a eu lieu sur le Simeringberg. Un chasseur du 9e, qui était en coureur, en avant d'une reconnaissance de l'armée d'Italie, rencontra un chasseur d'un peloton du 20e, envoyé par le général Lauriston. Après s'être observés pendant quelque temps, ils reconnurent qu'ils étaient Français et s'embrassèrent. Le chasseur du 20e marcha sur Bruck, pour se rendre auprès du Vice-Roi, et celui du 9e se dirigea vers le général Lauriston, pour l'informer de l'approche de l'armée d'Italie. Il y avait plus de douze jours que les deux armées n'avaient pas de nouvelles l'une de l'autre. Le 26, au soir, le général Lauriston était à Bruck, au quartier-général du Vice-Roi.

Le Vice-Roi a montré dans toute cette campagne un sang-froid et un coup-d'œil qui présagent un grand capitaine.

Dans la relation des faits qui ont illustré l'armée d'Italie, pendant ces vingt derniers jours, Sa Majesté a remarqué avec plaisir la destruction du corps de Jellachich. C'est ce général qui fit aux Tyroliens cette insolente proclamation qui alluma leur fureur et aiguisa leurs poignards. Poursuivi par le duc de Dantzig, menacé d'être pris en flanc par la brigade du général Dupellin, que le duc d'Auerstaedt avait fait déboucher par Mariazell, il est venu tomber comme dans un piége en avant de l'armée d'Italie.

L'archiduc Jean, qui, il y a si peu de temps, et dans l'excès de sa présomption, se dégradait par sa lettre au duc de Raguse, a évacué Gratz, hier 27, ramenant à peine vingt ou vingt-cinq mille hommes de cette belle armée qui était entrée en Italie. L'arrogance, l'insulte, les provocations à la révolte, toutes ses actions portant le caractère de la rage, ont tourné à sa honte.

Les peuples de l'Italie se sont conduits comme auraient pu le faire les peuples de l'Alsace, de la Normandie et du Dauphiné. Dans la retraite de nos soldats, ils les accompagnaient de leurs vœux et de leurs larmes. Ils reconduisaient, par des

chemins détournés et jusqu'à cinq marches de l'armée, les hommes égarés. Lorsque quelques prisonniers, ou quelques blessés français ou italiens, ramenés par l'ennemi, traversaient les villes et les villages, les habitants leur portaient des secours. Ils cherchaient, pendant la nuit, les moyens de les travestir et de les faire sauver.

Les proclamations et les discours de l'archiduc Jean n'inspiraient que le mépris et le dédain, et l'on aurait peine à se peindre la joie des peuples de la Piave, du Tagliamento et du Frioul, lorsqu'ils virent l'armée de l'ennemi fuyant en désordre, et l'armée du souverain et de la patrie revenant triomphante.

Lorsqu'on a visité les papiers de l'intendant de l'armée autrichienne, qui était à la fois le chef du gouvernement et de la police, et qui a été pris à Padoue avec quatre voitures, on y a découvert la preuve de l'amour des peuples d'Italie pour l'Empereur. Tout le monde avait refusé des places; personne ne voulait servir l'Autriche; et, parmi sept millions d'hommes qui composent la population du royaume, l'ennemi n'a trouvé que trois misérables qui n'aient pas repoussé la séduction.

Les régiments d'Italie qui s'étaient distingués en Pologne, et qui avaient rivalisé d'intrépidité dans la campagne de Catalogne avec les plus vieilles bandes françaises, se sont couvertes de gloire dans toutes les affaires. Les peuples d'Italie marchent à grands pas vers le dernier terme d'un heureux changement. Cette belle partie du continent, où s'attachent tant de grands et d'illustres souvenirs, que la cour de Rome, que cette nuée de moines, que ses divisions avaient perdue, reparaît avec honneur sur la scène de l'Europe.

Tous les détails qui arrivent de l'armée autrichienne constatent que, dans les journées du 21 et du 22, sa perte a été énorme. L'élite de l'armée a péri. Selon les aimables de Vienne, les manœuvres du général Danube ont sauvé l'armée autrichienne.

Le Tyrol et le Voralberg sont parfaitement soumis. La Carniole, la Styrie, la Carinthie, le pays de Salzbourg, la Haute et la Basse-Autriche, sont pacifiés et désarmés.

Trieste, cette ville où les Français et les Italiens ont subi tant d'outrages, a été occupée. Les marchandises coloniales anglaises ont été confisquées. Une circonstance de la prise de Trieste a été très agréable à l'Empereur; c'est la délivrance de l'escadre russe. Elle avait eu ordre d'appareiller pour Ancône; mais, retenue par les vents contraires, elle était restée au pouvoir des Autrichiens.

La jonction de l'armée de Dalmatie est prochaine. Le duc de Raguse s'est mis en marche aussitôt qu'il a appris que l'armée d'Italie était sur l'Isonzo. On espère qu'il arrivera à Laybach avant le 5 juin.

Le brigand Schill, qui se donnait, et avec raison, le titre de général au service de l'Angleterre, après avoir prostitué le nom du roi de Prusse, comme les satellites de l'Angleterre prostituent celui de Ferdinand à Séville, a été poursuivi et jeté dans une île de l'Elbe. Le roi de Westphalie, indépendamment de quinze mille hommes de ses troupes, avait une division hollandaise et une division française; et le duc de Valmy a déjà réuni, à Hanau, deux divisions du corps d'observation, commandées par les généraux Rivaud et Despeaux, et composées des brigades Lameth, Clément, Taupin et Vaufreland.

La pacification de la Souabe rend disponible le corps d'observation du général Beaumont, qui est réuni à Augsbourg, et où se trouvent plus de cinq mille dragons.

La rage des princes de la maison de Lorraine contre la ville de Vienne peut se peindre par un seul trait. La capitale est nourrie par quarante moulins établis sur la rive gauche du fleuve. Ils les ont fait enlever et détruire.

ARMÉE D'ITALIE.

Le Vice-Roi, commandant en chef, informe le ministre de la guerre de la suite des opérations de l'armée d'Italie.

Après le passage du Tagliamento, et les avantages remportés au combat de Saint-Daniel, l'arrière-garde de l'ennemi, qui était toujours poursuivie l'épée dans les reins, a été atteinte à Venzone par notre avant-garde, sous le commandement du général Desaix. Elle fit mine de vouloir tenir; mais elle fut bientôt culbutée, et on lui fit quatre cent cinquante prisonniers, parmi lesquels étaient plusieurs officiers d'état-major. Le général Colloredo, qui la commandait, a été blessé à la cuisse d'un coup de feu. Notre perte consiste en deux tués et cinquante-quatre blessés.

L'ennemi avait brûlé tous les ponts de la Fella; mais ces obstacles ont été surmontés. Il s'était fortifié dans le fort Malborghetto et sur le mont Predel. Ces positions ont été tournées; la première sous le feu du fort, et sans perdre un seul homme; la seconde, par les vallées de Roccanala et de Dogna. Les troupes chargées de ces mouvements ont rencontré l'ennemi auprès de Tarvis, et ont emporté ce bourg au pas de charge.

Le fort de Malborghetto a été canonné le 17, depuis cinq heures du matin jusqu'à

neuf heures et demie. L'assaut a été alors ordonné. En une demi-heure, tous les blockhouses et toutes les palissades ont été assaillis et franchis à la fois, et l'ennemi poursuivi et forcé avec un grand carnage jusque dans ses derniers retranchements. Il a laissé trois cents hommes sur la place; on a fait trois cent cinquante prisonniers, et l'on a pris deux obusiers, cinq pièces de 3, une de 6 et deux de 12, et des magasins considérables. La prise de ce fort, qu'on appelait l'*Osopo de la Carinthie*, ne nous a coûté que quatre-vingts hommes hors de combat. Nous devons le petit nombre de nos blessés à la rapidité avec laquelle nos troupes se sont élancées. Le prince Vice-Roi se loue du général Grenier, qui a tout dirigé sous ses ordres; du général Durutte; du général Pacthod, qui est entré le premier dans les retranchements de l'ennemi; du chef de bataillon Amoretti, qui a été blessé; du chef de bataillon Colas du 102ᵉ et du capitaine Gérin de l'artillerie. Les grenadiers et les voltigeurs du 1ᵉʳ de ligne, du 52ᵉ, du 62ᵉ et du 102ᵉ se sont particulièrement distingués.

Le même jour, et immédiatement après la prise du fort de Malborghetto, le prince Vice-Roi s'est porté sur Tarvis, où une nouvelle victoire a couronné cette journée. L'ennemi était établi de l'autre côté du vallon, étroit et profond, où coule la Schlitza, occupant avec cinq régiments de ligne et plusieurs bataillons de Croates, une double ligne de redoutes élevées les unes au-dessus des autres, et garnies de vingt cinq pièces de canon. Il laissait voir sur ses derrières une cavalerie nombreuse. Ces corps étaient commandés par les généraux Giulay et Frimont.

Notre avant-garde, soutenue par les brigades Abbé et Valentin, attaqua de front, et la division Fontanelli attaqua la gauche de l'ennemi. Cette division, qui n'avait pas encore son artillerie, ne fut point arrêtée par le feu des batteries ennemies, auxquelles elle ne répondit qu'en sonnant la charge et culbutant à la baïonnette tout ce qui se trouvait devant elle. L'ennemi s'enfuit dans le plus grand désordre, et l'avant-garde acheva de le mettre dans une déroute complète. Il a laissé sur le champ de bataille un grand nombre de morts, trois mille hommes faits prisonniers et dix-sept pièces de canon. Nous n'avons pas eu deux cents hommes hors de combat. Les généraux Fontanelli et Bonfanti, le colonel Zucchi du 1ᵉʳ de ligne italien, et le major Grenier du 60ᵉ de ligne, se sont distingués.

L'artillerie de l'armée, ainsi que la division Serras, étaient arrêtées par le fort de Predel. Le Vice-Roi ordonna au major Grenier de se porter, avec trois bataillons et deux pièces de canon, dans la vallée de Raïbell, pour attaquer le fort par derrière, tandis que le général Serras, qui était prévenu de ce mouvement, l'attaquerait de front. En un quart-d'heure, le fort fut emporté, et tout ce qui était dans les palissades passé au fil de l'épée. La garnison était de quatre cents hommes; deux seulement se sont échappés. On a trouvé huit pièces de canon dans le fort.

Le 19, le 20 et le 21, l'armée est arrivée de Tarvis à Villach, Klagenfurt et Saint-Weit.

Le 22, le 23 et le 24, elle est entrée à Freisach, Unzmarkt et Knittelfeld.

L'aile droite de l'armée, commandée par le général Macdonald, et composée des divisions Broussier et Lamarque, et de la division de dragons Pully, avait été dirigée sur Goritz. Elle passa l'Isonzo le 14, et le 15 elle prit position au-delà de Goritz, malgré les efforts de l'ennemi. On a pris à Goritz onze pièces de canon, deux mortiers, et beaucoup d'approvisionnements d'artillerie.

Le 17, la division Broussier força l'ennemi devant Prevald, et l'obligea à se retirer précipitamment sur Laybach. La division Lamarque, qui marchait par les routes de Podvel et de Poderay, culbuta partout l'ennemi dans les gorges, fit quatre cents prisonniers, dont un colonel et quinze officiers, et s'empara d'une pièce de canon.

Le 18, le général Schilt entra à Trieste, et fit dans sa marche quatre à cinq cents prisonniers.

Le 20, le général Broussier fit sommer et capituler les forts de Prevald : deux mille hommes ont mis bas les armes. On a pris quinze pièces de canon, et des magasins considérables de munitions de guerre et de bouche.

Le 21, les forts de Laybach ont été reconnus et resserrés de très près. Le 22, le général Macdonald chargea le général Lamarque de l'attaque de gauche, le général Broussier de celle de droite, et la cavalerie fut disposée de manière à couper la retraite de l'ennemi. Le même jour, au soir, ces forts, qui ont coûté des sommes énormes à l'Autriche, et qui étaient défendus par quatre mille cinq cents hommes, ont demandé à capituler. Les généraux Giulay et Zach, à l'aspect des dispositions d'attaque, s'étaient sauvés avec quelques centaines d'hommes. Un lieutenant-général, un colonel, trois majors, cent trente-un officiers, et quatre mille hommes ont mis bas les armes. On a trouvé dans les forts et dans le camp retranché, soixante-cinq bouches à feu, quatre drapeaux, huit mille fusils et des magasins considérables.

Le Prince Vice Roi se loue beaucoup du général Macdonald, qui a dirigé toutes les

opérations de l'aile droite de l'armée. Les généraux de division Broussier et Lamarque se sont distingués.

Lorsque l'armée d'Italie arrivait à Knittelfeld, le Prince Vice-Roi fut informé que les débris du corps du général Jellachich, échappés à l'armée d'Allemagne, avaient été joints, à Rotenmann, par divers bataillons venant de l'intérieur, et formaient au total un corps de sept à huit mille hommes se dirigeant sur Léoben. La division Serras eut ordre de forcer de marche pour arriver avant lui à l'embranchement des chemins. Le 25, à neuf heures du matin, son avant-garde rencontra l'ennemi, qui debouchait par la route de Mantern. L'ennemi se forma sur la position avantageuse de Saint-Michel, la droite appuyée à des montagnes escarpées, la gauche à la Muer, et le centre occupant un plateau d'un accès difficile. Le général Serras fut chargé de l'attaque de front, avec une brigade de sa division et une brigade de la division Durutte, commandée par le général Valentin. Il avait en arrière de sa ligne les 9e et 6e de chasseurs à cheval, commandés par les colonels Triaire et Delacroix, aides-de-camp du Prince. Le général Durutte était en réserve avec le reste de sa division. Vers deux heures, l'attaque commença sur toute la ligne; l'ennemi fut partout culbuté; le plateau fut emporté, et la cavalerie acheva la déroute. Huit cents Autrichiens sont restés sur le champ de bataille, douze cents ont été blessés, quatre mille deux cents, dont soixante-dix officiers, ont été faits prisonniers. On a pris deux pièces de canon et un drapeau. Le général Jellachich, avec deux autres généraux et soixante dragons, s'est enfui à toute bride. Le général Serras est entré, à six heures du soir, à Léoben, où il a encore pris six cents hommes. Un nombre à peu près égal s'est sauvé dans les montagnes, après avoir jeté ses armes.

Ainsi, tout ce qui restait du corps du général Jellachich a été détruit dans cette journée. Nous avons eu cinq cents hommes hors de combat. Le Prince Vice-Roi fait un éloge particulier du général de division Serras, des généraux Roussel et Valentin, des colonels Delacroix et Triaire, de l'adjudant commandant Forestier; du capitaine Aimé, du 9e de chasseurs, qui a pris un drapeau; du lieutenant Bourgeois, du 102e, qui, avec quatre chasseurs à cheval et huit hommes d'infanterie, a fait six cents prisonniers; et du maréchal-des-logis Rivoine, du 6e de chasseurs, qui a pris une pièce de canon, après avoir tué les canonniers sur leur pièce.

Le lendemain 26, à midi, l'armée d'Italie est arrivée à Bruck, où elle a fait sa jonction avec le général Lauriston, et avec l'armée d'Allemagne.

Proclamation.

Soldats de l'armée d'Italie,

Vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué, le Somering a été témoin de votre jonction avec la grande armée.

Soyez les bienvenus! je suis content de vous!

Surpris par un ennemi perfide, avant que vos colonnes fussent réunies, vous avez dû rétrograder jusqu'à l'Adige. Mais lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur le champ mémorable d'Arcole, et là, vous jurâtes sur les mânes de nos héros de triompher. Vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de Saint-Daniel, de Tarvis, de Goritz; vous avez pris d'assaut les forts de Malborghetto, de Pradel, et fait capituler la division ennemie retranchée dans Prevald et Laybach. Vous n'aviez pas encore passé la Drave, et déjà vingt-cinq mille prisonniers, soixante pièces de bataille, dix drapeaux, avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la Save, la Muer, n'ont pu retarder votre marche. La colonne autrichienne de Jellachich, qui la première entra dans Munich, qui donna le signal des massacres dans le Tyrol, environnée à Saint-Michel, est tombée dans vos baïonnettes. Vous avez fait une prompte justice de ces débris dérobés à la colère de la Grande-Armée.

Soldats! cette armée autrichienne d'Italie, qui, un moment, souilla par sa présence mes provinces, qui avait la prétention de briser ma couronne de fer, battue, dispersée, anéantie, grâce à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise: *Dio la mi diede, guai a chi la tocca.*

De mon camp impérial d'Ebersdorf, le 27 mai 1809.

Signé, Napoléon.

Par l'Empereur,

Le prince de Neuchâtel, major-général de l'armée,

Alexandre.

QUATORZIÈME BULLETIN.

Ebersdorf, le 1er juin 1809.

Les ponts sur le Danube sont entièrement rétablis. On y a joint un pont volant, et l'on prépare tous les matériaux nécessaires pour jeter un autre pont de radeaux. Sept sonnettes battent des pilotis; Mais le Danube ayant, dans plusieurs endroits, vingt-quatre et vingt-six pieds de profondeur, on emploie toujours beaucoup de

temps pour faire tenir les ancres, lorsqu'on déplace les sonnettes. Cependant les travaux avancent et seront terminés sous peu.

Le général de brigade du génie Lazowski fait travailler, sur la rive gauche, à une tête de pont qui aura seize cents toises de développement, et qui sera couverte par un bon fossé plein d'eau courante.

Le 44e équipage de la flottille de Boulogne, commandé par le capitaine de vaisseau Baste, est arrivé. Un grand nombre de bateaux en croisière battent toutes les îles, couvrent le pont et rendent beaucoup de services.

Le bataillon des ouvriers de la marine travaille à la construction de petites péniches armées, qui serviront à maîtriser parfaitement le fleuve.

Après la défaite du corps du général Jellachich, M. Mathieu, capitaine-adjoint à l'état-major de l'armée d'Italie, fut envoyé, avec un dragon d'ordonnance, sur la route de Salsbourg. Ayant rencontré successivement une colonne de six cent cinquante hommes de troupes de ligne, et une colonne de deux mille landwehrs, qui, l'une et l'autre, étaient coupées et égarées, il les somma de se rendre, et elles mirent bas les armes.

Le général de division Lauriston est arrivé à OEdenbourg, premier comitat de Hongrie, avec une forte avant-garde. Il paraît qu'il y a de la fermentation en Hongrie, que les esprits y sont très divisés, et que la majorité n'est pas favorable à l'Autriche.

Le général de division Lasalle a son quartier-général vis-à-vis Presbourg, et pousse ses postes jusqu'à Altenbourg et jusqu'auprès de Raab.

Trois divisions de l'armée d'Italie sont arrivées à Neustadt. Le Vice-Roi est depuis deux jours au quartier-général de l'Empereur.

Le général Macdonald, commandant un des corps de l'armée d'Italie, est entré à Gratz. On a trouvé dans cette capitale de la Styrie d'immenses magasins de vivres et d'effets d'habillement et d'équipement de toute espèce.

Le duc de Dantzig est à Lintz.

Le prince de Ponte-Corvo marche sur Vienne.

Le général de division Vandamme, avec les Würtembergeois, est à Saint-Polten, Mautern et Krems.

La tranquillité règne dans le Tyrol. Coupés par les mouvements du duc de Dantzig et de l'armée d'Italie, tous les Autrichiens qui s'étaient imprudemment engagés dans cette pointe, ont été détruits, les uns par le duc de Dantzig, les autres, tels que le corps de Jellachich, par l'armée d'Italie. Ceux qui étaient en Souabe, n'ont eu d'autre ressource que de tâcher de traverser, en partisans, l'Allemagne, en se portant sur le Haut-Palatinat. Ils formaient une petite colonne d'infanterie et de cavalerie, qui s'était échappée de Lindau, et qui a été rencontrée par le colonel Reisset, du corps d'observation du général Beaumont. Elle a été coupée à Neumack, et la colonne entière, officiers et soldats, a mis bas les armes.

Vienne est tranquille, le pain et le vin sont en abondance : mais la viande, que cette capitale tirait du fond de la Hongrie, commence à devenir rare. Contre toutes les raisons politiques et tous les motifs d'humanité, les ennemis font l'impossible pour affamer leurs compatriotes, et cette capitale, qui renferme cependant leurs femmes et leurs enfants. Il y a loin de cette conduite à celle de notre Henri IV, nourrissant lui-même une ville qui était alors ennemie et qu'il assiégeait.

Le duc de Montebello est mort hier à cinq heures du matin. Quelque temps auparavant, l'Empereur s'était entretenu pendant une heure avec lui. Sa Majesté avait envoyé chercher, par le général Rapp, son aide-de-camp, M. le docteur Franck, l'un des médecins les plus célèbres de l'Europe. Les blessures étaient en bon état, mais une fièvre pernicieuse avait fait, en peu d'heures, les plus funestes progrès. Tous les secours de l'art étaient devenus inutiles. Sa Majesté a ordonné que le corps du duc de Montebello soit embaumé et transporté en France, pour y recevoir les honneurs qui sont dus à un rang élevé et à d'éminents services. Ainsi a fini l'un des militaires les plus distingués qu'ait eus la France. Dans les nombreuses batailles où il s'est trouvé, il avait reçu treize blessures. L'Empereur a été extrêmement sensible à cette perte, qui sera ressentie par tous les Français.

QUINZIÈME BULLETIN.

Ebersdorf, le 2 juin 1809.

L'armée de Dalmatie a obtenu les plus grands succès. Elle a défait tout ce qui s'est présenté devant elle aux combats du Mont-Kitta, de Gradchatz, de la Liéca et d'Ottachatz. Le général en chef Stoissevich a été pris.

Le duc de Raguse est arrivé le 23 à Fiume, et a fait ainsi sa jonction avec l'armée d'Italie et avec la grande armée, dont l'armée de Dalmatie forme l'extrême droite. On fera connaître la relation du duc de Raguse sur ces différents événements.

Le 28, une escadre anglaise de quatre

vaisseaux, deux frégates et un brick, s'est présentée devant Trieste, avec l'intention de prendre l'escadre russe. Le général comte Caffarelli venait d'arriver dans ce port. Comme la ville était désarmée, les Russes ont débarqué quarante pièces de canon, dont vingt-quatre de 36, et seize de 24. On a mis ces pièces en batterie, et l'escadre russe s'est embossée. Tout était prêt pour bien recevoir l'ennemi, qui, voyant son coup manqué, s'est éloigné.

Un millier d'Autrichiens ayant passé de Krems sur la rive droite du Danube, ont été culbutés par le corps würtembergeois, qui leur a fait soixante prisonniers.

SEIZIÈME BULLETIN.

Ebersdorf, le 4 juin 1809.

L'ennemi avait jeté sur la rive droite du Danube, vis-à-vis Presbourg, une division de neuf mille hommes, qui s'était retranchée dans le village d'Engeran. Le duc d'Auerstaedt l'a fait attaquer hier par les tirailleurs de Hesse-Darmstadt, soutenus par le 12ᵉ régiment d'infanterie de ligne. Le village a été emporté avec rapidité. Un major, huit officiers du régiment de Beaulieu, parmi lesquels se trouve le petit-fils de ce feld-maréchal, et quatre cents hommes ont été pris. Le reste du régiment a été tué, ou blessé, ou jeté dans l'eau. Ce qui restait de la division a trouvé protection dans une île pour repasser le fleuve. Les tirailleurs de Hesse-Darmstadt se sont très bien battus.

Le Vice-Roi a aujourd'hui son quartier-général à Œdenbourg.

Les effets les plus précieux de la cour ont été transportés de Bude à Peterwaradin, où l'impératrice s'est retirée.

Le duc de Raguse est arrivé à Laybach.

Le général Macdonald est maître de Gratz. Il cerne la citadelle, qui fait mine de résister.

A la bataille d'Esling, le général de brigade Foulers, blessé dans une charge, fut précipité de son cheval, et le général de division Durosnel, aide-de-camp de l'Empereur, portant un ordre à la division de cuirassiers qui chargeait, avait aussi été renversé. Nous avons eu la satisfaction d'apprendre que ces deux généraux et cent cinquante soldats que nous croyions avoir perdus, ne sont que blessés, et étaient restés dans les blés, où ils ont été faits prisonniers, lorsque l'Empereur, ayant appris que les ponts du Danube venaient de se rompre, ordonna de se concentrer entre Esling et Gross-Aspern.

Le Danube baisse : cependant la continuation des chaleurs fait encore craindre une crue.

DIX-SEPTIÈME BULLETIN.

Vienne, le 8 juin 1809.

Le colonel Gorgoli, aide-de-camp de l'empereur de Russie, est arrivé au quartier impérial avec une lettre de ce souverain pour Sa Majesté. Il a annoncé que l'armée russe, se dirigeant sur Olmutz, avait passé la frontière le 24 mai.

L'Empereur a passé avant-hier la revue de sa garde, infanterie, cavalerie et artillerie. Les habitants de Vienne ont admiré le nombre, la belle tenue et le bon état de ces troupes.

Le Vice-Roi s'est porté avec l'armée d'Italie à Œdenbourg, en Hongrie. Il paraît que l'archiduc Jean cherche à rallier son armée sur la Raab.

Le duc de Raguse est arrivé avec l'armée de Dalmatie, le 3 de ce mois, à Laybach.

Les chaleurs sont très fortes, et les gens pratiques du Danube annoncent qu'il y aura un débordement d'ici à peu de jours. On profite de ce temps pour achever, indépendamment des ponts de bateaux et de radeaux, à planter les pilotis.

Tous les renseignements qu'on reçoit du côté de l'ennemi annoncent que les villes de Presbourg, Brunn et Znaime, sont remplies de blessés. Les Autrichiens évaluent eux-mêmes leur perte à dix-huit mille hommes.

Le prince Poniatowski, avec l'armée du grand-duché de Varsovie, poursuit ses succès. Après la prise de Sendormir, il s'est emparé de la forteresse de Zamosc, où il a fait éprouver à l'ennemi une perte de trois mille hommes et pris trente pièces de canon. Tous les Polonais qui sont à l'armée autrichienne désertent.

L'ennemi, après avoir échoué devant Thorn, a été vivement poursuivi par le général Dombrowski.

L'archiduc Ferdinand ne retirera que de la honte de son expédition. Il doit être arrivé dans la Silésie autrichienne, réduit au tiers de ses forces.

Le sénateur Vibiski s'est distingué par ses sentiments patriotiques et son activité.

M. le comte de Metternich est arrivé à Vienne. Il va être échangé aux avant-postes avec la légation française, à qui les Autrichiens avaient, contre le droit des gens, refusé des passe-ports, et qu'ils avaient emmenée à Pest.

N° I.

Lettre du duc de Raguse.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'ayant reçu du prince Vice-Roi la nouvelle que l'armée autrichienne d'Italie opérait sa retraite, je me suis mis en marche pour entrer en Croatie, le 14 de mai; le 16, nous avons trouvé l'ennemi dans les belles positions qu'il occupait il y a quinze jours, et nous l'y avons attaqué. Après un combat vif, mais court, toutes les positions du Mont-Kitta ont été emportées par la division Clauzel. Nous lui avons tué trois cents hommes, blessé six ou sept cents et pris cinq cents: beaucoup ont jeté leurs armes pour se sauver plus vite dans les rochers, de manière que trois à quatre mille hommes ont été dispersés et manquent à l'armée. Parmi les prisonniers se trouvent plusieurs officiers, et dans le nombre de ces derniers le général Stoïssevich, commandant en chef ici. La force du corps d'armée ennemi était de dix-neuf bataillons, tous régiments croates ou frontières: douze de ces bataillons seulement se sont trouvés à l'affaire, les autres ayant été détachés sur la Basse-Zermagna.

Le lendemain 17, j'ai marché sur l'ennemi, qui occupait les retranchements qu'il avait construits à Popina; à notre approche, il évacua ses retranchements sans qu'il fût possible de l'entamer, à cause de la grande promptitude qu'il y mit. Le 17 au soir, je le suivis devant Gradschats, et j'attaquai avec mon avant-garde l'arrière-garde qu'il avait laissée au débouché des montagnes, afin de favoriser la rentrée de deux bataillons qu'il avait à Ervenick; son arrière-garde fut battue, nous la chassâmes de toutes ses positions, et nous la suivîmes dans la plaine; alors l'ennemi la fit soutenir par toutes ses forces, et comme les bataillons qui devaient venir d'Ervenick étaient sur notre flanc, et que par la nature du pays ils nous occupaient beaucoup de monde, et que d'un autre côté toute l'armée n'avait pas eu le temps d'arriver, il en est résulté que nous avons été dans le cas d'avoir dans la plaine un combat contre des forces très supérieures, combat que nous avons soutenu avec opiniâtreté. Nous avons gardé toutes les positions que nous avions prises et tous les avantages que nous avions obtenus. Le combat a fini à dix heures du soir. L'ennemi a profité de la nuit pour évacuer, et au jour, nous sommes entrés dans Gradschats. Dans ce dernier combat, j'ai été blessé d'un coup de feu à la poitrine, mais la blessure est légère, la balle n'ayant fait qu'effleurer, et je n'en remplis pas moins mes fonctions.

L'ennemi a pris position entre Gradschats et Gospich. Nous le suivrons aussitôt que l'artillerie et les approvisionnements, que je n'ai pu amener sur les crêtes, et qui n'ont pu se mettre en mouvement que lorsque nous avons été maîtres de la grand'route, nous auront joints. J'espère que ce sera demain, et que nous partirons au plus tard après-demain.

Je ne saurais donner trop de louanges aux troupes qui ont combattu, savoir: le 8e d'infanterie légère, 11e et 23e de ligne, et aux braves et dignes colonels Bertrand, Bachelu et Minal, de ces régiments: le dernier a reçu sept blessures, dont heureusement aucune n'est très grave. Je dois également des louanges au général Clauzel, et faire une mention toute particulière du général Delzons, qui a puissamment influé sur ces succès.

Le nombre d'hommes hors de combat dans ces deux affaires, s'élève à trois cents.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Au quartier-général de Gradschats, le 18 mai 1809.

Le duc de Raguse, *général en chef de l'armée de Dalmatie.*

N° II.

Lettre du duc de Raguse.

Sire,

J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté de l'entrée en campagne de votre armée de Dalmatie, de la défaite de l'armée ennemie au Mont-Kitta, de la prise du général Stoïssevich, commandant en chef, et du combat de Gradschats. Je dois maintenant à Votre Majesté le rapport des opérations qui ont suivi.

L'artillerie et les vivres que j'attendais de Dalmatie, m'ayant joint le 19, je me mis en marche, le 20, pour Gospich. Le 21, de bonne heure, j'arrivai à la vue de Gospich. L'ennemi était renforcé des colonnes d'Obrovatz et d'Ervenik, qui étaient fortes de quatre mille hommes, et qui ne s'étaient pas encore battues. Il avait reçu de plus deux bataillons du régiment du Bannat, et avait fait réunir toute la population en armes. Ses forces étaient doubles des nôtres. La position de l'ennemi était belle. Gospich est situé à la réunion de quatre rivières, de manière que de quelque côté que l'on se présente, il est nécessaire d'en passer deux. Ces rivières sont toutes très encaissées, on ne peut les passer que

vis-à-vis les chaussées, et, dans cette saison, une seule est guéable. Je me décidai à ne pas attaquer de front Gospich, mais à tourner sa position de manière à menacer la retraite de l'ennemi. Pour atteindre ce but, il fallait passer une des rivières à portée du canon des batteries ennemies établies de l'autre côté de la Licca, ou traverser des montagnes extrêmement âpres et difficiles, où les Croates auraient pu résister avec avantage. L'ennemi occupant la rive opposée de cette rivière, il fallut l'en chasser, afin de pouvoir rétablir le pont qui avait été coupé. Deux compagnies de voltigeurs du 8ᵉ régiment, commandées par le capitaine Bourillon, ayant passé un gué, remplirent cet objet, attendu que l'ennemi, comptant sur sa position, était peu en force; elles occupèrent deux pitons qui touchaient la rivière. A peine ce mouvement fut-il exécuté, que l'ennemi déboucha par le pont de Belay, et marcha sur la division Montrichard, qui suivait la division Clauzel. Je donnai immédiatement l'ordre au général Clauzel de faire passer au général Delzons, avec le 8ᵉ régiment d'infanterie légère, la petite rivière qui était devant nous, afin d'occuper les mamelons dont s'étaient emparés les voltigeurs, et de les défendre avec la plus grande opiniâtreté possible, s'il y était attaqué. Je lui donnai également l'ordre de rapprocher un peu les autres régiments de sa division, de manière à soutenir la division Montrichard, avec laquelle j'allais combattre l'ennemi qui débouchait.

L'ennemi marcha à nous sur trois colonnes: j'eus bientôt disposé toute la division Montrichard, et après être resté en position pour bien juger du projet de l'ennemi, je me décidai à faire attaquer la colonne du centre par le 18ᵉ régiment d'infanterie légère, à la tête duquel marchait le général Soyez, tandis que le 79ᵉ régiment que commande le colonel Godard, et avec lequel se trouvait le général Montrichard, contenait la droite de l'armée ennemie. La charge du 18ᵉ régiment fut extrêmement brillante; il est impossible d'aborder l'ennemi avec plus de confiance et d'audace que ne le fit ce brave régiment; l'ennemi fut culbuté et il perdit trois pièces de canon. Dans cette glorieuse charge, le général Soyez fut blessé d'une manière très grave. Je fis soutenir immédiatement le 18ᵉ régiment par le 5ᵉ, sous les ordres du colonel Plauzonne, qui marcha sur la colonne de gauche de l'ennemi, et la fit replier. L'ennemi s'opiniâtrant, envoya de puissants renforts, qui exigèrent de notre côté de nouveaux efforts. Le 79ᵉ régiment qui avait suivi la droite de l'ennemi, s'était réuni à notre centre en faisant le tour d'un monticule qui l'en séparait. Je plaçai en deuxième ligne le 81ᵉ régiment, sous les ordres du général Launay, et du colonel Bouté, et en réserve un bataillon du 11ᵉ régiment, que je détachai de la division Clauzel. L'ennemi ayant fait un nouvel effort, le 79ᵉ régiment le reçut avec sa bravoure ordinaire, et un bataillon le chargea, tandis que le 81ᵉ en faisait autant. Cette charge fut si vive, que l'ennemi se précipita dans la rivière et s'y noya en grand nombre; tout ce qui avait passé aurait été détruit, si douze pièces de canon de l'ennemi, placées sur l'autre rive de la Licca, n'avaient mis obstacle à ce qu'on le poursuivît davantage. Cet effort termina la journée à notre gauche. Le général Launay, qui marchait à la tête du 79ᵉ régiment et du 81ᵉ, y fut grièvement blessé.

Pendant que ces affaires se passaient, l'ennemi détacha six bataillons pour attaquer les positions qu'occupait le 8ᵉ régiment d'infanterie légère. Ce corps, un des plus braves de l'armée française, que commande le colonel Bertrand, et que le général Delzons avait très bien posté, résista avec beaucoup de vigueur et de persévérance. Après plusieurs tentatives inutiles, pour enlever sa position de vive force, l'ennemi s'occupa à la tourner; il allait être en péril, lorsque j'ordonnai au général Clauzel d'envoyer au général Delzons les trois bataillons du 11ᵉ régiment sous les ordres du colonel Bachelu, pour non-seulement soutenir et assurer le 8ᵉ régiment, mais encore pour prendre l'offensive et menacer la retraite de tout le corps ennemi qui l'avait tourné. Le général Delzons fit le meilleur emploi de ces forces, et le 11ᵉ régiment soutint, dans cette circonstance, son ancienne réputation, et en moins de trois quarts d'heure, l'ennemi perdit de vive force ou évacua toutes ses positions; ce succès mit fin au combat.

Pendant la nuit, on s'occupa, avec la plus grande activité, à rétablir le pont qui avait été coupé. Mon intention était de le passer avant le jour avec toutes mes forces, pour me trouver le plutôt possible sur la communication de l'ennemi, ne supposant pas qu'il retardât d'un seul instant sa retraite. Les travaux du pont furent plus longs que je n'avais pensé, et le transport de mes blessés fut tellement difficile, qu'à midi les troupes n'étaient pas encore en état d'exécuter leur mouvement. D'un autre côté, l'ennemi avait fait un mouvement offensif avec quatre ou cinq mille hommes en remontant la Licca. Cette confiance de l'ennemi semblait devoir provenir de l'arrivée prochaine du secours qu'amenait le général Knesevich, et que l'on disait à peu d'heures de marche. Cependant la division Montrichard passa le ruisseau sans être inquiétée, et aussitôt que la tête de mes co-

lonnes se montra à l'entrée de la plaine, l'ennemi se disposa à la retraite, rappela ses troupes qui avaient remonté la Licea, et vint se former devant nous avec sept bataillons et une grande quantité d'artillerie, pour battre les débouchés par lesquels nous devions pénétrer des montagnes dans la plaine. Le général Delzons, à la tête du 23ᵉ régiment, gagna autant de terrain qu'il put sur les bords du ruisseau, et à peine le colonel Plauzonne, qui commande la brigade du général Soyez depuis sa blessure, eut-il formé les 5ᵉ et 18ᵉ régiments, qu'il marcha à l'ennemi et le força à la retraite. Nous gagnâmes dans un instant assez de terrain pour former l'armée sans danger. Ce combat est fort honorable pour le colonel Planzonne et pour le 5ᵉ régiment. La nuit qui survint nous empêcha de profiter de ces succès, et au jour, nous ne vîmes plus l'ennemi.

Le 23, nous entrâmes à Gospich; le 24, nous marchâmes par Ottochatz, et nous rencontrâmes l'ennemi à la position d'Ians, qui se retira à notre approche; le 25, nous arrivâmes devant Ottochatz, où était encore l'arrière-garde de l'armée ennemie, forte de six bataillons, l'artillerie et les bagages. Les ponts étant coupés, nous tournâmes tous les marais d'Ottochatz. Le général Delzons, à la tête du 8ᵉ régiment, soutenu par le 23ᵉ de la division Clauzel, chassa l'ennemi de toutes les positions qu'il occupait, pour couvrir la grande route. Ce combat fut brillant pour le 8ᵉ régiment, comme pour ceux qui l'avaient précédé; et le général Delzons, suivant son usage, conduisit cette affaire avec beaucoup de talent et de vigueur. Il y a reçu une blessure qui, j'espère, ne l'empêchera pas de reprendre son service. Si le général Montrichard ne s'était pas trouvé de trois heures en arrière, l'arrière-garde de l'ennemi était évidemment détruite, l'artillerie et les bagages pris. Dans la nuit, l'ennemi s'est retiré et toute hâte sur Carlestadt; quelques bagages sont encore tombés entre nos mains.

Le 26, nous sommes entrés à Segna, et le 28 à Fium, où l'armée se rassembla le 29, et d'où elle partira le 31, pour rejoindre l'armée d'Italie.

L'ennemi, dans cette courte campagne, a eu environ six mille hommes hors de combat. Il a eu un très grand nombre de déserteurs. Nous avons combattu ou marché tous les jours pendant quatre heures, et les soldats, au milieu des privations, des fatigues et des dangers, se sont toujours montrés dignes des bontés de Votre Majesté.

Je devrais faire l'éloge de tous les colonels, officiers et soldats, car ils sont tous animés du meilleur esprit; mais je ne puis dire trop de bien des colonels Bertrand, Planzonne et Bachelu, qui sont des officiers de la plus grande capacité.

Je dois aussi beaucoup d'éloges au général Clauzel, et me louer du général Tirlet, commandant l'artillerie, du colonel Delaure, chef de l'état-major, et du chef d'escadron Amiot, commandant la cavalerie.

Nous avons eu, dans ces trois différentes affaires, quatre cents tués ou blessés.

Tous nos vœux seront comblés, Sire, si ce que nous avons fait obtient les suffrages de Votre Majesté.

Je suis, avec le plus profond respect, Sire,

De Votre Majesté,

Le très humble, très obéissant, très dévoué serviteur et fidèle sujet,

Signé, le duc de Raguse, *général en chef*.

An quartier-général, à Fium, le 30 mai 1809.

Au quartier-général, à Ulanow sur le San le 21 mai 1809.

A. S. A. S. le prince de Neuchâtel, vice-connétable, major-général,

Monseigneur,

Ainsi que j'ai eu l'honneur d'en informer Votre Altesse Sérénissime le 19 de ce mois, j'ai fait attaquer Zamosc par deux bataillons du 2ᵉ régiment d'infanterie, deux compagnies de voltigeurs du 3ᵉ, et quatre-vingts voltigeurs du 6ᵉ, avec six pièces de canon aux ordres du général Pelletier.

Cette entreprise a eu le meilleur succès. La place a été prise d'assaut hier à deux heures du matin. L'ennemi a perdu trois mille hommes tués et pris, plusieurs officiers supérieurs et colonels, quarante pièces de canon et des approvisionnements considérables de tous genres.

Les troupes se sont conduites de la manière la plus brillante Je ne saurais parler avec trop d'éloges des bonnes dispositions du général Pelletier.

La place de Zamosc commandant, par sa position, une grande étendue de pays, met à notre pouvoir toute la partie de la Galicie jusqu'à Léopol et Brody. Le général de brigade Kamienski est en marche avec le 6ᵉ régiment de cavalerie, pour pénétrer de ce côté aussi loin qu'il pourra. Nos avant-postes sont aujourd'hui à deux milles de Léopol.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma plus haute considération.

Le général de division commandant les troupes polonaises du neuvième corps,

Signé, Joseph, *prince* Poniatowski.

Le général de division Dombrowski au prince Poniatowski, ministre de la guerre.

Sleszyn, le 26 mai 1809.

Notre armée, pleine de courage, n'a pu qu'obtenir un heureux résultat. Toute la ligne de l'ennemi, dans son étendue, depuis la rivière de Notec jusqu'à Czentochow, assaillie sur tous ses points, le 22, fut frappée d'une telle épouvante, qu'elle se retira avec une précipitation qui ressemblait à une déroute. Je dois à la justice d'accorder des éloges à la valeur des corps que je commande, composés, en petit nombre, de troupes de ligne, et principalement de la levée en masse des départements.

Animée du plus grand zèle, l'expédition conduite par le général Kosinski, dont la valeur et le patriotisme sont connus, n'a pu qu'atteindre sont but. Le colonel Stuart y a puissamment concouru, ayant courageusement, pour la seconde fois, repoussé l'ennemi de la forteresse de Czenstochow, aussi bien que le général de brigade Michel Dombrowski, qui s'est opposé si vivement à l'ennemi, se retirant vers Leczyca, qu'il l'a forcé d'abandonner Leczyca même, et de se replier avec précipitation sur Kutno. Je ne peux refuser les mêmes éloges à ceux qui ont particulièrement contribué à cette opération, comme le colonel de la levée de Kalisz, Joseph Biernaski, et le major Bielanewski, qui n'a pas discontinué d être sur le dos de l'ennemi.

Le général Kosinski est aujourd'hui à Babiak, et le major Bielanewski, avec l'avant-garde, à Kutno. L'aile gauche, s'étendant vers Gostyvin, va bientôt nettoyer la rive gauche de la Vistule, au moins sur la ligne vis-à-vis de Plock.

Le palatin Wibycki écrit, sous la même date, à minuit, de Posen :

La lettre du général Dombrowski au prince ministre de la guerre, dont ci-dessus copie, a été écrite avant qu'il se soit mis en marche et ait quitté Sleszyn. On avait espéré jusqu'à aujourd'hui, à midi, qu'on atteindrait l'ennemi près de Loviecz. Dans cet instant, je reçois une estafette du général Dombrowski, par laquelle il m'apprend que son avant-garde poursuit sur Loviecz toute la division du général Mobr. Le général Kosinski s'y dirige également. Le général Dombrowski les suit après avoir quitté Sleszyn, Kutno et Klodawa. Le général Hauke, conformément au plan arrêté par le général commandant sur la rive gauche, a passé la Vistule près de Plock, et est allé chercher l'ennemi de tous côtés jusqu'à Sochaczew; mais il paraît qu'on ne l'attendait qu'au-delà de la Pilica, et ce ne sera encore que ses débris. Son armée se dissipe ; on ne sait plus que faire, et de ceux qu'on prend, et de ceux qui arrivent volontairement.

DIX-HUITIÈME BULLETIN.

Vienne, le 13 juin 1809.

La division du général Chasteller, qui avait insurgé le Tyrol, a passé, le 4 de ce mois, aux environs de Clagenfurth, pour se jeter en Hongrie. Le général Rusca a marché à elle, et il y a eu un engagement assez vif où l'ennemi a été battu, et où on lui a fait neuf cents prisonniers.

Le prince Eugène, avec un gros corps, manœuvre au milieu de la Hongrie.

Depuis quelques jours, le Danube a augmenté d'un pied.

Le général Gratien, avec une division hollandaise, ayant marché sur Stralsund, où s'était retranché le nommé Schill, a enlevé ses retranchements d'assaut. Schill avait ordonné de brûler la ville, pour assurer sa retraite ; mais sa bande n'en a pas eu le temps : elle a été en entier tuée ou prise ; lui-même a été tué sur la grande place près du corps-de-garde, dans le moment où il se sauvait et cherchait à gagner le port pour s'embarquer.

L'archiduc Ferdinand a évacué précipitamment Varsovie le 2 juin. Ainsi, tout le grand-duché est abandonné par l'armée ennemie, tandis que les troupes que commande le prince Poniatowski, occupent les trois quarts de la Galicie.

AFFAIRES DE POLOGNE.

L'ennemi continue sa retraite avec la même précipitation. Le 28 mai, douze lanciers polonais, faisant une reconnaissance, ont rencontré à Skierniewice cent dix dragons autrichiens, qui se retiraient sur Rawa, les ont mis en déroute et leur ont fait onze prisonniers. Le 30, au matin, le général Kosinski, commandant l'avant-garde, après être entré à Loviecz, a poussé jusqu'à Sochaczew, où il n'a plus trouvé l'ennemi, qui paraît se retirer sur la Pilica. Quelques rapports semblent cependant annoncer que le gros des troupes autrichiennes se dirige sur la Haute Silésie. Elles commettent partout des excès ; elles enlèvent les provisions, le bétail et les chevaux. Les nouvelles levées de tous les départements s'effectuent avec la plus grande rapidité et le plus grand succès.

L'archiduc Ferdinand, au mépris de la convention qu'il avait faite avec le prince Poniatowski, et de l'engagement qu'il avait pris de n'exiger aucune contribution, en a imposé une de 400,000 florins sur la ville de Varsovie. Il a exigé de plus qu'on lui livrât le produit des impositions territoriales, celui des baux des domaines, et le montant du reste d'un emprunt forcé qui avait été établi en 1808, et dont le paiement n'échéait qu'en 1810. A l'exemple du chef, les généraux, les officiers et les soldats cherchent à ruiner le pays par tous les moyens. Ces mesures annonçaient l'évacuation de Varsovie, et elle les a suivies de près.

Le prince Poniatowski écrit au prince de Neuchâtel, du quartier-général de Jrzeni, le 25 mai, que, le 24, le général de brigade Rosniecki s'est emparé de Jaroslaw, où il a fait prisonniers un colonel, vingt-cinq officiers et neuf cents hommes. L'occupation de cette ville intercepte entièrement la communication entre Cracovie et Leopol, et assure à l'armée la possession des trois quarts de la Galicie. Les avant-postes étaient à une journée de Cracovie.

Les dernières nouvelles qu'on a reçues dans le grand-duché, de l'armée du prince Poniatowski, portent qu'il s'est emparé de Brody, dernière ville de la Galicie, près de la frontière, et qu'il y a trouvé des magasins considérables et des provisions en abondance.

Voici la proclamation publiée par le prince Serge Galitzin, à l'entrée de l'armée russe en Galicie.

Proclamation.

La guerre qui a éclaté entre la France et l'Antriche ne pouvait être vue d'un œil indifférent par la Russie.

Toute sorte de soins et d'efforts ont été employés de notre côté afin d'étouffer ce feu avant qu'il ne s'allumât entièrement. Il fut déclaré, du premier moment, à la cour d'Autriche, qu'en vertu des traités et des engagements les plus étroits qui subsistent entre les deux empereurs de Russie et des Français, la Russie agirait conjointement avec la France.

L'Autriche ne voulut pas avoir égard à ces représentations, qui auraient dû être d'un si grand poids pour elle; mais elle masqua du prétexte d'une défense propre ses préparatifs guerriers; jusqu'à ce que, enfin, par des démarches agressives, elle découvrit les desseins orgueilleux de son ambition, et aluma le flambeau de la guerre.

La Russie, en conséquence, ne pouvait pas se dispenser de prendre à cette guerre une part qui était fondée sur des traités solennels. A la première nouvelle qui lui parvint, elle rompit tous les liens qui existaient entre elle et l'Autriche, et ordonna à son armée de s'approcher des frontières de la Galicie.

En entrant dans ce pays pour agir contre l'Autriche, et repousser, par la force, les forces qu'elle déploie, le commandant en chef de l'armée, d'après l'ordre positif de S. M. l'Empereur, doit déclarer aux tranquilles habitants de la Galicie, comme il leur assure de la manière la plus solennelle, que la Russie n'a aucune inimitié contre aucun d'eux, et que l'armée, dans ses mouvements, partout et quelque part que ce soit, respectera la sûreté personnelle de chacun, assurera les propriétés, et ne troublera pas la paix intérieure et la tranquillité générale.

Le commandant en chef prouvera par les effets combien ces principes sont sacrés pour lui.

Fait au quartier-général, le 19 mai 1809.

Signé, prince GALITZIN, *commandant en chef, général d'infanterie et chevalier des Ordres.*

DIX-NEUVIÈME BULLETIN.

Vienne, le 15 juin 1809.

L'anniversaire de la bataille de Marengo a été célébré par la victoire de Raab, que la droite de l'armée, commandée par le vice-roi, a remportée sur les corps réunis de l'archiduc Jean et de l'archiduc Palatin.

Depuis la bataille de la Piave, le vice-roi a poursuivi l'archiduc Jean l'épée dans les reins.

L'armée autrichienne espérait se cantonner aux sources de la Raab, entre Saint-Gothard et Cormond.

Le 5 juin, le vice-roi partit de Neustadt, et porta son quartier-général à Œdenbourg, en Hongrie.

Le 7, il continua son mouvement et arriva à Guns. Le général Lauriston, avec son corps d'observation, le rejoignit sur sa gauche.

Le 8, le général Montbrun, avec sa division de cavalerie légère, força le passage de la Raabnitz, auprès de Sovenybaga, culbuta trois cents cavaliers de l'insurrection hongroise et les rejeta sur Raab.

Le 9, le Vice-Roi se porta sur Sarvar. La cavalerie du général Grouchy rencontra l'arrière-garde ennemie à Vasvar, et fit quelques prisonniers.

Le 10, le général Macdonald, venant de Gratz, arriva à Cormend.

Le 11, le général de division Grenier rencontra à Karako une colonne de flanqueurs ennemis qui défendaient le pont, et passa la rivière de vive force. Le général Debroc, avec le 9e de hussards, a fait une belle charge sur un bataillon de quatre cents hommes, dont trois cents ont été faits prisonniers.

Le 12, l'armée déboucha par le pont de Merse sur Papa. Le Vice-Roi aperçut d'une hauteur toute l'armée ennemie en bataille. Le général de division Montbrun, général de cavalerie et officier d'une grande espérance, déboucha dans la plaine, attaqua et culbuta la cavalerie ennemie, après avoir fait plusieurs manœuvres précises et vigoureuses. L'ennemi avait déjà commencé sa retraite. Le Vice-Roi passa la nuit à Papa.

Le 13, à cinq heures du matin, l'armée se mit en marche pour se porter sur Raab. Notre cavalerie et la cavalerie autrichienne se montrèrent au village de Szanak. L'ennemi fut culbuté, et on lui fit quatre cents prisonniers.

L'archiduc Jean ayant fait sa jonction avec l'archiduc Palatin, près de Raab, prit position sur de belles hauteurs, la droite appuyée à Raab, ville fortifiée, et la gauche couvrant le chemin de Comorn, autre place forte de la Hongrie.

Le 14, à onze heures du matin, le Vice-Roi range son armée en bataille, et avec trente-cinq mille hommes en attaque cinquante mille. L'ardeur de nos troupes est encore augmentée par le souvenir de la victoire mémorable qui a consacré cette journée. Tous les soldats poussent des cris de joie à la vue de l'armée ennemie, qui était sur trois lignes, et composée de vingt à vingt-cinq mille hommes, restes de cette superbe armée d'Italie, qui naguère se croyait déjà maîtresse de toute l'Italie; de dix mille hommes commandés par le général Haddick, et formés des réserves des places fortes de Hongrie; de cinq à six mille hommes, composés des débris réunis du corps de Jellachich et des autres colonnes du Tyrol, échappées aux mouvements de l'armée par les gorges de la Carinthie; enfin, de douze à quinze mille hommes de l'insurrection hongroise, cavalerie et infanterie.

Le Vice-Roi plaça son armée, la cavalerie du général Montbrun, la brigade du général Colbert et la cavalerie du général Grouchy sur sa droite; le corps du général Grenier, formant deux échelons, dont la division du général Seras formait l'échelon de droite, en avant; une division italienne, commandée par le général Baraguay-d'Hilliers, formant le troisième échelon, et la division du général Puthod en réserve. Le général Lauriston, avec son corps d'observation, soutenu par le général Sahuc, formait l'extrême gauche, et observait la place de Raab.

A deux heures après midi, la canonnade s'engagea. A trois heures, le premier, le second et le troisième échelons en vinrent aux mains. La fusillade devint vive; la première ligne de l'ennemi fut culbutée, mais la seconde ligne arrêta un instant l'impétuosité de notre premier échelon, qui fut aussitôt renforcé, et la culbuta. Alors la réserve de l'ennemi se présenta. Le Vice-Roi, qui suivait tous les mouvements de l'ennemi, marcha, de son côté, avec sa réserve : la belle position des Autrichiens fut enlevée, et à quatre heures la victoire était décidée.

L'ennemi, en pleine déroute, se serait difficilement rallié, si un défilé ne s'était opposé aux mouvements de notre cavalerie. Trois mille hommes faits prisonniers, six pièces de canon et quatre drapeaux sont les trophées de cette journée. L'ennemi a laissé sur le champ de bataille trois mille morts, parmi lesquels on a trouvé un général-major. Notre perte s'est élevée à neuf cents hommes tués ou blessés. Au nombre des premiers se trouve le colonel Thierry, du 23e régiment d'infanterie légère, et parmi les derniers, le général de brigade Valentin et le colonel Expert.

Le Vice-Roi fait une mention particulière des généraux Grenier, Montbrun, Seras et Dantheuars. La division italienne Sevaroli a montré beaucoup de précision et de sang-froid. Plusieurs généraux ont eu leurs chevaux tués; quatre aides-de-camp du Vice-Roi ont été légèrement atteints. Ce prince a été constamment au milieu de la plus grande mêlée. L'artillerie, commandée par le général Sorbier, a soutenu sa réputation.

Le champ de bataille de Raab avait été dès longtemps reconnu par l'ennemi, car il annonçait fort à l'avance qu'il tiendrait dans cette belle position. Le 15, il a été vivement poursuivi sur la route de Comorn et de Pest.

Les habitants du pays sont tranquilles, et ne prennent aucune part à la guerre. La proclamation de l'Empereur a mis de l'agitation dans les esprits. On sait que la nation hongroise a toujours désiré son indépendance. La partie de l'insurrection qui se trouve à l'armée avait déjà été levée par la dernière diète; elle est sous les armes, et elle obéit.

VINGTIÈME BULLETIN.

Vienne, le 20 juin 1809.

Lorsque la nouvelle de la victoire de Raab arriva à Bude, l'impératrice en partit à 1 heure même, ainsi que tout ce qui tenait au gouvernement.

L'armée ennemie a été poursuivie pendant les journées du 15 et du 16. Elle a passé le Danube sur le pont de Comorn.

La ville de Raab a été investie. On espère être maître sous peu de jours de cette place importante. On a trouvé dans les faubourgs des magasins assez considérables.

On a pris le superbe camp retranché de Raab, qui pouvait contenir cent mille hommes La colonne destinée à le défendre, n'a pu s'y introduire; elle a été coupée.

Un courrier venant de Bude, a été intercepté. Les dépêches, écrites en latin, dont il était porteur, font connaître l'effet qu'a produit la bataille de Raab.

L'ennemi inonde le pays de faux bruits: cela tient au système adopté pour remuer les dernières classes du peuple.

M. de Metternich est parti le 18 de Vienne. Il sera échangé, entre Comorn et Bude, avec M. Dodun et les autres personnes de la légation française.

M. d'Epinay, officier d'ordonnance de Sa Majesté, est arrivé de Pétersbourg. Il a passé au quartier-général de l'armée russe. Le prince Serge-Galitzin est entré en Galicie, le 3 de ce mois, sur trois colonnes, savoir: celle du général Levis par Drohyczyn, celle du prince Goriszakoff par Therespol, et celle du prince Suwarow par Wlodzimirz.

VINGT-UNIÈME BULLETIN.

Vienne, le 22 juin 1809.

Un aide-de-camp du prince Joseph Poniatowski est arrivé du quartier-général de l'armée du grand-duché. Le 10 de ce mois, le prince Serge-Galitzin devait être à Lublin et son avant-garde à Sandomir.

L'ennemi se complaît à répandre des bulletins éphémères, où il remporte tous les jours une victoire. Selon lui, il a pris vingt mille fusils et deux mille cuirasses à la bataille d'Esling. Il dit que le 21 et le 22 il était maître du champ de bataille. Il a même fait imprimer et répandre une gravure de cette bataille, où on le voit enjambant de l'une à l'autre rive, et ses batteries traversant les îles et le champ de bataille dans tous les sens. Il imagine aussi une bataille qu'il appelle la bataille de Kitsée (1), dans laquelle un nombre immense de Français auraient été pris ou tués. Ces puérilités, colportées par de petites colonnes de landwehrs comme celle de Schill, sont une tactique employée pour inquiéter et soulever le pays.

Le général Marziani, qui a été fait prisonnier à la bataille de Raab, est arrivé au quartier-général. Il dit que depuis la bataille de la Piave, l'archiduc Jean avait perdu les deux tiers de son monde; qu'il a ensuite reçu des recrues et qui ont à peu près rempli les cadres, mais qu'ils ne savent pas faire usage de leurs fusils. Il porte à douze mille hommes la perte de l'archiduc Jean et du Palatin à la bataille de Raab. Selon le rapport des prisonniers hongrois, l'archiduc Palatin a été, dans cette journée, le premier à prendre la fuite.

Quelques personnes ont voulu mettre en opposition la force de l'armée autrichienne à Esling, estimée à quatre-vingt-dix mille hommes, avec les quatre-vingt mille hommes qui ont été faits prisonniers depuis l'ouverture de la campagne; elles ont montré peu de reflexion. L'armée autrichienne est entrée en campagne avec neuf corps d'armée de quarante mille hommes chacun, et il y avait dans l'intérieur des corps de recrues et de landwehrs; de sorte que l'Autriche avait réellement plus de quatre cent mille hommes sous les armes. Depuis la bataille d'Abensberg jusqu'à la prise de Vienne, y compris l'Italie et la Pologne, on peut avoir fait cent mille prisonniers à l'ennemi, et il a perdu cent mille hommes tués, déserteurs ou égarés. Il devait donc lui rester encore deux cent mille hommes distribués comme il suit: l'archiduc Jean avait à la bataille de Raab cinquante mille hommes. La principale armée autrichienne avait, avant la bataille d'Esling, quatre-vingt-dix mille hommes. Il restait vingt-cinq mille hommes à l'archiduc Ferdinand à Varsovie, et vingt-cinq mille hommes étaient disséminés dans le Tyrol, dans la Croatie, et répandus en partisans sur les confins de la Bohême.

L'armée autrichienne à Esling était composée du premier corps, commandé par le général Bellezarde, le seul qui n'eût pas donné, et qui fût encore entier, et des débris du deuxième, du troisième, du quatrième, du cinquième et du sixème corps, qui avaient été écrasés dans les batailles précédentes. Si ces corps n'avaient rien perdu et eussent été réunis tels qu'ils étaient au commencement de la campagne,

---

(1) Kitsée est sur la rive droite du Danube, à une lieue dans les terres.

ils auraient formé deux cent quarante mille hommes. L'ennemi n'avait pas plus de quatre-vingt-dix mille hommes : ainsi l'on voit combien sont énormes les pertes qu'il avait éprouvées.

Lorsque l'archiduc Jean est entré en campagne, son armée était composée des huitième et neuvième corps, formant quatre-vingt mille hommes. A Raab, elle se trouvait de cinquante mille hommes. Sa perte aurait donc été de trente mille hommes. Mais dans ces cinquante mille hommes, étaient compris quinze mille Hongrois de l'insurrection. Sa perte était donc réellement de quarante-cinq mille hommes.

L'archiduc Ferdinand était entré à Varsovie avec le septième corps, formant quarante mille hommes. Il est réduit à vingt-cinq mille. Sa perte est donc de quinze mille hommes.

On voit comment ces différents calculs se soutiennent et se vérifient.

Le Vice-Roi a battu à Raab cinquante mille hommes avec trente mille Français.

A Esling, quatre-vingt-dix mille hommes ont été battus et contenus par trente mille Français, qui les auraient mis dans une complète déroute et détruits, sans l'événement des ponts qui a produit le défaut de munitions.

Les grands efforts de l'Autriche ont été le résultat du papier-monnaie, et de la résolution que le gouvernement autrichien a prise de jouer le tout pour le tout. Dans le péril d'une banqueroute qui aurait pu amener une révolution, il a préféré ajouter cinq cents millions à la masse de son papier-monnaie, et tenter un dernier effort pour le faire escompter par l'Allemagne, l'Italie et la Pologne. Il est fort probable que cette raison a influé, plus que toute autre, sur ses déterminations.

Pas un seul régiment français n'a été tiré d'Espagne, si ce n'est la garde impériale.

Le général comte Lauriston continue le siége de Raab avec la plus grande activité. La ville brûle déjà depuis vingt-quatre heures, et cette armée qui a remporté à Esling une si grande victoire, qu'elle s'est emparée de vingt mille fusils et de deux mille cuirasses : cette armée qui, à la bataille de Kitsée, a tué tant de monde et fait tant de prisonniers ; cette armée qui, selon ses bulletins apocryphes, a obtenu de si grands avantages à la bataille de Raab, voit tranquillement assiéger et brûler ses principales places et inonder la Hongrie de partis, et fait sauver son impératrice, ses dicastères, tous les effets précieux de son gouvernement jusqu'aux frontières de la Turquie et aux extrémités les plus reculées de l'Europe.

Un major autrichien a eu la fantaisie de passer le Danube sur deux bateaux, à l'embouchure de la Marsch. Le général Gilly Vieux s'est porté à sa rencontre avec quelques compagnies, l'a jeté dans l'eau et lui a fait quarante prisonniers.

VINGT-DEUXIÈME BULLETIN.

Vienne, le 24 juin 1809.

La place de Raab a capitulé. Cette ville est une excellente position au centre de la Hongrie. Son enceinte est bastionnée, ses fossés sont pleins d'eau, et une inondation en couvre une partie. Elle est située au confluent de trois rivières; elle est comme le réduit du grand camp retranché où l'ennemi espérait réunir et exercer toute l'insurrection hongroise, et où il avait fait d'immenses travaux. Sa garnison, forte de dix-huit cents hommes, était insuffisante. L'ennemi comptait y laisser cinq mille hommes; mais par la bataille de Raab, son armée a été séparée d'avec la place. Cette ville a souffert huit jours d'un bombardement qui a détruit les plus beaux édifices. Tout ce qu'on pouvait dire sur l'inutilité de la défense était sans effet; elle s'était bercée de la chimère d'être secourue.

Le comte de Metternich, après être resté trois jours aux avant-postes, est retourné à Vienne. Le secrétaire d'ambassade Dodun et les personnes des légations alliées qui ne s'étaient pas encore retirées avant la prise de Vienne, ont été évacués sur les confins de la Hongrie, lorsqu'on a appris à Bude la perte de la bataille de Raab.

Deux bataillons de landwehrs, deux escadrons de hulans et un bataillon de troupes de ligne, formant ensemble deux mille cinq cents hommes, sont entrés à Bareuth. Ils ont, comme à l'ordinaire, répandu des proclamations et cherché à exciter des soulèvements. Au même moment, le général Am-Ende est entré à Dresde avec trois bataillons de ligne, trois bataillons de landwehrs et quelques escadrons de cavalerie tirés de différents corps, tout cela formant sept à huit mille hommes.

Le roi de Westphalie a réuni le 10e corps et s'est mis en marche. Le duc de Walmy a mis en mouvement, de Hanau, l'avant-garde de l'armée de réserve qu'il commande.

VINGT-TROISIÈME BULLETIN.

Vienne, le 28 juin 1809.

Le 25 de ce mois, Sa Majesté a passé en revue un grand nombre de troupes sur les

hauteurs de Schœnbrun. On a remarqué une superbe ligne de huit mille hommes de cavalerie dont la garde faisait partie, et où ne se trouvait pas un régiment de cuirassiers. On a remarqué également une ligne de deux cents pièces de canon. La tenue et l'air martial des troupes excitaient l'admiration des spectateurs.

Samedi 24, à quatre heures après-midi, nos troupes sont entrées à Raab. Le 25, la garnison, prisonnière de guerre, est partie. De compte fait, elle s'est trouvée monter à deux mille cinq cents hommes.

Sa Majesté a donné, au général de division Narbonne, le commandement de cette place et de tous les comitats hongrois soumis aux armes françaises.

Le duc d'Auerstaedt est devant Presbourg. L'ennemi travaillait à des fortifications. On lui a intimé de cesser ses travaux, s'il ne voulait pas attirer de grands malheurs sur les paisibles habitants. Il n'en a tenu compte : quatre mille bombes et obus l'ont forcé de renoncer à son projet; mais le feu a pris dans cette malheureuse ville, et plusieurs quartiers ont été brûlés.

Le duc de Raguse avec l'armée de Dalmatie a passé la Drave le 22, et marchait sur Gratz.

Le 24, le général Vandamne a fait embarquer, à Molk, trois cents Würtembergeois, commandés par le major Kechler, pour les jeter sur l'autre rive et avoir des nouvelles. Le débarquement s'est fait. Ces troupes ont mis en déroute deux compagnies ennemies, et ont pris deux officiers et quatre-vingts hommes du régiment de Mitrowski.

Le prince de Ponte-Corvo et l'armée saxonne sont à Saint-Polten.

Le duc de Dantzig, qui est à Lintz, a fait faire une reconnaissance, sur la rive gauche, par le général de Wrede. Tous les postes ennemis ont été repoussés. On a pris plusieurs officiers et une vingtaine d'hommes. L'objet de cette reconnaissance était aussi de se procurer des nouvelles.

La ville de Vienne est abondamment approvisionnée de viandes; l'approvisionnement de pain est plus difficile, à cause des embarras qu'on éprouve pour la mouture. Quant aux subsistances de l'armée, elles sont assurées pour plus de six mois. Elle a des vivres, du vin et des légumes en abondance. Le vin des caves des couvents a été mis en magasin pour fournir aux distributions à faire à l'armée. On a réuni ainsi plusieurs millions de bouteilles.

Le 10 avril, au moment même où le général autrichien prostituait son caractère et tendait un piége au roi de Bavière, en écrivant la lettre qui a été insérée dans tous les papiers publics, le général Chasteller insurgeait le Tyrol et surprenait sept cents conscrits français qui allaient à Augsbourg, où étaient leurs régiments, et qui marchaient sur la foi de la paix. Obligés de se rendre et faits prisonniers, ils furent massacrés. Parmi eux se trouvaient quatre-vingts Belges nés dans la même ville que Chasteller. Dix-huit cents Bavarois, faits prisonniers à la même époque, furent aussi massacrés. Chasteller qui commandait, fut le témoin de ces horreurs. Non seulement il ne s'y opposa point, mais on l'accusa d'avoir souri à ce massacre, espérant que les Tyroliens, ayant à redouter la vengeance d'un crime dont ils ne pouvaient espérer le pardon, seraient ainsi plus fortement engagés dans leur rébellion.

Lorsque Sa Majesté a eu connaissance de ces atrocités, elle se trouva dans une position difficile. Si elle voulait recourir aux représailles, vingt généraux, mille officiers, quatre-vingt mille hommes faits prisonniers pendant le mois d'avril, pouvaient satisfaire aux mânes des malheureux Français si lâchement égorgés. Mais des prisonniers n'appartiennent pas à la puissance pour laquelle ils ont combattu; ils sont sous la sauve-garde de l'honneur et de la générosité de la nation qui les a désarmés. Sa Majesté considéra Chasteller comme étant sans aveu; car, malgré les proclamations furibondes et les discours violents des princes de la maison de Lorraine, il était impossible de croire qu'ils approuvaient de pareils attentats. Sa Majesté fit en conséquence publier l'ordre du jour suivant :

Ordre du jour.

Au quartier-général impérial, à Ens, le 5 mai 1809.

D'après les ordres de l'Empereur, le nommé Chasteller, soi-disant général au service d'Autriche, moteur de l'insurrection du Tyrol, et prévenu d'être l'auteur des massacres commis sur les prisonniers bavarois et français par les insurgés, sera traduit à une commission militaire aussitôt qu'il sera fait prisonnier, et passé par les armes, s'il y a lieu, dans les vingt-quatre heures qui suivront sa saisie.

Le prince de Neuchâtel, vice-connétable, major-général de l'armée,

Signé, ALEXANDRE.

A la bataille d'Esling, le général Durosnel, portant un ordre à un escadron avancé, fut fait prisonnier par vingt-cinq hulans. L'empereur d'Autriche, fier d'un triomphe si facile, fit publier un ordre du jour conçu en ces termes :

Copie d'une lettre de S. M. l'empereur d'Autriche au prince Charles.

Mon cher frère,

J'ai appris que l'empereur Napoléon a déclaré le marquis de Chasteller hors du droit des gens. Cette conduite injuste et contraire aux usages des nations, et dont on n'a aucun exemple dans les dernières époques de l'histoire, m'oblige d'user de représailles. En conséquence, j'ordonne que les généraux français Durosnel et Foulers soient gardés comme otages, pour subir le même sort et les mêmes traitements que l'empereur Napoléon se permettrait de faire éprouver au général Chasteller. Il en coûte à mon cœur de donner un pareil ordre; mais je le dois à mes braves guerriers et à mes braves peuples, qu'un pareil sort peut atteindre au milieu des devoirs qu'ils remplissent avec tant de dévouement. Je vous charge de faire connaître cette lettre à l'armée, et de l'envoyer, par un parlementaire, au major-général de l'empereur Napoléon.

Wolkersdorf, le 25 mai 1809.

Signé, FRANÇOIS.

Aussitôt que cet ordre du jour parvint à la connaissance de Sa Majesté, elle ordonna d'arrêter le prince de Colloredo, le prince de Metternich, le comte de Pergen et le comte de Hardeck, et de les conduire en France, pour répondre des jours des généraux Durosnel et Foulers. Le major-général écrivit au chef d'état-major de l'armée autrichienne la lettre ci-après :

A M. le major-général de l'armée autrichienne.

Schœnbrunn, le 6 juin 1809.

Monsieur,

S. M. l'Empereur a eu connaissance d'un ordre donné par l'empereur François, qui déclare que les généraux français Durosnel et Foulers, que les circonstances de la guerre ont mis en son pouvoir, doivent répondre de la peine que les lois de la justice infligeraient à M. Chasteller, qui s'est mis à la tête des insurgés du Tyrol, et a laissé égorger sept cents prisonniers français et dix-huit à dix-neuf cents Bavarois; crime inouï dans l'histoire des nations, qui eût pu exciter une terrible représaille contre quarante feld-maréchaux-lieutenants, trente-six généraux-majors, plus de trois cents colonels ou majors, mille deux cents officiers et quatre-vingt mille soldats qui sont nos prisonniers, si Sa Majesté ne regardait les prisonniers comme placés sous sa foi et sous son honneur, et d'ailleurs n'avait eu des preuves que les officiers autrichiens du Tyrol en ont été aussi indignés que nous.

Cependant, Sa Majesté a ordonné que le prince Colloredo, le prince Metternich, le comte Frédéric de Hardeck et le comte Pergen seraient arrêtés et transférés en France, pour répondre de la sûreté des généraux Durosnel et Foulers, menacés par l'ordre du jour de votre souverain. Ces officiers pourront mourrir, Monsieur; mais ils ne mourront pas sans vengeance : cette vengeance ne tombera sur aucun prisonnier, mais sur les parents de ceux qui ordonneraient leur mort.

Quant à M. Chasteller, il n'est pas encore au pouvoir de l'armée, mais, s'il est arrêté, vous pouvez compter que son procès sera instruit, et qu'il sera traduit à une commission militaire.

Je prie Votre Excellence de croire aux sentiments de ma haute considération.

Le major-général, signé ALEXANDRE.

La ville de Vienne et le corps des Etats de la Basse-Autriche sollicitèrent la clémence de Sa Majesté, et demandèrent à envoyer une députation à l'empereur François, pour faire sentir la déraison du procédé dont on usait à l'égard des généraux Durosnel et Foulers, pour représenter que Chasteller n'était pas condamné, qu'il n'était point arrêté, qu'il était seulement traduit devant les tribunaux; que les pères, les femmes, les enfants, les propriétés des généraux autrichiens étaient entre les mains des Français, et que l'armée française était décidée, si l'on attentait à un seul prisonnier, à faire un exemple dont la postérité conserverait longtemps le souvenir.

L'estime que Sa Majesté accorde aux bons habitants de Vienne et aux corps des Etats, la détermina à accéder à cette demande. Elle autorisa MM. de Colloredo, de Metternich, de Pergen et de Hardeck à rester à Vienne, et la députation à partir pour le quartier-général de l'empereur d'Autriche.

Cette députation est de retour. L'empereur François a répondu à ces représentations, qu'il ignorait le massacre des prisonniers français en Tyrol; qu'il compatissait aux maux de la capitale et des provinces, que ses ministres l'avaient trompé, etc., etc., etc. Les députés firent observer que tous les hommes sages voient avec peine l'existence de cette poignée de brouillons qui, par les démarches qu'ils conseillent, par les proclamations, les ordres du jour, etc., qu'ils font adopter, ne cher-

chent qu'à fomenter les passions et les haines, et à exaspérer un ennemi maître de la Croatie, de la Carinthie, de la Carniole, de la Styrie, de la Haute et de la Basse Autriche, de la capitale de l'Empire et d'une grande partie de la Hongrie ; que les sentiments de l'Empereur pour ses sujets devaient le porter à calmer le vainqueur plutôt qu'à l'irriter, et à donner à la guerre le caractère qui lui est naturel chez les peuples civilisés, puisque ce vainqueur pouvait en appesantir les maux sur la moitié de la monarchie.

On dit que l'empereur d'Autriche a répondu que la plupart des écrits dont les députés voulaient parler étaient controuvés; que ceux dont on ne désavouait pas l'existence étaient plus modérés; que les rédacteurs dont on se servait étaient d'ailleurs des commis français, et que lorsque ces écrits contenaient des choses inconvenantes, on ne s'en apercevait que quand le mal était fait. Si cette réponse, qui court dans le public, est vraie, nous n'avons aucune observation à faire. On ne peut méconnaître l'influence de l'Angleterre; car ce petit nombre d'hommes, traîtres à leur patrie, est certainement à la solde de cette puissance.

Lorsque les députés ont passé à Bude, ils ont vu l'impératrice. C'était quelques jours avant qu'elle fût obligée de quitter cette ville. Ils l'ont trouvée changée, abattue et consternée des malheurs qui menacent sa maison. L'opinion de la monarchie est extrêmement défavorable à la famille de cette princesse. C'est cette famille qui a excité à la guerre. Les archiducs Palatin et Reinier sont les seuls princes autrichiens qui aient insisté pour le maintien de la paix. L'Impératrice était loin de prévoir les événements qui se sont passés. Elle a beaucoup pleuré; elle a montré un grand effroi du nuage épais qui couvre l'avenir; elle parlait de paix; elle demandait la paix; elle conjurait les députés de parler à l'empereur François en faveur de la paix. Ils ont rapporté que la conduite de l'archiduc Maximilien avait été désavouée, et que l'empereur d'Autriche l'avait envoyé au fond de la Hongrie.

VINGT-QUATRIÈME BULLETIN.

Vienne, le 3 juillet 1809.

Le général Broussier avait laissé deux bataillons du 84e régiment de ligne dans la ville de Gratz, et s'était porté sur Vildon pour se joindre à l'armée de Dalmatie.

Le 26 juin, le général Giulay se présenta devant Gratz avec dix mille hommes, composés, il est vrai, de Croates et de régiments des frontières. Le 84e se cantonna dans un des faubourgs de la ville, repoussa toutes les attaques de l'ennemi, le culbuta partout, lui prit cinq cents hommes, deux drapeaux, et se maintint dans sa position pendant quatorze heures, donnant le temps au général Broussier de le secourir. Ce combat d'un contre dix a couvert de gloire le 84e et son colonel Gambin. Les drapeaux ont été présentés à Sa Majesté à la parade. Nous avons à regretter vingt tués et quatre-vingt-douze blessés de ces braves gens.

Le duc d'Auerstaedt a fait attaquer, le 30, une des îles du Danube, peu éloignée de la rive droite, vis-à-vis Presbourg, où l'ennemi avait quelques troupes.

Le général Gudin a dirigé cette opération avec habileté : elle a été exécutée par le colonel Decouz et par le 21e régiment d'infanterie de ligne que commande cet officier. A deux heures du matin, ce régiment, partie à la nage, partie dans des nacelles, a passé le très-petit bras du Danube, s'est emparé de l'île, a culbuté les mille cinq cents hommes qui s'y trouvaient, a fait deux cents cinquante prisonniers, parmi lesquels le colonel du régiment de Saint-Julien et plusieurs officiers, et a pris trois pièces de canon que l'ennemi avait débarquées pour la défense de l'île.

Enfin, il n'existe plus de Danube pour l'armée française : le général comte Bertrand a fait exécuter des travaux qui excitent l'étonnement et inspirent l'admiration.

Sur une largeur de quatre cents toises et sur un fleuve le plus rapide du monde, il a, en quinze jours, construit un pont formé de soixante arches, où trois voitures peuvent passer de front; un second pont de pilotis a été construit, mais pour l'infanterie seulement, et de la largeur de huit pieds. Après ces deux ponts, vient un pont de bateaux. Nous pouvons donc passer sur le Danube en trois colonnes. Ces trois ponts sont assurés contre toute insulte, même contre l'effet des brûlots et machines incendiaires, par des estacades sur pilotis construites entre les îles, dans différentes directions, et dont les plus éloignées sont à deux cents cinquante toises des ponts. Quand on voit ces immenses travaux, on croit qu'on a employé plusieurs années à les exécuter; ils sont cependant l'ouvrage de quinze à vingt jours. Ces beaux travaux sont défendus par des têtes de pont ayant chacune mille six cents toises de développement, formées de redoutes palissadées, fraisées et entourées de fossés pleins d'eau. L'île de Lobau est une place forte : il y a des manutentions de vivres, cent pièces de gros calibre et vingt mortiers ou obusiers de siége en

batterie; vis-à-vis Esling, sur le dernier bras du Danube, est un pont que le duc de Rivoli a fait jeter hier. Il est couvert par une tête de pont qui avait été construite lors du premier passage.

Le général Legrand, avec sa division, occupe les bois en avant de la tête de pont. L'armée ennemie est en bataille, couverte par des redoutes; la gauche à Enzersdorf, la droite à Gross-Aspern: quelques légères fusillades d'avant-postes ont eu lieu.

A présent que le passage du Danube est assuré, que nos ponts sont à l'abri de toute tentative, le sort de la monarchie autrichienne sera décidé dans une seule affaire.

Les eaux du Danube étaient, le 1er juillet, de quatre pieds au-dessus des plus basses, et de treize pieds au-dessous des plus hautes. La rapidité de ce fleuve est, dans cette partie, lors des grandes eaux, de sept à douze pieds, et lors de la hauteur moyenne, de quatre pieds six pouces par seconde, et plus forte que sur aucun autre point. En Hongrie, elle diminue beaucoup, et à l'endroit où Trajan fit jeter un pont, elle est presque insensible. Le Danube est là d'une largeur de quatre cent cinquante toises; ici, il n'est que de quatre cents. Le pont de Trajan était un pont en pierres fait en plusieurs années. Le pont de César, sur le Rhin, fut jeté, il est vrai, en huit jours, mais aucune voiture chargée n'y pouvait passer.

Les ouvrages sur le Danube sont les plus beaux ouvrages de campagne qui aient jamais été construits.

Le prince Gagarin, aide-de-camp général de l'empereur de Russie, est arrivé avant-hier, à quatre heures du matin, à Schœnbrunn, au moment où l'Empereur montait à cheval. Il était parti de Pétersbourg le 8 juin. Il a apporté des nouvelles de la marche de l'armée russe en Gallicie.

Sa Majesté a quitté Schœnbrunn. Elle campe depuis deux jours. Ses tentes sont fort belles et faites à la manière des tentes égyptiennes.

Note sur la vitesse du Danube, par M. le baron de Pakassi, chargé par le gouvernement autrichien de la direction générale des ponts et des travaux du Danube.

La vitesse du Danube est par seconde,

A Ebersdorf,
aux eaux basses . . de 3 pieds 4 pouces.
au temps des crues . . . 7 à 12 pieds.
à la hauteur moyenne. . 4 pieds 6 pouces.

A Bude,
aux basses eaux. . . de 2 pieds.
au temps des crues.. . . 4 à 8 pieds.
à la hauteur moyenne. . 3 pieds 5 pouces.

A Orsowa (deux milles au-dessus du pont de Trajan),
au temps des crues. . de 4 à 6 pieds.

Je n'ai pas eu l'occasion de faire des observations exactes sur la vitesse du Danube à Orsowa et vers l'embouchure de ce fleuve.

Je dois ajouter que les sinuosités du Danube font varier la vitesse considérablement.

Vienne, le 2 juillet 1809.

Signé : baron PAKASSI.

Extrait d'une lettre du prince Poniatowski à S. A. S. le prince de Neuchâtel.

Au quartier-général de Pniow, le 10 juin 1809.

L'archiduc Ferdinand, inquiété sur ses derrières par la marche du général Zajonchek, qui avait déjà passé la Pilica à la hauteur de Pulawy, avait réuni toutes ses forces dans les environs de Sandomir, et paraissait vouloir chercher à pénétrer de ce côté. Le 5 de ce mois, un corps d'environ huit à dix mille hommes, aux ordres du général Schauruth, ayant tenté de s'approcher de la place, fut repoussé avec une perte considérable en tués et en blessés. Il perdit aussi trois cents hommes faits prisonniers.

Le 7, l'archiduc Ferdinand en personne marcha contre la place. Il fut attaqué aussitôt, et cette seconde tentative n'eut pas plus de succès que la première. Il parut alors renoncer à cette entreprise; et pour partager l'attention des troupes du prince Poniatowski, il se décida à déboucher, avec une partie de ses forces, par la Haute-Vistule; en conséquence, le général Schauruth passa le fleuve à Polanice, et se porta sur la Visluka, rivière qui est guéable sur tous les points.

Le prince Poniatowski, attendant l'armée russe qui s'approchait de lui, et dont une division doit faire sa jonction, le 12, avec ses troupes, pour soutenir ses opérations, renforça les garnisons des forteresses de Sandomir et de Zamosk, formant les deux extrémités de la ligne, replia à l'embouchure du San le pont qu'il avait sur la Vistule, concentra ses forces et prit une position sur le San, à la hauteur de Pniow et de Czekay.

Les nouvelles levées se poursuivent en Gallicie avec la plus grande activité: quatre régiments d'infanterie et quatre régiments de cavalerie, levés aux frais des

principaux habitants, sont déjà rassemblés, habillés et équipés.

Frédéric Auguste, par la grâce de Dieu, roi de Saxe, duc de Varsovie, etc.

Polonais! déjà l'armée qui avait envahi notre duché de Varsovie, a été forcée par les victoires de votre grand régénérateur et par la valeur de nos troupes, d'abandonner la capitale et de rentrer dans ses foyers.

Après avoir rendu grâce à la divine Providence de la protection signalée qu'elle nous a accordée, nous nous faisons un devoir d'employer les premiers moments du rétablissement de notre gouvernement pour vous exprimer les sentiments qu'excitent en nous le patriotisme et l'attachement que la nation a développés d'une manière si éclatante, dans ce moment de détresse.

L'ennemi était entré dans le pays avec une nombreuse armée; à peine paraissait-il possible de lui résister; mais il apprit bientôt à connaître quelle est la force de la valeur, conduite par un chef aussi brave et aussi habile que notre ministre de la guerre, le prince Poniatowski.

Polonais! vos bataillons, que le grand héros a créés, et auxquels il a inspiré cet esprit valeureux dont vous avez donné les meilleures preuves sous ses yeux, ont montré qu'ils étaient dignes de leur créateur. Inférieurs en nombre, non seulement ils ont résisté à l'ennemi, mais ils l'ont partout attaqué avec succès. Ils ont porté la victoire dans les provinces de sa domination, et ils se sont partout couverts de gloire.

De son côté, l'ensemble de la nation a fait voir que l'esprit de valeur et de patriotisme des anciens Polonais était encore le sien. L'agression d'un ennemi nombreux, bien loin de l'intimider, n'a fait que l'enflammer à porter des offres volontaires et extraordinaires, à sacrifier la fortune individuelle : elle a tout livré pour la défense de la patrie. Les départements se sont surpassés à l'envi : c'était à qui augmenterait l'armée de ligne et de corps plus nombreux, à qui lui fournirait les subsistances nécessaires, à qui amènerait une plus forte levée pour s'opposer à l'ennemi. Ils ont prouvé que l'amour de la patrie est une qualité distinctive de la nation, et se sont rendus dignes de servir de modèle. Aussi la Providence a-t-elle également couronné par des succès ses généreux efforts.

Notre conseil d'État, par sa fidélité, son zèle, ses sages mesures, et même par le soin de se conserver en activité, au moyen de ses différents déplacements, secondé par toutes les autres autorités constitutionnelles animées des mêmes sentiments, a réussi à conserver la marche du gouvernement, autant que les circonstances ont pu le permettre.

Polonais! la patrie vous doit son salut; elle vous doit l'approbation de votre grand régénérateur, aux regards duquel n'auront point échappé la conduite valeureuse de l'armée et le zèle ardent de la nation. Elle vous doit l'augmentation de sa considération auprès de vos voisins; elle vous doit la gloire du souverain de régner sur une telle nation.

Quoique dans l'éloignement, notre cœur a toujours été auprès de vous : votre situation nous a toujours été présente. Votre patriotisme, votre fidélité et votre attachement à notre personne, ont augmenté, s'il est possible, le nôtre pour vous; et, si nous n'avons pas pu vous porter les secours que notre cœur eût désirés c'est avec douleur que nous nous en sommes vus empêché par les circonstances.

Nation polonaise! la tranquillité vous est rendue, et, avec elle, le gouvernement constitutionnel. Notre soin le plus cher sera de lâcher de guérir les plaies du pays, occasionnées par la guerre, de découvrir et récompenser ceux qui ont bien mérité, et de rétablir l'ordre que votre bonheur futur exige. De votre côté, vous y contribuerez par une parfaite confiance dans ce gouvernement, qui ne se dirigera que par nos intentions toutes paternelles.

Donné à Francfort-sur-le-Mein, le 24 juin 1809.

Signé, Frédéric-Auguste.

Par le Roi,

Le ministre secrétaire d'État,

Signé, Stanislas Breza.

Proclamation du roi de Saxe à ses sujets.

Nous Frédéric-Auguste, par la grâce de Dieu, roi de Saxe, duc de Varsovie, etc.

La divine Providence s'est jusqu'ici tellement signalée en faveur de notre règne, que nous ne nous sommes trouvés que dans l'agréable obligation de lui offrir ce tribut de notre vive reconnaissance, et nous l'avons remplie, cette obligation, avec d'autant plus de zèle, que notre cœur ne connaît pas de plus grande jouissance que de savoir heureux ceux qui sont confiés à nos soins.

Nous eûmes, surtout dans les années qui viennent de s'écouler, des raisons de bénir la bonté de Dieu, lorsque nous recouvrâmes des mains du vainqueur généreux nos États déjà perdus, et ce bonheur

nous devint encore plus précieux, en ce que la connaissance personnelle de ce grand homme joignit en nous aux sentiments de l'émotion et de la gratitude, ceux de la plus sincère admiration pour ses qualités, qu'on n'a jamais pu apprécier assez, et a motivé cette estime franche et sans réserve sur laquelle notre alliance repose aussi solidement que sur les traités; ce qui la rend doublement inviolable.

Même à l'époque actuelle, si féconde en inquiétudes, ce n'a pas été pour nous une faible consolation de voir notre royaume dans un état de tranquillité presque parfaite, tandis que la guerre, ayant rallumé son flambeau, renouvelait dans d'autres pays ses dévastations. A la vérité, les circonstances nous ont fait croire nécessaire d'abandonner, pour quelque temps, notre bonne ville de Dresde, et d'établir notre résidence dans celle de Leipsig, qui en est voisine. Nous espérions cependant nous y livrer sans trouble à nos sollicitudes pour nos fidèles sujets, attendu que, d'après le cours de la guerre, une invasion ennemie dans nos États ne paraissait rien moins que vraisemblable.

Il a été d'autant plus douloureux pour nous de voir cette espérance trompée, et d'être obligés de nous éloigner au-delà de Leipsig, jusqu'à ce qu'après avoir dépassé la ligne dans laquelle les troupes, sortant de Bohême pour entrer en Saxe et en Franconie, pouvaient cerner notre personne et notre famille royale, nous nous soyons trouvés à l'abri du danger.

Aujourd'hui notre confiance dans la divine Providence nous fait vivre dans l'espoir qu'elle bénira nos efforts pour affranchir la patrie de la présence de l'ennemi, et que appuyés par les forces de S. M. le roi de Westphalie, notre fidèle voisin et allié, nous pourrons bientôt y revenir.

Nous croyons de notre devoir, chers et fidèles Saxons, de vous faire de loin partager, pour votre tranquillité, cette ferme espérance. En attendant, nous vous remercions publiquement de ce que dans l'intervalle vous supportez votre situation avec calme et dignité, que vous ne prêtez en aucune sorte, l'oreille à l'ennemi, et de ce que vous avez ainsi donné une nouvelle preuve de votre amour, de votre affection envers nous, qui fait notre félicité que notre cœur pale si bien de retour.

C'est avec d'autant plus de confiance que nous vous invitons à vous attacher de plus en plus à nos principes, qui jusqu'ici, sous la protection divine, ont toujours fait le bonheur du pays, à bien vous en pénétrer, et à vous mettre à l'abri des préjudices que des malintentionnés pourraient chercher à vous faire éprouver en propageant des opinions erronées; car il n'a pu nous rester inconnu qu'il y a dans nos États quelques personnes, les unes faibles et égarées, les autres guidées par des intentions perverses, qui non seulement professent une façon de penser contraire à notre système, aux principes de notre gouvernement, aux sentiments que de justes réflexions sur notre position nous ont inspirés, mais qui encore ont l'audace de les contrarier par leurs propos, et même par leurs actions.

Il est donc enjoint de la manière la plus expresse, aux diverses autorités de notre royaume, de redoubler d'attention sur tous ceux que de pareilles opinions rendent suspects, mais particulièrement sur ceux qui pourraient se rendre coupables, soit par l'expression très inconvenante de ces opinions, soit même par des actions tendantes à troubler l'ordre, aussi bien que sur la propagation des nouvelles, par lesquelles les inquiétudes des citoyens bien intentionnés peuvent être éveillées, et qui pourraient tromper en partie les efforts de notre zèle pour le repos de nos sujets, et en général de ne rien négliger pour que nos sujets se conduisent conformément aux sentiments que nous venons d'exposer, et que nos intentions bienfaisantes soient exactement remplies; et pour plus grande notoriété, nous avons signé les présentes de notre main, et y avons fait apposer notre sceau royal.

Donné à Francfort-sur-le-Mein, le 18 juin 1809.

Signé, Frédéric-Auguste.

(L.-S.) George-Guillaume, *comte de Hopfgarten.*

VINGT-CINQUIÈME BULLETIN.

Wolkersdorf, le 8 juillet 1809.

Les travaux du général comte Bertrand et du corps qu'il commande, avaient, dès les premiers jours du mois, dompté entièrement le Danube. Sa Majesté résolut sur-le-champ de réunir son armée dans l'île de Lobau, de déboucher sur l'armée autrichienne et de lui livrer une bataille générale. Ce n'était pas que la position de l'armée française ne fût très belle à Vienne; maîtresse de toute la rive droite du Danube, ayant en son pouvoir l'Autriche et une forte partie de la Hongrie, elle se trouvait dans la plus grande abondance: si l'on éprouvait quelques difficultés pour l'approvisionnement de la population de Vienne, cela tenait à la mauvaise organisation que l'administration, à quelques embarras que chaque jour aurait fait ces-

ser, et aux difficultés qui naissaient naturellement de circonstances telles que celles où l'on se trouvait, et dans un pays où le commerce des grains est un privilége exclusif du gouvernement. Mais comment rester ainsi séparé de l'armée ennemie par un canal de trois ou quatre cents toises, lorsque les moyens de passage avaient été préparés et assurés? C'eût été accréditer les impostures que l'ennemi a débitées et répandues avec tant de profusion dans son pays et dans les pays voisins. C'était laisser du doute sur les événements d'Esling; c'était enfin autoriser à supposer qu'il y avait une égalité de consistance entre deux armées si différentes, dont l'une était animée et en quelque sorte renforcée par des succès et des victoires multipliées, et l'autre était découragée par les revers les plus mémorables.

Tous les renseignements que l'on avait sur l'armée autrichienne portaient qu'elle était considérable, qu'elle avait été recrutée par de nombreuses réserves, par les levées de Moravie et de Hongrie, par tous les landwehrs des provinces; qu'elle avait remonté sa cavalerie par des réquisitions dans tous les cercles, et triplé ses attelages d'artillerie en faisant d'immenses levées de charrettes et de chevaux en Moravie, en Bohême et en Hongrie. Pour ajouter de nouvelles chances en leur faveur, les généraux autrichiens avaient établi des ouvrages de campagne, dont la droite était appuyée à Gross-Aspern et la gauche à Enzersdorf. Les villages d'Aspern, d'Esling et d'Enzersdorf, et les intervalles qui les séparaient, étaient couverts de redoutes palissadées, fraisées et armées de plus de cent cinquante pièces de canon de position, tirées des places de la Bohême et de la Moravie. On ne concevait pas comment il était possible qu'avec son expérience de la guerre, l'Empereur voulût attaquer des ouvrages si puissamment défendus, soutenus par une armée qu'on évaluait à deux cent mille hommes, tant de troupes de ligne, que des milices et de l'insurrection, et qui étaient appuyés par une artillerie de huit ou neuf cents pièces de campagne. Il paraissait plus simple de jeter de nouveaux ponts sur le Danube quelques lieues plus bas, et de rendre ainsi inutile le champ de bataille préparé par l'ennemi. Mais, dans ce dernier cas, on ne voyait pas comment écarter les inconvénients qui avaient déjà failli être funestes à l'armée, et parvenir en deux ou trois jours à mettre ces nouveaux ponts à l'abri des machines de l'ennemi.

D'un autre côté, l'Empereur était tranquille. On voyait élever ouvrages sur ouvrages dans l'île de Lobau, et établir sur le même point plusieurs ponts sur pilotis et plusieurs rangs d'estacades.

Cette situation de l'armée française placée entre ces deux grandes difficultés n'avait pas échappé à l'ennemi. Il convenait que son armée trop nombreuse et pas assez maniable, s'exposerait à une perte certaine si elle prenait l'offensive; mais en même temps, il croyait qu'il était impossible de le déposter de la position centrale où il couvrait la Bohême, la Moravie et une partie de la Hongrie. Il est vrai que cette position ne couvrait pas Vienne, et que les Français étaient en possession de cette capitale; mais cette possession était jusqu'à un certain point, disputée, puisque les Autrichiens se maintenaient maîtres d'une rive du Danube, et empêchaient les arrivages des choses les plus nécessaires à la subsistance d'une si grande cité. Telles étaient les raisons d'espérance et de crainte, et la matière des conversations des deux armées.

Lorsque le 1[er] juillet, à quatre heures du matin, l'Empereur porta son quartier-général à l'île *Lobau* qui avait déjà été nommée, par les ingénieurs, île *Napoléon;* une petite île à laquelle on avait donné le nom du duc de Montebello, et qui battait Enzersdorf, avait été armée de dix mortiers et de vingt pièces de 18. Une autre île nommée l'île *Espagne* avait été armée de six pièces de position de 12 et de quatre mortiers. Entre ces deux îles, on avait établi une batterie égale en force à celle de l'île *Montbello* et battant également Enzersdorf. Ces soixante-deux pièces de position avaient le même but et devaient en deux heures de temps raser la petite ville d'Enzersdorf, en chasser l'ennemi et en détruire les ouvrages. Sur la droite, l'île Alexandre était armée de quatre mortiers, de dix pièces de douze, et de douze pièces de six de position, qui avaient pour but de battre la plaine et de protéger le ploiement et le déploiement de nos ponts.

Le 2, le chef d'escadron Pelet, aide-de-camp du duc de Rivoli, passa avec cinq cents voltigeurs dans l'île du moulin, et s'en empara. On arma cette île; on la joignit au continent par un petit pont qui allait à la rive gauche. En avant, on construisit une petite flèche que l'on appela redoute *Petit.* Le soir les redoutes d'Esling en parurent jalouses: ne doutant pas que ce ne fût une première batterie que l'on voulait faire agir contre elles, elles tirèrent avec la plus grande activité. C'était précisément l'intention que l'on avait eue en s'emparant de cette île: on voulait y attirer l'attention de l'ennemi pour le détourner du véritable but de l'opération.

Passage du bras du Danube à l'île Lobau.

Le 4, à dix heures du soir, le général Oudinot fit embarquer sur le grand bras du Danube mille cinq cents voltigeurs commandés par le général Conroux. Le colonel Baste, avec dix chaloupes canonnières, les convoya et les débarqua au-delà du petit bras de l'île de Loban dans le Danube. Les batteries de l'ennemi furent bientôt écrasées, et il fut chassé des bois jusqu'au village de Muhlleuten.

A onze heures du soir, les batteries dirigées contre Enzersdorf reçurent l'ordre de commencer leur feu. Les obus brûlèrent cette infortunée petite ville, et en moins d'une demi-heure les batteries ennemies furent éteintes.

Le chef de bataillon Dessales, directeur des équipages des ponts, et l'ingénieur de marine....... avaient préparé, dans le bras de l'île Alexandre, un pont de quatre-vingts toises d'une seule pièce, et cinq gros bacs.

Le colonel Sainte-Croix, aide-de-camp du duc de Rivoli, se jeta dans des barques avec deux mille cinq cents hommes et débarqua sur la rive gauche.

Le pont d'une seule pièce, le premier de cette espèce qui jusqu'à ce jour ait été construit, fut placé en moins de cinq minutes, et l'infanterie y passa au pas accéléré.

Le capitaine Payrmoffe jeta un pont de bateaux en une heure et demie.

Le capitaine Bazelle jeta un pont de radeaux en deux heures.

Ainsi, à deux heures après minuit, l'armée avait quatre ponts, et avait débouché la gauche à quinze cents toises au-dessous d'Enzersdorf, protégée par les batteries et la droite sur Vittau. Le corps du duc de Rivoli forma la gauche; celui du comte Oudinot le centre, et celui du duc d'Auerstaedt la droite. Les corps du prince de Ponte-Corvo, du vice-roi et du duc de Raguse, la garde et les cuirassiers formaient la seconde ligne et les réserves. Une profonde obscurité, un violent orage et une pluie qui tombait par torrents, rendaient cette nuit aussi affreuse qu'elle était propice à l'armée française et qu'elle devait lui être glorieuse.

Le 5, aux premiers rayons du soleil, tout le monde reconnut quel avait été le projet de l'Empereur, qui se trouvait alors avec son armée en bataille sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi, ayant tourné tous ses camps retranchés, ayant rendu tous ses ouvrages inutiles, et obligeant ainsi les Autrichiens à sortir de leurs positions et à venir lui livrer bataille dans le terrain qui lui convenait. Ce grand problème était résolu, et sans passer le Danube ailleurs, sans recevoir aucune protection des ouvrages qu'on avait construits, on forçait l'ennemi à se battre à trois quarts de lieue de ses redoutes. On présagea dès lors les plus grands et les plus heureux résultats.

A huit heures du matin les batteries qui tiraient sur Enzersdorf avaient produit un tel effet, que l'ennemi s'était borné à laisser occuper cette ville par quatre bataillons. Le duc de Rivoli fit marcher contre elle son premier aide-de-camp Sainte-Croix, qui n'éprouva pas une grande résistance, s'en empara, et fit prisonnier tout ce qui s'y trouvait.

Le comte Oudinot cerna le château de Sachsengang que l'ennemi avait fortifié, fit capituler les neuf cents hommes qui le défendaient, et prit douze pièces de canon.

L'Empereur fit alors déployer toute l'armée dans l'immense plaine d'Enzersdorf.

Bataille d'Enzersdorf.

Cependant l'ennemi, confondu dans ses projets, revint peu à peu de sa surprise et tenta de ressaisir quelques avantages dans ce nouveau champ de bataille. A cet effet, il détacha plusieurs colonnes d'infanterie, un bon nombre de pièces d'artillerie, et toute sa cavalerie, tant de ligne qu'insurgés, pour essayer de déborder la droite de l'armée française. En conséquence, il vint occuper le village de Rutzendorf. L'Empereur ordonna au général Oudinot de faire enlever ce village, à la droite duquel il fit passer le duc d'Auerstaedt, pour se diriger sur le quartier-général du prince Charles, en marchant toujours de la droite à la gauche.

Depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, on manœuvra dans cette immense plaine, on occupa tous les villages, et, à mesure qu'on arrivait à la hauteur des camps retranchés de l'ennemi, ils tombaient d'eux-mêmes et comme par enchantement. Le duc de Rivoli les faisait occuper sans résistance. C'est ainsi que nous nous sommes emparés des ouvrages d'Esling et de Gross-Aspern, et que le travail de quarante jours n'a été d'aucune utilité à l'ennemi. Il fit quelque résistance au village de Rachdorf, que le prince de Ponte-Corvo fit attaquer et enlever par les Saxons. L'ennemi fut partout mené battant et écrasé par la supériorité de notre feu. Cet immense champ de bataille resta couvert de ses débris.

Bataille de Wagram.

Vivement effrayés des progrès de l'armée

française et des grands résultats qu'elle obtenait presque sans efforts, l'ennemi fit marcher toutes ses troupes, et à six heures du soir, il occupa la position suivante : sa droite, de Stadelau à Gerasdorf; son centre, de Gerasdorf à Wagram ; et sa gauche, de Wagram à Neusiedel. L'armée française avait sa gauche à Gross-Aspern ; son centre à Raschdorf, et sa droite à Glinzendorf. Dans cette position, la journée paraissait presque finie, et il fallait s'attendre à avoir le lendemain une grande bataille. Mais on l'évitait et on coupait la position de l'ennemi en l'empêchant de concevoir aucun système, si, dans la nuit, on s'emparait du village de Wagram. Alors sa ligne déjà immense, prise à la hâte et par les chances du combat, laissait errer les différents corps de l'armée sans ordre et sans direction, et on en aurait eu bon marché, sans engagement sérieux. L'attaque de Wagram eut lieu, nos troupes emportèrent ce village; mais une colonne de Saxons et une colonne de Français se prirent dans l'obscurité pour des troupes ennemies, et cette opération fut manquée.

On se prépara alors à la bataille de Wagram. Il paraît que les dispositions du général français et du général autrichien furent inverses. L'Empereur passa toute la nuit à rassembler ses forces sur son centre, où il était de sa personne à une portée de canon de Wagram. A cet effet, le duc de Rivoli se porta sur la gauche d'Aderklan, en laissant sur Aspern une seule division, qui eut ordre de se replier, en cas d'événement, sur l'île de Lobau. Le duc d'Auerstaedt recevait l'ordre de dépasser le village de Grosshoffen pour s'approcher du centre. Le général autrichien, au contraire, affaiblissait son centre pour garnir et augmenter ses extrémités, auxquelles il donnait une nouvelle étendue.

Le 6, à la pointe du jour, le prince de Ponte-Corvo occupa la gauche, ayant en seconde ligne le duc de Rivoli. Le Vice-Roi le liait au centre, où le corps du comte Oudinot, celui du duc de Raguse, ceux de la garde impériale et les divisions de cuirassiers formaient sept ou huit lignes.

Le duc d'Auerstaedt marcha de la droite pour arriver au centre. L'ennemi, au contraire, mettait le corps de Bellegarde en marche sur Stadelan. Les corps de Collowrath, de Lichtenstein et de Hiller liaient cette droite à la position de Wagram où était le prince de Hohenzollern, et à l'extrémité de la gauche à Neusiedel où débouchait le corps de Rosenberg pour déborder également le duc d'Auerstaedt. Le corps de Rosenberg et celui du duc d'Auerstaedt, faisant un mouvement inverse, se rencontrèrent aux premiers rayons du soleil, et donnèrent le signal de la bataille. L'Empereur se porta aussitôt sur ce point, fit renforcer le duc d'Auerstaedt par la division de cuirassiers du duc de Padoue, et fit prendre le corps de Rosenberg en flanc par une batterie de douze pièces de la division du général comte de Nansouty. En moins de trois quarts d'heure, le beau corps du duc d'Auerstaedt eut fait raison du corps de Rosenberg, le culbuta et le rejeta au-delà de Niensiedel, après lui avoir fait beaucoup de mal.

Pendant ce temps, la canonnade s'engageait sur toute la ligne, et les dispositions de l'ennemi se développaient de moment en moment. Toute sa gauche se garnissait d'artillerie. On eût dit que le général autrichien ne se battait pas pour la victoire, mais qu'il n'avait en vue que le moyen d'en profiter. Cette disposition de l'ennemi paraissait si insensée que l'on craignait quelque piége, et que l'Empereur différa quelque temps avant d'ordonner les faciles dispositions qu'il avait à faire pour annuler celles de l'ennemi et les lui rendre funestes. Il ordonna au duc de Rivoli de faire une attaque sur le village qu'occupait l'ennemi, et qui pressait un peu l'extrémité du centre de l'armée. Il ordonna au duc d'Auerstaedt de tourner la position de Neusiedel, et de pousser de là sur Wagram; et il fit former en colonne le duc de Raguse et le général Macdonald pour enlever Wagram au moment où déboucherait le duc d'Auerstaedt.

Sur ces entrefaites, on vint prévenir que l'ennemi attaquait avec fureur le village qu'avait enlevé le duc de Rivoli, que notre gauche était débordée de trois mille toises, qu'une vive canonnade se faisait déjà entendre à Gross-Aspern, et que l'intervalle de Gross-Aspern à Wagram paraissait couvert d'une immense ligne d'artillerie. Il n'y eut plus à douter. L'ennemi commettait une énorme faute : il ne s'agissait que d'en profiter. L'Empereur ordonna sur-le-champ au général Macdonald de disposer les divisions Broussiers et Lamarque en colonne d'attaque. Il les fit soutenir par la division du général Nansouty, par la garde à cheval et par une batterie de soixante pièces de la garde et de quarante pièces des différents corps. Le général comte de Lauriston, à la tête de cette batterie de cent pièces d'artillerie, marcha au trot à l'ennemi, s'avança sans tirer jusqu'à la demi-portée du canon, et là commença un feu prodigieux qui éteignit celui de l'ennemi et porta la mort dans ses rangs. Le général Macdonald marcha alors au pas de charge. Le général de division Reille, avec la brigade de fusiliers et de tirailleurs de la garde, soutenait le général Macdonald. La garde avait fait un changement de front pour rendre cette attaque infaillible. Dans un clin-d'œil, le centre de l'ennemi perdit une lieue de terrain, sa

droite, épouvantée, sentit le danger de la position où elle s'était placée, et rétrograda en grande hâte. Le duc de Rivoli l'attaqua alors en tête. Pendant que la déroute du centre portait la consternation et forçait les mouvements de la droite de l'ennemi, sa gauche était attaquée et débordée par le duc d'Auerstaedt, qui avait enlevé Neusiedel, et qui, étant monté sur le plateau, marchait sur Wagram. La division Broussier et la division Gudin se sont couvertes de gloire.

Il n'était alors que dix heures du matin, et les hommes les moins clairvoyants voyaient que la journée était décidée et que la victoire était à nous.

A midi, le comte Oudinot marcha sur Wagram pour aider à l'attaque du duc d'Auerstaedt. Il y réussit et enleva cette importante position. Dès dix heures, l'ennemi ne se battait plus que pour sa retraite; dès midi, elle était prononcée et se faisait en désordre; et beaucoup avant la nuit, l'ennemi était hors de vue. Notre gauche était placée à Jetelsée et Ebersdorf, notre centre sur Obersdorf, et la cavalerie de notre droite avait des postes jusqu'à Shonkirchen.

Le 7, à la pointe du jour, l'armée était en mouvement et marchait sur Korneubourg et Wolkersdord, et avait des postes sur Nicolsbourg. L'ennemi, coupé de la Hongrie et de la Moravie, se trouvait acculé du côté de la Bohême.

Tel est le récit de la bataille de Wagram : bataille décisive et à jamais célèbre, où trois a quatre cent mille hommes, douze à quinze cents pièces de canon se battaient pour de grands intérêts, sur un champ de bataille étudié, médité, fortifié par l'ennemi depuis plusieurs mois. Dix drapeaux, quarante pièces de canon, vingt mille prisonniers, dont trois ou quatre cents officiers et bon nombre de généraux, de colonels et de majors, sont les trophées de cette victoire. Les champs de bataille sont couverts de morts, parmi lesquels on trouve les corps de plusieurs généraux, et entre autres d'un nommé Normann, Français traître à sa patrie, qui avait prostitué ses talents contre elle.

Tous les blessés de l'ennemi sont tombés en notre pouvoir. Ceux qu'il avait évacués au commencement de l'action, ont été trouvés dans les villages environnants. On peut calculer que le résultat de cette bataille sera de réduire l'armée autrichienne à moins de soixante mille hommes.

Notre perte a été considérable : on l'évalue à quinze cents hommes tués et à trois ou quatre mille blessés.

Le duc d'Istrie, au moment où il disposait l'attaque de la cavalerie, a eu son cheval emporté d'un coup de canon ; le boulet est tombé sur sa selle, et lui a fait une légère contusion à la cuisse.

Le général de division Lasalle a été tué d'une balle. C'était un officier du plus grand mérite, et l'un de nos meilleurs généraux de cavalerie légère.

Le général bavarois de Wrede, et les généraux Séras, Grenier, Vignolle, Sahuc, Frere et Defrance, ont été blessés.

Le colonel prince Aldobrandini a été frappé au bras par une balle. Les majors de la garde Dausmenil et Corbineau, et le colonel Sainte-Croix, ont aussi été blessés. L'adjudant-commandant Duprat a été tué. Le colonel du 9ᵉ d'infanterie de ligne est resté sur le champ de bataille. Ce régiment s'est couvert de gloire.

L'état-major fait dresser l'état de nos pertes.

Une circonstance particulière de cette grande bataille, c'est que les colonnes les plus rapprochées de Vienne n'en étaient pas à douze cents toises. La nombreuse population de cette capitale couvrait les tours, les clochers, les toits, les monticules, pour être témoin de ce grand spectacle.

L'empereur d'Autriche avait quitté Wolkersdorf le 6, à cinq heures du matin, et était monté sur un belvédère, d'où il voyait le champ de bataille, et où il est resté jusqu'à midi. Il est alors parti en toute hâte.

Le quartier-général français est arrivé à Wolkersdorf dans la matinée du 7.

VINGT-SIXIÈME BULLETIN.

Wolkersdorf, le 9 juillet 1809.

La retraite de l'ennemi est une déroute. On a ramassé une partie de ses équipages. Ses blessés sont tombés en notre pouvoir : on en compte déjà au-delà de douze cents : tous les villages en sont remplis. Dans cinq de ses hôpitaux seulement, on en a trouvé plus de six mille.

Le duc de Rivoli, poursuivant l'ennemi par Stokerau, est déjà arrivé à Hollabrunn.

Le duc de Raguse l'avait d'abord suivi sur la route de Brunn, qu'il a quittée à Wolfersdorf pour prendre celle de Znaim. Aujourd'hui, à neuf heures du matin, il a rencontré à Laa une arrière-garde qu'il a culbutée, et à laquelle il a fait neuf cents prisonniers. Il sera demain à Znaim.

Le duc d'Auerstaedt est arrivé aujourd'hui à Nicolsbourg.

L'empereur d'Autriche, le prince Antoine, une suite d'environ deux cents calèches, carosses et autres voitures, ont couché, le 6, à Erensbrunn; le 7, à Hollabrunn, et le 8, à Znaim, d'où ils sont

partis le 9 au matin : selon les rapports des gens du pays qui les conduisaient, leur abattement était extrême.

L'un des princes de Rohan a été trouvé blessé sur le champ de bataille. Le feld-maréchal-lieutenant Wussakowicz est parmi les prisonniers.

L'artillerie de la garde s'est couverte de gloire. Le major d'Aboville qui commandait, a été blessé. L'Empereur l'a fait général de brigade. Le chef d'escadron d'artillerie Grenner a eu un bras emporté. Ces intrépides canonniers ont montré toute la puissance de cette arme terrible.

Les chasseurs à cheval de la garde ont chargé, le jour de la bataille de Wagram; trois carrés d'infanterie qu'ils ont enfoncés. Ils ont pris quatre pièces de canon. Les chevau-légers polonais de la garde ont chargé un régiment de lanciers. Ils ont fait prisonnier le prince d'Auersperg et pris deux pièces de canon.

Les hussards saxons d'Albert ont chargé les cuirassiers d'Albert, et leur ont pris un drapeau. C'était une chose fort singulière de voir deux régiments appartenant au même colonel, combattre l'un contre l'autre.

Il paraît que l'ennemi abandonne la Moravie et la Hongrie, et se retire en Bohême.

Les routes sont couvertes de gens de la landwehr et de la levée en masse, qui retournent chez eux.

Les pertes que la désertion ajoute à celles que l'ennemi a éprouvées en tués, blessés et prisonniers, concourent à l'anéantissement de cette armée.

Les nombreuses lettres interceptées font un tableau frappant du mécontentement de l'armée ennemie et du désordre qui y règne.

A présent que la monarchie autrichienne est sans espérance, ce serait mal connaître le caractère de ceux qui l'ont gouvernée, que de ne pas s'attendre qu'ils s'humilieront comme ils le firent après la bataille d'Austerlitz. A cette époque, ils étaient, comme aujourd'hui, sans espoir, et ils épuisèrent les protestations et les serments.

Pendant la journée du 6, l'ennemi a jeté sur la rive droite du Danube quelques centaines d'hommes des postes d'observation. Ils se sont rembarqués après avoir perdus quelques hommes tués ou faits prisonniers.

La chaleur a été excessive ces jours-ci. Le thermomètre a été presque constamment à 26 degrés.

Le vin est en très grande abondance. Il y a tel village où on en a trouvé jusqu'à trois millions de pintes. Il n'a heureusement aucune qualité malfaisante.

Vingt villages, les plus considérables de la belle plaine de Vienne, et tels qu'on en voit aux environs d'une grande capitale, ont été brûlés pendant la bataille. La juste haine de la nation se prononce contre les hommes criminels qui ont attirés tous ces malheurs sur elle.

Le général de brigade Laroche est entré, le 28 juin, avec un corps de cavalerie, à Nuremberg, et s'est dirigé sur Bareuth. Il a rencontré l'ennemi à Besentheim, l'a fait charger par le 1er régiment provisoire de dragons, a sabré tout ce qui s'est trouvé devant lui, et a pris deux pièces de canon.

VINGT-SEPTIÈME BULLETIN.

A Znaim, le 12 juillet 1809.

Le 10, le duc de Rivoli a battu devant Hollabrunn l'arrière-garde ennemie.

Le même jour à midi, le duc de Raguse, arrivé sur les hauteurs de Znaim, vit les bagages et l'artillerie de l'ennemi qui filaient sur la Bohême. Le général Bellegarde lui écrivit que le prince Jean de Lichtenstein se rendait auprès de l'Empereur avec une mission de son maître, pour traiter de la paix, et demanda en conséquence une suspension d'armes. Le duc de Raguse répondit qu'il n'était pas en son pouvoir d'accéder à cette demande, mais qu'il allait en rendre compte à l'Empereur. En attendant, il attaqua l'ennemi, lui enleva une belle position, lui fit des prisonniers et prit deux drapeaux.

Le même jour au matin, le duc d'Auerstaedt avait passé la Taya vis-à-vis Nicolsbourg, et le général Grouchy avait battu l'arrière-garde du prince de Rosenberg, et lui avait fait quatre cent cinquante prisonniers du prince Charles.

Le 11, à midi, l'Empereur arriva vis-à-vis Znaim. Le combat était engagé. Le duc de Raguse avait débordé la ville, et le duc de Rivoli s'était emparé du pont et avait occupé la fabrique de tabac. On avait pris à l'ennemi, dans les différents engagements de cette journée, trois mille hommes, deux drapeaux et trois pièces de canon. Le général de brigade Bruyères, officier d'une grande espérance, a été blessé. Le général de brigade Guiton a fait une belle charge avec le 10e de cuirassiers.

L'Empereur, instruit que le prince Jean de Lichtenstein, envoyé auprès de lui, était entré dans nos postes, fit cesser le feu. L'armistice, ci-joint, fut signé à minuit, chez le prince de Neuchâtel. Le prince de Lichtenstein a été présenté à l'Empereur, dans sa tente, à deux heures du matin.

Suspension d'armes entre S. M. l'Empereur des Français, roi d'Italie ; et S. M. l'Empereur d'Autriche.

Art. Ier. Il y aura suspension d'armes entre les armées de S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, et de S. M. l'Empereur d'Autriche.

II. La ligne de démarcation sera, du côté de la Haute-Autriche, la frontière qui sépare l'Autriche de la Bohême, le cercle de Znaim, celui de Brunn, et une ligne tracée de la frontière de Moravie sur Raab, qui commencera au point où la frontière du cercle de Brunn touche la March, et en descendant la March, jusqu'au confluent de la Taya, de là à Saint-Johann et la route jusqu'à Presbourg et une lieue autour de la ville; le grand Danube jusqu'à l'embouchure de la Raab et une lieue autour ; la Raab jusqu'à la frontière de Styrie; la Styrie, la Carniole, l'Istrie et Fiume.

III. Les citadelles de Brunn et de Gratz seront évacuées immédiatement après la signature de la présente suspension d'armes.

IV. Les détachements de troupes autrichiennes qui sont dans le Tyrol et dans le Voralberg, évacueront ces deux pays ; le fort de Sachsenbourg sera remis aux troupes françaises.

V. Les magasins de subsistances et d'habillement, qui se trouveraient dans le pays qui doit être évacué par l'armée autrichienne et qui lui appartiennent, pourront être évacués.

VI. Quant à la Pologne, les deux armées prendront la ligne qu'elles occupent aujourd'hui.

VII. La présente suspension d'armes durera un mois ; et avant de recommencer les hostilités on se préviendra quinze jours d'avance.

VIII. Il sera nommé des commissaires respectifs pour l'exécution des présentes dispositions.

IX. A dater de demain 13, les troupes autrichiennes évacueront les pays désignés dans la présente suspension d'armes, et se retireront par journées d'étapes.

Le fort de Brunn sera remis le 14 à l'armée française, et celui de Gratz le 16 juillet.

Fait et arrêté entre nous soussignés, chargés des pleins pouvoirs de nos souverains respectifs, le présent armistice, S. A. S. le prince de Neuchâtel, major-général de l'armée française, et M. le baron de Wimpffen, général-major et chef d'état-major de l'armée autrichienne.

Au camp devant Znaim, le 12 juillet 1809.

Signé, ALEXANDRE, WIMPFFEN.

VINGT-HUITIÈME BULLETIN.

Vienne, le 14 juillet 1809.

Le Danube a cru de six pieds. Les ponts de bateaux qu'on avait établis devant Vienne depuis la bataille de Wagram ont été rompus par les effets de la crue : mais nos ponts d'Ebersdorf, solides et permanents, n'en ont pas souffert. Ces ponts et les ouvrages de l'île de Lobau sont le sujet de l'admiration des militaires autrichiens. Ils avouent que de tels travaux à la guerre sont sans exemples depuis les Romains.

L'archiduc Charles ayant envoyé le général-major Weissenvof complimenter l'Empereur, et depuis le baron de Wimpffen, et le prince Jean de Lichtenstein ayant fait la même politesse en son nom, Sa Majesté a jugé à propos de lui envoyer le duc de Frioul, grand-maréchal du palais, qui l'a trouvé à Budweis et a passé une partie de la journée d'hier à son quartier-général.

L'Empereur est parti hier à neuf heures du matin de son camp de Znaim, et est arrivé au palais de Schœnbrunn à trois heures après-midi.

Sa Majesté a visité les environs du village de Spitz, qui forme la tête du pont de Vienne. Elle a ordonné au général comte Bertrand différens ouvrages qui doivent avoir été tracés et commencés aujourd'hui.

Le pont sur pilotis de Vienne sera rétabli dans le plus court délai.

Sa Majesté a nommé maréchaux de l'empire, le général Oudinot, le duc de Raguse et le général Macdonald. Le nombre des maréchaux était de onze; cette nomination le porte à quatorze. Il reste encore deux places vacantes; les places de colonel-général des Suisses et de colonel-général des chasseurs, sont aussi vacantes.

Le colonel-général des chasseurs est, d'après nos constitutions, grand-officier de l'empire.

Sa Majesté a témoigné sa satisfaction de la manière dont la chirurgie a servi, et particulièrement des services du chirurgien en chef Heurteloup.

Le 7, Sa Majesté, traversant le champ de bataille, a fait enlever un grand nombre de blessés, et y a laissé le duc de Frioul, grand-maréchal du palais, qui y a passé toute la journée.

Le nombre des blessés autrichiens tombés en notre pouvoir s'élève de douze à treize mille.

Les Autrichiens ont eu dix neuf généraux tués ou blessés. On a remarqué, comme un fait singulier, que les officiers français, soit de l'ancienne France, soit des nouvelles provinces, qui se trouvaient au service d'Autriche, ont pour la plupart péri.

On a intercepté plusieurs courriers, et l'on a trouvé, dans les lettres dont ils étaient porteurs, une correspondance suivie de Gentz avec le comte Stadion. L'influence de ce misérable dans les grandes décisions du cabinet autrichien, est ainsi matériellement prouvée. Voilà les instruments dont l'Angleterre se servait comme d'une nouvelle boîte de Pandore, pour souffler les tempêtes et répandre les poisons sur le continent.

Le corps du duc de Rivoli forme ses camps dans le cercle de Znaim; celui du duc d'Auerstaedt, dans le cercle de Brunn; celui du maréchal duc de Raguse, dans le cercle de Korn-Neubourg; celui du maréchal Oudinot, en avant de Vienne, à Spitz; celui du Vice-Roi, sur Presbourg et Gratz. La garde impériale rentre dans les environs de Schœnbrunn.

La récolte est très belle et partout d'une grande abondance. L'armée est cantonnée dans de superbes pays riches en denrées de toutes espèces et surtout en vins.

VINGT-NEUVIÈME BULLETIN.

Vienne, le 22 juillet 1809.

Les généraux Durosnel et Foulers sont arrivés au quartier-général. Les conjectures qu'on avait formées au sujet du général Durosnel se sont toutes trouvées fausses. Il n'a pas été blessé, il n'a pas eu de cheval tué sous lui; mais en revenant de porter au duc de Montebello, dans la journée du 22 mai, l'ordre de concentrer son mouvement à cause de la rupture des ponts, il traversa un ravin où il trouva vingt-cinq hussards qu'il croyait former un de nos postes. Il ne s'aperçut qu'ils étaient ennemis qu'au moment où ils lui sautèrent au collet. Comme on avait été longtemps sans avoir de ses nouvelles, et d'après quelques autres indices, on l'avait cru mort.

Le général de division Regnier a pris le commandement des Saxons et a occupé Presbourg.

Le maréchal Macdonald s'est mis en marche pour aller prendre possession de la citadelle de Gratz, où il doit être entré aujourd'hui.

Le maréchal duc de Raguse a campé ses troupes sur les hauteurs de Krems.

Sa Majesté assiste tous les matins aux parades de la garde qui sont fort belles. Les vélites et les grenadiers à pied de la garde italienne se font remarquer par une excellente tenue.

Le prince Jean de Lichteinstein, revenant de Bude, a été présenté le 18 à Sa Majesté; il apportait une lettre de l'empereur d'Autriche.

Le comte de Bubna, général-major aide-de-camp de l'empereur d'Autriche, a dîné plusieurs fois chez M. le comte Champagny.

Sur les rives du Danube, on a rassemblé et réparé les bateaux du commerce qui avaient été dispersés par les événements de la guerre, et on les charge partout de bois, de légumes, de blés et de farines. On en voit arriver chaque jour.

Toute l'armée est campée.

TRENTIÈME BULLETIN.

Vienne, le 30 juillet 1809.

Le neuvième corps, que commandait le prince de Ponte-Corvo, a été dissous le 8. Les Saxons qui en faisaient partie sont sous les ordres du général Regnier. Le prince de Ponte-Corvo est allé prendre les eaux. Dans la bataille de Wagram, le village de Wagram a été enlevé le 6, entre dix et onze heures du matin, et la gloire en appartient tout entière au maréchal Oudinot et à son corps.

D'après tous les renseignements qui ont été pris, la maison d'Autriche se préparait à la guerre depuis près de quatre ans, c'est-à-dire, depuis la paix de Presbourg. Son état militaire lui a coûté, pendant trois années, trois cent millions de francs chaque année. Aussi son papier-monnaie, qui ne se montait qu'à un milliard de francs, lors de la paix de Presbourg, passe-t-il aujourd'hui deux milliards.

La maison d'Autriche est entrée en campagne avec soixante-deux régiments de ligne, dix-huit régiments de frontières, quatre corps francs ou légions, ayant ensemble un présent sous les armes de trois cent dix mille hommes; cent cinquante bataillons de landwehr, commandés par d'anciens officiers, et exercés pendant dix mois, formant cent cinquante mille hommes; quarante mille hommes de l'insurrection hongroise, et soixante mille hommes de cavalerie, d'artillerie et de sapeurs; ce qui a porté ses forces réelles de cinq à six cent mille hommes. Aussi la maison d'Autriche se croyait-elle sûre de la victoire. Elle espérait balancer les destins de la France, lors même que toutes nos forces auraient été réunies, et elle ne doutait pas qu'elle ne s'avançât sur le Rhin, sachant que la majeure partie de nos troupes et nos plus beaux régiments étaient en Espagne. Cependant ses armées sont aujour-

d'hui rédnites à moins du qnart, tandis que l'armée française est double de ce qu'elle était à Ratisbonne.

Ces efforts, la maison d'Autriche n'a pu les faire qu'une fois C'est un miracle attaché au papier-monnaie. Le numéraire est si rare, que l'on ne croit pas qu'il y ait dans les États de cette monarchie soixante millions de francs en espèces. C'est ce qui soutient le papier-monnaie, pnisque près de deux milliards qui, moyennant la réduction au tiers, ne valent que six à sept cent millions, ne sont que le signe nécessaire à la circulation.

On a trouvé dans la citadelle de Gratz vingt-deux pièces de canon.

La forteresse de Sachsenbourg, située aux débouchés du Tyrol, a été remise en général Rusca.

Le duc de Dantzig est entré en Tyrol avec vingt-cinq mille hommes. Il a occupé, le 28, Lovers, et il a partout désarmé les habitants. Il doit en ce moment être à Inspruck.

Le général Thielman est entré à Dresde.

Le duc d'Abrantès est à Bayreuth. Il a établi ses postes sur la frontière de la Bohême.

CAMPAGNE DE RUSSIE.

PREMIER BULLETIN.

Gumbinem, le 20 juin 1812.

A la fin de 1810, la Russie changea de système politique; l'esprit anglais reprit son influence; l'ukase sur le commerce en fut le premier acte.

En février 1811, cinq divisions de l'armée russe quittèrent, à marches forcées, le Danube, et se portèrent en Pologne. Par ce mouvement, la Russie sacrifia la Valachie et la Moldavie.

Les armées russes réunies et formées, on vit paraître une protestation contre la France, qui fut envoyée à tous les cabinets. La Russie annonça par là qu'elle ne voulait pas même garder les apparences. Tous les moyens de conciliation furent employés de la part de la France : tout fut inutile.

A la fin de 1811, six mois après, on vit en France que tout ceci ne pouvait finir que par la guerre; on s'y prépara. La garnison de Dantzig fut portée à vingt mille hommes. Des approvisionnements de toute espèce, canons, fusils, poudre, munitions, équipages de pont, furent dirigés sur cette place; des sommes considérables furent mises à la disposition du génie pour en accroître les fortifications.

L'armée fut mise sur le pied de guerre. La cavalerie, le train d'artillerie et les équipages militaires furent complétés.

En mars 1812, un traité d'alliance fut conclu avec l'Autriche : le mois précédent, un traité avait été conclu avec la Prusse.

En avril le premier corps de la Grande-Armée se porta sur l'Oder;

Le deuxième corps se porta sur l'Elbe;

Le troisième corps sur le Bas-Oder;

Le quatrième corps partit de Vérone, traversa le Tyrol, et se rendit en Silésie.

La garde partit de Paris.

Le 22 avril, l'empereur de Russie prit le commandement de son armée, quitta Pétersbourg et porta son quartier-général à Wilna.

Au commencement de mai, le premier corps arriva sur la Vistule à Elbing et à Marienbourg;

Le deuxième corps à Marienwerder;

Le troisième corps à Thorn;

Le quatrième et le sixième corps à Plock;

Le cinquième corps se réunit à Varsovie;

Le huitième corps sur la droite de Varsovie;

Le septième corps à Pulawi.

L'Empereur partit de Saint-Cloud le 9 mai, passa le Rhin le 13, l'Elbe le 29, et la Vistule le 6 juin.

DEUXIÈME BULLETIN.

Wilkowisky, le 22 juin 1812.

Tout moyen de s'entendre, entre les deux empires, devenait impossible : l'esprit qui dominait le cabinet russe le précipita à la guerre. Le général Narbonne, aide-de-camp de l'Empereur, fut envoyé à Wilna, et ne put y séjourner que peu de jours. On acquérait la preuve que la sommation arrogante et tout-à-fait extraordinaire qu'avait présentée le prince Kourakin, où il déclara ne vouloir entrer dans aucune explication que la France n'eût évacué le territoire de ses propres alliés, pour les livrer à la discrétion de la Russie, était le *sine quâ non* de ce cabinet, et il s'en vantait auprès des puissances étrangères.

Le premier corps se porta sur la Prégel. Le prince d'Eckmühl eut son quartier-général, le 11 juin, à Kœnigsberg.

Le maréchal duc de Reggio, commandant le deuxième corps, eut son quartier-général à Welau; le maréchal duc d'Elchingen, commandant le troisième corps, à Soldapp; le prince Vice-Roi, à Rastembourg; le roi de Westphalie, à Varsovie; le prince Poniatowski, à Pultusk; l'Empereur porta son quartier-général, le 12, sur la Prégel, à Kœnigsberg, le 17 à Justerbourg, le 19 à Gumbinem.

Un léger espoir de s'entendre existait encore. L'Empereur avait donné au comte de Lauriston l'instruction de se rendre auprès de l'empereur Alexandre ou de son ministre des affaires étrangères, et de voir s'il n'y aurait pas moyen de revenir sur la sommation du prince Kourakin, et de concilier l'honneur de la France et l'in-

térêt de ses alliés avec l'ouverture des négociations.

Le même esprit qui régnait dans le cabinet russe, empêcha, sous différents prétextes, le comte de Lauriston de remplir sa mission, et l'on vit, pour la première fois, un ambassadeur ne pouvoir approcher ni le souverain, ni son ministre dans des circonstances aussi importantes. Le secrétaire de légation, Prevost, apporta des nouvelles à Gumbinem ; et l'Empereur donna l'ordre de marcher pour passer le Niémen : « Les vaincus, dit-il, prennent » le ton de vainqueurs ; la fatalité les entraîne, que les destins s'accomplissent. » Sa Majesté fit mettre à l'ordre de l'armée la proclamation suivante :

« Soldats !

» La seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à » Friedland et à Tilsitt : à Tilsitt, la Russie a juré éternelle alliance à la France » et guerre à l'Angleterre. Elle viole » aujourd'hui ses serments. Elle ne veut » donner aucune explication de son étrange » conduite que les aigles françaises n'aient » repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par la fatalité ! ses destins doivent s'accomplir. Nous croirait-elle donc » dégénérés ? ne serions-nous donc plus » les soldats d'Austerlitz ? Elle nous place » entre le déshonneur et la guerre. Le choix » ne saurait être douteux ; marchons donc » en avant ! passons le Niémen ! portons » la guerre sur son territoire. La seconde » guerre de Pologne sera glorieuse aux » armes françaises comme la première, » mais la paix que nous conclurons, portera avec elle sa garantie et mettra un » terme à cette orgueilleuse influence que » la Russie a exercée depuis cinquante » ans sur les affaires de l'Europe.

» En notre quartier-général de Wilkowiski, le 22 juin 1812. »

TROISIÈME BULLETIN.

Kowno, le 26 juin 1812.

Le 23 juin, le roi de Naples, qui commande la cavalerie, porta son quartier-général à deux lieues du Niémen sur la rive gauche. Ce prince a sous ses ordres immédiats les corps de cavalerie commandés par les généraux comtes Nansouty et Monthrun ; l'un composé des divisions aux ordres des généraux comtes Bruyères, Saint-Germain et Valence ; l'autre, composé des divisions aux ordres du général baron Vattier, et des généraux comtes Sébastiani et Defrance.

Le maréchal prince d'Eckmühl, commandant le premier corps, porta son quartier-général au débouché de la grande forêt de Pilwisky.

Le deuxième corps et la garde suivirent le mouvement du premier corps.

Le troisième corps se dirigea par Marienpol. Le Vice-Roi, avec les quatrième et sixième corps restés en arrière, se porta sur Kalwarry.

Le roi de Westphalie se porta à Novogrod avec les cinquième, septième et huitième corps.

Le premier corps d'Autriche, commandé par le prince de Schwarzenberg, quitta Lemberg le....., fit un mouvement sur sa gauche et s'approcha de Luhlin.

L'équipage de ponts, sous les ordres du général Eblé, arriva le 23, à deux lieues du Niémen.

Le 23, à deux heures du matin, l'Empereur arriva aux avant-postes, près de Kowno, prit une capote et un bonnet polonais d'un des chevau-légers, et visita les rives du Niémen, accompagné seulement du général du génie Haxo.

A huit heures du soir, l'armée se mit en mouvement. A dix heures, le général de division comte Moraud fit passer trois compagnies de voltigeurs, et au même moment, trois ponts furent jetés sur le Niémen. A onze heures, trois colonnes débouchèrent sur les trois ponts. A une heure un quart, le jour commençait déjà à paraître. A midi, le général baron Pajol chassa devant lui une nuée de Cosaques, et fit occuper Kowno par un bataillon.

Le 24, l'Empereur se porta à Kowno.

Le maréchal prince d'Eckmühl porta son quartier-général à Roumchicki.

Et le roi de Naples, à Eketanoni.

Pendant toute la journée du 24 et celle du 25, l'armée défila sur les trois ponts. Le 24 au soir, l'Empereur fit jeter un nouveau pont sur la Vilia, vis-à-vis Kowno, et fit passer le maréchal duc de Reggio avec le deuxième corps. Les chevau-légers polonais de la garde passèrent à la nage. Deux hommes se noyaient lorsqu'ils furent sauvés par des nageurs du 26e léger. Le colonel Guéhéneuc s'étant imprudemment exposé pour les secourir, périssait lui-même ; un nageur de son régiment le sauva.

Le 25, le duc d'Elchingen se porta à Kormelou : le roi de Naples se porta à Jijmoroni. Les troupes légères de l'ennemi furent chassées de tous côtés.

Le 26, le maréchal duc de Reggio arriva à Jauow : le maréchal duc d'Elchingen arriva à Skorouli. Les divisions légères de cavalerie couvrirent toute la plaine jusqu'à dix lieues de Wilna.

Le 24, le maréchal duc de Tarente, commandant le dixième corps, dont les Prussiens font partie, a passé le Niémen à Tilsitt, et marche sur Rossiena, afin de balayer la rive droite du fleuve et de protéger la navigation.

Le maréchal duc de Bellune, commandant le neuvième corps, ayant sous ses ordres les divisions Heudelet, Lagrange, Durutte, Partonneaux, occupe les pays entre l'Elbe et l'Oder.

Le général de division, comte Rapp, gouverneur de Dantzig, a sous ses ordres la division Daendels.

Le général de division, comte Hogendorp, est gouverneur de Kœnigsberg.

L'empereur de Russie est à Wilna avec sa garde et une partie de son armée, occupant Romkoutoui et Newtroki.

Le général russe Bagawout, commandant le deuxième corps, et une partie de l'armée russe coupée de Wilna, n'ont trouvé leur salut qu'en se dirigeant sur la Dwina.

Le Niémen est navigable pour les bateaux de deux à trois cents tonneaux jusqu'à Kowno. Ainsi les communications par eau sont assurées jusqu'à Dantzig, et avec la Vistule, l'Oder et l'Elbe. Un immense approvisionnement en eau-de-vie, en farine, en biscuits, file de Dantzig et de Kœnigsberg sur Kowno. La Vilia, qui passe à Wilna, est navigable pour de plus petits bateaux, depuis Kowno jusqu'à Wilna. Wilna, capitale de la Lithuanie, l'est de toute la Pologne russe. L'empereur de Russie est depuis plusieurs mois dans cette ville, avec une partie de sa cour. L'occupation de cette place par l'armée française sera le premier fruit de la victoire. Plusieurs officiers de Cosaques et des officiers porteurs de dépêches ont été arrêtés par la cavalerie légère.

QUATRIÈME BULLETIN.

Wilna, le 30 juin 1812.

Le 27, l'Empereur arriva aux avant-postes, à deux heures après-midi, et mit en mouvement l'armée, pour s'approcher de Wilna, et attaquer, le 28 à la pointe du jour, l'armée russe, si elle voulait défendre Wilna ou en retarder la prise, pour sauver les immenses magasins qu'elle y avait. Une division russe occupait Troki, et une autre division était sur les hauteurs de Waka.

A la pointe du jour, le 28, le roi de Naples se mit en mouvement avec l'avant-garde et la cavalerie légère du général comte Bruyères. Le maréchal prince d'Eckmühl l'appuya avec son corps. Les Russes se reployèrent partout. Après avoir échangé quelques coups de canon, ils repassèrent en toute hâte la Vilia, brûlèrent le pont de bois de Wilna, et incendièrent d'immenses magasins évalués à plusieurs millions de roubles; plus de cent cinquante mille quintaux de farine, un immense approvisionnement de fourrages et d'avoine, une masse considérable d'effets d'habillement, furent brûlés. Une grande quantité d'armes, dont, en général, la Russie manque, et de munitions de guerre, furent détruites et jetées dans la Vilia.

A midi, l'Empereur entra dans Wilna. A trois heures, le pont sur la Vilia fut rétabli : tous les charpentiers de la ville s'y étaient portés avec empressement, et construisaient un pont en même temps que les pontonniers en construisaient un autre.

La division Bruyères suivit l'ennemi sur la rive gauche. Dans une légère affaire d'arrière-garde, une cinquantaine de voitures furent enlevées aux Russes. Il y eut quelques hommes tués et blessés; parmi ces derniers est le capitaine des hussards, Ségur. Les chevau-légers polonais de la garde firent une charge sur la droite de la Vilia, mirent en déroute, poursuivirent et firent prisonniers bon nombre de Cosaques.

Le 25, le duc de Reggio avait passé la Vilia sur un pont jeté près de Kowno. Le 26, il se dirigea sur Javou, et le 27 sur Chatouï. Ce mouvement obligea le prince de Wittgenstein, commandant le premier corps de l'armée russe, à évacuer toute la Samogitie et le pays situé entre Kowno et la mer, et à se porter sur Wilkomir en se faisant renforcer par deux régiments de la garde. Le 28, la rencontre eut lieu. Le maréchal, duc de Reggio, trouva l'ennemi en bataille vis-à-vis Develtovo. La canonnade s'engagea; l'ennemi fut chassé de position en position, et repassa avec tant de précipitation le pont, qu'il ne put pas le brûler. Il a perdu trois cents prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers et une centaine d'hommes tués ou blessés. Notre perte se monte à une cinquantaine d'hommes.

Le duc de Reggio se loue de la brigade de cavalerie légère que commande le général baron Castex, et du 11e régiment d'infanterie légère, composé en entier de Français des départements au-delà des Alpes. Les jeunes conscrits romains ont montré beaucoup d'intrépidité.

L'ennemi a mis le feu à son grand magasin de Wilkomir. Au dernier moment, les habitants avaient pillé quelques tonneaux de farine; on est parvenu à en recouvrer une partie.

Le 29, le duc d'Elchingen a jeté un pont vis-à-vis Souderva, pour passer la Vilia. Des colonnes ont été dirigées sur les

chemins de Grodno et de la Wolhynie, pour marcher à la rencontre de différents corps russes coupés et éparpillés.

Wilna est une ville de vingt-cinq à trente mille âmes, ayant un grand nombre de couvents, de beaux établissements, et des habitants pleins de patriotisme. Quatre ou cinq cents jeunes gens de l'Université, ayant plus de dix-huit ans, et appartenant aux meilleures familles, ont demandé à former un régiment.

L'ennemi se retire sur la Dwina. Un grand nombre d'officiers d'état-major et d'estafettes tombent à chaque instant dans nos mains. Nous acquérons la preuve de l'exagération de tout ce que la Russie a oublié sur l'immensité de ses moyens. Deux bataillons seulement par régiment sont à l'armée; les troisièmes bataillons, dont beaucoup d'états de situation ont été interceptés dans la correspondance des officiers des dépôts avec les régiments, ne se montent, pour la plupart, qu'à cent vingt ou deux cents hommes.

La cour est partie de Wilna, vingt-quatre heures après avoir appris notre passage à Kowno. La Samogitie, la Lithuanie, sont presque entièrement délivrées. La centralisation de Bagration vers le nord a fort affaibli les troupes qui devaient défendre la Wolhynie.

Le roi de Westphalie, avec le corps du prince Poniatowski, le septième et le huitième corps, doit être entré le 29 à Grodno.

Différentes colonnes sont parties pour tomber sur les flancs du corps de Bagration, qui, le 20, a reçu l'ordre de se rendre à marche forcée de Proujanoni sur Wilna, et dont la tête était déjà arrivée à quatre journées de marche de cette dernière ville, mais que les événements ont forcée de rétrograder, et que l'on poursuit.

Jusqu'à cette heure, la campagne n'a pas été sanglante; il n'y a eu que des manœuvres: nous avons fait en tout mille prisonniers. Mais l'ennemi a déjà perdu la capitale et la plus grande partie des provinces polonaises, qui s'insurgent. Tous les magasins de première, de deuxième et de troisième lignes, résultat de deux années de soin, et évalués plus de vingt millions de roubles, sont consumés par les flammes ou tombés en notre pouvoir. Enfin, le quartier-général de l'armée française est dans le lieu où était la cour depuis six semaines.

Parmi le grand nombre de lettres interceptées, on en remarque deux: l'une de l'intendant de l'armée russe qui fait connaître que déjà la Russie, ayant perdu tous ses magasins de première, de deuxième et de troisième lignes, est réduite à en former en toute hâte de nouveaux; l'autre, du duc Alexandre de Wurtemberg, faisant voir qu'après peu de jours de campagne, les provinces du centre sont déjà déclarées en état de guerre.

Dans la situation présente des choses, si l'armée russe croyait avoir quelque chance de victoire, la défense de Wilna valait une bataille, et dans tous les pays, mais surtout dans celui où nous nous trouvons, la conservation d'une triple ligne de magasins aurait dû décider un général à en risquer les chances.

Des manœuvres ont donc seules mis au pouvoir de l'armée française une bonne partie des provinces polonaises, la capitale et trois lignes de magasins. Le feu a été mis aux magasins de Wilna avec tant de précipitation, qu'on a pu sauver beaucoup de choses.

CINQUIÈME BULLETIN.

Wilna, le 5 juillet 1812.

L'armée russe était placée et organisée de la manière suivante au commencement des hostilités:

Le premier corps, commandé par le prince Wittgenstein, composé des 5e et 14e divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant en tout dix-huit mille hommes, artillerie et sapeurs compris, avait été longtemps à Chawli, et avait depuis occupé Rosiéna et était le 24 juin à Keydnnoni.

Le deuxième corps, commandé par le général Bagavout, composé des 4e et 17e divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, présentant la même force, occupait Kowno.

Le troisième corps, commandé par le prince Schomoaloff, composé de la 1re division de grenadiers, d'une division d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant vingt-quatre mille hommes, occupait Now-Troki.

Le quatrième corps, commandé par le général Tutsckhoff, composé des 11e et 23e divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant dix-huit mille hommes, était placé depuis Now-Troki jusqu'à Lida.

La garde impériale était à Wilna.

Le sixième corps, commandé par le général Doctorow, composé de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant dix-huit mille hommes, avait fait partie de l'armée du prince Bagration. Au milieu de juin, il arriva à Lida, venant de la Wolhynie, pour renforcer la première armée. Ce corps était, à la fin de juin, entre Lida et Grodno.

Le cinquième corps, composé de la 2e division de grenadiers, des 12e, 18e et 26e di-

visions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie, était, le 30, à Wolkowisk. Le prince Bagration commandait ce corps, qui pouvait être de quarante mille hommes.

Enfin, les 9e et 15e divisions d'infanterie, et une division de cavalerie, commandées par le général Markow, se trouvaient dans le fond de la Wolhynie.

Le passage de la Vilia, qui eut lieu le 25 juin, et la marche du duc de Reggio sur Janow et sur Chatoui, obligèrent le corps de Wittgenstein à se porter sur Wilkomir et sur la gauche, et le corps de Bagawout à gagner Dunabourg par Mouchnicki et Gedroitse. Ces deux corps se trouvaient ainsi coupés de Wilna.

Le troisième et quatrième corps et la garde impériale russe se portèrent de Wilna sur Niemischin, Swentzianoui et Vidzoui. Le roi de Naples les poussa vivement sur les deux rives de la Vilia. Le 10e régiment de hussards polonais, tenant la tête de la colonne de la division du comte Sebastiani, rencontra, près de Lebowo, un régiment de Cosaques de la garde, qui protégeait la retraite de l'arrière-garde, et la chargea tête baissée, lui tua neuf hommes et fit une douzaine de prisonniers. Les troupes polonaises qui, jusqu'à cette heure, ont chargé, ont montré une rare détermination. Elles sont animées par l'enthousiasme et la passion.

Le 3 juillet, le roi de Naples s'est porté sur Swentzianoui et y a atteint l'arrière-garde du baron de Tolly. Il donna ordre au général Montbrun de la faire charger, mais les Russes ne l'ont point attendu, et se sont retirés avec une telle précipitation, qu'un escadron de hulans, qui revenait d'une reconnaissance du côté de Mikalitki, tomba dans nos postes. Il fut chargé par le 12e de chasseurs et entièrement pris ou tué : soixante hommes ont été pris avec leurs chevaux. Les Polonais, qui se trouvaient parmi ces prisonniers, ont demandé à servir, et ont pris rang, tout montés, dans les troupes polonaises.

Le 4, à la pointe du jour, le roi de Naples est entré à Swentzianoui; le maréchal duc d'Elchingen est entré à Maliatoui, et le maréchal duc de Reggio à Avanta.

Le 30 juin, le maréchal duc de Tarente est arrivé à Rosiena; il s'est porté de là sur Ponevieji, Chawli et Tesch.

Les immenses magasins que les Russes avaient dans la Samogitie ont été brûlés par eux, perte énorme, non seulement pour leurs finances, mais encore pour la subsistance des peuples.

Cependant le corps de Doctorow, c'est-à-dire le sixième corps, était encore le 27 juin sans ordres, et n'avait fait aucun mouvement. Le 28, il se réunit et se mit en marche pour se porter sur la Dwina, par une marche de flanc. Le 30, son avant-garde entra à Soleinicki. Elle fut chargée par la cavalerie légère du baron général Bordesoult, et chassée de la ville. Doctorow se voyant prévenu, prit à droite et se porta sur Ochmiana. Le général baron Pajol y arriva avec sa brigade de cavalerie légère, au moment où l'avant-garde de Doctorow y entrait. Le général Pajol le fit charger. L'ennemi fut sabré et culbuté dans la ville. Il a perdu soixante hommes tués et dix-huit prisonniers. Le général Pajol a eu cinq hommes tués et quelques blessés. Cette charge a été faite par le 9e régiment de lanciers polonais.

Le général Doctorow, voyant le chemin coupé, rétrograda sur Olchanoui. Le maréchal prince d'Eckmühl, avec une division d'infanterie, les cuirassiers de la division du comte de Valence, et le 2e régiment des chevau-légers de la garde, se porte sur Ochmiana, pour soutenir le général Pajol.

Le corps de Doctorow, ainsi coupé et rejeté dans le midi, continua de longer à droite, à marches forcées, en faisant le sacrifice de ses bagages, sur Smorghoui, Danowcheff et Kobouïluicki, d'où il s'est porté sur la Dwina. Ce mouvement avait été prévu. Le général comte Nansouty, avec une division de cuirassiers, la division de cavalerie légère du général comte Bruyères, et la division d'infanterie du comte Morand, s'était porté à Mikaïlitchki, pour couper ce corps. Il arriva le 3 à Swir lorsqu'il débouchait, et le poussa vivement, lui prit un bon nombre de traînards, et l'obligea à abandonner quelques centaines de voitures de bagages.

L'incertitude, les angoisses, les marches et les contre-marches qu'ont faites ces troupes, les fatigues qu'elles ont essuyées, ont dû les faire beaucoup souffrir.

Des torrents de pluie sont tombés pendant trente-six heures sans interruption.

D'une extrême chaleur le temps a passé tout-à-coup à un froid très vif. Plusieurs milliers de chevaux ont péri par l'effet de cette transition subite. Des convois d'artillerie ont été arrêtés dans les boues.

Cet épouvantable orage, qui a fatigué les hommes et les chevaux, a nécessairement retardé notre marche, et le corps de Doctorow, qui a donné successivement dans les colonnes du général Bordesoult, du général Pajol et du général Nansouty, a été près de sa destruction.

Le prince Bagration, avec le cinquième corps, placé plus en arrière, marche sur la Dwina. Il est parti le 30 juin de Wolkowisk pour se rendre sur Mink.

Le roi de Westphalie est entré le même jour à Grodno. La division Dombrouski a passé la première. L'hetman Platow se trouvait encore à Grodno avec ses Cosaques. Chargés par la cavalerie légère du prince Poniatowski, les Cosaques ont été

éparpillés; on leur a tué vingt hommes et fait soixante prisonniers. On a trouvé à Grodno une manutention propre à cuire cent mille rations de pain, et quelques restes de magasin.

Il avait été prévu que Bagration se porterait sur la Dwina, en se rapprochant le plus possible de Dunabourg; et le général de division comte Grouchy a été envoyé à Bogdanow. Il était le 3 à Traboni. Le général prince d'Eckmühl, renforcé de deux divisions, était le 4 à Wichnew. Si le prince Poniatowski a poussé vivement l'arrière-garde du corps de Bagration, ce corps se trouvera compromis.

Tous les corps ennemis sont dans la plus grande incertitude. L'hetman Platow ignorait, le 30 juin, que depuis deux jours Wilna fut occupée par les Français. Il se dirigea sur cette ville jusqu'à Lida, où il changea de route et se porta sur le midi.

Le soleil, dans la journée du 4, a rétabli les chemins. Tout s'organise à Wilna. Les faubourgs ont souffert par la grande quantité de monde qui s'y est précipité pendant la durée de l'orage. Il y avait une manutention russe pour soixante mille rations. On en a établi une autre pour une égale quantité de rations. On forme des magasins. La tête des convois arrive à Kowno par le Niémen. Vingt mille quintaux de farine et un million de rations de biscuit viennent d'y arriver de Dantzig.

SIXIÈME BULLETIN.

Wilna, le 21 juillet 1812.

Le roi de Naples a continué à suivre l'arrière-garde ennemie. Le 5, il a rencontré la cavalerie ennemie en position sur la Dwina : il l'a fait charger par la brigade de cavalerie légère que commande le général baron Subervic. Les régiments prussiens, würtembergeois et polonais, qui font partie de cette brigade, ont chargé avec la plus grande intrépidité. Ils ont culbuté une ligne de dragons et de hussards russes, et ont fait deux cents prisonniers hussards et dragons montés. Arrivé au-delà de la Dwina, l'ennemi coupa les ponts et voulut défendre le passage. Le général comte Montbrun fit alors avancer ses cinq batteries d'artillerie légère, qui, pendant plusieurs heures, portèrent le ravage dans les rangs ennemis. La perte des Russes a été considérable.

Le général comte Sébastiani est arrivé le même jour à Vidzoui, d'où l'empereur de Russie était parti la veille.

Notre avant-garde est sur la Dwina.

Le général comte de Nansouty était, le 5 juillet, à Postavoui. Il se porta, pour passer la Dwina, à six lieues de là, sur la droite du roi de Naples. Le général de brigade Roussel, avec le 9ᵉ régiment de chevau-légers polonais et le 2ᵉ régiment de hussards prussiens, passa la rivière, culbuta six escadrons russes, en sabra un grand nombre, et fit quarante-cinq prisonniers avec plusieurs officiers. Le général Nansouty se loue de la conduite du général Roussel, et cite avec éloge le lieutenant Borke, du 2ᵉ régiment de hussards prussiens, le sous-officier Kranse et le hussard Lutz. Sa Majesté a accordé la décoration de la Légion-d'Honneur au général Roussel, aux officiers et sous-officiers ci-dessus dénommés.

Le général Nansouty a fait prisonniers cent cinquante hussards et dragons russes, montés.

Le 3 juillet, la communication a été ouverte entre Grodno et Wilna par Lida. L'hetman Platow, avec six mille Cosaques, chassés de Grodno, se présenta sur Lida et y trouva les avant-postes français. Il descendit sur Ivié le 5.

Le général comte Grouchy occupait Witchnew, Traboni et Soubotnicki. Le général baron Pajol était à Perchaï; le général baron Bordesoult était à Blactoui; le maréchal prince d'Eckmühl était en avant de Bobrowitski, poussant des têtes de colonne partout.

Platow se retira précipitamment, le 6, sur Nicolaew.

Le prince Bagration, parti dans les premiers jours de juillet de Wolkowisk, pour se diriger sur Wilna, a été intercepté dans sa route. Il est retourné sur ses pas pour gagner Minsk; prévenu par le prince d'Eckmühl, il a changé de direction, a renoncé à se porter sur la Dwina, et se porte sur le Borysthène par Bobriusk, en traversant les marais de la Bérésina.

Le maréchal prince d'Eckmühl est entré le 8 à Minsk. Il y a trouvé des magasins considérables en farine, en avoine, en effets d'habillement, etc. Bagration était déjà arrivé à Novoi-Swurgiew; se voyant prévenu, il envoya l'ordre de brûler les magasins; mais le prince d'Eckmühl ne lui en a pas donné le temps.

Le roi de Westphalie était le 9 à Nowogrodek; le général Regnier, à Slonim; des magasins, des voitures de bagages, des pharmacies, des hommes isolés ou coupés, tombent à chaque moment dans nos mains. Les divisions russes errent dans ces contrées, sans directions prévenues, poursuivies partout, perdant leurs bagages, brûlant leurs magasins, détruisant leur artillerie, et laissant leurs places sans défense.

Le général baron de Colbert a pris à Wileika un magasin de trois mille quintaux de farine, de cent mille rations de biscuit, etc. Il a trouvé aussi à Wileika

une caisse de 20,000 fr. en monnaie de cuivre.

Tous ces avantages ne coûtent presque aucun homme à l'armée française; depuis que la campagne est ouverte, on compte à peine, dans tous les corps réunis, trente hommes tués, une centaine de blessés et dix prisonniers, tandis que nous avons déjà deux mille à deux mille cinq cents prisonniers russes.

Le prince de Schwarzenberg a passé le Bug à Droghitschin, a poursuivi l'ennemi dans ses différentes directions, et s'est emparé de plusieurs voitures de bagages. Le prince de Schwarzenberg se loue de l'accueil qu'il reçoit des habitants et de l'esprit de patriotisme qui anime ces contrées.

Ainsi, dix jours après l'ouverture de la campagne, nos avant-postes sont sur la Dwina. Presque toute la Lithuanie, ayant quatre millions d'hommes de population, est conquise. Les mouvements de guerre ont commencé au passage de la Vistule. Les projets de l'Empereur étaient dès-lors démasqués, et il n'y avait pas de temps à perdre pour leur exécution. Aussi l'armée a-t-elle fait de fortes marches depuis le passage de ce fleuve, pour se porter par des manœuvres sur la Dwina, car il y a plus loin de la Vistule à la Dwina, que de la Dwina à Moscou ou à Pétersbourg.

Les Russes paraissent se concentrer sur Dunabourg; ils annoncent le projet de nous attendre, et de nous livrer bataille avant de rentrer dans leurs anciennes provinces, après avoir abandonné sans combat la Pologne, comme s'ils étaient pressés par la justice, et qu'ils voulussent restituer un pays mal acquis, puisqu'il ne l'a été, ni par les traités, ni par le droit de conquête.

La chaleur continue à être très forte.

Le peuple de Pologne s'émeut de tous côtés. L'aigle blanche est arborée partout. Prêtres, nobles, paysans, femmes, tous demandent l'indépendance de leur nation. Les paysans sont extrêmement jaloux du bonheur des paysans du grand-duché, qui sont libres; car, quoiqu'on en dise, la liberté est regardée par les Lithuaniens comme le premier des biens. Les paysans s'expriment avec une vivacité d'élocution qui ne semble pas devoir appartenir aux climats du nord, et tous embrassent avec transport l'espérance que la fin de la lutte sera le rétablissement de leur liberté. Les paysans du grand-duché ont gagné à la liberté, non qu'ils soient plus riches, mais que les propriétaires sont obligés d'être modérés, justes et humains; autrement les paysans quitteront leurs terres pour chercher de meilleurs propriétaires. Ainsi, le noble ne perd rien; il est seulement obligé d'être juste; et le paysan gagne beaucoup. Ça dû être une douce jouissance pour le cœur de l'Empereur, que d'être témoin, en traversant le grand-duché, des transports de joie et de reconnaissance qu'excite le bienfait de la liberté accordé à quatre millions d'hommes.

Six régiment d'infanterie de nouvelle levée viennent d'être décrétés en Lithuanie, et quatre régiments de cavalerie viennent d'être offerts par la noblesse.

SEPTIÈME BULLETIN.

Wilna, le 16 juillet 1812.

Sa Majesté fait élever, sur la rive droite de la Vilia, un camp retranché fermé par des redoutes, et fait construire une citadelle sur la montagne où était l'ancien palais des Jagellons. On travaille à établir deux ponts de pilotis sur la Vilia. Trois ponts de radeaux existent déjà sur cette rivière.

Le 8, l'Empereur a passé la revue d'une partie de la garde, composée des divisions Laborde et Roguet, que commande le maréchal duc de Trévise, et de la vieille garde, que commande le maréchal duc de Dantzig, sur l'emplacement du camp retranché. La belle tenue de ces troupes a excité l'admiration générale.

Le 4, le maréchal duc de Tarente fit partir de son quartier-général de Rossiena, capitale de la Samogitie, l'une des plus belles et des plus fertiles provinces de la Pologne, le général de brigade baron Ricard, avec une partie de la 7e division, pour se porter sur Poniewiez : le général prussien Kleist, avec une brigade prussienne a été envoyé sur Chawli, et le brigadier prussien de Jeanneret, avec une autre brigade prussienne, sur Telch. Ces trois commandants sont arrivés à leur destination. Le général Kleist n'a pu atteindre qu'un hussard russe; l'ennemi ayant évacué en toute hâte Chawli, après avoir incendié les magasins.

Le général Ricard est arrivé le 6 de grand matin à Poniewiez; il a eu le bonheur de sauver les magasins qui s'y trouvaient, et qui contenaient trente mille quintaux de farine. Il a fait cent soixante prisonniers, parmi lesquels sont quatre officiers. Cette petite expédition fait le plus grand honneur au détachement de hussards de la Mort prussien qui en a été chargé. Sa Majesté a accordé la décoration de la Légion-d'Honneur au commandant, au lieutenant de Raven, aux sous-officiers Werner et Pommereit, et au brigadier Grabowski, qui se sont distingués dans cette affaire.

Les habitants de la province de Samogitie se distinguent par leur patriotisme.

Ils ont un grief de plus que les autres Polonais : ils étaient libres ; leur pays est riche ; il l'était davantage ; mais leurs destinées ont changé avec la chute de la Pologne. Les plus belles terres ayant été données par Catherine au Zoubow, les paysans, de libres qu'ils étaient, ont dû devenir esclaves. Le mouvement de flanc qu'a fait l'armee sur Wilna, ayant tourné cette belle province, elle se trouve intacte, et sera de la plus grande utilité à l'armée. Deux mille chevaux sont en route pour venir réparer les pertes de l'artillerie. Des magasins considérables ont été conservés. La marche de l'armée de Kowno sur Wilna et de Wilna sur Dunabourg et sur Minsk a obligé l ennemi à abandonner les rives du Niémen, et a rendu libre cette rivière, par laquelle de nombreux convois arrivent de Kowno. Nous avons dans ce moment plus de cent cinquante mille quintaux de farine, deux millions de rations de biscuit, six mille quintaux de riz, une grande quantité d'eau-de-vie, six cents mille boisseaux d'avoine, etc., etc. Les convois se succèdent avec rapidité ; le Niémen est couvert de bateaux.

Le passage du Niémen a eu lieu le 24, et l'Empereur est entré à Wilna le 28. La première armée de l'ouest, commandée par l'empereur Alexandre, est composée de neuf divisions d'infanterie et de quatre divisions de cavalerie. Poussée de poste en poste, elle occupe aujourd'hui le camp retranché de Drissa, où le roi de Naples, avec les corps des maréchaux ducs d'Elchingen et de Reggio, plusieurs divisions du premier corps, et les corps de cavalerie des comtes Nansouty et Montbrun, la contient. La seconde armée, commandée par le prince Bagration, était encore, le 1er juillet, à Kobrin, où elle se réunissait. Les 9e et 15e divisions étaient plus loin, sous les ordres du général Tormazow. A la première nouvelle du passage du Niémen, Bagration se mit en mouvement pour se porter sur Wilna ; il fit sa jonction avec les Cosaques de Platow, qui étaient vis-à-vis Grodno. Arrivé à la hauteur d'Ivié, il apprit que le chemin de Wilna lui était fermé. Il reconnut que l'exécution des ordres qu'il avait, serait téméraire et entraînerait sa perte, Soubotnioki, Traboui, Witchnew, Volojiuk étant occupés par les corps du général comte Grouchy, du général baron Pajol, et du maréchal prince d'Eckmühl. Il rétrograda alors et prit la direction de Minsk ; mais arrivé à demi-chemin de cette ville, il apprit que le prince d'Eckmühl y était entré. Il rétrograda encore une fois. De Newji, il marcha sur Slousk ; et de là il se porta sur Bobruisk, d'où il n'aura d'autre ressource qu'à passer le Borysthène. Ainsi, les deux armées sont entièrement coupées et séparées entre elles par un espace de cent lieues.

Le prince d'Eckmühl s'est emparé de la place-forte de Borisow sur la Bérésina. Soixante milliers de poudre, seize pièces de canon de siége, des hôpitaux, sont tombés en son pouvoir. Des magasins considérables ont été incendiés, une partie cependant a été sauvée.

Le 10, le général Latour-Maubourg a envoyé la division de cavalerie légère, commandée par le général Roznieckí, sur Mir. Elle rencontra l'arrière-garde ennemie à peu de distance de cette ville. Un engagement très vif eut lieu. Malgré l'infériorité du nombre de la division polonaise, le champ lui est resté. Le général de Cosaques Gregoriew a été tué, et quinze cents Russes ont été tués ou blessés. Notre perte a été de cinq cents hommes au plus. La cavalerie légère polonaise s'est battue avec la plus grande intrépidité, et son courage a suppléé au nombre. Nous sommes entrés le même jour à Mir.

Le 13, le roi de Westphalie avait son quartier-général à Nesvy.

Le Vice-Roi arrive à Dockchitsoui.

Les Bavarois, commandés par le général comte Gouvion-Saint-Cyr, ont passé la revue de l'Empereur, le 14, à Wilna. La division Deroy et la division de Wrede étaient très belles. Ces troupes se sont mises en marche pour Sloubokoe.

La diète de Varsovie, s'étant constituée en Confédération générale de Pologne, a nommé le prince Adam Czartoryski son président. Ce prince, âgé de quatre-vingts ans, a été, il y a cinquante ans, maréchal d'une diète de Pologne. Le premier acte de la Confédératton a été de déclarer le royaume de Pologne rétabli.

Une députation de la Confédération a été présentée à l'Empereur à Wilna, et a soumis à son approbation et à sa protection l'acte de la Confédération.

Réponse de l'Empereur au discours de M. le comte Palatin Wybicki, président de la députation de la Confédération générale de Pologne.

Messieurs les Députés de la Confédération de Pologne,

J'ai entendu avec intérêt ce que vous venez de me dire.

Polonais, je penserais et j'agirais comme vous ; j'aurais voté comme vous dans l'assemblée de Varsovie : l'amour de la patrie est la première vertu de l'homme civilisé.

Dans ma position, j'ai bien des intérêts à concilier et bien des devoirs à remplir. Si j'eusse régné lors du premier, du second ou du troisième partage de la Pologne, j'aurais armé tout mon peuple pour vous sou-

tenir. Aussitôt que la victoire m'a permis de restituer vos anciennes lois à votre capitale et à une partie de vos provinces, je l'ai fait avec empressement, sans toutefois prolonger une guerre qui eût fait couler encore le sang de mes sujets.

J'aime votre nation ; depuis seize ans, j'ai vu vos soldats à mes côtés, sur les champs d'Italie, comme sur ceux d'Espagne.

J'applaudis à tout ce que vous avez fait : j'autorise les efforts que vous voulez faire ; tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions, je le ferai.

Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits; mais, dans ces contrées si éloignées et si étendues, c'est surtout sur l'unanimité des efforts de la population qui les couvre, que vous devez fonder vos espérances de succès.

Je vous ai tenu le même langage lors de ma première apparition en Pologne; je dois ajouter ici que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses États, et que je ne saurais autoriser aucune manœuvre ni aucun mouvement qui tendrait à le troubler dans la paisible possession de ce qui lui reste des provinces polonaises. Que la Lithuanie, la Samogitie, Witepsk, Polotzk, Mohilow, la Volhynie, l'Ukraine, la Podolie, soient animées du même esprit que j'ai vu dans la grande Pologne, et la Providence couronnera, par le succès, la sainteté de votre cause; elle récompensera ce dévouement à votre patrie, qui vous a rendus si intéressants, et vous a acquis tant de droits à mon estime et à ma protection, sur laquelle vous devez compter dans toutes les circonstances.

HUITIÈME BULLETIN.

Gloubokoé, le 22 juillet 1812.

Le corps du prince Bagration est composé de quatre divisions d'infanterie, fortes de vingt-deux à vingt-quatre mille hommes, des Cosaques de Platow, formant six mille chevaux, et de quatre ou cinq mille hommes de cavalerie. Deux divisions de son corps (la 9e et la 15e) voulaient le rejoindre par Pinsk; elles ont été interceptées et obligées de rentrer en Wolhynie.

Le 14, le général Latour-Maubourg, qui suivait l'arrière-garde de Bagration, était à Romanow. Le 16, le prince Poniatowski y avait son quartier-général.

Dans l'affaire du 10, qui a eu lieu à Romanow, le général Rosniecki, commandant la cavalerie légère du quatrième corps de cavalerie, a perdu six cents hommes tués ou blessés, ou faits prisonniers. On n'a à regretter aucun officier supérieur. Le général Rozniecki assure que l'on a reconnu sur le champ de bataille les corps du général de division russe comte Pahlen, des colonels russes Adrianow et Jesowaryski.

Le prince de Schwarzenberg avait, le 13, son quartier-général à Prazana. Il avait fait occuper, le 11 et le 12, la position importante de Pinsk par un détachement, qui a pris quelques hommes et des magasins assez considérables. Douze hulans autrichiens ont chargé quarante-six Cosaques, les ont poursuivis pendant plusieurs lieues, et en ont pris six. Le prince de Schwarzenberg marche sur Minsk.

Le général Regnier est revenu, le 19, à Slonim, pour garantir le duché de Varsovie d'une incursion, et observer les deux divisions ennemies rentrées en Wolhynie.

Le 12, le général baron Pajol étant à Jghoumen, a envoyé le capitaine Vandois avec cinquante chevaux à Khaloui. Ce détachement a pris là un parc de deux cents voitures du corps de Bagration, a fait prisonniers six officiers, deux cents canonniers, trois cents hommes du train, et a pris huit cents beaux chevaux d'artillerie. Le capitaine Vandois se trouvait éloigné de quinze lieues de l'armée, n'a pas jugé pouvoir amener ce convoi, et l'a brûlé; il a amené les chevaux barnachés et les hommes.

Le prince d'Eckmühl était le 15 à Jghoumen; le général Pajol était à Jachitsié, ayant des postes sur Swisloch; ce qu'apprenant, Bagration a renoncé à se porter sur Bobrunsk, et s'est jeté quinze lieues plus bas du côté de Mozier.

Le 17, le prince d'Eckmühl était à Golognino.

Le 15, le général Grouchy était à Borisow. Un parti qu'il a envoyé sur Star-Lepel, y a pris des magasins considérables, et deux compagnies de mineurs de huit officiers et de deux cents hommes.

Le 18, ce général était à Kokanow.

Le même jour, à deux heures du matin, le général baron Colbert est entré à Orcha, où il s'est emparé d'immenses magasins de farine, d'avoine, d'effets d'habillement. Il a passé de suite le Borysthène, et s'est mis à la poursuite d'un convoi d'artillerie.

Smoleusk est en alarme. Tout s'évacue sur Moscou. Un officier envoyé par l'Empereur pour faire évacuer les magasins d'Orcha, a été fort étonné de trouver la place au pouvoir des Français. Cet officier a été pris avec ses dépêches.

Pendant que Bagration était vivement poursuivi dans sa retraite, prévenu dans ses projets, séparé et éloigné de la Grande-Armée, la Grande-Armée, commandée par l'empereur Alexandre, se retirait sur la

Dwina. Le 14, le général Sébastiani suivant l'arrière-garde ennemie, culbuta cinq cents Cosaques, et arriva à Drouïa.

Le 15, le duc de Reggio se porta sur Dunabourg, brûla d'assez belles baraques que l'ennemi avait fait construire, fit lever le plan des ouvrages, brûla des magasins, et fit cent cinquante prisonniers. Après cette diversion sur la droite, il marcha sur Drouïa.

Le 15, l'ennemi, qui était réuni de son camp retranché de Drissa, au nombre de cent a cent vingt mille hommes, instruit que notre cavalerie légère se gardait mal, fit jeter un pont, fit passer cinq mille hommes d'infanterie, et cinq mille hommes de cavalerie, attaqua le général Sébastiani à l'improviste, le repoussa d'une lieue et lui fit éprouver une perte d'une centaine d'hommes tués, blessés et prisonniers, parmi lesquels se trouvent un capitaine et un sous-lieutenant du 11ᵉ de chasseurs. Le général de brigade baron Saint-Geniès, blessé mortellement, est resté au pouvoir de l'ennemi.

Le 16, le maréchal duc de Trévise, avec une partie de la garde à pied et de la garde à cheval, et la cavalerie légère bavaroise, arriva à Gloubokoé. Le Vice-Roi arriva à Dockchitsié le 17.

Le 18, l'Empereur porta son quartier-général à Gloubokoé.

Le 20, les maréchaux ducs d'Istrie et de Trévise étaient à Ouchatsch; le Vice-Roi à Kamen, le roi de Naples à Disna.

Le 18, l'armée russe évacua son camp retranché de Drissa, consistant en une douzaine de redoutes palissadées, réunies par un chemin couvert et de trois mille toises de développement dans l'enfoncement de la rivière. Ces ouvrages ont coûté une année de travail; nous les avons rasés.

Les immenses magasins qu'ils renfermaient ont été brûles ou jetés dans l'eau.

Le 19, l'empereur Alexandre était à Witepsk.

Le même jour, le général comte Nansouty était vis-à-vis Polotsk.

Le 20, le roi de Naples passa la Dwina et fit inonder la rive droite par sa cavalerie.

Tous les préparatifs que l'ennemi avait faits pour défendre le passage de la Dwina, ont été inutiles. Les magasins qu'il formait à grands frais depuis trois ans, ont été détruits. Il est tels de ses ouvrages qui, au dire des gens du pays, ont coûté dans une année six mille hommes aux Russes. On ne sait sur quel espoir ils s'étaient flattés qu'on irait les attaquer dans les camps qu'ils avaient retranchés.

Le général comte Grouchy a des reconnaissances sur Babinovitch et sur Sienno. De tous côtés on marche sur l'Oula. Cette rivière est réunie par un canal à la Bérésina, qui se jette dans le Borysthène; ainsi nous sommes maîtres de la communication de la Baltique à la Mer-Noire.

Dans ses mouvements, l'ennemi est obligé de détruire ses bagages, de jeter dans les rivières son artillerie, ses armes. Tout ce qui est Polonais, profite de ces retraites précipitées, pour déserter et rester dans les bois jusqu'à l'arrivée des Français. On peut évaluer à vingt mille les déserteurs polonais qu'a eus l'armée russe.

Le maréchal duc de Bellune, avec le neuvième corps, arrive sur la Vistule.

Le maréchal duc de Castiglione se rend à Berlin, pour prendre le commandement du onzième corps.

Le pays entre l'Oula et la Dwina est très beau, et couvert de superbes récoltes. On trouve souvent de beaux châteaux et de grands couvents. Dans le seul bourg de Gloubokoé, il y a deux couvents qui peuvent contenir chacun douze cents malades.

NEUVIÈME BULLETIN.

Bechenkoviski, le 25 juillet 1812.

L'Empereur a porté son quartier-général le 23 à Kamen, en passant par Ouchatsch.

Le Vice-Roi a occupé, le 22, avec son avant-garde, le pont de Rotscheiskovo. Une reconnaissance de deux cent soixante chevaux, envoyée sur Bechenkoviski, a rencontré deux escadrons de hussards russes et deux de Cosaques, les a chargés, et leur a pris ou tué une douzaine d'hommes, dont un officier. Le chef d'escadron Lorenzi, qui commandait la reconnaissance, se loue des capitaines Rossi et Ferreri.

Le 23, à six heures du matin, le Vice-Roi est arrivé à Bechenkoviski. A dix heures, il a passé la rivière, et a jeté un pont sur la Dwina. L'ennemi a voulu disputer le passage; son artillerie a été démontée. Le colonel Lacroix, aide-de-camp du Vice-Roi, a eu la cuisse cassée par une balle.

L'Empereur est arrivé à Bechenkoviski le 24, à deux heures après midi. La division de cavalerie du général comte Bruyères, et la division du général comte Saint-Germain, ont été envoyées sur la route de Witepsk; elles ont couché à mi-chemin.

Le 20, le prince d'Eckmühl s'est porté sur Mohilow. Deux mille hommes qui formaient la garnison de cette ville, ont eu la témérité de vouloir se défendre; ils ont

été écharpés par la cavalerie légère. Le 21, trois mille Cosaques ont attaqué les avant-postes du prince d'Eckmühl; c'était l'avant-garde du prince Bagration, venne de Bobrnnsk. Un bataillon du 85e a arrêté cette nnée de cavalerie légère, et l'a repoussée au loin. Bagration paraît avoir profité du peu d'activité avec laquelle il a été ponrsuivi, pour se porter sur Bohrunsk, et de là il est revenu sur Mohilow.

Nous occupons Mohilow, Orcha, Disna, Polotsk. Nous marchons sur Witepsk, où il paraît que l'armée russe s'est réunie.

Ci-joint le plan du camp retranché et des lignes que l'ennemi avait faits devant Drissa. C'est un ouvrage de longue haleine.

DIXIÈME BULLETIN.

Witepsk, le 31 juillet 1812.

L'empereur de Russie et le grand-duc Constantin ont quitté l'armée et se sont rendus dans la capitale. Le 17, l'armée russe a quitté le camp retranché de Drissa, et s'est portée sur Polotsk et Witepsk. L'armée russe qui était à Drissa consistait en cinq corps d'armée, chacun de deux divisions, et de quatre divisions de cavalerie. Un corps d'armée, celui du prince Wittgenstein, est resté pour couvrir Pétersbourg; les quatre autres corps, arrivés le 24 à Witepsk, ont passé sur la rive gauche de la Dwina. Le corps d'Ostermann, avec une partie de la cavalerie de la garde, s'est mis en marche le 25 à la pointe du jour, et s'est porté sur Ostrovno.

Combat d'Ostrovno.

Le 25 juillet, le général Nansouty, avec les divisions Bruyères et Saint-Germain, et le 8e régiment d'infanterie légère, se rencontra avec l'ennemi, à deux lieues en avant d'Ostrovno. Le combat s'engagea. Diverses charges de cavalerie eurent lieu: toutes furent favorables aux Français. La cavalerie légère se couvrit de gloire. Le roi de Naples cite, comme s'étant fait remarquer, la brigade Piré composée du 8e de hussards et du 16e de chasseurs. La cavalerie russe dont partie appartenait à la garde, fut culbutée. Les batteries que l'ennemi dressa contre notre cavalerie furent enlevées. L'infanterie russe qui s'avança pour soutenir son artillerie, fut rompue et sabrée par notre cavalerie légère.

Le 26, le Vice-Roi, marchant en tête des colonnes avec la division Delzons, eut combat opiniâtre d'avant-garde de quinze à vingt mille hommes s'engagea à une lieue an-delà d'Ostrovno. Les Russes furent chassés de position en position. Les bois furent enlevés à la baïonnette.

Le roi de Naples et le Vice-Roi citent avec éloges les généraux baron Delzons, Huard et Roussel; le 28e d'infanterie légère, les 84e et 92e régiments de ligne, et le 1er régiment croate, se sont fait remarquer.

Le général Roussel, brave soldat, après s'être trouvé toute la journée à la tête des bataillons, le soir à dix heures, visitant les avant-postes, un éclaireur le prit ponr un ennemi, fit feu, et la balle lui fracassa le crâne. Il avait mérité de mourir trois heures plus tôt sur le champ de bataille, de la main de l'ennemi.

Le 27, à la pointe du jour, le Vice-Roi fit déboucher en tête la division Broussier. Le 18e régiment d'infanterie légère et la brigade de cavalerie légère du baron de Piré, tournèrent par la droite. La division Broussier passa par le grand chemin et fit réparer un petit pont que l'ennemi avait détruit. Au soleil levant, on aperçut l'arrière-garde ennemie, forte de dix mille hommes de cavalerie, échelonnée dans la plaine, la droite appuyée à la Dwina, et la gauche à un bois garni d'infanterie et d'artillerie. Le général comte Broussier prit position sur une éminence avec le 53e régiment, en attendant que toute sa division eût passé le défilé. Deux compagnies de voltigeurs avaient pris les devants, seules; elles longèrent la rive du fleuve, marchant sur cette énorme masse de cavalerie, qui fit un mouvement en avant, et enveloppa ces deux cents hommes, que l'on crut perdus et qui devaient l'être. Il en fut autrement; ils se réunirent avec le plus grand sang-froid, et restèrent pendant une heure entière, investis de tous côtés, ayant jeté par terre plus de trois cents cavaliers ennemis. Ces compagnies donnèrent à la cavalerie française le temps de déboucher.

La division Delzons fila sur la droite. Le roi de Naples dirigea l'attaque du bois et des batteries ennemies; en moins d'une heure toutes les positions de l'ennemi furent emportées, et il fut rejeté dans la plaine, au-delà d'une petite rivière qui se jette dans la Dwina sous Witepsk. L'armée prit position sur les bords de cette rivière à une lieue de la ville.

L'ennemi montra dans la plaine quinze mille hommes de cavalerie et soixante mille hommes d'infanterie. On espérait une bataille pour le lendemain. Les Russes se vantaient de vouloir la livrer. L'Empereur passa le reste du jour à reconnaître le champ de bataille et à faire ses dispositions pour le lendemain; mais, à la

pointe du jour, l'armée russe avait battu en retraite dans toutes les directions, se rendant sur Smolensk.

L'Empereur était sur une hauteur, tout près des deux cents voltigeurs, qui seuls, en plaine, avaient attaqué la droite de la cavalerie ennemie. Frappé de leur belle contenance, il envoya demander de quel corps ils étaient. Ils répondirent : « *Du neuvième, et les trois quarts enfants de Paris ! — Dites-leur*, dit l'Empereur, *que ce sont de braves gens : ils méritent tous la croix !* »

Les résultats des trois combats d'Ostrovno sont : dix pièces de canon russes attelées, prises ; les canonniers sabrés, vingt caissons de munitions, quinze cents prisonniers ; cinq ou six mille Russes tués ou blessés. Notre perte se monte à deux cents hommes tués, neuf cents blessés et une cinquantaine de prisonniers.

Le roi de Naples fait un éloge particulier des généraux Bruyères, Piré et Ornano, du colonel Radziwill, commandant le 9e de lanciers polonais, officier d'une rare intrépidité.

Les hussards rouges de la garde russe ont été écrasés, ils ont perdu quatre cents hommes, dont beaucoup de prisonniers. Les Russes ont eu trois généraux tués ou blessés ; bon nombre de colonels et d'officiers supérieurs de leur armée sont restés sur le champ de bataille.

Le 28, à la pointe du jour, nous sommes entrés à Witepsk, ville de trente mille habitants. Il y a vingt couvents. Nous y avons trouvé quelques magasins, entre autres un magasin de sel évalué 15,000,000.

Pendant que l'armée marchait sur Witepsk, le prince d'Eckmühl était attaqué à Mohilow.

Bagration passa la Bérésina à Bobrunski, et marcha sur Novoi-Bickow. Le 23, à la pointe du jour, trois mille Cosaques attaquèrent le 3e de chasseurs et lui prirent cent hommes, au nombre desquels se trouvent le colonel et quatre officiers, tous blessés. La générale battit : on en vint aux mains. Le général russe Sieversc, avec deux divisions d'élite, commença l'attaque : depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, le feu fut engagé sur la lisière du bois et au pont que les Russes voulaient forcer. A cinq heures le prince d'Eckmühl fit avancer trois bataillons d'élite, se mit à leur tête, culbuta les Russes, leur enleva leurs positions, et les poursuivit pendant une lieue. La perte des Russes est évaluée à trois mille hommes tués et blessés et onze cents prisonniers. Nous avons perdu sept cents hommes tués ou blessés. Bagration, repoussé, se rejeta sur Bickow, où il passa le Borysthène pour se porter sur Smolensk.

Les combats de Mohilow et d'Ostrovno ont été brillants et honorables pour nos armes ; nous n'avons eu d'engagé que la moitié des forces que l'ennemi a présentées, le terrain ne comportant pas d'autres développements.

ONZIÈME BULLETIN.

Witepsk, le 4 août 1812.

Les lettres interceptées du camp de Bagration parlent des pertes qu'a faites ce corps dans le combat de Mohilow, et de l'énorme désertion qu'il a éprouvée en route. Tout ce qui était Polonais est resté dans le pays ; de sorte que ce corps qui, en y comprenant les Cosaques de Platow, était de cinquante mille hommes, n'est pas actuellement fort de trente mille hommes. Il se réunira vers le 7 ou le 8 août, à Smolensk, à la Grande-Armée.

La position de l'armée, au 4 août, est la suivante :

Le quartier-général est à Witepsk, avec quatre ponts sur la Dwina ;

Le quatrième corps, à Souraj, occupant Velij, Porietchè et Ousviaht ;

Le roi de Naples, à Roudina, avec les trois premiers corps de cavalerie.

Le premier corps, que commande le maréchal prince d'Eckmühl, est à l'embouchure de la Bérésina, dans le Borysthène, avec deux ponts sur ce dernier fleuve, et un pont sur la Bérésina, et des doubles têtes de pont ;

Le troisième corps, commandé par le maréchal duc d'Elchingen, est à Liozna ;

Le huitième corps, que commande le duc d'Abrantès, est à Orcha, avec deux ponts et des têtes de pont sur le Borysthène ;

Le troisième corps, commandé par le prince Poniatowski, est à Mohilow, avec deux ponts et des têtes de pont sur le Borysthène ;

Le deuxième corps, commandé par le maréchal duc de Reggio, est sur la Drissa, en avant de Polotsk, sur la route de Sebej ;

Le prince de Schwarzenberg est avec son corps à Slonim ;

Le septième corps est sur Rozana ;

Le quatrième corps de cavalerie, avec une division d'infanterie, commandée par le général comte Latour-Maubourg, est devant Bobrunsk et Mozier ;

Le dixième corps, commandé par le duc de Tarente, est devant Dunabourg et Riga ;

Le neuvième corps, commandé par le duc de Belluno, se réunit à Tilsitt ;

Le onzième corps, commandé par le duc de Castiglione, est à Stettin.

Sa Majesté a mis l'armée en quartier de rafraîchissement. La chaleur est excessive, plus forte qu'en Italie. Le thermomètre est à 26 et 27 degrés : les nuits mêmes sont chaudes.

Le général Kameuski, avec deux divisions du corps de Bagration, ayant été coupé de ce corps, et n'ayant pu le rejoindre, est rentré en Wolhynie, s'est réuni à des divisions de recrues commandées par le général Tormazow, et a marché sur le septième corps. Il a surpris et cerné le général de brigade Keugler, saxon, ayant sous ses ordres une avant-garde de deux bataillons et de deux escadrons du régiment du prince Clément. Après six heures de résistance, la plus grande partie de cette avant-garde a été tuée ou prise : le général comte Regnier n'a pu venir que deux heures après à son secours. Le prince de Schwarzenberg s'est mis, le 30 juillet, en marche pour rejoindre le général Regnier et pousser vivement la guerre contre les divisions ennemies.

Le 19, le général prussien Grawert a attaqué les Russes à Ekan en Courlande, les a culbutés, leur a fait deux cents prisonniers et leur a tué bon nombre d'hommes. Le général Grawert se loue du major Stiern, qui, avec le 1er régiment de dragons prussiens, a eu une grande part à l'affaire. Réuni au général Kleist, le général Grawert a poussé vivement l'ennemi sur le chemin de Riga, et a investi la tête du pont.

Le 30, le Vice-Roi a envoyé à Velij une brigade de cavalerie légère italienne. Deux cents hommes ont chargé quatre bataillons du dépôt, qui se rendaient à Twer, les ont rompus, ont fait quatre cents prisonniers et pris cent voitures chargées de munitions de guerre.

Le 31, l'aide-de-camp Triaire, envoyé avec le régiment de dragons de la Reine de la garde royale italienne, est arrivé à Onsviath, a fait prisonniers un capitaine et quarante hommes, et s'est emparé de deux cents voitures chargées de farine.

Le 30, le maréchal duc de Reggio a marché de Polotsk sur Sebej. Il s'est rencontré avec le général Wittgensteiu, dont le corps avait été renforcé de celui du prince Repnin. Un combat s'est engagé près du château de Jacoubovo. Le 16e régiment d'infanterie légère s'est couvert de gloire. La division Legrand a soutenu glorieusement le feu de tout le corps ennemi.

Le 31, l'ennemi s'est porté sur la Drissa pour attaquer le duc de Reggio par son flanc pendant sa marche. Le Maréchal a pris position derrière la Drissa.

Le 1er août, l'ennemi a fait la sottise de passer la Drissa et de se placer en bataille devant le deuxième corps. Le duc de Reggio a laissé passer la rivière à la moitié du corps ennemi, et quand il a vu environ quinze mille hommes et quatorze pièces de canon engagés au-delà de la rivière, il a démasqué une batterie de quarante pièces de canon qui ont tiré pendant une demi-heure à portée de mitraille. En même temps les divisions Legrand et Verdier ont marché au pas de charge, la baïonnette en avant, et ont jeté les quinze mille Russes dans la rivière. Tous les canons et caissons pris, trois mille prisonniers, parmi lesquels beaucoup d'officiers et un aide-de-camp du général Wittgenstein, et trois mille cinq cents hommes tués ou noyés, sont le résultat de cette affaire.

Ce combat de Drissa, ceux d'Ostrowno et de Mohilow, dans d'autres guerres, pourraient s'appeler trois batailles. Le duc de Reggio fait le plus grand éloge du général comte Legrand, dont le sang-froid est remarquable sur le champ de bataille. Il se loue beaucoup de la conduite du 26e régiment d'infanterie légère et du 56e de ligne.

L'empereur de Russie a ordonné des levées d'hommes dans les deux gouvernements de Witepsk et de Mohilow. Mais, avant que ses ukases y fussent arrivés, nous étions maîtres de ces provinces. Ces mesures n'ont donc rien produit.

Nous avons trouvé à Witepsk des proclamations du prince Alexandre de Würtemberg, et nous avons appris qu'on s'amusait, en Russie, à chanter des *Te Deum* à l'occasion des victoires obtenues par les Russes.

DOUZIÈME BULLETIN.

Witepsk, le 7 août 1812.

Au combat de la Drissa, le général russe Koulniew, officier de troupes légères, très distingué, a été tué. Dix autres généraux ont été blessés; quatre colonels ont été tués.

Le général Ricard est entré avec sa brigade dans Dunabourg, le 1er août. Il y a trouvé huit pièces de canon ; tout le reste avait été évacué. Le duc de Tarente a dû s'y porter le 2. Ainsi, Dunabourg, que l'ennemi travaillait à fortifier depuis cinq ans, où il a dépensé plusieurs millions, qui a coûté la vie à plus de vingt mille hommes de troupes russes, pendant la durée des travaux, a été abandonné sans tirer un coup de fusil, et est en notre pouvoir, comme les autres ouvrages de l'ennemi, et comme le camp retranché qu'il avait fait à Drissa.

En conséquence de la prise de Dunabourg, Sa Majesté a ordonné qu'un équipage de cent bouches à feu qu'il avait fait former à Magdebourg, et qu'il avait fait

avancer sur le Niémen, rétrogradât sur Dantzig, et fût mis en dépôt dans cette place. Au commencement de la campagne, on avait préparé deux équipages de siége, l'une contre Dunabourg, et l'autre contre Riga.

Les magasins de Witepsk s'approvisionnent, les hôpitaux s'organisent, les manutentions s'élèvent.

Ces dix jours de repos sont extrêmement utiles à l'armée. La chaleur est d'ailleurs excessive. Nous avons ici plus chaud que nous n'avons eu en Italie. Les moissons sont superbes; il paraît que cela s'étend à toute la Russie. L'année dernière avait été mauvaise partout. On ne commencera à couper les seigles que dans huit ou dix jours.

Sa Majesté a fait faire une grande place devant le palais qu'elle occupe à Witepsk. Ce palais est situé sur le bord de la rive gauche de la Dwina. Tous les matins, à six heures, il y a grande parade, où se trouvent tous les officiers de la garde. Une des brigades de la garde en grande tenue défile alternativement.

TREIZIÈME BULLETIN.

Smolensk, le 21 août 1812.

Il paraît qu'au combat de Mohilow, gagné par le prince d'Eckmühl sur le prince Bagration, le 23 juillet, la perte de l'ennemi a été considérable.

Le duc de Tarente a trouvé vingt pièces de canons à Dunabourg, au lieu de huit qui avaient été annoncées. Il a fait retirer de l'eau plusieurs bâtiments chargés de plus de quarante mille bombes et autres projectiles. Une immense quantité de munitions de guerre a été détruite par l'ennemi. L'ignorance des Russes en fait de fortifications se fait voir dans les ouvrages de Dunabourg et de Drissa.

Sa Majesté a donné le commandement de sa droite au prince de Schwartzenberg, en mettant sous ses ordres le septième corps. Ce prince a marché contre le général Tormazow, l'a rencontré le 12, et l'a battu. Il fait le plus grand éloge des troupes autrichiennes et saxonnes. Le prince Schwarzenberg a montré dans cette circonstance autant d'activité que de talent. L'Empereur a fait demander des avancements et des récompenses pour les officiers de son corps d'armée qui se sont distingués.

Le 8, la Grande-Armée était placée de la manière suivante:

Le prince Vice-Roi était à Souraj avec le quatrième corps, occupant par des avant-gardes Velij, Ouswiath et Porietch;

Le roi de Naples était à Nikoulino, avec la cavalerie occupant Inkovo;

Le maréchal duc d'Elchingen, commandant le troisième corps, était à Liozna;

Le maréchal duc d'Eckmühl, commandant le premier corps, était à Doubrowna;

Le cinquième corps, commandé par le prince Poniatowski, était à Mohilow;

Le quartier-général était à Witepsk;

Le deuxième corps, commandé par le maréchal duc de Reggio, était sur la Drissa;

Le dixième corps, commandé par le duc de Tarente, était sur Dunabourg et Riga.

Le 8 août, douze mille hommes de cavalerie ennemie se portèrent sur Inkovo, et attaquèrent la division du général comte Sébastiani, qui fut obligée de battre en retraite l'espace d'une demi-lieue pendant toute la journée, en éprouvant et faisant éprouver à l'ennemi des pertes à peu près égales. Une compagnie de voltigeurs du 24ᵉ régiment d'infanterie légère, faisant partie d'un bataillon de ce régiment, qui avait été confié à la cavalerie pour tenir position dans le bois, a été prise. Nous avons eu deux cents hommes environ tués et blessés: l'ennemi peut avoir perdu le même nombre d'hommes.

Le 12, l'armée ennemie partit de Smolensk, et marcha par différentes directions avec autant de lenteur que d'hésitation sur Porietch et Nadra.

Le 10, l'Empereur résolut de marcher à l'ennemi, et de s'emparer de Smolensk, en s'y portant par l'autre rive du Borysthène. Le roi de Naples et le maréchal duc d'Elchingen partirent de Liozna, et se rendirent sur le Borysthène, près de l'embouchure de la Bérésina, vis-à-vis Khomino, où, dans la nuit du 13 au 14, ils jetèrent deux ponts sur le Borysthène.

Le Vice-Roi partit de Souraj et se rendit, par Janovitski et Lionvavistchi, à Rasasna, où il arriva le 14.

Le prince d'Eckmühl réunit tout son corps à Doubrowa le 13.

Le général comte Grouchy réunit le troisième corps de cavalerie à Rasasna le 12.

Le général comte Eblé fit jeter trois ponts à Rasasna le 13.

Le quartier-général partit de Witepsk et arriva à Rasasna le 13.

Le prince Poniatowski partit de Mohilow et arriva le 13 à Romanow.

Le 14, à la pointe du jour, le général Grouchy marcha sur Liadié, il en chassa deux régiments de Cosaques et s'y réunit avec le corps de cavalerie du général comte Nansouty.

Le même jour, le roi de Naples, appuyé par le maréchal duc d'Elchingen, arriva à Krasnoï. La vingt-septième division ennemie forte de cinq mille hommes

d'infanterie, et soutenue par deux mille chevaux et douze pièces de canon, était en position devant cette ville. Elle fut attaquée et dépostée en un moment, par le duc d'Elchingen. Le 24ᵉ régiment d'infanterie attaqua la petite ville de Krasnoï à la baïonnette avec intrépidité. La cavalerie exécuta des charges admirables. Le général de brigade baron Bordesoult et le 3ᵉ régiment de chasseurs se distinguèrent. La prise de huit pièces d'artillerie, dont cinq de 12 et deux licornes, et de quatorze caissons attelés, quinze cents prisonniers, un champ de bataille jonché de plus de mille cadavres russes ; tels furent les avantages du combat de Krasnoï, où la division russe qui était de trois mille hommes, perdit la moitié de son monde.

Sa Majesté avait, le 15, son quartier-général à la poste de Kovonitnia.

Le 16 au matin, les hauteurs de Smolensk furent couronnées ; la ville présenta à nos yeux une enceinte de murailles de quatre mille toises de tour, épaisses de dix pieds et haute de vingt-cinq, entremêlées de tours, dont plusieurs étaient armées de canons de gros calibre.

Sur la droite du Borysthène, on apercevait et l'on savait que les corps ennemis tournés, revenaient en grande hâte sur leurs pas, pour défendre Smolensk. On savait que les généraux ennemis avaient des ordres réitérés de leur maître de livrer bataille et de sauver Smolensk. L'Empereur reconnut la ville, et plaça son armée, qui fut en position dans la journée du 16. Le maréchal duc d'Elchingen eut la gauche au Borysthène; le maréchal prince d'Eckmühl le centre; le prince Poniatowski la droite: la garde fut mise en réserve au centre; le Vice-Roi en réserve à la droite, et la cavalerie sous les ordres du roi de Naples à l'extrême droite. Le duc d'Abrantès avec le huitième corps, s'était égaré et avait fait un faux mouvement.

Le 16, et pendant la moitié de la journée du 17, on resta en observation. La fusillade se soutint sur la ligne. L'ennemi occupait Smolensk avec trente mille hommes, et le reste de son armée se formait sur les belles positions de la rive droite du fleuve, vis-à-vis la ville, communiquant par trois ponts. Smolensk est considéré par les Russes comme ville forte et comme le boulevart de Moscou.

Le 17, à deux heures après midi, voyant que l'ennemi n'était pas débouché, qu'il se fortifiait dans Smolensk et qu'il refusait la bataille; que malgré les ordres qu'il avait et la belle position qu'il pouvait prendre, sa droite à Smolensk et sa gauche au cours du Borysthène, le général ennemi manquait de résolution, l'Empereur se porta sur la droite, et ordonna au prince Poniatowski de faire changement de front, la droite en avant, et de placer sa droite au Borysthène, en occupant un des faubourgs par des postes et des batteries pour couper le pont et intercepter la communication de la ville avec la rive droite. Pendant ce temps, le maréchal prince d'Eckmühl eut ordre de faire attaquer deux faubourgs que l'ennemi avait retranchés à deux mille toises de la place et qui étaient défendus chacun par sept ou huit mille hommes d'infanterie et par du gros canon. Le général comte Friant eut ordre d'achever l'investissement, en appuyant sa droite au corps du prince Poniatowski, et la gauche à la droite de l'attaque que faisait le prince d'Eckmühl.

A deux heures après-midi, la division de cavalerie du comte Bruyères, ayant chassé les Cosaques et la cavalerie ennemie, occupa le plateau qui se rapproche le plus du pont en amont. Une batterie de soixante pièces d'artillerie fut établie sur ce plateau, et tira à mitraille sur la partie de l'armée ennemie restée sur la rive droite de la rivière, ce qui obligea bientôt les masses d'infanterie russe à évacuer cette position.

L'ennemi plaça alors deux batteries de vingt pièces de canon à un couvent, pour inquiéter la batterie qui le foudroyait et celles qui tiraient sur le pont. Le prince d'Eckmühl confia l'attaque du faubourg de droite au général comte Morand, et celle du faubourg de gauche au général comte Gudin. A trois heures, la canonnade s'engagea: à quatre heures et demie commença une vive fusillade, et à cinq heures les divisions Morand et Gudin enlevèrent les faubourgs retranchés de l'ennemi avec une froide et rare intrépidité, et le poursuivirent jusque sur le chemin couvert, qui fut jonché de cadavres russes.

Sur notre gauche, le duc d'Elchingen attaqua la position que l'ennemi avait hors de la ville, s'empara du site et poursuivit l'ennemi jusque sur le glacis.

A cinq heures, la communication de la ville avec la rive droite devint difficile et ne se fit plus que par des hommes isolés.

Trois batteries de pièces de 12 de brèche furent placées contre les murailles à six heures du soir, l'une par la division Friand, et les deux autres par les divisions Morand et Gudin. On déposta l'ennemi des tours qu'il occupait, par des obus qui y mirent le feu. Le général d'artillerie comte Sorbier rendit impraticable à l'ennemi l'occupation de ses chemins couverts par des batteries d'enfilades.

Cependant, dès deux heures après midi, le général ennemi, aussitôt qu'il s'aperçut qu'on avait des projets sérieux sur la ville, fit passer deux divisions et deux régiments d'infanterie de la garde pour renforcer les quatre divisions qui étaient dans la ville,

Ces forces réunies composaient la moitié de l'armée russe. Le combat continua toute la nuit; les trois batteries de brèche tirèrent avec la plus grande activité. Deux compagnies de mineurs furent attachées aux remparts.

Cependant la ville était en feu. Au milieu d'une belle nuit d'août, Smolensk offrait aux Français le spectacle qu'offre aux habitants de Naples une éruption du Vésuve.

A une heure après minuit, l'ennemi abandonna la ville et repassa la rivière. A deux heures, les premiers grenadiers qui montèrent à l'assaut ne trouvèrent plus de résistance; la place était évacuée, deux cents pièces de canon et mortiers de gros calibre, et une des plus belles villes de la Russie, étaient en notre pouvoir, et cela à la vue de toute l'armée ennemie.

Le combat de Smolensk, qu'on peut à juste titre appeler bataille, puisque cent mille hommes ont été engagés de part et d'autre, coûte aux Russes la perte de quatre mille sept cents hommes restés sur le champ de bataille, de deux mille prisonniers la plupart blessés, et de sept à huit mille blessés. Parmi les morts, se trouvent cinq généraux russes. Notre perte se monte à sept cents morts et à trois mille cent ou trois mille deux cents blessés. Le général de brigade Grabowski a été tué; les généraux de brigade Grandeau et Dalton ont été blessés. Toutes les troupes ont rivalisé d'intrépidité. Le champ de bataille a offert, aux yeux de deux cent mille personnes qui peuvent l'attester, le spectacle d'un cadavre français sur sept ou huit cadavres russes. Cependant les Russes ont été pendant une partie des journées du 16 et du 17 retranchés et protégés par la fusillade de leurs créneaux.

Le 18, on a rétabli les ponts sur le Borysthène que l'ennemi avait brûlés; on n'est parvenu à maîtriser le feu qui consumait la ville, que dans la journée du 18, les sapeurs français ayant travaillé avec activité. Les maisons de la ville sont remplies de Russes morts et mourants.

Sur douze divisions qui composaient la grande armée russe, deux divisions ont été entamées et défaites aux combats d'Ostrowno, deux l'ont été au combat de Mohilow, et six au combat de Smolensk. Il n'y a que deux divisons et la garde qui soient restées entières.

Les traits de courage qui honorent l'armée et qui ont distingué tant de soldats au combat de Smolensk, seront l'objet d'un rapport particulier. Jamais l'armée française n'a montré plus d'intrépidité que dans cette campagne.

QUATORZIÈME BULLETIN.

Smolensk, le 23 août 1812.

Smolensk peut être considérée comme une des plus belles villes de la Russie. Sans les circonstances de la guerre qui y ont mis le feu, ce qui a consumé d'immenses magasins de marchandises coloniales et de denrées de toute espèce, cette ville eût été d'une grande ressource pour l'armée: même dans l'état où elle se trouve, elle sera de la plus grande utilité, sous le point de vue militaire il reste de grandes maisons qui offrent de beaux emplacements pour les hôpitaux. La province de Smolensk est très fertile et très belle, et fournira de grandes ressources pour les subsistances et les fourrages.

Les Russes ont voulu, depuis les événements de la guerre, lever une milice d'esclaves-paysans qu'ils ont armés de mauvaises piques. Il y en avait déjà cinq mille réunis ici; c'était un objet de dérision et de raillerie pour l'armée russe elle-même. On avait fait mettre à l'ordre du jour que Smolensk devait être le tombeau des Français, et que si l'on avait jugé convenable d'évacuer la Pologne, c'était à Smolensk qu'on devait se battre pour ne pas laisser tomber ce boulevart de la Russie entre nos mains.

La cathédrale de Smolensk est une des plus célèbres églises grecques de la Russie. Le palais épiscopal forme une espèce de ville à part.

La chaleur est excessive: le thermomètre s'élève jusqu'à vingt-six degrés; il fait plus chaud qu'en Italie.

Combat de Polotsk.

Après le combat de Drissa, le duc de Reggio, sachant que le général ennemi Wittgenstein s'était renforcé de douze troisièmes bataillons de la garnison de Dunabourg, et voulant l'attirer à un combat en-deça du défilé sous Polotsk, vint ranger les deuxième et sixième corps en bataille sous Polotsk. Le général Wittgenstein le suivit, l'attaqua le 16 et le 17, et fut vigoureusement repoussé. La division bavaroise de Wrede, du sixième corps, s'est distinguée. Au moment où le duc de Reggio faisait ses dispositions pour profiter de la victoire et acculer l'ennemi sur le défilé, il a été frappé à l'épaule par un biscaïen. Sa blessure, qui est grave, l'a obligé à se faire transporter à Wilna; mais il ne paraît pas qu'elle doive être inquiétante pour les suites.

Le général comte Gouvion-Saint-Cyr a pris le commandement des deuxième et sixième corps. Le 17 au soir, l'ennemi s'é-

tait retiré au-delà des défilés. Le général Verdier a été blessé. Le général Maison a été reconnu général de division, et l'a remplacé dans le commandement de sa division. Notre perte est évaluée à mille hommes tués et blessés. La perte des Russes est triple; on leur a fait cinq cents prisonniers.

Le 18, à quatre heures après midi, le général Gouvion-Saint-Cyr, commandant les deuxième et sixième corps, a débouché sur l'ennemi, en faisant attaquer la droite par la division bavaroise du comte de Wrede. Le combat s'est engagé sur toute la ligne; l'ennemi a été mis dans une déroute complète et poursuivi pendant deux lieues, autant que le jour l'a permis. Vingt pièces de canon et mille prisonniers sont restés au pouvoir de l'armée française. Le général bavarois Deroy a été blessé.

Combat de Valoutina.

Le 19, à la pointe du jour, le pont étant achevé, le maréchal duc d'Elchingen déboucha sur la rive droite du Borysthène, et suivit l'ennemi. A une lieue de la ville, il rencontra le dernier échelon de l'arrière-garde ennemie. C'était une division de cinq à six mille hommes placés sur de belles hauteurs. Il les fit attaquer à la baïonnette par le 4e régiment d'infanterie de ligne et par le 72e de ligne. La position fut enlevée et nos baïonnettes couvrirent le champ de bataille de morts; trois à quatre mille prisonniers tombèrent en notre pouvoir.

Les fuyards ennemis se retirèrent sur le second échelon qui était placé sur les hauteurs de Valoutina. La première position fut enlevée par le 18e de ligne, et sur les quatre heures après midi, la fusillade s'engagea avec toute l'arrière-garde de l'ennemi qui présentait environ quinze mille hommes. Le duc d'Abrantès avait passé le Borysthène à deux lieues sur la droite de Smolensk; il se trouvait déboucher sur les derrières de l'ennemi; il pouvait, en marchant avec décision, intercepter la grande route de Moscou et rendre difficile la retraite de cette arrière-garde. Cependant les autres échelons de l'armée ennemie qui étaient à portée, instruits du succès et de la rapidité de cette première attaque, revinrent sur leurs pas. Quatre divisions s'avancèrent ainsi pour soutenir leur arrière-garde, entre autres les divisions de grenadiers qui jusqu'à présent n'avaient pas donné; cinq à six mille hommes de cavalerie formaient leur droite, tandis que leur gauche était couverte par des bois garnis de tirailleurs. L'ennemi avait le plus grand intérêt à conserver cette position le plus longtemps possible, elle était très belle et paraissait inexpugnable. Nous n'attachions pas moins d'importance à la lui enlever, afin d'accélérer sa retraite et de faire tomber dans nos mains tous les chariots de blessés et autres attirails dont l'arrière-garde protégeait l'évacuation. C'est ce qui a donné lieu au combat de Valoutina, l'un des plus beaux faits d'armes de notre histoire militaire.

A six heures du soir, la division Gudin, qui avait été envoyée pour soutenir le troisième corps, dès l'instant qu'on s'était aperçu du grand secours que l'ennemi avait envoyé à son arrière-garde, déboucha en colonne sur le centre de la position ennemie, fut soutenue par la division du général Ledru, et après une heure de combat, enleva la position. Le général comte Gudin, arrivant avec sa division, a été, dès le commencement de l'action, atteint par un boulet qui lui a emporté la cuisse; il est mort glorieusement. Cette perte est sensible. Le général Gudin était un des officiers les plus distingués de l'armée; il était recommandable par ses qualités autant que par son intrépidité. Le général Gérard a pris le commandement de sa division. On compte que les ennemis ont eu huit généraux tués ou blessés, un général a été fait prisonnier.

Le lendemain, à trois heures du matin, l'Empereur distribua sur le champ de bataille des récompenses aux régiments qui s'étaient distingués; et comme le 127e, qui est un nouveau régiment, s'était bien comporté, Sa Majesté lui a accordé le droit d'avoir une aigle, droit que ce régiment n'avait point encore, ne s'étant trouvé jusqu'à présent à aucune bataille. Ces récompenses, données sur le champ de bataille, au milieu des morts, des mourants, des débris des trophées de la victoire, offraient un spectacle vraiment militaire et imposant.

L'ennemi, après ce combat, a tellement précipité sa retraite, que, dans la journée du 20, nos troupes ont fait huit lieues sans pouvoir trouver de Cosaques, et ramassant partout des blessés et des traînards.

Notre perte, au combat de Valoutina, a été de six cents morts et de deux mille six cents blessés. Celle de l'ennemi, comme l'atteste le champ de bataille, est triple. Nous avons fait un millier de prisonniers, la plupart blessés.

Ainsi, les seules divisions russes qui n'eussent pas été entamées aux combats précédents de Mohilow, d'Ostrovno, de Krasnoï et de Smolensk, l'ont été au combat de Valoutina.

Tous les renseignements confirment que l'ennemi court en toute hâte sur Moscou; que son armée a beaucoup souffert dans les

précédents combats, et qu'elle éprouve en outre une grande désertion. Les Polonais désertent en disant : Vous nous avez abandonnés sans combattre; quel droit avez-vous maintenant d'exiger que nous restions sous vos drapeaux? Les soldats russes des provinces de Mohilow et de Smolensk profitent également de la proximité de leurs villages, pour déserter et aller se reposer dans leur pays.

La division Gudin a attaqué avec une telle intrépidité, que l'ennemi s'était persuadé que c'était la garde impériale. C'est d'un mot faire le plus bel éloge du 7e régiment d'infanterie légère, et des 12e, 21e et 127e de ligne qui composent cette division.

Le combat de Valoutina pourrait aussi s'appeler une bataille, puisque plus de quatre-vingt mille hommes s'y sont trouvés engagés. C'est du moins une affaire d'avant-garde du premier ordre.

Le général Grouchy, envoyé avec son corps sur la route de Donkovtchina, a trouvé tous les villages remplis de morts et de blessés, et a pris trois ambulances contenant neuf cents blessés.

Les Cosaques ont surpris à Liozna un hôpital de deux cents malades würtembergeois, que, par négligence, on n'avait pas évacués sur Witepsk.

QUINZIÈME BULLETIN.

Slawkovo, le 27 août 1812.

Le général de division Zayoncbeck, commandant une division polonaise au combat de Smolensk, a été blessé. La conduite du corps polonais a étonné les Russes, accoutumés à les mépriser; ils ont été frappés de leur constance et de la supériorité qu'ils ont déployée sur eux dans cette circonstance.

Au combat de Smolensk, et à celui de Valoutina, l'ennemi a perdu vingt généraux tués, blessés ou prisonniers, et une très grande quantité d'officiers. Le nombre des hommes tués, pris ou blessés dans ces différentes affaires, peut se monter à vingt-cinq ou trente mille hommes.

Le lendemain du combat de Valoutina, Sa Majesté a distribué aux 12e et 21e régiments d'infanterie de ligne, et 7e régiment d'infanterie légère, un certain nombre de décorations de la Légion-d'Honneur, pour des capitaines, pour des lieutenants sous-lieutenants, et pour des sous-officiers et soldats. Les choix ont été faits sur le champ, au cercle devant l'Empereur, et confirmés avec acclamation par les troupes.

L'armée ennemie, en s'en allant, brûle les ponts, dévaste les routes, pour retarder autant qu'elle peut la marche de l'armée française. Le 21, elle avait repassé le Borysthène à Slob-Pniwa, toujours suivie vivement par notre avant-garde.

Les établissements de commerce de Smolensk étaient tout entiers sur le Borysthène, dans un beau faubourg; les Russes ont mis le feu à ce faubourg, pour obtenir le simple résultat de retarder notre marche d'une heure. On n'a jamais fait la guerre avec tant d'inhumanité. Les Russes traitent leur pays comme ils traiteraient un pays ennemi. Le pays est beau et abondamment fourni de tout. Les routes sont superbes.

Le maréchal duc de Tarente continue à détruire la place de Dunabourg; des bois de construction, des palissades, des débris de blockans, qui étaient immenses, ont servi à faire des feux de joie en l'honneur du 15 août.

Le prince de Schwarzenberg mande d'Ossiati, le 17, que son avant-garde a poursuivi l'ennemi sur la route de Divin; qu'il lui a fait quelques centaines de prisonniers, et l'a obligé à brûler ses bagages. Cependant le général Bianchi, commandant l'avant-garde, est parvenu à saisir huit cents chariots de bagages que l'ennemi n'a pu ni emmener ni brûler. L'armée russe de Tormazow a perdu presque tous ses bagages.

L'équipage de siége de Riga a commencé son mouvement de Tilsitt pour se porter sur la Dwina.

Le général Saint-Cyr a pris position sur la Dissa. La déroute de l'ennemi a été complète au combat de Polotsk du 18. Le brave général bavarois Deroy a été blessé sur le champ d'honneur : âgé de soixante-douze ans et ayant près de soixante ans de service, Sa Majesté l'a nommé comte de l'Empire, avec une dotation de 30,000 francs de revenu. Le corps bavarois s'étant comporté avec beaucoup de bravoure, Sa Majesté a accordé des récompenses et des décorations à ce corps d'armée.

L'ennemi disait vouloir tenir à Doroghobouj. Il avait à son ordinaire remué de la terre et construit des batteries; l'armée s'étant montrée en bataille, l'Empereur s'y est porté; mais le général ennemi s'est ravisé, a battu en retraite et a abandonné la ville de Doroghobouj, forte de dix mille âmes; il y a huit clochers. Le quartier-général était le 26 dans cette ville. Le 27, il était à Slawkovo. L'avant-garde est sur Viazma.

Le Vice-Roi manœuvre sur la gauche, à deux lieues de la grand'route; le prince d'Eckmühl sur la grand'route, le prince Poniatowski sur la rive gauche d'Osma,

La prise de Smolensk paraît avoir fait un fâcheux effet sur l'esprit des Russes. C'est *Smolensk-la-Sainte, Smolensk-la-Forte;* la *Clef de Moscou,* et mille autres dictons populaires : *Qui a Smolensk, a Moscou,* disent les paysans

La chaleur est excessive; il n'a pas plu depuis un mois.

Le duc de Bellune, avec le neuvième corps fort de trente mille hommes, est parti de Tilsitt pour Wilna, devant former la réserve.

SEIZIÈME BULLETIN.

Viazma, le 31 août 1812.

Le quartier-général de l'Empereur était le 17 à Slaskovo, le 28, près de Semlowo, le 29, dans un château à une lieue en arrière de Viazma, et le 30 à Viazma; l'armée marchant sur trois colonnes, la gauche, formée par le Vice-Roi, se dirigeant par Konouchkino, Znamenskoï, Kostereckovo et Novoé; le centre formé par le roi de Naples, les corps du maréchal prince d'Eckmühl, du maréchal duc d'Elchingen et la garde, marchant sur la grand'route, et la droite par le prince Poniatowski, marchant sur la rive gauche de l'Osma, par Volesk, Louchki, Pokroskoé et Slouchkino.

Le 27, l'ennemi, voulant coucher sur la rivière de l'Osma, vis-à-vis du village de Riebke, pris position avec son avant-garde. Le roi de Naples porta sa cavalerie sur la gauche de l'ennemi, lui montra sept à huit mille hommes de cavalerie. Un bataillon ennemi fut enfoncé par le 4e régiment de lanciers. Une centaine de prisonniers fut le résultat de cette petite affaire. Les positions de l'ennemi furent enlevées, et il fut obligé de précipiter sa retraite.

Le 28, l'ennemi fut poursuivi. Les avant-gardes des trois colonnes françaises rencontrèrent les arrière-gardes de l'ennemi; elles échangèrent plusieurs coups de canon. L'ennemi fut repoussé partout.

Le général comte Caulaincourt entra dans Viazma le 29 à la pointe du jour.

L'ennemi avait brûlé les ponts et mit le feu à plusieurs quartiers de la ville. Viazma est une ville de quinze mille habitants; il y a quatre mille bourgeois, marchands et artisans; on y compte trente-deux églises. On a trouvé des ressources assez considérables en farine, en savon, en drogues, etc., et de grands magasins d'eau-de-vie.

Les Russes ont brûlé les magasins, et les plus belles maisons de la ville étaient en feu à notre arrivée. Deux bataillons du 25e se sont employés avec beaucoup d'activité à l'éteindre; on est parvenu à le dominer et à sauver les trois quarts de la ville. Les Cosaques, avant de partir, ont exercé le plus affreux pillage, ce qui a fait dire aux habitants que les Russes pensent que Viazma ne doit plus retourner sous leur domination, puisqu'ils la traitent d'une manière si barbare. Toute la population des villes se retire à Moscou. On dit qu'il y a aujourd'hui un million cinq cent mille âmes réunies dans cette grande ville; on craint les résultats de ces rassemblements. Les habitants disent que le général Kutusoff a été nommé général en chef de l'armée russe, et qu'il en a pris le commandement le 28.

Le grand-duc Constantin, qui était revenu à l'armée, étant tombé malade, l'a quittée.

Il est tombé un peu de pluie qui a abattu la grande poussière qui incommodait l'armée. Le temps est aujourd'hui très-beau; il se soutiendra, à ce qu'on croit, jusqu'au 10 octobre, ce qui donne encore quarante jours de campagne.

DIX-SEPTIÈME BULLETIN.

Ghjat, le 3 septembre 1812.

Le quartier-impérial était, le 31 août, à Valitchero, le 1er et le 2 septembre, à Ghjat.

Le roi de Naples, avec l'avant-garde, avait, le 1er, son quartier-général à dix verstes en avant de Ghjat; le Vice-Roi, à deux lieues sur la gauche, à la même hauteur; et le prince Poniatowski, à deux lieues sur la droite. On a échangé partout quelques coups de canon et des coups de sabre, et l'on a fait quelques centaines de prisonniers.

La rivière de Ghjat se jette dans le Volga. Ainsi, nous sommes sur le pendant des eaux qui descendent vers la Mer Caspienne. Le Ghjat est navigable jusqu'au Volga.

La ville de Ghjat a huit ou dix mille âmes de population; il y a beaucoup de maisons en pierres et en briques; plusieurs clochers et quelques fabriques de toile. On s'aperçoit que l'agriculture a fait de grands progrès dans ce pays depuis quarante ans. Il ne ressemble plus en rien aux descriptions qu'on en a. Les pommes-de-terre, les légumes et les choux y sont en abondance; les granges sont pleines; nous sommes en automne, et il fait ici le temps qu'on a en France au commencement d'octobre.

Les déserteurs, les prisonniers, les habitants, tout le monde s'accorde à dire que

le plus grand désordre règne à Moscou et dans l'armée russe, qui est divisée d'opinions, et qui a fait des pertes énormes dans les différents combats. Une partie des généraux a été changée; il paraît que l'opinion de l'armée n'est pas favorable aux plans du général Barclay de Tolly : on l'accuse d'avoir fait battre ses divisions en détail.

Le prince de Schwartzenberg est en Volhynie; les Russes fuient devant lui.

Des affaires assez chaudes ont eu lieu devant Riga ; les Prussiens ont toujours eu l'avantage.

Nous avons trouvé ici deux bulletins russes, qui rendent compte des combats devant Smolensk et du combat de la Drissa. Ils ont paru assez curieux pour que nous les joignons ici. Lorsqu'on aura la suite de ces bulletins, on les enverra au *Moniteur*. Il paraît, par ces bulletins, que le rédacteur a profité de la leçon qu'il a reçue de Moscou, qu'il ne faut pas dire la vérité au peuple russe, mais le tromper par des mensonges. Le feu a été mis à Smolensk par les Russes ; ils l'ont mis aux faubourgs le lendemain du combat, lorsqu'ils ont vu notre pont établi sur le Borysthène. Ils ont mis le feu à Doroghobouj, à Viazma, à Ghjat; les Français sont parvenus à l'éteindre. Cela se conçoit facilement : les Français n'ont pas d'intérêt à mettre le feu à des villes qui leur appartiennent, et à se priver des ressources qu'elles leur offrent. Partout on a trouvé les caves remplies d'eau-de-vie, de cuir et de toutes sortes d'objets utiles à l'armée.

Si le pays est dévasté, si l'habitant souffre plus que ne le comporte la guerre, la faute en est aux Russes.

L'armée se repose le 2 et le 3 aux environs de Ghjat.

On assure que l'ennemi travaille à des camps retranchés en avant de Mojaisk, et à des lignes en avant de Moscou.

Au combat de Krasnoï, le colonel Marbeuf, du 6e de chevau-légers, a été blessé d'un coup de baïonnette, à la tête de son régiment, au milieu d'un carré d'infanterie russe qu'il avait enfoncé avec une grande intrépidité.

Nous avons jeté six ponts sur la Ghjat.

DIX-HUITIÈME BULLETIN.

Mojaisk, le 10 septembre 1812.

Le 4, l'Empereur partit de Ghjat et vint camper près de la poste de Gritueva.

Le 5, à six heures du matin, l'armée se mit en mouvement. A deux heures après midi, on découvrit l'armée russe placée, la droite du côté de la Moskowa, la gauche sur les hauteurs de la rive gauche de la Kologa. A douze cents toises en avant de la gauche, l'ennemi avait commencé à fortifier un beau mamelon entre deux bois, où il avait placé neuf à dix mille hommes. L'Empereur l'ayant reconnu, résolut de ne pas différer un moment, et d'enlever cette position. Il ordonna au roi de Naples de passer la Kologa avec la division Compans et la cavalerie. Le prince Poniatowski, qui était venu par la droite, se trouva en mesure de tourner la position. A quatre heures, l'attaque commença. En une heure de temps, la redoute ennemie fut prise avec ses canons; le corps ennemi chassé du bois et mis en déroute, après avoir laissé le tiers de son monde sur le champ de bataille. A sept heures du soir le feu cessa.

Le 6, à deux heures du matin, l'Empereur parcourut les avant-postes ennemis ; on passa la journée à se reconnaître. L'ennemi avait une position très resserrée. Sa gauche était fort affaiblie par la perte de la position de la veille; elle était appuyée à un grand bois, soutenue par un beau mamelon couronné d'une redoute armée de vingt-cinq pièces de canon. Deux autres mamelons couronnés de redoutes, à cent pas l'un de l'autre, protégeaient sa ligne jusqu'à un grand village que l'ennemi avait démoli, pour couvrir le plateau d'artillerie et d'infanterie, et y appuyer son centre. Sa droite passait derrière la Kologa en arrière du village de Borodino, et était appuyée à deux beaux mamelons couronnés de redoutes et de batteries. Cette position parut belle et forte. Il était facile de manœuvrer et d'obliger l'ennemi à l'évacuer ; mais cela aurait remis la partie, et sa position ne fut pas jugée tellement forte qu'il fallût éluder le combat. Il fut facile de distinguer que les redoutes n'étaient qu'ébauchées, le fossé peu profond, non palissadé, ni fraisé. On évaluait les forces de l'ennemi à cent vingt ou cent trente mille hommes. Nos forces étaient égales, mais la supériorité de nos troupes n'était pas douteuse.

Le 7, à deux heures du matin, l'Empereur était entouré des maréchaux à la position prise l'avant-veille. A cinq heures et demie, le soleil se leva sans nuages ; la veille il avait plu : « C'est le soleil d'Austerlitz, » dit l'Empereur. Quoiqu'au mois de septembre, il faisait aussi froid qu'en décembre en Moravie. L'armée en accepta l'augure. On battit au ban, et on lut l'ordre du jour suivant :

« Soldats, voilà la bataille que vous
» avez tant désirée ! Désormais la victoire
» dépend de vous ; elle nous est néces-
» saire; elle nous donnera l'abondance,
» de bons quartiers d'hiver, et un prompt

» retour dans la patrie! Conduisez-vous
» comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité
» la plus reculée cite avec orgueil votre
» conduite dans cette journée; que l'on
» dise de vous: *Il était à cette grande*
» *bataille sous les murs de Moscou!* »

« Au camp impérial, sur les hauteurs
» de Borodino, le 7 septembre, à deux
» heures du matin. »

L'armée répondit par des acclamations réitérées. Le plateau sur lequel était l'armée était couvert de cadavres russes du combat de l'avant-veille.

Le prince Poniatowski, qui formait la droite, se mit en mouvement pour tourner la forêt sur laquelle l'ennemi appuyait sa gauche. Le prince d'Eckmühl se mit en marche le long de la forêt, la division Compans en tête. Deux batteries de soixante pièces de canon chacune, battant la position de l'ennemi, avaient été construites pendant la nuit.

A six heures, le général comte Sorbier, qui avait armé la batterie droite avec l'artillerie de la réserve de la garde, commença le feu. Le général Pernetty, avec trente pièces de canon, prit la tête de la division Compans (quatrième du premier corps), qui longea le bois, tournant la tête de la position de l'ennemi. A six heures et demie, le général Compans est blessé. A sept heures, le prince d'Eckmühl a son cheval tué. L'attaque avance, la mousqueterie s'engage. Le Vice-Roi, qui formait notre gauche, attaque et prend le village de Borodino que l'ennemi ne pouvait défendre, ce village étant sur la rive gauche de la Kologa. A sept heures, le maréchal duc d'Elchingen se met en mouvement, et sous la protection de soixante pièces de canon que le général Foucher avait placées la veille contre le centre de l'ennemi, se porte sur le centre. Mille pièces de canon vomissent de part et d'autre la mort.

A huit heures, les positions de l'ennemi sont enlevées, ses redoutes prises, et notre artillerie couronne ses mamelons. L'avantage de position qu'avaient eu, pendant deux heures, les batteries ennemies, nous appartient maintenant. Les parapets qui ont été contre nous pendant l'attaque, redeviennent pour nous. L'ennemi voit la bataille perdue, qu'il ne la croyait que commencée. Partie de son artillerie est prise, le reste est évacué sur ses lignes en arrière. Dans cette extrémité, il prend le parti de rétablir le combat, et d'attaquer avec toutes ses masses ces fortes positions qu'il n'a pu garder. Trois cents pièces de canon françaises placées sur ces hauteurs, foudroient ses masses, et ses soldats viennent mourir au pied de ces parapets qu'ils avaient élevés les jours précédents avec tant de soin et comme des abris protecteurs.

Le roi de Naples, avec la cavalerie, fit diverses charges. Le duc d'Elchingen se couvrit de gloire, et montra autant d'intrépidité que de sang-froid. L'Empereur ordonne une charge de front, la droite en avant: ce mouvement nous rend maîtres des trois quarts du champ de bataille. Le prince Poniatowski se bat dans les bois avec des succès variés.

Il restait à l'ennemi ses redoutes de droite: le général comte Morand y marche et les enlève; mais à neuf heures du matin, attaqué de tous côtés, il ne peut s'y maintenir. L'ennemi, encouragé par ce succès, fit avancer sa réserve et ses dernières troupes pour tenter encore la fortune. La garde impériale en fait partie. Il attaque notre centre sur lequel avait pivoté notre droite. On craint, pendant un moment, qu'il n'enlève le village brûlé; la division Friant s'y porte: quatre-vingts pièces de canon françaises arrêtent d'abord, et écrasent ensuite les colonnes ennemies qui se tiennent, pendant deux heures, serrées sous la mitraille, n'osant pas avancer, ne voulant pas reculer, et renonçant à l'espoir de la victoire. Le roi de Naples décide leur incertitude; il fait marcher le quatrième corps de cavalerie qui pénètre par les brèches que la mitraille de nos canons a faites dans les masses serrées des Russes et les escadrons de leurs cuirassiers; ils se débandent de tous côtés. Le général de division comte de Caulaincourt, gouverneur des pages de l'Empereur, se porte à la tête du 5e de cuirassiers, culbute tout, entre dans la redoute de gauche par la gorge. Dès ce moment, plus d'incertitude, la bataille est gagnée: il tourne contre les ennemis les vingt-et-une pièces de canon qui se trouvent dans la redoute. Le comte de Caulaincourt, qui venait de se distinguer par cette belle charge, avait terminé ses destinées; il tombe mort frappé par un boulet: mort glorieuse et digne d'envie!

Il est deux heures après-midi, toute espérance abandonne l'ennemi: la bataille est finie; la canonnade continue encore; il se bat pour sa retraite et pour son salut, mais non plus pour la victoire.

La perte de l'ennemi est énorme; douze à treize mille hommes et huit à neuf mille chevaux russes ont été comptés sur le champ de bataille; soixante pièces de canon et cinq mille prisonniers sont restés en notre pouvoir.

Nous avons eu deux mille cinq cents hommes tués et le triple de blessés. Notre perte totale peut être évaluée à dix mille hommes; celle de l'ennemi à quarante ou cinquante mille. Jamais on n'a vu un pareil champ de bataille. Sur six cadavres, il y en avait un français et cinq russes. Quarante généraux russes ont été tués,

blessés ou pris; le général Bagration a été blessé.

Nous avons perdu le général de division comte Montbrun, tué d'un coup de canon; le général comte Caulaincourt, qui avait été envoyé pour le remplacer, tué d'un même coup une heure après.

Les généraux de brigade Compère, Plauzonne, Marion, Huart, ont été tués; sept ou huit généraux ont été blessés, la plupart légèrement. Le prince d'Eckmühl n'a eu aucun mal. Les troupes françaises se sont couvertes de gloire et ont montré leur grande supériorité sur les troupes russes.

Telle est en peu de mots l'esquisse de la bataille de la Moskowa, donnée à deux lieues en arrière de Mojaïsk, et à vingt-cinq lieues de Moscou, près de la petite rivière de la Moskowa. Nous avons tiré soixante mille coups de canon, qui sont déjà remplacés par l'arrivée de huit cents voitures d'artillerie qui avaient dépassé Smolensk avant la bataille. Tous les bois et les villages depuis le champ de bataille jusqu'ici sont couverts de morts et de blessés. On a trouvé ici deux mille morts ou amputés russes. Plusieurs généraux et colonels sont prisonniers.

L'Empereur n'a jamais été exposé; la garde, ni à pied, ni à cheval, n'a donné, et n'a pas perdu un seul homme. La victoire n'a jamais été incertaine. Si l'ennemi, forcé dans ses positions, n'avait pas voulu les reprendre, notre perte aurait été plus forte que la sienne; mais il a détruit son armée en la tenant depuis huit heures jusqu'à deux sous le feu de nos batteries, et en s'opiniâtrant à reprendre ce qu'il avait perdu. C'est la cause de son immense perte.

Tout le monde s'est distingué. Le roi de Naples et le duc d'Elchingen se sont fait remarquer.

L'artillerie, et surtout celle de la garde, s'est surpassée.

DIX-NEUVIÈME BULLETIN.

Moscou, le 16 septembre 1812.

Depuis la bataille de la Moskowa, l'armée française a poursuivi l'ennemi sur les trois routes de Mojaïsk, de Svenigerod et de Kalonga, sur Moscou.

Le roi de Naples était le 9 à Koubluskoë, le Vice-Roi à Rouza, le prince Poniatowski à Fomenskoë. Le quartier-général est parti de Mojaïsk le 12, et a été porté à Peselina; le 13, il était au château de Berwska. Le 14, à midi, nous sommes entrés à Moscou. L'ennemi avait élevé sur la montagne des Moineaux, à deux verstes de la ville, des redoutes qu'il a abandonnées.

La ville de Moscou est aussi grande que Paris; c'est une ville extrêmement riche, remplie des palais de tous les principaux de l'Empire. Le gouverneur russe Rostopchin a voulu ruiner cette belle ville, lorsqu'il a vu que l'armée russe l'abandonnait. Il a armé trois mille malfaiteurs qu'il a fait sortir des cachots; il a appelé également six mille satellites, et leur a fait distribuer des armes de l'arsenal.

Notre avant-garde, arrivée au milieu de la ville, fut accueillie par une fusillade partie du Kremlin. Le roi de Naples fit mettre en batterie quelques pièces de canon, dissipa cette canaille, et s'empara du Kremlin.

Nous avons trouvé à l'arsenal soixante mille fusils neufs et cent vingt pièces de canon sur leurs affûts.

La plus complète anarchie régnait dans la ville; des forcenés ivres couraient dans les quartiers, et mettaient le feu partout. Le gouverneur Rostopchin avait fait enlever tous les marchands et négociants, par le moyen desquels on aurait pu rétablir l'ordre. Plus de quatre cents Français et Allemands avaient été arrêtés par ses ordres. Enfin, il avait eu la précaution de faire enlever les pompiers avec les pompes; aussi l'anarchie la plus complète a désolé cette grande et belle ville, et les flammes la consument. Nous y avons trouvé des ressources considérables de toute espèce.

L'Empereur est logé au Kremlin, qui est au centre de la ville, comme une espèce de citadelle entourée de hautes murailles. Trente mille blessés ou malades russes sont dans les hôpitaux, abandonnés sans secours et sans nourriture. Les Russes avouent avoir perdu cinquante mille hommes à la bataille de la Moskowa. Le prince Bagration est blessé à mort. On a fait le relevé des généraux russes blessés ou tués à la bataille; il se monte de quarante-cinq à cinquante.

VINGTIÈME BULLETIN.

Moscou, le 17 septembre 1812.

On a chanté un *Te Deum* en Russie pour le combat de Polotsk, on en a chanté pour le combat de Riga, pour le combat d'Ostrovno, pour celui de Smolensk; partout, selon les relations des Russes, ils étaient vainqueurs, et l'on avait repoussé les Français loin du champ de bataille: c'est donc au bruit des *Te Deum* russes que l'armée est arrivée à Moscou. On s'y croyait vainqueurs, du moins la populace, car les gens instruits savaient ce qui se passait.

Moscou est l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe; ses magasins étaient immenses;

toutes les maisons étaient approvisionnées de tout pour huit mois. Ce n'était que de la veille, et du jour même de notre entrée, que le danger avait été bien connu. On a trouvé, dans la maison de ce misérable Rostopchin, des papiers et une lettre à demi-écrite ; il s'est sauvé sans l'achever.

Moscou, une des plus belles et des plus riches villes du monde, n'existe plus. Dans la journée du 14, le feu a été mis par les Russes à la bourse, au bazar et à l'hôpital. Le 16, un vent violent s'est élevé; trois à quatre cents brigands ont mis le feu dans la ville en cinq cents endroits à la fois, par l'ordre du gouverneur Rostopchin. Les cinq sixièmes des maisons sont en bois : le feu a pris avec une prodigieuse rapidité : c'était un océan de flammes. Des églises, il y en avait seize cents ; des palais, plus de mille; d'immenses magasins ; presque tout a été consumé. On a préservé le Kremlin.

Cette perte est incalculable pour la Russie, pour son commerce, pour sa noblesse, qui y avait tout laissé. Ce n'est pas l'évaluer trop haut que de la porter à plusieurs milliards.

On a arrêté et fusillé une centaine de ces chauffeurs; tous ont déclaré qu'ils avaient agi par les ordres du gouverneur Rostopchin et du directeur de la police.

Trente mille blessés et malades russes ont été brûlés. Les plus riches maisons de commerce de la Russie se trouvent ruinées: la secousse doit être considérable : les effets d'habillement, magasins et fournitures de l'armée russe ont été brûlés, et elle y a tout perdu. On n'avait rien voulu évacuer, parce que l'on a toujours voulu penser qu'il était impossible d'arriver à Moscou, et qu'on a voulu tromper le peuple. Lorsqu'on a tout vu dans la main du Français, on a conçu l'horrible projet de brûler cette première capitale, cette ville sainte, centre de l'Empire, et l'on a réduit deux cent mille bons habitants à la mendicité. C'est le crime de Rostopchin, exécuté par des scélérats délivrés des prisons.

Les ressources que l'armée trouvait sont par là fort diminuées; cependant l'on a ramassé, et l'on ramasse beaucoup de choses. Toutes les caves sont à l'abri du feu, et les habitants, dans les vingt-quatre dernières heures, avaient enfoui beaucoup d'objets; on a lutté contre le feu; mais le gouverneur avait eu l'affreuse précaution d'emmener ou de faire briser toutes les pompes.

L'armée se remet de ses fatigues : elle a en abondance du pain, des pommes-de-terre, des choux, des légumes, des viandes, des salaisons, du vin, de l'eau-de-vie, du sucre, du café, enfin des provisions de toute espèce.

L'avant-garde est à vingt verstes sur la route de Kasan, par laquelle se retire l'ennemi. Une autre avant-garde française est sur la route de Saint-Pétersbourg où l'ennemi n'a personne.

La température est encore celle de l'automne : le soldat a trouvé beaucoup de pelisses et des fourrures pour l'hiver. Moscou en est le magasin.

VINGT-UNIÈME BULLETIN.

Moscou, le 20 septembre 1812.

Trois cents chauffeurs ont été arrêtés et fusillés. Ils étaient armés d'une fusée de six pouces, contenues entre deux morceaux de bois; ils avaient aussi des artifices qu'ils jetaient sur les toits. Ce misérable Rostopchin avait fait confectionner les artifices en faisant croire aux habitants qu'il voulait faire un ballon, qu'il lancerait plein de matières incendiaires sur l'armée française. Il réunissait sous ce prétexte les artifices et autres objets nécessaires à l'exécution de son projet.

Dans la journée du 19 et dans celle du 20, les incendies ont cessé. Les trois quarts de la ville sont brûlés, entre autres le beau palais de Catherine, entièrement meublés à neuf. Il reste au plus le quart des maisons.

Pendant que Rostopchin enlevait les pompes de la ville, il laissait soixante mille fusils, cent cinquante pièces de canon, plus de cent mille boulets et bombes, un million cinq cent mille cartouches, quatre cents milliers de poudre, quatre cents milliers de salpêtre et de soufre. Ce n'est que le 19 qu'on a découvert les quatre cents milliers de poudre, les quatre cents milliers de salpêtre et de soufre, dans un bel établissement situé à une demi-lieue de la ville. Cela est important : nous voilà approvisionnés pour deux campagnes.

On trouve tous les jours des caves pleines de vin et d'eau-de-vie.

Les manufactures commençaient à fleurir à Moscou; elles sont détruites. L'incendie de cette capitale retarde la Russie de cent ans.

Le temps paraît tourner à la pluie. La plus grande partie de l'armée est casernée dans Moscou.

VINGT-DEUXIÈME BULLETIN.

Moscou, le 27 septembre 1812.

Le consul-général Lesseps a été nommé intendant de la province de Moscou. Il a

organisé une municipalité et plusieurs commissions, toutes composées de gens du pays.

Les incendies ont entièrement cessé. On découvre tous les jours des magasins de sucre, de pelleteries, de draps, etc.

L'armée ennemie paraît se retirer sur Kalouga et Toula. Toula renferme la plus grande fabrique d'armes qu'ait la Russie. Notre avant-garde est sur la Pakra.

L'Empereur est logé au palais impérial du Kremlin. On a trouvé au Kremlin plusieurs ornements servant au sacre des empereurs, et tous les drapeaux pris aux Turcs depuis cent ans.

Le temps est à peu près comme à la fin d'octobre à Paris. Il pleut un peu et l'on a eu quelques gelées blanches. On assure que la Moskowa et les rivières du pays ne gèlent point avant la mi-novembre.

La plus grande partie de l'armée est cantonnée à Moscou, où elle se remet de ses fatigues.

VINGT-TROISIÈME BULLETIN.

Moscou, le 9 octobre 1812.

L'avant-garde, commandée par le roi de Naples, est sur la Nara, à vingt lieues de Moscou. L'armée ennemie est sur Kalouga. Des escarmouches ont lieu tous les jours : le roi de Naples a eu dans toutes l'avantage, et a toujours chassé l'ennemi de ses positions.

Les Cosaques rôdent sur nos flancs. Une patrouille de cent cinquante dragons de la garde, commandée par le major Marthod, est tombée dans une embuscade de Cosaques, entre le chemin de Moscou et de Kalouga. Les dragons en ont sabré trois cent, se sont fait jour; mais ils ont eu vingt hommes restés sur le champ de bataille, qui ont été pris, parmi lesquels le major, blessé grièvement.

Le duc d'Elchingen est à Boghorodock. L'avant-garde du Vice-Roi est à Troitsa, sur la route de Dmitrow.

Les drapeaux pris par les Russes sur les Turcs dans différentes guerres, et plusieurs choses curieuses trouvées dans le Kremlin, sont partis pour Paris. On a trouvé, dans la principale église, une Madone enrichie de diamants et de perles, avec l'inscription suivante, en langue russe :

« Les Français et les Polonais ayant été » vaincus par les Russes, et la ville de » Dantzig ayant été prise en 1733, l'impé- » ratrice Anne Iwanowa fit enrichir, en » 1740, de perles et de diamants cette » image de la Vierge, en actions de grâces » de cet événement. » On l'a aussi envoyée à Paris.

Il paraît que Rostopchin est aliéné. A Voronovo, il a mis le feu à son château et y a laissé l'écrit suivant attaché à un poteau :

« J'ai embelli pendant huit ans cette » campagne, et j'y ai vécu heureux au » sein de ma famille. Les habitants de » cette terre, au nombre de mille sept cent » vingt, la quittent à votre approche (1), » et moi, je mets le feu à ma maison, pour » qu'elle ne soit pas souillée par votre » présence. — Français, je vous ai aban- » donné mes deux maisons de Moscou, » avec un mobilier d'un demi-million de » roubles. Ici, vous ne trouverez que des » cendres.

» *Signé*, comte FÉDOR ROSTOPCHIN.

» Ce 29 septembre 1812, Voronovo. »

Le palais du prince Kourakin est un de ceux qu'on est parvenu à sauver de l'incendie. Le général comte Nansouty y est logé.

On est parvenu avec beaucoup de peine à tirer des hôpitaux et des maisons incendiées une partie des malades russes. Il reste encore environ quatre mille de ces malheureux. Le nombre de ceux qui ont péri dans l'incendie, est extrêmement considérable.

Il fait depuis huit jours du soleil, et plus chaud qu'à Paris, dans cette saison. On ne s'aperçoit pas qu'on soit dans le nord.

Le duc de Reggio, qui est à Wilna, est entièrement rétabli.

Le général en chef ennemi Bagration est mort des blessures qu'il a reçues à la bataille de la Moskowa.

L'armée russe désavoue l'incendie de Moscou.

VINGT-QUATRIÈME BULLETIN.

Moscou, le 14 octobre 1812.

Le général baron Delzons s'est porté sur Dmitrow. Le roi de Naples est à l'avant-garde sur la Nara, en présence de l'ennemi, qui est occupé à refaire son armée, en la complétant par des milices.

Le temps est encore beau. La première neige est tombée hier. Dans vingt jours, il faudra être en quartiers d'hiver.

Les forces que la Russie avait en Moldavie ont rejoint le général Tormasow. Celles de Finlande ont débarqué à Riga. Elles sont sorties et ont attaqué le dixième corps; elles ont été battues : trois mille

(1) Ils sont retournés.

hommes ont été faits prisonniers. On n'a pas encore la relation officielle de ce brillant combat, qui fait tant d'honneur au général d'York.

Tous nos blessés sont évacués sur Smolensk, Minsk et Mohilow. Un grand nombre sont rétablis et ont rejoint leurs corps.

Beaucoup de correspondances particulières entre Saint-Pétersbourg et Moscou font bien connaître la situation de cet empire. Le projet d'incendier Moscou ayant été tenu secret, la plupart des seigneurs et des particuliers n'avaient rien enlevé.

Les ingénieurs ont levé le plan de la ville, en marquant les maisons qui ont été sauvées de l'incendie. Il résulte que l'on n'est parvenu à sauver du feu que la dixième partie de la ville. Les neuf dixièmes n'existent plus.

VINGT-CINQUIÈME BULLETIN.

A Noilskoë, le 20 octobre 1812.

Tous les malades qui étaient aux hôpitaux de Moscou ont été évacués dans les journées du 15, du 16, du 17 et du 18, sur Mojaïsk et Smolensk. Les caissons d'artillerie, les munitions prises, et une grande quantité de choses curieuses, et de trophées, ont été emballés et sont partis le 15. L'armée a reçu l'ordre de faire du biscuit pour vingt jours, et de se tenir prête à partir; effectivement, l'Empereur a quitté Moscou le 19. Le quartier-général était le même jour à Desna.

D'un côté, on a armé le Kremlin et on l'a fortifié: dans le même temps, on l'a miné pour le faire sauter.

Les uns croient que l'Empereur veut marcher sur Toula et Kalouga pour passer l'hiver dans ces provinces, en occupant Moscou par une garnison dans le Kremlin.

Les autres croient que l'Empereur fera sauter le Kremlin, et brûler les établissements publics qui restent, et qu'il se rapprochera de cent lieues de la Pologne pour établir ses quartiers d'hiver dans un pays ami, et être à portée de recevoir tout ce qui existe dans les magasins de Dantzig, de Kowno, de Wilna et Minsk, pour se rétablir des fatigues de la guerre.

Ceux-ci font l'observation que Moscou est éloigné de Pétersbourg de cent quatre-vingts lieues de mauvaise route, tandis qu'il n'y a de Witepsk à Pétersbourg que cent trente lieues; qu'il y a de Moscou à Kiow deux cent dix-huit lieues, tandis qu'il n'y a de Smolensk à Kiow que cent douze lieues; d'où l'on conclut que Moscou n'est pas une position militaire. Or, Moscou n'a plus d'importance politique, puisque cette ville est brûlée et ruinée pour cent ans.

L'ennemi montre beaucoup de Cosaques, qui inquiètent la cavalerie: l'avant-garde de la cavalerie, placée en avant de Vinkovo, a été surprise par une horde de ces Cosaques; ils étaient dans le camp avant qu'on put être à cheval. Ils ont pris un parc du général Sébastiani de cent voitures de bagages, et fait une centaine de prisonniers. Le roi de Naples est monté à cheval avec les cuirassiers et les carabiniers, et apercevant une colonne d'infanterie légère de quatre bataillons, que l'ennemi envoyait pour appuyer les Cosaques, il l'a chargée, rompue et taillée en pièces. Le général Dezi, aide-de-camp du roi, officier brave, a été tué dans cette charge, qui honore les carabiniers.

Le Vice-Roi est arrivé à Fominskoë. Toute l'armée est en marche.

Le maréchal duc de Trévise est resté à Moscou avec une garnison.

Le temps est très beau, comme en France en octobre, peut-être un peu plus chaud. Mais dans les premiers jours de novembre, on aura des froids.

Tout indique qu'il faut songer aux quartiers d'hiver. Notre cavalerie surtout en a besoin. L'infanterie s'est remise à Moscou, et elle est très bien portante.

VINGT-SIXIÈME BULLETIN.

Borowsk, le 23 octobre 1812.

Après la bataille de la Moskowa, le général Kutusoff prit position à une lieue en avant de Moscou; il avait établi plusieurs redoutes pour défendre la ville; il s'y tint, espérant sans doute en imposer jusqu'au dernier moment. Le 14 septembre, ayant vu l'armée française marcher à lui, il prit son parti et évacua la position en passant par Moscou. Il traversa cette ville avec son quartier-général, à neuf heures du matin. Notre avant-garde la traversa à une heure après midi.

Le commandant de l'arrière-garde russe fit demander qu'on le laissât défiler dans la ville sans tirer: on y consentit; mais au Kremlin, la canaille armée par le gouverneur fit résistance et fut sur-le-champ dispersée. Dix mille soldats russes furent le lendemain et les jours suivants, ramassés dans la ville, où ils s'étaient éparpillés par l'appât du pillage: c'étaient d'anciens et bons soldats: ils ont augmenté le nombre des prisonniers.

Les 15, 16 et 17 septembre, le général

d'arrière-garde russe dit que l'on ne tirerait plus et que l'on ne devait plus se battre, et parla beaucoup de paix. Il se porta sur la route de Kolomna et notre avant-garde se plaça à cinq lieues de Moscou, au pont de la Moskowa. Pendant ce temps, l'armée russe quitta la route de Kolomna, et prit celle de Kalouga par la traverse. Elle fit ainsi la moitié du tour de la ville, à six lieues de distance. Le vent y portait des tourbillons de flammes et de fumée. Cette marche, au dire des officiers russes, était sombre et religieuse. La consternation était dans les âmes : on assure qu'officiers et soldats étaient si pénétrés, que le plus grand silence régnait dans toute l'armée, comme dans la prière.

On s'aperçut bientôt de la marche de l'ennemi.

Le duc d'Istrie se porta à Desna avec un corps d'observation.

Le roi de Naples suivit l'ennemi d'abord sur Podol, et ensuite se porta sur ses derrières, menaçant de lui couper la route de Kalouga. Quoique le roi n'eût avec lui que l'avant-garde, l'ennemi ne se donna que le temps d'évacuer les retranchements qu'il avait faits, et se porta six lieues en arrière, après un combat glorieux pour l'avant-garde. Le prince Poniatowski prit position derrière la Nara, au confluent de l'Istia.

Le général Lauriston ayant dû aller au quartier-général russe le 5 octobre, les communications se rétablirent entre nos avant-postes et ceux de l'ennemi, qui convinrent entre eux de ne pas s'attaquer sans se prévenir trois heures d'avance ; mais le 18, à sept heures du matin, quatre mille Cosaques sortirent d'un bois situé à demi-portée de canon du général Sébastiani, formant l'extrême gauche de l'avant-garde, qui n'avait été ni occupée ni éclairée ce jour-là. Ils firent un *hourra* sur cette cavalerie légère dans le temps qu'elle était à pied à la distribution de farine. Cette cavalerie légère ne put se former qu'à un quart de lieue plus loin. Cependant, l'ennemi pénétrant par cette trouée, un parc de douze pièces de canon et de vingt caissons du général Sébastiani, fut pris dans un ravin, avec des voitures de bagages au nombre de dix, en tout soixante-cinq voitures, au lieu de cent que l'on avait porté dans le dernier Bulletin.

Dans le même temps, la cavalerie régulière de l'ennemi et deux colonnes d'infanterie pénétraient dans la trouée. Elles espéraient gagner le bois et le défilé de Voronosvo avant nous; mais le roi de Naples était là; il était à cheval; il marcha et enfonça la cavalerie de ligne russe dans dix ou douze charges différentes. Il aperçut la division de six bataillons ennemis commandés par le lieutenant-général Muller, la chargea et l'enfonça. Cette division a été massacrée. Le lieutenant-général Muller a été tué.

Pendant que ceci se passait, le prince Poniatowski repoussait une division russe avec succès. Le général polonais Fischer a été tué d'un boulet.

L'ennemi a non seulement éprouvé une perte supérieure à la nôtre, mais il a la honte d'avoir violé une trêve d'avant-garde, ce qu'on ne vit presque jamais. Notre perte se monte à huit cents hommes tués, blessés ou pris. Celle de l'ennemi est double. Plusieurs officiers russes ont été pris; deux de leurs généraux ont été tués; le roi de Naples dans cette journée, a montré ce que peuvent la présence d'esprit, la valeur et l'habitude de la guerre. En général, dans toute la campagne, ce prince s'est montré digne du rang suprême où il est.

Cependant l'Empereur, voulant obliger l'ennemi à évacuer son camp retranché et le rejeter à plusieurs marches en arrière, pour pouvoir tranquillement se porter sur les pays choisis pour ses quartiers d'hiver, et nécessaires à occuper actuellement pour l'exécution de ses projets ultérieurs, avait ordonné le 17 par le général Lauriston à son avant-garde, de se placer derrière le défilé de Winkowo, afin que ses mouvements ne pussent pas être aperçus. Depuis que Moscou avait cessé d'exister, l'Empereur avait projeté ou d'abandonner cet amas de décombres, ou d'occuper seulement le Kremlin avec trois mille hommes, mais le Kremlin, après quinze jours de travaux, ne fut pas jugé assez fort pour être abandonné pendant vingt ou trente jours à ses propres forces. Il aurait affaibli et gêné l'armée dans ses mouvements, sans donner un grand avantage. Si l'on eût voulu garder Moscou contre les mendiants et les pillards, il fallait vingt mille hommes. Moscou est aujourd'hui un vrai cloaque malsain et impur. Une population de deux cent mille âmes errant dans les bois voisins, mourant de faim, vient sur ces décombres chercher quelques débris et quelques légumes des jardins pour vivre. Il parut inutile de compromettre quoi que ce soit pour un objet qui n'était d'aucune importance militaire, et qui est aujourd'hui devenu sans importance politique.

Tous les magasins qui étaient dans la ville ayant été découverts avec soin, les autres évacués, l'Empereur fit miner le Kremlin. Le duc de Trévise le fit sauter le 23 à deux heures du matin; l'arsenal, les casernes, les magasins, tout a été détruit. Cette ancienne citadelle, qui date de la fondation de la monarchie, ce premier palais des czars, ont été! Le duc de Trévise s'est mis en marche pour Vereja. L'aide-de-camp de l'empereur de Russie Wintzingerode ayant voulu percer, le 22, à

la tête de cinq cents Cosaques, fut repoussé et fait prisonnier avec un jeune officier russe, nommé Nariskin.

Le quartier-général fut porté le 19 au château de Troitskoe; il y séjourna le 20. Le 21, il était à Ignatiew; le 22, à Pominskoi, toute l'armée ayant fait deux marches de flanc; et le 23 à Borowsk.

L'Empereur compte se mettre en marche le 24 pour gagner la Dwina, et prendre une position qui le rapproche de quatre-vingts lieues de Pétersbourg et de Wilna, double avantage, c'est-à-dire, plus près de vingt marches des moyens et du but.

De quatre mille maisons de pierre qui existaient à Moscou, il n'en restait plus que deux cents. On a dit qu'il en restait le quart, parce qu'on y a compris huit cents églises; encore une partie en est endommagée. De huit mille maisons en bois, il en restait à peu près cinq cents. On proposa à l'Empereur de faire brûler le reste de la ville pour servir les Russes comme ils le veulent, et d'étendre cette mesure autour de Moscou. Il y a deux mille villages et autant de maisons de campagne ou de châteaux. On proposa de former quatre colonnes de deux mille hommes chacune, et de les charger d'incendier tout à vingt lieues à la ronde. Cela apprendra aux Russes, disait-on, à faire la guerre en règle et non en Tartares. S'ils brûlent un village, une maison, il faut leur répondre en leur en brûlant cent.

L'Empereur s'est refusé à ces mesures qui auraient tant aggravé les malheurs de cette population. Sur neuf mille propriétaires dont on aurait brûlé les châteaux, cent peut-être sont des sectateurs du Marat de la Russie; mais huit mille neuf cents sont de braves gens déjà trop victimes de l'intrigue de quelques misérables. Pour punir cent coupables, on en aurait ruiné huit mille neuf cents. Il faut ajouter que l'on aurait mis absolument sans ressources deux cent mille pauvres serfs innocents de tout cela. L'Empereur s'est donc contenté d'ordonner la destruction des citadelles et établissements militaires, selon les usages de la guerre, sans rien faire perdre aux particuliers déjà trop malheureux par les suites de cette guerre.

Les habitants de la Russie ne reviennent pas du temps qu'il fait depuis vingt jours. C'est le soleil et les belles journées du voyage de Fontainebleau. L'armée est dans un pays extrêmement riche, et qui peut se comparer aux meilleurs de la France et de l'Allemagne.

VINGT-SEPTIÈME BULLETIN.

Vereia, le 27 octobre 1812.

Le 22 octobre, le prince Poniatowski se porta sur Vereia. Le 23, l'armée allait suivre ce mouvement, lorsque, dans l'après-midi, on apprit que l'ennemi avait quitté son camp retranché et se portait sur la petite ville de Malo-Jaroslavetz. On jugea nécessaire de marcher à lui pour l'en chasser.

Le Vice-Roi reçut l'ordre de s'y porter. La division Delzons arriva le 23, à six heures du soir, sur la rive gauche, s'empara du pont et le fit rétablir.

Dans la nuit du 23 au 24, deux divisions russes arrivèrent dans la ville, et s'emparèrent des hauteurs sur la rive droite, qui sont extrêmement favorables.

Le 24, à la pointe du jour, le combat s'engagea. Pendant ce temps, l'armée ennemie parut tout entière, et vint prendre position derrière la ville : les divisions Delzons, Broussier et Pino, et la garde italienne, furent successivement engagées. Ce combat fait le plus grand honneur au Vice-Roi et au quatrième corps d'armée. L'ennemi engagea les deux tiers de son armée pour soutenir la position; ce fut en vain : la ville fut enlevée, ainsi que les hauteurs. La retraite de l'ennemi fut si précipitée, qu'il fut obligé de jeter vingt pièces de canon dans la rivière.

Vers le soir, le maréchal prince d'Eckmühl déboucha avec son corps, et toute l'armée se trouva en bataille avec son artillerie le 25, sur la position que l'ennemi occupait la veille.

L'Empereur porta son quartier-général le 24 au village de Ghorodnia. A sept heures du matin, six mille Cosaques qui s'étaient glissés dans les bois, firent un *hourra* général sur les derrières de la position, et enlevèrent six pièces de canon qui étaient parquées. Le duc d'Istrie se porta au galop avec toute la cavalerie à cheval : cette horde fut sabrée, ramenée et jetée dans la rivière; on lui reprit l'artillerie qu'elle avait prise et plusieurs voitures qui lui appartenaient; six cents de ces Cosaques ont été tués, blessés ou pris; trente hommes de la garde ont été blessés et trois tués. Le général de division comte Rapp a eu un cheval tué sous lui. L'intrépidité dont ce général a donné tant de preuves, se montre dans toutes les occasions. Au commencement de la charge, les officiers de Cosaques appelaient la garde, qu'ils reconnaissaient, *Muscadins de Paris*. Le major des dragons Letort s'est fait remarquer. A huit heures, l'ordre était rétabli.

L'Empereur se porta à Malo-Jaroslavetz, reconnut la position de l'ennemi, et or-

donna l'attaque pour le lendemain ; mais la nuit, l'ennemi a battu en retraite. Le prince d'Eckmühl l'a poursuivi pendant six lieues ; l'Empereur alors l'a laissé aller et a ordonné le mouvement sur Vereia.

Le 26, le quartier-général était à Borowsk, et le 27, à Vereia. Le prince d'Eckmühl est ce soir à Borowsk ; le maréchal duc d'Elchingen, à Mojaïsk.

Le temps est superbe, les chemins sont beaux ; c'est le reste de l'automne : ce temps durera encore huit jours, et à cette époque nous seront rendus dans nos nouvelles positions.

Dans le combat de Malo-Jaroslavetz, la garde italienne s'est distinguée. Elle a pris la position, et s'y est maintenue. Le général baron Delzons, officier distingué, a été tué de trois balles. Notre perte est de quinze cents hommes tués ou blessés. Celle des ennemis est de six à sept mille. On a trouvé sur le champ de bataille dix-sept cents Russes, parmi lesquels onze cents recrues habillées de vestes grises, ayant à peine deux mois de service.

L'ancienne infanterie russe est détruite ; l'armée russe n'a quelque consistance que par les nombreux renforts de Cosaques récemment arrivés du Don. Des gens instruits assurent qu'il n'y a dans l'infanterie russe que le premier rang, composé de soldats, et que les deuxième et troisième rangs sont remplis par des recrues et des milices, que, malgré la parole qu'on leur avait donnée, on y a incorporées. Les Russes ont eu trois généraux tués. Le général comte Pino a été légèrement blessé.

VINGT-HUITIÈME BULLETIN.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Le quartier-général impérial était le 1er novembre à Wiasma, et le 9 à Smolensk. Le temps a été très beau jusqu'au 6 ; mais, le 7, l'hiver a commencé, la terre s'est couverte de neige : les chemins sont devenus très glissants et très difficiles pour les chevaux de trait. Nous en avons beaucoup perdu par le froid et les fatigues ; les bivouacs de la nuit leur nuisent beaucoup.

Depuis le combat de Malo-Jaroslavetz, l'avant-garde n'avait pas vu l'ennemi, si ce n'est les Cosaques, qui, comme les Arabes, rôdent sur les flancs et voltigent pour inquiéter.

Le 2, à deux heures après midi, douze mille hommes d'infanterie russe, couverts par une nuée de Cosaques, coupèrent la route à une lieue de Wiasma, entre le prince d'Eckmühl et le Vice-Roi. Le prince d'Eckmühl et le Vice-Roi firent marcher sur cette colonne, la chassèrent du chemin, la culbutèrent dans les bois, lui prirent un général-major avec un bon nombre de prisonniers, et lui enlevèrent six pièces de canon ; depuis, on n'a plus vu l'infanterie russe, mais seulement des Cosaques.

Depuis le mauvais temps du 6, nous avons perdu plus de trois mille chevaux de trait et près de cent de nos caissons ont été détruits.

Le général Wittgenstein, ayant été renforcé par les divisions russes de Finlande et par un grand nombre de troupes de milice, a attaqué, le 18 octobre, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr ; il a été repoussé par ce maréchal et par le général de Wrède, qui lui ont fait trois mille prisonniers et ont couvert le champ de bataille de ses morts.

Le 20, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, ayant appris que le maréchal duc de Bellune, avec le neuvième corps, marchait pour le renforcer, repassa la Dwina et se porta à sa rencontre, pour, sa jonction opérée avec lui, battre Wittgenstein et lui faire repasser la Dwina.

Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr fait le plus grand éloge de ses troupes. La division suisse s'est fait remarquer par son sang-froid et sa bravoure. Le colonel Guéheneuc, du 26e régiment d'infanterie légère, a été blessé. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr a eu une balle au pied. Le maréchal duc de Reggio est venu le remplacer et a repris le commandement du deuxième corps.

La santé de l'Empereur n'a jamais été meilleure.

VINGT-NEUVIÈME BULLETIN.

Molodetschno, le 3 décembre 1812.

Jusqu'au 6 novembre, le temps a été parfait, et le mouvement de l'armée s'est exécuté avec le plus grand succès. Le froid a commencé le 7 ; dès ce moment, chaque nuit nous avons perdu plusieurs centaines de chevaux, qui mouraient au bivouac. Arrivés à Smolensk, nous avions perdu bien des chevaux de cavalerie et d'artillerie.

L'armée russe de Wolhynie était opposée à notre droite. Notre droite quitta la ligne d'opération de Minsk, et prit pour pivot de ses opérations la ligne de Varsovie. L'Empereur apprit à Smolensk, le 9, ce changement de lignes d'opérations, et présuma ce que ferait l'ennemi. Quelque dur qu'il lui parût de se mettre en mouvement dans une si cruelle saison, le nouvel état des choses le nécessitait. Il espérait arriver à Minsk, ou du moins sur la Bére-

sina, avant l'ennemi; il partit le 13 de Smolensk; le 16, il coucha à Krasnoï. Le froid, qui avait commencé le 7, s'accrut subitement, et du 14 au 15 et au 16, le thermomètre marqua 16 et 18 degrés au-dessous de glace. Les chemins furent couverts de verglas; les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de train, périssaient toutes les nuits, non par centaines, mais par milliers, surtout les chevaux de France et d'Allemagne. Plus de trente mille chevaux périrent en peu de jours; notre cavalerie se trouva toute à pied; notre artillerie et nos transports se trouvaient sans attelage. Il fallut abandonner et détruire une bonne partie de nos pièces et de nos munitions de guerre et de bouche.

Cette armée, si belle le 6, était bien différente dès le 14, presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Sans cavalerie, nous ne pouvions pas nous éclairer à un quart de lieue; cependant, sans artillerie, nous ne pouvions pas risquer une bataille et attendre de pied ferme; il fallait marcher, pour ne pas être contraint à une bataille, que le défaut de munitions nous empêchait de désirer; il fallait occuper un certain espace, pour ne pas être tournés, et cela sans cavalerie qui éclairât et liât les colonnes. Cette difficulté, jointe à un froid excessif subitement venu, rendit notre situation fâcheuse. Des hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune, perdirent leur gaîté, leur bonne humeur, et ne rêvèrent que malheurs et catastrophes; ceux qu'elle a créés supérieurs à tout, conservèrent leur gaîté et leurs manières ordinaires, et virent une nouvelle gloire dans des difficultés différentes à surmonter.

L'ennemi, qui voyait sur les chemins les traces de cette affreuse calamité qui frappait l'armée française, chercha à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses Cosaques, qui enlevaient, comme les Arabes dans les déserts, les trains et les voitures qui s'écartaient. Cette méprisable cavalerie, qui ne fait que du bruit, et n'est pas capable d'enfoncer une compagnie de voltigeurs, se rendit redoutable à la faveur des circonstances. Cependant l'ennemi eut à se repentir de toutes les tentatives sérieuses qu'il voulut entreprendre; il fut culbuté par le vice-roi au-devant duquel il s'était placé, et il y perdit beaucoup de monde.

Le duc d'Elchingen qui, avec trois mille hommes, faisait l'arrière-garde, avait fait sauter les remparts de Smolensk. Il fut cerné et se trouva dans une position critique; il s'en tira avec cette intrépidité qui le distingue. Après avoir tenu l'ennemi éloigné de lui pendant toute la journée du 18, et l'avoir constamment repoussé, à la nuit il fit un mouvement par le flanc droit, passa le Borysthène et déjoua tous les calculs de l'ennemi. Le 19, l'armée passa le Borysthène à Orza, et l'armée russe fatiguée, ayant perdu beaucoup de monde, cessa là ses tentatives.

L'armée de Volhynie s'était portée dès le 16 sur Minsk et marchait sur Borisow. Le général Dombrowski défendit la tête de pont de Borisow avec trois mille hommes. Le 23, il fut forcé et obligé d'évacuer cette position. L'ennemi passa alors la Bérésina, marchant sur Bohr, la division Lambert faisant l'avant-garde. Le deuxième corps, commandé par le duc de Reggio, qui était à Tscherein, avait reçu l'ordre de se porter sur Borisow pour assurer à l'armée le passage de la Bérésina. Le 24, le duc de Reggio rencontra la division Lambert à quatre lieues de Borisow, l'attaqua, la battit, lui fit deux mille prisonniers, lui prit six pièces de canon, cinq cents voitures de bagages de l'armée de Volhynie, et rejeta l'ennemi sur la rive droite de la Bérésina. Le général Berkeim, avec le 4ᵉ de cuirassiers, se distingua par une belle charge. L'ennemi ne trouva son salut qu'en brûlant le pont qui a plus de trois cents toises.

Cependant l'ennemi occupait tous les passages de la Bérésina: cette rivière est large de quarante toises; elle charriait assez de glaces, mais ses bords sont couverts de marais de cinq cents toises de long, ce qui la rend un obstacle difficile à franchir.

Le général ennemi avait placé ses quatre divisions dans différents débouchés où il présumait que l'armée française voudrait passer.

Le 26, à la pointe du jour, l'Empereur, après avoir trompé l'ennemi par divers mouvements faits dans la journée du 25, se porta sur le village de Studzianca, et fit aussitôt, malgré une division ennemie et en sa présence, jeter deux ponts sur la rivière. Le duc de Reggio passa, attaqua l'ennemi et le mena battant deux heures; l'ennemi se retira sur la tête de pont de Borisow. Le général Legrand, officier du premier mérite, a été blessé grièvement, mais non dangereusement. Toute la journée du 26 et du 27 l'armée passa.

Le duc de Bellune, commandant le neuvième corps, avait reçu ordre de suivre le mouvement du duc de Reggio, de faire l'arrière-garde et de contenir l'armée russe de la Dwina qui le suivait. La division Partouneaux faisait l'arrière-garde de ce corps. Le 27, à midi, le duc de Bellune arriva avec deux divisions au pont de Studzianca.

La division Partonneaux partit à la nuit de Borisow. Une brigade de cette division, qui formait l'arrière-garde, et qui

était chargée de brûler les ponts, partit à sept heures du soir ; elle arriva entre dix et onze heures; elle chercha sa première brigade et son général de division, qui étaient partis deux heures avant, et qu'elle n'avait pas rencontrés en route. Ses recherches furent vaines : on conçut alors des inquiétudes. Tout ce qu'on a pu connaître depuis, c'est que cette première brigade, partie à cinq heures, s'est égarée à six; a pris à droite au lieu de prendre à gauche, et a fait deux ou trois lieues dans cette direction ; que dans la nuit et transie de froid, elle s'est ralliée aux feux de l'ennemi, qu'elle a pris pour ceux de l'armée française ; entourée ainsi, elle aura été enlevée. Cette cruelle méprise doit nous avoir fait perdre deux mille hommes d'infanterie, trois cents chevaux et trois pièces d'artillerie. Des bruits couraient que le général de division n'était pas avec sa colonne et avait marché isolément.

Toute l'armée ayant passé le 28 au matin, le duc de Bellune gardait la tête de pont sur la rive gauche; le duc de Reggio, et derrière lui toute l'armée, était sur la rive droite.

Borisow ayant été évacué, les armées de la Dwina et de Volhynie communiquèrent ; elle concertèrent une attaque. Le 28, à la pointe du jour, le duc de Reggio fit prévenir l'Empereur qu'il était attaqué ; une demi-heure après, le duc de Bellune le fut sur la rive gauche, l'armée prit les armes. Le duc d'Elchingen se porta à la suite du duc de Reggio, et le duc de Trévise derrière le duc d'Elchingen. Le combat devint vif : l'ennemi voulut déborder notre droite. Le général Doumerc, commandant la cinquième division de cuirassiers, et qui faisait partie du deuxième corps resté sur la Dwina, ordonna une charge de cavalerie aux 4e et 5e régiments de cuirassiers, au moment où la légion de la Vistule s'engageait dans des bois pour percer le centre de l'ennemi, qui fut culbuté et mis en déroute. Ces braves cuirassiers enfoncèrent successivement six carrés d'infanterie, et mirent en déroute la cavalerie ennemie qui venait au secours de son infanterie : six mille prisonniers, deux drapeaux et six pièces de canon tombèrent en notre pouvoir.

De son côté, le duc de Bellune fit charger vigoureusement l'ennemi, le battit, lui fit cinq à six cents prisonniers, et le tint hors la portée du canon du pont. Le général Fournier fit une belle charge de cavalerie.

Dans le combat de la Bérésina, l'armée de Volhynie a beaucoup souffert. Le duc de Reggio a été blessé; sa blessure n'est pas dangereuse : c'est une balle qu'il a reçue dans le côté.

Le lendemain 29, nous restâmes sur le champ de bataille. Nous avions à choisir entre deux routes : celle de Minsk et celle de Wilna. La route de Minsk passe au milieu d'une forêt et de marais incultes, et il eût été impossible à l'armée de s'y nourrir. La route de Wilna, au contraire, passe dans de très bons pays. L'armée, sans cavalerie, faible en munitions, horriblement fatiguée de cinquante jours de marche, traînant à sa suite ses malades et les blessés de tant de combats, avait besoin d'arriver à ses magasins. Le 30, le quartier-général fut à Plechnitsi ; le 1er décembre, à Slaiki ; et le 3, à Molodetchno, où l'armée a reçu ses premiers convois de Wilna.

Tous les officiers et soldats blessés, et tout ce qui est embarras, bagages, etc., ont été dirigés sur Wilna.

Dire que l'armée a besoin de rétablir sa discipline, de se refaire, de remonter sa cavalerie, son artillerie et son matériel; c'est le résultat de l'exposé qui vient d'être fait. Le repos est son premier besoin. Le matériel et les chevaux arrivent. Le général Bourcier a déjà plus de vingt mille chevaux de remonte dans différents dépôts. L'artillerie a déjà réparé ses pertes. Les généraux, les officiers et les soldats ont beaucoup souffert de la fatigue et de la disette. Beaucoup ont perdu leurs bagages par suite de la perte de leurs chevaux ; quelques-uns par le fait des embuscades des Cosaques. Les Cosaques ont pris nombre d'hommes isolés, d'ingénieurs-géographes qui levaient des positions, et d'officiers blessés qui marchaient sans précaution, préférant courir des risques plutôt que de marcher posément et dans les convois.

Les rapports des officiers généraux commandant les corps, feront connaître les officiers et soldats qui se sont le plus distingués, et les détails de tous ces mémorables événements.

Dans tous ces mouvements, l'Empereur a toujours marché au milieu de sa garde, la cavalerie commandée par le maréchal duc d'Istrie, et l'infanterie commandée par le duc de Dantzig. Sa Majesté a été satisfaite du bon esprit que sa garde a montré : elle a toujours été prête à se porter partout où les circonstances l'auraient exigé ; mais les circonstances ont toujours été telles, que sa simple présence a suffi, et qu'elle n'a pas été dans le cas de donner.

Le prince de Neuchâtel, le grand-maréchal, le grand-écuyer, et tous les aides-de-camp et les officiers militaires de la maison de l'Empereur, ont toujours accompagné Sa Majesté.

Notre cavalerie était tellement démontée que l'on a dû réunir les officiers auxquels il restait un cheval pour en former quatre compagnies de cent cinquante hommes

chacune. Les généraux y faisaient les fonctions de capitaines, et les colonels celles de sous-officiers. Cet escadron sacré, commandé par le général Grouchy, et sous les ordres du roi de Naples, ne perdait pas de vue l'Empereur dans tous les mouvements.

La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure.

Paris, le 18 décembre.

Le 5 décembre, l'Empereur réunit au quartier-général de Smorgony, le roi de Naples, le Vice-Roi, le prince de Neuchâtel, et les maréchaux ducs d'Elchingen, de Dantzig, de Trévise, le prince d'Eckmühl, le duc d'Istrie, et leur fit connaître qu'il avait nommé le roi de Naples son lieutenant-général pour commander l'armée pendant la rigoureuse saison.

Sa Majesté passant à Wilna, accorda un travail de plusieurs heures à M. le duc de Bassano.

Sa Majesté voyagea *incognito* dans un seul traîneau, avec et sous le nom de *duc de Vicence*. Elle visita les fortifications de Praga, parcourut Varsovie, et y passa plusieurs heures inconnue. Deux heures avant son départ, elle fit chercher le comte Potocki et le ministre des finances du grand-duché, qu'elle entretint longtemps.

Sa Majesté arriva le 14, à une heure après minuit, à Dresde, et descendit chez le comte Serra, son ministre. Elle s'entretint longtemps avec le roi de Saxe, et repartit immédiatement, prenant la route de Leipsig et de Mayence.

CAMPAGNE DE SAXE.

Extrait du Moniteur du 4 avril 1813 (1).

A S. M. L'IMPÉRATRICE-REINE ET RÉGENTE.

Situation des armées françaises dans le Nord, au 30 mars.

La garnison de Dantzig avait délogé l'ennemi de toutes les hauteurs d'Oliva, dans les premiers jours de mars.

Les garnisons de Thorn et de Modlin étaient dans le meilleur état. Le corps qui bloquait Zamosc s'en était éloigné.

Sur l'Oder, les places de Stettin, Custrin et Glogau n'étaient pas assiégées. L'ennemi se tenait hors de la portée du canon de ces forteresses. La garnison de Stettin avait brûlé tous les faubourgs et préparé tout le terrain autour de la place.

La garnison de Spandau avait également brûlé tout ce qui pouvait gêner la défense de la place.

Sur l'Elbe, le 17, on avait fait sauter une arche du pont de Dresde, et le général Durutte avait pris position sur la rive gauche. Les Saxons s'étaient portés autour de Torgau.

Le Vice-Roi était parti de Leipsig, et avait porté le 21, son quartier-général à Magdebourg.

Le général Lapoype commandait à Wittenberg le pont et la place, qui étaient armés et approvisionnés pour plusieurs mois. On l'avait remise en bon état.

Arrivé à Magdebourg, le Vice-Roi avait envoyé, le 22, le général Lauriston sur la rive droite de l'Elbe. Le général Maison s'était porté à Mockern et avait poussé des postes sur Burg et sur Ziezar; il n'a trouvé que quelques pulks de troupes légères, qu'il a culbutés et sur lesquels il a pris ou tué une soixantaine d'hommes.

Le 12, le général Carra Saint-Cyr, commandant la trente-deuxième division militaire, avait jugé convenable de repasser sur la rive gauche de l'Elbe, et de laisser Hambourg à la garde des autorités et des gardes nationales. Du 15 au 20, différentes insurrections se manifestèrent dans les départements des Bouches-de-l'Elbe et de l'Ems.

Le général Morand, qui occupait la Poméranie suédoise, ayant appris l'évacuation de Berlin, faisait sa retraite sur Hambourg. Il passa l'Elbe à Zollenspischer, et le 17, il fit sa jonction avec le général Carra Saint-Cyr. Deux cents hommes de troupes légères ennemies ayant atteint son arrière-garde, il les fit charger et leur tua quelques hommes. Le général Morand se posta sur la rive gauche, et le général Saint-Cyr se dirigea sur Brême.

Le 24, le général Saint-Cyr fit partir deux colonnes mobiles, pour se porter sur les batteries de Calsbourg et de Blexen, que des contrebandiers aidés des paysans et de quelques débarquements anglais avaient enlevées. Ces colonnes ont mis les insurgés en déroute et repris les batteries. Les chefs ont été pris et fusillés. Les Anglais débarqués n'étaient qu'une centaine; on n'a pu leur faire que quarante prisonniers.

Le Vice-Roi avait réuni toute son armée, forte de cent mille hommes et de trois cents pièces de canon, autour de Magdebourg, manœuvrant sur les deux rives.

Le général de brigade Monthrun, qui, avec une brigade de cavalerie, occupait Steindal, ayant appris que l'ennemi avait passé le Bas-Elbe dans des bateaux près de Werden, s'y porta le 28, chassa les troupes légères de l'ennemi, et entra dans Werden au galop. Le 4e de lanciers exécuta une charge à fond dans laquelle il tua une cinquantaine de Cosaques et en prit douze. L'ennemi se hâta de regagner la rive droite de l'Elbe. Trois gros bateaux furent coulés bas, et quelques barques chavirèrent; elles pouvaient être chargées de soixante chevaux et d'un pareil nombre d'hommes. On a pu sauver dix-sept cavaliers, parmi lesquels se sont trouvés deux officiers dont un aide-de-camp du général Dornberg, qui commandait cette colonne.

Il paraît qu'un corps de troupes légères, d'un millier de chevaux, de deux mille hommes d'infanterie et de six pièces de canon, est parvenu à se diriger du côté de Brunswick, pour exciter à la révolte le

(1) Dans cette campagne et dans la suivante, les bulletins cessent d'être numérotés. Les nouvelles de l'armée étaient adressées à l'impératrice.

Hanovre et le royaume de Westphalie. Le roi de Westphalie s'est mis à la poursuite de ce corps, et d'autres colonnes envoyées par le Vice-Roi arrivent sur ses derrières.

Quinze cents hommes de troupes légères ennemies ont passé l'Elbe le 27, près de Dresde, sur des batelets. Le général Durutte marche sur eux. Les Saxons avaient laissé ce pont dégarni, en se groupant autour de Torgau.

Le prince de la Moskowa était arrivé le 26, avec son quartier-général et son corps d'armée à Würtzbourg; son avant-garde débouchait des montagnes de la Thuringe.

Le duc de Raguse a porté le 22 mars son quartier-général à Hanau; ses divisions s'y réunissaient.

Au 30 mars, l'avant-garde du corps d'observation d'Italie était arrivée à Augsbourg. Tout le corps traversait le Tyrol.

Le 27, le général Vandamme arrivait de sa personne à Brême. Les divisions Dumonceau et Dufour avaient déjà dépassé Wesel.

Indépendamment de l'armée du Vice-Roi, des armées du Mein et du corps du roi de Westphalie, il y aura dans la première quinzaine d'avril, près de cinquante mille hommes dans la trente-deuxième division militaire, afin de faire un exemple sévère des insurrections qui ont troublé cette division. Le comte de Bentink, maire de Vareil, a eu l'infamie de se mettre à la tête des révoltés. Ses propriétés seront confisquées, et il aura, par sa trahison, consommé à jamais la ruine de sa famille.

Pendant tout le mois de mars, il n'y a eu aucune affaire. Dans toutes ces escarmouches, dont celle du 28 (à Werden) est, de beaucoup, la plus considérable, l'armée française a toujours eu le dessus.

Extrait du Moniteur du 15 avril 1813.

S. M. l'Empereur est parti aujourd'hui à une heure du matin pour Mayence.

A S. M. L'IMPÉRATRICE-REINE ET RÉGENTE.

Situation des armées françaises dans le Nord, au 5 avril.

Les nouvelles de Dantzig étaient satisfaisantes. La nombreuse garnison a formé des camps en dehors. L'ennemi se tenait éloigné de la place, et ne paraissait pas en disposition de rien tenter. Deux frégates anglaises s'étaient fait voir devant la place.

A Thorn, il n'y avait rien de nouveau. On y avait mis le temps à profit pour améliorer les fortifications.

L'ennemi n'avait que très peu de forces devant Modlin : le général Daendels en a profité pour faire une sortie, a repoussé le corps ennemi, et s'est emparé d'un gros convoi, où il y avait entre autres cinq cents bœufs.

La garnison de Zamosc est maîtresse du pays à six lieues à la ronde, l'ennemi n'observant cette place qu'avec quelque cavalerie légère.

Le général Frimont et le prince Poniatowski étaient toujours dans la même position sur la Pilica.

Stettin, Custrin et Glogau étaient dans le même état. L'ennemi paraissait avoir des projets sur Glogau, dont le blocus était resserré.

Le corps ennemi qui, le 27 mars, a passé l'Elbe à Werden, et dont l'arrière-garde a été défaite le 28 par le général Monthrun, et jetée dans la rivière, s'était dirigé sur Lunebourg.

Le 26, le général Morand partit de Brême, et se porta sur Lunebourg, où il arriva le 1er avril. Les habitants, soutenus par quelques troupes légères de l'ennemi, voulurent faire résistance; les portes furent enfoncées à coups de canon, une trentaine de ces rebelles passés par les armes, et la ville fut soumise.

Le 2, le corps ennemi qu'on supposait de trois à quatre mille hommes, cavalerie, infanterie et artillerie, se présenta devant Lunebourg. Le général Morand marcha à sa rencontre avec sa colonne, composée de huit cents Saxons et deux cents Français, avec une trentaine de cavaliers et quatre pièces de canon. La canonnade s'engagea : l'ennemi avait été forcé de quitter plusieurs positions, lorsque le général Morand fut tué par un boulet. Le commandement passa à un colonel saxon. Les troupes, étonnées de la perte de leur chef, se replièrent dans la ville, et après s'y être défendues pendant une demi-journée, elles capitulèrent le soir. L'ennemi fit ainsi prisonniers sept cents Saxons et deux cents Français. Une partie des prisonniers ont été repris.

Le lendemain, le général Monthrun, commandant l'avant-garde du corps du prince d'Eckmühl, arriva à Lunebourg. L'ennemi, instruit de son approche, avait évacué la ville en toute hâte et repassé l'Elbe. Le prince d'Eckmühl, arrivé le 4, a forcé l'ennemi à retirer tous ses partis de la rive gauche de l'Elbe et a fait occuper Stade.

Le 5, le général Vandamme, avait réuni à Brême les divisions Saint-Cyr et Dufour. Le général Dumonceau, avec sa division, était à Minden.

Le Vice-Roi a rencontré, le 2 avril, une division prussienne en avant de Magde-

bourg sur la rive droite de l'Elbe, l'a culbutée, l'a poursuivie l'espace de plusieurs lieues, et lui a fait quelques centaines de prisonniers.

La brigade bavaroise, qui fait partie de la division du général Durutte, a eu, le 29 mars, une affaire à Coldiz avec la cavalerie ennemie. Cette infanterie a repoussé toutes les charges que l'ennemi a tentées sur elle, et lui a tué plus de cent hommes, parmi lesquels on a reconnu un colonel et plusieurs officiers. La perte des Bavarois n'a été que de seize hommes blessés. Depuis lors, le général Durutte a continué son mouvement sans être inquiété, pour se porter sur la Saale à Bernbourg.

Un détachement de cavalerie ennemie était entré le 3 dans Leipzig.

Le duc de Bellune était en observation à Calbe et Bernbourg sur la Saale.

Extrait du Moniteur du 16 avril 1813.

A S. M. L'IMPÉRATRICE-REINE ET RÉGENTE.

Situation des Armées françaises dans le nord, au 10 avril.

Le 5, la trente-cinquième division, commandée par le général Grenier, a eu une affaire d'avant-poste sur la rive droite de l'Elbe, à quatre lieues de Magdebourg. Quatre bataillons de cette division seulement ont été engagés. L'infanterie a montré son intrépidité ordinaire, et l'ennemi a été repoussé.

Le 7, le Vice-Roi, étant instruit que l'ennemi avait passé l'Elbe à Dessau, a envoyé le cinquième corps et une partie du onzième pour appuyer le deuxième corps, commandé par le duc de Bellune. Lui-même il s'est porté à Stassfurt, où son quartier-général était le 9, et il a réuni son armée sur la Saale, la gauche à l'Elbe, la droite appuyée aux montagnes du Hartz, et la réserve à Magdebourg.

Le prince d'Eckmühl, qui, le 8, avait son quartier-général à Lunebourg, se mettait en marche pour se rapprocher de Magdebourg.

L'artillerie des divisions du général Vandamme arrivait à Brême et à Minden.

La tête d'un corps composé de deux divisions, qui doit prendre position à Wezel sous les ordres du général Lemarrois, commençait à arriver.

Le 10, le général Souham avait envoyé un régiment à Erfurt, où on n'avait pas encore de nouvelles des troupes légères de l'ennemi.

Le duc de Raguse prenait position sur les hauteurs d'Eisenach.

L'armée française du Mein paraissait en mouvement dans différentes directions.

Le prince de Neuchâtel était attendu à Mayence.

Une partie de l'état-major de l'Empereur y était arrivée, ce qui faisait présumer l'arrivée prochaine de ce souverain.

Extrait du Moniteur du 26 avril 1813.

A S. M. L'IMPÉRATRICE-REINE ET RÉGENTE.

Situation des armées françaises dans le nord, au 20 avril.

Dantzig, Thorn, Modlin, Zamosc, étaient dans le même état.

Stettin, Custrin, Glogau, Spandau, n'étaient que faiblement bloqués.

Magdebourg était le point de réserve du Vice-Roi.

Vittemberg et Torgau étaient en bon état. La garnison de Wittemberg avait repoussé l'attaque de vive force.

Le général Vandamme était en avant de Brême; le général Sébastiani entre Celle et le Wezer; le Vice-Roi dans la même position, la gauche sur l'Elbe, à l'embouchure de la Saale; et la droite au Hartz, occupant Bernbourg, sa réserve à Magdebourg.

Le prince de la Moskowa était à Erfurt; Le duc de Raguse à Gotha, occupant Langen-Saltza: le duc d'Istrie à Eisenach; le comte Bertrand à Cobourg.

Le général Souham était à Weymar. La ville avait été occupée par trois cents hussards prussiens, qui furent éparpillés dans la journée du 19 par un escadron du 10e de hussards, et un escadron badois, sous les ordres du général Laboissière. On leur a pris soixante hussards et quatre officiers, parmi lesquels se trouve un aide-de-camp du général Blücher.

Extrait du Moniteur du 3 mai 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation de l'armée au 25 avril.

La place de Thorn a capitulé: la garnison retourne en Bavière; elle était composée de six cents Français et de deux mille sept cents Bavarois; dans ce nombre de trois mille trois cents hommes, douze cents étaient aux hôpitaux. Aucun préparatif n'annonçait encore le commencement du siége de Dantzig; la garnison était en bon état et maîtresse des dehors. Modlin et Zamosc n'étaient point sérieusement inquiétés. A Stettin, un combat très vif avait eu lieu. L'ennemi, ayant voulu s'introduire entre Stettin et Dam, avait été culbuté dans les marais, et quinze cents Prussiens y avaient été tués ou pris.

Une lettre reçue de Glogau faisait connaître que cette place, au 12 avril, était dans le meilleur état. Il n'y avait rien de nouveau à Custrin. Spandau était assiégé : un magasin à poudre y avait sauté, et l'ennemi ayant cru pouvoir profiter de cette circonstance pour donner l'assaut, avait été repoussé après avoir perdu mille hommes tués ou blessés. On n'a point fait de prisonniers, parce qu'on était séparé par des marais.

Les Russes ont jeté des obus dans Wittenberg, et brûlé une partie de la ville. Ils ont voulu tenter une attaque de vive force qui ne leur a point réussi. Ils y ont perdu cinq à six cents hommes.

La position de l'armée russe paraissait être la suivante : un corps de partisans, commandé par un nommé Dornberg, qui, en 1809, était capitaine des gardes du roi de Westphalie, et qui le trahit lâchement, était à Hambourg, et faisait des courses entre l'Elbe et le Weser. Le général Sébastiani était parti pour lui couper l'Elbe.

Les deux corps prussiens des généraux Lecoq et Blücher paraissaient occuper, le premier, la rive droite de la Basse-Saale; le second, la rive droite de la Haute-Saale.

Les généraux russes Wintzingerode et Wittgenstein occupaient Leipsig; le général Barclay de Tolly était sur la Vistule, observant Dantzig; le général Saken était devant le corps autrichien, dans la direction de Cracovie, sur la Pilica.

L'empereur Alexandre, avec la garde russe, et le général Kutusoff, ayant une vingtaine de mille hommes, paraissaient être sur l'Eder; ils s'étaient fait annoncer à Dresde pour le 12 avril, ils s'y étaient fait depuis annoncer pour le 20 : aucune de ces annonces ne s'est réalisée.

L'ennemi paraissait vouloir se maintenir sur la Saale.

Les Saxons étaient dans Torgau.

Voici la position de l'armée française :

Le Vice-Roi avait son quartier-général à Mansfeld, la gauche appuyée à l'embouchure de la Saale, occupant Calbe et Bernbourg, où est le duc de Bellune. Le général Lauriston, avec le cinquième corps, occupait Asleben, Sondersleben et Gerbstet. La trente-unième division était sur Eisleben, la trente-sixième et la trente-cinquième étaient en arrière en réserve. Le prince de la Moskowa avait son corps en avant de Weymar. Le duc de Raguse était à Gotha; le quatrième corps, commandé par le général Bertrand, était à Saalfeld, le douzième corps, sous les ordres du duc de Reggio, arrivant à Cobourg.

La garde est à Erfurt, où l'Empereur est arrivé le 25, à onze heures du soir. Le 26, Sa Majesté a passé la revue de la garde et a visité les fortifications de la ville et de la citadelle. Elle a fait désigner des locaux pour y établir des hôpitaux qui puissent contenir six mille malades ou blessés, ayant ordonné qu'Erfurt serait la dernière ligne d'évacuation.

Le 27, l'Empereur a passé en revue la division Bonnet, faisant partie du sixième corps, aux ordres du duc de Raguse.

Toute l'armée paraissait en mouvement : déjà tous les partis que l'ennemi avait sur la rive gauche de la Saale se sont reployés. Trois mille hommes de cavalerie s'étaient portés sur Nordhausen pour pénétrer dans le Hartz, et un autre parti sur Heiligenstadt pour menacer Cassel : tout cela s'est reployé avec précipitation, en laissant des malades, des blessés et des traînards qui ont été faits prisonniers. Depuis les hauteurs d'Ebersdorf jusqu'à l'embouchure de la Saale, il n'y a plus d'ennemis sur la rive gauche.

La jonction entre l'armée de l'Elbe et l'armée du Mein doit s'opérer, le 27, entre Naumbourg et Mersebourg.

Extrait du Moniteur du 4 mai 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation de l'armée au 28 avril.

Le quartier-général de l'Empereur était le 28 à Naumbourg : le prince de la Moskowa avait passé la Saale. Le général Souham avait culbuté une avant-garde de deux mille hommes qui avait voulu s'opposer au passage de la rivière. Tout le corps du prince de la Moskowa était en bataille au-delà de Naumbourg.

Le général Bertrand occupait Iéna et avait son corps rangé sur le fameux champ de bataille d'Iéna.

Le duc de Reggio, avec le douzième corps, arrivait à Saalfeld.

Le Vice-Roi débouchait par Halle et Mersbourg.

Le général Sébastiani s'était porté, le 24, sur Velzen : il avait culbuté un corps de quatre mille aventuriers, commandés par le général russe Czernicheff : il avait dispersé son infanterie; il avait pris une partie de ses bagages et son artillerie, et le poursuivit l'épée dans les reins sur Lunebourg.

Extrait du Moniteur du 5 mai 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 30 avril.

Le 29, l'Empereur avait porté son quartier-général à Naumbourg.

Le prince de la Moskowa s'était porté sur Weissenfels. Son avant-garde, commandée par le général Souham, arriva près de cette ville, à deux heures après midi, et se trouva en présence du général russe Lanskoi, commandant une division de six à sept mille hommes de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Le général Souham n'avait pas de cavalerie; mais sans en attendre, il marcha à l'ennemi et le culbuta de ses différentes positions. L'ennemi démasqua douze pièces de canon; le général Souham en fit mettre un pareil nombre en batterie. La canonnade devint vive et fit des ravages dans les rangs russes qui étaient à cheval et à découvert, tandis que nos pièces étaient soutenues par des tirailleurs placés dans des ravins et dans des villages. Le général Chemineau s'est fait remarquer. L'ennemi essaya plusieurs charges de cavalerie: notre infanterie le reçut en carré et par un feu de file qui couvrit le champ de bataille de cadavres russes et de chevaux. Le prince de la Moskowa dit qu'il n'a jamais vu à la fois plus d'enthousiasme et de sang-froid dans l'infanterie. Nous entrâmes dans Weissenfels; mais voyant que l'ennemi voulait tenir près de la ville, l'infanterie marcha à lui au pas de charge, les schakos au bout des fusils et aux cris de *vive l'Empereur!* La division ennemie se mit en retraite. Notre perte en tués et blessés a été d'une centaine d'hommes.

Le 27, le comte Lauriston s'était porté sur Wettein, où l'ennemi avait un pont. Le général Maison fit placer une batterie qui obligea l'ennemi à brûler le pont, et il s'empara de la tête de pont que l'ennemi avait construite.

Le 28, le comte de Lauriston se porta vis-à-vis Halle, où un corps prussien occupait une tête de pont, culbuta l'ennemi et l'obligea d'évacuer cette tête de pont, et de couper le pont. Une canonnade très vive s'en était suivie d'une rive à l'autre. Notre perte a été de soixante-sept hommes; celle de l'ennemi a été bien plus considérable.

Le Vice-Roi avait ordonné au maréchal duc de Tarente de se porter sur Merseebourg. Le 29, à quatre heures après midi, ce maréchal arriva devant cette ville, il y trouva deux mille Prussiens, qui voulurent s'y défendre; ces Prussiens étaient du corps d'Yorck, de ceux mêmes que le maréchal commandait en chef, et qui l'avaient abandonné sur le Niémen. Le maréchal entra de vive force, leur tua du monde, leur fit deux cents prisonniers, parmi lesquels se trouve un major, et s'empara de la ville et du pont.

Le comte Bertrand avait, le 19, son quartier-général à Dornbourg sur la Saale, occupant par une de ses divisions le pont d'Iéna.

Le duc de Raguse avait son quartier-général à Kœsen sur la Saale; le duc de Reggio avait son quartier-général à Saalfeld sur la Saale.

Ce combat de Weissenfels est remarquable, parce que c'est une lutte d'infanterie et de cavalerie en égal nombre et en rase plaine, et que l'avantage y est resté à notre infanterie. On a vu de jeunes bataillons se comporter avec autant de sang-froid et d'impétuosité que les plus vieilles troupes.

Ainsi, pour début de cette campagne, l'ennemi est chassé de tout ce qu'il occupait sur la rive gauche de la Saale; nous sommes maîtres de tous les débouchés de cette rivière; la jonction entre les armées de l'Elbe et du Mein est opérée, et les villes importantes de Naumbourg, de Weissenfels et de Mersebourg, ont été occupées de vive force.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées au 2 mai, à neuf heures du matin:

Le 1er mai, l'Empereur monta à cheval, à neuf heures du matin, avec le prince de la Moskowa et le général Souham. La division Souham se mit en mouvement vers la belle plaine qui commence sur les hauteurs de Weissenfels et s'étend jusqu'à l'Elbe. Cette division se forma en quatre carrés de quatre bataillons chacun, chaque carré à cinq cents toises l'un de l'autre, et ayant quatre pièces de canon. Derrière les carrés se plaça la brigade de cavalerie du général Laboissière, sous les ordres du comte de Valmy, qui venait d'arriver. Les divisions Gérard et Marchand venaient derrière en échelons et formées de la même manière que la division Souham. Le maréchal duc d'Istrie tenait la droite avec toute la cavalerie de la garde.

A onze heures, ces dispositions faites, le prince de la Moskowa, en présence d'une nuée de cavalerie ennemie qui couvrait la plaine, se mit en mouvement sur le défilé de Poserna. On s'empara de différents villages sans coup férir. L'ennemi occupait, sur les hauteurs du défilé, une des plus belles positions qu'on puisse voir; il avait six pièces de canon, et présentait trois lignes de cavalerie.

Le premier carré passa le défilé au pas de charge et aux cris de *vive l'Empereur* longtemps prolongés sur toute la ligne. On s'empara de la hauteur. Les quatre carrés de la division Souham dépassèrent le défilé.

Deux autres divisions de cavalerie vin-

rent alors renforcer l'ennemi avec vingt pièces de canon. La cannnnade devint vive; l'ennemi ploya partout: la division Soubam se dirigea sur Lutzen; la division Gérard prit la direction de la route de Pegau. L'Empereur voulant renforcer les batteries de cette dernière division, envoya douze pièces de la garde sons les ordres de son aide-de-camp le général Drount, et ce renfort fit merveille. Les rangs de la cavalerie ennemie furent culbutés par la mitraille.

Au même moment, le Vice-Roi débouchait de Mersebourg, avec le onzième corps, commandé par le duc de Tarente, et le cinquième commandé par le général Lauriston: le corps du général Lauriston tenait la gauche sur la grande route de Mersebourg a Leipsig; celui du duc de Tarente, où était le Vice-Roi, tenait la droite. Le Vice-Roi ayant entendu la vive cannonade qui avait lieu près de Lutzen, fit un mouvement à droite, et l'Empereur se trouva presqu'au même moment au village de Lutzen.

La division Marchand, et successivement les divisions Brenier et Ricard passèrent le defilé; mais l'affaire était décidée quand elles entrèrent en ligne.

Quinze mille hommes de cavalerie ont donc été chassés de ces belles plaines, à peu près par un pareil nombre d'infanterie. C'est le général Wintziugerode qui commandait ces trois divisions, dont une était celle du général Lanskoi; l'ennemi n'a montré qu'une division d'infanterie. Devenu plus prudent par le combat de Weissenfels, et étonné du bel ordre et du sang-froid de notre marche, l'ennemi n'a osé aborder d'aucune part l'infanterie, et il a été écrasé par notre mitraille. Notre perte se monte à trente-trois hommes tués et cinquante-cinq blessés, dont un chef de bataillon. Cette perte pourrait être considerée comme extrêmement légère, en comparaison de celle de l'ennemi qui a eu trois colonels, trente officiers et quatre cents hommes tués ou blessés, outre un grand nombre de chevaux; mais par une de ces fatalités dont l'histoire de la guerre est pleine, le premier coup de canon qui fut tiré dans cette journée, coupa le poignet au duc d'Istrie, lui perça la poitrine, et le jeta roide mort. Il s'était avancé à cinq cents pas du côté des tirailleurs pour bien reconnaître la plaine. Ce maréchal, qu'on peut à juste titre nommer brave et juste, était recommandable autant par son coup-d'œil militaire, par sa grande expérience de l'arme de la cavalerie, que par ses qualités civiles et son attachement à l'Empereur. Sa mort sur le champ d'honneur est la plus digne d'envie; elle a été si rapide qu'elle a dû être sans douleur. Il est peu de pertes qui pussent être plus sensibles au cœur de l'Empereur; l'armée et la France entière partageront la douleur que Sa Majesté à ressentie.

Le duc d'Istrie, depuis les premières campagnes d'Italie, c'est-à-dire depuis seize ans, avait toujours, dans différents grades, commandé la garde de l'Empereur, qu'il avait suivi dans toutes ses campagnes et à toutes ses batailles.

Le sang-froid, la bonne volonté et l'intrépidité des jeunes soldats étonnent les vétérans et tous les officiers: c'est le cas de dire *qu'aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années.*

Sa Majesté a eu dans la nuit du 1er au 2 mai son quartier-général à Lutzen; le Vice-Roi avait son quartier-général à Markrandsted; le général Lauriston était à Kiebersdorf; le prince de la Moskowa avait son quartier-général à Kaïa, et le duc de Raguse avait le sien à Poserna. Le général Bertrand était à Stohssen; le duc de Reggio en marche sur Naumbourg.

A Dantzig la garnison a obtenu de grands avantages et fait une sortie si heureuse qu'elle a fait prisonnier un corps de trois mille Russes.

La garnison de Wittemberg paraît aussi s'être distinguée et avoir fait, dans une sortie, beaucoup de mal à l'ennemi.

Une lettre en chiffres, qui arrive en ce moment de la garnison de Glogau, est conçue en ces termes:

« Tout va bien; les Russes ont fait plusieurs tentatives sur cette place, ils ont été toujours repoussés avec beaucoup de perte; trois ou quatre mille hommes nous bloquent, tantôt moins, tantôt plus. La tranchée a été ouverte pendant deux jours; le feu de nos batteries les a forcés d'abandonner leur projet.

» Glogau, le 15 avril 1813.

» *Signé,* le général LAPLANE. »

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu des nouvelles de S. M. l'Empereur et Roi du champ de bataille, à deux lieues en avant de Lutzen, le 2 mai, à dix heures du soir, au moment où l'Empereur se jetait sur un lit de repos pour prendre quelques heures de sommeil.

L'Empereur fait connaître à Sa Majesté qu'il a remporté la victoire la plus complète sur l'armée russe et prussienne, commandée en personne par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse; qu'on a tiré à cette bataille plus de cent cinquante mille coups de canon; que les troupes s'y sont couvertes de gloire, et que malgré l'immense infériorité de cavalerie qu'avait l'armée française, la bonne volonte et le courage

naturels aux Français ont suppléé à tout.

L'ennemi était vivement poursuivi.

Aucun maréchal, aucune personne composant la maison de l'Empereur n'a été tuée ni blessée.

Extrait du Moniteur du 9 mai 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée :

Les combats de Weissenfels et de Lutzen n'étaient que le prélude d'événements de la plus haute importance. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse qui étaient arrivés à Dresde avec toutes leurs forces dans les derniers jours d'avril, apprenant que l'armée française avait débouché de la Thuringe, adoptèrent le plan de lui livrer bataille dans les plaines de Lutzen, et se mirent en marche pour en occuper la position ; mais ils furent prévenus par la rapidité des mouvements de l'armée française ; ils persistèrent cependant dans leurs projets, et résolurent d'attaquer l'armée pour la déposter des positions qu'elle avait prises.

La position de l'armée française au 2 mai, à neuf heures du matin, était la suivante :

La gauche de l'armée s'appuyait à l'Ester ; elle était formée par le Vice-Roi, ayant sous ses ordres les cinquième et onzième corps. Le centre était commandé par le prince de la Moskewa, au village de Kaïa. L'Empereur avec la jeune et la vieille garde était à Lutzen.

Le duc de Raguse était au défilé de Poserna, et fermait la droite avec ses trois divisions. Enfin le général Bertrand, commandant le quatrième corps, marchait pour se rendre à ce défilé. L'ennemi débouchait et passait l'Ester aux ponts de Zwenkau, Pegau et Zeits. Sa Majesté ayant l'espérance de le prévenir dans son mouvement, et pensant qu'il ne pourrait attaquer que le 3, ordonna au général Lauriston, dont le corps fermait l'extrémité de la gauche, de se porter sur Leipsig, afin de déconcerter les projets de l'ennemi et de placer l'armée française, pour la journée du 3, dans une position toute différente de celle où les ennemis avaient compté la trouver et où elle était effectivement le 2, et de porter ainsi de la confusion et du désordre dans leurs colonnes.

A neuf heures du matin, Sa Majesté ayant entendu une canonnade du côté de Leipsig, s'y porta au galop. L'ennemi défendait le petit village de Listenau et les ponts en avant de Leipsig. Sa Majesté n'attendait que le moment où ces dernières positions seraient enlevées, pour mettre en mouvement toute son armée dans cette direction, la faire pivoter sur Leipsig, passer sur la droite de l'Ester, et prendre l'ennemi à revers ; mais à dix heures, l'armée ennemie déboucha vers Kaïa, sur plusieurs colonnes d'une noire profondeur ; l'horizon en était obscurci. L'ennemi présentait des forces qui paraissaient immenses : l'Empereur fit sur le champ ses dispositions. Le Vice-Roi reçut l'ordre de se porter sur la gauche du prince de la Moskewa ; mais il lui fallait trois heures pour exécuter ce mouvement. Le prince de la Moskowa prit les armes, et avec ses cinq divisions soutint le combat, qui, au bout d'une demi-heure, devint terrible. Sa Majesté se porta elle-même à la tête de la garde derrière le centre de l'armée, soutenant la droite du prince de la Moskewa. Le duc de Raguse, avec ses trois divisions, occupait l'extrême droite. Le général Bertrand eut ordre de déboucher sur les derrières de l'armée ennemie, au moment où la ligne se trouverait le plus fortement engagée. La fortune se plut à couronner du plus brillant succès toutes ces dispositions. L'ennemi, qui paraissait certain de la réussite de son entreprise, marchait pour déborder notre droite et gagner le chemin de Weissenfels. Le général Compans, général de bataille du premier mérite, à la tête de la première division du duc de Raguse, l'arrêta tout court. Les régiments de marine soutinrent plusieurs charges avec sang-froid, et couvrirent le champ de bataille de l'élite de la cavalerie ennemie. Mais les grands efforts d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, étaient sur le centre. Quatre des cinq divisions du prince de la Moskewa étaient déjà engagées. Le village de Kaïa fut pris et repris plusieurs fois. Ce village était resté au pouvoir de l'ennemi : le comte de Lobau dirigea le général Ricard pour reprendre le village : il fut repris.

La bataille embrassait une ligne de deux lieues, couverte de feu, de fumée et de tourbillons de poussière. Le prince de la Moskewa, le général Souham, le général Girard, étaient partout, faisaient face à tout. Blessé de plusieurs balles, le général Girard voulut rester sur le champ de bataille. Il déclara vouloir mourir en commandant et dirigeant ses troupes, puisque le moment était arrivé, pour tous les Français qui avaient du cœur, de vaincre ou de mourir.

Cependant, on commençait à apercevoir dans le lointain la poussière et les premiers feux du corps du général Bertrand. Au même moment, le Vice-Roi entrait en ligne sur la gauche, et le duc de Tarento attaquait la réserve de l'ennemi, et abordait au village où l'ennemi appuyait sa droite. Dans ce moment, l'ennemi redoubla ses efforts sur le centre, le village de Kaïa fut emporté de nouveau ; notre centre flé-

chit; quelques bataillons se débandèrent; mais cette valeureuse jeunesse, à la vue de l'Empereur, se rallia en criant *vive l'Empereur !* Sa Majesté jugea que le moment de crise qui décide du gain ou de la perte des batailles était arrivé : il n'y avait plus un moment à perdre. L'Empereur ordonna au duc de Trévise de se porter, avec seize bataillons de la jeune garde, au village de Kaïa, de donner tête baissée, de culbuter l'ennemi, de reprendre le village, et de faire main basse sur tout ce qui s'y trouvait. Au même moment, Sa Majesté ordonna à son aide-de-camp le général Drouot, officier d'artillerie de la plus grande distinction, de réunir une batterie de quatre-vingts pièces, et de la placer en avant de la vieille garde, qui fut disposée en échelons comme quatre redoutes, pour soutenir le centre, toute notre cavalerie rangée en bataille derrière. Les généraux Dulauloy, Drouot et Devaux partirent au galop avec leurs quatre-vingts bouches à feu placées en un même groupe. Le feu devint épouvantable. L'ennemi fléchit de tous côtés. Le duc de Trévise emporta sans coup férir le village de Kaïa, culbuta l'ennemi et continua à se porter en avant en battant la charge. Cavalerie, infanterie, artillerie de l'ennemi, tout se mit en retraite.

Le général Bonnet, commandant une division du duc de Raguse, reçut l'ordre de faire un mouvement par sa gauche sur Kaïa, pour appuyer les succès du centre. Il soutint plusieurs charges de cavalerie, dans lesquelles l'ennemi éprouva de grandes pertes.

Cependant le général comte Bertrand s'avançait et entrait en ligne. C'est en vain que la cavalerie ennemie caracola autour de ses carrés; sa marche n'en fut pas ralentie. Pour le rejoindre plus promptement, l'Empereur ordonna un changement de direction en pivotant sur Kaïa. Toute la droite fit un changement de front, la droite en avant.

L'ennemi ne fit plus que fuir, nous le poursuivîmes une lieue et demie. Nous arrivâmes bientôt sur la hauteur que l'Empereur Alexandre, le roi de Prusse et la famille de Brandebourg y occupaient pendant la bataille. Un officier prisonnier qui se trouvait là nous apprit cette circonstance.

Nous avons fait plusieurs milliers de prisonniers. Le nombre n'a pu en être considérable, vu l'infériorité de notre cavalerie et le désir que l'Empereur avait montré de l'épargner.

Au commencement de la bataille, l'Empereur avait dit aux troupes : « C'est une » bataille d'Egypte. Une bonne infanterie, » soutenue par de l'artillerie, doit savoir » se suffire.

Le général Gourré, chef d'état-major du prince de la Moskowa, a été tué, mort digne d'un si bon soldat! Notre perte se monte à dix mille tués ou blessés. Celle de l'ennemi peut être évaluée à vingt-cinq ou trente mille hommes. La garde royale de Prusse a été détruite. Les gardes de l'empereur de Russie ont considérablement souffert ; les deux divisions de dix régiments de cuirassiers russes ont été écrasées.

Sa Majesté ne saurait trop faire d'éloge de la bonne volonté, du courage et de l'intrépidité de l'armée. Nos jeunes soldats ne considéraient pas le danger. Ils ont, dans cette grande circonstance, relevé toute la noblesse du sang français.

L'état-major général, dans sa relation, fera connaître les belles actions qui ont illustré cette brillante journée, qui, comme un coup de tonnerre, a pulvérisé les chimériques espérances et tous les calculs de destruction et de démembrement de l'Empire. Les trames ténébreuses, ourdies par le cabinet de Saint-James pendant tout un hiver, se trouvent en un instant dénouées comme le nœud gordien par l'épée d'Alexandre.

Le prince de Hesse-Hombourg a été tué. Les prisonniers disent que le jeune prince royal de Prusse a été blessé, que le prince de Mecklembourg-Strelitz a été tué.

L'infanterie de la vieille garde, dont six bataillons étaient seulement arrivés, a soutenu par sa présence l'affaire avec ce sang-froid qui la caractérise. Elle n'a pas tiré un coup de fusil. La moitié de l'armée n'a pas donné, car les quatre divisions du corps du général Lauriston n'ont fait qu'occuper Leipsig; les trois divisions du duc de Reggio étaient encore à deux journées du champ de bataille; le comte Bertrand n'a donné qu'avec une de ces divisions, et si légèrement, qu'elle n'a pas perdu cinquante hommes; ses seconde et troisième divisions n'ont pas donné. La seconde division de la jeune garde, commandée par le général Barrois, était encore à cinq journées; il en est de même de la moitié de la vieille garde, commandée par le général Decouz, qui n'était encore qu'à Erfurt : des batteries de réserve, formant plus de cent bouches à feu, n'avaient pas rejoint, et elles sont encore en marche depuis Mayence jusqu'à Erfurt; le corps du duc de Bellune était aussi à trois jours du champ de bataille. Le corps de cavalerie du général Sébastiani, avec les trois divisions du prince d'Eckmühl, étaient du côté du Bas-Elbe. L'armée alliée, forte de cent cinquante à deux cents mille hommes, commandée par les deux souverains, ayant un grand nombre de princes de la maison de Prusse à sa tête, a donc été défaite et mise en déroute par moins de la moitié de l'armée française.

Les ambulances et le champ de bataille offraient le spectacle le plus touchant : les jeunes soldats, à la vue de l'Empereur, faisaient trêve à leur douleur, en criant *vive l'Empereur ! — Il y a vingt ans*, a dit l'Empereur, *que je commande les armées françaises : je n'ai pas encore vu autant de bravoure et de dévouement.*

L'Europe serait enfin tranquille, si les souverains et les ministres, qui dirigent leurs cabinets, pouvaient avoir été présents sur ce champ de bataille. Ils renonceraient à l'espérance de faire rétrograder l'étoile de la France ; ils verraient que les conseillers qui veulent démembrer l'Empire français et humilier l'Empereur, préparent la perte de leurs souverains.

Extrait du Moniteur du 10 *mai* 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, au 3 mai, à neuf heures du soir :

L'Empereur, à la pointe du jour du 3, avait parcouru le champ de bataille. A dix heures, il s'est mis en marche pour suivre l'ennemi. Son quartier-général, le 3 au soir, était à Pegau. Le Vice-Roi avait son quartier-général à Wichstanden, à mi-chemin de Pegau à Borna. Le comte Lauriston, dont le corps n'avait pas pris part à la bataille, était parti de Leipsig, pour se porter sur Zwenkau où il était arrivé. Le duc de Raguse avait passé l'Elster au village de Lietzkowitz, et le comte Bertrand l'avait passé au village de Gredel. Le prince de la Moskowa était resté en position sur le champ de bataille. Le duc de Reggio, de Naumbourg devait se porter sur Zeist.

L'empereur de Russie et le roi de Prusse avaient passé par Pegau, dans la soirée du 2, et étaient arrivés au village de Lobersteldt à onze heures du soir ; ils s'y étaient reposés quatre heures, et en étaient partis le 3, à trois heures du matin, se dirigeant sur Borna.

L'ennemi ne revenait pas de son étonnement de se trouver battu dans une si grande plaine, par une armée ayant une si grande infériorité de cavalerie. Plusieurs colonels et officiers supérieurs, faits prisonniers, assurent qu'au quartier-général ennemi, on n'avait appris la présence de l'Empereur à l'armée que lorsque la bataille était engagée ; ils croyaient tous l'Empereur à Erfurt.

Comme cela arrive toujours dans de pareilles circonstances, les Prussiens accusent les Russes de ne les avoir pas soutenus ; les Russes accusent les Prussiens de ne s'être pas bien battus. La plus grande confusion règne dans leur retraite. Plusieurs de ces prétendus volontaires qu'on lève en Prusse, ont été faits prisonniers : ils font pitié. Tous déclarent qu'ils ont été enrôlés de force, et sous peine de voir les biens de leurs familles confisqués.

Les gens du pays disent qu'un prince de Hesse-Hombourg a été tué ; que plusieurs généraux russes et prussiens ont été tués ou blessés ; le prince de Mecklembourg-Strelitz aurait également été tué ; mais toutes ces nouvelles ne sont encore que des bruits du pays.

La joie de ces contrées d'être délivrées des Cosaques ne peut se décrire. Les habitants parlent avec mépris de toutes les proclamations et de toutes les tentatives qu'on a faites pour les engager à s'insurger.

L'armée russe et prussienne était composée du corps des généraux prussiens York, Blücher et Bulow : de ceux des généraux russes Wittgenstein, Winlzingerode, Miloradowitch et Tormazow. Les gardes russes et prussiennes y étaient. L'empereur de Russie, le roi de Prusse, le prince-royal de Prusse, tous les princes de la maison de Prusse, étaient à la bataille.

L'armée combinée russe et prussienne est évaluée de cent cinquante à deux cent mille hommes. Tous les cuirassiers russes y étaient, et ont beaucoup souffert.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 4 mai au soir :

Le quartier-général de l'Empereur était le 4 mai, au soir, à Borna ;

Celui du Vice-Roi à Kolditz ;

Celui du général comte Bertrand à Frohbourg ;

Celui du général comte Lauriston à Mœlbus ;

Celui du prince de la Moskowa à Leipsig ;

Celui du duc de Reggio à Zeitz.

L'ennemi se retire sur Dresde dans le plus grand désordre et par toutes les routes.

Tous les villages qu'on trouve sur la route de l'armée sont pleins de blessés russes et prussiens.

Le prince de Neuchâtel, major-général, a ordonné que l'on enterrât, le 4 au matin, à Pegau, le prince de Mecklembourg-Strelitz, avec tous les honneurs dus à son grade.

A la bataille du 2, le général Dumoutier, qui commande la division de la jeune garde, a soutenu la réputation qu'il avait déjà acquise dans les précédentes campagnes. Il se loue beaucoup de sa division.

Le général de division Brenier a été blessé. Les généraux de brigade Chemineau et Grillot ont été blessés et amputés.

Recensement fait des coups de canon

tirés à la bataille, le nombre s'en est trouvé moins considérable qu'on avait cru d'abord : on n'a tiré que trente-neuf mille cinq cents coups de canon. A la bataille de la Moskowa, on en avait tiré cinquante et quelques mille.

Extrait du Moniteur du 11 *avril* 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 5 mai au soir :

Le quartier-général de l'Empereur était à Colditz, celui du Vice-Roi à Harta, celui du duc de Raguse derrière Colditz, celui du général Lauriston à Würtzen, du prince de la Moskowa à Leipsig, du duc de Reggio à Altenbourg et du général Bertrand à Rochlitz.

Le Vice-Roi arriva devant Colditz, le 5, à neuf heures du matin. Le pont était coupé, et des colonnes d'infanterie et de cavalerie avec de l'artillerie défendaient le passage. Le Vice-Roi se porta avec une division à un gué qui est sur la gauche, passa la rivière, et gagna le village de Komichau, où il fit placer une batterie de vingt pièces de canon : l'ennemi évacua alors la ville de Colditz dans le plus grand désordre, et en défilant sous la mitraille de nos vingt pièces.

Le Vice-Roi poursuivit vivement l'ennemi ; c'était le reste de l'armée prussienne, forte de vingt à vingt-cinq mille hommes, qui se dirigea, partie sur Leissnig et partie sur Gersdorff.

Arrivées à Gersdorff, les troupes prussiennes passèrent à travers une réserve qui occupait cette position : c'était le corps russe de Milloradovitch, composé de deux divisions formant à peu près huit mille hommes sous les armes ; les régiments russes, n'étant que de deux bataillons, de quatre compagnies chaque, et les compagnies n'étant que de cent cinquante hommes, mais n'ayant que cent hommes présents sous les armes, ce qui ne fait que sept à huit cents hommes par régiment : ces deux divisions de Milloradovitch étaient arrivées à la bataille, au moment où elle finissait, et n'avaient pas pu y prendre part.

Aussitôt que la trente-sixième division eut rejoint la trente-cinquième, le Vice-Roi donna ordre au duc de Tarente de former les deux divisions en trois colonnes, et de déposter l'ennemi. L'attaque fut vive : nos braves se précipitèrent sur les Russes, les enfoncèrent et les poussèrent sur Harta. Dans ce combat, nous avons eu cinq à six cents blessés, et nous avons fait mille prisonniers : l'ennemi a perdu dans cette journée deux mille hommes.

Le général Bertrand, arrivé à Rochlitz, y a pris quelques convois de blessés, de malades et de bagages, et a fait des prisonniers ; plus de douze cents voitures de blessés avaient passé par cette route.

Le roi de Prusse et l'empereur Alexandre avaient couché à Rochlitz.

Un adjudant-sous-officier du 17[e] provisoire, qui avait été fait prisonnier à la bataille du 2, s'est échappé et a raconté que l'ennemi a fait de grandes pertes, et se retire dans le plus grand désordre ; que pendant la bataille, les Russes et les Prussiens tenaient leurs drapeaux en réserve, ce qui fait que nous n'en avons pas pu prendre ; qu'ils nous ont fait cent deux prisonniers, dont quatre officiers ; que ces prisonniers étaient conduits en arrière sous la garde du détachement laissé aux drapeaux ; que les Prussiens ont fait de mauvais traitements aux prisonniers ; que deux prisonniers ne pouvant pas marcher par extrême fatigue, ils leur ont passé le sabre au travers du corps ; que l'étonnement des Prussiens et des Russes d'avoir trouvé une armée aussi nombreuse, aussi bien exercée et munie de tout, était à son comble ; qu'il y avait de la mésintelligence entre eux, et qu'ils s'accusaient respectivement de leurs pertes.

Le général comte Lauriston, de Wurtzen, s'est mis en marche sur la grand'route de Dresde.

Le prince de la Moskowa s'est porté sur l'Elbe pour débloquer le général Thielman qui commande à Torgau, prendre position sur ce point, et débloquer Wittemberg : il paraît que cette dernière place a fait une belle défense, et repoussé plusieurs attaques qui ont coûté fort cher à l'ennemi.

Des prisonniers racontent que l'empereur Alexandre, voyant la bataille perdue, parcourait la ligne russe pour animer le soldat, en disant : « Courage, Dieu est » pour nous. »

Ils ajoutent que le général prussien Blücher est blessé, et qu'il y a cinq généraux de division et de brigade prussiens tués ou blessés.

Extrait du Moniteur du 13 *avril* 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 6 mai au soir :

Le quartier-général de S. M. l'Empereur et Roi était à Waldheim, celui du Vice-Roi, à Ertsdorf ; celui du général Lauriston était à Oschatz ; celui du prince de la Moskowa, entre Leipsig et Torgau ; celui du comte Bertrand, à Mittweyda ; celui du duc de Reggio, à Penig.

L'ennemi avait brûlé à Waldheim un très beau pont en bois d'une seule arche ;

ce qui nous avait retardé de quelques heures. Son arrière-garde avait voulu défendre le passage, mais s'était reployée sur Ertzdorf: la position de ce dernier point est fort belle. L'ennemi a voulu la tenir. Le pont étant brûlé, le Vice-Roi fit tourner le village par la droite et par la gauche. L'ennemi était placé derrière des ravins. Une fusillade et une canonnade assez vives s'engagèrent; aussitôt on marcha droit à l'ennemi, et la position fut enlevée. L'ennemi a laissé deux cents morts sur le champ de bataille.

Le général Vandamme avait, le 1er mai, son quartier-général à Harbourg. Nos troupes ont pris un cutter de guerre russe armé de vingt pièces de canon. L'ennemi a repassé l'Elbe avec tant de précipitation, qu'il a laissé sur la rive gauche une infinité de barques propres au passage et beaucoup de bagages. Les mouvements de la Grande-Armée étaient déjà connus, et causaient une grande consternation à Hambourg. Les traîtres de Hambourg voyaient que le jour de la vengeance était près d'arriver.

Le général Dumonceau était à Luneborg.

A la bataille du 2, les officiers d'ordonnance Berenger et Pretel ont été blessés, mais peu dangereusement.

Extrait du Moniteur du 15 mai 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 9 mai au matin :

Le 7, le quartier-général de S. M. l'Empereur et Roi était à Nossen.

Entre Nossen et Wilsdruf, le Vice-Roi a rencontré l'ennemi placé derrière un torrent et dans une belle position. Il l'en a déposté, lui a tué un millier d'hommes et fait cinq cents prisonniers.

Un Cosaque, qui a été arrêté, était porteur de l'ordre de brûler les bagages de l'arrière-garde russe. Effectivement, huit cents voitures russes ont été brûlées, des bagages et vingt pièces de canon ont été ramassés par nous sur les routes; plusieurs colonnes de Cosaques sont coupées : on les poursuit.

Le 8, à midi, le Vice-Roi est entré à Dresde. L'ennemi, indépendamment du grand pont qu'il avait rétabli, avait jeté trois ponts sur l'Elbe. Le Vice-Roi ayant fait marcher des troupes dans la direction de ces ponts, l'ennemi y a mis le feu sur-le-champ; les trois têtes de pont qui les couvraient ont été enlevées.

Le même jour 8, à neuf heures du matin, le comte Lauriston était arrivé à Meissen. Il y a trouvé trois redoutes avec des block-haus que les Prussiens y avaient construites; ils avaient brûlé le pont.

Toute la rive de l'Elbe est libre de l'ennemi.

S. M. l'Empereur est arrivé à Dresde le 8, à une heure après-midi. L'Empereur, en faisant le tour de la ville, s'est porté sur-le-champ au chantier de construction à la porte de Pirna, et de là au village de Prielsnitz, où Sa Majesté a ordonné qu'on jetât un pont. Sa Majesté est revenue à sept heures du soir, de sa reconnaissance, au palais où elle est logée.

La vieille garde a fait son entrée à Dresde à huit heures du soir.

Le 9, à trois heures du matin, l'Empereur a fait placer lui-même, sur un des bastions qui domine la rive droite, une batterie qui a chassé l'ennemi de la position qu'il occupait de ce côté.

Le prince de la Moskowa marche sur Torgau.

Une relation, que l'ennemi a faite de la bataille de Lutzen, n'est qu'une série de faussetés. On assure ici que l'ordre avait été donné de chanter un *Te Deum*, mais que des gens du pays, qui leur étaient affidés, ont fait sentir que ce serait ridicule : que ce qui pouvait être bon en Russie, serait par trop absurde en Allemagne.

L'empereur de Russie a quitté Dresde hier matin.

Ce fameux Stein est l'objet du mépris de tous les honnêtes gens. Il voulait révolter la canaille contre les propriétaires. On ne revenait pas de surprise de voir des souverains comme le roi de Prusse, et surtout comme l'empereur Alexandre, que la nature a doués de belles qualités, prêter l'appui de leurs noms à des menées aussi criminelles qu'atroces.

Indépendamment des canons et des bagages pris à la poursuite de l'ennemi, nous avons fait à la bataille cinq mille prisonniers, et pris dix pièces de canon. L'ennemi ne nous a pris aucun canon ; mais il a fait cent onze prisonniers.

Le général en chef Kutuzoff est mort à Bautzen, de la fièvre nerveuse, il y a quinze jours. Il a été remplacé dans le commandement en chef par le général Wittgenstein, qui a débuté par la perte de la bataille de Lutzen.

Extrait du Moniteur du 16 mai 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, le 10 mai au soir :

Le 9, le colonel Lasalle, directeur des équipages de pont, a commencé à faire établir des radeaux pour le pont qu'on jette au village de Prielnitz. On y a établi-

également un *va-et-vient*. Trois cents voltigeurs ont été jetés sur la rive droite, sous la protection de vingt pièces de canon placées sur une hauteur.

A dix heures du matin, l'ennemi s'est avancé pour culbuter ces tirailleurs dans l'eau. Il a pensé qu'une batterie de douze pièces serait suffisante pour faire taire les nôtres; la canonnade s'est engagée : les pièces de l'ennemi ont été démontées ; trois bataillons qu'il avait fait avancer en tirailleurs ont été écrasés sous notre mitraille : l'Empereur s'y est porté; le général Dulanloi s'est placé avec le général Devaux et dix-huit pièces d'artillerie légère sur la gauche du village de Prielnitz, position qui prend à revers toute la plaine de la rive droite; le général Drouot s'est porté avec seize pièces sur la droite; l'ennemi a fait avancer quarante pièces de canon ; nous en avons mis jusqu'à quatre-vingts en batterie.

Pendant ce temps, on traçait un boyau sur la rive droite, en forme de tête de pont, où nos tirailleurs s'établissaient à couvert. Après avoir eu douze à quinze pièces démontées, et quinze à dix-huit cents hommes tués ou blessés, l'ennemi comprit la folie de son entreprise, et, à trois heures de l'après-midi, il s'éloigna.

On a travaillé toute la nuit au pont ; mais l'Elbe a crû ; quelques ancres ont dérivé, le pont ne sera terminé que ce soir.

Aujourd'hui 10, l'Empereur a fait passer dans la ville neuve, en profitant du pont de Dresde, la division Charpentier. Ce soir, ce pont se trouve rétabli ; toute l'armée y passe pour se porter sur la rive droite. Il paraît que l'ennemi se retire sur l'Oder.

Le prince de la Moskowa est à Wittenberg : le général Lauriston est à Torgau ; le général Reynier a repris le commandement du septième corps, composé du contingent saxon et de la division Durutte.

Les quatrième, sixième, onzième et douzième corps passeront sur le pont de Dresde demain, à la pointe du jour. La garde, jeune et vieille, est autour de Dresde. La deuxième division de la garde, commandée par le général Barrois, arrive aujourd hui à Altenbourg.

Le roi de Saxe, qui s'était dirigé sur Prague pour être plus près de sa capitale, sera rendu à Dresde dans la journée de demain. L'Empereur a envoyé une escorte de cinq cents hommes de sa garde, avec son aide-de-camp le général Flahaut, pour le recevoir et l'accompagner.

Deux mille hommes de cavalerie ennemie ont été coupés de l'Elbe, ainsi qu'un grand nombre de bagages, de patrouilles de troupes légères et de Cosaques. Il paraît qu'ils se sont réfugiés en Bohême.

Extrait du Moniteur du mardi 18 *mai* 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, le 11 mai au soir :

Le Vice-Roi s'était porté, avec le onzième corps, à Richoffswerda ; le général Bertrand, avec le quatrième corps, à Kœnigsbruck ; le duc de Raguse, avec le sixième corps, à Reichenbach ; le duc de Reggio à Dresde; la jeune et la vieille garde à Dresde.

Le prince de la Moskowa est entré le 11 au matin à Torgau, et a pris position sur la rive droite, à une journée de cette place; le général Lauriston est arrivé le même jour à Torgau avec son corps à trois heures de l'après-midi.

Le duc de Bellune, avec le deuxième corps, s'est mis en marche sur Wittemberg, ainsi que le corps de cavalerie du général Sébastiani.

Le corps de cavalerie commandé par le général Latour-Maubourg a passé le 11 sur le pont de Dresde, à trois heures après midi.

Le roi de Saxe a couché à Sedlitz. Toute la cavalerie saxonne doit rejoindre, dans la journée du 13, à Dresde. Le général Reynier a repris le commandement du septième corps à Torgau : ce corps est composé de deux divisions saxonnes, formant douze mille hommes.

Sa Majesté a passé toute la journée sur le pont, à voir défiler ses troupes.

Le colonel du génie Bernard, aide-de-camp de l'Empereur, a mis une grande activité dans la réparation du pont de Dresde.

Le général Rogniat, commandant en chef le génie de l'armée, a tracé les ouvrages qui vont couvrir la ville neuve, et servir de tête de pont.

On trouvera ci-joint la relation qui a été faite de la bataille du 2 dans la *Gazette de Berlin*.

On a intercepté un courrier du comte de Stackelberg, ex-ambassadeur de Russie à Vienne, au comte de Nesselrode, secrétaire d'Etat, accompagnant l'empereur de Russie à Dresde. On a aussi intercepté plusieurs estafettes venant de Berlin et de Prague.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation de l'armée au 12 mai au soir :

Le 12, à dix heures du matin, la garde impériale a pris les armes et s'est mise en bataille sur le chemin de Pirna jusqu'au Gross-Garten. L'Empereur en a passé la revue. Le roi de Saxe, qui avait couché à la veille à Sedlitz, est arrivé à midi. Les

deux souverains sont descendus de cheval et se sont embrassés, et ensuite sont entrés, à la tête de la garde, dans Dresde, aux acclamations d'une immense population. Cela formait un très beau spectacle.

A trois heures, l'Empereur a passé la revue de la division de cavalerie du général Fresia, composée de trois mille chevaux, venant d'Italie. Sa Majesté a été extrêmement satisfaite de cette cavalerie, dont la bonne tenue est due aux soins et à l'activité du ministre de la guerre du royaume d'Italie, Fontanelli, qui n'a rien épargné pour la mettre en bon état.

L'Empereur a donné ordre au Vice-Roi de se rendre à Milan pour y remplir une mission spéciale. Sa Majesté a été extrêmement satisfaite de la conduite que ce prince a tenue pendant toute la campagne : cette conduite a acquis au Vice-Roi un nouveau titre à la confiance de l'Empereur.

Proclamation de l'Empereur à l'armée.

« Soldats,

» Je suis content de vous ! vous avez » rempli mon attente ! vous avez suppléé » à tout par votre bonne volonté et par vo- » tre bravoure. Vous avez, dans la célè- » bre journée du 2 mai, défait et mis en » déroute l'armée russe et prussienne, com- » mandée par l'empereur Alexandre et le » roi de Prusse. Vous avez ajouté un nou- » veau lustre à la gloire de mes aigles; » vous avez montré tout ce dont est capa- » ble le sang français. La bataille de Lut- » zen sera mise au-dessus des batailles » d'Austerlitz, d'Iena, de Friedland et de » la Moskowa ! Dans la campagne pas- » sée, l'ennemi n'a trouvé de refuge con- » tre nos armes qu'en suivant la méthode » féroce des barbares sans ancêtres. Des » armées de Tartares ont incendié ses » campagnes, ses villes, la sainte Moscou » elle-même ! Aujourd'hui ils arrivaient » dans nos contrées, précédés de tout ce » que l'Allemagne, la France et l'Italie ont » de mauvais sujets et de déserteurs, pour » y prêcher la révolte, l'anarchie, la guerre » civile, le meurtre. Ils se sont faits les » apôtres de tous les crimes. C'est un in- » cendie moral qu'ils voulaient allumer en- » tre la Vistule et le Rhin, pour, selon » l'usage des gouvernements despotiques, » mettre des déserts entre nous et eux. Les » insensés ! ils connaissaient peu l'atta- » chement à leurs souverains, la sagesse, » l'esprit d'ordre et le bon sens des Alle- » mands. Ils connaissaient peu la puis- » sance et la bravoure des Français !

» Dans une seule journée, vous avez » déjoué tous ces complots parricides..... » Nous rejetterons ces Tartares dans leurs » affreux climats, qu'ils ne doivent pas » franchir. Qu'ils restent dans leurs dé- » serts glacés, séjour d'esclavage, de bar- » barie et de corruption, où l'homme est » ravalé à l'égal de la brute. Vous avez » bien mérité de l'Europe civilisée; sol- » dats ! l'Italie, la France, l'Allemagne, » vous rendent des actions de grâces !

» De notre camp impérial de Lutzen, le 3 mai 1813.

» *Signé*, Napoléon. »

Extrait du Moniteur du jeudi 20 mai 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, le 13 mai au matin :

La place de Spandau a capitulé. Cet événement étonne tous les militaires. Sa Majesté a ordonné que le général Bruny, le commandant de l'artillerie et le commandant du génie de la place, ainsi que les membres du conseil de défense qui n'auraient pas protesté, fussent arrêtés et traduits devant une commission de maréchaux, présidée par le prince vice-connétable.

Sa Majesté a également ordonné que la capitulation de Thorn fût l'objet d'une enquête.

Si la garnison de Spandau a rendu sans siége une place forte environnée de marais, et a souscrit à une capitulation qui doit être l'objet d'une enquête et d'un jugement, la conduite qu'a tenue la garnison de Wittemberg a été bien différente. Le général Lapoype s'est parfaitement conduit, et a soutenu l'honneur des armées dans la défense de ce point important, qui du reste est une mauvaise place, n'ayant qu'une enceinte à moitié détruite, et qui ne pouvait devoir sa résistance qu'au courage de ses défenseurs.

Le baron de Montaran, écuyer de l'Empereur, suivi d'un homme des écuries, s'était égaré le 6 mai, deux jours avant d'arriver à Dresde. Il est tombé dans une patrouille de cavalerie légère de trente hommes, et a été pris par l'ennemi.

Un nouveau courrier adressé de Vienne par M. de Stackelberg à M. de Nesselrode à Dresde, vient d'être intercepté. Ce qui est singulier, c'est que les dépêches sont datées du 8 au soir, et que pourtant elles contiennent des félicitations de M. de Stackelberg à l'empereur Alexandre sur la victoire éclatante qu'il vient de remporter, et sur la retraite des Français au-delà de la Saale.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation de l'armée, au 14 mai au matin :

L'armée de l'Elbe a été dissoute, et les deux armées de l'Elbe et du Mein n'en font plus qu'une seule.

Le duc de Bellune était, le 13 au soir, sur Wittemberg.

Le prince de la Moskowa partait de Torgau pour se porter sur Lukau.

Le comte Lauriston marchait de Torgau sur Dobrilugk.

Le comte Bertrand était à Kœnigsbruck.

Le duc de Tarente avec le onzième corps, était campé entre Bichofswerda et Bautzen. Il avait dans les journées du 11 et du 12 poursuivi vivement l'armée ennemie. Le général Miloradowitch, avec une arrière-garde de vingt mille hommes et quarante pièces de canon, a voulu, le 12, tenir les positions de Fischbach, de Capellemberg, et celle de Bischofswerda, ce qui a donné lieu à trois combats successifs dans lesquels nos troupes se sont conduites avec la plus grande intrépidité ; la division Charpentier s'est distinguée à l'attaque de droite ; l'ennemi a été tourné dans ses positions, et débusqué sur tous les points ; une de ses colonnes a été coupée. Nous lui avons fait cinq cents prisonniers. Il a eu plus de quinze cents hommes tués ou blessés. L'artillerie du onzième corps a tiré deux mille coups de canon dans ce combat.

Les débris de l'armée prussienne, conduite par le roi de Prusse, qui avaient passé à Meissen, se sont dirigés par Kœnigsbruck sur Bautzen pour se réunir à l'armée russe.

Le corps du duc de Reggio a passé hier à midi le pont de Dresde.

L'Empereur a passé la revue du corps de cavalerie et des beaux cuirassiers du général Latour-Maubourg.

On dit que les Russes conseillent aux Prussiens de brûler Postdam et Berlin, et de dévaster toute la Prusse. Ils commencent eux-mêmes à donner l'exemple ; ils ont brûlé de gaîté de cœur la petite ville de Bischofswerda.

Le roi de Saxe a dîné le 13 chez l'Empereur.

La deuxième division de la jeune garde, commandée par le général Barrois, est attendue, demain 15, à Dresde.

Extrait du Moniteur du samedi 22 mai 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 16 mai au soir.

Le 15, S. M. l'Empereur et S. M. le roi de Saxe ont passé la revue de quatre régiments de cavalerie saxons (un de hussards, un de lanciers, et deux régiments de cuirassiers), qui font partie du corps du général Latour-Maubourg. Ensuite LL. MM. ont visité le champ de bataille et la tête de pont de Prielnitz.

Le duc de Tarente s'était mis en mouvement le 15, à cinq heures du matin, pour se porter vis-à-vis Bautzen.

Il a rencontré, au débouché du bois, l'arrière-garde ennemie; quelques charges de cavalerie ont été essayées contre notre infanterie, mais sans succès. L'ennemi ayant voulu néanmoins tenir dans cette position, la fusillade s'est engagée, et il a été déposté.

Nous avons eu deux cent cinquante hommes tués ou blessés dans cette affaire d'arrière-garde. On estime la perte de l'ennemi de sept à huit cents hommes. dont deux cents prisonniers.

La deuxième division de la jeune garde, commandée par le général Barrois, est arrivée hier à Dresde.

Toute l'armée a passé l'Elbe.

Indépendamment du grand pont de Dresde, il a été établi un pont de bateaux en aval, et un autre en amont de la ville. Trois mille ouvriers travaillent à couvrir la nouvelle ville par une tête de pont.

La *Gazette de Berlin* du 8 mai contenait le règlement de la *landsturm*. On ne peut pousser la folie plus loin ; mais il est à prévoir que les habitants de la Prusse ont trop de bon sens et sont trop attachés aux vrais principes de la propriété, pour imiter des barbares qui n'ont rien de sacré.

A la bataille de Lutzen, un régiment composé de l'élite de la noblesse prussienne, et qui se faisait appeler *Cosaques prussiens*, a été presque entièrement détruit ; il n'en reste pas quinze hommes ; ce qui a mis en deuil toutes les familles.

Ces Cosaques singeaient réellement les Cosaques du Don. De pauvres jeunes gens délicats avaient à la main la lance, qu'ils soutenaient à peine, et étaient costumés comme de vrais Cosaques.

Que dirait Frédéric, dont les ouvrages sont pleins d'expressions de mépris pour ces hideuses milices, s'il voyait que son petit-neveu y cherche aujourd'hui des modèles d'uniforme et de tenue.

Les Cosaques sont mal vêtus ; ils sont sur de petits chevaux presque sans selle et sans harnachement, parce que ce sont des milices irrégulières que les peuplades du Don fournissent, et qui s'établissent à leurs frais. Aller chercher là un modèle pour la noblesse de Prusse, c'est montrer à quel point est porté l'esprit de déraison et d'inconséquence qui dirige les affaires de ce royaume.

Extrait du Moniteur du lundi 24 mai 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 18 mai :

L'Empereur était toujours à Dresde. Le 15, le duc de Trévise était parti avec le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg et la division d'infanterie de la jeune garde du général Dumoutier.

Le 16, la division de la jeune garde commandée par le général Barrois partait également de Dresde.

Le duc de Reggio, le duc de Tarente, le duc de Raguse et le comte Bertrand étaient en ligne vis-à-vis Bautzen.

Le prince de la Moskowa et le général Lauriston arrivaient à Hoyers-Verda.

Le duc de Bellune, le général Sebastiani et le général Reynier marchaient sur Berlin. Ce qu'on avait prévu est arrivé : à l'approche du danger, les Prussiens se sont moqués du règlement du *landsturm*, une proclamation a fait connaître aux habitants de Berlin qu'ils étaient couverts par le corps de Bulow ; mais que, dans tous les cas, si les Français arrivaient, il ne fallait pas prendre les armes, mais les recevoir suivant les principes de la guerre. Il n'est aucun Allemand qui veuille brûler ses maisons ou qui veuille assassiner personne. Cette circonstance fait l'éloge du peuple allemand. Lorsque des furibonds, sans honneur et sans principes, prêchent le désordre et l'assassinat, le caractère de ce bon peuple les repousse avec indignation. Les Schlegel, les Kotzbue et autres folliculaires aussi coupables voudraient transformer en empoisonneurs et en assassins les loyaux Germains ; mais la postérité remarquera qu'ils n'ont pu entraîner un seul individu, une seule autorité, hors de la ligne du devoir et de la probité.

Le comte Buhna est arrivé le 16 à Dresde. Il était porteur d'une lettre de l'empereur d'Autriche pour l'empereur Napoléon. Il est reparti le 17 pour Vienne.

L'empereur Napoléon a offert la réunion d'un congrès à Prague pour une paix générale.

Extrait du Moniteur du dimanche 30 mai 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur les événements qui se sont passés à l'armée, dans les journées des 19, 20, 21 et 22 mai, et sur la position de l'armée au 23 :

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse attribuaient la perte de la bataille de Lutzen à des fautes que leurs généraux avaient commises dans la direction des forces combinées, et surtout aux difficultés attachées à un mouvement offensif de cent cinquante à cent quatre-vingt mille hommes. Ils résolurent de prendre la position de Bautzen et de Hochkirch, déjà célèbre dans l'histoire de la guerre de sept ans ; d'y réunir tous les renforts qu'ils attendaient de la Vistule et d'autres points en arrière ; d'ajouter à cette position tout ce que l'art pourrait fournir de moyens, et là, de courir les chances d'une nouvelle bataille, dont toutes les probabilités leur paraissaient être en leur faveur.

Le duc de Tarente, commandant le onzième corps, était parti de Bischofswerda, le 15, et se trouvait, le 15 au soir, à une portée de canon de Bautzen, où il reconnut toute l'armée ennemie. Il prit position.

Dès ce moment, les corps de l'armée française furent dirigés sur le camp de Bautzen.

L'Empereur partit de Dresde le 18 ; il coucha à Hartz, et le 19, il arriva, à dix heures du matin, devant Bautzen. Il employa toute la journée à reconnaître les positions de l'ennemi.

On apprit que les corps russes de Barclay de Tolly, de Langeron et de Sass, et le corps prussien de Kleister, avaient rejoint l'armée combinée, et que sa force pouvait être évaluée de cent cinquante à cent soixante mille hommes.

Le 19 au soir, la position de l'ennemi était la suivante : sa gauche était appuyée à des montagnes couvertes de bois, et perpendiculaires au cours de la Sprée, à peu près à une lieue de Bautzen. Bautzen soutenait son centre. Cette ville avait été crénelée, retranchée et couverte par des redoutes. La droite de l'ennemi s'appuyait sur des mamelons fortifiés qui défendaient les débouchés de la Sprée, du côté du village de Nimsbülz ; tout son front était couvert sur la Sprée. Cette position très forte n'était qu'une première position.

On apercevait distinctement, à trois mille toises en arrière, de la terre fraîchement remuée, et des travaux qui marquaient leur seconde position. La gauche était encore appuyée aux mêmes montagnes, à deux mille toises en arrière de celles de la première position, et fort en avant du village de Holchkich. Le centre était appuyé à trois villages retranchés, où l'on avait fait tant des travaux, qu'on pouvait les considérer comme des places fortes. Un terrain marécageux et difficile couvrait les trois quarts du centre. Enfin, leur droite s'appuyait en arrière de la première position, à des villages et à des mamelons également retranchés.

Le front de l'armée ennemie, soit dans

la première, soit dans la seconde position, pouvait avoir une lieue et demie.

D'après cette reconnaissance, il était facile de concevoir comment, malgré une bataille perdue comme celle de Lutzen, et huit jours de retraite, l'ennemi pouvait encore avoir des espérances dans les chances de la fortune. Selon l'expression d'un officier russe, à qui on demandait ce qu'ils voulaient faire : *Nous ne voulons*, disait-il, *ni avancer, ni reculer. — Vous êtes maîtres du premier point*, répondit un officier français, *dans peu de jours, l'événement prouvera si vous êtes maîtres de l'autre!* Le quartier-général des deux souverains était au village de Natchen.

Au 19, la position de l'armée française était la suivante :

Sur la droite était le duc de Reggio, s'appuyant aux montagnes sur la rive gauche de la Sprée, et séparé de la gauche de l'ennemi par cette vallée. Le duc de Tarente était devant Bautzen, à cheval sur la route de Dresde. Le duc de Raguse était sur la gauche de Bautzen, vis-à-vis le village de Niemenschütz. Le général Bertrand était sur la gauche du duc de Raguse, appuyé à un moulin à vent et à un bois, et faisant mine de déboucher de Jaselitz sur la droite de l'ennemi.

Le prince de la Moskowa, le général Lauriston et le général Reynier étaient à Hoyerswerda, sur la route de Berlin, hors de ligne et en arrière de notre gauche.

L'ennemi, ayant appris qu'un corps considérable arrivait par Hoyerswerda, se douta que les projets de l'Empereur étaient de tourner la position par la droite, de changer le champ de bataille, de faire tomber tous ces retranchements élevés avec tant de peine, et l'objet de tant d'espérances. N'étant encore instruit que de l'arrivée du général Lauriston, il ne supposait pas que cette colonne fût de plus de dix-huit à vingt mille hommes. Il détacha donc contre elle, le 19, à quatre heures du matin, le général York, avec douze mille Prussiens, et le général Barclay de Tolly, avec dix-huit mille Russes. Les Russes se placèrent au village de Klix, et les Prussiens au village de Weissig.

Cependant, le comte Bertrand avait envoyé le général Pery, avec la division italienne, à Kœnigswartha, pour maintenir notre communication avec les corps détachés. Arrivé à midi, le général Pery fit de mauvaises dispositions; il ne fit pas fouiller la forêt voisine. Il plaça mal ses postes, et à quatre heures, il fut assailli par un *hourra*, qui mit du désordre dans quelques bataillons. Il perdit six cents hommes, parmi lesquels se trouve le général de brigade italien Balathier, blessé; deux canons et trois caissons; mais la division ayant pris les armes, s'appuya au bois, et fit face à l'ennemi.

Le comte de Valmy étant arrivé avec de la cavalerie, se mit à la tête de la division italienne, et reprit le village de Kœnigswartha. Dans ce même moment, le corps du comte de Lauriston, qui marchait en tête du prince de la Moskowa pour tourner la position de l'ennemi, parti de Hoyerswartha, arriva sur Weissig. Le combat s'engagea, et le corps d'York aurait été écrasé, sans la circonstance d'un défilé à passer, qui fit que nos troupes ne purent arriver que successivement. Après trois heures de combat, le village de Weissig fut emporté, et le corps d'York, culbuté, fut rejeté de l'autre côté de la Sprée.

Le combat de Weissig serait seul un événement important. Un rapport détaillé en fera connaître les circonstances.

Le 19, le comte de Lauriston coucha donc sur la position de Weissig; le prince de la Moskowa à Mankersdorf, et le comte Reynier à une lieue en arrière. La droite de la position de l'ennemi se trouvait évidemment débordée.

Le 20, à huit heures du matin, l'Empereur se porta sur la hauteur en arrière de Bautzen. Il donna ordre au duc de Reggio de passer la Sprée, et d'attaquer les montagnes qui appuyaient la gauche de l'ennemi; au duc de Tarente de jeter un pont sur chevalets sur la Sprée, entre Bautzen et les montagnes; au duc de Raguse de jeter un autre pont sur chevalets sur la Sprée, dans l'enfoncement que forme cette rivière sur la gauche, à une demi-lieue de Bautzen; au duc de Dalmatie, auquel Sa Majesté avait donné le commandement supérieur du centre, de passer la Sprée pour inquiéter la droite de l'ennemi; enfin, au prince de la Moskowa, sous les ordres duquel étaient le troisième corps, le comte Lauriston et le général Regnier, de s'approcher sur Klix, de passer la Sprée, de tourner la droite de l'ennemi, et de se porter sur son quartier-général de Wurtchen, et de là sur Weissemberg.

A midi, la canonnade s'engagea. Le duc de Tarente n'eut pas besoin de jeter son pont sur chevalets : il trouva devant lui un pont de pierre, dont il força le passage. Le duc de Raguse jeta son pont; tout son corps d'armée passa sur l'autre rive de la Sprée. Après six heures d'une vive canonnade et plusieurs charges que l'ennemi fit sans succès, le général Compans fit occuper Bautzen; le général Bonnet fit occuper le village de Niedkayn, et enleva au pas de charge un plateau qui le rendit maître de tout le centre de la position de l'ennemi; le duc de Reggio s'empara des hauteurs; et à sept heures du soir, l'ennemi fut rejeté sur sa seconde position. Le général Bertrand passa un des bras de la Sprée;

mais l'ennemi conserva les hauteurs qui appuyaient sa droite, et par ce moyen se maintint entre le corps du prince de la Moskowa et notre armée.

L'Empereur entra à huit heures du soir à Bautzen, et fut accueilli par les habitants et par les autorités avec les sentiments que devaient avoir des alliés, heureux de se voir delivrés des Steiu, des Kotzbue et des Cosaques. Cette journée, qu'on pourrait appeler, si elle était isolée, *la bataille de Bautzen*, n'était que le prélude de la bataille de Wurtchen.

Cependant l'ennemi commençait à comprendre la possibilité d'être forcé dans sa position. Ses espérauces n'étaient plus les mêmes, et il devait avoir dès ce moment le présage de sa défaite. Déjà toutes ses dispositions étaient changées. Le destin de la bataille ne devait plus se décider derrière ses retranchements. Ses immenses travaux, et trois cents redoutes, devenaient inutiles. La droite de sa position, qui était opposée au quatrième corps, devenait son centre, et il etait obligé de jeter sa droite, qui formait une bonne partie de son armée, pour l'opposer au prince de la Moskowa, dans un lieu qu'il n'avait pas étudié et qu'il croyait hors de sa position.

Le 21, à cinq heures du matin, l'Empereur se porta sur les hauteurs, à trois quarts de lieue en avant de Bautzen.

Le duc de Reggio soutenait une vive fusillade sur les hauteurs que défendait la gauche de l'ennemi. Les Russes, qui sentaient l'importance de cette position, avaient placé là une forte partie de leur armée, afin que leur gauche ne fût pas tournée. L'Empereur ordonna aux ducs de Reggio et de Tarente d'entretenir ce combat, afin d'empêcher la gauche de l'ennemi de se dégarnir, et de lui masquer la véritable attaque dont le résultat ne pouvait pas se faire sentir avant midi ou une heure.

A onze heures, le duc de Raguse marcha à mille toises en avant de sa position, et engagea une épouvantable canonnade devant les redoutes et tous les retranchements ennemis.

La garde et la réserve de l'armée, infanterie et cavalerie, masquées par un rideau, avaient des débouchés faciles pour se porter en avant par la gauche ou par la droite, selon les vicissitudes que présenterait la journée. L'ennemi fut tenu ainsi incertain sur le véritable point d'attaque.

Pendant ce temps, le prince de la Moskowa culbutait l'ennemi au village de Klix, passait la Sprée, et menait battant ce qu'il avait devant lui jusqu'au village de Preilitz. A dix heures, il enleva le village; mais les réserves de l'ennemi s'étant avancées pour couvrir le quartier-général, le prince de la Moskowa fut ramené et perdit le village de Preilitz. Le duc de Dalmatie commença à déboucher à une heure après midi. L'ennemi, qui avait compris tout le danger dont il était menacé par la direction qu'avait prise la bataille, sentit que le seul moyen de soutenir avec avantage le combat contre le prince de la Moskowa, était de nous empêcher de déboucher. Il voulut s'opposer à l'attaque du duc de Dalmatie. Le moment de décider la bataille se trouvait dès-lors bien indiqué. L'Empereur, par un mouvement à gauche, se porta, en vingt minutes, avec la garde, les quatre divisions du général Latour-Maubourg et une grande quantité d'artillerie, sur le flanc de la droite de la position de l'ennemi, qui était devenue le centre de l'armée russe.

La division Moraud et la division würtembergeoise enlevèrent le mamelon dont l'ennemi avait fait son point d'appui.

Le général Devaux établit une batterie dont il dirigea le feu sur les masses qui voulaient reprendre la position. Les généraux Dulauloi et Drouot, avec soixante pièces de batterie de réserve, se portèrent en avant. Enfin, le duc de Trévise, avec les divisions Dumoutier et Barrois de la jeune garde, se dirigea sur l'auberge de Klein-Baschwitz, coupant le chemin de Wurtchen à Baugen.

L'ennemi fut obligé de dégarnir sa droite pour parer à cette nouvelle attaque. Le prince de la Moskowa en profita et marcha en avant. Il prit le village de Preisig et s'avança, ayant débordé l'armée ennemie sur Wurtchen. Il était trois heures après midi, et lorsque l'armée était dans la plus grande incertitude du succès, et qu'un feu épouvantable se faisait entendre sur une ligne de trois lieues, l'Empereur annonça que la bataille était gagnée.

L'ennemi, voyant sa droite tournée, se mit en retraite, et bientôt sa retraite devint une fuite.

A sept heures du soir, le prince de la Moskowa et le général Lauriston arrivèrent à Wurtchen. Le duc de Raguse reçut alors l'ordre de faire un mouvement inverse de celui que venait de faire la garde, occupa tous les villages retranchés et toutes les redoutes que l'ennemi était obligé d'évacuer, s'avança dans la direction d'Hockirch, et prit ainsi en flanc toute la gauche de l'ennemi, qui se mit alors dans une épouvantable déroute. Le duc de Tarente, de son côté, poussa vivement cette gauche et lui fit beaucoup de mal.

L'Empereur coucha sur la route au milieu de sa garde, à l'auberge de Klein-Baschwitz. Ainsi, l'ennemi, forcé dans toutes ses positions, laissa en notre pouvoir le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés, et plusieurs milliers de prisonniers.

Le 22, à quatre heures du matin, l'ar-

mée française se mit en mouvement. L'ennemi avait fui toute la nuit par tous les chemins et par toutes les directions. On ne trouva ses premiers postes qu'au-delà do Weissemberg, et il n'opposa de la résistance que sur les hauteurs en arrière de Reichenbach. L'ennemi n'avait pas encore vu notre cavalerie.

Le général Lefevre-Desnouettes, à la tête de quinzo cents chevaux lanciers polonais et des lanciers rouges de la garde, chargea, dans la plaine de Reichenbach, la cavalerie ennemie, et la culbuta. L'ennemi, croyant qu'ils étaient seuls, fit avancer une division de cavalerie, et plusieurs divisions s'engagèrent successivement. Le général Latour-Maubourg, avec ses quatorze mille chevaux et les cuirassiers français et saxons, arriva à leur secours, et plusieurs charges do cavalerie eurent lieu. L'ennemi, tout surpris de trouver devant lui quinze à seize mille hommes de cavalerie, quand il nous en croyait dépourvus, se retira en désordre. Les lanciers rouges de la garde se composent en grande partie des volontaires de Paris et des environs. Le général Lefèvre-Desnouettes et le général Colbert, leur colonel, en font le plus grand éloge.

Dans cette affaire de cavalerie, le général Bruyères, général de cavalerie légère de la plus haute distinction, a eu la jambe emportée par un boulet.

Le général Reynier so porta, avec le corps saxons, sur les hauteurs au-delà de la Reichenbach, et poursuivit l'ennemi jusqu'au village de Hotterndorf. La nuit nous prit à une lieue de Gœrlitz. Quoique la journée eût été extrêmement longue, puisque nous nous trouvions à huit lieues du champ de bataille, et que les troupes eussent éprouvé tant de fatigues, l'armée française aurait couché à Gœrlitz: mais l'ennemi avait placé un corps d'arrière-garde sur la hauteur en avant de cette ville, et il aurait fallu une demi-heure de jour de plus pour la tourner par la gauche. L'Empereur ordonna donc qu'on prît position.

Dans les batailles du 20 et 21, lo général würtembergeois Franquemont et le général Lorencez ont été blessés. Notre perte dans ces journées peut s'évaluer à onzo ou douze mille hommes tués ou blessés. Le soir de la journée du 22, à sept heures, le grand maréchal duc de Frioul, étant sur une petite éminence à causer avec le duc de Trévise et le général Kirgener, tous les trois pied à terre et assez éloignés du feu, un des derniers boulets de l'ennemi rasa de près le duc de Trévise, ouvrit le bas-ventre au grand-maréchal, et jeta roide mort le général Kirgener. Le duc de Frioul se sentit aussitôt frappé à mort; il expira douze heures après.

Dès que les postes furent placés et que l'armée eut pris ses bivouacs, l'Empereur alla voir lo duc de Frioul. Il le trouva avec toute sa connaissance, et montrant le plus grand sang-froid. Le duc serra la main de l'Empereur, qu'il porta à ses lèvres: *Toute ma vie*, lui dit-il, *a été consacrée à votre service, et je ne la regrette que par l'utilité dont elle pouvait vous être encore ! — Duroc*, lui dit l'Empereur, *il est une autre vie ! C'est là que vous irez m'attendre, et que nous nous retrouverons un jour ! — Oui, Sire ; mais ce sera dans trente ans, quand vous aurez triomphé de vos ennemis, et réalisé toutes les espérances de notre patrie.... J'ai vécu en honnête homme ; je ne me reproche rien. Je laisse une fille, Votre Majesté lui servira de père.*

L'Empereur, serrant de la main droite le grand maréchal, resta un quart-d'heure la tête appuyée sur la main gauche dans le plus profond silence. Le grand maréchal rompit le premier ce silence :*—Ah ! Sire, allez-vous-en ! ce spectacle vous peine !* L'Empereur, s'appuyant sur le duc de Dalmatie et sur le grand-écuyer, quitta le duc de Frioul sans pouvoir lui dire autre chose que ces mots : *Adieu donc, mon ami !* Sa Majesté rentra dans sa tente, et ne reçut personne pendant toute la nuit.

Le 23, à neuf heures du matin, le général Reynier entra dans Gœrlitz. Des ponts furent jetés sur la Neiss, et l'armée se porta au-delà de cette rivière.

Au 24, au soir, le duc de Bellune était sur Botzenberg; le comte Lauriston avait son quartier-général à Hochkirch; le comte Reynier en avant de Trotskendorf, sur le chemin de Lauban ; et le comte Bertrand en arrière du même village; le duc de Tarente était sur Schœnberg; l'Empereur était à Gœrlitz.

Un parlementaire, envoyé par l'ennemi, portait plusieurs lettres où l'on croit qu'il est question de négocier un armistice.

L'armée ennemie s'est retirée, par Banalau et Laubau, en Silésie. Toute la Saxe est délivrée do ses ennemis, et dès demain 24, l'armée françaiso sera en Silésie.

L'ennemi a brûlé beaucoup de bagages, fait sauter beaucoup de parcs, disséminé dans les villages une grande quantité de blessés. Ceux qu'il a pu emmener sur des charrettes n'étaient pas pansés; les habitants en portent le nombre à plus de dix-huit mille. Il en est resté plus de dix mille en notre pouvoir.

La ville de Gœrlitz, qui compte huit à dix mille habitants, a reçu les Français comme des libérateurs.

La ville de Dresde et le ministère saxon ont mis la plus grande activité à approvisionner l'armée, qui jamais n'a été dans une plus grande abondance.

Quoiqu'une grande quantité de munitions ait été consommée, les ateliers de Torgau et de Dresde, et les convois qui arrivent, par les soins du général Sorbier, tiennent notre artillerie bien approvisionnée.

On a des nouvelles de Glogau, Custrin et Stettin. Toutes ces places étaient dans un bon état.

Ce récit de la bataille de Wurtchen ne peut être considéré que comme une esquisse. L'état-major-général recueillera les rapports qui feront connaître les officiers, soldats et les corps qui se sont distingués.

Dans le petit combat du 22, à Reichenbach, nous avons acquis la certitude que notre jeune cavalerie est, à nombre égal, supérieure à celle de l'ennemi.

Nous n'avons pu prendre de drapeaux; l'ennemi les retire toujours du champ de bataille. Nous n'avons pris que dix-neuf canons, l'ennemi ayant fait sauter ses parcs et caissons. D'ailleurs, l'Empereur tient sa cavalerie en réserve; et jusqu'à ce qu'elle soit assez nombreuse, il veut la ménager.

Extrait du Moniteur du vendredi 4 juin 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 27 mai au soir :

Le 26, le quartier-général du comte Lauriston était à Haynau. Un bataillon du général Maison a été chargé inopinément, à cinq heures du soir, par trois mille chevaux, et a été obligé de se reployer sur un village. Il a perdu deux pièces de canon et trois caissons qui étaient sous sa garde. La division a pris les armes. L'ennemi a voulu charger sur le 153e régiment; mais il a été chassé du champ de bataille, qu'il a laissé couvert de morts. Parmi les tués se trouvent le colonel et une douzaine d'officiers des gardes-du-corps de Prusse, dont on a apporté les décorations.

Le 27, le quartier-général de l'Empereur était à Leignitz, où se trouvaient la jeune et la vieille garde, et les corps du général Lauriston et du général Reynier. Le corps du prince de la Moskowa était à Hayuau; celui du duc de Bellune manœuvrait sur Glogau. Le duc de Tarente était à Goldberg. Le duc de Raguse et le comte Bertrand étaient sur la route de Goldberg à Lieguitz.

Il paraît que toute l'armée ennemie a pris la direction de Jauer et de Schweidnitz.

On ramasse bon nombre de prisonniers. Les villages sont pleins de blessés ennemis.

Liegnitz est une assez jolie ville de dix mille habitants. Les autorités l'avaient quittée par ordre exprès; ce qui mécontente fort les habitants et les paysans du cercle. Le comte Daru a été en conséquence chargé de former de nouvelles magistratures.

Tous les gens de la cour et toute la noblesse qui avaient évacué Berlin, s'étaient retirés à Breslau; aujourd'hui ils évacuent Breslau, et une partie se retire en Bohême.

Les lettres interceptées ne parlent que de la consternation de l'ennemi et des pertes énormes qu'il a faites à la bataille de Wurtchen.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 29 mai au matin :

Le duc de Bellune s'est porté sur Glogau. Le général Sébastiani a rencontré, près de Sprottau, un convoi ennemi, l'a chargé, lui a pris vingt-deux pièces de canon, quatre-vingts caissons et cinq cents prisonniers.

Le duc de Raguse est arrivé le 28, au soir, à Jauer, poussant l'arrière-garde ennemie, dont il avait tourné la position sur ce point. Il lui a fait trois cents prisonniers. Le duc de Tarente et le comte Bertrand étaient arrivés à la hauteur de cette ville.

Le 28, à la pointe du jour, le prince de la Moskowa, avec les corps du comte de Lauriston et du général Reynier, s'était porté sur Neumarck. Ainsi, notre avant-garde n'est plus qu'à sept lieues de Breslau.

Le 29 mai, à dix heures du matin, le comte Schouvaloff, aide-de-camp de l'empereur de Russie, et le général Kleist, général de division prussien, se sont présentés aux avant-postes. Le duc de Vicence a été parlementer avec eux. On croit que cette entrevue est relative à la négociation de l'armistice.

On a des nouvelles de nos places, qui sont toutes dans la meilleure situation.

Les ouvrages qui défendaient le champ de bataille de Wurtchen sont très considérables; aussi l'ennemi avait-il dans ses retranchements la plus grande confiance. On peut s'en faire une idée, quand on saura que c'était le travail de dix mille ouvriers pendant trois mois; car c'est depuis le mois de février que les Russes travaillaient à cette position qu'ils considéraient comme inexpugnable

Il paraît que le général Wittgenstein a quitté le commandement de l'armée combinée : c'est le général Barclay de Tolly qui la commande.

L'armée est ici dans le plus beau pays

possible; la Silésie est un jardin contiu, où l'armée se trouve dans la plus grande abondance de tout.

Extrait du Moniteur du mardi 8 juin 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 30 mai 1813 :

Un convoi d'artillérie d'une cinquantaine de voitures, parti d'Augsbourg, s'est éloigné de la route de l'armée, et s'est dirigé d'Augsbourg sur Bayreuth; les partisans ennemis ont attaqué ce convoi entre Zwickau et Chemnitz, ce qui a occasionné la perte de deux cents hommes et de trois cents chevaux qui ont été pris; de sept à huit pièces de canon, et de plusieurs voitures qui ont été détruites; les pièces ont été reprises. — Sa Majesté a ordonné de faire une enquête pour savoir qui a pris sur soi de changer la route de l'armée. Que ce soit un général ou un commissaire des guerres, il doit être puni selon la rigueur des lois militaires, la route de l'armée ayant été ordonnée d'Augsbourg par Wurtzbourg et Fulde.

Le général Poinsot, venant de Brunswick avec un régiment de marche de cavalerie, fort de quatre cents hommes, a été attaqué par sept à huit cents hommes de cavalerie ennemie près Halle; il été fait prisonnier avec une centaine d'hommes; deux cents hommes sont revenus à Leipsig.

Le duc de Padoue est arrivé à Leipsig, où il réunit sa cavalerie pour balayer toute la rive gauche de l'Elbe.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 31 mai au soir.

Le duc de Vicence, le comte de Schouvaloff et le général Kleist ont eu une conférence de dix-huit heures, au couvent de Watelstadt, près de Liegnitz. Ils se sont séparés hier 30, à cinq heures après midi. Le résultat n'est pas encore connu. On est convenu, dit-on, du principe d'un armistice, mais on ne paraît pas d'accord sur les limites qui doivent former la ligne de démarcation. Le 31, à six heures du soir, les conférences ont recommencé du côté de Streigau.

Le quartier-général de l'Empereur était à Neumarck; celui du prince de la Moskowa, ayant sous ses ordres le général Lauriston et le général Reynier, était à Lissa. Le duc de Tarente et le comte Bertrand étaient entre Jauer et Streigau. Le duc de Raguse était entre Moys et Neumarck. Le duc de Bellune était à Steinau sur l'Oder. Glogau était entièrement débloqué. La garnison a eu constamment du succès dans ses sorties. Cette place a encore pour sept mois de vivres.

Le 28, le duc de Reggio ayant pris position à Hoyerswerda, fut attaqué par le corps du général Bulow, fort de quinze à dix-huit mille hommes. Le combat s'engagea; l'ennemi fut repoussé sur tous les points et poursuivi l'espace de deux lieues.

Le 22 mai, le lieutenant-général Vandamme s'est emparé de Wilhelsmburg, devant Hambourg.

Le 24, le quartier-général du prince d'Eckmühl était à Haarbourg. Plusieurs bombes étaient tombées dans Hambourg, et les troupes russes paraissant évacuer cette ville, les négociations s'étaient ouvertes pour la reddition de cette place; les troupes danoises faisaient cause commune avec les troupes françaises.

Il devait y avoir, le 25, une conférence avec les généraux danois, pour régler le plan d'opérations. M. le comte de Kaas, ministre de l'intérieur du roi de Danemark, et chargé d'une mission auprès de l'Empereur, était parti pour se rendre au quartier-général.

Extrait du Moniteur du 10 juin 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 2 juin 1813 :

Le quartier-général de l'Empereur était toujours à Neumark; celui du prince de la Moskowa était à Lissa; le duc de Tarente et le comte Bertrand étaient entre Jauer et Striegau; le duc de Raguse au village d'Eisendorf; le troisième corps au village de Titersdorf; le duc de Bellune entre Glogau et Liegnitz.

Le comte de Bubna était arrivé à Liegnitz, et avait des conférences avec le duc de Bassano.

Le général Lauriston est entré à Breslau le 1er juin, à six heures du matin. Une division prussienne de six à sept mille hommes, qui couvrait cette ville en défendant le passage de la Lohe, a été enfoncée au village de Neukirchen.

Le bourguemestre et quatre députés de la ville de Breslau ont été présentés à l'Empereur, à Neumark, le 1er juin, à deux heures après midi.

Sa Majesté leur a dit qu'ils pouvaient rassurer les habitants; que, quelque chose qu'ils eussent faite pour seconder l'esprit d'anarchie que les Stein et les Scharnhorst voulaient exciter, elle pardonnait à tous,

La ville est parfaitement tranquille, et tous les habitants y sont restés. Breslau offre de très grandes ressources.

Le duc de Vicence et les plénipotentiaires russe et prussien, le comte Schouvaloff et le général de Kleist, avaient échangé leurs pleins-pouvoirs et avaient neutralisé le village de Peiccherwitz. Quarante hommes d'infanterie et vingt hommes de cavalerie, fournis par l'armée française, et le même nombre d'hommes, fournis par l'armée alliée, occupaient respectivement les deux entrées du village. Le 2 au matin les plénipotentiaires étaient en conférence pour convenir de la ligne qui, pendant l'armistice, doit déterminer la position des deux armées. En attendant, des ordres ont été donnés des deux quartiers-généraux, afin qu'aucunes hostilités n'eussent lieu. Ainsi, depuis le 1er juin, à deux heures de l'après-midi, il n'a été commis aucune hostilité de part et d'autre.

Extrait du Moniteur du vendredi 11 juin 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 3 juin 1813 :

La suspension d'armes subsiste toujours. Les plénipotentiaires respectifs continuent leurs négociations pour l'armistice.

Le général Lauriston a saisi sur l'Oder plus de soixante bâtiments chargés de farine, de vin et de munitions de guerre, qui avaient été destinés pour l'armée qui assiégeait Glogau ; tous ces approvisionnements viennent d'être dirigés sur cette place.

Nos avant-postes sont jusqu'à mi-chemin de Brieg.

Le général Hogendorp a été nommé gouverneur de Breslau. Le plus grand ordre règne dans cette ville. Les habitants paraissent très mécontents et même indignés des dispositions faites relativement au landsturm ; on attribue ces dispositions au général Scharnhorss, qui passe pour un jacobin-anarchiste. Il a été blessé à la bataille de Lutzen.

Les princesses de Prusse, qui s'étaient retirées en toute hâte de Berlin pour se réfugier à Breslau, ont quitté cette dernière ville pour se réfugier plus loin.

Le duc de Bassano s'est rendu à Dresde, où il recevra le comte de Kaas, ministre du Danemark.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 4 juin au soir :

L'armistice a été signé le 4, à deux heures après midi.

S. M. l'Empereur part le 5, à la pointe du jour, pour se rendre à Liegnitz. On croit que pendant la durée de l'armistice, Sa Majesté se tiendra une partie du temps à Glogau, et la plus grande partie à Dresde, afin d'être plus près de ses Etats.

Extrait du Moniteur du dimanche 13 juin 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 6 juin 1813 :

Le quartier-général de l'Empereur était, le 6, à Liegnitz.

Le prince de la Moskowa était toujours à Breslau.

Les commissaires nommés par l'empereur de Russie, pour l'exécution de l'armistice, étaient le comte de Schouwaloff, lieutenant-général, aide-de-camp-général de l'Empereur, et M. de Kutusoff, major-général, aide-de-camp-général de l'Empereur. Les commissaires nommés de la part de la France, sont le général de division comte Dumoutier, commandant une division de la garde, et le général de brigade Flahaut, aide-de-camp de l'Empereur. — Ces commissaires se tiennent à Neumark.

Le duc de Trévise porte son quartier-général à Glogau, avec la jeune garde. La vieille garde retourne à Dresde, où l'on croit que Sa Majesté va porter son quartier-général.

Les différents corps d'armée se sont mis en marche pour former des camps dans les différentes positions de Goldberg, de Lœwenberg, de Buntzlau, de Liegnitz, de Sprotcau, de Sagan, etc.

Le corps polonais du prince Poniatowski, qui traverse la Bohême, est attendu à Zittau le 10 juin.

Extrait du Moniteur du lundi 14 juin 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 7 juin 1813 :

Le quartier-général de S. M. l'Empereur était à Buntzlau. Tous les corps d'armée étaient en marche pour se rendre dans leurs cantonnements. L'Oder était couvert de bateaux qui descendaient de Breslau à Glogau, chargés d'artillerie, d'outils, de farine et d'objets de toute espèce pris à l'ennemi.

La ville de Hambourg a été reprise le 30 mai de vive force. Le prince d'Eckmühl se loue spécialement de la conduite

du général Vandamme. Hambourg avait été perdu, pendant la campagne précédente, par la pusillanimité du général Saint-Cyr : c'est à la viguenr qu'a déployée le général Vandamme, du moment de son arrivee dans la trente-deuxième division militaire, qu'on doit la conservation do Brême, et aujourd'hui la prise de Hambonrg. On y a fait plusieurs centaines de prisonniers. On a tronvé dans la ville deux ou trois cents pièces de canon, dont quatre-vingts sur les remparts. On avait fait des travaux pour mettre la ville en état de défense.

Le Danemark marche avec nous : le prince d'Eckmühl avait le projet de se porter sur Lubeck. Ainsi, la trente-deuxième division militaire et tout le territoire de l'empire sont entièrement délivrés de l'ennemi.

Des ordres out été donnés pour faire de Hambourg une place forte : elle est environnée d'un rempart bastionné, ayant un large fossé plein d'eau, et pouvant être couvert en partie par des inondations. Les travaux sont dirigés de manière que la communication avec Hambourg se fasse par les Iles, en tout temps.

L'Empereur a ordonné la construction d'une autre place sur l'Elbe, à l'embouchnre du Havel. Kœnigstein, Torgau, Wittemberg, Magdebourg, la place du Havel et Hambourg, completeront la défense de la ligne do l'Elbe.

Les ducs de Cambridge et de Brunswick, princes de la maison d'Angleterre, sont arrivés à temps à Hambourg pour donner plus de relief au succès des Français. Leur voyage se réduit à ceci : ils sont arrivés et se sont sauvés.

Les derniers bataillons des cinq divisions du prince d'Eckmühl, lesquelles sont composées de soixante-douze bataillons au grand complet, sont partis de Wesel.

Depuis le commencement de la campagne, l'armée française a délivró la Saxe, conquis la moitié de la Silésie, réoccupé la trente-deuxième division militaire, confondu les espérances de nos ennemis.

Extrait du Moniteur du mercredi 16 *juin* 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 10 juin 1813 :

L'Empereur était arrivé le 10, à quatre heures du matin, à Dresde. La gardo à cheval y était arrivée à midi. La garde à pied y était attendue le lendemain 11.

Sa Majesté, arrivée au moment où on s'y attendait le moins, avait ainsi rendu inutiles les préparatifs faits pour sa réception.

A midi, le roi de Saxe est venu voir l'Empereur, qn'on a logé au faubourg, dans la belle maison Marcolini, où il y a un grand appartement au rez-de-chaussée et un beau parc ; le palais du Roi, qu'habitait précédemment l'Empereur, n'ayant pas de jardin.

A sept heures du soir, l'Empereur a reçu M. de Kaas, ministre de l'intérieur et de la justice du roi de Danemark.

Une brigade danoise de la division auxiliaire mise sous les ordres du prince d'Eckmühl, avait pris, le 2 juin, possession de Lubeck.

Le prince de la Moskowa était, le 10, à Breslau; le duc de Trévise à Glogau; le dnc de Bellune à Crossen; le duc de Reggio sur les frontières de la Saxe et de la Prusse du côté de Berlin. L'armistice avait été publié partout. Les troupes faisaient des préparatifs pour asseoir leurs baraqnes et camper dans leurs positions respectives depuis Glogau et Liegnitz, jusqu'aux frontières de la Bohême et à Gœrlitz.

Extrait du Moniteur du dimanche 20 *juin* 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 14 juin au soir :

Toutes les troupes sont arrivées dans leurs cantonnements. On élève des baraques et l'on forme les camps.

L'Empereur a parade tous les jours à dix heures.

Quelques partisans ennemis sont encore sur les derrières. Il y en a qui font la guerre pour leur compte, à la manière de Schill, et qui refusent de reconnaître l'armistice. Plusieurs colonnes sont en mouvement pour les détruire.

Le baron de Kaas, ministre de l'intérieur du Danemarck, et envoyé avec des lettres du Roi, a été présenté à l'Empereur.

Extrait du Moniteur du dimanche 27 *juin* 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes do l'armée, en date du 21 juin :

Le huitième corps, commandé par le prince Poniatowski, qni a traversé la Bohême, est arrivé à Zittau en Luzace.

Ce corps est fort de dix-huit mille hommes, dont six mille de cavalerie. Tous les ordres ont été donnés pour compléter son habillement, et ponr lui fournir tout ce qui pourrait lui manquer.

Sa Majesté a été le 20 à Pirna et à Kœnigstein.

Le président de Kaas, envoyé par le roi de Danemarck, a reçu son audience de congé et est parti de Dresde.

Les corps francs prussiens, levés à l'instar de celui de Schill, ont continué, depuis l'armistice, à mettre des contributions et à arrêter les hommes isolés. On leur a fait signifier l'armistice dès le 8 ; mais ils ont déclaré faire la guerre pour leur compte; et comme ils continuaient la même conduite, on a fait marcher contre eux plusieurs colonnes. Le capitaine Lutzow, qui commandait une de ces bandes, a été tué ; quatre cents des siens ont été tués ou pris, et le reste dispersé. On ne croit pas que cent de ces brigands soient parvenus à repasser l'Elbe. Une autre bande, commandée par un capitaine Colombe, est entièrement cernée; et on a l'espoir que sous peu de jours la rive gauche de l'Elbe sera tout-à-fait purgée de la présence de ces bandes, qui se portaient à toute espèce d'excès envers ces malheureux habitants.

L'officier envoyé à Custrin est de retour. La garnison de cette place est d'environ cinq mille hommes, et n'a que cent cinquante malades. La place est dans le meilleur état, et est approvisionnée pour six mois en blé, riz, légumes, viandes fraîches, et tous les objets nécessaires.

La garnison a toujours été maîtresse des dehors de la place jusqu'à mille toises. Pendant ces quatre mois, le commandant n'a pas cessé de travailler à augmenter les moyens de son artillerie et les fortifications de la place.

Toute l'armée est campée; ce repos fait le plus grand bien à nos troupes. Les distributions régulières de riz contribuent beaucoup à entretenir la santé du soldat.

A S. M. l'Impératrice-Reine et Régente.

Le 25 juin 1813.

Le 24, l'Empereur a dîné chez le roi de Saxe. Le soir, la Comédie-Française a donné sur le théâtre de la cour une représentation d'une pièce de Molière, à laquelle Leurs Majestés ont assisté.

Le roi de Westphalie est venu à Dresde voir l'Empereur.

Le 25, l'Empereur a parcouru les différents débouchés des forêts de Dresde et a fait une vingtaine de lieues. Sa Majesté, partie à cinq heures après-midi, était de retour à dix heures du soir.

Deux ponts ont été jetés sur l'Elbe, vis-à-vis la forteresse de Kœnigstein. Le rocher de Sillienstein, qui est sur la rive droite, à une demi-portée de canon de Kœnigstein, a été occupé et fortifié. Des magasins et autres établissements militaires sont préparés dans cette intéressante position. Un camp de soixante mille hommes, appuyé ainsi à la forteresse de Kœnigstein, et pouvant manœuvrer sur les deux rives, serait inattaquable par quelque force que ce fût.

Le roi de Bavière a établi autour de Nympbembourg, près de Munich, un camp de vingt-cinq mille hommes.

L'empereur a donné au duc de Castiglione le commandement du corps d'observation de Bavière. Cette armée se réunit à Würtzbourg. Elle est composée de six divisions d'infanterie et de deux de cavalerie.

Le Vice-Roi réunit entre la Piave et l'Adige l'armée d'Italie, composée de trois corps. Le général Grenier en commande un.

Le nouveau corps qui vient d'être formé à Magdebourg, sous le commandement du général Vandamme, compte déjà quarante bataillons et quatre-vingts pièces d'artillerie.

Le prince d'Eckmühl est à Hambourg. Son corps a été renforcé par des troupes venant de France et de Hollande, de sorte que sur ce point il y a plus de troupes qu'il n'y en a jamais eu. La division danoise, qui est réunie au corps du prince d'Eckmühl, est de quinze mille hommes.

Le deuxième corps, que commande le duc de Bellune, n'avait qu'une division pendant la campagne qui vient de finir. Ce corps a été complété, et le duc de Bellune commande aujourd'hui les trois divisions.

Les circonstances étaient si urgentes au commencement de la campagne, que les bataillons d'un même régiment se trouvaient disséminés dans différents corps. Tout a été régularisé, et chaque régiment a réuni ses bataillons. Chaque jour il arrive une grande quantité de bataillons de marche qui passe l'Elbe à Magdebourg, à Wittemberg, à Torgan, à Dresde. Sa Majesté passe tous les jours la revue de ceux qui arrivent par Dresde.

Les équipages militaires de l'armée ont aujourd'hui, soit en caissons d'ancien modèle, soit en caissons du nouveau modèle (dit n° 2), soit en voitures à la comtoise, de quoi transporter des vivres pour toute l'armée pour un mois. Sa Majesté a reconnu que les voitures à la comtoise, ainsi que les caissons d'ancien modèle, ont des inconvénients, et elle a prescrit que désormais les équipages, au fur et à mesure des remplacements, fussent établis sur les modèles des caissons n° 2, attelés de quatre chevaux et qui portent facilement vingt quintaux.

L'armée est pourvue de moulins portatifs pesant seize livres, et faisant chaque jour cinq quintaux de farine. On a distribué trois de ces moulins par bataillon.

On travaille avec la plus grande activité à augmenter les fortifications de Glogau.

On travaille également à augmenter les fortifications de Wittemberg. Sa Majesté veut faire de cette ville une place régulière; et comme le tracé en est defectueux, elle a ordonné qu'on la fit couvrir par trois couronnes en suivant à peu près la même méthode que le sénateur Chasseloup-Laubat a mise en pratique à Alexandrie.

Torgau est en bon état.

On travaille aussi avec une grande activité à fortifier Hambourg. Le général du génie Haxo s'y est rendu pour tracer la citadelle et les ouvrages à établir dans les îles pour lier Harbourg avec Hambourg. Les ingénieurs des ponts-et-chaussées y construisent deux ponts volants dans le même système que ceux d'Anvers, un pour la marée montante, l'autre pour la marée descendante.

Une nouvelle place sur l'Elbe a été tracée par le général Haxo du côté de Verden, à l'embouchure de la Havel.

Les forts de Cuxhaven, qui étaient en état de soutenir un siege, mais qu'on avait abandonnés sans raison, et que l'ennemi avait rasés, se rétablissent. On y travaille avec activité; ce ne seront plus de simples batteries fermées, mais un fort qui, comme le fort impérial de l'Escaut, protégera l'arsenal de construction et le bassin, dont l'établissement est projeté sur l'Elbe, depuis que l'ingénieur Beaupré, qui a employé deux ans à sonder ce fleuve, a reconnu qu'il avait les mêmes propriétés que l'Escaut, et que les plus grandes escadres pouvaient y être construites et réunies dans ses rades.

La troisième division de la jeune garde, que commande le général Laborde, officier d'un mérite consommé, est campée dans les bois en avant de Dresde, sur la rive droite de l'Elbe.

La quatrième division de la jeune garde que commande le général Friant, débouche par Wurtzbourg. Des régiments de cette division ont déjà dépassé cette ville, et se portent sur Dresde.

La cavalerie de la garde compte déjà plus de neuf mille chevaux. L'artillerie a déjà plus de deux cents pièces de canon. L'infanterie forme cinq divisions, dont quatre de la jeune garde et une de la vieille.

Le septième corps, que commande le général Reynier, composé de la division Durutte, qui est une division française, et de deux divisions saxonnes, reçoit son complément. Ce corps est campé en avant de Gœrlitz. Toute la cavalerie légère saxonne y est réunie, et va être également complétée.

Le roi de Saxe porte aussi ses deux beaux régiments de cuirassiers à leur complet.

Sa Majesté a été extrêmement satisfaite des rois et des grands ducs de la confédération. Le roi de Wurtemberg s'est particulièrement distingué. Il a fait, proportion gardée, des efforts égaux à ceux de la France, et son armée, infanterie, cavalerie et artillerie, a été portée au grand complet. Le prince Émile de Hesse-Darmstadt, qui commande le contingent de Hesse-Darmstadt, s'est constamment fait distinguer dans la campagne passée et dans celle-ci par beaucoup de sang-froid et beaucoup d'intrépidité. C'est un jeune prince d'espérance, que l'Empereur affectionne beaucoup. Les seuls princes de Saxe sont en arrière pour le contingent.

Non seulement la citadelle d'Erfurt est en bon état et parfaitement approvisionnée, mais les fortifications ont été relevées; elles sont couvertes par des ouvrages avancés, et désormais Erfurt sera une place forte de première importance.

Le congrès n'est pas encore réuni : on espère pourtant qu'il le sera sous quelques jours. Si on a perdu un mois, la faute n'en est pas à la France.

L'Angleterre, qui n'a pas d'argent, n'a pu en fournir aux coalisés; mais elle vient d'imaginer un expédient nouveau. Un traité a été conclu entre l'Angleterre, la Russie et la Prusse, moyennant lequel il sera créé pour plusieurs centaines de millions d'un nouveau papier garanti par les trois puissances. C'est sur cette ressource que l'on compte pour faire face aux frais de la guerre.

La garnison de Modlin est en bon état; les fortifications sont augmentées. On déchiffrait au quartier-général les rapports des gouverneurs de Modlin et Zamosc. Les garnisons de ces deux places sont restées maîtresses du pays à une lieue autour d'elles, les troupes qui les bloquaient n'étant que des milices mal armées et mal équipées.

L'Empereur a pris à sa solde l'armée du prince Poniatowski, et lui a donné une nouvelle organisation. Des ateliers sont établis pour fournir à ses besoins. Avant vingt jours, elle sera équipée à neuf et remise en bon état.

Quelque brillante que soit cette situation, et quoique Sa Majesté ait réellement plus de puissance militaire que jamais, elle n'en désire la paix qu'avec plus d'ardeur.

L'administration a fait acheter une grande quantité de riz, afin que pendant toute la grande chaleur cette denrée entre

pour un quart dans les rations du soldat.

S. M. l'Empereur a fait, le 28, une course de huit à dix heures aux environs de Dresde.

On a reçu des nouvelles de Modlin et de Zamosc. Ces places sont dans la meilleure situation, soit pour les vivres et les munitions de guerre, soit pour les fortifications.

Le capitaine Planat, officier d'état-major, chargé de porter l'armistice, est arrivé à Dantzig. Il a eu peine à pénétrer dans la place, parce que le général Rapp, gouverneur, ennuyé du grand nombre de parlementaires que l'ennemi lui envoyait tous les jours, avait déclaré qu'il n'en recevrait plus. L'officier a donc eu beaucoup de peine à se faire reconnaître. On se peindrait difficilement la joie que sa présence a causée à cette belle et nombreuse garnison, qui est loin d'avoir la contenance d'une garnison de place assiégée; elle est maîtresse de tous les environs. Les rations qu'on doit lui fournir pendant la durée de l'armistice ont été fixées à vingt mille par jour; ce qui excite avec raison des réclamations de la part du gouverneur.

Plusieurs fois cette garnison, dans les cinq mois de blocus, a été jeter des obus dans le quartier-général ennemi, et, pour ainsi dire, l'assiéger.

Le général Rapp avait réuni un bon bataillon de la garde à pied, qui se composait d'hommes fatigués ou gelés, qui s'étaient réfugiés dans la place.

La place avait ses vivres assurés pour une année: les gens de l'art estiment qu'elle pourrait soutenir plus de trois mois de tranchée ouverte, en supposant même que l'ennemi eût un équipage de siége de deux cents pièces de canon, et sans évaluer le retard que les sorties de la garnison pourraient apporter dans les travaux du siége. Mais, jusqu'à cette heure, l'ennemi n'avait manifesté en aucune façon l'intention de tenter une aussi difficile entreprise.

Extrait du Moniteur du dimanche 18 juillet 1813.

Magdebourg, le 12 juillet 1813.

L'Empereur est arrivé ici aujourd'hui à sept heures du matin. Sa Majesté est aussitôt montée à cheval, et a visité les fortifications qui rendent Magdebourg une des plus fortes places de l'Europe.

Sa Majesté était partie de Dresde le 10, à trois heures du matin. Elle a déjeûné à Torgau, a visité les fortifications de cette place, et y a vu la brigade de troupes saxonnes commandée par le général Lecocq. A six heures du soir, elle est arrivée à Wittemberg, et en a visité les fortifications.

Le 11, à cinq heures du matin, Sa Majesté a passé en revue trois divisions (les cinquième, sixième et sixième bis) arrivant de France; elle a nommé aux emplois vacants, et a accordé des récompenses à plusieurs officiers et soldats.

Parti de Wittemberg à trois heures après midi, l'Empereur est arrivé à six heures à Dessau, où Sa Majesté a vu la division du général Philippon.

Sa Majesté a quitté Dessau à deux heures du matin, et dès cinq heures elle se trouvait à Magdebourg, où sont campés les trois divisions du corps du général comte Vandamme.

Extrait du Moniteur du jeudi 22 juillet 1813.

Dresde, le 15 juillet 1813.

L'Empereur est parti de Magdebourg le 13, après avoir vu les divisions du corps du général Vandamme, et s'est rendu à Leipsig.

Le 14, à cinq heures du matin, Sa Majesté a vu le troisième corps de cavalerie, que commande le duc de Padoue.

Dans l'après-midi, Sa Majesté a vu, sur la grande place de Leipsig, le reste de troupes du duc de Padoue qu'elle n'avait pas pu voir voir le matin. Elle est montée ensuite en voiture, à cinq heures du soir, pour Dresde, où elle est arrivée à une heure après minuit.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée:

Le duc de Vicence, grand-écuyer, et le comte de Narbonne, ambassadeur de France à Vienne, ont été nommés par l'Empereur ses ministres plénipotentiaires à Prague.

Le comte de Narbonne était parti le 9.

On croit que le duc de Vicence partira le 18.

Le conseiller intime d'Anstett, plénipotentiaire de l'empereur de Russie, était arrivé, le 12 juillet, à Prague.

Une convention avait été signée à Neumark pour la prolongation de l'armistice jusqu'à la mi-août.

Extrait du Moniteur du lundi 6 septembre 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée au 20 août:

Les ennemis ont dénoncé l'armistice le 11 à midi, et ont fait connaître que les hostilités commenceraient le 17 après minuit.

En même temps, une note de M. le comte de Metternich, ministre des relations extérieures d'Autriche, adressée au comte de Narbonne, lui fait connaître que l'Autriche déclarait la guerre à la France.

Le 17 au matin, les dispositions des deux armées étaient les suivantes :

Les quatrième, douzième et septième corps, sous les ordres du duc de Reggio, étaient à Dahme.

Le prince d'Eckmühl, avec son corps, auquel les Danois étaient réunis, campait devant Hambourg, son quartier-général étant à Bergedorf.

Le troisième corps était à Liegnitz, sous les ordres du prince de la Moskowa.

Le cinquième corps était à Goldberg, sous les ordres du général Lauriston.

Le onzième corps était à Lœwenberg, sous les ordres du duc de Tarente.

Le sixième corps, commandé par le duc de Raguse, était à Bunzlau.

Le huitième corps, aux ordres du prince Poniatowski, était à Zittau.

Le maréchal Saint-Cyr était, avec le quatorzième corps, la gauche appuyée à l'Elbe, au camp de Kœnigstein, et à cheval sur la grande chaussée de Prague à Dresde, poussant des corps d'observation jusqu'aux débouchés de Mariemberg.

Le premier corps arrivait à Dresde, et le deuxième à Zittau.

Dresde, Torgau, Wittemberg, Magdebourg et Hambourg avaient chacun leur garnison, et étaient armés et approvisionnés.

L'armée ennemie était, autant qu'on en peut juger, dans la position suivante :

Quatre-vingt mille Russes et Prussiens étaient entrés, dès le 10 au matin, en Bohême, et devaient arriver, vers le 21, sur l'Elbe. Cette armée est commandée par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, les généraux russes Barclay de Tolly, Wittgenstein et Miloradowich, et le général prussien Kleist. Les gardes russe et prussienne en font partie : ce qui, joint à l'armée du prince de Schwarzemberg, formait la grande armée et une force de deux cent mille hommes. Cette armée devait opérer sur la rive gauche de l'Elbe, en passant ce fleuve en Bohême.

L'armée de Silésie, commandée par les généraux prussiens Blücher et Yorck, et par les généraux russes Sacken et Langeron, paraissait se réunir sur Breslau : elle était forte de cent mille hommes.

Plusieurs corps prussiens, suédois et des troupes d'insurrection couvraient Berlin, et étaient opposés à Hambourg et au duc de Reggio. L'on portait la force de ces armées, qui couvraient Berlin, à cent dix mille hommes.

Toutes les opérations de l'ennemi étaient faites dans l'idée que l'Empereur repasserait sur la rive gauche de l'Elbe.

La garde impériale, partie de Dresde, se porta, le 15, à Bautzen, et, le 18, à Gœrlitz.

Le 19, l'Empereur se porta à Zittau, fit marcher sur-le-champ les troupes du prince Poniatowski, força les débouchés de la Bohême, passa la grande chaîne des montagnes qui séparent la Bohême de la Luzace, et entra à Gobel, pendant le temps que le général Lefèvre-Desnouettes, avec une division d'infanterie et de cavalerie de la garde, s'emparait de Rumbourg, franchissait le col des montagnes à Georgenthal, et que le général polonais Reminski s'emparait de Friedland et de Reichenberg.

Cette opération avait pour but d'inquiéter les alliés sur Prague, et d'acquérir des notions certaines sur leurs projets. On apprit là ce que nos espions avaient déjà fait connaître, que l'élite de l'armée russe et prussienne traversait la Bohême, se réunissant sur la rive gauche de l'Elbe.

Nos coureurs poussèrent jusqu'à seize lieues de Prague.

L'Empereur était de retour de Bohême à Zittau le 20, à une heure du matin. Il laissa le duc de Bellune avec le deuxième corps à Zittau, pour appuyer le corps du prince Poniatowski ; il plaça le général Vandamme, avec le premier corps, à Rumbourg, pour appuyer le général Lefèvre-Desnouettes, ces deux généraux occupant en forces le col, et faisant construire des redoutes sur le mamelon qui domine sur le col. L'Empereur se porta, par Lauban en Silésie, où il arriva le 20, avant sept heures du soir.

L'armée ennemie de Silésie avait violé l'armistice, traversé le territoire neutre dès le 12. Ils avaient, le 15, insulté tous nos avant-postes, et enlevé quelques vedettes.

Le 16, un corps russe se plaça entre le Bober et le poste de Spiller, occupé par deux cents hommes de la division Charpentier. Ces braves, qui se reposaient sur la foi des traités, coururent aux armes, passèrent sur le ventre des ennemis et les dissipèrent. Le chef de bataillon La Guillermie les commandait.

Le 18, le duc de Tarente donna l'ordre au général Zucchi de prendre la petite ville de Lahn; il s'y porta avec une brigade italienne; il exécuta bravement son ordre, et fit perdre à l'ennemi plus de cinq cents hommes : le général Zucchi est un officier d'un mérite distingué. Les troupes italiennes ont attaqué, à la baïonnette, les Russes, qui étaient en nombre supérieur.

Le 19, l'ennemi est venu camper à Zobten. Un corps de douze mille Russes a passé

le Bober et a attaqué le poste de Siebenicken, défendu par trois compagnies légères. Le général Lauriston fait prendre les armes à une partie de son corps, part de Lœwenberg, marche à l'ennemi et le culbute dans le Bober. La brigade du général Lafitte, de la division Rochambeau, s'est distinguée.

Cependant, l'Empereur, arrivé le 20 à Lauban, était le 21, à la pointe du jour, à Lœwenberg, et faisait jeter des ponts sur le Bober. Le corps du général Lauriston passa à midi; le général Maison culbuta, avec sa valeur accoutumée, tout ce qui voulut s'opposer à son passage, s'empara de toutes les positions, et mena l'ennemi battant jusqu'auprès de Goldberg. Le cinquième et le onzième corps l'appuyèrent. Sur la gauche, le prince de la Moskowa faisait attaquer le général Sacken par le troisième corps, en avant de Bunzlau, le culbutait, le mettait en déroute, et lui faisait des prisonniers.

L'ennemi se mit en retraite.

Un combat eut lieu le 23 août devant Goldberg. Le général Lauriston s'y trouvait à la tête des cinquième et onzième corps. Il avait devant lui les Russes qui couvraient la position du Flensberg, et les Prussiens qui s'étendaient à droite sur la route de Liegnitz. Au moment où le général Gérard débouchait par la gauche sur *Nieder-au*, une colonne de vingt-cinq mille Prussiens parut sur ce point: il la fit attaquer au milieu des barraques de l'ancien camp; elle fut enfoncée de toutes parts; les Prussiens essayèrent plusieurs charges de cavalerie qui furent repoussées à bout-portant; ils furent chassés de toutes leurs positions, et laissèrent sur le champ de bataille plus de cinq mille morts, des prisonniers etc. A la droite, le *Flensberg* fut pris et repris plusieurs fois; enfin, le 135e régiment s'élança sur l'ennemi et le culbuta entièrement. L'ennemi a perdu, sur ce point, mille morts et quatre mille blessés.

L'armée des alliés se retira en désordre et en toute hâte sur Jauer.

L'ennemi ainsi battu en Silésie, l'Empereur prit avec lui le prince de la Moskowa, laissa le commandement de l'armée de Silésie au duc de Tarente, et arriva le 25 à Stolpen. La garde vieille et jeune, infanterie, cavalerie et artillerie, fit ces quarante lieues en quatre jours.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, au 28 août:

Le 26, à huit heures du matin, l'Empereur entra dans Dresde. La grande armée russe, prussienne et autrichienne, commandée par les souverains, était en présence; elle couronnait toutes les collines qui environnent Dresde à la distance d'une petite lieue par la rive gauche. Le maréchal Saint-Cyr, avec le quatorzième corps et la garnison de Dresde, occupait le camp retranché et bordait de tirailleurs les palanques qui environnaient les faubourgs. Tout était calme à midi; mais pour l'œil exercé, ce calme était le précurseur de l'orage: une attaque paraissait imminente.

A quatre heures heures après midi, au signal de trois coups de canon, six colonnes ennemies, précédées chacune de cinquante bouches à feu, se formèrent, et peu de moments après descendirent dans la plaine; elles se dirigèrent sur les redoutes. En moins d'un quart-d'heure la canonnade devint terrible. Le feu d'une redoute étant éteint, les assiégeants l'avaient tournée et faisaient des efforts au pied de la palanque des faubourgs, où un bon nombre trouvèrent la mort.

Il était près de cinq heures; une partie des réserves du quatorzième corps était engagée. Quelques obus tombaient dans la ville; le moment paraissait pressant. L'Empereur ordonna au roi de Naples de se porter avec le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg sur le flanc droit de l'ennemi, et au duc de Trévise de se porter sur le flanc gauche. Les quatre divisions de la jeune garde, commandées par les généraux Dumortier, Barrois, Decouz et Roguet, débouchèrent alors, deux par la porte de Pirna et deux par la porte de Plauen. Le prince de la Moskowa déboucha à la tête de la division Barrois. Ces divisions culbutèrent tout devant elles; le feu s'éloigna sur-le-champ du centre à la circonférence, et bientôt fut rejeté sur les collines. Le champ de bataille resta couvert de morts, de canons et de débris. Le général Dumoutier est blessé, ainsi que les généraux Boyeldien, Tyndal et Combelles. L'officier d'ordonnance Béranger est blessé à mort; c'était un jeune homme d'espérance. Le général Gros, de la garde, s'est jeté le premier dans le fossé d'une redoute où les sapeurs ennemis travaillaient déjà à couper des palissades: il est blessé d'un coup de baïonnette.

La nuit devint obscure et le feu cessa, l'ennemi ayant échoué dans son attaque et laissé plus de deux mille prisonniers sur le champ de bataille, couvert de blessés et de morts.

Le 27, le temps était affreux; la pluie tombait par torrents. Le soldat avait passé la nuit dans la boue et dans l'eau. A neuf heures du matin, l'on vit distinctement l'ennemi prolonger sa gauche et couvrir les collines qui étaient séparées de son centre par le vallon de Plauen.

Le roi de Naples partit avec le corps du duc de Bellune et les divisions de cuirassiers, et déboucha sur la route de Freyberg pour attaquer cette gauche. Il le fit avec le plus grand succès. Les six divisions qui composaient cette aile furent culbutées et éparpillées. La moitié, avec les drapeaux et les canons, fut faite prisonnière, et dans le nombre se trouvent plusieurs généraux.

Au centre, une vive canonnade soutenait l'attention de l'ennemi, et des colonnes se montraient prêtes à l'attaquer sur la gauche.

Le duc de Trévise, avec le général Nansouty, manœuvrait dans la plaine, la gauche à la rivière et la droite aux collines.

Le maréchal Saint-Cyr liait notre gauche au centre, qui était formée par le corps du duc de Raguse.

Sur les deux heures après midi, l'ennemi se décida à la retraite, il avait perdu sa grande communication de Bohême par sa gauche et par sa droite.

Les résultats de cette journée sont vingt-cinq à trente mille prisonniers, quarante drapeaux et soixante pièces de canon.

On peut compter que l'ennemi a soixante mille hommes de moins. Notre perte se monte, en blessés, tués ou pris, à quatre mille hommes.

La cavalerie s'est couverte de gloire. L'état-major de la cavalerie fera connaître les détails et ceux qui se sont distingués.

La jeune garde a mérité les éloges de toute l'armée. La vieille garde a eu deux bataillons engagés; ses autres bataillons étaient dans la ville disponibles en réserve. Les deux bataillons qui ont donné, ont tout culbuté à l'arme blanche.

La ville de Dresde a été épouvantée et a couru de grands dangers.

La conduite des habitants a été ce qu'on devait attendre d'un peuple allié. Le roi de Saxe et sa famille sont restés à Dresde, et ont donné l'exemple de la confiance.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 30 août :

Le 28, le 29 et le 30, nous avons poursuivi nos succès. Les généraux Castex, Doumerc et d'Audenarde, du corps du général Latour-Maubourg, ont pris plus de mille caissons ou voitures de munitions, et ramassé beaucoup de prisonniers. Les villages sont pleins de blessés ennemis; on en compte plus de dix mille.

L'ennemi a perdu, suivant les rapports des prisonniers, huit généraux tués ou blessés.

Le duc de Raguse a eu plusieurs affaires d'avant-garde qui attestent l'intrépidité de ses troupes.

Le général Vandamme, commandant le premier corps, a débouché le 25 par Kœnigstein, et s'est emparé, le 26, du camp de Pirna, de la ville et de Hohendorff. Il a intercepté la grande communication de Prague à Dresde. Le duc de Würtemberg, avec quinze mille Russes, avait été chargé d'observer ce débouché. Le 28, le général Vandamme l'a attaqué, battu, lui a fait deux mille prisonniers, lui a pris six pièces de canon et l'a poussé en Bohême. Le prince de Reuss, général de brigade, officier de mérite, a été tué.

Dans la journée du 29, le général Vandamme s'est placé sur les hauteurs de la Bohême et s'y est établi. Il fait battre le pays par des coureurs et des partis, pour avoir des nouvelles de l'ennemi, l'inquiéter et s'emparer de ses magasins.

Le prince d'Eckmühl était le 24 à Schwerin. Il n'avait encore eu aucune affaire majeure. Les Danois s'étaient distingués dans plusieurs petites affaires.

Ce début de la campagne est des plus brillants, et fait concevoir de grandes espérances. La qualité de notre infanterie est de beaucoup supérieure à celle de l'ennemi.

Extrait du Moniteur du mercredi 8 septembre 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 1er septembre :

Le 28 août, le roi de Naples a couché à Freyberg avec le duc de Bellune; le 29, à Lichtenberg; le 30, à Zetau; le 31, à Sayda.

Le duc de Raguse, avec le sixième corps, a couché le 28 à Dippoldiswalda, où l'ennemi a abandonné douze cents blessés; le 29, à Falkenhain; le 30, à Altenberg, et 31 à Zinwald.

Le quatorzième corps, sous les ordres du maréchal Saint-Cyr, était le 28 à Maxen; le 29, à Reinhard-Grimma; le 30, à Dittersdorff, et le 31 à Liebenau.

Le premier corps, sous les ordres du général Vandamme, était le 28 à Hollendorf, et le 29 à Peterswalde, occupant les montagues.

Le duc de Trévise était en position, le 28 et le 29, à Pirna.

Le général Pajol, commandant la cavalerie du quatorzième corps, a fait des prisonniers.

L'ennemi se retira dans la position de Dippoldiswalda et Altenberg. Sa gauche suivit la route de Plauen et se replia par Tharandt sur Dippolswalda, ne pouvant faire sa retraite par la route de Freyberg.

Sa droite ne pouvant se retirer par la chaussée de Pirua ni par celle de Dohna, se retira sur Maxen, et de là sur Dippoldiswalda. Tout ce qui était en partisan et détaché sur Meissen, se trouva coupé. Les bagages russes, prussiens, autrichiens, s'étaient entassés sur la chaussée de Freyberg; on y prit plusieurs milliers de voitures.

Arrivé à Altenberg, où le chemin de Tœplitz à Dippoldiswalda devient impraticable, l'ennemi prit le parti de laisser plus de mille voitures de munitions et de bagages. Cette grande armée rentra en Bohême après avoir perdu partie de son artillerie et de ses bagages.

Le 29, le général Vandamme passa avec huit ou dix bataillons le col de la grande chaîne, et se porta sur Klum : il y rencontra l'ennemi, fort de huit à dix mille hommes; il s'engagea; ne se trouvant plus assez fort, il fit descendre tout son corps d'armée; il eut bientôt culbuté l'ennemi. Au lieu de rentrer et de se replacer sur la hauteur, il resta et prit position à Kulm, sans garder la montagne; cette montagne commande la seule chaussée; elle est haute. Ce n'était que le 30 au soir que le maréchal Saint-Cyr et le duc de Raguse arrivaient au débouché de Tœplitz. Le général Vandamme ne pensa qu'au résultat de barrer le chemin de l'ennemi et de tout prendre. A une armée qui fuit, il faut *faire un pont d'or ou opposer une barrière d'acier*, il n'était pas assez fort pour former cette barrière d'acier.

Cependant l'ennemi voyant que ce corps d'armée de dix-huit mille hommes était seul en Bohême, séparé par de hautes montagnes, et que tout le reste était encore au pied en-deçà des monts, se vit perdu s'il ne le culbutait. Il conçut l'espoir de l'attaquer avec succès; sa position étant mauvaise. Les gardes russes étaient en tête de l'armée qui battait en retraite; on y joignit deux divisions autrichiennes fraîches; le reste de l'armée ennemie s'y réunit à mesure qu'elle débouchait, suivie par les deuxième, sixième et quatorzième corps. Ces troupes débordèrent le premier corps. Le général Vandamme fit bonne contenance, repoussa toutes les attaques, enfonça tout ce qui se présentait, et couvrit de morts le champ de bataille. Le désordre gagna l'armée ennemie, et l'on voyait avec admiration ce que peut un petit nombre de braves contre une multitude dont le moral est affaibli.

A deux heures après midi, la colonne prussienne du général Kleist, coupée dans sa retraite, déboucha par Peterswalde pour tâcher de pénétrer en Bohême; elle ne rencontra aucun ennemi, arriva sur le haut de la montagne sans résistance, s'y plaça, et là, vit l'affaire qui était engagée. L'effet de cette colonne sur les derrières de l'armée, décida l'affaire.

Le général Vandamme se porta sur-le-champ contre cette colonne, qu'il repoussa; il fut obligé d'affaiblir sa ligne dans ce moment délicat. La chance tourna; il réussit cependant à culbuter la colonne du général Kleist, qui fut tué; les soldats prussiens jetaient les armes et se précipitaient dans les fossés et les bois. Dans cette bagare, le général Vandamme a disparu; on le croit frappé à mort.

Les généraux Corbineau, Dumonceau et Philippon se déterminèrent à profiter du moment, et à se retirer, partie par la grand'route, et partie par des chemins de traverse, avec leur division, en abandonnant tout le matériel, qui consistait en trente pièces de canon et trois cents voitures de toute espèce, mais en ramenant tous les attelages. Dans la position où étaient les affaires, ils ne pouvaient pas prendre un meilleur parti. Les tués, blessés et prisonniers doivent porter notre perte dans cette affaire à six mille hommes. L'on croit que la perte de l'ennemi ne peut être moindre que de quatre à cinq mille hommes.

Le premier corps se rallia, à une lieue du champ de bataille, au quatorzième corps. On dresse l'état des pertes éprouvées dans cette catastrophe, due à une ardeur guerrière mal calculée.

Le général Vandamme mérite des regrets; il était d'une rare intrépidité. Il est mort sur le champ d'honneur, mort digne d'envie pour tout brave.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 2 septembre :

Le 21 août, l'armée russe, prussienne et autrichienne, commandée par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, était entrée en Saxe, et s'était portée, le 22, sur Dresde, forte de cent quatre-vingts à deux cent mille hommes, ayant un matériel immense, et pleine de l'espérance non seulement de nous chasser de la rive droite de l'Elbe, mais encore de se porter sur le Rhin, et de nourrir la guerre entre le Rhin et l'Elbe. En cinq jours de temps, elle a vu ses espérances confondues: trente mille prisonniers, dix mille blessés tombés en notre pouvoir, ce qui fait quarante mille; vingt mille tués ou blessés, et autant de malades par l'effet de la fatigue et du défaut de vivres (elle a été cinq à six jours sans pain), l'ont affaiblie de près de quatre-vingt mille hommes.

Elle ne compte pas aujourd'hui cent mille hommes sous les armes; elle a perdu plus de cent pièces de canon, des parcs

entiers, quinze cents charrettes à munitions d'artillerie, qu'elle a fait sauter ou qui sont tombées en notre pouvoir; plus de trois mille voitures de bagages, qu'elle a brûlées ou que nous avons prises. On avait quarante drapeaux ou étendards. Parmi les prisonniers, il y a quatre mille Russes. L'ardeur de l'armée française et le courage de l'infanterie fixent l'attention.

Le premier coup de canon tiré des batteries de la garde impériale, dans la journée du 27 août, a blessé mortellement le général Moreau, qui était revenu d'Amérique pour prendre du service en Russie.

Extrait du Moniteur du jeudi 16 *septembre* 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 6 septembre au soir :

Le 2 septembre, l'Empereur a passé, à Dresde, la revue du premier corps, et en a conféré le commandement au comte de Lobau.

Ce corps se compose des trois divisions Dumonceau, Philippon et Teste. Ce corps a moins perdu qu'on ne l'avait cru d'abord, beaucoup d'hommes étant rentrés.

Le général Vandamme n'a pas été tué; il a été fait prisonnier. Le général du génie Haxo, qui avait été envoyé en mission auprès du général Vandamme, se trouvant dans ce moment avec ce général, a été fait également prisonnier. L'élite de la garde russe a été tuée à cette affaire.

Le 3, l'Empereur a été coucher au château de Harta, sur la route de Silésie; et le 4, au village de Hockirch (au-delà de Bautzen). Depuis le départ de Sa Majesté de Lœvenberg, des événements importants s'étaient passés en Silésie.

Le duc de Tarente, à qui l'Empereur avait laissé le commandement de l'armée de Silésie, avait fait de bonnes dispositions pour poursuivre les alliés et les chasser de Janer: l'ennemi était repoussé de toutes ses positions; ses colonnes étaient en pleine retraite: le 26, le duc de Tarente avait pris toutes ses mesures pour le faire tourner; mais dans la nuit du 26 au 27, le Bober et tous les torrents qui y affluent débordèrent; en moins de sept à huit heures, les chemins furent de trois à quatre pieds d'eau et tous les ponts emportés. Nos colonnes se trouvèrent isolées entre elles. Celle qui devait tourner l'ennemi ne put arriver. Les alliés s'aperçurent bientôt de ce changement de circonstances.

Le duc de Tarente employa les journées du 28 et du 29 à réunir ses colonnes séparées par l'inondation. Elles parvinrent à regagner Bunzlau, où se trouvait le seul pont qui n'eût pas été emporté par les eaux du Bober. Mais une brigade de la division Puthod ne put pas y arriver. Au lieu de chercher à se jeter du côté des montagnes, le général voulut revenir sur Lœvenberg. Là, se trouvant entouré d'ennemis et la rivière à dos, après s'être défendu de tous ses moyens, il a dû céder au nombre. Tout ce qui savait nager dans ses deux régiments se sauva; on en compte environ sept à huit cents: le reste fut pris.

L'ennemi nous a fait dans ces différentes affaires trois à quatre mille prisonniers, et nous a pris deux aigles de deux régiments, avec les canons de la brigade.

Après ces circonstances qui avaient fatigué l'armée, elle repassa successivement le Bober, la Queisse et la Neisse. L'Empereur la trouva le 4 sur les hauteurs de Hochkirch. Il fit, le soir même, réattaquer l'ennemi, le fit débusquer des hauteurs de Wohlenberg, et le poursuivit pendant toute la journée du 5, l'épée dans les reins, jusqu'à Gœrlitz. Le général Sébastiani exécuta des charges de cavalerie à Reichenbach, et fit des prisonniers.

L'ennemi repassa en toute hâte la Neisse et la Queisse, et notre armée prit position sur les hauteurs de Gœrlitz, au-delà de la Neisse.

Le 6, à sept heures du soir, l'Empereur était de retour à Dresde.

Extrait du Moniteur du lundi 20 *septembre* 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 7 septembre :

Le duc de Reggio, avec les douzième, septième et quatrième corps, s'est porté le 23 août sur Berlin. Il a fait attaquer le village de Trebbin, défendu par l'armée ennemie, et l'a forcé. Il a continué son mouvement.

Le 24, le septième corps, n'ayant pas réussi dans le combat de Gross-Beeren, le duc de Reggio s'est reporté sur Wittemberg.

Le 3 septembre, le prince de la Moskowa a pris le commandement de l'armée, et s'est porté sur Interborgh. Le 5, il a attaqué et battu le général Tauentzien; mais le 6, il a été attaqué en marche par l'armée ennemie, commandée par le général Bulow. Des charges de cavalerie sur ses derrières ont mis le désordre dans ses parcs. Il a dû se retirer sur Torgau. Il a perdu huit mille tués, blessés ou prisonniers et douze pièces de canon. La perte de l'ennemi doit avoir été aussi très forte.

Extrait du Moniteur du samedi 25 septembre 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 13 septembre :

Le quartier-général de l'Empereur était à Dresde.

Le duc de Tarente, avec les cinquième, onzième et troisième corps, s'était placé sur la rive gauche de la Sprée. Le prince Poniatowski, avec le huitième corps, était à Stolpen. Toutes ces forces étaient ainsi concentrées à une journée de Dresde, sur la rive droite de l'Elbe.

Le comte de Lohau, avec le premier corps, était à Nollendorff, en avant de Péterswalde; le duc de Trévise à Pirna; le maréchal Saint-Cyr, sur les hauteurs de Borna, occupant les débouchés de Furstenwalde et du Geyersberg; le duc de Bellune, à Altenberg.

Le prince de la Moskowa était à Torgau avec les quatrième, septième et douzième corps.

Le duc de Raguse et le roi de Naples, avec la cavalerie du général Latour-Maubourg, se portaient sur Grossen-Hayn.

Le prince d'Eckmühl était sur Ratzeburg.

L'armée ennemie de Silésie était sur la droite de la Sprée. Celle de Bohême était : les Russes et les Prussiens, dans la plaine de Tœplitz, et un corps autrichien à Marienberg. L'armée ennemie de Berlin était à Junterbork.

Le général français Margaron, avec un corps d'observation, occupait Leipsig.

Le château de Sonnenstein, au-dessus de Pirna, avait été occupé, fortifié et armé.

Sa Majesté avait donné le commandement de Torgau au comte de Narbonne.

Les quatre régiments des gardes-d'honneur avaient été attachés, le premier, aux chasseurs à cheval de la garde; le deuxième, aux dragons; le troisième, aux grenadiers à cheval; et le quatrième, au 1er régiment de lanciers. Ces régiments de la garde leur fournissaient des instructeurs, et toutes les fois qu'on marchait au combat, y joignaient do vieux soldats pour renforcer leurs cadres et les guider. Un escadron de chaque régiment des gardes-d'honneur était toujours de service auprès de l'Empereur, avec l'escadron que fournit chaque régiment de la garde; ce qui portait à huit le nombre des escadrons de service.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, au 17 septembre :

Le 14, l'ennemi déboucha de Tœplitz sur Nollendorff, et menaça de tourner la division Dumonceau, qui était sur la hauteur. Cette division se retira en bon ordre sur Gushabel, où le comte do Lohau réunit son corps. L'ennemi, ayant voulu attaquer le camp de Gushabel, fut repoussé et perdit beaucoup de monde.

Le 15, l'Empereur partit de Dresde, et se porta au camp de Pirna. Il dirigea le général Mouton-Duvernet, commandant la quarante-deuxième division, par les villages de Langenhenersdorf et de Bera, tournant ainsi la droite de l'ennemi. En même temps, le comte de Lobau l'attaqua de front. L'ennemi fut mené l'épée dans les reins tout le reste de la journée.

Le 16, il occupait encore les hauteurs au-delà de Péterswalde. A midi, on se mit à sa poursuite, il fut délogé de sa position. Le général Ornano fit faire de belles charges à sa division de cavalerie de la garde et à la brigade de chevau-légers polonais du prince Poniatowski. L'ennemi fut poussé et jeté en Bohême dans le plus grand désordre. Il a fait sa retraite avec tant d'activité, qu'on n'a pu lui prendre que quelques prisonniers, parmi lesquels se trouve le général Blücher, commandant l'avant-garde, et fils du général en chef prussien Blücher.

Notre perte a été peu considérable.

Le 16, l'Empereur a couché à Péterswalde, et le 17, Sa Majesté était de retour à Pirna.

Thielmann, général transfuge du service de Saxe, avec un corps de partisans et de transfuges, s'est porté sur la Saale. Un colonel autrichien s'est aussi porté en partisan sur Colditz. Les généraux Margaron, Lefèvre-Desnouettes et Piré, se sont mis avec des colonnes de cavalerie et d'infanterie à la suite de ces partis, espérant en avoir bon compte.

Extrait du Moniteur du lundi 27 *septembre* 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 19 septembre :

Le 17, à deux heures après midi, l'Empereur est monté à cheval, et au lieu de se rendre à Pirna, est allé aux avant-postes. Ayant aperçu que l'ennemi avait fait une grande quantité d'abattis pour défendre la descente de ta montagne, Sa Majesté lo fit attaquer par le général Duvernet, qui, avec la quarante-deuxième division, s'empara du village d'Abessau et repoussa l'ennemi dans la plaine de Tœplitz. Il était chargé de manœuvrer de manière à reconnaître la position de l'ennemi, et à l'obliger de démasquer ses forces. Ce gé-

néral réussit parfaitement à exécuter ses instructions. Il s'engagea une vive canonnade hors de portée, et qui fit peu de mal; mais une batterie autrichienne de vingt-quatre pièces ayant quitté sa position pour se rapprocher de la division Duvernet, le général Ornano l'a fait charger par les lanciers rouges de la garde: ils ont enlevé ces vingt-quatre pièces, et sabré tous les canonniers; mais on n'a pu ramener que les chevaux, deux pièces de canon et un avant-train.

Le 18, le comte de Lobau était resté dans la même position, occupant le village d'Abessan et tous les débouchés de la plaine. A quatre heures après midi, l'ennemi envoya une division pour tâcher de surprendre la hauteur au village de Keinitz. Cette division fut repoussée l'épée dans les reins, et mitraillée pendant une heure.

Le 18, à neuf heures du soir, Sa Majesté est arrivée à Pirna, et le 19, le comte de Loban a repris ses positions en avant de Hollendorf et au camp de Giesberbel.

La pluie tombait par torrent.

Le prince de Neuchâtel est un peu incommodé d'un accès de fièvre.

Sa Majesté se porte très bien.

Extrait du Moniteur du samedi 2 octobre 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 26 septembre :

L'Empereur a passé les journées du 19 et du 20 à Pirna. Sa Majesté y a fait jeter un pont, et établir une tête de pont sur la rive droite.

Le 21, l'Empereur est venu coucher à Dresde, et le 22, il s'est porté à Hartau : il a sur le champ fait déboucher au-delà de la forêt de Bichoffwerda, le onzième corps, commandé par le duc de Tarente; le cinquième corps, commandé par le général Lauriston, et le troisième corps, commandé par le général Souham.

L'armée ennemie de Silésie qui s'était portée, la droite, commandée par Sacken, sur Camenz, la gauche, commandée par Langeron, sur Neustadt aux débouchés de la Bohême, et le centre, commandé par York, sur Bischoffwerda, se mit sur le champ en retraite de tous côtés. Le général Gérard, commandant notre avant-garde, la poussa vivement, et lui fit quelques prisonniers. L'ennemi fut mené battant jusqu'à la Sprée. Le général Lauriston entra dans Neustadt.

L'ennemi refusant ainsi la bataille, l'Empereur est revenu le 24 à Dresde, et a ordonné au duc de Tarente de prendre position sur les hauteurs de Weissig.

Le huitième corps, commandé par le prince Poniatowski, a repassé sur la rive gauche.

Le comte de Loban, avec le premier corps, occupe toujours Gieshubel.

Le maréchal Saint-Cyr occupe Pirna et la position de Borna.

Le duc de Bellune occupe la position de Freyberg.

Le duc de Raguse, avec le sixième corps et la cavalerie du général Latour-Maubourg, était au-delà de Grossen-Hayn. Il avait repoussé l'ennemi sur la rive droite, au-delà de Torgau, pour faciliter le passage d'un convoi de vingt mille quintaux de farine qui remontait l'Elbe sur des bateaux, et qui est arrivé à Dresde.

Le duc de Padoue est à Leipsig; le prince de la Moskowa entre Wittemberg et Torgau.

Le général comte Lefèvre-Desnouettes était, avec quatre mille chevaux, à la suite du transfuge Thielmann. Ce Thielmann est Saxon, et comblé des bienfaits du roi. Pour prix de tant de bienfaits, il s'est montré l'ennemi le plus irréconciliable de son roi et de son pays. A la tête de trois mille coureurs, partie Prussiens, partie Cosaques et Autrichiens, il a pillé les haras du roi, levé partout des contributions à son profit, et traité ses compatriotes avec toute la haine d'un homme qui est tourmenté par le crime. Ce transfuge, décoré de l'uniforme de lieutenant-général russe, s'était porté à Nauembourg, où il n'y avait ni commandant ni garnison, mais où il avait surpris trois ou quatre cents malades. Cependant le général Lefèvre-Desnouettes l'avait rencontré à Freybourg le 19, lui avait repris les trois ou quatre cents malades que ce misérable avait arrachés de leurs lits pour s'en faire un trophée; lui avait fait quelques centaines de prisonniers, pris quelques bagages, et repris quelques voitures dont il s'était emparé. Thielmann s'était alors réfugié sur Zeitz, où le colonel Mensdorff, partisan autrichien qui parcourait le pays, s'était réuni à lui, le général comte Lefèvre-Desnouettes les a attaqués le 24, à Altenbourg; les a rejetés en Bohême, leur a tué beaucoup de monde, entr'autres un prince de Hohenzollern et un colonel.

La marche de Thielmann avait apporté quelques retards dans les communications d'Erfurt et de Leipsig.

L'armée ennemie de Berlin paraissait faire des préparatifs pour jeter un pont à Dessau.

Le prince de Neuchâtel est malade d'une fièvre bilieuse; il garde le lit depuis plusieurs jours.

Sa Majesté ne s'est jamais mieux portée.

Extrait du Moniteur du mercredi 6 octobre 1813.

S.M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 29 septembre :

L'Empereur a donné le commandement d'un corps de la jeune garde au duc de Reggio.

Le duc de Castiglione s'est mis en marche avec son corps, pour venir prendre position sur les débouchés de la Saale.

Le prince Poniatowski s'est porté avec son corps sur Penig.

Le général comte Bertrand a attaqué, le 26, le corps de l'armée ennemie de Berlin qui couvrait le pont jeté sur Wartenbourg, l'a forcé, lui a fait des prisonniers, et l'a mené battant jusque sur la tête de pont. L'ennemi a évacué la rive gauche et a coupé son pont. Le général Bertrand a sur-le-champ fait détruire la tête du pont.

Le prince de la Moskowa s'est porté sur Oranienbaum, et le septième corps sur Dessau. Une division suédoise, qui était à Dessau, s'est empressée de repasser sur la rive droite. L'ennemi a été également obligé de couper son pont, et on a rasé sa tête de pont.

L'ennemi a jeté des obus sur Wittemborg par la rive droite.

Dans la journée du 28, l'Empereur a passé la revue du deuxième corps de cavalerie sur les hauteurs de Weissig.

Le mois de septembre a été très mauvais, très pluvieux, contre l'ordinaire de ce pays. On espère que le mois d'octobre sera meilleur.

La fièvre bilieuse du prince de Neuchâtel a cessé : le prince est en convalescence.

Extrait du Moniteur du samedi 30 octobre 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 4 octobre :

Le général comte Lefèvre-Desnouettes a été attaqué le 28 septembre, à sept heures du matin, à Altenbourg par dix mille hommes de cavalerie et trois mille hommes d'infanterie. Il a fait sa retraite devant des forces aussi supérieures ; il a opéré de belles charges, et a fait beaucoup de mal à l'ennemi. Il a perdu trois cents hommes de son infanterie ; il est arrivé sur la Saale. L'ennemi était commandé par l'hettmann Platow et le général Thielmann. Le prince Poniatowski s'est porté le 2 sur Altenbourg, par Nossan, Waldheim et Coldits. Il a culbuté l'ennemi, lui a fait plus de quatre cents prisonniers, et l'a chassé en Bohême.

Le 27, le prince de la Moskowa s'est emparé de Dessau, qu'occupait une division suédoise, et a rejeté cette division sur sa tête de pont. Le lendemain, les Suédois sont arrivés pour reprendre la ville. Le général Guilleminot les a laissé avancer à portée de mitraille, a démasqué alors ses batteries, et les a repoussés en leur faisant beaucoup de mal.

Le 3 octobre, l'armée ennemie de Silésie s'est portée par Konigsbruck et Elsterwerda, sur Elster ; a jeté un pont au coude que forme l'Elbe à Wartenbourg, et a passé le fleuve. Le général Bertrand était placé sur l'isthme, dans une fort belle position, environnée de digues et de marais. Depuis neuf heures du matin, jusqu'à cinq heures du soir, l'ennemi a fait sept attaques et a toujours été repoussé. Il a laissé six mille morts sur le champ de bataille ; notre perte a été de cinq cents hommes tués ou blessés. Cette grande différence est due à la bonne position que les divisions Morand et Fantanelli occupaient. Le soir, le général Bertrand voyant déboucher de nouvelles forces, jugea devoir opérer sa retraite, et prit position sur la Mulde avec le prince de la Moskowa.

Le 4, le prince de la Moskowa était sur la rive gauche de la Mulde à Dalitzch. Le duc de Raguse et le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg étaient à Eulenbourg, le troisième corps était sur Torgau.

Deux cent cinquante partisans, commandés par un général-major russe, se sont portés sur Mulhauseu, et apprenant que Cassel était dégarni de troupes, ils ont tenté une surprise sur les portes de Cassel. Ils ont été repoussés ; mais le lendemain les troupes westphaliennes s'étant dissoutes, les partisans entrèrent dans Cassel, ils livrèrent au pillage tout ce qui leur tomba sous la main, et peu de jours après en sortirent. Le roi de Westphalie s'était retiré sur le Rhin.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation de l'armée, au 15 octobre :

Le 7, l'Empereur est parti de Dresde. Le 8, il a couché à Wurzen ; le 9, à Eulenbourg, et le 10, à Duben.

L'armée ennemie de Silésie, qui se portait sur Wurzen, a sur-le-champ battu en retraite et repassé sur la rive gauche de la Mulde ; elle a eu quelques engagements, où nous lui avons fait des prisonniers et pris plusieurs centaines de voitures de bagages.

Le général Reynier s'est porté sur Wittemberg, a passé l'Elbe, a marché sur Roslau, a tourné le pont de Dessau, s'en est emparé, s'est ensuite porté sur Aken,

et s'est emparé du pont. Le général Bertrand s'est porté sur les ponts de Wartenbourg et s'en est emparé. Le prince de la Moskowa s'est porté sur la ville de Dessau, il a rencontré une division prussienne; le général Delmas l'a culbuté, et lui a pris trois mille hommes et six pièces de canon.

Plusieurs courriers du cabinet, entre autres le sieur Kraft, avec des dépêches de haute importance, ont été pris.

Après s'être ainsi emparé de tous les ponts de l'ennemi, le projet de l'Empereur était de passer l'Elbe, de manœuvrer sur la rive droite, depuis Hambourg jusqu'à Dresde; de menacer Potsdam et Berlin, et de prendre pour centre d'opération Magdebourg, qui, dans ce dessein, avait été approvisionné en munitions de guerre et de bouche. Mais le 13, l'Empereur apprit à Deïben que l'armée bavaroise était réunie à l'armée autrichienne et menaçait le Bas-Rhin. Cette inconcevable défection fit prevoir la défection d'autres princes, et fit prendre à l'Empereur le parti de retourner sur le Rhin; changement fâcheux, puisque tout avait été préparé pour opérer sur Magdebourg, mais il aurait fallu rester séparé et sans communication avec la France pendant un mois; ce n'avait pas d'inconvénient au moment où l'Empereur avait arrêté ses projets; il n'en était plus de même lorsque l'Autriche allait se trouver avoir deux nouvelles armées disponibles: l'armée bavaroise et l'armée opposée à la Bavière. L'Empereur changea donc ses circonstances imprévues, et porta son quartier-général à Leipsig.

Cependant le roi de Naples, qui était resté en observation à Freyberg, avait reçu le 7 l'ordre de faire un changement de front, et de se porter sur Gernig et Frohbourg, opérant sur Wurzen et Wittemberg. Une division autrichienne, qui occupait Augustusbourg, rendant difficile ce mouvement, le roi reçut l'ordre de l'attaquer, la défit, lui prit plusieurs bataillons, et après cela opéra sa conversion à droite. Cependant la droite de l'armée ennemie de Bohême, composée du corps russe de Wittgenstein, s'était portée sur Altenbourg, à la nouvelle du changement de front du roi de Naples. Elle se porta sur Frohbourg, et ensuite par la gauche sur Borna, se plaçant entre le roi de Naples et Leipsig. Le roi n'hésita pas sur la manœuvre qu'il devait faire; il fit volte-face, marcha sur l'ennemi, le culbuta, lui prit neuf pièces de canon, un millier de prisonniers, et le jeta au-delà de l'Elster, après lui avoir fait éprouver une perte de quatre à cinq mille hommes.

Le 15, la position de l'armée était la suivante:

Le quartier-général de l'Empereur était à Reidnitz, à une demi-lieue de Leipsig.

Le quatrième corps, commandé par le général Bertrand, était au village de Lindenau.

Le sixième corps était à Libenthal.

Le roi de Naples, avec les deuxième, huitième et cinquième corps, avait sa droite à Dolits et sa gauche à Liberwolkowitz.

Les troisième et septième corps étaient en marche d'Eulenbourg pour flanquer le sixième corps.

La grande armée autrichienne de Bohême avait le corps de Giulay vis-à-vis Lindenau; un corps à Zwenckau, et le reste de l'armée, la gauche appuyée à Grobern et la droite à Naumdorf.

Les ponts de Wurzen et d'Eulenbourg sur la Mulde, et la position de Taucha sur la Partha, étaient occupés par nos troupes. Tout annonçait une grande bataille.

Le résultat de nos divers mouvements dans ces six jours, a été cinq mille prisonniers, plusieurs pièces de canon, et beaucoup de mal fait à l'ennemi. Le prince Poniatowski s'est, dans ces circonstances, couvert de gloire.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation de l'armée, le 16 octobre au soir:

Le 15, le prince de Schwarzenberg, commandant l'armée ennemie, annonça à l'ordre du jour, que le lendemain 16 il y aurait une bataille générale et décisive.

Effectivement le 16, à neuf heures du matin, la grande armée alliée déboucha sur nous. Elle opérait constamment pour s'étendre sur sa droite. On vit d'abord trois grosses colonnes se porter, l'une le long de la rivière de l'Elster, contre le village de Dœlitz; la seconde contre le village de Wachau, et la troisième contre celui de Liberwolkowitz. Ces trois colonnes étaient précédées par deux cents pièces de canon.

L'Empereur fit aussitôt ses dispositions.

A dix heures, la canonnade était des plus fortes, et à onze heures les deux armées étaient engagées aux villages de Dœlitz, Wachau et Liberwolkowitz. Ces villages furent attaqués six à sept fois; l'ennemi fut constamment repoussé et couvrit les avenues de ses cadavres. Le comte Lauriston, avec le cinquième corps, défendait le village de gauche (Liberswolkowitz); le prince Poniatowski, avec ses braves Polonais, défendait le village de droite (Dœlitz), et le duc de Bellune défendait Wachau.

A midi, la sixième attaque de l'ennemi avait été repoussée, nous étions maîtres des trois villages, et nous avions fait deux mille prisonniers.

A peu près au même moment, le duc de Tarente débouchait par Holzhausen, se portant sur une redoute de l'ennemi, que le général Charpentier enleva au pas de charge, en s'emparant de l'artillerie et faisant quelques prisonniers.

Le moment parut décisif.

L'Empereur ordonna au duc de Reggio de se porter sur Wachau avec deux divisions de la jeune garde. Il ordonna également au duc de Trévise de se porter sur Liberswolkowitz avec deux autres divisions de la jeune garde, et de s'emparer d'un grand bois qui est sur la gauche du village. En même temps, il fit avancer sur le centre une batterie de cent cinquante pièces de canon, que dirigea le général Drouot.

L'ensemble de ces dispositions eut le succès qu'on en attendait. L'artillerie ennemie s'éloigna. L'ennemi se retira, et le champ de bataille nous resta en entier.

Il était trois heures après midi. Toutes les troupes de l'ennemi avaient été engagées. Il eut recours à sa réserve. Le comte de Merfeld, qui commandait en chef la réserve autrichienne, releva avec six divisions toutes les troupes sur toutes les attaques, et la garde impériale russe, qui formait la réserve de l'armée russe, les releva au centre.

La cavalerie de la garde russe et les cuirassiers autrichiens se précipitèrent par leur gauche sur notre droite, s'emparèrent de Dœlitz et vinrent caracoler autour des carrés du duc de Bellune.

Le roi de Naples marcha avec les cuirassiers de Latour-Maubourg, et chargea la cavalerie ennemie par la gauche de Wachau, dans le temps que la cavalerie polonaise et les dragons de la garde, commandés par le général Letort, chargeaient par la droite. La cavalerie ennemie fut défaite; deux régiments entiers restèrent sur le champ de bataille. Le général Letort fit trois cents prisonniers russes et autrichiens. Le général Latour-Maubourg prit quelques centaines d'hommes de la garde russe.

L'Empereur fit sur le champ avancer la division Curial de la garde, pour renforcer le prince Poniatowski. Le général Curial se porta au village de Dœlitz, l'attaqua à la baïonnette, le prit sans coup férir, et fit douze cents prisonniers, parmi lesquels s'est trouvé le général en chef Merfeld.

Les affaires ainsi rétablies à notre droite, l'ennemi se mit en retraite, et le champ de bataille ne nous fut pas disputé.

Les pièces de la réserve de la garde, que commandait le général Drouot, étaient avec les tirailleurs; la cavalerie ennemie vint les charger. Les canonniers rangèrent en carré leurs pièces, qu'ils avaient eu la précaution de charger à mitraille, et tirèrent avec tant d'agilité, qu'en un instant l'ennemi fut repoussé. Sur ces entrefaites, la cavalerie française s'avança pour soutenir ces batteries.

Le général Maison, commandant une division du cinquième corps, officier de la plus grande distinction, fut blessé. Le général Latour-Maubourg, commandant la cavalerie, eut la cuisse emportée d'un boulet. Notre perte dans cette journée a été de deux mille cinq cents hommes, tant tués que blessés. Ce n'est pas exagérer que de porter celle de l'ennemi à vingt-cinq mille hommes.

On ne saurait trop faire l'éloge de la conduite du comte Lauriston et du prince Poniatowski dans cette journée. Pour donner à ce dernier une preuve de sa satisfaction, l'Empereur l'a nommé sur le champ de bataille maréchal de France, et a accordé un grand nombre de décorations aux régiments de son corps.

Le général Bertrand était en même temps attaqué au village de Lindenau par les généraux Giulay, Thielmann et Lichtenstein. On déploya de part et d'autre une cinquantaine de pièces de canon. Le combat dura six heures sans que l'ennemi pût gagner un pouce de terrain. A cinq heures du soir, le général Bertrand décida la victoire en faisant une charge avec sa réserve, et non seulement il rendit vains les projets de l'ennemi, qui voulait s'emparer des ponts de Lindenau et des faubourgs de Leipsig, mais encore il le contraignit à évacuer son champ de bataille.

Sur la droite de la Partha, à une lieue de Leipsig, et à peu près à quatre lieues du champ de bataille, où se trouvait l'Empereur, le duc de Raguse fut engagé. Par une de ces circonstances fatales, qui influent souvent sur les affaires les plus importantes, le troisième corps, qui devait soutenir le duc de Raguse, n'entendant rien de ce côté, à dix heures du matin, et entendant au contraire une effroyable canonnade du côté où se trouvait l'Empereur, crut bien faire de s'y porter, et perdit ainsi sa journée en marches. Le duc de Raguse, livré à ses propres forces, défendit Leipsig et soutint sa position, pendant toute la journée, mais il éprouva des pertes, qui n'ont point été compensées par celles qu'il a fait éprouver à l'ennemi, quelque grandes qu'elles fussent. Des bataillons de canonniers de la marine se sont faiblement comportés. Les généraux Compans et Fredorichs ont été blessés. Le soir, le duc de Raguse, légèrement blessé lui-même, a été obligé de resserrer sa position sur la Partha. Il a dû abandonner dans ce mouvement plusieurs pièces démontées et plusieurs voitures.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation de l'armée, le 24 octobre :

La bataille de Wachau avait déconcerté tous les projets de l'ennemi ; mais son armée était tellement nombreuse, qu'il avait encore des ressources. Il rappela en toute hâte, dans la nuit, les corps qu'il avait laissés sur sa ligne d'opération et les divisions restées sur la Saale ; et il pressa la marche du général Bennigsen, qui arrivait avec quarante mille hommes.

Après le mouvement de retraite qu'il avait fait le 16 au soir et pendant la nuit, l'ennemi occupa une belle position à deux lieues en arrière. Il fallut employer la journée du 17 à le reconnaître et à bien déterminer le point d'attaque. Cette journée était d'ailleurs nécessaire pour faire venir les parcs de réserve et remplacer les quatre-vingt mille coups de canon qui avaient été consommés dans la bataille. L'ennemi eut donc le temps de rassembler ses troupes qu'il avait disséminées lorsqu'il se livrait à des projets chimériques, et de recevoir les renforts qu'il attendait.

Ayant eu avis de l'arrivée de ces renforts, et ayant reconnu que la position de l'ennemi était très forte, l'Empereur résolut de l'attirer sur un autre terrain. Le 18, à deux heures du matin, il se rapprocha de Leipsig de deux lieues et plaça son armée, la droite à Connewitz, le centre à Probstheide, la gauche à Stœtteritz, en se plaçant de sa personne au moulin de Ta.

De son côté, le prince de la Moskowa avait placé ses troupes vis-à-vis l'armée de Silésie, sur la Partha : le sixième corps à Schœnfeld, et le troisième et le septième le long de la Partha à Neutsch et à Teckla. Le duc de Padoue, avec le général Dombrowski, gardait la position et le faubourg de Leipsig, sur la route de Halle.

A trois heures du matin, l'Empereur était au village de Lindenau. Il ordonna au général Bertrand de se porter sur Lutzen et Weissenfels, de balayer la plaine et de s'assurer des débouchés sur la Saale et de la communication avec Erfurt. Les troupes légères de l'ennemi se dispersèrent ; et à midi, le général Bertrand était maître de Weissenfels et du pont sur la Saale.

Ayant ainsi assuré ses communications, l'Empereur attendit de pied ferme l'ennemi.

A neuf heures, les coureurs annoncèrent qu'il marchait sur toute la ligne. A dix heures, la canonnade s'engagea.

Le prince Poniatowski et le général Lefol défendaient le pont de Connewitz. Le roi de Naples, avec le deuxième corps, était à Probstheide, et le duc de Tarente à Holzhausen.

Tous les efforts de l'ennemi, pendant la journée, contre Connewitz et Probstheide, échouèrent. Le duc de Tarente fut débordé à Holzhausen. L'Empereur ordonna qu'il se plaçât au village de Stœtteritz. La canonnade fut terrible. Le duc de Castiglione, qui défendait un bois sur le centre, s'y soutint toute la journée.

La vieille garde était rangée en réserve sur une élévation, formant quatre grosses colonnes dirigées sur les quatre principaux points d'attaque.

Le duc de Reggio fut envoyé pour soutenir le prince Poniatowski, et le duc de Trévise pour garder les débouchés de la ville de Leipsig.

Le succès de la bataille était dans le village de Probstheide. L'ennemi l'attaqua quatre fois avec des forces considérables ; quatre fois il fut repoussé avec une grande perte.

A cinq heures du soir, l'Empereur fit avancer ses réserves d'artillerie, et reploya tout le feu de l'ennemi, qui s'éloigna à une lieue du champ de bataille.

Pendant ce temps, l'armée de Silésie attaqua le faubourg de Halle. Ses attaques, renouvelées un grand nombre de fois dans la journée, échouèrent toutes. Elle essaya, avec la plus grande partie de ses forces, de passer la Partha à Schœnfeld et à Saint-Teckla. Trois fois, elle parvint à se placer sur la rive gauche, et trois fois le prince de la Moskowa la chassa et la culbuta à la baïonnette.

A trois heures après midi, la victoire était pour nous de ce côté contre l'armée de Silésie, comme du côté où était l'Empereur contre la grande armée. Mais, en ce moment, l'armée saxone, infanterie, cavalerie et artillerie, et la cavalerie wurtembergeoise, passèrent tout entières à l'ennemi. Il ne resta de l'armée saxonne que le général Zeschau, qui la commandait en chef, et cinq cents hommes. Cette trahison, non seulement mit du vide dans nos lignes, mais livra à l'ennemi le débouché important confié à l'armée saxonne, qui poussa l'infamie au point de tourner sur-le-champ ses quarante pièces de canon contre la division Durutte. Un moment le désordre s'ensuivit ; l'ennemi passa la Partha et marcha sur Reidnitz, dont il s'empara : il ne se trouvait plus qu'à une demi-lieue de Leipsig.

L'Empereur envoya sa garde à cheval, commandée par le général Nansouty ; avec vingt pièces d'artillerie, afin de prendre en flanc les troupes qui s'avançaient le long de la Partha pour attaquer Leipsig. Il se porta lui-même, avec une division de la garde, au village de Reidnitz. La promptitude de ces mouvements rétablit l'ordre, le village fut repris, et l'ennemi poussé fort loin.

Le champ de bataille resta en entier en notre pouvoir, et l'armée française resta

victorieuse aux champs de Leipsig, comme elle avait été aux champs de Wachau.

A la nuit, le feu de nos canons avait, sur tous les points, repoussé à une lieue du champ de bataille le feu de l'ennemi.

Les généraux de division Vial et Rochambeau sont morts glorieusement. Notre perte, dans cette journée, peut s'évaluer à quatre mille tués et blessés; celle de l'ennemi doit avoir été extrêmement considérable. Il ne nous a fait aucun prisonnier, et nous lui avons pris cinq cents hommes.

A six heures du soir, l'Empereur ordonna les dispositions pour la journée du lendemain. Mais à sept heures, les généraux Sorbier et Dulauloy, commandant l'artillerie de l'armée et de la garde, vinrent à son bivouac lui rendre compte des consommations de la journée : on avait tiré quatre-vingt-quinze mille coups de canon; ils dirent que les réserves étaient épuisées, qu'il ne restait pas plus de seize mille coups de canon; que cela suffisait à peine pour entretenir le feu pendant deux heures, et qu'ensuite on serait sans munitions pour les événements ultérieurs; que l'armée, depuis cinq jours, avait tiré plus de deux cent vingt mille coups de canon, et qu'on ne pourrait se réapprovisionner qu'à Magdebourg ou à Erfurt.

Cet état de choses rendait nécessaire un prompt mouvement sur un de nos deux grands dépôts : l'Empereur se décida pour Erfurt, par la même raison qui l'avait décidé à venir sur Leipsig, pour être à portée d'apprécier l'influence de la défection de la Bavière.

L'Empereur donna sur-le-champ les ordres pour que les bagages, les parcs, l'artillerie passassent les défilés de Lindenau; il donna le même ordre à la cavalerie et à différents corps d'armée; et il vint dans les faubourgs de Leipsig, à l'hôtel de Prusse, où il arriva à neuf heures du soir.

Cette circonstance obligea l'armée française à renoncer aux fruits des deux victoires où elle avait, avec tant de gloire, battu des troupes de beaucoup supérieures en nombre et les armées de tout le continent.

Mais ce mouvement n'était pas sans difficulté. De Leipsig à Lindenau, il y a un défilé de deux lieues, traversé par cinq ou six ponts. On proposa de mettre six mille hommes et soixante pièces de canon dans la ville de Leipsig, qui a des remparts, d'occuper cette ville comme tête de défilé, et d'incendier ses vastes faubourgs, afin d'empêcher l'ennemi de s'y loger, et de donner jeu à notre artillerie placée sur les remparts.

Quelque odieuse que fût la trahison de l'armée saxonne, l'Empereur ne put se résoudre à détruire une des belles villes de l'Allemagne, à la livrer à tous les genres de désordre inséparables d'une telle défense, et cela sous les yeux du roi, qui, depuis Dresde, avait voulu accompagner l'Empereur, et qui était si vivement affligé de la conduite de son armée. L'Empereur aima mieux s'exposer à perdre quelques centaines de voitures, que d'adopter ce parti barbare.

A la pointe du jour, tous les parcs, les bagages, toute l'artillerie, la cavalerie, la garde et les deux tiers de l'armée avaient passé le défilé.

Le duc de Tarente et le prince Poniatowski furent chargés de garder les faubourgs, de les défendre assez de temps pour laisser tout déboucher, et d'exécuter eux-mêmes le passage du défilé vers onze heures.

Le magistrat de Leipsig envoya, à six heures du matin, une députation au prince de Schwartzemberg, pour lui demander de ne pas rendre la ville le théâtre d'un combat qui entraînerait sa ruine.

A neuf heures, l'Empereur monta à cheval, entra dans Leipsig et alla voir le roi. Il a laissé ce prince maître de faire ce qu'il voudrait, et de ne pas quitter ses États, en les laissant exposés à cet esprit de sédition qu'on avait fomenté parmi les soldats. Un bataillon saxon avait été formé à Dresde, et joint à la jeune garde. L'Empereur le fit ranger à Leipsig, devant le palais du roi, pour lui servir de garde et pour le mettre à l'abri du premier mouvement de l'ennemi.

Une demi-heure après, l'Empereur se rendit à Lindenau, pour y attendre l'évacuation de Leipsig, et voir les dernières troupes passer les ponts avant de se mettre en marche.

Cependant l'ennemi ne tarda pas à apprendre que la plus grande partie de l'armée avait évacué Leipsig, et qu'il n'y restait qu'une forte arrière-garde. Il attaqua vivement le duc de Tarente et le prince Poniatowski; il fut plusieurs fois repoussé; et, tout en défendant les faubourgs, notre arrière-garde opéra sa retraite. Mais les Saxons, restés dans la ville, tirèrent sur nos troupes de dessus les remparts; ce qui obligea d'accélérer la retraite et mit un peu de désordre.

L'Empereur avait ordonné au génie de pratiquer des fougasses sous le grand pont qui est entre Leipsig et Lindenau, afin de le faire sauter au dernier moment; de retarder ainsi la marche de l'ennemi, et de laisser le temps aux bagages de filer. Le général Dulauloy avait chargé le colonel Montfort de cette opération. Ce colonel, au lieu de rester sur les lieux pour la diriger et pour donner le signal, ordonna à un caporal et à quatre sapeurs de faire sauter le pont aussitôt que l'ennemi se présenterait. Le caporal, homme sans intel-

ligence, et comprenant mal sa mission, entendant les premiers coups de fusils tirés des remparts de la ville, mit le feu aux fougasses, et fit sauter le pont: une partie de l'armée était encore de l'autre côté, avec un parc de quatre-vingts bouches à feu et de quelques centaines de voitures.

La tête de cette partie de l'armée, qui arrivait au pont, le voyant sauter, crut qu'il était au pouvoir de l'ennemi. Un cri d'épouvante se propagea de rang en rang: L'ennemi est sur nos derrières, et les ponts sont coupés! — Ces malheureux se débandèrent et cherchèrent à se sauver. Le duc de Tarente passa la rivière à la nage; le comte Lauriston, moins heureux, se noya; le prince Poniatowski, monté sur un cheval fougueux, s'élança dans l'eau et n'a plus reparu. L'Empereur n'apprit ce désastre, que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier; aucun remède même n'eut été possible. Le colonel Montfort et le caporal des sapeurs sont traduits à un conseil de guerre.

On ne peut encore évaluer les pertes occasionnées par ce malheureux événement: mais on les porte, par approximation, à douze mille hommes, et à plusieurs centaines de voitures. Les désordres qu'il a portés dans l'armée ont changé la situation des choses: l'armée française victorieuse arrive a Erfurt comme y arriverait une armée battue. Il est impossible de peindre les regrets que l'armée a donnés au prince Poniatowski, au comte Lauriston et à tous les braves qui ont péri par la suite de ce funeste événement.

On n'a pas de nouvelles du général Reynier; on ignore s'il a été pris ou tué. On se figurera facilement la profonde douleur de l'Empereur, qui voit, par un oubli de ses prudentes dispositions, s'évanouir les résultats de tant de fatigues et de travaux.

Le 19, l'Empereur a couché à Markranstaedt; le duc de Reggio était resté à Lindonau.

Le 20, l'Empereur a passé la Saale à Wessenfels.

Le 21, l'armée a passé l'Unstrut à Freybourg; le général Bertrand a pris position sur les hauteurs de Coesen.

Le 22, l'Empereur a couché au village d'Ollendorf.

Le 23, il est arrivé à Erfurt.

L'ennemi, qui avait été consterné des batailles du 16 et du 18, a repris, par le désastre du 19, du courage et de l'ascendant de la victoire. L'armée française, après de si brillants succès, a perdu son attitude victorieuse.

Nous avons trouvé à Erfurt, en vivres, munitions, habits, souliers, tout ce dont l'armée pouvait avoir besoin.

Extrait du Moniteur du vendredi 5 novembre 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 31 octobre:

Les deux régiments de cuirassiers du roi de Saxe, faisant partie du premier corps de cavalerie, étaient restés avec l'armée française. Lorsque l'Empereur eut quitté Leipsig, il les y renvoya pour servir de garde au roi.

Lorsqu'on fut certain de la défection de la Bavière, un bataillon bavarois était encore avec l'armée.

L'Empereur est parti d'Erfurt le 25.

Notre armée a opéré tranquillement son mouvement sur le Mein. Arrivée le 29 à Gelnhausen, on aperçut un corps ennemi de cinq à six mille hommes, cavalerie, infanterie et artillerie, qu'on sut par les prisonniers être l'avant-garde de l'armée autrichienne et bavaroise. Cette avant-garde fut poussée et obligée de se retirer. On rétablit promptement le pont que l'ennemi avait coupé. On apprit aussi par les prisonniers que l'armée autrichienne et bavaroise, annoncée forte de soixante à soixante-dix mille hommes, venant de Brannau, était arrivée à Hanau, et prétendait barrer le chemin à l'armée française.

Le 29 au soir, les tirailleurs de l'avant-garde ennemie furent poussés au-delà du village de Langenseboide; et à sept heures du soir, l'Empereur et son quartier-général étaient dans ce village au château d'Isenbourg.

Le lendemain 30, à neuf heures du matin, l'Empereur monta à cheval. Le duc de Tarente se porta en avant avec cinq mille tirailleurs, sous les ordres du général Charpentier. La cavalerie du général Sébastiani, la division de la garde, commandée par le général Friant, et la cavalerie de la vieille garde, suivirent; le reste de l'armée était en arrière d'une marche.

L'ennemi avait placé six bataillons au village de Ruchingen, afin de couper toutes les routes qui pouvaient conduire sur le Rhin. Quelques coups de mitraille et une charge de cavalerie firent reculer précipitamment ces bataillons.

Arrivés sur la lisière du bois, à deux lieues de Hanau, les tirailleurs ne tardèrent pas à s'engager. L'ennemi fut acculé dans le bois jusqu'au point de jonction de la vieille et de la nouvelle route. Ne pouvant rien opposer à la supériorité de notre infanterie, il essaya de tirer parti de son grand nombre, il étendit le feu sur sa droite. Une brigade de deux mille tirailleurs du deuxième corps, commandée par le général Dubreton, fut engagée pour le

contenir; et le général Sébastiani fit exécuter avec succès, dans l'éclairci du bois, plusieurs charges sur les tirailleurs ennemis. Nos cinq mille tirailleurs continrent ainsi toute l'armée ennemie, en gagnant insensiblement du temps, jusqu'à trois heures de l'après-midi.

L'artillerie étant arrivée, l'Empereur ordonna au général Curial de se porter au pas de charge sur l'ennemi avec deux bataillons de chasseurs de la vieille garde, et de le culbuter au-delà du débouché; au général Drouot de déboucher sur-le-champ avec cinquante pièces de canon; au général Nansouty, avec tout le corps du général Sebastiani et la cavalerie de la vieille garde, de charger vigoureusement l'ennemi dans la plaine.

Toutes ces dispositions furent exécutées exactement.

Le général Curial culbuta plusieurs bataillons ennemis. Au seul aspect de la vieille garde, les Autrichiens et les Bavarois fuirent épouvantés.

Quinze pièces de canon, et successivement jusqu'à cinquante, furent placées en batterie avec l'activité et l'intrépide sang-froid qui distinguent le général Drouot. Le général Nansouty se porta sur la droite de ces batteries et fit charger dix mille hommes de cavalerie ennemie par le général Levêque, major de la vieille garde, par la division de cuirassiers Saint-Germain, et successivement par les grenadiers et les dragons de la garde. Toutes ces charges eurent le plus heureux résultat. La cavalerie ennemie fut culbutée et sabrée; plusieurs carrés d'infanterie furent enfoncés; le régiment autrichien Jordis et les hulans du prince de Schwarzenberg ont été entièrement détruits. L'ennemi abandonna précipitamment le chemin de Francfort qu'il barrait, et tout le terrain qu'occupait sa gauche. Il se mit en retraite et bientôt après en complète déroute.

Il était cinq heures. Les ennemis firent un effort sur leur droite pour dégager leur gauche et donner le temps à celle-ci de se reployer. Le général Friant envoya deux bataillons de la vieille garde à une ferme située sur le vieux chemin de Hanau. L'ennemi en fut promptement débusqué et sa droite fut obligée de plier et de se mettre en retraite. Avant six heures du soir, il repassa en déroute la petite rivière de la Kintzig.

La victoire fut complète.

L'ennemi, qui prétendait barrer tout le pays, fut obligé d'évacuer le chemin de Francfort et de Hanau.

Nous avons fait six mille prisonniers et pris plusieurs drapeaux et plusieurs pièces de canon. L'ennemi a eu six généraux tués ou blessés. Sa perte a été d'environ dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers. La nôtre n'est que de quatre à cinq cents hommes tués ou blessés. Nous n'avons eu d'engagés que cinq mille tirailleurs, quatre bataillons de la vieille garde, et à peu près quatre-vingts escadrons de cavalerie et cent vingt pièces de canon.

A la pointe du jour, le 31, l'ennemi s'est retiré, se dirigeant sur Aschaffenbourg. L'Empereur a continué son mouvement, et à trois heures après midi, Sa Majesté était à Francfort.

Les drapeaux pris à cette bataille et ceux qui ont été pris aux batailles de Wachau et de Leipsig, sont partis pour Paris.

Les cuirassiers, les grenadiers à cheval, les dragons, ont fait de brillantes charges. Deux escadrons de gardes-d'honneur du 3ᵉ régiment, commandées par le major Saluces, se sont spécialement distingués, et font présumer ce qu'on doit attendre de ce corps au printemps prochain, lorsqu'il sera parfaitement organisé et instruit.

Le général d'artillerie de l'armée, Nourrit, et le général Devaux, major d'artillerie de la garde, ont mérité d'être distingués; le général Lefort, major des dragons de la garde, quoique blessé à la bataille de Wachau, a voulu charger à la tête de son régiment, et a eu son cheval tué.

Le 31 au soir, le grand quartier-général était à Francfort.

Le duc de Trévise, avec deux divisions de la jeune garde et le premier corps de cavalerie, était à Gelnhausen. Le duc de Reggio arrivait à Francfort.

Le comte Bertrand et le duc de Raguse étaient à Hanau.

Le général Sébastiani était sur la Nidda.

Extrait du Moniteur du lundi 8 *novembre* 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 3 novembre :

Le 30 octobre, dans le moment où se livrait la bataille de Hanau, le général Lefèvre-Desnouettes, à la tête de sa division de cavalerie et du cinquième corps de cavalerie, commandé par le général Milhaud, flanquait toute la droite de l'armée, du côté de Brucknœbel et de Nieder-Issengheim. Il se trouva en présence d'un corps de cavalerie russe et alliée, de six à sept mille hommes: le combat s'engagea; plusieurs charges eurent lieu, toutes à notre avantage; et ce corps ennemi formé par la réunion de deux ou trois partisans, fut rompu et vivement poursuivi. Nous lui avons fait cent cinquante prisonniers mon-

tés. Notre perte est d'une soixantaine d'hommes blessés.

Le lendemain de la bataille de Hanau, l'ennemi était en pleine retraite ; l'Empereur ne voulut point le poursuivre, l'armée se trouvant fatiguée, et Sa Majesté, bien loin d'y attacher quelque importance, ne pouvant voir qu'avec regret la destruction de quatre à cinq mille Bavarois, qui aurait été le résultat de cette poursuite. Sa Majesté se contenta donc de faire poursuivre légèrement l'arrière-garde ennemie, et laissa le général Bertrand sur la rive droite de la Kintzig.

Vers les trois heures de l'après-midi, l'ennemi sachant que l'armée avait filé, revint sur ses pas, espérant avoir quelque avantage sur le corps du général Bertrand. Les divisions Morand et Guilleminot lui laissèrent faire ses préparatifs pour le passage de la Kintzig ; et quand il l'eut passée, marchèrent à lui à la baïonnette, et le culbutèrent dans la rivière, où la plus grande partie de ses gens se noyèrent. L'ennemi a perdu trois mille hommes dans cette circonstance.

Le général bavarois de Wrede, commandant en chef de cette armée, a été mortellement blessé, et on a remarqué que tous les parents qu'il avait dans l'armée ont péri dans la bataille de Hanau, entre autres son gendre, le prince d'Oettingen.

Une division bavaroise-autrichienne est entrée le 30 octobre, à midi, à Francfort; mais à l'approche des coureurs de l'armée française, elle s'est retirée sur la rive gauche du Mein, après avoir coupé le pont.

Le 2 novembre, l'arrière-garde française a évacué Francfort, et s'est portée sur la Nidda.

Le même jour, à cinq heures du matin, l'Empereur est entré à Mayence.

On suppose, dans le public, que le général de Wrede a été l'auteur et l'agent principal de la défection de la Bavière. Ce général avait été comblé des bienfaits de l'Empereur.

Extrait du Moniteur du mercredi 10 novembre 1813.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, en date du 7 novembre :

Le duc de Tarente était à Cologne, où il organise une armée pour la défense du Bas-Rhin.

Le duc de Raguse était à Mayence.

Le duc de Bellune était à Strasbourg.

Le duc de Valmy était allé prendre à Metz le commandement de toutes les réserves.

Le comte Bertrand, avec le quatrième corps, composé de quatre divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, et fort de quarante mille hommes, occupait la rive droite en avant de Cassel. Son quartier-général était à Hocheim. Depuis quatre jours, on travaillait à un camp retranché sur les hauteurs à une lieue en avant de Cassel. Plusieurs ouvrages étaient tracés et fort avancés.

Tout le reste de l'armée avait passé le Rhin.

Sa Majesté avait signé, le 7, la réorganisation de l'armée et la nomination à toutes les places vacantes.

L'avant-garde, commandée par le comte Bertrand, n'avait pas encore vu d'infanterie ennemie, mais seulement quelques troupes de cavalerie légère.

Toutes les places du Rhin s'armaient et s'approvisionnaient avec la plus grande activité.

Les gardes nationales récemment levées se rendaient de tous côtés dans les places pour en former la garnison et laisser l'armée disponible.

Le général Dulauloy avait réorganisé les deux cents sept bouches à feu de la garde. Le général Sorbier était occupé à réorganiser cent batteries à pied et à cheval, et à réparer la perte de chevaux qu'avait éprouvée l'artillerie de l'armée.

On croyait que Sa Majesté ne tarderait pas à se rendre à Paris.

Extrait du Moniteur des vendredi 21, *samedi* 22, *dimanche* 23, *mardi* 25 *et jeudi* 26 *janvier* 1814.

ARMÉE DU NORD.

La défection de huit bataillons des 3e et 4e régiments étrangers, et de deux bataillons composés de Hollandais qui formaient la majeure partie de la division du général Molitor, ayant laissé la Hollande sans défense, et les villes d'Amsterdam et de La Haye s'étant insurgées, le général Molitor jeta aussitôt garnison dans Naarden, et le général Rampon se renferma avec quatre mille hommes dans Gorcum. On s'occupa aussi de jeter des troupes dans Bois-le-Duc ; Berg-op-Zoom reçut une garnison de cinq mille hommes. Les événements se succédant avec rapidité, l'épouvante se mit parmi ceux qui, à Anvers, dirigeaient les dispositions militaires. On ordonna l'évacuation de la place importante de Williemstadt et de celle de Breda. L'ennemi profita d'une pareille faute, s'empara aussitôt de deux places, et Williemstadt devint pour lui un point d'appui pour

son débarquement. Le général Graham en profita, et débarqua une colonne de milices anglaises de quatre à cinq mille hommes. Dans l'évacuation de Williemstadt, on perdit la tête au point de laisser les poudres, l'artillerie et une flottille, dont les équipages tous formés étaient presque suffisants pour défendre la place. Une enquête est ordonnée sur cette affaire. Le ministre de la guerre chargea aussitôt le général Roguet de marcher sur Breda, et de tenter de reprendre cette place avant que l'ennemi eût pu l'approvisionner et s'y établir solidement.

Le 22 décembre, le général Roguet se porta sur la ville de Breda, culbuta ses avant-postes, la cerna et y jeta des obus : il avait l'espérance de s'en emparer, lorsqu'il apprit qu'un corps anglais, débarqué à Tholen, se portait entre lui et Anvers; il jugea à propos de se rapprocher de cette place, et vint prendre position à Hoogstraten.

Le général Maison fut nommé au commandement du premier corps de l'armée d'Anvers : il se hâta de compléter l'approvisionnement de Berg-op-Zoom pour neuf mois. Les forts de Batz, de Lille et de Lieffenseek furent armés et approvisionnés; Flessingue et Teerveer reçurent des vivres pour un an; enfin, les places de la rive gauche de l'Escaut, telles qu'Ysendik, Hultz, et les forts de l'île de Cadzan furent portés au complet d'armement et d'approvisionnement. Le général Maison s'occupa aussi d'accroître son corps de tous les bataillons qui achevaient de se compléter dans les places de la Flandre.

Le 11 janvier, le général Bulow déboucha de Breda avec un corps de dix à douze mille hommes, et se porta sur Hoogstraten. Le général Roguet avait sa gauche à Wustvesel, son centre à Hoogstratem. La brigade Aimard, qui formait sa droite, occupait Turnhout : elle reçut l'ordre de se porter sur Lierre, ce qui l'empêcha de prendre part à l'affaire. Une colonne ennemie déboucha par Meer, tandis qu'une autre colonne de douze bataillons marchait sur Wortel. Le général Roguet avait placé un bataillon du 12ᵉ de tirailleurs dans le cimetière de Minderhout : ce bataillon repoussa toutes les attaques de l'ennemi et se couvrit de gloire. La route de Meer fut défendue avec un égal succès; l'ennemi redoublait ses attaques sur tous les points de la ligne : partout il fut repoussé avec une perte énorme, et sans pouvoir se développer devant Hoogstraten.

Le général Roguet ayant appris, le soir, qu'une colonne ennemie partie de Rosendael, et forte de quatre mille Anglais, sous les ordres de Graham, se portait sur Anvers, et ignorant la force des différents corps ennemis qui l'attaquaient, jugea nécessaire de se rapprocher d'Anvers : pour mieux apprécier leur déploiement et concentrer sa défense, il se porta sur Winigeem, où il appuya sa droite; sa gauche se liait au corps sorti d'Anvers, qui occupait Merxen et Deurne. La journée du 12 se passa en mouvements et à faire des dispositions pour bien recevoir l'ennemi, qui, après les pertes énormes qu'il avait faites dans la journée du 11, n'avançait qu'en tâtonnant.

Le 13, à huit heures du matin, le corps de Bulow déboucha par les routes de Braaschet et Turnhout, tandis qu'une colonne d'infanterie légère, arrivant par Schoten, cherchait à séparer le général Roguet du village de Deurne, défendu par une brigade de la jeune garde. Au même moment, le corps de Graham attaquait Merxen, occupé par quatre bataillons du premier corps et un bataillon d'ouvriers de la marine. La canonnade s'engagea aussitôt sur toute la ligne, et l'ennemi se portait en force sur Winigeem : notre artillerie le foudroyait, il faisait les plus grands efforts, et même sacrifiait des soldats pour forcer le village.

Le général Roguet se porta en avant avec cinq bataillons, et la droite de l'ennemi fut repoussée complètement. La mort du général de brigade Avy avait mis un peu de désordre à notre gauche : un bataillon du 4ᵉ d'infanterie légère se fit remarquer par sa bonne contenance et rétablit l'ordre. Le village de Merxen fut un instant occupé par l'ennemi. Nos troupes se reformèrent sur Dame, et bientôt l'ennemi fut repoussé partout; le corps de Bulow se retira précipitamment sur Turnhout, et celui de Graham par la route de Berg-op-Zoom.

Le 12, le général Maison, trompé par de faux avis, croyant que l'ennemi se portait sur Diest et Louvain par la Campine, avait pris avec lui la brigade Aimard du corps du général Roguet, l'avait réunie à la division Barrois qui était en réserve à Liers, et avec la cavalerie, s'était porté dans la direction qu'il présumait être celle de l'ennemi. Lorsqu'il eut reconnu que les avis qu'on lui avait donnés étaient faux, il acquit la certitude que la victoire était décidée et que l'ennemi était en pleine retraite. Sans cette circonstance, qui nous a privés momentanément d'une partie de nos forces, il eût été possible, en poursuivant vivement l'ennemi, de le rejeter au-delà du Waal et de faire lever le siége de Gorcum.

Les troupes que l'ennemi a dans le nord sont en partie occupées à bloquer Vesel, Naarden, Gorcum, Dewenter et le Helder.

Aussitôt que le brave amiral Verhuel a appris l'entrée des ennemis en Hollande, il s'est retiré au Helder, a fait occuper les forts Lasalle, Morland, et autres points fortifiés, qui couvrent le Helder et le Moërdik. On a fait auprès de lui toutes les dé-

marches et les instances possibles pour l'engager à trahir son devoir. « J'ai pour dix mois de vivres, a-t-il dit ; j'ai prêté serment de fidélité à l'Empereur des Français. »

Le beau système de défense qui a mis le Helder à l'abri d'insultes, est dû au colonel du génie Pâris. Si on a dépensé plusieurs millions, on y a gagné l'avantage inappréciable d'y tenir la clé du Zuyderzée. C'est faute d'avoir eu cette précaution, que la république de Hollande a perdu deux escadres depuis 1793. La garnison du Helder a fait plusieurs sorties et a repoussé l'ennemi jusqu'à l'Alkmaër. La garnison de Gorcum a également, dans plusieurs sorties, causé beaucoup de pertes à l'ennemi.

ARMÉE DU DUC DE TARENTE.

Le duc de Tarente, qui était chargé de la défense du Rhin jusqu'à Nimègue, a repoussé toutes les attaques de l'ennemi. Le général Sébastiani, qui était à Cologne, a fait, dans différentes circonstances, cinq à six cents prisonniers. Le duc de Tarente a fait mettre en état de défense les places de Grave, de Venloo, de Juliers et de Maëstricht.

Depuis le commencement de janvier, l'ennemi ayant pris l'offensive sur Breda, sous les ordres du général Bulow, et sur Mayence, sous les ordres du général Blücher, le duc de Tarente a concentré ses forces ; il avait, le 14, son quartier-général à Maëstricht, occupant Liége et Charlemont, et observant le flanc droit du général Blücher. Le 18, son quartier-général était à Namur.

Passage du Rhin par l'armée dite de Silésie, composée de Prussiens et de Russes.

Le 1er janvier, l'armée de Silésie a passé le Rhin sur plusieurs points. Les corps, faisant partie de cette armée, se sont portés, savoir : la division russe du général Langeron devant Mayence, ayant son avant-garde sur Trèves, et les divisions de Saken et d'York sur la Sarre ; la division de Kleist en réserve. Ces quatre divisions, y compris la cavalerie, peuvent être évaluées à cinquante mille hommes.

Le duc de Raguse s'est retiré devant ces corps sans éprouver aucune perte. Il a pris position sur la Sarre, a fait approvisionner Sarrelouis et Bitche, s'est porté sur Metz, et a séjourné quelques jours devant cette ville, pour faire évacuer tout ce qui était inutile à sa défense, et compléter ses approvisionnements pour un an. Il occupait Saint-Mihiel et était en avant de Verdun le 19 de ce mois, sans avoir eu aucune affaire marquante. La place de Verdun était approvisionnée, armée, et en bon état de défense.

La division Saken était sur Pont-à-Mousson, celle d'York devant Metz, celle de Kleist devant Thionville, et celle de Langeron devant Mayence.

L'infanterie de cette armée se trouve entièrement employée au blocus des places.

La rigueur de la saison, le mauvais temps, les bivouacs multipliés, ont augmenté le ravage des malades parmi ces troupes, dont la santé avait déjà été altérée par les fatigues de la campagne. Les hôpitaux sont remplis sur les derrières de l'armée, et les routes sont couvertes de chevaux morts.

Le préfet et le maire de Metz, le sous-préfet de Thionville, et en général toute la population du pays Messin, ont mérité les éloges de l'Empereur.

Entrée en Suisse de l'armée du prince de Schwarzenberg, composée d'Autrichiens, de Russes, de Bavarois, de Würtembergeois et de Badois.

Le 20 décembre, le duc de Bellune avait son quartier-général à Strasbourg. Le cinquième corps de cavalerie, avec une division d'infanterie, occupait Colmar. Les places de Landau, Strasbourg Schelestadt, Neufbrisach et Huningue, avaient leur armement et leur approvisionnement. Le comte Rœderer, commissaire extraordinaire, et le baron de Belleville, maître des requêtes, avaient voulu rester à Strasbourg pour animer les gardes nationales.

L'armée de Schwarzenberg, évaluée à cent mille hommes, y compris quinze mille Bavarois, huit mille Würtembergeois, quatre mille Badois et le corps russe de Wittgenstein, entra en Suisse le 21 décembre. Le général Bubna, commandant l'avant-garde, se porta sur Berne, et delà sur Genève, où il arriva le 28. Cette place, qui a une enceinte bastionnée, ouvrit ses portes, par suite de la mauvaise conduite du préfet, des mauvaises dispositions des habitants et de l'esprit de vertiges du moment. Les magnifiques seigneurs du petit conseil crurent l'instant favorable pour le rétablissement de leur aristocratie, et l'on vit paraître une proclamation signée d'eux tous. Mais le parti démocratique fut indigné de cette usurpation : le général autrichien déclara qu'il ne pouvait se mêler de ces différends, et que c'était une ville

française qu'il occupait par suite des événements de la guerre. Les magnifiques seigneurs descendirent après vingt-quatre heures de leurs siéges de souverains, la municipalité française reprit ses fonctions, et la justice continua à être rendue au nom de l'Empereur. Au 16 janvier, il n'y avait dans Genève qu'une garnison de huit cents Autrichiens. Les avant-postes français étaient à une portée de canon de la ville. Le baron Finot, préfet du Mont-Blanc, avait organisé avec rapidité des corps francs, et la levée en masse, dont le général de division comte Desaix avait pris le commandement. Le territoire du Mont-Blanc paraissait à l'abri de toute insulte. Le fort Barreau était approvisionné; le rassemblement des troupes de ligne, des gardes nationales et des corps de volontaires qui se formaient à Chambéry, croissait tous les jours; il était déjà de huit mille hommes.

Le département de l'Isère s'est de nouveau distingué par le patriotisme dont il a donné des preuves dans tous les temps. Il s'est levé tout entier à la voix du commissaire extraordinaire, comte de Saint-Vallier. Le général Marchand est commandant des gardes nationales et de la levée en masse. Le 16, on comptait à Grenoble quinze mille hommes sous les armes: on y organisait avec activité un parc de soixante bouches à feu. Les places de Briançon, de Fenestrelle, Mont-Dauphin, étaient approvisionnées.

Le département de la Drôme, qui n'avait pas d'abord montré la même ardeur que celui de l'Isère, se mettait en mouvement. Les troupes de ligne de Toulon et de Marseille et les gardes nationales de la Provence étaient en marche pour renforcer l'armée du Dauphiné.

Des troupes de l'avant-garde du général Bubna, étant entrées dans le département de l'Ain, avaient occupé Bourg, après avoir éprouvé quelque résistance de la part des habitants.

Le 19, les avant-postes ennemis se trouvaient à trois lieues de Lyon.

Le maréchal duc de Castiglione s'était porté en Dauphiné, pour rallier toutes les troupes et marcher en force sur Lyon et Genève. Le général Musnier occupait Lyon, et était destiné à agir sur la rive droite de la Saône.

Le commissaire extraordinaire comte Chaptal, et le comte de Bondy, préfet du Rhône, ont fait tout ce qu'on avait droit d'attendre d'eux. Les habitants de Lyon ont montré de l'ardeur et du patriotisme. La ville se trouvant menacée, beaucoup de familles s'étaient retirées, et l'on estimait à plus de cent millions la valeur des marchandises transportées dans les montagnes.

De Bourg, le comte de Bubna a envoyé des avant-gardes de troupes légères dans toutes les directions. Quinze hussards se sont présentés devant Mâcon. Il y avait des troupes et des gardes nationales pour la défense de la ville; mais le maire de Mâcon et celui de Saint-Laurent, trahissant la confiance publique, ont laissé occuper le pont sur la Saône par cinquante hommes de l'ennemi. Le 16, la force de l'ennemi à Mâcon était de trois cents hommes de cavalerie. Cette conduite est une tache ineffaçable pour les habitants de cette ville: elle contraste avec l'héroïque dévouement de ceux de Châlons.

Un parti ennemi s'étant présenté devant cette dernière ville, les Châlonnais coururent aux armes; la garde nationale d'Autun marcha à leur secours; les habitants du Charolais descendirent des montagnes, ou tira de Creusot quatre canons en fer; les ponts furent barricadés; des redoutes furent construites, et on se mit en état de défense. A la date du 18, l'ennemi avait été repoussé dans toutes ses attaques.

Une autre division de l'armée du prince de Schwarzenberg s'était portée sur Besançon. Le comte Marulaz avait pris le commandement de la ville. Secondé par le baron de Bry, préfet du Doubs, il avait en peu de jours approvisionné Besançon, qui était armé et mis en état de défense. Le général Marulaz a fait sortir plusieurs partis qui ont surpris et égorgé des détachements ennemis. On évalue à quinze ou seize mille hommes les troupes autrichiennes qui sont devant Besançon, et qui de là envoient des partis dans toutes les directions.

Un de ces partis s'est présenté devant Dôle. Cent cinquante hommes de cavalerie ont suffi pour occuper cette ville. Ayant depuis reçu des renforts d'infanterie, ils se sont portés devant Auxonne; mais la garnison est sortie, les a battus et les a rejetés au-delà de Dôle.

Les habitants de la petite ville de Saint-Jean-de-Losne, ont défendu leur pont et fait quatorze prisonniers: un chef d'escadron ennemi a été tué d'un coup de sabre par un officier en retraite, qui s'était mis à la tête de la garde nationale.

Un autre corps du prince de Schwarzenberg s'était porté sur Huningue, et après avoir bombardé cette place pendant quatre jours, avait converti le siége en blocus.

A la date du 17, les nouvelles d'Huningue, de Schelestadt et toutes les places du Rhin, étaient des plus satisfaisantes.

Des troupes de la même armée s'étaient portées devant Béfort, et après avoir perdu quinze cents hommes dans une attaque de vive force, avaient aussi converti le siége en blocus.

A la date du 16, les nouvelles de cette place étaient satisfaisantes.

Un autre corps de l'armée du prince de Schwarzenberg avait marché sur Épinal, et de là sur Nancy.

Le 19, ses avant-postes étaient devant Toul. Le duc de Bellune était derrière la Meuse à Void, occupant Commercy, et se liant avec le duc de Raguse.

Le 12, le duc de Trévise était à Langres. Il avait en présence le corps du général Giulay, qui fait aussi partie de l'armée du prince de Schwarzenberg.

Le 13 et le 14, le duc de Trévise fit marcher contre l'avant-garde ennemie, forte de dix-huit cents hommes. Trois cents chasseurs de l'infanterie de la jeune garde, conduits par des gens du pays, se portèrent à une heure du matin sur les derrières de l'ennemi, qui venait de prendre les armes, l'abordèrent à la baïonnette, lui tuèrent cinq à six cents hommes et lui firent cent cinquante prisonniers.

Le 19, en conséquence des dispositions générales, le duc de Trévise avait pris position à Chaumont, où il avait été joint par deux nouvelles divisions et un parc de soixante-dix pièces de canon.

Deux bataillons würtembergeois venus d'Épinal, s'étant compromis, le duc de Trévise après les avoir fait canonner pendant dix minutes, les fit aborder à la baïonnette par soixante grenadiers de bonne volonté de la garde. Ces deux bataillons ont été repoussés à l'arme blanche par soixante hommes et jetés dans la rivière. On a fait quatre-vingts prisonniers.

Des camps de réserve se forment à Meaux, à Soissons, à Châlons, à Troyes et à Arcis-sur-Aube.

Cent escadrons de cavalerie de réserve se réunissent à Meaux et à Melun, sous le commandement des généraux de division Bordesoult et Pajol.

Les gardes nationales de la Normandie, du Poitou et de la Bretagne, sont en marche pour renforcer les camps de Meaux, de Soissons et de Troyes.

Un parc de six cents pièces de canon, commandé par le général de division Ruty, est réuni à Châlons.

Le moment est venu où de tous les points de ce vaste empire, les Français qui veulent délivrer promptement le territoire de la patrie, et conserver l'honneur national que nous tenons de nos pères, doivent prendre les armes et marcher vers les camps, rendez-vous des braves et des vrais Français.

L'ennemi annonce qu'il envahit la France avec deux cent mille hommes. Il en a vingt mille dans le Brabant; cinquante mille à l'armée dite de Silésie, devant Mayence, Sarlouis, Luxembourg, Thionville et Metz, et cent mille à l'armée du prince de Schwarzenberg, qui est à Bourg, devant Besançon, devant Huningue, devant Schelestadt, devant Béfort et du côté de Langres.

ARMÉE D'ITALIE.

Le 12, le Vice-Roi avait son quartier-général à Vérone. Il était en communication avec Venise, qui a une nombreuse garnison. Palma-Nova et Osopo sont approvisionnées pour dix mois. Mantoue et Legnago le sont également. L'armée du Vice-Roi est de soixante mille hommes présents sous les armes, les garnisons non comprises.

L'armée de réserve d'Alexandrie est de vingt-quatre mille hommes. Cette place est complètement armée et approvisionnée, ainsi que la citadelle de Turin.

Les armées d'Italie vont se mettre en mouvement.

La conscription de 1815 se lève en Piémont pour renforcer l'armée de réserve d'Alexandrie. Les habitants des départements au-delà des Alpes montrent le meilleur esprit.

FRONTIÈRES D'ESPAGNE.

Lord Wellington annonçait partout vouloir forcer les passages de la Nive et de l'Adour, cerner la place de Bayonne, et marcher sur Bordeaux; il a échoué entièrement dans son projet: les combats qui ont eu lieu depuis le 9 jusqu'au 13 décembre ont été à son désavantage; il a eu plus de quinze mille hommes hors de combat, notre perte n'a pas été du quart. La consternation est dans l'armée anglaise. Lord Wellington borne ses prétentions et fait travailler à retrancher toutes les parties de sa ligne.

Le 20 décembre, une garnison nombreuse occupait Bayonne; trois divisions de l'armée, sous les ordres du général Reille, occupaient les camps retranchés, et terminaient les travaux; le général Clausel se portait rapidement, avec trois autres divisions, sur la rive gauche de la Bidousse par Peyrhorade; un corps nombreux couvrait les rives de l'Adour et de la Bidousse. Le duc de Dalmatie porta son quartier-général à Peyrhorade, pour être plus à portée de diriger des mouvements sur le flanc droit de l'ennemi.

Pendant les derniers jours de décembre, la position des Anglais devint de plus en plus critique: le manque de vivres se faisait sentir; ses convois, battus par la tempête, venaient échouer sur la côte des Landes; nos détachements recueillaient des car-

gaisons de bœufs, de salaisons, d'habillements; on fit même à Bayonne des distributions de foin comprimé et envoyé d'Angleterre dans des caisses.

La position qu'avait prise le général Clausel inquiétait lord Wellington; il craignait pour la sûreté de ses postes de Saint-Jean-de-Luz, son quartier-général. Il fit attaquer Saint-Jean-Pied-de-Port; mais il fut repoussé. Le général Harispe avait pris le commandement de notre extrême gauche, organisé la levée des Basques, et chaque jour il dispersait les fourrageurs ennemis.

Le 1er janvier, un détachement anglais se présenta avec du canon sur la rive gauche de l'Adour, devant l'île de Broc; il fut de suite repoussé et contraint d'abandonner le rivage avec perte.

Le duc de Dalmatie, assuré de la bonne défense de Bayonne et de l'Adour, fit placer le général Clausel derrière la Joyeuse. Le 3 janvier, on chassa de la Bastide de Clarence un régiment anglais. Le général Pâris se porta en face de Bouloc, où l'ennemi avait un fort détachement. Les journées des 4 et 5 janvier se passèrent assez tranquillement en manœuvres; notre cavalerie légère, pleine d'ardeur, fit quelques prisonniers et inquiéta beaucoup l'ennemi. Lord Wellington était accouru de Saint-Jean-de-Luz; il ne laissait devant Bayonne et l'Adour que quelques détachements; sa ligne se forma sur Hasparens.

Le 6, il déploya vingt mille hommes; et à trois heures après midi il fit attaquer un bataillon de la sixième division, placé en avant de la Bastide de Clarence comme avant-poste. Ce bataillon se reploya avec ordre; les deux armées restèrent en présence jusqu'à dix heures du matin du 7; la bataille paraissait imminente; mais l'armée anglaise se mit en retraite sur différentes directions, et disparut entièrement: Wellington venait de s'apercevoir que la partie de l'armée française restée dans les retranchements de Bayonne débouchait sur ses derrières, et allait lui couper toute retraite sur Saint-Jean-de-Luz.

Bayonne est maintenant un des plus formidables boulevarts de l'empire.

La mésintelligence entre les troupes espagnoles et anglaises paraît augmenter chaque jour.

Du 24 janvier.

S. M. l'Empereur et Roi, devant partir incessamment pour se mettre à la tête de ses armées, a conféré, pour le temps de son absence, la régence à S. M. l'Impératrice-Reine, par lettres-patentes datées d'hier 23.

Le même jour, S. M. l'Impératrice-Reine a prêté serment comme régente, entre les mains de l'Empereur, et dans un conseil composé des princes français, des grands dignitaires, des ministres du cabinet et des ministres d'État.

Du 25 janvier.

Ce matin, à sept heures, S. M. l'Empereur et Roi est parti pour se mettre à la tête de ses armées.

Extrait du Moniteur du 29 janvier 1814.

Saint-Dizier, 28 janvier 1814.

L'ennemi était ici depuis deux jours, y commettant les plus affreuses vexations: il ne respectait ni l'âge, ni le sexe; les femmes et les vieillards étaient en butte à ses violences et à ses outrages. La femme du sieur Canard, riche fermier, âgée de cinquante ans, est morte des mauvais traitements qu'elle a éprouvés; son mari, plus que septuagénaire, est à la mort. Il serait trop douloureux de rapporter ici la liste des autres victimes. L'arrivée des troupes françaises entrées hier dans notre ville a mis un terme à nos malheurs. L'ennemi ayant voulu opposer quelque résistance, a été bientôt mis en déroute avec une perte considérable. L'entrée de S. M. l'Empereur a donné lieu aux scènes les plus touchantes. Toute la population se pressait autour de lui; tous les maux paraissaient oubliés. Il nous rendait la sécurité pour tout ce que nous avons de plus cher. Un vieux colonel, M. Bouland, âgé de soixante-dix ans, s'est jeté à ses pieds, qu'il baignait de larmes de joie. Il exprimait tout à la fois la douleur qu'un brave soldat avait ressentie en voyant les ennemis souiller le sol natal, et le bonheur de les voir fuir devant les aigles impériales.

Nous apprenons que le même enthousiasme qui a éclaté ici s'est manifesté à Bar, à l'arrivée de nos troupes. L'ennemi avait déjà pris la fuite.

Après la prise de Saint-Dizier, l'Empereur s'est porté sur les derrières de l'ennemi à Brienne, l'a battu le 29, et s'est emparé de la ville et du château après une affaire d'arrière-garde assez vive.

Extrait du Moniteur du jeudi 3 février 1814.

Brienne, le 31 janvier 1814.

Ce n'est pas seulement une arrière-garde, c'est l'armée du général Blücher, forte de quarante mille hommes, qui était ici lorsqu'elle a été attaquée le 29 par notre armée. Le combat a été très vif. L'ennemi a laissé la grande avenue qui mène au château ; les rues, les places et les vergers encombrés de ses morts. Sa perte est au moins de quatre mille hommes, non compris beaucoup de prisonniers.

Le général Blücher ne savait pas que l'Empereur était à l'armée.

M. de Hardenberg, neveu du chancelier de Prusse, et commandant du quartier-général, a été pris au bas de la montée du château. Le général Blücher descendait alors du château, à pied, avec son état-major. Il a été lui-même au moment d'être fait prisonnier.

L'ennemi, pour embarrasser la poursuite des Français, a mis le feu aux maisons de la grande rue, qui étaient les plus belles de la ville. Il y a bien peu de nos citoyens qui n'aient éprouvé des violences personnelles pendant le court séjour de l'ennemi, et il n'en est aucun qui n'ait été dépouillé de tout ce qu'il possédait.

Notre armée a poursuivi l'ennemi jusqu'à trois lieues de Bar-sur-Aube. Elle est belle, nombreuse et pleine d'ardeur. On est occupé à rétablir les différens ponts sur l'Aube.

Extrait du Moniteur du dimanche 6 *février* 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées au 3 février 1814 :

L'Empereur est entré à Vitry le 26 janvier.

Le général Blücher, avec l'armée de Silésie, avait passé la Marne et marchait sur Troyes. Le 27, l'ennemi entra à Brienne, et continua sa marche; mais il dut perdre du temps pour rétablir le pont de Lesmont sur l'Aube.

Le 27, L'Empereur fit attaquer Saint-Dizier. Le duc de Bellune se présenta devant cette ville; le général Duhesme culbuta l'arrière-garde ennemie qui y était encore, et fit quelques centaines de prisonniers. A huit heures du matin, l'Empereur arriva à Saint-Dizier ; il est difficile de se peindre l'ivresse et la joie des habitants dans ce moment. Les vexations de toutes espèces que commettent les ennemis et surtout les Cosaques, sont au-dessus de tout ce que l'on peut dire.

Le 28, l'Empereur se porta sur Montierender.

Le 29, à huit heures du matin, le général Grouchy, qui commande la cavalerie, fit prévenir que le général Milhaud, avec le cinquième corps de cavalerie, était en présence, entre Maizières et Brienne, de l'armée ennemie commandée par le général Blücher, et qu'on évaluait à quarante mille Russes et Prussiens les troupes commandées par le général Sacken.

A quatre heures, la petite ville de Brienne fut attaquée. Le général Lefèvre-Desnouettes, commandant une division de cavalerie de la garde, et les généraux Grouchy et Milhaud, exécutèrent plusieurs belles charges, sur la droite de la route, et s'emparèrent de la hauteur de Perthe.

Le prince de la Moskowa se mit à la tête de six bataillons en colonne serrée, et se porta sur la ville par le chemin de Maizières. Le général Château, chef d'état-major du duc de Bellune, à la tête de deux bataillons, tourna par la droite, et s'introduisit dans le château de Brienne par le parc.

Dans ce moment, l'Empereur dirigea une colonne sur la route de Bar-sur-Aube, qui paraissait être la retraite de l'ennemi ; l'attaque fut vive et la résistance opiniâtre. L'ennemi ne s'attendait pas a une attaque aussi brusque, et n avait eu que le temps de faire revenir ses parcs du pont de Lesmont, où il comptait passer l'Aube pour marcher en avant. Cette contre-marche l'avait fort encombré.

La nuit ne mit pas fin au combat. La division Decouz, de la jeune garde, et une brigade de la division Meusnier furent engagées. La grande quantité de forces de l'ennemi et la belle situation de Brienne lui donnaient bien des avantages; mais la prise du château, qu'il avait négligé de garder en force, les lui fit perdre.

Vers les huit heures, voyant qu'il ne pouvait plus se maintenir, il mit le feu à la ville, et l'incendie se propagea avec rapidité, toutes les maisons étant de bois.

Profitant de cet événement, il chercha à reprendre le château, que le brave chef de bataillon Henders, du 56e régiment, défendit avec intrépidité. Il joncha de morts toutes les approches du château et spécialement les escaliers du côté du parc. Ce dernier échec décida la retraite de l'ennemi, que favorisait l'incendie de la ville.

Le 30, à onze heures du matin, le général Grouchy et le duc de Bellune le poursuivirent jusqu'au-delà du village de la Rothière, où ils prirent position.

La journée du 31 fut employée par nous à réparer le pont de Lesmont-sur-Aube, l'Empereur voulant se porter sur Troyes pour opérer sur les colonnes qui se diri-

geaient, par Bar-sur-Aube et par la route d'Auxerre, sur Sens.

Le pont de Lesmont ne put être rétabli que le 1er février au matin. On fit filer sur-le-champ une partie des troupes.

A trois heures après midi, l'ennemi ayant été renforcé de toute son armée, déboucha sur la Rhotièro et Dienville, que nous occupions encore. Notre arrière-garde fit bonne contenance. Le général Duhesme s'est fait remarquer en conservant la Rothière, et le général Gérard en conservant Dienville. Le corps autrichien du général Giulay, qui voulait passer de la rive gauche sur la droite et forcer le pont, a eu plusieurs de ses bataillons détruits. Le duc de Bellune tint toute la journée au hameau de la Gibérie, malgré l'énorme disproportion de son corps avec les forces qui l'attaquaient.

Cette journée, où notre arrière-garde tint, dans une vaste plaine, contre toute l'armée ennemie et des forces quintuples, est un des beaux faits d'armes de l'armée française.

Au milieu de l'obscurité de la nuit, une batterie d'artillerie de la garde, suivant le mouvement d'une colonne de cavalerie qui se portait en avant pour repousser une charge de l'ennemi, s'égara et fut prise. Lorsque les canonniers s'aperçurent de l'embuscade dans laquelle ils étaient tombés, et virent qu'ils n'avaient pas le temps de se mettre en batterie, ils se formèrent aussitôt en escadron, attaquèrent l'ennemi et sauvèrent leurs chevaux et leurs attelages. Ils ont perdu quinze hommes tués ou faits prisonniers.

A dix heures du soir, le prince de Neuchâtel, visitant les postes, trouva les deux armées si près l'une de l'autre, qu'il prit plusieurs fois les postes de l'ennemi pour les nôtres. Un de ses aides-de-camp, se trouvant à dix pas d'une vedette, fut fait prisonnier. Le même accident est arrivé à plusieurs officiers russes qui portaient le mot d'ordre et qui se jetèrent dans nos postes croyant arriver sur les leurs.

Il y a eu peu de prisonniers de part et d'autre. Nous en avons fait deux cent cinquante.

Le 2 février, à la pointe du jour, toute l'arrière-garde de l'armée était en bataille devant Brienne. Elle prit successivement des positions pour achever de passer le pont de Lesmont et de rejoindre le reste de l'armée.

Le duc de Raguse, qui était en position sur le pont de Rosnay, fut attaqué par un corps autrichien qui avait passé derrière les bois. Il le repoussa, fit trois cents prisonniers et chassa l'ennemi au-delà de la petite rivière de Voire.

Le 3 février, à midi, l'Empereur est entré dans Troyes.

Nous avons perdu au combat de Brienne le brave général Baste. Le général Lefèvre-Desnouettes a été blessé d'un coup de baïonnette. Le général Forestier a été grièvement blessé. Notre perte, dans ces deux journées, peut s'élever de deux à trois mille hommes tués ou blessés. Celle de l'ennemi est au moins du double.

Une division tirée du corps d'armée ennemie qui observe Metz, Thionville et Luxembourg, et forte de douze bataillons, s'est portée sur Vitry. L'ennemi a voulu entrer dans cette ville que le général Montmarie et les habitants ont défendue. Il a jeté en vain des obus pour intimider les habitants; il a été reçu à coups de canon et repoussé à une lieue et demie. Le duc de Tarente arrivait à Châlons et marchait sur cette division.

Extrait du Moniteur du samedi 12 février 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu aujourd'hui les nouvelles suivantes de la situation de l'armée :

L'Empereur a attaqué, hier, à Champ-Aubert, l'ennemi, fort de douze régiments et ayant quarante pièces de canon.

Le général en chef Ousouwieff a été pris avec tous ses généraux, tous ses colonels, officiers, canons, caissons et bagages.

On avait fait six mille prisonniers; le reste avait été jeté dans un étang, ou tué sur le champ de bataille.

L'Empereur suit vivement le général Sacken, qui se trouve séparé d'avec le général Blücher.

Notre perte a été extrêmement légère; nous n'avons pas deux cents hommes à regretter.

Extrait du Moniteur du dimanche 13 février 1814.

M. Alfred de Montesquiou, aide-de-camp du prince de Neuchâtel, expédié par S. M. l'Empereur, a apporté à S. M. l'Impératrice-Reine et Régente les nouvelles suivantes :

Le 11 février, au point du jour, l'Empereur, parti de Champ-Aubert après la journée du 10, a poussé un corps sur Châlons, pour contenir les colonnes ennemies qui s'étaient rejetées de ce côté.

Avec le reste de son armée, il a pris la route de Montmirail.

A une lieue au-delà, il a rencontré le corps du général Blücher, et, après deux heures de combat, toute l'armée ennemie a été culbutée.

Jamais nos troupes n'ont montré plus d'ardeur.

L'ennemi, enfoncé de toutes parts, est dans une déroute complète : infanterie, artillerie, munitions, tout est en notre pouvoir ou culbuté.

Les résultats sont immenses ; l'armée russe est détruite.

L'Empereur se porte à merveille, et nous n'avons perdu personne de marque.

Extrait du Moniteur du lundi 14 *février* 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu aujourd'hui les nouvelles suivantes de la situation des armées :

Le 12 février, l'Empereur a poursuivi ses succès. Blücher cherchait à gagner Château-Thierry. Ses troupes ont été culbutées de position en position.

Un corps entier qui était resté réuni, et qui protégeait sa retraite, a été enlevé.

Cette arrière-garde était composée de quatre bataillons russes, trois bataillons prussiens et de trois pièces de canon. Le général qui la commandait a aussi été pris.

Nos troupes sont entrées pêle-mêle avec l'ennemi dans Château-Thierry, et suivent, sur la route de Soissons, les débris de cette armée, qui est dans une horrible confusion.

Les résultats de la journée d'aujourd'hui 12, sont trente pièces de canon, quantité innombrable de voitures de bagages.

On comptait déjà trois mille prisonniers : il en arrive à chaque instant. Nous avons encore deux heures de jour.

On compte parmi les prisonniers cinq à six généraux, qui sont dirigés sur Paris.

On croit le général en chef Sacken tué.

Extrait du Moniteur du mercredi 16 *février* 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées, au 7 février :

Le 3 février, deux heures après son entrée à Troyes, Sa Majesté a fait partir le duc de Trévise pour les Maisons-Blanches. Une division autrichienne commandée par le prince Maurice Lichtenstein, s'était portée sur ce point, qui est à deux lieues de la ville ; elle a été vivement repoussée et rejetée à deux lieues plus loin.

Le 4 au soir, le quartier-général de l'empereur de Russie était à Lusigny près Vandœuvre, à deux lieues de Troyes, où se trouvaient la garde russe et l'armée ennemie. L'ennemi voulait entrer le soir dans Troyes. Il marcha sur le pont de la Guillotière ; il y éprouva une vive résistance. Sa première attaque fut repoussée. Des cavaliers prisonniers lui apprirent que l'Empereur était à Troyes. Il jugea alors devoir faire d'autres dispositions. Au même moment, le duc de Trévise faisait attaquer le pont de Clerey, qu'occupait la division du général Bianchi. L'ennemi fut chassé. Le général de division Briche, avec ses dragons, fit une charge dans laquelle il prit cent soixante hommes, et en tua une centaine à l'ennemi.

Le lendemain 5, l'Empereur se disposait à passer le pont de la Guillotière, et à attaquer l'ennemi, lorsque Sa Majesté apprit qu'il avait battu en retraite et rétrogradé d'une marche sur Vandœuvre.

Le 6, les dispositions furent faites pour menacer Bar-sur-Seine. Quelques attaques eurent lieu sur cette route. On prit à l'ennemi une trentaine d'hommes, une pièce de canon et un caisson.

Pendant ce temps, l'armée se mettait en marche pour Nogent, afin de tomber sur les colonnes ennemies qui ont occupé Châlons et Vitry, et qui menaçaient Paris par la Ferté-sous-Jouarre et Meaux.

Le 7 au matin, le duc de Tarente avait son quartier-général près de Chaville, entre Epernay et Châlons.

Les divisions de gardes nationales d'élite venues à Montereau de Normandie et de Bretagne, se sont mises en mouvement, sous le commandement du général Pajol.

La division de l'armée d'Espagne, commandée par le général Leval, est arrivée à Provins ; les autres suivent. Ces troupes sont composées des soldats qui ont fait les campagnes d'Autriche et de Pologne. Elles sont remplacées à l'armée d'Espagne par les cinq divisions de réserve.

Aujourd'hui 7, à midi, l'Empereur est arrivé à Nogent.

Tout est en mouvement pour manœuvrer.

L'exaspération des habitants est à son comble. L'ennemi commet partout les plus horribles vexations.

Toutes les mesures sont prises pour qu'au premier mouvement rétrograde il soit enveloppé de tous côtés.

Des millions de bras n'attendent que ce moment pour se lever. La terre sacrée que l'ennemi a violée, sera pour lui une terre de feu qui le dévorera.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées, au 12 février :

Le 10, l'Empereur avait son quartier-général à Sézanne.

Le duc de Tarente était à Meaux, ayant fait couper les ponts de la Ferté et de Tréport.

Le général Sacken et le général Yorck étaient à La Ferté; le général Blücher à Vertus, et le général Alsuffiew à Champ-Aubert. L'armée de Silésie ne se trouvait plus qu'à trois marches de Paris. Cette armée, sous le commandement en chef du général Blücher, se composait des corps de Sacken et de Langeron, formant soixante régiments d'infanterie russe et de l'élite de l'armée prussienne.

Le 10, à la pointe du jour, l'Empereur se porta sur les hauteurs de Saint-Prix, pour couper en deux l'armée du général Blücher. A dix heures, le duc de Raguse passa les étangs de Saint-Gond, et attaqua le village de Baye. Le neuvième corps russe, sous le commandement du général Alsuffiew, et fort de douze régiments, se déploya et présenta une batterie de vingt-quatre pièces de canon. Les divisions Lagrange et Ricart, avec la cavalerie du premier corps, tournèrent les positions de l'ennemi par sa droite. A une heure après midi, nous fûmes maîtres du village de Baye.

A deux heures, la garde impériale se déploya dans les belles plaines qui sont entre Baye et Champ-Aubert. L'ennemi se reployait et exécutait sa retraite. L'Empereur ordonna au général Girardin de prendre, avec deux escadrons de la garde de service, la tête du premier corps de cavalerie et de tourner l'ennemi, afin de lui couper le chemin de Châlons. L'ennemi qui s'aperçut de ce mouvement, se mit en désordre. Le duc de Raguse fit enlever le village de Champ-Aubert. Au même instant, les cuirassiers chargèrent à la droite, et acculèrent les Russes à un bois et à un lac entre la route d'Epernay et celle de Châlons. L'ennemi avait peu de cavalerie; se voyant sans retraite, ses masses se mêlèrent. Artillerie, infanterie, cavalerie, tout s'enfuit pêle-mêle dans les bois; deux mille hommes se noyèrent dans le lac. Trente pièces de canon et deux cents voitures furent prises. Le général en chef, les généraux, les colonels, plus de cent officiers et quatre cents hommes furent faits prisonniers.

Ce corps de deux divisions et douze régiments, devait présenter une force de dix-huit mille hommes : mais les maladies, les longues marches, les combats, l'avaient réduit à huit mille hommes : quinze cents à peine sont parvenus à s'échapper à la faveur des bois et de l'obscurité. Le général Blücher était resté à son quartier-général des Vertus, où il a été témoin des désastres de cette partie de son armée, sans pouvoir y porter remède.

Aucun homme de la garde n'a été engagé, à l'exception de deux des quatre escadrons de service, qui se sont vaillamment comportés. Les cuirassiers du premier corps de cavalerie ont montré la plus rare intrépidité.

A huit heures du soir, le général Nansouty, ayant débouché sur la chaussée, se porta sur Montmirail avec les divisions de cavalerie de la garde des généraux Colbert et Laferrière, s'empara de la ville et de six cents Cosaques qui l'occupaient.

Le 11, à cinq heures du matin, la division de cavalerie du général Guyot se porta également sur Montmirail. Différentes divisions d'infanterie furent retardées dans leur mouvement par la nécessité d'attendre leur artillerie. Les chemins de Sézanne à Champ-Aubert sont affreux. Notre artillerie n'a pu s'en tirer que par la constance des canonniers et qu'au moyen des secours fournis avec empressement par les habitants, qui ont amené leurs chevaux.

Le combat de Champ-Aubert, où une partie de l'armée russe a été détruite, ne nous a pas coûté plus de deux cents hommes tués ou blessés.

Le général de division comte Lagrange est du nombre de ces derniers; il a été légèrement blessé à la tête.

L'Empereur arriva le 11, à dix heures du matin, à une demi-lieue en avant de Montmirail. Le général Nansouty était en position avec la cavalerie de la garde, et contenait l'armée de Sacken, qui commençait à se présenter. Instruit du désastre d'une partie de l'armée russe, ce général avait quitté La Ferté-sous-Jouarre, le 10, à neuf heures du soir, et marché toute la nuit. Le général Yorck avait également quitté Château-Thierry. A onze heures du matin, le 11, il commençait à se former, et tout présageait la bataille de Montmirail, dont l'issue était d'une si haute importance. Le duc de Raguse, avec son corps et le premier corps de cavalerie, avait porté son quartier-général à Etoges, sur la route de Châlons.

La division Ricart et la vieille garde arrivèrent sur les dix heures du matin. L'Empereur ordonna au prince de la Moskowa de dégarnir le village de Marchais, par où l'ennemi paraissait vouloir déboucher. Ce village fut défendu par la brave division du général Ricart avec une rare constance; il fut pris et repris plusieurs fois dans la journée.

A midi, l'Empereur ordonna au général Nansouty de se porter sur la droite, coupant la route de Château-Thierry, et forma les seize bataillons de la première division de la vieille garde sous le commandement du général Friant, en une seule colonne le long de la route, chaque colonne de bataillon étant éloignée de cent pas.

Pendant ce temps, nos batteries d'artillerie arrivaient successivement. A trois heures, le duc de Trévise avec les seize bataillons de la deuxième division de la vieille garde, qui étaient partis le matin de Sézanne, déboucha sur Montmirail.

L'Empereur aurait voulu attendre l'arrivée des autres divisions; mais la nuit approchait. Il ordonna au général Friant de marcher avec quatre bataillons de la vieille garde, dont deux du 2ᵉ régiment de gendarmerie et deux du 2ᵉ régiment de chasseurs, sur la ferme de l'Épine-aux-Bois, qui était la clé de la position, et de l'enlever. Le duc de Trévise se porta avec six bataillons de la deuxième division de la vieille garde sur la droite de l'attaque du général Friant.

De la position de la forme de l'Épine-aux-Bois dépendait le succès de la journée. L'ennemi le sentait. Il y avait placé quarante pièces de canon; il avait garni les haies d'un triple rang de tirailleurs, et formé en arrière des masses d'infanterie.

Cependant pour rendre cette attaque plus facile, l'Empereur ordonna au général Nansouty de s'étendre sur la droite, ce qui donna à l'ennemi l'inquiétude d'être coupé et le força de dégarnir une partie de son centre pour soutenir sa droite. Au même moment, il ordonna au général Ricart de céder une partie du village de Marchais, ce qui porta aussi l'ennemi à dégarnir son centre pour renforcer cette attaque, dans la réussite de laquelle il supposait qu'était le gain de la bataille.

Aussitôt que le général Friant eut commencé son mouvement, et que l'ennemi eut dégarni son centre pour profiter de l'apparence d'un succès qu'il croyait réel, le général Friant s'élança sur la ferme de la Haute-Épine avec les quatre bataillons de la vieille garde. Ils abordèrent l'ennemi au pas de course, et firent sur lui l'effet de la tête de la Méduse. Le prince de la Moskowa marchait le premier, et leur montrait le chemin de l'honneur. Les tirailleurs se retirèrent épouvantés sur les masses qui furent attaquées. L'artillerie ne put plus jouer, la fusillade devint alors effroyable, et le succès était balancé; mais au même moment, le général Guyot, à la tête du 1ᵉʳ de lanciers, des vieux dragons et des vieux grenadiers de la garde impériale, qui défilaient sur la grande route au grand trot et aux cris de *vive l'Empereur*, passa à la droite de la Haute-Épine; ils se jetèrent sur les derrières des masses d'infanterie, les rompirent, les mirent en désordre, et tuèrent tout ce qui ne fut pas fait prisonnier. Le duc de Trévise, avec six bataillons de la division du général Michel, secondait alors l'attaque de la vieille garde, arrivait au bois, enlevait le village de Fontenelle, et prenait tout un parc ennemi.

La division des gardes-d'honneur défila après la vieille garde sur la grande route, et arrivée à la hauteur de l'Épine-aux-Bois, fit un à gauche pour enlever ce qui s'était avancé sur le village de Marchais. Le général Bertrand, grand-maréchal du palais, et le maréchal duc de Dantzig, à la tête de deux bataillons de la vieille garde, marchèrent en avant sur le village et le mirent entre deux feux. Tout ce qui s'y trouvait fut pris ou tué.

En moins d'un quart-d'heure, un profond silence succéda au bruit du canon et d'une épouvantable fusillade. L'ennemi ne chercha plus son salut que dans la fuite : généraux, officiers, soldats, infanterie, cavalerie, artillerie, tout s'enfuit pêle-mêle.

A huit heures du soir, la nuit étant obscure, il fallut prendre position. L'Empereur prit son quartier-général à la ferme de l'Epine-aux-Bois.

Le général Michel, de la garde, a été blessé d'une balle au bras. Notre perte s'élève au plus à mille tués ou blessés. Celle de l'ennemi est au moins de huit mille tués ou prisonniers; on lui a pris beaucoup de canons et six drapeaux. Cette mémorable journée, qui confond l'orgueil et la jactance de l'ennemi, a anéanti l'élite de l'armée russe. Le quart de notre armée n'a pas été engagé.

Le lendemain 12, à neuf heures du matin, le duc de Trévise suivit l'ennemi sur la route de Château-Thierry. L'Empereur, avec deux divisions de cavalerie de la garde et quelques bataillons, se rendit à Vieux-Maisons, et de là prit la route qui va droit à Château-Thierry. L'ennemi soutenait sa retraite avec huit bataillons, qui étaient arrivés tard la veille et qui n'avaient pas donné. Il les appuyait de quelques escadrons et de trois pièces de canon. Arrivé au petit village des Carquerets, il parut vouloir défendre la position qui est derrière le ruisseau et couvrir le chemin de Château-Thierry.

Une compagnie de la vieille garde se porta sur la Petite-Nue, culbuta les tirailleurs de l'ennemi, qui fut poursuivi jusqu'à sa dernière position. Six bataillons de la vieille garde à toute distance de déploiement occupaient la plaine, à cheval sur la grande route.

Le général Nansouty, avec les divisions de cavalerie des généraux Laferrière et Defrance, eut ordre de faire un mouvement à droite et de se porter entre Château-Thierry et l'arrière-garde ennemie. Ce mouvement fut exécuté avec autant d'habileté que d'intrépidité.

La cavalerie ennemie se porta de tous les points sur sa gauche pour s'opposer à

la cavalerie française; elle fut culbutée et forcée de disparaître du champ de bataille.

Le bravo général Lefort, avec les dragons de la seconde division de la garde, après avoir repoussé la cavalerie de l'ennemi, s'élança sur les flancs et les derrières de huit masses d'infanterie qui formaient l'arrière-garde ennemie. Cette division brûlait d'égaler ce que les chevau-légers, les dragons et les grenadiers à cheval du général Guyot avaient fait la veille. Elle enveloppa de tous côtés ces masses, et en fit un horrible carnage. Les trois pièces de canon, le général russe Freudenreich, qui commandait cette arrière-garde, ont été pris. Tout ce qui composait ses bataillons a été tué ou fait prisonnier. Le nombre de prisonniers faits dans cette brillante affaire s'élève à plus de deux mille. Le colonel Curely, du 10e de hussards, s'est fait remarquer. Nous arrivâmes alors sur les hauteurs de Château-Thierry, d'où nous vîmes les restes de cette armée fuyant dans le plus grand désordre, et gagnant en toute hâte ses ponts. Les grandes routes leur étaient coupées, ils cherchèrent leur salut sur la rive droite de la Marne. Le prince Guillaume de Prusse, qui était resté à Château-Thierry avec une réserve de deux mille hommes, s'avança à la tête des faubourgs pour protéger la fuite de cette masse désorganisée. Deux bataillons de la garde arrivèrent alors au pas de course. A leur aspect, le faubourg et la rive gauche furent nettoyés; l'ennemi brûla ses ponts, et démasqua sur la rive droite une batterie de douze pièces de canon: cinq cents hommes de la réserve du prince Guillaume ont été pris.

Le 12 au soir, l'Empereur a pris son quartier-général au petit château de Nesle.

Le 13, dès la pointe du jour, on s'est occupé à réparer les ponts de Château-Thierry.

L'ennemi ne pouvant se retirer ni sur la route d'Épernay, qui lui était coupée, ni sur celle qui passe par la ville de Soissons, que nous occupons, a pris la traverse dans la direction de Reims. Les habitants assurent que de toute cette armée il n'est pas passé à Château-Thierry dix mille hommes, dans le plus grand désordre. Peu de jours auparavant, ils l'avaient vue florissante et pleine de jactance. Le général d'Yorck disait que dix obusiers suffiraient pour se rendre maître de Paris. En allant, ces troupes ne parlaient que de Paris; en revenant, c'est la paix qu'elles invoquaient.

On ne peut se faire une idée des excès auxquels se livrent les Cosaques; il n'est point de vexations, de cruautés, de crimes, que ces hordes de barbares n'aient commis. Les paysans les poursuivent, les attaquent dans les bois comme des bêtes féroces, s'en saisissent et les mènent partout où il y a des troupes françaises. Hier, ils en ont conduit plus de trois cents à Vieux-Maisons. Tous ceux qui se sont cachés dans les bois pour échapper aux vainqueurs tombent dans leurs mains, et augmentent à chaque instant le nombre des prisonniers.

S. M l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée, au 15 février au matin:

Le 13, à trois heures après midi, le pont de Château-Thierry fut raccommodé. Le duc de Trévise passa la Marne, et se mit à la suite de l'ennemi qui, dans un épouvantable désordre, paraît s'être retiré sur Soissons et sur Reims, par la route de traverse de La Fère en Tardenois.

Le général Blücher, commandant en chef toute l'armée de Silésie, était constamment resté à Vertus pendant les trois jours qui ont anéanti son armée. Il recueillit douze cents hommes des débris du corps du général Alsuffiew battu à Champ-Aubert, qu'il réunit à une division russe du corps de Langeron, arrivée de Mayence et commandée par le lieutenant-général Ouroussoff. Il était trop faible pour entreprendre quelque chose; mais, le 13, il fut joint par un corps prussien du général Kleist, composé de quatre brigades. Il se mit alors à la tête de ces vingt mille hommes et marcha contre le duc de Raguse, qui occupait toujours Étoges. Dans la nuit du 13 au 14, ne jugeant pas ses forces suffisantes pour se mesurer contre l'ennemi, le duc de Raguse se mit en retraite et s'appuya sur Montmirail, où il était de sa personne le 14, à sept heures du matin.

L'Empereur partit le même jour de Château-Thierry à quatre heures du matin, et arriva à huit heures à Montmirail. Il fit sur-le-champ attaquer l'ennemi, qui venait de prendre position avec le corps de ses troupes au village de Vauchamp. Le duc de Raguse attaqua ce village. Le général Grouchy, à la tête de sa cavalerie, tourna la droite de l'ennemi par les villages et par les bois, et se porta à une lieue au-delà de la position de l'ennemi. Pendant que le village de Vauchamp était attaqué vigoureusement, défendu de même, pris et repris plusieurs fois, le général Grouchy arriva sur les derrières de l'ennemi, entonra et sabra trois carrés et accula le reste dans les bois. Au même instant, l'Empereur fit charger par notre droite ses quatre escadrons de service, commandés par le chef d'escadron de la garde La Biffe. Cette charge fut aussi brillante qu'heureuse. Un

carré de deux mille hommes fut enfoncé et pris. Toute la cavalerie de la garde arriva alors au grand trot, et l'ennemi fut poussé l'épée dans les reins. A deux heures, nous étions au village de Fromentières; l'ennemi avait perdu six mille hommes faits prisonniers, dix drapeaux et trois pièces de canon.

L'Empereur ordonna au général Grouchy de se porter sur Champ-Aubert, à une lieue sur les derrières de l'ennemi. En effet, l'ennemi continuant sa retraite arriva sur ce point à la nuit. Il était entouré de tous côtés, et tout aurait été pris, si le mauvais état des chemins avait permis à douze pièces d'artillerie légère de suivre la cavalerie du général Grouchy. Toutefois et quoique la nuit fut obscure, trois carrés de cette infanterie furent enfoncés, tués ou pris, et les autres poursuivis vivement jusqu'à Étoges; la cavalerie s'empara aussi de trois pièces de canon. L'arrière-garde ennemie était faite par la division russe; elle fut attaquée par le 1er régiment de marine du duc de Raguse, abordée à la baïonnette, rompue, et on lui fit mille prisonniers, avec le lieutenant-général Ouronssoff qui la commandait, et plusieurs colonels.

Les résultats de cette brillante journée sont : dix mille prisonniers, dix pièces de canon, dix drapeaux et un grand nombre d'hommes tués à l'ennemi.

Notre perte n'excède pas trois ou quatre cents hommes tués ou blessés, ce qui est dû à la manière franche dont les troupes ont abordé l'ennemi et à la supériorité de notre cavalerie qui le décida, aussitôt qu'il s'en aperçut, à mettre son artillerie en retraite; de sorte qu'il a marché constamment sous la mitraille de soixante bouches à feu, et que des soixante pièces de canon qu'il avait, il ne nous en a opposé que deux ou trois.

Le prince de Neuchâtel, le grand-maréchal du palais, comte Bertrand, le duc de Dantzig et le prince de la Moskowa ont constamment été à la tête des troupes.

Le général Grouchy fait le plus grand éloge des divisions de cavalerie Saint-Germain et Doumerc. La cavalerie de la garde s'est couverte de gloire; rien n'égale son intrépidité. Le général Lion, de la garde, a été légèrement blessé. Le duc de Raguse fait une mention particulière du 1er régiment de marine; le reste de l'infanterie, soit de la garde, soit de la ligne, n'a pas tiré un coup de fusil.

Ainsi, cette armée de Silésie, composée des corps russes de Sacken et de Langeron, des corps prussiens d'Yorck et de Kleist, et forte de près de quatre-vingt mille hommes, a été, en quatre jours, battue, dispersée, anéantie, sans affaire générale, et sans occasionner aucune perte proportionnée à de si grands résultats.

Extrait du Moniteur du vendredi 18 février 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 17 février au matin :

L'Empereur, en partant de Nogent le 9, pour manœuvrer sur les corps ennemis qui s'avançaient, par la Ferté et Meaux, sur Paris, laissa les corps du duc de Bellune et du général Gérard en avant de Nogent; le septième corps du duc de Reggio, à Provins, chargé de la défense des ponts de Bray et de Montereau, et le général Pajol sur Montereau et Melun.

Le duc de Bellune, ayant eu avis que plusieurs divisions de l'armée autrichienne avait marché de Troyes dans la journée du 10, pour s'avancer sur Nogent, fit repasser la Seine à son corps d'armée, laissant le général Bourmont avec douze cents hommes à Nogent pour la défense de la ville.

L'ennemi se présenta le 11 pour entrer dans Nogent. Il renouvela ses attaques toute la journée, et toujours en vain; il fut vivement repoussé, avec perte de quinze cents hommes tués ou blessés.

Le général Bourmont avait barricadé les rues, crénelé les maisons, et pris toutes ses mesures pour une vigoureuse défense. Ce général, qui est un officier de distinction, fut blessé au genou; le colonel Ravier le remplaça. L'ennemi renouvela l'attaque le 12, mais toujours infructueusement. Nos jeunes troupes se sont couvertes de gloire.

Ces deux journées ont coûté à l'ennemi plus de deux mille hommes.

Le duc de Bellune, ayant appris que l'ennemi avait passé à Bray, jugea convenable de faire couper le pont de Nogent, et se porta sur Nangis. Le duc de Reggio ordonna de faire sauter les ponts de Montereau et de Melun, et se retira sur la rivière d'Yères.

Le 16, l'Empereur est arrivé sur Yères, et a porté son quartier-général à Guignes.

Le soir de la bataille de Vauchamp (le 14), le duc de Raguse fit attaquer l'ennemi à huit heures sur Étoges; il lui a pris neuf pièces de canon, et il a achevé la destruction de la division russe : on a compté sur ce seul point, au champ de bataille, treize cents morts.

Les succès obtenus à la bataille de Vauchamp ont été beaucoup plus considérables qu'on ne l'a annoncé.

De lettres de l'armée, écrites de Nangis, le 17 à midi, annoncent que l'Empereur, qui avait attaqué l'ennemi, avait dans ce moment six mille prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux et un grand nombre

d'officiers, et quatorze pièces de canon. Sa Majesté poursuit ses succès.

Aujourd'hui à midi, six mille prisonniers, faits hier matin au combat de Nangis, entreront à Paris par la barrière de Charenton.

Extrait du Moniteur du dimanche 20 février 1814.

L'Empereur a fait marcher, le 18 au matin, sur les ponts de Bray et de Montereau.

Le duc de Reggio s'est porté sur Provins.

Sa Majesté s'étant informée que le corps du général de Wrede et des Würtembergeois était en position à Montereau, s'y est portée avec les corps du duc de Bellune et du général Gérard, la garde à pied et à cheval.

De son côté, le général Pajol marchait de Melun sur Montereau.

L'ennemi a défendu la position. .

Il a été culbuté et si vivement, que la ville et les ponts sur l'Yonne et la Seine ont été enlevés de vive force; de sorte que ces ponts sont intacts, et nous les passons pour suivre l'ennemi.

Nous avons dans ce moment environ trois mille prisonniers bavarois et würtembergeois, dont un général, et cinq pièces de canon.

Extrait du Moniteur du lundi 21 février 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 19 février :

Le duc de Raguse marchait sur Châlons, lorsqu'il apprit qu'une colonne de la garde impériale russe, composée de deux divisions de grenadiers, se portait sur Montmirail. Il fit volte-face, marcha à l'ennemi, lui prit trois cents hommes, le repoussa sur Sézanne, d'où les mouvements de l'Empereur ont obligé le corps à se porter à marches forcées sur Troyes.

Le comte Grouchy, avec la division d'infanterie du général Leval et trois divisions du deuxième corps de cavalerie, passait à la Ferté-sous-Jouarre.

Les avant-postes du duc de Trévise étaient entrés à Soissons.

Le 17, à la pointe du jour, l'Empereur a marché de Guignes sur Nangis. Le combat de Nangis a été des plus brillants.

Le général en chef russe Wittgenstein était à Nangis avec trois divisions qui formaient son corps d'armée.

Le général Palhen, commandant les troisième et quatorzième divisions russes et beaucoup de cavalerie, était à Mormant.

Le général de division Gérard, officier de la plus haute espérance, déboucha au village de Mormant sur l'ennemi. Un bataillon du 32ᵉ régiment d'infanterie, toujours digne de son ancienne réputation, qui le fit distinguer, il y a vingt ans, par l'Empereur aux batailles de Castiglione, entra dans le village au pas de charge. Le comte de Valmy, à la tête des dragons du général Treilhard venant d'Espagne, et qui arrivaient à l'armée, tourna le village par sa gauche. Le comte Milhaud, avec le cinquième corps de cavalerie, le tourna par sa droite. Le comte Drouot s'avança avec de nombreuses batteries. Dans un instant, tout fut décidé. Les carrés, formés par les divisions russes, furent enfoncés. Tout fut pris, généraux et officiers : six mille prisonniers, dix mille fusils, seize pièces de canon et quarante caissons sont tombés en notre pouvoir. Le général Wittgenstein a manqué d'être pris : il s'est sauvé en toute hâte sur Nogent. Il avait annoncé au sieur Billy, chez lequel il logeait à Provins, qu'il serait le 18 à Paris. En retournant, il ne s'arrêta qu'un quart-d'heure, et eut la franchise de dire à son hôte : « J'ai été » bien battu ; deux de mes divisions ont » été prises ; dans deux heures, vous verrez les Français. »

Le comte de Valmy se porta sur Provins avec le duc de Reggio ; le duc de Tarente sur Donnemario.

Le duc de Bellune marcha sur Villeneuve-le-Comte. Le général de Wrede, avec ses deux divisions bavaroises, y était en position. Le général Gérard les attaqua et les mit en déroute. Les huit ou dix mille hommes, qui composaient le corps bavarois, étaient perdus, si le général Lhéritier, qui commande une division de dragons, avait chargé comme il le devait ; mais ce général, qui s'est distingué dans tant d'occasions, a manqué celle qui s'offrait à lui. L'Empereur lui en a fait témoigner son mécontentement. Il ne l'a pas fait traduire à un conseil d'enquête, certain que, comme à Hoff en Prusse et à Znaïm en Moravie, où il commandait le 10ᵉ régiment de cuirassiers, il méritera des éloges et réparera sa faute.

Sa Majesté a témoigné sa satisfaction au comte de Valmy, au général Treilhard et à sa division, au général Gérard et à son corps d'armée.

L'Empereur a passé la nuit du 17 au 18 au château de Nangis.

Le 18, à la pointe du jour, le général Chateau s'est porté sur Montereau. Le duc de Bellune devait y arriver le 17 au soir.

Il s'est arrêté à Salins : c'est une faute grave. L'occupation des ponts de Montereau aurait fait gagner à l'Empereur un jour, et permis de prendre l'armée autrichienne en flagrant délit.

Le général Chateau arriva devant Montereau à dix heures du matin; mais, dès neuf heures, le général Bianchi, commandant le premier corps autrichien, avait pris position avec deux divisions autrichiennes et la division würtembergeoise, sur les hauteurs en avant de Montereau, couvrant les ponts et la ville. Le général Chateau l'attaqua; n'étant pas soutenu par les autres divisions du corps d'armée, il fut repoussé. Le sieur Lecouteulx, qui avait été envoyé le matin en reconnaissance, ayant eu son cheval tué, a été pris. C'est un intrépide jeune homme.

Le général Gérard soutint le combat pendant toute la matinée. L'Empereur s'y porta au galop. A deux heures après midi, il fit attaquer le plateau. Le général Pajol, qui marchait par la route de Melun, arriva sur ces entrefaites, exécuta une belle charge, culbuta l'ennemi et le jeta dans la Seine et dans l'Yonne. Les braves chasseurs du 7e débouchèrent sur les ponts, que la mitraille de plus de soixante pièces de canon empêcha de faire sauter, et nous obtinmes en même temps le double résultat de pouvoir passer les ponts au pas de charge, de prendre quatre mille hommes, quatre drapeaux, six pièces de canon, et de tuer quatre à cinq mille hommes à l'ennemi.

Les escadrons de service de la garde débouchèrent dans la plaine. Le général Duhesme, officier d'une rare intrépidité et d'une longue expérience, déboucha sur le chemin de Sens; l'ennemi fut poussé dans toutes les directions, et notre armée défila sur les ponts. La vieille garde n'eut qu'à se montrer : l'ardeur des troupes du général Gérard et du général Pajol l'empêcha de participer à l'affaire.

Les habitants de Montereau n'étaient pas restés oisifs. Des coups de fusils tirés des fenêtres augmentèrent les embarras de l'ennemi. Les Autrichiens et les würtembergeois jetèrent leurs armes. Un général würtembergeois a été tué. Un général autrichien a été pris, ainsi que plusieurs colonels, parmi lesquels se trouve le colonel du régiment de Colloredo, pris avec son état-major et son drapeau

Dans la même journée, les généraux Charpentier et Alix débouchèrent de Melun, traversèrent la forêt de Fontainebleau et en chassèrent les Cosaques et une brigade autrichienne. Le général Alix arriva à Moret.

Le duc de Tarente arriva devant Bray.

Le duc de Reggio poursuivit les partis ennemis de Provins sur Nogent.

Le général de brigade Montbrun, qui avait été chargé, avec dix-huit cents hommes, de défendre Moret et la forêt de Fontainebleau, les avait abandonnés et s'était retiré sur Essonne. Cependant la forêt de Fontainebleau pouvait être disputée pied à pied. Le major-général a ordonné la suspension du général Montbrun et l'a envoyé devant un conseil d'enquête.

Une perte qui a sensiblement affecté l'Empereur est celle du général Chateau. Ce jeune officier, qui donnait les plus grandes espérances, a été blessé mortellement sur le pont de Montereau, où il était avec les tirailleurs. S'il meurt, et le rapport des chirurgiens donne peu d'espoir, il mourra du moins accompagné des regrets de toute l'armée, mort digne d'envie et bien préférable à l'existence, pour tout militaire qui ne la conserverait qu'en survivant à sa réputation, et en étouffant les sentiments que doivent lui inspirer dans ces grandes circonstances la défense de la patrie et l'honneur du nom Français.

Le palais de Fontainebleau a été conservé. Le général autrichien Hardeck, qui est entré dans la ville, y avait placé des sentinelles pour le défendre des excès des Cosaques, qui sont cependant parvenus à piller des portiers et à enlever des couvertures dans les écuries. Les habitants ne se plaignent point des Autrichiens, mais de ces Tartares, monstres qui déshonorent le souverain qui les emploie et les armées qui les protègent. Ces brigands sont couverts d'or et de bijoux. On a trouvé jusqu'à huit et dix montres sur ceux que les soldats et les paysans ont tués : ce sont de véritables voleurs de grands chemins.

L'Empereur a rencontré dans sa marche les gardes nationales de Brest et du Poitou. Il les a passées en revue : « Montrez, leur a-t-il dit, de quoi sont capables les hommes de l'Ouest; ils furent de tout temps les fidèles défenseurs de leur pays, et les plus fermes appuis de la monarchie. »

Sa Majesté a passé la nuit du 19 au château de Surville, situé sur les hauteurs de Montereau.

Les habitants se plaignent beaucoup des vexations du prince-royal de Würtemberg.

Ainsi, l'armée de Schwarzenberg se trouve entamée par la défaite de Kleist, ce corps en ayant toujours fait partie; par la défaite de Wittgenstein, par celle du corps bavarois, de la division würtembergeoise, et du corps du général Bianchi.

L'Empereur a accordé aux trois divisions de la vieille garde à cheval cinq cents décorations de la Légion-d'Honneur. Il en a accordé également à la vieille garde à pied. Il en a donné cent à la cavalerie du général Trelhard, et un pa-

reil nombre à celle du général Milhaud.

On a recueilli une grande quantité de décorations de Saint-George, de Saint-Wladimir, de Sainte-Anne, prises sur les hommes qui couvrent les différents champs de bataille.

Notre perte dans les combats de Nangis et de Montereau ne s'élève pas à plus de quatre cents hommes tués ou blessés; ce qui, quoique invraisemblable, est pourtant l'exacte vérité.

La ville d'Epernay ayant eu connaissance des succès de notre armée, a sonné le tocsin, barricadé ses rues, refusé le passage à une colonne de deux mille hommes et fait des prisonniers. Que cet exemple soit imité partout, et il est à présumer que bien peu d'hommes des armées ennemies repasseront le Rhin.

Les villes de Guise et de Saint-Quentin ont aussi fermé leurs portes et déclaré qu'elles ne les ouvriraient que s'il se présentait devant elles des forces suffisantes et de l'infanterie. Elles n'ont pas fait comme Reims, qui a eu la faiblesse d'ouvrir ses portes à cent cinquante Cosaques, et qui, pendant huit jours, les a complimentés et bien traités. Nos annales conserveront le souvenir des populations qui ont manqué à ce qu'elles devaient à elles-mêmes et à l'honneur. Elles exalteront, au contraire, celles qui, comme Lyon, Châlons-sur-Saône, Tournus, Sens, Saint-Jean-de-Losnes, Vitry, Châlons-sur-Marne, ont payé leurs dettes envers la patrie, et se sont souvenues de ce qu'exigeait la gloire du nom Français. La Franche-Comté, les Vosges et l'Alsace ne l'oublieront pas au moment du mouvement rétrograde des alliés. Le duc de Castiglione, qui a réuni à Lyon une armée d'élite, marche pour fermer la retraite aux ennemis.

Extrait du Moniteur du jeudi 24 *février* 1814.

S. M. l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 21 février :

Le baron Marulaz, commandant à Besançon, écrit ce qui suit :

« Le 31 janvier, l'ennemi a fait une attaque du côté de Bréguille, dans la nuit; il a fait jouer sur la ville deux batteries d'obusiers et de canons, et il a tenté une attaque sur le fort de Chandono : il a partout été repoussé, aux cris de *vive l'Empereur!* Il a perdu plus de douze cents hommes. Quelque part que l'ennemi se présente, nous sommes en mesure de le bien recevoir. »

Tous les Cosaques qui s'étaient répandus jusqu'à Orléans, se reploient en toute hâte. Partout les paysans les poursuivent, en prennent et en tuent un grand nombre. A Nogent, ces Tartares, qui n'ont rien d'humain, ont incendié des granges, auxquelles ils mettaient le feu à la main. Les habitants étant sortis pour venir l'éteindre, les Cosaques les ont chargés et ont rallumé le feu. Dans un village de l'Yonne, les Cosaques s'amusant à incendier une belle ferme, le tocsin sonna, et les habitants en jetèrent une trentaine dans les flammes.

L'empereur Alexandre a couché le 17, à Bray; il avait fait marquer son quartier-général pour le jour suivant à Fontainebleau. L'empereur d'Autriche n'a pas quitté Troyes.

L'empereur Napoléon a eu, le 20 au soir, son quartier-général à Nogent.

Toute l'armée ennemie se dirige sur Troyes.

Le général Gérard est arrivé avec son corps et la division de cavalerie du général Roussel à Sens; il a son avant-garde à Villeneuve-l'Archevêque. L'avant-garde du duc de Reggio est à moitié chemin de Nogent à Troyes, à Châtres et à Mesgrigny; celle du duc de Tarente est à Pavillon. Le duc de Raguse est à Sézanne, observant les mouvements du général Wintzingerode, qui, ayant quitté Soissons, s'est porté par Reims sur Châlons, pour se réunir aux débris du général Blücher. Le duc de Raguse tomberait sur son flanc gauche s'il s'engageait de nouveau.

Soissons est une place à l'abri d'un coup de main. Le général Wintzingerode, à la tête de quatre à cinq mille hommes de troupes légères, la somma de se rendre. Le général Rusca répondit comme il le devait. Wintzingerode mit ses douze pièces de canon en batterie : malheureusement, le premier coup tua le général Rusca. Mille hommes de garde nationale étaient la seule garnison qu'il y eût dans la place; ils s'épouvantèrent, et l'ennemi entra à Soissons, où il commit toutes les horreurs imaginables. Les généraux qui se trouvaient dans la place, et qui devaient prendre le commandement à la mort du général Rusca, seront traduits à un conseil d'enquête; car cette ville ne devait pas être prise.

Le duc de Trévise a reoccupé Soissons le 19, et en a réorganisé la défense.

Le général Vincent écrit de Château-Thierry que deux cent cinquante coureurs ennemis étant revenus à Fère en Tardenois, M. d'Arbaud-Missun s'est porté contre eux, avec soixante chevaux du 3ᵉ régiment des gardes d'honneur qu'il a réunis; et avec le secours des gardes nationaux des villages, il a battu ces coureurs, en a tué plusieurs, et a chassé le reste.

Le général Milhaud a rencontré l'ennemi à Saint-Martin-le-Bosnay, sur la vieille route de Nogent à Troyes. L'ennemi

avait huit cents chevaux environ. Il l'a fait attaquer par trois cents hommes, qui l'ont culbuté, lui ont fait cent soixante prisonniers, tué une vingtaine d'hommes et pris une centaine de chevaux. Il a poursuivi l'ennemi et le poursuit encore l'épée dans les reins.

Le duc de Castiglione part de Lyon avec un corps d'armée considérable, composé de troupes d'élite, pour se porter en Franche-Comté et en Suisse.

Le congrès de Châtillon continue toujours; mais l'ennemi y porte toute espèce d'entraves. Les Cosaques arrêtent à chaque pas les courriers, et leur font faire des détours tels, que, quoiqu'on ne soit qu'à trente lieues de Châtillon en ligne droite, les courriers n'arrivent qu'après quatre à cinq jours de course. C'est la première fois qu'on viole ainsi le droit des gens. Chez les nations les moins civilisées, les courriers des ambassadeurs sont respectés, et aucun empêchement n'est mis aux communications des négociateurs avec leur gouvernement.

Les habitants de Paris devaient s'attendre aux plus grands malheurs, si l'ennemi, parvenant à leurs portes, ils lui eussent livré leur ville sans défense. Le pillage, la dévastation et l'incendie auraient fini les destinées de cette belle capitale.

Le froid est extrêmement vif. Cette circonstance a été favorable à nos ennemis, puisqu'elle leur a permis d'évacuer leur artillerie et leurs bagages par tous les chemins. Sans cela, plus de la moitié de leurs voitures seraient tombées en notre pouvoir.

Extrait du Moniteur du dimanche 27 février 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées, au 24 février:

L'Empereur s'est rendu, le 22, à deux heures après midi, dans la petite ville de Méry-sur-Seine.

Le général Boyer a attaqué, à Méry, les débris des corps des généraux Blücher, Sacken et Yorck, qui avaient passé l'Aube pour rejoindre l'armée du prince de Schwarzenberg à Troyes. Le général Boyer a poussé l'ennemi au pas de charge, l'a culbuté, et s'est emparé de la ville. L'ennemi, dans sa rage, y a mis le feu avec tant de rapidité, qu'il a été impossible de traverser l'incendie pour le poursuivre. Nous avons fait une centaine de prisonniers.

Du 22 au 23, l'Empereur a eu son quartier général au petit bourg de Châtres.

Le 23, le prince Wenzel-Lichtenstein est arrivé au quartier-général. Ce nouveau parlementaire était envoyé par le prince de Schwartzenberg pour proposer un armistice.

Le général Milhaud, commandant la cavalerie du cinquième corps, a fait prisonniers deux cents hommes à cheval, entre Pavillon et Troyes.

Le général Gérard, parti de Sens et marchant par Villeneuve-l'Archevêque, Villemont et Saint-Liebaut, a rencontré l'arrière-garde du prince Maurice de Lichtenstein, lui a pris six pièces de canon et six cents hommes montés, qui ont été entourés par la brave division de cavalerie du général Roussel.

Le 23, nos troupes investissaient Troyes de tous côtés. Un aide-de-camp russe est venu aux avant-postes, pour demander le temps d'évacuer la ville, sans quoi elle serait brûlée. Cette considération a arrêté les mouvements de l'Empereur.

La ville a été évacuée dans la nuit, et nous y sommes entrés ce matin.

Il est impossible de se faire une idée des vexations auxquelles les habitants ont été en proie pendant les dix-sept jours de l'occupation de l'ennemi. On se peindrait aussi difficilement l'enthousiasme et l'exaltation des sentiments qu'ils ont montrés à l'arrivée de l'Empereur. Une mère qui voit ses enfants arrachés à la mort, des esclaves qui voient briser leurs fers après la captivité la plus cruelle, n'éprouvent pas une joie plus vive que celle que les habitants de Troyes ont manifestée. Leur conduite a été honorable et digne d'éloges. Le théâtre a été ouvert tous les soirs; mais aucun homme, aucune femme, même des classes inférieures, n'a voulu y paraître.

Le sieur Gau, ancien émigré, et le sieur Viderange, ancien garde-du-corps, se sont prononcés en faveur de l'ennemi, et ont porté la croix de Saint-Louis. Ils ont été traduits devant une commission prévôtale et condamnés à mort. Le premier a subi son jugement; le deuxième a été condamné par contumace.

La population entière demande à marcher. « Vous aviez bien raison, s'écriaient les habitants en entourant l'Empereur, de nous dire de nous lever en masse. La mort est préférable aux vexations, aux mauvais traitements, aux cruautés, que nous avons éprouvés pendant dix-sept jours. »

Dans tous les villages, les habitants sont en armes; ils font partout main-basse sur les ennemis qu'ils rencontrent. Les hommes isolés, les prisonniers se présentent d'eux-mêmes aux gendarmes, qu'ils ne regardent plus comme des gardiens, mais comme des protecteurs.

Le général Vincent écrit de Château-Thierry, le 23, que l'ennemi ayant voulu frapper des réquisitions sur les communes

de Bazzy, Passy et Vincelle, les gardes nationaux se sont réunis et ont repoussé l'ennemi, après lui avoir pris et blessé plusieurs hommes. Le même général écrit, à la même date, qu'un parti de cavalerie russe et prussienne s'étant approché de Château-Thierry, il l'a fait attaquer par un détachement du 3e régiment des gardes-d'honneur, commandé par le chef d'escadron d'Andlaw, et soutenu par les gardes nationales de Château-Thierry et des communes de Blesme et de Cruzensi. L'ennemi a été chassé et mis en déroute : douze Cosaques et quatorze chevaux ont été pris. Les gardes nationaux étaient à la recherche du reste de cette troupe, qui s'est sauvée dans les bois. Sa Majesté a accordé trois décorations de la Légion-d'Honneur au détachement du 3e régiment des gardes-d'honneur, et un pareil nombre aux gardes nationaux.

Le comte de Valmy s'est dirigé, aujourd'hui 24, sur Bar-sur-Seine. Arrivé à Saint-Paar, il a trouvé l'arrière-garde du général Giulay, l'a fait charger, l'a mise en déroute, et lui a fait douze cents prisonniers. Il est probable que le comte de Valmy sera ce soir à Bar-sur-Seine.

Le général Gérard est parti du pont de la Guillotière, soutenu par le duc de Reggio ; il s'est porté sur Lusigny, et a passé la Barse. Le général Duhesme a pris position à Montieramey, près Vandœuvre.

Le comte Flahaut, aide-de-camp de l'empereur Napoléon, le comte Ducca, aide-de-camp de l'empereur d'Autriche, et le comte Schouwaloff, aide-de-camp de l'empereur de Russie, et le général de Rauch, chef du corps du génie du roi de Prusse, sont réunis à Lusigny, pour traiter des conditions d'une suspension d'armes.

Ainsi, dans la journée du 24, la capitale de la Champagne a été délivrée, et nous avons fait environ deux mille prisonniers, dont un bon nombre d'officiers. On a de plus trouvé, dans les hôpitaux de la ville, un millier de blessés, officiers et soldats, abandonnés par l'ennemi.

Extrait du Moniteur du mardi 1er mars 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées, au 27 février :

Le 26, le quartier-général était à Troyes.

Le duc de Reggio était à Bar-sur-Aube avec le général Gérard, et le second corps de cavalerie, commandé par le comte de Valmy.

Le duc de Tarente avait son quartier-général à Mussy-l'Évêque, et ses avant-postes à Châtillon : il marchait sur l'Aube et sur Clairvaux.

Le duc de Castiglione, qui a sous ses ordres une armée de quarante mille hommes, dont une grande partie se compose de troupes d'élite, était en mouvement.

Le général Marchand était à Chambéry, le général Desaix sous les murs de Genève, et le général Musnier était entré à Mâcon.

Bourg et Nantua étaient également en notre pouvoir ; le général autrichien Bubna, qui avait menacé Lyon, était en retraite de tous côtés ; dès le 20, on évaluait sa perte, sur les différents points, à quinze cents hommes, dont six cents prisonniers.

Le prince de la Moskowa est à Arcis-sur-Aube ; le duc de Bellune à Plancy ; le duc de Padoue à Nogent : on marchait sur les derrières des restes des corps de Blücher, Sacken, Yorck et Kleist, qui avaient reçu des renforts de Soissons, et qui manœuvraient sur le corps du duc de Raguse, qui se trouvait à La Ferté-Gaucher.

Le général Duhesme a enlevé Bar-sur-Aube à la baïonnette, et en faisant des prisonniers, parmi lesquels sont plusieurs officiers bavarois.

Extrait du Moniteur du lundi 7 mars 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées, au 5 mars.

S. M. l'Empereur et Roi avait, le 5, son quartier-général à Bery-le-Bac, sur l'Aisne.

L'armée ennemie de Blücher, Sacken, Yorck, Wintzingerode et de Bulow était en retraite : sans la trahison du commandant de la ville de Soissons, qui a livré ses portes, cette armée était perdue.

Le général Corbineau est entré, le 5, à Reims, à quatre heures du matin.

Nous avons battu l'ennemi aux combats de Lisy-sur-Ourcq et de May.

Le résultat des diverses affaires, est quatre mille prisonniers, six cents voitures de bagages, plusieurs pièces de canon, et la délivrance de la ville de Reims.

Extrait du Moniteur du jeudi 10 mars 1814.

Craonne, le 7 mars 1814.

Il y a eu aujourd'hui ici une bataille très glorieuse pour les armées françaises.

S. M. l'Empereur et Roi a battu les corps des généraux ennemis Wintzinge-

rode, Woronzoff et Langeron, réunis aux débris du corps du général Sacken.

Nous avons déjà deux mille prisonniers et plusieurs pièces de canon.

Notre armée est à la poursuite de l'ennemi sur la route de Laon.

Extrait du Moniteur du samedi 12 mars 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 9 mars :

L'armée du général Blücher, composée des débris des corps des généraux Sacken, Kleist et Yorck, se retira, après les batailles de Montmirail et de Vauchamp, par Reims sur Châlons. Elle y reçut les deux dernières divisions du corps du général Langeron, qui étaient encore restées devant Mayence, et elle y reforma ses cadres. Sa perte avait été telle, qu'elle fut obligée de les réduire à moitié, quoiqu'il lui fût arrivé plusieurs convois de recrues de ses réserves.

L'armée, dite du Nord, composée de quatre divisions russes, sous les ordres des généraux Wintzingerode, Woronzoff et Strogonow, et d'une division prussienne sous les ordres du général Bulow, remplaçait à Châlons et à Reims, l'armée de Silésie.

Celle-ci passa l'Aube à Areis, pendant que le prince de Schwarzenberg bordait la droite de la Seine, et, par suite des combats de Nangis et de Montereau, évacuait tout le pays entre la Seine et l'Yonne.

Le 22 février, le général Blücher se présenta devant Méry. Il avait déjà passé le pont, lorsque le général de division Boyer marcha sur lui à la baïonnette, le culbuta et le rejeta de l'autre côté de la rivière; mais l'ennemi mit le feu au pont et à la petite ville de Méry, et l'incendie fut si violent, que pendant quarante-huit heures il fut impossible de passer.

Le 24, le corps du duc de Reggio se porta sur Vandœuvre, et celui du duc de Tarente sur Bar-sur-Seine.

Il paraît que l'armée de Silésie s'était portée sur la gauche de l'Aube, pour se réunir à l'armée autrichienne et donner une bataille générale ; mais l'ennemi ayant renoncé à ce projet, le général Blücher repassa l'Aube le 24, et se porta sur Sézanne.

Le duc de Raguse observa ce corps, retarda sa marche, et se retira devant lui sans éprouver aucune perte. Il arriva le 25 à La Ferté-Gaucher, et fit le 26, à La Ferté-sous-Jouarre, sa jonction avec le duc de Trévise, qui observait la droite de la Marne et les corps de l'armée dite du Nord, qui étaient à Châlons et à Reims.

Le 27, le général Sacken se porta sur Meaux, et se présenta au pont placé à la sortie de Meaux sur le chemin de Nangis, qui avait été coupé. Il fut reçu avec de la mitraille. Quelques-uns de ses coureurs s'avancèrent jusqu'au pont de Lagny.

Cependant l'Empereur partit de Troyes le 27, coucha le même jour au village d'Herbisse, le 28 au château d'Esternay, et le 1er mars à Jouarre.

L'armée de Silésie se trouvait ainsi fortement compromise. Elle n'eut d'autre parti à prendre que de passer la Marne. Elle jeta trois ponts, et se porta sur l'Ourcq.

Le général Kleist passa l'Ourcq et se portait sur Meaux par Varede. Le duc de Trévise le rencontra le 28 en position au village de Gué-à-Trême, sur la rive gauche de la Térouenne. Il l'aborda franchement. Le général Christiani, commandant une division de vieille garde, s'est couvert de gloire. L'ennemi a été poussé l'épée dans les reins pendant plusieurs lieues. On lui a pris quelques centaines d'hommes, et un grand nombre est resté sur le champ de bataille.

Dans le même temps, l'ennemi avait passé l'Ourcq à Lisy. Le duc de Raguse le rejeta sur l'autre rive.

Le mouvement de retraite de l'armée de Blücher fut prononcé. Tout filait sur La Ferté-Millon et Soissons.

L'Empereur partit de La Ferté-sous-Jouarre le 3 ; son avant-garde fut le même jour à Rocourt.

Les ducs de Raguse et de Trévise poussaient l'arrière-garde ennemie ; ils l'attaquèrent vivement le 3 à Neuilly-Saint-Front.

L'Empereur arriva de bonne heure le 4 à Frismes. On fit des prisonniers et l'on prit beaucoup de voitures de bagages.

La ville de Soissons était armée de vingt pièces de canon et en état de se défendre. Le duc de Raguse et le duc de Trévise se portèrent sur cette ville pour y passer l'Aisne, tandis que l'Empereur marchait sur Mezy. L'armée ennemie était dans la position la plus dangereuse ; mais le général qui commandait à Soissons, par une lâcheté qu'on ne saurait définir, abandonna la place le 3, à quatre heures après midi, par une capitulation soi-disant honorable, en ce que l'ennemi lui permettait de sortir de la ville avec ses troupes et son artillerie, et se retira avec la garnison et son artillerie sur Villers-Cotterets. Au moment où l'armée ennemie se croyait perdue, elle apprit que le pont de Soissons lui appartenait et n'avait pas même été coupé. Le général qui commandait dans cette place et les membres du

conseil de défense sont traduits à une commission d'enquête. Ils paraissent d'autant plus coupables, que pendant toutes les journées du 2 et du 3, on avait entendu de la ville la canonnade de notre armée qui se rapprochait de Soissons, et qu'un bataillon de la Vistule qui était dans la place, et qui ne la quitta qu'en pleurant, donnait les plus grands témoignages d'intrépidité.

Le général Corbineau, aide-de-camp de l'Empereur, et le général de cavalerie Laferrière s'étaient portés sur Reims, où ils entrèrent le 5 à quatre heures du matin, en tournant un corps ennemi de quatre bataillons qui couvrait la ville, et dont les troupes furent faites prisonnières. Tout ce qui se trouvait dans Reims fut pris.

Le 5, l'Empereur coucha à Béry-au-Bac. Le général Nansouty passa de vive force le pont de Béry, mit en déroute une division de cavalerie qui le couvrait, s'empara de ses deux pièces de canon, et prit trois cents cavaliers, parmi lesquels s'est trouvé le colonel prince Gagarin, qui commandait une brigade.

L'armée ennemie s'était divisée en deux parties. Les huit divisions russes de Sacken et de Wintzingerode avaient pris position sur les hauteurs de Craonne, et les corps prussiens sur les hauteurs de Laon.

L'Empereur vint coucher, le 6, à Corbeni. Les hauteurs de Craonne furent attaquées et enlevées par deux bataillons de la garde. L'officier d'ordonnance Caraman, jeune officier d'espérance, à la tête d'un bataillon, tourna la droite. Le prince de la Moskowa marcha sur la ferme d'Urtubie. L'ennemi se retira et prit position sur une hauteur qu'on reconnut le 7, à la pointe du jour. C'est ce qui donna lieu à la bataille de Craonne.

Cette position était très belle, l'ennemi ayant sa droite et sa gauche appuyées à deux ravins, et un troisième ravin devant lui. Il défendait le seul passage, d'une centaine de toises de largeur, qui joignait sa position au plateau de Craonne.

Le duc de Bellune se porta, avec deux divisions de la jeune garde, à l'abbaye de Vaucler, où l'ennemi avait mis le feu. Il l'en chassa et passa le défilé que l'ennemi défendait avec soixante pièces de canon. Le général Drouot le franchit avec plusieurs batteries. Au même instant, le prince de la Moskowa passa le ravin de gauche et débouchait sur la droite de l'ennemi. Pendant une heure, la canonnade fut très forte. Le général Grouchy, avec sa cavalerie, déboucha. Le général Nansouty, avec deux divisions de cavalerie, passa le ravin sur la droite de l'ennemi. Une fois le défilé franchi et l'ennemi forcé dans sa position, il fut poursuivi pendant quatre lieues et canonné par quatre-vingts pièces de canon à mitraille; ce qui lui a causé une très grande perte. Le plateau par lequel il se retirait, ayant toujours des ravins à droite et à gauche, la cavalerie ne put le déborder et l'entamer.

L'Empereur porta son quartier-général à Bray.

Le lendemain 8, nous avons poursuivi l'ennemi jusqu'au-delà du défilé d'Urcel, et le jour même, nous sommes entrés à Soissons, où il a laissé un équipage de pont.

La bataille de Craonne est extrêmement glorieuse pour nos armes. L'ennemi y a perdu six généraux; il évalue sa perte de cinq à six mille hommes. La nôtre a été de huit cents hommes tués ou blessés.

Le duc de Bellune a été blessé d'une balle. Le général Grouchy, ainsi que le général Laferrière, officier de cavalerie d'une grande distinction, ont également été blessés en débouchant à la tête de leurs troupes.

Le général Belliard a pris le commandement de la cavalerie.

Le résultat de toutes ces opérations est une perte pour l'ennemi de dix à douze mille hommes, et d'une trentaine de pièces de canon.

L'intention de l'Empereur est de manœuvrer avec l'armée sur l'Aisne.

Extrait du Moniteur du lundi **14** *mars* **1814.**

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées, au 12 mars :

Le lendemain de la bataille de Craonne (le 8), l'ennemi fut poursuivi par le prince de la Moskowa jusqu'au village d'Etouvelle.

Le général Voronzoff, avec sept ou huit mille hommes, gardait cette position, qui était très difficile à aborder, parce que la route qui y conduit chemine, pendant une lieue, entre deux marais impraticables.

Le baron Gourgaud, premier officier d'ordonnance de Sa Majesté, et officier d'un mérite distingué, partit à onze heures du soir de Chavignon avec deux bataillons de la vieille garde, tourna la position, et se porta par Challevois sur Chlvi. Il arriva à une heure du matin sur l'ennemi, qu'il aborda à la baïonnette. Les Russes furent réveillés par les cris de *vive l'Empereur !* et poursuivis jusqu'à Laon. Le prince de la Moskowa déboucha par le défilé.

Le lendemain 9, à la pointe du jour, on reconnut l'ennemi qui s'était réuni aux corps prussiens. La position qu'il occupait

était telle, qu'on la jugea inattaquable. On prit position.

Le duc de Raguse, qui avait couché le 8 à Corbeni, parut à deux heures après midi à Vesind, culbuta l'avant-garde ennemie; attaqua le village d'Athies, qu'il enleva, et eut des succès pendant toute la journée. A six heures et demie, il prit position. A sept heures, l'ennemi fit un *hourra* de cavalerie à une lieue sur les derrières, où le duc de Raguse avait un parc de réserve. Le duc de Raguse s'y porta vivement; mais l'ennemi avait eu le temps d'enlever dans ce parc quinze pièces de canon. Une grande partie du personnel s'est sauvée.

Le même jour, le général Charpentier, avec sa division de jeune garde, enleva le village de Clacy. Le lendemain, l'ennemi attaqua sept fois ce village, et sept fois il fut repoussé. Le général Charpentier fit quatre cents prisonniers. L'ennemi laissa les avenues couvertes de ses morts. Le quartier-général de l'Empereur a été, le 9 et le 10, à Chavignon.

Sa Majesté, jugeant qu'il était impossible d'attaquer les hauteurs de Laon, a porté le 11 son quartier-général à Soissons. Le duc de Raguse a occupé le même jour Béry-au-Bac.

Le général Corbineau se louait à Reims du bon esprit des habitans.

Le 7, à onze heures du matin, le général Saint-Priest, commandant une division russe, s'est présenté devant la ville de Reims et l'a sommée de se rendre. Le général Corbineau lui a repondu avec du canon. Le général Defrance arrivait alors avec sa division de gardes-d'honneur. Il fit une belle charge et chassa l'ennemi. Le général Saint-Priest a fait mettre le feu à deux grandes manufactures et à cinquante maisons de la ville qui se trouvaient hors de son enceinte, conduite digne d'un transfuge : de tous les temps, les transfuges furent les plus cruels ennemis de leur patrie.

Soissons a beaucoup souffert; les habitants se sont conduits de la manière la plus honorable. Il n'est point d'éloges qu'ils ne donnent au régiment de la Vistule, qui formait leur garnison; il n'est pas d'éloges que le régiment de la Vistule ne fasse des habitants. Sa Majesté a accordé à ce brave corps trente décorations de la Légion-d'Honneur.

Le plan de campagne de l'ennemi paraît avoir été une espèce de *hourra* général sur Paris. Négligeant toutes les places de Flandre, et n'observant Berg-op-Zoom et Anvers qu'avec des troupes inférieures en nombre de moitié aux garnisons de ces villes, l'ennemi a pénétré sur Avesnes. Négligeant les places des Ardennes, Mézières, Rocroy, Philippeville, Givet, Charlemont, Montmédy, Maëstricht, Venloo, Juliers, il a passé par des chemins impraticables; pour arriver sur Avesnes et Rethel. Ces places communiquent ensemble, ne sont pas observées, et leurs garnisons inquiètent fortement les derrières de l'ennemi. Au même instant où le général Saint-Priest brûlaient Reims, son frère était arrêté par les habitants et conduit prisonnier à Charlemont. Négligeant toutes les places de la Meuse, l'ennemi s'était avancé par Bar et Saint-Dizier. La garnison de Verdun est venue jusqu'à Saint-Mihiel. Auprès de Bar, un général russe, resté quelques moments, avec une quinzaine d'hommes, après le départ de sa troupe, a été tué, ainsi que son escorte, par les paysans, en représailles des atrocités qu'ils avaient ordonnées. Metz pousse ses sorties jusqu'à Nancy; Strasbourg et les autres places de l'Alsace, n'étant observées que par quelques partis, on y entre, on en sort librement, et les vivres y arrivent en abondance. Les troupes de la garnison de Mayence vont jusqu'à Spire. Les départements s'étant empressés de compléter les cadres des bataillons qui sont dans toutes ces places, où on les a armés, équipés et exercés, on peut dire qu'il y a plusieurs armées sur les derrières de l'ennemi. Sa position ne peut que devenir tous les jours plus dangereuse. On voit, par les rapports que l'on a interceptés, que les régiments de Cosaques, dont la force était de deux cent cinquante hommes, en ont perdu plus de cent vingt, sans avoir été à aucune action, mais par la guerre que leur ont faite les paysans.

Le duc de Castiglione manœuvre sur le Rhône, dans le département de l'Ain et dans la Franche-Comté. Les généraux Desaix et Marchand ont chassé l'ennemi de la Savoie. Quinze mille hommes passent les Alpes pour venir renforcer le duc de Castiglione.

Le Vice-Roi a obtenu de grands succès à Borghetto, et a repoussé l'ennemi de l'Adige.

Le général Grenier, parti de Plaisance le 2 mars, a battu l'ennemi sur Parme, et l'a jeté au-delà du Taro.

Les troupes françaises qui occupaient Rome, Civita-Vecchia, la Toscane, entrent en Piémont pour passer les Alpes.

L'exaspération des populations entières s'accroît chaque jour dans la proportion des atrocités que commettent ces hordes, plus barbares encore que leurs climats, qui déshonoreraient l'espèce humaine, et dont l'existence militaire a pour mobile, au lieu de l'honneur, le pillage et tous les crimes.

Les conférences de Lusigny, pour la suspension d'armes, ont échoué. On n'a pu s'arranger sur la ligne de démarcation. On

était d'accord sur les points d'occupation au nord et à l'est ; mais l'ennemi a voulu, non seulement étendre sa ligne sur la Saône et le Rhône, mais on envelopper la Savoie. On a répondu à cette injuste prétention, en proposant d'adopter pour cette partie le *statu quo*, et de laisser le duc de Castiglione et le comte Bubna se régler sur la ligne de leurs avant-postes. Cette proposition a été rejetée. Il a donc fallu renoncer à une suspension d'armes de quinze jours, qui offrait plus d'inconvénients que d'avantages. L'Empereur n'a pas cru, d'ailleurs, avoir le droit de remettre de nombreuses populations sous le joug de fer dont elles avaient été délivrées. Il n'a pu consentir à abandonner nos communications avec l'Italie, que l'ennemi avait essayé tant de fois et vainement d'intercepter, lorsque nos troupes n'étaient pas encore réunies.

Le temps a été constamment très froid. Les bivouacs sont fort durs dans cette saison ; mais on eu a ressenti également les souffrances de part et d'autre. Il paraît même que les maladies font des ravages dans l'armée ennemie, tandis qu'il y en a fort peu dans la nôtre.

Extrait du Moniteur du mercredi 16 mars 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées, au 14 mars.

Le général Saint-Priest, commandant en chef le huitième corps russe, était depuis plusieurs jours en position à Châlons-sur-Marne, ayant une avant-garde à Sillery. Ce corps, composé de trois divisions qui devaient former dix-huit régiments et trente-six bataillons, n'était réellement que de huit régiments ou seize bataillons, faisant cinq à six mille hommes.

Le général Jagow, commandant la dernière colonne de la réserve prussienne, et ayant sous ses ordres quatre régiments de landwehrs de la Poméranie prussienne et des Marches, formant seize bataillons ou sept mille hommes qui avaient été employés au siège de Torgan et de Wittemberg, se réunit au corps du général Saint-Priest, dont les forces se trouverent être du quinze à seize mille hommes, cavalerie et artillerie comprises.

Le général Saint-Priest résolut de surprendre la ville de Reims, où était le général Corbineau, à la tête de la garde nationale et de trois bataillons de levée en masse, avec cent hommes de cavalerie et huit pièces de canon. Le général Corbineau avait placé la division de cavalerie du général Defrance à Châlons-sur-Vesle, à deux lieues de la ville.

Le 12, à cinq heures du matin, le général Saint-Priest se présenta aux différentes portes. Il fit sa principale attaque sur la porte de Laon, que la supériorité de son nombre lui donna le moyen de forcer. Le général Corbineau opéra sa retraite avec les trois bataillons de la levée en masse et ses cent hommes de cavalerie, et se replia sur Châlons-sur-Vesle. La garde nationale et les habitants se sont très bien comportés dans cette circonstance.

Le 13, à quatre heures du soir, l'Empereur était sur les hauteurs du Moulin-à-Vent, à une lieue de Reims. Le duc de Raguse formait l'avant-garde. Le général de division Merlin attaqua, cerna et prit plusieurs bataillons de landwehr prussienne. Le général Sébastiani, commandant deux divisions de cavalerie, se porta sur la ville. Une centaine de pièces de canon furent engagées, tant d'un côté que de l'autre. L'ennemi couronnait les hauteurs en avant de Reims. Pendant qu'elles étaient attaquées, on réparait les ponts de Saint-Brice, pour tourner la ville. Le général Defrance fit une superbe charge avec les gardes-d'honneur, qui se sont couverts de gloire, notamment le général comte de Ségur, commandant le 3e régiment. Ils chargèrent entre la ville et l'ennemi, qu'ils jetèrent dans le faubourg, et auquel ils prirent mille cavaliers et son artillerie.

Sur ces entrefaites, le général comte Krasinski ayant coupé la route de Reims à Béry-au-Bac, l'ennemi abandonna la ville, en fuyant en désordre de tous côtés. Vingt-deux pièces de canon, cinq mille prisonniers, cent voitures d'artillerie et de bagages, sont les résultats de cette journée, qui ne nous a pas coûté cent hommes.

La même batterie d'artillerie légère qui a frappé de mort le général Moreau devant Dresde, a blessé mortellement le général Saint-Priest, qui venait à la tête des Tartares du désert, ravager notre belle patrie.

L'Empereur est entré à Reims à une heure du matin, aux acclamations des habitants de cette grande ville, et y a placé son quartier-général. L'ennemi s'est retiré, partie sur Châlons, partie sur Rethel, partie sur Laon. Il est poursuivi dans toutes ces directions.

Le 10e régiment de hussards s'est, ainsi que le 3e régiment des gardes-d'honneur, particulièrement distingué.

Le général comte de Ségur a été blessé grièvement, mais sans danger pour sa vie.

Extrait du Moniteur du mardi 22 mars 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées, au 20 mars :

Le général Wittgenstein, avec son corps d'armée, était à Villenoxe. Il avait jeté des ponts à Pont, où il avait passé la Seine, et il marchait sur Provins.

Le duc de Tarente avait réuni ses troupes sur cette ville. Le 16, l'ennemi manœuvrait pour déborder sa gauche. Le duc de Reggio engagea son artillerie, et toute la journée se passa en canonnade. Le mouvement de l'ennemi paraissait se prononcer sur Provins et sur Nangis.

D'un autre côté, le prince de Schwarzenberg, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse étaient à Arcis-sur-Aube.

Le corps du prince-royal de Wurtemberg s'était porté sur Villers-aux-Corneilles.

Le général Platow, avec ses trois mille barbares, s'était jeté sur Fère-Champenoise et Sézanne.

L'empereur d'Autriche venait d'arriver de Chaumont à Troyes.

Le prince de la Moskowa est entré le 16 à Châlons-sur-Marne.

L'Empereur a couché le 17 à Epernay; le 18, à Fère-Champenoise, et le 19, à Plancy.

Le général Sébastiani, à la tête de sa cavalerie, a rencontré à Fère-Champenoise le général Platow, l'a culbuté et l'a poursuivi jusqu'à l'Aube, en lui faisant des prisonniers.

Le 19, après midi, l'Empereur a passé l'Aube à Plancy. A cinq heures du soir, il a passé la Seine à un gué, et a fait tourner Méry, qui a été occupé.

A sept heures du soir, le général Letort, avec les chasseurs de la garde, est arrivé au village de Châtres, coupant la route de Nogent à Troyes; mais l'ennemi était déjà partout en retraite. Cependant le général Letort a pu atteindre son parc de pontons, qui avait servi à faire le pont de Pont-sur-Seine; il s'est emparé de tous les pontons sur leurs haquets attelés, et d'une centaine de voitures de bagages; il a fait des prisonniers.

Dans la journée du 17, le général de Wrede avait rétrogradé rapidement sur Arcis-sur-Aube. Dans la nuit du 17 au 18, l'Empereur de Russie s'était retiré sur Troyes. Le 18, les souverains alliés ont évacué Troyes, et se sont portés en toute hâte sur Bar-sur-Aube.

S. M. l'Empereur est arrivé à Arcis-sur-Aube le 20 au matin.

Extrait du Moniteur du 29 mars 1814

Le 26 de ce mois, S. M. l'Empereur a battu à Saint-Dizier le général Wintzingerode, lui a fait deux mille prisonniers, lui a pris des canons et beaucoup de voitures de bagages. Ce corps a été poursuivi très loin.

Bulletin du 31 mars 1814.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes des armées, du 29 mars :

Le général de division Béré est entré à Chaumont le 25, et a ainsi coupé la ligne d'opération de l'ennemi; il a intercepté beaucoup de courriers et d'estafettes, et enlevé à l'ennemi des bagages, plusieurs pièces de canon, des magasins d'habillements et une grande partie des hôpitaux. Il a été parfaitement secondé par les habitants de la campagne, qui sont partout en armes et montrent la plus grande ardeur. M. le baron de Wissemberg, ministre d'Autriche en Angleterre, revenant de Londres avec le comte de Pulsy, son secrétaire de légation; le lieutenant-général suédois Sessiole de Brand, ministre de Suède auprès de l'empereur de Russie, avec un major suédois; le conseiller de guerre prussien, Peguilhen; MM. de Tolstoi et de Marcof, et deux autres officiers d'ordonnance russes, allant tous en mission aux différents quartiers-généraux des alliés, ont été arrêtés par des levées en masse, et conduits au quartier-général. L'enlèvement de ces personnages, et de leurs papiers, qui ont tous été pris, est d'une grande importance.

Le parc de l'armée russe et tous ses équipages étaient à Bar-sur-Aube. A la première nouvelle des mouvements de l'armée, ils ont été évacués sur Bedfort; ce qui prive l'ennemi de ses munitions d'artillerie, de ses transports de vivres de réserve, et de beaucoup d'autres objets qui lui étaient nécessaires.

L'armée ennemie ayant pris le parti d'opérer entre l'Aube et la Marne, avait laissé le général russe Wintzingerode à Saint-Dizier, avec huit mille hommes de cavalerie et deux divisions d'infanterie, afin de maintenir la ligne d'opérations, et faciliter l'arrivée de l'artillerie, des munitions et des vivres, dont l'ennemi a le plus grand besoin.

La division de dragons du général Milhaud, et la cavalerie de la garde, commandée par le général Sébastiani, ont passé le gué de Valcœur le 22 mars, ont marché sur cette cavalerie, et, après de belles charges, l'ont mise en déroute. Trois mille hommes de cavalerie russe, dont beaucoup

de la garde impériale, ont été tués ou pris. Les dix-huit pièces de canon qu'avait l'ennemi, lui ont été enlevées, ainsi que ses bagages. L'ennemi a laissé les bois et les prairies jonchés de ses morts. Tous les corps de cavalerie se sont distingués à l'envi les uns des autres. Le duc de Reggio a poursuivi l'ennemi jusqu'à Bar-sur-Ornain, où il est entré le 27. Le 29, le quartier-général de l'Empereur était à Troyes. Deux convois de prisonniers, dont le nombre s'élève à plus de six mille hommes, suivent l'armée.

Dans tous les villages, les habitants sont sous les armes; exaspérés par la violence, les crimes et les ravages de l'ennemi, ils lui font une guerre acharnée, qui est pour lui du plus grand danger.

Du 1er avril 1814.

L'Empereur, qui avait porté son quartier-général à Troyes le 29, s'est dirigé à marches forcées par Sens sur sa capitale. Sa Majesté était le 31 à Fontainebleau; elle a appris que l'ennemi, arrivé vingt-quatre heures avant l'armée française, occupait Paris, après avoir éprouvé une forte résistance, qui lui a coûté beaucoup de monde.

Les corps des ducs de Trévise, de Raguse et celui du général Compans, qui ont concouru à la défense de la capitale, se sont réunis entre Essonne et Paris, où Sa Majesté a pris position avec toute l'armée qui arrive de Troyes.

L'occupation de la capitale par l'ennemi est un malheur qui afflige profondément le cœur de Sa Majesté, mais dont il ne faut pas concevoir des alarmes; la présence de l'Empereur avec son armée aux portes de Paris, empêchera l'ennemi de ses porter à ses excès accoutumés, dans une ville si populeuse, qu'il ne saurait garder sans rendre sa position très dangereuse.

Proclamation annexée au Bulletin.

L'Empereur se porte bien et veille pour le salut de tous.

S. M. l'Impératrice et le Roi de Rome sont en sûreté.

Les Rois frères de l'Empereur, les grands dignitaires, les ministres, le Sénat et le Conseil d'État, se sont portés sur les rives de la Loire, où le centre du gouvernement s'établit provisoirement.

Ainsi l'action du gouvernement ne sera pas paralysée; les bons citoyens, les vrais Français, peuvent être affligés de l'occupation de la capitale, mais ils ne doivent pas concevoir de trop vives alarmes; qu'ils se reposent sur l'activité de l'Empereur et sur son génie, du soin de notre délivrance! Mais qu'ils sentent bien que c'est dans ces grandes circonstances que l'honneur national, et nos intérêts bien entendus, nous commandent plus que jamais de nous rallier autour de notre souverain! Secondons ses efforts, et ne regrettons aucun sacrifice pour terminer enfin cette lutte terrible contre des ennemis qui, non contents de combattre nos armées, viennent encore frapper chaque citoyen dans ce qu'il a de plus cher, et ravager ce beau pays dont la gloire et la prospérité furent, dans tous les temps, l'objet de leur haine jalouse.

Malgré les succès que l'armée coalisée vient d'obtenir et dont elle ne s'énorgueillira pas longtemps, le théâtre de la guerre est encore loin de nous; mais si quelques coureurs, attirés par l'espoir du pillage, osaient se répandre dans vos campagnes, ils vous trouveront armés pour défendre *vos femmes, vos enfants, vos propriétés.*

Proclamation de l'Impératrice-Reine et Régente.

Blois, 3 avril.

Français,

Les événements de la guerre ont mis la capitale au pouvoir de l'étranger.

L'Empereur, accouru pour la défendre, est à la tête de ses armées si souvent victorieuses.

Elles sont en présence de l'ennemi, sous les murs de Paris. C'est de la résidence que j'ai choisie, et des ministres de l'Empereur, qu'émaneront les seuls ordres que vous puissiez reconnaître.

Toute ville au pouvoir de l'ennemi cesse d'être libre; toute la direction qui en émane est le langage de l'étranger, ou celui qu'il convient à ses vues hostiles de propager.

Vous serez fidèles à vos serments; vous écouterez la voix d'une princesse qui fut remise à votre foi, qui fait sa gloire d'être Française, d'être associée aux destinées du souverain que vous avez librement choisi.

Mon fils était moins sûr de vos cœurs au temps de nos prospérités.

Ses droits et sa personne sont sous votre sauve-garde.

Signé, MARIE-LOUISE.

Discours de Napoléon à sa garde, lorsqu'il apprit l'entrée des alliés à Paris.

« Officiers, sous-officiers et soldats de la vieille garde! l'ennemi nous a dérobé trois marches; il est entré dans Paris. J'ai fait offrir à l'empereur Alexandre une paix achetée par de grands sacrifices : la France avec ses anciennes limites, en renonçant à ses conquêtes, et perdant tout ce que nous avons gagné depuis la révolution. Non seulement il a refusé, il a fait plus encore : par les suggestions perfides d'hommes à qui j'ai accordé la vie, que j'ai comblés de bienfaits, il les autorise à porter la cocarde blanche, et bientôt il voudra la substituer à notre cocarde nationale..... Dans peu de jours, j'irai l'attaquer dans Paris. Je compte sur vous..... Ai-je raison? (Ici s'élèvent des cris nombreux : *vive l'Empereur!* Oui, à Paris, à Paris....) Nous irons leur prouver que la nation française sait être maîtresse chez elle; que si elle l'a été si souvent chez les autres, elle le sera toujours sur son sol, et qu'enfin elle est capable de défendre sa cocarde, son indépendance et l'intégrité de son territoire. Allez communiquer ces sentiments à vos soldats. »

Ordre du Jour.

Fontainebleau, 4 avril 1814.

L'Empereur remercie l'armée pour l'attachement qu'elle lui témoigne, et principalement parce qu'elle reconnaît que la France est en lui, et non pas dans le peuple de la capitale. Le soldat suit la fortune ou l'infortune de son général, son honneur et sa religion. Le duc de Raguse n'a pas inspiré ces sentiments à ses compagnons d'armes; il est passé aux alliés. L'Empereur ne peut approuver la condition sous laquelle il a fait cette démarche; il ne peut accepter la vie ni la liberté de la merci d'un sujet. Le sénat s'est permis de disposer du gouvernement français; il a oublié qu'il doit à l'Empereur le pouvoir dont il abuse maintenant; que c'est lui qui a sauvé une partie de ses membres de l'orage de la révolution, tiré de l'obscurité et protégé l'autre contre la haine de la nation. Le sénat se fonde sur les articles de la constitution, pour la renverser; il ne rougit pas de faire des reproches à l'Empereur; sans remarquer que, comme le premier corps de l'Etat, il a pris part à tous les événements. Il est allé si loin qu'il a osé accuser l'Empereur d'avoir changé des actes dans leur publication; le monde entier sait qu'il n'avait pas besoin de tels artifices; un signe était un ordre pour le sénat, qui toujours faisait plus qu'on ne désirait de lui. L'Empereur a toujours été accessible aux sages remontrances de ses ministres, et il attendait d'eux, dans cette circonstance, une justification la plus indéfinie des mesures qu'il avait prises. Si l'enthousiasme s'est mêlé dans les adresses et discours publics, alors l'Empereur a été trompé; mais ceux qui ont tenu ce langage, doivent s'attribuer à eux-mêmes la suite funeste de leurs flatteries. Le sénat ne rougit pas de parler des libelles publiés contre les gouvernements étrangers; il oublie qu'ils furent rédigés dans son sein. Si longtemps que la fortune s'est montrée fidèle à leur souverain, ces hommes sont restés fidèles, et nulle plainte n'a été entendue sur les abus du pouvoir. Si l'Empereur avait méprisé les hommes, comme on le lui a reproché, alors le monde reconnaîtrait aujourd'hui qu'il a eu des raisons qui motivaient son mépris. Il tenait sa dignité de Dieu et de la nation; eux seuls pouvaient l'en priver: il l'a toujours considérée comme un fardeau, et lorsqu'il l'accepta, c'était dans la conviction que lui seul était à même de la porter dignement. Son bonheur paraissait être sa destination; aujourd'hui que la fortune s'est décidée contre lui, la volonté de la nation seule pourrait le persuader de rester plus longtemps sur le trône. S'il se doit considérer comme le seul obstacle à la paix, il fait ce dernier sacrifice à la France: il a, en conséquence, envoyé le prince de la Moskowa et les ducs de Vicence et de Tarente à Paris, pour entamer les négociations. L'armée peut être certaine que son bonheur ne sera jamais en contradiction avec le bonheur de la France.

Acte d'abdication de l'empereur Napoléon.

Au palais de Fontainebleau, le 11 avril 1814.

Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France.

Dernière allocution de Napoléon à sa garde.

« Généraux, officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, je vous fais

mes adieux: depuis vingt ans, je suis content de vous; je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

» Les puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi; une partie de l'armée a trahi ses devoirs, et la France ellemême a voulu d'autres destinées.

» Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

» Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi, n'abandonnez pas notre chère patrie, trop longtemps malheureuse! Aimez-la toujours, aimez-la bien, cette chère patrie.

» Ne plaignez pas mon sort; je serai toujours heureux, lorsque je saurai que vous l'êtes.

» J'aurais pu mourir; rien ne m'eût été plus facile; mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur. J'ai encore à écrire ce que nous avons fait.

» Je ne puis vous embrasser tous; mais j'embrasserai votre général.... Venez, général.... (Il serre le général Petit dans ses bras). Qu'on m'apporte l'aigle..... (il la baise). Chère aigle! que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves!... Adieu, mes enfants!... Mes vœux vous accompagneront toujours, conservez mon souvenir... »

FIN DES BULLETINS DE LA GRANDE-ARMÉE.

CAMPAGNE DES PYRÉNÉES.

BATAILLE DE TOULOUSE.

***Situation de l'armée des Pyrénées, au commencement de janvier* 1814 (1).**

La droite, sous les ordres du comte Reille, occupe le camp retranché de Bayonne ; le centre, commandé par le comte d'Erlon, sur la rive droite de l'Adour entre Bayonne et Pont-de-Lanne ; la gauche, sous le général Clausel, borde la rive droite de la Bidouze, depuis son confluent jusqu'à Saint-Palais.

Le général Harispe organise la levée des Basques ; il est à Saint-Jean-Pied-de-Port.

On a retranché Hastingues et construit des têtes de pont sur la Bidouze à Guiche et à Came. L'entrepôt général de l'approvisionnement de l'armée est à Dax. On a mis cette ville à l'abri d'un coup de main. On s'occupe avec activité de l'instruction des recrues.

Le 3 janvier, le duc de Dalmatie s'étendit vers sa gauche et se rapprocha de Helette, afin de lier ses opérations à celles du général Harispe. Ce mouvement, exécuté avec habileté par le général Clausel, fut terminé le 6 malgré l'opposition de l'ennemi. La division Taupin occupa du pont de Bardos à la Bastide. La division Darrican fut placée sur le plateau d'Ayherre. Les brigades Danturre et Pâris prirent position à Helette.

FÉVRIER.

Le maréchal Soult reçut l'ordre d'envoyer à la grande armée deux divisions d'infanterie, six régiments de dragons, et deux mille hommes d'élite, ce qui réduisit son effectif à trente-cinq mille hommes et trois cents chevaux. L'armée anglaise est de plus de cent trente mille hommes et vient encore d'être renforcée.

Le 14 février, une forte gelée ayant rendu les chemins praticables, lord Wellington prit l'offensive et se mit en mesure de passer l'Adour.

Le duc de Dalmatie ne pouvant, vu l'infériorité de ses forces, se maintenir sur le Gave-d'Oléron, s'échelonna, dès le 22, sur Orthez où l'armée prit position le 26.

Les alliés se dirigèrent sur Orthez, le 26, en trois colonnes : le maréchal Beresfort sur la grande route d'Orthez ; le général Stappleton-Coton, avec la cavalerie, passa le Gave de Pau au gué de Canneille et de la Hontan ; le général Hill prit position sur les hauteurs de Magrais et de Départ.

Le colonel Favrot, du 15ᵉ de chasseurs, chargé de garder le passage du Gave de Pau, s'est absenté sans motifs ; s'il avait prévenu à temps le général en chef des dispositions de l'ennemi, les alliés auraient payé cher la division de leurs forces. La conduite de cet officier sera soumise à une enquête (1).

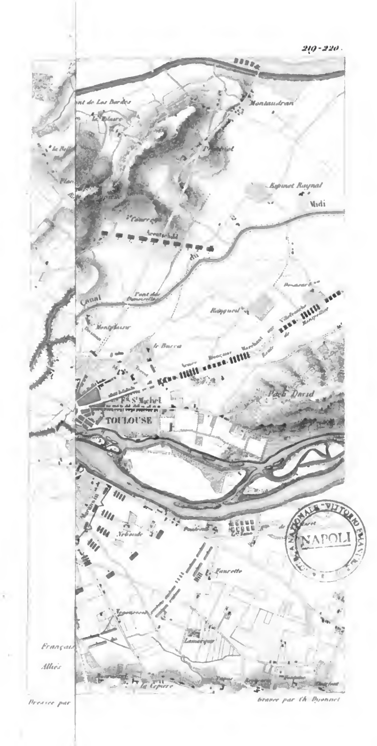
Le 27, nous fûmes attaqués sur toute la ligne, et, malgré l'immense supériorité de l'ennemi, l'artillerie arrêta longtemps le général Beresfort au débouché de Saint-Boës. Mais, les alliés ayant réuni toutes leurs forces sur notre gauche, et le général Hill ayant forcé le gué de Biron, le duc de Dalmatie n'hésita pas à ordonner la retraite. Elle s'effectua avec ordre, et les divisions passèrent successivement le défilé sans confusion et sans autre perte que celle d'un escadron du 21ᵉ de chasseurs, commandé par le chef d'escadron Leclair. Ces braves gens, après avoir chargé sur une colonne portugaise, et fait mettre bas les armes à quatre cents hommes, furent enveloppés par des forces tellement supérieures, que sept seulement parvinrent à s'échapper.

La bataille d'Orthez est glorieuse pour l'armée française qui a résisté à des forces quintuples. La perte a été égale de chaque côté ; nous avons à regretter le général Béchaud, tué au village de Saint-Boës : c'était un brave soldat. Le général Foy a été grièvement blessé.

---

(1) Nous croyons devoir donner une relation succincte de la campagne des Pyrénées, que termina si glorieusement la bataille de Toulouse. Pressés par l'espace, nous n'avons pu présenter que les faits principaux, réservant de donner plus de développements à la bataille de Paris dont nos lecteurs comprennent toute l'importance.

(1) Le colonel Favrot fut blâmé ; mais des circonstances atténuantes ayant milité en sa faveur, cet officier, qui mérita constamment l'estime de ses chefs, et qui compte plusieurs beaux faits d'armes, fut rendu à ses fonctions


Montaudran
Espinet Raynal
Midi
du
Canal
Pont des Demoiselles
Montplaisir
le Busca
Route de Montpellier
Villefranche
Fg. St Michel
TOULOUSE
Pech David
Français
Alliés
la Cepière
Dressée par
Gravé par Ch. Dyonnet

MARS.

Le maréchal Soult prit la détermination de poursuivre son mouvement de retraite. Arrivé à Saint-Sever, il repasse l'Adour; par des manœuvres habiles, il dérobe deux marches à son adversaire, et fit perdre à Wellington tous les avantages qu'il aurait pu tirer de la bataille d'Orthez.

Ayant ainsi trompé l'ennemi, l'armée continua sa retraite sur Aire; les magasins de cette ville et ceux de Barcelonne furent évacués malgré les efforts des alliés. Le général Clausel se maintint avec valeur dans sa position d'Aire, contre les efforts d'une brigade portugaise et ceux de la division anglaise Stewart.

Le 13ᵉ de chasseurs de la brigade Berton a exécuté une charge brillante sur la cavalerie de lord Sommerset. Au combat d'Aire, notre perte a été peu considérable; les alliés ont eu plus de douze cents hommes hors de combat.

L'esprit public est excellent; les vétérans de l'armée s'organisent et demandent à combattre.

Le 12, l'armée se mit en marche pour manœuvrer sur la droite de l'ennemi, mais ayant appris que le général Hill avait été renforcé, le maréchal se retira par Simacourbe et Lambège sur Vic-Bigorre.

Le général Berton, avec la cavalerie légère, chargé de contrarier la marche des alliés, exécuta cet ordre avec succès; échelonné derrière Moubourguet, il attendit que la cavalerie anglaise en débouchât pour la charger avec impétuosité. Il la culbuta jusque dans la ville. Le colonel Duchâtel, du 21ᵉ de chasseurs, tua de sa main un lieutenant-colonel des dragons hanovriens.

L'armée française continua sa marche sur Tarbes, où elle arrêta encore Wellington qui croyait poursuivre une armée en pleine retraite. Le lendemain, elle suivit la route de Tarbes à Toulouse, sans que la nombreuse cavalerie anglaise osât l'inquiéter sérieusement.

AVRIL.

Arrivé à Toulouse, le duc de Dalmatie résolut d'y attendre l'ennemi. Il profita de la lenteur avec laquelle Wellington le suivit, pour élever un camp retranché autour de la ville. Les soldats, tenant l'arme d'une main, travaillaient de l'autre; à l'aspect de l'étranger, la plus grande partie des citoyens, les étudiants en droit et en médecine se souviennent qu'ils sont Français et accourent à la défense de la patrie.

Le maréchal plaça d'abord sa petite armée sur la rive gauche de la Garonne, la gauche au chemin de Muret, et la droite à une lieue en avant de Toulouse, défendant les approches du faubourg Saint-Cyprien. Ce faubourg fut fermé en entier par des ouvrages de campagne appuyés sur deux fortes redoutes, élevées l'une à la tête du pont qui joint le faubourg à la ville, et l'autre sur la route d'Auch. Trois redoutes défendirent les trois ponts situés sur le canal du Languedoc; cinq furent élevées sur un coteau qui domine le canal au nord et à l'est; tous les ponts sur la rivière d'Ers furent minés ou détruits. Ces nombreux retranchements, ces lignes formidables, construits en trois jours, montrèrent aux Anglais ce que peuvent le patriotisme des citoyens, et l'ardeur des soldats français dirigés par un habile général.

L'ennemi n'arriva que le 6 devant les murs de Toulouse. Il voulut d'abord attaquer le faubourg Saint-Michel, défendu naturellement par la Garonne, l'Arriége et un terrain marécageux, et que le maréchal avait jugé inutile de retrancher. Wellington avait aussi l'intention de nous couper la route de Castelnaudary; mais le duc de Dalmatie méprisa ce mouvement, et les alliés se convainquirent bientôt que leur projet était impraticable.

Le 9, toute l'armée alliée passa sur la rive droite de la Garonne, à l'exception des divisions Hill et Picton, chargées, d'attaquer le faubourg Saint-Cyprien.

Le maréchal Soult plaça sa petite armée dans la position suivante :

Les deux divisions, commandées par le général Reille, dans les retranchements du faubourg Saint-Cyprien;

Les divisions Darricau et Maransin, s'appuyant à l'embouchure du canal, formaient la gauche de l'armée;

Le comte d'Erlon, avec les divisions d'Armagnac et Villate, commandait le centre;

Le général Clausel, avec la division Taupin et la cavalerie de l'armée, sous les ordres du général Soult, frère du maréchal, formait la droite;

La réserve de conscrits, sous le général Travot, gardait les ouvrages du pont des Demoiselles;

La garde nationale de Toulouse faisait le service dans l'intérieur et aux portes;

Le maréchal se plaça de sa personne au centre sur la redoute la plus élevée, afin d'embrasser d'un seul coup-d'œil toute la ligne et d'en diriger les mouvements.

Le 10, vers 6 heures du matin, l'armée alliée s'ébranla sur tous les points; les généraux Hill et Picton attaquèrent le faubourg Saint-Cyprien : deux bataillons de la brigade Berlier continrent tous les efforts de l'ennemi à la jonction du nouveau canal avec l'ancien.

Le général Beresfort passa l'Ers et attaqua vivement la division Villate. Le géné-

ral espagnol Freyre, dont le mouvement était combiné avec celui du général Beresfort, se porta sur la division d'Armagnac et l'attaqua par un grand feu d'artillerie sur son centre et vers sa gauche. Ils furent accueillis par un feu terrible de mitraille et de mousqueterie; dans le même moment, le général Harispe lance une de ses brigades contre les Espagnols; le général d'Armagnac en fait autant par le revers de la position, et le général Darricau, saisissant l'à-propos, jette un bataillon sur la route d'Albi; ces efforts simultanés culbutent l'attaque du général Freyre et le ramènent à près d'une demi-lieue.

Les Espagnols laissèrent plus de mille hommes sur le champ de bataille.

Pendant ce temps, le général Hill était parvenu, avec beaucoup de tâtonnements, à chasser, avec ses trois divisions, les postes d'avertissement que le comte Reille avait laissés dans la première enceinte du faubourg Saint-Cyprien en se retirant dans la seconde. Le général Picton attaque de nouveau le pont Jumeau; les Anglais veulent escalader les retranchements; mais le général Berlier les fait écraser à coups de pierres dans le fossé: ils sont repoussés avec une perte énorme.

Le 31e léger arrête la division d'Alten devant le couvent des Minimes.

L'action ne laissait alors que peu d'espérance à l'armée alliée; l'échec du général Freyre et le manque d'artillerie avaient suspendu la marche du maréchal Beresfort; vers midi il attaqua la redoute appelée la Pujade, s'engagea dans un terrain difficile, et s'arrêta au pied de la colline de Montandran. Ce mouvement laissait un grand vide au milieu de la ligne de bataille; le duc de Dalmatie en profita et donna l'ordre à la division Tanpin, soutenue par la brigade Lesueur, de marcher à la rencontre du général Cole, tandis que le 21e de chasseurs, guidé par le lieutenant-général Clausel, chercherait à lui couper ses communications en se portant en avant, et que le général Berton chargerait le flanc gauche.

Déjà nous touchions les Anglais, déjà les baïonnettes se croisaient, quand le général Taupin, qui avait chargé avec la plus grande vigueur, fut frappé mortellement à la tête de sa division. Ce malheur occasionna un instant de flottement dont l'ennemi profita.

Dans cette extrémité, le maréchal Soult change de front et prend une nouvelle ligne appuyée au pont des Demoiselles et aux redoutes du Calvinet. On combat avec une nouvelle fureur; les généraux Harispe et Borot sont grièvement blessés, et ce ne fut qu'à cinq heures du soir que le 45e évacua la dernière redoute. La brigade Lamorandière fit des prodiges de valeur dans celles de la Pujade, et eut son général hors de combat. Vers sept heures du soir ces dernières redoutes furent également enlevées.

Intimidés par la résistance des Français, les vainqueurs s'arrêtèrent et n'osèrent refouler l'armée française sur le canal: dans cette position, maître encore du faubourg Saint-Étienne, le duc de Dalmatie avait sa retraite assurée et se trouvait en mesure d'accepter un nouveau combat.

Wellington douta longtemps de la victoire, et ne s'occupa le 11 que des moyens de se maintenir dans les positions qu'il avait enlevées. Le duc de Dalmatie fit la nuit suivante sa retraite sur Castelnandary.

La perte des alliés fut plus considérable que la nôtre.

Parmi les traits glorieux qui, dans ce jour mémorable, illustrèrent le nom français, il en est un qui mérite une mention particulière.

Le général Berton se retirant sur la rive gauche de l'Ers, avec la cavalerie légère sous ses ordres, pour arrêter la poursuite de l'ennemi, devait faire sauter le pont déjà miné sur cette rivière. Il fait mettre le feu à la mèche, et se porte rapidement hors d'atteinte de l'explosion. Quelques minutes se passent, et le pont est encore intact. Ce retard, qui pouvait être funeste à l'armée, excitait la plus grande inquiétude. Le nommé Vincent, maréchal-des-logis au 22e régiment de chasseurs, témoin de l'anxiété de son général, de son propre mouvement se précipite vers le pont, suivi d'un seul chasseur, qu'il appelle pour tenir son cheval; met pied à terre près de la foudre qui pouvait éclater, examine la mèche de la fougasse, qu'il trouve éteinte, bat le briquet, la rallume avec de l'amadou, saute à cheval et s'éloigne. Il n'était pas à dix pas, que l'explosion eut lieu.

Dans cette sanglante journée, pendant laquelle vingt mille Français résistèrent à cent mille ennemis, le maréchal Soult prouva qu'il était toujours le plus grand manœuvrier de l'Empire, comme l'Empereur le lui avait dit à Austerlitz.

BATAILLE DE PARIS.

EXTRAIT DES MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1814,

PAR LE GÉNÉRAL KOCH.

I.

Topographie du champ de bataille. — Situation politique et militaire de la Capitale. — Dispositions de Défense. — Plan d'attaque des Alliés.

Nous exposerons en peu de mots quelle était à cette époque la situation politique et militaire de Paris, ainsi que le projet conçu et les travaux exécutés pour sa défense matérielle depuis le départ de l'Empereur. Nous examinerons ensuite l'état et la force de la garde nationale, de la garde impériale et des troupes de ligne au 29 mars, en indiquant le rôle qui leur fut assigné. Une courte analyse des ordres donnés par le roi Joseph, et des dispositions arrêtées par les chefs militaires pour la journée du lendemain, terminera cet exposé.

Quel que soit notre désir de l'esquisser brièvement, ce développement des ressources de la défense et des causes qui l'ont abrégée sera fort étendu ; mais il peut seul, en la dégageant de détails qui l'embarrasseraient, rendre intelligible la relation de la journée mémorable du 30 mars, expliquer les incidents variés qui la compliquent, et cette apparente fatalité qui n'a ramené Napoléon sous les murs de Paris, que pour être l'impuissant spectateur de ce grand événement.

Avant d'entrer en matière, les lecteurs militaires nous sauront gré d'arrêter un instant leurs regards sur la topographie du champ de bataille, et de les mettre à même, par une description aussi exacte que possible, d'apprécier ce qu'on a fait et ce qu'on aurait pu faire pour la défense de la capitale.

Du groupe des hauteurs de Carnetin qui dominent Claye, Anet et Lagny, se détache sur Auteuil une chaîne continue de collines et de plateaux plus ou moins élevés, séparant le bassin des ruisseaux de Saint-Denis d'avec les eaux qui tombent directement dans la Marne et la Seine, entre Lagny et Saint-Cloud.

Au village de Rosny, cette chaîne s'abaisse et forme un col entre la plaine de Bondi et le bassin des eaux qui vont joindre la Marne au-dessus de Nogent.

Depuis le col de Rosny jusqu'à la butte de Chaumont sur Paris, s'étend un plateau dont la surface de niveau sur une assez grande étendue, a peu d'accidents remarquables.

Entre la butte de Chaumont et celle des Cinq-Moulins sous Montmartre, la chaîne s'abaisse de nouveau, et ouvre un col occupé par le bassin du canal de l'Ourcq et par les villages ou faubourgs extérieurs de La Villette et de La Chapelle.

Après s'être relevée pour former la butte des Cinq-Moulins, la butte supérieure de Montmartre et les mamelons de Batignolles, la ligne du pendant des eaux, basse et peu

remarquable, suit à peu près les boulevarts extérieurs de Paris jusqu'à la barrière de Neuilly, où sa crête se relève et se soutient jusqu'auprès de Passy, séparant ainsi les eaux qui descendent dans le bois de Boulogne et dans la plaine de Clichy, d'avec celles qui tombent dans le faubourg du Roule, les Champs-Élysées, les jardins ou marais cultivés de Chaillot.

Les collines de Passy et d'Auteuil terminent ce contrefort qui s'épanouit eu pentes peu sensibles dans le bois de Boulogne et dans la plaine du Point-du-Jour.

On voit par là que dans la ligne du pendant des eaux, le plateau qui règne de Rosny à la butte de Chaumont et les hauteurs de Montmartre, méritent seuls l'attention d'un militaire : nous commencerons par examiner le plateau de Rosny dont la configuration offre au premier aspect plusieurs positions. En effet, il projette entre ce village et Montreuil un grand contrefort qui, se dirigeant par Fontenay à Nogent-sur-Marne, présente une première position contre un ennemi débouchant des routes de Lagny et de Montfermeil, pour se porter sur les barrières du Trône et de Montreuil ; toutefois comme elle laisse à sa gauche la plaine qui s'étend de Rosny et de Bondi aux villages de Merlan et de Noisy-le-Sec, et ne couvre pas la route d'Allemagne, nous n'en ferons pas l'examen.

Le plateau principal se resserre entre les gorges ; de Montreuil et de Merlan, et n'a plus qu'une largeur d'environ trois cents mètres ; mais après cet étranglement, il s'élargit et projette deux contreforts dont l'un s'étend au nord entre la gorge de Merlan et les carrières de Pantin, et se divise en plusieurs croupes qui séparent les petites gorges de Noisy et de Romainville. Le contrefort opposé forme au sud une croupe assez large entre les gorges de Montreuil et de Bagnolet, et se termine à des escarpements de carrières. Le plateau avec ses contreforts, mesuré depuis ces escarpements jusqu'à la sommité des pentes qui dominent Noisy, a trois kilomètres de développement, sur une largeur qui varie de neuf cents à quinze cents mètres. Cette position n'est accessible de front et de niveau que par l'étranglement de Merlan et de Montreuil. Ce dernier villago, Noisy, Romainville et le clos de Malassise appuient ses flancs, et fournissent de front des défenses successives ; cependant son occupation ne serait avantageuse qu'autant que l'ennemi marcherait sur le plateau, car elle couvre seulement la route de Montfermeil, et laisse celles de Lagny et d'Allemagne sur ses flancs.

Au-delà de Romainville, le plateau entre le ruisseau du vallon de Bagnolet et la gorge située entre Romainville et les carrières de Pantin, n'a du nord au sud qu'une largeur d'un kilomètre. C'est derrière ce second étranglement que s'élèvent les deux contreforts qui forment la position d'où l'on maîtrise à la fois les routes de Meaux et de Lagny.

Le premier de ces contreforts se dirige au nord entre Romainville et Pantin, et va prendre au-dessus de ce dernier village, ne laissant entre le canal de l'Ourcq et les carrières qui sont à son pied qu'un espace de cinq à six cents mètres.

Le second court au sud entre le vallon de Bagnolet et la gorge de Charonne, et va s'abaisser en pente douce à hauteur du hameau du Petit-Vincennes.

Cette position, mesurée dans le développement des contreforts opposés, n'a pas moins de trois kilomètres ; mais celui de droite se refuse et se trouve protégé par les accidents de toute espèce que présentent en avant le clos de Malassise, le vallon et le parc de Bagnolet. Celui de gauche est également protégé en avant par le village et le parc de Romainville, et par les terrasses qui partagent les croupes sur lesquelles une partie de ce village est assis.

La position n'est d'un facile accès que par l'étranglement derrière lequel elle se trouve ; encore cet étranglement n'est-il pas dépourvu d'obstacles naturels ; d'abord sur le contrefort, une butte entre le chemin de Belleville à Romainville et les carrières de Pantin, commande le plateau ; ensuite le bois de Romainville et le parc de Bruyères multiplient les moyens de chicane, et peuvent servir à masquer les mouvements de retraite et les retours offensifs.

Pour maîtriser à gauche la route d'Allemagne, il suffit d'occuper Pantin, et de défendre en avant l'intervalle de cinq cents mètres entre les carrières et le canal de l'Ourcq ; on reste maître à droite de la route de Vincennes, en occupant la tête de la chaussée dont les flancs sont revêtus jusque là par des murs de terrasse.

Lorsqu'on a dépassé cette première position, les petits vallons de Pré-Saint-Gervais et de Charonne forment un troisième étranglement qui n'a guères que cinq ou six cents mètres d'ouverture. Ce dernier est occupé par le parc de Saint-Fargeau qui serre au nord le chemin de Romainville à Belleville, et occupe au midi la naissance des pentes dont les eaux descendent à Charonne. Il est surtout remarquable par les buttes des tourelles et du Télégraphe dans le parc de Saint-Fargeau, lesquelles procurent à la fois des moyens de protéger la première position et de disputer la seconde.

Celle-ci, considérée dans sa plus grande étendue, est aussi déterminée par deux

contreforts : le premier s'élève entre les buttes du Télégraphe et de Chaumont, se prolonge au-delà de Belleville, et va former la butte Beauregard entre la gorge de Pré-Saint-Gervais et celle qui descend de Belleville au hameau des Maisonnettes ; l'autre prend naissance à la butte du Télégraphe, et va former, au-delà de Ménilmontant, bâti en parti sur sa croupe, l'arête du Mont-Louis qui sépare la gorge de Charonne des boulevarts extérieurs.

Les points d'appui de cette position sont : au centre, la butte du Télégraphe et les têtes des villages de Belleville et Ménilmontant ; à la droite, le cimetière de Mont-Louis, le monticule de Fontarabie, et comme postes avancés, le village et le clos de Charonne ; à gauche, la butte Beauregard, et comme postes avancés, le village et le clos de Pré-Saint-Gervais.

L'ennemi ne peut tourner cette position par la droite qu'en s'emparant de Charonne et du monticule de Fontarabie, et se glissant par les pentes et les habitations situées entre les boulevarts et le cimetière de Mont-Louis, dans les vieilles carrières des Amandiers entre Mont-Louis et Ménilmontant; ce qui suppose un excès d'audace dans l'attaque, et de faiblesse dans la défense. Malheureusement il n'en est pas ainsi de la gauche. L'intervalle entre les escarpements de la butte Beauregard et le canal de l'Ourcq, offre une plaine d'un kilomètre, difficile à défendre, quand l'ennemi est maître de Pantin et du contrefort entre Romainville et Pré-Saint-Gervais. Il peut alors, sous la protection de ses batteries, y jeter des masses, et par la gorge des Maisonnettes, attaquer le flanc gauche de Belleville, entre les buttes de Beauregard et de Chaumont, se déployer sur cette dernière butte, et se porter par le chemin des Moulins, sur les sommités qui dominent la rue Basse de Belleville et les boulevarts extérieurs.

La butte de Chaumont, isolée entre la plaine de La Villette et la gorge qui descend de Belleville à Paris, étant séparée des boulevarts extérieurs par un terrain bouleversé par l'exploitation d'anciennes carrières, n'est point une position d'armée. C'est, à proprement parler, celle d'une réserve destinée à soutenir la butte Beauregard, et à protéger la retraite des troupes dans Paris.

En résumant ce qui précède, on voit que le plateau de Rosny et la butte Chaumont offrent deux positions défensives susceptibles d'être vivement et successivement disputées.

La position de Montmartre, considérée dans son ensemble, s'étend, comme on l'a vu, depuis le faubourg extérieur de La Chapelle jusqu'à celui des Batignolles, sur un développement qui, mesuré par les crêtes, a près de deux kilomètres et demi ; mais dans cette position, le centre, la gauche et la droite forment, en quelque façon, trois positions distinctes.

Celle de droite, appelée butte des *Cinq-Moulins*, s'étend sur un développement de plus de huit cents mètres de La Chapelle à Clignancourt, comme une courtine élevée dont ces villages forment les saillants. La route de Paris à Saint-Denis, le chemin qui joint les villages en avant de la butte, celui qui règne sur la butte même et les boulevarts extérieurs, permettent à toutes les armes d'y manœuvrer librement.

La position du centre est formée par la crête élevée de Montmartre, sur laquelle on voit le village de ce nom. Mesurée de l'est à l'ouest, elle n'a pas moins de neuf cents mètres de développement ; mais du sud au nord, elle se rétrécit tellement, qu'elle n'a pas cent mètres d'une surface de niveau. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une arête sur laquelle les buttes des Moulins et le chemin qui les unit, sont bordées de part et d'autre par des pentes plus ou moins rapides. Sur celle du nord, des escarpements, des maisons, des terrasses séparées par des rues étroites et d'une pente rapide, offrent mille moyens de résistance. La crête est inaccessible à l'ouest ; à l'est, d'autres escarpements ne laissent d'accès que par un chemin roide et de peu de largeur, qui d'ailleurs aboutissant à Clignancourt, unit le centre à la droite, et ne devient praticable à l'ennemi qu'après qu'il s'est au moins rendu maître de ce village. Du côté de Paris, la hauteur offre aussi des escarpements ; mais les anciens chemins et la nouvelle rampe, donnent toutes les facilités désirables pour porter à son sommet les troupes et l'artillerie nécessaires à la défense.

La position de gauche s'étend depuis les escarpements qui terminent à l'est la crête élevée de Montmartre jusqu'à l'embranchement des routes qui, du faubourg de Batignolles, descendent à Clichy et à Saint-Ouen. Les deux points saillants de cette position sont formés par le faubourg des Batignolles, situé en avant des escarpements de Montmartre, et par les mamelons de la butte des Gardes, d'où s'incline en pente douce une large croupe qui se perd vers la Seine au-dessous de Clichy. Entre ces saillants, les buttes des *Trois-Moulins* et des tertres provenant du déblai des carrières, dessinent une espèce de courtine d'environ six cents mètres. Un chemin qui part du faubourg des Batignolles, passe en-deçà des Trois-Moulins, se divise en deux branches dont une se dirige par la butte des Gardes et traverse Clignancourt, et l'autre va gagner le chemin transversal tracé à mi-côte entre la crête de Montmartre et les boulevarts. Ce

chemin et ces boulevarts unissent la gauche au centre et à la droite, et sous ce point de vue, établissent l'unité de défense, autant que le permettent les pentes et les escarpements d'un terrain bouleversé par une exploitation de carrières de plusieurs siècles.

On voit assez d'après cette description quelles ressources peut offrir la défense bien combinée de Montmartre. Sa force naturelle est telle, que, gardé par de l'artillerie et des troupes établies d'avance, on ne saurait admettre qu'il puisse être enlevé autrement que par surprise. Occupé faiblement, ou à la hâte, par un général qui n'aura pas eu le loisir de l'étudier, on sent qu'une attaque peut réussir, surtout si l'ennemi, maître de Saint-Denis, ou seulement des routes qui se dirigent de cette ville sur La Chapelle, et de Saint-Ouen sur les Batignolles, marche à la fois sur ces deux faubourgs, menace de Clignancourt le centre de la position pour en aborder la droite et la gauche, qui opposeront peu de résistance après la chute des villages situés sur leurs flancs.

Ce coup-d'œil suffit pour montrer le parti qu'on eût pu tirer du plateau de Romainville et de la butte Montmartre pour la défense de la capitale sur la rive droite de la Seine. Il nous reste maintenant à rendre compte de la situation où elle se trouvait au 29 mars.

Le conseil de Régence venait de prendre des mesures qui indiquaient, même aux yeux les moins clairvoyants, l'approche du danger. L'Impératrice et le Roi de Rome étaient partis pour Tours; les membres du conseil, les grands dignitaires, les ministres, se disposaient à les suivre. Le roi Joseph, le ministre de la guerre et le ministre-directeur restaient encore; mais le gouvernement allait être transféré sur la Loire. Paris n'était plus qu'une place, une position abandonnée aux chances de la guerre.

Sous ce rapport, c'est sa situation militaire qu'il importe surtout de faire connaître.

Le roi Joseph était lieutenant-général de l'Empereur dans la première division militaire; ses attributions, relatives à la défense de Paris, embrassaient, en cette qualité, les forces disponibles, les travaux matériels et le mouvement des armées.

Les forces disponibles étaient de trois espèces, placées chacune sous un chef particulier. Le maréchal duc de Conegliano commandait la garde nationale; le comte Hullin les troupes de ligne, et le général Ornano les réserves de la garde. Ces dispositions étaient empreintes d'un vice capital. Le roi Joseph n'avait, comme militaire, ni les connaissances positives, ni le caractère qu'il fallait pour imprimer à ces rouages l'unité, la force et la rapidité d'action qu'eussent exigées les circonstances; il n'était même suppléé à cet égard par personne. Le seul des généraux qui reunît à l'expérience du commandement ou chef le grade qu'il aurait exigé, le duc de Conegliano n'avait sous ses ordres que la garde nationale, laquelle, dans l'état de guerre où était Paris, devait être, aux termes des lois et règlements (1), à la disposition du général Hullin, qui se trouvait à la fois subordonné au Maréchal, comme un des aides-majors-généraux de cette garde, et indépendant comme commandant de la division et de la place.

Maintenant qu'on connaît l'incohérence de cette organisation, il est nécessaire de la considérer dans ces divers éléments. Napoléon, comme on se le rappelle, ayant rejeté, en janvier, le projet qui lui fut soumis par le Comité de défense, Paris ne devait être couvert que par des ouvrages en bois, capables seulement de résister aux attaques de la cavalerie et dont les événements hâtèrent l'exécution. Pour flanquer en protéger les parties des tambours qui ne se défendaient pas elles-mêmes, on créncla les bâtiments élevés aux diverses barrières et quelques parties adjacentes du mur d'enveloppe; on forma en maçonnerie ou en fortes palissades les lacunes de l'enceinte, et l'on acheva le chemin des rondes intérieur, afin de circuler librement tout autour.

L'artillerie affectée à la défense de l'enceinte ne consistait qu'en quarante pièces de quatre et vingt de huit, indépendamment de douze pièces de quatre, et de quatre de huit, destinées à former une réserve sur chacune des rives de la Seine.

Les cinquante-six barrières de l'enceinte furent divisées en grandes et petites. On classa au nombre des premières, sur la rive gauche de la Seine, celles de Fontainebleau, d'Orléans et du Maine; sur la rive droite, celles de Passy, de Neuilly, du Roule, de Clichy, de Saint-Denis, de Pantin, du Trône et de Charenton, où aboutissent les grandes routes, et que le service public et celui des armées, obligeant de tenir ouvertes jour et nuit, mettaient dans la nécessité d'occuper en forces comme plus exposées à l'insulte des partis. On rangea parmi les petites barrières toutes celles d'où partaient les chemins vicinaux, et l'on condamna celles qui pouvaient être fermées sans graves inconvénients. Les autres restèrent ouvertes le jour.

L'artillerie fut concentrée aux grandes barrières. Une des réserves fut placée à

(1) Loi du 12 juillet 1791. Règlement du 24 décembre 1811.

celle du Trône, d'où elle pouvait se porter sur la barrière de Charenton ou sur celle de Pantin et de la Villette, suivant que l'ennemi arriverait par les routes de Melun et de Lagny, ou par celles de Meaux et de Soissons; l'autre fut portée à la barrière de Fontainebleau, sur la route que devait tenir l'ennemi arrivant par la rive gauche de la Seine. De ce point, d'ailleurs, rien ne l'empêchait de se porter aux barrières d'Orléans et du Maine, ou de se réunir par le pont d'Austerlitz à la réserve de la rive droite.

Tels étaient les moyens matériels et l'armement de l'enceinte; nous verrons, en parlant des forces disponibles, le personnel attaché à ce dispositif.

Au dehors, on avait construit des tambours en charpente aux ponts de Saint-Maur, de Charenton et de Neuilly; mais les hauteurs de Paris et ses faubourgs extérieurs étaient encore sans défense; quand la deuxième marche du maréchal Blücher sur la capitale convainquit le roi Joseph, qu'incessamment menacés d'attaque par un corps d'armée, ces frêles ouvrages ne donneraient pas même le loisir d'entrer en pour-parler.

Il se fit alors rendre compte du projet rejeté par l'Empereur en janvier, et prit sur lui d'ordonner au comte Dejean d'en faire l'assiette et le tracé avec les modifications commandées par les circonstances. Ce général se hâta d'envoyer sur le terrain le peu d'officiers qui se trouvaient disponibles, pour déterminer l'emplacement et la forme des ouvrages. Le Comité des fortifications réunit ces éléments, et arrêta un système d'ouvrages un peu moins solides, mais d'une exécution plus prompte que celle du projet primitif. Joseph ne se croyant pas maître de rien ordonner à cet égard, en référa à l'Empereur, en lui envoyant le plan et l'avis du Comité.

Sa réponse n'était point encore arrivée le 22 mars, et déjà son lieutenant, instruit des mouvements éloignés qu'il méditait, regardait comme inévitable l'arrivée sous Paris d'un corps des armées du Nord ou de Silésie. Il n'y avait pas un moment à perdre pour exécuter le dernier projet du Comité : le chevalier Allent, le comte Maurice Mathieu, et tous les militaires consultés partageaient cet avis; cependant telle était la crainte que Napoléon inspirait à son frère même, qu'il n'osa prendre sur lui cette mesure conservatrice, et crut devoir attendre l'ordre formel de l'Empereur. Cet ordre ne vint pas. On conduisit bien quelques pièces d'artillerie sur l'emplacement de plusieurs des ouvrages projetés; mais les barricades des faubourgs extérieurs rencontrèrent mille obstacles, en sorte que le 29 mars au matin, les tambours des barrières à peine terminés, étaient encore les seuls ouvrages qui protégeassent Paris.

Par décret du 8 janvier, l'infanterie de la garde nationale parisienne était composée de douze légions, chaque légion de quatre bataillons, chaque bataillon de cinq compagnies, dont une de grenadiers; ce qui donnait quarante-huit bataillons et deux cent quarante compagnies. Les légions correspondaient aux douze arrondissements municipaux, et les bataillons devaient, autant que la population le permettrait, correspondre aux quarante-huit quartiers : chaque compagnie devait être à l'effectif de cent vingt-cinq hommes : on aurait eu ainsi des bataillons de six cent vingt-cinq hommes, des légions de deux mille cinq cents, et un complet total de trente mille gardes nationaux.

Des décrets postérieurs attachèrent à cette garde des corps d'artillerie et du génie et une compagnie de guides à cheval. L'artillerie formant deux bataillons, de trois cents élèves de l'école polytechnique, et d'environ quatre cent quatre-vingts canonniers ou servants pris à l'hôtel des invalides, devait servir les batteries et les réserves affectées à la défense des barrières. Les ingénieurs des ponts-et-chaussées composaient l'arme du génie chargée de la construction des travaux des barrières; la compagnie des guides n'ayant pas au-delà de trois escouades, ne put être employée au service auquel elle avait été destinée.

Le complet de la garde parisienne fut calculé sur le nombre des contribuables ou fils de contribuables portés au rôle de l'impôt personnel pour une cote égale ou supérieure à 10 francs et s'éleva à plus de trente-un mille inscrits. Son organisation ne s'était faite qu'en dépit, et au milieu des obstacles de tous genres; suivant une remarque du chef de l'état-major, l'Empereur l'avait organisée *malgré lui, malgré elle.* Les Parisiens se ressouvenaient du 13 vendémiaire; ils se rappelaient avec quelle précipitation l'organisation de la garde nationale commencée à l'époque de l'expédition de Walcheren, avait été condamnée et détruite. La défiance était extrême; et aux yeux mêmes de ses officiers, cette institution ne paraissait qu'une sorte de conscription indéfinie et un moyen d'obtenir des levées indirectes par des contingents d'activité. Napoléon de son côté, n'armait qu'avec répugnance une force ennemie de son pouvoir absolu; et, sous le prétexte d'éviter l'embarras de sa mise en activité, il prenait toutes les mesures pour qu'elle ne pût maîtriser le gouvernement.

Les motifs qui écartèrent, en janvier, le projet de saisir par des ouvrages en terre les sommités et les têtes des faubourgs ex-

térieurs, firent rejeter à l'Empereur l'idée émise par son auteur d'organiser les gardes des arrondissements de Saint-Denis et de Sceaux, et d'attacher celles des faubourgs extérieurs aux légions correspondantes de Paris; mais les considérations qui ramenèrent au projet de défense, militèrent en faveur de ce mode d'organisation, et un décret du 15 mars plaça sous le commandement du duc de Conegliano toutes les gardes nationales du département de la Seine; toutefois, il en fut de cette disposition comme des ouvrages de défense : le temps manqua. A l'exception des gardes nationales de Belleville, de Bercy, de Saint-Denis et des élèves de l'école d'Alfort, les gardes rurales n'existèrent que sur le papier.

Grâce à la confiance que les manières et les procédés du duc de Conegliano inspirèrent aux plus défiants, la garde parisienne avait pris un peu de consistance dans les premiers jours de mars; néanmoins la misère du temps apportait des obstacles presqu'insurmontables à son entière organisation. Les grenadiers, surtout dans les quartiers où il y a plus d'industrie que d'aisance, n'étaient habillés qu'en partie. Pour engager les fusiliers à faire des uniformes, il fallut les distinguer sous la dénomination de chasseurs. D'un autre côté, l'arsenal n'avait fourni qu'un petit nombre de fusils de munition; l'armement se composait en partie de carabines ou mousquetons achetés de hasard on ramassés sur les champs de bataille, de fusils de chasse et même de pacotille, dont l'usage était dangereux. Pour y suppléer, on fabriqua, il est vrai, sous le nom de lances, des piques ornées de banderolles; mais les citoyens ne les prenaient qu'avec répugnance ou les rejetaient même avec dédain, leur préférant les plus mauvaises armes à feu. La pénurie de celles-ci etait telle, que pour mettre les gardes nationaux habillés en état de paraître à la revue du dimanche 27, le général Ornano leur prêta deux mille fusils de la garde impériale, sous condition expresse de les rendre le lendemain : ce ne fut que le 29 et le 30 au matin qu'on leur en fit une seconde distribution de quatre mille.

L'effectif de la garde nationale n'excédait pas douze mille hommes, dont six à sept mille seulement armés de fusils de munition, lorsqu'en vertu d'un ordre du roi Joseph du 25 mars, elle releva le 29, aux postes de l'intérieur et des barrières, les troupes de ligne qui devaient défendre les faubourgs extérieurs.

Sur la rive droite de la Seine, les 1re et 4e légions gardaient la gauche de l'enceinte, depuis la barrière de Passy jusques et non compris celle de Clichy. Le centre, formé de la partie la plus étendue et la plus susceptible d'attaque, allait depuis la barrière de Clichy jusques et compris celle de Charonne, et fut confié aux 2e, 3e, 5e, 6e et 7e légions; la droite, gardée par les 8e et 9e, s'étendait depuis la barrière de Charonne jusqu'à celle de la Râpée.

Sur la rive gauche de la Seine, la 11e légion gardait le centre, depuis la rivière de Bièvre jusques et non compris la barrière des Fourneaux; le reste de l'enceinte était occupé, la droite par la 10e légion, et la gauche par la 12e.

Outre la grand'garde de l'Hôtel-de-Ville, les postes d'honneur des Tuileries et du Luxembourg, ceux de police à chaque mairie, la garde parisienne prit alors les postes des petites barrières et des établissements publics, à l'exception des hôpitaux, des prisons, des ports et des marchés qui restèrent sous la surveillance de la gendarmerie et des vétérans de la ligne. Quant aux grandes barrières, elles furent occupées par un piquet de cinquante grenadiers ou chasseurs de la garde parisienne, concurremment avec la ligne et la gendarmerie, sous les ordres d'un officier supérieur nommé temporairement par le gouverneur.

Douze grand'gardes affectées à chaque légion, et placées dès l'origine en-deçà des parties de l'enceinte, furent élevées chacune à cent hommes; elles étaient chargées de fournir des postes aux petites barrières, et devaient, en cas d'alerte, se porter au soutien des points menacés.

La garnison de Paris se composait de trente dépôts ou cinquièmes bataillons, de quelques compagnies de vétérans, de la gendarmerie de Paris et du corps de sapeurs-pompiers. Outre ces forces, il y avait encore dans les environs de la capitale, à une ou deux journées de marches, soixante autres dépôts d'infanterie, qui, à l'époque du 25 mars, ne renfermaient pas moins de vingt mille hommes. L'Empereur voulait qu'au besoin, et à défaut de soldats, on formât ces cadres en compagnies d'officiers et sous-officiers pour le service de Paris; mais au 29 aucune de ces mesures extraordinaires n'avait été ordonnée. D'un autre côté, il eût été imprudent de détourner la gendarmerie et les pompiers du service d'ordre et de sécurité qui leur était confié; ainsi le gouverneur n'eut à sa disposition, soustraction faite des troupes nécessaires à la garde des prisons et des hôpitaux, qu'un nombre insuffisant pour le service extérieur qui lui avait été assigné par l'ordre du roi Joseph, du 23 mars. A peine put-il jeter garnison dans Saint-Denis et Vincennes, et faire occuper par des détachements les ponts de Saint-Maur, Charenton et Neuilly.

Il n'existait au dépôt général des remontes à Versailles, que mille hommes

montés en état d'entrer en ligne ; mais d'après les ordres de Joseph, le général Préval en forma un régiment de marche qui, sous la conduite du colonel de Carignan, escorta, le 30, l'Impératrice jusqu'à Rambouillet.

En quittant Paris, l'Empereur y laissa vingt-deux cadres de bataillons de jeune garde; mais la formation des divisions Charpentier et Boyer de Rebeval les avait enlevés dès le 15 février. Il est vrai de dire qu'au fur et à mesure que les régiments s'épuisaient à l'armée, leurs cadres revenaient se remplir à Paris ; cependant depuis le renvoi fait de Soissons par le duc de Trévise, de vingt-un officiers et quatre-vingt-douze sous-officiers, il n'en était plus revenu, et le détachement parti le 17 mars avec le général Lefebvre-Desnouëttes, avait presque tout enlevé, cadres et conscrits.

Il ne restait de disponible, au 28 mars matin, dans tous les dépôts de la garde, que trois mille six cents hommes d'infanterie, quinze cents de cavalerie et cent cinquante d'artillerie ou du train, quand, sur l'avis de l'approche de l'ennemi, il partit avant midi pour Meaux, un détachement de quinze cents fantassins et sept cents chevaux sous les ordres du général Guye, lequel se réunit à Claye, comme on l'a vu plus haut, au corps du général Compans. Dans la journée du 29, quinze cents hommes d'infanterie et environ trois cents de cavalerie formèrent l'escorte de l'Impératrice et du Roi de Rome ; il n'y avait donc pour renforcer l'armée que six cents hommes de pied et trois cents cavaliers : néanmoins, vu l'urgence du moment, le comte Ornano crut devoir opposer à l'ennemi environ quatre mille conscrits non encore organisés, et en forma une division dont le général Michel, à peine guéri de sa blessure, prit le commandement.

Telle était, le 29 mars au matin, la situation militaire de Paris.

Le départ de l'Impératrice et du Roi de Rome, résolu et préparé en secret, ayant transpiré, on parla de s'y opposer ; mais un sentiment unanime se manifesta dans la garde nationale pour protéger au besoin leur départ, et, en général, la libre action des fonctionnaires du gouvernement. Un seul des grands dignitaires, le prince de Bénévent, fut, dit-on, arrêté à l'une des barrières, sans qu'aucune réquisition, nulle plainte, aucun avis de cet incident parvînt aux autorités compétentes.

Dès l'aube du jour, tout annonçait à Paris l'approche du danger et les craintes qu'il inspirait. On évacuait les archives et les effets précieux du gouvernement ; on brûlait dans les ministères les papiers dont la publicité pouvait nuire à l'État ou aux particuliers. La plupart des fonctionnaires publics et des citoyens que leurs services ou de grands intérêts retenaient dans la capitale, envoient loin de ce théâtre prochain d'hostilités, leurs femmes et leurs enfants. Paris devient en même temps le refuge des familles qui abandonnent les lieux occupés par l'ennemi ; et des convois de voitures, de bestiaux, de meubles, de denrées de toute espèce, encombrent les avenues, obstruent les barrières. Une vague inquiétude porte et retient hors des maisons, sur les places, les quais et les boulevarts, sur les routes et les hauteurs voisines, une partie de la population de la capitale.

On affiche sur tous les murs, on met à l'ordre du jour de la garde nationale et de la garnison, la proclamation si connue du roi Joseph, et, presque au même moment, on lit dans le *Moniteur* que l'Empereur a battu, le 26 à Saint-Dizier, le général Wintziugerode, lui a fait deux mille prisonniers et pris son artillerie. La foule en conclut que Napoléon peut arriver à Paris en même temps que l'ennemi, mais ne sera suivi que de loin par l'armée française et même la cavalerie ; en effet, cela n'était pas impossible, s'il eût pris cette détermination à l'issue du combat de Saint-Dizier ; il fallait seulement qu'après avoir cessé de couvrir la capitale pour agir sur les derrières de l'ennemi, il changeât de plan, et que la défense de cette ville, qu'il avait considérée comme un objet secondaire, devînt le sujet principal de ses combinaisons. Toute incertitude, tout retard dans un moment si décisif, devait lui faire manquer l'un et l'autre but.

Joseph, mieux instruit des projets de son frère que des desseins de l'ennemi, croyait cependant n'avoir à repousser qu'un de ses corps d'armée, et ne désespérait pas d'en venir à bout avec la réunion de troupes qui allait s'opérer sous les murs de la capitale.

Les trois chefs militaires employés à Paris, reçoivent l'ordre de redoubler de surveillance et d'activité. Le duc de Conegliano invite, par un ordre du jour, les gardes nationaux à prendre les armes au premier appel, et assimile leur service à celui de la ligne dans les places assiégées ; un tiers seulement se reposera, un autre sera de piquet, le dernier tiers occupera les postes et doublera les plus importants. Les neuf légions, qui défendent la rive droite de la Seine, placeront, outre les grand'gardes, des réserves destinées à soutenir les postes des grandes barrières. Les trois légions de la rive gauche, où, d'après la direction de l'ennemi, l'enceinte n'est point exposée à une attaque immédiate, fourniront à l'Hôtel-de-Ville une forte réserve destinée à se porter au soutien des barrières menacées et sur les points de l'intérieur où l'ordre public serait trou-

blé. Un chef de bataillon prendra le commandement à chacune des barrières principales afin d'assurer les communications à l'intérieur et au dehors, dégager les grandes rues et se concerter pour la défense de l'enceinte avec les commandants militaires des faubourgs extérieurs.

Le gouverneur Hullin concourt aux dispositions de défense autant que le permettent la faiblesse des troupes dont il dispose et les besoins multipliés de la police militaire.

Le comte Ornano prend ses mesures pour que les réserves de la garde puissent le soir même se mettre en ligne avec le corps du général Compans, et se porte de sa personne, avec une partie de sa cavalerie, jusqu'au village de Pantin.

Vers midi, le Roi monte à cheval avec le général Maurice Mathieu, son chef d'état-major, et avec celui de la garde parisienne, pour reconnaître les débouchés d'où l'ennemi peut se porter sur Paris, et spécialement sur les hauteurs qui le dominent. Le chevalier Allent, qui les a parcourus dans les reconnaissances ordonnées par l'Empereur, fait remarquer d'abord au Roi le point où la route des petits ponts rejoint celle d'Allemagne. Une colonne ennemie peut, à Villeparisis, gagner cette route par le pont de Mitry sur le canal de l'Ourcq, et combiner ses mouvements avec ceux des colonnes qui suivraient les routes d'Allemagne et de Senlis. Joseph examine ensuite le village de Pantin, les hauteurs et les escarpements qui forment ou prolongent à gauche la position de Romainville, et se lient par les maisons élevées de ce premier village au poste avantageux que sa masse offre dans la plaine entre les collines et le canal de l'Ourcq. Il donne ordre au général Ornano de poster sa cavalerie au moulin de la Folie, pour éclairer les débouchés de la plaine, entre Noisy-le-Sec et Bondi. Le Roi se porte à Rosny, au point où les colonnes ennemies, débouchant des routes de Montfermeil et de Lagny, s'élèveraient sur les hauteurs pour marcher de niveau contre la position de Romainville, ou descendre dans les bois de Vincennes, masquer ou insulter le château, et tourner les tambours construits sur la rive gauche de la Marne aux ponts de Saint-Maur et de Charenton. La reconnaissance se dirige ensuite sur ces deux points. Les ouvrages qui les couvrent ne pourront être utiles que dans l'hypothèse où les corps des ducs de Trévise et de Raguse ne seront suivis que par des troupes légères, et que les masses opposées au général Compans, négligeront le lendemain de s'emparer des débouchés de Montfermeil et de Lagny.

Dans cette reconnaissance, Joseph ne prit qu'une idée imparfaite du terrain, et sa course rapide paraît n'avoir eu pour objet que de faire la meilleure distribution possible des forces appelées à le défendre; car il importait, en effet, de confier, aux troupes les mieux constituées, les villages de la plaine formant des points de défense uniques non protégés de l'art ni de la nature, et de réserver, aux moins aguerries, les positions successives de Romainville et de Saint-Fargeau, dont les flancs et les approches semés d'escarpements, de bois, de vignes, d'enclos, devaient faciliter les chicanes et les retours offensifs.

Quoi qu'il en soit, cette reconnaissance terminée, le Roi retourna en toute hâte aux Tuileries, où, après en avoir conféré avec les trois Maréchaux, il arrêta les dispositions suivantes :

Le lendemain, 30, à la pointe du jour, le duc de Raguse devait occuper la position de Romainville, et les généraux Compans et Ornano défendre Pré-Saint-Gervais et Pantin, ainsi que le terrain entre les hauteurs et le canal de l'Ourcq. Le corps du duc de Trévise avait l'ordre d'entrer en ligne entre le canal et Montmartre, et d'occuper les longs faubourgs de La Villette et de La Chapelle. Il fut convenu que le quartier-général du Roi serait placé à Montmartre, où le comte Hullin mettrait un poste, et que le reste de ses troupes ferait, avec la garde nationale, le service intérieur, garderait les barrières et défendrait les parties de l'enceinte que l'armée ne couvrirait pas.

Les deux réserves d'artillerie, ainsi que toutes les pièces inutiles sur la rive gauche de la Seine, attelées de chevaux de poste et de rivière, furent réunis au nombre de vingt-huit pièces à la barrière du Trône. Le major Evain, de l'artillerie de la ligne, en prit le commandement, et l'on y attacha, comme pointeurs, des canonniers-vétérans de la garde impériale.

Aucun changement essentiel n'ayant été jugé par le Roi, dans le dispositif arrêté dès le matin par le duc de Conegliano pour la garde parisienne, le Maréchal se contenta de prescrire aux chefs de légions de faire prendre les armes, dès qu'ils entendraient battre la générale. En leur recommandant d'assurer la tranquillité intérieure de la capitale, il les engagea à occuper au dehors de l'enceinte quelques avant-postes et à porter, sur les hauteurs de Montmartre et de Saint-Chaumont, des forces qui fissent grossir celle de l'armée aux yeux de l'ennemi : « Je ne veux point, disait-il, en donner l'ordre; mais je verrais avec la plus vive satisfaction des officiers, sous-officiers, grenadiers et chasseurs de bonne volonté, se présenter pour occuper cette ligne d'avant-postes. »

Ce n'était pas sans motif, que le Maréchal se bornait à une invitation. Comment en effet douze mille hommes mal armés,

pouvaient-ils suffire à maintenir l'ordre au-dedans, garder l'enceinte et entrer en ligne avec une force capable de seconder l'armée ou d'imposer à l'ennemi. Un corps composé de propriétaires fonciers ou industriels, la plupart établis et pères de famille, en grande partie étrangers au maniement des armes, que le quart même ne devait recevoir que le lendemain matin, n'était réellement propre qu'à remplir le but de son institution, c'est-à-dire, à rendre les troupes de ligne disponibles en les suppléant dans le service intérieur. Demander comme obligé un service d'armée à la garde parisienne, c'était renoncer à l'obtenir, car les opinions unanimes sur le maintien de l'ordre, étaient divisées à l'égard de la défense. Un grand nombre de citoyens par des motifs différents et souvent contraires, désiraient avec ardeur la chute du gouvernement. Peu de personnes croyaient à la possibilité d'une longue résistance, et les efforts comme les vœux de tous, ne tendaient qu'à préserver la capitale par une courte défense, du pillage, de l'incendie et des horreurs d'un assaut.

Frappé de ces considérations, le duc de Conegliano n'en fit pas moins ses dispositions pour porter au soutien de l'armée tous les volontaires qui se présenteraient; il résolut de se rendre lui-même, à la pointe du jour, aux lieux de rassemblement des légions, afin de stimuler par sa présence et ses exhortations le zèle et l'honneur des gardes nationaux; mais il sentit en même temps, avec regret, l'effet de la mauvaise organisation de l'Empereur: il ne pouvait se mettre à leur tête en face de l'ennemi. Les ducs de Raguse et de Trévise, les généraux Compans et Ornano commandaient la première ligne, de Montmartre à Charonne; la défense de l'enceinte appartenait de droit au général Hullin, comme gouverneur de Paris: ainsi, il ne restait de commandement à ce vieux et respectable guerrier, qu'aux points où la garde parisienne se trouverait seule devant l'ennemi.

Récapitulant tout ce qui précède, on voit que, par l'arrivée de l'armée, six chefs, parmi lesquels figuraient trois maréchaux, formaient six commandements divers sous les ordres du roi Joseph, de qui seul ils pouvaient recevoir l'unité d'action et les directions qu'exigeraient les événements de la journée.

Ainsi le salut ou la chute de l'Empire allaient être balancés dans les mains d'un homme en qui l'inexpérience n'était pas même rachetée par la vigueur du caractère. Chose étrange! l'Empereur le savait, et ce péril était moins le résultat des événements que de ses propres combinaisons.

Tandis que ces dispositions se faisaient à Paris pour la défense des positions qui le couvraient, l'empereur de Russie et le roi de Prusse à peine établis à Bondi, réunissaient en conseil de guerre le généralissime prince de Schwarzenberg, le maréchal Blücher, le général en chef Barclay de Tolly et le ministre comte de Nesselrode.

L'attaque fut décidée pour le lendemain à la pointe du jour. On ne prit le temps ni de rectifier la ligne de l'armée, ni de reconnaître les positions de l'ennemi. Quoique les derniers rapports annonçassent que Napoléon s'était mis en marche le 26 de Saint-Dizier sur la Marne, les corps détachés sur l'Yonne et le Loing pouvaient avoir reçu l'ordre du roi Joseph de venir en poste au secours de Paris; un jour de plus suffisait pour que Napoléon y arrivât avec les généraux propres à seconder ses desseins: il fallait donc le mettre en défaut par une bataille décisive qui livrât de suite aux Alliés le siége même de son gouvernement, et ajoutât à l'infériorité de ses forces, l'embarras d'une révolution politique, dont l'occupation de Paris donnerait, d'après toute probabilité, le signal.

L'attaque ainsi résolue, on détermina qu'elle aurait pour objet l'occupation des hauteurs de Montmartre et de Belleville.

La direction des attaques sur Montmartre fut confiée au maréchal Blücher, et son armée, débouchant par le Bourget, dut d'abord occuper ou masquer Saint-Denis; du reste, on le laissa maître de faire ses dispositions en arrivant sur le terrain, selon qu'il le jugerait convenable.

Le général en chef Barclay de Tolly débouchant sur la route d'Allemagne, avec le sixième corps et les réserves, fut chargé d'attaquer les hauteurs de Belleville. Les gardes et réserves russes et prussiennes eurent ordre de garder Pantin, d'agir sur la route d'Allemagne, et de soutenir celles des attaques principales qui auraient besoin d'appui. Le général Rajewski, avec son corps et la cavalerie du comte de Pahlen, eut l'instruction de menacer le village de Pré-Saint-Gervais, d'attaquer le plateau de Belleville, d'occuper Montreuil et Bagnolet, et de porter un corps de cavalerie au pied des hauteurs de Vincennes, pour observer ce poste, et se mettre en rapport avec le prince royal de Würtemberg.

Le corps de ce Prince, soutenu de celui du comte de Giulay, reçut l'ordre d'arriver par la route de Lagny sur les hauteurs de Rosny et de Neuilly-sur-Marne, de s'emparer des ponts de Saint-Maur et de Charenton, de nettoyer le bois de Vincennes et d'en investir le château, protégeant dans la plaine, à gauche, les attaques des hauteurs de Belleville. La destination principale de ces deux derniers corps, comme celle des corps de Sacken et de Wrède lais-

sés à Meaux et Coulommiers, était de couvrir l'opération décisive des alliés sur Paris, d'arrêter les troupes que l'Empereur aurait pu diriger sur les ponts de la Marne, et de les contraindre à se jeter par ceux de la Seine sur la route de Fontainebleau.

Ce plan faisant des hauteurs de Montmartre et de Belleville les principaux points d'attaque, avait pour but évident d'occuper la ligne des sommités qui dominent Paris au Nord. Par une coïncidence qu'explique la seule inspection des lieux, le projet d'attaque fut déterminé d'après le principe qui avait servi de base au plan de défense présenté et rejeté en janvier, reproduit en mars, et si malheureusement ajourné. Par une autre fatalité, Montmartre qui, dans le plan de l'ennemi, devait être un des points d'attaque, n'entra pas dans la ligne de défense de l'armée française, et fut abandonné aux chances de la journée. Enfin, pour achever le tableau, on resta de part et d'autre dans l'ignorance des forces et des positions respectives; et comme nous le verrons dans les dispositions improvisées sur le terrain, on négligea des deux côtés, et sur quelques points on rencontra, comme obstacles, des accidents faciles à opposer à l'ennemi.

II.

30 Mars 1814.

Avant l'aurore, le tambour appelle aux armes la garde parisienne; les troupes de la garnison se forment dans leurs casernes; les divers corps de l'armée se rassemblent dans leurs bivouacs ou leurs cantonnements. Les ducs de Treviso et de Raguse et les généraux qui avaient pris leur quartier à Paris, se rendent à leurs corps pour les mettre en mouvement.

Le roi Joseph quitte à la pointe du jour, le palais du Luxembourg, avec le chef et les officiers de son état-major, et va se placer à Montmartre dans un pavillon situé sur la route de Clignancourt, au point où elle coupe la butte des Cinq-Moulins. Le comte Hullin, après avoir porté sur les hauteurs les faibles détachements que la garde et la police de Paris laissaient à sa disposition, arrive au quartier-général du Roi avec les directeurs de l'artillerie et du génie. Le Ministre de la guerre, le Ministre-directeur, le premier Inspecteur-général du génie s'y rendent successivement. Les officiers-généraux, supérieurs et particuliers qui se trouvaient à Paris sans destination se portent en foule sur ce point, demandent et attendent des ordres.

Du pavillon où le Roi s'était placé, on découvrait au loin la plaine de Saint-Denis; mais on ne pouvait apercevoir ce qui se passait sur les deux rives du canal de l'Ourcq, ni sur les hauteurs de Romainville. Conformément à l'ordre qu'il en avait reçu du Roi, dans la reconnaissance de la veille, le chef d'état-major de la garde parisienne se porte sur les hauteurs pour observer les forces, la position et les mouvements de l'ennemi.

Le maréchal duc de Conegliano, que cette mission obligeait de veiller lui-même à l'exécution du dispositif d'ordre et de défense prescrit à la garde parisienne, inspecte les légions, fait renforcer les barrières menacées, harangue les bataillons et les détermine à envoyer des détachements sur les hauteurs, et des tirailleurs sur la ligne ou sur les ailes de l'armée.

Cependant l'armée s'ébranle et se porte sur le champ de bataille.

Sur la ligne assignée au duc de Raguse, la cavalerie et les troupes stationnées à Montreuil, Malassise et Bagnolet tenaient déjà la droite et les postes avancés de la position de Romainville et de Pantin. Il restait peu de chemin à faire aux troupes cantonnées à Saint-Mandé, et celles qui se trouvaient à Charonne, n'avaient que les pentes à gravir pour arriver sur la position.

A la gauche du Maréchal, le général Compans dont le corps avait bivouaqué sur la butte de Beauregard, pouvait en peu d'instants couronner le plateau entre Romainville et les Prés-Saint-Gervais.

Il n'en était point ainsi du duc de Trévise, dont la majeure partie des troupes cantonnée à Charenton, Conflans et dans les faubourgs de Bercy, de Marengo et de Picpus, ne pouvait parvenir sur la ligne qui lui était assignée, entre Montmartre et le canal de l'Ourcq, qu'en développant le grand arc de cercle des boulevarts extérieurs, et les lignes allongées des faubourgs de La Villette et de La Chapelle. Les réserves de la garde impériale, sous le général Ornano, destinées à former ou soutenir la droite du Maréchal et le centre de l'armée entre le canal et les hauteurs de Belleville, se trouvaient toutes encore derrières Pantin et en avant de La Villette en face de l'ennemi.

Mais par un heureux concours de circonstances, l'armée de Silésie qui devait, sous le maréchal Blücher, marcher contre Montmartre, La Chapelle et La Villette, n'avait point occupé Aubervilliers; l'avant-garde était restée au Grand-Drancy, et les corps de Langeron, Kleist, Yorck et Woronzow, s'étendaient depuis le Bourget par Aulnay jusqu'à Villepinte. La distance et quelque retard dans l'expédition des ordres tenaient encore cette armée dans ses cantonnements.

A l'extrême gauche de la Grande-Armée alliée, les corps du prince royal de Würtemberg et du comte de Giulay, obligés de défiler le long de la Marne, ne pouvaient arriver en ligne que vers le milieu du jour, et leur destination était moins d'ailleurs de contribuer aux succès de la journée, que d'assurer la gauche de l'armée ennemie, en s'emparant des ponts de Saint-Maur et de Charenton.

Le reste de la Grande-Armée, sous les ordres immédiats du comte Barclay de Tolly, s'étendent depuis Livry jusqu'à Romainville et Pantin ; et le sixième corps, commandé par le général Rayefsky, cantonné dans les villages de la plaine entre Romainville et Bondi, étaient seuls en mesure d'entrer en action, et nul contretemps n'en retarda l'ordre pour oux.

Telles furent, du côté de l'ennemi comme du nôtre, les particularités qui firent engager la bataille d'abord au centre, et par des mouvements qui no s'étendirent que successivement aux ailes des deux armées.

Vers six heures, le soleil, s'élevant à peine au-dessus de l'horizon, annonçait un jour pur et serein, lorsque le canon apprit tout-à-coup à Paris et à l'armée le commencement d'une action qui allait décider du sort de la France.

Tandis que le général en chef Barclay de Tolly faisait avancer au soutien des attaques une partie des gardes et réserves, une division du corps de Rayefski, sous les ordres du prince Eugène de Würtemberg, et les cuirassiers commandés par le général Kretow, débouchaient de Pantin.

La division de jeune garde, aux ordres du général Boyer de Rebeval (1), venait de se former ; mais trop faible pour attendre le choc de l'ennemi, elle se retira sur la droite de la division Michel (2), qui se formait à cent mètres de son bivouac, à gauche de la grand'route d'Allemagne, où elle était venue prendre position la veille dans l'après-midi.

Dans ce mouvement, la division Boyer et bientôt après la division Michel canonnent avec vigueur, et contiennent les colonnes russes.

Tandis que l'ennemi faisait ce premier effort dans la plaine, les tirailleurs du général Rayefski s'emparèrent de la butte au-dessus de Romainville, ce qui lui donna la facilité de diriger sur le plateau la division Mezenzow flanquée à sa gauche par la cavalerie du comte de Pahlen.

Pendant ce mouvement, le général Compans couronnait les hauteurs du Pré-Saint-Gervais, et jetait dans le bois do Romainville la division du général Ledru des Essarts. Lo général Vincent, rappelé par le duc de Raguse, se portait de La Chapelle à Belleville avec sa cavalerie.

Ce Maréchal faisait aussi gravir le plateau à ses troupes du côté de Baguolet. Elles s'élevaient déjà sur la berge du fond du vallon, lorsqu'elles aperçurent l'ennemi à la naissance des gorges qui descendent sur Pantin et Romainville. A l'instant même, la brigade Fournier, formant la tête de colonne et celle du général Joubert se déploient de pied ferme, la première à droite, la deuxième à gauche de la route de Belleville, et cette dernière se met de suite en contact avec les troupes du général Ledru.

Le duc de Padoue se forme alors sur le plateau de Malassise, couvre Bagnolet, et dans ce poste avancé, assure la droite de la position, protégé lui-même par les troupes qui occupaient encoro Montreuil. La cavalerie s'étend sur deux lignes, de ce dernier village à Charonne ; la première est formée par la division Chastel (1), l'autre par le corps du général Bordesoulle.

La division Ricard se place en réserve dans l'intérieur et sur la gauche du parc de Brières, sous la protection de l'artillerie du corps d'armée qui fut établie aussitôt sur la butte des deux Tourelles, au milieu de l'ancien parc de Saint-Fargeau.

Par l'effet de ce mouvement, la droite du Maréchal, aux ordres du duc do Padoue, menaçait lo flanc gauche de l'ennemi ; tandis que la gauche, sous le général Compans, se refusait un peu et laissait le centre au point le plus près des colonnes ennemies.

Toutefois les Russes ayant prévenu le duc de Raguse à Romainville, qu'il entrait dans son plan d'occuper, la prudence l'oblige à charger le colonel du génie Paris de reconnaître la position en arrière celle du télégraphe ; et au même moment il se détermine avec le général Compans à prendre l'offensive, à débusquer les Russes du bois, et à se rapprocher s'il se peut de Romainville. Le combat s'engage avec vivacité dans les bois et sur le plateau.

Pour seconder le mouvement offensif des

---

(1) Cette division dont le général Boyer de Rebeval, souffant encore de sa blessure, prit le commandement vers six heures du matin, se composait de trois bataillons du 11e régiment de voltigeurs, sous le général Guye, auxquels on en joignit un de tirailleurs et un de flanqueurs-grenadiers, et formait environ deux mille hommes.

(2) Cette division se composait d'environ quatre mille hommes de tous les dépôts d'infanterie de la garde, dont un millier arrivé la veille des départements de l'Ouest, fut armé le matin même.

(1) La division Chastel n'était formée que de la cavalerie commandée précédemment par le général Vincent. Ce général, à peine remis de ses blessures, en prit le commandement à sept heures du matin.

hauteurs, le général Boyer pousse en côtoyant leurs pentes ses tirailleurs sur Pantin, et se met en mesure de les soutenir. Le succès couronne partout nos efforts. Sur les hauteurs, les Russes étonnés et pris en colonnes de marche, sur un terrain difficile et embarrassé de clôtures, sont expulsés du bois et ramenés au village; leur droite est repoussée dans les gorges sous les murs du parc de Romainville.

Dans la plaine, les tirailleurs de la jeune garde pénètrent presqu'en même temps jusqu'aux maisons les plus avancées de Pantin. En vain le général Kretow, pour les arrêter, essaie quelques charges à droite de la grand'route. Écrasés par la mitraille et embarrassés par les accidents du terrain, ses cuirassiers sont obligés de se replier sous la protection du village.

Le combat continue sur tous les points avec opiniâtreté. Des deux côtés la perte est considérable, et les tirailleurs sont plusieurs fois renouvelés.

Durant ces premières attaques, le duc de Trévise avait pris dans la plaine son ordre de bataille : la division Charpentier resta massée au pied de la butte de Chaumont; celle du général Curial fut destinée à soutenir la brigade Secrétant dans son attaque sur Pantin; le général Christiani avec la sienne vint prendre position à l'extrémité de La Villette et de La Chapelle, prête à renforcer la brigade Robert; à l'extrême gauche, la cavalerie du comte Belliard, augmentée des trois cents chevaux du général Dantencourt s'établit en première ligne entre la Chapelle et Saint-Ouen.

Mais, en même temps, le comte Langeron, averti par le canon dans son quartier-général do Blancménil, portait ses troupes du Bourget devant La Villette, et détachait son avant-garde contre le village d'Aubervilliers qu'occupaient les tirailleurs de la brigade Robert.

Ces renforts, procurant de part et d'autre les moyens de soutenir l'attaque et la défense de Pantin, n'auraient fait que balancer les chances du combat, si le général Barclay de Tolly ne se fût déterminé à faire donner une partie des gardes et réserves. Il venait d'être instruit des motifs qui retenaient encore, loin de la ligne, le reste des corps de l'armée de Silésie, ceux du prince royal de Würtemberg et du comte de Giulay; il voyait ses troupes prêtes à fléchir dans Pantin et à Romainville : l'occupation de ces points par les Français pouvait, sinon décider la journée, du moins laisser à Napoléon le temps d'arriver. Toutes ces raisons le portèrent à engager, dans un mouvement décisif, l'élite de ses troupes.

D'après ses ordres, la deuxième division de grenadiers russes, sous le commandement du lieutenant-général Paskiewitsch, va soutenir sur les hauteurs, entre Montreuil et Romainville, le flanc gauche du général Rayefski; tandis que le général Knieschnin se porte au soutien du centre avec une brigade de la première division, et que le lieutenant-général Tschoglikow, avec l'autre, marche vers la droite dans les bois de Romainville. Dans la plaine, les gardes prussiennes et de Bade vont renforcer les troupes qui disputent Pantin, et ces nouveaux moyens permettent au général Rayefski de reprendre l'offensive.

Sur les hauteurs, tandis que les divisions Tschoglikow et Kniesehnin menacent de front la gauche et le centre du duc de Raguse, le général Mezenzow, soutenu par toute la cavalerie du comte Pahlen, chasse nos troupes de Montreuil, pousse des reconnaissances sur Vincennes, contient la cavalerie du général Bordesoulle, et s'apprête à débusquer le duc de Padoue du plateau de Malassise pour le rejeter au-delà du vallon de Bagnolet. En même temps, le général Pitschnitzki, ayant en réserve la division Schaschafskoï, s'élève sur les pentes de Pantin au bois de Romainville, pour prendre en flanc à la gauche du duc de Raguse, les troupes commandées par le général Compans. Pendant ce mouvement, le prince Eugène de Würtemberg se dispose à l'attaque du village du Pré-Saint-Gervais, et manœuvre dans le but d'isoler du général Compans la division Boyer, et de séparer les corps des deux Maréchaux.

Le duc de Raguse, ainsi menacé sur son front et ses flancs, fait sur-le-champ ses dispositions. Il pousse contre la colonne du général Knieschnin la brigade du général Fournier, qui tombe blessé grièvement : cet accident, au lieu d'intimider les troupes, les anime encore davantage, et cette poignée d'hommes tient l'ennemi en échec.

Le Maréchal détache la division Ledru au soutien du général Compans, qui rappelle, de Pré-Saint-Gervais sur le plateau, le 11e régiment de voltigeurs, afin de soutenir la brigade Chabert, fortement occupée dans les bois de Romainville par les têtes des colonnes de Pitschnitzki et de Tschoglikow. La division Ledru trouve sa route coupée par la première, la culbute sur les pentes de Pantin, et arrive à temps pour tenir tête au général Tschoglikow.

Le prince Eugène de Würtemberg rallie la division Pitschnitzki derrière celle de Schaschafskoï, côtoie au bas des pentes les hauteurs de Romainville, et se jette sur le village du Pré-Saint-Gervais que défendaient seulement deux bataillons formant l'extrême droite du général Boyer. Le duc de Raguse, informé par le général Compans qu'ils ont peine à s'y maintenir, et qu'il est fortement occupé lui-même sur son front, détache à leur secours le colonel

Fabvier, avec trois ou quatre cents hommes; il était temps : déjà les tirailleurs russes avaient pénétré dans le village; ils en sont chassés et rejetés sur leurs masses : le général Boyer les mitraille à bout portant avec son artillerie, dans laquelle se trouvait une batterie de douze pièces de douze : le prince Eugène, foudroyé, se retire hors de portée et renonce à son entreprise.

En même temps, on se disputait Pantin, où les généraux ennemis Roth et Helfreich se défendaient avec deux régiments de chasseurs. Le général Roth est blessé. Les généraux Boyer et Michel font un nouvel effort pour enlever ce village; mais les gardes prussienne et badoise arrivant, les tirailleurs de la brigade Secrétant sont chassés de Pantin. Cependant l'ennemi trouve, au débouché du village, le gros de cette brigade couvert par de formidables batteries, et se borne à l'occuper fortement.

Ainsi toutes les attaques avaient été repoussées; à la droite même, le duc de Padoue n'avait cédé que le village de Montreuil, lequel, hors de la position, ne servait à l'ennemi qu'à observer Vincennes, et à voir le moment où arriveraient les colonnes du prince royal de Würtemberg et du comte Giulay.

Le général Barclay de Tolly étonné et rebuté de la résistance qu'éprouvaient partout les attaques, crut devoir, jusqu'à l'instant où l'armée de Silésie pourrait agir et le seconder, se borner à garder les postes de Pantin, Romainville et Montreuil, et la ligne dont ils formaient le point d'appui. Les régiments ennemis, la plupart dissous en tirailleurs par l'effet du terrain, étaient, à l'exemple des nôtres, épars dans les bois, les vignes et jardins, entre Pré-Saint-Gervais, Pantin et Romainville. L'action n'était plus qu'une fusillade et un combat d'artillerie. D'après les ordres du général en chef, le général Stall porte contre nos tirailleurs deux régiments de cuirassiers, et sous leur protection, les généraux ennemis rallient et reforment leurs régiments. Le duc de Raguse, de son côté, profite de ces dispositions pour rétablir l'ordre dans sa ligne et s'apprêter à de nouvelles attaques. Le maréchal duc de Trévise rectifie à sa droite la position du colonel Secrétant, et la fait soutenir par le général Curial, tandis que sur son front, il disputait Aubervilliers aux troupes du comte de Langeron, et qu'au loin, le maréchal Blücher mettait en mouvement les corps d'Yorck, Kleist et Woronzow.

Telle était, vers onze heures, la situation des affaires. Le roi Joseph, malgré les rapports que lui avaient adressés les Maréchaux depuis le commencement de l'action, répugnait à croire qu'ils fussent attaqués ou près de l'être par toutes les forces de l'ennemi; mais le Chef d'état-major de la garde parisienne, qui, la carte des chasses à la main, avait observé et suivi ses mouvements, vint dissiper les doutes de Joseph, et ne lui cacha point qu'ils allaient avoir en tête des masses tellement supérieures, que leurs talents et leur caractère, aidés de tout le courage des troupes, ne laissaient d'autre espoir que de disputer le terrain pied à pied. Le Roi n'avait, pour les soutenir, ni réserves, ni troupes auxiliaires, ou du moins celles qu'il aurait pu tirer des dépôts répandus à une ou deux journées de marche de Paris, ne pouvaient arriver avant la fin de la bataille. Mais comme il résultait de ce rapport que le duc de Trévise n'était point encore engagé dans toute la ligne, le Roi, après en avoir conféré avec les ministres et les généraux, chargea le chef d'état-major Allent de retourner sur la ligne, pour continuer à y observer l'ennemi, et de demander au duc de Trévise s'il ne lui serait pas possible d'envoyer un détachement au secours de son collègue, sur le terrain où l'ennemi semblait avoir le plus d'intérêt à s'établir.

Pendant cette nouvelle reconnaissance, le roi Joseph ne désespérait point encore, lorsque le général Hullin lui amena un ingénieur des sapeurs-pompiers, qui, chargé par lui la veille de reconnaître les dehors de la ville, était tombé, à Pantin, dans les avant-postes des Alliés. Après avoir été gardé au bivouac des Cosaques, le capitaine Peyre obtint d'être conduit au quartier-général de Bendi. Soit qu'on l'eût considéré comme appartenant à une troupe municipale étrangère à l'armée, soit qu'il entrât dans les vues des Souverains et du Généralissime de profiter d'une occasion si favorable, pour informer le roi Joseph des forces et des dispositions des Alliés, ils firent reconduire cet officier aux avant-postes, après l'avoir chargé de lui remettre une proclamation du prince de Schartzenberg aux habitants. Cette proclamation connue tendait à séparer la cause des Parisiens d'avec celle de l'Empereur. Elle constatait surtout qu'ils étaient devant Paris avec toutes leurs forces, résolus d'y entrer et méditant d'y faire ou d'y favoriser une révolution.

Ce rapport acheva de convaincre Joseph que les maréchaux avaient réellement en tête les deux grandes armées alliées.

Dans l'anxiété où le jetait une telle situation, il crut devoir délibérer avec les ministres et les généraux sur les mesures à prendre pour assurer la retraite de l'armée et la conservation de la capitale. Cette délibération se prolongeait encore, lorsqu'on vint lui annoncer que des troupes se développaient dans la plaine de Saint-De-

nis, et semblaient vouloir déborder au loin sur la gauche le corps du duc de Trévise. C'était en effet l'armée de Silésie que le feld-maréchal Blücher portait en ligne et disposait pour les attaques qui lui étaient confiées. Le corps seul du comte Woronzow qui venait de Villepinte, était en arrière; ceux de Kleist et d'Yorck arrivaient à la hauteur de Pantin.

Le feld-maréchal prescrit à l'avant-garde sous les ordres du général Katzler, de passer le pont du canal de l'Ourcq, sur lequel la route des Petits-Ponts vient rejoindre celle d'Allemagne, et de se porter entre Pantin et le canal pour lier la droite de la grande armée à la gauche de celle de Silésie, et seconder sur ce point la défense ou les mouvements offensifs. Le prince Guillaume de Prusse est chargé de garder avec six bataillons, l'intervalle entre le canal et la route de Senlis; le reste des corps d'Yorck et de Kleist reçoit ordre de se porter sur cette route pour menacer La Villette, occuper le front du duc de Trévise, et laisser au comte de Langeron les moyens de s'étendre sur la droite; ce dernier doit, après avoir chassé d'Aubervilliers les tirailleurs du colonel Robert, franchir les excavations commencées du canal, détacher le général Kapzewitsch pour combiner l'attaque de vive force de Saint-Denis, avec le général Karnielow, lequel, maître de ce poste, se réunira au reste du corps de Langeron pour attaquer Montmartre, tandis que le premier se portera par le chemin de la Révolte sur le bois de Boulogne, et qu'un détachement prenant poste sur la route de Saint-Ouen à Paris, observera, à droite de Montmartre, le faubourg des Batignolles.

Tel fut le plan dont nous verrons plus tard l'exécution, et qu'annonçaient à peine les premiers mouvements de l'armée de Silésie; mais pour des militaires qui, comme les généraux Dejean et Maurice Mathieu, avaient une longue expérience de la guerre, il était facile d'en apercevoir les conséquences. Consultés par le Roi, ils ne crurent pas devoir les lui dissimuler, ce qui persuada Joseph que s'il attendait l'issue de la journée, il ne lui resterait, comme à l'armée, de retraite facile et certaine que par la route de Fontainebleau. Alors, soit qu'il craignît de s'exposer aux premiers reproches d'un souverain qui l'accuserait injustement d'avoir perdu sa capitale, soit que les ordres mêmes de l'Empereur ou d'autres considérations le portassent à rejoindre l'Impératrice; soit enfin que le développement imposant de l'armée de Silésie, confirmant tous les rapports, eût fait succéder à trop de confiance une crainte excessive et prématurée, il résolut de partir assez tôt, pour que les coureurs de l'ennemi ne pussent le prévenir au pont de Sèvres, ou l'atteindre sur la route de Versailles et d'Orléans. En conséquence, il se hâta d'adresser aux ducs de Trévise et de Raguse l'autorisation de capituler, tant pour leur armée que pour la capitale. Le général comte Hullin fut chargé de faire parvenir par deux officiers cette autorisation aux maréchaux, et de prendre lui-même des mesures pour évacuer Paris avec les troupes de la garnison. Les ministres eurent ordre de se rendre aussi près de l'Impératrice, et d'en expédier de pareils aux grands fonctionnaires et aux membres du conseil d'État restés à Paris. Les officiers sans destination, qui attendaient des ordres, se dispersent; la garde elle-même se retire; en un instant, les cours et la maison sont désertes, les grilles du pavillon se ferment: plus de général en chef, plus de quartier-général.

Tandis que l'armée de Silésie se développait dans la plaine de Saint-Denis, les corps aux ordres du prince royal de Würtemberg arrivaient à Neuilly-sur-Marne. Après avoir laissé sur ce point le comte de Giuley en observation, ce prince couronna les hauteurs de Nogent, laissa un bataillon dans ce village, et se portant à la hauteur de Fontenay, divisa en deux colonnes le reste de ses troupes.

La première, composée de la brigade de Hohenlohe, ayant en réserve celles de Misany et de Lalance, prend la direction de Saint-Maur, trouve le parc fermé, fait brèche au mur, et porte un bataillon sur le pont de Saint-Maur, tandis que le gros continue sa route sur Charenton. La seconde colonne formée de la brigade Stockmayer que soutenaient quatre bataillons de grenadiers autrichiens, se dirige par la route de Neuilly sur le bois de Vincennes; elle force pour y pénétrer une barrière défendue par un faible détachement de troupes de ligne et de garde nationaux du canton, laisse un bataillon pour observer le château et le village de Vincennes, et se porte au soutien de celui qui attaquait Saint-Maur. Ce village était sans défense, et le pont de la Marne seulement fortifié sur la rive gauche par un tambour en charpente, se trouvait pris à dos. Tous nos moyens sur ce point consistaient en quatre cents conscrits et huit bouches à feu qu'il fallut retourner contre l'ennemi. Un vif et court engagement ne servit qu'à montrer le courage de ces jeunes gens; le poste fut enlevé, et six pièces de canon restèrent au pouvoir des Würtembergeois. Le Prince royal n'y laissa que les forces nécessaires pour le garder et soutenir le bataillon qui surveillait Vincennes, puis se porta avec sept autres au soutien des attaques du pont de Charenton.

Tant de forces n'étaient pas nécessaires: ce pont, comme celui de Saint-Maur, en-

tonré sur la rive gaucho d'un simple tambour, laissait la rive droite sans défense. Gardé par une compagnie de vétérans, le bataillon des élèves d'Alfort, et quelques canonniers-pointeurs, ce faible poste était hors d'état de résister aux colonnes qui s'avançaient à la fois pour le prendre à revers sur la route de Saint-Mandé, le long de la terrasse du bois de Vincennes, et par la route qui, depuis Saint-Maur, cotoie la rive droite de la Marne. Néanmoins, quand ses défenseurs virent qu'ils allaient être pris à dos, ils amenèrent à bras, en avant du village, une partie de leur artillerie dont le feu fut bientôt éteint par celui de l'ennemi. Les colonnes austro-würtembergeoises les forcèrent de repasser la Marne et de se réfugier dans le tambour, où ils espéraient se maintenir en faisant sauter une des arches du pont; mais suivis de près, ils n'eurent pas le temps d'y mettre le feu, et furent réduits à se jeter sur les routes de Provins et de Melun. Quelques troupes légères les poursuivirent; d'autres descendirent la Marne jusqu'au-delà de son confluent, et s'arrêtèrent devant Port-à-l'Anglais, dont le bac, heureusement détruit, les empêcha de se porter sur la rive gauche de la Seine.

Au moment où ses colonnes prenaient ainsi à revers le pont de Charenton, le prince de Würtemberg dirigeait sur la route de ce village à Paris, un corps de cavalerie légère pour assurer son flanc droit, et observer les troupes qui pourraient déboucher de Paris. L'enceinte sur ce point n'était gardée que par la 9e légion, affaiblie par les postes intérieurs et les détachements envoyés sur les parties les plus menacées. Deux fortes patrouilles de cette légion et quelques gardes nationaux du faubourg de Bercy, furent les seules forces que l'ennemi rencontra. Il les replia sans peine, et les força même d'évacuer le château et le faubourg de Bercy; toutefois sa cavalerie n'insulta point les barrières, et le prince royal de Würtemberg, dont la tâche se réduisait à prendre et garder les ponts de la Marne, craignit sans doute de compromettre ses succès en essayant de les étendre.

Nous avons jugé convenable de rendre compte ici de cet épisode, quoique d'ailleurs il n'ait contribué au gain de la bataille, qu'en donnant à la grande armée alliée la certitude que sa gauche était pleinement assurée contre les troupes auxiliaires qui pourraient arriver entre Seine et Marne. Nous rapporterons encore, avant de reprendre le récit de la bataille, un autre incident qui fut en quelque sorte une suite du premier.

En effet, lorsque le comte de Pahlen observant de Montreuil l'instant où le prince royal de Würtemberg arriverait en ligne, l'aperçut descendre de Fontenay et de Nogent, il porta en avant quelques troupes pour masquer aussi de son côté le château de Vincennes.

Sur la ligne française, la brigade Vincent placée entre Montreuil et Charonne, et le général Laville à l'extrême droite du comte Bordesoulle, observaient ce mouvement. Il ne restait à la barrière du Trône qu'une réserve assez faible de la 8e légion : le surplus gardait l'intérieur et les autres barrières, ou se trouvait dispersé en tirailleurs dans les vignes ou les jardins de Charonne et de Montreuil. En ce moment, le major Evain crut devoir faire agir les réserves d'artillerie de la garde parisienne, servies par les élèves de l'École polytechnique. La route de Vincennes, soutenue des deux côtés par des murs de terrasse, n'étant accessible que de front aux troupes légères de l'ennemi, un tel avantage lui fit penser qu'il pouvait les y engager sans trop hasarder. Cet officier, sans s'arrêter au manque d'infanterie, et présumant d'ailleurs que le feu des premières pièces tiendrait en échec la cavalerie légère qu'elle aurait à combattre; plein de l'espoir de former une utile diversion à l'extrême droite du duc de Raguse, ou d'empêcher du moins les troupes légères des alliés de le déborder, partit vers une heure après midi, sous l'escorte de quelques gendarmes.

Ces vingt-huit pièces traînées à la prolongo par des chevaux de poste et de rivière que conduisaient des charretiers inexpérimentés, formaient avec les caissons une colonne tellement allongée, que la queue en défilait encore à la barrière, quand la tête atteignit l'extrémité de l'avenue. Arrivé au point où elle est coupée par le chemin de Charonne à Saint-Mandé, cet officier fit mettre les premières pièces en batterie sur la chaussée, et à sa gauche dans la route de Charonne. Le feu s'alluma et commençait à inquiéter les lanciers russes postés en avant de Montreuil, lorsque le comte de Pahlen leur riposta avec une batterie légère, et ordonna au général Kamenew de les attaquer, en se portant sur elles, derrière les maisons et les granges du Petit-Vincennes. L'artillerie russe tira d'abord à cartouches, mais hors de portée, et la mitraille tomba sans effet en avant de nos canonniers. L'ennemi s'en aperçut, tira à boulet, et démonta quelques pièces. Pendant ce combat d'artillerie, le général Kamenew exécutait son mouvement. Pris d'abord en flanc, ensuite caché bientôt par les maisons, dérobé aux vues du château par le mur du parc, il arriva en faisant un quart de conversion sur la chaussée, et s'élança contre les batteries : les gendarmes qui les flanquaient à droite se replièrent, et rien

ne les soutenant elles firent volte-face. L'encombrement des pièces et des caissons, la frayeur des chevaux, l'inexpérience des conducteurs, jettent le désordre dans la colonne. Les lanciers tuent, mettent hors de combat, ou enlèvent les canonniers et s'emparent de leurs pièces. Mais au moment où le général Kamenew ne trouvait plus de front aucun obstacle, et croyait avoir le temps d'éviter la charge de flanc dont le menaçait le général Vincent avec les Cosaques polonais, le colonel Ordener se frayant un passage à travers les clôtures des jardins, tombe avec le 30e régiment de dragons sur le flanc de l'ennemi, et le force de lâcher prise. Le major Evain en profite pour rallier quelques pièces, les mettre en batterie, et seconder par un feu de mitraille la charge des dragons. A la barrière du Trône, la garde nationale, malgré sa faiblesse, forme un détachement qui, sous les ordres du chef de bataillon Saint-Romain et du capitaine Calmer, se porte au soutien de l'artillerie. Le général Kamenew se retire alors emmenant plusieurs pièces et quelques prisonniers, au nombre desquels étaient six élèves (1) de l'Ecole polytechnique. Quinze autres furent blessés, la plupart de coups de lance, quelques-uns assez grièvement. La retraite de l'ennemi décida la rentrée des réserves qui s'effectua sans autre événement.

Cet engagement du comte de Pahlen plus rapproché que les attaques du prince royal de Würtemberg, n'eut toutefois comme elles d'autre résultat que d'assurer les mouvements de l'ennemi sur les hauteurs, sans menacer encore la droite du duc de Raguse. Ce ne fut, comme nous le verrons, qu'à la fin de la journée que le comte de Pahlen, suivant le progrès des siens sur le plateau, vint serrer de plus près la cavalerie des généraux Chastel et Bordesoulle.

Revenons maintenant aux mouvements principaux qui, sur les hauteurs comme dans la plaine, décidèrent du sort de la capitale; et afin de ne point morceler des événements qui s'enchaînent, considérons tour-à-tour ce qui se passe sur les deux grands théâtres entre lesquels se divise le véritable champ de bataille, en signalant dans chacun de ces tableaux, les actions qui se lient, ou exercent quelque influence sur les attaques collatérales.

Nous avons laissé le général Barclay de Tolly rappelant ses tirailleurs, reformant ses corps, se bornant à un combat d'artillerie, et attendant pour reprendre l'offensive, que le prince royal de Würtemberg assurât sa droite, et que l'armée de Silésie, occupant entre le canal de l'Ourcq et Montmartre, la majeure partie des forces du duc de Trévise, ne laissât plus devant Pantin que les réserves de la garde.

Ces conditions étant remplies, et le maréchal Blücher détachant même au soutien de ce poste la cavalerie des corps prussiens sous le général Katzler, le comte Barclay de Tolly saisit cet instant, pour recommencer l'attaque avec plus de méthode et de vigueur.

Sur les hauteurs, le général Rayefski dirige la division Mezenzow contre le duc de Padoue qui occupait encore le plateau de Malassise. Dans cette position, nos troupes ayant à dos des escarpements ou des pentes rapides, se replient, et le duc de Padoue, qui occupait, comme postes avancés, les villages de Charonne et de Bagnolet, prend sa ligne sur la berge gauche du vallon, refusant sa droite protégée par la profondeur croissante de ce dernier, et l'obliquité des berges qui se replient vers le parc de Saint-Fargeau, et laissent, entre elles et le Mont-Louis, la gorge de Charonne.

Le général Mezenzow attaqua le village de Bagnolet, tandis que le général Gortschakow II, essaya d'enlever celui de Charonne. On se fusille : mais bientôt les progrès des Russes sur le centre du maréchal duc de Raguse, l'obligent à marquer la retraite du duc de Padoue dans le parc Saint-Fargeau, et celle de la cavalerie des généraux Bordesoulle et Chastel, dans la gorge de Charonne. L'ennemi s'empare alors du village de Bagnolet et de celui de Charonne, dont ses tirailleurs débouchent pour se porter sur la barrière de Fontarabie, et tourner le cimetière du Mont-Louis. Heureusement la butte de Fontarabie était occupée depuis le matin par une batterie de quatre pièces, soutenue d'un bataillon de la 7e légion de la garde parisienne, commandé par M. de Brévannes, son colonel. Ce détachement bien appuyé aux escarpements que forment sur la route de Charonne, les carrières du Mont-Louis, se liait par sa droite à ceux des 8e et 9e légions qui occupaient le petit faubourg en avant de la barrière de Montreuil, et dont les tirailleurs disputaient les jardinages et les vignobles entre Charonne et Montreuil. La batterie de la butte de Fontarabie retarde la marche du prince Gortschakow ; cinquante gardes nationaux de bonne volonté sortent des rangs, et vont tirailler contre sa colonne qui se borne, pour le moment, à occuper le village de Charonne.

Tandis que ces choses se passaient à la droite du maréchal duc de Raguse, le centre et la gauche de sa position étaient aussi

---

(1) Un de ces élèves renversé dans un fossé, allait être percé d'un coup de lance, quand un lancier, touché de son courage et de sa jeunesse, arrêtant le bras de son camarade, s'écria : « *Pas tuer jeune Français !* »

Ils furent rendus le surlendemain par le général Sacken, gouverneur de Paris.

attaqués ou plutôt accablés par des forces supérieures.

La division Litschnitzki, jalouse de réparer l'échec qui l'avait rejetée à Pantin, s'avançait sur le chemin de Romainville à Belleville, flanquée à gauche par les cuirassiers d'Astraean et de Pleskow, à droite par les huit bataillons de grenadiers du général Tschoglikow. Ces colonnes forcent la faible brigade du général Chabert à se replier devant elles, et marchent à grands pas sur le chemin de Belleville, précédées d'un essaim de tirailleurs.

A l'exception de la division Ricard, massée comme réserve à hauteur du parc de Brière, le corps du Maréchal était dispersé et combattait sans ordre apparent. Bientôt l'action n'offre de notre côté qu'une espèce de mêlée : les tirailleurs poursuivis trop vivement, se rallient en pelotons pour opposer plus de force à l issne des débouchés, et s'éparpillent ensuite de nouveau. Mais quelque favorables que les jardins, les clôtures et les autres accidents de ce terrain inégal fussent à ce genre de défense, de simples tirailleurs ne pouvaient arrêter les masses de l'ennemi. Le duc de Raguse voyant ses progrès, se décide à tenter un effort vigoureux. Il ordonne au général Clavel, commandant une des brigades de la division Ricard, de se plier en colonne d'attaque. Cette brigade, moitié de sa réserve, et formant à peine un faible bataillon, est conduite par le Maréchal en personne contre la tête de la division Pitschnitzki : elle s'avance avec courage; mais une batterie russe établie dans le bois sur une butte d'où elle plongeait la route, ouvre à l'instant son feu, et jette le désordre dans ses rangs. L'ennemi saisit l'instant : ses grenadiers l'abordent par le flanc gauche ; ses cuirassiers se précipitent sur la droite ; elle est enfoncée : le Maréchal a un cheval tué sous lui ; son chef d'état-major est blessé; tous deux se dégagent avec peine; le général Clavel blessé, est pris au milieu des siens. Les fuyards se jettent sur sur le reste de la réserve et l'entraînent, poursuivis par l'ennemi à grands pas. Mais le général Compans porte de suite un bataillon de jeune garde à la butte du Télégraphe et le colonel Ghéneser, qui occupait le parc de Brière, tombe avec deux cents hommes sur les derrières des grenadiers russes. Ce coup d'audace les arrête, et tandis que l'infanterie du général Pitschnitzki s'empare du parc de Brière, le Maréchal rallie au Télégraphe les corps épars de son armée.

Aussitôt il reforme sa ligne, dans la position qui s'étend de Mont-Louis à Pré-Saint-Gervais à travers le parc Saint-Fargeau. Cette position eût exigé dix à douze mille hommes, et il n'en restait au Maréchal que cinq mille, déjà fatigués. Il ordonne à la cavalerie des généraux Bordesoulle et Chastel de couvrir le flanc droit de Ménilmontant, et la position du Mont-Louis, tandis que le duc de Padoue, rappelé de Bagnolet, s'établit dans le parc de Saint-Fargeau en tête de Ménilmontant, ayant en face la butte des Tourelles. Le parc se remplit de batteries et de tirailleurs. Les divisions Ricard, Lagrange et Ledru s'étendent du Télégraphe jusqu'au-delà de Belleville, et se lient à la division du général Boyer de Rebeval qui tenait encore Pré-Saint-Gervais et les berges du plateau de Beauregard au-dessus de ce village. Cette dernière se lie aussi à la brigade d'infanterie légère de la garde qui, sous les ordres du général Michel, couvrait toujours le hameau des Maisonnettes, et gardait les ponts du canal de l'Ourcq. A l'extrême droite, la cavalerie des généraux Bordesoulle et Chastel désormais plus embarrassante qu'utile, est amoncelée sur le flanc droit de Ménilmontant en butte à l'artillerie ennemie, sans qu'on songe à la faire filer dans la plaine de Saint-Denis, où l'on allait en sentir si vivement le besoin.

Le comte Barclay de Tolly de son côté, maître enfin du parc de Brière, de Charonne et de Bagnolet, dispose tout pour chasser le maréchal duc de Raguse de sa seconde et dernière position.

Mais avant de donner le dispositif de cette attaque, il est nécessaire d'exposer en peu de mots ce qui s'est passé depuis onze heures, entre les hauteurs et le canal de l'Ourcq. Le général Michel avait été grièvement blessé, et sa brigade de droite renforcée par la division Curial, quand le général Katzler essaya d'exécuter le mouvement qui lui était prescrit, pour soutenir à Pantin la gauche du général Barclay de Tolly. Le général Katzler passe en effet, sans obstacle, le pont du canal au-delà de la ferme de Rouvroy et s'avance entre le canal et Pantin, tandis que les grenadiers russes débouchent du village. Mais une batterie de position de douze pièces foudroyant ces colonnes, les force de chercher un abri derrières les maisons, et la cavalerie prussienne se couvre elle-même des clôtures de la ferme de Rouvroy. Cependant le duc de Trévise pressé, comme nous le verrons, à la gauche du canal, y rappelle le général Curial, en sorte que le colonel Secrétant reste seul pour couvrir le hameau des Maisonnettes et le flanc de Belleville. La butte de Chaumont n'était gardée que par de faibles détachements des 5e et 6e légions de la garde parisienne, et avait pour toute défense une batterie de quatre pièces servies par des élèves de l'École polytechnique. La gorge entre les buttes de Chaumont et de Beauregard était faiblement occupée, et le chemin qui s'élève des Maisonnettes à Belleville, offrait à l'ennemi le moyen de

tourner la gauche du maréchal de Raguse.

Le comte Barclay de Tolly conçut l'idée de prendre à revers le Pré-Saint-Gervais, en même temps que le prince Eugène de Würtemberg l'attaquerait de front. Mais pour effectuer l'attaque de flanc, il fallait rejeter la brigade Secrétant sur le hameau des Maisonnettes et vers la barrière de Pantin. A cet effet, le général en chef demanda au général Yorck quatre bataillons d'infanterie qui se portèrent à sa droite, sous les ordres du prince Guillaume de Prusse, et se réunirent près du Rouvroy aux troupes du général Katzler pour rejeter sur les Maisonnettes les chasseurs-vétérans encore maîtres des ponts de l'Ourcq.

Le lieutenant-général Yermolow avec la division de grenadiers russes, les grenadiers-gardes-du-corps et le régiment de Pawlosk, eut l'ordre d'enlever ce hameau, et de se porter par la route entre les buttes de Beauregard et de Chaumont, pour prendre en flanc Belleville, et à revers la position du Pré-Saint-Gervais.

Le prince Eugène de Würtemberg se tint prêt avec le reste des troupes, à faire un effort simultané sur ce village.

Le général Tschoglikow fut chargé en même temps d'aborder la tête de celui de Belleville, tandis que le général Paskiewitsch attaquerait celle de Ménilmontant, et que le comte Mezenzow, soutenu à sa gauche par la cavalerie du comte de Pahlen, se porterait sur le flanc de ce village et les hauteurs qui le séparent du cimetière de Mont-Louis.

Des attaques effectuées avec des forces aussi considérables, ne pouvaient être arrêtées que quelques instants, même par la défense la plus désespérée. Sur tous les points, on résista avec courage : mais partout il fallut céder au nombre. En vain la cavalerie du général Chastel essaie d'arrêter les colonnes de Mezenzow ; en vain l'artillerie du Mont-Louis les bat d'écharpe ; les pertes qu'elles éprouvent ne ralentissent point leur marche ; elles gravissent les vignes et les jardinages qui couvrent les pentes du bassin de Charonne, et notre cavalerie dans ce terrain hérissé d'obstacles, est bientôt forcée de se replier par les rampes des chemins difficiles, sur les barrières de Paris. L'ennemi pénètre par le flanc droit dans le village de Ménilmontant. La cavalerie du comte Pahlen force, en même temps, les tirailleurs et les détachements qui disputaient les faubourgs de Montreuil et de Fontarabie à se replier sur les barrières, et menace le flanc de la cavalerie française, tandis que l'infanterie russe couronne avec de l'artillerie les croupes de Mont-Louis et de Ménilmontant, domine les boulevarts extérieurs et le verger des Amandiers, et se dispose à lancer des obus dans les quartiers les plus voisins de Paris.

Le duc de Padoue, menacé sur ses derrières, et vivement attaqué de front par les colonnes de Paskiewitsch, cède à la force et est rejeté de Ménilmontant sur Belleville.

Presqu'en même temps, le prince Eugène de Würtemberg attaque de front le village de Pré-Saint-Gervais. Les Russes et les Prussiens débouchent de Rouvroy et de Pantin contre la division Curial et la brigade Secrétant. La batterie de position qui, vers onze heures, tenait en échec les colonnes ennemies, ne tirant plus que des boulets d'un calibre inférieur, n'a que des effets incertains. Les corps de la garde sont rejetés sur les barrières à travers le hameau des Maisonnettes. Le général Yermolow occupe en force ce faubourg extérieur, et dirigo aussitôt une colonne protégée par des batteries et précédée de nombreux tirailleurs dans la gorge entre les buttes de Chaumont et de Beauregard. Ces tirailleurs se divisent : les uns pénètrent dans Belleville par les rues latérales ; les autres se portent sur les derrières de la division Boyer ; une colonne avec de l'artillerie et de l'infanterie légère chasse sur la butte de Chaumont la poignée de soldats qu'elle avait devant elle, et les canonniers forcés d'abandonner leurs batteries. Ceux-ci secondés par des gardes nationaux de bonne volonté, essaient encore d'arrêter la poursuite, en tirant quelques coups de la batterie qui défendait la butte ; mais ce faible feu bientôt éteint, les soldats et les canonniers de la ligne ainsi que les détachements des 5ᵉ et 6ᵉ légions sont rejetés sur les barrières par la rampe de Belleville ou par les sentiers et les pentes de la butte de Chaumont ; les tirailleurs ennemis pénètrent à la fois dans les rues basses de Belleville, et à la gorge du village sur la butte des Trois-Moulins, pendant que la colonne et son artillerie prennent position sur la butte et s'apprêtent, comme à Mont-Louis, à lancer des obus sur Paris.

Tandis que le général Yermolow s'emparait de la butte Chaumont, et s'établissait aux débouchés mêmes de Belleville, une partie de ses troupes prenait à revers le Pré-Saint-Gervais que bordait de front le prince Eugène de Würtemberg. Le général Compans aperçoit le péril où ces attaques jettent la division Boyer et lance contre les troupes d'Yermolow l'escadron d'éclaireurs polonais, commandé par le capitaine Zajonczek (1), le seul qui lui restait de la division Chastel. Cet escadron re-

(1) Neveu du célèbre général de ce nom, compagnon de Kosciuszko, et plus tard lieutenant du royaume de Pologne.

pousse les tirailleurs ennemis sur leurs masses. Le général Compans en profite pour rappeler du Pré-Saint-Gervais la division Boyer, laquelle effectue sa retraite sur Belleville avec des peines infinies, abattant des pans de murs entiers, barricadant les passages, essayant, mais en vain, d'arracher des jardins l'artillerie que des chevaux de fiacre y ont conduit le matin, et qu'elle est enfin contrainte d'y abandonner. Cette retraite anime le prince de Würtemberg : maître du Pré-Saint-Gervais, il gravit la butte de Beauregard, et ses tirailleurs pénètrent dans Belleville avec ceux du général Yermolow.

Cependant le duc de Raguse, qui défendait en personne la tête de Belleville et la position du Télégraphe contre le général Tschoglikow, se voit à la fois menacé sur ses flancs et sur ses derrières par ces attaques et par le mouvement rétrograde des ducs de Padoue et des généraux Bordesoulle et Chastel. Une situation si critique demandait une résolution généreuse. Le Maréchal, son chef d'état-major, les généraux Ricard, Boudin (1) et Pelleport rassemblent les plus braves, et se jettent en désespérés sur les Russes. Le Maréchal, atteint d'une balle, en reçoit une forte contusion ; le comte Ricard est blessé au pied ; le général Pelleport l'est aussi d'un coup de baïonnette ; mais ils restent maîtres du village, et la brigade de gauche, de la division Lagrange, reprend en avant sa première position.

Le duc de Raguse profite de cet instant de relâche pour rétablir l'ordre dans la ligne. Il fait occuper fortement la rue haute qui conduit à Ménilmontant, et répartit le reste de son infanterie dans les rues basses pour les disputer aux troupes ennemies qui occupaient la butte du Moulin, et dominaient la grande rue au point où elle descend en pente rapide vers la barrière.

Ce fut dans cette position que le Maréchal, promenant ses regards autour de lui, s'aperçut que l'ennemi, de Charonne et de Ménilmontant, lançait déjà des obus contre Paris, et que la cavalerie allait être acculée aux barrières par celle du comte de Pahlen.

Dans cette extrémité où il ne restait qu'à disputer les rues mêmes de Paris, le Maréchal crut devoir faire usage de l'autorisation du roi Joseph. Bien qu'il l'eût reçue vers une heure, comme alors rien n'était désespéré, il n'avait pas cru devoir s'en servir ni même en faire mention. Toutefois, avant d'entamer les pourparlers, il voulut connaître la position du duc de Trévise et l'informer de la sienne. Or celui-ci se trouvait, comme nous le verrons, dans une position non moins critique ; mais l'officier, porteur de la dépêche du Roi, s'étant égaré, elle ne lui était point parvenue. En conséquence, il répondit qu'il fallait avant tout consulter le lieutenant de l'Empereur qu'on cherchait vainement depuis trois heures. Le duc de Raguse, informé de son départ et tenant en main l'autorisation qu'attendait son collègue, n'avait point de temps à perdre pour éviter un dernier choc dont l'issue eût transformé Paris en un champ de bataille. Prenant donc son parti, il envoya un de ses aides-de-camp au Généralissime qui, des hauteurs en avant de Belleville, observait les progrès des attaques du comte Barclay de Tolly. On convint d'une suspension d'armes de deux heures, sous condition que le Maréchal, achevant de céder les hauteurs, se bornerait à couvrir et défendre l'enceinte de Paris, et se concerterait avec son collègue pour traiter d'une convention stipulant en principe son évacuation.

En effet, le duc de Raguse se hâta de le prévenir de la trêve et de ses conditions, et lorsque l'avis en parvint au duc de Trévise, la fortune avait trahi nos efforts dans la plaine comme sur le plateau. Mais avant d'exposer la situation de ce maréchal, reprenons avec quelques détails le récit des attaques qu'il eut à soutenir à la droite du canal de l'Ourcq.

Tandis que la grande armée alliée attaquait et tournait les hauteurs, le corps du comte Langeron, dans son mouvement offensif, chassait d'Aubervilliers sur La Chapelle les tirailleurs du colonel Robert, et y rejetait sa brigade ainsi que le détachement d'infanterie et de cavalerie qui, sous la conduite du major Koziétulski des éclaireurs polonais de la garde, cherchait à introduire des munitions dans Saint-Denis. Les généraux Kapzewitsch et Karnielow, croyant ce poste hors d'insulte, s'étaient bornés à le bloquer, et repliés avec le reste de leurs troupes vis-à-vis Clignancourt et La Chapelle. Le comte de Langeron arrivé avec le gros de son corps à la hauteur de Saint-Ouen, avait dirigé sur le chemin de ce village aux Batignolles, un détachement et une batterie qui devaient marcher à hauteur du général Kapzewitsch, et observer ce qui sortirait de Paris par la barrière de Clichy. Le général Rudzewitsch reçut de lui en même temps l'ordre d'envoyer par le chemin de la Révolte, vers le bois de Boulogne, un corps de cavalerie, quelqu'artillerie légère et ce qu'il fallait d'infanterie, pour balayer la plaine de Clichy, et observer les détachements de la garde parisienne qui pourraient se montrer aux barrières de l'Est.

Cette colonne, mise sous les ordres du

(1) Ce général, se trouvant à Paris pour se rétablir d'une blessure, vint volontairement partager les périls de la journée.

général Emmanuel, effectuait son mouvement de flanc, à une trop grande distance et avec trop de circonspection, pour que le duc de Trévise fût à même de l'inquiéter. D'ailleurs, comme il ne menaçait pas immédiatement sa droite ou ses derrières, et ne lui enlevait point les forces dont il avait besoin pour résister au reste de l'armée de Silésie, il se contenta d'ordonner au général Belliard d'étendre sa gauche, par Clignancourt vers la plaine de Clichy, et de faire observer dans cette direction le détachement du comte de Langeron par la petite brigade de cavalerie de la garde aux ordres du général Dautencourt, qui tirailla tout aussitôt avec l'ennemi.

Après avoir pris sur sa gauche ces mesures de prudence, le duc de Trévise ne s'occupa qu'à tenir tête aux masses qu'il avait devant lui. Tandis que le général Katzler se portait, comme on l'a vu, au soutien de Pantin, le prince Guillaume de Prusse, qui n'était pas encore détaché sur ce village, s'avançait contre La Villette, et le général Horn, flanqué par quatre régiments de Cosaques, marchait contre La Chapelle. L'attaque du premier poste fut soutenue par le général Woronzow qui entra en ligne au même moment. L'artillerie que le duc de Trévise conservait dans les redoutes de 1792, et spécialement dans celle élevée en avant du village, foudroie les masses et l'artillerie ennemies. Celle-ci riposte, et les projectiles ricochent dans les grandes rues de La Villette et de La Chapelle. Le duc de Trévise ordonne au colonel Christophe, placé entre ces villages, de charger la cavalerie des alliés; mais les dragons français sont pris en flanc par les hussards de Brandebourg, et culbutés sur l'artillerie dont ils s'emparent. Alors le général Horn attaque avec vivacité la division Charpentier, qui défend pied à pied La Chapelle. Le prince Guillaume de Prusse ordonne à un régiment de milice d'entrer de vive force dans La Villette, que le comte de Woronzow attaque un peu plus sur la gauche avec les 3e et 4e régiments de chasseurs russes. La division Curial ne pouvant résister à ces efforts combinés, est forcée d'abandonner les batteries qui défendaient la tête du village, et rejetée dans les rues ou derrière les flanqueurs qui se trouvaient entre les maisons et le canal.

Cependant le colonel Secrétant, quoique grièvement blessé, conservait encore à cette époque la position en avant des Maisonnettes, et cent soixante à cent quatre-vingts chasseurs-vétérans défendaient à outrance le premier pont du canal, à droite du village.

Le duc de Trévise ayant chargé le général Christiani de reprendre La Villette, le chef d'état-major Saint-Charles est détaché avec les grenadiers-flanqueurs au soutien des chasseurs-vétérans. Mais ils venaient d'être forcés d'abandonner le pont, et de repasser le canal devant une colonne prussienne, dont les tirailleurs, montés sur les digues, harcelaient leur retraite. Cette colonne débouchant du pont, les grenadiers-flanqueurs se précipitent sur elle et la rejettent de l'autre côté. Rien ne résiste à leur élan qui tient du désespoir; tout plie devant eux; pour un moment le pont est dégagé, et ils se portent même plus de cent pas en avant. Toutefois leur faible nombre ne suffit point pour garder le terrain qu'ils viennent de conquérir, car tandis qu'ils poussent en tête une partie de la colonne, les Prussiens se forment et se massent derrière eux; bientôt ils sont forcés de s'arrêter et de faire face de toutes parts; on les enveloppe, on leur crie de se rendre : ils répondent, en se frayant un passage sur les corps sanglants de leurs ennemis (1).

Le gros de la division, élite des troupes réunies devant la capitale, ne combattait pas avec moins de valeur dans la grande

---

(1) L'officier qui commandait les flanqueurs-grenadiers dans cette attaque, est celui des deux rédacteurs de la *Bibliothèque Historique Militaire* dont le nom se trouve en tête sur l'ouvrage. Blessé dangereusement d'un coup de feu à près de deux cents pas en avant dans la plaine, il dut à l'intrépidité et à l'affection de ses grenadiers de pouvoir repasser le pont. Ces braves gens, dont on voudrait pouvoir citer ici tous les noms, accomplirent ainsi un de ces beaux faits d'armes si communs pendant nos guerres de l'Empire.

Le régiment des flanqueurs-grenadiers était commandé par le colonel Dessalon, et formait avec les flanqueurs-chasseurs, une brigade de la deuxième division de vieille garde que complétaient les fusiliers et les vélites. Les cadres de cette division étaient admirables; et pendant que cet épisode se passait à La Villette, on voyait au troisième bataillon des grenadiers-flanqueurs, posté sur un autre point, un jeune sergent-major nommé Laurenceau, prendre le commandement de sa compagnie qui venait de perdre ses officiers, et par les dispositions les plus intelligentes, disputer à l'ennemi, jusqu'au moment de la capitulation, les points essentiels de la défense.

On a beaucoup discuté, on écrira longtemps encore sur la question de savoir si les corps d'élite sont inutiles ou indispensables; il faut pourtant dire ici que cette deuxième division de la vieille garde, quoique bien réduite alors, sauva d'une destruction complète les deux corps d'armée qui combattirent avec elle à Fère-Champenoise.

rue de La Vilette. Les soldats les plus vieux ne comptaient pas trente ans; mais sortis victorieux de vingt batailles, la plupart citoyens de Paris par naissance ou par mariage, ils sentaient doubler leur courage, en combattant pour leurs foyers, sous les yeux de leurs parents et de leurs amis. D'abord, ils arrêtent la colonne qui s'avançait dans la grande rue du village, et lui reprennent quatre pièces de canon. Ils allaient le nettoyer entièrement, malgré la mitraille qui pleuvait sur eux, lorsque la garde prussienne, après avoir forcé le pont du canal, se présenta sur leurs derrières, vers le point où le village aboutit à Paris. Ce mouvement décida le duc de Trévise à les rappeler et à marquer la retraite de ses troupes sur les barrières. Elle se fit en bon ordre, un bataillon tenant la grande rue, et faisant le feu de chaussée; elle s'effectua de même dans La Chapelle, où la défense un peu moins vive, fut aussi remarquable par sa méthode et sa fermeté. Les troupes stationnées entre La Villette et La Chapelle firent leur mouvement rétrograde par échiquier, sous la protection de l'artillerie. Entre ce dernier village et Montmartre, la brigade du colonel Robert profita, pour couvrir sa retraite, des accidents favorables qu'offre la butte des Cinq-Moulins; celle du général Le Capitaine (1), exécuta la sienne sous le feu de l'ennemi, avec une précision admirable en de jeunes soldats.

Cette retraite de la gauche ne fut point inquiétée par les mouvements du comte de Langeron dont les colonnes continuaient leur mouvement vers Montmartre, les Batignolles et le bois de Boulogne. Seulement la cavalerie du général Rudzewitsch commençait à dépasser sur le chemin de la Révolte le village de Clichy, et le général Belliard avait été forcé de porter la sienne au pied de Montmartre, laissant à sa droite le village de Clignancourt, et appuyant sa gauche à la plâtrière sur le chemin des Batignolles à Saint-Ouen. Dans cette position, les chasseurs, les mameloucks et les éclaireurs de la garde, ayant pour réserve les grenadiers masqués par la plâtrière, engagèrent conjointement avec deux cent cinquante à deux cent quatre-vingts gardes nationaux de la 2e légion une fusillade très vive, dans les vignes à droite de ce chemin contre les Russes.

Quelqu'inquiétants que fussent les progrès lents mais sensibles du comte de Langeron, le Maréchal ne pouvait lui opposer que sa cavalerie, car il avait plus que jamais besoin du reste de ses troupes, pour contenir en avant des barrières les corps victorieux de Kleist, d'Yorck et de Woronzow.

Cette situation de la gauche coïncidait avec celle de la droite; ce fut alors que le duc de Trévise reçut la première communication de son collègue; mais il n'avait point encore l'autorisation de capituler, et elle ne lui parvint en effet que vers cinq heures. Ses officiers et ceux du comte Belliard cherchaient en vain le roi Joseph, disparu depuis longtemps de son quartier-général, et dans une position aussi critique, le Maréchal, par sa contenance, imposait à l'ennemi qui hésitait encore à aborder Montmartre.

Sur ces entrefaites, survint le général baron Dejean, aide-de-camp de l'Empereur, qui l'avait expédié de Dolancourt avec des instructions verbales, pour les maréchaux. Ainsi Napoléon, s'il en eût pris dès-lors la résolution, eût pu arriver lui-même et disputer Paris. Mais ce n'était point alors ses intentions, et les instructions dont son aide-de-camp était l'organe, prescrivaient au duc de Trévise de ne pas s'obstiner à sauver la capitale par les armes, et de chercher à la garantir d'une occupation étrangère, en donnant avis au prince de Schwarzenberg des ouvertures qu'il faisait à l'empereur d'Autriche, et devaient, disait-il, amener la paix. Bien que le duc de Trévise sentit qu'une communication de cette nature, après une bataille perdue sous les murs de Paris, ne produirait aucun effet, néanmoins il envoya de suite le général Lapointe, son chef d'état-major, en parlementaire, avec une dépêche confidentielle, pour le Généralissime. Mais comme il l'avait prévu, le prince de Schwarzenberg lui répondit qu'il était mal informé; que son souverain tenait à la coalition par des liens sacrés, indissolubles, et qui ne lui permettaient pas de traiter séparément de la paix. A l'appui de cette réponse, il joignit un exemplaire de la déclaration des puissances alliées à la rupture du congrès de Châtillon.

Sur ces entrefaites, l'empereur de Russie et le roi de Prusse observaient les progrès de l'armée de Silésie, et ils leur parurent tels qu'ils regardèrent la situation du Maréchal comme désespérée.

Le général Lapointe n'était pas encore de retour, lorsque le comte Orlow, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, vint, au nom de son souverain, sommer le Maréchal de mettre bas les armes. Choqué d'une telle sommation, le duc de Trévise répondit avec une juste fierté que les alliés, pour être au pied de Montmartre, n'avaient pas encore Paris; que l'armée s'ensevelirait sous ses ruines, plutôt que de souscrire à une capitulation honteuse; qu'au reste, quand il ne pourrait plus le défendre, il savait encore où et comment effectuer

(1) Elève de Guibert et l'un des plus habiles manœuvriers de France, tué à Waterloo, le 18 juin 1815.

sa retraite, devant et malgré l'ennemi.

Mais dans cet intervalle, le duc de Raguse avait conclu sa suspension d'armes. Le duc de Trévise en reçut l'avis, et adhérant à la trève, se réunit à son collègue pour traiter d'une convention digne de leur caractère et de leur glorieuse résistance. Ils se rendirent en conséquence à La Villette où se trouvèrent, de la part des Alliés, le comte de Nesselrode, ministre de l'empereur Alexandre; l'aide-de-camp de ce prince, comte Orlow, le comte de Pacr, aide-de-camp du Généralissime, et le capitaine Peterson, délégué du commissaire anglais. En même temps, des aides-de-camp ou officiers d'état-major des deux armées, allaient, précédés d'un trompette, annoncer sur toute la ligne la suspension d'armes, et faire cesser les hostilités.

Les hauteurs de Montmartre devaient être remises aux Alliés comme une conséquence de la clause qui, dans la suspension d'armes, donnait pour ligne aux Maréchaux l'enceinte même de Paris. Un aide-de-camp de l'Empereur de Russie fut envoyé au comte Langeron pour l'en informer; mais soit que cet officier général fut jaloux de remplir avant la fin de la journée la tâche qui lui avait été assignée dans le plan d'attaque, soit que l'éloignement n'eût pas permis de lui donner assez tôt connaissance de la trève, les hostilités continuèrent quelque temps encore à Montmartre, aux Batignolles et à la barrière de Neuilly.

Nous avons cru devoir placer ces épisodes à la fin de notre relation, tant à cause de l'intérêt qu'ils offrent par la nature particulière des engagements ou les conséquences qu'ils pouvaient avoir sur le sort de Paris, que parce qu'ils terminèrent en effet la journée.

Avant de décrire les attaques, rappelons en peu de mots les faibles ressources qu'offrait sur ce point la défense.

Montmartre avait reçu le matin quelques détachements de la garde parisienne: les légions voisines et même des légions éloignées, telles que la 9e et la 10e, envoyèrent sur ce point des pelotons de grenadiers ou de chasseurs; mais vers onze heures et demie, c'est-à-dire à l'instant où les mouvements du comte Langeron, vers Saint-Ouen, déterminèrent le départ du roi Joseph, des officiers généraux vinrent donner à ces détachements, l'ordre de descendre aux Batignolles et dans la plaine de Clichy. Il ne resta sur Montmartre qu'un faible détachement de vétérans et de conscrits tirés de la garnison de Paris. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'on dirigea sur ce point, à défaut d'autre infanterie, le bataillon de sapeurs-pompiers de la garde, affaibli par les postes qu'il avait été obligé de laisser aux Tuileries et à sa caserne, rue de Clichy. L'artillerie, placée sur le haut de la butte, consistait en deux batteries, l'une de sept bouches à feu, au moulin de la Lancette, et l'autre de deux pièces au Moulin-Neuf; bonnes pour battre au loin la plaine, elles n'opposaient l'une et l'autre de près, que des feux fichants, peu dangereux aux masses arrivées au pied de la montagne. Il n'y avait à la hauteur de Clignancourt que la cavalerie du général Belliard et son artillerie légère, en état d'arrêter les progrès des attaques directes du comte de Langeron.

Rien ne l'empêchait de les combiner avec les attaques de flanc, et particulièrement sur le faubourg des Batignolles où convergent les routes de Saint-Ouen et de Clichy à Paris. Déjà la cavalerie du général Emmanuel arrivait par cette dernière à hauteur de Villiers, où ses tirailleurs étaient aux prises, dans la plaine, avec ceux de la garde parisienne, et pouvaient en peu de minutes insulter les faubourgs des Batignolles et de Monceaux. D'un autre côté, une colonne d'infanterie s'avançait avec une batterie par le chemin de Saint-Ouen, et prit bientôt après position au point où ce chemin coupe la croupe qui descend de la butte des Gardes vers Clichy.

Enfin, ces attaques de front et de flanc pouvaient être favorisées par une diversion sur les barrières de l'Ouest, notamment sur celle de Neuilly; puisque la colonne qui suivait le chemin de la Révolte, parvenue à la porte Maillot, avait moins d'un kilomètre à parcourir pour insulter cette barrière.

Depuis la barrière de Clichy jusqu'à celle de Neuilly, l'enceinte et les faubourgs extérieurs n'étaient défendus que par la garde parisienne; et comme l'extrême gauche de l'armée ne s'étendait que jusqu'à Montmartre, cette ligne se trouvait abandonnée au duc de Conegliano.

Dès que ce Maréchal aperçut le mouvement des corps du comte Langeron sur le chemins de la Révolte et Saint-Ouen, il se porta à la barrière de Clichy. Le comte Regnaud de Saint-Jean d'Angely, chef de la 2e légion, ayant reçu, comme président de la section de l'intérieur au Conseil d'État, l'ordre de se rendre à Blois, et de transmettre des ordres semblables aux membres de cette section, le Maréchal confère au chef de bataillon Odiot le commandement provisoire de la légion et des détachements qui occupaient la barrière de Clichy et la chaussée de Saint-Ouen, où il fait avancer une batterie légère, destinée avec deux pièces établies sur la butte des Deux-Moulins, à battre la colonne et l'artillerie que l'ennemi dirigeait par cette route sur la croupe de la butte des Gardes. Les détachements qui, vers midi, étaient descendus de Montmartre dans la plaine,

se replièrent sur les Batignolles, pressés par les troupes légères russes. Le duc de Conegliano leur ordonne de se jeter dans les maisons (1), pour y soutenir avec plus d'efficacité et moins de péril la batterie légère, et protéger au besoin la retraite de la brigade Dautancourt, qu'il fait prévenir de ces dispositions par son fils (2).

Rassuré sur ce point, le Maréchal visita les autres barrières; son chef d'état-major arrivant à Montmartre, pour rendre compte au roi Joseph de sa seconde reconnaissance, trouvant le pavillon désert, et remarquant les progrès du général Emmanuel sur le chemin de la Révolte, se porta rapidement aux barrières de Neuilly et du Roule pour observer de plus près ses mouvements, et aviser aux moyens les plus propres à les retarder, ou du moins à mettre cette partie de l'enceinte à l'abri d'insulte, tandis que l'armée contiendrait de front les masses de l'ennemi. Les commandants des barrières prirent ces mesures avec autant de zèle que d'intelligence : ils mirent en bataille leurs postes sur les crêtes qui dominent les Thernes et la plaine du bois de Boulogne, y portèrent des patrouilles et des tirailleurs; et l'artillerie fut conduite en avant de l'arc de triomphe, où on la couvrit sur-le-champ d'abbattis.

Ces dispositions et celles prises aux Batignolles, appelèrent l'attention de l'ennemi. La colonne qui suivait le chemin de Saint-Ouen s'arrêta; celle qui marchait par le chemin de la révolte déclina au loin sur la gauche, et tâcha de rejeter nos tirailleurs sur les barrières. Lorsque sa tête parvint à la porte Maillot, le général Emmanuel n'osa l'engager de suite et toute entière dans le bois de Boulogne. Un détachement de troupes légères avec quelques pièces et de nombreux tirailleurs, marcha contre la barrière de l'Étoile; soit qu'il eût dessein de pénétrer dans Paris, de jeter l'alarme aux Champs-Élysées et jusqu'aux Tuileries; soit qu'il voulût seulement reconnaître et contenir des troupes qui montraient une belle attitude dans une position avantageuse (1).

Mais une attaque plus sérieuse menaçait la butte Montmartre. Tandis que le détachement et l'artillerie destinés à contenir le faubourg des Batignolles, s'avançaient par le chemin de Saint-Ouen sur la croupe de la hutte des Gardes, le reste du corps de Rudzewitsch, fort de vingt bataillons, se dirigea entre la hutte et la gauche de Clignancourt; celui du général Kapzewisch marcha contre le centre et la droite de ce village. Ces deux colonnes, précédées d'une artillerie formidable, arrivent à petite portée de fusil de la cavalerie du comte Belliard. En vain, pour les arrêter, le général Dautancourt les charge à la tête des chasseurs que commandait le chef d'escadron Lafitte : il est ramené par leur feu; le général Sparre, avec le 5e et 12e de dragons, n'est pas plus heureux, et bientôt toute la ligne est obligée de se réfugier au pied de Montmartre. Débordé de part et d'autre, le comte Belliard n'est plus libre de chercher un meilleur terrain dans les plaines latérales; alors le comte Langeron réunit trente à trente-six pièces de canon, et bat à mitraille cette cavalerie que protégeait à peine quelques pièces légères, et que l'artillerie de position ne défendait plus. Ce feu terrible l'ébranle enfin : elle est forcée de faire volte-face et de se retirer par les rues étroites et rapides qui conduisent au sommet de Montmartre. Les régiments de marche des colonels Christophe, Ghigny et Leclerc, les dragons du général Roussel, ainsi que la brigade Dautancourt remontent au galop ses pentes escarpées.

Au milieu de cette retraite précipitée, le général Belliard aperçoit, sur le flanc gauche de la butte, le bataillon de sapeurs-pompiers de la garde, le jette dans un enclos à mi-côte, et lui prescrit de tenir ferme. Ces deux cent cinquante hommes furent l'unique troupe que les deux colonnes d'infanterie des généraux Kapzewitsch et Rudzewitsch rencontrèrent; aussi elles gravirent la butte en peu d'instants, la couronnèrent et couvrirent bientôt la naissance des rampes qui descendent à Paris.

La cavalerie du général Belliard venait d'y rentrer en grande partie, par les barrières que tenait encore le duc de Trévise. Deux escadrons, l'un de cuirassiers, l'autre de dragons, se retiraient par les boulevarts extérieurs, sur celle de Clichy, lorsque le chef d'état-major de la garde

(1) Un faux point d'honneur empêcha d'abord une partie des gardes nationaux de s'y loger : « *Nous n'avons pas peur*, disaient-ils, *et nous ne* » *voulons pas nous cacher*. » Le duc de Conegliano, pressé de donner ses ordres ailleurs, laisse sur ce point son chef d'état-major, qui ne parvient à les persuader qu'en leur demandant s'ils croyaient sérieusement que le doyen des Maréchaux leur conseillât une lâcheté. Ce trait et beaucoup d'autres confirmèrent dans cette journée une observation dont il importe de tenir compte à la guerre, c'est que les troupes inexpérimentées, les plus susceptibles sans doute des terreurs paniques, ne le sont pas moins des actes d'un courage inutile, et courent elles-mêmes au-devant du péril qui les étonne.

(2) Le colonel Moncey se trouvait alors à Paris pour blessure reçue à Champaubert, et n'avait pu résister au désir d'être utile à son père dans cette mémorable journée.

(1) En effet, si ces forces eussent été assez nombreuses pour prendre l'offensive, contre cette colonne de cavalerie, elles auraient pu la faire repentir de cette longue marche de flanc, sur une route à laquelle aboutissent les chemins courts et faciles qui descendent des barrières de Clichy, Villiers et Neuilly.

parisienne accourut et invita leurs chefs à protéger la gauche du maréchal de Conegliano qui tenait encore la tête des Batignolles. Ces officiers s'y portèrent de suite et continrent les troupes légères russes, jusqu'à ce qu'enfin accablés par le nombre, ils furent obligés de se replier sur la barrière de Monceaux.

Ce mouvement rétrograde, la prise de Montmartre et la marche de l'ennemi pour déborder de ce point le faubourg des Batignolles, déjà menacé par les routes de Saint-Ouen et de Clichy, ébranlèrent les gardes nationaux qui le défendaient; et par un mouvement spontané, les canonniers abandonnèrent les pièces des Moulins : la batterie légère fit volte-face; les grenadiers et les chasseurs se précipitèrent sur la barrière de Clichy.

Alors le maréchal, secondé par son chef d'état-major, fit sur-le-champ ses dispositions pour la défendre et prévenir le désordre. Les grenadiers et chasseurs se postèrent aux fenêtres et sur la plate-forme du bâtiment carré qui est en avant de la barrière, aux créneaux du tambour en charpente, tandis que les canonniers-vétérans se plaçaient à leurs embrâsures. Un feu vif et nourri commença aussitôt contre le faubourg, chassa des rues les tirailleurs ennemis, et les força de se jeter dans les maisons.

Cependant le maréchal ne se dissimulant pas que si l'ennemi amenait dans le haut des Batignolles une batterie supérieure à l'ancienne, il enlèverait des premiers coups les palissades du tambour, conçut l'idée de ménager une retraite à ses défenseurs derrière un retranchement qu'il ordonna de construire à la hâte avec les charrettes et les bois d'un chantier. Le sentiment du péril et l'esprit d'imitation firent bientôt commencer une autre barricade dans le bas de la rue (1).

L'ennemi de son côté, soit qu'il ne jugeât point à propos d'attaquer la barrière, ou qu'il voulût en éteindre le feu avant de mettre son canon en batterie, se bornait à fusiller du haut des maisons du faubourg, quand le son de la trompette annonça le parlementaire qui venait proclamer l'armistice. Le feu s'éteignit; et il continua sa route jusqu'à la barrière de Neuilly, où son arrivée mit fin au combat qui venait de s'engager entre la 1re légion et les troupes du général Emmanuel.

Les hostilités avaient enfin cessé sur toute la ligne, lorsqu'un incident les renouvela à la barrière de Clichy. Les tirailleurs russes établis dans les maisons voisines, firent un mouvement qui parut offensif aux gardes nationaux postés dans le bâtiment extérieur, et le feu recommença tout-à-coup sans que, d'une part ni de l'autre, l'on sût s'il provenait d'un malentendu, ou si l'armistice était rompu. Le comte de Langeron ayant envoyé un parlementaire, le duc de Conegliano accouru au bruit de la mousqueterie, chargea son chef d'état-major de l'accompagner à Montmartre, et de convenir avec le comte de Langeron des moyens de prévenir toute reprise inutile d'hostilités.

Pendant ces incidents, les maréchaux ducs de Trévise et de Raguse disentaient à La Villette les clauses de la capitulation. Après d'assez vifs débats, on convint que l'armée se retirerait avec son matériel, et aurait la nuit entière pour cette évacuation; que les troupes alliées entreraient à Paris à six heures du matin, et ne pourraient recommencer les hostilités qu'après neuf heures. Ces conventions furent verbales, et le duc de Raguse se chargea de les rédiger et signer au nom de son collègue, avec les comtes Orlow et de Paër.

L'armée remit alors à la garde parisienne les barrières qu'elle avait défendues contre l'ennemi. Le général Hullin, de son côté, fit relever tous les autres postes intérieurs occupés par la garnison. Les troupes du maréchal duc de Trévise évacuèrent Paris de suite, sous la conduite du général Curial, lequel gagna, par les boulevarts extérieurs et le pont d'Austerlitz, la route de Fontainebleau où il les établit militairement vers minuit, en arrière de Villejuif, face à Paris; la cavalerie du comte Belliard, après une courte halte, prit la même direction. Le maréchal duc de Raguse marqua les Champs-Elysées pour rendez-vous aux corps qui avaient combattu sous ses ordres, les Cosaques polonais passèrent la nuit au Bas-Passy, en avant de la barrière de Versailles; et le lendemain, vers quatre heures du matin, ces diverses troupes défilèrent par les ponts d'Iéna et de la Concorde, sur les barrières d'Orléans et du Maine.

Pendant que l'armée française quittait un champ de bataille qu'elle avait si glorieusement disputé, l'empereur de Russie et le roi de Prusse s'étaient portés sur les hauteurs de Saint-Chaumont, et parcourant des yeux Paris, que cessaient d'éclairer les derniers rayons du jour, contemplaient avec le sentiment naturel d'une vive satisfaction ce prix immense de la victoire. Ils retournèrent ensuite avec le Généralissime au quartier-général de Bondi. Le général en chef Barclay de Tolly, que l'empereur Alexandre venait d'élever au grade de

(1) Quelques sapeurs-pompiers de garde à la caserne de Mont-Blanc, s'étaient mis d'eux-mêmes à ce travail, aidés par les hommes, les femmes, les enfants du voisinage, donnant sans le savoir, un exemple des ressources qui restaient à l'armée, et la meilleure raison d'un armistice qui évitait de porter le combat dans Paris.

feld-maréchal, prit ses quartiers à Romainville; son armée bivouaqua en avant de Pantin et sur les hauteurs de Belleville, Ménilmontant et Mont-Louis; celle de Silésie sur Montmartre et aux environs; les corps du prince royal de Würtemberg et du comte de Giulay s'établirent à Saint-Maur et à Charenton. Les troupes du général Emmanuel occupèrent les Thernes, la porte Maillot; et ceux de ses coureurs dirigés sur les ponts de la Seine, trouvèrent leur gîte à Auteuil et Boulogne.

Tandis que tous ces mouvements se faisaient autour de Paris, cette partie de sa population pour qui tout est spectacle, stationnée sur les anciens boulevarts, regardait avec une avide curiosité les hauteurs éclairées par le feu des bivouacs, et couronnées par les troupes et les batteries de l'ennemi; mais le plus grand nombre des citoyens, dans la tristesse et le deuil, sondaient avec inquiétude l'avenir que préparait un si grand événement.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Paris. – Imp. de Mme de Lacombe, rue d'Enghien, 14.

